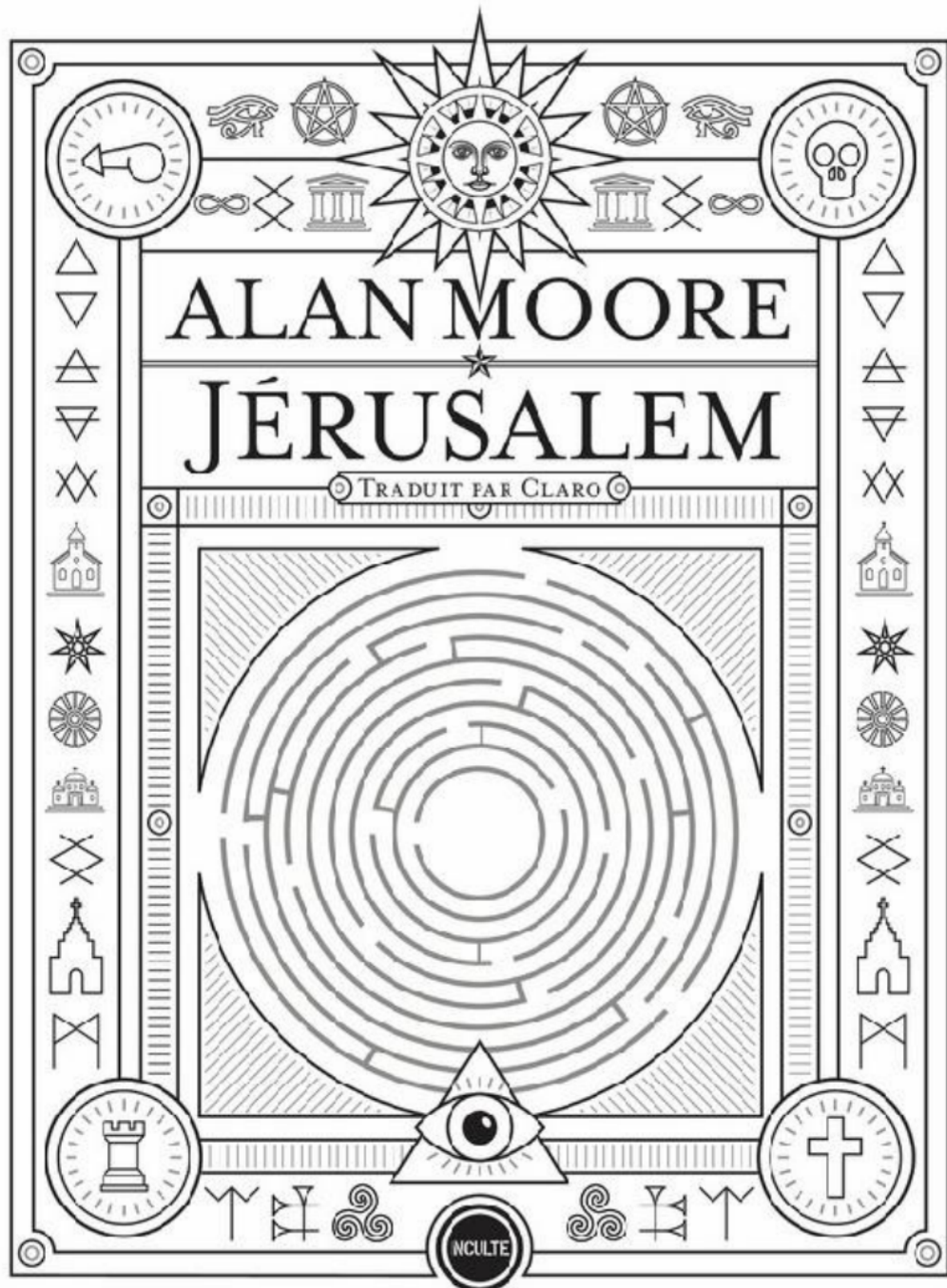


Jérusalem

Alan Moore

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM





« Si on demeure longtemps au même endroit, qu'on s'intéresse aux gens qui vivent là, à l'architecture, à l'histoire, aux interactions entre familles et voisins, on accède à un niveau de connaissance du lieu profond et passionnant. En regardant un microcosme sous tous les angles, on peut saisir les principes universels qui régissent l'humanité. *Jérusalem* est le récit de ce voyage vertical. »

Alan Moore

Et si une ville était la somme de toutes les villes qu'elle a été depuis sa fondation, avec en prime, errant parmi ses ruelles, cachés sous les porches de ses églises, ivres morts derrière ses bars, les spectres inquiets ayant pris part à sa chute et à son déclin ? Il semblerait que toute une humanité déchue se soit donné rendez-vous dans ce monumental roman d'Alan Moore, dont le titre – *Jérusalem* – devrait suffire à convaincre le lecteur qu'il a pour décor un Northampton plus grand et moins quotidien que celui où vit l'auteur.

Alan Moore a conçu un récit-monde où le moindre geste, la moindre pensée, laissent une trace vivante, une empreinte mobile que chacun peut percevoir à mesure que les temps semblent se convulser. Il transforme la ville de Northampton en creuset originel, et y plonge les brûlants destins de ses nombreux personnages.

Roman de la démesure et du cruellement humain, *Jérusalem* est une expérience chamanique au cœur de nos mémoires et de nos aspirations. Entre la gloire et la boue coule une voix protéiforme, celle du barde Moore, au plus haut de son art.





© RAFAËL LÉVY

Alan Moore est né en 1953 à Northampton, ville ouvrière au nord de Londres où il vit toujours. Influencé par Lovecraft, Burroughs, Pynchon ou Iain Sinclair, il est considéré comme le plus grand scénariste de bande dessinée au monde, notamment grâce à des œuvres telles que *Watchmen*, *From Hell*, *V pour Vendetta* (qui a inspiré le mouvement Anonymous) ou *La Ligue des gentlemen extraordinaires*. Anarchiste et activiste, Alan Moore a mis plus de dix ans à écrire son grand roman, *Jérusalem* (Knockabout, 2016), qui s'est immédiatement placé dans les listes de best-sellers du *New York Times*.



« Brillant et étourdissant, *Jérusalem* signe la monumentale et ambitieuse tentative d'Alan Moore de préserver la culture de Northampton, sa ville natale, centre du monde pour l'auteur. »

New York Times Book Review

« Un texte éblouissant et époustouflant, pour un conte fondé sur les mémoires d'une ville quasi disparue, de ses artistes et habitants. »

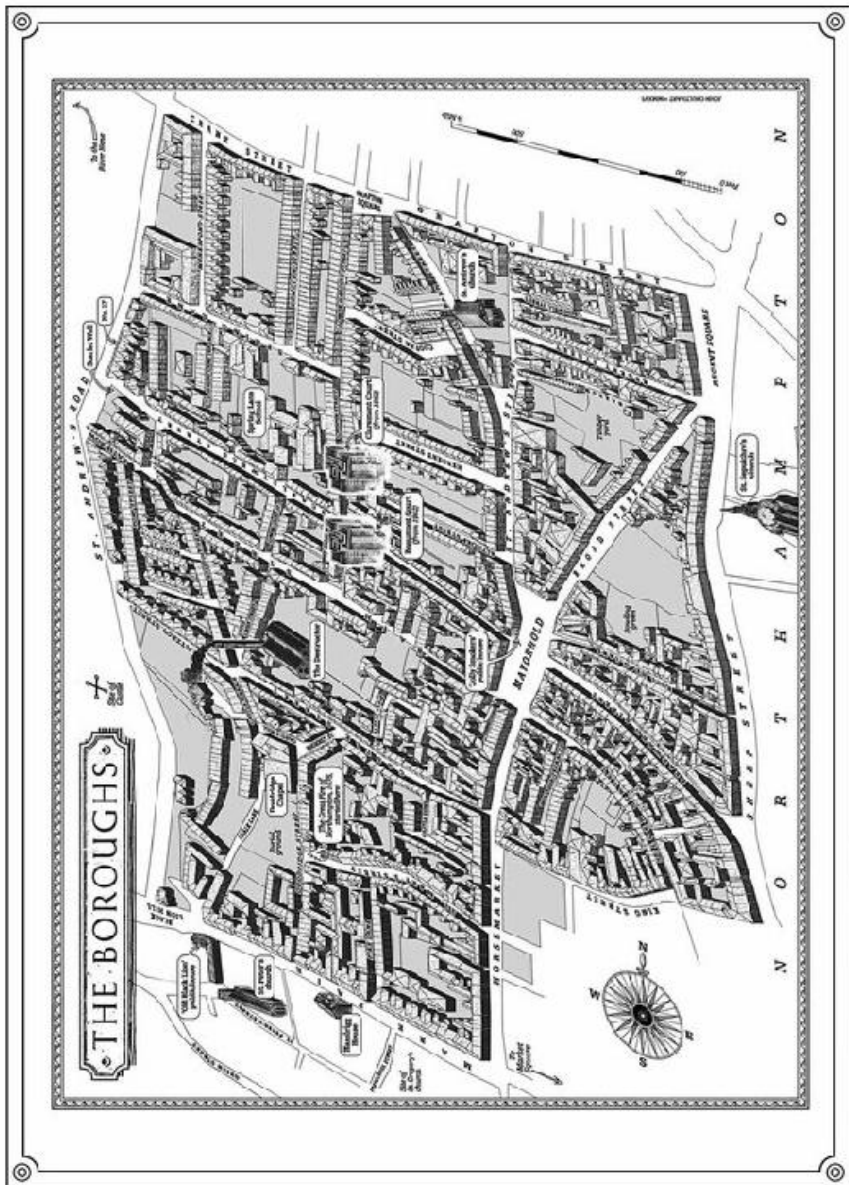
The Guardian

« *Jérusalem* est le roman de l'éternel : tout ce qui est déjà advenu continue à se passer. C'est l'écho d'un asile de voix malades qui flottent pour toujours. Un chant unique qui dépasse toutes les limites de l'imagination, un chef-d'œuvre littéraire comme il n'y en a que très rarement. »

Washington Post

« Un roman épique, qui tient aussi bien de Joyce que du *Seigneur des anneaux*, une réussite littéraire historique. »

Los Angeles Review of Books





D'après une histoire vraie.

Pour aller plus loin, découvrez le making-of de la traduction de *Jérusalem* sur : <http://alanmoore-jerusalem.fr>.

© Alan Moore, 2016.

Published by permission from Knockabout, London, UK.

Publié avec le concours du Centre national du livre.

JÉRUSALEM

ALAN MOORE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(GRANDE-BRETAGNE)
PAR CLARO

éditions inculte

*Pour ma famille, pour les habitants des Boroughs,
et pour Audrey Vernon, la meilleure accordéoniste
qu'aient jamais connue nos rues fêlées.*

PRÉLUDE

Alma Warren, alors âgée de cinq ans, pensait qu'ils étaient allés faire des courses, elle, son frère Michael dans sa poussette et leur maman, Doreen. Ils s'étaient peut-être rendus au Woolworths. Pas à celui de Gold Street, le Woolworths du bas, mais à celui du haut, le Woolworths sis à mi-pente d'Abington Street, la rue commerçante avec le milk-bar au carrelage vert menthe et l'énorme cadran rassurant de sa balance rouge pompier en bas de l'escalier en bois, tout au fond du magasin.

La gamine trapue, si massive qu'elle semblait faite d'un seul alliage, ne se rappelait pas avoir tenu les lourdes portes battantes de cuivre et de verre toutes maculées de traces de doigts afin que Doreen puisse manœuvrer le landau dans la cohue violette de la grand-rue étincelante. Elle fit un effort pour se rappeler un détail qu'elle aurait remarqué le long de la rue très passante, peut-être l'enseigne allumée qui saillait de la boutique de vêtements de pluie de Kendall au coin de Fish Street, avec son **K** penché pour lutter contre la bourrasque, un parapluie ouvert et brandi par la lettre manchote, mais rien ne lui vint à l'esprit. En fait, maintenant qu'elle y réfléchissait, Alma était franchement incapable de se rappeler quoi que ce soit concernant cette expédition. Tout ce qui précédait la route pavée et éclairée par des réverbères sur laquelle elle marchait maintenant, bercée par le grincement du landau de Michael et le claquement rythmique des talons de sa mère, tout cela baignait dans un flou mystérieux.

Le menton rentré dans le col boutonné de son imperméable afin de se protéger du froid pénétrant du crépuscule, Alma étudiait les dalles étincelantes qui se succédaient avec régularité sous le mouvement de navette hypnotisant de ses souliers à bouts ronds. L'explication la plus vraisemblable à ce trou de mémoire devait être son état de profonde distraction. Elle avait dû s'abîmer dans ses pensées pendant toute la morne sortie, et avait vu toutes les choses habituelles sans leur prêter la moindre attention, prise dans le flot paresseux de sa songerie, le courant secret de l'illusoire et du confus filant entre ses nattes ballantes, sous ses barrettes-papillons, d'un rose passé et cassant comme du savon de Marseille. Elle émergeait presque tous les jours d'une transe, s'arrachant à son cocon de projets et de souvenirs pour se retrouver à une rue ou deux du dernier endroit qu'elle avait remarqué, ce qui fait que l'absence de détails mémorables liés à ces courses n'avait rien d'inquiétant.

Abington Street, pensa-t-elle, c'était sûrement là où ils s'étaient rendus, ce

qui expliquait pourquoi ils marchaient à présent en contrebas d'un Market Square désert en direction de l'allée joutant Osborn, puis avaient longé le Magasin de nouveautés en passant devant la bâtisse de brique embaumant la marée du marché aux poissons, avec ses hautes fenêtres voilées de poussière, avant de redescendre Silver Street et de traverser le Mayorhold pour s'enfoncer dans les Boroughs, enfin chez eux dans l'étroit et tortueux dédale de ses ruelles.

Aussi réconfortante que fût cette idée, Alma n'en éprouvait pas moins l'impression tenace que quelque chose clochait dans son explication. S'ils venaient juste de sortir du Woolworths, alors il ne devait pas être plus de cinq heures passées, et toutes les boutiques du centre-ville seraient encore ouvertes, alors pourquoi n'y avait-il aucune lumière dans le marché ? Aucune lueur pâle et verdâtre ne sourdait de la gueule grillagée de l'Emporium Arcade sur la partie la plus élevée de la place en pente, tandis qu'à l'ouest la vitrine de Lipton était plongée dans l'obscurité, au lieu de dispenser son habituelle chaleur couleur croûte de fromage. Les commerçants du marché ne devraient-ils pas d'ailleurs être en train de remballer leurs produits, de fermer leurs éventaires, de plier les tables à tréteaux avant de les charger dans la clameur des sabots dans leurs camions poussifs et crachotants pareils à des ambulances, les cadres métalliques tintant tels des gongs à chaque nouvel empilement ?

Mais la grand-place était déserte et sa pente exposée aux quatre vents disparaissait là-haut dans une obscurité vacante. Saillant des pavés humides et boursoufflés, des poteaux séparaient les éventaires nus ; des madriers détrempés et mâchonnés à une extrémité tels des crayons dépassaient des trous carrés cernés de rouille entre les pierres bossues. Un auvent dépenaillé avait été oublié, trop pathétique pour que quiconque le vole, le pan trempé de son aile unique battant par intermittence dans le murmure sourd du vent qui s'éveillait. Se dressant en son centre, noir sur gris fuligineux, le monument métallique du marché perçait l'eau sale de la nuit, tige victorienne et alambiquée qui s'épanouissait en majuscule festonnée, couronnée par un globe de cuivre, évoquant quelque fleur monstrueuse et préhistorique, isolée et pétrifiée. Autour de son socle en gradins, Alma le savait, poussaient à l'insu de tous des touffes d'herbe émeraude, saillant obstinément entre les fêlures et les fissures, sans doute la seule autre forme de vie avec sa mère, son frère et elle sur la place ce soir-là, même si elle ne pouvait les voir.

Où donc étaient toutes les mères qui, après avoir pris le thé, s'en allaient d'habitude traîner leur progéniture dans les flaques luisantes et alléchantes que dispensaient les vitrines ? Où étaient les hommes à l'air las et triste qui revenaient, solitaires, le dos voûté, de l'usine, une main dans la poche usée de leur pantalon de travail, tenant de l'autre la courroie effilochée d'un sac passée sur l'épaule ? Au-dessus des toits d'ardoise qui bordaient la place, il n'y avait aucune aura nacrée s'épanchant dans le ciel noir, aucun des blancs rayons électriques émanant de la devanture profilée du Gaumont, comme si

Northampton avait été soudain mis hors tension, comme si on était au cœur de la nuit. Mais dans ce cas, que faisaient-ils tous les trois dans le centre-ville s'il était aussi tard, avec tous les magasins fermés et les yeux vitreux et rectangulaires de leurs portes closes soudain hostiles, distants, les fixant froidement comme s'ils ne les reconnaissaient pas, ne voulaient pas d'eux ici ?

Trottant aux côtés de sa mère, une main chaude cramponnée au montant frais de la poignée de la poussette, Alma, qui traînait légèrement les pieds afin que Doreen soit obligée de la tirer, commença à s'inquiéter. Si les choses prenaient un tour inattendu, ça voulait dire que tout pouvait arriver, non ? Levant les yeux pour scruter le profil emmitouflé dans une écharpe de sa mère, Alma ne décela aucun signe d'inquiétude dans les yeux bleus qui fixaient d'un regard doux et sensé la chaussée devant eux, ou dans le trait dénué de reproche qui scellait la petite bouche rose. S'il y avait eu la moindre raison d'avoir peur, s'ils avaient couru le moindre danger, alors maman l'aurait su, non ? Mais s'il y avait quelque chose d'horrible, un fantôme ou un ours ou un assassin, et que leur mère l'ignorait ? S'ils se jetaient sur eux ? Tout en se mordillant la lèvre inférieure, elle fit un nouvel effort pour se rappeler où ils se trouvaient tous les trois avant d'arriver dans cette enceinte pavée et désolée.

Dans l'ombre amassée sur le flanc inférieur du marché, juste devant eux, la fillette trapue remarqua avec soulagement qu'il y avait au moins une lumière dans l'obscurité déserte, un rectangle ivoire qui tombait de la grande devanture du marchand de journaux, au coin de Drum Lane, filtrant à travers les drapeaux pisseux à l'extérieur. Comme si elle avait prêté l'oreille aux appréhensions croissantes de sa fille, la mère d'Alma la regarda et sourit, lui désignant d'un mouvement de la tête la vitrine qui se trouvait à tout juste trois longueurs de poussette. « C'est ici. C'est chouette, hein, qu'y ait encore une boutique d'ouverte ? »

Alma acquiesça, rassurée et satisfaite, tandis que dans sa poussette grinçante Michael donnait des coups sur le marchepied en signe d'approbation, hochant rythmiquement sa tête aux boucles blondes qui rappelait l'enfant aux bulles du tableau de Millais. Alors qu'ils arrivaient au niveau du marchand de journaux, la fillette scruta, derrière les vitres hautes et propres, l'intérieur éclatant où des travaux étaient apparemment en cours, des menuisiers se livrant en pleine nuit à des tâches de rénovation, sans doute afin de ne pas perturber la bonne marche du commerce de l'établissement. Quatre ou cinq hommes étaient penchés sur des planches neuves et lisses posées sur des chevalets, clouant et rabotant à la lueur d'une ampoule nue ; Alma vit qu'ils étaient pieds nus dans la sciure, au milieu des copeaux entassés évoquant des virgules de beurre. N'allaient-ils pas se prendre des échardes ? Ils portaient tous des robes blanches qui leur arrivaient aux chevilles. Tous avaient les ongles impeccables, une peau lisse d'une propreté éclatante comme s'ils sortaient d'un séjour prolongé dans leur baignoire, et tous avaient

encore du talc couleur lavande sur leurs épaules humides, dessinant des taches pareilles à des continents. Tous semblaient appliqués et costauds mais nullement hostiles, et la plupart d'entre eux avaient les cheveux qui tombaient sur le col de leur tunique amidonnée, la tête penchée sur leur rude et grinçant labeur.

Un homme en particulier se tenait un peu à l'écart de ses quatre collègues, et les regardait travailler. Alma supposa que c'était le chef. Elle remarqua qu'à la différence des tuniques des autres hommes, la sienne s'achevait en haut par un capuchon qui empêchait de voir ses traits plus haut que le nez. Ses cheveux étaient invisibles, mais bizarrement elle était sûre qu'ils étaient bruns et plus courts que ceux de ses collègues, la nuque rasée et dégagée sous les plis de la capuche gris perle. Il était rasé de près, comme tous les autres, d'une beauté âpre à en croire les traits qu'elle devinait derrière l'ombre projetée par la capuche qui emplissait ses orbites et dissimulait ses yeux comme sous un masque de cambrioleur. Comme s'il avait perçu la curiosité de la fillette derrière la vitre, l'homme en question se tourna et sourit à son intention, leva une main pour la saluer tranquillement, et Alma fut secouée par un frisson stupéfié et incrédule en comprenant qui il était.

Les grincements réguliers de la poussette et le bruit de pistolet à capsules produit par les talons de sa mère ralentirent puis cessèrent alors que Doreen s'arrêtait également pour regarder, derrière la vitrine éclairée, les ouvriers de nuit et leur contremaître encapuchonné.

« Bon, j'veais les saluer. Regardez, mes amours, c'est le Trèbe et ses angles. »

Alma se dit que le mot « angle » était sûrement une expression du cru désignant les charpentiers et les menuisiers, mais l'autre terme lui était inconnu et elle fronça les sourcils d'un air interrogateur sous le regard doucement moqueur de sa mère qui semblait penser qu'Alma faisait l'idiot car elle aurait dû savoir à son âge ce qu'était un « Trèbe ». Doreen la taquina alors : « Oh mais t'es un numéro toi. C'est le Troisième Borough. Je t'en ai causé plein de fois et toi, tu le regardes avec des yeux de merlan frit. »

Alma avait entendu parler du Troisième Borough, ou du moins elle en avait l'impression. Ces mots avaient un je-ne-sais-quoi de familier, et elle savait que c'était une des façons dont on désignait l'homme encapuchonné, dont elle avait saisi la véritable nature à l'instant où il l'avait saluée, un nom que lui donnaient les gens quand ils ne voulaient pas prononcer son autre nom. Le « Troisième Borough », si elle avait bien compris, désignait un collecteur ou un policier, mais en beaucoup plus sympathique et respecté, plus splendide même que Spencer le Roux, qu'elle avait vu un jour se balancer à l'enseigne d'un pub. Son regard alla de sa mère aux ouvriers qui s'activaient dans une mare de lumière, comme dans l'eau chaude et claire d'un aquarium. L'homme à la capuche, le Troisième Borough, souriait toujours à Doreen et ses enfants, mais à présent son salut était davantage un geste les invitant à entrer.

Sa mère fit effectuer un quart de cercle serré à la poussette sur le trottoir qui

longeait le marché silencieux et désert, et s'engagea dans l'entrée du magasin avec Michael, sur une rampe sertie d'une mosaïque d'éclats turquoise et beige sale qui faisait le lien entre la rue glissante et le seuil. Une main potelée toujours cramponnée à la poignée de la poussette, emportée dans le sillage maternel, Alma marqua un temps d'hésitation, et traîna des pieds. Elle avait entendu quelque part, ou du moins s'était imaginé, qu'on n'avait droit à ce genre d'audience que lorsqu'on était mort, la mort étant un concept qu'elle n'avait pas encore vraiment assimilé mais qui ne lui plaisait guère. L'un des hommes aux boucles ondoyantes, celui aux cheveux si clairs qu'ils en étaient blancs, venait de poser sa scie et se dirigeait vers la porte pour la leur tenir ouverte, des rides cordiales se formant au coin de ses yeux. Sentant la réticence de sa fille à entrer, Doreen se tourna vers elle et lui dit d'un ton encourageant :

« Rhô mais quelle mauviette tu fais, Alma. Il va pas t'faire de mal, et il voit pas souvent des gens. Entre donc et va le saluer, sinon il croira qu'on est mal élevés. »

Avec sa tête relevée et ses boucles brunes permanentées sous le damier charbon de son foulard, son manteau d'hiver descendant en piqué telle une proue sous sa vaste poitrine, Doreen évoquait aux yeux d'Alma les pigeons avec leur tranquille insouciance, leur cou moucheté, la musique bruisante de leur voix. Elle se rappela avoir un jour rêvé qu'elle était assise avec sa mère dans leur séjour d'Andrew's Road, à la limite ouest des Boroughs. Dans le rêve, Doreen repassait tandis que sa fille était agenouillée dans le fauteuil, et suçotait d'un air absent le rembourrage à nu du dossier en regardant par la fenêtre donnant sur la cour le soir qui tombait. Au-dessus du mur de la maison voisine se dressait l'écurie abandonnée avec des trous noirs pareils aux cases cochées d'un formulaire, et son toit où manquaient des ardoises. Par les interstices, les formes tremblantes des pigeons allaient et venaient, à peine visibles, de pâles tresses de fumée se détachant sur la colline sombre s'élevant au loin. Doreen, toujours penchée sur sa planche à repasser, se tourna vers Alma pour lui expliquer solennellement ce qu'étaient les oiseaux perchés.

« Ils sont où qu'vont les morts. »

L'enfant s'était réveillée avant de pouvoir demander si ça voulait dire que les pigeons étaient tous des fantômes d'humains, des formes adoptées et conservées par les morts, ou s'ils existaient à la fois au paradis, où allaient les morts, et parmi les chevrons de la grange en ruines dans la cour des voisins. Elle ignorait absolument pourquoi ce rêve lui était revenu en mémoire tandis qu'elle suivait sa mère et Michael à l'intérieur du magasin, dont la porte était encore patiemment maintenue ouverte par le menuisier aux cheveux argentés et à la longue robe, laissant derrière elle la nuit pour s'avancer dans le local inondé de lumière.

Doté d'une entrée côté marché et d'une autre située dans Drum Lane, l'endroit paraissait plus grand qu'elle ne l'aurait imaginé, même si Alma comprit que c'était dû en partie au fait qu'il n'y avait ni présentoirs, ni caisses

enregistreuses, ni comptoirs ; aucun client. Il flottait dans la pièce un parfum de bois récemment raboté, quelque part entre la senteur des pêches en conserve et celle du tabac, et sous ses pieds les lattes de parquet qu'ils venaient de poser offraient la souple et agréable résistance de l'arc, avec des petits tas de sciure dans les coins. Quand la femme, l'enfant et le bambin furent entrés, l'ouvrier aux cheveux blancs qui leur avait tenu la porte retourna à la planche qu'il avait commencé de scier, sourit à Alma et à son frère et leur adressa un clin d'œil bourru qui les incluait dans un complot mystérieux et pourtant merveilleux, avant de reprendre son labeur interrompu.

Ne sachant trop quelle expression adopter en retour, Alma tenta une timide grimace qui au final ne ressembla à rien, puis se tourna vers Michael. Il était debout dans sa poussette, tout excité, et tirait sur les ceintures mâchonnées de son harnais en cuir rouge – le même auquel avait eu droit Alma quelques années plus tôt –, avec la silhouette d'une tête de cheval en feuille d'or, tout écaillée et souvent tripotée, qui s'effaçait progressivement. Michael gloussait de ravissement, les bras levés, ses doigts s'ouvrant et se refermant, essayant d'attraper la lumière laiteuse, l'air, l'atmosphère électrique de Noël de cet étrange moment à l'angle de la place sombre et sinistre, comme s'il voulait s'en saisir, la fourrer dans sa bouche et la manger. Sa grosse tête se renversait en arrière sur son corps de petit enfant tressautant dont le profil rappelait l'enfant peint par Millais, il clignait des yeux et gazouillait avec un tel plaisir que sa sœur le soupçonna intérieurement d'être un peu nigaud pour un enfant de deux ans, bien trop enclin à s'amuser pour prendre la vie au sérieux. Derrière lui, de l'autre côté de la vitrine du magasin, ce n'était que ténèbres, le marché avait disparu, seuls demeuraient les reflets des plaques de lanterne suspendues dans le noir, comme si le marchand de journaux était isolé et sombrait dans le vide de l'espace. Au-dessus d'elle, dans le bavardage adulte proche du haut plafond de plâtre, Doreen et l'homme à la capuche discutaient. Sa mère remerciait l'homme de les avoir invités à entrer et lui présentait ses enfants.

« Çui-ci dans la poussette c'est Michael, et elle c'est Alma. Elle va à l'école maintenant, pas vrai, en haut de Spring Lane ? Viens ici dire bonjour au Trèm Boro. »

Alma leva les yeux d'un air gêné vers le Troisième Borough, et réussit à articuler un faible « bonjour ». Vu de près, il paraissait un peu plus âgé que sa mère, et devait avoir dans les trente ans. À la différence de tous les autres ouvriers qui étaient aussi blancs que du marbre d'église, il avait le teint beaucoup plus foncé, buriné par un dur labeur sous le soleil. Ou peut-être venait-il d'un pays chaud et lointain comme la Palestine, dont parlaient les chansons que chantaient les autres enfants sous le vaste préau de son école à l'heure de la prière, à trois jets de pierre du vestiaire de première année d'Alma, chaque portemanteau personnalisé par une loco, un cerf-volant ou un chat plutôt que par des noms de filles et de garçons. « Quinquérème de Ninive en provenance de la lointaine Ophir... » disait la chanson, des lieux et des sons

empreints de grâce, de tristesse, désormais disparus.

Le Troisième Borough s'accroupit devant Alma, sans se départir de son sourire bienveillant, et elle put sentir l'odeur de sa peau, un mélange de pain grillé et de muscade. Elle vit la petite fossette de cow-boy à son menton, comme si quelqu'un lui avait lancé une fléchette, mais elle ne pouvait toujours pas voir ses yeux sous la zone d'ombre que dispensait le rebord pointu de la capuche. Il s'adressa à elle, mais elle fut incapable plus tard de se rappeler si ses lèvres avaient remué, ou quelle tessiture avait sa voix. Elle était sûre que c'était une voix masculine, profonde et franche, qui n'avait rien de guindé, où l'on ne sentait pas les accents canailles des Boroughs. L'inflexion en était neutre, et elle semblait moins l'entendre avec ses oreilles que la ressentir au fond de son ventre, chaude et accueillante ainsi qu'un repas du dimanche soir. *Bonjour, petite Alma. Sais-tu qui je suis ?*

Alma frissonna, ses pensées soudain emplies de tonnerre, d'étoiles et de gens en pleurs et dévêtus. Bien trop timide pour prononcer tout haut le nom de l'homme mais voulant qu'il sache qu'elle le reconnaissait, elle essaya de chanter le premier couplet de « Toutes choses grandes et magnifiques », un chant qui lui faisait toujours penser à des pâquerettes, en espérant qu'il comprendrait sa petite plaisanterie maladroite et n'en serait pas fâché. Son sourire s'élargit très légèrement et, soulagée, elle sut qu'il avait compris. Toujours accroupi, l'homme en robe tourna son visage masqué vers Michael et l'examina un moment avant de tendre une main hâlée par le soleil pour enfoncer ses doigts dans les ressorts dorés des cheveux de l'enfant. Son frère battit des mains et rit, poussant un cri rauque et ravi de perruche, et le Troisième Borough se redressa et reprit sa conversation avec sa mère.

Alma n'écoutait qu'à moitié l'échange entre les deux adultes au-dessus de sa tête et laissait son regard errer dans la boutique et sur les quatre ouvriers, qui s'activaient toujours avec leurs marteaux, leurs tours et leurs scies. S'ils portaient tous les mêmes robes blanches et avaient la même coupe de cheveux blonds, ils étaient différents... l'un avait un gros grain de beauté au milieu du front, tandis qu'un autre avait les cheveux en brosse, le teint mat, l'air un peu étranger... pourtant tous semblaient venir de la même famille, être frères ou proches cousins du moins. Elle se demanda de quelle étoffe étaient faites leurs robes. Le tissu était uni et résistant comme du coton mais paraissait doux, avec des ombres d'un bleu métallique s'attardant dans leurs plis, ce devait donc être une matière plus coûteuse. Il s'agissait certainement des tabliers que portent les charpentiers confirmés ou « angles », se dit Alma, et lui revint alors en mémoire, mais confusément, un mot ou une marque qu'elle avait entendu un jour pour décrire ce tissu. Était-ce « Puissant » ou « Puissance » ? Quelque chose dans ce genre, en tout cas.

Doreen conversait poliment avec l'éminence à capuche et se permettait de temps en temps ces « eh bé ! » rassurants dont Alma se souvenait de l'époque où elle avait tenté d'expliquer un de ses dessins complexes à sa mère, des bruits qui laissaient entendre que sa mère ne comprenait pas vraiment ce

qu'on lui racontait mais ne voulait pas vexer ou paraître indifférente. Elle avait dû interroger le Troisième Borough sur l'avancée des travaux, se dit Alma, et était maintenant obligée de rester plantée là à glousser d'un air qu'elle espérait tour à tour étonné, admiratif, inquiet. Comme souvent quand deux adultes s'entretenaient, Alma ne comprenait qu'une faible partie de leurs propos et n'était même pas sûre la plupart du temps de l'avoir saisie proprement. D'étranges phrases et expressions se logeaient quelque part dans son esprit, fournissant un râtelier de fragiles crochets auxquels suspendre des liens hésitants, des fils de conjecture et de folles déductions reliant telle idée à telle autre jusqu'à ce qu'Alma ait soit une compréhension approximative des paroles qu'elle avait surprises, soit croule sous le faix de conceptions erronées, ridicules et alambiquées auxquelles elle continuerait d'accorder du crédit pendant des années.

Dans le cas précis, alors qu'elle écoutait les interjections inarticulées et diversement modulées dont sa mère émaillait le monologue du Troisième Borough, elle se fraya un passage entre les pierres d'achoppement du langage adulte et s'efforça de se représenter le sujet de leur discussion, en un diorama coloré mais cette fois-ci dans sa tête, une scène aux mille détails arrangés de façon quasi cohérente. Elle supposa que sa mère avait demandé ce que les ouvriers construisaient, et d'après la réponse il semblait qu'ils préparaient quelque chose portant le nom de Porthimoth di Norhan, des mots qu'Alma savait n'avoir encore jamais entendus et qui pourtant ne la surprenaient pas, comme si elle les avait toujours connus. C'était une sorte de tribunal, ce Porthimoth di Norhan, où des querelles étaient exposées et où chacun avait ce qu'il méritait ? Même si dans le cas présent, Alma avait plus l'impression que le Troisième Borough faisait référence à autre chose, en lien avec la menuiserie, et que « Porthimoth di Norhan » était le nom d'une sorte de jointure d'une ingénieuse complexité. Il fut question à ce sujet de lignes ascendantes qui convergeaient, et Alma supposa que c'était un peu comme un « assemblage », aussi put-elle imaginer qu'il s'agissait peut-être d'une armature ramifiée semblable à celle qu'on peut voir à l'intérieur du dôme en bois d'une église, où toutes les poutres vernies et cintrées se rejoignent en un nœud central. Pour une raison ou une autre, elle s'imaginait qu'il y avait une croix en pierre brute incrustée, sertie dans le bois de rose poli au cœur de l'arrangement.

Comme pour confirmer l'interprétation de l'enfant, le Troisième Borough expliquait à présent que c'était une bonne chose qu'il y eût autant de chênes au centre pour soutenir le poids et la tension. Disant cela, il posa une main couleur bronze sur l'épaule de Doreen, conférant ainsi aux yeux d'Alma un double sens à ses propos. Parlait-il de tous les chênes qu'on trouvait dans les jardins de la ville, ou faisait-il à Doreen une sorte de compliment, qualifiant leur mère de chêne, de pilier de bois capable de supporter les tensions sans se plaindre ? Toutefois, sa mère parut ravie de la remarque, pinça les lèvres d'un air timide, et fit un petit bruit de dénégation pour écarter l'idée qu'elle pût être

digne d'une telle louange.

L'homme à la capuche retira sa main de sur la manche de Doreen, continuant son explication du travail qu'il supervisait et qui devrait être achevé d'ici un certain temps, exigeant que ses hommes travaillent nuit et jour pour honorer leur contrat. Il y avait là quelque chose de contradictoire, songea Alma. Elle était sûre que l'entreprise du Troisième Borough était une des plus anciennes de la ville, plus ancienne que les sociétés qui avaient leurs quartiers dans Bearward Street, avec leurs portails en piteux état au-dessus desquels les enseignes écaillées d'anciens propriétaires étaient encore en partie visibles, donnant sur des cours mystérieuses aux formes étranges. Certains pubs, lui avait dit un jour son père, étaient là depuis l'époque de Jacques I^{er}, et elle sentait que le bâtiment de ce Porthimoth di Norhan existait depuis à peu près aussi longtemps, serait encore là d'ici une centaine d'années, le Troisième Borough veillant encore au moindre détail de son art pour s'assurer qu'ils s'y prenaient bien. Pourquoi, en ce cas, un tel sentiment d'urgence ? se demandait-elle. Si la construction devrait prendre encore des siècles, à quoi bon s'inquiéter des délais à respecter ? Alma se dit que l'homme à la capuche devait planifier bien plus en amont que la plupart des gens, sans doute du fait d'importantes responsabilités à long terme.

Elle se tenait là sur les lattes neuves et serrées du plancher qui lui évoquait le pont d'un navire, celui de la même chanson qu'elle avait entendu chanter par les grands dans leur préau, un majestueux galion espagnol partant d'un isthme, quelque chose comme ça. Une main toujours refermée sur la poussette de son frère, elle regardait les quatre menuisiers zélés qui rabotaient et clouaient et trouva qu'ils ressemblaient un peu à des marins même si leurs longs tabliers blancs leur donnaient l'air de boulangers. Elle n'écoutait presque plus la conversation du contremaître avec sa mère maintenant, s'étant aperçue tardivement que les scies, les têtes des marteaux et les embouts des perceuses des ouvriers semblaient en or véritable, avec des diamants scintillant sur les manches là où auraient dû se trouver des têtes de vis. Intriguée de ne pas s'en être rendu compte plus tôt, Alma ne se préoccupa à nouveau du Troisième Borough et de sa mère que lorsqu'un mot qu'elle connaissait se détacha du sourd roulis de leur conversation.

Ils parlaient de quelque chose qu'ils appelaient une Enquête Vernall, qui était, supposa-t-elle, une sorte de commission décidant des caniveaux, angles, murs et bords du monde, où ils se trouvaient et à qui ils appartenaient. À en juger d'après les propos de Doreen et du gouverneur à capuche, il semblait que cette enquête était le seul événement que l'édifice en construction, le Porthimoth di Norhan, était censé accueillir – la seule raison pour laquelle on le construisait – mais c'était davantage le titre de l'enquête que son importance qui avait retenu l'attention de la fillette. Vernall était un nom propre, qu'on trouvait du côté de son père. May, la mère de son papa, la redoutable et sévère mamie d'Alma et Michael, s'appelait Vernall avant d'épouser Tom Warren, le grand-père d'Alma qui était déjà décédé depuis

quelques années quand elle était née. Son autre grand-père était mort lui aussi, maintenant qu'elle y repensait, le père de Doreen, Joe Swan, un joyeux drille au torse puissant avec une moustache de morse, mort de la tuberculose après des années de labeur sur une barge, et qu'elle ne connaissait que par une photographie ovale et passée, accrochée dans le séjour d'Andrew's Road, là-haut dans la pénombre sous la cimaise. Elle n'avait jamais connu ses grands-pères, aussi leur influence était-elle absente de sa vie et ne lui manquait pas. On ne pouvait en dire autant de ses grands-mères, ni de mamie Clara, la mère de Doreen qui vivait avec eux, ni de May, leur mémé, dans sa maison derrière l'église St. Peter, à la limite sud-ouest bordée d'herbes folles des Boroughs.

May Warren, autrefois May Vernall, était un imposant cuirassé couvert de taches de rousseur qui dévalait tel un tonneau les allées carrelées du marché couvert presque tous les samedis, faisant le vide derrière elle et gagnant en vitesse à chaque pesante foulée telle une boule de neige se nourrissant de sa joyeuse malveillance, les bajoues tachetées où était niché son menton tremblotant à chaque pas, les groseilles furtives de ses yeux profondément enchâssés dans l'amas boudiné de son visage qui luisait à la perspective des gâteries dont elle escomptait faire l'emplette au marché. Ce pourrait être des tripes, ou des bulots pareils à des limaces orange et musculeuses, ou un émincé d'anguille au lard. Alma se disait que sa mémé aurait pu manger n'importe quoi, était le genre de personne capable de dévorer une autre personne en cas de disette, mais le fait est que May était la matrone de Green Street et des environs. Une matrone était une femme qui attirait des gens chez elle et les déposait dehors quand ils étaient morts, aussi vous pouviez être sûrs qu'elle en connaissait un rayon. May était née, à en croire la légende, dans Lambeth Walk, à même le caniveau crasseux. Elle vivait à présent seule au coin de Green Street dans une demeure moisie éclairée au gaz avec des portes à mi-chemin d'escaliers tortueux auxquels personne n'entendait rien, là où Tommy, le père d'Alma, et la moitié de ses tantes et oncles avaient été élevés. De l'avis de la famille, May était devenue avec l'âge, après une vie de déceptions, une méchante femme, une sorte d'ogresse, mais de l'avis de la famille, également, la folie faisait bon voisinage avec les Vernall.

Le père de May, Snowy Vernall, l'arrière-grand-père d'Alma, s'était mis, aux dires des siens, à « avoir l'esprit tourné », et mangeait des fleurs sur la fin de sa vie, ce qu'Alma trouvait pittoresque et délicieux, mais pas très grave. Snowy avait des cheveux roux de bébé, disaient les gens, mais qui perdirent cette nuance à la fin de l'enfance, à peu près au même moment où Ernest, le père de Snowy, l'arrière-arrière-grand-père d'Alma, avait perdu la tête et vu ses cheveux blanchir alors qu'il travaillait dans la cathédrale St. Paul comme peintre et restaurateur à Londres au XIX^e siècle. Ernest avait transmis sa folie à Snowy et à la sœur de Snowy, Thursa Vernall. Thursa était à ce qu'on raconte une accordéoniste de talent en dépit de sa folie, tout comme la belle Audrey Vernall, la cousine du père d'Alma, la fille de Johnny, le fils de Snowy. Audrey avait fait partie d'une troupe de danseuses dont s'occupait son père à

la fin de la guerre, et était désormais enfermée dans l'asile au bout de la rue, dans Berry Wood.

La boule, la boussole, le nord, les pédales : ils étaient plus d'un dans la famille d'Alma à les avoir perdus. À avoir eu « l'esprit tourné ». Elle s'imaginait la chose comme un angle abrupt dans le cours des pensées qu'on ne voyait pas venir comme on voit s'approcher le coin d'une rue. Il était invisible, ce coin, ou quasi, sans doute transparent à la façon d'une serre ou d'un fantôme. Cet angle n'obéissait pas aux mêmes lois que les autres, car une fois franchi, au lieu d'aller de l'avant, de descendre ou de partir sur le côté, il donnait ailleurs, dans une direction qu'on ne pouvait dessiner ni même concevoir, et une fois qu'on avait tourné à ce coin de rue mental on était à jamais perdu. On se retrouvait dans un labyrinthe qu'on ne voyait pas et dont on ignorait même l'existence, et tout le monde vous plaignait en vous voyant vous cogner partout, mais pas au point de vouloir rester votre ami comme c'était le cas avant.

Car à voir le nombre de gens qui avaient eu l'esprit tourné, Alma demeurait convaincue qu'au-delà de ce coin invisible tout n'était que vide et désolation, et qu'on s'y retrouvait plus seul que jamais. Ce n'était pas de votre faute, mais ça n'en était pas moins quelque chose de honteux, quelque chose que sa mamie Clara n'aimerait pas, une souillure dans la famille. Voilà pourquoi personne ne parlait des Vernall, et voilà pourquoi Alma sursauta presque en entendant sa mère et le Troisième Borough parler sur un ton aussi respectueux de cette Enquête Vernall qu'il avait instaurée, cette commission de redécoupage pour laquelle on accomplissait tous ces travaux. La branche Vernall était-elle spéciale d'une façon secrète, ou le nom de l'enquête était-il juste une coïncidence ? Et si ces mots ne faisaient pas référence à la famille d'Alma, alors qu'était-ce que ce Vernall ?

Elle se dit que c'était peut-être un terme désignant un commerce dont s'occupaient autrefois les gens, et qui au fil des ans était devenu un nom propre. Par exemple, le père d'Alma, Tommy Warren, qui travaillait pour la brasserie, lui avait dit un jour qu'un « cooper » était le nom donné autrefois à celui qui fabriquait des tonneaux, aussi les ancêtres de sa meilleure amie Janet Cooper étaient-ils très probablement des tonneliers. Ça ne lui disait toujours pas ce qu'était un Vernall, bien sûr, ni quel métier ça supposait de faire. Ce nom avait peut-être été lié à une enquête sur les coins parce que s'occuper des lignes de démarcation et des angles était la mission d'un Vernall ? Alma se demandait si parmi les coins dont ils s'occupaient se trouvait celui qu'avaient franchi Ernest, Snowy, Thursa et la pauvre Audrey Vernall, mais elle ne savait pas trop où menait cette pensée et elle la laissa donc s'éteindre toute seule.

Pour une raison qu'elle ne pouvait s'expliquer, le nom Vernall lui faisait également penser à l'herbe et à l'odeur du petit pré derrière Andrew's Road près de Spencer Bridge quand ce dernier venait d'être tondu, aux herbes vertes qui s'extirpaient des ténèbres souterraines pour se hisser dans le monde ensoleillé, même si elle ne voyait pas en quoi tout ça avait le moindre rapport

avec les frontières et les coins. En pensée, elle vit la maison de sa mémé à l'extrémité miteuse de Green Street, des mauvaises herbes et même des pavots poussant entre les briques, prenant racine dans la crasse qui formait le revêtement extérieur des Boroughs, du lait caillé noir qui dégoulinait en plissé d'entre les briques d'un orange calciné tel un linceul sur le quartier endeuillé. De l'autre côté de la rue, derrière le muret de pierres sèches, la végétation escaladait l'arrière de l'église St. Peter, à côté de la porte donnant sur la cour du Black Lion. C'était sur cette pente herbue qu'elle imaginait Jésus marcher quand les gens chantaient l'hymne qui parlait d'une terre accueillante, vêtu de sa longue robe avec des lumières tout autour de la tête et les pieds nus, descendant le coteau depuis le seuil du pub jusqu'au bout de Narrow Toe Lane et la confiserie Gotch, à l'autre bout de Green Street quand on partait de chez sa mémé. Comme elle se demandait si Jésus avait un bonbon préféré, elle s'aperçut que ses pensées se délitaient et tenta de rediriger l'inlassable nuage de sa concentration sur ce dont discutaient sa maman et l'homme à la capuche blanche.

Le Troisième Borough finissait de raconter à Doreen comment les choses se passaient, rassurant la mère d'Alma, lui disant que sa famille travaillait le bois depuis des temps immémoriaux. Il lui disait que le chantier durerait longtemps et briserait plus d'un dos, mais que tout se passait bien et serait achevé à temps. Alma n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette déclaration la remplissait d'une aussi grande joie. C'était comme s'il était inutile de s'inquiéter désormais de la façon dont ça se passerait puisque tout serait parfait à la fin, comme quand vos parents vous affirmaient que le héros n'allait pas mourir et que tout s'arrangerait avant la fin de l'histoire.

Tout autour d'elle dans la boutique illuminée, les menuisiers étaient penchés consciencieusement et travaillaient sans cesse, maniant avec dextérité le rabot, mais Alma les vit qui regardaient dans sa direction pour voir si elle avait compris quelle bonne nouvelle c'était pour tous ; ils sourirent avec une tranquille satisfaction quand ils virent que c'était le cas, fiers d'eux-mêmes mais rougissant alors, gênés de leur fierté. Le Porthimoth di Norhan serait construit, était d'une certaine façon presque déjà fini. Elle chercha des yeux Michael, qui était debout dans sa poussette et alerte. Même lui semblait se rendre compte qu'il se passait quelque chose de spécial et il dévisagea sa sœur, des lueurs dansant dans ses grands yeux bleus tandis qu'il communiquait son ravissement via le canal secret de leur complicité, en secouant ses brides avec excitation. Alma voyait bien que, même si son frère n'était pas assez grand pour connaître le nom des choses, il savait néanmoins à sa façon qui était véritablement l'homme à la capuche. Il était impossible de le rencontrer et de l'ignorer, même si vous étiez un bébé. Michael était par nature un enfant joyeux mais en cet instant il semblait sur le point d'exploser sous la pression de l'émerveillement accumulé en lui, comme s'il comprenait exactement ce que signifiait ce grand achèvement aux yeux de tous. Elle songea alors tout à trac qu'un jour, quand Michael et elle seraient tous deux

vieux, ils s'assiéraient probablement côte à côte sur un muret et riraient en repensant à tout ça.

Doreen remerciait à présent le Troisième Borough de leur avoir permis d'entrer tout en se préparant à partir, s'assurant que Michael était de nouveau bien attaché et ordonnant à Alma de nouer la ceinture de son imperméable. Les lumières dans la boutique étaient trop vives, pensa Alma, ou alors l'obscurité sur la place déserte avait pris une teinte inconnue, pire que le noir. Elle n'avait guère envie de refaire en sens inverse le trajet jusqu'à chez eux, de connaître à nouveau cette peur vague et diffuse qu'elle éprouvait parfois dans Bath Street, ou dans la gueule obscure de l'allée, avant de s'avancer dans la venelle qui longeait leur rangée de maisons mitoyennes là-bas entre Spring Lane et Scarletwell Street, mais elle se dit que c'eût été ingrat d'en faire état. Même si ça voulait dire une marche pénible et glaciale, pour rien au monde Alma n'aurait raté ça, encore qu'elle aurait aimé ne pas avoir à vivre les vingt prochaines minutes de sa vie et se retrouver déjà au lit, dûment bordée.

Les lumières dans la boutique gagnaient bel et bien en intensité, constata-t-elle alors qu'elle bataillait pour nouer la ceinture soudain retorse de son imper. Devant elle, ou peut-être au-dessus d'elle, des rectangles d'un blanc encore plus lumineux paraissaient suspendus dans l'air, et Alma comprit qu'il devait s'agir des reflets des carreaux derrière elle alors qu'elle se tenait à côté de la poussette et s'efforçait de fermer son imper. Sauf que quelque chose clochait. On pouvait voir parfois une pièce éclairée se refléter dans une vitre, mais pas des carreaux se refléter dans l'espace vide d'une pièce, en suspens, et devenir de plus en plus blancs et aveuglants à chaque moment. Non loin d'elle, Doreen lui disait de se dépêcher de nouer sa ceinture afin qu'ils puissent laisser le Troisième Borough reprendre son ouvrage. Alma avait lâché une extrémité de sa ceinture et ne parvenait pas à la récupérer dans un repli dont elle ignorait jusqu'ici l'existence. Plus elle essayait de dégager la ceinture et plus elle découvrait des longueurs supplémentaires de gabardine encore nichées dans des recoins de son imper dont seules des couturières avaient le secret et qui emprisonnaient Alma dans leurs plis couleur de lacets. Tout là-haut ou peut-être devant elle les carreaux de lumière en lévitation brillaient avec encore plus d'ardeur. Près d'elle sa mère lui disait de se bouger mais le problème avec son imper ne faisait qu'empirer. Alma se débattait sur le dos contre un tissu infini qui l'engloutissait quand elle remarqua que les rectangles lumineux qui flottaient là devant elle possédaient une paire de rideaux refermés sur eux. Ornés de roses grises, c'étaient les mêmes que ceux de la chambre d'Alma.

Tel est en substance le rêve que fit Alma Warren, qui plus tard devint une artiste modérément connue, par une nuit de février 1959 alors qu'elle avait cinq ans. Moins d'un an plus tard son frère Michael s'étouffa mais survécut et revint de l'hôpital indemne, rentrant chez eux dans Andrew's Road au bout d'un jour ou deux, un événement que ni Alma ni lui n'évoquèrent par la suite

même s'il les effraya à l'époque.

Leur père Tommy Warren mourut en 1990, Doreen le suivant de peu au cours de l'été caniculaire de 1995. Un peu moins de dix ans après ça, Mick eut un accident à son travail, où il compactait des bidons métalliques. Après avoir perdu connaissance d'une façon comique et n'être revenu à lui que sous l'effet de jets d'eau froide que des collègues lui balancèrent pour chasser la poussière caustique dans ses yeux, Mick revint à la vie cette seconde fois avec diverses pensées troublantes, d'étranges souvenirs ramenés à la surface tandis qu'il était dans le cirage. Certaines choses dont il croyait se souvenir étaient si bizarres qu'elles n'avaient pu réellement se produire, et Mick commença à avoir peur de succomber au penchant redouté et par conséquent tabou qui mijotait dans le sang familial, peur lui aussi d'avoir l'esprit tourné.

Quand il trouva enfin le courage de confier ses craintes à sa femme Cath, elle lui suggéra aussitôt d'aller voir Alma. La famille de Cathy, comme celle de Mick, avait été expulsée des terres crasseuses des Boroughs, ce terrain vague près de la voie ferrée, quand le conseil municipal avait débarrassé le coin de ses derniers vestiges au début des années 1970. Robuste et sensée quoique fière de ses excentricités, Cath possédait ces qualités que Mick avait repérées chez les femmes des Boroughs : l'esprit de décision et une foi inébranlable en l'intuition, dans leur propre capacité à savoir ce qu'il convenait de faire en toutes circonstances, même si ça paraissait bizarre.

Cathy et Alma s'entendaient à merveille malgré ou peut-être du fait de leurs vastes différences, Cathy considérant ouvertement Alma comme une sorcière folle qui vivait dans un dépotoir et Alma dénigrant en retour le penchant de sa belle-sœur pour Mick Hucknall, le chanteur de Simply Red. Néanmoins, les deux femmes n'éprouvaient que respect l'une pour l'autre eu égard à leurs compétences respectives, et quand Cath conseilla à son époux de se confier à Alma s'il croyait devenir barjot, Mick sut que c'était parce que sa femme voyait en sa sœur aînée une experte non seulement dans le pétage de plombs mais également dans la destruction généralisée des compteurs. En outre, il savait qu'elle avait largement raison. Il donna rendez-vous à Alma pour prendre un verre le samedi suivant et pour une raison qu'il ne s'expliqua pas décida que ce serait au Golden Lion, dans Castle Street, l'un des rares pubs encore existants sur la douzaine dont pouvaient se vanter autrefois les Boroughs, et comme par hasard l'endroit où il avait rencontré Cathy quand elle y travaillait, avant qu'il réalise son rêve en épousant la serveuse.

C'était un samedi mais, en pénétrant dans l'établissement autrefois bondé, il s'aperçut que l'endroit était presque désert. De toute évidence, les habitants des maisons encore debout dans ce quartier éventré, ceux en tout cas qui n'étaient pas assignés à résidence par une ordonnance de sécurité, préféraient se rendre dans le zoo pour grands malades et fornicateurs qu'était le centre commercial plutôt que de supporter la quiétude funéraire de lieux plus proches de chez eux. Sa sœur était assise à un coin de table dans son ensemble uniformément noir : jean noir, veste noire, bottes noires et blouson de cuir

noir. Le noir, avait expliqué récemment Alma à Mick, était la couleur du nouvel iPod. Elle sirotait un verre d'eau pétillante tout en essayant de faire tenir sur sa tranche un sous-bock Strongbow, sous le regard du barman qui la fixait comme en proie à une dépression clinique. Il n'avait qu'un client ce soir et il fallait que ce soit un corbeau abstème.

Sauf en sa présence, Mick reconnaissait qu'Alma était plus saisissante que laide, même à cet âge avancé. Elle avait quoi maintenant, cinquante et un ans ? Cinquante ? Saisissante, c'est certain, si par là on voulait dire tout bonnement effrayante. Elle faisait un mètre cinquante-cinq, plus petite d'à peine trois centimètres que son frère, mais en talons elle approchait le mètre quatre-vingt-dix, ses longs cheveux châains et déjà grisonnants lançant des reflets ternes et cuivrés, tombant tels deux rideaux de fer de part et d'autre de son visage aux pommettes saillantes dans un style qu'elle avait un jour qualifié devant Mick de « dorique décadent ». Et puis bien sûr il y avait ses yeux, flippants et énormes quand ils n'étaient pas, myopie oblige, tout plissés, aux iris ardents couleur ardoise sur lesquels un jaune citron extraterrestre s'évasait autour de la pupille en une éclipse complète, des cils épais crissant sous le poids de son mascara.

Elle avait eu néanmoins, au fil des ans, son lot d'admirateurs, mais la vérité c'était que la grande majorité des hommes trouvaient Alma « globalement inquiétante » pour reprendre l'expression d'un ami, ou « un cauchemar ménopausé » selon l'image plus abrupte d'un autre, même si tout cela était dit sur un ton qui paraissait presque admiratif. Mick trouvait parfois que sa sœur était juste du mauvais côté de la beauté, mais c'était plus drôle s'il affirmait qu'elle ressemblait à Lou Reed sur la pochette de *Transformer*, ou à « un Frankenstein glam solarisé », ainsi qu'Alma l'avait allègrement retravaillé, expliquant qu'elle s'en servirait dans la bio de son catalogue la prochaine fois qu'elle organiserait une expo de ses toiles. Se délectant avec une verve égale des insultes, celles lancées comme celles reçues, Alma s'en sortait plus que bien, affirmant avec une sincérité pince-sans-rire que son frère, avec son joli minois angélique, était efféminé et minauidait depuis la naissance, qu'il était né en fait de sexe féminin, avait même été choisi pour être la Miss Pears du savon éponyme, mais avait alors subi une opération pour changer de sexe, leurs parents désirant une fille et un garçon. Elle avait infligé à Mick cette pénible chimère quand il avait six ans et elle neuf, lui arrachant des larmes de honte et d'effroi. Un jour, alors qu'il lui disait, non sans une certaine véracité, qu'elle était perçue par les gens comme un homosexuel piégé dans une version bâclée de corps de femme, elle avait dit « Ouais, mais toi aussi », puis ri à s'en étrangler, infiniment ravie comme à chaque fois par son esprit d'à propos.

Il s'arrêta au comptoir pour refermer ses doigts autour de l'agréable fraîcheur de sa première pinte puis avança sur le tapis usé dont les motifs floraux évoquaient un dessin de suicidé jusqu'à la table qu'avait choisie sa sœur, située comme de bien entendu dans le coin le plus éloigné de la porte du

pub désert, un choix typique pour une misanthrope. Alma leva les yeux quand il déplaça bruyamment une chaise pour s'asseoir devant elle, devant le vague archipel de sous-bocks parsemant le placage humide de la table. Elle se fendit de son habituel sourire de bienvenue, censé donner l'impression que son visage s'éclairait en le voyant, mais, comme la tendance d'Alma à en rajouter affectait jusqu'au théâtre grand-guignolesque de ses expressions, elle ressembla davantage à une égorgeuse ou une pétroleuse, avec une lueur dorée de pyromane au centre de chaque œil.

« Ça alors mais c'est Warry Warren. Comment tu vas, Warry ? »

La voix d'Alma, traitée à la nicotine, résonnait comme l'accord sinistre d'un orgue d'obédience gothique, s'enfonçant parfois encore plus bas que celle de Mick. Il sourit en dépit de ses inquiétudes quant à son état mental actuel et ressentit une joie sincère en revoyant sa sœur, renouant tous leurs obscurs liens, enfin en compagnie d'une personne nettement plus barrée que lui. Mick sortit cigarettes et briquet, les déposant à côté de sa chope perlée en préparation de la soirée.

« J'suis au bout du rouleau, Warry, si tu veux tout savoir. »

Chacun appelait l'autre « Warry » depuis un jour de 1966 dont ni l'un ni l'autre n'avaient un clair souvenir. Alma, alors âgée de treize ans, avait peut-être commencé en prenant Warry comme terme ridicule pour s'adresser à son jeune frère, et il avait dû le lui retourner car, comme elle l'avait toujours soupçonné, il était bien trop frivole dans son attitude générale envers la vie pour inventer un sobriquet, même aussi stupide que « Warry ». Une fois qu'ils se mirent à se désigner ainsi l'un l'autre, ce devint un réflexe idiot dont aucun n'aurait su expliquer comment ils l'avaient contracté, chacun sentant néanmoins qu'appeler l'autre par son véritable nom aurait constitué une défaite impensable. Ce ping-pong nominatif avait perduré, de façon pathétique, tout au long de leurs vies, bien après avoir fini par trouver ce surnom affectueux et en avoir oublié jusqu'à ses origines à la noix. Quand on leur demandait pourquoi ils s'appelaient entre eux Warry, Mick répondait en général que venant tous deux d'un milieu familial défavorisé des Boroughs, leurs parents n'avaient pas eu de quoi payer un surnom à chaque enfant, de sorte qu'ils avaient dû se contenter d'un seul pour deux. « Pas comme les gosses de riches », ajoutait-il parfois avec une amertume sincère dans la voix. Si Alma était présente, elle tournait vers leur public un regard accusateur de veau et enjoignait solennellement chacun de s'abstenir de rire. « Ce nom est le seul cadeau qu'on a eu à Noël une année. »

En face de lui, sa sœur planta le cuir râpé de ses coudes dans la pellicule liquide qui recouvrait la table, nicha son menton dans ses longs doigts et se voûta d'un air interrogateur dans l'ambiance lavasse, la tête penchée de sorte que les plus longues mèches de ses cheveux trempaient dans le ménisque aqueux de la table, leurs extrémités se raidissant telles des pointes de pinceau en poil de crin.

« Tout savoir ? Pourquoi est-ce que je voudrais tout savoir ? Je faisais juste

la conversation, Warry. Je te demandais pas de me raconter l'*Illiade*. »

La saillie les ravit tous deux, puis Mick lui raconta son accident au travail, comment il avait perdu connaissance et avait été brûlé au visage, aveugle pendant une heure ou deux, et avait peur depuis de devenir fou. Alma le regarda avec commisération puis secoua son énorme tête en soupirant.

« Oh, Warry. Y a que toi qui comptes, hein ? J'ai touché le fond, j'ai failli devenir aveugle et j'ai été à côté de mes pompes pendant des années mais tu ne m'entends jamais en parler. Alors que toi, tu te prends une giclée de produit corrosif pour nettoyer les navires de guerre, et tu pars en couille. »

Mick écrasa sa clope dans le hublot bleu marine du cendrier et en alluma une autre.

« C'est pas drôle, Warry. J'ai des pensées bizarres depuis que je me suis réveillé sur le chantier avec tous les autres qui m'aspergeaient d'eau. C'est pas tant le produit que je me suis pris dans les yeux ou le fait que je me sois cogné la tête, c'est quand je suis revenu à moi. Pendant une minute c'était comme si je me rappelais pas avoir quarante-neuf ans ou travailler sur le chantier de restauration. J'avais aucun souvenir de Cathy ou des gosses, que dalle. »

Il marqua une pause et but une gorgée de bière. Alma ne dit rien, se contentant de le regarder d'un air impassible, lui accordant toute son attention maintenant qu'elle savait qu'il était sérieux. Mick reprit :

« Ce qui s'est passé, si tu veux, c'est que, quand je suis revenu à moi, j'ai cru que j'avais trois ans et que je me réveillais à l'hôpital, comme la fois où j'ai pris une pastille contre la toux et que j'ai eu la gorge tout enflée. »

Les sourcils honteusement épilés d'Alma se rapprochèrent sous l'effet de la stupeur.

« La fois où tu as suffoqué, et que notre voisin, Doug, t'a conduit en camion à Grafton Street, derrière les Monts jusqu'à l'hosto, vautré à l'arrière de son véhicule ? On s'est tous dit que c'est là que t'avais eu la cervelle amochée, en tout cas c'est ce que je me suis dit.

– J'ai pas eu la cervelle amochée.

– Oh, arrête. C'est obligé. Trois minutes sans oxygène et ton compte est bon. Ils ont tous dit que tu respirais pas, entre Andrew's Road et Cheyne Walk, et ça doit bien faire dix minutes dans une caisse pourrie comme celle de Doug. Dix minutes sans respirer et le cerveau est mort, mon pote. »

Mick but une gorgée en riant et se moucheta le nez de mousse.

« Et t'es censée être une intello, Warry ? Essaie de pas respirer pendant dix minutes et je pense que tu sauras ce que c'est que d'être mort. »

Là-dessus, ils se turent tous deux, et restèrent songeurs quelques instants sans rien en déduire pour autant. Finalement, Mick reprit son récit.

« Ce que je veux dire, c'est que quand je me suis réveillé à l'hosto quand j'avais trois ans, je savais absolument pas comment j'étais arrivé là. Je me rappelais pas m'être étouffé ou avoir été dans le camion de Doug même s'il prétend que j'avais les yeux ouverts pendant tout le trajet. Mais l'autre jour, quand j'ai repris connaissance, c'était différent. Comme je l'ai dit, pendant

une minute j'ai cru que j'avais à nouveau trois ans et que j'étais à l'hosto, mais cette fois-ci je me souvenais où j'avais été.

– Quoi, dans le jardin avec la pastille ou dans le camion de Doug ?

– Rien de tout ça. Non, je me suis souvenu que j'étais dans le plafond. J'y étais depuis environ quinze jours, à manger des fées. Je suppose que c'est un genre de rêve que j'ai fait pendant que j'étais inconscient, même si ça ressemblait pas à un rêve. C'était plus réel, mais c'était aussi plus bizarre, et tout se passait dans les Boroughs. »

Alma voulut alors l'interrompre pour lui demander s'il savait qu'il venait juste de dire qu'il se souvenait d'avoir mangé des fées dans le plafond pendant quinze jours, ou s'il croyait juste l'avoir imaginé ? Mick l'ignora, et entreprit de lui raconter toute son aventure, dont le souvenir recouvré l'avait à ce point perturbé. Quand il eut fini, Alma resta sans rien dire, bouchée bée, à fixer avec stupéfaction son frère de ses yeux de panda shooté. Enfin, elle s'autorisa son premier commentaire sérieux de la soirée :

« C'est pas un rêve. C'est une vision. »

Ils se parlèrent alors sincèrement, dans la pénombre du pub désolé, reprenant une tournée de temps en temps, Alma s'en tenant à l'eau minérale, sa drogue préférée étant la demi-douzaine d'énormes barrettes de shit qui jonchaient son monstrueux appart en haut d'East Park Parade. Autour d'eux, le Golden Lion marinait dans le contraire du tohu-bohu, un anti-boucan dominé par le bruit sourd et mortel de la pendule murale. L'éclat de l'endroit fluctuait subtilement parfois, comme si les fantômes de tous les clients absents grouillaient dans la salle, bruns et transparents tel du vieux cellulöid, leurs non-corps mouchetés de chiures de mouche se chevauchant parfois suffisamment pour masquer la lumière, même de façon imperceptible. Pendant des heures, Mick et sa sœur parlèrent des Boroughs et de leurs rêves, Alma racontant à Mick le rêve de la boutique éclairée dans le marché désert, où des menuisiers s'activaient au cœur de la nuit. Elle lui dit même comment en plein rêve elle avait repensé à un autre rêve qu'elle avait fait, celui dans lequel Doreen avait dit que les pigeons étaient là où les gens allaient quand ils mouraient, même si Alma reconnut qu'à son réveil elle ne savait pas trop si c'était quelque chose qu'elle avait vraiment rêvé, ou seulement rêvé qu'elle l'avait rêvé.

Finalement, quand ils sortirent un peu plus tard dans la brise cinglante de Castle Street, Alma vibrait d'une énergie intense et Mick était prodigieusement torché. Ça allait nettement mieux après avoir parlé à sa sœur et supporté ses tirades enthousiastes. Comme ils descendaient Castle Street vers Fitzroy Street dans le quartier fantôme, Alma lui expliqua qu'elle avait l'intention de faire toute une série de tableaux s'inspirant de l'expérience de mort imminente de Mick (elle s'était entre-temps convaincue qu'il s'agissait de son souvenir recouvré) et de ses rêves à elle. Elle se moqua des craintes de son frère quant à sa santé mentale, y voyant un autre exemple de sa chochotterie, de sa méconnaissance pétrocharde de tout ce qui ressemblait à

une idée créatrice. « Ton problème, Warry, c'est que tu considères la moindre idée comme une hémorragie cérébrale. » L'écoutant débiter des concepts-images improbables et transcendants tel un téléscripteur paniqué, il sentit son fardeau s'éloigner, flotter dans un pet doux et putride puis se dissiper sous le vaste saladier étoilé du ciel couleur d'obsidienne, retourné puis déposé sur les Boroughs comme pour repousser les mouches.

Ils franchirent en titubant le seuil du Golden Lion aux carreaux cariés couleur sauge, avec – à l'autre bout de la rue déserte sur leur droite – le puzzle chinois effacé des années 1930 aux briques croûteuses recouvrant l'arrière des immeubles de Bath Street, l'église St. Peter, des failles dans le mur d'enceinte arrivant à la taille permettant d'accéder aux escaliers de pierre triangulaires évoquant des ziggourats, les marches dévalant de l'apex des deux côtés vers la base. Puis ce furent les immeubles eux-mêmes aux fentes ciselées d'ombre Bauhaus, aux portes à deux battants renfoncées sous leurs portiques ; les fenêtres comme recouvertes d'une taie laiteuse, la plupart plongées dans l'obscurité. Des sirènes de police lançaient leurs cris stridents d'orfraies radiophoniques du fond des zones inondables de St. James's End, à l'ouest de la rivière, et Mick pensa à sa récente révélation, comprenant que malgré l'enthousiasme fervent de la réaction quasi fanatique de sa sœur, il demeurerait au fond de lui un noyau dur de mal-être, noyé sous un lac de bière ambrée et abrutissante. Comme si elle percevait son changement d'humeur, Alma mit un terme à sa description extatique des paysages exquis qu'il lui faudrait peindre et porta son regard dans la même direction que son frère, à savoir vers l'arrière des immeubles silencieux engoncés dans la nuit.

« Ouais. C'est ça le problème, non ? Pas "Et si Warry perdait la boule", mais "Et s'il ne la perdait pas". Et si ce que tu as vu signifie ce que je pense que ça signifie, alors ce truc là-bas est ce que nous allons devoir vraiment affronter. » Alma indiqua d'un mouvement de tête les immeubles sombres et, par voie de conséquence, Bath Street, qui longeait leur flanc le plus éloigné, invisible d'ici.

« Ce truc que tu as vu quand tu étais avec le gang des enfants morts, le Destructeur et tout ça. C'est ça que nous devons affronter. C'est pour ça que j'ai intérêt à faire des tableaux magnifiques, pour changer le monde avant qu'il soit définitivement foutu. »

Mick décocha un regard dubitatif à Alma.

« Il est trop tard, frangine, tu crois pas ? Regarde un peu tout ça. »

Il désigna d'un geste ivre l'endroit où ils se trouvaient, alors qu'ils arrivaient au bas du grossier trapèze de terrain bosselé qu'on appelait Castle Hill, là où ce dernier rejoignait ce qui restait de Fitzroy Street. La rue en question était maintenant une allée élargie aboutissant à cet empilement de boîtes à chaussures qu'étaient les logements des années 1960, là où les couloirs féodaux de Moat Street, Fort Street et quelques autres se dressaient autrefois. Elle se terminait par un angoissant parking en cul-de-sac, des barres d'immeubles la cernant des deux côtés tandis que les haies noires, laissées à

l'abandon, ultimes représentantes désespérées des Boroughs sauvages, en envahissaient un tiers.

Quand ce piètre lotissement avait été édifié alors que Mick et Alma étaient à peine ados, l'impasse était une éprouvante parodie de terrain de jeux pour enfants avec un dédale à échelle réduite de briques bleues en son centre, construit apparemment pour des lutins faibles d'esprit, et la version par un peintre cubiste autiste d'un cheval en béton qui paissait éternellement non loin, trop anguleux et inconfortable pour qu'un enfant l'enfourche, et dont les yeux se résumaient à un trou percé d'une tempe à l'autre. Même ça, davantage la vision abstraite d'un terrain de jeux que la chose réelle, avait été moins horrible que ce haut lieu du harcèlement propice au viol, avec son macadam bâclé évoquant un caviar rance et bon marché tartiné à même un carrelage rose pour piéton, les allées cahoteuses et les passages dallés sous eux. Seules les bordures des caniveaux où les strates pelaient en loques carbonisées révélaient les couches de temps humain compressées en dessous, des traces circulaires sur les souches de ciment abattues depuis longtemps des Boroughs. Au pied des contreforts, après le parking et les sobres pierres tombales de ses barres d'immeubles refuges, on entendait le grondement lugubre d'un train de marchandises dont les jappements rauques escaladaient les flancs de la vallée depuis le réseau de cicatrices auto-infligées des rails.

Alma se tourna vers le paysage que lui montrait Mick, resserrant ses cils empâtés en un plissement d'yeux méprisant à la western spaghetti si bien que ses yeux semblaient des araignées sauteuses sur le point de s'élancer.

« Bien sûr qu'il n'est pas trop tard, chochette. Il ne servirait à rien sinon de t'envoyer une vision si on ne pouvait plus rien faire, non ? Tu sais quoi, je suis un génie. Ils l'ont dit dans le *NME*. Je vais peindre ces tableaux et on va régler la chose. Fais-moi confiance. »

Il lui faisait confiance. Même s'il sautait aux yeux que la sœur de Mick était une grande délirante à tendance narcissique, il savait par expérience qu'Alma avait souvent raison. Si elle disait qu'elle pouvait réparer un cataclysme avec quelques tubes de gouache, Mick était enclin à parier sur sa sœur plutôt que sur la pluie de météores ou ce qui s'était abattu sur les Boroughs. Mick avait foi en elle, même si ce n'était pas la foi béate de ses admirateurs dévots, dont un grand nombre semblaient l'imaginer en cheville avec la sphère surnaturelle, voire le domaine de la recherche génétique clandestine, une mutation d'origine divine capable de parler aux pierres et de communiquer avec les limbes, pour ne rien dire des enfers.

« J'arrive pas à croire que t'es le frère d'Alma Warren », lui avaient dit plus d'une fois les fans de l'œuvre de sa sœur, essentiellement des collègues femmes de son épouse qui selon Alma voyaient en elle « une icône lesbienne horriblement sous-estimée » plutôt qu'une artiste. Parfois, quand ils connaissaient la vie de Mick, ils prenaient un air songeur avant de lui demander comment quelqu'un comme Alma Warren avait bien pu émerger d'un assommoir urbain comme les Boroughs. Il trouvait la question stupide,

comme si elle avait pu venir d'un autre endroit, l'enfer ou Narnia, ce genre. À quand remontait ne serait-ce que le dernier vestige du vrai prolétariat, si ses rejets flagrants étaient aujourd'hui aussi méconnaissables que des dodos ? Qu'était-il arrivé à cette culture ? Hormis ces parties d'elle qui avaient été attirées dans les longs rameaux des classes moyennes ou aspirées dans la jungle de carton, comment avait-elle pu disparaître à tel point qu'aujourd'hui, quand on la croisait, personne ne comprenait ce qu'il voyait ? Où était-elle passée ? Pourquoi personne ne s'était-il plaint ?

Ils avaient tourné à gauche et longeaient les contreforts de Castle Hill, vers le mur de Doddridge Church, direction Chalk Lane, Marefair et la rangée de taxis tout en bas, au bout de leur chère Andrew's Road. Alma s'était remise à décrire un autre chef-d'œuvre encore à venir, les yeux rivés sur l'espace vide et délavé devant elle comme si elle le voyait déjà encadré et accroché.

« J'ai eu une idée, quand on parlait. Je pourrais peindre mon rêve, celui avec les menuisiers au coin de la place du marché en pleine nuit. Je pourrais faire quelque chose de vraiment grand, un peu comme Stanley Spencer avec d'énormes silhouettes penchées sur leurs rabots, le visage détourné. Je ferai certaines parties avec plein de détails mais laisserai le reste en suspens avec juste, genre, des traits au crayon inachevés. Je l'appellerai *Work in progress*... » Œuvre en cours...

Alma s'interrompt pour lever les yeux vers l'église non conformiste du XVIII^e siècle devant laquelle ils passaient. Dans la maçonnerie couleur caramel de sa partie supérieure, une porte peinte en noir était fermée sur le vide, sûrement une aire de chargement, même si on se demandait à quoi elle pouvait servir à mi-hauteur du mur. Elle semblait conçue pour mener à un étage supérieur et invisible, démoli depuis longtemps sans laisser de trace, ou était censée donner sur une extension qui restait à construire. Alma détourna les yeux de la porte éthérée et les reporta sur Mick, puis s'exprima d'une voix non plus désastreuse mais ténue et révérencieuse, une voix de petite fille qui n'avait pourtant jamais été la sienne.

« C'est un de ces endroits, Warry, pas vrai ? Un de ceux que t'as vus pendant ta crise ? »

Le frère d'Alma acquiesça puis désigna le terrain vague envahi par les herbes un peu plus haut derrière un parking, dans Chalk Lane qui se profilait sur leur droite alors qu'ils se remettaient en marche.

« Ouais. C'est l'un d'eux, mais c'est comme un terrassement. Mais c'est bien plus grand, et plus ancien, et les flaques ont grandi, tu vois, elles forment une lagune. »

Sa sœur hocha lentement la tête et scruta le lopin de terre qui s'élevait derrière le parking, avec sa caméra de surveillance enregistrant tout depuis une petite encoignure. Un arbre fourchu ou peut-être deux plantés côte à côte se dressaient et se profilaient dans la lumière blafarde de la gare située tout près. Les arbres étaient les traits permanents du paysage, son véritable visage sous le fard illusoire du centre commercial et de la double voie, ces apprêts

cosmétiques par endroits effacés. Les chênes et les ormes définissaient le paysage sur de vastes étendues de temps, étaient des éléments structurels vitaux, aussi permanents que des nuages et, comme ces derniers, passant souvent inaperçus.

Alors qu'ils arrivaient en haut de Chalk Lane, à l'est un peu après Doddridge Church perchée sur son monticule herbeux, on distinguait les immeubles et maisons de St. Mary's Street d'où était parti le Grand Incendie, et plus loin c'était les voitures trépignant dans Horsemarket, puis s'élançant dans le vide vers le carrefour saturé de monoxyde où se dressait autrefois le Mayorhold. Devant eux, la fissure de Chalk Lane plongeait dans l'obscurité, jusqu'au ruban de phares de Marefair, qui s'étirait au sud et en contrebas, non sans passer entre-temps sous les avant-toits ornés de démons de l'Église St. Peter, puis devant un hôtel Ibis et son centre de loisirs annexe un peu plus haut sur la gauche. Une tumeur au néon dessinée par Fabergé, qui se dressait sur le site du QG démolì de Barclaycard, naguère un fouillis attachant de petits commerces et de ruelles déliées, Pike Lane, Quart Pot Lane, Doddridge Street et bien avant ça une résidence royale qui gouvernait la Mercie et avec elle presque toute la grommelante Angleterre anglo-saxonne. Il n'y avait pas de fantômes ici ; c'étaient des strates fossiles de fantômes, accumulées les unes sur les autres et comprimées jusqu'à former un charbon ou un pétrole affectif, noir et combustible.

Alma essaya d'imaginer toute la partie en pente à droite de Peter's Way jusqu'à Regent Square, depuis Andrew's Road jusqu'à Sheep Street et St. Sepulchre, un quartier de sanglier pétrifié d'où saillaient encore les flèches des tours qui l'avaient transpercé et abattu, avec le poil dru de ses lampadaires et la couenne de ses pubs ; essaya d'imaginer tout ça dans le contexte de la vision de Mick comme si la topographie bouleversée et l'horizon brisé étaient encore branchés sur quelque chose d'impalpable et bourdonnant, de légendaires machines disparues depuis longtemps mais peut-être encore en état de marche. C'était effrayant et elle eut envie de fumer un joint. Les fumeurs chevronnés disaient qu'il était impossible de devenir accro au bon vieux hash, mais pour Alma ils n'avaient pas dû beaucoup essayer.

Ils quittèrent Chalk Lane pour Black Lion Hill, une colline vieille de plusieurs millions d'années et riche de quatre cents ans de pubs au cœur de Marefair. Près de l'embouchure de la rue se dressait autrefois un autre marchand de journaux où Alma achetait depuis l'âge de sept ans des comics pour leurs images, des épaves criardes expédiées d'Amérique comme lest avec leurs pages embaumant le gratte-ciel et leurs gros titres galvanisants : *Voyage au fond du mystère*, *Mondes interdits* et *Ma plus grande aventure*. Dans la rue restaurée se trouvait autrefois une pension de famille mélancolique, protégée par un écran de bureaux, dont on avait encore des photos datant d'une époque antérieure, montrant un bâtiment ressemblant à un moulin et dominé par une coupole-lanterne qui régnait alors sur le coin. Une petite rangée de maisons anonymes datant des années 1960 était perchée là

aujourd'hui, derrière le haut mur dominant la route principale, leurs habitants restant jusqu'à ce que le quartier devienne une enclave bourgeoise, dans le cadre d'un « Carré culturel » que des conseillers municipaux avaient conçu et vanté, avant de faire machine arrière et de se contenter d'un projet moins agressif, en un lieu exempt de tous les cauchemars piégés comme une humidité astrale dans les fondations. Alma semblait se rappeler qu'un conseiller local avait habité autrefois une de ces bâtisses, mais elle ignorait s'il y vivait encore. Tournant à droite au coin de la rue, ils se dirigèrent vers les feux et traversèrent Andrew's Road, toujours en direction de Castle Station.

C'est là que déboulaient tous les week-ends les travailleuses du sexe venues de banlieue, les délégations de prostituées fraîchement débarquées de Milton Keynes ou Rugby qui prenaient le Silverlink jusqu'au fameux quartier chaud des Boroughs, un riche assortiment devant le routier de nuit sis à l'angle nord-ouest, là où la bosse de Spencer Bridge rencontrait Crane Hill au pied de Grafton Street, la limite nord du quartier. Les vectrices de sida ambulantes et leurs managers transitaient régulièrement par les portes de la station, franchissant l'ancien château médiéval où commence *La Vie et la mort du roi Jean* de Shakespeare, où se tenait paraît-il le premier parlement du monde au XIII^e siècle, qui leva la capitation à l'origine du soulèvement de Wat Tyler en 1381, où diverses croisades furent planifiées, où Becket fut condamné, ici au bout de la rue crasseuse où Mick et Alma avaient grandi, leur Arcadie en ruines. Tandis qu'ils se dirigeaient vers la file de taxis qui se déployait en ondulant devant la gare, Alma réfléchissait à l'énormité de ce qu'elle avait promis de débrouiller. Elle n'allait pas simplement devoir peindre ces toiles. Elle allait devoir leur faire rendre gorge.

Et c'est ce qu'elle fit. Quatorze mois plus tard, par un froid samedi du printemps 2006, Mick déjeuna avec sa femme et leurs garçons dans leur maison de Whitehills, puis traversa Kingsthorpe jusqu'à Barrack Road, arrivant dans les Boroughs par le coin nord-est et le cratère qu'était autrefois Regent Square. Il avait son permis de conduire mais préférait encore marcher, partageant l'antipathie de sa famille pour les véhicules à moteur. Ni sa sœur ni leurs parents ni aucun autre membre de sa famille à l'exception d'une ou un de leurs nombreuses tantes et oncles, n'avait jamais possédé de voiture, et Mick ne se sentait pas à l'aise les rares fois où son chauffeur attitré, Cathy, était absente, ce qui l'obligeait à s'installer derrière le volant.

Alma l'avait appelé quelques semaines plus tôt pour lui annoncer qu'elle avait fini les tableaux commencés peu après leur entrevue au Golden Lion l'année précédente. Elle avait prévu d'organiser un petit vernissage dans la garderie qui abritait autrefois l'école de danse de danse Pitt-Draffen, sur un des coins rognés de Castle Hill. Sa sœur l'avait invité à venir voir les images que lui avait inspirées sa vision, y compris *Work in progress* avec ses menuisiers, un tableau qu'elle tenait particulièrement à ce qu'il voie, intitulé

L'Insigne du maire, et un autre tableau qui à en croire Alma était « à trois dimensions » et qui ne serait exposé qu'au cours de ce vernissage.

Vêtu d'un pantalon, de mocassins et d'un maillot de sport brun clair uni sous un blouson dont il n'était pas sûr d'avoir besoin, il s'engagea dans Grafton Street, la brise contre lui. C'était un homme de quarante-neuf ans, en bonne santé, beau, avec un vestige de lueur enfantine dans ses yeux bleu pâle, qui au moins étaient d'une couleur normale et ne donnaient pas l'impression, comme ceux d'Alma, de sortir du film *Le Village des damnés*. Elle aurait bien sûr rétorqué qu'elle avait encore ses cheveux alors que les siens s'étaient retirés dignement, laissant un nuage de duvet doré en haut de son front bronzé, guère différent des jolies bouclettes de son enfance. Avec un peu d'audace ou de chance, il aurait signalé en repréailles qu'il avait encore toutes ses dents, un sujet sensible pour Alma qui souffrait de parodontite et lui aurait probablement lancé un regard noir, se serait enfermée dans un silence dangereux, et on en serait restés là. Il s'aperçut que le fait de répéter ces rencontres avec sa sœur et de mettre en scène leurs échanges qui n'auraient peut-être jamais lieu trahissait chez lui un sentiment d'insécurité, mais sa pratique d'Alma lui prouvait qu'il valait mieux se préparer.

Des rugissements métalliques et un torrent de pneus inondaient Grafton Street, le flot des véhicules gonflé par la pluie des buveurs de midi, des virées de shopping et des promoteurs de pénis qui menaçaient d'engorger ses rives. Une trace anaconda de gomme cramée qui serpentait sur le trottoir juste devant Mick prouvait qu'un tel débordement s'était produit récemment, très probablement dans la nuit du vendredi au samedi. Conduite en eau vive par un candidat au suicide en Netto Fabulous et puant le Burberry, descendant les rapides de la circulation dans son kayak volé, direction Jimmy's End de l'autre côté du fleuve, à l'ouest, la tête pleine de *Grand Theft Auto San Andreas* et de kétamine, les pupilles contractées, les yeux plissés dans les embruns des feux en approche.

Descendant d'un pas tranquille la pente venteuse sous un ciel panoramique, Mick passa devant l'immeuble Sunlight, naguère un pressing chinois qui exhalait une vapeur de célibataire solitaire, devenu un atelier de carrosserie graisseux, avec la marque solaire incongrue de l'établissement précédent se détachant en relief sur sa façade blanche Art déco. Un peu plus loin sur le même trottoir se dressait la coquille vide de l'ancienne agence pour l'emploi où Mick et Anna et la grande majorité de leurs collègues avaient tous un jour rejoint la file traînante et vaguement coupable des bêtes de somme, faisant la queue avant d'être examinés par un jeunot impitoyable au débit mitraillette. Mick éprouva une sombre satisfaction en voyant que l'austère arbitre du sort des travailleurs était lui-même au chômage ces temps-ci, le regard indifférent de geôlier que dardaient ses fenêtres désormais remplacé par une expression d'effroi et d'égarement typique du grand âge dans ce quartier à l'abandon. Ils n'aiment jamais ça quand c'est eux que ça touche, pensa Mick, en passant devant St. Andrew's Street et en continuant d'affronter la brise.

St. Andrew's Street, à présent derrière lui, débouchait autrefois sur le monticule où se dressait l'Église St. Andrew, abattue depuis longtemps, elle-même édifiée sur le site du prieuré St. Andrew qui se trouvait là trois cents ans plus tôt, ce qui expliquait la prépondérance des fantômes de moines clunisiens dans la liste des spectres signalés. À une époque, se rappela Mick, presque tous les pubs dans un périmètre d'un kilomètre et demi – combien y en avait-il, quatre-vingts et quelque ? – se targuaient de posséder une apparition chantante en quête d'absolution dans leur arrière-salle, ou dessinant de laborieuses bites enluminées avec des volutes dorées sur le mur des toilettes. Mick se demandait où étaient passés les spectres en 1970, quand les dernières braises du coin avaient été balayées. Les habitants mortels des Boroughs furent remisés dans les appartements de King's Heath comme celui dans lequel était morte sa mémé May, ou dans les creusets génétiques d'Abington comme Norman Road, où Clara, sa grand-mère du côté maternel, avait cassé sa pipe, les deux mémés décédant quelques semaines après avoir été déracinées des Boroughs où elles avaient enterré leurs maris, où elles avaient enterré des enfants. Ce qui frappait Mick, c'était qu'il n'avait jamais été dans les priorités de la ville de reloger correctement les bouseux des Boroughs comme Alma et lui et leur famille, qui, même s'ils faisaient peine à voir, étaient au moins vivants. Ça laissait présager du peu d'effort accompli pour reloger les spectres de la région, qui étaient tous morts, et de façon sinistre, depuis des années. Les fantômes des pubs détruits tremblaient-ils en serrant leurs draps luminescents sous les auvents des boutiques du centre de Northampton, comme les autres déshérités ? Y avait-il des refuges pour les sans-corps comme pour les sans-abri ; la possibilité pour eux de s'en sortir en vendant des journaux, comme *Le Petit Revenant*, par exemple ?

C'était dans St. Andrew's Street qu'Alma et lui avaient connu autrefois un barbier, il y a quarante ans, au nom improbable de Bill Blaireau. Ils s'étaient imaginé, juste entre eux, que c'était un des complices de l'Ours Rupert qui avait grandi, s'était rasé lui-même pour paraître plus humain, contraint par les circonstances à se trouver un vrai boulot. Son salon était un cabinet de curiosités, aux murs croulant jusqu'au plafond de produits énigmatiques, étrangement charismatiques comme le Bay Rum et des crayons hémostatiques qui scellaient les plaies et dont Mick, enfant, pensait qu'il pouvait être utile d'en avoir sur soi afin de pouvoir remettre en place votre tête si jamais vous étiez guillotiné. Bien sûr, le salon n'existait plus aujourd'hui, pas plus lui que l'église remplacée par les mêmes barres d'immeubles dont le quartier avait été régulièrement et systématiquement recouvert depuis 1921. L'année précédente, un jeune Somalien déséquilibré s'était barricadé dans St. Andrew's Street, menaçant les forces de police qui faisaient le siège de se suicider, et encore plus récemment un cousin de Cathy, la belle et formidable épouse de Mick, elle-même rejeton inoffensif du célèbre clan Devlin à la tête d'hydre de la ville, avait fait parler une fois de plus de St. Andrew's Street en étranglant sa femme. Elle lui « prenait la tête », avait-il déclaré.

L'endroit était maudit. Rien que ce midi, Mick avait vu une publicité pour le journal local, le *Chronicle & Echo*, qui signalait qu'une autre prostituée avait été violée et tabassée au petit matin la veille et laissée pour morte en bas de Scarletwell Street, et n'avait été sauvée que grâce à l'intervention d'un habitant, de tels incidents n'étant signalés que tous les mois même si ça arrivait toutes les semaines. Il ne se passait plus rien de bon dans les Boroughs mais autrefois, dans le bas de Grafton Street non loin de Crane Hill, vivait une femme dont Miss Starmer qui avait dirigé la poste parlait souvent ; elle se tenait sur son perron un matin quand une inconnue avait déposé en passant un nouveau-né dans ses bras puis s'était enfuie en courant ; on ne la revit jamais. La femme garda et éleva l'enfant comme si c'était le sien, et plus tard l'enfant se battit durant la première guerre mondiale. « On voit bien que c'était une chouette famille pour le recueillir ainsi », avait coutume de dire Miss Starmer. « Mais ils vivaient dans les Boroughs. C'est le genre de famille qu'on trouvait alors dans les Boroughs. » Et c'était vrai. Même eu égard aux conditions difficiles qu'avait connues le quartier sur la fin, qui était devenu un caprice environnemental où l'acte étonnamment altruiste de la femme était impensable, Mick savait que c'était vrai. Il existait alors des personnes différentes qui semblaient d'une autre race, se comportaient différemment, parlaient une autre langue, et étaient désormais aussi improbables que des centaures.

Il tourna à gauche, quittant Grafton Street pour s'engager dans Lower Harding Street, une longue rue droite qui devait l'emmener à l'exposition d'Alma à l'extrémité des Boroughs par le chemin le plus direct. C'était là que vivait le pote gauchiste de sa sœur, l'activiste Roman Thompson, un autre kamikaze obtus des sixties, à l'instar d'Alma. « Thompson le Niveleur », ainsi qu'elle l'appelait affectueusement, sans doute une autre de ses allusions fûtées, habitait avec son petit ami, un râleur langoureux, ici dans Lower Harding Street. Roman était un fauteur de troubles depuis la grève des ouvriers des chantiers maritimes de l'UCS quatre décennies plus tôt, il avait fendu les rangs de policiers pour envoyer au tapis un des leaders lors d'une manif du National Front dans Brick Lane et son courroux s'était abattu un jour sur une bande de troufions éméchés qui avaient commis l'erreur de croire que ce terrier desséché était moins dangereux seul que eux en masse et bien entraînés. Roman avait passé la soixantaine aujourd'hui, mais il savait encore refermer sa mâchoire sur le cul d'un oppresseur avec toujours autant de férocité. Actuellement, il faisait partie de la branche militante du groupe d'action local des Boroughs, et menait campagne pour empêcher la vente et la démolition des rares HLM. Alma s'était entretenue une ou deux fois avec son vieil ami alors qu'elle travaillait sur ses tableaux, comme elle l'avait expliqué à son frère, lequel n'aurait pas été surpris que Thompson et son ami passent eux aussi au vernissage.

Dans une rue étroite, un garage exposait des voitures à vendre dans sa cour, là où Alma et lui s'étaient amusés, enfants, à griffonner à la va-vite sur les

« Briques » ainsi qu'ils appelaient le parc à thèmes apocalyptique qu'ils avaient improvisé, se faufile dans divers recoins où naguère des hommes et des femmes s'engueulaient, baisaient, procréaient. Plus loin c'étaient des commerces, autrefois possédés par la firme Cleaver's Glass, où leur arrière-grand-père maboul, Snowy Vernall, avait refusé un poste de codirecteur, tirant un trait sur une vie de millionnaire pour une raison inconnue et retournant vivre dans le taudis familial au bout de Green Street, où quelques décennies plus tard il succomberait à ses hallucinations, figé entre des miroirs se faisant face en une allée de reflets infinis, mangeant des fleurs.

Au-delà de la bordure sud de l'usine, Spring Lane dégoulinait jusqu'à Andrew's Road, passant d'abord derrière les bâtiments de la Spring Lane School et la demeure intacte de son directeur, puis devant la cour de l'usine où un précaire et déconcertant éperon de brique s'élevait avec un unique appentis à peine plus large que la tour elle-même en équilibre au sommet, son surplomb maintenu par d'épais étais de bois. Des souvenirs vieux d'un an revinrent alors en mémoire à Mick, il repensa au loft inutile, près de Doddridge Church, à des choses dégageant un parfum volatil d'incertitude, et il reporta son attention sur l'école, dont il longea lentement la palissade.

C'était une vision pathétique, mais dépourvue de l'aura morbide qui se dégageait de l'inexplicable éperon de brique. Alma et lui avaient tous deux fréquenté cette école, tout comme leur mère Doreen avant eux. Ils avaient tous adoré la bâtisse courtaude de brique rouge qui avait endossé à sa façon la responsabilité d'éduquer plusieurs générations dans cette province ô combien ingrate, avaient tous été offusqués quand le bâtiment original avait été finalement détruit et remplacé par un préfabriqué. Mais l'école se distinguait encore néanmoins par ses qualités, que Mick avait appréciées quand il était gamin. Les enfants de Mick et Cathy, Jack et Joseph, avaient fréquenté l'école primaire de Spring Lane et l'avaient aimée, mais Mick regrettait les toits d'ardoise pentus, les œils-de-bœuf qui montaient la garde sous une corniche inclinée, la lisse barrière vert-de-gris devant sa grille.

Au bas de la colline, après l'école et ses terrains de jeux, commençait l'étendue d'herbes d'Andrew's Road où se dressait autrefois la maison de Mick et Alma, une parcelle étonnamment étroite, tout juste un accotement, où plus de cent trente personnes avaient vécu, ici entre Spring Lane et Scarletwell Street. Il n'y avait plus maintenant que des herbes folles entre lesquelles on pouvait deviner l'assise de brique d'un muret de jardin, et quelques arbres qui se dressaient plus ou moins à l'endroit de leur ancien foyer. La taille et la robustesse de ces derniers étonnaient toujours Mick, mais, à bien y réfléchir, cela faisait plus de trente ans qu'ils poussaient là.

Bizarrement, non loin des terrains bien entretenus de la partie sud, deux maisons du pâté des Warren étaient restées intactes, fondues en une seule et donnant sur Scarletwell Street ; tout le reste autour d'elles était rasé, ramené huit cents ans plus tôt à l'état de champ indistinct, comme au temps du prieuré. Mick se dit que les maisons avaient dû être édifiées après toutes les

autres, probablement là où se trouvait l'espace vacant d'une ancienne cour, appartenant à un propriétaire qui avait résisté quand toutes les autres maisons environnantes avaient été vendues à la barbe de leurs habitants puis détruites. Il avait entendu dire que la demeure anormalement intacte avait servi un temps de logement-foyer, sans doute pour accueillir les personnes à la charge de la communauté, mais il ignorait si c'était vrai. La structure solitaire et massive qui se dressait sur ce lopin envahi par les herbes où il avait vécu avait toujours frappé Mick comme étant d'une bizarrerie assez indéfinissable, mais depuis son expérience ce malaise nébuleux avait acquis une nouvelle dimension. Désormais, l'endroit lui rappelait la porte inutile et suspendue de Doddridge Church ou l'incroyable excroissance de brique qui saillait de l'usine dans Spring Lane ; des choses datant d'un passé enfoui et qui dépassaient malencontreusement dans le présent, des compromis dont les portails ne menaient nulle part, sinon dans un néant suggestif.

Lower Harding Street se changeait en Crispin Street juste après sa jointure avec Spring Lane. Plus haut sur la gauche se dressaient deux monolithes massifs, aussi inquiétants que les formes géantes de Beaumont Court et Claremont Court, ces pierres tombales recouvertes de fientes d'oiseaux et striées de jaune verdâtre, qui se décomposaient lentement au-dessus de la communauté rasée afin de leur faire place. Facilement impressionnée, la population des Boroughs, en instance de dispersion, s'était pâmée devant ce qu'elle avait pris pour des structures futuristes et tape-à-l'œil de douze étages, sans comprendre ce qu'étaient ces tours : deux sarcophages verticaux et parfumés à la pisserie qui allaient remplacer le badinage d'arrière-cour et les idylles estivales sur le seuil par davantage d'isolement, la tension montant à chaque numéro s'allumant dans l'ascenseur qui montait, offrant après le couvre-feu une vue imprenable de suicidé sur ce qu'on avait fait au territoire alentour.

Deux ou trois ans plus tôt, dans ce qu'on aurait pu prendre pour un moment de lucidité, la ville déplora tardivement la sordide insensibilité de ces clapiers et proposa de les démolir, et Mick reprit espoir rien qu'à l'idée qu'Alma et lui pussent survivre à ces monstres venteux dont on se servait pour changer leur quartier en repaires de camés et maisons closes, une poussière désespérée se déposant sur toutes les aspirations des gens. Son optimisme déraisonnable se révéla de courte durée, quand des membres du conseil municipal décidèrent au lieu de ça de refiler ces deux horreurs à un promoteur immobilier pour la somme symbolique d'un penny l'immeuble. Le pote activiste de sa sœur, Roman Thompson, avait fait de sombres insinuations sur des tractations secrètes et d'anciens membres du conseil municipal bénéficiant depuis des largesses du promoteur, mais Mick n'en avait plus entendu parler pendant un temps et supposait que ça n'avait pas abouti. Bedford Immobilier avait remis à neuf les deux immeubles bradés qui se dressaient maintenant dans l'attente du flux promis de travailleurs sociaux, de flics, d'infirmières et consorts. Face à une population qui était pauvre et indocile parce qu'elle n'avait aucun

endroit correct où vivre, la meilleure solution consistait à ne pas dépenser d'argent pour améliorer sa condition mais plutôt à embaucher davantage de policiers au cas où les choses tourneraient mal, et à loger ces nouveaux sbires dans des maisons déjà purgées heureusement de leurs troupes irritables et mécontents.

Plus loin, derrière les horreurs rebaptisées et dopées au Viagra qu'étaient les deux géants dressés, montant des résidences aux proportions plus humaines qui s'étendaient entre elles et le brouhaha permanent du parking, Mick crut entendre ce qui ressemblait à un cri perçant et confus immédiatement suivi par une porte qui claquait, son écho assourdi par la distance et la piètre acoustique des façades de béton. Courant, ou plus exactement gâtant sur la pelouse décolorée qui cernait les hauts immeubles, apparut une silhouette dégingandée et paniquée, en laquelle Mick crut identifier un adolescent d'environ dix-neuf ans, aux cheveux châtain et à la peau pâle, à peine plus âgé que son fils aîné. Le gamin affolé était pieds nus, vêtu d'un jean le comprimant de l'entrejambe aux chevilles, avec un tee-shirt FCUK qui paraissait trop grand, visiblement emprunté, qui seyait autant à l'ado affolé qu'une chemise de nuit édouardienne. Il bafouillait et haletait, émettant un son répété de déni horrifié ressemblant à « nnung » en jetant des regards hagards derrière lui tout en courant.

Ce fuyard incohérent avait-il aperçu Mick et obliqué dans sa direction ou leurs deux trajectoires distinctes s'étaient-elles tout simplement rejointes ? Il ne le saurait jamais. La course affolée de l'ado, qui fuyait on ne sait quoi, s'acheva par une pause haletante à deux ou trois mètres de Mick, obligeant à son tour ce dernier à s'arrêter et jauger cette apparition soudaine et pour l'instant mystérieuse. L'ado bouleversé se plia en deux, mains sur les genoux, et fixa de ses yeux rouges la terre sous ses pieds tout en essayant de retrouver son souffle et de gémir simultanément, ce qu'il réussit à merveille. Mick se sentit obligé de dire quelque chose.

« Ça va aller petit ? »

Levant des yeux étonnés sur Mick comme s'il ne s'était pas rendu compte de sa présence avant d'entendre sa voix, l'ado avait un visage arcimboldesque, où se bousculait une pagaille d'expressions. La peau pâle et terreuse aux coins de ses yeux et de ses lèvres se contractait spasmodiquement en une tentative d'exprimer la gêne, l'étonnement, l'apeurement et l'évagation, à chaque fois sans résultat, chaque émotion aussitôt abandonnée tandis que le zigoto tremblant passait frénétiquement en revue la panoplie dévastée de ses réactions. Sûrement la drogue, pensa Mick, et très probablement un truc synthétisé mardi dernier plutôt que la batterie limitée de substances qu'il connaissait vaguement, surtout par Alma qui se défonçait depuis l'école. Mais ça n'avait rien à voir avec l'acide, quand toute votre sueur s'évapore en une aura multicolore et incandescente, ni avec les champignons hallucinogènes, qui vous font sourire d'un air entendu. C'était quelque chose de différent. Des vents capricieux fouettaient l'herbe farouche,

canalisés par les déflecteurs des tours d'habitation jusqu'à ce qu'ils s'égarèrent, effrayés, disparaissant en ondes frustrées, se retournant contre eux-mêmes. La voix du jeune, quand ce dernier la recouvrit, était un glapisement flûté qui disait quelque chose à Mick, de même qu'il avait commencé à détecter une nuance tenace de familiarité sur les traits pâteux de l'ado saupoudrés de cannelle sur le nez.

« Oui. Non. Oh putain, j'étais dans ce pub. Le pub est toujours là-haut. J'étais dedans. Il est toujours là-haut, et ils y sont encore. Mon pote y est encore. C'est là que j'ai passé toute la soirée, là-haut dans le pub. Ils voulaient pas qu'on parte. Putain. Putain, mec, aide-nous. C'était un pub. C'était un pub, il est encore là-haut. J'étais dans ce pub. »

Le tout débité frénétiquement, sans la moindre conscience apparemment des tics et répétitions obsessionnelles et de son évidente incohérence. Mick était incapable de déchiffrer le langage corporel fracturé de ce jeune étrangement familier tout comme le sens de ses paroles confuses. Sur le trottoir d'en face, une femme minuscule avec un foulard longeaient les maisonnettes d'Upper Cross Street, ses doigts rachitiques refermés sur les poignées de son cabas en plastique. Elle posa sur Mick et son acolyte imprévu un regard brûlant et tacite de désapprobation, et il déplora l'absence de geste idoine pour lui signifier qu'il venait juste de se faire accoster par cet inconnu qui divaguait en pleine rue. Hormis braquer un doigt sur sa tempe puis vers l'ado aux cheveux auburn, il ne vit guère de solution, aussi reporta-t-il son attention sur son assaillant incompréhensible aux yeux implorants. Mick essaya de dégager un ersatz de sens hors de l'éboulis verbal que l'autre avait déversé sur lui.

« Un instant, je te suis plus, là. C'était une prison, alors, ce pub où ils vous ont retenus toute la soirée ? Et c'était lequel, au fait ? Où ça là-haut ? »

Le jeune, dix-huit ans au plus, au fait, le regardait d'un air implorant, comme séparé de lui par un vitrage, incapable de communiquer. Il agita un avant-bras maigrichon et sa manche trop large en direction du Mayerhold, derrière eux. Ça faisait des dizaines d'années qu'il n'y avait plus de pubs dans le Mayerhold.

« Là-haut. Dans le toit. Je veux dire le pub. Le toit est un pub. Le pub est encore là-haut, dans le toit. Ils sont encore tous là-bas. Mon pote est encore là-bas. C'est là que j'ai passé toute la soirée. Ils voulaient pas nous laisser partir. Oh putain, je suis monté dans le pub, le pub là-haut dans le toit. Oh putain, qu'est-ce qui s'est passé ? Il s'est passé quelque chose. »

Mick frissonna et ressentit des picotements dans la nuque, mais s'efforça de ne rien laisser paraître. Inutile d'être nerveux quand vous essayiez de calmer quelqu'un, même si cette histoire de toit l'avait ébranlé. Ça rappelait trop quand il avait décrit ses souvenirs à Alma comme une aventure dans le plafond. Manifestement, c'était juste une coïncidence, la façon de s'exprimer d'un fou qui se trouvait résonner fortuitement et de façon sinistre avec sa propre expérience d'enfant, mais combiné avec le sentiment tenace qu'il avait

déjà croisé ce jeune quelque part, ça le perturbait. Bien sûr, la chose établissait également un point commun, même imaginaire, entre cet ado et lui, lui permettant de réagir avec compassion au délire impuissant du pauvre gosse.

« Là-haut dans le toit ? Ouais, je connais ça. Comme quand il y a des gens dans les coins qui essaient de s'emparer de toi ? »

Le jeune paraissait hébété, avec ses yeux cernés de rose et sa bouche grande ouverte. Puis la panique et la confusion l'abandonnèrent, remplacées par quelque chose proche d'une crainte incrédule, et il dévisagea Mick, comme cloué sur place.

« Ouais. Dans les coins. Ils essayaient de nous attraper. »

Mick hocha la tête, cherchant dans sa veste le nouveau paquet de cigarettes qu'il avait acheté une demi-heure plus tôt en descendant Barrack Road. Il décolla la cuticule de cellophane qui maintenait en place l'emballage en plastique du paquet et l'arracha entièrement, délogea la partie supérieure et arracha le papier alu qui dissimulait les rangées de clopes comprimées et chapeautées de liège, froissant alors l'emballage transparent et l'indésirable bande d'aluminium et les fourrant négligemment dans la poche de son pantalon. Il en prit une puis tendit le paquet entrouvert à l'ado reconnaissant et alluma les deux cigarettes avec son Zippo souffreteux à la flamme crachotante. Les deux hommes restèrent un moment à recracher des salamandres de vapeur bleu brun dans l'air des Boroughs, et le jeune se détendit un peu, ce qui permit à Mick de lui dispenser de nouvelles paroles d'encouragement.

« Faut pas que tu te laisses abattre par ça, petit. J'ai été là-haut moi aussi, alors je sais quel effet ça fait. T'arrives pas à croire que c'était réel et tu penses que tu deviens cinglé, mais c'est pas le cas, petit. Tu es normal. C'est juste que quand tu reviens d'un truc pareil, ça prend du temps avant que tout paraisse réel et solide. Ne t'inquiète pas. Ça revient. Te bile pas c'est tout, prends le temps d'y réfléchir, et progressivement tous les morceaux se remettront ensemble. Ça pourra prendre un mois ou deux, mais ça s'arrangera. Tiens. »

Mick sortit quelques clopes de son paquet, environ une demi-douzaine, et les tendit à la victime psychotique aux pieds nus.

« Si j'étais toi, petit, j'irais me trouver en endroit calme pour m'asseoir et faire le tri dans ma tête, dans un endroit à ciel ouvert sans plafond ni coin ni tout ça. Tu sais quoi, à l'autre bout de Scarletwell Street par là-bas, il y a une chouette pelouse avec des arbres. Ils devraient être en fleurs. Vas-y, petit. Ça te fera du bien. »

Incrédule de gratitude, l'ado fixa Mike d'un air admiratif, comme s'il regardait quelque chose de mythique encore jamais entrevu, un sphinx ou un Pégase.

« Merci mec. Merci. Merci. T'es un chic type. T'es un chic type. Je vais faire ça, ce que tu as dit. T'es un chic type. Merci. »

Il tourna les talons et s'éloigna pieds nus sur le gravillon et les bris de phare du carrefour de Scarletwell Street, là où elle rejoignait Crispin Street et Upper

Cross Street, dans laquelle elle se fondait techniquement. Mick le regarda s'éloigner, s'avancant doucement sur la chaussée grossière le long du grillage de Spring Lane School tel un flamant commotionné, fourrant les cigarettes offertes dans une poche décalée de son pantalon porté bas. Comme il descendait la rue menant au lieu paisible que lui avait recommandé Mick, il s'arrêta devant les portes de l'école et se retourna. Mick fut surpris de voir que des larmes ruisselaient apparemment sur les joues du jeune homme. Il regardait Mick avec gratitude et, non sans peine, parvint à esquisser un sourire. Il haussa les épaules, comme sans défense.

« J'étais juste dans le pub là-haut. »

Résigné, il s'éloigna et bientôt Mick ne le vit plus. Mick secoua la tête. Putain mais que s'était-il passé ? Il se remit en marche, toujours dans Upper Cross Street, en tirant de brèves bouffées sur sa cigarette, et fut surpris de sentir que la rencontre avec l'autre dingue l'avait bizarrement enjoué. C'était dû moins au fait d'avoir prêté assistance à quelqu'un dans le besoin qu'à l'explicable réconfort apporté par l'autre cinglé. Un véritable fêlé made in Boroughs, du genre de ceux qu'il croisait enfant, quand les sinoques étaient hyper faciles à repérer, quand un type descendant une rue déserte dans votre direction en proférant des menaces avait plus de chances de souffrir d'une psychose paranoïaque que de porter une oreillette Bluetooth. Mick regrettait juste de ne pas se rappeler où il avait déjà croisé l'ado.

Cette histoire de toit avait un peu sonné Mick, mais ce devait être une coïncidence, ou un exemple de « synchronicité », ainsi qu'Alma avait essayé de le lui expliquer quand elle avait vingt ans et des poussières et en pinçait alors pour Arthur Koestler, avant de découvrir que l'homme était un violeur bipolaire qui battait sa femme, ce qui l'avait calmée aussi sec. Si tant est que Mick comprenait le concept, celui-ci définissait les coïncidences comme des événements ayant une certaine similarité entre eux, ou paraissant connectés, mais n'étant pas reliés de façon rationnelle, c'est-à-dire causale. Mais les personnes qui avaient inventé le terme de synchronicité pensaient néanmoins qu'il existait peut-être une sorte de lien entre ces occurrences intrigantes, quelque chose qu'on ne pouvait pas voir ou comprendre depuis notre perspective, quelque chose qui pourtant était évident et obéissait à sa propre logique. Mick avait à l'esprit l'image d'une carpe koï qui regarde vers le haut depuis le fond de son étang et voit une foule de doigts humains qui s'insinuent par le plafond de son univers en remuant. Le poisson devait penser qu'il s'agissait de plusieurs appâts distincts et inhabituellement charnus, ne pouvait se douter que ces larves faisaient partie de la même entité inimaginable. Il ignorait en quoi ça éclairait sa rencontre avec le jeune aux pieds nus, ou les coïncidences en général, mais ça paraissait coller d'une façon trouble. Il tira une dernière taffe sur sa cigarette et expédia au-devant de lui le mégot incandescent, l'arc de ce dernier pareil à un déchet spatial cramant lors de son retour dans l'atmosphère, puis éteignit la braise sous la semelle de sa chaussure sans même marquer une pause. Tout en continuant de penser

vaguement aux coïncidences et aux carpes, il leva les yeux brusquement et s'aperçut qu'il était dans Bath Street.

Il s'était complètement fourvoyé en croyant s'être débarrassé de son rêve perturbant, de son séjour dans le plafond. Il s'était trompé en annonçant à l'ado paniqué que tout irait mieux, parce qu'en fait ce n'était pas le cas. Ça s'atténuait juste en un accord sourdement tenu, un bourdonnement d'orgue en fond du bruit normal de la vie, une chose qu'on oubliait et pensait avoir à jamais remisee, mais elle était encore là. Elle était encore bien là.

Il aperçut de l'autre côté de la rue les immeubles de Bath Street, leur façade et non l'arrière qu'il avait vu de nuit un an plus tôt avec Alma. N'ayant pas eu l'occasion de s'aventurer dans les Boroughs depuis ce soir-là, il comprit que ce devait être la première fois qu'il affrontait le mauvais côté de sa vision depuis qu'il s'était pris ce jet toxique, avait perdu connaissance puis s'en était souvenu, des mois plus tôt. La violence écœurante alors ressentie, ce coup de poing en plein ventre qui l'avait privé de souffle était pire que ce à quoi il s'attendait. D'un pas lourd, comme s'il allait à l'échafaud, Michael Warren traversa la route.

Bien sûr, il n'était pas obligé de couper par la résidence, de remonter la large avenue centrale bordée de pelouses, s'achevant par le vaste escalier à flancs de briques qui conduirait Mick quasiment au seuil de l'exposition de sa sœur. Il pouvait prendre à droite et marcher un peu jusqu'à Little Cross Street, ce qui l'emmènerait près de la limite la plus basse des habitations à éviter et dans Castle Street, contournant ainsi toute cette zone, mais ça prouverait juste l'assertion d'Alma comme quoi elle avait toujours été plus virile que lui, or il ne le supporterait pas. En outre, c'était des conneries et Mick ignorait si tous ces trucs dont il se souvenait avaient vraiment eu lieu quand il s'était étouffé cette fois-là, ou si c'était juste un rêve qu'il avait rêvé qu'il rêvait, une vague d'images convulsives qui avait déferlé sur lui alors qu'il gisait inconscient sur le goudron de la cour avec des boules de feu dans les yeux. Même Joseph, le benjamin de Mick, ne laissait plus depuis longtemps les cauchemars colorer sa vie éveillée, ayant compris que les deux mondes étaient séparés, que les choses de la nuit ne pouvaient vous attraper en plein jour quand vos yeux n'étaient pas fermés, et Joe venait juste d'avoir douze ans. S'efforçant de prendre un air détaché, Mick se glissa par la brèche centrale de la palissade et remonta la spacieuse allée, se dirigeant vers les marches qui se trouvaient à une vingtaine de mètres. C'était quoi, d'ailleurs ? Putain, c'était juste un groupe d'immeubles, plus agréables à leur façon que les autres devant lesquels il était passé aujourd'hui.

Il avait fait un pas ou deux quand l'horrible puanteur d'ordures en train de brûler le fit tressaillir ; il tendit le cou et scruta les cheminées environnantes en terre cuite pour déterminer la provenance de l'odeur, mais en vain. Alma lui avait dit un jour que sentir une odeur de brûlé était un symptôme fréquent chez les schizophrènes, ajoutant « mais bon ils foutent le feu souvent à des trucs, donc c'est sûrement un jugement biaisé ». Bizarrement, il s'aperçut que

l'idée de la schizophrénie associée à des hallucinations olfactives lui semblait préférable à l'horrible expérience qu'il avait connue. Comme l'avait souligné Alma au cours de leur entrevue l'an passé, ce n'était pas le fait d'avoir frôlé la démence qui lui faisait le plus souci, mais plutôt l'inquiétante possibilité du contraire. Contractant ses narines contre l'envahissant fumet de charnier, il continua de se diriger vers les marches, mais quand il fut assez près il découvrit qu'elles avaient été remplacées au cours des récentes années par une rampe plus adaptée aux fauteuils roulants.

Un peu plus loin, un caillot noir sur l'allée de gravier se fragmenta en taches charbonneuses et virevoltantes comme les signes précurseurs d'une migraine, révélant brièvement une crotte ocre et convolutive, avec en son centre les crénelures d'une empreinte de soulier, avant que le nuage de mouches se reforme et se pose. Il avait eu tort de prendre par là. Les étendues verdoyantes de part et d'autre étaient bornées à leurs lointaines extrémités par des murs qui longeaient l'allée centrale et ses bas-côtés. Les murs, construits en brique rouge foncé comme le reste des logements, étaient ajourés par des ouvertures en demi-lune dans un faux style Bauhaus qui permettaient de distinguer par intermittence les larges étendues désertes de béton fissuré, les jardins de la cité, mornes et sans oiseaux. La première fois qu'il avait entendu parler des limbes, il avait visualisé ces espaces, un endroit désolé où les morts pourraient passer l'éternité, assis sur une volée de marches en granit sous un ciel blanc indifférencié. Les demi-cercles avaient été récemment décorés par des éventails de piques métalliques qui les faisaient ressembler à des yeux de dessin animé, les barreaux formant des rayons sur les iris en défonce. Vus par paires, ils évoquaient les moitiés supérieures des têtes de l'île de Pâques enfouies jusqu'aux oreilles dans le sol, aux regards oppressants et suppliants. De jeunes arbres sur les accotements, ajouts plus contemporains, lançaient leurs ombres noires et luisantes sur les masques étouffants, liquides et arachnéennes, gouttes d'encre déformées en motifs mascara baveux par la paille d'un enfant.

Malgré la vitesse à laquelle la vague de déprime s'abattit sur lui, Mick n'eut pas conscience de son arrivée, et fut aussitôt convaincu que ce qui bouillonnait telles des vapeurs toxiques dans son esprit avait toujours été sa vision des choses, son optimisme habituel rien d'autre qu'une imposture, un voile fragile derrière lequel il se cachait pour se protéger de ce qu'il savait être l'inéluctable vérité. Mais ça ne rimait à rien. Ça ne rimait à rien, et toute cette peine, cette mascarade, cette humiliation ne servaient à rien, vivre ne rimait à rien. Quand le cœur lâchait ou quand le cerveau mourait, il l'avait toujours su au fond de lui, on cessait juste de penser. Tout le monde le savait, la mort dans l'âme, quoi qu'on en dise. On cessait d'être ce qu'on était, on capitulait et après ça on était téléporté nulle part, nul ciel, nul enfer ni réincarnation en une personne meilleure. Il n'y avait rien après la mort, rien d'autre que le néant, et l'univers cesserait d'être pour nous à l'instant où nous exhalerions notre dernier souffle, comme si ni l'univers ni nous n'avions jamais été là. Non, il

ne lui arrivait pas de ressentir la chaleur et la présence de ses parents tout autour de lui, il se bernait lui-même de temps en temps en se le faisant croire. Tom et Doreen étaient morts, son père d'une crise cardiaque et sa mère d'un cancer des intestins qui avait dû être très douloureux. Il ne les reverrait jamais.

Mick avait entre-temps atteint le bas de la rampe, où l'odeur d'incinérateur était omniprésente. Il essaya d'opposer une vague résistance à la conscience qui pesait sur lui, essaya de faire appel à tous les arguments qu'il était sûr d'avoir opposés un jour à ces ténèbres sans espoir. L'amour. Son amour pour Cathy et les gosses. C'était naguère un de ses mantras protecteurs, il en était sûr, sauf que l'amour ne rendait les choses que plus cruelles, faisait que vous perdiez encore plus. L'autre mourait en premier et vous passiez vos dernières années seul et anéanti. Vous aimiez vos enfants et les regardiez devenir quelque chose de merveilleux puis vous deviez les quitter pour ne plus jamais les revoir. Et tout ça en si peu de temps, soixante-dix ans et quelque, et il approchait déjà des cinquante. Ça laisse une vingtaine d'années, avec un peu de chance, moins de la moitié de ce qui s'était déjà écoulé, et Mick était certain que ces prochaines décennies allaient filer lugubrement.

Tout le monde s'en allait. Tout disparaissait. Les gens, les lieux, devenaient leurs propres ombres douloureuses puis sombraient dans les limbes, tout comme les Boroughs. Un endroit unique avec un nom pluriel pour le décrire. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Personne ne savait d'où venait ce nom, certains suggérant qu'on devrait l'orthographier « Burrows » – les terriers... – avec son réseau de rues et ses habitants qui se reproduisaient comme des lapins. Quel tas de conneries. Des gens comme ses grands-parents avaient eu six ou sept enfants mais c'était juste pour que certains arrivent jusqu'à l'âge adulte. C'était toujours un mauvais signe quand les riches faisaient des comparaisons entre les populations disgracieuses des ghettos et certains animaux, surtout des espèces qu'on devait, à contrecœur, empoisonner régulièrement. Pourquoi les gens ne gardaient-ils pas leurs excuses pitoyables pour eux-mêmes ?

Mick s'aperçut qu'il avait cessé de penser à la mort à l'instant même où il atteignait le haut de la rampe et s'engageait dans Castle Street. Il s'arrêta, surpris par l'abrupt changement en lui, et se retourna pour contempler Bath Street, scrutant l'allée éclairée entre les deux sections des barres qu'il venait de longer. Les pelouses étaient somptueuses et engageantes et les jeunes arbres sifflaient et murmuraient, bercés par la brise. Mick n'en revenait pas.

Putain de saloperie.

Clignant des yeux exagérément comme pour lutter contre le sommeil, Mick tourna le dos à la cité et descendit Castle Street en direction des contreforts de Castle Hill, le rectangle de gazon un peu plus loin au croisement, réduit considérablement depuis l'enfance de Mick, où un homme et une femme avaient un jour essayé d'entraîner sa sœur dans leur voiture noire alors qu'elle avait sept ans, ne la lâchant que lorsqu'elle s'était mise à hurler. Il espérait que ses tableaux seraient à même d'accomplir ce qu'elle avait prévu, car ce qui

venait de lui arriver était une démonstration de la force qui menaçait de dévorer tout ce qui comptait pour lui, et à part sa sœur et sa douteuse stratégie, Mick ne voyait personne qui eût un plan.

Tournant au coin de Castle Hill dans Fitzroy Street, il vit que la petite exposition battait déjà son plein. Sa sœur, vêtue d'un gros pull angora turquoise était sur le seuil de la garderie, et guettait avec avidité son arrivée. Quand elle l'aperçut, son visage s'éclaira et elle agita les bras comme un Muppet couleur pastel dans une émission pour la jeunesse. À côté d'Alma se trouvait un bonhomme bâton grisonnant en lequel Mick reconnut Roman Thompson, auprès duquel se prélassait un trentenaire d'apparence louche et féline avec une veste crème et une canette de bière ouverte, de toute évidence le petit ami de Roman, Dean. Assis sur la marche juste en dessous de la sœur de Mick se trouvait Benedict Perrit, le poète itinérant au sourire de pochtron et aux yeux tragiques qui avait été dans la même classe qu'Alma à Spring Lane, deux ans avant Mick. Il y avait aussi d'autres personnes qu'il connaissait. Il se dit que le beau Noir aux cheveux grisonnants était probablement le vieux pote d'Alma, Dave Daniels, dont elle partageait depuis longtemps l'enthousiasme pour la science-fiction, et il aperçut Bert Reagan, un ancien agitateur des années 1960 que fréquentait sa sœur, au teint hâlé et à la forte carrure, non loin d'une femme âgée mais encore vigoureuse, sûrement la mère de Bert, ou alors une de ses tantes. Il y avait deux autres femmes environ du même âge, d'authentiques gargouilles chenues, à la remorque du petit groupe, sans doute des amies. Il leva une main pour les saluer et sourit, en réponse au geste d'Alma, puis se dirigea vers l'entrée de l'expo. Oh, ma sœurette. Oh, Warry.

L'expo avait intérêt à en valoir la peine.



LIVRE PREMIER

LES BOROUGHs

Un jour, [Ludwig Wittgenstein] m'accueillit par cette question : « Pourquoi les gens disent-ils qu'il était normal de croire que le soleil tournait autour de la terre plutôt que la terre autour de son axe ? » Je lui répondis : « Je suppose parce qu'à leurs yeux le soleil tournait autour de la terre. » « Mais alors, dit-il, qu'auraient-ils cru si cela avait été la terre qui à leurs yeux tournait autour de son axe ? »

— Elizabeth ANSCOMBE, *An Introduction to Wittgenstein's Tractatus*

C'était le matin du 7 octobre 1865. La pluie et sa lumière particulière barbouillaient l'étroite lucarne du grenier quand Ern Vernall se réveilla sain d'esprit pour la dernière fois de sa vie.

En bas, le bébé vagit et il entendit sa femme Anne, déjà debout à cette heure, qui disputait leur John, âgé de deux ans. Les couvertures et le traversin, tous deux hérités des défunts parents d'Anne, formaient un piège fétide, le pied d'Ernest saillant par un trou dans le drap du dessus. La literie sentait la sueur, les rares ébats, les pets, les siens et ceux de sa vie ici dans la mesure de Lambeth, et son odeur s'élevait autour de lui telle une musique lugubre et résignée alors qu'il frottait avec ses phalanges ses yeux à peine ouverts et émergeait, déjà prêt à endosser le fardeau du monde.

Sentant un élanement sous son téton gauche, qu'il espéra dû à la digestion, il s'assit dans le lit après avoir extirpé ses orteils des draps déchirés, et posa ses deux pieds nus sur le tapis fait maison juste à côté de son lit. Il entreprit alors de déloger les petites touffes de laine prises entre ses orteils, y prenant du plaisir, puis se leva, accompagné par un grognement mécontent du châlit. Le regard trouble, il se retourna pour contempler le fouillis formé par la couverture militaire et le dessus-de-lit sous lesquels il ronflait encore récemment, puis s'agenouilla sur le tapis de lit moucheté comme pour dire ses prières, ainsi qu'il l'avait fait pour la dernière fois un quart de siècle plus tôt, quand il avait sept ans.

Il avança les deux mains dans l'obscurité sous le lit et fit glisser prudemment un pot de chambre clapotant sur le plancher nu, l'installant devant lui comme un bénitier de fortune. Il délogea son engin derrière la fente rêche de son caleçon long en flanelle grise, fixant d'un air morne le liquide couleur terre-de-Sienne et orange sanguine qui infusait déjà dans la porcelaine ébréchée, et essaya de se rappeler s'il avait rêvé. Alors qu'il libérait un jet de pisseroide comme une tringle à rideaux dans le réceptacle à demi plein, il crut se rappeler une situation où il était un comédien, planqué en coulisse pendant que se déroulait un mélodrame ou une quelconque histoire de fantômes. Le drame, cela lui revenait à présent, tournait autour d'une chapelle hantée, et le coquin qu'il incarnait devait se cacher derrière un de ces portraits aux yeux détournés, comme on en trouve souvent dans ce genre d'histoires. Mais il n'était pas en train d'épier, plutôt de parler derrière la toile d'une voix faussement menaçante, pour effrayer le type de l'autre côté qu'il regardait, et

lui faire croire qu'il s'agissait d'un tableau hanté. Le type à qui il jouait ce tour dans le rêve avait été tellement ébranlé qu'Ern en ricanait encore en pissant à genoux devant son lit.

Maintenant qu'il y repensait, il ne savait plus trop s'il s'agissait d'une représentation théâtrale ou d'une vraie farce jouée aux dépens d'une vraie personne. Il avait néanmoins l'impression d'avoir participé à une sorte de mise en scène, et dit ses répliques en tant que membre d'une troupe quelconque, même s'il n'était plus sûr maintenant que la victime de sa farce fût également comédien. Les cheveux blancs mais la mine encore jeune, l'homme avait paru si sincèrement effrayé par la croûte enchantée qu'Ern avait eu de la peine pour lui et avait murmuré un aparté depuis sa cachette, confiant au pauvre hère qu'il compatissait, et qu'il savait combien ce serait dur pour lui. Puis Ern s'était mis à réciter le texte de la pièce qu'il avait apparemment appris par cœur, un truc glaçant auquel il n'avait pas compris grand-chose et dont il était à présent incapable de se souvenir, sinon que ça parlait à un moment d'un éclair, et aussi à un autre moment de calculs et de maçonnerie. Puis il s'était réveillé ou alors ne se rappelait plus la fin de l'histoire. Ce n'était pas comme s'il accordait un grand crédit aux rêves comme l'avait fait John, son père, mais les rêves se révélaient parfois une sacrée source de divertissement qui ne coûtait rien, ce qu'on ne pouvait pas dire de beaucoup de choses.

Il secoua son engin pour en faire tomber les dernières gouttes et fut surpris en voyant une large couronne de vapeur s'élever au-dessus du pot, s'apercevant tardivement combien la mansarde était glacée en ce mois d'octobre.

Repoussant le récipient désormais réchauffé sous le montant du lit, il se releva et se dirigea d'un pas grinçant vers le cabinet de toilette au bout de la pièce, face à la fenêtre. Se penchant pour s'adapter à la pente raide du plafond à cet endroit, Ern versa un peu d'eau froide de la cruche de sa maman, celle avec l'image d'une laitière dessus, dans la baignoire en émail au pourtour rouillé, s'en aspergeant le visage à deux mains, se frottant les lèvres et soufflant comme un cheval sous l'effet de la morsure astringente. Cette brutale aspersion changea ses rouflaquettes, qui de broussailles arides et flamboyantes devinrent des frondes frisées et dégoulinantes sous ses oreilles décollées. Il se sécha le visage avec une serviette en lin, puis resta un moment à fixer son pâle reflet qui tremblait sur l'eau trouble de la baignoire. Maigre et taillé à la serpe avec des volutes hirsutes et poivre au front, il devinait dans ses premières rides comiques les tristes crevasses et coutures de celui qu'il deviendrait plus tard, un chat tigré en plein orage.

Il s'habilla, enfilant des habits effilochés et glacés qui lui parurent bien humides, puis descendit de la mansarde pour se rendre dans les autres pièces de la maison de sa mère, descendant à reculons les marches étroites d'un escalier si escarpé qu'il fallait s'aider des deux mains pour monter ou descendre, comme s'il s'agissait d'une échelle ou d'une falaise. Il essaya de

passer devant la porte de la chambre de sa mère sans qu'elle l'entende, mais n'eut pas cette chance. Tel un locataire caché derrière un rideau tremblant dès que son logeur l'appelle, il n'avait jamais de chance.

« Ernest ? »

La voix de sa mère, tel un énorme engin industriel qui s'est détraqué, figea Ern sur place, une main sur la boule de la rampe en bois. Il se retourna pour faire face à sa mère derrière la porte ouverte de sa chambre qui sentait la merde et l'eau de rose, cette dernière odeur encore plus écœurante que la merde. En chemise de nuit, ses rares cheveux attachés, sa mère était voûtée à côté de sa table de chevet, en train de vider son propre pot de chambre dans un seau en zinc, après quoi elle irait faire sa tournée dans les chambres des gamins puis dans la leur, vidant leurs pots puis déposant plus tard le tout dans les latrines au fond de la cour. À trente-deux ans, Ernest John Vernall était un homme au physique maigre et nerveux, au tempérament explosif, le genre d'adversaire à éviter lors d'une bagarre, marié et père de plusieurs enfants, quelqu'un de respecté dans sa partie, mais il frottait ses souliers contre la plinthe vernie tel un petit enfant devant la mine déçue et méprisante de sa mère.

« Tu comptes-tu travailler aujourd'hui, passque j'veais devoir aller au mont-de-piété si t'y vas pas. Cteu gamine va pas s'nourrir tout' seule et Anne est plate comme une planche à r'passer. Elle peut allaiter ni ta Thursa ni ton John. »

Ern hocha la tête et détourna le regard, fixant le tapis usé et jaunâtre qui recouvrait le palier du haut des marches jusqu'à la porte de sa mansarde.

« Je dois travailler toute cette semaine à l'église St. Paul, mais j'serai pas payé avant vendredi. Si jamais tu mets quèque chose en gage, j'irai le récupérer quand c'est qu'ils m'auront versé ma paie. »

Sa mère secoua la tête d'un air dédaigneux puis se remit à verser bruyamment le liquide rance et doré dans son seau. Les épaules rentrées, Ern descendit tout penaud les marches et s'avança dans le vestibule ocre puis tourna à gauche, poussa une porte et pénétra dans le salon empestant la fumée, où Anne avait fait du feu dans l'âtre. Accroupie à côté de la chaise haute du bébé et s'efforçant de lui faire avaler du lait de vache chaud dans une bouteille de ginger ale qu'ils avaient adaptée, Annie leva à peine la tête quand Ern entra dans la pièce et s'avança derrière elle. Seul le petit John qui jouait avec sa bouillie leva les yeux vers son père mais sans sourire.

« Y a du pain grillé dans la cuisine que tu peux prendre pour ton déjeuner, mais j'sais pas ce qu'y aura quand tu rentreras. Allez, prends donc ton lolo pour faire plaisir à ta maman. »

Cette dernière remarque était adressée directement à leur fille, Thursa, qui écartait en brillant son visage rougeaud de la tétine en caoutchouc usé que la femme d'Ern essayait d'introduire entre les lèvres crispées de l'enfant. Il était un peu plus de sept heures du matin, et l'antre au papier peint terne qu'était la pièce baignait dans la pénombre, l'éclat de bronze poli de son âtre changeant

les cheveux du petit John en métal fondu, luisant sur les joues striées de larmes de Thursa et dessinant sur la moitié du visage las de son épouse des coulures de lumière.

Ern traversa la pièce et descendit les marches donnant dans l'étroite cuisine, ses murs inégalement chaulés grouillants et spectraux dans la pénombre du petit matin, un parfum d'oignons et de mouchoirs bouillis flottant encore dans l'air bleuâtre, comme brouillé par de la mousse de savon. Le poêle à bois ronflait, avec deux quignons de pain grillant sur sa plaque. Du beurre clarifié grésillait dans une casserole aussi noire qu'un météore tombé du ciel, et postillonna sur les doigts d'Ernie quand il récupéra les quignons avec une fourchette. Dans la pièce à côté, les plaintes furieuses de sa fille avaient fini par céder la place à un silence boudeur entremêlé de hoquets accusateurs. Il trouva une soucoupe au vernis craquelé dont il se servit comme assiette, puis se percha sur un tabouret à côté de la table de cuisine au plateau rayé et déjeuna, mâchant du côté droit pour épargner sa dent malade à gauche. Le goût de la graisse roussie déborda des pores spongieux de la croûte cassante quand il mordit dedans, brûlant et délicieux sur sa langue, ressuscitant les saveurs fantômes de la poêlée de la semaine dernière dans son sillage : le fumet acide du chou brun, la subtile odeur suave des joues de porc, une épitaphe croustillante à la mémorable saucisse du mardi. Quand il eut avalé le dernier morceau, Ern sentit avec plaisir sa salive former comme une épaisse gelée salée, les saveurs tenaces de chaque repas jouissant encore d'une vie culinaire prolongée.

Il retraversa ensuite le salon tamisé pour dire au revoir et annonça à sa femme qu'il serait de retour vers huit heures. Il savait que certains époux embrassaient leur moitié quand ils partaient au travail, mais comme la grande majorité il trouvait cette attention un peu mièvre, d'accord avec Anne en cela. Récupérant non sans mal une dernière bouchée de porridge dans son bol, John, leur petit rouquin de deux ans, regarda stoïquement son père quitter la pièce éclairée au feu de cheminée, baisser la tête en s'engageant dans le passage miteux, récupérer son chapeau et sa veste à la patère en bois puis aller vaquer à ses affaires en ville, dans un endroit dont John avait vaguement entendu parler mais qu'il n'avait encore jamais vu. Il entendit son père lancer un au revoir indistinct à sa grand-mère, laquelle faisait encore sa moisson de pisses à l'étage, suivi par un silence impatient quand celle-ci ne répondit pas. Peu après, Anne et les enfants entendirent claquer la porte d'entrée, sa résistance trépidante dans le chambranle gauchi, et ce fut la dernière fois que sa famille pourrait affirmer avoir vu Ernest Vernall en rouquin.

Ern traversa Lambeth en direction du nord, le ciel formant une voûte opaque qui palpitait au-dessus des millions de troncs charbonneux des fumées jaillissant de chaque cheminée, la suie noirâtre des cieux commençant à peine à se diluer en son extrémité orientale, au-dessus des bouges de Walworth. Sortant de chez sa mère dans East Street, il tourna à droite au bout de la rangée de maisons et s'engagea dans Lambeth Walk, en direction de Lambeth

Road et de St. George's Circus. Il laissa sur sa gauche Hercules Road où il avait appris qu'avait vécu le poète William Blake, un drôle de type apparemment, même si Ern n'avait jamais lu ses œuvres ni d'ailleurs aucun autre ouvrage, n'ayant jamais su comment s'y prendre avec les livres. La pluie tambourinait dans les caniveaux déformés de la rue devant l'asile de Bedlam, étrangement calme ce matin-là, où était interné il y a encore un an Mr. Dadd, le peintre des fées, et où ils avaient craint que n'aille le père d'Ern, John, qui avait eu l'heur de mourir avant que cela devienne nécessaire. Ça s'était passé il y a dix ans, alors qu'il ne connaissait pas encore Anne et revenait juste de Crimée. Son père avait progressivement cessé de parler, persuadé que leurs conversations étaient espionnées par « ceux qui vivent dans les avant-toits ». Ern lui avait demandé s'il voulait parler des pigeons, ou s'il croyait que des espions russes se nichaient là, mais John s'était contenté de hausser les épaules, après quoi il n'avait plus jamais rien dit.

Ern passa à bonne distance de l'asile battu par la pluie et se demanda vaguement s'ils ne distillaient pas un alcool très ancien à Bedlam, qui infusait l'atmosphère du quartier de ses vapeurs cinglées et rendait fous les gens, comme le père d'Ernest ou Mr. Blake, même s'il en doutait fort, car en général la vie des gens suffisait à expliquer leurs incohérences. En bas de St. George's Road, se dirigeant vers Elephant et Castle, grouillait déjà une multitude d'omnibus, de charrettes à bras, de chariots remplis de charbon et de vendeurs de patates cuites avec leurs réchauds pareils à des commodes brûlantes, une immense foule d'individus en manteaux et chapeaux noirs comme Ern, progressant tête baissée sous un ciel assassin. Remontant son col, il se mêla à la masse mouvante des futurs aliénés et se dirigea vers St. George's Circus d'où il entamerait sa longue ascension de Blackfriars Road. Il avait appris que des voies ferrées couraient désormais sous terre, à partir de Paddington, et se dit vaguement qu'une telle chose pourrait le conduire à St. Paul plus vite, mais il n'avait pas l'argent et en outre cette seule pensée lui flanquait la trouille. Se retrouver sous terre, comment pouvait-on jamais s'habituer à cela ? Ern était un restaurateur d'église réputé, s'aventurant sur les toits sans hésiter, d'un pied sûr, mais aller sous terre, c'était là une tout autre affaire. C'était réservé aux morts, et que se passerait-il si jamais un incendie se déclarait là-dessous ? Ernest n'aimait pas y penser et décida qu'il resterait ce qu'il était, un piéton.

Les gens et les véhicules allaient et venaient ici à la convergence d'une demi-douzaine de rues telle une eau savonneuse autour d'une bonde. Contournant le rond-point dans le sens des aiguilles d'une montre, passant entre les roues grondantes et les flancs luisants des chevaux pour traverser Waterloo Road, Ern fit un écart pour éviter un vendeur de journaux et les curieux qui s'amassaient autour de lui en parlant à voix basse. À en croire les échos grasseyants qui montaient de la foule baignant dans la fumée de pipe alors qu'il contournait celle-ci, il était question des Noirs d'Amérique qu'on venait d'affranchir, et du président américain qui s'était fait tirer dessus, un

sort qu'avait connu également le pauvre vieux Spencer Perceval quand le père d'Ern était gamin. Dans son souvenir, Perceval était originaire de la petite ville de Northampton, célèbre pour ses manufactures de chaussures et de bottes, située à moins de cent kilomètres au nord de Londres, où Ern avait de la famille du côté de son père encore en vie, des cousins entre autres. Son cousin Robert Vernall était passé le voir en juin dernier alors qu'il se rendait à Kent pour aller chercher du houblon, et lui avait expliqué qu'une grande partie de la cordonnerie sur laquelle il comptait dans les Midlands s'était tarie parce que les tuniques grises d'Amérique, auxquelles Northampton fournissait des bottes militaires, avaient perdu la guerre. Ernest voyait bien que c'était dommage pour Bob, mais de son point de vue à lui, c'était les tuniques grises qui étaient pour l'esclavage des Noirs, qu'Ern désapprouvait. C'était mal. C'étaient de pauvres gens comme tous les autres. Il traversa le croisement encombré avec sa petite pointe de terrain vague dont l'angle était trop étroit pour une autre maison, puis tourna à gauche et remonta Blackfriars Road, au milieu des demeures huppées de Southwark en direction du fleuve et du pont.

Il fallut trois quarts d'heure à Ern, qui marchait d'un bon pas, pour parvenir jusqu'à Ludgate Street près de la rive de la Tamise, non loin de la façade ouest de la cathédrale. Pendant son trajet, il avait pensé à toutes sortes de choses, aux esclaves affranchis d'Amérique, certains d'entre eux marqués au fer rouge par leurs maîtres comme du bétail, lui avait-on dit, et aux Noirs et aux pauvres en général. Le socialiste Marx et sa Première Internationale se démenaient depuis déjà plus d'un an, mais les travailleurs ne s'en portaient pas mieux pour autant d'après ce qu'on pouvait en voir. Peut-être les choses allaient-elles s'améliorer maintenant que Palmerston se mourait, puisque c'était Lord Palmerston qui avait freiné les réformes, mais pour être franc Ern ne nourrissait guère d'espoirs de ce côté-là. Puis il s'était remonté le moral en pensant à Anne et à la façon dont elle s'était donnée à lui sur la table de la cuisine pendant que sa mère était sortie, assise sur le rebord sans sa culotte et les pieds dans son dos, et ce souvenir lui fila la gaule sous son pantalon et son caleçon, alors qu'il se hâtait de traverser Blackfriars Bridge sous la pluie battante. Il avait pensé à la Crimée et à la chance qu'il avait eue de rentrer chez lui sans une égratignure, puis à Mère Seacole dont il avait entendu parler quand il était là-bas, ce qui le ramena à la question des Noirs.

C'était pour les enfants qu'il s'inquiétait, nés esclaves sur une plantation et qui n'y avaient pas grandi en hommes et femmes, certains affranchis au même instant de l'autre côté de l'océan, des gosses de dix ou douze ans qui n'avaient jamais connu d'autre vie et seraient complètement perdus. Est-ce qu'ils marquaient également les enfants, se demanda Ern, et à quel âge en ce cas ? Regrettant d'avoir pensé à ça et chassant l'indésirable image de John ou Thursa sur le point d'être marqués au fer rouge, il gravit Ludgate Street tandis qu'enflait l'hymne majestueux et rendu concret de St. Paul, qui semblait s'élever derrière le front bas de la montée.

À chaque fois qu'il la voyait, Ern ne pouvait s'empêcher d'être stupéfié

qu'une chose aussi belle et parfaite eût pu voir le jour parmi le ramassis de passages crasseux, d'auberges et de ruelles fuselées, parmi les prostituées et les pornographes. Au pied des dalles argentées de pluie, la cathédrale s'élevait, ses deux tours pareilles à deux mains levées en un hosanna aux cieux bouillonnants, plus sombres que quand Ern était parti travailler bien que la journée se fût éclaircie au fil des heures. Les larges marches de l'édifice sur lesquelles dansaient les gouttes de pluie descendaient en deux volées rappelant les remplis de part et d'autre d'un surplis bouffant, au-dessus desquelles les six paires de colonnes doriques blanches supportant le portique cascadaient en ternes plissés et volutes, se détachant sur le pallium rougeoyant de la ville. Les flèches qui flanquaient la large façade des deux côtés, hautes de plus de soixante mètres, attiraient semblait-il la totalité des pigeons londoniens qui s'amassaient sur ses rebords sous des surplombs de pierre dégoulinants, pour s'abriter des intempéries.

Blottis parmi les pigeons comme si eux-mêmes venaient juste de quitter à tire-d'aile les cieux incléments pour s'en aller nicher dans les avant-toits de la cathédrale, se dressaient les apôtres de pierre, avec saint Paul en personne perché sur le rebord du portique et ramassant autour de lui les plis de ses robes sculptées pour éviter qu'elles traînent dans la crasse et l'humidité. Tout à droite de la tour la plus au sud se tenait un disciple – Ern ignorait lequel –, dont la tête était penchée en arrière et qui semblait surveiller l'horloge de la tour, guettant la fin de son service pour s'envoler et rentrer chez lui, descendre Cheapside sous la pluie, puis rejoindre Aldgate et l'Est. Comme il gravissait les marches trempées et glissantes, des gouttes tambourinant sur le bord de son chapeau, Ernest ne put que rire sous cape à l'idée impie de statues produisant par intermittence des selles de marbre liquide, de saintes crottes que les employés municipaux aigris seraient payés pour nettoyer. Jetant un dernier coup d'œil à la masse bouillonnante de nuages pommelés avant de se glisser entre les colonnes les plus à gauche en direction de l'entrée située dans l'aile nord, il en conclut que la pluie empirait, et qu'aujourd'hui il serait de toute évidence mieux à l'intérieur. Tout en tapant des pieds et en secouant sa veste trempée, il franchit le seuil de la cathédrale et entendit le premier roulement de tambour assourdi de l'orage qui s'amassait à l'horizon, confirmant ses soupçons.

En comparaison avec la pluie diluvienne qui se déversait dehors, St. Paul était chaude et Ern éprouva un bref sentiment de culpabilité en pensant à Anne et leurs deux enfants assis et tremblant devant le feu insuffisant dans leur maison d'East Street. Ernest longea l'aile nord sous les regards désapprobateurs des ecclésiastiques qu'il croisait en se rendant sur le chantier tout au fond, ne pensant à retirer son galurin trempé qu'à la dernière minute pour le tenir humblement devant lui à deux mains. À chaque pas qui résonnait, il sentait les perspectives et les volumes cachés du stupéfiant édifice se déployer au-dessus de lui et de tous côtés, tandis qu'il laissait les recoins courbes de l'aile nord sur sa gauche et passait entre les immenses colonnes

donnant sur la nef.

Entre les colonnes monumentales de St. Paul, dans le transept central juste sous le dôme, grouillait une foule d'ouvriers comme Ern, dont les vestes et pantalons dépenaillés offraient une terne palette automnale de gris et de bruns sales, qui contrastait avec la richesse des peintures accrochées autour d'eux, la sérénité des statues. Certains étaient des amis de longue date d'Ern, et c'est grâce à eux qu'il avait pu décrocher ce poste, après avoir appris qu'on embauchait des gens pour restaurer la cathédrale. Des hommes frottaient avec des chiffons doux les stalles somptueusement sculptées du chœur, ornées de raisins et de roses, tandis que dans les tympanes entre les arches sous le balustre de la galerie des murmures s'activaient d'autres ouvriers, occupés à faire pour ainsi dire la toilette des prophètes et des quatre auteurs des Évangiles. Mais l'essentiel du travail, selon Ern, était concentré sur le mécanisme qui dominait la zone large d'une trentaine de mètres et située immédiatement sous le dôme béant. C'était peut-être la chose la plus ingénieuse qu'Ern ait jamais vue.

Partant du centre culminant du dôme et fixé à la partie inférieure de la lanterne qui devait être le point le plus solide de la vaste structure, laquelle pesait plusieurs dizaines de milliers de tonnes, pendait un axe central parfaitement vertical, haut de plus de vingt étages, doté sur un côté d'un assemblage presque aussi haut composé de tringles et de planches, tandis que, de l'autre côté, ce qui devait être le plus gros sac de sable de Londres était suspendu à une énorme traverse faisant office de contrepoids. Le sac était accroché à une haussière sur la gauche, tandis qu'à droite d'Ern la lourde structure suspendue qui le maintenait en équilibre avait la forme d'une énorme part de gâteau avec son extrémité étroite dirigée vers le centre où elle était solidement raccordée à l'axe central. Cet échafaudage impressionnant comportait une plateforme en bois d'en gros un quart de cercle qu'on pouvait faire monter ou descendre au moyen d'un treuil et de poulies fixés aux coins, afin d'atteindre des zones nécessitant restauration à n'importe quel niveau du dôme. Le pivot central, une sorte de mât, touchait presque la boussole solaire ornementale peinte sur le sol au centre du transept, au moyen de ce qui ressemblait à une version en plus petit d'une roue de moulin horizontal à sa base, ce qui signifiait qu'on pouvait faire pivoter manuellement cet agencement grinçant pour s'occuper tour à tour de chaque quadrant de la voûte. C'est sur cette plateforme hissée au moyen de poulies qu'Ern allait passer normalement le restant de la journée.

Un gros cylindre nacré de lumière déclinante, coloré par l'orage qui empirait dehors, tombait des fenêtres de la galerie des murmures sur le sol de la cathédrale, tandis que la poussière soulevée par l'intense activité restait prisonnière de son faisceau léger et transparent. Ce doux éclairage qui filtrait d'en haut conférait aux ouvriers une chaleur et un grain pastel tandis qu'ils vaquaient diligemment à leurs diverses tâches. Ern admirait l'effet, comme hypnotisé, quand sur sa droite un peu plus loin, venant de l'aile sud et des

escaliers descendant du triforium au-dessus, apparut une silhouette replète qui le hêla.

« Oi, le Rouquin. Eh, Vernall. Par ici, gros ballot. »

C'était Billy Mabbutt, qu'Ern avait côtoyé dans divers pubs de Kennington et Lambeth et à qui il devait cette occasion de gagner un peu d'argent. Le teint rubicond au point d'avoir l'air de sortir du four, Bill Mabbutt offrait un spectacle réconfortant avec ses rares cheveux blond roux formant un rideau en berne drapé derrière ses oreilles autour de son crâne chauve, les bretelles de son pantalon tendues sur une chemise boutonnée jusqu'en haut dont les manches retournées effrontément révélaient de gargantuesques avant-bras. Ces derniers se balançaient énergiquement sur ses côtés tels les pistons d'une locomotive alors qu'il fonçait vers Ern, en évitant les autres ouvriers qui allaient et venaient dans un bruissement perpétuel. Ern sourit, toujours heureux de voir Billy et soulagé à l'idée que ce travail ô combien opportun ne fût pas une fausse alerte, et se dirigea au-devant de son vieil ami. La voix haut perchée de Bill surprenait toujours Ern, aussitôt jaillie de sa bouille de bacon bouilli, ridée par soixante années et deux campagnes – l'une en Birmanie et l'autre, au cours de laquelle les deux hommes s'étaient rencontrés, en Crimée. Bill, qui avait été intendant militaire de troisième classe, avait adopté Ernie, voyant un porte-bonheur dans ce soldat que les balles semblaient éviter systématiquement.

« Ben dis donc, Ginger, tu fais peine à voir. J'étais à l'instant là-haut dans la galerie des murmures, à regarder tout le travail qui nous attend et je commençais à me faire du mouron parce que j'étais sûr que tu viendrais pas, mais te voilà à présent, ce qui fait de moi un menteur.

– Salut, Bill. Je suis pas trop en retard, alors ? »

Mabbutt secoua la tête et désigna entre les colonnes massives un groupe d'ouvriers occupés à installer l'énorme engin au cœur de la cathédrale, suspendu au dôme.

« Non, t'es à l'heure mon gars. C'est le portique mobile qui nous a donné du fil à retordre. Il était en mille morceaux, et si t'étais arrivé plus tôt tu aurais eu qu'à te tourner les pouces. Mais il semblerait qu'on ait enfin réussi à l'assembler, alors si tu veux bien me suivre on va commencer. »

L'un gros et l'autre maigre, l'un pâle et roux, l'autre son parfait antipode, les deux hommes traversèrent la nef d'un pas tranquille, leurs pas résonnant sur les dalles luisantes, et passèrent entre ses dernières colonnes pour rejoindre le chantier. Comme ils approchaient du monstre en suspens que Bill avait appelé le portique mobile, Ern révisait à chaque pas son appréciation de la taille de l'engin. De près, cet échafaudage mesurait davantage trente que vingt étages, d'où il en déduisit qu'il travaillerait à soixante ou quatre-vingts mètres au-dessus du sol, une perspective troublante même pour Ern, qui de l'avis de tous ignorait jusqu'à la notion de vertige.

Deux ouvriers, dont l'un qu'Ernest reconnut comme étant ce braillard d'Albert Pickles, de Centaur Street, s'étaient mis en tricot de corps pour

pousser la roue de moulin d'un cran ou deux dans le rond au milieu, faisant tourner le chef-d'œuvre d'ingénierie sur son axe tandis qu'ils accomplissaient leur orbite autour du soleil en mosaïque au centre du transept, dont les rayons fusaient vers les points cardinaux. À force de persévérance, les hommes déplacèrent la structure geignant sur la droite de l'axe jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement alignée avec l'une des huit grandes sections en lune en lesquelles l'imposante coupole avait été divisée. L'immense échafaudage bougea, en même temps que son énorme contrepoids situé sur le côté gauche de son mât axial, suspendu à l'étai tout en haut. Quatre ou cinq terrassiers se tenaient autour de lui, tournant en rond autour du pesant sac de sable, le stabilisant alors qu'il oscillait à environ cinquante centimètres au-dessus du sol de l'église.

Ern remarqua que le sac était percé, présentant un petit trou dans le tissu à sa base. Un apprenti de quatorze ans au plus s'activait là à genoux, en suant et jurant pendant qu'il essayait de raccommoder la déchirure avec du fil et une aiguille. Le jeune garçon était défiguré par ce que les gens appelaient une tache de vin, allant de son front à sa joue comme sur la tête d'un chiot bâtard, causée par une brûlure ou alors de naissance, ça, Ern l'ignorait. Une lumière laiteuse, filtrée par le ciel d'orage, tombait sur le gamin comme dans une de ces tragédies grecques alors qu'il recousait en pestant, les grains de sable filant entre ses doigts zélés, formant un mince filet sur les dalles lustrées. Alors qu'Ern contemplait, songeur, cette scène, en pensant bien sûr aux sabliers du temps, la lumière dans laquelle elle baignait tressauta et se contracta, suivie quelques secondes plus tard par la canonnade du tonnerre. De toute évidence, l'orage se rapprochait.

Billy Mabbutt emmena Ern un peu plus loin, pendant que des hommes attachaient les câbles de traction du portique pour le fixer maintenant qu'il avait été correctement positionné, là où avait été dressé un tréteau entre les statues de Lord Nelson et du défunt Lord lieutenant d'Irlande, Charles Cornwallis, qui se rendit aux troupes du général Washington pendant la guerre d'indépendance américaine, si Ern n'avait pas oublié ses leçons d'histoire. Le matériel dont allait avoir besoin Ern pour effectuer ses restaurations était disposé sur le plateau où un autre jeune apprenti, celui-ci un peu plus âgé, cassait déjà des œufs en les faisant passer d'une tasse en porcelaine fêlée à l'autre. Des ouvriers se tenaient devant le tréteau, attendant pour commencer leur travail, et Billy présenta Ern alors que les deux hommes rejoignaient l'équipe.

« Tout va bien, les gars, le décorateur est arrivé. Je vous présente mon vieux comparse Vernall. Un vrai Rembrandt mais en plus discret, ce rouquin. »

Ern serra la main de tous les ouvriers en espérant qu'ils ne lui en voulaient pas d'être le seul ouvrier qualifié sur ce chantier, et donc de gagner plus qu'eux. Ils devaient certainement savoir qu'il ne retrouverait pas de travail de ce genre avant des mois, alors qu'on avait toujours besoin de main-d'œuvre musclée, et de toute façon la paie était si maigre qu'il n'y avait pas de quoi

jalouser qui que ce soit. Billy Mabbutt et Ern s'entretenirent brièvement sur les détails de sa tâche, puis Ern entreprit de transférer son matériel et ses outils de la table à la plateforme en quart de cercle suspendue dans la structure de l'échafaudage mobile.

Il sélectionna une série de pinceaux de petit-gris dans la boîte fournie par le clergé de St. Paul, ainsi qu'un couvercle en carton provenant d'une vieille boîte à chaussures qui servait de plateau pour tous les pots de vernis récurés et contenant la gamme des peintures en poudre de la cathédrale. Parmi ces dernières, la pourpre et la vert émeraude avaient pris l'humidité et formé des petits grumeaux agglutinés, mais Ern ne pensait pas avoir besoin de ces couleurs et les autres pigments semblaient avoir été conservés dans un bien meilleur état. Le jeunot revêche chargé de séparer le blanc des jaunes finissait de casser le dernier œuf d'une demi-douzaine quand Ern lui demanda s'il pouvait lui passer ses jaunes. Ces derniers gisaient intacts dans un bol tandis qu'un autre pot contenait les blancs indésirables, un liquide visqueux évoquant un obscène amas salivaire qui très certainement trouverait un autre usage et ne serait pas perdu. Transportant soigneusement son bol avec au fond les six globes jaunes qui roulaient les uns contre les autres, Ern le posa sur la plateforme montée sur poulies avec les pinceaux et les couleurs puis alla chercher des récipients pour les mélanges, un sac d'un kilo contenant du gypse et une flasque à cidre d'un demi-litre, vidée, lavée et remplie d'eau. Ajoutant du papier de verre et trois ou quatre chiffons propres, Ern monta sur la plateforme ballante à côté de son matériel et après s'être cramponné à l'une de ses cordes d'angle, il fit signe aux hommes de Billy Mabbutt de le hisser.

Quand la nacelle s'éleva, la première secousse fut accompagnée dehors par une brève éclaboussure d'argent, le grondement prolongé qui suivit survenant juste quelques instants plus tard alors que l'orage approchait. Un des gaillards baraqués qui tiraient sur sa corde avec une poigne de sonneur de cloche fit une boutade sur Dieu déplaçant ses meubles à l'étage, ce sur quoi un autre gaillard protesta, disant que la remarque était irrespectueuse au sein de cette grande cathédrale, même si Ern connaissait la phrase depuis l'enfance et n'y voyait aucune malice. La phrase dissimulait un sens pratique qui n'était pas sans lui plaire, car si au fond de lui Ern n'était pas tout à fait sûr de croire en Dieu, il aimait l'idée d'un Dieu pragmatique susceptible de temps à autre, comme nous tous, de réorganiser les choses afin qu'elles soient mieux adaptées à ses visées. Les poulies gémissaient tandis qu'Ern montait par crans réguliers, vingt centimètres à la fois, et quand un nouvel éclair zébra le ciel et détoura toute chose d'un trait crayeux, l'explosion assourdissante qui suivit fut quasi immédiate.

Le large arrondi du bord extérieur de sa plateforme éclipsait davantage le sol à chaque fois que celle-ci s'élevait de cinquante centimètres en grinçant de plus en plus. La quasi-totalité des camarades de travail d'Ernest avaient déjà disparu sous le radeau instable de sa nacelle, avec Billy Mabbutt à l'arrière du groupe qui avait levé une paume rougeaude en guise de salut avant de

s'effacer à son tour. Jaugeant le plancher en bois sous ses pieds, Ern s'aperçut qu'il était plus large qu'il ne l'avait supposé au début, presque aussi grand qu'une scène de théâtre avec son petit tas de cruches, de pots et de pinceaux formant un îlot solitaire en son centre. Une fois tout là-haut, pensa-t-il, il lui serait impossible de voir un quart entier du transept. La tête de Cornwallis puis celle de Nelson disparurent, avalées par le périmètre de l'estrade qui montait, et Ernest se retrouva seul. Penchant la tête, il contempla les huit vastes fresques de Sir James Thornhill sur la paroi intérieure du dôme tandis qu'il s'élevait par étapes parmi elles.

Enfant, au début des années 1840, Ern avait un peu appris à dessiner quand il avait manqué d'attraper des hémorroïdes à force de rester assis sur une marche de pierre glacée pour regarder, fasciné, Jackie Thimbles qui recréait à la craie la mort de Nelson à Trafalgar sur les dalles au croisement de Kennington Road et Lambeth Road, et ce jour après jour. Jackie avait alors la soixantaine, c'était un vétéran des guerres napoléoniennes qui avait perdu deux phalanges à la main gauche suite à la gangrène et dissimulait ses moignons sous une paire de dés à coudre en argent. Gagnant chichement sa vie comme artiste des rues, le vieil homme avait semblé se réjouir de la compagnie quotidienne du jeune Ern, et était une mine d'informations pour tout ce qui touchait à la peinture. Il avait régalié l'enfant de longues descriptions enthousiastes des merveilleuses et nouvelles couleurs à l'huile que pouvaient s'offrir ceux qui en avaient les moyens, des jaunes cytise vifs et des mauves riches ou des violets évoquant un cadavre au crépuscule. Jackie avait appris à Ern comment confectionner une nuance réaliste de carnation à partir d'une gamme de teintes qu'on n'aurait jamais soupçonnées d'être rose peau, et comment les doigts pouvaient être utiles quand il s'agissait de mélanger, d'étaler délicatement une lueur blanche jetée par les navires de guerre en feu sur les joues de l'amiral mourant ou sur les membrures brillantes du *Victory*. Ernest voyait alors en son mentor l'artiste le plus doué, mais en regardant aujourd'hui les chefs-d'œuvre de Thornhill il savait bien qu'ils appartenaient à un royaume situé bien au-dessus des ponts à feu et à sang de Jackie Thimbles, tout comme les allées du paradis étaient à mille lieues des rues de Lambeth.

Des épisodes de la vie de saint Paul entouraient Ern tandis que son ascenseur de fortune s'élevait parmi eux, depuis la conversion sur le chemin de Damas jusqu'à un naufrage rendu de façon frappante, avec les divers disciples éclairés par en dessous comme par une forge ou une malle aux trésors ouverte, tandis que des nuages transpercés de rayons bouillonnaient en fond. La fresque qu'Ern comptait restaurer aujourd'hui, celle qui s'étendait sur la partie sud-ouest de la voûte pleine d'échos, ne lui rappelait aucun passage particulier des évangiles. Il devinait à l'arrière-fond ce qui était peut-être un cachot, aux pierres chaudes et inégales, devant lequel se tenait un misérable aux yeux écarquillés dont la vénération semblait prête à se changer en terreur, et qui regardait les saints ou les anges nimbés qui à leur tour le

regardaient de leurs petits yeux en esquissant un sourire mystérieux.

L'estrade en bois d'Ern s'élevait à présent au-dessus de la galerie des murmures où l'on pouvait imaginer que les murs grouillaient encore de prières vieilles d'un siècle et où les fenêtres permirent à Ern d'avoir un dernier aperçu d'un Londres trempé jusqu'à la tour de la cathédrale de Southwark au sud-est avant qu'il monte plus haut, jusque dans le dôme lui-même. Sur le plus bas pourtour de ce dernier, à même le tambour juste au-dessus de la galerie, il eut la tristesse de constater que toute une bande de frise au bas de chaque fresque avait été recouverte d'une peinture couleur pierre, certainement afin de masquer à la va-vite et à peu de frais des dégâts causés par l'eau, découverts lors de précédentes rénovations. Ern pesta dans sa barbe contre le honteux manque d'ambition manifeste dans ce travail bâclé quand un éclat aveuglant et un furieux coup de tonnerre explosèrent presque simultanément autour de lui, sa plateforme chutant de quelques sinistres centimètres alors que les gaillards tout en bas, surpris par la semonce, lâchaient prise un court instant avant de se ressaisir des cordes de traction. Le cœur d'Ern battit à tout rompre tandis que sa nacelle soudain précaire reprenait sa crissante ascension. Il s'approcha prudemment du bord arrière avec l'intention de jeter un œil en bas pour s'assurer que tout allait bien.

Se cramponnant fermement à la corde, Ern s'aperçut que ses mains étaient moites de sueur, ce qui signifiait qu'il devait avoir le vertige, finalement, en dépit de ce qu'on avait toujours raconté. Il regarda par-dessus les extrémités grossièrement sciées des bordages et, bien qu'il ne pût voir ses camarades de travail, il fut étonné de voir à quelle hauteur il se trouvait. Les ecclésiastiques de St. Paul ressemblaient à des perce-oreilles se déplaçant sur le sol blanc et lointain, et Ernest observa non sans amusement deux gens d'Église qui se dirigeaient l'un vers l'autre en se dandinant le long des côtés adjacents d'une énorme colonne, se heurtant à l'angle dans une vague de robes noires. Ce n'était pas le simple spectacle d'un ecclésiastique à terre qui fit rire Ern, mais de s'apercevoir qu'il avait deviné que les deux hommes allaient se cogner l'un contre l'autre avant qu'eux-mêmes le fassent, juste par la magie de son point de vue. D'une certaine mesure, il avait été capable de percevoir les destins d'individus se déplaçant au sol sur un plan plat depuis la perspective supérieure d'une troisième dimension haut perchée à laquelle ils ne pensaient que rarement ou à laquelle ils ne prêtaient guère attention. Ernest songea que c'était pour ça que les Romains s'en étaient si bien sortis, s'emparant des plus hauts sommets pour y établir leurs postes de guet et leurs tours de garde lors de leurs conquêtes, leurs perceptions et leurs stratégies ainsi merveilleusement avantagées par l'altitude.

Son perchoir avait à présent atteint le niveau dont il était convenu avec Billy Mabbutt, où il s'arrêta et fut arrimé soigneusement, du moins c'est ce qu'espéra Ernest, à plus de soixante mètres de haut. Il se retrouva face à la partie supérieure de sa première fresque à restaurer, le cœur battant et trépidant de l'averse constituant une présence quasi constante juste au-dessus

de lui. Dès que la plateforme eut cessé de bouger, Ern décida de commencer son travail par un personnage surmonté d'un halo en haut à gauche du panneau, un ange ou un saint, il ne savait pas trop, dont le visage avait été quelque peu décoloré par des décennies de vapeurs d'encens et de fumée de cierges. Il débuta doucement avec ses chiffons, assis sur le rebord de la nacelle, essuyant les petites taches et couches de poussière sur un visage dont il fut étonné de voir qu'il mesurait au moins un mètre vingt du sommet du crâne au menton quand on le voyait de près, le visage aux traits presque efféminés à moitié tourné vers la droite et regardant en bas, ses petites lèvres contractées en un sourire suffisant. Un ange, décida Ern, qui se rappela que les saints qu'il connaissait étaient tous barbus.

Ern était tout seul dans un lieu qui semblait être le grenier du monde, autrement plus orné et spacieux que celui de la maison de sa mère dans East Street. Une fois qu'il eut ôté le plus de crasse superficielle possible sur un quart de profil presque aussi grand que lui, Ernest s'attela à la tâche ardue consistant à obtenir une nuance qui soit en parfait accord avec le teint de pêche de la créature céleste. Utilisant le manche de pinceau le moins sale qu'il pût trouver, il battit les six jaunes dans leur jatte, puis déposa une infime quantité de la crème cuivrée qui en résulta dans un de ses bols à mélange. Un autre manche de pinceau fit office de cuiller effilée afin de doser de minuscules portions de ce qu'Ern estima être les couleurs nécessaires, essuyant les manches des pinceaux après chaque adjonction à l'aide d'un chiffon et remuant différentes quantités de poudre dans son bol avec l'œuf battu.

Il commença par un riche ocre brûlé, ajoutant du jaune de Naples pour sa nuance d'après-midi d'été puis enchaîna par une discrète pincée de rose garance. Puis le crachin sanglant et transparent d'un cramoiis alizarin fut touillé vigoureusement avec le mélange, de toutes petites gouttes de jaune d'œuf nacré de couleurs mêlées les unes aux autres par les poils du petit-gris. Il compléta le mélange déjà satisfaisant par sa touche personnelle, un secret qu'il tenait de Jackie Thimbles, et qui consistait à employer un bleu cobalt, stimulant ainsi le sang affaibli qui circulait dans les veines situées juste sous l'épiderme. Si les bleus et les rouges se révélaient trop vifs, Ern les compenserait par une goutte de blanc, mais pour l'instant il était content du résultat et entreprit de préparer son fin enduit de plâtre, versant soigneusement du gypse blanc du sac dans un peu d'eau puis ajoutant sa détrempe nuance chair pour colorer le plâtre fin après mélange. Glissant une gamme variée de pinceaux dans la poche de son pantalon, Ernest s'avança sur les planches de sa scène suspendue, en portant le bol contenant la substance difficilement obtenue entre ses mains, jusqu'à la pointe sud-ouest de la plateforme où il entreprit de travailler sur le gigantesque visage, la tête penchée en arrière alors qu'il se hissait légèrement vers l'image sur la paroi concave juste au-dessus de lui.

Appliquant tout d'abord une fine couche de plâtre couleur chair sur la

longue courbe de la mâchoire de l'ange, Ernest attendit qu'elle sèche avant de la frotter au papier de verre pour la lisser puis s'apprêta à recommencer l'opération. Il avait à peine commencé à enduire d'un mouvement vif et aguerri le visage large d'un mètre quand il remarqua avec dépit que les teintes à son extrémité, qu'il n'avait pas encore touchées, s'étaient mises à couler. L'orage qui sévissait dehors avait atteint son apogée avec un barrage ahurissant de coups de tonnerre alors qu'Ern contemplait avec effroi et inquiétude, les yeux plissés pour mieux y voir dans le déferlement d'éclairs syncopés, les couleurs qui dégouлинаient sur la tête et les épaules plates et légèrement inclinées de l'ange.

Des gouttelettes en mouvement, chacune d'une nuance différente, coulaient dans tous les sens sur la surface intérieure du dôme à même le visage angélique, leurs trajectoires en choquante violation de toutes les lois de la raison. En outre, les rigoles véloce ne semblaient pas, aux yeux d'Ern, aussi luisantes qu'elles auraient dû être si elles avaient été humides. C'était plutôt comme si des rus à sec, composés d'infimes grains, filaient sur les figures peintes en suivant leur courbe intérieure telle de la limaille colorée nageant sur un aimant peu puissant. C'était une chose impossible, et pire, ça lui serait imputé sur son salaire. Il fit un pas involontaire et chancelant en arrière, et ce faisant eut une vision plus large, à défaut d'une meilleure compréhension, de l'activité dégoulinante qui se déchaînait devant lui.

Des gris neutres et des ocres bruns, venus des ombres à l'extrême droite de l'énorme visage là où il se détournait, rampaient en une diagonale raide vers le coin gauche supérieur, où ils s'amassaient en un pâtre sombre comme on pourrait en voir sur le côté d'un nez si son propriétaire vous regardait droit en face. Du jaune de chrome éclatant et du blanc de Saturne sanguinolaient de l'auréole, formant une tache claire et irrégulière aux contours rappelant la joue de l'ange la plus à droite si elle avait été légèrement décalée pour être éclairée. Une peur paralysante lui parcourant l'échine, Ern comprit que, sans perturber la surface quasi plane sur lequel il était représenté ni s'affranchir des confins de son domaine bidimensionnel, le visage massif de l'ange se tournait lentement, toujours à même la surface de la fresque, pour poser sur lui un regard frontal. De nouveaux plis gris de Payne se coagulaient aux coins de ses yeux tandis que des paupières grosses comme des miches de pain, au préalable timidement baissées, palpitaient et se relevaient, de petits éclats de peinture tombant des rides nouvellement créées dans la bouche d'Ernest, lequel restait bouche bée sous le spectacle. Ce qui se passait était tellement incroyable qu'il n'eut même pas le réflexe de crier mais recula encore d'un pas, une main plaquée sur sa bouche grande ouverte. Aux lointaines extrémités de la bouche épique de l'ange, qui s'était déplacée elle aussi en haut à gauche, des fissures où se mêlaient l'ivoire et le cramoisi formaient des fossettes tandis que les lèvres pâles et longues de trente centimètres s'entrouvraient et que l'ange parlait.

« Çha seuh-rah très du-rheu porrr touha », dit-il, l'air soucieux.

Le "est" ou l'être essentiel de ceci advenant tandis que, de ton point de vue, il ne fait apparemment que passer sera un revirement extrême et soudain dans le chemin de ton cœur avec des choses que tu as entendues concernant un quatrième angle d'existence qui sera cause de difficultés survenant dans ta vie de mortel, qui s'achèvera dans un cimetière où les ifs croissent, et ça sera très dur pour toi. Ern comprit ce message compliqué, comprit qu'il était condensé en sept mots globalement abscons qui s'étaient dépliés et déballés dans ses pensées, comme un poème chinois ou un puzzle de papier. Alors même qu'il s'efforçait d'assimiler le sens contenu dans cette phrase explosive, sa simple sonorité fit la clarté en lui. Il en émanait une plénitude et une ampleur, en comparaison desquelles un orchestre jouant dans une salle de concert aurait fait l'effet d'un enfant soufflant dans son sifflet dans un placard insonorisé. Chacune des notes semblait décrire une spirale dont les volutes s'éloignaient, de plus en plus pâles à chaque révolution, les mêmes tons résonnant à une échelle de plus en plus infime, jusqu'à ce qu'ils se scindent en une myriade d'échos encore plus ténus, provoquant de minuscules tourbillons composés de sons qui se perdaient dans le tonnerre et disparaissaient.

Ayant accompli ce premier quart de tour surprenant, le visage grand comme une table parut presque s'assagir dans sa nouvelle configuration. Ce n'est qu'à sa périphérie et celle de sa bouche et de ses yeux mobiles que des particules rampaient encore, des petits points pigmentés qui filaient en fins éboulis sur la courbe de la fresque et opéraient de légers ajustements pour s'accommoder à la lumière et aux mouvements naturels de la tête, aux changements de reflets et d'ombre sur ses lèvres qui s'ouvraient et se fermaient.

Au cours du bref laps de temps qui s'était écoulé depuis le début du phénomène, Ernest s'était raccroché désespérément à plusieurs explications rationnelles, pour les rejeter presque aussitôt. Tout cela n'était qu'un rêve, se dit-il, mais il sut au même moment qu'il n'en était rien, qu'il était éveillé, que ses dents du côté gauche de sa bouche lui faisaient encore mal, tandis que celles sur la droite conservaient encore des morceaux du pain frit du petit déjeuner. Il décida que c'était une farce, exécutée peut-être au moyen d'une lanterne magique, mais se rappela immédiatement que les images projetées par ces instruments n'étaient pas animées. Le fantôme de Pepper, peut-être, tel qu'on pouvait le voir à Highbury Barn, quand l'ombre du père d'Hamlet paraissait s'avancer sur scène, mais non, non, l'illusion exigeait une plaque de verre inclinée or il n'y avait rien dans l'espace de travail d'Ern sinon Ern et son matériel.

Au fur et à mesure que chaque nouvelle explication partait en fins lambeaux entre ses mains, il sentait une terreur panique enfler en lui, et finalement il n'en put plus. Sa gorge serrée expulsa un sanglot qui lui parut celui d'une femme, il se détourna de l'apparition et se mit à courir, mais en sentant trembler les planches sous ses pieds, la terrible réalité de sa condition, seul et tout là-haut, s'abattit sur lui avec une force prodigieuse. Au-dessus, l'orage avait atteint son apogée d'éclairs et de tonnerre, et même si Ern avait

pu vaincre la paralysie qui étreignait ses cordes vocales suffisamment longtemps pour hurler, personne en bas ne l'aurait entendu.

Il allait sauter, en ce cas, en finir avec la vie, oui, plutôt ça, la chute affolée, l'impact explosif, plutôt ça que cette chose, mais il avait déjà hésité trop longtemps, savait qu'il n'en était pas vraiment capable, savait qu'il était et avait toujours été un lâche dès lors que la mort et la douleur entraient en jeu. Il retourna auprès de l'ange d'un pas traînant, espérant en dépit de tout que l'illusion optique ou auditive aurait cessé, mais le visage colossal le fixait droit dans les yeux, ses contours s'agitant encore faiblement et les reflets sur ses paupières ondulant rapidement pour changer de place avec le blanc des yeux alors que l'ange clignait, puis clignait encore. Les nuances roses en lesquelles avaient été peintes ses lèvres tourbillonnèrent et se caillèrent alors qu'il tentait d'esquisser un sourire qui se voulait rassurant. Voyant cela, Ern se mit à pleurer lentement comme il le faisait quand il était petit garçon, car il n'y avait en vérité rien d'autre à faire que pleurer. Il s'assit sur les planches et se prit le visage à deux mains alors que la voix glaçante résonnait à nouveau, ses échos et ses basses se déployant en arabesques avant de se résorber en un néant scintillant.

« Justiiiiieuce audédsus liérrue. »

Justes cieux, oui juste ma présence imposante et mes justes yeux qui regardent d'en haut, au coin d'un tour ou d'un coin dans les cieux où volent colombes et pigeons, parmi les hiérarchies et les hiérophantes de cette Hierusalem supérieure, au-dessus des voies droites et honnêtes et redressées qui sont l'éther des pauvres, j'ai établi mon grand tribunal par lequel j'annonce maintenant que la Justice régnera au-dessus des rues.

Les yeux rougis d'Ern étaient fermés et ses paumes pressées contre son visage, mais il s'aperçut qu'il pouvait néanmoins voir l'ange, non à travers ses doigts écartés ou ses paupières comme quand la lumière est intense, plutôt comme si les rayons avaient contourné ces obstacles en empruntant un chemin qu'Ern ne pouvait percevoir. Ses tentatives pour occulter la lumière se révélant inutiles, il appuya alors ses mains contre ses oreilles, mais sans plus de succès. Loin d'être assourdie par les tampons d'os, de cartilage et de chair, la voix diluvienne semblait balayer ces obstacles au son avec une clarté cristalline, presque comme si sa source se nichait dans le crâne d'Ernest. Ern songea à la folie de son père et en vint rapidement à la conclusion que la même chose lui arrivait. La fresque parlante n'était qu'une illusion, et Ern avait perdu la boule tout comme son papa. Ou alors il était encore sain d'esprit et cette étrange intervention était réelle, avait véritablement lieu ici sur la nacelle suspendue dans St. Paul, ici dans le monde d'Ern, ici dans cette vie. Aucune de ces hypothèses n'était supportable.

La musique étincelante de chaque parole angélique, ses frissonnantes frondes harmoniques et ses arabesques évanescentes, était composée de telle façon que les sons se subdivisaient à l'infini en copies toujours plus petites d'eux-mêmes, de même que chaque branche est comme l'arbre en miniature,

chaque brindille individuelle une reproduction à échelle réduite de sa branche. Un fleuve qui se fragmentait en rivières puis en ruisseaux à son delta, chaque syllabe s'écoulant à travers un millier de fissures et de capillaires au sein d'Ern, dans son étoffe même, le saturant de tout son sens si bien qu'il était impossible de ne pas entendre, de ne pas comprendre la moindre de ses nuances.

« Justice au-dessus des rues », avait dit l'énorme visage plat, entre autres choses du moins, et une image s'imposa soudain à ses pensées pour accompagner la phrase. En pensée, il vit ce qui lui parut une série de balances suspendues au-dessus d'une portion de route sinueuse, mais la grossièreté de cette vision effraya Ern, qui s'était toujours cru doté d'une belle imagination pour ces choses-là. Ce n'étaient pas des balances scintillantes suspendues dans un ciel ruisselant de gloire au-dessus d'un chemin de campagne comme dans les illustrations bibliques, mais un dessin approximatif fait par un enfant ou un idiot. Les plateaux suspendus et leurs chaînes de soutien étaient au mieux des triangles inégaux, se rejoignant vaguement et pas tout à fait à leur sommet par un rectangle mal dessiné. En dessous était esquissé un rectangle sinueux et allongé qui était peut-être une rue ou plus simplement une bande de ruban rebiquant.

Dotée d'aussi peu de traits que la parole de l'ange n'avait de mots, la simple esquisse déversait ses diverses implications dans Ern en recourant à peu près au même moyen qu'avait utilisé la voix de l'entité, implantant des bribes de conscience qui se déployaient en une chose plus vaste et plus complexe. À force d'examiner mentalement l'image bâclée, Ernest comprit qu'elle était reliée de façon mystérieuse à toutes les pensées vagabondes qui l'avaient traversé ce jour-là en se rendant au travail, comme si ces pensées avaient été des souvenirs brumeux et inversés de cette révélation soudaine, des souvenirs qu'on aurait étrangement pu avoir avant que leur objet se réalise. L'image dans sa tête, comprit-il, entretenait un lien avec ses réflexions matinales sur les épreuves imposées aux pauvres, avec ses considérations sur le commerce des chaussures à Northampton et semblait même s'appliquer aux tendres pensées qu'il avait eues pour sa femme. Elle lui rappelait également ses inquiétudes concernant ses enfants, John et la petite Thursa, ce qui allait advenir d'eux, ainsi que sa propre conception du Ciel comme étant situé tout là-haut au-dessus des rues de Lambeth. Mais surtout, Ern repensait aux Noirs d'Amérique qui avaient occupé ses pensées, aux esclaves affranchis et à son horrible représentation des enfants marqués au fer rouge. Il pleurait toujours, assis à même le plancher crasseux, désemparé, mais ses larmes ne coulaient pas que pour lui.

Ayant réussi à attirer l'attention d'Ern, le gigantesque visage peint entreprit de transmettre sa leçon, ici, parmi l'ire crépitante qui semblait prisonnière d'une orbite au-dessus de la flèche de la cathédrale. Par les changements subtils et continus de son comportement, elle paraissait désireuse de donner des instructions d'une grande importance sur une gamme stupéfiante de

sujets, dont plus d'un avait trait aux mathématiques et à la géométrie pour lesquelles Ern, bien qu'analphabète, avait toujours eu un don. Ce savoir, toutefois, se décantait en lui, si bien qu'il n'avait pas d'autre choix que de l'accepter.

La vision lui expliqua d'abord, en recourant à ses mots-brouillons estropiés et condensés, que l'orage en cours était le résultat de quelque chose, dans le cas présent l'ange lui-même, se déplaçant d'un monde à un autre. Ern crut en déduire que les orages eux-mêmes obéissaient à une géométrie qui n'était pas perceptible par les sens humains, que la foudre capable de frapper en divers endroits et en des jours différents provenait néanmoins de la même décharge, bien que réfractée, ses échos allant jusqu'à se disperser dans le temps, dans le passé et le futur. La phrase par laquelle elle exprimait cette idée était : « Khaaar la fououdreu maerrqheu nosstreuh rpsaaageu... » *Car la foudre marque notre passage...*

Ernest leva son visage illuminé par les éclairs et jeta un regard désespéré au quatuor d'archanges rehaussés de bleu et or sur la calotte du dôme au-dessus des fresques. Calmes et inexpressifs, ils ne proposaient aucune aide, n'étaient d'aucune consolation, mais au moins ils étaient immobiles. Alors que son regard redescendait vers l'ensemble des taches qui se convulsaient lentement, composant le visage de son interlocuteur, Ern comprit vaguement que c'était la seule partie de la fresque, ou de toutes les fresques, à être ainsi touchée. En un sens, ça ne faisait qu'empirer les choses, car s'il était fou alors n'aurait-il pas eu des visions partout plutôt qu'en un seul endroit ? Il aurait aimé pouvoir s'évanouir ou même avoir une crise cardiaque et mourir, afin que cesse cette intolérable monstruosité, mais au lieu de ça elle durait, durait sans fin. Le regardant patiemment à travers les planches qui la coupaient à hauteur de torse, l'énorme tête parut hausser ses épaules drapées avec compassion, une vague folle de mauve et terre d'ombre brûlée ondulant sur les plis de la robe puis se recomposant alors que l'impossibilité scintillante reprenait l'éducation d'Ern Vernall, essentiellement centrée sur la question de l'architecture.

« ... eeeh lessss couainnh deuh l'Estarnniteuhhh saaannnt ouviaarts. »

Et là à la haute convergence des éons qui est quatre fois pliée aux confins sombres et bénis de notre Ciel, au "ou" des choses, à la charnière dorée de possibilité qu'en cette heure où les Noirs sont affranchis du couvercle d'un éternel ici-et-maintenant de l'histoire qui a déjà eu lieu, s'est accompli, s'est achevé heureusement par l'espoir et l'admiration ou est dans ta conscience irrésolue et illimitée, réjouis-toi cependant que la Justice règne au-dessus des Rues, car la foudre marque notre passage et les coins de l'éternité sont ouverts.

Cela continua ainsi pendant deux heures trois quarts.

La leçon était d'envergure, elle présentait à Ern des points de vue auxquels il n'avait jamais vraiment songé avant. On l'invitait à considérer le temps et chacun de ses moments fugaces en termes de géométrie plane, en soulignant que la conception que se faisaient les humains du temps était incomplète.

L'accent était mis sur des coins dotés d'une signification structurelle invisible, étant situés aux mêmes points sur un objet qu'il soit réalisé en plan ou en élévation, constants bien qu'ils soient exprimés en deux ou trois dimensions, voire plus. Puis ce fut un exposé sur la topographie, mais qui vit son sujet porté à des extrémités métaphysiques. On lui fit clairement savoir que Lambeth jouxtait le lointain Northampton si les deux figuraient sur une carte qu'il convenait de plier d'une certaine façon, et que même des lieux éloignés pouvaient en un sens être pensés comme un seul et même lieu.

Toujours concernant la topographie, Ern se vit exposer une nouvelle conception du tore, ou de la « forme bouée » comme il l'appelait à part lui, un rond gonflé percé d'un trou. On lui fit remarquer que le corps humain avec son canal alimentaire, tout comme l'humble cheminée avec sa percée centrale, étaient des variations de cette forme basique, et qu'une personne pouvait être considérée comme une cheminée inversée, enfournant du carburant par le haut avec des nuages bruns de fumée solide expulsés à l'autre bout et se dispersant soit dans la mer soit dans la terre, partout en fait sauf dans le ciel. Ce fut ce détail, malgré les larmes qui coulaient toujours sur ses joues, malgré le fait qu'il avait l'impression de se noyer, qui déclencha un fou rire chez Ern. Concevoir un homme ou une femme comme un tuyau de cheminée retourné était si comique que c'était plus fort que lui, avec en sus l'image associée de longues crottes effilées se déployant au-dessus de Londres en sortant des tours de fonderie de la ville.

Ern hurla de rire, et aussitôt l'ange se joignit à lui, et chacune de ses intonations scintillantes débordait de Joie, de Joie, de Joie, de Joie, de Joie.

Billy Mabbutt sut que l'orage était fini quand les églises alentour sonnèrent les douze coups et qu'il s'aperçut qu'il pouvait les entendre. Posant sa palette à mortier avec encore dessus un peu de l'enduit dont il s'était servi pour joindre des carreaux problématiques, il se retourna et tapa dans ses mains charnues pour attirer l'attention de ses hommes. Sa voix de ténor se répercuta dans les galeries, louvoyant dans les ailes telle une mouette égarée alors qu'il annonçait une pause pour boire du thé et manger du pain.

« C'est bon, les gars, vous avez droit à une pause d'une demi-heure. Cassons la croûte et mettons la bouilloire sur le feu. »

Se rappelant le restaurateur, Mabbutt indiqua l'échafaudage de sa tête rose et luisante.

« On ferait mieux de redescendre ce vieux Vernall. Je l'ai déjà vu se mettre en rogne et croyez-moi c'est pas un joli spectacle. »

Big Albert Pickles traversa d'un pas traînant les dalles en damier, son reflet incomplet et vaporeux nageant dans le lustre entre ses bottes, puis il regarda Bill et sourit en se postant devant l'un des treuils d'angle de la nacelle.

« Ouais, c'est un rouquin un peu timbré, et son père est encore dans l'armée. »

Quelques types se fendirent d'un petit sourire narquois en entendant cette

vieille rengaine puis se mirent à manœuvrer les cordes de l'échafaudage, mais Bill ne voulut pas en rester là. C'était peut-être un gros bonhomme à la voix de fausset, mais il avait été décoré pendant la campagne de Birmanie et tous les hommes, y compris Albert Pickles, savaient qu'il était préférable de ne pas le contrarier.

« Son père est mort, Bert, donc on va arrêter là les frais, d'accord ? Ern est un chouette gars qu'en a bavé et qui vient d'être encore papa. Alors, descendez-le, et après vous pourrez prendre votre pause. »

Les hommes acceptèrent le reproche avec bonhomie, puis tirèrent sur les câbles tandis que Bill hélait Ern sous la glorieuse coupole, lui demandant de se tenir prêt pour ne pas renverser ses pots quand la nacelle commencerait à descendre. Il n'y eut pas de réponse, mais avec la nacelle suspendue à pareille hauteur Mabbutt ne s'était pas vraiment attendu à ce que son avertissement soit entendu. Il pointa son menton rougeaud en direction des ouvriers, et ceux-ci entreprirent de descendre la vaste plateforme, afin qu'elle quitte le firmament doré et bruisant de la cathédrale pour retrouver la discrète agitation qui régnait en bas.

Les poulies commencèrent à pousser leurs cris perçants à intervalles réguliers, tel un groupe de femmes s'abaissant centimètre par centimètre dans les eaux froides d'un bain public. Sortant son tire-jus de sa poche de pantalon, Billy Mabbutt épongea le vernis de transpiration accumulé sur son crâne rosâtre et repensa à Ginger quand il était en Crimée, flanquant la pâtée à un des membres de son escouade dans leur caserne après que le type avait fait une remarque sur le genre de milieu d'où venait Ginger. Bill avait de la peine pour lui, lui qui l'avait vu si fier pendant la guerre, et aujourd'hui touchant quasiment le fond. À peine avait-il fini de combattre les Russes là-bas que le vieux John, son père, avait perdu la boule puis était mort quelques années plus tard. Encore ébranlé par tout ça, pas étonnant songea Bill, Ginger avait retrouvé sa fiancée et l'avait épousée, et dans la foulée elle lui avait donné un enfant puis un autre. Billy n'avait jamais trop fréquenté les femmes, il était plus à l'aise avec les autres hommes, mais il avait vu un paquet de types ramper dans la boue et éviter les balles de mousquet pour au final se faire émasculer par leur femme et leur famille. Ginger était coincé avec plusieurs bouches à nourrir et même pas une maison à lui pour y vivre, vu qu'il habitait encore chez sa maman à Lambeth, et la vieille femme était une sacrée harpie, à ce que Mabbutt avait pu en juger.

Une centaine de mètres plus haut, le dessous de la nacelle d'Ernest se rapprochait au rythme des gémissements des haussières, des grognements des ouvriers et du crissement des poulies. Fourrant son mouchoir dans sa poche, Bill se tourna vers la table à tréteaux sur laquelle il avait posé sa palette à mortier en vue de la nettoyer avant de prendre une tasse de thé. Les ecclésiastiques de St. Paul avaient fini par accepter, suite à d'improbables tractations, de faire bouillir une grande bassine d'eau sur le poêle de la cathédrale afin de remplir les deux grosses théières en terre cuite apportées

par les ouvriers. Ces dernières fumaient présentement à l'autre bout de la table, au milieu des tasses en fer-blanc les plus sales que Bill ait jamais vues, également prêtées par ces rapiats d'ecclésiastiques. Les tasses toutes cabossées s'enorgueillissaient d'encore plus de taches que le pauvre Strawberry Sam, le jeune apprenti de Bill à St. Paul. Une rouille couleur de merde défigurait leur bord, et l'une d'elles était tellement usée qu'on voyait le jour à travers. Délogeant les dernières croûtes de mortier de sa palette, Bill se dit qu'il veillerait à ce que ni Ginger ni lui n'écopent de la tasse trouée, sauf s'ils voulaient que du thé brûlant leur pisse sur les genoux.

Il eut progressivement conscience d'un début d'agitation derrière lui et se retourna vers l'échafaudage juste à temps pour voir la nacelle parvenir à hauteur d'yeux, désormais à un ou deux mètres au-dessus du sol. Le vieux Danny Riley avec sa barbe à la Darwin, et les lèvres de singe du même Darwin, disait : « C'est qui ça ? Sainte Marie, ça alors, mais c'est qui ? », répétant sans cesse cette phrase comme un idiot du village, aussi Bill regarda-t-il autour de lui pour voir si un archevêque ou quelque autre important ecclésiastique était apparu derrière une colonne pour s'avancer parmi eux. Ne voyant personne, il regarda à nouveau la plateforme suspendue à quelques centimètres au-dessus des dalles et qui allait bientôt se poser dans un dernier hurlement de ses quatre poulies.

De la silhouette accroupie au centre de la nacelle sortait un « hou-hou-hou » confus, qu'on n'entendit que lorsque tous les treuils se furent tus, et même alors on n'aurait su dire si ce qu'on entendait était un rire ou des sanglots. Le fait est que des larmes roulaient sur les joues sales de la silhouette, mais elles s'écoulaient le long des lézardes de ce qui aurait pu passer pour un sourire béat si les yeux n'avaient été remplis de douleur et de confusion. Sur les planches devant lui, écrit du bout d'un doigt trempé dans le jaune vénitien, en lettres hésitantes rappelant une écriture d'enfant, figurait le mot TORE, et Bill, qui était du signe du taureau, se dit que ce devait être le terme astrologique pour désigner l'animal. Mais ce que Mabbutt ne comprenait pas, c'était comment ce mot avait pu être écrit sur les planches, alors qu'il savait fort bien que l'homme qu'il avait envoyé là-haut pour restaurer les fresques était incapable d'écrire son nom, aurait pu éventuellement recopier la forme d'une lettre si on le lui avait demandé, même si ça n'avait pu être le cas, seul, tout en haut du dôme.

Billy avança d'un pas pesant vers la nacelle comme dans ces cauchemars où l'on est poursuivi, repoussant les terrassiers qui, cloués sur place, fixaient le spectacle d'un air ébahi. Au milieu des cris étouffés, il entendit Bert Pickles dire : « Oh putain ! Oh putain de merde ! » et entendit le bruit de pas précipités des prêtres venus voir ce que signifiait tout ce raffut. Quelqu'un près de la silhouette échouée là sur son radeau s'était mis à pleurer. Au bruit, Bill crut reconnaître le jeune Sam.

Assise au milieu des pots et des pinceaux jonchant le sol de la nacelle, devant l'inexplicable mot griffonné, la personne qui était descendue du

sommet du portique regarda fixement Mabbutt et ses camarades de travail puis poussa un ricanement plus proche du sanglot. Ce n'était pas comme s'il n'avait pas l'air de les reconnaître, plutôt comme s'il s'était absenté si longtemps qu'il avait fini par considérer son ancien métier et ses compagnons comme faisant partie d'un rêve, et qu'il était surpris de constater qu'ils étaient encore là. Billy sentit des larmes brûlantes lui piquer les yeux, alors qu'il fixait le regard dévasté et incompréhensif de l'homme. Sa voix gravit encore une octave au-dessus de la normale quand il essaya de parler. C'était plus fort que lui.

« Oh, mon pauvre garçon. Oh, mon pauvre ami, qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Une chose était sûre. Jusqu'à la fin de ses jours, personne, en parlant d'Ernest Vernall, ne l'appellerait plus jamais le Rouquin.

Billy raccompagna son ami brisé de l'autre côté du Blackfriars Bridge et resta un temps avec la famille éplorée d'Ernie quand celle-ci eut reconnu l'inconnu qui était rentré tôt de son chantier. Même la mère d'Ern pleurait, ce qui surprit Billy, n'ayant jamais cru qu'elle eût en elle une once de compassion, même si l'état de son fils aurait arraché des larmes à une pierre. C'était moins le spectacle qu'offrait désormais Ern que les choses qu'il mentionnait – arbres, pigeons, foudre, coins, cheminées – un tumulte de choses simples, ordinaires dont il parlait sur le même ton étouffé qu'on prendrait pour parler d'une sirène. La seule personne à ne pas pleurer dans la maisonnée était le petit John, qui du haut de ses deux ans observait son père transformé de ses gros yeux noirs tandis que sa mère, sa grand-mère et sa petite sœur pleuraient, et tout ce temps il ne fit pas un bruit.

Ernest refusa de parler de ce qui s'était passé là-haut dans l'orage au-dessus de Londres, sauf à John et Thursa quelques années plus tard, quand son fils eut dix ans et Thursa seulement huit. Quant à eux, les enfants d'Ernest ne révéleraient jamais ce qu'il leur avait dit, pas même à leur mère ou aux propres enfants de John se dernier se maria et eut des enfants dix ans plus tard, à la toute fin des années 1880.

Le lendemain matin, ainsi que tous les autres jours de cette semaine-là, Ern Vernall, ayant recouvré entre-temps une partie de sa raison, fit une courageuse tentative pour retourner travailler à St. Paul, en affirmant que tout allait bien de son côté. Chaque matin, il parvenait au pied de Ludgate Street et restait là un moment, incapable d'aller plus loin, avant de rebrousser chemin, découragé, et de rentrer à Lambeth. Il retrouva du travail pendant quelque temps, mais plus dans des églises et jamais en hauteur. Anne eut deux autres enfants de lui, d'abord une fille nommée Appelina, puis un garçon qu'Ernest voulut à tout prix baptiser Messenger. En 1868, l'épouse d'Ern et sa mère tombèrent d'accord pour la première fois de leur vie sur quelque chose et acceptèrent de le placer à l'asile de Bedlam, où Thursa et John et parfois les deux plus jeunes enfants lui rendraient visite tous les mois, puis une fois par an jusqu'au mois de juillet 1882 quand, pendant son sommeil, tout juste âgé

de quarante-neuf ans, Ern mourut d'une crise cardiaque. Hormis John et Thursa, personne ne saurait jamais ce qu'il avait voulu dire en écrivant le mot TORE.

Marla n'en démordait pas : tout avait basculé quand la famille royale avait fait assassiner Diana. Après ça, les choses n'avaient fait qu'empirer. On savait que c'était un assassinat, à cause de la lettre qu'elle avait laissée, dans laquelle elle disait, en gros, ils vont provoquer un accident de voiture. C'était la preuve. Diana s'y attendait, à ce qui lui était arrivé. Marla se demandait si la princesse avait eu, comment on dit ? une prémonition, s'était doutée de ce qui lui arriverait. Y a une séquence où on les voit qui sortent du Ritz avec Dodi et le chauffeur, un truc genre filmé par les caméras de l'hôtel, et ils franchissent les portes tambour. Elle avait dû se douter de quelque chose, pensait Marla, mais c'était comme qui dirait le destin de Diana et donc pas moyen d'y échapper. Marla se disait qu'elle devait savoir ce qui l'attendait en se dirigeant vers la voiture.

Elle avait quoi, dix ans ? Dix ans quand ils avaient eu cet accident. Elle s'en souvenait très bien, elle avait passé tout le dimanche à pleurer sur le canapé avec une couverture, dans la maison de sa mère là-haut à Maidencastle. Elle s'en souvenait, mais bon elle avait cru aussi se rappeler avoir regardé la télé quand elle était bébé, le jour du mariage de Charles et Diana à St. Paul. Elle s'en souvenait super bien et elle en causa à ses potes mais Gemma Clark lui dit que c'était en 1981 et que Marla avait dix-neuf ans maintenant, ce qui voulait dire qu'elle était née en 1987, donc elle avait pas pu le voir en direct, juste en vidéo. Ou alors elle confondait, il s'agissait d'Edward et Sophie, mais Marla ne lâchait pas le morceau. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient aujourd'hui, bidouiller des trucs faux ? Comme le 11 septembre ou l'alunissage, ce genre de trucs, ou comme – c'était qui déjà ? – Kennedy. Comment savoir s'ils s'étaient pas mariés après 1987, mais que ça avait été étouffé et toutes les photos trafiquées ? On ne pouvait plus être sûr de rien de nos jours, et ceux qui disaient le contraire étaient des putain de menteurs.

Si elle avait repensé à Diana c'est parce qu'elle venait juste de rentrer chez elle après s'être rendue dans Sheep Street, comme ça, juste parce qu'elle s'était rappelé où elle avait pu en laisser un peu, et quand elle avait cherché derrière son canapé elle avait retrouvé tous ses albums sur Diana. Il y avait ses livres sur Jack l'Éventreur et tous ses albums sur la princesse, alors qu'elle croyait les avoir perdus ou bien prêtés à quelqu'un. À part ça, le truc qu'elle cherchait n'était pas là, mais elle s'était jetée sur un bidule qui était en fait un

bout de cellophane provenant d'un paquet de clopes en croyant que c'était autre chose, comme ça avait dû arriver à tout le monde un jour ou l'autre, quand on aperçoit un petit bout qui brille dans la moquette et qu'on se dit qu'on a dû en faire tomber. Mais il n'y avait rien chez elle à part sa doc sur Jack l'Éventreur et Diana. Si elle en voulait vraiment, elle allait devoir le gagner, non ?

Elle s'enfila une méga barre de Snickers, puis fit bouillir de l'eau pour ses nouilles instantanées, comme ça elle pourrait dire qu'elle avait fait un repas sain, mais à qui elle le dirait, maintenant que Keith et les autres l'avaient virée ? Oh bordel de merde. Rien que d'y penser voilà que son estomac se contractait et alors c'était reparti pour un tour, elle se mettait à penser à tout ce qui pourrait arriver et ce qu'elle ferait et tout ça, comme d'hab, et ça lui donnait grave envie de fumer. Elle était assise là dans son fauteuil aux sangles à moitié arrachées sous le coussin en mousse, à puiser dans le bol brûlant de grosses cuillerées de vers et de nerfs qu'elle enfournait dans sa bouche en fixant le papier peint qui commençait à peler là-haut dans un angle, comme un livre qu'on feuilletait. Ce qui était sûr, c'est qu'elle sortirait pas ce soir, elle irait pas dans les Boroughs. Elle sortirait plus tard dans l'après-midi mais pas ce soir. Elle se le promit. Plutôt tenir le coup sans que prendre ce risque.

Histoire de filer un os à ronger à son cerveau avant de régler le problème, elle repensa à la dernière fois qu'elle en avait pris, comment c'était bon. Pas juste l'autre jeudi, hier, qui était en fait la dernière fois, manifestement, parce que c'était merdique. Et pas avant ça depuis cinq mois, quand ça lui faisait que dalle, même quand elle en prenait un max, mais la dernière fois que ç'avait été agréable. Ça remontait au mois de janvier, juste après Noël, quand sa copine Samantha, qui bossait un peu plus loin dans Andrew's Road, à Semilong, était venue lui faire des tresses. Elle était encore avec Keith alors – elles étaient toutes les deux avec Keith – et ça se passait bien.

Après s'être occupées des cheveux de Marla, ce qui avait pris des plombs mais valait le coup, elles avaient fumé une pipe et s'étaient fait un cuni. Elle était pas lesbienne, pas plus que Samantha, mais ça donnait du piment à la chose, c'était bien connu. Ça faisait passer au niveau supérieur, vous tiriez sur la pipe pendant que l'autre s'agenouillait et vous broutait, puis vous inversiez les rôles. À même cette vieille saloperie de tapis jamaïcain que sa mère lui avait offert quand elle avait déménagé, et qui était encore là, à quinze centimètres de son pied, tandis qu'elle bouffait ses nouilles. On était alors en janvier, du coup elles avaient mis le radiateur à fond et enlevé leur culotte, pour rester juste en tee-shirt. Marla avait laissé Samantha tirer sur la pipe en premier parce qu'elle était venue lui faire les tresses, et elle entendait un sifflement comme quand on souffle dans un bic vide quand Samantha aspirait la fumée et qu'elle s'installait par terre pour la brouter. Ça avait le goût du citron dans un gin-tonic, et Franz Ferdinand passait à la radio, ou alors c'était une cassette, bref, il chantait « Walk Away ». Quand ce fut son tour, Samantha était bien défoncée et elle la brouta comme un clebs se bâfre de chips tandis

que Marla se relevait et reprenait la pipe et c'était génial, putain, pas tout à fait comme la première fois mais quand même, c'était magique.

L'effet que ça faisait, quand c'était bon, c'est que vous étiez vous-même, c'était ça que vous étiez censé ressentir, c'était la vie que vous méritiez et pas tout ça, pas ce truc où vous tourniez en rond comme si vous dormiez en ayant l'impression d'être mort. Là-haut c'était si bon que vous aviez l'impression d'être en feu et de pouvoir faire n'importe quoi, même juste en tee-shirt près d'un radiateur électrique avec des taches rouges sur les jambes et des poils pubiens au fond de la gorge. C'est comme si vous étiez Halle Berry, putain, un truc comme ça. Comme si vous étiez Dieu, putain.

Ça n'arrangeait rien de penser à ça, ça ne faisait que déprimer Marla un peu plus. Elle posa le bol en plastique sur la table basse, avec le papier cadeau qu'elle avait étalé sous le plateau de verre comme elle l'avait vu faire dans une émission de déco, et prit son album sur Diana, qu'elle avait laissé sur le canapé avec ses bouquins sur l'Éventreur. Un gros album génial aux pages couleur pastel. Marla s'était mise à rassembler des articles pour les coller dedans quand elle avait dix ans, quand Diana était morte. Sur la couverture c'était une photo qu'elle avait enduite de colle si bien qu'il y avait plein de bosses et de plis dessus. C'était une vieille photo que Marla avait découpée dans une revue du dimanche, montrant un paysage d'Afrique au lever du soleil avec les nuages tout dorés, mais Marla avait découpé un visage de Lady Di dans une autre page et l'avait collée dessus à la place du soleil, du coup c'était comme si Diana était dans le ciel et éclairait tout. C'était tellement beau qu'elle avait du mal aujourd'hui à croire que c'était elle qui avait fait ça, alors qu'elle avait à peine dix ans, et depuis elle avait jamais vu nulle part une image aussi chouette que la sienne. Elle devait être genre un petit génie à l'époque, avant que tout le monde s'en prenne à elle.

Elle regarda encore le long du canapé, et également dessous, puis se rassit dans le fauteuil et passa une main sur sa tête, sur ses tresses désormais toutes frisées et défaites. C'était parce que Samantha n'était plus là. Marla avait entendu dire qu'elle était retournée chez ses parents à Birmingham quand elle était sortie de l'hosto, du coup y avait eu personne pour s'occuper des tresses de Marla. Et elle avait pas la thune qu'il faut pour les faire correctement, alors elle les laissait s'effiloche en attendant de pouvoir se payer les services de quelqu'un. Marla savait qu'elle faisait peine à voir ainsi et que c'était mauvais pour les affaires, mais qu'est-ce qu'elle y pouvait ? Elle avait perdu une dent trois semaines plus tôt à cause des bonbons et ça n'arrangeait rien non plus, mais au moins comme ça elle pouvait encore s'entraîner à sourire la bouche fermée.

C'était dur, ce qui était arrivé à Samantha. Elle était montée dans la mauvaise voiture, ou y avait été traînée de force. Marla l'avait pas revue depuis pour lui demander. Ces deux mecs l'avaient emmenée au-delà de Spencer Bridge pour baiser, derrière Vicky Park, et l'avaient laissée à moitié morte dans les buissons, quels fumiers ces deux-là. Une fille se faisait

amocher comme ça genre une fois par semaine, mais on ne causait que d'une sur quatre. Sauf si c'était un truc grave, comme au mois d'août quand y avait eu ce viol collectif avec cette BMW qui embarquait des nanas dans Doddridge Street et Horsemarket, et cette fille qui s'était fait enlever près de l'académie de billard de Horseshoe Street puis emmener dans Marefair après le jardin derrière l'église St. Peter. Cinq viols en dix jours, on en avait causé aux infos et tout ça, tout le monde disait qu'il fallait agir. Ça s'était passé bien six mois avant ce qui était arrivé à Samantha. Marla restait assise là dans son fauteuil défoncé à penser à Samantha, elle la revoyait se relever et s'essuyer le menton quand Marla eut fini de jouir, puis elles s'étaient roulé une pelle, vite fait, histoire de goûter la fumée et le jus de l'autre encore dans leurs bouches. Plus tard dans la soirée, elles avaient remis ça parce que c'était juste après Noël, mais ça n'avait pas été aussi bon et aucune des deux n'avait pris son pied la seconde fois, elles avaient juste continué jusqu'à ce qu'elles aient la mâchoire endolorie et qu'elles en aient marre.

En y repensant – et c'était un des rares trucs auxquels elle avait pas peur de penser – Marla aurait parié qu'il y avait pas une pièce dans ces apparts où quelqu'un avait pas tiré son coup. Pas une cuisine ou des toilettes où quelqu'un s'était pas trouvé avec le froc baissé à s'activer ou se faire limer. Elle se revoyait encore avec Samantha en train de se brouter le minou sur le tapis jamaïcain, et si elle y pensait elle pouvait voir d'autres gens également, dans la même pièce qu'elle mais alors il y a longtemps, genre 1950 ou je sais pas quoi. Et s'il y avait eu quelqu'un comme sa reum, une salope de quarante balais et quelque, ben quand son mec est pas là, bang, elle va se chercher un connard dans la rue et se fait baiser contre le mur ? Marla pouvait les voir, la femme vieille et grosse et flageolante avec ses mains contre le mur juste au-dessus du manteau de cheminée près du convecteur, son gros cul à l'air, sa jupe relevée, pendant que ce vieux clodo comique avec le vieux trilby sur son crâne dégarni la lui met par-dérrière, sans se découvrir. Marla rigola et fut tout émoustillée d'avoir imaginé la chose avec autant de détails, elle qui d'habitude se faisait jamais ce genre de cinoche dans sa tête, ni même se rappelait ses rêves. Le peu de temps qu'elle dormait, c'était le schwarz complet comme un grand trou noir dans lequel on tombe et ressort plus tard sans rien se rappeler du tout. Elle regardait toujours la grosse salope et le clodo qu'elle avait imaginés, en train de baiser contre le mur, quand on sonna à la porte, la faisant sursauter.

Elle se traîna dans le couloir, dans lequel donnaient la salle de bains et sa chambre en désordre, jusqu'à la porte en se demandant qui c'était. Elle se dit que c'était peut-être Keith qui revenait pour lui dire qu'il allait la reprendre, mais elle se dit alors que c'était peut-être Keith qui revenait pour lui dire qu'ils étaient pas quittes et lui flanquer une raclée. Elle fut à la fois soulagée et déçue quand elle ouvrit la porte avec la chaîne et vit que c'était juste Thompson, le type d'Andrew's Street, le vieux pédé à gueule de furet qui jactait politique. Il était cool, et se montrait toujours sympa quand il vous

causait, il vous prenait jamais de haut comme les autres mecs politisés, les Blancs et les Noirs. Il était passé une ou deux fois au cours des douze ou dix-huit derniers mois, faisant juste du porte-à-porte afin de recueillir des signatures pour une pétition ou sinon pour parler aux gens d'une réunion qui allait avoir lieu, pour empêcher les huiles de liquider le parc HLM et tout ça, et Marla disait toujours qu'elle irait mais n'y allait jamais, parce qu'elle était soit en train de bosser soit en train de fumer.

Cette fois-ci c'était pour lui causer d'une expo de peintures qu'avait montée une artiste qu'il connaissait, dans la petite garderie de Castle Hill à cinq minutes de marche d'ici. Elle l'écoutait pas trop pendant qu'il expliquait, mais apparemment l'autre artiste soutenait une des campagnes politiques qu'il menait dans les Boroughs, et il se trouvait qu'elle-même était originaire de ce quartier, comme si ça avait de l'importance. Les Boroughs étaient un tas de merde plein de connards comme ses voisins qui lui avaient collé un ASBO¹ au cul et si c'était pas ça c'était l'endroit où ils lui avaient filé un appart et où elle travaillait, pour ce qu'elle en avait à foutre ils pouvaient raser tout ce quartier puis l'ensevelir. Thompson lui dit que l'exposition aurait lieu demain après-midi, le samedi, et Marla répondit qu'elle viendrait même si tous deux savaient qu'elle n'en ferait rien, c'était juste pour qu'elle puisse refermer la porte sans le vexer. Demain après-midi, soit Marla se sentirait bien, auquel cas elle serait ici dans son appart et irait se promener, ou alors elle se sentirait pas bien, et de toute façon elle avait pas envie de regarder des tableaux. C'était rien qu'une arnaque de merde et les gens disaient qu'ils pouvaient voir des choses profondes dedans quand ils voulaient paraître intelligents.

En refermant la porte sur le vieux chnoque, Marla espéra que le lendemain après-midi elle irait carrément mieux, plutôt que pas bien, pour ce que ça voulait dire. Sûrement rien de pire que de traîner dans Grafton Street et Sheep Street comme elle l'avait fait aujourd'hui, en espérant se faire payer le déjeuner. On pouvait pas imaginer plus pourri, se dit-elle. Elle savait qu'il était hors de question qu'elle aille dans Scarletwell ce soir, même si ça allait très mal, pas question, du coup c'était une alternative dont elle avait pas à se soucier.

Elle se débarrassa de Thompson, ou alors il passa à la maison voisine, puis elle retourna dans le salon et se rassit au même endroit, mais elle s'aperçut qu'elle n'arrivait plus à imaginer le couple en train de baiser à côté de la cheminée comme tout à l'heure. Ils étaient partis. Elle jeta encore un œil à côté du canapé et dessous, puis se rassit et se dit que tout ça c'était la faute de sa conne de mère, Rose. Une petite salope, une blanche toute maigrichonne qui courait après les nègres en agitant ses dreadlocks, en causant comme Ali G et en saoulant son monde avec Bob Marley ceci, Bob Marley cela. Elle avait même appelé sa bâtarde de fille Marla avec Roberta comme deuxième prénom. Marla Roberta Stiles, et Stiles c'était bien sûr le nom de jeune fille de sa mère, pas celui du daron de Marla. Il s'était cassé depuis un bail et Marla le lui reprochait pas, putain pas du tout. No fucking woman, no cry.

Du plus loin que Marla s'en souvînt, sa mère avait passé son temps à préparer son curry à la con avec des écouteurs sur les oreilles et à lui beugler qu'il était temps de se remuer le derche. Ou bien elle était collée devant la télé à fumer de la beuh de merde en disant que c'était de la ganja d'enfer. Et puis y avait ses petits amis, des nègres à la con qui se barraient au bout de six semaines ou six minutes quand ils découvraient qu'elle avait une gamine. Quand Marla eut quinze ans, elle se fit l'un d'eux, un des mecs de Rose, Carlton, qu'avait un drôle d'œil, juste pour se venger de Rose à cause de tout le... à cause de tout. Marla ne savait toujours pas si sa mère était au courant pour Carlton et elle, mais il s'était fait virer de la maison de Maidencastle moins d'un mois plus tard et l'ambiance était telle que Marla s'était pas éternisée elle non plus et s'était cassée dès qu'elle avait eu seize ans. C'est à peu près cette époque qu'elle avait fait la connaissance de Samantha et de Gemma Clark et des autres, de Keith.

Sa mère était passée la voir une seule fois depuis que Marla s'était installée dans cet appart. Elle s'était assise là sur le canapé avec un petit spliff maigrichon, Marla la voyait à présent, à lui expliquer pourquoi, selon elle, Rose, elle se plantait, elle gâchait sa vie. « C'est toutes ces drogues. Ça a rien à voir avec un bon petit joint. Tu vas finir complètement accro. » Ouais, genre et toi t'es pas accro au cidre et à la bite de nègre, saleté d'hypocrite. Mais Rose aurait alors répondu un truc du genre : « Moi au moins je suis pas en train de vendre mon cul dans Grafton Street. » Tu pourrais pas, maman. Tu pourrais pas le vendre, putain, et tu pourrais même pas le filer gratos, oh putain que non. « Il n'y a pas d'amour dans ce que tu fais. » Oh putain de bordel. Pauvre connasse... quoi, tu trouves qu'y en a dans ce que tu fais ? Dans ce que fait qui que ce soit ? C'est rien que des PUTAIN DE CHANTS DE NOËL et des PUTAIN DE CARTES D'ANNIVERSAIRE, pauvre conne, pauvre vieille conne. ALORS LA RAMÈNE PAS, PUTAIN, la ramène pas putain parce que TOI, t'as PAS le droit putain, pas le droit. T'es assise là avec ton putain de SPLIFF, ta putain de GAN-JAH, à sourire comme une conne parce que t'es à la masse et tu me dis de me calmer. TU QUOI ? TU me dis QUOI ? C'est moi qui vais TE calmer, vieille conne. Et quand j'aurai fini t'auras des points de suture partout sur la gueule et les côtes toutes défoncées, on verra si ça te plaît, espèce de SALE, de SALE...

Il n'y avait personne ici. Elle était toute seule. Tu sais quoi, ma fille, faut vraiment que tu fasses gaffe. Sérieux. Elle avait crié, pas seulement dans sa tête, mais tout haut. Ça devenait un peu une habitude chez Marla, de gueuler. De gueuler contre Miss Pierce, sa prof principale de Lings. De gueuler contre Sharon Mawsley quand elles étaient en terminale, de gueuler contre sa mère, contre Keith. Ben voyons. Genre. Au moins c'était que des personnes réelles, et qu'elle connaissait, du moins la plupart. Du moins pour l'instant. Une fois, non, deux fois, Marla avait gueulé contre le diable, et pas mal de gens faisaient comme elle. Samantha le faisait aussi. Elle avait dit que pour elle c'était un démon de dessin animé, avec une fourche, mais c'est pas comme ça

que Marla se le représentait.

Ça avait eu lieu en pleine nuit y a environ trois mois, après ce qui était arrivé à Samantha. Elle avait rien fumé, vu qu'y avait rien à fumer mais quelqu'un – qui ça ? – quelqu'un lui avait filé des cachets, allez savoir quoi, juste pour qu'elle tienne le coup. Elle était ici dans son appart, là où elle était toujours, assise sur son lit dans le noir à fumer une clope, comme tout le monde, et dans le noir là on aurait dit un petit visage, le visage d'un petit vieux avec des joues roses et une bouche rose et deux petites taches noires à la place des yeux. Les bouts de cendre grise et noire étaient ses cheveux et ses sourcils et sa barbe. Il y avait deux étincelles rougeoyantes au sommet, d'un rouge vif, ce qui fait qu'on aurait dit des cornes, un petit diabolin là au bout de sa clope et on aurait dit qu'il souriait. Là où la braise brûlante à un bout se consumait avec le papier de l'autre côté pour faire sa bouche il se recourbait vers le haut d'un côté, et Marla s'était dit, genre, Ouais ? Qu'est-ce qui te fait marrer, ducon la mocheté ? Et lui genre de dire, De qui tu crois que je me moque ? Je me moque de toi, non ? Parce que quand tu mourras tu iras en enfer si tu fais pas gaffe.

C'est alors que Marla s'était moquée de lui, ou avait pouffé. Bon et c'est censé être quoi l'enfer, trouduc à gueule de cendre ? Tu sais quoi ? L'enfer pour moi ça serait de rester coincée ici à jamais dans Bath Street, et il avait dit, Précisément, et ça l'avait fait flipper grave. D'où c'est qu'elle sortait un mot pareil ? Quand elle parlait aux gens dans sa tête ils parlaient comme elle, et elle n'avait jamais dit « Précisément » de sa vie. Elle l'avait écrasé, elle avait écrabouillé son petit crâne brûlant dans le cendrier près du lit et ensuite elle était restée allongée là jusqu'au matin avec ce truc qui lui trottait dans la tête, ce truc qu'il avait dit. Elle ne comprenait pas et elle ne comprenait pas pourquoi elle se laissait miner comme ça par ce truc. Bordel de merde, il croyait quoi ? Il était juste le bout d'une putain de clope.

Quand Marla le revit, c'était y a tout juste une semaine ou deux, quand Keith lui avait dit qu'il voulait plus rien avoir à faire avec elle. Elle était venue ici après, elle était allée dans la salle de bains pour examiner sa bouche, qui avait eu l'air plus mal en point qu'elle l'était vraiment. Mais elle s'était sentie si mal qu'elle avait pensé au diabolin de la clope et aux trucs qu'il avait dits, à ce putain de « Précisément ! », tout ça, et elle y avait tellement pensé qu'il était dans sa tête comme une vraie personne, comme Miss Pierce ou Sharon Mawsley, et comme tous les gens dans sa tête il s'en prenait à elle. Mais cette fois il était pas le petit bout rouge d'une clope, même si en gros il avait la même gueule. C'était une personne entière comme sa mère ou le clodo qui la baisait, quand elle les avait imaginés. Il était genre vêtu d'une sorte de robe de moine ou alors c'étaient de vieilles hardes, et c'était soit rouge, soit vert, ou les deux. Il avait des cheveux bouclés et des cornes et une barbe et des sourcils comme avant quand il était composé de cendres, et, tel que Marla le voyait dans sa tête, il lui souriait encore, se moquait quand le Dettol piquait et la faisait pleurer à nouveau alors qu'elle venait juste

d'arrêter, venait à peine de se reprendre.

Il pissait de rire, ce vieux diable, et elle avait pété un câble. Elle avait complètement pété un câble et crié Pourquoi tu me laisses pas tranquille ? Il l'avait alors regardée et avait grimacé, genre la charriant, et il lui avait redit ce truc, les mêmes mots, d'une sale voix geignarde censée imiter la sienne. Il avait juste dit : Pourquoi tu me laisses pas tranquille, toi, et alors elle avait pleuré et quand elle avait cessé il était parti. Elle ne l'avait pas revu depuis, et ne voulait pas le voir mais les autres personnes qui avaient eu des démons disaient qu'ils devenaient plus réguliers, pas moins. Il était sa saleté de diable prophète et elle lui avait même trouvé un nom. Moïse des Cendres, c'est comme ça qu'elle l'appelait. Parfois quand elle sentait cette odeur de brûlé, qu'elle sentait souvent chez elle, juste l'odeur de ses nerfs qui cramaient, croyait-elle, elle se marrait et disait Moïse des Cendres est pas loin. Mais ça c'était quand elle avait fumé et qu'elle était de bonne humeur, quand tout lui paraissait marrant.

Marla cherchait à nouveau à côté du canapé quand elle regarda la pendulette sur la cheminée et vit que ça faisait plus d'une heure et demie qu'elle était là alors qu'elle comptait juste faire un saut pour voir si elle avait pas perdu un petit morceau. Merde. Si elle se bougeait pas elle aurait aucune chance d'arriver à l'heure de la sortie, quand les mecs rentraient chez eux pour le week-end après avoir quitté leur lieu de travail à Milton Keynes ou Londres. Y avait intérêt à ce qu'il y ait plus de passage qu'à l'heure du dîner à Regent Square et Sheep Street et dans les parages, parce que si elle ne trouvait pas de la thune vite fait, eh bien, elle resterait chez elle. Resterait chez elle, regarderait son album Lady Di et ses bouquins sur l'Éventreur, et devrait se contenter de ça, voilà ce qu'elle ferait. Elle ne sortirait pas ce soir, oh que non, hors de question. Hors de question.

Elle arrangea du mieux qu'elle put son maquillage mais elle ne pouvait pas faire grand-chose pour ses cheveux. Elle rangea l'album et les bouquins dans la commode de la chambre là où se trouvaient les fringues propres, afin de se rappeler où les chercher, puis traversa sa petite cuisine et sortit par-derrière, pour se retrouver sur la grande esplanade en béton de la cité. Il ne faisait pas moche mais rien que la vue de toutes les allées de gravier et des buissons et des marches qui s'étiraient jusqu'aux immeubles là-bas à l'autre bout, ou vers les grandes arches de brique près de l'avenue centrale, ça la déprimait toujours et déclenchait presque toujours l'odeur de Moïse des Cendres, mais pas ce jour-là. C'était un endroit horrible, putain. Elle aurait parié qu'il y avait jamais eu d'époque où rien d'horrible ne se passait ici.

Une des filles du coin avait treize ans et depuis un mois elle faisait fureur auprès des Somaliens, la pauvre gamine, tu parles d'une veinarde. Mais ça ne durerait pas. Elle ne durerait pas. Et puis il y avait ce vieil handicapé qui vivait de l'autre côté de l'avenue dans l'autre carré d'immeubles, un handicapé mental ce genre, qu'on avait laissé vivre ici. Et puis voilà qu'il rencontre un gus au pub, et bon, le mec se fait inviter chez lui et lui dit qu'il

trouve très chouette l'endroit où vit l'autre attardé et va lui ramener un peu de monde, ça lui fera de la compagnie d'accord ? Juste après y a tous ces zonards qui débarquent et s'installent, et qui disent à l'autre crétin qu'ils le tueront s'ils ont des emmerdes et l'autre est trop ravagé pour s'opposer à eux et en plus ils en sont capables. Ils dealent de l'héro et font tapiner les filles dans le coin et l'autre handicapé il se retrouve à la rue. C'était un endroit, cette cité de Bath Street, où n'importe quel bon à rien, tous ceux dont la municipalité voulait se débarrasser, les cinglés, les Kosovars, les Albanais tout ça, ils pouvaient foutre toute la merde ici et attendre qu'elle disparaisse, qu'elle parte en fumée comme tous les autres ici semblaient le faire, comme Samantha et les autres filles, Sue Bennett et Sue Packer et celle qui avait un trou entre les dents, qu'on appelait la même fourchette. Kerry ? Kelly ? Celle qu'on avait retrouvée près de Monk's Pond, bref, la blonde avec les dents à la con. Aucune avait encore été tuée, mais certaines étaient pas passées loin. Samantha était pas passée loin en tout cas. Il était hors de question qu'elle sorte ce soir.

Il y avait son ASBO. C'était une bonne raison pour rester chez elle, même sans le reste, Samantha et tout ça. Ces connards de Roberts, les voisins, c'était à eux qu'elle le devait. Ça remontait à quoi, trois, quatre mois quand Keith veillait à ce qu'elle ait toujours du travail. Il y avait eu deux ou trois soirs, cinq soirs max où elle avait ramené des michetons près de chez elle. Même pas tard, genre à peine deux heures du mat, et ces enfoirés de Wayne et Linda Roberts sur leur putain de pas-de-porte à chaque fois, putain, qui se plaignaient à elle du bruit, et disaient que ça réveillait leur bébé de merde, avec tous ses michetons qui mataient et écoutaient pendant qu'elle se faisait traiter de tous les noms alors fallait-il s'étonner qu'elle ait eu un avertissement ? Cinq fois putain ? Six fois au plus, et après ils avaient demandé à ce qu'on lui colle un ASBO.

Putain d'ASBO. Ce truc, c'était pour qu'ils puissent contrôler encore des endroits comme les Boroughs sans dépenser davantage en flicaille. Y a qu'à foutre un ASBO au cul de chaque zonard puis laisser ces saletés de caméras surveiller tout ça. Ils appelaient ça, non mais je te jure, le seuil de tolérance zéro. Si quelqu'un était repéré à l'écran en train d'enfreindre leurs conditions, alors c'était fini, ils pouvaient le boucler. Peu importe si ce que le mec faisait était un délit ou pas. Marla avait entendu parler d'une femme qui avait eu un ASBO pour s'être fait bronzer, ouais, dans son jardin. Ça rimait à quoi bordel ? Une connasse de voisine, une vieille peau qui supporte pas de voir quelqu'un prendre du bon temps, de voir quelqu'un les nichons à l'air, alors l'autre connasse, ce qu'elle fait, elle obtient un putain d'ASBO et après ils...

Le gros Kenny. C'est elle qui lui avait filé les cachets ce soir-là quand elle avait vu Moïse des Cendres la première fois, le gros gosse chauve qui vivait dans les apparts du Mayerhold derrière Claremont Court et Beaumont Court là-bas, qu'on appelait les Twin Towers. C'était marrant la façon dont, quand vous cherchiez à vous souvenir d'un petit détail, si vous arrêtiez de chercher

et l'oubliez, ça vous revenait. Elle traversa la cour jusqu'à la grille à l'extrémité des arches de brique où elle voyait que c'était ouvert et qu'elle aurait pas besoin de clé, parce qu'elle avait perdu la sienne ou elle l'avait rangée quelque part et oubliée mais où. Vêtue de son petit imper sexy qu'elle n'avait pas quitté tout le temps qu'elle avait passé dans la maison, elle remonta la petite allée vers la rampe et dit au clebs qui était en train de faire sa grosse crotte de dégager.

Arrivée au sommet de la rampe elle descendit les marches de la petite sortie à moitié murée qui donnait dans Castle Street et se sentit mieux tout d'un coup quand le soleil perça brièvement les nuages. Elle retrouva confiance en elle, et se dit que c'était bon signe, que c'était comme un porte-machin. Pas un porte-bonheur, mais un truc comme ça. Tout se passerait bien. Elle lèverait un type dans Horsemarket ou à Marefair et après ça, qui sait, peut-être que les choses commenceraient à s'arranger globalement. Si elle se ressaisissait un peu, alors Keith serait peut-être d'accord pour la reprendre, et sinon, qu'il aille se faire foutre, il y aurait bien quelqu'un d'autre, un des Kosovars, par exemple, elle s'en fichait. Il était à peu près quatre heures et demie quand elle sortit par l'accès interdit au bout de Castle Street et arriva dans Horsemarket. Bon. Voyons qui était là.

Il y avait pas mal de circulation, mais les gens roulaient vite, ils étaient pressés de rentrer, personne ne faisait du trente à l'heure en matant le trottoir. De l'autre côté de la route passante, elle voyait le cul de Katherine's Gardens, ce que les vioques ici appelaient les « Jardins du repos », juste derrière College Street et cette église toute sombre. Quelques anciennes vivaient dans les tours de Bath Street, celles qui tapinaient autrefois et avaient maintenant, genre, soixante balais. Marla n'arrivait même pas à imaginer comment ça serait d'avoir la trentaine. Ces vieilles biques disaient que c'était à St. Katherine's Gardens et au bout de College Street que ça se passait autrefois dans les années 1950 et 1960, pendant la guerre ou ce genre. Là-bas au croisement de College Street et King Street, il y avait eu un pub qui s'appelait le Criterion et juste sur l'autre trottoir un autre qui s'appelait le Mitre. C'est là que toutes les filles allaient traîner, alors. Elles faisaient leur affaire soit dans les buissons des jardins de St. Katherine, ou alors y avait cette compagnie de taxis à côté du Mitre qui les ramenaient avec leurs michetons en bas de Bath Street, attendaient devant l'immeuble cinq minutes que le type en finisse puis les reconduisaient tous les deux au pub. Marla trouvait ça super sympa, très confortable et très gentil. Il y avait alors des gens pour veiller sur vous.

Bien sûr, à l'époque la flicaille, c'était autre chose. Les flics, leur plan, c'était de veiller à ce que chaque genre d'embrouille ait son propre pub. Du coup tous les hippies et les camés allaient dans un pub, tous les bikers dans un autre, les pédés et les goudous en haut de Wellingborough Road quelque part et toutes les filles ici, tout au bout de College Street. Aux dires de tous, ça marchait très bien, puis de nouveaux flics étaient arrivés avec de nouvelles idées qui voulaient sûrement donner l'impression de faire quelque chose, et

d'être bien vus par la presse. Ils firent des descentes dans tous ces pubs et chassèrent tout le monde ailleurs, et maintenant on avait toutes les sortes d'embrouilles réparties dans à peu près tous les pubs de la ville. Marla se disait que c'était un peu comme en Afghanistan, quand les terroristes se trouvaient tous au même endroit jusqu'à ce qu'on envoie des soldats et maintenant ils sont partout putain. Résultat de merde. Marla songea à comment ça devait être quand Elsie Boxer et les autres filles de son quartier tapinaient, dans les années 1960 quand c'était comme du Dickens ce genre-là. Ça devait être sacrément chouette.

Elsie avait dit qu'autrefois on trouvait une statue juste à côté du Criterion au bord de Katherine's Gardens, c'était genre une femme aux seins nus, qui tenait un poisson, mais les gens arrêtaient pas de la saloper, ils barbouillaient ses nichons de peinture, et un jour quelqu'un cassa sa tête. Après ça, ils durent se dire que les gens du coin ne méritaient pas de statue alors ils la déplacèrent à Delapré, à l'abbaye de Delapré où tout était vieux et guindé, juste derrière Beckett's Park où Elsie disait qu'avant ça s'appelait Cow Meadow – le pré aux vaches. Marla trouvait ça dommage, pour la statue, avec les nichons et tout, il y aura toujours un enculé, un sale con pour vouloir la casser. Tout ce qui est beau, comme Lady Di ou Samantha. Pour la tuer. Lui arracher la tête. Il en allait ainsi, c'est tout, et il en était toujours allé ainsi. Y a des connards, ils ont aucun respect pour rien, putain.

Elle resta là une minute, à étudier ses options. Sur sa gauche, tout en haut, se trouvait le Mayorhold, encore un endroit qui était chouette autrefois selon Elsie, une sorte de place de village, ce genre, là où il n'y avait plus aujourd'hui qu'un carrefour. Ça pourrait être un bon spot pour elle, ou du moins ça l'avait été avant, mais seulement à la tombée de la nuit, pas maintenant en plein jour. Sa meilleure option lui parut tout en bas, au niveau des feux de circulation, au croisement là-bas où Gold Street et Horsemarket fusionnaient avec Horseshoe Street et Marefair. Elle aurait droit à tous les types qui venaient de la gare et remontaient Marefair, et puis il y aurait tous ceux qui allaient dans l'autre sens, qui empruntaient Horsemarket et Horseshoe Street en direction de Peter's Way pour quitter la ville. Plus, ah oui, y avait le Ibis, où c'est qu'ils avaient démoli le bâtiment de Barclaycard au bout de Marefair. Des gens chassés de chez eux et vivant à l'hôtel, on sait jamais. Les mains enfoncées dans les poches de son petit imper PVC, elle descendit la rue.

Une fois en bas, Marla traversa Horsemarket pour le trottoir de Gold Street où se trouvait la pizzeria, puis traversa Gold Street jusqu'à l'angle avec Horseshoe Street, et y resta un moment en allumant une clope. C'était le seul avantage de toutes ces lois anti-fumeur. Y avait tellement de nanas qui bossaient dans des bureaux et qui sortaient dehors fumer une tige pendant leur pause que si vous étiez en train de fumer au carrefour ces temps-ci, personne ne pensait automatiquement que vous tapiniez ou ce genre. Elle observa la foule, les gens qui traversaient aux clous, revenant du boulot ou rentrant faire

du thé à leurs gosses. Marla se demanda à quoi ils pensaient tous et se dit que ça devait être des trucs bien chiants comme un putain de match à la télé, rien à voir avec ses pensées à elle, des pensées merveilleuses et pleines d'imagination, putain, vu que personne d'autre aurait pensé à coller le visage de Lady Di sur le soleil. Étudiant les passants au cas où une occase se présenterait, elle se laissa aller à une de ses rêveries, s'imaginant le type par qui elle aimerait se faire aborder si elle avait le choix.

Ce serait pas un balèze, et il aurait rien d'un macho. Pas gay non plus, mais mignon. Un peu féminin, dans son allure, pas dans ses gestes. De beaux yeux. De beaux cils et tout, et super bien gaulé et genre il saurait super bien danser et assurerait sa race au lit. Des cheveux noirs et bouclés, avec une petite barbe... non, non, une petite moustache... et il aurait de la répartie comme on dit, un bon sens de l'humour qui la ferait se marrer de temps en temps parce qu'elle avait pas rigolé depuis des mois, putain. Ouais, il serait fendard et pas non-fumeur. Et il serait blanc. Pas de raison particulière, il serait blanc c'est tout. Il se tiendrait là, au croisement avec elle, et il lui ferait la causette, il flirterait un peu, il se contenterait pas de lui demander combien la pipe. Il battrait des paupières et sortirait des petites vanes et la regarderait comme si tous deux savaient ce qui allait se passer, l'air hyper salace et pour de vrai, pas comme dans un DVD. Oh, bordel. Marla en mouillait presque. Elle tira plus fort sur sa clope et fixa le trottoir. Ce type, ce type tellement bien gaulé qu'elle le ferait même pas payer, hein ? C'est elle qui serait prête à payer. Ce type, elle l'emmènerait chez elle et en chemin il l'embrasserait, il l'embrasserait dans le cou et peut-être qu'il lui peloterait un peu le cul et elle lui dirait d'arrêter mais lui il aurait qu'à la regarder, d'accord ? Il la regarderait de sous ses longs cils comme un petit garçon et il dirait un truc vraiment drôle putain et elle le laisserait faire ce qu'il voulait. Tout ce qu'il voulait. Quand ils arriveraient chez elle, il la plaquerait sûrement contre la porte de son appart, là, dans le couloir de l'immeuble, et il fourrerait une main dans sa culotte et ils s'embrasseraient, elle dirait non, oh putain steuplaît, laisse-moi ouvrir la porte.

Et après les Roberts la feraient jeter en prison.

Elle entendit l'horloge d'All Saints au bout de Gold Street qui sonnait les trois quarts d'heure, sûrement cinq heures moins le quart, et elle écrasa sa clope avec sa chaussure. Elle reluqua une dernière fois les passants, mais y avait rien d'intéressant. Une super jolie nana, une rouquine avec un super beau bébé dans un de ces trucs en écharpe qu'on met devant. Ouais, très jolie, la fille. Des chouettes seins. Pile ce qu'il te faut, hein ? Si ça se trouve tu mérites même pas ce bébé, si ça se trouve tu vas la bousiller et la môme grandira en regrettant d'être née, de pas être morte quand elle était petite et encore heureuse, parce que c'est ça que tu ressens. C'est ce qui arrive putain. C'est comme ça que ça se passe tout le temps bordel.

Il y avait un vieux Noir assez beau, cheveux blancs et barbe blanche, qui rentrait chez lui après le boulot, arrêté sur son vélo avec un pied à terre, à

attendre que le feu change, et des gamins de quinze ans avec leur skate sous le bras, mais rien qui pût l'intéresser. Marla scruta Horseshoe Street sur sa gauche et se demanda si ça valait le coup de faire un tour à l'académie de billard qui se trouvait à mi-chemin du pub, le Jolly Wanker ou un truc comme ça, celui qu'était autrefois un repaire de bikers d'après Elsie Boxer, le Harborough quelque chose. Harbour Lights. C'était un chouette nom, ça sonnait cosy, mieux que ce truc con, là, Jolly Wanker. Il y aurait peut-être un mec à lever là-bas, une occase de se faire du fric, avec de la chance.

D'un autre côté, elle aimait pas trop l'académie de billard. Pas parce que c'était sombre ou sordide, mais... bon, d'accord, peut-être que c'était grave du délire, hein, mais la seule fois où elle y avait été c'était quoi genre l'après-midi ? Et y avait presque personne dedans, et c'était tout sombre avec les grandes lampes au-dessus des tables répandant ces gros blocs de lumière pure, une lumière blanche, et Marla avait flippé grave et s'était juste barrée. Il avait fallu du temps pour qu'elle sache ce qui l'avait effrayée, ce sentiment flippant qu'elle savait qu'elle avait déjà ressenti avant puis elle comprit que c'était comme ce jour quand elle était petite et qu'elle était entrée dans une église. Elle avait raconté ça à Keith, un soir au lit, et il avait dit qu'elle était complètement barrée, que c'était le crack. « C'est le crack, fillette. Tout ce crack dans ta tête. » Elle détestait les églises. Dieu et tout ça, toutes ces choses sur la mort, et la vie qu'on menait, toutes ces conneries, c'était morbide putain. Si elle voulait de la religion, elle avait qu'à penser à Lady Di. Les michetons qui attendaient dans la salle de billard pouvaient aller se faire foutre, décida Marla, et elle enfonça ses mains dans ses poches, rentra le menton puis attendit que le feu passe au vert pour pouvoir traverser en haut de Horseshoe Street et se rendre à Marefair. Elle aurait plus de chance à la gare.

Marla s'avança prudemment en descendant Marefair, sur le trottoir opposé à l'hôtel et autres lieux de détente. Pas la peine de se dépêcher, ça leur ôtait toute envie, comme si ça vous embêtait qu'on vous arrête pour discuter. Elle passa devant tous les petits restaurants à l'aspect blasé, et quand elle approcha du tronçon qui part de Marefair, Freeschool Street, elle croisa un couple qui avait l'air marié, la quarantaine et des gueules de raie. Triste comme le péché, comme si le monde entier s'était écroulé, remontant Marefair en venant de Freeschool Street, et se dirigeant vers le centre. Ils ne se tenaient pas la main, ne se parlaient pas, ne se regardaient pas, rien. Marla ne chercha même pas à savoir pourquoi elle supposait qu'ils étaient mariés mais ils avaient un de ces airs, ils marchaient en regardant tous les deux dans le vide comme si quelque chose d'horrible venait de se passer. Elle se demandait quoi, pensait à eux quand elle faillit bousculer le type planté dans la rue en haut de Freeschool Street, et qui regardait fixement par terre comme s'il avait perdu quelque chose, son chien ou je ne sais quoi.

C'était un type plutôt grand, un Blanc, plus tout jeune mais en forme avec des cheveux noirs et bouclés qui ne grisonnaient pas encore, mais c'est tout ce qu'il avait en commun avec le mec dont avait rêvé Marla. Pas de jolis cils ni

de petite moustache mais un gros nez au lieu de ça, avec un grand sourire triste qui lui barrait le visage. Il était habillé bizarrement, aussi, avec un gilet de toutes sortes de couleurs, orange jaune rouge, sur un chemise hyper ancienne aux manches relevées et un de ces trucs, pas une cravate ni un foulard, genre un mouchoir de couleur autour du cou comme les fermiers dans les livres. Avec son gros nez et ses cheveux bouclés, il avait un côté gitan, et il semblait chercher son clebs ou sa rombière ou allez savoir quoi qu'il aurait perdu dans Freeschool Street. C'était pas un apollon et il était un peu trop âgé au goût de Marla, mais elle s'était tapé des plus vieux que ça et pas seulement ça, des plus moches aussi. Comme elle reculait après avoir manqué de le renverser, elle le regarda et sourit puis se rappela qu'il lui manquait une dent et changea son sourire en moue, une petite moue comme si elle envoyait un baiser avec les lèvres en avant quand elle parlait.

« Ooh, désolé, mon vieux. Je regardais pas où j'allais. »

Il posa sur elle ses yeux tristes, tout en souriant naïvement. Elle s'aperçut qu'il avait un verre dans le nez, mais c'était finalement préférable. Quand il parla, ce fut d'une drôle de voix perchée, vaguement nasillarde. Elle n'était pas tout le temps aiguë et donnait parfois dans des graves qui faisaient penser au fermier Gilles, surtout avec cette écharpe autour du cou, un truc typique de la campagne, Marla savait pas trop, mais elle s'élevait alors en un rire étrange, un ricanement, une sorte de rire nerveux. Il était clairement emmerdé.

« Ah, c'est pas grave, poulette. Y a pas de mal. Ah ha ha ha. »

Oh putain de merde. Elle eut du mal à pas éclater de rire, comme quand elle s'était fait sermonner par un prof de Lings et s'était retenue de pouffer, le genre de bruit qu'on fait avec le nez et qu'on masque en toussant. Ce type était un sacré charlot. Il y avait quelque chose qui tournait pas rond chez lui, rien de dangereux ou comme les pauvres diables qu'ils lâchaient dans la communauté, juste comme s'il n'était pas dans le même monde que tous les autres, ou comme si c'était le prochain Docteur Who. Mais quoi que ce fût, il ne mordait pas, aussi elle opta pour une approche directe.

« Ça te dirait un peu de détente ? »

Sa façon de réagir, elle n'avait jamais rien vu de tel. Ce n'est pas comme s'il était choqué par ce qu'elle avait dit, plutôt comme s'il jouait les offusqués en en faisant des caisses, et du coup changeait la chose en un truc marrant. Il rejeta la tête en arrière et écarquilla les yeux comme s'il était stupéfait, en haussant ses gros sourcils noirs. C'était comme s'il tournait dans un film qu'elle avait pas vu, ou un truc d'autrefois, genre un acteur de pantomime ou un nom dans ce genre, style music-hall tout ça. Non. Non, c'était pas ça, ce qu'il faisait. C'était plus comme dans les films avant qu'ils soient parlants, quand c'était juste de la musique et tout en noir et blanc. La façon qu'ils avaient alors de tout exprimer de façon exagérée pour qu'on comprenne ce qu'ils voulaient dire quand ils parlaient pas. Il se mit à remuer la tête tout en mimant la surprise, juste pour paraître encore plus choqué. C'est comme s'ils jouaient à deux une pièce de théâtre à l'école, ou du moins c'est ce qu'il

devait croire, avec toutes les choses qu'il faut exprimer et apprendre à l'avance. Mais à sa façon de se comporter, on aurait dit qu'il y avait des tas de caméras de la télé braquées sur eux, et qu'ils jouaient dans une nouvelle série. Il jouait comme si elle aussi en faisait partie. Il arrêta de mimer la surprise et ses yeux redevinrent tout tristes et doux, comme s'il compatissait, puis il tourna la tête de l'autre côté comme s'il regardait le public ou ces caméras qu'elle pouvait pas voir, et il éclata de rire à nouveau comme si c'était la chose la plus poilante qui soit jamais arrivée. Bizarrement, sans doute parce que ça faisait longtemps que ça lui était pas arrivé, Marla se dit qu'il avait peut-être raison. Tout ça était foutrement drôle quand on vous le faisait remarquer.

« Ah ha ha ha. Non, non, non, y a pas de mal, cocotte, merci. Non, dieu soit loué, y a pas de mal. Je vais bien. Ah ha ha ha. »

Le gloussement sur la fin était suraigu. On aurait pu croire qu'il était juste gêné, mais il était tellement zarbi qu'elle en était pas sûre. Ça dépassait ses compétences, là. C'était juste, bon, pfwouu. Elle recommença, au cas où il aurait compris de travers.

« T'es sûr ? »

Il rejeta la tête en arrière, faisant saillir son énorme pomme d'Adam, puis secoua la tête d'un côté et de l'autre en pouffant. Elle connaissait ce « il rejeta la tête en arrière et éclata de rire », mais que par des livres. Elle n'avait encore jamais vu quelqu'un le faire en vrai. C'était vraiment un truc dingue à voir.

« Ah ha ha ha. Non, ma chère, je vais bien. Tout va bien. Apprenez je vous prie que je suis un poète publié. Ah ha ha. »

Genre, tout est dit. Comme si ça expliquait tout. Ben voyons. Elle hocha vaguement la tête, avec un sourire figé, l'air de dire, Ouais, super, mec, bien joué, ciao, et là-dessus Marla s'éloigna, longea Peter's Church, passa devant ces maisons en grès brun aux fenêtres à croisillons, genre Hansel machin chose. À un moment elle se retourna et il était toujours là au coin de la rue, à fixer la petite rue transversale en attendant que son chien revienne, son chien ou le truc qui lui avait échappé. Il releva la tête, la vit qui le regardait et refit ce truc avec sa tête. Même de loin elle devina qu'il y allait de son petit rire perché. Elle tourna les talons et continua en direction de la gare, où on voyait déjà les gens rentrer chez eux, des tas de gens qui traversaient la ville à l'autre bout de Marefair, et personne ne regardait personne, encore moins Marla.

Sur sa gauche, derrière ses grilles noires et l'herbe tout autour, Peter's Church paraissait vraiment hyper vieille. Genre époque Tudor ou édouardien, un de ces trucs. Elle chercha à voir si quelqu'un dormait sur le seuil, à l'abri, mais il n'y avait personne. Marla se dit qu'il était trop tard, genre cinq heures et quelque, et ils ne vous laissaient pas dormir sur le seuil la nuit, juste en journée. Le soir, ils vous viraient, en fait, ce qui était carrément con. Elle était passée devant St. Peter hier à l'heure du déjeuner et avait aperçu deux types qui dormaient sous le porche. Oh, non, un instant, ils étaient pas deux, en fait. Y en avait qu'un. C'était un peu bizarre, maintenant qu'elle y repensait.

Elle avait vu deux personnes allongées sous le porche, ou du moins elle avait vu la plante de leurs pieds, là où ils dépassaient de sous leur sac de couchage. Leurs orteils pointés l'un vers l'autre, et elle s'était dit qu'ils devaient être couchés face à face et en était restée là. Puis elle avait regardé à nouveau en arrivant au niveau du portail, et il n'y avait que deux plantes de pieds visibles. L'autre paire avait disparu. Elle avait alors gamborgé grave pour essayer de comprendre, genre, où étaient passés les autres pieds. Peut-être, genre, en fait, quand elle les avait vus la première fois il n'y avait eu qu'une paire de pieds nus et le type avait juste ôté ses pompes, les disposant à côté de ses pieds, bout contre bout. Puis entre la première et la deuxième fois où elle avait regardé, il les avait remises, de sorte qu'à présent elle n'avait plus vu qu'une seule paire de pieds la seconde fois et avait cru qu'un des types avait disparu ou était un fantôme, ce genre. Non que Marla crût à l'existence des fantômes, mais s'ils existaient alors Peter's Church devait être leur crèche idéale, non ? Des spectres venus du temps jadis, celui des Tudor et des Edward, tout ça.

En passant devant la porte, Marla ne put s'empêcher de jeter un petit coup d'œil à l'intérieur, histoire de vérifier, mais l'espace sous l'arche devant la porte noire fermée était désert, sauf là où y avait des affiches pour une autre religion qui louait l'endroit, des Chypriotes grecs ou des Pakis, un truc comme ça. Elle continua son chemin, passa devant la façade du Black Lion, s'arrêtant pour contempler le vaste carrefour avec le ballet incessant des voitures plus bas près de la gare. Des tonnes de gens en sortaient, qui remontaient Black Lion Hill et Marefair pour se rendre en ville, et il y avait tous ces taxis noirs qui sortaient du parking de la gare du côté de West Bridge et attendaient aux feux avec les camions et les fourgonnettes. C'était vraiment sans espoir. Qu'est-ce qu'elle foutait là, bordel ? Elle pouvait pas plus s'avancer sur l'esplanade de cette gare de l'autre côté de la rue que s'y rendre en volant.

On était vendredi soir. Les filles allaient toutes débouler de Bletchley, Leighton Buzzard, de tout Londres pour ce qu'en savait Marla, avec leurs putain de macs, nettement plus seyantes qu'elle parce qu'on s'occupait d'elles, tout ça, et elles allaient la regarder, en sachant ce qu'elle était, à savoir l'une d'elles mais loin d'être à leur niveau. Ce putain de regard, hein ? Et puis y avait Keith. Keith serait peut-être là-bas, à la recherche de nouvelles recrues. Il faisait ça parfois le vendredi et elle savait que c'était au-dessus de ses forces, Keith devait pas la voir dans cet état. Putain de merde, plus personne tapinait dans la gare de toute façon, à cause des caméras. Mais à quoi elle avait pensé, putain ? Je veux dire, genre, allô ? Ici la Terre, à vous Marla. Pas question qu'elle s'aventure là, mais du coup elle aurait rien pour ce soir, mais bon, elle s'en fichait, elle irait pas là-bas. Mais du coup elle aurait rien pour ce soir. Eh merde.

En revanche, elle pouvait toujours aller voir le Gros Kenny. Il aurait rien de correct, mais il aimait les drogues donc il aurait quelque chose. Il pourrait la dépanner, comme ça elle tiendrait jusqu'à demain, même si elle passait la nuit

à se parler toute seule. Y avait pire comme façon de passer la nuit. Elle attendit que le feu change pour traverser, puis elle trotta entre les voitures cul à cul et traversa Black Lion Hill pour aller à l'autre bout de Marefair, où Chalk Lane remontait jusqu'à Castle Street, et où elle habitait dans la cité de Bath Street.

Chalk Lane faisait toujours penser Marla à Jack l'Éventreur, du moins depuis qu'elle avait lu des trucs sur lui des années plus tôt dans le *Chronicle & Echo*, où un type du coin disait que selon lui l'Éventreur devait venir de par-là. Mallard, qu'il s'appelait ce type, à la fois celui qui avait écrit l'article et le gars qui selon lui avait tué tous ces gens. Il avait étudié son arbre généalogique et découvert une autre famille du nom de Mallard qui avait le même nom mais était pas parente et qui habitait dans Doddridge Church, Chalk Lane, par là-bas. Ils avaient eu des cas de folie dans la famille, le père s'était flingué et un des fils était parti pour Londres, travaillant aux abattoirs dans l'East End à l'époque où avaient commencé les meurtres. Marla avait lu toutes les théories et elle croyait pas trop à celle-là. C'était une farce, juste parce qu'elle était accro à l'histoire de l'Éventreur et quelqu'un avait voulu faire croire qu'il habitait sa rue.

Plusieurs filles lui disaient souvent, mais pourquoi est-ce que tu lis tous ces trucs, surtout vu le métier que tu fais, mais Marla disait, eh bien, elle savait pas trop pourquoi. Elle savait pas pourquoi Jack l'Éventreur la fascinait presque autant que Lady Di. Peut-être parce que ça s'était passé autrefois, comme *Le Seigneur des anneaux* et tout ça. Peut-être parce que ça ressemblait pas du tout à 2006 et que c'était comme d'avoir un coup dans le nez. C'était comme une évasion, l'époque victorienne, la série *Caresser le velours*, tout ça. C'était pas vrai. C'est pour ça qu'elle aimait ce truc. Et les détails de l'histoire étaient vraiment, vraiment intéressants une fois que vous connaissiez tout, la façon dont la famille royale avait fait assassiner toutes ces femmes comme ça avait été le cas pour Diana. Pas comme si on l'avait éventrée, mais tout comme.

Maintenant qu'elle y repensait, il y avait eu d'autres Éventreurs suspects qui étaient passés par Northampton, pas juste ce Mallard du journal local. Le duc de Clarence, il était venu ici et avait inauguré la vieille église, St. Matthews, dans Kingsley. Et après y avait eu l'autre pédé, le poète pédé qui détestait les femmes, J. K. quelque chose. J. K. Stephen. Il était mort à l'asile de Billing Road, l'endroit chic où il paraît que Dusty Springfield, Michael Jackson et d'autres avaient séjourné. Ce Stephen, c'est lui qui avait écrit des poèmes se moquant des femmes. Lui aussi qu'avait écrit cette chanson, « Kaphoozelum », non ? Ça disait un truc du genre, « gloire à Kaphoozelum, la catin de Jérusalem ». Ça l'avait marquée à cause de ce nom bizarre. Merde, elle aurait préféré s'appeler Kaphoozelum que Marla.

Elle s'engagea dans Chalk Lane au sortir de Black Lion Hill et envisagea genre deux secondes de faire la tournée des maisons de Chalk Lane sur sa gauche. Parfois les filles qu'elle connaissait, elles faisaient ça, quand y avait

pas de michetons ou si les routiers du parking du Super Sausage étaient pas intéressés. Elles faisaient comme qui dirait du porte-à-porte, essayant toutes les maisons où elles savaient qu'il y avait des célibataires, ou des veufs, ou elles y allaient au pif, elles frappaient juste à une porte et demandaient si ça intéressait quelqu'un, comme un colporteur proposant sa gnôle. Un jour Samantha avait raconté qu'elle avait frappé au hasard dans Black Lion Hill, à une adresse inconnue, juste au cas où, et c'est Cockie qui lui avait ouvert, ce membre du conseil dont la femme est elle aussi membre du conseil. Cette dernière était là, et tout le monde était monté sur ses grands chevaux, en disant qu'ils allaient enquêter sur Samantha et les autres, alors elle avait ôté ses chaussures et s'était barrée en courant.

Non, hors de question de faire sa virée dans Black Lion Hill. Elle allait plutôt branler le Gros Kenny. Il aurait peut-être un ecsta à lui filer.

Elle passait devant le parking sur sa gauche quand elle entendit un bruit, une voix ou plusieurs voix tout au bout, qui attirèrent son attention. Dans le coin au fond, où il y avait un chemin qui menait sur une petite éminence gazonnée derrière le mur d'enceinte qui longeait Andrew's Road, là où on disait que se trouvait autrefois le vieux château, des gamins escaladaient le grillage pour passer de l'autre côté du parking. Elle savait pas trop combien ils étaient, vu que le dernier était juste en train de se barrer quand Marla regarda, mais elle avait déjà tapiné là-haut sur l'herbe et s'en voulait un peu parce que des gosses jouaient là-bas. Ils avaient tout juste huit ans, ces cons, bien trop jeunes pour que leurs darons les laissent jouer dans la rue surtout maintenant avec ces pervers un peu partout. Il ferait nuit d'ici une heure, et quand elle s'était rendue à Marefair elle avait trouvé que la lumière baissait déjà, là-haut derrière la gare.

Le dernier gamin à se hisser sur le talus, celui que Marla avait vu, c'était en fait une gamine qui avait le visage tout crade mais qu'était très jolie, genre un putain d'elfe avec sa frange emmêlée et ses petits yeux fûtés, et elle regardait par-dessus son épaule, fixant Marla au bout du parking. Ça devait être une impression vu qu'elle était hyper loin et que Marla ne la vit qu'une minute, et elle se trompait sûrement comme avec les deux paires de pieds sous le porche de St. Peter, mais on aurait dit qu'elle portait un manteau de fourrure. Pas un manteau, juste un truc autour du cou comme une étole en vison. Une étole. La gamine avait comme une écharpe, un truc pelucheux autour de ses petites épaules, mais Marla la vit qu'une seconde puis elle disparut, et Marla continua et passa devant Doddridge Church. Ce devait être un haut à fanfreluches, en conclut-elle.

Doddridge Church était plutôt chouette, moins pourrie que toutes les autres églises parce qu'elle avait pas de clocher, c'était juste un bâtiment normal. Cela dit, y avait cette porte à mi-hauteur dans le mur qui attira son attention. C'était quoi cette affaire ? Elle avait déjà vu des portes le long de vieilles usines par où avaient lieu les livraisons, mais qu'est-ce qu'on pourrait bien livrer dans une église ? Des livres de cantiques, mais pour ça il suffisait de

passer par la porte.

Elle remonta Castle Street et prit le petit passage au bout, comme elle l'avait fait plus tôt pour aller dans Horsemarket, mais cette fois-ci elle partit dans l'autre sens, remonta vers le Mayorhold, passa devant les bouches de métro puis devant la Kingdom Life Church, contourna les immeubles derrière les Twin Towers où habitait le Gros Kenny. Il était chez lui, et il avait une assiette avec des fayots sur un toast quand il finit par venir voir qui c'était. Il portait son tee-shirt avec la marque dessus qui couvrait à peine son gros bide, comme s'il était au moins une taille trop petit. Pareil pour son petit visage, lui aussi une taille trop petit pour son crâne rasé, ses grosses oreilles avec des anneaux dans l'une d'elles. Il dit, Oh, salut... mais ne finit pas sa phrase et elle comprit alors qu'il ne savait même pas comment elle s'appelait et se souvenait à peine d'elle, ben merci putain. Elle avait passé vingt minutes à choper des crampes en s'occupant de sa petite bite et c'est toute la gratitude qu'il montrait. Pourtant, elle sourit et flirta un peu avec lui, intervenant quand il séchait, juste pour lui rappeler qui elle était et ce qu'elle avait fait pour lui.

Elle lui demanda s'il avait un truc pour se calmer, mais il se contenta de secouer sa grosse tête chauve et dit qu'il avait juste reçu cette came légale, un truc qu'on pouvait commander au dos de la revue *Bizarre*, tout ça, et d'autres trucs qu'il faisait pousser lui-même. Un pote à lui devait passer bientôt. Ils allaient essayer ce truc légal. Marla dit qu'elle avait vraiment besoin d'un truc et que s'il lui filait un peu de ce truc ça irait mieux, et elle s'occuperait de lui, mieux que la dernière fois. Elle était prête à lui faire une pipe, mais il réfléchit genre une minute puis dit qu'il accepterait éventuellement si elle se laissait sodomiser, et elle lui dit va te faire, va te faire voir et crève sale porc. Encule plutôt ton pote quand il viendra, parce que moi c'est hors de question. Il haussa les épaules et retourna à l'intérieur bouffer ses fayots et elle se barra. Elle longea les façades des Twin Towers, remonta Upper Cross Street jusqu'à Bath Street.

Putain. Elle passa par l'entrée dans la clôture, à mi-chemin de l'allée parmi les touffes d'herbe. Putain. Putain, mais qu'est-ce qu'elle allait faire ? Toute une putain de soirée sans rien, pas même Moïse des Cendres dans sa clope à qui parler. Putain. La grille noire métallique par laquelle elle était sortie était encore ouverte sous le passage en brique. Elle s'y engouffra et descendit les trois marches menant à la cour et sentit alors l'odeur, l'odeur de Moïse des Cendres comme si quelqu'un faisait brûler de la merde, comme si quelqu'un brûlait des couches pleines de merde, ça devait être ces CONNARDS DE ROBERTS. Putain. Elle passa devant les buissons tout rabougris et monta les quelques marches sous le petit passage menant aux portes de derrière. Marla aperçut le crâne de Linda tête de con Roberts en passant devant la fenêtre de leur cuisine, mais poussa sa propre porte et fut chez elle avant que cette connasse se retourne et la voie aussi. Putain. C'était la merde. Toute la nuit, putain. Toute la putain de nuit et même le lendemain matin, et elle avait cru en trouver, putain !

Ça marchait comme ça, quand vous commenciez à en prendre, la première fois vous aviez l'impression d'être emporté, à l'intérieur de votre corps et de votre tête, dans un endroit où vous étiez censé être et où vous pouviez sentir ce que vous étiez censée ressentir, comme un putain d'ange ou ce genre, ce qu'ils ressentent. Après c'était nettement moins agréable, et ça empirait et à la fin vous vous sentiez comme avant d'en prendre la première fois, bon, et ensuite vous rêviez de revenir à ce niveau. Mais se sentir comme un ange en feu, oublie ce truc, ça ne risque pas de t'arriver à nouveau, ça non, juste te sentir comme la personne que tu étais alors pendant dix putain de minutes, c'est ça ta putain de grande ambition en ce moment. Le paradis, où t'es allée la première fois, maintenant il est fermé. Le monde ordinaire où tu vivais avant, fermé aussi, la plupart du temps, et t'es coincée quelque part, quelque part sous tout ça, comme si tu vivais sous terre putain. Marla se dit que ce devait être l'enfer, comme ce qu'elle avait dit quand elle parlait à Moïse des Cendres. Se retrouver coincée ici à faire ça dans Bath Street, mais à jamais.

L'odeur dans son appartement, son odeur à elle comme prise au piège, c'était vraiment pas ragoûtant de se retrouver ici comme ça. Elle savait qu'elle se lavait pas beaucoup, ces derniers temps, et se disait à chaque fois que ses fringues pouvaient faire encore une journée, mais ça puait grave ici. C'était comme si elle pouvait à peine distinguer son odeur à elle de l'odeur de Moïse des Cendres, l'odeur de merde qui brûle. Ça venait d'elle et elle le savait. Qu'est-ce qu'elle allait foutre ici toute la soirée ? Parce que c'est là putain qu'elle allait la passer, et ça c'était une putain de certitude. Elle n'allait pas TU NE VAS PAS sortir, espèce de PAUVRE CONNE. Elle allait rester ici. Toute la nuit. Avec que dalle putain.

Elle ferait comme elle avait dit. Elle lirait ses bouquins sur l'Éventreur, regarderait son album Diana... elle avait eu une idée. L'album Diana, l'image qu'elle avait faite pour la couverture, la plus belle photo qu'elle ait jamais vue. C'était genre, putain, de l'art. Les gens donnent du fric tout le temps pour de l'art et souvent c'était de la merde, juste des trucs avariés à la con. L'image de Diana qu'avait faite Marla les valait largement, et devait avoir au moins une valeur égale. C'est pas parce qu'elle habitait dans Bath Street qu'elle pouvait pas être une artiste. L'autre, là, Thompson, la tapette qui faisait de la politique et passait de temps en temps, il avait parlé d'une artiste qu'il connaissait, et qui allait exposer le lendemain dans Castle Hill, il avait dit que c'était une artiste qui venait des Boroughs, comme Marla. C'était le putain de destin ou ce genre, comme les coïncidences, avec lui qu'était venu lui mettre cette idée en tête. Tout ça allait arriver. Putain, parfois on apprenait que des mecs ils avaient claqué des millions pour un tableau. Des putain de millions.

Pense à ce que t'achèterais si t'avais autant. Elle n'aurait plus jamais à sortir comme ça, à aller mendier auprès du Gros Kenny, et Keith pourrait aller se faire foutre. Ouais, toi. Tu m'as entendu. Va te faire. T'es qui pour moi, pauvre connard, maintenant que j'ai tout ce fric ? Tout ce putain de bling-bling. Je pourrais te faire assassiner, mec. Comme ça, un putain de tueur à

gages, bang et après j'irais me bourrer la gueule avec Lisa Mafia. Elle me dirait : « T'es Marla, hein, l'artiste qu'a fait cette image de Diana sur le soleil et tout ? Super malin. Vraiment génial, hein ? T'es trop forte, ma fille. » Ça allait être super chouette. Elle alla chercher l'album avec l'image là où elle l'avait laissé sur la table basse et c'est alors qu'elle s'aperçut qu'elle avait été cambriolée, putain.

C'est quoi ce bordel ? Quelqu'un était entré, mais y avait rien de cassé. Elle avait fermé la porte de derrière à clé ou bien ? Hein ? Elle avait dû l'ouvrir avec la clé en rentrant ? Oh putain. Quelqu'un était entré ici en son absence. Ils étaient entrés et ils avaient pas pris la télé, pas la boîte à rythmes, pas même la pendulette. Non, maintenant qu'elle regardait bien, elle vit qu'ils avaient rien pris sauf l'album de Marla. Et ses livres sur l'Éventreur. Elle les avait laissés eux aussi sur la table basse, donc elle savait où les retrouver. Oh putain. Quelqu'un était entré, avait pris son album avec la photo de Diana en couverture et le pire dans tout ça c'est qu'elle avait eu raison. Raison au sujet de l'image. Pourquoi quelqu'un l'aurait piqué s'il était pas précieux ? Oh putain, les millions qu'elle aurait pu se faire avec ça. Et maintenant. Maintenant non mais regardez-la, elle pleure cette conne. Elle pleure putain. Keith la prend pour une conne et Lisa Mafia elle aussi la prend pour une conne. Lady Di la prend pour une conne.

Pleure tant que tu veux. Pleure tout ce que tu peux pauvre idiote, pauvre petite conne. Pleure tout ce que tu peux parce que tu vas pas sortir.

C'était la nouvelle lune, avec les étoiles toutes pointues et vibrantes, au-dessus de Scarletwell qui descend jusqu'à Andrew's Road. C'était le seul endroit où c'est qu'y avait des michetons mais sans caméras pour vous surveiller, même s'ils arrêtaient pas de dire qu'ils allaient en mettre quelques-unes. Sur la gauche de Marla, sur l'autre trottoir, il y avait les maisonnettes avec les façades donnant dans Upper Cross Street. La plupart étaient plongées dans le noir mais on voyait aussi quelques lumières, qui brillaient à travers les rideaux de couleur. Sur sa droite, derrière les croisillons du grillage métallique, y avait la petite pelouse en haut de l'école de Spring Lane. Marla trouvait que les écoles avaient toujours l'air hantées quand il faisait nuit et qu'il y avait pas d'enfants dedans. Elle supposait que c'était parce qu'une école était toujours bruyante avec plein de mômes qui couraient partout pendant la journée, du coup on remarquait vachement plus quand c'était sombre et silencieux et que rien ne bougeait.

Elle passa devant les grilles de l'école et continua en direction des terrains de jeux. Au bout de la rue il y avait d'autres immeubles, on les appelait les Greyfriars, un truc comme ça. Ils ressemblaient aux immeubles de Marla, genre aussi vieux, peut-être moins décatés, c'était difficile à dire de nuit. Certains des balcons avaient les coins arrondis, cela dit, et ça avait un peu plus d'allure que par chez elle. Elle continua, dépassa le carrefour où les Greyfriars s'achevaient sur l'autre trottoir et où l'extrémité de Bath Street dessinait une

courbe pour rejoindre Scarletwell. Elle passa devant les terrains de jeux déserts, qui étaient grillagés au bout sur sa droite et à part la circulation au loin sur Spencer Bridge tout ce qu'elle entendait c'était le bruit de ses pas sur la chaussée inégale avec les touffes d'herbe entre les pavés.

Il y avait une petite maison isolée, une petite maison en brique rouge à un bout de l'étroite pelouse près d'Andrew's Road, pile là où elle donnait dans Scarletwell Street. Elle était pas grande, mais on avait l'impression que c'était comme si on avait collé ensemble deux toutes petites maisons. Ça lui foutait les jetons chaque fois qu'elle passait devant et elle savait pas pourquoi. C'était peut-être parce qu'elle arrivait pas à piger pourquoi elle se dressait là alors que les autres maisons mitoyennes avaient été démolies y a des années. Y avait une lumière derrière des rideaux épais, donc quelqu'un devait habiter là. Elle resserra le col de son imper et passa devant la drôle de maison puis tourna au coin à droite, longeant la chaussée de St. Andrew's Road, entre la route et la longue bande herbeuse qui s'avavançait vers Spring Lane, la partie où devaient se trouver les autres maisons autrefois. Là-haut dans le ciel, ici et là entre les taches brunes des lampadaires, elle voyait les étoiles.

Elle sut. Elle sut exactement ce qui allait se passer, elle le sut dans ses tripes. Une voiture allait approcher d'un instant à l'autre. Ce serait la voiture. Elle ne pouvait rien faire pour empêcher ça, rien faire du tout pour être ailleurs. C'était comme si ça avait déjà eu lieu, comme si c'était déjà écrit dans le scénario de l'autre comique et qu'elle pouvait rien faire à part suivre le mouvement, faire tous les gestes qu'elle était censée faire, faire un pas puis un autre le long de ce terrain vague en direction de Spring Lane, puis au bout faire demi-tour et remonter vers Scarletwell Street, où y avait la maison toute sombre là-bas au croisement avec aucune lumière de ce côté-là.

En retournant vers Scarletwell, elle entendit les bruits montant de la gare, derrière le mur au bout de St. Andrew's Road, juste les bruits d'aiguillage, mais elle entendit aussi des gosses, des voix de gosses qui se marraient. Ça venait de la grande rangée noire de buissons tout au bout de l'étroite pelouse, qui passait en bordure des terrains de jeux sur la gauche. Ce devait être les gosses qu'elle avait vus plus tôt, la petite fille avec l'étoile en fourrure au bout de Chalk Lane. Qu'est-ce qu'ils faisaient tous dehors aussi tard ? Elle tendit l'oreille mais n'entendit plus les voix derrière la haie. Elle avait dû les imaginer.

La petite maison formait une masse sombre contre le ciel gris en haut de la colline derrière, en direction de la gare et de Peter's Way. La voiture venait de la gare et descendait St. Andrew's Road dans sa direction, elle roulait au pas, ses phares se rapprochant lentement. Elle sut ce qui allait se passer mais c'était comme si ça allait se passer quoi qu'il arrive. Tout était prévu, dès qu'elle avait quitté la cité, tout était gravé dans la pierre comme dans une église ou un truc qui a déjà été bâti et personne peut plus rien y changer. La voiture s'arrêta, se gara le long du trottoir et s'arrêta au coin de Scarletwell, juste devant la maison. Marla n'entendait plus les enfants. Il n'y avait

personne dans le coin.

Elle se dirigea vers la voiture.

¹ Une décision de justice visant à empêcher une personne reconnue coupable d'incivilités de récidiver en restreignant sa liberté de mouvement ou d'action (NdT).

Cela faisait si l'on veut quarante ans que Freddy Allen n'était plus de ce monde. Il y retournerait peut-être un jour, ça n'était pas exclu. Le fait est que la porte était toujours ouverte, mais pour le moment sa condition lui convenait. Il n'était pas heureux, mais côtoyait des visages connus et des situations connues dans un endroit auquel il était habitué. Ça lui convenait. Un endroit où il y avait toujours un truc à manger si vous saviez où chercher, où vous pouviez boire un coup, voire en tirer un, de temps en temps, encore que ce fût toute une histoire. Mais il y avait toujours le billard, là-haut, or Freddy n'aimait rien tant que regarder une bonne partie de billard.

Il se rappelait quand il avait renoncé à cette vie, ses embrouilles, aux fameuses « Vingt-cinq mille nuits », ainsi qu'on les appelait. En ce qui le concernait, c'était comme qui dirait hier. Il dormait à la belle étoile sous les arches en bas de Foot Meadow, quand il avait été réveillé brutalement. C'était comme s'il avait entendu une détonation, ou s'était rappelé qu'il allait se passer quelque chose ce matin et qu'il avait intérêt à être prêt. Il s'était réveillé si soudainement qu'il était déjà debout et avait quitté les arches de la voie ferrée et traversait le terrain vague en direction de la rivière avant même de savoir ce qu'il faisait. À mi-chemin, ce fut comme s'il s'était suffisamment réveillé pour se dire, eh, un moment, pourquoi je cavale comme ça ? Il s'était figé sur place puis retourné pour regarder les arcades où il vit qu'un autre clochard, un vieux bonhomme, lui avait déjà piqué la place où il roupillait, là par terre sous l'arche de brique contre un mur, allant même jusqu'à piquer le sac en plastique rembourré d'herbe qui servait d'oreiller à Freddy. Le coup classique. Il revint sur ses pas pour voir qui était ce fumier, afin de pouvoir le reconnaître plus tard. Il lui fallut une minute pour identifier ce salopard, mais il sut alors qu'il ne récupérerait pas sa place. C'était même inutile d'essayer. Il s'était fait chauffer son spot, alors autant s'y habituer.

Et Freddy s'y était habitué, au bout d'un moment ou d'emblée, tout dépendait de la façon dont on voyait les choses. Pour l'instant, ce n'était pas une existence désagréable, malgré ce qu'en pensait sa connaissance qui vivait dans la maison d'angle au bout de Scarletwell Street. Les gens étaient bien intentionnés, Freddy le savait, quand ils lui conseillaient de se trouver un meilleur endroit, mais les gens ne comprenaient pas que cette vie lui convenait. Il n'avait plus les ennuis qu'il avait avant quand il était dans la vie, mais Freddy doutait qu'ils puissent comprendre ça, vu leur situation actuelle.

On n'avait pas la même perspective, quand on vivait là-bas, comme c'était le cas maintenant pour Freddy.

On était aujourd'hui un vendredi, le 26 mai 2006, à en croire le calendrier derrière le comptoir du Black Lion où il était venu voir qui traînait là. Il était allé récemment dans les vingt-cinq ou vingt-six, là-haut, et avait fait un saut à l'Annexe de St. Peter où la black à la cicatrice qui était célèbre dans la rue travaillait avec les prostituées qui se droguaient, et tous les réfugiés de l'Est. L'endroit lui plaisait, les gens semblaient plus positifs et se débrouiller comme il faut, mais il y avait jamais personne qu'il connaissait alors il était venu ici et était assis actuellement à une table, en face de Mary Jane. Tous deux étaient là, leur menton sur leurs mains et les yeux baissés, à regarder un peu tristement leurs verres vides sur la table en contreplaqué, se demandant comment reprendre un verre tout en sachant que c'était impossible, qu'ils allaient au lieu de ça devoir faire la conversation. Mary Jane releva ses yeux méfiants et toujours plissés pour le regarder par-dessus les verres vides.

« Alors comme ça tu disais que t'étais allé dans les vingt-cinq, hein ? Moi j'y vais pas, parce qu'on m'a dit qu'il y a pas de pubs là-haut. C'est vrai, ça ? »

Mary Jane avait une voix bourrue et virile, même si Fred la connaissait assez pour savoir que c'était une façade. Elle avait en fait une voix flûtée mais elle forçait sur les graves pour pas qu'on la prenne pour une mauviette, mais pourquoi elle s'imaginait que les gens allaient croire ça, Freddy n'en avait aucune idée. Il suffisait d'un coup d'œil à Mary Jane, à son visage et aux croûtes sur ses phalanges, pour savoir qu'il valait mieux pas la chercher. En outre, ses occasions de se battre étaient du passé maintenant. Elle n'avait plus besoin de continuer à faire peur aux gens. Freddy se disait que c'était une habitude de toujours et que Mary Jane ne changerait jamais puisqu'elle n'avait pas changé jusqu'ici.

« Non, pas de pub. Juste l'Annexe de St. Peter, comme ça qu'on l'appelle, où ils s'occupent des gens. À vrai dire, je pense pas que ça te plairait des masses. Tu sais, ces endroits où il fait toujours moche ? C'est comme ça là-bas. Les gens là-haut sont sympas, vraiment des gens chouettes comme autrefois, mais y a jamais personne qu'on connaît là-haut. Enfin, sauf les bandes de gosses et tout ça, mais eux on les voit partout, ces petits salopiauds. Je suppose qu'ils sont tous comme nous, ils restent le cul collé dans leur coin des Boroughs et vont jamais plus loin que les quatorze ou les quinze. »

Elle écouta ce que Freddy avait à lui dire puis elle eut cette expression chafouine, comme un visage dessiné par un enfant sur un gant de boxe, et lui lança un regard noir. Elle était comme ça avec tout le monde. Il fallait pas le prendre mal.

« Quinze mon cul. Je raffole même pas de comment c'est ici. »

Elle agita une main aux phalanges croûteuses pour désigner la petite salle plaisante avec l'autre petite salle en contrebas, juste après les marches. Il y avait deux types en train de causer à la fille derrière le comptoir pendant

qu'elle les servait, ainsi qu'un couple d'une vingtaine d'années qui se bécotaient dans un coin, mais Mary Jane et Freddy les connaissaient pas. Le Black Lion, du moins cette section-là, était un chouette endroit, mais inutile de discuter avec Mary Jane quand elle était dans ce genre d'humeur, et elle était toujours de cette humeur alors il était inutile de discuter.

« Si tu veux mon avis, ces nouveaux pubs sont une putain de perte de temps. C'est vachement mieux dans les quarante-huit et les quarante-neuf où on trouve des gens nettement mieux, plus énergiques. Ou si c'est pas ce que tu recherches, pourquoi t'irais pas un soir au Smokers, au-dessus du Mayorhold ? Y a tous les anciens encore là-bas, des gens que tu connais, alors tu serais pas en reste de compagnie. »

Freddy secoua la tête.

« C'est pas mon genre d'endroit, Mary Jane. Ils sont un peu ardues à mon goût, les gens là-bas comme Mick Malone et d'autres. Je fais pas mon difficile, mais j'ai l'habitude de rester seul. Des fois je vais en bas de Scarletwell pour voir un pote qui crèche dans le coin, mais j'évite le Mayorhold la plupart du temps, en fait.

– Je te parle pas de maintenant, je te parle de la nuit. On se marre bien, là-bas au Jolly Smokers. Bien sûr y a toujours le Dragon juste en face, si je me sens d'attaque. »

Un sourire vicieux et lascif éclaira le visage de Mary Jane quand elle dit ça, et Freddy fut soulagé de voir la serveuse venir jusqu'à eux et les interrompre pour emporter les verres sales, leur évitant de continuer cette conversation. Elle intervint si vite qu'elle parut toute floue, récupérant les verres sur la table puis filant à nouveau derrière le bar, sans leur accorder la moindre attention. Ça se passait ainsi pour les gens comme Mary Jane et lui, pour les vagabonds. Les gens vous calculaient à peine. Vous étiez comme transparents.

Quand Mary Jane reprit la parole, ce fut heureusement pour parler d'autre chose que du Dragon et de sa vie amoureuse, mais en l'absence d'un verre pour la faire taire, elle évoqua sa grande époque du Mayorhold et les fois où elle s'y était battue.

« Bon Dieu, tu te souviens de Lizzie Fawkes, comment qu'on s'était battues devant le Green Dragon en pleine rue, au beau milieu de la place ? On s'est engueulées à propos de Jean Dive et ça a tellement dégénéré que les flics ont pas osé nous coffrer. Bon, faut reconnaître au moins ça à la vieille Lizzie, elle était coriace. Elle avait une paupière à moitié arrachée et pouvait plus parler à cause de sa mâchoire que je lui avais démise, mais elle refusait de se coucher. Moi, j'allais pas mieux, j'avais le crâne fendu et j'ai découvert après que je m'étais cassé le pouce mais c'était une bagarre tellement extra que ni elle ni moi on voulait arrêter. On s'est retrouvées sur la place le lendemain matin et on a continué un peu, mais elle avait un boulon caché dans la main et quand elle m'a foutu son poing dans la gueule je me suis éteinte comme une chandelle. C'était quelque chose, hein. Ça me donne envie de retourner là-bas et de revivre tout ça. T'aimerais pas m'accompagner, Freddy ? Je t'assure,

c'était que du bonheur. »

Il y avait une époque où Freddy aurait suivi Mary Jane de peur qu'elle le prenne mal s'il refusait, mais cette époque était révolue. Elle faisait plus de bruit que de mal, et on ne craignait plus rien. Non, plus aujourd'hui. Ça faisait longtemps que les flics s'intéressaient plus à eux, à Freddy, Mary Jane, au vieux Georgie Bumble et à toute la clique. Ceci dit, les flics avaient pas le droit d'intervenir dans les coins où Fred et Mary Jane passaient leurs journées ces temps-ci, et il était très très rare de voir un bobby dans les parages là-bas, surtout un qui en avait après des gens comme eux. Le seul que Freddy pensait à saluer c'était Joe Ball, le commissaire Ball, et c'était un chic type. Un flic à l'ancienne, de la bonne pâte d'autrefois, à la retraite depuis un bail, même si quand on le croisait il était encore en uniforme. Il avait passé pas mal de temps à parler au genre de vauriens qu'il avait autrefois fait coffrer, y compris Freddy, lequel avait un jour demandé à Joe pourquoi il passait pas sa retraite dans un endroit plus chouette, comme l'endroit où créchait la connaissance de Freddy en bas de Scarletwell Street, et où il disait que Freddy aurait dû s'installer. Ça lui aurait fait du bien, et c'était pas inutile parfois. Mais ça convenait très bien comme ça à Joe Ball. Il cherchait des noises à personne, ni à Freddy ni même à Mary Jane. Elle avait été une sacrée terreur mais l'envie de se battre lui était passée quand son ancien mode de vie avait connu une fin abrupte le jour où elle avait fait une crise cardiaque. Elle avait dû réévaluer les choses après ça et changer d'attitude, du coup Freddy eut pas peur de décliner, poliment, sa gentille invitation à revisiter les lieux de ses anciennes gloires.

« Je préfère pas, Mary Jane, si ça te dérange pas. C'est plus ta tasse de thé que la mienne, et j'ai quelques trucs en attente dont je ferais mieux de m'occuper. Tu sais quoi, si tu empêches le vieux Malone et ses bêtes sauvages de m'embêter, je changerais mes habitudes de... bon, ça remonte à si longtemps, j'ai l'impression... et peut-être que je ferai un saut au Smokers en allant à l'académie de billard, ça te va comme ça ? »

Ça parut lui plaire. Elle se leva et tendit une main calleuse pour que Fred puisse la serrer.

« Ça me convient. Fais attention à toi, Freddy, même si à mon avis le pire est derrière nous. Je te raconterai comment je me suis battue si jamais je te vois au Smokers. Oublie pas d'y passer, hein. »

Elle lâcha sa main, puis s'en alla. Il resta là tout seul un temps à reluquer la serveuse. C'était sans espoir, il le savait. Il était plus vieux aujourd'hui, il avait le crâne dégarni et, même s'il lui restait encore de beaux restes de sa jeunesse, aux yeux de la serveuse c'est comme s'il n'avait pas été là. Il récupéra son chapeau qu'il avait posé sur la chaise à côté de lui, l'enfonça sur son crâne chauve, et se leva pour partir. Comme il poussait la porte pour s'engager dans Black Lion Hill, par politesse et aussi par habitude, il souhaita une bonne journée à la serveuse, mais elle n'y prêta pas attention, ainsi qu'il s'y attendait. Elle continua d'essuyer les verres, en lui tournant le dos, comme si elle n'avait rien entendu. Il sortit du pub et tourna à droite, en direction de

l'église St. Peter, là où les nuages filaient si vite dans le ciel que la lumière scintillait sur les vieilles pierres comme projetée par une énorme chandelle.

En passant devant l'église, il jeta un coup d'œil au porche, juste pour voir si un jeune gars ou une jeune fille... ils étaient tous jeunes ces temps-ci, avec autant de filles que de gars... dormait sous le portique, mais il n'y avait personne. Parfois, quand il se sentait seul ou avait juste besoin de compagnie humaine, il se glissait parmi eux quand ils dormaient, ce qui n'était pas méchant, il se couchait juste en face d'eux et les écoutait respirer, en s'imaginant ressentir leur chaleur. Ils étaient tous ivres ou trop bourrés pour se rendre compte qu'il y avait quelqu'un, puis il se levait et s'en allait avant qu'ils se réveillent de toute façon, juste au cas où l'un d'eux ouvre les yeux et le voie. La dernière chose qu'il voulait, c'était leur faire peur. Il ne faisait aucun mal, il les touchait jamais, piquait jamais rien, à personne. Il pouvait pas. Il était plus comme ça.

Passé Marefair, Freddy remonta Horsemarket. En traversant St. Mary's Street qui partait sur sa gauche, il y jeta un coup d'œil. On y voyait encore parfois les frangines, deux sacrés dragons qui avaient eu leur heure de gloire quand elles étaient jeunes : des foldingues, choquantes et excitantes. Un jour, tout le monde s'en rappelait encore, elles avaient couru nues à travers la ville, en bondissant et tournoyant, crachant, courant sur les toits des maisons, ralliant Derngate en une dizaine de minutes, toutes deux si dangereuses et si belles que les gens pleurèrent en les voyant. Freddy les apercevait parfois dans Mary's Street, traînant leur ennui avec mélancolie parmi les tas de feuilles mortes et de détritiques qui s'amoncelaient contre le mur du parking affaissé, attirées ici dans ce lieu où elles avaient autrefois commencé leur danse mémorable. À voir la lueur dans leurs yeux, vous saviez que si elles en avaient eu l'occasion, même à leur âge, elles auraient remis ça. Elles auraient pas hésité. Mince alors, quel spectacle ça ferait.

Aujourd'hui, St. Mary's Street était déserte à l'exception d'un chien famélique. Freddy continua, et ce n'était pas la première fois, jusqu'au bout de Castle Street où il tourna à gauche puis redescendit vers les immeubles.

C'était à cause de cette remarque lâchée par Mary Jane concernant les filles qu'elle levait au Dragon – le Green Dragon, sur le Mayorhold –, là où se retrouvaient les lesbiennes. Même si la chose le mettait mal à l'aise, Freddy s'était remis à penser au sexe. C'était pour ça qu'il avait reluqué la serveuse du Black Lion. Pour être franc, le sexe était maintenant plus une frustration qu'autre chose, mais une fois qu'il se mettait à y penser, ça le travaillait jusqu'à ce qu'il obéisse à sa voix de harpie et à ses épuisantes exigences. Mais maintenant qu'il y pensait, c'était déjà à peu près le cas quand il était dans la vie. Il n'avait pas le droit de reprocher aux circonstances actuelles toutes les choses qui le contrariaient. Il s'était bien éclaté, se dit-il, tout compte fait. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même pour ce qui lui était arrivé, et il voyait bien qu'il y avait une justice dans le sort qui était le sien. Une justice au-dessus des rues.

Il était en train de se dire qu'il n'avait encore vu aucun des ecclésiastiques du quartier, les frères ou je ne sais quoi, allez savoir comment ils s'appelaient entre eux, quand voilà-t'y pas qu'il aperçut, remontant la rue dans sa direction, un moine corpulent qu'avait l'air de crever de chaud sous sa robe, et qui peinait sous la charge d'un gros sac passé sur son épaule. Freddy rit un peu sous cape, en se disant que ça devait être des bouts de chandelle ou des assiettes de collection ou alors du plomb provenant du toit, vu que ça avait l'air lourd.

En approchant de Freddy, le vieux prêtre releva son visage tout rouge et suant et le remarqua alors, lui adressant un grand sourire chaleureux, ce qui fit que Freddy l'eut d'emblée à la bonne. Il ressemblait à ce jeune acteur à la télé qui interprétait le rôle de Fancy Smith dans *Z-Cars*, mais en plus vieux, tel qu'il serait s'il avait la cinquantaine ou la soixantaine, avec une barbe et les cheveux tout gris. Leurs chemins se croisèrent à mi-chemin de la partie entre Horsemarket et la rampe, ou la volée de marches, bref, le truc qui donnait dans la cité. Tous deux s'arrêtèrent et se dirent bonjour poliment, l'espèce de Frère Tuck au visage rougeaud s'exprimant en grommelant avec un accent que Freddy ne réussit pas à identifier. Un accent comme qui dirait d'autrefois, qu'on aurait pu prendre pour un accent de la campagne, et Freddy se dit que le type devait venir de Towcester ou par là-bas, vu ses formules un peu surannées.

« Je me disais présentement qu'on allait avoir grand chaud. La vie va comme vous voulez, brave et honnête ami ? »

Freddy se demanda si le type avait entendu parler de lui, savait qu'il chipait les miches et les pintes de lait autrefois, et si ce truc d'« honnête ami » était juste la façon qu'avait un prêtre de se payer la tête de quelqu'un. Mais l'homme semblait globalement franc du collier et Freddy se dit qu'il fallait prendre sa remarque comme elle venait.

« Oh ça oui il va faire chaud, c'est sûr, et je suppose que la vie va comme il faut. Et vous alors ? Ce sac m'a l'air d'être un sacré fardeau. »

Posant à terre son gros sac avec un petit grognement de soulagement, le prêtre secoua sa crinière blanche et sourit.

« Dieu vous bénisse, non... ou si c'en est un c'est un fardeau qui me sied. On m'a demandé de l'apporter dans le centre. Auriez-vous l'heur de savoir où cela pourrait bien être ? »

Freddy sécha sur le moment, et réfléchit à la chose. Le seul centre qu'il connaissait c'était le centre sportif et de loisirs, où ils jouaient au billard là-bas dans Horseshoe Street, et où Freddy comptait se rendre un peu plus tard si tout allait bien. Décidant que ça devait être l'endroit dont voulait parler le vieux bonhomme, Freddy entreprit de lui indiquer la direction.

« Si c'est là où je pense, alors vous devez tourner à droite après cet arbre tout là-bas. » Freddy désigna l'extrémité de Castle Street. « Descendez la rue jusqu'à ce que vous arriviez au croisement tout en bas. Si vous traversez le carrefour et que vous continuez à descendre la colline, ça sera sur votre

gauche, à mi-chemin. »

Le visage du vieux, déjà luisant de sueur, s'éclaira en entendant ces mots. Il devait avoir parcouru un sacré chemin, pensa Freddy, avec ce sac. Le cureton remercia Freddy amplement, tellement il était content d'apprendre que l'académie de billard se trouvait au bas de la rue, puis il demanda à Freddy où ce dernier allait. « J'espère que votre périple connaîtra un dénouement divin », c'est comme ça qu'il tourna les choses. Freddy pensait se rendre du côté de Bath Street pour tirer son coup avec Pasty Clarke, mais c'était pas le genre de trucs à dire à un homme de Dieu. Aussi, Freddy laissa entendre qu'il allait voir une vieille connaissance, un retraité qu'avait plus de famille, là-bas au bout de Scarletwell Street. C'était pas faux, puisqu'au début Freddy avait eu l'intention de se rendre là-bas après son petit cinq à sept avec Patsy Clarke. Oui, bon, d'accord. Ça ferait pas de mal de changer un peu d'habitude. Il souhaita bon vent au prêtre corpulent, puis s'éloigna d'un pas leste, passant devant les immeubles de Bath Street puis descendant vers Little Cross Street. En chemin, Freddy s'arrêta et se retourna pour regarder le prêtre. Ce dernier avait remis son sac sur l'épaule et remontait d'un pas hésitant Castle Street vers Horsemarket, en laissant une belle trace derrière lui. Tout le monde laissait une trace, supposa Freddy. Quand il avait été dans la vie, c'est du moins ce que les flics lui disaient quand ils le coinçaient.

Il aurait pu rebrousser chemin vers les immeubles de Bath Street une fois le vieux bonhomme hors de vue, mais ça lui paraissait malhonnête après ce qu'il avait dit. Non, il continuerait dans Scarletwell, et ils seraient contents de le voir. À dire vrai, c'étaient les derniers à vivre encore là-bas qui voulaient bien faire l'effort de voir Freddy. S'apercevant qu'on ne pouvait pas descendre Bristol Street sans grande peine de nos jours, Freddy emprunta plutôt Little Cross Street jusqu'à Bath Street, à l'autre bout de la cité, puis tourna à gauche et descendit Bath Street jusqu'en bas, la rue virant alors à droite pour rejoindre Scarletwell Street.

Il était dans une sorte de brouillard quand il tourna à droite, et passa devant l'endroit où Bath Street donnait autrefois dans Andrew's Road, il y a des années de ça. Il y avait juste l'entrée des garages, non loin de là où Fort Street et Moat Street se trouvaient avant. En passant devant, Fred scruta la rampe goudronnée qui menait à l'enceinte, un grossier rectangle sur lequel donnaient uniquement les portes grises et fermées du garage. Chose curieuse pour les types dans son genre, Freddy ne croyait pas trop aux prémonitions et ce genre de trucs, mais il y avait quelque chose là-dedans, au fond des garages où se trouvaient avant les rangées de maisons de Bath Row. Soit il s'était passé quelque chose il y a longtemps, soit quelque chose allait s'y passer. Réprimant les vagues prémices d'un frisson qu'il n'avait pas ressenti depuis des lustres, Freddy continua jusqu'à Scarletwell Street, changeant de trottoir au bout, juste en dessous des terrains de jeux de Spring Lane School. On pouvait encore voir quelques pavés ronds de la venelle, qui longeait autrefois les maisons mitoyennes d'Andrew's Road, mais presque tout avait disparu. C'était comme

si les épais fourrés au pied de la palissade qui bordait les terrains s'étaient avancés dans l'espace où se trouvait avant la venelle, leurs feuillages noirs recouvrant ses pierres lisses et grises. Du moins, Fred trouva qu'elles étaient encore grises, mais presque tout par ici était gris ou noir ou blanc à ses yeux, comme une vieille photo où tout est net et la lumière impec mais sans la moindre nuance de couleur. Freddy n'avait pas vu une seule couleur réelle depuis quarante et quelque années, pour parler comme les gens qui gagnaient encore leur vie. Le daltonisme faisait juste partie de son état. Ça ne dérangeait pas trop Freddy, sauf pour les fleurs.

Il descendit les quelques marches jusqu'à la maison, qui se dressait là, toute seule au coin de la grande route, avec derrière juste un bout de pelouse qui s'étirait vers Spring Lane, où se profilaient autrefois les maisons habitées par les amis de Freddy, comme Joe Swan et quelques autres. Il gravit les marches du perron et entra. Les portes n'étaient jamais fermées ici pour Freddy, et il savait qu'il était toujours le bienvenu, aussi entra-t-il et traversa-t-il le couloir menant au salon, dans le coin duquel l'occupant des lieux était assis à une table près du mur en train de feuilleter un album photo, plein de clichés balnéaires et tout ça, et la personne assise là leva les yeux d'un air surpris quand Freddy entra sans s'annoncer, mais se détendit en voyant que ce n'était que lui.

« Salut, Fred. Mince alors, tu m'as fait peur. Je deviens un vrai diable à ressort, sans dec. J'ai cru que c'était le vieux. Pas qu'il m'embête vraiment, juste un peu chiant. Toutes les semaines il débarque pour s'excuser pour ceci ou cela. Ça commence à me gaver. Attends, je vais faire chauffer de l'eau. »

Fred s'assit sur la chaise vide devant l'album photo, et lança à son hôte, dans la cuisine en train de se faire du thé :

« Quel sacré voyou ce vieux Johnny. Je pense qu'il sent qu'il doit se faire pardonner. »

La voix de son hôte monta de la cuisine, assez forte pour couvrir le bruit de la bouilloire, un de ces appareils électriques qui bout en une minute.

« Bon, je lui ai dit, comme je te l'ai dit à propos d'autres trucs, c'est à lui-même qu'il devrait demander pardon. C'est pas une bonne idée de venir me voir. Je ne lui en veux pas et je le lui ai dit. Pour moi, ça remonte à longtemps, même si je sais que pour lui c'est comme si c'était hier. Mais bon. »

Son hôte, soixante-dix ans passés et le regard dur, revint de la cuisine avec un mug de thé brûlant dans sa main noueuse mais assurée, s'assit en face de Freddy devant l'album photo, et posa le mug sur la nappe usée.

« Je sais que tu peux pas en boire, Freddy, et je sais que ça sert même à rien de t'en proposer. »

Freddy haussa les épaules d'un air abattu pour signifier qu'il était d'accord.

« Bon, dans l'état où sont mes intestins ces temps-ci, ça fait que me traverser. Mais je te remercie pour la proposition. Comment ça va pour toi ? Tu as eu d'autres visites à part celle de Johnny depuis la dernière fois qu'on s'est vus ? »

La réponse fut précédée d'une bruyante lampée de thé.

« Attends un peu que je réfléchisse. Y a eu ces petits cons qui sont entrés ici, oh, ça remonte à quelques mois. M'est avis que c'était pour se rendre plus vite dans Spring Lane Terrace comme ils faisaient avant. Les petits salopiauds. C'est comme tous ces gosses aujourd'hui, ils pensent qu'ils peuvent s'en sortir comme ils veulent vu qu'ils savent qu'on peut pas les toucher. »

Freddy repensa à la dernière fois qu'il avait bu du thé, pas trop de lait, deux sucres, attendre que le premier afflux de chaleur brûlante soit dissipé, puis on peut le boire. C'est pas une boisson qui se sirote, le thé. Faut l'avaler et sentir la chaleur se répandre dans le ventre. Ah, c'était le bon temps. Il répondit en soupirant :

« Je les ai vus tout à l'heure, quand j'étais dans les vingt-cinq à l'Annexe de St. Peter, où y a cette femme de couleur avec la cicatrice sur l'œil qui s'occupe des prostituées et tout ça, parmi les réfugiés. C'était la bande de petits démons à Phyllis Painter. Ils sont passés par le vieux Black Lion quand il était en face de la cerisaie, puis ils sont revenus ici par Doddridge, avant de remonter jusqu'aux vingt-cinq comme une tribu de petits singes. Franchement, t'aurais dû entendre comment ils causaient. Phyllis Painter m'a traité de vieille tante et ses petites crapules se sont marrées.

– Ça, on a dû te sortir pire. C'est quoi alors tous ces réfugiés dans les vingt-cinq ? Ils ont fui quoi, une guerre ? C'est un peu limite au niveau confort. C'est juste au bout de la rue. »

Freddy acquiesça, puis dit que c'était pas une guerre mais des inondations, et qu'à en juger par leurs accents tous ces réfugiés venaient de l'Est. Sa vieille connaissance hocha la tête, d'un air compréhensif.

Il y eut une pause, le temps de reprendre une gorgée de thé et de changer de sujet.

« Bon dis-moi un peu, Freddy, t'as vu le vieux Georgie Bumble ces temps-ci ? Il venait faire la causette ici, et je lui disais qu'il devrait se trouver un meilleur endroit, et il se formalisait pas, comme vous le faites de temps à autre, bande de voyous. Je crois pas l'avoir revu depuis un an ou plus. Il est toujours dans son bureau sur le Mayorhold ? »

Freddy réfléchit un moment. Il s'était vraiment écoulé un an, voire plus, depuis qu'il avait vu Georgie ? Freddy perdait un peu la notion du temps, il le savait, mais ça ne pouvait quand même pas faire aussi longtemps ?

« Le fait est que j'en sais trop rien. Je suppose qu'il est encore là-bas, même si je vais pas trop dans le coin. Pour être franc, c'est un vrai capharnaüm maintenant, mais tu sais quoi, j'irai rendre visite au vieux Georgie en partant d'ici pour voir comment il va. »

Fred se serait foutu une baffe, tiens, au figuré bien sûr. Maintenant qu'il avait dit ça, il allait se sentir obligé d'y aller, ce qui voulait dire qu'il serait chez Patsy Clarke beaucoup plus tard que prévu, genre en milieu d'après-midi. Oh et puis zut. Elle attendrait. C'est pas comme si elle allait s'enfuir.

La conversation se porta, comme Fred s'y attendait, sur sa propre obstination à demeurer dans la partie basse des Boroughs.

« Freddy, si t'avais un peu plus de considération pour toi-même, tu pourrais monter un peu. Ou si tu faisais ce qu'a fait mon arrière-grand-père tu pourrais monter encore plus. Tout est possible.

– On a déjà parlé de tout ça, et je sais où est ma place. Ils veulent pas de moi là-haut. J'aurais que le lait et le pain qu'on trouve sur les perrons ou alors des embrouilles avec les nanas. Qui plus est, me connaissant, je me vois mal poser une main sur mon cœur et dire que je l'ai mérité, non ? J'ai jamais rien possédé de ma vie. J'ai fait quoi pour en être digne, ou du moins pour dire que j'ai fait quelque chose qui compte ? Rien. Si c'était le cas, si je pouvais marcher tête haute parmi les honnêtes gens, peut-être alors que j'envisagerais la chose, mais je crois pas que ça risque d'arriver maintenant. J'aurais dû essayer de mener une vie honnête quand j'en avais encore l'occasion, parce que j'ai pas l'impression que ça va se représenter de sitôt. »

Son hôte se rendit dans la cuisine pour refaire du thé, en parlant plus fort pour que Fred puisse l'entendre, ce qui n'était pas vraiment nécessaire. Freddy remarqua que l'autre ne laissait pas de trace entre le salon et la cuisine, contrairement à ce que lui avaient autrefois dit les flics. Visiblement, c'était dans l'ordre des choses pour ces personnes-là, mais son hôte oubliait parfois la différence capitale entre eux : Freddy ne vivait plus ici dans Scarletwell Street. C'est pour ça qu'il laissait des traces confuses dans son sillage, ce qui n'avait rien d'étonnant. Plusieurs moments s'écoulèrent, puis l'hôte de Fred revint de la cuisine et se rassit à table en face de lui.

« Freddy, on sait jamais quel tour vont prendre les choses, d'une minute à l'autre, d'un jour sur l'autre. C'est comme les maisons qu'il y avait ici autrefois, avec des coins et des portes qui menaient Dieu sait où. Mais tous les petits recoins et escaliers avaient un sens pour ceux qui les ont construits. J'ai l'air de pérorer comme Fiery Phil, pas vrai ? Ce que je veux dire c'est qu'on sait jamais ce qui va se passer. Y a un seul gars qui sait tout ça. Si jamais t'en as marre de dormir dans la rue, Freddy, tu sais que tu peux toujours venir ici et monter direct là-haut. En attendant, essaie de pas être trop dur avec toi-même. Y avait pire que toi, Fred. Le vieux, par exemple. Ce que t'as fait, tout bien considéré, c'est pas si grave. Tout le monde a joué son rôle comme il a pu, Freddy. Même s'il y avait une rampe d'escalier tordue, possible qu'elle devait conduire quelque part. Oh. Je viens de penser à un truc ! » La personne en face de lui avait bondi de sa chaise comme si elle sursautait. « Je peux pas te faire du thé, mais on peut aller derrière et tu peux regarder s'il y a de nouvelles pousses depuis la dernière fois, histoire de manger un truc. »

Il préférerait ça. Parler des crimes passés le déprimait toujours, mais rien de tel qu'un truc à bouffer pour tout arranger. Il suivit l'autre dans la cuisine puis dans le petit carré à ciel ouvert, là où se trouvait la jonction entre les murs nord et ouest.

« J'ai vu un truc vaguement bouger l'autre soir alors que j'étais dehors en

train de vider la poubelle sur le compost. Je sais que c'est un signe, alors tu pourrais jeter un coup d'œil entre les briques, histoire de voir s'y a pas des racines par hasard. »

Freddy regarda attentivement l'endroit qu'on lui montrait. C'était très prometteur. Au niveau de Freddy, dans une fissure du ciment, une protubérance raide et tortueuse saillait, qu'il savait être le bulbe d'un Galutin, mais de quelle variété, ça il l'ignorait encore. Il était pas du genre gris foncé, ça au moins c'était clair. Derrière lui résonna la voix de son hôte, perchée et grêle à cause de l'âge mais encore ferme.

« T'en vois un ? T'as de meilleurs yeux que moi.

– Ouais, y en a un ici. C'est ses bourgeons que t'as vus l'autre soir. Attends une minute, je vais l'arracher. »

Fred enfonça ses doigts sales dans la fissure et détacha le bulbe de son épaisse tige blanche, qui s'insinuait entre les briques. Une des particularités du Galutin, c'était qu'il possédait un bulbe en hauteur, avec les radicules qui s'enfonçaient dans tous les interstices qu'ils pouvaient trouver. Il entendit un léger couinement quand il l'arracha, comme un minuscule bourdonnement qui enfla puis s'éteignit rapidement. Il l'extirpa du mur et l'examina de plus près.

Le bulbe était gros comme une main, de la variété blanche, avec des excroissances raides, chacune d'une longueur différente, et qui toutes portaient du centre comme des rayons. Le maintenant sous son nez, il fut ravi de découvrir que c'était une espèce dotée d'un parfum, à la fois délicat et sucré, une des rares choses qu'il pouvait encore sentir ces temps-ci. De près comme ça, il distinguait même ses couleurs.

Vue d'en haut, la chose ressemblait à environ treize femmes nues, longues de cinq centimètres avec le sommet de leurs crânes se rejoignant tous au centre du légume, d'où saillait une touffe de poils orange, une petite tache vive qui marquait le milieu avec les minuscules têtes en poussant comme des pétales. Les petites femmes se superposaient pour ainsi dire, de sorte qu'il y avait trois yeux, deux nez et deux petites bouches pour chaque paire de visage. Autour du centre orangé se trouvait un cercle de minuscules yeux bleus, pareils à des éclats de verre. Derrière eux, espacés régulièrement, on remarquait les petites bosses que formaient les guirlandes de nez, puis les petites fentes rose foncé, presque imperceptibles, des bouches. Les cous bifurquaient, puis se greffaient aux épaules de la forme féminine adjacente, laissant un petit trou entre leurs épaules et leurs oreilles collées. Là encore, il y avait trois bras pour chaque paire de corps, ces derniers disposés pour former un cercle concentrique plus grand, chaque membre délicat se divisant en tout petits doigts à son extrémité. Le corps des femmes en deçà du cou représentait la section la plus longue de la plante, avec une par tête, formant la bande la plus éloignée de pétales, chacun d'eux bifurquant en petites jambes onduleuses, de petits points de duvet rouge à leurs jonctions formant encore un autre cercle décoratif dans le délicieux motif symétrique.

Il le retourna pour examiner le cercle de fesses et l'amas de pétales

transparents comme des ailes de libellule disposé autour de la tige sectionnée au centre. Derrière lui, l'autre lança :

« Je sais que tu peux pas me la montrer, mais si tu pouvais me dire quelle sorte de Galutin c'est, ça me ferait plaisir. C'est une astronaute, une fée ou un autre genre ?

– C'est une fée, celle-ci. Et très belle, aussi, large d'environ vingt centimètres. Elle devrait me durer un moment, pas comme ces trucs qui te bouffent une demi-journée en deux minutes. Tu sais comment elles peuvent être, quand il s'agit de perdre ses repères. Tout vient de la façon dont elles poussent. »

Il mordit dedans. La chose avait la texture des poires dans son souvenir, mais le goût était merveilleux, une saveur parfumée comme celle du cynorhodon, mais avec plus d'ampleur, réveillant des papilles dont il ignorait jusqu'ici l'existence. Il sentit l'énergie, le genre d'exaltation que ça vous donnait, et qui s'écoulait en vous avec le jus délicieux. Dieu merci c'était bien un Galutin, mûr à souhait, et pas un astronaute cendré tout dur et amer, qu'il fallait laisser mûrir en fées, plus sucrées. C'était un délicieux repas, si vous n'aviez rien contre recracher deux douzaines d'yeux-pépins durs et insipides. Avec un peu de chance, et si les pépins se logeaient au bon endroit, on pouvait avoir tout un cercle de Galutins six mois plus tard, même s'il se dit qu'il était préférable de ne pas en informer son hôte.

Ils retournèrent tous deux à l'intérieur, qui pour reprendre une tasse de thé, qui pour finir de dévorer son Galutin. Ils parlèrent encore de ceci et cela, puis vint le moment de regarder l'album photo. Certains clichés avec leurs petits coins noirs, étaient en couleurs, mais Fred ignorait bien sûr lesquels. Il y avait une jolie photo d'une jeune fille d'une vingtaine d'années, au centre d'une pelouse, l'air un peu déprimée avec en fond des bâtiments ressemblant à un hôpital ou une école. Ils causèrent jusqu'à ce que l'horloge murale dans le couloir sonne deux heures, et Freddy remercia alors son hôte pour son accueil et le repas, puis franchit à nouveau le seuil et retourna dans Scarletwell Street.

Se sentant nettement mieux après cette petite collation, Fred remonta d'un bon pas Scarletwell Street, longea les immeubles incroyablement hauts tout au bout, en direction du Mayorhold. Un Galutin gros comme celui-ci allait donner un chouette tonus à Fred pendant quinze jours. La démarche assurée, il ignora la barrière de sécurité qui entourait le grand carrefour animé, la franchit d'une leste foulée et s'engagea dans le trafic intense. Au diable les bagnoles, pensa-t-il. Il était trop vieux pour rester là à hésiter sur le trottoir comme un gamin, même s'il recula quand le cheval et la carriole de Jem Perrit passèrent devant lui, laissant des traces derrière eux tout comme Fred, des images pâles du cheval à différentes phases de son mouvement tandis qu'il trotta sans faire attention aux camions et aux quatre-quatre. Le cheval et sa carriole faisaient partie du monde de Freddy, et même si une collision avec eux ne pouvait causer d'accident mortel, il pouvait y avoir d'autres complications qu'il valait mieux éviter. Freddy resta là au milieu du flot des

véhicules à regarder le cheval de trait s'éloigner vers Marefair, Jem Perrit ivre et assoupi sur le siège, faisant confiance à son cheval pour le ramener chez lui dans Freeschool Street avant qu'il se réveille. Il secoua la tête, à la fois admiratif et amusé, tellement le cheval de Jem Perrit accomplissait ce numéro depuis longtemps, puis il alla jusqu'au coin de la rue où la vaste Silver Street se jetait pour se fondre dans le carrefour.

Là où se trouvaient avant les principaux magasins du Mayorhold, la Co-op et les boucheries, les vendeurs de journaux et tout ça, se dressait un de ces nouveaux parkings à plusieurs niveaux, au béton peint dans un jaune hideux, du moins c'est ce qu'avait entendu dire Fred. Au bout de la place du côté du Mayorhold s'étendait une longue rangée de buissons épineux, juste là au croisement où était visible naguère le bureau du pauvre Georgie Bumble. Ça avait sacrément poussé depuis l'époque de Georgie, et Fred allait devoir remonter ses manches s'il voulait s'y enfoncer et se frayer un passage. Quittant le trafic pour entrer dans le fourré avec la pièce montée du parking qui se dressait au-dessus de lui, Freddy commença à repousser d'un côté tout ce qui relevait du présent afin de pouvoir passer. Il y avait d'abord la haie qu'on pouvait chasser comme de la fumée, puis les machines, les compresseurs, les bétonnières et les pelleteuses qu'on pouvait écraser et plier et écarter comme s'ils étaient en pâte à modeler. Enfin, après avoir creusé dans tout ça, Freddy mit à jour le gros passage en granit menant au bureau de Georgie, avec le nom de l'établissement gravé dans la pierre au-dessus de l'entrée : MESSIEURS. Essuyant sur les manches de son manteau les traînées de temps rance qui s'étaient inévitablement déposées dessus pendant qu'il forait la matière, Fred s'aventura sur le damier humide et fêlé du carrelage et cria son nom dans l'écho nauséabond :

« Georgie ? Y a quelqu'un ? T'as de la visite. »

Deux stalles jouxtaient la rangée d'urinoirs aux murs moites, avec une affiche à moitié décollée mettant en garde contre les MST sur laquelle on voyait un homme, une femme et les redoutées initiales noires se détachant sur un fond que Fred savait rouge et agressif. Une des deux stalles était fermée, l'autre ouverte et révélant une cuvette d'où avaient débordé quelques étrons et du papier toilette. Fred savait que c'était ainsi que les gens rêvaient de ces endroits. Il avait rêvé lui aussi de toilettes horriblement bouchées du temps qu'il habitait la vie, au cours d'une de ses Vingt-cinq mille nuits, quand il cherchait un lieu où pisser et ne trouvait que des trous atroces de ce genre. C'était la façon dont les idées-rêves des gens s'accumulaient tels des sédiments qui faisait de cet endroit une porcherie. Ce n'était pas la faute de Georgie. Il entendit derrière la porte close le bruit de quelqu'un qui crachait, puis celui d'une chasse d'eau, et enfin le cliquetis de la targette couissant alors que la porte s'ouvrait de l'intérieur.

Un moine en sortit, lugubre et rasé de près, le sommet du crâne dégarni, une tonsure. Il ressemblait à un des Clooney, si c'était bien là le nom qu'on leur donnait à St. Andrew's. Il passa devant Fred comme si ce dernier n'était

pas là et sortit par l'entrée principale des toilettes puis s'enfonça dans les années et les instants enchevêtrés qui obstruaient l'ouverture telles des ronces. Le moine était parti, laissant derrière lui des répliques mouvantes de lui-même en noir et blanc qui très vite pâlirent et disparurent. Fred se retourna et regarda la cabine désormais ouverte que le moine venait de libérer, puis vit Georgie Bumble apparaître dans le sillage du moine, lui souriant d'un air vaguement désolé, suivi par son propre panache d'autoportraits.

« Salut, Freddy. Ça faisait longtemps. Désolé pour tout ça, au fait. Tu m'as surpris en pleine transaction. Enfin, si on peut appeler ça une transaction. T'as vu, ce qu'il m'a donné ? Quel radin ce vieux pédé. »

Georgie tendit la main, desserrant des doigts courtauds aux ongles rongés pour montrer à Fred un petit Galutin, long d'à peine huit centimètres. Il était loin d'être mûr, son cercle composé de ces formes fœtales gris bleu que les gens comparaient à des astronautes à peine esquissés. Les grandes perles noires correspondant aux yeux formaient un cercle étincelant et immangeable autour du bourgeon central, où n'avait encore poussé aucun poil coloré, un mauvais signe dès qu'il s'agissait d'estimer des plantes supérieures de ce type. C'était comme ça que vous saviez si elles étaient impropres ou non à la consommation. Si Georgie avait accordé une faveur au moine en échange d'un aussi petit morceau, il s'était fait avoir dans les grandes largeurs.

« T'as bien raison, Georgie. C'est vraiment riquiqui. Mais bon, ce sont tous des Français, à St. Andrew's, alors à quoi tu t'attendais ? S'ils étaient aussi pieux qu'ils le prétendent, ils seraient pas ici avec nous autres, non ? »

Georgie baissa tristement ses gros yeux larmoyants et contempla la peu appétissante gâterie sur sa paume. On entendait le goutte-à-goutte plaintif d'un réservoir de chasse d'eau, amplifié par l'acoustique inhabituelle, ses échos filant dans plus de directions ou répercutés par des recoins plus profonds qu'on n'en pouvait distinguer dans cet espace humide et réduit.

« Oui. T'as pas tort, Freddy. T'as pas tort sur ce point-là. D'un autre côté, ce sont les seuls clients que j'ai ces temps-ci, ces moines. »

Vêtu de son costard brillant avec une cordelette en guise de ceinture, le pauvre hère arracha avec les dents un petit bout filandreux du légume gris et aigre puis grimaça. Il le mâchonna un moment, sa bouche molle et triste se contractant autour de la bouchée amère, puis il recracha un œil dur et vitreux, gros comme un pépin de pomme, dans la rigole de l'urinoir. L'œil flotta paresseusement dans la tranchée moussue puis s'arrêta parmi les galettes blanches de désinfectant nichées contre la bonde, d'où il contempla Fred et Georgie avec indifférence.

« Mais bon t'as raison. C'est rien que des putain d'hypocrites. C'est le pire Téton de mégère que j'aie jamais goûté. » Georgie prit une nouvelle bouchée et la mâcha, grimaça à nouveau et recracha une autre perle de jais dans la rigole blanche et vernissée. Téton de mégère était un des autres noms utilisés pour désigner le Galutin, ainsi que Jenny la folle, Murmures des bois et Doigts du diable. C'était en gros la même chose, et même si le goût en était

épouvantable, Freddy savait que Georgie Bumble veillerait à n'en perdre aucune miette, juste parce que ces trucs étaient irrésistibles. Pourquoi ? Ça, Fred l'ignorait. Il savait que c'était lié à la façon dont les rejets du bulbe semblaient interférer avec le temps, et qui faisait que les gens rataient des heures entières, voire des jours entiers, pour danser avec les fées ou toute autre activité à laquelle ils imaginaient se livrer. De même que les légumes inférieurs aspiraient les bienfaits de la substance du sol où ils poussaient, de même le Galutin aspirait peut-être le temps, ou du moins le temps tel que les gens le concevaient ? Et si c'était vrai, peut-être était-ce ça qui stimulait autant des vagabonds comme Freddy ou Georgie ? Peut-être que pour eux, le temps humain était comme une vitamine dont ils manquaient ces jours-ci, puisqu'ils avaient quitté la vie. Peut-être était-ce pour ça qu'ils étaient tous aussi pâlichons. Fred pensait à ces choses à ses heures perdues, dont il n'était visiblement pas en reste.

Georgie avait mastiqué et avalé sa dernière bouchée, recraché son dernier œil d'astronaute et essuyait à présent ses lèvres rosâtres, l'air un peu plus enjoué. Freddy commençait à se sentir à l'étroit dans les toilettes crépusculaires, et distinguait de vagues images floues de voitures modernes garées sous des néons derrière l'affiche prophylactique. Il décida d'aborder la raison de sa visite au bureau de Georgie, pour s'acquitter de son devoir et partir d'ici au plus vite.

« Si je suis passé, Georgie, c'est que je suis allé voir au coin de Scarletwell Street, et on m'a dit que ça faisait un bail qu'on t'avait pas vu et qu'on s'inquiétait, alors j'ai dit que j'irais m'assurer que tout baignait. »

Georgie pinça les lèvres en un vague sourire, et une étincelle apparut dans ses yeux chassieux alors qu'il commençait à ressentir les effets restreints du Galutin encore vert qu'il avait ingéré.

« Bon ben grand merci à vous tous de penser à moi, mais je vais bien, j'ai pas changé de ce côté-là. Je sors plus des masses, à cause de la circulation ces temps-ci sur le Mayorhold. C'est un vrai cauchemar pour moi, là-bas dehors, mais avec un peu de chance d'ici quelques centaines d'années ça sera une zone désertique. On reverra pousser de l'osier fleuri là où y a que des bornes et des panneaux de priorité, et alors peut-être que je sortirai un peu plus. C'est sympa de ta part d'être venu, Freddy, et passe le bonjour de ma part là-bas au coin, mais je vais très bien. Je me fais encore arnaquer par les moines, mais à part ça j'ai pas à me plaindre. »

Fred ne voyait pas grand-chose à répondre à ça, aussi lui dit-il qu'il n'attendrait pas aussi longtemps avant de revenir le voir, et les deux hommes se serrèrent la main du mieux qu'ils purent. Fred se fraya un chemin hors des toilettes à travers les engins et les tombereaux malléables, les ronciers des mois et des années aux épines faites de moments douloureux, et se retrouva dans le tonnerre fumant du Mayorhold et l'ombre du parking à plusieurs niveaux. Sentant encore autour de lui la puanteur du bureau de Georgie, et malgré les fumées des pots d'échappement qui flottaient au-dessus du

carrefour, Freddy aurait aimé pouvoir prendre une grande inspiration. C'était déprimant, de voir comment certaines personnes végétaient ces temps-ci, terrées dans leur tanière ou dans l'endroit fantôme où se trouvaient autrefois leur tanière. Mais Freddy s'était acquitté de sa mission, et il pouvait maintenant se rendre à son rencard dans Bath Street. Il allait voir Patsy, et laisser derrière lui Georgie Bumble et la journée telle qu'elle avait été jusqu'ici. Mais c'était impossible, se dit-il, n'est-ce pas ? Personne ne pouvait rien laisser derrière soi, tirer un trait et feindre que c'était du passé. Qu'il s'agisse d'actes, de paroles, de pensées. Ça restait là, quelque part en deçà, ça s'attardait éternellement. Fred réfléchit à ça en s'avancant dans le flot des véhicules, laissant à sa traîne pendant quelques secondes de gris clichés de lui-même, avant d'aller faire sa petite affaire.

À l'extrémité sud-est du Mayorhold, il franchit la barrière et descendit Bath Street, sentant un début d'animation dans les vestiges fantômes de son pantalon, dû soit au Galutin, soit à la pensée de Patsy. Comme il arrivait à la grille donnant sur les jardins, il ralentit, sachant que pour retourner à l'endroit où elle l'attendait, il allait lui falloir à nouveau creuser. Il inspecta l'avenue déserte entre les deux pans de la cité, avec ses accotements gazonnés et ses murs de brique aux ouvertures en demi-lune de part et d'autre, et l'allée ou les marches ou la rampe, bref ce qui se trouvait là-haut maintenant. Le chien errant qu'il avait vu dans St. Mary's Street un peu plus tôt dans la journée était toujours dans les parages, il reniflait le bord du trottoir. Fred s'arma de courage en prévision de ce qui l'attendait, puis entreprit de jouer des épaules dans les ordures amassées jusqu'aux cinquante. Il s'enfonça dans les jours glorieux de Mary Jane et au-delà, traversa le black-out et les sirènes, écartant les cordes à linge et les vendeurs de coques d'avant-guerre jusqu'à ce que la puanteur soudaine et l'absence de visibilité lui indiquent qu'il était arrivé à destination, dans les grandes vingt où l'attendait la femme d'un autre.

Quant à cette odeur, et au voile de fumée qui vous empêchait de voir votre propre main devant vos yeux, tout ça venait du Destructeur, juste en bas de la rue à droite de Freddy, se dressant au-dessus de lui, le mettant au défi de le regarder. Freddy continua d'avancer en regardant droit devant lui, traversa le terrain de jeux avec ses balançoires, son toboggan et son mât enrubanné, qui s'étendait là où se trouvait l'avenue centrale de la cité de Bath Street quelques instants plus tôt, là où elle serait d'ici presque quatre-vingts ans, ça dépendait de la façon dont on considérerait les choses. Le sinistre terrain de jeux s'appelait autrefois « le Verger », ce qui n'allait pas sans une certaine ironie, une certaine amertume. De chaque côté de Freddy, les tours d'immeubles aux façades de brique rouge foncé avaient disparu, et là où se dressaient les murs d'enceinte aux ouvertures en demi-lune s'étendaient désormais deux rangées de maisons mitoyennes se faisant face, séparées par le terrain vague qu'étouffait un linceul de fumées.

Fendant le brouillard, sur le sentier qui coupait en son milieu le terrain nu allant de Castle Street à Bath Street, il distingua la forme vague d'une

silhouette qui avançait à sa rencontre en poussant un landau. Freddy savait qu'une fois à sa hauteur, il distinguerait, dans l'air fuligineux, la jeune Clara, la nana de ce veinard de Joe Swan. Fred savait que c'était Clara parce qu'elle venait toujours ici, poussant son landau entre les balançoires et les tourniquets de bois, quand il venait voir Patsy. Elle était toujours ici parce qu'elle se trouvait ici cet après-midi-là la première fois où c'était arrivé entre Patsy Clarke et lui. La seule fois où c'était arrivé, en fait. Comme elle traversait l'âcre banc de brume avec sa poussette, et s'avançait sur le sentier de terre battue vers lui, Clara Swan et la fille de Clara Swan dans le landau ne laissaient aucune image derrière elles. Personne n'en laissait ici. Tout le monde ici était encore en vie.

Clara était belle, la trentaine, mince comme un râteau et avec de longs cheveux auburn sur lesquels, avait dit un jour Joe Swan, son épouse pouvait s'asseoir quand ils n'étaient pas ramassés en chignon comme c'était le cas maintenant, coiffé d'un petit bonnet noir avec des fleurs artificielles. Elle s'arrêta de pousser son landau quand elle vit Freddy et reconnut l'ami de son mari. Le menton baissé, elle lui lança un regard désapprobateur quoique non dénué de compassion. Fred savait que c'était une mimique qu'elle adoptait en partie pour la galerie. Clara était une femme très vertueuse qui refusait de s'en laisser conter. Avant d'épouser Joe, elle avait travaillé comme domestique, comme pas mal d'autres qui habitaient les Boroughs avant qu'on les abandonne, à Althorp House chez Earl le Rouge ou dans un endroit de ce genre, et elle avait adopté les manières et l'attitude que les gens riches attendaient d'elle. Non qu'elle fût snob, juste qu'elle était probe et honnête et prenait parfois un peu de haut ceux qui ne l'étaient pas, mais sans méchanceté. Elle savait que la plupart des gens avaient une raison d'être comme ils étaient, et à cet égard elle ne portait pas de jugement.

« Ça alors, Freddy Allen. Mais que fabriques-tu dans le coin ? Rien de recommandable, je parierais. »

C'est ce que disait toujours Clara quand ils se croisaient ici, au bout du sentier de terre battue reliant Bath Street à Castle Street, en cet après-midi enfumé.

« Ooh, tu me connais. Je tente ma chance comme d'habitude. Mais qui donc je vois dans ce landau ? C'est-y la petite Doreen ? »

Clara souriait maintenant malgré elle. Elle appréciait vraiment Freddy et il le sentait sous sa désapprobation toute victorienne. D'un petit mouvement de la tête, à la façon d'un oiseau, elle lui fit signe de venir de l'autre côté du landau afin qu'il puisse jeter un œil dedans et voir Doreen, sa gamine d'un an, qui dormait profondément, le pouce vissé dans la bouche. C'était une adorable fillette, et ça se voyait que Clara était fière d'elle, à la façon dont elle lui avait demandé de venir la voir. Il la complimenta pour son bébé, comme toujours, puis ils papotèrent un peu, là encore. Finalement, ils en vinrent au moment où Clara disait que certaines personnes devaient rentrer chez eux pour travailler, et là-dessus elle lui souhaitait un bon après-midi et le laissait vaquer à ses

affaires louches.

Freddy la regarda s'éloigner en poussant son landau dans la fumée qui, naturellement, était plus dense au-dessus de Bath Street où se dressait la tour du Destructeur, puis il tourna les talons et continua sur le chemin en direction de Castle Street, en attendant que Patsy l'appelle comme elle l'avait fait cette première fois, comme elle le faisait à chaque fois.

« Fred ! Freddy Allen ! Par ici ! »

Patsy se tenait devant l'entrée de la venelle qui longeait les façades des maisons à main droite au bout de Bath Street, et qui menait aux arrière-cours des bâtiments, formant une grande place à l'arrière du Destructeur. À travers les nuages de fumée, Patsy était jolie à voir, une petite blonde bien roulée et plutôt en chair, comme Fred les aimait. Elle était plus âgée que Freddy, ce qui ne le dérangeait pas, et affichait un petit air entendu alors qu'elle l'attendait en souriant à l'entrée de la venelle. Peut-être à cause de la fumée, ou parce que plus on s'enfonçait dans le passé moins les choses étaient fixes, Freddy distingua un vague scintillement autour de Patsy, quand la ruelle se changea pendant une seconde en un porche de brique clôturé, des rambardes noires et métalliques traversant la tête et le torse de Patsy, avant de redevenir la façade arrière des maisons, leurs briques d'un orange plus clair mais nettement plus sale que celui dont étaient faits autrefois les immeubles de Bath Street. Il attendit que la vision qu'il avait de Patsy se solidifie, puis se dirigea vers elle d'un pas leste, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon au fondement tout usé, son chapeau vissé sur son crâne pour en cacher la tonsure. Ici en 1928 son apparence physique était différente... il n'avait pas de bide par exemple... mais son crâne avait commencé à se dégarnir quand Freddy avait vingt et quelque années, et c'est pourquoi depuis il portait un chapeau.

Quand il fut assez proche de Patsy pour que chacun puisse voir l'autre correctement, il s'arrêta et lui sourit, comme il l'avait fait la première fois, sauf que maintenant ça avait un sens plus profond. La première fois, ça voulait juste dire « Je sais que tu m'aimes bien », alors que maintenant ça voulait dire quelque chose comme « Je sais que tu m'aimes bien parce que j'ai déjà vécu cette scène un millier de fois et nous sommes tous deux morts aujourd'hui, et c'est vraiment marrant cette façon que nous avons tous deux de revenir ici sans cesse. » Il en allait ainsi de chaque élément de l'échange entre eux, toujours identique et ce mot pour mot, mais avec de nouvelles nuances ironiques derrière les phrases et les gestes qui accompagnaient leur nouvel état. Comme par exemple ce qu'il allait dire :

« Salut, Patsy. Il va falloir arrêter de se voir ainsi. »

C'était plutôt amusant, la première fois qu'il avait dit ça. Franchement, ils s'étaient vus une ou deux fois dans un pub ou au marché, mais exprimer les choses ainsi, dire qu'ils devaient arrêter de se voir, comme s'ils avaient déjà une liaison, c'était une façon de plaisanter tout en abordant la chose. Mais maintenant, la remarque était connotée autrement. Patsy lui sourit en tortillant une mèche fadasse.

« Bah, comme tu voudras. Mais je vais te dire une chose, si tu m'ignores encore une fois, alors tant pis pour toi. Je t'attendrai pas éternellement.

Là encore, un sous-entendu, qu'ils n'avaient pas perçu la première fois qu'ils avaient prononcé ces mots. Fred sourit à Patsy dans la fumée.

« Ma foi, Patsy Clarke, tu devrais avoir honte. Toi une femme mariée, pour le meilleur comme pour le pire et cetera. »

Elle continua de sourire en le regardant.

« Oh, l'autre. Il est pas en ville, il travaille ailleurs. Ça fait si longtemps que je sais même plus à quoi il ressemble. »

La première fois qu'elle avait dit ça à Fred, c'était une exagération, mais ça ne l'était plus. Frank Clarke, son mari, n'arpentait plus les bas-fonds des Boroughs comme le faisaient Fred et Patsy. L'ami Frank était passé à une vie meilleure. Avait grimpé des échelons, pour ainsi dire. Ça allait de son côté. Rien ne troublait sa conscience qui l'aurait retenu ici, alors que Fred, lui, avait des tas de choses qui l'empêchaient de partir, comme il l'avait expliqué dans Scarletwell Street. Quant à Patsy, elle avait Fred, en plus de quelques autres du même quartier. Elle avait été une femme généreuse dotée d'un corps généreux, et ses innombrables et poisseux après-midi passés en plaisirs coupables étaient comme de pesants boulets l'empêchant de partir. Elle cessa alors de sourire et arbora une expression plus grave où l'on devinait presque une nuance de défi.

« J'ai pas trop mangé à ma faim, depuis qu'il est parti. J'ai pas fait de repas chaud depuis des lustres. »

Ce propos, d'une ironie involontaire, cachait sans doute une allusion aux Galutins, ce régime sec imposé aux habitants inférieurs des Boroughs comme Fred et Patsy.

« Je me disais que ça faisait rudement longtemps que j'avais rien eu de chaud en moi, reprit-elle. Te connaissant, tu dois bien avoir toi aussi un petit creux. Et si tu venais avec moi dans ma cuisine, là-haut ? On verra bien si on trouve de quoi rassasier nos fringales. »

Fred l'avait raide à présent, et pas qu'un peu. Entendant des pas sur le sentier de terre battue derrière lui, il tourna la tête à temps pour apercevoir la petite Phyllis Painter, huit ans, qui traversait le terrain de jeux jusqu'à Bath Street. Elle lui jeta un coup d'œil, ainsi qu'à Patsy, et se fendit d'un sourire entendu avant de s'enfoncer et de disparaître dans les nuages sépia, en direction de Scarletwell Street, derrière l'école, où elle habitait. Fred n'aurait su dire si la gamine avait souri en pensant à ce que Patsy et lui allaient faire, ou si la petite Phyllis était une revenante revisitant la scène tout comme lui, souriant parce qu'elle savait que Fred et Patsy étaient prisonniers d'une boucle, même de leur plein gré. Phyll Painter et sa bande passaient leur temps à écumer les Boroughs en long, en large et en travers. Ils gambadaient dans les vingt-cinq où cette Noire aux cheveux hérissés, avec une cicatrice au-dessus de l'œil, faisait ses affaires, celle qu'on appelait une sainte, ou bien ils traversaient la maison de son pote jusqu'à Spring Lane Terrace en pleine nuit

lors de leurs escapades. Ils devaient sûrement chaparder des Galutins dans le coin autour des vingt-huit, mais d'un autre côté Phyll Painter allait sur ses huit ans en temps de vie normal cette année et n'avait pas eu sa bande avec elle quand elle était passée devant eux. C'était plus probablement Phyllis Painter petite, ou du moins son souvenir lors de ce lointain après-midi, plutôt que la petite peste qu'elle était devenue depuis qu'elle avait quitté la vie.

Il se retourna vers Patsy, son visage pointé maintenant dans la même direction que sa queue. Il prononça sa dernière réplique involontairement tendancieuse... « Je ne dis jamais non, tu me connais... » avant qu'elle l'attire dans l'allée, tous deux riant, puis dans le jardin de la troisième maison sur leur droite, avec juste à côté la cour où Mr. Bullock tuait les bêtes, derrière sa boucherie située près du Destructeur. À entendre les cris qui montaient d'à-côté, on pendait et saignait des cochons, des cris qui, comme à chaque fois, couvriraient les bruits que faisaient Patsy et lui. Elle ouvrit en grand la porte et poussa Fred dans la cuisine, s'emparant de sa queue toute raide à travers la toile rêche du pantalon dès qu'ils furent à l'abri des regards inquisiteurs. Ils progressèrent ainsi jusqu'au petit salon plongé dans l'obscurité, où Patsy avait fait un feu de charbon dans la cheminée. C'était une froide journée de mars, Fred s'en souvenait.

Il l'embrassa, sachant qu'elle trouvait qu'il avait la mauvaise haleine d'un mort. Ce n'était pas que certaines choses qu'ils s'étaient dites cet après-midi-là finissaient par prendre un sens autre. C'était juste leur façon d'être. Quoi qu'il en soit, concernant le baiser, Patsy n'en démordait pas, comme à chaque fois.

« Ne le prends pas mal. Je suis pas folle de ces paluchades. Alors sors-la et fourre-la-moi, c'est ce que je dis toujours. »

Tous deux haletaient, ou du moins semblaient haleter. Fred avait connu Patsy quand ils n'étaient encore que des petits morveux fréquentant Spring Lane School. Relevant ses jupes autour de sa taille, elle se tourna pour faire face à la cheminée, en regardant Fred par-dessus son épaule, le visage tout rouge. Elle ne portait pas de culotte sous sa jupe.

« Vas-y, Fred. Crache ton feu, démon ! »

Fred n'aurait su dire mieux. Il n'y avait qu'à voir où il était. Elle détourna le visage une fois de plus et plaqua ses paumes contre le mur de chaque côté du miroir suspendu au-dessus du manteau de la cheminée. Il pouvait voir le visage de Patsy et le sien, tous deux dans le miroir, tous deux excités. Freddy batailla avec sa braguette un moment, puis libéra son membre impatient. Crachant une substance grise dans sa paume rêche, il en frotta l'extrémité luisante et bulbeuse de son membre puis l'enfonça tout du long entre les fesses épanouies de Patsy, déjà trempées de fluides fantômes. Il la saisit grossièrement par la taille pour assurer sa prise puis entreprit de la pilonner aussi vigoureusement qu'il le pouvait. C'était aussi merveilleux que dans son souvenir. Ni plus ni moins. C'est juste que l'expérience s'était émoussée à chaque répétition jusqu'à se défaire de toute joie, comme un torchon qui a été

essoré tant et si bien que ses motifs ont fini par disparaître. C'était mieux que rien, néanmoins. Au même moment qu'à chaque fois, il ôta sa main de sur la hanche de Patsy et suça son pouce pour le mouiller avant de lui enfoncer dans le cul jusqu'à la garde. Elle gueulait maintenant, par-dessus les cris des porcs qui résonnaient dans la cour voisine.

« Oh, putain. Oh, baise-moi, je jouis. Baise-moi, Freddy. Baise-moi à fond. Oh. Oh, oui putain. »

Freddy observa le visage tendu et concentré de Patsy pris dans le miroir où son épais membre dressé... ô les beaux jours... luisait d'un éclat gris comme du sable humide sur un cliché de plage, entrant et sortant du trou goulé et bordé de poils de Patsy. Il ne savait pas trop quelle vision il préférerait, même après toutes ces années, aussi son regard allait-il sans cesse d'eux à leur reflet. Il était content de ne pas voir son propre visage, du fait de sa position, car il savait qu'il se serait trouvé ridicule avec son chapeau sur la tête ; il aurait éclaté de rire et perdu le rythme.

C'est alors que Freddy remarqua quelque chose du coin de l'œil. Il ne pouvait pas tourner la tête pour regarder ce que c'était parce qu'il ne l'avait pas fait la première fois. Il ignorait ce que c'était, mais ça n'était jamais arrivé avant. C'était quelque chose de nouveau, susceptible d'épicer leur routine.

Il en déduisit assez vite qu'il s'agissait du tremblement qu'il avait remarqué quand Patsy l'avait accueilli, debout dans l'allée qui décrivait une courbe menant à une arche avec des rambardes. C'était quelque chose qui se produisait parfois quand vous vous étiez frayé un passage dans le passé. C'était comme si le présent vous maintenait par un élastique et essayait en permanence de vous ramener en arrière, ce qui faisait que vous voyiez des morceaux de ce dernier s'incruster dans le passé où vous étiez retourné. Dans le cas présent, du coin de l'œil, Freddy pouvait distinguer une jolie jeune fille, maigre et au teint mat, assise dans un fauteuil à l'armature toute défoncée en dessous. Elle avait de longues tresses avec des lignes pâles entre elles, et une sorte d'imper luisant bien qu'elle fût à l'intérieur. Mais le plus étrange c'est qu'elle les regardait fixement tous les deux avec un petit sourire en coin, une main légèrement glissée entre ses cuisses, si bien qu'on avait l'impression non seulement qu'elle pouvait les voir mais également qu'elle prenait plaisir à ce spectacle. L'idée d'être observé par une jeune fille excita un peu plus Freddy, même s'il savait que ça ne le ferait pas jouir plus tôt, pas avant le moment prévu. En outre, un sentiment de culpabilité lié à l'âge de l'ado brida le bref regain d'excitation que lui avait donné la fille de couleur. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans, et sortait à peine de l'enfance. Heureusement, quand Fred s'était cabré en arrière sans cesser de baiser Patsy pour pouvoir regarder du coin de l'œil, la fille avait disparu et il avait pu se concentrer comme il faut sur sa besogne.

Où l'avait-il vue récemment, cette fille ? Il connaissait son visage, mais d'où, il n'en était pas sûr. L'avait-il croisée par hasard aujourd'hui ? Non. Non, il savait maintenant où c'était. Ça remontait à la veille au soir, à l'heure

du dîner. Il se trouvait sous le porche de St. Peter. Il y avait un garçon, là, un vivant, qui dormait, ivre, aussi Freddy s'était-il discrètement glissé près de lui. C'était un jeune gars, aux cheveux châtain terne, avec un gros pull ample en laine et ces chaussures qu'on appelait des pare-chocs, et Freddy s'était dit que le dormeur ne s'opposerait pas à ce qu'il s'allonge à côté de lui juste pour l'écouter respirer, car c'était un bruit qui lui manquait. Ça faisait une ou deux heures qu'il était là quand il entendit des talons hauts cliqueter dans Marefair et devant l'église, se rapprochant. Il s'était redressé et l'avait regardée passer, la fille qu'il venait de voir assise dans son fauteuil fantôme, en train de les mater, Patsy et lui. Elle ne l'avait pas regardé, ses jambes nues couleur chocolat cisailant l'air, mais quelque chose avait dit à Freddy qu'elle aurait pu, et il décida de s'en aller avant qu'elle se ravise. C'est là qu'il l'avait vue. Hier, et non aujourd'hui.

Son moment approchait. Patsy se mit à crier en ayant son orgasme.

« Oui ! Oh oui ! Oh putain, je meurs ! Putain, je vais mourir ! Oh bon Dieu ! »

Freddy pensa à la jeune métisse aux longues jambes et à la jupe scandaleusement courte tout en lâchant trois ou quatre froides giclées d'ectoplasme en Patsy. Il était infoutu – enfin, façon de parler... – de se rappeler à quoi il pensait quand il avait déchargé la première fois, quand son sperme était encore chaud. Il sortit son pouce de son cul et dégagea son pénis dégoulinant et ramolli de son sexe, se faisant la réflexion que si le liquide qui giclait de sa bite ces temps-ci était nettement plus froid que son foutre d'antan, il avait conservé le même aspect. Il rempocha l'engin luisant et pendouillant dans son caleçon, boutonna sa braguette, pendant que Patsy rabaisait sa jupe et se rajustait. Elle se détourna du miroir et de la cheminée pour le regarder. Il ne restait qu'une ou deux répliques à dire.

« Putain, c'était bon... mais ne va pas t'imaginer que tu peux débarquer ici tous les jours. C'était un coup comme ça. Allez, dépêche-toi, tu ferais mieux d'y aller avant que les voisins se posent des questions. De toute façon on se reverra forcément.

– À bientôt, alors, Patsy. »

C'était fini. Fred traversa la cuisine et le jardin derrière la maison, où le bruit des porcs qu'on égorgeait avait cessé derrière le haut mur de brique. Poussant la grille du jardin, il s'engagea dans l'allée, qu'il suivit jusqu'au terrain de jeux enfumé, le Verger. C'était toujours là qu'il quittait le monde de ses souvenirs pour revenir à son existence actuelle, au bout de l'allée, face à l'aire de jeux avec son toboggan et son mât qui se dressait, lugubre, dans la brume bouillonnante. Le mât de Freddy, lui, était moins impressionnant maintenant que quelques minutes plus tôt, quand il était passé là. Il baissa les yeux et remarqua que sa bedaine revenait. Avec une grimace résignée, Freddy laissa le paysage alentour revenir à son état du 26 mai 2006. Ce fut une confusion étourdissante de murs et de balançoires en fusion, de la brique rouge foncé écuma et jaillit *ex nihilo* pour élever des immeubles, puis Freddy

se retrouva une fois de plus à côté de la grille, à contempler la pelouse et l'avenue centrale déserte au bout de laquelle le chien errant qu'il avait vu plus tôt traînait encore. Il avait l'air agité, allait et venait en trottant nerveusement, comme s'il n'avait pas fait sa crotte depuis des lustres.

Fred le comprenait. C'était, bizarrement, une des choses qui lui manquaient le plus, ce sentiment béni de soulagement quand on parvient à expulser de soi tous les poisons puants qui vous pourrissent la vie. Ce dont Fred souffrait, c'était, selon lui, d'une constipation de l'esprit. C'est ce qui le retenait ici-bas et l'empêchait d'aller de l'avant, le fait de ne rien pouvoir lâcher, de ne pas pouvoir s'affranchir de tout ce merdier. Le fait que Freddy le trimballait au fond de lui, ce merdier, et qu'à chaque décennie qui s'écoulait ça le rendait encore plus irritable et léthargique. Dans un autre siècle, il était clair qu'il ne se serait pas reconnu.

Il traversa la pelouse et remonta l'avenue en flottant jusqu'à la rampe, passa devant le chien galeux, qui fit un bond en arrière et aboya deux fois sur son passage avant de décider qu'il ne courait aucun danger et de reprendre ses allées et venues inquiètes. Freddy monta la rampe, s'engagea dans Castle Street, jusqu'à Horsemarket puis tourna à droite. Il avait certes promis à Mary Jane de passer la voir plus tard au Jolly Smokers, mais ça pouvait attendre. Il allait d'abord regarder les clients jouer au billard, un peu plus bas dans Horseshoe Street, là où il avait croisé le vieux chapelain.

Il descendit Horsemarket dans un glissement et se rappela, avec un pincement de honte, l'époque où, avant qu'il y ait une route à deux voies, s'élevaient ici de belles demeures, des propriétés de médecins et de courtiers. La honte qu'il ressentait maintenant était causée par les jolies filles que certains des gentlemen vivant là avaient élevées. Une en particulier, la fille d'un médecin qui s'appelait Julia et dont Freddy était épris, mais à qui il ne parlait jamais, se contentant de la regarder de loin. Il savait qu'elle ne lui adresserait jamais la parole, pour rien au monde. C'est pour ça qu'il avait envisagé de la violer.

Cette pensée le consumait aujourd'hui, même s'il n'avait jamais mis son plan à exécution. Le seul fait qu'il ait envisagé la chose, ait été jusqu'à imaginer qu'il allait attendre qu'elle traverse Horsemarket en se rendant un matin à son travail au Magasin de nouveautés, puis se saisirait d'elle alors qu'elle passerait comme d'habitude par St. Katherine's Gardens. Il s'était même levé à l'aube un jour et l'avait guettée là-bas, mais en la voyant il s'était ressaisi et s'était enfui, les larmes aux yeux. Il avait alors dix-huit ans. C'était là un des lourds et durs étrons qu'il gardait en lui et qui ne passait pas, le plus lourd et le plus dur.

Il arriva dans Marefair, attendit que le feu passe du gris au gris pour pouvoir traverser avec tous les autres, même si c'était inutile. Il franchit le fleuve de métal grondant de Horseshoe Street qui déboulait de Horsemarket, puis tourna à droite et se dirigea vers le centre et son académie de billard. Ce faisant, Freddy traversa en partie un type dodu aux cheveux blancs et bouclés

avec une barbiche, dont les yeux passaient sans cesse de l'arrogant au sournois derrière ses lunettes. Encore une personne que Freddy reconnut et chercha à identifier. Ça remontait à quelques jours, il devait être quatre heures du matin, Freddy tournoyait paresseusement sur un Marefair agréablement désert, quand il entendit une voix d'homme le héler, une voix tremblante et craintive.

« Ohé ? Ohé là-bas ? Vous m'entendez ? Est-ce que je suis mort ? »

Freddy s'était retourné pour savoir qui interrompait ses pérégrinations nocturnes et avait vu le petit gros, le même qu'il venait juste de traverser en plein jour au croisement de Gold Corner. Le barbu à lunettes, âgé d'une cinquantaine d'années, était planté sur l'éminence de Black Lion Hill, déserte à cette heure matinale, vêtu seulement d'une veste et d'un caleçon long, avec sa montre au poignet. Il avait regardé Freddy d'un air inquiet, l'air perdu et effrayé. Pendant une seconde, Freddy s'était dit que le type venait juste de quitter la vie, ce qui expliquait sa confusion, alors qu'il se tenait là au milieu des lampadaires et des ombres avec la rue et les immeubles des siècles passés qui se figeaient et se dissolvaient tout autour de lui. Puis, en voyant comment était habillé ce pauvre chnoque, juste en caleçon, Fred avait compris que c'était quelqu'un qui rêvait. Les vagabonds qu'on trouvait ici étaient tous habillés dans leurs plus beaux atours de leur vivant, et même ceux qui n'étaient morts que depuis dix minutes ne se trimballaient pas en vieux caleçon crasseux. S'ils étaient nus ou en pantalon ou en pyjama, alors il y avait de fortes chances pour que ce soient des gens encore dans la vie, qui avaient échoué par mégarde dans ces régions au cours d'un rêve.

Fred, sur le coup, s'était braqué contre ce type qui avait osé l'interrompre dans sa chouette petite balade, et se dit qu'il allait lui flanquer une belle frousse. On n'avait pas souvent l'occasion d'impressionner ceux qui étaient encore pris dans les rets de l'existence et en outre, ce gros m'as-tu-vu l'avait bien cherché. Après réflexion, alors qu'il dévalait tranquillement la pente de Horseshoe Street en direction de l'académie de billard, il se dit que c'était vache, cette farce qu'il avait jouée au rêveur ce soir-là, se ruer ainsi vers lui dans un terrifiant nuage vibratile d'images rémanentes, même si la chose le faisait encore marrer quand il y repensait. C'était la vie, conclut-il. Les gens ne devraient pas s'embarquer dedans s'ils n'avaient pas le sens de l'humour.

Il se glissa dans l'académie de billard sans se faire remarquer puis se rendit tout au fond et monta jusqu'au dernier étage. De là, il continua à monter, à monter véritablement, en utilisant ce que les gens comme lui appelaient une porte dérobée, laquelle dans le cas présent, à l'insu des propriétaires actuels de l'établissement, était dissimulée dans le coin d'un débarras. Juste derrière le battant de la porte dérobée se dressait une Volée de Jacob aux marches en bois vieilles et usées qui menaient, Fred le savait, aux paliers. Il l'escalada néanmoins, sachant que l'endroit où il voulait aller n'était situé qu'à mi-hauteur. Il n'aurait pas besoin de s'aventurer jusqu'à portée de voix des balcons supérieurs, jusqu'aux Greniers du souffle. Il n'aurait pas besoin de

sentir qu'il s'était élevé au-dessus de lui-même.

La Volée de Jacob, une construction en apparence volontairement malcommode quelque part entre la cage d'escalier et l'échelle de couvreur, était pénible et épuisante à monter. Chaque marche n'excédait guère sept centimètres de profondeur alors que les contremarches faisaient toutes facilement quarante-cinq centimètres de haut. Ça signifiait que vous deviez monter les marches comme si c'était une échelle, plus ou moins à quatre pattes, en vous servant de vos mains et de vos pieds. Mais d'un autre côté vous étiez cerné par des murs de plâtre blanc de chaque côté, l'escalier ne mesurant pas plus d'un mètre vingt de largeur, avec juste au-dessus de votre tête un plafond à la pente raide, également en plâtre blanc. L'angle quasi absurde de l'escalier donnait l'impression qu'il n'existait qu'en rêve, ce qui selon Fred était le cas. Le rêve de quelqu'un, quelque part, à un certain moment. Les marches de l'escalier, aussi étroites qu'un rebord sous ses orteils et ses doigts, là encore un détail tout droit sorti d'un rêve, étaient recouvertes d'un vieux tapis marron aux motifs floraux bruns et enchevêtrés qui avaient quasiment disparu et que maintenaient en place des tringles de cuivre usées. Le souffle court du fait de ce qu'il supposait être un épuisement spirituel, Fred continua de monter.

Enfin il arriva sur le véritable pont supérieur, dans la salle des billards, et se faufila par une trappe dans le petit bureau encombré et poussiéreux qui se trouvait au bout de la pièce principale avec son unique table de snooker, aux dimensions impressionnantes. À en juger d'après les empreintes de pas sur le plancher sale où dansait une lumière lunaire vaguement phosphorescente, et le vacarme qu'il entendit dans la salle principale en poussant la porte grinçante du bureau, il devait être tard. La partie de ce soir avait déjà commencé. Freddy longea sur la pointe des pieds les murs de la vaste et obscure salle de jeux, en essayant de ne déranger aucun joueur, et rejoignit le petit groupe des spectateurs qui se tenaient au bout de la pièce, tout en haut, dans son quartier alloué, pour regarder jouer les professionnels.

C'était comme ça que ça marchait. C'était le règlement de la maison. Les vagabonds comme Freddy avaient le droit de venir ici en tant que supporters, mais pas pour jouer. Franchement, ça ne les aurait pas intéressés, vu les sommes en jeu. C'était déjà bien assez éprouvant pour les nerfs de regarder entre les doigts la partie en cours à la vaste table là-bas, dans la brillante colonne de lumière blanche qui tombait d'en haut. Autour du tapis, les bâtisseurs qui jouaient au billard allaient et venaient avec assurance, frottant au bleu leurs cannes d'albâtre et inspectant prudemment les angles vicieux, arpentant les bords de la table, longue de sept mètres soixante et large de trois mètres cinquante. Seuls les bâtisseurs avaient le droit de jouer au snooker, du moins à l'étrange version de la partie qu'ils disputaient. Les touristes comme Freddy devaient se contenter de rester là au milieu de la foule discrète à l'autre bout de la salle en s'efforçant de ne pousser ni cri ni exclamation.

Freddy reconnut plusieurs personnes parmi les spectateurs. Il y avait Tunk

Trois-Doigts qui avait autrefois son étal dans le marché aux poissons, et Clark le Richard, encore attifé du « Dirty Dick » qu'il portait quand il était dans la parade cycliste, et qui brandissait son vieux panneau avec la réclame pour les savons Pears dessus : « Ça fait dix ans que je me sers de votre savon, et je n'en ai pas utilisé d'autre depuis. » Fred se demanda comment Clark avait réussi à monter la Volée de Jacob. Il aperçut Jem Perrit à l'extrémité de la foule qui suivait la partie avec gourmandise. Freddy décida de se glisser jusqu'à lui pour le saluer.

« Salut, Jem. Je t'ai vu tout à l'heure sur le Mayorhold. Ta Bessie te ramenait à la maison, et tu ronflais. » Bessie était le cheval fantôme de Jem.

« Ah. J'suis allé au Smokers m'siffler un p'tit punch au Galutin. S'doit être le taffiot que j'ai radé qui m'a démâté. Et pis tu m'as vu qui passais sul'Mayer. »

Jem s'exprimait avec un vrai accent de Northampton, celui des Boroughs qu'on n'entendait presque plus. Jem gagnait sa vie comme marchand de bois à l'époque où il devait encore la gagner, c'était un gars maigre et nerveux à l'allure de romanichel, avec un nez crochu, et on voyait souvent sa triste et sombre silhouette perchée sur son canasson, les rênes dans les mains. Ces temps-ci, son boulot, à défaut de son gagne-pain, consistait à revendre de l'illusion, en chiffonnier hardi. Avec Bessie, il écumait les territoires les moins substantiels du comté, et récupérait les artefacts-fantômes qu'il dénichait en chemin. Il pouvait s'agir de vieilles nippes spectrales, ou d'un souvenir encore vif d'une caisse à thé datant de l'enfance, ou bien de trucs qui n'avaient aucun sens, des vestiges d'un rêve quelconque. Freddy se rappelait la fois où Jem avait trouvé une sorte de pommeau de canne recourbé, sculpté pour ressembler à un poisson allongé et minutieusement chantourné, mais doté d'une trompe évoquant celle d'un éléphant avec des trucs qui ressemblaient à des yeux de verre tout le long des deux côtés. Ils avaient essayé d'en jouer, mais le tube était bourré de sciure toute tassée avec, enfouis dedans, de drôles de bidules en plastique. L'instrument avait dû rejoindre les autres curiosités là-bas dans la pièce principale du fantôme de la maison de Jem, parce qu'on ne savait jamais, le pommeau-poisson devait sûrement trôner dans la vitrine de Jem avec l'uniforme de grenadier fantôme et des souvenirs de chaises.

Le punch de Galutin dont Jem avait parlé faisait honneur à son nom : c'était une sorte d'alcool de contrebande qu'on pouvait distiller à partir des légumes supérieurs puis ingérer. Fred ne l'avait jamais apprécié et avait entendu dire que d'anciens vivants qui en avaient bu étaient devenus mabouls, aussi préférait-il ne pas y toucher. La seule idée d'être en mille morceaux et à peine capable de maintenir une identité cohérente pour le reste de son existence quasi infinie fit courir un frisson le long de l'échine que Fred n'avait plus. Mais Jem avait l'air d'aller bien. Éventuellement, si Fred était d'humeur, alors plus tard quand il irait au Jolly Smokers ainsi qu'il avait promis à Mary Jane de le faire en partant d'ici, il goûterait un peu du punch, histoire de voir. Un

verre ne lui ferait pas de mal, et en attendant il pouvait se détendre et regarder la partie.

Il resta là dans l'ombre à côté de Jem et des autres, à partager le silence révérencieux de la congrégation décatie. Freddy scruta la gigantesque table dans son rayon de lumière et comprit aussitôt pourquoi les spectateurs semblaient inhabituellement ravis ce soir-là. Les quatre joueurs rassemblés autour de la table n'étaient pas des bâtisseurs ordinaires, si tant est que pussent exister des choses comme des bâtisseurs ordinaires. Ces types étaient les quatre chefs, les Maîtres Bâtisseurs, ce qui voulait dire que la partie en cours était importante. Ça relevait du championnat.

Alors qu'ils progressaient autour de l'immense table de billard, pieds nus et vêtus de leurs longues blouses blanches, les vieux bâtisseurs laissaient tous des traces derrière eux, mais pas comme celles que laissaient Freddy et ses amis. Fred et ses amis laissaient des clichés gris pâle d'eux-mêmes en une traîne évaporée, alors que les bâtisseurs laissaient des morceaux blancs et calcinés dans l'air qu'ils occupaient l'instant d'avant, d'éclatantes formes rémanentes comme quand on regarde le soleil ou fixe le filament d'une ampoule électrique, puis qu'on ferme les yeux. C'était ce qui distinguait les bâtisseurs « ordinaires », mais le quatuor de ce soir était dix fois pire, surtout autour de la tête là où les effets étaient plus prononcés. Pour tout dire, les regarder faisait mal.

La table surdimensionnée où ils jouaient ne possédait que quatre poches, une à chaque coin. Comme la table était disposée afin d'être parallèle aux murs de l'académie, Fred savait que les angles étaient alignés avec ce qu'on pouvait considérer, approximativement, comme étant les coins des Boroughs. Dans le bois massif et vernis de la table juste au-dessus de chaque poche figurait un symbole distinct. Lesdits symboles étaient gravés au centre des disques en bois qui décoraient les quatre coins de la table, sculptés dans un style grossier rappelant les marques laissées par les vagabonds, mais incrustés d'or comme s'il s'agissait du plus sacré et plus précieux des textes saints. Le symbole au coin sud-ouest était le contour enfantin d'une tourelle médiévale, tandis qu'on voyait au coin nord-ouest une grosse bite comme celles qu'on trouve parfois griffonnées sur les murs des toilettes. Un crâne maladroitement dessiné occupait l'angle nord-est, et Fred devina une croix de traviole gravée au coin sud-est, le coin le plus près de là où Jem et lui se tenaient. Comme c'était une table gigantesque, il y avait beaucoup plus de boules en jeu, et heureusement les bâtisseurs annonçaient la couleur de la boule qu'ils allaient jouer, car toutes étaient grises ou noires aux yeux de Freddy et ses amis.

Pour être franc, Fred n'avait jamais vraiment compris le jeu auquel jouaient les bâtisseurs, du moins pas intellectuellement pour pouvoir en expliquer les règles, même s'il savait sur le plan émotionnel, dans ses tripes pour ainsi dire, de quoi il relevait. Il y avait quatre joueurs participant en même temps, et chacun avait sa propre poche d'angle, l'idée étant de faire tomber le plus de boules possible dans votre poche tout en faisant le maximum pour empêcher

les autres joueurs d'empocher des boules. Un des attrait du spectacle, c'était les traces que les boules laissaient derrière elles quand elles roulaient sur le tapis ou bien entraient en collision, ricochant contre les bandes en formant des pentagrammes pointus avec leurs trajectoires qui se croisaient. L'autre attrait de la partie, nettement plus inquiétant, venait de la façon dont chaque boule possédait sa propre aura, ce qui fait que vous saviez qu'elle représentait quelqu'un, ou quelque chose. Ce que signifiait chaque boule, vous le deviniez instinctivement, alors que vous les regardiez filer et rebondir sur la table. Freddy se concentra sur la partie en cours.

Le gros de l'activité semblait situé au coin est de la table, lequel était, coup de chance, celui près duquel se tenaient Freddy et ses camarades. Les bâtisseurs de l'ouest, qui étaient près des poches bite et tourelle ne semblaient guère occupés pour l'instant et, appuyés sur leurs cannes, observaient intensément leurs collègues des coins est qui se disputaient les points. Fred les regardait en retenant son souffle. Le bâtisseur chargé de la poche sud-est, celle avec la croix, était sur le point de jouer. Sur les quatre Maîtres Bâtisseurs qui jouaient ce soir (et pour ce que Freddy en savait, ils n'étaient de toute façon que quatre dans cette catégorie), celui installé au sud-est était le plus populaire auprès des gens du coin, étant donné que les trois autres venaient apparemment d'une autre ville et qu'on ne les voyait guère dans les parages d'habitude. Le favori était imposant, l'air costaud, les cheveux blancs, même si son visage restait jeune. Il s'appelait le Grand Mike, du moins était-ce ainsi que Fred avait l'impression qu'on l'appelait. Il était tellement réputé pour sa façon de jouer au snooker que même les types en bas dans la vie avaient entendu parler de lui, ils lui avaient même érigé une statue sur le toit à pignon de leur hôtel de ville.

Il était penché au-dessus du tapis, juste au-dessus de sa queue et scrutait dans sa visée ce qui était même aux yeux de Fred une boule blanche. Cette boule blanche représentait, ainsi que Fred le comprit, quelqu'un de blanc, quelqu'un que Fred ne connaissait pas et qui très certainement n'était pas du coin. Le bâtisseur aux cheveux blancs connu sous le nom du Grand Mike annonça alors « noire dans coin croix », puis donna un coup puissant dans la boule blanche, l'envoyant à grande vitesse sur l'étendue de l'immense table, et la boule laissa dans son sillage comme un dense chapelet de perles éclatantes. Elle heurta la bande ouest de la table... Freddy se dit qu'elle représentait peut-être tous ceux qui étaient partis d'ici pour l'Amérique après la guerre civile contre Cromwell... puis rebondit après avoir heurté la boule noire qu'avait visée en fait l'artisan chenu, un claquement sec résonnant alors dans la salle peu éclairée. La boule noire, comprit Freddy avec une soudaine clarté, était Henry George, Black Charley, et il éprouva un grand soulagement qu'il ne put s'expliquer quand elle fila dans le coin sud-est et tomba proprement dans la poche, là où la croix de traviole bordée d'or était gravée dans l'angle arrondi du bord de table.

Le héros local aux cheveux immaculés fit cette chose que faisaient tous les

bâtisseurs chaque fois que l'un d'eux réussissait un coup, il leva les deux poings en l'air au-dessus de sa tête, en tenant toujours sa canne, et lança un « Yes ! » triomphant avant de laisser retomber ses deux bras sur les côtés. Comme ses deux bras laissèrent dans l'air des traces blanches incandescentes en montant et descendant de part et d'autre de son corps, le résultat final ressembla à des plumes de feu s'écartant pour former deux grandes ailes brillantes. Le plus étrange était que tous les bâtisseurs fissent de même chaque fois que l'un d'eux réussissait un coup, comme si la nature de leur jeu effaçait toute compétition entre eux. Tous, aux quatre coins de la table, levèrent les mains et lancèrent un « Yes ! » jubilatoire alors que la boule noire tombait dans la poche du coin sud-ouest. C'était apparemment au tour du bâtisseur installé au coin nord-est de jouer, dans la poche surmontée d'un crâne.

Le bâtisseur était un étranger, et il était loin d'être aussi apprécié par le public local que l'avait été le Grand Mike. Il s'appelait Youri-quelque chose, avait entendu dire Freddy, et on pouvait lire sur son visage une dureté et une détermination qui, de l'avis de Freddy, pouvaient fort bien être russes. Il était basané, avec des cheveux plus courts que le favori, et il entreprit de faire le tour de la longue table jusqu'à la position la plus avantageuse, penché sur sa queue pour prendre en visée la boule blanche. Comme c'était le cas pour tous les bâtisseurs, quand il parlait, sa voix avait cet étrange écho qui se brisait en petits morceaux avant de se disperser en tremblant.

« Grise dans coin crâne », telles furent approximativement ses paroles.

Ça devenait intéressant. Freddy ne savait pas trop à qui lui faisait penser la boule grise. C'était quelqu'un de chauve, de plus chauve que Freddy, même, et c'était également quelqu'un de gris, de gris au sens moral, peut-être même plus gris que Freddy. Le bâtisseur au visage sinistre et possiblement russe joua. La boule blanche fila avec sa traîne pâle de comète sur le tapis pour heurter bruyamment une autre boule dont Freddy était incapable de définir la couleur. Était-ce la grise que Youri-quelque chose voulait frapper, ou une autre ? Quelle que fût sa couleur, cette seconde boule fila vers le coin orné d'un crâne.

Oh non, pensa soudain Fred. Il venait de comprendre qui représentait la boule qui filait. C'était la petite métisse aux jolies jambes et au visage dur qu'il avait vue près de l'église St. Peter l'autre jour puis de nouveau aujourd'hui, celle qui l'avait regardé avec Patsy lors de leur rendez-vous dans Bath Street. Elle allait tomber dans la poche crâne, et Fred savait que ça ne signifiait rien de bon pour la pauvre fille.

La boule se trouvait à moins d'une largeur de main du trou crâne lorsqu'elle heurta une autre boule. Cette dernière, pensa Fred, devait être la boule grise que le joueur possiblement russe avait visée, et là-dessus lui et les autres Maîtres Bâtisseurs levèrent les bras en l'air en un éventail éblouissant de rayons empennés et lancèrent à l'unisson leur « Yes ! » dont les échos se fragmentèrent puis se dissipèrent. Presque aussitôt, toutefois, le vacarme cessa quand tous remarquèrent que la boule dont s'était servi Youri pour expédier la

grise dans le trou était à présent en équilibre sur le rebord de la poche nord-est. C'était la boule que Freddy avait associée à la jeune métisse qu'il avait vue plus tôt. Ça se présentait mal. Le joueur aux traits sinistres qui venait de jouer scruta alors la boule qui oscillait sur le rebord de la poche-crâne qu'il avait choisie comme cible, puis regarda, debout de l'autre côté de la table, le Grand Mike, le champion local aux cheveux blancs. Le type possiblement russe se fendit d'un petit sourire glacial puis entreprit de remettre du bleu sur le procédé de sa canne. Fred le détesta. Tout comme le public. Il était comme Mick McManus ou un autre lutteur vicieux de ce genre, quelqu'un que les gens allaient huer, sauf qu'ils n'en feraient rien bien sûr dans le cas présent, quel que soit leur sentiment. Personne ne huait les bâtisseurs.

C'était maintenant au favori chenu et costaud de jouer, mais il semblait préoccupé. Son adversaire menaçait clairement de faire tomber la boule en équilibre dans son propre coin crâne au prochain coup, à moins que le Grand Mike réussisse à la mettre hors de danger. Elle était si près du trou, toutefois, que le moindre contact risquait d'entraîner sa chute. C'était embêtant. Fred était tellement à cran qu'il lui semblait sentir battre son cœur dans sa poitrine. Le héros local contourna lentement et délibérément la monstrueuse table de snooker jusqu'à son extrémité, où il s'accroupit pour jouer son coup quasi impossible et crucial. Ce faisant, son regard franchit l'étendue devant lui et se posa sur les yeux de Freddy, qui sursauta. Le regard était grave, dur et visiblement intentionnel, si bien que même Jem Perrit, qui se trouvait à côté de Fred, se tourna vers ce dernier et murmura :

« Gaffe, Fred. L'aut' balèze te mate. Quèqu' t'as encore fichu ? »

Fred secoua la tête, comme sonné, et dit qu'il n'avait rien fait, sur quoi Jem pencha la tête en arrière et regarda Fred d'un air méfiant.

« Ben alors, quèqu' tu vas fiche ? »

Fred ne sachant quoi répondre à cela, les deux hommes se tournèrent vers le bâtisseur qui allait jouer. Il ne regardait plus en direction de Freddy mais fixait intensément la boule blanche, la prenant en visée. On aurait pu entendre tomber une épingle dans la foule des spectateurs. Tout ce truc me concerne, pensa Fred. La façon dont il vient de me regarder. Ça me concerne.

« Marron dans poche croix », dit le Maître Bâtisseur aux cheveux blancs, même si ce qu'il dit était nettement plus compliqué.

Aussitôt sa canne partit en avant – un direct de boxeur – et expédia la boule blanche sur le tapis avec dans son sillage son flot bouillonnant d'images rémanentes. Elle heurta violemment la boule dont le gris parut alors légèrement plus vif si bien que Freddy pensa qu'elle était peut-être rouge et la propulsa telle une fusée afin qu'elle vienne cogner entre la boule brune et le trou mortel dans un bruit qui parut douloureux, et qui fit que chacun tressaillit au même moment. La boule marron fila telle la foudre dans la poche sud-est du coin marqué d'une croix, et tout le monde dans la salle, pas seulement les quatre bâtisseurs en robe qui jouaient, leva les bras au-dessus de sa tête et s'écria « Yes ! » d'une seule voix. La seule différence qu'il y eut entre les

joueurs et les spectateurs, ce fut le fait que les formes en éventail que faisaient les premiers quand ils levaient les bras étaient d'une blancheur aveuglante, tandis que ceux du public étaient gris et ressemblaient davantage à des ailes de pigeon. Après avoir accompli cet exploit spectaculaire, le bâtisseur aux cheveux blancs regarda une nouvelle fois Freddy dans les yeux. Cette fois-ci, il sourit avant de regarder ailleurs, et un frisson grisant parcourut Fred de part en part.

Les possibilités de jeu étant apparemment épuisées du côté est de la table, c'était à présent au tour des deux Maîtres Bâtisseurs du côté ouest de jouer à nouveau. Freddy ignorait absolument ce qui s'était passé entre lui et le joueur aux cheveux de givre, mais il était néanmoins excité. Il comptait les regarder jouer pour savoir comment la suite de ce tournoi allait tourner puis se rendre au Jolly Smokers sur le Mayorhold afin de tenir son engagement auprès de Mary Jane. Fred sourit et regarda autour de lui les autres défunts miteux, qui souriaient eux aussi et se poussaient du coude en murmurant, épatés par le coup qui venait d'être joué devant leurs yeux.

La soirée promettait d'être sacrément intéressante.

De retour en Angleterre, il avait laissé derrière lui les falaises blanches puis emprunté la voie romaine, tantôt à pied tantôt brinquebalé dans la charrette opportune d'un marchand. Il avait vu une rangée de gibets pareils à des cannes à pêche fichées sur la rive, et ployant sous leurs prises. Il avait vu un grand cheval rouge en paille qui brûlait au milieu d'un champ boueux, et une appréciable quantité de seins nus quand des catins l'avaient raillé depuis le seuil d'une taverne, près de Londres. Dans une autre auberge, un dragon était exposé, figé dans l'argile où il sommeillait, une sorte de serpent caparaçonné et tout aplati, avec de terribles dents et de terribles yeux mais guère plus de pattes qu'un crapaud. Il avait vu un fleuve étroit endigué par des squelettes. Il avait vu une confrérie de freux forte d'une centaine de membres s'abattre sur un des leurs et le massacrer parmi les épis d'orge qui acquiesçaient, et on lui avait montré un if avec le visage de Jésus gravé dans son écorce. Il s'appelait Peter mais répondait avant cela au nom d'Aegburth et en France on l'avait surnommé le Chenal, tellement il transpirait. C'était en l'an de notre Seigneur huit cent dix, au cours de l'Équinoxe vernal.

Il avait parcouru la moitié du globe puis était revenu, avait foulé les faubourgs de Byzance et marché hébété dans le sillage de Charlemagne, recherché l'ombre des dômes païens en Espagne avec leurs entrailles constellées d'étoiles bleues par myriades et pas une croix en vue. À présent, il était de retour dans ces horizons proches et confinés, sur cette terre noire et sous ce ciel gris, ce pays mal équarri. Il était rentré au royaume de Mercie, parvenue à Spelhoe, mais pas encore à Medeshamstede, à sa prairie natale là-bas dans les marais de Peterboro, où ils devaient depuis le temps le croire mort et avoir sûrement attribué sa cellule à un autre. Il rentrerait bientôt, mais au cours de son périple il avait pris un engagement qu'il devait d'abord honorer. Le contenu du sac en toile de jute passé sur son épaule droite, où un cal s'était formé à cause du frottement prolongé, devait être remis en un lieu précis et à qui de droit. Telles étaient ses instructions, données par l'ami qu'il avait rencontré en chemin, et c'était sa décision de s'y conformer qui l'avait conduit au bout de ce chemin de boue sèche, bordé par des herbes au tranchant acéré, non loin d'un pont.

La rosée du matin rafraîchissait ses pieds et accentuait l'odeur de suint qui montait de l'ourlet trempé de ses habits. Il gravissait le sentier sans se plaindre, parmi les bourdonnements et les battements d'ailes affairés, fendant

la pauteur verte de la végétation qui lui arrivait jusqu'à la poitrine. Devant lui, la passerelle en bois qui le conduirait au village de Hamtun par l'est se rapprochait lentement, grossissait lentement, et ses pieds couverts de cloques, comprimés dans de grossières sandales en corde, redoublèrent d'effort, aiguillonnés par l'idée que son voyage touchait enfin à sa fin, ses dix petits soldats au visage rougeaud et presque à vif engagés dans une marche forcée, progressant une phalange à la fois, un pied après l'autre, une lieue après l'autre. Sous des nuages bas, le jour touchait à sa fin, et sous sa tunique il transpirait, un vernis salé qui lui couvrait tout le dos et le ventre, des rubans tièdes dégoulinant dans les plis de son aine puis ruisselant le long de ses cuisses charnues. Comme s'il avait rôti dans son propre jus, il se dirigeait lentement vers la rive du fleuve, aussi grise que la pierre parmi la végétation environnante.

Non loin du pont se dressait un tertre carré, bordé par les vestiges d'un fossé, ses limites et ses angles adoucis par plusieurs siècles de tourbe et d'herbes. Le talus offrait une couche séduisante où se reposer, mais il se refusa ce plaisir. L'endroit, pensa Peter, devait mesurer cinq pas sur vingt de chaque côté, et devait servir autrefois de contreforts à un fort fluvial, datant peut-être d'aussi loin que l'époque romaine quand des bastions de ce type étaient accrochés telles des amulettes le long du collier de la rivière Nenn. Au fond de la tranchée étaient amassés divers déchets formant un filon sinueux, ici un crâne de bœuf, là un petit soulier en cuir fendu, ici les morceaux d'une barrique cassée, là une broche de peu de valeur sans son fermoir, le tout jonchant l'ivraie et les flaques d'eau stagnante. Ainsi passaient les gloires de ce monde, pensa Peter, mais il doutait au fond de lui que le Saint-Empire romain durerait, malgré ses aspirations, aussi longtemps que sa contrepartie séculière. Un jour, selon lui, on trouverait là, parmi les douves croulantes et les chapelets de crottes de lapin, des manuscrits enluminés et des parures princières, quand le temps aurait réduit le monde à un paillis uniforme.

Il s'avança entre les hauts montants de chêne, sur les rondins suspendus du pont, une main fermement cramponnée à l'épaisse corde du garde-fou pour se stabiliser et l'autre serrant plus que jamais le col de son sac de jute. Parvenu au milieu ballant et grinçant du pont, il resta un moment à contempler au loin la rivière lente et brune à l'ouest, là où elle s'enroulait autour d'un bosquet de saules avant de se soustraire aux regards. Apparemment, plusieurs garçons jouaient sur la rive là où le cours d'eau faisait un coude, et c'étaient les premières personnes qu'il voyait depuis deux jours, mais il était trop loin pour les héler, aussi se contenta-t-il d'agiter la main et tous le saluèrent en retour, comme s'ils l'encourageaient. Il avança, un nuage de moucherons amassé en un halo malveillant autour de son front qui ne se dispersa que lorsqu'il eut atteint l'extrémité du pont et se fut quelque peu éloigné de la berge, parvenant sur un sentier qui louvoyait entre des maisons éparses avant d'arriver à la porte sud du village.

Enfoncées dans la terre, toutes dotées d'un toit en torchis se terminant en

pointe au-dessus de la tranchée, ces cahutes baignaient dans les vapeurs sales que recrachaient leurs trous de cheminée, de sorte qu'elles paraissaient faites davantage de fumée que de branchages et d'argile. Une vieille femme surgit alors au-dessus d'un de ces nids enfumés et se fendit d'un sourire édenté en le voyant, gravissant péniblement les trois ou quatre pierres plates posées à même les degrés de terre battue qui montaient du trou recouvert. Sa peau était craquelée comme le lit d'un étang pendant la sécheresse, et ses tresses cendreuse qui pendaient jusqu'à sa taille rappelaient les saules pleureurs au bord de la rivière, aussi lui fit-elle l'impression d'une antique ondine vivant sous le pont plutôt que dans une maison au bout de ce chemin de terre. Sa voix, quand elle parla, était grasse de phlegme et évoquait le bruit de l'eau raclant les pierres. Ses yeux, pareils à de méchantes petites coquilles d'escargot, étaient humides et luisants.

« Tu l'as-tu avec toi ? »

Et par deux fois elle hocha la tête, en désignant le sac qu'il portait en travers de son épaule. Quelque chose bondit dans le pâle fouillis de ses cheveux. Perplexe, il se dit qu'elle avait eu vent de sa mission ; puis il se ravisa et songea qu'elle devait le prendre pour quelqu'un d'autre, censé lui apporter quelque chose, ou alors elle était folle. Ne sachant comment réagir, il resta là à secouer la tête d'un air confus, ce sur quoi elle exhiba de nouveau son horrible sourire édenté, trouvant apparemment la situation amusante.

« C'te chose-là qu'a quat' coins mais qui marque le milieu. Tu l'as-tu rapportée ? »

Il n'entendait rien à ce qu'elle disait, se faisait seulement une vague image qui n'avait aucun sens à ses yeux, celle d'un manuscrit où tous les coins avaient été repliés vers le centre. Peter haussa les épaules, mal à l'aise, et se dit qu'il devait paraître idiot.

« Brave femme, j'ignore de quoi tu veux parler. J'ai longtemps marché avant de traverser ce pont. Je ne suis encore jamais venu ici. »

Ce fut au tour de la vieille harpie de secouer la tête, ses tresses rances se balançant tel un rideau de perles mauresque, son sourire dévasté toujours bien en place.

« Tu n'as pas traversé mon pont, pas encore. Tu n'as même pas dépassé mon bastion. Et je te connais depuis longtemps. » Là-dessus, elle tendit une main pareille à une serre crochue et lui assena une gifle sur sa joue rose et luisante.

Il se redressa.

Il gisait sur le rebord du fossé qui longeait l'ancien fort fluvial, l'extrémité sud du pont non loin sur sa gauche. Un scarabée ou une araignée l'avait piqué au visage alors qu'il somnolait, la joue enfouie dans les herbes, et il sentit une bosse sous son doigt quand il voulut inspecter la source de cet élancement au visage. Il eut peur un moment en s'apercevant qu'il ne tenait plus le sac de jute mais fut rassuré en le voyant sur le talus à côté de lui, encore effrayé par ce qui s'était passé. Il se releva péniblement, ses robes trempées dans le dos

par l'herbe humide, puis regarda en fronçant les sourcils les vestiges de la forteresse et le pont juste après, et finalement il éclata de rire.

C'était donc ça, Hamtun. C'était sa façon de jouer des tours aux voyageurs qui pensaient avoir pris la mesure de l'endroit. Dans l'ancien cœur du pays se cachait cette étrange nature essentielle, devenue secrète, à la fois merveilleuse et dangereuse de par sa personnalité capricieuse, comme si elle n'avait pas conscience de sa force effrayante ou du moins feignait de n'en avoir pas conscience. Derrière l'éclat insensé de son œil, derrière son sourire dévasté, pensa-t-il, gisait un savoir qu'elle avait choisi de dissimuler par des méfaits, des frayeurs et des fantômes. D'une nature à la fois monstrueuse et espiègle, bouffonne jusque dans l'horreur, elle se prêtait autant à l'admiration qu'à la crainte, même si Peter trouvait risible sa provocante étrangeté. Secouant sa tête bouclée et grisonnante en reconnaissant de bon cœur qu'on s'était joué de lui, il remit le sac sur son épaule et se dirigea vers le pont, pour ce qui lui parut être une deuxième tentative.

Cette fois-ci, la structure était toute en bois, une bosse solide décrivant une courbe au-dessus du courant boueux, soutenue en dessous par des étais résistants plutôt que suspendue à des cordes comme dans son rêve. Toutefois, il pouvait trouver un réconfort dans le fait qu'il y eût encore un essaim de mouchérons tout autour de lui, et quand il s'arrêta au milieu du pont et regarda à l'ouest, il y avait encore des saules qui se penchaient sur le coude de la rivière, même si aucun enfant ne jouait dans leurs ombres. Au-dessus de lui, l'immense disque des cieux tournait, telle une toison crasseuse s'effilochant en haillons fugaces à l'horizon, et il traversa le fleuve avec derrière lui un cortège de mouchérons vrombissants.

Sur les bords du chemin de terre qui s'étendait entre le pont et la porte sud, il n'y avait aucune demeure enterrée, juste des champs de navets de chaque côté, avec des ormes et des bouleaux en lisière. Ces derniers laissaient place de temps à autre à des souches pourries, si bien que la rangée d'arbres offrait une ressemblance spectrale avec le sourire de la harpie, dont le ridicule étudié s'insinuait à présent dans le paysage qui l'encerclait, du moins est-ce ce qu'il aimait à voir. Peter crut bon de ne pas pousser plus avant cette songerie et reporta alors son attention sur la très réelle prairie, exempte de tout mystère, qu'il traversait. Des coucous aux nuances vert et doré branlaient du chef, fidèles à leur nom, au bout de leurs tiges tremblantes, et il entendit des alouettes roucouler dans les herbes en bordure des champs cultivés. C'était une belle journée pour achever son périple, et il n'y avait pas d'apparitions ici hormis celles qu'il avait embarquées avec lui pour se tenir compagnie.

Cette parcelle de terre marquait l'endroit où la rivière coulant d'ouest en est présentait un coude abrupt pour obliquer vers le sud, laissant émerger une bosse de terre avant de reprendre son cours, un renflement rappelant celui sur sa joue piquée. Quatre étroits fossés avaient été creusés en travers du promontoire, sans doute pour l'irrigation, surmontés de robustes rondins qu'il dut traverser tant bien que mal, une main serrant son précieux fardeau contre

lui tandis que l'autre, tendue à l'horizontale, lui servait de balancier pour assurer son équilibre, avant qu'il atteigne la porte sud de Hamtun. Celle-ci était entrouverte au milieu de la haute et solide palissade de rondins qui formait le mur sud du village, avec pour seul gardien un homme mince à l'aspect sinistre, muni d'une lance. Une barbe d'à peine un jour formait une tache grise autour de sa bouche, si bien qu'il ressemblait vaguement à un chien galeux et indifférent. Il ne salua pas Peter mais s'adossa contre la porte en toisant d'un œil morne le moine qui s'approchait, obligeant ce dernier à se présenter.

« Bien le bonjour, l'ami. Je suis un des frères bénédictins dont l'ordre se trouve à Medeshamstede près de Peterboro, non loin d'ici. J'ai franchi la mer et me rends présentement à Hamtun, où j'apporte un gage... »

Il farfouilla dans son sac, sur le point d'en sortir le contenu pour illustrer son propos, quand le gardien de la porte tourna la tête de côté, cracha un glaviot brillant et verdâtre dans le paillis à ses pieds, puis regarda de nouveau Peter, l'interrompant brutalement.

« C'est-y une hache ? »

La voix du garde était à la fois neutre et dénuée d'intérêt, comme si elle sortait du long bec qui lui servait de nez. Peter leva les yeux de la gueule noire du sac pour regarder le gardien, à la fois perplexe et surpris.

« Une hache ? »

Le gardien soupira exagérément, comme s'il allait devoir expliquer quelque chose à un enfant.

« Oui-da. Une hache. Et si je te laissons entrer, tu vas-tu t'en aller fracasser les caboches, et tringler nos femmes et nos enfants avant de fiche le feu partout ? »

Peter cligna des yeux d'un air hébété, puis remarqua pour la première fois que le mur et le plus proche montant de porte présentaient des traînées de suie ondulées s'étendant irrégulièrement de la base presque jusqu'en haut. Il se tourna à nouveau vers le gardien nonchalant et secoua la tête en signe de violente dénégation, plongeant une fois de plus la main dans son sac pour en sortir son trésor, et ce afin de le rassurer.

« Oh non. Non, ce n'est pas une hache. Je suis un homme de Dieu, et la seule chose que j'apporte ici est... »

La sentinelle, l'air peinée, ferma ses yeux tristes et tendit la main qui ne tenait pas la lance vers le pèlerin, la remuant de côté pour lui signifier qu'il refusait de voir ce que contenait le sac de Peter.

« Me fiche pas mal qu'ça soit la guibole gauche de Jean le Baptiste tant qu'tu vas pas fracasser les têtes par ici, ou que t'allumes ce bitonniau et t'en serves de torche pour tout brûler. Rien qu'le mois dernier on en a eu un comme toi avec le crâne du Seigneur, et quand j'lui ai d'mandé pourquoi qu'il était si petit, il m'a dit que c'était le crâne du Christ quand çui-ci était enfant. J'ai entendu dire que les braves gens qui vivent près de l'église St. Peter l'ont roulé dans le goudron avant de l'envoyer par chez lui. »

Ses yeux étaient grand ouverts à présent et fixaient le moine sans ciller comme si ses paroles étaient un fait accompli, n'exigeant aucune réponse de Peter, ce dernier étant invité à passer son chemin et à le laisser monter la garde sur son lopin de navets.

« Me voilà en ce cas dûment averti. Je veillerai à ne point vendre ici de reliques, tout en prenant soin de ne pourfendre aucun crâne, ni de violer quiconque ou de brûler quoi que ce soit, avant d'avoir dépassé Hamtun, même par mégarde. Portez-vous bien. »

La sentinelle porta son regard qui en disait long vers les ormes au loin et marmonna quelque chose d'indistinct qui se terminait par les mots « c'est ça et va traire les bœufs », aussi Peter remit-il une fois de plus son sac en travers de son épaule calleuse et repartit, passant la porte entrouverte, se dirigeant vers le sentier qui montait vers les hauteurs du village. Il aperçut les rangées de maisons à toit de chaume enterrées de part et d'autre de la rue oblique, guère différentes du terrier de la sorcière dans son rêve, mais nettement moins nimbées de fumée. Et les quelques habitants qu'il aperçut n'étaient en rien étranges, ils semblaient au contraire tout ce qu'il y a de plus normal, avec des chapeaux et des fichus, les femmes traînant leurs enfants, leurs chariots et leurs chiens dans les sentiers, ou se promenant sur des juments toutes crottées. Encore sous le coup de la vision onirique, il décida de ne point considérer ces habitants comme inoffensifs avant de les avoir plus avant fréquentés. Il s'avança à pas pesants sur le chemin, contournant une fosse à son extrémité là où de récentes pluies et le passage des chevaux avaient conspiré à créer un borbier innommable. Sur sa droite, derrière des cahutes, les poteaux du mur est du village gravissaient la colline face à lui jusqu'à l'éminence au nord.

À côté des maisons enterrées, un peu plus haut, il aperçut des habitations, mais en moins grand nombre, et plus tard il traversa un terrain avec une cabane de quarantaine à l'écart où gisaient des varioliques qui gémissaient et d'autres qui ne gémissaient plus, entre de petits feux allumés pour purger l'air de ses humeurs malsaines. Certaines silhouettes étaient incomplètes du fait d'un membre gangrené ou tranché accidentellement, et entre les grabats allaient et venaient de vieilles épouses s'occupant d'eux, aux visages marqués par les maux auxquels elles avaient en leur temps réchappé et dont elles témoignaient aujourd'hui. Il constata avec soulagement que le vent soufflait de l'ouest, mais détourna prudemment le visage du champ empesté en passant devant et continua d'escalader la colline, où s'amassaient par dizaines des pauvres bougres comme il n'en avait encore pas croisé depuis des semaines. La lente ascension lui hachait le souffle, en cette journée étouffante avec toute la chaleur accumulée sous le bourrelet pesant du ciel, aggravant sa transpiration, et pourtant il était heureux d'être une fois de plus dans la compagnie des hommes et avançait joyeusement parmi eux, de bonne humeur, s'émerveillant de tout comme s'il n'était pas accoutumé à une telle diversité humaine.

Des vieux, dont le nez aussi gros qu'un panais touchait presque le menton

proéminent, tiraient des traîneaux sur lesquels étaient entassées des écorces de chêne d'un rouge foncé qu'animait presque la vermine nichée en dessous. Peter dut attendre patiemment à un croisement, devant une brasserie aux hauts murs de pierre, qu'un chariot tiré par un cheval et chargé de pétrins de craie fraîchement moulus passe en grondant après avoir vieilli de dix ans ceux qui s'activaient dans les remous de son blanc sillage. Il put enfin traverser et continua de monter, se retournant alors pour contempler la rue après le passage du cheval et de son chariot. C'étaient d'abord des demeures miséreuses en grand nombre, puis des haies de ronces noires un peu plus bas, où Peter vit une mère et son essaim d'enfants occupés à cueillir des choses, qu'ils fourraient dans un sac que portait la femme. Il se dit qu'ils récupéraient sans doute de la laine, et que peut-être ils étaient apparentés au marchand de laine du coin, tant la ville lui semblait affairée et entreprenante.

Il savait que le roi Offa, quand il ne faisait pas construire une immense digue autour de la Mercie à la frontière du pays de Galles, avait implanté de nouvelles villes dans ces territoires qui prospéraient, même si Hamtun n'en faisait pas partie et avait toutes les caractéristiques d'une cité d'autrefois. Offa conservait également un Thorpe, une maison de campagne au nord de la ville, avec Hamtun comme plus proche port de commerce, même si Peter estimait que l'importance de Hamtun datait d'avant le règne d'Offa. Il revoyait son grand-père à Helpstun mentionner l'endroit comme étant assez important alors que c'était Aethebald, le prédécesseur d'Offa, qui régnait, et même avant, à l'époque brumeuse de l'antiquité perdue, il y avait eu un endroit dont avaient entendu parler les hommes, sans savoir pourtant ce qu'il était vraiment. Peut-être était-ce comme avec un cercle, tracé par un bout de craie au bout d'une ficelle, où seul le périmètre était distinct tandis que le centre dont dépendait la forme restait quant à lui invisible, ou était considéré comme un trou, rappelant celui d'un beignet. Comment toutefois pouvait-il y avoir, dans un trou, une activité aussi furieuse ?

Lors de sa récente traversée de Woolwych, à l'est de Londres, il avait croisé un bouvier du coin qui prétendit avoir entendu parler de Hamtun, une fois que Peter lui eut révélé sa destination. Cet homme connaissait essentiellement l'endroit du fait des troupeaux de moutons qui en venaient, mais déclara qu'un des parents d'Offa vivait dans un manoir du village, naguère doté d'une belle église. Si c'était vrai, alors Peter supposa qu'elle devait se trouver en quelque lointaine partie de la ville qu'il n'avait pas encore vue, même s'il était possible que les habitations autour de lui dépendent d'un tel endroit, et qu'elles devaient probablement verser une petite partie de leurs revenus au manoir au moyen de ce qu'on appelait un frith-borh, qui était une sorte de dizainier. Son intuition ne l'avait pas trompé, qui l'avait conduit en cet endroit, alors que les seules instructions qu'il avait reçues lui avaient été données dans une langue étrangère qu'il n'était pas certain d'avoir comprise, une injonction vague quoique pressante à remettre l'objet contenu dans le sac « au centre de notre pays ». Il savait que la Mercie était assurément le centre

de l'Angleterre et, à voir les gens s'activer ou se prélasser autour de lui, il ne doutait pas d'être arrivé au centre même de la Mercie. Mais où donc, se demanda-t-il, était le centre de Hamtun ?

Il venait d'atteindre la croisée du chemin menant au pont, là où la pente était quelque peu aplanie avant de reprendre sa raide ascension vers le nord. Il posa son fardeau et regarda autour de lui, afin de reprendre et son souffle et ses repères, essuyant son front trempé de sueur avec sa manche en laine. Devant lui, après une étendue relativement plate, le chemin qu'il avait emprunté continuait, plus raide que jamais, entre les cabanes et les cours où, à l'odeur, on devinait surtout des tanneurs, tandis que sur sa gauche et au pied de la colline se trouvait l'autre bras de la croisée avec des remises aux forges fumantes d'où montait le vacarme des métaux chauffés à blanc qu'on martelait. Sur sa droite, derrière des maisons doublées d'enclos pleins de cochons, de poules et de chèvres, se dressait la porte est du village, grande ouverte, avec au-delà de la béance boisée une sorte d'église, hors des limites de Hamtun, et bâtie en bois. Il sourit à une femme qui passait et, quand celle-ci lui rendit son sourire, il demanda si elle savait des choses sur l'église et si c'était celle près de laquelle se trouvait le manoir. Il remarqua autour de son cou une pierre en pendentif, avec une rune qu'il reconnut comme étant celle consacrée au démon Thor, même s'il supposa qu'elle servait simplement de gri-gri paysan pour éloigner les orages. Elle secoua la tête.

« Vous d'vez penser à St. Peter, qu'est tout là-bas. »

Elle désigna l'endroit d'où il venait, sur l'autre chemin de la croisée près des forges qui rotaient et étincelaient, puis porta son regard en direction du bâtiment juste après la porte est au sujet duquel l'avait interrogée Peter.

« Ceute-ci c'est All Hallows qu'a été bâtie quand ma mère était gosse. Et si c'est une église qu'vous cherchez on a St. Gregory pas loin près de St. Peter, ou encore le vieux temple sur l'chemin des moutons, pas loin devant et par là où c'est que vous allez. »

Peter remercia la femme et la laissa continuer son chemin, tandis qu'il restait au croisement à se demander si c'était là le centre qu'il cherchait, se disant qu'un croisement conviendrait à l'objet crucial qu'il transportait dans son sac. Il se demanda, dans sa barbe afin que les gens alentour n'aillent pas s'imaginer qu'il était fou, « Est-ce là l'endroit ? » Comme aucune réponse ne lui parvenait, il parla plus fort, s'attirant les rires des gamins désœuvrés sur l'autre côté du chemin.

« Est-ce là le centre ? »

Il ne se passa rien. Peter ne savait pas trop quels signes l'endroit qu'il cherchait lui adresserait, ni même s'il s'agirait de signes, car jusqu'ici il n'avait rien perçu de tel. Les gens le dévisageant avec une certaine perplexité, il sentit ses joues rougir davantage, ramassa son paquetage puis se remit en marche, traversant précipitamment le carrefour afin d'éviter les chariots grondants, et gravissant la colline, où les tanneurs et les drapiers de la ville travaillaient d'arrache-pied.

Il y avait ici pléthore de choses à remarquer après son long pèlerinage où rien de nouveau ou presque ne s'était présenté. En plus des cuves méphitiques des tanneries, où il avait senti l'odeur nauséabonde venue de là-haut, des planches sur tréteaux étaient installées dehors sur lesquelles séchaient des chaussures, des gants, des bottes et des cuissardes en cuir, plus riches en styles, teintes et tailles qu'il n'en avait encore jamais vu dans le monde. Le parfum âcre lui tourna la tête alors qu'il montait les degrés entre les comptoirs et les échoppes, en portant le sac qui rebondissait sur son dos voûté à chaque pas.

Ses yeux et ses oreilles étaient assaillis par tout ce qu'il voyait et entendait, par les bavardages et les conversations. Les gens formaient des petits groupes fébriles devant une échoppe où étaient exposés des vêtements, où les articles les plus médiocres et les plus abordables étaient disposés sur une armure en cuir tanné ornementée de crânes d'oiseaux travaillés à l'argent. Peter doutait que ce costume trouve jamais acheteur ou soit porté, mais estima d'après la foule l'entourant que son coût avait déjà dû être amorti par d'innombrables petits achats. Ayant une occasion d'observer les habitants pendant que ces derniers étaient occupés et n'en prendraient pas ombrage, il vit plus de visages ordinaires ou laids que de beaux visages, et fut surpris de constater que beaucoup d'hommes présentaient des tatouages fantaisistes sur les bras, là où la peau était visible après qu'ils s'étaient dévêtus pour supporter la chaleur humide. On pouvait distinguer non seulement des motifs, dessinés sur la peau avec des pigments, mais également des images sommaires, de catins ou du sauveur, voire des deux, ensemble sur la même épaule, séparés seulement par un simple pagne. Il gloussa intérieurement et continua son chemin, croisant des hommes aux mains maculées qui vendaient des tissus d'un rouge plus riche que ceux qu'il avait pu voir en Palestine.

Au bout d'un moment, il dépassa le marché et parvint plus haut, mais pas au point le plus haut, dont les éminences étaient visibles au sud-est. Le mur est du village, qui présentait ici et là des brèches, continuait de monter la colline à côté de lui, à main droite, alors que sur sa gauche de nombreux passages descendaient la colline. Tout en reconnaissant qu'il errait sans but, Peter se dit que s'il suivait le mur d'enceinte il finirait par se faire une idée de son étendue et de sa dimension, ce qui lui permettrait de déterminer ainsi son milieu. Son plan restait vague et à peine tangible, et il ressentait une pression dans sa vessie et des tiraillements dans l'estomac qui l'en éloignaient encore plus. Il était toujours sur le même sentier qu'il avait emprunté après avoir traversé le pont, mais avait atteint des champs où la terre offrait un plan horizontal, en haut de la côte où se trouvait la draperie. Ici, un troupeau laineux était dirigé vers les enclos par des hommes silencieux qui mâchaient des tiges, secondés par des chiens bruyants, et il repensa à la dame qui portait la pierre de Thor, à ce qu'elle avait dit à propos d'un vieux temple sur le sentier des moutons, plus haut. Bien qu'il ne vît toujours pas d'église par ici, il était certain que ce devait être le sentier dont elle lui avait parlé, à en juger

par l'agitation qui régnait en ces lieux.

Des bêtes bêlaient partout autour de lui alors qu'il arrivait au creux d'une légère dépression, des moutons conduits ici en vastes troupeaux défiant l'imagination, le paysage soudain tout blanc, d'un horizon à l'autre, en plein été et non en hiver, venus de l'Ouest de la Mercie et du pays de Galles au-delà. Peter s'aperçut qu'il savait depuis l'enfance que le chemin qu'empruntait le bétail lors de sa transhumance s'achevait non loin de Helpstun, voire Peterboro, dans les hameaux de taille moyenne du pays, même s'il n'avait pas imaginé que le terme en fût Hamtun. De là, les conducteurs de bestiaux emmenaient les troupeaux ailleurs, empruntant la voie romaine qui l'avait conduit ici depuis Londres et les falaises blanches de la côte, ou au-delà de la région de St. Neot, vers Norwych et l'est, ravitaillant chemin faisant le pays en viande. Tous les fils embrouillés d'Angleterre se rejoignaient-ils là, se demanda-t-il, ficelés et noués à Hamtun par quelque immense sage-femme comme s'il s'agissait de l'ombilic du pays ? Peter pataugeait dans une marée laineuse, arpentant la rue pavée d'étrons noircis, progressant toujours vers le nord, son sac ballant désormais à bout de bras sur le côté afin que son dos endolori puisse se reposer.

Quand il eut enfin fendu la vaste stupidité des bêtes, il aperçut en haut d'une éminence sur sa droite une pauvre et pathétique église, construite en pierre, et Peter espéra qu'il s'agissait du temple dont lui avait parlé la femme, même s'il semblait à l'abandon, sans personne alentour. Ayant décidé de s'arrêter un moment pour pisser et manger le fromage et le pain cachés avec quelques pièces dans une poche secrète de son sarrau, il tourna le dos à la fange nauséabonde du chemin des bêtes et escalada un petit sentier au-dessus duquel se rejoignaient joliment des branches en fleurs, se dirigeant toujours vers la maison-église située au sommet.

Quelques moutons au visage aplati et indifférent brouaient ici à l'ombre des grands arbres. Peter posa par terre son paquetage et écarta un pan de son habit pour se soulager, mais le jet d'urine qu'il lâcha dans l'eau de pluie amassée entre les racines noueuses d'un hêtre se révéla décevant. D'une nuance orange foncé et peu abondant, il laissait supposer que la plupart de ses fluides s'étaient écoulés par ses pores dilatés. Il secoua son gland pour en faire tomber les dernières et piètres gouttes et se rajusta, regardant autour de lui en quête d'un endroit où prendre son repas. Il se décida enfin pour une motte verte et luxuriante au pied d'un vieux chêne contre lequel il comptait se reposer, à quelques pas du temple abandonné.

Maintenant qu'il avait tout loisir de l'observer, assis sur l'herbe avec son sac à côté de lui, mordillant le quignon qu'il avait récupéré dans la poche de son sarrau, il commençait à douter de l'origine chrétienne du piteux édifice et remarquait davantage son étrangeté. Adossé au trône de chêne, il mâchouilla lentement son pain au fromage de chèvre jusqu'à ce qu'il forme une boulette détrempée entre ses dents tout en songeant à ce qu'avait dû être l'édifice solitaire. Les vieilles colonnes de pierre de part et d'autre de sa porte

présentaient, gravées en spirale autour d'elles, des vouivres autrement plus longues que la pauvre créature qu'il avait vue prisonnière de l'argile dans une taverne près de Londres. Si c'était bel et bien là un lieu de culte chrétien, alors Peter soupçonnait qu'il s'agissait d'une chrétienté plus ancienne que la tradition, issue de cultes remontant à plus de trois cents ans, quand les ancêtres de l'ordre de Peter avaient été contraints de faire la paix avec les disciples des divinités rurales en mélangeant les enseignements du Christ avec leurs coutumes frustes et superstitieuses, prêchées en haut des tumulus où l'on dressait jadis des autels aux démons. Les sculptures qui enlaçaient les colonnes évoquaient le serpent enroulé autour de la circonférence du globe dans les vieilles religions quand on croyait que notre royaume mortel était celui du milieu, pris entre l'enfer en dessous et le ciel nordique, bâti au bout d'un pont le surmontant.

Hormis le détail du pont, cette conception différait peu de sa propre croyance en une existence s'étendant au-delà de ce bref intervalle et d'une certaine façon la prolongeait, à un niveau supérieur d'où l'on pouvait mieux distinguer et comprendre les pièges divers que nous tendait ce monde. Même s'il ne l'aurait jamais dit au sein du monastère de St. Benedict, il lui importait peu que ce fût un pont ou un escalier qui menât au paradis, ou qu'on donnât tel ou tel nom aux habitants de ce lieu, ou même que les dieux fussent issus de récits différents. C'était là, pensait-il, la faute du christianisme anglais si de nos jours les gens étaient à ce point attachés à la véracité d'écrits qu'en d'autres pays on aurait admirés en tant que paraboles, sans chercher à pinailler. D'après ce qu'il savait des mahométans, leur Bible était un recueil de contes censé uniquement éclairer et édifier par l'exemple, et ne devait en aucun cas être pris pour une relation historique des faits. C'était également ainsi que Peter concevait la Bible chrétienne, qu'il avait lue intégralement, de même qu'il avait lu l'histoire de Bède ainsi que, en secret, une version du poème épique de Beowulf dont tout le monde alors parlait, mais quand il essayait d'enseigner la doctrine chrétienne il se retrouvait face à une étroitesse d'esprit, et d'ineptes questions, ses ouailles se demandant si la Création avait vraiment eu lieu en six jours.

Peter avait foi en la valeur d'un idéal radieux, incarné en Christ, lequel était une figure d'enseignement. La foi, selon lui, était l'affirmation active du sacré. Conçue plus modestement, ce n'était qu'une croyance, de même que les enfants croient aux histoires de lutins tant qu'on leur en raconte. Croire à un fait concret n'était que vanité, aisément réduite à néant, alors que l'idéal était une vérité éternelle exprimée sous n'importe quel aspect. Pour Peter, peu importait en vérité la croyance. L'idée éternelle, abstraite était tout, la lumière que des ordres comme le sien avaient protégée dans la nuit et cherchaient maintenant à étendre sur un monde déchu et voilé. Il ne croyait pas aux anges sous forme substantielle, et en tant qu'idéaux n'avait pas besoin de croire en eux, car il en avait bel et bien rencontré. Il savait, et espérait, que sa foi ne sombrerait pas d'ici cent ans dans un bourbier bigot. Était-ce ce qui arrivait

aux dieux anciens, près du temple desquels il était en ce jour accroupi à manger son pain et son fromage ?

Ayant ainsi cogité, il épousseta les miettes de sa barbe, qui ne seraient pas perdues pour les pigeons vivant dans les ruines. Se relevant et passant de nouveau son sac sur l'épaule, il descendit la petite colline en direction du chemin des moutons, ses sandales de corde usées soulevant des nuages de pétales tombés de la voûte des arbres. Le chemin des bêtes était présentement désert, réduit à une couche de crottin qu'avaient estampillée les sabots telle une argile poinçonnée. Il le suivit quelque temps mais seulement jusqu'au mur nord de la ville et aux poteaux en bois de couleur poix de la porte nord, qui se dressait, entrouverte comme l'avait été celle située près de la rivière, au sud.

Il régnait dans cette partie du village une atmosphère différente, empreinte d'une malveillance à laquelle n'étaient sans doute pas étrangères les têtes tranchées et enfoncées sur des pieux au-dessus de la porte. Au vu des cheveux blonds et longs encore accrochés aux crânes en décomposition, il supposa que c'étaient des bouchers venus du Danemark ou des environs, qui avaient découvert avec stupeur qu'il y avait ici aussi, à Hamtun, des bouchers. L'une des têtes semblait floue, et il crut que ses yeux lui jouaient un tour, mais ce n'étaient que des mouches formant essaim autour de la dépouille, nées à même sa bouche béante.

Il était donc allé de l'extrémité sud du village à son extrémité nord. La distance était plutôt modeste. Se retrouvant devant une palissade, il se dirigea vers l'ouest sur sa gauche et commença à descendre la colline, pour tomber sur des faubourgs de Hamtun qu'il n'avait pas encore vus. Descendant à flanc de vallée, une fois de plus vers le cours d'eau, ainsi qu'il s'aperçut, il distingua la glorieuse étendue de terre qui s'étirait au loin, là où des tourbillons de fumée s'élevaient pour signaler un quartier situé tout à l'ouest d'Hamtun et à l'extrémité de la Nenn. Celle-ci formait une tresse gris argent qui se mêlait aux champs verts et jaunes sous les arbres, enjambée par l'arche d'un pont en bois sur lequel il supposa que passaient tous les moutons venant du pays de Galles. Il vit également un haut mur, non loin de la Nenn sur sa rive la plus proche, construit avec des poteaux comme l'enceinte de la ville. Il s'agissait peut-être d'un cloître ou de terres seigneuriales, son mur est servant à marquer la limite occidentale de la ville.

L'éventuelle quoiqu'improbable proximité de moines lui remit en mémoire son monastère au milieu des champs près de Peterboro, où il ne s'était pas rendu depuis plus de trois ans. Le souvenir de sa cellule et de son lit à Medeshamstede lui serra le cœur, tout comme la pensée de ceux qui dans la confrérie étaient ses amis, de sorte qu'il décida de retourner là-bas dès que sa mission à Hamtun serait accomplie et qu'il serait libéré de ses obligations. Ce qui n'aurait lieu, se dit-il, que lorsqu'il aurait trouvé le centre du village et y aurait déposé le talisman que contenait son sac de toile. Ce désir de retrouver son foyer ne faisait en rien avancer les choses et ne servait qu'à retarder l'exécution de son plan.

Sur sa gauche partaient d'étroits sentiers menant à des maisons proches les unes des autres, puis les contournant et disparaissant pour former un nœud dont Peter soupçonnait qu'il s'agissait des entrailles de Hamtun, nauséabondes et d'une couleur étonnante, où lors de son contour des murs il n'avait vu que la carapace, à motifs et pigmentée, de Hamtun. Il fut alors grandement tenté de s'aventurer plus avant dans le labyrinthe de ruelles, se disant qu'il trouverait peut-être l'endroit qu'il cherchait en se fiant à son instinct, mais sa raison l'emporta. Il se souvint alors du conducteur de bestiaux qu'il avait croisé à Woolwych et qui avait entendu parler de Hamtun, et d'une chose que l'homme lui avait dite : « C'est qu'un fouillis de sentiers par là-bas, un vrai terrier à garennes. Vous verrez que c'est pas facile d'y entrer, mais je peux vous dire que c'est rien en comparaison de la peine que vous aurez à en ressortir. » Peter risquait de se perdre dans les étroites ruelles, et ferait mieux d'arpenter les limites du village comme il l'avait prévu, afin d'en prendre la mesure.

Il continua donc à descendre la colline jusqu'à presque arriver au pied du mur qu'il avait vu quand il était tout en haut, se faisant la réflexion que Hamtun semblait deux fois moins grand d'est en ouest que du sud au nord, si bien qu'il estima sa forme semblable à un étroit morceau d'écorce ou de parchemin. Un message était-il écrit dessus, et saurait-il le déchiffrer, voilà ce qu'il ignorait encore.

La palissade en rondins, qui courait le long de la rive, s'achevait par le pont qui partait du village pour rejoindre le pays de Galles. Une fois passée sous la structure en bois, la Nenn bifurquait également dans cette direction, et le mur entre lui et le bord de la rivière qui obliquait elle aussi vers l'ouest était remplacé par de grosses haies noires servant de fortifications. Parvenu à un autre quartier de Hamtun, Peter bifurqua à nouveau et se lança dans ce qu'il savait être le plus long chemin avant d'atteindre la limite sud où il s'était trouvé quelques heures plus tôt. Sur sa droite brillait la dernière portion argentée du ciel gris et bas où se cachait le soleil, et qui n'allait pas tarder à être engloutie par la nuit.

Se dirigeant vers le sud, il vit qu'il n'y avait guère de maisons ici sur le flanc inférieur du village, seulement de petites fermes, chacune dotée d'un humble cottage. Un peu plus loin, surplombant les faibles éminences, de minces volutes de fumée s'élevaient et se tressaient en un voile inégal, et il en déduisit que ces pâturages devaient être plus peuplés. Mais plus bas, près de la rive où Peter évoluait, il ne vit qu'une seule habitation qui semblait bâtie près d'un sentier, le plus éloigné sur les deux partant de son chemin et montant vers l'est, parallèlement, au milieu des pâturages déserts.

Il s'approcha du plus proche sentier, s'arrêta et l'examina. Il semblait fréquenté et dégageait quelque chose d'ancien, tout comme le fossé qui le longeait et où gargouillait un ru, venu, supposa-t-il, de quelque source située plus en amont. Il reprit son chemin, son sac rebondissant sur son dos, et se dirigea vers la petite cabane en pierre édifée là où le second sentier croisait sa

route. L'édifice, peu élevé, semblait désert, isolé en cette frange occidentale du village, son âtre exempt de la moindre trace de feu. À droite de Peter, au bout de la rue boueuse, se dressait un imposant monticule de pierres, surmonté d'un puits d'extraction en bois muni d'une corde et d'un seau suspendu à celle-ci. Il n'avait rien bu depuis qu'il s'était arrêté à un point d'eau au lever du jour, à quelques lieues au sud de Hamtun, aussi dévia-t-il de sa trajectoire pour s'approcher de la source, en sifflotant un air entendu quelque part.

Une fois devant, il s'aperçut que la structure était plus imposante qu'il ne l'avait pensé, elle lui arrivait un peu au-dessus de la taille en ce qui concernait le cercle de pierres, d'un diamètre d'environ deux pas. Il actionna la poignée du dévidoir afin de dérouler davantage de longueur de corde, et aussitôt le seau en bois, peint d'une couleur vive, s'enfonça dans le trou insondable. Un faible floc retentit au bout d'un moment, et peu après il remonta un réceptacle autrement plus pesant que celui qu'il avait laissé descendre. Le câble mouillé grinçait, et il pouvait entendre l'eau clapoter contre les flancs du seau qui oscillait alors qu'il était arraché au sombre puits et montait vers la lumière. Il attacha la corde, attira le seau vers lui et se pencha au-dessus, assoiffé.

C'était du sang.

Le choc lui fit l'effet d'un coup et lui donna le tournis, l'arrachant à ses pensées. C'était comme si une cavalerie d'entendements différents le traversait au galop, piétinant sa raison dans une fuite formidable et vertigineuse. C'était son propre sang, jailli à son insu de sa propre gorge. C'était le sang d'Hamtun, s'épanchant des générations de son peuple, dévalant la colline pour s'écouler dans ce réservoir enterré. C'était le sang des saints dont saint Jean le Divin disait qu'il faudrait boire au jour du Jugement dernier, quand il se produirait d'ici deux cents ans. C'était le sang du Sauveur, et par ce signe il était annoncé à Peter que la terre elle-même était le corps du Christ, car telles l'orge et les autres plantes, n'avait-il pas été fauché afin de repousser ? C'était la sève du cœur d'un Mystère effrayant, d'un rouge plus riche que les baies de houx, une merveille d'une telle ampleur que les chrétiens des temps futurs le reconnaîtraient, et le connaîtraient lui, et diraient qu'en vérité aux yeux de Dieu il avait été désigné, qu'il avait assisté au miracle, eu cette vision...

C'était de la teinture.

Comment pouvait-il être aussi stupide ? Il avait vu les vêtements chamarrés qui étaient à vendre dans la rue des drapiers, mais il ne s'était pas demandé d'où ils pouvaient venir. Il avait laissé le seau aux couleurs vives descendre dans le puits, mais sans penser une seconde que la couleur du seau était due à son usage répété. Ces signes étaient pourtant clairs comme le jour, sauf aux yeux d'un idiot, mais dans sa ferveur il n'avait su les voir et s'était presque cru déjà sanctifié. Il décida de ne pas parler à ses frères, quand il serait rentré à Medeshamstede, de cette honteuse bévue, même pour se moquer de lui, de sa folie et de sa vanité, de peur qu'ils ne le prennent pour un crétin.

Riant derechef de la façon dont Hamtun venait une fois de plus de se jouer

de lui, il versa le contenu du seau dans la gorge noire et gargouillante d'où il l'avait extrait. Repensant à son frère Matthew qui vivait près de Peterboro, avait enluminé des manuscrits et partagé les secrets de son art avec lui, Peter supposa que la couleur de l'eau était due à la rouille du métal extrait du sol. Même si la chose ne lui aurait sans doute guère fait de mal, il se félicita néanmoins de ne pas s'être abreuvé sans y regarder à deux fois. L'ocre rouge, après tout, n'était pas la seule chose capable de produire la couleur rouge. Il y avait aussi, entre autres, la rouille de mercure, et à la ferme des frères bénédictins il avait entendu parler de moines qui suçaient les poils d'un pinceau encore enduit de pigment rouge, afin de les humidifier et d'affiner leur pointe. Jour après jour, involontairement, les moines s'étaient empoisonnés en agissant ainsi. On raconte que les os de l'un d'eux étaient devenus si cassants que lorsqu'on avait déposé sur son corps agonisant une couverture, le simple poids de celle-ci l'avait écrasé, broyant chacun de ses os. Peter ignorait si cette histoire était vraie, tout comme il doutait que l'eau présente dans ce puits fût teintée de la sorte, mais il était néanmoins heureux de ne pas l'avoir goûtée, car sa négligence aurait pu fort bien se révéler mortelle.

Une fois passé l'instant de frayeur, Peter réfléchit et s'estima moins stupide qu'il ne l'avait cru. Bien que le sang supposé sacré se fût révélé une simple teinture dans sa vérité matérielle, n'y avait-il pas également une vérité idéelle à considérer, à savoir que la souillure terrestre n'était qu'une image censée représenter ce qui était immatériel, et donc dépourvu de forme mondaine ? Une chose ne pouvait-elle avoir plus d'un aspect, et être à la fois de la rouille de fer à l'aune de la raison, et le vin même du Christ à celle du cœur ? Un puits rempli d'une teinture d'une telle nuance, c'était là quelque chose dont il n'avait encore jamais entendu parler, et donc tout aussi miraculeux que le liquide avec lequel il l'avait confondu. Quelle qu'en fût la source, c'était un signe, qu'il convenait de déchiffrer.

Comme il reprenait son sac, il lui apparut qu'il avait fait preuve, en pensée comme dans sa quête, d'un excès de zèle et de prudence. En longeant servilement sa périphérie, Peter avait considéré Hamtun comme une simple forme, un tracé sans âme reproduit sur un parchemin, mais il devinait à présent que c'était davantage une chose vivante, avec ses humeurs, ses fluides mortels, moins un territoire à arpenter qu'un inconnu avec lequel il s'entretenait. Hamtun allait-il se livrer à lui s'il se montrait moins rigide et coincé dans son approche ? Alors qu'il se dirigeait vers le sud, il se ravisa et décida d'obliquer plutôt vers l'est, d'aller au-delà de la bâtisse solitaire en bordure de route et de s'avancer dans le village lui-même, dans le dédale de maisons trapues sur sa droite dont les foyers ouverts rendaient les nuages gris encore plus cendreaux.

Ce faisant, il passa devant la remise en pierre et éprouva alors une sensation qui portait apparemment le nom de « déjà-vu », comme quand l'expérience d'une chose nouvelle s'accompagne de l'étrange conviction que vous l'avez

déjà vécue auparavant. Non pas qu'il eût à un autre moment vécu un moment similaire, en passant devant une cabane isolée tout en gravissant une colline jusqu'alors inconnue. Non, c'était plutôt l'instant lui-même, dans ses moindres détails, qu'il lui semblait traverser une nouvelle fois : les pâles et frêles ombres que jetait sur l'herbe un soleil voilé approchant de son zénith, et la mousse ayant adopté forme humaine près du chambranle de la paisible remise ; le chant des oiseaux résonnant dans les haies sombres à l'ouest en ce moment même, à savoir trois sons distincts suivis d'une plainte déclinante ; l'odeur de porc aigre que dégageait sa sueur quand elle s'exhalait des plis de sa tunique ; ses pieds endoloris, les parfums de la rivière distante et invisible, et les nœuds durs du sac qui dansait sur son échine ployée.

Il passa outre la sensation et longea la construction en calcaire. On ne pouvait rien voir par les cavités obscures de ses fenêtres, mais la sensation qui en émanait était si bizarre qu'il eut presque l'impression d'être observé. Une partie malveillante de son esprit, bien décidée à l'effrayer, lui murmura que c'était la harpie aux yeux caves de son rêve, qui vivait seule ici dans cet antre obscur et l'observait en silence. Bien qu'il sût qu'il ne s'agissait là que d'un spectre qu'il avait inventé pour se tourmenter, il frissonna et pressa le pas pour s'éloigner au plus vite de cet endroit. Quittant le sentier qui partait vers l'est, Peter s'engagea dans un chemin sinuant plus bas en direction du sud-est, à peine visible parmi les herbes hautes.

Montant péniblement la côte, son chemin décrivant à nouveau un coude vers l'est, Peter eut l'impression que les étranges idées qui le traversaient étaient des sortes de miasmes émanant de cette localité, dont les effets s'accroissaient à mesure qu'il s'y enfonçait. Elles conféraient à son humeur une couleur qu'il ne pouvait nommer, comme une nuance née du mélange de plusieurs autres, de la peur aussi bien que de l'étonnement, de la joie et de l'espoir, mais aussi de la tristesse et un pressentiment qu'il avait du mal à situer ou à décrire. La mission que contenait son sac de toile paraissait à la fois élaner son âme en un essor jubilatoire, et se révéler une chose si pesante qu'il aurait dû ployer sous elle et ne plus pouvoir se relever. Pris dans ces contradictions, le sentiment qu'il éprouvait semblait composé de tous les sentiments humains fondus en un seul, et il en était rempli au point de déborder. Cette sensation excitante quoique désagréable, conclut-il, toutes les créatures agissant au nom de Dieu devaient l'éprouver.

Après avoir marché dans les hautes herbes, il arriva sur un autre chemin de terre battue qui montait à l'assaut de la colline tout comme l'avait fait le sentier qui partait du puits des teinturiers. Ce nouveau sentier menait à un groupe de maisons qui étaient des trous couverts des deux côtés, dans lesquels des chiens aux poils emmêlés reniflaient parmi des hommes qui riaient et des femmes en colère qui traînaient des bambins. Tout au bout, il apercevait les toits de bâtisses plus hautes avec en dessous de nombreux chariots qui allaient et venaient, et supposa donc que cet endroit était une sorte de place du village. Un peu plus haut à droite du chemin, là où proliféraient les maisons les moins

hautes, Peter vit qu'on préparait un grand brasier sur un lopin nu et noirci. Les gens venaient ici pour incinérer des choses en trop ou trop sales pour les brûler chez eux, sur des chariots et dans des sacs. Il vit de tristes tas de vêtements, des hardes pestilentiellles, jetées à bas des brouettes à l'aide d'une fourche.

Il vit une charrette de fumier que son conducteur faisait reculer avec force cris en direction des flammes, afin que les vieux qui gagnaient leur vie en incinérant puissent plus facilement s'activer avec leurs pelles. La puanteur et les vapeurs s'élevaient en une colonne grasse au-dessus des flammes, car il y avait peu de vent, même si Peter savait qu'il s'en faudrait de peu pour que les habitations entassées ici disparaissent dans un brouillard nauséabond.

Décidé à contourner une grande partie de cette pestilence, il se dirigea vers l'est, empruntant bientôt une petite rue. Il y avait quelques cabanes de chaque côté, mais moins de gens et pas de feux. Un peu plus bas, il aperçut un large toit de chaume qui devait être celui d'une grande salle, lui présentant ce qui devait être le mur du fond. La portion éclairée du ciel était une fois de plus sur sa droite, ce qui signifiait qu'il était reparti en direction du sud, même si très vite il rencontra un nouvel obstacle. Devant lui se profilait une cour d'où montait un vaste nuage, comme celle où l'on brûlait des déchets, mais là où avant les fumées étaient noires, ici elles étaient toutes blanches. Il vit l'arrière d'un chariot d'où l'on déchargeait des blocs de craie qu'on déposait sur un monticule au centre du terrain clôturé, et se rappela avoir croisé ledit chariot près du pont sud ce matin. Il avait encore, dans ses cheveux et dans les plis de sa robe, des traces de poussière blanche. Il avait à cœur de rester de la même couleur qu'à son arrivée à Hamtun plutôt que d'être rougi par les teintures ou noirci ou blanchi par des fumées et des vapeurs, aussi s'arrêta-t-il brusquement pour regarder autour de lui en quête d'un autre itinéraire.

Il se trouvait une fois de plus à une sorte de croisement, avec un sentier qui partait là encore vers l'est. Marquant la croisée des chemins, se dressait une sorte de tertre carré dont un des pans était raccourci. Un fossé avait été creusé autour, mais cela remontait à très longtemps et aujourd'hui il était envahi par les herbes, comme c'était le cas pour la forteresse romaine qu'il avait vue. Le monticule herbeux semblait encore empreint d'une certaine importance, même si l'on n'y distinguait aucune habitation, seulement des touffes dorées de pissenlits qui ne s'étaient pas encore changés en boules de graines vaporeuses.

Tandis qu'il l'observait, Peter perçut quelque agitation à sa périphérie, du côté où il se trouvait et donc entre les masses de craie et lui. Postés près du chemin se tenaient un cheval et une herse avec, tenant les rênes, un homme très laid. Son visage était large et ses yeux écartés, et il avait l'air costaud mais râblé, comme si on l'avait comprimé. Juché sur le siège de la carriole, il conversait avec une enfant, une fillette de douze ans au plus qui piétinait sur l'herbe devant le fossé circulaire et le regardait d'un air hésitant. Elle paraissait avoir peur de l'homme comme si elle ne le connaissait pas, secouant

à présent la tête et faisant mine de vouloir bouger, sur quoi le charretier courtaud tendit la main et l'attrapa vite par le poignet avant qu'elle ne s'enfuie.

Peter allait devoir prendre une décision et vite. S'il s'agissait d'une dispute entre un père courroucé et son enfant têtue, alors mieux valait ne pas intervenir, encore qu'il doutât que ce fût le cas, car au cours de son périple il avait vu suffisamment de viols pour ne pas s'en désintéresser en espérant que les choses allaient s'arranger.

Quand il le voulait, Peter était doté d'une voix tonitruante, si bien que ses frères à Medeshamstede, tout en l'appréciant, n'aimaient guère qu'il chante avec eux. C'est de cette voix mugissante qu'il interpella l'homme qui tenait la fillette, ses échos roulant comme le tonnerre.

« Eh toi ! Arrête un peu ! Il faut qu'on parle, maraud ! »

Il se dirigea vers la carriole à grands pas, son sac oscillant pesamment au bout de sa main, de sorte qu'on ne pouvait regarder ce dernier sans se dire qu'il ferait une puissante massue si jamais on le faisait tourner comme une fronde. C'était un homme paisible mais il savait l'impression qu'il pouvait donner quand il fallait, avec ses membres épais et son visage rouge : il n'avait pas parcouru la moitié de la planète sans user de cette apparence menaçante quand c'était nécessaire. L'homme, dont le corps semblait comme écrasé, tourna brusquement la tête et fixa Peter, qui fendait la laïche dans sa direction, un casse-tête au bout de son poing rougeaud. Lâchant la fillette, le coquin parut sur le point de détalé. Il poussa un cri pour mettre en branle sa jument et sa carriole dévala la butte par son pan coupé, s'éloignant en cahotant. Parvenu à un coude du chemin, il se retourna pour lancer un regard effrayé au moins, puis continua et disparut.

La fillette qu'il avait lâchée se tenait au bord de la tranchée circulaire. Elle regarda s'éloigner son agresseur puis se tourna vers Peter qui s'était arrêté à mi-chemin, plié en deux et le souffle coupé par l'effort, une main levée vers elle afin de la rassurer. Elle en profita pour jauger son sauveteur, son visage dégoulinant de sueur et rouge comme une betterave, le bruit monstrueux que faisait son souffle, puis elle décida de s'enfuir en courant dans la direction inverse qu'avait prise son agresseur, dévalant la colline comme si elle rejoignait le chemin sud vers la cabane isolée et le puits sanglant. Il la regarda courir tandis qu'il reprenait son souffle au milieu des tiges somnolentes et ne vit aucun affront dans le fait qu'elle ait eu peur de l'homme qui l'avait sauvée. Tous les moines n'étaient pas comme lui, et même s'il savait que les chansons paillardes sur les moines en rut étaient souvent dans le faux, il lui était arrivé de croiser des frères aux penchants déplaisants qui apportaient quelque crédit à ces calomnies. L'enfant avait raison de détalé et de n'accorder aucune confiance à quiconque en ces temps nouveaux et inquiétants, aussi ne se formalisa-t-il pas de son départ mais remercia Dieu de l'avoir placé là à temps pour prévenir un méfait.

Ce fut donc de bonne humeur qu'il décida d'emprunter à nouveau le

chemin allant vers l'est, et qu'il avait abandonné pour contourner le bûcher et ses émanations. Ayant repris son souffle, il s'engagea sur le sentier qui montait par le flanc nord du plateau, et tout en marchant médita ce qui venait de se passer. S'il n'avait pas pris la décision, devant le puits, d'entrer dans le campement par un autre itinéraire, alors la fillette aurait sûrement été assassinée et retrouvée parmi les haies. Qui savait, aujourd'hui, quels enfants et petits-enfants elle pouvait engendrer, qui pouvait dire quels changements dans le cours du monde seraient induits par cet incident ? Si tout ce pour quoi il était venu jusqu'ici se révélait simple illusion, causée par trop d'exposition au soleil en terres étrangères, du moins pouvait-il se dire qu'il avait œuvré dans le sens du Seigneur. Bien qu'il battît à tout rompre, son cœur était emplí de joie alors qu'il escaladait le sentier caillouteux, le sac en travers de son épaule, la sueur dégoulinant sur son front.

Il était en train de se dire que la journée touchait à sa fin quand il leva les yeux et vit un autre pèlerin descendre à pied la rue dans sa direction, moins âgé que lui, mais attifé si bizarrement qu'il en était comique. Il avait sur la tête un chapeau ressemblant à un sac à pudding retourné avec un vaste rebord, et ses vêtements étaient tout dépareillés comme si d'autres s'en étaient débarrassés, mais qui étaient ces autres, mystère, car chaque élément était une bizarrerie. Il portait un manteau court et d'amples hauts-de-chausses taillés dans un tissu léger, et à ses pieds on remarquait des bottines en cuir comme Peter n'en avait encore jamais vu, pas même dans les échoppes des tanneurs près de la porte est de Hamtun. La mise de ce voyageur était si grotesque que le moine ne put s'empêcher de sourire en le voyant approcher. Bien que l'homme fût gris et pâle d'apparence, il ne semblait pas mal intentionné, comme l'avait été quelques instants plus tôt le charretier qui voulait ravir l'enfant. Il s'agissait là d'un pauvre hère qui avait peut-être ses travers mais semblait profondément bon, et quand leurs chemins se croisèrent tous deux s'arrêtèrent et se sourirent, mais était-ce dû à la bienveillance ou parce que chacun trouvait amusante la mise de l'autre, nul n'aurait su le dire. Peter fut le premier à le saluer et à parler.

« Je me disais présentement qu'on allait avoir grand chaud. Comment va la vie pour vous, brave et honnête ami ? »

Ici, l'autre homme pencha la tête en arrière et plissa les yeux pour regarder Peter, comme s'il se demandait si Peter se moquait de lui, mais il finit par décider que non et répondit de façon enjouée :

« Oh ça oui il va faire chaud, possible, et je suppose que la vie va comme il faut. Et vous alors ? Ce sac m'a l'air d'un sacré fardeau. »

Ces mots furent accompagnés d'un clin d'œil malicieux et d'un mouvement de la tête à l'intention du sac de toile que portait Peter à l'épaule, comme s'il s'agissait de biens précieux qu'il aurait volés. Accueillant la remarque en souriant, le moine posa son sac à ses pieds. Il poussa un grand sourire de soulagement et secoua la tête.

« Dieu vous bénisse, non, ou si c'en est un c'est un fardeau qui me sied. »

L'autre haussa un sourcil, comme intéressé, ou comme s'il espérait un nouveau commentaire, et Peter se dit alors qu'il y avait peut-être là une occasion de se faire indiquer l'endroit qu'il cherchait. Il semblait que ces rencontres de fortune en cet après-midi étaient le fait d'une puissance supérieure, et peut-être était-ce le cas de celle-ci également. Enhardi par ces considérations, il posa la question à laquelle il pensait être le seul à pouvoir répondre, en désignant le paquetage qu'il avait posé par terre.

« On m'a demandé de l'apporter dans le centre. Auriez-vous l'heur de savoir où cela pourrait bien être ? »

La question posée par Peter suscita force pincements de lèvres et marmonnements songeurs chez l'homme qui poussa en arrière son étrange couvre-chef pour dévoiler une tonsure et se mit à scruter les cieux comme si l'endroit dont on lui parlait se trouvait quelque part là-haut. Enfin, alors que le moine se préparait à être déçu, une réponse lui fut donnée. La colline qu'il avait grimpée offrait ici un aplat, et le chemin qu'il avait emprunté s'enfonçait à présent entre des maisons enterrées et des champs avant d'aboutir à une plus large rue, qui descendait la colline de l'autre côté, du nord au sud, et grouillait de chariots et d'animaux. Un orme épais se dressait à la croisée des chemins, et c'est vers lui que s'était tournée l'attention du moine.

« Si c'est là où je pense, alors vous devez tourner à droite après cet arbre à l'autre bout là-bas. » Ravalant sa morve, l'homme cracha alors, en guise de ponctuation, eût-on dit. « Descendez la rue jusqu'à ce que vous arriviez au croisement tout en bas. Si vous traversez le carrefour et que vous continuez à descendre la colline, ça sera sur votre gauche, à mi-chemin. »

Peter déborda de joie et admira la providence divine, en voyant son énigme si prestement et si simplement résolue. Tout ce qu'on avait exigé de lui, finalement, c'était qu'il pose la question. Il contempla avec gratitude le pauvre en haillons qui avait exaucé son vœu, et c'est alors qu'il comprit vraiment ce qui était inhabituel chez l'homme. Il n'était pas seulement gris ou pâle ainsi que l'avait cru Peter au premier abord, mais plutôt dénué de la moindre couleur, davantage un dessin fait au charbon qu'un être vivant à sang chaud. Et non seulement il était pâle, mais semblable à une eau trouble, et quand le moine l'examina plus attentivement il s'aperçut qu'il pouvait voir des taches sombres se déplacer sur son visage, qui correspondaient aux allées et venues dans la rue derrière lui, comme si le pauvre homme était ainsi fait qu'on pouvait voir à travers lui, même vaguement. Peter ressentit un picotement pareil à un ru glacé dégoulinant le long de son échine douloureuse en comprenant qu'il discutait avec un spectre.

Il veilla à ce que la peur qu'il ressentait soudain ne transparaisse pas sur son visage, de peur d'insulter une personne jusqu'ici d'une disposition des plus affables et obligeantes. En outre, le moine ne savait pas trop quel genre d'être était celui avec qui il conversait, même s'il doutait qu'il fût malveillant. Peut-être était-ce une âme errante, ni bénie ni condamnée et résidant donc dans un état intermédiaire, ici dans ces lieux anciens. Il se demanda s'il lui faudrait

errer éternellement, ou si l'esprit allait quelque part, au ciel ou ailleurs, aussi lui demanda-t-il où il se rendait.

« Je gage que vos pas vous mèneront en quelque havre de sainteté ? »

Le fantôme eut d'abord un air coupable, puis sournois, et se ressaisit enfin. Peter se dit à part lui que les expressions du spectre étaient aussi transparentes que sa forme. La créature hésita un peu avant de répondre.

« Je... eh bien, je m'en vais voir un ami, si vous voulez la vérité vraie. Un pauvre hère, ça oui, qui vit seul au coin de Scarletwell Street sans aucune famille pour lui rendre visite. Je vous souhaite une bonne journée, mon père, ou comme il vous plaira que je vous appelle. Bonne chance en vous rendant dans le centre avec votre butin. »

Là-dessus l'apparition s'en alla et descendit la colline, se rendant là où Peter venait juste de s'interposer entre le filou sur sa carriole et la fillette. Le moine le regarda s'éloigner, et ce faisant se demanda par quel étrange hasard le spectre dépenaillé se rendait à la remise désolée près du puits des teinturiers, car ses propos ne laissaient guère de doute quant à sa destination. Depuis que Peter était arrivé à Hamtun, il semblait que les événements s'étaient déjà mis en place, et ce jusque dans leurs moindres détails et rapports. Alors qu'il avait eu le sentiment, au croisement près du puits, de revivre un moment déjà cent fois vécu, il voyait désormais la chose davantage comme un plan sur un parchemin, réalisé par un charpentier. Le moindre de ses pas empruntait des trajectoires qui faisaient de lui la partie d'un ensemble qu'il ne pouvait deviner. Le spectre errant qui l'avait aidé était à présent plus loin et plus difficile à voir, aussi Peter reprit son sac et le passa sur son épaule, puis s'engagea sur le sentier où se dressait l'orme. Une fois devant, il bifurqua vers le sud et descendit le long de la large rue où s'engageaient de nombreux chevaux, en direction du croisement qui se trouvait plus bas, comme on le lui avait dit.

Autour de lui, dans leurs enclos qui bordaient le chemin ou bien trottant pour rejoindre le sentier crasseux à flanc de colline, se pressaient des poulains, des juments et des ânes de toutes sortes, si bien qu'il supposa que ce devait être ici que les maquignons faisaient leurs affaires. L'odeur de crottin était sucrée, rappelant la pulpe de fruit, mais elle n'avait rien d'agréable et des mouches noires formaient partout des nuages bourdonnants. L'air rance et le soir qui n'allait pas tarder faisaient ruisseler sur ses membres une sueur salée, les battements de son cœur s'accéléraient, sa respiration devenait difficile, du moins c'est ce qu'il se dit. Levant les yeux, il vit que la couche nuageuse semblait soudain plus proche et, surtout, plus sombre. Peter espéra que sa quête touchait à sa fin, afin de se trouver assez vite un logement et d'être à l'abri s'il pleuvait.

Le croisement, quand il y parvint, s'accompagna une fois de plus d'une impression de déjà-vu, et Peter eut presque le tournis tandis qu'une sorte d'écho tintait dans ses oreilles. Il avait certes pissé et transpiré, mais il n'avait pas avalé une goutte d'eau depuis le matin. Il resta un instant au coin nord-

ouest du croisement, à regarder la rue récente qui montait vers l'est. Il vit alors un paysage qu'il reconnut, tout en lumières et fumées, et comprit aussitôt où il devait se trouver. C'était l'extrémité de la rue où étaient situées les forges, dont il avait aperçu les toits ce matin à son arrivée après avoir franchi le pont. Si, près de l'endroit où il se tenait à présent, figurait bel et bien le centre de l'Angleterre, alors comment se faisait-il que des heures plus tôt il n'en ait été qu'à quelques minutes à pied ? Mais s'il s'était rendu jusqu'ici sans faire de détour il n'aurait pas vu le vieux temple sur le sentier des bêtes, ni le puits sanglant, et il n'aurait pas été là pour sauver l'enfant. Il fixa comme abasourdi le chemin étincelant et fumant et s'étonna que le destin l'ait conduit jusqu'ici.

Peter vit des hommes noirs de suie qui travaillaient l'or fondu, et des vieux, rendus presque aveugles par les ans, penchés sur des filigranes d'argent. Un homme ressemblant à un nain soufflait dans le tuyau d'une longue pipe ou trompette, ses joues gonflées, ses lèvres pincées, au bout de laquelle sortait une bulle qui enflait comme si elle était faite d'eau savonneuse mais qui était de feu, et Peter comprit que c'était du verre brûlant qu'on façonnait. Il vit les marchands souriants dont les yeux brillaient encore plus que les pierres précieuses qu'ils gardaient dans leurs bourses, et qu'ils répandaient comme des rivières de nacre scintillantes sur leur paume ouverte et noueuse. Il vit les richesses du monde à peine jaillies des fonderies et sut que, au regard de ces splendeurs, ce qu'il portait dans son sac de toile était une perle d'exception.

Il se retourna et regarda en direction de l'ouest, scrutant une rue où l'on conduisait les chevaux qui descendaient derrière lui la colline. Beaucoup plus bas, du côté de la rue où Peter se tenait, il aperçut un immense toit de chaume qui dépassait, et se dit que ce devait être la grande salle dont il avait vu l'arrière quand il était près de la cour du marchand de craie. En face se dressait un clocher qui dominait les toits des maisons. Peut-être que la grande salle était le manoir dont il avait entendu parler, où vivait un prince qui était parent d'Offa, et qui avait fait construire une église ici sur ses terres. La femme à qui il avait parlé au bout de la rue des forgerons avait dit qu'il y avait là-bas une église du nom de St. Peter, et qui pouvait fort bien être le bâtiment qu'il voyait à présent.

Descendez jusqu'à ce que vous arriviez au croisement, avait dit le fantôme, puis traversez. Donc, s'il continuait, l'endroit qu'il cherchait devrait être de l'autre côté de la rue, sur sa gauche. Le cœur toujours battant, dans la lumière déclinante dispensée par les nuages gros de pluie qui s'amassaient dans le ciel, il traversa le carrefour animé d'un pas hésitant, afin d'éviter les charrettes qui fonçaient en tous sens. Il contempla alors d'un air soucieux la route qui partait vers l'est, espérant y trouver un signe susceptible de lui indiquer où était le centre dont lui avait parlé le pauvre spectre. Il n'y avait rien ici hormis un pré et une cour clôturée qui, à en croire ses lueurs, devait appartenir à un forgeron, même s'il n'était pas encore à l'endroit où était censé se trouver le centre. De plus en plus inquiet, il continua de descendre, ses yeux las scrutant

la pénombre de part et d'autre du chemin.

La cour du forgeron, comme il s'y attendait, était située presque en bas de la rue, alors que de l'autre côté du carrefour, au coin de la rue où s'activaient les tauliers, se trouvait également un atelier de forgeron. Entre ces deux forges noircies il n'y avait rien, hormis un champ vide et à l'abandon, et Peter sentit soudain sur sa joue une première goutte de pluie, lourde et glacée.

Il arriva à un endroit qui lui parut à mi-chemin de la pente, et s'arrêta sur le bord pour regarder au-delà, là où ne s'étendaient plus que des terres vierges. Le martèlement dans sa poitrine s'était intensifié, et il savait qu'il était déjà venu ici une ou plusieurs fois sans jamais rien trouver. Il ne cessait de venir ici sans jamais rien trouver. Rien hormis les charretiers et leurs montures qui allaient et venaient sur la large route sous une pluie de plus en plus battante. Rien hormis cet homme désœuvré qui se tenait devant la cour du forgeron, à ce croisement d'où partait la rue des orfèvres. Rien que des chardons et un arbre et un terrain nu, là où il avait cru trouver l'âme trônant sur ce pays. Il ne savait pas si c'étaient des larmes ou de la sueur ou de la pluie qui coulaient désormais sur son visage alors qu'il le levait tristement vers le ciel bas et lourd et demandait une fois de plus ce qu'il avait demandé à l'autre croisée, mais cette fois-ci sa voix était empreinte de lassitude et de colère, comme si peu lui importait qui pouvait l'entendre.

« Est-ce ici le centre ? »

Tout s'arrêta pour lui en cet instant. Dans ses oreilles, l'écho se changea en une sorte de bourdonnement, comme si l'instant suspendu était lui-même plein d'échos et résonnait de toutes les précieuses circonstances qui le composaient. La pluie restait suspendue et immobile ou alors tombait mais très lentement, ses gouttes pareilles à d'innombrables clous d'opale enfoncés partout dans l'air, et sur la robe des chevaux chaque poil était un filament enflammé de cuivre. Le crottin brillait comme s'il était le trésor même de la terre, la manne des champs, comme si les mouches alentour étaient dotées d'ailes pareilles aux vitraux des plus belles églises. Sur le terrain vague de l'autre côté de la pente providentielle qu'était la rue, parmi les herbes folles aux reflets émeraude, un homme se tenait tout de blanc vêtu avec dans une main un bâton poli en bois clair. Ses cheveux étaient blancs comme le lait, tout comme sa robe, et il faisait l'effet d'un phare au milieu de ce décor, source de toute lumière, allumant des étincelles divines dans les yeux de chaque créature. Son doux regard croisa celui du moine, et Peter sut que c'était l'ami qui lui était apparu en Palestine, qui lui avait confié sa mission. L'alpha de son périple était devenu son oméga, et dans ses oreilles résonnait maintenant un grondement, comme un battement de grandes ailes, dans lequel Peter crut reconnaître son pouls cent fois amplifié. La réponse à sa question n'allait pas tarder.

Dans l'enchantement immobile qui imprégnait la rue, la silhouette de feu leva les bras en l'air en signe de liesse, déployant sur les côtés de grandes ailes aveuglantes. Triomphant, il s'exprima d'une voix puissante, comme

répercutée entre de hautes montagnes, dont les échos s'égaillèrent en même temps dans mille directions. C'étaient les paroles étrangères que Peter avait déjà entendues, dont les mots explosaient comme des spores greffées sur ses pensées, afin de disséminer les graines de nouvelles idées.

« Jééxiisst. »

Oui ! Oui ! Oui c'est ici ! Oui, j'existe ! Oui, c'est ici en ce lieu d'excès que d'une croix le centre sera marqué. Oui, c'est ici que s'achève ton périple, où toi et moi sommes enfin réunis. Oui, oui, oui, et ce aux limites mêmes de l'existence, oui !

L'être brandit alors son bâton comme s'il désignait Peter. Long et pâle comme s'il était en sapin, il avait été sculpté en pointe à son extrémité la plus proche et peint d'une nuance rappelant celle des bleuets. Le moine resta perplexe, se demandant pourquoi il était ainsi désigné, mais il vit alors que ce n'était pas vers lui qu'était dirigé le bâton, mais vers un endroit derrière lui. Il se tourna, et ce fut comme si son mouvement brisait le charme. Le bruissement qu'il entendait ne décrut pas mais le monde se remit en branle, et la pluie se remit à tomber autour de lui au lieu de se contenter de ramper comme avant.

Derrière lui, sis entre une écurie et une autre forge, se dressait un mur de pierre dans les joints duquel poussaient quelques violettes avec, encastrée dedans, une porte en bois aux garnitures métalliques, légèrement entrouverte. S'approchant, Peter distingua une clairière avec des tombes bombées et des pierres tombales comme exhumées, et un peu plus loin une humble bâtisse en pierres brunes et anguleuses devant laquelle deux moines étaient en train de converser. Il était arrivé devant une église. La dame qui portait la pierre de Thor et l'avait conseillé tout à l'heure avait parlé d'une autre église près de celle de St. Peter, qu'on appelait St. Gregory. Son bras gauche lui faisant mal, il passa son sac sur l'épaule droite, même si ce changement ne le soulagea pas. Hébété, il avança sous la pluie désormais battante et passa le portillon donnant sur le jardin de l'église. En le voyant, les moines cessèrent de parler et se dirigèrent vers lui, d'abord lentement puis rapidement, une expression inquiète sur leur visage. Peter était tombé à genoux, moins en une prière reconnaissante suite à sa délivrance que parce qu'il ne tenait plus debout.

Les deux frères firent de leur mieux pour le relever et le soustraire au déluge, mais c'étaient des hommes jeunes et minces et ils le trouvèrent trop lourd. Ils ne réussirent qu'à l'allonger pour le soulager, appuyant sa tête contre la paroi d'une tombe. Ils s'accroupirent au-dessus de lui, leurs habits déployés comme pour le garder de la pluie, même si ça leur donnait l'aspect de corbeaux et ne le protégeait guère. Au-dessus d'eux, Peter vit, sous la coque des nuages, comme des perles noires en fusion qui se fondaient pour former un formidable entrelacs de circonvolutions.

Tout était illuminé en ce moment, puis un terrifiant tonnerre retentit et les moines qui s'occupaient de lui poussèrent un cri et le pressèrent davantage de leurs questions, lui demandant d'où il venait et ce qui l'amenait ici. Les

éclairs noyèrent le ciel de leur éclat et Peter leva le bras, mais pas le gauche qui était engourdi, désignant son sac sur l'herbe détrempée près de lui.

Quand ils le comprirent, ils ouvrirent en grand le sac de toile et en sortirent l'objet qui était dedans, l'exhibant au vent et à la pluie. L'objet en question était long d'environ un empan et demi dans les deux sens, grossièrement taillé dans une pierre brunâtre et bien trop lourd pour être soulevé facilement d'une seule main. La pluie argentée dégoulinait de ses angles et de ses coins et les prêtres restaient perplexes devant cette vision étonnante.

« Qu'est-ce donc, frère ? Peux-tu nous dire où tu l'as trouvé ? »

Peter parla, mais avec difficulté, et dut donner l'impression de délirer à voir l'expression des moines. D'après ce que comprirent ces derniers, il avait traversé les mers et s'était rendu dans un endroit jonché de crânes où il avait trouvé ce trésor enfoui. Une fois déterrée, ce fut comme si un ange était apparu pour lui dire de prendre la relique et de l'emporter jusqu'au centre de ce pays. Ils eurent l'impression qu'il disait qu'il venait une fois de plus de rencontrer cet ange, lequel lui avait confirmé que leur petite église était la destination du pèlerin. Une grande partie de ce que disait ce pauvre hère se perdait dans les grondements du tonnerre, et ils le supplièrent de leur dire quel était ce pays et où se trouvait cet ossuaire où des reliques sacrées sortaient du sol.

Leurs voix avaient fini par se fondre dans le bruissement tout-puissant qui l'emplissait, comme si elles venaient de très loin, de sorte qu'il les entendait à peine. Il était en train de mourir. Il ne reverrait plus Medeshamstede, et il l'avait compris. Là-haut, les nappes mobiles dans le ciel détrempé étaient pareilles à de la soie noire d'Orient, froissée et changeante dans sa texture confuse. Il vit alors ce qu'il n'avait pas vu avant, à savoir que les nuages adoptaient des formes grotesques, comme s'ils avaient été pliés et astucieusement comprimés. Déployés, ils auraient assumé une forme à la fois plus régulière et plus complexe à appréhender par le regard. Il ignorait totalement ce que pouvait signifier cette idée étrange, ni pourquoi il avait l'impression que ses années d'errance n'avaient été qu'une unique et preste étape désormais achevée.

Il avait l'impression d'avoir fermé les yeux il y a un moment et pourtant il lui semblait encore voir, peut-être de simples rêves ou souvenirs de choses vues qui survivaient derrière ces paupières closes. Il vit les moines inquiets penchés au-dessus de lui ainsi que la petite église derrière eux. Comme cela avait été le cas pour les turbulences et cataractes célestes, il remarqua également pour la première fois que les coins d'un bâtiment étaient conçus de façon intelligente, qu'ils pouvaient être dépliés de façon à ce que l'intérieur se retrouve à l'extérieur. Ce qu'il avait pris plus tôt par mégarde pour des sculptures sur les saillants de l'église se révélait à présent des personnes pas plus grandes que des larves, mais qu'il savait être aussi grandes que lui parce qu'éloignées. Les deux moines à son chevet, il ne les voyait plus, même s'il les entendait encore lui parler, et lui demander une fois de plus d'où il venait, porteur de ce signe parfait.

Le dernier mot qu'il prononça fut Jérusalem.

Sir Francis Drake s'adossa contre un mur couvert d'affiches devant le Palais des variétés et laissa sa chevelure gominée reposer sur les noms imprimés en grandes lettres rouges et noires. Sa montre à gousset indiquait qu'il avait encore une bonne demi-heure avant d'être obligé de se frotter le visage avec un bouchon brûlé pour incarner l'Ivrogne. Entre-temps, il n'avait qu'à attendre ici en regardant passer les charrettes, les bicyclettes et les jolies filles, en tirant éventuellement sur une autre Woodbine pour se tenir compagnie.

Alors qu'il avait six ans et fréquentait l'école de Lambeth, ses camarades avaient décidé de l'affubler du nom du célèbre corsaire. Sa mère commençait déjà à sombrer dans la pauvreté, et il avait été contraint de porter ses collants rouges de scène qu'elle avait coupés pour qu'ils ressemblent à des bas, sauf que plissés et écarlates comme ils étaient, hormis le nom, on n'aurait pas du tout dit des bas. Il estimait qu'il se débrouillait plutôt bien, globalement. Sydney, son grand frère... ou son « cador » comme on appelait les grands frères à l'École Hanwell pour indigents... avait été obligé de porter un blazer, naguère une veste de cuir appartenant à leur mère, avec des manches à rayures rouges et noires. Âgé de dix ans et par conséquent plus conscient de son image que son cadet, Sydney avait reçu le sobriquet de « Joseph et sa tunique de plusieurs couleurs ».

Posté au carrefour en bas de la grand-rue, il trouvait leurs surnoms plutôt amusants, du moins celui de Sydney, même si à l'époque ils ne les avaient pas franchement fait rire. Le sourire aux lèvres, il se consola en se disant que Francis Drake avait belle allure, quelque chose d'héroïque, tandis que Joseph avait été jeté dans un trou profond par des frères que son style vestimentaire scandalisait. Quoi qu'il en soit, Sir Francis Drake était préférable aux autres noms qu'on lui avait donnés au cours des années précédentes, et qui avaient duré plus longtemps. Avorge, c'était l'un d'eux, un mot composé stupide mêlant l'avoine et l'orge. Il s'y était fait, mais ça ne lui plaisait guère. Il trouvait que ça lui donnait l'air d'un péquenaud, or ce n'était pas tout à fait l'image qu'il souhaitait donner de lui.

En haut de la colline, non loin de là où il se tenait, apparut le haquet d'un brasseur en livrée Phipps, un shire pommelé aux sabots à longs fanons gros comme des assiettes, qui tirait en s'ébrouant sa clinquante et brinquebalante charretée et s'arrêta devant lui une fois parvenu au croisement. Un hayon à

chaîne tout usé maintenait sa charge en place : des vieilles caisses de bière qui avaient croupi devant les pubs et ce par tous les temps, leur bois humide couvert d'une moisissure verdâtre, à nouveau pleines de bouteilles ambrées et scintillantes destinées à quelque auberge, quelque cour pavée balayée par les vents. Le chariot s'était arrêté au croisement, attendant qu'un livreur et un jeune gars en vélo aient traversé, avant de reprendre son ascension. Adossé aux affiches, il le regardait et, histoire de rire, décida de jouer l'Ivrogne.

Il plissa les yeux, abaissant ses paupières pour paraître à demi endormi, puis plaqua un rictus sur sa tirelire. Même sans l'artifice du bouchon brûlé, sa bouille ainsi chiffonnée le vieillissait de dix ans, lui en donnant trente. Tout en émettant un gargouillis d'arrière-gorge aussi obscène qu'incohérent, il posa son regard trouble sur le chariot du brasseur et se dirigea vers lui du pas décidé mais hagard d'un ivrogne, comme s'il essayait désespérément d'affecter une démarche normale mais avec des jambes à peine en état de fonctionner. Il fit trois pas de côté puis se ressaisit et regarda de nouveau sa proie en plissant les yeux, descendant du trottoir en titubant et avançant dans la rue pavée quasi déserte en direction du chariot posté au croisement. Tendant les mains comme pour attraper les bouteilles cliquetantes, il balbutia : « Je dois être au paradis », sur quoi le charretier surpris se retourna, lui jeta un regard puis fit avancer sa jument, frôlant de peu l'arrière du fourgon qui n'avait pas fini de traverser et s'engageant dans la rue montante aussi rapidement que possible. Retraversant la grand-route d'un pas tranquille pour reprendre son poste au carrefour contre le mur, il regarda s'éloigner le chariot, à la fois fier de sa performance et honteux du succès remporté. Il n'imitait que trop bien les ivrognes.

Bien sûr, le champion toute catégorie dans cette partie, c'était son père, Charles, dont il avait hérité le nom, mort d'hydropisie dix ans plus tôt, en 1899. Quatre litres. C'était la quantité de liquide qu'on avait fait couler du genou de son père, et c'était la raison pour laquelle plus l'Ivrogne sombrait, plus il se sentait coupable. Il regarda le soleil de septembre descendre obliquement sur les vieux immeubles de Northampton voûtés au carrefour, et teindre d'un feu orange les façades de brique encrassées, et pensa à la dernière fois qu'il avait parlé à son père. Ils s'étaient vus dans un pub, se rappela-t-il sans trop de surprise. Le Three Stags, peut-être, en bas de Kennington Road ? Le Stags, le Horns et le Tankard, un de ces pubs-là. Il était à peu près la même heure qu'aujourd'hui, une fin d'après-midi, ou un début de soirée, alors qu'il rentrait chez lui, dans Pownall Terrace, dans la maison qu'il partageait avec Sydney et sa mère. En passant devant le pub, il avait ressenti l'étrange envie de pousser les portes battantes et de regarder à l'intérieur.

Son père était assis, seul, dans un coin, et par la porte entrebâillée il avait eu une rare occasion d'observer son géniteur sans être vu. Le spectacle était affligeant. Charles Senior était assis sur sa banquette au cuir élimé, un godet de porto à la main. Une de ses mains reposait sur son gilet, comme pour contrôler sa respiration irrégulière, de sorte qu'il ressemblait une fois de plus

à Napoléon, comme le disait sa mère, mais bouffi comme si on l'avait gonflé avec une pompe à vélo. Avant, il était bien en chair, plutôt soigné de sa personne, mais il était devenu un énorme sac rempli d'eau et sa beauté d'autrefois avait sombré et disparu quelque part dans ses plis. Avant, il avait le visage ovale et lisse de Sydney, même si le père de Sydney était quelqu'un d'autre, un Lord exilé en Afrique, du moins à en croire leur mère. Même ainsi, son frère ressemblait encore davantage à Charles Senior que ne l'avait jamais fait Charles Junior, ce dernier ressemblant davantage à leur mère, avec ses boucles noires et ses beaux yeux expressifs. Les yeux de son père s'étaient enfoncés dans la pâte molle de son visage tel qu'il était cet après-midi-là au Three Stags, mais ils s'étaient éclairés d'une sorte d'amorce de joie quand ils s'étaient posés sur le petit garçon qui le regardait par la porte entrouverte, séparé de lui par les nuages de fumée qui flottaient dans l'air.

Même à présent, posté au bout de cette rue, là, oui, Gold Street elle s'appelait, dans cette ville sans avenir qu'était Northampton, au milieu d'une nouvelle et décevante tournée du spectacle *Mumming Birds* de Fred Karno, même aujourd'hui il n'arrivait pas à oublier combien son père avait été content de le voir en cette dernière occasion. Dieu sait s'il n'avait guère témoigné d'intérêt pour son fils avant cela, et Charles Jr. avait quatre ans quand il s'était aperçu pour la première fois qu'il avait un père. Au Stags, ce soir-là, l'ancien acteur de vaudeville, autrefois saisissant, avait été tout sourire et douces paroles, prenant des nouvelles de Sydney et de leur mère, allant même jusqu'à serrer contre lui son rejeton de dix ans et, pour la première et dernière fois, l'embrassant. Quelques semaines plus tard, le vieil homme agonisait à l'hôpital, à St. Thomas, où ce foutu évangéliste de McNeil n'avait eu, en guise de consolation, que les mots suivants : « Comme tu auras semé, tu moissonneras. » Charles Jr. gloussa d'un air contrit et secoua la tête. Son père avait alors trente-sept ans, et gisait au cimetière de Tooting dans son linceul en satin blanc, son visage pâle encadré par les marguerites que Louise, sa maîtresse, avait disposées sur le pourtour du cercueil.

Peut-être son père savait-il, là dans la fumée et le vacarme du Three Stags, qu'il serrait son fils contre lui pour la dernière fois. Peut-être que tout un chacun sentait à sa façon, comme si tout était déjà joué, quelle serait sa fin. Il leva les yeux et contempla une nuée mouchetée d'oiseaux qui piquaient, virevoltaient et se redressaient telle une flamme grise dans le crépuscule, alors qu'ils passaient au-dessus des auberges et des quincailleries avant d'aller se poser chez eux, et trouva dommage qu'on ne puisse savoir à l'avance ce qu'allait être sa vie, sans se soucier de sa mort. Les choses pouvaient se passer bien ou mal pour lui à présent, et le cours des événements était aussi imprévisible et hasardeux que les mouvements de ces pigeons. S'il ne marquait pas de pause, il décrirait des spirales entre les villes du Nord jusqu'à ce que ses rêves l'aient tous déserté, et soient réduits à ce qu'ils étaient, à savoir de simples foutaises et ce depuis le début. Il ne lui resterait plus alors qu'à exaucer la sinistre prédiction de sa mère, qu'il entendait chaque fois qu'il

rentrait chez lui l'haleine un tant soit peu chargée : « Tu finiras dans le caniveau comme ton père. » Il savait qu'il se tenait à un carrefour, et pas qu'au sens littéral.

Il y avait maintenant davantage de charrettes et de fourgons et un peu plus de passants qui traversaient au croisement tandis que les gens rentraient du travail pour prendre le thé chez eux. Des femmes poussant des landaus et des hommes portant des havresacs, des voyous testant leur résistance à la douleur lors de jeux idiots et cruels en attendant la saison des bastons, se bousculant dans les rues qui menaient aux quatre points cardinaux et se croisant là où elles se rejoignaient, pressant le pas entre les camions de charbon et les atolls de crottins et, en cet instant précis, un tram rouge avec une réclame pour les gants Adnitt. Ce dernier venait de l'ouest, il descendait la rue face à laquelle se tenait Charles, avec le soleil qui déclinait et s'affaissait derrière, et continuait sur ses rails d'acier sur la droite pour s'en aller vrombir dans Gold Street. Charles vivait dans un monde moderne, c'est sûr, mais il n'avait pas toujours l'impression que sa place était ici, dans les premières et audacieuses années du siècle. Il trouvait que la plupart des gens se sentaient aussi nerveux et déplacés que lui, et que tous ces nouveaux optimistes édouardiens dont on entendait parler n'existaient que dans les journaux. Et quand on regardait les passants, leur visage, la façon dont ils étaient habillés, on avait du mal à croire que la reine était morte depuis huit ans, mais bon, quand la pauvreté était générale, les gens avaient tendance à ne pas changer d'un règne sur l'autre. La pauvreté était intemporelle et on pouvait se reposer sur elle. Elle n'était jamais démodée.

Et elle ne le serait jamais, pas en Angleterre. Il n'y avait qu'à voir toute cette histoire de Budget du Peuple, comme ils l'appelaient. Ils voulaient ponctionner dans les impôts sur le revenu pour consacrer plus d'argent au progrès social, mais la Chambre des lords n'avait rien voulu savoir. Quelqu'un devrait les mettre à la porte, pensa-t-il, et il chercha dans sa veste son paquet de clopes. L'Angleterre allait à vau-l'eau et il doutait fort que ce vingtième siècle se montre aussi clément avec le pays que ne l'avait été le dix-neuvième. D'abord, il y avait tous ces Allemands, qui faisaient ces horribles bruits et fabriquaient ces horribles bateaux. L'an dernier, ils s'étaient vantés d'avoir produit des tonnes d'ammoniaque, et maintenant c'étaient leurs bombes dont ils se vantaient. Ensuite il y avait l'Inde qui faisait tout un tas d'histoires et voulait des réformes. Non qu'il leur en fît grief, mais il y voyait le signe qu'il risquait d'y avoir moins de taches roses dans les atlas scolaires de demain. L'Empire britannique avait l'air de se décomposer, aussi incroyable que cela pût paraître. Il était plus probable qu'il était mort avec la reine Victoria, et entamait maintenant le long processus consistant à accepter son trépas et à partir tranquillement en lambeaux.

Comme il pensait au bon vieux temps et regardait un chiffonnier qui injuriait un commis dont le vélo venait de passer à toute vitesse devant son cheval et son chariot, il se rappela la première fois qu'il était arrivé ici, à

Northampton. Il avait alors neuf ans, donc ça devait être, quoi ? 1898 ? Extrayant la boîte de dix Wills'Woodbine de sa poche, il sortit une des six restantes et la posa sur sa lèvre inférieure tout en rangeant l'étroit paquet dans sa veste. C'était dans ce même théâtre qu'il s'était produit, la première fois, il y a plus de dix ans, avec la troupe de petits danseurs en sabots de Mr. Jackson, les Huit Gars du Lancashire. Il se trouvait au même croisement avec son meilleur ami, Boysie Bristol, et ils avaient causé du duo qu'ils comptaient former pour percer, le numéro des Clochards millionnaires, attifés de fausses moustaches, avec de grosses bagues de diamant. À l'époque, cet endroit s'appelait le Grand Variety Hall, et Gus Levaine le dirigeait, mais à part ça il n'avait guère changé. C'est là qu'ils se produisaient, Boysie et Avorge, rognant sur le temps des répétitions pour aller traîner ici à ce carrefour en pensant à la gloire et à la fortune qu'ils croyaient distinguer à l'horizon, un peu comme aujourd'hui, des années plus tard. Contrairement à ce qu'il avait pensé tout à l'heure, à savoir que son père avait su qu'il allait bientôt mourir, il lui paraissait plus probable que les gens se contentaient de prier naïvement pour que les choses se passent bien. S'il ne pouvait parler pour Boysie Bristol, qu'il n'avait pas revu depuis six ans, il était quant à lui certain que, de tous les rôles que lui réservait l'avenir, celui du Clochard millionnaire n'était pas à l'affiche. Il sortit une boîte d'allumettes de son autre poche, se tourna sur le côté et remonta son col pour se protéger du vent et allumer sa clope.

Il recracha un panache bleu, et le vent d'ouest qui arrivait en face de lui s'empara de la fumée et l'entraîna par-dessus son épaule, jusque dans Gold Street. Il porta son regard en direction d'un petit terrain vague en bas de la colline de l'autre côté de la rue et pensa vaguement aux Huit Gars du Lancashire – quatre d'entre eux venaient des faubourgs de Lancaster et l'un d'eux était une fille aux cheveux courts, mais ils étaient bel et bien huit – quand un souvenir l'assaillit sans prévenir. C'est là qu'ils avaient rencontré le Noir, le premier qu'ils aient jamais vu hormis dans des planches de l'encyclopédie.

Boysie et lui traînaient là, à débattre de la logistique de leur duo, ayant décidé que leurs bagues de diamants seraient en strass en attendant qu'ils deviennent de vrais millionnaires, quand le type avait déboulé sur son drôle de vélo, et traversé le carrefour dans leur direction. Sa peau était noire comme le charbon sans une nuance de marron, avec des cheveux et une barbe poivre et sel, et les garçons en déduisirent qu'il devait approcher la cinquantaine. Il roulait sur un étrange engin comme jamais n'en avaient vu encore les deux comédiens. C'était une bicyclette avec un chariot à deux roues fixé à l'arrière, mais ce qui faisait d'elle une bizarrerie, c'étaient ses pneus, les deux de l'engin et ceux du chariot qu'il tirait. Ils étaient en corde. On devinait, fixées autour des jantes métalliques, des longueurs de la même aussière naguère blanche qui avait servi à attacher la remorque au vélo, et qui était passée dans tellement de flaques crasseuses que sa nuance était à peine plus claire que celle du cycliste lui-même.

Le nègre, voyant que les gamins le regardaient bouche bée alors qu'il traversait le carrefour, sourit et rangea son vélo sur le trottoir un peu plus loin. Il le cala avec de petits patins en bois qu'il avait fixés sous ses souliers pour freiner, ôtant ses pieds des pédales de sorte qu'ils pendaient et raclaient les pavés de la route jusqu'à ce que l'engin finisse par s'arrêter. Le type avait regardé pardessus son épaule, souri aux deux garçons qui le dévisageaient grossièrement, et lancé un bonjour enjoué.

« J'espère que z'êtes pas en train de préparer un sale coup, les gars. »

La voix du type était merveilleuse, et ne ressemblait à aucune qu'ils aient jamais entendue. Ils s'étaient approchés de lui et lui avaient dit qu'ils attendaient leur tour pour aller faire leur numéro, ce qui était presque la vérité, puis ils lui avaient demandé d'où il venait. Il n'oserait pas aujourd'hui, se dit-il, aborder ainsi un Noir, mais quand on est gosse on parle juste sans réfléchir. Le type avait la peau noire et un accent étranger. Il n'était que naturel qu'ils lui demandent d'où il venait, et il avait très bien pris la chose, sans se vexer ni rien. Il leur avait dit qu'il venait d'Amérique.

Bien sûr, suite à ça, les deux garçons l'avaient assailli de questions sur les Indiens et les cow-boys, voulant savoir si tous les immeubles là-bas étaient aussi hauts qu'on le prétendait. Il avait ri, et déclaré que New York était « sacrément grand », même si en y repensant il n'avait pas paru aussi impressionné par ses origines que les deux garçons. Il leur avait dit qu'il vivait à Northampton depuis près d'un an, « dans Scarletwell », une rue dans ce genre, puis après avoir causé encore un peu il avait annoncé qu'il allait devoir se remettre au boulot. Il leur avait adressé un clin d'œil et leur avait conseillé d'éviter les ennuis, puis il avait relevé ses patins en bois et descendu la colline, là où la cuve grise d'un gazomètre se dressait contre le ciel. Après son départ, les deux garçons avaient parlé avec enthousiasme de l'Amérique, puis imité la façon de parler du Noir, sa propre imitation pliant Boysie en deux de rire. Ils étaient alors retournés à leur rêve fantasque de Clochards millionnaires, et il n'avait plus jamais repensé à l'étrange rencontre jusqu'à ce jour.

Il tira sur sa Woody, aspirant une bouffée qui ressemblait plus à une gorgée puis recracha la fumée par le nez, comme il avait vu faire par d'autres, et trouva la chose très élégante. Il y avait maintenant pas mal de gens qui traversaient le carrefour, soit à cheval soit à pied, et il se demanda ce qu'il avait oublié encore dans les choses du passé. Pas Mrs. Jackson, avec sa tête de squelette, l'épouse de l'ancien prof de Lancaster qui avait fondé la troupe, et qui allaitait son bébé tout en surveillant les numéros de danse pendant les répétitions. Il n'oublierait jamais cette vision, dût-il vivre jusqu'à cent ans. Maintenant qu'il y repensait, il y avait très peu de choses semblables à ce nègre, des choses qu'il avait oubliées par mégarde, même s'il savait qu'il y avait une foultitude de choses qu'il avait oubliées volontairement, pour ainsi dire.

Ce n'est pas qu'il avait honte de ses origines, mais une grande part de ces

choses étaient liées à l'impression qu'elles donnaient. Il avait à cœur la façon dont ces choses seraient racontées si jamais il parvenait à percer. Il n'y avait rien de mal à venir d'un milieu défavorisé : « le pauvre devenu riche », voilà une histoire que tout le monde aimait. Mais la partie « pauvre », eh bien, il convenait de la décrire d'une certaine façon, de la retoucher et de la rendre plus pittoresque en omettant tous les petits détails sordides. Personne n'aurait versé une larme pour la petite Nell si elle était morte en couches ou de la syphilis. Le public était friand de tristesse et d'émotion, et appréciait les portraits des miséreux, mais pas au point de goûter la misère noire. L'Ivrogne amusait tant qu'il traînait près d'un lampadaire, et parlait à ce dernier comme si c'était un ami. Mais le numéro lassait bien avant qu'il chie dans son froc ou rentre chez lui et envoie sa femme à l'hôpital en lui donnant des coups de ceinture jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus marcher.

Il y avait un autre élément dont il fallait se débarrasser si vous vouliez présenter votre passé de pauvre sous l'éclairage idoine, et c'était les bastons et les corrections. Si par le plus grand des hasards il arrivait qu'un jour quelqu'un l'interroge, disons une petite feuille de chou théâtrale, eh bien, il leur parlerait des *Mumming Birds*, il leur parlerait de *The Football Match*, quand il s'était produit avec Harry Weldon, et il leur parlerait même des Huit Gars du Lancashire. Mais les années que Sydney et lui avaient passées comme mascottes des Elephants Boys, ça, il n'y ferait aucune allusion. Peau de balle.

Une rafale venue de l'ouest rabattit la fumée de sa cigarette dans ses yeux, qui larmoyèrent un moment, l'empêchant de voir quoi que ce soit. Il attendit un peu puis les essuya avec sa manche, en espérant que les passants n'iraient pas s'imaginer qu'il pleurait ; qu'une fille l'avait largué ou ce genre.

Quand il était gosse, les gangs étaient légion à Londres. Vous n'étiez pas vraiment obligé de faire partie de l'un d'eux, et si vous vouliez éviter les ennuis il valait mieux vous en abstenir, mais il n'était pas inutile d'être en bons termes avec un gang et de le fréquenter de loin. Si vous choisissiez de traîner avec un gang qui en imposait suffisamment, alors il y avait des chances pour que les autres gangs vous laissent tranquille. On ne trouvait pas, en ville ou dans ses faubourgs, de bande aussi effrayante que les gars d'Elephant et Castle, et c'est pour ça que Sydney et lui s'étaient liés d'amitié avec eux.

Son frère aîné et lui savaient tous deux chanter et danser alors et avaient souvent fait leur numéro dans la rue pour gagner un penny quand leur mère traversait une mauvaise passe, ce qui était souvent le cas. Les Elephant Boys, qui n'avaient aucun scrupule à défigurer ou dépouiller des adultes, avaient été impressionnés par Sydney et lui, remarquant à raison l'évidente valeur des frères. Ils étaient alors devenus les singes savants de la bande, soit pour renflouer les caisses quand les finances battaient de l'aile, soit pour remonter le moral des troupes avant et après une échauffourée avec une bande rivale, par exemple les Maçons de Walworth, ce genre. Sa spécialité consistait alors à passer ses pieds délicats dans les poignées d'une paire de couvercles de poubelles, puis à se lancer dans un numéro de claquettes sur une grille

métallique juste pour le plaisir de faire un raffut de tous les diables. Ils appelaient ce numéro la Bourrée d'Avorge. En fait, ce furent les Elephant Boys qui les premiers l'appelèrent Avorge, maintenant qu'il y repensait.

C'était épouvantable. Il faisait la Bourrée d'Avorge puis Sydney se joignait à lui avec des cuillers ou un peigne et du papier, ce qu'ils avaient sous la main, et les plus grandes racailles restaient là, assises près de la chaussée, à aiguïser soigneusement leurs crochets de fort des Halles sur l'arête du trottoir, levant parfois les yeux et sifflotant ou applaudissant s'ils trouvaient que Sydney et lui se débrouillaient bien. Stekgnon, c'est comme ça qu'ils appelaient son frère à l'époque, pour steak et rognon. Et donc ils étaient là, Avorge et Stekgnon, plantés au croisement, à attendre que s'achève la baston ou le massacre, et qu'on leur demande de venir faire la danse de la victoire, et il regardait le champ de bataille, livide – des gamins qui filaient chez eux avec une oreille pendante sur le côté de la tête, un gars de quatorze ans avec du sang partout sur les jambes après s'être pris un crochet dans le cul – et il repensait à ce qu'il venait de voir tout en martelant des pieds la grille métallique, les couvercles de poubelles coincés sous ses arpions et faisant un boucan d'enfer, des étincelles brûlantes jaillissant du métal bruyant sur ses genoux nus. Il avait quoi, alors, huit ans ?

S'il avait bien retenu quelque chose de tout ça, c'était qu'il ne supportait pas l'idée d'être blessé, qu'on abîme de façon définitive une partie de son corps, surtout son visage. Son corps était la seule chose sur laquelle il comptait pour s'extraire de cette fange et gagner sa croûte. S'il lui arrivait quoi que ce soit, ça serait la fin. C'en serait fini de lui. Un jour, malade de honte, il était resté planté là à regarder un membre du gang foutre une raclée à Sydney, après avoir pris ombrage d'un truc qu'avait dit ce dernier. Il savait pourtant, et Sydney le lui avait confirmé plus tard, qu'il n'aurait rien pu faire pour l'aider, mais néanmoins il s'était senti lâche sur ce coup-là. Il aurait au moins pu dire quelque chose, mais dans ce cas ç'aurait été ensuite son tour, aussi il était resté là à regarder Sydney se faire ouvrir la joue. Si jamais, ce qui ne risquait guère d'arriver, il écrivait un jour ses mémoires, rien de tout cela n'y figurerait.

Les disputes, les engueulades, ça ne lui posait pas de problème, mais une baston, c'était là quelque chose qu'il ferait tout pour éviter. Certains des anciens qu'il croisait pendant les tournées estimaient que ça bardait entre l'Angleterre et l'Allemagne et que tôt ou tard il risquait d'y avoir une guerre. Il allait avoir vingt et un ans en avril prochain et il serait alors majeur, n'ayant encore jamais eu vingt et un ans et tout ça, mais il serait en âge d'être enrôlé dans l'armée s'il se passait quelque chose. Cette idée ne lui plaisait pas du tout, et il espérait encore pouvoir se mettre à l'abri dans un autre pays, si jamais ça arrivait. Il avait été engagé pendant un mois aux Folies Bergère avec Karno en début d'année et ça lui avait tellement plu qu'il n'avait pas voulu rentrer au pays. Il avait vu là-bas plus de belles femmes qu'il n'en avait jamais rêvées, ce qui en disait long sur ses rêves. Il avait rencontré Debussy, le

compositeur, et il s'était bagarré pour la première fois de sa vie avec le boxeur Ernie Stone dans la chambre d'hôtel de Stone après avoir bu trop d'absinthe. Stone avait gagné, bien sûr, mais Avorge ne s'était pas trop mal débrouillé et n'avait déclaré forfait que lorsque le poids léger l'avait frappé à la bouche et qu'il avait eu peur de perdre ses dents. Partir de nouveau en tournée avec le spectacle des *Mumming Birds* dans les sinistres villes du Nord avait été décevant, et il espérait qu'il aurait très bientôt l'occasion de retourner à l'étranger, mais de préférence sans casque, et pas pour se faire tuer. Karno avait parlé de l'Amérique, mais bon, Karno parlait de beaucoup de choses et seules quelques-unes d'entre elles devenaient réalité. Il allait continuer de croiser les doigts et verrait bien ce qui se passait.

Avorge tira plusieurs fois de suite sur sa clope puis la laissa tomber et l'écrasa d'un mouvement circulaire du pied avant de l'envoyer dans le caniveau. Ce dernier était plein de paquets de clopes vides, des Woodbines, des Passing Clouds, et d'une salade peu ragoûtante de feuilles mortes. Il dut plisser légèrement les yeux avant de distinguer les arbres d'où ces dernières avaient dû tomber, un peu plus loin sur la route menant à l'ouest, mais n'en voyait que les cimes, dorées dans le soleil couchant. Maintenant qu'il y prêtait attention, il vit qu'il y avait également des arbrisseaux qui sortaient des cheminées les plus proches, enracinés dans la brique sale, comme celui qu'il distinguait au-dessus des toits du pub sur l'autre trottoir, le Crow and Horseshoe. Remarquant une enseigne boulonnée au coin le plus éloigné et rendu presque illisible par la crasse et la rouille, il vit que la rue en pente où il se tenait s'appelait Horseshoe Street – la rue du fer à cheval – ce qui expliquait au moins la seconde partie du nom de l'enseigne. Et si ces arbres là-bas dont il apercevait juste les cimes se trouvaient dans un cimetière alors ça expliquait peut-être la première partie, supposa-t-il. Il imagina de gras corbeaux perchés là-bas à crailler sur les pierres tombales où les noms disparaissaient sous la mousse, puis regretta d'avoir eu cette vision.

Il n'avait que vingt ans après tout. Il n'était pas obligé de penser à toutes ces choses morbides avant longtemps, même si des jeunes hommes avaient péri pendant la guerre des Boers, nettement plus jeunes que lui aujourd'hui. À ce propos, il y avait à Lambeth des gosses qui n'avaient jamais atteint leur dixième année. Il aurait aimé pouvoir croire encore en Dieu comme il y avait cru ce soir-là, dans Oakley Street, dans le sous-sol où il se remettait d'une poussée de fièvre, quand sa mère avait rejoué les scènes les plus dramatiques du Nouveau Testament pour l'occuper. Elle avait mis tous ses talents d'ancienne comédienne dans ce spectacle et avait presque été trop bonne, car il avait plus ou moins espéré que la fièvre revienne et l'emporte cette nuit-là pour qu'il puisse rencontrer ce Jésus dont on lui avait tant parlé. Elle avait fait preuve d'une telle passion qu'il n'avait pas douté un seul instant de la véracité de ces histoires. Bon, c'était avant que son frère et lui aillent à l'hospice avec elle, et avant qu'une crise n'envoie leur mère un temps à l'asile. Il ne savait plus trop quoi penser aujourd'hui du paradis qu'on lui avait décrit ce soir-là,

en couleurs si vives qu'il avait hâte d'y parvenir.

Ces jours-ci, toutefois, il visait moins haut, et s'il songeait à ce qu'il y avait après la mort c'était pour se demander comment on se souviendrait de lui, ou comment il serait oublié. Ce qu'il voulait c'était que son nom lui survive, et pas seulement comme un habitué des pubs entre Walworth et Lambeth, ce qui avait été le cas pour son père après sa mort. Ce qu'il voulait c'est qu'on l'estime et parle de lui en bien quand il serait mort, comme ce serait le cas pour Fred Karno. Bon, c'était peut-être un peu ambitieux, vu la stature de Karno dans le métier, mais au moins il aimerait qu'on se souvienne de lui comme d'un membre de cette confrérie, même s'il était nettement moins prisé par le public que Fred. Un jour prochain, quand la population aurait décuplé, le monde du music-hall serait plus vaste et plus important qu'il ne l'était aujourd'hui, et Avorge pensait qu'il y avait une chance pour qu'on parle de lui quelque part comme un des premiers contributeurs de cette tradition, du moins s'il parvenait à ne pas se faire tuer avant d'avoir percé.

Les idées qu'il brassait commençaient à le miner. Il scruta la foule de ses yeux aux longs cils féminins dans l'espoir d'apercevoir une belle poitrine ou un beau visage susceptibles de le détourner de sa propre mortalité, mais il n'eut pas de chance. Il y avait bien quelques femmes plutôt jolies, mais aucune qui sorût vraiment du lot. Quant à leurs poitrines, c'était un peu toujours la même chose. Il n'y avait rien qui retienne l'attention, aussi retourna-t-il à ses tristes réflexions.

Ce qui l'embêtait dans la mort c'est qu'elle lui donnait l'impression d'être coincé dans un tramway qui n'allait qu'à un seul endroit, que le rail d'acier était déjà installé dans la route devant lui, que tout était inéluctable, même si en fait c'était ce qui l'embêtait également dans la vie, après réflexion. Le fait que la vie ressemblait parfois à un sketch déjà écrit, avec une réplique marquante préparée à l'avance. Vous n'aviez d'autre choix que de suivre les rebondissements pendant que l'histoire vous entraînait, une scène succédant à l'autre. Vous naissiez, votre père partait, vous chantiez et dansiez sur scène pour éviter l'hospice à votre famille mais elle y allait quand même, votre frère vous trouvait une place dans la troupe de Fred Karno, vous alliez à Paris, reveniez chez vous, deviez reprendre le rôle de Harry Weldon dans *The Football Match* mais une laryngite vous en empêchait au dernier moment, vous restiez coincé avec les *Mumming Birds* et vous retrouviez à Northampton, et quelque temps après ça, longtemps avec de la chance, vous mouriez.

C'était tout ce « et après et après et après » qui l'effrayait, une scène suivant l'autre, ses événements déterminant la façon dont tous les actes allaient ensuite se dérouler, exactement comme une longue série de dominos s'écroulant, et vous ne pouviez apparemment rien faire pour changer la façon dont ils allaient tomber, la précision immuable de la chose aussi réglée que du papier à musique. C'était comme si la vie était un énorme engin impersonnel, comme ces machines dans les usines qui continuaient de fonctionner quoi

qu'il arrive. La vie vous poussait vers l'avant, et voilà tout, vous étiez embringué dans ses circonstances, pris dans ses rouages, jusqu'à ce que vous arriviez en bout de chaîne et soyez recrachés, dans une belle boîte si vous aviez de la chance. Les choix étaient apparemment réduits. La moitié de sa vie avait été dictée par la situation financière de sa famille, et l'autre moitié dictée par ses propres obligations, par son besoin d'être adoré de la façon dont sa mère l'avait adoré, par son obsession de réussir et de devenir quelqu'un.

Mais l'histoire ne se limitait pas à ça, non ? Avorge savait que c'était l'image que les autres se faisaient de lui, tous ses soi-disant copains de scène, qui ne voyaient en lui qu'un arriviste, quelqu'un d'avidé – avide de femmes, d'un rôle dont il avait entendu parler, de gloire, de fortune – mais il savait qu'ils se trompaient. Bien sûr qu'il voulait toutes ces choses, les voulait désespérément, mais c'était le cas de tout le monde, et ça n'avait jamais vraiment été la quête de la reconnaissance qui l'avait poussé dans la vie, plutôt la vaste et noire explosion de ses origines grondant derrière lui. La mère s'enfonçant dans la folie, le père enflant et devenant une bombe à eau puante, toutes ces images défilant au son d'une percussion composée des poings sur la chair et de couvercles de poubelles sur les grilles, qui martelaient et résonnaient dans des gerbes d'étincelles. Ce qui le maintenait en vie, il le savait, ce n'était pas le destin qu'il poursuivait mais le sort qu'il fuyait. Ce que les gens considéraient comme une ascension n'était rien d'autre chez lui qu'une tentative pour freiner sa chute.

Le flot des véhicules et des passants au croisement rappelait celui des navettes sur un métier à tisser, allant d'abord d'avant en arrière du nord au sud, montant et descendant la colline devant lui, puis cahotant d'ouest en est dans la rue où se trouvait le Crow and Horseshoe et dans Goldstreet. Toutes les odeurs de la journée se mélangeaient ici à ce carrefour, recuites par le soleil inhabituellement présent en cet après-midi et se condensant à présent avec le crépuscule en une couverture miteuse qui planait au-dessus du carrefour. Le crottin de cheval prédominait parmi les arômes emmêlés, conférant sa base au parfum, mais il y avait d'autres essences à l'œuvre dans le bouquet : de la poussière de charbon qui sentait vaguement l'électricité et le poivre, de la bière rance exhalée par les arrière-cours des brasseries, et un autre fumet sucré quoique nocif situé quelque part entre la poire et les bonbons chimiques qu'il eut au début du mal à identifier avant de décider qu'il provenait très probablement des nombreuses tanneries de Northampton. Mais il finit par oublier tout cela car, au même moment, montant Horseshoe Street de son côté, il vit quelque chose qui lui fit tout sauf tordre le nez.

On ne l'aurait jamais prise pour une beauté classique, comme celles qu'il avait pu voir sur les Champs-Élysées, il s'en rendait compte même à cette distance, et pourtant il émanait d'elle comme un rayonnement. Remontant nonchalamment la rue dans sa direction, elle présentait un certain embonpoint qui risquait de s'accroître avec l'âge, mais qui pour l'instant se manifestait par un arrangement irrésistible de courbes harmonieuses et voluptueuses. Ses

contours étaient aussi généreux et engageants à l'œil qu'un jardin luxuriant, avec un peu du verger également dans le balancé de sa démarche, sensible sous l'étoffe fine et bon marché d'une jupe d'été flottante, ses cuisses fermes se terminant par des mollets robustes et de petits pieds chinois, qui se balançaient paresseusement d'avant en arrière sous l'ourlet palpitant alors qu'elle montait la colline à son propre rythme.

Ses habits étaient d'un brun terne mais qui allait bien avec la palette du paysage qu'elle traversait d'un pas nonchalant : les feuilles qui engorgeaient les caniveaux de leur mixture feu et chocolat, et les placards sépia et pâlis qui se décollaient sur la façade d'un ancien théâtre rival, là-bas au pied de Horseshoe Street. Mais ce qui relevait la composition, c'était surtout les cheveux de la femme. D'un riche auburn comme un bol de châtaignes luisantes, et rappelant la lave là où s'y épanchait la lumière déclinante, ses boucles tombaient sur ses joues roses en une cascade de cornets croquants. Une déesse de poche d'un mètre cinquante, qui brûlait comme la flamme d'une lampe réglée assez bas mais éclairant néanmoins les lieux enfumés qu'elle traversait.

Comme ce beau brin de femme approchait, il vit qu'elle portait quelque chose près de son épaule gauche, une main en dessous alors qu'elle pressait son fardeau contre la courbe de son sein généreux, l'autre main enveloppée autour de la masse pour la maintenir contre elle, comme on le ferait d'un sac à provisions si les deux poignées s'étaient cassées. De loin, il la vit s'arrêter pour ajuster sa prise sur son colis, et le hisser un peu plus haut sur ses bras avant de se remettre en marche. Une bosse duveteuse au sommet de l'objet parut alors se détacher et pivota pour regarder dans sa direction, et il s'aperçut que c'était une fillette.

Pour être plus précis, malgré sa taille et son âge, c'était peut-être... non, pas peut-être... c'était assurément la plus belle créature humaine qu'il ait jamais contemplée. Elle ne devait pas avoir plus d'un an, avec des boucles qui tombaient en une averse d'alliances en or blanc et d'énormes yeux d'un bleu clair et rassurant comme des lanternes de police par une nuit dangereuse. La fillette évoquait un ange cygne, et elle soutint sans ciller son regard, perchée dans les bras de la femme qui approchait. S'il avait pu croire que sa propre beauté l'élèverait un jour au-dessus du marigot de ses origines, il avait là devant lui une de ces beautés dont les gens parleraient sûrement comme on parlait d'Hélène de Troie. Rien n'empêcherait cette enfant de devenir un pur joyau, un visage vous regardant depuis une affiche et vous hantant à jamais. Elle ne connaîtrait jamais l'indifférence ou le mépris, et ça se voyait à l'air tranquille et modeste qu'elle affichait déjà, l'assurance inviolable d'une orchidée céleste parmi les trèfles et les mauvaises herbes. Pas besoin d'être devin pour prédire que la gamine serait un jour plus connue que Karno et lui conjugués. C'était inévitable.

Le fait que la petite fille fût dans les bras de la femme à la silhouette harmonieuse ne signifiait pas nécessairement qu'il s'agissait d'une enfant et

de sa mère, se dit-il, histoire de se remonter le moral, quoi qu'il fût difficile même à cette distance de ne pas noter une certaine ressemblance. Mais il était encore possible que cette gourgandine fût juste la tante de l'angelot, s'occupant de l'enfant pendant que ses parents travaillaient, et que par conséquent elle n'ait pas d'attaches, en dépit des apparences. Peu importait au final puisque tout ce qu'il voulait c'était passer dix minutes à conter fleurette à cette donzelle, et non l'épouser à la sauvette, mais ça le mettait mal à l'aise de flirter avec une femme mariée.

Tout en remontant la rue, la femme porta son regard vers le terrain vague qu'il avait remarqué plus tôt, contemplant d'un air rêveur le buddleia retourné qui jaillissait d'un tas de vieilles briques, comme si elle ne le voyait même pas. Mais il avait déjà capté le regard du bébé, aussi se dit-il qu'il allait partir de là et voir comment ça se passait. Il baissa la tête jusqu'à ce que son menton touche son col et le gros nœud de sa cravate, puis regarda l'enfant par-dessous ses longs cils recourbés d'autruche et les traits d'union noir de jais de ses sourcils. Il décocha à la petite merveille qui le fixait gravement ce qu'il savait être son sourire le plus espiègle, accompagné d'un bref et timide battement de paupières. Il se fendit alors soudain d'une rafale bruyante de claquettes sur les pavés usés et luisants, qui dura à peine trois secondes, puis s'arrêta brutalement et contempla le haut de la rue, feignant de renier son interlude dansé comme s'il n'avait jamais eu lieu.

Puis, par intermittence, il lança de timides et furtifs regards par-dessus son épaule comme pour vérifier que le petit chérubin le regardait, tout en sachant que c'était le cas. Chaque fois qu'il croisait son regard, lequel était de plus en plus ravi et amusé, il détournait la tête comme s'il était gêné et fixait avec intensité la direction opposée pendant un moment avant de laisser son regard se reporter, comme à contrecœur, par-dessus son épaule pour la regarder à nouveau, comme dans un jeu d'un, deux, trois, soleil. La troisième fois, il vit que la jeune femme qui portait l'enfant avait été alertée par le gazouillis de sa charge et le regardait elle aussi, en arborant un sourire entendu, non dénué d'une nuance d'approbation et d'un soupçon de défi, comme si elle le jugeait à l'aune d'une mesure qui lui échappait. La brise s'était levée à mesure que la journée fraîchissait, giflant les pissenlits qui poussaient entre les pierres et dispersant leurs témoignages amoureux dans la rue. Le vent agita les boucles de la femme comme des chatons dorés tandis qu'elle l'observait en se demandant si elle appréciait ce qu'elle voyait.

C'était apparemment le cas, même si ça n'allait sans doute pas sans certaines réserves. Parvenue à quelques pas seulement de lui, elle interpella joyeusement Avorge :

« Vous avez une admiratrice. » De toute évidence, elle parlait de la fillette.

Sa voix évoquait bizarrement la confiture de cassis, dont il s'était récemment entiché. À la fois fruitée, banale et rassurante avec des nuances suggestives, son goût sucré recélait la promesse d'une sensation plus mordante, nichée dans une sombre et ruisselante abondance. Son accent,

toutefois, n'avait rien à voir avec celui, étrange, de Northampton auquel il s'attendait. S'il avait été moins averti, il aurait pu croire qu'elle venait du Sud de Londres.

Elle était enfin parvenue au coin de la rue, à deux pas de lui. Ce qu'il avait devant lui, maintenant qu'il pouvait les détailler plus attentivement, était tout sauf décevant. Si la fillette avait été plus belle ou parfaite, il en aurait pleuré, tandis que la femme, qu'il ne quittait pas des yeux, dégageait une aura et une chaleur qui ne faisaient que renforcer la première impression qu'elle lui avait faite en descendant la rue. Elle devait avoir environ son âge, et l'été caniculaire qui touchait à sa fin avait parsemé de taches de rousseur son visage et ses bras, des taches qui rappelaient en plus petit les mouchetures des lis. Il se rendit compte qu'il la dévisageait et jugea bon de dire quelque chose.

« Ma foi, tant que mon admiratrice sait que j'étais en train de l'admirer avant qu'elle ne m'admire. » L'allusion à la fillette n'était pas évidente, mais l'ambiguïté lui plut. La femme rit, d'un rire musical qui évoquait davantage un piano de pub un vendredi soir qu'un prélude de Debussy, certes, mais néanmoins musical. Le ciel à l'ouest s'enduisait d'autres couleurs à présent, épanchant ses couches d'or mélancoliques au-dessus des gazomètres, avec sur ses contours des traînées pastel de violet pâle et de mauve tavelé.

« Ooh, faites pas attention à elle. Elle se prendra la grosse tête et fera sa fière et plus personne pourra la supporter. » Elle déporta alors l'enfant sur son autre bras et il put voir sa main gauche et l'alliance à son doigt. Allons bon. Mais le moment était plaisant, aussi peu importe si tout ça ne menait nulle part. Il changea son registre de compliments afin qu'il soit exclusivement adressé à l'enfant, n'ayant plus besoin de faire bonne impression sur la femme, et s'étonna de constater qu'il parlait en toute sincérité.

« Je n'en crois rien. Il faudrait faire plus que la flatter pour qu'elle se prenne la grosse tête, et je parierais gros qu'elle aura toujours une petite cour autour d'elle. Comment s'appelle-t-elle ? »

Ici, la brunette tourna la tête vers la petite fille qu'elle portait, lui souriant affectueusement et fièrement tout en posant son front contre le sien. Des oies passèrent à cet instant au-dessus des gazomètres.

« Elle s'appelle May, comme moi. May Warren. Et vous, qu'êtes là comme un souteneur devant le Palais de Vint avec vos yeux qui traînent partout ? »

Avorge fut tellement pris au dépourvu qu'il en resta bouche bée. Personne n'avait encore décrit son regard qu'il croyait de braise de cette façon-là. Mais après un moment de silence hébété, il éclata de rire, sincèrement admiratif devant la perspicacité et la franchise de la femme. Le propos injurieux fut rendu encore plus amusant quand, au même moment, le bébé tourna la tête et posa un regard intrigué et compatissant, comme s'il s'interrogeait autant que sa mère sur ce qu'Avorge faisait là au coin de la rue avec ses yeux qui traînaient partout. Il rit de plus belle, la jolie femme pouffant de concert avec lui, n'ayant pas envie d'avoir l'air de ne pas comprendre.

Quand ils cessèrent finalement de rire, il s'aperçut non sans étonnement

combien, après des mois et des années de comédie écrite, il était bon d'avoir un vrai fou rire spontané, d'autant plus que c'était de lui qu'on se moquait. Une façon de lui rappeler qu'il avait les chevilles qui enflaient, et que ses inquiétudes concernant sa carrière n'étaient peut-être que du vent. Ça remettait les choses en perspective. Il se dit que c'était la raison d'être des rires.

S'efforçant de ne pas paraître trop vain, il désigna du menton son nom sur l'affiche derrière lui, mais dit qu'elle pouvait l'appeler Avorge. Tous ses amis l'appelaient ainsi, de toute façon, et il se dit que Charles paraîtrait trop coincé pour une fille comme elle. Quand Sydney et lui étaient petits, leur mère s'en sortait pas trop mal au début, et promenait les garçons dans Kennington Road, vêtus d'habits dont elle savait que personne par ici n'aurait pu se les payer. Ça n'avait rendu leur chute dans la pauvreté et le recours aux collants écarlates plissés en guise de bas que plus insupportables, bien sûr, et depuis lors il craignait toujours que les gens s'imaginent qu'il avait des idées de grandeur, persuadé qu'ils seraient moins cruels s'il échouait. Avorge et May.

La femme le regarda, plissant les yeux d'un air intrigué, des minuscules éventails de rides décoratives s'ouvrant et se fermant aux coins de ses yeux.

« Avorge. Avoine et orge. Vous êtes de Londres. »

Elle pencha la tête un peu en arrière et sur le côté, l'observant avec ce qui pouvait passer pour une expression de profonde méfiance, ce qui inquiéta Avorge pendant une minute. La fille avait-elle quelque chose contre Londres ? Puis son visage se détendit et redevint souriant, sauf que maintenant son sourire avait quelque chose de félin.

« De Lambeth. West Square, pas loin de St. George's Road à Lambeth. Je me trompe ? »

L'enfant avait cessé de s'intéresser à Avorge, et s'amusait à enfoncez ses petits poings, assez laborieusement, dans les entrelacs cuivrés de la chevelure de sa mère. Une fois de plus, Avorge sentit sa mâchoire se décrocher, mais cette fois-ci ce n'était pas en prévision d'un fou rire. Sincèrement, tout ça le dépassait. Qui était cette femme, qui savait des choses qu'elle ne pouvait savoir ? Était-elle une Gitane ? Tout ça n'était-il pas un rêve qu'il faisait à l'âge de six ans, concernant le drôle de monde qui l'attendait quand il serait plus âgé, tandis qu'il dormait d'un sommeil agité, son crâne rasé frottant la toile rêche d'un oreiller d'hospice ? Il avait l'impression d'avoir perdu pied un instant dans la réalité, et un vertige momentané le saisit si bien que les rues partant du carrefour parurent tourner comme l'aiguille d'une boussole détraquée, la fumée de cheminée et les nuages dorés tourbillonner et former des cerceaux fuyants larges d'une lieue, aspirés par la tension centrifuge de l'horizon. Il ne savait plus où il était et ce qui se passait entre lui et cette jeune mère surprenante. Même de loin, il s'était douté qu'elle serait pleine d'entrain, mais là ça dépassait tout ce qu'il avait envisagé. Elle était hallucinante, tout comme sa fille surnaturelle.

En voyant la panique et la confusion dans ses yeux, elle rit de nouveau,

d'un rire rauque et perlé, à la fois entendu et vaguement lubrique. Il sentit qu'elle aimait de temps en temps effrayer les gens, à la fois pour s'amuser et démontrer son pouvoir. Bien que le respect qu'il éprouvait pour elle ne fit qu'augmenter, le désir qu'il avait ressenti à son endroit s'évapora de façon directement proportionnelle. Il avait affaire là à quelqu'un qui, en dépit de sa modeste stature, était plus grand que lui. Cette fille, pensa-t-il, aurait pu le dévorer puis roter bruyamment et s'éloigner sans la moindre hésitation.

Mais elle finit par avoir pitié de lui. Démêlant ses boucles des doigts du bébé qui venait de se laisser distraire par un autre tramway tout cliquetant, elle prouva qu'elle n'avait rien d'une magicienne professionnelle et expliqua comment elle s'y était prise pour le percer ainsi à jour.

« Je viens de Lambeth, juste à côté de Lambeth Walk, dans Regent Street, la petite rue. Vernall. C'est mon nom de jeune fille. Je me souviens, gamine, quand ma mère et mon père m'emmenaient en balade. Il y avait ce pub où ils aimaient aller, en haut de London Road, et quand on rentrait chez nous on coupait par West Square. Je vous ai aperçu là-bas une ou deux fois. Vous aviez un frère plus âgé, non ? »

Il fut soulagé, mais non moins épaté. La mémoire de cette femme, bien que supérieure à la sienne, n'avait rien d'inhabituel chez les personnes ayant grandi dans des petits quartiers peuplés, où tout le monde semblait connaître le nom des autres dans un rayon de trois kilomètres, ainsi que les noms de leurs enfants et de leurs parents et toutes les bizarreries et les hasards qui liaient les générations. N'étant jamais parvenu à maîtriser cet art, sans doute parce qu'il avait toujours espéré ne pas rester coincé dans cet endroit très longtemps, il avait été déstabilisé et en faisait les frais, ici dans ce lieu improbable, dans cette ville lointaine. À la différence de la femme, il était incapable de se rappeler la moindre rencontre durant son enfance.

« Oui. Vous avez raison. J'avais un frère, Sydney. L'ai toujours, d'ailleurs. Quand habitiez-vous là-bas, au fait ? Quel âge avez-vous ? »

Elle haussa un sourcil en signe de reproche devant ses mauvaises manières, mais finit par répondre.

« Aussi âgée que ma langue mais plus vieille que mes dents. J'ai vingt ans, si vous voulez savoir. Je suis née le 10 mars 1889. »

Plus elle lui assurait qu'il y avait une explication naturelle au fait qu'elle connût son adresse quand il était enfant, plus l'incident de leur rencontre fortuite le frappait par son étrangeté. Cette femme impressionnante était née à un mois de distance de lui et avait vécu à peut-être deux cents mètres de chez lui quand il était petit. Et maintenant ils étaient là tous deux, à quatre-vingt-dix kilomètres et vingt ans de distance de leurs débuts dans la vie, debout à un croisement parmi des centaines d'autres dans une ville parmi des centaines d'autres. Il repensa alors à ce qu'il professait d'ordinaire en matière de prédestination, se demanda si les gens avaient ne serait-ce qu'une vague idée quant au chemin à venir. Il comprenait maintenant qu'il s'agissait en fait de deux questions distinctes exigeant deux réponses différentes. Oui, il pensait

que, probablement, il existait un motif dans la façon dont les choses se produisaient, un motif établi par avance, ou du moins c'est l'impression qu'on avait parfois, mais il pensait également que si un tel motif existait il était bien trop vaste et extravagant pour être déchiffré ou compris, aussi personne ne pouvait prévoir comment seraient résolues toutes ses figures, hormis de façon accidentelle. Autant essayer de deviner toutes les formes qu'allait adopter un coucher de soleil violet avant de se fondre à l'horizon, ou quel véhicule céderait le passage une fois arrivé à tel ou tel croisement. C'était trop compliqué pour qu'on y perçoive le moindre sens, en dépit de ce que pouvaient affirmer les prophètes et diseurs de bonne aventure. Il secoua la tête, et marmonna une réponse hors de propos où il était question de ce monde qui était bien petit.

La fillette n'arrêtait pas de gigoter, et Avorge craignit que sa mère se serve de ce prétexte pour rentrer avec elle et couper court à leur conversation, mais au lieu de ça elle demanda ce qu'il faisait au Palais des variétés, ou au Vint Palace ainsi qu'elle continuait apparemment à l'appeler. Il lui dit qu'il y faisait un peu de tout, mais que ce soir il allait jouer le rôle de l'Ivrogne dans le *Mumming Birds* de Fred Karno. Elle dit que ça avait l'air très drôle et qu'elle avait toujours pensé que ce serait chouette de travailler dans le divertissement.

« Mais bon, c'est l'affaire de notre petit Johnny. C'est lui qui cause toujours de monter sur les planches. C'est mon jeune frère. Je suppose qu'il finira par jouer dans un orchestre, mais il fait que causer. Il refuse de prendre des cours, refuserait même si on pouvait les lui payer. C'est trop de boulot pour lui. »

Il acquiesça tout en suivant du regard le camion d'un laitier qui retournait à son dépôt en bas de la rue, derrière elle, au pied de la colline. Tel qu'il le voyait, il semblait faire trois centimètres de haut, tiré par une jument riquiqui et inconsolable le long de l'épaule droite de la fille, se perdant dans la forêt automnale de ses cheveux un temps avant d'émerger sur sa gauche puis de s'éclipser mollement.

« Ça, si votre frère ne veut pas donner de sa personne, il n'ira pas loin dans le métier. Cela dit, il peut toujours se faire de l'argent comme manager ou imprésario, et après il n'aura plus qu'à se tourner les pouces tranquillement. »

Ça la fit rire, et elle ajouta qu'elle transmettrait le conseil. Il profita d'un silence pour lui demander pourquoi elle appelait cet endroit le Vint Palace.

« Oh, il a eu pas mal de noms au cours des ans. Notre père a de la famille à Northampton depuis l'aube des temps, qui faisait constamment la navette entre ici et Lambeth, et du coup il a suivi le mouvement. Au début ça s'appelait l'Alhambra Music Hall, à l'en croire, puis ils ont changé pour le Grand Variety à peu près à l'époque de ma naissance. D'après papa, il a traversé ensuite une mauvaise passe, et c'était même plus un théâtre. Pendant cinq ans ça a été un endroit qui changeait chaque mois. D'abord ça a été un marchand de fruits et légumes, puis un endroit où ils vendaient des vélos. Ça a été un pub qui s'appelait le Crow avant de rouvrir sur l'autre trottoir sous le

nom de Crow and Horsehoe, et je me souviens que quand j'étais gamine y a dix ans c'était un café. Tous les libres-penseurs comme on les appelait se retrouvaient là-bas, et y avait de sacrées pointures, vous pouvez me croire. Bref, l'année où la reine est morte, ils l'ont restauré et l'ont baptisé le Palais des variétés. Le vieux Mr. Vint, il a acheté l'endroit y a un an, mais il a toujours pas fait changer l'enseigne. »

Avorge acquiesça, et examina la vieille bâtisse sous un nouvel angle. Parce qu'il était venu ici en tant que Gars de Lancaster et qu'il s'agissait alors d'une salle de spectacle, il avait supposé que c'en avait toujours été une, et que ça en serait toujours une, vraisemblablement. La liste des emplois qu'avait connus l'endroit au fil des ans le mettait mal à l'aise, même s'il ne savait trop pourquoi. Avorge supposa que c'était parce que le monde dans lequel il avait débarqué, aussi épouvantable et étouffant fût-il à son goût, restait du moins le même d'une année sur l'autre, voire d'un siècle sur l'autre. Même dans ce coin minable de Northampton, un endroit presque aussi décati que le Lambeth où il était né, on voyait que la plupart des immeubles qui se dressaient autour de vous abritaient toujours le même genre de commerces qu'il y a une centaine d'années, même si les noms et les directions avaient changé. Voilà pourquoi le récit que lui avait fait la fille des aléas du théâtre l'avait troublé, parce qu'il s'agissait là d'une histoire relativement rare, même si on en entendait de plus en plus dans ce genre chaque semaine. À quoi ressemblerait le monde, se demanda-t-il, si ces beuglants éphémères devenaient la règle, et non l'exception ? S'il revenait ici, disons, dans quarante ans pour découvrir que l'endroit en question vendait, allez, disons des armes électriques, un truc comme ça, et que ce n'était plus un cabaret ? Peut-être même qu'il n'existerait plus alors de cabarets. Non, c'était de toute évidence improbable, mais c'est le sentiment qu'avait distillé en lui la sortie de May, un malaise lié à la façon dont les choses évoluaient ces temps-ci, dans le monde moderne. Il changea de sujet, et l'interrogea sur elle.

« Vous m'avez l'air de connaître l'endroit. Depuis combien de temps vivez-vous dans le coin ? »

Elle contempla d'un air songeur des vestiges de cirrus lilas sur champ bleu de plus en plus profond, tandis que l'enfant étonnamment bien élevée et patiente suçait son pouce luisant et fixait Avorge avec, semblait-il, indifférence.

« Quatre-vingt-quinze, je crois bien, quand j'avais six ans on est arrivés ici, même si notre père continuait à faire des allers et retours, pour trouver du travail. Ce vieux gredin allait à pied jusqu'à Londres, et en revenait pareillement. Et souvent on le voyait pas pendant six mois d'affilée, que dalle pas une nouvelle, puis il déboulait complètement bourré avec des cadeaux, des petits trucs pour chacun. Non, c'est pas un mauvais endroit, ici. Ce coin-là ressemble pas mal à Lambeth, c'est le même populo. Parfois j'ai à peine l'impression qu'on a déménagé. »

Certaines des étroites échoppes sur l'autre trottoir de Horseshoe Street

s'allumaient à présent, de faibles lueurs aux pourtours verdâtres qui s'épanchaient entre les rares articles exposés en vitrine. Après avoir laissé errer son regard sur les cheminées, May contempla avec fierté l'enfant, nichée dans ses bras robustes couleur de lis tigré.

« Je pense que je vais rester ici. Enfin, j'espère, et ma fille aussi. Les gens par ici sont plutôt honnêtes, globalement, et y a quelques vieux de la vieille. C'est là que j'ai rencontré mon homme, mon Tom, et on s'est mariés au Guildhall. Tous ces gens, ils sont du coin, tous les Warren, et on a pas de famille par ici du côté Vernall. Non, franchement, Northampton, c'est chouette. Ils font un bon pâté en croûte, et y a de très beaux jardins, Victoria, Abington, et Beckett's. C'est là que j'ai emmené la petite, au bord du fleuve. On a vu les cygnes et on est allées sur l'île, pas vrai, mon canard ? »

Ces dernières paroles s'adressaient au bébé, qui commençait à donner des signes d'agitation. Sa mère avança sa lèvre inférieure et fronça les sourcils de façon tragique, imitant l'expression boudeuse de sa fille.

« Je crois bien qu'elle a faim. En allant au jardin j'ai fait un saut chez Gotcher Johnson pour acheter cinquante grammes de Rainbow Drops, mais j'ai mangé pas mal de bonbons, du coup on les a finis y a un moment. Je ferais mieux de la ramener chez nous à Fort Street pour le thé. C'est du thé conditionné, son préféré. J'ai été ravie de faire votre connaissance, Avorge. J'espère que votre numéro marchera. »

Là-dessus, il dit au revoir aux deux May, et déclara que lui aussi avait été ravi de faire leur connaissance à toutes deux. Il serra la petite main moite du bébé et lui dit qu'il espérait voir un jour son nom en haut de l'affiche. À sa mère, il dit juste : « Veillez bien sur elle », puis, comme la femme lui assurait en riant qu'elle n'y manquerait pas, il se demanda pourquoi il avait sorti une telle chose. Quelle chose stupide à dire, à croire qu'il doutait qu'elle en fût capable. Le bébé et sa mère attendirent qu'il dise autre chose, mais comme rien ne venait elles traversèrent Gold Street et remontèrent la colline en direction du nord. Il resta là au croisement à admirer le cul de la femme, qui remuait sous sa jupe ondulante alors qu'elle remontait la rue pentue, s'imaginant ses fesses comme deux visages pressés l'un contre l'autre tandis que leurs propriétaires se livraient à un vigoureux pas de deux. Ou bien deux lutteurs tout en muscles en pleine prise, chacun gagnant à tour de rôle un centimètre que l'autre reprenait aussitôt, tous deux de force égale si bien qu'ils semblaient juste se balancer d'un côté puis de l'autre. Il remarqua alors le bébé, qui le fixait sérieusement par-dessus l'épaule de la femme alors qu'elle s'éloignait. Un peu honteux que l'enfant l'ait surpris en train de reluquer le cul de sa mère, il porta aussitôt son regard sur le terrain vague au bout de la rue, et quand il regarda de nouveau dans leur direction une minute plus tard, elles avaient disparu.

Il s'enquit de l'heure puis sortit une nouvelle Woody de son paquet de plus en plus léger et l'alluma. La conversation avait été étrange, maintenant qu'il y repensait. Elle avait eu sur lui un impact qui ne commençait à se faire sentir

que maintenant. Cette femme, May, était née juste quelques semaines après lui, avait été élevée à moins de six rues de chez lui, et pourtant tous deux s'étaient rencontrés à ce coin de rue vingt ans plus tard. Qui l'aurait cru ? C'était un de ces hasards, supposa-t-il, censés se produire un jour ou l'autre, malgré les probabilités, mais quand ça arrivait, ça paraissait toujours étrange. Il y avait toujours comme un motif caché derrière les choses, qu'on pouvait presque comprendre, mais quand on essayait d'en extraire le sens il s'évaporait aussitôt et vous n'étiez pas plus avancé qu'avant.

Peut-être que le seul sens qu'avaient les événements était le sens qu'on leur donnait, mais même le fait de savoir que c'était probablement le cas n'était pas d'une grande aide. Ça ne nous empêchait pas d'essayer de débusquer un sens, de le traquer comme des furets dans un dédale de terriers dans nos pensées et parfois de se perdre dans l'obscurité. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la femme qu'il venait de rencontrer, à la façon dont cette rencontre avait remué des sédiments vieux de vingt ans dans le lit qu'il avait creusé en lui, et quel effet ça lui avait fait. La vraie raison, pensa-t-il c'était la façon dont les similarités entre ses origines et celles de la femme avaient également mis en relief toutes leurs différences.

D'une part, il était sur le point, du moins l'espérait-il, de fuir la prison crasseuse de ses origines, les siennes et celles de la femme, fuir la pauvreté, l'obscurité et ces rues, où le ciel était à présent taillé en riches diamants bleus par les allumeurs de réverbères. Fuir l'Angleterre, même, s'il le pouvait. En cas de heurt avec l'Allemagne, Sir Francis Drake espérait être dans un hamac à des milliers de lieues d'ici. Quant à la jeune femme enjouée, May, elle n'aurait pas de telles occasions. Dépourvue des talents qu'il avait hérités ou appris de ses parents comédiens, elle avait vécu une existence plus limitée en termes d'attentes et de possibilités, et ses horizons, qu'elle ne se sentait pas contrainte de dépasser, étaient beaucoup plus étroits que les frontières qu'il affrontait. Elle avait dit elle-même qu'elle comptait rester dans ce quartier toute sa vie, et qu'il en irait également de même pour sa magnifique petite fille. Elle ne poursuivait aucun rêve, aucun espoir, Avorge le savait. Dans ce genre de quartiers, de telles choses n'étaient pas de mise, ce n'était que des responsabilités pesantes et douloureuses. Cette jeune femme enjouée s'était résignée à vivre et mourir, semblait-il, au sein de la petite cage de sa condition ; n'avait même pas l'air de se rendre compte que c'était une cage ni d'en remarquer les barreaux crasseux. Il remercia son ange gardien, quel qu'il fût, de lui avoir donné au moins une maigre chance d'éviter la peine de prison à perpétuité dont elle avait écopé. Chaque femme, chaque homme, chaque bébé qu'il croisait dans ce crépuscule miteux saturé par les tanneries était quasiment un condamné, purgeant sa peine dans des conditions difficiles sans la moindre perspective d'une grâce ou d'un sursis. Tous semblaient préférer l'abri du suaire.

Mais May avait paru satisfaite de son sort, nullement résignée. May avait paru plus heureuse qu'Avorge.

Il réfléchit à tout ça en recrachant une fragile fougère de fumée ardoise et sépia entre ses jolies lèvres plissées. Certains des attelages qui traversaient le croisement avaient allumé leurs lanternes, tandis que le bleu lapis des cieux s'assombrissait. Tels des escargots-lustres, ils gravissaient la colline et étincelaient dans l'impasse vespérale.

Il voyait bien qu'être pauvre, ne rien avoir, pas même des ambitions, était à double tranchant. Il était vrai que May et ses semblables n'avaient pas son instinct, son talent ou ses chances de progresser, mais à la fois ces gens-là ne partageaient pas ses doutes, sa peur d'échouer ou le sentiment de culpabilité qui le rongait. C'étaient là des gens qui, tête baissée, foulaient le sol crissant et automnal, ne fuyaient rien, surtout pas les rues d'où ils venaient, aussi ne se sentaient-ils pas en permanence comme des déserteurs. Ils savaient exactement où s'en tenir quant à leur rang social, mais surtout ils connaissaient l'endroit où ils vivaient ; ils connaissaient les briques et le ciment qui les entouraient si intimement que ça ressemblait à de l'amour. La plupart des gens que déversaient les écluses de ce croisement étaient originaires de familles qui, il le savait, habitaient ici depuis des générations, juste parce que la distance qu'on pouvait parcourir était plus limitée avant que n'existent les trains. Ils empruntaient ces chemins en sachant que leurs grands-parents et leurs arrière-grands-parents avaient fait de même cent ans plus tôt, avaient étanché leurs soucis dans les mêmes pubs, puis les avaient déversés dans les mêmes églises. Le moindre détail crapoteux du quartier coulait dans leur sang. Ces rues nouvelles et ces bouis-bouis bancals participaient du même corps tentaculaire dont ils avaient émergé. Ils connaissaient toutes les allées moisies, toutes les gouttières où les descentes en étain avaient rouillé. Toutes les odeurs et toutes les tares du coin leur étaient aussi familières que les grains de beauté de leur mère, et même si le visage de celle-ci était ridé et sale, jamais ils ne pourraient partir et le quitter. Même si elle perdait la tête, ils...

Des larmes emplirent ses yeux. Il les refoula puis tira trois rapides bouffées sur sa cigarette avant d'essuyer ses yeux humides du bout des doigts, en feignant que c'était la fumée qui les avait irrités. De toute façon, aucun passant ne le regardait. Il s'en voulut soudain de s'être laissé aller à des sentiments aussi mièvres et d'avoir cédé aussi facilement à l'afflux d'eau de rose. C'était un homme maintenant, il avait la vingtaine même s'il avait l'impression d'avoir la trentaine, et il n'aurait pas dû pleurnicher comme un gamin. Il n'avait plus six ans. Il ne pleurerait pas sur ses boucles qu'on lui avait coupées à l'hospice de Lambeth ; on n'était plus en 1895. Même s'il savait qu'il n'avait pas tout à fait pris la mesure de la chose, on était au ^{XX}e siècle. Et ce siècle avait besoin de gens intelligents et à la page, de gens aux pensées progressistes, pas de gens qui s'épanchaient sur le passé la larme à l'œil. S'il voulait faire quelque chose de sa vie, il avait intérêt à se ressaisir, et fissa. Tirant encore plus sur sa clope, il s'ébroua et regarda autour de lui le croisement que gagnait lentement l'obscurité, en s'efforçant de le considérer

d'un point de vue moderne et réaliste plutôt que nostalgique et larmoyant.

Oui, il était possible d'envisager ce confus cimetière d'épaves comme une mère. Dans le même temps, comme une mère, ce n'était pas quelque chose qui durerait éternellement. Le vieil âge l'avait changé et ravagé, et n'allait pas en rester là, loin de là. De même que, quelques instants plus tôt, il avait réfléchi à la façon dont les générations précédentes étaient limitées dans leurs déplacements, de même il comprenait que les choses seraient très différentes en cette ère nouvelle et éclairée. La machine à vapeur avait tout modifié, et dans les rues de Londres maintenant on pouvait voir des engins motorisés, dont il se doutait que le nombre ne ferait que croître avec les années. Des communautés d'un standing quasi immémorial comme celle qui l'entourait n'auraient peut-être pas l'air aussi bien conçues si les détenus avaient une chance de s'échapper facilement et à peu de frais, d'aller là où les perspectives de travail étaient meilleures sans avoir à parcourir quatre-vingt-dix kilomètres comme l'avait fait le père de cette fille. Même sans une guerre pour décimer sa jeunesse, il doutait que les liens rattachant les gens à un endroit comme celui-ci dureraient encore cent ans. Des quartiers semblables étaient en train de mourir. Ce n'était pas trahir que de vouloir les quitter pour un endroit au sec avant qu'ils sombrent. Quiconque avait vu le monde, avait connu la liberté d'aller et venir à sa guise, n'avait aucune raison de rester coincé dans un taudis, une ville, un pays même, du genre de celui-ci. Quiconque un tant soit peu sensé et débrouillard partirait dès que possible. Rien ne pouvait le retenir ici, et...

Perçant le crépuscule qui nimbait la colline, un vieux Noir se profila, sur une bicyclette qui avait des cordes attachées aux jantes en guise de pneus, tirant un chariot doté du même genre de roues, et tressautant comme un squelette de folklore sur les pavés.

Avorge se demanda, pour la deuxième fois en une demi-heure, s'il ne rêvait pas. C'était le même bonhomme, chevauchant la même étrange bécane, comme lors de cet après-midi douze ans plus tôt quand il s'était tenu ici au même croisement avec Boysie Bristol, en train de dire : « Oui, mais si ce sont des millionnaires, pourquoi est-ce qu'ils se comportent comme des clodos ? »

Le nègre arrêta son drôle d'engin au sommet de Horseshoe Street, juste en face d'Avorge à l'autre coin, attendant que l'omnibus ait traversé. Bien sûr, il avait vieilli entre-temps et ses cheveux et sa barbe étaient désormais tout blancs, mais c'était indubitablement le même homme. Cette fois-ci, il ne remarqua pas Avorge mais resta assis sur son vélo à attendre que le bus passe afin de continuer à monter la colline. Ses traits marqués et épais étaient empreints d'un air absent et vaguement soucieux, et il ne semblait pas d'humeur expansive comme lors de leur dernière rencontre, à l'époque où la vieille reine vivait encore et où le monde était différent. Même si Avorge avait été encore un petit gars ébahi de huit ans, il doutait que le Noir l'aurait remarqué, car il semblait maintenant songeur et inquiet.

Quand l'omnibus fut enfin passé dans un grondement, l'homme leva les

pieds, qui avaient toujours des patins de bois attachés sous les semelles. Il les posa sur les pédales, se redressant et se penchant en avant tout en appuyant vigoureusement, acquérant progressivement le mouvement qui lui permettrait à lui et à son chariot de traverser le croisement et d'entamer l'ascension de la colline dans le crépuscule, dans lequel il se fondit bientôt.

Avorge regarda le Noir disparaître en tirant sur sa cigarette sans vérifier son degré de combustion, de sorte qu'elle lui brûla l'extrémité des doigts et lui arracha un petit cri alors qu'il lâchait par terre le cruel mégot et l'écrasait sans pitié avec le pied. Comme il restait là à jurer et secouer les doigts pour que la brise apaise la brûlure, l'étonnement le saisit suite à ce qui venait de se passer, devant l'atmosphère de cet étrange endroit où on aurait dit que ce genre de choses arrivait tout le temps. Dire qu'au cours des douze années depuis la dernière fois qu'il s'était tenu ici, pendant qu'il arpentait en tous sens l'Angleterre et faisait une escapade à Paris, durant toutes ces nuits différentes qu'il avait passées dans toutes ces villes, tout ce temps le Noir était resté là, à emprunter le même chemin tous les jours. Il ignorait pourquoi la chose l'étonnait à ce point. Avait-il cru que les gens disparaissaient uniquement parce qu'il n'était plus là pour les regarder ou quoi ?

Mais à la fois, un type comme celui-ci, qui avait déjà vu l'Amérique qu'Avorge brûlait de découvrir, et qui malgré ça avait décidé de rester ici... cela n'avait rien de merveilleux, mais c'était assurément une énigme. Haussant les sourcils et les épaules en même temps en un geste théâtral d'ébahissement surjoué, destiné à personne en particulier, il jeta un œil au croisement qui virait lentement à l'indigo puis fit quelque pas vers la petite entrée du Palais des variétés. Il la poussa et entra dans le hall, où il faisait un peu plus chaud, passa devant le guichet en saluant d'un hochement de tête et d'un grognement le type corpulent et indifférent qui était derrière. Il se demanda s'il y aurait du monde, mais on ne savait jamais à l'avance. Ça tenait moins au bon vouloir des dieux qu'à la bonne volonté qu'ils mettaient à servir les dieux.

La remise chaulée qui lui servait de vestiaire se trouvait au bout d'une succession tarabiscotée de couloirs en bardeaux, après une courette exiguë d'aspect ancien dotée d'un cabinet et pleine de flaques d'eau stagnante, qui avaient élu résidence dans les évier formés par les dalles affaissées. Il était passé dans la petite pièce un peu plus tôt pour déposer ses accessoires, mais ne l'avait pas encore bien examinée. À sa grande surprise, le lieu, bien qu'apparemment inhabitable, possédait un manchon à incandescence qui courait à mi-hauteur du mur, et qu'il alluma avec une allumette pour avoir un peu d'éclairage.

Il avait vu pire. Il y avait un évier en pierre jaune dans l'angle, avec un robinet en cuivre tout tordu d'où gouttait un jus couleur épinard et strié de giclées vert-de-gris qui rappelaient le fromage pourri. Il vit un miroir de poche fêlé dans un cadre en bois, suspendu à un clou tordu sur le panneau intérieur de la porte et se posta devant tout en cherchant dans sa poche de poitrine un

morceau de liège. Quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il gratta une autre allumette et maintint l'extrémité déjà noircie du bouchon au-dessus de la flamme pour qu'il soit bien charbonneux et pas trop pâle, de façon à être vu depuis les rangs du fond. Écartant la fumée et attendant un instant que son maquillage de fortune refroidisse, il fixa la surface du miroir fêlé. Ignorant la fissure noire qui dessinait une diagonale sur le visage de son reflet, il laissa ses traits se détendre et adopter l'expression molle et confuse de l'Ivrogne, son sourire de traviole, ses yeux chassieux qu'il entrouvrait à peine.

Il réduisit d'abord en poudre un peu de liège carbonisé entre ses doigts et commença à en appliquer sur le bas de ses joues, étalant la poudre noire sur les côtés et autour de ses lèvres serrées, afin de simuler le début de barbe d'un poivrot qui ne s'est ni lavé ni rasé depuis quelques jours. Avec l'embout du bouchon, il souligna les plis sous sa mâchoire jusqu'à ce qu'il ait un début de double menton, puis s'occupa des cernes sous les yeux pour obtenir le regard hébété d'un ivrogne avant de passer aux épais sourcils au plissement désinvolte. Il se barbouilla une moustache tombante sur sa lèvre supérieure encore lisse, en continuant les extrémités de part et d'autre de ses commissures en lignes hirsutes. Satisfait du résultat obtenu, il essuya directement ses doigts charbonneux dans ses cheveux gras, les ébouriffant volontairement afin que des touffes pointent et que des mèches rebiquent comme des brisants huileux sur une mer démontée.

Il inspecta son reflet dans le miroir brisé, soutenant son propre regard. Il estima que c'était presque ça. Il s'attela aux derniers détails, approfondissant les rides aux coins de sa bouche et de ses yeux, tout son visage désormais empreint d'une pâleur grisâtre suite à la généreuse application de suie. Il y avait parfois quelque chose de sinistre dans le fait de rester seul dans une pièce vide, silencieuse, inconnue, et de se dévisager tandis qu'on devenait quelqu'un d'autre. Vous découvriez alors que ce que vous considériez comme vous-même, votre personnalité, résidait pour l'essentiel dans votre visage.

Il s'observa tandis que la personnalité qu'il avait soigneusement mise au point disparaissait. Le regard vif dont il se servait pour s'attirer la bienveillance des femmes ou pour communiquer son ardeur et son intelligence, tout ça avait disparu dans le regard vitreux du poivrot. Son art consommé de confier à ses traits le soin d'exprimer la confiance enjouée d'un jeune homme d'aujourd'hui, en un siècle naissant, tout ça était gommé, brouillé d'un pouce noirci en la trogne concupiscente du Lambeth victorien. Toutes les marques de sa culture et du progrès accompli pour se dépasser, pour s'arracher à la fange ancestrale, étaient balayées. Dans l'expression divisée qu'il contemplait dans le verre brisé, son présent restreint et son grand avenir s'étaient dissous pour ne faire qu'un avec la lie vaseuse de son passé. Son père et les milliers de portes qu'il avait poussées, enfant, quand on l'envoyait le chercher. Les petits vaisseaux sanguins éclatés sur les joues des soiffards, pressées contre l'oreiller glacial du trottoir. Du sang séché rincé dans un abreuvoir. Tout cela, encore présent s'il relâchait ne serait-ce qu'un

instant son sourire jovial.

Un parfum de grisou et d'abandon imprégnait la pièce. Sous la suie étalée, son visage n'avait plus de couleur dans la lumière faible et inégale. Ses cheveux noirs et ses yeux noirs se détachaient sur une complexion d'un gris argent. Contenue dans le cadre du miroir, c'était la photo évanescence d'une personne à jamais prisonnière d'une certaine époque, dans un certain endroit, dans une identité qu'elle ne pouvait pas fuir. Le portrait d'un lointain parent ou d'une idole des planches datant d'une époque révolue quand vos parents étaient jeunes, éternellement figé dans de pâles émulsions.

Il enfila la veste fripée et trop grande qu'il portait quand il jouait l'Ivrogne, et remplit sa bouteille verte de San Diego au robinet de l'évier. Quelque part, non loin d'ici, un public l'attendait, espérait-il. Le manchon incandescent laissa échapper un sifflement en guise de lugubre prémonition.

Selon Henry, on reconnaissait un grand homme à la façon dont il s'était comporté de son vivant, et à la réputation qu'il laissait après sa mort. C'est pour ça qu'il n'avait pas été surpris de découvrir que Bill Cody se présentait à la postérité sous la forme d'un ornement de toit en pierre sale sur lequel les oiseaux faisaient leurs besoins.

Quand il avait levé les yeux et vu le visage se détacher sur la brique orange de la dernière maison de la rangée, gravé sur une sorte de plaque juste sous le toit, il avait cru au début qu'il s'agissait du Seigneur. Il avait des cheveux longs, une longue barbe, et ce qu'il prit pour une auréole, mais il avait compris alors que c'était un chapeau de cow-boy vu par en dessous, si le type qui le portait avait la tête penchée en arrière. C'est alors qu'il avait pigé qu'il s'agissait de Buffalo Bill.

La rangée de maisons se présentait comme suit : devant les façades c'était la rue, et derrière vous aviez des champs où se déroulaient les courses et tout le reste. Une petite venelle faisait la jonction entre la rue et les terrains de course, et c'était là-haut, sur l'un des toits d'ardoise dominant cette percée, qu'on pouvait voir le visage gravé dans le mur. Henry avait appris que le Wild West Show de Cody était venu ici, sur ces terrains de course à Northampton, cinq ou dix ans peut-être avant qu'il n'arrive lui-même en ville, à savoir en quatre-vingt-dix-sept. Annie Oakley donnait alors son spectacle, et quelques Indiens se trouvaient là en tout cas. Il supposa qu'un des riches qui habitaient une de ces maisons avait dû s'enticher de Cody et se dire qu'il aurait fière allure là-haut sur le toit. Y avait pas de mal à ça. Pour Henry, les gens pouvaient aimer ce qu'ils voulaient, tant que ça nuisait à personne.

Cela dit, le visage sculpté ressemblait pas trop à Cody, pas à celui dont Henry se souvenait après l'avoir croisé une ou deux fois. Ça remontait à longtemps, sûr, du temps de Marshall, Kansas, derrière la blanchisserie d'Elvira Conley. Ça devait être en soixante-quinze, soixante-seize, quelque chose comme ça, quand Henry était un beau gars d'une vingtaine d'années, même si c'est lui qui le disait. À vrai dire, il avait pas prêté grande attention à l'époque à Buffalo Bill, vu que c'était surtout Elvira qu'il regardait. Mais bon, il trouvait pas que le William Cody qu'il avait connu pouvait être confondu avec notre Seigneur Jésus-Christ, quand bien même on le regardait par en dessous et même s'il avait son chapeau rejeté en arrière. C'était quelqu'un de fat, en tout cas telle avait été l'impression d'Henry, pour être franc. Il doutait

qu'Elvira aurait traîné avec Cody si ça n'avait pas servi sa façon d'être considérée à Marshall. Les femmes de couleur n'avaient jamais trop d'amis blancs célèbres.

Henry poussa sa bicyclette et sa remorque sur l'allée pavée, de retour du champ de courses, les cordes qu'il avait fixées autour des jantes écrasant les feuilles qui s'amassaient dans les caniveaux. Il jeta un dernier coup d'œil au colonel Cody, la fumée d'une cheminée voisine donnant l'impression que son chapeau était en feu, puis remonta en selle avec ses patins aux pieds et s'engagea dans les petites rues menant à la grand-rue qui allait jusqu'à Kettering, et qui le ramènerait au centre-ville de Northampton.

Il n'avait pas voulu passer par là aujourd'hui, car il avait prévu de sillonner les villages en dehors de la ville, ceux situés au sud-ouest. Un type qu'il avait croisé lui avait dit qu'on trouvait de belles ardoises dans une cour clôturée près du champ de courses, là où une remise s'était effondrée, mais le type en question était un crétin, et toutes les ardoises étaient cassées et ne valaient rien. Henry soupira, quitta Hood Street et descendit la colline vers la ville, puis se dit qu'il ferait mieux de se ressaisir et d'arrêter de se plaindre. C'était pas comme si la journée était fichue. À l'est, le soleil était gros et violet, encore bas dans le brouillard laiteux qui se dissiperait dès que le matin de septembre prendrait ses aises et vaquerait à ses affaires. Il avait encore le temps d'aller là où il voulait et d'être rentré à Scarletwell avant que la soirée soit entamée.

Il n'avait pas besoin de pédaler, pas vraiment, en empruntant Kettering Road. Tout ce qu'Henry avait à faire c'était dévaler la pente et racler de temps à autre la chaussée avec ses patins, afin de ne pas aller trop vite pour éviter de répandre partout sur les pavés ce qu'il trimballait dans sa remorque. Les maisons et les boutiques avec leurs enseignes et leurs vitrines filaient de chaque côté comme des rivières alors qu'il descendait la rue en cahotant. Vu l'heure matinale, il avait presque la rue à lui tout seul. Devant lui, un tramway se rendait en ville par le même chemin, avec juste deux ou trois personnes sur la plateforme, et venant dans l'autre sens un type poussait un chariot plein de hérissons de ramonage. À part ça, deux ou trois habitants vaquaient à leurs affaires. Une vieille femme parut surprise quand Henry la contourna, et deux types avec des casquettes qui devaient se rendre au boulot lui lancèrent un regard noir, mais il était dans le coin depuis trop longtemps pour y prêter attention. Il préférait cependant là où il habitait, dans Scarletwell. Là-bas, les gens étaient encore plus pauvres que lui, alors personne le regardait de travers, et quand ils le voyaient passer en vélo ils se contentaient de lui lancer « Salut, Black Charley. Alors, ça roule ? » et c'était tout.

Une petite brise soufflait à présent, qui agitait les câbles du tramway tandis qu'il passait dessous. Il contourna l'église au coin de Grove Road par la droite et fit une embardée pour éviter du crottin de cheval sur le pavé alors qu'il se dirigeait vers la place. Il obliqua encore et après être passé devant la chapelle unitarienne sur l'autre trottoir, déboula entre les boutiques et les tavernes,

passant devant le grand et vieil entrepôt de cuir qui se trouvait derrière la statue de Mr. Bradlaugh. Le cuir était important au commerce par ici et l'avait toujours été, mais Henry n'en revenait pas de voir qu'à part ça la ville grouillait de bars et d'églises. À croire que quand ils fabriquaient pas de godasses, les gens passaient leur temps à se pinter ou à prier.

Y avait même un type raide bourré sur le parterre clôturé au centre duquel se dressait la statue, devant lequel il passa, là, sur sa gauche. Il se dit que Mr. Charles Bradlaugh devait pas être ravi s'il voyait ça depuis le Ciel, lui qui mâchait pas ses mots sur les méfaits de l'alcool, mais vu que Mr. Bradlaugh ne croyait pas au Tout-Puissant y avait fort à parier qu'il appréciait pas non plus le Ciel. Bradlaugh était quelqu'un au sujet duquel Henry arrivait pas à se faire une idée. Le type était d'une part athée, et pour Henry athée ça voulait dire idiot. Mais d'autre part il était contre les alcools forts, ce qu'Henry pouvait admirer, et il avait défendu les gens de couleur en Inde quand il ne défendait pas les pauvres ici chez lui. Il était franc du collier et avait fait ce qu'il considérait comme juste, supposait Henry. Bradlaugh était quelqu'un de bien et le Seigneur pardonnerait sûrement son athéisme quand viendrait l'heure du jugement, aussi Henry se disait qu'il devait lui aussi s'en accommoder. L'homme méritait sa belle statue blanche avec son doigt désignant l'ouest, le pays de Galles et l'Atlantique et l'Amérique tout là-bas, de même qu'on pouvait dire que Buffalo Bill méritait sa plaque minable en pierre. C'est pas parce qu'un type disait qu'il était pas chrétien que ça l'empêchait de se conduire comme tel, et même s'il aimait pas trop penser à ça, il voyait bien que parfois l'inverse était vrai également.

Il passa ensuite devant le magasin qui vendait du chocolat Cadbury avec l'enseigne pour le Storton's Lungwort tout en haut. Il avait pas mal toussé ces derniers temps et se disait qu'il devrait peut-être essayer un peu de ce truc, si c'était pas trop cher. Puis c'était la boutique d'articles pour femmes, puis celle de Mr. Brugger avec toutes les horloges et les montres à gousset dans sa vitrine. Il avait presque rattrapé le tram devant lui, et vit qu'il s'agissait du numéro six qui allait jusqu'à St. James's End, qu'on appelait Jimmy's End. Il y avait une réclame à l'arrière pour lunettes grossissantes, avec deux gros yeux ronds sous la marque qui donnaient l'impression que le derrière du tram avait un visage. Le tram arriva au croisement et le traversa en faisant tinter ses cloches, le fixant d'un air comme surpris ou effrayé alors qu'il s'engageait dans Abington Street, tandis que lui tournait à gauche et dévalait York Road en direction de l'hôpital, frottant de temps en temps ses patins de bois sur les pavés pour ralentir.

Il y avait un autre croisement près de l'hôpital, à mi-chemin, avec la route qui partait en direction de Great Billing. Il le traversa et continua sur sa lancée. Devant l'hôpital, près de la statue de la tête du roi érigée là, de jeunes garçons se moquèrent de ses roues aux pneus en cordes. L'un d'eux lui cria d'aller prendre un bain, mais Henry fit comme s'il n'entendait rien et continua jusqu'à Beckett's Park, qu'on appelait autrefois Cow Meadow – le pré aux

vaches. C'étaient des ignorants, élevés par des ignorants. Se fichant de tout et s'en allant ailleurs pour se moquer d'un autre pauvre gars. Ils allaient pas le pendre ni l'abattre, alors en ce qui concernait Henry, ils pouvaient gueuler ce qu'ils voulaient. Tant qu'ils ne l'embêtaient pas, tout ce qu'ils faisaient c'était se comporter comme des crétins, voilà tout.

Il prit à gauche au bout de la rue, longea le vieux mur de pierre jaune pour s'engager dans Bedford Road juste de l'autre côté du parc, où il s'arrêta avec ses patins en bois et avança jusqu'à la fontaine d'eau potable qui se trouvait dans une alcôve. Il descendit de selle et adossa tout son tintouin aux vieilles pierres usées, avec des pissenlits qui poussaient entre, pendant qu'il allait boire à la source. C'est pas qu'il avait soif, mais tant qu'à être ici alors autant en profiter pour boire quelques gorgées. On disait que c'était l'endroit où saint Thomas Becket avait étanché sa soif en traversant Northampton autrefois, et ça suffisait comme raison à Henry.

Se penchant dans l'alcôve, Henry pressa de sa paume pâle le robinet en cuivre usé, tout en tendant l'autre en coupe sous le jet argenté et voilé pour porter un peu d'eau à ses lèvres, une action qu'il répéta trois ou quatre fois avant d'en avoir suffisamment en bouche. C'était bon, et ça avait un goût de pierre, de cuivre et de ses propres doigts. Henry trouva la chose divine. Essuyant une main mouillée contre une jambe de son pantalon brillant, il se redressa et remonta sur sa bicyclette, se remit en selle, prêt à repartir. Il continua dans Bedford Street, vers le sud-est, avec d'abord le parc et tous ses arbres sur le côté puis les champs vides qui s'étendaient jusqu'à l'abbaye à Delapré. Les murs et les rues de Northampton tombaient derrière lui comme des charges de son dos, et il n'y avait plus que l'herbe plate entre lui et les villages miniatures au loin dans la brume à l'horizon. Les nuages s'empilaient telles des patates écrasées dans une sauce bleue, et Black Charley s'aperçut qu'il sifflotait une marche militaire tout en pédalant.

La musique martiale lui fit penser de nouveau à Buffalo Bill, avec son côté bravache et ampoulé, ce qui détourna ses pensées vers le Kansas et Elvira Conley. Doux Jésus, cette femme avait du cran, installer sa blanchisserie là-bas à Marshall loin du grand exode et se débrouiller comme elle le faisait. Elle avait également connu Bill Hickok, mais Hickok était déjà six pieds sous terre à la fin des années 1870 quand Henry et ses parents étaient arrivés dans le Midwest. À écouter Elvira parler du type, on avait l'impression que Wild Bill avait été quelqu'un de bien, et que sa réputation était méritée. Cela dit, en privé et parmi les siens, elle reconnaissait que Britton Johnson, qu'elle avait aussi connu et qui lui aussi était mort entre-temps, aurait pu foutre une déculottée à Wild Bill Hickok. Il avait fallu pas moins de vingt-cinq guerriers comanches pour venir à bout de Britton Johnson, autre chose que l'autre poivrot qui tirait dans les saloons. Et pourtant même les gosses par ici, ils avaient entendu parler de Buffalo Bill et Wild Bill Hickok mais personne avait jamais eu vent de Johnson et y avait pas besoin de gamberger longtemps pour piger la raison. Il ressemblait à un pharaon, à en croire Elvira. Il était royal

sans sa chemise, c'est comme ça qu'elle en parlait.

Plus haut et sur sa gauche, après le champ clôturé et les noires étendues de forêt, Henry distinguait presque les toits de l'hôpital de luxe qu'ils avaient bâti pour les gens qui étaient pas bien dans leur tête et pouvaient se payer le séjour. Pour ceux qui pouvaient pas, y avait ce qu'on appelait un hospice dans la vieille paroisse de St. Edmund, à l'écart de Wellingborough Road, ou alors l'asile de Berrywood après le virage là-bas en se rendant à Duston. Henry le laissa derrière lui et pédala plus énergiquement quand un pont fit le gros dos pour franchir un affluent du fleuve, et ressentit un chatouillement dans le ventre comme s'il pesait plus rien quand il dévala l'autre pan pour filer vers Great Houghton. Il pensait encore à Elvira, l'admirant d'une façon plus compréhensive et plus respectueuse que quand il l'admirait du temps de sa jeunesse.

Bien sûr, c'était juste une des filles remarquables qu'on trouvait dans ce coin à cette époque, mais elle avait été la première, se rendant au Kansas toute seule en soixante-huit, et Henry se dit qu'elles avaient été nombreuses à suivre l'exemple d'Elvira, même si ça ne diminuait en rien leur mérite. Il y avait Miss St. Pierre Ruffin qui aidait les gens avec l'argent de son Association de la consolation. Il y avait Mrs. Carter, la femme d'Henry Carter, qu'avait convaincu son mari de l'accompagner à pied depuis le Tennessee, lui portant les outils et elle les couvertures. En y songeant, c'était surtout des femmes qui étaient derrière cette migration, même quand leurs maris tordaient le nez et prétendaient être très bien comme ça. Henry voyait maintenant ce qu'il n'avait pas vu à l'époque, à savoir que c'était pour les femmes que c'était le plus difficile dans le Sud, avec les viols et les enfants à élever, tout ça. La maman d'Henry elle-même avait dit au papa d'Henry que s'il avait pas le courage d'emmener sa femme et son fils dans un endroit sûr et décent, alors elle prendrait Henry et filerait au Kansas par ses propres moyens. Elle disait qu'elle irait là-bas à pied comme l'avaient fait les Carter s'il fallait, mais quand le papa d'Henry avait finalement accepté, ils étaient partis en chariot comme tous les autres. En repensant à cette époque, Henry sentit son épaule le démanger comme à chaque fois, et il lâcha un des guidons pour se gratter à travers sa veste et sa chemise du mieux qu'il put.

Un moulin glissa sur sa droite, des canards cacardant et s'arrachant à la surface de l'étang sur laquelle la lumière du matin était trop vive pour qu'on la regarde. Sheridan, près de Marshall, c'est là qu'Elvira Conley s'était installée après avoir rompu avec le soldat qu'elle avait épousé à St. Louis. Autrefois, Sheridan avait une réputation pire que Dodge City et ses tripots, ses meurtres et ses femmes légères, mais Elvira avait l'allure d'une reine, le dos bien droit, grande et noire comme l'ébène. Quand plus tard elle devint la gouvernante du vieux et fortuné Mr. Bullard et sa famille, les enfants Bullard dirent que c'était parce qu'elle était une Africaine de sang royal ou un truc comme ça, et Elvira ne dit jamais rien ni ne fit jamais rien qui fût susceptible de contredire cette version. Aux dernières nouvelles, elle vivait en Illinois, et Henry espérait

qu'elle allait bien.

Il continua avec le soleil levant derrière lui et les flaques d'eau en bord de route qui l'aveuglaient. Les ombres mouvantes des nuages filaient sur les champs hirsutes par à-coups comme si l'été peinait sur la fin, mal rasé et titubant tel un vagabond. Les herbes dans les fossés avaient débordé et se répandaient sur la route ou avalaient les piquets de clôture, les abeilles venaient mourir dans le chèvrefeuille fané, s'efforçant de faire durer encore un peu plus la saison et de n'en rien perdre. Sur sa droite, il vit l'étroit chemin qui l'aurait mené à Hardingstone et continua le long de l'éminence où se trouvait Great Houghton, où il croisa quelques charrettes de fermiers allant dans l'autre sens, toutes chargées de paille. Le type sur le siège du premier chariot détourna le visage à l'approche d'Henry comme s'il ne voulait pas montrer qu'il le voyait, mais le deuxième était conduit par un fermier au visage rougeaud qu'Henry connaissait pour l'avoir déjà vu dans le coin et qui tira sur les rênes pour arrêter son cheval et le salua en souriant.

« Ça alors, Charley, mon négro. T'es-tu venu ici pour nous voler encore nos biens ? Ah, encore heureux qu'on ait encore notre particule, avec tout ce que tu nous as déjà fauché. »

Henry se marra. Il aimait bien le type, qui s'appelait Bob, et savait que Bob l'aimait bien. Charrier les gens, c'était juste une façon qu'ils avaient ici de dire que vous étiez assez proches pour qu'on puisse plaisanter avec vous, aussi répondit-il dans la même veine.

« Ben, en fait, vous savez que j'ai des vues sur votre trône en or, le grand où c'est que vous vous asseyez quand vos servantes vous apportent le gibier. »

Bob rit si fort qu'il effraya sa jument. Quand elle se fut calmée, les deux hommes prirent des nouvelles de l'épouse et de la famille de l'autre, ce genre de choses, puis se serrèrent la main et chacun reprit sa route. En ce qui concernait Henry, il tourna bientôt à droite dans la grand-rue de Great Houghton, passa devant l'école avec des ronciers qui pendaient sur le mur extérieur. Il longea l'église du village puis engagea son vélo dans l'étroite enceinte du presbytère, où la vieille dame qui tenait l'endroit lui donnait parfois des trucs dont elle ne voulait plus. Descendant de selle, Henry trouva que le presbytère avait fière allure, avec la lumière qui dorait ses grossières pierres brunes et le lierre déployé en aile verte au-dessus de son entrée. L'enceinte baignait dans l'ombre d'un chêne de sorte que le soleil tombait entre les feuilles comme des pièces de puzzle brûlantes éparpillées sur les pavés et les sentiers. Des oiseaux qui sautillaient de branche en branche ne réagirent pas ou cessèrent juste de chanter quand il souleva le heurtoir de fer avec la tête de lion et le laissa retomber sur la grande porte peinte en noir.

La femme, qui s'appelait Mrs. Bruce, vint lui ouvrir et parut heureuse de le voir. Elle lui demanda d'entrer, du moment qu'il ôtait ses godasses et les laissait sur le perron, puis elle lui servit une tasse de thé clair et une assiette de biscuits dans le petit salon pendant qu'elle allait chercher les affaires qu'elle avait mises de côté. Il ne savait pas pourquoi, quand il pensait à Mrs. Bruce, il

voyait en elle une vieille femme, car la vérité c'est qu'elle ne devait guère être plus âgée qu'Henry lui-même, autrement dit qu'elle approchait la soixantaine. Ses cheveux étaient blancs comme neige, mais les siens aussi, et il se dit que c'était sûrement la façon dont elle se comportait avec lui qui faisait qu'il la croyait vieille, avec dans ses manières quelque chose qui lui rappelait sa mère. Elle sourit tout en lui servant son thé et l'interrogea sur la religion comme elle le faisait toujours. Elle allait à l'église, comme lui, sauf que Mrs. Bruce faisait partie du chœur. Elle lui parla de ses hymnes préférés tout en allant et venant dans la pièce et en rassemblant les vêtements usés qu'il pouvait récupérer.

« “Le jour que tu m’as donné Seigneur touche à sa fin”. Celui-là aussi je l’aime bien. Est-ce qu’ils chantaient des hymnes là d’où vous venez, Mr. George ? »

Abaisant la minuscule tasse qu’il avait portée à ses lèvres, Henry acquiesça.

« Oui, m’dame. Mais on avait pas d’église, alors on chantait pendant qu’on travaillait ou alors au coin du feu le soir. J’aimais beaucoup ces chants. Ça m’aidait à m’endormir le soir. »

Lissant les napperons sur les accoudoirs de son fauteuil, Mrs. Bruce le regarda d’un air peiné.

« Mon pauvre. Y en avait-il un que vous préféreriez aux autres ? »

Henry gloussa en hochant la tête, et reposa sa tasse vide sur la soucoupe blanche.

« M’dame, pour moi y a qu’un seul chant qui compte. C’était “Amazing Grace”, celui que je préférais, je sais pas si vous l’avez déjà entendu ? »

La vieille dame sourit, aux anges.

« Ooh, oui c’est un bien beau chant. “Grâce étonnante, au son si doux, qui sauve le misérable que j’étais.” Ooh oui, je le connais. Magnifique. »

Elle regarda la cimaise un peu en dessous du plafond et fronça les sourcils comme si elle essayait de se rappeler quelque chose.

« Vous savez quoi, je crois que le bonhomme qui l’a écrit vivait pas loin d’ici, sauf si je confonds avec quelqu’un d’autre. John Newton, c’était pas ça son nom ? Ou c’est Newton qui a abattu le pommier et dit qu’il ne savait pas mentir. »

Après avoir réfléchi à la chose un moment, il lui dit que pour ce qu’il en savait c’était un homme du nom de Newton qui était assis sous un pommier et avait expliqué alors pourquoi les choses tombaient au lieu de s’élever. Le type qui avait dit qu’il était incapable de mentir, c’était George Washington, le président, et d’après Henry c’était un cerisier qu’il avait abattu. Elle l’écouta en hochant la tête.

« Ah. C’est pour ça que j’ai confondu. Les siens venaient également de par ici, au général Washington. Celui qui a écrit “Amazing Grace”, ça doit être Mr. Newton. Si j’ai bien compris, c’était lui le pasteur au bout de la rue à Olney, mais à la fois je le jurerais pas. »

Henry s’émut de ces propos d’une façon qui l’étonna. Il avait été sincère en

disant que c'était son chant préféré, ce n'était pas juste pour essayer d'attendrir la vieille femme. Il se rappelait les femmes qui chantaient dans les champs, avec sa mère parmi elles, et il lui semblait que la moitié de sa vie était restée dans son refrain. Il l'avait entendu chanter depuis qu'il était au berceau, et il avait cru que c'était la chanson d'un Noir d'il y a longtemps, comme si elle avait toujours existé. Apprendre ces choses sur ce pasteur Newton donna le tournis à Henry, rien que l'idée du périple accompli depuis qu'il avait entendu ce chant, tout ça pour arriver par hasard sur le seuil de l'homme qui l'avait écrit.

Il n'avait jamais vraiment trop su pourquoi Selina et lui avaient senti un tel besoin de s'installer à Northampton et d'élever des enfants, après être arrivés ici avec cet immense troupeau de moutons venu du pays de Galles, progressant dans une mer grise de bêtes bêlantes plus vaste que tout ce dont avait entendu parler Henry dans le pays où il était né. Sa vie l'avait occupé tout entier, et il s'était contenté de penser que c'était là le dessein du Tout-Puissant, et qu'il ne lui revenait pas d'en percer les secrets. Néanmoins, le sentiment que sa Selina et lui avaient ressenti quand ils avaient aperçu les Boroughs pour la première fois, c'était qu'au bout du chemin des moutons, en arrivant dans Scarletwell Street, où ils avaient fini par s'installer, quand ils avaient vu tous les petits toits, eh bien ils avaient eu l'impression que cet endroit était différent, qu'un cœur battait derrière la fumée des cheminées. Henry comprenait mieux tout ça, maintenant qu'il savait pour Mr. Newton et « Amazing Grace ». C'était peut-être une sorte de lieu saint, pour qu'y vivent des gens aussi religieux ? Il se dit qu'une fois de plus il accordait trop d'importance aux choses, en pauvre idiot, mais la nouvelle avait excité Henry comme jamais depuis qu'il était petit, et il aurait menti s'il avait dit le contraire.

Mrs. Bruce et lui parlèrent de tout et de rien dans le salon tandis qu'ils finissaient leur thé, des particules de poussière scintillant dans la lumière qui filtrait entre les mailles des rideaux, une horloge suspendue dans un coin distillant son lugubre tic-tac. Puis elle lui donna les lainages qu'elle avait triés et le raccompagna à la porte d'entrée, et il déposa les affaires dans la remorque accrochée à sa bicyclette. Il la remercia chaleureusement pour ses dons, le thé et la conversation, et lui dit qu'il ne manquerait pas de revenir quand il repasserait dans le coin. Ils s'adressèrent un petit signe et se souhaitèrent une bonne journée, puis Henry reprit la route sur son vélo aux roues encordées, « Amazing Grace » chanté faux derrière lui et le suivant dans les ardents rayons de l'après-midi.

Quand il quitta la grand-route pour revenir une fois de plus sur Bedford Road, il roula en direction de l'est. Le soleil était haut dans le ciel à présent et c'est tout juste s'il projetait une ombre en avançant, haletant en pédalant et chantant en roulant. Sur sa droite alors qu'il s'éloignait de Great Houghton, il vit le cimetière municipal avec ses pierres blanches et lumineuses comme des taies d'oreiller, posées à même la couverture de la végétation endormie. Peu

après, il laissa sur sa gauche le chemin qui l'aurait mené jusqu'à Little Houghton, mais il n'avait rien à faire là-bas, et il suivit la courbe de la route qui obliquait au sud-est vers Bradfield. Des haies bordaient la voie, parfois si hautes qu'il roulait dans leur ombre quand la route faisait un creux, avec des trouées dans les murs de fougères ici et là qui menaient souvent à des tanières, faites par des animaux ou des gamins du village, des êtres sauvages de ce genre. Du sang sur le museau et de la terre noire sur les pattes, dans tous les cas.

Ici, c'était surtout des terres agricoles, toutes très plates, ce qui faisait que ça ressemblait pas mal au Kansas, mais c'était pas comme là-bas. D'abord, l'Angleterre était beaucoup plus verte et il semblait y avoir plus de fleurs de sortes différentes, peut-être à cause de tout ce jardinage que les gens aimaient faire ici, même ceux qui habitaient dans Scarletwell Street avec leurs petits lopins entourés de murs de brique. Une autre raison c'est qu'ils avaient eu plein de temps pour devenir tatillons et ingénieux pour les choses les plus simples, par exemple la façon dont ils faisaient leurs meules de foin, dont ils disposaient la paille pour faire un toit, ou la façon d'arranger les pierres sans recourir au ciment pour monter un mur qui tiendrait trois siècles. Un peu partout dans le pays, il pouvait remarquer ces détails, des choses que l'arrière-arrière-arrière-grand-père de quelqu'un avait mises au point quand la reine Élisabeth était sur le trône ou quelqu'un comme ça. Des ponts et des puits et des canaux avec des portes d'écluse, où des hommes avec des bottes à mi-cuisses avançaient dans la vase pour réparer les voies d'eau quand elles étaient abîmées. Il y avait pas mal de savoir-faire à l'œuvre, même ici où on avait l'impression que l'homme y était pour rien. Les arbres solitaires devant lesquels il passait semblaient jaillis de rien d'autre que de la nature aveugle et sauvage, comme si quelqu'un les avait mis là il y a des années pour une raison bien précise. Peut-être comme brise-vent pour protéger une culture qui n'était plus là, ou afin qu'il y ait des petites pommes dures et vertes pour nourrir les cochons. La couverture des champs s'étendait devant lui, et chaque couture inégale était ici à dessein.

Il traversait Bradfield quand la cloche de l'église St. Lawrence sonna un coup pour une heure, et il dut s'arrêter quelques minutes à cause de moutons qui envahissaient la route, attendre qu'on les engage dans le chemin menant à leur pré pour pouvoir passer. L'homme qui menait ce troupeau de bêtes bêlantes n'adressa pas la parole à Henry, se contentant de hocher la tête et de relever légèrement le bord de sa casquette, pour signifier à Henry qu'il appréciait sa patience. Henry sourit et le salua à son tour, comme pour dire que ça le dérangeait pas, ce qui était la vérité. L'homme avait avec lui un colley pour diriger les bêtes, et Henry aimait bien les regarder. C'était plus fort que lui, il avait toujours eu un faible pour les chiens depuis qu'il en avait vu pour la première fois en arrivant au pays de Galles en quatre-vingt-seize. Leurs yeux bleus, la façon dont ils comprenaient ce que vous disiez, ça l'avait épaté. Ils avaient pas de chiens comme ça là d'où venait Henry, à savoir New

York et avant ça le Kansas, et encore avant ça le Tennessee. Il se gratta l'épaule en regardant les derniers moutons traîner leur cul crotté un peu plus loin, franchir la barrière de leur champ, puis se remit en route. Il ne connaissait pour ainsi dire personne à Bradfield, pas vraiment, et il avait hâte de faire la longue route jusqu'à Yardley, une perspective qui l'enchantait déjà, avant que la journée touche à sa fin.

Les nuages filaient dans le ciel tels des vaisseaux, et il avait l'impression de naviguer sur le lit d'un océan clair sans risque de se noyer. Henry entendait le rythme sifflant de ses roues sous lui et le cliquetis régulier et rassurant d'un rayon démis. La route était plutôt droite après Denton, et il n'eut plus à se préoccuper de sa conduite et put se contenter d'écouter les palabres des arbres en roulant, ou un croassement au loin, qui se riait de quelque chose d'une voix pétaradante.

Il n'avait guère aimé le temps passé en pleine mer, à bord du *Fierté de Bethléem* parti de Newark à destination de Cardiff. Henry approchait alors de la cinquantaine, et c'était pas un âge pour affronter le grand large. Les choses s'étaient déroulées comme ça, c'est tout. Il était resté à Marshall avec sa maman et son papa tant qu'ils étaient en vie, à passer ce qu'on pourrait appeler les meilleures années de la vie d'Henry sans en regretter un jour. Mais après leur mort, plus rien ne le retenait au Kansas, où il n'avait ni famille ni personne à qui il tenait. Elvira Conley travaillait à l'époque pour les Bullard, et voyageait avec eux la moitié du temps si bien qu'Henry la voyait plus trop. Il était parti dans l'Est, à bord du train cahotant et crissant qui rejoignait la côte, et quand il avait eu l'occasion de monter à bord d'un vieux cargo qui ralliait l'Angleterre, il avait pas hésité. Ça n'avait rien à voir avec le courage, c'est juste qu'il avait pas compris à quel point cette Angleterre était loin.

Il savait pas trop combien de semaines il avait passées en mer, peut-être juste deux ou trois, mais la traversée lui avait paru infinie, et il avait été parfois tellement malade qu'il avait cru qu'il allait mourir là sans jamais revoir la terre. Il était resté le plus possible sous les ponts pour ne pas voir les brisants, à pelleter du charbon dans la chaudière où ses compagnons blancs lui demandaient pourquoi diable il ôtait pas sa chemise comme eux, il avait donc pas chaud ? Et Henry s'était contenté de sourire et de dire non m'sieur, j'ai pas trop chaud, il avait l'habitude des endroits chauds, même si visiblement c'était pas la vraie raison pour laquelle il refusait de travailler torse nu. Quelqu'un fit courir le bruit qu'il avait un troisième téton dont il avait honte, et il trouva préférable de ne pas le contredire, vu que ça mettait un terme à toutes les questions.

Sur le *Fierté de Bethléem*, on trouvait des tôles d'acier et un peu de tout, des bonbons, diverses brochures, des romans populaires. À l'époque, les États-Unis produisaient plus d'acier que l'Angleterre, ce qui voulait dire qu'on pouvait le vendre moins cher, même avec le coût du transport. En outre, lors du retour, ils rapportaient de la laine du pays de Galles, si bien qu'ils y trouvaient leur avantage dans les deux sens. Quand il était pas en train de

travailler ou de vomir, Henry passait son temps à lire des récits de l'Ouest sauvage sur les pages déjà jaunies d'opuscules pour enfants de cinq à dix ans. Buffalo Bill était le héros de nombre de ces histoires, il abattait des hors-la-loi et protégeait les trains des bandits, alors qu'il avait juste fait le clown dans son cirque ambulante. William Cody. S'il y avait jamais eu un homme plus apte à avoir sa tête sculptée dans la pierre avec juste des cheminées crachant de l'air chaud comme compagnie, alors Henry ne voyait pas qui d'autre.

Des champs noirs qu'on avait brûlés s'étendaient sur sa droite, ils appartenaient à Grange Farm, un peu plus loin. Les oiseaux blancs qui sautaient d'un sillon roussi à l'autre devaient être des mouettes, même si cet endroit était aussi éloigné de la mer qu'on pouvait l'être en Angleterre. Devant lui la route se scindait en deux, avec ce qu'on appelait Northampton Road qui bifurquait vers la place du village de Denton. Denton était un chouette endroit, mais il n'y avait pas grand-chose en matière de récup. C'était mieux si Henry n'y allait qu'une ou deux fois par an, pour que ça vaille le coup, aussi il resta sur le chemin de droite pour contourner le village par le sud et continuer vers Yardley – Yardley Hastings, qu'ils l'appelaient. Il venait de dépasser Denton quand il traversa une averse si petite que c'est tout juste s'il sentit quelques gouttes sur son front. Les nuages étaient ponctués de tours de marbre gris et lisse qui flottaient çà et là, mais le ciel était globalement d'un bleu clair et Henry doutait que l'averse persiste.

Loin sur sa gauche, Henry pouvait distinguer le patchwork plus sombre des bois autour de Castle Ashby. Il y était déjà venu une fois et avait rencontré un type du coin qui voulait à tout prix lui parler de cet endroit, il lui avait raconté qu'autrefois dans le Londres ancien quand ils avaient voulu ériger deux géants en bois devant les portes de la ville, qu'ils avaient appelés Gog et Magog, c'était à Castle Ashby qu'ils avaient trouvé les arbres pour ça. Le type était fier de l'endroit où il vivait et de son histoire, comme pas mal de gens du coin. Il avait dit à Henry qu'il pensait que cette région était un lieu saint, et que c'est pour ça que Londres avait voulu des arbres venant d'ici. Henry ne savait pas trop si Northampton était un lieu saint, ni à l'époque ni maintenant, ni même après avoir appris ces choses sur le révérend Newton et « Amazing Grace ». C'était sûrement un endroit spécial, ça oui, même si Henry n'aurait pas utilisé le terme de saint. D'un côté, la sainteté, pour Henry, ça se rapportait à des choses plus propres que Scarletwell Street. Mais d'un autre côté, il s'était dit que le type avait eu raison, aussi, à sa façon : s'il y avait bien quelque chose de sacré ici, c'était assurément les arbres.

Henry se rappelait la première fois qu'il était venu avec sa femme dans cette région, et l'arbre qu'ils avaient vu, alors qu'il n'était en Angleterre que depuis six mois. Quand il était descendu du bateau à Cardiff et avait décidé qu'il était hors de question qu'il rentre un jour chez lui en bateau, il s'était trouvé un logement dans un endroit appelé Tiger Bay où vivaient quelques personnes de couleur. Mais c'était pas ce qu'Henry voulait. Ça ressemblait à trop à la façon dont ça s'était terminé au Kansas, avec tous les gens de couleur

parqués dans un seul quartier comme s'ils étaient dans un maudit zoo. Henry était parti pour les Galles centrales à pied, et c'est en s'y rendant qu'il avait rencontré Selina à Abergavenny, un endroit situé sur la rivière Usk. Ils étaient tombés amoureux et s'étaient mariés si vite que rien que d'y penser il en avait le tournis. Ça, et comment ils étaient allés tout de suite à Builth Wells, pour la transhumance. Avant même d'avoir compris ce qui lui arrivait, Henry était marié à une Blanche deux fois plus jeune que lui, allongé près d'elle sous un morceau de toile tendu tandis que les cent mille moutons qu'ils aidaient à mener en Angleterre avançaient en bêlant dans la nuit. Ils avaient passé presque autant de temps sur la route qu'il avait fallu au *Fierté de Bethléem* pour rallier l'Angleterre, mais ils avaient fini par traverser ce qu'il savait être aujourd'hui Spencer Bridge, puis remonté Crane Hill et Grafton Street jusqu'à Sheep Street, et c'est là qu'ils avaient vu l'arbre.

Henry avait franchi la mer de laine qui envahissait la large rue, retrouvant le berger aux portes de ce qu'ils appelaient St. Sepulchre, à savoir l'église la plus vieille qu'il ait jamais vue. Le type lui avait donné un reçu et dit à Henry de se rendre à un endroit qu'on appelait Welsh House sur la place du marché, où il pourrait se faire payer. Selina et lui avaient remonté Sheep Street pour se rendre au centre-ville, et ce fut dans une grande cour à ciel ouvert sur leur droite que l'arbre se dressait : un hêtre géant si grand et si vieux qu'ils ne purent que s'arrêter pour l'admirer, même si le reçu qu'avait Henry dans sa poche lui brûlait la toile du pantalon. Le tronc en était si gros qu'il aurait fallu au moins cinq ou six hommes bras tendus pour en faire le tour, et plus tard il apprit que l'arbre avait sept cents ans voire plus. Quand on regardait un arbre aussi vieux, on ne pouvait s'empêcher de penser à ce qu'il avait vu, à tout ce qui s'était passé autour de lui au fil des ans. Les chevaliers sur leurs destriers, et toutes les batailles comme la guerre civile en Angleterre, qui avait eu lieu bien longtemps avant celle d'Amérique. Impossible de le regarder comme l'avaient fait Selina et lui sans s'interroger sur l'origine de chaque marque, chaque entaille, si elles étaient dues à une lance ou une balle de mousquet. Ils l'avaient regardé un petit moment, puis ils étaient allés toucher la paie d'Henry avant de faire un tour en ville et de se trouver un endroit dans Scarletwell, qui valait lui aussi le coup, mais il savait que l'arbre avait joué un rôle aussi important dans leur décision de s'installer ici que certaines considérations pratiques. Il y avait dans cet arbre quelque chose qui donnait à la vie une solidité, un ancrage profond. Et surtout personne n'y était pendu.

Il était plus de deux heures de l'après-midi quand il arriva à Yardley. Il prit la première rue à gauche, qui s'appelait Northampton Road comme à Denton, et menait à la place du village, où se trouvait l'école. C'était une belle bâtisse aux pierres couleur beurre avec un joli porche donnant dans la cour de récréation, et il aperçut des enfants par une fenêtre du rez-de-chaussée qui faisaient leurs devoirs, peignaient sur des feuilles de papier de boucherie, assis à une longue table en bois. Henry venait faire affaire avec le gardien de l'école, aussi rangea-t-il sa bicyclette sur l'autre trottoir devant le bâtiment

principal, près de l'endroit où habitait le gardien. Henry avait quelques années de plus que lui, mais l'homme avait eu la malchance de perdre presque tous ses cheveux et paraissait plus âgé qu'Henry. Ce dernier toqua à la porte et l'homme vint lui ouvrir mais ne lui proposa pas d'entrer, bien qu'il eût un sac d'affaires qu'il avait mises de côté et qu'il apporta sur le perron en disant à Henry qu'il pouvait les prendre s'il en avait l'usage. Il y avait deux cadres vides, dont Henry se demanda ce qu'ils contenaient autrefois, une paire de vieilles chaussures et quelques pantalons en velours déchirés au fondement. Il remercia poliment le gardien, entreposant le tout dans son chariot avec ce qu'il avait récupéré à Great Houghton. Il était sur le point de lui serrer la main et de se remettre en route quand il se dit qu'il serait peut-être avisé de lui demander à quelle distance se trouvait Olney.

« Olney ? Ma foi, tu y es presque. »

Le gardien essuya la poussière des cadres sur sa blouse, puis désigna un endroit situé au-delà de la place sur leur gauche.

« Tu vois Little Street là-bas ? Ce que tu vas faire c'est la descendre jusqu'à High Street où c'est qu'elle te ramènera sur la Bedford Road. Reste dessus en sortant de Yardley, et tu tomberas assez vite sur une voie qui quitte la route principale sur ta droite. Suis-la, elle s'appelle Yardley Road, elle t'emmènera jusqu'à Olney. Je dirais que ça fait près de cinq kilomètres aller et huit retour, vu qu'elle est en pente. »

Ça ne paraissait pas trop loin, vu comment il avait roulé jusqu'à présent. Henry le remercia pour le renseignement et dit qu'il repasserait voir le gardien avant Noël tout en remontant sur sa bicyclette. Les deux hommes se dirent au revoir puis il se mit à pédaler et descendit Little Street, passant au milieu des femmes qui se tenaient devant les boutiques, noirs ballots surmontés de bonnets, bruissant sur les trottoirs dorés de l'après-midi.

Il prit à droite dans High Street et put ainsi rejoindre Bedford Road, exactement comme l'avait dit le gardien. Il sortit du village en passant devant l'auberge du Lion rouge qui était juste au coin, où des travailleurs tout juste rentrés des champs avec une sacrée pépie le regardèrent passer sans rien dire. C'était peut-être à cause des cordes autour des jantes de sa bicyclette, et n'avait rien à voir avec sa couleur. Ça amusait Henry de voir comment les gens ici qui savaient monter des murs sans ciment et tailler les haies et tout ça se comportaient comme si des cordes autour de jantes étaient la chose la plus bizarre qu'ils aient jamais vue. Il aurait pu tout aussi bien dresser des serpents à sonnette, que les gens se seraient pas moins épatés. Alors que c'était juste un truc que faisaient d'autres gens de couleur au Kansas. La corde coûtait moins cher, ne s'usait pas autant que le caoutchouc ni ne se perçait, et ça convenait très bien à Henry. Ça n'allait pas plus loin que ça.

Après Bedford Road, juste en face du coude décrit par High Street, la route piquait du nez, et là où la rivière en faisait autant il y avait une cascade. L'écume qui jaillissait prenait la lumière et projetait un arc-en-ciel, tout petit, suspendu dans l'air, dont les couleurs étaient si pâles qu'elles ne cessaient

d'apparaître et de disparaître. Il tourna à gauche sur la grand-route et roula environ quatre cents mètres après Yardley jusqu'à ce qu'il tombe sur le chemin sur sa droite avec le panneau annonçant Olney, sauf que « en pente » ne lui faisait pas justice. Il la descendit comme le vent, dispersant des éventails d'eau vitreuse quand il ne pouvait pas éviter les flaques, comme au tiers du chemin là où il y avait des étangs avec des nuées pestilentielles de moucheron qui flottaient au-dessus. Pour aller vite, ça, il allait vite, et cinq minutes plus tard à peine il vit les toits des maisons devant lui. Il laissa ses patins raser la route de terre, ralentissant progressivement pour ne pas avoir d'accident avant d'arriver là où il voulait. Déjà, il songeait à l'effort que ça allait être de remonter la pente, mais il tâcha de ne pas trop y penser pour se concentrer sur la grande aventure dans laquelle il se précipitait telle une fusée d'artifice, ses roues grésillant dans les bouses séchées.

Une fois à Olney, il constata que l'endroit était plus grand qu'il ne l'avait cru. La seule chose qu'il vit ressemblant à un clocher d'église se trouvait à l'autre bout de la ville, et c'est dans cette direction qu'il pédala. Toutes les personnes qu'il croisa dans la rue le dévisagèrent, vu qu'il n'était encore jamais venu par ici et avait donc tout à leurs yeux d'une attraction sauvage. Il garda la tête baissée, fixant les pavés tout en pédalant, attentif à n'offusquer personne. Les rues étaient calmes, il y avait peu de carrioles à cette heure-ci, aussi était-il gêné par le bruit que faisait son attelage quand il grondait sur les pierres derrière lui. Il leva les yeux à un moment et surprit son reflet, filant sur la vitrine d'un ferrailleur, un Noir à la tignasse et à la barbe blanches sur un drôle d'engin qui traversait les casseroles et les poêles exposées comme s'il avait la consistance d'un fantôme.

Mais quand enfin il atteignit l'église, il ne le regretta pas. À l'extrémité d'Olney, en contrebas, avec la Great Ouse River et ses lacs s'étendant au sud, c'était un édifice imposant et inspirant. Comme on était vendredi, elle n'était pas ouverte, bien sûr, aussi Henry appuya-t-il sa bicyclette contre un arbre et fit le tour du bâtiment une ou deux fois, admirant ses hautes fenêtres avec leurs vieux vitraux et levant les yeux vers la flèche, qui était si haute qu'il l'avait vue depuis l'autre bout du village. L'horloge en haut du clocher annonçait bientôt trois heures et demie, ou vingt-cinq passé comme on disait à Scarletwell. Il estima qu'il pouvait rester ici un moment et être de retour avant qu'il fasse trop nuit et que Selina commence à s'inquiéter.

Il sentit qu'il était un peu déçu de ne rien voir sur l'église ayant trait au pasteur Newton ou à « Amazing Grace ». À tous les coups, c'était à cause de l'idée naïve que se faisait Henry des gens ici en Angleterre, car il s'était attendu à ce qu'il y ait une statue de l'homme ou quelque chose de ce genre, peut-être debout avec une plume à la main. Mais en face de l'église Henry vit qu'il y avait un cimetière. Il ignorait si le pasteur Newton y avait été enterré, mais il se dit qu'il y avait au moins une chance pour que ça soit le cas et donc il traversa la rue et entra dans le cimetière par la grille principale, située au bout d'un petit sentier qui longeait un pré. Des choses sautaient et remuaient

dans les longues herbes à ses pieds, et comme dans les Boroughs il ne savait pas trop si c'était des rats ou des lapins, mais ça lui était relativement égal.

Hormis Henry et les morts du village, le cimetière paraissait plutôt désert. Aussi fut-il surpris quand, après un tournant sur le sentier qui louvoyait entre les tombes, juste à côté d'un ange à qui il manquait la moitié du nez et de la mâchoire comme le vétéran d'une guerre, agenouillé devant une tombe pour la désherber, il vit un homme corpulent en bras de chemise, avec un gilet et une casquette plate sur sa tête argentée. L'homme releva la tête, plus surpris de voir Henry qu'Henry de le voir. C'était un homme âgé, avec de gros favoris blancs et un visage tanné et rougi par le soleil. Sous sa casquette, de petites lunettes à monture d'acier étaient perchées au bout de son nez, qu'il repoussa sur l'arête pour mieux voir Henry.

« Bon Dieu, petit, tu m'as fait peur. J'ai cru que c'était la Faucheuse qui venait me chercher. Je t'ai encore jamais vu dans le coin, pas vrai ? Laisse-moi te regarder de plus près. »

L'homme se releva péniblement, Henry tendit une main que le vieux accepta avec gratitude. Quand il fut debout, Henry vit qu'il mesurait pas loin d'un mètre cinquante, à peine plus petit que lui. Il avait des yeux bleus qui pétillèrent derrière les verres de ses lunettes quand il examina Henry, visiblement ravi de ce qu'il voyait.

« Ça, tu m'as l'air de quelqu'un de bien. Qu'est-ce qui t'amène ici à Olney, si c'est pas indiscret ? Tu cherchais quelqu'un d'enterré ici ? »

Henry admit que c'était le cas.

« Je viens de Scarletwell Street, à Northampton, monsieur, où c'est qu'on m'appelle là-bas Black Charley. On m'a causé aujourd'hui d'un révérend qui a prêché ici autrefois à Olney, Newton qu'il s'appelait. Apparemment c'est le type qui a écrit "Amazing Grace", une chanson que j'aime beaucoup. J'ai fait le tour de l'église jusqu'ici, en espérant trouver une trace de lui, quand je me suis dit qu'il était peut-être à reposer par ici. Si vous connaissez ce cimetière, monsieur, je serais ravi que vous me montriez sa tombe. »

Le vieux fit la moue et secoua la tête.

« Non, t'es gentil, mais il est pas ici. Je crois que le révérend Newton est à Londres, à St. Mary Woolnoth, où c'est qu'il est allé après avoir quitté Olney. Tiens, tu sais quoi. Il se trouve que je suis le marguillier. Dan Tite, que je m'appelle. J'étais juste en train de nettoyer les tombes pour m'occuper, mais je serais ravi de te conduire à l'église et de te la faire visiter. J'ai la clé là dans la poche de mon gilet. »

Il sortit une grosse clé métallique et la tendit à Henry pour que ce dernier l'examine. Pour sûr, c'était une clé. Y avait pas de doute là-dessus. De la même poche, le marguillier sortit une pipe en terre et une blague de tabac. Il bourra la pipe et l'alluma avec une allumette tout en se dirigeant vers la grille du cimetière, et une douce odeur de noix de coco et de bois les suivit entre les ifs et les tombes. Dan Tite tira vigoureusement sur son tuyau d'argile jusqu'à ce qu'il soit sûr que sa pipe soit bien en train, puis parla de nouveau.

« C'est quoi c't'accent que t'as ? J'crois pas l'avoir jamais entendu. »

Henry acquiesça pendant que Dan refermait derrière eux la grille et ils s'engagèrent dans le sentier qui menait à Church Street. Il vit que les mouvements dans l'herbe étaient le fait de lapins, dont les nez pointaient par intermittence des trous dans la pelouse, leurs oreilles dépassant dans la rosée tels des chaussons de bébé.

« Non, m'sieur, vous pouvez pas le connaître. Je suis arrivé d'Amérique y a douze ou treize ans maintenant. Je suis né au Tennessee, et après ça j'ai vécu un temps au Kansas. Moi, j'ai l'impression de parler plutôt comme les habitants de Northampton, mais ma femme et mes enfants, ils disent que non. »

Le vieux marguillier éclata de rire. Ils s'étaient engagés dans l'allée pavée menant à l'église, où le vélo et la carriole d'Henry étaient appuyés contre un arbre.

« Tu devrais les écouter, alors. Ils ont raison. La voix que t'as, elle a rien à voir avec Northampton, et pour moi c'est tant mieux. Là-bas, ils sont un peu fainéants de la langue. S'embêtent pas avec les lettres à la fin des mots ni même avec la plupart qui sont au milieu, du coup c'est une vraie pâtée. »

Le marguillier marqua une pause, à mi-chemin de la grande porte de l'église, et remonta ses lunettes qui avaient glissé afin de pouvoir examiner la bicyclette et la remorque, appuyées contre le peuplier. Son regard alla de l'engin à Henry puis de nouveau à l'engin. Il secoua la tête et alla ouvrir la porte avec sa clé pour qu'ils puissent entrer.

La première chose qu'on remarquait c'était le froid qui montait des dalles, et un léger écho qui vibrait de partout. Dans la partie avant de l'église qu'on appelait le vestibule, il y avait plein de fleurs, des gerbes de blé et des pots de confiture, et Henry supposa que c'étaient les enfants qui avaient apporté tout ça pour la Fête des moissons. On sentait flotter dans l'air comme un parfum de matinée, même si l'endroit était gris et froid et plein d'ombres. Suspendue dans un cadre au-dessus des fleurs et des pots il y avait une peinture, et dès qu'Henry la vit il sut qui c'était, même si le tableau était sombre et accroché dans un endroit plus sombre encore.

L'homme avait une tête presque carrée et trop grosse pour son corps, mais Henry se dit que c'était peut-être la faute du peintre. Il portait une robe de prêtre et une perruque comme celles qu'ils avaient au XVIII^e siècle, courte au sommet avec des tresses grises de laine enroulées telles des cornes de bœuf de chaque côté. Un de ses yeux avait l'air inquiet mais on y percevait pourtant une lueur d'espoir prudent, alors que sur le profil qui était détourné de la lumière l'œil semblait plat et mort, l'impression étant celle d'un malheur pesant dont on ne peut se débarrasser. Peut-être que son col de prêtre était trop serré et que la graisse sous sa mâchoire remontait un peu en formant un pli. Juste au-dessus il y avait une bouche qui n'avait l'air faite ni pour le rire ni pour les pleurs. John Newton, né en mille sept cent vingt-cinq, mort en mille huit cent sept. Henry contempla le portrait avec ses yeux qu'il savait être de la

même couleur que les touches d'ivoire d'un piano, de grands yeux qui brillaient ici dans la pénombre.

« Ah, oui, c'est lui. Tu l'as trouvé, le révérend Newton. J'ai toujours pensé qu'il faisait peine à voir, comme un pauvre mouton qu'on a oublié dans le pré. »

Dan Tite était dans un coin en train de chercher quelque chose dans une pile de livres de cantiques pendant qu'Henry étudiait le portrait terreux de Newton. Le marguillier se tourna et traversa le vestibule sonore et assourdi pour rejoindre Henry, en époussetant la couverture d'un vieux livre.

« Tiens, regarde un peu ça. C'est les *Hymnes d'Olney*, qui ont été imprimés la première fois avant mille huit cent. C'est tous ceux qu'il a écrits avec son grand ami le poète Mr. Cowper, que tu connais peut-être ? »

Henry avoua qu'il n'en avait jamais entendu parler. Même s'il jugea inutile de le mentionner sur le moment, le fait est qu'il ne savait pas lire grand-chose hormis les noms de rues et les cantiques à l'église dont il connaissait déjà les paroles, et il n'avait jamais appris à écrire de toute sa vie. Mais c'était égal à Dan qu'il connaisse ou pas ce Cooper, et il continua de tourner les pages jaunies jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

« Bon je suppose que c'est pas grave, sauf que Mr. Cowper venait lui aussi d'Olney et qu'ils ont écrit ces cantiques ensemble, même si Mr. Newton est l'auteur de la plupart. Celui-ci, celui que t'aimes bien, on est presque certains que c'est Newton qui l'a écrit tout seul. »

Le gardien tendit le livre de cantiques à Henry, qui le prit soigneusement à deux mains comme si c'était une sainte relique, ce que c'était selon lui. La page à laquelle il était ouvert portait un en-tête qu'il mit quelque temps à déchiffrer, mais il n'y avait pas écrit « Amazing Grace » comme il s'y attendait. Au lieu de ça, il était écrit « Révision et attente de la foi », et en dessous quelques versets de la Bible tirés du premier livre des Chroniques, quand le roi David demande au Seigneur : « Quelle est ma maison, pour que tu m'aies fait parvenir où je suis ? » Enfin, en dessous, étaient imprimées les paroles de « Amazing Grace ». Il les étudia, en les chantant en quelque sorte dans sa tête pour mieux les déchiffrer. Il s'en sortait pas mal jusqu'à ce qu'il arrive au dernier couplet, qui n'était pas comme celui dont il avait l'habitude. Celui-ci, celui qu'il connaissait, disait que quand on serait là depuis dix mille ans sous le soleil éclatant, à chanter les louanges de Dieu, on ne ferait que commencer. Le couplet du recueil ne faisait pas mention d'une attente de dix mille ans, et ne parlait pas de quoi que ce soit de brillant ou lumineux.

*La terre fondra bientôt comme de la neige,
Le soleil cessera de briller ;
Mais Dieu, qui m'a appelé ici-bas,
Sera toujours avec moi.*

Après examen, Henry préféra le couplet qu'il connaissait, même s'il

comprenait que ce n'était pas celui qu'avait écrit lui-même le révérend Newton. Assurément, supposa-t-il, celui avec les dix mille ans et le soleil brillant avait été écrit en Amérique, qui était un pays plus jeune que ne l'était l'Angleterre, et avec une vision plus brillante sur tout. Ici la terre était ancienne et ils avaient vu passer toutes sortes de royaumes, c'était un pays où le Jugement dernier paraissait proche, où la terre sous vos pieds risquait de tomber en poussière avec le temps, le soleil au-dessus de votre tête de s'éteindre à tout moment. Henry préférait la version qu'il avait apprise, où on donnait l'impression que tout allait bien se passer, mais dans son cœur il sentait que la façon dont Mr. Newton l'avait tournée était sans doute plus proche de la vérité. Il resta là quelques minutes à finir sa lecture, puis rendit le livre à Dan Tite, en marmonnant que Mr. Newton était un grand homme, un grand homme.

Le marguillier reprit les *Hymnes d'Olney* des mains d'Henry et alla ranger l'ouvrage là où il l'avait trouvé. Il regarda Henry d'un air interrogateur pendant un moment, comme s'il essayait de deviner quelque chose, et quand il parla sa voix était plus douce et plus intime, comme s'ils abordaient à présent des choses vraiment importantes.

« C'est vrai. C'était un grand homme, et je trouve très chrétien de ta part de le dire. »

Henry acquiesça, même s'il ne savait pas trop pourquoi il le faisait. Il voyait mal en quoi faire des compliments tout simples était considéré comme un acte chrétien, mais il ne voulait pas que Dan Tite le considère comme un Noir analphabète, aussi il ne dit rien. Il resta là à passer d'un pied sur l'autre tandis que le marguillier le jugeait de derrière ses petites lunettes rondes. Dan étudia le regard fuyant et hésitant d'Henry et poussa une sorte de soupir.

« Charley... c'est bien Charley, n'est-ce pas ? Eh bien Charley, laisse-moi te poser une question. As-tu beaucoup entendu parler de Mr. Newton là d'où tu viens, de sa vie et tout ? »

Henry reconnut, à sa grande honte, qu'il n'avait pas entendu le nom de Newton avant cet après-midi, ni ne savait qu'il avait écrit « *Amazing Grace* ». Le marguillier lui assura que ce n'était pas grave, puis reprit le fil de la discussion.

« Ce que tu dois comprendre concernant Mr. Newton c'est qu'il n'a pas rencontré la vocation religieuse avant d'approcher la quarantaine, et il avait un peu bourlingué à cet âge, si tu vois ce que je veux dire. »

Henry n'était pas sûr de comprendre, mais Dan Tite poursuivit néanmoins.

« Bon, son père était le commandant d'un navire marchand, toujours en mer, et le jeune Newton avait tout juste onze ans quand il est parti là-bas avec lui. Il a fait quelques voyages avec son père, comme qui dirait, avant que son père prenne sa retraite. Je crois qu'il avait même pas vingt ans quand il s'est fait enrôler de force sur un bâtiment de guerre, puis il a déserté et a été fouetté. »

Henry se gratta le bras et tressaillit. Il avait vu des hommes se faire fouetter.

Dan Tite continua son récit, ses paroles se répercutant dans un coin du vestibule en un grommellement évoquant un vieux parent au cerveau ramolli.

« Il demanda s'il ne pouvait pas travailler sur un autre vaisseau. C'était un bateau d'esclaves, qui se rendait en Sierra Leone sur la côte ouest de l'Afrique. Il devint le serviteur du marchand et fut traité de façon brutale, comme tu peux te douter que c'était le cas avec un garçon de cet âge. Mais il eut de la chance, et un capitaine de la marine marchande qui avait connu son père vint à son secours. »

Henry comprenait maintenant pourquoi Dan Tite lui racontait tout ça, même si c'était pénible. Il avait été surpris en apprenant que c'était un Blanc qui avait écrit « Amazing Grace ». Il avait toujours cru que seul un Noir avait pu connaître la peine décrite dans cette chanson, mais maintenant il comprenait. Mr. Newton avait été prisonnier sur un bateau d'esclaves, tout comme la mère et le père d'Henry. Il avait souffert aux mains de monstres et de démons, tout comme eux. C'est pour ça qu'il avait écrit ces paroles, avait évoqué la douceur qu'il y a à trouver le réconfort dans le Seigneur loin de ces souffrances. Le marguillier avait voulu qu'il sache que les convictions exprimées dans « Amazing Grace » venaient de la pire expérience vécue par Mr. Newton, c'était clair. Henry lui en était reconnaissant. Il n'en respectait que davantage l'honnête homme derrière la chanson. Quand il chanterait « Amazing Grace » maintenant, il pourrait penser au pasteur Newton et aux épreuves qu'il avait surmontées. Il sourit et tendit une main à Dan Tite.

« Monsieur, je vous remercie grandement pour cette information, et pour avoir pris le temps de me la raconter. Il semble que Mr. Newton ait eu des ennuis, ça oui, mais Dieu merci il les a surmontés et a écrit cette chanson qui est si belle. Ce que vous m'avez raconté ne me fait que l'apprécier davantage. »

Le marguillier ne prit pas sa main. Il leva au lieu de ça la sienne, en présentant sa paume à Henry comme pour un avertissement. Le vieil homme avait maintenant une expression empreinte de gravité sur son visage rose. Il secoua la tête, et ses favoris blancs se soulevèrent comme des voiles.

« Tu n'as pas tout entendu. »

Quelque part, la cloche d'une église sonna quatre heures et demie, soit dans le haut de Yardley un peu plus loin, soit à Olney derrière lui, quand il eut poussé sa bicyclette et son chariot jusqu'en haut de la montée de Yardley Road, en franchissant lentement les flaques qu'il avait fendues en descendant.

Henry était tout sens dessus dessous, il ne savait plus quoi penser. Il avait marché un peu puis s'était arrêté et frotté les yeux avec la partie charnue de sa main, essuyant les larmes sur ses joues pour voir où il allait, afin que le monde cesse d'être un brouillard brun et vert. Tout en haut du chemin, juste quand la cloche sonnait, il remonta sur sa bicyclette et entreprit le long retour jusqu'à Scarletwell.

John Newton était devenu négrier. C'est ce que Dan Tite lui avait dit. Alors même qu'il venait d'être arraché aux mains d'un négrier, même en sachant

comment c'était à bord, il s'était trouvé un bateau pour pouvoir faire ce commerce lui-même. Il s'était enrichi, il s'était enrichi par l'esclavage et ensuite il avait fait pénitence et était devenu prêtre et avait écrit « Amazing Grace ». Doux Jésus, Seigneur tout miséricordieux, c'était un marchand d'esclaves qui avait écrit « Amazing Grace ». Il dut poser ses patins de bois par terre pour pouvoir s'essuyer à nouveau les yeux.

Comment était-ce possible ? Comment pouvait-on se faire fouetter à l'âge de dix-neuf ans, subir Dieu sait quoi en étant le serviteur d'un négrier, comment pouvait-on traverser tout ça, puis le faire subir à d'autres pour s'enrichir ? Il savait maintenant ce que signifiait ce regard, ce qu'il avait vu dans les yeux du portrait. John Newton était un pécheur, un homme avec du sang, du goudron et des plumes sur les mains. John Newton était un homme très probablement damné.

Il s'était un peu ressaisi maintenant, et se remit à rouler, remontant Bedford Road et passant devant le Lion rouge qu'il avait vu plus tôt, sauf que maintenant ce dernier était sur sa droite. Le pub semblait bondé à présent, à en croire le vacarme qui en sortait, des gens qui riaient, chantaient des bribes de chanson qui s'égaillaient dans les champs déserts. Sur sa gauche, l'arc-en-ciel qu'il avait vu au-dessus de la cascade tintante n'était plus là. Le soleil déclinait à l'ouest devant lui alors qu'il approchait du deuxième tournant de Yardley et se dirigeait vers Denton, la tête pleine de toutes sortes de pensées.

Henry voyait bien, après avoir retourné la chose un temps, qu'il ne s'agissait pas juste de comment Newton avait pu passer d'un côté du fouet à l'autre. Maintenant qu'il y avait réfléchi, Henry se disait qu'ils avaient sûrement dû être nombreux à agir de même. Après tout, lui aussi connaissait des gens qui avaient été maltraités, puis s'en étaient pris aux autres à leur tour. Ce n'était pas ça qui était exceptionnel chez John Newton, le fait qu'il ait débuté guère mieux qu'un esclave puis se soit lancé lui-même dans ce commerce. Ça n'avait rien de très mystérieux. La chose qui impressionnait Henry c'était comment Newton avait pu exercer un métier aussi cruel et écrire « Amazing Grace ». Était-ce donc une imposture, cette chanson qui avait tant ému Henry et son peuple ? Était-ce pas mieux que le Wild West Show de Buffalo Bill, sauf que ça avait lieu dans une église avec de bons sentiments là où Cody avait ses Peaux-Rouges ?

Sur sa droite, tout au nord, une gerbe d'oiseaux caquetants s'éleva en taches noires au-dessus des forêts sombres près de Castle Ashby, on aurait dit des cendres qui montaient du terrain qu'on avait brûlé. Il continua sur Bedford Road, penché tel un corbeau sur son guidon. Vu de haut, il devait ressembler à un de ces nouveaux jouets en étain, où on actionnait une manivelle et le petit bonhomme perché sur un vélo avançait centimètre par centimètre sur un fil raide avec seuls ses genoux qui remuaient, montant et descendant avec les pédales.

Même en sachant ce qu'il savait sur Newton, Henry ne comprenait pas comment des paroles aussi sincères pouvaient être feintes de bout en bout.

Dan Tite avait dit que la plupart des gens pensaient que la chanson avait été écrite pendant une terrible tempête que Newton avait traversée lors d'un voyage retour qu'il avait fait en mai mille sept cent quarante-huit. Il appelait ça sa grande délivrance et disait que c'était le jour où la grâce de Dieu était descendue sur lui, même s'il avait fallu attendre que sept ans s'écoulaient avant qu'il renonce à l'esclavage. Il traitait correctement ses esclaves, avait dit le marguillier, même si Henry se demandait comment on pouvait utiliser un mot comme correctement en rapport avec le mot esclaves. C'était en gros comme de dire que les araignées étaient attentionnées avec les mouches, d'après Henry. Néanmoins, il reconnaissait que ce n'était pas parce qu'un type ne se convertissait pas d'un coup ou pendant la nuit que ça voulait dire que sa conversion n'était pas sincère. Il se pouvait qu'à l'époque où Newton avait écrit « Amazing Grace », il regrettait nombre des choses qu'il avait faites. Possible que c'est ce qu'il avait en tête quand il disait qu'il s'était conduit en misérable. Henry avait cru auparavant qu'il fallait entendre misérable au sens de pauvre hère, mais il comprenait maintenant que pour Newton le mot avait peut-être un sens différent. Misérable que je suis. Misérable que je suis, moi qui fornique, bois, couche, jure, vends des esclaves. Henry n'avait jamais pensé à la chanson de cette façon, n'avait entendu que les belles choses qui étaient dedans et n'avait rien entendu qui fût sauvage ou douloureux. Avant ce jour, il n'avait jamais entendu la honte.

Il approchait de Denton maintenant, son ombre s'allongeait sur le chemin devant lui. La route se divisait ici, comme à l'autre bout du village, et Henry prit la route la plus à gauche. Il s'engagea dans le chemin détourné qui ralliait Horton puis longea les masses chaumées de Grange Farm qui se trouvait juste un peu plus loin. Les sillons noirs qui rayaient les champs étaient saupoudrés d'or sur les rebords là où les derniers rayons du soleil les touchaient. Tous les petits ressorts et bidules dans son dos se réveillaient et il sentait son âge alors qu'il pédalait vers Bradfield, des chevaux le regardant par-dessus les rangées de haies, indifférents.

Selon Dan Tite, John Newton avait arrêté de sillonner les mers et de vendre des esclaves quelques années après s'être marié, en mille sept cent cinquante. Même alors, il semblait que c'était la maladie qui l'avait poussé à changer de vie, pas la conviction. Puis, en mille sept cent soixante environ, il avait été ordonné prêtre à Olney où il avait rencontré le poète Mr. Cooper dont le nom s'écrivait Cow-per, qui s'était installé au village quelques années après. D'après le peu qu'avait dit Dan Tite de Cowper, il semblait à Henry que le poète était un homme tourmenté dans son cœur et son esprit, et il voyait maintenant que c'était peut-être pour ça que John Newton s'était pris d'amitié pour lui. Ils avaient écrit des cantiques pour les services et les prières, Newton faisant le plus gros du travail, en écrivant quatre quand Cowper en écrivait un. Apparemment le pasteur Newton était doué côté écriture, pas seulement pour les hymnes mais également pour son journal et sa correspondance. Le marguillier dit que sans les écrits de Newton, personne ne saurait rien

aujourd'hui sur l'esclavage au XVIII^e siècle. Henry supposa qu'il voulait dire personne de blanc. Newton avait écrit « Amazing Grace », supposait-on, peut-être aussi tard qu'en mille huit cent soixante-dix quand il avait environ quarante-cinq ans. Une dizaine d'années après être allé d'Olney à Londres, où il avait été recteur d'un endroit qu'on appelait St. Mary Woolnoth. Là il avait donné des sermons qui étaient très appréciés, puis avait perdu la vue avant de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il pensait peut-être avoir expié, mais Henry ne connaissait pas de crime pire que celui de réduire autrui en esclavage. Même le Seigneur dans toute sa miséricorde avait envoyé des fléaux sur l'Égypte quand les Hébreux étaient leurs esclaves, et Henry ne savait pas trop ce qu'il fallait faire pour expier un péché aussi grave.

Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il avait traversé Bradfield sans s'en rendre compte et filait à l'ouest vers les Houghtons avec le soleil rouge et bas comme un brandon, sur le point d'éclairer les arbres à l'horizon devant lui. Henry pensait à Newton et au fait étrange qu'il soit devenu aveugle alors que dans « Amazing Grace » il écrivait le contraire. Il réfléchissait également à une autre chose que Dan Tite avait dite sur Newton quand il était à Londres à St. Mary Woolnoth, à faire tous ses sermons. Le vieux marguillier avait dit que dans la congrégation il y avait un Mr. William Wilberforce, qui était abolitionniste et avait beaucoup fait pour mettre un terme définitif à l'esclavage. Il semblerait qu'à cet égard il ait trouvé les sermons du pasteur Newton globalement inspirants. Peut-être que sans Newton et sa grande pénitence, qu'elle ait été sincère ou pas, l'esclavage n'aurait pas été aboli aussi tôt, ni même du tout. Le pour et le contre allaient et venaient dans sa tête pendant qu'Henry pédalait avec Little Houghton sur sa droite, puis, environ un kilomètre et demi plus loin, avec Great Houghton sur sa gauche. Le ciel au-dessus de Northampton était comme un trésor dans un lit de roses.

Henry savait que c'était une chose chrétienne, que de pardonner Mr. Newton pour ce qu'il avait fait, mais l'esclavage n'était pas juste un mot, sorti de livres d'histoire qu'il ne pouvait pas lire. Il se gratta le bras et pensa à ce dont il se souvenait de cette époque. Il devait avoir alors treize ans, quand Mr. Lincoln gagna la guerre civile et libéra les esclaves. Henry avait été marqué comme esclave depuis six ans, même si de cet événement, survenu lorsqu'il avait sept ans, il ne se rappelait rien hormis sa mère en pleurs, lui disant de se taire. Ce qui lui revenait surtout, c'était comme tout le monde avait peur, le jour où ils apprirent qu'ils étaient affranchis. C'était comme si dans leurs cœurs ils savaient que les gens de couleur auraient des ennuis une fois affranchis, et c'est ce qui se passa. Les patrons des plantations aimaient à dire que tous les esclaves étaient plus heureux avant qu'on les affranchisse, et les patrons des plantations et leurs amis veillaient à ce que ça soit le cas. Pendant les dix ans qu'Henry et les siens avaient passés au Tennessee avant d'aller au Kansas, ce ne fut que viols et raclées, pendaisons, meurtres, incendies ; Henry en était malade rien que d'y penser. On les punissait tous parce qu'ils avaient été affranchis, voilà la vérité.

Les flammes se mouraient sur les bancs de nuages à l'ouest et des bleus plus sombres entachaient les cieux derrière lui quand il longea Midsummer Meadow sur le chemin de Beckett's Park. Cow Meadow – le pré aux vaches –, c'est comme ça que les habitants de Scarletwell appelaient encore les champs par ici, même s'ils prononçaient Medder et non Meadow. Henry avait appris qu'ici s'était achevée une autre guerre d'Angleterre. Il ne s'agissait pas de la guerre civile, même si celle-ci avait connu sa dernière grande bataille non loin d'ici. C'était une guerre qui datait d'avant et qu'ils appelaient la guerre des Deux-Roses, même si Henry ne savait pas à quel sujet ni quand exactement elle avait eu lieu. Il ne pouvait s'empêcher de penser que si l'Angleterre était l'Amérique, et si on avait eu un endroit où s'étaient achevées à la fois la guerre d'indépendance et la guerre civile, alors on aurait fait plus de foin autour. C'était peut-être la façon d'agir ici, ne pas trop parler des choses, même si Henry avait toujours eu l'impression que les Anglais aimaient se vanter de leur passé autant que les autres, et avec plus de détails que la plupart. C'était comme si les gens qui écrivaient les livres d'histoire n'arrivaient tout simplement pas à voir Northampton, comme s'il y avait un voile sur l'endroit ou qu'ils portaient des œillères et que la ville restait sur le bas-côté.

Quand il atteignit le croisement, avec l'hôpital sur sa droite et ce qu'on appelait la Dern Gate devant lui, il s'arrêta près de la fontaine du puits de St. Thomas Becket et posa sa bicyclette contre le mur de pierre pour se pencher et boire un peu, comme il l'avait fait auparavant. L'eau n'était pas aussi bonne que ce matin, mais Henry supposa que son état d'esprit y était pour quelque chose. Elle avait un petit goût amer quand on l'avalait. On pouvait sentir le métal dedans.

Il remonta sur sa bicyclette et tourna à gauche au croisement, s'engageant dans Victoria Promenade qui bordait le parc au nord. Il roula parmi les chariots et les trams, avec tous les gens qui rentraient chez eux sous un ciel presque violet, en écrasant les feuilles dans les caniveaux alors qu'il laissait les prairies derrière lui et s'approchait des enclos à bêtes, avec leurs relents habituels. Les enclos où étaient les bêtes se trouvaient sur la gauche d'Henry, et de temps en temps on entendait mugir ou bêler dans le crépuscule. Chemin faisant, il repensa à ce matin quand il faisait jour et qu'il voyait les moutons, les vaches et les autres bêtes marquées à la teinture, avec des petites taches sur le dos, à la fois rouges et bleues. Maintenant qu'il y pensait, il n'en avait jamais vu se faire marquer, pas depuis qu'il était ici. Il pensa à ça tout en dépassant le Plough Hotel, qui se trouvait au croisement de Bridge Street sur sa droite, puis continua vers la carcasse métallique du gazomètre qui se détachait contre la lumière grise derrière Gas Street. Une fois là-bas, il tendit sa main droite pour signaler qu'il allait tourner, et remonta vers le nord par Horseshoe Street, le cœur lourd dans sa poitrine.

C'était toujours le pasteur Newton qui perturbait Henry. Il n'était pas sûr de pouvoir apprécier « Amazing Grace » de la même façon, pas en sachant ce

qu'il savait. Il n'était même pas sûr de pouvoir se recueillir à nouveau dans une église, pas si les prêtres s'étaient enrichis en faisant Dieu sait quoi. Non qu'Henry en soit venu à douter de sa foi, ça n'arriverait jamais, c'était plus qu'il doutait des prêtres qui la proclamaient. Possible qu'à l'avenir Henry retournerait dire ses prières dans les granges et les remises, là où c'était calme, comme ils le faisaient lui et les siens dans le Tennessee. Quand on était agenouillé dans une grange on savait que Dieu était là, pareil que dans une église. La différence c'est que dans une grange on pouvait être sûr qu'il n'y avait pas de démon dans la chaire.

Henry savait que c'était pas juste de juger tous les prêtres d'après les péchés d'un seul, mais sa confiance dans cette profession avait été ébranlée. Il n'était même pas sûr de pouvoir juger équitablement John Newton, pas avec toutes les contradictions qu'il y avait dans son histoire, mais il sentait quand même qu'il avait le droit d'être très déçu par l'homme. L'aune à laquelle Henry estimait ces choses-là était celle des gens ordinaires, et il savait que ni lui ni personne de sa connaissance n'avait jamais réduit un autre être humain en esclavage.

Bien sûr, personne de sa connaissance avait jamais écrit « Amazing Grace » ou exercé une influence sur Mr. William Wilberforce et tout ça. Ça donnait à réfléchir. Comme il gravissait péniblement Horseshoe Street en brinquebalant sur ses pavés, les arguments s'entrechoquaient dans sa tête sans qu'il puisse parvenir à la moindre conclusion satisfaisante. Une fois en haut de la rue, au croisement avec Gold Street, un vieux et gros omnibus émergeait de Marefair et il dut poser ses patins en bois sur le sol et s'arrêter pour le laisser passer.

Du coin de l'œil, pendant qu'il attendait, il aperçut un jeune gandin qui se prélassait devant le Palais des variétés. Ce dernier devisageait Henry qui, d'une humeur plutôt maussade, supposa que c'était parce qu'il était noir ou avait des cordes autour de ses roues ou un truc comme ça. Il fit comme s'il ne remarquait pas le jeunot qui le fixait bêtement, et quand l'omnibus fut passé et engagé dans Gold Street, Henry remonta en selle et traversa le croisement, passant devant ce qu'on appelait Horsemarket. La nuit tombait sur les Boroughs comme une fine suie tandis qu'Henry longea sa bordure est, et des lampes à gaz brûlaient déjà derrière les fenêtres. Les carioles allumaient toutes leurs lanternes, et il se réjouit d'avoir les cheveux blancs et la barbe blanche, car ainsi les gens le voyaient et ne risquaient pas de l'écraser. Horsemarket lui parut plus escarpée que d'habitude, avec toutes les maisons huppées des médecins sur sa gauche, et sur l'autre trottoir la masse pesante des arbres qui poussaient dans les jardins de St. Katherine. Quand il arriva devant Mary's Street, il s'y engagea. Brinquebalant et grinçant, il s'enfonça dans l'écheveau grisonnant du vieux quartier, auquel se réduisait autrefois la ville.

Autant Henry aimait le quartier où il habitait, autant il ne pouvait pas dire qu'il l'appréciait au crépuscule. C'était le moment où les choses perdaient leurs contours et leurs formes, et où ce que vous saviez faux en plein jour

devenait possible. Les lutins, les démons et tout ça, c'était l'heure à laquelle on les voyait, quand la peinture écaillée d'un portail en bois devenait un gros visage changeant dans le vent, les yeux s'étrécissant, soudain malveillants. Le soir jouait des tours comme ça partout, Henry le savait, même si pour Henry on aurait dit que les Boroughs étaient bâtis tout tordus pour pouvoir abriter l'obscurité entière et ses moindres recoins : des nids où vivotaient de pauvres spectres hagards. Ses roues en cordes tressautaient sur les pierres alors qu'il roulait dans les ruelles obscures, où des carabosses gigotaient dans les trous d'eau et où si ça se trouvait des goules se cachaient dans les caniveaux. Les boutiques et les maisons bossues s'adossaient autour de lui, pâles dans le soir comme si c'étaient des pointes de calcaire poussant dans une grotte. Plaisant le matin, détendu l'après-midi, l'endroit changeait complètement une fois le soir venu.

Ce n'était pas parce qu'on risquait à certains endroits de se faire agresser ou dépouiller, ce qui était, Henry le savait, l'opinion que se faisaient des Boroughs les gens qui vivaient dans les quartiers aisés de la ville. Pour Henry, il n'y avait pas d'endroit plus sûr qu'ici, où personne ne volait personne parce que tous savaient qu'ils étaient pareils, sans un sou vaillant. Quant aux agressions et aux bagarres, sûr qu'il y en avait, mais ça n'avait rien à voir avec le Tennessee. D'une part, parmi les gens qui vivaient dans les Boroughs, beaucoup étaient furieux à l'intérieur, ils aimaient se saouler et se battre entre eux pour décompresser. Ce n'était pas un spectacle agréable à voir et c'était dur de rester là pendant que des jeunes gars, et des femmes aussi, se détruisaient ainsi, mais ce n'était pas le Tennessee. Ce n'était pas une bande de types qui avaient tout le pouvoir et se défoulaient sur des gens impuissants qui n'avaient rien. C'étaient des pauvres qui ne faisaient de mal à personne à part eux-mêmes, même si Henry reconnaissait qu'ils pouvaient vraiment se faire beaucoup de mal.

Non, c'était pas comme si les Boroughs étaient un repaire d'assassins. Ce n'était pas ça qui rendait l'endroit effrayant après la tombée de la nuit, ce n'était rien d'aussi raisonnable que ça. Irréel, voilà comment c'était quand la lumière du jour s'absentait, la lumière qui tenait à distance un autre monde où tout ou presque était possible. Les enfants, bien sûr, adoraient ce moment et on trouvait toujours des bandes piaillantes qui couraient en tous sens dans les rues obscures entre les réverbères pour jouer à cache-cache. Henry ne doutait pas que les petits garçons et les petites filles savaient que l'endroit était hanté, comme le savaient tous les adultes. Le truc c'est que les enfants en étaient à un moment de leur vie où les fantômes étaient tout aussi naturels que le reste, d'après leur expérience. Les fantômes faisaient juste partie des distractions, pour un enfant. Mais quand on grandissait, qu'on s'approchait de la fin et qu'on avait eu le temps de réfléchir un peu à la vie et à la mort, eh bien, les fantômes et ce qu'ils signifiaient, c'était très différent. Aux yeux d'Henry, ça expliquait pourquoi personne ne sortait beaucoup dans les Boroughs à la tombée de la nuit, sauf ceux qui buvaient, ou les petits enfants, ou la police.

Plus les gens vieillissaient, plus il y avait des fantômes dans le coin, les ombres des lieux et des personnes qui n'étaient plus là. Ces ruelles remontaient aux temps anciens, ainsi que le savait Henry, et il ne devait pas être étonné que les spectres soient très nombreux aujourd'hui, comme une sorte de sédiment.

Il remonta St. Mary, où le grand incendie s'était déclaré il y a environ deux cents ans, dépassa Pike Street et s'engagea dans Doddridge Street, où il descendit de son engin pour pouvoir le pousser dans le lieu de sépulture bosselé en contrebas de Doddridge Church. Il manœuvra sa bicyclette entre les tertres herbeux et les creux noirs du terrain, se demandant encore une fois pourquoi on appelait cet endroit un lieu de sépulture et non un cimetière. Il supposa que c'était parce qu'il n'y avait ni pierres tombales ni croix, même si c'était étonnant puisqu'il savait que des gens étaient enterrés ici. C'était peut-être lié à Mr. Doddridge qui avait été prêtre à Castle Hill et que les gens appelaient un non-conformiste. Henry avait entendu parler des cimetières non conformistes qu'on trouvait dans d'autres endroits d'Angleterre, où ils creusaient aussi les fosses communes pour les pauvres, pour ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer une tombe. C'était peut-être ce qui se passait ici. Peut-être qu'il roulait en ce moment même sur des ossements qui étaient tous mélangés, les os des gens qui n'avaient même plus de nom. Sentant la présence des fantômes dans la lumière déclinante, il marmonna quelques excuses à l'intention des squelettes auxquels il aurait pu manquer de respect, pour qu'ils sachent que ce n'était pas dirigé contre eux.

Quand Henry eut traversé le terrain et arriva dans Chalk Lane, près des maisons à l'écart de la rue qu'on appelait Long Gardens, il remonta en selle et dévala la pente qui longeait Castle Terrace et Doddridge Church, sur sa droite. En passant devant la chapelle, il remarqua une drôle de porte à mi-hauteur du mur de pierre et ne donnant nulle part, et réfléchit à ce qu'il savait sur Mr. Doddridge, ce qui par ricochet lui fit penser à Mr. Newton.

Mr. Philip Doddridge, à en croire ce que racontaient les gens par ici, était un homme de santé fragile qui voulait que les plus pauvres sentent qu'ils avaient une foi chrétienne leur appartenant. Quand il s'installa à Castle Hill et commença son prêche, il parut s'attaquer à l'Église chrétienne en disant que les gens devraient avoir le droit de faire leurs dévotions comme ils voulaient, pas seulement comme le voulaient leurs évêques. Il était venu à Northampton quand il n'avait qu'une vingtaine d'années avant que sa santé se détériore. Il n'avait pas vécu longtemps après ça, mais de son vivant il avait complètement changé la façon dont les gens considéraient la religion dans ce pays, peut-être dans tout le monde chrétien. Et tout ça accompli sur le petit monticule de terre sur lequel roulait à présent Henry. Doddridge avait écrit des hymnes, lui aussi, moins connus certes que « Amazing Grace » et dans le seul vieux portrait de l'homme qu'avait vu un jour Henry ses yeux étaient clairs et vifs et honnêtes comme ceux d'un enfant. Il n'y avait pas de honte, il n'y avait pas de culpabilité. Il n'y avait rien de tel, hormis de la bonté et une grande

détermination.

Henry pouvait imaginer Mr. Doddridge se promener ici un soir, inspirer le même air, lever les yeux vers les mêmes étoiles, se demandant très probablement de la même façon ce que fabriquait cette porte à mi-hauteur du mur. Il ressentirait sûrement ce que ressentent tous les hommes, vu qu'il avait vécu un certain temps, et comme tous les hommes il trouverait difficile d'imaginer les choses autrement qu'elles étaient, avec lui vivant et pouvant les apprécier toutes. Et pourtant il était là, avec Mr. Doddridge mort depuis plus d'un siècle et demi, et avec l'église qui portait son nom encore là, et faisant encore le bien à tous les pauvres qui étaient là. John Newton n'avait jamais eu droit à une église pour commémorer ce qu'il avait fait, et William Cody n'avait eu qu'une plaque près des tuyaux de cheminées. Henry réfléchit à tout ça, et se dit qu'il était possible que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Il était sans doute préférable de supposer que le Tout-Puissant savait ce qu'Il faisait dans ce domaine, telle fut la conclusion générale à laquelle arriva Henry.

Il prit d'assaut Castle Terrace, arrivant là où Castle Street, Fitzroy Street et Little Cross Street formaient comme un nœud, avant de descendre dans la foulée Bristol Street, qui était son chemin le plus direct pour rentrer chez lui. Devant lui, sur sa gauche, il vit une femme en robe longue, qui marchait seule ainsi qu'Henry le crut jusqu'à ce qu'il voie le bébé qu'elle portait. À la lumière des réverbères, les boucles sur la tête de l'enfant brillaient comme si une mine d'or avait explosé, et il sut que c'était May Warren et sa maman, qui s'appelaient aussi May Warren. Il posa un pied par terre pour ralentir à l'aide du patin sur les pavés, s'arrêtant à leur niveau.

« Ça alors, Mrs. May et Missy May ! Vous avez dû vous balader un peu partout en ville, je parie, pour rentrer chez vous que maintenant ! »

La mère s'arrêta et se retourna, surprise, puis rit quand elle vit que c'était Henry. C'était un rire grave, qui montait du tréfonds d'un sacré coffre.

« Black Charley ! Parbleu, tu m'as fait sursauter, espèce de vaurien. Il devrait y avoir une loi vous obligeant vous autres à porter des cierges magiques quand il fait nuit. Regarde, May. Regarde qui est là, à flanquer la frousse à ta maman. C'est oncle Charley. »

La petite fille, qui était sans le moindre doute la plus jolie enfant blanche qu'ait jamais vue Charley, leva les yeux vers lui et dit « Char » une ou deux fois. Henry sourit à l'enfant.

« C'est un ange que vous avez là, May. Un ange tombé du ciel. »

La petite May Warren secoua la tête d'un air dédaigneux, comme si elle avait tellement entendu ce compliment qu'il commençait à l'embarrasser.

« Ne dis pas ça. Tout le monde dit toujours ça. »

Ils parlèrent un moment, puis Henry expliqua à May qu'elle devrait rentrer au chaud avec sa fille. Ils se dirent au revoir, puis les deux May descendirent Fort Street, où elles habitaient dans la maison voisine du père de May, Snowy Vernall. Les cheveux de Snowy étaient plus blancs que ceux d'Henry, et

certains prétendaient qu'il était toqué, mais Henry ne le connaissait que comme quelqu'un qui aimait bien boire et était doué pour le dessin. La maman et l'enfant descendirent Fort Street, qui n'était pas vraiment une route mais juste des pavés, et où l'on racontait qu'il y avait là autrefois un fort. La rue avait un petit côté médiéval, du moins aux yeux d'Henry. Elle ressemblait à une impasse, même quand vous saviez qu'il y avait une allée qui passait derrière.

Henry continua jusqu'à ce qu'il arrive devant Mr. Beery, qui était ce qu'on appelait l'allumeur des Boroughs, et qui se servait de sa longue perche pour allumer les réverbères de Bristol Street. Il salua Henry, tout content, et Henry le salua à son tour. Il espérait que les enfants du coin ne grimperaient pas à ce réverbère pour souffler sa flamme dès que Mr. Beery serait parti, même s'il y avait de fortes chances pour que ça se produise. Henry descendit Bristol Street jusqu'à ce qu'il arrive à Bath Street. Il tourna à gauche, dépassa Bath Row et arriva dans Scarletwell Street, où il habitait. L'obscurité était très épaisse ici, car Mr. Beery n'était pas encore parvenu jusqu'ici. C'était comme si toute la nuit avait dégouliné le long de la colline pour former une grande flaque noire au fond. Les lampes qui brillaient derrière les rideaux tirés ressemblaient aux ampoules phosphorescentes suspendues aux têtes de ces hideux poissons que rapportaient les navires écumant en haute mer.

Henry venait de quitter Bath Street pour s'engager dans Scarletwell juste en face de l'allée qui passait derrière Scarletwell Terrace. St. Andrew's Road était sur sa gauche, mais il descendit de sa bicyclette et la poussa jusqu'en haut de la montée. La maison où il vivait avec Selina et leurs enfants était située un peu plus haut, en face du Friendly Arms. Il se rappelait la première fois où sa Selina et lui étaient arrivés du pays de Galles, après avoir touché la paie d'Henry à Welsh House dans le marché, ils étaient venus ici pour inspecter les environs. Ils ne savaient pas trop comment les gens ici réagiraient devant un Noir marié à une Blanche, pas si un tel couple vivait dans leur quartier. Peut-être que ça n'existait pas un endroit où on acceptait deux couleurs différentes, ensemble. C'est alors qu'ils étaient arrivés dans Scarletwell Street et avaient vu le Friendly Arms, où un signe les attendait. Attaché devant le pub et buvant de la bière dans un verre, ils virent ce qu'ils surent plus tard être l'animal de Newt Pratt. Ce spectacle les avait tellement étonnés, il était si inhabituel, qu'ils avaient décidé sur-le-champ de s'installer ici. Ils avaient beau être pas ordinaires, deux races unies pour vivre comme mari et femme, personne ici dans Scarletwell Street ne les remarquerait, pas avec l'étonnante créature de Newt Pratt attachée et se saoulant dans la rue comme ça.

Il sourit en y repensant, tout en poussant sa bicyclette dans la montée, ses patins de bois ôtés de ses pieds et glissés dans les poches de sa veste, où il les gardait toujours quand il ne les mettait pas. Il atteignit une venelle qui courait sur sa droite, et qui le conduirait directement dans son jardin. Il souleva le loquet métallique de son portail, puis fit un raffut d'enfer en poussant son

engin dans la cour, comme à chaque fois. Selina sortit sur le perron, avec leur aînée, Mary, qui avait la peau blanche et se raccrochait à ses jupes. Sa femme n'était pas grande, et elle avait des cheveux raides qui lui arrivaient presque aux genoux alors qu'elle se tenait là sur les marches derrière leur maison, lui souriant avec la chaleur de la lampe à gaz derrière elle.

« Salut, mon chéri. Entre donc, et raconte-nous comment ça s'est passé. » Il l'embrassa sur la joue et lui adressa un grand sourire rassurant. Il ne voulait pas parler tout de suite avec elle de ce qu'il avait découvert à Olney, concernant le pasteur Newton et « Amazing Grace ». Il ne savait pas trop au fond de lui quoi penser de la chose, et se dit qu'il en parlerait plus tard à Selina, quand il aurait eu l'occasion d'y réfléchir encore un peu. Il prit les cadres et les emporta dans la pièce qui donnait sur Scarletwell, les mit avec les autres objets qui s'y trouvaient, puis retourna dans le salon où se trouvaient Mary et Selina. Leur petit garçon, qui s'appelait Henry comme lui et était noir comme son père, dormait à l'étage dans son berceau, mais Henry irait le voir avant d'aller se coucher. Il laissa Selina qui faisait infuser du thé sur la table et se rendit dans leur petite cuisine pour faire un brin de toilette.

Il y avait encore de l'eau dans la bouilloire en cuivre qui était tiède, et il en versa un peu dans la cuvette blanche en émail qu'il déposa dans leur profond évier de pierre. L'évier était installé sous la fenêtre de la cuisine, et donnait sur la cour où tout était noir et où on ne voyait rien. Il enleva sa veste et la posa sur le panier à linge sale qui se trouvait près de la porte, puis entreprit de déboutonner sa chemise.

Le pasteur Newton occupait encore ses pensées. L'homme avait accompli un bienfait incroyable, selon Henry, et avait commis de même un terrible péché. Henry n'était pas sûr d'être assez solide pour juger un homme dont les vices et les vertus étaient aussi vastes. Mais à la fois qui pouvait porter un jugement sur ce genre d'homme sinon Henry et les siens et tous ceux qui avaient été traités aussi injustement ? Tous ces hommes importants, avec leurs hymnes, leurs statues et leurs églises qui leur survivaient, passant des années à exhiber aux autres leur bonté. Henry trouvait que ces monuments étaient comme la plaque du colonel Cody qu'il avait vue plus tôt dans la journée. C'est pas parce qu'un type laissait un bon souvenir que ça voulait dire qu'il avait fait quelque chose pour le mériter. Henry se demanda où était la justice dans tout ça. Il se demanda qui décidait au final quelle était la marque d'un grand homme, et comment on savait que ce n'était pas juste la marque de Caïn ? Sa chemise et sa veste étaient ôtées, suspendues avec son gilet sur le panier à côté de la porte de la cuisine. Dans la nuit noire, à travers la vapeur qui montait de la cuvette en émail et derrière les carreaux de la fenêtre, il vit son propre reflet debout dans le noir de la cour, torse nu et le regardant.

Sa propre marque était juste là sur son épaule gauche, où on l'avait gravée au fer quand il avait sept ans. Sa maman et son papa en avaient une eux aussi. Il n'avait pas de souvenir personnel de la nuit où on l'avait marqué, et même après toutes ces années il ne savait toujours pas pourquoi ils avaient fait ça.

On ne peut pas dire que les gens volaient beaucoup les nègres, dans son souvenir.

C'était une drôle de chose, cette marque, du niveau d'un dessin d'enfant. Il y avait deux collines, avec comme un pont entre elles, ou alors c'était des plateaux suspendus sur une balance pour peser de l'or. Juste en dessous y avait un cartouche, ou alors c'était le ruban d'une route. Les lignes étaient pâles et violettes, lisses comme de la cire sur la chair violette du bras d'Henry. Il leva son autre bras et passa ses doigts sur le motif. Il attendit que la sagesse et la compréhension répondent à toutes les questions dans son cœur, concernant John Newton, concernant tout. Il attendit la grâce afin de pouvoir mettre de côté tous ses ressentiments, même s'il se disait que ça serait vraiment étonnant.

Dehors dans le ciel bleu roi au-dessus de Doddridge Chapel, les étoiles apparaissaient et les oiseaux nocturnes chantaient. Sa femme et son enfant étaient dans la pièce à côté, se servant du thé. Il mit un peu d'eau chaude et de savon dans ses paumes, s'aspergea le visage et les yeux, noyant tout dans un flou gris et miséricordieux.

Homme ivre, toujours tu siffleras ton verre ! Ô verre, nul n'a sondé tes largesses anthumes. Ah ha ha ha. Eh, merde, qu'il reste là bien au chaud sous l'eau, ballotté par les draps moites de sueur, lesté par les corps morts, les grappes de crabes et les sirènes hameçonnées à leur samsung, avec leurs peignes en arêtes, non mais empêchez-le de remonter à la surface, de boire le jour. Cinq minutes, encore cinq minutes puisqu'ici le temps n'existe pas, on pourrait être en mil neuf cent cinquante-huit et il aurait cinq ans avec toute sa vie encore à venir, intacte devant lui, amarré dans les fonds marins aux formes fuyantes, ses pensées pareilles à des tétras multicolores se fauillant entre les gisants de pierre, les coffres des morts, mais il est trop tard, déjà il est trop tard. Un ressort de matelas dépasse de la vase océane, lui rentre dans le dos, il sent ses membres mous de méduse remuer autour de lui dans le reflux salé tandis qu'il s'élève à contrecœur entre les plis limoneux des rêves vers l'aveuglante surface pommelée, où sa mère écoute la radio dans la cuisine. Eh merde.

Benedict Perrit entrouvrit les yeux aux premières lueurs de l'aube. On n'était pas en 1958. Il n'avait pas cinq ans. On était le 26 mai 2006. Il était un débris flatulent et catarrheux de cinquante-deux balais, une antiquité régaliennne en exil, une épave échouée sur les rives hostiles d'un siècle étranger. Ah ha ha ha. Épave était un terme un peu fort, à vrai dire. Il se portait mieux que d'autres à son âge. C'est juste qu'il venait de se réveiller, et qu'il avait forcé sur la bière la veille au soir. Ça irait mieux plus tard, il le savait, mais le matin portait toujours un rude coup à Benedict. On n'était pas encore sur ses gardes, à cette heure-ci. Les pensées qu'on pouvait plus tard éviter ou écarter vous tombaient toutes dessus telle une meute de chiens quand vous veniez de vous réveiller et n'aviez pas encore pris votre petit déjeuner. Les faits froids et sans apprêt de sa vie, à la lumière du matin, faisaient toujours l'effet d'un coup de poing en pleine gueule : sa sœur, la belle Alison, était morte, d'un accident de moto il y a plus de quarante ans. Son père, le vieux Jem, était mort. La maison où ils avaient vécu, leur vieille rue, leur quartier, tout ça mort également. La famille qu'il avait fondée avec Lily et les garçons, ça n'avait pas marché, c'était fini, et par sa faute. Il était retourné vivre avec sa mère dans Tower Street, la partie qui était autrefois le haut de Scarletwell Street, là-bas derrière les grandes tours. Sa vie, selon lui, ne s'était pas vraiment déroulée comme il l'aurait souhaité, et pourtant la pensée que

d'ici une trentaine d'années tout serait fini, cette pensée-là lui faisait horreur. Du moins quand il se réveillait. Tout lui faisait horreur quand il se réveillait.

Il laissa ses démons le ronger encore une minute ou deux, puis les écarta en même temps que le drap du dessus et la couverture, extirpa ses jambes cagneuses et poilues et posa ses pieds par terre. Il passa ses mains sur les reliefs montagneux de son visage et dans sa tignasse encore noire. Il toussa et péta, un peu honteux d'agir ainsi en présence de ses livres, alignés sur une étagère au fond de sa chambre. Il pouvait sentir les regards sévères de Dylan Thomas, H. E. Bates, John Clare et Thomas Hardy, qui tous attendaient qu'il présente des excuses. Il marmonna un « d'mande pardon » en s'emparant de sa robe de chambre, posée sur une chaise à côté de l'ancien secrétaire, puis se leva et se dirigea pieds nus vers le seuil, en pétant une fois de plus pour affirmer son indépendance juste avant de refermer la porte et de laisser les bucoliques aèdes se dépatouiller avec le charme de ses flatulences. Ah ha ha ha.

Une fois dans la salle de bains, il entreprit de se vider, ce qui, après sa cuite de la veille, fut expédié lamentablement mais assez prestement. Puis il ôta sa robe de chambre, se débarbouilla et se rasa, debout devant le lavabo. Le chauffage central, voilà un élément de la modernité dont il se réjouissait. Dans Freeschool Street, là où il avait grandi, il faisait bien trop froid pour se laver autre chose que le visage et les mains tous les jours. Avec un peu de chance, vous pouviez vous récurer le vendredi soir dans la baignoire en zinc.

Benedict fit couler un peu d'eau chaude dans la cuvette – il reconnaissait à contrecœur que l'eau chaude pouvait également être considérée comme un progrès – puis s'aspergea un peu partout avant de se savonner avec le Camay de sa mère, son abondante toison pubienne s'improvisant porte-savon. Pour se rincer, il prit une serviette et la mit par terre pour ne pas tremper la moquette, se penchant en avant afin que ses couilles reposent dans la cuvette en émail blanc pendant qu'il prenait de l'eau dans ses mains en coupe et la laissait couler sur son torse et son ventre, pour chasser les traces savonneuses. Il utilisa une éponge pour déloger la mousse de sous ses bras, puis frotta presque à sec ses jambes et ses pieds avant de se sécher avec une autre serviette, plus grande celle-ci. Il remit sa robe de chambre et alla chercher dans l'armoire à pharmacie le vieux blaireau et le coupe-choux de son père.

Les poils de blaireau – ou de sanglier, il n'avait jamais vraiment su –, doux et apaisants, étalèrent la mousse blanche sur ses joues. Il se regarda dans le miroir de la salle de bains, croisa son regard triste, puis passa le fil du rasoir sur la gorge de son reflet, à quelques centimètres de sa trachée, émit un gargouillis sinistre en roulant des yeux et en tirant sa longue langue légèrement duveteuse. Ah ha ha ha.

Il se rasa, passa la lame pour la laver sous l'eau froide, laissant une trace de poils minuscules sur le pourtour intérieur de la bassine. Ça ressemblait à du résidu de feuilles de thé, mais en plus petit, et il se demanda si on pouvait lire l'avenir dans ces mouchetures éparses. Autrefois, dans les Boroughs, on disait

que si vous aviez des feuilles de thé en forme de bateau ça voulait dire qu'un voyage en mer se profilait, sauf que bien sûr ça n'arrivait jamais. Il rangea rasoir et blaireau, se sécha les joues et y appliqua une pleine paume d'Old Spice. L'odeur fruitée du produit lui avait paru vaguement féminine la première fois qu'il s'en était appliqué, ado, mais maintenant il aimait bien ce truc. Ça sentait les années 1960. Il examina dans la glace son visage rasé de près, se fendit d'un sourire affable de beau gosse et agita ses épais sourcils d'un air suggestif, en gigolo éméché s'efforçant de séduire son propre reflet. Bon sang, qui voudrait se réveiller à côté de ça, à côté de Ben Perrit et du nez de Ben Perrit ? Pas lui, en tout cas, c'est sûr. Si Benedict n'avait dû compter que sur son charme, il n'aurait pas fait long feu. Il avait donc de la chance d'être un poète publié, en plus de tous ses autres charmes et vertus.

Il retourna dans sa chambre pour s'habiller, ne se rappelant son pet que quand il fut trop tard. Eh merde. Il enfila sa chemise et son pantalon en respirant par la bouche, puis attrapa son gilet et ses chaussures et sortit précipitamment, ne terminant de s'habiller qu'une fois hors de sa chambre, de retour dans l'atmosphère terrestre. Il essuya ses yeux tout larmoyants. Putain, c'était le genre de truc qui vous rappelait que vous étiez encore vivant.

Il descendit les escaliers d'un pas pesant. Sa mère, Eileen, était dans la cuisine, elle s'activait aux fourneaux, veillant à ne pas faire brûler son petit déjeuner. Elle avait commencé à manger, des œufs brouillés sur toasts, quand elle l'avait entendu se rendre dans la salle de bains à l'étage. Elle tira un peu la grille à toast pour vérifier la couleur des tranches, et tâta du bout de sa cuiller en bois le nuage jaunâtre qui figeait dans la casserole. Elle leva vers son fils ses vieux yeux marron qui étaient aussi affectueux que réprobateurs, avançant son petit menton pointu, plissant ses lèvres et émettant un petit son contrit comme si après toutes ces années elle désespérait encore de Benedict, ou ne savait pas quoi faire de lui.

« Bonjour, mère. Puis-je te dire que tu es particulièrement radieuse ce matin ? Certains fils, tu sais, ne se montreraient pas aussi galants. Ah ha ha.

– Ouais, et certaines mères s'en porteraient pas plus mal. Allez, viens manger pendant qu'il est encore chaud. » Eileen récupéra le toast, le recouvrit de margarine et versa dessus la masse fumante des œufs brouillés, en un geste faussement fluide. Elle repoussa une mèche grise qui s'était enfuie de son chignon et tendit l'assiette et les couverts à son fils.

« Et zou. T'en mets pas plein la chemise.

– Mère, de grâce ! Ah ha ha ha. »

Il s'assit à la table de la cuisine et commença à dévorer ce qu'il considérait comme une garniture stomacale. Il ne savait absolument pas pourquoi tout ce qu'il disait sortait à la façon d'une réplique ou d'une répartie comique jusqu'ici inédite. Il avait toujours été comme ça du plus loin qu'il s'en souvenait. Peut-être que la vie était juste plus facile à supporter si vous la considérez comme un épisode inhabituellement long de *The Clitheroe Kid*.

Il termina son petit déjeuner, le fit passer avec la tasse de thé que sa mère

lui avait préparée entre-temps. Il avala le breuvage... je peux pas parler, là, je bois... un œil de vieux Gitan rivé sur la patère du passage où son chapeau et son écharpe l'attendaient, préparant déjà sa fuite. Mais s'enfuir, hormis dans les poèmes ou les souvenirs, était le seul domaine dans lequel Benedict avait toujours échoué. Avant même qu'il ait reposé sa tasse vide sur sa soucoupe et tenté de prendre la tangente, Eileen le descendit en flammes.

« Tu vas-tu essayer de trouver du taf aujourd'hui ? »

C'était là un autre aspect du matin, en plus de penser à la mort en se réveillant, que Benedict trouvait problématique. Il y avait deux domaines, en fait, dans lesquels il se révélait profondément incompetent. S'enfuir, et trouver du travail. Bien sûr, son plus gros obstacle dans sa recherche d'un emploi c'est qu'il n'en cherchait pas, ou pas vraiment, du moins. Ce n'était pas le fait de travailler qui lui déplaisait, c'était tout ce qui allait avec, la démarche, les gens à qui on avait affaire. Il n'avait tout simplement pas le cœur d'affronter une nouvelle galerie de visages, des gens qui n'entendaient rien à la poésie, ne connaissaient pas Freeschool Street et seraient incapables de comprendre quoi que ce soit à Benedict. C'était au-dessus de ses forces, surtout à son âge, affronter des inconnus, s'expliquer. Pour être totalement honnête, il n'avait jamais été capable de s'expliquer, quel que soit son âge, à qui que ce soit, ou du moins il n'avait jamais réussi à donner d'explication jugée satisfaisante par les autres. Trois choses, donc. S'enfuir, trouver du travail, et s'expliquer de façon adéquate. Il n'y avait que dans ces domaines qu'il avait des problèmes. Pour tout le reste, il se débrouillait très bien.

« Je cherche toujours. Tu me connais. Vif et preste comme l'oiseau. Ah ha ha. »

Sa mère pencha la tête sur le côté tout en le dévisageant, avec une tendresse où se mêlait une incompréhension matinée de lassitude.

« Ah ça. Dommage que tu sois pas plus preste qu'un cul en plomb. Tiens. V'là quèque chose pour ton dîner. Je suppose que j'te verrai à ton retour, si j'suis pas couchée. »

Eileen fourra dix Benson & Hedges et un billet de dix livres dans sa main. Il lui sourit, comme si la scène ne se reproduisait pas tous les matins.

« Laisse-moi déposer un baiser sur ton front.

– Ouais, ben essaie seulement et t'auras droit à ça. » C'était le poing de sa maman, brandi tel un rocher aborigène et maléfique. Ben éclata de rire, empocha le billet et les clopes, puis se rendit dans l'entrée. Il noua son écharpe orange cramoisie autour de la bouteille de Carlsberg nichée dans son cou, plissa les yeux en regardant le carreau dépoli de la porte d'entrée par lequel filtrait la lumière du jour et décida qu'il faisait assez beau pour ne pas prendre son manteau, mais pas au point de mettre son chapeau de paille. Son gilet ressemblait déjà à des rideaux de bordel. Il ne voulait pas en rajouter.

Il transféra les clopes de sa poche de pantalon dans sa sacoche en toile, où il avait fourré également quelques Kleenex, une orange et *A Northamptonshire Garland*, un ouvrage édité par Trevor Hold et publié par Northampton

Libraries. C'était juste un truc qu'il feuilletait en ce moment, histoire de s'occuper. Le sac en travers de l'épaule, Benedict dit au revoir à sa maman, prit une goulée d'air vivifiante devant le miroir du couloir puis, ouvrant en grand la porte principale, s'apprêta une fois de plus à en découdre avec ce monde ô combien décousu.

Des nuages couleur crachat filaient au-dessus de Tower Street, naguère la partie supérieure de Scarletwell. La rue avait été renommée d'après la tour d'habitations, Claremont Court, qui masquait la moitié du ciel à l'ouest sur sa droite, un des deux pieux de brique fichés dans le cœur battant du quartier. Sur la brique récemment restaurée, on distinguait des mots ou plutôt un mot unique : *NEWLIFE – vita nova...* –, un logo argent de biais, davantage une marque de portable ou de pile longue durée que d'immeuble, selon lui. Benedict tressaillit, s'efforçant de ne pas le regarder. En général, il trouvait confortable ce quartier bien-aimé, sauf quand il sentait que le bien-aimé était mort depuis trente ans et en décomposition. On avait alors un peu l'impression d'être quelqu'un tout droit sorti d'un exemplaire du *Fortean Times*, un de ces veufs éplorés et fous qui continuent à retaper les oreillers de leur épouse momifiée depuis longtemps. *Newlife* : une renaissance urbaine qu'il leur fallait écrire lettre à lettre pour pallier son absence flagrante. Comme si le seul fait de visser cette plaque rendait la chose réelle. Qu'est-ce qui clochait avec la vie d'antan, avec l'*old life* ?

Il vérifia qu'il avait bien claqué la porte derrière lui, sa mère désormais seule à l'intérieur, et ce faisant il vit le gros dealer au crâne chauve, Kenny machinchose, qui descendait d'un pas pesant Simons Walk, la rue qui longeait l'extrémité de Tower Street, derrière Claremont Court. Il portait un pantalon gris et un maillot de corps gris, et de loin on aurait dit un seul vêtement, comme une grosse barboteuse, comme si le dealer était un bébé trop gros ayant pris une dose déraisonnable de Calpol. Benedict fit semblant de ne pas l'avoir vu, tourna à gauche et remonta d'un pas vif la rue en direction d'une confluence d'allées enfoncées et planquées derrière l'échangeur humain du Mayorhold. Comment pouvait-on grossir en prenant des drogues, sauf en les mangeant dans un sandwich de pain frit ? Ah ha ha ha.

Des feuilles jaunes formaient comme un lino incomplet sur la chaussée mouillée alors qu'il longeait le bâtiment de l'Armée du salut, une sorte de caserne en préfabriqué où il ne croyait pas être jamais entré. Il doutait qu'ils jouent du tambourin ces temps-ci, ou distribuent du thé et des petits pains gratuits. Le *xx^e* siècle était plus attentif aux incapables. À l'époque, les pauvres avaient droit à un orchestre de cuivres et à un panier de scones fondant dans du thé brûlant Brooke Bond ; à de bienveillantes poitrines se soulevant sous du serge bleu marine orné de gros boutons dorés. Maintenant il fallait se contenter de matons de camps de la mort pour ados dans l'éclat uniforme du Job Centre, et de la bande-son que diffusait dans la rue le quartier commerçant, en général « *I'm Not in Love* ». La ruelle s'achevait au pied d'un sentier menant au passage souterrain, où un haut mur avait été édifié

pour contenir le monstre automatisé du Mayorhold. Recouvert d'un long code-barres ocre, mandarine et ambre, il était sûrement censé dispenser une atmosphère latine, même si dans les faits il évoquait une gerbe de vomi réinterprétée par Lego. Benedict s'arrêta un moment pour examiner l'endroit où il se trouvait, gros de toute son énormité historique.

D'une part, il n'était pas très loin d'un des pubs préférés de son père, le Jolly Smokers, même si le quartier était loin de se résumer historiquement à ça. C'est ici que se dressait autrefois le premier « Gilhalda » ou hôtel de ville de Northampton aux XIII^e et XIV^e siècles, du moins selon l'historien Henry Lee. Richard le Second avait déclaré dans sa charte que c'est là que se réuniraient tous les baillis et les maires. Les baillis y venaient encore de temps en temps, mais les maires moins souvent ces temps-ci. Vers la fin du XIII^e siècle, toute la richesse et le pouvoir étaient passés du côté est de la ville, et une nouvelle mairie avait été construite au pied d'Abington Street, non loin de l'endroit où se trouvait aujourd'hui le Caffè Nero. C'est de là qu'on pouvait avec certitude dater le déclin du quartier : pendant plus de sept cents ans, les Boroughs avaient régulièrement descendu la pente. C'était de toute évidence une très longue pente, même si, alors qu'il contemplait le carrelage émétique, Benedict se disait qu'on allait bientôt toucher le fond.

Bien que le tout premier hôtel de ville ait été situé ici, ce n'était pas la raison pour laquelle l'ancienne place avait été baptisée le Mayorhold, du moins pas selon Ben. Sa théorie c'était que ça datait de plus tard, des années 1490, quand le Parlement avait placé Northampton sous le contrôle d'un maire tout-puissant et d'un conseil municipal composé de quatre douzaines de riches connards, de tristes matrones et de bourgeois friqués qu'on appelait les Quarante-huit. Benedict datait de là la grande tradition des habitants des Boroughs, et de ceux de Leicester, qui consistait à élire un maire fantoche, pour se moquer des rouages d'un gouvernement dont ils avaient été exclus. Ils organisaient des élections bidons sur la place, et offraient un insigne en étain, bidouillé à partir d'un couvercle de pot de chambre, à celui qu'ils avaient élu au hasard, souvent quelqu'un de diminué, mentalement et/ou physiquement, suite à une blessure de guerre. Benedict s'était mis en tête que son propre grand-père paternel, Bill Perrit, avait été un de ces candidats, mais ça ne reposait sur rien d'autre que le surnom du vieux, à savoir le « Shérif », et sur le fait qu'il passait ses journées ivre mort devant la Mayorhold Mission dans une vieille brouette en guise de trône. Benedict se demanda brièvement s'il pouvait réclamer cette charge sous prétexte qu'il descendait du Shérif et habitait là où se dressait autrefois le premier hôtel de ville. Il s'imagina en prétendant de pacotille, de la race de ceux qui avaient davantage cherché à poser une couronne sur leur tête qu'à garder la tête sur les épaules. Lambert Simnel, Perkin Warbeck et Benedict Perrit. Des noms prestigieux. Ah ha ha ha.

Il avança sur le sentier encaissé, avec devant lui les marches donnant sur le carrefour, là où la partie supérieure de Bath Street rencontrait le haut de

Horsemarket. Même depuis cette position inférieure, il pouvait distinguer les plus hauts étages des deux tours d'immeubles, Claremont Court et Beaumont Court, qui pointaient au-dessus du carrelage couleur tortilla du mur se dressant sur sa droite. Les tours, pour Benedict, avaient toujours marqué la véritable fin des Boroughs, cette riche saga longue de mille ans ayant trouvé sa conclusion dans ces deux points d'exclamation écrasants. *Newlife*. Ça donnait envie de vomir. Deux ou trois ans plus tôt, des voix s'étaient élevées pour réclamer la destruction de ces horreurs à peine habitables, les gens s'accordant à dire qu'on n'aurait jamais dû les construire. Benedict avait cru un moment qu'il vivrait plus longtemps que ces quadrilatères oppressants et tyranniques, mais Bedford Housing avait passé un marché avec le conseil – toujours quatre douzaines de riches connards, toujours les Quarante-huit au bout de cinq siècles – et acquis les deux tours pour soi-disant un penny chacune. Les immondes frangines empestant la pisse avaient été retapées et nettoyées à fond, afin de pouvoir accueillir ces « travailleurs clé » dont semblait avoir grand besoin Northampton, à savoir : des infirmières, des pompiers, des policiers, etc. *Newlife*. Un sang neuf transfusé ici afin de pouvoir contenir les précédents occupants quand ils tombaient malades, se faisaient poignarder ou s'immolaient par le feu. En fait, ce qui s'était passé, c'est que les tours avaient été prises d'assaut par un torrent de déchets humains... des malades interdits d'hôpital, des camés, des réfugiés... guère différents en cela des populations précédentes.

Le gauchiste Roman Thompson, qui vivait dans St. Andrew's Street, lui avait montré un jour une liste des membres du conseil de Bedford Housing, au nombre desquels figurait l'ancien conseiller travailliste James Cockie. Ça expliquait peut-être le prix d'un penny pour chaque tour. Benedict tourna à gauche avant d'arriver aux marches menant au coin de Bath Street, et emprunta le passage piéton souterrain qui passait sous Horsemarket, en direction du centre-ville. Ici, la bilieuse mosaïque brun orange était partout, elle montait jusqu'au plafond arqué du tunnel où de mornes lampes au sodium dispensaient par intermittence leur inutile éclairage ambré.

La silhouette dégingandée et insuffisamment éclairée de Ben avançait penchée dans l'écœurante catacombe qui semblait bruir des fantômes de meurtres futurs. Un caddie abandonné roula vers lui de façon menaçante sur peut-être trente centimètres puis se ravisa, s'arrêtant dans un lugubre grincement. Ce n'est qu'en passant sous un plafonnier que ses traits aux proportions héroïques ou son sourire las et résigné reprirent vie, tel un buste réalisé par Boz auprès duquel on aurait approché une allumette. L'importune évocation du conseiller Jim Cockie, sans doute combinée avec son environnement souterrain, semblait avoir libéré un rêve jusqu'ici oublié dans lequel figurait le conseiller, un rêve que Ben se souvint soudain avoir fait pendant la nuit, même s'il n'en restait qu'un confus chapelet d'abscons fragments...

Il errait dans les antiques venelles de brique rouge et les terrains vagues

bordés par les arches de la voie ferrée qui semblaient composer le décor par défaut de ses rêves. Quelque part dans ce paysage inquiétant et familier se dressait une maison, une vieille bicoque branlante des Boroughs avec des escaliers et des couloirs tous plus ou moins incohérents. Les rues étaient plongées dans l'obscurité. C'était la pleine nuit. Il savait que des parents ou des amis l'attendaient dans la cave de la maison, mais le rêve faisait tout pour l'empêcher d'y parvenir, et il était passé en s'excusant par d'autres domiciles, traversant des salles de bains, glissant dans des toboggans à linge en partie obstrués par des bureaux en bois qu'il reconnut car c'étaient ceux de l'école de Spring Lane. Il était enfin parvenu dans une espèce de chaufferie ou de sous-sol, dont le sol était couvert de sang, de paille et de sciure, comme si l'endroit avait servi récemment d'abattoir. Il régnait là une atmosphère d'horreur sordide, et pourtant le lieu semblait lié à son enfance et avait presque quelque chose de réconfortant. Il s'était alors rendu compte que le conseiller Jim Cockie, quelqu'un qu'il connaissait à peine, se trouvait dans la cave sanglante à côté de lui, une forme corpulente, cheveux blancs et grosses lunettes, un type vêtu seulement d'un caleçon, son visage pareil à un masque de terreur. Il avait dit : « Je ne rêve que de cet endroit. Vous savez où est la sortie ? » Ben n'avait guère eu envie d'aider l'homme effrayé, un des Quarante-huit qui avaient détruit les Boroughs par le passé, et s'était contenté de répondre : « Ah ha ha. J'essaie de m'y enfoncer davantage. » Là-dessus, Benedict s'était réveillé de ce qui ressemblait à un cauchemar fait par quelqu'un d'autre...

Il émergea du tunnel, laissant derrière lui l'obscurité du passage souterrain et ses mauvais rêves, et monta en haletant la rampe menant à Silver Street.

De l'autre côté de la quatre-voies qu'était aujourd'hui Silver Street se dressait le parking municipal à cinq niveaux, rouge et jaune moutarde comme des condiments renversés. Quelque part sous le gros gâteau rance, Benedict le savait, se trouvaient les magasins qui entouraient naguère le Mayorhold. Il y avait la maison de la presse Botteril, la boucherie, le salon de coiffure de Phyllis Malin, la façade verte et blanche de la Co-operative Society, bâtie en 1919, succursale numéro 11. Il y avait les sinistres toilettes publiques que son père et sa mère appelaient pour une raison inconnue le bureau de Georgie Bumble, et il y avait le fish and chips et l'Electric Light Working Men's Club de Bearward Street et cinquante autres lieux notables, tous réduits en une poussière indifférenciée sous le poids des quatre-quatre et des Chavercraft désormais empilés dessus. L'arrière du vieux marché aux poissons se trouvait sur sa droite, lui-même érigé sur la synagogue que fréquentaient les orfèvres ayant donné leur nom à la rue. Il ajouta des étoiles de David en un filigrane rutilant aux ruines imaginaires enfouies sous le parking à plusieurs niveaux. Ford Transit Gloria Mundi. Ah ha ha ha.

Dans le mur de brique près du restaurant chinois, au croisement de Silver Street et Sheep Street, poussait une fleur sauvage et solitaire, frêle comme une mauve même si ce n'était sûrement pas une mauve. Au-dessus de sa tige

molle d'un vert pâle clinique se dressaient des poils de groseille à maquereau, presque trop fins pour être distingués par un œil adulte. Quelle qu'en fût la variété, c'était une souche humble et préhistorique, comme Benedict lui-même. Bien que délicate, elle avait réussi à percer le ciment du monde moderne, s'était affirmée face à un MacCentury terne et défloré. Il savait que ce n'était guère là une vision poétique de premier ordre, rien à voir avec le vers de Dylan Thomas « La force qui guide la fleur le long d'une mèche verte... », mais ces temps-ci il prenait son inspiration où il la trouvait, comme ses fleurs sauvages. S'engageant dans Sheep Street, il se dirigea vers le Bear, où il comptait une fois de plus relever le fardeau de son défi quotidien, à savoir essayer de se démâter pour dix livres.

Bruyant malgré le nombre relativement modeste de clients à cette heure du jour, le Bear bruissait des sons émis par ses machines à sous : glissandos de baguettes magiques électriques et bruits de succion de grenouilles folles. Des mosaïques lumineuses se réarrangeaient dans les coins flous de sa vision, ors, rouges et violets, une palette des *Mille et Une Nuits*. Il se rappelait l'époque où un bar, le matin, était un lieu calme, à l'éclairage laiteux décanté par des rideaux en résille, et non un cliquetis triomphal de dominos s'entrechoquant.

Le barman était un type deux fois plus jeune que Ben, qu'il reconnut vaguement mais à qui il lança néanmoins un « Ah ha ha. Salut, vieille branche », le tout débité d'une voix contrefaite d'acteur ringard, afin de camoufler habilement, crut-il, le fait qu'il avait oublié le nom du type.

« Salut, Benedict. Qu'est-ce que je te sers ? »

Ben jaugea autour de lui la demi-douzaine de clients de l'établissement, immobiles sur leur tabouret telles des pièces d'échecs, tous alignés et moroses. Il s'éclaircit la voix avec emphase avant de parler.

« Qui veut payer une pinte de bière à un poète publié et trésor national ? Ah ha ha. »

Personne ne leva la tête de son verre. Un ou deux types esquissèrent un sourire mais c'était clairement la minorité. Eh merde. Ça marchait parfois, quand il y avait quelqu'un qui le connaissait, comme Dave Turvey voulté avec élégance dans un coin, son chapeau à plume sur sa tête, l'air d'un jour d'automne dans le quartier bohème de Dodge City, un truc comme ça. En ce foutu vendredi païen, toutefois, la place habituelle de Dave était libre, et c'est à contrecœur que Ben extirpa le billet de dix livres de sa poche pour le poser sur le comptoir, comme un acompte pour la pinte de John Smith qu'il espérait un jour pouvoir s'offrir. Adieu, donc, cher Darwin sépia, à jamais immortalisé par la monnaie de sa Majesté. Adieu cher colibri vert et écarlate en 3D figé en motifs tourbillonnants dans l'Hypnoscope. Adieu, petit ami froissé de cette demi-heure déjà écoulée. Toi que j'eusse aimé. Ah ha ha.

Une fois servi, il alla se glisser entre les courbes pelucheuses de la banquette, emportant dans une main la pinte embuée et glaciale, dans l'autre sa monnaie, à savoir huit misérables livres. Sur le billet de cinq figurait une Elizabeth Fry bleu ardoise et ce qui ressemblait à un refuge pour femmes

battues du XIX^e siècle, avec en prime le spectre désapprobateur de John Lennon, tout ricanant à gauche du cadre. C'était très probablement un vétéran travesti représentant les Pères pour la justice. Le billet de cinq était accompagné de pièces d'une livre et de mitraille. Il secoua la tête en grimaçant. Ce n'était pas tant que Benedict regrettait la monnaie d'avant, tous les farthings, demi-couronnes, florins, tanners, même s'il y avait de ça. Non, ce qu'il regrettait le plus, c'était de ne plus pouvoir se référer à la monnaie prédécimale sans avoir l'air d'une rombière ayant confondu son pass de bus avec sa carte de donneur de rein. En matière d'autodérision, il était étonnamment chatouilleux.

Il s'enfila la première moitié de sa pinte, s'enfonçant avec complaisance dans le bain olfactif de la mémoire et de l'association, fromage et oignons en saumure, paquets de Park Drive dans un cendrier de pub vert, lui debout à côté de son vieux devant l'urinoir possiblement précambrien et maladif du Black Lion avec un sentiment privilégié de gosse de six ans. Les gorgées rapides et rapprochées étaient comme des goulées diffuses de champs disparus, la récréation sophistiquée d'une défunte rusticité purement imaginaire. Il reposa le verre à demi vide, en essayant de se faire croire qu'il était encore à demi plein, et essuya quatre décennies de tradition orale en frottant ses lèvres sur sa manche rayée.

Il souleva le rabat de sa sacoche en toile, posée à côté de lui sur le siège encore tiède, et en sortit son *A Northampton Garland*. Faute d'un Dave Turvey et d'une discussion poétique avec les vivants, Benedict décida d'entamer une conversation avec les morts. Le gros livre relié émergea du sac en lui offrant sa quatrième de couverture. Dans un cadre doré et orné sur un fond rouge foncé enduit de poix de cordonnier, figurait le portrait de John Clare peint en 1840 par Thomas Grimshaw. Le tableau avait toujours paru bizarre à Benedict, surtout l'immense front lunaire. S'il n'y avait eu la brune topiaire des cheveux et des favoris pour orner le grand ovale, il aurait ressemblé à un visage d'homme peint sur un œuf de Pâques. Un Humpty Dumpty avec son jaune et sa coquille étalés sur les pelouses d'Andrew's Hospital, sans personne pour le réassembler.

Clare posait, guindé, devant un flou rural générique, une voie bordée d'arbres à Helpston, Glinton, n'importe où, juste après le coucher du soleil ou alors juste avant l'aube, un pouce crocheté en homme d'État dans le revers de son manteau. Il regardait à droite, vers les ombres, aux lèvres un sourire vaguement inquiet, les commissures de sa bouche remontant en un salut incertain, une once d'appréhension frémissante déjà distincte dans son regard déçu. Était-ce de là qu'il tenait, lui, Benedict, son expression caractéristique de désarroi amusé ? Il y avait des similitudes, trouva-t-il, entre son héros de toujours et lui-même. John Clare affichait un beau nez busqué, guère différent de celui de Ben, du moins d'après le portrait de Grimshaw. Il y avait les yeux tristes, le sourire hésitant, même le foulard. Si jamais quelqu'un rasait le crâne de Ben et l'engraissait un peu, il pourrait sortir des vapeurs de glace sèche

dans *Stars in Their Eyes*, un pouce fiché dans son gilet, des poils fous saillant de ses favoris. Ce soir, Matthew, je serai le poète paysan. Ah ha ha.

Sous l'espèce de hibou situé en bas à droite de la couverture était collée une pastille décolorée, crachée quinze ans plus tôt par une étiqueteuse ; VOLUME I BOOKSHOPS, £6. Benedict fut quelque peu consterné de ne pouvoir se rappeler où était située alors la librairie VOLUMEI. Était-ce là que se trouvait à présent le Waterstone's ? Il y avait tellement de librairies autrefois à Northampton qu'il était difficile d'en faire le tour en une seule journée ; la plupart avaient cédé la place à des agences immobilières et des bars à vin. Quand Ben était jeune, même des grands magasins comme Adnitt possédaient leur section librairie. On trouvait des présentoirs de livres de poche bon marché à tous les étages du Woolworths et dans les rayons de seconde main chez tous les brocanteurs, dans des endroits invariablement tenus par de vieux bonshommes phtisiques, des classiques pornographiques des années 1960 à couverture jaune exposés derrière des vitres poussiéreuses. Des nus cireux dessinés par Aubrey Beardsey venaient égayer des œuvres de Dennis Wheatley, Simenon et Alistair MacLean. Ces archives sordides et vernissées de bave, où étaient-elles passées ?

Il leva son verre et s'enfila une gorgée commémorative, correspondant peu ou prou à un quart de pinte. S'emparant du paquet de Benson et d'un briquet acheté dans la rue, il coinça une cigarette entre ses lèvres éternellement ironiques, l'alluma avec le bâton améthyste au cœur liquide. Ben plissa les yeux et scruta la salle à travers les premières volutes de fumée bleue. L'endroit s'était rempli, mais il ne connaissait personne. Quelque part sur sa gauche, une cascade crachotante de pièces virtuelles était ponctuée par des riffs de cithare extraterrestre. Poussant un soupir qui en disait long, il ouvrit l'anthologie de poètes locaux au chapitre John Clare, en espérant que « Clock-a-Clay », écrit du point de vue d'une coccinelle, pourrait faire office d'antidote au vacarme contemporain, tout en éclairs et cliquetis, dont il se sentait si éloigné. L'imagerie miniaturiste était vraiment exaltante, même s'il eut le malheur de lire le poème imprimé juste après et qui était celui que Clare avait écrit à l'asile, intitulé « Je suis ».

*Dans le vaste néant où tout n'est que mépris,
Dans la mer déchaînée des songes éveillés,
Là où la moindre joie est bannie des esprits,
Sombre à jamais mon âme aux voiles endeuillées ;
Et même les amis qui m'étaient les plus chers
Me semblent tous venus de terres étrangères.*

C'était bien trop à fleur de peau, et ça ne fit qu'enfoncer encore davantage Benedict, qui déjà buvait la tasse. Il remit le livre dans sa serviette, éclusa son restant de bière en trois gorgées et en commanda une autre sans même réfléchir. Ça le soulagea de son maigre pécule et exposa dangereusement sa

reine, Elizabeth Fry. Les yeux turquoise et pluvieux de la souveraine le fixaient depuis l'ultime billet, avec un peu de cet air inquiet et résigné qu'avait sa mère quand elle jaugeait Ben et le foie injustement puni de Ben.

Puis, en un rien de temps, ce fut midi. Il émergea de l'étroite salle du Shipman's, davantage un couloir aménagé en pub où on se serait attendu à trouver des patères, et s'engagea dans Drum Lane. Au bout de la rue sur sa droite il pouvait voir All Saints' Church, avec sur sa gauche l'agitation déclinante de Market Place. Elizabeth Fry, apparemment, l'avait quitté pour un autre, très probablement un nanti. Il constata avec dépit qu'il avait encore à charge plusieurs bambins, des orphelins de cuivre et d'argent équivalant à une somme de quatre-vingt-sept pence. Un gargouillis de protestation émanant de ses instincts de survie depuis longtemps engorgés lui conseilla d'investir dans un petit pâté en croûte. Il tourna à droite et descendit le couloir perpétuellement plongé dans la pénombre de Drum Lane, en direction de la boulangerie sise en face d'All Saints, dans Mercer's Row.

Dix minutes plus tard, il avalait la dernière bouchée de ce qu'il supposa être son déjeuner, sa langue sondant avec optimisme les mystérieux abysses de sa bouche en quête d'un vague bout de hachis, d'une miette tenace ou d'un éclat de patate récalcitrant. Tapotant ses lèvres ainsi qu'aurait pu le faire selon lui un dandy du XIX^e sur la serviette qu'on lui avait donnée avec son pâté, Benedict y imprima le baiser gras de ses lèvres puis la jeta dans l'une des poubelles d'Abington Street, qu'il était à présent en train de remonter. Il arriva devant la boutique du photographe située près de l'entrée de la très récente galerie marchande, Peacock Place. Ce palais de cristal avait remplacé Peacock Way, une zone piétonne menant au marché, avec des pâtisseries et des cafés où, adolescent, Ben se bâfrait de petits pains pour oublier qu'une élève renversante de Notre-Dame ou Derngate préférait ne voir en lui qu'un bon copain. À l'origine, c'était le Peacock Hotel, une auberge ou un relais vieux de cinq cents ans. Les gens parlaient encore du magnifique paon du vitrail, une des décorations intérieures de l'établissement, sur laquelle avaient dû faire main basse les chiffonniers pendant l'absurde destruction de l'hôtel en novembre 1959. Sur la vitre à l'entrée de la galerie, on trouvait aujourd'hui une pâle imitation, un truc stylisé et collé, réalisé par des designers urbains surpayés.

En passant devant Jessop's, la boutique de matériel photo, il se demanda s'ils avaient encore la photo qu'avait prise de lui Pete Corr, encadrée et à vendre sur leur mur. Corr était un photographe local à présent marié, et vivant quelque part au Canada, sous le pseudo faussement hollandais de Piet de Klich. Autrefois, on l'appelait juste Pti Cliché, et sa spécialité c'était les portraits de la faune interlope locale : l'ancienne camarade de classe de Ben à Spring Lane, Alma Warren, posant sombrement avec des lunettes de soleil et un blouson de cuir, une vieille peau fringuée en Olivia Newton John ; la masse et la gravité jovienne du très regretté dieu-ménestrel Tom Hall dans son accoutrement habituel, un pyjama d'enfant fait maison et un chapeau à

pompon piqué à des Turcs ; Benedict Perrit restait hébété parmi les racines sinueuses du hêtre vieux de huit cents ans de Sheep Street, en souriant d'un air contrit. Comme si on pouvait sourire autrement. Ah ha ha ha.

Il continua d'avancer dans le méandre rose et piétonnier d'Abington Street. Sans trottoir pour canaliser l'activité frénétique qui se déversait dans cette grand-rue depuis au moins cinq cents ans, on aurait dit ces temps-ci que la rue attirait surtout des personnes exemptes elles aussi de motivations et d'intentions. Ce qui était le cas de Benedict, pour tout dire. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il allait, surtout avec vingt-sept pence en poche suite à son achat impulsif d'un pâté, dont il ne restait plus rien désormais hormis de temps en temps un vague rot parfumé. Peut-être que remonter la Wellingborough Road jusqu'à Abington lui ferait du bien, de toute façon ça ne lui coûterait rien.

Aggréablement protégé de l'existence dans le chaud cocon de sa brume intérieure, il passa devant l'entrée de Grosvernor Centre, sur sa gauche. Il essaya d'imaginer la fine embouchure de Wood Street, qui se trouvait là une trentaine d'années plus tôt, mais la bière avait émoussé sa puissance d'évocation. L'ancienne ruelle était un spectre bien trop ténu pour l'emporter sur la paroi vitrée des portes battantes, et le boulevard étincelant où somnambulaient les somnambules, éclairés tels des animaux en cristal par les auras commerciales qu'ils traversaient. Tout le monde paraissait décoratif dans l'éclairage omniprésent. Tout le monde paraissait fragile.

Vingt-sept pence. À défaut de se payer un Mars, il pouvait toujours s'offrir un peu d'apitoiement sur soi. Benedict accéléra légèrement en passant devant le Haut Woolworths, ou plutôt, ces temps-ci, le Seul Woolworths, en espérant que cette légère accélération l'aiderait à redresser la barre. Il y renonça, faute de résultat, au bout d'environ trente secondes, revenant à son allure pesante et mélancolique. À quoi servait de presser le pas quand on n'allait nulle part ? Aller plus vite ne ferait que précipiter ses problèmes, et dans son état c'était risquer de franchir la fine frontière entre errance et démence. La vision soudaine de Ben devenant fou furieux chez Marks & Spencer, courant nu en hurlant sous une grêle de puddings chocolat au cœur fondant, aurait dû le dégriser mais eut pour seul effet de le faire ricaner. Le ricanement, hélas, n'était pas la meilleure tactique pour feindre la sobriété. Ce qui portait à quatre le nombre des choses dont il était incapable, à savoir, fuir, trouver un boulot, s'expliquer clairement et ne pas avoir l'air bourré. Quatre carences plutôt banales, se rassura-t-il, et insignifiantes au regard d'une existence entière.

Il louvoyait dans le vent d'est, et gloussant vaguement en traversant la vaste esplanade Art déco de la Galerie Co-op, déserte à cette heure-ci, ses vitrines vides au regard aveugle, encore abruties par la nouvelle de leur fermeture. Le centre commercial en dehors de la ville avait capté la clientèle du cœur de Northampton, lequel s'était révélé une option de plus en plus rebutante depuis quelques années, de toute façon. Plutôt que de lutter contre cet assèchement,

le conseil municipal avait laissé s'atrophier les veines principales de la ville. Spinadisc, le vieux magasin de disques indépendant, avait fermé pour laisser la place à un centre de désintox, un truc de ce genre. Comme on pouvait s'y attendre, le nombre de camés dans le coin avait considérablement diminué après la disparition du disquaire.

Parmi la faune assise devant le défunt jukebox de l'ancien empire pop, des petits groupes d'ados vêtus de noir se retrouvaient encore lors des vacances scolaires et des week-ends. Était-ce des skate-goths ou des gangstaromantiques ? Des protopunks ? Il avait du mal à suivre. Il délaissa le cauchemar des jeunes assis à l'extrémité d'Abington Street et se concentra sur le trottoir où il marchait. Quelques passants allaient en sens inverse, longeant la façade encore grandiose de la bibliothèque, et il ressentit une secousse synaptique, une légère vibration et un regain de réalité en distinguant parmi eux son ancienne condisciple Alma Warren. Ah ha ha.

Alma. Elle lui rappelait toujours le passé, telle une évocation ambulante de toutes les années vécues ensemble, depuis qu'ils avaient suivi les cours de Miss Corrier à Spring Lane School quand ils avaient quatre ans. Même à l'époque, on ne l'aurait jamais prise pour une fille. Ni pour un garçon, d'ailleurs. Elle était trop imposante, trop résolue, trop inquiétante pour être autre chose qu'Alma. Tous deux un peu freaks à leur façon, ils avaient été inséparables pendant de longues périodes de leur enfance et de leur adolescence. Les soirées d'hiver passées à frissonner dans le grenier de la remise paternelle de Freeschool Street, le télescope de Ben scrutant les étoiles par la fenêtre sans vitre quand tous deux guettaient des apparitions de soucoupes volantes. La délicate période post-pubère quand il se mit à écrire des poèmes et elle à peindre, quand Alma se mettait dans des colères noires et cessait de lui parler parfois pendant quinze jours, pour des questions de divergence esthétique, selon elle, mais plus probablement parce qu'elle était sous la coupe des communistes. Ils s'étaient tous les deux donnés en spectacle dans les mêmes pubs, dans les mêmes revues artistiques ronéotypées, mais elle avait fini par transformer sa monomanie et se tailler une belle réputation, à la différence de Ben. Il ne la croisait plus beaucoup aujourd'hui, comme tout le monde d'ailleurs, sauf en de rares occasions quand elle déboulait en ville vêtue en biker, ou, si elle portait son manteau prétentieux, en nonne du ^{XV}^e siècle défroquée pour cause de masturbation, avec davantage de cernes sous ses yeux que de bagues à ses doigts outrageusement ornés.

Ces derniers s'étaient levés en une gerbe artérielle de vernis et de pierreries afin d'écarter le rideau de fer patiné de ses cheveux et mieux révéler la pantomime qu'était son visage. Ses yeux entourés de khôl à l'aspect méprisant balayèrent prudemment la rue comme si Alma jouait aux caméras de surveillance et passait en revue le stock d'images de plus en plus pitoyables d'Abington Street en quête d'inspiration pour quelque monstrueuse œuvre future. Quand le lent panoramique de ses yeux, qui semblaient dépourvus de paupières tellement ils étaient fixes, s'arrêta sur Benedict, une lueur anthracite

s'alluma soudain dans les orbites crevassées de maquillage. Ses lèvres carmin se raidirent en un sourire qui se voulait sans doute plus affectueux que carnassier. Ah ha ha ha. Sacrée Alma.

Benedict fit son petit numéro dès que leurs regards se croisèrent, adoptant d'abord un air vaguement consterné puis obliquant abruptement pour descendre Abington Street, comme s'il feignait de ne pas l'avoir vue. Il décrivit en fait une trajectoire circulaire qui le ramena vers elle, cette fois-ci en mimant un rire silencieux pour qu'elle sache que sa tentative d'esquive était une farce. Il ne voulait pas qu'elle croie qu'il essayait vraiment de prendre la tangente, de peur surtout qu'elle le prenne en chasse et le plaque avant qu'il ait fait cinq pas.

Leurs chemins se croisèrent juste devant le portique de la bibliothèque. Il tendit la main, mais Alma le surprit en se jetant sur lui et en plantant une bise écarlate sur sa joue, lui tordant la nuque d'une brève étreinte du bras. C'était une démonstration qu'elle tenait sans doute des Américains qui possédaient des galeries. Ceux qu'il appelait des « galériens ». Ce n'était pas dans les Boroughs qu'elle avait appris ça, Benedict en était sûr. Dans le quartier où tous deux avaient grandi, les manifestations d'affection n'étaient jamais physiques. Ni verbales, ni même liées à un des cinq sens traditionnels. Dans les Boroughs, l'amour et l'amitié étaient subliminaux. Il la repoussa en essuyant sa joue maculée du revers d'une de ses mains aux longs doigts, tel un chat contrarié.

« Arrête ! Ah ha ha ha ha ha ! »

Alma sourit, apparemment ravie de l'avoir troublé aussi facilement. Elle inclina la tête et se pencha un peu en avant quand elle parla, comme pour faciliter leur conversation, même si c'était juste en fait pour lui rappeler combien elle était grande, une attitude qu'elle adoptait avec tout le monde. Une tactique en laquelle Alma était la seule à voir un maniérisme subtilement intimidant.

« Benedict, mon doux Lothario. Quelle agréable surprise. Comment ça va ? Tu écris toujours ? »

La voix d'Alma n'était pas juste brun foncé, elle était infra-brune. Ben éclata de rire en entendant sa question sur sa production, d'un ridicule achevé.

« Toujours, Alma. Tu me connais. Ah ha ha. Je gratte toujours. »

Il n'avait pas écrit une ligne depuis des années. C'était un poète publié au sens transitif, pas au sens actuel. Il n'était pas sûr d'être un poète au sens actuel, ce qui l'effrayait secrètement. Alma hocha la tête, satisfaite de sa réponse.

« Bien. Je suis contente de l'apprendre. Je lisais justement "Zone d'aménagement" l'autre jour et je trouvais que c'était un super poème. »

Hum. « Zone d'aménagement. » Lui-même n'en était pas mécontent, loin de là. « Qui dira de nos jours / Qu'ici s'étendait autrefois / Autre chose qu'un terrain / Où seuls vont les chiens errants / Et des gamins venus briser des bouteilles sur des pierres ? » Il s'aperçut soudain que le poème remontait à

une vingtaine d'années. « Herbes folles, chiens errants et enfants / dont on attend patiemment / le départ. L'herbe en dessous ; / Le chien et l'enfant / Inertes au dedans. » Il pencha la tête en arrière, ne sachant trop comment recevoir le compliment autrement qu'avec un sourire hésitant, comme s'il s'attendait à tout moment à ce qu'elle se rétracte et dénonce la farce postmoderne qu'était certainement son poème. Finalement, il osa une réponse hésitante.

« J'étais pas trop mal, non ? Ah ha ha ha. »

Il avait voulu dire « C'était pas trop mal » en parlant du poème, mais c'était sorti de travers. Ça donnait l'impression que Benedict parlait de lui au passé, ce qui n'avait pas été son intention. Du moins, c'est ce qu'il pensait. Alma fronça les sourcils, comme de reproche.

« Ben, t'as toujours été largement plus que "pas mal". Tu le sais bien. Tu es un bon écrivain. Je le pense sincèrement. »

Elle avait dit ça en réponse au ricanement clairement gêné de Benedict. Il ne savait vraiment pas quoi dire. Alma avait réussi à vaguement percer, et Ben ne pouvait s'empêcher de sentir chez elle une once de condescendance. C'était comme si elle pensait qu'un mot gentil de sa part pouvait lui faire du bien, pouvait l'inspirer, l'arracher au royaume des morts et d'un simple frôlement lui rendre le souffle. Elle se comportait comme si tous les problèmes de Benedict allaient disparaître dès qu'il se remettrait à écrire, ce qui prouvait seulement, selon Benedict, à quel point elle ne comprenait rien à ses problèmes. Avait-elle la moindre idée, elle qui avait plein de fric et écrivait dans *The Independent*, de ce que c'était que de n'avoir que vingt-sept pence en poche ? Bien sûr que oui. Elle venait du même milieu que lui, et donc c'était injuste. La conscience perturbante de ses finances actuelles, du moins en rapport avec celles d'Alma, avait resurgi des sédiments houbloniens déposés au fond de l'esprit de Ben, et refusait de redescendre. Avant même de comprendre ce qu'il faisait, il alla contre toutes ses habitudes et demanda de l'argent à Alma.

« Dis donc, t'as pas une ou deux livres en trop, par hasard ? »

Il regretta ces mots à peine les eut-il prononcés, comme une terrible transgression. Il aurait voulu pouvoir les reprendre mais il était trop tard. Ils étaient maintenant entre les mains d'Alma, et elle trouverait sûrement un moyen d'aggraver la situation. Surprise, elle écarquilla légèrement ses yeux aux cils hérissés, mais se ressaisit et arbora une mine neutre et soucieuse.

« Bien sûr que oui. Je suis blindée aux as. Tiens. »

Elle sortit un billet... un billet... de son jean fuseau et, en veillant à ne pas le regarder pour connaître sa valeur, le fourra dans la paume ouverte de Ben. Voilà, c'est ce qu'il voulait dire, quand il disait qu'Alma rendait toujours les choses plus gênantes, mais d'une manière qui vous obligeait à éprouver de la gratitude. Vu qu'elle n'avait pas regardé combien elle lui donnait, Ben sentit qu'il serait humiliant pour lui d'agir autrement, et il glissa le billet froissé dans la poche de son pantalon sans le regarder. Il se sentait sincèrement

coupable maintenant. Le milieu de ses sourcils de scarabée s'était remonté involontairement vers le V formé par ses cheveux sur son front alors qu'il s'offusquait de son excessive générosité.

« Tu es sûre, Alma ? Y a pas de problème ? »

Elle sourit, passant outre le moment gênant.

« Bien sûr que oui. Laisse tomber. Comment tu vas, au fait ? Qu'est-ce que tu fabriques ces temps-ci ? »

Benedict accueillit avec soulagement le changement de sujet, même s'il voyait mal comment il pouvait décrire ce qui était dénué de réalité.

« Oh, des trucs, ici et là. J'ai passé un entretien l'autre jour. »

Alma parut intéressée, mais par pure politesse.

« Ah oui ? Comment ça s'est passé ? »

– Je sais pas trop. J'ai pas encore eu de retour. Quand j'ai passé cet entretien, j'avais envie de leur dire “Je suis un poète publié” mais je me suis retenu. »

Alma s'efforçait d'opiner avec componction, mais également de ne pas rire, ce qui fait qu'aucun de ces deux efforts n'aboutissait vraiment.

« Tu as bien fait. Il y a un lieu et une heure pour tout. » Elle pencha la tête de côté, étrécissant ses yeux noirs de rapace comme si elle venait de se rappeler quelque chose.

« Écoute Ben, je pense à un truc. J'ai fini une série de tableaux, qui tous ont trait aux Boroughs, et il va y avoir un vernissage à Castle Hill demain à l'heure du déjeuner, dans la garderie qui était avant l'école de danse Pitt-Draffen. Et si tu passais ? Ça serait super de te voir.

– Je passerai peut-être. Ça peut se faire. Ah ha ha ha. » Au fond de son cœur imbibé d'amertume, il savait qu'il était hors de question qu'il vienne. Pour être franc, il l'écoutait à peine, essayant encore de penser à des choses qu'il avait pu faire, à part aller à cet entretien, et dont il aurait pu lui parler. Il pensa soudain à ses séances au cyber café et se ragaillardit. Alma était connue pour ne jamais s'aventurer sur le net, ce qui signifiait, chose étonnante, que c'était quelqu'un, du moins dans ce domaine, d'encore moins adapté au présent que Benedict. Il lui sourit d'un air victorieux.

« Tu sais quoi, je suis allé sur l'internet ! » Il passa une main flatteuse sur ses boucles brunes, tandis que de l'autre il rajustait un nœud papillon imaginaire.

Alma riait à présent ouvertement. D'un commun accord, ils parurent tous deux se retirer de la conversation, s'éloignant lentement, lui vers le haut de la rue, Alma dans l'autre direction. C'était comme s'ils étaient parvenus à la fin prédestinée de leur rencontre et devaient maintenant s'en aller, qu'ils aient fini ou non de parler. Ils devaient se dépêcher s'ils voulaient ne pas se mettre en retard, en occupant tous les espaces vides dans leurs futurs qu'il leur fallait remplir, tous les moments prédéterminés. Encore amusée, visiblement, elle lui lança par-dessus le vide croissant entre eux :

« T'es un gars du XX^e siècle, Ben. »

Le rire lui fit partir la tête en arrière comme un punching bag correctement frappé. Il fit encore quelques pas puis se retourna à moitié vers elle, vers le haut d'Abington Street.

« Je suis un cyberman. Ah ha ha ha. »

Leur bref nœud d'hilarité et d'incompréhension mutuelle se défit, laissant deux extrémités lâches et ricanantes traîner dans deux directions opposées. Benedict avait atteint le haut de la rue et traversait York Road au passage piéton quand il songea à sortir de sa poche le billet froissé qu'Alma lui avait légué. Rose, prune et violet, le billet affichait un ange bleu dont la trompette propulsait une averse rayonnante de notes. La cathédrale de Worcester en était bombardée dans une joyeuse tempête cosmique, sainte Cécile se prélassant en fond tout en absorbant les UV. Un billet de vingt. Bienvenue dans mon humble falzar, Sir Edward Elgar. Nous ne nous sommes que vaguement croisés par le passé, et vous ne devez pas vous en souvenir, mais je tiens à vous dire que *Le Rêve de Géronte* est un exemple remarquable de vision pastorale. Ah ha ha.

C'était un cadeau de Dieu. Merci, Dieu, transmettez tous mes remerciements à Alma dont vous avez clairement fait Votre représentante sur Terre. Dieu merci... bon, j'espère que Vous savez ce que Vous faites sur ce coup-là, alors ne Vous étonnez pas. Mais bon, c'est vraiment super. Il décida de pousser sa promenade digestive jusqu'en haut de Wellingborough, à Abington Park, bien que ce ne fût plus nécessaire, puisqu'il avait assez d'argent pour picoler où il voulait. Benedict pouvait picoler avec frénésie quand il était d'humeur, mais pour l'instant il fourra le billet dans sa poche et sifflota en se dirigeant vers Abington Square, n'arrêtant que lorsqu'il s'aperçut qu'il était en train de siffler le thème musical de *Emmerdale*. Heureusement, personne ne semblait s'en être aperçu.

C'était autrefois ici la porte est de la ville, qu'on appelait Edmund's End au début du XVIII^e siècle, une section qui se trouvait un peu plus loin dans Wellingborough Road avant qu'on l'abrège vingt-cinq ans plus tard. Ben aimait bien les immeubles ici, aux abords de la place, si l'on mettait de côté les sordides aménagements des étages inférieurs. Sur l'autre trottoir, il y avait le splendide cinéma des années 1930, qui s'était appelé l'ABC puis le Savoy. Il avait été lui-même tireur d'élite au lancer de sucettes lors des séances de l'après-midi, même s'il n'avait jamais éborgné personne malgré les mises en garde. Ces temps-ci, comme un quart ou un tiers des principaux lieux de la ville, le local appartenait à une communauté de religieux répondant au nom d'Armée de Jésus, qui au début n'était qu'un petit nid d'épaves renflouées à Bugbrooke puis s'était répandue allègrement tel du liseron, jusqu'à ce qu'on aperçoive leurs bus en livrée arc-en-ciel en train d'organiser le ramassage des clodos presque partout en Angleterre. Mais ce n'était pas comme si Northampton et la folie religieuse s'étaient ignorés par le passé. Benedict se dirigea d'un pas nonchalant vers Abington Square, en se disant que la dernière fois que ce coin avait vu l'Armée de Jésus, c'était celle de Cromwell, et qu'au

lieu d'opuscules ils brandissaient des lances. On pouvait, supposa Ben, parler de progrès.

La place était presque belle dans la lumière de ce début d'après-midi, sauf si on l'avait connue dans sa prime jeunesse et qu'on pouvait faire la comparaison. La fabrique de chaussons avait fermé, remplacée par une salle d'exposition de Jaguar appelée Guy Salmon. Le vieil Irish Centre avait été changé en un Urban Tiger. Benedict n'était jamais entré dans les lieux depuis le changement de nom. Il imagina les clients comme des rangées de Tamouls en colère apprenant les arts martiaux.

Charles Bradlaugh se dressait là, d'un blanc éblouissant sur son socle, dirigeant la circulation. Benedict n'avait jamais eu l'impression que le grand athéiste antialcoolique et champion des droits civiques désignait l'ouest, mais plutôt qu'il était dans un saloon et essayait de déclencher une baston. Ouais, exact. Toi. Gueule de raie. Tu crois que je montre qui, là ? Ah ha ha ha. Ben laissa la statue sur sa gauche, avec sur sa droite un nouveau pub guère engageant appelé The Workhouse – l'hospice. Ben comprit alors : plus loin dans Wellingborough Road, en face de l'espace ceint de murs où se dressait autrefois Edmund's Church se trouvait ce qui restait de l'Edmund's Hospital, qui à l'époque victorienne avait été l'hospice de Northampton. C'était comme d'ouvrir un pub appelé Le Coup de fouet dans un quartier noir, ou Le Eichmann dans un quartier juif. Légèrement inconsideré.

Ben s'aperçut qu'il marchait un peu trop vite, même contre le vent violent. Quelques instants plus tard, la masse à l'abandon de l'Edmund's Hospital se profila sur sa gauche, palais hanté, étouffé par les herbes, ses yeux broyés emplis de spectres. De spectres, et si l'on en croyait les rumeurs, de demandeurs d'asile recalés, de réfugiés à qui on avait refusé ce statut et qui avaient choisi de camper dans d'anciens terminaux plutôt que de risquer d'être renvoyés chez eux pour être accueillis par un despote ou un bourreau épris de gégène qu'ils avaient fui à l'origine. Chez eux, c'était là que ça faisait mal. Il lui parut alors que l'hospice, bien que délabré, devait être satisfait. Il avait retrouvé ses parias effrayés, pouvait tirer une secrète consolation de leurs feux secrets.

Là, sur l'autre trottoir, derrière le mur qu'il longeait à présent, se dressait l'absence palpable de St. Edmund's Church, un espace vert et vide d'où saillaient par intermittence des pierres tombales, cariées, décolorées, souffrant du tartre laissé par les déjections d'oiseaux, les gencives vertes et herbeuses commençant à reculer. Côté positif, Benedict percevait le chant d'une alouette sous le vacarme de la circulation, des notes pétillantes explosant en une brillante effervescence pour distraire les chats des oisillons cachés dans les herbes du cimetière. C'était une belle journée. L'éternel était encore là, un renflement prometteur et suggestif dissimulé derrière les tentures usées du présent.

Se dirigeant toujours vers l'est le long des pubs et des magasins, il pensa à Alma. À l'âge de dix-sept ans, c'était une lycéenne imposante et colérique,

donnant l'impression que son ressentiment venait de ce qu'elle avait en réalité vingt-neuf ans et ne trouvait pas d'uniforme à sa taille. Elle avait participé à une revue d'art faite par des étudiants appelée *Androgyne*, fournissant des illustrations au pochoir pour illustrer des poésies de troisième zone. Benedict fréquentait alors le lycée pour garçons, et malgré la distance entre les deux établissements non mixtes, la fraternisation eut lieu. Ils s'étaient vus de temps en temps, et Alma, qui traversait une période de dédain futuriste hautain pour le romantisme de Ben, lui avait demandé à contrecœur s'il pouvait soumettre quelque chose à leur torchon tour à tour affecté et braillard.

Encouragé par cette sollicitation peu enthousiaste, Benedict avait écrit plusieurs sections de ce qui s'était révélé une œuvre de jeunesse épique, dont seules les parties les plus courtes furent acceptées par une Alma visiblement déçue, qui refusa le reste comme étant, selon son opinion critique éclairée, des « conneries mièvres et sentimentales de merde ». Il fut mortifié de voir qu'il se rappelait encore ce refus, mot pour mot, trente-cinq ans plus tard. À l'époque, ayant moins le sens des proportions qu'actuellement, ça l'avait rendu fou et il avait décidé de se venger froidement. Il avait récupéré les passages qu'Alma avait écartés de son cycle de poèmes et en avait fait un nouvel édifice, une œuvre censée ébranler les fondations des temps. Puis, quand il serait enfin reçu dans l'Olympe littéraire, il révélerait qu'elle n'avait pas été en mesure d'apprécier son magnum opus et c'en serait fini de la réputation d'Alma. Elle serait la risée de tous, une paria. Ça lui apprendrait, à elle et à son art migraineux à la Andy Warhol Bridget Riley. Cette vaste entreprise serait un hymne bouleversant, une évocation du monde englouti, du paysage rustique de John Clare, ces allées baignant dans une lumière dorée que Benedict, né trop tôt, n'avait pu arpenter autrement qu'en songe. Il y travailla pendant deux ans avant de se rendre compte que ça n'allait nulle part et de l'abandonner. Le titre en était « Atlantis ».

Benedict leva les yeux et s'aperçut qu'il s'était écarté de son chemin depuis la coquille écaillée du Spread Eagle, au croisement juste après St. Edmund's Hospital. Il se dirigeait à présent vers Stimpson Avenue, et commença à revenir sur sa décision d'aller marcher dans le parc, car ses pieds lui faisaient déjà mal. Clare, qui avait accompli les cent vingt kilomètres séparant l'Essex du Northamptonshire, se serait sans doute moqué de lui. Les poètes lyriques étaient alors d'une autre trempe. Ben se dit qu'il se promènerait dans Abington Park une autre fois, se contentant pour le moment d'une visite au Crown & Cushion, situé juste un peu plus haut dans cette rue animée. Il avait eu envie d'une balade au vert uniquement parce qu'il n'avait rien d'autre à faire, mais maintenant qu'il avait croisé Alma, les choses avaient changé. Maintenant il avait de quoi faire.

Il n'était pas entré dans le Crown & Cushion depuis un bail, même si, à une époque, juste avant qu'il rompe avec Lily, c'était son bouge régulier. Il se dit que ses relations avec la clientèle du pub étaient au mieux ambivalentes, mais à la fois c'était un endroit où il se sentait à l'aise. N'ayant guère changé, le

pub continuait de fonctionner sous sa dénomination historique, il n'était pas devenu le Jolly Wanker ou une connerie du genre. Benedict se rappelait encore, avec un pincement de gêne et de fierté, le jour où il avait déboulé dans le bar en exigeant réparation, après avoir senti que ses compagnons de boisson ne prenaient pas au sérieux sa déclaration comme quoi il était un poète publié. Un poème de Ben venait juste d'être publié dans le *Chronicle & Echo* local, et quand il avait poussé les portes à battants du Crown & Cushion tel un bandit prêt à tirer sur le pianiste, il avait balancé une trentaine d'exemplaires de la revue en l'air en poussant un cri victorieux – « Tenez ! Ah ha ha ha ! ». Il s'était fait virer aussitôt, mais ça remontait à des années, et avec un peu de chance les serveurs et les clients de l'époque seraient tous morts ou dotés d'une mémoire déficiente.

Même dans le cas contraire, le pub avait toujours fait preuve d'une formidable tolérance voire de bienveillance à l'égard des divers excentriques qui franchissaient ses portes. C'était une des raisons pour lesquelles Ben appréciait l'endroit, pensa-t-il en poussant la porte et en quittant l'aveuglante lumière du jour pour l'accueillante pénombre de la salle. Ils avaient connu pire que lui, ici. On racontait qu'au début des années 1980, le grand Sir Malcolm Arnold, trompettiste et arrangeur de succès comme « Colonel Bogey », vivait dans la chambre au-dessus du bar du Crown & Cushion, dérangé mentalement et alcoolique, hébergé dans certaines versions, prisonnier selon d'autres, et qu'on le faisait venir en bas le soir pour distraire la clientèle ivre et cruelle. C'était l'homme qui avait composé *Tam o' Shanter*, cet accompagnement délirant du poème souïlographique de Burns, le héros des Highlands, un riboteur poursuivi par une meute de fées dans la nuit des cuivres et des vents. C'était Sir Malcolm Arnold qui d'après Ben avait été un jour directeur de la musique de la reine, l'équivalent musical de poète lauréat, martelant ses airs sur le piano pour un troupeau d'imbéciles querelleurs et brailleurs. Vieux et tourmenté, ambisextre, alors âgé d'une soixantaine d'années, qui sait quels lutins et démons, djinns et tonics, pouvaient cavalier dans son crâne enfiévré, tandis que, luisant de sueur, il martelait, tout voûté, les touches d'ivoire ?

Benedict resta un moment sur le seuil jusqu'à ce que ses pupilles se soient suffisamment dilatées pour repérer le bar. Le personnel et le décor, remarquait-il, avaient changé depuis sa dernière visite. Tant mieux, surtout pour ce qui était du personnel, vu que Ben n'avait pas offensé le décor. Certains, bien sûr, penseraient peut-être autrement. Ah ha ha ha. Benedict s'approcha du bar et commanda une pinte de bière ambrée, en abattant avec un certain aplomb son billet de vingt sur le comptoir récemment nettoyé et encore perlé d'humidité. Ce geste fut néanmoins gâché par son profond regret de s'être débarrassé d'Elgar. Ce regret était uniquement la faute de Ben, mais il s'y mêlait un souci sincère pour Sir Edward, rechignant à laisser le compositeur entre les mains du Crown & Cushion. Fallait voir ce qu'ils avaient fait à Malcolm Arnold.

Emportant son verre à une table libre, et il y en avait plus d'une, Ben

s'abandonna à une rêverie morbide dans laquelle, pour le punir de l'incident des revues, on l'incarcérait ici de la même façon qu'Arnold l'avait soi-disant été. Chaque soir, des brutes avinées faisaient irruption dans sa chambre et le traînaient jusqu'au bar, où on le forçait à boire de l'alcool et à réciter ses sonnets devant une salle de philistins goguenards. Il y avait pire, pour être honnête. Il avait connu des vendredis soirs dans ce goût-là, mais sans qu'on le force à boire gratis, hélas. Maintenant qu'il y pensait, il avait connu des années entières de cet acabit. La période après que Lily lui ait dit de se trouver une autre bonne femme, quand il avait vécu dans une maison divisée en appartements de Victoria Road, avait ressemblé à *Tam o' Shanter* passant en boucle pendant des mois. Rentrant chez lui à trois heures du matin sans clé, exigeant qu'on le laisse entrer en sa qualité de poète publié, puis passant Dylan Thomas lisant *Au bois lacté* à plein volume sur son Dansette jusqu'à ce que les autres résidents menacent de le tuer. À quoi rimait tout ça ? Descendant en douce les escaliers une nuit jusqu'à la cuisine commune et dévorant quatre parts de poulet que le couple tatoué revêche et brutal de l'appart au-dessus avait cuisiné pour le lendemain, puis réveillant un des autres locataires de l'immeuble pour lui annoncer : « Ah ha ha ! J'ai bouffé le repas des autres enfoirés ! » En repensant à tout ça, Ben se dit qu'il avait eu de la chance de ne pas se faire lyncher.

Il sirota sa bière et, profitant d'un rayon de soleil qui passait par la fenêtre sous laquelle il était assis, sortit *A Northamptonshire Garland* de sa serviette et se mit à en lire des passages. Le premier texte sur lequel tombèrent ses yeux était « Le Chant du pêcheur », un poème de William Basse, un poète pastoral du XVII^e siècle aux origines locales contestées quoique probables.

*Certains prisent l'amour et ses rites féconds,
D'autres la chasse, ou même les faucons,
Certains, attirés par de plus sobres liesses,
Jouent au tennis ou prennent une maîtresse –
Mais ces plaisirs ne sont pas de mon fait,
Car pour moi pêcher seul est une fête.*

Ben aimait ce poème, même s'il n'avait guère pêché depuis ses premières tentatives, enfant, qui s'étaient entre autres soldées par l'hameçonnage involontaire d'un autre enfant tandis qu'il lançait au loin sa ligne. Il se rappelait le sang, les cris et surtout sa totale incapacité à s'empêcher de rire bêtement de honte tout en portant secours au malheureux. Benedict en était resté là pour ce qui est de la pêche, même si l'idée en soi lui agréait. Avec les faunes et les bergères, ça faisait partie de sa mythologie arcadienne, le pêcheur somnolent près de la rivière, le courant fluvial de l'après-midi, mais comme les bergères, c'était quelque chose dont il n'avait guère de connaissance directe.

À bien y réfléchir, c'était probablement pour ça que Ben avait laissé son

« Atlantis » inachevé il y a des années, sentant que ce n'était pas authentique, qu'il avait fait fausse route. Quand il avait commencé à l'écrire, c'était un lycéen vivant dans une maison sombre de Freeschool Street, qui déplorait toutes les usines crasseuses comme l'aurait fait selon lui John Clare ; il pleurait l'idylle bucolique que, dans son imagination, les rues miséreuses des Boroughs avaient chassée. Ce n'est que lorsque les toits en tuile et les tuyaux de cheminée eurent disparu qu'il comprit mais trop tard que les étroites ruelles étaient l'habitat en danger qu'il aurait dû commémorer. Les capsules, pas les campanules. Il avait renoncé à sa métaphore centrale, les haies bourdonnantes et englouties d'un continent qu'il avait décrété disparu mais n'avait jamais de fait connu, et écrit à la place « Zone d'aménagement ». Quand le quartier tel que Benedict l'avait connu fut rasé, il trouva alors une voix authentique digne des Boroughs. En y repensant, il se disait que son dernier poème traitait davantage des immeubles rasés de sa propre désillusion que du chantier permanent qu'était devenu son quartier, même si peut-être les deux revenaient au final à la même chose.

Il alluma une cigarette, remarqua qu'il lui en restait encore six qui brinquebalaient dans le paquet aplati, et feuilleta l'anthologie arrangée par ordre alphabétique, en sautant Clare cette fois-ci pour atterrir sur la voix indéniablement authentique des Boroughs, celle de Philip Doddridge. Bien que le poème s'intitulât « Le Message du Christ » et s'inspirât d'un passage de l'Évangile selon Luc, c'était l'hymne le plus connu de Doddridge : « Oyez la bonne nouvelle ! Jésus revient ! / Le Sauveur tant promis ! » Benedict aimait les points d'exclamation, qui semblaient annoncer le Jugement dernier comme la voix rauque d'une B.O. la suite d'un film. Au fond de lui, Ben ne pouvait pas dire qu'il faisait confiance au christianisme... l'accident de la route qui avait coûté la vie à sa sœur quand il avait dix ans n'y était pas étranger... mais il entendait encore et respectait les fortes inflexions des Boroughs dans les vers de Doddridge, son souci des pauvres et des miséreux sans doute aiguisé par le temps passé à Castle Hill. « Il vient réparer le cœur brisé, soigner l'âme blessée, / Et avec les trésors de sa grâce enrichir l'humble déshérité. »

Il allait boire à ça. Levant son verre, il remarqua que la mousse était descendue en dessous de la ligne de marée. Plus que quatre gorgées. Eh merde. Ça suffisait. Ça serait sa dernière. Il n'en reprendrait pas une ici, malgré les dix-sept livres et quelque qu'il lui restait. Il feuilleta le livre jusqu'à arriver aux Fane d'Apethorpe : Mildmay Fane, le deuxième comte de Westmorland, et son descendant, Julian. Il n'avait accroché à ces deux-là que parce qu'il aimait les noms « Mildmay » et « Apethorpe », mais se retrouva bientôt immergé dans la description faite par Julian de l'édifice familial, et qu'admirait John Betjeman, un fan de Northampton : « La demeure de mon père se dresse, vêtue de mousse grise, / au sein d'un pré anglais d'une beauté nonpareille / dont cette île de verdure seule a le secret. / Au-dessus s'élèvent des champs bordés de bois ; en dessous / Un ru cascade entre les riantes

cultures... » Le ru continua de babiller tandis qu'il terminait sa pinte et en reprenait une autre sans s'en rendre compte.

Soudain il fut quinze heures dix et il était huit cents mètres plus loin, émergeant de Lutterworth Road et s'engageant dans Billing Road, juste en dessous de ce qui avait été autrefois le lycée pour garçons. Qu'est-ce qu'il fichait ici ? Il avait un très vague souvenir d'avoir été dans les toilettes du Crown & Cushion, d'un moment fantôme passé à fixer son propre visage dans le miroir boulonné au-dessus du lavabo, mais en aucun cas ne se revoyait quitter le pub, encore moins parcourir les quelques mètres entre là-bas et Wellingborough Road. Peut-être avait-il voulu retourner au centre-ville mais avait alors préféré cet itinéraire plus pittoresque ? Préféré était sans doute un terme un peu fort. Le chemin que suivait Ben dans la vie était moins gouverné par le choix que par le puissant courant de sa fantaisie, qui de temps en temps l'échouait sur des rives inattendues comme celle-ci.

Sur l'autre trottoir, un peu plus haut à gauche, se dressait la façade de brique rouge de l'ancien lycée, séparé de la rue par des pelouses plates et un terre-plein de gravier où se dressait un mât nu, aucun drapeau n'indiquant de quel côté penchait l'établissement. Benedict comprenait cette réticence. Aujourd'hui, une cible était ce que visait une école, pas ce qu'elle rêvait d'être. S'étendant derrière la calme façade et les regards distants des hautes fenêtres blanches, c'étaient des salles de classe, des ateliers de dessin, des bâtiments de physique et des terrains de jeux, un bosquet et une piscine, qui tous s'efforçaient d'ignorer l'ombre de gibet que jetaient sur eux les panneaux de palmarès. Non qu'il y eût ici des raisons de s'en faire. Bien que relégué du stade de lycée snob à celui de lycée polyvalent au milieu des années 1970, l'endroit avait utilisé son aura décroissante et son vestige de réputation comme valeurs sur le marché compétitif qu'était devenu l'enseignement. Invoquer l'ancien statut élitiste de l'école et le spectre du passé chic semblait avoir réussi, en portant son dévolu sur des parents riches et un peu perdus. Apparemment, d'après ce qu'avait entendu Ben, ils faisaient même un argument de vente de leur approche monastique non mixte. Quiconque voulait que son fils soit accepté là-bas devait d'abord composer un modeste essai établissant précisément les raisons, d'un niveau moral et idéologique irréprochable, pour lesquelles ils pensaient que leur enfant gagnerait à être instruit dans une atmosphère de strict apartheid sexuel. Qu'est-ce qu'ils voulaient que les gens disent ? Que ce qu'ils espéraient pour leur petit Giles c'était au mieux qu'il grandisse et devienne quelqu'un de maladroit et d'ignare dans ses rapports avec les femmes, et au pire qu'il finisse par devenir un tueur en série gay ? Ah ha ha ha.

Benedict traversa la rue et tourna à droite, laissant l'école derrière lui. Il y avait été autrefois élève et n'avait guère aimé ça. D'une part, ayant gâché sa première décennie sur cette planète en faisant ce que sa mère appelait « l'andouille », il n'avait pas passé ses examens à la fin du collège. Quand tous les gosses intelligents comme Alma allèrent au lycée, Benedict, lui, se

retrouva à Spencer School, dans le quartier désormais redouté de Spencer, avec tous les cancre et les brutes. Il était aussi intelligent qu'Alma et les autres, mais en revanche il ne prenait pas au sérieux les examens. Toutefois, après avoir passé un ou deux ans à Spencer, son intelligence commença à briller parmi le poussier environnant et c'est alors qu'on le transféra dans un lycée classique.

Là, il s'était senti stigmatisé, même parmi la petite minorité déclinante des gosses de prolos, qui avaient eu au moins l'intelligence de cocher les bonnes cases quand ils avaient onze ans. Avec la classe moyenne, surtout les enseignants, Ben savait que c'était fichu d'avance. Les autres garçons étaient globalement sympathiques, ils se comportaient et s'exprimaient en gros comme lui, mais riaient sous cape si quelqu'un levait la main pendant le cours pour demander au maître la permission d'aller *au petit coin* plutôt qu'aux toilettes. Après réflexion, supposa Ben, le tort qu'il avait subi avait été relativement minime. Au moins il n'était pas noir comme David Daniels dans la classe supérieure, un type serein et de bonne composition que Ben avait surtout fréquenté via Alma, qui partageait l'engouement de Ben pour la SF et les comics américains. Ben se souvenait d'un prof de maths qui envoyait uniquement le seul non-blanc dans la cour derrière la fenêtre, où à la vue de tous il devait nettoyer les brosse, en les tapant l'une contre l'autre jusqu'à ce que sa peau noire soit toute pâle de poussière de craie. C'était honteux.

Il se rappelait l'injustice qui régnait alors dans l'éducation, les vies et les carrières des enfants décidées par un examen qu'ils passaient à l'âge de onze ans. Cela dit, Tony Blair n'avait-il pas fixé l'an dernier des objectifs à atteindre pour les enfants de moins de cinq ans ? Ils établiraient bientôt des critères fœtaux, si bien que vous vous sentiriez pressurisé et aspiré si vos doigts ne s'étaient pas séparés complètement dès le troisième trimestre. Les suicides prénataux liés au stress deviendraient courants, les embryons déprimés se pendait avec leur cordon ombilical, laissant des mots d'adieu griffés sur le placenta.

Benedict eut conscience de garde-fous filant de façon cadencée sur sa gauche puis disparaissant derrière lui, de noirs conifères au-delà, et se rappela qu'il passait devant St. Andrew's Hospital. Se pouvait-il que ce fût la raison pour laquelle il avait opté pour ce trajet, un pèlerinage impulsif jusqu'à l'endroit où John Clare avait été interné pendant plus de vingt ans ? Peut-être avait-il cru confusément qu'en considérant Clare comme un loser encore plus ridicule que lui il se remonterait le moral ?

Ce fut l'inverse qui se produisit. Comme lorsqu'il avait envie le captif du pub Sir Malcolm Arnold – qui avait été également élève dans un lycée classique et patient à St. Andrew's, maintenant qu'il y pensait –, Benedict essaya de visualiser la vaste enceinte de l'institution derrière les rambardes et d'envier John Clare. Certes, St. Andrew's était moins luxueux dans les années 1850 quand c'était l'asile de Northampton, mais c'était néanmoins un havre de paix, paraît-il, pour les âmes poétiques errantes et blessées, à la différence

de Tower Street. Ben aurait payé cher pour échanger sa situation actuelle contre celle d'un aliéné dans un asile de fous du XIX^e. Si quelqu'un vous demandait pourquoi vous ne cherchiez pas de travail, vous n'aviez qu'à répondre que vous étiez déjà employé comme insensé archaïque. Vous pouviez errer toute la journée dans des champs Élysées, ou alors aller vous promener en ville et vous asseoir sous le portique d'All Saints'Church. Tous vos frais payés par un bienfaiteur littéraire, vous aviez le temps d'écrire autant de vers qu'il vous plaisait, la plupart sur la façon dont vous pensiez être maltraité. Et même quand l'effort de la poésie se révélait trop fatigant (car la chose avait forcément un côté affligeant, pensait Ben), vous pouviez renoncer à votre épuisante personnalité pour devenir quelqu'un d'autre, le père de la reine Victoria, ou Byron. Franchement, si vous perdiez la tête, il y avait pire comme endroit pour la chercher que sous les buissons de St. Andrew's.

De toute évidence, Ben n'était pas le seul à penser ça. Depuis l'époque de Clare, l'asile accueillait entre ses murs gémissants toutes sortes de célébrités détraquées. Le poète misogyne J.K. Stephen. Malcolm Arnold. Dusty Springfield. Lucia Joyce, fille du célèbre James, dont la fragilité psychologique s'était d'abord manifestée alors qu'elle travaillait comme assistante sur l'illisible chef-d'œuvre de son père, *Finnegans Wake*, alors intitulé *Work in progress*. La fille de Joyce avait été internée ici, dans cette coûteuse mais célèbre retraite, à la fin des années 1940, et avait de toute évidence tellement apprécié les lieux qu'elle y était restée plus de quarante ans jusqu'à sa mort en 1982. Même la mort n'avait pas dégoûté Lucia de Northampton. Elle avait demandé à être enterrée ici, au cimetière de Kingsthorpe, où elle reposait aujourd'hui à quelques pas de la tombe d'un certain Mr. Finnegan. Il était étrange de se dire que Lucia Joyce avait été ici tout le temps où Ben fréquentait l'école voisine. Il se demanda si elle avait pu croiser Dusty ou Sir Malcolm, les imaginant soudain tous les trois sur scène pour un spectacle, dans un but par exemple thérapeutique, l'air mélancolique, chantant à tue-tête « I Just Don't Know What to Do with Myself ». Ah ha ha ha.

Benedict avait entendu dire que Samuel Beckett rendait souvent visite à Lucia Joyce, d'abord ici à St. Andrew's puis, plus tard, au cimetière de Kingsthorpe. La folie de Lucia avait consisté en partie à croire que Beckett, qui l'avait remplacée comme assistant sur le *Work in progress*, était amoureux d'elle. Aussi catastrophique qu'ait pu être cette confusion pour tout le monde, Sam et Lucia étaient restés amis, apparemment, du moins à en juger par les nombreuses visites de l'écrivain. Dave Turvey, le pote de Ben, enthousiaste compagnon de cricket du défunt Tom Hall, avait parlé à Benedict de l'unique mention de Beckett dans l'almanach de Wisden, lors d'un match contre Northampton au County Ground. Au sein de l'équipe adverse, Beckett s'était moins distingué sur le terrain que dans son choix d'une distraction en deuxième partie de soirée. Il avait passé son temps à errer seul d'une église à l'autre tandis que ses collègues se contentaient de l'autre fierté de la ville, à

savoir ses pubs et ses putes. Benedict trouvait admirable cette conduite, du moins en théorie, même s'il ne s'était jamais vraiment intéressé à Beckett comme auteur. Tous ces longs silences, ces monologues hantés. Ça ressemblait trop à la vie.

Il avait dépassé St. Andrew's à présent et venait de traverser en haut de Cliftonville alors qu'il continuait d'avancer d'un pas chancelant mais prudent, se dirigeant vers Billing Road. C'était l'itinéraire qu'il empruntait tous les jours quand il était écolier, et qu'il rentrait à Freeschool Street sur son vélo, en roulant dans le crépuscule comme si chaque jour avait été un film, ce qui, souvent dans le cas de Ben, l'avait été. En général, *La Soupe au canard*, avec Benedict dans le rôle de Zeppo et Harpo, jouant leurs rôles, de façon inédite, comme les deux facettes d'une même personnalité troublée. Un flot de souvenirs souvent agréables mais parfois horribles, telle une chevauchée au Pays des Jouets mais avec des boyaux de cheval ondoyant dans le vent, le conduisit jusqu'au centre. Là où Billing Road s'achevait au croisement de Cheyne Walk et de York Road, près du General Hospital, Ben traversa en tanguant le passage piéton et longea Spencer Parade.

Les arbres du cimetière de St. Giles tendaient leurs branches au-dessus du trottoir, des lambeaux d'ombre et de lumière se damant le pion sur les pavés fendus. Après le muret à droite de Ben, c'était une pelouse verte avec des pierres tombales en marbre, des bancs écaillés et défigurés par les initiales de centaines d'idylles fugaces, puis les pierres caramel de l'église elle-même, sans doute l'une de celles que visita Beckett lors de sa virée nocturne en solitaire. St. Giles était ancienne, pas autant que St. Peter ou St. Sepulchre, mais ancienne, et se dressait là d'aussi loin que chacun s'en souvenait. Il était désormais de notoriété publique que John Speed avait établi le plan de la ville en 1610, et Benedict en possédait une édition en fac-similé, roulée quelque part derrière ses étagères de livres dans Tower Street. Bien que ce fût à l'époque une prouesse technique, à des yeux modernes, ses rangées de maisons isomorphes légèrement de traviole ressemblaient à l'œuvre d'un enfant talentueux quoique possiblement autiste. Cette image de Northampton, établie au début du XVII^e siècle, coupe transversale grossièrement tracée d'un cœur doté de ventricules supplémentaires, était néanmoins délicieuse. Quand Benedict ne supportait plus le paysage urbain moderne, disons un jour sur cinq, alors il s'imaginait déambuler dans le plan désert de Speed, les bâtiments disparus ombrés de hachures faites à la plume d'oie pour leur donner du volume. Des rues blanches délimitées par des trottoirs d'encre, exemptes de complication humaine.

Benedict continua de descendre St. Giles Street et passa devant la partie basse encore ouverte de la galerie marchande à moitié vide et indigente, ses étages supérieurs abandonnés lorgnant sinistrement dans Abington Street, la rue parallèle située un peu plus haut après l'éminence du flanc sud de la ville. Un peu plus loin, après la gueule de morue béante de Fish Street, se trouvait au Wig & Pen, coquille désinfectée et rebaptisée de ce qui s'appelait naguère

le nouveau Black Lion, aussi différent du vieux pub éponyme de Castle Hill. Dans les années 1920, le Black Lion de St. Giles Street était le havre des bohèmes, une réputation dont l'endroit s'enorgueillit et pâtit jusqu'à la fin des années 1980 quand débutèrent les actuelles rénovations. Une autre réputation qui collait au bouge, selon les autorités dont Elliot O'Donnell, était celle d'être l'un des endroits les plus hantés d'Angleterre. Quand Dave Turvey était le patron, à l'époque où Tom Hall, Alma Warren et d'autres excentriques composaient la clientèle du Black Lion, on avait entendu des bruits de pas dans les escaliers et des meubles avaient été déplacés. Il y avait eu des présences et des animaux effrayés pendant le règne de Turvey, tout comme cela avait été le cas sous les précédents propriétaires. Ben se demandait vaguement si les apparitions avaient été inventées pour s'adapter au changement de look, et faire en sorte que si on entendait des tintements de chaînes ou des gémissements lugubres, un des spectres poserait son assiette de fromage et glisserait une main sous son gilet en marmonnant : « Désolé les gars. C'est pour moi. Allô ? Oh, salut. Ouais. Ouais, je suis sur le plan astral. » Ah ha ha ha.

Sur la droite de Ben, un immense escalier impérial montait vers le palais de cristal évoquant une cathédrale futuriste mais c'est juste là qu'on se rendait pour payer ses impôts locaux. De fait, l'endroit avait un air de lieu d'exécution, comme la vieille bourse du travail de Grafton Street, en dépit de son architecture raffinée et majestueuse. Factures, calculs et responsabilités adultes. Ces endroits étaient les facettes de la meule à aiguiser qui broyait les gens, rasait toute une dimension de leur vie. Benedict pressa le pas, dépassa l'hôtel de ville adjacent, sans trop savoir si le bâtiment avait été récemment décapé ou si ses pierres étaient simplement blanchies par les innombrables fusillades des flashes lors des mariages civils. Des strates géologiques de confettis, de pellicules matrimoniales, s'étaient accumulées dans les coins des grands escaliers de pierre.

C'était le troisième et très probablement dernier endroit où s'installerait la mairie, après le Mayorhold et une escale au pied d'Abington Street. Ben leva les yeux, négligeant les saints et régents qui ornaient la façade fleurie pour scruter entre les deux flèches le saint patron de la ville, une canne dans une main, un bouclier dans l'autre, les ailes repliées derrière lui. Benedict n'avait jamais trop su comment l'archange Michel s'était retrouvé parmi les saints, lesquels étaient, sauf erreur de la part de Ben, des êtres humains ayant aspiré à la sainteté à force de dur labeur, de piété et en exécutant quelques miracles. Un ange n'aurait-il pas un avantage injuste, du fait d'être déjà miraculeux par nature ? Quoi qu'il en soit, les archanges dominaient les saints dans la hiérarchie céleste, comme le savait n'importe quel écolier. Comment Northampton avait-il réussi à recruter un des quatre lieutenants de Dieu pour être son saint patron ? Qu'avait pu proposer d'attrayant la ville pour vanter une position si peu élevée sur l'échelle céleste du remboursement ?

Il traversa Wood Hill et longea le flanc nord d'All Saints, sous le porche

duquel John Clare allait souvent se poster, en oracle de Delphes à temps partiel. Ben traversa devant l'église, descendit Gold Street avec sa myriade de vitrines comme s'il avait encore seize ans et roulait à vélo. Une fois en bas de la rue, alors qu'il attendait que le feu change pour traverser Horsemarket, il jeta un coup d'œil à gauche à Horseshoe Street qui rejoignait St. Peter's Way et ce qui était avant le dépôt du bureau du gaz. Selon la mythologie locale, c'était ici, près de l'endroit où se dressait autrefois la vieille académie de billard, à quelques pas du coin où se tenait Benedict aujourd'hui, qu'était arrivé peu avant la conquête normande un pèlerin revenant du Golgotha, du lieu même où avait été crucifié Jésus, près de Jérusalem. Le moine avait apparemment trouvé une ancienne croix de pierre sur les lieux de la crucifixion, et un ange lui était apparu qui lui avait ordonné d'emporter la relique « au centre de son pays », à savoir l'Angleterre. Un peu plus haut dans ce qui était aujourd'hui Horseshoe Street, l'ange lui était réapparu, confirmant au voyageur qu'il avait eu enfin l'heur de trouver le bon endroit. La croix qu'il avait portée jusqu'ici fut incrustée dans la pierre de l'église St. Gregory qui se dressait juste de l'autre côté de la rue à l'époque saxonne, et la dépouille du moine enterrée dessous, pour devenir un lieu de pèlerinage. On appelait ça le crucifix dans le mur. Ici, dans cette crasseuse excroissance des Boroughs se trouvait le centre mystique de l'Angleterre, et il n'y avait pas que Benedict pour le penser. Dieu lui aussi pensait de même. Ah ha ha ha.

Le feu changea, le bonhomme vert indiquant aux travailleurs de l'industrie nucléaire qu'ils pouvaient traverser sans risque. Benedict s'enfonça dans Marefair, et descendit ce qu'il avait toujours considéré comme étant la rue principale de la ville, à l'ouest à vol d'oiseau de St. Peter's Church. Il pensait encore vaguement aux anges, après l'archange perché en haut de l'hôtel de ville et celui qui avait montré au moine où il devait planter sa croix dans Horseshoe Street. Ben connaissait au moins une autre histoire d'intervention séraphique liée au quartier où il se promenait. À St. Peter's Church, un peu plus haut, il y avait eu un miracle au XI^e siècle quand des anges avaient ordonné à un jeune paysan du nom d'Ivalde d'aller récupérer les ossements de saint Ragener, cachés sous les dalles de la nef, déterrés sous une lumière aveuglante dans une aspersion d'eau bénite répandue par le Saint-Esprit qui avait pris la forme d'un oiseau. Une mendicante paralysée ayant assisté à l'incident s'était levée et avait marché, du moins c'est ce que racontait l'histoire. Tout ça encourageait la nette impression qu'avait Ben qu'à l'âge des ténèbres à peine levait-on le petit doigt qu'un ange vous demandait de vous rendre à Marefair.

Benedict avait atteint le haut de Freeschool Street, avec Marefair sur la gauche, avant de comprendre ce qu'il faisait. C'était son excursion dans Billing Road, certainement, qui l'avait poussé à emprunter le chemin qu'il faisait autrefois en vélo après l'école, pour rentrer chez lui, un endroit démoli depuis longtemps. Propulsant allègrement son canoë percé sur son flux de conscience engorgé d'algues, il avait réussi à occulter les trente-sept années

précédentes de sa vie, ses pieds d'adulte retrouvant sans effort le chemin creusé dans la chaussée par leurs anciens et plus petits prédécesseurs. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Ah ha ha ha. Non, sérieusement, qu'est-ce qui lui arrivait ? Était-ce le début de la sénilité, quand on faisait dans son pantalon et qu'on ne savait plus où on se trouvait ? Franchement, vu qu'on était en plein après-midi, c'était plutôt inquiétant, comme de découvrir qu'on s'est rendu sur la tombe de son père en pleine nuit dans un état somnambulique.

Il resta là à scruter la rue étroite, la circulation au pied de Marefair bifurquant pour s'écouler alentour tel un cours d'eau avec Benedict dans le rôle du caddie abandonné, hermétique au flot bavard dans lequel il était pris. Heureusement, Freeschool Street était à peine reconnaissable. Seuls de rares détails parlaient encore au cœur. Les pavés qu'on n'avait pas remplacés, leurs fissures remplies de mousse se subdivisant pour former un delta douloureusement familier. Le cours inférieur d'un mur d'usine qui gouttait jusqu'à Gregory Street, des fougères et des rameaux s'enfonçant dans les cadres pourris de ce qui avait été autrefois des fenêtres, désormais à peine des trouées. Il éprouva une certaine gratitude pour le coude de la rue qui lui cachait l'endroit où vivait autrefois la famille Perrit, la cour de la société occupant l'espace où ils avaient ri, s'étaient disputés, avaient pissé dans le lavabo quand il faisait froid dehors, tous entassés dans la même pièce dont l'entrée servait de salle d'exposition aux biens les plus présentables de la famille. C'était là, pensa-t-il, là que se trouvait la véritable Atlantis.

En adolescent prétentieux, il avait pleuré la disparition d'étables et de sillons qu'il n'avait jamais connus, et qu'il revenait à John Clare de pleurer. Benedict avait composé des élégies à la défunte Angleterre rurale tout en ignorant la luxuriante jungle de briques où il vivait, mais le fait est qu'il y avait encore de l'herbe, il y avait encore des fleurs et des prés si on savait où chercher. Mais les Boroughs, sous-bois unique composé d'existences, on pouvait les chercher tant qu'on voulait, cet habitat menacé avait bel et bien disparu. Ce continent de huit cents mètres carrés avait été englouti sous un déluge de mauvaise politique sociale. Quelqu'un avait d'abord émis la vague hypothèse que les Boroughs seraient plus précieux sans leurs habitants, puis ce fut la marée des bulldozers. Une mousse de casques jaunes surgit dans le quartier pour venir se briser contre les rives de Jimmy's End et Semilong, les débris humains s'échouant contre un récif d'immeubles pour vieux à King's Heath et à Abington. Quand la marée immobilière recula, il ne restait que les bernaches des tours, les masses des commerces ensevelis et ici et là un ancien habitant, clapotant et haletant dans un chenal exhumé. Benedict, en paria antédiluvien, devint le Vieux Marin de ce monde disparu, son Ismaël et son Platon, cataloguant des faits et créatures aussi fantasques qu'improbables, même à ses yeux. L'entrée murée du réseau de tunnels médiéval dans sa cave avait-elle vraiment existé ? Le cheval qui ramenait son père tous les soirs quand Jem piquait du nez, ivre, les rênes à la main, est-ce que cela avait été réel ? Y avait-il eu vraiment des matrones, des vaches sur le palier des gens et

un char à fièvre ?

Quelqu'un esquiva de peu Benedict, s'excusant alors même que c'était de toute évidence la faute de Ben, lequel restait planté le regard dans le vide à obstruer la moitié de la rue.

« Ooh, désolé, l'ami. Je regardais pas où j'allais. »

C'était une jeune sang-mêlé, ce qu'on appelait aujourd'hui une métisse, un joli brin de fille aux traits tirés qui devait avoir vingt-cinq ans, guère plus. Interrompant sa rêverie d'un Éden englouti, elle se para d'une aura d'ondine, du moins dans son imagination. La pâleur dont était empreinte sa peau malgré ses origines était d'une phosphorescence abyssale, ses cheveux tressés ornés de tiges de corail et le vernis humide sur son imper ajoutant à l'illusion sous-marine. Fragile et exotique comme un hippocampe, elle sembla aux yeux de Ben une sultane de Lémurie, les doublons à ses oreilles provenant de galions coulés. Le fait que cette sirène au teint hâlé présente des excuses au laid et usé récif où elle avait abordé à son corps défendant fit que Ben se sentit doublement coupable, doublement gêné. Il répondit par un rire haut perché et étranglé, pour la mettre à l'aise.

« Ah, c'est pas grave, poulette. Y a pas de mal. Ah ha ha ha. »

Les yeux de la fille s'agrandirent un peu et ses lèvres molles et maquillées, telles deux perles aspirées, se livrèrent à quelques contorsions retenues. Elle le dévisageait d'un air interrogateur, selon une scansion et un schéma de rimes que Ben ne connaissait pas. Que voulait-elle ? Le fait qu'ils se rencontrent par hasard dans la rue où Ben était né, et où il se trouvait cet après-midi-là suite à son errance éthylique, commençait grave à sentir le kismet. Se pouvait-il... ah ha ha ha... se pouvait-il qu'elle l'ait reconnu, ait senti tout le potentiel poétique qu'il recelait ? Avait-elle entraperçu sa sagesse sous la nervosité et l'haleine chargée ? Était-ce là le moment prédestiné, rôdant en face de l'hôtel Ibis de Marefair, pris dans les rayons du soleil éternel avec de pâles étoiles de chewing-gum piétiné près du magasin Dr. Martens, où il allait rencontrer sa reine de Saba ? Des petits muscles aux commissures de sa bouche remuaient alors qu'elle s'apprêtait à parler, à dire quelque chose, à lui demander s'il était un artiste ou un musicien, ou même s'il était Benedict Perrit, dont elle avait tant entendu parler. Les pétales luisants de Maybelline finirent par se décoller, s'écarter.

« Ça te dirait un peu de détente ? »

Oh.

Un peu tard, Ben comprit. Ils n'étaient pas deux âmes sœurs prédestinées, inexorablement attirées par le destin. C'était une prostituée et lui un pauvre poivrot, aussi simple que ça. Maintenant qu'il savait ce qu'elle faisait, il remarqua son air las et ses cernes sombres, la dent manquante, le désarroi fébrile. Il révisa son estimation des vingt-cinq ans, lui donnant à peine la vingtaine. Pauvre gosse. Il aurait dû s'en douter quand elle lui avait parlé, mais Ben avait grandi dans des Boroughs très différents du quartier chaud de Northampton ; il devait se rappeler en permanence que c'était désormais sa

fonction principale. Il n'avait jamais fait appel à une pro lui-même, n'y avait jamais songé, non parce qu'il se considérait au-dessus d'une telle démarche mais plutôt parce qu'il avait toujours pensé que les filles des rues étaient l'affaire de la classe moyenne, principalement. Pourquoi un prolétaire, sauf incapacité ou solitude, paierait-il pour coucher avec une prolétaire semblable à celles au milieu desquelles il avait grandi et contre lesquelles à un certain degré il avait été immunisé ? Ben trouvait plus vraisemblable que ce soient les Hugh Grant de ce monde qui voient dans les mots de « vice » et « canaille » des concepts excitants, alors qu'il avait grandi dans une communauté qui réservait en général ces termes à des bandes infernales comme celles des O'Rourke ou des Presley.

Il éprouvait de la gêne, n'ayant jamais été confronté auparavant à cette situation, une gêne que venait compliquer sa vague déception. Pendant un moment, il avait été à deux doigts d'une idylle, d'une épiphanie, d'une inspiration. Non, il n'avait pas vraiment cru qu'elle était une sultane mythologique, mais il s'était plu néanmoins à voir en elle quelqu'un de sensible et de sympathique, quelqu'un ayant aperçu le barde en lui, ayant vu dans son maintien les villanelles et les sestinas. Mais c'était l'inverse qui était vrai. Elle n'avait vu en lui qu'un micheton en manque dont les aspirations romantiques n'allaient pas plus loin qu'un petit coup rapide sous un porche dérobé. Comment avait-elle pu se méprendre à ce point sur son compte ? Il se crut obligé de lui signaler sa méprise, l'absurdité qu'il y avait à voir en lui un client potentiel. Mais, comme il avait de la peine pour elle et ne voulait pas qu'elle pense qu'il était sincèrement vexé, il décida de communiquer ses impressions à la façon d'une comédie à la Ealing. Il s'était aperçu que c'était la meilleure approche quand les circonstances se révélaient délicates ou poisseuses.

Benedict tordit ses traits malléables en une expression scandalisée de type victorien, comme Mr. Pickwick confronté à un jeune vendeur de godemichés, puis feignit un frisson outré si furieux que ses plombages branlèrent, l'obligeant à arrêter. La fille paraissait maintenant légèrement effrayée et Ben se dit qu'il ferait mieux de préciser que son attitude se voulait une exagération comique. Tournant la tête, il porta son regard sur l'endroit où aurait dû se trouver le public si la vie avait été l'émission de caméra cachée qu'il la soupçonnait d'être parfois, et se fendit d'un nouveau rire en boîte.

« Ah ha ha ha. Non, non, y a pas de mal, cocotte, merci. Non, dieu soit loué, y a pas de mal. Je vais bien. Ah ha ha ha. »

Apparemment, son numéro avait eu au moins le mérite de s'assurer qu'elle ne le prenait plus pour un client potentiel. La fille le dévisageait à présent comme si elle n'avait aucune idée du genre de type que pouvait être Benedict. Visiblement désorientée, son front plissé par l'incompréhension, elle chercha de nouveau à le déchiffrer.

« T'es sûr ? »

Que fallait-il pour que cette fille comprenne le message ? Allait-il devoir

recourir à tout un tralala mélodramatique pour lui faire entendre qu'il était trop poétique pour vouloir coucher avec un déchet humain ? Une chose était sûre : la subtilité et le sous-entendu n'avaient pas marché. Il allait devoir se montrer plus explicite.

Il pencha la tête en arrière, s'esclaffant dans un style qu'il supposait digne de Falstaff, du moins si Falstaff avait été un ténor dégingandé.

« Ah ah ha ha ha. Non, ma chère, je vais bien, ta. Tout va bien. Apprenez je vous prie que je suis un poète publié. Ah ha ha. »

Et ça marcha. À voir l'expression sur son visage, la fille n'avait plus le moindre doute concernant Ben Perrit. Un sourire figé sur les lèvres, elle commença à s'éloigner sur Marefair, sans le quitter prudemment des yeux, n'osant pas lui tourner le dos avant d'être à une certaine distance, au cas où il se jette sur elle. Elle passa devant Cromwell House en titubant en direction de la gare, ne s'arrêtant qu'une fois à St. Peter's Church pour lui lancer un regard par-dessus l'épaule. Elle le prenait de toute évidence pour un psychopathe, aussi se fendit-il d'un caquètement haut perché et insouciant pour l'assurer du contraire, sur quoi elle dépassa l'église et se fondit dans la masse des passants de Black Lion Hill. Sa muse, sa sirène, disparut d'un coup de nageoire dans un scintillement d'écailles viridiennes.

Cinq choses, donc. Juste cinq choses que Ben ne savait pas faire. Fuir, trouver un boulot, s'expliquer correctement, ne pas avoir l'air bourré, et parler à une femme qui ne soit ni sa mère ni Alma. Lily avait été une exception, car elle avait vraiment vu son esprit et sa poésie. Il avait toujours senti qu'il pouvait parler à Lily, même si, en y repensant, il admettait à regret que ce qu'il racontait était le plus souvent des âneries d'ivrogne. C'était largement ça qui avait mis fin à leur relation. C'était l'alcool et, s'il voulait être vraiment honnête, son insistance à imposer des règles dans leur relation qui dataient de ses parents, Jem et Eileen, trente ans plus tôt, surtout celles qui convenaient à Jem. À l'époque, Ben n'avait pas vraiment compris que tout changeait, pas seulement les rues et les quartiers mais aussi l'attitude des gens ; ce que les gens étaient capables de supporter. Il avait cru pouvoir au moins préserver chez lui un fragment de la vie qu'il avait connue ici dans Freeschool Street, quand les épouses toléraient chez leur mari une ébriété permanente et se considéraient chanceuses si leur homme rechignait à les frapper. Il s'était imaginé que le monde était encore ainsi, et il avait été plus que surpris quand Lily était partie avec les enfants, lui prouvant le contraire.

Sa rencontre gênante avec la prostituée n'était plus désormais qu'un vague et nostalgique élanement. Son regard s'était reporté sur Freeschool Street, le paradis de son enfance qui se noyait dans son propre avenir, le niveau de l'eau s'élevant chaque jour, à chaque moment. Il aurait aimé pouvoir s'enfoncer dans la façade des bureaux et des appartements, vides pour la plupart, dans une gerbe de gouttelettes de briques rouges. Il franchirait quarante ans en deux mouvements de brasse et une seule goulée d'air. Il nagerait dans la cour de son père en ramassant tous les souvenirs qu'il pourrait ramener à la surface

et au présent. Il irait taper au carreau du salon et dirait à sa sœur « Ne sors pas ce soir ». Puis il émergerait, en suffoquant, du ménisque du Marefair contemporain, les bras pleins de trésors enfouis, faisant sursauter les passants et secouant ses cheveux tout perlés d'histoire.

Il commençait à éprouver une vague fringale. Il envisagea de remonter Horsemarket jusque chez lui, voire de faire un saut à la friterie de St. Andrew's Street. Il se rappela soudain qu'il lui restait un peu plus de quinze livres, Darwin et Elizabeth Fry emmêlés en une boule froissée de passion quelque part dans les recoins de son pantalon. Ça suffirait pour s'offrir un fish and chips et aussi un verre ce soir s'il en avait envie, même s'il ne pensait pas que ça serait le cas. La meilleure chose à faire serait de manger un peu puis de rentrer à Tower Street pour passer une soirée à peu de frais. Comme ça, il lui resterait de l'argent demain et il n'aurait pas besoin d'en passer par cette pantomime humiliante pour demander la charité à Eileen le matin. C'était décidé, donc. C'est ce qu'il allait faire. Bien décidé à remonter Horsemarket, Benedict tenta de brider son attention flottante, qui s'était égarée quelque part parmi les ruines crevassées de Gregory Street. Des pissenlits étaient perchés sur les vestiges de parapets à sept mètres de haut, suicidés hésitants aux cheveux dorés à la Chatterton...

Il était onze heures trente-cinq du soir. Il émergea du Bird In Hand sur Regent's Square dans la nuit grondante et hurlante du vendredi soir. Des giclées artérielles de feux se reflétaient sur les dalles de Sheep Street, où il avait apparemment plu d'abondance à un moment de la soirée.

Des filles en jupes courtes par groupes de quatre ou cinq s'appuyaient les unes contre les autres en titubant, une foule de jambes en bas fins soutenant une seule structure, se changeant par inadvertance en membres d'un insecte géant et gigotant ou en élément de mobilier au revêtement aussi beau que malcommode. Des garçons avançaient tels des cavaliers aux échecs, par secousses, souris valseuses atteintes du syndrome de La Tourette, amas errants explosant soudain en une bonhomie effroyable ou une décontraction factice, et ce n'était même pas l'heure de la fermeture. Il n'y avait pas d'heure de fermeture. Les heures où on avait le droit de servir de l'alcool avaient été étendues à l'infini par un décret du gouvernement, manifestement pour mettre un terme aux bitures express mais en fait pour que les touristes américains désorientés ne soient pas incommodés par les étranges coutumes britanniques. Apparemment, les bitures express n'avaient pas été éradiquées. On avait juste supprimé leurs interludes lucides.

Ben se rappela avoir pris du carrel et des frites quelques heures plus tôt et passé juste après quelques moments dans la pénombre de pubs – avait-il parlé à quelqu'un ? – mais sinon c'était comme s'il venait de naître en cet instant, vautré dans cette rue venteuse, dans ces caniveaux, ne sachant absolument pas comment il avait échoué là. Au moins, cette fois, remarqua Ben avec gratitude, il ne sanglotait pas et n'était pas nu. Pas assez habillé, peut-être, avec le froid du soir commençant à traverser le coucher de soleil délirant de

son gilet, pénétrant la couche de bière engourdie pour lui donner la chair de poule, mais au moins habillé. Ah ha ha ha.

Il farfouilla d'un doigt ganté dans sa poche pour s'assurer que cette fourbe catin d'Elizabeth Fry ne l'avait pas abandonné cette fois-ci pour un vulgaire aubergiste qui l'aurait simplement troussée, au lieu de l'aimer et de la désirer comme le faisait Ben. Cela dit, le fait de la retrouver immédiatement déclencha la tentation de retourner dans le pub pour se prendre un verre à emporter, quelques bouteilles, mais non. Non, il ne devait pas. Rentre chez toi, Benedict. Rentre chez toi, petit, si tu sais ce qui est bien pour toi.

Il tourna à droite, remontant d'un pas traînant Sheep Street jusqu'aux feux et Regent Square, ce hideux carrefour marchand qui des siècles plus tôt était la porte nord de la ville. C'était là qu'on enfonçait les crânes des traîtres sur des pieux comme des trolls sur des crayons, en guise de déco. C'était là qu'on brûlait les hérétiques et les sorcières. Aujourd'hui, le croisement au bout de Sheep Street n'était signalé que par une boîte de nuit d'une horrible nuance lavande datant de l'époque où c'était un repaire de gothiques du nom du Macbeth, un ou deux ans plus tôt, qui s'efforçait de créer une atmosphère gothique en un lieu où s'entassaient déjà les têtes tranchées et les harpies hurlantes. Comme de servir un bloody mary à Dracula. Ben traversa en titubant les divers passages piétons nécessaires pour se rendre sans risque en haut de Grafton Street, qu'il entreprit de descendre avec difficulté. Un peu plus bas, des lumières bleues tournoyaient, des éclairs saphir voltigeant telles des phalènes sur les façades alentour, mais il était trop abruti par l'alcool pour leur accorder beaucoup d'importance.

Il leva les yeux vers les étages supérieurs du grand garage sur l'autre trottoir, où on pouvait voir le logo solaire du Sunlight Laundry encore dressé en relief, même à travers la lumière au sodium jaune pisser dans laquelle tout baignait. Immobile, il brillait gaiement sur une journée de vingt-quatre heures de petite enfin révolue, affranchi de l'heure correcte pour se mettre à boire. Benedict reporta son attention sur les pavés inégaux immédiatement devant lui et se concentra pour la première fois sur la voiture de police garée le long du trottoir, source de toutes les lumières disco qui dansaient. Une épave était récupérée, un véhicule accidenté de marque incertaine que redressait sur ses roues arrière encore valides une dépanneuse. Des types sombres en vestes fluo balayaient des éclats de pare-brise sur la route fréquentée, la voiture de police juste derrière eux étant là pour alerter avec ses gyrophares les autres automobilistes de ce qui se passait. Des objets aussi hétéroclites que des jouets d'enfants et des gants de jardinage jonchaient la chaussée après avoir sans doute été expulsés d'un coffre explosé. Des vaporisateurs, des bonnets de bain, et une unique tong. Debout devant son véhicule, éclairé par intermittence par son gyrophare, l'agent de police fixait d'un air morose la trace laissée par un pneu cramé là où la voiture désormais emboutie avait apparemment braqué pour mordre sur le trottoir, évitant probablement quelque chose sur son chemin, avant de percuter le mur ou un lampadaire. En voyant

approcher Benedict, le jeune flic grassouillet cessa de contempler la traînée de gomme brûlée, et Ben fut surpris de découvrir qu'il le connaissait.

« Salut, Ben. Non mais regarde un peu ce bordel. » L'agent, ses joues d'enfant de chœur roses virant au rouge indigné, désigna le verre pulvérisé et les divers objets qui jonchaient la chaussée. « Tu aurais dû voir ça y a une demi-heure, avant que les urgentistes dégagent l'autre con de la colonne de direction. Mais le pire, c'est que je suis même pas censé être de service cette nuit. »

Benedict regarda les employés qui balayaient les débris. Il n'y avait pas de sang, apparemment, mais peut-être que le sang était resté à l'intérieur de l'épave.

« Je vois. Un accident mortel. Demande pas pour qui sonne le glas, hein ? Ah ha ha ha. Une voiture volée ? » Eh merde. Il ne voulait pas rire, pas d'une mort tragique, et il n'avait pas voulu demander pour qui sonnait le glas juste après avoir cité Donne demandant à ce qu'on ne le demande pas. Heureusement, l'esprit du flic semblait occupé par d'autres choses, ou bien il avait l'habitude des manières excentriques de Ben, et ne s'en étonnait pas. Ce qui pouvait se comprendre, vu le gilet de police couleur sorbet citron qu'il portait, encore plus voyant que celui de Ben.

« Une voiture volée ? Non. Non, c'était juste un type de trente-huit ans. C'était sa voiture, autant qu'on le sache. Une familiale. » Il désigna d'un mouvement de tête les débris colorés et transgénérationnels qui jonchaient la chaussée, expulsés du coffre ouvert.

« Il avait pas l'odeur d'un mec qui a bu quand ils l'ont dégagé. Il a dû faire une embardée pour éviter quelqu'un et monter sur le trottoir. » Le jeune policier eut l'air soudain moins abattu. « Au moins c'est pas moi qui ai dû prévenir sa femme. Franchement, je déteste tout ça. Tous les cris, les pleurs, et moi seul en face. Tu sais quoi, la dernière fois que j'ai dû annoncer un truc comme ça, j'ai failli – un instant... »

Il fut interrompu par des grésillements soudains provenant de sa radio, qu'il dégrafa de son gilet pour répondre.

« Ouais ? Oui, je suis encore en haut de Grafton Street. Ils terminent de nettoyer, donc j'en aurai fini d'ici pas longtemps. Pourquoi ? » Il y eut une pause pendant laquelle l'agent chérubin fixa le vide d'un air inexpressif, puis il dit : « D'accord. J'arrive dès que j'en ai fini avec l'accident. Ouais. Ouais, d'accord. »

Il refixa son récepteur radio, regarda Benedict et eut une expression qui signifiait un mépris résigné devant sa malchance.

« Une autre pute s'est fait agresser dans Andrew's Road. Une habitante du coin l'a recueillie, mais ils veulent que j'aille prendre sa déposition avant qu'on l'emmène à l'hôpital. Pourquoi faut toujours que ça arrive qu'à moi ? »

Benedict allait lui demander s'il parlait de se faire violer et tabasser, mais il se ravisa bien vite. Laissant l'agent acerbe superviser la fin du nettoyage, Ben continua de descendre la rue, étrangement dessoulé par la conversation. Il

tourna dans St. Andrew's Street, en pensant à la prostituée qui avait été agressée, à l'homme qui était vivant et rentrait chez lui en voiture pour retrouver sa famille une heure plus tôt sans se douter de sa mort imminente. C'était l'effroyable cœur des choses, pensa Ben. La mort ou l'horreur vous attendaient au coin de la rue et vous ne pouviez rien savoir avant les dernières et fatales minutes. Il pensa alors à sa sœur Alison, à l'accident de moto, mais c'était douloureux et Ben reporta ailleurs son attention. Ce faisant, il arriva sans s'en rendre compte au souvenir flou de la jeune prolo qui l'avait abordé un peu plus tôt, la fille aux cheveux tressés. Il savait que ce n'était pas forcément elle qui s'était fait agresser en bas de Scarletwell Street, mais il savait également que ça pouvait très bien être elle. Quelqu'un comme elle.

Comment une telle chose avait-elle pu arriver aux Boroughs ? Comment les Boroughs avaient-ils pu devenir un lieu où des filles pouvaient grandir, devenir belles, être éventuellement la muse d'un poète, puis se faire violer et à moitié tracter toutes les semaines ? La vague de rapt et d'agressions sexuelles en un seul week-end au cours du mois d'août dernier, elle avait eu lieu dans ce quartier. À l'époque, ils avaient cru qu'une « bande de violeurs » était responsable de tous ces crimes, mais, chose inquiétante, il était apparu qu'au moins une agression grave n'avait aucun rapport avec les autres. Benedict supposa que quand les événements de ce genre se produisaient avec la fréquence inquiétante qu'ils semblaient avoir adoptée dans le coin, il était naturel de supposer une action concertée par une bande ou une conspiration. L'idée était inquiétante, mais plus rassurante que l'alternative, à savoir que de telles choses se produisaient sans lien entre elles et souvent.

Tout en continuant de méditer tristement sur le sort sans doute fatal de la fille qu'il avait croisée à Marefair et à l'accident fatal dont il avait assisté au dénouement cinq minutes plus tôt, Ben tourna à droite dans Herbert Street, déserte à cette heure avancée. Se détachant dans l'obscurité aux nuances iridescentes, les tours de Claremont Court et Beaumont Court étaient noires comme les monolithes de Kubrick, téléportés par une insondable intelligence extraterrestre afin de diffuser leurs idées parmi les primitifs échevelés et pouilleux. Des idées comme « Saute ». On ne voyait même pas le peu qu'il restait de Spring Lane School depuis ce point de vue particulier comme c'était possible autrefois, pas avec toute la NEWLIFE qui s'interposait. Ben se traîna jusqu'à Simons Walk sous un ciel nocturne mandarine et sans étoile. Tournant à gauche dans l'allée de pavés bordée de gazon qui menait à la maison de sa mère, il éprouva de l'agacement, comme toujours, devant Simons Walk et son absence d'apostrophe. À moins que le quartier eût pour bienfaiteur un dénommé Simons dont Ben n'avait pas entendu parler, il supposait que le nom de la rue faisait référence au chevalier normand, bâtisseur d'églises et de châteaux, Simon de Senlis, auquel cas il aurait dû y avoir la marque anglaise du possessif... oh mais à quoi bon ? Tout le monde s'en fichait. Tout ce qu'on disait pouvait être aussitôt changé en son contraire par le premier charlatan en communication venu. L'histoire et le langage étaient devenus si flexibles,

tordus dans tous les sens pour coller à chaque nouvelle version, qu'on s'attendait à ce qu'ils se brisent simplement en deux et nous laissent patauger dans une mer de révisionnistes fous et d'épiciers de la grammaire.

Il dépassa Althorp Street d'un pas hagar et perçut des hurlements de rire et une drôle de musique discordante, rendue encore plus inaudible par son volume, qui sortait du repaire de l'autre drogué au crâne lisse, là, Kenny machinchose, au bout de l'allée. Dans la pénombre ocre, les moteurs des voitures poussaient leurs grondements de bêtes sauvages dans la savane de ciment. Tournant dans Tower Street, il poussa jusqu'à la maison d'Eileen, puis essaya pendant cinq bonnes minutes d'ouvrir la porte sans faire de bruit avant de s'apercevoir qu'il enfonçait la clé dans la sonnette. Ah ha ha.

La maison était calme, tout était éteint, sa mère déjà couchée. Il passa devant la porte fermée de la pièce principale, encombrée d'objets en exposition qui ne servaient plus guère, comme c'était souvent le cas dans Freeschool Street, et se rendit dans la cuisine pour boire un verre de lait avant de monter à l'étage.

Sa chambre, le seul espace sur terre qui lui parut à lui, l'attendait avec clémence, prête à l'accepter de nouveau après avoir été pourtant négligée. Il y avait son lit une place, il y avait ce qu'il appelait encore en riant son secrétaire, il y avait les œuvres des poètes avec lesquels il avait essayé plus tôt de papoter. Il s'assit au bord du lit pour délayer ses chaussures mais n'acheva pas cette action. Il pensait à l'accident dans Grafton Street, ce qui voulait dire qu'il pensait à Alison, à son petit ami motard essayant de dépasser ce camion qui n'avait pas de feux latéraux. Il pensait au fait de mourir, au fait qu'il y pensait chaque matin dès qu'il se réveillait, mais désormais ces pensées morbides ne disparaissaient plus avec le premier verre du matin, pas quand le dernier verre agonisait encore horriblement sous la langue de Ben. Il était seul ici dans sa chambre avec la mort, sa chambre, sa mort, son caractère inéluctable, et rien ne pouvait le protéger.

Un jour prochain, il serait mort, réduit en cendres ou en train de nourrir les vers. Son esprit enjoué, son moi, cesserait simplement d'être. Il ne serait plus là. La vie continuerait, avec ses émotions, ses peurs, mais pas pour lui. Il n'en connaîtrait rien, telle une fête incroyable à laquelle on lui avait fait comprendre qu'il n'était plus le bienvenu. On l'aurait rayé de la liste des invités, effacé, comme s'il n'avait jamais existé. Tout ce qu'il resterait de lui, ce serait quelques anecdotes exagérées, quelques poèmes moisissés dans des exemplaires survivants de revues à petit tirage, et encore. Tout aurait disparu, et...

Ça le frappa soudain, une sinistre épiphanie, qui le laissa sans souffle : penser à la mort était quelque chose qu'il faisait en général pour ne pas avoir à penser à la vie. La mort, là n'était pas le problème. La mort, c'était ne rien attendre de personne, sinon une facile décomposition. La mort n'avait rien à voir avec toutes les attentes et les déceptions et la peur permanente des possibles. Ça c'était la vie. La mort, effrayante du point de vue effrayé de la

vie, était en fait au-delà de la peur et de la douleur. La mort, telle une mère bienveillante, vous déchargeait des pénibles responsabilités et des décisions, vous souhaitait une bonne nuit et vous bordait sous une couverture verte et chaude. La mort était une épreuve, un test, la chose avec laquelle il fallait se débrouiller avant qu'elle soit finie.

Or cela, Benedict l'avait déjà fait. Il avait décidé imprudemment, du temps de sa jeunesse romantique, qu'il ne serait rien s'il ne pouvait être poète. À l'époque, il n'avait pas vraiment envisagé l'alternative la moins séduisante des deux, la possibilité qu'il pourrait ne rien accomplir. Mais ça n'avait jamais eu lieu, ce succès qu'il avait espéré quand il était jeune, et il s'était progressivement découragé. Il faisait comme si son inaction dissimulait un temps de réflexion, comme s'il était en jachère, accumulait des matériaux, alors qu'il savait au fond de lui qu'il prenait simplement la poussière.

Il vit, comme à travers un brouillard, la terrible erreur qu'il avait commise. Il avait tellement aspiré au succès et à la reconnaissance qu'il avait fini par croire qu'on n'était vraiment un écrivain que lorsqu'on était un écrivain connu. Il comprit, dans cet éclair de lucidité sans précédent, que cette notion était absurde. Prenez William Blake, ignoré et méconnu de son vivant et longtemps après sa mort, considéré comme un fou ou un idiot par ses contemporains. Pourtant, Benedict était certain que Blake, en soixante-dix ans, n'avait jamais douté un seul instant d'être un vrai artiste. Le problème de Ben, considéré sous ce nouvel et brutal éclairage, était le manque de cran. S'il avait pu trouver le courage de continuer à écrire, même si chaque page avait été rejetée par chaque éditeur auquel elle était soumise, il serait encore capable de se regarder dans les yeux et de se dire qu'il était un poète. Rien ne l'empêchait de reprendre la plume sinon le champ de gravitation peu contraignant de la terre.

C'était peut-être la nuit où Ben pouvait tout chambouler. Tout ce qu'il avait à faire c'était de se lever, d'aller s'asseoir à son secrétaire et de produire quelque chose. Qui sait ? Ce serait peut-être le texte qui vaudrait à Ben la reconnaissance. Et sinon si son art de la métrique se révélait plat ou gauchi par l'inaction, ce pourrait être son premier pas hésitant sur le chemin d'où il s'était éloigné, avant de s'enliser dans un marais d'amertume. Cette nuit, il avait peut-être une chance de s'amender. Il sentit soudain que ce soir était peut-être sa dernière chance.

S'il ne réagissait pas maintenant, s'il trouvait un prétexte pour repousser à plus tard, préférerait attendre le matin quand ses idées seraient plus claires, alors il était probable qu'il ne s'y mettrait jamais. Il continuerait de trouver des raisons de mettre sa poésie de côté jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que son temps sur terre soit échu, jusqu'à ce qu'il soit juste une statistique dans Grafton Street, un policier indifférent se plaignant que la mort de Ben ait gâché sa soirée. Benedict devait agir maintenant, là, tout de suite.

Il se leva et tituba jusqu'au secrétaire, en marchant sur ses lacets défaits. Il s'assit et s'empara de son cahier, resté sur une étagère, en ôta honteusement la

poussière avec la paume avant de l'ouvrir à une page vierge. Il prit le feutre fin qui lui parut le moins pourri dans le pot à confiture qui trônait sur le rebord du meuble, ôta le capuchon et suspendit l'extrémité pelucheuse et indigo au-dessus du papier blanc. Il resta ainsi dix bonnes minutes, finissant par comprendre avec horreur qu'il ne trouvait rien à dire.

Six choses, donc, dont Ben Perrit était complètement incapable : fuir, trouver un boulot, s'expliquer correctement, ne pas avoir l'air bourré, parler à des filles et écrire des poèmes.

Non. Non, c'était faux. C'était juste renoncer, définitivement peut-être. Il était décidé à écrire quelque chose, même un haïku, même un seul vers ou juste une phrase. Il fouilla les souvenirs embrumés de la journée banale qu'il venait de vivre en quête d'inspiration et fut surpris par le nombre d'images et d'idées inexploitées qui lui revenaient. L'hospice, l'asile de Clare, Malcolm Arnold et la petite sirène, des motifs en trèfle se dessinaient précieusement à la crête des vagues de la conscience sombre et tourbillonnante de Ben. Il pensa à l'époque douloureuse de Freeschool Street et au continent englouti, à ce monde qui avait disparu. Il voulait en finir avec tout ce délire soûlographique et se coucher.

Au loin dans la nuit, on entendait des sirènes, la pulsation d'une techno, des hourras avinés. Sa main droite tremblait, à quelques centimètres de la page vierge et aveuglante comme la neige.

Au fond de lui, sous le blanc glacié de ses cheveux, se dressaient des églises-bordels où s'engouffraient par une porte le vaste Atlantique et par une autre une cinquante et sauvage parade de clowns et de tigres, de filles montées sur des chevaux avec de grands panaches de plumes, un déluge scintillant de sons et d'images, d'impressions au pastel exécutées prestement par un caricaturiste fébrile, des vignettes de mélodrames d'une charge truculente qui se jouaient derrière le rideau rose et pelucheux de ses paupières, le monde entier avec ses heures de marbre luisant, ses siècles de lichen et ses moments de bouffe-cul, chaque seconde explosant en permanence en un millier d'années d'incidents et de fanfare, une incessante conflagration des sens au sein de laquelle se dressait Snowy Vernall, les yeux écarquillés et fixes face au brillant cœur forain de son propre feu éternel.

Dans le livre d'images abondamment consulté et tendrement réexaminé qu'était sa vie, le récit avait atteint une page, un instant, un épisode captivant qu'il se savait revivre. Quand les autres évoquaient de rares et troublantes impressions de déjà-vu, il faisait la moue, conscient de rater quelque chose, non parce qu'il était étranger à de telles sensations, mais parce que c'était la seule chose qu'il ait jamais connue. Enfant, il n'avait pas pleuré en s'écorchant le genou parce qu'il s'y attendait presque. Il n'avait pas pleuré le jour où son père Ernest était rentré chez lui du travail, les cheveux blancs. Bien que choquante, la scène faisait partie d'une série de récits entendus tellement de fois qu'ils avaient cessé de surprendre. Pour Snowy, l'existence était une galerie creusée à même une pierre précieuse, une balade excitante en train fantôme parmi des dioramas connus et des tableaux familiers, avec, à peine franchi le seuil, au loin, le scintillement des lampes signalant la sortie.

L'épisode qu'il revivait présentement était la fameuse scène au cours de laquelle il se trouvait sur un toit dominant Lambeth Walk, par un radieux et bruyant matin de mars 1889 tandis que sa Louisa accouchait de leur premier enfant dans le caniveau. Ils étaient sortis se promener à St. James's Park pour essayer de précipiter l'heureux événement, le bébé étant un peu en retard et sa femme en larmes et épuisée par la charge qu'elle avait portée si longtemps. Le stratagème n'avait que trop bien fonctionné, Louisa perdant les eaux au bord du lac en une soudaine giclée, les canards alentour s'arrangeant momentanément en un éventail flou de bruns, de gris et de blancs qui monta en spirale pour former une sorte de toboggan ou de pagode, des perles de

diamant figées tout autour en une constellation éphémère. Ils avaient essayé de retourner dans East Street en descendant clopin-clopat Millbank, avant de traverser Lambeth Bridge puis de prendre par Paradise Street, mais ils n'étaient pas allés plus loin que Lambeth Walk, les contractions survenant alors tous les deux pas. Il était clair qu'ils n'iraient pas plus loin. Certes, c'était une évidence. L'accouchement chaotique à même les pavés du Sud de Londres était inévitable ; il était inscrit dans l'avenir. Rentrer sain et sauf à East Street ne figurait pas dans la légende déjà gravée. Mais escalader le mur le plus proche quand la tête du bébé apparut, et laisser Louisa hurler au milieu de la grappe de badauds qui s'était formée, voilà en revanche un des nombreux moments forts de la saga, par ailleurs inéluctable. Snowy ne put s'empêcher de grimper à une échelle invisible faite de fissures et de minuscules saillies jusqu'aux toits d'ardoise bleue, pas plus qu'il ne pouvait empêcher le soleil de se lever à l'est tous les matins.

Il se tenait à califourchon sur la faîte tel un Atlas ciselé, les conduits de cheminée derrière lui, le gigantesque globe de verre du ciel lumineux et laiteux en équilibre sur ses épaules. Sa veste noire au lustre terni pendait, toute raide, même dans la brise de mars, empesée par les lourds boutons de porte en verre taillé qu'il avait dans chaque poche, emportés plus tôt ce matin-là en vue d'un travail de décoration prévu le mardi suivant. Dans la rue, en contrebas, les passants habillés sombrement s'amassaient en un cercle inquiet et bruyant autour de son épouse hurlante que des spasmes soudains secouaient par intermittence telles des mouches. Elle était vautrée là, à même la chaussée glacée, son visage écarlate renversé en arrière, à fixer d'un regard furieux et incrédule son mari qui la regardait également, trois étages plus haut, aussi indifférent qu'un aigle dans son aire.

Même avec les traits de Louisa réduits par la distance à la taille d'un confetti rose, Snowy avait l'impression de pouvoir encore déchiffrer tous les sentiments divers et conflictuels qui s'y inscrivaient, l'exaltation aussitôt chassée et remplacée par une autre émotion. Il voyait de l'incompréhension, de la colère, de la trahison, du mépris, de l'incrédulité, et en dessous, un amour qui vacillait au bord de l'effroi. Elle ne le quitterait jamais, malgré tous les caprices désastreux, les accès de rage terrifiants, les acrobaties énigmatiques et les autres femmes qui, il n'en doutait pas, surviendraient. Il savait qu'il allait l'effrayer, l'épouvanter même et lui faire de la peine de nombreuses fois au cours des décennies à venir, bien qu'il n'en eût pas envie. C'était juste que certaines choses allaient arriver et qu'on n'y pouvait rien, ni lui, ni Louisa ni quiconque. Louisa ne savait pas vraiment qui était son mari, pas plus que lui d'ailleurs, mais elle en avait assez vu pour savoir qu'il était en tout état de cause une curiosité comme on en croisait rarement dans le cours normal des choses humaines, et qu'elle n'avait jamais vu un autre comme lui de toute sa vie. Elle avait épousé une bête héraldique, une chimère sortie d'une mythologie inconnue, une créature sans limites capable d'escalader les murs, de dessiner et peindre, considéré comme un des meilleurs dans son art.

Bien qu'à certains moments l'aspect monstrueux de Snowy l'ait empêchée de ne serait-ce que poser les yeux sur lui, elle n'avait jamais rompu le charme ni ne s'était détournée.

John Vernall leva la tête, les boucles laiteuses qui lui avaient valu son surnom s'agitant dans le vent à cette altitude, et porta ses yeux gris pâle au-delà de Lambeth, au-delà de Londres. Le père de Snowy lui avait expliqué un jour, ainsi qu'à sa jeune sœur Thursa, comment en modifiant sa hauteur, son niveau sur l'axe vertical de cette existence apparemment limitée à trois dimensions, il était possible d'avoir un aperçu de l'insaisissable quatrième plan, qui était le Temps. Qui était en tout cas, du moins d'après ce que Snowy avait compris des discours délirants de leur père, ce que la plupart des gens considéraient comme le Temps vu depuis un monde instable et fragile, une entité qui disparaissait et renaissait *ex nihilo* à chaque instant, sa substance engloutie dans un passé devenu invisible depuis leur nouvelle position et qui par conséquent ne semblait plus exister. Pour la majorité des gens, l'heure passée l'était à jamais et la suivante n'existait pas encore. Ils étaient prisonniers du plan ténu et mobile du Maintenant : une membrane vaporeuse susceptible de se désintégrer à n'importe quel moment, étirée entre deux terribles absences. Cette conception de la vie et de l'être comme des choses fragiles et presque inconsistantes qui ne duraient pas allait à l'encontre de celle de Vernall, surtout depuis le glorieux point de vue qui était alors le sien, avec en bas la nativité crasseuse et au-dessus les récifs houleux des nuages.

Son élévation avait proportionnellement rétréci et réduit le paysage, écrasant les immeubles de sorte que s'il venait à s'élever encore plus, il savait que les maisons, les églises et les hôtels finiraient par être comprimés en seulement deux dimensions, aplatis en un plan de ville ou en carte, une mosaïque étouffante où les routes et les rues étaient des lignes argentées et pavées cernant des tessons d'un noir industriel pour former un tableau digne de Milton. Depuis le faîte du toit où il était perché, ses chaussures bien campées sur les tuiles humides, la Tamise était immobile, une soudure d'acier sur la strate poussiéreuse de la ville. De là, il pouvait voir un fleuve, pas seulement un liquide en mouvement d'un volume stupéfiant. Il pouvait voir l'histoire du cours d'eau figé sous sa forme, son chemin sinueux de moindre résistance à travers une vallée créée par l'effondrement d'une grande faille crayeuse quelque part au sud derrière lui, des blocs blancs s'écrasant dans de blanches volutes quelques dizaines de mètres plus bas et quelques millions d'années plus tôt. Le renflement qu'était Waterloo, au nord, rappelait qu'ici le glissement rocheux et boueux s'était arrêté et figé, puis, après avoir été piétiné par les mammouths, était devenu un pré où avaient fini par fleurir des milliers de cheminées, des vers tubicoles à l'intestin goudronné s'accumulant autour des miasmes chauds de la gare. Snowy voyait l'empreinte du pouce d'une gigantesque puissance mathématique, d'innombrables générations prisonnières des motifs magnétiques de ses circonvolutions.

Sur la rive lointaine du fleuve en lacets était échouée la métropole roussie,

ses édifices s'élevant étage par étage selon des temps distincts, la continuité architecturale indifférente à l'agitation humaine au sol, dépendante des horloges. Dans les flèches ou sur les ponts de style divers de Londres se déroulaient des conversations interrompues avec les morts, avec les Trinovantes, les Romains, les Saxons, les Normands, leurs projets obscurs et oubliés inscrits dans la pierre. Dans les grands monuments, Snowy entendait les monologues solitaires et vaniteux des rois et des reines, lourds d'angoisse concernant leur sens, des vies dilapidées en quête d'héritage, une illusion d'optique du monde temporaire où ils habitaient. Les avenues et les monuments qu'il dominait étaient des barricades contre l'oubli, des parapets fleuris édifiés pour repousser un futur dans lequel les glorieux bâtiments et la mémoire de ceux qui les avaient construits n'existaient pas.

Ça le faisait rire, mais pas littéralement. Où pensaient-ils que tout, y compris eux-mêmes, allait finir ? Snowy n'avait que vingt-six ans à ce stade de sa vie, et il supposait que certains auraient pu dire qu'il n'avait pas vu grand-chose, et pourtant il savait que la vie était une construction spectaculaire, plus solide que ne le pensaient en général les gens, et qu'il leur serait plus difficile de sortir de leur existence qu'ils ne l'imaginaient probablement. Les êtres humains finissaient par composer avec leurs priorités sans avoir conscience du tableau général. Les cénotaphes se révéleraient moins importants que les journées ensoleillées que ces derniers leur avaient fait perdre. Les belles choses, selon Snowy, devraient être créées pour elles-mêmes et non telles d'imposantes pierres tombales affirmant seulement qu'untel, un jour, avait été là. Surtout quand personne n'allait nulle part.

Debout à un cri de corne de brume du fleuve, l'homme-oiseau au regard fixe sourit à son royaume miraculeux, tandis qu'en dessous les hurlements de Louisa étaient ponctués par des cris haletants : « Snowy Vernall, t'es qu'un enfoiré, un sale petit enfoiré ! » Il porta son regard par-delà Westminster, Victoria et Knightsbridge vers la masse verte et floue qu'il savait être celle de Hyde Park, où était représenté encore un autre aspect du temps déployé, incarné dans la forme des arbres. Les platanes et les peupliers remuaient à peine dans leurs relations aux trois axes du monde immédiatement visibles, mais le journal de leur progression en relation au quatrième axe, l'axe secret, était figé dans leur forme. La hauteur et l'épaisseur de leurs branches devaient se mesurer non en centimètres mais en années. Les fourches serties de mousse correspondaient à des décisions en suspens ayant acquis solidité, les rameaux n'étaient que des caprices prolongés, et au fin fond de certains troncs massifs, Snowy savait qu'étaient dissimulées des pointes de flèches et des balles de mousquet, tirées dans l'écorce en un temps lointain, logées là à une période reculée, en un cercle antérieur, emprisonnées à jamais dans la fibre de l'éternité comme le serait toute chose.

À en croire Mr. Darwin, donc, c'était du dais éternel et chatoyant de la forêt qu'étaient d'abord descendus les hommes, et c'étaient les racines de la forêt qui buvaient les corps des hommes quand ils mouraient, rendant leurs sels

vitauX aux cimes préhistoriques au moyen d'ascenseurs dorés constitués de sève. Les jardins, ces enclaves édéniques gris-vert prises entre les mâchoires des demeures bourgeoises, étaient les avant-postes d'un temps immémorial couleur émeraude, des flaques sauvages abandonnées par un océan houleux désormais retiré qui viendrait déferler à nouveau un jour sur la plage urbaine, réduisant au silence ses trams et ses orgues de Barbarie sous son fracas mutique. Ses narines se dilatèrent, il essaya de humer, par-dessus la puanteur actuelle de fonderie, le parfum qui régnerait d'ici cinq cent mille ans. Une fois tous les Londoniens disparus, effacés par un Napoléon encore dans les limbes, Snowy supposait que le buddleia se révélerait le conquérant le plus tenace de la cité. Des blocs de marbre et des tas de fumier fissurés jailliraient des buissons odorants, dardant leurs langues fleuries, blanches et friables, là où Julius Agricola n'avait planté que quelques arbrisseaux loquaces et la reine Boadicée semé que des flammes.

L'odeur capiteuse de bordel attirerait les papillons en tumultueuses aquarelles, les perruches fuiraient les zoos pour manger les papillons, et les jaguars pour manger les perruches. Les raretés et les monstres splendides des Kew Gardens s'évaderaient et régneraient sur la ville déchue jusqu'à ses horizons, des colonnes d'eucalyptus barreraient les boulevards dévastés et les palais envahis par les fougères géantes. Le monde finirait comme il avait commencé, en tonnelle béatifique, et si jamais des armoiries familiales, des bustes de sommités ou des noms d'institutions gravés restaient visibles entre les ruches bourdonnantes et les chèvrefeuilles, ils seraient dépouillés depuis belle lurette de toute signification. Le sens était lueur de bougie partout où ça tanguait et changeait dans les brises hasardeuses de l'instant, jamais le même. Le sens était un phénomène du Maintenant qui ne pouvait être contenu dans une rune ou un monolithe. C'était un ouragan composé entièrement de présent, un tourbillon incessant de changement bouillonnant, et tandis qu'il était là à contempler les limites de la ville, au-delà des champs granitiques du temps, en direction des bords lointains et élimés du calendrier, Snowy Vernall était un paratonnerre, crépitant et triomphant, face à l'œil brillant et dangereux du cyclone.

Quinze mètres plus bas, le flot alterné de cris angoissés et d'invectives rageuses que déversait Louisa parvenait jusqu'à lui, musique humaine et banale mais terrible, les cuivres profonds de la douleur de plus en plus insistants et fréquents, dominant les arrangements, noyant le piccolo des grossièretés. Il baissa les yeux et remarqua un orchestre improvisé autour de sa femme, qui l'accompagnait de ses douces cordes compassionnelles en plus d'un grondement désapprouvateur de bouilloire à l'intention de son mari perché sur le faite du toit, chacun louant et huant l'une et l'autre en un parfait contrepoint. Mais ni les encouragements ni les quolibets n'étaient du moindre secours à la femme en travail, pas plus que ne l'aurait été Snowy lui-même s'il était resté à ses côtés dans la rue. Les passants regroupés formaient un orchestre amateur cherchant sans cesse à s'accorder, leurs murmures

méprisants et leurs hululements réconfortants s'efforçant péniblement d'atteindre une sorte d'harmonie, leurs bruyantes dissonances se dispersant dans Paradise Street, puis descendant Union Street pour se fondre dans le bruit de fond tout en roulements de cymbales de Lambeth, gagnant en intensité au cours des âges comme pour une annonce au clairon, le fracas des sabots, les chants des ivrognes et les cris des chiffonniers se combinant dans le crescendo d'un prélude infini.

Tel un assistant à la mise en scène zélé, le vent violent chassa les cumulus peints au-dessus de lui, et d'après l'inclinaison de la lumière qui s'abattit soudain, Snowy estima qu'il serait bientôt midi, le soleil déjà haut dans le ciel gravissant avec une assurance croissante les derniers et bleus degrés menant à son zénith. Son regard d'aigle passa tranquillement de la naissance de son enfant en bas à l'intestin alambiqué des rues environnantes, où des chiens et des hommes engoncés dans leur propre expérience allaient et venaient, des fils d'événements glissant sur le métier à tisser du quartier, s'extrayant d'un possible nœud circonstanciel ou bien convergeant à leur insu vers le suivant. Derrière Lambeth Road, à peine visible au-dessus des maisons basses sur sa droite, une femme enceinte, jolie et bien mise, émergea de Hercules Road et traversa la rue entre les pesants haquets et les bicyclettes agiles. Plus près de lui, des gamins d'une douzaine d'années se donnaient des coups de casquette, mimant une rixe tout en empruntant sans se presser une ruelle crasseuse, passant entre les cheminées fumantes et les jardins étriqués de Newport Street. Les yeux de Snowy se plissèrent et il hocha la tête. L'horlogerie de l'instant fonctionnait à merveille.

À en juger par la lumière et les cris ascendants de Louisa, il pouvait encore rester ici une bonne demi-heure. Il laissa donc ses sens reprendre leur estimation phosphoreuse de la ville. Londres tournoyait autour de lui telle une attraction, avec Snowy dans le rôle du forain, en équilibre parmi les éclairs et les comètes peints sur son axe central. Tournant la tête vers le nord-est, Snowy laissa son regard survoler Lambeth, Southwark et le fleuve jusqu'à St. Paul, son dôme blanc et chauve semblable à celui d'un théologien assoupi, indifférent aux accusations portées contre lui et péchant sans relâche tout en piquant du nez. C'était alors qu'il restaurait les fresques à l'intérieur du dôme que le père de Snowy, Ernest Vernall, avait été blanchi par la folie, il y a presque un quart de siècle.

Snowy et sa sœur Thursa se rendaient à l'asile de Bethléem quand ils venaient voir leur père, ce qui était rare. Snowy n'aimait pas trop le surnom donné à l'asile : Bedlam. Ils emmenaient parfois avec eux les autres enfants d'Ernest, Appelina et le petit Mess, mais leur père ayant été interné quand ils étaient encore tout jeunes, ces derniers ne le connaissaient pas vraiment. Cela dit, personne, même leur mère Anne, ne pouvait prétendre connaître Ern Vernall, quoique John et Thursa fussent encore proches de lui, surtout depuis qu'il était devenu fou. Avec Messenger et Appelina, il n'y avait jamais eu de réelle communication, et leurs visites à cet inconnu dans un asile de fous ne

faisaient que les effrayer. Quand ils eurent grandi et gagné en assurance, ils accompagnèrent parfois Snowy et Thursa, mais seulement animés par le sens du devoir. Snowy n'en voulait pas à son frère ou à sa sœur cadette. L'asile était une abomination de pisse, de merde, de hurlements et de rires ; des types défigurés à coups de cuiller pendant le dîner par leur voisin de table. Si Thursa et lui n'avaient autant prisé les discours délirants que leur père leur réservait exclusivement, ils ne seraient jamais allés dans cet endroit.

Leur père leur avait parlé de religion et de géométrie, d'acoustique et de la véritable forme de l'univers, de la foule de choses qu'il avait apprises en restaurant les fresques de St. Paul pendant un orage, un lointain matin de 1865. Ern Vernall leur raconta du mieux qu'il put ce qu'il lui était arrivé ce jour-là, en leur faisant promettre de ne jamais parler à leur mère ou à quiconque de la vision divine qu'il avait eue, une vision qui lui avait coûté la raison et la nuance bronze de sa chevelure. Il leur raconta qu'il s'était retrouvé seul sur la plateforme à une distance considérable du sol de la cathédrale, à préparer ses détrempe et sur le point de commencer à travailler quand il avait eu conscience d'un angle dans le mur. C'est ce qu'il avait dit, et ses enfants avaient fini par comprendre que le terme « angle » avait au moins deux significations, encore un exemple des jeux de mots et des termes inventés qui pimentaient la conversation d'Ernest depuis sa dépression nerveuse. D'abord, ça voulait juste dire ce que ça semblait vouloir dire, à savoir qu'Ernest avait découvert un nouvel angle bel et bien dans le mur et non dans les rapports entre ses surfaces. Une seconde interprétation, plus obscure, liait ce terme spécifiquement à l'Angleterre et son lointain passé, quand les « Angles » désignaient une tribu ayant envahi l'île, lui donnant son nom, après le départ des Romains. À cette seconde signification était associée une phrase du pape Grégoire... « *Non Angli, sed Angeli* »... prononcée alors qu'il examinait des esclaves angles à Rome, un calembour qui permit à l'aîné d'Ern de comprendre ce qu'avait vraiment vu leur père sous le dôme de St. Paul en ce jour fatidique.

Le récit délirant de son père, et même le souvenir qu'en gardait Snowy alors qu'il dominait Lambeth Wall où gémissait sa pauvre épouse, ravivaient l'odeur de pierre froide des cathédrales, de la peinture en poudre, des plumes roussies par la foudre et le feu de saint Elme. La chose merveilleuse avait glissé sur la paroi intérieure du dôme, ainsi qu'Ernest décrivit la scène à ses rejetons dans les tréfonds de l'immonde asile de Lambeth. Elle s'était adressée à leur père et avait prononcé des phrases plus étonnantes encore que l'extraordinaire véhicule qui les entonnait, sa voix se répercutant à l'infini, résonnant dans une sorte d'espace ou à une sorte de distance que leur père était incapable de décrire. C'était là, selon Snowy, le détail qui avait le plus impressionné sa sœur Thursa, dont l'imagination, parce qu'elle était dotée d'une âme musicale, avait aussitôt fait main basse sur l'idée de résonance et d'écho, démultipliée, agrandie, amplifiée par d'insondables profondeurs. John Vernall, dont la tignasse rousse blanchissait déjà en sa dixième année, avait

été, lui, plus intrigué par la nouvelle conception des mathématiques qu'exposait son père, par ses merveilleuses et terrifiantes implications.

Dans la rue, en contrebas, la grappe de gamins venait d'émerger de la ruelle en un flot brailard qui se répandit dans Lambeth Walk. Attirés par la foule odieusement passive autour de Louisa, ils s'étaient approchés et se gaussaient derrière les badauds amassés, cherchant désespérément à apercevoir un bout de chatte, et tant pis pour le hideux ballon gris et sanglant qui menaçait d'en jaillir. Les gamins sifflaient comme des fous et essayaient de mieux voir la scène en sautillant derrière les adultes, qui feignaient tous de ne pas entendre leur grossier raffut.

« Non mais vise un peu cteu fente ! On dirait que Jack L'Éventreur a remis ça.

– Et pas qu'un peu ! Pile en pleine cramouille ! Il a eu du bol sur steu coup-là !

– Bande de petits mendigots à la noix ! Mais qui sont vos parents pour vous avoir élevés ainsi ? Vous croyez qu'ils seraient fiers de vous voir gueuler et jurer comme des fils de putes, devant une femme qui souffre plus que vous n'avez jamais souffert ni ne souffrirez jamais ? Non mais répondez-moi ! »

Cette dernière remarque, prononcée d'une voix autoritaire et tranchante, provenait de la femme enceinte et bien mise que Snowy avait vu arriver dans Hercules Road, puis traverser Lambeth Road et, après avoir emprunté diverses contre-allées, rejoindre sur Lambeth Place la meute de garnements. D'une beauté saisissante, sa chevelure noire ramassée en chignon, les yeux noirs et ardents, tout, depuis ses vêtements de prix jusqu'à son port et son énonciation, indiquait une femme liée au monde du théâtre, et d'une trempe ne souffrant aucun perturbateur dans le public. Se retournant pour la regarder, les gamins, à la fois effrayés et surpris, parurent flancher, se coulant des regards comme pour essayer de déterminer tacitement quelle était la politique à adopter dans ce genre de situation inédite. Leurs yeux d'épinoche allaient et venaient entre les bords rongés du moment sans se poser sur une décision. Tout là-haut, Snowy estima que ce devaient être les Elephant Boys de Elephant et Castle, qui, entre eux, étaient capables de se battre au poing ou à l'arme blanche, voire d'en découdre avec un flic ou un marin.

La femme, petite mais d'autant plus impressionnante parce qu'enceinte, semblait embarrasser les petits voyous qui ne savaient comment répliquer, du moins pas sans risquer considérablement de perdre la face. Ils détournèrent le regard, se désavouant et désavouant leur présence ici dans Lambeth Walk, puis commencèrent à s'éloigner en silence dans les diverses rues adjacentes, tel un brouillard se dissipant en lambeaux épars. L'actrice ou artiste de variétés, quelle qu'elle fût, qui était venue au secours de Louisa, les regarda s'en aller avec une satisfaction impassible, la tête penchée d'un côté, ses bras graciles croisés sur l'imprenable barricade de son ventre distendu, qui saillait tel un faux-cul porté devant. Certaine que les jeunes voyous ne reviendraient pas, elle dirigea alors son attention sur les badauds assemblés autour de la

femme en travail, lesquels avaient assisté à la scène précédente dans un lâche et honteux silence.

« Quant à vous autres, qu'est-ce que vous fichez tous là autour de cette pauvre fille s'il n'y en a pas un parmi vous prêt à l'aider ? Personne n'est allé frapper à une porte pour demander des couvertures et de l'eau chaude ? Bon, laissez-moi passer à présent. »

Contrite, la foule s'écarta et la laissa approcher de Louisa, qui haletait, crucifiée à même le trottoir jonché de mégots de cigarettes et autres détritrus. L'un des spectateurs rabroués décida de suivre le conseil dispensé par la nouvelle venue et d'aller chercher de l'eau chaude, des couvertures et autres accessoires nécessaires à la parturiente, tandis que l'inconnue s'accroupissait au chevet de Louisa du mieux qu'elle pouvait étant donné son propre état. Grimaçant sous l'effort, elle écarta des mèches de cheveux raides et luisants de sueur du front de la femme haletante et lui parla.

« Espérons que ça me déclenche pas moi aussi, ou on aura du boulot. Bon, comment t'appelles-tu ma belle, et comment se fait-il que tu te retrouves dans cette situation ? »

Entre deux halètements, l'épouse de Snowy répondit qu'elle s'appelait Louisa Vernall et qu'elle avait essayé de rentrer chez elle à Lollard Street quand les contractions avaient commencé. La femme à son chevet hocha sèchement deux ou trois fois la tête en réponse, ses traits fins soudain songeurs.

« Et où est ton mari ? »

Cette question coïncidait avec une nouvelle contraction, et la pauvre Louisa fut incapable de répondre autrement qu'en levant une main moite, tremblante et accusatrice vers le ciel au-dessus d'elle. Interprétant au début ce geste comme l'expression d'un veuvage, la bonne samaritaine finit par comprendre et leva ses yeux aux longs cils pour regarder dans la direction indiquée par la femme en travail. À cheval sur le faîte du toit, aussi immobile qu'une statue dominant la scène hormis quelques mèches qui voletaient, sa veste étrangement roide malgré la brise, John Vernall aurait pu être une pâle girouette à en juger d'après l'expression sur son visage alors qu'il répondait au regard étonné de la femme par un regard fixe et indifférent. Elle le fixa encore un peu avant de renoncer et de se tourner de nouveau vers sa jeune épouse désarmée, qui se convulsait et haletait tel un poisson sur les quais.

« Je vois. Il est fou ? »

La question avait été posée franchement, sans la moindre nuance de reproche. L'épouse de Snowy, profitant d'un trop bref répit entre deux vagues de douleur, hocha tristement la tête tout en répondant entre ses dents.

« Oui, m'dame. Je crains fort que oui. »

La femme renifla.

« Le pauvre. Ma foi, ça peut arriver à n'importe qui. Je propose toutefois qu'on l'oublie pour l'instant et qu'on s'occupe plutôt de toi. Bon, voyons voir où on en est. »

Là-dessus, elle se mit à genoux afin d'être plus à l'aise pour s'occuper de sa sœur en travail. Entre-temps, le type qui était allé frapper aux portes en quête de couvertures et d'eau chaude était revenu en portant à deux mains une large cuvette fumante, des linges pendus sur un bras tel un serveur dans un restaurant huppé. Malgré la fréquence croissante des cris de la pauvre Louisa, la situation semblait maîtrisée, même si bien sûr en réalité cela avait toujours été le cas. Ainsi que John l'avait prévu, chaque chose arrivait en son temps. L'ironie de l'expression, sans doute héritée de son père, fit sourire Snowy, qui pencha la tête en arrière et examina le ciel. De nouveaux nuages effilochés avaient été sommés à la hâte et à moitié tirés sur le soleil, lequel, à en juger d'après les ombres réduites à leur fragile quintessence, devait être présentement à son zénith. Il restait encore vingt bonnes minutes avant que sa fille ne naisse. Ils l'avaient appelée May, d'après la mère de Louisa.

Il était le pôle enneigé de Lambeth et le quartier tournoyait sous ses pieds. Là-bas au nord, derrière les tuyaux de cheminées, s'étendait le crasseux secteur de Waterloo. Sur sa gauche et au sud, c'était Mary's Church, ou bien St. Mary-at-Lambeth comme on préférait l'appeler, où le capitaine William Bligh et les botanistes Tradescant père et fils étaient enterrés, alors qu'à l'ouest devant lui se dressait Lambeth Palace. Non loin à l'est, bien sûr, mais pas assez loin à son goût, se trouvait Bedlam.

Ça faisait sept ans qu'il n'avait pas vu l'asile, pas depuis qu'il avait dix-neuf ans, et Thursa deux ans de moins, quand son père Ern était finalement décédé. L'asile leur avait envoyé un courrier pour les en informer, et là-dessus Thursa et lui s'étaient rendus là-bas pour voir leur père avant qu'on le mette en terre. Le trajet ne durait guère plus de dix minutes, mais il avait fini par paraître de plus en plus long et pénible au fil de leurs visites, d'abord mensuelles puis annuelles, en général à Noël, période qui depuis faisait horreur à Snowy.

Cet humide après-midi de juillet 1882 fut la première fois que Snowy ou sa sœur voyaient un mort, car la mère de leur père, leur grand-mère, ne devait mourir que quelques années plus tard. Les deux adolescents, inhabituellement calmes et froids, avaient été conduits dans une cabane à l'écart où étaient remisés les morts, un endroit sombre et glacial dans lequel le corps marmoréen d'Ernie Vernall semblait presque la seule source de lumière. Étendu sur une table en marbre pâle, les yeux encore ouverts, le père de John et Thursa arborait l'expression d'une recrue au garde-à-vous lors d'une ultime revue : soigneusement impassible, concentré résolument sur un point lointain, s'efforçant de ne pas attirer l'attention de l'officier chargé de l'inspection. Sa peau blême, désormais un vernis dur et glacé sous les doigts prudemment inquisiteurs de John, avait pris la couleur de ses cheveux, et celle du drap aux plis affaissés et sculptés qui recouvrait la forme nue jusqu'au-dessus du nombril. Ils n'arrivaient pas à déterminer précisément l'endroit où la blancheur de leur père cessait et où commençait celle du socle mortuaire qui le soutenait. La mort l'avait ciselé, poncé et poli, le transformant en un austère

et splendide gisant.

C'était la fin de leur père. Tous deux le comprenaient, mais pas comme l'auraient compris la plupart des gens, avec « fin » comme simple synonyme de « mort ». Pour John et Thursa, éduqués par feu Ern Vernall, ce n'était rien d'autre qu'un terme de géométrie, comme quand on parlait de la fin d'une ligne, d'une rue ou d'une table. Côte à côte, ils avaient contemplé, avec un respect mêlé de crainte, sa saisissante immobilité, en sachant que, pour la première fois, ils voyaient la structure d'une vie humaine parvenue à son terme. C'était complètement différent de la vision latérale qu'on avait d'ordinaire des gens de leur vivant, quand ils étaient encore pris dans l'extension et le mouvement apparents de leur moi dans le temps, sur l'axe secret de la Création. Snowy et sa sœur contemplaient leur père mort, tous deux conscients qu'ils se retrouvaient devant le merveilleux et terrifiant mascaret de l'éternel. Thursa s'était mise à fredonner, un petit air fragile, une composition improvisée de son cru, une suite de notes ascendantes et inachevées avec des intervalles d'une longueur inhabituelle, pendant lesquels Snowy savait que sa sœur entendait une complexe cascade d'échos subdivisés emplissant les écarts. Il avait penché la tête et s'était concentré jusqu'à ce qu'il entende la même chose qu'elle, puis avait pris la main moite et chaude de Thursa dans la sienne, les deux adolescents ligués dans l'atmosphère lugubre de la morgue et vibrant au son d'une musique tacite, à la fois magnifique et insondable.

Quand Snowy y repensait maintenant, perché sur les toits de Lambeth, Thursa et lui avaient eu une approche différente de la conception du monde que leur père leur avait transmise. Le concernant, Snowy avait choisi de s'immerger entièrement dans la tempête de l'expérience, de plonger dans cette nouvelle vie explosée tout comme, enfant, il avait plongé sans hésiter dans la muraille vert métal des vagues qui s'écrasaient l'une après l'autre sur la rive jaune de Margate. Chaque instant de lui était une infinitude dorée et rugissante au cœur de laquelle Snowy tournoyait, hébété et resplendissant, au-delà de la mort, hors toute raison.

Thursa, quant à elle, ainsi qu'elle le lui avait avoué peu de temps après la mort de leur père, voyait dans la glorieuse tempête de son frère une force dévorante qui ne pourrait chez elle que se solder par la désintégration de sa personnalité, nettement plus fragile. Elle avait donc décidé de refouler les vastes implications des leçons dispensées à l'asile par son père pour concentrer toute son attention sur un élément unique, à savoir la nouvelle conception de la géométrie élaborée par son père dans son application au son et à sa transmission. Elle s'était entraînée à entendre une seule voix dans l'arrangement plutôt que de risquer d'être engloutie par la fugue de l'être dans laquelle Snowy se consumait. Elle résistait du mieux qu'elle pouvait, se cramponnant de toutes ses forces à la bouée de son accordéon, une antiquité décatie de couleur fauve et brune qu'elle trimballait partout. À présent, son instrument criard habitait avec elle dans Fort Street, à Northampton, tandis

que son frère aîné faisait la navette entre ici et Lambeth, parcourant à chaque fois quatre-vingt-dix kilomètres.

En bas, dans la rue, la femme à l'accent théâtral encourageait Louisa à pousser plus fort. Cette dernière, ses membres épais et ses traits larges luisants de sueur, ne faisait que brailler.

« Mais je pousse, putain, je fais que ça, alors me dites pas de pousser ! Oh pardon, je suis désolée. Je voulais pas dire ça, pardon pardon. »

Il adorait Louisa, l'aimait de tout son être, à chaque étrange et tortueuse pensée qui passait, tels des serpentins par grand vent, dans sa tête couronnée de givre. Il aimait sa gentillesse, aimait son physique robuste, aussi agréable à l'œil qu'une miche sortant du four. Sa personnalité massive rappelait que c'était une créature terrestre, ancrée dans le monde solide des rues, des factures et de la maternité, de son corps et de la biologie. Elle n'avait que faire des clochers ou du ciel ou de l'instable, préférant le foyer et les murs et le plafond aux éminences prisées de son mari, une obsession de ramoneur qu'il tenait de son défunt père. Elle restait fidèle à la gravité dont Snowy savait qu'il passerait la totalité de son existence interlope à la combattre, et ce faisant elle devint son contrepoids, une ancre cruciale l'empêchant d'être catapulté dans les nues tel un cerf-volant égaré.

En retour, Louisa pouvait goûter aux joies plus distantes et nettement moins risquées du maniement du cerf-volant, s'ébahissant ou se réjouissant tandis qu'il négociait chaque nouveau courant d'air ascendant, frissonnant et plissant les yeux avec bienveillance dans des rafales imaginaires. Il savait que dans cinquante ans, quand il serait mort, elle ne s'aventurerait presque plus hors de chez elle, fuyant un firmament que son dragon de papier, désormais, aurait déserté depuis longtemps, ne lui laissant que le souvenir du vent qui tirait avec insistance sur sa corde, une force brute qui avait enfin remporté la victoire et arraché Snowy Vernall aux doigts désemparés de Louisa.

Tout cela, bien sûr, résidait dans l'après, tandis qu'en bas dans l'instant, il entendait, derrière les cris de sa femme et les murmures étouffés des badauds, le grondement sourd de sa fille en passe d'accoster ici-bas. Snowy pensait à la croix de rumeurs que porterait toute sa vie sa fille, toutes ces histoires de folie dans la famille comme dans un roman gothique. D'abord son arrière-grand-père John, dont Snowy portait le nom, puis le pauvre Ern, le grand-père qu'elle ne connaîtrait jamais, tous deux internés à Bedlam. Snowy savait que ce destin lui serait épargné, mais qu'il n'en serait pas moins considéré comme fou, et que sa fille sur le point de naître n'en aurait pas moins à porter le pesant héritage. Baissant les yeux vers le bout de trottoir où son enfant n'allait pas tarder à faire son apparition, il se souvint de l'effrayante splendeur qui s'était adressée à son père dans la cathédrale St. Paul des années plus tôt ; des paroles par lesquelles, selon Ern Vernall, avait commencé cette extraordinaire conversation. Snowy eut un sourire amusé mais sentit néanmoins des larmes brûlantes lui piquer les yeux alors qu'il répétait à voix basse la phrase, tout en observant l'activité frénétique dans Lambeth Walk.

« Ça sera très dur pour toi. »

L'ange voulait parler de son enfant, de sa femme, de lui, il pensait à tous ceux qui s'étaient arrachés à la matrice pour se retrouver au sein d'un monde plus lumineux mais également plus froid, plus sale et nettement moins bienveillant. Ça, CECI, cet endroit, ce tourbillon dans la soupe de l'histoire, ça serait très dur pour eux tous. Inutile qu'un ange descende pour vous l'apprendre. Ça serait dur pour eux tous parce qu'ils vivaient dans un monde de mort en mouvement, un monde endeuillé, éphémère, un monde en perpétuel changement qui grouillait de mitrailleuses, de ces véhicules motorisés dont il avait entendu parler, de peintures confuses, de livres cochons, de nouveautés de toutes sortes, tout le temps. Ça serait dur pour Snowy parce qu'il vivait dans un monde où tout coexistait à jamais, ne finissait jamais, ne changeait jamais. Il vivait dans le monde tel que le monde était vraiment, ainsi que lui avait expliqué son défunt père. En conséquence, il était devenu, en dépit de ses divers talents reconnus, à la fois fou et impropre à la tâche. Il était devenu le genre d'homme qui se promène sur les toits, des boutons de porte en verre dans ses poches.

Mais même ainsi, à tout prendre, Snowy sentait qu'il y gagnait. C'était une évidence, surtout dans un monde où chaque instant, chaque sensation durait une éternité. Il préférait la béatitude infinie à l'incroyable malédiction de l'existence, et après tout, c'était dans la façon dont vous décidiez de considérer les choses que résidait l'étroite frontière entre le ciel et l'enfer. Bien que son état, à la fois hérité et acquis, eût de nombreuses contreparties en termes matériels, ces derniers n'étaient rien en regard des avantages quasi inconcevables. Il ignorait absolument la peur, était capable d'escalader des parois nues sans craindre pour sa vie ou ses os, simplement parce qu'il savait qu'il ne mourrait jamais d'une chute. Sa mort surviendrait dans une longue enfilade de pièces, pareilles aux compartiments d'un train, et la bouche de Snowy regorgerait de couleurs. Il ignorait encore pourquoi il en serait ainsi, savait juste que c'était ce qui l'attendait. Dans l'intervalle, il pouvait prendre des risques sans s'inquiéter. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait.

Cette liberté était à la fois le côté de sa condition qu'il prisait le plus, et sa plus grande contradiction. Il était libre de faire les choses les plus scandaleuses uniquement parce que ces actes étaient déjà décidés dans ce que les autres appelaient le futur, et parce qu'il n'avait pas le choix. Quand il considérait la chose objectivement, il voyait que la véritable mesure de sa liberté était sa négation du libre arbitre. Il était libéré du mirage confortable auquel adhéraient les autres hommes, cette illusion qui leur permettait d'aller se promener, de battre leur femme ou de lacer leurs souliers, apparemment à leur guise, comme s'ils avaient le choix. Comme si leur vie et eux n'étaient pas une infime tache de couleur, abstraite, un simple point immobile sur le vernis du temps, à jamais fixe sur une toile incommensurable, et faisant partie d'un motif trop vaste pour qu'on puisse jamais en saisir ou en comprendre la composition. La terreur et la gloire de la situation de John Vernall étaient

celles d'une tache de peinture ayant soudain conscience de sa position dans un coin du chef-d'œuvre, un point qui sait qu'il est à jamais fixé sur la surface peinte, qu'il n'ira nulle part, et cependant exulte : « Quel effroi et quelle merveille ! » Il se connaissait, savait ce qu'il était et savait que c'était un avantage comparé aux gribouillis qu'étaient les autres sur la toile, lesquels n'avaient pas autant conscience de leur véritable épreuve, de sa majesté, ou de ses nombreuses possibilités.

Il était doté de pouvoirs magiques, en plus de l'absence de peur qui le hissait sur les toits d'ardoise de la ville. Il pouvait marcher pendant des heures et des heures, accomplir n'importe quelle tâche d'envergure, en recourant aux techniques que lui avait enseignées son père. Ernest lui avait expliqué, ainsi qu'à Thursa, qu'il existait une façon de plier notre expérience de l'espace aussi facilement que nous pouvons plier une carte pour faire coïncider deux points distants, disons les Boroughs de Northampton et les rues de Lambeth. Ces deux endroits étaient en fait extrêmement faciles à rapprocher, du fait de tous ceux qui avaient accompli le trajet auparavant, et qui, chemin faisant, avaient accentué et usé le pli. Snowy s'en servait chaque fois qu'il devait faire le trajet entre Thursa dans les Boroughs et la maison de sa mère à Lambeth où vivaient Messenger et Appelina. Tout ce qu'il avait à faire c'était de se mettre en route, puis, comme son père le lui avait enseigné, de se hisser sur un plan mental différent qui se déplaçait comme passent les événements dans les rêves, hors du royaume des minutes, des heures et des jours. Le temps, alors, s'installait dans cette vieille plissure familière, et aussitôt après Snowy savait qu'il était arrivé à destination, les pieds enflés mais nullement fatigué, sans avoir éprouvé un seul instant d'ennui dont il se souvienne, et, d'ailleurs, sans le moindre souvenir de quoi que ce fût. Comme l'avait expliqué Ernest à ses enfants, il était plus facile quand on voyageait de déplacer sa conscience sur l'axe de la durée plutôt que sur celui de la distance, même si vos talons s'usaient aussi vite dans les deux cas.

Mais les pouvoirs de Snowy ne s'arrêtaient pas là. Il connaissait l'avenir, confusément, non au sens d'une prophétie mais davantage parce qu'il le reconnaissait quand il le voyait, savait comment les choses allaient se passer à l'instant où elles se présentaient à lui, telles ces scènes qu'on découvre dans un livre qu'on lit sans se rappeler qu'on les a déjà lues, au cours d'un été oublié, quand on ressent alors le pressentiment terriblement excitant de ce qui se profile derrière la page qu'on s'apprête à tourner.

Il était également capable de voir les fantômes. Il en voyait d'ordinaires, comme les esprits des bâtiments et des événements anciens, enchâssés dans l'axe invisible du Temps, des structures et des scénarios fantomatiques que les autres considéraient comme leurs souvenirs. Il avait été par ailleurs témoin de ces rares mais fameuses apparitions que sont les morts errants : des âmes dolentes qui fuyaient la répétition de leur pénible existence et cependant hésitaient ou rechignaient à passer à un autre stade de l'être. Il les surprenait parfois du coin de l'œil, des formes couleur de fumée qui sillonnaient sans

relâche leur ancien quartier en quête de conversations fantômes, d'accouplements fantômes ou de nourritures fantômes. Pas plus tard que l'an dernier, il avait vu le fantôme de Mr. Dadd, le peintre des fées devenu fou qui avait assassiné son propre père. Dadd était mort au début de 1886 à l'hôpital de Broadmoor, une institution pour meurtriers fous. Il avait vu alors la forme spectrale adoptée par l'artiste, à l'air contrit, face aux grilles de Bedlam où Dadd avait été incarcéré autrefois. Snowy avait vu la silhouette aux contours vagues cueillir quelque chose d'également indistinct sur le montant de pierre de la porte et, apparemment, entreprendre de le manger. Le peintre mort, ainsi que le suggéraient vaguement son attitude et son comportement, avait paru moins possédé ou insensé que de son vivant, plutôt clairvoyant et empreint d'un profond remords. La triste apparition avait persisté encore quelques secondes, mâchouillant sombrement sa mystérieuse trouvaille tout en fixant le lugubre bâtiment, puis s'était fondue en une tache de brique humide et décolorée sur le mur de l'asile.

L'artiste William Blake, qui avait habité en haut de Hercules Road il y a bientôt un siècle, avait également vu les créatures de l'autre monde, s'était entretenu avec des morts, des anges, des démons, avec le poète Milton qui s'était engouffré dans la semelle du pied gauche de Blake telle une décharge électrique. L'idée que se faisait le visionnaire de Lambeth d'une cité éternelle et quadruple paraissait parfois si proche de la conception de Snowy, jusqu'au nombre exact de plis, qu'il s'était demandé s'il n'existait pas à Lambeth une qualité encourageant de telles perceptions. Il existait peut-être, se disait-il souvent, un aspect de la forme ou de l'emplacement du quartier, quand on l'envisageait autrement qu'en trois dimensions, qui le rendait particulièrement favorable à une certaine attitude, à une perspective unique, même s'il savait que dans son propre cas l'hérédité avait été également une influence prédominante. Il était un Vernall, et son père Ern avait veillé à ce que Snowy et sa grande sœur sachent tous deux précisément ce que ça voulait dire.

Nomen est omen : c'est ainsi que leur père avait présenté la chose, en illettré féru de proverbes latins. Telle avait été la raison avancée, pour ainsi dire, afin d'expliquer les noms donnés à ses plus jeunes enfants, Messenger et Appelina, le premier faisant référence à un ange héraut et l'autre à notre mère déchue, Eve. *Nomen est omen*. Le nom est signe. Ern avait expliqué à John et Thursa qu'il existait un endroit « en haut » où ce que nous considérons ici-bas comme nos noms propres était souvent considéré là-bas comme des noms de métiers. Les Vernall, selon leur père, étaient des personnes responsables de l'entretien des limites et des coins, des bords et des gouttières. Bien que peu élevé dans la hiérarchie céleste, ce poste était nécessaire et doté de sa propre autorité sacrée. D'après ce qu'avait compris Snowy, eu égard aux étranges lois linguistiques en vigueur sur le plan supérieur dont avait parlé Ernest, Vernall était un terme complexe, qui renvoyait par l'étymologie à la fois à celui qui porte la verge – le bedeau –, et au cantonnier, qui s'occupe des marges, des bas-côtés. Mais le langage d'en haut, selon Ern Vernall, était une sorte de

langue explosée, chaque phrase se défroissant en un bel et complexe entrelacs d'associations. Les verges étaient des insignes de fonction mais l'on s'en servait également comme règles pour mesurer, ce qui explique sans doute qu'en anglais le mot « verge » avait fini par désigner les bas-côtés des routes : des bandes de terre soudain fertiles au printemps, à l'équinoxe vernal, ce dernier terme renvoyant également au nom de famille. La notion de fertilité se retrouvait dans l'autre sens du mot « verge », qui par analogie désignait ce que les hommes ont dans leurs chausses, du moins c'est ce que prétendait leur père, qui ne savait ni lire ni écrire. Bref, un Vernall s'occupait des limites, des marges du monde et des bas-côtés en friche de la raison séculaire. Voilà pourquoi, toujours selon Ern, les Vernall finissaient souvent fous et fauchés.

Comme il assistait à la venue au monde du prochain bébé destiné à connaître ce sort, il laissa sa conscience du temps se cristalliser sur les deux centimètres qu'occupait l'instant présent sur l'axe de la durée, de sorte que les choses ralentirent, et que la progression des événements devint quasi imperceptible. C'était là un autre don, ou une autre maladie, dont Thursa et lui avaient hérité, le moyen d'hypnotiser l'univers. « Les yeux de pigeon » : tel était le nom que donnait leur père à ce don, sans en expliquer la raison. Les nuages s'arrêtaient et caillaient dans la sauce bleue du ciel, masquant un soleil qui avait un peu dépassé son zénith et était partiellement derrière lui, sa faible chaleur atteignant ses épaules et l'arrière de son crâne.

En bas, dans Lambeth Walk, la rue était devenue un jardin de sculptures, son agitation en milieu de journée soudain arrêtée. Les détritiques et la poussière soulevés par la brise de mars s'étaient figés dans leur ascension confuse, suspendus dans l'air à intervalles distincts, de sorte que les courants invisibles du vent étaient mouchetés de débris et par conséquent rendus visibles, un vaste escalier de verre s'élevant au-dessus de la rue. Un cheval en train de pisser produisait un collier de topaze léger, de minuscules couronnes dorées se formant là où les gouttes rencontraient le pavé gras pour se désintégrer. Les passants surpris en plein mouvement étaient soudain statufiés tels les danseurs d'un étrange ballet, en un impossible équilibre sur un pied, tout leur poids porté en avant en une foulée inachevée. Des enfants impatients flottaient à quelques centimètres au-dessus des carrés d'une marelle, attendant que s'achèvent leurs bonds interrompus. Les foulards des jeunes hommes et les cheveux dénoués des femmes portaient sur le côté, raides à la façon de ces drapeaux en bois qu'on voit aux passages à niveau.

Le son lui aussi était ralenti, les chœurs de Lambeth Walk portés par des ondes paresseuses, comme par un médium plus visqueux, réduits à un marmonnement indistinct, une mélasse sonore. Le fracas continu des sabots s'était changé en échos métalliques et espacés, comme des coups donnés sur une enclume par un forgeron apathique, tandis que les trilles énigmatiques des oiseaux révélaient une rythmique évoquant une conversation banale et agréable entre vieilles personnes jouant aux dominos. Les cris des vendeurs de rue qui montaient de Prince's Road grinçaient comme des portes dans une

histoire de fantômes s'ouvrant avec une langueur insoutenable sur une horreur enchaînée. Deux chiens qui se battaient dans Union Street produisaient un grondement assourdi d'engin industriel, leurs aboiements déformés en rugissements de machines enfouies, un bourdonnement violent, une vibration continue qui se propageait dans la chaussée et passait souvent inaperçue, quoique toujours présente. Et au sein de tout ça enflaient en contrepoint les cris de soprano modulés que poussait la pauvre Louisa, étirés en une pénible aria. La sage-femme enceinte agenouillée sur le trottoir crasseux à côté d'elle s'était interrompue en pleine exhortation à pousser, et émettait un mugissement de minotaure prolongé dans lequel Snowy discernait une voyelle hypertrophiée sur le point d'exploser.

L'épouse de Snowy semblait toute bouffie, à la limite de l'explosion. La tête du bébé était presque à moitié sortie, hernie bleuâtre et sanglante émergeant des lèvres distendues du sexe de Louisa, dont le col élargi à l'extrême formait un cercle douloureux, un col de pull-over. Un tore.

Dans les horribles salles de l'asile, Ernest Vernall s'était penché vers ses enfants, des mèches de cheveux éparses et hirsutes formant comme des haies blanches sur son crâne dégarni. S'exprimant à voix basse et nerveuse comme s'il complotait, il avait souligné l'immense importance de ce terme qu'ils ignoraient jusque-là, un terme surtout utilisé en architecture ou en géométrie dans l'espace. Un tore, ainsi que leur avait expliqué leur père, était l'espèce de bouée générée par la révolution d'un disque conique autour d'une circonférence tracée sur un plan adjacent, ou bien le volume susceptible d'être contenu par un tel mouvement spatial. Les tores, du moins tels que les avait définis leur père, étaient les formes les plus importantes dans tout le cosmos. Toutes les créatures vivantes dotées de plus d'une cellule dans leur nom étaient des tores, ou du moins l'étaient quand on les envisageait d'un point de vue topographique ; des tores irréguliers dont la masse s'organisait autour de deux trous situés aux extrémités du canal alimentaire. Dans son orbite fixe autour du soleil, à condition de considérer le phénomène sans l'illusion du temps qui avance, leur planète décrivait un tore. Idem pour tous les autres corps célestes et leurs lunes. Les étoiles elles-mêmes, qui tournaient dans le tourbillon de la galaxie, étaient des tores d'une dimension prodigieuse, aux diamètres larges de cent millions d'années. Ernest avait laissé entendre que l'univers scintillant dans sa totalité tournait autour d'un point dans le néant incréé (même s'il nous était impossible de sentir ce mouvement, vu qu'il n'était littéralement relié à rien), et que, si l'on considérait l'espace et le temps comme une seule substance indifférenciée, alors l'intégralité de la création divine pouvait être dite toroïdale.

C'était apparemment la raison pour laquelle l'humble tuyau de cheminée offrait une configuration aussi puissante et troublante. C'était du moins en partie la raison pour laquelle le fils aîné d'Ern Vernall passait autant de temps sur les toits, parmi les tuyaux nauséabonds : il convenait de les surveiller.

Le tuyau de cheminée... une sorte de tore étiré quand on le considérait d'un

point de vue topographique... était une matérialisation de la forme dans son aspect le plus terrible et le plus destructeur, était le grand vide exterminateur qu'il contenait rendu évident, son trou central le conduisit crématoire par lequel se débarrasser des choses jugées inutiles ; cadavres, châlits cassés et journaux périmés recrachés en miasmes puants par ces bouches de mort en pierre ou en terre cuite dans le ciel offensé. Les cheminées noircies servaient ainsi d'oubliettes sociales, de conduits dans lesquels enfourner des tranches entières des classes laborieuses, à commencer par les enfants. Ils se consumaient dans l'haleine hideuse du rien. Les tuyaux de cheminées qui se dressaient par quatre derrière lui étaient des coquilles fragiles entourant des fosses vides de cette même non-existence d'où sortaient les hommes et où ils finissaient par retourner, c'était une sinistre inversion de cet autre tore béant situé actuellement entre les cuisses de Louisa afin d'expulser la vie pendant qu'eux expulsaient son contraire.

En bas, bien que la femme qui aidait l'enfant de Snowy à naître n'eût pas encore achevé son injonction à pousser, encore engoncée dans une rafale de sifflantes, la tête du bébé venait à présent d'émerger complètement. L'épouse de Snowy faisait penser à ces marionnettes qu'on pouvait retourner et qui avaient une tête à chaque bout à la jonction des membres. Comme il contemplait, à travers la resplendissante mélasse de l'instant, le crâne sanglant du bébé en train de naître, Snowy comprit que cette perspective était l'inverse de la vision que sa sœur et lui avaient eue de leur père étendu dans la morgue de l'asile. C'était la vie vue, pour la première fois en ce qui le concernait, depuis l'autre bout. C'était, à sa façon, une chose encore plus belle et plus terrible quand on la regardait par l'extrémité de ce saisissant télescope.

Il laissa son regard filer dans le long tube scintillant qu'était l'existence enviable de sa fille, et vit combien les racines de sa structure corallienne étaient lumineuses comparées à l'obscurité noueuse située à sa plus lointaine extrémité. Il vit les rejetons embryonnaires des enfants de sa fille, une demi-douzaine de jeunes pousses se déployant à partir de la branche mère au premier quart environ de sa longueur. Ces six rejetons incrustés de pierres précieuses projetaient un éclat magnifique dont elle serait fière, mais quand il vit le plus proche bourgeon, par conséquent le premier-né, aussi rutilant qu'éphémère, il sentit son cœur se serrer dans sa gorge, des larmes salées lui brûler les yeux. Si précieux et si petit. Snowy remarqua alors qu'une branche tardive, l'avant-dernière, était également raccourcie quelques dizaines d'années avant la mort de sa fillette, et il se demanda si ces pertes pouvaient expliquer la nuance prononcée de mélancolie qu'il distinguait tout au bout du tunnel humain.

La vie de sa fille s'étendait sur plus de quatre-vingts ans dans ce que la plupart appelaient le futur, mais qu'il considérait, lui, comme un simple « là-bas ». Son extrémité trouble et décolorée était située dans une Angleterre méconnaissable aux yeux de Snowy, un lieu tout en blocs, cubes et lumières crues. Elle allait mourir seule dans les faubourgs de Northampton, au sein

d'une monstrueuse demeure qui donnait l'impression que toute la rue avait été entassée dans un seul espace. Il voyait son visage au fond d'un couloir aveuglant, ses joues flasques, tavelées, ses traits noircis sous l'effet du sang arrêté. Elle s'efforçait d'atteindre la porte principale et l'air frais, mais la crise cardiaque prévue la prenait de court et ses jambes se dérobaient sous elle. La magnifique fillette qu'il avait eue avec Louisa. Un tas de vieux chiffons, voilà à quoi elle ressemblait, abandonnée à quelques centimètres d'un paillason sur lequel rien n'était écrit, et découverte seulement deux jours plus tard.

C'était trop pour lui. Intolérable. Snowy avait cru qu'en s'abandonnant à la folle splendeur des théories de son père, il atteindrait pour ainsi dire à un statut divin, deviendrait suffisamment sage et fort pour affronter ses visions, serait immunisé contre les agressions des sentiments ordinaires. Ce n'était apparemment pas le cas. Il semblait maintenant se souvenir, comme s'il l'avait déjà vécue, que cette expérience, à savoir se tenir là sur un toit et assister à la naissance de May dans le caniveau avec sa belle mort solitaire déjà visible, incrustée, indiquerait la première fois où il comprendrait vraiment les rigueurs de la charge incombant à un Vernall. L'épouvantable vision d'une vie écourtée était simplement le point de vue du « coin », et il avait intérêt à s'y habituer. Après tout, il n'était ni plus doué ni plus maudit que n'importe quel autre homme. Ne disait-on pas souvent que le temps semblait ralentir quand on était confronté à une situation dangereuse ? N'était-il pas fait mention de prémonition, de pressentiment, du sentiment étrange que les choses s'étaient déjà déroulées de cette façon ? N'était-il pas vrai que tous connaissaient cette impression mais préféraient pour la plupart l'ignorer, sentant sans doute où les mèneraient de telles idées ? *Tout le monde sait comment y aller, o gué o gué !* Certes, tous les parents savaient que dans la naissance de leur enfant était également contenue sa mort, mais ils préféraient, peut-être à leur insu, ne pas trop sonder le puits tragique et merveilleux que scrutait alors Snowy.

Il ne leur en voulait pas. D'un point de vue terre à terre, la naissance devait ressembler à un crime capital assorti d'une peine immuable. Il était normal que les gens évitent de considérer ainsi un événement aussi terrible, soit en buvant soit en s'enfermant dans le chaud et confortable cocon de l'indifférence. Seules les âmes ardentes comme Snowy Vernall étaient en mesure de supporter la tempête de l'existence sans s'emmitoufler dans la torpeur ou en ne regardant son éclat qu'à travers du verre fumé, et braver nu le rugissement brut et immortel des choses. Il décida sur-le-champ de ne pas transmettre la science raréfiée des Vernall à sa fille comme l'avait fait son père avec Thursa et lui. L'enfant presque née avait encore vingt ans de bonheur et d'insouciance beauté devant elle avant que la vie ne lui mette des bâtons dans les roues. Il la laisserait jouir des belles années qui lui étaient dues et lui épargnerait l'ombre menaçante de son dénouement. Son don avait ses limites et ses contraintes, et il ne pouvait changer ce qui les attendait tous, mais au moins il pouvait laisser son premier enfant baigner dans la douce

pénombre de l'ignorance.

Il mit alors un terme à sa concentration, relâcha sa prise sur les revers du temps afin que l'instant reprenne son cours, que le cheval puisse finir de pisser, les gamins achever leur jeu de marelle. Le vacarme jusqu'ici gelé subit une fonte soudaine et le vulgaire raffut de Lambeth Walk s'ébroua de sa torpeur sourde un peu comme un cylindre de cire qui tourne de moins en moins vite, s'arrête, puis, une fois l'appareil remonté, libère à nouveau un crescendo ivre l'enregistrement gravé dessus.

« ... ousse ! » s'écria la sage-femme.

Louisa émit un gémissement qui connut un apogée criard avant de s'évanouir en un halètement épuisé et soulagé. Glissant et argenté comme un poisson, le bébé se précipita sans heurt dans le monde, entre les bras de la sage-femme improvisée, sur les couvertures qui attendaient. Un murmure réjoui d'approbation parcourut la foule de badauds telle une brise tiède, puis l'enfant annonça lui-même son arrivée par des hoquets de pleurs. Louisa pleura elle aussi et demanda à la femme agenouillée près d'elle si tout allait bien, si l'enfant était normal, et la voix douce la rassura aussitôt, c'était une jolie petite fille, à qui il ne manquait ni un doigt ni un orteil. Le soleil écarta ses rideaux nuageux et tendit à nouveau le cou, à quelques degrés derrière Snowy, jetant une large bande d'ombre fraîche sur les pavés de Lambeth Walk, un triangle aplati dont la découpe sombre dévoila Snowy Vernall au summum de ses acrobaties. L'air de rien, comme si son geste n'était pas minuté à la seconde près, il plongea les mains dans ses poches lestées et en sortit les lourds boutons en cristal taillé, les tenant chacun par sa froide tige de bronze.

Il leva les bras sur les côtés, comme son père lui avait dit que faisaient les anges quand ils souhaitaient affirmer ou se réjouir, un mouvement semblable à un pigeon levant les ailes avant de prendre son essor. Des rayons de soleil tombaient du ciel et se divisaient en rubans dès qu'ils touchaient les facettes des globes de cristal. Des copeaux brillants et multicolores, des rayons suffisamment émincés pour qu'on distingue leurs strates bleues, sang et émeraude, tombaient en confettis sur Lambeth Walk, des plumes de lumière teintée qui tremblaient sur ses pavés et ses trottoirs, plus lumineux dans la bande d'ombre qui couvrait désormais sa femme et sa fille. Passant le nouveau-né essuyé et emmaillotté à sa mère impatiente, la femme accroupie qui avait aidé à sa naissance parut décontenancée par les taches de jaguar iridescentes qui roulaient sur le linge du bébé et ses doigts délicats. Maculée d'éclats chatoyants, elle pencha la tête en arrière pour essayer d'identifier la source du phénomène et retint alors un cri de stupeur, sur quoi Louisa et les personnes présentes à cette nativité suivirent son exemple, dirigeant leurs regards dans la pluie constellée.

John Vernall, l'insensé, offrait une silhouette anonyme au bord du toit avec le soleil derrière sa tête et ses cheveux blancs tel un feu de Saint-Elme ou du phosphore, ses bras levés en l'air, un oiseau-tempête émacié descendu après le

déluge, des lambeaux d'arc-en-ciel entre ses serres brandies, de radieuses banderoles fusant par les failles entre ses poings de feu contractés. Des spectres lumineux déversaient sur la foule soudain silencieuse des ailes de phalènes brillantes, déchirées mais palpitant néanmoins sur les tuyaux d'écoulement, les perrons, les joues et les mentons des gens. Le nouveau-né cessa de pleurer et, stupéfié, plissa les yeux devant cette première vision de l'être, et Louisa, soulagée et toute étourdie par ce répit, se mit à rire. Quelques badauds se joignirent à elle, un homme allant même jusqu'à applaudir mais s'arrêtant vite, gêné, isolé dans l'hilarité générale.

Finalement Snowy laissa retomber ses bras sur les côtés, et remit les boutons de porte dans les poches de sa veste. Il entendit Louisa qui lui criait d'arrêter ses conneries, et de descendre voir leur fille. Récupérant derrière son oreille un bout de craie qu'il avait coincé là, il tourna le dos au bord du toit et fit trois pas mesurés en direction du haut manteau de cheminée en brique qui se dressait devant lui. D'une main agile et généreuse il inscrivit les mots « Snowy Vernall toujours revit » sur la brique, reculant un moment pour admirer son œuvre. Celle-ci ne serait pas effacée par la prochaine pluie, qui viendrait de l'est, mais par l'averse qui lui succéderait aussitôt.

Snowy soupira, sourit, secoua la tête puis redescendit affronter l'incessante musique.

La matrone de Fort Street s'appelait Mrs. Gibbs et sa robe chasuble, lors de sa première visite, était amidonnée et immaculée, avec des papillons brodés à même l'ourlet. May Warren, qui venait d'avoir dix-neuf ans, était tétanisée d'effroi, au dernier stade de ses couches, mais malgré la douleur inattendue et les larmes brûlantes, elle sut qu'elle n'avait encore jamais vu de femme comme elle.

Il gelait encore et les latrines dans la courette étaient bouchées par la glace, ce qui faisait qu'ils avaient dû faire brûler leurs selles dans la cheminée. Le salon puait encore mais Mrs. Gibbs ne broncha pas, elle ôta son manteau, révélant sa belle robe chasuble, aussi blanche qu'une lanterne dans la pénombre du rez-de-chaussée, les ailes de papillon roses et orange cousues dessus escaladant ses cuisses robustes et sa bedaine.

« Bien, ma petite, voyons voir où nous en sommes. » Sa voix était comme un gâteau épais et chaud, et pendant que Louisa, la mère de May, préparait du thé, la matrone sortit une boîte de tabac à priser, grosse comme une boîte d'allumettes, dont le couvercle émaillé présentait le visage de la défunte reine. Tordant le pouce en arrière, et produisant ainsi un creux entre les os de son poignet, Mrs. Gibbs, avec une grande précision, déposa une petite quantité de l'âcre poudre brun roux dans la dépression ainsi formée. Élevant la main et abaissant la tête, elle inhala la poudre en deux inspirations goulues, une moitié dans chaque baril, puis fit feu bruyamment dans un mouchoir marron. Elle sourit à May, rangea la boîte et se mit au travail entre les genoux de la parturiente.

La future mère n'avait encore jamais vu une femme priser et allait l'interroger sur cette habitude quand des contractions chassèrent la question de son esprit. May grommela et gémit, et sa mère apparut sur le seuil avec du thé pour Mrs. Gibbs. Elle regarda sa fille avec compassion mais ne put s'empêcher de se rappeler que la naissance de May avait été une pire épreuve.

« Tu trouves ça pénible, ma fille, mais t'as pas idée de ce que j'ai enduré quand t'es née. T'es pas dans ton lit parce qu'on n'a pas de poêle à l'étage, alors on t'a mise sur le canapé, mais sois contente de pas être dans Lambeth Walk, comme je l'ai été, avec ton papa sur le toit. »

May lui lança un regard noir et soupira, puis tourna la tête vers le papier peint derrière le canapé, déformé au fil des ans par la fumée, ses motifs de bourgeons roses ayant fini par former dans la faible lumière intérieure le

pelage d'une lionne triste aux tons fauves. Elle connaissait par cœur cette histoire – comment elle était venue au monde à même le pavé, au milieu des pelures d'orange et des crachats, son père perché telle une gargouille tout là-haut – à croire que sa mère tirait fierté d'un arbre généalogique dont les racines plongeaient à la fois dans l'hospice et dans l'asile.

Elle entendit un coup sourd venant de la pièce principale : ses frères ou sa sœur qui faisaient des leurs, sans doute vexés d'être confinés à l'écart dans le petit salon. Cora, la sœur de May, qui venait d'avoir seize ans, voulait à tout prix savoir en quoi consistait la grossesse, tandis que Jim voulait à tout prix ne rien savoir. Le jeune Johnny, déjà à l'âge grivois, voulait juste voir sous les jupes des filles.

Sa mère, qui avait elle aussi entendu le bruit, sortit en rouspétant pour voir ce qui se passait, et May se retrouva seule avec Mrs. Gibbs. La matrone examina les parties intimes de May comme si c'était un fragile registre, avec la minutie d'un notaire ou d'un juge. Elle semblait étrangement détachée, comme May pensait que devait l'être un druide, qui égorge sans ciller un agneau à l'aube. Les flammes dans l'âtre, toutes verdâtres après avoir brûlé leurs selles, éclairaient moins la scène qu'elles ne lui conféraient l'air sinistre d'une salle de torture, réveillant des ombres sous les chaises. Une joue déjà toute rouge éclairée par le feu, la femme leva alors les yeux vers May. Interrompant l'examen intime, elle se rinça les mains et les sécha avec un chiffon, indiquant d'un sourire tendu que tout allait bien.

« Mettons un peu de lumière ici, tu veux bien, ma chérie ? Ça serait dommage de laisser naître un enfant dans la pénombre. »

Prenant une lampe à huile sur le manteau de la cheminée et relevant son manchon laiteux, la matrone sortit et frotta une allumette qu'elle approcha de la chenille noire et molle de la mèche, laquelle produisit alors une flammèche d'un bleu mystique, accompagnée d'une odeur de moteur, nette et rassurante. Le manchon de la lampe, tigré de suie à sa base et traversé par une vague fêlure, fut rabaissé et la pièce baigna alors dans une pâle lueur chaude et dorée. Les rideaux élimés étaient couleur lie-de-vin. Les surfaces en verre brillaient tels des doublons, un scintillement magnifique se répandant partout, sur le miroir, le baromètre, le cadran de l'horloge aux heures inscrites en chiffres romains. Les cheveux roux foncé de May, bien que plaqués sur son front, avaient l'éclat des ajoncs au crépuscule, tout comme sa toison humide et aplatie. L'endroit sinistre semblait s'être métamorphosé en une toile de Joseph Wright, comme celle montrant une pompe à vide ou une forge. May voulut commenter le changement mais une nouvelle contraction, la plus puissante jusqu'alors, l'empêcha d'achever sa phrase.

Quand enfin son cri jaillit en un sifflement rocailleux tout en sanglots, la fille effrayée eut conscience de la présence de Mrs. Gibbs à ses côtés, qui lui tenait la main, la calmait, fredonnant doucement à la façon naturelle et réconfortante d'une abeille. Ses doigts étaient secs comme du papier, mais frais en comparaison de ceux de May. Sa voix ramena May à l'instant présent.

« Ben dis donc, ma chérie, ça a dû faire mal. Mais ça ne saurait tarder, si je ne m'abuse. Essaie juste de te reposer un peu pendant que je sors m'entretenir avec ta maman. Je crois que c'est mieux qu'elle reste là-bas à s'occuper de ta sœur et de tes frères, comme ça on pourra vaquer à nos affaires sans que personne vienne nous déranger. À moins bien sûr que tu préfères qu'elle reste ici ? »

C'était comme si Mrs. Gibbs avait lu dans les pensées de May. May aimait sa mère du même amour violent et colérique que toute sa famille et ses amis, mais en cet instant précis elle se serait bien passée de Louisa lui racontant combien elle avait souffert davantage, et perdu des eaux beaucoup plus abondantes, comme si la douleur et la gêne étaient juste une compétition à laquelle elle et May participaient. May n'hésita pas longtemps et dit :

« Ooh, non, je préfère qu'elle reste là-bas, si ça vous dérange pas. Si je l'entends raconter encore une fois comment je suis née dans Lambeth Walk tandis que mon père nous observait depuis son maudit toit, je jure devant Dieu que je lui tordrai le cou. »

Mrs. Gibbs laissa échapper un petit rire, très agréable, comme des pommes dévalant un escalier.

« Bon, eh bien si on peut éviter ça, c'est mieux, non ? Reste tranquille, j'en ai pour deux secondes. »

Là-dessus la matrone s'éclipsa, emportant avec elle une légère odeur poivrée de tabac à priser, que May ne remarqua qu'après son départ. Elle resta là, sur le canapé, à respirer bruyamment, et entendit un échange assourdi derrière la porte. Il y eut un petit cri de protestation, qui devait venir de Johnny, puis la voix de Mrs. Gibbs, haute et claire malgré l'obstacle de brique et de plâtre.

« Si j'étais toi, petit, j'apprendrais à rester à ma place. Quand une matrone dit de faire une chose, t'as intérêt à lui obéir. Nous veillons sur la vie. Nous la connaissons de bout en bout. Nous avons senti l'air passer à chacun de ses bouts. Ce qui te fait le plus peur, c'est notre gagne-pain, et nous n'avons pas de temps à perdre avec des gamins ignares et mal élevés. Alors ne bouge pas de là pendant que je travaille. »

Il y eut comme un acquiescement étouffé, suivi d'un bruit de pas et de portes refermées dans le couloir, puis Mrs. Gibbs réapparut sur le seuil, tout sourire avec ses bonnes joues rubicondes comme si elle ne venait pas de fiche la trouille de sa vie à un gamin de douze ans. Sa voix, austère et glaciale une minute plus tôt, était à présent aussi riche et profonde qu'une vieille liqueur.

« Fort bien. Je pense que c'est arrangé. Ton petit frère n'a pas apprécié et me l'a fait savoir, mais j'ai été ferme. »

May hocha la tête. « Johnny aime bien faire son numéro. Il parle toujours de monter sur les planches, mais pour jouer quoi, il en sait rien de rien. »

Mrs. Gibbs éclata de rire. « Il sait se faire remarquer, c'est sûr. »

C'est alors qu'une vague de douleur s'empara à nouveau de May, broyant ses os comme du petit bois, avant de refluer avec une force capable de

l'emporter, de l'arracher à ce monde. Une mère sur cinq mourait encore en couches, et May se sentit défaillir en pensant au nombre de fois où ces atroces moments avaient été les derniers vécus par d'innombrables femmes. Passer du délire à la mort, en sachant que l'enfant que vous aviez porté si longtemps n'allait sans doute pas tarder à vous rejoindre, que la lignée de votre famille était réduite à néant entre les grossiers rouages du monde, cette meule sanglante tournant sans cesse jusqu'à la fin des temps. La peur lui fit serrer les dents. Elle gémit et se contracta jusqu'à ce que son visage s'empourpre, les taches de rousseur jaillissant presque de ses joues, ce qui lui valut une réprimande de la part de Mrs. Gibbs.

« Tu pousses ! Tu ne dois pas encore pousser. Tu vas faire mal au bébé et à toi. Respire, ma fille. Respire comme un chien. »

May essaya de souffler mais éclata en sanglots alors que la contraction diminuait, se résorbant en une simple douleur sourde. Elle crut qu'elle allait mourir ici, dans cette pièce, elle, la jolie May Warren, qui n'avait pas encore vingt ans, en respirant une odeur d'excréments carbonisés. Elle eut le terrible pressentiment d'une chose épouvantable, imminente – de l'inconnu, flottant tout proche – et crut y déceler sa propre mort. Elle mit un certain temps à se rendre compte qu'elle serrait la main de Mrs. Gibbs, laquelle était accroupie à son chevet et essuyait la rosée de sa souffrance, en fredonnant et murmurant pour la réconforter.

« Calme-toi. Tu te débrouilles très bien. Tout va bien se passer. Ma mère était matrone avant moi, et sa mère et sa grand-mère avant elle. Je n'irai pas affirmer que nous n'avons jamais perdu une mère ou son enfant, mais on n'en a pas perdu beaucoup. Moi, j'en ai jamais perdu. Tu es entre de bonnes mains, ma chérie, sois-en sûre. En outre, tu viens d'une vieille lignée très résistante. J'ai cru comprendre que t'étais la fille de Snowy Vernall. »

May tressaillit et haussa les épaules. Son père la mettait mal à l'aise. Il était à moitié timbré, tout le monde savait ça, du moins depuis qu'il avait été jugé l'an dernier, après être monté sur le toit de l'hôtel de ville suite à une matinée passée au pub, raide bourré avec un bras autour de la taille de l'ange de pierre qui est tout là-haut, à déclamer des âneries à la foule interloquée qui s'était amassée dans Giles Street. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête, ça, personne ne le savait. Il avait travaillé à la mairie peu de temps avant, perché sous le plafond sur un échafaudage, restaurant les fresques, mais vu que son escapade là-haut sur le toit avait fait la une des journaux, il ne retrouverait jamais du boulot dans ce lieu. Les gens aimaient se payer du bon temps, mais ce n'était pas eux qu'un tel comportement réduisait à la pauvreté.

Ces excentricités l'empêchaient de retrouver du travail, mais ce n'était pas ce qui dérangeait le plus May. C'étaient moins ces pitreries qui faisaient obstacle que les principes professés par son père, des principes auxquels personne n'entendait rien sauf son père et sa tante, tous deux timbrés. Deux ans plus tôt, en mille neuf cent six, un type qui admirait son père pour ses talents lui avait proposé de s'associer dans l'entreprise de vitrail qu'il venait

de monter. Il s'était vite enrichi, mais à l'époque il avait promis au père de May la moitié des parts dans l'affaire, à une seule condition : si Snowy ne remettait pas les pieds au pub pendant quinze jours, la direction lui échoirait. Son père n'avait pas hésité une seconde et avait répondu : « Personne ne me dictera ma conduite. Trouve-toi un autre associé. » Quel imbécile. May en aurait craché de dépit, rien qu'à penser qu'elle accouchait dans Fort Street tandis que le vitrier avait une maison à deux étages en haut de Billing Road. Quand il passait devant avec la mère de May, il se faisait tirer les oreilles, se voyait reprocher d'avoir voué sa famille à la pauvreté pour des générations. May s'en ouvrit quelque peu à Mrs. Gibbs.

Sans cesser de sourire, la matrone secoua la tête.

« Il a bonne réputation dans le quartier, même si je reconnais qu'il doit être agaçant quand on est obligé de vivre avec lui en permanence. Mais bon, c'est un Vernall. Comme toi. Comme le mot de matrone, c'est un de ceux qu'on n'entend que dans les Boroughs. Et encore, la moitié des gens qui le disent le comprennent pas. Ce sont des mots anciens, et ils disparaîtront bientôt, avec nous, ce qu'ils désignent également disparu. Respecte ton père, et respecte ta tante, qui ne quitte jamais son accordéon. Ils sont d'une trempe comme je doute qu'on en reverra, surtout à refuser tout cet argent. Oui, tu pourrais être riche aujourd'hui, mais réfléchis un peu. Tu aurais été trop riche pour épouser ton Tom, et alors où serait ce petit bébé ? Il y a des raisons à tout ça, et elles sont à chercher ici. »

La mention du mari de May la toucha. Tom Warren traitait May avec plus de respect que tous les autres hommes qu'elle avait connus. Il l'avait courtisée comme si elle était une reine, comme si elle était la fille d'un roi, et non celle d'un idiot du village. La matrone avait raison. Si May avait été riche, elle aurait pensé que Tom en avait après son argent. Si elle avait habité en haut de Billing Road, il ne se serait jamais approché d'elle. Cet enfant, que May désirait si ardemment, ne serait qu'une page vierge de plus dans le livre des hommes.

Certes, tout ça ne dédouanait pas Snowy. Il n'avait pas agi ainsi dans l'intérêt de May, mais par pure étroitesse d'esprit. Il ne pouvait pas savoir qu'elle épouserait Tom, sauf à être également clairvoyant. Comme toujours, il n'avait écouté que lui sans une seule pensée pour autrui. C'était comme quand il s'éclipsait, allait à pied jusqu'à Lambeth, disparaissait pendant des semaines, sans que personne ne sache ce qu'il fabriquait. Oh, il devait sûrement travailler quelque part et rapportait toujours une paie, mais May savait que Louisa le soupçonnait de fréquenter d'autres femmes. May se disait que sa mère avait sûrement raison. C'était un vieux schnock lubrique qui aimait bien traîner avec ses amis et courir le guilledou. May espérait que ça ne déteindrait pas sur Tom, qui s'entendait à merveille avec son beau-père. Ce matin-là, pour tout dire, les deux hommes étaient partis au pub. C'est May qui avait insisté pour qu'ils partent. Elle ne voulait pas que Tom la voie ainsi.

La lumière était douce comme du beurre dans l'âtre et coulait

généreusement sur les boules de cuivre qui surmontaient la grille. L'ombre voûtée que projetait Mrs. Gibbs sur le papier peint rose du mur semblait immense, celle d'une géante ou d'une Parque. Étourdie d'épuisement, May sentit une vaste présence en approche, mais le poing brutal enserrant sa matrice arracha jusqu'au dernier fil de pensée comme de simples cheveux.

Cette fois-ci, bien que la douleur eût empiré, May pensa au moins à respirer, haletant de façon syncopée comme elle se rappelait l'avoir fait quand cet enfant de douleur avait été conçu. La pensée, comique, lui arracha un rire, vite remplacé par un autre hurlement. Mrs. Gibbs murmura des encouragements bienveillants. Elle dit à May qu'elle était courageuse et se débrouillait très bien, et serra sa main jusqu'à ce que la vague s'éloigne.

Les morceaux de puzzle chamboulés qu'étaient les pensées de May jonchaient son tapis mental, un millier de formes colorées légèrement différentes qu'elle était contrainte de trier, piochant dedans, repérant chaque coin, puis chaque bord, distinguant les pièces bleues qui étaient du ciel de celles, tachetées, qui appartenaient au sol. Elle recomposa patiemment son image, qui et où elle était et ce qui se passait, mais le rhinocéros de la naissance revint piétiner les lieux alors qu'elle ne s'y attendait pas, peu après sa première incursion, et d'un brutal coup de corne détruisit tous ses efforts. La matrone lâcha sa main et alla se placer au bout du canapé, entre les genoux de May. La voix de Mrs. Gibbs était ferme et autoritaire, pressante sans être alarmante.

« Tu peux maintenant te tendre et pousser. On y est presque. Tiens bon et pousse. Ça ne saurait tarder. »

May serra les lèvres pour contenir le cri qui montait en elle et le ravala jusque dans ses reins. Elle avait l'impression d'essayer de chier le monde. Elle poussa de toutes ses forces même si elle était persuadée que toutes ses entrailles allaient sortir. La douleur enfla, formant une circonférence plus large que celle que May sentait grandir entre ses cuisses. Elle allait éclater, crever, et se fendre en deux, devoir être recousue de la tête au cul. Le hurlement qu'elle retenait prisonnier derrière ses dents serrées sifflait comme une bouilloire à ses oreilles, prêt à remplir l'espace étrié de la pièce quand elle déborderait dans une gerbe écumante.

Mrs. Gibbs étouffa un cri. La tête du bébé était sortie, et si May tendait le cou par-dessus l'horizon de son ventre elle pourrait apercevoir ses boucles rousses et aplaties semblables à des flammes, beaucoup plus claires que les siennes. Mrs. Gibbs, les yeux écarquillés, semblait avoir été changée en pierre. Se ressaisissant, la matrone s'empara d'un linge plié et se pencha pour recueillir l'enfant. Pourquoi était-elle aussi pâle ? Qu'est-ce qui pouvait bien clocher ?

L'instant, soudain chatoyant, parut se dissoudre puis se recomposer, passer de la réalité au rêve puis de nouveau à la réalité. Un coup de vent avait-il traversé la maison, s'engouffrant par les portes et les fenêtres pourtant bien closes ? Qu'est-ce qui soulevait les rideaux, la nappe et les papillons brodés

qui palpitait sur la robe chasuble de la matrone ? La voix de Mrs. Gibbs, perçue comme à travers une tempête, lui disait de pousser encore une fois, une dernière, sur quoi les désagréments des neuf derniers mois se résorbèrent hors de May sur le sofa, en un soulagement divin qu'elle n'aurait jamais cru possible dans ce monde. Mrs. Gibbs prit le couteau aiguisé qu'elle avait enfoncé dans le terreau frais et brun enrobant les racines d'un géranium qui déclinait dans son pot sur le rebord de la fenêtre. D'un geste précis, elle trancha le cordon.

May essaya de se redresser, se rappelant l'expression sur le visage de Mrs. Gibbs quand la tête du bébé était sortie.

« Il va bien ? Qu'y a-t-il ? Il y a un problème ? »

La voix de May était éraillée, un croassement ténu. La matrone, l'air sombre, tenait dans ses bras la forme emmaillotée.

« J'en ai bien peur, ma chérie. Cet enfant est d'une beauté effrayante. »

May tendit les mains vers l'enfant sans oser le regarder, les yeux plissés à cause de la lumière de la lampe et de l'éclat du feu dans la cheminée, le pourtour de l'enfant cuivre d'un côté et crème de l'autre. Qu'avait voulu dire Mrs. Gibbs ? Son cœur se serra soudain quand elle s'aperçut que l'enfant n'avait pas crié. Elle l'entendit alors piailler. Elle sentit remuer entre ses mains la petite chose emmaillotée et, en tressaillant, ouvrit les yeux, et eut l'impression de contempler une fournaise ou le plein soleil.

La tête de l'enfant évoquait un bouton de rose : bien qu'encore tout froissé, May savait qu'il allait éclore de façon splendide. Ses yeux, du bleu spectral des œufs de rouge-gorge, étaient gros comme des broches, et fixés sur ceux de May. Leur couleur allait parfaitement avec les cheveux orange feu du nouveau-né, un ciel d'été clair au bout de la rue, encadré par la brique de Northampton que baignaient les derniers rayons d'un soleil couchant. La peau du bébé était d'un blanc nacré, et luisait comme sous un talc de perle en poudre, parsemé de rehauts sur les cuisses, les orteils, une toile apprêtée attendant le délicat pinceau du temps, des circonstances et du caractère. Le regard émerveillé de la jeune mère se posa sur les extrémités de son enfant, pour revenir encore, comme hypnotisé, à ses yeux, son visage extraordinaire. C'était comme si l'univers avait été réduit à la taille d'un télescope, un puits scintillant aux extrémités duquel, de chaque côté, les regards de la mère et de l'enfant s'enlaçaient, reflétés et suspendus dans l'ambre de l'instant de toute éternité. May regarda les petites lèvres juste écloses épouser les formes de ses premiers gazouillis, une salive vif-argent émergeant en une perle luisante à une commissure, comme suspendue à un fil. Elle embrassa le sommet brun roux du crâne qui sentait le lait chaud bu la veille au soir dans son lit, et sut qu'elle détenait là un trésor. Elle comprit qu'elle venait d'accoucher d'une vision d'une beauté surnaturelle, et que c'était ça qui perturbait Mrs. Gibbs.

Puis, comme rattrapée par la réalité, May s'aperçut que c'était une fille.

« Comment vas-tu l'appeler, ma chérie ? » demanda Mrs. Gibbs. May jeta autour d'elle un regard ébahi, ayant complètement oublié qu'il y avait une

autre personne dans la pièce.

Elle avait décidé avec Tom que si c'était un garçon, il s'appellerait Thomas, comme lui, alors que si c'était une fille elle porterait son nom.

« On pensait l'appeler May, comme moi », dit-elle. Les oreilles de l'enfant parurent se dresser en entendant son nom, sa tête ronde remua sur le halo baigné de lumière du linge. Mrs. Gibbs hocha la tête, esquissa un prudent sourire, comme encore sous le choc du charme pétrifiant du nouveau-né, son bel éclat de Méduse. Avait-elle peur ? May repoussa cette pensée. Qu'y avait-il d'effrayant chez cette fleur précieuse ? C'était stupide, juste l'imagination débridée de May, toutes les âneries superstitieuses entourant la naissance qu'elle tenait de sa mère. Il y a quelques centaines d'années, les femmes comme Mrs. Gibbs devaient jurer de ne pas ensorceler l'enfant, de ne rien dire pendant sa naissance, de ne pas l'échanger contre une fée dans son berceau. C'était avant qu'on les appelle des matrones, à l'époque où on les désignait autrement. Mais c'était autrefois. On était en 1908. Mrs. May Warren était une femme moderne, qui venait juste de donner naissance à une petite merveille. Elle la nourrirait, veillerait à son hygiène, s'occuperait d'elle, tout plutôt que de prêter attention aux divagations de vieilles harpies et de lire l'avenir dans une tasse de thé ou la voix d'une sage-femme.

Le bébé, niché contre les seins généreux de May, dormait à moitié. May se tourna vers Mrs. Gibbs.

« Elle est sacrément belle, ma fille, vous ne trouvez pas ? »

Mrs. Gibbs gloussa en rassemblant ses affaires.

« C'est bien vrai, ma chérie. Elle est magnifique. Jamais je n'oublierai cette vision. Bon, couvre-toi avant qu'ils déboulent tous ici pour la voir. »

La matrone tendit les mains entre les cuisses de May et, d'un seul mouvement, adroit et discret, elle sortit le placenta en tirant sur le cordon tranché, l'escamotant avant même que May s'en rende compte. Tandis que Mrs. Gibbs s'en débarrassait, May s'arrangea du mieux qu'elle put. Puis, ainsi que l'avait annoncé Mrs. Gibbs, la famille s'entassa dans la pièce pour voir l'enfant.

May fut étonnée de leur prévenance, ils allaient et venaient sur la pointe des pieds et s'exprimaient à voix basse. Sa mère roucoulait et s'affairait pendant que Jim souriait, le visage tout rouge, de joie ou de gêne. Cora était sous le charme du bébé, son visage reflétant la même expression que la matrone. Même leur John peinait à trouver ses mots.

« Elle est belle, dis donc. Elle est superbe », balbutia-t-il.

Louisa prépara du thé pour tout le monde, et May prit également une tasse. C'était un nectar brûlant, corsé, et très sucré, et pendant que sa mère et sa sœur prenaient doucement l'enfant dans leurs bras à tour de rôle, May but le breuvage avec reconnaissance. L'atmosphère, les paroles échangées à voix basse auxquelles se mêlaient les rares cris endormis du bébé, évoquaient un événement religieux, que ne gâta même pas l'arrivée de Tom et de son père.

Son père sentait la bière, mais Tom avait fait durer sa pinte toute la matinée,

et son haleine n'empêchait pas. May posa sa tasse de thé pour les embrasser avant que Tom ne prenne dans ses bras sa fille. Il paraissait stupéfait, et son regard faisait la navette entre les deux May. Son expression laissait entendre qu'il n'en revenait pas d'avoir, avec sa May, conçu un tel chef-d'œuvre. Il rendit l'enfant à May puis sortit lui acheter des fleurs.

Son père, ivre, refusa de porter le bébé, ce qui évita de le lui interdire. Il s'était enfilé six pintes avant midi, deux pendant le déjeuner, le tout payé par les caricatures et les dessins cochons que Snowy faisait des gens, des insultes récompensées par des bières. Même avec une matinée aussi prolifique, May trouva bizarre que son père se fût autant saoulé le jour de la naissance de sa petite-fille. Chose également inhabituelle chez son père, l'alcool semblait l'avoir plongé dans un état mélancolique. Il ne décollait pas son regard de la petite May, même s'il la voyait à travers la lentille tremblante de ses larmes. Quel vieux sentimental. Elle ignorait que son père eût une seule fibre fleur bleue dans toute sa maigre carcasse. Elle ne l'en aimait que davantage. Si seulement il pouvait être ainsi tout le temps.

Snowy se tourna alors vers sa fille. Ses paupières ridées avaient, telles des digues rompues, laissé jaillir un flot de larmes.

« Je savais pas, chérie. J'aurais pas imaginé. Je savais qu'elle serait belle comme ta mère et toi, mais pas aussi renversante. Oh, c'est terrible, ma fille. Elle est si belle. »

Snowy tendit la main et la posa sur le bras de May, en dissimulant mal la fêlure dans sa voix.

« Aime-la, May. Aime-la de tout ton cœur. »

Là-dessus, son père sortit précipitamment de la pièce. Ils entendirent son pas pesant dans les escaliers alors qu'il s'en allait sûrement cuver les pintes de bière qu'il avait ingurgitées. Tout ce temps, Mrs. Gibbs était restée dans son coin, à boire son thé, ne parlant que lorsqu'on s'adressait à elle. Louisa, la mère de May, glissa deux shillings dans la main de la matrone, deux fois le tarif habituel. Avec fermeté, Mrs. Gibbs lui rendit une pièce.

« Allons, Mrs. Vernall, avec tout le respect que je vous dois, si elle avait été laide je n'aurais pas pris deux fois moins. »

Se penchant vers May, elle lui dit au revoir, et la jeune mère remercia la matrone pour son aide.

« Vous êtes une bénédiction. Quand j'aurai le prochain, je veillerai à ce qu'on vous envoie chercher. J'ai décidé d'avoir deux filles, et après j'arrête, aussi je suppose que vous reviendrez quand ma seconde sera sur le point de naître. »

Mrs. Gibbs la gratifia d'un vague sourire.

« Nous verrons, ma chère. Nous verrons », dit-elle.

Elle dit au revoir à la famille, et plus particulièrement à la petite May, puis déclina la proposition de la raccompagner à la porte. Elle mit son chapeau et son manteau. Ils l'entendirent traverser le couloir puis, après avoir manœuvré le loquet, sortit, et refermer la battant derrière elle.

La plainte discordante d'un accordéon glissait à la surface du fleuve avec la lumière et faisait onduler l'après-midi de septembre. May se tenait sur le pont en fer forgé entre l'île et le jardin, sa fille âgée de dix-huit mois dans ses bras, et de là elle apercevait sa tante Thursa, au loin, minuscule point marron longeant la pelouse et se dirigeant vers le marché aux bestiaux.

Bien qu'elle fût trop loin, May pouvait visualiser très précisément le moindre détail de sa tante, qui, avec son père Snowy, était l'autre élément embarrassant de la famille. Elle voyait en pensée la tête d'oiseau de Thursa avec son bec fier, ses yeux pâles et fixes, ses cheveux gris aux mèches folles qui donnaient l'impression que son cerveau brûlait à petit feu. Elle devait porter son manteau marron et ses chaussures marron, son maudit accordéon suspendu à son cou, tel le Vieux Marin et son albatros. Elle errait jour et nuit dans les rues en improvisant, ses doigts voletant sur les touches grises de son pesant instrument. May n'aurait pas éprouvé autant de honte si Thursa avait manifesté ne serait-ce qu'une once de talent musical. Mais sa tante faisait un boucan odieux, de brefs accords montant ou descendant qui se confondaient en un sifflement strident puis s'interrompaient brutalement au bord des fréquents silences de Thursa. De midi à minuit, sept jours par semaine, on pouvait entendre son horrible cacophonie se répercuter dans les cours et les tuyaux de cheminée, effrayant les chats et réveillant les bébés, égaillant les oiseaux et faisant sortir les Vernall. Depuis le pont, May regardait la tache sépia et bruyante qu'était sa tante tandis que, tel un héron, la folle longeait la rive de Beckett's Park, où des feuilles moussaient contre Victoria Prom. Quand Thursa et sa lugubre musique s'estompèrent au loin, May reporta ses regards sur l'enfant nichée dans ses bras.

Les cheveux roux qu'avait May à sa naissance étaient tombés puis avaient repoussé en un halo cendré et lumineux encore plus glorieux, si possible, que la teinte cuivrée qu'ils avaient à sa naissance. Ils paraissaient encore plus surnaturels. La petite May était plus belle chaque jour, ce qui troublait quelque peu ses parents. On avait mal aux yeux, à la regarder trop longtemps. May et Tom avaient supposé au début que leur enfant n'était magnifique qu'à leurs yeux, que leurs amis cherchaient juste à être flatteurs, mais ils avaient fini peu à peu par comprendre d'après les réactions unanimes que c'était là une beauté sans précédent, une beauté qui coupait le souffle, rendait nerveux, comme si les gens voyaient un vase Ming ou le premier représentant d'une race nouvelle.

May ronronna et rapprocha son bébé pour que leurs fronts se touchent, caillou contre rocher, et que leurs cils battent presque les uns contre les autres comme deux phalènes prises dans une danse nuptiale. L'enfant gazouilla d'un plaisir effréné, qui était son unique réponse à presque tout. Elle semblait tellement heureuse d'être vivante et il était clair qu'elle s'émerveillait de tout, de même que tous s'émerveillaient en la voyant.

« Et voilà. Ce méchant raffut est fini. C'était ta tante Thursa qui a un grain,

en train de faire l'intéressante avec son bidule à soufflet. Mais elle est partie maintenant, et on peut aller toi et moi se promener dans le parc. Là-bas sur l'île il y aura peut-être des cygnes. Ça te plairait ? Tiens, tu sais quoi ? Ta maman va chercher dans sa poche, et te donner un autre petit bonbon. »

Farfouillant dans une poche latérale de sa robe, elle trouva le petit cône en papier marron, à la pointe tordue, qu'elle avait acheté chez Gotch dans Green Street en se rendant au parc. D'une main, l'autre tenant l'enfant, May défroissa le cornet et l'ouvrit, et en sortit trois chocolats, surmontés de vermicelles en sucre, un pour sa fille, et deux pour elle. Elle approcha le premier des lèvres du bébé, qui s'ouvrirent comiquement avec avidité pour que May le dépose sur sa langue minuscule, puis pressa les deux disques chocolatés restants l'un contre l'autre, en forme de lentilles, les éclats de couleur perlant désormais à la surface en petits points dans le style pointilliste. Elle l'enfouina et le ramollit avec sa salive, sa façon préférée de manger les spécialités de Gotch.

La petite May lovée sur une de ses épaules telle une cornemuse au repos, elle descendit la légère bosse du pont pour s'avancer sur l'herbe rare et jaunie de l'île. Cette dernière, d'une superficie d'un ou deux hectares, était baignée au nord par la Nene qui faisait une fourche, se divisant en deux courants qui se rejoignaient pour n'en former qu'un seul à l'extrémité sud du promontoire. Un sentier usé par les pieds des promeneurs faisait le tour de l'île, au centre de laquelle le sol marécageux se changeait parfois en étang, mais pas aujourd'hui. Une fois le pont traversé, May tourna à droite, afin de longer la rive dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, ses cheveux roux soulevés par la brise, sa fille enfouissant son museau tout chocolaté dans son cou. Quelques nuages glissèrent dans l'azur, et l'ombre de May disparut puis réapparut, mais le temps resta au beau fixe.

Elle marchait, avec l'eau sur sa droite et la large étendue de Beckett's Park devant elle, son vieux pavillon verdi par la mousse, ses bancs, ses buissons et ses toilettes publiques ; les arbres roussis par l'automne commençaient à s'embraser. Le ruban miroitant du fleuve sous la voûte sombre des branches, aux reflets d'ambre épars et de sauge nébuleuse, déchirait des bouts de ciel bleu paon sous le scintillement médaillé de son sein ridé.

Si l'on avait été un dimanche, on aurait vu des gens louer des barques à la cabane nichée entre les ormes de la berge, non loin du marché aux bestiaux. Le week-end, en général, quand le temps le permettait, on pouvait voir ici la moitié des habitants des Boroughs, vêtus de leurs plus beaux atours, marcher bras dessus bras dessous, en criant et riant tout en ramant entre les longues branches des saules. Le ramoneur de Green Street, Mr. Paine, qui possédait un gramophone à manivelle, l'apportait avec lui sur sa barque de location. C'était agréable d'entendre de la musique en plein air ; agréable de voir Mr. Paine passer de vieilles chansons tout en descendant la rivière parmi les amoureux et les familles qui chahutaient. On avait l'impression que tout n'allait pas si mal.

May s'entendait bien avec Mr. Paine. Il lui avait montré un jour les fleurs

qu'il faisait pousser dans le jardin derrière sa maison, laquelle ne se trouvait pas très loin de la boutique de Gotcher Johnson. Elle n'avait jamais vu autant de couleurs que celles entassées dans le rectangle de brique, jaillies d'une ahurissante gamme de pots bricolés. Des roses fusant de boîtes de conserve. Des bocaux d'apothicaire déversant des soucis. Des pots de chambre fêlés avec des gerbes de jasmin odorant. May aimait bien en général les habitants de Green Street. Elle s'était souvent dit qu'un jour Tom et elle pourraient se trouver une maison correcte à louer là-bas, loin de Fort Street, de sa mère et de son père, pas très loin peut-être du ramoneur et de son Éden de casseroles derrière chez lui, les murmures de son Victrola charmant les foules venues se détendre sur les berges le dimanche. Et il adorait la petite May. Mais qui ne l'adorait pas ?

Le sentier décrivait un coude sur la gauche, l'herbe formant un tapis élimé, des touffes entières aplaties par les vieux, les amants, les petits vagabonds. May le suivit jusqu'à la pointe de l'île, d'un pas tranquille, le fin ourlet de sa robe gonflé par la brise soufflant à ses chevilles. La tête sur l'épaule de sa mère, la petite May babillait sans discontinuer, indifférente aux détails saugrenus comme le sens ou les mots.

Bien sûr, May voyait bien que si la plupart des gens admiraient son enfant, certains manifestaient leur admiration avec une intolérable cruauté. Quelques mois plus tôt, Tom et elle se promenaient un dimanche après-midi dans ce parc, de sortie avec leur petite May. Ils l'avaient portée puis l'avaient laissée trotter entre eux, chacun lui tenant une main, la soulevant dans les airs pour l'empêcher de marcher dans les flaques ou sur les renoncules. Un couple bien mis marchait non loin, gardant leurs distances avec la faune des Boroughs, l'air vaguement dégoûté. La femme, qui avait des gants et portait une ombrelle, dévisagea les Warren et leur fillette, faisant remarquer au passage à son mari : « Tu sais, ça me met dans tous mes états quand je vois une aussi jolie petite fille élevée par des individus de ce genre. »

Non mais quel toupet. Comment cette femme osait-elle dire une chose pareille. Tom s'écria : « Quoi ? » alors que le couple s'éloignait, mais ils passèrent leur chemin comme si de rien n'était. May se rappelait s'être endormie en pleurant cette nuit-là, le visage rouge et brûlant de honte. À croire que Tom et elle étaient des animaux, incapables d'élever une enfant. May savait, rien qu'au ton de la femme, que si le couple avait pu leur enlever leur fille, ils l'auraient fait sans la moindre hésitation. L'incident avait déclenché une farouche résolution, un feu lui brûlant la gorge et lui piquant les yeux. Elle allait leur montrer. Elle s'occuperait de la petite May mieux que n'importe quelle femme de la haute.

La mère et l'enfant avaient à présent contourné l'extrémité nord de l'île avec son marché aux bestiaux, et flânaient sur la rive du fleuve, en direction de Midsummer Meadow, vers le sud. Les yeux du bébé, d'un bleu clair comme un ciel d'hiver, ne quittaient pas le marais central où des canards à tête émeraude se dandinaient près de nids presque vides. Au loin, la sirène d'une

usine poussa brièvement sa plainte.

Autour des souliers à bouts ronds de May, des feuilles d'un vert spectral jonchaient le sol, d'étranges cosses renflées à leurs tiges. Si vous les fendiez avec l'ongle du pouce, vous trouviez dedans les larves de petites mouches noires – c'est du moins ce que lui avait dit un jour son père – qui pondaient dans les bourgeons, les déformant en ce qu'on appelait une galle. C'était répugnant, mais moins que la conclusion qu'elle en avait tirée, à savoir que les vers et les asticots se développaient dans les arbres, comme si la mort florissait dans ces rameaux qui incarnaient la vie. La rive était jonchée, en plus des feuilles jaunies, par divers détritiques : une crotte de chien blanchie par un régime d'os rongés, un paquet vide et détrempé de Craven « A » avec dessus le chat noir haut d'un centimètre, désormais à la merci des oiseaux de l'île.

Elle aperçut aussi un sous-vêtement, une culotte bouffante de femme dans l'herbe parmi les racines d'arbres, blanche et froissée. Un couple était venu s'envoyer en l'air ici loin des réverbères de Victoria Prom, le tintement des eaux couvert par leurs gémissements, et était reparti ensuite sans trop s'attarder. May émit un petit son désapprobateur, même si elle avait agi de même avec Tom avant qu'ils soient mariés, ici même, une nuit, près de la rivière, avec lui couché sur elle, avant de rester un moment à parler sous un arbre. La tête posée sur la poitrine de Tom, elle avait entendu son cœur, tandis que tous deux contemplaient le cours de la rivière, les taillis et les voies de chemin de fer s'étendant jusqu'à l'abbaye de Delapré. Elle l'avait écouté en silence, sous le charme, tandis qu'il évoquait l'histoire de leur pays, une matière où il excellait à l'école. La guerre des Deux-Roses, avait-il expliqué, celle entre les Lancaster et les York, avait débuté sur le bout de terre où marchait May présentement. Le roi avait été fait prisonnier sur le terrain vague que les Boroughs considéraient encore comme un jardin. Elle était allongée là, à moitié endormie, stupéfiée par les événements importants qu'avaient connus ces champs, bercée par la douce voix de son futur mari, dont le sperme refroidissait sur les pissenlits. Ce souvenir l'échauffa entre les cuisses et elle dut s'arrêter et secouer la tête pour se ressaisir avant de pouvoir se concentrer sur ce vendredi après-midi qu'elle passait avec sa fille. Elle se remit en marche, longea la courbe de l'île au sud et se dirigea de nouveau vers le pont.

De retour dans la partie principale du parc, elle se demanda si Thursa était dans le coin. Mais sa tante était partie depuis longtemps, comme tous ceux qui se promenaient ici auparavant. Peut-être sa tante les avait-elle entraînés, à la façon du joueur de flûte de Hamelin, en tressant un air farfelu sur son accordéon, son manteau marron battant au vent, ses cheveux gris pareils à un étendard. May éclata de rire, aussitôt rejointe par sa fillette.

Les seules autres personnes qu'elle vit évoluaient près de Derngate et de l'hôpital, des mères ou des gouvernantes poussant des landaus autour de Becket's Well, au coin du parc. Même leurs domestiques snobaient May, la

regardant comme si elles avaient peur qu'elle leur vole leur sac, malgré leurs origines semblables... encore que ce ne fût pas tout à fait exact. Ayant vu le jour dans un caniveau débordant de merde, elle n'était pas la mieux née du quartier.

Mais ça ne faisait pas d'elle une mauvaise mère. Ça ne voulait pas dire que l'autre femme avait raison. Elle s'occupait mieux de sa petite fille que toutes ces bêcheuses de leur marmaille. May protégeait trop sa fille, du moins de l'avis du médecin. Ce qui se passait, c'est que la petite May s'enrhumait souvent, toussant et renflant comme la plupart des bébés. Le médecin était venu, le Dr. Forbes, agacé d'être aussi souvent mandé, et May et lui avaient eu un échange animé. Il l'avait conduite sur le seuil de sa maison et lui avait montré, en peu plus loin dans Fort Street, une gamine du quartier assise sur les pavés froids et inégaux, en train de jouer à la dinette, traînant dans les flaques d'eau noire avec ses poupées.

« Vous voyez ? Cette enfant se porte mieux que la vôtre, parce que sa mère la laisse jouer dehors. Votre gamine, Mrs. Warren, est trop propre pour développer une résistance aux maladies. Laissez-la se salir ! Ne dit-on pas qu'un peu de saleté éloigne la fatalité ? »

Il pouvait parler, lui qui habitait une belle demeure dans Horsemarket. Personne n'irait les accuser, lui ou sa femme, d'être incapables d'élever un enfant, comme l'avait fait l'autre vache avec Tom et May. Ses enfants pouvaient avoir les genoux crottés, personne n'irait dire du mal de lui. Ce n'est pas sur lui qu'on jaserait, ni sa femme qui s'endormirait en pleurs, humiliée. L'argent vous épargnait tout ça. Le docteur ne savait pas de quoi il parlait.

La petite May remua dans les bras de sa mère et fit la grimace. C'était la grimace la plus laide qu'elle savait faire, capable pourtant d'éclipser une œuvre d'art. Si les cloches sonnaient et qu'elle restait ainsi, la fille de May pourrait toujours prétendre au titre de plus beau bébé. Si sa fille remuait, c'était de toute évidence parce qu'elle voulait un autre bonbon. May chercha le cornet dans la poche de sa robe et vit qu'il n'en restait que trois. Elle en donna un à May et pressa les deux autres l'un contre l'autre pour elle. Sa petite merveille nichée dans son bras, May passa devant les toilettes et se dirigea vers le tout-à-l'égout de Victoria Prom. Le soleil était plus bas dans le ciel. Il se faisait tard. Elle ne voulait pas que sa gamine reste trop longtemps dehors, malgré le conseil du vieux Forbes. La petite May sortant tout juste d'un rhume, un peu d'air frais dans le parc lui avait semblé une bonne idée, mais il était inutile de prolonger la balade. Elles feraient mieux de rentrer pour se mettre au chaud pendant qu'il faisait encore jour, or elles n'habitaient pas à côté. Quittant la voûte des arbres couleur feuilles de thé, elle tourna à gauche sur la promenade et se dirigea vers la masse ronde du gazomètre.

May passa devant le Plough Hotel sur l'autre trottoir au début de Bridge Street, continua jusqu'au bas de Horseshoe Street, tourna alors à droite, entamant la longue remontée qui s'enfonçait dans le sein sale et joyeux des

Boroughs, entre ses bras accueillants et maculés de suie. Le soleil était un ballon de montgolfière qui descendait vers le dépôt ferroviaire. La brise agitait les boucles pâles de sa fille et May fut contente de l'avoir sortie aujourd'hui. Il y avait quelque chose dans l'air, dû peut-être au crépuscule ou à la fraîcheur automnale, comme si ces heures étaient un ultime et précieux aperçu de l'été, ce qui les rendait deux fois plus belles et parfaites. Même les Boroughs, avec leurs briques écruës, semblaient faire de leur mieux pour avoir fière allure. Une lumière dorée se répandait profusément sur les toits d'ardoise, déversant un flot d'ordures aveuglant dans les tuyaux de gouttière. Les lambeaux de nuages lilas au-dessus de Bellbarn étaient des prospectus déchirés, collés sur l'immense auvent du ciel bleu. Le monde semblait si riche, si lourd de sens, comme une peinture à l'huile que traversait May avec son bébé à la Gainsborough sur la hanche.

Après l'agitation et le bruit de Horseshoe Street, ses pavés recouverts de traînées olivâtres et fibreuses, s'étendait le terrain vague où se dressait autrefois St. Gregory, du moins c'est ce qu'avait dit un jour son père à May. Il était question d'une vieille croix de pierre qu'un moine avait rapportée ici de Jérusalem, pour désigner le centre de ce pays. Ils l'avaient installée dans une alcôve de l'église, et pendant plusieurs siècles ce fut une relique attirant les pèlerins de partout. On appelait cette croix une *rood*. *Rood* était un mot ancien et rappelait le mot anglais *rude*, qui signifiait « grossier », ce qui fait que May voyait dans cette croix un élément rudimentaire, taillé grossièrement avec des outils rudimentaires dans la pierre grise et dure, quasi biblique. Le moine avait été envoyé par des anges, disait son père. Les anges étaient alors courants dans les Boroughs, aujourd'hui disparus sauf si on tenait compte de la petite May. L'église elle-même avait également disparu depuis longtemps, et seule Gregory's Street indiquait qu'elle s'était dressée là jadis. Désormais, les buddleias et les orties régnaient en maîtres, les uns avec des pétales épais comme des steaks, les autres dardant leurs têtes blanches et séniles dans les derniers rayons du soleil, leurs pointes rehaussées d'une ardente citrine. Et dire que c'était là le centre du pays.

Le bébé gazouilla, cramponné au flanc de May, et sa mère se tourna pour voir ce qui motivait ses petits cris. Un peu plus haut dans la rue, là où Gold Street et Marefair rencontraient Horsemarket et Horseshoe Street pour former un croisement, devant le Palais des variétés de Vint, un jeune homme élancé était adossé contre le mur, et jetait de temps à autre un regard malicieux à la petite May.

Sa fille semblait sous le charme du jeune homme, et un examen poussé contraignit May à reconnaître qu'il y avait de quoi. Il n'était pas grand mais mince et gracieux, et non maigre et nerveux comme Tom. Ses cheveux étaient plus noirs que ses souliers, une tignasse en bataille tout en boucles couleur réglisse. Ses longs cils féminins étaient encore plus noirs, et il en jouait habilement pour taquiner l'enfant. Il avait apparemment une haute opinion de lui-même. Et des vues sur elle.

Elle n'était pas dupe. Elle connaissait cette méthode consistant à engager la conversation avec un enfant, pour courtiser discrètement la mère. Elle y avait eu droit plus d'une fois en se promenant avec May. Quand on avait un si joli bambin, ce n'était pas désagréable d'être de temps en temps l'objet des attentions. May n'avait rien contre les sifflements ou les clins d'œil, tant qu'ils n'étaient pas le fait d'un poivrot ou d'un voyou. Si c'était le cas, elle savait y mettre le holà, était assez grande pour se débrouiller toute seule. Mais si le gars en question était présentable, comme c'était le cas pour celui-ci, elle ne voyait pas de mal à flirter un peu, à papoter cinq minutes. Non qu'elle n'aimât pas Tom ou s'intéressât aux autres, mais plus jeune elle avait été un beau brin de fille, et les compliments lui manquaient parfois. En outre, à mesure qu'elles se rapprochaient du jeune gars, May avait l'impression de connaître son visage, même si elle était incapable de se rappeler les circonstances. C'était peut-être un sentiment de déjà-vu, quand on croit revivre une situation. Et puis sa fille semblait apprécier ce gandin qui avait le chic pour faire rire les enfants.

Quand il se retourna à nouveau, faussement timide, pour couler un regard à la petite May, il vit que sa mère regardait également dans sa direction. May parla en premier et, prenant l'initiative, lui dit qu'il avait une admiratrice en la personne de son enfant. Il répondit par une platitude, comme quoi c'était lui qui admirait la petite. Il savait aussi bien qu'elle que c'était faux, et qu'il avait également reluqué May, mais tous deux préférèrent feindre que c'était le cas. En outre, il voyait bien maintenant qu'elle était mariée.

Il se montra aux petits soins pour l'enfant, l'air globalement sincère, déclarant qu'elle finirait sur les planches et serait célèbre pour sa beauté, tout ça. Lui-même était dans le métier, il allait se produire dans quelques instants au Palais de Vint et se détendait juste au croisement, histoire de fumer une tige ou deux. Et de regarder les femmes, pensa May, qui ne fit aucune remarque car ce brin de conversation n'était pas sans lui déplaire. Elle se présenta puis présenta sa fille. Il s'appelait « Avorge », un surnom qu'elle n'avait pas entendu depuis longtemps, pas depuis qu'elle avait quitté Lambeth enfant. Ça mit en branle quelques rouages dans l'esprit de May, jusqu'à ce qu'elle se rappelle où elle avait déjà croisé Avorge.

C'était un gamin d'à peu près l'âge de May qui vivait dans West Square, non loin de George's Road. Elle l'avait vu, quand elle sortait avec ses parents, et reconnu à ses beaux yeux. Il avait un frère, plus âgé que lui dans son souvenir, mais quand elle en parla il la fixa comme s'il avait vu un fantôme, jailli d'un passé qu'il croyait relégué derrière lui. Il la regardait comme s'il avait été démasqué. Son air troublé et ses yeux exorbités firent rire May. Il ne s'était pas attendu à ça. Il s'était laissé déstabiliser. Elle le taquina encore un peu, se moquant de lui puis eut pitié et lui avoua qu'elle aussi était originaire de Lambeth. Il parut soulagé. Il avait de toute évidence cru que c'était une sorcière ou une voyante, et non une simple fille de Londres ayant fui la capitale.

Ainsi remis à sa place, ce fut comme s'il n'avait plus besoin de faire le malin, et leur conversation prit un tour plus chaleureux, plus détendu. Ils causèrent de tout et de rien, des ambitions théâtrales du frère de May, de l'histoire du Palais des variétés devant lequel ils se trouvaient, et cetera, tous les trois d'humeur enjouée tandis que le ciel des Boroughs passait de brocart à saphir au-dessus d'eux. Sa fille se tortilla bientôt dans ses bras et, en l'absence d'autres petits bonbons, May se dit qu'il était temps de rentrer nourrir son enfant. Elle dit au revoir au beau clown et lui souhaite bonne chance pour son numéro du soir. Il lui dit de prendre soin de la petite May. Elle ne trouva pas ça bizarre, pas sur le moment.

Remonter Horsemarket ne prit guère de temps même si, après cette promenade de quelques heures, l'enfant parut plus lourde dans les bras fatigués de May. Alors qu'elle longeait les demeures huppées, les résidences des médecins, toutes éclairées, elle se demanda laquelle était celle du Dr. Forbes. Derrière des rideaux ouverts, des enfants rentrés de l'école étaient assis sur de confortables canapés devant des feux de cheminée, ils mangeaient des muffins ou bien lisaient des ouvrages édifiants. Elle en voulut un court instant à son père. S'il n'avait pas décliné ce poste de directeur, si pour une fois il s'était montré un peu moins têtue et égoïste, ce pourrait être elle et sa petite May dans une de ces maisons, bien nourries et au chaud, sa fille à genoux en train de lire un livre illustré aux plats estampés et à la tranche dorée. Elle tourna dans St. Mary's Street en bougonnant.

À l'ouest, le ciel gardait des traces de coups de la journée, déjà violacé au-dessus des toits de Pike Lane et Quart Pot Lane. Cela surprit May, la façon dont la nuit tombait quand la journée touchait à sa fin en cette période de l'année. Dans la pénombre, St. Mary's Street paraissait hantée. Les alcôves des porches aspiraient les ombres, et les grilles des cours cliquetaient dans leurs chaînes. May avançait d'un bon pas, en portant sa fille devant elle telle une bougie blonde dans le crépuscule.

Elle devait bien reconnaître qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que le grand incendie ait commencé ici, il y a un peu plus de deux siècles. L'endroit semblait couvrir perpétuellement, comme s'il allait s'enflammer d'un coup sans qu'on ait le temps de dire ouf. Ça devait dater de l'époque de la guerre civile, quand les Têtes rondes bivouaquaient près d'ici, Cromwell et Fairfax passant la nuit à Marefair, juste à côté de Mary's Street, avant de se rendre à Naseby le lendemain pour sceller le sort du roi Charles et du pays. N'était-ce pas à Pike Lane qu'ils avaient taillé les pieux ? C'est ce qu'avait dit le père de May, en tout cas. Elle continua dans Doddridge Street, traversa le cimetière qui allait de Doddridge Church à Chalk Place. Le révérend Doddridge, qui avait prêché ici, sans être une force destructrice aussi terrible que le vieil Oliver Cromwell ou les flammes, était un incendiaire à sa façon, se battant pour les non-conformistes et les pauvres, et il allait bien avec l'atmosphère trouble des lieux. May se hâta de traverser le sanctuaire envahi d'herbes en priant pour que sa fille ne prenne pas froid.

Une fois dans Chalk Lane, à l'approche du mur ouest de la chapelle, la petite May devint toute agitée et désigna la drôle de porte à mi-hauteur, comme si elle voulait savoir à quoi elle servait.

« Alors là, ma chérie, j'en ai aucune idée. Viens, rentrons et préparons un feu pour quand ton papa rentrera du travail. »

Hormis un rot, la petite May ne répondit rien tandis que Bristol Street succédait à Castle Terrace. Les lumières brillaient au bout de la rue, ce qui signifiait que Mr. Beery était à l'œuvre, allant d'un réverbère à l'autre avec sa longue perche, inclinant sa flamme vers le bec de gaz. On avait l'impression qu'il pêchait dans la nuit, se servant d'une petite luciole comme d'un appât. La fille de May gazouilla en apercevant les lueurs lointaines et verdâtres comme si c'était un défilé de chandelles romaines.

Elles étaient sur le point de s'engager dans Fort Street quand, de la rue sombre en contrebas, monta un crépitement cadencé qui s'approchait, comme si quelqu'un traînait une planche sur les pavés inégaux. Une voix riche comme un bouillon retentit : « Ça alors, Mrs. May et Missy May ! Vous avez dû vous balader un peu partout en ville, je parie, pour rentrer chez vous que maintenant ! »

C'était Black Charley, le type de Scarletwell qui traînait une carriole de chiffonnier, sur son vélo avec des cordes autour des jantes au lieu de pneus. Le bruit qu'elle avait entendu était celui des patins de bois qu'il avait fixés à ses pieds pour servir de freins. May rit en le voyant, mais lui reprocha de l'avoir effrayée, même si c'était faux. C'était une curiosité du quartier, et elle l'aimait bien. Il apportait une once de magie à ce lieu.

« Black Charley ! Parbleu, tu m'as fait sursauter ! » Elle lui dit qu'il devrait y avoir une loi obligeant les Noirs à porter des cierges magiques une fois la nuit tombée, afin qu'on puisse les voir s'approcher de vous, puis se dit que c'était une remarque stupide. D'une part, il n'y avait pas de Noirs ici. Il n'y avait que lui, Black Charley, Henry George. D'autre part, elle aurait pu tout aussi bien dire que les Blancs devraient se noircir pour qu'on puisse les voir arriver en plein jour. Mais il ne le prit pas mal. Il se contenta de rire et de faire des compliments à son bébé, comme quoi c'était un ange, mais May battit froid ces louanges. Les anges étaient un sujet qu'elle préférait éviter, ils faisaient partie de la folie du clan Vernall. Son père et son grand-père et sa tante timbrée avaient tous répété qu'ils existaient vraiment, ce qui, selon May, en disait long sur leur état mental. Personne ne prenait ce genre de choses au sérieux, du moins personne ayant encore toute sa tête. Il en allait ainsi depuis l'époque de ce vieux moine qui avait rapporté ici la croix de Jérusalem. Le seul ange, à part la petite May, était cette pierre blanche sur le toit de l'hôtel de ville que son père avait enlacé quand il s'était saoulé. En outre, May trouvait les idées de ce genre effrayantes, des types avec des grandes ailes qui surveillaient nos vies et savaient ce qui allait se passer avant que ça arrive. C'était comme des fantômes, ça faisait penser à la mort, vous finissiez par considérer la vie comme un immense lieu brumeux se refermant sur vous pour

vous broyer. Elle n'aimait pas penser aux choses surnaturelles. Et puis les anges étaient prétentieux, se dit-elle, et devaient la juger comme ce couple dans Beckett's Park.

Elle papota encore un peu avec Black Charley, et May, sa petite chérie, fit de son mieux, l'appelant Char-Char et attrapant la barbe frisée et blanche qui ceignait son menton. Finalement, il repartit en leur disant au revoir de sa voix grave de Yankee, descendant Bristol Street pour rentrer chez lui à Scarletwell, une rue où May n'aimait pas se rendre. Ça lui flanquait la trouille, c'est tout, même s'il n'y avait aucune raison à cela. Il y avait la drôle de bestiole de Newt Pratt, le dimanche, ivre devant le Friendly Arms, mais ce n'était pas ça qui faisait que May avait peur de la rue. C'était peut-être à cause de ce nom épouvantable, rappelant la scarlatine, ou du fait que là-bas se trouvait l'ambulance réservée aux personnes atteintes de maladies contagieuses – le « char à fièvre », comme on l'appelait, avec ses hautes fenêtres à verre plombé, qui laissaient entrer la lumière mais ne permettaient pas de voir les pauvres diables qu'elle emportait à l'intérieur, affligés de la scarlatine ou de cette autre maladie dont May ne savait pas trop comment prononcer le nom, jusque dans des campements en dehors de la ville. Quel que soit ce qui l'horripilait dans cette ancienne colline, il était clair que Scarletwell Street ne figurait pas parmi les endroits préférés de May. Cela pouvait changer, se disait-elle, d'ici quelques années quand elle irait là-bas tous les jours pour emmener la petite May à l'école de Spring Lane, mais en attendant elle préférerait l'éviter.

May prit à gauche dans Fort Street où la rue n'était pas pavée, juste dallée. Bien qu'elle sût que la rue décrivait une courbe à droite tout au bout et longeait l'arrière de Moat Street avant de se fondre dans Bath Row, sa rue lui faisait toujours l'effet d'une impasse dans laquelle les véhicules ne s'engageaient pas, ne menant pour ainsi dire nulle part. Sa fille se trémoussait à présent et piaillait, toute excitée, dans les bras recouverts de taches de rousseur de May, l'enfant ayant entre-temps reconnu la rangée de maisons mitoyennes. May s'avança sur les dalles grossières et penchées, dépassa la maison de son père et de sa mère, au numéro dix. Une lumière au gaz filtrait de leur entrée par les fentes du chambranle mal équarri ; le salon, lui, était sombre, vide hormis quelques bibelots.

À cette heure-ci, Johnny, Cora et ses parents devaient sans doute être attablés autour d'un thé dans le séjour, en train de manger du pain avec de la confiture et un morceau de gâteau. Elle continua jusqu'à sa maison, sise au numéro douze, et déverrouilla la porte d'une main, ne posant sa fille à terre qu'une fois entrée. Elle alluma d'abord le manchon, puis prépara le feu dans la cheminée, installant sa fille dans sa chaise haute pendant qu'elle allait récupérer les rillettes de viande dans la cantine, à l'entrée du cellier. Elle prépara le goûter de May et le lui servit après avoir soigneusement ôté les croûtes du pain. La petite May mangea lentement son en-cas, en prenant son temps, et en en mettant partout tandis que sa mère en profitait pour préparer

un petit pâté au foie et aux oignons qu'elle mit alors à cuire dans le four pour Tom et elle.

La soirée passa vite, après ça. Tom rentra de la brasserie où il travaillait, sa paie du vendredi soir à la main, à temps pour souhaiter bonne nuit à la petite May avant qu'on aille la coucher à l'étage. Puis Tom et elle dînèrent tous les deux, et parlèrent un peu avant d'aller également se coucher. Ils soufflèrent la bougie puis May demanda à Tom de lui remonter sa chemise de nuit et de se coucher sur elle pour la prendre. C'était leur moment préféré, un vendredi soir. Ils n'avaient pas à se lever tôt le lendemain, et avec un peu de chance leur gamine dormirait suffisamment tard pour que May et Tom puissent baiser encore une fois au réveil. Sous son homme, May ne repensa plus guère au type avec lequel elle avait discuté devant le Palais de Vint.

Le samedi, leur fille toussa à nouveau et parut avoir des difficultés à respirer. Ils firent venir le vieux Forbes, le dimanche après-midi, alors qu'ils comptaient aller se promener dans le parc. Le médecin arriva, comme à son habitude, en se plaignant qu'on lui gâchait son week-end, puis se tut en voyant la petite May. La peau de la fillette avait pris une nuance jaune qu'ils espéraient due à leur seule imagination.

Il annonça que la petite avait la diphtérie.

L'ambulance stationnée en haut de Scarletwell fut appelée. La petite May y fut installée et le véhicule s'éloigna, ses fenêtres à verre plombé disposées bien trop haut sur les côtés pour qu'on puisse voir à travers. Les sabots et les roues du chariot retentirent tandis que la voiture s'éloignait dans la rue et que l'unique rayon de soleil qui réchauffait le cœur de May était emporté à l'intérieur.

La deuxième fois que Mrs. Gibbs vint, elle portait une robe chasuble d'une couleur différente, noire, alors que la précédente était d'un blanc virginal. Quand May y repensa plus tard, elle crut se rappeler que l'ourlet était brodé de scarabées égyptiens vert bleu au lieu de papillons. Mais ce n'était que son imagination. Le tablier était d'un noir uni, sans ornement.

May était seule dans la pièce principale. Le petit cercueil, posé sur deux chaises tel le sujet d'un hypnotiseur, trônait devant la fenêtre. Le visage endormi de son bébé était gris et baignait dans la lumière poussiéreuse que décantaient les voilages. Elle aurait sûrement meilleure mine à son réveil. Oh, arrête, se dit May. Arrête par pitié. Puis elle se mit de nouveau à trembler et pleurer.

Le moment le plus cruel avait été quand ils l'avaient ramenée chez eux. La fillette était rentrée au bout d'une semaine, et ses parents avaient cru qu'elle allait guérir. Mais que savaient-ils de la diphtérie ? Ils étaient même incapables de prononcer le mot correctement et disaient « dip » comme tout le monde. Ils ignoraient qu'elle se déroule en deux phases, et que la plupart des malades surmontent la première mais sont emportés par la seconde. Surtout les jeunes enfants, disait-on. Surtout, pensait May, ceux que leur mère avait

trop préservés de la saleté. Ceux dont la mère avait eu peur qu'on dise d'elle qu'elle n'était pas apte à élever un enfant, et auxquels elle avait fini par donner raison.

C'était de sa faute. Elle savait que c'était de sa faute. Elle avait été trop fière. La fierté venait avant la chute, c'est ce qu'on disait, et c'était ô combien vrai. May avait l'impression d'être tombée, d'avoir basculé hors de sa vie, la belle vie qu'elle menait quinze jours plus tôt. C'en était fini de ses rêves, de ses espoirs. C'en était fini de la femme qu'elle croyait être, et elle avait chu ici, dans ce moment terrible, cette pièce, avec ce cercueil et cette maudite horloge.

« Oh ma pauvre chérie. Ma pauvre petite. Je suis là, mon amour. maman est là. Tout va bien se passer. Je veillerai à ce qu'il ne t'arrive... » Elle n'acheva pas sa phrase. Elle ignorait ce qu'elle voulait dire, détestait le son de sa voix inutile qui promettait ce qu'elle avait déjà trahi. Toutes les fois où elle avait consolé sa fille, lui disant qu'elle s'occuperait toujours d'elle, prêtant serment comme toutes les mères puis l'abandonnant lamentablement. Prétendant qu'elle serait toujours là pour la petite, mais ne sachant même plus où était, aujourd'hui, ce « là ». Un an et demi, c'est tout ce à quoi ils avaient eu droit avec elle ; le temps qu'elle était restée en vie. Ils avaient rejoint le club tragique et fermé dont on parlait à voix basse avec compassion mais qu'on préférait éviter, comme si May était en quarantaine à cause de son chagrin.

Elle ne pensait même plus. Ses pensées étaient incapables de tenir en place, ne menaient nulle part où elle eût envie d'aller. Elle était pleine uniquement d'une douleur informe, indicible, et de l'énormité de cette petite boîte.

Le tapis devant la cheminée présentait des petits trous noirs qu'elle n'avait pas remarqués jusqu'alors. Le repose-pieds en osier s'effilochait. Pourquoi était-ce si compliqué d'empêcher les choses de vieillir ?

La porte n'était pas fermée à clé, et May n'entendit pas entrer la matrone. Elle leva juste les yeux du tapis qu'elle examinait, et Mrs. Gibbs était là, à côté de la chaise, sa chasuble ornée de taches grises comme les ailes pliées et émiettées d'une phalène noire. C'était comme si les dix-huit mois précédents n'avaient jamais existé, comme si Mrs. Gibbs n'avait jamais vraiment quitté la maison. C'était juste une lumière différente, une autre robe chasuble, sans les papillons, le jour d'été brodé remplacé par la nuit. C'était comme dans ce jeu, « cherchez l'erreur ». On avait également changé le bébé de May. La petite chérie aux cheveux dorés avait disparu au profit d'une poupée blonde et inerte. Et May elle aussi avait changé. Elle n'était plus celle qu'elle était lors de son accouchement.

En fait, après examen approfondi, May s'aperçut que tout le tableau clochait, il n'était qu'un jeu de différences. Seule la matrone demeurerait la même, bien qu'elle eût revêtu une nouvelle robe chasuble. Ses joues, pareilles à des mandarines, n'avaient pas changé, ni son expression qu'on pouvait interpréter comme on voulait.

« Re-bonjour, ma chérie », dit Mrs. Gibbs.

Le « bonjour » que répondit May était de plomb. Il quitta ses lèvres et tomba lourdement par terre, une masse de langage, brute et incolore, sur laquelle il était impossible de bâtir une conversation. La matrone contourna l'amas et reprit :

« Si tu n'as pas envie de parler, ma chérie, alors ne parle pas. Sauf si tu as besoin de le faire, mais ne sais pas comment, auquel cas tu peux me dire tout ce que tu veux. Je ne suis pas de la famille, et je ne suis pas ton juge. »

L'unique réaction de May fut de détourner les yeux même si elle admit, du moins en son for intérieur, que Mrs. Gibbs avait touché un point sensible. Elle n'avait eu personne à qui parler ces deux derniers jours, à part elle-même. Elle était incapable de dire plus de deux mots à Tom sans éclater en sanglots. Les larmes de l'un appelaient les larmes de l'autre, or tous deux détestaient pleurer. C'était un signe de faiblesse. En outre, Tom n'était pas là. Il travaillait. La mère de May, Louisa ? Là encore pas la peine de compter sur elle, non parce que sa mère pleurerait facilement, mais parce que May avait déçu sa mère. Elle n'avait pas été une bonne mère à son tour, n'avait pas repris la tapisserie maternelle. Elle avait raté une maille et manqué à ses devoirs envers les siens. Elle n'osait plus les voir, et eux ne pouvaient rien pour elle. Sa tante était intervenue, occasionnant une scène épouvantable à laquelle May ne voulait plus penser.

En conséquence, May s'était retrouvée isolée. C'était sa faute, ainsi que tout le reste, et elle se retrouvait sans personne à qui confier ses sentiments, les horribles pensées qui lui passaient par la tête et qu'elle ne pouvait décemment formuler. Et pourtant elle se retrouvait là, avec Mrs. Gibbs, une inconnue, n'appartenant ni au clan de May ni à quel clan que ce fût d'après ce que May en savait, sinon à celui des matrones elles-mêmes. Mrs. Gibbs semblait n'appartenir à rien, aussi prudemment impartiale que le ciel. Sa robe chasuble, sombre et secrète comme la nuit, ou comme un puits, était un réceptacle dans lequel May pouvait vider toute cette horreur sans que les échos retentissent pendant des années. May leva ses yeux rougis et croisa ceux, gris et calmes, de la femme.

« Je suis désolée. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas comment surmonter ça. Ils l'enterrent demain après-midi et alors il ne me restera plus rien. »

La voix de May était rouillée, à force de se taire, une voix de harpie, non celle d'une fille de vingt ans. La matrone tira à elle le tabouret usé puis s'assit aux pieds de May et lui prit la main.

« Bien, jeune Warren, écoute-moi un peu. Ne me dis pas qu'il ne te reste rien. Tu ne dois même pas le penser. S'il ne reste rien, à quoi a servi la vie de ton enfant ? Ou la vie de quiconque, d'ailleurs ? Toutes les vies ont un sens, ou alors aucune. Ou aurais-tu préféré ne jamais l'avoir eue ? Préférerais-tu ne pas m'avoir vue la première fois si tu avais su que tu devais me revoir ? »

May l'écouta et sut que la femme avait raison. Formulée ainsi, la question de savoir s'il aurait mieux valu ou pas que May ne naisse jamais l'obligea à

secouer tristement la tête. Ses cheveux roux, raides et ternes, emmêlés, tombaient sur son visage. Elle n'avait pas rien eu. Pendant un an et demi, elle l'avait nourrie, l'avait sortie au parc, l'avait entendue rire, pleurer et roter, l'avait changée. Il n'en restait pas moins qu'elle n'avait plus sa May. Elle avait des souvenirs de l'enfant, ses expressions et ses gestes préférés, ses bruits préférés, mais ils étaient pénibles dans la mesure où aucun autre ne viendrait s'y ajouter. Mais c'était la partie égoïste de son chagrin qui parlait, la peine qu'elle ressentait pour elle-même après cette perte. C'est sa fillette qu'on aurait dû plaindre, elle qui était partie seule dans la nuit. May regarda Mrs. Gibbs, en proie à un profond désarroi.

« Mais elle ? Qu'est-il advenu de ma May ? Je veux croire qu'elle est au paradis, mais c'est faux, n'est-ce pas ? C'est juste ce qu'on dit aux enfants quand leurs chats ou leurs chiens sont retrouvés écrasés dans la rue. »

Elle pleura à nouveau, malgré elle, et Mrs. Gibbs lui tendit un mouchoir, puis serra la main de la jeune mère entre ses paumes rêches, une Bible se refermant sur les doigts de May.

« Je ne crois pas trop au paradis, personnellement, ni à l'autre endroit. Ce sont des bêtises. Tout ce que je sais, c'est que votre fille est *en haut*, maintenant, et que tu me croies ou pas m'est égal et à elle aussi. C'est là qu'elle est, ma chère. Cela, je le sais, et je ne le dirais pas si je n'en étais pas sûre. Elle est en haut, où nous irons tous. Ton père t'en a déjà parlé, je crois. »

May sursauta en entendant parler de son père. Il avait dit ça. Il avait utilisé la même expression. « Elle est en haut, May. Ne te fais pas de bile. Elle est en haut maintenant. » En fait, maintenant qu'elle y repensait, elle ne l'avait jamais entendu parler de la mort autrement. Ni lui, son père, ni quiconque dans son entourage. Les gens ne disaient jamais « au paradis », ou « près de Dieu », pas même « au ciel ». Ils disaient en haut comme s'ils voulaient dire à l'étage. Un au-delà feutré.

« Vous avez raison, il disait ça, mais ça veut dire quoi ? Vous dites que ça n'a rien à voir avec le ciel qu'il est au-dessus de nous. Il est où, cet en-haut, alors ? À quoi il ressemble ? »

Sa propre voix lui parut pleine de colère, comme si elle en voulait à Mrs. Gibbs d'être aussi péremptoire concernant une chose aussi terrible. Elle ne voulait pas donner cette impression et crut que la matrone allait se vexer. À son grand étonnement, Mrs. Gibbs se contenta de rire.

« Franchement, ça ressemble beaucoup à ici, ma chérie. » Elle désigna le fauteuil, la pièce. « À quoi voudrais-tu que ça ressemble ? C'est un peu comme ici, sauf que c'est juste au-dessus. »

May n'était plus en colère. Elle se sentait bizarre, c'est tout. Lui avait-on déjà dit ces choses ? « C'est un peu comme ici, sauf que c'est juste au-dessus. » La phrase paraissait si familière, si juste, même si elle ne la comprenait pas. C'était comme les fois où, petite, elle était initiée à un mystère, comme quand Anne Burk avait dit à May : « Le type met son foutre au bout de sa queue, puis la fourre dans ta chatte. » Bien que May ait pensé

alors que le foutre était un petit tas de brisures de savon, déposé sur une queue à l'extrémité aplatie insérée en elle, elle avait néanmoins su que c'était vrai ; elle avait compris des choses auxquelles elle n'entendait rien auparavant. Ou quand sa maman l'avait prise à part pour lui expliquer ce que c'était que les « ragnagnas ». C'était pareil, ici avec Mrs. Gibbs à ses côtés. Un de ces moments dans la vie où vous découvrez ce que tous les autres savent déjà mais dont ils n'ont jamais parlé.

May jeta un coup d'œil au cercueil à l'autre bout de la pièce et sut aussitôt que c'était des conneries. En haut était l'autre nom du paradis, la même histoire débitée différemment pour consoler les vivants et les faire taire. C'était juste l'atmosphère de Mrs. Gibbs, sa façon d'être, qui lui conférait un vernis de vérité. Que savait-elle de l'au-delà ? C'était une femme des Boroughs, tout comme May. Sauf que, bien sûr, c'était une matrone, ce qui donnait un peu de poids à ces âneries. Mrs. Gibbs parla à nouveau, en serrant la main de May.

« Comme je le disais, ma chère, il importe guère en fait qu'on croie ou pas à ces choses. Le monde est rond, même si on croit qu'il est plat. La seule différence, c'est à nos yeux. Si on croit que c'est un globe, alors on n'a pas à s'inquiéter en permanence de basculer dans le vide. Mais ne parlons pas de ta fillette, ma chère. Ce qui s'est passé, on n'y peut rien, mais toi, on peut t'aider. Comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu ressens ? »

Une fois de plus, May dut prendre le temps de réfléchir. Personne ne lui avait posé cette question, ces deux derniers jours. Ce n'était pas quelque chose qu'elle s'était demandé, ni n'avait osé se poser dans le puits gémissant qu'était devenu récemment son esprit. Comment allait-elle ? Qu'est-ce qu'elle ressentait ? Elle se moucha dans le mouchoir propre que lui avait passé Mrs. Gibbs, remarquant qu'il n'y avait pas de papillons brodés dessus, juste une seule abeille. Puis elle tordit le mouchoir et le fourra dans une des manches de son pull, un geste qui obligea la matrone à lui lâcher la main, même si, une fois la manœuvre accomplie, May glissa volontairement ses doigts entre ceux de la femme. Elle aimait son contact, sa peau chaude, sèche et rassurante dans le tourbillon de papier peint de la pièce. Toujours en reniflant, elle tenta de répondre.

« J'ai l'impression que tout a traversé le sol et tombe dans un tunnel comme une pierre. Je n'ai même plus l'impression d'être moi-même. Je reste là à pleurer sans rien pouvoir faire. Je ne vois pas l'intérêt de faire les choses, de me brosser les cheveux ou de manger, et je ne sais pas quand tout ça se terminera. J'aimerais être morte, voilà la vérité. On nous mettrait alors ensemble dans le même cercueil. »

Mrs. Gibbs secoua la tête.

« Ne dis pas ça, ma belle. C'est facile à dire, et c'est stupide, tu le sais. De toute façon, si je ne m'abuse, tu n'as aucune envie de mourir. C'est juste que tu n'as pas envie d'être en vie parce que la vie est dure et n'a pas de sens. Ce sont deux choses très différentes, ma chère. Essaie de savoir de laquelle il

s'agit. L'une peut être arrangée et l'autre non. »

L'horloge tictaquait et les atomes de poussière s'agitaient dans les rayons de soleil qui tombaient obliquement pendant que May méditait tout ça. Mrs. Gibbs avait raison. Ce n'est pas qu'elle voulait vraiment mourir, juste qu'elle avait perdu sa raison de vivre. Pire, elle s'était mise à soupçonner que la vie, toute forme de vie sur terre, n'avait aucun sens et ce depuis le début. Ce monde était un monde d'accidents et de chaos sans plan divin pour servir de guide. Les voies de Dieu n'étaient pas impénétrables, elles étaient tout bonnement invisibles. À quoi bon continuer à faire partie de la race humaine ? Pourquoi les gens s'obstinaient-ils à enfanter, alors qu'ils savaient que leurs enfants mourraient ? Leur donner la vie pour ensuite la leur reprendre, histoire d'avoir un peu de compagnie. C'était cruel. Comment avait-elle pu voir les choses autrement ?

Elle essaya de dire tout ça à Mrs. Gibbs, l'absurdité présente en toute chose.

« La vie n'a pas de sens. Elle n'en a plus pour moi depuis que le Dr. Forbes a dit que May avait contracté la dip. Le char à fièvre a remonté la rue, s'est engagé dans ce chemin de terre alors que d'habitude les charrettes s'arrêtent avant. Et puis ils l'ont emportée. Ils l'ont mise dans leur chariot tout noir, se sont éloignés dans Bath Row, et c'était fini. Je suis restée là au bord de la route, à mordiller mon mouchoir. Je n'oublierai jamais ce moment, au bord... »

Penchant sa tête surmontée d'un chignon, Mrs. Gibbs resserra une fois de plus sa prise sur la main brûlante de May, l'invitant à continuer. May ne s'était pas rendu compte à quel point elle avait besoin de raconter tout ça à quelqu'un, de mettre des mots dessus et de s'en décharger.

« Tom était là. Tom m'avait pris dans ses bras pour m'empêcher de courir avec la voiture. Ma mère, au numéro dix, était restée chez elle pour s'occuper de Cora et de Johnny, pour pas qu'ils sortent et fassent des histoires. »

Mrs. Gibbs avança les lèvres d'un air interrogateur puis y alla d'un commentaire :

« Et puis-je te demander où était ton père, ma chère ? »

May parut réfléchir un instant, puis reprit.

« Il se tenait juste sur son perron et... non. Non, il était assis. Assis sur son perron. Je l'ai à peine remarqué, sur le moment, mais en y repensant, il était assis sur une marche comme si on était un dimanche de juillet. Comme s'il n'y avait rien de dramatique. Il avait l'air triste, mais pas bouleversé ou surpris comme tout le monde. À dire vrai, il paraissait plus déconcerté quand elle est née. »

Elle se tut. Et dévisagea Mrs. Gibbs avec intensité.

« Et maintenant que j'y pense, vous aussi. Vous étiez blanche comme un linge quand elle est née. J'ai dû vous demander si ça n'allait pas et vous avez dit que vous en aviez bien peur. Vous avez dit que c'était sa beauté, qu'elle était d'une beauté effrayante, je m'en souviens. Puis, après, au moment de partir, vous vous êtes longtemps attardée pour lui dire au revoir. »

Elle eut alors comme un déclic. May dévisagea la matrone, incrédule, qui la regardait, impassible.

« Vous saviez. »

Mrs. Gibbs ne broncha pas.

« Tu as raison, ma chère. Je savais. Et toi aussi. »

May retint un cri et essaya de dégager sa main, mais la matrone ne la laissa pas faire. Quoi ? Que se passait-il ? Que voulait dire la femme ? May ignorait que son enfant allait mourir. Elle n'y avait pas songé un seul instant. Quoique...

Elle l'avait su, en fait, plus de mille fois, une pensée qui l'effrayait plus d'une façon. Le pire c'était de se dire que c'était une erreur, que cette fillette magnifique aurait dû échoir à une reine, pas à elle. Il y avait dû avoir une erreur, une négligence. Tôt ou tard, on s'en apercevrait, comme un colis postal remis à la mauvaise adresse. Quelqu'un viendrait le reprendre. Elle savait qu'elle ne s'en sortirait pas comme ça, pas avec une enfant qui brillait d'un tel éclat. En son for intérieur, May avait toujours su. C'était la véritable raison, comprenait-elle à présent, pour laquelle elle avait pris si mal la remarque de la femme, ce jour-là dans Beckett's Park. C'était parce que ça lui rappelait quelque chose qu'elle savait déjà et pourtant s'empêchait d'admettre : on lui enlèverait un jour sa fille. On viendrait un jour frapper à leur porte, un employé de mairie ou la police, une dame de l'hospice, l'air triste. Elle n'avait juste pas pensé que ce serait le Dr. Forbes.

La pendule tictaqua, et May se demanda brièvement combien de temps s'était écoulé depuis le tic-tac précédent. Mrs. Gibbs attendit d'être sûre que May avait compris puis reprit.

« Nous en savons beaucoup plus que ce que nous croyons. Certains d'entre nous, en tout cas. Et si je t'avais dit quand ta May est née ce que je savais, m'aurais-tu remerciée ? Il ne sert à rien de dire ce genre de choses. Si tu avais toi-même eu ce genre de prémonitions, ce qui était possible, ça n'aurait rien empêché, sinon un an et demi de bonheur. »

La matrone se pencha sur son tabouret, son tablier noir et raide grinçant presque.

« Bien, ne me reproche pas ce que je vais te dire, mais il semble que tu t'en veuilles. Tu penses être une mauvaise mère, mais c'est faux. La diphtérie frappe sans discernement, elle ne choisit pas ses victimes selon leur mode de vie, même si les pauvres sont les plus vulnérables. C'est une maladie, ma chère, pas un châtiment. Ce n'est pas un jugement porté sur toi ou sur ton bébé, ça n'a rien à voir avec la façon dont tu l'as élevée. Tu n'en seras à l'avenir qu'une meilleure mère. Tu auras appris des choses que toutes les mères n'apprennent pas, et tu les auras apprises tôt. Tu as perdu cette enfant mais tu ne perdras pas le prochain, ni ceux que tu auras sans doute après. Regarde-toi ! Tu es faite pour être mère, ma chère. Tu as en toi encore plein de bébés. »

May détourna le regard, fixant la plinthe au bas du mur, et la matrone plissa

les yeux.

« Je suis désolée si j'ai parlé quand il ne le fallait pas ou dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire. »

May rougit et regarda à nouveau Mrs. Gibbs.

« Ne soyez pas désolée. Vous avez juste dit quelque chose qui me trottait dans la tête. Ces bébés en moi, comme vous avez dit. C'est bête, mais j'arrête pas de me dire qu'il y en a déjà un. Je n'ai rien de concret pour avancer une telle chose, et les trois quarts du temps je me dis que c'est dans mon imagination, pour remplacer May. Je n'ai pas eu de signes, mais si cette impression est fondée, alors je suis tombée enceinte il y a deux semaines. C'est complètement absurde, je sais, juste une pensée qui m'est venue parce qu'elle est agréable, au lieu de pleurer tout le temps. »

La matrone caressa la main de May, et sa caresse semblait à la fois thérapeutique.

« Et pourquoi, si ce n'est pas indiscret, penses-tu être enceinte ? »

May rougit à nouveau.

« C'est absurde, comme je l'ai dit. C'est juste que... eh bien, vendredi dernier, avant qu'ils envoient le char à fièvre pour May, je suis allée me promener dans le parc avec elle, et elle était claquée, la pauvre petite. Nous l'avons couchée tôt, puis, comme c'était vendredi, on s'est dit qu'on allait se coucher aussi. Et on a... eh bien, vous savez. On l'a fait. Mais c'était spécial, je ne peux pas trop dire comment. J'avais passé une belle journée, et j'ai aimé Tom. Je sais à quel point je l'ai aimé cette nuit-là, quand on était au lit et qu'on le faisait, et j'ai su combien lui aussi m'aimait. On est restés après sans bouger, à savourer notre bonheur, à parler tout bas comme quand on s'était connus. Je vous jure, avant même que la sueur ait séché sur nos corps, je me suis dit, "un bébé va naître de ça". Oh, Mrs. Gibbs, qu'est-ce que vous devez penser ? Je n'aurais jamais dû vous raconter tout ça. Je n'en ai parlé à personne. Vous venez juste ici pour faire votre travail, et voilà que moi je déballe toutes mes histoires. Vous devez vous dire que je suis une fille de rien. »

Mrs. Gibbs tapota la main de May puis sourit.

« J'ai entendu pire, crois-moi. De toute façon, c'est compris dans mon service. Écouter et parler, c'est le principal. Ce n'est pas faire la sage-femme ou s'occuper des morts. Et quant à savoir si tu es enceinte ou pas, n'écoute que ton instinct. Tu as sûrement raison. Ne m'as-tu pas dit que tu voulais deux filles et qu'après tu t'arrêterais là ? »

May acquiesça.

« Oui, je l'ai dit. Et cette nuit-là, au lit, j'ai pensé "et voici la numéro deux". Sauf que c'est faux, maintenant, n'est-ce pas ? C'est toujours la première. »

Elle réfléchit brièvement puis reprit :

« Bon, ça ne change rien. Je veux toujours deux fillettes, comme je l'ai dit avant. Si jamais j'en ai une en cours, j'en aurai une autre et après c'est bon. »

May n'en revenait pas, de s'entendre dire ça. Sa fille chérie gisait glacée dans une boîte minuscule à l'autre bout de la pièce, à moins de deux mètres de là où elle se trouvait. Comment pouvait-elle envisager un autre bébé, surtout après ça ? Alors qu'elle était là, en pleurs, à essayer de se ressaisir, ainsi qu'elle le faisait depuis deux jours ? Comme si elle avait trouvé un robinet d'arrêt dans son cœur, le flot des larmes s'était enfin tari. Elle fut surprise de ne plus avoir le sentiment de tomber. Ce n'était pas comme si elle débordait de joie et d'espoir, mais au moins elle ne sombrait pas dans un trou sans fond, et sans lueur au-dessus. Elle avait atteint un soubassement où elle pouvait se reposer, un niveau qui ne céda pas sous son chagrin. Il y avait des chances pour qu'elle s'en sorte.

Elle savait que c'était grâce à la matrone. Les matrones s'occupaient de la mort et de la naissance et de tout ce qui y avait trait. C'était leur travail. Ces femmes – toujours des femmes, bien sûr – savaient rester en dehors de tout ça. Elles ne subissaient pas les aléas de la mortalité. Leurs vies n'étaient pas chamboulées par ces arrivées, et ces départs ne les brisaient pas. Elles demeuraient inchangées au gré des secousses de la vie, imperméables à la joie et à la tragédie. May était encore jeune. La naissance et la mort de sa fille avaient constitué sa première exposition à ces choses, ses premiers enseignements en matière d'existence, sa gravité et son caractère imprévu, et franchement ça l'avait mise à plat. Comment allait-elle vivre, si la vie lui faisait ça ? Elle regarda Mrs. Gibbs et vit une solution, une solution féminine, une façon de se maintenir à flot, mais la matrone avait commencé à parler avant que May mène à bout cette pensée.

« Mais bon, ma chère, je t'ai interrompue. Tu étais en train de me parler du jour où le char à fièvre était venu chercher ta petite fille. Je t'ai alors interrogée sur ton père... »

Un instant, May regarda la petite morte, puis se rappela son récit inachevé.

« Ooh, oui, je me souviens maintenant. Notre père était assis sur le perron pendant tout ça, comme s'il était déjà résigné, tandis que je braillais dans la rue avec Tom. Je l'ai à peine remarqué, sur le moment, et je ne peux lui en faire grief même maintenant. Je dis souvent du mal de lui, que c'est un vieux fou qui nous fait honte chaque fois qu'il carapate entre les tuyaux de cheminée, mais il est gentil avec moi depuis que notre May est morte. Ma mère, les autres, je ne peux pas leur parler sans que ça finisse en sanglots, mais notre père, eh bien lui, il s'est montré solide. Il n'a pas été au pub ni fait encore des siennes. Il est resté tout près, à portée de voix. Il ne s'impose pas. Il passe de temps en temps pour voir si j'ai besoin de quelque chose, et pour une fois dans ma vie je suis contente qu'il soit là. Mais ce jour-là, il est juste resté assis devant chez lui. »

May fronça les sourcils. Elle essaya de retourner en pensée à Fort Street ce samedi soir, toute tremblante dans les bras de son mari alors qu'ils regardaient l'ambulance brinquebaler sur les dalles inégales avec May à son bord. Elle essaya de retrouver tous les bruits et toutes les odeurs dont était composé cet

instant unique, des saucisses qui cuisaient quelque part sur un réchaud, des trains qui grinçaient aux aiguillages à l'ouest.

« Je suis restée là à regarder le char à fièvre s'éloigner, et ça a monté en moi, je l'avais perdue, j'avais perdu ma petite May. Ça s'est précipité en moi et j'ai hurlé, hurlé comme jamais je ne l'avais fait. Le raffut que j'ai fait, on n'avait jamais entendu ça. C'était un bruit que je n'avais encore jamais fait, capable de briser des bouteilles et de faire tourner le lait. Alors, derrière moi, j'ai entendu le même bruit, mais changé, un écho repris sur une note différente, et tout aussi puissant que mon propre hurlement.

« J'ai arrêté de crier et me suis retournée, et là, postée au bout de la rue, j'ai vu ma tante avec son accordéon. Elle faisait penser à... oh, je ne sais pas, ses cheveux pareils à de la laine dans des ronces autour de sa tête, à jouer la même note que j'avais poussée. Enfin, pas la même note, c'était beaucoup plus bas. La même mais dans un registre plus bas. Un roulement de tonnerre, voilà à quoi ça ressemblait, qui se répandait dans Fort Street. Quelque chose de lent, de nébuleux. Et Thursa restait là à presser les touches de ses doigts nouveaux, ses grands yeux fixés sur moi, son visage aussi inexpressif que si elle était somnambule et ne savait pas où elle allait, encore moins qui elle était.

« Peu lui importait ce que je traversais, ou qu'on m'enlève mon enfant. Elle était juste partie dans un de ses rêves fous, et sur le moment je lui en ai voulu. Je l'ai trouvée insensible, une masse informe et inutile, et toute la colère que je ressentais pour ce qui était arrivé à ma petite fille, je l'ai reportée sur Thursa, aussitôt. J'ai pris une inspiration et j'ai crié, mais ce n'était plus de chagrin comme la première fois. C'était de la rage. J'ai crié comme si je voulais la dévorer, c'était un long hurlement de fauve.

« Ma tante n'a pas bougé. Elle n'a même pas cillé. Elle a attendu que je finisse puis elle a déplacé ses doigts sur le clavier, et a joué un accord encore plus bas. C'était comme quand j'avais crié la première fois : elle a joué la même note mais plus bas sur l'échelle comme si elle croyait m'accompagner. Là encore, c'était comme le grondement sourd d'un orage, mais qui semblait plus proche, plus menaçant. J'ai renoncé, alors. J'ai juste renoncé et pleuré, et bon sang, voilà que cette stupide jument a essayé de jouer avec mes pleurs là aussi, avec des petits trilles comme le genre de bruits mouillés qu'on fait avec la gorge quand on étouffe des sanglots. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé ensuite. Je crois que le vieux Snowy s'est levé de son perron et est allé faire taire sa sœur. Je sais juste que quand je me suis retournée et que j'ai scruté la rue, May était partie.

« C'était ce qu'il y avait de pire, l'accordéon de Thursa. Ça me donnait l'impression que rien de tout cela n'avait de sens, comme si le monde entier était aussi siphonné que ma tante. C'était absurde. Tout ça n'avait ni queue ni tête, pas plus que l'air qu'elle jouait. Je ne comprends toujours pas. Je ne comprends pas pourquoi May est morte. »

Elle se tut à nouveau. Mrs. Gibbs lâcha la main de May et posa la sienne sur les épaules de la jeune femme.

« Moi non plus, ma chère. Personne ne sait à quoi rime toute chose, ni pourquoi les choses arrivent de cette façon. Ça paraît injuste quand on voit certaines fripouilles vivre jusqu'à un âge avancé et ta jolie fillette emportée si tôt. Je ne peux te dire que ce que je crois. Il y a une justice au-dessus des rues, ma chère. »

Où avait-elle déjà entendu ces mots ? À moins qu'elle se trompât. Et qu'il s'agît d'un faux souvenir ? La phrase lui semblait néanmoins familière. May savait ce qu'elle voulait dire, la comprenait plus ou moins. Ça lui rappelait ce « en haut », ça parlait d'un endroit situé sur un plan à la fois supérieur et très concret, sans tout ce tralala religieux qui rebutait les gens. C'était une de ces vérités, pensa brièvement May, que la plupart des gens connaissaient à leur insu. Elle planait dans un coin de leur esprit et il leur arrivait parfois de l'entendre voleter mais en général ils oubliaient qu'elle était là, ainsi que le faisait May en ce moment même. Il ne restait qu'une impression de l'idée, une empreinte encore tiède dans un fauteuil, le sentiment fugace d'une autorité supérieure en quelque sorte incarnée en Mrs. Gibbs. May se rappela alors ce qu'elle savait des matrones, des femmes formant une race à part et s'étant aménagé comme une niche dans la société, un endroit d'où regarder le flot tumultueux de la vie et de la mort qui était leur fonds de commerce, insensibles aux violents courants du monde qui, ces derniers jours, avaient presque emporté May. Elles avaient trouvé un point fixe dans une vie qui semblait, chose inquiétante, n'avoir plus aucun repère. Elles avaient trouvé un rocher contre lequel s'élançait le chaos. Se noyant presque dans une mer de larmes, May crut distinguer en Mrs. Gibbs une terre ferme. Elle sut quoi faire pour se sauver, et le dit avant de changer d'avis.

« Je veux savoir ce que vous savez, Mrs. Gibbs. Je veux être une matrone comme vous. Je veux être au plus près de la vie et de la mort, afin de ne plus avoir peur de l'un et de l'autre. Il me faut un but maintenant que May est morte, que j'aie un autre enfant ou pas. Quand les enfants sont votre seul but, il ne vous reste rien quand la mort les emporte, ou qu'ils vont en prison, ou juste quand ils grandissent. Je veux apprendre à faire quelque chose d'utile, afin d'être quelqu'un à part entière, pas seulement l'épouse de quelqu'un ou la mère de quelqu'un. Je veux être en dehors de tout ça, être quelqu'un que ça ne peut pas blesser. Pouvez-vous me l'apprendre ? Puis-je être l'une d'entre vous ? »

Mrs. Gibbs ôta sa main de sur les épaules de May et se rassit sur le tabouret pour pouvoir mieux l'examiner. Elle ne paraissait pas surprise par la requête de May, mais il est vrai qu'elle ne semblait s'étonner de rien, sauf peut-être quand la petite May était née. Elle prit une profonde inspiration et exhala par le nez, un bruit pensif mais exaspérant.

« Eh bien je ne sais pas, ma chère. Tu es très jeune. De jeunes épaules, même si tu as une vieille tête. Et tu l'auras après ça, n'en doute pas. Ce que tu dois comprendre, c'est que tu te trompes. Il n'existe aucun endroit en dehors de la vie où se réfugier. Il n'y a pas d'endroit où l'on est à l'abri. Je suis

navrée, mais les choses sont ainsi. Tout ce que tu peux faire, c'est de trouver un endroit depuis lequel contempler les affres de la vie, les enfants qui naissent et les vieux qui meurent. Trouve-toi un lieu proche de la mort et de la vie, mais suffisamment éloigné néanmoins pour avoir une vue dégagée, pour mieux les comprendre. En comprenant, tu te libéreras de ta peur, et sans la peur la douleur est deux fois moins forte. Voilà ce que font les matrones. C'est ce que nous sommes. »

Elle se tut, pour être sûre que May la comprenait.

« Bien, une fois ceci établi, ma chère, si tu penses que tu as la vocation pour être matrone, je ne vois pas de mal à t'inculquer quelques rudiments. Si tu es sérieuse, alors peut-être aimerais-tu être celle qui va coiffer ta fille ? »

May ne s'attendait pas du tout à ça. C'était juste une idée qu'elle avait eue. Elle ne s'était pas dit qu'on lui demanderait de mettre son ambition à l'épreuve aussi tôt, et pas de cette façon. Pas avec sa propre enfant morte. Passer un peigne dans ces boucles pâles et emmêlées. Coiffer les cheveux de sa fille une dernière fois. Elle s'étrangla, rien qu'à cette pensée, et glissa un regard vers la boîte à l'autre bout de la pièce.

Un nuage s'était retiré du soleil et une lumière vive s'abattit obliquement dans le salon, perçant les rideaux de tulle gris, créant comme une brume d'embruns laiteux au-dessus du cercueil et de l'enfant qui y reposait. D'où elle était assise, elle ne voyait que les boucles de son bébé, mais pourrait-elle le supporter ? Pourrait-elle les brosser, sachant qu'elle ne le ferait plus jamais ? Mais la pensée de déléguer cette tâche sacrée à quelqu'un d'autre la déprimait. L'enfant de May allait partir, elle devait être belle pour cela, et si elle avait eu son mot à dire elle aurait voulu que sa mère s'en occupe, May en était sûre. De quoi avait-elle peur ? Ce n'étaient que des cheveux. Elle reporta son regard sur Mrs. Gibbs et hocha la tête avant de retrouver sa voix.

« Oui. Oui, je pense que j'en suis capable, si vous restez avec moi pendant que je vais chercher son peigne. »

May se leva, et la matrone aussi, qui attendit que May fouille dans le bric-à-brac entassé sur la cheminée et retrouve le petit peigne en bois avec des fleurs peintes dessus qu'elle cherchait. Elle s'en empara, prit une inspiration déterminée et se dirigea vers le bout du salon où trônait le petit cercueil. Mrs. Gibbs posa une main sur le bras de May pour la retenir.

« Allons, ma chère, je vois que tu es décidée, mais peut-être veux-tu d'abord priser un peu avec moi ? »

D'une poche de son tablier elle sortit sa boîte avec le portrait de la reine Victoria sur le couvercle. May regarda la boîte et pâlit, puis secoua la tête.

« Ooh non. Non merci, Mrs. Gibbs, sans façon. Sauf votre respect, j'ai toujours pensé que c'était une sale habitude. »

La matrone sourit tendrement, d'un air entendu, et continua de tendre la petite boîte à May, son couvercle émaillé relevé.

« Crois-moi, ma chérie, tu ne pourras pas t'occuper des morts, si tu ne prends pas une petite pincée de tabac. »

May réfléchit un instant puis tendit la main pour que Mrs. Gibbs puisse déposer une dose de poudre rousse dessus. La matrone conseilla à May d'en aspirer une moitié dans chaque narine. Avançant maladroitement la tête, May inhala de la foudre brute jusque dans la gorge. C'était l'expérience la plus surprenante qu'elle ait jamais faite. Elle crut qu'elle allait mourir. Mrs. Gibbs la rassura aussitôt.

« Ne t'inquiète pas. Tu as mon mouchoir dans ta manche. Prends-le si tu en as besoin. Ça ne me gêne pas. »

May sortit le carré de tissu froissé qui faisait une bosse dans la manche de son pull et le porta à son nez sur le point d'exploser. Sur un coin du mouchoir, l'abeille brodée disparaissait sous de la gelée royale. May trembla un peu mais parvint à se ressaisir. Elle s'essuya le nez avec délicatesse, puis rangea le mouchoir dans sa manche. Mrs. Gibbs avait eu raison. May ne pouvait plus rien sentir à présent, et doutait même que son odorat revienne jamais. Elle décida sur-le-champ que si jamais elle devenait matrone elle trouverait une autre façon de masquer les odeurs. Peut-être qu'un bonbon à l'eucalyptus ferait l'affaire.

Sans se presser, s'avancant côte à côte, les deux femmes se rendirent au bout du salon et restèrent un moment devant le cercueil à simplement regarder l'enfant immobile et lumineuse. La pendule tictaqua, et elles se mirent au travail.

Mrs. Gibbs ôta d'abord les vêtements de la fillette. May fut étonnée de voir à quel point l'enfant était souple et dit qu'elle croyait qu'elle serait toute raide.

« Non ma chérie. La raideur dure un moment, mais après elle s'en va d'elle-même. C'est comme ça qu'on sait qu'on peut les mettre en terre. »

Puis elle lui passa ses plus beaux atours, qui étaient pliés sur une chaise, et la matrone mit un peu de poudre blanche et de rouge sur ses mains et son visage.

« Pas trop. On doit à peine s'en apercevoir. »

Enfin, May eut le droit de lui brosser les cheveux. Elle s'étonna du temps que ça prenait, mais peut-être faisait-elle durer les choses, ne voulant pas que ça s'arrête. Elle s'y prit avec douceur, comme d'habitude, pour ne pas tirer sur les mèches. Quand elle eut fini, on aurait dit du lin tissé.

Le lendemain, l'enterrement se passa bien. Il y eut même foule. Puis chacun retourna à ses affaires et May s'aperçut qu'elle avait vu juste au sujet de l'enfant qu'elle pensait en route. Ils eurent une autre fille, en 1909, une petite Louisa, qui portait le nom de sa mère. May était néanmoins bien décidée à avoir deux filles, mais se reposa après la naissance de la petite Lou pendant un an ou deux, histoire de reprendre son souffle. L'enfant suivant fut repoussé à encore plus tard quand un duc autrichien se fit abattre pour que tout le monde puisse partir à la guerre. May et sa petite Lou âgée de cinq ans dirent au revoir à Tom à Castle Station, en priant pour qu'il revienne. Il revint. Au cours de cette première guerre mondiale, May s'en sortit à bon compte, et après ça les relations sexuelles s'améliorèrent. Elle eut quatre enfants, à la

suite.

May voulait au départ une autre fille et c'est tout, mais leur deuxième enfant, né en 1917, fut un garçon. Ils l'appelèrent Tom, comme son père, ayant appelé leur premier enfant May, comme sa mère. En 1919, alors qu'elle essayait de donner une sœur à Lou, elle eut un autre garçon. Ils l'appelèrent Walter, puis ils eurent Jack, et après ça ce fut Frank, et elle abandonna. Entre-temps, Tom, elle et leurs cinq enfants s'étaient installés dans Green Street, au bout de la rue, et May officiait comme matrone, une reine du placenta et du trépas qui s'occupait des deux extrémités de la vie. Elle était devenue austère et baraquée, et toute sa beauté d'antan avait disparu. Son père mourut en 1926 puis ce fut au tour de sa mère, dix ans plus tard, en 1936, après des années passées à ne plus sortir de chez elle. La mère de May avait des difficultés à marcher, mais ça n'expliquait pas vraiment le fait qu'elle ne bouge plus. La vérité, c'était qu'elle avait perdu la tête. Jim, le frère de May, lui acheta un jour un fauteuil roulant, mais à peine avaient-ils atteint le bout de Bristol Street qu'elle se mit à hurler et supplia pour qu'on la ramène à la maison. C'étaient les voitures, les premières qu'elle voyait.

Son mari Tom mourut deux ans après ça, laissant May complètement vidée. Leur fille Lou avait grandi et était mariée, maintenant, et May eut des petits-enfants, deux petites filles. May n'était plus matrone. Tout ce qu'elle demandait, c'était une vie paisible, après tous les drames et toutes les peurs qu'elle avait connus. Ça n'avait pas l'air de grand-chose, mais c'était avant qu'on commence à parler d'une nouvelle guerre.

Un air joué au piano se frayait un chemin méandreux dans le brouillard glacial, entre la bibliothèque d'Abington Street et l'hospice de Wellingborough Road. Les pieds gelés dans ses chaussures de sécurité, Tommy Warren tira une dernière bouffée sur sa Kensitas puis expédia le mégot rougeoyant par terre, minuscule torpille s'écrasant dans l'obscurité marbrée en une gerbe d'étincelles à même les pavés recouverts de givre.

Les notes lointaines provenaient de Carnegie Hall au-dessus de la bibliothèque et tintaient dans la nuit de novembre tel un chapelet de glaçons. Leur source s'appelait Mad Marie – Marie la Folle –, une pianiste de concert-marathon qui donnait ce soir-là un récital susceptible de durer des heures. Voire des jours. Tom fut étonné de pouvoir l'entendre d'ici, devant St. Edmund's Hospital, l'ancien hospice, où il attendait que sa femme Doreen donne naissance à leur premier enfant, quelque part entre les murs de cette institution. Quoique faible et impossible à reconnaître, l'air vagabond demeurerait audible malgré la distance et la sourdine du brouillard.

Il n'y avait pas à proprement parler beaucoup de passage dans Wellingborough Road à cette heure avancée de la nuit... il devait être environ une heure du matin... l'endroit était donc très calme, mais Tommy ne parvenait toujours pas à identifier le morceau qu'exécutait en ce moment Mad Marie. C'était peut-être « Faites rouler le tonneau ! » ou alors « Hommes du Nord, réjouissez-vous ! ». Vu l'heure tardive, Tommy supposa que Marie souffrait peut-être du manque de sommeil, évoluant d'un morceau à l'autre sans trop savoir ce qu'elle jouait, ou dans quelle ville elle se trouvait.

Tout ça lui rappelait quelque chose, alors qu'il entendait, dans les remous nocturnes, une vieille chanson venue de loin, même s'il était trop soucieux en ce moment pour se demander ce que c'était. Doreen occupait toutes ses pensées. L'accouchement semblait durer des heures, tout comme le concert de Mad Marie. Tom doutait que ce qui enflait le ventre de sa femme ces derniers mois fût un air de musique, même si à entendre le cri de cornemuse qu'avait poussé Doreen il y a une dizaine de minutes, ça n'aurait rien eu d'aberrant. Les mugissements de Doreen étaient probablement plus mélodieux que le cliquetis chaloupé que produisait actuellement la pianiste, et Tommy se demanda quelle étrange mélodie avait été composée à l'intérieur de sa femme pendant la grossesse, une ballade à l'eau de rose ou une marche entraînante : « Allons cueillir le lilas », ou « Les Grenadiers anglais » ? Une fille ou un

garçon ? Ça lui était égal tant que ce n'était pas une des étranges improvisations de Marie la Folle, qui laissaient tout le monde perplexe. Tant que ce n'étaient pas des hommes du Nord en train de faire rouler des tonneaux, ou des grenadiers anglais ramassant du lilas. Tant que ce n'était pas une énigme. Les énigmes, il y en avait eu bien assez chez les Warren et les Vernall, au fil des ans, beaucoup trop, même. Est-ce que, pour une fois, Doreen et lui pouvaient espérer avoir un enfant normal qui ne soit ni fou ni doué ni les deux ? Et puisqu'il devait y avoir nécessairement un certain nombre d'enfants à problèmes, ne pouvait-on compter sur d'autres familles pour en porter à leur tour le fardeau ? Ceux dont les parents étaient normaux s'en sortaient à bon compte.

Une grosse voiture grise, annoncée par les rayons pisseux que projetaient ses phares, émergea brièvement du grand nuage gris sous lequel Northampton semblait englouti, puis disparut. Tom crut reconnaître une Humber Hawk, mais n'en était pas sûr. Il ne s'y connaissait guère en mécanique, estimant juste que les voitures étaient trop nombreuses ces temps-ci, et il sentait bien que ça ne faisait qu'empirer. C'en serait bientôt fini de l'aventure hippomobile. Là où bossait Tommy, à la brasserie Phipps, à Earls Barton, ils utilisaient encore des haquets, avec d'énormes juments de trait toutes fumantes qui s'ébrouaient – plus proches de la loco suante que de l'animal. Mais il y avait les grosses compagnies comme Watney, qui avaient maintenant des camions et livraient dans tout le pays, alors que Phipps restait au niveau local. Tom les imaginait très bien rayés de la carte d'ici dix ans s'ils baissaient la garde. Il n'y aurait alors sans doute plus beaucoup de travail ni de chevaux à Earls Barton. Tom songea que ce n'était pas franchement la période la plus tranquille pour mettre un enfant au monde.

Il tourna sa tête aux cheveux gominés pour examiner la cour de l'hospice où il se trouvait et se dit que, franchement, ce n'était pas non plus la pire période. La guerre était finie, même si le rationnement continuait, et au cours des huit années écoulées depuis la fin des hostilités, l'Angleterre avait donné d'encourageants signes de relèvement. Le gros Churchill avait été battu aux élections avant même que les bombes cessent de tomber, afin que Clem Attlee puisse venir faire le ménage. Bon d'accord, Churchill était revenu, et il voulait dénationaliser les aciéries et les chemins de fer, mais juste après la guerre des choses chouettes avaient été accomplies, afin qu'on ne puisse plus jamais revenir en arrière. Ils avaient la sécurité sociale maintenant, tout ça, et les enfants pouvaient aller à l'école gratuitement jusqu'à ce qu'ils aient, quoi ? dix-sept ou dix-huit ans ? Ou davantage, s'ils passaient des examens.

Ce n'était pas comme quand Tommy avait décroché sa bourse de mathématiques – il aurait pu théoriquement aller au lycée, sauf que le père et la mère de Tommy, le vieux Tom et la vieille May, n'auraient jamais pu suivre financièrement. Pas avec les livres, l'uniforme, le matériel, et surtout le gros trou qu'auraient creusé les études de Tom dans le budget familial. Il avait dû quitter l'école à treize ans, trouver un travail, et rapporter une paie à la maison

tous les vendredis soir. Non qu'il ait jamais éprouvé une once de ressentiment, ni même ne s'était demandé un seul instant à quoi aurait ressemblé sa vie s'il avait profité de sa bourse. Le premier devoir de Tommy avait été envers sa famille, aussi avait-il fait ce qu'il devait faire et c'est tout. Non, il ne se lamentait pas sur les occasions ratées. Il était juste content que les choses s'améliorent pour son petit garçon. Ou sa petite fille. Allez savoir, même si pour être honnête Tom espérait que ce soit un garçon.

Il marcha un peu devant l'hôpital, en tapant du pied pour bien faire circuler le sang dans ses jambes. Chaque fois qu'il expirait, un signal de fumée indien se formait dans l'air glacial, et de l'autre côté de la rue la masse noire de l'église St. Edmund se dressait dans le brouillard tel un spectre. Les pierres tombales inclinées dépassaient de la brume, des têtes de lit en granit dans un dortoir à ciel ouvert, avec des édredons de vapeur humides et glissants étalés entre elles. Les grands ifs nocturnes étaient comme des poteaux d'étendage sur le fil desquels avaient été mis à sécher les draps gris et convulsés du brouillard glacial. Pas de lune, pas d'étoiles. Du centre-ville parvenait un refrain hésitant qui faisait penser à un de ces vieux ragtimes qu'on jouait dans les pubs de Londres.

La raison pour laquelle il préférait avoir un garçon c'était que ses frères et sa sœur avaient tous déjà des garçons pour perpétuer le nom. Sa sœur Lou, de six ans son aînée mais plus petite d'une bonne tête, avait eu deux filles également, suivies peu après d'un petit gars, qui devait avoir maintenant près de douze ans. Walt, le frère cadet de Tom et le roi du marché noir, s'était marié peu après la fin de la guerre et avait déjà deux garçons. Même Frank, bien que plus jeune, avait coiffé Tommy au poteau et avait eu un fils pas plus tard que l'an dernier. Si Tommy, qui après tout était le frère aîné, n'avait pas d'enfant avant l'âge de quarante ans, il se ferait sonner les cloches par May, sa mère. May Minnie Warren, la vieille coriace dont la voix évoquait un poing de docker, s'en servirait sûrement pour rouer Tom de coups si Doreen et lui ne s'arrangeaient pas pour prolonger la lignée des Warren. Tom avait peur de sa mère, mais il n'était pas le seul.

Il se rappelait ce soir de 1947, quand Walt s'était marié, et que sa mère les avait coincés, Frank et lui, dans le couloir pendant la réception qui se tenait au dancing, tout en haut de Gold Street. Elle était là devant les portes tambour, avec les gens qui entraient et sortaient, contrainte de crier pour se faire entendre par-dessus la musique – c'était l'orchestre que dirigeait le plus jeune frère de May, l'oncle de Tommy, oncle Johnny – et sa mère leur avait remonté les bretelles. Elle tenait dans une main un bout de pâte en croûte qu'elle avait pris sur le buffet, avec l'autre moitié dans sa bouche tout en parlant, des miettes de pâte grasse, des morceaux de porc rose et de la gelée jaune, le tout mastiqué par ses rares dents restantes ou changé en écume carnée, aspergeant Tom et son jeune frère alors qu'ils tremblaient dans leurs souliers devant le pudding à la strychnine incarné par cette femme.

« Bon, maintenant que Walter et Lou sont tous deux mariés et que je les ai

plus dans les pattes, vous avez intérêt à vous remuer et vous trouver chacun une fille comme il faut, mes cocos. Je ne veux pas que tout le monde pense que j'ai élevé une paire de crétins qui ont besoin de leur mère pour s'occuper d'eux. Tu as trente ans, Tommy, et toi, Frank, presque vingt-cinq. Les gens vont commencer à penser que vous avez un problème. »

Ça remontait à six ans maintenant. Tommy avait désormais trente-six ans, et avant qu'il rencontre Doreen deux ou trois ans plus tôt, il avait fini par se demander lui-même quel était son problème. Ce n'était pas comme s'il n'avait jamais eu de petite amie, il y en avait eu une ou deux, mais ça n'avait jamais vraiment duré. Il faut dire que Tom était timide. Il n'était pas espiègle ou aventureux comme Lou, sa frangine. Il était incapable de chanter la sérénade aux filles en leur faisant miroiter des châteaux en Espagne comme Walter, et n'avait pas le toupet de Frank quand il s'agissait d'aborder des belles. Il n'était pas futé comme Lou, ingénieux comme Walt ni même habile comme Frank, mais Tommy en savait long. La seule chose ou presque qu'il ne savait pas, c'était comment utiliser ce savoir à son avantage, et quand il était question des femmes il était perdu et ignorait absolument comment s'y prendre.

Une autre voiture émergea du brouillard, sans doute une Morris Minor à l'avant camus, se dirigeant vers l'ouest et donc dans la direction opposée par rapport au véhicule précédent. Ses phares moites éclaboussèrent la chaux sombre et brute du mur d'enceinte de St. Edmund en passant devant lui dans un crachotement, puis il n'y eut plus que les petits yeux de rat luisants de ses réflecteurs arrière alors qu'elle semblait reculer loin de Tom dans ce coin sinistre qu'était le centre de Northampton. Mad Marie se lança dans une version audacieuse de « Ô petite ville de Burlington » ou peut-être de « Bethlehem Bertie », comme pour accueillir l'enfant à naître.

Tommy pensait encore à ses aventures avec les filles, ou plutôt son absence d'aventures. Quand Tom était tout jeune, dans les années 1930, peu de temps avant la mort de son père, il s'était brièvement entiché de la fille de Ron Bayliss, qui était à l'époque le capitaine de Tom dans la Boy's Brigade. C'était la 18^e compagnie, qui se réunissait pour s'entraîner une fois par semaine dans la grande salle à l'étage de la vieille église de College Street. Comme Tom avait toujours été non seulement le plus timide mais aussi le membre le plus discrètement religieux de sa famille, se rendre à l'église et au défilé de l'orchestre une fois par semaine lui convenait très bien, et quand il avait posé pour la première fois les yeux sur Liz Bayliss, ça l'avait encore plus motivé. Elle était alors très jolie et juste au-dessus de Tom sur l'échelle sociale, mais il savait que lui aussi était bien de sa personne, et là d'où il venait dans Green Street on le considérait comme quelqu'un d'élégant. Il avait donc trouvé le courage, un dimanche matin après la messe, de lui proposer de l'accompagner au théâtre.

Dieu seul sait pourquoi il avait parlé de « théâtre ». Tom n'avait jamais été au théâtre de sa vie, il s'était juste dit que ça ferait cultivé et

l'impressionnerait. Bref, il ne s'attendait pas à ce qu'elle dise que ça l'enchantait, et s'était contenté de bafouiller : « Ah, d'accord. Alors on se retrouve là-bas jeudi », sans avoir la moindre idée de ce qui était à l'affiche ce soir-là. Il s'avéra que c'était Maxie Miller, et lors de cette représentation il puisa dans son livre bleu plutôt que dans le blanc. Celui qui contenait les blagues licencieuses, plutôt que le tout-venant humoristique.

Oh la vache. Ç'avait été la demi-heure la plus drôle et la plus embarrassante dans la vie de Tommy. Dès qu'il avait vu le nom de Miller sur les affiches, Tommy avait été horrifié, soupçonnant que c'était le dernier endroit sur terre où emmener une fervente baptiste comme Liz Bayliss, mais entre-temps il avait pris les places et il ne pouvait plus reculer. En outre, il avait entendu dire que de temps en temps Miller restait correct, donc il y avait une chance pour que ça se passe bien. Du moins c'est ce qu'il avait cru jusqu'à ce que Max Miller s'avance sur scène dans son costume blanc avec de grosses roses rouges en brocart dessus, son visage poupin et malicieux souriant au public de sous le rebord de son chapeau melon blanc.

« Vous aimez le bord de mer, mesdames ? Oui, j'parie que vous aimez ça. Moi j'adore. J'étais dans le Kent la semaine dernière, mesdames et messieurs, c'est magnifique là-bas. Je me suis promené, je me suis promené au bord de la falaise, il faisait un temps épatant. Je marchais sur un petit chemin étroit, avec l'à-pic juste à côté de moi et, oh là là, c'était vertigineux, mesdames et messieurs, avec les vagues qui s'écrasaient contre les rochers plusieurs centaines de mètres plus bas. Ce chemin, eh bien, il était pas très large, juste assez large pour une personne mais sans la place pour se croiser, alors imaginez, mesdames et messieurs, imaginez mon inquiétude quand voilà que je vois arriver dans l'autre sens une jeune femme en robe d'été et dieu qu'elle était jolie, mesdames et messieurs, je vous le dis tout de go. Bon, vous devinez mon dilemme. Je m'arrête pile, je la regarde, je regarde en bas vers les rochers en me demandant quoi faire. Ça, ma foi, je ne savais pas trop si elle valait la culbute. »

Assise à côté de Tom, Liz Bayliss était devenue aussi blanche que le chapeau de Maxie Miller. Alors que les gens autour d'eux éclataient de rire, Tom était parvenu à arborer une expression aussi mortifiée que celle de Liz, tout en s'empêchant de tressauter comme un ressort sous l'effet du rire contenu. Au bout de vingt minutes, alors que les larmes coulaient sur les joues de Tom jusque dans les plis de son rictus, Liz lui avait demandé d'une voix sépulcrale s'il voulait bien la raccompagner chez elle, séance tenante. Ce fut plus ou moins la dernière fois qu'il la vit, car après ça il se sentit trop gêné pour continuer de fréquenter l'église ou la Boy's Brigade.

Wellingborough Road s'étendait de part et d'autre de lui, ses lampes électriques à faible voltage suspendues dans l'obscurité à de rares intervalles, telles les lanternes de bateaux de pêche amarrés. Elles peinaient à éclairer cette rue, surtout par un tel brouillard, mais c'était mieux que les lampes à gaz encore en usage dans certains coins des Boroughs, comme dans Green Street

où vivait sa mère, seule sans électricité. Tommy croyait la voir, rocher renfrogné assis près de l'âtre dans son fauteuil grinçant, en train d'écosser des pois, avec son chat Jim à ses pieds chétifs et furonculeux, la lumière du gaz sifflant et teignant les ombres de la pièce d'un vert profond d'ortie fanée. La prochaine fois qu'il verrait sa mère, Tom espérait qu'il pourrait brandir un petit-fils tel un bouclier afin de parer les coups de May. Ou une petite-fille, apparemment, même si un fils serait plus imposant et apaiserait davantage la mère de Tom.

Dans la rue déserte, la cloche de St. Edmund sonna un coup, mais était-ce pour marquer l'heure ou la demie de l'heure, il ne savait pas trop. Il scruta la tour de l'église dans la brume écumante et se dit qu'il ne regrettait pas d'avoir si peu fréquenté ce lieu depuis l'incident avec Liz Bayliss. Tom croyait toujours en Dieu et dans l'au-delà et tout ça, mais pendant la guerre il en était arrivé à la conclusion que ce n'était pas du même Dieu et du même au-delà qu'ils parlaient à l'église. La façon qu'avaient les gens de s'habiller, de se comporter, de parler paraissait trop guindée et trop chic. Ce que Tom avait aimé, enfant, dans la Bible, c'est le fait que Jésus était un charpentier, avec de grosses mains calleuses, qui sentait la sciure et jurait comme tout le monde quand le marteau s'abattait sur son doigt. Si Jésus était le fils de Dieu, alors ça voulait sûrement dire que son père avait agi de la même façon quand il avait bricolé les planètes et les étoiles. Un ouvrier ; le plus travailleur qui soit, faisant la part belle aux travailleurs et aux pauvres dans les récits les plus prisés de la Bible. Le même Dieu brusque et alerte dont parlait Philip Doddridge à Castle Hill il y a de cela des années. Tommy ne percevait pas ce ton bourru et joyeux dans les pieuses intonations des pasteurs, ne sentait pas cette chaleur concrète s'élever du bois verni des bancs. Ces temps-ci, bien que la foi de Tom n'eût pas changé d'un iota dans sa conviction, il préférait prier en privé devant un autel plus fruste, seul dans ses pensées. Il n'allait plus à l'église sauf pour les enterrements, les mariages et, si tout se passait bien cette nuit, les baptêmes. Il ne remuait pas les lèvres quand il priait.

C'était à cause de la guerre, en grande partie. Quatre frères envoyés là-bas, seulement trois à leur retour. Il était encore très affecté quand il pensait à Jack, et il s'était demandé à l'époque comment la famille Warren allait pouvoir surmonter ça, mais les gens passent à autre chose, bien sûr. C'est bien obligé. C'était comme la guerre elle-même. Personne n'avait cru pouvoir s'en remettre et recommencer à vivre comme avant, après tous ces bombardements, tous les proches qui étaient morts. Personne n'arrivait à voir au-delà de la souffrance. L'avenir, à l'époque, était quelque chose auquel Tom ne pouvait pas penser, un endroit qu'il n'avait jamais espéré voir.

Et pourtant huit ans plus tard il était là, marié et attendant la naissance de son premier enfant. Quant à l'avenir, Tommy ne se faisait guère d'illusions. Les choses avaient changé depuis la guerre. Plus rien n'avait le même sens, et l'Angleterre était désormais un autre pays. Ils avaient une jeune et jolie reine que les journaux comparaient à la reine Élisabeth I^{re}, et même les gens

ordinaires, les travailleurs, avaient acheté un poste de télévision pour pouvoir suivre le couronnement. Ça faisait penser à ce feuilleton radiophonique, *Journey into Space*, la rapidité avec laquelle le monde moderne était né, comme si la fin de la guerre avait levé un grand obstacle et laissé enfin le XX^e siècle aller à son rythme. Le premier enfant de Tom et Doreen – et ils avaient évoqué l'éventualité d'un deuxième – serait l'un de ces nouveaux élisabéthains dont tout le monde parlait. Ils connaîtraient peut-être une existence telle que Tom n'en avait jamais rêvé, grâce à toutes les choses que les savants auraient découvertes et inventées entre-temps. Ils auraient peut-être toutes les chances que Tom n'avait pas eues, ou qu'il avait été obligé de laisser passer du fait des circonstances.

Là-bas, dans la grisaille caillée, Mad Marie le berçait toujours avec « Mon vieux a dit : En avant soldats de Dieu », son piano comme minuscule et très éloigné, une boîte à musique brisée qu'on aurait actionnée par erreur dans une autre pièce. Tom pensa une fois de plus à sa bourse de mathématiques, à laquelle il avait renoncé pour travailler dans la brasserie. Même s'il était vrai qu'il ne déplorait pas d'avoir écourté ses études pour aider sa famille, il regrettait parfois le plaisir immense qu'il tirait des chiffres, quand tout était encore nouveau pour lui.

C'était de son grand-père, Snowy, qu'il tenait le goût des maths. Bien que le vieil homme fût mort en 1926, alors que Tom avait neuf ans (il avait perdu la tête et mangeait des fleurs à même le vase selon la mère de Tom), tous deux s'entendaient bien et pendant les deux dernières années de la vie de son grand-père, Tom avait passé presque tous ses samedis après-midi dans la maison de ses grands-parents. Pendant que Lou, sa mamie, s'agitait dans la pénombre de la cuisine, Snowy et le jeune Tom récitaient les tables de multiplication, assis au salon. La géométrie, encore une chose que lui avait apprise son grand-père : des cercles tracés grossièrement autour de la base d'une bouteille de lait avec un moignon de crayon, des feuilles de papier de boucherie couvrant la table jusqu'à ce qu'on ne voie plus la nappe bordeaux. Snowy avait expliqué à son petit-fils que l'essentiel de son savoir provenait de son propre père, l'arrière-grand-père de Tom, Ernest Vernall, qui avait autrefois restauré les fresques de la cathédrale St. Paul à l'époque victorienne. Snowy lui raconta que sa sœur et lui, la grand-tante de Tommy, Thursa, avaient bénéficié de son enseignement pendant qu'il était en maison de repos. Ce n'est que quelques années plus tard, après avoir harcelé sa mère, que Tommy apprit que la maison de repos en question n'était autre que Bedlam, l'asile de fous qui se trouvait autrefois à Lambeth.

Tout en cherchant dans la poche de son imper le paquet de Kensitas, il se rappelait l'après-midi où ils avaient révisé les tables de huit et de neuf. Son grand-père avait fait remarquer que les multiples de neuf, si on additionnait les chiffres les composant, donnaient toujours neuf : un plus huit, deux plus sept, trois plus six, etc., aussi loin qu'on pouvait aller. Ce souvenir s'accompagnait d'une odeur de cake, celui que devait faire cuire sa grand-

mère dans la cuisine en cette occasion particulière. Ça l'avait intrigué, cette histoire au sujet du neuf, et pour s'amuser il avait additionné les chiffres des sommes de la table de huit. Le premier était juste huit, évidemment, alors que le suivant, seize, se décomposait en un plus six et donnait donc sept. Le suivant, vingt-quatre, donnait deux plus quatre, donc six, alors que trente-deux se réduisait à cinq. De plus en plus intrigué, Tommy s'était aperçu que sa colonne d'additions allait de huit à un (huit fois huit faisait soixante-quatre, et six plus quatre donnait dix, le un et le zéro donnant à leur tour un) puis reprit le décompte en commençant cette fois-ci par le chiffre neuf (neuf fois huit, soixante-douze, avec sept et deux donnant neuf). Cette série de chiffres, de neuf à un, se repérait alors, de toute évidence à l'infini. C'est alors que le grand-père de Tom avait fait remarquer que c'était la même séquence que la table des un, mais à l'envers, ce qui les avait fait tous deux réfléchir.

Sortant une cigarette de son paquet, avec le majordome obséquieux en effigie, en rouge, noir et blanc, Tom l'alluma avec une allumette Captain Webb qu'il lança ensuite vaguement en direction d'un caniveau invisible, quelque part non loin de ses pieds. Le paquet de clopes avec son majordome et la boîte d'allumettes avec son champion de natation moustachu retournèrent dans la poche de son imperméable. Il y avait également dedans une tablette de Fry's Five Boys, avec son quintette de gamins en proie à diverses émotions extrêmes sur l'emballage. Toutes ces publicités et ces emballages modernes faisaient qu'il trimballait sept petites personnes dans sa poche, juste pour pouvoir fumer et éventuellement manger un carré de chocolat, si jamais il avait un creux un peu plus tard.

En ce remarquable après-midi remontant à une trentaine d'années, Tom et son grand-père avaient rapidement additionné les chiffres des sommes dans les autres tables de multiplication. Il se rappelait l'excitation qu'il avait ressentie, le vertige, le pur plaisir de la découverte lui revenant aujourd'hui dans une bouffée odorante de cake, de piment de la Jamaïque, de zeste confit et de pommade. La table de deux, quand on additionnait les chiffres des produits, donnait un motif numérique où figuraient tout d'abord tous les chiffres pairs, deux, quatre, six, huit, puis tous les chiffres impairs, un (un plus zéro), trois (un plus deux), cinq, et ainsi de suite jusqu'à neuf (dix-huit, soit un plus huit). Se rappelant la façon dont les tables de un et de huit avaient toutes les deux révélé des progressions numériques qui étaient des versions en miroir inversé l'une de l'autre, Snowy et le jeune Tom s'étaient penchés sur la table de sept, et avaient découvert que les premières sommes obtenues donnaient des chiffres impairs, sept, cinq (un plus quatre), trois (deux plus un), un (deux plus huit, donc dix, donc un plus zéro, un) puis des chiffres pairs. Huit (trois plus cinq), six (quatre plus deux) et ainsi de suite jusqu'à ce que les chiffres impairs prennent le relais. Le chiffre sept semblait fonctionner exactement comme le chiffre deux, avec des séries progressant de façon inverse.

Le chiffre trois, qui donnait trois, six, neuf, trois, six, neuf, et ce à l'infini quand vous additionniez ses multiples, semblait jumelé au chiffre six, qui

donnait six, trois, neuf, six, trois, neuf, si vous faisiez la même opération. Le chiffre quatre produisait un motif qui semblait compliqué à première vue. On obtenait ainsi quatre, puis huit, puis trois (deux plus un), puis sept (un plus six), puis deux (deux plus zéro), six (deux plus quatre), un (deux plus huit, dix, soit un plus zéro), cinq (trente-deux, soit trois plus deux), et cetera. La table de cinq, sans surprise, faisait exactement la même chose, mais à l'envers. Elle alternait de la même façon entre deux progressions, cette fois-ci en augmentant au lieu de diminuer, de sorte que la séquence ici était cinq, un, six, deux, sept (deux plus cinq), trois (trois plus zéro), huit (trois plus cinq), et ainsi de suite. Tommy et son grand-père s'étaient regardés et avaient éclaté de rire, et la grand-mère de Tom, Louisa, était sortie de la cuisine pour voir ce qui se passait.

Ce qui se passait, c'est qu'il semblait y avoir un motif caché dans les totaux qu'on pouvait obtenir avec les résultats des tables de un à huit. Ils étaient tous symétriques, un reflétant huit, deux reflétant sept, trois fonctionnant exactement comme six, quatre comme cinq. Seul le chiffre qui était à l'origine de leur enquête, neuf, demeurait isolé parmi les autres, car il ne possédait pas de jumeau, un chiffre qui, quelle que soit la façon dont il était multiplié, donnait invariablement le même résultat.

Tom, alors âgé de huit ans, avait essayé d'expliquer tout ça à son papi perplexe, quand soudain sans prévenir son grand-père avait poussé un cri de joie, s'était emparé du minuscule crayon et, d'un trait fin sur le papier de boucherie brillant qui recouvrait la table, avait dessiné deux cercles, l'un à l'intérieur de l'autre. D'un index jauni par le tabac Capstan, Snowy avait tapoté avec éloquence le dessin en regardant Tommy de sous la haie hivernale de son front pour vérifier que son petit-fils comprenait bien. Les yeux du vieil homme étaient brillants et Tommy s'était rappelé, dans l'atmosphère de four parfumé aux fruits et de camaraderie studieuse, que son grand-père était fou aux dires de pas mal de gens, dont la mère de Tom. Aux dires de tous, en fait, maintenant qu'il y pensait. Son grand-père s'était contenté de sourire et de tapoter une fois de plus son mystérieux gribouillis d'un doigt nerveux. Mais aux yeux de Tom, ce n'étaient que deux cercles concentriques, évoquant un pneu de voiture, ou l'auréole d'un saint posée sur la tranche. Tommy avait examiné la forme simple pendant ce qui lui avait paru plusieurs minutes avant de comprendre qu'il contemplait le chiffre zéro.

Ce fut comme si on avait allumé la lumière. Le zéro était le seul chiffre, avec le neuf, qui ne changeait pas quand on le multipliait. Tous les chiffres simples entre zéro et neuf donnaient des séquences en additionnant leurs multiples qui étaient d'une parfaite symétrie. Comme pour souligner son propos, le grand-père de Tom avait une fois de plus pris son crayon et noté ces dix chiffres, tous en rond entre les cercles intérieur et extérieur du zéro, comme les chiffres sur le cadran d'une horloge. Le chiffre zéro se trouvait en gros là où serait le un sur un cadran normal, les chiffres se suivant alors dans le sens des aiguilles d'une montre sur le cadran, avec des espaces là où on

positionnait en général le six et le douze. Du coup, chaque chiffre figurait maintenant au même niveau horizontalement que son chiffre jumeau, le neuf en haut à gauche aligné avec le zéro en haut à droite. Le huit et le un se faisaient face chacun à dix et moins dix, le sept et le deux étaient diamétralement opposés, chacun à la place du quart, avec le six et le trois en dessous, et le cinq et le quatre se faisant face en bas, l'un à moins vingt-cinq, l'autre à vingt-cinq. C'était magnifique. Un motif caché qui avait toujours été là venait soudain de surgir, dissimulé jusqu'alors sous la surface.

Tom et son grand-père ignoraient complètement le sens de leur découverte, et ne voyaient pas en quoi elle pouvait être utile. Effectivement, elle était d'une évidence si aveuglante une fois qu'on l'avait vue qu'ils supposèrent tous deux que quelqu'un, ou plus probablement un grand nombre de gens, étaient déjà tombés dessus. Mais peu importait. En cet instant, Tom avait éprouvé un sentiment de triomphe et de révélation parfumé aux raisins qu'il n'avait plus jamais retrouvé depuis. Son grand-père avait eu un sourire fêlé qui paraissait plus contrit qu'exalté, et avait une fois de plus posé un ongle noir sur l'espace vide compris dans le cercle intérieur du gros zéro.

« Le zéro est un tore. Un peu comme une bouée avec un trou au milieu. Ou comme un tuyau de cheminée, qu'on regarderait d'en haut. Et au milieu du zéro, ici, au fond du tuyau de cheminée, c'est là que se trouve le rien. Tu dois garder un œil sur le rien, mon petit, sinon il se répand partout. Alors il n'y a plus de tuyau de cheminée, il y a juste le trou. Alors il n'y a pas de bouée, pas de tore. Il n'y a rien. »

Là-dessus, sans prévenir, Snowy Vernall avait paru fâché ou triste. Il avait froissé le bout de papier avec le cadran d'horloge modifié dessiné dessus et avait jeté la boule au feu. Tom n'avait rien compris à ce que venait de dire son grand-père et avait dû avoir l'air effrayé par le soudain changement d'humeur du vieux bonhomme. Louisa, la grand-mère de Tommy, qui devait être habituée à ces sautes d'humeur, avait dit : « Bon, assez de calcul pour aujourd'hui. Tom, file chez ta mère avant qu'elle s'inquiète. Tu reviendras voir ton papi Snowy un autre samedi après-midi. » Elle n'avait même pas raccompagné Tom jusqu'à la porte, sans doute parce qu'elle avait senti l'imminence d'une explosion. Tommy avait à peine refermé derrière lui la vieille porte et posé un pied dans Fort Street qu'il entendit le hurlement furieux et, peu après, un bruit de verre brisé. Ce devait être un carreau ou un miroir, les miroirs faisant partie des choses dont le grand-père de Tom était connu pour se méfier. Tom s'était carapaté dans Fort Street, une rue qui dans le souvenir de Tom, bien que ce fût à peine le milieu de l'après-midi, était plongée dans une sinistre obscurité. Mais tout ça se passait dans les années 1920, bien avant que l'incinérateur d'ordures ait été démoli afin qu'on puisse bâtir à sa place des immeubles dans Bath Street, aussi cela n'avait-il rien d'étonnant.

Tom tira sur sa Kensitas et recracha sans le vouloir un anneau de fumée, qui se fondit presque aussitôt dans les vapeurs glaciales et frémissantes de

Wellingborough Road. Il aurait aimé pouvoir réitérer cet exploit quand quelqu'un le regardait. Quand Doreen le regardait.

Du centre-ville, à l'ouest et à la droite de Tom, lui parvenait encore la performance cliquetante et erratique de la pianiste, des notes suspendues aux coups de vent comme les losanges de cristal d'un lustre. Ça lui faisait penser à quelque chose, à une autre nuit dans ce genre, peut-être, une autre musique se frayant un chemin dans un autre brouillard ? Le souvenir, comme le brouillard, était fuyant, et il le laissa passer pour se demander comment s'en sortait Doreen. Elle n'aurait sans doute pas été d'humeur à apprécier le rond de fumée de Tommy, même si elle l'avait vu. Elle devait sûrement avoir d'autres sujets de préoccupation.

Il allait y retourner. Encore une clope ou deux, et il retournerait à l'intérieur s'asseoir dans la petite salle d'attente beige près des portes principales de l'hospice déclassé, où au moins il ferait chaud. Il allait s'asseoir et battre du pied le plancher vernis, en imper et costume de démobilisé, comme les autres types dont les femmes accouchaient ce soir-là, le dix-sept, et qui étaient déjà à l'intérieur à poireauter. Tommy avait attendu avec eux un moment, juste après avoir conduit Doreen à l'hôpital et qu'on l'avait emmenée dans la salle d'accouchement, mais il n'était pas resté ici très longtemps, le silence commençant à lui porter sur les nerfs, et il s'était trouvé un prétexte pour s'éclipser discrètement dehors. Il avait rien contre les autres types, c'est juste qu'ils n'avaient pas grand-chose en commun hormis qu'ils avaient passé un bon moment neuf mois plus tôt. Ce n'était pas comme s'ils allaient rester là à parler de leurs espoirs, de leurs peurs et de leurs rêves, comme des acteurs dans un film. Dans la vraie vie, ça n'arrivait pas. Dans la vraie vie, il ne se passait pas grand-chose côté espoirs, peurs et rêves, ça n'avait rien à voir avec ce qu'éprouve un personnage de film ou de roman. Les choses de ce genre, dans la vraie vie, ne comptaient pas dans l'histoire générale comme elles le faisaient en littérature. Les rêves, les espoirs, ça ne comptait pas, et si quelqu'un en parlait alors tout le monde lui disait d'arrêter de se prendre pour Ronald Colman, avec son air songeur et ses longs cils noir et argent derrière la fumée de cigarette sur l'écran de cinéma.

Wellingborough Road faisait penser au lit d'un fleuve, une vapeur sale et laineuse s'y engouffrait dans un déluge d'obscurité, à l'est d'Abington, du parc et de Weston Favell. Les boutiques et les pubs étaient comme des trous creusés par les campagnols dans ses rives sous la ligne des eaux, abritant leur sombre butin. Une Ford Anglia surgit alors du nuage rampant telle une lance puis se dirigea vers le centre, luttant à contre-courant dans le flot de brume et les vagues de notes lancées par Mad Marie. La Ford Anglia était une voiture que Tommy reconnaissait à ce qu'il jugeait être sa forme italique prononcée, une expression qu'il avait apprise à l'école et qui l'avait marqué. Sa couleur crème et bleu barbeau disparut dans la houle verdâtre qui submergeait Abington Square et la statue de Charles Bradlaugh, et Tommy se retrouva seul à nouveau, à traîner les pieds sur le lit de pierre et de goudron du torrent, tirant

dans le brouillard sur son dernier centimètre de Kensitas et recrachant doucement la fumée par le nez.

Il savait que trente-six ans était un âge avancé pour avoir des enfants, mais il n'était jamais trop tard. Tom avait connu des types bien plus vieux que lui qui venaient juste d'être père. Mais avec ses frères, tous plus jeunes que lui et déjà pères, il avait jugé bon de s'y mettre lui aussi. S'il n'était pas adulte et d'attaque pour élever un fils aujourd'hui, après ce qu'il avait vécu, alors il ne le serait jamais. Si la guerre leur avait pris leur Jack, elle avait aussi permis à Tom d'avoir confiance en lui pour la première fois de sa vie, et il s'était dit que s'il survivait à tout ça alors Tommy Warren pourrait s'avancer la tête haute. Il était rentré de France avec un nouvel éclat dans le regard, une nouvelle démarche et une nouvelle façon de s'habiller. Rien d'ostentatoire ni de coûteux, hein. Juste de belles fringues.

Il se rappelait encore son retour au foyer, l'arrivée à Castle Station dans un train bondé d'enfants, de femmes seules, d'hommes d'affaires et de dizaines de types en uniforme comme Walt, Frank et lui. Tout le monde était debout, et ce depuis Euston Station, Tom et ses deux frères coincés dans le couloir avec une vingtaine d'autres personnes qui montaient, se balançant et se plaignant tout le trajet, entre Leighton Buzzard, Bletchley et Wolverton. Si sa mémoire était bonne, il avait passé son temps à rivaliser d'histoires avec Walter, mais c'était là un sport où il était vain d'espérer gagner. Il était en train de raconter à Walt la nuit où tous les idiots d'officiers anglais s'étaient saoulés et avaient défoncé avec leur char la grille de la cartoucherie que gardait Tom, et qu'il n'avait pas osé tirer sur ces crétins hilares et sur-payés de peur de déclencher un feu d'artifice. C'est à ce moment, alors qu'on venait de passer Wolverton, qu'un gros amerloque, un GI qui était monté à Watford et se rendait à Coventry, les avait rejoints dans le couloir bondé qui tanguait.

Parfois, les ricains, ils étaient corrects, on pouvait se marrer avec eux, mais en général ils portaient sur les nerfs de Tom, un peu comme ils le faisaient avec tout le monde. Sur le front, on disait toujours que quand la Luftwaffe arrivait, tous les Anglais fuyaient, et que quand la RAF arrivait, tous les Allemands fuyaient. Mais quand les Américains déboulaient, tout le monde fuyait. Ces arrogants avaient soutenu Hitler jusqu'en 1942, puis étaient entrés en guerre sur le tard et avaient raflé la mise, même après s'être fait piéger par les boches et avoir sûrement retardé la fin des hostilités avec la bataille des Ardennes, que les boches appelaient fièrement opération Brouillard d'automne. Là-bas, les soldats ricains étaient les pires, du moins les Blancs. Les Noirs étaient des perles, impossible de trouver des gars aussi chouettes, et Tommy se rappelait une de ses perms, quand il avait vu le patron du Black Lion virer des GI blancs parce qu'ils s'étaient plaints des Noirs qu'ils étaient obligés de côtoyer. « Les négros, là-bas dans le fond », comme ils les avaient appelés. Certains Américains étaient vraiment lourds, et le type qui avait abordé Tommy et ses frères dans le train en était un exemple.

D'entrée de jeu, il s'était vanté que les ricains gagnaient plus que les

Anglais, qu'on leur donnait de plus grosses rations, tout ça. Walter avait acquiescé sagement et dit, « Ma foi, ce n'est que justice, vous avez une plus grande gueule », mais le GI continua comme s'il n'avait pas compris que Walt le vannait. Puis, à voix basse à cause des femmes qui se trouvaient dans le couloir, il évoqua le nombre de capotes que l'armée américaine leur avait distribuées. Vu qu'ils étaient stationnés en Angleterre, ça revenait à dire qu'on les leur avait données pour qu'ils s'en servent avec les Anglaises, ce qui n'était pas franchement susceptible de plaire à des soldats britanniques. Tommy avait vu ses frères changer d'expression, et lui-même devait aussi avoir fait une autre tête. Walter s'était fendu d'un grand sourire, son regard s'était éclairé, ce qui n'était pas bon signe d'habitude, et Frank s'était tu, un petit sourire se dessinant sur son visage mince, ce qui voulait dire que le ricain, bien que costaud, pouvait s'attendre à se prendre un poing dans la gueule s'il ne faisait pas attention à ce qu'il disait. C'était aux frères Warren qu'il parlait, lesquels s'étaient taillé une petite réputation en libérant un lopin de France, avaient perdu leur frère, le plus beau d'entre eux, et avaient reçu en échange un paquet de médailles dont ils ne voulaient pas. Prenant leur dangereux silence pour du respect, le GI avait alors décidé de prouver ce qu'il avançait en sortant une petite boîte militaire dans laquelle il rangeait ses capotes, soulevant le couvercle pour montrer peut-être deux douzaines de préservatifs. Tom s'était vaguement demandé si les Américains écrivaient de joyeux slogans sur les capotes, comme ils le faisaient avec les bombes. « J't'ai à l'œil, princesse Liz ! » ou quelque chose dans ce genre. Walter avait examiné le contenu de la boîte et dit : « Je vois qu'il t'en reste plein, en fait. » Frank avait serré les dents et les poings, prêt à se battre, et c'est alors que le train était passé sur une bosse, et que le wagon avait brinquebalé dangereusement.

Les capotes avaient toutes volé en l'air comme les étincelles d'une chandelle romaine, retombant en une pluie de caoutchouc sur les épaules des banquiers, les sacoches des écoliers et les chapeaux des dames. Le ricain était devenu rouge comme un coco, et s'était mis à quatre pattes pour les récupérer, présentant des excuses aux femmes tandis qu'il récupérait les petits sachets entre leurs pieds et les fourrait dans sa boîte. Walter s'était mis à chanter « Mon cierge n'a pas de mèche au bout, car s'il en avait une il mettrait le feu partout ! » et tout le monde dans le wagon sauf le ricain s'était marré comme rarement depuis 1939.

Tom se crama presque la lèvre en prenant une dernière taffe sur sa clope puis expédia le mégot brûlant dans le caniveau invisible où il rejoignit le précédent. C'était le bon vieux temps, alors, quand ils étaient tout juste rentrés de la guerre. Ils sortaient tous les vendredis soir, les fameux gars Warren sur leur trente-et-un, mais seulement l'aîné, Tommy, avec le mouchoir assorti dans la poche de poitrine. Ils allaient gaiement de pub en pub, les cliquetis des bandits manchots déroulant leurs fruits et leurs cloches sur leur passage, les sourires admiratifs des serveuses aux seins généreux, des héros de la guerre,

quel dommage pour ton frère qu'était si beau. Des tournées offertes en permanence, Walter racontant des blagues et vendant des bas en nylon de contrebande, qui n'ont servi qu'une seule fois, mamzelle, et encore, c'était une bonne sœur. Frank, le regard concupiscent, Tommy rougissant et s'efforçant de ne pas rire quand ils enjambaient des goudous qui se crêpaient le chignon sur le Mayorhold, et la lune comme décrochée et filant au-dessus des Boroughs à la façon d'une poursuite de théâtre.

La veille de Noël, quand Walt avait trouvé un cageot à pommes sur le marché, il l'avait attaché à Frank et Tommy avec de la corde puis s'était assis dedans pour qu'ils puissent le traîner dans le centre-ville comme deux rennes tirant le Père Noël. « Hue, hue, hue, bande de feignants ! Allez ! » Ils étaient allés au Grand Hôtel et avaient commandé une tournée, juste tous les trois, et on leur avait fait payer plus d'une livre. Avec Walt aux commandes, Frank et Tom étaient allés chacun à un bout du grand salon de l'hôtel et s'étaient mis à rouler l'énorme tapis, en demandant aux clients de soulever leurs chaises et leurs tables pour qu'ils puissent effectuer la manœuvre. Le directeur avait déboulé et demandé à Walt à quoi ils jouaient bon sang, sur quoi Walt avait dit qu'ils allaient emporter le tapis, vu qu'il devait être compris dans l'addition. Ils durent prendre la fuite, sans le tapis, mais heureusement leur cageot à pommes était encore attaché au réverbère devant l'hôtel. Ils avaient dévalé tout Gold Street, leurs visages illuminés de bleu et de jaune sous les lumières de Noël, puis descendu Marefair jusqu'à Green Street, chez eux où les attendait leur mère. Hitler était mort et tout était sacrément merveilleux.

Sauf pour Jack, bien sûr. Tommy se rappelait, avec un étrange frisson de nostalgie consternée, le rituel de Noël de la famille Warren cette année-là, après la mort de Jack. La famille s'était réunie dans le salon, ainsi qu'ils le faisaient depuis toujours. La mère de Tom avait pris le précieux pot de chambre en porcelaine qui faisait bien trente centimètres de diamètre, datant d'une époque où les culs étaient plus gros et qui trônait sur la vieille armoire vitrée. Frank, Walt, Lou et Tommy avaient regardé leur mère remplir le pot à ras bord d'un mélange grotesque d'alcools ; toutes les fins de bouteilles incroyablement variées qu'on pouvait trouver dans cette maison de gros buveurs. Rempli d'une scintillante mixture pâle et dorée – whisky, gin, rhum, vodka, cognac et si ça se trouvait térébenthine –, le calice blanc et lustré, qui avec un peu de chance n'avait jamais servi, avait alors circulé solennellement entre les membres de la famille, passant dangereusement de main en main. Il était manifestement impossible de boire à même un réceptacle qui n'avait pas été conçu pour un tel usage, du moins sans s'en mettre plein sur le devant de la chemise, et ces débordements n'avaient fait qu'empirer à chaque tour de salon à mesure que le pot passait entre des mains de moins en moins sûres d'elles. Lors des précédentes occasions, quand ce rituel avait été accompli, le côté trivial s'était paré d'une certaine gloire : le moment avait été comique, et plein de bravoure, comme s'ils étaient fiers d'être les monstres sales et hilares que voyaient en eux leurs aînés. Ce rituel avait une sorte de grandeur hideuse,

mais plus après la mort de Jack. Ça avait été la preuve qu'ils n'étaient pas finalement des ogres puissants et immortels, invincibles dans leur ivresse. C'était juste une bande d'ivrognes pleurnichards ayant perdu leur frère ; perdu leur fils. Tom était incapable de se rappeler s'ils avaient recommencé après cette triste année de la victoire.

À l'autre bout de Wellingborough Road, la cloche de St. Edmund sonna deux coups et dut effrayer un oiseau qui dormait, à en juger par la grosse fiente qui tomba en silence de la brume sur lui, éclaboussant le revers de son imper de craie liquide et de caviar mou. Tom rouspéta et sortit son mouchoir propre de la poche où il n'y avait ni allumettes, ni clopes ni chocolats, essuyant vivement la traînée blanche jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une vague tache humide. Il remit le tire-jus dans sa poche en se promettant de le laver avant de s'en resservir.

Bien sûr, l'euphorie d'après-guerre n'avait pas duré. Non que les choses eussent mal tourné, loin de là. Les temps avaient changé, comme à l'accoutumée. D'abord Walt avait rencontré une jolie fille et s'était marié, précipitant l'intervention virulente de leur mère lors de la cérémonie, quand May avait braillé par-dessus le raffut que faisait l'orchestre d'oncle Johnny dans le dancing de Gold Street, pour leur rappeler qu'ils avaient intérêt à se trouver chacun une fille. Frank, vif et nerveux et d'humeur grivoise, avait été plus rapide que Tommy pour obéir à l'ultimatum de leur mère. Il s'était trouvé une rouquine presque aussi déjantée que lui et ils s'étaient mariés en 1950, laissant Tom essayer seul le plus gros de la désapprobation maternelle.

Tommy se rappelait avoir cherché refuge et conseil à cette époque auprès de sa grande sœur, passant voir Lou et son mari Albert et leurs enfants à Duston au moindre prétexte. Comme à chaque fois, Lou avait été adorable, lui servant le thé dans son joli salon clair et spacieux, l'écoutant exposer ses problèmes, tête penchée à la façon d'un hibou. « Ton problème, frerot, c'est que t'avances à reculons. Je dis pas que tu devrais les embobiner comme notre Walt, ou ne penser qu'à la chose, comme Frank, mais tu devrais te montrer un peu, sinon elles sauront pas que t'existes. Ça sert à rien d'attendre qu'elles viennent à toi, les filles sont pas comme ça. Enfin quoi, tu es bien de ta personne, et t'es toujours très bien sapé. Tu es même bon danseur. Je vois pas ce qui cloche chez toi. » La voix de Lou, basse et enjouée, semblait délicieusement enrouée, presque un bourdonnement, ce qui, associé à la masse compacte de sa sœur, faisait penser Tommy aux abeilles, au miel et, partant, au thé du dimanche après-midi. On pouvait toujours compter sur elle pour vous recadrer tout en se marrant bien. Tom voyait parfois en Lou un aperçu de leur mère quand elle était encore jeune, avant que son premier enfant meure de la diphtérie, qu'elle devienne aigrie et embrasse la carrière de matrone.

Le seul incident en lien avec le métier de sa mère dont Tom se souvenait concernait un certain matin, quand il était enfant. La chose l'avait marqué durablement. Mr. Partridge, un type corpulent qui habitait à quelques numéros

de chez eux dans Green Street, venait de décéder mais il s'était révélé trop gros pour passer le seuil de la chambre où il gisait. Depuis le bas d'Elephant Lane, Tom avait regardé sa mère diriger les opérations, tandis qu'on ôtait la fenêtre de l'étage et qu'on abaissait un Mr. Partridge quasi violet à l'aide d'un treuil et d'un chevalet, jusque dans le corbillard qui attendait patiemment avec les chevaux en bas dans la rue. Bien sûr, avec l'essor des salons funéraires ces temps-ci, les matrones n'avaient plus guère de travail. La mère de Tom avait jeté l'éponge fin 1945. Après la mort de Jack, elle devait avoir eu sa ration de morts, et avec la sécurité sociale se profilant à l'horizon, elle devait se dire également que la partie sage-femme de son métier allait disparaître très prochainement.

Ces temps-ci, la plupart des femmes qui étaient enceintes pour la première fois allaient accoucher ici, à l'hôpital. Il y avait des sages-femmes, bien sûr, pour s'occuper des enfants suivants ou pour les personnes qui vivaient dans une campagne retirée, mais toutes ces sages-femmes travaillaient pour la sécurité sociale. Elles n'étaient pas à leur propre compte comme sa maman, et personne ne les appelait des matrones. Tom trouvait que c'était globalement un progrès. C'était un type moderne, et il était ravi que sa femme accouche dans une salle moderne, avec de vrais médecins à son chevet, et non dans une pièce obscure avec une vieille harpie caquetante penchée sur elle comme sa mère. Doreen avait bien assez d'a priori comme ça concernant la mère de Tom, et si May s'était mêlée de la naissance de leur premier enfant, c'eût été la goutte qui fait déborder le vase. Tom frissonna, rien qu'à y penser, même si c'était peut-être juste à cause du froid de novembre.

C'était Doreen qui avait sauvé Tommy de son célibat, lui valant l'approbation maternelle. Tomber sur elle avait été un coup de bol. Lou n'avait pas eu tort, il était trop timide avec les filles et ne savait pas jouer les jolis cœurs comme Walt et Frank. Le seul espoir de Tom consistait à se trouver quelqu'un d'encore plus timide que lui, et en Doreen c'est exactement ce qu'il avait trouvé, son parfait complément. Son autre moitié. Comme Tom, elle n'était pas timide au sens de timoré ou de faible. Il y avait de la fermeté dans sa réserve ; elle préférait juste une existence paisible, la plus simple possible, tout comme lui. Et, comme lui et n'importe quel type ayant connu la vie des tranchées, elle préférait faire profil bas, ne pas attirer l'attention. C'était un peu un miracle qu'il l'eût remarquée, toujours en retrait derrière ses collègues qui riaient et parlaient fort, comme si elle craignait qu'on s'aperçoive qu'elle était belle, avec de grands yeux bleus et humides, son visage un peu en longueur et ses cheveux châtain écorce qui ondulaient. L'aura théâtrale qu'elle dégageait, ce côté brumeux qui la précédait. Il lui avait dit, peu après leur rencontre, qu'elle ressemblait à une vedette de cinéma. Elle avait eu un petit sourire taquin et lui avait dit d'être moins indulgent.

Ils s'étaient mariés en 1952, et même s'il eût été plus avisé, en termes d'espace, d'aller vivre à Green Street chez sa mère, personne ne le souhaitait.

Ni la mère de Tommy, ni Tommy, et surtout pas Doreen. Elle était la seule personne que Tom eût jamais rencontrée qui, bien que de nature timide et réservée, ne pliait pas devant la nature brusque et intimidante de May Warren. Au lieu de ça, Tom et Doreen avaient décidé d'aller habiter dans St. Andrew's Street avec Clara, la mère de Doreen, et les autres membres de sa famille, ou du moins avaient vécu là-bas jusqu'à très récemment. Bien que la perspective d'aller vivre chez la mère de Tom eût semblé un cauchemar, ces deux dernières années passées en bas de Spring Lane et Scarletwell Street n'avaient guère été plus agréables.

Bon, d'accord, ce n'était pas la faute de la mère de Doreen, comme c'eût été le cas avec celle de Tommy, là-bas dans Green Street. Clara Swan avait été employée de maison et c'était une femme très religieuse à sa façon discrète, et bien qu'elle sût se montrer à la fois dure et sévère si la situation l'exigeait, elle différait presque en tout de May Warren, mince et un peu raide là où sa mère était petite et corpulente. Non, Tommy s'entendait bien avec la mère de Doreen, tout comme avec les deux frères et la sœur de Doreen, leurs époux et enfants respectifs. C'est juste qu'ils étaient encore très nombreux il y a peu, et que la maison était toute petite.

Certes, James, l'aîné des frères, s'était marié et était parti avant que Tom arrive, mais ça n'avait pas été facile néanmoins de caser tout ce petit monde. D'abord, il y avait la mère de Doreen, à qui appartenait la maison, ou du moins dont le nom figurait sur les quittances de loyer. Puis il y avait Emma, la sœur de Doreen, et son mari Ted, avec leurs deux enfants, John et Eileen. Emma, plus âgée que Doreen, avait été la première femme employée par les chemins de fer anglais, et c'est dans un train qu'elle avait rencontré son fringant mari, Ted, alors mécanicien, lequel se nettoyait les dents avec de la suie. Puis il y avait le frère cadet de Doreen, Alf, conducteur de bus, sa femme Queen et le petit Jim. Avec Tommy et Doreen en plus, ça voulait dire caser dix personnes dans une maison avec seulement trois chambres à coucher.

Doreen et Tom avaient commencé par dormir comme ils le pouvaient sur le canapé du salon. Emma et Ted et leurs deux enfants avaient pris la chambre donnant sur la rue, Clara celle, plus petite, juste à côté, située au-dessus du salon, puis Alf et Queen la chambre la plus petite, tout au fond au-dessus de la cuisine. Le petit Jim dormait dans un tiroir de l'armoire. Les nuits, donc, avaient été tout sauf intimes, mais les fins de journée étaient pires encore, juste après l'heure du thé quand tout le monde rentrait du travail et s'entassait dans le salon pour écouter la radio. Ted et Emma pouvaient ne pas se parler pendant des jours, se contentant de se jeter des regards noirs par-dessus les canapés au saumon en conserve et les répliques cultes de l'émission *Encore lui !* : « Funf à l'appareil », « N'oubliez pas le plongeur », et « Je vais, je viens ». Alf rentrait chaque soir épuisé, après s'être levé tôt pour conduire le bus, et s'endormait en ronflant sur le tapis devant le feu, comme un énorme chat en uniforme de chauffeur. Son épouse, Queen, qui se trouvait être également la sœur de Ted, le mari d'Emma, restait presque tous les soirs

devant la cheminée à pleurer. Difficile de lui en vouloir. À l'étage, le petit Jim descendait de son tiroir et se mettait à taper sur la porte de sa chambre, parfois pendant des heures. On ne pouvait pas non plus lui en vouloir, le petit bout de chou, c'était pas un endroit où dormir cette armoire. S'il n'y avait pas là de quoi vous rendre maboul, alors Tom ne voyait pas quoi. Le problème avec Jim, c'était qu'il était trop intelligent. Personne chez les Swan ou les Warren n'était bas du front, mais Jim faisait partie de la nouvelle génération et on voyait d'emblée qu'ils seraient débrouillards, surtout lui. À l'âge de trois ans, il avait réussi à s'échapper à deux reprises de la maison et à aller quatre rues plus loin avant que la police l'intercepte et le ramène. Cela dit, vu que St. Andrew's Road pouvait être dangereux pour un enfant, il aurait sans doute couru moins de risques si les flics l'avaient laissé là où il était.

Là encore, ce n'était pas que les adultes de la maison faisaient preuve de négligence, c'est juste qu'ils étaient au nombre de sept avec trois enfants, chacun portant sur les nerfs de l'autre et se marchant dessus, aussi était-il normal qu'il y eût des incidents. L'aîné de Ted et Emma, John, aimait s'asseoir sur le dossier du fauteuil jusqu'au jour où il perdit l'équilibre et bascula, tombant à la renverse par la fenêtre du salon dans la cour intérieure dans une pluie de verre brisé. Puis ce fut au tour de la jolie Eileen, la dernière de Ted et Emma, de tomber tête la première dans les braises du feu, les obligeant à foncer dare-dare chez le médecin de famille, Dr. Grey, dans Broad Street, Doreen et sa grande sœur Emma traversant en pleine nuit comme des folles le Mayorhold en tenant l'enfant, miraculeusement épargnée, emmitouflée dans une couverture.

Heureusement, cette année, tout s'était bien passé. Tout d'abord, Ted et Emma avaient déménagé, s'installant dans une maison non loin de St. Andrew's Road, à Semilong. Puis Alf et Queen étaient partis eux aussi, pour habiter dans Birchfield Road, à Abington. Ils avaient emmené le petit Jim avec eux, bien sûr, mais pour une raison inconnue, à l'âge de cinq ans, celui-ci s'était échappé de sa nouvelle demeure et avait réussi à se repérer tout seul dans les rues passantes jusqu'aux Boroughs et la maison de ses grands-parents. Tom se disait qu'il était possible que Jim, un peu comme ces canetons désorientés, ait confondu son amour pour sa mère et celui pour son armoire. Quoi qu'il en soit, le résultat, ce fut qu'il ne restait que Clara, Tom et Doreen à St. Andrew's Road. Tom et Doreen prirent la grande chambre libérée par Ted et Emma, et maintenant qu'il y avait moins de monde, le bébé qu'ils allaient avoir pourrait vivre dans une maison moins dangereuse. Dans un monde moins dangereux, du moins c'est ce que tout le monde espérait.

Tom rentra son menton hérissé de poils et scruta son revers. On voyait encore la tache laissée par la fiente d'oiseau et il se résigna tristement à la frotter avec du Borax une fois rentré chez lui.

Il trouvait globalement que le monde était moins dangereux, sauf en ce qui concernait les fientes d'oiseau, apparemment. La guerre était finie, cette fois-ci, et il doutait même que les boches aient envie de remettre ça, surtout

après avoir vu la moitié de leur pays tomber entre les pattes des cocos. Il y avait eu la Corée, certes, mais son gosse, si c'était un garçon, ne serait pas envoyé là-bas comme Tommy, ni ne passerait des nuits entières à trembler sous la table du salon pendant des raids aériens, ce qu'avait connu Doreeen, car elle avait dix ans de moins que Tommy. Et de toute façon, après la bombe atomique que les ricains avaient balancée sur Hiroshima, ne disait-on pas que s'il y avait une troisième guerre mondiale, elle serait finie en cinq minutes ? Non que ce fût là une pensée réjouissante, c'est vrai. Tom eut envie de fumer une autre Kensistas, mais vu qu'il ne lui en restait plus que cinq et qu'il ignorait combien de temps il lui faudrait tenir avec, il préféra attendre un peu.

Churchill avait fait en sorte que l'Angleterre largue sa première bombe l'an dernier, et la France était elle aussi pressée d'en avoir une. Les Russes et les ricains en détenaient à eux seuls des centaines, mais Tom reconnaissait que ça ne l'inquiétait guère. À ses yeux, ça serait comme les gaz dont tout le monde avait peur pendant la guerre, quand la pauvre petite Doreen devait quitter Spencer School et rentrer en courant chez elle dans St. Andrew's Road parce qu'elle avait oublié son masque à gaz. Au final, personne n'avait été assez fou pour y recourir, même Hitler, et ces bombes atomiques connaîtraient le même sort. Personne ne serait assez fou. Même si, bien sûr, les ricains l'avaient déjà été, mais Tom avait assez à faire avec la naissance imminente de son premier enfant, aussi décida-t-il de ne pas trop s'attarder sur la question.

La brise légère venue de l'ouest connut alors un regain inattendu et fit trembler brièvement l'imper de Tommy. Elle écarta un instant le brouillard, dévoilant le pub aux volets clos, le Spread Eagle, juste après la façade de l'hospice à droite de Tommy. Le bec orange du toucan sur l'enseigne métallique Guinness émergea de la brume puis disparut à nouveau. La brise apporta également une nouvelle rafale de notes en cascades jouées par Mad Marie à Carnegie Hall, ses mélodies bâtardes glissant ici et là tels des meubles fous sur roulettes, dévalant Wellingborough Road. La musique était le mélomélo habituel ; ne t'assois pas sous la vieille croix décatie avec une autre que moi, non non non, puis voilà qu'elle enchaîna un autre air, clairement et distinctement, même si elle ne tint la mélodie que quelques accords avant de retomber dans la même soupe pianistique.

L'air, c'était celui de « Whispering Grass ».

Cela suffit. Tommy sut tout de suite ce que l'étrange musique perdue dans l'obscurité tourbillonnante lui rappelait depuis le début : cinq, presque six ans plus tôt maintenant, dans les premiers mois de 1948, peu après que Walter se fut marié, Tommy était allé picoler au vieux Blue Anchor de Chalk Lane. Tout lui revenait en un vaste flot sépia d'images brouillées par la bière, des moments arrachés à sa soûlographie qu'accompagnaient un piano et un accordéon frénétiques, et Tommy fut surpris de ne pas y avoir pensé plus tôt. Comment avait-il pu oublier cette nuit étrange et surprenante, toutes les peurs et les questions qu'elle avait lancées au visage de Tommy et de sa famille ? Il supposa pour sa défense qu'il avait été préoccupé, du fait de Doreen et du

bébé, mais même ainsi il n'aurait pas cru qu'une telle nuit lui sortirait aussi facilement de l'esprit.

Tom alluma une autre clope avant de se rappeler qu'il voulait les faire durer, puis remonta son col comme s'il était un escroc ou un amant inquiet dans un film, car telle était l'humeur ambiguë dans laquelle l'avaient plongé le brouillard et ses souvenirs. Le bord rêche du col frottait sa nuque, dégageée une fois par semaine, une habitude qu'il avait gardée de son passage dans l'armée. Tommy pouvait ôter le papier argenté d'un paquet de clopes, envelopper dedans un penny marron puis le lustrer au contact de ses cheveux en brosse à l'arrière de son crâne jusqu'à ce qu'il ressemble à un florin, un truc que lui avait appris Walt. Mais à la différence de Walt, Tom n'avait jamais eu le cran de faire croire que la pièce ainsi récurée valait plus que sa valeur. Il n'avait jamais eu le cran ou alors il était trop honnête, l'un ou l'autre.

Ce soir-là, quelques années plus tôt, Tom et son jeune frère Frank s'étaient rendus au Blue Anchor, juste après Doddridge Church dans Chalk Lane, presque dans Bristol Street. Le pub était un peu le repaire de la famille car ses précédents propriétaires étaient les arrière-grands-parents maternels de Tommy et Frank. Leur grand-mère Louisa, morte à la fin des années 1930, était à l'époque la fille de la tenancière aux gros seins, et travaillait comme serveuse au Blue Anchor dans les années 1880 le jour où le jeune Snowy Vernall s'y était arrêté au cours d'une de ses longues trottes entre Lambeth et chez lui. Si le grand-père de Tom avait eu moins soif ou avait fait vingt mètres de plus jusqu'au Golden Lion, alors il n'y aurait pas eu de May, ni de Tommy, et pas de bébé sur le point de voir le jour en ce moment même dans l'hôpital derrière lui. Ça expliquait l'affection particulière qu'avait la famille pour cet endroit avant qu'il soit démoli quelques années plus tôt. Quoi qu'il en soit, Frank et lui y avaient éclusé quelques pintes, et même s'ils y avaient passé du bon temps, le cœur n'y était pas vraiment, pour Tom en tout cas. C'était dû en partie à l'absence de Walt, lequel était parti et s'était marié six mois plus tôt, ce qui voulait dire que leur numéro de mousquetaires se réduisait à un simple duo. Et sans l'inépuisable réserve de blagues de Walter, ils avaient plus de temps pour pleurer leur quatrième mousquetaire, leur Jack, leur défunt D'Artagnan qui reposait en France et dont le nom figurait sur le monument de St. Peter's Church.

Quelle que fût la véritable raison de son humeur, Tommy n'était guère dans son assiette ce soir-là au Blue Anchor. Frank et lui avaient rencontré quelques types, des collègues de Frank avec lesquels Tommy ne se sentait guère d'affinités ; il s'était senti un peu de trop et avait décidé d'aller dans un autre pub. Il avait marmonné des excuses à Frank puis l'avait laissé avec ses potes. Il avait enfilé son manteau et poussé les portes du pub, se retrouvant dans Chalk Lane. C'était une nuit pareille à celle-ci, avec le brouillard et tout ça, mais comme c'était les Boroughs et non les hauteurs prospères de Wellingborough Road, l'atmosphère était nettement plus sinistre. Même St.

Edmund's Church avec sa forêt de pierres tombales était moins effrayante en pleine nuit que certains endroits des Boroughs en plein jour.

Livré à lui-même, Tom avait décidé de se rendre dans l'endroit le plus proche où il était sûr de connaître quelqu'un, à savoir le Black Lion dans Castle Hill. Bien que ce pub n'eût pas de liens directs avec sa famille comme c'était le cas du Blue Anchor, il avait néanmoins fait davantage l'objet de l'attention du clan Warren au fil des ans. Du moins, depuis que la mère et le père de Tommy s'étaient installés dans Green Street, avec leur maison juste en bas de la rue, séparée par une simple pelouse des portes donnant sur la cour intérieure du Black Lion. Se dressant depuis des temps immémoriaux à côté de St. Peter's Church, le pub offrait un endroit pratique où se retirer après un enterrement ou un baptême, et comme il était situé à tout juste deux minutes à pied, c'était un endroit idéal pour boire un coup à presque n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. L'été, les vieilles grilles étaient ouvertes sur le jardin envahi de boutons d'or qui se trouvait derrière St. Peter, et la mère de Tom venait souvent s'asseoir sur un banc grinçant recouvert d'une moisissure émeraude pour boire un verre avec ses amies survivantes : de vieilles femmes en fichus noirs dans les mêmes dispositions qu'elle. La meilleure amie de sa mère, Elsie Sharp, était morte un soir devant May, dans les ombres douces et allongées, après avoir pris une gorgée de stout à même la bouteille et avalé ce faisant un bourdon qui venait de s'introduire discrètement dans le col en verre brun. Aussitôt piquée, la gorge d'Elsie avait enflé et s'était bouchée, et après une minute plutôt déplaisante elle était morte dans le chant des oiseaux et la lumière couleur citron vert qu'émettait la gare.

Une fois devant le Blue Anchor, Tommy avait tourné à gauche et descendu Chalk Lane en direction de Castle Hill. Une fenêtre était allumée dans Doddridge Church, peut-être un groupe se réunissant dans ses salles. Tom avait examiné le haut mur de pierre et distingué les portes de chargement, situées à mi-hauteur sur le mur de l'église. En plus d'un amour immodéré pour les mathématiques, une des choses que Tom avait héritées de son grand-père timbré était une profonde fascination pour les faits historiques, surtout dans leur aspect local. Et cependant il n'avait pu obtenir de réponse satisfaisante concernant ces portes situées à une hauteur absurde. La seule explication qu'il put trouver était que, avant que le révérend Philip Doddridge arrive à Castle Hill et fasse de ce bâtiment un lieu de réunion non conformiste, il avait peut-être servi à autre chose, un commerce nécessitant le chargement et le déchargement de biens au moyen de poulies et de treuils au premier étage. Mais il y avait quelque chose dans cette explication qui avait toujours paru bizarre aux yeux de Tom, et les portes étaient demeurées comme des points d'interrogation sur sa carte intérieure des lieux et son passé nébuleux.

Doddridge lui-même, s'était dit Tommy en longeant la chapelle et son lieu de sépulture, était une énigme aussi confondante que son église. Non dans le sens où on ignorait tout de lui, mais parce qu'il était parvenu à changer durablement la façon dont le pays se concevait religieusement, et cela il

l'avait accompli depuis ce minuscule lopin au sein des Boroughs.

La mort de la reine Anne en 1714 avait préparé le terrain pour Philip Doddridge, alors âgé de vingt-sept ans, et il s'était rendu ici, à Castle Hill, la veille de Noël quinze ans plus tard pour être pasteur. Anne Stuart avait, durant son règne, tenté d'éradiquer les non-conformistes. À sa mort, le pasteur qui avait annoncé la nouvelle avait dit, citant les Psaumes : « Allez voir cette maudite, et enterrez-la, car elle est fille de roi. » Ce fut le signal pour tous les Dissidents et les non-conformistes, qui purent alors se réjouir, car ça signifiait que George I^{er}, qui était de la maison de Hanovre et avait promis de soutenir leur cause, monterait bientôt sur le trône. Tous ces petits groupes – épigones des Indépendants, des frères moraves, cette tradition héritée des lollards de John Wycliffe dans les années 1300 –, ils avaient dû déboucher des bouteilles pour célébrer tout ce qu'ils allaient pouvoir faire maintenant pour changer les choses, et la venue de Doddridge à Northampton avait été un des éléments de ce changement. Aujourd'hui, on pouvait dire que cela avait été l'élément déterminant.

Alors qu'il passait devant les sépultures à l'abandon ce soir-là, Tommy se disait que la ville avait dû être à l'époque une perspective séduisante pour un jeune pasteur dissident, avec sa longue tradition de refuge pour agitateurs religieux, insurgés et authentiques déments. Le vieux Robert Browne, qui forma les séparatistes à la fin du XVI^e siècle, était enterré dans le cimetière de St. Giles, et au cours du siècle suivant la ville grouilla de puritains de la Nation des saints et de rangers déchaînés. Il y avait eu de violents chrétiens radicaux criant des hérésies depuis les toits, affirmant qu'il n'y avait d'autre vie que la vie présente, que le ciel et l'enfer n'existaient que sur terre et, pire, suggérant que la Bible présentait Dieu comme le berger des pauvres et non des riches. Quand Philip Doddridge foula la neige en cette veille de Noël 1729, se frottant les mains d'engelures et de joie, la réputation de Northampton comme d'un vivier d'agitation spirituelle devait être bien assise.

L'évangélisme de Doddridge, neuf ans avant celui, plus célébré, de John Wesley, fut la force qui, sous le règne de Victoria, transforma presque toutes les sectes dissidentes et cette satanée Église d'Angleterre par-dessus le marché. Il y avait réussi depuis ce qui était, même alors, l'un des endroits les plus humbles du pays, et ce en un peu moins de vingt ans avant d'être emporté par la tuberculose alors qu'il n'avait même pas cinquante ans ; et ce rien qu'avec des mots, son enseignement, ses écrits et ses hymnes. De l'avis de Tom, « Entendez cet air joyeux ! » était un des meilleurs. « Le Sauveur arrive, le sauveur promis depuis longtemps. » Tommy avait toujours imaginé Doddridge l'écrivant en regardant dehors depuis Castle Hill, croyant peut-être entendre sonner la trompette du Jugement dernier dans les cieux au-dessus de St. Peter's Church un peu plus bas, ou se représentant un Jésus déguenillé, ressuscité et remontant Chalk Lane en direction de la salle de réunion, ses paumes sanglantes écartées en un geste d'absolution universelle. Pendant les mille ans d'existence de ce quartier, il avait eu sa part d'hommes

extraordinaires, avec Richard Cœur de Lion, Cromwell, Thomas Becket, mais aux yeux de Tom Warren, Philip Doddridge pouvait figurer au rang des meilleurs. Il était le fils héroïque des Boroughs. Il était l'âme des Boroughs.

La cloche de St. Edmund sonna la demie de deux heures et ramena Tom à la réalité, à savoir devant l'hospice reconverti, sa Kensistas se consumant à son insu entre ses doigts tachés par la nicotine. Un gâchis. Il balançait le mégot rougeoyant dans le plus vaste rougeoiement qui l'entourait et laissa son esprit revenir à février 1948, à cette nuit tout aussi grise et opaque.

Il avait quitté Chalk Lane et était passé devant le marchand de journaux où il achetait parfois son journal du dimanche matin – le magasin faisait autrefois partie du Propert's Commercial Hotel –, puis avait traversé Black Lion Hill avec ses pavés recouverts de goudron et ses rails de tramway à l'abandon, en direction du pub ayant donné son nom à la rue. Dès qu'il eut franchi ses portes, Tommy se prit une vague quasi solide de paroles, d'odeurs et de chaleur, la chaleur animale de tous ceux qui étaient entassés en cette nuit glaciale au Black Lion. Avant même d'avoir ôté son manteau et fendu la foule jusqu'au comptoir, Tom s'était félicité d'avoir choisi ce lieu, plutôt que d'être resté avec Frank au Blue Anchor. Il y avait toujours plus de visages familiers au Black Lion.

Jem Perrit était venu ici, lui dont le père – le Shérif – tenait une boucherie chevaline dans Horsemarket, et vivait avec sa femme Eileen et leur petite fille près du dépôt de bois que Jem gardait dans Freeschool Street, au coin de la rue juste après le Black Lion. Dans le souvenir qu'avait Tom de la scène, Jem jouait aux quilles à la table de skittle dans un coin avec Tunk Trois-Doigts – qui avait un étal sur le marché aux poissons de Bradshaw Street – et Freddy Allen. Fred était un parasite qu'on croisait encore parfois dans les Boroughs, il dormait sous les arches de la voie ferrée à Foot Meadow et s'en sortait en piquant les pintes de lait et les miches de pain sur le pas-de-porte des habitants. Le clodo avait plissé ses yeux chassieux et visé en lançant le palet en bois, mais tout laissait à penser que Jem Perrit ou Tunk Trois-Doigts allaient le battre à plates coutures. Appuyé au comptoir qui tanguait, il y avait Podger Someo, un ancien joueur d'orgue de Barbarie célèbre dans le coin, maintenant à la retraite, et partout où Tommy regardait ce n'était que tristes légendes d'antan macérant dans la rancune, un Olympe décati plein de titans éméchés bafouillant des histoires grivoises entre deux gorgées d'ambrosie moussue, farfouillant maladroitement tels des minotaures dans leurs sachets à la recherche du tortillon de papier paraffiné renfermant du sel.

La propre famille de Tommy, du moins du côté Vernall, était bien représentée au pub cette nuit-là. Johnny, l'oncle de Tom – le frère cadet de sa mère – était là avec Celia, la tante de Tom, et assise dans un coin toute seule avec une demi-pinte de Double Diamond et son vieil accordéon tout cabossé sur ses genoux, il y avait aussi la grand-tante de Tommy, Thursa, quatre-vingts ans passés et toujours aussi incohérente. Tommy lui avait dit bonjour et lui avait demandé s'il pouvait lui apporter un verre, et elle avait eu l'air paniquée

comme si elle ne le reconnaissait pas vraiment, avant d'acquiescer, dans le doute. Thursa avait toujours aimé jouer de l'accordéon en pleine nature, traînant ses guêtres dans les Boroughs, même si quelques années plus tôt pendant la guerre elle avait privilégié les récitals nocturnes. Plus précisément, elle n'allait jouer de son instrument dans la rue que pendant les black-outs, quand les bombardiers allemands grondaient dans le ciel, les gardes de l'ARP menaçant de l'arrêter si elle ne restait pas chez elle et ne mettait pas fin à ce raffut insupportable. Tom, alors basé à l'étranger, n'avait jamais entendu sa tante rivaliser de boucan avec la Luftwaffe. Mais Lou, sa grande sœur, leur avait décrit la scène, en riant aux larmes : « Ils m'envoyaient la chercher et, franchement, je jure qu'elle se tenait là dans Bath Row, en train de regarder les grands avions noirs se détachant dans le ciel, à extraire des notes brèves et des bourdonnements étirés de son accordéon comme si les raids étaient un film muet et elle l'accompagnatrice. Il y avait d'un côté cet horrible bruit de moteur, qui se répercutait dans le ciel, et de l'autre Thursa jouant un drôle d'air qui s'y mêlait, des bribes donnant l'impression que quelqu'un sifflait ou sautillait. Je n'arrive pas bien à le décrire, mais ses petits tra-la-la qui se faisaient entendre par-dessus le tonnerre effrayant des avions, ça vous donnait envie de rire et de pleurer en même temps. Surtout de rire. » Tom avait imaginé la scène, la vieille folle maigrichonne avec son nuage atomique de cheveux blancs en train de miauler et brailler en pleine rue pendant le black-out, avec au-dessus l'immense puissance de l'armée de l'air allemande. Ça l'avait fait rire, lui aussi.

Une fois la commande arrivée, et sa grand-tante maboule servie, il s'était assis à la table de sa tante Celia et de son oncle Johnny, avec qui il s'entendait bien et sur lesquels il pouvait compter pour lui tenir compagnie jusqu'à l'heure de la fermeture. Tom se souvenait d'un soir, bien avant la guerre, où il s'était retrouvé avec Walt, Jack et Frank au Criterion, dans King Street, et où leur oncle Johnny Vernall avait débarqué et bu avec eux. Il les avait tous captivés en leur parlant du pub à la grande époque, quand on trouvait une miche de pain, un jambon, un bocal de cornichons et une tranche de fromage gratis sur chaque table. L'afflux de clients, leur expliqua oncle Johnny, amortissait largement ces frais, et personne ne finissait bourré ni ne cherchait la bagarre vu qu'ils avaient tous le ventre plein pour éponger la gnôle. Aux yeux des quatre frères, ça ressemblait au paradis, à un âge d'or perdu.

Assis auprès de sa tante et de son oncle dans la petite arrière-salle du Black Lion, Tommy leur avait demandé comment ils allaient, il leur avait également demandé comment se portait sa cousine Audrey, pour qui tout le monde dans la famille avait un faible, et qui jouait de l'accordéon dans l'orchestre que dirigeait son père, oncle Johnny. C'était le même orchestre qui s'était si bien distingué lors de la réception de mariage de Walt dans Gold Street il y a quelques mois, quand Tom et Frank s'étaient fait remonter les bretelles par leur maman et où, selon Tom, sa jeune cousine Audrey n'avait jamais aussi bien joué ou été aussi belle que ce soir-là, balançant du swing et des standards

pour les fêtards endiablés amassés sur la piste de danse. Audrey était un beau brin de fille, toute la famille s'accordait là-dessus, mais ce soir-là au Black Lion, l'oncle de Tom s'était contenté de secouer la tête quand Tom lui avait demandé de ses nouvelles, puis avait révélé qu'Audrey était chez elle en train de broyer du noir comme les jeunes filles de son âge. Tom avait été surpris, car Audrey avait toujours été une fille enjouée, mais il supposa que cette déprime passagère était liée au fait qu'elle était une femme, à ces changements dont fort heureusement il ignorait tout. Il avait hoché la tête et compati avec sa tante et son oncle, et leur avait dit qu'il était sûr que leur fille allait se ressaisir et redevenir comme avant d'ici un jour ou deux. Les faits prouvèrent plus tard qu'il se trompait.

Tout en conversant avec ses proches, Tom s'était dit qu'il aimait vraiment beaucoup son oncle Johnny, ce dernier ajoutant une touche de couleur à la famille avec ses cravates excentriques et sa veste à carreaux moutarde, son style show-biz. Il y avait quelque chose de moderne chez lui, dans sa façon de diriger un orchestre, de parler d'engagements, de tournées, comme s'il répondait aux défis du monde nouveau qui avait vu le jour après la guerre. Il débordait d'énergie et brûlait de passer à autre chose. D'après la mère de Tom, son jeune frère Johnny parlait depuis tout petit de monter sur scène, de faire partie du monde des paillettes, bien qu'il n'eût aucun talent particulier, à vrai dire. Étant incapable de jouer d'un instrument ou de chanter, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il ait décidé de diriger un orchestre de dancing. Quand il devint clair qu'Audrey était très douée à l'accordéon, un don qu'elle tenait manifestement de sa grand-tante Thursa, Johnny avait sauté au plafond. Tommy s'était souvent dit que quand son oncle Johnny se pâmail en coulisses dès qu'Audrey jouait, c'était parce qu'il se voyait jeune en elle, avec tous ses espoirs et ses rêves en pleine lumière. On ne pouvait que lui souhaiter bonne chance. Peut-être que le petit garçon que Tom attendait à présent dans Wellingborough Road excellerait un jour dans un domaine qui l'avait toujours fait rêver, comme, par exemple, le football. Si ça se trouve, lui aussi irait l'encourager derrière les lignes de touche, un peu comme le faisait oncle Johnny en coulisse quand Audrey était sur scène.

Sa tante Celia était très différente, elle gardait le silence là où Johnny se déchaînait, et n'était pas à genoux devant Audrey comme l'était son oncle. Tante Celia se montrait toujours avenante, voire gaie à sa façon, mais ne semblait jamais avoir grand-chose à dire. Elle n'était pas coincée ou pimbêche, mais quand son oncle Johnny balançait une vanne grivoise, elle se contentait de sourire et de contempler son verre de Schweppes au citron. La mère de Tommy n'avait guère d'affection pour sa belle-sœur, trouvant qu'elle manquait de jugeote, mais bon, la mère de Tommy n'avait guère d'affection pour qui que ce soit.

Il avait tenu compagnie à sa tante et à son oncle, ce soir-là de février, il y a cinq ou six ans, jusqu'à ce que le patron du pub annonce que c'était la dernière tournée, et ils avaient dit qu'ils ne reprenaient rien. Ils avaient fini

leurs verres alors que Tommy commençait juste sa dernière pinte, puis enfilé leurs manteaux pour rentrer chez eux. Ils n'habitaient pas loin. Johnny et Celia vivaient avec Audrey en bas de Freeschool Street, non loin de chez Jem Perrit et sa famille, à savoir juste au coin de la rue après l'église. Tommy revoyait son oncle Johnny se lever de sa chaise dans l'arrière-salle et poser son galure sur sa tête, lequel lui donnait l'allure d'un bookmaker. Il avait aidé sa tante Celia à se lever, puis avait soupiré et dit : « Bon ben je crois qu'on ferait mieux de rentrer pour affronter la musique », à savoir Audrey et sa mauvaise humeur, une remarque en apparence innocente sur le moment.

Ils avaient dit au revoir, et Tom les avait regardés sortir du pub enfumé, presque aussi opaque que la rue brumeuse qui apparut quand Celia et Johnny avaient poussé la porte du Black Lion pour s'enfoncer dans la nuit. Tommy avait pris son temps pour finir la moitié de pinte qui lui restait, ses yeux passant en revue la clientèle au cas où il y aurait une fille intéressante dans la salle. Il n'eut pas cette chance. La seule représentante du sexe féminin encore au Black Lion à part la chienne du patron était Mary Jane, une vraie teigne qu'on croisait plus souvent près de la place de la mairie, au Jolly Smokers ou au Green Dragon. Un de ses yeux était fermé et violet, tout bouffi et réduit à une fente, et son visage donnait l'impression d'avoir été refaçonné. Elle fixait le vide en secouant de temps en temps la tête pour s'éclaircir les idées, mais il était impossible de dire si elle était sonnée ou juste bourrée. Même Thursa, la grand-tante de Tom, s'était éclipsée pendant qu'il ne regardait pas. Tommy était seul au milieu de types au nez pour la plupart cassé, au sein desquels Mary Jane ne dépareillait guère. Bien qu'il eût l'habitude de n'avoir presque que des hommes autour de lui, du fait de son travail, et bien qu'il trouvât la chose moins angoissante que la compagnie des femmes, c'était nettement moins marrant. Tommy avait fini sa bière, salué les gens qu'il connaissait puis s'était dirigé vers la porte tout en boutonnant son manteau.

Une fois dehors, la gorge comme brûlée par le froid, il avait hésité entre deux itinéraires pour rentrer chez lui, dans la maison de sa mère à Green Street. Il avait finalement décidé de longer Peter's Church pour rejoindre Peter's Street, juste au-dessus du jardin. C'était un peu plus long que s'il était passé par Elephant Lane, mais étant saoul et sentimental, Tom avait eu envie de passer par le cimetière pour pouvoir souhaiter bonne nuit à Jack, à sa tombe en tout cas. Ce qui restait de Jack était encore là-bas quelque part en France.

Laissant le pub derrière lui, Tommy avait remonté Black Lion Hill jusqu'à Marefair, le brouillard s'accrochant aux grilles de fer du cimetière sur sa droite. Il avait vaguement salué, gêné, le monument aux victimes de la guerre qui dépassait du banc de coton le ceignant à sa base, et s'était demandé qui pouvait bien jouer l'air qu'il entendait, et qui montait du pub qu'il venait de quitter. Tommy avait mis un certain temps, vu son état, à se rappeler qu'il n'y avait pas de piano au Black Lion, et de toute façon le bruit ne venait pas de derrière lui mais émergeait au contraire, ténu et hésitant, d'entre les ombres de

Marefair.

Intrigué, Tom était passé devant l'étroite allée qui courait entre l'église et Orme's, le magasin de confection pour hommes, qu'il avait eu l'intention de prendre pour rejoindre Peter's Street. Il avait voulu savoir qui faisait un tel boucan à cette heure de la nuit, et s'assurer qu'il ne se passait rien de fâcheux dans le quartier. En outre, alors qu'il passait devant Cromwell House, Tommy put entendre plus clairement l'air légèrement endiablé, et devina, même dans son état confus, de quoi il s'agissait. Ça semblait provenir de l'embouchure de Freeschool Street un peu plus loin, le refrain roulant sur la chaussée avec le brouillard et s'entortillant autour des pieds à moitié invisibles de Tom comme pour le faire trébucher.

Il s'était arrêté devant le bâtiment de grès brun où était logé le Lord Protecteur la veille du jour où il était allé se battre à Naseby, et avait posé une main sur le mur rêche pour assurer son équilibre instable. C'est alors qu'il avait vu son oncle Johnny et sa tante Celia sortir en titubant de Freeschool Street et s'engager dans Marefair, une main pressée contre leur visage comme s'ils pleuraient, se cramponnant à la manche l'un de l'autre tels deux survivants d'un accident de train se hissant avec difficulté sur le quai. Mais que se passait-il ?

Ce qu'il aurait dû faire, se disait-il aujourd'hui, en soufflant dans ses mains pour les réchauffer devant l'hôpital, c'était les héler tout simplement, leur demander ce qui n'allait pas. Mais ce n'est pas ce qu'il avait fait. Il était resté là caché dans le brouillard à regarder le couple, qui avait l'air d'avoir pris dix ans en dix minutes, tandis qu'ils s'éloignaient en titubant dans les miasmes humides en se tenant l'un à l'autre, telles deux bêtes blessées. Ils s'étaient dirigés vers Horsemarket, les bruits mouillés de leur chagrin s'estompant peu à peu. Tom les avait regardés s'éloigner depuis sa cachette et avait eu honte de contempler sa famille dans un tel état de désarroi en restant là comme une andouille, sans proposer son aide.

Le chagrin d'oncle Johnny et de tante Celia semblait si intime. C'est tout ce qu'il pouvait dire aujourd'hui pour sa défense. On lui avait appris à aider les gens quand ils avaient des soucis, mais également à ne pas mettre son nez dans les affaires des autres, et parfois la frontière entre les deux semblait floue. C'était ce qu'il avait ressenti ce soir-là avec oncle Johnny et tante Celia. On aurait dit que leurs vies venaient en cet instant de s'effondrer, comme s'ils avaient trébuché sur eux-mêmes, comme si ce qui les bouleversait était si personnel et si humiliant que l'intervention d'un tiers n'aurait fait qu'empirer les choses. Maintenant qu'il y repensait, peut-être que Celia et John ne cherchaient pas de l'aide après ce qui leur était arrivé. Ils ne frappaient pas aux portes des voisins ni ne demandaient à qui que ce soit d'appeler les pompiers ou les urgences. Ils n'étaient pas allés au bout de la rue chez la mère de Tom dans Green Street, la grande sœur de Johnny. Ils n'avaient pas cherché de l'aide dans les Boroughs, mais s'étaient dirigés vers Gold Street et le centre-ville. Tom avait appris plus tard qu'oncle Johnny et tante Celia étaient

restés assis jusqu'à l'aube, serrés l'un contre l'autre et comme anéantis, sur les marches de l'église All Saints, sous son porche.

Cette nuit-là, il avait regardé son oncle et sa tante jusqu'à ce qu'ils disparaissent, puis s'était rendu dans Freeschool Street pour découvrir ce qui se passait. Il était descendu dans la crevasse noire, où se trouvait autrefois la Free School dans les années 1500, avançant malgré la musique lugubre et entêtante qui résonnait dans la brume davantage à chaque pas prudent qu'il faisait. Toutes les notes basses avaient vibré dans les vitres de la manufacture encrassée à droite et à gauche de Tommy, faisant vrombir les carreaux comme des mouches prises au piège. C'est à peu près à ce moment qu'il avait su quel air était joué en boucle, martelé sur un vieux clavier quelque part dans l'obscurité là où se trouvait autrefois Green Lane. Il s'était mis à le chanter, dans sa tête, des paroles familières qui lui revenaient avant même d'avoir retrouvé leur titre, même s'il savait qu'il s'agissait d'une chanson qu'il connaissait bien. Comment était-ce déjà ? « Pourquoi leur révéler tous tes secrets... »

Tommy avait avancé avec hésitation dans la rue sombre, autant de peur de trébucher sur quelque chose dans le brouillard et de se faire mal que de ce qu'il pourrait trouver quand il approcherait de la fin de la rue. Il avait déjà compris que c'était de la maison d'oncle Johnny que provenait l'air, que c'était leur Audrey qui le jouait. Qui d'autre donc dans Freeschool Street pouvait jouer un aussi joli morceau ? « Ils sont enterrés sous la neige... » Il avait beau le connaître très bien, il n'avait pu se rappeler à l'époque son titre. Ce dernier lui échappant sans cesse, Tommy s'était enfoncé davantage en titubant dans l'invisible harmonie.

En l'espace de vingt pas, le temps qu'il ait atteint la jonction avec St. Peter's Street, il était devenu clair que la vieille chanson émergeait bel et bien de la maison de sa cousine, juste avant le début de Gregory Street. Il s'était également aperçu que Freeschool Street était complètement déserte à part lui et une autre personne : plantée dans la vapeur rampante qui sourdait du perron d'oncle Johnny, raide et squelettique avec sa tête folle rejetée en arrière pour regarder la fenêtre du salon éclairé aux rideaux fermés d'où venait la musique, se tenait sa grand-tante Thursa. Elle serrait dans ses bras son accordéon comme un enfant muet et monstrueux, ses doigts cireux et transparents caressant distraitement les touches, comme pour rassurer l'instrument silencieux et calmer ses peurs devant cette situation inquiétante. Thursa n'avait pas émis un son elle-même, mais elle avait écouté si intensément la musique qui sourdait de la maison qu'on pouvait presque l'entendre la jouer. L'air continuait, tissant son fil de paroles à moitié oubliées sur la couverture du brouillard. *Whispering grass, don't tell the trees...* « Ne dites rien aux arbres, ô murmures de l'herbe... »

Bien sûr, Tommy s'était entre-temps rappelé le titre qu'il avait traqué. « *Whispering Grass.* » C'était une chanson prisée depuis pas mal d'années alors, son titre avait même fini par devenir synonyme d'informateur, ou du

moins c'est de là que venait selon Tom le sens dévoyé de « grass ». Mais surtout, Tom trouvait la chanson trop fleur bleue, trop saugrenue, bien qu'obsédante, avec ses images d'herbes et de buissons qui se parlaient, comme si la chose sortait tout droit d'un film de Walt Disney. Mais en l'entendant dans le brouillard rampant de Freeschool Street, en cette nuit de février, il ne la trouvait plus saugrenue. Aux oreilles de Tom, elle paraissait terrible. Pas terrible au sens de mal jouée ou mauvaise, mais plutôt comme si elle parlait de quelque chose de terrible, d'une blessure impossible à panser, ou d'une trahison épouvantable. Il y avait quelque chose de colérique dans la façon dont ses accords étaient martelés, les notes se fendant presque sous l'impact des doigts invisibles. On aurait dit une accusation et, tout aussi bien, un épanchement, une confession douloureuse qui ne pourrait jamais se rétracter, après laquelle les choses ne seraient plus jamais les mêmes. C'était une musique sonnant le glas de quelque chose.

« ... les arbres n'ont pas besoin de savoir. » La honte. Telle avait été, pensa alors Tom, l'autre sentiment hormis la douleur et la colère que ce morceau avait distillé dans l'air humide de la nuit : un sentiment de honte dévastateur. Même l'atroce gaieté dans laquelle semblait parfois le refrain paraissait sardonique, vengeresse, feinte. Tommy avait été perturbé, surtout parce qu'il n'aurait jamais cru qu'un tel flot inattendu d'émotions troubles pût jaillir d'un réceptacle aussi discret et modeste que sa cousine Audrey. Qu'est-ce qui avait bien pu traverser son esprit pour que ça ressorte d'une façon aussi fiévreuse et perturbante ? Qu'avait-elle ressenti pour produire des sons aussi chaloupés et poignants ?

Dieu sait combien de fois elle avait joué ce morceau avant que Tom ou quiconque se soit aventuré dans Freeschool Street pour l'entendre, mais tandis que sa grand-tante et lui restaient là en plein brouillard à écouter l'air, chacun dans son coin, il avait entendu la chanson jouée au moins quatre fois de suite, intégralement, avant qu'elle s'interrompe soudain, laissant béer un silence encore plus perturbant que la musique.

Quelques instants tendus s'étaient écoulés, peut-être pour s'assurer que le récital était terminé, puis sa grand-tante Thursa avait, sans prévenir, joué juste quatre notes à l'accordéon suspendu au bout d'une courroie en cuir usé autour de son cou noueux, quatre notes graves et pénibles que Tom avait reconnues avec un léger frisson d'inquiétude comme étant le début de « La Marche funèbre », du moins crut-il alors qu'il s'agissait de ce morceau. Mais à peine jouée cette lugubre ouverture, sa grand-tante s'était arrêtée et ses doigts parcheminés étaient retombés de part et d'autre de l'instrument. Thursa avait brusquement fait demi-tour et s'était éloignée dans Freeschool Street comme si, hormis sa brève contribution musicale, il n'y avait plus rien à faire. Au bout d'un moment sa silhouette émaciée s'était dissoute dans le bouillon glacé de la nuit.

Tom comprit soudain, alors qu'il battait le pavé dans la cour de l'hôpital de St. Edmund, que ç'avait été la dernière fois qu'il avait croisé sa grand-tante

Thursa, qui avait contracté une maladie des bronches et était morte deux mois plus tard. L'image mentale de sa tante s'éloignant dans le brouillard, dans le mystère bouillonnant, était la dernière image qu'il pouvait faire surgir dans son esprit. Peut-être sa brève interprétation de « La Marche funèbre » avait-elle été une prophétie, même si, maintenant qu'il y repensait, les quatre notes qu'elle avait jouées pouvaient être celles de « Mon beau sapin » ou d'une dizaine d'autres chansons.

Après le départ de sa grand-tante, Tom était resté là pendant peut-être encore cinq minutes, à contempler la maison désormais silencieuse avec la douce lumière au gaz que filtraient les rideaux tirés derrière la fenêtre du salon. Puis il avait descendu Freeschool Street, et tourné dans Green Lane jusqu'à arriver dans Green Street où vivait sa mère. May était couchée quand il rentra, et Frank n'était pas encore rentré de l'Anchor. Tom avait allumé le manchon, puis, avec la même allumette, une cigarette, et s'était ensuite assis quelques minutes dans le fauteuil avant d'aller se coucher.

Dans la pièce rapetassée à la lumière au gaz, contre le mur du fond, se trouvait le piano familial, noir et luisant tel un cercueil. Un vase vide et une grande photo sur papier glacé, dans un cadre, trônaient dessus. Le cliché avait été pris dans un but publicitaire, de toute évidence par un professionnel, une photo de groupe de l'ensemble que dirigeait oncle Johnny. Au centre et au premier plan, sans doute afin de mettre en valeur l'élément le plus séduisant de la formation, figurait Audrey, la cousine de Tom, avec son accordéon presque plus grand qu'elle. Ses doigts gracieux étaient posés sur les touches de façon si élégante qu'on voyait bien que c'était artificiel ; le photographe lui avait dit de prendre la pose et de tenir l'accordéon de cette façon. Tom imaginait très bien la scène, les conseils et les boniments au moment de prendre la photo, avec ce côté séducteur inhérent aux types qui exerçaient cette activité. « Parfait, c'est très bien, et maintenant un grand et beau sourire de notre charmante accordéoniste. » Audrey avait alors levé les yeux, comme elle le faisait sur la photo, l'air faussement agacé par le compliment, en riant un peu – « Oh non je vous en prie ! » – mais flattée, contente qu'il ait dit ça même si c'était juste pour la faire sourire. Sa tête était légèrement penchée en arrière comme si elle adressait une prière au ciel, demandant à être délivrée des hommes et de leurs belles paroles à la noix, et l'on voyait clairement son menton bien dessiné, l'arête prononcée de son nez, ses traits gracieux et ses cheveux bruns tombant en cascade sur ses épaules prises dans un chemisier blanc soigneusement repassé. Sa cousine avait alors dix-huit ans et quelque, mais Tommy lui aurait donné deux ou trois ans de moins. Elle paraissait si pleine de vie et d'ironie, et Tom était resté là dans le salon éclairé à la lumière au gaz une bonne demi-heure, s'efforçant de relier la jeune femme de la photo à l'effrayante interprétation qu'il venait d'entendre dans Freeschool Street.

Bien sûr, au cours des deux ou trois jours qui suivirent, Tom en sut davantage sur ce qui s'était passé cette nuit-là. D'après sa mère, qui avait entre-temps eu droit au récit complet des événements que lui avait fait son

jeune frère, oncle Johnny et tante Celia étaient rentrés à Freeschool Street après leur virée au Black Lion pour trouver la porte de leur maison fermée à clé par Audrey, laquelle était restée à jouer en boucle le même air désolé sur le piano, en ignorant ostensiblement les coups qu'ils donnaient contre le battant de la porte pour qu'elle leur ouvre. À mesure que les coups cédaient la place aux suppliques inquiètes, sa cousine Audrey avait elle aussi apparemment donné de la voix, leur lançant par-dessus le déluge des notes jouées : « Quand l'herbe murmurerait au-dessus de moi, alors vous vous souviendrez. » Finalement, ses parents avaient renoncé et s'étaient éloignés dans la brume, remontant Gold Street où ils s'étaient abrités sous le porche d'All Saints, dévastés par ce qui venait de se passer. Leur fille, leur fille unique, elle si brillante, si jolie et si douée, qu'ils avaient chargée de tous leurs rêves, avait perdu la tête, était devenue maboule. Le lendemain matin, ils avaient fait venir des médecins et Audrey Vernall avait été emmenée en haut de Berrywood à l'asile de fous St. Crispin, en se débattant et en criant à qui mieux mieux, en proie à toutes sortes de délires. Elle était internée depuis lors là-bas, y passerait certainement le restant de ses jours, une honte et une disgrâce pour toute la famille. On ne prononçait plus que rarement son nom maintenant.

Bien sûr, de l'avis général, les problèmes d'Audrey étaient liés à sa famille, une malédiction héritée de la lignée Vernall, dont témoignaient le grand-père de Tom, Snowy, et sa grand-tante, Thursa.

Et voilà. Une famille de fous. Étrange de penser à ça quand on attendait la naissance de son premier enfant, mais Tom se dit qu'il ne pouvait faire comme si de rien n'était. C'était juste un fait, ça faisait partie de la délicate loterie de la naissance qui allait décider si le bébé aurait les cheveux châains comme Doreen ou bruns comme Tom, si ses yeux seraient bleus ou verts, s'il serait grand ou petit, costaud ou maigrelet, sain d'esprit ou fou. On n'avait pas son mot à dire dans ce domaine, mais c'était souvent le cas pour les choses les plus importantes de la vie. On ne pouvait que faire de son mieux avec ce qu'on avait. Abattre ses cartes en fonction de la main qu'on avait.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, scruta la gaze brumeuse qui pensait la nuit, l'église en ruines de l'autre côté de la rue, sa masse et sa présence plus ressenties que vues. Sur la gauche de Tommy, un collier de faibles lueurs, dispensées par les réverbères, s'étendait le long de Wellingborough. Sur sa droite, les rhapsodies bâtardes de Mad Marie s'emmêlaient autour du centre-ville en filaments désordonnés, telles de fragiles guirlandes, et derrière lui se dressait l'hospice réhabilité, tel un vicieux intendant vêtu de neuf et se vantant d'avoir changé. Tom se rappela soudain que le siècle en était à plus de sa moitié.

Il songea également que ce n'était pas juste le sang et l'hérédité qui déterminaient l'avenir d'un enfant. C'était tout. C'était l'ensemble de toutes les parties de la planète, de toute son histoire, de tous les faits et incidents qui composaient le monde, qui façonnaient les parents de l'enfant, de tous ces éléments aboutissant à ce bébé-là dans ce ventre-ci. Avec son propre enfant

mijotant présentement dans le ventre distendu de Doreen et prêt à être versé, Tommy comprit qu'il n'y aurait aucun élément, dans sa vie et celle de sa femme, qui n'influencerait pas leur bébé, de même que toutes les circonstances de la vie de leurs parents avaient laissé des marques sur eux.

Le poste de directeur qu'avait refusé Snowy Vernall, par exemple, jouait un rôle quant au genre de famille et d'éducation auquel pouvait s'attendre leur enfant. Le premier bébé de la mère de Tom, qui était mort de la diphtérie, avait fait qu'elle n'avait pas voulu se contenter de deux filles mais avait fini par avoir également quatre garçons. S'il en avait été autrement, alors ni Tommy ni son futur enfant n'auraient existé.

Et puis il y avait la guerre, bien sûr, et toutes les décisions politiques prises avant et après. Toutes ces choses qui avaient orienté la façon d'élever la nouvelle génération, comment seraient les rues et les maisons où ils grandiraient et s'il y aurait du travail pour eux quand ils seraient adultes. Et ce n'étaient là que les choses évidentes, visibles de tous, susceptibles d'affecter les chances d'un enfant au cours de son existence. Que dire alors des autres choses, des événements si petits qu'ils en étaient invisibles, et qui pourtant faisaient qu'on choisissait une voie plutôt qu'une autre, qui avaient un impact sur le monde, sur son enfant, pour le meilleur ou pour le pire ?

Tom médita sur le tourbillon des occurrences, des vies et des morts et des souvenirs qui étaient en ce moment même transmis à chaque contraction de Doreen, imprimant leur sceau sur leur bébé qui se tortillait vers la lumière : les raids aériens la nuit, les files de chômeurs le jour, les émissions de radio et les chantiers de démolition. Des visions de jambes féminines avec de fausses coutures dessinées au khôl sur le mollet, de préservatifs tombant en pluie sur les chapeaux des usagers du métro. La tombe d'un sniper allemand de quinze ans sur le bord d'une route en France. Le papi de Tom, furieux, froissant le cercle de chiffres qu'il avait dessiné sur une feuille et la jetant dans le feu, le trou noir s'élargissant depuis le centre alors qu'elle se consumait. La photo d'Audrey trônant dans son cadre sur le piano, avec ses mains fines, son sourire joyeux et derrière elle les membres souriants de l'orchestre avec leurs nœuds papillon, leurs guitares et leurs clarinettes. Le brouillard, la fiente de pigeon et Mad Marie, tout cela s'infiltrant à sa façon dans le nouvel arrivant qui allait prendre sa première gorgée d'air et pousser son premier cri d'ici une heure ou deux, si tout se passait bien.

La cloche d'Edmund's Church sonna trois coups dans les plus hauts étages de la brume. Ses pieds étaient si gelés dans ses chaussures qu'il ne les sentait plus. Au diable la vie de soldat. Les mains enfoncées dans les poches de son imper, Tommy Warren tourna les talons et remonta la longue allée de l'hôpital vers les lointaines lueurs floues du service de maternité, qui palpaient faiblement dans la nuit. Doreen ne devait pas avoir fini, sinon quelqu'un serait venu le chercher. En chemin, il remarqua que le piano haletant n'était plus audible, même s'il ignorait si ça voulait dire que Mad Marie avait enfin arrêté de jouer, ou si ça voulait juste dire que le vent avait tourné. Fredonnant

distraitement pour remplir le silence soudain, s'interrompant quand il s'aperçut qu'il fredonnait « Whispering Grass », Tom changea d'air, passant à « Entendez cet air joyeux ! » puis continua. La salle d'attente, dont le porche était éclairé par une ampoule, était de plus en plus proche. Pressant le pas et se requinquant les idées, Tommy alla accueillir son premier-né.

Ou sa première-née.

Quelles que soient les insinuations faites par sa sœur au fil des ans, et malgré ce qu'elle avait pu écrire un jour au feutre sur son front pendant qu'il dormait, Mick Warren n'était pas stupide. S'il y avait eu écrit « danger » sur le baril, ou une tête de mort jaune ou un bonhomme bâton qui hurle avec le visage brûlé, Mick se serait sûrement dit que taper dessus avec un énorme marteau n'était pas l'idée du siècle.

Mais pour une raison inconnue, il n'y avait pas eu d'autocollant fluorescent, pas d'avertissement officiel, même pas une notice insipide mettant en garde contre le vieillissement de la peau ou un poids insuffisant à la naissance. Mick avait allègrement soulevé la masse par-dessus son épaule droite puis l'avait abattue selon une courbe familière et jouissive. Le choc sonore, qui résonna jusque dans les recoins venteux de St. Martin's Yard, ne fut gâté que par le hurlement étonné de Mick alors que son visage, qu'il avait toujours considéré comme son point fort, était aspergé de poudre toxique.

Ses joues et son front avaient aussitôt cloqué et ressemblé à un emballage à bulles. Lâchant le pesant marteau, Mick avait tenté de fuir loin du nuage nocif libéré par ce baril mystérieux tel un essaim d'abeilles, en giflant l'air autour de lui et en rugissant furieusement et non en « couinant comme une fillette », ainsi que l'avait prétendu plus tard une personne cruelle. Celle-ci, de toute façon, était mal placée pour parler. Lui, au moins, n'avait eu cette gueule que quelques jours d'affilée à cause d'un accident du travail, alors que l'autre était né comme ça et n'avait pas d'excuse.

Aveuglé et hurlant, à en croire les témoignages pittoresques de ses collègues, Mick avait décrit un demi-cercle en courant et, dans l'impeccable tradition d'un Harold Lloyd post-nucléaire fuyant des radiations, avait foncé droit sur une poutrelle qui dépassait des énormes balances servant à peser les barils aplatis. Il s'était assommé et, en y repensant, se félicitait d'avoir su trouver aussi rapidement, et dans des circonstances aussi éprouvantes, un analgésique de fortune aux effets immédiats. Tout sauf le comportement d'un crétin, s'était-il dit un jour ou deux plus tard, quand les contusions s'étaient révélées moins graves qu'il n'y paraissait.

Il était resté inconscient par terre une seconde avant que Howard, son meilleur ami à l'usine de reconditionnement, comprenne ce qui se passait et se précipite à sa rescousse. Ce dernier avait ouvert le robinet alimentant l'unique tuyau de l'usine, et dirigé le jet sur le visage comateux de Mick, dispersant la

poudre orange et caustique qui couvrait ses traits boursoufflés et rappelait le visage passé au cirage de ces comédiens blancs qui caricaturaient les Noirs. D'après ce qu'avait raconté plus tard Howard, Mick était revenu à lui un bref instant, ses yeux injectés de sang s'ouvrant et exprimant une confusion totale. Il avait apparemment marmonné quelque chose avec insistance alors qu'il reprenait conscience, mais bien trop bas pour que son collègue inquiet puisse distinguer plus d'un mot ou deux de ce qu'il disait. Il était question d'une cheminée ou d'un chimpanzé, qui grandissait, mais Mick avait paru alors soudain se rappeler où il était. Ainsi que le fait que son visage enflé et recouvert de rouille ressemblait à présent à des céréales carbonisées. Mick s'était remis à hurler et, après avoir réussi à faire partir le plus gros de la poudre avec son jet, Howard avait obtenu d'une direction inquiète le droit de faire monter Mick dans sa voiture. Ils avaient alors emprunté Spencer Bridge, remonté Crane Hill, Grafton Street et Regent Square, traversé les Mounts puis pris toutes sortes de virages entre Billing Road et Cliftonville, où se trouvaient actuellement les urgences de l'hôpital. Bien que Mick eût passé toute la durée du trajet à jurer dans une serviette humide qu'il pressait contre son visage, quelque chose dans l'itinéraire emprunté lui avait paru désagréablement familier.

Ils avaient eu la chance d'arriver à l'hosto à un moment plutôt calme, et Mick avait été pris immédiatement, même s'il n'y avait pas grand-chose à faire. On avait nettoyé son visage et on lui avait mis des gouttes dans les yeux, en lui disant que sa vue serait redevenue normale le lendemain et son visage d'ici une semaine, puis Howard l'avait raccompagné chez lui. Pendant tout le trajet, Mick avait regardé sans rien dire par la vitre la traînée floue de Barrack Road et Kingsthorpe, les paupières enflées et suintantes, se demandant pourquoi il éprouvait une appréhension insidieuse et rampante. Aux urgences, on lui avait dit que tout allait bien. Il n'avait donc pas à s'inquiéter de quelconques séquelles, et avec quelques jours d'arrêt maladie aux frais de sa boîte, on peut dire qu'il s'en sortait assez bien. Pourquoi avait-il donc l'impression qu'un grand nuage menaçant planait au-dessus de lui ? Ce devait être le choc, avait-il fini par conclure. Un trauma pouvait avoir d'étranges répercussions. C'était bien connu.

Howard l'avait déposé au pied de Chalcombe Road, à moins d'une minute de chez lui à pied. Mick remercia son collègue puis entreprit de remonter la petite allée qui menait jusqu'au jardin derrière chez lui. Ce jardin, doté d'un patio, d'un porche extérieur en bois et d'une remise qu'il avait construite lui-même, le rassura par sa propreté après le chaos et la confusion de sa journée, même vu à travers le filtre trouble de sa vision actuelle. L'intérieur, avec sa cuisine rutilante et son salon impeccable, lui fit un effet semblable, et comme Cath était au travail et les garçons à l'école, il put profiter des lieux en toute tranquillité. Il s'était préparé une tasse de thé et affalé dans le canapé, avait allumé une cigarette, étrangement conscient de la fragile normalité des choses.

Bien que Mick mît la main à la pâte, la bonne tenue de leur foyer était le

fait de Cathy. Non que l'épouse de Mick fût obsédée par la propreté et l'ordre. Mais elle avait une profonde aversion pour la saleté et le désordre et ce qu'ils représentaient à ses yeux, un conditionnement insufflé par le fait d'avoir grandi dans l'antre des Devlin. Mick comprenait que ce qui pouvait sembler à ses yeux une tache bénigne et à peine visible sur le tapis, était aux yeux de Cath comme une fissure dans la muraille qu'elle avait dressée entre son présent et son passé, entre leur confortable vie domestique actuelle et son enfance tout sauf heureuse. Les jouets d'enfant éparpillés sur le tapis, s'ils n'étaient pas immédiatement ramassés, pouvaient signifier que la prochaine fois qu'elle regarderait elle verrait son défunt père et une bande d'oncles ivres étalés partout dans la pièce, avec dans le jardin comme le début d'une recel de ferraille, et plus de policiers venant frapper à la porte que de laitiers. Cette peur n'était pas rationnelle, tous deux le savaient, mais Mick reconnaissait qu'avoir grandi chez les Devlin pouvait être marquant.

Mick s'entendait bien avec sa belle-famille, très bien avec certains, et trouvait qu'en général ils étaient super, du moins ceux qu'il connaissait. La sœur de Cath, Dawn, par exemple, était assistante sociale à Devon, où Mick et sa famille avaient souvent passé des vacances. Harriet, la plus jeune fille de Dawn, à l'âge tendre de quatre ans, avait dit la chose la plus drôle que Mick ait jamais entendue dans la bouche d'un enfant ou d'un adulte quand, après que son père lui eut demandé si elle savait pourquoi les crabes marchaient sur le côté, elle avait répondu d'un ton maussade : « Parce qu'ils sont cons. » Sans doute à cause des nombreuses ressemblances avec la famille Warren, Mick s'était toujours senti très à l'aise avec les Devlin.

Mais bon, c'était néanmoins des Devlin. Certaines informations concernant les plus folles branches de ce clan extrêmement étendu avaient de quoi surprendre ou inquiéter. Il y avait eu un enterrement quelques semaines plus tôt auquel Mick n'avait pu se rendre, ayant fort heureusement trop de travail. Cathy y avait assisté, et la cérémonie en question avait été animée comme il se doit. À un moment pendant le service, Dawn, la sœur de Cathy, l'avait poussée du coude et lui avait demandé : « T'as pas vu Chris ? » Il s'agissait d'un lointain cousin que Cathy avait aperçu, parmi la foule dans le fond de la chapelle, aussi répondit-elle que, oui, elle l'avait vu. Mais Dawn avait insisté. « Non, mais est-ce que tu l'as vu ? T'as vu le type qu'est avec lui ? » Cathy avait jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçu son cousin, à côté de quelqu'un d'aussi grand que lui qui semblait lutter pour contrôler ses émotions en cette triste occasion. Ce n'est que plus tard, lors de la veillée, que Cath avait compris pourquoi il se tenait tout près du cousin Chris. Ils étaient menottés l'un à l'autre. L'homme à bout de nerfs, qui avait gêné tout le monde à la cérémonie en disant combien le clan Devlin était formidable et à quel point il avait été ému par le service, était le gardien de prison chargé de surveiller Chris lors de son autorisation de sortie. Un braquage à main armée, apparemment.

La famille de la femme de Mick était une tribu pittoresque et variée

originaire des mêmes Boroughs crasseux que les Warren. Pas étonnant que Cath ne tolérât pas sa terre natale dès lors qu'elle laissait des traces sur ses beaux tapis. Les murs pastel et la table vernie de la salle à manger étaient une digue contre la boue qui collait aux racines de Cathy, mais Mick aimait la propreté, la sérénité prévisible. L'ennui, c'est quand Mick vit son reflet dans les portes vitrées de l'armoire. En train de siroter son thé dans ce cadre élégant, avec son visage comme rongé, il avait l'air de sortir d'un film de Romero, un zombie nostalgique s'efforçant de se rappeler comment s'y prenaient les vivants.

Cette pensée fugace fit remonter les inquiétudes, encore vagues et inexplicables, qu'avait ressenties Mick un peu plus tôt. Il était toujours incapable de se les expliquer. Lui était-il arrivé quelque chose à la tête pendant qu'il était dans le cirage ? Une attaque, ou alors il avait fait un de ces rêves dont on a du mal à se souvenir mais qui laissent une impression désagréable toute la journée. Qu'est-ce qui avait traversé son esprit au cours des premières secondes où il était revenu à lui, étendu dans la cour de St. Martin, à proférer des incohérences avec des volcans dans les yeux ? Quelle avait été sa première pensée en émergeant ?

Soudain, ça lui revint. Il avait simplement pensé : « Maman. »

Sa mère, Doreen Warren, de son nom de jeune fille Doreen Swan, était morte dix ans plus tôt en 1995, et Mick pensait encore à elle tendrement presque tous les jours. Elle lui manquait, certes, mais comme quelqu'un vous manque quand on est adulte, et il ne pensait pas à elle avec la voix intérieure qu'il avait entendue en recouvrant ses esprits. On aurait dit un enfant perdu qui réclame sa mère, or il n'avait pas ressenti ça depuis...

Depuis qu'il s'était réveillé à l'hôpital quand il avait trois ans.

Oh bon dieu. Mick se leva du canapé, puis se rassit, ne sachant trop pourquoi il s'était levé. Était-ce pour ça qu'il ressentait un malaise insidieux ? À cause de cet incident sans gravité qui remontait à plus de quarante ans ? Il écrasa sa cigarette dans le cendrier qu'il avait rapporté de la cuisine puis se leva à nouveau, cette fois-ci pour entrouvrir une fenêtre afin que la fumée de cigarette puisse se dissiper avant que Cathy et les enfants rentrent du travail et de l'école. Puis il se rassit, se releva aussitôt, se rassit encore. Merde. C'était quoi son problème ?

Il se rappelait encore ce qu'il avait ressenti quand il avait trois ans. À son réveil, il avait vu les murs gris d'une salle et senti l'odeur omniprésente du désinfectant, sans savoir où il était ni comment il était arrivé là. Il avait été obligé de reconstituer l'incident manquant avec des bribes d'infos soutirées à sa mère au cours des jours suivants : ils se trouvaient dans le jardin derrière la maison quand un bonbon s'était coincé dans la gorge de Mick, l'empêchant de respirer, suite à quoi leur voisin avait conduit un Mick inerte à l'hôpital, où on avait désobstrué sa trachée, et ôté ses amygdales tant qu'à faire, avant de le rendre à sa famille, comme neuf. Il sut alors ce qui lui était arrivé, mais uniquement par la bande. Quand il s'était réveillé avec une drôle d'infirmière

et un médecin penchés au-dessus de lui, il n'avait aucun souvenir de la journée, ni d'avoir été assis dans le jardin sur les genoux de sa mère, ni de s'être étranglé et d'avoir été conduit précipitamment à l'hôpital. Pour ce qu'il en savait, la salle lugubre à l'odeur âcre avec ses affiches signées Mabel Lucie Attwell punaisées aux murs auraient pu être ses premiers moments d'existence.

Mais c'était il y a longtemps. Cette fois-ci, en se réveillant après l'accident au travail, il y avait eu un moment où l'esprit de Mick avait été tout sauf hagard ; un moment pendant lequel Mick s'était soudain rappelé des tas de choses. Le problème, c'était que lors de ces premières secondes paniquées où il avait repris connaissance, les souvenirs qui avaient surgi n'avaient pas été ceux d'un adulte de quarante-neuf ans. Il ne savait même pas quel âge il avait, n'avait pas compris d'emblée ce qu'il fabriquait dans cette cour à ciel ouvert avec des barils métalliques partout. Il n'avait pas pensé tout de suite à Cathy, ou aux enfants, ou aux nombreux autres ports d'attache auxquels, dans des circonstances normales, il avait ancré son identité. C'était, dans ces moments troublés, comme si les quatre dernières décennies de sa vie n'avaient jamais existé. C'était comme s'il était de nouveau un enfant de trois ans se réveillant en 1959 au General Hospital, sauf que cette fois il avait été un enfant de trois ans se rappelant ce qui lui était arrivé.

Tous les détails de l'incident dans le jardin qui avaient été effacés de sa mémoire lui étaient revenus, après plus de trente ans. Certes, ils étaient revenus sous une forme brouillonne et compactée qui se manifestait surtout comme une impression vague et désagréable, mais si Mick ne bougeait pas et se concentrait, il était persuadé qu'il pourrait y voir plus clair, percer à jour cette impression d'être hanté. Il ferma les yeux, autant pour les empêcher de larmoyer que pour faciliter sa rêverie. Il voyait la cour, voyait la vieille étable derrière un mur d'un mètre cinquante de haut, son toit avec des espaces noirs là où il manquait des tuiles comme dans des mots croisés. Les coussins du canapé étaient les jambes de Doreen, et ses angles durs et osseux ses genoux. Il se laissa choir dans la pâte chaude et ancestrale sans chercher le moins du monde à résister alors que le salon autour de lui se contractait en un étroit enclos de brique, avec l'arrière des maisons mitoyennes s'élevant à droite et à gauche, un carré irrégulier d'un bleu délavé au-dessus.

Les Boroughs étaient alors un endroit complètement différent, qui n'avait rien à voir, ni par l'odeur, l'aspect ou le son, avec le briseur d'espoir et de joie qu'ils étaient aujourd'hui. Il est vrai que ce quartier n'était pas en odeur de sainteté, et ce n'était pas qu'une façon de parler. Il y avait eu une tannerie au nord dans St. Andrew's Road, avec de gros tas de mystérieux copeaux turquoise dans la cour et un fort arôme chimique comme des dragées cancérigènes. Ça venait de la substance bleue et toxique peinte sur les peaux de mouton, censée brûler tous les follicules pileux et rendre plus souple la laine, et c'était nettement moins pire que l'odeur qui montait du sud, et qui provenait d'une usine de transformation de déchets animaux, une fabrique de

colle dans St. Peter's Way. Le vent d'ouest apportait un parfum d'huile de moteur cramée, venu de la gare avec un arrière-goût métallique d'anthracite dû aux marchands de charbon, les Wiggins, juste de l'autre côté de la route, tandis que de la direction opposée, quand le soleil se levait au-dessus du toit percé de l'étable, il réveillait les riches odeurs des rues des Boroughs, les chassant vers le bas de la colline en une avalanche olfactive : l'essence humaine et fumante vomie par des centaines de lessiveuses, les petits plats, la tambouille infâme, la nourriture pour chien et les carcasses de chien, la poussière de brique et les fleurs sauvages, les eaux usées et un feu de cheminée. Le goudron brûlant l'été, l'odeur astringente de l'herbe givrée l'hiver, tout ça avec en sus la rivière Nene, son bouquet vert et froid emporté loin de Paddy's Meadow. Ces temps-ci, les Boroughs n'avaient pas un parfum distinct susceptible d'être isolé, mais les cils vibratiles du cœur en percevaient nettement la planteur.

Quant à St. Andrew's Road, ou du moins l'infime partie de la rue les concernant, elle avait disparu, remplacée par un accotement envahi par les herbes, avec son caddie abandonné, entre le bas de Spring Lane et celui de Scarletwell. Une douzaine de maisons s'élevaient là autrefois, plus deux ou trois commerces et Dieu sait combien de gens sur un terrain qui semblait à présent l'unique province de ces volières sur roues, véhicules indifférents des moyens de subsistance de trois générations, abandonnés ici telles des momies en métal obsolètes dont avaient fini par se désintéresser les singes de labo.

Toujours affalé sur son canapé dans son salon de Kingsthorpe, il laissa son esprit s'égoutter le long des canalisations disparues et des ruelles défunes pour imprégner le passé. Il vit l'étroite allée enfoncée, parallèle à Andrew's Road, qui passait derrière les jardins des maisons mitoyennes, une lampe à gaz isolée et abandonnée au milieu. Pendant quelques années, après que toutes les maisons avaient été démolies, on pouvait encore distinguer les pavés ronds de l'ancienne allée qui formaient des bosses sous l'herbe ; la base sciée du vieux réverbère, un cercle de métal au bord déchiqueté dans lequel les sections tranchées des fils et des tuyaux étaient encore visibles, tel le cou tranché d'un robot décapité et enterré. Tout ça avait disparu à présent, avalé par l'herbe, ou par la palissade ventrue qui courait en contrebas du terrain de jeux de Spring Lane School, cette limite ayant légèrement mordu sur les terrains à l'ouest en trente ans depuis que sa rue natale avait été démantelée et ses habitants éparpillés aux quatre vents. Il ne restait plus personne pour s'opposer à l'avancée du terrain de jeux. D'ici vingt ans, Mick ne doutait pas que la clôture métallique serait descendue jusqu'à Andrew's Road, où elle devrait attendre au bord de la route quelques siècles encore avant de traverser.

La route, nommée d'après le prieuré de St. Andrew qui se dressait autrefois à l'extrémité nord de Semilong, formait alors la limite occidentale de la ville. C'était dans les années 1200, quand le quartier qu'on appelle aujourd'hui les Boroughs était Northampton, et rien que Northampton. Les locaux et la Bachelerie de Northampton – la population étudiante de la ville, foncièrement

radicale et antimonarchique – s'étaient alliés avec Simon de Montfort et ses barons rebelles contre le roi Henri III et les quatre douzaines de riches bourgeois qui avaient gouverné l'endroit pendant cinquante ans depuis la rédaction de la Magna Carta, se payant grassement sur son dos, et qui étaient les ancêtres du puissant conseil des Quarante-huit qui dirigeait encore la ville aujourd'hui, en 2005. Autrefois, dans les années 1260, un roi Henri furieux avait envoyé une colonne d'hommes pour mater la révolte. Le prieur de St. Andrew appartenait à l'ordre clunisien et était donc français. Il s'était allié avec la famille royale normande et avait laissé entrer les soldats du roi par une brèche dans le mur du prieuré, située probablement plus ou moins dans la rue où se dresserait plus tard la maison des Warren. Les troupes avaient pillé et incendié la ville naguère prospère et agréable, tandis qu'en réaction aux agitateurs étudiants il avait été décidé que Cambridge deviendrait le siège de l'enseignement, plutôt que Northampton. Aux yeux de Mick, c'est là qu'avait commencé la punition et la mise au ban de son lopin natal, déclenchant un processus qui avait perduré jusqu'à aujourd'hui. Refusez ne serait-ce qu'une fois la merde qu'on vous a servie et les puissants veilleront à ce que vous en ayez le double de ration fumante dans votre assiette chaque soir pendant les huit cents prochaines années.

Ce jour-là de 1959, le quartier s'étalait telle une couverture moisie sur l'été, des tiges d'herbe blanchie dépassant de la trame usée. Les usines vociféraient par à-coups ou expulsaient des étincelles d'acétylène en brèves et déchirantes saccades derrière des vitres fumées en Perspex. Des hirondelles jacassaient sous les avant-toits brûlants dans les rues pentues où des femmes avec des foulards à carreaux trottaient stoïquement, chargées comme des mules ; où des vieux essayaient encore de rentrer chez eux à trois heures dix, abrutis par les parties de dominos, après un rapide en-cas aux Sportman's Arms. L'école en haut de la rue, derrière le terrain de jeux jauni, déserte pendant les vacances, bruissait du silence assourdissant des non-cris de deux cents enfants absents. C'était un après-midi agréable et inoffensif. Les deux grandes tours d'habitation n'avaient pas encore été bâties. La pellicule de poussière industrielle blond sable qui recouvrait le quartier évoquait seulement l'été et la plage.

Il n'y avait personne dans les pièces donnant sur la rue, le père de Mick, Tommy, étant parti travailler à la brasserie d'Earls Barton et les autres membres de la famille s'étant retirés dans la courette derrière la maison pour profiter du beau temps. Depuis la chaussée lisse et usée de St. Andrew's Road, trois marches montaient dans l'alcôve encapuchonnant le rouge usé de leur porte d'entrée, un décrottoir en métal noir, dont Mick n'avait pas compris la fonction avant l'âge de dix ans, trônant dans un renforcement du mur à côté de la première marche du perron. À droite de la porte, un soupirail grillagé au niveau du trottoir permettait d'aérer la cave à charbon plongée dans le noir, avec juste au-dessus la fenêtre du salon et son cygne en porcelaine qui fixait d'un air inconsolable la cour des Wiggins, les voies de garage recouvertes par

la rouille et le liseron s'étendant au loin avec de temps en temps une voiture qui passait. À gauche de la porte courait un tuyau d'écoulement collectif, puis c'était la porte d'entrée et les fenêtres de la maison de Mrs. McGeary, avec un vieux portail en bois à la peinture écaillée donnant sur la courette pavée et les étables délabrées au fond.

Après avoir monté les marches et poussé la porte du numéro dix-sept, on tombait sur le paillason coco uni, avec des fleurs ocre et spectrales en train de disparaître sur le papier peint et une lumière couleur attrape-mouche tombant sur les patères surchargées de tricot maison. La première porte à droite donnait sur la pièce de devant et sa solennelle pendule de grand-mère, son canapé en crin de cheval et son fauteuil rembourré, son réchaud à pétrole et ses faïences en vitrine dont on ne se servait jamais, sa télé de location grande comme un dessous-de-plat avec des portes de placard qui se refermaient sur l'écran. Le second rejet du passage donnait dans un salon lui aussi désert, et juste devant vous l'escalier menant à l'étage était recouvert d'un tapis brun dont les motifs évoquaient des chatons faits avec du pudding de Noël. Au dernier étage de la vieille maison se trouvait, tout au fond, la chambre de Mick et d'Alma, avec, après une autre marche sur le côté du palier, la chambre de leur mamie donnant sur l'étroite cour en L à demi carrelée, la chambre de Tom et Doreen, la plus grande de la maison, étant située à l'extrémité du palier, ses fenêtres donnant sur Andrew's Road au-dessus de celles du rez-de-chaussée où trônait le cygne en porcelaine, blanc et résigné.

Le rez-de-chaussée était trop cosy pour être effrayant, en dépit des ombres de la cuisine souvent plongée dans la pénombre et de celles du salon donnant sur le couloir lugubre. Ici l'espace était réduit, occupé par une table à rabat et deux sièges assortis, un tabouret et une chaise en bois complétant l'ensemble. Deux fauteuils confortables (dont l'un d'où John, le cousin de Mick, était tombé quelques années plus tôt avant de faire la culbute par la fenêtre) flanquaient l'âtre semblable à un cratère (dans lequel Eileen, la sœur de John, était tombée tête la première à peu près à la même époque), la minuscule pièce également encombrée par l'énorme buffet aux allures de sarcophage. Une corniche de plafond en plâtre, naguère décorative, donnait l'impression que ledit plafond était encore plus bas qu'en réalité. Sur le mur face à l'âtre étaient accrochés à une cimaise des portraits photographiques pâlis dans des cadres pesants, des images beiges et blanches montrant des hommes aux sourires entendus et aux yeux brillants vous fixant de dessous les fourrés de leurs sourcils ; l'arrière-grand-père de Mick, William Mallard, et le défunt mari de sa grand-mère, le grand-père maternel de Mick, Joe Swan, avec sa moustache qui paraissait plus large que ses épaules. Il y avait également un troisième portrait, d'un autre homme, mais Mick n'avait jamais pris la peine de demander qui c'était et personne n'avait jamais pris la peine de le lui dire. Et donc, quand quelqu'un évoquait un parent mort qu'il n'avait pas connu, c'était le visage de cet anonyme qu'il convoquait dans sa mémoire. Une

semaine, l'homme pouvait être le frère de mamie, l'oncle Cecil, et la semaine suivante ce pouvait être le cousin Bernard, qui s'était noyé pendant la guerre en essayant de sauver des soldats lors du naufrage d'un patrouilleur. Pendant une quinzaine de jours, il avait été Neville Chamberlain, jusqu'à ce que Mick comprenne que l'ancien Premier ministre qui s'était efforcé de freiner Hitler n'était pas un parent proche.

Dans la cloison séparant la pièce principale du salon il y avait une alcôve contenant un unique panneau de verre coloré, un emblème floral jaune vif, vert émeraude et rouge porto. Certains soirs, à l'heure du thé, quand le soleil se couchait derrière la gare, un rayon quasi horizontal passait par la vitre du petit salon, frôlait la tête penchée du cygne en porcelaine et rougeoyait à travers la vitre de verre coloré jusque dans le séjour mal éclairé pour jeter sa tache merveilleuse et tremblante de peinture fantôme sur la radio impassible, suspendue au mur entre la fenêtre donnant sur la cour et la porte de la cuisine.

La cuisine sombre et exigüe, avec ses murs blancs peints à la détrempe et ses dalles rouges et bleu glacé, était séparée de la salle de séjour par une simple marche. Une fois descendue celle-ci, on avait la porte de la cave tout de suite à gauche, un garde-manger rouillé installé juste derrière au sommet de l'escalier qui y menait. Sur votre droite se trouvait la porte donnant sur la partie surélevée de la cour, avec juste un grossier évier en pierre arborant un unique robinet d'eau froide en cuivre, incrusté de vert-de-gris, sous une unique fenêtre. En face se dressait le poêle, la vieille table de cuisine vermoulue et la retorse essoreuse à rouleaux, et au-dessus, suspendue à un clou, la bassine en zinc taille unique dont se servait la famille pour ses diverses ablutions. On la remplissait à moitié d'eau chaude, en se servant de la chaudière, un cylindre vert-de-gris tout perlé de condensation trônant à l'autre bout de la pièce, à côté de la cheminée condamnée par des planches. Mick se souvenait du bâton de bois posé à côté de la chaudière et dont on se servait pour touiller le linge frémissant, une de ses extrémités toute délavée et émoussée par un usage répété, son grain et ses fibres d'un jaune verdâtre, cadavérique, ayant pris une teinte cyanosée à force d'entrer en contact avec le bleu Reckitt, un petit sachet en toile de teinture saphir qu'on rajoutait à la lessive pour s'assurer que les linges et les draps seraient d'un blanc arctique. Il se rappelait des étagères qui n'étaient rien de plus que des planches mal équarries maintenues par des équerres, ployant sous le poids des casseroles, des poêles à frire, de la jatte à pudding avec sa flaque ambre et trouble de graisse solidifiée au fond, formant une mosaïque craquelée.

Le jour en question, la grand-mère de Mick, Clara, s'activait discrètement et méthodiquement dans la cuisine, jonglant entre plusieurs tâches comme elle avait appris à le faire quand elle était domestique. Clara Swan, qui était décédée dans les années 1970, devait avoir alors la soixantaine passée, mais aux yeux de ses petits-enfants elle avait toujours paru aussi ancienne et respectable qu'un papyrus biblique. Ce qui lui faisait défaut en taille, elle le compensait par son allure, si roide que personne ne remarquait qu'elle était

petite. Elle se tenait droite comme une pièce d'échecs en ivoire, usée par des années de tournois ; était aussi impassible, aussi patiente et aussi déterminée. Plutôt svelte sur ses photos de jeunesse, elle était devenue, en 1959, assez sèche, ses longs cheveux argent désormais noués en un chignon impeccable. Son dos raide comme un manche à balai que surmontait sa chevelure grise et laineuse lui conférait l'aura d'une serpillière, si les serpillières avaient été considérées comme des choses d'une dignité simple, aussi éternellement fiables dans leur usage, et aussi révérees que des spectres, plutôt que traitées comme un vil ustensile ménager qu'on trouvait le plus souvent dans les cuisines.

Au numéro 17 se trouvait la maison de Clara, dont le nom figurait sur les quittances de loyer, et sur laquelle elle régnait discrètement. Elle ne faisait jamais de remontrances et n'avait pas besoin d'en faire. Tout le monde savait où était la limite à ne pas franchir. Son pouvoir était moins évident et au final plus impressionnant que celui de May, l'autre grand-mère de Mick. May Warren était une sorte de rhinocéros intimidant qui arrivait à ses fins à force de grognements et de taloches, bref, d'une attitude globalement brusque. Par contraste, Clara Swan, mince comme un fouet, n'élevait jamais la voix, et ne proférait jamais de menaces. Elle se contentait d'agir, prestement et efficacement. Quand Alma, alors âgée de deux ans, déjà plus téméraire et impétueuse que quiconque dans la maisonnée, tenta de mordre Clara, la grand-mère de Mick n'avait ni crié ni brandi la menace d'une gifle. Elle avait juste mordu Alma à l'épaule, suffisamment fort pour percer la peau et suffisamment fort pour veiller à ce que la sœur de Mick n'essaie plus jamais de tuer quelqu'un en le mangeant. Si seulement, pensa-t-il, elle avait pu guérir Alma de l'étranglement. Ou de ses tentatives d'empoisonnement au gaz, comme quand Alma persuada son jeune frère de rester avec elle dans la cuisine alors qu'elle allumait un morceau de soufre jaune moutarde. Ou de son approche de chasseuse pygmée, comme quand elle lui avait décoché une fléchette avec une sarbacane. Franchement, pensait Mick, même les méthodes de sa mamie pour brider le comportement avaient leurs limites.

Clara se trouvait dans la cuisine en cet après-midi soporifique, elle avait haché de la graisse de rognon, préparé un pudding, fait bouillir des mouchoirs et navigué d'une tâche à l'autre sans se plaindre, seule avec l'infâme brouet aromatique. La porte du fond, branlante et entrouverte en cette belle journée pour aérer la maison, laissait flotter jusqu'à elle les propos et babillages de sa fille Doreen et des enfants installés dehors, sur la fine bande en damier aux carreaux fêlés roses et bleus qui formait le niveau supérieur du petit jardin de la maison.

Assis pour lors dans son salon de Kingsthorpe, un salon paisible et relativement spacieux, son visage en proie à une douleur cuisante depuis son crâne encore point trop dégarni jusqu'à la fossette de son menton, Mick essayait de réconcilier les confins brouillons de son enfance avec le décor quasi futuriste dans lequel baignait sa maturité. Une de fois plus, il examina le

reflet de son visage dévasté dans la porte vitrée de l'armoire, et au vu de sa mine d'accidenté de la route se dit qu'il pourrait jouer le rôle du capitaine Scarlet. Il tenta de faire coïncider l'adulte passablement satisfait d'aujourd'hui avec le gamin incroyablement satisfait qu'il était à trois ans et s'aperçut que la superposition s'opérait avec une étonnante facilité, sans le moindre heurt, le souvenir qu'avait Mick de lui plus jeune n'étant ni brouillé par la tristesse ni gâté par cette regrettable nostalgie qu'il percevait parfois chez les autres, dans leur voix, quand ceux-ci évoquaient leur enfance. La vie était chouette alors, et la vie était chouette maintenant. C'est juste que la vie était différente, perçue par des yeux différents, vécue par une personne différente, ou presque.

Ce qu'il y avait de plus frappant dans le passé, du moins tel que Mick s'en souvenait, ce n'était pas les différences évidentes dans la façon dont les gens s'habillaient, ou se comportaient, ou la technologie à laquelle ils recouraient pour cela. C'était quelque chose de plus difficile à saisir ou nommer, un sentiment d'étrangeté tour à tour délicieux et perturbant qui s'emparait de lui quand il regardait des photographies oubliées, ou succombait soudain à un souvenir particulièrement saisissant. Ça venait à lui sous la forme d'un fragile parfum d'atmosphère fugace, une humeur évanescence, aussi singulière et spécifique au lieu et à l'heure que le temps qu'il faisait ou la forme des nuages ce jour-là, et rien que ce jour-là, qui jamais ne revenait. Il supposait que l'étrange qualité qu'il tentait de décrire n'était rien de plus que l'étonnante texture du passé, la sensation qu'on aurait eue si notre mémoire avait pu laisser courir ses doigts à sa surface. C'était le grain de son expérience, composé d'une gamme infinie de spires et de bosses, d'une foule de détails aux reliefs quasi indiscernables. Les mailles du torchon usé suspendu à la porte du fond, tout raide et desséché, et ayant pris désormais la forme d'un coude plié, parfumé à l'eau sale et au jambon tiède. Les trous gros comme des doigts dans les parpaings qui bordaient le parterre de fleurs large d'un mètre, à côté du damier rouge et bleu passé du chemin. Un nid de fourmis secret installé dans le ciment rongé entre deux assises du mur de la cuisine, à côté des marches menant à la partie inférieure de leur cour. Cet après-midi-là, il y avait eu l'odeur de la brique recuite au soleil, de la terre noire, un parfum métallique laissé par la pluie récente.

Maintenant qu'il y repensait, non sans une infime nuance de ressentiment, l'accident potentiellement dramatique qui était survenu aujourd'hui à l'usine était directement lié au fait d'être pauvre. S'il n'avait pas été originaire des Boroughs, il ne se serait pas retrouvé sur les genoux de sa mère dans la cour ensoleillée à prendre cette pastille contre la toux qui avait failli le tuer.

Mick – ou Michael ainsi qu'on l'appelait alors – souffrait à l'époque d'une inflammation à la gorge, et ce depuis presque une semaine. Lorsque le remède maison préconisé par Doreen, des noix de beurre roulées dans du sucre en poudre, se révéla inefficace, elle l'avait emmitouflé et s'était rendue dans Broad Street, près du Mayorhold, au cabinet du Dr. Grey. Même si ni Mick ni aucun membre de sa famille n'y avaient accordé jusque-là la moindre pensée,

il comprenait aujourd'hui que les médecins qui s'occupaient de ce quartier devaient détester chaque minute de leur travail ingrat et ignoré dans ce quartier plongé dans les ténèbres de l'ignorance. Ils devaient sûrement travailler plus dur que leurs illustres collègues, du simple fait qu'ils opéraient dans les Boroughs où le nombre de gens susceptibles de tomber malade était plus grand. Ils avaient dû finir par détester la vision de ces mères inquiètes en permanence, vêtues de manteaux couleur caramel et d'écharpes ressemblant à des torchons, se ruant dans leur cabinet avec des enfants maladroits et morveux au moindre éternuement. Ils avaient dû faire un effort pour feindre de s'intéresser à ce marmot enrhumé pendant les cinq minutes qu'il avait passées dans leur cabinet. C'était de toute évidence l'attitude adoptée par le Dr. Grey face à Doreen et Mick ce jour-là. Il avait braqué une torche dans le gosier écarlate et enflammé de Michael, grogné vaguement puis assené son diagnostic : « C'est une angine. Donnez-lui des pastilles contre la toux. »

La mère de Mick avait dû opiner gravement et docilement. C'était la parole d'un médecin, qui avait fait des études et connaissait son latin. C'était quelqu'un qui, en jetant simplement un coup d'œil au petit enfant qu'elle avait apporté avec sa gorge en sale état et visiblement enflammée, avait su d'emblée que c'était un cas typique d'angine exigeant l'intervention immédiate d'un sachet de pastilles contre la toux. La médecine sociale des années 1950 : on n'était pas très loin de l'époque où la laryngite se soignait à coup d'exorcismes. Les parents de Mick et Alma avaient dû être reconnaissants, et Doreen avait dû remercier l'honorable praticien pour ses conseils avec une touchante sincérité avant de remettre Mick dans son duffle-coat et de le ramener dans St. Andrew's Road, en s'arrêtant probablement chez Botteril, le marchand de journaux du Mayorhold, pour acheter la confiserie médicamenteuse qu'on lui avait prescrite.

Et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans leur cour intérieure, en pyjama, avec sa robe de chambre écossaise qui grattait, à se tortiller sur les genoux de Doreen pendant qu'elle le juchait sur la chaise en bois à dossier recourbé qu'elle avait rapportée du séjour. Sa mère s'était assise sous la fenêtre de la cuisine, dos à la fenêtre, les pieds arrière de la chaise contre le rebord du tuyau d'écoulement de la cuisine, trente centimètres de tuyau sortant de sous la fenêtre jusqu'à un siphon enterré près du nid de fourmis, caché près du perron donnant sur le jardin. Le royaume des fourmis était alors la propriété de la grande sœur de Mick, et, ainsi qu'elle le lui avait expliqué à l'époque, lui appartenait en droit du fait de sa condition d'aînée. Mais si elle jouait à Sodome et Gomorrhe avec les insectes, elle laissait Mick endosser le rôle d'ange exterminateur pour son impitoyable Jéhovah. Il avait pour mission de rassembler les fuyards des villes dans la plaine, jusqu'au jour où Alma le vira pour avoir empêché une de ses ouailles à six pattes de s'enfuir en la frappant avec une brique. Sa sœur, qui au même moment était occupée à noyer ou brûler des fourmis, s'était tournée vers lui, l'air scandalisée.

« Pourquoi t'as fait ça ? »

Le petit Mick l'avait regardée en clignant des yeux naïvement.

« Elle arrêtaït pas de s'échapper, alors je l'ai assommée. »

Alma, à moitié aveugle même alors, avait plissé les yeux et examiné la fourmi en question, qui avait perdu complètement une de ses dimensions, puis avait regardé son frère, en proie à une totale incompréhension, avant d'aller jouer seule dehors.

Alma était à la maison cet après-midi-là car c'était les vacances scolaires, elle regrettait de ne pas être au parc ou dans le pré plutôt que coincée ici dans la cour avec sa mère et ce petit ballot inutile et croassant qu'était son frère. Pendant que Doreen et Mick étaient assis dans la partie haute de la cour, la grande sœur de Mick, alors une gamine potelée de cinq ou six ans, ne cessait d'aller et venir dans l'enceinte de brique de la cour telle une phalène enfermée dans une boîte à chaussures. Elle avait monté et dévalé les trois marches du perron une douzaine de fois, ses genoux blancs tressautant telles des brioches malmenées, puis décrit des cercles dans la courette de trois mètres sur trois, au sol constitué pour moitié de briques et de terre battue noire. Elle s'était cachée, sans raison particulière, deux fois dans les toilettes extérieures et une fois dans l'étroit rectangle de l'impasse en béton qui les bordait, à gauche si vous étiez assis sur le trône et regardiez dehors.

Cette petite remise avec son toit de tuile – leurs toilettes extérieures au fond de la cour sans réservoir de chasse d'eau ni lumière électrique – était un élément important parmi les symboles de pauvreté de la famille Warren. Ces tinettes, comme il avait fini par le comprendre à l'âge de six ou sept ans, étaient quelque chose de honteux, même dans un quartier réputé pour son absence de confort. Même leur mamie, qui vivait dans Green Street dans une maison éclairée au gaz qui ignorait l'électricité, avait elle au moins un réservoir de chasse d'eau dans ses toilettes. Se rendre aux toilettes après la tombée de la nuit n'exigeait pas une bougie crachotante ou un gros seau en métal rempli à ras bord d'eau au robinet de la cuisine, comme c'était le cas dans St. Andrew's Road.

Enfant, il détestait ces toilettes et refusait d'y aller quand il faisait nuit, préférant largement se retenir ou se servir du pot de chambre en plastique rose glissé sous son lit. D'une part, il était de constitution plutôt frêle à l'époque, et non un gros lourdaud comme sa sœur. Elle pouvait descendre d'un bon pas le sentier menant à la cour avec un énorme seau rempli dans une main et une bougie tremblotante dans l'autre, alors que lui arrivait à peine à soulever le seau à deux mains ; il se serait juste ridiculisé en titubant jusqu'au perron avant de renverser l'eau glacée sur ses jambes ou de mettre le feu à ses boucles blondes avec la flamme capricieuse de la bougie.

Quoi qu'il en soit, même si dans son état quasi larvaire de frêle bambin il avait réussi à porter sans incident le pesant seau, leur cour devenait la nuit un territoire inconnu, trop effrayant pour qu'il s'y aventure seul. Le toit édenté de l'étable était une mystérieuse pente d'argent où des oiseaux de nuit allaient et venaient en bruissant par les ouvertures noires. Sa pente grise et hasardeuse

aux fissures envahies par les pissenlits et les giroflées était une rampe raide s'enfonçant dans la nuit. La minuscule allée d'un mètre vingt de long sur quatre-vingt-dix centimètres de large entre les toilettes et le mur du jardin était assez spacieuse pour accueillir un fantôme, une sorcière et un monstre vert, avec encore assez de place en rabe pour ces démons noirs hérissés de piquants qui ressemblaient à des marrons brûlés. Mick avait toujours eu l'impression, pendant son enfance, que l'enfilade de courettes de St. Andrew's Road se changeait la nuit en boulevard pour goules et spectres, même si c'était peut-être juste un truc que lui avait dit sa sœur. C'est en tout cas l'effet que ça faisait.

Tout se passait bien pour Alma. Non seulement elle était assez forte pour soulever le seau, mais elle avait toujours été très à l'aise avec tout ce qui était sinistre. C'était une qualité, supposait-il, qu'elle avait acquise à force de volonté. Personne ne pouvait finir comme sa sœur sans l'avoir voulu activement. Il se rappelait quand, à l'âge de huit ans, il s'était mis à collectionner les figurines Airfix : des soldats anglais de deux centimètres de haut en plastique ocre, des tireurs d'élite de la taille de fourmis couchés sur le ventre, d'autres une jambe relevée pour charger leurs baïonnettes ; ou des soldats de l'infanterie prussienne d'un gris bleuâtre, un bras tendu, en train de lancer leurs drôles de grenades à manche. Chaque branche cireuse était porteuse d'une douzaine de soldats, fixés par la tête, et vous deviez les tordre pour les détacher avant de jouer avec eux, et il y avait quelque chose comme cinq branches dans chaque emballage en carton à couvercle transparent. Il était au beau milieu d'une campagne compliquée – la Légion étrangère française contre des confédérés de la guerre de Sécession – quand il s'était rendu compte que les rangs de ses deux armées étaient anormalement réduits. Excluant la désertion, il avait fini par découvrir que sa sœur aînée lui avait volé des soldats par pleines poignées, les emmenant (avec seau et chandelle) dans les toilettes extérieures où elle s'était rendue pendant la nuit. Elle avait apparemment découvert que si vous mettiez le feu aux têtes des soldats en vous servant de la flamme de la bougie, alors de minuscules billes de feu bleues composées de polythène enflammé gouttaient de façon spectaculaire dans le seau, en faisant un bruit surnaturel – *vvwip* – *vvwip* – *vvwip* – qui s'achevait en un sifflement quand le plastique brûlant rencontrait la surface de l'eau froide. Il l'imagina, assise sur le siège en bois froid entre le clou tordu dans le mur chaulé sur lequel étaient accrochés des lambeaux de journaux à sensation comme *Tit-Bits* ou *Reveille* pour servir de papier toilette, avec sa culotte bleu marine autour de ses chevilles et son visage concentré baigné de lueurs indigo et spectrales projetées par en dessous tandis qu'un minuscule centurion était transformé en chandelle romaine. Quoi d'étonnant à ce qu'elle n'ait pas redouté la présence de fantômes embusqués dans la cour ? À peine ces derniers avaient-ils entendu ses pas et le cliquetis du seau qu'ils avaient dû déguerpir.

En ce fatal après-midi, alors que Mick, âgé de trois ans, recouvrait

difficilement dans les bras de sa mère, Doreen s'était vite lassée des allées et venues de l'aînée dans la cour par ailleurs paisible et agréable.

« Ohh, Alma, viens donc t'asseoir un peu, tu nous donnes le tourniquet. T'as la danse de saint Guy ou quoi ? »

Comme Mick, sa sœur obéissait en général sans regimber, mais elle s'était visiblement rendu compte que si elle en faisait trop dans l'autre sens ça pouvait être encore plus drôle que de désobéir, et risquait moins de lui attirer des reproches ou de lui valoir une punition. Docilement, sa sœur avait gravi les marches et s'était assise en tailleur sur le carrelage chaud et sale sous la fenêtre du salon. Elle adressa un grand sourire d'une radieuse sincérité à sa mère et à son petit frère souffrant.

« Maman, pourquoi Michael il croasse comme ça ?

– Tu le sais bien, c'est parce qu'il a une angine.

– Il va se changer en crapaud ?

– Non. Je te l'ai dit, il a une angine. Bien sûr qu'il va pas se changer en crapaud.

– Si Michael se change en crapaud, tu me le donneras ?

– Il va pas se changer en crapaud.

– Mais s'il se change en crapaud, je pourrai le garder dans un bocal ?

– Il se cha... Non ! Non, bien sûr que non. Un bocal ?

– Papa pourrait faire des trous dans le couvercle avec son tournevis. »

Il y avait toujours un moment dans la conversation entre Alma et sa mère où Doreen commettait une énorme gaffe stratégique et entraînait dans la logique d'Alma, pour se retrouver aussitôt complètement perdue.

« On peut pas garder un crapaud dans un bocal. Qu'est-ce qu'il est censé manger ?

– De l'herbe.

– Les crapauds ne mangent pas d'herbe.

– Bien sûr que si. C'est pour ça qu'ils sont verts.

– Tiens donc ? Je le savais pas. T'en es sûre ? »

C'était le moment que choisissait Doreen pour aggraver sa récente erreur tactique en mettant en doute ses propres facultés intellectuelles en tant qu'adulte face à celles de sa gamine. La mère de Mick ne se considérait pas comme très intelligente ou cultivée, et s'en remettait sans cesse à quiconque était selon elle plus au fait des choses. Elle incluait hélas Alma dans cette catégorie pour la simple raison qu'Alma, même à l'âge de cinq ans, prétendait tout savoir et affirmait certaines choses avec un tel aplomb qu'il était tout bonnement plus facile de lui accorder du crédit que de lui résister. Mick se rappela la fois où sa sœur, de retour de l'école, avait demandé des haricots sur des toasts, un plat dont avaient parlé devant elle ses camarades de classe mais que Doreen ne connaissait pas. Cette dernière avait demandé comment les mères de ses camarades préparaient ce plat, et la sœur de Mick avait expliqué qu'il convenait de mettre une couche de fayots froids sur une tranche de pain, qu'on faisait alors griller en la maintenant avec une fourchette au-dessus du

feu de la cheminée. Chose étonnante, Doreen avait tenté l'expérience, sans réfléchir plus avant, sans recourir à sa jugeote, jusqu'à ce que l'âtre soit recouvert de haricots carbonisés et de giclures de sauce tomate, le tout baignant dans un nuage charbonneux. Voilà comment ça se passait, aussi improbable que cela fût, chaque fois qu'on prenait au sérieux la sœur de Mick. Il aurait pu le dire à sa mère, ce jour-là dans l'ombre et la lumière de la courette, s'il avait été capable de dire quoi que ce soit à travers le ballon en papier de verre qui gonflait lentement dans sa gorge. Au lieu de ça, il avait remué sur ses genoux glissants et vaguement crasseux, la laissant s'enliser dans sa discussion ridicule avec Alma. Cette dernière opinait avec enthousiasme, en égayant son absurde affirmation :

« Oui ! Tous les animaux qui mangent de l'herbe deviennent verts. On nous l'a dit à l'école. »

C'était un mensonge, mais un mensonge qui jouait sur les doutes de Doreen quant à son niveau intellectuel des années 1930. On entendait tellement de choses merveilleuses et inédites en 1959, les Spoutniks, tout ça, comment savoir quels faits étonnants et entièrement nouveaux on enseignait dans les classes aujourd'hui ? Le calcul décimal, les divisions écrites complètes, ce genre de choses, sur lesquels Doreen n'avait pas eu l'occasion de se pencher quand elle était petite, ou à peine. Qui était-elle pour avoir son mot à dire ? Peut-être que cette histoire d'animaux verts se nourrissant d'herbe était un truc nouveau que les gens avaient découvert. Mais elle était quand même un peu sceptique. C'était Alma, après tout, qui lui avait dit que du sirop de citron vert versé dans du lait bouillant donnait une sorte de milk-shake chaud aux fruits.

« Et les vaches et les chevaux, alors ? Pourquoi qu'ils sont pas verts, puisqu'ils mangent de l'herbe ? »

Sans se laisser démonter, Alma avait repoussé le peu de sens commun auquel se raccrochait sa mère.

« Certains sont verts. Ceux qui le sont pas deviendront verts quand ils auront mangé assez d'herbe. »

Un peu tard, la mère de Mick avait senti qu'elle s'avavançait dans les sables mouvants de l'absurdité qu'abritait la tête d'Alma sous sa raie au milieu et ses nattes. Elle avait poussé un vague cri de protestation tandis que la réalité se dérobait sous ses pieds.

« J'ai jamais vu de vache verte ! Alma, est-ce que t'inventerais pas tout ça ?

– Non » – ce mot prononcé sur un ton vexé. Il allait falloir convaincre Doreen.

« Ben dans ce cas, pourquoi que j'en ai jamais vu ? Pourquoi j'ai jamais vu de vache ou de jument verte ? »

Alma, toujours assise sous la fenêtre du salon, avait levé lentement vers sa mère ses gros yeux jaune gris sans ciller.

« Personne peut les voir. Parce qu'elles se fondent dans les prés. »

Malgré, ou peut-être à cause du ton sérieux sur lequel cela avait été dit,

Mick n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire. Heureusement, sa gorge éraillée s'en était chargée, et le rire était sorti sous forme de couinements râpeux, explosant en une pétarade expectorante. Doreen avait jeté un regard noir à Alma.

« Non mais regarde ce que t'as fait avec tes vaches vertes ! »

Surprise par la soudaine manœuvre rhétorique de leur mère, Alma avait été pour une fois déstabilisée, incapable de répliquer. L'irrationnel : de ce côté-là, Alma n'était pas en reste, certes, mais elle ne le supportait pas chez les autres. Doreen avait reporté son attention sur son petit garçon, qui toussait et miaulait sur ses genoux.

« Ahhh, pauvre chou. T'as mal à la gorge, hein, mon canard ? Tiens, prends-y une pastoux comme a dit de le faire le docteur. »

« Pastoux » était un terme des Boroughs pour désigner les pastilles contre la toux, et maintenant qu'il y songeait, Mick se rendait compte qu'il n'avait jamais entendu le mot prononcé en dehors du quartier, ou ailleurs que dans les maisons où vivaient ceux qui avaient grandi ici. Tout en maintenant Michael sur ses genoux avec son bras autour de sa taille, Doreen avait farfouillé dans sa poche à la recherche du tube de pastilles qu'elle avait acheté chez Botteril, et fini par trouver le paquet de bonbons au menthol. Doreen déplia alors soigneusement une extrémité de l'emballage avec ses longs ongles, fit sortir une pastille qu'elle entreprit de dégager de son petit papier paraffiné portant en minuscule le mot « Tunes » répété plusieurs fois en caractères rouges. Puis elle porta la perle rouge et collante aux lèvres de Michael, lesquelles s'étaient immédiatement entrouvertes comme le bec d'un oisillon afin qu'elle puisse déposer le cristal carré sur sa langue. L'enfant le suçait lentement, les angles émoussés de la pastille se heurtant à son palais et ses gencives, surtout celles du fond, tout irritées, où pointaient déjà les prochaines dents à sortir.

Doreen était restée là à regarder tendrement Michael, son gros visage obscurcissant la quasi-totalité du ciel bleu des Boroughs qui se profilait entre les toits pentus des maisons. Elle devait avoir alors la petite trentaine, encore coquette et jolie avec ses traits sombres et longilignes, ses cheveux onduleux. Elle avait perdu cette beauté spectrale de star du muet qu'elle arborait sur les photos d'elle plus jeune qu'avait vues Mick, avec ses grands yeux humides et rêveurs, mais cette beauté avait été remplacée par quelque chose de plus chaleureux et de moins fragile, le physique d'une personne enfin en paix avec elle-même, une personne ayant cessé de porter ces douloureuses boucles d'oreilles à pinces. Il l'avait à son tour regardée, la pastille carambolant dans sa bouche, perdant ses angles sous l'effet de sa salive désormais parfumée à la cerise, se transformant peu à peu en un carreau rose et fin. Un sourire aux lèvres, sa mère avait écarté une mèche rebelle de son front rose et moite.

Puis il avait toussé. Il avait toussé jusqu'à ce que l'air sorte péniblement de ses poumons puis avait pris une grande inspiration pour reprendre son souffle. Au cours de cette activité bronchiale aussi crépitante que confuse, Mick avait inhalé le Tune. Tel un bouchon d'évier emporté dans le trou d'écoulement, la

pastille s'était logée dans l'étroit goulot de la trachée anormalement enflée de Mick.

Avec une netteté épouvantable, qui lui fit serrer l'accoudoir du canapé où il était assis dans le paisible salon de Kingsthorpe, Mick se rappela ce moment effrayant quand il comprit que sa respiration s'était arrêtée, un souvenir qu'il avait occulté et qu'avait ravivé l'accident survenu plus tôt dans la journée. Il se rappelait sa stupeur soudaine, son incompréhension, quand il avait senti que quelque chose n'allait pas du tout sans savoir de quoi il pouvait s'agir. C'était comme s'il n'avait pas remarqué jusque-là qu'il respirait, pas avant d'avoir découvert qu'il ne le pouvait plus.

La terreur éprouvée avait été accablante, et il s'en était pour ainsi dire abstrait, se réfugiant dans un endroit reculé, en son for intérieur. Les sons et les mouvements du jardin parurent distants, tout comme le serrement effrayant dans sa poitrine. Ses yeux durent devenir vitreux, et fixer le visage de sa mère. Il revoyait l'expression de cette dernière passer de l'incompréhension à l'angoisse. Il avait deviné, mais comme en spectateur, qu'il était la cause de son inquiétude, mais était incapable de se rappeler ce qu'il avait pu faire pour la mettre dans cet état.

« Ohh bon sang, mamie ! Venez vite ! Y a Michael qui s'étrangle ! »

Le hublot de plus en plus distant qu'était devenu le champ de vision de Michael venait d'être secoué frénétiquement, tourné dans un sens puis dans l'autre, les traits étiques de sa grand-mère apparaissant soudain, une inquiétude contenue sous le scintillement de ses yeux d'oiseau. Des ondes de choc lui parvenaient de loin, sourdes et répétées, comme quelqu'un tapant sur un téléviseur pour rétablir la réception. Ce devait être sa mamie ou Doreen, qui tapait sur son dos pour essayer de déloger la pastille, mais cette dernière ne bougeait pas. Il se rappelait la sensation d'un animal au goût métallique et cuivré qui essayait de s'introduire dans sa bouche, et il avait refermé instinctivement ses dents sur les doigts de sa mère alors que celle-ci essayait de retirer l'obstacle dans sa gorge. Il y avait eu des voix au loin, des femmes qui criaient, paniquées, ou gémissaient, même s'il ne s'était pas dit que c'était lié à sa personne.

L'image du jardin qu'il voyait s'était retournée à un moment donné, et ce, d'après ce que lui avaient raconté Alma et sa mère plus tard, quand Doreen l'avait pris par les chevilles et secoué, en espérant que la gravité réussirait là où tous ses autres efforts avaient échoué. Mick avait une image d'un visage rouge et à l'envers, une chose étrange entre un chien et une tomate qu'il n'avait encore jamais vue, une sorte de diable de farces et attrapes en lequel il peinait à reconnaître sa grande sœur en larmes et paniquée. Sa vie brève et tous ses détails, qui le quittaient peu à peu, lui avaient fait l'effet d'un drôle de petit livre illustré qu'il n'avait lu qu'à moitié, avec tous les décors et les personnages oubliés avant même que le livre soit refermé et rangé. Les objets en larmes sur l'illustration évanescence, s'était-il confusément rappelé, s'appelaient des gens. Ils étaient un peu comme des lapins ou des jouets, en ce

qu'ils faisaient toujours de drôles de choses. Les briques qui les entouraient, en masses corpulentes ou en zones plates, composaient ce qui était très certainement un jardin dans l'histoire. Quelque chose dans ce genre, en tout cas, même s'il ignorait à quoi servaient ces arrangements. Sur le drap bleu tout en haut figuraient des formes vastes et mouvantes de blanc qu'on appelait des lions. Non, pas des lions. Des choux, c'est comme ça qu'on disait ? Ou des généraux ? Peu importait. Toutes ces choses n'étaient que des détails stupides et insignifiants dans le rêve dont il s'éveillait. Rien de tout ça n'était réel, ni ne l'avait jamais été.

Il avait flotté dans l'air, sans doute porté par sa mère, et vu se déployer toutes les formes des lions et des généraux au-dessus de lui. Une voix bourruée surnageait parmi les bruits féminins, qui devait être celle de Doug McGeary, le voisin, avec son jardin dont le grand portail en bois donnait dans Andrew's Road et l'étable délabrée derrière la maison. D'après ce que Mick avait appris plus tard, surtout par Alma, une fois que la situation avait été expliquée à Doug, le livreur de fruits et légumes s'était immédiatement proposé pour conduire Mick à l'hôpital dans le camion qu'il garait dans son étable. Le gamin de trois ans qui ne respirait plus, aux yeux vitreux et fixes, avait été soulevé par-dessus le mur du fond et remis entre les mains sûres du fils aîné de Mrs. McGeary, du moins c'est ce qu'on racontait. Pourtant, maintenant, alors que l'incident lui revenait en mémoire, il se disait qu'Alma s'était trompée, du moins en partie. Sa mère l'avait soulevé uniquement pour le montrer à Doug, non pour le lui passer par-dessus le muret. C'était nettement plus cohérent que la version d'Alma, à bien y réfléchir. Doreen avait été trop bouleversée pour passer son enfant suffoquant à quelqu'un d'autre, et de toute façon à quoi cela aurait-il servi ? Doug devait démarrer son camion et le sortir de la grange, manœuvrer dans sa cour en forme de L, franchir les portes branlantes donnant sur Andrew's Road. Il n'avait pas besoin d'un bambin à moitié mort dans son camion pour faire tout ça.

Non, ce qui s'était vraiment passé, décida Mick alors qu'il reconstruisait l'incident, c'est que Doug avait demandé à Doreen de le retrouver dehors d'ici trente secondes, quand il aurait démarré son véhicule asthmatique. Bon sang, qu'auraient fait sa mère et sa mémé si Doug McGeary n'avait pas été chez lui ? Il n'y avait personne d'autre alors dans St. Andrew's Road ou dans les parages qui eût un moyen de locomotion, motorisé ou non, et quant à appeler une ambulance, eh bien, même pas la peine d'y penser. Personne dans le quartier n'avait le téléphone, il y avait juste une cabine téléphonique près des vieilles toilettes publiques victoriennes nichées au pied du Spencer Bridge, et de toute façon, le temps pressait. Selon l'estimation rétrospective de Mick, deux bonnes minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait respiré pour la dernière fois.

Il se rappelait avoir flotté au-dessus du perron jusque dans la partie supérieure de la cour, porté dans un doux nuage de mains, de visages rouges et ruisselants de larmes qu'il ne reconnaissait plus, une traînée de voix effrayées

inséparables des pépiements des oiseaux dans les avant-toits, la brise qui faisait vibrer les antennes de télé, le crépitement des tabliers. Le monde qu'il avait mis trois ans à apprivoiser se délitait progressivement, ses bruits, ses sensations et ses images réduits au texte plat d'un récit qu'on lui lisait et qui touchait à sa fin. La personne qu'il préférait dans cette histoire, le petit garçon, mourait dans une drôle de petite maison dans une rue dont personne n'entendrait jamais parler. Il se rappelait avoir ressenti une légère déception à l'idée que l'histoire n'ait pas un meilleur dénouement, car jusqu'ici il l'avait appréciée.

Un flot cahoteux doté de doigts l'arracha à la lumière et à l'espace et au bleu de la cour intérieure pour le plonger dans la soudaine et grise obscurité de la cuisine et du salon. Doreen, comprenait-il aujourd'hui, devait le porter sur le dos car il se rappelait la frise mobile du plafond se déroulant au-dessus de lui, d'abord la blancheur inégale et écaillée dans la cuisine puis l'étendue beige avec la corniche à double moulure du salon. Sa mère l'avait porté entre l'âtre éteint et la table, se dirigeant vers le passage et la porte d'entrée derrière laquelle l'attendait Doug. Mais il s'était alors passé quelque chose. Son regard vitreux était rivé sur la moulure décorative qui ceignait les hauteurs du plafond et se fondait dans le renfoncement avide d'ombre d'un coin supérieur. Et le coin avait été... plié ? Réversible, si bien qu'il saillait au lieu de rentrer. Quelque chose clochait dans ce coin, il s'en rappelait très bien, et il y avait eu autre chose, mais quoi ? Quelque chose d'encore plus étrange ? Il y avait eu...

Il y avait eu une toute petite personne dans le coin, qui lui criait quelque chose de très loin, lui faisant signe, lui demandant de monter, monte ici en haut avec moi, tout ira bien. Monte. Monte. Monte.

Il était mort. Il était mort au beau milieu du salon et n'était même pas parvenu jusqu'au passage ou à la porte d'entrée, encore moins jusqu'au camion de livraison de Doug, dont il n'avait aucun souvenir. Il ne se rappelait pas le trajet paniqué jusqu'à l'hôpital... ce même trajet qu'avait parcouru aujourd'hui Howard avec lui... parce qu'il n'avait pas été là. Il avait été mort.

Il était là, sur le canapé, ressemblant à une gargouille qui aurait pris un coup de soleil, et essayait d'absorber ce fait, de l'avaler, mais comme le Tune il s'aperçut qu'il ne passait pas. S'il avait été mort, alors à quoi rimaient tous ces souvenirs qui l'assaillaient maintenant, ces images et ces noms dont il se souvenait à moitié, relatifs à un temps situé après sa mort entre la cheminée et le salon, mais avant qu'il se réveille, désorienté à l'hôpital ? Surtout, s'il avait été mort, comment se fait-il qu'il se soit réveillé à l'hôpital ? Mick sentit une sorte de pesant nuage descendre sur son cœur et ses tripes, et remarqua avec un étonnement distant que, bien qu'étant assis dans son petit salon propre et ensoleillé, il avait peur, très peur.

C'est alors que Cath et les enfants rentrèrent. Le premier à traverser la cuisine et à entrer dans le salon fut Jack, l'aîné de Mick, âgé de quinze ans, costaud et ténébreux, qui rêvait d'être un jour comique et dont tout le monde disait, non sans inquiétude, qu'il était le portrait craché de sa tante Alma. Jack

se figea sur place, à peine entré dans le salon, et regarda d'un air ébahi le visage ravagé à l'acide de son père. Il tourna la tête et appela sa mère et son jeune frère Joe, tous deux encore dans la cuisine.

« Quelqu'un a commandé une pizza ? »

Cathy s'était avancé pour voir pourquoi Jack avait dit ça, et regarda bêtement son mari pendant un moment avant de crier.

« Aaaah ! Putain mais qu'est-ce que t'as fait ? »

Elle se précipita au chevet de Mick, prenant maladroitement son visage entre ses mains, le tournant doucement d'un côté puis de l'autre pour essayer d'évaluer les dégâts. Leur plus jeune fils, Joe, sortit serein de la cuisine, en baissant la fermeture éclair de son blouson. Mince et blond, et à onze ans nettement plus mignon que son grand frère, Joe ressemblait un peu à Mick quand ce dernier était enfant, du moins selon les mêmes autorités (y compris la défunte mère de Mick, Doreen, bien placée pour le savoir) qui prétendaient que Jack ressemblait à Alma. Joe, comme Mick petit, était plus calme que son grand frère, ce qui n'était guère difficile car la voix de Jack avait non seulement mué mais fondu comme le cœur d'un réacteur et se dirigeait vers le centre de la terre. Avec Joe, même s'il n'émettait pas sur la fréquence de crécelle ou au même volume que son grand frère, on sentait bien que ça bouillonnait à l'intérieur, et que ça finirait par se déchaîner, à défaut de faire du raffut. Joe posa son blouson sur le dossier d'une chaise et regarda le visage altéré de son père, puis sourit et secoua la tête, comme gentiment affligé.

« T'as encore confondu ton chalumeau et ton rasoir ? »

Pendant que Cathy leur suggérait de filer dans leur chambre si c'était pour dire ce genre de choses, et que Mick essayait de modérer l'agacement de sa femme en riant, il se dit que cette attitude froide et ironique qui leur permettait d'affronter certaines calamités, ils la tenaient sans doute d'Alma et de lui. Surtout d'Alma. Il se rappelait quand Doreen, leur mère, s'était vu diagnostiquer un cancer des intestins et avait fait venir son fils et sa fille éplorés dans son bureau pour parler sérieusement des dispositions à prendre. Plus grande que Mick avec ses chaussures à talons compensés, Alma s'était penchée vers lui et s'était fendue d'un aparté peu discret : « T'entends ça, Warry ? À tous les coups elle va t'annoncer que tu as été adopté. » Ils avaient tous éclaté de rire, surtout Doreen, qui avait souri à Alma et dit : « Tu n'en sais rien. Si ça trouve, c'est toi qui as été adoptée. » Mick se disait que parfois, dans la vie, la remarque la plus déplacée était la réponse la plus appropriée. Mais peut-être n'y avait-il qu'Alma et lui pour penser ça. Surtout Alma.

Cathy, après s'être assurée que le nouveau visage de Mick n'était pas définitif ou inquiétant pour sa santé, avait réglé son thermostat intérieur, passant de la compassion à l'indignation. Pourquoi n'y avait-il pas eu d'avertissement sur ce baril ? Pourquoi ses employés n'avaient-ils même pas appelé pour prendre de ses nouvelles ? Elle avait fulminé pendant une heure avant de téléphoner au patron de Mick, qui avait ainsi découvert de première

main, suite à cet échange, quel effet ça faisait d'avoir un baril de poison qui vous explose en plein visage. Quand finalement Cathy n'en put plus et reposa le combiné chauffé à blanc sur son socle, ils avaient décidé de passer à table pour dîner le plus normalement possible. Globalement, ils y parvinrent, en dépit du fait que la difformité faciale affichée par Mick donnait l'impression d'assister à un repas en famille avec Elephant Man.

Le repas, délicieux, fut apprécié et se déroula sans incident. Pendant le plat principal, Cathy fit des reproches à Jack concernant sa façon de manger.

« Jack, j'aimerais bien que tu manges aussi les légumes. »

Son fils aîné la gratifia d'un regard de compassion condescendante.

« Maman, je rêverais que les femmes se jettent à mes pieds, mais nous savons tous les deux que ça n'arrivera pas. Prenons-en notre partie et passons à autre chose. »

Pendant le pudding, Little Joe – si seulement ils avaient appelé son grand frère « Hoss », pensa soudain Mick, amer – avait rompu son habituel silence introverti pour annoncer qu'il avait décidé qu'il serait lors de son stage l'an prochain. « Un frigo. » Mick, Cath et Jack s'étaient regardés d'un air inquiet, puis avaient fini leur dessert. C'était un dîner plutôt normal, finalement.

Après avoir fait la vaisselle tous ensemble, Jack annonça qu'il avait la deuxième saison de *Shameless* de Paul Abbott qui venait de sortir en DVD, et demanda s'ils pouvaient la regarder. Vu qu'il n'y avait pas grand-chose d'intéressant sur le réseau hertzien ou le câble, Mick avait donné son accord. En outre, il ne regardait pas trop la télévision, se levant très tôt le matin, et s'il avait déjà entendu Alma et Jack parler de cette nouvelle série sur les milieux défavorisés, il ne l'avait pas encore vue. Il avait tout le reste de sa semaine de libre, suite certainement au coup de fil de Cathy, et pouvait donc se boire une bière tranquillement devant la télé. Au mieux, ça le distrairait de l'effrayant train de pensées qu'avait interrompu sa famille en rentrant. Bien que le sens de l'humour de *Shameless* soit réputé pour être très noir, il doutait que ce fût plus sombre que le souvenir de sa mort à trois ans dans les Boroughs.

Ce fut le dernier épisode de la deuxième saison qu'ils regardèrent, Jack ayant déjà vu les épisodes précédents. Cathy soupira et secoua la tête, puis vaqua à diverses tâches domestiques, mais Mick trouva la série plutôt bien. D'après ce qu'il avait entendu dire par Jack et Alma lors de discussions enflammées sur ses mérites, Alma ne l'avait pas appréciée, ou alors uniquement à contrecœur, mais bon, la sœur de Mick trouvait des défauts à presque tout ce qui n'était pas de son fait. « C'est *Bread* avec des MST », telle avait été sa façon d'exprimer son rejet. Si Mick comprenait bien le sens des doutes que nourrissait Alma à l'égard de la série, ce qu'elle n'aimait pas c'était le portrait du prolétariat comme ayant des réserves inépuisables de force et d'humour dans l'adversité, qui leur permettait de se rire des sinistres carences liées à leur situation sincèrement horrible. « Ce genre de famille », avait-elle dit en parlant du clan principal de la série, les Gallagher, « dans la vraie vie le père ne serait pas un ivrogne répugnant qu'on finit par adorer, et

tous les désastres dans lesquels il a entraîné sa famille avec lui ne finiraient pas en réunion larmoyante. La gamine de treize ans avec un don surnaturel pour la débrouillardise se serait fait sauter par la moitié des types mariés du quartier. Parce que bon, les gens regardent ce genre de séries... et c'est bien fait, bien écrit, drôle et bien joué, je ne dis pas le contraire... et bizarrement ça les rassure sur un point qui ne devrait pas les rassurer tant que ça. C'est pas normal que des gens vivent de cette façon. C'est pas normal qu'on parle de quartier défavorisé. Et cette fameuse résistance joyeuse du quart-monde, c'est un mythe. C'est un mythe auquel le quart-monde a envie de croire pour mieux vivre sa situation, et c'est aussi un mythe auquel les classes moyennes veulent croire, pour exactement la même raison. » Mick se rappela alors qu'en cette occasion la diatribe d'Alma (qui était adressée, rappelons-le, à son neveu de quinze ans) s'était achevée quand Jack avait contre-attaqué par l'argument suivant : « Bon sang, tante Warry, détends-toi. Ce sont que des marionnettes. »

Mick était plus ou moins du côté de Jack. Au moins dans *Shameless*, ils montraient un tableau plus honnête de l'existence précaire que dans des séries comme *Bread*, avec ou sans MST. Et comment Alma pouvait-elle sincèrement attendre d'une sitcom qu'elle reproduise sa propre vision lugubre et invariablement enragée de la société ? Ce serait comme un épisode de *Are You Being Served ?* par Dostoïevski. « Mr. Humphries, vous êtes libre ? » « Personne n'est vraiment libre, chère Mrs. Slocum, sauf quand il s'agit de commettre un meurtre. »

Non, le seul problème de la série aux yeux de Mick c'était que plus le temps passait et plus ça lui rappelait les étranges angoisses qu'il s'efforçait d'oublier en regardant la télévision. Ce petit personnage dont il se souvenait, l'appelant depuis le coin supérieur du salon du 17, St. Andrew's Road, qu'est-ce que ça pouvait signifier sinon qu'il était mort, avait été emporté dans une sorte d'au-delà par un, eh bien comment dire ? par une sorte d'ange ?

Bon, ça pouvait dire qu'il était en train de perdre la boule. De virer siphonné. C'était toujours une éventualité quand il s'agissait du clan Vernall et de ses rejetons, comme les Warren. Le grand-père de son père n'était-il pas devenu fou, ainsi que la cousine de son père, Audrey ? C'était dans la famille, tout le monde le disait, et ça paraissait aussi logique comme explication aux étranges visions et sensations de Mick que s'il avait été emporté au ciel par un ange. Quoi qu'il en soit, plus il y pensait, moins le petit personnage qui avait été perché dans le coin ressemblait à un ange tel qu'il se les imaginait. Il était trop petit, habillé trop banalement, avec un cardigan rose, une jupe bleu marine, et des chaussettes montantes. Une fille. Mick se rappelait maintenant que l'homoncule qu'il avait vu était une petite fille aux cheveux blonds, avec une frange. Elle ne devait pas avoir plus de dix ans, et ne ressemblait absolument pas à un ange. Elle n'avait pas d'ailes, pas d'auréole, même si elle portait quelque chose de bizarre, mais quoi ? Une sorte de longue écharpe autour du cou ? Une écharpe en fourrure. Maculée de sang. Avec des petites têtes qui dépassaient. Oh putain.

Il ne voulait pas devenir fou, il ne voulait pas que sa femme et ses enfants et ses amis le voient dans cet état, et se sentir mal à chaque fois qu'il s'écoulerait de plus en plus de temps entre leurs visites à l'institution où il serait placé. La folie c'était bien joli si vous étiez Alma et exerciez un métier où la folie était un accessoire désirable, une sorte de psycho-breloque. Mais on ne pouvait pas l'emporter à Martin's Yard. Dans le milieu du reconditionnement, il n'existait pas vraiment de concept de l'excentricité délicate. Vous finissiez lauréat d'une lobotomie pharmaceutique décernée par la sécu, en conséquence de quoi votre tour de taille augmentait à mesure que diminuait votre capacité à penser, parler et réagir aux stimuli. Ce n'était pas une idée que Mick trouvait agréable, ni même supportable, mais sur le moment elle lui parut une sérieuse possibilité. Mick sentait des milliers de détails improbables, aussi troublants et impossibles que l'écharpe en fourrure gorgée de sang de la fille, gondolant le plancher du souvenir, prêts à jaillir d'en dessous et à envahir sa vie ordinaire et heureuse. De telles idées n'avaient pas leur place dans l'existence de Mick. Elles allaient la déformer, la détruire. Plus déterminé que jamais, Mick reporta son attention sur l'épisode de *Shameless* qu'il était en train de regarder. Tout plutôt que la vision entêtante de cette petite fille, vêtue de son collier pelucheux fait de mort.

L'épisode d'une heure était presque fini, et les Gallagher étaient réunis dans le salon et essayaient d'endormir les deux bébés jumeaux qu'on leur avait confiés. La mère du bébé, une victime des antidépresseurs à bout de nerfs, leur avait expliqué qu'il était possible de les bercer efficacement en leur chantant des hymnes, leur préféré étant le célèbre « Jérusalem » de Blake et Parry. La famille chantonne une fois de plus d'une voix rauque l'hymne classique, sans le moindre effet sur les bébés qui braillent, quand la mère des jumeaux rentre enfin. Malgré ses lunettes de soudeur et ses TOC, elle parvient à endormir les jumeaux avec une interprétation étonnamment éthérée de « Jérusalem » chantée d'une belle voix de soprane aguerrie. « Et ces pieds n'ont-ils pas, aux temps anciens... »

Les larmes montèrent sans prévenir dans les yeux de Mick, et il dut les refouler avant que les enfants les voient. Il ne comprenait rien à ce qui se passait. Il y avait juste quelque chose dans cette mélodie, dans la simplicité avec laquelle les notes montaient et descendaient, qui lui brisait le cœur. Pire, il y avait quelque chose dans la façon dont l'hymne était utilisé dans cet épisode de *Shameless*, comme un rayon de soleil parmi les canapés défoncés, le syndrome de La Tourette et les traces laissées par les tasses de thé, la pureté et l'assurance de l'air plus clair et plus aveuglant du fait du décor déprimant. Cette sainteté ardente et farouche parmi cette misère noire avait touché Mick. L'impression qui s'en dégagait résonnait parfaitement avec les souvenirs perturbants de son enfance qu'il s'efforçait actuellement de réprimer, telle une vision cristalline jaillie d'entre les fabriques sataniques qui s'inséraient à la façon d'une clé dans toutes les serrures intérieures de Mick. La porte de la cave de son inconscient s'ouvrit en grand, et une vague d'irréalité

bouillonnante surgit, beaucoup plus grande que ce qu'il avait imaginé, l'emplissant d'images, de mots et de voix, dans la langue d'une expérience étrangère.

Destructeur, Filatures de Bedlam, longueur et largeur et quandeur et langueur, Porthimoth di Norhan, portes dérobées et une Volée de Jacob. « C'est une vieille conserve de fayots, mais toutes les bulles que t'as jamais soufflées sont encore dedans. » Mansoul, les étrangles et le Gang des enfantômes. Destructeur. Milliards est le nom propre des Boules des Bâtisseurs. Prête attention aux cheminées et aux coins du milieu. Certains appellent ça les mille et vingt-cinq nuits. Jointure fantôme. Destructeur. Astronautes signifie que ce n'est pas mûr. Un saint là-haut dans les vingt-cinq où monte tout le niveau des eaux. Angles venus des royaumes de Gloire. « Vous êtes tous pliés en nous, et nous nous plions tous en lui. » Une balance est suspendue au-dessus de la route sinueuse. Âme du Trou, tu la vois dans leurs yeux furieux. Les filles nues qui dansent sur les tonneaux de teinture, quel jour c'est. « Allons chaparder dans l'asile de fous », et Destructeur et Destructeur et Destructeur. Partout et tous ceux qu'il aimait, aspirés et disparus. La croix est brisée, c'est pour ça que le centre ne tient plus. Il la viole sur le parking où se trouvait autrefois Bath Gardens et nous détaçons pour trouver les fantômes que nous avons dérangés. Charpente et étoiles peintes sur les paliers. Galutins germant entre les fissures...

Mick se leva brusquement et dit qu'il devait aller aux toilettes. Joe lui demanda s'il voulait qu'on mette le DVD sur pause, mais Mick leur dit de ne pas prendre cette peine, en s'adressant à eux depuis les escaliers. Il s'enferma dans les toilettes et s'assit sur l'abattant de la cuvette pendant cinq bonnes minutes jusqu'à ce que les tremblements se soient calmés. Ça ne suffirait pas. Il ne pouvait pas garder tout ça pour lui. Il allait devoir en parler à quelqu'un.

Il se leva et souleva l'abattant, pissait un coup avant de redescendre, et par habitude se lava les mains dans le petit lavabo juste à côté. Il se regarda dans le miroir de l'armoire à pharmacie et examina le visage à vif et pelé devant lui, ayant entre-temps complètement oublié l'accident à l'usine. Ses traits évoquaient un maquillage de film d'horreur tout sauf convaincant, et avec toutes les visions surnaturelles qui se bousculaient dans sa tête, Mick ne put s'empêcher de rire. Mais le rire sonnait faux, aussi il le ravala et retourna dans le salon auprès de sa famille.

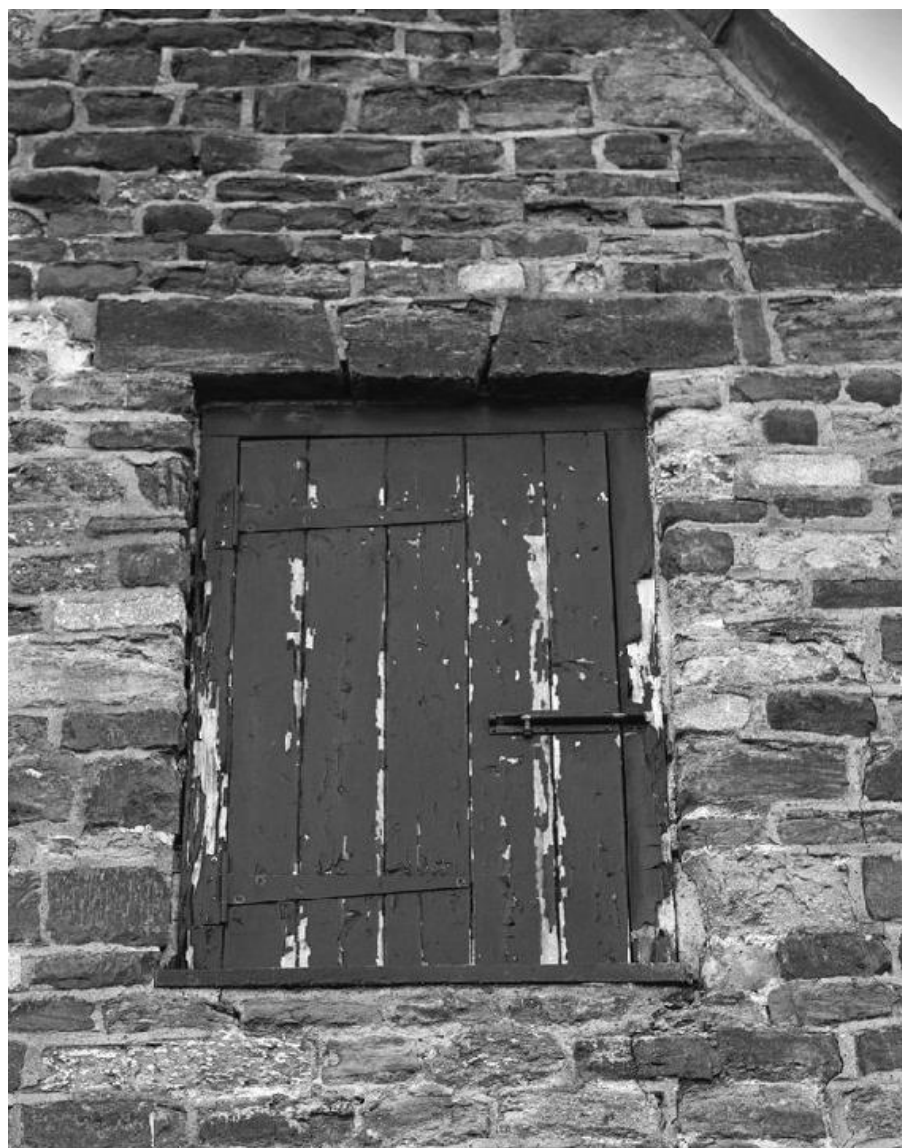
Il réussit à se comporter normalement le reste de la soirée, sans rien laisser paraître, même si Jack et Cathy trouvèrent tous deux qu'il était plus calme qu'à son habitude. Ce ne fut que lorsque Cathy et lui furent couchés que tout sortit, de façon tellement confuse que ça n'avait pas de sens, même pour Mick. Cath l'écouta calmement pendant qu'il lui expliquait qu'il avait peur de devenir fou, puis lui suggéra à raison d'appeler sa grande sœur et de lui proposer de prendre un verre dehors, pour demander à Alma ce qu'elle pensait de tout ça. Pour tout ce qui concernait de façon pratique le monde réel, Cathy ne faisait pas confiance une seule seconde au jugement de sa belle-sœur, mais

dès qu'il s'agissait de questions relatives à la zone crépusculaire où errait Mick, personne n'était mieux placé qu'Alma. Combattre le mal par le mal. Laissez l'hôpital s'occuper de la charité.

Mick suivit les conseils de Cathy. Il était peut-être fou, mais il n'était pas stupide. Il convint avec sa sœur d'un rendez-vous au Golden Lion de Castle Street le samedi, tout en ignorant pourquoi il avait choisi cet endroit particulier, une auberge banale et décatie dans le cœur dévasté des Boroughs. Ça semblait le bon endroit, c'est tout, l'endroit merveilleux et déchu pour faire à sa grande sœur le récit merveilleux et déchu du petit garçon qui s'était étranglé et était mort, mort vraiment, à l'âge de trois ans.

Pour lui parler de la fillette au cardigan rose et à l'écharpe sanglante et puante qui était apparue dans le coin avec ses mains chaudes et collantes et avait dit : « Monte. Monte. »

Et qui l'avait emmené en haut.



Ce qui m'émeut le plus ce sont les derniers rayons
Qui frappent les vieilles granges adossées aux collines
Et animent ces formes que les années s'obstinent
À laisser ici-bas plus que le rêve et la raison.
Dans cette étrange lumière je me sens approcher
De la forme fixe dont les âges forment les côtés.

—H. P. LOVECRAFT,
« Continuité », in *Fungi de Yuggoth*

Super, oh oui, c'était super. L'enfant s'élevait dans un roulement de tonnerre qui grondait autour de lui telle une fanfare qui s'accorde. C'était le bruit que faisait le monde quand vous le quittiez.

Michael avait l'impression de flotter dans une bouée, juste en dessous du plafond jaune cendré du séjour. Il ne savait pas trop comment il était arrivé là et ignorait s'il devait avoir peur de la fée d'angle qui lui faisait signe depuis l'obscur recoin. Elle avait beau lui sembler familière, il se demandait s'il pouvait lui faire confiance. Il doutait avoir déjà vu des fées d'angle chez eux avant ce jour, doutait que ses parents en eussent parlé, encore que ce fût possible. Le fait qu'il y eût des petites personnes nichées dans les coins du plafond ne semblait pourtant pas si étrange que ça, pas dans l'obscurité étincelante au sein de laquelle il s'élevait, nimbé de perplexité.

Il essaya de comprendre où il se trouvait, et s'aperçut qu'il était incapable de se rappeler qui et où il était avant de flotter dans ce halo ponctué de coups de cymbales. Quelqu'un était-il en train de lui raconter une histoire, une de ces vieilles et fameuses histoires que tout le monde connaissait, et qui parlait d'un prince s'étranglant avec une cerise ? Ou, même si c'était improbable, avait-il été un des personnages du conte, peut-être même le prince, auquel cas son ascension dans un bouillonnement d'ombre et de musique n'était qu'un nouveau développement du récit ? Aucune de ces hypothèses n'était satisfaisante, mais il décida de ne pas se poser de questions pour l'instant, préférant se concentrer sur l'angle, qui semblait approcher. À moins que ce ne fût lui qui grandît.

Michael se demandait s'il avait toujours su que les angles allaient dans deux sens, comme celui-ci, de sorte qu'ils saillaient et rentraient en même temps, ou si c'était une idée qui venait juste de s'imposer à son esprit. Ça marchait, il le comprenait à présent, un peu comme ces images truquées qu'on trouvait sur les boîtes de craie à l'école, avec plein de cubes entassés en pyramide, sans pouvoir décider s'ils saillaient ou rentraient. Il comprenait, maintenant qu'il pouvait voir de près un coin, que les deux hypothèses étaient vraies. Ce qu'il avait pris pour un recoin se révélait une saillie, moins le coin en retrait du salon que l'angle saillant d'une table, avec des motifs en relief là où les moulures touchaient le plafond. Mais bien sûr, si c'était comme le plateau d'une table alors ça voulait dire qu'il la regardait d'en haut, et non par en dessous. Ça voulait dire qu'il ne montait pas pour aller se cogner la tête

vers elle mais descendait dans sa direction. Ça voulait dire également que le salon avait été retourné comme un gant.

L'idée qu'il soit en train de descendre, en train d'atterrir sur le coin d'une table gigantesque, rendait mieux compte de l'impression que lui faisaient les choses, surtout parce qu'elle fournissait une base à la fée d'angle, alors que juste avant elle semblait coincée, de façon improbable, quelque part au-dessus de la cimaise. Sauf que, si elle était plus bas que lui, pourquoi l'appelait-elle de sa voix d'abeille pour lui dire de monter ?

Il la détailla avec méfiance et essaya de savoir si elle était bienveillante ou au contraire prête à lui jouer un sale tour, et opta pour la seconde hypothèse. En fait, plus Michael se rapprochait d'elle, plus la fée ressemblait à une fillette de dix ans de son quartier, ce qui voulait dire qu'elle était sûrement sournoise, une de ces morveuses de Ford Street ou Moat Street capables de vous estourbir avec un sac plein de bouteilles de Corona qu'elles allaient rendre pour récupérer la consigne.

En même temps que le coin sur ou dans lequel elle se trouvait, la fée grandissait progressivement et Michael put enfin mieux la voir, ce qui fait qu'elle cessa d'être un point agité et piaillant en bleu et rose parmi les mouchetures qui recouvraient le plafond. Il vit également que ce n'était pas une vraie fée, mais une fillette de taille normale qui se trouvait loin auparavant et avait donc paru plus petite qu'elle n'était. Elle avait des cheveux blonds avec une petite nuance rousse juste en dessous des oreilles, et une coupe à frange comme si on lui avait mis un moule à pudding sur la tête avant de lui couper les cheveux. Si elle venait des Boroughs, c'était fort possible.

Il sentit confusément qu'il commençait à se rappeler des bribes de la vie ou du récit qu'il avait quitté quelques instants plus tôt, avant de comprendre qu'il flottait dans les hauteurs fauves du plafond. Il se rappelait les moules à pudding et les Boroughs, Moat Street et les bouteilles de Corona. Il se rappelait que son nom était Michael Warren, que sa mère s'appelait Doreen et son père Tom. Il avait eu une sœur, Alma, qui le faisait rire et lui flanquait la trouille au moins une fois pas jour. Il avait eu une mamie prénommée Clara dont il n'avait pas peur, et une autre prénommée May dont il avait franchement peur. Rassuré d'avoir ces quelques éléments le concernant auxquels se raccrocher, il reporta une fois de plus son attention sur la gamine, qui semblait sauter sur place à quelques centimètres au-dessus de lui. Ou en dessous de lui.

Il lui avait donné neuf ou dix ans, ce qui aux yeux de Michael était quasiment un âge adulte, et à mesure qu'il s'approchait d'elle il pouvait voir qu'il avait eu raison. C'était une enfant à la fois maigre et robuste, un peu plus âgée et plus grande que sa sœur Alma, plus jolie et plus mince avec une grande bouche en cœur qui semblait en permanence sur le point de laisser échapper un éclat de rire plus grand qu'elle. Il avait également raison en pensant qu'elle était des Boroughs, ou du moins d'un quartier dans ce genre.

Ça se voyait rien qu'à sa façon de s'habiller et à l'état de ses genoux croûtés. Sa peau blanche, qui ne connaissait que la bruine des Boroughs, présentait un lustre gris incrusté dans ses plis, dû à la poussière des rails qui se déposait partout et sur tout le monde ici. Mais en la regardant attentivement, Michael vit que c'était le même gris pâle qu'avaient parfois les nuages d'orage, à travers lesquels on devinait parfois comme des guirlandes arc-en-ciel. À dire vrai, il trouvait qu'elle portait de façon très seyante la poussière, comme si c'était un fard recherché qu'on ne trouvait que dans de rares et lointaines îles à l'autre bout du monde.

L'acuité de sa vision le surprit. Non qu'il ait jamais eu des problèmes de vue, comme c'était le cas pour sa mère et sa sœur, mais il semblait y voir plus clairement maintenant, comme si quelqu'un avait déchiré un voile devant lui. Le moindre détail de la fillette et des vêtements qu'elle portait était aussi net qu'une bague de fiançailles, et les couleurs sourdes de sa robe, de ses souliers et de son cardigan avaient moins gagné en éclat qu'en vigueur, renforçant l'impression qu'elle lui faisait.

Son chandail rose, tout élimé aux coudes, avait la nuance fraise pâle des après-midi d'été quand les derniers rayons du soleil couchant filtraient par la petite verrière dans le mur ouest du séjour. Il y avait quelque chose d'aussi normal et naturel dans sa robe bleu marine que l'idée de marins joyeux mangeant de la barbe à papa sur une promenade éclairée par des ampoules. Ses chaussettes d'un blanc de neige fondue s'étaient plissées en accordéon ou en mues de chenille, l'une nettement plus bas que l'autre, et ses souliers élimés au bout étaient teints ou peints en un vieux turquoise foncé avec un léger motif de fissures orange brûlé qui laissait entrapercevoir le cuir dessous. Les lanières usées avec leurs boucles argent terne semblaient aussi chargées d'histoire que des brides de cheval moyenâgeuses, et puis il y avait cette étole de duchesse huppée qu'elle portait sur les épaules. Et qui fit sursauter Michael quand il l'examina de plus près.

Elle était faite de vingt-quatre peaux de lapins morts suspendues sur une ficelle sanglante, tous vidés telles des marottes aplaties avec encore les pattes, les têtes, et les oreilles de velours et les petites queues rondes en boules de coton. Leurs yeux étaient presque tous ouverts, noirs comme des baies de sureau, ou comme ces yeux nocturnes inversés que les gens ont sur les négatifs de photo. Même s'il trouvait horrible l'idée d'une écharpe en cadavres poilus, la chose avait quelque chose d'adulte et d'excitant. C'était sans doute illégal, pensa-t-il, ou du moins susceptible de vous attirer des ennuis, et ça rendait la fillette d'autant plus aventureuse et fascinante.

Seule l'odeur de son écharpe en fourrure le dégoûtait, et dans le même temps lui confirmait qu'il n'y avait pas que ses yeux qui avaient été soudain nettoyés. Les odeurs ne lui avaient jamais fait grande impression, ou du moins pas en comparaison du riche et amer fumet qu'il inhalait présentement. C'était comme s'il avait des orchestres dans chacune de ses narines, exécutant des symphonies nauséabondes. La vie de la fillette et les vies des vingt-quatre

lapins autour de son cou étaient des histoires écrites à l'encre olfactive et invisible, et il les déchiffrait avec ses narines plissées. Sa peau dégageait un parfum chaud de noisette, mêlé à l'odeur de jointures rougies par le savon au crésol et à quelque chose de délicat comme si son haleine embaumait les bonbons à la violette. Mais ce qui dominait, c'était l'arôme de sa sinistre écharpe aux relents de terrier, de crottes de lapin et de jus vert d'herbe mâchée, de sciure moisie attachée à toutes ces peaux pendantes, le discret relent de sang séché et de fruit putride qui montait en vagues chaudes de la viande maigre et galeuse. La puanteur générale était si enivrante et si intéressante qu'il ne la trouvait pas nécessairement affreuse. C'était plus comme une soupe âcre et composite avec le monde entier quelque part dans son frémissement, les bons et les mauvais morceaux à la fois. C'était les saveurs de la vie et de la mort, inhalées en même temps.

Michael voyait, sentait et même pensait beaucoup plus clairement qu'il ne se rappelait l'avoir jamais fait quand il était un enfant de trois ans rivé au sol, quand tous ses sens et ses pensées avaient été comparativement vagues, comme perçus derrière du verre sale. Il n'avait plus l'impression d'avoir trois ans. Il se sentait beaucoup plus intelligent et plus mature, comme il avait toujours pensé qu'il se sentirait quand il aurait sept ou huit ans, ce qui était l'âge le plus avancé qu'il puisse imaginer. Il se sentait carrément adulte. Ça s'accompagnait du sentiment d'être plus important, ce à quoi il s'était attendu, mais aussi de l'idée perturbante qu'il allait devoir se préoccuper de davantage de choses.

La plus urgente de ces nouvelles préoccupations était sans doute la question de savoir ce qu'il fabriquait là-haut contre le plafond avec cette gamine nauséabonde. Que lui était-il arrivé ? Pourquoi était-il ici en haut et non là en bas, où il se trouvait juste avant ? Il avait le vague souvenir d'une gorge irritée et du giron protecteur de sa mère, de l'air frais et de chétives giroflées dans la crasse entre les vieilles briques, puis les gens s'étaient soudain agités. Tout le monde s'était mis à courir en tous sens avec un air effrayé comme c'était arrivé quand sa mamie avait défait son chignon et, tout en peignant ses longs cheveux gris acier devant la cheminée, y avait mis le feu. Mais cette fois-ci, la scène était pire, c'était beaucoup plus grave que la tête en feu de la grand-mère de Michael. Ça se sentait aux voix paniquées des femmes. Il devina vaguement que c'était ça qui composait le chouette grondement autour de lui : c'était le bruit qu'auraient fait les hurlements aigus de sa mère et de sa grand-mère s'ils avaient été ralentis à l'extrême, avec tous les bruits différents comme suspendus et tremblant dans l'air.

Il comprit soudain, tel un sinistre gong résonnant dans son ventre, que le désarroi de sa mère et de sa grand-mère était peut-être lié à son étrange état actuel. C'était pour Michael qu'elles étaient inquiètes, un fait d'une telle évidence qu'il se demanda pourquoi il ne l'avait pas perçu plus tôt. Il semblait raisonnable de supposer que ce qui l'avait choqué était la même chose qui avait effrayé à ce point sa mère et sa grand-mère...

À peine ces mots eurent-ils traversé son esprit que Michael, dans un élan de terreur impuissante, comprit exactement où il était et ce qui lui était arrivé.

Il était mort. Cette chose que même des adultes comme sa mère et son père redoutaient toute leur vie, c'était de ça qu'il s'agissait, et Michael y était confronté comme dans ses pires angoisses. Il était seul et encore trop jeune pour affronter cette chose énorme comme devaient le faire les personnes âgées. Il n'y avait aucune main adulte pour le retenir dans cette chute. Aucune lèvre pour le soulager. Il savait qu'il entraînait dans un endroit où il n'y avait ni mamans ni papas ni tapis devant la cheminée ni soda, rien de réconfortant ou de douillet, juste Dieu, les fantômes, les sorcières et le diable. Il avait perdu tous ceux qu'il aimait et tout ce qu'il avait été, tout, en un bref moment pendant lequel il s'était laissé distraire, puis, bang, il avait trébuché et chu hors de sa vie. Il gémit, sachant qu'à tout moment allait survenir une horrible douleur qui le réduirait à l'état de bouillie, puis il y aurait un rien qui était encore pire parce qu'il ne serait pas là, et ne reverrait plus jamais sa famille ou ses amis.

Il se mit à donner des coups de pied, espérant se réveiller et que ça soit juste un cauchemar, mais toute cette agitation frénétique ne fit que rendre tout plus effrayant et plus bizarre. D'une part, l'espace vide autour de lui remuait telle une molle gelée vitreuse pendant qu'il se débattait, et d'autre part, il avait soudain trop de bras et de jambes. Ses membres, qu'il fut légèrement rassuré de découvrir encore protégés par son pyjama bleu et blanc et sa robe de chambre en tartan rouge foncé, laissaient de parfaites copies d'eux-mêmes suspendues dans l'air en remuant. D'un bref spasme tremblotant, il s'était transformé en un buisson vivant et arborescent de flanelle rayée avec des doigts rose pâle bourgeonnant par dizaines au bout de ses multiples tiges. Il gémit, et vit son cri voyager en une onde scintillante et tonitruante dans la colle cristalline de l'air environnant.

Cela ne fit qu'agacer la fillette blonde qui était dans ou sur le coin en face de lui, et dont il avait oublié la présence en découvrant qu'il était mort. Elle tendit ses mains sales vers lui, se penchant ou se hissant selon l'illusion d'optique sur lequel il se concentrait. Elle lui cria quelque chose, suffisamment proche désormais pour qu'il puisse l'entendre, d'une voix qui n'était plus celle d'un scarabée enfermé dans une boîte d'allumettes. De près, Michael put entendre les Boroughs grincer dans son accent, avec ses planchers crasseux et ses grilles fermées au cadenas.

« Monte ! Monte donc ici, va, et tout ira bien ! Tends ta main et cesse de gigoter ! Ça fera qu'empirer les choses ! »

Il voyait mal ce qui pouvait être pire qu'être mort, mais comme il la distinguait à peine derrière la forêt pleine d'arbres en tartan et de buissons aux jambes rayées, il se dit qu'il valait mieux suivre ses conseils. Il essaya de se calmer le plus possible et, au bout d'un moment, fut soulagé de voir que tous les coudes, genoux et pieds chaussés de pantoufles en trop disparaissaient progressivement avec un peu de patience. Une fois que tous ses membres

superfétatoires eurent disparu et cessèrent de l'empêcher de voir la fée d'angle, il tendit prudemment une main vers la main qu'elle lui tendait, en avançant le bras très lentement afin que toutes les traces d'images rémanentes soient réduites au strict minimum.

Les doigts tendus de la fillette se refermèrent sur les siens, et il fut tellement surpris par la sensation réelle et physique qu'il faillit les relâcher. Il s'aperçut que, comme pour la vue et l'odeur, son sens du toucher s'était affiné. C'était comme s'il avait ôté une paire de mitaines rembourrées qu'on aurait passées sur ses mains à la naissance. Il sentit sa paume, aussi chaude qu'un gâteau tout juste sorti du four et toute moite de sueur, comme si elle avait serré des pennies dans sa poche trop longtemps. Les coussinets entre ses phalanges étaient tout collants, comme si elle venait de bâfrer des poires mûres et n'avait pas encore eu le temps de se laver les mains, si tant est qu'elle se les lavât jamais. Il ne savait pas exactement à quoi il s'était attendu, sans doute à ce que, étant mort, le bout de ses doigts passe simplement à travers tout comme si le monde était composé de vapeur, mais il ne s'était pas attendu à quelque chose d'aussi moite que ça, à ces pattes de crabe humide s'accrochant à ses poignets et se cramponnant aux manches larges de sa robe de chambre.

Sa prise, non seulement étonnamment réelle, était également beaucoup plus solide qu'il s'y attendait. Le tirant par le bras, elle le hissa, non, l'abaisse vers elle, un peu comme quelqu'un essayant d'attraper un poisson paniqué. Il connut un moment désagréable quand ses yeux et son ventre durent cesser de croire qu'on l'abaissait vers un coin de table saillant, et vit au lieu de ça l'angle rentrant d'une pièce, avec la fillette à cheval dessus et tendant la main comme pour l'aider à sortir d'une piscine, tandis qu'elle se tenait en sécurité à la jonction des deux pans. La pièce se retourna à nouveau comme un gant alors qu'il était passé par une sorte de trappe, où tout ce qui semblait aller dans un sens se dirigeait en fait vers l'autre, et juste après Michael se retrouva, genoux tremblants, sur le même rebord en bois peint que la petite fille.

Cette étroite plateforme courait le long de ce qui ressemblait à une vaste cuve carrée d'une dizaine de mètres de côté, leur perchoir précaire étant le niveau le plus bas d'un amphithéâtre en gradins qui montait sur quelques degrés des quatre côtés, tel un cadre géant renfermant le grand aquarium auquel il venait d'être arraché. Les marches, longues de dix mètres, qui menaient des bords de la zone ressemblant à une piscine étaient, même dans son état confus, visiblement impraticables et ridicules. Elles étaient bien trop profondes, tandis que les contremarches étaient trop petites, à peine quelques centimètres de haut, et il était plus difficile de s'asseoir dessus que sur un trottoir. L'encadrement, légèrement biaisé, semblait fait en planches de sapin peintes en blanc avec les coins à angle droit arrondis et recouverts d'une épaisse couche de peinture écaillée, au lustre crème jaunissant qui semblait dater d'avant la guerre. Pour être honnête, plus il les examinait et plus les marches ressemblaient aux vieilles moulures perlées qui couraient au plafond

de leur séjour d'Andrew's Road, mais en plus grandes et retournées dans l'autre sens. Comme il se tenait le dos à la fosse rectangulaire dont il avait été extrait, il pouvait même voir une tache de bois nu là où la peinture était partie, laissant une forme évoquant l'Angleterre comme allongée sur le dos, identique à celle qu'il avait remarquée un jour sur le manteau de leur cheminée. Mais cette dernière n'était pas plus grande qu'un timbre-poste ordinaire, alors que celle-ci était une flaque infranchissable, même s'il était sûr que les contours qui remuaient se révéleraient correspondre parfaitement lors d'une inspection approfondie.

Après avoir regardé la charpente avec étonnement pendant quelques secondes, Michael pivota en faisant traîner ses chaussons à carreaux jusqu'à ce qu'il se retrouve face à la gamine qui se tenait à côté de lui sur le plancher, avec son col en lapins rances. Elle était à peine plus grande que lui, ce qui, conjugué au fait qu'elle était habillée normalement alors que lui portait encore ses vêtements de nuit, lui donna l'impression qu'elle avait l'avantage sur lui. S'apercevant qu'ils se tenaient encore la main, il la lâcha aussitôt.

Il voulut dire quelque chose du genre de « Qui es-tu » ou « Que m'est-il arrivé » mais ce qui sortit de sa bouche fut « Qui tu », suivi presque aussitôt de « comédie avinée ». Inquiet, il porta ses doigts à ses lèvres et les toucha pour s'assurer que sa bouche fonctionnait correctement. Comme il levait le bras, Michael s'aperçut qu'il ne laissait plus d'images-copies chaque fois qu'il remuait. Ça ne devait sans doute arriver que dans l'espace flottant dont il avait été il y a peu repêché, mais pour l'instant Michael était davantage concerné par les sornettes qui sortaient de sa bouche quand il essayait de parler.

La fillette l'observait d'un air amusé, la tête penchée de côté, ses grosses lèvres serrées en une ligne fine pour s'empêcher d'éclater de rire. Michael fit une nouvelle tentative pour l'interroger sur l'endroit où ils se trouvaient et ce qui lui était arrivé.

« Où accent naît hissé ? Ex tousser soc île mais tard rêvé ? »

Même si ce qui sortait de sa bouche était perturbant, Michael fut étonné de découvrir qu'il comprenait presque ce qu'il disait. Il lui avait demandé où est-ce qu'ils étaient, ainsi qu'il en avait eu l'intention, mais tous les mots étaient sortis changés et tordus, avec des sens différents coincés dans leurs fissures. Il avait l'impression que ce qu'il venait de dire pouvait être traduit grossièrement par : « Où sommes-nous, dans cet endroit où j'ai été hissé et où j'ai l'impression de renaître tellement tout ce que je ressens est accentué ? Et que m'est-il arrivé ? J'étais heureux là où j'étais, mais je me suis étranglé avec une pastille et après j'étais comme dans un rêve avec un temps de retard. » C'était un peu prétentieux et alambiqué dit comme ça, mais il se dit que ça contenait les sentiments qu'il essayait de communiquer.

La gamine espiègle ne put plus se retenir et éclata d'un rire bruyant mais nullement hostile. De minuscules perles de salive opaline, dans lesquelles se reflétait le monde entier, giclèrent de sa bouche pour se briser sur le nez de Michael. Chose étonnante, la fille semblait au moins avoir saisi l'esprit de ce

qu'il avait voulu dire, et quand ses rires se furent calmés elle fit ce qui lui parut un effort sincère pour répondre à toutes ses questions le plus clairement possible.

« Salut bonhomme, ça gaze ? Moi, c'est Phyllis Painter. Et je suis chef de bande, glandu ! »

Ce ne furent pas les mots exacts qu'elle employa, et il perçut des syllabes tire-bouchonnées qui ressemblaient à « langue pendue », sans doute une allusion au fait qu'elle parlait beaucoup, mais il comprit ce qu'elle disait sans difficulté. Il était clair qu'elle maîtrisait mieux son éloquence que lui. Il l'écouta avec intensité et admiration.

« Ce qui s'est passé est commode à deviner : le monde a cédé sous toi et t'es tombé comme tout un chacun. Un bombec t'est resté en travers du sifflet. » Ça revenait à dire qu'il s'était étranglé ou étouffé comme il l'avait soupçonné, mais c'était dit d'une façon comique comme si ni la mort ni la suffocation ne pouvaient être pris au sérieux par ici. La fille reprit :

« Alors je t'ai sorti de la bijouterie et maintenant on est dans l'En-haut. On est à Mansoul. Mansoul c'est le Deuxième Borough. Tu veux faire partie de ma bande ou pas ? »

Michael ne comprit presque rien à ce qu'elle disait, hormis la seconde partie. Il fit un bond en arrière comme s'il avait été piqué. Mais son refus brutal fut gâté par la façon bizarre dont il s'exprima :

« Jeu ton corps né pas ! Laisse-mort tourné ou jeté avant ! »

Elle rit à nouveau, moins fort et, trouva-t-il, moins gentiment.

« Ah ! T'as pas encore retrouvé tes lèvres-Lucy. C'est pour ça que tu grognes tout faux. Attends un peu et tu causeras bientôt sans problème. Mais pour ce qui est d'où tu viens, tu peux pas y retourner. La vie est derrière toi maintenant. »

D'un mouvement de la tête, elle désigna un endroit derrière lui, et il comprit alors que sa dernière remarque était tout sauf une façon de parler. Elle voulait dire que sa vie était littéralement derrière lui. Des frissons dans la nuque, Michael pivota prudemment pour regarder.

Il vit qu'il tournait le dos à l'énorme cuve carrée dont il avait été extrait, un gouffre inquiétant qui bée juste derrière les talons de ses chaussons. L'endroit qu'il contemplait, bien qu'aussi petit que le point d'eau où les enfants pouvaient canoter dans le parc, était nettement plus profond, au point que Michael avait du mal à dire jusqu'où il s'enfonçait. Le vaste étang plat était rempli à ras bord du même verre à moitié figé et tremblotant dans lequel il avait été suspendu peu de temps avant. La surface frémissait encore légèrement, suite sans doute à la violente secousse ayant accompagné son repêchage.

Michael scruta la substance frémissante et y distingua des formes figées qui s'étraient dans les profondeurs vitreuses, des sortes de trompes tordues en pierres précieuses et d'une texture élaborée qui s'enlaçaient les unes autour des autres dans l'espace en contrebas. Il trouva que ça ressemblait un peu à un

jardin de corail, même s'il ne savait pas trop ce que voulaient dire ces mots. Les filaments entrelacés, aux nombreuses surfaces et ramifications, semblaient faits d'une matière à travers laquelle on pouvait voir, comme une cire pâle et dure. Ces câbles enchevêtrés et dentelés n'avaient pas de couleur propre, mais on pouvait voir à l'intérieur là où des lumières de toutes les nuances allaient et venaient. Il pouvait distinguer au moins trois longs tubes convolutés, chacun doté de sa teinte intérieure spécifique, et qui ondulaient de concert dans les abysses élastiques qui palpaient au fond, tel un écheveau formidable sculpté dans de la glace.

La branche la plus épaisse et la plus développée, éclairée de l'intérieur par une lueur à dominante verdâtre, était celle que Michael trouvait la plus jolie, même s'il n'aurait su dire exactement pourquoi. Il en émanait une étrange quiétude, le rameau émeraude saillant de la boîte massive de lumière tremblotante, puis s'enfonçant dans un grand rectangle situé dans la paroi la plus éloignée de la cuve, et s'enroulant alors autour du gigantesque aquarium avant d'obliquer vers la gauche de Michael et de sortir de son champ de vision par une autre ouverture imposante.

Il trouva la coïncidence intéressante : ces deux ouvertures avaient le même rapport entre elles que les portes de leur séjour d'Andrew's Road qui donnaient pour l'une dans la cuisine et pour l'autre dans le couloir, même si ces passages étaient beaucoup plus grands, évoquant davantage ceux qu'on trouve dans une cathédrale ou peut-être dans une pyramide. Comme il y regardait de plus près grâce à sa vision améliorée, il vit qu'il y avait même un tunnel obscur à mi-chemin dans le mur de droite, à l'endroit précis où se serait trouvé leur âtre si ce dernier avait été plus grand et si Michael l'avait regardé d'en haut.

Tout en méditant sur cette improbable similarité, il remarqua que sa fronde préférée, la verte, était dotée d'une collerette ondulante et attrayante sur un côté vers le haut, rappelant les lamelles en éventail qu'on peut voir sous la tête des champignons. À l'endroit où le câble de jade complexe et transparent faisait un coude sur la gauche, à savoir là où il était également le plus près de Michael, ce dernier eut la possibilité d'examiner ces lamelles et s'aperçut avec stupeur qu'il contemplait une rangée infinie d'oreilles humaines. Ce n'est que lorsqu'il vit que chacune d'entre elles était ornée de la même boucle d'oreille préférée de sa mère qu'il comprit enfin ce que c'était.

La pièce emplie de gelée, aussi étrange qu'une planète inconnue, était en fait leur cher et familier séjour mais enflé au point d'atteindre une taille formidable. Les faisceaux de cristal lumineux et tordus qui s'y entrelaçaient étaient les membres de sa famille, mais avec leurs formes répétées et s'élançant dans la mélasse cristalline de leur atmosphère, tout comme l'effet produit par les bras et les jambes de Michael quand lui-même patageait dans le vide visqueux. La différence était que ces silhouettes déformées étaient immobiles, et les images dont elles étaient constituées ne s'évanouissaient pas promptement comme l'avaient fait ses membres superflus. C'était comme si,

tant que les gens étaient encore vivants, ils restaient vraiment figés et immobiles, immergés dans le blanc-manger congelé du temps, et croyaient simplement qu'ils bougeaient, alors qu'en réalité c'était juste leur conscience qui voletait le long du tunnel préexistant de leur existence telle une boule de lumière colorée. Ce n'était apparemment que lorsque les gens mouraient, ce que Michael semblait avoir fait récemment, qu'ils étaient libérés de leur prison d'ambre et avaient le droit de s'élever en se débattant et pataugeant dans la gelée des heures.

La structure la plus grande et la plus verte, celle pour laquelle il avait déjà manifesté une préférence, était la mère de Michael, se déplaçant à grande vitesse dans la salle de séjour, de la porte de la cuisine jusqu'au corridor. Il calcula vaguement que dans des circonstances normales cela n'aurait pris à sa mère que quelques instants, ce qui laissait à penser que la tranche de temps en exposition permanente dans cette immense cuve était, au mieux, épaisse de dix secondes. Même ainsi, on pouvait dire d'après l'entrelacement tortueux des masses englouties qu'il se passait pas mal de choses.

Le filon recourbé et translucide qu'était sa mère – il pouvait discerner à présent ses traits verdâtres comme mélangés à travers la plus haute saillie du rebord tel un empilement de masques transparents – semblait orné sur presque toute son extraordinaire longueur d'une fissure lumineuse. Là où elle s'enfonçait dans l'enceinte à son extrémité, par l'ouverture imposante sous la ligne des eaux qui était en réalité la porte de leur cuisine devenue gigantesque, la masse verte contenait une forme plus petite en son sein, une tache vaguement étoilée d'un jaune éclatant qui palpitait dans son centre telles les lettres qu'on peut voir en coupe dans certains bonbons. Cette lueur intérieure demeurait dans la configuration groseille à l'endroit où elle surgissait de la béance du passage, une manœuvre entreprise afin d'éviter l'obstacle d'une mesa engloutie qui devait être la table du séjour. C'était ici, toutefois, juste entre la table et la grotte béante de l'âtre, que la lueur jaune semblait s'écouler hors du vaisseau couleur olive moisie qui la contenait. Un panache doré et épars s'élevait de la masse gélatineuse environnante, un filament cotonneux et trouble couleur citron qui montait jusqu'au carreau caoutchouteux de la surface de la cuve tout près des pantoufles de Michael, lequel se tenait au bord de l'encadrement de bois. On aurait dit un bain d'eau claire dans lequel quelqu'un aurait fait pipi. La forme douce et étoilée aux cinq pointes émoussées était toujours à l'intérieur de l'énorme masse roulante alors que celle-ci tirait une bordée puis sortait par le passage précédemment colossal tout à gauche, mais c'était à présent un trou incolore et vide au sein de la chaude et vorace végétation. La lumière d'août l'avait complètement asséché.

Au bout d'un moment, Michael comprit que c'était lui, cette fleur fragile de lumière à cinq pétales, qui au début semblait contenue dans le vaste arrangement cristallin qu'était la mère de Michael. Elle l'avait porté dans ses bras devant elle, de sorte que ses larges contours paraissaient l'avaloir tandis qu'elle fonçait dans un ruissellement de répétitions. Et le point dans sa

trajectoire entre la table et l'âtre où sa petite lueur à lui s'était éteinte, c'était l'endroit où il était mort, où la vie s'était fêlée et où sa conscience s'était épanchée dans le consommé de temps coagulé. Les traces jaunes s'étirant vers le haut dans le sirop prismatique étaient celles laissées par sa conscience en pyjama quand il avait barboté pour atteindre la surface du plafond.

Il scruta dans la grotte les contorsions sous-marines des deux autres fougères luisantes, une haie d'un brun roux et toute hérissée, composée de ce qui ressemblait à de l'orangeade réfrigérée et qu'il supposa être sa grand-mère, puis un tube mauve pâle plus près du sol avec à l'intérieur comme une fusée éclairante violette. Il se dit que c'était sa sœur, toute frémissante de ses pensées violettes. Vu la palette de délicieuses nuances et les couches de transparence aquatiques, Michael comprenait pourquoi la gamine qui l'avait hissé ici avait parlé de « bijoux ». C'était délicat et magnifique, mais il trouvait cela également triste. Malgré ses étincelles mouvantes et scintillantes, ce diorama ornemental évoquait des débris échoués en tas au fond d'une rivière et, partant, quelque chose de banal et négligé.

La voix de la fillette retentit derrière l'épaule de Michael, lui rappelant brusquement qu'elle était toujours là.

« C'est une vieille boîte de fayots, mais toutes tes bulles sont encore dedans. »

Bizarrement, il comprit très bien ce qu'elle voulait dire. C'était une vieille boîte rouillée et abandonnée qu'il contemplait, mais tous ses espoirs et tous ses rêves avaient reposé dedans, en étaient nés. C'était une malle au trésor qui se changeait en seau à charbon une fois qu'on la regardait de l'extérieur, mais il ne pouvait néanmoins s'empêcher de regretter le poussier qu'il avait pris à tort de par son inexpérience pour de la parure. Songeur, il contempla un moment le mouvant et majestueux tapis de filaments malachite formé par les cheveux de sa mère puis se tourna vers la fillette. Elle balançait les jambes, assise sur les miteuses marches couleur crème qui bordaient la salle de séjour engloutie. Michael commençait à accepter le fait que la structure en bois était en réalité la moulure d'encadrement du plafond, mais retournée, inversée et agrandie. Comme elle le regardait d'un air interrogateur, il se sentit obligé de dire quelque chose.

« On naît au fiel ici ? »

Son énonciation était encore ardue, mais Michael se dit qu'il allait être de plus en plus facile de communiquer. Il fallait apparemment laisser chaque mot adopter la forme de son choix. On était dans un lieu où le langage éclatait en connotations et en devinettes ambiguës. Il fallait être très attentif. Au moins cette fois-ci, sa nouvelle camarade de jeu posthume ne se moqua pas de son défaut d'élocution en lui répondant.

« Si tu veux. Ou aux enfers. C'est juste l'En-haut, c'est tout. C'est au sommet de la colline boisée, le Deuxième Borough, qu'on appelle Mansoul. On est parmi les angles, et tu t'y habitueras vite. T'as de la chance que je passais dans le coin, vu qu'y avait personne de chez toi ici pour te cueillir à

bord. »

Michael réfléchit à cette dernière observation. Maintenant qu'il y pensait, toute cette histoire de décès et d'ascension au ciel semblait bien mal organisée. Ce n'est pas comme s'il avait eu beaucoup d'attentes concernant les anges, les trompettes, les portes du paradis et tout ça, mais il n'aurait jamais cru que c'était aussi compliqué de réunir quelques parents décédés en guise de comité d'accueil dans ce drôle d'au-delà foutraque. Même si, pour être honnête, tous ses parents morts étaient décédés avant sa naissance, et donc ne pouvaient pas vraiment le connaître, pour ainsi dire. Quant aux membres de sa famille dont il était le plus proche, il avait gâté la fête en mourant le premier. Il avait supposé que dans le cours normal des choses, les gens mouraient en fonction de leur avancement dans l'âge, ce qui voulait dire que sa mamie May serait la première à partir, puis ce serait le tour de mémé Clara, puis de son père, sa mère, sa grande sœur, lui-même et enfin du petit Joey. S'il n'était pas mort avant que son tour arrive, alors tous sauf le cadet seraient là pour le hisser hors de l'existence, lui donner une tape sur le dos et le présenter à l'Éternité. Ce rôle n'aurait pas échoué à une simple gamine, une totale inconnue qui passait là par hasard.

Mais vu les circonstances, il allait être tout seul ici pour préparer la réception de son effrayante mamie. Et s'il s'écoulait des années avant que quelqu'un d'autre meure, des années avec juste eux deux à errer ensemble sur ces planchers sinistres et grinçants ? L'air paniqué, il se tourna vers la fillette en espérant qu'elle lise vaguement dans ses pensées. Comment s'appelait-elle déjà, Phyllis quelque chose ? Il s'exprima soigneusement et lentement, s'assurant de l'intention de chaque mot avant de le laisser franchir ses lèvres, afin qu'il ne le trahisse pas soudain en explosant en jeux de mots et homonymes.

« Je suis mort quand j'étais tout petit. Ce qui fée que personne me tendait. »

Il faisait de nets progrès. Cette phrase s'était bien déroulée avant qu'il fasse par mégarde allusion à sa jeune bienfaitrice – à la « fée ». Mais à bien y réfléchir, ce n'était pas complètement à côté de la plaque, et elle ne parut pas tiquer. Elle était assise sur le rebord écaillé, à tirer le tissu bleu marine de sa jupe sur ses rotules sales et incrustées de gravillons, à gratter rêveusement les bords cassants et jaunis du revêtement ancien. Elle leva vers lui un regard presque compatissant, et secoua la tête.

« Ça marche pas comme ça. Tout le monde est déjà là. Depuis toujours. Tout le monde. C'est juste qu'en bas vous vous emmêlez les pendules. »

Elle désigna du menton la cavité luisante située avant la salle de séjour de Michael, derrière lui.

« C'est juste quand on feuillette un livre qu'on a l'impression d'un ordre. Quand le livre est fermé, toutes ses feuilles sont pressées les unes sur les autres et forment un bloc, sans direction particulière. C'est là, c'est tout. »

Il ne comprenait rien à ce qu'elle racontait. Très franchement, Michael éprouvait juste une panique grandissante à la perspective de devenir un jour

l'escorte de May Warren dans ce paradis dépenaillé. En fait, la réaction épouvantée qu'il avait refrénée face à ce nouvel état des choses semblait gagner Michael d'une manière profondément perturbante. Alors que la réalité de sa mort continuait de s'imposer, juste quand il pensait qu'il en avait accepté tous les aspects, il s'aperçut que ses mains tremblaient. Quand il voulut parler, sa voix elle aussi trembla.

« Je vièux pas naître mort. Ça va pas du trou. Entend normal, il y aurait clinquant que je connais pour me tendre. »

Vièux ? Michael s'aperçut qu'il faisait comme la fille, s'exprimant bizarrement mais de façon pourtant compréhensible. Par exemple, « vièux » renvoyait à la fois à la volonté et à la mort, comme si dédoubler les choses exprimait l'état intermédiaire dans lequel il se trouvait. Cette découverte ne fit qu'accentuer son sentiment d'égarement et accroître son inquiétude. Il savait que même s'il était là jusqu'à la fin des temps, il ne comprendrait jamais rien à ce qui se passait. Il ressentit le besoin urgent de fuir tout ça, et la seule chose qui l'empêcha de détalier fut de comprendre qu'il n'existait pas vraiment d'endroit où se réfugier dans ce monde.

Assise sur les marches du bas, tripotant son étole de lapins décomposés, la fillette le dévisageait à présent avec méfiance et hésitation, comme s'il avait dit quelque chose qui l'inquiétait, ou comme si elle venait de penser à quelque chose. Elle plissa les yeux, d'un brun chocolaté, en deux fentes jumelles d'interrogation, avec l'arête mouchetée de son petit nez soudain plissée en conséquence.

« C'est vrai que c'est un peu bizarre, maintenant que j'y pense. Même les Hitler ont leurs pépés qui les attendent, et t'es un peu trop jeune pour avoir eu le temps de virer aussi grave. T'as quoi, six ou sept ans ? »

Pour la première fois depuis qu'il avait atterri ici, il examina son corps. Il fut satisfait de découvrir que, dans cette nouvelle lumière, même ses vieux vêtements de nuit étaient aussi fascinants par leurs textures que semblaient l'être ceux de la fillette. Le tartan de sa chemise de nuit, aux rouges si profonds qu'ils frôlaient le bordeaux, éclatait des récits sanglants de fiers et tragiques clans. Son pyjama aux rayures de transat, des bandes alternées de nuage crème glacée et ciel de juillet, changeait le sommeil en récréation balnéaire. Michael fut ravi de voir également qu'il était plus grand qu'avant : toujours maigre, mais avec une trentaine de centimètres en plus. C'était davantage le corps d'un petit garçon de huit ans que celui du bambin qu'il était quelques instants plus tôt. Il essaya de répondre sincèrement à la question de la fillette, même si ça voulait dire qu'elle le considérerait comme un bébé.

« Je crois que j'arvais trois ans, mais là c'est déffarant, je dirais plutôt sept. »

La fille acquiesça.

« Je comprends mieux. Je parie que t'as toujours voulu avoir sept piges, pas vrai ? On naît comme ça ici, présenté sous l'aspect qu'on se préfère. La plupart des gens se rajeunissent, ou se contentent de rester comme ils sont,

mais les enfantômes comme toi choisissent toujours l'âge qui leur fait le plus envie. »

Adoptant une expression plus grave, elle reprit :

« Mais comment ça se fait qu'un petiot de trois ans ait pas de famille pour l'accueillir dans l'En-haut ? Les transparences sont trompeuses, petit défunt. Comment tu t'appelais quand t'étais vivant ? »

Cet échange le mettait très mal à l'aise, mais il doutait que lui dire son nom ferait empirer les choses, aussi répondit-il du mieux qu'il put.

« Je m'appelle Michael Warren. Il se peut qu'il n'y ait personne ici parce que j'étais pas censé monter déjà à Morteville. C'est sûrement une aigreur. »

Il avait voulu dire « erreur » et ignorait d'où venait ce « Morteville ». On aurait dit une sorte d'argot qu'il captait dans l'air, comme ça arrivait parfois aux mots et aux phrases en rêve. Quoi qu'il en soit, la fillette paraissait n'éprouver aucune difficulté à le comprendre, et il en déduisit que sa maîtrise de cet espéranto d'outre-tombe progressait. L'air chiffonné, elle secoua la tête et sa frange blonde scintilla telle une minuscule cascade.

« Ça peut pas être une erreur. J'aurais dû deviner que c'était pas un hasard si je passais par les Greniers du Souffle quand t'as fait ton apparition. J'avais cru prendre un raccourci après avoir chapardé des Pommes folles chez les zinzins, en revenant aux Vieilles Demeures, mais je comprends maintenant que c'était des superintentions dont j'ignorais tout. Comme ils ont coutume de dire ici, la page a pas été tournée que l'encre a déjà coulé. »

Elle poussa un long « hahh » de profonde exaspération, puis se leva, l'air décidé, en lissant machinalement le lourd tissu de sa jupe bleu foncé.

« Tu f'rais mieux de rester avec moi jusqu'à ce qu'on sache à quoi rime tout ça. On peut aller au Chantier et demander aux bâtisseurs. Viens. Y en a marre de tout ce plâtre. »

Elle tourna les talons et commença à monter d'un pas ferme les longues marches de lattes peintes, s'attendant à ce qu'il la suive alors qu'elle gravissait la cavité marquée de l'amphithéâtre. Michael ne savait pas ce qu'il devait faire. D'un côté, Phyllis... Painter, c'était bien ça ? Phyllis Painter était la seule personne à l'avoir accueilli ici dans cet au-delà solitaire et caveux, même si Michael n'était pas certain de pouvoir lui faire confiance. D'un autre côté, le cube de gelée de quinze mètres de large derrière lui était son unique lien avec la belle existence innocente qu'il avait connue jusque-là. Les dragons vaporeux et figés dans le vernis diamant de l'instant étaient sa mère, sa mamie et sa sœur. Même si sa nouvelle connaissance le trouvait rasoir, Michael imaginait mal s'éloigner et laisser derrière son passé. Et s'il ne parvenait jamais à revenir ici, un peu comme il n'arrivait jamais à revenir sur les lieux de ses rêves ? Et si c'était sa dernière vision du numéro 17 de St. Andrew's Road, de son séjour beige, de sa famille, de sa vie ? Il jeta un coup d'œil hésitant à l'aquarium béant qui contenait sa dernière heure, gelée et comme figée par galvanoplastie. Puis il leva les yeux et regarda les marches aplaties que gravissait sa sauveteuse au-delà du bord de la concavité et qui

allait disparaître sans un regard pour lui.

Il lança un « À trempe moi ! » en remarquant la façon dont son cri résonnait dans l'architecture différente qui régnait ici, se répercutant en murmures sur des distances inconcevables, puis il lui emboîta prestement le pas. Il escalada les couches crème et écaillées de l'encadrement en bois, paniqué à l'idée qu'une fois au sommet elle ait disparu. Il n'en était rien, mais quand il émergea de la cuve carrée et eut pour la première fois une vue dégagée de l'endroit où il se trouvait, il ressentit le même désarroi que si elle avait disparu.

C'était une prairie plate, même si le terme ne rendait pas compte correctement de son immensité, ni du fait qu'elle était entièrement composée de lattes nues et non traitées. Ou de sa forme, d'ailleurs. D'une longueur stupéfiante bien que relativement étroite, elle évoquait davantage un énorme corridor qu'une toundra, large peut-être d'un kilomètre et demi mais d'une longueur s'étendant à perte de vue devant et derrière lui, même avec sa nouvelle vision. En tout état de cause, la longueur de la prairie de bois était infinie. En outre, son immensité déconcertante était surmontée d'une antique verrière de gare, en fer forgé ouvragé et en verre couleur goule, située à trois cents mètres de haut. Il semblait y avoir des pigeons nichés sur ses poutrelles géantes, des atomes de poussière d'un gris pâle se détachant sur le vert foncé du métal peint. Et au-delà, derrière l'océan translucide de la verrière teintée, il y avait... mais Michael ne voulait pas encore regarder dans cette direction.

Il resta là en chaussons, titubant et sonné devant le bord couleur beurre sale de ce qui avait été son séjour, sa salle d'agonie, et obligea son regard à redescendre des hauteurs aveuglantes jusqu'aux vastes étendues de plancher qui l'entouraient. Ces dernières n'étaient pas, comme il l'avait cru tout d'abord, uniformes. Il voyait maintenant que le cadre en gradins au bord duquel il était perché et se balançait était en fait un cadre parmi de nombreux autres rectangles de bois quasi identiques disposés autour d'échancrures enfoncées semblables à celle qu'il occupait. Ces rectangles étaient disposés en un vaste réseau avec de larges passerelles dorées allant de l'un à l'autre, comme une sorte de vichy large d'un kilomètre et demi. On aurait dit des rangées de fenêtres mais disposées sur le sol pour une raison mystérieuse, plutôt que dans les murs. Parce que ce motif régulier et proprement ordonné recouvrait tout le terrain entre lui et le lointain et invisible horizon, les trappes les plus éloignées étaient réduites à un écran de points très proches les uns des autres, comme quand il approchait les yeux des illustrations dans les comics américains que sa sœur conservait.

Il se dit qu'il allait avoir la migraine s'il fixait trop longtemps les extrémités évanescences de la galerie ridiculement grande dans laquelle il se trouvait. « Galerie », décida Michael, était un terme qui évoquait mieux l'atmosphère de ces immenses halles recouvertes de verre que « gare », qui avait été sa première impression. En fait, plus il l'observait, plus il en venait à penser que cet endroit ressemblait en tout point à l'ancienne Emporium Arcade, la galerie

qui partait de la place du marché à Northampton, mais réalisée à une échelle gigantesque et glorieuse. S'il regardait à droite ou à gauche, au fond de la vaste étendue de l'énorme couloir, il voyait que les murs d'enceinte étaient un fatras de bâtiments de brique empilés les uns sur les autres et reliés par des volées de marches précaires avec des rampes et des balcons. Parmi eux, il distingua ce qui ressemblait à des façades de magasins décorées mais délabrées, comme celles qui se succédaient de part et d'autre de la perpétuelle pente crépusculaire de l'emporium. La balustrade au bois dur et maculé qui bordait les balcons semblait être la jumelle de celle qui courait autour du premier niveau de la galerie sur terre, mais il était beaucoup trop loin, même des murs les plus proches du vaste passage, pour dire si c'était réellement le cas.

Il régnait une odeur d'immensité, comme dans une salle paroissiale où se déroule, tôt le matin, une vente de charité, et où prédomine une atmosphère légèrement âcre, où se mêlent les effluves des manteaux humides, de la noix de coco maison, des pages poussiéreuses des vieux illustrés et du goût aigre et métallique des voitures Dinky délaissées.

Exerçant son regard sur quelques-uns des points les plus proches, sans jamais oublier que même les plus éloignés étaient des ouvertures larges d'une trentaine de mètres carrés, Michael vit qu'ici et là des arbres considérablement élancés jaillissaient d'une ou deux des lointaines ouvertures rectangulaires. Il en compta finalement trois, avec peut-être un quatrième beaucoup plus loin dans le tunnel infini de la galerie, si loin en fait qu'il pouvait s'agir d'un arbre tout aussi bien que d'une colonne formée par de la fumée qui s'élevait. Deux des excroissances feuillues, aux rameaux et aux branches gigantesques, touchaient presque le haut de la verrière, située à une hauteur vertigineuse. Il vit des pigeons mouchetés monter et descendre en tournoyant le long des énormes troncs, se perchait ici et là, leur taille n'ayant pas été augmentée de la même façon que celle des feuillages, de sorte qu'ils ressemblaient maintenant moins à des volatiles qu'à des coccinelles. Ils étaient si petits, en comparaison de l'immense structure arborescente où ils nichaient, que certains s'abritaient confortablement dans les striations de son écorce. Leurs roucoulements feutrés, répercutés et amplifiés par l'acoustique inhabituelle de la verrière qui formait une voûte au-dessus, étaient audibles malgré l'immensité de l'espace impliqué, une sorte d'onde murmurante et froufroulante qu'il distinguait sous le bruissement de fond général de cet espace extraordinaire. La présence des arbres, combinée à l'impressionnante échelle de tout ce qui l'entourait, faisait que Michael n'aurait su dire s'il était à l'intérieur ou à l'extérieur.

Étant donné qu'il avait déjà les yeux braqués sur les plus hautes frondes, vastes comme des nappes, Michael se dit qu'il pouvait risquer un autre regard prudent vers l'improbable firmament qui s'étendait au-delà des ferronneries et du verre formant la toiture de l'immense galerie.

C'était moins pire que ce à quoi il s'attendait, mais, une fois qu'on

regardait, il était difficile de détourner les yeux. Sa couleur, ou du moins sa couleur au-dessus de la gigantesque étendue où il se trouvait, était d'un azur plus foncé et plus précieux qu'il n'aurait pu l'imaginer auparavant. Un peu plus loin dans l'énorme galerie, à la limite de ce qu'il pouvait voir depuis l'endroit où il se tenait, le bleu majestueux semblait s'être enflammé, avoir fondu en rouges et ors de fournaise. Michael jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, scrutant l'étonnant couloir dans l'autre sens, et vit qu'à sa plus lointaine extrémité le ciel infini, qu'on pouvait apercevoir derrière les panneaux de verre du plafond de la galerie, était en feu. Comme avec le bleu au-dessus, les nuances les plus ardentes qu'il voyait palpiter au loin semblaient presque fluorescentes dans leur éclat, comme ces nuances irréelles qu'on voit parfois dans les films. Toutefois, bien que les couleurs crépitantes des cieux fussent assurément fascinantes, c'étaient les corps surnaturels qui évoluaient dans cet horizon qui retinrent l'attention de Michael. C'étaient eux qui l'empêchaient de détourner son regard de la vision.

Ce n'étaient pas des nuages, bien qu'ils fussent de tailles tout aussi variées, et tout aussi gracieux et lents dans leurs mouvements. Ils ressemblaient davantage, pensa-t-il, au dessin industriel qu'aurait fait quelqu'un de nuages. D'une part, on ne pouvait distinguer que leurs lignes en pâles traits charbonneux et non leurs contours. D'autre part, toutes ces lignes étaient droites. C'était comme si un étudiant très doué en géométrie s'était vu confier la tâche de modeler les moindres plis et convolutions des cumulus en mouvement, de sorte que la forme de chaque nuage était constituée d'un million de minuscules facettes. L'effet était davantage celui de feuilles de papier froissées en boule, mais d'un papier à travers lequel il pouvait voir et discerner les lignes et les angles de toute leur complication intérieure. Ça signifiait également que les couleurs ardentes du ciel étaient visibles dans le tableau spectral des diagrammes flottants.

En plus de leur dérive progressive sur le ruban large d'un mètre de bleu céleste qu'il pouvait voir derrière le toit de l'emporium, il remarqua que les formes remuaient et se contorsionnaient tout en progressant dans le ciel, comme le font les vrais nuages. Mais, au lieu de former des langues de vapeur déliées et alanguies, le mouvement ici était, une fois de plus, celui d'un vélin grossièrement froissé qui se rouvre lentement au fond d'une corbeille à papier. Des extrusions à facettes craquaient et grinçaient alors que les imposantes esquisses de coton se délitaient mollement, et il y avait quelque chose dans la façon dont les lignes intérieures et les angles bougeaient qu'il trouvait fascinant, même s'il avait du mal à savoir exactement de quoi il s'agissait.

C'était un peu comme si vous vous trouviez devant un cube de papier mais que vous l'observiez frontalement, de sorte que vous ne pouviez pas voir que c'était un cube avec des côtés, ne voyant qu'un carré plat. Mais si vous tourniez le cube ou changiez légèrement de point de vue, sa profondeur surgissait alors et vous compreniez que vous contempriez une forme solide, pas seulement une découpe.

C'était pareil ici, mais de façon décuplée. Dans les mouvements de l'entrelacs géométrique qu'il observait, c'était comme s'il regardait directement quelque chose qu'il prenait pour un cube, mais ce dernier tournait alors ou le point de vue de Michael changeait, et le cube se révélait sous une forme nettement plus complexe, aussi différente d'un cube que les cubes étaient différents des carrés de papier plat. Il était beaucoup plus cubique, d'abord, avec ses lignes partant au moins dans une direction de plus qu'en réalité. Il resta là en équilibre au bord du cadre qui ceignait la cuve carrée derrière lui, la tête rejetée en arrière afin de pouvoir admirer le spectacle au-dessus de lui, et d'y comprendre quelque chose.

Michael aurait été incapable de donner un nom aux étranges et nouveaux solides qui s'épanouissaient au sein des créneaux nuageux, mais il s'aperçut qu'il avait une vague idée de la façon dont ils étaient construits. En songeant au cube de papier qu'il avait imaginé un peu plus tôt, Michael comprit qu'en le dépliant on obtenait six carrés plats disposés conjointement en croix chrétienne. Toutefois, les formes qui glissaient sur la bande de ciel infini au-dessus faisaient plutôt penser à ce qu'on obtiendrait si on pouvait prendre six cubes ou davantage et les plier proprement en un énorme super-cube.

Combien de temps était-il resté figé au bord de la cuve, à contempler ce roulis géométrique ? Soudain inquiet, il baissa la tête et contempla la plaine de bois s'étendant autour de lui et fut soulagé de voir que Phyllis Painter se tenait toujours patiemment à un mètre ou deux sur le plancher lisse qui composait le sol de la galerie, près d'un autre trou. Elle le regardait d'un air de reproche, tout comme les quatre douzaines d'yeux de lapins morts et luisants incrustés dans son étole répugnante, telle de la mitraille dans du velours.

« Quand t'en auras marre de regarder bêtement ces grosses demeures comme si tu débarquais de ta cambrousse, alors on pourra peut-être y aller. J'ai mieux à faire que de jouer les guides pour gamins traumatisés. »

Tressaillant en entendant le ton soudain sec de sa voix, Michael sauta docilement du rebord surélevé du cadre à gradins de son ancienne salle de séjour sur le plancher de sapin lisse où elle se tenait. Il avança sagement à petits pas vers elle, la ceinture de sa robe de chambre défaite et traînant autour de ses chaussons, puis leva les yeux vers elle et la regarda comme s'il attendait de nouvelles instructions. Phyllis poussa un soupir grandiloquent et secoua la tête. C'était là un maniérisme adulte qui démentait son âge, mais c'est ainsi que se comportaient toutes les gamines des Boroughs, un peu comme des poupées russes qu'on aurait sorties de leurs mères dévissées, et qui étaient semblables, mais en plus petit.

« Bon ben suis-moi alors. »

Elle tourna dans un mouvant éventail de peaux de lapin et commença à s'éloigner dans l'immense galerie, vers le mur d'enceinte sur la droite de Michael, celui avec tous ses balcons, ses boutiques et ses bâtisses empilés pêle-mêle les uns sur les autres, situé à peut-être huit cents mètres. Après un moment d'hésitation, Michael lui emboîta le pas au petit trot et, ce faisant, jeta

un coup d'œil dans la vaste cuve carrée près de laquelle elle se tenait auparavant, celle juste après la cuve d'où avait émergé Michael.

Cette dernière était presque identique, et ce jusqu'au détail des moulures perlées, agrandies et inversées, qui composaient les gradins donnant sur le cube de gelée enfoui en son centre. Michael pouvait même voir la tache de peinture écaillée qui ressemblait à l'Angleterre étalée sur le dos, jouant avec l'Irlande comme un chaton déformé avec une pelote de laine. C'était sa salle de séjour, là aussi, mais quand il scruta les profondeurs du diorama central, Michael découvrit que les « bijoux » avaient changé. La forme-mère verte qui contenait la forme-enfant jaune avait disparu, et seules les chenilles végétales et cristallines représentant la grand-mère et la sœur de Michael étaient distinctes. Le roulé améthyste qu'était sa sœur se traînait sur le sol de la pièce, vers une sorte de plateforme que Michael supposa être le fauteuil installé à côté de la cheminée. Là, il se recroquevilla en une virgule immobile au sein de laquelle les étincelles violettes paraissaient ternes et molles, comme un vieux soleil d'artifice. Pendant ce temps, le gros animal épineux en verre qu'était sa grand-mère, éclairé de l'intérieur par des lueurs automnales, se contracta et se déploya en boucles étroites sur le carrelage de l'immense cuisine. C'était comme si sa sœur sanglotait, avachie dans le fauteuil près de la cheminée, tandis que leur grand-mère ne cessait de sortir de la cuisine pour aller dans le séjour voir si l'enfant éplorée allait bien. Michael en conclut que c'était la brève tranche de temps suivante, peu après que Doreen, sa mère, s'était précipitée dans le couloir en portant dans ses bras l'enfant dont elle n'avait pas compris qu'il était déjà mort. Tous les cadres des fenêtres encaissées dans cette rangée infinie, se dit-il, devaient donner sur le même endroit mais à des points du temps différents. Il eut envie de courir le long de la série d'ouvertures et de suivre la succession d'aperçus de son séjour comme si c'étaient les cases d'une bande dessinée, mais son escorte, drapée dans des choses mortes, s'était déjà éloignée et traversait le couloir infini dans sa largeur, non sa longueur. Refrénant sa curiosité, il se hâta de la rattraper.

Comme il arrivait à sa hauteur ou presque, Phyllis Painter lui jeta un regard oblique et renifla, comme si elle lui reprochait d'avoir traîné une fois de plus.

« Je sais que ça te semble merveilleux, mais tu auras largement le temps d'explorer les parages. Et tout sera encore là quand tu reviendras. L'éternité ça bouge pas trop. »

Il comprit vaguement ce qu'elle voulait dire mais il souhaitait néanmoins en apprendre le plus possible sur le territoire qu'il traversait. Ça ne lui paraissait en rien déraisonnable, et il décida de prendre le risque d'énervier sa camarade attifée de cadavres avec des questions qui ne lui paraissaient que très normales pour un jeune mort dans sa position.

« Si ces rongées de fenêtres donnent toutes sur nautre séjour, alors qu'en naît-il de celles sur le côté ? »

D'une main dépassant d'une manche trop large de sa robe de chambre, il désigna la cuve devant laquelle ils passaient. Plutôt qu'un rebord en bois, tous

les rectangles de cette rangée spécifique étaient cernés de stuc blanc, du moins sur trois de leurs quatre côtés, avec des pierres finales en briques bleues et pointues constituant le reste du cadre. La fille désigna d'un air indifférent l'enclos le plus près d'eux sur leur gauche alors qu'ils avançaient dans l'une des avenues longues de près de deux kilomètres qui passaient entre les cuves et aboutissaient au bric-à-brac de la plus proche paroi de la galerie.

« Regarde toi-même, mais par pitié ne lambine pas. »

Il se rendit rapidement au bord de la cuve de dix mètres, juste pour la convaincre qu'il ne lambinait pas, et regarda dedans. Ça lui prit quelques secondes pour identifier ce qu'il contemplait, mais il finit par comprendre que c'était une vue plongeante et agrandie du dernier étage du 17 St. Andrew's Road, du moins la partie arrière de la maison. Des marches en plâtre, et ce qui ressemblait à un revêtement en papier peint, remplaçaient la charpente à la peinture écaillée qui encadrait les élévations de leur séjour, mais seulement sur deux côtés du périmètre en gradins du rectangle. La plus grande partie de l'espace à ciel ouvert était occupée par une immense forme en L constituée par les chambres, le haut de l'escalier et une section de leur palier vu d'en haut. La barre verticale du L était formée par la chambre de Michael et d'Alma, avec le haut des marches et une partie du palier visibles au fond, là où il rencontrait la ligne horizontale qu'était la chambre de leur grand-mère. Cette partie de la zone relativement carrée contenue dans le cadre était ce qui expliquait le bord de plâtre et le papier peint qu'il distinguait sur au moins deux de ses côtés, alors que le reste de la forme était occupé par une vue directement en bas depuis le niveau du caniveau jusque dans la partie surélevée de leur cour intérieure. Michael supposa que les pierres finales bleu ardoise bordant le coin le plus haut à droite de cette cuve étaient une version élargie des pierres qui surmontaient le mur de leur jardin.

Il n'y avait aucun des bijoux vaporeux et rampants que Michael savait être sa famille dans la scène en contrebas, ni à l'étage dans les chambres désertes ni en bas dans la cour. Toutefois, il distinguait encore la chaise en bois sur laquelle il était assis avec sa mère avant de s'étrangler. On devait être, pensa-t-il, quelques instants après que tout le monde s'était précipité à l'intérieur. Toute l'activité humaine s'était concentrée dans la cuisine et la salle de séjour, c'était la scène à laquelle il venait d'assister avec sa sœur pleurant et sa grand-mère gardant un œil sur elle, si bien que les deux chambres étaient vides ici. La seule étincelle de vie qu'on apercevait dans ce scénario cristallisé était une étonnante colonne iridescente qui semblait composée de magnifiques éventails. Elle semblait s'enfoncer dans la gelée du temps clarifiée depuis un endroit proche du bord du toit, puis décrivait une trajectoire d'une stupéfiante élégance jusque dans les profondeurs du jardin. Il se dit que c'était sans doute un pigeon, avec ses ailes battantes le transformant en un ravissant ornement aux ailerons de verre.

Conscient que s'il ne faisait pas attention, il allait finir par lambiner, Michael se détourna de cette ravissante nature morte, bien qu'à contrecœur, et

se hâta de rejoindre la fillette. Le problème avec cet endroit, en ce qui concernait Michael, c'était qu'il n'y avait rien qui ne le fascinait pas. Le plus infime détail semblait l'inviter à le fixer, médusé, pendant des heures. Ma foi, si ça se trouvait, même le plancher nu sur lequel il marchait, s'il l'examinait de près, le...

... l'envelopperait dans un univers mouvant de veines évoquant des lignes de marée sur une carte, avec des striations invisibles ondulant depuis le vortex des nœuds en un plumage de paon, la palpitation gelée d'un champ magnétique. Les cœurs gravés des ouragans, se répercutant vers l'extérieur en lignes concentriques de force végétale ; les visages accidentels de babouins fous et décomposés prisonniers et grognant dans le bois ; des taches trilobées avec des pattes qui traînaient en isothermes. Le parfum sucré et paternel de la sciure l'envelopperait complètement dans son atmosphère d'honnête labeur, l'immergerait dans de longues histoires silencieuses de forêt humide et de temps mesuré en mousse, si seulement il baissait les yeux et regardait sous ses pieds et...

Michael se ressaisit et rattrapa prestement Phyllis Painter, qui ne s'était pas arrêtée quand il avait inspecté la nouvelle ouverture, et qui s'était lassée pour de bon de ses accès de flânerie. Ils continuèrent le long de l'avenue passant entre les cuves, se dirigeant vers la paroi stratifiée de la vaste galerie qui grandissait progressivement devant eux, un entassement instable, un salmigondis de bâtiments dépareillés, plus haut qu'une ville. Il se demanda quelles nouvelles formes insaisissables pouvaient bien adopter les nuages en papier plié derrière la voûte transparente au-dessus d'eux, mais décida prudemment de ne pas regarder en haut. Au lieu de ça, il préféra se concentrer sur sa va-nu-pieds de guide avant qu'elle se désintéresse de lui pour de bon. Dans ce but, il l'assaillit de nouvelles questions.

« Est-ce que c'est la vile de Northampton convoi ici, en coupe pour que les hommes de l'En-haut puissent la voir ? »

Elle lui accorda un regard oblique légèrement condescendant, histoire qu'il sache qu'elle le prenait pour un imbécile.

« Bien sûr que non. C'était juste les Greniers du Souffle au-dessus de ta portion d'Andrew's Road. Là où on va maintenant, les portes du grenier donnent toutes sur des pièces et des étages différents et plus sur les maisons dans ta rue. La ligne sur laquelle on marche, c'est tous ces endroits différents alignés les uns à la suite des autres, et ça continue encore sur deux ou trois bornes mais après ça s'arrête. Bon, dans l'autre sens, le long de la galerie... »

Elle désigna de son bras gauche et tout maigre l'incommensurable longueur de la vaste galerie, là où les cuves de dix mètres formaient des points rapprochés sous la lumière de forge sanglante et dorée qui filtrait par la verrière au-dessus.

« C'est la direction qu'ici en haut on appelle la durance ou la quandeur de quelque chose, et qui n'a pas de fin. Bon, si le chemin qu'on prend là c'est toutes les pièces différentes de ta parcelle d'Andrew's Road, alors ça veut dire

que dans ce sens, dans la tardance, c'est tous les moments différents de ces pièces. C'est pour ça que le ciel au-dessus de cette portion où c'est qu'on est maintenant reste toujours bleu, parce qu'il est à mi-chemin d'une journée d'été. La partie située à l'autre bout, là où tout est cuivre et feux d'artifice, c'est le crépuscule, et si tu allais plus loin y a une étendue où ça serait violet puis noir, et après ça serait le matin qui explose comme une bombe, tout rouge et or à nouveau. Si tu te perds, rappelle-toi : l'ouest est le futur, l'est est le passé, tout dure, tout perdure. Ohh, et fais gaffe si tu vas dans les vingt-cinq, parce que là-bas c'est englouti. »

Elle parut trouver sa réponse à sa question des plus satisfaisantes, et ils continuèrent d'avancer côte à côte sur le plancher élastique sans parler pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ait une autre question à lui poser. Il sentit que c'était une question moins pertinente que la précédente mais il la posa quand même, ne serait-ce que parce qu'il s'apercevait que les blancs dans leur conversation lui donnaient du temps pour penser à ce qui venait de lui arriver, son nouveau statut d'enfant mort, et ça l'effrayait.

« Comment sas fée que notre chombre et le rai déchaussé semblaient ici sur le même nivhaut ? »

Il avait eu raison. C'était de toute évidence une question stupide. Phyllis roula des yeux et fit claquer sa langue, feignant à peine de masquer l'ennui dans sa voix :

« Bien, t'en penses quoi, toi ? Si tu devais faire le plan d'une cave sur la même feuille où tu dessines le plan d'un grenier, tu trouverais ça bizarre que les deux figurent sur la même feuille, sur le même plan l'un que l'autre ? Bien sûr que nom. Fais marcher un peu tes méninges. »

Gourmandé mais nullement édifié, Michael suivit sans rien dire la fillette plus âgée et plus grande, courant parfois sur quelques mètres pour réduire la différence entre leurs foulées. Un coup d'œil jeté dans une cavité qu'ils laissaient alors sur leur droite révéla une vue d'un séjour encore inconnu, avec un mobilier différent du numéro dix-sept et avec les portes et les fenêtres disposées comme dans un reflet de miroir. S'étendant dans les tréfonds de cette pièce plus vaste, on distinguait des tentacules vitreux de gorgone avec des lueurs à l'intérieur, mais celles-ci étaient de couleurs différentes – rouge foncé et brun chaud – provenant clairement d'une tout autre palette que la famille de Michael.

Il continua de marcher aux côtés de Phyllis Painter, bercé par l'idée point trop désagréable que si on les apercevait se promener ensemble de la sorte alors on pourrait prendre Phyllis pour sa petite amie. N'ayant jamais, vu son jeune âge, connu cet état enviable, il sentit sa foulée s'animer d'une assurance particulière, jusqu'à ce qu'il se rappelle qu'il portait un pyjama, une robe de chambre et des chaussons. Ledit pyjama, d'ailleurs, avait peut-être une petite tache jaunâtre au niveau de l'entrejambe, mais il n'allait pas s'en assurer, de peur d'attirer l'attention dessus. Non, la personne qui les aurait vus aurait sans doute pris Phyllis pour sa jeune nounou plutôt que pour sa petite amie. De

toute façon, ils étaient morts tous les deux, ce qui rendait nettement moins romantique et séduisante la perspective d'être le petit ami de quelqu'un.

Devant eux, l'amas hétéroclite de murs, d'échelles, de balcons et de fenêtres était plus proche et plus imposant que la dernière fois qu'il l'avait regardé. Il pouvait voir des gens aller et venir sur les escaliers de secours et les passerelles, même si Phyllis et lui étaient encore trop loin pour les distinguer nettement. Il se dit que c'était sûrement mieux comme ça, vu que certaines des silhouettes ne semblaient pas tout à fait normales, que ce soit par la taille ou par la forme. Il s'étonna que l'endroit où il se trouvait ne ressemblât en rien à ce à quoi il s'était attendu après sa mort. Ça n'avait rien à voir avec le paradis que ses parents lui avaient un jour décrit sommairement, qui était tout en escaliers de marbres et en blanches et hautes colonnes comme dans les réclames Pearl & Dean qu'on voyait au cinéma. Ce n'était pas non plus l'enfer contre lequel on l'avait mis en garde, non qu'il s'attendît à finir en enfer. Sa mère lui avait dit qu'il n'irait pas en enfer sauf s'il commettait quelque chose de grave comme un meurtre, ce qui lui avait paru relativement évitable, à supposer qu'il puisse traverser la vie sans jamais tuer quiconque. Heureusement, il était mort à l'âge de trois ans, et n'avait donc pas eu le temps d'être mis à l'épreuve. S'il avait vécu davantage, se consola-t-il, il aurait pu assassiner Alma quand il aurait eu la force. Il aurait alors brûlé dans le genre de flammes que sa mère lui avait vaguement décrites comme ne vous tuant jamais ni ne vous consumant tout à fait, même si elles étaient plus ardentes que ce que vous pouviez imaginer.

Tout compte fait, il était content de ne pas être en enfer, même si ça ne l'aidait pas à identifier l'endroit où il se trouvait. Il se dit qu'il s'était écoulé assez de temps depuis sa dernière question et qu'il pouvait à nouveau tenter sa chance.

« Est-ce que sept En-haut a une religature ? Y hâte-t-il des portes de perle édénique, ou des dieux en toge qui jouent aux échecs comme sur les images ? »

Le regard de Phyllis ne s'éclaira pas, d'où il en déduisit que sa nouvelle question ne l'agaçait pas particulièrement.

« Toutes les religatures ont en partie raison, ce qui veut dire qu'aucune n'a raison car toutes pensent qu'elles sont les seules à savoir ce qu'il en est. Mais ça n'a pas d'importance, ce qu'on croit quand on est en bas, même s'il vaut mieux croire à quelque chose. Personne ici s'inquiète trop de tout ça. Personne ne te demandera de mots de passe, et personne te chassera si t'appartiens pas à la bonne équipe en bas. La seule chose qui compte c'est de savoir si tu étais heureux. »

Michael considéra la chose tout en marchant à ses côtés le long des portes donnant sur la galerie. Si la fille avait raison et que tout ce qui comptait dans la vie c'était d'être heureux, alors il s'était pas mal débrouillé, ayant goûté trois années pendant lesquelles il n'avait fait quasiment que rire. Mais qu'en était-il des gens qui avaient pris du plaisir à faire des choses désagréables,

voire horribles ? De telles personnes existaient, il le savait, et il se demanda si les mêmes critères s'appliquaient également à elles. Et que penser de ceux qui, sans l'avoir mérité, ne connaissaient toute leur vie qu'une longue misère ? Leur en tiendrait-on rigueur ici, comme s'ils n'en avaient pas assez bavé comme ça déjà ? Michael ne trouvait pas ça juste, et il était sur le point de demander à Phyllis de s'expliquer quand des mouvements sur l'un des balcons en hauteur dont ils approchaient retinrent son attention.

Ils étaient presque parvenus au bord de l'immense galerie, et étaient donc assez près pour que Michael pût distinguer les diverses personnes qui allaient et venaient aux différents étages. Sur la plateforme qui avait attiré son regard, une passerelle avec balustrade située deux ou trois niveaux plus haut, deux adultes étaient en train de discuter. Tous deux parurent très grands à Michael et il les trouva assez âgés, la trentaine ou la quarantaine. Mais l'un était barbu, et l'autre avait les cheveux blancs, aussi ne savait-il pas trop.

L'homme aux cheveux blancs et au visage glabre était vêtu d'une longue chemise de nuit, et semblait juste sortir d'une bagarre. Il avait un œil fermé et noirci, et un peu de sang s'écoulant de sa lèvre entaillée avait taché sa chemise par ailleurs immaculée. Son visage était en proie à une rage effrayante et il tenait la balustrade d'une main – dans l'autre, il serrait un long bâton – comme s'il était sorti sur le balcon pour se calmer, même si apparemment son compagnon barbu ne l'aidait pas vraiment dans sa résolution. Ce second personnage, vêtu d'un gros fourré de haillons vert foncé, paraissait plié en deux de rire devant les soucis du premier type. Avec sa barbe fourchue et sa masse de boucles châtaines sous son chapeau en cuir à large bord, on avait l'impression qu'il enfonçait son doigt entre les côtes du type en robe blanche et lui donnait des claques sur le dos, deux activités qui ne semblaient en rien adoucir la méchante humeur de son camarade à l'œil poché.

Une brise soudaine dut alors s'engouffrer dans la passerelle, car le fouillis de haillons verts du barbu se mit à voleter follement. Michael fut étonné de voir que chaque bribe palpitante était doublée d'une soie cramoisie des plus brillantes. Comme le vent perturbait les hardes du rieur, elles se soulevaient et ondulaient mollement, de sorte que l'effet était celui d'un buisson feuillu ayant soudain et spontanément pris feu. Il était surprenant, pensa Michael, que le chapeau en cuir de l'homme ne se soit pas envolé. Il devait être maintenu en place par un cordon attaché sous sa barbe un peu comme la coiffe que portaient les prêtres espagnols, à laquelle ce couvre-chef ressemblait.

Michael comprit qu'il risquait de se laisser absorber une fois de plus par les détails de cette scène, et il cessa d'observer ces étranges perchoirs pour reporter son regard sur Phyllis Painter. Celle-ci s'était entre-temps éloignée et Michael éprouva une légère panique en courant à sa suite. Il savait que s'il la perdait de vue ce serait comme dans les rêves, quand il ne pouvait jamais retrouver les personnes qu'il s'était promis d'aller voir.

Il la rattrapa juste quand elle arrivait à l'extrémité de la longue promenade,

avec la dernière rangée des cuves encaissées de part et d'autre. Un rapide coup d'œil dans l'une d'elles révéla une autre vue aérienne d'un jardin derrière une maison mais pas la sienne, malgré quelques similarités superficielles. Vu qu'il se trouvait juste au bout de la rangée longue d'un peu moins d'un kilomètre et demi, il se demanda si ce pouvait être celui de la maison sise au coin, là où Andrew's Road continuait au bas de Scarletwell Street. Michael n'eut pas le temps de s'en assurer, car Phyllis Painter s'éloignait déjà du réseau infini des ouvertures et se dirigeait vers l'endroit où le plancher de bois s'interrompait, assez brusquement, devant un trottoir en briques grises et usées, laissant la place à une vaste bande de dalles fêlées et patinées, pareilles à celles qu'on trouvait dans Andrew's Road.

Au bout de ces dalles, faisant face à Michael et à la fillette au col de lapins, le niveau le plus bas du mur d'enceinte de la monstrueuse galerie se dressait devant eux, une longue rangée de maisons mitoyennes composée de bâtisses de brique disparates qui n'étaient visiblement pas conçues pour être ainsi appareillées. Deux ou trois d'entre elles ressemblaient à des maisons de sa rue mais modifiées, comme si on s'en était souvenu de façon incorrecte, de sorte que l'une avait sa porte principale à mi-hauteur du mur du premier étage, avec presque vingt marches de pierre y menant au lieu des trois habituelles. Une autre présentait une entrée de terrier bordée d'orties là où aurait dû se trouver le creux en brique du décrotoir, au niveau de la chaussée à côté du perron. Parmi ces façades déformées et pourtant d'une familiarité envoûtante, il y avait d'autres constructions presque reconnaissables, même si les demeures qu'elles rappelaient à Michael n'appartenaient pas à Andrew's Road. L'une d'elles offrait une forte ressemblance avec la maison du gardien de l'école située au bout de Spring Lane, avec sa grille en fer noir protégeant une fenêtre du rez-de-chaussée située à environ trente centimètres de la rue. À côté se dressait une section du mur de l'école comportant l'entrée voûtée et toujours fermée à clé qui donnait dans la cour des petits.

Coincée entre cet étrange assortiment de bâtisses, qui au moins venaient toutes du même quartier, se découpait une porte à moitié vitrée avec à côté une vitrine d'exposition qui d'après Michael appartenait au centre-ville. Plus précisément, elle provenait de la véritable Emporium Arcade, cette rampe raide et mal éclairée partant des ferronneries enjolivées de sa grille sur Market Square. La boutique qu'il regardait, nichée de façon incongrue parmi les maisons déplacées, était une réplique quasi parfaite de Chasterlaine's Joke, le magasin de jouets & nouveautés, à mi-chemin à droite dans la galerie quand on la prenait en remontant. La grande vitrine avec le nom de la boutique en lettres dorées anciennes au-dessus, telle qu'il la voyait maintenant, était plus grande qu'elle n'aurait dû l'être et les lettres inscrites sur l'enseigne semblaient remuer et adopter de nouveaux agencements sous son regard, mais ça restait néanmoins Chasterlaine, ou du moins quelque chose d'approchant. « Chanter l'Asie » semblait être le nouveau nom de la boutique, même si, quand il regarda à nouveau l'enseigne, il crut lire « Chien Astral ». Michael

fut tellement surpris de voir cette boutique familière dans un décor aussi peu familier qu'il jugea bon d'interroger la fillette à ce sujet alors qu'ils franchissaient les derniers mètres de la promenade et arrivaient au bout de l'immense galerie.

« Est-ce qu'on naît dans l'Emporium Arcade, comme sur le marché ? Cet endroit ressemble au magasin d'échoués & nouveautés. »

Phyllis plissa les yeux et regarda dans la vague direction qu'indiquait la large manche de la robe de chambre de Michael.

« Quoi, tu veux parler d'Hélice Satan ? »

Michael regarda à nouveau la boutique en question et découvrit qu'« Hélice Satan » était bel et bien le nom sous lequel se présentait l'établissement en ce moment. Phyllis et lui montaient sur le trottoir qui bordait les Greniers du Souffle en bois, ainsi qu'elle avait appelé l'énorme salle, et Michael fut assez proche pour voir la marchandise exposée dans la vitrine éclairée par des ampoules de 40 watts. Ce qu'il avait pris pour des voitures Matchbox toutes disposées sur une estrade composée des boîtes en carton rouge et jaune dont elles provenaient, comme on aurait pu en voir dans celle du véritable Chasterlaine, était en fait des répliques peintes et grandeur nature d'escargots. Chacun était posé sur sa petite boîte respective, comme l'auraient été des petites voitures ou des camions, mais ici la boîte comportait une étiquette montrant le modèle d'escargot particulier qui se trouvait au-dessus. Les répliques de mollusques présentaient toutes des coquilles qui avaient été modifiées ou peintes dans le style des vraies voitures Matchbox qu'il connaissait, si bien que l'une était bleu marine avec le mot « Pickford's » en lettres blanches dessus, tandis qu'une autre était rouge vif avec une petite lance d'incendie de pompier enroulée sur son dos là où aurait dû normalement être la coquille en hélice. Quand il regarda à nouveau l'enseigne au-dessus de la vitrine, Michael vit qu'elle affichait encore « Hélice Satan », aussi s'était-il peut-être trompé en croyant que les lettres bougeaient. C'était sans doute ce qu'avait proclamé l'enseigne tout le temps qu'il l'avait détaillée. Toutefois, ça ne changeait rien à sa perception première, à savoir que l'endroit ressemblait à la grotte d'Aladdin qu'était le Chasterlaine de l'Emporium Arcade. Michael se tourna vers Phyllis Painter – ils marchaient à présent sur le large ruban de chaussée fissurée – et revint à la charge :

« Oui, Hélice Satan. On dirait le mâché de jourés dans la galerie. C'est là qu'on naît ? »

Lâchant un gros soupir qui semblait feint et contraint, Phyllis s'arrêta brusquement et lui donna ce qui, ainsi que son ton le laissait entendre, serait sa dernière explication.

« Non. Tu sais bien que non. La galerie dont tu causes, c'est l'En-bas. Aussi jolie soit-elle, c'est un plan plat comparée à celle-ci. »

Phyllis désigna la plaine de fenêtres disposées à plat qui s'étendait derrière eux et le haut plafond en verre au-dessus où des nuages origami se déroulaient mystérieusement sur un ciel azuré parfaitement iridescent.

« En fait, tout ce qui est l'En-bas est un plan plat de ce qui est l'En-haut. Bon, l'arcade sur laquelle on est, au-dessus des Greniers du Souffle, elle est faite d'la même matière que les Vieux Bâtiments où c'est qu'on va. »

Elle fit un geste circulaire avec son bras maigrichon et son collier-trophée froufrouta horriblement, en désignant la longue enfilade trouble de maisons à l'extrémité des dalles fissurées.

« Tout ça a été fait avec les rêves des gens qu'on a entassés. Tous les gens qui vivaient par dans l'En-bas, ou tous ceux qui sont passés ici, tous ont fait des rêves sur les mêmes rues, les mêmes bâtiments. Et tous rêvent des endroits différents, et chaque rêve qu'ils font laisse une sorte de résidu ici, une sorte d'écume qui forme une croûte de rêve, qui se compose des maisons, boutiques et avenues que les gens se sont vaguement rappelées. C'est comme quand toutes les crevettes mortes forment des récifs de corail. Si tu vois quelqu'un ici qui a l'air hypnotisé, qui se promène en caleçon ou dans ses habits de nuit, alors tu peux être sûr que c'est quelqu'un qui dort et fait un rêve. »

Elle marqua une pause et regarda le gamin en pyjama et robe de chambre d'un air songeur.

« Je pourrais dire la même chose de toi, si je t'avais pas vu mourir en t'étouffant. »

Oh. Ça. Il avait presque chassé de son esprit ce détail déplaisant, et regrettait franchement que Phyllis mentionne de façon aussi abrupte le fait qu'il soit récemment décédé. C'était un peu déprimant, et la chose l'effrayait encore un peu. Indifférente au tressaillement qui secoua Michael, Phyllis Painter reprit son monologue morbide :

« Je veux dire, si t'étais mort, je suppose que tu porterais ton vêtement préféré. Sauf si le pyjama était ton vêtement préféré, petit fainéant. »

Il fut choqué. Non par le fait qu'elle le traite de fainéant – le pyjama était bel et bien son vêtement préféré – mais par le fait qu'elle ait juré ici, au ciel, là où il pensait que la chose était interdite. Phyllis reprit, allègrement indifférente :

« Mais bon, si t'es mort, pourquoi personne est venu te cueillir à part moi ? Non, t'es un drôle de petit cadavre de quat'sous, ça oui. Y a quelque chose chez toi qui cloche. Viens. Allons plutôt au Chantier pour que les bâtisseurs t'examinent. Magne-toi et cesse de te perdreuh dans le paysage de tes rêves. »

Perdreuh. La même façon qu'avait la mère de Michael de prononcer les e muets à la fin de certains mots. « Ne te pèreuh pas. » « Ça coûteuh trop cher. » « Il va se taireuh, à la fin ? » Non seulement son escorte était à tous les coups originaire des Boroughs, mais elle avait dû certainement habiter pas loin de chez lui, tout près d'Andrew's Road. Il n'avait jamais entendu parler d'une famille Painter dans les parages, sauf si Phyllis vivait ici il y a très longtemps, bien sûr. Mais Michael n'eut pas le temps de se pencher sur la question. Comme il pouvait s'y attendre, Phyllis Painter s'éloignait déjà d'un bon pas sur les dalles couturées de mousse sans même jeter un coup d'œil par-dessus

son épaule pour s'assurer qu'il la suivait. Il lui emboîta le pas mollement, incapable de courir de peur de perdre ses chaussons.

Comme il foulait maladroitement les pavés, il vit que des ouvertures donnaient sur la rangée de maisons mitoyennes à l'extrémité du trottoir, des passages qui devaient mener plus avant dans le salmigondis d'architecture rêvée. La fillette, avec son écharpe en lapin à tête d'hydre ballottant autour d'elle, était sur le point de disparaître dans un de ces entrebâillements, une allée qui partait des façades des maisons juste entre l'endroit avec la porte d'entrée située à mi-hauteur du mur et la façade du magasin de jouets revisité. Pressant le pas, Michael la suivit du mieux qu'il put, sa bannière bleu marine et rose flottant devant elle, ouvrant la voie.

L'allée, quand il y parvint, était exactement comme l'étroite ruelle qui reliait Spring Lane à Scarletwell Street, derrière la rangée de maisons mitoyennes où habitait Michael il y a peu. Elle était dallée pareillement et bordée d'herbes folles, et il distinguait même le toit gris de l'étable aux tuiles manquantes dans la cour d'à côté, là où Doug McGeary entreposait son camion, mais vu de derrière. La grande différence était que sur sa droite, où il aurait dû y avoir la clôture et la haie qui longeaient l'extrémité inférieure du terrain de jeux de Spring Lane, il y avait maintenant une toute nouvelle rangée de maisons avec leurs portillons à loquet et leurs murs entourant une courette avec les fenêtres des maisons de brique visibles au bout. Il pensa : « Scarletwell Terrace », mais la pensée disparut aussitôt. Déjà Phyllis Painter s'éloignait dans l'allée transformée et ne semblait pas prête à ralentir ni inquiète à l'idée de le semer. Il continua d'avancer sur les pavés de la ruelle obscure qui dans la vraie vie ou dans ses rêves l'avait toujours un peu effrayé.

Un couloir aux murs noirs la bordait de part et d'autre, ceux sur la droite de Michael lui étant totalement inconnus et ceux sur sa gauche très différents de leur contrepartie derrière Andrew's Road. Il risqua un regard vers le ciel au-dessus de l'allée et découvrit que ce n'était plus le bleu irréel de carte postale qu'il avait admiré derrière la verrière de la galerie ; les nuages à la géométrie raréfiée ne se défroissaient plus en glissant dessus. C'était, au lieu de ça, une tranche grise de firmament des Boroughs qui vous donnait le cafard, dans la pure tradition météorologique. Michael s' alarma de la façon soudaine dont ce changement de nuance avait altéré l'humeur générale de son expérience. Au lieu d'être quelqu'un vivant une aventure éblouissante, il se sentait orphelin et perdu, se sentait lamentable et seul comme un enfant en pyjama dehors après l'heure du coucher, avançant d'un pas précaire dans une ruelle noire et miséreuse et s'attendant à ce qu'il pleuve. Sauf qu'il était pire que perdu. Il était déjà mort.

Inquiet, il détourna son regard des cieux noirs visibles entre les gouttières et les tuyaux de cheminée et s'aperçut à sa grande épouvante qu'il s'était attardé. La fillette était maintenant beaucoup plus loin dans l'allée qu' auparavant, réduite par la distance à la taille qu'elle avait quand il l'avait imaginée en fée d'angle, ce qui paraissait il y a des heures. Il se rassura en se disant que s'il

courait plus vite et réussissait à ne plus détourner le regard, alors il la rattraperait nécessairement.

Mais courir en regardant droit devant soi signifiait que Michael ne faisait pas attention où il allait. Il se prit le bout de son chausson dans un trou d'où avait été délogé un pavé et tomba brutalement à quatre pattes. Bien que les pierres rondes fussent dures et solides sous le fin tissu de son pyjama, Michael fut agréablement surpris de découvrir que sa chute ne lui avait pas fait vraiment mal. Il avait eu peur et ça l'avait perturbé légèrement, mais il ne ressentait aucune douleur, et ne remarquait aucune égratignure apparente. Un des genoux de son pantalon rayé était mouillé et sale, mais le tissu n'était pas déchiré et, globalement, il trouva qu'il s'en était bien sorti.

Mais Phyllis Painter avait disparu.

Avant même qu'il lève les yeux et s'aperçoive qu'il était tout seul dans l'allée, il avait su qu'elle ne serait plus là avec ce fatalisme certain qu'il avait déjà ressenti en rêve, dans ces cauchemars où la chose qui vous fait le plus peur est la seule chose dont vous êtes sûr qu'elle va se produire.

Tout autour de lui se dressaient les briques usées et crasseuses de la ruelle, avec sur la droite de Michael ce qui semblait être le mur du fond d'une usine ou d'un entrepôt interrompant la longue enfilade de cours festonnées de fils d'étendage. Était-ce là « le Chantier », cette destination dont avait parlé la fillette ? On devinait tout juste un grillage noir à travers l'épaisse couche de poussière sur les hautes fenêtres isolées de cet établissement, et une roue de poulie dépassait à côté de la plateforme en bois qui devait être une aire de chargement. L'allée déserte s'étendait devant lui, beaucoup plus longue que celle dont il avait gardé le souvenir, et il ne pensait pas que Phyllis Painter ait pu atteindre son extrémité avant qu'il lève les yeux, même vu son avancée laborieuse. Il lui parut plus vraisemblable qu'elle ait quitté la sinistre ruelle pour passer un seuil ou un portillon donnant à l'arrière de l'usine sur sa droite.

Gardant en tête cette idée positive, il s'avança encore un peu dans l'allée, pareille à un lit de rivière pavé dans la lumière grise du ciel couvert, jusqu'à ce qu'il approche de l'endroit où il pensait avoir vu la fillette pour la dernière fois. Entre les arêtes émoussées des pavés, une herbe couleur sauge dépassait et on voyait les mêmes petits déchets qu'on se serait attendu à trouver ici : un mégot de cigarette, une capsule de bouteille de bière pliée au milieu par un décapsuleur, quelques bris de verre. La capsule présentait l'inscription « Mask-Mask » là où aurait dû figurer le nom de la brasserie, et les éclats de verre, examinés de près, ressemblaient à des éclats de bulles de savon, mais Michael refusa de prêter attention à ces choses. Il avança encore un peu, cherchant une ouverture dans le mur, une porte ou une fissure par laquelle aurait pu disparaître Phyllis, et finalement en trouva une.

À l'arrière de l'usine ou de l'entrepôt se trouvait une cage d'escalier couverte, faite d'une pierre ancienne et archi-usée qui se dressait derrière une grille en fer entrebâillée, donnant en partie sur l'allée par ailleurs déserte. Cette étrange disposition paraissait familière, et rappela à Michael une volée

de marches clôturée qu'il avait vue un jour dans Marefair, en face de St. Peter's Church. Il avait interrogé sa mère dessus et elle s'était rappelée en frissonnant comment, pendant son enfance, Doreen et sa meilleure amie Kelly May avaient gravi le vieil escalier de pierre par défi, pour trouver au final une salle déserte, avec juste des feuilles mortes et « un gros nid de perce-oreilles ». Michael ne raffolait pas des perce-oreilles, depuis que sa sœur lui avait raconté qu'ils s'introduisaient dans les oreilles des gens et rongeaient leur cervelle jusqu'à atteindre la chaude et rose lumière filtrant par l'autre tympan. Alma avait recouru à d'efficaces bruitages pour illustrer ce qu'il entendrait pendant la semaine qu'il faudrait environ à l'insecte déterminé pour creuser un tunnel dans sa caboche de bambin : « Schkrounch, schkrounch... cruuut, cruuut, cruuut... schkrountch, schkrountch, schkrountch... cruuut, cruuut, cruuut. »

D'un autre côté, cet escalier intimidant lui parut sa meilleure chance de rattraper Phyllis Painter, qui, même s'il ne l'appréciait guère, était la seule personne dans ce paradis délabré dont Michael connaissait le nom. S'il ne la retrouvait pas, il serait perdu *et* mort. Cette pensée en tête, il rassembla tout son courage et entrouvrit encore un peu plus la grille métallique pour pouvoir se glisser à l'intérieur. Le barreau sur lequel il referma les doigts était granuleux et abrasif au toucher et sa texture avait quelque chose de légèrement piquant. Il desserra le poing et vit qu'une traînée de rouille maculait sa paume. Elle sentait le thé macéré.

Rentrant le ventre pour ne pas laisser des traces de crasse ou de rouille sur son pyjama, il se faufila dans l'interstice qu'il avait créé entre la grille et son cadre de briques. Une fois que Michael fut dedans, il referma la grille derrière lui sans bien savoir pourquoi. Peut-être était-ce pour cacher le fait qu'il était entré par effraction et sans autorisation, ou alors ça le rassurait juste de savoir que personne ne pourrait s'engager dans les escaliers sans qu'il entende la grille s'ouvrir en grinçant. Il se retourna et scruta vaguement l'obscurité qui commençait à la sixième marche. Dans des circonstances normales, sa respiration aurait été tremblante et hachée, son cœur aurait battu la chamade, mais Michael s'aperçut sur le tard que son cœur ne faisait rien du tout et qu'il ne respirait que quand il pensait à le faire, plus par habitude que par nécessité. Au moins il n'avait plus d'angine, se dit-il pour se consoler alors qu'il gravissait les premières marches. Ça l'avait vraiment agacé.

Il montait l'escalier depuis quelques minutes quand il comprit soudain que son excursion dans la cage d'escalier était une très mauvaise idée. Ses pieds chaussés de pantoufles écrasaient à chaque pas une couche de feuilles mortes et cassantes qui pouvait fort bien être en fait une couche noire de carapaces de perce-oreilles. Pire encore, l'escalier qu'il montait et qu'il avait supposé droit se révéla être en spirale, obligeant Michael à avancer plus lentement dans l'obscurité, avec sa main gauche sur le mur extérieur afin de suivre son contour pendant qu'il montait, ne marquant que de rares pauses de peur de toucher des limaces ou d'autres rampants dans lesquels il ne voulait pas

enfoncer les doigts par mégarde.

Espérant arriver bientôt au sommet, Michael continua son ascension jusqu'à ce que l'idée de rebrousser chemin et de partir soit insupportable. Mais cinq minutes de plus à écraser des choses dans l'obscurité le convainquirent qu'il n'y avait pas de sommet, qu'il ne reverrait pas Phyllis Painter et que c'était ainsi qu'il serait condamné à passer l'éternité, tout seul et à gravir une nuit sans fin en compagnie de perce-oreilles. Schkrountch, schkrountch. Cruuut, cruuut, cruuut. Qu'avait-il fait, au cours de ses trois années de vie, pour mériter un tel châtiment ? Était-ce parce qu'Alma et lui avaient tué un jour des fourmis ? L'assassinat d'une fourmi vous était-il reproché dans l'au-delà ? Inquiet à présent, il reprit son ascension, ne sachant pas quoi faire d'autre. Son seul autre plan était de se mettre à pleurer, mais il se dit qu'il le ferait plus tard, quand il n'y aurait plus d'espoir.

Il s'avéra que ce fut le cas à peu près neuf marches plus tard. Sa mère lui manquait, tout comme son père et sa grand-mère. Même sa sœur lui manquait. Le 17, St. Andrew's Road lui manquait. Sa vie lui manquait. Il était juste en train de se demander sur quelle marche s'asseoir pour pleurer jusqu'à la fin des temps quand il remarqua que l'obscurité au-dessus de lui semblait se nuancer d'une certaine grisaille. Ça voulait peut-être dire que ses yeux s'acclimataient progressivement à l'obscurité, ou alors qu'il y avait de la lumière un peu plus loin. Encouragé, il reprit son ascension dans le noir perlé là où il n'y avait eu que du noir opaque avant. Il s'aperçut avec ravissement qu'il pouvait voir maintenant l'escalier en spirale qu'il gravissait, et fut grandement soulagé de découvrir que les formes sèches qu'il avait écrasées n'étaient ni des feuilles ni des perce-oreilles. C'étaient les emballages en papier paraffiné dans lesquels étaient enveloppées les pastilles pour la toux, des centaines d'emballages, jonchant les marches. Chacun avait le mot « Tunes » écrit dessus en petites lettres rouge vif, répété plusieurs fois sur chaque morceau froissé.

Après un dernier virage il vit une ouverture en forme de porte par laquelle tombait une faible lumière matinale, juste quelques marches plus loin. Les pétales roses et pharmaceutiques des emballages de pastilles contre la toux voletant autour de ses talons, il gravit en courant les dernières marches, pressé d'arriver au palier et de voir à nouveau où il mettait les pieds.

C'était un long couloir intérieur, avec de hauts murs peints en vert pâle jusqu'à mi-hauteur et des lattes tachées et vernies au sol. C'était le genre de couloir qui selon Michael devait se trouver dans une école ou un hôpital, mais plus haut de plafond, de sorte que même un adulte s'y serait senti petit comme un enfant. Sur chaque paroi le couloir présentait des fenêtres qui laissaient entrer la lumière délavée, même si elles étaient situées bien trop haut pour que Michael puisse voir à travers. Celles sur sa droite, s'il les regardait à travers, révélaient le même ciel terne et plombé qu'il avait contemplé dans l'allée. La rangée de fenêtres sur sa gauche, en revanche, semblait donner sur une sorte de salle ou de classe. À l'intérieur, de toute façon, Michael ne pouvait que

distinguer les solives et les planches constituant son plafond pointu. Le couloir était désert, avec juste deux ou trois gros radiateurs métalliques, peints du même vert foncé que les grosses boîtes de dérivation électrique, espacés tout le long du corridor silencieux. Il y avait une odeur de fumée âcre de caoutchouc et une autre de peinture en poudre, comme de la farine toxique. Quel que fût cet endroit, il ne semblait pas être l'usine ou l'entrepôt pour lequel il l'avait pris quand il était dehors, même si, après tous les angles et virages de l'escalier obscur, Michael n'était même pas certain que ce fût là le même bâtiment. La seule chose qu'il savait avec certitude c'est qu'il n'y avait aucun signe de Phyllis Painter.

La meilleure solution, sans doute, aurait consisté à descendre l'escalier obscur pour retourner dans l'allée, et voir s'il pouvait la trouver, mais Michael s'aperçut qu'il ne supportait pas l'idée de tâtonner à nouveau dans l'obscurité trompeuse, et surtout en descendant cette fois-ci, avec un risque accru de trébucher et de tomber. Il ne lui restait qu'à continuer d'avancer, dans le couloir silencieux et sentant la colle à rustine jusqu'au bout.

En chemin, il envisagea de siffloter pour se donner de l'entrain mais s'aperçut qu'il n'avait encore appris aucun air. En outre, il ne savait pas siffler. Aussi, pour rompre le silence oppressant, il laissa courir ses ongles sur les épais conduits des énormes radiateurs devant lesquels il passait. Leur contact glacial indiquait que le système de chauffage auquel ils participaient avait été éteint pour l'été. En outre, à son grand étonnement, Michael découvrit que chaque conduit de métal creux avait été accordé afin de produire une note distincte. Chaque radiateur était équipé de sept conduits, et quand il laissait ses doigts glisser sur la première rangée de tuyaux il jouait les premières mesures de « *Twinkle, Twinkle, Little Star* », une des rares mélodies figurant à son répertoire ô combien restreint. À la fois intrigué et charmé par ce phénomène, il passa rapidement au radiateur suivant, un peu plus loin dans le couloir, lequel était accordé pour jouer le passage *how I wonder what you are* quand il le touchait.

Le temps qu'il arrive à *up above the world so high*, Michael était au bout du couloir, où, parvenu à un coin, ce dernier bifurquait sèchement à gauche. Aussi prudent et furtif qu'un éclaireur indien, il tendit le cou et scruta l'espace devant lui, ne voyant qu'une nouvelle étendue déserte semblable en tout point à la précédente. C'était le même plancher et les mêmes murs, gris pâle en bas, blanc crayeux au-dessus. La rangée de fenêtres sur sa droite donnait sur une toison monotone de ciel alors que celles sur sa gauche laissaient entrapercevoir les chevrons d'une salle ou d'une classe qu'il ne pouvait voir, étant trop petit. Le côté positif, toutefois, c'était qu'il y avait trois autres radiateurs, et que cette longueur de couloir semblait s'achever non par un autre coin mais par une porte en bois blanche, fermée mais peut-être pas à clé.

Le premier des trois radiateurs qu'il atteignit joua *like a diamond in the sky*, quand Michael passa dessus ses doigts tendus et raides, comme s'il caressait une harpe industrielle. Les deux suivants, ainsi qu'il s'y attendait, fournirent

la dernière strophe qui complétait le refrain en reprenant ses premiers vers, avec pour conclure le *how I wonder what you are* final à seulement une douzaine de pas de la porte fermée par laquelle s'achevait le long corridor. Nerveusement, Michael s'en approcha sur la pointe des pieds puis tendit la main pour tourner le bouton de cuivre et découvrir ce qu'il y avait de l'autre côté.

La porte n'était pas fermée à clé. Ça jouait au moins en sa faveur, même s'il recula devant la lumière inattendue et l'air frais qui s'engouffrèrent par la porte ouverte et l'enveloppèrent. Clignant des yeux, il s'avança dans une brise douce et rafraîchissante et découvrit qu'il se trouvait sur un balcon, sa rambarde en bois noir allant de droite à gauche devant lui, comme recouverte d'une couche protectrice de poix. S'en approchant et regardant entre les barreaux, Michael contempla une vaste salle, dont le mur du fond, à plusieurs niveaux, était situé à presque deux kilomètres. Le sol de la salle était composé d'un vaste réseau d'ouvertures encaissées qui ressemblaient à des fenêtres qu'on aurait par erreur installées sur la mauvaise surface. Au-dessus de cette plaine de trous, derrière le toit en tuiles de verre d'une galerie de style victorien, des nuages à facettes se déployaient avec une langueur irréaliste contre le fond d'un azur insurpassable. Il était de nouveau dans les Greniers du Souffle, ou du moins sur les passerelles à balustrade qui les dominaient. Était-ce possible ? Il doutait d'avoir suffisamment tourné pour être quasiment revenu au point de départ, mais cet escalier en spirale l'avait troublé et il ne savait plus quelle direction il avait pu prendre.

Regardant sur sa gauche la passerelle surélevée, il vit au loin une silhouette qui s'éloignait d'un pas décidé. Il espéra un bref instant que c'était Phyllis Painter, mais sans plus. D'une part, la personne qui s'en allait était beaucoup plus petite que ne l'était la fillette. En outre, malgré ses cheveux longs et sa longue robe blanche, il s'agissait ici clairement d'un homme. L'individu qui s'éloignait à grands pas sur la passerelle était pieds nus et d'une puissante stature, et portait une main à son visage comme s'il s'était blessé. Il tenait dans l'autre main un mince bâton, ou une perche, qui résonnait sur le plancher à chaque pas. Sursautant presque, Michael se rappela l'homme furieux à la lèvre fendue et à l'œil poché qu'il avait aperçu d'en bas quand il marchait avec Phyllis. C'était sûrement le même, non ? Lui, ou quelqu'un qui lui ressemblait.

Michael se souvint alors qu'il y avait eu quelqu'un d'autre en train de discuter avec le bagarreur en robe blanche, quelqu'un qui avait une barbe et un manteau de haillons verts avec une doublure rouge vif. Au picotement sur sa nuque, il sut que c'était lui qui se trouvait derrière lui quand il se retourna, avant même que résonne au-dessus de l'épaule de Michael la voix pareille à du cuir brun et craqué.

« Ça alors. Un petit lutin fantôme. »

Michael se retourna à contrecœur, ses chaussons en plaid se déplaçant comme les aiguilles d'une horloge déréglée.

Le géant rougeaud et barbu, qui faisait facilement quarante centimètres de plus que le père pourtant imposant de Michael, était accoudé à la rambarde recouverte de poix, en train de fumer la pipe. Son chapeau à large bord de prêtre jetait un cercle d'ombre sur ses yeux plissés et enfoncés. Non sans un malaise croissant, Michael remarqua que ses yeux étaient de deux couleurs différentes, l'un pareil à une incrustation en rubis et l'autre d'un vert reptilien. Ils scintillaient telles d'antiques décorations de Noël dans l'ombre de son énorme front, au-dessus d'un nez crochu qui était presque recourbé, comme le bec d'un aigle. La peau de l'homme, celle du bas de son visage et de ses bras nus là où ces derniers dépassaient de son manteau de haillons, était hâlée et parsemée çà et là de taches évoquant le goudron ou l'huile de moteur. Il sentait le charbon, la vapeur et la chaudière, et sous ses haillons qui battaient au vent on devinait des chaussettes vert foncé et des bottes cousues en cuir bien tanné. Bien qu'on ne pût distinguer sa bouche dans la broussaille de sa barbe et de sa moustache, on devinait qu'il souriait à la façon dont ses joues se gonflaient en boules brillantes de peau calcinée et de veines éclatées. Il tira sur sa pipe en terre, dont Michael vit alors que le fourneau sculpté représentait un homme hurlant, et projeta un panache de fumée torve et violette tout en parlant à nouveau.

« Tu m'as l'air perdu, petit. Oh là là. Mais il faut faire quelque chose, non ? »

La voix de l'homme était profonde et craquelée comme un grand monstre préhistorique déployant ses ailes. Michael décida de se comporter comme s'il s'agissait d'une conversation normale avec quelqu'un se proposant de l'aider à s'orienter. Remarquant sur sa droite d'autres fenêtres en hauteur comme celles qu'il avait vues dans le couloir, il feignit de s'y intéresser et s'exprima d'une voix qui parut bizarrement haut perchée et pépiante après la voix adulte et grave de l'homme.

« C'est exact. Je suis perdu. Vous pouvez regarder par ces fenêtres pour moi et me dire où je suis ? »

Le grand barbu fronça les sourcils, intrigué, puis fit ce qu'on lui demandait et jeta un coup d'œil par les fenêtres qui donnaient sur le balcon. Satisfait, il se tourna à nouveau vers Michael pour l'examiner.

« On dirait l'atelier de couture de Spring Lane School, mais en beaucoup plus grand. Je traîne par ici parce que j'aime beaucoup les travaux minutieux, l'attention portée aux détails. C'est une de mes spécialités. Je suis aussi très bon en calcul. »

Il pencha sa tête bouclée et broussailleuse sur le côté et le bord de son chapeau s'inclina. Il tira à nouveau sur sa pipe, un brouillard gris s'épanchant d'entre ses lèvres charnues alors qu'il prenait de nouveau la parole.

« Mais j'ai dû oublier une retenue parce que tu ne figures pas dans mes colonnes. Dis donc, mon bonhomme, quel est ton nom ? »

Michael n'était pas tout à fait sûr que se présenter à cet inconnu était prudent, mais il ne se voyait pas inventer un nom. En outre, si on le surprenait

à mentir, il risquait d'avoir des ennuis.

« Mon renom est Michael Warren. »

Le géant recula d'un pas, ses yeux vairons s'écarquillant sous le coup d'un étonnement qui semblait sincère. Les triangles de tissu traînants qui formaient son manteau se soulevèrent soudain et révélèrent la doublure de soie rouge en dessous si bien qu'on eût dit qu'il venait brièvement de s'enflammer, même si Michael ne perçut aucun coup de vent. Sentant de plus en plus que la situation lui échappait gravement, il comprit que ce n'était pas la brise qui agitait le manteau de l'inconnu, mais plutôt un mécanisme semblable à celui d'un paon déployant ses plumes pour faire la roue. Sauf que ça signifiait alors que les haillons à deux couleurs faisaient partie de lui.

« C'est toi Michael Warren ? C'est toi qui es la cause de tous ces ennuis ? »

Quoi ? Michael était abasourdi, à la fois qu'on connaisse son nom ici et qu'on l'ait déjà accusé de quelque chose qui, apparemment, était on ne peut plus grave. Il envisagea brièvement de s'enfuir avant que l'homme puisse l'attraper et le punir, mais le grand type pencha juste la tête en arrière et éclata d'un grand rire franc, qui coupa l'herbe sous le pied de Michael. S'il avait causé des ennuis comme l'avait dit l'homme dépenaillé, en quoi était-ce drôle ?

L'homme arrêta de rire un moment et contempla Michael avec ce qui ressemblait à un amusement inquiétant dans ses yeux jade et grenat.

« Attends que j'en parle aux autres. Ils vont se tordre. Oh, c'est extra. C'est vraiment extra. »

Une fois de plus il éclata d'un rire joyeux, mais cette fois-ci, quand il rejeta la tête en s'esclaffant d'une voix chaude et gutturale, son large chapeau de cuir glissa pour reposer sur ses épaules, retenu par le cordon noué sous son menton.

L'homme avait des cornes. D'un blanc brun comme de l'ivoire sale, elles dépassaient des mèches et des boucles de sa chevelure, d'épaisses et courtaudes protubérances longues d'à peine quelques centimètres. L'heure était venue, décida Michael, de pleurer. Il regarda l'apparition cornue, des larmes lui montant aux yeux, et quand il parla ce fut avec un reniflement accusateur, comme vexé par le tour que l'homme venait de lui jouer.

« Vous êtes le diable. »

Cela parut étrangler le rire gras et tonitruant. L'homme regarda Michael en haussant ses sourcils, en proie à une perplexité presque comique, comme s'il était affreusement surpris que Michael ait pu s'imaginer qu'il en fût autrement.

« Ma foi... oui. C'est fort possible. »

Il s'accroupit jusqu'à ce que son regard perturbant soit au niveau de celui du petit garçon, qui restait là cloué sur place par la peur. L'homme cornu pencha un peu la tête vers Michael avec un sourire nonchalant et plissa ses yeux rubis d'un air inquisiteur.

« Pourquoi ? Où croyais-tu que tu étais ? »

Le diable n'avait pas le souvenir de s'être autant amusé. Quelle grande rigolade, et ici le mot « grand » était à prendre dans son sens grandiose, comme pour les guerres, les requins blancs ou la Muraille de Chine. Oh, par les mille feux de l'enfer, c'était impayable.

Il était là, accoudé au rêve d'un vieux balcon, à tirer sur sa pipe préférée. Il avait taillé cette dernière dans l'esprit acerbe et émaillé de folie d'un démonolâtre français du XVIII^e siècle. Il se disait qu'ainsi son tabac aurait un goût de Paris, de rapport sexuel et de meurtre, quelque part entre la viande et la réglisse.

Bref, il était là, à s'attarder au-dessus des Greniers du Souffle, près du passage clé de l'Angle-Terre, quand voilà qu'avait surgi un bâtisseur, un Maître Bâtisseur qui plus est, avec une lèvre entaillée et un coquard comme s'il venait de se bagarrer. Franchement, pensa le diable, c'est pas tous les jours qu'on a une occasion de charrier aussi phénoménale.

« Eh bien mon gars ! On s'est pris la porte du paradis en pleine poire ou quoi ? » Pas trop mal comme attaque, d'ailleurs, et bien dégoulinant de fausse sollicitude, comme s'il s'inquiétait de la santé d'un neveu insupportable qu'il méprisait de toute évidence. Il faut dire que les bâtisseurs, en l'occurrence les Maîtres Bâtisseurs, étaient capables de raser une ville ou d'anéantir une dynastie, mais détestaient qu'on les traite avec condescendance.

Le Maître Bâtisseur – le type aux cheveux blancs qui s'était taillé une réputation au billard, et qui par ailleurs tenait sa canne dans une main en ce moment même, s'arrêta et se retourna pour voir qui lui parlait. Il le fusilla du regard comme un enfant de chœur qu'on tripote, quand il vit qui c'était ; c'était la lueur qui traversait les yeux des bâtisseurs une fraction de seconde avant qu'ils vous incinèrent. Ça alors, il était vraiment de mauvais poil, le Grand Chenu.

Pour être franc, ça changeait agréablement de la compassion désintéressée et de la mansuétude infinie qu'on lisait d'habitude dans leurs yeux. Les bâtisseurs vous condamnaient du bout de leur canne à vivre dans d'innommables abîmes, plus obscurs encore que ceux réservés aux tyrans syphilitiques, puis ajoutaient l'insulte à la cruauté en vous pardonnant. Quelle joie de tomber sur l'un d'eux en pleine crise de marasme. Rien qu'à l'idée de le charrier dans les grandes largeurs, le diable sentit son scrotum se contracter.

Le bâtisseur, pardon, le Maître Bâtisseur, s'exprimait comme un simple

d'esprit du fait de sa lèvre fendue qui gênait sa diction.

« Taffiz pa deuh tmouqué, shinistre bougreuh là... »

Les bâtisseurs causaient toujours ainsi, de façon grave et ampoulée, et leurs propos tonitruants et enflammés se perdaient en murmure dans les coins invisibles qu'on trouvait là-haut. Chose délicieuse, même des phrases pleines d'un courroux apocalyptique, dès que prononcées avec une lèvre fendue, étaient tordantes.

Sans se rendre compte que tout ce qu'il disait était hilarant et le faisait passer pour un crétin, le Maître Bâtisseur entreprit de justifier son déplorable état en expliquant qu'il venait juste de se disputer avec un de ses meilleurs amis à propos d'une partie de billard. Il semblait que son ami avait délibérément mis en danger une boule spécifique sur laquelle tout le monde savait que le Maître Bâtisseur aux cheveux blancs avait des vues. Techniquement, la chose était autorisée, mais considérée comme une torture atroce. Comme c'était systématiquement le cas, cette boule portait un nom humain, mais c'était quelqu'un dont le diable n'avait jamais entendu parler. Pas encore, en tout cas.

Il apprit ainsi que les bâtisseurs s'étaient copieusement engueulés autour de la table de billard, et que celui aux cheveux blancs avait insulté son collègue et demandé à celui-ci de sortir pour qu'ils règlent l'affaire. Ils n'avaient pas joué leur coup, étaient sortis et s'étaient battus, et s'en retournaient à présent discrètement dans la salle de jeu pour reprendre leur partie interrompue. Un truc bien humiliant. Tous les fantômes désœuvrés des Boroughs avaient formé un cercle et crié des encouragements, comme des écoliers surexcités assistant à une raclée dans la cour de récréation. « Vas-y ! Éclate-lui l'auréole ! » Un truc bien dégradant. C'était tellement pathétique que le diable ne put s'empêcher de rire.

« C'est pas de ta faute, mon vieux. Dans ce quartier, c'est le sport local. Tous les voyous en raffolent. J'ai vu des types s'égorger pour une histoire de marelle. Tu devrais arrêter le billard et organiser à nouveau des débats sur le sexe des anges. C'est nettement moins violent et ça te donnerait une excuse pour porter en permanence une robe de soirée. »

Le diable donna un coup de coude jovial dans les côtes du bâtisseur, puis éclata de rire et lui donna une claque dans le dos. S'il y avait bien un truc qui les énervait encore plus que d'être traités avec condescendance, c'était ce genre de familiarités, surtout quand ça allait jusqu'au contact physique. Toutes ces gravures montrant des bâtisseurs tenant la main de grenadiers blessés ou de bambins malades, aux yeux du diable, c'était juste des mises en scène dans un but publicitaire.

Les bâtisseurs n'étaient pas très vifs d'esprit quand il s'agissait de comprendre une blague, et le type aux cheveux blancs avait fini par piger qu'on se moquait de lui, une chose qu'ils détestaient encore plus que la condescendance ou le contact physique. Il avait expectoré une menace glaçante se résumant en gros à « Laisse tomber, rebut, ou je m'occupe de

toi », mais en le menaçant à mots couverts de l'enfermer dans une malle en métal et de le balancer dans les entrailles d'un volcan pour mille ans. Des coups de fouet, des scorpions, des rivières de feu, le cirque habituel. Le diable plissa son front cornu d'un air contrit.

« Zut alors, je t'ai encore vexé. J'aurais dû me douter que t'avais tes ragnagnas, mais il a fallu que j'y aille de mes remarques déplacées. Et juste quand t'essayais de te calmer afin de pouvoir jouer ce coup important. Je serai inconsolable si jamais au moment de jouer tu penses à moi et déchires le tapis ou casses ta canne en deux. »

Le Maître Bâtitteur se cabra, un soudain halo de feu de Saint-Elme autour de sa tête toute blanche, et brailla un truc biblique et ambigu, où il réfutait en gros l'idée d'un débarquement anglais. Il parut alors se rappeler la deuxième partie des propos du diable, à propos de la partie de billard gâchée par une violente colère. Il se reprit, inspira profondément puis expira. Il s'ensuivit une volée céleste de poésie absurde là où des excuses bourruées et simples auraient suffi. Le diable envisagea d'en remettre une couche, mais décida de ne pas pousser plus avant sa chance légendaire.

« Ne le prends pas mal, l'ami. C'est ma faute, faut toujours que j'en fasse trop et que je gâche tout. Tu sais, ça me chagrine intérieurement de ne pas être un type bien. Pourquoi je suis tout le temps agressif, même quand je feins d'être jovial ? Pourquoi ai-je tous ces défauts désagréables ? Je me dis parfois que c'est lié au travail, comme si le fait d'avoir été condamné aux tourments infinis de l'enfer des sens pouvait excuser mon regrettable comportement. Bonne chance pour le tournoi de billard. J'ai toute confiance en toi. Je suis sûr que tu sauras surmonter cet accès de colère meurtrière, et que tu ne ficheras pas en l'air une simple existence mortelle en te comportant comme un pitre violent. »

L'autre parut ne pas trop savoir comment prendre la chose, et plissa d'un air méfiant son œil encore valide. Il finit par renoncer à découvrir qui, précisément, était à blâmer ici et se contenta de grimacer comme pour signifier que leur conversation était arrivée à une conclusion satisfaisante. Saluant sèchement le diable, lequel avait incliné galamment le bord de son chapeau en cuir, le Maître Bâtitteur s'éloigna sur la passerelle, en levant de temps à autre une main pour tâter la peau violacée autour de son front contusionné.

On pouvait voir à la façon raidie dont il marchait qu'il était encore exaspéré. La colère, comme les mathématiques et le travail manuel, faisait partie des points forts du diable. Ces trois choses étaient délicieusement liées, ce qui allait bien avec l'admiration du diable pour la complexité. Il pouvait s'amuser avec pendant des heures. Oh, et le chiffre quatre. Il aimait ça aussi. Et les bonnes intentions.

Il avait rallumé sa pipe, faisant jaillir une étincelle avec son pouce gros comme un scarabée, puis regardé le bâtisseur s'en aller à grands pas furieux vers le point de fuite de l'immense balcon. Pauvres chéris. Passent leurs

journées à déambuler, l'air romantique, persuadés d'être les rouages actifs du quadruple univers tandis que tout le monde les célèbre en chansons. Toutes ces cartes de Noël auxquelles ils étaient censés répondre, et quel boulot ça devait être d'entretenir la blancheur de leurs robes. Comment s'en sortaient-ils, ces petits choux ?

Il était accoudé à la balustrade maculée de poix et se demandait ce qu'il allait pouvoir faire maintenant pour se distraire quand soudain, comme en réponse à ses prières rarement exaucées, une porte s'ouvrit en grinçant dans le long mur de rêves accumulés qui se trouvait derrière lui et un petit gamin en pyjama et robe de chambre et en chaussons s'avança d'un pas hésitant sur le plancher nu du balcon. Il était adorable, et le diable avait un faible pour les petits enfants. Tout leur faisait peur.

Avec ses boucles blondes et ses yeux d'un bleu de carte postale, le petit somnambule n'avait pas paru d'emblée comprendre qu'il se trouvait en présence du diable, la porte par laquelle il était sorti étant située à quelques mètres de l'endroit où se tenait le malin. L'air inquiet et les sourcils haussés en un ébahissement permanent, le gamin s'approcha de la rambarde noircie de la passerelle et scruta à travers les barreaux les Greniers du Souffle qui s'étendaient au-delà. Il était resté ainsi quelques instants, interloqué et comme désorienté, puis il tourna la tête et regarda à l'autre bout de la passerelle où on pouvait encore distinguer le bâtisseur amoché en train de disparaître au loin en se tâtant l'arcade.

Le gosse n'avait toujours pas remarqué le diable qui était derrière lui, mais c'était toujours comme ça. Le diable se demanda si le gamin était mort ou s'il dormait simplement, vu qu'il était en vêtement de nuit. Il était même possible que ce ne fût pas du tout un enfant. Ce pouvait être une chimère échappée d'un rêve ou bien un personnage tout droit sorti d'un conte, une fiction à laquelle les imaginaires accumulés par de nombreux lecteurs, de nombreuses lectures, avaient donné substance.

Mais de l'avis du diable, ce petit paraissait réel. Les rêves et les personnages de livres avaient quelque chose de propre, comme s'ils avaient été simplifiés, alors que le bambin ici présent avait quelque chose de bâclé dans sa personnalité qui trahissait l'authenticité. On pouvait voir à la façon dont il se tenait là, figé sur place, à regarder s'éloigner le bâtisseur, qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait et de ce qu'il devrait faire ensuite. Les gens issus des rêves ou des histoires, au contraire, étaient toujours pleins de détermination. Donc, ce gosse était définitivement mortel, même s'il était difficile de savoir s'il était mort ou s'il rêvait. Le pyjama laissait à supposer que c'était un rêveur, mais bien sûr les petits enfants mouraient souvent à l'hôpital ou dans leur lit, donc la mortalité infantile n'était pas à négliger. Le diable décida d'en avoir le cœur net.

« Ça alors, un petit lutin fantôme ! »

Voilà. C'était là selon lui une remarque plutôt inoffensive. Même s'il aimait bien de temps en temps s'amuser avec des humains impuissants, au point

parfois de les rendre fous ou de les tuer, ça ne voulait pas dire qu'il manquait de discernement. Les enfants, comme il s'en était rendu compte, avaient peur de tout du seul fait qu'ils étaient des enfants. Un ballon qui éclatait suffisait à les faire sursauter. Quel plaisir subtil aurait-il pris à l'effrayer ?

Le petit garçon se retourna et lui fit face, en arborant une expression ridicule sur son visage d'elfe, les yeux écarquillés et la bouche étirée dans les deux sens en une fente de boîte aux lettres élastique. On aurait dit qu'il essayait de dissimuler sa véritable expression, qui était sans doute de l'effroi pur et simple, afin de ne pas être grossier. Sa mère avait dû sûrement lui expliquer qu'il était impoli de hurler devant les personnes informes ou monstrueuses. Très franchement, ce mélange de peur paralysante et de sollicitude sincère à l'égard des sentiments d'autrui frappa le diable comme étant à la fois comique et attendrissant. Il se dit qu'il allait tester une autre remarque plaisante, maintenant qu'il avait capté l'attention du gamin.

« Tu m'as l'air perdu, petit. Oh là là. Mais il faut faire quelque chose, non ? »

Même si le ton employé par le diable était clairement celui d'un tueur d'enfants avunculaire, le marmot aux cheveux en bataille parut le prendre au premier degré, se détendant visiblement et s'imaginant tiré d'affaire en entendant cette voix sympathique. Ce petit gars confiant était une aubaine, pas de doute. Le diable se demanda comment il avait pu survivre cinq minutes entre les rouages impitoyables du monde des vivants, puis se dit que ça ne devait même pas être le cas. En fait, plus il l'examinait et plus il lui semblait que l'enfant était mort et ne rêvait pas, que quelqu'un avait dû l'attirer dans sa voiture ou dans un frigo abandonné sur un terrain vague.

Il suffisait presque de regarder les traits du gosse pour savoir ce qu'il pensait, pour voir les rouages tourner dans son esprit encore en formation. Il avait l'air de penser qu'il n'avait pas le droit d'être là, mais que s'il se comportait naturellement alors le diable ne s'en rendrait pas compte. Il avait l'air d'être en train de chercher une excuse à sa présence ici, mais, étant jeune, il n'était pas encore très doué dans l'art du mensonge. Comme il s'efforçait de se trouver un alibi, quand il finit par parler il parut terriblement coupable, même si son histoire bancale était sûrement la vérité.

« C'est exact. Je suis perdu. Vous pouvez regarder par cette fenêtre pour moi et me dire où je suis ? »

Le gamin désigna les souvenirs miroitants des fenêtres incrustées dans le rêve-mur d'où il était sorti. Il devait se fiche pas mal de ce qui se trouvait de l'autre côté, mais quand on lui aurait répondu il pourrait feindre de se repérer et remercier le diable avant de prendre ses jambes à son cou et de s'éloigner le plus loin possible, peu importe dans quelle direction. Il était visiblement effrayé mais essayait de n'en rien laisser paraître, comme si le diable n'était rien d'autre qu'un gros chien dérangeant.

Fronçant les sourcils, vaguement amusé, l'ennemi de l'humanité jeta un coup d'œil distrait par la vitre que lui avait indiquée l'enfant. Il n'y avait rien

d'intéressant derrière, juste la vision fantomatique et déformée d'une salle de classe, issue des pensées nocturnes de quelqu'un. C'était un endroit que le diable connaissait, cela va sans dire : il n'y avait aucun endroit qu'il ne connaissait pas. Le monde de l'espace et de l'histoire était vaste, certes, mais c'était également le cas de *Guerre & Paix*, et pourtant tous deux étaient finis. Avec assez de temps – ou, si vous préférez, en un rien de temps – vous pouviez facilement vous faire une idée précise des deux. L'omniscience n'avait rien de sorcier, pensa le diable. Il suffisait de lire l'histoire un certain nombre de fois, durant vos loisirs quasi infinis, et vous finissiez expert. Il regarda le bambin tout inquiet.

« On dirait l'atelier de couture de Spring Lane School, mais en beaucoup plus grand. Je traîne par ici parce que j'aime beaucoup les travaux minutieux, l'attention portée aux détails. C'est une de mes grandes spécialités. Je suis aussi très bon en calcul. »

Ce qui était vrai, bien sûr. Le diable trouvait vexant le fait que les gens se méprennent en permanence sur ses intentions, persuadés comme ils l'étaient qu'il mentait toujours. En fait, c'était tout le contraire. Il n'aurait su mentir même si on l'avait soudoyé pour cela, encore que personne ne le payait pour faire quoi que ce soit. En outre, la vérité était un outil nettement plus subtil. Dites juste la vérité aux gens, et laissez-les se fourvoyer, telle était sa devise.

Mais quelle était la vérité concernant ce petit garçon, voilà qui n'était pas très clair. Si ce gamin était mort et non juste en train de rêver, alors il ne devait pas être mort depuis longtemps. Il avait l'air de quelqu'un qui vient juste de débarquer dans le Deuxième Borough, à Mansoul, quelqu'un qui n'a pas encore pris ses repères. Si tel était le cas, qu'est-ce qu'il fabriquait ici dans les sédiments du rêve ? Pourquoi n'avait-il pas automatiquement replongé dans sa brève existence à l'instant de sa naissance, histoire de refaire un petit tour de manège individuel ? À moins que, après un million de tours sur le même dada, il ait eu l'impression d'avoir absorbé tout ce qu'on lui proposait et décidé de monter dans la cité dépliée. Mais alors, pourquoi n'était-il pas accompagné ? Où était la foule enjouée de ses ancêtres éméchés ? Même s'il y avait dans cette histoire des circonstances sans précédent, la direction aurait dû prévoir un comité d'accueil. En fait, la direction était si efficace qu'une négligence était impensable. Le diable trouva la chose intéressante. Ça laissait entendre qu'il se tramait quelque chose.

Le diable tira sur sa pipe et contempla l'intrigante demi-portion qui agitait nerveusement les pieds devant lui et cherchait visiblement une dernière réplique pour mettre fin à leur conversation. Il en était hors de question, aussi le diable ôta le tuyau de la pipe de sa bouche incandescente et prit les devants.

« Mais j'ai dû oublier une retenue, parce que tu ne figures pas dans mes colonnes. Dis donc, mon bonhomme, quel est ton nom ? »

C'est alors que l'enfant perdu fit cette étonnante révélation.

« Je m'appelle Michael Warren. »

Oh mes aïeux, qui baignez dans le soufre, est-ce possible ? C'était encore

mieux que la fois où il avait embobiné ce m'as-tu-vu d'Uriel pour que ce dernier lui révèle l'emplacement du jardin secret (c'était dans une flaque gazeuse en Pangée). Ça surpassait, en termes de comédie, l'expression sur le visage parfait de son ex-copine quand son septième mari en un an était mort pendant la nuit de noces, le diable ayant arrêté son cœur une seconde avant qu'il la possède comme prévu. Ma foi, ça l'emportait même sur ce moment d'hilarité pendant la Chute, quand un des démons subalternes, Sabnock ou quelque autre marquis, qui en conséquence avait été enfoncé encore plus profondément dans l'atroce bourbier de la conscience matérielle, s'était écrié : « Ce monde sensible est certes intolérable, mais je suis ravi de signaler que mes organes génitaux fonctionnent désormais », et là-dessus les bâtisseurs et les démons dont ils se servaient pour enfouir les déchets psychiques posèrent tous leurs cannes en feu quelques minutes, le temps d'un bon fou rire. Mais ce bambin égaré les battait tous, et avait vraiment décroché le pompon : il s'appelait Michael Warren. C'est ce qu'il venait de dire. Il avait dit ça comme si c'était sans importance. Quel modeste, ce petit galaplat.

Michael Warren était le nom inscrit sur la boule en équilibre précaire qui avait causé la dispute entre les bâtisseurs.

Et ils ne s'étaient pas crêpé le chignon depuis, quoi ? Gomorrhe ? L'Égypte ?

Il se dégageait des événements gravitant autour de cet enfant démuni un grisant parfum de complexité, subtil comme les rouages d'une fourmilière, comme les équations d'une tempête. Les possibilités d'une distraction alambiquée qu'offrait au Malin cette petite âme paumée étaient un cadeau si inattendu qu'il fit malgré lui un pas en arrière. Les collerettes de dragon qui frangeaient son image ondulèrent d'excitation, se soulevant pour faire étalage de ses couleurs héraldiques, rouge et vert, l'effusion et la jalousie.

« C'est toi Michael Warren ? C'est à toi qu'on doit tous ces ennuis ? »

Oh, comme il en resta bouche bée, la preuve que c'était la première fois qu'on mentionnait sa récente notoriété. Tout ça devenait de plus en plus délicieux à chaque seconde, et le diable se marra tellement qu'il crut se péter un testicule. Essuyant les larmes d'hilarité hydrochloriques de ses étranges yeux, il se concentra à nouveau sur le garçon.

« Attends que j'en parle aux autres. Ils seront pliés de rire. Oh, c'est bon. C'est impayable. »

Il rigola de nouveau, en pensant à la réaction de ses collègues infernaux quand il leur parlerait de sa dernière aubaine imméritée. Bélial, le crapaud dans le diamant, se contenterait de cligner de sa rangée de sept yeux et ferait mine de n'avoir pas entendu. Belzébuth, ce mur éclatant de haine porcine, se contenterait sûrement de mijoter dans sa propre rage. Et quant à Astaroth, il pincerait juste ses lèvres plâtrées de rouge sur son visage humain en une moue vicieuse et lancerait des regards furieux pendant les trois cents ans à venir. Le diable était vraiment tordu de rire maintenant. Il riait si fort que son chapeau à large bord tomba sur sa nuque, sur quoi l'enfant déjà nerveux abandonna

toutes les bonnes manières que sa mère lui avait inculquées et hurla comme une volière électrocutée. Ses yeux s'emplirent de larmes d'effroi.

Ah, oui. Les cornes. Le diable avait oublié qu'il avait des cornes dans cet ensemble particulier. Les cornes, pour une raison incompréhensible, les faisaient toujours sursauter alors qu'ils auraient dû se dire qu'ils avaient de la chance. Les cornes, ce n'était rien. C'était juste un accessoire professionnel. Ils auraient dû le voir en grand appareil, lors des occasions officielles, quand il portait une de ses seyantes robes. La combinaison scintillante araignée/ lézard, par exemple, ou la gemme d'infinie régression. Ils auraient des raisons de gueuler, alors.

Bafouillant abondamment, le gosse leva des yeux dans lesquels se lisait cette expression accusatrice mâtinée d'un sentiment de trahison avec laquelle les gens semblaient d'habitude l'accueillir. Le message qu'elle transmettait était globalement le suivant : « Ce n'est pas juste. Vous n'êtes pas censé être réel. » Telle fut en substance ce que lui dit alors le chérubin contrit et en larmes :

« Vous êtes le diable. »

Les enfants. Ils étaient incroyablement perspicaces, non ? Ses cornes l'avaient sans doute trahi. Il ressentit un léger agacement. En effet, si les gens reconnaissaient systématiquement en lui un démon, ils ne savaient jamais trop lequel il était. C'était comme si on saluait Charlie Chaplin dans la rue en lui lançant : « C'est vous l'acteur dans ce film. » C'était insultant, mais il ne se laissa pas abattre. Il était de trop bonne humeur pour ça. Il cessa de se gondoler et baissa les yeux vers le petiot, avec bonhomie.

« Ma foi... oui. C'est fort possible. »

Pauvre biquet. Il avait l'air d'avoir le torticolis à force de pencher la tête en arrière pour lever ses yeux larmoyants sur le démon. Plein de mansuétude, le diable s'accroupit et se pencha en avant afin que l'enfant et lui puissent se regarder dans les yeux, les flaques bleues de l'enfant fixant gravement les feux de circulation du diable. Il eut envie de taquiner l'enfant, par pure malice. Quel mal y avait-il à cela ? Il prit un ton intrigué pour poser sa très innocente question :

« Pourquoi ? Tu croyais que tu étais où ? »

En y repensant, c'était cette remarque qui avait dû porter un coup fatal au gosse. Il avait hurlé quelque chose comme « Mais c'était que des fourmis » puis s'était enfui sur le balcon infini, les jambes à son cou, en retenant le bas de son pyjama d'une main pour l'empêcher de glisser sur ses chevilles.

Oh là là. Qu'est-ce qu'il avait encore dit ? Malgré l'intention innocente derrière l'inoffensive question du diable, Michael Warren en avait apparemment déduit qu'on l'avait envoyé en enfer, probablement pour un crime impliquant des fourmis. Mais d'où ces petits sapajous sortaient-ils toutes ces idées ? Il n'avait pas dit non plus que ce n'était pas l'enfer, attention. Plutôt suggéré que la situation actuelle était nettement moins simpliste que ce qu'impliquait le terme, et quand il s'agissait du diable, on

prenait toujours un risque à trop simplifier.

Il resta là, à regarder le célèbre Michael Warren courir à fond de train sur la passerelle, essayant de retenir son pantalon autour de sa taille, à piailler comme une fée fraîchement éclos. Qu'y avait-il d'étonnant à ce que le diable ne se rappelle pas la dernière fois qu'il s'était autant amusé ?

Il se redressa et plissa ses hardes bicolores pour les aplatir. Le petit fuyard était déjà loin sur le balcon d'une longueur monstrueuse, ses chaussons claquant de façon comique sur les lattes du plancher. Le diable se demanda où est-ce que l'enfant croyait aller.

Distraitement, il tapota sa pipe à visage humain contre la balustrade pour la vider, puis la rangea dans une de ses poches. Sa pause pipe était manifestement finie, et il ne comptait pas rester ici toute la journée. Il regarda la silhouette désormais riquiqui de l'enfant qui continuait sa fuite éperdue au loin sur la passerelle. Il était temps de se mettre au boulot.

Le diable s'éloigna d'un petit pas tranquille, se campant sur le plancher, d'abord le talon puis la plante du pied en produisant un double claquement sourd un peu comme le battement d'un cœur : bump-bump. Il fit un autre pas, allongeant cette fois-ci la foulée, si bien qu'il y eut une pause prolongée avant que résonne à nouveau le double bruit de pas : bump-bump. Il fit encore un pas. Cette fois-ci la pause se prolongea. Le claquement jumeau signifiant la fin du pas ne vint jamais.

Le diable flottait à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol, toujours emporté lentement en avant par le léger mouvement du pas qu'il avait fait en prenant son élan. Il plissa ses yeux dépareillés, telles de maléfiques lunettes 3D, et fixa la forme de l'enfant qui rapetissait à l'autre bout du balcon. Il sourit et laissa les ailerons écarlates et verts battre derrière lui comme des drapeaux par temps d'orage alors qu'il gagnait de la vitesse. Il crépitait et il brûlait. Il poussa son petit rire caractéristique.

Le cul en comète, des braises colorées grésillant dans son sillage à la manière d'une chandelle romaine, le diable parcourut la passerelle dans un immense brasillement, hurlant après le petit fugitif, réduisant aisément la distance qui les séparait. D'une certaine façon, la tentative instinctive du garçon pour traiter le démon comme un gros dogue embarrassant n'était pas si déplacée. On ne devrait jamais fuir les démons. Votre dos qui s'éloigne vous donnera juste l'apparence d'une proie en fuite, ce qui, dès qu'il s'agit des chiens et des démons, ne fait que les exciter.

Entendant derrière lui le crépitement d'artifice qui se rapprochait, mêlé au rire caquetant du diable, le gamin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule puis sembla le regretter aussitôt.

Whoosh. Le diable tendit ses deux mains brûlées et cloquées pour se saisir du fuyard hurlant, le coinça sous son aisselle, et l'emporta prestement dans l'air sifflant, par-dessus la balustrade et jusque dans les hauteurs de verre et d'acier au-dessus des Greniers du Souffle. Le hurlement de l'enfant monta alors en puissance, s'élevant en spirale avec eux pour résonner parmi les

gigantesques solives peintes, délogeant les pigeons nichés là en un bref éventail cendré. Ses pieds chaussés pédalant frénétiquement, l'enfant supplia d'abord le démon de le lâcher, puis considérant la hauteur à laquelle il se trouvait, le supplia alors de ne pas le lâcher.

« Bon, décide-toi », dit le diable, qui envisagea de lâcher Michael Warren plusieurs fois et de le rattraper à chaque fois avant qu'il s'écrase, mais finalement se ravisa. Qui veut le mieux ménager sa monture. Aller loin est l'ennemi du bien.

Ils planaient là, foulant l'air, à quelques centaines de mètres au-dessus de l'immense nappe à carreaux composée d'ouvertures carrées. Après avoir étudié tous les aspects et les angles de cette situation inédite, le diable opta pour une approche plus douce dans sa communication avec le garçon. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, et encore moins avec des bobards. Penchant en avant sa tête à cornes, il chuchota à l'oreille du gamin pour se faire entendre par-dessus le claquement de ses bannières, rouges et vertes, braise et absinthe.

« Quelque chose me dit que nous sommes partis sur de mauvaises bases, non ? Je sens bien, à tes cris et ta fuite, que je t'ai effrayé sans le vouloir. Que dirais-tu d'oublier tout ça et de recommencer à zéro ? »

Ses yeux effrayés en tête d'épingle toujours fixés sur le vide hideux entre ses chaussons qui remuaient, Michael Warren répondit d'une voix tremblante de fausset, réussissant à paraître à la fois mort de trouille et furax.

« Vous avez dit que c'était l'enfer ! Vous avez dit que vous étiez le diable ! »

Hmm. Pas faux. Le diable avait effectivement laissé entendre ces deux choses, mais il prit soin de paraître peiné et terriblement incompris en répondant à l'accusation du gosse.

« Allons, c'est injuste. Je n'ai jamais prétendu que c'était l'enfer. Je t'ai juste demandé où est-ce que tu croyais être et tu as fait une conclusion hâtive. Quant à savoir si je suis le diable, eh bien oui, c'est le cas. Je ne peux pas le nier. Mais je ne suis pas *le* Diable, ou du moins, pas celui auquel tu t'attendais sûrement. Je ne suis pas Satan, et je te promets que tu ne me reconnaîtrais pas dans, quoi, neuf milliards d'années ? »

Rassuré à l'idée que son petit corps ne serait pas lâché dans le vide, le marmot suspendu essaya de tourner la tête, pour regarder le malin par-dessus son épaule.

« Bon, si vous êtes pas lui, vous êtes qui, alors ? Comment vous vous appelez ? »

La question était délicate. Les règles régissant ce qu'il était – essentiellement, un champ d'information pure – signifiaient qu'il était plus ou moins obligé de répondre à toute question directe et ce de façon sincère. Ça ne voulait pas dire, bien sûr, qu'il avait la moindre obligation de faciliter les choses à celui qui posait la question. Les démons rechignant à révéler leurs noms, qui pouvaient être utilisés pour les lier, il recourait en général à une

sorte de code, ou alors se livrait à une série de devinettes. Avec Michael Warren, il décida de fournir sa réponse sous les espèces d'une définition de mots croisés.

« Oh, on m'a donné des dizaines de sobriquets, mais en vrai je suis juste ce pauvre hère de Sam O'Day. Et si tu m'appelais Sam ? Pense à moi comme à un oncle malicieux qui sait voler. »

Sans relever l'anagramme, l'enfant parut se contenter de cette réponse, mais à contrecœur. Il avait beau être jeune, il était déjà au fait du concept d'oncle malicieux, et pourtant était encore à un âge où il ignorait s'ils étaient capables de voler ou non. Quoi qu'il en soit, il cessa de lutter vainement, et resta là, à pendouiller docilement. Quand il reprit la parole, le diable remarqua que l'enfant fermait les yeux pour ne pas voir l'horrible vide entre ses orteils parcourus de picotements.

« Pourquoi vous m'avez dit que j'avais des ennuis ? »

Ah, toujours des questions. Qu'était-il advenu du temps où les gens soit vous exorcisaient, soit marchandaient avec vous pour vendre leur âme à bon prix ? Le diable soupira et prit une fois de plus ce ton vaguement offensé qu'il avait déjà utilisé.

« Je n'ai pas dit que tu avais des ennuis. J'ai dit que tu avais causé des ennuis. De façon on ne peut plus involontaire, bien sûr, et personne ne t'en veut pour ça. J'ai juste estimé bon de t'en avertir, c'est tout. »

L'enfant insista. C'était le gros problème ces temps-ci : chacun connaissait ses droits.

« Bon, si je n'ai pas d'ennuis, vous voulez bien me poser ? Vous allez me décrocher les bras à force de me tenir comme ça. »

Le démon gloussa d'un air rassurant.

« Mais non. Je parie que t'as même pas mal. Je me demande bien comment tu as pu confondre cet endroit avec l'enfer. Ici on ne connaît pas la souffrance physique. »

Les horribles tourments du cœur et de l'esprit étaient connus partout, mais naturellement le diable ne prit pas la peine de le signaler. Au lieu de ça, il continua son discours mielleux et patelin.

« Quant à te poser, es-tu bien sûr que c'est ce que tu veux ? Enfin quoi, tu n'as pas mal aux bras, n'est-ce pas ? Et tu n'avais pas l'air de savoir où tu allais quand tu étais à terre. Te reposer et te laisser seul reviendrait à te laisser perdu. En outre, je suis un diable assez connu. Je sais faire pas mal de choses. Renvoie-moi, et tu vas laisser passer la chance de ta mort. »

Le gamin ouvrit les yeux, ou plutôt les entrouvrit.

« Que voulez-vous dire ? »

Le diable jeta un vague coup d'œil aux Greniers du Souffle. Quelques fantômes et fantasmes regardaient dans leur direction, tandis qu'ils planaient juste en dessous du plafond en verre émeraude de la grande galerie. Le démon distingua un groupe de chenapans, soit morts soit en train de rêver, qui semblaient l'observer tout particulièrement. Ils avaient vu qu'il tenait un

enfant et se demandaient s'ils seraient les prochains. N'ayez aucune crainte, mes petits. Pour l'instant, du moins, vous ne craignez rien. Peut-être un autre jour. Reportant son regard sur la tête blonde du garçon suspendu, son souffle brûlant sur sa nuque, le diable répondit à sa dernière question :

« Je veux dire que je peux t'apprendre des choses. Je peux te montrer des choses. C'est bien connu. Je suis quasiment une légende. On parle de moi dans la Bible... bon, dans les apocryphes, mais c'est plutôt impressionnant, tu ne trouves pas ? Et j'ai été le deuxième mari de la première femme d'Adam, même si ça ne figure pas dans la Genèse. C'est comme pour n'importe quelle adaptation, en fait. Des personnages secondaires qu'on omet pour dynamiser l'intrigue, des situations complexes qu'on simplifie et cetera. On ne peut pas le leur reprocher, je suppose. Et j'ai été très proche de Salomon à un moment, mais là encore, tu ne pourrais pas le savoir en lisant le livre des Rois. Shakespeare, toutefois, gloire à lui, Shakespeare m'a rendu hommage comme il faut. Il parle d'une sorte de voyage que je propose aux gens. Ça s'appelle "le Vol de Sam O'Day", et c'est plus merveilleux et excitant que le plus grand manège au monde. Ça te dirait ? »

Tout ballant dans les bras du diable, le petit Warren ne parut guère enthousiaste.

« Comment je peux savoir si ça me plairait ou pas ? Et si ça me plaît pas, comment je peux être sûr que vous me laisserez descendre ? »

Le cinquième duc des enfers, s'apercevant que ce n'était pas là tout à fait un refus, pencha sa tête vers l'oreille rose du gamin, sur le point de conclure le marché.

« Si je t'entends me dire d'arrêter, j'arrêterai aussitôt. Ça te va ? Et comme paiement pour la balade, eh bien, je vois que tu es un petit gars des Boroughs, alors je suppose que t'as pas un sou en poche, non ? C'est pas grave. Tu sais quoi, comme je t'ai à la bonne, jeune homme, je vais te faire une fleur. Puis, un de ces jours dans le futur, si jamais tu peux me rendre un service, on sera quittes. Ça te semble honnête ? »

Les yeux de l'enfant étaient grands ouverts maintenant, du moins au sens le plus littéral. S'efforçant toujours de ne pas regarder en bas, il penchait en arrière sa tête bouclée pour regarder au-delà du toit de la galerie le déploiement de la géométéorologie. Le diable distingua un arrangement délicieusement baroque de plusieurs dizaines de tesseracts en train de se plier pour former quelque chose ressemblant à un tétraèdre à dix ou douze sphères. Pas étonnant que le gamin eût l'air fasciné et comme absent quand il finit par répondre.

« Ma foi... oui. Je suppose que oui. »

C'est tout ce dont avait besoin le démon. Certes, les propos oraux d'un mineur ne pouvaient pas techniquement être considérés comme un contrat liant deux parties, puisque rien n'était écrit, en rouge et blanc, et pourtant le diable sentit qu'il pouvait interpréter la chose comme une invitation à continuer.

Il plongeait.

Plongeait comme un bombardier estropié, un drone en chute libre, tombait comme une pierre ou comme une chouette qui a repéré son dîner, plongeait comme l'étonnant décollé de son ex-femme, chutant des hauteurs voûtées au-dessus des Greniers du Souffle comme lui seul pouvait choir, ses banderoles colorées bruissant en une assourdissante cacophonie. L'enfant hurla quelque chose, mais avec le vent et la vitesse c'était incompréhensible. En conséquence de quoi le diable pouvait dire, en toute honnêteté, qu'il n'avait pas entendu l'enfant lui demander d'arrêter.

Au dernier moment, à tout juste quinze mètres du plancher aux énormes cuves, le diable dévia sa chute par un virage serré à angle droit qui les emporta à vive allure le long de l'immense emporium. Les petits galapiats qui avaient épié le diable et son captif quelques instants plus tôt couraient à présent se planquer, sans doute persuadés qu'il avait piqué pour les ramasser dans ses griffes. Il fonça dans le gigantesque corridor, telle une dangereuse boule de feu laissant des étincelles derrière elle et un chant lugubre au fur et à mesure de sa propre combustion, éparpillant les rares âmes qui traînaient dans les Greniers du Souffle à cette jonction précise du siècle, de l'année, de l'après-midi, un petit enfant dans ses bras étouffants. Le hurlement de l'enfant s'étira en un gémissement Doppler de train à l'approche du fait de la vélocité de son furieux passage, filant des mètres au-dessus du plancher en sapin pâle qui fut brièvement éclairé par le passage du démon, rouge et vert, pavot et putréfaction.

Ils se dirigeaient vers l'ouest, vers l'éruption sanglante du crépuscule de ce jour particulier, avec la lumière qui s'écoulait comme de l'or fondu à travers les panneaux vitrés du toit de la galerie. Le diable savait que les yeux du gosse resteraient grands ouverts pendant tout ce temps. À de telles vitesses, avec la peau du visage ondulante et se ridant vers l'arrière du crâne, il était impossible de les fermer. Dire quoi que ce soit, ne serait-ce qu'une seule syllabe comme « stop », était hors de question.

La tête du garçon était inclinée vers le bas, et il voyait les énormes cuves carrées défiler sous lui. Cette expérience, comme le savait le diable, était semblable au visionnage d'un film abstrait étonnamment captivant. La rangée d'ouvertures qui courait sur toute la longueur du vaste grenier permettait une vue dans une pièce unique à différents stades de sa progression dans la quatrième dimension. Les êtres vivants dans ces pièces ressemblaient à des tentacules figés de pierres précieuses, éclairées de l'intérieur et immobiles comme des statues, entrelacées les unes aux autres, les fugitives lueurs qu'étaient leurs consciences donnant seules l'illusion de la mobilité et du mouvement. Mais quand on zoomait sur une rangée de cuves depuis les hauteurs, ces dernières devenaient de simples cadres sur une pellicule infinie de celluloid. Les formes entortillées et gelées paraissaient remuer dans les confins inchangés de la pièce infiniment répétée qui les contenait, se retirant parfois pendant de brefs moments quand l'espace était vide, puis

réapparaissant un instant plus tard pour reprendre leur étrange danse fluorescente. Les fluctuations des formes colorées dessinaient un mouvement mortel aléatoire dans des chambres séculaires d'une façon hypnotique et, parfois, d'une beauté envoûtante. Le petit garçon, au moins, semblait fasciné, car son cri strident s'était changé en un gémissement sourd. Ça voulait sans doute dire qu'il était temps d'appuyer sur l'accélérateur, vu que le diable ne voulait pas que son passager s'assoupisse d'ennui. Il avait une réputation à soigner.

L'écho d'un coup de tonnerre dédoublé signala le moment où ils dépassaient la vitesse du son, et peu après il y eut une poche de silence sourd et surnaturel quand ils excédèrent la vélocité du silence. Le resplendissant démon et le gamin qu'il choyait filaient furieusement dans le goulot infini de la galerie, le ciel visible derrière la verrière changeant de couleur en permanence tandis qu'ils fondaient d'un jour à l'autre. Le rouge du coucher de soleil devint d'abord violet puis pourpre, avant de virer à un noir foncé dans lequel les lignes structurantes de l'hyper-temps étaient rehaussées d'argent. Ce fut de nouveau du violet puis les nuances cerise et pêche de l'aube. Des matins bleus et des après-midi gris se succédèrent en traînées stroboscopiques. De longues nuits sans sommeil disparaissaient en quelques secondes, avalées par le bref éclat d'un autre lever de soleil en fusion. Ils filaient toujours plus vite jusqu'à ce que ni l'un ni l'autre ne puissent plus distinguer le point exact où une nuance se changeait en une autre. Tout devint un tunnel de scintillement prismatique.

Prenant un virage serré sans réduire sa vitesse, le diable obliqua brusquement et ils se retrouvèrent sur le chemin d'un des énormes arbres qui s'élevaient par son trou de quinze mètres carrés à l'extrémité de l'emporium : un orme changé en vieux séquoia du fait de la variation entre dimensions. Le cri strident qui jaillit de Michael Warren indiqua au diable que son fardeau s'était enfin délesté de l'ennui dont il semblait jusqu'alors souffrir.

L'étendue de couloir où se dressait l'orme géant qui sortait du sol se trouvait dans la partie nocturne ponctuant la longueur des vastes Greniers à intervalles réguliers. Le firmament visible derrière le verre sombre au-dessus était d'une ébène chatoyante. Des dentelles chrome de bave d'escargot soulignaient les contours en évolution des cumulus supra-géométriques, l'éclat de ces énormes corps conférant aux lointains obscurs de la galerie infinie l'apparence d'un clair de lune crépusculaire. Sam O'Day, le dévergondé, le roi du courroux, l'écorcheur, le diable, traversa les ombres et la lumière des nuages, se dirigeant vers la tour de bois feuillue qui se dressait, terrifiante, dans la nuit argentée devant eux.

Des pigeons, rendus quasi microscopiques par rapport aux énormes rameaux qui les abritaient, s'éveillèrent de leurs rêves au ralenti et battirent des ailes, inquiets, en entendant la violente pétarade crachotante qui accompagnait l'approche du démon. Le diable savait que cette famille très particulière d'oiseaux était presque la seule à pouvoir passer de l'En-haut à

l'En-bas, et se réfugiait souvent dans les hauteurs d'un arbre où elle se savait relativement à l'abri des chats. Les chats, il est vrai, parvenaient parfois à se faufiler par une ouverture dans les Greniers du Souffle – le démon supposait qu'ils avaient appris cette ruse à force de grimper après les pigeons – mais le royaume supérieur était tétanisant pour un félin vivant. D'habitude, ils vidaient bruyamment leurs entrailles et sautaient par la plus proche fenêtre pour revenir dans le monde. Toute cette manœuvre était tellement stressante pour eux qu'ils ne semblaient y recourir que lorsqu'ils avaient besoin d'aller directement d'une pièce à une autre sans passer par l'espace intermédiaire. Mais ce talent ne leur était d'aucune utilité quand il s'agissait de chasser, aussi les oiseaux perchés là-haut ne craignaient-ils rien. Ils n'étaient pas à l'abri du démon, bien sûr, juste de tout autre prédateur susceptible de jaillir du noir en crachant du feu pour les surprendre. Les pigeons avaient été arrachés sans prévenir à leur sommeil et pris au dépourvu. Peu de choses, pensa le diable, prennent les pigeons au dépourvu. C'était là sans nul doute la raison de leur agitation.

Une fraction de seconde avant que Michael Warren et lui ne s'écrasent contre le tronc de dix mètres de section, le diable exécuta l'une de ses figures les plus tape-à-l'œil, un piqué en spirale qui combinait adroitement le nombre d'or et la suite de Fibonacci, suivant une trajectoire en tire-bouchon serrée qui les fit tourner autour de l'arbre, à quelques centimètres de la peau d'éléphant de son écorce agrandie. Ce tour de passe-passe, cette volte insensée était horriblement réjouissante. Ils tournèrent cinq minutes autour du Goliath de bois, et à un moment au cours de leur descente terrifiante le diable sentit sa boussole intérieure lui indiquer la nouvelle direction correspondant au monde inférieur à trois côtés. Son passager et lui étaient maintenant immergés dans la ténébreuse gélatine du Temps, filant sur un filetage à main gauche autour d'un orme qui semblait avoir recouvré sa taille normale. Ils sortirent de leur plongeon circulaire juste trente centimètres au-dessus des phalanges moussues de ses racines, puis filèrent aussitôt dans le scintillement intermittent du ciel nocturne couvert. Évoluant à présent dans la soupe séquentielle des minutes, des heures et des jours, ils laissèrent derrière eux une pagaille en technicolor, une parade calcinée d'images saturées se consumant vivement dans leur sillage. C'était principalement la signature du diable, tout en rouges et verts, une coulée de roses sauvages éclatant de nulle part qui s'enroulait autour de l'arbre puis s'élançait dans la nuit sans étoiles.

Dix mètres au-dessus du sol, le diable freina brutalement et s'arrêta net, suspendu dans la fraîche brise nocturne et les ombres aux parfums d'été avec ses hardes-drapeaux étalées autour de lui en un bruyant agrégat incarnat. Toujours maintenu entre les griffes crasseuses du démon, le gamin aux yeux exorbités réussit enfin à reprendre son souffle et cria « Stop » avec un temps de retard. S'en rendant compte, l'enfant tourna la tête au maximum, afin de pouvoir regarder par-dessus son épaule en direction du diable. C'était un de ces regards que lancent les gosses quand ils feignent d'être traumatisés, la

lèvre inférieure qui tremble, les yeux hagards, et un tremblement typique de peur panique.

« J'ai jamais dit que je voulais le Grand Tour. Jamais ! Je voulais juste rentrer chez moi. »

Le diable fit de son mieux pour paraître surpris.

« Quoi, ça ? La petite virée qu'on vient de faire ? C'était pas le Grand Tour. C'était juste des échauffements. Reconnais au moins ça, petit. C'était juste rapide, ce n'était pas fabuleux. La vraie virée est beaucoup plus lente et nettement plus mystérieuse. Je te promets que tu l'aimeras. Pour ce qui est de rentrer chez toi, peut-être devrais-tu regarder autour de toi et déterminer où nous sommes avant de commencer à te plaindre. »

Et voilà. Ça cloua le bec à ce petit zozo.

Ils étaient suspendus dans la nuit au-dessus du croisement formé par Spencer Bridge, Crane Hill et St. Andrew's Road. Sous eux, alors qu'ils planaient face au sud, s'étendait le jardin où les anciens bains victoriens avaient été reconvertis en toilettes publiques. Une large allée goudronnée traversait obliquement la pelouse, reliant le Spencer Bridge au dépôt de charbon des Wiggins en haut de la rue. Parmi les arbres qui bordaient le terrain se dressait l'orme discret autour duquel le démon et son fardeau rétif avaient filé récemment depuis les hauteurs du royaume supérieur. Sur leur gauche, un flot de phares remontait lentement Grafton Street, escaladant le flanc de la vallée entre d'un côté les usines et les pubs et de l'autre le terrain à l'abandon sur lequel se dressaient dix ans plus tôt des habitations.

Au loin sur leur droite se trouvait le centre arachnéen de Castle Station, des fils de lumière se dirigeant vers lui et en partant dans l'obscurité environnante. Cet endroit était sans doute le préféré du diable, parmi les nombreux lieux dévastés qu'avaient à proposer les Boroughs. Il se souvenait avec tendresse du château que la gare avait détrôné. Quelques siècles plus tôt, le diable avait obtenu une première loge quand le roi Henri II avait trahi son vieil ami Thomas Becket, une trahison spirituellement ruineuse, mandant d'abord le saint en fuite ici au château de Northampton puis le jetant ensuite entre les mains des barons furieux qui réclamaient la tête de l'archevêque (ainsi que ses terres, même si le démon ne se rappelait pas les avoir entendus la réclamer haut et fort en cette occasion).

Par ailleurs, Sam O'Day – un nom qui lui plaisait de plus en plus – gardait également de chouettes souvenirs du château datant de l'époque où il avait côtoyé, invisible, Richard Cœur de Lion et s'était efforcé de ne pas ricaner quand le roi avait entrepris sa croisade, la troisième, l'un des premiers grands contacts du monde chrétien avec le monde de l'islam, qui donnerait le ton plus tard à un tordant ramdam. Ah ça oui, on pouvait le dire ! C'était dans ce château, également, que le démon avait eu l'occasion de siéger au premier Parlement du monde occidental, le Parlement national créé en 1131, et de se gausser des problèmes qu'il allait causer. Et de grâce, ne lui parlez même pas des impôts qui avaient mis hors d'eux Walter the Tyler et son armée de

paysans en 1381. La nature complexe des troubles qui avaient éclos ici, non loin du centre du pays, en faisait un des lieux de pique-nique préférés du diable, pas juste en Terre des Angles, mais dans le vaste monde en 3D.

Niché dans les bras attentionnés du diable au-dessus du carrefour, Michael Warren contemplait les rues qu'il avait connues de son vivant avec étonnement et nostalgie. Pour le bien du garçon, le diable exécuta une lente pirouette aérienne, tournant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre afin de dévoiler le panorama nocturne scintillant qui les entourait. Comme ils se déplaçaient lentement, la trace perturbante d'eux-mêmes qu'ils laissaient derrière était réduite. Leurs regards glissèrent sur les Boroughs, se portant au-delà du coin sud-est que les bâtisseurs représentaient sur leur table de billard par une croix en or. Plus loin, Grafton Street montait vers l'est et les lumières des boutiques et de la cafétéria disposées tel un diadème au sommet de Regent Square. Puis, comme le démon monarque se tournait, la double coulée goudronnée de Semilong apparut, ses toits en tuile au lustre charbonneux couronnant la rangée de maisons mitoyennes qui descendaient vers le fond de la vallée, jusqu'à St. Andrew's Road et la rivière qui serpentait à son extrémité. Continuant leur tranquille tour d'horizon, Michael Warren et le démon contemplèrent la sombre pelouse de Paddy's Meadow avec la Nene formant un collier nickelé qui s'y déployait, les arbres reflétés pareils à des débris noirs et emmêlés dans les profondeurs troubles de la rivière.

C'était par ici au nord, si Sam O'Day le brouillé ne s'abusait pas, que l'enceinte du prieuré de St. Andrew s'étendait autrefois. Dans les années 1260, le roi Henri III envoya un peloton punitif de troupes montées pour écraser l'agitation et l'insurrection dans cette petite ville pugnace ; l'armée avait pénétré par une brèche dans la vieille enceinte du prieuré grâce à un prieur clunisien qui avait sympathisé avec la monarchie française. Ils avaient dévasté les lieux, pillant, volant, incendiant, faisant de ce coin nord-est des Boroughs le point de pénétration. Sur la table de billard du bâtisseur – ou plutôt table de trillard comme on l'appelait plus justement – cet endroit était représenté par la poche avec le pénis doré gravé dans le bois à côté. Regent's Square au nord-est, inversement, c'était le coin de la mort où les têtes tranchées des traîtres avaient été exposées autrefois, et la poche de snooker correspondant arborait un crâne doré.

Ils tournoyèrent au-dessus du carrefour, distinguèrent le quartier des affaires juste au bout de Spencer Bridge, avec au-delà les nouveaux terrains de Spencer et King's Head. Spencer. Encore un nom local, remarqua le diable, qui avait d'intéressantes répercussions le long de l'axe du temps. Telles des figurines tournant sur une boîte à musique déglinguée, le diable et son passager pivotèrent tranquillement pour contempler Jimmy's End puis Victoria Park, joli et mélancolique comme une mariée abandonnée, arrivant finalement aux lointaines lumières de Castle Station où leur orbite fut révolue. Cliquetant et manœuvrant dans la nuit, le terminus luisait dans le coin sud-ouest des Boroughs, avec une tourelle dorée gravée dans le bois de la poche

correspondante sur la table des fondations, représentant l'autorité sévère. Se tortillant dans les bras du démon, le petit garçon retrouva enfin l'usage de la parole.

« C'est là. C'est là que j'étais. C'est là que j'habite. »

Une petite menotte dépassa de la large manche de sa robe de chambre pour désigner les maisons mitoyennes en partie éclairées sur leur gauche, un peu plus loin au sud dans St. Andrew's Road. Le démon gloussa et le reprit.

« Pas tout à fait. C'est là que tu habitais. Avant de mourir, bien sûr. »

L'enfant parut songeur, puis acquiesça.

« Oh. Oui. J'avais oublié. Pourquoi est-ce que tout s'éteint si vite ? Il faisait grand soleil juste avant, et je ne me suis pas absenté longtemps. Il peut pas faire déjà nuit. »

Visiblement, songea le démon, son jeune ami avait besoin d'être affranchi de ce côté-là.

« Eh bien, en fait, si. D'ailleurs, on n'est même pas le jour de ton trépas. Quand on volait dans les Greniers du Souffle, on a dû dépasser trois ou quatre levers de soleil, ce qui veut dire que nous sommes actuellement à un moment plus avancé dans la semaine. À en juger par toutes les voitures dans Grafton Street, je dirais que ce doit être vendredi soir. Ta famille doit être en train de prendre le thé. Ça te dirait de les voir ? »

On sentit au silence prolongé que l'enfant y réfléchissait avant de répondre. Naturellement, il avait envie de revoir les siens, mais les voir en deuil devait paraître intimidant. Finalement, il risqua :

« Vous pouvez me les montrer ? Est-ce qu'ils seront des formes avec des lumières dedans, comme c'était le cas quand on était dans l'En-haut ? »

Le démon y alla d'un petit reniflement joyeux, et des volutes de fumée bleues jaillirent de ses narines dilatées comme de pots d'échappement.

« Mais bien sûr, je vais te les montrer. C'est la partie principale du Vol de Sam O'Day, en fait. C'est pour ça que je suis connu. Et pour ce qui est de leur apparence, ils ne seront pas comme quand on les regardait d'en haut. Tu sais ce que veut dire le mot "dimension" ? »

Le gamin secoua sa tête ébouriffée. La nuit allait être longue, songea le diable.

« Eh bien, en gros, c'est juste un autre terme pour plan, comme quand on parle des différents plans que présente un objet solide. Quand quelque chose a une longueur, une largeur et une profondeur, on dit qu'il a trois dimensions, qu'il est tridimensionnel. Bon, en vérité, toutes les choses dans l'univers ont plus de trois dimensions, mais les humains ne peuvent apparemment en distinguer que trois. Pour être franc, il y en a dix, ou à la limite onze, mais il n'y en a que quatre dont tu dois te préoccuper pour l'instant. Il y a les trois plans dont je viens de parler plus un quatrième qui est aussi solide que les autres, mais que les mortels perçoivent comme le temps qui passe. Cette quatrième dimension, vu sous son angle véritable, est telle qu'on la voit depuis Mansoul, le royaume de l'En-haut, qui est encore une dimension

supérieure. Vu de là-haut, le temps n'existe pas. Tous les changements et mouvements sont juste représentés par les formes cristallines ondulantes avec des lumières dedans que tu as vues tout à l'heure, et qui suivent leurs chemins sinueux et prédéterminés. Ça c'est quand tu regardes depuis là-haut, n'oublie pas.

« Quant à l'endroit où nous sommes, ce n'est plus en haut. Nous sommes descendus dans le monde à trois côtés où le temps existe, mais nous le voyons encore avec des yeux supérieurs. Ce petit détail, globalement, est la base principale de mon célèbre Vol, dont, si tu le veux bien, je vais te faire la démonstration. »

L'enfant dans ses bras, qui avait écouté le monologue du diable sans quasiment rien y comprendre, émit un gémissement ambigu d'une tonalité vaguement ascendante, ce qui pouvait signifier éventuellement un accord conditionnel. Prenant son temps afin de ne pas inquiéter l'enfant inutilement, et aussi pour restreindre leurs traces imagées, le démon commença à descendre doucement vers la rangée de maisons à moitié plongées dans l'obscurité que lui avait indiquée l'enfant, en face du dépôt de charbon de St. Andrew's Road. Ils dépassèrent les anciens bains reconvertis, les haillons émeraude et rubis du diable grésillant telle une radio malfaisante, et survolèrent le triangle de gazon non tondu, en direction du sud. Sur leur gauche, alors qu'ils approchaient du coin de Spring Lane, ils laissèrent l'imposante tannerie, sa haute cheminée de brique et sa cour clôturée avec des peaux de mouton teintes entassées en précieux monticules turquoise, les moignons blancs et glabres des queues laissés sur les pavés et se dissolvant en gras et en nerfs. Depuis cette hauteur, les flaques près des peaux détachées étaient des fragments nacrés, clairs et écaillés.

Michael Warren et le diable s'immobilisèrent au-dessus de la cour du marchand de charbon, face à l'est, ayant ainsi une vue légèrement de biais sur la rangée de maisons mitoyennes en face qui s'étendait entre le bas de Scarletwell Street et Spring Lane. Penchant sa tête cornue, le diable murmura à l'oreille du gamin.

« Tu sais, chaque fois qu'ils décrivent ce voyage que je propose, ils se trompent. Ils te disent que le grand diable évasif Sam O'Day, sur demande, t'emportera au-dessus du monde et te laissera voir les maisons et les foyers sans leur toit, avec tous leurs habitants visibles. C'est pas faux, d'une certaine manière, mais c'est se méprendre sur ce qui se passe vraiment. Oui, j'emporte les gens au-dessus du monde, mais seulement au sens où je peux les élever, si je le décide, dans une dimension mathématique supérieure comme celles dont nous avons parlé. Quant à ma prétendue capacité à faire disparaître les toits pour que les sorciers puissent reluquer les femmes de leur voisin à l'heure du bain, comment suis-je censé m'y prendre ? Et si j'en étais capable, pourquoi irais-je le faire ? Levöl est mon attribut le plus légendaire, en plus des meurtres. Ne pensent-ils pas que je puisse avoir plus important à montrer qu'un bout de nichon ? Tiens, regarde toi-même les maisons, et dis-moi ce

que tu crois voir. Est-ce que j'ai fait disparaître tous les toits, ou pas ? »

Bien sûr, le diable savait que c'était là loin d'être une question franche. C'est en grande partie la raison pour laquelle il l'avait posée, juste pour voir l'air troublé et indécis sur le visage de l'enfant alors qu'il essayait de répondre.

« Non. Tous les toits sont encore là et je peux les voir, mais... »

Le gamin se tut un instant, comme s'il s'interrogeait intérieurement, puis reprit.

« ... mais je peux voir les gens dans les pièces. Dans la maison de Mrs. Ward au bout je peux voir Mrs. Ward à l'étage mettre une bouillotte d'eau chaude dans le lit, et Mr. Ward est au rez-de-chaussée. Il est assis en train d'écouter la radio. Comment je peux les voir tous les deux alors qu'ils sont à des étages différents ? Il ne devrait pas y avoir un plafond entre les deux ? Et comment je peux les voir tous les deux si le toit est encore là ? »

Le diable fut malgré lui impressionné. Les enfants pouvaient parfois vous surprendre. Vous finissiez par oublier, à cause du vacarme et de l'inanité, que leurs perceptions et leurs esprits fonctionnaient avec plus d'acharnement que chez leurs contreparties adultes. Ce garçonnet venait juste de poser une question incisive avec une curiosité plus franche que les quinze derniers nécromanciens réunis que Sam O'Day l'embrouillé avait jetés aux enfers. Aussi fit-il de son mieux pour apporter à cette question intelligente une réponse convenable.

« Oh, je me disais qu'un jeune gars brillant comme toi pouvait trouver tout seul la réponse. Regarde de plus près. En fait, tu ne regardes pas à travers le toit et le plafond, non ? »

Michael Warren plissa les yeux docilement.

« Non. Non, c'est plus comme si je regardais par en dessous. »

Le diable serra le gamin jusqu'à ce qu'il pousse un cri.

« Brave petit ! Oui, c'est exactement ce que tu fais, tu espionnes dans une maison fermée par un coin que tu ne peux pas voir en temps normal. C'est comme s'il y avait des gens qui étaient plats, ce qu'on appelle bidimensionnel, qui vivaient sur une feuille de papier. Si tu devais dessiner une boîte autour de l'un d'eux, alors cette personne plate serait isolée du reste du monde plat et de ses habitants. Ils ne pourraient pas la voir, vu qu'elle serait cachée derrière les lignes-murs que tu aurais dessinées autour, et elle ne pourrait pas les voir non plus, enfermée dans sa boîte plate.

« Mais c'est toi qui traces les lignes, et tu as trois dimensions. Comparé à toutes les petites personnes plates, tu as une dimension en plus avec laquelle travailler, qui te donne un gros avantage. Tu peux regarder par l'ouverture supérieure du carré que tu as dessiné, scruter une dimension que les gens plats ne peuvent pas voir et dont ils ignorent l'existence. Tu peux regarder d'en haut les gens plats dans la boîte depuis un angle qui, pour eux, n'existe pas. Est-ce que tu comprends maintenant pourquoi tu peux voir en même temps tes voisins en bas et à l'étage, malgré l'obstacle du toit et du plafond ? C'est juste

une question de perspective. N'est-ce pas plus sensé que moi conspirant pour cacher tous les toits d'une façon inconcevable ? Que ferais-je de toutes les tuiles ? »

L'enfant contempla la rangée de maisons mitoyennes avec une expression ébahie, mais acquiesça lentement comme s'il avait enfin compris les rudiments de ce qu'on venait de lui expliquer. Les enfants avaient une flexibilité et une résistance quant à leur conception de la réalité dont étaient incapables, en général, les adultes. Selon Sam O'Day le bousculé, essayer de briser un enfant par le raisonnement exigeait plus d'efforts que ça n'en valait la peine. Pourquoi s'embêter avec ça ? Il y avait des adultes partout, et les adultes cédaient comme des brindilles. Pris malgré lui de sympathie pour son petit passager horriblement adorable et beau comme une image, le diable reprit le monologue de sa visite guidée :

« En fait, si tu regardais de plus près tes voisins, tu t'apercevrais que tu peux voir leurs organes internes et leurs squelettes autour des bords de leur peau. Si tu te rapprochais encore plus tu pourrais voir derrière un coin caché de leurs os et distinguer leur moelle même si je ne le recommande pas. C'est la raison principale pour laquelle je me contente de survoler les maisons, pour être honnête. Si on se rapprochait, tu serais trop distrait par le sang et les tripes pour prendre en compte correctement les aspects plus importants de cette expérience édifiante. Veux-tu voir la maison où tu vivais ? »

Michael Warren jeta un regard au démon par-dessus son épaule. L'enfant semblait impatient, inquiet et très triste. C'était, pensa le diable, une expression très adulte et complexe pour un visage aussi jeune.

« Oui s'il vous plaît. Mais si tout le monde est en train de pleurer, on pourra s'en aller ? Ça me ferait pleurer aussi, de les voir malheureux. »

Sam O'Day le changeant se retint de lui faire remarquer qu'il y avait peu de chances pour que sa famille ait mis des chapeaux pointus et souffle dans des cornets en papier si peu de temps après son trépas, et emporta simplement l'enfant quelques maisons plus loin dans l'allée, vers le sud. Une brise soufflant de l'ouest apportait un parfum de métal et d'herbe venu du dépôt ferroviaire où rouillaient des tenders oubliés, et les lumières blanches formaient un glaçage rationné et épars sur la nuit venteuse des Boroughs. Le diable s'arrêta au-dessus du numéro 17.

« Et voilà. Voyons voir ce qui s'y passe. »

Le diable resta alors bouche bée, tout comme le gamin. Ce qu'ils pouvaient voir à l'intérieur de la maison était, franchement, la dernière chose à laquelle tous deux auraient pu s'attendre. À la limite, le démon fut plus étonné que l'enfant, ayant nettement moins l'habitude des surprises. C'était un véritable choc, comme quand on l'avait chassé de Perse des siècles plus tôt en brûlant des foies de poisson et de l'encens. Il ne s'était pas attendu à ça, et ne s'attendait pas non plus à ceci.

L'étage du numéro 17 était pour lors désert, tout comme la pièce donnant sur la rue et le couloir. Seules la salle de séjour et la cuisine étaient allumées

et occupées par une demi-douzaine de personnes, d'après ce que vit le diable. Une vieille femme maigre aux cheveux gris cendre rassemblés en chignon se tenait dans la petite cuisine, attendant que l'eau de la bouilloire sur le poêle se mette à bouillir. Près de la porte ouverte, une gamine de cinq ou six ans était assise dans une chaise haute de bébé qui était beaucoup trop petite pour elle. Un moule à pudding retourné avait été posé sur sa tête, afin que l'homme qui se tenait derrière sa chaise, un type d'une trentaine d'années aux cheveux foncés, puisse lui faire la frange. Une autre femme, d'une trentaine d'années également, se trouvait entre la table et l'âtre. Elle était en train de retirer une petite assiette de beurre de la cheminée qui avait fondu en huile dorée et de la placer au centre de la grande nappe blanche. Ce faisant, elle jeta un coup d'œil vers la porte donnant sur le passage, qui s'ouvrait alors que quelqu'un entrait. C'était un grand gaillard baraqué au teint rougeaud, vêtu d'une grosse veste de laboureur aux épaules en cuir. Dans ses bras il portait...

« C'est moi », dit Michael Warren d'une voix aussi étonnée qu'incrédule.

C'était effectivement lui. Ça ne faisait pas un pli, même dans la quatrième dimension.

Le grand gaillard qui venait d'entrer avec un large sourire sur son visage rubicond portait dans ses bras un enfant, âgé d'environ trois ans, un gosse aux traits d'elfe et aux boucles blondes qui ne laissaient aucun doute quant à son identité. C'était une version légèrement réduite de la petite personne que le démon suspendait actuellement au-dessus des toits. C'était Michael Warren, de toute évidence en vie et ne se doutant pas qu'il était observé au même moment par son propre fantôme abasourdi.

« Que le diable m'emporte ! » prédit Sam O'Day le perturbé avec fermeté.

Comment le bâtisseur aux cheveux blancs s'y était-il pris, surtout avec un cocard et une légère commotion ? Comment avait-il échappé au snooker dans lequel l'avait attiré son collègue et adversaire ? Le diable essaya d'imaginer un coup tordu qui aurait pu aboutir au résultat sans précédent qu'il était en train de contempler, mais s'aperçut avec embarras que rien ne lui venait à l'esprit. La boule de trillard qui représentait Michael Warren avait dû à un moment être expédiée dans la poche décorée par un crâne doré, le trou létal au coin nord-est de la table. Son âme, sinon, ne se serait pas baladée dans les Greniers du Souffle en pyjama. Mais il était clair également que la boule avait alors rebondi et était ressortie, ou d'une façon ou d'une autre avait été remise en jeu, rendue à la vie. Sinon, qui était le gredin aux bouclettes dorées qu'on accueillait au sein de sa famille, en bas dans le livre animé et déplié du numéro 17, St. Andrew's Road ? Le diable jugea que cela méritait un examen approfondi.

« Voici assurément un développement inattendu. Ici en haut tu es mort, mais là en bas tu es de nouveau en vie. Je me demande bien pourquoi ? Serais-tu par hasard une sorte de zombie sorti d'un film vaudou ? Ou, mais là c'est plus improbable, serais-tu le messie ? Qu'en penses-tu ? Y a-t-il eu des signes ou des présages à l'heure de ta naissance, des nuages en forme de

couronnes, des rayons de lumière surnaturelle, quelque chose dans ce genre ? »

L'enfant secoua la tête, sans cesser de fixer d'un air ébahi la scène joyeuse qui se déroulait en dessous.

« Non. Nous sommes ordinaires. Tout le monde est ordinaire dans Andrew's Road. Ça veut dire quoi, le fait que je sois ici en bas ? Ça veut dire que je ne vais pas rester mort longtemps ? »

Le diable haussa les épaules.

« Il semblerait que oui, mais j'avoue que franchement je ne vois pas comment. Il se passe quelque chose de très compliqué à ton sujet, jeune homme, et côté compliqué j'en connais un rayon. Peut-être tes origines pourraient-elles nous fournir un indice ? Allons, dis-moi qui sont ces gens, ceux qui piaillent de joie à ton retour et s'agitent en tous sens dans cette pièce. Qui est cette vieille femme dans la cuisine ? »

Michael Warren répondit sur un ton où s'entendaient à la fois de la fierté et de la tendresse.

« C'est Clara Swan, et c'est ma mamie. Elle a la plus longue chevelure au monde, mais elle en fait un chignon parce que quand ils pendent ils prennent feu. Elle a été domestique autrefois dans une grande demeure. »

Le diable haussa un sourcil hérissé d'un air songeur. Il y avait pas mal de grandes demeures dans le coin. Il était peu probable que la grand-mère de l'enfant ait servi chez les Spencer à Althorp, mais on ne sait jamais. Le gamin poursuivit son inventaire.

« L'autre dame c'est ma maman, elle s'appelle Doreen. Quand elle était petite, y a eu la guerre, et avec ma tante Emma elle a vu un bombardier s'écraser dans Gold Street depuis la fenêtre de leur chambre. Le monsieur qui me porte, celui qui vient d'entrer, c'est mon papa. Il s'appelle Tommy, et il fait rouler d'énormes tonneaux à la brasserie. Tout le monde dit qu'il est très chic, et qu'il danse bien, mais je ne l'ai jamais vu faire. L'autre monsieur c'est mon oncle Alf qui conduit un autobus à impériale et prend son vélo quand il vient voir notre mamie en rentrant du travail. C'est lui qui nous coupe les cheveux, comme il le fait pour ma sœur Alma. C'est la fille revêche dans la chaise haute. »

À l'insu de son petit passager, les iris du diable virèrent au noir quelques secondes sous l'effet de la surprise, puis reprirent leur teinte initiale, rouge ou verte, les couleurs de la guerre ou bien les couleurs de l'amour en plein air. Son jeune fardeau avait une sœur, et elle s'appelait Alma. Alma Warren. Sam O'Day le reconstruit avait entendu parler d'Alma Warren. Elle était devenue plus tard une artiste relativement célèbre, une illustratrice de livres de poche et de pochettes de disques, qui avait de temps en temps des spasmes visionnaires. Au cours de l'un d'eux, elle s'essaierait, d'ici une trentaine d'années, à un portrait du cinquième duc des enfers dans ses plus beaux atours, une image reptilo-arachnéenne frangée de plumes de paon électriques. Ce portrait ne serait guère ressemblant, et elle ne prendrait même pas la peine

de représenter la doublure en lézard de son aura sur mesure, mais le diable se sentirait néanmoins légèrement flatté. L'artiste avait clairement trouvé son sujet très beau, et, s'il avait ressenti la même chose pour elle, elle aurait pu être à nouveau sa passion perse. Malheureusement, Alma Warren devint en grandissant un dogue effrayant, et Sam O'Day le versatile était très exigeant quand il s'agissait des femmes. En Perse, la fille de Raguël, Sara, était séduisante. Même Lil son ex-femme, qui avait forniqué avec des abominations, ne s'était pas laissée aller autant qu'allait le faire Alma Warren. Certes, le diable reconnaissait qu'il aimait bien cette femme, mais il faisait aussitôt remarquer qu'il ne *l'aimait* pas de cette façon-là, juste au cas où on se serait mépris.

Ainsi donc, Michael Warren était le joli frère de l'inquiétante Alma Warren, qui parvenait à convaincre des démons de poser pour elle. Et puis il y avait cet étrange événement d'une importance cryptique qui allait se produire d'ici presque cinquante ans, en 2006, et dans lequel serait impliquée la femme artiste. Dans le puzzle aux trillions de pièces qu'était l'esprit complexe du démon, les fragments se mirent en place, dessinant d'intrigantes et nouvelles configurations. Il se passait quelque chose de carrément byzantin, le diable en était certain. Il passa en revue ce qu'il pouvait se rappeler du motif labyrinthique des événements qui accompagneraient les premières années du siècle naissant, en quête d'indices et de liens. Il y avait cette histoire de sainte dans les vingt-cinq, dans laquelle le diable était personnellement impliqué. L'affaire avait des liens ténus avec les événements de 2006, des liens en rapport avec la lignée d'Alma Warren...

Et de son frère.

Oh, voilà qui était intéressant. Ils étaient frère et sœur, et avaient donc des ancêtres communs.

Ça signifiait que Michael Warren était lui aussi un Vernall. Peu importait qu'il le sût ou non, et encore moins que ça lui plût. Il était lié par les liens du sang au métier ancien, au commerce ancien.

Le démon savait que la plus grande partie de l'unique terminologie locale de Mansoul venait du normand ou du saxon, des expressions comme Frith Bohr, Porthimoth di Norhan et autres. Mais Vernall était plus ancien encore. Le diable se rappelait avoir entendu ce mot dans le coin depuis l'occupation romaine. Et il avait comme idée qu'il dérivait de traditions encore plus reculées, des druides ou des adorateurs de Cernunnos les ayant précédés, d'étranges personnages accroupis dans les vapeurs de l'Antiquité. Bien que Vernall désignât un nom de métier, il renvoyait à une occupation qui avait ses racines dans une vision du monde archaïque, et qui avait disparu pendant près de deux mille ans et ne considérait pas la réalité dans des termes que reconnaîtrait le monde moderne.

Un Vernall était quelqu'un qui s'occupait des lisières et des coins, mais le terme avait fini par désigner communément un huissier à verge dans les Boroughs à l'époque médiévale. Les bords irréguliers à la charge d'un Vernall

ne se limitaient pas aux marges envahies par les mauvaises herbes du monde mortel et matériel.

Les coins que, traditionnellement, un Vernall marquait, mesurait et entretenait étaient ceux qui ployaient dans la quatrième dimension ; c'étaient les jonctions qui existaient entre la vie et la mort, la folie et la santé mentale, entre l'En-haut et l'En-bas de l'existence. Les Vernall surveillaient les carrefours de deux plans très différents, c'étaient des sentinelles à cheval sur un fossé que personne d'autre ne pouvait voir. En tant que tels, ils étaient sujets à certaines instabilités, mais dans le même temps ils possédaient souvent des dons, des talents ou des capacités hors normes. Rien que dans la récente lignée de Michael Warren et de sa sœur Alma, Sam O'Day l'ébranlé pouvait repérer trois ou quatre exemples frappants de ces étranges tendances héréditaires. Il y avait eu Ernest Vernall, qui travaillait à la restauration de St. Paul quand il s'était mis à discuter avec un bâtisseur. Snowy Vernall, l'intrépide fils d'Ernest, et Thursa, la fille d'Ernest, avec sa maîtrise surnaturelle de l'acoustique des espaces infinis. Il y avait eu la féroce May, à la fois veilleuse des morts et accoucheuse, et la magnifique et tragique Audrey Vernall, qui languissait à présent dans un asile psychiatrique délabré près de Berrywood. Les Vernall surveillaient les coins de la mortalité, et il leur arrivait souvent de passer de l'autre côté.

Suspendu au-dessus de St. Andrew's Road avec la petite essence de Michael Warren entre ses griffes, le diable comptait les as dans la main d'informations qu'on lui avait distribuée. L'enfant, qui ne savait rien de rien, présentement mort mais d'ici quelques jours apparemment vivant, avait été à l'origine d'une colossale bagarre entre les Maîtres Bâtisseurs. Mieux que ça, c'était un Vernall par la lignée, parent d'une femme artiste qui était cruciale dans l'affaire sans précédent qui se déroulerait au printemps 2006. Cet événement à venir était connu, à Mansoul, sous le nom d'Enquête Vernall. De nombreuses choses en dépendaient, la moindre n'étant pas le destin de certaines âmes damnées auxquelles s'intéressait tout particulièrement le démon. Sam O'Day le débraillé avait peut-être là un moyen de tordre les fils perlés de rosée des circonstances à son avantage. Il allait devoir réfléchir à la chose.

Bien qu'excité par le réseau fourmillant de possibilités, le diable réussit à paraître nonchalant quand il s'adressa à son petit captif.

« Hmm. Bon, ta famille semble ravie de t'avoir à nouveau parmi elle, mais il semble qu'il y ait eu ici un terrible pataquès. À un moment donné le lendemain tu es manifestement revenu à la vie, donc tu n'es probablement pas censé te balader dans l'En-haut. Je ferais mieux de terminer ce vol et de te ramener aux Greniers du Souffle pour décider de ton sort. »

Le gamin astral remua dans la poigne du démon. Apparemment, maintenant qu'il savait qu'être mort ne serait pas définitif dans son cas, Michael Warren commençait à apprécier la virée que lui avait promise le diable et n'avait pas hâte qu'elle s'achève. Il acquiesça en poussant un profond soupir, comme s'il

faisait au diable une énorme faveur.

« Je suppose que oui, mais allez moins vite cette fois-ci. Vous avez dit que vous répondriez à mes questions, mais je ne peux pas en poser si ma bouche est pleine de vent. »

Le diable inclina gravement ses cornes en direction de l'enfant qui pendait sous lui.

« C'est de bonne guerre. Je vais procéder tout en douceur, et comme ça tu pourras me poser toutes les questions que tu veux. »

Il décrivit une vaste spirale en éventail rouge et vert et se dirigea au nord le long de St. Andrew's Road vers le jardin niché au pied du Spencer Bridge. Ils avaient à peine atteint la zone âcre et enfumée au-dessus du charbonnier que le gamin avait déjà posé sa première question agaçante.

« Comment ça marche alors, la vie et la mort ? »

Génial. Voilà qu'il avait un mini-Wittgenstein pour compagnon. À l'insu de Michael à qui il tournait le dos, le diable ouvrit grand sa gueule pleine de crocs et feignit d'arracher la tête de l'enfant, la mâchant rapidement puis la recrachant sur les bancs de poussier entassés en dessous d'eux. Goûtant cette brève fantaisie, il laissa ses traits reprendre leur expression sournoise habituelle et répondit :

« Seule la vie existe, en fait. La mort est une illusion de perspective qui afflige la troisième dimension. Ce n'est que dans le monde mortel à trois côtés qu'on considère le temps comme quelque chose qui passe et disparaît derrière toi dans le néant. Tu penses au temps comme à quelque chose qui sera un jour dépassé, fini. Mais vu depuis un plan supérieur, le temps n'est rien de plus qu'une autre distance, de même que la hauteur, la largeur ou la profondeur. Tout dans l'univers de l'espace et du temps se produit en même temps, tout arrive en un glorieux super-instant avec l'aube des temps d'un côté et la fin des temps de l'autre. Toutes les minutes dans l'intervalle, y compris celles qui marquent les décennies de ta durée de vie, sont suspendues dans la grande bulle immuable de l'existence pour l'éternité.

« Imagine ta vie comme un livre, une chose solide dont la dernière ligne est déjà écrite depuis que tu l'as ouvert à la première page. Ta conscience progresse tout au long du récit depuis le début jusqu'à la fin, et tu es de plus en plus absorbé dans l'illusion des événements qui se déroulent et du temps qui passe à mesure que ces choses sont vécues par les personnages du drame. En réalité, toutefois, tous les mots qui composent le texte sont fixés sur la page, et les pages reliées dans leur ordre immuable. Rien dans le livre ne change ni ne se développe. Rien dans le livre ne bouge à part l'esprit du lecteur qui se déplace de chapitre en chapitre. Quand l'histoire est finie et que le livre est refermé, il ne prend pas feu aussitôt. Les personnages de l'histoire et leurs revers de fortune ne disparaissent pas sans laisser de trace comme s'ils n'avaient pas été écrits. Toutes les phrases qui les décrivent sont encore là dans le volume solide et inchangé, et tu as tout loisir de relire l'ouvrage aussi souvent que ça te plaît.

« Il en va de même pour la vie. Ma foi, chaque seconde de vie est un paragraphe que tu reliras un nombre incalculable de fois et dans lequel tu trouveras de nouvelles significations, même si la formulation reste la même. Chaque épisode demeure inchangé à sa place fixe dans le texte, et chaque moment dure donc éternellement. Des moments de béatitude extrême et des moments de profond désarroi, suspendus dans l'ambre infini du temps, tout le paradis ou l'enfer dont le premier prédicateur venu peut rêver. Chaque jour et chaque acte est éternel, petit. Vis-les de façon à pouvoir vivre avec eux éternellement. »

Le diable et l'enfant flottaient entre les cimes des arbres du jardin obscur, se dirigeant plus ou moins vers les toilettes publiques qui étaient autrefois des bains, tout au bout. Un panache de clichés évanescents rutilait dans leur sillage. L'enfant suspendu ne dit rien pendant un temps, digérant les propos du diable, mais ça ne dura pas.

« Bon, si ma vie est une histoire et que quand j'arrive au bout je reprends tout depuis le début et la revis à nouveau, alors où est cet En-haut où vous m'avez trouvé ? »

Le diable grimaça, déjà las de cette charge parentale qui lui avait échoué.

« L'En-haut est simplement situé sur un plan supérieur doté de plus de trois ou quatre dimensions comme celles que tu connais ici. Considère l'endroit comme une sorte de bibliothèque ou une salle de lecture, un lieu où s'extraire du temps, relire vos aventures merveilleuses, ou, si vous le décidez, aller de l'avant et explorer d'autres possibilités dans cet endroit remarquable et éternel. À ce propos, l'orme dont nous approchons est celui qu'on peut escalader pour arriver dans les Greniers du Souffle. Si tu préfères, je vais remonter lentement pour que tu puisses comprendre ce qui se passe. »

Suspendu dans la brise parfumée au charbon et à la chlorophylle, ballant comme le train d'atterrissage d'un zeppelin pirate chamarré, Michael Warren acquiesça d'une voix ténue et suspicieuse. Comme ils approchaient de l'orme en question, le diable savoura l'épouvante du gamin devant les changements de perception qu'il traversait certainement. L'arbre semblait grandir à mesure qu'ils approchaient, comme on pouvait s'y attendre, sauf que ça ne s'accompagnait pas de la sensation d'approcher de leur destination. C'était plus comme s'ils rapetissaient à mesure qu'ils avançaient vers l'arbre. Dans un effort pour endiguer un flot de questions venant de son passager, le démon décida d'expliquer le processus.

« Tu te demandes sans doute pourquoi nous semblons devenir plus petits, ou bien pourquoi cet orme semble devenir gigantesque alors qu'on s'en rapproche. Tout ça s'explique par une divergence dans la façon dont les dimensions interagissent. On a parlé un peu plus tôt de la notion de gens plats n'ayant que deux dimensions, et vivant de façon hypothétique dans les limites d'une feuille de papier. Bien, imagine que la feuille de papier où ils vivent a été en fait pliée pour former un cube en papier. Ils vivront alors dans un monde en trois dimensions, mais avec leurs perceptions limitées à seulement

deux dimensions, ils ne pourront jamais le voir ou le savoir. C'est pareil que des êtres humains, des choses à trois dimensions vivant dans un univers à quatre dimensions qu'ils ne peuvent pas correctement percevoir.

« Bien, tu as été hissé sur un plan supérieur, comme si notre petit bonhomme plat avait été déplacé dans un espace depuis lequel il peut regarder non seulement son monde plat à deux dimensions, mais également le cube dont il faisait en fait partie. Comment une forme à trois dimensions se traduirait-elle dans les pensées et les perceptions d'un être qui n'en a que deux ? Sans le concept d'un cube, notre petit ami plat ne verrait-il pas les choses comme le monde plat et carré dont il a l'habitude, mais en plus grand, d'une façon qu'il ne peut définir ? C'est l'effet que tu éprouves à présent, que tu as éprouvé si tu as regardé dans tous les portails par lesquels tu es passé pour arriver aux Greniers du Souffle. La pièce dans laquelle tu es mort ne t'a-t-elle pas paru plus vaste qu'elle ne l'était de ton vivant ? En fait, je ne sais pas si tu as déjà eu la fièvre ou déliré quand tu étais en vie, quand les murs de ta chambre semblaient effroyablement distants ? Ça t'est déjà arrivé ? Ça arrive parfois quand un humain s'aventure dans les territoires moites entre la vie et la mort. Ils ont un aperçu de la véritable échelle de leur environnement, comme il leur apparaîtra quand ils seront passés à un plan supérieur. Enfin quoi, regarde un peu cet orme. Il est gigantesque. »

C'était le cas, tout comme le jardin au préalable petit qui l'entourait. Le diable effectua une ascension en spirale autour du paysage vertical et escarpé du tronc, effectuant de nouveau la manœuvre qu'il avait adoptée quand il avait emporté Michael Warren dans ce monde, mais à une vitesse nettement réduite et en montant au lieu de descendre. Comme ils effectuaient leur premier cercle lent autour de l'arbre et revenaient sur leurs traces, le ruban fantôme d'images arrêtées qu'ils laissaient dans leur sillage devint plus évident, principalement rouge et vert, sinuant dans le jardin puis s'enroulant autour de l'orme désormais gigantesque. Ils montèrent en spirale vers le point caché où Sam O'Day le bordélique savait qu'il y avait une porte secrète donnant dans les Greniers, mais avant d'y arriver sa charge de plus en plus agaçante avait une autre question :

« Comment font les arbres pour pousser jusque dans l'En-haut, alors qu'ils ont leurs racines ici à côté des toilettes publiques ? Et les pigeons qui sont perchés dans les branches les plus hautes ? Comment ils peuvent aller et venir sans être morts comme moi ? »

Sam l'Anagramme se félicita de n'avoir pas eu d'enfant avec Lil. Certes, elle avait donné naissance à toutes sortes de monstres, des chiens retournés comme des gants et des crabes aplatis larges d'un mètre, d'un rose atroce de chewing-gum. Mais les horreurs de ce genre ne faisaient guère que babiller des absurdités ou hurler jusqu'à ce que leur mère les nourrisse puis les mange pendant son baby blues. Elles n'avaient pour ainsi dire pas conscience de leur existence grotesque, encore moins la capacité de formuler une question irritante, et étaient donc préférables aux petits humains comme celui-ci, car

tout ce qu'il avait c'était deux yeux bleus et elles n'en avaient aucun ou alors plusieurs rouges et agglutinés au centre de leur visage comme c'est le cas pour les tarentules. Le diable s'efforça de conserver un ton poli pour répondre :

« Ça alors, mais quel petit écolier curieux de tout ! Eh bien, la réponse est que les arbres et certaines autres formes de vie végétale possèdent déjà une structure qui exprime parfaitement une vie hors du temps en plus de trois dimensions. Étant immobiles, le seul mouvement qu'ils connaissent est celui de leur croissance, qui laisse une trace solide de bois derrière un peu comme nous laissons un long filament d'images fantômes. La forme de l'arbre est son histoire, chaque branche la courbe d'une magnifique statue temporelle que nous autres dans l'En-haut apprécions largement autant que vous autres humains.

« Quant aux pigeons ils n'ont rien à voir avec les autres oiseaux, et des règles différentes s'appliquent à eux. D'une part, leurs perceptions sont cinq fois plus rapides que celles des gens ou de la plupart des autres animaux. Ça signifie qu'ils possèdent un sens du temps très différent, avec toutes les choses au monde hormis eux ralenties dans leur esprit vif-argent. Chose encore plus intéressante, ils sont les seuls oiseaux, en fait les seules créatures vivantes non mammifères, qui allaitent leurs petits. Je ne saurais trop te dire pourquoi le pigeon est ainsi privilégié par rapport aux autres animaux dans sa relation avec le royaume supérieur, mais j'imagine que cette histoire d'allaitement joue un rôle important dans l'histoire. Ça doit sûrement augmenter leur valeur symbolique aux yeux de la direction, de sorte qu'ils ont une dispense spéciale pour se comporter comme des psychopompes et voleter à leur guise entre les pâturages des vivants et des morts, quelque chose comme ça. Je ne sais pas trop à quoi ils servent, mais crois-moi, il y a plus de pigeons que ne le croient la plupart des gens. »

Ils s'élevaient en tournant à un rythme majestueux autour d'un tronc d'une circonférence à présent d'une trentaine de mètres. Conscient que la porte secrète qui donnait accès aux Greniers du Souffle n'était plus qu'à un tour de spirale, Sam O'Day le bien-tissé décida qu'il ferait bien d'expliquer à son ennuyeux compagnon de voyage ce qu'était exactement la porte avant qu'ils la franchissent, afin de prévenir la question criarde qui accompagnerait inévitablement une telle initiative.

« Laisse-moi devancer ta question. Juste après le prochain virage se trouve quelque chose qu'on appelle une porte dérobée. C'est une sorte de charnière à quatre sens entre les dimensions qui nous ramènera dans l'En-haut à Mansoul. La plupart des pièces sur terre possèdent une porte dérobée dans au moins un angle supérieur, et la plupart des espaces ouverts également, même si avec les espaces ouverts on ne peut voir où sont les coins que quand on est dans l'En-haut et qu'on regarde vers le bas. Sauf, bien sûr, si tu as déjà fait le trajet un nombre incalculable de fois, comme un démon ou un pigeon, et que tu connais pas cœur l'emplacement de chaque entrée. Tiens-toi prêt maintenant.

Il y a une porte dérobée juste devant nous, et quand nous la franchirons tu sentiras quelque chose se retourner en toi quand nous passerons de la perspective de ce monde inférieur à celle du plan supérieur au-dessus. »

Le démon accéléra un peu, et fonça vers le coin occulte qu'il sentait, invisible, juste au-dessus. Alors qu'ils approchaient en tournoyant de l'ouverture invisible, suivis par leur traîne vert-rouge, telle de l'eau teintée tournant dans une bonde céleste inversée, tous les bruits du voisinage s'étirèrent et s'allongèrent en un vacarme croissant d'orchestre à cordes. Les voitures sur le Spencer Bridge, les trains de marchandises brinquebalant juste en dessous et le murmure de la rivière, tous ces bruits furent aspirés en un vrombissement sourd et caverneux par l'acoustique du monde d'en haut qui les attendait.

Comme l'avait prédit la salade syllabique qu'était Sam O'Day, quand ils passèrent par la porte dérobée et franchirent la jonction des deux plans, il y eut un moment où ils eurent l'impression que leurs estomacs s'étaient retournés, mais à l'intérieur de leur tête. Puis, dans une rafale de couleurs rutilantes, ils franchirent une ouverture carrée de quinze mètres au chambranle en écorce qui avait été mille fois agrandie, tournèrent encore une fois à vive allure autour de l'orme gigantesque et déboulèrent en pleine rixe de pigeons dans les hauteurs retentissantes au-dessus des Greniers du Souffle.

Derrière la verrière, des lignes argentées se détachant sur du noir cartographiaient les facettes d'un dodécaèdre magnifiquement déployé qui se déplaçait lentement, comme un galion de lumière encalminé, dans les ténèbres infinies au-delà de l'immense galerie. Le diable plana un moment avec l'enfant en robe de chambre étroitement serré contre son sein, contre le fracas métallique de son puissant cœur enclume, puis traversa tranquillement le vaste emporium sur toute sa longueur en direction du coucher de soleil violet et vermillon à l'est. Il allait ramener l'enfant au bout de ce colossal couloir, jusqu'au début de l'après-midi quelques jours plus tôt, quand ils s'étaient tous deux rencontrés. Une fois là-bas, il déciderait que faire de cette petite énigme, qui avait été morte puis ressuscitée et dont la situation avait conduit les bâtisseurs à se crêper le chignon.

Il espérait profiter du voyage pour étudier toutes ses options, tous les mouvements possibles dans la partie d'échecs trans-temporelle qu'était sa complexe existence, son réseau bariolé. Idéalement, il aurait le temps d'examiner soigneusement toutes les façons dont sa rencontre opportune avec le petit maigrichon, ce Vernall sur lequel il était tombé au coin habituel entre ici et l'au-delà, pourrait être utilisée à l'avantage de Sam O'Day l'embrouilleur. Mais hélas, ses prospections se révélèrent un peu trop optimistes et à peine avaient-ils parcouru en volant une centaine de mètres que le même suspendu reprenait son jeu des Vingt Questions.

« Et donc, pourquoi appelle-t-on cet endroit Mansoul ? »

Le diable commençait à ronger le peu de frein qui lui restait. Oui, il avait promis de répondre à toutes les questions que lui poserait le gamin, mais ce

n'était plus marrant. Cette petite fouine ne faisait donc jamais de pause ? Sam O'Day le suspect changeait d'opinion sur la façon dont la vie de Michael Warren s'était achevée. Il avait d'abord supposé que la nature confiante du gosse avait pu le jeter entre des mains assassines ou dans un frigo abandonné, mais maintenant il trouvait plus probable que l'enfant ait été tué par les membres de sa famille dans une tentative pour faire taire le petit marmot. Bien que contraint par les lois de la démonologie de fournir une réponse, le diable ne put s'empêcher de laisser percer une certaine amertume dans ses propos.

« Ça s'appelle Mansoul parce que c'est son nom, Mansoul. C'est comme si on te demandait pourquoi tu t'appelles Michael Warren. C'est assez clair comme ça et quiconque a un peu de jugeote s'en contenterait, même si je vois bien que tu ne fais pas partie de cette dernière catégorie.

« Un de vos plus grands poètes, Bunyan aux pieds endoloris, John le récidiviste, avait coutume de se promener dans la commune terrestre de Northampton en partant de chez lui, de Bedfordshire, et en même temps il se promenait dans sa vision poétique à travers cet aspect supérieur de l'endroit. Un fantôme de passage dut lui révéler le nom de cet endroit, et la chance a voulu qu'il s'en souvienne en retournant dans sa conscience mortelle, ou du moins assez longtemps pour le noter et s'en servir dans sa brochure intitulée *Mansoul ou la guerre sainte*. »

Ils filaient dans la galerie éternelle, tandis qu'au-dessus les couleurs du firmament se rétractaient dans le temps, passant du noir nocturne au crépuscule violet puis au coucher de soleil comme un abattoir en feu. En dessous, la rangée vertigineuse de cuves défilait en clignotant, des trous percés sur le papier à musique d'un vieux pianola. Comme ils passaient sous les cieux gris bleu de la journée précédente et se dirigeaient vers la coquille d'huître luisante de l'aube, le diable fut certain, à en juger par la qualité du silence songeur de Michael Warren, que l'enfant allait poser une nouvelle et vaine question, et au moins en cela il ne fut pas déçu.

« Pourquoi vous avez dit que c'était par chance que cet homme s'était souvenu du nom ? Et est-ce que je me souviendrai de tout ça quand je reviendrai à la vie ? »

Le diable grommela une réponse, crachant par inadvertance des gouttes de venin caustique sur le col de la robe de chambre de l'enfant, laissant sur le tartan une trace de brûlure jaune blanche.

« Non, petiot, rien du tout. C'est une des conditions immuables qui expliquent la façon dont ce que tu considères comme le temps est vraiment structuré. Rien de ce qui se passe ici, dans cet endroit en dehors du temps, n'a vraiment le temps d'être confié à la mémoire mortelle. Si tu passes en revue l'histoire qu'est ta vie un millier de fois, chaque pensée et chaque acte seront toujours exactement tels qu'ils étaient lors du tout premier passage. Tu ne te souviendras pas d'avoir dit ou fait ces choses avant, hormis lors de ces absences momentanées d'oubli que les gens appellent déjà-vu. Et à part ces bribes que tu peux conserver de tes rêves, ou dans de rares cas comme la

vision de Bunyan, personne n'a le moindre souvenir de ce qui lui arrive dans ces contrées supérieures. Donc, franchement, ça ne sert à rien de me poser ces stupides questions. Tu auras tout oublié une fois que tu seras retourné dans la vie, et ça voudra dire que tu auras perdu ton temps, et, chose plus déplorable encore, que j'aurai perdu le mien. Si tu avais ne serait-ce qu'une vague idée de ce que doit endurer un diable au cours de son existence, tu ne m'importunerai pas avec tes vaines futilités. »

Ils traversèrent alors l'atmosphère perle et framboise de l'aube du vendredi, se dirigeant toujours dans le tunnel irisé de fils noirs qu'était la nuit du jeudi. Tendant le cou pour regarder le démon par-dessus son épaule rongée par la bave démoniaque, le visage poupin de Michael Warren était tel qu'on aurait pu croire qu'il essayait de jouer au plus malin en répondant à la saillie du diable, sauf que sa tentative était bien trop maladroite et transparente.

« Bon, et si vous me racontiez ce que doit endurer un diable, alors ? Qui êtes-vous, d'ailleurs ? Êtes-vous quelqu'un de très méchant, ou avez-vous toujours été un diable ? Vous avez promis de répondre à toutes mes questions, alors répondez à celles-ci. »

Le diable grinça des dents à la limite de l'éclatement, même si, pour voir les choses du bon côté, s'il devait absolument faire la conversation à ce petit goret impertinent en pyjama, alors autant que ce soit pour lui parler de choses dont il ne rechignait jamais à causer, à savoir lui-même.

« Bon, puisque tu veux le savoir, c'est non. Non, je n'ai pas toujours été un diable. Quand le halo luminescent qu'est l'espace-temps ondula et jaillit de la non-existence, d'un coup d'un seul, je vis la totalité de mon être immortel, qui comportait la période de ténèbres que je dois passer au service d'un démon inférieur. Mais ce que je suis maintenant diffère de mon apparence originelle, et de celle qui sera la mienne quand j'aurai parcouru davantage de chemin. À mes débuts, je n'étais qu'une partie glorieuse, un parmi des myriades d'autres composants d'une immense entité qui baignait dans l'être simple, avant qu'adviennent le monde et le temps. J'étais alors un bâtisseur, si tu peux le croire. J'avais la robe blanche et la canne de billard et tout ça.

« Tu ne dois pas oublier que c'était avant qu'existe le temps tel que nous le connaissons aujourd'hui, ou même un univers matériel. Il n'y avait jamais d'embrouille. Naturellement, ça n'a pas duré. On a décidé en haut lieu qu'une partie de l'être immense dont j'étais un composant devrait être réduite à deux ou trois dimensions pour créer un plan d'existence physique. Résultat, certains d'entre nous furent rétrogradés d'un monde de pure lumière et de béatitude à cette nouvelle construction, ce nouveau royaume de sensations corporelles, d'émotions et à l'infini torrent de délices et de tourments que ces choses-là entraînent. Je reconnais à contrecœur que cette désastreuse redistribution fut peut-être nécessaire, d'une façon dont nous qui œuvrions dans les rangs inférieurs n'avions pas conscience. Mais quand même, ça fait sacrément mal.

« Note bien que je ne me plains pas. D'autres furent nettement moins bien lotis que moi. Tu te souviens que j'ai évoqué plus haut Satan, et j'ai dit que tu

ne le reconnaîtrais pas si tu le voyais. C'est parce qu'il fut le premier et le plus grand à être précipité dans le vide, ses énergies torrides refroidies et condensées en matière, sa sublime magnificence réduite à du remblai. Jette un coup d'œil aux cuves que nous survolons, aux ouvertures qui donnent sur le plan mortel. Dans leurs profondeurs tu peux deviner les tiges de corail tordues que sont en fait les vivants vus sans le temps. Leurs qualités lumineuses de pierres précieuses ont valu à ces pousses, parmi la population fantôme de Mansoul, le nom de "bijoux". Mais ce n'est pas ainsi que nous autres les diables les appelons. Nous leur avons donné le nom de "Tripes de Satan". C'est lui, là, dans chaque particule mystérieuse et frémissante de l'univers corporel. C'est ce qu'il est advenu de lui, de son corps ardent et immortel. Comme je le dis souvent, en comparaison, je suis un feu follet. »

Sam O'Day l'agité, tel un cerf-volant de combat oriental, descendit en silence pendant un moment dans les Greniers du Souffle, le long du passage étoilé qu'était la nuit de mercredi, vers le lever de soleil tout au bout. Il était pas mal remonté après avoir parlé du héros brillant qui était devenu le monde solide, devenu le Satan, le grand obstacle, la pierre d'achoppement. Mais ce récit déprimant avait empêché son passager payant de faire des histoires... et Michael Warren allait devoir à un moment payer sa place comme ils l'avaient décidé, le diable y veillerait. Il n'avait pas encore décidé comment, c'est tout. De peur qu'une trop longue pause ne déclenche à nouveau un feu nourri de questions et de plaintes, le démon reprit son exposé.

« Et donc nous vivions là, dans un monde naissant construit à partir de la substance même de notre ancien gouverneur, encore hébétés par l'assaut de nouvelles sensations et perceptions, complètement livrés à nous-mêmes, ou autant que quiconque peut l'être dans un univers prédéterminé. C'était une époque incroyable, crois-moi. Ça l'est toujours, si je vole vers l'est suffisamment longtemps le long de l'axe temporel de mon être. Ces jours extraordinaires continuent toujours, là où nous sommes encore de jeunes et invincibles démons en colère.

« Nous avons vite découvert, par un des bâtisseurs les plus crédules, dans quel but avait été créé ce nouveau plan terrestre. Il s'agissait d'un truc portant le nom de vie organique. À nos yeux, on aurait dit plutôt une flaque boueuse particulièrement retorse, même si pour toi, ça devait être ton ancêtre à la puissance mille millions. Mais longtemps avant que quelque chose ressemblant vaguement à un être humain n'apparaisse, nous avons compris que cette histoire d'incarnation était la seule chose en jeu. Toutefois, à chacun son dû, et ce n'est que lorsque des personnes émergèrent confusément, humides et frissonnantes, de la soupe génétique que nous sûmes que nous avions décroché le gros lot. Naturellement, entre-temps, nous avions eu droit à une avant-première de tout ça à un niveau symbolique, avec l'homme et la femme dans le jardin et tout et tout, mais en fait, ce sinistre fatras de réalité l'emportait sur tout.

« Mais tous mes respects à la version symbolique. Il y avait des points forts.

La jeune beauté retenue au départ pour jouer la femme d'Adam avant Ève était renversante et s'appelait Lil. Je l'ai épousée par la suite, après qu'elle a quitté son mari lors du premier divorce people, avec l'incompatibilité comme raison principale. Ce qui s'est passé, c'est qu'Adam, étant ici sur le plan symbolique, avait une vue qui percevait le monde en quatre dimensions. C'est comme quand tu regardais ta maison tout à l'heure, et que tu pouvais voir l'intérieur de chez toi en lorgnant derrière les murs, par un coin qui n'est pas là d'habitude. C'est comme ça que ça s'est passé pour Lil et Adam. La première vision qu'il eut d'elle fut une catastrophe. Il pouvait voir sous sa peau, sous ses muscles, sous ses entrailles jusqu'au lent chyme qui remuait dedans. Il vomit partout sur l'arbre de la connaissance. Lil, bien sûr, en fut offensée, et s'en alla copuler avec des monstres, dont, heureusement, je fus le tout premier. »

Le roi du courroux et Michael Warren filaient le long du mercredi avec le ciel derrière le dais en verre concave d'un gris sale et nacré, les lignes et les angles de ses hyper-cumulus rehaussés d'un rose spectral. Le colis en tartan que Sam O'Day le négligent transportait paraissait absorbé dans le développement de l'autobiographie du démon, et, satisfait de son silence, l'éminence infernale décida de continuer sa petite histoire.

« Peu après le commencement, il y a une période pendant laquelle Lil et moi sommes mariés, mais ça ne dure pas. C'était une vraie sangsue question adhérence, et moi j'étais trop têtu pour un tricéphale. En outre, la race humaine attendait un peu plus loin avec toutes ses plaisantes beautés. Les femmes humaines me surprirent fort, après Lil. Une fois qu'on a goûté aux vertébrés, impossible de revenir en arrière. Une colonne vertébrale, ça vous pose là. Tu es encore jeune, donc tu ne peux pas comprendre tout ça, mais crois-moi. Je suis le diable et je sais de quoi je parle.

« De tous les démons de l'enfer, j'aime à penser que je suis le plus romantique et le plus sensible aux charmes féminins. En Perse, il y a longtemps, j'eus les cornes toutes retournées et tombai raide dingue amoureux d'une fleur exotique du nom de Sara, fille d'un gars du nom de Raguël. Fallait voir comme elle était timide quand je la courtais. Je lui offrais de précieux cadeaux et la laissais à peine m'apercevoir, lui laissant juste un signe lui disant que j'avais été là : un collier posé sur un coussin en soie, alors qu'une partie du tapis de la chambre était en feu. Quand finalement, non sans gêne, je me présentai à elle, un peu comme la Bête devant la Belle, sa réaction hystérique n'eut rien d'un conte de fées, je peux te l'assurer. À peine les mots "je t'aime" avaient-ils franchi une de mes nombreuses bouches que ma bien-aimée fit ce que vous autres humains appelez une crise. Rien de grave, et au bout de quelques jours elle put à nouveau parler, et entreprit alors de décrire sa rencontre avec moi dans des termes tout sauf flatteurs.

« J'étais traité d'abomination, de destructeur, alors que cette femme me connaissait à peine. Elle passa complètement à côté de mes admirables qualités, et au lieu de ça me décrivit comme un stéréotype violent et

inhumain. Pire encore, elle enfonça encore plus le pieu en annonçant soudain son imminent mariage avec un autre prétendant. Naturellement, j'étranglai ce dernier lors de leur nuit de noces, mais n'importe qui en aurait fait autant dans des circonstances aussi provocantes. Et en outre, malgré ce qu'elle prétendit plus tard, je voyais bien qu'elle flirtait avec ces autres hommes uniquement pour que je m'énerve. Pourquoi sinon aurait-elle annoncé son mariage avec un deuxième promis avant que le premier soit enterré, si ce n'est pour me contrarier et me rendre jaloux ? Je l'ai donc tué lui aussi. Je l'ai jeté du balcon. Pour faire court, j'ai agi de même avec les cinq suivants. J'ai en tout éliminé sept types par divers moyens – étranglement, chute, noyade, feu, décapitation, hémorragie interne, et enfin crise cardiaque. J'y ai presque vu une manière de lui envoyer des fleurs. Je me disais qu'elle devait s'intéresser à moi. Pourquoi sinon essaierait-elle en permanence d'attirer ma meurtrière attention en annonçant encore un nouveau mariage ? N'importe quelle femme normale, une fois que la tête du cinquième a rebondi sur les marches de sa chambre, aurait laissé tomber l'idée du mariage et se serait fait nonne.

« Bref, il s'avéra que je me trompais. Elle ne faisait pas des manières. Elle ne m'aimait sincèrement pas. Et la voilà qui s'en va voir un sorcier... une catégorie de bonshommes que, par ailleurs, je méprise... et elle le convainc de promulguer ce que de nos jours on appellerait une ordonnance restrictive. Il brûla certaines substances sur un brasero, m'empêchant de m'approcher d'elle, me déportant de Perse en Égypte. Quelle ingratitude ! D'où ces gens pensaient-ils qu'ils tenaient leur maîtrise des chiffres sinon de moi ? Donc, sachant reconnaître quand j'étais indésirable, je décampai d'Égypte et emportai avec moi toutes les mathématiques. Voilà, pensai-je, qui leur servirait de leçon, ou pas, d'ailleurs. »

Là-haut, derrière la verrière, l'aube du mercredi palpita brièvement avant de céder la place aux noirs kilomètres de nuit du mardi. Le gamin ballotté écoutait toujours très attentivement le monologue du diable.

« Mais en Égypte, j'eus quelques ennuis. L'Égypte avait la réputation alors d'être un repaire de démons, et nous étions des dizaines à traîner dans les parages. On parle de mauvaises fréquentations, et ce n'est pas un vain mot. Ce n'était qu'une question de temps avant que ça dégénère.

« Les choses connurent un pic quand un des démons les plus bas dans la hiérarchie tourmenta des bâtisseurs mortels non loin de Jérusalem. Quand les victimes exaspérées recherchèrent la protection du roi Salomon, ce dernier utilisa la magie pour prendre au piège le démon responsable. Bon, Salomon était un type malin, je te l'accorde. Le démon qu'il avait capturé fut alors interrogé et menacé jusqu'à ce qu'il balance les noms de tous ses complices, les six douzaines d'entre nous, depuis Baël jusqu'à Andromalius. Je fus à peu près le seul à offrir de la résistance, mais au final ça ne servit à rien. Salomon nous avait coincés et nous obligea à lui construire un temple, des sortes de travaux d'intérêt général. Mais nous nous sommes vengés. Nous avons semé des conflits dans ce temple et à cet endroit dont les gens ne comprendraient

pas la mesure avant encore trois mille ans.

« Depuis lors, nous avons écumé les mondes inférieurs et supérieurs sans surveillance, ayant des aventures, détruisant des occultistes, nous livrant à différents passe-temps. En termes mortels, on nous considère probablement davantage comme des motifs vivants composés d'impulsions distinctes et différentes, d'énergies différentes. Nous sommes également une dimension en dessous du royaume humain à trois dimensions, et comparés à vous nous sommes plats comme des lattes de parquet, même si bien sûr nos mosaïques sont bien plus élaborées.

« Nous avons eu le temps, depuis qu'on nous a déchus, de nous habituer à notre condition et de comprendre notre place dans l'arrangement divin. Nous pensons que, comme toutes choses créées, nous avons la capacité de changer et croître. Notre espoir est que d'ici mille années mortelles environ, nous connaîtrons à nouveau l'état illimité, exalté dans lequel nous sommes nés. L'humanité est le seul obstacle à nos ambitions. Si nous devons atteindre le plus haut royaume depuis notre situation actuelle tout en bas, alors le royaume du milieu doit être poussé par en bas, devant nous. Sinon, notre unique alternative est de nous frayer un chemin à travers vous à coups de griffes, j'en ai bien peur, si nous voulons jamais revoir le soleil. »

Dehors, les cieux passèrent du noir au mauve puis à l'or, et de l'or au gris, de la nuit du mardi au mardi matin. Tandis que Sam O'Day l'inadapté remontait le temps à tire-d'aile avec Michael Warren dans ses bras bruisants, il était en train de calculer dans l'un des compartiments de son intelligence à tiroirs des moyens d'exploiter sa rencontre avec le garçon. Il y avait quelqu'un dans les Boroughs, posté quelques décennies plus loin, que le démon voulait tuer, et quelqu'un d'autre qu'il voulait sauver. Il existait peut-être une façon de persuader cet enfant crédule de l'aider dans l'une ou l'autre de ses entreprises.

Tirant une bordée contre les coups de vent glacés de la galerie infinie, ils piquèrent dans l'aube pâle pour rejoindre le cœur nocturne du lundi. À l'est, le soleil couchant de l'après-midi au cours duquel son passager était mort se dressait. Ayant manifestement compris que le récit du diable était fini, sa charge aux suaves boucles d'or avait rapidement mis au point une autre question pointue.

« Bon, ce que je comprends pas, c'est ce que vous fabriquez dans les Boroughs alors que vous êtes si important. Pourquoi vous êtes pas dans un endroit célèbre comme Jérusalem ou l'Égypte ? »

Le ciel au-dessus de la galerie était comme en fusion maintenant qu'ils avaient quitté le crépuscule aux nuances lilas. Bien que légèrement agacé par le ton incrédule du jeune freluquet, le démon reconnut que la question était fondée, et méritait une réponse.

« Franchement, j'aurais cru qu'il était plutôt évident, même à tes yeux, que quelqu'un ayant accès à ces hauteurs supérieures et intemporelles peut être facilement presque partout à la fois. Je ne suis pas juste dans les Boroughs, et

en ce jour particulier de 1959 je suis en train de fiche la pagaille en Terre sainte, comme on l'appelait autrefois, ainsi que dans pas mal d'autres endroits instables et ensoleillés. Mais si je veux être franc avec toi, ce à quoi je suis tenu, je me suis pris de passion pour ce kilomètre carré de terre au fil des siècles.

« D'une part, il y a de ça plus de mille ans les Maîtres Bâisseurs ont choisi cette ville pour y installer leur symbole, leur croix en pierre, en faisant le centre porteur de ce pays. Là-bas, au coin sud-est de ce vil quartier, se trouve la croix d'Angleterre. Depuis ce point central s'étend un réseau de lignes, des plis conjonctifs sur la carte de l'espace-temps reliant un endroit à l'autre, des chemins imprimés sur le tissu de la réalité de multiples trajectoires humaines. Les gens sont venus jusque dans cette croisée importante depuis l'Amérique, depuis Lambeth et, si nous comptons le moine qui a suivi les instructions des bâtisseurs et apporté leur pierre-croix ici, depuis Jérusalem même. Bien que tous ces endroits soient éloignés les uns des autres sur le plan matériel, vus depuis ces éminences mathématiques, ils se rejoignent d'une façon grossière et évidente. En effet, il s'agit presque du même endroit.

« Les destins de ces lieux sont emmêlés d'une façon que les vivants ne peuvent voir. Ils agissent les uns sur les autres et se modifient donc, mais à distance. Si le moine dont j'ai parlé n'était pas venu ici au VIII^e siècle, parti de Terre sainte non loin de là où mes potes et moi avons bâti à Salomon son temple, alors il n'y aurait pas eu de conduit pour les énergies des croisades quand elles partirent toutes fringantes de cet endroit pour se rendre à Jérusalem trois cents ans plus tard. Et bien sûr, après l'une des premières croisades, un de vos chevaliers normands fut assez bon pour bâtir une réplique parfaite, dans Sheep Street, du temple que le roi Salomon nous avait fait bâtir pour lui dans la ville sainte. Dans le treillis d'événements et de conséquences, ton pauvre quartier est un carrefour vital où la guerre et le miracle se rencontrent pour se serrer la main. Franchement, tu peux me croire, ce quartier est tout feu tout flamme et ça le rend fascinant à des yeux comme les miens ainsi qu'à des présences moins ignobles.

« Mais en plus de tout ça, tu sais quoi, j'ai fini par bien aimer les gens qui vivent ici. Aimer est peut-être un mot trop fort, mais disons que je ressens une certaine empathie, une certaine affinité. Indigents et sales, saouls dès qu'ils peuvent se le payer, évités avec dégoût et répulsion par les gens comme il faut, ils savent, comme moi et les miens, ce que c'est que d'être déchu et changé en démon. Eh bien, je leur souhaite bonne chance. Bonne chance à nous tous les diables peu recommandables. »

Depuis les hauteurs magnétite du soleil couchant, Michael Warren et le démon entamèrent une lente descente en vrille dans l'atmosphère chaude et languide du lundi après-midi. Derrière la verrière transparente au-dessus d'eux, des lignes d'un blanc polaire rehaussaient les précieux contours rutilants d'un cirrus algébrique qui se déployait dans un époustouflant azuré. Plus bas, l'étendue perforée des Greniers se rapprochait avec ses rangées de

grands judas carrés donnant sur le monde et le temps, sur le nœud précieux des Entrailles de Satan.

Sur la paroi nord du couloir, Sam O'Day le démembré pouvait voir la charpente consolidée à la poix du balcon où il avait rencontré le petit pèlerin en robe de chambre, et, un peu plus bas, les étages inférieurs où les rêves agrégés s'étaient élevés comme des stalagmites de guano psychique, formant une longue enfilade de façades et de vitrines surréelles. Un de ces établissements, un salmigondis d'absurdités inconscientes appelé « Hélice Satan », était situé non loin d'une ruelle où une vieille et grosse femme qui était soit morte soit en train de rêver, ou alors dans le rêve d'un autre, avait installé un brasero ambulant sur lequel on aurait dit qu'elle faisait griller des châtaignes. À part cette vieille bique, qui était penchée sur ses braises ardentes et n'avait absolument pas remarqué le diable et son jeune otage, il n'y avait personne dans les Greniers du Souffle, du moins dans les parages de ce moment particulier de la journée. Heureusement, surtout, il n'y avait pas de bâtisseur à l'œil poché en train d'aller et venir avec une canne de trillard pour chasser le duc kidnappeur des enfers. Ça semblait un endroit sûr pour déposer l'enfant en attendant que Sam sache quoi faire de lui.

Telle une fleur du mal dont les pistils ondulaient au-dessus de lui en couleurs Meccano, vert et rouge, le diable atterrit doucement sur le plancher élastique. Il déposa Michael Warren sur la terre ferme en en faisant trois tonnes, afin que l'enfant ait honte d'avoir mis en doute les honorables intentions de son bienfaiteur.

« Et voilà ! Nous sommes revenus où je t'ai trouvé, et sans même avoir défrisé une seule de tes boucles blondes. Je parie que tu commences à reconnaître à quel point je peux être quelqu'un de bien. Je parie également que tu t'inquiètes quant à la façon précise dont tu vas devoir me payer pour la merveilleuse excursion que nous venons de faire. Eh bien ne t'en fais pas. J'ai une petite mission à accomplir dont tu pourrais te charger. Ainsi nous serions quittes, comme nous en avons convenu. Tu te souviens de notre marché, n'est-ce pas ? »

Les yeux du gosse allaient de droite à gauche tandis qu'il envisageait et excluait diverses échappées belles. On pouvait presque voir les rouages miniatures tourner dans sa tête avant qu'il en arrive à la décourageante conclusion qu'il n'y avait aucun endroit où se réfugier sans que le diable le rattrape avant qu'il ait fait trois pas. Le regard encore flottant, il opina à contrecœur à la question du démon.

« Oui. Vous avez dit que si un jour je vous rendais service alors vous m'emmèneriez faire un tour gratis. Mais c'était il y a pas longtemps. Vous avez laissé entendre que je ne pourrais vous rendre ce service que dans très très longtemps. »

Le diable sourit avec indulgence.

« Si tu veux bien te rappeler mes propos, tu sauras que j'ai dit que tu pourrais me rendre un service plus tard, autrement dit à un moment situé dans

le futur. Il se trouve que c'est exactement là que te conduira ma petite mission. Il y a une personne qui vit à une quarantaine d'années à l'ouest d'ici, dans le siècle suivant, dont je ne suis pas très satisfait. Ce qui me ferait plaisir, c'est si tu pouvais t'arranger pour que cette personne désagréable soit tuée. Plus précisément, je veux que sa cage thoracique soit réduite à des éclats de craie. Je veux que son cœur et ses poumons soient réduits à une pulpe méconnaissable. Accomplis juste cette simple tâche pour moi, et j'annulerai généreusement toutes les dettes impayées entre nous. C'est-y pas une chouette proposition ? »

Michael Warren ouvrit grand la bouche et secoua la tête de côté en reculant avec hésitation loin de Sam O'Day l'ondoyant. Le diable soupira d'un air déçu et fit un pas vers le gamin. Peut-être qu'une cicatrice livide et permanente sur son esprit-ventre le convaincrait qu'il n'y avait guère de place ici pour négociations.

C'est à ce moment que la voix sèche de la vendeuse de marrons retentit dans le dos du démon.

« Pas par là, mon trésor. Viens vers moi. N'écoute pas ce vieux gredin. »

Le démon se tourna d'un air indigné vers la source de cette interruption grossière. Debout près de son brasero, le rêve ou le spectre de la vieille harpie aux joues roses fixait de ses yeux acier le démon. Vêtue de jupes noires, elle portait un tablier également noir, avec des scarabées iridescents et des disques solaires ailés brodés sur son ourlet. La femme était une matrone, et le diable se douta que sa présence ici ne présageait rien de bon quant à ses intentions immédiates à l'égard de Michael Warren. Elle appela à nouveau l'enfant, sans détourner un seul instant ses petits yeux noirs du démon.

« C'est bien, tu es un bon garçon. Contourne-le et viens vers moi. Ne t'en fais pas, petit, je veille à ce qu'il ne te fasse aucun mal. »

Du coin de son œil gauche et rouge, il vit l'enfant détalier en direction de l'éclat terne du brasero. Furieux, le diable porta son regard le plus dévastateur sur la vieille bique et s'adressa à elle directement.

« Oh. Tu vas veiller à ce que je ne lui fasse aucun mal, c'est ça ? Et comment t'y prendras-tu, exactement, depuis les profondeurs septiques de mon système digestif ? »

La vieille femme plissa les yeux. Sortant timidement des ombres de la ruelle derrière elle, une bande de gamins sales, à l'air vicieux, sans doute ceux qu'il avait bombardés plus tôt quand Michael Warren et lui s'étaient lancés dans leur virée. Quand la matrone reprit la parole, ce fut lentement, d'un ton de froide détermination.

« Je suis une matrone, mon cher, et nous connaissons toutes les remèdes anciens. Nous avons même un remède contre toi. »

Elle brandit la main qu'elle tenait dans son dos et lança une poignée d'une substance visqueuse sur les braises grisonnantes. Puis elle sortit d'une poche de son tablier une fiole de parfum bon marché qu'elle retourna au-dessus de son brasero. Un parfum âcre siffla sur les braises où cuisaient déjà les

entrailles rances de poissons, et le diable hurla. Il ne... aah ! Il ne supportait pas ça. Un spasme allergique agita sa substance et ses haillons se dressèrent et se raidirent alors qu'il avait un haut-le-cœur. C'était comme autrefois dans cette maudite Perse, et une fois de plus il sentit son enveloppe matérielle se déliter. Il bouillonna en un autre corps, un énorme dragon cuivré, chevauché par un homme tricéphale, et soufflant par sa tête de taureau, baissant la tête tel un bélier noir et trépignant jusqu'à ce que toutes les poutres de l'intemporel Grenier ressemblent à de la paille, à de l'eau. Sous lui, il pouvait voir détalé la silhouette en robe de chambre de Michael Warren alors que le gamin fonçait se réfugier dans les jupes de la matrone.

Il ravala sa propre salive volcanique, la nausée et le tourment menaçant de le briser. Il toussa, et par son nez humain jaillirent une morve incandescente, du sang noir et un mélange de particules exotiques subatomiques, des mésons et des antiquarks. Le diable sut qu'il ne pourrait maintenir longtemps cette forme avant qu'elle ne s'effondre en un flot pyroclastique de rage et de remords. Il concentra chacun de ses huit yeux enflés et piquants sur l'enfant en fuite, et sa voix fut comme une bombe atomique dans une cathédrale, fêlant cinq panneaux de verre au-dessus des Greniers du Souffle.

« ON AVAIT UN ACCORD ! »

Ses deux peaux, la peau humaine et les écailles de dragon, enflèrent en de gigantesques cloques aux surfaces pareilles à des bulles mourantes, nageant dans un spectre de couleurs huileuses juste avant d'exploser. Se dépouillant rapidement de toute une dimension, il perdit forme et contours dans l'éther. Comprenant qu'il lui restait juste assez de force pour une apparence plate, le diable se convulsa en une monstrueuse aurore boréale, des rideaux scintillants araignée-lézard faits de lumière qui parurent remplir la stupéfiante longueur de la galerie. Pendant quelques instants, ce fut comme si toutes les lattes et les chevrons prenaient feu avec lui, et ses yeux carnassiers en grappes de phares rougeoyèrent de leurs flammes biquantes, tantôt rouges, tantôt vertes, couleur camion de pompier et porte de chambre à gaz.

Puis il ne resta plus rien de lui que quelques étincelles, qui se dispersèrent dans une brise sentant la friture le long de l'éternel couloir.

Ah ça, on peut dire qu'il faisait parler de lui dans l'En-haut, le Gang des enfantômes, tout le monde vantait leurs quatre cents coups le long des éternels tuyaux d'écoulement, tous ces exploits qui leur valaient des cicatrices en guise de médailles. Ils étaient beaucoup appréciés dans les crasseux caniveaux de l'Élysée, très attendus en vue d'interrogatoires dans quatre ou cinq dimensions, et admirés par les garçons comme par les filles partout et en tout temps de ce siècle brillant et patiné. C'était une meute de petits animaux vifs et sales, et ils étaient sacrément nombreux, à sillonner le monde toute la sainte journée.

Ils s'introduisaient dans les rêves des bébés et coupaient par les pensées des écrivains, inspirant tous les clubs secrets et les séries télé pour enfants, et tous les livres, du Club des cinq au Clan des sept. Ils étaient la matrice ; on ne jurait que par leur façon de cracher, leurs repaires instables et leurs épreuves initiatiques, réputées difficiles : car pour faire partie du Gang des enfantômes, il fallait d'abord avoir été enterré ou incinéré.

Leur chef était Phyllis Painter, d'une part parce qu'elle l'affirmait, mais également parce que la bande dont elle avait fait partie de son vivant avait un meilleur passif et une meilleure réputation que les cliques dont pouvaient se vanter les autres. Bien qu'elle ait vécu dans Scarletwell Street, Phyllis avait fait partie des Compton Girls, une bande nettement supérieure au Green Gang ou aux Gars des Boroughs et tous ces minables. Ce n'était pas une question de muscles, de toute évidence. Le fait est qu'elles réfléchissaient avant d'agir, ce qu'on ne pouvait pas franchement dire de tous les garçons. *Nous sommes les Compton Girls ! Nous sommes les Compton Girls ! Nous mettons les formes, nous défions les normes, nous sommes respectées partout où nous allons. Nous savons danser, nous savons chanter, nous savons tout faire, parce que nous sommes les Compton Girls !* Bien sûr, tout ça remontait à un bail, mais on pouvait toujours compter sur Phyllis pour veiller au grain quand ça bardait.

Aussi, alors qu'elle se tenait à présent à une distance prudente derrière la sévère matrone et son brasero, en train de regarder un démon haut placé se décomposer superbement tel un artificier maladroit, on pouvait lire une sinistre satisfaction sur ses lèvres pincées et dans ses yeux plissés. Quel dommage, pensait Phyllis, que ce diable important explose pour de bon sans laisser de trace. Si au moins il laissait une section fumante de sa queue épineuse, ou, mieux encore, un crâne avec des cornes, Phyllis pourrait le

clouer à la porte nord de la vieille ville. Les soixante-douze démons, qui à ses yeux étaient des rivaux plus coriaces et plus adultes, laisseraient alors tranquille ce quartier de Mansoul, sauraient qu'il était la terre sacrée et jaunie du Gang des enfantômes. Et alors tous les diables du coin seraient des enfants comme elle, son petit Bill, et le Beau John ; comme Reggie Melon et Marjorie la noyée. Ils pourraient passer leur temps à jouer dehors jusqu'à l'heure d'un coucher qui ne viendrait jamais, au-dessus des jours assoupis dans leur douce et décrépite éternité.

Phyllis avait déjà dépassé l'extrémité de la longue allée-rêve et parcouru la moitié de Spring Lane quand elle s'aperçut que Michael Warren ne la suivait plus. Elle s'était demandé un petit moment si ça valait vraiment la peine de revenir sur ses pas pour aller le chercher, avant de décider que c'était préférable. Le fait qu'il n'y ait eu personne dans les Greniers du Souffle pour l'accueillir quand il était mort était très bizarre, voire carrément louche. Qui sait ? Ce freluquet en pyjama se révélerait peut-être important ou, si tel n'était pas le cas, serait au moins une distraction et une éventuelle recrue. Cette idée en tête, elle avait sifflé pour rassembler les autres membres de la bande, et ils s'étaient mis à fouiller le quartier changeant en quête du défunt bambin.

Finalement, Marjorie avait repéré l'enfant perdu près du toit courbe et transparent de la galerie, apparemment prisonnier d'un des démons les plus malveillants qu'on pût voir de temps en temps dans la région. Quand le monstre en feu les avait repérés et avait fondu sur eux, ils avaient détalé comme des fous jusqu'à ce qu'ils soient sûrs qu'il ne les suivait pas puis ils s'étaient retrouvés devant Hélice Satan pour discuter de ce qu'ils devraient faire. Phyllis voulait se rendre au Chantier afin d'avertir les bâtisseurs, comme elle en avait eu l'intention d'emblée, mais son Bill avait fait remarquer qu'étant des bâtisseurs, ils seraient déjà au courant. Ôtant son chapeau pour pouvoir gratter ses boucles brunes en quête d'inspiration, Reggie Melon avait proposé de tendre une embuscade au roi-démon. Toutefois, quand Marjorie avait demandé à juste titre la suite de ce plan, et voulu savoir ce qu'ils feraient si le démon venait vraiment, Reggie avait remis son chapeau et s'était enfermé dans un silence maussade.

Enfin, le Beau John, que Phyllis admirait en secret, avait proposé de faire appel à une matrone. Si les bâtisseurs n'avaient pas le temps de s'en occuper ou étaient trop pris ailleurs, et s'il n'y avait pas de saints dans les parages, alors une matrone serait la figure d'autorité la plus proche. Marjorie avait timidement suggéré Mrs. Gibbs qui, de son vivant, s'était occupée à merveille d'elle quand la petite binoclarde dodue de six ans avait été repêchée dans la rivière froide et brune sous le Spencer Bridge. Le Beau John et Phyllis dirent qu'ils avaient également entendu parler de Mrs. Gibbs pendant leur séjour mortel dans les Boroughs, et la décision fut donc prise presque à l'unanimité. Tous les cinq s'étaient mis alors à écumer les abords de Mansoul en quête de la respectée et vieille matrone, et avaient fini par la trouver dans un rêve poussiéreux du bar le Green Dragon, près des Greniers du Souffle au-dessus

du Mayorhold au début des années 1930. Mrs. Gibbs avait levé le nez de sa demi-pinte spectrale de stout et leur avait souri-mais-pas-vraiment.

« Alors mes chéris, que puis-je faire pour vous ? »

Ils lui avaient parlé de Michael Warren et du démon, ou plus précisément Phyllis lui en avait parlé, étant la seule impliquée dans cette aventure depuis le début. Le Beau John et Mrs. Gibbs avaient tous deux paru surpris en apprenant le nom de l'enfant, la matrone devenant soudain grave et sérieuse et demandant à Phyllis des détails sur le démon qui avait kidnappé le petit garçon. De quelle couleur était-il ? Quelle odeur dégageait-il ? Que se rappelaient-ils de sa disposition générale ? Ayant reçu, respectivement les réponses « rouge et vert », « tabac » et « extrêmement mécontent », la matrone avait prestement établi un diagnostic.

« On dirait le trente-deuxième démon, ma chère. C'est un des plus importants et des plus féroces, et il se contentera pas de te mordre vicieusement. Il est méchant, et vous avez bien fait de venir me trouver. Conduisez-moi là où vous l'avez vu avec ce gosse. Je m'en vais lui remonter les bretelles et lui conseiller de s'en prendre à quelqu'un de sa taille. Il me faudra un brasero ou une sorte de réchaud, et d'autres choses que je peux trouver en chemin. Allez, remuez-vous. »

Selon Phyllis Painter, il y avait peu de choses plus impressionnantes qu'une matrone, en vie ou non. Ces femmes courageuses étaient les seules à s'occuper des portes de la vie et de la mort, et veillaient à l'intemporel boulot de Mansoul alors qu'elles étaient encore vivantes. Aucune autre profession n'entretenait de liens aussi étroits entre ce que les gens faisaient quand ils étaient en bas dans les vingt-cinq mille nuits et leur boulot après ça, quand tout était fini. De leur vivant, les matrones donnaient l'impression de mener une existence simultanée à un niveau supérieur. Certaines d'entre elles, après la mort, retournaient à des enterrements qu'elles avaient organisés de leur vivant afin d'être là pour accueillir le défunt lors de son arrivée désorientée dans le monde d'en haut, assurant ainsi une continuité dans le service et un dévouement à une cause que Phyllis trouvait incroyables. S'occuper des gens du berceau à la tombe était une chose, mais se sentir responsable de leur existence posthume en était une autre.

Ils avaient trouvé pour Mrs. Gibbs un brasero encore en activité, vestige du cauchemar d'un commerçant, que le Beau John et Reggie portèrent soigneusement à deux, leurs mains protégées par de vieux chiffons. La matrone avait rendu visite au fantôme du marchand de poisson, Perrit, dans Horsemarket, et avait obtenu des entrailles de poisson auprès d'un homme qu'elle appelait le « Shérif ». Tendant le paquet nauséabond enveloppé dans du journal à Mrs. Gibbs par-dessus le comptoir, le poissonnier au nez crochu et à l'énorme moustache avait simplement grommelé « des démons, c'est ça ? », ce à quoi Mrs. Gibbs avait répondu par un hochement de tête et un discret « mhrr » affirmatif.

Quand le Gang des enfantômes et Mrs. Gibbs retournèrent dans la partie

des Greniers correspondant à l'après-midi particulier de 1959 où Phyllis était tombée sur Michael Warren, il n'y avait presque personne dans le coin. Ils virent l'être-rêve d'une femme au visage sévère, la quarantaine, en train de scruter d'un air interloqué la mer infinie des cuves avant de secouer la tête et de s'éloigner dans la galerie. Elle avait des mains rouges comme du lard bouilli, et Phyllis en déduisit que ce devait être une lavandière. Elle était nue, également. Bill et Reggie ricanèrent devant ce spectacle, mais Phyllis leur dit de grandir un peu, tout en sachant que ça n'arriverait pas.

Pendant ce temps, la matrone demanda aux deux garçons de poser leur seau de braises dans l'entrée de l'allée pavée qui partait des Greniers pour s'enfoncer dans les ruelles de la mémoire confuse, ce que Phyllis et ses copains appelaient les Vieilles Demeures.

« Vous pouvez le poser, mes chéris. Si c'est bien ici que cette horrible créature a kidnappé l'enfant, vous pouvez parier que c'est là qu'elle le ramènera quand elle en aura fini avec lui. J'ai les entrailles de poisson que m'a données le Shérif, et je pense qu'il doit me rester une goutte de parfum au fond d'une des poches de mon tablier, comme ça nous serons prêts à l'accueillir quand il arrivera. »

Les tabliers de Mrs. Gibbs étaient presque aussi célèbres à Mansoul que la matrone elle-même. Elle en possédait deux, tout comme autrefois quand elle vivait dans l'En-bas : le blanc avec des papillons brodés sur l'ourlet, pour les naissances, et le noir, pour les décès. Dans ce royaume supérieur, elle portait son aveuglante robe chasuble ornée de papillons comme si elle accueillait une âme récemment en allée, émergeant d'une des fenêtres horizontales des Greniers du Souffle, dans une vie plus vaste et hors du temps. Son tablier noir, de son vivant, avait été uni, sans le moindre ornement, même si Mrs. Gibbs l'avait toujours considéré apparemment comme étant plus recherché. Sur ses ourlets étaient brodés au fil vert iridescent des scarabées, et au fil or métallisé des stylets égyptiens et des yeux surlignés au khôl. Elle ne le portait que quand il s'agissait de raccompagner quelqu'un, et Phyllis se demanda comment elle avait su qu'elle en aurait besoin aujourd'hui. C'était très probablement quelque chose qu'elle avait senti dans son eau, dans sa poussière, dans ses atomes. Ça se sentait quand il y avait des démons dans les parages. Il régnait une odeur particulière, et les gens étaient de sale humeur.

Ils avaient attendu tous les six un moment, embusqués au bout de l'allée. Marjorie et Bill avaient chapardé quelques morceaux de charbon dans le rêve mitoyen du dépôt des Wiggins afin que Mrs. Gibbs puisse entretenir son brasero jusqu'à ce que Michael Warren et le démon apparaissent, à supposer qu'ils le fassent. Phyllis et le Beau John étaient adossés à la vitrine d'Hélice Satan, et contemplaient les diagrammes mouvants des nuages au-dessus de la galerie, leurs motifs se détachant en lignes blanches sur un bleu parfait et scintillant. Aucun d'eux ne parlait, et Phyllis se demanda un moment si John n'allait pas lui prendre sa main moite. Mais il se détourna et scruta l'intérieur du magasin, intrigué par un des escargots décorés, un blanc avec une croix

rouge peinte sur sa coquille métallique qui le faisait ressembler à une petite ambulance. Elle s'efforça de ne pas laisser paraître dans sa voix sa déception quand John lui demanda ce qu'elle en pensait, et elle répondit qu'elle le trouvait super. Elle se demandait parfois si c'était son étoile de lapins qui repoussait les gens.

Ils n'étaient pas là depuis très longtemps quand Reggie, qui était allé se promener tout seul dans la galerie vers l'ouest, déboula ventre à terre, tout excité, en louvoyant entre les ouvertures de quinze mètres carrés, tenant son chapeau cabossé d'une main, son long pardessus de l'Armée du salut battant autour des chevilles.

« Ils arrivent par le coucher du soleil ! Je viens de les voir ! Bon dieu, c'est un gros démon. »

Phyllis scruta le long corridor dans la direction que la manche palpitante de Reggie avait indiquée, là où se distinguait l'éruption mandarine et bronze du coucher de soleil au-dessus de la verrière à l'ouest. Elle aperçut un point scintillant qui se détachait sur la débauche de lueur sanglante, un bout de papier noirci haut perché dans les hauteurs des Greniers qui semblait grandir à mesure qu'il volait vers eux depuis le futur. Reggie ne s'était pas trompé. Elle avait été trop occupée à détalé quand il avait piqué sur eux pour bien le regarder, mais ce n'était certes pas un démon mineur.

Se disant que le diable avait dû avoir plus de temps pour examiner Phyllis et ses amis qu'ils n'en avaient eu pour l'examiner, elle leur ordonna à tous de se réfugier dans la ruelle afin de ne pas éventer le piège.

« Allez. Filez dans l'allée et postez-vous derrière Mrs. Gibbs. Il faut pas qu'il nous voie. Laissez-la faire. »

Personne ne parut disposé à critiquer cette idée éminemment sensée. Le démon s'était entre-temps rapproché et sa taille inquiétante était davantage visible ainsi que ses couleurs rouge et vert éclatants, comme si on avait lancé une poignée de sel sur un bûcher. Même Reggie ne protesta pas quand on lui ordonna de s'abriter derrière Mrs. Gibbs. Il était de toute évidence revenu sur sa première idée, qui consistait à sauter sur le dos du démon.

Le Beau John, chose étonnante et agréable, prit Phyllis par son bras maigrichon et l'entraîna à l'abri dans la ruelle. Il regarda par-dessus son épaule, son visage maigre et ses cheveux blonds et ondulés baignant dans l'éclat rose à l'ouest. Il grimaça et les traînées d'ombre sale et poétique autour de ses yeux pâles se plissèrent, des yeux d'un gris lumineux comme des faisceaux de torche jouant sur l'eau.

« Bon sang, Phyll. On dirait un biplan qui s'en vient canarder les tranchées. Allons-nous mettre à l'abri dans l'allée. »

Ils se réfugièrent en haletant dans la ruelle, en appuyant tellement leur dos au mur de briques rouges que Phyllis se dit qu'ils allaient laisser toutes leurs couleurs et leurs contours derrière comme des transferts quand ils se décolleraient. Son Bill était le plus près du coin de la rue, il tendait prudemment sa tête rousse puis la reculait, gardant un œil sur le démon qui

approchait. Mrs. Gibbs, postée au centre de l'embouchure de l'allée face à la gigantesque galerie, continuait calmement de s'occuper de son feu avec un tison tordu, qui était dans le brasero quand ils l'avaient trouvé. Pendant qu'elle attisait les charbons ternes, un éclat de forge rougeoya et éclaira son visage impassible par en dessous, sa peau pareille à un fruit en automne. À l'autre bout de la rangée de gamins, Bill leur fit son rapport en essayant de chasser toute nervosité de sa voix.

« Il décrit des cercles pour atterrir, et il est horrible à voir. Il a des cornes, et ses yeux sont de couleurs différentes. »

Phyllis leva une petite main et fit le signe du lapin, son annulaire et son majeur touchant son pouce pour former le nez, son pouce, son index et son auriculaire dressés comme des oreilles. Aussi silencieux que des lapins dans l'herbe, les gamins avancèrent sur la pointe des pieds pour rejoindre Bill au coin, afin de pouvoir mieux voir le sol des Greniers. Bien que prévenus de son arrivée, tous à l'exception de Mrs. Gibbs firent un bond quand l'être infernal fut enfin visible, descendant lentement du ciel tel une immense fleur criarde couleur perruche, l'enfant en pyjama fermement maintenu dans ses bras hâlés.

Une des jambes de la créature se déploya sous lui, le bout de sa botte en cuir dirigé vers le bas tel un danseur, se posant légèrement sur le plancher entre les rangées de cuves encaissées. Malgré sa masse imposante, le monstre atterrit presque sans faire de bruit, leur tournant le dos, ses haillons éclatants s'élevant vers le haut dans l'air déplacé par sa descente, rouge crête de coq et vert pomme empoisonnée.

Il avait la prestance d'un humain, mais d'un humain mesurant plus de deux mètres cinquante. Un chapeau de prêtre en cuir pendait entre ses épaules au bout d'un cordon attaché sous son menton barbu, révélant une longue crinière de cheveux brun roux et bouclés d'où saillaient deux cornes, pareilles à celles d'un bouc. Depuis l'endroit où elle se trouvait près de John, Phyllis ne pouvait pas voir son visage, ce dont elle se réjouissait. Elle n'avait encore jamais vu un démon d'aussi près, et franchement elle avait déjà assez de mal à supporter son aura dérangement sans ajouter à cela le stress de se demander ce qu'elle ferait si jamais il se tournait et la regardait.

Avec une douceur étonnante, la boule de feu hirsute et malfaisante déposa Michael Warren sur le sol des Greniers. Le pauvre gosse tremblait dans son pyjama rayé et sa robe de chambre, qui avait l'air encore plus usée depuis la dernière fois. Il y avait des petites déchirures dans le tartan là où les griffes du monstre s'étaient visiblement enfoncées, et sur le col et les épaules on distinguait des taches décolorées comme si quelqu'un avait versé dessus de l'électrolyte. Le tissu fumait encore légèrement par endroits. Pauvre gosse, il avait l'air mort de trouille ou plutôt vivant de trouille. Bien qu'il fit face à Phyllis et à l'entrée de la ruelle, il avait apparemment du mal à détourner les yeux du diable qui le dominait, aussi ne la remarqua-t-il pas tout de suite.

La chose parut s'adresser à l'enfant, se penchant vers lui avec une expression à la fois menaçante et condescendante. Le démon s'exprima d'une

voix trop basse pour que Phyllis puisse l'entendre. On aurait dit le grondement d'un brûleur à gaz émis par un feu de forêt situé à quinze kilomètres, mais ses intentions étaient transparentes. Phyllis reconnut la posture voûtée et intimidante, vue des dizaines de fois chez les voyous des Boroughs, même si à leur différence et contrairement à ce que sa mère lui avait dit un jour, ce démon ne devait pas être un lâche au fond de lui-même. Phyllis doutait qu'il puisse trouver un être plus effrayant que lui-même, et elle se demanda pour la première fois si Mrs. Gibbs serait à la hauteur pour l'affronter.

Elle eut alors l'impression que l'horreur bruissante avait suggéré quelque chose d'épouvantable au gamin, qui avait commencé à reculer en secouant ses cheveux blonds et filasse. Quelle qu'ait été la proposition, il était clair que le démon n'était pas d'humeur à tolérer un refus. Son feuillage panaché frissonnant de façon menaçante, il fit un pas de fauve vers l'enfant qui battait en retraite, une main calleuse levée pour exposer l'ivoire affûté de ses ongles comme s'il comptait ouvrir Michael Warren à la façon d'une cosse de haricots en pilou, et Phyllis Painter ferma les yeux. Elle s'attendait à ce que le prochain bruit qu'elle entendrait soit un glapisement rauque, comme celui d'un lièvre coursé. Au lieu de ça, la voix rassurante de Mrs. Gibbs retentit, pareille au grincement d'un berceau.

« Pas par là, mon trésor. Viens vers moi. N'écoute pas ce vieux gredin. »

Prudemment, Phyllis entrouvrit les yeux, juste une fente plumeuse et floue.

Elle avait été surprise de découvrir que Michael Warren n'était pas mort, ou, en tout cas, pas plus que quelques moments avant. Alerté par l'interjection de la matrone, l'enfant avait entre-temps remarqué Phyllis et la bande. Il avait cessé de reculer vers le mur du fond de l'immense galerie et avançait maintenant sur le côté pour essayer de les rejoindre dans l'allée, tout en gardant le plus possible ses distances avec le démon.

Le diable resta immobile pour renforcer l'effet, puis se tourna lentement jusqu'à se trouver face à Mrs. Gibbs et aux cinq enfants tapis derrière elle. Ces derniers avaient tous retenu leur souffle en voyant ses traits archétypiques, qui exprimaient si parfaitement le mal absolu qu'il en devenait caricatural, grotesque et terrifiant au point d'en être presque comique, mais pas tout à fait. Son visage était un masque bouilli sur lequel les sourcils et les moustaches brun roux erraient dans une épaisse vapeur chimique. Ses oreilles se dressaient en pointes recourbées, mais, à la différence de celles des elfes dans les contes illustrés, celles-ci étaient écoeurantes et difformes. Les cornes étaient d'un blanc sale avec des traînées rouille à la base qui étaient peut-être du sang séché, et, comme son Bill l'avait fait remarquer, ses yeux étaient de couleurs différentes. Ils racontaient chacun une histoire différente, presque une personnalité différente. Le rouge irradiait des épisodes dans une salle de torture, des rancunes millénaires et d'impitoyables campagnes d'usure, alors que le vert parlait de liaisons condamnées, d'enfances maltraitées et de passions plus féroces et plus épuisantes que la malaria. Ensemble, ils

évoquaient deux cœurs de cible peints, et présentement fixés sans ciller sur Mrs. Gibbs.

La matrone ne paraissait pas impressionnée. Elle soutint le regard de la créature tout en parlant à Michael Warren sur un ton presque décontracté.

« C'est bien, tu es un bon garçon. Contourne-le et viens vers moi. Ne t'en fais pas, petit, je veille à ce qu'il ne te fasse aucun mal. »

Visiblement effrayé malgré les encouragements de la matrone, le petit morveux (qui, ainsi que Phyllis Painter l'avait déjà décidé, était un peu mollasson) suivit néanmoins son conseil. Il décrivit un grand arc au petit trot à gauche du diable et à droite des autres, tellement épouvanté par son bourreau que sa trajectoire risquait de le conduire jusqu'à Hélice Satan avant qu'il puisse se rabattre vers l'allée et ses sauveteurs. Phyllis et ses quatre acolytes s'étaient décollés du mur de briques rouges et avaient timidement formé un vague demi-cercle, à quelques mètres derrière Mrs. Gibbs. Tripotant nerveusement son collier de lapins, Phyllis regardait tantôt le démon tantôt Michael, aussi vit-elle le moment où le regard terrifiant du diable était passé obliquement du gamin en fuite sur la vieille femme au tablier brodé de scarabées, qui tisonnait son brasero. Les choses que le regard de la créature avait promises à Mrs. Gibbs étaient des choses que Phyllis ne voulait pas nommer ou envisager. Sa voix visqueuse fut comme un filet de soufre en fusion quand il parla, violette et toxique.

« Oh. Tu vas veiller à ce que je ne lui fasse aucun mal, c'est ça ? Et comment t'y prendras-tu, exactement, depuis les profondeurs septiques de mon système digestif ? »

Phyllis, si elle en avait été encore capable, aurait presque certainement fait pipi dans sa culotte. Il avait dit qu'il comptait les dévorer, mais de façon plus alambiquée. Non seulement les dévorer mais les digérer, leurs essences immortelles encore conscientes prises dans les ténèbres brûlantes des entrailles d'un monstre. Au même moment, Phyllis avait été sur le point de dire au démon qu'il pouvait garder Michael Warren et lui faire ce qu'il voulait, tant qu'il ne les dévorait pas pour les changer en caca de diable. La matrone était d'une plus solide étoffe, toutefois. Elle avait scruté le chaos d'abattoir et de jungle qui mijotait derrière les iris dépareillés du cauchemar, et n'avait toujours pas cillé. Sa voix fut égale et neutre quand elle répondit.

« Je suis une matrone, mon cher, et nous connaissons toutes les remèdes anciens. Nous avons même un remède contre toi. »

Ce qui se passa ensuite fut si rapide qu'ils ne pourraient reconstituer l'ordre précis des événements que bien plus tard, quand ils se les seraient repassés une dizaine de fois. Mrs. Gibbs cachait une pleine poignée d'entrailles de poisson dans son dos, qu'elle lança soudain sur les braises d'un ample geste théâtral. Les cœurs et les foies rances sifflèrent et grésillèrent en fondant, mais la matrone était déjà en train de récupérer dans son tablier un petit flacon en forme de larme contenant ce qui ressemblait à un parfum ordinaire acheté au Woolworths du coin. Après avoir ôté le bouchon d'un geste expert, la matrone

le renversa au-dessus du brasero afin que son contenu s'écoule sur les braises rougeoyantes. De la vapeur s'éleva en volutes et forma une colonne d'une puanteur absolue, comme celle de fleurs sauvages qui auraient poussé dans la cuvette sale de toilettes. Même Phyllis, qui n'était plus dérangée depuis longtemps par l'odeur de sa guirlande puante, ne put s'empêcher de larmoyer. La réaction du démon face au riche et singulier bouquet fut pire.

Il se cambra, son dos ondula comme un chat hoquetant, et tous ses haillons colorés se dressèrent en triangles aplatis, comme si c'était les piquants d'un hérisson en plastique. Le démon cracha et trembla, ses contours se brouillèrent comme ceux d'une photo ratée, il parut fondre et bouillonner comme en proie à une acné incandescente. Une fois en contact avec les vapeurs nocives du brasero de la matrone, la substance du démon parut devenir elle-même volatile, se froissant en un gaz dense et lourd dont les volutes tourmentées conservaient la forme basique de la créature mais offraient une texture rappelant les motifs complexes et accidentés d'un chou-fleur. Comme si une conduite de gaz avait explosé, le nuage de deux mètres soixante de haut de brouillard toxique fit soudain éruption, se changeant en une colonne verte et rouge de fumée haute de centaines de mètres. Phyllis avait observé la scène avec une fascination épouvantable, tandis que l'imposant cumulus avait paru se réordonner en une nouvelle configuration, si énorme et si compliquée qu'elle ne comprit pas tout de suite ce qu'elle contemplait.

Oh la vache. Saperlipopette, c'était terrible.

C'était un dragon gigantesque, d'un rouge criard et recouvert de milliers d'écailles grosses comme des cymbales qui jetaient des éclats verts. Chevauchant lubriquement le large dos du mastodonte rugissant et ruant, se trouvait un être nu qui, en dépit de sa taille terrifiante, avait les proportions d'un bébé ou d'un nain. Une queue de serpent fouettait l'air derrière lui, même si Phyllis n'aurait su dire si cette dernière appartenait à la farouche monture ou à son cavalier. Elle supposa qu'ils étaient tous deux la même chose. Ses têtes, car il en avait trois, étaient de droite à gauche celle d'un taureau furieux, celle d'un tyran homicide enragé avec une couronne de rubis, et celle d'un bélier noir aux yeux fous et comme en rut. Il tenait dans un poing une lance métallique, haute comme la tour Eiffel et toute croûtée de sang séché et d'excréments, comme s'il avait empalé quelque chose de la barbe au cul. Il y flottait une bannière, verte avec un emblème rouge tout en flèches, boucles et croix, et le démon furieux agonisait en donnant des coups avec la hampe de la lance sur le plancher des Greniers et en poussant des cris d'exaspération. Mais le pire, de l'avis de Phyllis, c'était les pieds de la chose accroupie sur sa monture prismatique et ardente. Les mollets et les chevilles du roi infernal s'effilèrent en tiges roses et cassantes, d'où germèrent les pieds palmés de quelque monstrueux canard. La palmure, tendue entre les doigts jauniss, était d'un gris hideux avec des taches décolorées et malades, et Phyllis en eut la nausée rien qu'à les regarder.

Les pas du dragon et le tonnerre incessant produit par l'effrayante lance qui s'abattait sans relâche sur le parquet de bois firent trembler les Greniers du Souffle jusqu'à ce que Phyllis se dise que tout l'En-haut allait s'effondrer, tous ses rêves, ses fantômes et son architecture s'écroulant par un vaste trou dans le ciel pour retomber sur le monde mortel en dessous. Depuis l'endroit où elle se tenait, recroquevillée près du Beau John et regardant entre ses doigts écartés, Phyllis avaient vaguement distingué la forme floue de Michael Warren surgissant devant elle sur sa droite, son gémissement terrifié s'élevant telle la sirène d'un train à l'approche alors qu'il déboulait dans la ruelle et allait se cacher derrière les noires et vastes jupes de la matrone. Phyllis le remarqua à peine, toute son attention fixée sur l'incroyable spectacle qui se dressait au-dessus d'eux avec les trois têtes qui frôlaient presque le dais de verre recouvrant l'immense galerie.

Sa colère et son désarroi étaient hideux à contempler. Une grande convulsion s'empara de lui et il parut tousser ou vomir par la bouche presque humaine du milieu, projetant une gerbe brûlante de feu et de sang et de goudron avec d'autres débris encore plus innommables qui laissèrent des gribouillis de lumière derrière ses fragments en s'entortillant dans le néant. Le diable parut sur le point de tomber en morceaux et, qui plus est, parut s'en rendre compte. Rassemblant ce que Phyllis espéra être ses dernières forces, il avait concentré tous ses yeux chassieux... ceux du taureau, du bélier, du tyran hurlant et du dragon qu'ils chevauchaient... sur le petit garçon en pyjama qui l'épiait, effrayé, derrière la masse drapée de noir des hanches de la matrone. Le démon tendit vers Michael Warren l'index griffu de la main qui ne tenait pas la lance et quand il hurla son adieu menaçant ce fut le pire bruit que Phyllis Painter eût jamais entendu, vivante ou morte. On aurait dit un énorme avion qui décolle d'un coup, ou un troupeau d'éléphants fous furieux qui chargent. Un puissant *whouff* de flamme bleue jaillit de la tête centrale couronnée alors qu'elle ouvrait sa vaste gueule pour parler, et aussitôt Phyllis et le Gang des enfantômes cessèrent de se protéger les yeux avec les mains pour les coller sur leurs oreilles. Ça ne servit pas à grand-chose, et tout le monde put quand même entendre ce que le diable cria à l'enfant qui tremblait derrière Mrs. Gibbs.

« ON AVAIT UN ACCORD ! »

Phyllis s'attendait à ce genre de choses de la part de Michael Warren. Il avait suffi qu'elle le perde de vue une demi-seconde et bien sûr il s'était éclipsé et avait signé un contrat avec une créature de la fournaise éternelle. Ce gosse était débile, ou quoi ? Même son petit Bill, qui pouvait être bête comme deux fois ses pieds, même Bill ne ferait jamais une bêtise pareille. Elle dut se forcer à se rappeler que Michael Warren n'avait eu que trois ou quatre ans quand il était mort et était bien plus jeune que ce qu'il paraissait aujourd'hui, alors que Bill et elle avaient tous deux été un peu plus âgés. D'un autre côté, on ne pouvait pas juste excuser le garçon en avançant son âge et son inexpérience : le fait que Michael Warren soit déjà mort avant d'atteindre cinq

ans mais ait également réussi à déchaîner une des grandes forces bibliques cinq minutes après sa mort suggérait que l'enfant n'était pas juste maladroit mais plutôt une catastrophe ambulante. Comment un nain de jardin comme lui avait-il pu énerver à ce point un monstre des enfers, et en si peu de temps ? Elle aurait dû, se dit-elle, suivre son instinct et laisser le petit morveux somnambule errer dans les Greniers du Souffle en pyjama.

Mais non. Elle avait toujours eu un faible pour les brebis égarées, c'était là son problème. Un de ses pires défauts. Elle se rappelait quand elle était vivante, et qu'elle jouait dans Vicky Park avec Valerie, Vera Pickles et leur petit frère Sidney. Les trois enfants venaient d'une famille de quatorze enfants qui habitait tout en bas de Spring Lane, juste un peu après Spring Gardens, mais à trois ans, Sidney Pickles était de loin l'enfant le plus laid de la famille. C'était l'enfant le plus laid qu'elle ait jamais vu, le pauvre minot. Non, elle ne devrait pas rire, mais franchement, Sid Pickles. Il avait un visage avec presque pas de traits, comme s'il se l'était dessiné lui-même avec un crayon de cire. Il avait les jambes arquées et zozotait, on appelait ça un cheveu sur la langue, et quand il l'avait rejointe, alors qu'elle et ses sœurs aînées construisaient des tentes avec des bouts de sac près du cours d'eau dans Victoria Park, elles avaient deviné rien qu'à l'odeur quel était son problème, avant même qu'il le leur annonce fièrement.

« Zé fé caca dans ma coulotte. »

Vera et Valerie avaient refusé toutes deux catégoriquement de retraverser le Spencer Bridge avec Sidney pour retourner à Spring Lane, et Phyllis s'était donc sentie obligée d'emmener elle-même le gosse, même s'il puait. Puait comme mille putois. Pour empirer les choses, chaque fois qu'ils croisaient des gens entre le parc et Spring Lane, l'enfant s'écriait d'une voix triomphale : « Zé fé caca dans ma coulotte ! », même si Phyllis le suppliait de n'en rien faire et malgré le fait que ses aveux, à lire l'expression sur le visage des gens, ne leur apprenaient rien qu'ils n'aient déjà deviné par eux-mêmes. Elle s'était juste proposée de le raccompagner chez lui quand il était devenu clair que personne d'autre n'allait le faire, et c'était en gros la même raison pour laquelle elle avait aidé Michael Warren à sortir de sa vie pour monter sur les trottoirs de Mansoul. Ça, et le fait qu'il lui était familier au point que c'en était troublant. Même si depuis il s'était attiré les foudres implacables d'un démon, au moins il n'avait pas une bouille de navet comme Sidney Pickles et au moins il n'avait pas fait sous lui, pour ce qu'elle en savait.

Elle essaya de tirer une maigre consolation de ces douteux avantages alors qu'elle regardait, fascinée, l'énorme démon, qui avait des furoncles gros comme des roues de tracteur qui explosaient sur sa peau, et se convulsait dans la fumée du brasero de la matrone. Les cloques explosaient et projetaient leur pus chaud et doré en gerbes fines, comme des giclées de pollen brûlant ou des vesses-de-loup qui claquent. Grâce à la vision accrue que lui procurait l'au-delà, elle vit que les minuscules gouttelettes étaient en fait une pulvérisation de chiffres en feu, de symboles mathématiques et de lettres enluminées venant

d'un alphabet étranger et frétilant que Phyllis prit d'abord pour de l'arabe. Ce fatras bouillonnant de notations pétilla et grésilla un court instant, puis disparut. C'était comme si toutes les données et les chiffres du démon lui échappaient. On avait presque l'impression que le démon se dégonflait, même si Phyllis savait que ça ne rendait pas vraiment compte de ce qu'elle voyait.

Plus précisément, à mesure que les lettres et les chiffres au néon s'échappaient, le démon paraissait moins s'affaisser tel un pneu crevé que revenir à un état plat qui aurait toujours été le sien. Peut-être parce qu'il avait une tête de taureau et une autre de bélier, elle repensa aux petites figurines animales avec lesquelles elle jouait quand elle était enfant. C'étaient de belles illustrations en couleurs de gros coqs, de cochons et de vaches, imprimées sur du papier brillant puis collées sur des plaques de bois découpées à la forme correspondante avec une scie sauteuse. Une fois posées debout sur leur base en bois, elles étaient tout à fait réalistes si vous les regardiez uniquement de côté. Mais il suffisait de changer à peine votre angle de vue pour qu'elles deviennent plates et plus du tout crédibles. Vus de dos, avec leurs queues battant l'air fixement à jamais, les animaux solides étaient à peine là. C'était le même phénomène qui se produisait maintenant avec le monstre colossal à plusieurs têtes alors qu'il crachait de l'algèbre phosphorescente par ses immenses verrues et se ratatinait en un dessin détaillé et péniblement embelli de lui-même.

À voir l'expression sur ses quatre grands visages, même cet état en réduction était difficile à maintenir. Émettant un dernier grondement tonitruant de dégoût et de frustration, l'énorme apparition se fractura en d'innombrables langues de lumière qui parurent sourdre de toutes les planches et poutres des Greniers du Souffle, comme si la galerie entière prenait feu avec l'imagerie dispersée du démon vaincu. Dans chaque lueur se devinait le même motif répété, complexe et frétilant en un filigrane évoquant tantôt des tritons verdâtres, tantôt une dentelle écarlate de tarentules meurtrières. Des lézards ou des araignées à différentes échelles s'entrelaçaient pour former le motif de papier peint le plus dérangement que Phyllis puisse imaginer, tout cela se répétant dans chaque torsion de flamme partout dans la galerie sonore.

Puis ce fut fini et les derniers feux de Bengale du démon grésillèrent et s'éteignirent, ne laissant que l'odeur pénétrante des entrailles de poisson et une atmosphère traumatique dans ce couloir monumental. Le roi-démon n'était plus.

Mrs. Gibbs y alla d'un petit mouvement du menton, en affichant une tranquille satisfaction de professionnelle, puis sortit un mouchoir avec une abeille brodée sur un côté pour essuyer le vernis couleur haddock sur ses doigts roses. Elle demanda poliment au Beau John et à Reggie de soulever le brasero désormais éteint mais encore brûlant et de le porter dans un recoin au bout de la ruelle où, si personne ne rêvait de lui pendant une semaine ou deux, il se déliterait dans le résidu mental homogène qui composait les avenues et les allées de Mansoul, le Deuxième Borough. Pendant que les deux gosses

enveloppaient leurs mains dans des chiffons et accomplissaient à contrecœur la tâche qu'on leur avait confiée, la matrone replia laborieusement son mouchoir sentant le poisson et le rangea dans un coin obscur de son tablier funéraire. S'étant ainsi nettoyée, elle tourna la tête et examina du mieux qu'elle put Michael Warren qui, en dépit de la disparition du démon, s'abritait encore derrière le noir Niagara de ses jupes.

Phyllis se remettait quant à elle des récents événements. Elle se dit qu'aussi effrayant qu'ait été le visiteur venu des enfers, cette vieille dame aux joues roses était la terreur dont tous devaient se méfier. Les matrones étaient, de leur vivant, impressionnantes, mais mortes elles l'étaient encore plus. Mrs. Gibbs avait la forme d'une quille noire surmontée d'un bonnet, et sa silhouette se détachait sur le bleu éclatant au-dessus de la galerie alors que Phyllis, Michael Warren et les autres microbes de la bande levaient les yeux vers elle. Elle paraissait étudier le petit garçon blond qui l'observait, indécis, en pyjama et robe de chambre, ses vêtements tachés par quelque chose de jaune et de soufré, sûrement de la bave démoniaque.

« Ainsi donc tu es ce Michael Warren dont j'ai tant entendu parler. Ne reste pas derrière moi quand j'essaie de te parler, trésor. Approche que je puisse bien te voir. »

Nerveusement, le bambin s'écarta de la matrone et se planta devant elle, comme elle le lui demandait. Ses yeux bleus de poupée allaient de Mrs. Gibbs à Phyllis Painter, puis à Bill et Marjorie. Il les regardait tous comme si c'était un peloton d'exécution, sans un seul remerciement pour l'avoir sauvé des feux de l'enfer et de la damnation l'instant d'avant. Comme il tournait à nouveau son regard inquiet vers Mrs. Gibbs, il essaya de se fendre d'un sourire engageant, mais qui ressemblait à un étrange tressaillement. La matrone eut l'air peinée.

« T'as pas à avoir peur de moi, trésor. Bon, est-ce que cette brute t'a fait quelque chose quand tu étais entre ses griffes ? C'était quoi cette histoire comme quoi vous aviez un accord ensemble ? J'espère que tu n'as pas fait de promesses à un butor pareil. »

L'enfant récemment décédé passa son poids d'un pied sur l'autre, en tripotant la ceinture de sa robe de chambre, visiblement embarrassé.

« Il maudit qu'il allée m'enfermer une ballarde, et cageot pourri le rembraser en lui rentrant un sévice. »

Bill ricana grossièrement en entendant la prononciation de traviole du gamin, qui trahissait en lui le nouveau venu à Mansoul aussi sûrement qu'un accent de la campagne l'aurait trahi en ville. Phyllis remarqua que le petit Warren avait de nouveau du mal à se faire comprendre quand il parlait. Quand elle l'avait escorté dans les Greniers jusqu'à la ruelle où ils se trouvaient maintenant, il avait semblé maîtriser sa diction et commencé à parler clairement sans mélanger tous les mots à mesure. Mais à l'entendre à présent, il semblait que le spectacle du démon piquant une crise extraordinaire l'avait arrêté dans ses progrès. Ses phrases portaient dans tous les sens, comme les

allumettes d'une boîte qu'on aurait ouverte à l'envers. Heureusement, Mrs. Gibbs, du fait de son travail de chaque côté des angles aigus de la mort, comprenait parfaitement l'élocution des morts récents et pouvait suivre le charabia de Michael Warren.

« Je vois. Et est-ce qu'il t'a emmené en balade comme il te l'avait promis, trésor ? Où est-ce qu'il t'a emmené, je te prie ? »

Là-dessus, le visage du marmot s'éclaira, comme si un adulte venait de lui demander de décrire quel manège il avait préféré à la fête foraine d'où il revenait.

« Il m'a emprunté jusqu'opportun ventre dix, haut déçu déchet moite dans Andrew's Road. Je m'essuie vu, et jeté là, bien envie ! »

Tous regardaient maintenant Michael Warren avec stupéfaction, mais pas à cause de son élocution brouillée. Ils étaient tous trop ahuris par ce qu'il venait de dire pour se préoccuper de la façon dont il l'avait dit. Était-ce possible ? Le diable avait-il pu transporter l'enfant dans le futur immédiat, où il s'était vu à nouveau vivant ? Sauf miracle, ça n'avait pas de sens, et Phyllis tenta de trouver une explication plus plausible à l'histoire invraisemblable du gamin. Peut-être que le démon l'avait entraîné dans le passé et non au soir du vendredi prochain, comme l'avait cru l'enfant. Le diable avait froidement dupé le gamin en lui donnant un aperçu de lui-même au sein de sa famille, puis lui avait dit que c'était quelque chose qui se produirait d'ici quelques jours, plutôt que quelque chose qui s'était déjà passé, une semaine ou deux avant que le gosse s'étrangle et meure. C'était une farce cruelle et méprisante, destinée à broyer l'âme puérile de Michael Warren en lui faisant miroiter un faux espoir. Mais Phyllis avait beau préférer son interprétation cynique à l'autre solution relevant du miracle, il y avait quelque chose là-dedans qui clochait légèrement.

D'une part, Phyllis et sa bande avaient vu de leurs propres yeux le démon s'envoler avec Michael dans l'ouest rouge, et c'était bien de là aussi qu'ils l'avaient vu revenir. L'ouest est le futur, l'est est le passé, tout persiste et tout dure. Non seulement ça, mais il était bien connu qu'un diable ne pouvait pas plus mentir qu'une page de statistiques pures. Comme les statistiques, ils ne pouvaient qu'induire gravement en erreur. En outre, bien que Phyllis détestât en général les démons, elle devait bien reconnaître qu'ils étaient rarement mesquins. Jouer des farces cruelles à des gosses de trois ans était indigne d'eux, ou du moins indigne des plus haut gradés, comme celui qui avait kidnappé Michael Warren. Bien sûr, ce type de raisonnement conduisait à la conclusion clairement inacceptable que le garçonnet avait raison, et que d'ici un jour ou deux il serait à nouveau vivant, de retour chez lui dans St. Andrew's Road. Phyllis regarda Mrs. Gibbs et vit à la façon dont la matrone examinait l'enfant que la vieille dame était arrivée indépendamment à la même impasse dans sa réflexion.

« Ah ça, quel pataquès. Je me demande bien pourquoi ce vieux serpent s'est intéressé à toi au début. Réfléchis bien, petit, et dis-moi si tu te souviens de

quelque chose qui pourrait me donner un indice. »

L'enfant en vêtement de nuit, qui de toute évidence n'avait pas conscience de la terrible importance de ce qu'il baragouinait, essaya de réfléchir un moment puis regarda Mrs. Gibbs avec un grand sourire.

« Il maudit que Jahvé sommé le disque orbe en eau. »

La matrone ne réagit pas tout de suite, puis plissa son front tavelé comme si elle comprenait enfin.

« Oh mon Dieu. C'est toi qui es à l'origine de la brouille entre les bâtisseurs ? Quelqu'un m'a raconté qu'ils s'étaient crêpé le chignon au Mayorhold, après que l'un d'eux avait triché au trillard, mais jamais j'aurais pu penser que t'étais derrière tout ça. »

Comment ça ? Une dispute entre bâtisseurs ? Phyllis l'écoutait, ébahie, et à en juger par les exclamations venant de Bill et de Marjorie, c'était la première fois qu'ils entendaient parler d'une telle chose. Une dispute entre bâtisseurs, ça voulait dire que le monde entier pouvait se fendre en deux, quelque chose comme ça ? Apparemment excité par cette perspective, Bill fit part de son évident enthousiasme à la matrone.

« Voche ! Quand c'est-y qu'ils vont se castagner, les angles ? J'aimerais bien en être. »

Phyllis éprouva une fois de plus de la gêne devant l'attitude honteuse de son petit vaurien. Mrs. Gibbs remit prestement le jeune Bill à sa place.

« Ce n'est pas un jeu, mon petit, et si les bâtisseurs sont en bisbille il ne serait pas respectueux de rester là à les regarder. Et bien sûr ce serait très dangereux, car ce n'est pas un endroit pour les petits enfants, alors n'y pense même plus. »

Bien que Phyllis sût qu'il n'allait pas renoncer à cette idée, Bill prit une expression contrite pour faire croire à la matrone qu'il avait compris. Mrs. Gibbs se tourna alors vers le pauvre Michael Warren et reprit :

« Bien, mon petit, j'ai comme l'impression que tu te retrouves au milieu d'une drôle d'histoire. Ça ne me surprend pas, vu ce que je sais sur les gens de ta famille et tes ancêtres. Mais bon, je n'avais jamais entendu un truc pareil. Tu as attiré l'attention d'un démon... le trente-deuxième diable, qui est un sale type... et tu as fait quelque chose qui a poussé les bâtisseurs à se disputer. En prime, tu es mort puis ressuscité l'instant d'après, à t'écouter.

« Bon, en ce qui concerne ce diable, quand il a dit qu'il voulait que tu lui rendes un service en échange de la balade qu'il t'a fait faire, est-ce qu'il a dit quelle faveur c'était ? »

Le petit garçon cessa de sourire et devint suffisamment pâle pour ressortir en compagnie des spectres présents.

« Il a dit que je devais l'aider à tuer quelqu'un. »

Cette perspective effrayait tellement Michael Warren qu'il avait réussi à former une phrase sans estropier les mots. Il est vrai que cette perspective était si terrible qu'elle avait de quoi guérir d'un bégaiement. Bill lâcha un « putain de démon » et Phyllis lui donna une tape sur la cuisse qui dépassait de son

short. La matrone lui décocha un regard méprisant avant de reporter son attention sur le garçonnet soudain très inquiet.

« Alors c'est très mal de sa part, petit. S'il veut que quelqu'un meure, il n'a qu'à s'en occuper lui-même. D'après ce que je sais, il est loin d'être novice en la matière. Franchement, je suis étonnée qu'il ait le droit de t'embarquer et de te dire des monstruosité pareilles... »

La matrone s'interrompt, et pencha la tête sur le côté. Phyllis eut l'impression que Mrs. Gibbs venait de saisir la pleine portée de ses propos, et du coup elle les examina elle-même. Le droit : c'était ce point précis qui retenait l'attention. Pourquoi toutes ces infractions extravagantes avaient-elles été autorisées ? Comme l'avait fait remarquer Phyllis quand elle avait aidé Michael Warren à monter dans les Greniers du Souffle, rien à Mansoul n'était livré au hasard, ni le fait qu'il n'y ait eu personne pour accueillir l'enfant, ni le fait que Phyllis soit tombée sur lui alors qu'elle revenait chez elle après une petite expédition de chapardage. Phyllis sentait l'intervention discrète d'une instance supérieure dans ces affaires, et le souvenir de sa peau se hérissa brièvement en réaction. À voir le visage de Mrs. Gibbs, il semblait que la matrone procédait aux mêmes déductions. Cette dernière reprit enfin la parole.

« Pour être tout à fait franche, mon cher, je ne sais pas quoi faire de toi. J'ai le sentiment qu'il y a anguille sous roche, mais si les bâtisseurs sont impliqués alors je ne suis pas de taille à débrouiller cette histoire. »

Là-dessus, le Beau John et Reggie réapparurent dans la ruelle en se frottant les mains et vinrent rejoindre la bande, après s'être consciencieusement débarrassés du brasero quelque part dans les profondeurs de l'allée. Mrs. Gibbs leur adressa un petit signe de tête puis reprit.

« Comme je le disais, ça me dépasse. Ce que je propose, c'est que tu arrêtes de te promener tout seul par ici, si tu ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Reste avec les autres enfants, et je suis sûre qu'ils veilleront à t'éviter les ennuis. En attendant, je compte m'entretenir avec quelqu'un de plus haut placé que moi, qui sait ce qui se passe. Je pense que je vais aller voir Mr. Doddridge, pour savoir ce qu'il en pense. Fais ce que je te dis, et ne t'éloigne pas de ces enfants. Je passerai te voir plus tard quand je saurai ce qui se trame, alors sois sage dans l'intervalle. »

Là-dessus, la matrone tourna les talons et s'éloigna dans la vaste galerie vers l'est, en glissant sur l'allée dallée qui bordait l'immense mer de plancher et de fenêtres des Greniers du Souffle. Postés à l'embouchure de la ruelle, les enfants la regardèrent partir sans rien dire, un gros oreiller noir se changeant lentement en pelote d'épingles tandis qu'elle rapetissait dans les lointains de l'arcade, dans l'hier et l'invisible.

Surprise par le départ abrupt de la matrone, Phyllis ne savait pas trop quoi penser. D'un côté, elle comprenait que Mrs. Gibbs s'occupait simplement des choses à sa manière, à savoir brusque et efficace, mais d'un autre côté elle ne pouvait s'empêcher de se sentir un peu abandonnée. À part éviter les ennuis à Michael Warren, qu'est-ce qu'elle et sa bande étaient censés faire de lui ?

D'après ce qu'avait dit la matrone, ce zozo en robe de chambre semblait poser un problème beaucoup plus épineux qu'il n'y paraissait. Comment, puisque Mrs. Gibbs, qui avait réussi à repousser sans broncher le pire que l'enfer eût à proposer, avait avoué que toute cette histoire avec Michael Warren la dépassait, étaient-ils censés, elle et sa bande, veiller sur lui ? Elle tripota nerveusement une extrémité dépenaillée du sisal tressé sur lequel étaient accrochées ses peaux de lapin et réfléchit à tout ça.

Mais après y avoir réfléchi un temps, Phyllis comprit un peu mieux pourquoi la matrone avait tenu à placer le gamin sous sa responsabilité. Comme Mrs. Gibbs, elle sentait la présence d'une instance supérieure derrière tout ça. À Mansoul, rien n'était laissé au hasard, et vu qu'elle avait été la première à accueillir l'enfant lors de son arrivée, ça voulait dire qu'elle était déjà impliquée dans le déroulement des événements. Ce petit crampon impuissant était de toute évidence voué à rester aux côtés de Phyllis, non parce qu'il avait fait caca dans sa culotte et non parce que Mrs. Gibbs en avait décidé ainsi. C'était davantage de l'ordre d'une décision, émanant d'en haut, de la direction, et Phyllis savait que ses quatre potes et elle allaient devoir faire de leur mieux. D'une certaine façon, c'était un honneur, et elle décida alors que le Gang des enfantômes se montrerait à la hauteur de la mission qu'on leur avait confiée. Elle ne voulait pas qu'on raconte dans les Greniers du Souffle qu'ils n'en étaient pas capables et qu'ils ne valaient guère mieux que les voyous pour lesquels on les prenait déjà. À eux cinq, ils allaient faire de ce baby-sitting une partie de plaisir, et en remonter aux autres. Tous leurs divers talents allaient servir cette mission, et ils étaient considérables.

Le Gang des enfantômes pouvait être tout ce qu'ils voulaient dans la vaste liberté au-delà de la vie et de la substance. Ils pouvaient courir dans les buissons et les allées de l'Éternité et persécuter démons et fantômes, ou ils pouvaient être de vaillants Myrmidons, de furtifs sauvages ou des criminels endurcis. Dans le cas de Michael Warren, vu tous les mystères qui l'entouraient, elle se dit qu'ils n'auraient qu'à jouer les espions secrets. Ils allaient découvrir qui il était et à quoi rimait tout ça, et... oui, bon... ils feraient en sorte que tout se passe bien même si Phyllis ignorait encore comment ils allaient s'y prendre. Elle savait que c'était outrepasser le simple rôle de baby-sitter que lui avait assigné Mrs. Gibbs, mais sentait qu'elle agissait en accord avec l'esprit des instructions laissées par la matrone, plutôt qu'avec la lettre de ces dernières. Si les autorités n'avaient pas voulu que Michael Warren se retrouve embringué dans sa bande de chenapans, alors Phyllis n'aurait pas été en maraude dans les Greniers du Souffle quand le gamin était passé par la trappe de l'au-delà. Qu'un événement aussi improbable se soit produit revenait à dire que Phyllis Painter avait été chargée de veiller sur l'enfant en pyjama et la grande aventure dont il faisait apparemment partie. Le commentaire fait par Mrs. Gibbs en partant ne faisait que confirmer la chose. Phyllis était toujours le chef de l'Au-delà, et savait que le Gang des enfantômes comptait sur elle pour mettre au point un plan,

tout comme c'était le cas chaque fois qu'ils s'adonnaient à leurs jeux enfantômatiques.

La silhouette de la matrone s'était entre-temps estompée dans la lueur rose et humide où baignait l'extrémité crépusculaire du couloir infini. Phyllis se retourna pour regarder Michael Warren, se demandant une fois de plus qui il lui avait rappelé quand elle l'avait aperçu et qu'il lui avait paru si familier. Elle avait cru au début que c'était à cause d'une vague ressemblance avec le Beau John malgré l'écart de cinq ans entre leurs âges apparents, Michael Warren faisant cinq ans et John douze, mais en les observant à présent elle n'en était plus trop sûre. Le petit blondinet n'avait pas le visage émacié ou l'aura héroïque de John, ni ses yeux enfoncés soulignés de cernes tristes et romantiques. Non, elle était persuadée d'avoir déjà vu le gamin ailleurs, mais était incapable de se rappeler où. Ça lui reviendrait sûrement mais pour l'instant elle avait d'autres chats à fouetter. Michael Warren la regardait lui aussi, l'air perdu dans sa robe de chambre abîmée par le démon avec son col terni de bave. Elle le regarda d'un air sévère, puis se radoucit.

« Alors ? Comment tu te sens ? Je parie que ça t'a coupé le sifflet, cette petite virée avec le démon. »

L'enfant acquiesça gravement.

« Oui. Il était pas très gentil, même s'il volait me vaincre du contraire. Merci d'être venus à ma secousse. »

Phyllis renifla et baissa la tête une fois de plus, avec modestie, secouant sans le vouloir sa guirlande de lapins pourris. Elle était contente que les difficultés d'élocution de Michael s'estompent de nouveau après sa rechute causée par sa rencontre avec le démon. Il avait peut-être fini par trouver la bonne fréquence.

« Y a pas de quoi. Bon, qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Ça te dirait qu'on t'emmène dans notre planque avant de décider tous ensemble de la suite ? »

L'enfant sourit, ravi.

« Ça veut dire que je fais partie de votre bande ? »

Ah, maintenant il voulait intégrer la bande, hein ? Il avait changé son fusil d'épaule, donc. Bien que Phyllis commençât à éprouver un début de sympathie pour son fardeau en pyjama, elle devait mettre les choses au clair avec lui. C'était elle le chef, et si elle devait assouplir les règles chaque fois qu'elle rencontrait quelqu'un qui lui faisait pitié, ils n'étaient pas tirés d'affaire. Elle prit un air sérieux et secoua sa frange rose avec détermination, mais sans méchanceté.

« Non. Je suis désolée, mais ce n'est pas possible pour l'instant. Pas maintenant que tu as dit que tu serais de nouveau vivant vendredi. Dans le Gang des enfantômes, on a des cérémonies d'initiation et des choses comme ça. Ce sont des épreuves que tu pourrais pas passer. »

Vexé et un peu indigné, Michael Warren eut l'air de penser que Phyllis était juste méchante.

« Comment tu peux savouer ? Je serais peut-être le mielleur. Je serais peut-

être un champignon. »

Là-dessus, à la grande surprise de Phyllis, le Beau John intervint de sa part, posant une main amicale et consolatrice sur l'épaule du gamin, une épaule parsemée de bave de démon.

« Allez, petit. Le prends pas mal. Elle te dit juste comment sont les choses ici. Pour faire partie du Gang des enfantômes, le règlement stipule que tu dois être incinéré ou enterré. Quasi les deux dans mon cas, en fait, mais le problème c'est que si tu comptes être en vie à nouveau vendredi, alors tu seras ni l'un ni l'autre. Tiens, tu sais quoi, on va te laisser être membre honoraire le temps que tu restes ici, comme une sorte de mascotte ou une chèvre du régiment. Puis, si un jour tu réussis à mourir correctement, on te prendra à plein-temps. Ça te va ? »

Le gamin leva la tête pour examiner John et parut en partie apaisé, enclin à faire confiance au visage fin et à la voix raisonnable de John. Seule demeurait une vague trace d'incertitude, très probablement parce que le nouveau garçon ne savait pas qui était John et ne lui avait pas été présenté. Phyllis décida de réparer ce dernier oubli.

« J'oubliais que tu connaissais personne dans la bande. Voici John, et là c'est Reggie, avec le chapeau. Reggie fait partie de la bande depuis plus longtemps que tout le monde, à part moi et Bill, parce qu'il est refroidi depuis longtemps. Elle, c'est Marjorie, qui s'est noyée à Paddy's Meadow, et lui c'est Bill. Nous sommes le Gang des enfantômes, et on joue dehors quand il fait tout nuit et tout mort, et on rentre chez nous que quand on nous appelle. Bon, ça te dirait de voir notre planque ? C'est juste au bout de la rue, un peu plus loin dans Spring Lane. »

Sans acquiescer oralement à tout ce qu'on venait de lui proposer, le petit garçon emboîta le pas à la bande d'enfants morts alors que ces derniers s'engageaient dans l'allée et laissaient les Greniers du Souffle derrière eux. Michael Warren trotta sagement sur les pavés humides couleur brouillard, entre Phyllis et le Beau John. Le gamin jetait de temps en temps un regard à l'un puis à l'autre, l'air soucieux et avec encore plein de questions en réserve.

« Pourquoi vous vous épaulez le Gang des enfantômes ? C'est bizarre comme nom. »

John gloussa, d'un petit rire croustillant que Phyllis aurait volontiers pris au petit déjeuner.

« Bon, quand on était envie on était dans des bandes différentes. Mes frères et moi on traînait avec la Bande des Verts, Phyllis elle elle était avec les Filles de Compton Street, tandis que Reggie, lui, faisait partie du Gang de Gas Street et après des Gars des Boroughs. Marjorie la noyée, je crois, était dans un club secret de Bellbarn. Le seul d'entre nous qu'a pas grandi dans les Boroughs c'est le petit Bill de Phyll, et il était dans une bande de gamins à... Kingsthorpe, c'est ça, hein, Phyll ? »

Jetant un œil à Bill qui marchait devant eux dans la faille urbaine et lugubre de l'allée avec Marjorie et Reggie, Phyllis se joignit brièvement à la

conversation.

« Kingsley. Il était avec les Gars de Kingsley.

– Kingsley, c'est ça. Bon, bref, plutôt que d'ergoter sur le nom qu'on allait prendre comme blase, Reggie a dit qu'on devrait s'appeler le Gang des enfantômes. D'après mes souvenirs, ça venait d'un rêve qu'il avait fait quand il était encore en vie. Il avait rêvé qu'il était à l'école, en cours, et le prof tenait un livre dont il a annoncé qu'il allait lire des extraits. Le livre avait une couverture toilée verte avec un dessin au trait estampé en or qui montrait plein d'enfants, et l'un d'eux portait un haut-de-forme avec un pardessus lui descendant jusqu'aux chevilles comme celui que portait Reggie. Le livre s'appelait *Le Gang des enfantômes*. Reggie a proposé qu'on prenne ça comme nom, et on a tous trouvé que ça avait de la classe alors on l'a adopté. »

Avançant dans l'étroite ruelle avec d'un côté les murs de brique, de l'autre des grilles, et au-dessus un souvenir de ciel plombé, John sourit à Michael.

Un peu plus loin dans l'allée, le jeune Bill avait dû faire une remarque qui avait agacé Marjorie. À présent ils jouaient à se bousculer, et Phyllis s'inquiéta en voyant que Marjorie, dont la bouche formait un trait résolu, avait ôté ses lunettes et les tendait à Reggie pour qu'il en prenne soin. Ce n'était jamais bon signe avec Marjorie, et Phyllis se dit qu'il allait falloir que quelqu'un intervienne avant que ça dégénère.

« John, va t'occuper d'eux. Dis à Marjorie de remettre ses carreaux et dis à Bill que s'il fait pas attention je vais lui botter l'arrière-train si fort qu'il finira dans un autre cimetière. »

John sourit et acquiesça, puis devança Phyllis et le bambin. Rattrapant Bill et Marjorie, il passa un bras amical sur leurs épaules, marchant entre eux dans l'allée et s'efforçant d'entraîner leur conversation dans des eaux plus calmes. On pouvait toujours compter sur le Beau John pour arranger les choses afin que personne ne se sente lésé, songea Phyllis avec une légère bouffée de fierté, du seul fait d'être dans la même bande que lui. C'était un pacificateur né et Phyllis s'aperçut qu'elle ne pouvait l'imaginer en guerre, même en sachant combien il était brave.

Toujours à ses côtés, Michael Warren désigna un escalier obscur en retrait derrière une grille en fer dans le mur de l'allée sur leur droite.

« J'ai cru que tu étais montée là après t'avoir perdue de vue. Les marches étaient sombres et y avait des trucs crissants dessus que j'ai pris pour des perce-oreilles mais en fait c'était des emballages de Tunes. Il y avait un horridor tout en haut avec un radigator qui jouait "Twinkle, Twinkle, Little Star", et après le diable m'a kidnappé.

– Dans mon souvenir, ça mène au rêve que fait quelqu'un de Spring Lane School. Spring Lane est une belle école quand on est encore dans les vingt-cinq mille nuits, mais si tu échoues là en rêve c'est un peu effrayant, et il peut se passer des choses effrayantes. Surtout la nuit, mais même en plein jour c'est jamais très lumineux dedans. Ça m'étonne pas que l'autre croque-mitaine t'ait trouvé là. »

Ils passèrent alors devant le beau réverbère imaginaire qui selon Phyllis était le plus bel élément dans l'allée. Ce qui, dans le monde solide, n'était qu'un simple cylindre muni d'une tige, avait été transformé, ici, en un bronze sculpté. Un dragon de style oriental qui avait pris une nuance vert d'eau pâle avec des éclats dorés et scintillants de métal transparaissant sous l'usure, s'enroulait autour du poteau pour se lover en bas-relief autour de la base, où une nostalgie d'herbe poussait dans le gravier d'été et le gras des flaques. En haut du mât qu'encerclait le serpent, la lampe présentait des carreaux en vitrail sur ses quatre pans fuselés. Seuls trois étaient visibles, le panneau à l'arrière restant en permanence invisible, et puisque la lampe n'était pas allumée, même les trois autres carreaux n'étaient pas facilement discernables.

Le plus à gauche, quand on le regardait, était orné du portrait d'un gentilhomme du XVIII^e siècle au visage de brute mais avec une perruque, une robe et un col de pasteur. Sur le carreau de droite figurait l'image transparente d'un homme de couleur aux cheveux blancs, à cheval sur une bicyclette trafiquée dont les pneus avaient été remplacés par du cordage. Phyllis savait qu'il s'agissait de Black Charley, qui avait vécu dans Scarletwell Street de son vivant et qu'on voyait encore pédaler en haut. Le carreau central était incolore et présentait juste des traits morts et noirs sur le verre clair. C'était un symbole grossièrement esquissé plutôt qu'un dessin achevé : le ruban défait d'une route ou d'un chemin avec au-dessus une sorte de balance, juste deux triangles rejoints par deux traits droits. C'était les armoiries municipales de Mansoul, qu'on voyait partout, même si Phyllis ne savait pas trop ce qu'elles étaient censées représenter.

Michael Warren, quant à lui, ne faisait absolument pas attention au réverbère, mais à voir son expression il était en train de mijoter une de ses stupides questions.

« C'est quoi que t'as dit déjà, vingt-cinq mille nuits ? On dirait les histoires de tapis volants ou de génie dans une bouteille avec un turban. »

Phyllis regarda le ciel lavasse au-dessus de l'allée et fit la moue le temps de réfléchir.

« Bon, je suppose qu'il existe tout un tas d'histoires au sujet des choses merveilleuses qui sont arrivées autrefois et plus jamais après, mais c'est d'hôtes histoires dont parlent les gens quand ils disent ça, vingt-cinq mille nuits. C'est juste le nombre de nuits, en gros, auxquelles ont droit les gens, sur soixante-dix ans environ. Bien sûr, certains en ont plus, et d'autres... surtout ici... en ont eu nettement moins. Le pauvre Reggie est mort gelé quand il dormait à la dure dans le vieux cimetière près de Doddridge Church, ça remonte aux années 1860 ou 1870, et il avait guère plus de treize ans. Quatre mille nuits, à quelques centaines près. Ou prends Marjorie, qui a sauté dans la rivière à Paddy's Meadow quand elle avait neuf ans, pour essayer de sauver son chien, pauvre petite bête. Lui s'en est très bien sorti, mais pas Marjorie. Elle s'est noyée là où c'est le plus profond sous le Spencer Bridge. Ils l'ont retrouvée que le lendemain. Trois mille nuits environ, c'est tout ce qu'elle a

eu. Quand on dit vingt-cinq mille, c'est juste la moyenne. »

Le gamin parut réfléchir un moment, essayant peut-être de calculer à combien de nuits il avait eu droit personnellement. D'après les calculs de Phyllis, il en avait eu à peine plus de mille, ce qui en soi n'était pas une raison pour se sentir lésé. Certains étaient morts quand ils étaient encore bébés et n'avaient eu que quelques douzaines ou quelques centaines de jours... et, à la différence de Michael Warren, ils ne ressusciteraient pas pour profiter de quelques milliers de nuits en plus avant de mourir enfin pour de bon. Il ne savait pas la chance qu'il avait. Les enfants fantômes, ces temps-ci, ils se rendaient pas compte qu'ils étaient morts.

Un peu plus loin contre le mur de gauche de l'allée, Phyllis distingua le brasero de Mrs. Gibbs, que cette dernière avait confié à John et Reggie pour qu'ils s'en débarrassent. Il commençait à se décomposer en la bouillie-rêve qui s'amassait sur les trottoirs et les coins de Mansoul, perdant déjà sa forme et sa fonction à mesure que le chaudron rouillé se recroquevillait en pétales rongés, sous l'effet des dernières braises. Le trépied qui le supportait fléchissait, réduit à une tige unique si bien que l'ensemble ressemblait désormais à un tournesol métallique, carbonisé pour avoir poussé trop près du soleil. Il était déconseillé de rester trop longtemps dans le Deuxième Borough, où les choses glissaient et changeaient, et on ne savait jamais comment on allait finir.

Tout en trotinant à côté de Phyllis, Michael Warren s'efforça du mieux qu'il put de la jauger.

« T'avais quel ange, toi, avant de mûrir ? T'as eu beaucoup de nuits ? »

Phyllis lui décocha un regard qui aurait pu faire cuire un œuf.

« Ne sois pas impertinent. On ne doit jamais demander à une dame quand est-ce qu'elle est morte. Aussi vieille que ma langue et un peu plus que mes dents, et tu n'en sauras pas plus. »

L'enfant parut mortifié et légèrement effrayé. Phyllis décida de lui fiche la paix.

« Bon, si tu me demandes quand je suis née, c'est différent. Je suis née en 1920. »

Manifestement soulagé d'apprendre qu'il n'avait pas définitivement dépassé les limites, le gamin se rapatria sur un terrain moins risqué.

« C'était dans le coin, dans les Boroughs ? »

Phyllis se fendit d'un petit hum affirmatif.

« Je suis née dans Spring Lane, tout en haut. Quand j'étais en retard à l'école je passais par-dessus le mur du terrain de jeux. Dans notre cave, on pouvait ôter une planche et apercevoir la source qui a donné son nom à cette voie. On n'avait jamais d'argent, mais mon enfance là-bas est l'époque la plus heureuse que j'aie jamais connue. C'est pour ça que je suis comme ça aujourd'hui. C'est le souvenir que j'ai de moi quand j'étais la plus heureuse. »

Devant eux, les quatre autres avaient atteint le bout de l'allée, qui donnait dans Spring Lane. Bill et Reggie avaient déjà disparu, ayant apparemment

tourné à droite et commencé à monter la colline, mais le Beau John et Marjorie s'attardaient pour s'assurer que Phyllis et son petit compagnon savaient où ils allaient. John lui fit signe depuis le bout de l'allée et lui désigna Spring Lane pour indiquer que c'était là que Marjorie et lui se dirigeaient et Phyllis sourit, levant un bras fin en réponse. Le gamin restait songeur, il repensait à ce qu'elle avait dit au sujet de son apparence actuelle, qui était celle qu'elle préférait.

« Bon, si c'est ton apparence préférée, c'est quoi ces trucs pourris autour de ton cou ? »

Si elle l'avait voulu, Phyllis aurait pu se vexer qu'on aborde la question de l'odeur rance de sa guirlande, alors que pour elle c'était une odeur qu'elle ne remarquait presque plus. Toutefois, elle commençait à trouver la présence de Michael Warren tolérable, et n'avait pas envie de tout gâcher maintenant qu'ils s'entendaient bien. Elle s'efforça de chasser la légère offuscation de sa voix en lui répondant :

« Il y a des tas de raisons. Le lapin est le seul animal magique par ici, avec les pigeons. Certains disent que c'est de là que vient le nom de Boroughs, que ça devrait être Burrows – le terrier – à cause des rues qui forment comme un labyrinthe et aussi parce que les gens s'y reproduisent comme des lapins. C'est pas vraiment pour ça que ça s'appelle les Boroughs, naturellement, mais ça te donne juste une idée de la façon dont pensent certaines personnes. Une des raisons pour lesquelles je les porte c'est parce qu'ici, les lapins représentent les filles tout comme les pigeons représentent les garçons. Abington Street s'appelait autrefois Bunny Run – la sente des lapins – à cause de toutes les filles qui travaillaient à l'usine et passaient devant les gars qui lambinaient au croisement, en sifflant et décochant des œillades. On m'a dit que *bunny* était une vieille expression des Boroughs pour désigner une fille, du fait de l'ancienne façon de désigner le lapin, conil, qu'on appelle aussi conin, et qui... bref, ça recourt à un argot que je devrais pas dire, donc tu devras juste me croire sur parole. Et bien sûr, il paraît que les Chinois peuvent voir une dame dans la lune là où on voit un homme, et qu'elle a un lapin avec elle, raison de plus pour qu'il y ait un rapport entre les lapins et les filles.

« Quant aux Boroughs, les lapins résument assez bien comment était la vie là-bas. Il y en avait tellement sur les terrains vagues et les parcelles de champs autour qu'on les considérait comme de la vermine, un peu comme les gens qui habitaient dans les beaux quartiers nous voyaient : tous sautillant entre les herbes et cherchant un morceau à manger, tous habillés en gris et marron et noir et blanc, tous ayant plein d'enfants parce qu'on savait que la nature en emporterait plusieurs. On les considérait comme de la vermine, les lapins, ou on les voyait comme un repas, et notre papa allait les chasser, puis les ramenait à la maison et les écorchait devant le feu. On mangeait la viande et suspendait les peaux à une ficelle, et quand on en avait assez, notre maman m'envoyait chez le chiffonnier qui me donnait quelques pièces en échange. On en faisait un grand et beau collier, comme celui-ci.

« Un jour, je suis pas allée directement chez le chiffonnier, parce que je jouais à me prendre pour une duchesse avec mon manteau de fourrure sur les épaules. Je jouais avec les autres Filles de Compton Street, en haut de Bellbarn et d'Andrew's Street, et à St. Andrew's Church ils célébraient un mariage. Bien sûr, on a toutes trouvé ça très excitant alors on s'est introduites dans la chapelle et on s'est assises sur les bancs du fond, pour pouvoir regarder.

« L'odeur qui montait de mes peaux de lapin était si forte qu'ils ont dû interrompre le mariage pendant que les placeurs nous faisaient sortir. Ça m'était égal. Je les aime bien, même aujourd'hui. Après tout ce temps, je les sens plus. Attends un peu et toi aussi tu les remarqueras plus. »

Ils étaient presque parvenus au bout de l'allée, là où elle rejoignait la pente de Spring Lane en formant un T. Phyllis remarqua que Michael Warren levait les yeux vers le vieux panneau métallique boulonné au mur de l'allée, le nom de la rue se détachait en lettres noires sur un fond blanc moucheté d'orange fécal, les bords de la plaque s'oxydant en dentelle métallique et friable. Aucun des deux mots sur le panneau n'était tout à fait visible, car ils étaient masqués par la rouille, de sorte que seul demeurait le message cryptique suivant : SCAR WELL RACE. Phyllis traduisit pour le gamin.

« Scarletwell Terrace. C'était une ruelle privée avant d'être une allée. Voilà pourquoi y a toutes ces grilles devant lesquelles on est passés, sur notre droite. En bas dans le monde à trois côtés, tout ça a été démantelé à ton époque et y a plus que le bas du terrain de jeux de Spring Lane School, mais ici en haut la croûte-rêve tient toujours. »

Michael ne commenta pas ce que venait de dire Phyllis, mais parut comprendre. Ils s'attardèrent un moment puis tournèrent à droite dans Spring Lane et firent face à la colline. La vision arrêta net le petit compagnon de Phyllis, qui étouffa un cri. Elle dut alors se forcer à se rappeler que toutes ces choses étaient nouvelles pour lui. Au-delà des Greniers du Souffle, hormis l'allée en retrait qu'ils venaient de quitter, l'enfant n'avait rien vu de Mansoul. Devant les sentiments et les réactions qui se lisaient sur son visage alors qu'il levait les yeux vers la montée, elle essaya de se rappeler le jour où elle était arrivée ici dans le Deuxième Borough, et essaya de voir la colline-rêve comme la voyait l'enfant.

Ce n'était pas la fantasmagorie habituelle qu'on trouvait à Mansoul qui avait à ce point choqué le petit enfant : Spring Lane n'avait guère changé par rapport à l'époque où Phyllis y habitait, ou alors en pire. Il n'y avait quasi aucune touche onirique comme celles qui caractérisaient le monde supérieur, pas de grilles de cellier avec des dents noircies en guise de barreaux, pas de fourrure sur les dalles. C'était juste la montée familière, mais enflammée et scintillante d'identité, avec son histoire usée par le passage, et toutes les lumières qui l'avaient saturée au cours de ses mille ans d'existence.

Spring Lane brûlait d'une mythologie d'ardoises ébréchées, d'un bleu sale et délavé, et s'écaillait aux jointures. Les lueurs dorées de l'aube imminente

brillaient, diluées dans un ciel lourd de millions de litres au-dessus de la tannerie située à l'extrémité inférieure de l'ancienne pente, de l'autre côté de l'étroite rue où se tenaient Phyllis et Michael. Les hauts murs en briques brunissantes de la tannerie, avec un grillage rouillé au-dessus de ses hautes fenêtres, n'avaient pas l'aura brutale que le bâtiment avait dans le monde des vivants. Le bâtiment émettait plutôt une douce irisation vernissée d'agréables souvenirs – les cloîtres d'un atelier médiéval disparu depuis – et dégageait le parfum peu attrayant du purin et des sucreries bouillies. Derrière le portail en bois écaillé qui pendait de guingois, on apercevait des cours où des flaques maculées de traînées mandarine abritaient les reflets de tuyaux de cheminée, d'un noir métallique et palpitant. Des copeaux de cuir teintés de saphir corrosif se dressaient en tas entre les flaques opale, tel un duvet d'azur entassé en nids fantastiques par les oiseaux du tonnerre venus couvrir leurs légendaires rejets. Des gouttières rongées par le temps avaient, perlant autour de leurs lèvres en étain gercées, des petites gouttes diamant, et le moindre galet célébrait l'existence infinie.

Michael Warren était comme envoûté. Phyllis Painter restait à ses côtés, partageant son enchantement, regardant ce spectacle cher à son cœur avec les yeux de l'enfant. Les bruits d'été du quartier se réduisaient, à ses oreilles, à une riche substance. Les longs intervalles entre les vrombissements bourdonnants des lointains véhicules, les pépiements en filigrane des chants d'oiseaux suspendus aux avant-toits, le gargouillis argenté d'un torrent souterrain se répercutant au fond de la gorge-nuit d'un tuyau, tous ces sons étaient concentrés en un unique susurrement, l'écho sifflant et tintant d'une cymbale caressée par une brosse douce. L'instant tintait dans la brise.

En haut de la rue, les quatre autres membres officiels du Gang des enfantômes s'enfonçaient dans une timide brume prismatique qui semblait embuer – délicieusement – chaque rebord de fenêtre et chaque bordure de trottoir de la rue en pente. Leurs formes voûtées étaient aussi pittoresques que les seuils propres devant lesquels ils passaient, et paraissaient tout aussi indispensables à l'étonnante composition de la scène. Bill et Reggie Melon approchaient du sommet, le Beau John et Marjorie se racontant une blague alors qu'ils passaient devant l'entrée de Monk's Pond Street, qui donnait sur leur gauche dans l'autre partie de Spring Lane. Échangeant un regard admiratif, Phyllis et Michael entreprirent de gravir la rue parfaite à la suite de leurs camarades.

Resserrant sa robe de chambre lie-de-vin autour de sa taille, le garçonnet fit de grands pas pour se régler sur l'allure de Phyllis, tout en contemplant d'un air ébahi la longue rue qui partait du bas de la colline, la rangée de portes en bois peintes presque ininterrompue sur leur droite. Enfin il ne put plus contenir davantage sa curiosité.

« C'est quoi toutes ces maisons ? Spring Lane était pas comme ça quand j'étais encore en vie. »

Plaçant une chaussure bleue après l'autre sur la chaussée rose et usée,

Phyllis jeta un regard aux maisons devant lesquelles ils passaient, une expression mélancolique sur son beau visage clair.

« Ouais c'est vrai, c'était pas pareil, mais ça l'était quand j'étais petite. La plupart d'entre elles ont été détruites peu de temps avant la guerre, et après c'était juste un terrain vague où les enfants allaient jouer puis c'est devenu le terrain de jeux de l'école. Cette petite rangée de maisons où se trouvait ta maison, dans St. Andrew's Road, c'est tout ce qu'il reste d'un gros pâté de maisons. Il y en avait dans tout Scarletwell Street et Spring Lane, le long de Crispin Street là-haut, et il y avait plein de rues entre qui sont plus là. Scarletwell Terrace, d'où on vient juste de sortir, c'en était une, et un peu plus haut de ce côté de la rue il y a Spring Lane Terrace. »

Sans cesser pour autant de l'écouter, Michael Warren porta son regard vers l'autre côté de la route où commençait Monk's Pond Street, qui partait au nord de la ligne est-ouest décrite par Spring Lane. Phyllis se dit que ce trottoir-là devait sembler considérablement changé, aux yeux du petit garçon. Plus près d'eux, sur le côté gauche en contemplant Monk's Pond Street, se dressait le mur est de la tannerie, sûrement reconnaissable à l'époque de Michael. En face et sur la droite, toutefois, environ deux douzaines de porches bien entretenus s'étendaient au nord pour rejoindre Crane Hill et le bas de Grafton Street. Deux douzaines de familles étendues, peut-être deux cents personnes dans leur rue fièrement entretenue, qui, du vivant de Michael Warren, deviendrait un terrain vague que les enfants du coin appelaient les « Briques », ou alors le terrain de l'usine protégé par des murs en tôle ondulée. Ce n'était qu'ici, dans les champs magnétiques du rêve et du souvenir, que se révélaient les vieilles propriétés.

À l'extrémité de la rue, tout à gauche sur le versant ouest, se trouvait l'élément qui avait de toute évidence retenu l'attention de l'enfant. Le vaste étang qui avait donné son nom à la rue – Monk's Pond Street, la rue de l'Étang-aux-Moines... – asséché dans le monde séculaire depuis la fin des années 1600, scintillait dans la lumière irréaliste. Deux ou trois silhouettes s'attardaient en habits d'un brun grisâtre et discutaient près de l'eau. L'une d'elles tenait une canne à pêche.

« Ce sont des moines, expliqua Phyllis à Michael. Ce sont les moines qui vivaient il y a longtemps dans le prieuré de St. Andrew, qui se trouvait non loin d'où se dresse maintenant St. Andrew's Church, dont je me suis fait virer tellement mes peaux de lapin elles puaient. Ce sont pour la plupart des Français, je crois, et l'un d'entre eux a laissé les troupes du roi entrer pour tout piller, y a huit cents ans. Ici en haut tout est pardonné, globalement, mais en général ils se mêlent pas trop aux fantômes du coin et restent entre eux. Parfois les plus soiffards d'entre eux hantent un pub, juste pour avoir de la compagnie. Il y a quelques auberges dans le coin qui ont un moine fantôme dans la cave ou l'arrière-salle, mais là je ne me souviens que d'un nom, celui d'Old Joe qui flotte parfois au Jolly Smokers sur le Mayorhold. C'est pas son vrai nom, parce qu'il doit avoir un nom français, mais c'est comme ça que

l'appellent les gens en bas. »

Michael Warren la regarda, perplexe.

« Est-ce que légendes en corps vivant peuvent voir les fantômes ? »

Phyllis haussa les épaules.

« Certains, oui, mais seulement s'ils sont un peu dérangés, comme les mystiques, ou les gens qui ont un grain. Les gens qui boivent beaucoup ou qui fument de l'opium, eux aussi ils peuvent voir les fantômes. C'est pour ça qu'il y a plein de pubs hantés, parce que les morts aiment les endroits où y a des chances pour que quelqu'un soit assez bourré pour les voir. Mais même les rares personnes capables de voir les fantômes ne peuvent les voir que quand ils errent à l'aube dans la jointure fantôme. »

Monk's Pond Street disparut derrière eux sur leur gauche alors qu'ils continuaient à s'enfoncer dans la douce et scintillante songerie de la colline. L'attention du gamin en robe de chambre était maintenant fixée exclusivement sur Phyllis.

« C'est quoi une jointure fantôme ? »

Phyllis sourit puis répondit sérieusement :

« La jointure fantôme c'est assez parlant comme nom. C'est une couture dépenaillée qui jointure l'En-haut et l'En-bas, et c'est là que les vrais fantômes traînent, tous ceux qui ne se sentent pas à l'aise ici. C'est comme si le Deuxième Borough était au-dessus avec le Premier Borough en dessous, et entre les deux il y a la jointure fantôme, comme quand tu vas dans un pub et que toute la fumée des clopes est suspendue dans l'air et forme une couverture blanche qui ondule quand les gens bougent et créent un courant d'air. Voilà à quoi ressemble la jointure fantôme. Tiens, regarde à droite. C'est Spring Lane Terrace, comme je le disais, une des rues qui ont été détruites pour faire le terrain de jeux. »

Ils étaient arrivés là où la rangée de maisons mitoyennes s'égouttait vers le sud, sur leur droite, avec les façades alignées de part et d'autre des dalles poussiéreuses comme tartinées d'une fine margarine de lumière matinale. Michael Warren s'intéressa davantage au coin de rue en face, celui dont ils approchaient maintenant qu'ils traversaient l'embouchure de Spring Lane Terrace. À la place des seuils et des fenêtres à voilages du rez-de-chaussée comme ceux qu'on trouvait plus bas dans la rue adjacente, ce n'était ici qu'un mur de brique uni surmonté de toits en ardoises plates, qui correspondait, Phyllis le savait, à l'arrière d'une rangée d'écuries. Ils continuèrent de gravir Spring Lane, laissant l'affluent des maisons mitoyennes dans leur sillage, puis passèrent devant la cour, fermée par un portail, où donnaient les écuries. On sentait l'odeur tiède et moite des chevaux et le parfum entêtant du désinfectant, qui, même si Phyllis ne l'aimait pas, excitait toujours son odorat.

Le petit garçon contempla pensivement la grille fermée. Le rouge pompier qui recouvrait autrefois le bois avait pâli après des décennies d'oubli et était devenu de la couleur d'un baiser. Phyllis préféra prendre les devants avant que l'enfant ne l'interroge :

« Je pense que cette cour était encore là de ton vivant, mais elle fait partie de l'usine à ton époque. Quand j'habitais ici, c'était là qu'ils garaient le char à fièvre. »

Le seul fait de prononcer ces mots fit trembler sa substance spectrale. Depuis qu'elle était petite, le char à fièvre semblait appartenir au côté nocturne des Boroughs. Brinquebalant dans les allées étroites, c'était un de ces phénomènes sinistres, comme les matrones et les moines fantômes, qu'elle avait supposés spécifiques au quartier. C'était lié à la fréquentation de la mort, un de ces territoires dangereux pour des gamines encore en âge de sauter à la corde.

L'enfant en pyjama, qui trotta toujours à ses côtés, la fixait d'un air inexpressif.

« C'est quoi un char à fièvre ? »

Elle soupira avec grandiloquence et roula des yeux. Elle avait manifestement eu raison en supposant que ce gamin ne connaissait rien à rien. Phyllis se dit que la plupart des enfants nés dans les années 1950 se la coulaient douce, avec toute la science et la médecine dont ils bénéficiaient aujourd'hui, du moins comparé à comment étaient les choses quand elle était jeune.

« Tu ne sais rien, hein ? Le char à fièvre, eh bien c'était une grande carriole où on mettait les gosses qui avaient la variole ou la diphtérie. On les emmenait dans un campement près de la croix de pierre qui se trouve à côté de Hardingstone, et qui marque l'endroit où la reine Eleanor a été enterrée quand on l'a ramenée à Londres. Au campement, à ciel ouvert, avec tous les autres enfants malades, soit ils mouraient soit ils guérissaient. D'ordinaire ils mouraient. »

L'enfant la regardait maintenant avec une nouvelle expression dans ses yeux bleus aux longs cils. Au-dessus d'eux, le souvenir du ciel des Boroughs allait du jaune Pâques au rose dilué.

« Y avait beaucoup de choses qui rendaient malade, quand tu étais en bas ? C'est pour ça que t'es morte ? »

Elle secoua la tête et l'affranchit :

« Non. Il y avait plein de maladies graves, c'est sûr, mais aucune ne m'a emportée. »

Elle remonta une des manches roses de son pull, en arborant un air bourru et professionnel comme si elle était un docker miniature. Brandissant son bras maigrichon sous le nez de Michael Warren, elle lui montra deux zones décolorées de la taille et de la forme de pièces de six pence, proches l'une de l'autre sur son biceps pâle et tendre.

« J'étais en train de jouer dans les Boroughs avec notre sœur. Je devais avoir huit ans, donc ça devait être les années 1920. On a vu une grande file de gens qui s'étendait jusqu'à Spring Lane Mission où c'est qu'on allait au catéchisme. »

Elle désigna l'extrémité de l'allée qu'ils montaient. Les pierres brun clair

de la façade de la mission affichaient leur humilité avec une fierté quasi lumineuse.

« En voyant la file de gens, j'ai cru qu'ils se rendaient à une cérémonie, alors je me suis jointe à eux et j'ai dit à ma sœur d'en faire autant. Je me disais qu'ils distribuaient peut-être des jouets ou des choses bonnes à manger, parce qu'à cette époque il arrivait que les riches donnent des colis aux habitants des Boroughs. Bon, en fait c'était pour se faire vacciner que les gens faisaient la queue, contre la variole et la diphtérie, alors on y a eu droit aussi. »

Elle rabaissa la manche de son pull, dissimulant de nouveau les cicatrices d'inoculation. Son jeune compagnon jeta un coup d'œil derrière lui à la cour devant laquelle ils venaient de passer, puis reporta son attention sur Phyllis.

« Est-ce que les hôtes coins de Northampstrône avaient leur propre chair à fièvre ? »

Cette fois-ci, Phyllis ne se gaussa pas ni ne roula des yeux devant sa naïveté, mais parut simplement un peu triste. Le gamin n'était pas stupide, décida-telle. Il était juste innocent.

« Non, mon canard. Seuls les Boroughs avaient un char à fièvre. Seuls les Boroughs en avaient besoin. »

Ils remontèrent la colline en silence. Ils laissèrent sur leur gauche Compton Street, qui partait au nord vers le souvenir de Grafton Street avec, plus loin, la brumeuse Semilong. L'éclat doré de Mansoul planait sur toutes choses, magnifique mais légèrement artificiel, comme sur les vues de carte postale coloriées à la main : les portes qui se succédaient de part et d'autre de la rue semblaient avoir été peintes récemment, rouge pomme et bleu poudre, et se faisaient face sur deux rangs tels des gardes bombant le torse en attente d'une inspection. Les poignées de porte semblaient plus en or qu'en cuivre, et dans le ménisque fauve et sale de la route d'été, des éclats de mica faisaient scintiller la promesse d'une manne de bijoux. *Nous sommes les Compton Girls, Nous sommes les Compton Girls...*

Phyllis ne les avait pas oubliées. Cath Hughes. Doll Newbrook. Elsie Griffin. Les deux sœurs, Evelyn et Betty Hennel, et Doll Towel. Phyllis revoyait très nettement leurs visages, s'en rappelait bien mieux que les gens qu'elle avait fréquentés de son vivant à l'église ou à l'école. C'était à cause des serments. Vous prêtiez serment quand votre âme était pure, du coup les serments étaient plus importants que votre religion, que le parti pour lequel vous votiez quand vous étiez en âge de le faire, ou que si vous faisiez partie des francs-maçons. Elle refoula l'envie de remonter en courant le fantôme de Compton Street jusqu'au numéro 12 pour aller voir Elsie Griffin, et au lieu de ça reporta son attention sur Michael Warren. Il était, après tout, la mission qu'on lui avait confiée.

Les quatre autres, devant, venaient d'atteindre le sommet où la ligne nord-sud formée par Crispin Street et Lower Harding Street croisait l'extrémité de Spring Lane. Reggie et Bill avaient commencé à contourner l'usine sur la

gauche, et disparaissaient déjà dans Lower Harding Street, alors que Marjorie et le Beau John étaient encore à la traîne. Phyllis savait que John s'attardait pour tenir compagnie à la petite noyée, car elle avait de plus courtes jambes et ne pouvait pas gravir la pente aussi vite que lui. Phyllis trouvait le Beau John épataant.

Un peu plus haut sur leur droite, la dalle sacrée du perron de Phyllis empiétait de quelques centimètres sur le trottoir. Quand ils arrivèrent devant, Phyllis posa la main sur la manche de Michael pour qu'il s'arrête et contemple l'endroit. Elle ne pouvait pas passer devant sans marquer un temps pour lui rendre un hommage, silencieux ou autre. C'était chez elle une habitude, ou une superstition.

« C'est là que je vivais autrefois, quand j'étais encore en vie. »

En haut des quatre marches de pierre, la porte du numéro 3 de Spring Lane était vert olive tirant sur le gris, comme de la sauge fanée au soleil. La maison était étroite et avait fait partie autrefois d'une plus vaste demeure comportant le numéro 5, un peu plus bas sur la droite. Encore plus bas dans cette direction se dressaient le mur du fond et la grille de derrière de Spring Lane School, de sorte que les matins où elle se réveillait en retard, Phyllis pouvait sortir par la porte à l'arrière de la maison et se rendre au bout de la cour qu'ils partageaient avec le numéro 5 puis escalader le mur pour se retrouver directement dans la cour de récréation. Ça voulait dire que le carnet de Phyllis était toujours bien noté côté ponctualité, même si Phyllis et ses parents savaient qu'elle ne le méritait pas, à proprement parler.

Phyllis savait que derrière la porte ancienne, dont la peinture friable s'écaillait et cloquait pour révéler en dessous des continents imaginaires de bois nu, il n'y avait ni passage ni couloir. On entrait de plain-pied dans le séjour de la famille Painter, qui était la seule pièce du rez-de-chaussée. Un escalier en colimaçon montait jusqu'à l'unique chambre à l'étage, la chambre de ses parents, avec juste au-dessus le grenier où dormaient Phyllis et ses sœurs. Le vendredi soir quand il faisait chaud, elles s'asseyaient sur le rebord de la fenêtre et regardaient les bagarres devant le pub à l'heure de la fermeture. Des cris et des bruits de casse s'élevaient jusqu'à elles dans l'air chaud qui embaumait le houblon et le cuivre, le sang et la bière. C'était les années 1920, et ils n'avaient pas la télévision à l'époque.

Avec une seule pièce en bas, il n'y avait pas de place pour une cuisine, et ce qui en faisait office se réduisait au robinet d'eau froide et à un vieux seau en métal, posé sur un parpaing humide et luisant en haut des marches de brique bleue qui descendaient à la cave. Cette dernière, comme la cour derrière la maison, était commune au numéro 5 et par conséquent formait un réseau caverneux de coudes et d'alcôves où l'on pouvait se perdre. Dans un coin de la cave, sous le numéro 5 et donc appartenant techniquement aux voisins plutôt qu'à Phyllis, il y avait une dalle de pierre dans le sol qu'on pouvait déplacer si on s'y mettait à deux ou trois. Si on s'allongeait sur le ventre à même le sol glacé recouvert de poussier, on pouvait distinguer un petit

conduit noir, avec des cercles argent et des rides dansant sur les côtés, donnant sur la source qui avait donné son nom à la rue et qui grondait en dessous en dévalant la colline. Bien que ce torrent secret fût blanc et écumeux comme de la bave, Phyllis avait toujours l'impression d'être un médecin observant, fasciné, une veine ouverte, partie intégrante du système sanguin des Boroughs et reliée à Monk's Pond et à la source de Scarlet Well. Il y avait beaucoup d'eau invisible sous le quartier, et Phyllis était persuadée que l'eau coulait là où les émotions et tous les souvenirs se déposaient pour donner au cours d'eau son goût mordant et mémoriel ; les embruns froids et frais qui rendaient humide l'air de la cave.

Phyllis coula un regard en biais vers Michael Warren, toujours à ses côtés.

« Tu sais quoi ? Quand j'étais en vie, si j'étais très malade ou pas dans mon assiette, je faisais toujours le même rêve. Je me trouvais dans la rue ici, dans Spring Lane où nous sommes aujourd'hui, et le soir tombait à peine. J'avais l'âge que j'ai aujourd'hui, et au lieu d'entrer chez moi je restais juste ici, à rêvasser devant la lampe à gaz du salon qui teignait tout en vert et rose et projetait son éclat sur les rideaux de couleurs de la fenêtre du rez-de-chaussée, jusque dans le crépuscule. Dans le rêve, j'avais toujours l'impression que, peu importe où j'avais été, peu importe si la journée avait été longue ou difficile, quand je me trouvais là et regardais la lumière filtrer à travers les roses des rideaux, je rentrais enfin chez moi. J'étais persuadée que quand je serais morte, cet endroit serait encore là à m'attendre, et que tout serait parfait. Et bien sûr, j'avais raison, comme d'habitude. Il n'y a pas une minute de nos vies qui soit à jamais perdue, et toutes les maisons détruites qui nous manquent existent à jamais, à Mansoul. Je ne sais pas pourquoi je me suis fait comme ça du mouron au début. »

Phyllis renifla et jeta un dernier coup d'œil à son ancienne demeure, puis ils se remirent en marche. La prochaine porte sur leur droite et à gauche du numéro 3 était celle de la confiserie Wright, avec sa robuste vitrine où étaient exposées ses marchandises derrière d'épais petits carreaux de verre grossissant juste après la porte surmontée d'une clochette. Parce que ce paysage surélevé était composé de coques de rêves, la rangée de bocaux en cristal scintillant que la boutique arborait tel un superbe collier dans sa vitrine n'était pas remplie de vraies confiseries, mais de rêves de confiseries. Il y avait des petits terriers en sucre d'orge ambre dont le milieu était tordu, certains d'entre eux fusionnés en masses de neuf chiens par la chaleur du jour, et dans le bocal des sorbets arc-en-ciel (avec lesquels on pouvait faire de l'eau distillée) il y avait des strates supplémentaires de poudres de différentes couleurs qui, à la différence des poudres ordinaires, étaient fluorescentes. Il y avait une couche violacée qu'on distinguait mal tout en haut, avec au fond du bocal une couche rosâtre également difficile à discerner, mais qui semblait vous cuire la langue quand vous y goûtiez. Seuls les bonbons au chocolat paraissaient normaux, du moins jusqu'à ce qu'elle remarque que deux ou trois d'entre eux escaladaient la paroi de leur bocal et qu'elle comprenne que

c'étaient de grosses coccinelles dont les carapaces étaient recouvertes de vermicelles en sucre, rose, blanc et bleu. Phyllis n'aimait guère le fait qu'elles bougent, mais les jolies perles de sucre sur leurs dos signifiaient qu'elles devaient être délicieuses. Elle n'en voulut pas au gamin de s'attarder devant la vitrine du confiseur, mais elle finit par tirer sur la manche de sa veste de pyjama pour qu'il presse le pas.

Sans presque s'en rendre compte, ils étaient parvenus au sommet et contemplaient la longue rue qu'ils venaient de monter. Phyllis savait que dans le monde des vivants Spring Lane était loin d'être aussi longue, ni même aussi pentue, mais c'était ainsi que s'en rappelaient les petits enfants, qui tenaient les pans du manteau de leur mère en rechignant et essayaient de se faire remorquer le long de la rue pentue. Phyllis et Michael, du haut de Spring Lane, regardaient vers l'est au fond de la vallée les souvenirs du dépôt de charbon de St. Andrew's Road, rayés comme par les rayons d'un soleil bas. Au-delà s'étendait le dépôt ferroviaire où des traînées spectrales de vapeur tels les esprits des trains suivaient les rails perdus jusque dans les lits d'orties, et derrière l'aube verte de Victoria Park, qui répandait au bout du vaste ciel une rougeur bleuâtre qu'on avait envie de boire. Après avoir admiré le doux éclat de ce panorama des morts pendant un moment, tous deux prirent à gauche et suivirent le Beau John, Bill, Marjorie et Reggie jusque dans Lower Harding Street.

Longeant Grafton Square où le comte de Grafton avait autrefois résidé, Lower Harding Street était différente par son atmosphère des rues environnantes du quartier rêvé. Elle n'avait pas été remémorée dans son état original, avec ses briques et ses joints neufs d'un orange vif qui semblaient avoir été peints à même la surface. Au lieu de ça, elle avait été tendrement remémorée à un stade ultérieur, datant de son déclin. Là où autrefois deux rangées de maisons mitoyennes se faisaient face sans interruption sauf là où débutait Copper Street qui descendait sur la gauche, il y avait ici des brèches dans la rangée de gauche où des habitations avaient été vidées avant la démolition. Plusieurs maisons abandonnées étaient déjà à moitié démolies, le toit, les canalisations et les planchers d'étage brillant par leur absence. À mi-hauteur d'un mur nu, devenu un palimpseste de papier peint sur plusieurs générations, la porte d'une ancienne chambre pendait sur ses gonds, n'ouvrant plus sur la promesse d'une bonne nuit de sommeil mais sur une soudaine bascule dans les débris. En face, dans la partie basse de Copper Street, une demi-douzaine de maisons avaient disparu, leurs lignes tout juste suggérées par quelques affleurements vestigiaux de briques évoquant des pièces de puzzle, dépassant des mauvaises herbes qui avaient supplanté le cher tapis du salon.

Dans l'éclat élégiaque de Mansoul qui nimbait toutes choses, la dérélliction n'avait rien de désolé ou de laid, et relevait davantage d'une poésie triste et grisante. Aux yeux de Phyllis, l'effet était étrangement réconfortant. C'était comme si, dans les rêves ou les souvenirs, même la victoire de la mousse dans

cette lente détérioration faisait l'objet d'un culte. La vision de Lower Harding Street lui confirma que les Boroughs étaient restés un bel endroit même dans leur honteuse et progressive reddition. Même si en 1959 et à l'époque de Michael Warren, l'homologue inférieur de ce coin serait un terrain vague, Phyllis était persuadée qu'il occuperait toujours une place dans le cœur des gens, ou du moins dans celui des plus jeunes.

À côté d'elle, Michael scrutait les façades partiellement démolies à mesure qu'ils suivaient leurs quatre comparses morts le long des maisons mitoyennes. L'enfant semblait fasciné par une cloison isolée, ou par un âtre suspendu dans une pièce à l'étage dont le plancher avait disparu. Il se tourna et adressa un regard de confiance à Phyllis, qui se pencha alors vers lui, une main derrière son oreille pour entendre ce qu'il avait à dire.

« Ces maisons rassemblent un peu à la raison où j'habitais dans Andrew's Road quand le diable me l'a montée, et que j'ai pu voir derrière les murs ce qui était dedans. »

Phyllis n'avait quant à elle jamais eu droit à une chevauchée avec le diable comme celle dont parlait Michael Warren, et elle n'avait entendu que des récits de onzième main sur les rares personnes qui en avaient fait l'expérience. Par conséquent, elle n'avait qu'une très vague idée de ce dont l'entretenait l'enfant, et elle se contenta de répondre par un vague grognement entendu. Prévenant tout nouveau commentaire, elle se tourna alors vers le Gang des enfantômes, qui s'étaient regroupés sur les perrons ensoleillés des maisons démolies et attendaient que les deux retardataires les rattrapent. Reggie et Bill passaient le temps en se livrant à une pénible partie d'écrase-phalange, tandis que le Beau John restait là à sourire, les bras croisés, attendant lui aussi Phyllis et l'enfant en pyjama. Marjorie était assise toute seule au bord du trottoir et contemplait Copper Street qui descendait vers Bellbarn où elle avait habité avant de se jeter dans la Nene pour sauver un chien qui, lui, savait nager.

Avec Michael qui trottait à ses côtés, Phyllis s'approcha des autres et affirma son autorité.

« Non mais franchement. Comment voulez-vous que ça soit notre planque secrète si vous restez en pleine rue à la vue de tous ? Allez dans les cours intérieurs où personne ne vous verra, et si l'endroit est sûr on montrera notre planque au gamin. Bill, tu t'en occupes avec Reggie et tu fais ce que je dis avant que je te botte l'arrière-train. Et toi Marjorie, secoue-toi un peu. Tu vas choper des hémorroïdes à force de rester comme ça sur le trottoir. »

Tout en marmonnant leur réprobation, les enfants morts traversèrent l'absence de briques là où se dressait autrefois le numéro 19 de Lower Harding Street et se frayèrent un chemin en file indienne parmi les décombres – colonisées par les escargots – qui avaient été tour à tour le petit salon, le séjour et la cuisine de la maison. Le mur du fond de la cuisine avait complètement disparu, et il était difficile de dire où s'arrêtait ce qui avait été une pièce et où commençait la cour. La seule démarcation était la ligne de

marée des débris domestiques qui s'étaient échoués contre l'unique assise de briques encore debout, une plage de rebuts intimes et familiers. Il y avait une tête de poupée en plastique dur et ancien, marron et cassant, un œil mort et fermé, l'autre grand ouvert comme si la pièce du croque-mort avait glissé. Il y avait une caisse de bières brisée et la carcasse d'un landau, ainsi que des souliers délaissés, le col tranché d'une bouteille de lait et un exemplaire détrem্পé en décomposition du *Daily Mirror* avec un gros titre faisant allusion à Zeus bien que l'article en dessous parlât de la crise de Suez.

Ayant réussi à traverser la course d'obstacles qu'était l'intérieur de la maison sans toit, la bande se retrouva dans ce qui restait de la cour commune que s'étaient partagée autrefois les numéros 17 à 27 de Lower Harding Street. C'était une zone d'environ vingt-cinq mètres de large, se terminant en pente par une pelouse fournie jusqu'à un mur en partie écroulé, à un peu plus de quinze mètres en aval. Les vestiges de deux toilettes doubles se dressaient contre cette limite inférieure, qui s'était effondrée par intervalles en éboulis de briques couleur saumon, et ici et là sur l'enceinte envahie par les herbes il y avait des tas d'ordures qui se décomposaient en compost-rêve parmi les pousses jaunies. Phyllis s'autorisa un fin sourire d'autosatisfaction. Si on ignorait sa présence, alors la planque du Gang des enfantômes était introuvable.

Elle entraîna la bande et Michael en bas de la pente, derrière un tas de tôle ondulée, de portes de placards dégonnées et de cartons aplatis. À mi-chemin, elle se pencha et désigna fièrement un endroit sur la pente broussailleuse.

« Alors, t'en penses quoi ? » demanda-t-elle à Michael.

Effrayé, l'enfant scruta l'écran de hautes herbes, puis regarda Phyllis.

« Quoi ? Ce que je pense de quoi ? »

– Ben, de notre planque. Viens. Approche et jette un coup d'œil. »

Remontant un peu son bas de pyjama d'un air gêné, le garçonnet se pencha en avant, comme on le lui demandait. Au bout d'un moment, il poussa un petit cri vaguement déçu en voyant quelque chose, même si, à l'entendre, ça n'avait rien de bien intéressant.

« Oh. C'est de ça que tu parlais, de ce terrier de lapin ? »

Il désigna un petit trou, large d'à peine quelques centimètres, et Phyllis éclata de rire.

« Pas ça ! Comment on passerait par là ? Non, regarde un peu plus sur la droite. »

Elle le laissa examiner un moment l'espace nu à gauche du terrier puis lui expliqua où était sa droite. Il chercha de nouveau et trouva presque aussitôt ce qu'il était censé trouver, même s'il n'eut pas l'air de mieux comprendre ce que c'était.

« C'est le cockpit d'un avion qui est ventré sous terre ? »

C'était visiblement autre chose, mais on comprenait pourquoi il avait eu cette impression. En fait, ce que l'enfant regardait, c'était le pare-brise en Plexiglas vert d'un side-car qui s'était incrusté dans la pente, puis avait été

badigeonné de boue ocre pour neutraliser tout reflet révélateur. L'idée venait du Beau John, une touche militaire réussie.

« Non. C'est la fenêtre de notre repaire. Un jour où on jouait ici, on a vu ces trous et on s'est dit qu'ils devaient mener à un grand terrier un peu plus loin. Les garçons sont allés chercher des pelles, et on a creusé là où y a ces tôles de métal, en haut de la colline. Ça a pris un certain temps, mais on a réussi à atteindre ce qui avait été un vieux terrier de lapin mais qui était maintenant vide. On a abattu tous les murs du vieux tunnel et on a creusé encore un peu jusqu'à ce qu'on arrive à une énorme fosse, créée par l'explosion d'un obus apparemment. Après on a élargi le plus grand trou pour faire une fenêtre, et on a mis ce pare-brise de side-car qu'on avait trouvé. On a traîné de vieilles portes et d'autres trucs qui étaient abandonnés dans le coin et on s'en est servi pour faire comme un toit mais en veillant à ce que ça ressemble à un tas de débris laissés par quelqu'un. »

Elle adressa un signe de la tête à Reggie qui foula les hautes herbes jusqu'au faux tas de débris. Se penchant en avant au point de faire tomber son chapeau tout cabossé, il farfouilla dans les débris jusqu'à ce que ses doigts trouvent le bord d'une vieille planche en contreplaqué. Grognant sous l'effort – Phyllis trouva à vrai dire qu'il en rajoutait un peu – il déplaça la plaque maculée de boue, qui racla du métal rouillé, puis révéla l'entrée noire de poix d'un tunnel. Se penchant pour récupérer son chapeau, Reggie s'assit sur le rebord du trou, ses jambes pâles pendant dans l'obscurité puis, d'un mouvement fluide comme celui d'une hermine, disparut en dessous.

Laissant le temps à Reggie de trouver et d'allumer l'unique bougie du Gang des enfantômes, Phyllis envoya ensuite Bill et Marjorie dans le repaire souterrain, puis leur emboîta le pas avec Michael, suivie du Beau John qui fermait la marche, étant assez grand pour remettre en place la plaque de contreplaqué au-dessus d'eux une fois qu'ils seraient tous dedans.

La fosse était plus ou moins ronde, d'une circonférence d'environ deux mètres cinquante et profonde d'un mètre cinquante avec un sol plat et des parois en terre battue. Un rebord avait été aménagé le long de la paroi courbe afin que tous aient un endroit pour s'asseoir, même si ce n'était pas très confortable. Ce même rebord, qui courait tout le long du périmètre du repaire, présentait également des sortes d'alcôves, creusées dans la partie sud de son arc. C'est ici qu'étaient entreposés les biens du gang, rares au demeurant : deux exemplaires défraîchis du magazine naturiste *Health and Efficiency*, avec en couverture des blondes en noir et blanc qui tenaient des ballons de plage, et que Bill et Reggie avaient à tout prix tenu à inclure dans leur trésor ; un paquet de dix cigarettes Kensitas contenant encore trois clopes, même si l'image sur le paquet avait été déformée par le souvenir et que le majordome pompeux levait une main gantée pour se pincer le nez – le mot « Kassenti » écrit là où aurait dû figurer la marque –, une boîte d'allumettes avec le portrait de Captain Webb, le célèbre nageur et, enfin, la bougie. Elle était collée par de la cire sur une soucoupe fêlée et fournissait l'unique éclairage dans le repaire

souterrain, à l'exception de l'éclat sous-marin filtrant par le pare-brise boueux inséré dans le mur ouest.

Ils s'assirent en rond sur l'étroit rebord circulaire, la lueur de la bougie palpitant sur leurs bouilles réjouies, les jambes de Michael Warren trop courtes pour toucher terre. Ses chaussons flottaient à quelques centimètres du vieux tapis moisi qui dissimulait en partie le sol en terre battue. Il paraissait si petit que Phyllis ressentit presque un élan de tendresse pour lui et lui parla avec un sourire rassurant.

« Alors ? Qu'est-ce que t'en dis ? »

Elle n'attendit pas qu'il réponde, vu que ce qu'il pensait, ce que tout le monde aurait pensé, ne faisait aucun doute. C'était la meilleure planque dans tout Mansoul, et Phyllis le savait. Ils ne lui avaient pas encore montré la partie la plus excitante de l'endroit, et déjà il semblait fasciné. Elle reprit sa tirade enthousiaste :

« Pas trop mal, hein, pour une bande de gosses ? Quand on sait que c'est nous qui l'avons fait ? Bon, il est temps d'ouvrir cette séance du Gang des enfantômes afin de décider ce qu'on va faire de toi. T'es comme qui dirait un mystère qu'on doit résoudre, vu que t'as été trimballé par un diable, que t'as déclenché une querelle entre bâtisseurs et qu'ensuite t'as été ressuscité le vendredi. Donc t'as de la chance d'être tombé sur nous, vu qu'on est les meilleurs détectives de tous les Boroughs, ici ou en bas.

– C'est vrai, ça ? fit Marjorie d'un ton étonné que Phyllis préféra ignorer.

– Bon, ce qu'on doit découvrir d'abord c'est qui tu es. Pas quel est ton nom, ça tu nous l'as déjà dit, mais qui sont tes parents, et d'où c'est que tu viens. Et je ne parle pas juste de venir de St. Andrew's Road, mais d'où vient ce qui te compose. Tout ce qui arrive dans le monde, tous les gens qui sont nés, tout ça fait partie d'un motif, et le motif remonte à bien avant qu'on soit là, et continue longtemps après qu'on a tous disparu. Si tu veux découvrir le sens de la vie tu dois voir clairement le motif, et ça veut dire que tu dois regarder tous les tours et détours dans le passé qui ont fait de ton motif ce qu'il est. Tu dois suivre toutes les lignes en remontant, tu comprends ? Remonter à des années plus tôt, des siècles dans certains cas. Nous avons un long chemin à parcourir avant de découvrir à quoi tu rimes. »

Le petit garçon paraissait déjà découragé.

« Il faut qu'on retransverse cette immense galerie sur des années ? Ça fait beaucoup de kilomètres en une seule journée. »

Marjorie, qui était assise à côté de Michael Warren sur le rebord de terre battue, se tourna pour le rassurer, la lueur sautillante de la bougie s'étalant sur chacun des verres de ses lunettes peu flatteuses. Ses gros yeux sérieux se perdaient dans des flaques de flamme reflétée.

« Ça ne servirait à rien. Ici dans le Deuxième Borough, ce n'est pas comme en bas. C'est juste une sorte de rêve du temps passé, donc on pourrait marcher dans les Greniers jusqu'au bout sans jamais apprendre quoi que ce soit. Ce ne serait que des chimères, sans guère de rapport avec la vraie vie de

quelqu'un. »

On pouvait presque entendre tourner les rouages dans la tête de l'enfant alors qu'il réfléchissait à tout ça.

« Mais on ne pourrait pas regarder dans tous ces grands trous carrés et voir ce qui se passe en bas ? »

John se pencha en avant, avançant son visage héroïque dans le halo de la bougie.

« Tout ce qu'on verrait ce sont des bijoux, les formes solides que les gens laissent derrière eux quand ils se déplacent dans le temps. Certes, si tu les étudies longtemps tu peux plus ou moins deviner ce qui se passe, mais ça prend des lustres et souvent tu n'en sais pas davantage au final. »

Le garçonnet réfléchissait maintenant si fort que Phyllis craignait que sa tête blonde n'enfle et n'explose.

« Mais si on descendait dans les trous des Greniers comme je l'ai fait avec le démon ? On pourrait alors voir les choses normales. »

Phyllis renifla avec mépris.

« Oh, et voir des gens avec leurs tripes et leurs os dehors c'était normal, hein ? De toute façon, n'importe qui ne peut pas t'emmener en virée au-dessus du monde d'en bas comme ça. Il existe des pouvoirs magiques que seuls les démons et les bâtisseurs ont. Non, si nous voulons trouver tous les indices et les éléments en rapport avec toi, il y a une seule chose à faire. Nous allons devoir utiliser un de nos passages secrets spéciaux, qui passent entre Mansoul et l'En-bas. À toi l'honneur, Reggie. »

Se levant à demi avec son chapeau raclant le toit en tôle ondulée de la cachette, le gandin dégingandé offrait une étrange silhouette fantastique à la lueur de la bougie, avec son pardessus de l'Armée du salut battant autour de ses genoux osseux et blancs. Il s'accroupit, adoptant en une posture rappelant celle de l'araignée sauteuse, et commença à rouler le bout de tapis moisi. Ce dernier avait eu des motifs autrefois, des losanges en deux nuances de marron, mais dans la pénombre seule une vague rumeur de motif était visible alors que Reggie le roulait. Tandis qu'il accomplissait cette tâche, Phyllis s'aperçut que Michael Warren et les autres membres de sa bande s'écartaient progressivement d'elle sur le rebord noir et dur où ils étaient assis. Comprenant au bout d'un moment que c'était l'odeur de ses peaux de lapin dans cet endroit confiné qui les poussait à reculer, elle eut un mouvement de tête agacé et balança un bout du collier poilu sur son épaule comme une actrice le ferait avec son étoile. Qu'ils la supportent encore une minute ou deux. Ils seraient tous bientôt dans un endroit où personne ne pourrait plus rien sentir.

Le vestige de tapis était maintenant roulé en un cigare humide à un bout de la fosse ronde, exposant l'acajou patiné d'une vieille porte de penderie apparemment plaquée contre le sol et qu'avait jusqu'alors dissimulée le tapis moisi.

« Aide-nous, John. » La requête émanait de Reggie qui enfonce ses ongles

sales dans le sol meuble à une extrémité de la porte incrustée, à la recherche d'une prise. Le Beau John se leva du mieux qu'il put à cause du plafond bas, puis posa un genou en terre à l'autre bout du rectangle de bois abîmé, enfonçant ses doigts dans la fissure entre la porte et la terre comme l'avait fait Reggie. À trois, et dans un grognement commun, John et Reggie soulevèrent la porte et la mirent sur le côté.

C'était comme si quelqu'un avait allumé un téléviseur dans une pièce sombre. Un déluge de lumière grise et nacrée s'engouffra et emplit le repaire étrié, diffusant un éventail de rayons acérés par le trou irrégulier. Michael Warren étouffa un cri. Tous les visages des enfants morts étaient à présent éclairés par-dessous comme par un firmament englouti et la bougie n'était plus nécessaire. Phyllis la moucha, pour ne pas la gaspiller, écopant pour sa peine d'une seconde peau de cire chaude sur son pouce et son index. Le Gang des enfantômes et leur membre honoraire en pyjama descendirent de leur perchoir de terre, puis s'agenouillèrent en cercle autour de la lueur perlée de l'ouverture.

Le trou, large d'environ un mètre, ressemblait à un judas donnant sur un royaume féérique et luminescent sous terre, un paysage conservé soigneusement dans une boîte à musique magique dont on venait juste de soulever le couvercle. Rien n'était en couleurs. Tout était noir ou blanc ou dans l'une des dizaines de nuances subtiles intermédiaires.

Ils contemplaient une vaste terre désolée et argentée, au sol argileux et retourné sur lequel poussaient des boutons d'or et de l'osier fleuri en un vibrant monochrome. Une herbe étain dardait ses touffes entre une jonchée de briques grises et humides, et l'eau de pluie accumulée dans un enjoliveur retourné ne reflétait que des bandes d'ombre frissonnante et vaporeuse et les nuages de plomb au-dessus. C'était exactement comme si quelqu'un d'inexpérimenté avait actionné par mégarde l'obturateur d'un appareil photo pendant que ce dernier était dirigé vers le sol, prenant une photo détaillée mais sans aucun intérêt. Le monde instantané qu'ils pouvaient voir, en trois dimensions, était même strié de plis blancs comme sur une photo de mariage oubliée dans le tiroir-foutoir d'une commode, même si après examen Phyllis comprit que c'étaient les trajectoires laissées par le sillage d'insectes fantômes, qui allaient disparaître d'un instant à l'autre.

Michael Warren leva les yeux du paysage platine, son éclat d'album photo éclairant son menton levé par en dessous alors qu'il interrogeait Phyllis du regard. Il regarda le film silencieux se déroulant derrière le hublot puis se tourna de nouveau vers la fille.

« Qu'est-ce que c'était ? »

Phyllis Painter réajusta la cartouchière sanglante de peaux de lapin sur ses épaules maigrichonnes et ne put réprimer un sourire suffisant en répondant. Y avait-il d'autres bandes de futés sapajous dans toute la région céleste qui possédait un refuge aussi chouette que celui du Gang des enfantômes ?

« C'est la jointure fantôme. »

En dessous la brise grise refoula un cornet à frites blanc et maculé de gras dans un coin de la scène. Surexposée, l'image grenue et nostalgique dégagea un halo blanc, et l'un après l'autre les enfants morts descendirent dans la zone zébrée et grise de la jointure fantôme, s'enfonçant dans le daguerréotype délavé d'un monde passé qui était l'entresol de la mort.

Rentrer dans un terrier de lapin, puis ressortir par une porte de penderie :

Michael trouvait que c'était là une façon absolument normale et honorable de passer dans un autre monde, même s'il aurait été bien incapable d'expliquer d'où lui venait cette impression. Peut-être se souvenait-il d'une chose semblable, qu'on lui avait lue il y a longtemps, ou alors c'est qu'il s'habituaît de plus en plus à la façon dont les choses se passaient dans ce nouveau monde étrange où il était perdu.

Après son invraisemblable kidnapping par l'horrible Sam O'Day puis son sauvetage par les inquiétants va-nu-pieds du Gang des enfantômes, il avait décidé que le mieux à faire c'était de considérer tout ça comme un rêve. Certes, c'était un rêve qui semblait s'éterniser de façon désagréable, un peu comme si en allant dans son jardin on trouvait une demi-douzaine de bulles de savon soufflées trois jours plus tôt encore en train de flotter dans l'air, et au fond de lui Michael savait que ce n'était pas du tout un rêve. Mais, vu ses couleurs et son étrangeté, il était facile de feindre qu'il rêvait, ce qui était mieux que de penser en permanence à sa situation présente, au fait qu'il était mort et se trouvait dans un au-delà miteux mais familier avec des démons et des enfantômes partout. Il était préférable d'envisager la chose comme un cauchemar ou un conte de fées.

Bien sûr, c'était plus facile à dire qu'à faire. Il devait y mettre du sien pour ignorer toutes les choses qui lui rappelaient que c'était davantage qu'un rêve devenu indésirable, tellement les gens paraissaient réels. Les gens-dans-les-rêves, d'après son expérience, étaient loin d'être aussi complexes que les vraies personnes, et deux fois moins imprévisibles, car ils faisaient en général ce que vous attendiez qu'ils fassent. Ils ne semblaient guère consistants, de l'avis de Michael. Toutes les personnes qu'il avait croisées à Mansoul, en revanche, semblaient aussi confuses et authentiques que les membres de sa famille ou ses voisins. La dame qui l'avait sauvé du démon, Mrs. Gibbs, celle qui se prétendait matrone, avait été aussi réelle avec lui que sa grand-mère May. En fait, maintenant qu'il y réfléchissait, des deux femmes, Mrs. Gibbs était probablement la plus crédible. Quant au Gang des enfantômes, ils étaient tout aussi réels qu'un genou écorché, avec leurs signaux spéciaux, leurs raccourcis et leur repaire secret, tous ces petits détails qui les caractérisaient. Même si tout ça se révélait un jour un rêve, Michael se disait qu'il avait tout intérêt à rester avec les enfants morts, qui au moins avaient l'air de savoir ce

qu'ils faisaient et qui de toute évidence connaissaient bien le coin.

Mais cette jointure fantôme, dont la lumière rougeoyait derrière un trou de la taille d'une porte de penderie, c'était un peu intimidant. Ça faisait penser à une aventure où des enfants plus grands cherchent à vous entraîner pour que vous ayez des ennuis. Les fantômes qui vivaient là allaient-ils apprécier de voir débarquer une bande de galopins, même morts ?

À un signal de Phyllis Painter, tous descendirent dans le rectangle lumineux, avec en premier le beau gosse qui s'appelait John. Michael supposa que c'était parce que John était le plus grand et pouvait plus facilement sauter dans le monde en noir et blanc en dessous. Quand John aurait mis le pied par terre, il pourrait aider les membres plus petits du gang à descendre après lui. Le gamin au style suranné avec les taches de rousseur et le chapeau melon passa ensuite, suivi de la gamine sérieuse avec des lunettes qu'ils appelaient la petite noyée. Le petit rouquin qui selon Michael devait être le frère cadet de Phyllis Painter suivit Marjorie, laissant Phyllis et lui dans la lueur cathodique de la cachette, avec la lumière incolore qui montait de la terre et teignait les femmes en couverture de *Health and Efficiency* d'un gris métallique.

Michael commençait à éprouver de la sympathie pour la gamine autoritaire qui dirigeait le Gang des enfantômes, surtout depuis qu'elle était revenue l'arracher aux pattes de cette saleté de démon, au lieu de simplement l'abandonner comme il s'était attendu à ce qu'elle fasse. Elle était réglée pour une fille, décida Michael. Toutefois, bien qu'elle fût montée dans son estime au cours de la dernière heure, et même s'il s'était peu à peu habitué à l'odeur de son écharpe en lapins, il trouva un peu gênant de se retrouver seul avec elle dans un espace aussi confiné que le repaire. Du coup, il ne fit pas d'histoires quand Phyllis lui annonça que c'était à son tour de se glisser par la trappe. Franchement, ce serait un soulagement de retourner au grand air, même si Michael n'avait pas vraiment besoin de respirer comme c'était le cas autrefois. Se retrouver dans cette planque avec elle, c'était comme d'être enterré dans un cercueil avec des tas de belettes.

Phyllis lui dit de se mettre sur le ventre et de se laisser descendre progressivement, fermement maintenu par les manches de sa robe de chambre pour ne pas glisser. Quand il fut à moitié passé par la trappe, il sentit des mains solides l'attraper par en dessous. Il leur fit suffisamment confiance pour se laisser aller par l'ouverture, se cramponnant toujours à la terre dure du rebord avec ses paumes moites.

C'était un peu comme de se retrouver soudain sous l'eau. La lumière paraissait différente et changeait votre façon de voir les choses, si bien que tout semblait net et détourné mais exsangue. Ce nouveau niveau de l'au-delà était différent, comme s'il y faisait plus froid, même si Michael doutait que ce fût une explication satisfaisante. C'était plus comme si, dans le monde de l'En-haut, avait subsisté le souvenir prégnant d'une chaleur d'été, alors qu'ici en bas il n'y avait aucune température. Il ne faisait ni chaud ni froid. On ressentait plutôt comme un engourdissement général. Il en allait de même

quant à l'odeur des choses. L'épouvantable odeur des lapins de Phyllis disparut à l'instant où le nez de Michael se retrouva en dessous du niveau du sol de la planque, et il s'aperçut qu'il était incapable de sentir quoi que ce soit. Le monde dans lequel il glissait n'avait pas plus de saveur qu'un verre d'eau du robinet. Même les bruits de fond de la jointure fantôme, qui enflaient autour de lui, lui rappelaient ceux qu'aurait fait le gramophone à manivelle de sa mamie si on l'avait placé dans une boîte en carton.

La poigne ferme et assurée qui se révéla être celle de John remonta et serra sa taille chatouilleuse, et juste après il sentit qu'on le déposait sur l'herbe décolorée qui poussait au pays des fantômes. Tout semblait avoir été plongé dans de l'encre de Chine ou du charbon, et à sa grande surprise il s'aperçut qu'il laissait à nouveau des traces derrière lui quand il bougeait, même si celles-ci n'étaient plus les volutes fantasques et lie-de-vin qui semblaient naître dans son sillage quand le diable l'avait emmené en virée. Les images évanescentes qu'il laissait dans son sillage étaient désormais aussi grises et douces que des ailes de pigeon. Clignant des yeux, il scruta autour de lui l'étrange endroit où il se retrouvait, en essayant de savoir s'il lui convenait. Les pissenlits incolores étaient très perturbants, et les guêpes blanches rayées comme des bonbons volants lui donnaient presque mal au cœur.

Pendant ce temps, Phyllis Painter était occupée à maintenir en place sa jupe bleu marine, maintenant juste noire, tandis que John la maintenait pour l'abaisser sur le terrain vallonné où les autres se tenaient, en détournant les yeux par correction. Comme elle descendait, Phyllis tira sur un coin du tapis pour le remettre en place, la porte de la penderie étant sans doute trop lourde pour qu'une seule personne puisse la déplacer. Le dessous du tapis étant déjà d'une teinte trouble et indistincte, le passage menant au repaire était correctement camouflé dans le ciel couvert des Boroughs où il semblait suspendu, un trou maladroitement découpé dans l'air à quelques pieds au-dessus de l'herbe rare et du sol inégal. Pendant que John aidait Phyllis à toucher le sol, Michael continua d'examiner l'étonnant royaume couleur papier journal qui les entourait.

Michael et le Gang des enfantômes semblaient se trouver au même endroit que là où ils étaient dans le monde onirique et saturé de couleurs de Mansoul qu'ils venaient de quitter, mais la version de l'endroit qui s'offrait maintenant à Michael était très différente, et pas seulement parce que l'atmosphère de l'endroit était tout autre. Il lui était quasi impossible de continuer à feindre qu'il rêvait, parce que ça ne ressemblait pas du tout à un rêve. Le paysage qui s'étendait en bas de la colline devant lui était bien trop désolé et triste pour ne pas être réel.

Les maisons qui s'étaient dressées là entre Monk's Pond Street et Lower Harding Street avaient disparu ; tous les chers et brillants souvenirs des maisons devant lesquels ils étaient passés alors qu'ils remontaient Spring Lane et toutes les habitations qui étaient à moitié détruites et dans lesquelles ils avaient dû se frayer un chemin pour arriver dans la cour commune où le

Gang des enfantômes avait son repaire secret. Tout avait disparu. Ce n'était plus maintenant que des herbes délavées et hirsutes, des buissons crasseux saillant des tas de débris. Michael ne voyait même plus de traces pâles indiquant où se dressaient les anciens murs.

La totalité de Compton Street, qui commençait en gros à mi-chemin du terrain vague en pente, avait complètement disparu. À sa place s'étendait un simple sentier de boue grise et luisante qui traversait l'étendue désolée de gauche à droite. Il reconnaissait à présent le coin, alors que les rues lumineuses de Mansoul lui avaient paru étrangères : c'est ainsi qu'avait été l'endroit à l'époque de Michael. C'étaient les faubourgs des Boroughs détruits par les obus où jouait sa grande sœur Alma, et qu'elle appelait les « Briques ».

Il ressentait une drôle d'impression, comme s'il se trouvait dans une photo floue datant de cette année, 1959, une vieille image froissée que quelqu'un aurait regardée un siècle plus tard, quand tout le monde, y compris lui, serait mort. Il eut presque envie de pleurer rien qu'à y penser, à la façon express dont tout avait disparu, les choses et jusqu'aux existences des gens, à peine étaient-ils nés. Le paysage incolore descendait devant lui vers l'ouest, où des étendues d'orties presque noires bruissaient et oscillaient sur des pentes de boue ensoleillée qui renvoyaient un éclat blanc et aveuglant. Mal à l'aise, Michael se tourna vers les membres du Gang des enfantômes, qui avaient tous mis pied à terre.

À la gauche de Michael se tenait Phyllis Painter, qui semblait se prendre pour Napoléon, et se frottait le menton en examinant ses troupes. Sa petite main laissait des formes grises et blanches dans l'air comme un éventail de plumes d'autruche.

« Bon, écoutez-moi bien. On retourne à Spring Lane et on va dans Crispin Street. On escorte notre membre honoraire jusqu'à Scarletwell Street puis chez lui dans Andrew's Road. John, tu marches en premier et tu surveilles s'il y a des sans-abri. Bill et Reggie, vous fermez la marche et vous faites pareil pour pas qu'on se fasse surprendre par des fantômes fous. Souvenez-vous, ils sont nombreux, ceux à qui on a joué des tours, au fil des ans, et ils nous aiment pas. La plupart sont inoffensifs, mais si vous voyez Mary Jane ou le vieux Tommy, l'Écorcheur de chats, alors prenez vos jambes à votre cou. On se retrouvera plus tard sur le Mayorhold, au Chantier, si jamais on est séparés. »

Michael trouva que c'était plus inquiétant que l'agréable balade à laquelle il s'était attendu. Qui était ce sans-abri ? Et pourquoi s'appelait-il l'Écorcheur de chats ? Quoi qu'il en soit, il suivit les autres enfants alors qu'ils gravissaient le terrain vague aux nuances grisâtres, en direction de ce qui restait, en 1959, de Lower Harding Street. Lors d'un passage particulièrement escarpé de la pente, il essaya de s'accrocher à des touffes de liserons, mais il découvrit que ses doigts traversaient les corolles blanches et les épaisses veines grises des plantes rampantes comme s'il était composé uniquement de fumée de cigarette, et pas seulement de la même couleur. Ce devait être

normal puisque les herbes étaient réelles et qu'il était un fantôme, mais que penser alors du terrain qu'il escaladait ? Pourquoi ne s'enfonçaient-ils pas dedans, jusqu'à se retrouver en Australie ? Il décida d'interroger Phyllis, qui se trouvait un peu plus loin.

« Pourquoi le sol est seulide alors que tout le reste est mystérieux ? »

Il fit la grimace, consterné par les tours que lui jouait à nouveau sa langue. Ça semblait se produire surtout quand il était inquiet, et il se dit que c'était sûrement toutes ces histoires de fantômes fous et d'écorcheurs de chats qui l'avaient perturbé. Phyllis lança un regard noir à Michael par-dessus l'épaule en laine pâle de son pull, qui paraissait d'un gris chaud alors même qu'il le savait rose milk-shake. Des images-échos brouillées fumaient sur son dos.

« Faut toujours que tu poses des questions stupides. Toutes les choses qui poussent ici, toutes les maisons et les gens et pas seulement les plantes et les arbres, elles durent pas longtemps. Ça ne dure qu'un mois, un an, un siècle, puis ça disparaît. Elles ont à peine l'occasion de laisser une véritable impression sur les mondes qui sont tout au-dessus. Avec certains endroits, comme St. Peter ou St. Sepulchre qui sont là depuis des lustres, c'est parfois difficile de passer par leurs murs parce qu'ils ont été épaissis par le temps qu'ils ont existé. Il y a un bouleau dans Sheep Street qui est là depuis huit cents ans, et tu peux te cogner la tête dessus méchamment. En comparaison, traverser les murs d'usines ou ceux des maisons, c'est de la tarte. On les franchit comme s'ils étaient de la vapeur. Mais cette pente qu'on escalade, elle est là depuis un million d'années, alors elle est solide même pour un fantôme. Bon, tais-toi jusqu'à ce qu'on soit en haut de la colline. »

Ils grimpèrent encore un temps, puis toute la troupe se retrouva sur les dalles de pierre fêlées de Lower Harding Street. Michael fut content de voir que toutes les maisons au bout de la rue étaient habitées et conservées en bon état, avec la montée en pente douce de Copper Street qui menait toujours à Bellbarn et St. Andrew's Church, même si à l'endroit où il se trouvait avec les autres fantômes, tout avait été détruit. Au-dessus de la rue, le couvercle de marmite en argent poli qu'était le soleil brillait dans une vaste étendue de ciel gris et frais, qui aurait été sans doute, pensa Michael, d'un bleu d'été s'il avait été vu par un vivant. De petits nuages blancs se détachaient ici et là, comme si des gouttes de décolorant étaient tombées sur du buvard.

Le Gang des fantômes descendit en file indienne les vieilles actualités filmées craquelées d'une rue pour retourner à Spring Lane, chacun laissant derrière lui un sillage de sosies évanescents. Comme on le leur avait demandé, le petit Bill et Reggie fermaient la marche, tandis que Phyllis et Marjorie marchaient côte à côte au milieu, absorbées dans une conversation enjouée entre filles, ponctuée de rapides et discrets coups d'œil au gandin indifférent, John, qui marchait à grands pas devant tout le monde.

Michael essayait de suivre l'allure de Marjorie et Phyllis afin de pouvoir discuter avec quelqu'un qu'il connaissait, mais Phyllis agita sa frange, secouant son collier de lapins d'avant en arrière, et lui dit qu'elles avaient à

discuter de « choses privées ». Comme il ne savait pas encore trop quoi penser du malicieux Bill ou du costaud Reggie, Michael allongea le pas pour rattraper John, qui marchait avec un port héroïque en tête du cortège dépenaillé. Il tourna la tête et sourit aimablement alors que l'enfant en pyjama arrivait au petit trot derrière lui.

« Salut, petiot. Phyllis t'a donné un ordre de marche, pas vrai ? Oublie. Tiens-moi plutôt compagnie. On sait jamais, si ça se trouve on va apprendre une chose ou deux l'un sur l'autre. »

Michael fit comme des doubles petits bonds pour suivre les foulées des longues jambes de John. Il l'aimait beaucoup. D'une part, John était la première personne qu'il rencontrait ici qui ne semblait pas se formaliser quand Michael lui posait des questions. Michael décida de vérifier la chose.

« Qu'est-ce qu'elle a dit, Phyllis, à propos des sans-abri ? Ce sont de méchants fantômes qui vont nous attaquer ? C'est ça que tu surveilles ? »

John lui sourit d'un air rassurant.

« Ce ne sont pas de méchants fantômes, pas vraiment. Ce sont juste des gens qui ne dorment pas profondément dans l'au-delà pour une raison ou une autre. Ils n'ont pas envie de recommencer leur vie, et ils n'ont pas envie d'aller à Mansoul. Certains ne se trouvent pas assez dignes, et d'autres préfèrent la vie ici où tout est familier, même si tout est en noir et blanc et qu'on ne sent rien. »

Le visage de John prit une expression plus grave.

« Ils sont inoffensifs pour la plupart, mais y en a un ou deux qui le sont moins. Y a ceux qui sont ici depuis longtemps et que ça a rendus bizarres, soit ça ou alors ils l'étaient déjà avant. Puis y a ceux qui raffolent de la gnôle fantôme, le punch au Galutin qu'ils appellent ça. C'est les pires à regarder. Ils ne savent pas se tenir, du coup ils ont des formes et des visages qui sont confus comme une vente en vrac, et ils se mettent tout le temps en colère. Le vieil Écorcheur de chats, c'est l'un d'eux, et je te dis ça tout net, si un fantôme te file une beigne, tu la sentiras passer. »

John enfonça doucement le doigt dans l'épaule gauche de Michael en guise de démonstration, et même si ça ne lui fit pas mal, le gamin comprit que ça aurait pu si John y avait mis davantage de force. Satisfait d'avoir été clair, John sortit alors les pans de sa chemise phosphorescente de son pantalon court et la releva avec le pull qu'il portait par-dessus pour montrer son ventre. Juste en dessous de la cage thoracique sur le côté droit il y avait une tache grise et terne qui semblait palpiter par intervalles sous la peau, comme si John avait une minuscule lampe qui luisait dans son estomac.

« C'est là que m'a frappé Mary Jane après qu'on lui a joué des tours, y a quelque temps. Un bleu fantôme comme ça, ça finira par partir, mais j'ose dire que si tu t'en prends plusieurs d'un coup, ton esprit peut subir des avaries qui seront pas faciles à réparer. »

John rabaissa les pans de sa chemise et la rentra dans son pantalon. Le geste laissa une tempête de mains et de manches fantômes autour de sa taille qui se

dispersèrent au bout d'un moment.

Sur l'autre trottoir de Lower Harding Street, une porte s'ouvrit avec un grincement étouffé et une femme à l'air renfrogné, la quarantaine, s'avança sur le seuil, suivie par une brève bouffée de musique radiophonique venant de l'intérieur de la maison. C'était une chanson que Michael connaissait, par un Américain. Il crut se rappeler que le titre en était peut-être « What Did Della Wear », mais elle fut interrompue quand la femme referma la porte derrière elle puis descendit l'allée sur quelques mètres, les bras croisés agressivement et ses cheveux noirs et permanentés oscillant tel un merle qui mange. Parvenue un peu plus loin devant chez un voisin, elle frappa à la porte et aussitôt une grande femme aux cheveux courts blonds ou gris la fit entrer. Aucune des deux femmes ne laissa de trace derrière elle en se déplaçant, et aucune n'accorda le moindre regard à la bande de chenapans sur l'autre trottoir.

« Elles sont encore vivantes, alors elles peuvent pas nous voir, expliqua John sur le ton de la conspiration. Tu peux le savoir parce qu'elles ne laissent pas de banderoles derrière elles comme nous on fait. » Là, il agita un bras qui fit comme un éventail de cartes, les membres surnuméraires persistant un instant avant de disparaître.

« Si tu vois quelqu'un avec des banderoles et que t'as l'impression qu'il te regarde, alors y a des chances pour que ce soit quelqu'un qui dort et rêve. Y en a moins dans la jointure fantôme que dans l'En-haut, mais de temps en temps tu en verras un ou deux qui se sont égarés ici et font des rêves en noir et blanc. La plupart portent juste leur veste et leur pantalon de pyjama ou alors ils sont nus. Si tu vois quelqu'un d'habillé qui te regarde, et qu'il ne laisse pas d'images quand il bouge, c'est que c'est une des rares personnes encore vivantes qui voient quand même des choses. S'ils sont ivres ou drogués, ou bien un peu mabouls, alors possible qu'ils t'aperçoivent. Mabouls ou poètes, c'est du pareil au même. La plupart du temps ils seront pas sûrs de t'avoir vraiment vu, et ils détourneront les yeux. »

Tout en marchant à côté de Michael qui pressait le pas pour rester à sa hauteur, John regardait le trottoir défiler sous ses pieds et grimaça, comme s'il se rappelait quelque chose qui ne lui plaisait pas :

« Les médiums et les swamis, ce sont tous des jobards. Ils te regarderont sans te voir en disant à ta mère que tu as l'air heureux et en bonne santé, et que tu n'as pas souffert. Tu peux rester là à crier : "Maman, j'ai explosé et c'était horrible", mais elle entendra pas. Et eux non plus, ce sont des charlatans. Cela dit, un jour je suis allé à une séance organisée par une vieille spirite, dans son salon. Elle feignait tout et disait aux gens que leurs proches étaient à côté d'eux alors que c'était faux. Y avait que moi, j'étais le seul fantôme ici, alors je me suis planté devant elle et tu parles qu'elle m'a vu ! Elle m'a regardé et elle a éclaté en sanglots. Comme ça, direct, et après elle a arrêté la séance et renvoyé les gens chez elle. Elle a rangé sa table de médium et elle a plus jamais fait de séance, et c'est la seule que j'ai croisée dont je

dirais qu'elle était sincère. »

Devant eux, le haut de Spring Lane approchait et l'ancienne rue descendait la colline sur leur droite, là où Lower Harding Street se jetait dans Crispin Street après avoir traversé la rue. Le terrain vague qu'ils longeaient avait été clôturé par du grillage, et derrière ils pouvaient voir les fondations d'un immeuble en construction. Un grand panneau se dressait derrière le grillage, perché sur un échafaudage métallique, et annonçait que tout le terrain clôturé appartenait à quelqu'un du nom de Cleaver, qui allait bientôt ouvrir une usine.

John marchait aux côtés de Michael, lui tenant compagnie, réduisant sa foulée pour que le gamin puisse le suivre plus facilement. Il regardait souvent Michael avec un léger sourire, comme si quelque chose l'amusait mais qu'il préférerait le garder pour l'instant pour lui. Finalement, il dit :

« On m'a dit que tu t'appelais Michael Warren. T'es le fils de qui, alors ? Comment s'appelle ton père ? C'est Walter ? »

Michael fut troublé par cette question, et se demanda si John se moquait de lui d'une façon qu'il ne pouvait comprendre, vu son jeune âge. Il secoua la tête.

« Mon père s'appelle Tom. »

John sourit, et jeta au petit garçon un regard incrédule qui exprimait à la fois l'admiration et le ravissement.

« Quoi ? T'es le fils de Tommy Warren ? Ça alors, ça m'en bouche un coin. Personne parmi nous aurait jamais cru que Tom se marierait, vu qu'il était pas du genre précoce. Comment il va, Tom ? Il est heureux, au moins ? Il s'est installé et tout ? Il vit plus chez sa mère dans Green Street ? »

Michael était sidéré, et regardait John avec effroi, comme si ce dernier avait fait apparaître des perruches comme par magie.

« T'as connu mon papa ? »

John éclata de rire et lança le pied comme pour shooter dans une bouteille sur le trottoir, mais son pied traversa l'objet.

« Pardi, et comment ! Je traînais avec Tommy et ses frères ici, quand on était gamins. C'est un chouette type, ton pater. Si jamais tu retournes à la vie comme tout le monde ici semble penser que tu vas le faire, lui en fais pas trop voir, hein ? Tu viens d'une chouette famille, alors les déçois pas. »

Là, John s'arrêta et accorda un regard songeur à la zone clôturée qu'ils longeaient. Une pluie grise tremblait sur l'écheveau gris du grillage.

« Tu sais, ton grand-père... non. Non, c'est le grand-père de ton père, ton arrière-grand-père. C'était un bonhomme terrible qu'on appelait Snowy. Il a refusé une proposition du type dont la société faisait construire cet immeuble que tu vois. Le type disait qu'il ferait de Snowy son associé à parts égales, à condition que Snowy ne mette pas les pieds au pub pendant quinze jours. Bien sûr, Snowy lui a expliqué où il pouvait se carrer son association, direct. Il avait beau être pauvre, il avait le pouvoir de refuser une fortune comme ça. »

Du point de vue de Michael, ça n'était pas un pouvoir très impressionnant, pas comparé au fait de voler, disons, ou de devenir un géant. Il aurait bien

demandé des explications à John mais ils étaient arrivés au coin de Spring Lane, qui partait de l'endroit où ils se tenaient en direction du dépôt de charbon à l'ouest, et John suggéra qu'ils attendent que les autres les rattrapent un peu. Michael scruta la pente tout en patientant.

Même sans ses couleurs sales et passées, c'était la Spring Lane que Michael connaissait, telle qu'elle était à l'été 1959, et non telle qu'elle avait été dans les souvenirs colorés de Phyllis Painter ou des autres personnes qui avaient vécu ici il y a longtemps. D'une part, presque toutes les maisons au bout de la rue avaient été détruites. Les maisons qui se trouvaient près de l'extrémité supérieure n'étaient plus là, y compris celle de Phyllis Painter et la confiserie d'à côté, toutes deux démolies pour laisser la place à une longue bande de gazon qui longeait le haut de Crispin Street où se dressait Spring Lane School, quelques marches de pierre au-dessus de la cour de récréation de l'école. L'endroit était silencieux et désert du fait des vacances scolaires.

Les maisons plus bas dans la rue, celles entre Scarletwell Terrace et Spring Lane Terrace, elles aussi avaient disparu, tout comme les contre-allées à l'arrière des maisons. Le terrain de jeux en bas de Spring Lane School partait maintenant de la vieille usine où l'on garait autrefois le char à fièvre, et descendait jusqu'à la ruelle qui courait derrière les maisons de St. Andrew's Road. Bien que cette vue fût agréable et familière, Michael comprit qu'il ne la voyait pas comme les autres, sachant ce qui avait été là avant et ce qui avait disparu. Les béances entre les bâtiments n'avaient pas l'air d'avoir été prévues, comme c'était le cas avant, mais semblaient les échos d'un grand désastre.

Michael comprit pour la première fois qu'il avait vécu dans un pays qui n'avait pas encore eu le temps de se relever de la guerre, même s'il doutait que beaucoup d'obus allemands fussent tombés sur Northampton pendant tout ce temps. Mais c'est l'impression qu'on avait, ou du moins que quelque chose de semblable s'était produit. C'était bizarre. S'il n'avait pas vu Mansoul et vu comment Spring Lane était dans le cœur des gens, alors tout cela lui aurait paru normal, et non désolé et délabré. Tout aurait paru comme si ça avait toujours été ainsi, avec tous ses trous et ses parties manquantes.

Les autres enfants avaient rejoint entre-temps John et Michael, avec Phyllis et Marjorie qui souriaient encore en se parlant à voix basse. Reggie, avec son chapeau melon cabossé, s'était remis à jouer à écrase-phalange avec le jeune frère de Phyllis, Bill, alors qu'ils traînaient à l'arrière du Gang des enfantômes. Bill le Rouquin était blond comme Michael dans la jointure fantôme, qui était incolore comme un livre de coloriage encore vierge avant qu'on s'y attelle. Bill et Reggie se donnaient des coups de poing sur leurs poings respectifs, déclenchant une écume de poings tels des monstres furieux ou ces drôles de dieux que les gens d'un autre pays adoraient. Michael se demanda brièvement si c'était la raison pour laquelle tant de créatures légendaires avaient des têtes ou des bras en plus, mais son attention fut soudain attirée par une coccinelle gris clair qui passait, et son idée resta

inachevée.

Une fois qu'ils se furent regroupés, les gamins fantômes traversèrent Spring Lane et s'engagèrent dans Crispin Street, longeant le grillage qui bordait la fourrure blanche et miteuse de la pelouse de l'école. Ce n'est que lorsque Bill et Reggie plongèrent droit à travers le grillage pour dévaler sur l'herbe pâle de l'autre côté que Michael se souvint qu'il avait désormais la capacité de traverser les murs et les choses. Il se demanda pourquoi ils restaient tous sagement d'un côté du grillage. Il supposa que c'était l'habitude, et décida de ne pas essayer de rejoindre Bill et Reggie. S'il ne traversait pas les choses tout le temps alors il était plus facile de feindre que tout était normal, si on laissait de côté l'absence de couleur ou l'éclosion des vingt mains qu'il agitait en ce moment pour se curer tranquillement le nez.

Comme ils approchaient de plus en plus de l'obstacle en métal argenté et éraflé de la barrière installée derrière les grilles de l'école, le regard de Michael se porta de Crispin Street à Herbert Street ; cette dernière remontait la colline entre deux étendues d'herbes folles et de gravats où se dressaient apparemment autrefois des maisons. Dans la vie ordinaire, quand sa mère Doreen le promenait en poussette, Michael croyait qu'Herbert Street était une rue délabrée où vivaient des gens délabrés, même si le nom de la rue y était sans doute pour quelque chose. Herbert Street, croyait-il à moitié, était là d'où venaient les « Herberts », ainsi qu'on appelait alors les petits chenapans. Cette idée lui avait sûrement été transmise par sa grande sœur, un peu comme on vous refile un ours en peluche qui a perdu ses yeux.

Michael songeait vaguement aux familles et à leurs origines, ainsi qu'à toutes les choses que John avait dites sur son père et son arrière-grand-père, quand à sa grande surprise le gandin le saisit par le col de sa robe de chambre et le plaqua sur les pavés bordés d'herbes. John avait agi si brusquement que pendant une seconde le visage de Michael s'enfonça sous la surface de la rue, ce qui l'inquiéta jusqu'à ce qu'il découvre que ce n'était guère gênant, même s'il n'y avait pas grand-chose à voir hormis des vers de terre. Relevant la tête, il saisit la fin de la phrase que criait John, qui s'était lui aussi allongé par terre, à ses côtés.

« ... ous à terre ! Y a Malone à dix heures, en haut d'Althorp Street ! On est du même gris que la rue, plus ou moins, alors si on bouge pas il nous verra pas, vu qu'il se trouve dans le ciel. »

Bien qu'il eût peur de bouger, Michael releva la tête afin de pouvoir scruter le firmament au-dessus d'eux.

Au début, il prit à tort la chose pour une traînée de fumée sale, une tache noire dérivant au-dessus des cheminées d'usine qui se dressaient entre ici et le Mayorhold, tout en haut à l'est. La traînée fila par-dessus les toits de tuile comme une tête de cumulonimbus, petite mais nocive, et Michael se demanda pourquoi ce nuage avait été surnommé « Malone » quand il remarqua les deux terriers qui aboyaient, coincés sous ses bras.

C'était un homme, un mort à en juger par la traîne de silhouettes qui

bégayaient derrière lui dans son sillage alors qu'il évoluait dans les cieux délavés. Il avait des souliers cloutés, un costume miteux et un long manteau foncé, avec en prime un chapeau melon comme celui que portait Reggie, mais nettement plus chic, plus homme d'affaires. C'était le panache évanescent d'images-sosies laissées par son vêtement terne qui avait ressemblé à de la fumée la première fois que Michael avait posé les yeux dessus, une tache sale et flottante causée par des pneus qu'on faisait brûler. Toutefois, comme il l'examinait plus attentivement avec la vision augmentée dont il bénéficiait depuis qu'il était mort, de plus en plus de détails horribles se manifestaient à ses yeux.

Il y avait tout d'abord le visage du type, un masque blanc suspendu dans la vapeur noire et grouillante de sa tête et de son corps. Pâle, avec de petites rides grises là où devraient être les yeux, le visage fantomatique était rasé de près, presque caoutchouteux, celui d'un homme de soixante ans bien conservé et absolument dénué de toute expression. Michael trouvait que les traits impassibles étaient plus effrayants que comiques. Ils ne semblaient pas disposés à réagir à quoi que ce soit, que cette chose soit agréable, terrible ou soudaine. Les cheveux du type étaient cachés par la cascade de chapeaux melons, mais Michael supposa qu'ils étaient sans doute blancs et gras, comme des plumes d'albatros.

Pas très grand mais le physique maigre et nerveux, l'homme se tenait debout tout en évoluant dans le ciel, comme s'il chevauchait une bicyclette invisible, ou comme s'il foulait l'air. Chaque volte de son lent manteau laissait une trace dans l'espace sous forme d'une vapeur goudronneuse. Il tenait un chien sous chaque bras, l'un noir, l'autre blanc, comme ceux sur l'étiquette de la bouteille de whisky de mémé, tandis que des poches de sa veste dépassaient les têtes agitées de ce que Michael, effrayé, prit d'abord pour des serpents avant de comprendre que c'étaient des furets, ce qui n'était pas moins inquiétant, bien sûr. Il pouvait entendre leurs lointains couinements de détresse, même par-dessous les aboiements effarouchés des terriers, malgré l'insonorisation de la jointure fantôme qui aspirait les échos de chaque son.

« C'est qui, lui ? » demanda Michael à John à voix basse alors que tous deux restaient plaqués au sol, côte à côte sur les pavés de Crispin Street. John ne quittait pas des yeux la silhouette ardente qui passait au-dessus d'eux.

« Lui ? C'est Malone, le ratier des Boroughs. Il est redoutable, alors gaffe. On dit qu'il attrape les rats et les tue avec ses dents, mais je l'ai jamais vu faire. Phyllis lui a volé un jour son chapeau melon et l'a posé sur un gros rat. Tout ce qu'on voyait c'était ce chapeau avec une queue de rat qui dévalait la rue, et le vieux Malone le visage tout gris qui lui courait après. Malone était furieux. Il a dit qu'il pendrait Phyllis avec son collier de lapins si jamais il l'attrapait, et il avait l'air sincère. Vu la direction qu'il prend, je dirais qu'il sort tout juste du Jolly Smokers. C'est le pub qu'ils fréquentent, là-haut sur le Mayorhold, alors il a peut-être un coup dans le nez. De toute façon, il vaut mieux l'éviter, qu'il soit ivre ou sobre. Avec un peu de chance, il rentre chez

lui à Little Cross Street, où il habitait, et il sera parti d'ici une minute. »

Il apparut vite que John avait raison. Bien qu'évoluant très lentement, le ratier mort se dirigeait vers le sud-ouest dans le ciel cendrex des Boroughs, en coupant par le coin de la pelouse de l'école, de Crispin Street à Scarletwell Street, flottant au-dessus des petites maisons, dépassant Bath Street et les cours et passages enchevêtrés à sa suite. Le gémissement des chiens diminuait à mesure que la tache que formait leur maître se réduisait à une escarbille, un flocon porté par la brise, guère différent des autres petites saletés noires qui montaient de la gare.

Les enfantômes se relevèrent prudemment quand ils furent sûrs que Malone n'allait pas revenir à petites brasses dans l'air immobile de l'été pour leur sauter dessus. Bill et Reggie ricanaient tous les deux en se rappelant l'incident du rat-chapeau qu'avait raconté John, même si Phyllis avait un air vaguement inquiet et tripotait nerveusement sa longue écharpe de peaux de lapin en putréfaction. Seule Marjorie paraissait indifférente, et époussetait sa jupe avec énergie, en délogeant les graviers fantômes de ses genoux potelés. Michael commençait à voir en la fille à lunettes le membre le plus stoïque de la bande, qui accusait chaque nouvel incident sans se plaindre. Il se dit que c'était sans doute une attitude normale chez une fillette qui s'était noyée à l'âge de sept ans. Les choses devaient sembler relativement anodines après ça, même quand il s'agissait de ratiers volants.

Bien que la vue de Malone eût clairement ébranlé Phyllis, elle réussit à maintenir un ton de calme autorité en s'adressant à ses troupes.

« Bon, si on veut découvrir tous les indices concernant la mascotte du régiment ici présente on ferait mieux d'aller dans Scarletwell avant que quelqu'un d'autre se pointe le nez au vent. »

Michael emboîta le pas aux membres de la bande qui s'engageaient dans Crispin Street. Dans les trous carrés laissés par les pavés arrachés luisaient des flaques scintillantes comme des paillettes de miroir sur la robe de bal d'une princesse d'un soir. Avancant tant bien que mal avec ses chaussons pour rester à hauteur de John, Michael n'arrivait pas à chasser de son esprit la vision aérienne du ratier Malone.

« Comment il fait pour voler tout droit comme ça ? »

L'autre le regarda d'un air étonné, et Michael se dit qu'il avait encore dû prononcer les mots n'importe comment.

« Comment ça ? Malone est un fantôme. Les fantômes n'ont pas de poids, ce qu'on appelle une masse, donc ici dans le monde à trois côtés ils ne sont pas soumis à la gravité. Pas trop, en tout cas. C'est pareil pour nous autres. Tiens, donne-moi la main et sautons comme dans une course d'obstacles. »

Michael obtempéra. À sa grande surprise il découvrit que John et lui s'envolaient en décrivant un arc lent qui à son sommet les emporta plus haut que la clôture de la cour d'école sur leur droite. Aussi légers que des aigrettes de pissenlit, ils atterrirent quelques mètres plus loin dans la rue, leurs images-sosies pareilles à des traînes de cerfs-volants se déposant derrière eux.

Michael était muet de ravissement suite à cette nouvelle et excitante découverte mais il se remit néanmoins à marcher naturellement à côté de John, qui avait entre-temps lâché sa main.

« Il y a plein de choses comme ça que tu peux faire. Tu peux sauter d'un toit et tomber si lentement que tu ne te feras pas mal. Ou tu peux voler comme le vieux Malone, même s'il existe des tas de façons différentes de le faire. La plupart des gens tapent du pied par terre jusqu'à ce qu'ils se retrouvent comme suspendus dans l'air, puis ils progressent en faisant une sorte de brasse. D'autres pratiquent la nage en chien, comme Malone, et d'autres encore avancent en piqué tels des bouts de papier dans le vent. Mais tu t'apercevras que la plupart des fantômes ne prennent pas la peine de voler. D'une part, c'est beaucoup trop lent. L'air est épais comme de la confiture. Tu iras plus vite en marchant, ou alors en courant à la façon spéciale dont les fantômes savent courir : il y a la glissade comme si tu étais sur une pente gelée à quelques centimètres du trottoir, ou il y a ce qu'on appelle la course du lapin, à quatre pattes, avec tes phalanges qui raclent le sol. C'est très amusant, si tout le monde est d'attaque, mais en gros c'est plus sûr de marcher. Tu as tout le temps de repérer les sans-abri avant qu'ils t'aperçoivent. »

Ils étaient arrivés au bout de Crispin Street, là où elle traversait Scarletwell Street et se jetait dans Upper Cross Street. John insista pour qu'ils attendent encore à ce nouveau croisement que les autres les rattrapent, aussi Michael s'entraîna à sauter sur place, atteignant des hauteurs de plusieurs mètres avant que John lui demande, cordialement, d'arrêter. Depuis le croisement, ils pouvaient voir Scarletwell Street se dérouler jusqu'à St. Andrew's Road sur leur droite, tandis qu'à gauche elle remontait entre les rangées de maisons mitoyennes vers l'ancienne place de la mairie. Michael avait toujours considéré cette esplanade comme une sorte de place du village réservée aux habitants des Boroughs, même s'il savait que la véritable place du marché était située plus au nord.

Toujours dans sa robe de chambre rongée par la bave démoniaque, au beau milieu de la copie sépia de son quartier, le gamin contempla les briques usées des maisons en haut de Scarletwell et se rendit compte, pour la première fois, que tout cela avait existé longtemps avant sa naissance. Il y avait ce que John lui avait dit sur le fait de jouer dans le jardin derrière St. Peter's Church avec le père de Michael quand ils étaient gamins. Il n'avait encore jamais vraiment pensé à son père enfant, même s'il comprenait soudain que tout le monde avait été petit un jour. Même la mère de son père, sa mamie, May, avait commencé dans la vie en étant bébé. Et puis il y avait son père à elle, l'arrière-grand-père de Michael, dont John avait parlé, qui était fou et avait le pouvoir de refuser de l'argent. Snowy, c'était bien comme ça que John l'avait appelé ? Snowy avait dû être un gosse de l'âge de Michael autrefois, il y a longtemps, il avait eu un père et une mère, et ainsi de suite, jusqu'à l'époque reculée dont on lui avait parlé « quand on vivait dans les arbres », des arbres qu'il avait imaginés comme étant ceux de Victoria Park. Michael contempla

Scarletwell, entre les petites maisons modernes ou les immeubles d'un côté et les terrains de jeux de Spring Lane School de l'autre, et eut le sentiment de scruter l'intérieur d'un vrai puits, un puits qui béait sous lui, traversant une enfilade de mères et de pères et de grands-pères et de grands-mères et d'arrière-grands-pères, s'enfonçant dans les jours et les années et les siècles jusqu'à un endroit sombre et nauséabond, un endroit humide, plein d'échos, mystérieux et sans fond.

Quand tous les autres gamins les eurent rattrapés au carrefour, John et Michael s'engagèrent dans Scarletwell Street. Depuis le haut de la colline, d'où on pouvait voir le dépôt ferroviaire tout cliquetant près de Victoria Park et de Jimmy's End, le spectacle était à peu près le même qu'à Mansoul, sauf qu'ici on aurait dit un vieux film muet, couleur argent comme des écailles de poisson, sans le souvenir de la chaleur et de la couleur. Ce n'est que lorsqu'il pensa à la façon dont les choses avaient dû être autrefois à l'époque de ses parents que Michael comprit à quel point le quartier avait changé en quelques années.

À en juger par les descriptions qu'en faisaient sa mère et sa grand-mère, le grand rectangle de terre, qui s'étendait de Scarletwell Street jusqu'à Spring Lane et de St. Andrew's Road jusqu'à Crispin Street, avait été largement simplifié. Là où naguère le pâté avait été un dédale de maisons, de cours et de commerces, il y avait juste à présent les salles de classe de Spring Lane School abritées dans un creux de béton au faîte de la colline et une unique rangée de maisons au bas de St. Andrew's Road, celle où avait vécu Michael quand il était vivant. Tout l'espace entre les deux était désormais occupé par des terrains de jeux, à l'exception de la seule usine survivante de Spring Lane. Une centaine d'entrepôts, de remises, de pubs et de maisons qui avaient servi pendant des générations, des allées où s'embrassaient les couples, des toilettes extérieures et des raccourcis pour l'allumeur de réverbère, avaient été rasées pour laisser un terre-plein grisâtre où les limites et les lignes délavées du terrain de foot saillaient telles d'anciennes cicatrices. Même si c'était le Scarletwell que Michael connaissait, qui semblait avoir toujours été ainsi et là où sa maison se dressait intacte, il ressentit soudain un picotement en songeant à tous les noms et toutes les histoires qu'on avait effacés pour permettre aux écoliers de faire des courses en sac les jours de sport. Tous les habitants étaient partis, toutes les choses qu'ils avaient connues.

Michael marchait aux côtés de John, tandis qu'ils descendaient d'un pas tranquille la reproduction délavée de la colline. Un peu en retrait derrière eux, Phyllis et Marjorie pouffaient et Michael se demanda si c'était de lui qu'elles se moquaient, mais bon, c'est une question qu'il se posait toujours à propos des filles. Ou des garçons. Derrière elles, le petit frère de Phyllis, Bill, s'entretenait à voix basse avec le garçon au chapeau melon, Reggie, lui racontant sans doute une blague cochonne, puis devait expliquer les aspects modernes de la blague que le gamin des temps victoriens ne pouvait apparemment pas comprendre. Michael l'entendit dire : « Bon, d'accord, la

femme dans la blague n'est pas Elsie Tanner. Et si c'était Mrs. Beeton ? » Michael ne connaissait pas le premier nom, mais il lui sembla que le second avait à voir avec la cuisine ou l'allaitement, ou peut-être s'agissait-il d'une meurtrière. Il tendit l'oreille pour entendre la fin de l'histoire, qui semblait impliquer Elsie Tanner ou alors Mrs. Beeton ouvrant à un jeune livreur alors qu'elle était nue et sortait du bain, mais Phyllis Painter se retourna vers son jeune frère et lui dit de la fermer avant qu'elle s'en charge elle-même. Il y avait une tension dans sa voix que Michael ne se rappelait pas avoir encore perçue avant qu'ils manquent de tomber nez à nez avec Malone. Elle avait l'air un peu effrayée, et à la lumière de ce qu'il avait appris des farces effrontées que Phyllis faisait aux fantômes, ça l'intrigua. Il questionna John là-dessus.

« Bon, si les fantômes font peur à Phyllis, pourquoi elle leur joue des tours ? Si elle les laissait tranquilles, peut-être qu'ils feraient de même. »

John secoua la tête, si bien qu'un court instant il en eut trois. Le gamin et lui passaient au même moment devant le côté sud de la cour de l'école, se dirigeant vers les piliers de pierre de sa grille principale, un peu plus bas.

« Il n'est pas dans la nature de Phyllis de laisser les fantômes tranquilles. Tu sais quoi, y a pas plus rancunière que Phyllis, et c'est pas la mort qui peut l'arrêter. En fait, quand Phyllis était petite, elle n'avait peur de rien, sauf des fantômes. Même quand il n'y avait pas de fantômes, ils lui portaient tellement sur les nerfs qu'elle a décidé un jour de se venger. Elle a juré que si jamais elle devenait elle-même un jour un fantôme, alors elle se défoulerait sur les autres fantômes, pour leur apprendre à effrayer les enfants. Elle serait une telle terreur que les fantômes finiraient par avoir peur des enfants, et non l'inverse. Je dois dire que jusqu'ici elle s'en sort bien, même s'il y a des endroits dans les Boroughs où on ne peut pas aller, car elle s'y ferait sûrement lyncher. »

John et Michael approchaient de l'entrée de l'école, avec sa barrière en métal baissée juste devant les grilles, fermées pour les vacances d'été. Sur l'autre trottoir, en face, commençait Lower Cross Street, qui allait vers le sud en longeant le bas des maisonnettes avant de traverser la pente de Bath Street pour obliquer vers Doddridge Church dans le cliché flou du lointain. En bas de cette rue, se dirigeant bruyamment vers le croisement avec Scarletwell, se trouvait un assortiment déconcertant de parties du corps mélangées avec des roues de vélo auquel Michael ne comprit rien sur le moment. C'était en fait un homme avec un chapeau mou foncé, roulant à bicyclette, mais toutes les images qu'il laissait derrière lui s'offraient comme en négatif. Ce devait sûrement être, pensa Michael, un vagabond célèbre et dangereux. Il tira sèchement sur la manche de John et balbutia quelques mots paniqués, mais son compagnon ne paraissait nullement préoccupé par l'apparition. Au bout d'un moment, Michael comprit pourquoi, ou du moins commença à comprendre pourquoi.

L'homme à l'aspect bourru et au chapeau mou tourna à gauche au

croisement et dévala en roue libre Scarletwell Street sur son vélo, un vieux engin tout grinçant qui paraissait aussi grand qu'un poney aux yeux de Michael. Comme l'homme s'éloignait, il ne laissa aucune image de lui-même derrière lui, ce qui signifiait qu'il était encore vivant. La chose étrange que Michael avait prise au début pour une traîne d'images décomposées en négatif restait là, immobile, au bout de Lower Cross Street.

Il s'agissait en fait d'un Noir aux cheveux blancs, lui aussi sur une bicyclette, et qui parut furtivement familier au petit garçon. Michael avait-il vu récemment une photo de ce vieux bonhomme, une image sur l'affiche d'un cirque ou sur un vitrail, quelque chose comme ça ? Le Noir changea sa prise sur les poignées du guidon, et Michael remarqua un bref éventail de doigts surnuméraires, d'où il en déduisit que ce cycliste était le fantôme, et non l'autre. Quand Michael l'avait vu approcher de Scarletwell Street, il devait être en train de rouler sur son vélo fantôme, si bien qu'il occupait le même espace que le Blanc avec le chapeau mou, ce qui expliquait qu'ils semblaient tout mélangés. En y regardant de plus près, Michael s'aperçut également que le vélo du Noir (qui remorquait une charrette à deux roues) avait des pneus blancs en corde, plutôt que ceux noirs en caoutchouc dont était doté le vélo de l'autre cycliste. Ça avait dû contribuer à donner l'impression qu'un cycliste était l'image inversée de l'autre, maintenant qu'il y réfléchissait.

Comme ils approchaient tous deux du portail de l'école et de sa barrière métallique usée par les doigts, John pencha la tête pour murmurer quelque chose à l'oreille de Michael, qui avançait tant bien que mal à ses côtés.

« Ce type qui vient juste de descendre la colline, le vivant avec le chapeau mou, c'est de lui que tu devrais avoir peur, et non de l'autre. C'est George Blackwood, qui possède la moitié des maisons dans les Boroughs, et la moitié des femmes aussi. Une sorte de gangster, ce Blackwood, qui perçoit les loyers et sa part sur les recettes des prostituées. Il a tout un tas d'acolytes qu'il paie pour lui prêter main-forte. "L'Âme du trou", comme ça qu'on appelle ce genre de type ici. C'est un de ceux chez lesquels on peut voir les premiers signes d'une sorte de vide qui s'installe quelque part et pourrait tout. »

Michael n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire John. Il se contenta d'opiner sagement et ses bouclettes blondes s'épanouirent en une toison double et vibrante. L'autre reprit alors :

« Tout le monde a peur de Blackwood. La seule exception, bizarrement, c'est ta mamie, May. May Warren le traite exactement comme elle traite tout le monde, ce qui veut dire qu'elle l'engueule et lui passe un savon puis lui demande s'il veut une tasse de thé. Le vieux Blackwood l'aime bien. Il la respecte, ça se voit. Et ça ne m'étonnerait pas que lui et ses filles aient eu besoin d'une matrone à certains moments, si tu vois ce que je veux dire. »

Michael ne voyait pas du tout, mais il fit de son mieux pour donner le change. Le grand continua.

« Le type de couleur, quant à lui, c'est une vraie perle. Il s'appelle Black Charley, et tu ne trouveras personne d'autre dans tout Mansoul qui soit autant

apprécié. Le maire de Scarletwell, c'est comme ça qu'on l'appelle. Si tu regardes bien, tu verras qu'il porte son insigne de maire autour du cou. »

Michael regarda plus attentivement, comme John l'invitait à le faire, et vit que le Noir portait effectivement un grossier médaillon suspendu sur le devant de sa chemise blanche. À sa façon, c'était un collier aussi étonnant que l'écharpe en peaux de lapin que portait Phyllis. On aurait dit un couvercle en fer-blanc au bout d'une chaîne de toilettes, dont le métal gris pâle était poli au point d'en être aveuglant quand il captait l'éclat argenté du soleil. Le type à l'étrange couleur regarda, avec bienveillance, la petite bande qui approchait du croisement, les attendant visiblement sur son drôle d'engin pour pouvoir leur parler. Michael glissa quelques mots à John, un peu comme le font les voyous américains dans les films qu'on voit à la télé.

« C'est un sans-abri ? »

John fit signe que non d'un geste de la main, ou plutôt d'une douzaine de mains en gris et blanc comme les pages d'un livre qu'on feuillette.

« Nan. Pas Black Charley. Les sans-abri, pour la plupart, traînent ici dans la jointure fantôme parce qu'ils pensent qu'ils ne se plairaient pas à Mansoul, là-haut dans le Deuxième Borough. J'en ai entendu quelques-uns dire que c'était le purgatoire de la jointure fantôme, mais dans ce cas, c'en est un que choisissent les gens. C'est pas comme ça avec Charley. Il est comme nous, il va et vient exactement à sa guise. Il est aussi heureux dans l'En-haut qu'ici, et s'il traverse ce plan c'est parce qu'il le veut, tout comme nous. En outre, c'est un des rares fantômes, avec Mrs. Gibbs, à qui Phyllis montre du respect, alors y a pas d'embrouille entre Black Charley et le Gang des enfantômes, pour une fois. »

Ils étaient arrivés à côté de la barrière, devant les grilles cadénassées de Spring Lane School. John leva une main et adressa un signe au vieux cycliste noir de l'autre côté du croisement. Il dut crier un peu pour que sa voix porte dans l'atmosphère assourdie de ce demi-monde inhabituel, où même les sons n'avaient pas de couleur.

« Salut, Black Charley. Ça meurt comme tu veux ? »

Les autres enfants les avaient entre-temps rejoints devant les grilles de l'école et saluaient eux aussi le cycliste fantôme. Le Noir se marra et secoua ses boucles rêches et blanches en un halo phosphorescent, comme en aimable résignation à la vue des chenapans morts. Facilement distrait, Michael remarqua qu'une page de journal portée par le vent laissait tout un magazine d'images-sosies derrière elle alors qu'elle dévalait Scarletwell Street. Il se dit que ce devait être un journal fantôme, un déchet spectral déplacé par le léger fantôme d'une brise qu'il crut sentir sur sa nuque et ses chevilles nues. Passant à autre chose, il reporta toute son attention sur le Noir qui était assis de l'autre côté de la rue sur ce qui ressemblait à un véhicule bricolé.

« Ma vie éternelle me traite à merveille, merci mille fois, maître John. J'accomplis juste les devoirs qui sont les miens en qualité de maire de Scarletwell, et informe les habitants morts du mauvais temps qui arrive et leur

demande de rester chez eux, mais maintenant je suis surtout inquiet pour vous mes petits hors-la-loi, qui cherchez toujours les ennuis. Miss Phyllis, cessez je vous en prie d'embêter les messieurs qui vont boire au Jolly Smokers. Ce ne sont pas des enfants de chœur, alors suivez mon conseil et évitez-les soigneusement. »

Il jeta un coup d'œil aux autres enfants, comme s'il faisait l'appel et vérifiait qu'ils étaient tous présents et bien mis.

« Miss Marjorie et maître Bill, bien le bonjour, et à vous aussi Reggie que je devine là tout au fond. Et qui est ce jeune garçon que vous allez sûrement embringuer dans vos salades ? »

Michael comprit avec un temps de retard que le gentil fantôme parlait de lui. Phyllis intervint et le présenta à Black Charley.

« C'est Michael Warren et il s'est étranglé avec une pastille, enfin, qu'il dit. Je l'ai trouvé dans les Greniers du Souffle sans personne pour l'accueillir, alors je l'ai pris sous mon aile. Il n'a fait que causer des ennuis depuis. D'abord il s'est fait kidnapper par un diable, puis on a appris qu'il avait déclenché une bagarre entre bâtisseurs, et maintenant il s'avère qu'il va ressusciter vendredi. C'est pas mal de soucis, mais le Gang des enfantômes mène l'enquête. On l'a emmené ici, où il habitait, pour pouvoir enquêter sur ce crime mystérieux. »

Michael se permit de protester.

« Je me suis étranglé avec une pastille contre la toux. On m'a pas assassiné. »

Phyllis se tourna vers lui et le fusilla du regard. Elle n'aimait guère être interrompue, apparemment.

« Oh et comment le sais-tu ? Avec tous les ennuis que tu causes, ça m'étonnerait guère que quelqu'un ait voulu se débarrasser de toi. Si j'étais ta maman, je te fourrerais des bonbons contre la toux dans la gorge sans enlever l'emballage ou même sans m'embêter à les sortir du sachet. Bref, c'est nous les détectives, et tu n'es que l'enfant mort dont nous essayons de résoudre le meurtre, alors tais-toi et ne te mêle pas de notre enquête, ou on te fera coffrer pour obstruction à la police. »

Michael, bien qu'il fût mort ce matin-là, n'était pas né de la dernière pluie et commençait à piger que les démonstrations d'autorité de Phyllis étaient juste un jeu et une posture. Il ne fit pas attention à elle, attiré plutôt par ce qui lui parut être un vol de pigeons fantômes qui passaient dans le ciel et se dirigeaient vers le bas de Scarletwell. Chaque oiseau mort dessinait une traîne palpitante d'empreintes crayeuses derrière lui, des douzaines de longues traînées troubles se délitant vers l'ouest, où le soleil délavé se couchait lentement au-dessus d'une gravure sur acier poli du dépôt ferroviaire. Michael était plus intéressé par l'idée que les oiseaux et les animaux allaient dans l'En-haut quand ils mouraient que par le fait de répondre à ce que venait de dire Phyllis, et de toute façon, ce fut le moment que choisit Black Charley pour intervenir, répondant à sa place.

« Allons, Miss Phyllis, ne taquez pas l'enfant ainsi. Vous avez bien dit qu'il avait déclenché une rixe entre bâtisseurs ? »

Le fantôme noir fixa intensément Phyllis. Elle acquiesça. Quelque chose avec des ailes veinées qui ressemblait à une énorme chauve-souris passa rapidement, en sautillant le long de la colline et en laissant des images de soi derrière, faisant sursauter Michael qui comprit alors que c'était le fantôme d'une ombrelle. Satisfait de voir que Phyllis ne se moquait pas de lui, Black Charley reprit :

« Alors ce garçon est bien celui dont j'ai entendu parler. Michael Warren, c'est bien ça ? D'après ce que je sais, il joue un rôle dans cette grande cérémonie cruciale dont parlent les bâtisseurs, leur Porthmoth di Norhan comme ils l'appellent. C'est pour ça que les joueurs de billard ont été énervés quand la boule de trillard de cet enfant a été mise en terrible danger, et c'est pour ça que deux d'entre eux se sont battus. C'est la bagarre à laquelle ils se livrent sur le Mayorhold qui est la cause de tout ce vent qui se lève, contre lequel je mets en garde les gens. »

Tous les enfantômes sauf Michael parurent soudain inquiets. Reggie ôta son chapeau comme s'il était à un enterrement et interrogea Black Charley de sa voix nasillarde et étrangement accentuée.

« Doux Jésus. Il va pas y avoir une tempête fantôme, quand même ? »

Charley acquiesça, avec gravité.

« Je le crains fort, maître Reggie, et vous traînez dans le coin depuis plus longtemps que moi, alors vous savez ce qui se passe quand ces vents fantômes se mettent à souffler. Je vous conseille de rentrer et d'aller dans l'En-haut, ou dans un endroit où le temps est moins menaçant. Et veillez bien à vous occuper de maître Michael, parce que si c'est là ce que font les bâtisseurs alors qu'il est menacé, je préfère pas penser à comment ils le prendraient si jamais il lui arrivait malheur. »

Un chat noir déboula en miaulant, avec à sa suite une chaussette à moitié tricotée d'images en rade, suivie par le fantôme cliquetant d'une bouteille de bière. Des sortes de lacets s'embrouillaient en vrombissant et Michael finit par comprendre qu'il s'agissait de deux mouches fantômes. Black Charley souleva un pied d'un air résolu et le posa sur la pédale. Michael fut surpris de voir que le Noir avait des patins en bois sanglés sous ses chaussures.

« Y a des morts que je dois avertir de la tempête à Bellbarn et autour de St. Andrew's Church, alors je peux pas rester ici plus longtemps. Allez vous mettre à l'abri et veillez sur ce gamin. Il fait l'objet d'importants paris. »

Là-dessus, le fantôme appuya sur sa pédale de fortune et s'éloigna dans Scarletwell Street en haut de la colline, avec les sosies évanescents de ses roues blanches laissant derrière elles une longue suite d'anneaux olympiques. Black Charley filait dans le vent qui se levait très nettement et décoiffait déjà les cheveux des fantômes. Aux yeux de Michael, le vieux Noir paraissait étrangement héroïque, à rouler ainsi sur son drôle d'engin aux roues encordées tel un sombre messenger annonçant la tempête. Le Gang des

enfantômes semblait avoir pris racine depuis son départ, chacun regardant l'autre avec de gros yeux inquiets. Au-dessus d'eux, un motif grésillant de traînées obscures qui était peut-être le fantôme d'une perruche passa, ainsi que le haut-de-forme d'un croque-mort avec un ruban de chapeau gris colombe qui ondoyait dans le flot d'images-sosies. Enfin, Phyllis Painter rompit le silence par un appel paniqué mais autoritaire :

« Tempête fantôme ! Vous l'avez entendu ! Tout le monde détale, direction la maison au coin de la rue ! »

Avec une soudaineté qui surprit vraiment Michael, Phyllis se laissa tomber à quatre pattes et détala d'une démarche étrange. Grâce à l'air alenti de la jointure fantôme, Phyllis était capable de dévaler la rue avec légèreté, ses phalanges agiles effleurant à peine la surface du bitume, propulsée par ses pattes arrière qui touchaient elles-mêmes à peine le sol. Ça rappelait la course d'un lapin, et expliquait le nom de la manœuvre, se dit-il, même si à ses yeux ça ressemblait davantage à la façon dont les babouins devaient courir, sauf pour les traces décomposées qui faisaient que Phyllis ressemblait à une longue locomotive dont les roues auraient été remplacées par des jambes de fillette. À sa grande inquiétude, Marjorie, Bill et Reggie suivirent l'exemple de Phyllis, s'accroupissant puis s'élançant par bonds avec une vitesse surprenante. Il crut qu'il allait être abandonné par les enfantômes quand il remarqua John, qui était resté là pour s'occuper de lui et encourageait à présent le garçonnet à essayer à son tour la course du lapin.

« Allez, c'est facile. Tu vas vite maîtriser ce truc. Mets-toi juste à quatre pattes puis lève les pieds pour pouvoir marcher sur les mains. »

Michael scruta le haut de la rue où le vent s'engouffrait. Le ciel au-dessus du Mayorhold en haut de Scarletwell était moucheté par ce que Michael finit, dans un sursaut d'horreur, par identifier comme étant des débris fantômes, composés d'animaux et de gens paniqués, sifflant rapidement dans leur direction. Il n'eut pas besoin d'autre encouragement. Se mettant aussitôt à quatre pattes puis levant les pieds comme on le lui avait dit, Michael se retrouva bientôt à détalier telle une boule d'armoise en bandes de flanelle. Seules ses mains raclaient la surface grenue du sol alors qu'il se carapatait dans la rue à la suite des autres enfants, en direction du croisement de St. Andrew's Road et Scarletwell Street.

John avait raison. Cette technique de course n'était pas seulement aisée, elle était également très amusante. Ça semblait une façon tellement naturelle de se déplacer, de foncer sans effort dans les rues avec vos pattes arrière grésillant derrière comme un tourniquet d'artifice, soulevant de la poussière fantôme en une gerbe d'étincelles en fusion. Michael l'adopta si rapidement et trouva le type de mouvement si familier qu'il se demanda si l'instinct jouait un rôle dans cela. Était-ce ainsi que sa famille avait marché autrefois, quand soi-disant ils « habitaient dans les arbres », possiblement dans Victoria Park ? Ça faisait en tout cas de sa descente de Scarletwell une virée excitante, les maisons blanc cassé clignotant d'un côté avec leurs balcons arrondis qui lui

rappelaient les cinémas, et les terrains de jeux lugubres de l'école qui formaient une traînée de l'autre côté.

Il commençait à y prendre du plaisir quand le fantôme d'un vieux fauteuil défoncé gâcha tout en faisant un tonneau dans l'air au-dessus de lui, suivi par deux fantômes de moines au visage impassible mais visiblement embarrassés et toute une averse de nids d'oiseaux fantômes, de chaises de bureau cassées, de mégots, de fourmis, de livres avec des images de femmes nues, de carreaux ébréchés de salle de bains et de pains de savon spectraux, chaque objet propulsé doté d'une traîne vaporeuse d'images-sosies, comme un essaim d'abeilles furieuses en feu. La perspective d'être emporté par cette vague de shrapnel hanté rappela à Michael, de façon violente, la tempête fantôme qui arrivait derrière eux à toute vitesse et qu'ils essayaient de fuir. Il décida qu'il avait intérêt à prendre nettement plus au sérieux cette histoire de course-lapin, et redoubla d'efforts pour essayer de rejoindre les autres enfantômes qui se rassemblaient au bas de Scarletwell Street.

Comme il ralentissait puis s'arrêtait en titubant à côté d'eux avec des cendres de charbon, des emballages de bonbons et des chaussons de gym fantômes sifflant à ses oreilles, il remarqua qu'ils ne s'étaient pas regroupés au bas de St. Andrew's Road, la rue où il avait vécu et était mort, mais se trouvaient en fait une maison ou deux plus haut, blottis contre le long mur de brique d'une cour intérieure. Les cheveux et les vêtements des enfantômes battaient et ondulaient comme des drapeaux de signalisation gris et ils se cramponnaient les uns aux autres pour essayer de ne pas être emportés.

Des seaux et des canotiers passaient en tourbillonnant au-dessus d'eux ; de la poussière de charbon fantôme formait un nuage qui obscurcissait le ciel même si on pouvait encore distinguer derrière tout ça l'après-midi mortel, calme et ensoleillé. À travers les miasmes, Michael devinait des dizaines de résidents de la jointure fantôme déracinés, jurant ou gémissant, se débattant ou pendant inertes et résignés alors que le vent de colère venu du Mayorhold s'engouffrait par les cieux obscurcis au-dessus, emportant leurs derniers instants décomposés comme des bannières publicitaires de piètre qualité, incapables qu'ils étaient de les voir en couleurs. Il aperçut plusieurs moines, qui se tenaient par la main et glissaient en formation, et une vieille dame furieuse en uniforme d'infirmière qui essaya d'arrêter son vol en se cramponnant aux antennes télé de la dernière maison. Ses doigts immatériels traversèrent le H métallique de l'antenne et elle fut emportée par l'ouragan éthéré vers la photo surexposée de la gare et le parc dépouillé de son vert. Se tenant devant Michael avec son collier de lapins pourris qui battait au vent dans un fatras impossible d'oreilles, de queues et d'yeux démultipliés, Phyllis lui cria quelque chose dans l'acoustique assourdie de la jointure fantôme et le sifflement du vent.

« ... par le mur ! Il faut qu'on rentre dans la maison au coin pour pouvoir monter plus haut, à l'abri du vent ! »

La force déchaînée derrière lui poussait Michael par saccades en direction

de Phyllis, ses chaussons glissant sur les pavés. Il tendit la main au hasard et se cramponna à quelque chose de solide, ne s'apercevant qu'après-coup que c'était le bras de John, lequel était resté derrière Michael pour le protéger du blizzard. Sa progression ainsi stoppée, Michael regarda Phyllis, effrayé. Juste derrière elle, il aperçut Marjorie alors que la petite noyée à lunettes se précipitait tête la première vers le mur derrière lequel ils s'étaient abrités, s'enfonçant dans le vernis nacré des briques. Le jeune frère de Phyllis, Bill, l'imita ensuite, suivi de Reggie, qui serrait son chapeau contre sa poitrine pour qu'il ne soit pas emporté par le typhon alors qu'il plongeait dans le mur pour atterrir dans la cour qui devait se trouver derrière. Michael, encore sous le choc, lança à Phyllis par-dessus le vacarme de la tempête :

« Mais sépia la maison du coin. C'est la cour de quelqu'un d'hôte. Celle du coin est plus bas là dernière toi. »

Phyllis lui lança un regard mi-courroucé mi-curieux, alors qu'elle faisait face au déluge clignotant d'apparitions désesparées qui se précipitaient vers eux dans l'ancienne rue.

« C'est en bas où se trouve le coin. Nous on monte là où était le coin il y a dix ou vingt ans, où avec de la chance on échappera à cette tempête. Allez, traverse le mur avec nous ou fais-toi emporter vers Vicky Park avec toutes ces autres andouilles. J'ai pas le temps de discuter avec toi. »

Là-dessus, elle se jeta contre la mosaïque de briques grises et de ciment blanchâtre, disparaissant dans le mur. Michael hésita un moment, avant que John n'attrape le col rongé par la bave démoniaque de sa robe de chambre et ne l'entraîne vers l'obstacle qui semblait on ne peut plus solide.

« Fais ce qu'elle dit pour une fois, d'accord ? C'est pour ton bien. »

John poussa Michael vers et à travers le mur. Bien qu'il fermât les yeux instinctivement juste avant l'impact attendu, ça ne l'empêcha pas d'avoir un bref aperçu de la couleur des briques vues de l'intérieur, avec tous les petits cylindres là où se trouvaient les orifices des conduits. Michael émergea de l'autre côté en toussant, tandis que John, lui, le suivit comme si de rien n'était. L'enfant découvrit alors qu'il se trouvait dans une vaste cour intérieure, simple et nue, avec juste une remise de jardin, un étroit et unique parterre de fleurs, un fil d'étendage entre des étais en bois et des draps suspendus occupant l'essentiel de l'enceinte pavée. Les hauts murs de brique, qui s'étaient dressés là pendant près d'un siècle, empêchaient une fraction de la tornade fantôme de s'engouffrer dans les Boroughs, mais seulement hélas une fraction. Des débris fantômes tournoyaient en ondes furieuses dans les coins de la cour, leurs images-sosies formant comme un beignet solide du fait de la rotation.

Phyllis Painter fédérait déjà ses troupes en vue d'une action encore mystérieuse aux yeux de Michael. Reggie se tenait au milieu de la cour, avec Phyllis perchée en équilibre sur ses épaules comme si tous exécutaient un numéro de cirque. Marjorie tenait le chapeau de Reggie pendant qu'il tenait à deux mains les chevilles de Phyllis pour la stabiliser. La petite morte

courageuse avec son écharpe de lapins rances tendait en tremblant les deux bras au-dessus de sa tête, et faisait des mouvements avec ses mains comme si elle essayait de creuser dans le vide au-dessus, telle une taupe n'ayant aucun sens de l'orientation. En y regardant de plus près, Michael remarqua que l'air autour de ses doigts fouisseurs semblait ployer et trembler. Il distinguait des bandes défilantes d'interférences télévisuelles noires et blanches, des raies scintillantes tressées ensemble, qu'écartaient les creusements frénétiques de l'enfantôme. Il comprit vaguement d'après ce que Phyllis avait dit un moment plus tôt qu'elle allait grimper dans le temps jusqu'« où le coin serait d'ici dix ou vingt ans », et il supposa que ces bandes en noir et blanc ondulantes devaient être les jours et les nuits dans lesquels elle était obligée de creuser un tunnel, des matins vélin alternant avec des nuits papier carbone. Dégageant les minutes, les heures et les années comme des peaux d'oignon, ses doigts crépitants étaient des anémones grises de doigts. Michael s'aperçut que plus il apprenait à connaître Phyllis, souvent autoritaire et désagréable, plus il l'appréciait et l'admirait. C'était quelqu'un sur qui on pouvait compter, quelqu'un plein de ressources.

Dans la cour balayée par le vent, les autres membres de la bande observaient avec inquiétude Phyllis qui oscillait sur les épaules de Reggie, et creusait l'air impalpable, alors qu'au-dessus un torrent hurlant de débris irréels bouillonnait et filait par le rectangle de ciel au-dessus de leur refuge de briques. C'étaient d'étranges planches à repasser aux pieds tordus qui laissaient une série de baisers évanescents dans l'après-midi derrière eux, tout un jeu de dominos s'étirant en bâtons de réglisse tachetés sous l'effet des échos visuels que chacun traînait, plusieurs millions d'éclats de bois fantôme et de verre fantôme, des arbres spectres entiers avec des guirlandes de terre dégoulinant de leurs racines exposées en fins serpentins, des chiens, des chats, des hommes et des femmes en lambeaux, des confettis de formes-ombres carambolées et geignardes, tous les fantômes déchiquetés de Northampton.

Pendant ce temps, le jeune frère de Phyllis, Bill, semblait avoir découvert quelque chose de niché dans un recoin obscur du mur.

« Bingo ! Y a des Pommes folles ici ! »

Sa voix était faible, étouffée par la jointure fantôme et submergée sous le chœur de fées de la tempête hurlante. Scrutant la jonction des murs de la cour que le chenapan naguère roux mais à présent grisonnant désignait, Michael remarqua ce qui ressemblait à deux petites fleurs gris ardoise poussant dans une fissure du ciment rongé. En y regardant de plus près, il fut légèrement perturbé en découvrant que chaque pétale était une petite figurine désagréable avec une grosse tête et une paire d'yeux noirs et brillants. Se balançant maladroitement sur les épaules de Reggie, Phyllis fusilla Bill et sa découverte du regard.

« Laisse-les tranquilles, minus ! Ce sont des elfes, donc ils te fileront des maux de ventre. Il faut les laisser pousser jusqu'à ce qu'ils mûrissent en fées. De toute façon, je crois que j'ai réussi à percer là-haut, donc tu peux monter

sur le dos de Reggie et m'aider. »

Bill abandonna les hideuses petites fleurs grises et obéit à contrecœur à sa sœur, mais Michael, lui, eut du mal à détourner les yeux de ces choses une fois qu'il les eut regardées. Depuis l'angle ombrageux du coin de la cour, il sentait les bourgeons le regarder comme s'ils étaient conscients et mécontents. Michael ne pouvait pas imaginer quel genre de conscience c'était, quelles pensées troubles ou quels désirs végétaux pouvaient traverser toutes ces têtes conjointes, et s'aperçut après réflexion qu'il n'avait pas trop envie d'imaginer ça. Il détourna son regard du fruit d'angle perturbant et essaya plutôt de se concentrer sur ce que trafiquait le Gang des enfantômes.

Tandis qu'un buffet fantôme exécutait des pirouettes compliquées dans le maelström hurlant saupoudré de débris au-dessus de Scarletwell Street, le jeune Bill obéissait aux ordres de Phyllis et escaladait le dos de Reggie tout en se desquamant de ses sosies en un brumeux panache. Michael remarqua que juste au-dessus de Phyllis, à l'endroit où elle avait gratté l'air si furieusement, il y avait à présent une tache ronde d'obscurité solide légèrement plus large que le couvercle d'une poubelle. Bill grimpa sur les épaules de Reggie puis sur Phyllis. Michael se demanda comment le chenapan victorien au nez retroussé pouvait supporter la charge quand il se rappela ce que John avait dit sur l'absence de poids des fantômes. Il supposa après réflexion que c'était pour ça que les vents violents soufflant depuis le Mayorhold étaient capables de déraciner des choses aussi lourdes que... – il leva les yeux vers le carré de ciel en fuite tout en haut – que des landaus, des lits pour deux personnes et des chevaux affolés, les propulsant tous en spirale par-dessus les rails argentés de la gare dans la blancheur maculée de traînées sales et crépusculaires. Michael regarda Bill se hisser sur le dos de sa sœur puis, en un tortillon dédoublé, continuer de ramper vers le haut par le trou noir dans l'air, et finissant par complètement disparaître.

En équilibre sur les épaules de Reggie, Phyllis Painter pencha la tête pour regarder les autres enfantômes qui attendaient plus bas.

« Marjorie, c'est ton tour, puis ça sera au nouveau. »

La cour entière résonnait, produisant le son lugubre d'une bouteille de lait dans le col de laquelle quelqu'un aurait soufflé en biais. L'air plaintif, mélangé au hurlement assourdissant de la tempête fantôme, rendait les ordres de Phyllis quasi inaudibles. Néanmoins, Marjorie escalada docilement Reggie puis Phyllis, tout en tenant le chapeau de Reggie entre ses dents, disparaissant par la même ouverture noire qui avait englouti Bill quelques instants plus tôt. C'était maintenant au tour de Michael.

Jetant un coup d'œil hésitant à John, qui lui fit signe d'y aller, il entreprit d'escalader Reggie et s'aperçut que c'était nettement plus facile qu'il ne l'avait cru. Le fait de ne peser quasi rien signifiait qu'il n'avait pas besoin de faire d'efforts pour se hisser à la force des poignets, et qu'il lui suffisait de se cramponner au vieux manteau humide de Reggie pour ne pas flotter dans le courant hurlant de spectres emportés par cette tempête surnaturelle. Comme il

passait au-dessus de Phyllis avec ses petites mains cramponnées à son cardigan fantôme, il vit que, de près, l'espace noir au-dessus n'était pas complètement noir, juste sombre, comme s'il donnait dans la pénombre d'un grenier. Les bords du trou céleste présentaient ces motifs de lignes noires et blanches qu'il avait vus plut tôt, les rais de nuit et de jour compressés maintenant en un scintillement gris et lumineux au bord de l'excavation aérienne. Chose plus étonnante, comme il arrivait au sommet de Phyllis Painter et scrutait l'ouverture obscure, il put voir une grappe de mains en émerger, se tendant pour l'attraper dans un fouillis de manches dédoublées, des grappes de pouces et d'ongles sales.

Avant qu'il ait le temps de comprendre ce qui se passait, il fut hissé dans un tortillon agité de lui-même et tiré sur le seuil étincelant dans le noir. Soudain, il vit qu'il se trouvait sur le palier supérieur d'une maison sombre et familière, entre Marjorie et Bill. Devant eux, dans le tapis élimé du palier, il y avait un trou, par lequel brillait l'éclat couleur étain de la jointure fantôme, qui luisait sur les rampes de bois et le papier peint grouillant de roses, éclairant par en dessous les visages des trois enfants qui étaient assis ou agenouillés autour du puits radieux dans le sol. La voix faible de Phyllis Painter se fit alors entendre.

« Hissez-moi maintenant, et après on pourra tous aider John et Reggie à monter. »

Suivant l'exemple de Bill et Marjorie, Michael se pencha au-dessus du trou et scruta l'intérieur. Sous lui se trouvait la cour pavée, avec Phyllis oscillant sur les épaules de Reggie, tendant ses deux mains vers eux, l'air contrarié. Les trois enfantômes accroupis sur le palier sombre et silencieux la prirent par les poignets, hissèrent la fillette légère comme de la gaze par la béance scintillante, et la déposèrent à leurs côtés.

Phyllis les dévisagea dans la pénombre.

« Eh zut, j'ai creusé trop haut. On est dans les zéros. Pas grave, hein ? Allons aider John et Reggie et on verra ce qu'on peut faire. »

En bas, dans la cour, John avait pris place sur les épaules de Reggie qui ne se plaignait pas. Avec une aisance qui ne laissait pas de surprendre, les quatre petits membres de la bande le hissèrent sur le plancher avec eux. Puis, tous les cinq s'emparèrent de Reggie tandis que le petit victorien aux taches de rousseur, en l'absence d'une échelle humaine, était obligé de sauter sur place pour passer par l'ouverture lumineuse.

Une fois qu'ils furent tous réunis sur la bande de tapis gris et marbré, ils firent une pause pour reprendre le souvenir nostalgique de leur souffle. La vieille obscurité de la maison inconnue cliquetait et crissait et résonnait par intermittence des sons étouffés à l'étage inférieur, et Phyllis Painter porta un flot de doigts à ses lèvres, pour mettre en garde ses compagnons. Quand elle parla, ce fut à voix basse et intensément.

« Ne faites pas le moindre bruit. J'ai creusé dans les zéros par erreur, là où il y a un guetteur qui vit dans le coin. Recouvrons ce trou, puis on réfléchira à la marche à suivre. »

Le front plissé par la concentration, Phyllis commença à agiter la foule de ses doigts au bord scintillant de l'ouverture. Elle carda de longs fils de vapeur couleur tapis hors du périmètre du trou et les peigna soigneusement sur le trou, par lequel on pouvait voir la cour pavée de 1959, sa lumière de film muet jaillissant d'entre les lattes du parquet pour éclairer le cercle de visages enfantins comme d'étranges masques de théâtre. Dessous, le typhon fantôme faisait toujours rage dans la cour déserte, emportant les débris fantômes et démultipliés dans l'air en une effrayante profusion composée de matériel de pêche, de chatons mort-nés et miaulant dans un panier d'osier, d'un ensemble de sous-bocks diversement décorés et de l'esprit furieux d'un cygne qui passa en une débandade sifflante de rosettes blanches. Marjorie et John se joignirent à Phyllis pour l'aider à étaler les fibres ardentes sur l'ouverture, et bientôt l'illumination d'en dessous se fractura sous le réseau hachuré de filaments gris cendré qu'ils avaient étirés dessus. Encore quelques instants et ces derniers éclats furent également recouverts, les minces fuseaux de brillance qui filtraient dans l'obscurité du palier disparaissant les uns après les autres. Enfin, les six enfants furent accroupis autour d'une zone de tapis sur laquelle le motif floral rudimentaire était ininterrompu, alors qu'il avait été une masse de vrilles vaporeuses quelques instants plus tôt. Personne n'aurait pu deviner qu'il y avait eu là un tunnel menant à 1959.

Bien que l'unique source de lumière fût masquée par la substance tressée de ce qu'était le jour d'hui, Michael découvrit qu'il pouvait encore voir les imposantes balustrades et ses compagnons de façon étonnamment détaillée même dans la pénombre tenace, comme si la scène était bordée au fil fin et argenté sur du velours noir. Il supposa que puisque les fantômes sortaient apparemment surtout la nuit, il s'ensuivait qu'ils devaient pouvoir voir dans le noir, en plus de leurs autres talents. Phyllis parlait, d'une voix basse de conjurée, son visage rusé et son étole de lapins morts rehaussée de fines lignes clinquantes dans le noir.

« Bon. Je crois qu'on doit être en zéro-cinq, ou zéro-six. On peut creuser à nouveau dans les années 1950 si on veut, mais je crois pas qu'on devrait le faire ici, pas dans la maison du coin. C'est un endroit spécial, et il y a quelqu'un qui vit en bas qui a été placé là pour servir de gardien, alors n'oubliez pas : ils peuvent nous voir, ils peuvent nous entendre. Ils peuvent nous causer des ennuis si graves que j'en ai des frissons partout rien que d'y penser. »

Elle avait dit tout ça sans presque quitter des yeux Michael Warren, comme si ça le concernait au premier chef. Il sentit qu'il devait dire quelque chose, ou du moins murmurer quelque chose.

« En toit cette maisonne éther spétiale ? »

Ses syllabes faisaient à nouveau des leurs, peut-être parce que la tempête fantôme à laquelle venait d'échapper le Gang des enfantômes l'avait littéralement secoué, mais tout le monde parut comprendre ce qu'il disait, surtout Phyllis. Marmonnant en aparté qu'il n'avait toujours pas trouvé ses

« lèvres-Lucy », elle répliqua sur ce ton méprisant qu'il commençait à deviner affectueux.

« C'est un endroit spécial parce que c'est comme une charnière entre le Premier et le Deuxième Borough. C'est dû au fait que cette maison se trouve au coin en bas à gauche de Scarletwell Street, tandis que le Chantier où sont tous les bâtisseurs se trouve en haut à droite, où y avait autrefois l'ancien hostel de ville. Dans le monde à quatre côtés, ils sont pliés, ce qui fait que c'est le même endroit. D'ici, on peut aller directement à Mansoul. C'est là que les vagabonds vont parfois, quand ils ont le courage de quitter la jointure fantôme pour se rendre dans l'En-haut. »

En voyant l'expression de profonde incompréhension sur le visage de Michael, elle réprima un soupir puis se leva en une profusion de genoux et de chaussettes. Les autres membres de la bande l'imitèrent, Michael finissant par faire de même avec un temps de retard. Là dans la pénombre curieusement transparente du palier, Phyllis parut une fois de plus s'adresser uniquement à lui. Autour de sa bouche, les tracés fins et brillants sur le noir des fossettes clignotaient avec les mouvements de ses lèvres.

« Bon, vu que tu es là, autant te montrer comment ça marche. Si je me souviens bien, ils ont une Volée de Jacob dans la chambre du fond, au bout du palier. On sera juste au-dessus de la pièce qui donne sur la rue, où le gardien doit sûrement être en train de regarder la télé, alors pas un bruit, et marchons sur la pointe des pieds. On va juste jeter un coup d'œil rapide, puis on descendra et on sortira par la porte principale sans se faire remarquer. »

Là-dessus, la petite enfantôme se détourna et se dirigea vers l'extrémité du palier, en marchant exagérément de façon comique sur la pointe des pieds comme un chat dans un dessin animé. Comme il emboîtait le pas aux quatre autres membres du Gang des enfantômes, Michael regarda autour de lui et inspecta l'endroit où ils se trouvaient. Partant du haut des escaliers qui étaient quelque part derrière lui, le passage menait à une porte fermée à son extrémité, vers laquelle Phyllis avançait à pas furtifs. Sur sa droite, des balustrades donnaient sur l'escalier obscur, tandis que sur sa gauche le papier peint présentait maintenant un magnifique filigrane doré de roses convulsées, qui était juste la façon dont son motif ancien était perçu par la nouvelle vision nocturne spectrale de Michael. Devant lui, Phyllis Painter marchait sur la pointe des pieds en tête d'une courte colonne évanescence d'autres Phyllis Painter. Sans marquer de pause, elle traversa la porte fermée et disparut derrière avec sa file de sosies qui la suivaient telle une traîne grise. La petite noyée fut la suivante à traverser le panneau de bois et disparaître, suivie par Bill et Reggie. Poussé doucement par John qui marchait derrière lui, Michael s'enfonça dans la brève vision du bois madré, qui ne dura qu'une fraction de seconde, avant d'émerger dans la chambre derrière. La porte ne devait être là que depuis peu d'années, ce qui expliquait qu'il ait à peine eu conscience de la traverser.

De l'autre côté, il y avait de pâles couleurs dans la lumière vacillante qui

tombait en rideaux, pommelant la pièce, des roses, des verts et des violets délicats qui étaient les premières nuances qu'il voyait depuis qu'il était arrivé dans la jointure fantôme. Ce n'est qu'à présent, alors qu'il se trouvait avec les autres enfantômes et regardait, subjugué, le chatoiement sous-marin, qu'il s'apercevait combien lui avaient manqué le bleu et l'orange pendant qu'il errait dans les rues en noir et blanc de cet entre-monde. C'était comme des amis chers perdus de vue depuis des lustres.

Michael et le gang fantôme étaient manifestement dans une chambre à coucher, guère différente de celle de ses parents en 1959, sauf que le mobilier et les objets paraissaient un peu bizarres et qu'il ne voyait pas de pot de chambre sous le lit. Il y avait une table de chevet, mais à la place d'un réveil en métal au tic-tac rassurant, se trouvait une boîte plate. Elle avait en gros la taille d'un livre et sur sa façade noire il y avait des chiffres écrits avec des traits blancs, un peu comme ceux que les gens arrangeaient avec des allumettes pour se distraire. Il était écrit pour lors 23 : 15, avec les deux points au centre qui clignotaient et... non, il était écrit 23 : 16. Il avait dû mal lire la première fois. Après avoir contemplé le message mystérieux un temps et s'être demandé ce qu'il signifiait, Michael pensa alors à lever les yeux vers la source de la pâle lumière arc-en-ciel qui baignait la pièce où ses amis et lui s'étaient introduits en douce.

Dans le coin supérieur au fond à droite du plafond se trouvait une ouverture, peut-être l'entrée dans un grenier, d'environ un mètre carré. Elle rayonnait d'une couleur pure et unie comme une peinture moderne jazzy, éclaboussant d'un pâle écho de ses nuances vives les visages gris et levés des enfantômes réunis en dessous. Pile à l'aplomb du caisson éblouissant, une volée de marches incroyablement raides descendait dans la chambre du rez-de-chaussée, plus proche de l'échelle par son inclinaison et l'étroitesse de ses marches que d'un escalier. Michael se dit que la fenêtre donnant sur un autre monde et l'étrange volée de marches en dessous semblaient être faites dans une matière différente de celle de la pièce où ils se trouvaient. Elles avaient l'air en matière fantôme, et il doutait que des gens ordinaires puissent les voir. Debout à ses côtés avec des bandes frissonnantes de rose et de turquoise aqueux sur les contours marqués de son visage, Phyllis expliqua ce qu'était la trappe fluorescente d'une voix si basse qu'elle était à peine audible.

« C'est ce qu'ils appellent une porte-angle, et cet escalier-là en dessous c'est une Volée de Jacob. Elle mène droit au Chantier, dans Mansoul. C'est pour ça que tu peux voir toutes les couleurs partout. Elle est installée ici dans ce coin depuis l'époque saxonne, depuis que c'est devenu ici un vrai village. C'est une entrée importante dans le Deuxième Borough, et c'est pourquoi il y a toujours quelqu'un ici pour surveiller la porte. Ceux qui veillent sur les coins entre un monde et l'autre, ce sont des types effrayants qu'on appelle les Vernall. Ils sont comme les matrones : ils sont humains, mais ils sont déjà à moitié dans l'En-haut avant même de casser leur pipe. »

Michael fixait, médusé, le portail incandescent de Mansoul, et se permit

une remarque songeuse :

« La mère de mon père s'appelait Vernall avant de seul mourier. »

C'est comme si quelqu'un avait jeté une boule de neige dans le dos de Phyllis. Oubliant toutes ses recommandations, elle poussa un petit cri étonné.

« Quoi ? Eh bien, voilà pourquoi il se passe tout ça, alors ! Voilà pourquoi tu es né puis ressuscité. C'est pour ça que les bâtisseurs se sont bagarrés, c'est pour ça que le diable t'a kidnappé, c'est pour ça que Black Charley a parlé du Porthimoth di Norhan, et c'est pour ça que ta famille habite près de Scarletwell ! C'est dans tes ancêtres. C'est dans ton sang. Pourquoi tu m'as pas dit tout ça plus tôt ? »

Absolument immobiles dans la chambre baignant bizarrement dans une lumière couleur confetti tombant autour d'eux, les enfantômes fixaient tous nerveusement Phyllis. L'air un peu penaud pour une raison inconnue, John tendit un éventail de bras recouverts de pull et posa une main sur l'épaule de Phyllis.

« Ne lui en veux pas, Phyll. Pour être franc, je savais que sa mamie était une Vernall, mais je n'ai jamais pensé à le signaler. En outre, c'est pas parce qu'ils sont de la même famille qu'il a leur vocation, non ? La plupart des Vernall sont des gens ordinaires. »

Phyllis lança un regard outré à John et était apparemment sur le point de répondre quand Marjorie, qui se trouvait à côté d'une coiffeuse, siffla pour les prévenir.

« Chut, tous les deux ! Je crois que j'ai entendu quelque chose bouger. »

Dans le silence tendu et exagéré qui suivit l'annonce de Marjorie, ils purent tous distinguer le grognement rythmique du plancher alors que quelqu'un traversait lentement la chambre en dessous. Puis ce fut le cliquetis d'une porte qu'on ouvrait et une voix de vieux monta alors les marches, aiguë et perchée mais néanmoins glaçante.

« Y a quelqu'un là-haut ? La peste soit de ces petits chenapans morts, si ce sont eux qui foulent les planchers de ma maison ! »

Des bruits de pas, lents mais résolus, se firent entendre dans les escaliers, chaque grincement de marche accompagné du râle d'une respiration. Michael n'avait pas de sang susceptible de se figer, mais alors qu'il se tenait avec ses nouveaux amis dans la lumière pastel qui bruinaient par l'ouverture en haut, il sentit un équivalent posthume de cette sensation, un pincement écœurant dans la fibre fantôme de son être. La présence surnaturelle qui se rapprochait de l'autre côté de la porte close était l'étrange gardien des coins, pas tout à fait humain, qui pouvait leur causer des ennuis susceptibles de faire grincer les dents de Phyllis. Bien qu'il ait souvent entendu ses parents ou sa mamie utiliser l'expression « la peste soit » avant, il ne l'avait jamais entendu prononcer avec une intonation qui exprimait autant son sens : un vrai fléau prêt à s'abattre d'un instant à l'autre avec la virulence d'une épidémie. Michael crut qu'il ne pouvait pas être plus effrayé qu'en cet instant, puis se rappela que les escaliers sur lesquels se trouvait l'effrayant gardien étaient la

sortie de secours prévue du Gang des enfantômes. Il fut alors plus effrayé encore.

Apparemment, Phyllis et les autres gamins avaient compris à peu près en même temps que lui dans quel pétrin ils étaient. Les yeux de Phyllis scrutaient frénétiquement la chambre baignant dans une lumière douce et sucrée, cherchant une cachette ou une sortie, plissés enfin par une grave décision.

« Vite ! Sortons par le mur ! »

Plutôt que de montrer le mur en question, Phyllis montra l'exemple, se précipitant droit sur les rideaux tirés d'une fenêtre en face de la porte, une trace évanescence de petites filles poursuivie par des écharpes de lapins battantes. Sans hésiter un seul instant, elle se jeta contre les tentures, qui ne frémirent même pas alors qu'elle disparaissait dedans. Michael se rappela alors qu'ils étaient au premier étage. Il n'y avait pas d'étage de l'autre côté du mur extérieur de la chambre, juste le trottoir de Scarletwell Street en contrebas. Phyllis aurait pu tout aussi bien sauter du toit. Plus inquiétant, tous les autres l'imitèrent. D'abord le petit Bill, puis Reggie et Marjorie, tous foncèrent sur la fenêtre ou sur le papier peint l'encadrant, se précipitant dans le mur et la chute nocturne les attendant derrière. Comme d'habitude, John s'attarda pour s'assurer que Michael allait bien.

« Viens, petit. N'aie pas peur de sauter. Je te l'ai dit, les choses ne tombent pas aussi vite ici. »

Derrière la porte close de la chambre, les grincements de pas résonnaient désormais sur le palier, se rapprochant en même temps que la respiration rauque. Ayant décidé qu'il n'avait pas le temps d'attendre que Michael prenne sa propre décision, John saisit l'enfant par le bras et courut vers le mur par lequel leurs compagnons avaient déjà disparu. Changé en mille-pattes flou, Michael crut entendre tourner la poignée de la porte derrière eux alors que John sautait à travers les rideaux.

Il y eut un bref éclair de tissu immatériel, de verre vaporeux, puis tous deux basculèrent dans l'obscurité comme des pétales de feu. Comme l'avait promis John, ce fut une chute inhabituellement lente, comme s'ils s'enfonçaient dans de la colle. Bien que les autres enfants eussent tous plongé par le mur dans la nuit quelques instants plus tôt, Michael vit que Marjorie, la dernière à sauter, n'avait pas encore atteint le sol. Elle tombait dans Scarletwell Street en une cascade de clichés ratés et rayés, ses jambes courtaudes fléchissant dans un ruissellement de genoux potelés alors qu'elle atterrissait sur les pavés. Michael supposa que John et lui devaient laisser derrière eux le même panache dégoulinant d'images alors qu'ils s'enfonçaient dans les ombres visqueuses, les longs membres de John se préparant déjà à l'impact négligeable.

Dès l'instant où ils avaient quitté la chambre et sa brume de couleur, ils avaient été de nouveau immergés dans le paysage noir, gris et ivoire de la jointure fantôme. Même ainsi, le réverbère semblait diffuser une aura malade, donnant l'impression que ce n'était pas la lueur électrique, blanche

et nette, à laquelle il était habitué. John et lui étaient presque parvenus au terme de leur tranquille descente, sur le point de heurter la pente rugueuse de Scarletwell Street où les attendaient leurs quatre amis, qui levaient des yeux inquiets vers le duo en chute libre. Il y eut un léger frisson quand les chaussures élimées de John entrèrent en contact avec le sol, puis Michael fut déposé sur le trottoir avec les autres enfants. Encore un peu étourdi par leur fuite éperdue, il n'avait pas eu l'occasion de prendre ses repères, et Phyllis Painter n'avait pas l'air encline à lui en donner.

« Venez. Partons d'ici avant qu'ils nous attrapent. Nous aurons tout le temps plus tard de penser à cette histoire de Vernall. Nous pouvons aller jusqu'au Mayorhold en passant par les maisons et les allées, afin qu'on ne nous voie pas remonter Scarletwell Street si jamais le gardien sort pour jeter un coup d'œil. »

Phyllis prit le gosse en pyjama par la manche et commença à l'entraîner sur l'autre trottoir vers l'usine « DÉCOUPAGE » au coin émoussé de Bath Street (bien que l'enseigne familière ait disparu pour une raison inconnue), les autres enfantômes les suivant en un groupe relâché dont ils étaient le centre. Quelque chose clochait.

Il scruta la nuit ténébreuse à la recherche de l'endroit vers lequel ils se dirigeaient et pendant un court instant et il fut perdu. Pourquoi le bas de Scarletwell Street était-il aussi large ? Il semblait s'évaser infiniment, et Michael se demanda pourquoi il pouvait voir aussi loin dans la noire étendue d'Andrew's Road en direction de la gare quand il s'aperçut que les maisons mitoyennes face à celle qu'ils avaient fuie avaient complètement disparu. Il ne restait qu'une bande de gazon entre la route principale et un long mur un peu plus haut sur la montée. Ce vide inattendu, où des choses qui ressemblaient à de monstrueuses volières sur roues gisaient renversées lamentablement sur le flanc ici et là avait quelque chose d'effrayant. Michael commença à demander à Phyllis ce qui se passait, mais elle l'entraîna juste dans la rue déserte d'un pas décidé.

« N'y fais même pas attention. Dépêche-toi, c'est tout, et suis-nous... et ne te retourne pas au cas où le gardien serait en train de regarder par la fenêtre et verrait ton visage. »

Ce dernier avertissement parut comme rajouté in extremis, ce qui signifiait que c'était un mensonge, ou alors Phyllis avait ses raisons pour lui dire de ne pas se retourner. En plus de la façon dont le Gang des enfantômes l'entourait comme pour l'empêcher de voir quelque chose, la phrase hésitante de Phyllis convainquit Michael que quelque chose clochait vraiment. Pris de panique, il se dégagea de l'étreinte de Phyllis et pivota pour regarder en direction de la maison au bas de Scarletwell Street, dont ils venaient de s'échapper. Que pouvait-il y avoir dans cet endroit de si terrifiant pour qu'ils refusent tous qu'il le voie ?

Reggie et Marjorie s'écartèrent solennellement de Michael pour qu'il puisse contempler entre eux le bâtiment qu'ils venaient d'évacuer. Ce dernier

se dressait, silencieux, une faible lumière filtrant par les rideaux tirés sur ses fenêtres du rez-de-chaussée. Hormis le fait qu'il paraissait plus grand, comme deux maisons fondues en une seule, et qu'il était situé dans un espace où Michael savait que se trouvait une cour déserte en 1950, il avait l'air on ne peut plus normal. Rien n'était étrange dans ce bâtiment. En fait, c'était tout le reste qui paraissait bizarre, anormal et terrible, car tout avait disparu.

La rangée de maisons le long de St. Andrew's Road entre Spring Lane et Scarletwell, où Michael et sa famille et tout le quartier habitaient, avait disparu. Il y avait juste le bas de la grille et les haies des terrains de jeux de Spring Lane School et après ça une autre bande de gazon avant d'arriver au trottoir et à la route. Hormis quelques arbrisseaux, la maison décuplée au coin se dressait solitaire sur la bande de terre obscure, une seule dent-œil demeurant là où la mâchoire s'était décomposée. De l'endroit où Michael se tenait parmi les autres enfantômes, à mi-chemin dans Scarletwell Street, il pouvait voir le petit champ de l'autre côté d'Andrew's Road, niché au pied du Spencer Bridge... ou plutôt, il pouvait voir l'endroit où se trouvait le pré, la dernière fois qu'il l'avait vu. Hormis une étroite bande d'arbres, il n'y avait désormais que des rangées d'énormes camions amassés dans l'obscurité, beaucoup plus gros que le camion dans lequel avait tenu à l'emmener le voisin pour le conduire à l'hôpital. Chacun ressemblait à deux chars empilés l'un sur l'autre, ou peut-être à une antenne mobile de Woolworths. Disposées le long de la route principale dans l'obscurité scintillante de la distance, il y avait des choses qui ressemblaient à des lampadaires dans un rêve, des tiges de métal immenses, chacune s'épanouissant en haut en deux lampes oblongues distinctes. Le malaise que Michael avait senti dans la lumière plus tôt semblait concentré autour de ces lanternes en halos irréels, ce qui suggérerait qu'ils en étaient la source. Leurs rayons pâles tombaient sur les camions assoupis et sur la chaussée luisante de la route déserte, sur le tapis bruisant qui avait poussé sur les planchers de son lieu de naissance disparu, sa rue évaporée. L'endroit où il avait vécu. L'endroit où il était mort.

C'était ça que Phyllis et les autres n'avaient pas voulu qu'il voie. Sa terre sacrée, hormis une seule maison qui demeurait, incongrue, avait été rasée. Son gémissement de tristesse put s'entendre à des rues de là par ceux qui n'étaient pas vivants, malgré les courants sonores stagnants de la jointure fantôme. Empreint d'une tristesse infinie, le cri poignant défit la nuit, déchirant le monde mort de part en part, tandis que tout autour les Boroughs dormaient, indifférents, perdus dans les rêves agités de leur avenir disgracieux.

Le nom de Reginald James Malon figurait en belles lettres déliées sur les deux seuls certificats qu'on lui ait jamais décernés, les mêmes que ceux auxquels tout le monde avait droit, du seul fait d'être présent.

On l'appelait Reggie Melon depuis que Miss Tibbs avait déformé son nom après l'avoir découvert sur le cahier d'appel, le jour de la rentrée scolaire. Le chapeau melon, lui, n'était venu que bien plus tard, et il s'était mis à le porter pour coller à son nom. Il l'avait trouvé, en plus de son pardessus trop grand et perpétuellement humide, dans le cimetière de Doddridge Church, quand il avait dormi là juste après l'anniversaire de ses douze ans. Il avait déjà fait le fameux rêve alors, celui où Miss Tibbs brandissait un livre intitulé *Le Gang des enfantômes* avec, en couverture et en filigrane doré, un chenapan affublé d'un pardessus et d'un chapeau melon, mais quand Reggie était tombé sur ces accessoires dans la vraie vie cette prémonition fut oubliée, reléguée tout au fond de son esprit. Il avait été ravi de trouver des fringues gratis, car c'était la première fois que la chance lui souriait depuis la mort de ses parents.

À l'époque, il avait essayé de se remonter le moral en considérant le chapeau et le manteau comme des cadeaux, s'imaginant que son père était revenu et les avait laissés là pour lui, accrochés sur les ronces qui poussaient dans le creux d'un mur de pierre déjà tout vert-de-grisé. S'il était honnête avec lui-même, il savait qu'ils devaient sans doute appartenir à un vieux bonhomme dépressif du nom de Mallard, qui avait vécu à Long Gardens, près de Chalk Lane, et s'était suicidé. Son fils, qui peu après avait trouvé un boulot d'abatteur à Londres, avait dû se lasser de voir les habits du suicidé et les avait jetés. La chose devait remonter, d'après Reggie, à 1871 ou 1872, environ un an avant le coup de gel qui avait eu raison de lui.

Pas mal de gens s'étaient suicidés dans les Boroughs au fil des ans. Si Reggie n'avait pas oublié le vieux Mallard, c'est parce qu'il s'agissait d'un homme, alors que presque tous les autres avaient été des femmes. C'était plus dur pour les femmes, ou du moins c'est ce que disaient leurs maris entre eux en buvant une bière dans la cour du pub, quand on abordait le sujet. « Il y a un truc dans ces vieilles maisons », telle était l'opinion générale. « Pour les hommes, c'est moins dur, parce qu'ils sont au boulot. Mais les femmes, elles restent au foyer avec, et ça les mine. »

Il s'était souvent demandé, à ses heures perdues, ce que recouvrait ce « ça ». S'il s'agissait de quelque chose « dans » les maisons, alors c'était peut-

être l'humidité, ou la pourriture sèche, une présence miasmatique suintant des poutres et des briques, capable de contaminer une personne au point qu'elle en venait à se suicider, même s'il n'avait jamais entendu parler d'une telle chose. En outre, la façon qu'avaient les adultes de parler de ces choses, en opinant gravement devant leur pinte de bière lavasse, avait donné à Reggie l'impression qu'ils parlaient d'une créature vivante, d'une chose qui s'était introduite un jour chez eux et y avait élu domicile puis refusé de partir. Une chose si perturbante et si triste qu'on préférerait mourir plutôt que de rester chez soi avec elle, à s'activer tandis qu'elle se tortillait dans un coin en vous regardant de ses petits yeux noirs et rusés. Reggie l'imaginait toujours comme un énorme perce-oreille, même si au fond de lui il savait qu'il ne s'agissait que d'un désarroi ordinaire.

C'était cette abomination qui avait emporté la mère de Reggie, aussi y pensait-il souvent. Elle avait fait tellement de tentatives de suicide qu'à la troisième elle-même avait trouvé ça drôle. La première fois, elle avait essayé de se noyer dans la Nene, là où celle-ci traverse Foot Meadow, mais la rivière n'était pas assez profonde et elle avait renoncé. Puis elle avait sauté de la fenêtre de la chambre de leur maison de Gas Street, sa chute se soldant par deux chevilles cassées. La troisième fois, elle s'était agenouillée devant le four et avait mis la tête dedans, mais le gaz avait fini par manquer et elle n'avait pas de quoi renouveler l'approvisionnement. C'était ça, le fait d'être trop pauvre pour pouvoir même en finir au gaz, qui au final avait fait rire la mère de Reggie. Ce dernier avait été tellement surpris, tout comme son père, de la voir éclater de rire qu'ils s'étaient joints à elle, riant dans la cuisine glaciale, avec ses fenêtres ouvertes pour chasser les vapeurs âcres et caoutchouteuses. C'est Reggie qui avait ri le plus, bien qu'il n'eût pas vraiment compris la situation et juste ri parce que tout le monde riait. Il supposait également qu'il avait ri de soulagement et de gratitude, persuadé qu'un sombre chapitre de l'histoire familiale s'était refermé.

Dans un sens, bien sûr, il avait eu raison : quelques semaines après cet accès d'hilarité dans la cuisine glaciale et malodorante, la mère de Reggie s'était de nouveau jetée par la fenêtre du premier étage, réussissant cette fois-ci à heurter les pavés anciens et indifférents de Gas Street avec la tête, ce qui parut régler le problème. Un chapitre venait assurément de se refermer, mais ceux qui suivirent furent tout aussi sombres, voire pires.

Suite à la quatrième et ultime tentative d'autodestruction de sa femme, le père de Reggie s'était mis à boire comme un trou et à se bagarrer. Tous les soirs, il remettait ça, le sang jaillissant des nez éclatés contre le mur des toilettes, les dents crachées dans les caniveaux de Gas Street comme de minuscules missiles osseux avec une gerbe d'étincelles rouges dans leur sillage, et l'inévitable policier mandé sur place. Lors de son premier éclat, il se prit une raclée. La deuxième fois, ils le bouclèrent et Reggie n'avait même pas su dans quelle prison. Abandonné, il avait vécu seul dans la maison de Gas Street pendant une semaine, mangeant et dormant dans le grand lit de ses

parents, n'allant pas ouvrir quand le gérant avait sonné à la porte. Mais lors de son deuxième passage, l'homme était accompagné d'un huissier, qui avait simplement défoncé la porte, et Reggie s'était enfui par la cour intérieure, escaladant le mur du fond et empruntant la contre-allée.

Il avait ensuite vécu sur le terrain vague qu'on appelait le cimetière, en face de Doddridge Church. Il s'était contenté du petit abri qu'il s'était construit là, contre le mur d'enceinte qui donnait sur Chalk Lane. Même s'il s'agissait d'une simple caisse en contreplaqué, Reggie était fier d'avoir réussi à s'en faire une maison. Il l'avait renversée sur le côté, avait arraché les clous et punaisé un vieux rideau sur l'ouverture en guise de porte. Puis il l'avait camouflée avec des branches mortes, se disant que c'était le genre de chose que ferait un éclaireur indien, et s'était confectionné une lance avec laquelle se défendre en affûtant un long bâton au moyen de son canif rouillé, avant de se rendre compte que le canif en question ferait une arme plus efficace. Il n'était pas très malin, mais bon, il n'avait que onze ans.

Cela dit, trouver de quoi manger et survivre – ce qui, vu les circonstances, n'était pas gagné –, Reggie s'y habitua très naturellement. Il hantait les abords de la place les soirs de marché et trouvait des fruits et des légumes écrasés parmi les mouchoirs, la paille et les cartons vides. Derrière la boulangerie, à l'heure de la fermeture, on dénichait souvent une miche qui n'était plus vendable mais pas encore tout à fait rassise, et derrière la boucherie il y avait parfois des os pour faire un bouillon.

Il s'était aperçu, après avoir arpenté les rues, tête baissée, pendant un long après-midi, que les gens perdaient des tas de menue monnaie, surtout dans les grands magasins. En plus de ce qu'il trouvait, Reggie faisait parfois la manche, allant jusqu'à branler un jour un vieux clodo qui lui avait promis une pièce de trois pence mais n'avait pas tenu sa promesse. Ça s'était passé sur la rive à l'abandon, entre Victoria Park et Paddy's Meadow, un endroit inaccessible sauf à patauger sous le Spencer Bridge, un lopin désolé et sauvage où le vagabond sentant l'humidité avait fait un modeste feu de camp avec du carton, du bois et des chutes de tapis. Reggie se rappelait encore avec dégoût la façon dont le foutre du vieux barbu avait jailli, décrivant un arc liquide et visqueux dans les flammes jaunes, et tout ça pour rien, pas un sou.

Mais, hormis ces déconvenues, Reggie parvenait à survivre. Il n'était pas malheureux, n'était pas faible, ni physiquement ni mentalement. Ce n'était pas le manque de nourriture qui avait eu raison de lui, c'était l'hiver anglais, et Reggie avait beau être fort, malin et ingénieux, il n'était pas de taille à lutter contre ça. Quand on l'avait trouvé recroquevillé dans sa caisse au bout d'un jour ou deux, une de ses paupières était encore gelée et collait au globe. Et c'est ainsi que s'était achevée la vie de Reggie, mais pas son existence.

Pour être franc, il s'était révélé plus doué dans la mort que de son vivant, s'adaptant au nouveau médium comme un poisson dans l'eau. Mais bon, il n'avait pas oublié à quel point il s'était senti perdu, les premières heures après son décès. C'était un dimanche matin. Il avait été réveillé par le son

étrangement assourdi des cloches de l'église, en découvrant non sans inquiétude qu'il n'avait plus froid. Il avait essayé de tirer le bout de rideau qui lui servait de porte, mais quelque chose d'étrange s'était produit et il s'était retrouvé à quatre pattes devant son abri de fortune, avec le lambeau de tissu encore punaisé au-dessus de l'entrée, immobile.

La première chose qui l'avait frappé, en y repensant, c'était l'herbe sur laquelle il était agenouillé, désormais d'un gris d'huître plutôt que verte, bien que le givre dessus demeurât d'un blanc grenu. Après s'être relevé et avoir regardé autour de lui, il avait constaté que tout était noir, blanc et gris, y compris le pâle motif à fleurs sur son rideau punaisé, qui aurait dû être en fait d'un bleu insipide. Il souriait en repensant maintenant à ce qu'il avait alors pensé, en entendant le glas étouffé des cloches et en voyant que tout était en noir et blanc : il avait cru qu'il était devenu sourd et daltonien pendant la nuit, comme si c'était le pire qui puisse vous arriver par une nuit d'hiver. Ce n'est que lorsqu'il remarqua les images-sosies qu'il laissait chaque fois qu'il bougeait que Reggie s'était dit que quelque chose n'allait pas, mais alors pas du tout, et que porter des lunettes ou un cornet acoustique n'y changerait rien.

Bien sûr, peu après, il avait essayé de toucher des choses, pour découvrir que c'était impossible. Essayant d'écarter le rideau qui masquait l'entrée de son piètre domicile, il avait vu sa main traverser le tissu comme si ce dernier n'existait pas et disparaître jusqu'à ce qu'il la retire. Là-dessus, Reggie avait décidé que pour voir à l'intérieur de la caisse il lui suffisait de passer la tête à travers le tissu, tout comme il l'avait fait avec ses doigts.

Il faisait pitié, le petit garçon dans sa boîte. Gelé dans la position où il s'était endormi, les genoux nus remontés et une main soudée à son oreille aplatie, ses sourcils blanchis par le givre. Une poussière cristalline scintillait sur les poils fins de ses joues couvertes de taches de rousseur et un petit glaçon de morve grise dépassait d'une de ses narines. À la différence de nombre de résidents de la jointure fantôme qu'il avait rencontrés par la suite, Reggie avait immédiatement reconnu son propre cadavre. D'une part, l'enfant mort portait le pardessus et le chapeau melon que lui-même semblait toujours porter. D'autre part, il avait la marque de naissance de Reggie, en gros de la forme de l'Irlande, sur le mollet gauche au-dessus des plis raidis de sa chaussette gelée. Les virgules sauteuses qu'il avait aperçues du coin de l'œil étaient en fait des puces sobres et pragmatiques qui désertaient leur hôte. Il avait hurlé, n'émettant qu'un son étrangement plat et quasiment dépourvu d'écho, puis retiré brusquement sa tête à travers le rideau, qui n'avait pas frémi d'un millimètre.

Reggie avait sangloté pendant un moment, des gouttes insipides d'ectoplasme roulant sur son visage, davantage le souvenir de larmes que de vraies larmes. Enfin, quand il fut clair que pleurer ne ferait venir personne, il avait reniflé bruyamment et s'était redressé, bien décidé à affronter courageusement la situation. La tête haute, le menton volontaire, il avait traversé d'un pas martial le cimetière en direction de Doddridge Church, le sol

durci par le gel comme élastique et cédant sous ses pas immatériels, telle de la sphaigne. Des répliques grises de lui-même se décollaient de son dos, le poursuivant en file indienne sur la pelouse déserte, d'ultimes silhouettes disparaissant alors que de nouvelles apparaissaient en tête.

Comme c'était un dimanche, Reggie avait vu quelques personnes emprunter les rues en pente des Boroughs pour se rendre à l'église, même si à cause du froid mortel elles étaient moins nombreuses qu'en temps normal. En se dirigeant vers la vieille église et le petit groupe de paroissiens, il s'était aperçu que personne d'autre ne laissait d'images-sosies derrière lui sous forme de traîne. Il avait une vague idée de ce que ça voulait dire, mais il avait essayé néanmoins de héler les rares personnes se rendant à la messe. Il s'était entendu dire « deuil vous garde », même s'il doutait que la façon dont il prononçait les mots eût rien changé à la réaction de la pieuse congrégation. Les gens avaient ignoré Reggie et échangé entre eux des civilités, emmitouflés dans leurs vêtements d'hiver en se dirigeant d'un pas traînant vers les grilles en fer forgé de l'édifice. Même quand il avait dansé devant eux en les traitant de tous les noms – d'étranges noms chamboulés qui même à ses oreilles sonnaient bizarrement – ils n'avaient pas paru le remarquer. Une fillette potelée l'avait même carrément traversé, lui donnant un bref et désagréable aperçu de veines, d'os et d'une matière gélatineuse qu'il supposa être son cerveau. Reggie avait enfin admis sa condition suite à cet incident, avait enfin admis que ces gens ne le voyaient ni ne l'entendaient, faisant encore partie des vivants alors qu'il était manifestement dans le camp des morts.

C'est alors qu'il se tenait là devant les portes et laissait cette pénible vérité le pénétrer qu'il avait entendu des petites voix pépier au-dessus de lui et levé les yeux vers les avant-toits de Doddridge Church.

Depuis qu'il était mort, on avait dû expliquer le phénomène à Reggie un millier de fois, le fait que tout était cohérent selon une conception particulière de la géométrie, mais il était absolument incapable d'y comprendre quoi que ce soit. Il n'avait jamais trop aimé la géométrie normale, aussi cette nouvelle catégorie ne pouvait que le dépasser. Il doutait de jamais pouvoir vraiment comprendre ce qu'il avait vu quand il avait levé les yeux vers les hauteurs de l'humble édifice.

Tous les contreforts et les machins qu'on s'attendrait à voir saillir de sous les avant-toits donnaient l'impression de rentrer dans la structure, comme s'ils avaient été retournés. Dans les cavités et les creux apparents causés par cet effet, des petites personnes étaient perchées, hautes d'à peine huit centimètres, et qui toutes faisaient de grands gestes à Reggie en l'interpellant de leurs voix gazouillantes de chauve-souris.

À l'époque, âgé de douze ans, il aurait été sans doute enclin à les prendre pour des fées, s'ils n'avaient pas été vêtus si misérablement et présenté des traits si peu attrayants. Avec leurs petites casquettes plates et leurs pantalons trop larges retenus par de minuscules bretelles, leurs tabliers et leurs bonnets

noirs, ils grouillaient dans tous les sens le long des balcons miniatures formés par les recoins inversés. Ils lui avaient fait de grands signes, le hélant par leurs lèvres infinitésimales, leurs visages marqués par les verrues, l'amblyopie et le nez du buveur comme on en voit dans n'importe quelle foule populaire les jours de marché. Les manteaux des femmes étaient ornés de broches microscopiques, toc et ternes, épinglées aux revers. Les boutons des gilets des hommes, ceux qui tenaient encore, étaient quasi invisibles. Ce n'étaient pas là les fées aux oreilles pointues des livres pour enfants dans leurs beaux atours criards, mais plutôt des gens normaux, dans toute leur simplicité et leur laideur, réduits on ne sait comment à la taille d'horribles scarabées qui pépiaient.

Tout en observant avec un mélange de fascination et de répulsion les homoncules cabriolants, il avait remarqué qu'aucun paroissien ne semblait les voir. Personne n'avait levé les yeux vers les rebords étrangement concaves où gesticulaient les lutins dépenaillés, qui trillaient et sifflaient, et Reggie s'était dit alors que les vivants ne pouvaient pas les voir. Il en avait conclu que seuls les morts en étaient capables, les âmes déplacées comme lui qui laissaient des images grises dans leur sillage plutôt que de légers nuages de buée comme les vivants en cette froide journée de janvier.

Il ignorait ce qu'étaient ces créatures et, à l'époque, n'avait pas voulu le savoir. Il avait lentement compris, depuis qu'il avait vu ce qu'il y avait à l'intérieur de la caisse, qu'il était mort mais n'était pas pour autant au paradis. Aux yeux de Reggie qui n'était guère calé en théologie, ce royaume fantomatique ne pouvait donc être qu'un des deux endroits restants possibles, ce qui n'était guère rassurant. Pris de panique, il avait reculé, passant entre les résidents indifférents des Boroughs qui venaient se recueillir, sans quitter un seul instant des yeux les apparitions sautillantes sur les avant-toits, au cas où ces individus ressemblant à des rats se mettraient soudain à dévaler les murs de l'église pour se jeter sur lui.

Finalement, il avait tourné les talons et pris ses jambes à son cou avec sa traîne d'images-sosies se précipitant à sa suite, contournant à fond de train le côté gauche de l'église pour s'engager dans Castle Terrace, où l'attendait une vision encore plus déconcertante. Il s'agissait de cette vieille porte, à mi-hauteur de la façade ouest de Doddridge Church. De son vivant, il s'était souvent interrogé à son sujet, se demandant à quoi elle pouvait servir, mais alors qu'il surgissait au coin et se figeait avec tous ses doubles fantômes s'enchâssant derrière lui, Reggie avait enfin eu droit à une réponse, même s'il n'était pas en mesure de la comprendre.

Bien qu'il repensât en souriant à sa première vision interloquée de l'Ultracanal, s'il voulait être franc, Reggie devait bien admettre qu'il ne savait toujours pas trop ce que c'était ni comment ça fonctionnait après toutes ces années, lesquelles demeuraient difficilement mesurables. Il se rappelait juste son ébahissement quand il avait vacillé, estomaqué, entre ses merveilleuses colonnes blanches, la tête penchée en arrière pour regarder le dessous vitré de

cette jetée à l'architecture impossible. Derrière l'albâtre transparent de son plancher, des taches phosphorescentes allaient et venaient avec détermination, au-dessus de sa tête et de Castle Terrace, une lumière fugace tombant par les étais ouvragés pour se poser comme de la neige sur son visage renversé.

Passant sous la glorieuse et fascinante structure et comme hypnotisé, il avait fini par arriver de l'autre côté, avec ses répliques évanescentes titubant après lui. Affranchi de la splendeur hypnotisante de l'Ultracanal, Reggie avait poussé un grand gémississement perplexe devant l'incommensurable étrangeté de sa situation. Sans se retourner, il avait dévalé Bristol Street, son chapeau fantôme enfoncé sur sa tête, son pardessus spectral battant autour de ses genoux découverts. Aveuglément, il avait foncé dans l'écho cireux des Boroughs qui lui avaient alors paru sa nouvelle demeure pour l'éternité, l'horrible endroit auquel il avait été condamné. Il avait dévalé le toboggan à charbon incolore qu'était Bath Street tel un train à vapeur, remorquant ses sosies plutôt que des wagons et des tenders. Une fois dans les entrailles blafardes du quartier, il s'était arrêté puis assis au milieu de la rue pour faire le point.

Bien sûr, il s'était écoulé peu de temps avant qu'il ne rencontre ses premiers vagabonds : un petit groupe d'hommes ressemblant à et parlant comme des ivrognes de siècles différents. Ils l'avaient affranchi aussitôt sur la nature de la jointure fantôme ou, ainsi qu'ils l'appelaient, du purgatoire. Comme de nombreux spectres des Boroughs, ils étaient au fond d'eux-mêmes des sentimentaux et l'avaient pris sous leur aile, l'instruisant en toutes sortes de choses utiles. Ils lui avaient appris comment gratter les circonstances accumulées et creuser dans le temps, puis lui avaient indiqué où trouver les plus douces Bedlam Jennies, qui poussaient dans les fissures supérieures, là où les vivants ne pouvaient pas les voir. Ils avaient même retrouvé le fantôme d'un vieux ballon pour lui, même si ses premiers essais avaient révélé les limites du jeu, ou du moins de sa version posthume : d'une part, le ballon ne rebondissait pas très haut, tout comme le son ne se propageait pas très clairement. D'autre part, étant immatériel, le ballon fantôme traversait sans arrêt les murs des maisons des vivants. Aller le récupérer constamment sous la table ou dans le fauteuil d'une famille en train de dîner était vite devenu lassant.

Reggie avait apprécié l'aide et la camaraderie des vieux revenants, mais avec le recul il voyait bien qu'ils ne lui avaient pas vraiment fait de faveurs. S'ils l'avaient aidé à s'adapter à sa nouvelle situation, ils avaient également entretenu en lui l'idée que ce lugubre entre-monde, ce perturbant purgatoire, était tout ce qu'il méritait. Il avait adopté leur vision résignée et compté sur leur soutien. Ils lui avaient dit qu'ils pourraient retrouver sa vie d'avant si c'était là ce qu'il voulait, même s'ils l'avaient dit d'une façon qui impliquait que ce serait une très mauvaise idée. Revivre les tentatives de suicide de sa mère n'était pas quelque chose dont il avait envie, pas plus que la perspective d'essayer les colères d'ivrogne de son père. Quant à branler de nouveau le

clodo ou mourir une fois de plus de froid dans une caisse, ça n'avait rien de très motivant non plus. Maintenant qu'il avait quitté la vie, il pouvait enfin reconnaître qu'elle n'avait été qu'un bref et cuisant cauchemar. La pensée de tout revivre de nouveau, un millier de fois ou même une seule fois, était au-delà de ses forces.

Les fantômes au cœur brisé qui avaient servi de mentors à Reggie dans l'au-delà lui avaient également déconseillé de se rendre dans l'« En-haut » dans un endroit qu'ils appelaient « Mansoul ». Ce dernier, avait-il expliqué, était réservé aux morts honorables ayant mené une existence honorable et insouciant, non aux tristes sires tels que Reggie et ses nouveaux amis. La piètre opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes avait fait écho à la vision écornée qu'il avait de lui-même, et Reggie se disait qu'il pourrait être encore un des leurs, occupé à traîner dans les allées sans joie de la jointure fantôme avec eux, à écouter leurs plaintes et leurs regrets dans ce paysage silencieux où chaque son et chaque espoir tombaient à plat. Il serait presque certainement encore parmi cette pathétique congrégation, songea-t-il, s'il n'y avait pas eu la grande tempête de 1913.

On aurait dit les trompettes du Jugement dernier, tant le vacarme était assourdissant et inattendu. Ça avait été autrement plus houleux que le coup de vent assez bénin que Reggie et le Gang des enfantômes avaient essuyé lors de leur fuite en 1959. Mais le même phénomène avait été à l'origine des deux : la violence de puissances surnaturelles supérieures dans la région de Mansoul correspondant au Mayorhold, où se trouvait l'endroit qu'on appelait le Chantier. En 1913, ces puissances supérieures, qu'il s'agît des bâtisseurs ou des anciens bâtisseurs déclassés en démons, se disputaient au sujet de quelque chose qu'on supposait en lien avec la guerre imminente. Leurs gesticulations outrées avaient provoqué un vent d'une terrible férocité qui s'était abattu dans le quartier fantôme et avait emporté tous les potes fatalistes de Reggie à Delapré. C'était la raison pour laquelle Reggie avait tressailli, quand les autres enfants et lui avaient entendu Black Charley annoncer qu'une tempête fantôme se préparait : Reggie savait ce que ça impliquait.

Il n'y avait pas eu d'avertissement, juste une soudaine rafale de poussière et de débris déboulant dans St. Mary's Street, puis une poubelle fantôme avait surgi à toute blinde de nulle part et heurté Reggie entre les omoplates, l'envoyant face contre terre. C'était, en y repensant, ce qui l'avait sauvé. Quand il était tombé, en écrasant par ailleurs sous lui son chapeau melon, il avait tendu instinctivement les deux mains pour amortir la chute et s'était retrouvé les deux bras enfoncés jusqu'aux coudes dans le sol ancien et donc partiellement concret des Boroughs. Ses doigts fantômes, invisibles à trente ou cinquante centimètres sous terre, avaient trouvé une racine d'arbre suffisamment ancienne pour offrir une prise, et il avait été ainsi arrimé au sol quand la bourrasque fantôme s'était abattue sur lui de façon magistrale quelques instants plus tard.

Le vieux Ralph Peters, un épicier ruiné des années 1750 qui ressemblait à

John Bull, avait poussé un cri surpris et désespéré quand il avait été emporté dans les airs, comme une simple plume, et expédié dans la direction de St. Peter's Church. Ils étaient tous en train de fouiller parmi les arbres et les buissons entre le cimetière au-dessus duquel Reggie était passé (et avait par la suite été enterré) et Marefair. Alors que le vent violent d'est emportait le pauvre Ralph dans les airs, ce dernier s'était cramponné désespérément aux plus hautes branches d'un orme en espérant y trouver une prise, mais les branches étaient récentes et avaient traversé les mains du corpulent fantôme comme si elles n'existaient pas. Ralph avait été emporté cul en premier vers le sud avec la terrifiante vélocité et le bruit effrayant d'un ballon gris qui se dégonfle, les images-sosies de son visage choqué décrivant des spirales derrière lui comme une centaine d'affiches de John Bull jaillissant d'une presse d'imprimerie.

Pendant que Reggie gisait là en poussant des hurlements inaudibles pardessus la tempête, cramponné à la racine d'arbre enfouie, il avait vu les autres membres de l'assemblée défraîchie être emportés un par un – Maxie Mullins, Ron Case, Cadger Plowright, Burton Turner – dans les nuages, traversant les cheminées d'usines, les clôtures en métal rouillé et les murs de brique des maisons au passage. Il avait entendu le cri d'épouvante de Ron Case alors que le petit fantôme voûté au reniflement incessant entraînait en contact à grande vitesse avec la flèche vieille de neuf cents ans de St. Peter's Church, un édifice suffisamment vénérable pour avoir accumulé une présence solide même dans la jointure fantôme. D'après ce qu'on avait dit à Reggie quelques années plus tard, Ron avait heurté la tour de l'église avant de s'enrouler tout autour tel un ruban battu par le vent autour d'un clou. Les vents violents avaient arraché son corps immatériel comme si c'était un simple serpent de papier, et il s'était tellement allongé qu'on ne pouvait, aux dires de tous, le regarder sans frissonner. Quant aux autres, Reggie n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils avaient été emportés : à dater de ce jour épouvantable, il n'avait plus jamais revu la bande de clodos affables mais dépressifs. Pour ce qu'il en savait, ils étaient peut-être encore là-haut, à gémir et se plaindre tout en tourbillonnant et gesticulant, emportés à jamais dans les jet-streams de la planète.

Il était donc resté seul dans l'ouragan spirituel, enfoncé jusqu'aux épaules dans la roche des Boroughs, ses pieds battant l'air en une cavalcade frénétique. Dans son souvenir, il s'était demandé s'il devait se cramponner à la racine jusqu'à ce que la tempête se calme, ou s'il devait tout lâcher et rejoindre ses collègues. Il venait juste d'opter pour la seconde option quand il avait remarqué qu'il se passait quelque chose d'étrange sur la pelouse à un mètre devant lui. Des bandes noires et blanches concentriques s'étaient mises à onduler vers l'extérieur depuis un endroit sombre au milieu, et c'était depuis ce point central scintillant que Reggie avait vu sortir ce qu'il avait pris au début pour de gros vers fantômes avant de comprendre qu'il s'agissait de doigts d'enfants, se tortillant juste sous la surface. Comme il y en avait au

moins une trentaine de visibles, il en avait déduit que le propriétaire des mains devait être un enfantôme comme lui, ce qui avait provoqué en lui un prudent optimisme.

Écartant les bandes oscillantes couleur réglisse de part et d'autre avec des mouvements rappelant ceux des pattes avant d'une taupe qui creuse, les mains mystérieuses avaient très vite élargi le portail suffisamment pour que d'autres parties du corps plus conséquentes puissent y passer. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé les bras fichés sous terre, les joues palpitantes et les yeux larmoyant dans le vent déchaîné, assistant incrédule à l'émergence d'une gamine dont la tête et les épaules dépassèrent soudain du terrain vague à quelques centimètres devant lui. Il y avait autour de son cou une collerette de peaux de lapin qui donnait l'impression qu'elle sortait d'un tonneau rempli d'animaux morts. Sa coupe au bol était fouettée en tous sens par la tempête, chaque mèche folle déployant des rideaux de mèches et voilant ses traits renfrognés d'un masque de vapeur feutrée. Telle avait été sa première rencontre avec la féroce, la courageuse, l'exaspérante Phyllis Painter.

L'agressant verbalement et le traitant comme s'il était idiot, Phyllis Painter avait réussi à tendre une main et à l'attraper par le poignet quand il eut déterré un de ses bras. Avec l'aide de Bill qui lui tenait les chevilles en dessous, elle avait hissé Reggie et son chapeau écrasé par l'ouverture qu'elle avait creusée, l'entraînant dans l'obscurité scintillante et transparente d'un tunnel qui partait de St. Peter's Church et menait à St. Sepulchre, ou du moins y menait dans les années 1300, qui était l'époque depuis laquelle Phyllis s'était frayé un chemin quand elle était tombée sur Reggie. Ils avaient tous atterri en tas sur Bill, en gigotant sur le sol en terre battue parmi les monnaies saxonnes et les os de chiens normands, en riant et braillant comme si la situation avait été une énorme farce. Après des années passées avec de vieux bonshommes résignés qui n'attendaient même plus la mort, Reggie avait redécouvert l'excitation liée au fait d'être un petit gars cinglé immunisé contre les regrets. Ils avaient fini par arrêter de rire et s'étaient redressés, dans la pénombre du XIV^e siècle, pour se serrer la main et se présenter dans les formes.

Dès lors, Bill, Phyllis et lui avaient été plus ou moins inséparables, jouant à cache-mort, à chat-fantôme, usant leurs fonds de culottes sur le toboggan des décennies poussiéreuses. À mesure qu'il apprenait à mieux les connaître, Reggie avait fini par récolter quelques informations, à savoir par exemple qu'ils étaient tous les deux de la même famille et avaient vécu nettement plus longtemps que lui. Il avait appris que le nom de famille de Phyllis était Painter, alors qu'il ignorait celui des autres jeunes. Il supposait que Bill était lui aussi un Painter, mais il ignorait complètement les noms de Marjorie et John, que Reggie et les Painter avaient connus peu de temps après que tous les trois se rencontrent, à l'époque médiévale, sous le cimetière. Comme les enfants vivants, les enfants morts préféraient s'appeler exclusivement par leurs prénoms, c'est du moins le sentiment qu'avait Reggie.

Bill et Phyllis l'avaient vite détrompé quant à la triste philosophie qu'il

avait empruntée à Maxie Mullins, Cadger Plowright et les autres. Ils l'avaient emmené à Mansoul, là-haut dans le Deuxième Borough, sur le plancher au-dessus du royaume des mortels, où les échos et les couleurs vives avaient estomaqué Reggie, tout comme l'odeur de l'écharpe de lapins morts de Phyllis une fois qu'ils eurent quitté le domaine inodore de la jointure fantôme. Après avoir fait la connaissance des individus pauvres mais héroïques qui résidaient essentiellement dans ce monde supérieur, comme Mrs. Gibbs, le vieux Shérif Perrit ou Black Charley, Reggie avait révisé son idée de lui-même. L'au-delà – qui était également à sa façon un hier-et-aujourd'hui – n'avait rien du lieu crasseux et procédurier que lui avaient décrit Burton Turner et les autres. C'était une source d'émerveillement et de terreur, le terrain de jeux le plus excitant que pût imaginer un enfant, et il avait compris que tous ses glorieux habitants étaient des personnes ayant vécu leur vie et vaqué à leurs affaires, tout comme lui. Les esprits chagrins qu'il avait fréquentés avant n'étaient au purgatoire que parce qu'ils avaient honte et une piètre opinion d'eux-mêmes.

Ce fut dans les premiers temps de leur association, sans doute juste après L'Épisode de la vache fantôme ou juste avant Le Mystère de la ville de neige, qu'ils avaient décidé tous les trois qu'ils formaient désormais un gang officiel. C'est à peu près au même moment que Reggie s'était rappelé son vieux rêve avec Miss Tibbs et leur avait proposé de prendre pour nom le Gang des enfantômes, un nom que tous avaient adoré. Ils l'avaient adopté depuis, même si Reggie n'avait aucune idée d'à quand remontait la création de leur joyeuse bande, ni comment on mesurait ce genre de durée sur le plan intemporel de Mansoul.

Le temps étant ce qu'il était dans le Deuxième Borough, Reggie se repérait en se rappelant les événements dans l'ordre dans lequel il les avait vécus, comme la plupart des gens. Il se doutait que les bâtisseurs et les démons voyaient les choses différemment, mais c'était à cause de cette histoire de géométrie spéciale, de mathématiques et de dimensions, aussi évitait-il de s'attarder trop sur la question. Pour Reggie, se repérer dans les années et les dates avait toujours été casse-pieds, et le mieux qu'il pût faire consistait à tenir une liste personnelle des événements importants dans leur succession. Par exemple, après avoir trouvé un nom à leur gang, ils s'étaient lancés dans cette histoire de ville de neige, quand tous les trois étaient partis explorer les années 2050, et juste après il y avait eu L'Affaire des cinq cheminées. Ce fut au cours de leur exploit suivant, Le Gang des enfantômes contre la sorcière Nene, qu'ils avaient rencontré Marjorie, la petite noyée, et huit ou neuf aventures plus tard, ils avaient rencontré John, avec son allure de héros de papier, pendant L'Affaire de l'aéroplane souterrain. Bien qu'il se fût écoulé depuis des années, des décennies, voire des siècles, aux yeux de Reggie ça ressemblait à un après-midi infini, un peu comme les enfants considèrent leurs vacances d'été, lesquelles se mesurent en parties de cache-cache ou en serments d'amitié.

Cette période, avec L'Énigme du bras qui rampe et L'Incident de la chemise noire délirante, et le reste, avait été globalement tranquille et heureuse pour Reggie. Mais maintenant, avec cette nouvelle opération (« L'Énigme de la petite mauviette »), il se demandait si cette époque insouciance ne touchait pas à sa fin, comme cela avait été le cas pour sa période avec les sans-abri. D'abord, il y avait eu cette histoire avec le diable, le premier démon vraiment célèbre sur lequel Reggie était tombé dans l'En-haut, et ensuite il y avait eu cette histoire du mioche déclenchant une bagarre entre les Maîtres Bâisseurs. Ajoutez à cela l'inquiétante tempête fantôme et, de l'avis de Reggie, cette escapade se révélait un désastre absolu. Il avait cru auparavant que mourir dans une caisse était la pire chose qui puisse lui arriver, et que le reste de l'éternité serait relativement facile. Mais cette embrouille avec Michael Warren, et son cortège de démons et de dangers, rendait cette vision trop optimiste. Au fond de lui, il était d'avis qu'ils avaient tout intérêt à balancer ce blondinet dans le puits écarlate et le V^e siècle.

Y avait qu'à voir le ramdam qu'il faisait maintenant, après s'être retourné et avoir remarqué que sa maison et sa rue avaient disparu. Ce petit galapiat venait d'apprendre qu'il allait ressusciter, et le voilà qui piquait une crise à cause de quelques baraques qui ont été démolies. Il devrait essayer de mourir de froid dans une caisse, tiens. Aux yeux de Reggie, toutes ces petites mauviettes modernes devraient essayer de mourir de froid dans une caisse. Ça leur ferait du bien.

Reggie se trouvait avec ses camarades et le nouveau au croisement de Bath Street et Scarletwell, à un moment en zéro-cinq ou zéro-six, dans les deux mille et quelque. Michael Warren chougnait en montrant du doigt l'endroit où s'était dressée sa maison pendant que John essayait de le consoler et que Phyllis lui disait de se calmer. Reggie se racla la gorge avec mépris et cracha un bout d'ectoplasme dans le caniveau. Inclinant son chapeau melon afin de prendre ce qui lui semblait l'allure d'un dur, il scruta la rue descendant vers St. Andrew's Road et la maison isolée, au coin, d'où ils venaient juste de s'échapper. Reggie comprenait en partie le gamin en pleurs, car lui non plus n'aimait pas trop se retrouver aussi haut sur l'échelle des décennies. Son propre siècle, le XIX^e, était impec, même s'il n'avait guère été tendre avec lui, et il trouvait la première moitié du XX^e siècle globalement présentable si on ne tenait pas compte des guerres. Mais la période juste après, ça n'allait plus trop. Celle dans laquelle ils se trouvaient présentement, le XXI^e siècle, il l'avait évitée depuis l'épisode de la ville de neige. Bien que Reggie fût un fantôme, ce siècle-là lui filait les jetons.

Le pire c'était les habitations qu'on trouvait ici : des immeubles. Là où Reggie se rappelait des rues tarabiscotées avec des maisons particulières, il n'y avait plus maintenant que de gros et moches pâtés d'immeubles, des centaines de demeures entassées dans un cube, comme quand ils écrasaient de vieilles voitures dans une machine. Et naturellement, le fait de devoir vivre autrement avait rendu tout le monde différent. Ces temps-ci, les familles

étaient toutes compartimentées comme des œufs dans une boîte, une par case, et les gens n’habitaient plus ensemble comme ils l’avaient fait quand leurs rues sales et leurs vies sales étaient toutes enchevêtrées dans une seule et grosse pelote. C’était comme si la société avait fini par imiter Reggie Melon, la grande majorité des gens se contentant désormais de vivre et de mourir seuls, à l’intérieur d’une boîte. Il jeta un vague coup d’œil en direction de l’édifice en brique rouge qui se dressait sur la pelouse nocturne près de l’angle avec St. Andrew’s Road, et s’aperçut soudain qu’ici dans les vingt et quelque, cette étrange relique était la seule maison digne de ce nom encore debout dans les Boroughs. Toutes les autres avaient été remplacées par des protubérances de béton.

Derrière lui, entre deux hoquets et sanglots, Michael Warren reprochait à Phyllis de l’avoir emmené ici dans cet endroit perturbant. Il disait qu’il ne trouvait pas qu’elle s’occupait vraiment de lui, qu’elle n’en faisait qu’à sa tête et se montrait égoïste – ce qui, du point de vue de Reggie, n’était pas entièrement faux, mais il trouvait que c’était une mauvaise idée de le faire ainsi remarquer à Phyllis. Bien sûr, cette dernière monta aussitôt sur ses grands chevaux, puis les lança carrément au galop en remontant les bretelles du mioche qui reniflait, lui rappelant qu’elle l’avait secouru dans les Greniers du Souffle et sauvé des griffes d’un démon. Se gardant bien d’intervenir dans le débat, Reggie cracha encore dans la nuit, le bout de phlegme fantôme laissant des points pâles dans la nuit en décrivant une courbe jusqu’au trottoir, comme une ligne en pointillé. Il reporta son attention sur le pâle ruban de St. Andrew’s Road qui se déroulait dans la nuit vers le nord et Semilong, et examina les véhicules motorisés qui allaient et venaient sous le cou des lampadaires aux couronnes d’un gris écœurant.

Les voitures avaient fait peur à Reggie la première fois qu’il en avait vu alors qu’il jouait à la balle au fantôme avec Bill et Phyllis dans les années 1930, puis l’avaient épaté et fasciné à mesure qu’il s’habituaient à elles. Reggie s’imaginait depuis être devenu une sorte d’expert en véhicules motorisés de tout temps, avec une prédilection pour ceux qu’on trouvait dans les années 1940 et 1950. Les bus à impériale étaient ses préférés, surtout après que Phyllis l’eut informé que, aux yeux des vivants, ils étaient rouge vif. Il aimait les véhicules de ces années-là pour leurs formes agréables, les courbes de leurs garde-boue et de leurs pare-chocs. Reggie trouvait aussi que les voitures qu’on voyait dans ces années-là avaient des visages gais, avec la disposition des phares, la mascotte sur le capot et la grille de radiateur évoquant irrésistiblement des yeux, un nez et une bouche.

Les voitures modernes qui bourdonnaient en sillonnant la nuit dans St. Andrew’s Road étaient, comme pas mal d’autres nouveautés de l’époque, moins du goût de Reggie. Elles avaient les corps lustrés de félins sournois se précipitant sur quelque chose dans les herbes hautes, ou bien ressemblaient à des tanks qu’on aurait trafiqués pour qu’ils roulent plus vite. Mais le pire, selon lui, c’étaient les expressions froides et malveillantes de leurs visages,

tassés sous le front du capot tels les masques retors de poissons combattants. Les phares étaient désormais capuchonnés et aveuglants au-dessus de la mâchoire revêche du radiateur, le crâne métallique à quatre roues évoquant désormais un bull-terrier agressif. Il avait dit un jour à Phyllis qu'il trouvait qu'elles avaient l'air de chasser quelque chose dans la nuit, et elle s'était contentée de renifler et de dire : « Par ici, ce sont les filles. »

La dispute entre Phyllis et Michael Warren n'était pas finie. « J'aurais dû t'abandonner, si c'est ce que tu penses », déclara Phyllis, ce à quoi Michael Warren répondit : « Chose toujours, demain terrestre », ce qui aux oreilles de Reggie n'avait guère de sens. Mais bon, c'est ainsi que parlaient les morts récents avant de s'habituer aux nouvelles possibilités de la langue en vigueur à Mansoul, qui allaient avec les sons et les couleurs augmentés. Avant qu'ils trouvent leur « lèvres-Lucy », comme on disait. Reggie se rappelait les propos confus qu'il avait tenus aux membres indifférents de la congrégation qui rentraient dans Doddridge Church dans les années 1870 et ressentit un élan de commisération pour le gamin désorienté, mais juste un élan. Aucun véhicule ne passant actuellement, Reggie était sur le point de se joindre à la dispute entre les enfantômes quand il remarqua quelque chose d'étrange qui émergeait du mur de brique uni bordant les garages fermés des immeubles, un peu plus loin en contrebas, près de l'endroit où Scarletwell Street rejoignait le ruban éclairé au sodium de St. Andrew's Street.

C'était une traînée à motifs arrachée au haut mur des garages, s'étendant sur l'herbe sombre comme une coulure de peinture ou, plutôt, une giclée de cette étonnante pâte dentifrice rayée que Phyllis lui avait montrée dans les étendues riches en nouveautés des années 1960, sauf que le globule en question était plus à carreaux que rayé. À en juger par les sons étouffés qui en émanaient par intermittences, la chose pleurait. Passée une certaine stupeur, Reggie vit que c'était un sans-abri, un type corpulent vêtu d'une veste à carreaux criarde qui laissait une traîne forcément voyante d'images-sosies derrière elle. Les cheveux du fantôme étaient bruns, tout comme la fine moustache sur sa lèvre supérieure, même si Reggie se dit qu'il devait les teindre, comme si le fantôme préférait se souvenir de lui-même comme un homme âgé essayant de paraître jeune. Il portait un nœud papillon gris avec une chemise blanche qui bouffait tel un sac de farine sur son ventre et, au vu de sa trajectoire tandis qu'il fendait les herbes bruissantes en direction de St. Andrew's Road, Reggie supposa qu'il venait juste d'émerger de Bath Row à un croisement situé plusieurs décennies plus bas dans le passé, quand l'étroit raccourci existait encore. Enfonçant son chapeau melon sur ses oreilles comme si ça pouvait discipliner ses idées, Reggie examina le fantôme en pleurs alors qu'il dévalait la pente et s'aperçut alors qu'il se dirigeait vers la maison isolée qui se dressait au coin de Scarletwell Street, cette demeure hantée d'où ils venaient de s'échapper. Il décida qu'il ferait mieux d'alerter ses camarades au sujet de ce nouvel incident, juste au cas où la chose serait importante. Quand il parla, ce fut à voix basse :

« Dites, regardez ce type. Il se rend à la maison du coin, et il a pas l'air dans son assiette. »

Tout le monde se tourna pour voir ce dont parlait Reggie, puis observa le spectre en larmes et à la veste chic traverser la pelouse remplaçant les maisons, ses mains potelées cachant son visage. Il pleurnicha encore plus fort en approchant de l'édifice isolé qui se dressait sur l'autre côté de Scarletwell. Malgré ses larmes ectoplasmiques et ses doigts boudinés, il devait être en mesure de voir, car il fit un soudain détour en demi-cercle au lieu de continuer sur sa lancée rectiligne.

« Ce doit être le puits écarlate qu'il évite. Il ne veut pas tomber dans plusieurs siècles de terre et se retrouver à patauger dans une teinture couleur sang. »

Acquiesçant du chef ou par des grognements, le reste des enfantômes se rangèrent silencieusement à l'avis de Reggie. Seul John prit la parole.

« Vous savez quoi ? Je crois que je le connais. Je crois que c'est mon oncle. Je ne l'ai pas vu depuis que je suis décédé, et je n'aurais jamais pensé qu'il finirait sans-abri, mais je suis sûr que c'est lui. Je me demande bien pourquoi il est à ce point abattu.

– Tu n'as qu'à lui demander. »

C'était Phyllis, qui se tenait aux côtés de John, ses traits agressifs rehaussés d'argent fin dans la nuit. Le grand et beau garçon, que Reggie n'appréciait guère, jalousait et aimait énormément tout à la fois, scruta la pénombre et secoua la tête.

« J'étais pas vraiment proche de lui quand on était vivants. Pas sa faute, juste quelque chose dans ses manières qui me plaisait pas trop. En plus, il a l'air d'avoir assez de problèmes comme ça. Quand quelqu'un est dans cet état, en général, il a pas envie qu'on vienne le déranger. »

Couvrant toujours son visage baigné de larmes, le spectre bariolé glissa dans Scarletwell vers le perron de l'unique maison encore debout dans la rue. Passant une manche criarde sur ses yeux cernés, l'homme grassouillet hésita un moment sur le seuil, puis se fondit dans la porte close et disparut.

Quand ils regardèrent autour d'eux, Michael Warren avait disparu lui aussi.

« Oh nom d'une pipe, il s'est barré ! Vite, par où il est parti ? »

Reggie fut légèrement étonné de voir à quel point Phyllis était paniquée. Elle tournait en rond, inquiète, scrutant l'obscurité argentée à la recherche du petit fugitif. Disposant son chapeau à un angle qu'il estima plus bienveillant, Reggie fit de son mieux pour la rassurer d'un ton bourru.

« T'en fais pas, Phyll. Il va bientôt revenir, et même s'il revient pas, c'est pas nos oignons. Tout le monde dit qu'il va bientôt ressusciter, de toute façon. Autant laisser les choses se faire d'elles-mêmes, non ? On n'a qu'à aller chaparder des Galutins chez les fous, et continuer nos aventures. Et puis y a le projet de Bill de creuser un grand trou jusqu'à l'âge de pierre, pour capturer un éléphant laineux fantôme et l'apprivoiser, tu te rappelles ? »

Phyllis le fixa sans rien dire, comme atterrée par sa bêtise. Reggie pencha

alors son chapeau en un style plus agressif tandis qu'elle rétorquait en une averse dédoublée de postillons fantômes.

« Non mais t'as perdu la tête ? T'as entendu ce que Mrs. Gibbs et le vieux Black Charley ont dit à propos des bâtisseurs et de leur baston ? Et y a toute cette histoire avec les Vernall et le Portimoth di Norhan qu'on a toujours pas éclaircie ! Va attraper des mammouths si ça te chante, mais moi j'ai pas envie d'être mal vue du Troisième Borough, pas si je peux l'éviter ! »

Là-dessus, Phyllis tourna les talons et fila vers le bas de Scarletwell Street où une grille donnait sur la cité de Greyfriars, le seul endroit où Michael Warren avait pu disparaître pendant qu'elle regardait ailleurs, son écharpe de lapins traînant derrière elle son chapelet de drapeaux crasseux. Les autres membres du Gang des enfantômes la fixèrent, ébahis, pendant un moment, choqués autant par l'audacieuse allusion de Phyllis au Troisième Borough – Reggie osait à peine penser le nom – que par son départ précipité. Se remettant de leur effroi, ils se précipitèrent à sa suite, une meute cliquetante de quatre, douze, seize, dix-huit gamins fantômes se déversant dans l'étroit et court passage qui menait dans la cour intérieure des Greyfriars, leur substance vaporeuse s'enfonçant à travers les barreaux de fer noirs d'une grille qui n'existait que depuis quelques années et n'était donc pas un obstacle. Talonnant du mieux qu'ils pouvaient une Phyllis démultipliée, ils déboulèrent dans la partie inférieure d'une vaste enceinte en béton à deux niveaux, qu'encerclaient des immeubles silencieux des années 1930, et tous s'arrêtèrent pour prendre la mesure de leur situation soudain critique.

Des ombres rehaussées d'or de la cour supérieure montaient les cris effrayés de chiens et de chats, qui n'étaient pas dupes quand il s'agissait de détecter des présences fantômes, et les cris furieux de leurs propriétaires humains, qui eux ne se doutaient de rien. Avec ses défunts compagnons, Reggie scruta la pénombre du rectangle à deux niveaux. Un peu plus loin, une végétation moribonde bruissait sur un petit tertre à l'abandon, destiné au départ à servir de charmille. En haut de trois marches de granit, sur la partie supérieure de la cour commune, deux bas de femme pendaient piteusement à un fil à linge, et des murets en brique protégeaient des sacs noirs fendus d'où s'écoulaient les innommables détritres éviscérés du XXI^e siècle, les plateaux en plastique gluants et les pelures de fruits étranges. Il n'y avait aucune trace de Michael Warren.

Puisant un regain d'énergie dans l'adversité, Phyllis prit la parole, une expression dure et résolue scintillant dans ses yeux pâles.

« Bon. Soit il aura remonté la colline et traversé Lower Cross Street jusqu'aux maisonnettes, soit il sera passé par en bas ici pour ressortir dans Bath Street. On va se séparer en deux groupes pour avoir plus de chances de le retrouver. Marjorie et John, vous venez avec moi pour fouiller les maisons. Quant à vous deux... »

Phyllis posa un regard glacial sur Bill et Reggie.

« Vous deux, allez enquêter dans Bath Street et Moat Place et dans les

parages... ou alors partez à la recherche de vos éléphants laineux, si ça vous chante. Maintenant magnez-vous et filez, sinon on arrivera jamais à remettre la main sur cette petite peste. »

Là-dessus, Phyllis, John et Marjorie gravirent prestement les marches de pierre et s'enfoncèrent dans l'éclat aluminium de l'obscurité des Greyfriars, laissant Bill et Reggie sur le sentier boueux qui traversait la partie inférieure de la cour entre Bath Street et Scarletwell. Bill éclata d'un rire plus âgé et plus obscène que ne le laissait paraître sa voix flûtée.

« Quelle sale petite vicieuse. Elle veut juste être dans le noir avec Johnski, et elle laisse cette pauvre noyée de Marge faire le guet. On dirait qu'il y a plus que nous ici, mon vieux salaud de Reggie. Où c'est que tu veux chercher en premier ? »

Reggie s'était toujours bien entendu avec Bill. Le gosse avait de la substance, mais c'était une substance aux contours durs ; moins intimidante que l'aura polie de noblesse qui nimbait le grand John d'un vernis héraldique. Le petit rouquin était abordable et drôle, avec un répertoire de blagues plus grossières que ce que Reggie pensait possible, mais il était étonnamment cultivé pour un gamin de huit ans, même mort. Reggie haussa les épaules.

« Je suppose qu'on a intérêt à faire comme Phyllis nous a dit, histoire de pas nous attirer plus d'ennuis. On s'occupera plus tard de cet éléphant laineux. Allons jeter un œil dans ces nouveaux immeubles, on verra peut-être ce petit chenapan. Après on n'aura plus qu'à quitter ce foutu siècle et redescendre là où c'est plus confortable. »

Tous deux marchaient côte à côte, mains dans les poches, sur le sentier qui longeait le bas de l'enceinte obscure, se dirigeant sans se presser vers un autre passage qui donnait dans Bath Street. Bill hochait la tête suite à la dernière remarque de Reggie, les images étirant brièvement son visage en une sorte de carotte assortie à ses cheveux.

« T'as pas tort, Reggie, même si ça me gave de l'avouer à un bougre victorien comme toi. Bon, j'ai vécu dans ce foutu siècle où c'est qu'on est, et plus longtemps que je ne l'aurais cru possible, et je vais te dire un truc, même moi je trouve que c'est de la merde. Je prends les années 1950 ou 1960 quand tu veux. Bon, je sais bien que ce genre d'endroits ne pouvait pas durer, mais regarde-moi tout ça. Ce truc se barre juste en couille. »

D'un geste qui laissa un éventail de mains, Bill désigna la vaste étendue goudronnée jonchée de détritux sur leur gauche, le carré de haies jaunies sur leur droite et, ce faisant, tout le quartier à l'abandon qui les entourait. Comme ils passaient à travers les barreaux noirs de la grille de Bath Street et laissaient la cour toute croûtée d'ombre derrière eux, Reggie jaugea Bill du regard et se demanda s'il était capable d'admettre son ignorance quant au monde dans lequel ils existaient sans paraître stupide ou ridicule. Bien que Bill parût beaucoup plus jeune que Reggie, ce dernier supposait qu'il avait vécu nettement plus longtemps et était nettement plus mûr que lui, du haut de ses maudits douze ans. Bizarrement, il considérait le petit Bill comme s'il était un

adulte doté d'une expérience considérable. Il n'avait pas envie d'étaler son ignorance humiliante en le bombardant de questions sur cet énigmatique au-delà que personne n'avait pris la peine de lui décrypter. Sa tactique avait toujours consisté à se taire en prenant un air entendu, afin que personne ne puisse le traiter de crétin inculte venant d'un siècle arriéré, ce qu'il craignait d'être secrètement. Mais Bill n'avait jamais paru du genre à juger les gens et tandis qu'ils s'aventuraient sur la pente sombre de Bath Street, Reggie se dit qu'il allait tenter le coup pendant qu'ils étaient seuls et que l'occasion se présentait.

« Tu t'attendais à ce que ça soit comme ça, une fois mort ? Avec tous ces bâtisseurs, le noir et blanc et toutes les images de soi qu'on laisse derrière ? »

Bill se contenta de sourire et secoua ses têtes aussitôt dupliquées alors que les garçons glissaient sur la rue obscure en direction des immeubles de Moat Place.

« Bien sûr que non. Je crois pas que quiconque s'attendait à ce que ça soit ainsi. Aucune des principales religions ne l'a deviné, et je me rappelle pas que les Maharishis ou je sais plus qui aient parlé d'images-sosies, ou de Bedlam Jennies, ou du fait de vivre la même vie sans cesse, avec tous tes échecs qui reviennent te hanter et bousillent tous tes efforts pour les changer. »

Ils s'étaient engagés sur une allée qui plongeait dans une cuvette, avec les garages des immeubles sur leur gauche et sur leur droite une étendue de brique grise et unie. Bill avait l'air songeur, comme s'il repensait à sa dernière remarque.

« Tu sais quoi ? Cela étant, y avait cette poule avec qui je traînais, et putain, elle en savait long, et elle pouvait t'en remonter si tu la laissais faire. Je me rappelle qu'un jour elle m'a dit qu'elle pensait qu'on revivait sans cesse la même vie. Elle m'a dit que ça avait à voir avec ce truc de quatrième dimension. »

Reggie rouspéta.

« Ah non, pas cette quatrième dimension à la noix ! Tout le monde a essayé de me l'expliquer et j'ai toujours rien compris. Phyllis a dit que la quatrième dimension était la longueur du temps que duraient les choses et les gens. »

Bill fronça le nez et eut une petite moue moqueuse.

« Elle sait pas de quoi elle cause. Je veux dire, elle a raison en un sens, mais le temps n'est pas la quatrième dimension. Comme me l'a expliqué cette nana, le temps qui passe est juste la façon dont on voit la quatrième dimension tant qu'on est vivant.

« Elle m'a parlé des types qui ont eu les premiers l'idée de la quatrième dimension, des types qui ont vécu juste après toi. Y avait ce mec, Hinton, qui a eu des emmerdes parce qu'il vivait avec sa femme et une autre nana, et qui a dû quitter le pays. Il disait que ce qu'on considère comme l'espace et le temps était en fait une sorte de gros bloc solide à la con à quatre dimensions. Et puis y a cet autre type, qui s'appelait Abbott. Il a tout expliqué dans une sorte de livre pour enfants, un livre qui s'appelle *Flatland*. »

Comme ils gravissaient en flottant les marches de béton, Reggie se demanda à quoi pouvait ressembler un ménage à trois, puis il s'obligea à se concentrer à nouveau sur le sujet dont parlait Bill. Reggie était sûr que s'il voulait un jour comprendre cette étrange histoire géométrique, alors une explication destinée à des enfants était, selon toute vraisemblance, son dernier et son meilleur espoir. Il fit de son mieux pour écouter attentivement Bill.

« Bon, son truc, à ce Abbott, c'est que plutôt que de causer d'une quatrième dimension à laquelle personne pigeait que dalle, il a traité tout ça comme si ça arrivait à de petites choses plates qui vivaient dans un monde à deux dimensions, comme si elles évoluaient sur une feuille de papier. Selon lui, ces trucs tout plats, eh bien, ils avaient juste une longueur et une largeur, et ils pouvaient même pas imaginer la profondeur. Ils avaient aucune idée de ce que c'est que le haut et le bas. C'est tout devant et derrière, droite et gauche pour eux. La troisième dimension dans laquelle on vit, ça a pas plus de sens pour eux que pour nous la quatrième dimension. »

Reggie commençait à trouver ça très prometteur. Il pouvait facilement imaginer des choses en deux dimensions, plus plates que les petites larves qu'on voyait parfois quand on se penchait au-dessus d'une flaque d'eau et qu'on regardait dedans avec la vision augmentée des morts. Il se les représentait comme des petites gouttes informes vivant leurs petites vies en avant-en arrière-de côté sur leur feuille de papier plate, et l'image le fit sourire. Comme des pions évoluant sur un plateau de jeu de dames, mais manifestement encore plus minces.

Il y avait un parking à ciel ouvert en haut des marches de pierre, bordé de hautes haies noires au sud, même si Reggie avait l'impression que quand le Gang des enfantômes et lui étaient passés par là dans les années 1970, en se rendant à la ville de neige, c'était un terrain de jeux étrange et laid, déconcertant aux yeux des enfants. Maintenant, une douzaine ou plus de voitures modernes, au nez camus et à l'air prédateur, étaient tapies dans l'obscurité comme si elles roupillaient entre deux massacres. Le petit Warren n'était nulle part à l'horizon.

Le parking avait été construit à l'emplacement de Fitzroy Street, un demi-siècle plus tôt. Reggie et Bill gravirent sa pente sous la couverture noire du ciel cousu de nuages gris et de quelques étoiles isolées, presque trop pâles pour être visibles. La cité austère qu'ils quittaient, les immeubles pelés et mornes de Fort Place et Moat Place avec leurs balcons à rambarde et leurs allées encaissées, avaient été édifiés dans les années 1960 sur les gravats de Fort Street et Moat Street, et paraissaient encore plus déprimants que la masse négligée des Greyfriars des années 1930, dont la structure en béton présentait au moins des courbes. Tandis que leurs sosies trépignaient derrière eux en montant la rampe de sortie du parking obscur qui allait vers Chalk Lane et le tertre au pied de Castle Street, Reggie vit des dessins inégaux d'enfants derrière les vitres du bâtiment. Il croyait savoir que l'endroit avait été une sorte d'école de danse, mais au fil des années il avait été transformé en

pouponnière. Mais bon, il y avait pire comme destin. Dans l'obscurité filigranée d'argent à côté de lui, Bill continua sa description des petites personnes plates et de leur monde écrasé qu'elles prenaient pour l'univers.

« Donc, si un petit bonhomme plat veut rester chez lui, coupé de tout le monde, tout ce qu'il a à faire c'est de dessiner un carré sur sa feuille de papier plat, et alors c'est sa maison, d'accord ? Au diable les autres marioles tout plats. Notre type n'a qu'à aller dans son carré et alors il est à l'abri et personne d'autre peut le voir. Bon, il sait pas qu'il y a une troisième dimension au-dessus de la sienne, d'où on peut le regarder, parce qu'on le voit, assis peinard entre ses quatre lignes qui lui servent de murs. Il peut même pas imaginer qu'y a un truc au-dessus parce qu'il peut pas imaginer un haut, juste devant, derrière, à droite et à gauche.

« L'autre crétin, lui il reste là et nous on n'a qu'à tendre la main et le cueillir puis le reposer de nouveau dans sa maison. Qu'est-ce qu'il en penserait ? Pour lui, ça serait comme si une forme hyper bizarre surgissait de nulle part et l'arrachait de chez lui en le tirant à travers les murs. Il péterait un câble. C'est comme nous, quand on est dans les Greniers du Souffle et qu'on regarde dans la piaule de quelqu'un. On est au-dessus d'eux d'une façon qu'ils ne connaissent pas et ne peuvent même pas imaginer, parce que leur monde est plat comparé au nôtre, tout comme le monde en papier est plat comparé au leur. »

Les petits spectres émergèrent sur la route déserte à la jonction de Little Cross Street et Chalk Lane juste en face de la pouponnière. Au loin, dans la nuit de Northampton, on entendait des cris d'ivrognes et des jurons avinés, des piaulements de surprise, le vrombissement constant des moteurs ou des explosions prolongées et agaçantes produites par des instruments inquiétants et inconnus, et que Bill identifia comme étant des alarmes, des sonneries de téléphone ou des sirènes, chaque son étouffé en un murmure étrangement insistant par l'acoustique de la jointure fantôme. Reggie se dit qu'en zéro-cinq ou zéro-six ils avaient beaucoup plus de bruits agaçants et beaucoup moins de ciel étoilé que dans les décennies en dessous, où Reggie trouvait à son goût le ratio entre ces deux phénomènes.

Comme le chemin qu'ils avaient pris obliquait progressivement vers la gauche et Little Cross Street, Bill continua de parler de la quatrième dimension, et Reggie fut très surpris de découvrir qu'il comprenait ses explications, malgré les mots d'argot qui lui échappaient. « Poule », par exemple semblait une autre façon de désigner une fille ou une femme, et Reggie se dit que c'était un peu comme « donzelle », un mot qu'il avait entendu prononcer par des hommes de son vivant, dans les dix-huit cent. D'un autre côté, il n'avait aucune idée de ce qu'était une « piaule », sauf si c'était une sorte de foire ou les cris qu'on entend dans une foire, mais Reggie ne pensait pas que c'était à ça que faisait référence Bill. À la façon dont il utilisait ce mot, on avait plus l'impression qu'il parlait d'une « pièce » ou de quelque chose de ce genre. Reggie préféra se concentrer sur ce que Bill disait

pour l'instant.

« Bref, cette poule disait que les gens comme Abbott et ce Hinton ont fait pas mal de vagues avec leur histoire de quatrième dimension dans les années 1880. Mais voilà qu'arrivent les années 1920, et tout le monde en raffole. Tous les artistes et les cubistes et Picasso et les autres, ils essayaient tous de penser à quoi ça ressemblerait si, disons, quelqu'un tournait la tête vers toi et que tu pouvais encore le voir de profil. Je veux dire, c'est comme ça qu'on se voit tout le temps, nous. »

Pour démontrer la chose, Bill tourna la tête et sourit à Reggie. Reggie ne savait pas vraiment ce qu'étaient des cubistes ou Picasso, mais il comprenait ce que voulait dire Bill : l'image laissée par le profil du petit rouquin planait encore dans l'air alors que Bill lui faisait maintenant face, une oreille fantôme transparente surimposée brièvement sur l'œil droit de Bill. C'était peut-être ce genre de choses que peignaient les Picubos.

« Et y avait pas que les artistes. Tous les spirites adoraient ça, avec leurs séances louches. Ils étaient super contents, parce qu'ils pensaient que la quatrième dimension expliquerait toutes les choses bizarres qu'étaient censés faire les fantômes, comme voir à l'intérieur des boîtes et toutes ces vieilles conneries. Pendant un temps, dans les années 1920, même les experts et les savants pensaient que les médiums avaient peut-être trouvé un truc avec cette histoire de quatrième dimension. Puis je crois qu'ils se sont pris la tête, ou alors il s'est passé quelque chose, et tout le monde a laissé tomber. »

Reggie absorbait toutes ces infos sans rien dire. Même si tout ça n'était pas la révélation qu'il espérait, ça rendait un peu plus claires les explications de Reggie. Il n'avait pas pigé que les images-sosies qui suivaient les morts partout étaient reliées à cette quatrième dimension, n'ayant vu jusque-là dans ce phénomène qu'un truc casse-pieds. Maintenant qu'il savait que c'était scientifique, ça serait sans doute moins gênant.

Tout en écoutant Bill faire son exposé – il parlait à présent d'un type du nom d'Einstein, sans doute un autre peintre – Reggie scrutait le quartier plongé dans l'obscurité autour d'eux, toujours bien décidé à retrouver le petit fugitif fantôme. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule droite et aperçut la garderie, juste en face de Castle Hill, les angles émoussés par le temps de la masse de grès de Doddridge Church. De là où il était, il ne pouvait pas vraiment voir l'étrange porte à mi-hauteur du mur de l'église, ni la splendeur éprouvante de l'Ultracanal qui en jaillissait, en obliquant énigmatiquement vers le sud, vers les asiles de fous dans les faubourgs de Mansoul et au-delà, vers Londres, Douvres, la France, Jérusalem. Bien que la structure fût elle-même invisible depuis la perspective de Reggie, il pouvait distinguer la lumière crayeuse qu'elle répandait en se déposant au bout de Little Cross Street.

Sur l'autre trottoir, faisant face aux deux enfantômes sur leur gauche, se dressaient les façades émaciées des tours de Bath Street, leurs briques encrassées des années 1930 luisant comme de la bave d'escargot à la lueur

intermittente des réverbères. Bien que Reggie pensât qu'il ne s'était écoulé que quelques années entre l'édification des Greyfriars et ces résidences quelque peu inhospitalières, il y avait une immense différence entre leurs atmosphères respectives. Les Greyfriars paraissaient déçues et piteuses, mais les fenêtres froides et indifférentes des tours de Bath Street étaient franchement effrayantes, comme si elles avaient vu le pire et attendaient juste la mort.

Même si, dans le monochrome de la jointure fantôme, les immeubles luisaient d'un gris charbonneux, presque noir, Reggie avait entendu dire que leurs briques étaient du rouge brunâtre du sang séché, chacune évoquant un bloc de corned-beef sorti de sa conserve, avec du ciment en guise de saindoux. À un endroit situé à mi-chemin de l'enceinte ouest, les doubles portes regardaient d'un air menaçant sous le rebord du chapeau affaissé de leur portique. Le seul carreau encore intact était fêlé, les trois autres remplacés par du placo moucheté. Deux murs de brique bas, l'un d'eux recouvert d'une mousse blanchâtre qui rampait, bordaient une venelle qui partait de la porte capuchonnée et traversait une bordure gazonnée jusqu'aux dalles de Little Cross Street. Des mots illisibles étaient griffonnés à la peinture pâle sur les colonnes de brique et, accumulé dans l'angle entre mur et gazon, on devinait un amas déconcertant de capotes, d'oiseaux morts, de mégots de cigarettes, d'huîtres carrées, béantes et dégonnées en polystyrène qui vomissaient des frites froides, un petit soulier d'enfant, six boîtes de bière écrasées par la colère ou l'ennui, plusieurs... Reggie se figea sur place. La mousse ne rampait pas. Il regarda de nouveau les touffes cendrées qui même encore maintenant semblaient avancer lentement, telle une grosse chenille albinos, progressant sur la surface plate du mur qu'ils longeaient. Sauf que ce n'était pas quelque chose de duveteux qui rampait sur le mur mais les cheveux blonds de quelqu'un qui marchait derrière en s'accroupissant.

« Bill ! Je le vois ! Regarde, il est là ! »

À peine eut-il prononcé ces mots qu'il le regretta et se dit qu'il aurait dû adopter une approche plus subtile. Là, sur l'autre trottoir de Little Cross Street, Michael Warren se tenait derrière le mur et regardait, ébahi, Bill et Reggie alors que leurs images démultipliées commençaient à traverser la route dans sa direction. Poussant un petit cri de panique, l'enfant en pyjama tourna les talons et plongea dans le placo et le verre des portes fermées. Reggie traversa en courant la rue déserte à sa poursuite avec Bill qui pestait à ses côtés, tous deux conscients que le nouveau ne s'était enfui que parce que leur brusquerie l'avait effrayé. Si John ou même Phyllis avaient été là, Michael Warren aurait probablement cessé de fuir et serait parti avec eux, soulagé de ne plus être seul dans ce siècle hostile. En gueulant comme il l'avait fait, Reggie avait dû effrayer le gamin pour de bon. S'il creusait dans un autre temps, même une demi-heure en arrière ou en avant, ils risquaient de ne jamais le retrouver et alors toutes les graves conséquences dont on leur avait parlé s'ils perdaient le marmot deviendraient réalité.

Il avait la nausée rien qu'à l'idée de devoir avouer à Phyllis qu'il avait merdé. N'ayant pas envie que Michael Warren leur échappe de nouveau, les gamins chargèrent comme des voyous dansant la conga, coupant par la pelouse et s'enfonçant dans le mur ouest des immeubles de Bath Street, sans prendre la peine de passer par les doubles portes comme l'avait fait le petit fugitif blond. Reggie et Bill plongèrent imprudemment dans les briques gélatineuses, émergeant dans le royaume étonnant et inattendu qui se trouvait derrière.

Le premier appartement dans lequel ils firent irruption était éclairé par la lueur crépitante d'un téléviseur réglé sur un canal vide. Assis dans l'unique fauteuil de la pièce, un homme d'âge moyen fixait les parasites incohérents, en pleurant et serrant un chapeau de paille de femme contre son visage. Les enfantômes passèrent devant lui, traversèrent le mur du fond et la kitchenette vide pour arriver dans un autre appartement, celui-ci plongé dans le noir à l'exception des lignes chrome et arachnéennes de leur vision nocturne. Comme filigrané de fil métallique, Reggie vit un bébé crasseux qui dormait d'un sommeil agité dans son berceau délabré, seul en compagnie de cinq chats affamés et leurs crottes. Bill et lui continuèrent d'avancer, un vent vicieux s'engouffrant dans les couloirs et sous les portes, taudis après taudis. Trois Noirs excités jouaient aux cartes tandis que dans un coin gisait un quatrième, en sang et geignant ; une vieille femme potelée au regard vide et en sous-vêtements comptait patiemment des conserves d'aliments pour chien qu'elle arrangeait en pyramide sans la moindre trace d'un chien en vue ; une jeune fille maigre à la peau mate et aux cheveux tressés aspirait une fumée blanche comme neige sur un papier argenté au moyen d'un tube en plastique, et collait des photos découpées d'une femme blonde sur un cahier déjà bien rempli.

Les deux jeunes fantômes déboulèrent enfin par un mur extérieur, émergeant heureusement dans ce qui, s'ils avaient été encore capables de respirer, aurait été de l'air frais. Ils étaient à présent sur l'avenue centrale qui séparait les tours. Un sentier rectiligne avec une bande de gazon de chaque côté, bordé par des murs aux arches étranges en demi-lune : Reggie savait que quatre-vingt-dix ans dessous c'était le sinistre terrain de jeux connu sous le nom de Verger. L'endroit avait énormément changé depuis, bien sûr. En fait, l'endroit avait beaucoup changé, du moins la nuit, depuis que Reggie se souvenait d'être passé là, lors d'un raccourci par les années 1970. Bien que la structure de base des bâtiments n'ait pas changé, Reggie constata que chaque balcon crasseux ou cage d'escalier visible derrière les arches de brique bordant le sentier était éclairé par en dessous, si bien que ces détails flottaient dans le noir et donnaient l'impression que les immeubles étaient quelque cité fabuleuse, reléguée dans le futur, constellée de lanternes mais totalement déserte. À l'extrémité sud de l'allée centrale, avant que celle-ci ne débouche dans Castle Street, se dressait un large escalier en béton aux murs de brique. Sur la marche du bas, au milieu, était assis le fantôme de Michael Warren, ses étroites épaules tremblant tandis qu'il pleurait, le visage dans les mains.

Cette fois-ci, Reggie et Bill s'approchèrent plus prudemment de l'enfant effrayé, en se déplaçant si lentement que c'est à peine s'ils laissaient un simple sosie derrière eux. Ne voulant pas que l'enfant lève les yeux brusquement et pense qu'ils essayaient de lui tomber dessus, Reggie s'exprima de la voix la plus douce et la plus rassurante qu'il put.

« N'aie pas peur, petit. Ce n'est que nous. Tu ne cours aucun danger. »

Michael Warren leva les yeux, surpris, et pendant un court instant il parut se demander s'il devait fuir encore. Il décida manifestement de n'en rien faire, baissa de nouveau la tête et se remit à sangloter. Les deux garçons s'approchèrent et s'assirent à ses côtés, et Reggie posa un bras sur les épaules tremblantes du petit enfantôme.

« Allez. Mouche-toi et reprends-toi, d'accord ? Ça ne va pas si mal. »

L'enfant leva les yeux vers Reggie, de l'ectoplasme luisant sur ses joues.

« Je veux juste hanter chez moi. Sépia l'endroit où j'abritais. »

Reggie aurait difficilement pu le contredire. Les masses noires et anguleuses avec leurs îlots de lumière suspendus qui se dressaient autour d'eux n'étaient pas non plus l'endroit où il avait vécu, ni l'endroit qu'il avait quitté. En outre, dans le cas de Reggie la lueur du foyer était située à cent cinquante années et quelque en dessous d'eux, au fond de la terre des Boroughs. Il serra brièvement le bras de l'enfantôme sous la manche de sa robe de chambre.

« Je sais. Pour tout te dire, Bill et moi on aime pas trop traîner non plus ici dans les zéros, pas vrai, Bill ? »

De l'autre côté de Michael, Bill secoua sa tête en une hydre momentanée et débraillée.

« Nan. C'est nul ici, petit, et plus on monte, plus ça empire. Je veux dire, y a des caméras dans tous les coins par ici – c'est pour ça qu'il y a toutes ces lumières – mais si tu montes dans les zéro-sept ou ce genre, ces putain de choses se mettent à te parler. “Ramasse ce putain de papier gras.” Je déconne pas. Phyllis est venue ici un jour par accident, pour nous sortir de cette tempête. Je parie que quand on la reverra, elle voudra creuser jusqu'à une époque un peu plus civilisée. Alors va pas t'enfuir de nouveau, hein ? On est tes potes. On veut sortir d'ici autant que toi. »

Michael Warren renifla et ôta une trace-mollusque d'ectoplasme avec une de ses manches.

« Mais où est trépassée notre maison ? »

À entendre la petite note interrogative dans la voix du gamin, il semblait qu'il fût plus ou moins prêt à se faire consoler. Reggie essaya de répondre à sa question avec compassion, sans dire au petit Warren qu'il ferait mieux de grandir et de passer à autre chose. Chacun avait sa croix à porter, supposa Reggie, et Michael Warren avait été très jeune quand tout cela lui était arrivé. Il méritait d'avoir une chance.

« Tu sais, Phyllis a creusé sur près de cinquante ans, et rien n'est éternel, pas vrai ? Presque toutes les maisons où on a vécu sont détruites avant les

vingt et quelques, mais elles sont encore toutes là quelque part en dessous de nous dans le passé, alors t'inquiète. On peut creuser jusqu'en 1959 en deux temps trois mouvements. »

Ça ne parut pas rassurer l'enfant autant que Reggie l'espérait. Michael Warren secoua ses boucles blondes d'un air contrit.

« Mégère vœu pas que toussaint soit ici. C'est devenu tout mioche ces truïques, et moi j'aimais quand ma mère traversait avec nous ces immeubles pour rentrer. Je me souvenais une fois quand j'étais dans ma poussière, et qu'on descendait ces morches. Ça prenait du temps, et ma sœur était assise là-bas sur ce mur et lisait son comète-bouc. Sur la couverture y avait écrit "Mondes interdits" et on voyait des planètes sur les lettres... »

Comme s'il s'apercevait que son charabia ne rendait pas justice au sentiment de perte qu'il ressentait, l'enfantôme n'acheva pas sa phrase et se contenta de désigner l'allée sombre où ils se trouvaient, ses vérandas rougeoyant alors qu'elles restaient suspendues dans l'obscurité.

« J'aime pas ce qui a magiqué toussaint, voilà tout. »

Reggie soupira et se leva dans un claquement de genoux fantômes, puis fit signe à Bill de se bouger le cul lui aussi. Voyant que les deux garçons s'étaient levés, Warren fit de même. Bill et Reggie prirent alors chacun Warren par une main, en espérant tous deux ne pas ressembler à des tantes, et s'engagèrent avec lui sur l'avenue bordée d'herbe entre les deux moitiés des immeubles, se dirigeant vers Bath Street en une file indienne démultipliée rappelant une fanfare. Reggie se tourna vers le petit garçon.

« Personne d'entre nous n'aime ça, petit, la chose qui a changé ainsi cet endroit. L'Âme du trou, c'est comme ça qu'on l'appelle. Si on continue par là, tu comprendras pourquoi. »

Ayant atteint l'extrémité la plus au nord de la longue avenue, ils s'avancèrent dans Bath Street. Reggie et Bill s'arrêtèrent alors, et quand Michael Warren leva un regard interrogateur vers Reggie, ce dernier désigna un endroit un peu plus loin en bas de la rue en pente qu'éclairaient des lampadaires.

C'était une vision tellement inédite, un peu comme quand on voyait pour la première fois l'Ultracanal, que Michael Warren ne comprit pas tout de suite ce qu'il regardait, ce dont Reggie ne doutait pas, vu son expérience personnelle. Mais à la différence de l'Ultracanal, le phénomène qui tourbillonnait dans la nuit de Little Cross Street inspirait moins la stupéfaction béate que l'effroi absolu.

C'était un trou calciné et noirci à même le tissu surnaturel de la jointure fantôme. Large d'environ vingt mètres, il était suspendu juste au-dessus des pavés inégaux et déchaussés de Bath Street, et tournait lentement. Il n'appartenait visiblement pas au monde matériel, et son contour extérieur s'enfonçait dans les briques couleur bacon des tours, rendant les murs comme transparents. Reggie pouvait voir à l'intérieur des pièces, là où les bords cendres du disque qui tournait lentement passaient par une des chambres

qu'avaient traversée Bill et lui quelques instants plus tôt, et dans laquelle la femme à la peau foncée et aux cheveux tressés aspirait de la fumée et collait des images dans son scrapbook. La circonférence du trou entama le corps transparent de la fille telle une scie circulaire noire, et les éclats arrachés par son passage de meule allèrent se déposer sur les organes intérieurs de la métisse sans qu'elle s'en doute. De l'autre côté de Bath Street, l'extrémité de l'ouverture tournante faisait de même avec le coin supérieur des maisonnettes de Crispin Street. Un gros type transparent était assis sur des toilettes transparentes, concassé sans s'en rendre compte par le périmètre crasseux du monstre alors que celui-ci tournait dans ses toilettes. Roue terrible et dentée avec, broyés entre ses dents, des spécimens anatomiques, l'horreur tournait avec une puissance inéluctable au cœur du quartier indifférent, telle une vaste et écrasante horlogerie en mouvement. Stupéfié, Michael Warren contempla le spectacle infernal pendant quelques instants puis leva des yeux perdus et effrayés vers Bill et Reggie, en espérant une explication.

« C'est quoi ? Ça sent la puritude, comme de vieux boyeux. »

L'enfant avait raison. Même ici dans la jointure fantôme où les lapins décomposés de Phyll Painter n'avaient pas d'odeur, on pouvait sentir le parfum de crématorium de l'abysse tournant lentement, un parfum cuisant et désagréable au fond de votre gorge fantôme, derrière les narines spectrales qui se contractaient. Resserrant leur prise sur les mains de Michael, Reggie et Bill le propulsèrent doucement au-dessus de Bath Street, loin de la gueule béante de la noire nébuleuse qui tournoyait, à son rythme languide, à seulement douze pas au-dessus de la rue. Ils ne voulaient pas qu'il prenne peur une fois de plus et se précipite dans cette horrible chose.

« C'est comme le spectre d'une grande cheminée comme y en avait ici pour brûler toutes les ordures de Northampton. Dans le monde à trois côtés, la cheminée a été détruite y a soixante-dix ans, mais personne n'a pu éteindre ses flammes ici dans la jointure fantôme. Elle brûle depuis, et elle grandit. Si tu trouves que c'est moche et que ça sent mauvais, tu devrais la voir depuis l'En-haut. On l'appelle le Destructeur. »

Pour Reggie, le simple fait de prononcer le mot revenait à abattre les deux poings sur les touches les plus à gauche d'un piano, et parut faire le même effet au trio alors qu'ils avançaient en silence au-dessus de Bath Street jusqu'au terrain vague à son extrémité. Michael n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule en direction du maelström en lévitation. Reggie savait que le même devait se poser la même question que se posait tout le monde en voyant pour la première fois le Destructeur : qu'advenait-il des lieux mortels et des vivants avec lesquels il entrait en contact ? Que leur faisait-il à leur insu ? La vérité, c'est que personne ne le savait, même si ce n'était pas la peine d'être un génie pour deviner que ça devait être tout sauf agréable. Tout le monde savait ce qui se passait : ils étaient incinérés puis se décomposaient, pulvérisés en atomes par ses courants tourbillonnants avec leurs résidus entraînés dans l'implacable vortex d'onyx. Pour ce qu'on en

savait, les essences de ces malheureux pouvaient être encore en vie et conscientes au sein de cet infini et effrayant tourbillon. Reggie ne voulait même pas y penser et obligea Michael Warren à presser le pas.

Juste quand les deux grands garçons commençaient à se dire que leur jeune fardeau ne détournerait plus jamais ses yeux du Destructeur, voilà que, comme c'est souvent le cas chez les petits enfants, son attention fut soudain attirée par quelque chose qu'il trouva de toute évidence encore plus remarquable, oubliant aussitôt le tourbillon destructeur d'âmes qui planait au-dessus de Bath Street derrière eux.

Ils aperçurent les deux tours d'immeubles, Claremont Court et Beaumont Court. Les douze étages de chaque monolithe montaient vers les nuages épars et le ciel presque sans étoiles au-dessus, des rectangles pareils à des timbres-poste, leur lumière filtrée par des rideaux collés ici et là sur les hautes pages noires des immeubles. Bien que Reggie sourît un peu en voyant combien l'enfant se laissait facilement impressionner, en toute honnêteté il avait eu largement le temps de se lasser du spectacle des colossaux monolithes. La première fois qu'il les avait vus, il avait été aussi surpris que l'était à présent Michael Warren. C'étaient les plus hautes maisons qu'il eût jamais vues, des caisses gigantesques échouées sur un immense terrain vague. Les grandes lettres métalliques en haut de chaque tour, additions récentes qui annonçaient une « NEWLIFE », étaient disposées verticalement, ce qui renforçait l'impression de paquets renversés. Autour de la base de béton des deux édifices, toutes sortes de débris gisaient et brillaient tels des lis funéraires dans l'obscurité rehaussée d'or. Michael était aussi intrigué qu'admiratif.

« Je croyais qu'il jahvé pluie de maisons par ici. De quel doigt ils ont pâti ces trucs ? »

Reggie éclata de rire, mais sans méchanceté. C'était vrai. Il n'y avait jamais pensé avant, mais les tours ressemblaient bel et bien à deux grands doigts dressés en un énorme signe de la victoire adressé aux Boroughs. Lâchant la main de Michael, il ébouriffa gentiment ses cheveux laiteux.

« C'est une bonne question, petit. Dis donc, Bill, quand c'est que ces couillons ont bâti ça ? »

Bill grimaça en réfléchissant.

« Quelque part au début des années 1960, je dirais. Quand tu ressusciteras en 1959, tu verras sûrement ces trucs s'élever d'ici un an ou deux. T'as donc droit ici à une avant-première, mais tu t'en rappelleras pas quand tu seras de nouveau vivant. »

Reggie inclina son galurin et opina solennellement. Ce phénomène était connu. On ne pouvait pas plus rapporter de souvenirs de la jointure fantôme ou de Mansoul qu'on ne pouvait rapporter une malle aux trésors d'un rêve cupide. Une fois revenu dans le domaine mortel à trois côtés, Michael Warren serait absolument incapable de se rappeler le moindre détail de ses exploits dans l'En-haut avec le Gang des enfantômes sauf peut-être lors de rares cas de déjà-vu, vite oubliés. Reggie méditait encore sur ce fait vaguement décevant

quand Phyllis, John et la petite Marjorie surgirent du mur en mouchetis des maisonnettes de Crispin Street et glissèrent vers le large accotement gazonné où Reggie et les deux autres se tenaient, leurs sosies enluminés se détachant dans leur sillage comme des feuillets d'un carnet de croquis.

« Ah, vous l'avez retrouvé ! Sale petite anguille. À quoi tu pensais en te carapatant comme ça ? »

Phyllis avait l'air furieuse. Le dominant d'à peine huit centimètres, ses souliers à boucle bien campés et ses poings rivés sur ses hanches maigrichonnes, elle le réprimanda vertement, les yeux noirs et vitreux de son écharpe semblant eux aussi juger le pauvre enfant. Ayant quelque peu révisé son opinion du frêle fantôme, Reggie trouva que Phyll était injuste. Il allait intervenir, même s'il rechignait à l'idée d'affronter la cheffe autoproclamée du Gang des enfantômes, quand le grand John s'avança et lui épargna cette peine.

« Te bile pas, le mioche. Elle est juste soulagée qu'on t'ait retrouvé et que tu sois entier. T'aurais dû l'entendre y a quelques minutes quand elle croyait que les vagabonds t'avaient réglé ton compte et jeté ta dépouille dans le Destructeur. Elle était dans tous ses états, et sa lèvre tremblait. »

Phyllis se tourna vers John et le fusilla du regard. Elle essaya d'écraser les orteils du beau fantôme, mais il éclata de rire et retira son pied juste à temps. Phyllis s'efforça de prolonger son indignation devant l'hilarité de John qui commençait à contaminer le reste de la bande. Même Reggie gloussa en la voyant à ce point vexée, mais il feignit de tousser de peur qu'elle l'entende.

« C'est faux ! J'étais juste inquiète à l'idée qu'il ait eu un accident ou se soit fait enlever par un autre démon, et alors on aurait été dans la mouise ! Comme si j'en avais quoi que ce soit à battre qu'il fasse la culbute dans le puits écarlate ou se fasse écharper par les ratiers de Malone et qu'on retrouve juste des merdes de chien avec quelques boucles blondes qui dépassent dedans ! »

Malheureusement pour elle, cette dernière remarque la fit rire elle aussi. Ils se mirent tous à rire de plus belle sur la pelouse obscure, et bientôt tous s'entendirent de nouveau à merveille.

Pendant que Michael Warren et les autres se racontaient leurs aventures respectives depuis leur séparation en bas de Scarletwell Street, Reggie et Bill allèrent s'amuser un peu plus loin. Bill proposa une partie d'écrase-phalange mais quand tous deux examinèrent leurs mains ils s'aperçurent que leurs jointures palpitaient encore faiblement des bleus gris terne laissés par leur dernière partie, et ils préférèrent jouer à autre chose. Ils décidèrent finalement de courir en cercles étroits autour d'un bout de cornet à frites tout froissé, pour voir s'ils parvenaient à le faire trembler. On y arrivait parfois, quand on était assez nombreux. Il suffisait de courir le plus vite possible en rond autour d'un objet tel un train électrique filant sur ses rails, et si on prenait assez de vitesse ça laissait un sillon temporaire dans l'espace-temps du plan mortel. Des tourbillons d'air s'engouffraient et comblaient ces petites dépressions, et si on courait assez vite assez longtemps on pouvait déclencher des tornades

miniatures dans le petit parking entre Silver Street et Bearward Street dans les années 1960, ou faire éclore des tourbillons riquiquis sur la paille et les pelures d'orange aux coins de la place du marché. Mais ici, n'étant que deux pour accomplir cette manœuvre, ils ne réussirent à déplacer le bout de papier que d'un centimètre. Quand Phyll leur demanda d'arrêter et de se préparer à y aller, ils renoncèrent à leur passe-temps étourdissant en poussant de petits soupirs de soulagement, ravis d'avoir une excuse pour arrêter leurs efforts infructueux.

Les six enfantômes et leur meute de sosies flous remontèrent la pente douce qui bordait les deux tours parallèlement à Bath Street, et se dirigèrent vers la rangée de maisons le long de la limite supérieure de la pelouse près d'un chemin qui d'après Reggie s'appelait Simons Way. Apparemment, Phyllis avait décidé de contourner les tours NEWLIFE pour rejoindre Tower Street, ainsi qu'avait été renommée l'ancienne section en haut de Scarletwell. Elle se dirigeait très probablement vers le Chantier, même si Reggie espérait qu'elle n'avait pas l'intention de le visiter en zéro-cinq ou zéro-six, ou allez savoir dans quel recoin à la noix.

Bien que ce fût encore le petit matin d'après Reggie, un ou deux vivants vaquaient à leurs affaires, sans le cortège de sosies flous que la troupe des enfants morts trimballait derrière elle. Un type aux petits yeux porcins et au crâne lisse et rasé émergea d'une maison de Simons Walk et déposa deux bouteilles de lait vaporeuses sur son perron avant de rentrer chez lui. Les enfants eurent beau taper de leurs mains grises et immatérielles sur le crâne chauve de l'homme qui se penchait pour poser les bouteilles, il ne parut pas le moins du monde sentir leur présence, ce qui était tout à fait dans l'ordre des choses. Ce ne fut pas le cas pour le promeneur nocturne qu'ils croisèrent peu après en s'engageant dans Tower Street, avec les imposantes tours de béton désormais derrière eux.

C'était un type grand et efflanqué aux cheveux noirs et bouclés, qui avait l'air d'avoir la quarantaine ou la cinquantaine, et qui avait manifestement forcé sur la bouteille. Il descendait lentement Tower Street en direction des enfantômes, étant sans doute arrivé à ce niveau après avoir emprunté une volée de marches située plus haut. Il récitait quelque chose d'une voix indistincte, sans doute un poème, qui parlait de gens « étranges, non, étrangers aux autres ». Reggie et Bill se marrèrent en l'entendant, et ils étaient sur le point de se payer la tête du pochtron quand ce dernier s'arrêta tout net et les regarda directement.

« Je vous vois ! Aha ha ha ha ! Je sais où vous vous cachez, juste au coin et dans le tuyau. Ah ha ha ha ! Je vous vois, ça oui. Je suis un poète publié. »

Les enfants morts restèrent figés sur place, hébétés, incrédules. Il y avait toujours une chance, bien sûr, pour que des vivants vous aperçoivent à l'occasion, mais dans ce cas ils détournaient aussitôt les yeux, et en concluaient qu'ils n'avaient pas vraiment vu ce qu'ils avaient cru voir. Ils n'essayaient jamais de parler aux morts, et quant à les interpeller avec

bonhomie, eh bien, c'était nouveau. Même Phyllis et John regardaient le type éméché en se demandant comment réagir.

Heureusement, la situation fâcheuse à laquelle tout ça aurait pu conduire fut évitée par l'ouverture opportune d'une fenêtre au dernier étage de la première maison de la rangée, derrière les enfantômes et sur leur gauche. Une petite bonne femme en robe de chambre, d'âge canonique mais apparemment d'une résistance incroyable, se pencha et réprimanda sèchement l'ivrogne qui titubait à la lumière des réverbères.

« Espèce de bon à rien ! T'as perdu la boule ! Monte vite avant que je t'en colle une ! Ça rime à quoi, ça, parler tout seul en pleine nuit ? »

Le poivrot extralucide leva les yeux vers la fenêtre, en haussant de surprise ses sourcils généreux. Il s'adressa à la femme de la voix caquetante dont il avait usé pour saluer les enfants.

« Mère, surveille ton langage ! Ah ha ha ha ! Je causais juste avec des... oh. Ils sont partis. Ah ha ha ha ! »

L'homme avait tourné une fois de plus le regard vers Tower Street et fixé directement les enfantômes mais cette fois-ci il cligna des yeux, incertain, puis les plissa comme s'il ne les voyait plus. De nouvelles réprimandes de la femme, sa mère en tout état de cause, le firent avancer en titubant, et il pouffa dans sa barbe en cherchant ses clés alors qu'il traversait sans s'en rendre compte la demi-douzaine de gamins qui se trouvaient devant lui. Les enfantômes se retournèrent pour le voir batailler avec la serrure de la porte d'entrée, sans cesser de glousser, la vieille femme ayant entre-temps refermé bruyamment sa fenêtre, laissant son rejeton ivre se débrouiller.

Phyllis secoua la tête pendant que le gang se détournait du pochtron qui essayait d'ouvrir sa porte et reprenait l'ascension de Tower Street.

« Saperlipopette. Qu'est-ce qui lui a pris, là, devant chez lui ? Quand on pense que les vivants ont peur de nous ! »

Elle agita ses épaules comme en proie à un frisson exagéré pour signifier que les vivants étaient nettement plus étranges et largement plus effrayants que les fantômes. Reggie était d'accord. D'après son expérience, les morts avaient beaucoup plus les pieds sur terre.

Le gang s'arrêta un peu plus loin devant une sorte d'entreprise moderne appartenant à l'Armée du salut, fermée pour la nuit. L'endroit se trouvait sur leur gauche, tandis que devant eux se dressait la laide et grise mosaïque du mur délimitant le carrefour fréquenté qu'était devenu le Mayorhold. Glissant un regard à Michael Warren, Reggie vit que le gamin n'arrivait pas à se repérer dans cette architecture inconnue, et ne savait donc pas où il se trouvait. Vu ce qui était arrivé au Mayorhold, c'était sans doute préférable. Il n'y avait qu'à se rappeler la réaction du gosse quand il s'était aperçu qu'une rangée de maisons avait disparu.

L'intersection surélevée baignait dans une lumière au sodium qui, Reggie le savait, était du jaune de la pisse rance vue par les vivants. C'était ce qui donnait au monochrome de la jointure fantôme une nuance aussi malsaine, la

lumière malade se répandant depuis l'échangeur automobile jusque dans les rues et tunnels en dessous, où le Gang des enfantômes avait formé un cercle autour de son chef. Phyllis expliqua le parti à prendre qui lui semblait le meilleur, surtout dans l'intérêt de Michael Warren afin que le gosse n'ait pas d'autres sinistres surprises.

« Bon, j'ai un peu réfléchi à tout ça. On sait que ce gosse est un Vernall, et que les Vernall sont chargés d'une grande mission, dont souvent ils ignorent tout. Nous savons qu'il va ressusciter, et que ça a un rapport avec cet énorme chantier dans lequel se sont lancés les bâtisseurs, le Porthimoth di Norhan. Bon, il est si important dans cette histoire que les bâtisseurs se sont crêpé le chignon à cause de lui, là-bas en 1959. Je crois qu'on devrait retourner à Mansoul pour les voir se battre. On en apprendra peut-être un peu plus sur la façon dont ce petiot a été impliqué là-dedans. »

Remuant avec gêne dans son pardessus trop grand, Reggie protesta.

« Ne retourne pas dans l'En-haut, Phyll. Pas là-bas dans les zéros. Il a déjà vu à quoi ressemblait le Destructeur, qui plane dans Bath Street... »

Phyllis se hérissa.

« Tu me prends pour une idiote ou quoi ? Bien sûr que je vais pas aller dans l'En-haut par ici. D'une part, on aurait à se taper des kilomètres dans les Greniers du Souffle pour arriver là où les bâtisseurs se sont battus. On va d'abord creuser en 1959, puis on se fraiera un chemin jusque dans l'En-haut à partir de là. »

Bill se tenait à l'extérieur du cercle, l'air préoccupé, et donnait bêtement des coups de pied dans les pissenlits et les cailloux, sans résultat.

« Ça va juste nous plonger direct dans la tempête fantôme, non ? »

Lançant sa longue écharpe autour de son cou avec le geste typique d'une star de film dramatique si ladite écharpe n'avait pas été en lapins décomposés qui plus est démultipliés, Phyllis jeta sur son jeune frère un regard exaspéré.

« Oh mais sers-toi de ta caboche une fois, mon Bill. Pas si on creuse jusqu'à une heure ou deux avant que ça se déchaîne ! Si on est prudents, on saura quand on aura atteint la bande où y avait tout ce vent, et donc ça sera une couche ou deux encore plus bas. Bon, les gars, que ceux qui veulent m'aider me suivent, les autres, qu'ils dégagent. »

Là-dessus, elle se dirigea vers le mur du bâtiment de l'Armée du salut en une file indienne d'écolières furieuses et commença à gratter son temps accumulé à deux mains. Des bandes luisantes en noir et blanc qui étaient, Reggie le savait, des jours et des nuits feuilletées commencèrent à former des tortillons lâches autour de ses doigts, tandis qu'à contrecœur les autres membres du gang allaient l'aider. Seuls Michael Warren et Marjorie étaient exemptés de creuser, Michael pour des raisons de probable inaptitude et Marjorie parce qu'ils avaient tous peur que le petit garçon s'enfuit de nouveau si personne ne restait pour lui tenir compagnie.

Au bout d'une minute ou deux d'intense excavation dans le mur, Phyllis annonça qu'elle sentait la tempête fantôme filer en rubans fougueux entre ses

doigts. Redoublant de prudence, elle écarta en les roulant sur eux-mêmes les bords squameux représentant la durée de la tempête, les repoussant en lanières de bacon frissonnantes autour de la gueule béante du tunnel. Un instant plus tard elle signala qu'elle sentait un endroit où le vent ne soufflait plus, et invita ses comparses à l'aider à agrandir l'ouverture, maintenant qu'elle avait fait le plus dur à leur place.

Se joignant aux autres pour élargir un peu plus la circonférence du trou, Reggie constata avec étonnement qu'il y avait seulement plus d'obscurité de l'autre côté du portail, et non la lumière d'un jour des années 1950 comme il s'y était attendu. Mais quand l'ouverture fut suffisamment distendue pour que les enfantômes puissent grimper dedans, il s'aperçut qu'ils étaient dans une cave, ce qui expliquait l'obscurité. Des cartons pleins de revues cochonnes et de livres de poche étaient empilés contre un mur et un gros tas de charbon et de poussier était adossés à un autre mur, la scène rehaussée et détournée d'argent par la vision nocturne des enfants. Ces derniers se faufilèrent l'un après l'autre par l'entrée jusqu'en 1959, Phyllis fermant elle-même la marche tout en faisant passer Marjorie et Michael Warren devant elle. Une fois que tout le monde fut dans le sous-sol obscur, Phyllis leur fit reboucher le trou derrière eux, lequel menait dans les zéro-cinq et les zéro-six. Avec diligence, ils repoussèrent les fibres vaporeuses du jour présent sur l'ouverture béante jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace de Tower Street ou de ses tours d'immeubles se détachant contre un ciel sans étoiles. Ayant respecté le protocole de la jointure fantôme et refermé la porte derrière eux, Phyllis se tourna alors vers les autres pour leur parler. Elle ne baissa pas la voix, ce qui voulait dire qu'il n'y avait pas ici de gardien doté de seconde vue, comme cela avait été le cas dans la maison isolée au bout de Scarletwell.

« Au cas où vous vous demandez où c'est qu'on est, c'est la papeterie de Harry Trasler, pas loin du Mayorhold avant d'arriver à Althorp Street. On est dans sa cave. Tout ce qu'on a à faire, c'est de monter les marches et on se retrouvera au coin de l'entrée du Chantier. »

Ils trouvèrent l'escalier de la cave derrière une pile de magazines *True Adventure* maintenus par des ficelles, une revue sûrement américaine, avec des femmes presque nues en couverture, vêtues seulement de leurs sous-vêtements et d'un brassard nazi, en train de menacer des hommes menottés avec des fers chauffés à blancs et des fouets, les dents serrées. Montant les marches une à la fois, les enfants traversèrent une porte fermée à double tour et arrivèrent dans un passage éclairé par le jour qui menait dans la boutique même du vendeur de journaux : une salle avec des comics, des poches et des revues suspendus à de grosses pinces métalliques dans une vitrine consacrée à l'exposition. Là, derrière un vieux comptoir en bois tout rainuré de noir qui divisait la grande pièce en deux dans sa longueur, un homme chauve et pansu, à la peau cireuse et aux yeux cernés, était en train de calculer les retours sur les journaux du matin entre deux clients. Reggie supposa que c'était le Harry Trasler dont avait parlé Phyllis. Morose et visiblement préoccupé, il ne leva

même pas les yeux de sa colonne d'additions quand les enfantômes se fondirent dans son comptoir, qui n'était apparemment pas assez vieux pour les empêcher de le traverser malgré les apparences, et se retrouvèrent dans la sereine enceinte du Mayorhold que nimbait le vif soleil de juillet.

Cela fit du bien au cœur fantôme de Reggie de revoir cette étendue relativement rectangulaire où huit rues convergeaient, bordée par les cours de divers commerces, cinq tavernes, ainsi qu'une douzaine d'échoppes sympathiques et l'imposante façade ornée de colonnes de la Northampton Co-operative Society. Cette entreprise avait d'abord eu ses quartiers dans Horsemarket du temps de Reggie sous le nom de la West End Industrial Co-operative Society, et il était ravi de voir que la méritante entreprise se débrouillait toujours bien plus de soixante-dix ans plus tard. Flanquée d'un côté par une boucherie et de l'autre par les vieilles toilettes publiques victoriennes qui faisaient le coin avec Silver Street, la Co-op semblait être l'endroit le plus animé du Mayorhold en ce matin d'été. Des femmes portant des sacs de commissions en raphia, les cheveux protégés par un foulard, papotaient dans l'entrée de la boutique, s'écartant de temps en temps quand une personne entraait ou sortait de l'établissement.

Une lumière agréablement poussiéreuse aspergeait les femmes au visage dur qui entraient en ce moment au Green Dragon, venues de Bearward Street, et sur les véhicules assoupis près du Currier's Arms, à l'ouest de l'ancienne place oubliée. Émergeant juste de la confiserie jouxtant la boutique de Trasler, trois jeunes garçons en courts pantalons de serge retenus par des ceintures élastiques aux boucles en forme de S se partageaient ce qui ressemblait à un sachet de bonbons acidulés alors qu'ils traversaient les enfantômes sans remarquer leur présence.

Reggie et les autres continuèrent, passant devant le Old Jolly Smokers sur leur droite, conscients que dans les hauteurs astrales du pub où étaient réunis les vagabonds, Mick Malone le ratier était en train de siffler son punch de Galutin et d'envisager de rentrer chez lui en traversant le ciel jusqu'à Little Cross Street avec ses furets dans ses poches, comme ils l'avaient vu faire un peu plus tôt. Les enfantômes marchèrent presque sur la pointe des pieds en passant devant les portes battantes du pub, et traversèrent en haut de Scarletwell Street pour arriver sur le Mayorhold.

Face au Jolly Smokers, à l'autre coin de la voie publique délabrée, se dressait l'immeuble de trois étages, vieux et vétuste, sa charpente et ses pierres si sombres qu'elles en paraissaient presque fumées. Ses fenêtres aux chambranles fendus étaient condamnées par des planches et au-dessus de la porte également condamnée par des planches se trouvaient les vestiges de ce qui devait être une enseigne d'échoppe, avec trop peu de lettres peintes encore visibles pour qu'on devine le nom de l'ancien propriétaire, ou ce qu'il vendait autrefois. Bien que Reggie ait connu l'endroit quand il était ouvert, au tout début du XX^e siècle, il était incapable de se rappeler quel genre de boutique c'était. Il savait seulement que longtemps avant ça, dans les années 1500,

cette ruine avait été l'hôtel de ville de Northampton.

Les enfants passèrent par le mur de façade et se retrouvèrent dans une pièce sombre et nue où des baguettes de lumière tombaient par les fissures entre les planches de bois clouées en travers des fenêtres. Un papier peint épais par endroits de quatre générations s'affaissait et se détachait du plâtre humide, pendant comme une peau écorchée, tandis qu'un coin avait été décoré avec des bouteilles vides de Double Diamond et ce qui ressemblait à des mouvements péristaltiques. Ils montèrent un escalier effondré menant au premier, flottant au-dessus des vides moisissés laissés par les marches vermoulues, puis continuèrent jusqu'au dernier étage. Là, environ une douzaine d'ardoises manquantes avaient ouvert l'immeuble aux oiseaux et à la pluie, le transformant en un dédale de pièces lugubres tapissées de stalagmites de fientes de pigeon et de plaques troubles.

La porte dérobée et la Volée de Jacob se trouvaient dans la pièce du fond. Une lumière colorée tombait en banderoles festives par le portail radieux, éclairant les visages levés des enfants, se déposant sur les planches détrempées, les tapis et les papiers qui s'étaient fondus en une seule substance, sur les marches pitoyablement étroites de l'échelle céleste.

Reggie sentit le souvenir de sa gorge se serrer, et des fluides fantômes montèrent dans ses yeux. C'était l'endroit où Phyllis et Bill l'avaient emmené la première fois, peu de temps après qu'ils s'étaient tous rencontrés dans les catacombes du XIV^e siècle alors qu'ils s'abritaient de la Grande Tempête Fantôme de 1913. C'est ici qu'ils l'avaient finalement convaincu qu'il avait autant de valeur que n'importe qui, avec autant de droit au ciel ou à l'enfer. Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle tous ces sentiments se pressaient en lui chaque fois qu'il voyait ces escaliers menant à Mansoul. C'était comme ça, c'est tout. Il essuya furtivement ses yeux embués avec la manche rêche de son pardessus, en espérant que personne ne s'en apercevrait.

Phyllis fut la première à monter la Volée de Jacob, son collier de lapins se balançant et ses répliques se consumant telle une brume matinale alors qu'elle montait dans les couleurs et la radiance. Michael Warren la suivit, avec John derrière lui puis Bill et Marjorie.

Jetant un dernier coup d'œil au dessin au trait maculé de la jointure fantôme, Reggie leur emboîta le pas. Il avait un peu peur à l'idée d'assister à une empoignade entre bâtisseurs. Ayant été témoin de la tempête consécutive à leur altercation, il n'était pas sûr d'être prêt pour ce genre de spectacle, mais c'était juste une question de cran et de sens commun. Ce n'était pas la seule raison qui expliquait l'appréhension larmoyante qui s'abattait sur lui chaque fois qu'il montait ces barreaux et s'aventurait dans la colline boisée jusqu'à Deadfordshire.

Il n'y croyait toujours pas, voilà tout. Même après toutes ces années incalculables, il n'arrivait toujours pas à accepter l'idée qu'il existe un endroit merveilleux où on l'attendait, un lieu pour lui qui ne soit pas juste une fosse anonyme dans le cimetière de Doddridge Church. Il cligna des yeux pour

chasser ses larmes fantômes et ravala une épaisse glaire d'ectoplasme, se ressaisissant vaillamment avant de reprendre son ascension, et de quitter la grisaille pour le doré, le bleu, le rose et le violet.

Son chapeau coquettement incliné pour dissimuler le fait qu'il avait pleuré, Reginald James Malon passa par la porte dérobée pour pénétrer dans le Chantier, où il fut soudain entouré de sons retentissants et de riches nuances, de l'odeur bénie du bois raboté et de la sueur honnête des bâtisseurs. Il avait pour ainsi dire écarté le rideau punaisé.

Reggie était chez lui.

Michael Warren se faufila tant bien que mal par la porte dérobée juste après Phyllis Painter, et se retrouva de plain-pied dans l'intense agitation du Chantier, avec en prime le fumet putride de l'écharpe de Phyllis. L'endroit où venait d'émerger le Gang des enfantômes, vaste comme un aérodrome et baignant dans la lumière nacrée que filtraient ses hautes fenêtres, bourdonnait d'une folle activité. Il y avait des bâtisseurs partout, sur des échelles et des échafaudages, et ils allaient et venaient munis de rouleaux et de liasses de documents, en se lançant des instructions dans une langue où chaque syllabe s'épanouissait en un jardin lyrique et recherché.

Chaussés de sandales de bois, vêtus de robes d'un gris pigeon aux plis nuancés de vert ou de violet, ces bâtisseurs semblaient appartenir à un rang moins élevé que l'homme aux cheveux blancs que Michael avait aperçu un peu plus tôt et qui, lui, avait les pieds nus et portait une robe brillante et glaciale. Ce dernier avait l'allure d'un artisan, alors que les quelques douzaines d'hommes qui s'activaient dans la vaste enceinte ressemblaient davantage à de simples ouvriers, mais à des ouvriers se comportant avec plus de grâce et de dignité que les empereurs dont Michael avait pu voir des reproductions ou entendre parler.

Un des bâtisseurs, mince et grave, aux traits légèrement étirés et aux boucles cendrées et roides là où son crâne commençait à se dégarnir, passa devant les enfantômes, lesquels semblaient passablement impressionnés. Michael, tout juste sorti de la jointure fantôme, s'étonna que l'homme ne laisse derrière lui aucune réplique évanescence, mais il se rappela alors qu'ils se trouvaient tous à présent dans un endroit différent. L'ouvrier au visage émacié marqua une pause et posa sur la meute de gamins des yeux d'un vert émeraude infiniment brillant.

« Noresse garve mir plœuvn ! Proetus éterguice del inis ! »

Ces mots (si c'était là des mots), prononcés d'une voix aussi neutre que la brise et tout vibrants d'échos, firent à Michael l'effet de lourdes valises bosselées qu'on déposait dans son esprit puis qui se déballaient d'elles-mêmes en paquets de sens de plus en plus denses et ingénieux.

« *Nous les dorés, nous les travailleurs dans ce vallon voilé, nous qui arpentons les années dans ces glorieux vignobles d'immortelle sagesse, nous les gardiens gris de l'entreprise vous souhaitons la bienvenue, bienvenue dans notre miracle, dans notre monde, notre richesse, nos quartiers, où*

s'accomplissent nos Œuvres ! Amis, il nous sied, s'il vous sied également, de vous proposer un plan et un prospectus de notre pré carré tel qu'il était au temps passé et tel qu'il sera jusqu'à la fin des temps éternels, afin qu'il vous serve de gardien, de guide et de grande délivrance entre ces murs, ces salles, ces maisons sacrées de l'âme et du moi infinis ! »

Si Michael comprenait bien ces paroles, le sens en était le suivant : « Bienvenue au Chantier. Veuillez accepter ce guide. » L'ouvrier extirpa une demi-douzaine de brochures pliées de la pile instable de documents qu'il tenait coincée sous un bras, puis tendit les exemplaires de la mince brochure à chacun des six enfants morts avant de les saluer sèchement et de continuer sa traversée du Chantier animé vers un mur d'enceinte qui était trop éloigné pour qu'on le distingue clairement, sa robe couleur nuage de pluie scintillant de roses et de mauves alors qu'elle dansait autour de ses chevilles.

Michael baissa les yeux, tout comme ses compagnons, et examina les brochures qu'on leur avait distribuées. Imprimées à l'encre dorée sur un épais papier crème, les quatre pages pliées étaient couvertes d'un texte dense, composé apparemment de petits symboles grouillants dans un alphabet étranger. Étant âgé de trois ans et sachant donc à peine reconnaître plus d'un mot ou deux dans sa langue, Michael sentit qu'il allait devoir demander de l'aide à ses camarades, mais la chose se révéla inutile. Après un examen plus approfondi, les étranges et minuscules caractères parurent traduire leur sens dans des idées et des mots qu'il était en mesure de comprendre – ou du moins dans des concepts qu'il comprenait désormais, vu son état actuel. Il s'était aperçu qu'il était plus intelligent depuis qu'il était mort, comme si l'âme poursuivait sa croissance même quand l'esprit et le corps n'existaient plus. Il examina les lettres qui se tortillaient avec sa vision augmentée de fantôme et entama sa lecture :

L'USINE

L'Usine est fondée dans le monde inférieur en l'an 444 avant J.-C., où est établi le Premier Borough. Sa manifestation matérielle est au départ une borne de pierre disposée tout en haut du sentier menant au puits des teinturiers. Toutefois, dans le Deuxième Borough, les quatre Angles Maîtres ont réussi à déplier habilement le bloc de granit grossièrement taillé en une puissante forteresse afin d'y installer leur merveilleuse manufacture. Comme enseigne et sceau, afin que tous sachent que « La justice règne au-dessus des rues », qui est la devise de l'entreprise, figure ceci :



Elle est située près du point central du Premier Borough, bien qu'un peu décalée à l'est afin de pouvoir représenter plus précisément le croisement de ces lignes tracées en diagonale sur le quartier, et se connecter à ses coins. Ces quatre coins sont les terminus de l'arrangement, et canalisent ses quatre énergies disparates, chacune se distinguant par son emblème. De cette façon, le coin sud-est arbore la Croix, qui est le quartier ardent de l'esprit, tandis que le coin sud-ouest porte l'image d'un Château pour le quadrant aérien qui gouverne la majesté matérielle. Le coin nord-ouest est orné d'un grossier Phallus bien que ce soit un quartier aqueux et féminin, car c'est le lieu de pénétration et d'invasion. Enfin, le coin nord-est arbore une Tête de mort, car c'est la partie terrestre du motif et on lui attribue le trépas. Les symboles sont à l'origine gravés sur la clé de voûte en granit, chacun inscrit par un des quatre Angles Maîtres en accord avec leurs tempéraments et leurs humeurs notoires. Par ces glyphes leurs domaines se feront connaître :



Ces lieux sont présentement consacrés à la construction d'un Portimoth, ou « Point ou portail digne, proportionnant proprement le bord ou la bordure de la psyché immortelle, avec cet Art notre thème, notre passage, notre permis », couramment décrit comme une pierre de touche pliée en quatre devant être posée au sommet d'une structure

chronologique supérieure, afin de lier ainsi toutes les lignes morales et chevrons d'événement comportant cette immense architecture-Temps. Pendant la durée des travaux, la Direction déplore que les bâtisseurs ne soient pas en mesure de proposer aux visiteurs une visite guidée de l'établissement, et conseille respectueusement à chaque visiteur de conserver ce guide sur lui en permanence comme source pratique d'information.

Au rez-de-chaussée se trouve l'entrée principale, qui donne sur les Greniers du Souffle au-dessus de l'actuel Mayorhold. Deux points d'entrée à quadruple charnière ou « portes dérobées », disposés à chaque extrémité du chemin-source du ^v^e siècle, fournissent également un accès à ce niveau inférieur, où des parties spécifiques de l'entreprise sont assemblées et où les ouvriers sont assignés et coordonnés. Les visiteurs noteront que le sol est composé de soixante-douze grandes dalles, chacune étant longue ou large de cent pas, disposées selon un arrangement de neuf sur huit. Ces vastes dalles, examinées de près, forment une mosaïque élaborée, dont la particularité est due à...

Michael leva les yeux de la captivante brochure et s'aperçut que ses cinq camarades fantômes commençaient à se diriger vers le mur le plus proche, lequel se trouvait peut-être à quatre cents mètres à l'est. Roulant le précieux document en tube et le glissant dans la poche de sa robe de chambre, il se hâta de les rattraper aussi rapidement que ses chaussons le lui permettaient. Il avait eu si peur après s'être enfui, quand il les avait laissés au bas de Scarletwell Street, qu'il ne voulait plus les perdre de vue.

Il se rendait compte qu'il avait agi de façon stupide. Sa réaction avait fait suite au choc ressenti en découvrant St. Andrew's Road à l'abandon, ses maisons remplacées par une simple étendue d'herbes folles. Quelque chose n'allait pas. Pire, ça donnait l'impression que rien ne se passerait jamais comme on l'espérait, que tous les rêves de son papa et de sa maman seraient détrônés par des arbres, de l'herbe, et des chariots métalliques montés sur roulettes. Il avait refusé cette version des choses, et continuait de la refuser. Il n'avait pas voulu regarder ce terrain plat, sa plate évidence, aussi s'était-il enfui dans un quartier obscur qu'il ne reconnaissait plus.

Pendant que les autres enfants regardaient pleurer le fantôme en costume à carreaux, il s'était dirigé vers cette horrible maison isolée qui se dressait au coin, et il avait été submergé par l'étrangeté et la désolation de sa situation, incapable de supporter un instant de plus cet au-delà sinistre et troublant, cet avenir terrible et délabré. Il s'était éclipsé sans rien dire et s'était aventuré dans les recoins familiers et rassurants de la cité de Greyfriars, et bien que la grille noire de l'étroit passage l'ait rendu songeur – pourquoi l'ancien terrain de jeux officieux des enfants qu'était la cour de Greyfriars avait-il été ainsi condamné ? – ça ne l'avait pas empêché de se glisser à travers les barreaux telle de la vapeur de bouilloire, et de s'avancer dans l'enceinte sombre et silencieuse.

La cour intérieure de Greyfriars n'avait presque pas changé par rapport à celle de ses promenades en poussette, dans les années 1950, même s'il ne l'avait jamais vue en pleine nuit. La seule différence notable, hormis la grille, tenait à un certain laisser-aller, un certain négligé, comme si l'endroit avait renoncé. Il avait longé le sentier au bas du niveau inférieur de la cour et traversé une autre grille à l'extrémité, juste avant d'arriver dans Bath Street. Ce n'est qu'alors qu'il s'était aperçu qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

La rassurante rue en pente aux maisons en brique rouge, avec la confiserie de Mrs. Coleman aux boccas givrés de sucre, avait disparu. En place de cette vision habituelle se dressaient des immeubles laids avec des perrons en béton et des rambardes rouillées, des fenêtres noires et rectangulaires se détachant froidement sur les murs préfabriqués naguère peints en blanc, afin de mieux mettre en valeur la crasse des Boroughs.

Michael avait gravi tristement la colline, suivi en file indienne par ses doubles tout aussi abattus. Ce n'est qu'en arrivant à Little Cross Street, où les maisons mitoyennes qui s'adossaient autrefois les unes aux autres tels des ivrognes se cramponnant avaient été également remplacées par des immeubles modernes aux murs blancs, qu'il était arrivé en un endroit qu'il connaissait dans la masse étonnamment réconfortante des immeubles de Bath Street.

Un examen minutieux lui révéla que même ces derniers avaient considérablement changé. De grossiers panneaux d'aspect marbré avaient servi à réparer les doubles portes du portique digne d'un cinéma après que quelqu'un en eut cassé les parties vitrées. Il s'était accroupi devant un des murets en brique qui bordaient le chemin partant de l'entrée délabrée et avait réfléchi en pleurant à ce qu'il devait faire. C'est alors qu'il avait repéré Bill et Reggie, qui gravissaient la rampe goudronnée ayant remplacé Fitzroy Street, et finirent par le repérer.

S'ils n'avaient pas crié et traversé ventre à terre la route, avec tous leurs yeux, leurs bras et leurs jambes supplémentaires, il serait peut-être resté où il était et se serait laissé rattraper. Mais le fait est qu'il avait pris ses jambes à son cou et filé à travers les portes en partie condamnées pour entrer dans l'immeuble. Ç'avait été effrayant, une enfilade de pièces étranges avec d'horribles gens faisant des choses qu'il ne comprenait pas. Quand il avait débouché sur l'allée centrale et ses marches, il avait ressenti un immense soulagement, malgré les étranges lumières flottant partout.

Cette fois-ci, quand Bill et Reggie avaient suinté de la brique rouge et terne et s'étaient approchés de lui, il en avait eu plus qu'assez, et il avait presque été content de les voir. Échaudé par sa tentative infructueuse pour gagner son indépendance fantôme, il avait laissé les deux garçons le prendre par la main et l'entraîner loin du terrifiant trou spectral de Bath Street, jusque dans les jardins des deux stupéfiants immeubles, où ils avaient alors retrouvé John, Marjorie et Phyllis. Bien que cette dernière l'eût réprimandé pour sa désertion, Michael commençait à la connaître suffisamment bien pour sentir

combien elle était soulagée de le retrouver et de le savoir indemne. Il se demandait si elle n'avait pas en secret le béguin pour lui, ce qu'il commençait à soupçonner. Que ce fût ou non le cas, il ne voulait plus perdre de vue la fille ou la bande, et il se dépêcha de les rejoindre dans l'atelier en pleine effervescence.

Comme il arrivait au niveau du petit groupe, John se retourna et lui adressa un grand sourire.

« Tu nous quittes plus, hein, petit ? On a cru un moment qu'on t'avait perdu. Dis, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? C'est impressionnant, non ? »

John désigna l'agitation qui régnait tout autour d'eux, les incessantes allées et venues des bâtisseurs sévères aux robes grises et étincelantes, en agitant un seul bras mince là où Michael s'attendait presque à en voir onduler une douzaine. L'intérieur du Chantier était, il est vrai, impressionnant. Sur d'énormes dalles aux motifs complexes et colorés qui semblaient bouger et clignoter à la périphérie de la vision, les solennels bâtisseurs vaquaient à leurs diverses tâches, tandis qu'au-dessus de la multitude, sur un énorme bossage saillant du mur dont ils approchaient, se trouvait l'étrange dessin que Michael avait vu dans la brochure : un cartouche ou un ruban qui semblait se dérouler vers la droite, avec juste au-dessus deux triangles joints par deux traits. Grossier et malhabile, le dessin semblait l'œuvre d'un enfant de trois ans plutôt que celle d'un des mystérieux « Angles Maîtres ». Sans cesser de trotter aux côtés de John, Michael leva les yeux vers lui.

« La grosse enseigne là-haut, c'est quoi ? un panneau publicitaire ? »

John gloussa.

« Ma foi, en quelque sorte. Ça veut dire “Justice au-dessus des rues”, et c'est une sorte de devise, un peu comme le “Un cœur fondant sous une armure” sur les conserves de mélasse. Tout est expliqué dans cette brochure que le bâtisseur vient de nous donner. Tu l'as lue ? »

Michael dit qu'il l'avait parcourue avant de la ranger dans la poche de sa robe de chambre de peur de rester à la traîne. John sourit et secoua la tête.

« Personne ne va te laisser en rade, pas après la truille que t'as flanquée à Phyllis quand tu t'es enfui. Tu devrais jeter un autre coup d'œil à la brochure. Tu y apprendras des tas de choses, notamment sur les divers démons qu'ils ont enfermés dans ces dalles. »

Michael se figea sur place et contempla la dalle de cent mètres de long sur laquelle il marchait. Quand on s'arrêtait pour examiner attentivement ses motifs, c'était un sacré spectacle. Le motif ingénieux était composé de deux formes répétées qui avaient été habilement conçues pour s'entrelacer, une des formes venant s'insérer dans les espaces entre les contours soigneusement ménagés de l'autre. Les deux différentes formes contribuant à cet effet papier peint étaient répugnantes. L'une avait l'apparence d'un loup doté d'une queue de serpent gluante là où la sienne aurait dû se trouver tandis que des gouttes de feu écarlates giclaient d'entre ses mâchoires rageuses. La seconde forme était celle d'un corbeau d'une taille anormale, son bec ouvert révélant des

crocs de gros chien de chasse.

La façon dont les contours de ces deux monstres dissemblables s'assemblaient était une merveille de précision, servie par les flammes jaillissant de la gueule du loup-serpent pour envelopper son corps gracie d'une aura rouge et ardente, la bordure festonnée de cette dernière s'enchâssant parfaitement dans les noires dentelures des ailes du corbeau-chien qui était tourné dans l'autre sens. Par un effet d'optique fascinant, les lignes irrégulières au moyen desquelles les deux différents motifs se rejoignaient semblaient remuer perpétuellement, comme si les halos enflammés autour des loups-serpents tressautaient ou comme si les corbeaux-chiens agitaient furieusement leurs ailes. Michael sortit la brochure de sa poche et se remit à lire à partir de l'endroit où il s'était arrêté, dans l'espoir d'en savoir plus sur ce dallage aux motifs alambiqués.

Les visiteurs noteront que le sol est composé de soixante-douze grandes dalles, chacune étant longue ou large de cent pas, disposées selon un arrangement de neuf sur huit. Ces vastes dalles, examinées de près, forment une mosaïque élaborée, dont la particularité est due à la présence d'anciens employés ayant été à la fois aplatis et compactés lors de leur fabrication.

Ces ex-bâtitseurs, qu'on appelle communément des diables, ont été compressés en un plan d'existence à deux dimensions par les Angles Maîtres et leurs armées au cours de la fondation du royaume mortel et matériel. Une fois soumis, ils sont gouvernés par un tore d'or que porte au doigt l'Angle Maître Mikaël en tant qu'anneau de contrôle de sainte domination. Dans les strates symboliques qui surplombent le monde substantiel, l'Angle Maître Mikaël offre alors ce gage au roi Salomon afin qu'il puisse triompher également de ces démons, et leur faire construire son temple à Jérusalem. Cette structure est reprise dans le Premier Borough sous la forme de l'église ronde de St. Sepulchre, de même que l'Angle Maître Mikaël, fusionné avec le célèbre saint Michel, préside sur la commune terrestre depuis sa corniche sur la mairie de St. Giles.

Les six douzaines de démons incarcérés dans les dalles, si l'on part du coin sud-est, sont décrits et nommés comme suit :

Le premier esprit est un roi qui règne dans l'Est du nom de BAEI. Il rend les hommes invisibles. Il règne sur soixante-six légions d'esprits inférieurs. Il apparaît sous diverses formes, parfois comme un chat, parfois comme un chien et parfois comme un homme, ou parfois sous toutes ces formes à la fois...

S'ensuivait une longue liste de ces hideuses créatures et de leurs attributs, qui tous ou presque semblaient épouvantables. Comprenant que le coin sud-est de l'enceinte était situé un peu plus loin sur leur gauche, Michael pouvait calculer sur quelle énorme dalle le Gang des enfantômes et lui-même se tenaient, à savoir la septième en partant du fond. Déplaçant son doigt sur la colonne des ducs et princes démoniaques jusqu'à arriver à l'endroit qu'il

cherchait, il se mit alors à lire.

Le septième esprit s'appelle AMON. C'est un marquis, de grande puissance et très fort. Il a l'apparence d'un loup doté d'une queue de serpent, et vomit par la gueule des flammes ardentes, mais parfois il apparaît sous la forme d'un corbeau avec des crocs de chien dans sa gueule. Il révèle toutes les choses passées, présentes et à venir ; procure l'amour ; et réconcilie toutes les controverses entre amis et ennemis. Il gouverne quarante légions d'esprits inférieurs.

Et c'était tout, en ce qui concernait Amon le corbeau-loup à queue de serpent et crocs de chien, correspondant au motif essentiellement rouge, noir et gris qui remuait sous les chaussons de Michael. Ce dernier examina les deux yeux visibles des créatures représentées : l'un appartenait au corbeau de profil et l'autre au loup également de profil. Maintenant qu'il en savait un peu plus sur le fonctionnement immortel de Mansoul, le pouvoir qui consistait à « révéler toutes les choses passées, présentes et à venir » ne lui paraissait franchement pas sorcier, mais il supposait qu'un don pour se faire aimer l'aurait impressionné s'il avait été plus âgé. Cela dit, vu qu'il se sentait nettement plus grand, il trouvait ça assez intéressant. Roulant de nouveau la brochure et la rangeant dans sa poche, Michael se tourna vers John, l'air intrigué :

« Comment ça se fait que les images bougent ? »

John lui jeta un regard compassé.

« Ces choses sur lesquelles nous marchons ne sont pas des images, petiot. Ce sont ces messieurs en personne. Tu devrais être content qu'ils ne puissent pas remuer davantage. »

Michael regarda de nouveau la dalle sur laquelle ils se tenaient, dont les embellissements semblaient grouiller. Il poussa un petit cri puis exécuta une danse compliquée comme s'il essayait de lever les deux pieds en même temps, afin d'échapper à on ne sait quelle contamination infernale. Pour finir, il resta sur la pointe des pieds, ce qui était évidemment le meilleur compromis dont il fut capable. John se retint de rire, masquant son hilarité par une sorte d'éternuement.

« Ne t'inquiète pas, ils ne peuvent rien te faire. Quand ils sont plats comme ça, ils ne sont pas plus dangereux qu'un personnage de bande dessinée, comme Keyhole Kate. De toute façon, on est presque arrivés au bout de la salle. On sera bientôt sur les marches, où il n'y a pas de diables. »

Tout comme John l'avait dit, le vaste mur se dressait devant eux et par son travers, en diagonale, se trouvait un escalier en bois, dont les volées en zigzag reliaient quatre strates de balcon, la plus haute étant presque de niveau avec le sceau piètrement dessiné du Chantier sur son énorme plaque. Les marches elles-mêmes étaient larges et massives et paraissaient relativement normales dans leurs proportions, à la différence de celles que Michael avait gravies un peu plus tôt quand il avait escaladé la Volée de Jacob pour sortir de la jointure fantôme. Pressé de quitter le dallage tout grouillant de monstres entrelacés,

Michael ne s'attarda pas avant d'avoir atteint avec les autres l'extrémité de l'atelier hanté.

Vues de près, les marches étaient larges de plusieurs mètres, délimitées d'un côté par la simple paroi du mur et de l'autre par une rampe superbement ouvragée et vernie qui devait être en chêne. Chaque marche était taillée dans une variété inconnue de marbre, d'un riche bleu foncé avec des scintillements mica apparemment suspendus au sein de la pierre transparente à différents niveaux, plutôt que luisant simplement et uniformément à sa surface. Chaque marche semblait un bloc solide taillé dans le ciel nocturne, et ici et là parmi les éclats scintillants de mica, comme put le constater Michael, on apercevait des nébuleuses caillées et des traînées de comètes.

Le Gang des enfantômes se mit à gravir l'escalier, laissant derrière lui le discret roucoulement de l'atelier. Phyllis Painter prit la tête et avança d'un bon pas. Tout en montant, un peu à l'arrière du peloton avec John, Michael regarda par-dessus la balustrade en chêne en direction du sol dallé qui rapetissait sous eux. Il pouvait presque distinguer un motif harmonieux dans les déplacements des bâtisseurs alors que ceux-ci allaient et venaient, vaquant à leurs tâches mystérieuses, comme si chaque artisan était de la grenaille de fer prise dans les circonvolutions invisibles émises par un aimant.

Il pouvait également voir maintenant avec netteté, grâce à sa vision fantôme, les six douzaines de gigantesques dalles hantées par les démons qui composaient le sol, disposées à la façon d'un jeu de cartes cauchemardesque. Il crut se rappeler que Mrs. Gibbs avait dit que, de tous les diables existants, celui qui avait enlevé Michael, le sournois Sam O'Day, était le numéro trente-deux. Si c'était vrai, alors sa dalle personnelle devait se trouver contre le mur de gauche, à quatre rangées de là. Appuyé à la rampe de bois, Michael remua les lèvres en déplaçant dans l'air son index rose, comptant les dalles pour ne pas se tromper. La dalle en question, quand il l'eut trouvée, ne laissait plus aucun doute.

D'une part, c'était une des trois ou quatre dalles que tous les bâtisseurs semblaient parvenir à éviter quand ils traversaient l'atelier. D'autre part, à la différence de son comparse Amon, Sam O'Day n'était représenté que sous une seule forme, à savoir la chose à trois têtes et chevauchant un dragon qui s'était déchaînée au-dessus d'eux dans les Greniers du Souffle, un ou deux jours plus tôt. Cette apparence complexe était répétée une centaine de fois sur la dalle, ses contours dessinés précisément de façon à ce que toutes les formes identiquement irrégulières s'imbriquent parfaitement avec une subtilité infernale. Les espaces vides entre les nombreuses têtes de la créature, par exemple, étaient disposés de façon à accommoder les quatre pattes de l'étalon-dragon appartenant à la réplique immédiatement au-dessus dans l'agencement, tandis que la queue battante de chaque monture était conçue pour tenir dans la gueule béante d'un dragon héraldique identique se dandinant derrière. Sortant la brochure de sa poche une fois de plus et passant en revue la longue liste d'éminences infernales jusqu'à arriver au numéro

trente-deux, il essaya d'en savoir plus sur le démon qui l'avait baladé, à la fois figurativement et littéralement.

Le trente-deuxième esprit s'appelle Asmodée. C'est un grand roi, fort et puissant. Il possède trois têtes ; la première est celle d'un taureau, la deuxième celle d'un homme et la troisième celle d'un bélier. Il a une queue de serpent et crache des gaz nocifs. Son pied est palmé comme celui d'une oie. Il est assis sur un dragon infernal, porte une lance et un étendard dans sa main, sur lequel figure son sceau :



Il dirige le cercle des Vertus, et enseigne l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et l'artisanat. Il répond pleinement et sincèrement à toutes les questions et peut rendre les hommes invisibles. Il révèle les endroits où sont cachés des trésors et gouverne six douzaines de légions d'esprits inférieurs. Sur demande, il peut hisser celui qui l'invoque en un endroit supérieur d'où celui-ci peut alors voir la maison de ses voisins et suivre ses proches alors qu'ils vaquent à leurs occupations comme si le toit avait été enlevé.

De toutes les éminences retenues prisonnières ici, celle-ci exige une prudence toute particulière lors des transactions avec cet esprit. De tous les démons capturés par le roi Salomon sur le plan symbolique, le plus féroce et le plus difficile à soumettre est Asmodée. En effet, dans la tradition rabbinique, il est dit que seul Asmodée est insensible à l'anneau magique que Mikaël a donné au roi Salomon. Lors de leur rencontre, c'est Asmodée qui triomphe, balançant le roi vaincu si loin dans le ciel que quand il revient sur terre il a complètement oublié qu'il est Salomon. Incontesté, Asmodée prend la forme de Salomon et pousse cette incarnation jusqu'à achever la construction du temple de Salomon à Jérusalem puis prend de nombreuses épouses et fait édifier d'autres temples, plus modestes, en l'honneur des dieux étrangers que ces épouses vénérent.

Il est marié à la monstrueuse Lilith, Reine de la Nuit et Mère des Abominations. Bien qu'épris d'une princesse perse, Asmodée assassine

autant de ses prétendants rivaux qu'il y a de jours dans la semaine, et pour ces crimes il est chassé par exorcisme dans l'Égypte antique, mais il se venge en emmenant tout son savoir mathématique dans ce nouveau royaume.

Asmodée, dans l'arrangement des dix anneaux ou tores dont sont composés le Ciel et l'Enfer, est le souverain démoniaque du Cinquième plan et par conséquent associé principalement au Courroux. La fleur de ce domaine particulier est la rose à cinq pétales, emblème de la commune des hommes, la rendant propice au démon. De même, la reproduction du temple de Salomon érigée dans le Premier Borough est censée renforcer l'affinité éprouvée par cet esprit pour ce quartier terrestre. Il est le démon le plus redoutable confiné ici, et son courroux est implacable. Les couleurs d'Asmodée, par lesquelles il est connu, sont le rouge et le vert, qui signifient à la fois sa véhémence et la nature émotive de...

Michael leva les yeux de la brochure, son visage aussi exsangue que lorsqu'il s'était retrouvé dans la noire et blanche étendue de la jointure fantôme. Apparemment, Sam O'Day n'était pas le premier démon venu. Il avait flanqué une roustie au roi Salomon malgré l'anneau magique et tout-puissant qu'un Angle Maître avait offert au roi. Il était « le plus terrifiant de tous les démons ». Son courroux était « implacable », ce qui aux yeux de Michael devait vouloir dire qu'il « finirait par vous avoir ». Le petit garçon scruta de toutes ses forces la dernière dalle de la quatrième rangée jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que les yeux du bélier, les yeux du taureau, les yeux du dragon et les yeux de l'homme dans chaque motif, multipliés une centaine de fois sur la surface mobile de la pierre, étaient tous braqués sur lui. Ce n'était pas un regard tendre.

Non sans peine, Michael détourna les yeux des scintillements fascinants du trente-deuxième esprit et rattrapa Phyllis et les autres alors que ceux-ci gravissaient les marches constellées pour arriver au premier palier où, s'il avait bien compris leur plan, ils comptaient assister à un combat terrible et sans précédent entre Maîtres Bâtisseurs. Comme Michael était apparemment la cause de cette rixe, il se demanda si y assister en personne était une bonne idée, de nouveau assailli par les doutes qu'il avait eus au coin de Scarletwell Street quant aux intentions de Phyllis et sa bande. Mais les cinq enfantômes étaient les seuls vrais amis qu'il s'était faits dans le coin. Fourrant la brochure dans sa poche, Michael monta rapidement les marches à leur suite.

Deux bâtisseurs qui descendaient le large et majestueux escalier parurent s'intéresser au Gang des enfantômes et en particulier à Michael Warren. L'un pencha la tête vers l'enfant, sur quoi l'autre opina avec componction. Tous deux sourirent alors à Michael avant de continuer à descendre les marches élaboussées d'étoiles, dans leurs longues robes traînantes, grises avec des nuances de paon scintillant à l'ourlet. Michael fut vaguement surpris, n'ayant pas remarqué cette expression sur le visage des autres bâtisseurs qui travaillaient en bas. Ils avaient paru l'apprécier ou être fiers de lui, ce qu'il

avait trouvé gratifiant, mais le simple fait qu'ils eussent paru le connaître était perturbant et renforça ses doutes quant à l'opportunité d'aller assister à la querelle des angles.

Les six gamins avaient entre-temps atteint le premier des trois paliers qui saillaient du mur est. Une lourde porte battante munie d'un panneau de verre coloré et d'une plaque de poussée en cuivre, comme celles qu'il avait déjà vues dans les pubs, permettait de passer du marbre stellaire de la plateforme au plancher d'un long balcon relativement peuplé, doté d'une rambarde noire en bois traité à la poix. L'endroit ressemblait beaucoup à la passerelle située au-dessus des Greniers du Souffle où le bambin avait fait la connaissance de l'instable Sam O'Day, et tandis que John leur tenait la porte ouverte pour qu'ils puissent s'avancer dans un jour cristallin, Michael crut un instant qu'il s'agissait du même endroit mais il s'aperçut presque aussitôt que ce n'était pas le cas.

La différence la plus évidente, celle qui sautait aux yeux, c'était le nombre de personnes qui allaient en venaient sur la galerie infinie, ou s'appuyaient à la rambarde pour discuter tels des spectateurs au poulailler d'un théâtre. D'après l'estimation de Michael, aussi loin qu'il pouvait voir, il devait y avoir peut-être deux ou trois cents spectres. Il se demanda s'il existait un terme spécial, comme « meute » ou « troupeau » pour désigner de telles quantités de fantômes, et interrogea ses amis à ce sujet. Phyllis expliqua d'un air grave et savant que le terme employé était « persistance », tandis que Bill risqua quant à lui le mot « embarras ». Mais John mit fin aux spéculations en suggérant que la meilleure expression pour désigner une foule de fantômes était « Naseby », un mot qu'il dut alors expliquer à Michael, tandis que tous les autres acquiesçaient gravement.

« Naseby est le nom du village en dehors de Northampton où s'est déroulée la dernière bataille de la première révolution anglaise. Le roi Charles a été fait prisonnier et le champ s'est couvert de sang, avec des cadavres empilés dans les fossés. Ne te rends jamais à Naseby pendant que tu es dans la jointure fantôme, petit. Il y a des cavaliers et des Têtes rondes morts dressés et raides comme des rangs de maïs, des types avec d'énormes trous laissés par les lances dans leurs vestes, tous noirs de sang, blancs d'os et gris de cervelle, qui traînent des répliques d'eux derrière dans la boue. On n'a jamais vu autant de morts en colère. Non, "un Naseby de fantômes" : c'est la seule façon de désigner une foule comme celle-ci. »

Les spectres qui entouraient le Gang des enfantômes sur le balcon étaient assurément variés, et on en trouvait une grande quantité qui, depuis vingt ou trente siècles, avaient vécu aux alentours de la ville actuelle. Comme ses compagnons et lui avançaient sur la passerelle, en évitant la foule animée, Michael vit des femmes vêtues de peaux de mammoth et des enfants nus avec des tatouages bleu foncé. Des Danoises ayant le mal du pays aux longues tresses dorées se mêlaient aux joviaux fantassins ayant péri pendant la première guerre mondiale. Un homme à la mine hautaine et sans menton, en

chemise noire, était penché à la balustrade et fumait une cigarette aux couleurs cocktail, en parlant sombrement des Juifs avec un simple soldat romain tout aussi renfrogné. Il y avait même un ou deux royalistes et les Têtes rondes dont John avait parlé, ce qui laissait supposer qu'ils n'étaient pas tous restés dans la jointure fantôme à Naseby, à patauger dans la boue noire où ils avaient péri. Bizarrement, un homme avec un chapeau à plume qui était de toute évidence un royaliste se tenait à la rambarde et discutait tranquillement avec un homme massif vêtu de gris au crâne rasé et qui, même sans casque à pointe pour confirmer le fait, ressemblait on ne peut plus à quelqu'un ayant combattu dans l'autre camp dans les années 1600. Intrigué, Michael désigna les deux hommes à John, qui émit un son où se mêlaient l'admiration et la surprise en en reconnaissant au moins un.

« Ça alors ! Bon, je ne sais pas trop qui est le type aux cheveux longs, mais je suppose que t'as raison et qu'il s'est battu pour le roi Charles. Mais le type baraqué avec la boule à zéro, c'est une autre affaire. C'est Thompson le niveleur, et, oui, il était du côté de Cromwell au début, mais c'est Cromwell qui l'a tué, aussi sûrement qu'il a tué le royaliste auquel Thompson est en train de parler. Le vieux Cromwell, quand il avait besoin de quelqu'un pour s'en prendre au roi, il promettait aux idéalistes et aux révolutionnaires tels que les niveleurs que, s'ils l'aidaient, ils pourraient faire de l'Angleterre l'endroit dont ils avaient rêvé, où tous les hommes seraient égaux. Une fois la guerre gagnée, bien sûr, ce fut une autre paire de manches. Cromwell s'est débarrassé des niveleurs, pour pas qu'ils lui posent de problème quand il reviendrait sur les promesses qu'il leur avait faites – tu peux voir par toi-même quel drôle de bougre c'est – il a eu son baroud d'honneur à Northampton, et on dirait qu'il traîne dans le coin depuis. Ma foi, le vieux royaliste qui rigole et lui, ils doivent avoir pas mal en commun. On le voit rarement aussi enjoué, le vieux Thompson. On dirait que cette rixe entre bâtisseurs a attiré une foule venue de tous les coins et recoins du Deuxième Borough. »

C'était vrai. Alors que les enfantômes avançaient sur la véranda, la foule dense, qui s'écartait devant eux quand elle sentait le collier rance de Phyllis Painter, était comme un étrange défilé historique ou une parade costumée, sauf que les gens n'avaient pas l'air de savoir qu'ils portaient un déguisement. Bien sûr, ils étaient nombreux à ne pas être déguisés. La majeure partie de cette foule animée et enjouée étant composée de résidents ordinaires des Boroughs des XIX^e et XX^e siècles, leurs vêtements ne différaient guère des fringues que portaient Michael et ses comparses. Les touristes venus d'autres régions n'étaient guère difficiles à repérer, et la plupart d'entre eux étaient faciles à identifier : un conducteur de bestiaux saxon vêtu de toile avec un modeste troupeau d'une demi-douzaine de moutons fantômes bêlant tout autour de lui alors qu'ils trottaient sur le plancher infini ; d'innombrables moines de différentes époques et d'ordres distincts, n'ayant guère de choses à dire sinon pour constater à quel point ils s'étaient mépris quant à l'au-delà ; des Normandes inquiètes et hagardes ; des prostituées bretonnes à l'air furieux

qui avaient été séquestrées par une légion romaine.

Il y avait également des silhouettes sur lesquelles il était malaisé de mettre un nom ou une époque. Quelque chose de très grand arrivait sur le balcon dans leur direction, dominant de presque un mètre les têtes et les épaules de la foule qui se pressait autour d'eux. On aurait dit une sorte de wigwam en joncs, avec un tube de bois creux dépassant à son sommet qui ressemblait à un bec et donnait à la chose l'apparence d'un énorme oiseau vert barbotant. En le croisant, Michael remarqua que l'énergumène avançait sur des échasses dépassant des roseaux entrelacés autour de l'ourlet de son étrange robe. L'enfant n'avait aucune idée de ce que c'était, ni de quelle période inconnue ça provenait. Il le regarda s'éloigner à grands pas sur l'immense promontoire, se mêlant aux foules incongrues rassemblées ici, et il allait demander à John une explication quand ses yeux furent attirés par quelque chose qui, selon lui, semblait tout aussi curieux.

C'était un cow-boy – un vrai cow-boy aux vêtements poussiéreux et au chapeau mou tout cabossé et désormais informe, chaussé de vieilles bottes avec une seconde semelle de boue blonde et durcie et au moins sept armes de types et tailles différents, glissées un peu partout où c'était possible. Il y en avait deux dans des étuis en cuir suspendus à une ceinture fendue et trois autres glissées sous la taille du type. Une autre encore dépassait d'un côté d'une botte, plus une d'une poche de pantalon. Toutes avaient l'air anciennes et dangereuses ; les manipuler ne devait pas être sans risque non plus. L'homme était accoudé à la rambarde, et regardait devant lui, l'air vague, sa peau lisse et impeccable plus noire que la poix dont était recouverte la balustrade. Il avait les lignes gracieuses d'un jaguar, la tête sculpturale et stylisée d'une idole égyptienne en obsidienne. Il était tout bonnement l'être humain le plus beau et le plus parfait – homme ou femme – que l'enfant ait jamais vu. Mais l'idée d'un cow-boy noir paraissait improbable, tout comme sa présence ici parmi le fleuve fantôme des anciens habitants des Boroughs. Cette fois-ci, John remarqua l'air ébahi de Michael et fut en mesure de le renseigner sans qu'on l'interroge.

« Celui-ci, le grand Noir là-bas, c'est pas un fantôme. C'est le rêve de quelqu'un. Quelqu'un des Boroughs a tellement rêvé de ce type qu'il a fini par acquérir une certaine présence. »

Bill, qui avait écouté ce que John disait à Michael, étala son petit savoir.

« Ouais. J'ai vu les Beatles y a quelques minutes, ils étaient en déguisement "I Am the Walrus". Quelqu'un a dû les rêver également. »

Il s'ensuivit quelques instants assez stériles pendant lesquels Bill essaya de décrire des entités déguisées en morses avant de s'apercevoir qu'il parlait de choses qui ne s'étaient pas encore produites du vivant de John ou Michael. Ce qui eut pour effet de provoquer de nouvelles questions de la part du bambin en robe de chambre.

« Comment se fait-il qu'il y ait des rêves ici que les gens ont pas encore faits ? Est-ce que les rêves font la queue ici en attendant de trouver rêveur ? »

John parut très intrigué par cette pensée, mais secoua la tête.

« Ça se passe pas comme ça, enfin je crois pas. C'est plus lié à la façon dont le temps fonctionne quand on est dans l'En-haut. Je veux dire, le futur ici, il est juste quelques bornes par là. »

Il désigna alors l'ouest, quelque part derrière le Gang des enfantômes qui avançaient le long de la promenade infinie, puis reprit :

« Les rêves peuvent venir ici depuis les siècles futurs aussi librement qu'ils peuvent le faire s'ils viennent du passé. Il en va de même pour tous les fantômes. Tu as dû remarquer les drôles de fringues que portent ces pauvres bougres, des manteaux bouffants et des choses comme ce que porte cette fille. »

John désigna du menton le fantôme d'une jeune femme qu'ils croisaient, et qui portait un pantalon trop petit pour elle, ou alors qui tombait et laissait voir sa raie des fesses dont dépassait une sorte d'élastique. Maintenant que Michael regardait autour de lui, il remarquait d'autres individus vêtus bizarrement et qui, d'après l'explication de John, devaient être des spectres venus du futur des Boroughs, des gens qui en 1959 n'étaient sans doute pas encore morts et en de nombreux cas attendaient encore de naître. Michael chercha du regard d'autres femmes au derrière à moitié exposé car c'était là une nouveauté fascinante qu'il n'avait encore jamais vue, quand le groupe d'enfants se figea soudain sur place. Oubliant sa quête de pantalons indiscrets, Michael s'arrêta également, se demandant ce qui se passait.

« Oh putain, dit Phyllis Painter. Tout le monde à tribord, contre la rambarde. »

Les enfantômes obtempérèrent aussitôt, et virent alors que presque tous les autres fantômes présents sur le balcon accomplissaient exactement la même manœuvre, s'amassant contre la rambarde en une cohue bruissante et fluorescente, tels des perroquets affolés dans une volière. S'efforçant de voir au-delà des flots humains et d'apprendre ce qui motivait cette activité inhabituelle, Michael entendit John qui disait : « Mais c'est quoi ce machin ? » et Reggie qui étouffait un petit cri. « Oh doux Jésus, dit Marjorie. Le pauvre homme », ce à quoi Bill répondit : « Pauvre homme mon cul. Ce couillon l'a bien cherché. » Pour une fois, la grande sœur de Bill ne le réprimanda pas pour son langage. Phyllis déclara d'un ton grave : « C'est vrai. C'est vrai qu'il l'a cherché. Il a... »

Ce qu'elle allait dire fut noyé sous un tonnerre croissant qui ne cessait d'enfler depuis quelques instants, même si Michael n'avait pas eu vraiment conscience de l'entendre. Il tendit son cou fantôme, s'efforçant de voir.

Progressant lentement sur le balcon à petits pas comptés tel quelqu'un qui porte un cercueil, une fleur de bruit et de feu s'avancait vers eux. On aurait dit un homme de la taille jusqu'en bas, mais sa partie supérieure était une grosse boule de feu dans laquelle de petites taches noires restaient suspendues, comme immobiles. Le grondement semblait envelopper la silhouette à sa façon, décrivant des cercles autour du foyer aveuglant qu'était son corps et se

changeant en rugissement assourdissant à mesure qu'il approchait. Quand il fut au niveau des enfants, qui s'étaient aplatis contre la balustrade pour le laisser passer avec les autres fantômes, Michael put l'examiner plus attentivement, et contempler l'épouvantable vision dans son halo de feu.

C'était un étranger, mais de quelle sorte, ça, Michael l'ignorait. Il était vêtu d'une veste matelassée et portait une petite toque blanche et ronde ou une calotte. Son visage encore jeune était tourné vers le ciel, son menton barbu rejeté en arrière, un sourire délibérément figé sur ses lèvres malgré la grosse larme qui s'évaporait sur une de ses joues, avec des yeux remplis d'une expression qui était peut-être béate mais aurait pu être tout aussi bien de douleur et d'effroi. La veste capitonnée semblait avoir été conservée telle qu'à l'instant où elle avait été déchiquetée, avec des rubans de tissu sombres qui se tordaient en volutes inégales et fantasques comme s'ils tentaient d'échapper à l'aveuglante blancheur en dessous, là où la poitrine de l'homme s'était visiblement fracturée en une gerbe de phosphore. Michael vit alors que les taches sombres suspendues dans le halo de feu étaient en fait plusieurs douzaines de vis et de clous, une ceinture d'astéroïdes composée de taches noires à jamais figées dans leur échappée loin du cœur de lumière et de chaleur en train d'exploser. Un son assourdissant enveloppait à présent la silhouette, inchangé dans sa hauteur comme s'il était émis par un unique et bref instant dévastateur infiniment prolongé, et était passé du tumulte d'une seconde au roulement de tambour d'un millier d'années en feu. La créature hybride, moitié homme, moitié feu de Saint-Elme, continua d'avancer à petits pas douloureux le long de la promenade, les mains levées légèrement sur les côtés avec les paumes tournées vers l'extérieur, les traits encore tordus par le sourire hésitant et ambigu. Tel un cataclysme ambulante, il passa devant les enfants ébahis, avec sa boule éclatante et son bruit figé, son halo de shrapnel tout en boulons et rivets brûlants. Dans son sillage, la foule de fantômes fascinés et adossés à la rambarde en bois se mirent une fois de plus à bouger et marmonner, s'éloignant pour occuper le reste de la large avenue qu'ils avaient dégagée afin de laisser passer la chose enflammée.

Michael leva les yeux vers John.

« C'était quoi ? »

Les yeux sombres de John, deux taches envoûtantes au repos, étaient maintenant gros comme des soucoupes, comme ceux de Michael. Incapable de dire quoi que ce soit, il se contenta de secouer la tête. En dépit de son expérience, il n'avait pas plus compris le spectacle auquel ils venaient d'assister que l'enfant. Marjorie et Reggie étaient tout aussi confondus, muets et horrifiés, et il revenait donc à Bill et Phyllis de les éclairer sur la nature de l'étonnant incident. La cheffe du Gang des enfantômes parut secouée alors qu'elle tentait de gérer la situation.

« C'est ce qu'on appelle un terroriste. Un kamikaze, c'est bien ça, hein, Bill ? Je détestais en entendre parler par les journaux quand j'étais vivante. Ça me fichait la trouille, toutes ces histoires. Bill en sait plus que moi là-dessus. »

Le fait est que Bill avait lu les journaux et en savait long sur la vision incendiaire et quasi mystique qui venait de passer si près d'eux qu'ils en avaient senti la chaleur, même si le petit rouquin ingénieux semblait encore hésitant et perplexe.

« Phyllis a raison. Les kamikazes se sont mis à essaimer en Angleterre dans les zéro-cinq, des musulmans avec des ceintures, parce qu'avec les Américains on avait foutu la pâtée à l'Irak et qu'on s'en prenait tout le temps aux bicots. C'était un peu comme avec l'IRA et tout ça : on voyait bien qu'ils avaient raison au début, mais après ils gâchaient tout en faisant exploser des enfants et en se comportant comme des connards. Les kamikazes, ce qu'ils faisaient, c'est qu'ils avaient ce machin qu'ils appelaient une veste de martyr, bourrée d'explosifs faits maison, du fertilisant ou de la farine de chapati, un truc comme ça. Ils montaient dans des bus ou dans le métro et ils se faisaient exploser, en essayant d'emmener avec eux le plus de gens possible. »

John parut atterré.

« Quoi, juste faire exploser des gens, c'est ça ? Les salopards. Les enfoirés. »

Bill haussa les épaules, non sans compassion.

« Ça se passait juste comme ça, c'est tout. Je suppose que t'étais pas là pour voir ce qu'on a fait à Dresde, ou ce que les Yankees ont fait aux Japs. Ces temps-ci, John, mon vieux poto, c'est plus comme à ton époque. Y a plus un seul pays qui peut s'avancer et dire : "Non, pas nous, les mecs. Nous on est pas comme ça." Ces temps-là sont finis depuis belle lurette, toutes ces conneries genre Dieu, le Roi et Mon Pays. On n'y croit plus.

« Quant au zigoto qui vient de passer en grésillant, je crois qu'il avait cette allure pour la même raison que Phyllis a toujours ses putain de lapins puants. » Bill esquiva habilement le coup qu'essaya de lui décocher sa grande sœur puis reprit : « Je dis juste que c'est pour lui comme pour nous : on ressemble à celui qu'on préférerait être de notre vivant. Pour l'autre kamikaze qu'on vient de voir, c'est sûrement comme ça qu'il préfère se voir, pile au moment où il tirait sur la ficelle ou le truc qu'ils font pour faire tout péter. À voir ses yeux et la façon dont il marchait, on dirait qu'il a fait dans son froc, mais je suppose que ça fait partie du martyre, non ?

« Ce que je pige pas, c'est ce qu'il fout ici à Mansoul. À mon avis, il a dû grandir dans les Boroughs, ou alors il est mort ici. Mais je me souviens de personne de ce genre à mon époque. Il doit venir de plus loin que moi et Phyll. »

Ils réfléchirent un instant au fait que les Boroughs seraient un jour lointain l'objet des attentions d'un kamikaze ou en produiraient un.

Michael se tourna vers la balustrade dont le Gang des enfantômes et lui n'avaient pas bougé depuis le passage de l'explosion ambulante et extatique. Apparemment, ce troublant visiteur avait eu au moins un effet bénéfique, à savoir que les six enfantômes avaient maintenant une longueur de rampe à eux tout seuls, par-dessus ou à travers laquelle ils pourraient assister à l'imminente

rixe entre bâtisseurs sans être gênés par tout un tas de fantômes adultes. Il comprit également que la raison pour laquelle les fantômes plus âgés ne s'étaient pas aussitôt rassemblés en les poussant était sûrement liée à l'écharpe de lapins de Phyllis, qui n'était pas inutile, finalement.

Il supposa que c'était un peu comme la fois où sa maman et son papa l'avaient emmené avec Alma voir la parade à vélo dans Sheep Street tout en haut de Bullhead Lane. Michael s'y était rendu en poussette, mais on l'avait détaché en arrivant et sa mère lui avait tenu la main. Malheureusement, il avait été tellement excité qu'il avait vomi à l'endroit même où sa famille se tenait. Résultat, ils avaient eu toute la place qu'ils voulaient pour regarder la parade à la fois excitante et déconcertante des musiciens, princesses, clowns à vélo et divers monstres aux énormes têtes en papier mâché, le vomi de Michael faisant à peu près le même effet que l'étoile putrescente de Phyllis en ce moment.

N'étant pas assez grand pour voir par-dessus la rambarde, il regarda entre les barreaux en bois tel un très jeune prisonnier, bénéficiant d'une vue renversante depuis le balcon situé au premier étage du Chantier.

Il eut d'abord l'impression de contempler le Mayorhold, ou quelque chose dont le vrai Mayorhold aurait été la reproduction à échelle réduite, presque comme si la modeste place mortelle était une page dans un livre animé qu'on aurait ouvert et déployé ici sur un plan supérieur. Vu depuis cette éminence, c'était un peu comme de se trouver dans un amphithéâtre géant, et de contempler un puits large d'environ deux kilomètres qui s'enfonçait apparemment dans plusieurs strates de réalité. Les mondes superposés s'empilaient les uns sur les autres, tels ces cocktails mirifiques qu'il avait vus à la télé, chaque alcool formant une couche de couleur différente dans l'immense verre.

Le niveau supérieur était peut-être un des deux étages au-dessus de lui, avec les balcons dépassant de la façade du Chantier directement au-dessus, ou alors la vaste étendue du ciel de Mansoul qui dominait l'enceinte, où les nuages à l'étrange géométrie se déployaient en formes de plus en plus complexes, des lignes pâles contre un ciel chantant et céleste. Quelle que fût la limite qu'on lui assignât, le Deuxième Borough se trouvait au-dessus cette construction, les immeubles entourant ce Mayorhold augmenté étant tous d'une taille inconcevable, une caractéristique commune dès qu'il s'agissait de l'architecture dans l'En-haut.

Michael laissa son regard glisser le long des lignes pentues des énormes bâtiments en face de lui, à l'autre bout de l'ancienne grand-place. Ces édifices semblaient des versions gonflées et flamboyantes des humbles entreprises qui, dans le monde des vivants, donnaient sur le Mayorhold. Pile en face de lui se dressait une sorte de pyramide stratifiée, composée de deux sortes de marbre, l'un blanc et l'autre vert, disposés en énormes blocs alternés. De hautes fenêtres interrompaient la façade, et le long d'une immense arche décorative qui couronnait l'édifice, se détachant en lettres mosaïquées, figurait la légende

« Branche 19 ». Il s'aperçut qu'il contemplait une version supérieure de la Co-op, le même endroit qu'ils avaient vu un peu plus tôt quand ils étaient dans la pâle réplique de 1959 qu'était la jointure fantôme. Ayant reconnu ce bâtiment, il fut capable d'en déduire que l'autre tour grise à la droite de la Co-op, celle qu'il avait prise pour une simple église ou une sorte de temple, était en fait la version exagérée à Mansoul des toilettes publiques situées au bas de Silver Street.

Comme il continuait d'inspecter les étages inférieurs tout au bout du Mayorhold, il arriva aux strates tremblantes et vaporeuses des réalités empilées. Ici, longeant une promenade en bois qui courait au bas des plus hauts édifices, les vastes contours des constructions de Mansoul se prolongeaient encore plus bas dans le magma incolore de la jointure fantôme, leurs lignes s'étrécissant en une perspective pentue afin de mieux correspondre au demi-monde plus petit et à échelle plus réaliste. Vu depuis le surplomb de l'En-haut, ce domaine en noir et blanc, tout brumeux de spectres revêches, semblait transparent, comme la tranche de gelée grise et incolore qu'on trouve dans les pâtés de porc. Se frayant un chemin ascendant dans le médium visqueux, suivis par des banderoles de minuscules images-sosies qui aussitôt se dissipaient, quelques vagabonds du coin se rapprochaient, mais aucun qui fût familier à Michael.

Il s'aperçut que s'il exerçait sa vision fantôme, il pouvait distinguer les pauvres hères qui vaquaient à leurs affaires, et ce jusqu'au plateau en dessous. C'était un plan tout en excroissances cristallines entrelacées et grouillantes dans lequel se déplaçaient des lumières de couleurs différentes, et il supposa que ce devait être le Mayorhold mortel vu depuis le Deuxième Borough, tout comme il avait contemplé les bijoux animés dans sa salle de séjour après avoir émergé pour la première fois dans les Greniers du Souffle. Les longueurs intestinales enchevêtrées, couleur d'opale et d'hématite, étaient, il le savait, les vivants ordinaires du quartier, vus comme s'ils s'étiraient dans le temps sous forme d'immobiles et splendides mille-pattes corallins. Ces derniers formaient un tapis complexe de fils précieux et servaient apparemment de fondations aux gradins supérieurs. Michael était fasciné et scrutait, entre les barreaux maculés de poix, les couches d'oignon dont était composé le monde.

Comme c'était le cas pour le Mayorhold séculaire, sa version dépliée de Mansoul se situait au confluent de huit avenues imposantes, lesquelles étaient des contreparties glorieusement affranchies de Broad Street, Bath Street, Bearward Street, St. Andrew's Street, Horsemarket, Scarletwell Street, Bullhead Lane et Silver Street. Ces avenues partaient de la place telles des pattes reliées au corps principal d'un scarabée, les huit affluents grêles se déversant dans un massif réservoir central. Les super-bâtiments qui se dressaient tout autour de cette vaste place étaient comme d'immenses falaises percées de fenêtres et de vérandas. Contre chaque carreau ou perchés sur le moindre rebord et balcon se pressaient les innombrables spectres défraîchis des Boroughs, en tuniques de centurion ou portant des mitaines de laine,

venus ici pour voir les Maîtres Bâtisseurs se castagner. Le bruissement d'un millier de conversations fantômes montait de l'auditorium comme le sifflement de la marée sur une plage de galets. Michael trouva que ça rappelait un peu le cinéma juste avant que les lumières s'éteignent de façon imperceptible et que tout le monde se taise.

Les enfants étaient appuyés à la balustrade et attendaient que le film commence. Reggie et John étaient assez grands pour s'accouder à la rambarde, le menton dans leurs mains, tandis que tous les autres devaient se contenter de s'accroupir avec Michael et de regarder entre les barreaux verticaux, tels des singes de l'au-delà. Bill continuait de commenter la torche humaine qu'ils venaient de voir, John lui ayant demandé pourquoi ces gens étaient prêts à se suicider pour leurs croyances.

« Le problème c'est les croyances. D'après ce que j'ai compris, tous ces tarés croient qu'ils vont monter au ciel et atterrir au paradis, où les attendent une flopée de vierges de quatorze ans. Bonne chance, les aminches, voilà ce que j'en dis, moi. Enfin quoi, c'est un peu zarbi, non, ce genre d'idées ? Massacrer quelques douzaines d'innocents et se retrouver propulsé dans un bordel pour pédophile, ben dis donc. Le type qu'on vient de voir doit se demander où c'est qu'il est. Non seulement ça, mais où c'est qu'il va bien pouvoir trouver une vierge de quatorze ans dans les Boroughs ? »

Bill leur parla alors de la guerre dans un pays qui s'appelait l'Irak, dont John n'avait jamais entendu parler, et Bill lui expliqua qu'il avait des frontières communes avec l'Iran, dont Bill n'avait jamais entendu parler non plus.

« Bon, c'est pas très loin d'Israël...

– Israël ? »

Ils avaient l'air de parler de deux planètes complètement différentes, au sujet desquelles Michael ne connaissait rien de rien. Il regardait distraitement entre les barreaux noircis et réfléchissait à d'autres choses, comme au fait que Phyllis se souvenait de choses datant des années 1920, d'avant la naissance de Michael, et semblait pourtant avoir vécu bien plus longtemps que n'importe quel autre membre du Gang des enfantômes, à l'exception de Bill. Michael réfléchissait à cette question épineuse quand il remarqua que la pluie des voix excitées s'était réduite à une bruine puis arrêtée. Seul un murmure inquiet se fit entendre, émanant de Reggie, qui entama à peine le silence nouvellement imposé.

« Ils arrivent. »

Tous les visages pressés sur les balcons et aux fenêtres se tournèrent alors dans la même direction, vers l'extrémité sud du Mayorhold surdimensionné, où le vaste canyon qu'était l'équivalent à Mansoul de Horsemarket partait à l'assaut de la colline depuis Horseshoe Street et Marefair. Se tournant et tordant le cou pour mieux voir entre les barreaux, Michael finit par distinguer ce qui se passait au pied de la pente escarpée de Horsemarket.

Une poussière lumineuse formait un panache à l'extrémité sud de Mansoul,

l'obscurcissant : une tempête du désert avec des étincelles en guise de sable qui étendait un rideau boréal au-dessus de Gold Street. Au centre de ce cumulus lumineux et bouillonnant se profilaient deux taches blanches et brillantes, si intenses qu'elles laissaient des stries mobiles sur votre rétine quand vous les fixiez, comme quand on regarde par mégarde les filaments d'une ampoule ou le soleil. Les points, comme put s'en rendre compte Michael en plissant les yeux, étaient en fait deux hommes aux robes d'un blanc aveuglant, qui portaient chacun une sorte de bâton effilé et se dirigeaient d'un pas impatient et colérique vers le Mayorhold.

Une petite voix se fit entendre, celle de Marjorie, qui ne parlait jamais beaucoup et que Michael mit donc quelques instants à reconnaître.

« Je savais pas qu'ils faisaient ça. Regardez, ils grandissent à mesure qu'ils s'approchent de nous ! »

Au début, Michael crut que la pauvre Marjorie n'avait pas dû aller beaucoup à l'école avant de sauter dans la Nene pour sauver son chien à Paddy's Meadow. Même lui savait que tout ce qui se rapprochait grandissait. Puis il regarda plus attentivement et comprit ce qu'avait voulu dire Marjorie.

Les silhouettes qui remontaient Horsemarket ne paraissaient pas simplement grandir alors qu'elles approchaient de l'ancienne place. Elles grandissaient réellement. Ce qui n'avait été en bas de la colline que des hommes de taille globalement normale s'était transformé à mi-chemin en deux colosses, de six mètres au moins de haut, qui continuaient de grandir à mesure qu'ils avançaient. Le temps qu'ils pénètrent dans l'immense arène du Mayorhold et ils étaient au moins aussi grands que les tours de douze étages NEWLIFE qui avaient impressionné Michael quand le Gang des enfantômes et lui avaient fait leur sinistre détour par la jointure fantôme en zéro-cinq et zéro-six. D'après l'estimation de Michael, il se trouvait à peu près au niveau de l'abdomen des immenses bâtisseurs et il dut tendre le cou et lever les yeux pour voir leurs visages aussi massifs que des sphinx.

L'un d'eux était le même Maître Bâtisseur qu'il avait vu discuter avec Sam O'Day au-dessus des Greniers du Souffle, celui dont les cheveux blancs, à cette échelle surdimensionnée, rappelaient les neiges éternelles au sommet d'un pic montagnoux. Les immenses pans de son mystérieux visage sculpté se dressaient au-dessus de Michael, qui fut aussitôt fasciné par le jeu ondoyant des reflets prisonniers dans l'ombre du vaste menton. Le bâtisseur aux cheveux blancs arpenta les immenses confins du Mayorhold déplié en tenant son bâton à pointe bleue dans un monstrueux poing de marbre, aussi gros qu'un bungalow. Ses pieds nus, situés à une distance vertigineuse sous le premier balcon où se tenaient les enfants, semblaient fouler le tapis grouillant et corallin qu'était le monde mortel vu depuis l'En-haut. L'angle pataugea dans la jointure fantôme, dont la grise ligne de marée semblait battre ses cuisses pareilles à des séquoias, et s'élevait jusqu'aux mathématiques flottantes du firmament saphir au-dessus, traversant trois plans d'existence alors qu'il faisait le tour de l'immense enceinte silencieuse, un feu

magmatique palpitant dans ses yeux pâles gros comme des meules.

L'autre bâtisseur était d'un autre acabit. Non qu'il fût moins impressionnant ou moins terrifiant, mais il se dégageait de sa stature monumentale une atmosphère très différente. Sa tenue étincelante accentuait l'aura sombre qui émanait de lui, depuis ses cheveux coupés en brosse – noir de jais alors que ses adversaires avaient tous les cheveux longs et clairs – jusqu'à ses yeux verts enfoncés dans des orbites fuligineuses. Surplombant le balcon, il tourna la masse sombre de sa tête, large comme une cathédrale, et retroussa des lèvres longues comme des barges en un rictus à vous figer les sangs, plein de fureur et de ressentiment, découvrant des dents pareilles à des portes d'ivoire poli, fusillant du regard l'autre Léviathan blanc tout en assurant sa prise sur la fine lance de bois aussi longue qu'une rue avec des mains qui auraient pu contenir un village. Arpentant à pas pesants la scène béante du Mayorhold supérieur, chacun de leurs pas faisant trembler les résidences de Mansoul, deux des quatre grands pivots du cosmos se dirigeaient inéluctablement l'un vers l'autre en décrivant une spirale, avec la tranquille détermination de deux glaciers sur le point de se heurter.

La tension dans l'arène aussi vaste qu'un stade était presque palpable : un terrible silence régnait alors que plusieurs centaines de spectateurs retenaient un souffle qu'ils n'avaient plus vraiment. Même un silence de mort, remarqua Michael, laissait un écho dans l'étrange acoustique du Deuxième Borough, où une simple pression nerveuse suffisait à vous boucher les oreilles. Les orteils crispés et ses dents fantômes grinçant, le gamin se demanda si s'évanouir ne serait pas une échappatoire à cette situation intolérable quand soudain le barrage céda, et tous ceux qui avaient espéré quelques instants plus tôt que ça se produise regrettèrent immédiatement que leur vœu se réalise.

Le Maître Bâtisseur aux cheveux noirs cessa alors de décrire des cercles circonspects et s'élança sur le champ de bataille à trois niveaux, les cristaux mobiles du soubassement rocheux tremblant sous ses pas et la couverture grise de la jointure fantôme se tordant comme un fluide boueux autour de la forme gargantuesque qui la fendait. Michael vit des bus fantômes incolores se plier au milieu et les malheureux spectres encore dans le demi-monde repoussés contre les murs du Mayorhold fantôme en ondes crasseuses par le passage turbulent de l'artisan furieux. D'une gorge vaste comme un tunnel ferroviaire monta un hurlement vengeur qui déferla tel le vent dans des cités mortes. Des portes de fournaise s'ouvrirent brutalement dans les yeux du géant aux cheveux ras alors qu'il brandissait son bâton en le tenant à deux mains par la base, déplaçant le mât blafard si rapidement que sa blancheur se décomposa en ses couleurs constitutantes, ne laissant derrière lui qu'un arc-en-ciel alors qu'il fendait l'air vibratile.

Son adversaire aux cheveux blancs éleva juste à temps son bâton à bout azur pour bloquer le coup fatal, en le tenant à deux mains aux extrémités telle une barre rigide.

Les deux bâtons entrèrent violemment en contact dans un bruit de continent

se fendant en deux, et la porcelaine bleue du ciel de Mansoul vira soudain au noir insondable. Depuis le point d'impact, des éclairs dentelés fissurèrent les cieux d'un réseau ardent, pulvérisant la soudaine obscurité en un million de fragments acérés. L'écho de l'explosion se répercuta jusque dans les lointains insondables du monde supérieur et il se mit à pleuvoir une forme très complexe de pluie. Chaque gouttelette était un treillis géométrique, tel un flocon de neige, mais à trois dimensions, de sorte qu'on aurait dit des billes d'argent dotées d'un filigrane finement gravé permettant de scruter l'espace vide en dessous ; ces minuscules structures semblaient faites d'eau liquide plutôt que de glace. En s'écrasant sur la rambarde ou la passerelle, chaque perle se fracturait en une demi-douzaine de répliques miniatures d'elle-même, et rebondissait dans l'air soudain obscur. Michael se demanda brièvement si l'eau ressemblait réellement à ça, celle dont il était coutumier dans l'En-bas n'étant qu'une perception incomplète d'une substance dotée en fait de quatre dimensions. Puis la simple force de l'effrayante averse chassa de son esprit ces considérations et, avec les autres résidents fantômes du quartier, il s'écarta légèrement de la rambarde, pour essayer de se rencogner sous le maigre abri qu'offraient les balcons supérieurs.

Se détachant sur un ciel désormais noir, les Maîtres Bâtisseurs resplendissaient tels deux fanaux d'Armada. Celui avec les cheveux blancs, ayant mis un genou en terre pour esquiver le coup de son adversaire, se redressa d'un bond puissant et, tenant son bâton d'une seule main, expédia son poing dans le visage de l'angle aux cheveux noirs. Il se produisit une gerbe bouillonnante de ce qui aurait dû être du sang mais qui, vu les circonstances actuelles, se révéla de l'or fondu, le fluide précieux se mettant à fumer et grésiller, aussitôt assagi par l'incroyable cataracte et s'épanchant alors en rigoles sur les niveaux inférieurs de réalité sous forme de lingots fumants.

Un flot doré giclant de son nez amoché, le Maître Bâtisseur qui avait reçu le coup tituba en arrière en jurant dans son langage débridé. Michael sut néanmoins qu'à chaque juron proféré, une vigne dépérissait quelque part dans le monde, une école fermait, un artiste en difficulté renonçait. Son cœur défunt se serra, et il sut que ce n'était pas juste un combat. C'était la véritable nature de l'univers à l'œuvre, s'efforçant de se détruire.

Le bâtisseur au crâne rasé fouetta l'air de son bâton, en un leste mouvement de faux, qui, par le plus grand des hasards, atteignit son adversaire à la bouche. La lèvre fendue et vomissant à son tour des lingots, son adversaire aux cheveux blancs poussa un hurlement assourdissant, qui fit éclater toutes les vitres supérieures de la place. Un éclair se profila une fois de plus sur le dôme noir au-dessus d'eux, et la mousson phénoménale redoubla de vigueur. Les deux géants pissaient à présent un sang rutilant et doré, et commençaient à vaciller sur la base d'entrelacements cristallins du monde matériel sous eux, où le réseau précieux et ses lumières colorées et rampantes disparaissaient sous une nappe d'hyper-eau battante.

Michael comprit alors que, la première fois qu'il avait vu le bâtisseur aux cheveux blanc dans les Greniers du Souffle, ce dernier soignait ses plaies, de retour du combat auquel assistaient en ce moment même Michael et les autres membres du Gang des enfantômes. Comme Michael venait juste de mourir, cela signifiait-il qu'à présent, dans le monde mortel, sa mère Doreen était en train de sortir la pastille contre la toux de son petit emballage en papier paraffiné portant l'inscription « Tunes Tunes Tunes » ? Alors que le colosse au chef blanc jetait son bâton à pointe turquoise de côté et s'élançait sur le Mayorhold battu par la pluie crépitante vers son ennemi, le rectangle rose était-il en cet instant même en train de glisser dans la gorge dangereusement gonflée de Michael dans la cour ensoleillée du 17, St. Andrew's Road, en bas dans le Premier Borough ? Quelque part au fond de lui, l'enfant savait que cette rixe divine et son propre étouffement, deux terribles événements chacun à sa façon, étaient intimement liés et ce d'une manière causale tout à fait mystérieuse.

Là-bas, à l'autre bout de la place surnaturelle, à près de trois kilomètres de distance, le plus pâle des combattants se jeta contre son ténébreux ennemi et les deux géants basculèrent tels deux gratte-ciel s'écroulant. Les robes phosphorescentes se gonflèrent autour d'eux et durent se refléter sur les balcons de la Co-op Branche 19 juste en face, car ses rambardes de bois prirent feu aussitôt, mais elles furent heureusement éteintes dans la foulée par la pluie torrentielle et convolutive.

Michael, qui regardait le spectacle entre ses doigts, eut l'impression que la divine baston qui se déroulait ici dans les hauteurs de Mansoul devait avoir des répercussions dans les plans empilés en dessous. En effet, dans la pellicule perlée de gélatine qu'était la jointure fantôme, il voyait des bagarres éclater en signe de solidarité parmi les spectres revêches qui résidaient dans le demi-monde. Minuscules en comparaison, leurs formes monochromes s'agglutinaient en petits grumeaux d'animosité autour des massifs et belliqueux planétoïdes qu'étaient les Maîtres Bâtisseurs, s'enlaçant et se bourrant de coups au centre du Mayorhold, roulant tout ensanglantés dans les flaques déchaînées et vastes comme des lacs. Il vit deux femmes s'écharpant l'une l'autre devant le fantôme gris du Green Dragon au pied de Bearward Street, déployant de brusques éventails de membres sosies au moindre coup de poing ou de pied. Une des femmes était un tank courtaud avec une paupière à moitié arrachée, l'autre était plus petite et saignait déjà gravement d'une oreille mais elle tenait une bouteille brisée qu'elle agitait avec délectation et efficacité. Leurs multiples bras tourbillonnaient tels deux moulins meurtriers. Les deux femmes fantômes s'affrontaient comme si elles jouaient une querelle interrompue, datant de l'époque où toutes deux étaient en vie, rendant coup pour coup. Ailleurs, dans le domaine enfumé des vagabonds, devant les vieilles toilettes publiques de Silver Street, les fantômes de deux commerçants juifs ou tziganes étaient occupés à étripper joyeusement un homme en chemise noire qu'ils avaient jeté à terre à leurs pieds. Partout

dans les ombres cendreuse de l'enceinte, d'abjectes âmes désincarnées s'étranglaient ou essayaient de s'arracher les yeux, se joignant gaiement aux hostilités éthérées des titanesques Angles Maîtres alors qu'ils se battaient dans les éléments déchaînés.

Si Michael se concentrait sur la couche située sous la jointure fantôme, là où les frondes de corail enchevêtrées et iridescentes qu'étaient les vivants formaient en se tissant une fondation scintillante pour les demeures mitoyennes au-dessus, alors même ici l'agression céleste qui cascadaît des mondes supérieurs n'était pas sans conséquence. Il imagina que dans certaines des zones les plus animées du motif humain, il assistait à une lutte mortelle entre les vecteurs stationnaires là où les mille-pattes de verre rouge, bleu et vert semblaient plus contorsionnés que d'habitude et formaient des nœuds fantastiques et insolubles. Ce fouillis inextricable de filaments colorés lui fit penser aux trois écoliers vivants qu'ils avaient vus devant la confiserie à côté du marchand de journaux dans la jointure fantôme. Michael se demanda si les garçons avaient fini par ne pas s'entendre sur la répartition des gros bonbons et en étaient venus aux mains, réagissant à leur insu à l'échauffourée invisible au-dessus d'eux. Regardant en silence les énormes bâtisseurs qui roulaient sous la pluie, Michael ne doutait pas que des fourmis et des microbes fussent en train de se battre aux pieds des écoliers mortels, et que dans les géométries incompréhensibles qui se déroulaient en dessous de Mansoul, des formules abstraites fussent en guerre, s'efforçant avec hargne de se réfuter l'une l'autre. C'était comme une tour de colère et de violence, avec les bâtisseurs déchaînés en son centre, partant du bas même de l'existence jusqu'au sommet inconcevable, et tout ça à cause de lui. Il était la raison de ce qui se passait ici, lui et sa pastille contre la toux.

Comme pour souligner ce fait déconcertant, le bâtisseur aux cheveux blancs essayait à présent de se relever, encore accroupi sous l'averse incessante près du mur ouest de l'enceinte, où s'étendait le Chantier. Comme l'Angle Maître s'efforçait de s'arracher à la boue détrempée, il y eut un instant terrifiant où l'une de ses énormes mains se posa sur la balustrade en bois, quatre doigts de marbre épais comme des colonnes doriques se cramponnant soudain à la rambarde enduite de poix, et tous les spectateurs fantômes amassés là firent un bond en arrière et poussèrent un cri, les spectres adultes comme les enfantômes. Le public disparate se rencogna contre le mur du balcon et trembla alors que l'immense silhouette se redressait, péniblement, lentement. Comme si une monstrueuse bougie avait été mouchée, un cri étouffé qui se fractura en un millier d'échos épars monta de la foule effrayée alors qu'une forêt de boucles blanches puis l'imposant visage, large comme un chapiteau de cirque, apparaissaient au-dessus de la rambarde tel un soleil pâle et furieux s'élevant au-dessus d'un horizon noir et plat. Alors que le visage cyclopéen se retrouvait au niveau du balcon grouillant, la raclée qu'il s'était prise devint horriblement apparente. La proue sculptée de son menton était dorée par l'incalculable sang de l'angle, répandu par une lèvre fendue sur laquelle s'était

formée une croûte de doublons et de ducats. Un des immenses yeux était tout enflé par une contusion de pigments opalins et scintillants qui se répandaient sur la chair albâtre tout écorchée. L'autre, à la fois las et inquiet, se posa pendant quelques secondes paralysantes sur Michael Warren. Ce long regard était empreint d'une puissante reconnaissance, et si Michael avait encore eu une vessie il l'aurait vidée séance tenante. *Je te connais, Michael Warren. Je sais tout de toi et de ta pastille contre la toux.*

Puis le bâtisseur cessa de dévisager Michael et se redressa, de sorte que sa tête et ses épaules furent une fois de plus au-dessus du parapet. Il pivota dans un bruissement éclaboussant de lourd tissu trempé et se dirigea d'un pas encore plus déterminé vers l'extrémité du Mayorhold où son adversaire aux cheveux ras était à genoux dans l'or artériel congelé, sonné et s'efforçant de se relever. L'ogre étincelant s'appuyait sur son bâton poli, une énorme main cherchant un appui sur les rebords crème et émeraude de la Co-op Branche 19, faisant s'égailler les spectateurs fantômes qui poussèrent des cris.

Se jetant sur son adversaire à terre par-derrière, le bâtisseur aux cheveux blancs poussa un terrible rugissement de fin du monde et saisit son ancien camarade encore groggy par les épaules trempées de sa robe. En une terrifiante démonstration de force qui semblait violer toutes les lois de la masse et du mouvement existantes, le sombre bâtisseur fut arraché au sol comme un simple épouvantail. Sa forme molle décrivit brièvement un demi-arc de cercle flou avant de percuter le sol sur le dos, l'impact se répercutant jusque dans les fondations de Mansoul. La prise avait été effectuée si prestement qu'on put sentir l'air déplacé jusque sur le balcon devant le Chantier, où des fantômes galeux qui s'étaient rapprochés de la balustrade après que le Maître Bâtisseur avait ôté sa main furent de nouveau projetés contre le mur du fond de la promenade, dans un frénétique fouillis de capes romaines rouges, de fourrures saxonnes et d'uniformes démobilisés aux genoux luisants. Phyll Painter se tourna vers ses compagnons et dut crier pour se faire entendre par-dessus le gémissement de ce vent inattendu.

« Écoutez-moi ! C'était le début de la tempête fantôme, alors on ferait mieux de se barrer avant qu'elle se déchaîne pour de bon. Et si on allait plus tôt, dans la salle de billard, pour voir comment tout ça a commencé ? »

Michael se dit qu'il y avait là au moins l'amorce d'un plan, même si les détails de son exécution restaient encore vagues. Tandis que le Gang des enfantômes refaisait en sens inverse le chemin parcouru, en jouant des coudes dans la foule, Michael jeta un dernier regard au spectacle consternant et néanmoins excitant qu'ils quittaient. Le géant chenu souleva non sans effort son ennemi désormais à demi-conscient au-dessus de sa tête, se préparant sans nul doute à une nouvelle prise fracassante. La foule se mit alors à entonner le nom de son favori en signe d'encouragement, la voix gutturale et collective éclatant dans le dédale acoustique de Mansoul.

« GRAND MIKE ! GRAND MIKE ! GRAND MIKE ! »

Comme Michael se hâtait derrière ses camarades, se faufilant entre les

jambes adultes sur le balcon animé, il se produisit une autre détonation fracassante qui ébranla les solives sous ses pieds et il en déduisit que c'était sans doute le bâtisseur aux cheveux ras qui mordait une fois de plus la poussière humide et grouillante. Le choc produisit un nouvel éclair dans le ciel noir et crépitant au-dessus et arracha de nouveaux cris à la foule excitée des spectres miteux.

« GRAND MIKE ! GRAND MIKE ! GRAND MIKE ! »

S'engageant dans le sillage malodorant de Phyllis qui faisait le vide sur son passage, les enfantômes revinrent sur leurs pas, passèrent de nouveau les portes battantes du Chantier puis descendirent les escaliers étoilés et traversèrent maladroitement l'étendue grouillante de l'atelier au carrelage démoniaque jusqu'à la porte dérobée dans un coin. De là, descendant l'un après l'autre tant bien que mal la Volée de Jacob aux marches ridiculement étroites, ils s'enfoncèrent à nouveau dans les abysses incolores et assourdies de la jointure fantôme, où la puanteur de l'écharpe en lapins de Phyllis manquait presque.

Aussi légers que du duvet de chardon, ils descendirent les quelques niveaux en ruines et détrempés de l'immeuble qui des siècles plus tôt avait été la mairie, franchissant des abîmes entre les marches écroulées jusqu'au sol, traversant les planches clouées en travers d'une porte jadis imposante pour se retrouver dans le pâle souvenir du Mayorhold, purgé de ses couleurs, de sa vie, de ses parfums.

Comme ils se retrouvaient à l'air libre dans cet entre-monde, Michael découvrit qu'il pleuvait encore des cordes dans la jointure fantôme, même si, à en juger d'après les vêtements secs et l'allure insouciante des vivants ainsi que par les ombres noires aux contours nets qu'ils projetaient, le Mayorhold baignait encore dans le soleil d'été du midi, indifférent aux intempéries qui sévissaient dans ses hauteurs. À l'autre bout de la place, beaucoup plus près que là-haut dans Mansoul, les deux femmes fantômes se bagarraient toujours, éclaboussant la chaussée d'un sang noir fantôme devant le Green Dragon. Voyant que Michael regardait les deux harpies, dont les giclées d'encre et les membres démultipliés les faisaient ressembler à des calmars en furie, John se pencha pour marmonner quelque chose à son oreille tandis que les autres enfantômes longeaient le bord ouest du Mayorhold en direction de Horsemarket.

« C'est des goudous, qui se battent pour savoir qui a peloté la copine de qui. Celle avec la bouteille cassée, la petite nerveuse, là, c'est Lizzie Fawkes. L'autre, le monstre à l'œil déchiré, c'est Mary Jane. C'est à elle que je dois ce sale bleu que je t'ai montré l'autre fois, quand elle m'a latté dans les côtes. Ce à quoi on assiste là, c'est au célèbre combat qu'elles ont eu de leur vivant. Elles ont failli se tuer, d'après ce que je sais, mais je suppose qu'elles ont dû aimer ça sinon elles seraient pas en train de rejouer la scène, sans cesse. »

Les autres rixes entre spectres continuaient sur le Mayorhold. Les deux commerçants au nez crochu près des toilettes publiques traînaient l'homme à

la chemise noire à l'intérieur, sur des dalles luisantes de pisse, pour lui infliger de nouveaux sévices. Michael vit que ça chauffait également entre les résidents en vie du quartier. Les clients qui discutaient jusqu'ici courtoisement sur le seuil de la Co-op proféraient maintenant des accusations, les bras croisés agressivement et secouant la tête comme des jouets à ressort. Il vit aussi que son intuition concernant les trois écoliers mortels avait été juste : devant Botteril, l'autre marchand de journaux de la place, deux des garçons se liguèrent contre le dernier, qui tenait les sacs de bonbons qu'ils avaient achetés plus tôt. Une atmosphère exécrable régnait sur la place naguère agréable, mais il n'y avait aucun signe des présences célestes dont Michael savait qu'elles étaient la cause de ces désagréments. Il s'aperçut que ni les massifs Maîtres Bâtitseurs ni les pinacles de Mansoul qui les entouraient n'étaient visibles d'ici, depuis la jointure fantôme, ou du moins ne l'étaient pas sauf si vous saviez ce que vous cherchiez.

Scrutant un certain temps à travers le rideau de pluie battante, Michael ne vit pas les bâtisseurs en train de se battre mais il put distinguer les endroits où ils n'étaient pas. Un des cars garés en bas de la place parut soudain enfler comme une bulle jusqu'à ce qu'une moitié de l'habitable paraisse dix fois plus grosse que l'autre moitié, retrouvant presque aussitôt sa taille normale alors que l'étrange tache de distorsion visuelle se déplaçait et allait gonfler la devanture de l'Old Jolly Smokers, ployant les fantômes et les vivants qui s'attardaient devant la taverne en traînées inclinées et allongées. C'était comme si quelque chose déplaçait une énorme loupe au-dessus de la place, ou comme si une immense bille de verre d'une transparence absolue roulait, invisible, sur le Mayorhold, déformant toutes ses lumières en énormes yeux panoramiques. Ce phénomène, comprit-il, devait suivre les mouvements invisibles des Angles Maîtres alors qu'ils s'écharpaient en gerbes dorées dans les royaumes supérieurs.

L'enfant eut soudain conscience des brutales bourrasques qui jaillissaient à présent de nulle part et levaient des tourbillons de poussière fantôme ou expédiaient les casquettes en toile plates des fantômes du coin jusque dans Broad Street avec à leurs basques leurs répliques enchaînées. C'était de toute évidence, comme Phyllis l'avait fait remarquer, les prémices de la tempête fantôme qui avait manqué de les emporter en bas de Scarletwell Street. Comme cette fois-là ils n'avaient pas vu leurs propres formes passer dans l'air en direction de Victoria Park, il supposa que ça signifiait qu'ils allaient échapper à la tempête naissante, même s'il continua de décocher des regards inquiets à ses camarades morts, attendant que l'un d'eux propose quelque chose.

Comme on pouvait s'y attendre, Phyllis avait déjà un plan. Alors que la férocité de la brise fantôme prenait de l'ampleur, elle conduisit son commando miniature en haut de Bath Street, là où la rue rejoignait la place du Mayorhold. Michael scruta la pente derrière lui et devina un noir et lent tourbillon dans l'air gris devant les immeubles de Bath Street, mais s'il

s'agissait de la meule du Destructeur, elle ne faisait nullement la taille qui était la sienne dans les zéro-cinq et les zéro-six. Tournant tristement au-dessus de la route déserte, elle ne semblait guère menaçante, et Michael se demanda s'il n'avait pas exagéré la chose en tombant la nuit sur ce trou ardent alors qu'il était de toute évidence perturbé.

Une fois sur la place, le petit groupe se réunit près d'une des hautes haies qui bordaient la pelouse des immeubles des années 1930. Le vent se levait pour de bon maintenant, fouettant les pavés avec les gouttes de cristal de la super-pluie en nappes vibrantes de verre fluide. Comme les gouttes éclataient en copies d'elles-mêmes encore plus exquises sur les chaussons de Michael, chaque goutte humide laissant un collier de répliques dans le vernis de jointure fantôme, il s'aperçut que même s'il pouvait sentir les éclaboussures complexes sur lui, il n'était pas mouillé. Les bijoux liquides semblaient conserver leur tension de surface élastique même après s'être subdivisés en points d'un maillage alambiqué guère plus gros que des pointes d'aiguille, roulant sur les manches rayées de son pyjama sans laisser le moindre résidu. Sa robe de chambre remontée pour s'abriter tout en exposant ses jambes et ses fesses, il courut plié en deux sous la pluie vers le douteux abri de la haie où s'étaient rassemblés ses amis fantômes, des sosies se carapatant derrière lui telle une tribu de Pygmées.

Accroupie devant la haie, Phyllis effectuait avec les mains ces gestes désormais familiers lui permettant de creuser dans le temps, même si cette fois il ne se produisait aucune interférence sous forme d'ondes noires et blanches autour du portail. Il y avait juste une pâle bande de luminosité autour du trou, et Michael se dit que si Phyllis essayait de creuser une heure ou deux dans le passé ou le futur, il ne pouvait y avoir de bandes noires représentant les intervalles nocturnes compressés dans le périmètre scintillant de l'ouverture.

Et c'était bien le cas. Après avoir pratiqué toute seule un trou pendant moins d'une minute, Phyllis s'y faufila et ne réapparut pas au-dessus de la haie de l'autre côté, ce qui incita ses compagnons à l'imiter. John fit signe à Michael de la suivre, sur quoi le bambin se mit à quatre pattes, la pluie tambourinant sur sa nuque et le vent fantôme sifflant à ses oreilles, pour rejoindre Phyllis par l'ouverture auréolée de lumière.

Quand Michael émergea de l'autre côté, il s'aperçut, sans surprise, qu'il était encore sur la pelouse bordée de haies en haut de Bath Street qui longeait Horsemarket, avec Phyll Painter à quelques pas de lui, en train de taper impatiemment du pied. Il se releva et se retourna pour regarder par-dessus la haie de troènes, s'apercevant non sans inquiétude que Bill, John, Marjorie et Reggie n'étaient nulle part en vue. Un instant plus tard, il vit qu'il n'y avait pas de vent, et qu'il avait cessé de pleuvoir. Il en fit part à Phyllis, mais elle sourit et secoua la tête en un rosier éphémère de fleurs blondes et souriantes.

« Mah non, petit, il a pas cessé de pleuvoir. Il pleut pas encore, c'est tout. »

Entre-temps, les autres enfantômes émergèrent à quatre pattes de la faille

temporelle par la haie taillée au cordeau. Quand les six enfants morts furent de nouveau réunis de ce côté plus clément et moins venteux de la haie taillée, Michael porta son regard vers le haut de Bath Street et le Mayorhold. La place était à la fois sèche et ensoleillée, même s'il s'agissait du pâle et gris soleil de la jointure fantôme. Aucun vagabond ne se battait au coin de la rue, près du Green Dragon, ni devant les toilettes publiques en bas de Silver Street. Les trois jeunots vivants qui en étaient venus aux coups à cause d'un paquet de bonbons n'étaient pas là. Phyllis se fendit d'une explication :

« J'ai creusé en arrière d'environ trois quarts d'heure, avant qu'il pleuve et qu'il vente. On peut aller à l'académie de billard maintenant pour voir comment a commencé la rixe. »

Là-dessus, ils franchirent la haie pour rejoindre le trottoir de Horsemarket, et descendirent la colline en direction de Marefair et Gold Street, chacun laissant derrière lui un ruisseau évanescent de répliques miteuses. Michael se dit que s'ils étaient une bonne demi-heure avant que les angles ne se battent, alors ce devait être également avant qu'il s'étouffe dans l'arrière-cour de leur maison de St. Andrew's Road. Doreen était-elle au même moment en train de sortir sa chaise en bois pour l'installer dans la partie supérieure de la cour, en disant à Michael qu'un peu d'air frais lui ferait du bien ? Alma, la sœur de Michael, s'ennuyait-elle déjà, commençant à tourner en rond dans l'enceinte étroite de briques de ce semblant de jardin ? Tout en réfléchissant à ces choses, il se hâta de rejoindre Phyllis Painter, et tira sur sa manche de laine brumeuse jusqu'à ce qu'elle se retourne et lui demande ce qu'il voulait.

« Si c'était avant que je m'étrange avec la pastille, on n'a qu'à se pendre dans Andrew's Road pour empocher que ça avive ! »

Phyllis refusa, mais gentiment.

« Non, ce n'est pas possible. D'une part, c'est déjà arrivé et ça n'arrivera jamais différemment. D'autre part, si on se rendait dans Andrew's Road alors je te verrais quand je t'ai fait monter dans les Greniers du Souffle. Je sais que si c'est arrivé, alors c'est arrivé pour une raison précise, et c'est à nous d'y voir clair et de comprendre tout ça. Si j'étais toi, je ne perdrais pas de temps à essayer de changer le passé. Dans le Gang des enfantômes, on a appris qu'il vaut toujours mieux continuer l'aventure en cours pour voir comment elle se termine. Bon, allons à l'académie de billard pour voir ce qui a mis ainsi les bâtisseurs dans tous leurs états. »

Sur ce, Phyllis le prit par la main et ils dévalèrent spontanément ensemble la pente de Horsemarket, chaque pas les propulsant de plus en plus haut et de plus en plus loin. Michael était si content de sentir les doigts frais de Phyllis entre les siens qu'il gloussa de plaisir, puis tous deux éclatèrent de rire en rebondissant sur la colline et en laissant des arcs de sosies derrière eux pareils à des décorations de Noël, mais en nettement moins colorés. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent presque en bas et s'aperçurent alors qu'ils avaient semé leurs compagnons, lesquels lambinaient à mi-pente tout en regardant Bill et Reggie se jeter devant les voitures. Ce devait être un passe-temps mortel,

même si les véhicules modernes traversaient les voyous fantômes sans leur faire de mal ; en outre, Reggie et Bill étaient tous les deux déjà morts. Michael supposa que, vu sous cet angle, mourir consistait à se détendre et à se montrer un peu plus imprudent dans ses jeux, à se jeter sous des trains ou depuis le dixième étage d'un immeuble sans frémir, ce genre de choses. Pour les gosses des Boroughs, apparemment, la mort était un merveilleux parc d'attractions mais dépourvu des files d'attente ou des agaçantes règles de sécurité. Phyllis regardait le gamin qui, Michael en était presque sûr à présent, était son jeune frère, en secouant la tête d'un air contrit, un sourire affectueux aux lèvres.

« Non mais quelle andouille je te jure. Reggie et lui, ils font ça tout le temps, se jeter sous les voitures comme ça. Il dit qu'on voit tous les détails du moteur sur ce qui ressemble à un tas de diagrammes quand on file à travers, mais je préfère les croire sur parole. Je me suis jamais trop intéressée aux voitures, moi. »

Phyllis et Michael attendirent près du croisement de Horseshoe Street et Gold Street que les traînards les rejoignent. Ils s'élevèrent dans les airs pour s'asseoir sur le rebord d'une fenêtre afin que tous les vivants qui se trouvaient au carrefour cessent de les traverser en permanence. Michael avait beau savoir que ces derniers n'en avaient pas conscience, il n'avait pas envie que toutes sortes d'inconnus lui exposent allègrement leurs entrailles sans lui demander son avis. Et puis c'était agréable d'être assis là sans être vus, avec Phyllis dans le midi argenté. Comme s'ils étaient des lutins perchés dans un arbre, accroupis sur une branche noueuse dans une vieille gravure grise pendant que bûcherons et paysans passaient sans les voir en dessous.

Quand les quatre autres les eurent rejoints, Michael et Phyllis sautèrent à bas de la fenêtre en se tenant la main dans une lente cascade de sosies d'eux-mêmes, et le Gang des enfantômes se dirigea vers le bas de Horsemarket. Chemin faisant, ils traversèrent l'axe est-ouest du carrefour et s'engagèrent dans Horseshoe Street, qu'ils survolèrent jusqu'à la partie de Gold Street où il y avait un magasin qui vendait des chaudières.

Un peu plus loin se dressait un immeuble de deux étages au toit plat qui semblait dater des années 1950 et donc encore récent, une salle d'entraînement ou de sport, ou peut-être un club de rencontres. Se glissant par les portes fermées, les mêmes fantômes se retrouvèrent dans une salle sombre où des carrés de lumière tombaient par les vitres grillagées de la fenêtre. Il n'y avait presque personne à cette heure matinale hormis quelques employés qui faisaient le ménage et ne pouvaient voir les enfantômes, et un gros matou couleur marbre qui lui, clairement, les voyait. Il s'enfuit aussitôt dans un couloir du fond, telle une foudre grise et pelucheuse, tandis que le Gang des enfantômes suivait Phyllis, qui escaladait avec légèreté un escalier aux murs blancs menant aux étages supérieurs.

Ces derniers étaient, à première vue, déserts. Tout en haut, dissimulée dans une petite salle où s'entassaient des chaises et des cartons contenant des

papiers, se trouvaient une porte dérobée et une Volée de Jacob. Mais cette fois-ci, à la différence de Scarletwell en zéro-cinq ou zéro-six et du Chantier il y a peu, aucun ruban de lumière ne se déployait autour de cette ouverture aux couleurs de sirop pâle, et aucun son onduleux issu de Mansoul ne filtrait des étonnants espaces au-dessus. Ces escaliers, apparemment, ne montaient pas jusqu'au Deuxième Borough. Ou alors celui-ci était situé quelques paliers plus haut.

Les enfants grimpèrent les marches-barreaux une à une, là encore avec Phyllis en tête, suivie de près par Michael. Derrière le plafond poussiéreux, la Volée de Jacob continuait telle une hotte pentue engoncée dans des murs en plâtre écaillé. Les contremarches de soixante centimètres et les plats de marche de huit centimètres sur lesquels ils posaient les pieds avec difficulté étaient recouverts d'un triste tapis brun au motif végétal hideux, maintenu en place par des tiges de cuivre rayées. Tout en montant derrière Phyllis, Michael faisait de son mieux pour ne pas regarder sa culotte, mais ce n'était pas chose facile avec le flux d'images rémanentes qui se détachaient de son dos pour éclater comme des bulles-photos à son visage. Enfin, la petite bande émergea par une trappe dans ce qui devait être un petit bureau, au papier peint couleur hareng fumé, avec une table vernie et un drôle de fauteuil évoquant un trône, ces deux derniers éléments en un bois ancien qui devait dater de l'arche de Noé. Sur le plancher sombre et vernis était déposée une fine poussière, comme un talc blanc étrangement lumineux, comportant des tas de traces de pas le traversant de part en part, depuis la trappe jusqu'à la porte du bureau.

Le plancher et le mobilier, étant en bois fantôme, demeuraient solides, aussi ils traversèrent la pièce sur la pointe des pieds et franchirent la porte grinçante de façon normale, c'est-à-dire en l'ouvrant d'abord. Celle-ci donnait sur une salle de jeu sombre et caverneuse qui semblait occuper la quasi-totalité du troisième et insoupçonné niveau de cet immeuble à deux étages. Ce vaste espace n'avait pas de fenêtre, il était seulement éclairé par la colonne ciselée de lumière blanche qui tombait sur l'unique et gigantesque table de billard au centre.

Dans les ombres contre les murs s'entassait une horde de vagabonds nerveux, d'abjects résidents de la jointure fantôme issus de périodes différentes – même si Michael eut l'impression que la diversité des siècles ici représentés était plus modeste que ce n'était le cas sur les balcons à l'extérieur du Chantier. Malgré la présence de quelques moines d'aspect historique, la foule fantôme semblait essentiellement composée d'individus de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle. Certains avaient des gabardines, d'autres des bretelles, et tous portaient un chapeau et presque tous étaient des hommes. Ils piétinaient sur place dans la pénombre houleuse, leurs yeux morts rivés sur la table éclatante de lumière au centre de la vaste pièce, autour de laquelle se déplaçait le quatuor de silhouettes éblouissantes.

Vifs et lumineux tels des reflets cadencés émis par le soleil sur un étang, ces personnages étaient presque trop lumineux pour qu'on puisse les regarder

longtemps, même si Michael fit un effort. Une fois que ses yeux se furent habitués à leur éclat, il s'aperçut que deux des silhouettes se déplaçant le long de la table étaient les Maîtres Bâtisseurs qu'il avait vus s'affronter sur le Mayorhold, mais réduits désormais à des proportions un peu plus réalistes. L'angle aux cheveux blancs semblait concentré sur la poche sud-est de l'énorme table, une des quatre existantes, même si Michael semblait se rappeler que les tables de snooker normales en avaient davantage. Pendant ce temps, le bâtisseur au crâne rasé et aux yeux sombres semblait davantage préoccupé par le coin nord-est du feutre gris, et visait avec sa longue canne lisse – c'étaient les bâtons que les angles brandissaient dans l'arène, ainsi que le comprit seulement alors Michael – en direction de la foule de billes incolores et indifférenciées dispersées sur la vaste aire de jeux. Il ne reconnut pas les deux autres joueurs, postés aux coins sud-ouest et sud-est, mais supposa qu'ils étaient du même rang. Leurs robes, en tout cas, étaient tout aussi aveuglantes. Leurs mères devaient utiliser Persil.

Remarquant que des symboles étaient gravés à l'or fin dans les disques en bois fixés aux quatre coins de la table, Michael se rappela avoir lu quelque chose à ce sujet dans la brochure qu'on lui avait remise au Chantier, et qui était restée roulée dans la poche de sa chemise de nuit. La récupérant, il parcourut ses pages lisibles quoique frémissantes, s'apercevant que sa vision fantôme les rendait lisibles dans l'obscurité. Michael se dit que c'était un peu comme quand Alma lisait sous ses draps mais sans les rayons indiscrets de sa lampe torche qui la trahissaient en général. Il relut le passage sur les quatre symboles grossièrement dessinés, puis sauta la longue liste des soixante-douze démons. Elle était suivie d'une liste des soixante-douze bâtisseurs correspondants, qu'il sauta également, puis de quelques infos concernant la salle de billard. Scrutant intensément les choses argentées qui se tortillaient en étincelant sur la page noire, et qui n'étaient pas vraiment des lettres, il se mit à lire :

Au coin sud-est du domaine physique, près du Centre du Pays, on trouve une salle de jeux où les Angles Maîtres jouent au Trillard, ainsi que s'appelle leur terrible jeu. Les complexités de leur partie déterminent les trajectoires des vies dans le Premier Borough, ces vies étant sujettes aux quatre forces éternelles que représentent les Angles. Il s'agit de l'Autorité, de la Sévérité, de la Compassion et de la Nouveauté, telles que symbolisées par le Château, la Tête de mort, la Croix et le Phallus. Le grand bâtisseur Gabriel gouverne la poche du Château, Uriel la Tête de mort, Mikaël la Croix et Raphaël le Phallus.

Du fait de la multiplicité de leurs natures essentielles, capables de nombreuses expressions, les quatre Maîtres Bâtisseurs n'arrêtent jamais leur partie de Trillard, même s'ils sont requis et bel et bien présents ailleurs simultanément. La seule exception à cette règle par ailleurs inflexible est l'événement de 1959, quand deux des quatre Angles Maîtres quittent la table de Trillard pour se quereller au-dessus du Mayorhold

terrestre, leur dispute causée par ce qu'on prétend être une infraction aux règles concernant une Âme disputée du nom de Michael Warren. II...

Balançant par terre la brochure comme si c'était un mille-pattes venimeux, Michael poussa un petit cri de terreur mortelle. Il était une « Âme disputée », la seule de ce genre ayant jamais existé si ce que disait la brochure était vrai, et Michael n'en doutait pas un seul instant, jusqu'au moindre détail éternel. Ce n'est que lorsqu'il leva les yeux de la brochure perturbante qui gisait à terre que Michael s'aperçut que tout le monde le regardait, son cri brusque ayant évidemment attiré l'attention dans le silence tendu qui entourait la partie. Phyllis et les autres membres du Gang des enfantômes lui dirent de se taire, lui expliquant que les spectateurs n'avaient pas le droit d'interrompre la partie, tandis que les vagabonds nichés près des murs le regardaient méchamment dans la pénombre en se demandant pour qui il se prenait. Mais parmi les Maîtres Bâtisseurs réunis autour de la table, toute incertitude était absente. Les quatre angles le regardaient, et tous avaient l'air de le connaître.

Le bâtisseur aux cheveux ras semblait le moins intéressé par Michael, et il leva à peine les yeux pour voir la source du petit cri puis sourit froidement depuis l'autre bout de la salle à l'enfantôme avant de se pencher de nouveau sur la table pour préparer son coup. Les deux bâtisseurs jusqu'ici inconnus qui se trouvaient du côté ouest de la table dévisagèrent d'abord Michael puis se regardèrent entre eux avant de se tourner de nouveau vers Michael, affichant des expressions identiques où se mêlaient la surprise et l'inquiétude. Mais le plus surpris des quatre par la présence de Michael était l'angle aux cheveux blancs.

Debout au coin sud-est de la table, là où une croix dorée était gravée dans le disque en bois, l'angle aux cheveux bouclés fixait Michael d'un air passablement effrayé qui semblait dire : « Qu'est-ce que tu fiches mort ? » et Michael se rappela que bien que ce fût la seconde fois qu'il voyait le bâtisseur en moins d'une demi-heure, du point de vue du bâtisseur c'était la première fois qu'ils se rencontraient. L'angle soudain paniqué et interloqué parut passer en revue à la vitesse grand V une longue liste de calculs dans sa tête, s'efforçant de trouver une explication à la présence du bambin dans cette étrange salle de snooker des morts. Ses yeux s'écarquillant comme s'il venait d'envisager une désagréable possibilité, le bâtisseur aux cheveux blancs s'approcha la table juste à temps pour voir l'angle sombre jouer son coup.

Avec tous les autres spectres présents dans la pièce, y compris les vagabonds, le Gang des enfantômes et les autres Maîtres Bâtisseurs, Michael contempla la table avec un horrible pressentiment.

L'adversaire ténébreux aux cheveux ras venait juste de frapper avec sa canne à embout lapis une des centaines de boules disposées sur la table, chacune d'une nuance de gris différente. La sphère qui avait été frappée fila sur le tapis en un long chapelet flou de doubles. Plus sombre que la grande majorité des boules environnantes, elle aurait paru rouge foncé si on avait pu la voir sans le daltonisme inhérent à la jointure fantôme. En fait, Michael se

dit qu'elle devait être exactement de la même couleur que la pastille collante avec laquelle il s'était étranglé. En un éclair instinctif semblant venir de nulle part, Michael sut que cette boule représentait à sa façon le Dr. Grey, le médecin des Boroughs qui vivait dans Broad Street et qui avait dit à Doreen que son petit garçon avait juste une angine et devait prendre un remède contre la toux. Tout en suivant la trajectoire de la boule-Dr. Grey sur l'immense table, Michael sentit, dans son estomac qui se retournait, qu'il savait où tout ça allait mener.

Dans un puissant fracas, la boule propulsée heurta une autre boule, une sphère nettement plus pâle, et Michael sut aussitôt qu'elle le représentait. Ce second globe gris, délogé par l'impact, alla rebondir contre la bande sud et fusa alors vers le coin nord-est de la table, où le disque surélevé était blasonné d'un gribouillis doré et enfantin censé être un crâne. La boule-Michael, considérablement ralentie après sa collision avec la bande, roula inexorablement vers la poche crâne, perdant progressivement de sa vitesse à un rythme insoutenable avant de s'immobiliser à moins d'un millimètre du bord sombre de la poche d'angle. Plus d'un tiers de sa terne courbe ivoire dépassait dangereusement au-dessus de l'abysse miniature marqué par un crâne tel un ventre gonflé, donnant l'impression que la plus infime vibration du sol de la salle de billard allait la faire basculer par-dessus le rebord et sombrer dans l'insondable néant. Bien qu'ignorant tout des règles du snooker, Michael sentit qu'avec ce coup le Maître Bâtisseur positionné au coin sud-est et lui-même se retrouvaient dans une posture presque désespérée.

L'angle aux cheveux blancs en était arrivé à la même conclusion regrettable. Il fixa la table en silence pendant quelques secondes, hagard, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'un de ses trois collègues étincelants avait jugé bon de l'attirer dans cette situation horrible et apparemment insoluble.

Il leva les yeux de la boule menacée et regarda l'angle au crâne rasé qui l'avait placée là de façon aussi risquée, les yeux si remplis de fureur que le public des spectres des Boroughs se rencogna nerveusement dans les ombres, encore plus qu'avant si la chose était possible. Sans broncher, le visage aussi impavide qu'une statue, le bâtisseur aux cheveux blancs articula soigneusement un seul mot dans sa langue quadruplée :

« Uerincuel. »

Tous étouffèrent un cri, sauf un ou deux spectres qui ne purent s'empêcher d'émettre un petit rire qu'ils ravalèrent aussitôt alors qu'ils comprenaient ce que le Maître Bâtisseur venait de dire, à quelques nuances subsidiaires près.

« Uriel, enculé. »

Ce fut un cataclysme, presque au sens littéral. Le visage du bâtisseur au crâne rasé parut traverser une éclipse, l'ombre de l'émotion se déplaçant sur ses traits du haut de son crâne jusqu'à sa mâchoire saillante. La main qui tenait la canne décrivit un arc preste par-dessus son épaule en laissant une traîne de sosies blancs et fondus, des ailerons de feu dans une aile sauvage et fendante, et balança sa canne sur le sol de la salle de billard. Le bruit retentit

tel le glas du Jugement dernier, et tout l'édifice vacilla et tangua, plusieurs vagabonds titubant et basculant, pour finir en une masse confuse avec leurs comparses contre le mur du fond de la pièce. Michael fut à la fois soulagé et abasourdi de voir que malgré toute cette fureur et ces tremblements aucune des boules présentes sur le feutre gris n'avait ne serait-ce que frémi.

De la poussière tomba en pluie du plafond, des éclats de plâtre se déposant comme abaissés sur des fils à une cimaise. Même dans la plate acoustique de la jointure fantôme, les échos sonores de la canne jetée à terre chargeaient encore tels des taureaux dans le lieu, tandis que les spectres assemblés encore debout restaient figés sur place sous le coup d'une stupeur religieuse. C'était la fin des temps, de toute évidence. Les étoiles allaient refluer, rentrer dans leur boîte à bijoux, et le soleil crever comme une bulle.

Michael, qui était comme paralysé, sentit qu'on le saisissait par le col souillé de salive démoniaque de sa robe de chambre et qu'on le secouait ; c'était Phyllis Painter.

« Viens, avant qu'ils se ressaisissent et essaient tous de se casser d'ici en même temps ! »

Le Gang des enfantômes se mit en branle rapidement et efficacement, clairement habitué à s'esquiver et se défiler dans les situations les plus inattendues et les plus apocalyptiques. Filant dans la salle de billard avec leurs répliques derrière eux comme si quelqu'un avait ouvert un robinet à mômes, ils traversèrent le petit bureau au fond, dévalèrent la Volée de Jacob puis continuèrent à fuir, s'enfonçant dans le bâtiment mortel jusqu'au rez-de-chaussée en sautant les marches douze à la fois, effrayant le chat gris et marbré qu'ils avaient dérangé en arrivant.

Ils atteignirent le hall du centre de loisirs, suivis par le tonnerre croissant des spectres en pleine débandade aux étages supérieurs, à mesure que ces derniers se ressaisissaient et tentaient de fuir la salle. Michael et les autres étaient sur le point de franchir les doubles portes pour s'élancer dans Horseshoe Street quand Phyllis leur cria de s'arrêter.

« Ne sortez pas ! Ils vont se déverser par ces portes d'ici trente secondes ! Je connais une meilleure issue ! »

Là-dessus, elle ferma les yeux et se pinça le nez entre le pouce et l'index comme quelqu'un se préparant à sauter du bord brûlant de la piscine dans les eaux vertes et opaques du lido à Midsummer Meadow. Exécutant un petit saut de lapin dans l'air, elle traversa le sol et disparut sous le carrelage du hall, laissant intacte la surface récemment passée à la serpillière, sans même une ride. Se regardant entre eux d'un air perplexe puis levant comme un seul homme les yeux vers le plafond d'où leur parvenait la cascade de plus en plus grondante des spectres en fuite, les enfants imitèrent Phyllis. Fermant les yeux et se pinçant les narines, ils exécutèrent le petit saut sur place et s'aperçurent qu'ils descendaient de trente bons centimètres de plancher dans une obscurité humide et totale.

Se redressant sur des dalles étonnamment dures et par conséquent très

probablement anciennes, Michael exerça autour de lui sa vision spectrale et rehaussée, appréhendant les contours étincelants de ses cinq camarades, qui eux aussi se redressaient et s'époussetaient. Ils se trouvaient apparemment dans une vaste cave abandonnée aux murs de brique, pleine de toiles d'araignée et toute noircie par le temps. Phyll Painter, ayant été la première à se relever, se tenait à l'extrémité ouest du sous-sol et grattait un carré de briques qui semblait relativement moderne en comparaison du reste, sûrement un ancien passage ayant été muré. Comme ses compagnons la rejoignaient, en formant un vague cercle derrière elle, elle leur fit généreusement part du plan dans lequel, bien sûr, ils étaient déjà embringués.

« Je crois qu'on a assez vu les raisons pour lesquelles les bâtisseurs se sont pris le chou. Je pense qu'il est temps d'aller retrouver Mrs. Gibbs à Doddridge Church, comme on l'avait dit, pour voir s'il y a du nouveau. »

John, l'air déconcerté, l'interpella :

« Mais dis-moi, Phyllis, le chemin le plus court pour se rendre à Doddridge Church ne consiste-t-il pas à suivre Marefair jusqu'à Doddridge Street ? Pourquoi est-ce que tu creuses de nouveau dans les années ? »

À l'arrière du gang, Michael se dressait sur la pointe des pieds pour voir ce à quoi John faisait allusion. Phyllis leur tournait le dos, creusant dans le mur de brique comme un des lapins qui pendaient lamentablement autour de son cou. De même que le trou d'une année qu'elle avait creusé dans la haie de Bath Street avait été doté d'un pourtour lumineux, de même celui qu'elle pratiquait maintenant était bordé d'une obscurité ininterrompue. Le ciel seul savait combien de jours, d'années ou de décennies elle écartait et repliait en ce noir périmètre.

« Je nous emmène dans Marefair jusqu'à Doddridge Street, nigaud. Mais rien ne nous oblige à le faire de façon ennuyeuse. Y a des tunnels à cet endroit de la ville qui remontent jusqu'à l'Antiquité et qui sont reliés aux plus vieilles églises et à d'importants édifices. C'est là que Bill et moi on a trouvé Reggie, dans le passage qui va de Peter's Church jusqu'à St. Sepulchre. Cette cave où on est maintenant était autrefois la route souterraine partant St. Peter et passant par St. Gregory pour aboutir à All Saints, ce qu'on appelait All Hallows quand elle était encore en bois. Par ici, y a pas besoin de creuser beaucoup pour arriver direct aux XII^e et XIII^e siècles avec tous les siècles suivants empilés au-dessus dans lesquels on peut creuser quand c'est que ça chante. Tiens. Je crois que j'ai fini. »

Phyllis recula afin que tous puissent voir, même si en vérité il n'y avait pas grand-chose à voir. Elle avait agrandi les coins nocturnes de la faille-temps aux grossières dimensions d'un pneu de voiture, sans rien de visible de l'autre côté du trou que de nouvelles ténèbres. Pourtant, si Phyllis disait que c'était la façon la plus excitante de traverser Marefair, Michael était disposé à lui faire confiance. La perspective de retrouver Mrs. Gibbs avait tellement dissipé ses précédentes inquiétudes que Phyll pouvait très bien l'exposer imprudemment à des ennuis, et quand elle retroussa ses jupes pour s'engager dans l'espèce de

terrier qu'elle avait creusé, il se précipita et dépassa les autres membres de l'équipe pour être le premier à la suivre.

Seules les grossières et luisantes parois de calcaire trahissaient le fait qu'ils étaient à présent à l'époque médiévale, l'obscurité totale étant globalement la même qu'à n'importe quelle époque. La broderie scintillante produite par la vision nocturne de Michael révéla des fragments de débris archaïques ici et là – le tesson d'une vieille amphore au bouchon en verre et en marbre, des ossements vaguement canins qui paraissaient fossilisés et un demi-cheval à bascule dont la colonne vertébrale était brisée juste en dessous de la tête – rien de très intéressant, en fait. Avec les autres membres du gang et leurs répliques attenantes à la traîne, Michael et Phyllis s'enfoncèrent dans l'impénétrable black-out, en direction plus ou moins de l'ouest.

Ils n'avaient guère parcouru de chemin, environ la largeur de Horseshoe Street autant que Michael pouvait s'en rendre compte, quand le tunnel s'élargit, donnant dans ce qu'il estima être un caveau abandonné, au sol dallé et jonché d'éclats de pierre complémentaires, sans doute le couvercle brisé d'un sarcophage. Phyllis confirma les soupçons du gamin.

« Ouais, on est ici sous l'église St. Gregory, ou sous l'endroit où elle était avant, en tout cas. C'est l'endroit même où un des quatre Maîtres Bâisseurs a dit à un moine de venir, y a des siècles de ça. Ce bâtisseur, sûrement ton pote aux cheveux bouclés, il a demandé au moine d'apporter une croix en pierre ici, après avoir traversé les déserts et les océans depuis Jérusalem, pour marquer le centre de cette terre. Cette vieille croix – la Sainte Croix, qu'on l'appelait –, voilà ce qui rend les Boroughs aussi importants. Dans l'En-haut, c'est la pierre angulaire de la structure de l'Angleterre dont elle supporte tout le poids. C'est pour ça que cette saleté de trou en feu que t'as vu un peu plus tôt dans Bath Street va finir par faire de sacrés dégâts si personne y remédie. »

Michael préféra ne pas demander d'explications à Phyllis car il n'avait pas particulièrement envie de penser à cette saleté de trou en feu qu'ils avaient vu dans Bath Street. Les six jeunes spectres avancèrent dans le passage souterrain, laissant derrière eux le caveau en ruines de St. Gregory alors qu'ils s'enfonçaient dans l'antique obscurité sous Marefair.

Au bout d'une cinquantaine de pas, Phyllis fit s'arrêter la troupe et désigna le toit humide et gouttant du terrier, à quelques centimètres au-dessus de leurs têtes.

« C'est là je crois qu'on devrait creuser pour revenir à la surface. Ça devrait nous emmener juste en face de Doddridge Street dans Marefair. Tu nous fais la courte échelle, John ? »

Le plus beau membre du gang fantôme obtempéra, mettant en coupe ses mains à la façon d'un étrier pour que Phyllis, qui ne pesait presque rien, puisse se dresser dessus et commencer à creuser le plafond du tunnel. Cette fois-ci, il y avait des bandes passantes mouvantes à la fois noires et blanches autour des bords de l'excavation, ce qui laissait supposer que l'espace au-dessus d'eux était coutumier de la procession ordinaire des jours et des nuits.

Phyllis paraissait creuser avec nettement plus de circonspection, dégageant patiemment les âges accumulés telle une archéologue méthodique, au lieu de gratter frénétiquement, la seule technique qu'il l'ait vue utiliser jusqu'ici. C'était comme si elle s'efforçait de creuser dans une année précise, voire un matin particulier, tellement les progrès accomplis par la foule spectrale de ses doigts étaient précis et délicats, griffant soigneusement l'obscurité.

Enfin, elle parut avoir atteint exactement le degré de pénétration qu'elle cherchait, avec une brèche suffisante dans la texture du tunnel pour avoir une vue partielle de la pièce sombre au plafond ridiculement bas juste au-dessus. Avec un gloussement ravi et triomphal, Phyllis se hissa par l'ouverture qu'elle avait pratiquée, réapparaissant quelques instants plus tard, accroupie au bord du trou temporel et leur souriant. Elle héla Michael, lui tendit la main et lui dit de venir en premier. Docile, le gamin mit un pied sur les mains jointes de John et laissa Phyllis le soulever par la faille dans la voûte de pierre jusque dans la salle crépusculaire au-dessus.

Il se retrouva dans un réduit avec un plafond en bois situé à moins d'un mètre, comme il s'y était attendu, mais qui se révéla en fait le dessous d'une table. Agenouillé aux côtés de Phyllis devant l'ouverture, Michael aida d'abord Marjorie puis Bill à les rejoindre, avant de remarquer que, sous le rebord de la table, la partie inférieure d'un homme était visible. Assis sur une chaise imposante en bois dur, il portait des bottes en cuir souple avec des boucles métalliques juste en dessous de la cheville et un rabat en cuir montant qui recouvrait chaque genou. L'homme était visiblement vivant, car quand il bougeait le pied il ne laissait aucune copie derrière, ce qui signifiait qu'il ne pouvait probablement pas les entendre. Néanmoins, Michael essaya de ne pas faire de bruit en hissant Reggie puis John par la trappe temporelle, ensuite de quoi toute la bande rampa comme des oursons entre les pieds de la table et se retrouva dans une vaste et silencieuse pièce avec les longs rayons obliques du soleil de l'après-midi qui tombaient par les fenêtres à petits carreaux en croisillons.

Se relevant à l'autre bout de la salle haute de plafond avec ses camarades fantômes, Michael regarda par-dessus le plateau de chêne poli de la table jusqu'à la partie supérieure de l'homme dont il avait déjà vu les bottes montantes. L'énigmatique personnage était en train d'écrire à la plume dans une sorte de registre.

Des cheveux noirs, raides, ternes et comme gominés, pendaient sur la cape poussiéreuse de sa tunique ancienne, et sa tête penchée au-dessus de ses écritures présentait un début de calvitie piètrement dissimulé. Il était difficile d'estimer sa stature, vu qu'il était assis, même s'il n'avait pas l'air particulièrement grand. Toutefois, son torse puissant et ses épaules dégageaient une impression de robustesse et de masse. Avec sa peau grisâtre dans l'éclat usé de la jointure fantôme, l'homme ressemblait à un soldat de plomb agrandi pour accommoder des joueurs géants.

Parvenu apparemment au terme d'un long paragraphe, l'homme se redressa

sur sa chaise pour lire ce qu'il avait écrit, et les enfantômes purent distinguer ses traits plus nettement. Aux yeux de Michael, sa grave contenance avait quelque chose de brut, même si le maintien général de l'homme suggérait un rang élevé. Ses traits évoquaient d'épaisses tranches de lard, larges et charnues et dotées de ce qui aurait presque pu passer pour une sensualité terrestre s'il n'y avait eu le regard gris et inexpressif, ses yeux semblables à deux balles de mousquet aplaties qui dominaient l'arrangement et fixaient sans ciller la page à l'écriture dense mais fleurie qu'il venait de rédiger. Une grosse verrue ornait le creux entre sa lèvre inférieure et son menton, avec une plus petite excroissance juste au-dessus du sourcil droit. Il émanait de lui une quiétude irritante en laquelle Michael percevait le calme d'une bombe à retardement dont le tic-tac vient juste de s'arrêter. À ses côtés, dans la salle silencieuse, Phyllis lui donna doucement un coup de coude dans les côtes fantômes. Elle paraissait très contente d'elle-même.

« Tiens. Tu le vois ? C'est lui, c'est le Protecteur. C'est Oliver Cromwell. »

La vision du type en perpétuelle explosion sur le balcon avait secoué John.

Il s'estimait en général assez peu impressionnable, mais la boule de feu sur pattes l'avait mis mal à l'aise, c'était évident.

Tout d'abord, John n'avait encore jamais vu personne en train d'exploser, pas dans cet état figé et détaillé. Quand John avait cassé sa pipe en France, ça lui avait pris quelques minutes avant de comprendre ce qui s'était passé. Il avait cru qu'on l'avait raté de peu et il avait continué à remonter la route en courant avec les autres types. Il avait remarqué alors que les tirs d'obus étaient comme assourdis et qu'il voyait tout en noir et blanc, mais il s'était juste dit que l'explosion avait détraqué son ouïe et sa vue. Ce n'est que lorsqu'il s'aperçut qu'il laissait des images-répliques de lui-même dans son sillage, à la différence de ses camarades d'escadron étrangement indifférents, que John avait commencé à piger ce qui s'était passé.

Une fois qu'il eut compris de quoi il retournait, il avait été submergé par l'horreur, ce qui était normal : c'était là une façon de mourir assez épouvantable. Aussi, le fait de voir ce type sur les balcons du Chantier, ceint d'un halo léthal avec son sourire forcé et des larmes se changeant en vapeur sur ses joues, prisonnier de cette horrible seconde et ce pour l'éternité parce que c'est ainsi qu'il désirait se souvenir de lui-même... John avait du mal à comprendre. Quand Bill leur avait dit que ces bombes humaines agissaient ainsi dans le cadre de leur religion, menaient pour ainsi dire une guerre sainte, John n'en avait été que plus effrayé.

John avait été chrétien de son vivant. Pas un bon chrétien, cela dit, rien à voir avec son frère qui était un vrai pratiquant, mais un peu plus croyant que sa sœur, sa mère ou ses autres frères. Il avait fréquenté l'église de College Street presque tous les dimanches, car il faisait partie de la Boy's Brigade. C'est là que John avait prié, chanté des hymnes, appris à marcher au pas, et à considérer cette combinaison comme étant tout à fait naturelle. En avant, soldats de Jésus, et tout le tintouin.

Il n'y avait pas vraiment d'ouvrages religieux chez lui quand il était enfant, hormis la Bible, que John trouvait malheureusement sèche et poussiéreuse, et un vieil exemplaire du *Voyage du Pèlerin*, qu'il avait un peu plus apprécié. Il ignorait absolument, à l'époque, ce qu'étaient censés représenter les personnages aux noms allégoriques inventés par Bunyan, mais les récits lui avaient plu et il pensait avoir globalement compris leur portée morale. Il avait

même lu à moitié *La Guerre sainte* de Bunyan, et c'est là qu'il était tombé pour la première fois sur le mot « Mansoul », avant de se lasser et d'abandonner l'ouvrage. Tout ça n'avait fait que renforcer l'idée instillée en lui par la Boy's Brigade – dix minutes de prière après une heure d'entraînement physique dans la salle à l'étage de l'église, des casquettes militaires bleu noir sur leurs jeunes têtes penchées –, à savoir le sentiment que christianisme et défilés étaient inextricablement liés. Il était conscient, alors, du lien unissant guerre et religion, mais ce devait être réservé aux vraies guerres, avec de vrais soldats portant de vrais uniformes. Le type sur la passerelle, un civil qui se faisait exploser en emportant d'autres vies avec lui au nom de Dieu, c'était tout autre chose. Ça ne relevait ni de la guerre ni de la religion, tels que John les concevait.

Aussi, quels que fussent les Boroughs du futur d'où venait le type en perpétuelle explosion avant d'arriver en 1959, ce n'était pas un futur auquel John comprenait quoi que ce soit. Comment ce paisible quartier tout décati avait-il pu produire quelque chose de ce genre en l'espace de seulement soixante ans ? Bien que John eût fait quelques incursions dans le XXI^e siècle avec le Gang des enfantômes depuis qu'il avait rejoint leurs rangs, il était clair qu'il n'avait pas la moindre idée de la façon dont les gens ressentaient les choses, pensaient et vivaient au cours des décennies à venir, pas plus qu'il ne pouvait prétendre connaître vraiment la France simplement parce qu'il y était mort. Tout ce qu'il savait, c'était que la vision de cette chose mi-homme mi-pétard lui avait causé une certaine inquiétude quant au sort des Boroughs, et de l'Angleterre, et du monde entier encore à venir. Pendant le combat entre les bâtisseurs et la dispute dans la salle de billard, John s'était aperçu qu'il n'arrivait pas à oublier la silhouette illuminée en fragmentation, arpentant lentement les passerelles en bois d'un ciel qu'il n'avait pu ni imaginer ni prévoir, à jamais enveloppé dans les flammes de son propre martyre.

En fait, ce n'est que lorsque John eut compris où Phyllis Painter comptait emmener le gang après avoir fui l'académie de billard qu'il s'était vraiment intéressé à leur mission actuelle, incapable de chasser de ses pensées la vision fascinante de l'explosion humaine. La première révolution anglaise était pourtant le hobby de John dans l'au-delà, un peu comme Reggie Melon était fan de voitures ou Marjorie une fervente lectrice. Si quelque chose pouvait faire barrage à l'image préoccupante de la détonation ambulante, c'était bien la perspective de creuser un tunnel jusqu'au 13 juin 1645, ici à Marefair, menant à Hazelrigg House, ou plutôt, comme l'appelaient les gens du coin, la maison de Cromwell.

Dans le bref interlude entre sa mort et sa rencontre avec le Gang des enfantômes, quelques années subjectives plus tôt, John s'était consacré à ce hobby dans son coin. Il avait été par deux fois à Naseby, la première une heure ou deux avant la bataille, et la seconde pendant la bataille, et il avait remonté la Wellingborough Road jusqu'à Ecton pour voir comment étaient traités les prisonniers royalistes. Mais il n'était jamais venu ici pour observer ce qu'il

observait en ce moment : frais émoulu de sa promotion au grade de général de corps d'armée, vedette montante du Parlement, Oliver Williams dit Cromwell, en train de bivouaquer à Marefair la veille de la bataille décisive de la première révolution anglaise.

John se rappelait combien il s'était senti seul au cours des années ayant suivi sa mort, avant de faire la connaissance de Phyll et du gang. Il était revenu de France à une vitesse surprenante. Il était là, dans la boue crevassée par les obus, à contempler, stupéfié, ses propres entrailles, toutes luisantes alors qu'elles glissaient de son corps éventré, en déplorant de n'être plus en vie pour revoir sa maison. Et l'instant d'après, il était sur la pelouse derrière St. Peter's Church, l'église désormais grise et argentée dans l'univers incolore de la jointure fantôme. Des nuages couleur de lait renversé flottaient dans un ciel de platine ardent, et John avait dévalé la pelouse vers les maisons mitoyennes en bas, laissant derrière lui un défilé de soldats boueux dans l'air.

Oui, il avait vu sa maman et même sa sœur qui lui rendait visite avec ses deux gamines, mais comme elles ne pouvaient voir John il avait trouvé ces non-retrouvailles à la fois frustrantes et déprimantes. Mais le pire, c'est que ni sa mère ni sa sœur n'avaient l'air de savoir qu'il était mort. Quand sa sœur s'était mise à lire une lettre que John avait envoyée à Jackie, la fille de sa sœur, lettre dans laquelle il évoquait le bon temps qu'il allait prendre lors de sa prochaine permission, avec toute la famille assise autour de la table de dîner, en train d'attaquer le pudding de sa mère, John avait craqué. Sa mère, assise dans son fauteuil dans un coin, avait souri alors que sa fille unique lisait la lettre, écrite au crayon à papier sur les minuscules pages d'un carnet, ayant visiblement aussi hâte de partager ce moment avec ses fils que l'avait été John la nuit où il avait écrit à sa nièce. Elle ignorait que ces retrouvailles autour d'une table n'auraient jamais lieu. Elle ignorait que le fantôme de son fils était assis ici même sur le canapé en crin bosselé à côté d'elle, en train de pleurer d'impuissance pour elle et lui et pour toute celle saleté pourrie de maudite guerre. Incapable d'en supporter davantage, John s'était précipité à travers la porte d'entrée fermée et enfui dans Elephant Lane en direction de Black Lion Hill, entamant sa brève carrière de vagabond.

John, pourtant, n'avait jamais été négligé comme tous ces va-nu-pieds, loin de là. Il avait toujours tenu à être présentable quand il était en vie, et il aborda donc l'au-delà avec un sens de la discipline militaire propre à son éducation. Il s'était aménagé un repaire dans la tour ronde abandonnée qui saillait, incongrue, des boutiques victoriennes condamnées à l'autre bout de Black Lion Hill. Il avait choisi cet endroit en partie parce qu'il sentait qu'un fantôme se doit de hanter un lieu particulièrement lugubre comme une tourelle, et en partie parce que sa demeure précédente, l'église St. Peter, semblait déjà infestée de spectres. John en avait rencontré une bonne quinzaine lors de sa première et timide excursion dans le bâtiment saxon rénové par les Normands. Devant la grille, le spectre d'une mendicante infirme lui avait parlé dans une sorte d'anglais si archaïque et si lourdement accentué que John n'avait

presque rien compris à ce qu'elle disait. Autour de l'église, John avait rencontré des pasteurs et des ouailles fantômes venus de différentes régions, et fait la connaissance d'un géologue du nom de Smith qui prétendait avoir identifié la corniche de calcaire qui s'étirait de Bath à Lincolnshire, qu'il avait baptisée la Voie jurassique. Selon cette âme affable et loquace, ce sentier ancestral qui traversait le pays et enjambait la rivière Nene avait permis de déterminer l'endroit le plus approprié pour fonder Northampton. Smith lui-même, d'ailleurs, était mort ici à Marefair alors qu'il passait par Northampton ; il était commémoré par une plaque fixée au mur de l'église, qu'il avait fièrement montrée du doigt à John.

Après ces brefs échanges avec d'autres occupants de la jointure fantôme, John avait décidé de ne plus fréquenter ses semblables. Il avait observé les allées et venues des spectres depuis la fenêtre de sa tourelle, mais tous lui avaient paru étranges, voire monstrueux pour certains, de sorte qu'il n'avait guère été enclin à rechercher leur compagnie. Par exemple, John avait repéré un jour l'énorme oiseau en paille et monté sur échasses qu'il avait revu récemment, là-haut sur les balcons. La première fois, il l'avait regardé faire à grands pas le tour complet de St. Peter avant de traverser un mur de pierre vieux de mille ans et de disparaître. À l'époque, il n'avait rien compris à ce que c'était, pas plus qu'aujourd'hui. La créature au bec en bois qui laissait des flaques d'eau fantôme partout où elle posait ses pattes élancées ne faisait qu'illustrer l'étrangeté de cet entre-monde, qui avait poussé John à se choisir un chemin solitaire et autonome dans l'au-delà.

Il s'était aperçu qu'il aimait être seul, aimait mettre sur pied des expéditions comme celles qu'il avait faites à Naseby, même si sa seconde visite, au cœur de la bataille, avait été horrible et qu'il s'était félicité d'avoir été tué par un obus et non par une lance. En général, il s'était senti enjoué et audacieux au cours de ces premiers mois passés en qualité de défunt, et c'est à peu près à cette époque que John avait compris qu'il ne portait plus son uniforme militaire. Il avait juste baissé les yeux un jour et découvert qu'il portait un long short noir, un pull que sa maman lui avait tricoté et les chaussures et chaussettes qu'il portait quand il avait douze ans. Bien sûr, il savait aujourd'hui que son corps fantôme avait lentement dérivé vers la forme dans laquelle il avait été le plus heureux au cours de sa vie, mais sur le moment il avait simplement été ravi de voir qu'il était à nouveau un gamin, et se fichait pas mal d'en savoir plus sur cette transformation.

Il s'était lancé dans ses escapades en solitaire avec un regain d'énergie, choisissant toujours les situations les plus hardies pour enquêter, s'imaginant en défunt Douglas Fairbanks Jr. Quand le bombardier anglais s'était écrasé en haut de Gold Street, John l'avait regardé passer depuis la fenêtre de sa tour au pied de Marefair et s'était précipité aussitôt dans l'obscurité scintillante sur l'avenue, poursuivi par une cohorte d'écoliers identiques alors qu'il fonçait voir s'il y avait des morts, si des fantômes erraient en titubant, en quête de conseil.

Le fait est que personne n'avait péri suite à l'étonnant piqué de l'énorme aéroplane, l'équipage et le pilote s'étant déjà éjectés, le seul blessé étant un cycliste qui roulait dans Gold Street et avait eu un bras cassé. Le seul autre fantôme que John avait vu sur les lieux ce soir-là était celui de l'avion lui-même. Chose étonnante, bien que sa matière eût été presque entièrement détruite par l'impact, la carcasse éthérée de l'avion s'était fichée dans le sol brumeux de la jointure fantôme, si bien que sous la surface de la rue gisait un bombardier fantôme, parfaitement intact. Alors que John se trouvait dans le cockpit, à crier des ordres à un équipage imaginaire en s'imaginant en mission de bombardement, il s'était retrouvé cerné par quatre enfantômes hilares qui s'étaient présentés comme étant le Gang des enfantômes.

Comme il se trouvait à présent à Hazelrigg House, en train de regarder Cromwell écrire dans son journal cependant que les derniers et longs rayons du soleil s'épanchaient dehors, John sourit en se rappelant sa première aventure avec les autres gamins fantômes, dite « L'Affaire de l'aéroplane souterrain », ainsi que Phyllis avait insisté pour qu'on l'appelle par la suite. S'amusant avec les commandes de l'avion immatériel, les enfantômes avaient découvert qu'ils pouvaient le faire avancer lentement en feignant simplement de le piloter, du moment qu'ils y mettaient assez de force. Bien qu'ils ne puissent pas prendre assez de vitesse pour briser la tension de surface des rues et emmener l'avion de nouveau dans les airs, ils s'aperçurent qu'ils pouvaient glisser sous terre à un rythme tranquille et régulier, et même exécuter un piqué dans les strates géologiques en dessous de la ville en abaissant le manche à balai. Mais voyager dans l'argile et la roche n'avait pas été très amusant, aussi s'étaient-ils essentiellement cantonnés au couloir de vol situé quelques mètres en dessous de la surface. Là, ils avaient vrombi dans des tunnels, des cryptes et des caveaux et eu droit à un épisode d'une répugnance comique alors qu'ils avançaient dans un antique conduit d'eaux usées. Enfin, riant de leur propre ingéniosité, ils avaient soigneusement manœuvré leur engin fantôme dans l'espace occupé par un bar clandestin, au coin de George Row et Wood Hill, qui, bizarrement, reproduisait le fuselage et la cabine d'un avion de ligne – l'endroit idéal, par conséquent, pour garer leur avion fantôme.

John avait renoncé sur-le-champ à son indépendance, s'en remettant à ces chenapans qui avaient réussi à enrôler la mort dans leur fête foraine. Il n'était pas retourné dans la solitude de sa tourelle depuis cette nuit hilarante, préférant la vie nomade des enfantômes, alors qu'ils gambadaient à travers les décennies et les dimensions, se déplaçant entre purgatoire et paradis, de planque en planque. Il aimait énormément la bande avec laquelle il avait échoué, même si parfois Reggie semblait le regarder d'un air malveillant sous son chapeau et que Marjorie, la petite noyée, disait rarement un mot ou deux.

C'est avec Phyllis Painter qu'il s'entendait le mieux. Bizarrement, il se disait qu'ils auraient pu être amoureux. Il lisait de l'admiration dans ses yeux vifs chaque fois qu'elle le regardait et espérait qu'elle voie la même chose dans les siens, même s'il savait que ce qu'il y avait entre eux deux ne pouvait

guère aller plus loin, pas sans risquer de tout gâcher. Selon John, ce qu'il partageait avec Phyllis était peut-être le meilleur de l'amour en cela que c'était une idylle enfantine, la version de cour d'école d'un petit ami ou d'une petite amie. C'était sincère et ça n'était pas souillé par la moindre ombre d'expérience pratique. Avant de mourir à l'âge d'à peine vingt ans, John avait eu plusieurs petites amies et l'avait même fait avec l'une d'elles. En outre, bien qu'il ne lui ait jamais posé directement la question, il avait l'impression que Phyll Painter avait vécu jusqu'à un âge avancé et avait sans doute été mariée un temps. Aussi dans une certaine mesure, tous deux avaient connu l'équivalent adulte d'un amour, les plaisirs animaux de la chair, les rages et les tourments d'une passion débridée.

Ils avaient tous deux connu l'amour adulte mais avaient opté pour sa version enfantine, pour le piment d'un éternel béguin, d'une romance qui n'était même pas allée au-delà de la cour de récréation. Ils avaient choisi de ne goûter que la rosée sur la peau lustrée de l'amour, sans mordre jamais dans le fruit. C'était en tout cas ainsi que John ressentait les choses, et il soupçonnait qu'il en allait probablement de même pour Phyll. Quoi qu'il en soit, quelle que fût la raison du succès de leur relation, ils s'aimaient à leur façon depuis plusieurs décennies intemporelles, et John espérait que ça durerait ainsi jusqu'au seuil même de l'éternité.

Tout bien considéré, la mort de John lui convenait aussi bien, voire mieux que ne l'avait fait sa vie. Le capricieux agenda des enfantômes, qui couraient d'une aventure absurde à l'autre, signifiait que John ne s'ennuyait jamais. Avec les premières lueurs grises de l'aube fantôme se profilait chaque fois du nouveau. Ou du très ancien, comme quand Bill et Reggie avaient voulu dompter un mammoth fantôme.

Prenez tout ce raffut au sujet du dernier membre de la bande, par exemple. Alors que John sentait, tout comme Phyllis, que s'occuper de l'enfant provisoirement mort était une grave responsabilité, il sentait également que ça risquait de devenir leur plus glorieuse aventure à ce jour. En fait, John avait de bonnes raisons de prendre la situation délicate de Michael Warren encore plus au sérieux que Phyllis, et de s'en faire davantage pour la sécurité du gamin. Mais qu'il soit maudit s'il laissait la chose l'empêcher d'apprécier une escapade extraordinaire : des démons-rois pareils à des Messerschmitt ! Des tempêtes fantômes et des matrones ! C'était le genre de fringante virée qu'il espérait que soit la guerre, avant de découvrir qu'il en allait autrement. Ça ressemblait plus à ce qu'il avait en tête, l'essence même de l'aventure telle qu'on la trouve dans les illustrés, sans entrailles se répandant par terre ni mères endeuillées susceptibles de changer une farce en tragédie. C'étaient les meilleurs moments, les chutes et rebondissements étant dénués de leurs conséquences mortelles. John était sidéré quand il repensait aux colossaux bâtisseurs, saignant de l'or et se flanquant des coups avec leurs cannes de billard sur les arpentés déployés du Mayorhold, mais ces pensées prirent fin quand il s'aperçut que ça le ramenait à l'homme en train d'exploser, à la

phosphorescence titubante sur le balcon avec tous ses clous et rivets en suspension, son pantalon souillé, ses larmes évaporées.

Pour se purger de l'apparition récurrente, John reporta son attention sur l'endroit où ils se trouvaient, la salle en sous-sol de Hazelrigg House, par un sinistre soir de juin au milieu du XVII^e siècle. Ayant émergé de sous une table en bois de rose scintillante, le groupe se tenait à l'extrémité est de la vaste pièce, et admirait la présence monumentale siégeant à l'autre bout de la table, un côté de son grand nez de griffon éclairé par le soleil couchant qui filtrait par les fenêtres à petits carreaux, laissant ses verrues dans l'ombre.

John, bien sûr, avait reconnu l'homme, l'audacieux gamin s'était déjà aventuré dans les jours sombres de la révolution. Il avait vu Cromwell s'avancer à cheval avec le général Fairfax et Philip Skippon, son général de division des fantassins, sur les pentes de Naseby Ridge aux premières lueurs du 14 juin – ou demain matin du point de vue actuel de John. En cette occasion, Cromwell avait paru enchanté et comme grisé alors qu'il inspectait le terrain situé entre la corniche et Dust Hill, qui se dressait à moins de deux kilomètres au nord. Allant et venant au petit galop dans son armure noire, il avait éclaté de rire par moments, comme si en examinant le terrain il voyait la bataille à l'avance et se réjouissait des malheurs à venir de ses ennemis. John avait vu également Cromwell arborer une autre expression, comme taillée dans le silex, imperturbable au cœur hurlant de la bataille alors que sa cavalerie poursuivait la garde royale montée presque jusqu'à Leicester, les massacrant par centaines. Quelle qu'ait été le sens de son expression, il aurait reconnu ces traits n'importe où.

De toute évidence, Phyllis et Bill savaient également qui était l'homme qu'ils regardaient, *idem* pour Reggie qui opinait d'un air entendu, un large sourire sur son visage parsemé de taches de rousseur. Bien que Marjorie restât impassible, observant platement l'homme de derrière ses lunettes de pauvre, John se doutait qu'une personne aussi étonnamment instruite qu'elle devait en savoir plus sur l'homme aux cheveux gras que tout le reste de la bande. Restait Michael Warren – Michael Warren, fils de Tommy Warren, se dit John en secouant, stupéfié, la tête –, la seule personne dans la salle de plus en plus sombre à ne rien comprendre à ce qui se passait. John était sur le point de donner quelques éclaircissements au jeune garçon quand Phyllis intervint et lui coupa l'herbe sous le pied.

« Bon, tu le vois, lui ? C'est le Protecteur. C'est Oliver Cromwell. »

Il était plus qu'évident que le nom ne disait rien au bambin, ce qui permit à John de s'engouffrer dans la brèche et d'y aller de son petit savoir.

« Là où nous sommes, c'est les années 1640. Charles I^{er} est sur le trône, et franchement, personne ne trouve qu'il fait bien son travail. D'une part, il a levé cet impôt, le Ship Money, qui lui est versé directement et le rend moins dépendant à l'égard du Parlement anglais. Ça ne plaît à personne, surtout qu'ils savent qu'il est pote avec l'Église catholique et qu'il se pourrait bien qu'il complotte pour faire implanter en douce le catholicisme. Il faut que tu

saches que tout ça se passe dans une Angleterre où les riches et les pauvres sont plus éloignés que jamais, l'aristocratie ayant commencé à borner les terres communes et rogné sur le gagne-pain des gens. Tu peux imaginer combien tout le monde est furieux et méfiant. L'Angleterre est comme un baril de poudre, sur le point d'exploser. »

John marqua une pause alors que l'image du kamikaze en pleurs traversait son esprit, puis reprit.

« Au cours des derniers mois de 1641, toute l'Irlande s'est enflammée, se rebellant contre le joug anglais. Les rebelles ont détruit ou repris les terres que leur avaient données les colons protestants, tuant en prime quantité de ces colons. En Angleterre, ça ressemblait à un complot papiste où le roi Charles était partie prenante. Les rebelles du Parlement ont publié une Grande Remontrance pour exprimer tous leurs griefs envers Charles, ce qui n'a fait qu'agrandir le fossé entre les deux camps. En janvier 1642, le roi a laissé Londres aux rebelles et commencé à rassembler ses armées en vue d'une guerre civile que tout le monde entre-temps guettait. Bon sang, ce dut être terrible. D'un bout à l'autre de l'Angleterre, les familles ont dû tomber à genoux et prier pour endurer les années à venir sans perdre trop des leurs. »

C'est sûrement ainsi qu'il dut en aller pour le clan de John en 1939. Il observa l'homme au bout de la salle qui arrêtait d'écrire un moment, sa plume suspendue à quelques millimètres de la surface de la page, hésitant sans doute quant au choix d'un mot, avant de se remettre à écrire et de remettre en branle ses rangées de rondes et déliées. John se dit que les prières de sa propre famille à la veille de la guerre avaient dû être entendues, pour l'essentiel. Tout le monde avait survécu, après tout, sauf lui.

John regarda autour de lui et s'aperçut que les autres membres du Gang des enfantômes attendaient patiemment qu'il reprenne. Même Marjorie, derrière ses verres en cul de bouteille, paraissait intéressée.

« Bref, le type là-bas, Oliver Cromwell, est né dans une famille assez aisée d'Huntingdon. Ils s'appellent Williams mais ils descendent du conseiller d'Henry VIII, Thomas Cromwell, et ont pris son nom, en hommage aux nombreux services qu'il leur a rendus, vu que c'est le type qui a permis la grande réforme protestante d'Henry, mais n'appréciant guère qu'on l'ait par la suite décapité. Ollie, lui, se fait appeler "Williams, dit Cromwell" et ce depuis toujours, mais je suppose que Cromwell sonne mieux que Williams.

« Il est marié, a des enfants, mène une existence aisée, mais je le soupçonne d'avoir toujours voulu davantage. En 1628, à l'âge de vingt-neuf ans, il est entré en politique comme député d'Huntingdon, et quand la première révolution s'est mise à couver quatorze ans plus tard, il a fait partie des plus sévères critiques du roi dans ce qu'on a appelé le Long Parlement. Quand Charles a demandé de l'aide à Cambridge, Cromwell s'y est précipité avec deux cents hommes armés, s'est introduit de force dans Cambridge Castle et a confisqué tous leur armement. Non seulement ça, mais il les a également empêchés de transférer le moindre argent pour aider les royalistes – et ce à

une époque où presque tout le monde hésitait quant au parti à prendre. En prenant l'initiative, Cromwell a commencé à faire bonne figure aux yeux du Parlement et de sa cause, et il a été promu colonel.

« Au cours des années suivantes, il a eu fort à faire avec les royalistes de King's Lynn et Lowestoft puis il s'est emparé de tous les ponts sur la rivière Ouse. Quand ce fut fait, il est allé fortifier la Nene – on peut sortir une minute, et je te montrerai ce dont je parle. Bref, Cromwell s'est illustré dans des batailles comme celle de Gainsborough, dans le Lincolnshire, et celle de Marston Moor près de Manchester en 1644, où Cromwell a mené la cavalerie. De tels combats ont conduit Sir Thomas Fairfax, le président du Parlement, à nommer Cromwell commandant de la cavalerie lors d'un conseil de guerre qui s'est tenu en... »

Ici John fit une pause et feignit, pour la galerie, de fouiller ses souvenirs à la recherche d'une date vénérable avant de continuer par : « ... oh ça doit remonter à une heure ou deux. À aujourd'hui, le 13 juin 1645. Pour Cromwell ici présent, la date d'aujourd'hui marque un tournant dans sa vie. On lui a finalement confié assez de pouvoir pour qu'il puisse accomplir la tâche qu'il a en tête, et on l'a aussitôt dépêché dans le comté de Northamptonshire pour traiter avec les forces royales que dirige le fils du roi Charles, le prince Rupert. Rupert vient juste d'assiéger et de prendre Leicester aux forces parlementaires, et quand Cromwell est arrivé au campement des Têtes rondes près de Kislingbury ce matin, à deux ou trois kilomètres au sud-ouest d'ici, ils l'ont accueilli par des hourras. Hier soir une garde avancée du Parlement a surpris quelques royalistes près du village de Naseby, à huit kilomètres environ au sud de Market Harborough à la limite du Leicestershire. Avant que ça arrive, aucun des camps n'avait compris à quel point leurs armées étaient proches l'une de l'autre, mais maintenant tout le monde a compris qu'ils vont devoir s'affronter demain matin en une mémorable bataille. C'est pour ça que les troupes des Têtes rondes ont été transportées de joie quand Cromwell est arrivé : c'est le seul gars à cent cinquante bornes à la ronde qui est prêt à en découdre. »

Pris d'une impulsion soudaine, John se détacha de la masse grise des enfantômes et traversa la salle au plancher verni et alla se poster près de l'homme assis, tout voûté sur ses écrits. La vision inhabituellement nette que le fait d'être mort conférait à John détecta trois ou quatre poux qui s'ébattaient dans la tignasse grasse du général. Il n'avait jamais été aussi proche de Cromwell, l'ayant vu seulement galoper au cours de ses précédentes excursions sur le champ de bataille. Il pouvait presque sentir les vibrations grésillantes de la personnalité du futur Lord Protecteur emplir l'air entre eux, et regretta de ne pouvoir humer l'odeur de Cromwell dans l'atmosphère inodore dont était imprégnée la jointure fantôme, histoire de déterminer quelle sorte d'animal était vraiment l'homme. Bill interrompit l'examen détaillé de John en le hélant depuis l'autre bout de la salle, où il attendait avec Phyllis et les autres.

« Qu'est-ce qu'il écrit ? »

C'était une bonne question, et John cessa d'étudier les cabrioles des poux cromwelliens pour s'intéresser à la page sur laquelle progressait la plume de l'homme. Il fallut à John se concentrer quelques instants avant de pouvoir lire couramment l'écriture particulière de Cromwell, puis il leva les yeux et s'adressa à la bande.

« Ça ressemble au premier jet d'une lettre à sa femme. Je vais vous lire ce que je peux en voir. »

Plaçant ses mains sur ses genoux nus, John se pencha en avant par-dessus l'épaule de Cromwell pour parcourir le contenu de la lettre.

« “Ma très chère Elizabeth – je t'écris pour te faire part, je crois, de bonnes nouvelles. Ton tendre et fidèle époux a été nommé en ce jour général de cavalerie par Sir Tom Fairfax, et aussitôt dépêché pour régler une petite question dans le Northamptonshire, d'où je t'écris ces lignes. Je suis, tu t'en doutes, de bonne humeur et convaincu que nous serons vainqueurs demain, mais de grâce ne va pas croire que cette promotion me monte à la tête et excite ma vanité. Toute victoire est l'œuvre de Dieu, et ma promotion est sans importance, sinon que je suis plus à même d'aider à imposer Sa volonté.

« “Bien, c'est assez des vantardises de ton indigne époux, il est temps que je te parle de choses plus estimables. Comment se porte notre humble cottage du Huntingdonshire, qui ne quitte pas mes pensées avec toi et tous nos chers petits dans tes jupes ? Bridget, je sais, pestera d'être ainsi traitée de ‘petite’, de même pour Dick, mais c'est ainsi qu'ils figurent dans mes pensées et ce pour toujours. Oh, Elizabeth, que n'es-tu en ce jour à mes côtés, car ta douce présence élève mon âme plus sûrement que tous les lauriers et les hautes responsabilités. Tout ce que je fais, je le fais pour Dieu, et de même le fais pour toi, ma jolie Beth, afin que nos chers enfants et toi puissiez vivre dans une pieuse contrée, à l'abri des tyrannies de l'Antéchrist. Je sais que notre jeune Oliver dirait la même chose, si la fièvre ne l'avait emporté cette année. Dieu fasse que par mes efforts son sacrifice, comme celui de nombreux autres jeunes parlementaires, ne soit pas vain.

« “J'aimerais de tout cœur savoir comment se porte le jardin, car il doit être magnifique à cette époque de l'année, et avec les troubles récents je crains de n'en rien voir si tu ne me le décris pas. Dans le même ordre d'idées, parle-moi de tes occupations, tes déplacements en ville et de la moindre de tes contrariétés, que je puisse feindre d'entendre de nouveau ta voix et ses tours de phrase familiers. Dis à la petite Frances que son père promet de lui rapporter une belle paire de chaussures de Northampton, et dis à Henry que je ne doute pas qu'il fera son devoir et s'occupera bien des chiens. Maintenant que j'y pense, je voudrais que tu m'envoies une bonne pipe en bois, car toutes celles en terre qu'on trouve ici se cassent facilement et...” C'est plus ou moins où il en est dans sa lettre, et apparemment il ne fait qu'aborder la question de sa demeure et de sa famille. Franchement, il n'a pas l'air d'un mauvais bougre, pas d'après ce que j'ai lu. »

John se redressa, et se mit à considérer Cromwell différemment. À l'autre bout de la salle aux solives noires et aux ornements de cuivre, Marjorie secoua la tête.

« Bah, je sais pas. Il m'a pas l'air d'être vraiment à ce qu'il fait. Je veux dire, il sait combien la bataille va être rude demain, et regarde-le : il est tout calme, il demande comment se porte le jardin. C'est comme s'il trouvait rien de tout cela réel, comme s'il regardait une pièce de théâtre jusqu'au bout pour connaître la fin. Si tu veux mon avis, il a une case en moins. »

Tout le monde regarda Marjorie l'air ébahi, moins à cause de son opinion qu'en raison du nombre de mots qu'elle avait prononcés. Personne ne l'avait encore entendue parler autant, ni n'avait soupçonné qu'elle pût abriter un avis aussi prononcé. John réfléchit quelques instants à ce qu'elle venait de dire et en conclut que la petite fille potelée était très probablement dans le vrai. Quand il écrivait à sa famille, John avait parfois minimisé certains incidents sinistres, c'est vrai, mais sans aller aussi loin que ne le faisait Cromwell. John n'avait jamais écrit à sa mère qu'il « réglait une petite question » en Normandie, ou brodé sur son pudding au point qu'on en oubliait qu'on était en guerre. Les écrits de Cromwell étaient ceux d'un homme normal en temps de paix, et par deux fois on ne pouvait s'empêcher de sentir qu'il maquillait sciemment la réalité. John observa Marjorie à l'autre bout de la salle dans la lumière déclinante et acquiesça avec pondération.

« Je pense que tu as touché du doigt quelque chose, Marge. Bon, je ne crois pas qu'il va faire grand-chose dans l'immédiat. Et si on sortait un peu pendant qu'il fait encore jour, pour voir ce qui se passe ? »

Il y eut un murmure d'approbation. Laissant le lieutenant raide comme une statue à ses écrits, forme sombre perdant de sa définition dans une salle de plus en plus obscure, les enfants traversèrent les murs épais et se retrouvèrent dans la rue, où régnait une grande activité. Marefair, bordée de part et d'autre de maisons basses mais bien entretenues, était très animée dans le crépuscule d'étain. La dernière goutte de lumière scintillait à la pointe des casques métalliques, sur les tranchants des longues lances en faisceau qu'un vieil homme emportait présentement jusqu'à Pike Lane pour qu'on les affûte. La lumière ricochait sur les brides des chevaux fatigués dont montait de la vapeur, étincelait aux grandes fenêtres à meneaux de Hazelrigg House, parsemait la boue de la jointure fantôme de points clairs, des touches de blanc compensant l'épais empatement ambre sur la toile achevée du jour. D'une beauté délicate et subtilement troublante, c'était la lumière précaire qui précède un orage d'été, ou qu'on remarque pendant une éclipse. Des Têtes rondes fatigués erraient dans la boue de la rue principale, qui à la recherche d'une taverne, qui menant à l'écurie sa monture étique, tandis que quelques habitants du coin, des hommes et des femmes, faisaient de leur mieux pour éviter les soldats. John vit un chien se prendre un coup de botte ; un jeune gars au visage vérolé reçut une gifle par un gros gant en cuir.

Sur chaque visage, que ce soit celui des soldats ou des civils, on pouvait lire

la même expression d'effroi paralysant. Cela ne faisait que souligner les propos de Marjorie relatifs au calme de l'homme qui continuait d'écrire dans la pièce qu'il venait de quitter, dont les traits étaient ceux d'un animal héraldique et dont le détachement offrait un frappant contraste avec la peur dont tous étaient affligés en cette soirée de juin par ailleurs sereine. C'était une époque monstrueuse, où seul un monstre pouvait se sentir à l'aise. Quelque part derrière John, Bill se mit à chanter ce qui ressemblait à un bout de chanson entraînante, bien que John ne l'ait encore jamais entendue :

... and I would rather be anywhere else than here today.

« Et je préférerais en ce jour être n'importe où plutôt qu'ici. »

Bill s'interrompit avec un petit rire contrit et entendu. Reggie et lui s'en allèrent à l'autre bout de la rue où ils s'amuserent à confectionner de minuscules tempêtes de sable en courant en rond. Ils ne s'y prenaient pas très bien jusqu'à ce que Marjorie vienne leur prêter main-forte, et ils réussirent alors à créer un tourbillon assez grand pour faire reculer de surprise au moins un grand gaillard de Tête ronde qui se signa. Pendant ce temps, Phyllis et John veillaient sur Michael Warren, qui se tenait sur le drôle de caillebotis en bois devant Cromwell House. L'enfant tournait sa tête blonde et bouclée de tous côtés, essayant de savoir où il était. Finalement il leva les yeux vers John et Phyllis.

« C'est Marefair, ça ? J'arrive pas à savoir quelle partie je regarde. »

Phyllis prit la main de Michael – elle sait s'y prendre avec les petits enfants, pensa John, comme si elle en avait eu elle-même un ou deux – et s'accroupit devant le gamin qu'elle fit tourner sur lui-même jusqu'à ce qu'il se retrouve face à l'ouest.

« Fais pas l'idiot. Bien sûr que tu sais. Regarde, là-bas sur la gauche c'est l'église St. Peter. Tu la connais, pas vrai ? Et juste à côté, c'est le Black Lion, que tu connais, avec l'enseigne où on voit un lion noir. »

John scruta dans la direction qui était indiquée au gamin. Un peu plus loin dans Marefair, sur leur trottoir, St. Peter ressemblait à ce qu'elle avait été du temps de John, dominant sombrement les préparatifs de la bataille avec la même impartialité que celle dont elle ferait preuve trois siècles plus tard quand elle verrait descendre en piqué vers Gold Street le bombardier inoccupé. Sur le même trottoir, juste après l'église, comme venait de l'indiquer Phyllis, se dressait une auberge en bois d'où dépassait une enseigne déclarant que cet endroit s'appelait L'Hostellerie du Lyon noir, bien que l'animal représenté sur la planche ressemblât davantage à un chien carbonisé.

Ce n'est que lorsque John regarda un peu plus loin, en bas de la pente où elle se trouvait et dans la direction du pont ouest de la ville, qu'il eut droit à une vue très différente de la même scène au XX^e siècle. Le pont lui-même, une structure en bois très différente de la bosse de pierre qui la remplacerait plus tard, avait été abattu et reconstruit il y a un ou deux ans sur les ordres de Cromwell. C'était désormais un pont-levis massif avec des chaînes en fer et un mécanisme à poulie lui permettant d'être relevé si jamais les royalistes

tentaient de traverser la Nene. Sous les yeux des trois enfantômes, un chariot lourdement chargé avançait en grinçant sur ses planches et se dirigeait vers ce qui ressemblait à un moulin au sud-ouest alors que le jour entier saignait dans le ciel au-dessus. Aussi étrange que parût cette fortification à des yeux modernes, toutefois, elle fut aussitôt oubliée quand les yeux des gosses s'aventurèrent plus loin et se posèrent sur l'endroit où serait édiflée un jour la gare. John et Phyllis étaient tous deux familiers du spectacle, mais Michael Warren lâcha un cri.

« C'est quoi ça ? Il croche le ciel et m'empioche de voir Victorieux Park. »

Phyll rit en secouant la tête, et la copie de ses boucles dansantes lui donna brièvement l'allure d'un pissenlit fané.

« Victoria Park n'existera que d'ici environ deux cents ans, même chose pour la gare. C'est le château de Northampton, qui a donné son nom à la gare. Regarde-le bien pendant que tu peux. Il se dresse ici depuis onze cent et quelque, et près de ce pont depuis un demi-millénaire, mais dans seize ans il sera démoli. »

John hocha la tête avec gravité et contempla le bloc sombre devant lui, la masse oppressante de ses quatre tours, le front revêché de ses longs remparts plissés contre la veine d'argent de l'horizon. Tentaculaire et immense, le bâtiment était encerclé par la cicatrice noire des douves, et à l'extrémité de la tranchée des brandons crachotaient, presque aussi grands que John et disposés de part et d'autre de la grande porte, une gueule de pierre aux dents de herse dénudées, crispées par la souffrance ou la colère. Un mélange trouble de lumière et de fumée dégoulinait des torches sur les hauts murs grossiers où des fentes d'archer, tels des yeux plissés, scrutaient avec méfiance le crépuscule.

Sur le terrain à découvert entourant la partie sud de l'édifice, au bord du chemin de terre qui prolongeait Gold Street et la ligne ouest de Marefair après le pont transformé, une centaine d'hommes de la New Model Army dressaient des tentes dépenaillées sur l'herbe desséchée par l'été. Récupérant du bois mort et des fougères craquantes dans les taillis de Foot Meadow juste en face de la rivière, les soldats débraillés allumaient des feux de camp, des traînées blanches comme de la craie s'allumant ici et là autour du flanc crépusculaire du château, des îlots de cris diffus dérivant sur les flots de la nuit. Malgré l'effet de sourdine de la jointure fantôme, portés par une frêle brise venue de l'ouest, John entendait des éclats de rire et des jurons, un crincrin isolé qu'on accordait, le crachat humide du feu de camp ou le craquement d'un nœud de bois qui explosait. Des chevaux hennissaient leurs berceuses inquiètes, inaudibles quand le crépitement des feux était porté par le vent changeant, tout comme il changeait dans toute l'Angleterre en cette nuit tendue et dangereuse.

Murmurant à cause de l'impressionnante vision qui s'offrait à lui, ou comme s'il pensait que les fantassins errant dans Marefair pouvaient l'entendre, Michael Warren s'adressa à John et à Phyllis en les regardant tour

à tour :

« Pourcouac ils l'ont abrutus ? »

John fit la grimace.

« Faut que tu saches que la bataille qu'ils vont livrer demain matin à Naseby, c'est Cromwell et l'armée du Parlement qui vont la remporter. La guerre durera encore quelques mois, mais après Naseby il sera impossible aux royalistes de revenir au pouvoir. Une fois que le Parlement a gagné, c'est Cromwell qui prend toutes les décisions. D'ici quatre ans, en 1649, il fera décapiter le roi Charles I^{er} et changera l'Angleterre en une République qui durera jusqu'à sa mort en 1658. Son fils Richard lui succède, mais il abdique dans l'année. En 1660, Charles II sera fait roi et la monarchie sera restaurée. Ce nouveau roi Charles détestera Northampton, et donc, dès qu'il aura fait exécuter tous ceux qui ont conspiré à la chute de son père, il exigera que le château de Northampton soit démoli. »

Michael parut perplexe.

« Pourquoi il ferait ça ? »

Ici, Phyllis, qui était accroupie près du gamin, intervint :

« Jette juste un coup d'œil à ce foutu pont-levis là-bas, et tu auras ta réponse. Cet endroit était une place forte du Parlement pendant la première révolution, et on a soutenu Cromwell jusqu'au bout. Je suppose que Charles II nous en a voulu d'avoir aidé son père à se faire décapiter, surtout vu que Naseby se trouve dans ce comté. Quand la monarchie a été restaurée, on s'est retrouvés brouillés avec l'Angleterre, pour de bon. »

John réfléchit à tout ça, tout en observant Marefair derrière eux. Reggie, Bill et Marjorie étaient toujours en train de créer des tempêtes de sable pygmées, à la consternation des passants en ces temps où chaque phénomène naturel était considéré comme un présage de trouble, comme si des présages étaient nécessaires pour ça. Ayant vérifié que ses camarades ne faisaient rien de mal, John reporta son attention sur Phyllis et le gamin.

« Pour être honnête, Phyll, on était en bisbille avec ce pays bien avant la Restauration. On nous a considérés comme des fauteurs de troubles depuis des siècles, du moins depuis tous les étudiants rebelles pendant les années 1200 qui ont poussé Henri III à piller la ville. Puis, à partir de 1300, on a eu ici des lollards, qui prêchaient plus ou moins que les péchés étaient une invention des hommes d'Église pour opprimer les pauvres. Pendant la première révolution, c'était un foyer d'extrémistes, de muggletoniens, de moraves, de cinquième-monarchistes, de ranter et de quakers – et il ne s'agissait pas des quakers qui sont pacifiques et possèdent toutes les fabriques de chocolat. C'étaient des fanatiques appelant au renversement des royaumes terrestres au nom de Dieu.

« Or ces sectes, même si elles avaient de grandes différences, elles insistaient toutes sur le fait que Jésus avait été charpentier et que tous ses apôtres étaient de simples ouvriers. Selon eux, le christianisme était la religion des pauvres et des opprimés, et elle promettait qu'un jour les riches et les impies seraient éliminés. Depuis le début du XVII^e siècle, quand l'aristocratie

eut le droit de clôturer les terres naguère communes, les riches se sont bien débrouillés, les membres de la “moyenne aristocratie” comme Cromwell s’étaient battus pour tenir bon, et les pauvres mouraient de faim. C’est à cette époque que les gens ont commencé à dire que les riches étaient de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres, et chaque jour ils étaient de plus en plus nombreux à tomber dans la mendicité. Au milieu du siècle, donc maintenant, il y a des dizaines de milliers de ce qu’ils appelaient hommes sans maître qui erraient dans le pays, des vagabonds et des errants sans foi ni loi. Il a suffi d’une étincelle comme Cromwell pour trouver quel usage faire de tous ces pauvres en colère. »

John désigna les dizaines de Têtes rondes qui arpentaient Marefair ou faisaient cuire des patates autour d’un feu de camp sur le terrain à côté du château massif.

« Je suppose que les raisons pour lesquelles Northampton s’est entiché de Cromwell c’est parce que les pauvres ici étaient parmi les plus révoltés d’Angleterre. C’est ici qu’on a protesté pour la première fois contre le bornage, avec un soulèvement mené par un type du nom de Captain Pouch. Le soulèvement fut réprimé, bien sûr, et Pouch fut taillé en pièces, mais les ressentiments qui mèneraient à la guerre civile quinze ans plus tard n’ont jamais été aussi virulents que dans les Midlands. Bon, je dois dire que pas mal de gens ici ont suivi Cromwell parce qu’ils avaient peur de lui, mais je parie qu’ils étaient plus nombreux à prier pour que quelqu’un comme lui arrive. En 1643, un type venu du Northamptonshire avait dit : “J’espère d’ici un an ne plus voir un seul gentilhomme en Angleterre.” Par ici on considérait Cromwell comme littéralement un don de Dieu. Pas étonnant qu’on ait décroché le boulot consistant à équiper son armée de milliers de paires de bottes. »

Ici Michael Warren se permit une réflexion, juste pour montrer qu’il avait suivi la conversation.

« Pourquoi on est si pauvres, alors, si on avait autant de chaussures à fabriquer ? »

John était sur le point de répondre à cette question d’une étonnante pertinence quand Phyllis Painter le coiffa au poteau.

« Ha ! C’est parce que ce fichu Cromwell ne nous a jamais payés pour ces fichues bottes ! Après qu’on l’a porté au pouvoir, il s’en est pris à nous comme il s’en est pris à tous ceux qui avaient été ses potes quand les temps étaient rudes, ce misérable bougre. Et puisqu’on parle de ça, tu crois qu’il a fini d’écrire à sa femme ? J’ai pas l’impression qu’il va se passer grand-chose par ici, à part les soldats qui vont se bourrer la gueule et courir la gueuse. On ferait mieux d’aller voir Cromwell avant de partir. »

John acquiesça, et jeta un coup d’œil à Marefair plongé dans un crépuscule tout cliquetant du bruit des rênes et des fourreaux, l’obscurité ponctuée ici et là par une terne lueur étain émise par des casques ronds à pointe et les canons des mousquets. Sur les planches poussiéreuses devant Hazelrigg House, Bill

avait fait appel à Marjorie et Reggie pour fabriquer un tourbillon encore plus gros qu'avant. Tous trois couraient furieusement en un cercle solide de répliques autour des genoux d'un vendeur de journaux malchanceux et étonné. Geignant d'incompréhension et d'effroi religieux, le pauvre homme ne pouvait pas voir les enfants et ne sentait que la soudaine bourrasque venue de nulle part, arrachant ses journaux à ses mains et les faisant tournoyer dans la nuit comme d'énormes confettis. John se marra malgré lui tout en répondant à Phyllis.

« Oui je suppose que t'as raison. On peut laisser ton Bill et les autres à leurs farces, vu qu'ils ont l'air de bien s'amuser. »

Prenant chacun une main de Michael Warren, Phyll et John entraînèrent l'enfant perdu vers Hazelrigg House sous une pluie bruissante de feuilles éparées. Repérant une feuille pliée déjà à terre, John remarqua qu'elle s'appelait *Prophétie du roi Blanc* et semblait prédire une fin violente à Charles I^{er}, basée sur l'astrologie et diverses prophéties attribuées à Merlin. Vu que la brochure portait la date du lendemain et sortait apparemment des presses, John sourit et attribua un dix sur dix à l'éditeur pour avoir bien choisi le moment, même si la source de ses prédictions semblait un peu mince. Par habitude, John essaya de donner un coup de pied dans la brochure, se sentant idiot quand son pied la traversa inutilement et qu'il se rappela qu'il était mort. Il espérait seulement que Phyllis n'avait rien vu.

La chance voulut qu'au même moment Phyllis fut distraite par un assez beau vivant qui approchait de la porte principale de Hazelrigg House juste avant eux. Ses cheveux longs, que John trouva féminins, tombaient en boucles onduleuses autour de son col montant blanc qu'il portait par-dessus une armure noire, renforcée aux bras et aux épaules, ce qui la faisait ressembler à une fantastique carapace de scarabée. Une épée pendait à sa hanche gauche dans un fourreau. Le visage du galant, ses rondeurs rehaussées par une barbe et une moustache joliment taillées, rappelait quelque chose à John, qui se dit qu'il avait dû le voir sur le champ de bataille de Naseby, même si aucun nom ne lui venait à l'esprit.

John regarda l'homme taper sur la solide porte en bois et être immédiatement convié à entrer. Ne voulant pas rater les présentations, John entraîna Phyll et Michael par l'épais mur de pierre jusque dans la salle, où il remarqua que trois grandes chandelles dans un chandelier à branches avaient été allumées en leur absence. Il y avait quelque chose de fiévreux dans les ombres inclinées qui vacillaient sur les murs de plâtre nus et blancs et s'élançaient vers les solives noires qui supportaient le plafond. Cromwell était toujours assis là où ils l'avaient laissé à l'autre bout de la table, refermant son journal et levant un regard inexpressif vers le jeune homme qui entrait.

Une esquisse de sourire tordit brièvement les lèvres de Cromwell puis disparut. Ne se levant pas pour accueillir le nouveau venu comme John s'y attendait, le général du Parlement se contenta de prononcer le nom de l'homme en guise de bienvenue.

« Henry. Quelle joie de vous voir ici. »

Henry Ireton. Cela suffit à John pour reconnaître le type aux cheveux longs, qu'il se rappelait effectivement avoir déjà vu, ou pour être plus exact verrait demain matin, se faire blesser puis capturer tandis qu'il conduisait son régiment sur le flanc gauche de Naseby Field. Le jeune homme inclina poliment la tête à l'intention de Cromwell, toujours assis.

« Moi de même, Maître Cromwell. Félicitation pour votre nomination au poste de commandant de la cavalerie. J'ai moi-même été promu commissaire général il y a moins d'une semaine. Il semble qu'un homme puisse vite s'élever ou choir, dans les eaux houleuses du présent conflit. »

La voix d'Ireton était légère, du moins par rapport à celle de son aîné, qui croisa les mains sur la table et se rassit en arrière puis répondit.

« Par la grâce de Dieu, l'ami. Ce n'est que par Sa grâce que nous sommes élevés, tout comme par Sa grâce notre adversaire sera battu demain. Dieu merci, Henry. Dieu soit loué. »

John trouva qu'Ireton paraissait mal à l'aise, alors même qu'il acquiesçait à la déclaration ardente du général assis.

« Oui. Oui, bien sûr. Loué soit Dieu. Croyez-vous que la victoire soit à notre portée ? Le prince risque fort d'avoir été encouragé par sa récente victoire à Leicester... »

Cromwell agita une main charnue pour écarter le propos, puis croisa de nouveau les doigts sur le bois poli du plateau.

« Je ne crois pas que la victoire soit à nous, je le sens dans mes os. C'est mon destin de l'emporter, de même que le destin du roi Charles est d'être déchu. Je le sais aussi sûrement que je sais que le Christ a promis notre salut, ainsi qu'il l'a fait à tous ses Élus. Je dois vous demander comment vous osez douter de la providence divine, qui rase les cités de la plaine, et déchaîne les fléaux sur la maison de Pharaon ? »

À l'étroit dans son armure en cette chaude soirée d'été, Ireton tira sur son col amidonné en une vaine tentative pour le desserrer un peu. Même si le jeune homme était juste en dessous de Cromwell dans la hiérarchie militaire, John sentait de la déférence et de la nervosité dans les manières d'Ireton alors qu'il cherchait une réplique adéquate. Phyllis, John et Michael sortirent s'accroupir sur les marches du bas d'un escalier en colimaçon tout biscornu dans un coin de la salle, afin de mieux observer cette discussion vaguement menaçante et pourtant fascinante.

« N'allez pas penser que je doute du Seigneur, mais seulement que ma confiance en de telles prédestinations est moins solide que la vôtre. N'y a-t-il pas un risque que nous soyons complaisants en nous croyant assurés de notre salut, et de ce fait devenions négligents dans la poursuite de notre foi ? »

Pour la première fois, Cromwell retroussa ses lèvres charnues en un sourire qui dévoilait ses dents grises et était vraiment terrifiant à regarder. Les billes sombres de ses yeux scintillaient sous ses paupières à demi baissées.

« Me prenez-vous pour un hérétique antinomien, qui pèche et se prélassé au

soleil, confit dans sa croyance qu'il sera sauvé, quel que soit le mal qu'il a fait ? Bien que je sois convaincu que les temps à venir sont certainement déjà écrits, je ne me dérobe pas à la tâche quand il s'agit de précipiter leur avènement. Oh, faites confiance à Dieu, Henry. Faites confiance à Dieu, mais veillez à ne pas laisser s'humidifier la poudre. »

Ici Cromwell éclata de rire, un aboiement étonnant qui s'éteignit progressivement tel un grondement. Ireton, qui avait visiblement tressailli quand le rire avait retenti, semblait à présent rassuré par la bonne humeur de son supérieur. Se forçant à sourire à la saillie de Cromwell, Ireton trouva apparemment bienvenu de risquer lui aussi une modeste saillie.

« Cher Cromwell, je sais bien que vous n'êtes ni antinomien ni hérétique, loin de là. Il n'y a que les rangers, qui chantent vos louanges sur la place du marché, pour faire de leur salut annoncé une justification à la débauche. »

Aussi rapidement qu'ils s'étaient dissipés, les nuages noirs revinrent obscurcir les traits épais de Cromwell. Sur la dernière marche de l'escalier en spirale, observant sans être vus l'échange, Michael Warren et Phyll Painter frissonnèrent tous deux à l'unisson.

« Ne vous préoccupez pas des rangers, Henry. Quand nous aurons gagné la guerre, alors à quoi serviront les rangers et leurs tirades enflammées ? »

Ireton ne parut pas convaincu.

« Êtes-vous certain de la victoire de demain ? »

Le visage de Cromwell était impassible comme celui d'un sphinx.

« Oh, oui. Nos hommes n'ont pas été payés depuis plusieurs semaines. Leurs ventres grondent, mais je leur ai assuré qu'une victoire demain garantira d'amples fonds dans lesquels puiser pour être rémunéré. J'ai fait de ma personne un glaive que Dieu va brandir. Personne n'ira le contredire. Naseby fera l'affaire, vous pouvez en être certain, et après ça je déterminerai, ou plutôt nous déterminerons ce qu'il convient de faire de faquins comme les rangers, les niveleurs et les diggers. »

Fronçant les sourcils et plissant les yeux, déconcerté, Ireton paraissait vaguement inquiet.

« Allons, vous ne pouvez vouloir éliminer ceux qui se sont battus aussi courageusement pour notre cause ? Ne serait-il pas honteux de notre part de brimer ceux qui font campagne uniquement pour que les droits accordés par la Magna Carta soient respectés ? »

Ici, Cromwell rit de nouveau, cette fois-ci un ricanement rauque moins prononcé et moins déconcertant que son précédent éclat de rire.

« Magna Caca, voilà comment on devrait l'appeler, oui. Ma foi, le vieux roi Jean est resté assiégé six semaines dans son château avant d'accepter de la signer. De telles conventions ne voient le jour que par la force des armes, et ne sont révoquées que par la force des armes, et nous verrons ce que nous verrons. »

La tête du général, tel un boulet de canon, roula sur son cou jusqu'à ce que ses yeux de plomb soient fixés directement sur John. L'enfantôme dégingandé

se recroquevilla contre la paroi de l'escalier en colimaçon, persuadé pendant une seconde que Cromwell le regardait avant de comprendre que l'homme assis fixait simplement le vide et réfléchissait.

« Nous sommes venus ici en ces lieux prédestinés, qui souventefois ont servi de pivot aux retournements de l'histoire. La forteresse qui se dressait au pied de la colline est là où saint Thomas Becket fut traîtreusement jugé pour avoir accompli l'œuvre de Dieu plutôt que celle du roi. Les saintes croisades furent mises sur pied dans les environs, tout comme nos premiers parlements. À moins d'une lieue au sud se trouve le pré aux vaches où Henry VI a été battu par le comte de March lors d'une échauffourée qui a mis fin à la guerre des Deux-Roses. Soyez certain que cette ville, cette terre, a du courage à revendre et qu'elle n'est pas tendre avec les rois et les tyrans. Si je tends l'oreille, Ireton, par-dessus le bruit sourd que fait le vent dans les cheminées, j'aime à penser que j'entends les moulins exterminateurs de Dieu. »

Depuis sa position sur les escaliers, John avait l'impression de pouvoir les entendre lui aussi, mais il se dit que ce bruit était plus probablement celui d'un gros canon qu'on faisait rouler dans la nuit sur le borbier de Marefair. Réfléchissant à ce que venait de dire Cromwell, John se rappela alors le seul vers de *La Guerre sainte* de Bunyan qui s'était logé dans sa mémoire : « Mansoul était le siège même de la guerre. » Les mots sonnaient juste, quel que fût le sens qu'on leur attribuait. Northampton, dans toute son obscurité, était le berceau d'une quantité inexplicable de conflits et le point culminant d'encore plus. Les croisades, la révolte des paysans, la guerre des Deux-Roses et la première révolution, toutes avaient commencé ou s'étaient achevées ici. Si, d'un autre côté, on prenait le mot « Mansoul » en son sens premier, littéral, à savoir *l'âme de l'homme*, alors c'était aussi une source de guerre, qu'il s'agisse du zèle féroce et protestant de Cromwell ou de la religion à laquelle avait appartenu le kamikaze sur les balcons supérieurs du Mayorhold. Mansoul est le siège même de la guerre, ça ne faisait aucun doute. Tel avait été le message derrière chaque marche et manœuvre dans cette salle glaciale de College Street, quand John était dans la Boy's Brigade.

La citation mémorable fit que ses pensées se tournèrent vers l'autre John, John Bunyan, et il se demanda ce que le futur auteur de dix-sept ans faisait en cette nuit cruciale. En sa qualité de Tête ronde, c'était peut-être son premier tour de garde dans la garnison de Newport Pagnell, où il avait été en poste en 1645. Peut-être fumait-il une pipe dans sa guérite et contemplait le firmament, essayant de lire dans les étoiles un signe que le Christ reviendrait bientôt pour renverser le roi Charles et les siens, pour annoncer une nouvelle Jérusalem ici au cœur même de l'Angleterre. Et instaurer une nation de saints élus parmi lesquels John Bunyan et la personne assise à l'autre bout de la salle éclairée aux bougies pensaient avoir leur place.

S'arrachant à sa sinistre rêverie, Cromwell leva les yeux vers Ireton.

« Dites-moi, Henry, est-ce que vos hommes ont trouvé à se loger dans le coin ? Aux premières lueurs, je dois aller inspecter le terrain à Naseby, et je

faisais mieux d'aller me coucher. »

Comprenant qu'on lui signifiait congé, Ireton parut presque soulagé.

« Mon régiment et moi sommes établis non loin d'ici, et nous serons prêts à l'aube. Je ne retarderai pas plus votre repos, et je vous demande seulement de transmettre mes plus tendres marques d'affection à votre fille. »

John se rappela alors qu'Ireton était devenu le gendre de Cromwell après avoir épousé sa fille aînée, Bridget. Cromwell rit presque de bon cœur, et se leva dans un raclement de chaise.

« Ne m'appellez pas monsieur, Henry. Bientôt vous devrez m'appeler père, car ainsi il sera. Je viens juste d'écrire une lettre à ma famille, et quand je la mettrai au propre je serai ravi de transmettre à Bridget vos sentiments affectueux. Mais assez là-dessus. Retournez auprès de votre régiment et allez dormir, et au matin prions Dieu qu'il soit avec vous. »

S'écartant de la table, Cromwell s'avança vers Ireton, lui tendant roidement une main. Ireton cligna rapidement des yeux et déglutit en répondant :

« Et avec vous, mon bon Cromwell. Je vous souhaite une bonne nuit. »

Là-dessus, l'entretien parut toucher à sa fin. Cromwell ouvrit la porte et Ireton recula dans l'obscurité de Marefair puis disparut. Après le départ de son visiteur, le général soupira et se dirigea vers l'escalier en colimaçon dans le coin, s'emparant du candélabre au passage. Traversant sans le vouloir les trois enfantômes qui étaient assis là, il monta les marches d'un pas las, sans doute vers sa chambre à l'étage. Échangeant des regards, Phyll et John le suivirent comme de la vapeur, traînant le petit Michael entre eux. Il était clair que tous deux avaient hâte de savoir comment allait dormir le futur régicide et Lord Protecteur à la veille de sa plus célèbre bataille.

Mais les pensées de John étaient encore tournées vers Henry Ireton. Bien qu'il soit destiné à se prendre un coup de lance et à se faire capturer par les royalistes demain matin, il serait libéré dans les dernières heures de la bataille, ses ravisseurs craignant pour leur vie alors que les forces parlementaires lançaient leur dernier assaut. Il épouserait Bridget Williams-alias-Cromwell, s'enchaînant définitivement à la famille Cromwell et à leur destin pour le restant de sa brève existence. En 1651, Ireton serait dépêché en Irlande pour essayer de mater la rébellion catholique en faisant le siège de Limerick, une place forte rebelle, où il périrait de la peste. Toutefois, sa mort ne le mettrait pas à l'abri de la vengeance royale neuf ans plus tard quand Charles II remonta sur le trône. Peu de temps avant de détruire le château de Northampton, le nouveau roi ferait déterrer les cadavres d'Ireton et de son beau-père du cimetière de l'abbaye de Westminster, les traînant dans les rues de Londres jusqu'à Tyburn, où les deux hommes seraient, bien que déjà morts, inutilement pendus, écartelés et mis en pièces. Comme dans de nombreuses guerres, saintes ou autres, aucun camp, de l'avis de John, n'était guère recommandable pour ce qui était des manières.

Phyllis, John et Michael se trouvaient à présent à l'étage d'Hazelrigg House, et suivaient Cromwell alors que celui-ci se dirigeait, le dos voûté, le

candélabre dans une main, vers sa chambre. L'ombre imposante et bossue qui rampait derrière lui rappela à John l'illustration en frontispice de son édition d'enfant du *Voyage du Pèlerin*. C'était une drôle d'image, pas du tout réaliste dans le style que John affectionnait, une peinture de William Blake s'il avait bonne mémoire, lequel était célèbre et respecté même si aux yeux de John il dessinait comme un enfant. La reproduction montrait le chrétien de Bunyan avec son pesant fardeau moral attaché sur le dos, penché au-dessus du livre qu'il lisait tout en marchant. Telle était la forme qui suivait furtivement Cromwell à l'étage, un géant dévot marchant dans les pas du Lord Protecteur tout comme la horde des pauvres Anglais croyants le suivait. À moins, songea John, que cette pieuse et miteuse ombre-colosse poussât Cromwell de l'avant, plutôt que de le suivre ? Quelle volonté était véritablement accomplie en Angleterre pendant cette décennie tumultueuse et sanglante ? Qui utilisait qui ?

Cromwell quitta le couloir pour entrer dans une chambre située à droite des enfants, et referma la porte derrière lui. Suivant son exemple, John et Phyllis franchirent à sa suite le panneau de bois, Michael Warren traîné par le duo, des files indiennes grises de répliques derrière eux.

À l'autre bout de la chambre, les hautes fenêtres à croisillons donnaient sur Marefair. À travers les losanges de la vitre, John pouvait voir des formes pâles s'égailler dans la nuit, d'étranges rossignols accompagnés par des ruisseaux d'images aux mouvements décomposés et des éclats sonnants de joie. Ce n'est que lorsqu'il se fut aperçu qu'une des créatures étrangement acrobatiques portait des lunettes qu'il comprit que Reggie, Marjorie et Bill s'étaient lassés des tempêtes fantômes et s'étaient mis à voler, piquant au-dessus des rues et hurlant alors qu'ils imitaient le genre de spectres qu'on trouve dans les récits d'horreur. John trouva qu'ils faisaient preuve d'un choquant manque de discipline mais ne faisaient sans doute aucun mal, et il reporta son attention sur le massif lit de bois, comme sorti tout droit d'un conte d'Andersen, qui trônait au centre de la pièce.

Cromwell était assis au bord du lit, et ôtait péniblement ses bottes. À côté de la porte close, posé sur ou près d'une malle en bois, John remarqua l'armure peinte en noir, assez identique à celle d'Ireton, que porterait demain matin Cromwell. Mais celle de Cromwell se révélerait plus efficace que celle d'Ireton, pensa John. À la différence d'Ireton, affligé d'une sale blessure de lance à l'épaule, son futur beau-père traverserait la bataille de Naseby sans une égratignure, tout juste essoufflé alors que les cavaliers vaincus étaient rassemblés, ou pendant que les hommes de Fairfax violaient et défiguraient les femmes d'un convoi royaliste qu'ils venaient de capturer. John avait vu, ou verrait, ces scènes après la bataille de demain. Il se rappelait que c'était cette scène de cruauté extrême, les oreilles tranchées et les nez fendus, qui l'avaient contraint à creuser un tunnel pour revenir dans son époque lors de sa première excursion sur le champ de bataille, peu de temps avant de faire la connaissance du Gang des enfantômes. De toutes les horreurs auxquelles avait

assisté John, à la fois en 1640 à Naseby et en 1940 en France, la mutilation des femmes royalistes, qualifiées de « putains et traînées de soudards » de cette « maudite armée », avait été de loin la plus intolérable. Bon sang, c'étaient des femmes.

Cromwell avait entre-temps retiré tous ses vêtements, exhibant brièvement un cul talé par la selle avant d'enfiler sa longue chemise de nuit qui était restée pliée sur la courtepointe. S'agenouillant, le commandant de cavalerie sortit un pot de chambre en pierre de sous le lit et pissa dedans, tout en lâchant un long pet tel un trombone qu'on accorde, ce qui fit hurler de rire Michael, Phyllis et même John. Quand il eut fini d'uriner et rangé le lourd pot de chambre dans sa cachette dans les ombres sous le lit, Cromwell resta agenouillé, les mains jointes, les yeux clos, à réciter sa prière. Puis il se releva et moucha les trois flammes qui tremblotaient sur le candélabre posé sur une simple commode sous la fenêtre. Dans l'obscurité, les trois éclats des flammes s'éteignirent l'un après l'autre, tandis que Reggie, Bill et Marjorie ricanèrent toujours alors qu'ils volaient dans les cieux noirs au-dessus de Marefair. Grognant comme si ses jointures raidies le faisaient souffrir, Cromwell traversa la chambre et se glissa sous les draps. Après avoir marmonné un bref instant et s'être tourné une ou deux fois, il parut s'endormir, nullement troublé semblait-il par la tuerie qui l'attendait à l'aube.

« Bon, ben je crois que ça sera tout. »

Phyllis semblait déçue, et John dut reconnaître que lui aussi ressentait la même chose. Une sorte de dépit, même s'il ne savait trop ce qu'il avait espéré. Des doutes et des larmes, peut-être, ou un ricanement maléfique tel un démon dans un film le samedi au Gaumont ; un caquètement dément censé effrayer les gamins dans la salle, un petit frisson à deux sous ?

Tandis que Cromwell ronflait comme un bienheureux, John s'approcha de la fenêtre pour voir à quelles farces se livraient les trois autres membres du gang. Plissant les yeux pour mieux voir à travers la vitre zébrée de plomb, il les vit qui se laissaient porter par les brises nocturnes au-dessus de la rue. Ils avaient délogé des pigeons des avant-toits de Marefair et pourchassaient maintenant les volatiles effrayés avec en fond une lune crème aux trois quarts pleine et couronnée, nichée dans la brume d'été. John appela Phyllis et Michael, restés près du lit, qui s'amusaient à enfoncez leurs doigts fantômes dans les narines noires et béantes du dormeur.

« Laissez un peu tranquille son nez et venez voir ce que ces nigauds sont en train de faire pendant ce temps. »

La cheffe du Gang des enfantômes et Michael suivirent la suggestion de John. Ils le rejoignirent alors, montrant du doigt et faisant tour à tour des commentaires ravis ou de reproche alors que leurs collègues capricieux poussaient les oiseaux paniqués dans les rayons de lune, dans le ciel au-dessus de Northampton. Se distrayant de la sorte, les trois enfants étaient tellement absorbés qu'ils en oublièrent complètement un moment où ils se trouvaient. La grosse voix qui retentit dans l'obscurité derrière eux leur fit donc l'effet

d'un coup de tonnerre.

« Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? »

Michael poussa un cri et saisit la main de John. Les enfantômes pivotèrent et se retrouvèrent face à un gamin à la mine revêche, âgé d'environ onze ans et se tenant tout nu près du lit dans lequel Cromwell ronflait toujours, les fusillant du regard dans l'ombre. Le gamin était affligé de la coupe de cheveux la plus horrible qu'ait jamais vue John, le poil gris et ras à l'arrière du crâne, les cheveux s'arrêtant là où commençait la forme d'une cuvette. Les cheveux foncés du gosse faisaient penser à un champignon vénéneux avec son visage tacheté et son cou d'une pâleur lumineuse en guise de chapeau noir à la tige grasse et transparente. John se creusa la cervelle pour essayer de comprendre ce qu'ils voyaient ; un regard coulé en biais à Phyll lui confirma qu'elle était aussi perplexe que lui. Michael restait là sans rien dire, les yeux écarquillés comme s'il essayait d'expulser ses deux globes oculaires par la seule force de sa volonté.

« Une fois de plus je vous demande ce que vous fichez dans la maison de mon père. Répondez-moi prestement et sans crainte ! »

C'était une voix d'homme, se dit John, émanant d'un gamin ayant à peine atteint la puberté à en juger par l'unique poil isolé sur ses parties génitales par ailleurs glabres. Il y avait quelque chose dans sa façon de s'exprimer, dans la façon dont il avait dit « pire » au lieu de « père », qui suggérait qu'il venait de mourir et ne maîtrisait pas encore le langage fantôme. D'un autre côté, les mouvements nerveux que faisait le gamin n'étaient pas accompagnés des habituels échos visuels, ce qui laissait à penser qu'il était vivant. Mais à la fois, il pouvait les voir, alors que dans des circonstances normales il n'aurait pas dû, sauf s'il était mort.

Ou rêvait.

Tout devint clair. John reconnut les intonations adultes au moment même où il remarquait l'amorce d'une verrue entre le menton et la lèvre inférieure du garçon. Se tournant vers une Phyllis encore effrayée, John se permit un petit rire suffisant.

« Tout va bien. J'ai compris qui c'était. »

Il regarda de nouveau le spectre nu debout près du lit.

« Tout va bien, Oliver. Ce n'est que nous. Tu nous reconnais, n'est-ce pas ? »

Ce fut au tour du gamin d'avoir l'air confondu. Clignant rapidement des yeux, il regarda tour à tour John, Michael puis Phyllis, essayant de se rappeler où il les avait déjà vus, si tant est que ce fût le cas.

Cromwell rêvait. Il se rêvait sous la forme qu'il avait quand il était petit et vulnérable mais avait gardé la voix d'une personne plus âgée et plus sûre d'elle, peut-être parce qu'elle était devenue comme une seconde nature et qu'il ne pouvait donc y renoncer facilement. John ignorait où le général croyait être, et ce que son esprit rêveur croyait voir. Il savait juste que les rêveurs étaient influençables, et que si on leur disait quelque chose ils

l'acceptaient et l'incorporaient dans la matière de leur rêve du mieux qu'ils pouvaient. Le jeune Cromwell les regarda en plissant les yeux, comme s'il avait pris une décision.

« Oui, je vous vois à présent. Vous êtes mes enfants, Richard, Henry et ma chère petite Frances. Vous ne devez pas déranger votre père maintenant, car il a fort à faire demain. Allez faire votre quatre schismes ! »

John se dit que ces derniers mots devaient être le mot « catéchisme » déformé. De toute évidence, Cromwell les prenait pour ses enfants, même si l'âge qu'il avait en rêve l'empêchait présentement d'être père. Telle était la logique qui suffisait aux rêves. Mais John était intrigué par le commentaire du jeune garçon nu comme quoi il avait fort à faire le lendemain. S'agissait-il d'une vague conscience de la bataille à venir qui était restée dans l'esprit endormi du général ? Il se dit qu'il allait essayer d'en savoir un peu plus.

« Père, nous avons déjà dit nos prières, vous ne vous rappelez pas ? Dites-nous, qu'allez-vous faire demain ? »

L'enfant opina gravement, agitant le noir champignon de sa coupe ridicule.

« Je vais aller me battre contre le pape Charles I^{er}, et si je gagne je les obligerai à ôter sa coiffe. Je la rapporterai à votre mère, du sang sur les plumes, afin qu'elle puisse le poser sur le manteau de cheminée au-dessus du feu. »

Phyllis ricana. Se demandant pourquoi, John baissa les yeux vers l'entrejambe du jeune Cromwell et s'aperçut que le zizi du gamin s'était durci et se dressait vers les solives du plafond sans qu'il s'en rende compte. John fut gêné, surtout en présence de Phyllis. Les premiers élans inassouvis de l'amour qui existait entre Phyll et lui paraissaient douteux avec une érection dans la pièce. Il s'efforça d'orienter l'esprit rêvant du jeune Cromwell vers un territoire qui se révélerait l'espérait-il moins excitant.

« Père, que ferez-vous après la victoire ? »

Tout d'abord, les questions ne parurent pas apaiser le membre capricieux du jeune, et semblèrent même faire empirer les choses. Ses yeux gris illuminés par des visions de sa gloire future, Cromwell était apparemment de plus en plus excité. Le regard étincelant de brandons, fixé sur un horizon indiscernable, l'enfant sourit, sa voix douce imbue de sa propre importance.

« Eh bien, je serai pape à sa place. »

L'expression béate d'autosatisfaction du gamin ne dura pas longtemps, vite remplacée par l'ombre glacée d'un nuage de doute. Le jeune Lord Protecteur parut soudain effrayé, et John vit à son grand soulagement que son érection déclinait. Quand l'enfant nu parla de nouveau, la voix adulte avait disparu, remplacée par celle, flûtée et tremblante, d'un gamin de onze ans effrayé.

« Mais si je deviens pape, Dieu ne me haïra-t-il pas ? Et le peuple, les pauvres gens qui m'ont suivi me détesteront eux aussi si je m'habille en pourpre. Ils me perceront à jour et me détesteront. Ils m'enlèveront mon chapeau des épaules. Vous devez m'aider ! Vous devez leur dire que votre père a été un enfant, un enfant comme vous qui ne savait pas ce qu'il faisait.

Vous devez... »

Ici l'enfant n'acheva pas, et quelque chose de l'acier gris de son moi plus vieux pénétra de nouveau ses yeux. La voix était de nouveau le grondement rêche d'un adulte.

« Vous n'êtes pas mes enfants. »

Son visage boutonneux se tordant en masque de rancœur, le corps nu commença à disparaître et apparaître telle une image à la télévision quand la réception est défaillante. L'image et le son semblaient marcher ensemble, si bien que tout ce que disait l'enfant était ponctué d'interruptions de transmission. Pendant ce temps, la forme assoupie sur le lit, une masse sombre seulement visible à la vision nocturne des trois enfants, se mit à marmonner en un lugubre contrepoint au discours haché du Cromwell rêveur.

« ... bâtards sans père de la pire espèce, sournois... la moitié des putains de Newport Pagnell disent que c'est le Saint-Esprit qui le leur a mis ! Allez en... ou dois-je être cloué comme une phalène couleur de suie à l'histoire et ne jamais... Père ? Laisse-moi tranquille ! Je n'ai pas... de fées. Ce sont des démons, des fantômes et des fées, et ils veillent sur mon... »

Phyllis poussa John du coude, se penchant par-dessus Michael qui se tenait entre eux.

« On dirait qu'il se réveille. Viens, sortons et allons voir ce que ces petites andouilles fabriquent, avant que ton Bill fasse une bêtise. »

Toujours avec Michael ballant entre eux, John et Phyll se détournèrent du spectre intermittent du jeune rêveur et sautèrent à travers le mur de Hazelrigg House, traversant de la brique qui, en 1645, était là depuis moins de dix ans. Jaillissant dans la rue bourbeuse en une grise cascade décomposée, les enfants s'époussetèrent puis scrutèrent l'obscurité en quête de traces des autres membres.

Ce fut John qui les aperçut en premier. Ils étaient toujours en train d'effrayer les pigeons dans les hauteurs d'un ciel nocturne pareil à un cordial aux mûres, l'obscurité épaisse et figée en bas mais se diluant dans le clair de lune au-dessus. Il voyait des traînées de répliques aller et venir sur le firmament laiteux comme des écharpes de supporters en laine grise et sale, et devinait le vol des pigeons à la pluie de fientes abrupte et inattendue qui éclaboussait la boue de Marefair. De l'avis de John, se prendre des fientes de pigeon sur la tête était pire pour les fantômes que pour les vivants. Certes, il vous était épargné l'ennui d'avoir à laver la matière répugnante sur vos cheveux et vos vêtements, mais d'un autre côté les fientes vous traversaient et vous les sentiez vaguement s'enfoncer dans votre crâne et votre cou, puis rejaillir en gerbe par la plante de vos pieds tel un crachat noir et blanc. John trouvait que la fiente de pigeon n'était pas plus jolie dans les demi-tons de la jointure fantôme que dans l'immense technicolor de la vie mortelle. C'était comme le remords ou l'inachèvement, ça continuait de vous porter sur les nerfs quand vous étiez mort.

Phyllis, qui avait souffert du bombardement aérien tout autant que John,

perdit patience et annonça qu'elle allait « devoir monter là-haut leur remonter les bretelles ». Faisant un petit saut pour se donner une impulsion, elle commença à nager péniblement dans l'air épais de la jointure, en recourant à une variante de la brasse. Ce n'est que trente secondes plus tard, lorsqu'elle fut peut-être à trois mètres au-dessus d'eux, que John s'aperçut que Michael et lui fixaient intensément sa culotte. Il se dit qu'il allait lancer la conversation afin de les occuper tous deux de façon plus convenable.

« Comment tu trouves le Gang des enfantômes, petit, maintenant que tu as appris à mieux nous connaître ? Tu peux me croire sur parole, c'est plus drôle que l'armée. »

Tout autour d'eux, Marefair se laissait gagner par le noir. Quelques couples allaient et venaient encore entre les goulots de Pike ou Chalk Lane et les portes éclairées du Black Lion, des soldats titubant bras dessus bras dessous avec des femmes qui riaient ou murmuraient, tellement collés qu'on aurait dit des créatures ivres et licencieuses à trois jambes. Éparpillés sur le flanc du château, les feux de camp s'étaient tous consumés, réduits à un morne rougeoiement, et hormis les marmonnements lascifs des traînants, le seul autre bruit était celui des chauves-souris, dont les cris stridents tournoyaient autour de la flèche de St. Peter. Michael leva les yeux vers John qui se tenait à ses côtés, ses bouclettes blondes se multipliant sous l'effet du mouvement, de sorte qu'il ressembla un moment à un Pierre l'Ébauriffé en moins sale ou à une poupée nègre mal blanchie.

« C'est vraiment super. J'adore quand on escalade d'autres époques, et je trouve tout le monde gentil, surtout Phyllis. Mais mon papa et ma maman me manquent, et ma mamie et ma sœur, et j'aimerais les retrouver bientôt. »

John acquiesça.

« Ma foi, c'est compréhensible. Je suis sûr que ta famille est sensass, du moins si ton père est vraiment une référence. Mais ce que tu ne dois pas oublier c'est que toutes les aventures qui t'arrivent n'occupent aucune durée. Dans le monde vivant tu n'es mort que quelques minutes, si ce que tout le monde raconte est vrai. Vu comme ça, tu seras bientôt auprès des tiens et tout ça sera oublié, comme si ça n'était jamais arrivé. J'en profiterais tant que je peux, si j'étais toi. En outre, ta famille m'intéresse et je prends grand plaisir à ta compagnie. »

Michael parut songeur, il plissa les yeux et dévisagea le garçon.

« C'est parce que tu connaissais mon père et que tu jouais avec lui ? »

John rit, et avança un éventail de bras pour ébouriffer les cheveux de Michael.

« Oui, je suppose que c'est quelque chose de ce genre. Je connaissais bien la famille de ton père, du temps que j'étais en vie. Comment va May, la maman de ton père ? Elle joue encore les terreurs ? Et ta tante Lou, ça va ? »

Il ne savait toujours pas trop pourquoi il cachait ces choses à Michael, alors qu'il n'était pas vraiment dans sa nature d'être aussi cachottier. Il s'était demandé, en entendant pour la première fois le nom de famille de Michael,

s'il pouvait s'agir des mêmes Warren qu'il connaissait, mais il avait préféré ne pas en parler sur le moment au cas où il se serait trompé. Puis, quand la chose avait été confirmée, il avait apprécié d'avoir un petit secret à lui, quelque chose que même Phyllis ignorait – même si ce n'était qu'un détail, pour être tout à fait franc. En fait, il ne voulait pas embarrasser Michael avec son identité ou le lien qui les unissait. Il ne voulait pas que l'enfant ou quiconque dans sa famille apprenne de première main comment John était mort en France, combien il avait eu peur, comment il avait essayé de trouver le courage de désertier quand ils s'étaient fait attaquer sur cette route de campagne. C'était la véritable raison pour laquelle il avait passé toutes ces années à hanter une tourelle abandonnée après sa mort, plutôt que d'aller directement à Mansoul. Il avait eu mauvaise conscience, tout comme Mick Malone ou Mary Jane ou n'importe lequel des autres vagabonds du coin, parce que John et Dieu savaient tous deux que John était au fond un lâche. Il était préférable, donc, de ne pas aborder ces choses-là. Mieux valait s'en tenir à son mensonge, et faire en sorte que le gamin qui gambergeait en ce moment à ses côtés conserve sa bienheureuse ignorance quant à l'autre visage du monde, et la façon dont celui-ci traitait parfois les enfants venus de familles décentes et travailleuses. Michael réfléchit encore aux questions de John avant de risquer ses propres réponses.

« Bon, j'aime bien ma mamie, mais parfois elle est un peu effrayante et ça m'arrive de rêver qu'elle essaie de m'attraper. Tante Lou est une chouette dame, quand elle me prenait dans ses bras, elle me faisait risette et je sentais son rire s'écouler en elle quand elle me serrait. Mais mamie est gentille. Quand on va la voir, elle nous donne à Alma et moi chacun une pomme et un bonbon qu'elle prend dans le bocal qui est sur la commode. »

Dans le clair de lune, John distingua une comète grise avec une traîne de clichés pâles qui devait sûrement être Phyllis, en train de rabattre un triumvirat de spectres penauds vers le plancher des vaches. On aurait dit que les enfantômes joignaient les pointillés entre les étoiles. Il sourit à Michael.

« Non, elle est pas méchante, May. Je sais que ça lui arrive de vous fiche une frousse du diable, mais c'est parce qu'elle a eu une vie dure qu'elle est comme ça, depuis qu'elle est née à même le pavé dans Lambeth Walk. Tu ne devrais pas la juger durement. »

Les quatre autres membres du Gang des enfantômes étaient entre-temps redescendus suffisamment pour être à portée de voix. John entendit Phyllis gourmander Bill.

« ... et si tu chasses les pigeons, le Troisième Borough le saura ! T'auras de la chance s'il te change pas en pigeon puis en pâté de pigeon ! »

Bill, qui avançait en nage papillon dans l'air avec ses bras démultipliés tournoyant comme des roues de wagon ayant poussé sur ses épaules, ne faisait visiblement pas attention. Un large sourire narquois menaçait d'éclater et de gâter l'expression contrite du fauteur de troubles habituellement roux. Bientôt, Phyllis ramena les trois chenapans sur terre puis atterrit elle aussi sur

Marefair, déversant des images-parasols dans le ciel nocturne derrière elle.

Après que Phyllis eut fait le procès pour rire du trio de sacripants et les eut sermonnés comme il se doit, la bande vota afin de savoir quel chemin emprunter pour rejoindre les dix-neuf cent. Les mains levées – une bonne cinquantaine si on comptait les répliques – furent unanimes pour une approche un peu plus indirecte, à savoir partir du Black Lion situé un peu plus loin. La seule abstention dans le groupe émana de Michael Warren, qui, en sa qualité de mascotte du régiment, n'avait pas vraiment voix au chapitre de toute façon. John compatissait avec Michael Warren et son désir de rentrer chez lui, mais il avait eu raison en disant un peu plus tôt que leurs exploits n'occupaient aucun temps dans le monde mortel où Michael n'allait pas tarder à retourner. John avait été également sincère quand il avait dit qu'il appréciait le gamin, et il ne voulait pas qu'il retourne de suite dans la vie et oublie tout ça.

Le groupe descendit Marefair vers le château, sur les pentes duquel les feux de camp des soldats étaient à présent tous éteints. Sur leur gauche, ils passèrent devant le sanctuaire de St. Peter, où les ultrasons perçaient même l'étanchéité de la jointure fantôme. Dans l'ombre de la porte, John distingua la forme avachie du fantôme de la mendiante estropiée qu'il avait rencontrée lors de sa première visite posthume à l'église, mais n'attira pas sur elle l'attention des autres. Immobile et silencieuse, elle les regarda passer, ses yeux lumineux suspendus dans l'obscurité, désintéressés.

Le Black Lion, quand les enfants y arrivèrent, servait encore bien que ses portes fussent fermées. John les traversa et se retrouva dans un pub d'une familiarité perturbante dans sa configuration alors que les clients et les activités qu'il contenait étaient follement différents. Des Têtes rondes aux yeux rougis buvaient une bière d'apparence sirupeuse en essayant d'oublier que c'était peut-être leur toute dernière nuit sur Terre, tandis que d'autres, qui avaient des femmes sur leurs genoux, enfouissaient leurs doigts cicatrisés sous des couches de jupons. La salle, à deux niveaux comme du temps de John, avec trois marches reliant les deux parties, était presque entièrement en bois. Le seul métal semblait être celui des lampes à huile dorées ou des lourdes chopes, sans compter les épées et les casques présents dans l'endroit, et hormis les fenêtres on ne voyait pas de verre. Les quatre seules bouteilles qui devaient contenir de l'alcool, et qui trônaient sur une étagère par ailleurs vide au bout du bar, étaient toutes en terre. John était surpris par la façon dont l'absence d'objets brillants dans le flou ambiant modifiait la perception du pub, et il y avait d'autres choses qui faisaient une différence inattendue, aussi.

Une des tables, un peu à l'écart, proposait de la nourriture, un bol de fruits gâtés, des bouts de fromage et une miche à moitié entamée, des oignons, de la moutarde et un jambon qui avait été découpé jusqu'à l'os, et sur lequel voletait une troupe de grosses mouches à l'abdomen nacré. Deux ou trois chiens reniflaient autour des pieds des chaises et les bruits de l'auberge semblaient étouffés, rappelant la façon dont la jointure fantôme assourdissait

tout. Hormis de temps à autre des bruits pesants de bottes sur le plancher quand quelqu'un se rendait dans les tinettes au fond de la cour, ou un léger ronflement émanant d'un des chevaux attachés dehors, il n'y avait, en l'absence du tintement des verres les uns contre les autres, aucun bruit. Ce n'était même pas le silence moderne, sans le moindre tic-tac d'horloge pour le souligner.

Bill et Reggie parurent intrigués par tous ces tripotages naturels dans les coins obscurs de la taverne, mais John n'aima pas ça et fut content que ce soit également le cas de Phyllis. Avec une vivacité militaire qui dissimulait leur gêne mutuelle, ils formèrent une autre tour humaine, cette fois-ci avec Reggie en bas et Bill debout sur ses épaules, grattant à deux mains dans le temps accumulé du plafond de l'auberge. Du fait de l'épaisseur de trois siècles, l'excavation risquait de prendre un certain temps, ce qui ne laissait d'autre choix à John, Michael et les deux filles que d'attendre au sein de la débauche quasi muette, en essayant de regarder quelque chose qui ne soit pas sexuel.

Comme son regard allait et venait dans la pénombre, John eut la surprise de découvrir que ses cinq camarades et lui n'étaient pas les seuls fantômes à fréquenter L'Hostellerie du Lyon noir ce soir-là. Sur une sorte de banc en bois poussé contre un mur était assis un soldat, un jeune gars de dix-neuf ans avec des taches de rousseur et quasiment pas de menton, en compagnie d'une femme revêche d'une trentaine d'années qui gémissait doucement, à califourchon sur lui, son dos contre le ventre du jeune gars. Ses longues jupes avaient été disposées dans une vague tentative pour dissimuler le fait évident que le type avait son engin en elle tandis qu'elle se levait et s'abaissait, comme si elle ne tenait pas en place.

De chaque côté de ce couple fort peu furtif en pleine copulation étaient assis deux hommes d'âge moyen, vêtus de robes longues, l'un potelé et l'autre mince, que John supposa être des amis du couple. Il se dit qu'ils devaient tous être hyper proches pour se donner ainsi en spectacle, mais bon, que savait-il des mœurs sexuelles du XVII^e siècle, où il était apparemment toléré de faire l'amour en public dans un bar ? Ce n'est que lorsqu'un des deux hommes leva un éventail de bras pour se gratter les sourcils que John comprit que c'étaient tous deux des fantômes, des esprits voyeurs dont la putain et le soldat ignoraient la présence. En y regardant de plus près, John vit que les deux voyeurs étaient des sortes de moines, peut-être les clunisiens qui avaient un monastère au nord, trois ou quatre cents ans plus tôt. Tous deux étaient assis, les mains pieusement croisées sur les genoux, sans dissimuler le gourdin qui déformait leur habit tandis qu'ils fixaient de leurs grands yeux le soldat haletant et sa catin. Les deux moines étaient tellement absorbés qu'ils n'avaient de toute évidence pas remarqué les autres fantômes, des enfants en outre, à quelques mètres d'eux dans la salle.

Mais tout d'un coup, la scène, jusqu'ici simplement désagréable, devint d'un grotesque innommable. Un des moines-spectres – le potelé qui était assis à gauche du couple – ôta une main charnue de ses genoux et, avant que John

comprenne ce qu'il faisait, la manœuvra en un flux de répliques pour la plonger à travers le tablier de la femme empalée, enfonçant son bras jusqu'au coude dans son corps en plein effort, et ce sans qu'elle s'en rende compte le moins du monde. À voir le sourire obscène qui distendait les grosses joues du moine, et d'après l'intensification à la fois des gémissements et des mouvements de hanches des tourtereaux, on aurait dit que le moine avait glissé sa grosse patte dans le ventre de la femme et serrait à présent le... John, écœuré, détourna le regard. Il n'avait encore jamais vu un mort faire ça, n'avait même pas imaginé que ce fût possible. Ben dis donc. On en apprenait des choses, une fois mort.

Heureusement, personne ne semblait avoir remarqué le répugnant spectacle, et Bill déclara alors gaiement que le tunnel dans le XX^e siècle était terminé. Phyllis fut la première à escalader l'échelle formée par Bill et Reggie, disparaissant dans la faille pâle aux bords clignotants creusée dans le plafond de plâtre, entre les solives couleur hareng fumé. Puis ce fut au tour de Michael, des clichés multiples prolongeant sa courte robe de chambre en une traîne nuptiale à carreaux. Marjorie le suivit alors, puis presque aussitôt Bill, laissant Reggie et John s'élancer par le trou temporel en sautant sur place, portés par l'atmosphère visqueuse de la jointure fantôme.

Ce n'est que quand John se fut propulsé par l'ouverture et se retrouva dans un habitat synthétique où tout était doté de bords arrondis, et où Phyllis était en train de haranguer Bill avec une vigueur inhabituelle, qu'il comprit que quelque chose n'allait pas. On n'était pas en 1959. La pièce dans laquelle ils se trouvaient était nue et stérile, comme une cuisine dans un hôpital super moderne avec un évier métallique, une sorte de cuisinière lisse et complexe et deux ou trois lourdes boîtes métalliques dotées de cadrans, dont John ignorait les fonctions. À côté de la porte étaient entreposés une douzaine de bidons en plastique, aux embouts à vis, fusiformes et maintenus ensemble en une formation cubique par une pellicule de polyéthène cannelé qui semblait avoir été vaporisé dessus. Dans un carton sous la fenêtre striée de pluie, on distinguait comme des seringues hypodermiques, de petits articles d'apparence fragile, chacune dans son propre sachet transparent. En y regardant de plus près, John vit qu'il y avait de nombreux cartons remplis de flacons de cachets entassés partout où il y avait de la place, ainsi que des sacs d'avoine et de riz en gros, des boîtes d'aliments pour bébé et un assortiment incongru d'autres articles médicaux ou culinaires achetés en gros. Des affiches punaisées au mur sur une feuille en carton portaient des noms et des slogans qui restaient profondément incompréhensibles pour John : ANNEXE DE ST. PETER ; PAS D'ÉCORCHURE, PAS DE SIDA ; LE BRUIT TUE ; NON AUX TASERS ; SURVEILLEZ LES DIARRHÉES ; SIGNES DE TRAUMATISME SEXUEL ; SIGNES DE CONFLITS ; SAUVEZ LES MOINEAUX ; LOCATAIRES VIGILANTS... mais où étaient-ils donc ? John était sur le point d'interroger Phyllis mais avant qu'il le fasse elle se tourna vers lui, l'air exaspéré, et répondit :

« Il a creusé trop haut, c't'andouille. On est dans les vingt-cinq, dans l'Annexe de St. Peter. Regarde-moi c'te fichue pluie ! »

John regarda par la fenêtre qui devait selon lui donner sur Black Lion Hill, même si l'endroit ne lui disait rien ; Marefair était méconnaissable, recouvert d'un pâle carrelage là où s'étendait avant la route pavée puis goudronnée. À travers les tombereaux de pluie, il distingua une passerelle aux parois de verre qui enjambait l'entrée d'une St. Andrew's Road très différente, reliant la masse grise de Castle Station à l'ancien tertre au bas de Chalk Lane, là où se dressait avant la tourelle démolie depuis longtemps où avait habité John. Il distingua des édifices pansus genre marmites dont la forme semblait le résultat d'une blague ou d'un défi, en face de bâtiments plus anciens et plus sobres avec lesquels ils contrastaient et juraient. Le pont volontairement futuriste, une sorte d'intestin transparent qui se déployait d'ouest en est, ressemblait à une version sordide et mondaine de l'Ultracanal aux yeux de John, une copie terrestre de la vaste travée immatérielle qui partait de Doddridge Church. Sous le pont, d'étranges véhicules sifflaient parmi le déluge, dans les deux sens de St. Andrew's Road, aucun ne s'aventurant sur Marefair qui paraissait réservé à présent aux piétons. Le plus gros du flux des véhicules était constitué par des voitures en forme de briques comme celles que John avait vues lors de récentes incursions de la bande dans les zéro-cinq ou les zéro-six, mais il y avait également de nombreux véhicules encore plus étranges, des engins presque plats pareils à des skates blindés, complètement silencieux et d'un noir de jais uniforme. Même Reggie, le fana des voitures de la bande, restait devant la fenêtre, son chapeau à la main, en grattant ses boucles brunes d'un air perplexe. Phyllis fulminait, ce qui la rendait encore plus jolie.

« Si on avait creusé encore plus on serait dans cette fichue ville de neige ! Il l'a fait exprès, tout ça parce que je l'ai empêché de mater ces vieilles catins dans l'exercice de leurs fonctions dans les six cent ! »

Bill protesta.

« Oh, et quand toi t'as creusé trop haut dans Scarletwell Street c'était différent, peut-être ? T'es une vieille bique autoritaire, qui veut qu'on fasse tout à sa façon. Pourquoi est-ce qu'on jetterait pas un coup d'œil ici tant qu'à faire ? Ça peut être instructif, ce qui je te le rappelle était ton truc quand j'étais qu'un gamin. »

Phyllis émit un reniflement hautain.

« T'es toujours un gamin, et t'es toujours aussi casse-pieds. D'accord, je suppose qu'on peut toujours faire un tour, maintenant que tu nous as traînés ici. Mais juste une minute ou deux, hein, et après on retourne fissa dans ce trou à l'époque de Cromwell, pour pouvoir prendre un autre trajet jusqu'à Doddridge Church. »

Marjorie, qui se tenait près d'une petite étagère en bois pleine de poches écornés et essayait sûrement d'étendre sa connaissance de la littérature du XXI^e siècle, observa les autres à travers ses lunettes aux verres en cul de bouteille.

« Si on passe par cette porte je crois qu'il y a un passage qui donne dans

une extension attenante à Peter's Churchyard. Je m'en souviens, c'était dans Retour à la ville de neige, juste après Le Gang des enfantômes contre la sorcière Nene et avant L'Incident du train inversé. »

Marjorie devenait un vrai petit moulin à paroles. Mais John était surtout impressionné par sa façon précise de cataloguer les aventures de la bande, même s'il s'agissait plus de jeux d'enfants que d'exploits héroïques, à dire vrai. Les six enfantômes franchirent la porte du cabinet médical désert ou de la cuisine où ils étaient arrivés, laissant à découvert le trou temporel en prévision de leur retour dans le XVII^e siècle.

Derrière la porte, comme Marjorie l'avait prédit, se trouvait un couloir. Il y avait un coin qui ressemblait à une salle de jeux pour enfants et qui s'étendait sur un côté, dans lequel peut-être une douzaine de bambins de diverses nationalités faisaient un raffut pas possible avec de la peinture en poudre sous l'égide d'un chauve plutôt patient d'une cinquantaine d'années. Bien que la lumière dans la salle fût chiche, John trouva que c'était dû davantage à l'heure du jour, qu'il supposa située en milieu d'après-midi. Un calendrier que John avait remarqué dans le cabinet-cuisine – un calendrier avec une corpulente dame de l'Armée du salut posant dessus, se rappela soudain John, toute nue à l'exception de son bonnet et son trombone – affichait la date du mois de juillet 2025, même s'il paraissait faire trop froid et humide dehors pour que ce soit le plein été.

Une entrée à l'extrémité est du passage donnait sur quelques dortoirs en préfabriqués, chacun subdivisé en une demi-douzaine de cubes plus modestes par des rideaux suspendus à des tringles mobiles. Le premier carré de ce genre où ils arrivèrent semblait réservé exclusivement aux femmes, avec quelques femmes d'âges divers assises en train de regarder une énorme télévision sur laquelle de jeunes hommes nus se trouvaient dans une sorte de bain commun ou une pataugeoire et se prétendaient « hors service ». Les femmes qui regardaient, l'air las, ce spectacle peu édifiant y allaient de leurs commentaires dédaigneux sur le programme avec ce qui était peut-être un accent du Norfolk. John supposa qu'un dortoir masculin devait se trouver derrière les portes closes au bout de la salle, et alla rejoindre Michael Warren qui sautait sur place pour essayer de regarder par la fenêtre du fond.

Depuis cette dernière, on apercevait le terrain situé derrière St. Peter's Church, du moins ce qu'il restait désormais de la pelouse où John avait joué avec le père de Michael Warren quand ils étaient gamins. John souleva l'enfant pour qu'il puisse jeter un coup d'œil par la fenêtre, même s'il était difficile de voir quoi que ce soit avec la pluie battante.

« Pas grand-chose à voir, hein ? Ça te dirait de sauter à travers le mur et d'aller faire un tour dehors ? On se mouillera pas, vu que la pluie nous traversera. »

Michael grimaça en regardant John d'un air dubitatif.

« Est-ce que ça sera horrible quand elle traversera mon ventre comme la fiente d'oiseau ? »

John secoua sa tête noble et ciselée en souriant, laquelle se dédoubla en visages de star.

« Non. La pluie paraît propre quand elle te traverse. Viens. Phyllis et les autres vont traîner ici un bon moment encore, alors on a tout notre temps. Souviens-toi de ce que j'ai dit, tout ça dure le temps d'un éclair dans le monde vivant, alors profite de l'occasion pour explorer tant que tu veux. »

Michael réfléchit un moment puis acquiesça. Sans lâcher le gamin en robe de chambre, John s'avança dans la coquille de verre et de plâtre en une averse d'argent, tombant avec la pluie et ses images-répliques sur la pelouse perlée de l'église en dessous. Une fois qu'ils eurent atterri, John déposa Michael sur le sol détrempé à côté de lui puis, main dans la main, tous deux contournèrent la façade ouest de l'église vers l'arrière. John fut agréablement surpris de voir que toutes les horribles ou amusantes sculptures saxonnes en haut du mur de pierre étaient encore intactes, même si, quand Michael et lui arrivèrent derrière l'église et scrutèrent entre les barreaux noirs la pelouse abandonnée, sa surprise fut moins agréable.

Green Street avait disparu. Elephant Lane, Narrow Toe Lane, également. Freeschool Street avait laissé la place à de tristes fortins composés de bureaux ou d'appartements qui semblaient étrangement vides. À l'autre bout du paysage modifié, sur une parcelle en forme de croissant, on voyait la hideuse cicatrice d'une large voie double qui partait de Black Lion Hill, s'enfonçant au sud dans des voiles gris d'inondation en direction de Beckett's Park et Delapré, un lointain panorama où les brèches entre les hauteurs de béton et les nuages de tempête étaient indiscernables. La pelouse, négligée et livrée à elle-même, avait perdu ses contours et sa définition, son identité. C'était une herbe folle maintenant, qui se mélangeait à la pluie en attendant les géomètres, les entrepreneurs. À côté de John, la lèvre tremblante, Michael Warren émit un petit gémissement déçu.

« La rue qui se trouvait au bas de la pelouse a disparu, tout comme ma rue sur Andrew's Road. C'est là qu'habitait ma mamie ! »

Toujours impassible, John répondit à l'enfant sans le regarder :

« Oui, je sais. C'est là qu'a grandi ton père, aussi, avec tous ses frères et sa sœur. C'est là qu'est mort ton arrière-grand-père, entre deux miroirs, la bouche pleine de fleurs. Toutes les choses qui ont eu lieu dans cette petite maison, et maintenant... »

John n'acheva pas sa phrase. Il ne pouvait rien dire d'autre sans révéler des choses qu'il valait mieux taire. Leurs répliques les suivant dans le cimetière tel un cortège funéraire, Michael et John repartirent par où ils étaient venus, vers le préfabriqué à deux niveaux qui mordait sur la terre consacrée derrière le Black Lion modifié juste à côté. Ça voulait dire passer devant l'obélisque de pierre noire à quelques mètres à l'ouest de l'ancienne église auquel John n'avait pas fait attention quand ils étaient venus dans l'autre sens quelques instants plus tôt.

Luisant telle une peau de baleine sous la bruine, le monument noir devait

être un mémorial de guerre. Il n'avait pas été là la seule fois où John était venu ici juste après son retour désincarné de France, quand tous les fantômes lui avaient déconseillé de revenir. Il s'arrêta pour le regarder plus attentivement, et Michael l'imita. Il était juste en train de lire les inscriptions quand le bambin poussa un petit cri à ses côtés et désigna la base de l'obélisque.

« Regarde ! Ce type a le même nom de famille que moi ! »

John regarda. Michael avait raison. Personne ne dit rien pendant quelques secondes.

« C'est vrai. Bon, je crois qu'on devrait aller rejoindre Phyllis et les autres, pour voir ce qu'ils fabriquent. Allons-y, avant qu'ils retournent en 1645 sans nous. »

Main dans la main, les deux spectres glissèrent parmi la pluie battante, traversant la couche isolée des murs extérieurs du pub pour se retrouver dans un bureau où une jolie Noire à la carrure imposante parlait à ce qui ressemblait à une boîte de sardines écrasée, qu'elle pressait contre son oreille. Une impressionnante cicatrice courait au-dessus d'un de ses yeux.

« Ça ne prend pas avec moi. Le gouvernement a attribué tout cet argent il y a des semaines, quand Yarmouth a été inondé. J'ai deux douzaines de gens ici, et certains sont malades, et d'autres ont besoin de médicaments. Ne me dites pas que les fonds doivent transiter par des canaux alors que ce putain de chèque attend sur votre compte et rapporte des intérêts au conseil. »

Il y eut un bref silence, puis l'amazone reprit sa féroce tirade.

« Non. C'est vous qui allez m'écouter. Si cet argent n'est pas viré sur le compte de l'Annexe de St. Peter d'ici mardi au plus tard, je viendrai à la mairie pour la réunion du vendredi avec une liste de toutes les tractations douteuses entre vous et l'Autorité de gestion des catastrophes. Je vais leur flanquer une telle roustie en public qu'ils pourront plus s'asseoir au conseil ou ailleurs pendant plusieurs mois. Alors, réglons tout ça. »

Avec un rictus qui tordit ses lèvres luisantes et pulpeuses pour former comme une piscine gonflable, la femme referma le couvercle sur la boîte de sardines, la jetant avec mépris dans les entrailles d'un chien factice vautre et éventré sur un bureau et que John finit par identifier comme étant une sorte de sac à main. Elle recula sa chaise et parcourut un dossier qu'elle avait sorti d'une corbeille métallique. Elle était magnifique, très différente de toutes les femmes que John avait vues. Bien qu'il ne raffolât pas des femmes qui juraient et n'ait jamais été vraiment attiré par les filles qu'il considérait comme métisses, celle-ci possédait une sorte d'aura absolument fascinante. Elle avait autant d'intensité qu'Oliver Cromwell, un peu plus loin dans Marefair et quatre cents ans plus tôt, sauf que la force qui brûlait en elle était moins sombre et moins pesante que l'énergie qui bouillonnait dans le Lord Protecteur.

Elle était également en meilleure santé et plus séduisante. Sa crinière soyeuse et excentrique tombait sur ses épaules nues, et des manches coupées

de son tee-shirt émergeaient des bras épais et masculins d'haltérophile, lequel tee-shirt avait le visage d'un homme imprimé dessus, sa coupe de cheveux presque identique à celle adoptée par la propriétaire du vêtement, avec au-dessus le mot EXODUS et en dessous la phrase MOVEMENT OF JAH PEOPLE. La fille allait sur sa quarantaine, mais l'éclat de sa jeunesse était contredit par la cicatrice au-dessus de son sourcil gauche. Cette dernière ne défigurait pas sa beauté, mais conférait plutôt une force et une gravité à sa mine encore jeune. John était juste en train de se dire que ses bras puissants et virils et son air noble et résolu donnaient l'impression d'une Jeanne d'Arc des Caraïbes quand il additionna deux et deux et se rappela où il avait déjà entendu parler de cette fille, répondant alors à Michael Warren.

« C'est la sainte. C'est celle dont m'a parlé celui qui s'occupe des réfugiés ici dans les vingt-cinq. Je crois que j'ai entendu des gens l'appeler "Kaff", et je suppose que c'est l'abréviation de Katherine. Elle a lancé un traitement qui va sauver des vies partout dans le monde, les gens qui fuient les guerres et les inondations et tout ça. On dit que dans les zéro-quarante les gens parlent d'elle comme d'une sainte. C'est la personne la plus célèbre de ce siècle à être originaire des Boroughs, et c'est elle que vous voyons à présent. »

Michael observa la femme d'un air intrigué.

« D'où est-ce qu'elle tient cette cicatrice au-dessus de l'œil ? »

John haussa les épaules, lesquelles se décomposèrent en ondulant brièvement.

« Je ne sais pas. Je ne sais pas grand-chose sur elle, pour être franc, sinon que c'est une sainte. Bon, on ne va pas rester ici à jacasser. Retournons à la première porte et rattrapons Phyllis et les autres. »

Contournant la déesse assise qui achevait d'examiner le dossier et le remplaçait avec un autre provenant de la même corbeille, Michael et John traversèrent le mur du bureau et se retrouvèrent dans un petit couloir d'où montait un escalier. Comme les deux garçons s'élevaient lentement pour aller retrouver les autres enfantômes, John s'interrogea sur les conditions à remplir pour être qualifié de saint.

Tout dépendait, très probablement, de l'époque à laquelle vous viviez, du milieu dont vous veniez. Au Moyen Âge, il fallait un miracle, comme celui qui s'était paraît-il produit à St. Peter's Church dans les années 1050, quand un ange avait aidé à trouver le corps d'un homme qui deviendrait saint Ragener, le frère de saint Edmund. Puis, à l'époque de Cromwell, un siècle environ après qu'Henry VIII eut rompu les liens de l'Angleterre avec Rome, les saints étaient des personnes vivantes, des hommes comme Bunyan qui croyaient qu'ils étaient destinés à intégrer cette catégorie quand les royaumes dissolus de ce monde auraient été balayés et remplacés par une société égalitaire unie sous Dieu, toute une nation de saints qui n'aurait besoin ni de prêtres ni de gouvernements.

Juste quand il pensait l'avoir complètement oublié, John s'aperçut qu'il repensait au kamikaze sur les balcons de Mansoul. Serait-il considéré comme

un saint, un martyr, par les gens qui croyaient en son geste ? John supposait qu'une des choses qui unissaient Bunyan, Cromwell, Ragener et la bombe humaine – et vu la cicatrice près de son œil également la fille au rez-de-chaussée – c'était qu'ils avaient tous traversé pour ainsi dire des flammes. C'était là, clairement, un facteur, mais pas le seul, sinon John aurait été un saint lui aussi après son propre démembrement en France. John se dit que ce devait être l'attitude avec laquelle on s'avance dans les flammes qui faisait toute la différence. Ce devait être sur le courage, ou sur son absence, que reposait la sainteté. Pour être canonisé, il ne suffisait pas de se prendre un obus.

Juste au moment où John et Michael parvenaient à l'étage, ce fut le chaos. Tout en haut, l'escalier émergeait dans un couloir avec deux portes donnant sur la droite, derrière lesquelles John supposa que se trouvaient les dortoirs qu'ils avaient aperçus un peu plus tôt. Il allait passer la tête dans le mur pour chercher Phyllis quand une petite soucoupe volante traversa la porte fermée la plus proche, suivie de répliques immatérielles, soulignant sa trajectoire. Avant que la soucoupe touche le sol, un mini-tourbillon décomposé pareil à deux chats siamois se bagarrant suivit le disque par la porte solide et l'attrapa en plein vol. Immobile pendant une brève seconde, le flou gris se transforma en Marjorie puis repartit dans le dortoir en emportant avec elle l'objet capturé. John et Michael échangèrent un regard étonné puis se précipitèrent dans le passage pour suivre Marjorie par le mur fin et moderne de la pièce.

Comme l'avait deviné John, un dortoir se trouvait de l'autre côté du mur, contrepartie plus ou moins identique aux quartiers des filles qu'ils avaient traversés peu de temps auparavant. Mais quant à l'agitation débridée qui y régnait, John n'aurait pu la prévoir.

Quatre vivants jouaient aux cartes, leurs âges allant de dix-huit à quarante ans, sans se rendre compte le moins du monde du raffut fantôme qui se déroulait autour d'eux. Dans la mêlée des formes fantômes qui proliféraient dans la pièce, il était presque impossible au début de comprendre ce qui se passait, mais au bout d'un moment John crut avoir compris la situation : avec Michael et lui, ils étaient sept spectres dans le dortoir, dont six constituant le Gang des enfantômes. Le septième était un adulte fantôme, un vagabond que John et Phyll avaient connu de leur vivant, du nom de Freddy Allen. De son vivant, Freddy avait été un vagabond assez connu dans les Boroughs, il dormait sous les arches de la voie ferrée à Foot Meadow et subsistait en piquant des miches de pain et des pintes de lait sur le pas de porte des gens, s'éclipsant dans le silence désert du petit matin. Depuis qu'il était mort, c'était un des spectres les plus anonymes et les plus inoffensifs à fréquenter les territoires désolés de la jointure fantôme, nettement moins inquiétant que Malone, ou Mary Jane, ou l'Écorcheur de chats. Malheureusement, cela faisait de Freddy une cible facile et relativement sans danger dans la guéguerre entre Phyllis Painter et les fantômes adultes.

Ce qui avait dû se passer c'est que Freddy se trouvait ici dans les vingt-cinq

à vaquer à ses affaires, en train d'assister à une partie de poker à trois cartes, quand Phyllis, Reggie, Bill et Marjorie avaient déboulé par le mur et s'étaient mis à l'embêter. La « soucoupe volante » que Marjorie avait récupérée dans le couloir un peu plus tôt était le chapeau de Freddy, arraché à sa calvitie naissante par un des enfantômes, lesquels étaient en ce moment en train de courir dans le dortoir et de se lancer le trilby tout cabossé de Freddy pendant que le revenant pansu et peu en forme battait désespérément des bras au centre du groupe, essayant d'attraper son chapeau qui volait sous ses yeux. Tandis que le Gang se lançait le chapeau, ses images-répliques persistaient suffisamment longtemps pour laisser une ribambelle de décors de Noël pâles et tristes voltiger dans les hauteurs de la pièce.

Freddy bafouillait, hors de lui.

« Donnez-moi ça ! Rendez-le-moi, bande de petits casse-cou ! »

Son chapeau décrivit un arc au-dessus de son crâne gris et nu, hors de sa portée, et fut attrapé par Phyllis Painter, qui flottait près des fenêtres du dortoir. Agitant le vieux trilby au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'il se multiplie en une bande solide de chapeaux, elle sourit à Freddy.

« Viens le chercher toi-même, vieux grigou ! Ça t'apprendra à voler les miches sur le seuil des gens ! »

Là-dessus, Phyllis balança le trophée immatériel à travers le verre solide du carreau dans l'air au dehors, où il voleta dans le cimetière battu par la pluie. Le vagabond fantôme poussa un cri de désarroi et, après avoir fusillé Phyllis du regard, se jeta par la fenêtre pour le rattraper.

Phyllis, qui avait déjà la moitié du corps dans le dortoir des femmes attendant, demanda aux autres de la suivre.

« Venez, retournons au Black Lion du temps de Cromwell, avant que ce vieux forban récupère son chapeau et nous prenne en chasse. »

Les aventuriers du plan astral suivirent leur cheffe dans la chambre commune des femmes. Sur l'énorme téléviseur gros comme un buffet, un des types qui se baignaient juste avant était à présent dans une cuisine futuriste et s'engueulait avec une jeune femme arborant ce que John supposa être des faux seins de farces et attrapes. L'homme, apparemment, « prenait le chou » à « sa connasse de meuf », quel que fût le sens de ces propos. Les femmes assises sur leur lit qui regardaient l'énorme télé émirent des petits bruits désapprobateurs et firent des remarques de leurs voix ternes de l'est sur les seins augmentés de la harpie à l'écran, tandis que les enfantômes passaient incognito parmi elles.

Glissant dans le couloir derrière le mur du fond du dortoir, le groupe arriva dans la pièce où se trouvaient le détergent, les seringues et la nourriture pour bébé en conserve, et où ils avaient involontairement émergé dans cet étrange et sombre siècle. Le trou que Bill avait pratiqué béait encore dans le lino antiseptique, mais il donnait à présent sur une obscurité noire et constante, sans la lumière des bougies et les bruissements amoureux qu'ils avaient quittés. Reggie s'abaissa en premier dans le tunnel temporel, disparaissant

dans la nuit du XVII^e siècle afin de pouvoir aider les plus petits membres du gang à descendre après lui. Phyllis le suivit, puis ce fut au tour de Michael, Bill et Marjorie.

Jetant un dernier regard perplexe aux instruments médicaux et aux affiches incompréhensibles – MERCI DE NE PAS CRIER ; CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LATYPHOÏDE – John se glissa dans le puits noir à la suite de ses compagnons.

En dessous, en 1645, la taverne était déserte et de toute évidence fermée pour la nuit, ses derniers clients ayant fini dehors, dans la boue et sous les étoiles. Phyllis se tenait sur les épaules de Reggie et rabattait patiemment la matière du moment sur l'ouverture que Bill avait pratiquée. Bien que les vivants ne pussent pas passer physiquement par un trou temporel comme en était capable un esprit, un trou laissé ouvert pouvait toujours représenter une menace. L'esprit d'un mortel pouvait tomber par une telle ouverture même si le corps ne le pouvait pas, avec pour fatal désagrément de se retrouver dans une autre époque. John n'avait jamais eu vent personnellement d'un tel incident, mais des spectres plus âgés et plus expérimentés lui avaient assuré que ce genre de chose était déjà arrivé. Mieux valait refermer son terrier derrière soi, au cas où.

Quand Phyll eut fini de dissimuler leurs traces, les enfants se glissèrent par la porte verrouillée de la vieille taverne et se retrouvèrent sur un Marefair absolument désert. Le petit groupe se dirigea vers Pike Lane, fente sombre qui partait de la rue principale vers le nord, et John réfléchit de nouveau à cette histoire de soldats de Dieu, de mort et de gloire.

Selon John, c'était des attrape-nigauds, tous ces trucs dont on lui avait bourré le crâne quand il était dans la Boy's Brigade, et chantait *Être un pèlerin*, tout en associant la bonté à l'Église et l'Église au défilé. Toutes ces choses avaient été mises en vrac pour duper la génération de John. Le rituel consistant à noircir la boucle en cuivre d'une ceinture au-dessus de la flamme d'une bougie avant de la polir menait sans à-coups au sens du devoir chrétien que vous ressentiez quand vous receviez votre ordre de mobilisation. « Ni les lutins, ni les démons ne feront faillir son esprit, car il sait qu'à la fin il héritera la vie », comme il était écrit dans l'hymne de Bunyan. Et juste après vous vous retrouviez à Naseby, une lance en travers du corps, ou vous explosiez dans une averse de clous et de lumière, ou vous étiez réduit en charpie par l'explosion d'un obus en France. Ce n'était pas la vie que vous héritiez. C'était juste ce qu'on vous disait pour que vous puissiez mourir sur le champ de bataille sans faire d'histoires. Toutes les guerres étaient des guerres saintes, ce qui revenait à dire que c'étaient toutes de sales guerres que quelqu'un avait décidé d'appeler saintes quand ça lui convenait, un roi, un pape, un Cromwell qui croyait savoir ce que voulait le Ciel. Aux yeux de John, si vous étiez parti pour tuer des gens, alors il y a peu de chances pour que vous soyez un saint. Peut-être que cette métisse avec l'horrible cicatrice était la mieux placée pour briguer ce grade après tout, aussi improbable que ça en ait l'air. Sa seule arme avait été une boîte de sardines.

Devant eux, Pike Lane descendait doucement de Marefair vers Mary's Street, qui aboutissait à Doddridge Church, leur destination. John songeait vaguement à Mary's Street et à ce qui s'était passé ici quand Bill parut presque capter ses pensées, proclamant tout haut sa nouvelle idée de procrastination alors qu'il sautait d'un pied sur l'autre dans l'étroite rue obscure, générant des jambes supplémentaires à chaque bond. Quelle que fût son idée, il paraissait tout excité.

« Je sais ! Je sais ! On pourrait aller voir l'incendie ! C'est juste trente ans plus haut par là ! »

Tout le monde accepta. Il aurait été vraiment dommage de passer par Mary's Street dans les seize cent sans rendre visite au Grand Incendie.

Phyllis se mit à creuser dans l'air nocturne. Elle annonça qu'elle s'arrêterait quand elle tomberait sur des étincelles.

On voit plus de gens nus quand on est mort, du moins est-ce là la conclusion à laquelle en arriva assez rapidement Michael. Il avait vu des gens nus et à demi nus parmi les foules qui se pressaient sur les balcons de Mansoul, des rêveurs somnambules en caleçon, et il avait vu un peu plus tôt Cromwell enfant. Dans l'au-delà, personne ne semblait se formaliser si vous alliez cul nu. Cette approche plaisait à Michael, qui n'avait jamais compris pourquoi on faisait autant d'histoires là-dessus.

Puis il y avait les deux jeunes femmes que regardait maintenant Michael, qui gambadaient nues dans la rue morne qu'était Mary's Street en ce mois de septembre des années 1670 et quelque. Si belles que même un gosse de trois ans pouvait s'en rendre compte ; c'étaient à peine des femmes réelles, on les aurait plutôt dites échappées d'un film ou d'un magazine, tant elles filaient gaiement au milieu des vapeurs de cuisine et des détritux dans l'étroite allée en ce lointain matin. Ce devait être à cause d'elles, comprit-il vaguement, qu'on faisait toutes ces histoires à propos de la nudité.

Ces diablesses, pensa-t-il, étaient belles même si l'une était maigre et l'autre potelée. Il aimait les attributs qu'elles avaient sur le torse, et le fait qu'elles n'aient pas tous ces angles comme les adultes, car elles avaient la rondeur de la campagne et non les angles droits d'une ville. Comme d'habitude, il se demanda vaguement ce qui était arrivé à leurs zizis, mais il était sûr que tout ça finirait par être éclairci, comme les blagues ou les motifs du givre.

Bien sûr, ce qui était vraiment frappant chez ces deux nymphes c'était la couleur de leurs cheveux : ils avaient une couleur, même dans l'implacable noir et blanc de la jointure fantôme. Dressées au-dessus de leur tête comme par les brises puissantes qui soufflaient de l'ouest, décrivant des volutes et s'emmêlant dans le vent, leurs chevelures étaient orange vif sur le gris d'album photo de l'entre-monde.

La petite morte qu'il commençait à considérer en secret comme sa chérie, Phyllis Painter, celle avec la collerette de lapins pourris, avait creusé un tunnel dans le Marefair nocturne à la veille de la bataille dans les années 1640 jusque dans le Pike Lane diurne, trente ans plus tard. Michael et le gang étaient passés par l'ouverture et arrivés dans une ruelle où deux hommes se disputaient à propos de marques à la craie sur un tableau noir suspendu devant le seuil d'une quincaillerie, et où de vieilles femmes vêtues de robes chasubles

élimées vidaient le contenu de pots de chambre fêlés dans les caniveaux déjà pleins. Comme il n'y avait aucun fantôme alentour, personne ne vit les enfants qui réparaient consciencieusement le trou qu'ils avaient pratiqué pour arriver là, depuis une nuit vieille de trois décennies.

Les chenapans fantômes s'étaient rendus jusqu'à St. Mary's Street, où s'étendaient des terrains vagues et des chaumières entassées n'importe comment, pleines de poules, de chiens et d'enfants ; rien à voir avec les maisons modernes et propres du temps de Michael. Depuis l'endroit où les six enfants se tenaient au début de Pike Lane, ils pouvaient voir seulement des bâtiments de bois quelconques sur le monticule à l'ouest là où se dresserait plus tard Doddridge Church. Mais à l'est, du côté de Horsemarket, ils avaient aperçu les belles femmes nues aux cheveux de couleur, qui tourbillonnaient joyeusement dans la rue passante ce matin-là, sans se faire voir apparemment des conducteurs de charrette abattus et des piétons préoccupés qui vaquaient à leurs affaires. Phyllis avait paru enchantée de voir les deux femmes.

« Parfait. On est arrivés avant qu'elles commencent vraiment. On peut regarder le spectacle en entier, maintenant. »

Michael était resté perplexe.

« C'est qui ces deux femmes ? Je croyais qu'on venait voir le Grand Incendie de Northampton. »

Phyllis regarda Michael d'un air patient, et répondit en tapotant sa manche :

« C'est *elles* le Grand Incendie de Northampton. »

John s'immisça dans la conversation.

« Phyllis a raison. C'est pour ça que personne d'autre peut les voir, et c'est pour ça que leurs cheveux sont en couleurs alors que nous autres on est tous en noir et blanc. Si tu regardes attentivement, tu verras que ce sont pas des cheveux. Ce sont des flammes. Ces femmes sont des salamandres. »

Les femmes aux cheveux de feu sautillaient et riaient parmi les détritres de Mary's Street. Elles se ressemblaient suffisamment pour que Michael vît en elles des sœurs, la potelée âgée sans doute de dix-neuf ou vingt ans et la mince ayant cinq ans de moins, tout juste une ado. Il remarqua que juste sous leur ventre, là où aurait dû se trouver leur zizi, la petite touffe de poils était également orange vif, avec des étincelles pétillant autour de leur nombril. Elles se balançaient paresseusement entre les poteaux de bois supportant des granges moisies et marchaient comme des fildeféristes sur les caillebotis. Ni l'une ni l'autre ne parlait – bizarrement Michael était sûr qu'elles ne pouvaient parler – communiquant par des rires stridents et des gloussements qui rappelaient la façon dont se parlent les oiseaux au petit matin. Toutes leurs pensées semblaient se rapporter à leurs éclats de rire ou leurs petits pas de danse. Elles étaient si heureuses et si insouciantes qu'elles auraient presque pu passer pour des idiotes.

Comme si elle lisait dans les pensées de l'enfant, Phyllis l'affranchit doucement.

« Je sais qu'elles ont l'air un peu nunuches, mais c'est comme ça qu'elles

sont. Elles n'ont pas de pensées ou de sentiments comme nous. Elles sont pur esprit. Elles sont élan, tout feu tout flamme. Bill et moi on a été les premiers à les voir, avant de mettre sur pied le Gang des enfantômes. On était tous les deux à Beckett's Park, Cow Medder, dans les quatorze cent en pleine guerre des Deux-Roses, et on était en train de creuser pour revenir au XVI^e siècle. Vers 1516, on a percé dans ce jour-ci où tout ressemblait à un grand incendie avec les Boroughs qui cramaient partout autour de nous, et c'était à l'époque où Northampton se résumait à peu près aux Boroughs, je te rappelle.

« Les deux Salamandres, les deux sœurs, elles faisaient des pirouettes dans les flammes et mettaient le feu à tout ce qu'elles touchaient. Bien sûr, elles étaient alors plus jeunes d'un ou deux siècles. La potelée, la plus âgée, devait avoir onze ans et la plus jeune tout juste cinq ans. Elles trottaient entre les maisons en feu, emportant avec elle le feu dans leurs mains en coupe et éclaboussant tout avec comme deux gamines qui jouent avec de l'eau. Sauf que c'était pas de l'eau.

« J'ai rencontré des fantômes qui m'ont raconté la première fois qu'on les a vues par ici. C'était en douze cent soixante et quelque, quand Henri III a ordonné de brûler la ville et de la piller pour avoir osé prendre le parti de De Montfort et des étudiants rebelles. D'après ce que m'ont dit ces vieux briscards, quand les hommes du roi Henry ont pu entrer dans les Boroughs par la brèche dans le mur du prieuré, dans Andrew's Road, les sœurs sont entrées avec eux, en marchant nues et invisibles à côté des chevaux. La plus âgée devait alors avoir six ans, et elle portait sa petite sœur dans ses bras. Personne les a jamais entendues prononcer un mot. Elles font que rire et mettre le feu aux choses. »

Les enfantômes regardèrent le duo qui riait bêtement et volait d'une maison à l'autre dans la St. Mary's Street du XVII^e siècle, se glissant entre les marchands et les ménagères faussement en colère, et ce à l'insu de tous et toutes. Leurs cheveux ondulaient derrière elles telles de confuses oriflammes orange. En les voyant, Michael remarqua pour la première fois comme le gris et l'orange vif s'accordaient bien ensemble, tel un soleil levant bouffi vu à travers le brouillard au-dessus de Victoria Park. Dans leur errance, les deux femmes semblaient graviter vers un unique endroit, une maison au toit de chaume située du côté Pike Lane de la rue, plus proche de Horsemarket que ne l'étaient les enfants.

« Venez. On dirait que c'est cette maison. Allons jeter un coup d'œil quand elles mettront le feu. »

Obéissant à Phyllis, les enfantômes se dirigèrent en se multipliant vers l'habitation ordinaire, juste à temps pour suivre les deux sœurs et passer par la porte, un pauvre panneau maintenu ouvert par une brique. Dedans, le rez-de-chaussée se réduisait à une pièce unique, sombre et encombrée, qui servait apparemment de salon, de séjour, de cuisine et de salle de bains. Un bébé au nez tout morveux rampait sur les tapis rêches qui recouvraient le sol de brique froid, tandis que près de l'âtre une femme qui semblait bien trop âgée pour

être la mère de l'enfant faisait griller des bouts de viande dans de la graisse fondue, en secouant le poêlon d'une main au-dessus des flammes. Dans le même temps, de son autre main, elle remuait avec une cuiller en bois ce qui devait être de la pâte à frire dans une cruche en terre. La façon qu'avait la vieille femme de faire deux choses en même temps impressionna Michael. Quand il regardait sa mère et sa grand-mère s'affairer dans leur cuisine de St. Andrew's Road, elles se répartissaient toujours les tâches afin que chacune n'ait qu'une seule chose à faire à la fois. Les autres membres du Gang des enfantômes opinaient d'un air entendu, sauf Bill qui était trop occupé à reluquer les nymphes nues qui fouinaient dans la pièce douillette et encombrée.

« Elle prépare un Yorkshire Pudding. Quand elle aura remué la pâte à frire, elle la versera sur la viande, puis mettra le tout au four – c'est la petite trappe en métal noire à côté de l'âtre – jusqu'à ce que ça soit cuit. Des tas de gens prétendent que le Yorkshire Pudding est une recette que ces salauds du Nord nous ont piquée, mais qu'ils étaient trop fauchés pour mettre dedans les bouts de viande. C'était juste une façon de faire un plat correct avec des restes. »

Pendant que Phyllis expliquait les détails de la préparation du Yorkshire Pudding et son histoire, Michael regardait les deux sœurs évoluer dans la pénombre de la pièce éclairée au seul feu de cheminée. Chose surprenante, elles ne semblaient pas s'intéresser à la cheminée et se dirigèrent vers un carré de tapis à l'autre bout de la table en bois, où l'enfant à quatre pattes examinait une grosse araignée qui s'était sûrement réfugiée à l'intérieur dès les premiers frimas de septembre. Les Salamandres se démenaient autour du bébé, se penchant et gloussant de leurs voix de carillon musical tout en lui faisant toutes sortes de grimaces idiotes.

Michael s'aperçut soudain que le petit enfant, qui ne devait pas avoir plus d'un an, pouvait voir les deux jeunes femmes étincelantes. Le regard du bambin allait de l'une à l'autre, suivait le mouvement de leurs chevelures ardentes que la brise entrant par la porte ouverte agitait. Les Salamandres clignaient des yeux et souriaient et s'amusaient, faisant courir leurs doigts graciles sur les bords de la table telles des petites paires de jambes afin de capter l'attention du bébé qui rampait par terre en dessous. Elles promenaient leurs doigts sur les pommes entassées dans un saladier en bois posé sur la table, roucoulaient et souriaient à leur public restreint. Le bébé gazouillait gaiement en regardant les deux femmes aux cheveux en feu, tout près de la bordure d'une nappe qui semblait avoir servi au préalable de châte. Ce n'est que quand la main potelée et sale de l'enfant eut atteint le bord frangé du tissu que Michael comprit ce que fabriquaient les filles de feu. Il lança un avertissement confus aux autres – « Regardez ! Les flées veulent que le betit pébé déclenche une nappalanche ! » – mais le temps qu'ils comprennent ce qu'il voulait dire, il était trop tard.

Les choses s'enchaînèrent comme une complexe machinerie comique dans un dessin animé : le bébé attrapa la nappe, entraînant ainsi le bol chargé de

fruits jusqu'au bord de la table, où il bascula alors. Ratant de peu l'enfant, le saladier en bois tomba sur le tapis, une des pommes rebondissant sur l'arcade sourcilière du gamin surpris qui se mit à geindre. Alertée, la vieille femme vouëtée qui était peut-être la grand-mère du bébé se détourna de sa préparation pour voir ce qui se passait, sur quoi le poêlon dont elle se servait s'inclina légèrement, renversant de la graisse fondue dans le foyer et mettant le feu dans le même temps au contenu de la poêle. La stalagmite de flamme qui résulta de cette brève négligence monta à l'assaut des chiffons suspendus avec les casseroles et les poêles au manteau de la cheminée, poussant la vieille femme à présent effrayée et confuse à agiter la louche, pour faire tomber par terre les chiffons en feu accrochés à l'âtre et, hélas, sur un des tapis poussiéreux. Cinq secondes plus tard, presque tout ce qui pouvait prendre feu avait pris feu. La femme restait là à fixer d'un air stupéfié et incrédule ce qu'elle avait causé, puis courut à l'autre bout de la table pour s'emparer du bébé hurlant avant de franchir le seuil de la maison en hurlant « Au feu ! » et débouler dans St. Mary's Street.

Les sœurs croisèrent les doigts, toutes excitées, en sautant sur place et en gloussant alors que la conflagration se répandait dans la pièce. Seules les langues mandarine qui dansaient sur la tête des Salamandres étaient en couleurs, remarqua Michael. Toutes les autres flammes qui grondaient dans la maison étaient d'un blanc éclatant sur les contours avec des cœurs gris foncé alors qu'elles escaladaient telle une colonie de fourmis les poutres du plafond. Phyllis saisit Michael par le col décoloré de sa robe de chambre.

« Viens, faut qu'on sorte d'ici. On va pas rester coincés et se bousculer sur un seuil en feu avec ces deux-là. »

La plus âgée des nymphes grésillantes et crachotantes avait sauté à présent sur la table et exécutait une sorte de cancan, tandis que la plus jeune riait et prenait des poses coquettes parmi les rideaux en feu. Les enfantômes jaillirent par la porte comme un jeu de cartes en éventail, valets et reines à la suite, piques et trèfles sans une nuance de rouge à eux six.

St. Mary's Street était en proie à un indicible chaos. Les chiens et les gens couraient dans tous les sens, leurs aboiements et leurs cris de panique assourdissants malgré l'effet de sourdine de la jointure fantôme. Deux ou trois hommes se précipitaient vers la maison atteinte avec des seaux pleins d'eau à la main, mais ils n'étaient qu'à trois mètres de la porte quand ce que Phyllis avait prévu devint spectaculairement vrai : les Salamandres jaillirent de la maison dans la rue, accompagnées par de bruyants éclats de rire et une vaste explosion de flammes blanches qui fit reculer les apprentis pompiers et leurs petits seaux inutiles. Il était presque dix heures en ce matin du 20 septembre 1675.

Michael demanda à John pourquoi on appelait Salamandres les deux fées en feu qu'un rien amusait, quand la plus jeune et la plus mince commença à escalader sans effort la façade de la maison qui brûlait, atteignant son toit de chaume en quelques secondes, immédiatement suivie de sa sœur plus potelée

et plus effrayante. Ni l'une ni l'autre ne se déplaçaient comme des êtres humains, trouva Michael. Elles se déplaçaient comme des insectes, ou plutôt comme...

« Des lézards. » C'est John qui avait parlé.

« Une salamandre, avec un s minuscule, c'est comme un lézard ou un triton. Mais autrefois les gens croyaient que les salamandres vivaient dans le feu, aussi quand on parle d'une Salamandre avec un S majuscule, ça veut dire qu'on parle des éléments premiers, des esprits du feu. »

Marjorie intervint alors, le feu se reflétant dans les verres de ses lunettes.

« Celles qui gouvernent l'eau sont appelées des ondines. La sorcière Nene, qui a failli m'emporter quand j'ai eu cet accident à Paddy's Meadow, c'en était une. Des coquilles d'escargots, voilà ce qu'elle avait à la place des yeux. Pis y a celles qui gouvernent le vent, on les appelle des sylphes même si les seules dont j'ai entendu causer étaient d'horribles vieux bonhommes hauts d'un kilomètre et demi. Les esprits de la terre, on les appelle officiellement des gnomes, même si par ici on les appelle des Gamins. On les voit pas souvent à la surface, mais ils circulent sous terre dans des tunnels sur ces gros trucs qui ressemblent à des chiens et qu'on appelle des... oh, attendez. On dirait qu'elles s'en vont. »

La petite noyée désigna les toits, sur lesquels les deux Salamandres s'étaient élancées dans une étrange valse à même la corniche des maisons à toit de chaume. Les beautés incendiaires s'enlaçaient, ivres de joie, en se faisant tourner, des petites tornades de flammes s'élevant de la paille desséchée sous leurs pieds alors qu'elles allaient de toit en toit. Impuissants, les gens amassés en bas dans la rue regardaient les cottages qui prenaient feu les uns après les autres au gré de l'invisible chorégraphie des esprits du feu. Sans le savoir, la foule suivait la performance époustouflante des deux sœurs qui se déplaçaient avec le vent d'ouest le long de St. Mary's Street en direction de Horsemarket, en déclenchant un boucan de tous les diables. C'étaient des jurons, des gémissements, des cris de désespoir et différentes sortes de pleurs. Un vieux avec une cataracte braillait d'une voix aiguë pardessus le vacarme, déclarant que l'incendie était le châtiment divin après que les papistes au Parlement avaient fait abroger la Déclaration d'indulgence pour les congrégations dissidentes promulguée par Charles II. Un jeune homme en colère qui se tenait à côté du vieil imprécateur le jeta à terre dans la boue et fut immédiatement assailli par deux types baraqués qui l'avaient vu agir ainsi. Une bagarre éclata dans l'allée déjà paniquée tandis qu'au-dessus les Salamandres dansaient parmi les tuyaux de cheminée, des feuilles de feu roulant et tourbillonnant autour de leurs jambes nues telles des robes de bal flamboyantes. Comme les sœurs approchaient de Horsemarket, les gens à l'extrémité est de Mary's Street évacuaient déjà leurs maisons condamnées, en sortant dans la rue en délire ce qu'ils pouvaient de leurs maigres possessions.

Michael courait main dans la main avec Phyllis dans la foule, parfois littéralement, alors que le Gang des enfantômes s'efforçait de suivre le ballet

dévastateur des Salamandres. Le temps que les deux nues incandescentes atteignent le large sentier en terre battue de Horsemarket qui descendait selon un axe nord-sud à l'autre bout de la rue, les deux côtés de Mary's Street étaient des parois de feu furieuses avec de la paille enflammée jaillissant des chaumes désintégrés que le vent chassait dans la rue. Des chaînes de combustion serpentaient sur la pente vers Gold Street tandis que dans le même temps de brillants ruisseaux se déversaient dans le Mayorhold. Ne s'arrêtant que pour s'accroupir au-dessus de la cheminée de la dernière maison et pisser des flots d'étincelles dorées dans l'obscurité, les deux sœurs se jetèrent tête la première dans le mur du fond, en ricanant telles des bûches crépitantes.

Sautant d'un chariot en feu à l'autre, elles traversèrent Horsemarket et détalèrent gaiement dans St. Katherine's Street, les habitants se dispersant devant elles, les enfantômes et leurs images-répliques à leur traîne, ne voulant rien rater du spectacle. Quand elles approchèrent de College Street, les rouquines s'arrêtèrent devant la grille de ce qui ressemblait à une tannerie familiale. Les splendides phénomènes regardèrent le bâtiment, puis se regardèrent, s'efforçant de ne pas éclater de rire. Se tenant par leurs épaules nues, les deux sœurs franchirent en gloussant le portail désormais en feu, et disparurent derrière l'enceinte de la cour. Avant que Michael, Phyllis et les autres puissent les suivre, tout l'établissement explosa. Il ne prit pas feu en une grande bouffée comme tous les autres bâtiments ; il explosa littéralement, une tour de feu jaillissant vers le ciel couvert de septembre, des débris effilés traînant derrière eux des fils de fumée et retombant sur une centaine de mètres dans chaque direction, traversant les enfants spectres qui restaient là, fascinés.

Michael parla le premier.

« Cité couac tout ce fracarme ? »

John secoua la tête et regarda, incrédule, les deux Salamandres qui sortaient de l'enfer de l'usine éventrée, des larmes de joie couleur lave coulant le long de leurs joues argentées, en se cramponnant l'une à l'autre pour s'empêcher de tomber en un tas tremblant et ricanant.

« Aucune idée. On aurait dit un obus d'artillerie. Je me suis toujours demandé comment le Grand Incendie avait pu se propager de Mary's Street à Dergate en moins de vingt minutes, mais s'il y a eu des explosions dans ce genre, ça ne me surprend guère. »

Le visage lunaire de la petite noyée se plissa, comme si elle étudiait un problème, et retournait dans tous les sens diverses alternatives. Quel que fût son train de pensée, elle ne parut pas parvenir à une conclusion qu'elle estima digne d'être mentionnée. Marjorie garda ses réflexions pour elle tandis que Phyllis entraînait le groupe le long du couloir rugissant à la suite des filles-feu, qui étaient en train d'avancer gaiement dans la poudrière de College Street, ou College Lane comme on appelait alors cette artère, ainsi que l'apprit Michael par un panneau. Des traînées ardentes se déployaient derrière les sœurs, se répandant dans la rue pentue dans les deux directions, changeant tout ce qu'elles touchaient en torche ardente. Pressant apparemment l'allure,

les créatures émoustillées traversèrent d'un bon pas un portail carbonisé à l'autre bout de College Street et disparurent dans la longue allée sombre qu'on appellerait plus tard Jeyes Jetty et qui menait au Drapery. Gazouillant et pépiançant leurs propos incohérents et joyeux, les deux jolis engins de destruction s'enfoncèrent dans les ténèbres de l'allée avec leurs tresses de feu crachotant derrière elles et les enfantômes gris à leur poursuite.

Ce n'est qu'en déboulant sur le Drapery que Michael comprit l'ampleur du désastre. Des centaines de gens pleuraient et braillaient ou dévalaient, impuissants, la rue en portant d'inutiles seaux pleins à ras bord pour essayer de sauver leurs commerces. Des vastes vols d'oiseaux surpris passaient d'une forme abstraite à une autre sous des voiles de fumée qui changeaient le matin clair en crépuscule. L'extrémité de Gold Street était en feu et un lent fleuve de lumière incandescente commençait à dévaler inexorablement Bridge Street, et ça ne faisait que dix minutes que le bébé avait fait tomber le comptoir de la table.

De l'autre côté, les poutres soutenant une version en bois d'All Saints' Church avaient pris feu. Les sœurs observèrent la scène un moment jusqu'à ce qu'elles soient sûres que le bâtiment avait pris correctement feu puis se dirigèrent vers le Drapery, trébuchant au milieu des échoppes des chapeliers et des cordonniers, en s'arrêtant de temps en temps pour inspecter des articles, telles des dames tatillonnes lancées en plein shopping, à la recherche d'un produit particulier. Sur les pavés, juste devant un étal de bottes et de chaussures, elles finirent par trouver ce qu'elles cherchaient. Se figeant, elles examinèrent des tonneaux alignés le long du mur est de la rue, puis levèrent les mains en criant de joie. Se tenant les côtes, elles firent des cercles de feu, pliées en deux de rire, se convulsant d'une farce qu'elles seules comprenaient.

Marjorie se fendit d'un petit sourire crispé et satisfait. Elle avait de toute évidence deviné quelque chose.

« C'est donc ça. C'est pour ça que toute la ville a brûlé en moins d'une demi-heure. »

La plus jeune des Salamandres, la mince de treize ans avec la poitrine plate et une bouclette de flamme pubienne là où sa sœur potelée avait un buisson ardent, entra soudain en action. D'un bond sur place, elle fit un saut de danseuse à travers les cascades de fumée, ses cheveux décrivant une longue traînée orange et laissant derrière eux des étincelles pareilles à des pellicules, puis atterrit sur le tonneau du bout, se tenant sur la pointe des pieds, ses bras maigrichons tendus de chaque côté pour rester en équilibre.

Elle venait juste de sauter sur le tonneau suivant quand le premier de la rangée explosa, fracassé de l'intérieur par un énorme poing de feu liquide qui envoya ses douelles de bois voler dans le ciel et propulsa une rosée brûlante sur les articles encore intacts de part et d'autre. La fille élancée dansa gracieusement sur le couvercle du troisième container tandis que le deuxième s'enflammait comme une fusée : un disque noir et ardent fila par-dessus les toits dans Market Square et au-delà. Un lac de fluide étincelant commença à

ramper vers le Drapery. La fille sauta d'un tonneau à l'autre, et ceux-ci explosèrent comme un collier assourdissant de pantins sauteurs tandis que sa grande sœur admirait le spectacle en applaudissant, sautillant sur place d'enthousiasme. Tout ce qui était visible brûlait. Marjorie fit part aux enfantômes assemblés de son verdict mûrement réfléchi.

« Du tanin. Ce n'est pas un fort vent d'ouest qui a pu faire brûler si vite la ville. C'était le tanin. Depuis toujours, cette ville était réputée pour ses gants et ses chaussures, et la raison c'est qu'on avait ici tout ce qu'il faut pour fabriquer du cuir. On avait plein de vaches, et plein de chênes. Il faut des chênes pour faire du tanin, à partir de l'écorce. Le problème, c'est que le tanin est comme du carburant d'avion. Il alimente l'incendie et le fait empirer. C'est pour ça que la tannerie de Katherine Street a explosé, et c'est ce que contiennent les tonneaux sur lesquels elle danse. Pensez à tout le tanin qu'il y a au Drapery, et là-bas sur la place du marché, se trouvait la Ganterie... »

Marjorie s'interrompit alors que tout le bout de la rue explosait dans un énorme fracas. Depuis le marché leur parvint ce qui ressemblait au vacarme d'un gros avion décollant jusqu'à ce que Michael se rappelle qu'on était dans les seize cent. Il comprit alors que le bruit était en fait celui d'une foule qui poussait des hurlements. Scrutant les fontaines de flamme et le rideau de débris noirs et fumants, il aperçut les élémentales qui grimpaient une fois de plus sur les toits des maisons, rasant les murs en feu, deux reptiles ricanant à crête orange.

Plus haut, le début de Sheep Street s'embrasait lui aussi. Un cheval en feu et sans cavalier fut recraché par l'ancien sentier et galopa, terrifié, en direction d'All Saints en roulant des yeux. Rien n'était épargné et presque tout était inflammable. D'un accord commun, les enfants contournèrent en courant le coin supérieur est du Drapery, se jetant dans le cauchemar braillard de la place du marché, dans le cœur ardent du cataclysme, et tout ce qu'ils avaient vu jusqu'ici leur parut un préambule.

Les sœurs Salamandres, après avoir ricoché sur les corniches de chaume, avaient abandonné leur semblant de danse pour se mettre à courir à fond de train sur les hauteurs de la place telles deux sprinteuses en compétition. Toutefois, la comparaison humaine s'arrêtait là : l'allure à laquelle ces femmes couraient sur les toits était si surnaturelle qu'elle en était horrible, comme la vitesse inattendue des araignées. Le spectacle aurait été perturbant même si l'on ne venait pas de comprendre que les gens amassés sur la place, et ils étaient des dizaines et des dizaines, étaient désormais enfermés dans une boîte en feu hermétique.

Les commerçants qui avaient leurs échoppes sur la place couraient dans tous les sens, les bras chargés de tous les articles qu'ils pouvaient arracher à leurs étals menacés et déposaient leur butin sur les pavés de la place. À mesure qu'ils prenaient conscience de l'étendue du désastre, les habitants piégés finirent pour la plupart par moins se préoccuper de sauver leurs biens que de sauver leur peau. Mais pas tous. Certains pillaient les boutiques en feu,

et des scènes horribles se produisaient au bas de la place, où un piller trop gourmand qui brûlait déjà était reconduit dans les flammes du bâtiment où il avait tenté de voler par des commerçants furieux armés de perches et de crochets à viande. Les cris et piailllements individuels étaient inaudibles, engloutis dans l'assourdissant hurlement collectif alors que les gens se précipitaient par l'enceinte familière changée en crématorium, en cherchant désespérément une sortie.

Il n'y avait pas que les êtres humains pour tenter de s'échapper. Parmi les divers établissements qui entouraient la place du marché figuraient quelques tavernes, en particulier le relais de poste à l'autre bout de la place, et ce dernier vomissait des spectres. Jaillissant des portes et des fenêtres, s'écoulant par les murs en bois en formes inséparables de la fumée environnante, quatre ou cinq siècles de spectres accumulés, de goules médiévales et d'anciens et informes revenants se joignaient aux hordes vivantes et paniquées qui avaient le malheur de se trouver sur le marché en ce jour fatal. Des chiens morts couraient ventre à terre avec des images-sosies derrière eux comme dans une course de lévriers, et au-dessus d'eux les flammèches humaines chantaient et sautaient et cabriolaient en dominant leur œuvre.

Hors du chaudron débordant qu'était la place, des affluents se jetaient dans Newland et Abington Street, Sheep Street, Bridge Street, Derngate, toute la ville changée en une toile d'araignée ardente avec la foule du marché coincée et se débattant en son centre. Michael se mit à pleurer devant la vision horrible de tous ces gens qui allaient mourir, mais Phyllis lui serra la main et lui dit de ne pas s'inquiéter.

« Presque tous vont s'en sortir, tu verras. Dans toute la ville seulement onze personnes sont mortes, et ce n'est guère plus qu'il n'en meurt d'habitude en une journée normale. Ah ! Là, tu vois ? De l'autre côté du marché, au bas de Newland, là où la foule se dirige vers... »

Elle désigna le coin nord-est de la place, vers lequel la majorité du vaste troupeau paniqué semblait se diriger. Des hommes faisaient de grands gestes, criant quelque chose alors qu'ils hélaient les fugitifs pour qu'ils les suivent. Les enfantômes se laissèrent porter dans la même direction que la foule en déroute, et alors qu'ils approchaient les hauteurs de la place du marché, Michael vit que tout le monde convergeait vers un unique bâtiment situé au pied de Newland, un endroit qui à son époque serait transformé en une drôle de petite confiserie avec des armoiries et ce genre de choses gravées dans les parties en plâtre au-dessus de sa porte. Les personnes piégées sur la place passaient en file indienne sous le blason de plâtre alors en essayant toutes d'entrer dans la maison, tels des clowns de cirque tentant de monter dans une trop petite voiture. Comme le groupe des enfantômes restait là à regarder cet exode presque comique, Phyllis expliqua à Michael :

« C'est la Welsh House. C'était bien une confiserie quand tu étais en vie, tout comme de mon temps. Mais avant ça, c'était comme le bureau de paiement pour les conducteurs de troupeaux qui avaient mené leurs moutons

depuis le pays de Galles. Les troupeaux arrivaient dans Sheep Street, et les types qui les menaient à travers le pays venaient tous ici pour se faire payer. Comme tu peux le voir, cette maison est presque toute en pierre, avec des ardoises sur le toit au lieu de chaume, donc elle brûle moins vite que les maisons tout autour. Tout le monde entre par la porte principale et ressort derrière dans les allées, où ils pourront se mettre à l'abri. »

Il fallut très peu de temps pour que la vessie remplie d'humanité de la place en feu se vide d'elle-même par l'urètre étréci de la Welsh House, se déversant avec un grand sentiment de soulagement dans les rues derrière à l'est. La plupart des fantômes de la place choisirent cette méthode pour fuir leur sort, se traînant invisibles le long des couloirs de la maison parmi les vivants. Ils semblaient rechigner à traverser les murs de feu de la place, peut-être parce que leur attitude envers le feu de leur vivant avait perduré au-delà de la mort. Michael vit un fantôme qui paraissait plus dérouté et plus effrayé que les autres, et qui jetait sans cesse des coups d'œil par-dessus son épaule à sa propre traîne d'images pâlistantes alors qu'il avançait dans la longue file de spectres et de citoyens qui évacuaient les lieux condamnés. Après l'avoir examiné un moment, Michael reconnut en lui le pillier qui avait été reconduit dans le bâtiment en feu par les commerçants vengeurs quelques minutes plus tôt. Le gamin regarda le spectre à l'air traqué, qui franchissait en titubant le seuil encombré avec les autres fugitifs, jusqu'à ce qu'un cri de Reggie attire son attention.

« Ben ça alors ! Où sont passées les Sales-Amandes ? Je les ai quittées des yeux une minute et v'là qu'elles ont disparu ! »

Effectivement. La bande d'enfantômes leva les yeux et scruta le panorama frangé de feu du marché, en quête de taches orange, d'un signe des sœurs, mais les deux filles aux têtes-torches n'étaient nulle part. Bien que les enfants fussent tous déçus d'avoir perdu de vue les deux jolies pyromanes, Phyllis s'efforça de traiter la chose avec philosophie.

« Je suppose qu'elles se sont lassées et sont allées dans ce qui leur tient lieu de foyer, maintenant qu'elles ont vu ce qu'elles voulaient voir. Enfin quoi, ça va brûler encore cinq ou six heures, mais le plus gros du spectacle est fini. Nous pouvons remonter jusqu'à Doddridge Church en 1959, où Mrs. Gibbs nous attend. On saura alors ce qu'elle a appris concernant notre mascotte. »

Le Northampton du XVII^e siècle crachait du feu par ses fenêtres, ses poutres en feu craquant et s'effondrant partout autour d'eux. Les enfantômes vacillaient comme des réfugiés dans un reportage télé sur la place désormais déserte, se dirigeant vers le coin nord-ouest et le passage menant hors du Drapery. Tout comme la place du marché, ce dernier était livré à la catastrophe ardente, et même les spectres du quartier avaient déserté les lieux. Comme ils avançaient sur la pente en feu de la rue haute et dévastée, les six enfantômes se retrouvèrent devant l'entrée rougeoyante de Bridge Street. La ville semblait brûler jusqu'à South Bridge et la rivière, et le bol en verre glacé du ciel d'automne tendu précocement au-dessus était d'un noir de suie,

comme le manchon d'une lampe à huile. Hormis le tumulte lointain porté par le vent, les seuls bruits étaient ceux de l'enfer : ses profonds soupirs et sa toux qui expectorait des étincelles noires dans la rue ; son murmure agacé dans les chambranles qui se fendaient.

Longer de nouveau la fissure sinueuse jusqu'à College Street était une étrange expérience, car l'ancêtre de Jeyes Jetty était à présent complètement consumée et remplie de lueurs noires d'explosion d'un bout à l'autre. Étant constitués pour l'essentiel d'ectoplasme, qui est une substance humide et largement ignifugée, les enfantômes ne couraient aucun danger alors qu'ils s'engouffraient dans l'étroit passage, mais comme le découvrit Michael, ils pouvaient sentir le feu en eux alors qu'ils le traversaient, tout comme ils avaient senti les fientes d'oiseaux et la pluie. Tout au fond de la mémoire fantôme de son ventre, il pouvait sentir le chatouillis des flammes, qui se changea en une démangeaison délicieuse, à la limite du supportable. Ça lui donnait envie de faire des choses juste sur un coup de tête sans se demander un instant si c'était bien ou mal, et il fut soulagé quand ils sortirent de l'allée infernale et franchirent ce qui restait de College Street. Le vieux panneau qui identifiait l'endroit comme étant College Lane avait été réduit en cendres et les cendres emportées par le vent. Quelques pilleurs prenaient des biens dans une boutique abandonnée au bout de la rue et les chargeaient sur une carriole à deux roues, mais à part ça la rue était vide.

St. Katherine Street, comme toutes les rues environnantes, ressemblait à l'enfer, ou du moins ressemblait à l'image que Michael se faisait de l'enfer avant qu'il ait droit à une virée avec Sam O'Day le sardonique et découvre que c'était un endroit plat entièrement constitué de bâtisseurs écrasés, ou quelque chose dans ce genre. Dans les ruines explosées de la tannerie, une entaille large de six mètres et toute hérissée d'espars de débris calcinés comme le nid d'un oiseau géant frappé par la foudre, ils découvrirent ce qui était arrivé aux Salamandres.

Il revint à Bill et Reggie, qui couraient dans les bâtiments vides simplement pour fouiner, de faire la grande découverte et ils hélèrent alors Michael, Phyllis, John et Marjorie pour qu'ils viennent voir. Le petit frère de Phyllis et le victorien aux taches de rousseur se tenaient au milieu de la cour aplatie, près d'une cicatrice dans le sol noir et les ruines fumantes, un petit cratère qui ne faisait pas plus de trente centimètres de diamètre. Tous deux semblaient ravis de leur trouvaille.

« Ben ça alors ! Si c'est pas bizarro mon coco. Venez voir ça, vous autres. »

À l'invitation de Reggie, le meilleur gang des morts dans la quatrième dimension se réunit autour du creux en un amas murmurant et excité, même s'il leur fallut un moment avant de comprendre ce qu'ils regardaient.

La dépression circulaire présentait un creux de cendres grises et déjà froides, avec, recroquevillées dedans, leur peau argentée quasi indiscernable sur le lit poudreux où elles reposaient, les deux sœurs. Toutes deux dormaient, sans doute épuisées par leur escapade, et paraissaient très différentes au repos.

D'une part, toutes les flammes emmêlées qui jaillissaient de leur crâne s'étaient éteintes, si bien que toutes deux paraissaient chauves. D'autre part, elles mesuraient désormais un peu moins de trente centimètres.

Elles étaient devenues des poupées grises et chauves, à moitié enterrées et endormies dans le résidu chaud et poudreux du feu, gisant tête-bêche de sorte qu'on aurait dit les deux poissons dans la rubrique astrologique du quotidien. On voyait qu'elles étaient vivantes parce que leurs flancs se soulevaient et s'abaissaient, et avec la vision augmentée qu'ont les morts on devinait leurs minuscules paupières qui tressautaient alors qu'elles rêvaient de Dieu sait quoi. Épuisées par leur grande virée destructrice, les nymphes étaient de toute évidence dormantes. Elles avaient dévoré toute une ville et allaient maintenant somnoler pendant plusieurs décennies jusqu'à la prochaine fois, revenant aux cendres de leur ancien moi tandis qu'elles perdaient toute leur chaleur, et somnolant sous les Boroughs dans leur lit de poussières et de braises.

Après avoir évoqué brièvement la possibilité de les réveiller en les tapotant, une idée de Bill, les enfants décidèrent de continuer leur escapade dans les rues en feu vers St. Mary's Street et, pour finir, Doddridge Street. Ils laissèrent les Salamandres roupiller dans la cour de la tannerie dévastée avec des vapeurs toxiques en guise de draps, et descendirent St. Katherine's Street en direction des vestiges noircis de Horsemarket en bas. Michael les suivait en traînant des pieds entre John et Phyllis pendant que les trois autres couraient devant, leurs formes grises et démultipliées disparaissant aussitôt dans les nuages de fumée qui rampaient au-dessus des pavés.

« Esquelette Boroughs ont complètement braillé, alors ? »

Phyllis secoua la tête en une éphémère traînée de traits, un peu comme quand on dessine un visage au stylo-bille sur un ballon puis qu'on étire le ballon.

« Nan. Il y a eu un vent d'ouest, et l'incendie a été rabattu vers l'est et a consumé le Drapery, le marché et tout ça. À part Mary's Street, Horsemarket et un bout de Marefair à la fin de Gold Street, les Boroughs s'en sont sortis plutôt indemnes. »

Michael fut ravi d'entendre ces nouvelles rassurantes.

« Ben dis donc, quelle chance hein ? »

John, qui pataugeait dans un tronc en feu à droite de Michael, intervint :

« Pas vraiment, petit, non. Tu sais, la partie est de la ville a été rasée par les flammes, et donc tout a été reconstruit avec de nouveaux bâtiments en pierre, dont certains sont encore debout autour de Market Square à ton époque. Tout le reste de Northampton a été refait, sauf les Boroughs. L'endroit a été laissé en gros tel qu'il était quand l'incendie a éclaté ici. Si l'on devait déterminer l'époque où les Boroughs ont été considérés comme un taudis, ça serait en gros après le Grand Incendie, ici dans années 1670. S'il y avait eu un vent d'est aujourd'hui, alors nous aurions tous peut-être grandi dans un endroit chic, et aurions tous eu des vies différentes. »

Phyllis était sceptique. Michael le voyait bien aux rides apparues

soudainement au-dessus de son nez.

« Mais c'est pas ce qui s'est passé, non ? Les choses ne se passent que dans un sens, et c'est dans ce sens qu'elles se sont passées. Si on avait grandi dans des maisons chics alors nous ne serions pas nous, et je pense que les Boroughs étaient voués à être ce qu'ils sont, aussi. »

Ils avaient atteint le bas de la rue et étaient tombés sur Horsemarket, un ruban cramé qui se déroulait au pied de la colline et où les gens s'échinaient consciencieusement, non sans un certain succès, à maîtriser l'incendie. Les enfantômes dévalèrent en brume la route, tournoyant entre les chaînes d'hommes qui se passaient des seaux d'eau, et sur lesquels la sueur et la suie avaient formé une pâte noire, une peinture de guerre furieuse et tribale.

Ils se retrouvèrent dans le peu qu'il restait de Mary's Street comme des bobines de pellicule, pour découvrir que le feu avait été éteint, ici même dans l'allée où il avait commencé. Les gens farfouillaient, désespérés, dans une masse collante de cendres détrempées ou caressaient les cheveux de leurs épouses en pleurs comme des singes tristes qu'on aurait vêtus avec des vêtements d'autrefois pour une publicité. À l'insu de tous, les enfantômes flottèrent parmi ces scènes de désolation, passèrent devant l'entaille noire et cautérisée qu'était Pike Street tout en se dirigeant vers Doddridge Street, qui n'existerait pas avant vingt ans. Un peu en retrait des autres, Reggie avait l'air triste et esseulé pour une raison inconnue, il enfonçait son chapeau sur sa tête et lançait des regards mélancoliques en direction des terres en friche qui descendaient depuis l'église encore inexistante. Il y avait peut-être quelque chose dans cet endroit qui réveillait chez ce saute-ruisseau des souvenirs malheureux.

Michael, qui s'attendait à ce que l'un d'entre eux creuse un autre trou de taupe dans le futur, fut surpris quand Phyllis lui expliqua que ça ne serait pas nécessaire.

« On a pas besoin de faire ça, pas ici. Y a quèkchose près de l'église dont on peut se servir. Imagine un genre d'escalier mobile ou un ascenseur. On l'appelle l'Ultracanal. »

Ils étaient à présent en bas du monticule appelé Castle Hill, où Michael avait cru qu'on ne trouvait que des granges et des remises quand il l'avait regardé un peu plus tôt. Mais, comme ils approchaient de Chalk Lane – ou plutôt Quart Pot Lane ainsi que l'annonçaient les panneaux – il aperçut, derrière les façades ouest des bâtisses précaires, la structure dont Phyllis venait de parler.

Quoi que ce fût, elle semblait encore en construction. Une demi-douzaine de bâtisseurs travaillaient sur les colonnes d'un pont partiellement achevé, l'ourlet de leurs robes grises presque scintillant de couleurs. Trois vieilles femmes, manifestement vivantes, longèrent le flanc du monticule, en provenance du nord, avec sur le visage une expression soucieuse censée masquer leur curiosité morbide alors qu'elles venaient inspecter les dégâts. Elles traversèrent les bâtisseurs et les poteaux qu'ils érigeaient, sans avoir

conscience de leur présence, tandis que de leur côté les travailleurs célestes ne se laissèrent pas distraire un instant de leurs diverses tâches. À en juger par leurs mines concentrées, ils s'efforçaient de respecter un calendrier exigeant.

Les matériaux qu'ils utilisaient étaient d'un blanc éclatant et transparent, un assemblage de planches et de poteaux, qu'ils déplaçaient avec des cordes et des poulies. L'immense portée d'un pont qui avait l'air plus ou moins achevé s'étendait par-dessus les Boroughs depuis l'ouest, pour s'achever en l'air à un ou deux mètres de la dernière grange de Chalk Lane – ou Quart Pot Lane. La passerelle, qui semblait obliquer vers le sud et s'enfoncer dans des brumes lointaines, était supportée tout le long de sa portée-rêve par les mêmes colonnes d'albâtre que les bâtisseurs s'efforçaient de dresser sur les pentes douces et gazonnées de Castle Hill. Il y avait quelque chose dans la façon dont les colonnes étaient positionnées qui parut très bizarre à Michael.

Le pont était étayé par deux rangées de poteaux à demi transparents, une de chaque côté. Mais si vous fixiez ce que vous pensiez être le bas d'une contrefiche apparemment toute proche et élevez votre regard, cette dernière se révélait supporter l'extrémité de la construction. De même, si vous vous concentriez sur les hauteurs d'une colonne qui supportait le bord le plus proche de la passerelle et la suiviez vers le bas, elle se révélait invariablement située dans la plus lointaine rangée de colonnes. Quand vous embrassiez l'ensemble du regard, rien ne vous choquait. Ce n'était que lorsque vous tentiez de comprendre comment l'ensemble était agencé que vous compreniez l'impossibilité de l'arrangement que vous observiez. Comme il s'en approchait avec le Gang des enfantômes, Michael découvrit que le simple fait de le voir lui donnait une terrible migraine fantôme. Fermant les yeux, il se frotta le front. Phyllis lui serra doucement la main pour le rassurer.

« Je sais. Ça fait mal au crâne, pas vrai ? Ça va jusqu'à Lambeth, puis Douvres, puis de l'autre côté de la Manche et ça traverse la France et l'Italie, pour finir à Jérusalem. D'après ce que je sais, c'est un peu comme quand le conseil a créé une rue là où avant il n'y avait qu'un sentier au milieu des herbes. L'Ultracanal a commencé comme ça, juste une sente pratiquée par les hommes et les femmes qui allaient et venaient, sauf que l'Ultracanal était un chemin taillé dans le temps, pas seulement dans les herbes. Il était déjà là bien avant les Romains, mais ce sont eux qui l'ont pour ainsi dire inauguré. Puis il y a eu des types comme ce moine qui est venu ici de Jérusalem et a apporté la croix pour qu'on la place au centre. Et après eux, bien sûr, il y a eu tous les croisés, qui ont fait le chemin entre ici et la Terre sainte. À l'époque d'Henry VIII, dans les années 1500, quand il a fait démanteler tous les monastères et obtenu la scission avec Rome pour pouvoir divorcer, les bâtisseurs ont commencé à édifier l'Ultracanal. Ce qu'on peut voir ici c'est quand il est presque achevé, ce qui sera le cas d'ici une vingtaine d'années. »

S'efforçant de ne plus regarder les colonnes à l'optique trompeuse, Michael se concentra plutôt sur l'Ultracanal lui-même, la passerelle d'albâtre qui s'étendait au-dessus de Northampton jusqu'au proche horizon. Tout le long du

pont semblait régner une sorte d'activité floue, une impression de mouvement constant même si on ne voyait rien bouger vraiment. On voyait comme des vagues de chaleur palpiter dans les deux sens sur le pont et se plisser en motifs liquides et compliqués quand elles se croisaient. Bien que la structure fût inachevée, elle était déjà clairement utilisée par une ou plusieurs personnes qui se déplaçaient trop rapidement pour qu'on puisse les voir. À moins, pensa Michael, qu'elles se déplacent trop lentement, même s'il ignorait ce qu'il entendait par là.

Le groupe avait entre-temps atteint l'endroit de Chalk Lane où travaillaient les bâtisseurs en robes grises. En tant que porte-parole autoproclamée du groupe, Phyllis se fraya un passage à coups de coudes parmi ses collègues, en traînant avec elle Michael vers l'ouvrier le plus proche, lequel était plus maigre et plus grand que les autres, et avait le crâne rasé et un long visage triste. Phyllis s'adressa à lui, en parlant lentement et en articulant bien comme avec quelqu'un qui serait sourd ou un peu bas du front.

« Voici Michael Warren. Nous sommes le Gang des enfantômes. Pouvons-nous aller sur l'Ultracanal pour parler à Phil l'Ardent ? »

Le bâtisseur baissa les yeux et regarda la jeune enfantôme à l'écharpe macabre, et le gamin en robe de chambre à ses côtés. Ses yeux gris pétillaient et il serra les lèvres comme pour s'empêcher de rire.

« Ske vcroy nems ordnvlak ? »

Michael commençait à s'habituer à la façon dont parlaient les bâtisseurs. D'abord ils disaient des choses incompréhensibles, leur version d'un mot ou d'une phrase, puis ce charabia se déroulait de lui-même dans la tête de l'interlocuteur en un long discours riche en phrases sonnantes et trébuchantes. Dans le cas précis, ce monologue commençait par *Dans l'éclat du Big Bang nous nous tenons, toi et moi, enfant du caprice...* puis semblait continuer dans cette veine pendant des lustres. Enfin, d'après ce que comprenait Michael, une fois qu'on les avait écoutés et qu'on avait absorbé leurs paroles du mieux qu'on pouvait, on aboutissait soi-même à sa propre traduction. S'il avait bien compris le bâtisseur, le type sur le point d'éclater de rire venait de dire : « Le Gang des enfantômes ? Ça alors, mais j'ai lu vos aventures ! C'est moi l'angle que vous avez rencontré quand vous étiez à l'Ultracanal au chapitre douze, "L'Énigme de l'enfant qui s'étrangle", et aussi à la fin du chapitre. Quel honneur. Bon, voyons voir, tu dois être Phyllis, avec ton écharpe de lapins, et lui c'est Michael, le frère d'Alma. Je suppose que cette jeune fille est Miss Driscoll juste derrière vous. Oui, bien sûr que vous pouvez voir Mr. Doddridge. Je vais vous conduire jusqu'à lui. Dites donc, attendez que je raconte ça aux autres ! »

Comme sur le point d'exploser, le bâtisseur les dirigea gentiment vers une échelle qui était posée contre la passerelle, même si en se rapprochant Michael vit qu'elle était recouverte d'un tapis et était en fait une étroite section de ce qu'on appelait une « Volée de Jacob ». Le groupe d'enfantômes se dirigea docilement à petits pas vers l'échelle, sans que personne ne fasse le

malin. Tout le monde, en fait, paraissait trop étonné par ce que venait de dire la grande perche en robe grise sans émettre un son. Bien que le Gang des enfantômes aimât se comporter comme s'il était célèbre, on voyait bien qu'ils étaient estomaqués à l'idée que même les bâtisseurs avaient lu leurs aventures. Mais où les avaient-ils lues ? Il n'y avait pas de vrais livres sur le gang hormis celui dans le rêve de Reggie, qui de toute évidence ne comptait pas. Et qui était cette Miss Driscoll ? Comme il arrivait au pied de l'échelle-escalier, Michael entendit Bill et Phyllis s'entretenir à voix basse derrière lui.

« Il a parlé de *Forbidden Worlds* que Reggie et moi on a trouvé dans les apparts de Bath Street, mais j'ai pas tout suivi.

– Ben, je savais que je l'avais déjà vu quelque part avant de le trouver dans les Greniers du Souffle. J'arrivais pas à me rappeler où, mais maintenant je sais. C'était le spectacle, juste en haut de la rue, là. Bon. Ça change tout. »

On aurait dit qu'ils parlaient de lui, mais Michael n'arrivait pas à comprendre grand-chose. En outre, il était au pied de la Volée de Jacob avec tous les autres en file indienne derrière lui, et devait donc se concentrer sur l'ascension. Comme d'habitude, c'était malaisé, avec les marches minuscules même pour les petits pieds de Michael, mais son ascension était amplement assistée par l'absence de gravité de la jointure fantôme. Et très vite il se retrouva sur la promenade brillante et laiteuse de l'Ultracanal.

Il resta là figé sur place et éclairé par en dessous par les planches d'un blanc cristallin du pont inachevé, sa petite stature presque évanescence telle une silhouette sur une photo que la lumière a effacée. Tandis que ses cinq camarades et l'obligeant bâtisseur montaient sur la passerelle derrière lui, Michael fixait, fasciné, le paysage visible depuis son nouveau point de vue, cette passerelle dont Phyllis disait qu'elle avait été construite sur un chemin pratiqué à même le temps.

Autour d'eux, d'un horizon à l'autre, plusieurs zones différentes survenaient toutes en même temps. Des arbres et des bâtiments transparents se superposaient en un fouillis délirant d'images qui changeaient et grandissaient et se mélangeaient, des structures transparentes s'écroulant et disparaissant uniquement pour renaître en accéléré, un flou bouillonnant de noir et blanc comme si un projectionniste fou passait de nombreuses séquences en boucle de vieux films avec un appareil ronflant, à la mauvaise vitesse. À l'ouest au bout de la passerelle, Michael aperçut le château de Northampton que construisaient les Normands et leurs ouvriers, en même temps qu'on le démontait selon la volonté de Charles II quinze cents ans plus tard. Quelques siècles d'herbe et de ruines coexistaient dans la croissance effervescente et les fluctuations de la gare. Des porteurs de 1920, accélérés en une comédie silencieuse, poussaient des chariots chargés de bagages parmi un groupe de chasseurs saxons. Des femmes vêtues de jupes ridiculement minuscules se surimposaient sans le savoir sur des Têtes rondes puritains, devenant brièvement des composés de collants résille et de manches de lance. Des têtes de chevaux poussaient par les toits des voitures et tout ce temps le château

était construit et démolì, s'élevant, tombant, s'élevant, tombant, tel un énorme poumon gris d'histoire qui se gorgeait de croisades, de saints, de révolutions et de trains électriques.

Visiblement, le château n'était pas seul dans ce déluge changeant de temps simultanément. Au-dessus, le ciel était marbré de la lumière et du climat d'un millier d'années, tandis qu'à côté de l'édifice scintillant, le pont ouest de la ville se transformait, passant de digues de castors à des poteaux de bois, du pont-levis de Cromwell à la masse de briques et de béton que connaissait Michael. Phyllis jeta un regard intrigué à Michael, comme si elle l'examinait sous un nouvel éclairage. Elle finit par sourire.

« Alors, t'en penses quoi ? Pas mal comme vue, hein ? Tu sais quoi, si y a des choses que tu veux savoir, c'est le moment. Je sais que je t'ai demandé de la fermer et de ne pas poser des questions tout le temps, mais disons que là j'ai changé d'avis. Pose-moi toutes les questions que tu veux, mon canard. »

Michael la regarda en clignant des yeux. C'était là un sacré revirement, et il se demandait bien ce qui avait pu le motiver aussi soudainement. Mais il se dit qu'il valait mieux profiter de ce nouvel esprit d'ouverture chez Phyllis tant que ça durait.

« Très bien. Est-ce que tu veux être ma petite amie ? »

Ce fut au tour de Phyllis de fixer Michael d'un air interdit. Finalement, elle passa un bras vaguement consolateur sur ses épaules et répondit.

« Non. Je suis désolée. Je suis un peu trop vieille pour toi. Et de toute façon, quand je te parlais de questions, je ne pensais pas à ce genre de questions. Je pensais à des questions sur l'Ultracanal et tout ça. »

Michael leva les yeux vers elle et réfléchit un moment.

« Oh. Bon, alors, pourquoi on peut voir plein d'époques différentes depuis cet endroit ? »

Le groupe d'enfantômes et le bâtisseur qui s'était proposé pour leur servir de guide se dirigeaient à présent lentement vers l'extrémité inachevée de la passerelle. Phyllis, qui parut accueillir ce changement de sujet avec un immense soulagement, répondit à la question de Michael avec enthousiasme tout en cheminant :

« C'est à ça que ressemble le Temps quand on le voit d'en haut. C'est un peu comme si tu étais dans une grande ville, et que tu marchais dans les rues et donc n'en voyais que les détails qui se présentent à toi, et qu'après on t'emportait dans le ciel pour que tu puisses la contempler et voir tous ses bâtiments, d'un seul coup. L'Ultracanal est surtout utilisé par les bâtisseurs, les démons, les saints et tout ça, quand ils se déplacent entre ici et Jérusalem. Ils ont l'habitude de voir le temps ainsi, aussi ça ne les choque plus, mais pour des fantômes ordinaires ça fait un drôle d'effet. Jette un coup d'œil à l'église là-bas au bout si tu ne me crois pas. »

Michael porta son regard vers le bout de la jetée dont ils approchaient. Juste après l'endroit où le pont s'achevait dans le vide on devinait une agitation incroyable, une imagerie trépidante quelque part entre un film en accéléré sur

l'industrie du bâtiment et un grand show pyrotechnique. Il vit la pente préhistorique nue qu'était Castle Hill avec, par-dessus, comme surimposés, les dépendances du château normand qui s'élevaient et tombaient, une simple guérite en pierre encerclée par de petites douves, la tourelle solitaire tombant en ruines, le fossé drainé puis comblé pour former un chemin de ronde en terre sèche autour du monticule. Une chapelle en bois s'épanouissait et se dissolvait dans les herbes, des carrioles chargées de pestiférés transportaient leur fardeau humain vers une fosse éphémère. Les granges et les remises qu'il avait vues ici quand il était descendu dans les années 1670 apparaissaient et disparaissaient, et au sein de cette agitation une structure rectangulaire en pierres grises et chaudes commençait à prendre forme.

Au début, le bâtiment se réduisait à des murs qui montaient comme des mailles tricotées, laissant des trous pour trois hautes fenêtres sur la façade sud et deux longues entrées d'où les briques se déroulaient en une extension à l'ouest, donnant l'impression qu'il s'agissait de sortes d'aires de chargement. Michael remarqua que la passerelle blanche et lumineuse sur laquelle il se trouvait semblait mener directement dans la partie supérieure de la porte la plus à gauche, mais son attention fut attirée par un toit de tuile qui surgissait en se déroulant depuis les avant-toits, de même qu'un porche recouvert de tuiles doté de sa propre cheminée en brique se mettait à saillir du côté sud du bâtiment, juste sous les trois fenêtres. Une enceinte surgissait à quelques mètres de la propriété, l'enfermant dans des murs de chaux qui se dressaient en étranges bosses arrondies là où auraient dû se trouver les quatre coins, pour aussitôt se fondre dans les formes plus basses et plus anguleuses dont avait l'habitude Michael. Dans le même temps – car tout cela advenait en même temps, depuis l'ancien monticule herbeux jusqu'à la tourelle normande et les granges vacillantes qui la suivaient –, il vit le porche avec l'unique cheminée et son toit de tuile pentu s'effondrer en une plus large et plus vaste façade d'église : un vestibule victorien avec une cour grillagée et des drapeaux. Se retournant vers le coin ouest le plus proche, il vit que les deux hauts chambranles avaient été presque entièrement comblés, laissant une petite entrée à mi-hauteur du mur de l'extension, qui correspondait parfaitement à l'extrémité de l'Ultracanal. Cette jonction jusqu'ici inachevée avait été apparemment achevée au cours des dernières secondes et s'abouchait maintenant à la chapelle, menant sans heurt dans le passage suspendu. Doddridge Church, maintenant tout à fait reconnaissable, explosa dans l'espace et le temps alors que des immeubles et des maisons modernes léchaient le ciel de leurs langues de brique.

Pendant ce temps, au-dessus des contours en formation de l'édifice, quelque chose d'autre se produisait. Des traits de lumière pâle s'organisaient en un diagramme imposant d'échafaudages et de poutrelles, un énorme et complexe treillis de traces lumineuses qui s'élevait en une colonne aux coins carrés jusqu'aux cieux brouillés, avec ses limites supérieures hors de vue même aux yeux de Michael et sa vision augmentée. Des lignes ultra-fines

de brillance fugace scintillaient puis s'éteignaient, des grilles élaborées de blanc se détachant sur les siècles tourbillonnants de ciel qui se brouillait et se dégageait au-dessus, suggérant quelque chose de vaste, l'église terrestre réduite à une simple pierre de fondation. Il leva des yeux intrigués vers Phyllis, qui lui sourit fièrement en retour.

« Et tu trouvais que les immeubles en zéro-cinq et six étaient grands, hein ? Eh bien, c'est rien qu'une pétouille comparé à ça. Ce machin monte droit jusqu'à Mansoul et même plus haut, jusqu'au bureau du Troisième Borough si l'on en croit les rumeurs. »

Michael était perdu, n'ayant jamais entendu ce nom avant.

« C'est qui le Troisième Borough ?

– Eh bien, disons que le quartier vivant normal, c'est le Premier Borough, comme je te l'ai dit. Puis au-dessus il y a le Deuxième Borough, qu'on appelle l'En-haut. Et juste au-dessus de ça... eh bien, il y a le Troisième Borough. C'est une sorte de collecteur de loyers et aussi une sorte de policier. Il couvre tous les Boroughs. Il veille à ce que la justice règne au-dessus des rues et tout ça. On ne le voit jamais, à moins d'être un bâtisseur. Allez, viens, passons par la porte dérobée et allons retrouver Mrs. Gibbs, histoire de voir si elle a appris quelque chose concernant la grande aventure dans laquelle tu as été embarqué. »

Le groupe avait atteint l'endroit où la passerelle scintillante s'arrêtait, face au chambranle de bois à mi-hauteur du mur ouest de l'église. Phyllis prit Michael par la main et le poussa à travers les planches peintes en noir de la porte et tous deux émergèrent dans une couleur riche et soudaine et un bruit assourdissant. La puanteur du collier de peaux de Phyllis s'insinua dans ses narines avant qu'il puisse les pincer et lui donna envie de vomir. Les images-sosies qui les avaient suivis lors de leur excursion dans le Grand Incendie de Northampton disparurent abruptement, car ils étaient à présent au-dessus de la jointure fantôme. Ils étaient dans l'En-haut. Ils étaient dans Mansoul.

Cela dit, la pièce dans laquelle ils se trouvaient paraissait de taille normale et n'avait pas été déployée en un des aérodromes pittoresques et infinis de Mansoul. Les éléments de son mobilier – ses tables, ses chaises et ses tapis – étaient tous dans le style du XVIII^e siècle, et bien que respirant une certaine aisance ils ne semblaient pas être l'apanage d'un riche, ni de quelqu'un d'extravagant ou de vaniteux.

À mesure que les enfants et leur guide en robe grise s'écoulaient par la petite porte en bois dans la pièce qui baignait dans une lumière dorée, ils découvrirent que Mrs. Gibbs était déjà là et les attendait. La matrone replète aux joues roses se tenait à l'autre bout de la pièce, vêtue d'un tablier blanc avec des abeilles et des papillons aux couleurs vives brodés sur ses ourlets. À côté d'elle se trouvait un homme de taille modeste qui semblait d'âge moyen. Ses traits ciselés, avec le front lisse et la lame courbe du nez, étaient néanmoins enclins à la rondeur, du fait d'une légère bosse charnue entre le rectangle de son antique col amidonné de pasteur et le menton ferme à

fossette. Toutefois, ses yeux paraissaient enfoncés, son regard doux et bleu ardoise tapi dans de larges orbites rondes qui semblaient capter la lumière reflétée à leur pourtour, avec un éclat fiévreux étalé sur les pommettes hautes. Des boucles dorées, qui se révélèrent par la suite une perruque, tombaient en cascade sur les épaules de sa longue robe noire de pasteur, entourant les traits doux et nobles d'un cadre doré, comme une peinture ancienne. Un sourire chaleureux hantait les commissures de ses fines lèvres arquées. Ce devait être, songea Michael, l'homme que Phyllis avait appelé Phil l'Ardent, même si sa personne ne dégageait absolument rien qui parût ardent. Le feu, tel que Michael avait pu le voir récemment avec les cabrioles des filles Salamandres, n'avait rien de raisonnable ou de prévenant.

Mrs. Gibbs et l'imposant homme d'Église parurent ravis de voir les enfantômes et le bâtisseur qui les accompagnait. La matrone s'avança en souriant.

« Ah vous voici mes chéris. Et Mr. Aziel, quel plaisir de vous rencontrer. Bien, je vous présente Mr. Doddridge avec qui je vous ai dit que je devais m'entretenir. Mr. Doddridge, voici le Gang des enfantômes, dont vous avez je suppose entendu parler. »

Doddridge sourit, même si son regard vif parut un peu triste à Michael.

« Voici donc les terreurs de Mansoul ! Ça alors, mais quel honneur. Mon épouse Mercy lit souvent vos exploits à notre fille aînée, Tetsy. Je dois vous présenter, mais pour l'instant il y en a un parmi vous dont j'ai hâte de faire la connaissance. »

Michael se douta qu'il s'agissait de lui, puisque tout le monde dans l'au-delà semblait s'intéresser à lui. Dans le même temps, à l'insu de Michael, Phyllis Painter supposa que l'homme d'Église parlait d'elle, en sa qualité de chef du Gang des enfantômes. Même Marjorie, pour des raisons personnelles, se rengorgeait un peu quand soudain Mr. Doddridge foula le tapis tout en losanges, passa entre eux et prit Reggie Melon par les épaules. Personne ne s'y était attendu, encore moins Reggie.

« À tes vêtements, je vois bien que tu dois être le petit Reggie. Quand j'ai lu que tu étais mort de froid juste devant notre église, j'en ai pleuré, et Mercy elle aussi a pleuré. Tu dois laisser de côté un temps tes aventures pour fréquenter l'université fantôme que j'essaie de mettre sur pied, où les esprits qui sont les moins avantagés peuvent bénéficier d'un enseignement même quand leur terme mortel est achevé. Dis-moi que tu viendras nous voir, cela me réjouirait grandement. »

Interloqué, Reggie acquiesça et serra la main que lui tendait l'homme. Le pasteur tourna alors son attention vers les autres enfants.

« Fort bien, voyons voir. Ce doit être Phyllis Painter avec sa célèbre écharpe offensive, ce qui veut dire que là-bas se trouve notre petite auteure. Le grand garçon au fond doit être notre vaillant enfant soldat, et d'après ta ressemblance avec la jeune Miss Painter je suppose que tu dois être Bill. Sois assuré que je garderai un œil sur toi. »

Finalement, Doddridge se tourna en souriant vers Michael, s'accroupissant pour que son regard soit au même niveau que celui de l'enfant en robe de chambre.

« Par élimination, donc, j'en déduis que cette petite crevette n'est autre que Michael Warren. Pauvre petit. J'imagine que tout ça t'effraie, les tenants et les aboutissants de notre existence à Mansoul pendant que ton corps terrestre fonce vers l'hôpital que j'ai fondé avec mes bons amis Mr. Stonhouse et le révérend Hervey. Et comme si ça ne suffisait pas, cette chère Mrs. Gibbs m'apprend qu'un des démons supérieurs t'a piégé et dupé afin de passer avec toi un méchant marché. »

Les lèvres de Michael se mirent à trembler à ce seul souvenir.

« Il a dit que je devais l'aider à commettre un meurtre. Je serai pas obligé, n'est-ce pas ? »

Doddridge baissa les yeux et examina longuement les motifs crème et chocolat du tapis puis leva de nouveau les yeux vers Michael, le regard désormais grave et préoccupé dans ses orbites cernées de lumière.

« Sauf si c'est la volonté de Celui qui a construit toute chose, ce qui est possible. Sois courageux, mon garçon, et sache que rien n'arrive sinon par nécessité. Chacun d'entre nous a son rôle à jouer dans l'immaculée construction, dans l'édification du Porthimoth di Norhan, et toi plus que quiconque. Ton rôle se limite à continuer tes aventures. Vois tout ce que tu peux de cette commune éternelle où nous sommes prolongés, même si ces visions sont parfois terribles. Vois les anges et les démons, mon enfant, et essaie de bien te souvenir de ton expérience. Ton temps ici inspirera des événements qui, aussi modestes soient-ils, demeurent essentiels à l'achèvement du Porthimoth. »

Phyllis donna un grand coup dans les côtes de Bill avec son coude pointu, et lui glissa : « Tu vois ? Je te l'avais dit ! »

Michael n'avait toujours aucune idée de ce qu'ils racontaient, et de toute façon il était plus préoccupé par une chose que venait de dire Mr. Doddridge.

« Ce Sam O'Day a dit que je ne me rappellerais rien quand je serais ressuscité. Il a dit que c'était les règles de l'En-haut. »

Le pasteur acquiesça, faisant trembler les bouclettes dorées de sa perruque. Il adressa à Michael un sourire rassurant puis regarda les autres enfants, posant sur eux son regard calme.

« Ça n'a de cesse de me surprendre, mais le fait est que les démons ne peuvent pas mentir. Nous savons tous que ce qu'a dit notre jeune ami est la vérité, que tous les événements qui surviennent à Mansoul sont oubliés dans le royaume des mortels. J'imagine également que certains d'entre vous savent déjà pourquoi ça ne doit pas être le cas en ce qui concerne Michael. Vous devez faire tout votre possible pour qu'il se rappelle son temps passé avec nous. Même si ça peut sembler impossible, il existe une façon d'accomplir de telles choses. D'après ce que j'ai lu dans votre passionnant roman, vous devriez simplement vous fier à votre propre raisonnement et être certains, au

bout du compte, que tout se passera bien. »

Marjorie intervint alors, l'air furieuse alors qu'elle s'adressait au prêtre.

« Si vous savez déjà comment nous allons débrouiller les choses, pourquoi ne pas nous le dire et nous épargner la peine ? »

Se redressant alors, l'homme d'Église éclata de rire et passa une main dans les cheveux châtain de la petite fille potelée, la décoiffant affectueusement, même si Marjorie eut un regard noir derrière ses lunettes bon marché et parut vexée.

« Parce que ce n'est pas comme ça que se déroule l'histoire. À aucun moment dans le récit que m'a lu Mercy il n'est dit que le pauvre Mr. Doddridge soit intervenu et vous ait expliqué comment se terminait l'histoire, afin que vous puissiez sauter des pages et vous épargner quelques efforts. Non, vous devrez débrouiller les choses par vous-mêmes. Pour ce que vous en savez, la peine que vous cherchez tant à vous éviter sera peut-être l'élément le plus crucial de votre histoire. »

Mrs. Gibbs intervint doucement.

« Allons mes petits, je suis sûre que Mr. Aziel et Mr. Doddridge aimeraient s'entretenir tous deux de certaines choses. Et si vous veniez avec moi pour que je vous présente Mrs. Doddridge et Miss Tetsy ? Je crois que Mrs. Doddridge a dit qu'elle allait faire du thé et des gâteaux pour tout le monde. »

L'ensemble des enfantômes parut infiniment enchanté par cette annonce, s'amassant autour de la matrone alors qu'elle entreprenait de les diriger dehors par l'autre porte de la chambre lumineuse dans le couloir. La perspective d'un rafraîchissement fit à Michael l'effet d'un choc, car jusqu'ici il avait cru que les fantômes ne pouvaient ni manger ni boire. Il s'aperçut que la dernière chose à avoir franchi ses lèvres avait été la pastille contre la toux que sa mère lui avait donnée dans la cour intérieure de leur maison de St. Andrew's Road, il y a au moins une semaine d'après l'estimation de Michael. Depuis, il n'avait pas ressenti le besoin de manger, mais maintenant le fait de se rappeler combien il était agréable de mâcher et d'avalier quelque chose de bon lui donnait faim et le rendait nostalgique dans le même temps, de sorte que les deux sensations se mélangeaient et ne pouvaient être distinguées. Il était devenu voracement nostalgique.

Michael et les autres enfants suivirent Mrs. Gibbs dans le couloir confortable et grinçant, laissant le révérend et le grand bâtisseur maigre à leur conversation. Mr. Doddridge et l'homme que Mrs. Gibbs appelait Mr. Aziel étaient en train de s'installer dans deux fauteuils face à face quand la porte du salon se referma derrière les enfants et la matrone. Le couloir dans lequel les enfantômes se retrouvèrent était court mais agréablement aménagé, avec des fleurs roses et jaunes dans un vase sur l'unique rebord de fenêtre, éclairé par une colonne oblique de fraîche lumière matinale qui tombait en flaque blanche sur le plancher verni. Un panneau encadré de broderies était accroché au mur recouvert de papier peint rayé couleur menthe sur la gauche de Michael, avec les motifs qu'il avait déjà vus à Mansoul, le ruban d'une rue ou

d'une route se déroulant sous une balance grossièrement dessinée, rehaussée de fil d'or sur de la soie rose charnue. Une délicieuse odeur de cuisson leur parvenait d'un peu plus loin, sucrée et odorante malgré la rude concurrence à laquelle se livraient les lapins en décomposition de Phyllis Painter.

S'affairant comme une poule noire, Mrs. Gibbs fit passer les petits spectres par la porte en chêne au bout du palier et tous émergèrent dans l'éclat festif d'une joyeuse cuisine à l'ancienne. C'était de là, comme le comprit aussitôt Michael, que provenait le parfum de tarte aux fruits qu'il avait humé dans le passage. Deux dames, jolies et bien mises avec leurs cheveux de jais ramassés en chignon, étaient en train de discuter près du fourneau noir, mais elles se tournèrent avec ravissement vers la matrone et son troupeau de voyous fantômes quand ils entrèrent.

« Mrs. Gibbs – et voici je suppose nos petits héros ! Entrez et asseyez-vous. Tetsy et moi comptons parmi vos plus fervents admirateurs, et nous sommes là, en plein milieu de votre chapitre “L'Enfant qui s'étrangle”, à dire toutes les parties du dialogue que nous avons déjà parcouru une dizaine de fois. C'est vraiment un sentiment étrange et c'est terriblement excitant. Asseyez-vous donc pendant que je prépare du thé. »

La femme qui venait de parler était, selon Michael, la plus âgée des deux. Elle était menue, avec un visage en forme de cœur et des yeux doux, vêtue d'une robe en soie damassée brodée de fleurs et de papillons orange moucheté comme ceux sur les ourlets du tablier de Mrs. Gibbs. Ses pieds plutôt petits étaient chaussés de souliers en cuir souple et ocre pâle, avec des coutures en fil noir imitant des taches de léopard et des talons qui devaient faire cinq centimètres de haut. La maternité émanait d'elle en une aura chaude et parfumée au pain, et Michael avait envie de se cramponner à elle et de ne pas la lâcher. Comme la gentille dame l'emmenait vers une des chaises en bois disposées autour de la table de la cuisine, près de l'âtre au beau carrelage, il pensa à sa mère qui lui manquait cruellement. Mrs. Gibbs fit les présentations.

« Fort bien, mes chéris, soyez attentifs. Voici Mrs. Mercy Doddridge, la tendre épouse de Mr. Doddridge, et la jeune fille qui se tient à mes côtés est leur fille aînée, Miss Elizabeth. Vous ne pourriez le deviner en la regardant, mais Miss Elizabeth est plus jeune que pas mal d'entre vous. Tu avais six ans, ma chérie, n'est-ce pas, quand tu es arrivée à Mansoul ? »

Miss Elizabeth, une version plus jeune et plus animée de sa mère, portait une robe longue, du même jaune pâle que l'horizon à l'est dans les minutes qui précèdent l'aube, enrichie ici et là par de minuscules boutons de rose. Elle riait d'un rire espiègle tout en répondant aux questions de la matrone, en remuant ses boucles brunes. À en juger d'après leur expression, Reggie, John et Bill étaient déjà tous raides dingues de la fille du révérend, et buvaient ses paroles.

« Oh non. Je n'avais même pas cinq ans quand le chagrin et la phtisie m'ont emportée. Je me souviens que je suis morte la semaine précédant la fête organisée pour mon cinquième anniversaire, aussi n'y ai-je jamais pris part, ce

qui m'a horriblement contrariée. Je crois que je suis toujours enterrée sous la table de communion en bas, n'est-ce pas, maman ? »

Mrs. Doddridge adressa à sa fille un regard indulgent et plein de tendresse.

« Oui, tu es encore là, Tetsy, bien que la table de communion ait disparu. Maintenant, sois gentille et sors les gâteaux-fées du four pendant que je prépare le thé. La sur-eau a certainement dû bouillir maintenant. »

Assis près de l'âtre avec ses chaussons qui se balançaient d'avant en arrière, Michael leva les yeux vers le fourneau. Une grosse poêle en métal fumait sur la plaque du foyer, apparemment pleine des mêmes billes de filigrane liquide qu'il avait vues pleuvoir sur Mansoul pendant le combat entre les bâtisseurs géants. Ce devait être, à en juger par les petites perles complexes qui fusaient du bord de la poêle, de la sur-eau. Mrs. Doddridge traversa la spacieuse cuisine jusqu'à un comptoir en bois sur lequel trônait une magnifique théière émeraude en poterie vernie. Grâce à sa vision fantôme, Michael vit une miniature bulbeuse de la pièce se refléter dans la panse vert océan de ses flancs avant que la femme du révérend approche du comptoir et la masque à sa vue. Ôtant le couvercle de la théière, elle leva la main vers les hauteurs de la fenêtre qui dominait le plan de travail en bois et décrocha une des choses à la forme étrange qui étaient suspendues au cadre de la fenêtre par des ficelles, comme pour sécher. Michael ne les avait pas encore remarquées, mais quand ce fut fait il ne put s'empêcher de sursauter.

Leurs tailles variaient du couvercle d'un bocal à confiture à une tête d'homme. Elles ressemblaient à des étoiles de mer desséchées ou aux carapaces évidées d'énormes araignées, mais des araignées d'une couleur agréable de sorbet. L'idée était déjà en soi assez perturbante, mais en y regardant de plus près Michael s'aperçut que la véritable nature des formes suspendues était encore plus troublante : chacune était un agrégat de fées mortes, avec leurs petites têtes et leurs corps joints ensemble en cercle de sorte qu'elles formaient un réseau en faisceau évoquant un napperon en dentelle, mais en plus étoffé. Elles rappelaient à Michael l'étrange excroissance grise que Bill avait trouvée quand ils avaient creusé un passage pour échapper à l'épouvantable tempête fantôme, dans la cour intérieure au bas de Scarletwell Street. Mais il s'agissait alors d'une chose horrible aux corps ratatinés, aux têtes enflées et aux énormes yeux noirs qui semblaient vous fixer, alors que ces spécimens-ci avaient des proportions gracieuses et étaient apparemment dépourvus d'yeux, avec seulement de petites orbites blanches comme les alvéoles d'un trognon de pomme dont on a ôté les pépins. Elles pendaient sur quatre longueurs de ficelles à nœuds, avec deux ou trois grappes-fées séchées par ficelle, et produisaient un cliquetis sourd en s'entrechoquant tel un ensemble de carillons éoliens.

Mrs. Doddridge décrocha d'un coup sec une des plus grosses grappes, brisant le bas des fragiles jambes des fées. D'un geste brusque, la femme du révérend commença à broyer les nymphes conjointes en morceaux suffisamment petits pour entrer dans le récipient, puis elle se dirigea

rapidement vers le fourneau et prit la poêle pleine de sur-eau bouillonnante par la poignée afin de pouvoir verser son contenu dans sa théière, sur les fées écrasées. Un arôme alléchant s'éleva de l'infusion, rappelant la mandarine, si les mandarines avaient été des pêches en même temps qu'un sachet de billes d'anis.

Pendant ce temps, la délicieuse Miss Elizabeth sortit une plaque de cuisson noire du four. Recouverte d'une bonne douzaine de petits gâteaux roses, elle dégageait un parfum encore plus appétissant que le thé parfumé, si la chose était possible. La posant dans un coin pour qu'ils refroidissent, la plus jeune des Doddridge alla chercher une petite jatte sur le manteau de la cheminée, tout près de Michael. Comme elle passait devant lui, il ne put contenir sa curiosité.

« Pourquoi on t'appelle Tetsy si ton nom c'est Elizabeth et pourquoi t'es aussi grande si tu n'as que quatre ans ? Y a quoi dans ce bol ? Je m'appelle Michael. »

Miss Elizabeth se baissa vers lui en souriant.

« Oh, je sais qui tu es, jeune Warren. Tu es l'Enfant qui s'étrangle au chapitre douze, et je m'appelle Tetsy parce que c'est ainsi que je prononçais Betsy quand j'étais une petite fille. Si j'ai décidé de grandir depuis que je suis morte c'est parce que je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de voir comment c'était de grandir quand j'étais en vie. Quant au bol, eh bien, regarde par toi-même. »

Elle abaissa le bol et l'inclina pour qu'il puisse voir ce qu'il contenait. Au fond se trouvait un minuscule tas de cristal en poudre, proche du sucre granulé sauf que la substance était du bleu et blanc d'un ciel d'été dégagé. Elizabeth l'invita à goûter la poussière céruléenne du bout du doigt, ce qu'il fit. Ça ressemblait un peu à du sucre normal mais le goût était également pétillant et assez prononcé. Michael, qui apprécia ce nouveau parfum, lui demanda ce que c'était.

« Ce sont tous les petits pépins qu'on ôte des Bedlam Jennies. Quand on en a assez, on les écrase en sucre-lutin avec un pilon pour en saupoudrer nos gâteaux-fées. »

Un peu tard, il comprit ce qui était arrivé aux yeux des grappes suspendues de fées mortes. Tirant la langue comme s'il n'en voulait pas dans sa bouche après son flirt avec le glaçage oculaire, Michael eut une grimace qui fit rire la fille du révérend.

« Oh, ne sois pas bête. Ce ne sont pas vraiment des fées. Ce sont juste les parties ou pétales d'un truc genre champignon fruité en plus gros et plus compliqué qu'on appelle un Galutin ou une Bedlam Jenny. On a reçu un jour la visite de l'esprit d'un soldat romain venu de Jérusalem, et il appelait ça des Truffes de Minerve. Elles poussent dans la jointure fantôme ou le Deuxième Borough, et s'enracinent partout où il y a des moyens de subsistance. Quand elles sont encore petites, elles ressemblent à des cercles d'elfe ou de gobelins et on ne doit pas les manger. On doit attendre qu'elles aient mûri en fées. Les

vivants ne peuvent pas voir les fleurs. Ils peuvent parfois voir les rejetons que le Galutin insinue dans le royaume inférieur, où ce qui est en fait une unique excroissance ressemble à un cercle de fées distinctes et dansantes – ou une meute d’horribles gobelins aux yeux noirs quand elles ne sont pas mûres. C’est vraiment tout ce qu’on a à manger ici, même s’il y a une sorte de beurre-ectoplasme qu’on peut faire avec les vaches fantômes. En soi ça n’a aucun goût, mais si on fait de la farine avec les fleurs on peut les mélanger au gras fantôme pour former une pâte rose et sucrée. C’est de ça qu’on se sert pour faire nos gâteaux fantômes, et maintenant si tu veux bien m’excuser je crois qu’ils ont assez refroidi pour que je les saupoudre de poussière-lutin et les serve. »

La jeune Doddridge fit le tour de la table, et laissa chaque enfant goûter à la poudre sucrée, distribuant la chose équitablement. Pendant ce temps, sa mère avait sorti une flottille de petites tasses et de soucoupes d’un buffet que personne n’avait encore remarqué et versait à chacun une dose du breuvage rosâtre et fumant avec la théière vert foncé qui luisait telle une grosse pomme en céramique. Mrs. Doddridge s’activait entre le plan de travail en bois et ses hôtes assis, dispensant du thé à tous en les invitant à ne pas en renverser.

« Et veillez à ne pas vous brûler la langue. Soufflez sur le thé pour le faire refroidir avant de le boire. Nous avons une cruche de lait fantôme si jamais ça vous dit, même si nous trouvons que ça gâte le goût et donne au thé un parfum crayeux. »

Pendant ce temps, Testy achevait de saupoudrer les yeux de fées en poudre sur les gâteaux encore chauds, agrémentant chaque gâterie rose d’un glaçage scintillant de cobalt. Mrs. Gibbs et les six enfants eurent droit chacun de prendre un gâteau sur l’énorme assiette où ils étaient disposés, pareils à des nuages mordorés sur un ciel de porcelaine hivernal. Se servant également, les femmes Doddridge installèrent des tabourets en bois à côté de la table, choisissant chacune un gâteau et se joignant au doux susurrement de la conversation.

Mrs. Doddridge, qui s’était assise à côté de Mrs. Gibbs, interrogea la matrone sur un vieux règlement concernant les portes de Mansoul, lesquelles étaient, apparemment, au nombre de cinq. Depuis sa position près de l’âtre, Michael ne pouvait pas vraiment suivre la conversation, qui semblait établir des comparaisons entre les diverses entrées et les cinq sens humains. Derngate était lié au toucher, semblait-il. Perplexe, le garçonnet reporta son attention sur la pétulante Tetsy, qui s’était assise à côté de Marjorie, et interrogeait à présent la petite noyée sur un sujet aussi impénétrable que le lien entre papilles et portes citadines.

« Mon chapitre préféré est celui avec cet odieux type en chemise noire qui erre dans l’En-haut tout en souffrant de délire dans son corps mortel. Ça nous a fait tellement rire avec maman que j’avais du mal à continuer ma lecture. Et le passage où l’ours fantôme de Bearward Street se révèle pro-Juif et le pourchasse dans la jointure fantôme jusque dans les célébrations du 8 mai

était une merveille. »

Marjorie semblait ravie d'entendre ça, même si ça n'avait aucun sens pour Michael. Un peu plus loin, John et Phyllis s'entretenaient tout en sirotant leur thé. Ils avaient l'air de s'apprécier, et même si Michael était encore un peu déçu après que Phyllis lui eut dit qu'elle ne voulait pas être sa petite amie, il trouva qu'ils faisaient un très beau couple. Assis en face de lui, Bill et Reggie faisaient encore des projets pour capturer un mammouth fantôme, se postillonnant des miettes violettes au visage tout en parlant, la bouche désagréablement pleine de gâteau-fée à moitié mâché.

N'ayant personne avec qui discuter pour l'instant, Michael se dit qu'il devrait en profiter pour goûter les délicieux gâteaux rose et bleu. Il éleva le morceau appétissant qu'on lui avait donné, le maintenant sous son nez et inspirant son chaud parfum. Comme le thé, le gâteau dégageait un arôme délicieux mais ambigu. Michael sentait qu'il n'était pas vraiment anisé, que s'y mêlaient des nuances de pêche et de mandarine, mais c'était quelque chose de distinct et d'inhabituel. Il entama la surface saupoudrée de saphir et presque aussitôt sa bouche explosa de sensations si vastes et si complexes qu'il sentit que sa langue était enfin au paradis avec le reste de sa personne. Le gâteau avait un goût aussi riche et complexe que peut l'être une cathédrale aux regards. La saveur indéfinissable de fruits inconnus venus d'îles à moitié imaginaires résonnait dans ses joues comme de la musique d'orgue et sa texture aérienne et granuleuse lui rappela la lumière dominicale derrière des vitraux. Quand il déglutit, il sentit un chatouillement partir de l'ancien siège de son estomac et se répandre dans ses orteils, ses doigts et les extrémités de ses boucles blondes. Ayant l'impression que son esprit avait été trempé dans du parfum de rose comme celui que les gens mettent parfois sur les cartes d'anniversaire, Michael s'abandonna à l'arrière-goût qui se diffusait en lui tel un hymne. Il l'emplissait d'une fraîche vitalité et en même temps était si rassasiant qu'il induisait une somnolence rêveuse et délicieuse. C'était une expérience très contradictoire.

Il souffla sur son thé comme l'avait conseillé Mrs. Doddridge, puis prit prudemment une gorgée. Le goût lui rappela les gâteaux mais en plus net et d'une astringence plus agréable, comme une brise chaude soufflant dans son esprit et son corps fantômes plutôt que quelque chose de substantiel. Michael ne s'était jamais senti aussi satisfait et détendu. Les discussions des autres autour de la table se changeaient en un murmure distant – Reggie demandant à Bill quel était le meilleur appât pour attirer un mammouth fantôme, Tetsy Doddridge demandant à Marjorie si le fait d'avoir deux membres du gang portant le même nom – Warren – ne prêtait pas à confusion pour le lecteur – mais Michael ne prenait plus la peine de suivre les diverses conversations. Il grignotait son gâteau de fée et buvait son thé de fée, en découvrant que ces derniers réveillaient en lui le sentiment excitant d'émerveillement qu'il avait ressenti quand Phyllis l'avait hissé dans Mansoul.

Sur le moment, alors que tout était nouveau pour lui, il avait été

complètement fasciné par la moindre surface, la moindre texture, se perdant dans le grain du bois ou les fils roses du pull élimé de Phyllis Painter. Sans qu'il s'en soit rendu compte, son appréciation des magnifiques choses qui l'entouraient s'était lentement émoussée, comme si cet au-delà extraordinaire et tous ses atours allaient de soi. Ce ne fut que lorsque ses facultés eurent été ravivées par le thé anglican que Michael comprit qu'il s'était relâché et qu'il passait à côté de choses incroyables. Il regardait à présent autour de lui la cuisine qui baignait dans la lumière laiteuse du matin et les précieuses éraflures ou marques d'usure sur les ustensiles, savourant tous les humbles miracles et le sens profond du foyer qu'ils dégageaient.

Son regard se posa sur le carrelage décoratif de l'âtre à côté de lui et il en vit pour la première fois les détails stupéfiants. Chaque carreau offrait une scène différente dessinée dans les nuances bleues et dégradées d'une soucoupe en céramique chinoise, en traits fins et bleu marine sur un fond d'une nuance plus glacée et plus pâle. Au bout d'un moment, Michael comprit que les carreaux étaient disposés de façon à ce que toutes les images distinctes racontent une histoire, comme dans les illustrés d'Alma. Si tel était le cas, il lui semblait que l'endroit le plus pertinent pour commencer l'histoire serait en bas à gauche de l'âtre, non loin de là où il était assis.

Baissant les yeux, il fut immédiatement absorbé par l'épisode décrit, sa vision augmentée nageant dans les détails bleu foncé jusqu'à ce qu'il comprenne d'un coup que c'était presque une image le représentant, un petit garçon regardant une histoire racontée par des carreaux peints autour d'un âtre, des images dans une image dans une image. Michael fut davantage fasciné par cette mise en abyme qu'il ne l'avait été la première fois par le spectacle étincelant des Greniers du Souffle. Bien que l'enfant dans la miniature ne lui ressemblât pas, ayant des cheveux noirs avec une coupe au bol et portant des chaussures à boucle et des culottes courtes, Michael se sentit comme aspiré dans la délicieuse illustration. Il ne savait plus trop s'il était le petit Michael Warren, assis dans une cuisine en train de manger un gâteau et de regarder un carreau, ou s'il était le jeune garçon peint penché sur les genoux de sa mère alors qu'elle lui désignait les récits bibliques peints sur les carreaux autour de l'âtre. La pièce chaude autour de lui et sa tablée bruyante se fondaient en un chaud vernis de céramique, devenaient un salon dans un autre siècle et ce faisant acquéraient une teinte bleu de Prusse lustrée. Ses propres mains étaient à présent des contours cyan sur un fond pâle ultramarine et il était...

Il était Philip Doddridge, âgé de six ans, et prenait un cours d'instruction religieuse avec sa mère Monica, son bras droit souligné de bleu autour de ses épaules alors qu'elle lisait des passages de la vieille Bible posée sur ses cuisses drapées d'une jupe glissante. Avec son autre main, elle lui désignait les carreaux de Delft autour de l'âtre, chacun représentant une scène du Nouveau Testament, une crucifixion ou une annonce, afin d'éclairer le passage qu'elle lisait à son fils. C'était un après-midi pluvieux pendant les

mois d'automne de l'an 1708, près de la cheminée du salon de Kingston upon Thames, où tout respirait le sacré. Sur le manteau de cheminée, deux éventails en papier flanquaient une pendule en cuivre enfermée sous une énorme cloche de verre transparent, et un feu bleu roi luisait derrière un pare-feu laqué dans un coin de l'âtre. La voix douce de Monica Doddridge continuait de lire tandis que le regard de son fils parcourait les magnifiques carreaux hollandais. Ici un énorme Jonas était régurgité par une baleine guère plus grosse qu'un brochet charnu, tandis que non loin un fils prodigue avec une perruque était accueilli dans le giron familial. L'enfant était tellement absorbé par les fascinants tableaux qu'il avait presque l'impression d'en faire partie, une silhouette quasi turquoise sous le vernis, peut-être un enfant Jésus sermonnant ses aînés sur les marches du temple. Se perdant parmi les embellissements indigo, Philip se recomposa et s'arracha aux scénarios bibliques avant de s'y immerger complètement. Il était...

Il était Michael Warren. Il était assis dans une cuisine lumineuse de Mansoul, assis autour d'une table avec cinq autres enfants et trois adultes, qui tous conversaient aimablement et ne prêtaient pas attention à lui. Se demandant ce qui venait de lui arriver, il laissa son attention revenir lentement aux carreaux, examinant cette fois-ci prudemment le deuxième en bas à gauche. Le moment n'avait pas...

Le moment n'avait pas l'air particulièrement exceptionnel, en ce matin d'août 1714 dans l'église de la Congrégation de Fetter Lane. Un Philly malingre, esquissé à l'encre bleue de stylo-plume, était assis entre son père et son cher oncle Philip sur le banc de devant, en train d'écouter le prêtre, Mr. Bradbury, prononcer son sermon du matin. La mère de Philly était morte brutalement trois ans plus tôt, et l'enfant frêle qui ne se plaignait jamais doutait que son père ou son oncle restent longtemps avec lui. Ce n'était pas une famille à la santé robuste, Philly et sa grande sœur Elizabeth étant les deux seuls survivants sur vingt enfants dont dix-huit morts avant même sa naissance. Un mouvement dans la galerie supérieure arracha Philly à sa rêverie et il leva les yeux, aperçut un mouchoir qui tombait, une frêle dentelle brodée de bleuets, surprise dans sa négligente descente vers le sol dallé de l'église. Tous retinrent un petit cri sauf le père de l'enfant, Daniel Doddridge, qui se mit à tousser. Le mouchoir était un signal, lâché délibérément par un messenger de l'évêque Gilbert Burnet afin d'annoncer le décès de la reine Anne, cette Stuart qui avait tellement œuvré contre la cause des non-conformistes. En effet, son tout dernier effort pour les confondre, le Schism Act, devait être voté ce jour même. C'était une tentative avérée pour saper la grande tradition de mécontentement religieux qui remontait aux lollards de John Wycliffe au XIV^e siècle ou au grand dissident radical Robert Browne deux cents ans après. Il s'attaquait à la foi de Bunyan et à ses membres révolutionnaires les muggletoniens, les moraves et les ranTERS, mais le Schism Act serait maintenant très probablement abandonné avec la mort de la reine Anne, son instigatrice. Remuant sur le banc dur, Philly se sentait extrêmement

nerveux mais il ne savait pas trop pourquoi. Alerté par le signal venu de la galerie, le prêtre écourta son sermon et proposa qu'on prie pour le nouveau roi le Hanovrien George I^{er} qui avait déjà juré allégeance à la non-conformité. Entre-temps, l'Église bruissait de murmures excités, ayant compris que la détestée Anne était enfin morte. Souriant de contentement, Mr. Bradbury entama le chant du psaume 89 avant de lire d'un ton grave le texte : « Allez voir cette maudite, et enterrez-la, car elle est fille de roi. » Les oreilles de Philly bourdonnaient alors qu'il comprenait qu'il était présent à l'aube d'une nouvelle ère, une époque de liberté religieuse que l'enfant avait du mal à concevoir. Il sentait...

Il sentait le bord dur de la chaise faire pression contre ses cuisses, le petit morceau sucré et gluant du gâteau de fée pas encore avalé au repos sur sa langue. Il l'avalait et prit une rapide gorgée de thé avant d'examiner le carreau suivant. Il s'aperçut qu'il...

Il s'aperçut qu'il portait une chemise de nuit et un jupon, avec une jatte à pudding sur ses cheveux noirs en guise de casque. Il avait vingt et un ans, jouait dans Tamerlan, la pièce de Rowe, avec des amis et des camarades étudiants de l'université dissidente de Kibworth, Leicestershire, jouant le rôle du célèbre sultan Bajazet. Toute la troupe riait aux larmes, y compris ce bon vieux Obadiah Hughes, qu'ils appelaient Atticus, et la petite Jenny Jennings qu'ils surnommaient Theodosia, la fille du révérend qui dirigeait l'université. Son propre surnom était Hortensius et alors qu'il agitait ses jupes bleu lavande il aurait aimé que l'hilarité ne cesse jamais, qu'il puisse arrêter le temps et préserver ainsi ce moment pour l'éternité, une mouche riante et joyeuse prise dans de l'ambre. Dieu sait si l'on avait peu eu l'occasion de rire jusqu'ici dans la vie d'Hortensius. Orphelin à l'âge tendre de treize ans, il avait été confié à un gentilhomme du nom de Downes qui dilapiderait tout l'héritage du jeune garçon en de ruineuses spéculations financières à Londres. Après une période agitée et instable avec sa grande sœur Elizabeth et son mari le révérend John Nettleton, Hortensius avait trouvé une place dans l'institution de Kibworth, où par la grâce de Dieu avaient été instillées en lui la discipline et l'humilité qui, l'espérait-il, le soutiendraient toute sa vie. Le révérend John Jennings et son épouse avaient été presque comme des parents de substitution pour le garçon, très proches et extrêmement soucieux de son éducation. Il avait été étonné d'apprendre que le père de Mrs. Jennings n'était autre que Francis Wingate, de Harlington Grange à Bedford, qui avait fait emprisonner le pauvre John Bunyan dans la geôle de Bedford. Présentement, plié de rire avec son faux casque en étain qui tombait par terre en cliquetant et tous ses amis autour de lui, il fut frappé par le contraste entre cette frivolité et la solitude constante qu'il ressentait dans presque tous les autres moments de sa vie. Il y avait la passion qu'il ressentait pour Kitty Freeman, sa Clarinda ainsi qu'il l'appelait, même s'il craignait que ses marques d'affection ne soient pas payées de retour. Trébuchant sur la ligne lapis qu'était l'ourlet de sa chemise de nuit, et provoquant par là de nouveaux

couinements de rire, il se demanda si une partenaire idéale l'attendait dans le futur. Était-ce dans les projets de Dieu, si tant est que les projets de Dieu fassent une part à Hortensius ? Une épouse et un emploi convenable figuraient-ils dans ce grand et ineffable dessein ? Quel était son destin ? Quel était... ?

Quelle était cette sensation ? Michael avait l'impression d'avoir été lâché en haute mer entre cette cuisine chaleureuse et le monde des carreaux aux belles illustrations, un scintillant paysage de porcelaine rendu dans les nuances du bleu de billard, le temps entier réduit à de fins traits bleus sur de l'émail blanc. Bien qu'il sût qu'il était inéluctablement aspiré dans chaque nouvelle image qu'il examinait, il s'aperçut qu'il ne pouvait s'empêcher de les regarder. L'euphorie qui avait accompagné le thé et le gâteau enveloppait Michael telle une épaisse et douce couverture, et il oublia sa peur de rester prisonnier des fioritures peintes. Il continua son inspection et passa à l'image suivante. C'était...

C'était une vision inquiétante, avec une brume matinale rampante et blanche sur les ronciers du sentier ; le prêtre en déplacement s'était arrêté pour causer avec une jeune femme vêtue de haillons à carreaux, les yeux immenses et lumineux de cette dernière se détachant sur le lavis ardoise presque imperceptible du chemin bucolique. Le révérend Doddridge, qui allait de village en village dans le Northamptonshire et parlait aux congrégations où il était invité, était assis sur sa jument et s'émerveillait devant la jeune femme au teint cireux et à l'air irréel qui lui bloquait le passage. Elle s'appelait Mary Wills et c'était une prophétesse respectée du proche village de Pitsford, une mystique qui avait hélé le jeune prêtre pâle et très demandé alors qu'il passait par là. Elle donnait l'impression d'une chose composée du brouillard qui gouttait dans les fossés, bâtie d'herbes sauvages ou de feuilles trempées, et elle prétendait qu'elle voyait l'avenir comme dans un livre déjà écrit, une forme sculptée enfermée dans la matrice métallique du temps. « "Comme il ne se laissait pas persuader, ils n'insistèrent pas, et dirent : Que la volonté de Dieu soit faite." Telles sont les paroles du premier sermon que tu prêcheras dans les quartiers pauvres de Northampton, où tu devras devenir pasteur. » Il devait recroiser l'oracle dépenaillée au fil des ans et finirait par croire ses visions, mais lors de cette première entrevue, il avait vingt-six ans et crut que sa prophétie était une imposture, même s'il ne se montra ni désagréable ni brusque avec elle dans son attitude. C'était l'œuvre d'un prêtre ici à Northampton, pensa Doddridge, qui devait faire le lit de ses prédictions. Il venait juste d'entendre les suppliques de ses collègues au sein de la congrégation dissidente, le Dr. Watts et David Some et tous les autres, qui l'avaient supplié de prendre la direction de l'université dissidente de Market Harborough, un poste laissé vacant par le décès de son ancien prêtre, le très regretté révérend John Jennings. Des chariots avaient déjà emporté les affaires de Doddridge jusqu'à la résidence de Harborough où Mrs. Jennings continuait de diriger les affaires domestiques, et où Doddridge caressait

l'espoir d'une relation affectueuse avec la délicieuse fille des Jennings, Jenny. L'idée qu'il puisse se laisser convaincre et sacrifier une position aussi illustre pour une cabane venteuse dans le quartier désolé de Northampton était par conséquent une chimère absurde qui, il n'en doutait pas, ne verrait jamais le jour. Il remercia l'étrange fillette pour ses avertissements et reprit son voyage. Il était...

Il était impossible d'échapper à l'implacable progression des carreaux une fois que Michael se fut abandonné à l'appel séduisant du récit. Noyé parmi les récifs bleus, blancs et vitreux, il cessa de résister et se laissa couler, ballotté par les flots du récit d'une scène à l'autre. Il ne savait pas trop...

Il ne savait pas trop pourquoi il agissait ainsi, menant sa monture à travers les délicats rideaux de dentelle neigeux qui tombaient en cette veille de Noël, en direction des lumières chaudes de la salle de réunion de Castle Hill. Il écrasait les congères crissantes qui recouvraient le sanctuaire, un ragoût de côtes de pauvres et de crânes de pestiférés enfoui quelque part sous la croûte de glace et les couches de poudreuse qu'elle cachait. Il avait pris son poste à l'université de Market Harborough il y a tout juste un mois ou deux, après avoir écouté les imprécations de la population de Northampton, comme quoi il devait accepter le ministère de Castle Hill ici dans le quartier ouest le plus miséreux de la ville. Le quartier était une ruine hideuse qui s'était vu refuser les rénovations entreprises par le restant de la commune après le Grand Incendie, et de toute façon il se consacrait à son travail à Harborough. Il avait gracieusement décliné la proposition, mais l'humble congrégation s'était montrée insistante. Finalement, le jeune et populaire révérend avait décidé de venir refuser en personne, en informant ses ouailles potentielles qu'elles devaient cesser leurs suppliques, sous forme d'un sermon. Celui-ci commençait ainsi : « Comme il ne se laissait pas persuader, ils n'insistèrent pas, et dirent : Que la volonté de Dieu soit faite », et pourtant il n'avait pas pensé à Mary Wills ou à ses prédictions avant d'arriver à la moitié du sermon, quand il se trouva les réaliser. La population de Castle Hill, en outre, avait paru si pleine de bonne volonté à son égard que ses pensées étaient toutes chamboulées alors qu'il retournait dans ses quartiers au pied de Gold Street. En passant devant une porte ouverte, il avait entendu un garçon lire à voix haute les Écritures à sa mère, comme le révérend troublé l'avait fait si souvent, déclarant : « Et que ta vigueur dure autant que tes jours » d'une voix claire et franche. Le sentiment s'était imposé à lui à l'instant même avec une grande puissance, de sorte qu'il lui fit l'effet d'une révélation : tous ses jours faisaient partie de Doddridge, partie de sa substance éternelle, et il n'était composé de rien d'autre que ces jours, leurs pensées, leurs paroles et leurs actes. Ils étaient sa force. Ils étaient son tout. Il avait décidé sur-le-champ de renoncer à son poste à l'université de Harborough et d'accepter plutôt celui moins prometteur à Northampton. Ses collègues, Mr. Some et Samuel Clark, avaient tout d'abord été choqués et l'avaient supplié de reconsidérer sa décision mais ils avaient tous deux fini par reconnaître à contrecœur que,

aussi étrange que fût son parti, une cause supérieure à la leur avait dû décider de cette issue en accord avec son propre et impénétrable calendrier. Et il était donc ici en cette veille de Noël, à avancer vers son destin dans les ombres noir bleu mouchetées de flocons. Ce n'est pas sans difficulté qu'il...

Ce n'est pas sans difficulté que Michael réussit à se rappeler en partie la cuisine et le gâteau. Les épisodes gravés en bleu se pressaient en masse maintenant. Il savait qu'il était...

Il savait qu'il était destiné à Miss Mercy Maris, et ce depuis le jour où il avait posé les yeux sur elle, là, dans le salon de sa grand-tante, Mrs. Owen. Sa cadette de six ans, d'humeur enjouée et dotée d'une saine complexion, avait été le brillant joyau qu'il avait redouté de ne pouvoir acquérir. Il avait récemment demandé en mariage Jenny Jennings, alors âgée de seize ans, mais après avoir essuyé un refus il avait levé le siège et s'était contenté de sa durable amitié. L'impulsion qui l'avait possédé, cependant, en cette récente occasion, n'était rien en regard de la passion qu'il ressentait pour Miss Maris, qui l'avait frappé comme la foudre même. Il avait persisté dans sa cour, incapable d'agir autrement, et découvert à son grand plaisir que ses affections étaient réciproques. Ils s'étaient mariés le 29^e jour de novembre de l'an 1730 à Upton-upon-Severn, et sa nouvelle épouse était venue vivre avec lui ici, à Northampton, l'assistant dans son travail avec enthousiasme malgré la misère noire du quartier. Les gens du coin étaient des modèles de gaieté et d'entraide, malgré les disputes qui éclataient entre une douzaine de fois non-conformistes différentes. En effet, Mrs. Doddridge et lui trouvèrent leur congrégation des plus agréables malgré la réputation qu'elle avait acquise de par son insurrection et son instabilité, un coin tranquille où les plus séditeux pamphlets avaient été écrits et publiés anonymement au siècle précédent. Sir Humphrey Ramsden n'avait-il pas affirmé que Northampton était un « nid de puritains » dans une lettre à John Lambe, décrivant ses habitants comme des « esprits malins et réfractaires qui perturbent la paix de l'Église » ? Et pourtant c'était dans ce comté que les fidèles insistèrent, sous le règne de la reine Élisabeth, pour chanter des hymnes à leurs cérémonies, alors qu'on ne chantait avant que des psaumes. C'était un bel endroit, même si Mary Wills la prophétesse lui avait dit que leur première tentative pour avoir un enfant s'achèverait dans la tristesse. Mais peut-être que cette fois-ci elle se révélerait dans l'erreur. Après tout, eu égard à sa position sur le déterminisme, il se trouvait...

Il se trouvait dans l'église de plus en plus sombre de Castle Hill et pleurait ; il regardait la petite pierre tombale entre les carreaux du sol sous la table de communion. Il avait cru en avoir fini avec les pleurs, et cette effusion soudaine le surprit. Nul doute qu'elle avait été occasionnée par les brochures, sorties récemment de leurs presses, dont il tenait un exemplaire entre ses mains tremblantes. « Abandon à la Providence Divine lors de la Mort des Enfants, dans un SERMON prêché à NORTHAMPTON lors de la MORT d'un

ENFANT très aimable et prometteur d'environ Cinq Ans. Publié par compassion pour ses PARENTS endeuillés. Par P. DODDRIDGE, D. D. Neve Liturarum pudeat : qui viderit illas. De Lachrymis factas sentiat esse meis. OVID. LONDRES : Imprimé pour R. HETT, à la Bible et Couronne, dans le Poulailier. MDCC XXXVII. [Prix Six Pence.] » Il a été écrit plus avec les larmes qu'avec l'encre, et les larmes sont tombées pour diluer et brouiller l'encre. Ce n'était...

Ce poste n'était peut-être pas aussi joliment payé qu'à l'université de Harborough, pensa-t-il alors qu'il se trouvait dans Sheep Street, en face de Silver Street, mais Doddridge se disait qu'en pratique c'était le meilleur d'Angleterre. Mercy et lui et leurs quatre enfants survivants avaient vécu assez confortablement dans son précédent logement au coin de Pike Lane et Marefair, mais avec de nouveaux étudiants arrivant toutes les semaines pour étudier les saintes écritures, les mathématiques, le latin, le grec ou l'hébreu, il était évident que de nouveaux et plus vastes lieux dans l'institution dissidente seraient requis pour tous les accueillir. Il espérait...

Il espérait que c'était sa tolérance qui lui avait valu autant de fidèles amis. Son église bénéficiait d'aimables relations avec le ministère baptiste de College Lane, et dans sa vie privée il comptait des calvinistes, des moraves et des swedenborgiens parmi ses collègues. Il se trouvait présentement dans George Row par un matin de mars 1744, avec à ses côtés son compagnon le plus cher et le plus improbable. Mr. James Stonhouse avait mené une vie agitée et insouciante et avait même un jour rédigé un pamphlet attaquant le christianisme. Un soir, alors qu'il avait rendez-vous avec une femme de mœurs légères, il s'était arrêté pour entendre parler le célèbre Philip Doddridge et avait renoncé sur-le-champ à ses anciennes mœurs, devenant l'allié le plus robuste de la cause du docteur, l'aidant à inaugurer une infirmerie de village, la toute première en dehors de Londres, et c'est à cette occasion que les deux hommes s'étaient rendus dans George Row en ce matin venteux. Dans le...

Dans le ciel sombre de novembre au-dessus de lui, des fleurs d'artifice perdaient leurs pétales de feu crème et cobalt au-dessus de l'université de Sheep Street, qu'éclairait de ses mille feux une horde de bougies disposées afin de former les mots « LE ROI GEORGE N'EST PAS PRÉTENDANT ». Doddridge avait depuis longtemps conscience que les dissidents avaient de la chance de vivre sous le règne du monarque hanovrien, et il avait conseillé à sa congrégation de se méfier d'une résurgence des Stuart, susceptibles de rétablir l'oppression catholique. Mais maintenant, en 1745, la menace était plus qu'hypothétique, avec le prince Charles Édouard Stuart, le prétendant au trône d'Angleterre, en train de brandir son pavillon à Glenfinnan et de marcher vers le sud jusqu'en Angleterre. Doddridge, prévenu six ans plus tôt

de cette éventualité par Mary Wills de Pitsford, était prêt. Recrutant son bon ami le comte d'Halifax, il avait galvanisé un Parlement apparemment indifférent à la menace du jeune Prétendant et levé une armée de plus de mille hommes et forte de deux cents cavaliers, la plupart en garnison ici à Northampton. Le Prétendant, qui avait compté sur un fort soutien jacobite qui n'avait pas eu lieu, fut à ce qu'on dit encore plus découragé par la nouvelle d'hommes armés l'attendant un peu plus loin au sud. Il avait déjà entamé sa retraite vers l'Écosse et, sans doute, une défaite éventuelle, de là ces splendides festivités et ces bûchers. Il se réjouissait...

Il se réjouissait de la divine providence alors qu'il agonisait dans son petit cottage à quelques kilomètres de Londres. Mercy et lui, aidés par des dons provenant des généreux habitants de Castle Hill, étaient allés faire un voyage de convalescence au Portugal, quand sa santé, de tout temps fragile, avait commencé à décliner comme prévu. Ce pays ensoleillé, en 1751, était réputé pour son temps agréable et pour les effets roboratifs de son environnement, même si ses conseillers à Northampton ignoraient que la fin octobre marquait, traditionnellement, le début de la saison des pluies annuelle. Trois heures du matin n'allaient pas tarder à sonner en ce vingt-six octobre. Il écoutait l'averse tambouriner sur le toit et se disait que la fin était proche. Mercy elle-même était malade, victime du climat, et il savait qu'elle ne pouvait l'aider même si elle le voulait de tout son cœur. Il remercia Dieu pour cette épouse fidèle et chérie qui avait enrichi à ce point bon nombre des quarante-neuf années qu'il avait passées sur terre. Il remercia Dieu pour sa vie, ses triomphes et ses revers, pour lui avoir permis de poursuivre la cause dissidente de façon exemplaire, forçant l'Église à reconnaître ses frères non-conformistes, et tout cela depuis le petit monticule où se dressait son humble salle de réunion. Mercy dormait à côté de lui. Il entendait la pluie, et sentait sa respiration contre sa joue. Il ferma...

Il ferma les yeux. Michael avait l'impression que les fantômes ne dormaient pas, mais il avait également cru qu'ils ne mangeaient pas jusqu'à ce qu'on lui serve le thé et le gâteau de fée. S'enfonçant dans un sommeil rosâtre, il supposa vaguement que, bien que les morts n'aient pas vraiment besoin de repas ou de sommeil, ils aimaient sans doute faire les deux de temps en temps, juste pour le plaisir. Il entendait encore les autres voix dans la cuisine ensoleillée, mais elles paraissaient lointaines et peu en rapport avec lui. Il sentit que quelqu'un – probablement une des dames Doddridge – prenait la tasse et la soucoupe de sa main détendue avant qu'il la renverse par terre. Il avait soit mangé son gâteau soit l'avait déjà laissé tomber, mais il n'en savait rien et ça n'avait pas d'importance.

Bill et Phyllis discutaient à voix basse non loin de lui. Bill disait : « Bon, il faut qu'on trouve un moyen qu'il conserve ses souvenirs, parce qu'on a vu les images. » Qu'est-ce que ça voulait dire ? Est-ce qu'ils parlaient des images sur les carreaux dans lesquelles Michael se sentait encore à moitié absorbé ?

Ailleurs, Tetsy Doddridge insistait pour que Marjorie signe quelque chose. « Tu veux bien ? Ça ne prendra qu'un instant. » Il entendait un battement faible et rythmique qu'il prit au début pour un pouls avant de se rappeler qu'il n'en avait plus et de comprendre que ce devait être une pendule de cuisine, qui comptait les secondes de ce monde intemporel.

Un peu plus tard, quelqu'un le prit dans ses bras, un des deux garçons les plus âgés à en juger par l'odeur propre et sèche, sans doute pas Reggie Melon. Ça voulait dire que c'était John qui le portait, tel un sac de farine contre son torse et son épaule, depuis la cuisine jusque dans le salon. Michael entendit les autres membres du gang marcher d'un pas lourd autour d'eux et supposa qu'ils partaient tous maintenant que l'heure du thé était terminée. Il était sûr que si sa mère Doreen avait été là, elle lui aurait dit de se réveiller, afin de remercier les Doddridge pour leur hospitalité et dire au revoir à chacun comme il faut. Il fit de son mieux pour se réveiller et essaya d'entrouvrir ses paupières, mais elles étaient de plomb et de toute façon il était trop bien dans les bras de John pour l'instant. Il se contenta de se laisser aller dans un brouillard rose et lumineux.

Ils étaient maintenant dans le salon et, devant eux, il entendait Mr. Doddridge qui concluait sa conversation avec le bâtisseur en robe grise, qui s'appelait Mr. Aziel. Michael découvrit qu'il était plus facile de comprendre l'étrange charabia spiralé que parlaient les angles quand on était à moitié endormi. D'après ce qu'il pouvait comprendre, le docteur à perruque dorée interrogeait encore Mr. Aziel sur Sam O'Day le soupçonneux, demandant à l'ouvrier comment les différentes entités étaient liées les unes aux autres, tous les démons et les gens ordinaires et les bâtisseurs, et comment tous étaient liés au mystérieux « Troisième Borough ». L'invité de Doddridge gloussa et dit « Ilp vlie nold sui », ce qui se déroula aussitôt dans la conscience somnolente de Michael en quelque chose qui n'était que légèrement plus compréhensible :

« Ils se plient en vous. Vous vous pliez en eux. Nous nous plions en Lui. »

Cela parut à la fois intriguer et satisfaire le prêtre, qui fredonna d'un air songeur avant de poser une dernière question à l'affable artisan.

« Et puis-je savoir si, à un moment donné dans cet ingénieux arrangement, il nous a été donné d'exercer une fois notre libre arbitre ? »

L'angle dégingandé parut quelque peu triste et contrit et répondant par une syllabe qui était apparemment la même en anglais que dans sa langue.

« Non. »

Après une pause étudiée comme avant la chute d'une blague, il reprit en prononçant un autre mot d'angle que Michael comprit presque immédiatement.

« Sivatilmqué ? »

Il voulait dire : « Cela vous a-t-il manqué ? »

Il y eut un silence choqué, puis le révérend et son hôte éclatèrent d'un rire tonitruant bien que Michael ne vît pas ce qu'il y avait de drôle. Comme pour la plupart des blagues adultes, il ne la comprenait pas. Comme celle qui se

terminait par : « Eh bien j'ai découvert que mon four ne marchait pas. » Il ne saisissait pas l'allusion... l'alluvion... dérivant déjà dans la mousse de ses molles pensées...

Quand l'hilarité partagée par Mr. Doddridge et son visiteur se fut calmée, le docteur dit au revoir aux enfants, tout comme Mrs. Gibbs, Miss Tetsy et sa mère. De tous ces adieux, celui de Mr. Doddridge fut le plus long et le plus chaleureux.

« Merci, les enfants, pour votre visite. J'espère que je vous reverrai, pas seulement Reggie quand il viendra étudier dans mon université de l'au-delà. Quant à toi, Phyllis Painter, tu dois savoir que tes associés et toi vous êtes vu confier cet enfant parce que telle est la Volonté du Très-Haut. Toutes les expériences que vous partagez avec lui, même vos farces et vos transgressions, sont des leçons qu'il doit retenir. Qu'il se souvienne de ces leçons, telle est l'énigme que vous devrez percer, mais soyez certains que nous qui servons Mansoul avons toute confiance en vous. Quant au démon dont nous avons parlé plus tôt, il est clair qu'il aura gain de cause à un moment donné, et quand cette heure sera venue alors mon meilleur conseil serait de vous rappeler que même les plus viles créatures ne sont que les feuilles non dépliées du Troisième Borough et sont au final soumises à Son dessein. Maintenant, allez avec notre ami Mr. Aziel. Ayez confiance, et n'ayez pas peur. »

Comme de très loin, Michael entendit Phyllis demander au révérend si ce qu'il avait dit concernant les escapades et les transgressions signifiait que le Gang des enfantômes pouvait emmener Michael chaparder des Pommes folles dans les asiles, sans avoir d'ennuis ? Doddridge éclata de nouveau de rire, et dit qu'il supposait que oui. Suivirent d'autres adieux, et Michael sentit enfin deux petits baisers humides sur ses joues endormies, très probablement déposées par la femme et la fille du bon docteur.

Puis il ressentit brièvement la texture des fibres du bois quand ils traversèrent la porte située à mi-hauteur du mur ouest de l'église. Ce n'est pas comme si Michael avait soudain froid, c'était juste qu'il ne ressentait plus la moindre nuance de température. L'étole de vermines de Phyllis Painter ne sentait plus rien et il entendait presque le froissement cotonneux de la jointure fantôme, qui s'insinuait dans ses oreilles. Il ouvrit des yeux chassieux d'ectoplasme sur un monde en noir et blanc, juste quand John le posait doucement sur le plancher phosphorescent de l'Ultracanal, où le temps bouillonnait comme du lait chaud tout autour d'eux.

Phyllis demanda s'ils avaient encore faim.

Marjorie Miranda Driscoll faisait partie des morts cultivés. Elle n'avait pas encore beaucoup lu quand elle avait suivi son chien India jusque dans la rivière Nene à Paddy's Meadow, mais elle s'était depuis rattrapée dans le temps intemporel. Elle avait rôdé, liminale, dans des bibliothèques, errant dans les salons et s'introduisant, au crépuscule, dans les salles de classe. La forme potelée et sans poids de la fillette à lunettes s'était glissée à leur insu derrière les épaules des étudiants tel un oreiller gris et transparent alors qu'elle les suivait dans Chaucer, Shakespeare, Milton, Blake et Dickens, dans les terres intérieures linguistiques de Joyce et d'Eliot avec pas mal de M.R. James et d'Enid Blyton en chemin. Elle avait presque tout aimé, en particulier Dickens, même si elle était restée relativement insensible à la mort de la petite Nell, en qui Marjorie voyait une comédienne de théâtre. Si c'était elle qui avait écrit le roman, quelqu'un aurait balancé la gamine dans la Tamise ; on aurait vu alors ce qu'elle aurait fait.

Non que Marjorie eût été capable d'écrire *Le Magasin d'antiquités*, pour être franc. Elle savait, malgré les compliments récents et inattendus de Mr. Aziel et de la famille Doddridge, qu'elle était loin d'en avoir le talent. Elle reconnaissait qu'il y avait quelque chose d'excitant dans le fait de savoir que, quelque part au bout de l'éternité, son roman était déjà fini, voire publié, et apparemment avec un certain succès. Toutefois, étant de nature réaliste, Marjorie pensait que sa future popularité était due davantage à la publication du *Gang des enfantômes* qu'à un quelconque talent littéraire. Presque plus personne n'écrivait de livres une fois mort, et ils étaient encore moins nombreux à voir leurs efforts couronnés par une publication fantôme, aussi supposait-elle que ceux qui y arrivaient avaient droit à pas mal d'attention.

Marjorie était une débutante, elle le savait et, comme telle, était tout juste capable de rédiger une histoire ou de trrousser un récit. Elle avait découvert quelques trucs par elle-même – un chapitre était bien tourné s'il distillait d'emblée une question simple dans l'esprit du lecteur, puis y répondait, disons au dernier paragraphe – mais hormis un petit nombre de procédés de ce genre, elle se sentait horriblement sous-équipée devant ce que l'écriture d'un livre entier exigeait d'elle.

Ce qui était agaçant, c'était que personne ne lui disait comment s'achevait son roman ni comment elle devait s'y prendre pour le faire publier. Elle avait

appris que Mr. Blake publiait encore depuis son atelier dans les hauteurs de Lambeth, mais ça faisait une sacrée trotte sur l'Ultracanal juste pour apporter les onze chapitres maigrichons qu'elle avait achevés jusqu'ici. Toutefois, à en juger d'après ses admirateurs dans les degrés supérieurs de Mansoul, la petite fille stoïque reconnaissait que c'était un voyage qu'elle pourrait un jour entreprendre. Elle aurait alors un exemplaire relié en vert et or de ses mémoires qu'elle pourrait cacher dans un rêve vieux d'un siècle dans Spring Lane School afin que Reggie le trouve en dormant, et c'était cela qui avait inspiré le roman de Marjorie au début. Quand elle avait appris d'où le Gang des enfantômes tenait son nom, elle avait décidé qu'écrire le livre-rêve d'où venait leur nom était une ruse d'écrivain géniale. Des « concetti », c'est comme ça qu'on appelait ces ruses – même si elle ne prononcerait jamais ce mot devant ses collègues fantômes, qui se seraient moqués d'elle.

C'était la peur du ridicule, voire la peur d'être ostracisée, qui avaient poussé la petite intrépide à ne pas se lancer dans la lecture ou l'écriture quand elle était en vie. Dans les Boroughs mortels – le Premier Borough – on était tous dans le même rafiote, et ce rafiote prenait l'eau. Si vous aviez le malheur de prononcer des mots savants ou de vous promener avec *Portrait de l'artiste en jeune homme* sous le bras, les autres risquaient de penser que vous essayiez de vous élever. Au-dessus d'eux. Les gens se moquaient de vous et vous traitaient alors d'intello ou de frimeuse, puis ils vous cassaient vos lunettes. Même si elle doutait que les gens de sa bande se comporteraient ainsi, elle avait néanmoins choisi de poursuivre son éducation littéraire et de commencer à travailler sur son roman sans le claironner, afin de ne pas passer pour une idiote si elle échouait.

Bien qu'elle n'ait presque jamais quitté les enfantômes depuis qu'ils l'avaient sauvée de la sorcière Nene, Marjorie avait découvert que sa double vie secrète d'étudiante et d'écrivain aspirant était ridiculement facile à dissimuler, grâce la nature solide de la jointure fantôme. Dans la jointure fantôme, le temps était une matière dans laquelle on pouvait creuser. On pouvait y déposer ce qu'on était en train de faire, creuser pour aller ailleurs – disons hanter pendant six mois une salle de lecture publique – puis revenir une demi-seconde après son départ, avant que quiconque ait pu remarquer son absence. Marjorie menait sa propre existence privée en dehors du Gang des enfantômes et supposait qu'il en allait probablement de même pour les autres membres. Phyllis avait dit un jour quelque chose qui avait poussé Marjorie à conclure qu'elle aussi avait une autre vite adulte, voire plusieurs vies, au sein des étendues simultanées de l'au-delà, peut-être un ami dans une région et un autre ailleurs. Il n'y avait rien de mal à cela, bien sûr. Phyll Painter avait vécu jusqu'à un âge avancé et il n'était que naturel qu'il y eût différentes périodes dans cette vie qui lui soient restées chères de façons différentes. Marjorie n'avait même pas eu le temps d'avoir le béguin pour qui que ce soit avant de patauger à la suite d'India dans la nuit glaciale de la rivière, aussi avait-elle nettement moins de choix. C'était le Gang des enfantômes, la bibliothèque, ou

rien.

Cela dit, Marjorie avait été impressionnée par Tetsy Doddridge. Voilà une personne qui avait dû quitter la vie à un âge beaucoup plus jeune que Marjorie, et qui pourtant avait choisi d'être, de façon posthume, une belle et séduisante jeune femme. Ça voulait dire que Marjorie pouvait avoir la même après-vie elle aussi, si c'était là ce qu'elle désirait, et si elle en avait l'audace. Elle pouvait être plus grande, plus mince, plus jolie, sans ces horribles lunettes de pauvre qu'elle portait uniquement parce qu'elle les avait portées de son vivant. Elle n'aurait même pas besoin que ses camarades apprennent qu'elle se baladait dans les boîtes de nuit fantômes du quartier en qualité de jolie débutante, car quand elle était avec eux elle se présentait toujours comme une petite binoclarde potelée de dix ans. Marjorie s'imaginait dans les bras d'un jeune et beau spectre, peut-être Reggie s'il grandissait un peu et devenait plus futé, tous deux tournoyant dans une salle de bal fantôme. S'interrogeant un instant sur l'aspect sexuel de la chose, elle se sentit piquer un fard gris foncé dans le continuum incolore de la jointure fantôme. La jeune auteure espéra que personne n'avait rien remarqué et se concentra sur la situation actuelle pour dissiper les nuages spéculatifs qui la tourmentaient à intervalles réguliers depuis qu'elle était devenue écrivaine.

Marjorie se tenait sur la radieuse passerelle de l'Ultracanal avec le Gang des enfantômes et le bâtisseur, Mr. Aziel. Postés devant la rambarde d'albâtre, ils regardaient comment toutes les heures des Boroughs s'entassaient en décennies : des siècles de cordonniers et de croisés, le château s'épanouissant telle une énorme rose de granit avant de faner, tous ses remparts-pétales tombant un par un. Le temps fumait, et dans ses volutes de vapeur des images et des instants fugitifs fusaient et se mêlaient tandis que le passé et le futur fusionnaient, simultanément et à jamais. Une des vignettes recyclées retint en particulier l'attention de Marjorie, s'embrasant avant de s'animer puis de disparaître, son cycle se répétant toutes les deux ou trois minutes subjectives : sur un muret de pierre qui avait surgi autour du contrefort sud de Doddridge Church, elle vit deux hommes assez âgés assis côte à côte, pliés en deux et se tordant de rire. L'un des deux hommes, le plus grand, peut-être un homo, était vêtu d'un pull féminin pelucheux, ses cheveux tout emmêlés tombaient sur ses épaules et il était apparemment maquillé. L'autre, qui pleurait de rire à côté de son drôle de compagnon, était vraiment très beau, même si son front se dégarnissait un peu. Marjorie eut la vague impression d'avoir déjà vu ce type quelque part ; de l'avoir déjà rencontré un jour mais où, ça, elle l'avait oublié. Elle était en train de fouiller sa mémoire quand le beau John s'exclama soudain sur sa droite :

« Ben ça alors. Viens voir ce que j'ai trouvé, petit. Phyllis, soulève-le pour qu'il puisse voir ce qui est gravé dans cette rambarde. »

John s'adressait au nouveau, à Michael Warren. De toute évidence, il avait vu quelque chose d'important inscrit sur la balustrade transparente qui bordait l'Ultracanal. Comme Phyllis Painter suivait les instructions de John, et

soulevait le gamin en robe de chambre pour qu'il puisse voir, Marjorie et les autres enfantômes s'attroupèrent autour d'eux, aussitôt rejoints par Mr. Aziel, intrigué et désireux de voir de quoi il retournait. Marjorie, qui se trouvait à l'arrière du groupe et n'était guère plus grande que le petit Warren, avait dû se contenter de descriptions de seconde main, étant incapable de voir elle-même le graffiti. Mais elle veilla à se souvenir de tous les détails, convaincue qu'elle en aurait besoin quand elle écrirait son prochain chapitre, ou « L'Énigme de l'enfant qui s'étrangle » puisque tel en était le titre, comme elle l'avait appris récemment. John désignait à l'enfant quelque chose qui était gravé sur la rambarde.

« Tu vois ? Là-bas, creusé dans le marbre ou je ne sais quoi, pile là où mon doigt pointe. "Snowy Vernall toujours revit." C'est ton grand-père qui a écrit ça. Non, attends. C'est ton arrière-grand-père. Il a dû se trouver ici sur l'Ultracanal à un moment, même si va savoir ce qu'il a utilisé pour graver son nom dans un matériau pareil... à moins qu'il ait piqué un ciseau aux angles. »

C'est alors que Mr. Aziel intervint, l'artisan lugubre ayant l'air quelque peu agacé, triste et amusé malgré lui quand il prononça sa brève saillie de charabia cascadeant.

« Cefri baxtul cafoi tripeau. »

La phrase se déroula dans une partie de l'esprit de Marjorie qui apparemment n'existait que dans le but de déchiffrer le parler bâtisseur, devint un discours fluorescent qui aurait pris vingt bonnes minutes à lire, puis se condensa de nouveau dans la langue de Marjorie sous forme de résumé.

« C'est bien lui, en effet, et c'est mon ciseau qu'il a volé. Avec sa petite-fille, la belle petite May perchée sur ses épaules, il est allé explorer les étendues les plus reculées de l'Ultracanal, marchant et escaladant jusqu'à la fin des Temps. Je suis quant à moi allé vingt siècles en avant et j'ai trouvé cette même inscription qui m'attendait, mais je n'ai jamais retrouvé mon ciseau. »

Quand il eut compris ces mots, John lâcha un sifflement admiratif.

« C'est donc pour ça que je ne l'ai pas vu, pas plus que la petite May, depuis que je suis ici. C'est comme quand il faisait ces longs trajets, entre ici et Lambeth. »

Mr. Aziel acquiesça.

« C'rong mdé Forli quédui. »

Après être passée par le stade épique et laborieux du processus de filtration verbale, la phrase émergea sous une forme un peu plus édifiante.

« C'est bien vrai. En fait, ses longues marches ont aidé à former le pli dans le Temps sur lequel a été fondé et construit l'Ultracanal. »

Marjorie mémorisait tout cela gaiement. C'était un matériau tellement génial, non seulement comme décor utilisable dans le chapitre douze du *Gang des enfantômes*, mais aussi comme sujet potentiel pour son deuxième roman, si jamais elle l'écrivait. Elle voyait l'image centrale dans sa tête. L'excentrique Snowy Vernall aux cheveux blancs, dont elle avait entendu

parler – tout le monde à Mansoul avait entendu parler de Snowy Vernall – arpentant les époques jusque dans un lointain futur, avec le bébé d’une beauté surnaturelle perché sur ses épaules. Marjorie avait entendu parler de la petite May, du beau bébé décédé, même si elle n’avait pas compris avant ce jour que la fillette était parente de l’intrépide et insensé réparateur de cheminées de la légende. D’après ce qu’elle savait, l’enfant, âgée à sa mort de dix-huit mois, avait choisi de conserver son apparence de bébé splendide, celle qu’elle avait avant d’être emportée par la diphtérie, même si son esprit et son vocabulaire avaient mûri et étaient devenus en tout état de cause ceux d’une belle et éloquente jeune femme. Marjorie imagina tous les merveilleux échanges qu’ils pourraient avoir, les dialogues entre l’étrange vieux bonhomme et l’exquise enfant alors qu’ils s’arrêtaient lors de leur quête possiblement infinie dans le futur et contemplaient un paysage inimaginable, peut-être des villes entières sculptées dans la glace protectrice du XXII^e siècle ou des communes du désert vivant sous des tentes au XXIV^e siècle. Comprenant que la couverture nuageuse de ses ferventes spéculations se répandait de nouveau, elle reporta son attention sur la conversation de ses compagnons.

Phyllis avait reposé Michael Warren sur le plancher de l’Ultracanal après l’avoir soulevé pour qu’il puisse voir les mots gravés sur la rambarde et insistait lourdement pour que ses comparses suivent la suggestion qu’elle avait faite en s’avançant sur le pont brillant, quand elle leur avait demandé s’ils n’avaient pas faim.

« Venez. On est restés ici assez longtemps. Il est temps d’aller cueillir des Pommes folles dans les asiles. Quand j’ai trouvé ce petiot dans les Greniers du Souffle, je revenais justement des asiles de fous pour vous informer que tous les Galutins étaient mûrs et qu’on pouvait les cueillir. Maintenant qu’on est sur l’Ultracanal, autant en profiter pour pousser jusqu’à Berrywood afin d’en ramasser. En outre, vous avez entendu ce qu’a dit Mr. Doddridge. Ça sera instructif pour notre petit Michael. »

Personne n’avait rien à objecter à ça, et Marjorie elle-même trouva que c’était une bonne idée. Elle avait été plus tentée que satisfaite par les délicieux gâteaux fantômes et le thé au Galutin que Mrs. Doddridge leur avait servis. Aussi la perspective de grappes de fées mûres et bien juteuses lui parut-elle séduisante. Elle s’était rendu compte que son inspiration littéraire était stimulée quand elle s’empiffrait de Bedlam Jennies, et en outre elle était toujours partante pour une excursion musicale et littéraire aux asiles. Marjorie avait là-bas des héros et des héroïnes.

Ils dirent tous au revoir à Mr. Azriel, qui serra la main à chacun, et celle de Marjorie deux fois, puis s’éloignèrent d’un pas intrépide sur l’Ultracanal qui s’incurvait vers le sud-ouest, laissant le lugubre et maigre bâtisseur rejoindre ses collègues quelque part au bas de la Volée de Jacob, là où les étais de la passerelle s’enfonçaient dans la fin du XVII^e siècle. Tout en marchant, les enfantômes chantaient le chant que Phyllis avait imposé, même si Marjorie soupçonnait que c’était une vieille chanson que chantaient les gens avec

lesquels traînait autrefois Phyllis, et dont les paroles avaient été modifiées.

« Nous sommes le Gang des enfantômes ! Nous sommes le Gang des enfantômes ! Nous mettons les formes, nous défions les normes, nous sommes respectés partout où nous allons. Nous savons danser, nous savons chanter, nous savons tout faire, parce que nous sommes le Gang des enfantômes ! »

Même cet ahuri de Michael Warren retint les paroles après quelques essais et chanta vigoureusement, d'une voix de fausset, certes, mais en chœur avec les autres. Comme Marjorie marmonnait en cadence l'air entraînant de parade, elle songea au fait que presque tout dans la chanson était faux. Ils étaient le Gang des enfantômes, là-dessus il n'y avait aucun doute, mais ça faisait un bout de temps qu'ils n'avaient pas mis les formes ni défié les normes. Et techniquement ils ne pouvaient pas dire qu'ils étaient respectés partout où ils allaient, pas même dans les lieux ordinaires où ils s'aventuraient le plus souvent. La plupart des fantômes réputés considéraient Phyllis et sa bande comme de la lie ectoplasmique, et la plupart des spectres louches étaient d'accord avec les premiers. Ils dansaient comme des pieds, et quant à ce qui était de chanter, Marjorie trouvait que le raffut impie qu'ils faisaient pour l'instant avait fait peu de cas de cette prétention. Mais à part ça, leur chanson disait juste. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

Elle songea à l'étrange nuit au cours de laquelle elle les avait rencontrés. « India ! reviens, espèce de saleté de bête à la noix ! » C'était la phrase la plus incroyablement articulée qu'elle ait jamais prononcée, et Dieu merci elle ne l'avait pas écrite. Elle était rentrée dans l'eau et alors que le courant glacé de la rivière s'engouffrait dans ses bottes elle avait connu son premier instant d'incertitude, mais l'avait ignoré pour s'enfoncer plus avant dans l'obscurité rampante de la Nene après sa saleté de bête à la noix. Elle se rappelait avoir pensé, alors que le froid atteignait sa culotte et sa taille, « C'est ce que ferait n'importe quelle gamine courageuse. » Rétrospectivement, Marjorie sut qu'elle aurait mieux fait de penser : « Est-ce que je sais nager ? » Elle avait dû penser que la Nene serait moins profonde, ou que nager était quelque chose que les mammifères savaient faire d'instinct quand ils n'avaient plus pied. Pour être tout à fait honnête, elle n'avait aucune idée de ce qui lui était passé par la tête, hormis son inquiétude déplacée concernant le sort d'India.

Le chœur tapageur des jeunes spectres progressait sur l'Ultracanal, qui vibrait et résonnait de leurs pas irréguliers. En dessous d'eux, Chalk Lane grouillait de pubs, de poussière et de fanatiques, et alors que les enfants morts traversaient le ponton surélevé avec toutes leurs images-sosies à la traîne derrière eux, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas seuls sur la passerelle phosphorescente. Des lueurs ternes filaient dans leur direction depuis le lointain point de fuite où les rails parallèles de la passerelle semblaient se rejoindre, formant brièvement des silhouettes laiteuses et transparentes à mesure qu'elles s'approchaient, puis traversant le groupe pour filer vers l'église derrière eux. Marjorie savait qu'il s'agissait de voyageurs venus d'autres époques qui allaient et venaient sur la passerelle transparente.

Certains d'entre eux étaient sans nul doute les fantômes des Normands, Saxons, anciens Bretons, mais quelques-uns étaient des démons incandescents et le reste des bâtisseurs. Aux yeux de ces voyageurs, les enfantômes devaient ressembler à des formes dénuées de substance, brièvement aperçues et palpitant sur cette vaste étendue intemporelle.

Ils avaient entre-temps dépassé Chalk Lane et arrivaient au-dessus de l'étrange terrain vague qui s'étendait jusqu'au haut mur de St. Andrew's Road. C'était un spectacle surprenant, même dans la jointure fantôme, aussi Marjorie ne fut-elle nullement étonnée quand Michael Warren demanda au groupe de s'arrêter pour qu'il puisse le contempler. D'après ce qu'elle avait reconstitué à partir des conversations fantômes qu'elle avait surprises, Marjorie supposait que ce bout de terrain nu était un exemple d'affaissement astral, un peu comme les asiles superposés vers lesquels ils se dirigeaient actuellement. Elle trouvait le concept d'effondrement éthéré obscurément effrayant, l'idée que même l'éternité ait des éléments instables et éphémères, et pourtant la preuve était là, en dessous.

Une partie des hauteurs de Mansoul, constituée de rêves et de souvenirs congelés, s'était écroulée par la jointure fantôme, de sorte que le demi-monde gris faisait lui-même pression sur la boue et les flaques du monde matériel. Ce niveau terrestre, le plus bas, vu depuis l'Ultracanal, semblait revenu à l'état sauvage depuis un temps considérable, épargné par la montée et la chute constantes des habitations humaines qui bouillonnaient de partout. Seuls les contours escarpés de ce terrain négligé se voilaient, enflaient et désenflaient, des arbres et des buissons élancés s'épanouissant brièvement avant d'être ravalés par l'argile, comme des fleurs d'algue éphémères. Sur ce petit bout de terre bien concret, les immenses structures imaginaires de Mansoul s'étaient affaissées, de sorte que la zone qu'ils contemplaient paraissait immense : un terrassement béant où des bordures droites étaient taillées en imposantes falaises de silex, de chaux et de terre compactée. Ce qui n'était rien de plus que des flaques sur le terrain vague et bosselé du niveau mortel se réfléchissait dans les hauteurs qui s'étaient affaissées au-dessus, les flaques distinctes de pluie couleur pétrole se dépliant en un lagon opaque qui battait les imposants murs de boue irréguliers. Vue d'en haut, l'excavation paraissait énorme, préhistorique, telle une monstrueuse piscine creusée dans la roche où les fantasmes échappés de Mansoul ou les spectres de la jointure fantôme effondrée devaient se carapater comme d'horribles crabes sous le frissonnement sombre et argenté de la surface réfléchissante du lac. L'un dans l'autre, l'endroit semblait un terrain de jeux génial pour les enfantômes, et comme de bien entendu le petit Warren demanda s'ils pouvaient descendre pour jouer un peu. Phyllis refusa, bien sûr, mais pas méchamment. Quelque chose dans l'attitude de Phyllis Painter à l'égard Michael Warren semblait avoir radicalement changé depuis qu'ils étaient allés visiter Doddridge Church, du moins d'après Marjorie.

« Si c'est là que tu as envie d'aller, alors on y fera un saut un peu plus tard,

en revenant des asiles de fous. Mais allons d'abord chaparder des pommes, histoire de ne pas jouer le ventre vide. Ça te va comme ça ? »

Cela parut apaiser leur mascotte, et ils se remirent en marche, s'avançant au-dessus du vaste à-pic de St. Andrew's Road et au-delà, par-dessus la gare et la rivière, laquelle rappela une fois de plus à Marjorie ses déconvenues, et en particulier la sorcière Nene.

Elle avait compris qu'elle allait se noyer à l'instant même où les bouts de ses souliers éraflés avaient été incapables de toucher le fond de la rivière et qu'elle avait enfin saisi la physique élémentaire de sa situation. Mais on lui avait lu des récits de l'ère victorienne où des héroïnes glissaient paisiblement et élégamment dans l'eau mortelle, leurs jupons gonflant autour d'elles, s'épanouissant comme des anémones de dentelle, faisant de la noyade une façon de mourir aisée, digne et surtout poétique. Bien sûr, ce n'étaient que de vastes conneries.

Dans ses lectures post-mortem, elle avait appris que la première étape de la noyade consistait en ce que les experts appelaient « la lutte en surface », ce qui selon Marjorie était une description succincte et exacte du processus, du moins tel qu'elle se le rappelait : d'abord, vous constatez avec effroi que vous avez des difficultés à garder la tête hors de l'eau pour respirer. Puis, si vous ne savez pas nager, vous essayez de sortir de la rivière comme si vous étiez coincé dans un flot d'escabeaux plutôt que dans de l'eau glacée. Quand ça ne marche pas, vous agitez les bras et les jambes en proie à la panique puis vous vous fatiguez, vous arrêtez une seconde, et vous sombrez. Ce faisant, vous reprenez votre respiration et attendez la pâmoison victorienne, afin de ne rien savoir de ce qui se passe, mais ça ne vient pas et finalement c'est plus fort que vous...

Marjorie frissonnait et gigotait rien que d'y penser. L'idée, le souvenir, fit grincer ses dents fantômes et se rétracter ses orteils fantômes.

Finalement, c'est plus fort que vous, vous ouvrez la bouche et vous inspirez de l'eau, puis vous tousssez et du coup vous avalez encore plus d'eau et... *aarrgh*. Elle ne supportait pas le souvenir de cette douleur noire dans sa poitrine. Ce moment épouvantable quand vous comprenez que vous ne respirerez plus jamais, et que votre vie est finie alors que l'obscurité vide et silencieuse à la périphérie de votre vision commence à se concentrer au centre, et que la douleur et l'horreur échoient à quelqu'un d'autre ; à la petite grosse qui coule.

Mais c'est lors de l'étape suivante – l'étape de la noyade dont tout le monde parle mais que n'abordent que très rarement les revues sérieuses – que tout devenait bizarre et inattendu. C'était le fameux moment, dans le processus de noyade, où « vous voyez toute votre vie défiler devant vos yeux », et oui, Marjorie pouvait confirmer de par son expérience personnelle que c'était ce qui se passait, mais pas tout à fait de la façon dont on pourrait s'y attendre en lisant cette phrase. Marjorie avait supposé que quand toute votre vie défilait devant vos yeux, ça devait ressembler à un vieux film de Mack Sennett où des

tas de gens s'agitent et passent d'un épisode comique ou poignant à un autre. Mais la réalité de ce qui lui était apparu alors qu'elle semblait vers le lit boueux de la rivière, ses poumons s'emplissant d'un vert glacial, n'avait rien à voir avec ça. D'une part, dans le scénario à la Keystone Cops qu'elle avait envisagé, tout se serait déroulé de façon séquentielle, chronologique, une chose en suivant une autre. Ça ne décrivait en rien le phénomène qui, ainsi que l'apprit plus tard Marjorie, était appelé « la revue de la vie ».

Il s'agissait d'une mosaïque de moments, d'un arrangement complexe, à l'instar des carreaux de Delft qu'elle avait remarqués tardivement autour de l'âtre chez les Doddridge. Chaque seconde vitale de sa vie se présentait sous la forme d'une exquise miniature animée, emplie de la signification la plus intense, et rehaussée de couleurs si riches que toutes semblaient en feu, mais sans être disposées selon un ordre remarquable. En outre, chaque scène était moins une vignette peinte qu'une expérience entière, de sorte que regarder un moment décrit c'était le revivre de nouveau, avec ses odeurs, ses sons, ses paroles et ses pensées intacts, ses plaisirs incroyablement forts et ses épreuves d'une netteté cristalline.

Les images vivantes et ardentes n'avaient rien à voir avec, par exemple, la série de tableaux peints par Hogarth et intitulés *La Carrière d'un libertin*, en ce que premièrement elles n'étaient pas présentées comme une progression d'événements et deuxièmement elles étaient dénuées de morale. Certains épisodes enluminés montraient des actes dont Marjorie n'était pas spécialement fière, d'autres des épisodes qu'elle considérait comme à son avantage, et la majorité semblait être parfaitement neutre, voire insignifiante. Mais nulle part dans aucune des vignettes scintillantes elle ne sentait le moindre jugement moral, ni n'avait l'impression qu'une scène montrait les bonnes choses qu'elle avait accomplies tandis qu'une autre avait trait au mal qu'elle avait causé. Au lieu de ça, le sentiment premier qui accompagnait le flot d'images-mosaïque était, majoritairement, celui de la responsabilité : il s'agissait de choses, bonnes ou mauvaises, qu'avait faites Marjorie.

Par exemple, elle se souvenait maintenant de ce qui, à époque lui avait paru le scénario le plus banal et le moins prometteur. Parmi les tableaux de la mosaïque étalée devant elle se trouvait une étude en brun et gris, Marjorie et sa mère dans la pénombre de la cuisine de leur maison de Cromwell Street. Sa mère s'activait au fourneau, maigre et l'air abattu, avec une expression exaspérée tandis que sa fillette tirait sur ses jupes en la suppliant. Tout en examinant l'instant suspendu parmi les autres dans le rideau scintillant tout alvéolé d'images animées devant elle, Marjorie l'avait revécu jusque dans ses moindres détails. Elle avait senti une fois de plus le fumet discret de graisse que dégageait le petit pain gluant au bacon et à l'oignon que sa mère préparait, elle avait entendu le rythme aussitôt familier du robinet de cuivre cabossé alors que résonnait dans l'évier le bruit caractéristique des gouttes. Une des branches en Bakélite de ses lunettes frottait contre son oreille droite, où elle avait laissé une marque rose à vif, et surtout elle revivait toutes les

envies, toutes les idées qui avaient traversé son esprit et toutes les syllabes qui étaient sorties de sa bouche alors qu'elle se trouvait dans la cuisine obscure, important sans cesse sa pauvre mère, prononçant sans relâche les mêmes mots. « S'il te plaît, maman. On peut avoir un chien ? Pourquoi on peut pas avoir de chien, maman ? Maman ? Maman, s'il te plaît ? Je m'en occuperai. Maman, on peut avoir un chien ? »

Ce n'était ni bien ni mal, c'était juste quelque chose qu'avait fait Marjorie. Elle était responsable. Elle était responsable d'avoir insisté jusqu'à ce que ses parents cèdent et achètent India, le chien qui pousserait Marjorie à se précipiter dans les profondeurs glacées et irrespirables de la Nene. La découverte avait été choquante, glaçante, même, et pourtant ce n'était qu'une révélation parmi un millier d'autres petites révélations semblables qui scintillaient dans l'éventail surnaturel des moments importants extraits de sa brève vie. Elle avait flotté dans une sorte de néant étincelant, en contemplant tous les mystères de son existence et en découvrant que leur élucidation avait toujours été là, sous ses yeux. Marjorie ignorait combien de temps elle était restée dans cet état – cela avait pu durer un siècle ou juste quelques secondes, le temps que son cœur s'arrête et que son cerveau s'éteigne – mais elle se rappelait encore avec une précision absolue comment et quand s'était terminée son infinie rêverie.

Elle avait senti des mouvements subtils à la surface des carreaux-temps étalés devant elle – des fils de lumière mobiles, des défauts lumineux qui semblaient voyager depuis le cœur de la fresque peinte jusqu'à ses bords – et avait compris au bout d'un moment que c'étaient des rides. C'était comme si la vision kaléidoscopique de sa vie avait été rendue liquide ou l'avait été depuis le début, le ménisque statique d'un lac que troublait à présent un mouvement invisible venu des profondeurs.

C'est alors que le gigantesque visage de la sorcière Nene s'était manifesté en trois dimensions à même l'écran plat et orné de souvenirs de Marjorie.

Les images se dispersèrent telle la mousse sur un étang ; des globules distendus et huileux pareils à de la morve arc-en-ciel émergeant d'entre les herbes filandreuses qui pendaient de part et d'autre d'un hideux visage crevassé. Les fragments de vie gluants de la petite noyée glissèrent le long d'un front au bombé si agressif qu'il en était presque plat ; les tempes étroites d'un brochet. Des gouttelettes de réminiscence rose et turquoise, encore pleines de fluides et de débris arrachés à un lieu ou un visage familier roulant sur des contours gélatineux, dégoulinant de la farce du front pour goutter sur les bouches sombres et cavernueuses de ses orbites, ou coulant le long de la faux menaçante du nez de la créature. Là dans les noires abysses de ses fosses à yeux luisait un éclat de mollusque gluant avec, juste en dessous, un appendice crochu presque aussi grand que Marjorie, une hideuse petite bouche qui s'ouvrait et se fermait comme si elle mâchait de la boue ou articulait en silence une malédiction. Il y avait des chats morts et des bicyclettes rouillées entre ses dents pourries et saillantes.

La revue de la vie, désormais pulvérisée, s'éclipsa, laissant ses pigments dilués flotter dans la soupe boueuse de la Nene nocturne, et Marjorie se retrouva de nouveau sous l'eau mais plus dans son corps. Ce dernier s'éloignait, masse informe et grise qui raclait lentement le lit sablonneux de la rivière parmi les cumulus de boue soulevée et les capotes anglaises. Marjorie avait été emportée dans un continuum de noir et blanc qui n'avait pas de température et où elle avait l'impression que lui poussaient à chaque mouvement des bras et des jambes supplémentaires. Aussi inquiétant que lui parût cet étrange phénomène, ce n'était pas son souci principal.

L'ondine, l'élémental-eau que Marjorie appellerait plus tard la sorcière Nene, était tapie dans le crépuscule, là, sous la surface avec elle. Le visage énorme du monstre était devant Marjorie, moitié brochet moitié vieille femme déformée, la gueule grande ouverte, les crocs délabrés creusant le sable du lit. Le corps transparent de la chose fantôme traînait dans l'obscurité de la rivière, une chose d'une longueur indéfinie qui lui avait paru se résumer essentiellement au cou, une anguille épaisse, longue de trois mètres, comme une section de câble transatlantique. Tout en haut de la créature, au niveau de sa tête imposante, des petits bras desséchés se terminant par d'énormes griffes palmées et disproportionnées partaient du tronc de chaque côté. L'un de ses bras s'était déployé, donnant l'impression d'être excessivement articulé, puis s'était noué autour de la cheville d'une Marjorie paniquée, abaissant le spectre nouvellement né qui se débattait devant ses yeux pour mieux l'examiner.

Suspendue devant le monstre dont la crinière d'algues ondulait et s'entortillait autour d'elle, face à face avec la créature aux yeux en coquille d'escargot, elle avait contemplé les mouvements de mastication de la trop petite gueule spectrale et en avait conclu qu'il ne s'agissait pas d'une créature des enfers ou du paradis comme celles dont elle avait entendu parler. C'était autre chose, quelque chose d'effrayant qui impliquait un au-delà cauchemardesque, infini et insondable. Dans quel genre de monde vivait-on, avait-elle pensé en proie à un mélange de peur et de colère, pour qu'une gamine de dix ans qui avait juste essayé de sauver son chien se retrouve nez à nez non avec Jésus, des anges ou un regretté aïeul, mais avec cette abomination avec une tête grosse comme un train, qui grinçait des dents et bavait ?

Mais le pire avait été le moment où elle avait fini par croiser le regard de l'apparition, avait fixé les puits obscurs qu'étaient ses orbites et avait vu ses yeux luire dans leurs abysses telles des ammonites crispées. Au cours de ces immondes secondes, et bien qu'elle n'en ait eu aucune envie, Marjorie avait compris la sorcière Nene. Tous les détails horribles et importuns accumulés pendant presque deux mille ans passés seule dans l'obscurité glacée s'étaient rués dans la conscience paralysée de la jeune morte, l'emplissant de métaux blafards et de fœtus avortés, de rêves hideux de sangsues, jusqu'à ce que l'effroi absolu jaillisse hors d'elle en un long hurlement bouillonnant qu'aucun vivant ne put entendre...

Marjorie déambulait le long de l'éclatant Ultracanal derrière ses comparses qui papotaient. Elle savait qu'elle avait la réputation de ne pas être très loquace mais c'était uniquement parce qu'elle gambergeait en permanence, s'efforçant de trouver les mots justes pour exprimer ses souvenirs et ses sentiments afin de les coucher sur la page fantôme. La passerelle surélevée les avait à présent conduits de l'autre côté de la rivière, et par-dessus le pré effondré de Foot Meadow, à Jimmy's End. Une fois de l'autre côté des remous évocateurs du torrent coloré, Marjorie s'aperçut qu'elle pouvait laisser de côté l'événement qui s'était déroulé ici, du moins pour l'instant, et reporter son attention sur la situation actuelle.

St. James's End crépitait sous eux alors qu'ils contemplaient depuis le pont fantôme son flux contemporain – l'endroit semblait baigner depuis ses origines dans une atmosphère austère. Même les taudis saxons qui s'élevaient et tombaient en ruines dans les couches temporelles semblaient trop éloignés les uns des autres, séparés par de vastes béances désolées. Aux niveaux plus modernes, coexistant avec les cabanes en boue et en paille de l'époque ancienne, les boutiques victoriennes florissaient brusquement puis s'effondraient en une mélasse de verre opaque et de panneaux roussis par le soleil. Un dépôt de bus jaillissait et déperissait en boucle, ses bus à impériale accroupis dans une avant-cour battue par une pluie perpétuelle, et dans le quartier en ébullition une sorte de modernité criarde et toc s'affichait un peu partout, s'étendant et rétrécissant derrière les vitrines insondables comme du mildiou. C'était quoi un Carphone Warehouse ? Et Quantacom ? Sur des portails en bois béants et des palissades en tôle ondulée, des graffitis se convulsaient, allant de la calligraphie précise et des sentiments simples comme « Le diable emporte le Roy », en passant par BUF et NFC et GEORGE DAVIES EST INNOCENT en grosses capitales à la chaux, à un lexique mixte et fluorescent tout en arabesques aussi illisibles que merveilleuses – énigmatique. Marjorie aurait aimé pouvoir les voir en couleurs.

Le Gang des enfantômes marchait en discutant, sifflant et chantant sur la passerelle brillante qui enjambait St. James's End, puis s'élançait au-dessus de la Weedon Road et continuait jusqu'à Duston. Ici, sur les strates les plus récentes du paysage temporel simultané, les maisons étaient plus jolies, du moins comparées aux bâtisses maculées de suie des Boroughs. Toutes mitoyennes, ces maisons abritaient des familles qui, à force de travail ou la chance aidant, avaient réussi à mettre une distance considérable entre elles-mêmes et les quartiers défavorisés où étaient nés leurs parents. Les maisons qu'on trouvait à Duston, non pas les jolis cottages en pierre du village original mais les habitations ultérieures, faisaient penser à de grands visages plats affligés d'un air de condescendance douloureuse, dû probablement aux grandes fenêtres modernes. Toutes tiraient une tête comme si quelqu'un avait lâché un pet. Pour Marjorie, ceux qui pinçaient le nez étaient sûrement les mêmes qui s'étaient lâchés.

Depuis l'endroit où elle se trouvait, qui lui permettait de contempler l'architecture d'une douzaine de siècles en même temps, Marjorie ne pouvait pas voir les habitants, vivants ou morts, qui devaient grouiller dans les différentes structures qui s'élevaient et s'écroulaient. En comparaison des rues et des bâtiments statiques, les fantômes et les vivants ne restaient jamais immobiles assez longtemps pour s'inscrire dans l'ébullition urbaine en accéléré visible ici depuis l'Ultracanal. Néanmoins, Marjorie s'était déjà aventurée dans les parages, dans la jointure fantôme ordinaire, et elle savait que des fantômes vivaient dans les ruelles et les impasses grises au-dessus desquelles passait le petit groupe, même si on n'en voyait aucun pour l'instant.

Elle savait, par exemple, que les agréables allées en dessous bénéficiaient d'une jointure fantôme beaucoup plus peuplée que les rues délabrées des Boroughs. Tandis que dans le demi-monde fantôme surimposé sur Scarletwell Street, on pouvait tomber éventuellement sur un ou deux spectres à tout moment, dans cet endroit plus nanti il y avait souvent des dizaines de médecins, de banquiers, de patrons et de femmes au foyer morts qui rôdaient près des parterres de fleurs entretenus ou passaient une main immatérielle et nostalgique sur les galbes des voitures garées. Dans les salons paisibles des maisons vendues par les enfants devenus adultes après la mort de leurs parents, on trouvait des couples décédés peu communicatifs qui critiquaient les rénovations des nouveaux propriétaires, se demandant sans cesse si leur ancienne maison allait prendre ou perdre de la valeur. On pouvait les voir parfois en groupe : par exemple, un groupe d'action civique fantôme qui tapait du pied devant le pré où ils avaient coutume d'aller promener leurs labradors et où un nouveau bâtiment public était en construction. Soit ça, soit ils se réunissaient dans le jardin d'un couple pakistanais qui venait d'emménager dans la région, se contentant de marmonner leur désapprobation, le regard noir, ces manifestations rendues évidemment doublement vaines par l'invisibilité des râleurs. C'était sans doute pour ça, conclut Marjorie, qu'ils ne prenaient jamais la peine de fabriquer des banderoles.

C'était amusant, maintenant qu'elle y pensait, toutes ces différences entre le monde des fantômes au-dessus des Boroughs et celui surimposé sur ces belles résidences. Paradoxalement, la différence principale venait de ce que, dans les Boroughs, on ne trouvait guère de tire-au-flanc, les gens ici ne se reposant que rarement dans l'au-delà. En outre, les spectres malheureux du quartier pauvre avaient pour la plupart une piètre estime d'eux-mêmes, le sentiment de n'avoir pas été assez méritants pour habiter là-haut dans la région supérieure de Mansoul. Ce n'était visiblement pas ce qui retenait les personnes nanties dans leur habitat terrestre, toutefois. Était-ce donc le contraire ? La banlieue fantôme au-dessus de laquelle passait le petit groupe était-elle occupée par des esprits ayant une trop haute opinion d'eux-mêmes pour se contenter du paradis ?

Non. Non, Marjorie soupçonnait que ce n'était pas aussi net que ça. C'était peut-être dû davantage au fait que les pauvres avaient moins de biens matériels qu'ils rechignaient à abandonner. Il n'y avait guère d'intérêt, après tout, à traîner dans la maison où vous aviez vécu toute votre vie une fois qu'elle avait été démolie ou reprise par d'autres locataires. Pas quand vous n'étiez que locataires, en tout cas. Il valait nettement mieux monter dans les « nombreuses demeures » de Mansoul, ainsi que le faisaient la majorité des habitants des Boroughs. Les fantômes du coin n'avaient tout simplement pas les mêmes désirs de salut que là d'où venait Marjorie, mais elle-même n'était pas complètement convaincue par ses propres arguments. L'incapacité à renoncer aux biens matériels semblait être une raison insuffisante pour se priver des gloires du Deuxième Borough, même si vous étiez ridiculement snob. Ça n'était pas convaincant. De toute façon, il y avait de belles personnes dans Mansoul qui n'appartenaient en rien à la classe ouvrière et qui pourtant s'étaient précipitées dans l'En-haut sans réfléchir, à l'instant où leur vie avait pris fin. Regardez Mr. Doddridge et sa famille. Ce devait être autre chose, un autre élément qui empêchait ces banlieusards de s'installer dans les éternelles avenues au-dessus.

Après plus ample réflexion, elle finit par se dire que ce devait être une question de niveau social. C'était probablement le mot que cherchait son esprit d'apprentie écrivaine. Les fantômes aisés en dessous boudaient Mansoul parce que leur niveau social terrestre n'avait aucun sens là-haut. À part les bâtisseurs, les démons, les Vernall, les matrones et certains cas particuliers comme la famille Doddridge ou Mr. Bunyan, Mansoul ignorait la condition sociale. Une âme ne pouvait être jugée supérieure à une autre, hormis en lien avec les vertus innées et individuelles qu'elle se trouvait posséder, et même cela restait subjectif. Pour ceux qui, quel que soit leur niveau social, n'avaient jamais été vraiment préoccupés par la question, emménager à Mansoul n'était pas difficile. D'un autre côté, pour ceux qui ne supportaient pas ce radieux nivellement, la chose était tout bonnement impensable.

Elle repensa à certains passages de la Bible qui lui restaient du catéchisme, comme celui avec le chameau qui passait par le chas d'une aiguille, ou le fait que les riches auraient du mal à entrer au paradis. Quand elle avait entendu ça, elle s'était dit qu'il devait exister un règlement au paradis interdisant l'entrée aux nantis, mais elle comprenait maintenant que ce n'était rien de tel. Il n'y avait pas de restriction d'accueil à Mansoul. Les gens qui n'y allaient pas, qu'ils soient riches ou pauvres, c'était parce qu'ils s'estimaient soit trop bien soit indignes.

Poursuivant ce fil de pensées – ça pourrait faire un poème ou une nouvelle, un jour, qui sait ? – Marjorie sentit qu'on pouvait également l'appliquer aux nobles de naissance, ceux qui étaient vraiment nantis, les classes supérieures avec leurs manoirs ou leurs châteaux dans les villes et villages éloignés du Northamptonshire. Par définition, ils avaient eu plus de biens matériels

auxquels renoncer que quiconque. Pas étonnant qu'il y eût si peu d'aristos à Mansoul. Oh, il y avait des exceptions, des raretés qui étaient nées dans la soie mais n'avaient jamais vraiment accordé de valeur à leur position ou lui avaient même tourné le dos, mais c'était une minorité en voie de disparition. La vaste majorité des gens de l'En-haut venaient des classes laborieuses, avec une bonne part de classes moyennes et une poignée de comtes, de seigneurs et de châtelains repentis, pareils à des boutons dorés sur son postérieur.

Par conséquent, la jointure fantôme des Boroughs était globalement déserte, tandis que les banlieues aisées grouillaient de spectres. À quoi pouvaient bien ressembler ces belles demeures ? Elles devaient abriter d'innombrables générations de revenants et de fées pleins de rancune médiévale, tout le monde revendiquant l'ancienneté et se demandant où étaient passés tous les domestiques... Marjorie frissonna en même temps qu'elle ricana. Il n'était guère étonnant que ces belles demeures fussent réputées pour être hantées : elles étaient dangereusement surpeuplées, craquant à leurs coutures de pierre sous la pression de goules et de spectres ancestraux, une vingtaine par salon, contrevenant au règlement sur la sécurité incendie astrale. Il était étrange de penser aux édifices et aux palaces comme à des taudis pour fantômes surpeuplés, des habitations fantômes avec l'arrière-arrière-arrière-grand-oncle syphilitique Percy délirant sur Gladstone dans la pièce d'à côté, mais d'une certaine façon tout était très cohérent. Les premiers seront les derniers, et tout ça. Justice au-dessus des rues.

Marchant devant Marjorie, Bill débattait très sérieusement des tenants et aboutissants de l'élevage des mammoths fantômes avec Reggie, lequel ne paraissait pas convaincu.

« Ça prendrait des lustres, c'est sûr, de creuser jusqu'à l'âge de glace pour dégoter un mammoth fantôme. J'ai pas l'impression que t'as pensé à ce détail.

– Sois pas stupide. Bien sûr que j'y ai pensé, et ça sera de la tarte, je te le dis. Quelle importance si ça prend des lustres, pauvre nigaud ? C'est le principe de l'éternité, non, de prendre des lustres ? On a qu'à creuser, trouver un mammoth, prendre le temps qu'il faut pour le dompter, puis le ramener ici cinq secondes après être partis.

– Comment on va faire pour le dompter, et de toute façon, comment tu sais que c'est un mâle ? Ça pourrait très bien être une femelle.

– Oh putain. Écoute, on est associés dans cette histoire de mammoth oui ou non ? On s'en fout que ça soit un mâle ou une femelle. Pour ce qui est de le dompter, on gagnera sa confiance en lui donnant à bouffer tout ce que les mammoths aiment bouffer.

– Et c'est quoi, toi qui es si malin ?

– Je suis pas malin, Reggie, je suis juste deux fois moins con que toi. Des Galutins, Reggie. On lui donnera à bouffer des Galutins. Cite-moi une seule chose morte qui refuserait un sac de Galutins.

– Les moines. Certains moines fantômes sont pas censés en manger, parce

qu'ils pensent qu'il y a des démons dedans.

– Reggie, on va pas tomber sur un mammoth qui croit ce genre de trucs, tu peux me faire confiance. Il y a pas eu de mammoths chrétiens. Les mammoths n'avaient pas de religion.

– Ben, c'est peut-être pour ça qu'ils sont tous morts, alors, on sait pas. »

Marjorie les laissa à leurs divagations et écouta les chœurs naissants et superposés de plusieurs siècles d'oiseaux, une mer sonore et divine qui emplissait le ciel, aux accents merveilleux malgré la sourdine de la jointure fantôme. En fait, perçus sans l'acoustique spéciale du demi-monde, ces chants auraient sans doute été intolérables.

L'Ultracanal traversait Duston, déployant son lumineux ruban à l'éclat magnésium au même niveau que l'effervescence multi-temporelle des cimes des arbres. Marjorie savait reconnaître les arbres les plus vieux et les plus permanents, car c'étaient ceux qui changeaient le moins, et leurs branches les plus hautes semblaient animées d'un feu de Saint-Elme, même dans le monochrome à la Cecil Beaton de la jointure fantôme. C'était parce que les plus vieux arbres, des structures à quatre dimensions, dépassaient du plan matériel dans les Greniers du Souffle ici dans les régions correspondantes de Mansoul ; des pigeons privilégiés montaient et descendaient le long de leurs troncs transcendants, entre deux mondes.

Marjorie se demanda quel effet ça devait faire d'être un arbre, de ne jamais bouger sauf sous la poigne du vent mais de seulement grandir et s'étendre dans le temps, les brindilles nues raclant le futur, s'agrippant à la saison suivante et celle d'après. Pendant ce temps, les racines s'enfonçaient entre les animaux et les gens enterrés, se contorsionnaient entre les pointes de flèches en silex, parmi les côtes du mammoth de Bill et Reggie, en direction du passé. Parfois un tronc scié révélait une balle de mousquet incrustée, un petit météorite mortel et métallique cerné par l'épaississement des époques et du temps, les cercles de croissance s'étendant telles des lignes de marée pour englober ce violent instant des années 1640 sous une houle de bois étouffante.

Les arbres avaient-ils conscience, se demanda-t-elle, du flux animal et humain qui s'écoulait frénétiquement autour d'eux et de leur immobile longévité ? Marjorie se dit que les arbres devaient avoir une certaine connaissance de l'activité des mammifères, ne serait-ce qu'au sens historique large : des vallées néolithiques boisées réduites à des souches noires par les premières déforestations et des hectares d'arbres abattus pour ériger les premiers villages. Les guerres laissaient des souvenirs – des lances et du shrapnel fichés dans l'écorce – tandis que les pendaisons, les pestes et les massacres fournissaient un compost humain bienvenu ; des aliments pour relancer la croissance. Des extinctions causées par des chasses excessives, menées par l'homme ou d'autres prédateurs, changeaient et modifiaient le monde forestier dans lequel survivaient ces géants intemporels, avec des conséquences parfois bénignes, parfois désastreuses. Les siècles nouveaux s'accompagnaient de débordement urbain, de permis de construire, de

bulldozers et de pelleteuses jaunes. Tout cela aurait un impact particulier, enverrait des tremblements dans le continuum silencieux de la conscience arborescente, une conscience végétale soumise aux montées et descentes de sève.

Elle trouvait donc vraisemblable que les arbres connaissent, même de loin, l'activité humaine. Ses événements à grande échelle devaient finir par s'infiltrer, s'ils duraient suffisamment longtemps. Ces spoliations et ces privations qui perduraient des années ou des siècles devaient forcément laisser des traces, mais qu'en était-il des interactions fugaces ? La forêt remarquait-elle le moindre cœur gravé, la moindre déclaration d'amour incisée afin de déguiser pressentiments et incertitudes ? Tenait-elle un registre de chaque chien qu'on promenait et des endroits où il pissait ? Élisabeth I^{re}, dans le souvenir de Marjorie, était assise sous un arbre quand elle avait appris qu'elle allait monter sur le trône, alors qu'Élisabeth II, cinq cents ans plus tard, était perchée sur une branche. Et qu'en était-il du pommier anecdotique sous lequel Isaac Newton était assis tout en formulant les idées qui rendraient possible l'ère des machines, et mettraient en branle les engins de terrassement se dirigeant implacablement vers la limite des arbres ? Y avait-il quelque bruissement nerveux dans les feuilles ? Les rameaux soupiraient-ils, en proie à une lasse prémonition ? Marjorie se disait que la chose était possible, du moins au sens poétique, ce qui lui convenait tout à fait.

La passerelle d'albâtre sur laquelle avançaient les enfantômes décrivait une courbe prononcée en approchant des asiles, parmi les cimes des arbres qui bourgeonnaient et se flétrissaient. Regardant par-dessus son épaule, Marjorie vit les images-sosies des enfants les suivre en une foule animée quoique silencieuse. Elle étudia sa propre réplique courtaude, qui clopinait à l'arrière du groupe, et fut déçue en se voyant aussi impassible. Mais presque aussitôt, les doubles multiples rattrapèrent l'instant où Marjorie se retournait pour regarder derrière elle, et elle vit qu'elle contemplait l'arrière de son crâne sans guère d'intérêt. S'apercevant qu'elle semblait avoir des pellicules fantômes, elle regarda devant elle de nouveau alors que le Gang des enfantômes s'arrêtait sur le viaduc céleste. Apparemment, Michael Warren avait besoin qu'on lui explique quelque chose.

« Pourquoi l'endroit devant nous alerte ou blazarre ? Il me dit rien qui faille. »

Le gamin paraissait inquiet. Marjorie le sentit à la façon dont il mélangeait les mots, ne s'étant pas encore confortablement installé dans le vocabulaire plus flexible de l'au-delà. Mais elle comprenait exactement ce qu'il voulait dire, ainsi que ce qui motivait ses appréhensions.

Devant eux, la passerelle brillante surplombait une étendue de la jointure fantôme qui semblait, pour ainsi dire, beaucoup plus anormale que la normale. D'une part, il y avait des éclairs soudains dans l'incessante grisaille du demi-monde. D'autre part... eh bien, l'air lui-même était comme plissé, tout comme les structures légèrement inquiétantes qu'on devinait derrière. L'espace lui-

même paraissait avoir été hideusement mutilé, froissé comme un papier dans le poing d'un géant, avec des marques de plis partant dans tous les sens et tous les terrains et bâtiments dessous changés en un collage insensé et maladroit. Cette fragmentation et cette distorsion spatiales, ajoutées au brassage des époques déjà évident, conféraient aux asiles un aspect effrayant. La réalité était broyée en un écheveau chaotique d'ici et de maintenant et de là et d'après : une indescriptible topographie tantôt cristalline et convexe et tantôt étrangement alvéolée, où les formes inversées en noir et blanc clapotaient par intervalles d'explosions de couleurs d'un bleu hallucinatoire, ou d'un orange chaud et sanglant. Se demandant comment Phyllis Painter pouvait expliquer de façon intelligible au petit Warren stupéfié ce spectacle dément et pourtant glorieux, Marjorie tendit l'oreille. Elle allait peut-être apprendre quelque chose d'important, et en outre, elle s'efforçait toujours de retenir les dialogues.

« Bon, ces bâtiments que tu vois, c'est ce qu'on appelle des maisons de fous ou des asiles psychiatriques. C'est un peu comme ce drôle de terrain vague entre Chalk Lane et St. Andrew's Road qu'on a vu plus tôt, où j'ai dit qu'on pourrait aller jouer en revenant, si tu te rappelles bien. Dans les deux cas, c'est un genre d'affaissement. Pour une raison inconnue, des bouts de l'En-haut sont tombés dans l'En-bas. Ce qu'on regarde, dans le monde en dessous, c'est plus ou moins le même endroit que Berrywood, l'asile d'aliénés. On l'appelle aussi St. Crispin. Mais, comme la plupart de ceux qui vivent là en bas sont barjos, c'est un peu plus compliqué que ça en a l'air.

« Tu vois, à Mansoul, là où je t'ai trouvé dans les Greniers du Souffle, tous les magasins et les avenues sont constitués comme qui dirait de la croûte des rêves des vivants et de leur imagination. Le problème ici c'est que la moitié des aliénés qu'on trouve dans ce genre d'endroits depuis des années ne savent pas où ils sont. Certains ne savent pas non plus à quelle époque ils sont, ce qui veut dire que la région de Mansoul qui est au-dessus d'eux est composée de rêves et de souvenirs qui sont faux. Les pensées, dans l'En-haut, sont les matériaux des bâtisseurs, et si les pensées sont erronées alors toute l'architecture bâtie à partir d'elles sera également erronée, et c'est ce qui se passe ici. Une partie défectueuse de Mansoul s'est effondrée et a écrasé la jointure fantôme, et à la suite de ça tous les asiles de Northampton se sont écroulés en un seul endroit, du moins depuis notre perspective. C'est parce que les patients ne savaient pas trop dans quel asile ils se trouvaient, et donc tout est devenu confus dans les niveaux supérieurs. Ce qu'on a là, c'est l'hôpital St. Crispin de Berrywood, mais avec des bouts provenant de l'Hôpital St. Andrew de Billing Road et d'autres de la maison de fous qui se trouvait autrefois à Abby Park, où y a aujourd'hui le musée. Toutes ces couleurs qui clignent, ce sont des débris colorés de Mansoul qui se sont incrustés dans la jointure fantôme. C'est tout sens dessus dessous, alors attends un peu qu'on descende là-dedans ! Des fous, morts et vivants, partout, et même eux se confondent entre eux ! »

Marjorie acquiesça intérieurement. Elle n'aurait su dire mieux, et en outre ignorait jusqu'ici que l'affaissement dans le Deuxième Borough avait été causé par les esprits fragiles et brisés qui le soutenaient en bas dans le royaume terrestre. Elle savait que des tas d'institutions psychiatriques différentes se superposaient, de sorte que des patients victimes d'illusions pouvaient se mélanger librement avec des patients sous médocs d'une autre époque et d'un autre asile, mais elle n'avait pas vraiment compris la façon dont tout ça fonctionnait. Et puis l'explication de Phyllis rendait compte également des étonnantes éruptions de couleur pure : les particularités optiques de Mansoul interagissant avec les émotions explosives des déséquilibrés mentaux.

Une fois la curiosité de Michael Warren satisfaite, et ses peurs quelque peu apaisées, la clique de vagabonds fantômes continua sur l'Ultracanal, s'enfonçant dans les plis et flux des asiles. Marjorie, dont les ruminations intérieures avaient été interrompues par la question du bambin, s'aperçut qu'elle était incapable de se retrouver le fil de ses pensées. Il devait sûrement s'agir d'une vague réflexion littéraire sur les oiseaux ou les nuages, ce genre-là, mais ça n'allait pas plus loin. Privée de cette distraction, Marjorie Miranda Driscoll s'aperçut que ses pensées reprenaient d'elles-mêmes leur cours sombre et inquiet, se focalisant sur les choses mêmes qu'elle essayait d'éviter en songeant à ses projets littéraires.

La forme imposante et trouble de la sorcière Nene avait flotté dans l'obscurité du lit de la rivière devant l'enfant noyée, son interminable et hideuse longueur traînant derrière elle dans la nuit sous-marine. Des fragments luisants de la revue de vie brisée de Marjorie étaient encore pris dans l'enchevêtrement suffocant des cheveux de la créature, tourbillonnant et s'enroulant autour d'eux. Une des mains de ptérodactyle de la sorcière était refermée sur la cheville de la petite noyée, la maintenant immobile pour l'examiner. Tout au fond des puits gluants qu'étaient ses orbites, Marjorie avait vu scintiller comme des limaces dans les yeux du monstre, et en eux gisait l'histoire indésirable et intolérable de la sirène ; tous les détails terrifiants de son existence vieille de près de deux mille ans s'insinuant en Marjorie comme des eaux usées s'écoulant d'une citerne rouillée.

Elle descendait des potamides, des océanides. Nixe, naïade, ondine, elle était tout cela et s'était appelée un temps Enula, la dernière fois qu'elle avait eu un nom ; s'était appelée « Elle » la dernière fois qu'elle avait eu un sexe. Cela remontait au II^e siècle, quand celle qu'on appelait la sorcière Nene avait été une déesse des rivières inférieures, vénérée par une bande de soldats romains en garnison sur le pont sud de la ville dans un des nombreux forts fluviaux érigés entre ici et le Warwickshire, le long de la Nene. En ces lointains après-midi, des caillots de lumière qui étaient des offrandes florales dérivaienent avec le courant. Des imprécations latines, mi-sincères mi-gênées, étaient marmonnées. Enula – s'agissait-il vraiment alors de son nom, ou était-

ce une approximation, un faux souvenir ? La créature l'ignorait et s'en souciait peu. Ça n'avait pas d'importance. Enula faisait l'affaire.

Elle avait commencé dans la vie en étant trois fois rien, une simple interprétation poétique de la rivière dans l'esprit et les chants des premiers colons : un fin tissu d'idées, à peine conscientes de leur existence ténue. Progressivement, les chants et les récits qui l'avaient conduite au seuil de l'existence devinrent plus complexes, l'étoffant de nouvelles métaphores plus sophistiquées : la rivière était le flux de la vie elle-même, le passage du temps, constant et dans une seule direction, sa surface réfléchissante et tremblante pareille au miroir de notre mémoire. Elle avait acquis une substance fragile, au moins dans le monde des fables, des rêves et des fantômes qui était le plus proche de la sphère mortelle boueuse, et elle avait fini par acquérir une réalité spirituelle quand on lui avait donné un nom. Enula. Ou était-ce Nendra ? Nenet ? Quelque chose comme ça, de toute façon.

À l'époque, c'était un jeune et beau concept, et son apparence était celle d'une sirène inhabituellement longue, de trois mètres à trois mètres cinquante de la proue à la poupe, au visage d'une fabuleuse confection. Chaque œil, alors plus proche de la surface de sa tête, était un exquis lotus violet dont la myriade de pétales s'ouvraient et se fermaient sur les fossettes de son sourire. Ses lèvres étaient deux longues volutes de trente centimètres en peau de poisson iridescente où s'ébattaient des nuances prismatiques de lavande et de turquoise, avec des tresses lustrées d'un sombre vert bouteille qui dérivait autour des galets durs et lisses de ses seins et de son ventre. Ses sourcils et sa chevelure de sirène étaient doux comme du poil d'otarie et son extraordinaire queue se terminait par un aileron comme un immense peigne orné, aussi long qu'un arc. Ses écailles brillantes et ses huit ongles ovales étaient faits en miroir, où des bandes noires d'ombre ondoyaient comme des reflets d'arbre.

Elle avait même eu un amoureux, il y a de ça plusieurs siècles. Il s'appelait Gregorius, un soldat romain en service au fort fluvial, loin de sa femme et de ses enfants qui vivaient dans la chaleur de Milan. Ses offrandes florales à l'esprit des eaux avaient été les plus fréquentes et les plus abondantes, et tous les matins il s'était baigné nu dans son courant glacé, ses couilles et son pénis ratatinés aux dimensions d'une noix. Elle se rappelait confusément l'odeur distincte de sa sueur, la façon dont il se passait de l'eau sur la tête pour laver ses cheveux noirs et courts. Les gouttelettes opalines de l'ondine couraient sur le dos et les fesses du soldat. Un jour, au cours de ces ablutions dans la rivière, il s'était masturbé brièvement et avait lâché sa semence dans le torrent écumant à ses genoux, le sperme glacé emporté vers le lointain océan. Éperdue d'amour, elle avait suivi cette offrande ô combien précieuse presque jusqu'à la Wash avant de renoncer et de rentrer chez elle, s'interrogeant ce faisant sur la férocité de l'obsession qui s'était emparée d'elle.

Puis, par un lugubre matin, le jeune homme était parti, tout comme son régiment. Le fort fluvial abandonné devint un terrain de jeux en ruines pour les enfants du coin, et au bout de quelques années, il avait été pillé et démonté

au point de ne plus servir à rien. Elle avait attendu, attendu, se tortillant de frustration dans la vase et les alluvions, mais elle n'avait jamais revu Gregorius, ni quiconque de son genre. Il n'y avait plus eu de fleurs, seule la terre nocturne jetée sur son sein par les Bretons chevelus et débraillés quand ils se levaient chaque matin. Elle n'était même plus considérée comme une demi-déesse et, en conséquence, dans sa froide obscurité pleine de ressentiment, elle avait commencé à changer.

Elle s'était sentie si seule. Et cette solitude l'avait altérée centimètre par centimètre, la changeant de jolie Nenet, Nendra ou Enula en sorcière Nene, en la chose longue de plus d'un kilomètre qu'elle était aujourd'hui. Son isolement avait fait d'elle un monstre, avait précipité tous ses actes désespérés. Toutes les âmes noyées qu'elle avait réclamées, elle les avait emportées pour lui tenir compagnie.

Elle s'était retenue, avait contrôlé ses envies pendant plusieurs siècles avant de céder et d'attraper un fantôme qui se débattait pour fuir son corps englouti. Elle s'était rendu compte qu'une fois franchie cette étape elle ne pouvait faire marche arrière, c'était là un crime spirituel et honteux qu'elle ne pouvait effacer. C'est pourquoi elle avait repoussé le moment si longtemps, pourquoi elle avait hésité jusqu'à ce que l'idée d'une vie éternelle et sans amour devienne définitivement intolérable. Ce point avait été atteint une nuit d'été au IX^e siècle, il y a presque mille ans. L'homme s'appelait Edward, c'était un solide fermier d'une quarantaine d'années, qui avait trébuché et était tombé dans la rivière alors qu'il se rendait chez lui en traversant les champs obscurs, la panse remplie de bière. Edward avait été le premier.

Ce n'étaient pas des choses agréables de son point de vue, pas plus la capture d'Edward que leur relation juste après. Elle n'avait jamais vraiment pris la peine de se pencher sur les sentiments du noyé concernant la situation. Au cours des années qu'ils avaient passées ensemble, Edward avait paru végéter dans un état de choc permanent, depuis l'instant où elle avait refermé son énorme main palmée sur son corps spectral en proie à la panique et à la confusion. Dans ses yeux écarquillés, elle avait aperçu pour la première fois son vrai visage, l'image qu'elle offrait aux humains. Même si par chance elle parvenait à se trouver un nouveau Gregorius, elle ne pourrait empêcher celui-ci de hurler en voyant ce qu'elle était devenue.

Edward, bien sûr, avait hurlé au début – de longs bruits spectraux et bouillonnants situés entre son et lumière. Finalement, il s'était tu de lui-même et s'était retiré dans l'état de transe glacée qu'il avait conservé tout le temps qu'avait duré leur idylle. Il devint une sorte de jouet paralysé et stupéfié, flottant, inerte, tandis que Nendra ou Enula le remuait de-ci de-là entre ses doigts de crabe ou tentait de communiquer avec lui. Incapable de lui arracher une réaction autre qu'un gémissement, un tressautement ou une convulsion, la sorcière Nene avait fini par établir une conversation univoque qui devait durer sans interruption pendant les cinq décennies qu'il passa avec elle. Elle se déchargea de ses nombreuses épreuves et déceptions, plusieurs fois, et lui

raconta même le jour où elle avait poursuivi le sperme coagulé de Gregorius jusqu'aux ultimes eaux douces de son territoire. Il ne paraissait ni entendre ni comprendre ses propos, et elle aurait pu croire qu'elle n'avait aucun effet sur lui hormis celui d'entraîner la désintégration continue de sa personnalité, qui se dépouillait de ses peaux de conscience dans un effort pour échapper à l'implacable horreur de sa situation. Finalement, quand Edward n'eut pas plus de moi qu'un bout de bois flottant, Nene le laissa partir. Épave fantôme, usé et exsangue, privé de toute vitalité, il avait dérivé en tournoyant vers l'est, vers la mer, toujours silencieux, toujours hébété.

Elle était partie alors en quête d'un autre.

Combien y en avait-il eu depuis ? Deux douzaines ? Trois ? La sorcière Nene avait cessé de compter et avait depuis oublié la plupart des noms de ses compagnons. Elle les considérait tous comme des « Edward », même la demi-douzaine de femmes qu'elle avait entraînées par le fond au fil des décennies, si tant est qu'elle pensait à elles. Certains, à la différence d'Edward, avaient tenté de réagir. Ils avaient supplié, ou lui avaient posé des questions alors qu'ils se débattaient et s'efforçaient de la comprendre, elle et le cauchemar dans lequel ils étaient emportés. Mais tôt ou tard tous sombraient dans l'état catatonique de son premier amant. Et quand il n'en restait presque plus rien, quand leur conscience n'était plus qu'un point gourde et insensible, elle se débarrassait d'eux. Quand leurs yeux cessaient de suivre les rares rais de lumière qui filtraient d'en haut comme à travers du verre sale, quand leurs âmes devenaient inertes et ne remuaient plus, quand Nendra ne pouvait même plus se distraire laborieusement avec leur corps, elle les laissait filer sur ses beaux et tranquilles courants, sans jamais se demander ce qu'il advenait d'eux, s'ils allaient rester des coques vides jusqu'à la fin des temps ou s'ils guériraient un jour. Muets et inertes, ils ne lui servaient plus à rien, et il y avait toujours d'autres poissons à pêcher.

La chose – car elle n'était plus que ça, à présent – n'avait attrapé des femmes que lorsque les hommes faisaient défaut, étant arrivée à la conclusion que les fantômes femelles posaient plus de problèmes qu'elles n'en valaient la peine. La plupart des femmes, il est vrai, avaient duré plus longtemps que les hommes avant de se retirer dans une torpeur végétative, mais elles avaient été également plus féroces et plus effrayées, et s'étaient débattues plus vigoureusement.

Associée à l'antipathie naturelle d'Enula pour son propre sexe d'avant, cette résistance avait fait ressortir chez elle une propension à la cruauté, là où auparavant il n'y avait qu'éternelle solitude et lugubre amertume. Une des Edward femmes qui s'était aventurée où il ne fallait pas avait été psychologiquement et lentement démantelée, déchiquetée en morceaux comestibles pour poissons fantômes puis, au bout de quatre-vingt-dix hivers, rejetée. L'antique chimère subaquatique avait été surprise par la réaction provoquée par cette torture délibérée : un élancement sourd et distant, une sensation proche du plaisir. Une fois découvert, ce récent besoin d'infliger des

souffrances était rapidement devenu plus impérieux, plus prononcé, plus nécessaire à l'équilibre du monstre fluvial.

La chose n'avait pas encore attrapé d'enfant. Elle n'en avait pas ressenti le besoin, considérant les gamins comme du menu fretin, tout juste une bouchée alors que chaque année apportait sa nasse renouvelée d'adultes, suite à des négligences ou des suicides. Les XIX^e et XX^e siècles, toutefois, avaient été un temps de disette du fait du nombre croissant des gens qui apprenaient à nager. À la jointure des deux époques, Nenet avait remarqué avec dédain un vieux qui donnait des cours de natation à une tripotée de garçonnets nus, dans la partie de la rivière qui marquait la limite ouest de l'ancienne ville. Des conversations qu'elle avait surprises sur ses rives l'avaient mise hors d'elle, car elle avait appris que le long champ situé là où se trouvait autrefois le prieuré St. Andrew, avait été rebaptisé d'après un maître-nageur irlandais, un ancien militaire du nom de Paddy Moore, et qu'on l'appelait maintenant Paddy's Meadow, le pré de Paddy. Par conséquent, suite à l'intervention de ce genre de personnages, la plupart de ceux qui s'aventuraient dans le domaine de la sorcière en ressortaient indemnes. La créature n'avait pas de compagnie depuis qu'elle avait laissé partir les vestiges de son dernier associé, dans les années 1870, mais son régime sec touchait maintenant à sa fin. Maintenant elle détenait Marjorie.

Cette épouvantable histoire s'était engouffrée dans l'enfantôme impuissante avec toute une foule de peurs, de mystères et de sinistres détails appartenant à la longue existence affamée de la créature. Bien que paralysée par la peur, Marjorie avait appris d'un coup tous les secrets nébuleux de la rivière, le sort de tous les disparus et assassinés, avait su où les bijoux de la couronne perdus de Jean sans Terre avaient fini, ceux qui n'étaient jamais réapparus. La petite fille avait fixé la spirale grise et humide des yeux de l'ondine et su avec une conviction absolue ce qui allait lui arriver : elle allait passer d'insupportablement longues décennies, en ayant horriblement conscience de la façon dont son être s'effiloçait et partait en morceaux sous l'effet constant des attentions de la sorcière Nene, et puis pour finir, quand même l'identité et la conscience de Marjorie seraient intolérables, elle serait rejetée, un fantôme usé de plus, se dirigeant vers la côte est, morte une deuxième fois.

C'est alors qu'elle comprenait tout cela qu'il s'était produit une terrible agitation dans les eaux proches. Les yeux voraces de la sorcière Nene s'étaient plissés et contractés, se tournant vers la fâcheuse interruption. L'énorme tête aplatie s'était tournée, cherchant la source de la perturbation, puis, y parvenant...

Marjorie heurta soudain le dos de Reggie, qui s'était arrêté tout net sur l'Ultracanal devant elle. La radieuse passerelle passait de toute évidence au-dessus d'un point central dans le réseau d'asiles enchevêtrés, là où Phyllis Painter avait vu une abondance de Pommes folles un peu plus tôt, avant qu'elle se retrouve embringuée avec Michael Warren dans les Greniers du Souffle.

« Oui, c'est là que j'ai vu les Galutins. Il y en avait des centaines, suspendus aux branches et aux avant-toits. Si on saute d'ici, on pourra les empocher. »

Là-dessus, Phyllis escalada gracieusement la rambarde d'albâtre qui longeait la passerelle, demandant à John de lui passer Michael Warren pour qu'elle puisse sauter avec lui depuis l'Ultracanal, en le tenant par la main. Les autres enfants l'imitèrent, et bientôt tous s'enfoncèrent lentement dans l'atmosphère-mélasse de la jointure fantôme vers le temps et l'espace froissés en dessous, leurs répliques grisâtres suivant comme au ralenti leurs trajectoires. Les enfantômes descendirent vers les pelouses des asiles superposées tels de gracieux fumigènes.

Marjorie atterrit accroupie sur l'herbe rase, suivie de la pluie de ses sosies titubants. Le carré de pelouse où elle posa le pied paraissait bien entretenu et était par conséquent sûrement un fragment déplacé de St. Andrew's Hospital, plutôt qu'un bout de l'asile décati de Berrywood. En regardant de plus près, elle pouvait même voir les coutures là où les bords de St. Andrew rencontraient les terres moins bien entretenues de St. Crispin ou Abbingdon Park : des trapèzes irréguliers et des coins de pelouse clairs ou foncés se côtoyaient inégalement tel un puzzle de médiocre facture, différents endroits froissés en un unique paysage par l'affaissement des plans supérieurs. Penchant la tête pour regarder en haut, Marjorie remarqua que le ciel lui-même paraissait rapiécé ; toutes sortes de nuages venus d'endroits divers et d'altitudes follement différentes se juxtaposaient maladroitement, divisés par des lignes de papier déchiré. D'après certains segments ou tranches de ciel, il bruinaît.

Aussi déroutants que fussent certains détails du paysage, comme l'herbe et le ciel, les bâtiments repliés et mixés des diverses institutions qui les entouraient paraissaient encore plus étranges. Des murs de chaux recouverts de lierre qui faisaient clairement partie de l'asile-devenu-musée d'Abington se fondaient irrégulièrement dans des bâtiments pâles de St. Andrew's Hospital, évoquant vaguement des bateaux, pour se métamorphoser ensuite dans les sinistres édifices de briques de St. Crispin. Ces étranges constructions victoriennes prédominaient parmi le fouillis d'asiles, sans doute parce que St. Crispin occupait la véritable position géographique dans la jointure fantôme où ces autres endroits avaient échoué, à la fois dans les territoires supérieurs et les rêves confus des patients sur lesquels se fondaient ces régions supérieures.

L'architecture de l'asile de Berrywood avait paru perverse à Marjorie depuis qu'elle connaissait le mot « pervers ». Installer des aliénés dans un environnement aussi perturbant que St. Crispin paraissait absurde ; ici, les bâtiments de brique étaient serrés les uns contre les autres comme s'ils complotaient à voix basse, scrutant avec méfiance les pelouses étriquées, au centre desquelles une tour arachnéenne et sans fonction apparente s'élançait, lugubre, dans le ciel déjà oppressant. Vu dans son ensemble, St. Crispin's Hospital exsudait une étrange expérience sociale bavaroise, abandonnée au

cours d'un siècle antérieur. Un parfum de geôle ou d'atelier flottait dans ses méandres labyrinthiques, imprégnait son silence de couvre-feu, son isolement. Franchement, le fait que des fragments de l'asile de St. Andrew ou de celui d'Abington Park y soient mélangés, c'était plutôt une amélioration.

Les enfantômes avançaient prudemment sur la pelouse panachée en direction du salmigondis de bâtiments pour fous que dominait l'inutile tour St. Crispin, une chose trop fine pour servir d'autre chose que de cheminée à crématorium. Une des dépendances nichées près de sa base était une extension en préfabriqué de l'hôpital original, une unité à un étage où, lors de précédentes visites, Marjorie était tombée sur diverses œuvres encadrées réalisées par des patients. Parmi les paysages étrangement fascinants exposés, les cieus orange enflammés, les buissons métalliques taillés en dangereuses topiaires pointues, elle n'avait pas été surprise de trouver des toiles montrant comment se superposaient les asiles vus depuis la jointure fantôme, des bouts d'Abington Park ou de St. Andrew aboutés à St. Crispin comme par accident. Même les soudaines poussées des phénomènes supérieurs – comme le motif moiré en cascade qui jaillissait actuellement de derrière la flèche de brique gracieuse devant eux – étaient reproduites sur certaines toiles, une preuve que des vivants dans un état mental extrême pouvaient parfois voir le monde supérieur et ses habitants. Elle avait même trouvé un dessin montrant une silhouette qui était le portrait craché de Phyllis Painter, avec des peaux de lapin suspendues en guirlande rance autour de son cou. Il s'agissait d'une esquisse au charbon déformée qui donnait à la cheffe du gang un air encore plus effrayant que dans la vraie vie ou la vraie mort.

Marjorie fut interrompue dans sa rêverie par une brusque exclamation indignée provenant de la vraie Phyll Painter, et dont la virulence lui laissa penser que le portrait du fou était finalement plus ressemblant qu'elle ne l'avait supposé au départ.

« Un salaud les a prises ! Il y en avait des centaines tout à l'heure, et tous ces arbres ployaient quasiment sous leur poids ! Si je découvre qui a piqué nos Bedlam Jennies avant nous, je vais lui faire sa fête, tiens, même si c'est le Troisième Borough ! »

Tous les autres, même son prétendu frère Bill, parurent ébranlés par la tirade quasi blasphématoire de Phyllis. Marjorie jeta un coup d'œil aux arbres et aux avant-toits de l'asile. Elle remarqua que, s'il restait encore assez de Galutins dessus pour rassasier ses jeunes comparses, il n'y en avait pas autant que Phyllis l'avait laissé entendre. Avait-elle raison ? Y avait-il un autre piller fantôme bien informé et hautement organisé à l'œuvre ici, peut-être un gang fantôme rival osant empiéter sur leur territoire ? Marjorie espérait que ça ne serait pas le cas. Elle n'avait encore jamais entendu parler de guerre des gangs à Mansoul, mais elle imaginait que la chose pouvait être sacrément moche. Des rixes fantômes s'épanchant hors du Mayorhold, des voyous brandissant des rêves ou des souvenirs de hachettes, mais comment distinguer alors les gangs à leur couleur dans l'arène monochrome de la jointure

fantôme ? Un camp pouvait porter du noir, peut-être ; l'autre du blanc, comme dans une violente partie d'échecs. Ses pensées vagabondes en étaient arrivées à concevoir des exorcismes-représailles quand elle s'aperçut qu'elle ne songeait pas aux circonstances réelles et actuelles mais était en train de planifier un troisième ouvrage, très probablement une suite à son roman en cours sur Snowy Vernall et sa splendide petite-fille traversant tous deux l'éternité.

Alors que Marjorie obligeait ses turbulents fantasmes littéraires à rentrer dans leur cage, John s'écria soudain :

« Je vois un de ces salopards ! Il nous mate de derrière la tour ! »

Marjorie se tourna à temps pour voir une petite tête blonde se rencogner derrière un des coins de l'édifice. C'était celle d'un enfantôme, car elle laissa une traîne de petites têtes évaporées dans son sillage. Elle avait donc raison. Il existait bel et bien un gang de voyous fantômes qui leur avait piqué leurs Pommes folles. Des braconniers sur leurs terres ! Surprise par sa propre indignation, Marjorie rejoignit les autres enfants alors que ceux-ci se précipitaient vers la tour, la demi-douzaine de sacripants enflant en une horde mongole décuplée par leurs doubles.

Après avoir contourné le mur de brique sombre, ils se figèrent sur place et Marjorie, une fois de plus, percuta le dos de Reggie. Se ressaisissant, elle ôta ses lunettes pour les nettoyer sur sa manche avant de les remettre en place, comme si elle avait du mal à croire ce que ses comparses et elle voyaient. C'était en fait un geste qu'elle avait vu faire par quelqu'un dans un film – sans doute Harold Lloyd –, plutôt qu'un geste naturel. Comme si tout spectacle saisissant était une tache qu'il fallait ôter de ses verres. La tache en question, pensa-t-elle, devait être sacrément étrange et alambiquée, surtout dans le cas présent.

Non loin d'eux, un trou temporel avait été ouvert dans l'air presque au niveau du sol, d'un diamètre d'environ un mètre d'après l'estimation de Marjorie, bordé par les bandes statiques clignotantes de noir et blanc alternés qui accompagnaient d'ordinaire ce genre de phénomène. Deux enfantômes crasseux et costauds, l'un grand et l'autre petit, tenaient entre eux ce qui ressemblait à une sorte de banderole ployant sous le poids de centaines de Galutins parvenus à maturité, les fées moites et enchevêtrées dans leurs grappes étoilées, des nuances de couleurs dans leur luisance, fugitive et délicate, entassées comme autant de navets prismatiques sur l'étrange drapeau utilisé pour les transporter. Maintenant qu'elle y regardait de plus près avec ses lunettes propres et ses yeux de morte, Marjorie voyait le haut de quelques lettres brodées sur la bannière qui paraissaient former le mot « syndicat » ou « sundilat », sans doute le premier. Quelqu'un avait-il formé un syndicat au paradis, se battant pour un meilleur outillage et moins d'au-delà de travail ? Se concentrant sur les deux improbables syndicalistes qui s'apprêtaient à déguerpir par leur fenêtre torve avec leur butin fantôme, Marjorie ne put s'empêcher de remarquer que le plus grand portait un chapeau comme

Reggie...

Sur une tête comme celle de Reggie. Et un corps.

C'était Reggie lui-même, à quelques mètres d'elle et de l'autre Reggie qui se tenait juste devant Marjorie et geignait de perplexité en contemplant son jumeau voleur de Galutins. Le sosie de Reggie tenait une extrémité de la bannière chargée tandis que l'autre extrémité était tenue par un sosie de Bill. Le vrai Bill, lui, se mit à lancer une bordée d'injures, mais sa grande sœur, pour une fois, ne le réprimanda pas. Marjorie ôta ses lunettes et les essuya à nouveau, incapable de trouver une autre réaction plus appropriée. Elle en laissa la primeur à Phyllis, qui après tout était la cheffe du groupe.

« William ! Mais à quoi tu crois jouer, espèce de sale petit brenneux ? »

Marjorie en resta bouche bée. Elle n'avait jamais cru que Phyllis Painter recourrait jamais à un vocabulaire aussi grossier.

« C'est une bannière du Syndicat des fascistes anglais que vous tenez là ! Si vous avez rejoint les rangs des mosleyites en plus de nous piquer toutes nos Bedlam Jennies, je vais vous fracasser vos crânes l'un contre l'autre ! »

À ce stade, les Bill et Reggie en trop, à qui ces commentaires hostiles étaient adressés, avaient réussi à passer leur brancard de fortune des Chemises noires plein de Galutins par le trou temporel. Ils étaient de l'autre côté de la faille, et tissaient les bords colorés d'interférence vers le centre afin de refermer l'ouverture derrière eux.

« Il y a une bonne explication à tout ça, alors ne m'en veux pas. »

« La ferme, Reg. Écoutez-moi tous, n'oubliez pas que c'est le diable qui est aux commandes. Vous ne devrez donc pas être surpris quand... »

Au même moment, les derniers filaments scintillants recouvrirent la brèche dans l'espace, interrompant le jumeau de Bill en pleine phrase. Il ne restait que la vision fracturée des asiles superposés, où un siècle environ de patients erraient sans but sur un patchwork aux nuances diverses de pelouses amalgamées, plus rien ne suggérant que le trou temporel s'était ouvert ici. Il avait disparu sans laisser de trace.

Muette de colère, Phyllis flanqua une taloche à Bill.

« Aarrh ! Non mais putain arrête, vieille bique ! Pourquoi est-ce que tu me frappes !

– Dis donc, pourquoi tu nous piques tous nos Galutins, espèce de petit pouilleux ! Et c'est quoi c't'histoire de démon aux commandes ?

– Ben, j'en sais rien ! T'es devenue complètement maboule ou quoi ? J'étais à côté de toi tout ce temps ! C'était pas Reggie et moi. Ils nous ressemblaient, c'est tout.

– Ressemblaient ! Tu vas voir à quoi tu vas ressembler ! C'était toi ! Tu crois que je sais pas reconnaître mon propre sang ? C'était juste toi venu de quelque part dans le futur, d'un moment où on est pas encore arrivés ! Tu vas recréuser là-dedans et récupérer nos pommes avant que vous ayez l'occasion de les cueillir, toi et le petit crétin qui était avec toi. »

Phyllis lança un regard noir à Reggie. Bill commit l'erreur de vouloir

raisonner avec elle.

« Bon, comment je peux savoir ce qui se passe si on en est pas encore là ? Je suis juste mort, putain, je suis pas médium. Dis donc, John, tu peux pas lui expliquer ? Avec sa ménopause, elle est hyper chiante. »

John décocha aux deux autres un regard glacial de mépris consterné.

« Essayez pas de vous servir de moi, bande de nazis à la con. Viens, Phyll. Allons récupérer avec Michael le peu de pommes que ces deux bandits ont cru bon de nous laisser sur place. »

Là-dessus, John et Phyllis prirent chacun Michael par la main et se dirigèrent avec le gamin vers un bosquet, le balançant entre eux dans la faible gravité fantôme. Marjorie fut un peu déçue par la façon dont on l'avait plantée là avec les deux petits renégats, mais elle se dit que l'apparente rebuffade était selon toute vraisemblance une excuse à peine voilée pour se défiler ensemble, plutôt qu'un affront personnel. En outre, elle s'était toujours entendue un peu mieux avec Bill et Reggie qu'avec Phyll Painter et John. Phyll était souvent très autoritaire, et John la jouait parfois un peu trop héros de guerre. Bill, quant à lui, une fois qu'on avait passé outre ses remarques grivoises sur les nichons, était étonnamment instruit et cultivé, mais Marjorie avait toujours eu un faible pour Reggie. Reggie était plutôt beau garçon par moments, même si elle était obligée de reconnaître que Phyllis avait raison quand elle disait de lui que c'était un pauvre crétin.

« C'était quoi tout ce micmac ? Vous aviez prévu de piquer les Galutins et de vous les partager entre vous et vos potes des Chemises noires ? »

Reggie commença à protester son innocence, mais Bill sourit d'un air contrit.

« Bah, ça va être le cas maintenant, je te dis que ça. Si cette peau de vache veut me filer une roustes pour quelque chose que j'ai pas fait, alors je vais faire en sorte de le mériter. Je connais pas grand-chose aux nazis, même si j'ai toujours pensé que j'aurais l'air très rock'n'roll en bottes cavalières. Non mais sérieux, Marge, c'était hyper bizarre, de me voir attifé comme ça. Je me demande bien ce que je voulais dire en parlant du diable aux commandes. »

Reggie parut songeur, ou du moins aussi songeur qu'il pouvait l'être.

« À mon avis, c'était un tour de magie exécuté à l'aide d'un miroir. »

Bill se moqua de lui aussitôt :

« Reggie, mon pote, t'as vraiment pas inventé la poudre, hein ? Comment on pourrait faire ça avec un miroir ? Ils traînaient une grande bannière pleine de Galutins alors que c'était visiblement pas notre cas. Et de toute façon, comment un miroir ferait-il pour nous parler ? C'est juste la lumière qu'il renvoie, pas les voix. Bon, allons voir si on peut de nouveau rentrer dans les bonnes grâces de Phyllis en rapportant plein de fruits de fée à cette sale râleuse. »

Tous riaient à présent aux dépens de Phyllis alors qu'ils se promenaient entre les divers asiles intriqués, cherchant dans les avant-toits des signes des rares gâteries. Une fontaine d'un vert acide presque fluo jaillit soudain dans

les cieux rapiécés de derrière une remise ou une annexe, les faisant tous sursauter, puis ricaner de soulagement quand l'effet se fut estompé.

Sur ce qui semblait être une tranche égarée de la chapelle de St. Andrew's Hospital, ils trouvèrent une succulente grappe de Galutins bien mûrs que les autres Bill et Reggie avaient dû rater, et qui poussait là à l'angle ombragé sous un rebord de fenêtre. Reggie ôta son chapeau pour s'en servir comme réceptacle tandis que Marjorie et Bill commençaient à cueillir les hyperlégumes ou les champignons en 4D, bref, les étranges fleurs. Tendant la main sous un spécimen large de trente centimètres qui était particulièrement magnifique, Marjorie arracha l'épaisse tige avec ses ongles éthérés et entendit brièvement une plainte haut perchée comme celle d'un petit moteur qui s'éteint, un de ces sons qu'on ne savait pas qu'on entendait avant qu'il s'arrête. Elle brandit le splendide trophée, le tenant entre ses deux petites paumes potelées et, d'un œil d'écrivain, l'examina.

Les petites fées, disposées en motif napperon telle une guirlande de figurines en papier, étaient blondes. Un pompon doré de leur crinière commune poussait depuis le point vaporeux au centre, là où les minuscules têtes étaient soudées ensemble et formaient comme un bracelet, tandis que les minuscules touffes de poils pubiens qui jaillissaient de l'intersection de leurs jambes-pétales étaient également dorées. Même dans le monde incolore de la jointure fantôme, on devinait une vague rougeur sur leurs joues minuscules, un scintillement bleu ciel dans le cercle d'yeux aveugles et infimes. Sauf que le Galutin n'était pas vraiment un bouquet de jolies fées individuelles, hein ? C'était juste l'impression qu'il donnait, afin d'inciter les fantômes à le manger et à recracher ses pépins aux yeux bleus croustillants. En fait, le Galutin était une forme de vie unique dotée de ses propres calendriers insondables. S'efforçant d'ignorer les formes féminines attrayantes, Marjorie tâcha au lieu de ça de voir le vrai visage du mystérieux organisme.

Si on l'examinait sans penser à ses parties distinctes comme à des personnes miniatures, et sans la sympathie naturelle que provoquait cette ressemblance, le méta-champignon était une chose vraiment hideuse, une pieuvre couleur bonbon aux convolutions répugnantes, aussi confuses qu'inutiles. Autour de son mielleux toupet central étaient disposés pas moins de quinze ou vingt minuscules yeux inhumains, dont plusieurs inversés, avec à l'extérieur du cercle une bande concentrique de bouches en bourgeon comme des petits boutons de piqûre. Une série de pseudo-seins sculptés s'ajoutait à l'arrangement, puis des nombrils, puis la protubérance obscène des organes génitaux sur lesquels poussait un duvet blond pareil à des taches de pénicilline. Considéré comme un tout, c'était un gâteau effrayant, décoré avec une symétrie irritante par un schizophrène en plein délire hallucinatoire.

Avant de développer une aversion pour ces choses pour le restant de sa vie, Marjorie frissonna et balança à la hâte le fruit fantôme soudain inquiétant dans le chapeau retourné de Reggie. Particulièrement grosse, sa trouvaille emplît immédiatement presque tout l'espace du chapeau, obligeant les garçons à

improviser en ôtant le pull de Bill et en nouant ses manches pour le changer en une sorte de sac plus spacieux.

Marjorie les regarda pendant un moment tandis qu'ils continuaient de cueillir les spécimens les plus mûrs parmi ceux amassés sous le rebord de la fenêtre, délaissant les fleurs-astronautes encore bleuâtres. La petite enfantôme potelée n'essaya même pas de voir les formes extraterrestres que celles-ci dissimulaient derrière leur apparence de fœtus maigrichons. Elles étaient déjà assez horribles à regarder comme ça. C'était sans doute dû à leur air mort-né, à leurs énormes têtes, mais Marjorie avait toujours trouvé qu'elles ressemblaient à un extraordinaire désastre prénatal, des octuplés siamois aux crânes soudés pour former les pétales d'une hideuse marguerite. Marjorie savait hélas par expérience quel goût elles avaient exactement, mais elle trouvait leur saveur âcre incroyablement difficile à exprimer par des mots. C'était un peu comme de mâcher du métal, mais un métal ayant la consistance molle du nougat et susceptible de se putréfier et de virer à l'aigre comme des pièces de monnaie humides. Elle connaissait certains fantômes qui mangeaient des Galutins encore verts quand les fruits de fée adultes étaient introuvables, mais elle n'avait aucune idée de comment ils faisaient pour en manger. Elle préférerait s'en passer jusqu'à la fin des temps, autrement dit à peu près le temps que durerait son souvenir de cette première bouchée imprudente. Par ailleurs, un bon livre lui faisait le même effet qu'un solide repas à base de Bedlam Jennies, ces temps-ci. En revanche, on pouvait laisser de côté un mauvais livre sans qu'il mûrisse jamais et devienne comestible.

Bill et Reggie ramassèrent toutes les Pommes folles en grappes sous la fenêtre puis s'éloignèrent un peu, en discutant avec animation de ce que manigançaient leurs doubles, avant que Phyllis et la bande puissent le faire.

« Bon, ce doit être nous dans le futur, non ? C'est quelque chose qu'on n'a pas encore fait.

– T'en sais rien. Ça pourrait être nous dans le passé.

– Reggie, ton chapeau est trop petit ou quoi ? Si c'était nous dans le passé, alors on s'en souviendrait, crétin. Et de toute façon, comment on saurait que tous les Tétons de sorcière poussaient ici ? On l'a juste appris quand Phyllis nous l'a dit. Non, crois-moi, Reg, ce truc qu'on a vu, c'est quelque chose qu'on va faire. La seule chose dont on doit se préoccuper c'est pourquoi et quand on va le faire. Ça, et ce que voulait dire l'autre quand il parlait du diable aux commandes. »

Les deux garçons avaient apparemment oublié la présence de Marjorie. Absorbés par leur discussion, ils erraient entre les bâtiments irrégulièrement juxtaposés, en quête de nouvelles Pommes folles. Marjorie n'était pas vraiment vexée, à vrai dire. Ayant renoncé à cueillir des Galutins pendant au moins quelques heures, elle était allée se promener sur la vaste pelouse composite en direction du bosquet vers lequel Phyllis, John et Michael étaient partis quand elle les avait vus la dernière fois. Un éventail ondulant de jaune vif s'ouvrit soudain au-dessus d'une aile d'observation en préfabriqué, avant

de se fondre rapidement dans les différentes nuances ternes de la jointure fantôme. Marjorie regarda par-dessus son épaule, à travers les doubles évanescents qui la suivaient, et aperçut Reggie Melon qui disparaissait au coin d'un asile, toujours en train de discuter avec Bill.

« Ben, je vois pas pourquoi ça peut pas être nous dans le passé. C'est peut-être un truc qu'on a fait et qu'on a oublié, pour ce qu'on en sait ! »

Marjorie sourit et se retourna puis continua sur le chemin qui traversait le patchwork de pelouses, vers les arbres au loin. Elle songea à la première fois où elle avait vu Reggie, la nuit où elle s'était noyée. Il ne portait pas encore son chapeau melon, alors. Ni son manteau. Ni quoi que ce soit, maintenant qu'elle y repensait.

La sorcière Nene avait détourné son visage allongé, révélant un profil perturbant semblable à un alligator affublé d'un bec. Son front plat avait été ridé par un froncement agacé de perplexité en scrutant les ombres sous-marines, en quête de la source de l'agitation, le plouf qui l'avait distraite avant qu'elle entreprenne son horrible destruction de l'âme de Marjorie.

Un peu plus loin, s'agitant dans la vase grise de la rivière, était apparu un garçon tout nu – du moins, l'esprit égaré d'un garçon nu, avec les bras et jambes supplémentaires nus qui étaient la marque d'un mort, comme l'apprendrait plus tard Marjorie. Toujours prisonnière de la griffe palmée de la sorcière, elle avait ressenti la confusion de l'ondine : après une longue disette, sans suicidé ni accidenté à se mettre sous la dent, le destin lui faisait-il une double offrande ?

Le garçon était long, blanc et mince, et il évoluait parmi les roues de landau échouées dans la vase. Bien qu'il ne fût sans doute pas aussi beau que son soldat romain, il avait le mérite d'être jeune, beaucoup plus jeune que les vieux poivrots pansus qui formaient le gros des prises d'Enula depuis le début. Mais surtout, c'était un mâle. Selon toute vraisemblance, la créature n'avait pas eu hâte de démanteler Marjorie, vu son antipathie pour les femmes et surtout pour celles trop jeunes pour être dotées d'une réelle personnalité susceptible d'être décortiquée. Pendant un instant, la sorcière Nene fixa le garçon nu dans la pénombre subaquatique tout en soupesant ses options, puis elle prit sa décision. Les trois doigts en pince de crabe qui tenaient Marjorie se retirèrent soudain alors que la sorcière s'élançait dans le flot boueux, faisant un bond à contre-courant vers le jeune garçon apparemment impuissant. C'est alors que les choses avaient commencé à s'enchaîner assez rapidement, si bien que Marjorie n'avait reconstruit que plus tard le fil des événements.

De nouveau libre, encore confuse et effrayée dans les eaux sombres avec sa forme incorporelle qui dérivait lentement vers la surface, Marjorie avait vu le garçon nu se poser doucement sur le fond boueux de la rivière. Elle eut le temps de remarquer qu'il avait atterri accroupi, volontairement, ce qui contrastait avec les mouvements désordonnés qu'il avait faits jusqu'alors. Alors que la longueur stupéfiante de l'énorme ondine se ruait vers lui dans l'obscurité, il semblait même avoir un sourire collé sur son visage parsemé de

taches de rousseur.

Soudain, quelque chose s'élança dans l'eau au-dessus d'eux, saisit Marjorie sous les bras et la remonta dans l'air clair de la nuit, qu'elle n'avait plus besoin de respirer maintenant qu'elle ne respirait plus. Elle eut peur un moment d'avoir été repêchée par une énorme mouette astrale après avoir échappé de justesse aux griffes d'une gigantesque anguille fantôme, mais son appréhension fut remplacée par une authentique stupéfaction quand elle comprit vraiment ce qui lui arrivait.

La chose qui la remontait s'était révélée encore plus étrange que l'énorme oiseau de son imagination, et elle avait eu l'impression de participer à un numéro de trapèze virtuose comportant deux enfantômes tête en bas et un panache de cadavres de lapins. Un petit garçon tenait Marjorie sous les bras, dont les chevilles étaient tenues à leur tour par une fille qui paraissait plus âgée, et dont les souliers à boucle étaient coincés dans la fourche d'un vieil arbre surplombant la rivière. Une longue ficelle était enroulée autour de son cou, à laquelle se balançaient les carcasses de velours que Marjorie avait remarquées. Ça expliquait en partie pourquoi les animaux morts avaient paru flotter, mais pas pourquoi la fille les portait comme un collier.

Les deux jeunes trapézistes avaient fini par fendre la surface de l'eau pour s'emparer de Marjorie, leur mouvement de balancier emportant le trio dans les airs comme au bout d'une balançoire qu'on aurait poussée dangereusement. Au pic de leur trajectoire, les petites mains sous les bras de Marjorie l'avaient lâchée et elle avait filé dans les airs, faisant la roue dans la nuit avec une lenteur rêveuse, comme si l'air était composé de miel. Presque aussitôt, ses deux sauveurs surgirent sous elle pour stopper son ascension tournoyante, s'emparant des mains tendues et paniquées de Marjorie. Relié comme un bracelet à breloques, le trio s'était envolé tout en haut dans la nuit à travers l'épaisse et gluante atmosphère jusqu'à ce qu'ils planent, foulant du néant, à une quinzaine de mètres au-dessus de la Nene, contemplant son lent ruban argenté, ses constellations réfléchies.

C'est alors que l'adolescent nu avait jailli de la rivière tel un missile tiré par un sous-marin, laissant derrière lui un long panache d'images-sosies. Marjorie se rappelait avoir pensé que ça expliquait la position accroupie dans laquelle l'ado avait atterri sur le lit de la rivière, afin de mieux pouvoir s'élancer depuis les profondeurs dans les hauteurs étoilées après avoir servi d'appât à la nymphe fluviale. À peine eut-elle pensé cela que la placide Nene en dessous explosa, fracassée par un prodigieux impact qui avait fait hurler tous les enfants et pas seulement la novice qu'était encore Marjorie.

S'élevant hors du torrent obscur jusqu'au niveau des cimes, les premiers neuf ou douze mètres de la sorcière Nene apparurent, comme si un train sous-marin lancé à toute vitesse avait quitté ses rails rouillés pour s'élancer vers le ciel. Les longs doigts palmés de la créature étaient étirés au maximum, leur membrane grise et tavelée tendue entre eux alors que le monstre griffait l'air dans un effort pour capturer sa proie échappée. Le sourire confiant du garçon

nu avait été remplacé par une expression de surprise et d'effroi quand il comprit un peu tard la réelle longueur de la chose-sirène. Battant des jambes et exécutant ce qui ressemblait à un crawl vertical, le courageux gamin fuit la poigne du monstre pour se réfugier dans les cieux pailletés au-dessus de Paddy's Meadow, où Marjorie et les autres enfantômes flottaient, haletant d'excitation.

L'ondine hurla de frustration et de rage, ses membres antérieurs d'une petitesse disproportionnée griffant inutilement l'espace vide pendant quelques secondes avant de renoncer puis, dans un gémissement déçu qui glaça son public tétanisé, de retomber dans la Nene tel un tuyau de cheminée qui s'effondre. Il n'y eut aucun bruit quand son immense longueur immatérielle heurta la surface matérielle de l'eau, juste un dernier gémissement agacé rappelant vaguement la parole humaine mais changé en un hurlement étranglé à force de s'en être éloigné. Pendant un épouvantable moment, on aurait dit que la chose essayait de prononcer le nom de « Gregorius ».

Et après ça, une fois que Marjorie eut été présentée officiellement au Gang des enfantômes, ils étaient tous redescendus avec la légèreté du duvet vers un endroit un peu plus loin sur la rive où Reggie avait laissé ses vêtements sous un champignon vénéneux qu'on appelait un Chapeau de sorcière, qui oscillait en grinçant sur le terrain de jeux des enfants en amont de la rivière. En chemin, ils étaient passés au-dessus d'une masse flottante, qui tournoyait lentement dans l'eau grasse et moussue en direction de Spencer Bridge, et Marjorie l'avait examinée un moment sans comprendre que c'était elle ; son enveloppe humaine, enfin débarrassée de ses lunettes moches, ses poumons emplis d'eau.

Elle avait aussi aperçu cette saleté de bête à la noix, son chien India, qui finalement savait nager. Le chien grimpa sur la berge, où il s'ébroua puis se mit à trotter le long de l'eau, en aboyant tout en restant au niveau du corps qui dérivait. Fin de l'histoire. Chapitre sept : Le Gang des enfantômes contre la sorcière Nene. Telle avait été la brève existence de Marjorie.

Elle marchait à présent sur une étendue d'herbe rase qui devait sans doute faire partie du St. Andrew's Hospital, qui était mieux entretenu. Cela lui fut confirmé par le niveau social apparemment supérieur des fous disséminés sur les pelouses tels des pions, perdus sans leurs repères. Comme elle se dirigeait vers le bosquet, Marjorie croisa un patient vivant qu'elle crut reconnaître, un type d'une soixantaine d'années qui traînait des pieds, vêtu d'un cardigan trop grand et d'un pantalon tout taché. Le pauvre homme fredonnait dans sa barbe quelque chose de compliqué et d'étrange, sans voir Marjorie, et elle fut presque certaine que c'était le vieux compositeur, celui qui avait connu la gloire bien après la mort de Marjorie. Sir Malcolm Arnold, c'était lui. Lui qui avait composé une musique folle et délirante à partir du *Tam o' Shanter* de Robert Burns, et qui avait orchestré « Colonel Bogey » avec tout un arrangement de cuivres flatulents et impertinents. L'esprit aussi dégarni que le crâne, très probablement saoul ou abruti par les médicaments, Arnold avançait

en pantoufles sur la pelouse fracturée de l'asile sans avoir conscience de sa présence, en fredonnant son refrain, avec pour seuls auditeurs des filles fantômes et des arbres.

Marjorie, consternée, remarqua que le compositeur avait un Galutin mûr qui poussait sur son front plein de taches de vieillesse, juste au-dessus d'un œil. Elle savait que les Bedlam Jennies appréciaient la proximité des gens qui étaient fous ou alcooliques ou les deux, et elle supposa que c'était de là que venait leur nom, mais elle n'en avait encore jamais vu dont les racines s'enfonçaient apparemment directement dans le cerveau de quelqu'un. Ses rêves devaient être contaminés, envahis de pseudo-fées gazouillantes et insouciantes au point que Marjorie imaginait que de nouvelles compositions étaient quasi impossibles. Et comment arracher cette tumeur alors que, du fait même de la nature en 4D de ce champignon, personne de vivant ne pouvait le voir ? Personne, et encore moins le compositeur lui-même, n'avait conscience de sa présence. Marjorie regarda Sir Malcolm s'éloigner à petit pas vers les bâtiments chamboulés, la seyante excroissance se balançant sur son crâne à chaque foulée. Les petites nymphes aux yeux inexpressifs dont les corps nus formaient les pétales de la fleur semblaient même arborer de minuscules sourires entendus sur la guirlande de leurs visages superposés.

Marjorie continua, passa entre les colonnes trompeuses de l'Ultracanal alors que ce dernier projetait son long arc entre Jérusalem et Doddridge Church, sa masse d'albâtre infinie ne laissant aucune ombre sur le patchwork des pelouses en dessous. Quand l'herbe passa du vif au sombre, du court au sauvage, elle sut qu'elle était arrivée dans un territoire appartenant soit à St. Crispin soit à l'ancien asile d'Abington Park. L'épais et bruissant bosquet était maintenant beaucoup plus proche, et elle pouvait voir Phyllis, John et Michael se promener entre les arbres, et ramasser les rares Galutins que le futur-Bill et le futur-Reggie n'avaient pas encore cueillis. Phyllis lui fit signe.

« Tout va bien, Marge ? Je suppose que nos deux voleurs se marrent bien en imaginant comment ils vont revenir ici et piquer nos Galutins, un peu plus en amont sur la route. »

S'en allant rejoindre les autres enfants sous le dais pommelé des feuillages, Marjorie secoua la tête.

« Nan. Ils sont aussi largués que nous. Ton Bill remplit son pull avec toutes les Bedlam Jennies qu'il peut trouver, pour essayer de se rattraper. »

Phyllis parut étonnée par cette nouvelle, et avança sa lèvre inférieure d'un air songeur.

« Hmm. Bon, je suppose que c'était pas juste de ma part de les engueuler avant même qu'ils fassent le truc qui m'a fâchée. En plus, on a trouvé assez de Pommes folles rien que sur ces arbres pour que notre visite en vaille la peine. Regarde – elles sont bien mûres et tout, mais elles sont juste un peu petites. »

Toute festonnée de carcasses de lapins en décomposition, Phyllis tendit à Marjorie son mouchoir blanc pour qu'elle voie par elle-même. Là, au centre,

gisait une demi-douzaine de petites Bedlam Jennies, la plus grosse n'excédant pas cinq centimètres de diamètre. Comme l'avait affirmé Phyllis, les hyperfruits étaient mûrs, chaque pétale-fée complètement formé jusqu'au plus petit détail, malgré le fait que certains d'entre eux mesuraient moins de trois centimètres des pieds à la tête. Marjorie s'aperçut qu'elle avait besoin à la fois de la vision augmentée des morts et de ses lunettes purement décoratives pour distinguer les plus petits détails, tels que leurs nombrils quasi microscopiques. Chaque spécimen équivalant à tout juste une ou deux bouchées, il était facile de comprendre pourquoi cette race naine n'avait pas été repérée par les deux chapardeurs plus tard dans le futur. Phyllis, John et Michael avaient tous les poches pleines de fleurs grosses comme de la menue monnaie, aussi variées qu'aisément transportables. Elles étaient également abondantes, poussant dans un tapis virtuel à l'arrière des ormes et des bouleaux, là où ces derniers tournaient le dos aux pelouses de l'asile et faisaient face au bois. Surmontant son récent dégoût pour les créatures fongiques, Marjorie accepta d'en goûter une ou deux, puis encore deux autres.

Elles étaient délicieuses. Le goût en était encore plus sucré que celui des plus grosses espèces, et le parfum plus évocateur, plus concentré. Mais surtout, après ingestion, les bénéfices immédiats se révélaient plus prononcés. Le picotement euphorisant qui envahissait chaque fibre du moi, et que Marjorie associait aux Galutins de grosse taille, était ici plus prononcé et semblait durer légèrement plus longtemps. Remplissant les poches de son pull avec autant de fruits que celles-ci pouvaient en contenir, elle les dégusta comme s'il s'agissait d'une variété particulièrement supérieure, en fourrant un ou deux dans sa bouche en même temps tout en jouant à chat avec les trois autres enfantômes. Ricanant et hurlant, ils couraient entre les arbres qui bordaient les pelouses et les jardins fracturés des bâtiments mélangés.

Marjorie fut la première à reconnaître la patiente vivante qui semblait se livrer à une incompréhensible routine sur la pelouse soigneusement entretenue de St. Andrew, même si le jeune Michael Warren fut le premier à la remarquer.

« Regardez cette drôle de femme là-bas. Elle marche comme ce type dans les films, et elle louche comme l'autre acteur. »

Marjorie observa la femme, tout comme John et Phyll, et sut à quoi faisait allusion le gamin en pyjama. La patiente faisait des petits bonds ou dansait ou se dandinait, d'avant en arrière, sur un carré de pelouse de la taille d'une petite scène de music-hall. Ses mouvements, qui semblaient comporter des sauts et des voltes de ballet, rappelaient néanmoins, comme l'avait fait remarquer Michael, une performance effroyablement fidèle de la marche du « petit vagabond » que Charlie Chaplin avait rendue populaire. Pour étoffer son rôle, la patiente aux cheveux foncés s'était approprié une longue et mince branche d'arbre dans la végétation environnante, la coinçant sous son bras comme la canne de Charlot, et elle allait et venait en marmonnant un charabia presque musical : « Je suis l'airtiste, l'auteur et je vis, ta belle plurielle, je

suis la liffeŷ illunée de lux, et vire et volte, dans la fluxure et l'affludanse, alangue translucide et enivrescente, ensyllabée au fond des lhables ma-songes et ma-strues tout en m'encoulant, et rien ne peut me retenir, ni coque ni sillage, et ça finira en frise-frange dans l'écume, crois-moi, l'hystoire de mon Pater Monster des Saintes Égriffures quand il me chevalait ou m'hostifiait la bénitière et c'est alors que s'éfourcha ma langue... »

Le monologue insensé continua de la sorte, indépendamment de la canne tournoyante ou de la démarche chaplinesque, du tortillement d'une moustache imaginaire ou d'une éventuelle pirouette étonnante. Bien qu'il ait eu raison quant à l'étrange allure de la femme, Michael Warren s'était trompé en croyant que son strabisme était un hommage à Ben Turpin ou celui auquel il pensait en disant « l'autre acteur ». Marjorie savait que les yeux de la femme divergeaient naturellement. Elle se pencha pour parler à voix basse à l'oreille de Michael Warren. Elle ignorait pourquoi elle faisait attention à ne pas faire de bruit alors que la patiente ne pouvait pas l'entendre, mais elle supposa que c'était dû au fait que la fille ressemblait à un oiseau rare, facilement effarouché.

« Tu sais comment c'est quand on est mort et que parfois les mots se mélangent et qu'on n'y comprend rien ? Et Phyllis a dû te dire que ça prend du temps avant de trouver ses lèvres-Lucy, non ? »

Le gamin cligna des yeux et opina, en jetant des regards en biais à la folle qui gambadait ici et là sur les planches gazonnées d'un théâtre qu'elle seule pouvait voir. Marjorie continua, toujours de la même voix inutilement feutrée.

« Eh bien cette femme là-bas, c'est Lucy. »

Même Phyllis parut étonnée par la chose.

« Quoi, machine, là, la fille du vieil Ulysse ? Çui qu'a écrit ce livre hyper long ? »

La cheffe du gang fantôme avait posé sa question d'une voix rauque et normale, et Marjorie cessa alors de murmurer.

« Oui. C'est Lucia Joyce. Son papa s'appelait James Joyce, et elle dansait pour lui quand il écrivait son grand livre, *Finnegans Wake*, afin de l'inspirer. Quand il a fait appel à l'écrivain Samuel Beckett pour l'assister dans son travail, Lucia a cru qu'on l'écartait. Elle s'est mise également à croire que Beckett était amoureux d'elle, et elle a commencé à avoir des problèmes de santé mentale. Elle vit dans Billing Road maintenant, à l'asile de St. Andrew's, et ce depuis quelques années. On dit que Beckett va parfois lui rendre visite, quand il est dans le coin. Sa famille, ceux qui sont en vie, ils cachent son existence pour pas que ça nuise à son père ou à son œuvre. La pauvre. Quelle honte qu'elle soit traitée ainsi. »

Phyllis regardait Marjorie d'un air soupçonneux.

« Bon, comment ça se fait que tu saches tous ces trucs ? J'ignorais que tu aimais lire. »

La petite grosse scruta impassiblement sa supérieure.

« C'est pas le cas. J'écoute juste le qu'en-dira-t-on. »

Phyllis parut satisfaite par sa réponse et après avoir regardé un moment l'étrange et fascinant numéro répétitif de Lucia, tous les quatre décidèrent de retraverser la vaste étendue de pelouses superposées pour chercher Bill et Reggie. Les poches pleines de Galutins nains qui compenseraient largement ceux volés par le duo du futur, tous reconnurent que l'excursion avait été très agréable mais qu'il était inutile de la prolonger, maintenant qu'ils avaient ce qu'ils étaient venus chercher, ou du moins un substitut raisonnable. Une fois qu'ils auraient retrouvé les deux membres tombés en disgrâce – que Phyllis semblait prête à pré-pardonner après son pré-jugement hâtif – ils pourraient remonter sur l'Ultracanal et se rendre à Doddridge Church et éventuellement jouer un peu sur le terrain vague qu'ils avaient surplombé en se rendant ici.

Marjorie pensait à présent à Lucia, ainsi qu'à Sir Malcolm Arnold et à tous les autres patients, passés et présents, des divers asiles de fous de Northampton. John Clare, J.K. Stephen et les innombrables autres dont personne hormis leurs proches parents et amis ne connaîtrait jamais les noms, et qui tous finissaient par franchir la frontière invisible séparant les petites folies acceptables de la vie quotidienne des comportements et opinions inacceptables qu'on qualifiait de démente. À quoi ça ressemblait, se demanda-t-elle, de devenir fou ? Est-ce qu'on s'en rendait compte ? Dans les premiers temps, possédait-on encore une dose de conscience nous permettant de remarquer que le monde nous entourant et nos réactions étaient considérablement différents de ce qu'ils étaient avant ? Les gens luttèrent-ils contre ça, contre la descente dans la folie ? Elle était frappée de voir que, pour de très nombreuses personnes, la vie ordinaire ressemblait à une lutte en surface.

Comme ils longeaient le bosquet, empruntant un long et sinueux chemin qui retournait au milieu des asiles enchevêtrés, ils tombèrent sur deux femmes en train de discuter sur un vieux banc. Toutes deux étaient vivantes, et ne parurent donc pas détecter la présence des enfantômes. D'après la longueur et la couleur des herbes où elles se trouvaient, Marjorie estima que les deux femmes étaient matériellement présentes à St. Crispin's Hospital, plutôt qu'originaires du St. Andrew résultant de l'affaissement du monde supérieur, comme c'était le cas pour Sir Malcolm Arnold et Lucia Joyce. Marjorie ne reconnut pas les deux femmes. Elles étaient d'âge moyen, l'une grande et un peu émaciée, l'autre plus petite mais plus en chair. Marjorie vit qu'une seule d'entre elles, la plus élancée, semblait être une patiente, tandis que son amie portait un sac à main et paraissait davantage en visite. À part ça, il n'y avait pas grand-chose chez elles qui sorte de l'ordinaire. Marjorie ne se serait pas arrêtée si John ne s'était soudain figé pour dévisager tour à tour les deux femmes, perplexe, avant de s'adresser au groupe en général et à Michael en particulier.

« Ben ça alors, ça m'en bouche un coin. Je crois que je les connais. La plus petite, c'est Muriel, la cousine de ton père, et m'est avis que l'autre c'est leur cousine Audrey. Audrey Vernall. Elle a perdu la tête juste après la guerre. Elle

jouait de l'accordéon dans un orchestre que dirigeait son père, et un soir alors que sa mère et son père étaient sortis boire des coups au Black Lion, elle s'est enfermée à l'intérieur et a joué "Whispering Grass" au piano, sans pouvoir s'arrêter. Ses parents ont dû aller s'asseoir sous le porche d'All Saints' Church toute la nuit, à même les marches, et au matin ils ont fait venir quelqu'un et l'ont envoyée à l'hôpital de Berrywood. Elle y est internée depuis, d'après ce que j'ai entendu dire. »

Marjorie examina la plus grande des deux femmes, à la lumière de ce que venait de raconter John. Audrey avait un visage intense et deux grands yeux clairs et hantés. Elle semblait parler à Muriel, sa visiteuse, avec une intensité considérable, la main de sa cousine serrée entre les doigts longs et sensibles de l'accordéoniste. L'annonce de John ayant forcé chacun à prêter attention à la conversation des deux femmes, les quatre enfantômes entendirent clairement les paroles que prononça alors Audrey Vernall, après quoi Phyllis et John parurent tous deux écœurés et gênés et se hâtèrent d'entraîner Michael Warren à l'écart avant qu'il en entende davantage.

Ils tombèrent peu après sur Reggie et Bill qui avaient ramassé une belle quantité de Galutins en geste de pénitence pour des crimes qu'ils n'avaient pas encore commis. Une fois que Phyllis leur eut officiellement pardonné leur futur larcin, le groupe remonta sur l'Ultracanal, John et Phyllis remorquant Michael Warren entre eux.

Comme ils cheminaient de nouveau sur l'éblouissante passerelle en grignotant leurs Pommes folles, Phyllis leur demanda une fois de plus d'entonner l'hymne du Gang des enfantômes. Marjorie se dit que Phyllis devait sans doute essayer de faire plein de bruit pour que tout le monde oublie ce que l'émaciée Audrey Vernall aux grands yeux avait dit à sa cousine quand toutes deux étaient assises sur leur banc et ne se doutaient pas qu'on les entendait. Mais Marjorie était incapable d'oublier. L'aveu était terrible, ainsi prononcé parmi les rameaux bruissant en surplomb, et avec sa sensibilité d'écrivaine elle se dit que ça pourrait fournir une fin puissante à un long épisode de son prochain chapitre douze.

« Notre papa me rejoignait dans mon lit. »

Le groupe continua, vers l'est et Doddridge Church tout en chantant.

Oh, et son chien s'appelait India parce que sur le flanc il avait une tache brun foncé qui ressemblait un peu à l'Inde.

À en croire Bill, être à la fois prolo et intelligent ne pouvait qu'être source d'ennuis. Chez les petites gens – dénuées d'aspirations universitaires –, être intelligent, ça voulait dire le plus souvent se montrer astucieux, et Bill était bien obligé de reconnaître que de ce côté-là, il en avait fait un peu trop. Il n'y avait qu'à voir l'horrible situation dans laquelle l'avait mis sa dernière combine : il s'était retrouvé tapi dans l'ombre corpulente de Tom Hall tandis qu'une bande de spectres ivres et cauchemardesques torturaient un type chauve en pleurs qui semblait en bois. Pas franchement idéal comme dénouement, même pour un optimiste chevronné comme Bill qui s'efforçait de prendre les choses comme elles venaient.

Il se rappelait les premiers indices ayant conduit à ce plan désastreux. Ça remontait à longtemps, juste après qu'ils eurent fui la tempête fantôme en se rendant dans la maison-coin isolée de Scarletwell Street, pendant les zéro-cinq ou zéro-six. À cette occasion, atterré de voir que sa rue natale avait été démolie depuis longtemps, Michael Warren s'était enfui dans la nuit spectrale et c'est Reggie et Bill qui l'avaient retrouvé, assis sur les marches de la cité de Bath Street, en train de se lamenter et de dire que sa sœur lui manquait, tout comme les illustrés qu'elle avait coutume de lire. *Forbidden Worlds* – mondes interdits –, tel avait été le titre cité par le gamin, un titre qui avait déclenché une vague sirène d'alarme dans les nébuleux recoins de la précaire mémoire de Bill.

Mais il avait fallu attendre que le groupe rencontre Phil Doddridge et que le grand homme prononce l'air de rien le prénom de la sœur de Michael Warren, pour que Bill parvienne à rassembler correctement toutes les pièces du puzzle. La sœur qui lisait des illustrés s'appelait Alma, Alma Warren. Ben voyons. Avec des origines dans les Boroughs et un penchant pour les récits fantastiques et les histoires d'épouvante dès le plus jeune âge, de qui d'autre aurait-il pu s'agir ? Bill avait connu Alma quand il était encore en vie, l'avait très bien connue, même. En tout cas bien assez pour savoir que ce que l'artiste relativement connue considérait comme son œuvre la plus importante était une série saisissante et impénétrable de peintures qu'elle prétendait basées sur une expérience de mort imminente visionnaire, vécue par son jeune frère. Michael Warren, clairement, était le frère dont elle parlait, et toutes les excursions du gamin avec le Gang des enfantômes devaient figurer dans l'EMI visionnaire qu'il lui avait un jour racontée. Bill, si ses jambes avaient été un peu plus longues sous sa forme enfantine actuelle, se serait bien flanqué

un coup de pied dans l'arrière-train pour ne pas avoir fait le lien évident entre Michael Warren et l'Alma Warren qu'il avait fréquentée de son vivant.

Bien sûr, une fois que Bill eut compris ce qui se passait, il en avait parlé avec Phyll, le seul autre membre du groupe susceptible de piger de quoi il parlait. Phyll avait connu Alma, elle aussi, quoique moins bien que Bill. Phyllis et lui avaient reconnu tous deux que cette bribe d'information changeait tout. D'une part, ils avaient déjà appris que Michael Warren était un Vernall du côté paternel, cette race étrange à laquelle, à Mansoul, on confiait l'entretien des frontières et des coins. Et si Michael Warren était un Vernall, alors sa sœur Alma l'était aussi. Ça faisait intervenir de nouveaux facteurs dans l'équation, dont certains plus grands et plus inquiétants que ne l'avait été elle-même Alma, dans le souvenir qu'avaient gardé d'elle Bill et Phyllis.

Mais le plus embêtant, c'était toute cette histoire au sujet de l'Enquête Vernall. Dans l'esprit de Bill, « Enquête Vernall » était une expression – tout comme « Portimoth di Norhan » ou « matrone » – qui n'avait cours que dans les Boroughs de Northampton. Bill pensait que c'était probablement parce que ces expressions venaient toutes de l'En-haut, du Deuxième Borough, et avaient infiltré le plan inférieur pour entrer dans l'usage, dans le Premier Borough, ce quartier mortel qui semblait d'une telle importance dans le dessein supérieur des choses. Le centre du pays, apparemment, où des anges avaient demandé à un moine du VIII^e siècle de déposer sa croix de pierre rapportée de la lointaine Jérusalem, juste en face de l'académie de billard. La rumeur qui circulait parmi les spectres et les âmes défuntes les mieux informés était que le patron, le Troisième Borough (dont le titre ou le poste n'existait qu'à Northampton) avait des projets importants concernant ce quartier peu avenant.

Les bâtisseurs les plus sympathiques et les plus communicatifs avaient même un nom et une date cible pour l'achèvement de ce projet apparemment colossal, cet événement : ça s'appellerait le Portimoth di Norhan, un tribunal où l'on déciderait enfin des frontières et limites, où un jugement serait rendu une bonne fois pour toutes, et tout ça aurait lieu au cours des premières années du XXI^e siècle. Bill ne voyait pas trop ce que ça pouvait être, bien sûr, c'était juste des rumeurs qu'il avait surprises. Étant donné que la décision serait prise au plus haut niveau, quelque part au-dessus de la vie et du temps, Bill supposait que les frontières et limites à l'étude seraient par conséquent cruciales, et n'auraient rien à voir avec ces clôtures à propos desquelles se disputaient des voisins querelleurs. Comment savoir ? Peut-être que les limites entre dimensions étaient sur le point d'être revues. Peut-être que la ligne de démarcation entre la vie et la mort allait être redéfinie. Il s'agissait en tout cas d'une chose de cette ampleur, et Bill trouvait non sans émoi que ça ressemblait à une sorte de Jugement dernier. C'était le Porthimoth di Norhan. Mais avant qu'aucun jugement ne soit rendu, il devait d'abord y avoir une enquête poussée et rigoureuse, sous la mystérieuse houlette de Mansoul, et cette enquête préliminaire avait reçu le nom d'Enquête Vernall.

Bon, si l'on en croyait ce qui se disait dans les rues célestes, le Porthimoth di Norhan serait achevé avant la moitié du siècle. Donc, d'après Bill, l'Enquête Vernall se déroulerait au cours des dix ou quinze premières années dudit siècle.

Il se rappelait avoir vu les toiles d'Alma, longtemps avant d'avoir cassé sa pipe suite à une hépatite C, et se rappelait l'impression, quoique fugace, qu'elles lui avaient faite. D'étonnants paysages surréalistes peuplés d'étranges entités aux couleurs éblouissantes ; de sages études au charbon des rues et des allées des Boroughs, arpentées par des silhouettes grises qui laissaient derrière elles des images-sosies évanescentes – ce n'est qu'une fois mort que Bill avait pu apprécier pleinement à quel point les tableaux d'Alma ressemblaient de près aux réalités de Mansoul ou de la jointure fantôme. Il se rappelait qu'elle lui avait dit avoir été inspirée par quelque chose que son frère Michael lui avait raconté, comment après un accident de travail il s'était aperçu qu'il pouvait se rappeler les détails d'un accident antérieur, une expérience de mort imminente survenue au cours de sa petite enfance. L'accident avait eu lieu, si les souvenirs de Bill étaient exacts, au printemps 2005. Alma avait réussi à terminer toutes ses œuvres en une seule année, et Bill avait vu pour la première fois le résultat hallucinatoire en 2006. Cette date figurait largement dans la période allouée à l'Enquête, ce préambule vital à l'imminent Porthimoth di Norhan, or, comme tous l'avaient appris récemment, Alma Warren était une Vernall.

Si – et Bill avançait ici une hypothèse – les peintures d'Alma jouaient un rôle capital dans l'Enquête Vernall, et si elles avaient été inspirées par les aventures de son jeune frère au cours de sa brève visite dans l'au-delà, alors ça expliquait tout. Ça expliquait pourquoi les deux Maîtres Bâtisseurs avaient jugé la vie ou la mort d'un enfant suffisamment importantes pour se bagarrer en public sur le Mayorhold. Ça pouvait même expliquer pourquoi le démon qui avait kidnappé le pauvre gamin s'était à ce point intéressé à lui. C'était une idée lumineuse qui éclairait pas mal de choses, même si aux yeux de Bill ça le mettait lui et les autres membres du Gang des enfantômes dans la merde.

Le pire, naturellement, c'étaient les responsabilités. Les responsabilités, même si Bill ne les avait jamais fuies, n'étaient pas quelque chose qu'il recherchait activement. Quand Philip Doddridge et l'inquiétante matrone, Mrs. Gibbs, leur avaient dit que les autorités de Mansoul leur confiaient l'affaire Michael Warren, Bill avait senti son sang métaphorique se figer dans ses veines. Sur le moment, on aurait dit des adultes intervenant avec indulgence dans des jeux d'enfants sans importance, mais Bill savait que ce n'était pas ça. Ce n'était pas ce qui se passait. Le révérend Doddridge et la matrone n'étaient pas plus de vrais adultes, pour commencer, que les enfantômes n'étaient de vrais enfants. Ils étaient tous des âmes sans âge, intemporelles, suspendues dans les limbes pyrotechniques de l'Éternité, ayant tous revêtu l'apparence des personnalités qui leur paraissaient les plus

seyantes. Et les instructions données au gang par le docteur en divinité étaient bien plus sérieuses qu'un simple « allez vous amuser ».

Si Michael Warren était aussi précieux pour l'Enquête Vernall et le Porthimoth di Norhan qui devait s'ensuivre, ainsi que Bill commençait à le croire, alors l'éventuel succès d'un plan divin avait été confié à une meute indisciplinée de voyous fantômes. C'était *Mission impossible*, mais sans la clause pratique pour se défausser – « Votre mission, si vous l'acceptez... » Le gang n'avait pas vraiment le choix, vu d'où émanaient les ordres. Bill espérait, non sans ironie, que le Troisième Borough savait ce qu'il ou elle faisait, même si eu égard à la méfiance que Bill avait toujours éprouvée pour l'autorité, il en doutait franchement. À ses yeux, le défaut majeur dans la proposition était qu'on leur avait plus ou moins demandé de veiller à ce que Michael Warren ressuscite avec un vague souvenir de l'endroit où il était allé, afin qu'il puisse inspirer les peintures apparemment nécessaires de sa sœur. Et pourtant, toutes les lois de Mansoul, qui étaient comme des lois physiques et ne pouvaient être enfreintes, spécifiaient qu'il était impossible de garder des souvenirs de vos exploits dans le monde supérieur une fois que vous étiez revenu à la vie. Sinon tout le monde se rappellerait dès la naissance que tout ça s'était déjà produit un milliard de fois. Comme ce n'était pas ce que chacun éprouvait depuis sa naissance, s'en apercevoir soudain reviendrait à changer ce qui a eu lieu, ce qui se passait, ce qui aurait toujours lieu. Cela altérerait le temps, le temps en tant que dimension physique, le temps en tant qu'élément solide d'une éternité solide et immuable. C'était tout simplement hors de question. Même le Troisième Borough ne pouvait pas le faire, et par conséquent ce qui se passait à Mansoul ne sortait pas de Mansoul.

C'était de ce problème dont avaient débattu Phyllis et lui pendant une bonne partie de leur longue marche sur l'Ultracanal jusqu'aux asiles affaissés et mélangés. Ils s'étaient demandé comment restituer Michael Warren au monde mortel sans qu'il oublie tout, leur sentiment d'impuissance pallié seulement par la certitude d'un succès final que leur autorisaient leurs propres souvenirs. Après tout, ils avaient vu tous deux les œuvres achevées d'Alma du temps de leur vivant, ce qui signifiait qu'ils allaient trouver un moyen de régler cette histoire, afin que ses tableaux puissent refléter la vision qu'avait eue son frère de ces limbes comiques et effrayants.

Le problème, c'était que Bill n'avait pas vraiment fait attention aux tableaux quand il les avait vus, il ne se rappelait pas s'ils étaient très précis dans leur description de l'En-haut ou de la jointure fantôme. Il se rappelait un carrelage grand comme un mur qu'on aurait dit tout droit sorti de l'esprit de M.C. Escher, et une autre toile immense qui donnait l'impression qu'on regardait dans une déchiqueteuse large d'un kilomètre qui était en train de dévorer tout ce qui était noble ou précieux dans l'histoire humaine. Il y avait eu tous les dessins au charbon avec leurs silhouettes dédoublées rappelant les sans-abri esseulés du demi-monde, et ces études à l'acrylique ornées d'immenses intérieurs qui peut-être représentaient Mansoul, même si Bill

n'avait aucun souvenir précis. L'œuvre que Phyllis et Bill avaient trouvé la plus impressionnante avait été la maquette à échelle réduite des Boroughs en papier mâché, qui ne comportait aucun élément clairement surnaturel et qui finalement n'avait pas été intégrée à l'expo londonienne de ses œuvres qu'avait organisée Alma. Chose perturbante, Bill s'était fait la réflexion que ce n'était pas parce qu'Alma avait peint des tableaux de l'au-delà que ces derniers étaient réalistes. Que se passerait-il si le Gang des enfantômes ne réussissait pas à ramener Michael à la vie avec assez de souvenirs de sa vision pour que les tableaux d'Alma soient pertinents et accomplissent la mission qui leur était assignée ? Que se passerait-il si l'Enquête Vernall se révélait un échec, et que le Porthimoth di Norhan ne pouvait avoir lieu ? Bill se dit que leur aventure en cours, loin d'être le plus grand triomphe du gang, risquait de se changer en un désastre absolu aux conséquences infinies dans les longues rues de l'éternité. Phyllis et lui étaient encore en train de ressasser tout ça quand ils avaient enfin atteint les asiles ; leur entretien avait été interrompu par un autre Reggie et un autre Bill, d'inquiétants envahisseurs du futur, trimballant des Pommes folles dans une bannière fasciste.

Il n'avait rien compris à la situation. Ce devait être quelque chose que Reg et lui faisaient à un moment donné, mais vu tous les autres problèmes avec lesquels il se débattait il n'avait pas vraiment eu le temps ou l'envie de se pencher dessus. Le problème numéro un, c'était la mission Michael Warren, et vu que Phyll lui en voulait depuis l'apparition de son moi futur et chapardeur, il avait dû gamberger tout seul. Tout ce qu'il avait pu en conclure, c'est qu'ils seraient mieux dans les zéro-cinq ou les zéro-six, plus près du moment où ces événements devaient se produire, afin d'avoir une meilleure compréhension de ce qui se passait. Il en avait parlé à Phyll en revenant des asiles, une fois qu'elle s'était calmée et avait accepté de lui parler de nouveau, et elle avait reconnu à contrecœur que c'était probablement une bonne idée. Il était clair qu'elle n'en avait pas de meilleure. En fait, Phyllis avait paru un peu perdue et bouleversée après que Michael, Marjorie, John et elle eurent retrouvé Bill et Reggie près des asiles. Bill n'était pas sûr de ce qui s'était passé pendant la demi-heure où ils avaient été séparés, même s'il avait eu l'impression que Phyllis avait des choses plus graves en tête que le futur vol de quelques Pommes folles par Reggie et lui.

Tous les six avaient marché sur l'Ultracanal, se gavant de Galutins et s'efforçant de chanter l'hymne du Gang des enfantômes de Phyllis avec la bouche pleine de fées, postillonnant des bouts d'aile, de visage ou de doigt quand ils riaient. Leurs images-sosies les poursuivaient comme une version joyeuse et enfantine de *La Danse de la mort*, les silhouettes cadencées les suivant le long de la passerelle d'albâtre.

Au-dessus d'eux, des couchers de soleil empruntés aux dix mille ans de jours et de nuits rivalisaient pour attirer leur attention dans les cieux changeants. Bill avait marché et chanté avec les autres, il avait laissé le stimulant et revigorant tonique des Bedlam Jennies se répandre dans son

système spectral, en espérant qu'il apporterait une solution à son déconcertant problème. Tandis que l'éclat familial et créatif du méta-champignon nimbait progressivement ses pensées, Bill avait contemplé, par-dessus la rambarde de l'éblouissante passerelle, les arbres et les foyers effervescent au-dessus desquels ils passaient, les bosquets et les cottages, et les maisons qui sortaient de terre puis tout aussi rapidement se désagrégeaient pour revenir à cette même substance. Doutant fort que son cerveau fût à la hauteur de la vaste énigme métaphysique qu'il avait devant lui, Bill avait étudié la question Michael Warren en son for intérieur, la retournant dans tous les sens pendant que ses compagnons s'en retournaient sur la passerelle vers Doddridge Church.

Dans son souvenir, c'était l'accident du travail survenu en 2005 qui avait rendu au Michael adulte le souvenir de ce qui s'était passé juste après l'incident de sa suffocation à l'âge de trois ans et quelque. Bill se souvenait d'Alma lui racontant, avec une indignation féroce, que son frère était au travail en train de reconditionner des barils métalliques à Martin's Yard, les aplatissant avec une masse. Apparemment, Michael avait aplati un baril non étiqueté qui s'était révélé contenir des produits chimiques corrosifs. Ces derniers lui avaient explosé au visage, le brûlant et l'aveuglant, après quoi il avait couru et foncé sur une poutrelle bien placée, perdant du coup connaissance. C'est quand il était revenu à lui, avait dit Alma à Bill, que son frère avait été soudain assailli par des souvenirs de ces quelques minutes d'enfance quand il avait été techniquement mort.

Tout en avançant sur l'Ultracanal et en grignotant un Galutin particulièrement parfumé et savoureux, Bill s'était dit que s'il se rappelait ces propos d'Alma, alors c'était sûrement ce qui s'était passé. C'était arrivé, donc ça arriverait, ça arrivait constamment dans leur univers éternel plié en quatre où le Temps était une direction. Ça arriverait, c'était déjà arrivé, que Bill trouve une solution au problème Michael Warren ou pas. Ça lui ôta une épine du pied pendant environ trente secondes, puis il se dit que « l'accident » du travail avait peut-être surgi du fait d'un exploit encore inconnu que Bill avait à accomplir, ce qui bien sûr lui remit une autre épine dans le même pied. Tout ça lui avait remis en tête la bribe de conversation qu'ils avaient surprise entre le dénommé Aziel et Mr. Doddridge, quand le prêtre avait demandé si le libre arbitre avait jamais existé, même si Bill n'aurait su expliquer précisément pourquoi ce bref échange semblait lié au dilemme actuel. Il avait juste senti qu'il avait intérêt à trouver une réponse au problème, et à la trouver vite.

Donc, avait-il raisonné, s'il pensait qu'il était possible qu'il finisse par causer d'une façon ou d'une autre l'accident de Michael Warren, peut-être était-ce là la région stratégique qu'il devait investir. Comment accomplir une telle chose, s'était-il demandé ? Était-ce même possible ? Son imagination ragaillardie par les Galutins, il s'était demandé au début s'il existait un moyen de contribuer à positionner la poutrelle qui allait assommer Michael, mais comme pour tous les projets juteux qu'il avait échafaudés autrefois après

quelques joints, les impasses évidentes de ces élucubrations lui étaient vite apparues.

Au premier chef, il y avait la question de savoir comment Bill, gêné par sa condition de fantôme, allait pouvoir déplacer une poutrelle, ou, pire, actionner le mécanisme forcément lourd auquel était fixée ladite poutrelle. Comment allait-il s'y prendre, alors que la seule façon qu'avaient les fantômes d'affecter le monde physique consistait à courir en rond dans un coin de parking jusqu'à en avoir le vertige, pour essayer de faire bouger un sachet de chips à la con ? Même ainsi, il fallait être au moins deux pour produire une minuscule tempête de poussière. Il aurait fallu une armée de fantômes, courant tous en rond, pour déplacer une simple poutrelle...

C'est en arrivant à Doddridge Church, où s'achevait l'Ultracanal, que Bill avait commencé pour la première fois à formuler l'idée qui l'avait conduit à la difficulté présente, s'accroupissant à côté d'un Michael Warren visiblement perdu derrière la forme volumineuse du défunt Tom Hall, à l'étage du pub fantôme, le spectral Jolly Smokers, pour observer l'horrible spectacle.

Bill avait soudain eu une révélation alors que Phyllis leur faisait signe de s'arrêter, à quelques mètres de la petite porte à mi-hauteur du mur ouest de Doddridge Church qui marquait la fin de cette partie de l'Ultracanal. Et s'il existait un objet beaucoup plus léger qu'une poutrelle, et qui pourtant pourrait jouer un rôle aussi important pour mettre KO Michael ? Bill avait réfléchi à la chose quand Phyllis leur annonça que s'ils sautaient tous de la passerelle brillante à cet endroit, ils pourraient aller jouer dans le lagon affaissé qu'ils avaient remarqué avant, comme elle l'avait promis à Michael.

L'étrange petit bout de terre déplié, entre Chalk Lane et le mur de brique qui marquait la limite de St. Andrew's Road, avait toujours été un des endroits préférés de Bill dans la jointure fantôme. Comme les asiles enchevêtrés, ce terrain grossier avait subi l'affaissement astral, mais à la différence des maisons de fous, personne ne savait trop la raison de cet incident. Dans les asiles, après tout, on trouvait des fous dont les pensées et les rêves confus avaient causé des dégâts dans les fondations du monde supérieur. Ici, pour ce qu'on en savait, le coin avait toujours été un terrain vague sauf il y a cinq cents ans quand c'était un obscur faubourg désert autour du château. Pourquoi les planchers criards de Mansoul auraient-ils choisi cet endroit pour s'affaisser, alors qu'il ne s'y était presque jamais rien passé et qu'il n'y avait ni cauchemars ni délires cliniques pour saper les territoires célestes ? Peut-être, avait supposé Bill, que cette région était ainsi du fait de sa proximité avec la fin de l'Ultracanal, ou alors qu'elle s'était effondrée du fait de son vieil âge et du manque d'entretien, comme ça semblait être le cas pour la plupart des choses.

Les enfants avaient sauté de la passerelle blanche, des images-sosies grises les suivant en une traînée de tampons, et avaient atterri sur le parking de Chalk Lane par un soir du printemps zéro-six. Juste au-dessus de la rue déserte, ils apercevaient Doddridge Church, sa masse trapue se détachant sur

le crépuscule imminent avec des tours d'habitation qui se dressaient alentour d'un air menaçant. Presque tout le quartier était méconnaissable par rapport à celui que la petite bande avait vu dans les années 1600 ou même 1950.

Phyllis, qui paraissait encore un peu ébranlée par ce qu'elle avait entendu ou vu dans les jardins de l'asile, fit passer le gang par la clôture en son coin nord-ouest, afin d'avancer sur le terrain qui coexistait avec le lagon affaissé. Sur le plan mortel, le terrain vague avait été requalifié de « vestiges du château de Northampton », à l'intention de touristes qui n'étaient jamais venus, mais tous les habitants du coin savaient que c'était du flan. Des rondins avaient été disposés comme ça afin de reconstituer la série de marches menant au château, alors qu'il n'y avait jamais rien eu d'autre à cet endroit que de la boue et de l'herbe, comme c'était de nouveau le cas aujourd'hui.

Les enfants escaladèrent le tertre, talonnés par Phyllis qui les pressait. Bill fut l'avant-dernier à l'escalader, et quand ce fut fait il se tourna et tendit une main à Phyllis pour l'aider. C'est alors qu'il avait remarqué la jeune vivante qui remontait Chalk Lane, à l'autre bout du parking, et avait eu l'impression de la reconnaître.

Elle faisait apparemment le trottoir, en minijupe et talons hauts, vêtue d'un imper en plastique, mais Bill ne pensait pas que c'était dans ce contexte qu'il l'avait remarquée. Suite à une étrange chaîne d'associations, il avait trouvé qu'elle faisait surgir à l'esprit les mots *Forbidden Worlds* – mondes interdits –, qui étaient le titre de l'illustré dont avait parlé le petit Warren après que Bill et Reggie l'eurent trouvé assis sur les marches centrales de...

De la cité de Bath Street. C'était là que Bill avait déjà vu la fille. C'était pendant que Reggie et lui montraient à Michael Warren le Destructeur, le vaste et ardent tourbillon astral qui sévissait dans Bath Street là où se dressait jusque dans les années 1930 la cheminée de l'incinérateur d'ordures. Son rayon destructeur en lente rotation avait paru empiéter sur plusieurs pièces des appartements, y compris une où cette même fille aux cheveux tressés prenait du crack en collant des photos dans un album, sans se rendre compte qu'une énorme scie circulaire fantôme lui entaillait les entrailles, l'esprit.

Alors que Bill finissait de hisser Phyllis à ses côtés, la femme, apparemment une métisse, avait tourné la tête vers eux et plissé les yeux dans l'ombre du parking comme si elle n'était pas tout à fait sûre qu'ils fussent réellement là. Il avait montré la fille à Phyllis.

« Regarde, Phyll, regarde la fille là-bas. Je crois qu'elle nous voit. »

Phyllis, son écharpe de lapins pendouillant autour du cou, avait regardé par-dessus son épaule en direction de la prostituée visiblement perplexe avant de se relever et d'avancer sur le tertre.

« Ben, ça me surprend pas qu'elle puisse nous voir. On dirait une pute, et par ici elles sont toutes défoncées à ce truc, au crack. Ça m'étonnerait pas qu'elle ait vu des trucs pires que nous. Mais tu ne devrais pas la reluquer ainsi, sale petit vicieux. »

Même gonflé par les Galutins qu'il avait mangés, Bill n'avait pas été

capable de rassembler l'énergie requise pour se disputer avec Phyll. Il aurait pu faire remarquer qu'il avait regardé la fille parce qu'il pensait l'avoir reconnue, mais ç'aurait été gaspiller sa salive. Bon, pas vraiment sa salive, parce qu'il n'en avait plus depuis longtemps, mais ç'aurait été une perte d'éternité.

Quand ils eurent gravi la crête herbeuse d'où contempler le terrain-lagon, un coucher de soleil impressionnant gris et blanc s'était déployé au-dessus de la masse hideuse de Castle Station. Glorieux et éthéré malgré l'absence de couleur, ce spectacle se reflétait dans les lacs-rêves que bordaient les parois de terre des terrassements dépliés. En bas du chemin bosselé qui s'achevait au bord des eaux calmes, les quatre autres membres du gang fantôme jouaient déjà sur les rives et les saillies rocheuses de la vaste anomalie. De grandes plaques de granit, aux proportions bibliques, jaillissaient à angles raides de la surface goudron et chrome, se fondant dans les images-miroirs inversées en dessous en taches de Rorschach en 3D, et tout autour les murs et les coins du paysage éventré s'élançaient vers l'incendie grisonnant du ciel.

C'était l'immensité de l'environnement, du moins contemplé depuis la jointure fantôme, qui rendait visible l'affaissement spectral. Vu d'ici, le terrassement semblait large d'au moins six cents mètres, alors qu'observé depuis la perspective du royaume mortel, le terrain vague correspondant – les terres vestigiales du château si vous préférez – mesurait à peine quinze mètres. Ce qui était au mieux des puisards et des flaques dans le monde physique à trois côtés s'était déployé ici en lacs opaques semblables à de noirs miroirs, où des sangsues-rêves et des tritons imaginaires grouillaient, invisibles, dans les profondeurs.

Il savait que les vivants rêvaient parfois de cet endroit. Il les avait vus errer le long de ses berges en caleçon ou en pyjama, contemplant, hébétés, ses noires falaises, sentant pointer sous l'inconnu un paysage familier. De son vivant, il lui semblait y être allé une fois lors d'une escapade nocturne inconsciente. L'endroit avait conservé la même aura hantée et vaguement mélancolique. Ses contours grossiers parlaient de quelque chose d'intemporel et persistant, quelque chose à côté duquel la durée de vie humaine comptait à peine. « Nous sommes là depuis toujours », semblaient dire les vastes et silencieux remparts, « et nous ne te connaissons pas, et tu seras bientôt mort ». Le ciel au-dessus de la falaise noire était d'une clarté aqueuse, teinté de nostalgie maintenant que le soleil s'était couché.

Bill et les enfants s'étaient amusés, se courant au bord du lagon, sautant d'une roche pentue à l'autre, mais tout ce temps Bill avait passé en revue dans les moindres détails son plan en gestation. Si l'endroit où ils se trouvaient présentement était l'été 2006, alors l'accident survenu au Michael Warren adulte à Martin's Yard avait dû se produire approximativement un an plus tôt. Peut-être convenait-il de creuser un peu plus tôt, même si Bill n'avait pas eu envie d'emprunter les terriers habituels ni d'en parler avec Phyllis. Certes, elle avait plus ou moins fait la paix avec lui après cette histoire de sosies

chapeauteurs venus du futur, mais Bill n'avait pas l'impression qu'elle lui faisait totalement confiance. S'il comptait lui faire part de son plan alors qu'elle était encore fâchée avec lui, il se disait qu'il y avait de bonnes chances pour qu'elle s'y oppose. Le meilleur parti à prendre, avait-il décidé, consisterait à passer outre Phyllis, mais là aussi ça demandait une certaine préparation.

Accroupi sur un affleurement de silex qui dominait les flaques encadrées de roches en dessous, il avait aperçu John et Phyllis en train de discuter sérieusement sur une bande d'herbe abritée, près de l'eau. Il avait cru sur le moment qu'ils discutaient de ce qui les avait perturbés chez les fous, même si ça n'avait guère joué sur sa stratégie. Après que Bill s'était discrètement entretenu avec la petite noyée et Reggie, juste pour s'assurer qu'ils étaient partants pour une excursion si l'occasion se présentait, il était allé se planter à côté de John et Phyllis, qui avaient paru un peu agacés d'être interrompus en pleine conversation.

« Dis, Phyllis, ça t'embête si on creuse un peu dans d'autres époques par ici ? Reg dit qu'il y avait des maisons là où on est, à son époque, mais je vois mal comment. On pourrait emmener Marjorie et Michael avec nous, jeter un œil, voir de quoi il retourne, et être de retour avant même que vous nous ayez vus partir. Bon, vous pourriez nous accompagner mais j'ai l'impression que vous avez des choses à vous dire. »

Phyllis avait retenu sa respiration, comme si elle s'apprêtait à lui dire que, s'il croyait qu'elle allait confier Michael Warren à un feignant comme lui, il devait être cinglé, du moins c'est ce que Bill crut qu'il lui trottait dans la tête, mais elle s'était tue et était restée pensive un moment. Bill eut l'impression qu'elle se demandait qui resterait seul ici si Reggie, Marjorie, Michael et lui se mettaient à creuser dans le passé sur une demi-heure. La réponse, de toute évidence, avait été : le beau John et elle. Une fois que Phyllis eut procédé aux calculs nécessaires, elle avait paru changer d'avis.

« D'accord... tant que vous ne creusez pas pour rejoindre les Chemises noires et piquer tous ces Galutins. »

Bill avait pris un air outré et vexé.

« Bien sûr que non. C'est pour ça qu'on emmène Michael et Marjorie, pour qu'ils nous surveillent, et parce que tu sais qu'ils étaient pas avec nous quand on s'est vus dans les asiles... mais tu sais quoi, si tu ne nous fais pas confiance, on peut rester avec vous. Moi ça m'est égal. »

Craignant sans doute de rater son idylle au crépuscule au bord du lac avec John, Phyllis avait vite fait de son mieux pour amadouer Bill.

« Non, non, allez jouer. Mais pas d'entourloupe avec Michael, hein. »

Bill avait juré que non, puis sauté de pierre en pierre le long de l'eau pour aller annoncer aux autres qu'il avait obtenu le droit d'aller faire une virée dans le passé du terrassement. À leurs airs perplexes, Bill eut le sentiment que personne ne trouvait que c'était là une sortie très excitante, mais une fois que Reg eut accepté d'accompagner Bill, les deux autres se laissèrent fléchir.

Creusant l'air du bout des doigts, ils dégagèrent rapidement les fibres temporelles noires et blanches représentant les nuits et les jours afin de pratiquer un trou de la taille d'un cerceau, sur une profondeur d'environ douze mois. Comme il suivait ses trois compagnons dans l'ouverture menant à l'année précédente, il alla même jusqu'à saluer joyeusement John et Phyllis avant de passer par l'ouverture et de la refermer derrière lui.

De l'autre côté du portail, il retrouva Reggie, Marge et Michael, moroses, qui se tenaient dans une excavation inondée, laquelle était le portrait craché de l'endroit où ils se trouvaient dix secondes plus tôt, mais en un peu plus sombre. Reg avait tripoté son chapeau un moment puis expédié un crachat ectoplasmique dans le lagon, signe certain que le spectre victorien était agacé pour une raison ou une autre.

« Bon, ça me paraît pas hyper amusant ici. Je pensais que t'avais dans la manche un endroit un peu plus animé quand t'as dit qu'on pouvait partir en expédition. »

Bill avait jaugé Reggie du regard puis lui avait demandé ce qu'il avait pensé d'Oddjob dans *Goldfinger*. Reggie, qui s'y connaissait en voitures mais avait à peine entendu parler des films, avait froncé les sourcils, l'air de ne pas comprendre.

« Eau de quoi ? Tu dis n'importe quoi. T'as perdu la tête ou quoi ? »

Pour toute réponse, Bill se contenta de sourire et arracha adroitement le chapeau des boucles de Reggie puis le lança comme un Frisbee, dans l'obscurité croissante, de l'autre côté de la falaise éventrée qui se dressait au nord, où il disparut complètement à la vue, rapidement suivi par sa traîne d'images-sosies.

« Non, mais ta tête a perdu quelque chose. »

Tandis que Reggie restait bouche bée devant l'effronterie de Bill et que Marjorie et Michael Warren pouffaient dans leur coin, Bill avait détalé dans la direction où il avait lancé le chapeau, s'arrêtant à mi-chemin du mur nord du terrassement pour crier à Reggie :

« Et si je le retrouve en premier, je pisse dedans ! »

Comme il continuait de gravir la pente, Bill avait entendu les trois autres enfantômes pousser des cris et se lancer à sa poursuite, Marjorie et Michael se bidonnant tandis que Reggie criait juste à Bill de ne pas pisser dans son chapeau. Bill n'en avait bien sûr pas eu l'intention, et si Reg l'avait cru une seconde il aurait dû se rappeler que les fantômes ne pissaient pas. Bon, ils pouvaient faire une goutte ou deux s'ils voulaient, tout comme Reggie pouvait cracher, mais ce n'était pas comme si les fantômes avaient de l'eau à évacuer. Constitués essentiellement d'énergie, les spectres n'étaient ni gras, ni incontinents. Ils étaient aussi secs que des feuilles d'automne, à part l'ectoplasme qui les rendait un peu fragiles de la poitrine.

Une fois au sommet de la falaise, là où la zone dépliée et agrandie du terrassement astral s'achevait, Bill s'était assis sur la vaste pelouse grise qui bordait St. Andrew's Road jusqu'au bas de Scarletwell Street en attendant que

les autres le rattrapent. Il faisait à présent vraiment nuit, et à part un chat qui ronronnait dans la rue en se rendant à Sixfields ou Semilong, l'endroit était plutôt désert. Le chapeau fantôme de Reggie gisait là, retourné, à quelques pas des bottes de Bill, mais bien trop loin pour qu'il pisse dedans.

Contemplant l'étendue de pelouse déserte, le terrain de jeux à l'abandon où se dressaient autrefois une vingtaine de maisons, Bill finit par remarquer une bâtisse isolée tout en bas de Scarletwell Street, une maison naguère mitoyenne désormais seule en place. Même de son vivant, Bill avait trouvé l'endroit étrange, et c'était avant qu'il entende parler de l'escalier menant à Mansoul ou de son habitant actuel, sensible aux fantômes, le soi-disant Vernall qu'ils avaient fui un peu plus tôt. Comme on le leur avait raconté, l'espace occupé par l'étrange maison avait eu pour résident un type incroyablement buté, originaire d'Europe de l'Est si Bill avait bien compris, lequel avait refusé de vendre sa maison à la municipalité qui voulait la détruire. À partir de là, l'histoire de la maison était assez confuse, mais Bill supposait que le propriétaire original devait être mort depuis longtemps, les lieux passant dans d'autres mains. Il avait entendu dire qu'à une époque la municipalité en avait fait un centre de réadaptation, un endroit où caser les malades mentaux qui avaient été virés de leurs institutions et remis aux soins globalement inexistants de la communauté, mais ça remontait à un bail et il ne pensait pas que c'était encore le cas. Ici s'arrêtaient en gros les renseignements qu'avait Bill concernant l'histoire officielle de la maison du coin, et il en savait encore moins sur sa situation surnaturelle.

D'après ce qu'il avait cru comprendre, la bâtisse isolée possédait un passage menant dans le monde de l'En-haut ainsi qu'un habitant effrayant du fait de ses liens géométriques avec ce qui avait été autrefois l'hôtel de ville original, la structure fournissant une fondation à l'énorme QG des bâtisseurs qu'on appelait le Chantier et depuis lequel Mansoul était gouverné. C'est tout ce que Bill avait appris sur les aspects plus éthérés de l'endroit, et pour être franc, même ça il n'y comprenait pas grand-chose.

En outre, en cet instant précis, Bill était moins préoccupé par l'histoire de la maison, matérielle ou autre, que par ses possibles effets sur Michael Warren. Après tout, c'était l'endroit même d'où s'était enfui l'enfant en pyjama, la bande de terrain vague où se dressait autrefois leur maison. Bill entendait ses trois collègues qui escaladaient le bord de la falaise pour arriver sur la pente plus douce derrière lui, et décida d'éviter l'inquiétante maison et d'emprunter un chemin différent pour se rendre à Martin's Yard, l'endroit où il comptait aller depuis le début.

Reggie avait enfin rattrapé Bill et l'avait dépassé, se jetant sur son chapeau à terre et l'examinant longuement avant de l'enfoncer sur sa tête. Il déclara à Bill qu'il n'avait pas intérêt à pisser dedans, mais il riait en disant ceci, tout comme Marjorie et Michael quand ils finirent par les rejoindre. C'est alors que Bill avait abordé franchement l'objectif de leur excursion, avec toute la franchise possible eu égard à la situation.

« Écoutez, j'ai eu une idée qui je crois pourrait résoudre pas mal de problèmes, mais si j'en avais parlé à Phyllis, je suis presque certain qu'elle aurait refusé, juste pour m'embêter. Il s'agit de se rendre à Martin's Yard – que vous trois connaissez sous le nom de Martin's Fields – et de se livrer à une petite expérience. Je sais que ça n'a pas l'air de grand-chose, mais je me suis dit que si on volait au lieu de marcher, ça mettrait un peu d'ambiance. »

L'idée du vol était censée emmener tout le monde à Martin's Yards en évitant de faire passer Michael Warren devant la vieille maison au pied de Scarletwell Street, mais la perspective d'une manœuvre aérienne parut plaire grandement aux trois autres, et Bill se félicita d'y avoir pensé au dernier moment.

Le quatuor s'était laborieusement élevé dans les airs en se livrant à une série de sauts et bonds de cosmonautes. Le fait est qu'il s'agissait du moyen le plus facile pour apprendre à des novices comme Michael Warren à voler dans le ciel. Quand le débutant avait sauté suffisamment haut, vous l'encouragez alors à nager en chien ou autrement afin de maintenir, voire d'augmenter son altitude, en l'aidant et le tirant si besoin est. Une fois qu'ils se furent tous élevés assez haut au-dessus du dépôt ferroviaire d'Andrew's Road, Bill avait pris Michael par la main afin que le gamin visiblement ravi puisse rester en l'air. Il avait remarqué, en scrutant l'obscurité avec sa vision nocturne spectrale, que Marjorie feignait de ne pas savoir nager en chien, obligeant Reggie à l'aider en lui prenant la main. Bill était persuadé qu'il s'agissait là d'une ruse. Elle n'avait peut-être pas appris à nager quand le Gang des enfantômes avait arraché son corps-esprit à la Nene il y a longtemps, mais elle avait très bien nagé la brasse quand ils avaient chassé les pigeons au-dessus de Marefair en 1645. Marjorie avait-elle le béguin pour Reggie, s'était alors demandé Bill tout en s'élançant avec Michael Warren dans la nuit des Boroughs vers le quartier de lune jaune citron ?

Leur expédition au-dessus du dépôt et des camions garés pour la nuit avait été grisante, même pour Bill, un habitué des vols. Peut-être parce qu'il était en compagnie de Michael Warren, lequel ne disait presque rien et gardait les yeux écarquillés, Bill avait réussi à se rappeler son premier vol posthume, rien qu'en voyant l'expression émerveillée sur le visage du gamin.

Au-dessous, même dans les recoins stygiens de la ville, luisait une galaxie de lumières, toutes rendues blanches ou pâles par l'absence de couleur de la jointure fantôme. Interrompant ces grappes lumineuses, des masses sombres représentaient des usines vides et des champs sombres, avec une centaine de lampadaires incrustés au pourtour de ces formes noires et mystérieuses comme des bernaches phosphorescentes. St. Andrew's Road se déployait telle une ceinture de cuir cloutée de chrome et avait motivé un commentaire chez l'enfant qui nageait dans les airs à côté de Bill, même s'il avait dû crier pour se faire entendre dans le vacarme du vent.

« C'est par là que le diable m'a emmené, mais tout était en couleurs alors.

– C'est parce que vous étiez tous deux descendus directement dans le

Premier Borough en venant des Greniers du Souffle, et que vous vous déplaciez d'une façon spéciale comme seuls peuvent le faire les bâtisseurs, les démons et ce genre. Même moi, je ne l'ai jamais vu d'ici en couleurs. Ça devait être quelque chose. »

C'est à peu près à ce moment qu'ils avaient survolé Spencer Bridge, et que Marjorie, qui volait main dans la main avec Reggie, s'était écriée :

« Regardez ce fichu pont tout en bas. C'est sous lui qu'on m'a retrouvée. Je vous le dis, je suis contente qu'on soit là-haut et pas en bas en train de marcher. Ça me file encore les jetons, rien que de penser à la vieille femme-anguille, là-dessous dans le noir et l'eau. »

Bill n'avait rien trouvé à répondre à cela. Il se rappelait la nuit d'épouvante quand ils avaient sauvé Marjorie des griffes de la sorcière Nene, et toutes les choses étonnantes que Bill avait vues à la fois en vie et dans l'au-delà ; la vision de la créature apparemment infinie quand celle-ci avait jailli hors de la rivière, en fouaillant l'air de ses longues griffes articulées avec une membrane lépreuse tendue entre elles, hurlant de frustration et de haine meurtrière aux étoiles, avait été la plus spectaculaire... du moins jusqu'à ce que déboule le démon gigantesque qui tapait du pied en soufflant. Ou qu'il assiste au combat entre les deux Maîtres Bâtisseurs. Oh et il y avait eu les deux filles Salamandres qui répandaient le Grand Incendie. Mais à part ça, Bill avait trouvé la sorcière Nene absolument sidérante.

Suivis par leur traîne vaporeuse d'images-sosies, les enfants étaient descendus doucement dans la cour où l'on retraitait les barils de St. Martin's Yard tels de vieux missiles épuisés. Quand il avait lâché la main de Michael Warren, ce dernier avait resserré la ceinture de sa robe de chambre et avait regardé un moment autour de lui avant de lever un regard interrogateur à Bill.

« C'est quoi cet endroit ? » avait-il demandé.

C'est l'endroit où tu travailleras quand tu seras adulte. C'est ce à quoi t'ont préparé toutes ces heures d'école assommantes. Tous les espoirs et tous les rêves que tu auras en grandissant finiront ici, aplatis par des marteaux, reconditionnés. Toutes les réponses, honnêtes mais trop cruelles et douloureuses pour qu'un enfant puisse les entendre ou même les comprendre, demeurèrent en suspens au bout de la langue mordue de Bill. Il avait ressenti un soudain élan d'empathie pour le pauvre enfant, qui se tenait là, sans deviner, heureusement, les perspectives sombres et décourageantes qui le cernaient de toutes parts. Bill, quand il avait été en vie, avait travaillé dans des endroits tout aussi sinistres et déprimants, mais jamais plus de six mois. D'après ce que lui avait dit Alma, Michael travaillerait dans ce lieu gris et terne beaucoup trop d'années. S'il avait assassiné ses employeurs comme ils le méritaient de toute évidence, il aurait été libéré de son enfermement plus tôt, le pauvre petit. S'efforçant de cacher ces sombres pensées derrière son sourire le plus étanche, Bill avait regardé Michael en essayant de trouver une réponse à la question de l'enfant qui puisse aider ce dernier à vivre. Bon, pas exactement à vivre, mais Bill se comprenait.

« C'est un sale endroit, petit. Ce genre d'endroits, on appelle ça l'Âme du trou, et ça ne fait de cadeaux à personne. Ça n'en a jamais fait et n'en fera jamais. Donc, si jamais on faisait des vacheries, ça nuirait qu'à des gens qui le méritent. »

Quel mensonge abject. La personne à laquelle ces « vacheries » nuiraient le plus serait Michael lui-même, qui se prendrait un jet d'acide sur le visage avant d'être assommé par une barre de métal, et Michael ne méritait certainement pas de subir pareilles avanies. D'un autre côté, bien sûr, son malheur personnel servirait l'humanité, du moins en théorie, mais Bill sentait confusément que c'est ce qu'on avait dit à tous les gogos à qui on avait fait fumer quatre-vingts clopes par jour dans des laboratoires.

Entre-temps, Marjorie et Reggie avaient atterri également, l'air un peu gênés en se lâchant la main, et ils avaient voulu savoir à quoi rimait cette folle équipée dans le trou du cul du monde. Bill leur avait expliqué la chose du mieux qu'il pouvait, compte tenu de la présence de Michael.

« Bon, vous vous rappelez ce truc dont nous a parlé Phil à Doddridge Church, comme quoi on avait un défi à relever, que les puissants étaient persuadés qu'on pouvait y arriver ? Bon, il causait de Michael. Apparemment, quand celui-ci retournera dans la vie, on doit veiller à ce qu'il se souvienne d'au moins une partie de ce qui lui est arrivé, même si c'est censé être impossible. Eh bien, je crois avoir trouvé un moyen d'y arriver, mais je ne peux pas entrer dans les détails en sa compagnie. Vous voyez ce que je veux dire, j'espère. »

Bill avait alors dévisagé Marjorie et Reggie, qui tous deux avaient acquiescé presque imperceptiblement pour qu'il sache qu'ils avaient compris et étaient prêts à lui obéir, même s'il ne pouvait pas vraiment donner d'explication en présence de Michael. Quant au gamin lui-même, il avait également hoché la tête, même s'il était clair qu'il ignorait tout de ce que mijotait Bill. N'ayant rencontré aucune objection, Bill avait donc mis son plan à exécution.

Au début, il avait eu l'intention d'aller faire un tour dans les jours et les nuits environnants, pour s'assurer qu'ils avaient trouvé la bonne date et le bon moment, mais il avait alors changé d'avis. C'était suite à ce que leur avait dit Phil Doddridge, comme quoi ils devaient se sentir libres d'emmener Michael où ils voulaient en se disant que tout ce qui se passerait était censé se passer. Cette histoire de prédestination et de libre arbitre était à double tranchant, pour autant qu'avait pu s'en rendre compte Bill. S'il avait emmené Michael et les autres dans cette cour en cette nuit particulière, c'était l'œuvre de la destinée divine et il aurait été presque grossier de vouloir s'en assurer. Bill avait commencé à comprendre qu'accepter l'idée du Destin pouvait alléger le fardeau de la responsabilité. On pouvait déléguer en haut.

Ayant donc décidé qu'ils se trouvaient au bon endroit au bon moment, Bill avait ensuite fait faire au quatuor un tour de l'usine de reconditionnement, afin d'inspecter le matériel et de trouver le genre de chose auquel il pensait.

Cette usine était vraiment un endroit déprimant. Bill s'était rappelé des histoires que sa mère lui avait racontées, datant de l'époque où elle était petite et se rendait à Martin's Fields, comme on appelait alors l'endroit. C'était quelque chose que ses potes et elle faisaient le 1^{er} mai. Ils allaient de porte en porte avec un panier plein de fleurs sauvages et une poupée au milieu, et pour un demi-penny ils chantaient la petite chanson qu'ils avaient tous apprise : « Le premier jour de mai, je viens ma belle devant ta porte. Ce n'est qu'un simple bourgeon, mais c'est la main de notre Seigneur qui l'a fait pousser. » Regardant autour de lui les masses des cylindres cabossés, Bill s'était dit que l'endroit devait être autrement plus pittoresque du temps de sa mère.

À l'époque de Bill, l'anecdote la plus marquante concernant cet endroit n'était pas une anecdote dans laquelle il figurait. C'est ici à Martin's Yard que la police avait posté des agents pour surveiller le terrain tout au bout de St. Andrew's Road qui appartenait à Paul Baker, un célèbre bandit que Bill avait connu à l'époque. Les flics pensaient que Baker cachait un magot provenant d'un quelconque braquage à cet endroit, et ils avaient eu la puce à l'oreille en apercevant deux types louches qui semblaient creuser un tunnel dans les tas de cendres et de déchets vieux de cinquante ans qui encombraient les terres de Baker.

En fait, ces deux prétendus complices étaient les vieux potes de Bill, Roman Thompson et Ted Tripp. Ted était un cambrioleur aguerri et perspicace qui ne visitait que les belles demeures, tandis que Roman était un farouche syndicaliste et un cinglé de première. Ils vivaient sur le terrain de Paul Baker avec sa permission, creusant dans les monticules de boue et de scories compactés, laissés là des décennies plus tôt par le Destructeur de Bath Street. Ted et Roman cherchaient des vieilles bouteilles en grès de l'époque victorienne, le genre avec un petit bouchon de marbre, qu'ils étaient susceptibles de revendre à des antiquaires. Roman, qui avait toujours pris des risques insensés au point de paraître presque suicidaire, avait creusé dans le flanc du talus, attiré de plus en plus loin par la vision excitante des mots « ginger beer » sur une surface incurvée. Au bout d'un moment, seules ses chevilles avaient dépassé, et c'est alors que l'énorme tas avait décidé de s'effondrer sur Roman Thompson.

Ted, un type plutôt costaud vu sa taille, s'était emparé des pieds de Roman et l'avait extirpé du magma de terre et de mâchefer dans une grande décharge d'adrénaline. C'est alors que deux ou trois voitures pleines de flics, qui avaient observé tout ce manège depuis les hauteurs de St. Martin's Yard, s'étaient élancées sur les terres de Paul Baker et avaient pilé dans un bruit déchirant à côté des deux hommes encore tout désorientés. Bill ignorait ce que les flics comptaient faire en agissant ainsi, mais ce qui était sûr c'est qu'ils ne s'attendaient pas à la vision épouvantable de Roman Thompson, couvert des pieds à la tête de crasse noire, les cheveux et la barbe tout hérissés de boue, ses yeux furieux et cinglés dardant parmi la suie et la fange. En repensant à cet incident, Bill s'était dit que, sans les réflexes de Ted, le Destructeur aurait

tué Roman Thompson même après avoir été démolì depuis près de quarante ans. Si Bill avait été superstitieux, du genre à croire aux démons, aux fantômes et aux monstres des rivières longs de mille mètres, il en aurait même peut-être conclu que telles avaient été les intentions meurtrières du Destructeur.

Comme ils continuaient de fouiner dans l'usine de reconditionnement – Bill ignorait quelle heure il était, sinon que c'était clairement des heures où les ouvriers ne travaillaient pas –, ils étaient enfin tombés sur une dizaine de barils entreposés à l'écart, peut-être pour être traités en premier le lendemain matin. Sur un des cylindres en métal cabossé, qui se trouvait à un mètre ou deux de ses compagnons, une longue étiquette pendait, qui commençait à se détacher ; l'avertissement qu'elle portait traînait dans les flaques sales et grasses.

Le destin. Le sort. Kismet. Bingo.

Bill, ravi de voir que pour une fois dans son existence précaire les choses semblaient se dérouler comme prévu, avait disposé les trois autres enfantômes comme pour jouer au petit train. Reggie étant le plus grand de la bande, Bill l'avait laissé faire la locomotive en tête de leur file indienne improvisée, avec Michael, Marjorie et Bill lui-même dans le rôle des wagons et des compartiments. Tandis que Reg essayait de son mieux d'imiter les sifflements et ahanements d'une loco, ils s'étaient mis à tourner autour du bidon isolé, en suivant un cercle de rails imaginaires comme s'ils étaient un petit train.

Même dans l'atmosphère molle de la jointure fantôme, ils avaient rapidement pris de la vitesse, une chose possible quand tout le monde s'y mettait. Tournant de plus en plus vite, leurs images-sosies avaient formé au bout d'un moment comme un gigantesque beignet, gris et tournoyant, composé de flou : un tore, ainsi que les habitants les plus savants de Mansoul appelaient cette forme. À la base du baril, la poussière et les mégots avaient commencé à être emportés dans les courants tourbillonnants de la mini-tornade créée par les enfantômes. Des emballages de bonbons scintillants et des allumettes carbonisées tournaient dans la nuit, et Bill avait forcé la voix pour se faire entendre par-dessus les piètres effets sonores de Reggie, demandant au petit victorien de courir plus vite. L'extrémité ballante de l'étiquette avait commencé à se soulever de la flaque d'eau, d'essence et de produits chimiques indéterminés dans laquelle elle baignait, battant mollement l'air, des gouttelettes toxiques jaillissant de ses extrémités. Bill avait alors houspillé Reg, lui disant qu'il courait comme une gonzesse, ce qui avait eu pour effet une accélération immédiate, alimentée par la colère espérée. Le baril avait bientôt été pris dans une tornade de bâtons de sucette et de débris tourbillonnants, la bande de papier se dressant à la verticale dans la nuit au-dessus du bidon, se débattant dans le cyclone tel un cerf-volant au bout de sa ficelle.

Finalement, l'autre extrémité s'était décollée, et Bill avait alors crié à Reg de s'arrêter et ils s'étaient tous percutés, s'écroulant en un tas essoufflé et

hilare. Les petits spectres étaient restés assis dans la cour de St. Martin à regarder l'étiquette crasseuse filer par-dessus la clôture de l'usine et disparaître dans l'éclat sodium de la nuit. Mission accomplie, même si personne sauf Bill ne savait de quel genre de mission il s'agissait.

Ils n'avaient pas traîné longtemps après ça. Ils avaient bondi et nagé en chien dans le firmament venteux pour retourner aux terrassements dépliés, par le même chemin, empruntant le clair de lune au-dessus de Spencer Bridge et cet aimant à putains qu'était le parking des poids lourds. Ce dernier était situé à l'endroit où le pont rencontrait Crane Hill et St. Andrew's Road, le bar pour routiers qui avait été autrefois des toilettes publiques et, avant cela, des bains publics. C'était devenu un lieu d'échange important qui avait fourni les clients qui attiraient les filles, qui faisaient venir les souteneurs, qui vendaient de la drogue, qui nourrissaient les armes qui tuaient les enfants qui vivaient dans la maison que le crack emplissait. Bien que Bill ait vécu un bon moment dans le siècle actuel, le XXI^e – beaucoup plus longtemps qu'il ne s'y était attendu, en tout cas – il s'était aperçu que visiter cette période le mettait aussi mal à l'aise que Reggie ou, à en juger d'après son expression, Marjorie.

C'était lié au spectacle qu'offraient les rues, les usines et les maisons vues d'en haut, qui vous faisait penser à tous les sacrifices et toutes les luttes, les ambitions et les naissances et les morts et les déceptions que ces petites maisons de poupée avaient connues au fil des ans, et tout ça pour aboutir à quoi, exactement ? Bill avait été incapable de réprimer le sentiment mélancolique que les choses auraient dû mieux se passer. Le monde auquel tous avaient eu droit n'était pas celui qu'on leur avait promis, auquel les gens s'attendaient, qu'ils étaient censés recevoir. Même si, vu l'état dans lequel était Mansoul pendant ces premiers pans du nouveau millénaire, et vu les dégâts causés par le Destructeur et son arc à l'influence croissante, il ne pouvait pas dire qu'il était surpris. Les rues modernes du ciel étaient dans un état épouvantable, ici même au centre de la texture du monde. Fallait-il vraiment s'étonner, s'était demandé Bill, que la société anglaise d'aujourd'hui tombe en morceaux, commence à s'effiloche, tandis que le trou brûlé au milieu de ses fibres laborieusement tissées avait commencé à croître, à défaire progressivement toute la tapisserie ?

Bill réfléchissait à tout ça, là-haut dans le ciel hanté au-dessus du dépôt ferroviaire avec Michael Warren, tandis que Reggie et Marjorie chevauchaient la brise nocturne main dans la main à leurs côtés, quand il avait eu soudain une nouvelle idée, sans doute encore plus désastreuse. Peut-être avait-il été encouragé par l'apparent succès imprévu de son premier plan, ou peut-être était-ce dû aux Galutins qu'il avait ingérés et dont l'effet revigorant se faisait sentir sur sa conscience, mais le fait est qu'il avait soudain établi une étonnante connexion. Il avait songé au Destructeur et au spectacle pathétique du XXI^e siècle ici vu d'ici, d'au-dessus des Boroughs quand soudain il avait repensé aux peintures d'Alma Warren, et en particulier à l'énorme et terrifiante toile qui semblait donner directement dans un incinérateur ou un

broyeur d'un diamètre d'un kilomètre et demi.

C'était ni plus ni moins le Destructeur. C'était ce à quoi il ressemblait vu depuis la perspective d'un Mansoul à moitié dévasté à cette sordide jonction du siècle. Étant donné qu'Alma avait reçu toutes ses images de seconde main par Michael, Bill avait compris qu'ils devraient à un moment ou à un autre emmener le gamin ici, même si c'était un endroit et une époque terribles, que tous évitaient d'habitude sauf les Maîtres Bâisseurs et les âmes déjà damnées. Certainement pas l'endroit où une personne sensée rêverait d'emmener un enfant facilement impressionnable, même s'ils allaient devoir le faire. Il y veillerait. Il avait décidé de parler à Phyllis de cette petite escapade qu'il avait rajoutée à leur itinéraire avant de ramener le gamin en 1959 dans son corps d'enfant ressuscité. Impossible de tenir Phyllis à l'écart d'une expédition aussi dangereuse et en outre, avait-il raisonné, elle avait vu elle aussi le spectacle omnivore de l'apocalypse. Elle avait compris pourquoi c'était nécessaire.

Tous les quatre avaient atterri doucement sur le terrain vague qu'ils avaient quitté peu de temps avant. Sans se presser – après tout, ils avaient un an devant eux avant leur rendez-vous avec John et Phyllis –, ils s'étaient avancés sur ce qui semblait être une pente herbeuse menant à un modeste bout de terrain où étaient exposés les « vestiges du château ». Du moins, la pente avait paru ainsi, telle que la percevait un vivant, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le sommet, et qu'ils se soient retrouvés à dominer les murs plongeants du terrassement astral dans le lagon sombre et affaissé, au lieu de contempler quelques marches médiévales de pacotille.

Avec une agilité de bouquetins, ils avaient descendu un sentier étroit et sinueux, en file indienne, jusque dans les profondeurs de l'excavation fantomatique. Ici les ombres avaient paru reposer en plaques solides, dressées les unes contre les autres à des angles sinistrement suggestifs, tandis que dans l'obscurité dégoulinante on entendait de petits bruits soudains. Il avait entendu un *splash* métallique et musical comme si une chose-rêve, peut-être recouverte d'écailles iridescentes et sans yeux, avait émergé brièvement pour dévorer une autre chose-rêve aux ailes dentelées et argentées qui avait eu le malheur de planer trop près du ménisque nocturne. La nuit grouillait de créatures imaginaires et carnivores.

Une fois au bord de l'eau, là où Bill avait attrapé le chapeau de Reggie et l'avait envoyé voler dans la nuit, Bill s'était mis à gratter l'air nocturne pour creuser le trou temporel qui les conduirait douze mois plus tôt au printemps 2006. Repoussant de côté les couches d'oignon noires et blanches alternées qui représentaient les jours et les nuits, il eut bientôt pratiqué une ouverture large d'un mètre, qui palpitait comme une migraine à sa périphérie. Sans réfléchir plus avant, il s'était glissé dans la béance grésillante et avait lancé un salut rauque dans la pénombre environnante.

« Ça va ? C'est nous. On est de retour. »

Il avait tout de suite compris qu'il se passait quelque chose d'étrange en voyant l'écharpe de peaux de lapin qui gisait sur un affleurement de granit. Sa

vision nocturne de fantôme, qui rehaussait le moindre détail de contours argentés, était tombée aussitôt sur la guirlande puante et son cœur fantôme s'était serré. Phyllis avait tellement d'ennemis dans le royaume-mezzanine de la jointure fantôme, avait-il pensé tristement, que ce genre de chose était voué à se produire tôt ou tard.

Bill était en train de rassembler les dernières ressources d'intelligence qu'il avait en lui pour affronter cette nouvelle situation désespérée quand deux silhouettes s'étaient redressées derrière une dépression moussue dans les roches : un homme et une femme qui devaient avoir tous les deux dans les vingt-cinq ans. Le jeune homme, un soldat de deuxième classe en train de reboutonner à la va-vite les boutons étincelants de sa veste militaire, avait lancé un regard noir à Bill. La femme, qui lissait à ses côtés sa longue jupe des années 1950, était d'une beauté renversante : une blonde au rouge à lèvres luisant et aux traits forts et finement ciselés qui venaient de composer une expression de consternation et de surprise. Il y avait quelque chose de si familier dans ce duo remarquable que Bill s'était brièvement demandé si c'étaient des vedettes de cinéma, des acteurs qu'il aurait vus autrefois dans un film produit par les studios Ealing, rediffusé un dimanche après-midi pendant son enfance. Le fait est que la tonalité grise du demi-monde spectral, avec son parfum de *Brève Rencontre*, n'avait en rien altéré la qualité cinématique d'après-guerre à l'origine peut-être de cette impression.

C'est alors que Bill avait enfin compris qui était le couple. Plus gêné qu'il ne l'avait été au cours de sa robuste et terrestre existence, il avait bondi directement dans le conduit temporel menant à 2005, se heurtant à Marjorie, Reggie et Michael Warren, qui étaient sur le point de sauter dans le trou à sa suite. Il avait dû improviser en urgence.

« Désolé, les gars. Je veux pas vous retenir ou quoi, mais j'ai un chouette Galutin bien juteux dans ma poche que j'avais gardé pour plus tard, et il a disparu. J'ai dû le perdre en route, en passant par ce foutu trou. Vous voulez bien m'aider à le retrouver ? »

Tous les quatre avaient cherché le fruit magique en décrivant des cercles pendant quelques minutes, inspectant le coin avec leur vision augmentée jusqu'à ce que Bill ait soupiré avec emphase, et annoncé d'une voix résignée et abattue qu'il avait dû égarer ailleurs son précieux Galutin, et qu'ils pouvaient renoncer à leurs recherches et le suivre par la fenêtre étincelante menant à l'année précédente.

Cette fois-ci, quand Bill avait reposé le pied au même endroit de l'autre côté du trou, il avait été soulagé de voir que tout était redevenu normal. John était assis non loin, sur un rocher en forme de brique, en train de mâcher un brin d'herbe fantôme tout en se grattant rêveusement un genou sous le revers de son pantalon court. Il n'avait pas pris la peine de tourner la tête quand Bill et les trois autres avaient grimpé dans la faille temporelle pour les rejoindre Phyllis et lui. Phyllis elle-même se trouvait tout près de la déchirure dans le tissu du temps quand les quatre aventuriers revinrent, vêtue de sa jupe gris

foncé et de son cardigan gris clair. Elle était en train de rajuster son répugnant collier de lapins, s'en drapant les épaules avant de lever des yeux impassibles vers Bill, inspectant ses traits réjouis pour essayer de savoir ce qu'il avait vu et compris, avant de prendre enfin la parole.

« Bon, et vous, comment ça s'est passé ? Ça vous a pris du temps, pour faire ce que vous faisiez. Encore des bêtises, je parie, sale petit fouineur. »

Phyllis avait vaguement souri en parlant, et le sourire de Bill s'était agrandi à son tour.

« Oh tu sais. On s'est débrouillés. Et au fait, t'inquiète pas de savoir comment on va s'assurer que le petit prodige ici présent ressuscite avec tous ses souvenirs. Je m'en suis occupé. »

Elle avait paru surprise et légèrement en colère.

« T'as fait quoi ? Petit salopiot. Pourquoi tu m'as rien dit ? »

Toujours souriant, Bill avait passé un bras autour de sa taille et l'avait serrée contre lui.

« Ma mère disait que tout le monde a le droit d'avoir ses petits secrets. Elle disait aussi, pose pas de questions et on te mentira pas. »

Phyllis avait ri et lui avait donné un petit coup de poing affectueux dans le ventre. Pendant un court instant, Bill avait eu l'impression d'être revenu au bon vieux temps, quand ils vivaient ensemble. Phyll avait toujours eu un faible pour les messieurs bien mis, alors, même dans son vieil âge.

Comme elle semblait de bonne humeur, Bill avait profité de l'occasion pour lui dire où il pensait qu'ils devraient escorter Michael Warren, digressant avant d'en arriver au cœur du sujet, pour ne pas qu'elle se braque.

« Dis donc, Phyll, tu te souviens de ce grand tableau peint par Alma ? Celui où on est comme au-dessus d'un horrible broyeur d'ordures, et qu'il y a toutes ces petites maisons mitoyennes et ces petites personnes qui glissent dans un grand trou fumant ? »

Phyllis avait acquiescé, en agitant sa guirlande de lapins.

« Et alors ? »

– Ben, je crois que j'ai pigé ce que c'était. C'est le Destructeur, Phyll. C'est le Destructeur quand on regarde dedans depuis l'En-haut, l'En-haut comme il l'est maintenant, au tout début de ce nouveau siècle. »

Phyll était devenue toute pâle. « Pâle comme la mort », se dit-il, aurait été redondant vu leur condition posthume.

« Oh putain. T'as raison. Je me rappelle quand on l'a vu, l'effet bizarre qu'il m'a fait, comme si le monde touchait à sa fin. J'y ai pas réfléchi depuis que je suis ici, cela dit, du coup j'ai pas percuté à quel point ça ressemblait au Destructeur. Oh putain. Ça veut dire qu'on va devoir l'emmener là-bas pour qu'il le voie et le décrive à sa sœur ? »

Bill avait opiné sombrement. Même si l'idée venait de lui, un voyage à Mansoul n'était pas le genre de perspective qui l'emballait. Désormais pâle comme un linge qui aurait été infra-blanc, Phyllis avait repris, nerveuse :

« Mais tu sais comme ça craint là-haut. Y a que les pompiers qui s'en

approchent ! Des âmes sont tombées dedans, aussi, et en sont pas ressorties. Et si on emmène le gamin là-haut, avant de le ramener en 1959 et dans son propre corps, et que ça se passe mal ? Et s'il est blessé et qu'on finit par tout gâcher ? Si l'Enquête Vernall et le Porthimoth di Norhan échouent et que c'est de notre faute ? Je te le dis, ça sera à toi d'expliquer tout ça au Troisième Borough, pas à moi, si jamais ça tourne au vinaigre. »

Sacrée Phyll, aussi zélée que Bill dès qu'il s'agissait de fuir les responsabilités. Maintenant qu'il y pensait, il tenait sûrement ce trait d'elle.

« Ouais, mais t'as entendu ce qu'a dit Doddridge, comme quoi on devrait l'emmener où on voulait et être sûr que c'était là qu'on devait l'emmener. J'ai comme idée que cette décision qu'on doit prendre à présent colle exactement à ce qu'il voulait dire. Peut-être il nous a dit ça pour qu'on ait assez confiance et qu'on fasse le bon choix. »

Cet argument avait paru la convaincre. Phyllis avait rassemblé ses troupes, d'une voix où se disputaient la peur et la détermination. Elle leur avait dit qu'ils avaient encore une escale à faire avant de ramener leur mascotte à son époque et dans son corps ressuscité. Elle avait expliqué que ça signifiait un bref détour par le Mayorhold, jusqu'à Tower Street où ils s'étaient rendus la dernière fois qu'ils étaient dans ce siècle, avant de creuser jusqu'en 1959 pour monter là-haut et assister au combat entre bâtisseurs. Elle n'avait pas été plus explicite, probablement de peur d'effrayer Michael Warren, mais il était évident à voir les expressions de Reggie, John et Marjorie qu'ils avaient su que quelque chose de grave se préparait, rien qu'en sentant la tension dans la voix de Phyllis.

Elle avait mené le Gang des enfantômes et leur cortège de sosies en haut du mur nord. Ils s'étaient retrouvés sur la même longue pente herbeuse qui courait le long de St. Andrew's Road vers Scarletwell Street et la maison isolée qui se dressait près de son coin. Bill avait été sur le point de faire remarquer à Phyllis que c'était l'endroit qui avait effrayé Michael Warren au point de le faire fuir – raison pour laquelle Bill avait préféré voler plutôt que marcher, après tout – quand Michael lui-même s'en était mêlé :

« C'est pas notre rue qui est là, avec la maison hontée qui se dresse sous-seule dans le coin ? J'aimerais bien aller y jeter un fou deuil, si ça vous empiète pas. Je vous premier de pas m'enfouir comme la dernière foire. »

Bien qu'il fût clair à la façon dont il mélangeait les mots qu'il était nerveux, on sentait bien qu'il était également sincère. Il semblait avoir mûri très rapidement depuis qu'il avait pris la fuite, commençant peut-être à acquérir son âme intemporelle et éternelle comme le faisaient les gens quand ils étaient morts, quel que soit l'âge auquel ils étaient morts. Bref, il avait paru très désireux d'aller voir de près la pelouse et les jeunes arbres qui occupaient aujourd'hui l'emplacement de son ancien domicile, et le gang avait donc descendu la pente avec lui vers le coin de Scarletwell. Quand il avait pensé à tout le mal qu'il s'était donné pour éviter l'endroit dans l'intérêt de Michael, Bill fut légèrement agacé de voir que ça n'avait servi à rien. Bien sûr, si les

quatre enfantômes avaient traversé Spencer Bridge, ça aurait perturbé Marjorie, et de toute façon, les vols qu'ils avaient effectués aller et retour avaient été magnifiques. En outre, la vue aérienne l'avait renseigné sur ce qu'évoquait la fresque apocalyptique d'Alma, donc il s'en sortait gagnant, d'une façon ou d'une autre. Il avait décidé de mettre fin à ses jérémiades intérieures et de veiller à l'exécution de leur mission.

Le gang et leurs images-sosies s'étaient lentement arrêtés devant le terrain à l'abandon, juste après le coin de Scarletwell Street et la maison isolée. Ils étaient restés là sans rien dire tandis qu'un Michael Warren inhabituellement sombre déambulait en pantoufles entre les bouleaux argentés vieux de trente ans qui avaient été plantés peu après que sa rue natale eut été démolie. Quand l'enfantôme eut enfin identifié un endroit où il fut certain que se dressait sa maison, il s'était assis sur l'herbe et avait pleuré, brièvement et dignement, avant d'essuyer d'une manche ses larmes d'ectoplasme puis s'était relevé et avait rejoint ses amis morts qui se tenaient à quelques mètres de lui, à une distance respectueuse.

« C'est tout ce que je voulais, juste savoir quel effet ça faisait sans rien ici, mais c'était paisible, comme ça l'a toujours été. On peut aller sur le Mayorhold maintenant, si c'est ce que vous pensez qu'on doit faire avant de me ramener chez moi. »

Ils étaient sur le point de suivre la suggestion de Michael quand la jeune fille en minijupe et ciré qu'ils avaient aperçue un peu plus tôt dans Chalk Lane avait descendu la colline dans un claquement de talons et s'était mise à arpenter le trottoir entre Scarletwell et Spring Lane alors que le gang restait là sur le carré d'herbe, à la regarder.

Reggie et Marjorie avaient tous deux ri en comprenant que la métisse aux cheveux tressés était une prostituée, Michael Warren se joignant à leurs ricanements, même si la situation lui échappait. Là-dessus, la jeune femme s'était figée sur place et avait tourné la tête dans leur direction, intriguée et hésitante, en scrutant l'obscurité pendant un moment avant de se remettre à arpenter l'ancienne rue de maisons mitoyennes.

Phyllis avait tancé Reg et Marjorie d'un petit sifflement.

« Arrêtez ça, vous deux. Bill et moi on l'a vue tout à l'heure dans Chalk Lane, et on pense qu'elle peut nous voir, avec toutes les drogues qu'elle a prises. »

Reggie, qui observait la jeune prostituée alors qu'elle arrivait à Scarletwell Street et se retournait pour leur faire face, en marchant les bras croisés pour réprimer un frisson, avait ôté son chapeau pour gratter ses bouclettes puis s'était baissé pour parler à Phyll d'une voix basse et théâtrale.

« Je crois que je l'ai déjà vue moi aussi, mais je me rappelle plus où. »

Bill s'était joint à la conversation, sortant d'embarras son ami pas très malin.

« On l'a vue dans Bath Street, espèce de gros benêt. Elle était assise chez elle et on pouvait voir à travers les murs. Le Destructeur lui rongeaient les

entrailles tandis qu'elle s'occupait de son album. Rappelle-toi. C'est quand on a sorti le gosse des immeubles, après l'avoir trouvé sur les marches, à parler de *Forbidden Worlds* et tout ça. »

Reg avait souri, affable.

« Oh oui, c'est vrai. Cette histoire de mondes interdits me dit rien du tout, mais je me souviens avoir vu la grosse roue fumante qui l'entamait, et elle qui se rendait compte de rien. »

Ç'avait été alors au tour de Marjorie de faire une objection.

« Bon, et moi, alors ? J'étais pas avec vous quand vous l'avez retrouvé près du Destructeur. J'étais avec Phyllis et John et pourtant j'ai l'impression de l'avoir vue quelque part moi aussi. On l'a pas déjà vue qui bossait dans un magasin ? Oh, je sais plus. Je me trompe peut-être. »

Tandis que les enfantômes s'entretenaient, plusieurs chats du coin, l'air grave et sévère, les yeux plissés et méfiants, étaient passés près d'eux, se dirigeant vers la gare ou Spencer Bridge et le parking des poids lourds. Bill avait dit alors, non sans arrière-pensée, quand ils avaient ramené la princesse Di à Northampton pour l'enterrer, ils auraient dû passer par Spencer Estate puis Spencer Bridge, afin qu'elle puisse traverser au moins une fois ce coin désolé auquel sa famille avait donné son nom. Puis il s'était demandé pourquoi la fille venait travailler ici, alors qu'à moins de deux cents mètres se trouvaient le café Super Sausage et le parking des poids lourds, tous deux riches en clients potentiels, des hommes seuls et loin de chez eux qui s'occupaient de leurs super saucisses impatientes. Il l'avait regardée frissonner et trembler alors qu'elle arpentait les chiches limites de son territoire, tremblant sans doute plus à cause du manque que du froid, dans le soir tiède du printemps, et il s'était alors rendu compte qu'à la différence de Spencer Bridge, il n'y avait pas de caméras ici. C'était sans doute la raison pour laquelle elle avait choisi cet endroit, même s'il y avait moins de chances pour qu'il y ait du passage.

Comme pour le démentir, la carapace noire d'une Ford Escort avait descendu St. Andrew's Road en ronronnant, ralentissant puis s'arrêtant le long du trottoir de l'autre côté de Scarletwell Street, près du site enfoui de l'ancien puits écarlate. La fille toute frissonnante et abattue avait lorgné en direction du véhicule pendant un moment, hésitant, jaugeant la situation, avant de s'avancer sur la voie déserte, en direction de l'inquiétante maison isolée et de la voiture garée non loin.

Le véhicule plutôt banal et encore récent baignait dans une aura inquiétante que les enfantômes avaient sentie à une centaine de mètres de distance. « L'Âme du trou », avait murmuré Marjorie, et tous avaient su qu'elle avait raison. À cette distance, ils n'avaient pas été en mesure de dire combien d'hommes se trouvaient dans l'Escort, même avec leur vision augmentée. Néanmoins, ils avaient tous retenu nerveusement leur souffle quand la jeune femme s'était penchée pour discuter par la vitre baissée avec le conducteur puis avait contourné la voiture par l'avant, sa silhouette se détachant

brèvement dans la lueur des phares, avant de grimper sur le siège passager par la portière latérale. Le moteur avait grondé et le véhicule avait roulé, prenant un virage serré à droite comme s'il comptait remonter vers Scarletwell Street mais tournant alors de nouveau à droite pour disparaître dans le coude inférieur de Bath Street, après quoi le bruit du moteur s'était arrêté complètement.

Cette histoire ne les regardait visiblement pas, et les six petits spectres avaient commencé à longer les vestiges de l'ancienne contre-allée, le long de la clôture et des haies qui bordaient le terrain de jeux de Spring Lane School. Réduite à quelques pavés, cette venelle les conduisit dans Scarletwell Street juste à côté de la maison isolée, sans déranger apparemment son habitant extralucide. Tournant à gauche, ils avaient remonté tous les six la pente inégale menant au Mayorhold, quand ils avaient entendu les cris distants, assourdis par l'acoustique morte de la jointure fantôme, qui montaient de la gueule noire et béante de Bath Street.

Ça ne les regardait pas. C'était une histoire concernant le monde mortel, une histoire déjà écrite qui ne relevait pas de leur compétence. Ce n'était pas comme s'ils connaissaient vraiment la fille, et de toute façon ils avaient une mission importante à accomplir. En outre, si ça avait été grave, les cris ne se seraient pas arrêtés presque aussitôt après avoir retenti, non ? Même si ça avait été grave, qu'auraient-ils pu faire ? Ce n'était qu'une bande de gosses, et des gosses morts qui plus est, incapables de toucher ou de modifier les choses du monde matériel, sauf s'il s'agissait d'un sachet de chips ou d'une bande de papier. Même si cette fille avait couru un terrible, un horrible danger, alors qu'est-ce... qu'ils... *Merde*.

Sans réfléchir plus avant, Phyllis et Bill s'étaient précipités vers Bath Street, les quatre autres les suivant une fraction de seconde plus tard. Crachant des images-sosies vaporeuses comme une bouilloire, le Gang des enfantômes s'était engouffré dans la rue torve pour la trouver vide, frémissante d'ombre et de silence. Après un moment de stupéfaction, ils avaient aperçu une trouée dans la courbe de Bath Street, l'entrée discrète d'un parking d'immeubles. Dans le souvenir de Bill, l'allée de goudron venteuse descendant dans l'enceinte avait été autrefois une petite rue connue sous le nom de Bath Passage. Les enfantômes s'y étaient prudemment aventurés, dans la nuit totale du parking.

L'Escort se trouvait au milieu du rectangle goudronné sur lequel donnait la rangée de portes métalliques grises. Des jappements étouffés, ainsi que des coups et des grognements, s'échappaient du véhicule trapu et immobile, comme si deux bergers allemands furieux avaient été enfermés par négligence à l'intérieur. Les enfants s'étaient approchés de la voiture. S'ils avaient eu un cœur, ce dernier aurait été au bord de leurs lèvres.

Ils avaient regardé par le pare-brise arrière fumé. Sur la banquette arrière, la femme était sur le dos, sa jupe arrachée ou bien froissée et invisible. Agenouillé entre ses jambes d'une maigreur effrayante, un type costaud la

violait tout en la frappant au visage. Il avait un visage presque poupin, la quarantaine, des cheveux courts et bouclés, qui grisonnaient déjà aux tempes. Ses joues en feu tressautaient à chaque coup de reins qu'il donnait et à chaque coup de poing. Malgré la férocité avec laquelle il la frappait, l'homme, qui somrait la fille de la fermer et de faire ce qu'il lui disait, ne paraissait même pas en proie à une colère incontrôlable. Ses traits étaient impassibles, presque désintéressés, comme si tout ce cauchemar sordide était quelque chose qui passait à la télévision, un film porno qu'il avait déjà vu trop de fois pour faire preuve d'un réel enthousiasme. Sous le regard halluciné des enfants, l'homme avait écrasé son poing bagué sur le front de la femme juste au-dessus de l'œil. Même en noir et blanc, le sang jaillissant de la plaie avait paru épouvantable. Il avait coulé sur son visage, sur ses lèvres fendues qui s'ouvraient et se fermaient autour des sons qu'elle avait peur de faire.

Il y avait trois personnes dans la voiture. Un deuxième homme qui portait un chapeau à large bord était assis à l'avant derrière le volant, mais il ne semblait pas se préoccuper de ce qui se passait à l'arrière.

Michael Warren avait serré la main de Bill, ayant besoin qu'on le rassure. Stupéfié par l'horrible scène à laquelle il assistait, Bill avait complètement oublié la présence de Michael et s'en était alors voulu d'avoir laissé un petit enfant regarder cette abomination. Il avait fait un ou deux pas en arrière, sans lâcher la main de Michael, et ils s'étaient retrouvés à droite de la voiture, un peu en retrait sur la pente goudronnée de la cour. Sans le vouloir, ils avaient donc pu voir le type au chapeau assis à l'avant, plus nettement et de profil... ou du moins, il avait été de profil jusqu'à ce qu'il se tourne et sourie à Bill et Michael.

Bien que tous les autres objets dans le champ de vision de Bill fussent d'une nuance de gris, il s'était aperçu que les yeux de l'homme étaient en couleurs. L'un était vert. L'autre était rouge. C'était donc cela qu'avait voulu dire son moi futur, quand il avait parlé du diable aux commandes.

Le trente-deuxième démon, qui avait mesuré plusieurs centaines de mètres, agité ses trois têtes et chevauché un dragon la dernière fois que Bill l'avait vu, s'était penché calmement par la vitre de l'Escort pour parler aux enfants. Il n'avait pas descendu la vitre ni ne l'avait cassée. Il s'était juste penché à travers. Les autres enfantômes s'étaient rassemblés entre-temps derrière Bill et Michael pour voir ce qui se passait, mais quand le démon parla il fut clair que ses paroles s'adressaient uniquement au jeune Michael Warren.

« Ah, mon petit ami. Je savais que tu n'aurais pas oublié notre arrangement. J'avais confiance en toi, tu vois, je savais que tu te rappellerais que j'avais une mission pour toi, ici dans ce nouveau siècle infernal, en paiement du beau voyage que je t'ai fait faire. Plus précisément, si tu te rappelles bien, je voulais tuer quelqu'un, voulais voir son sternum broyé en pétales de craie, son cœur et ses poumons écrabouillés en une pulpe indifférenciée. Penses-tu que tu pourrais faire ça pour moi, ou peut-être rêves-tu de voir de nouveau ce qui se passe quand on me met en colère ? Hum ? Alors ? Mes nombreuses têtes

grosses comme des tours d'immeubles, hurlant après toi, sans que ta petite matrone, ta petite harpie qui pue le placenta soit là pour te sauver ? Que préfères-tu ? »

Les yeux pareils à des feux de signalisation scintillèrent. Des petites flammes bleues dégoulinèrent d'elles-mêmes des commissures de la bouche du démon. À l'arrière de la voiture, le gros type en chemise blanche et coupe-vent gris avait retourné la fille ensanglantée, sans que tous deux aient conscience qu'une chose mentionnée dans la Bible se trouvait à l'avant et les regardait, avec plaisir, et non sans amusement.

La réaction du Gang des enfantômes avait ressemblé à une suite posthume des *Goonies*, ou à un épisode de *Scooby-Doo* : ils avaient hurlé en parfait unisson puis s'étaient enfuis, Bill tenant toujours la main de Michael Warren, les deux enfants braillant en jaillissant du parking et en s'enfuyant dans Bath Street. Parvenus au milieu de Scarletwell Street, les enfantômes s'étaient alors arrêtés pour reprendre leur souffle, du moins au sens figuré. Tous avaient été frappés d'horreur, et personne n'avait su quoi faire. Phyllis avait paru plus inquiète et bouleversée que jamais, dans un état encore pire que la fois où elle avait rendu visite à Bill en prison, quand il avait été enfermé pour avoir poignardé quelqu'un.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? On peut tout de même pas laisser cette pauvre fille subir tout ça sans rien faire. Allons, Bill, trouve quelque chose. »

Bill, qui tremblait encore après sa rencontre avec le démon, était resté complètement hagard, incapable de réagir, comme s'il avait épuisé toutes ses ressources d'intelligence à Martin's Yard.

« Ben je sais pas moi ! On pourrait aller dénicher le vagabond le plus moche et le plus costaud qu'il y a par ici, et lui demander de l'aide, mais malheureusement ces types veulent nous tuer parce que tu les emmerdes tout le temps ! »

Phyllis s'était tue et avait fixé le vide un moment avant de répondre.

« Et Freddy Allen ? On ne lui a rien fait, on l'a juste un peu embêté, et c'est quelqu'un de chouette au fond. Il nous aidera si on lui demande. »

Bill avait secoué la tête en signe de profonde désapprobation, ressemblant un instant à une drôle d'hydre à plusieurs têtes.

« Qu'est-ce qu'il pourrait faire ? Il est aussi démuni que nous. De toute façon, où c'est qu'on le trouverait, même s'il t'a pardonnée pour l'histoire du chapeau, quand on était dans les vingt-cinq ? »

Phyllis avait réfléchi à la chose un instant.

« Et si on allait au Jolly Smokers ? La plupart des vagabonds vont passer leur soirée là-bas, et si Freddy y est pas, il y aura sûrement quelqu'un qui saura où le trouver. »

Bill avait ricané, incrédule, les autres enfants les regardant sans rien dire, inquiets.

« T'es complètement folle ? Le Jolly Smokers, c'est là où va Mick le Ratier ! Et les autres, Tommy l'Écorcheur de chats et dieu sait qui d'autre ! Si

on met un seul pied là-dedans, ils nous arracheront la tête et l'enfonceront sur une pompe à bière ! »

Phyllis s'était contentée de le regarder, un air étrange et songeur passant sur son petit visage pointu.

« Ouai. Ouai, j'entends bien ce que tu dis. Si je devais aller là-bas, c'est ce qu'ils me feraient, tu peux en être sûr. Mais si c'est toi qui y allais et demandais à voir Freddy Allen ? Après tout, c'est toi qui m'as rappelé ce qu'a dit Mr. Doddridge, qu'on devrait faire comme on le sent, et ne pas douter qu'on va là où on est censés aller. »

Rétrospectivement, Bill comprenait maintenant que c'était à ce moment-là que ses grandes idées avaient pris une tournure franchement catastrophique. Sans grand résultat, il avait fait un faible effort pour recourir à la logique comme moyen de s'extirper de la fosse de responsabilité qu'il avait creusée par inadvertance.

« Non. Non, ce qu'a dit Doddridge, ça concernait que Michael, et il a dit qu'on devait se sentir libre de l'emmener n'importe où parce que ça faisait partie de son éducation. Si on emmène Michael quelque part, ça veut dire que tout a été prévu par la direction, et qu'on s'en sortira probablement tous indemnes. Si c'est juste moi, moi tout seul, alors y a des chances pour que je me fasse tuer sans que ça affecte les desseins supérieurs. Hors de question. Non, je refuse de faire ça. »

Phyllis avait penché la tête. Elle avait eu l'air sur le point de prendre une grande décision.

« Entendu. Prends-le avec toi. »

Bill n'avait pas été sûr de l'avoir bien entendue. Très franchement, il ne s'était pas attendu à ça.

« Quoi ? Emmener qui avec moi ? »

Phyllis avait gardé un air impassible.

« Prends Michael avec toi. Si tu l'emmènes, alors ça fera partie de son éducation, comme tu l'as dit, et il ne vous arrivera rien. Si tu comptes sur moi pour l'emmener dans l'En-haut, dans l'état actuel des choses, juste parce que tu l'as dit, alors tu te fourres le doigt dans l'œil. »

Bill avait bredouillé, sachant sûrement déjà que son argument était à l'eau avant même d'essayer de l'exposer.

« B-bon, pourquoi on irait pas tous là-haut, dans ce cas ? Ou alors juste Michael et toi ? »

Phyllis lui avait adressé un autre sourire incandescent.

« Eh bien, si on allait tous là-bas, ça passerait pour de la provo. Et si j'y allais seule avec lui, ça pourrait être pire. Tout bien considéré, tu es l'homme de la situation, vu que t'as plus d'expérience avec les pubs des bas-fonds que nous tous réunis. »

Bon, difficile de contester la chose. Elle l'avait eu, et dans les grandes largeurs. Le groupe avait continué de monter la colline le plus vite possible, Bill tenant Michael par une main un peu collante. Ils avaient tourné autour des

tours au nom ironique et s'étaient engagés dans Tower Street, la petite rue menant au mur du Mayorhold actuel, qui avait fait partie autrefois du haut de Scarletwell Street.

Ils étaient parvenus au bout de la rue, dépassant la maison devant laquelle ils avaient vu un peu plus tôt le type bourré, celui avec le drôle de rire qui avait paru les voir. Leurs images-sosies grises se consumant derrière eux, ils avaient traversé la lumière au sodium malade qui s'écoulait du carrefour surélevé qu'était devenu le Mayorhold jusque dans les passages souterrains et les passerelles. Ils avaient ensuite tourné à gauche et là, presque au coin, s'étaient retrouvés devant l'entrée dissimulée du Jolly Smokers.

On aurait dit un fin rectangle de vapeur, de la taille d'une porte, suspendu dans la pénombre qu'accentuaient les lampes près du hall de l'Armée du salut, en face des remparts à la mosaïque hideuse du Mayorhold. D'apparence absolument bidimensionnelle, il avait été trop plat pour qu'on le voie de côté, et à moins d'être mort, pour qu'on le remarque quand on le voyait de face. Avec la vision fantôme, on pouvait distinguer le seuil si on se trouvait pile en face, même si Bill voyait mal pourquoi on aurait voulu assister à un spectacle d'une laideur aussi décourageante. Même d'après les critères miteux du demi-monde, l'entrée du pub était sinistre et repoussante. Sa peinture fantôme avait pelé et pendait au bois fantôme et vermoulu en petites boucles ressemblant à des chenilles mortes. Gravée sur ses poutres comme au canif par une main enfantine et inégale figurait la légende *Joly Smoaker's*, et quand les membres du Gang des enfantômes prêtèrent l'oreille, il purent entendre, derrière la laine sonique du monde-mezzanine, des cris avinés et des éclats de rire cruels, émanant apparemment de l'air nocturne et vide au-dessus de l'allée encaissée.

Bill, très franchement, l'avait toujours évité. S'il y avait un endroit au monde qu'il ne souhaitait pas visiter, c'était bien le pub fantôme le plus célèbre des Boroughs, le fantôme d'un pub démoli depuis longtemps, où toutes les abominations du quartier se retrouvaient. Bill avait toujours été au fond un anarchiste et il appréciait en général les conditions globalement libertaires de l'au-delà, mais il savait que les utopies finissent toujours par grouiller de monstres, comme le Jolly Smokers. La ville libre de Christiania, au Danemark, une enclave hippie qu'il avait visitée lors de ses voyages mortels, en était un bon exemple. Au début, c'était des maisons incroyables, visionnaires, construites avec des boîtes de bière vides, à ciel ouvert, mais sur la fin, d'après ce qu'il avait entendu dire, les gens jouaient au foot avec des têtes humaines en guise de ballons. Non, il était juste de dire, pour une fois, que Bill n'avait pas hâte de passer du temps dans le pub.

C'est alors qu'une apparition bienvenue sortit en tourbillonnant du passage souterrain qui donnait dans le mur d'enceinte du Mayorhold, non loin sur leur gauche. La silhouette massive était clairement celle d'un défunt tout comme eux, à en juger par les images-sosies qui avaient roulé à sa suite.

Bien que le spectre imposant fût lui aussi monochrome, il ne faisait aucun doute qu'il était naturellement haut en couleur. Un béret mou et vaguement

parisien reposait tel un chat minimaliste de dessin animé sur sa tignasse. Ses cheveux étaient d'un gris cendré comme la barbe méphistophélique, et les extrémités de sa moustache s'achevaient en deux crochets gominés. Ronde comme la lune, l'impressionnante bedaine du spectre était enveloppée dans un vêtement qui n'avait pu être taillé que sur mesure. Des nounours disposaient gaiement une nappe en vue d'un pique-nique sur les pentes d'un ventre impressionnant, sous des nuages blancs et pelucheux et un joyeux soleil, le tout soigneusement cousu. Par-dessus, il portait une large veste d'été aux rayures verticales et criardes, lui donnant l'allure d'un transat ambulancier, ou du moins de quelque chose suggérant l'été et le bord de mer. Il tenait dans une main un bâton de marche robuste, et dans l'autre, un étui en cuir ressemblant à une énorme larme noire, sa forme inhabituelle suggérant une mandoline ventrue.

Tom Hall. Le célèbre spectre qui roulait vers eux avait été Tom Hall (1944-2003) : ménestrel de Northampton, barde et unique membre d'une Parade à vélo – un spectacle mémorable chaque fois qu'il sortait de chez lui. Il avait été le dionysiaque effréné et l'inlassable fondateur de nombreux groupes brillants depuis le milieu des années 1960, comme les Dubious Blues Band, Flying Garrick, Ratliffe Stout Band, Phippsville Comets et une dizaine d'autres que Bill avait vus jouer dans l'arrière-salle du Black Lion. Il s'agissait du Black Lion de St. Giles' Street, et non du vieux pub du même nom qui se trouvait, lui, près de Castle Station. Le Black Lion de St. Giles' Street, tenu pour être le lieu le plus hanté d'Angleterre par des chasseurs de fantômes comme Elliott O'Donnell, avait été le sanctuaire des bohèmes drogués et des artistes ivres depuis les années 1920 jusqu'à sa triste fin dans les années 1990 quand il avait été amélioré de façon désastreuse, transformé en une taverne dévolue à une clientèle d'avocats, et renommé le Wig & Pen – la perruque et la plume. Mais pendant toutes ces décennies, le Black Lion avait offert un point fixe autour duquel pouvaient graviter les grands fêlés de la ville, et de tous les titans légendaires qui avaient présidé un temps sur la cacophonie de ce pub, Tom Hall était sans doute le plus fameux.

Le respecté revenant, en sandales et chaussettes criardes, avait descendu l'allée d'un pas traînant évoquant l'allure d'une barge en train d'accoster, s'arrêtant net en voyant le Gang des enfantômes, sur quoi son cortège de sosies s'était entassé dans son dos en fusionnant. Son regard calme, immunisé contre l'étonnement et d'une assurance inébranlable, s'était posé sur le groupe d'enfantômes qui se tenaient là devant l'entrée du Jolly Smokers, suspendus dans l'air devant lui. Ses sourcils broussailleux s'étaient rejoints en un plissement et, pendant un moment, le doux mais coriace musicien avait paru sévère et effrayant, un peu comme Zeus ou un de ces types. Puis Tom Hall avait éclaté de rire.

« Haharr. C'est quoi, tout ça ? Ils ont enfin déterrés Gavroche et sa clique, ou quoi ? »

Bill s'était avancé d'un pas décidé, entraînant Michael Warren avec lui. Il

savait que Tom ne le reconnaîtrait pas sous sa forme actuelle, ni d'après son nom usuel. William ou Bill, bien que ce fût là son nom de baptême, était un nom auquel seule sa famille avait recouru de son vivant. Il s'était dit qu'il valait mieux se présenter à Tom en utilisant le surnom que lui avait attribué dans sa jeunesse un prof d'éducation physique étourdi au cours d'un match de foot particulièrement énergique : « Allez ! Faites une passe à... Bert. »

Michael et Bill étaient restés là à contempler Tom depuis ce qui aurait été le site d'une éclipse totale si l'énorme poète, chansonnier et multi-instrumentiste avait encore possédé une ombre. Bill avait souri.

« Salut, Tom. Comment ça va, l'ami ? C'est moi, Bert, de Lindsay Avenue. »

Les sourcils s'étaient haussés d'un air interrogateur, avec une certaine nuance moqueuse que Bill avait déjà notée lors de leurs conversations terrestres.

« Ça alors ! T'es Bert le Poinçonneur ? »

Ce charmant sobriquet, attribué après un malheureux incident survenu à l'adolescence dans l'arrière-salle du Black Lion – Bill ne doutait pas qu'il y avait eu alors des circonstances atténuantes –, était le surnom à la fois affectueux et moqueur dont Tom avait gratifié le jeune Bill, alors presque imberbe. Reconnaisant qu'il était bel et bien Bert le Poinçonneur, Bill avait expliqué au musicien défunt que cette partie de lui, la partie qui avait adoré avoir huit ans et jouer dans la rue, était actuellement impliquée dans une aventure on ne peut plus sérieuse avec ses potes, le Gang des enfantômes. L'immense apparition avait rejeté la tête en arrière, en réussissant à ne pas perdre son béret, et sa masse ectoplasmique avait été secouée par un rire semblable à une secousse sismique. Les nounours brodés avaient dansé la gigue sur sa bedaine.

« HaHAAAR ! Har HA har ! Le Gang des enfantômes. Ça me plaît, ça. »

Le poète impénitent s'était mis à improviser sur-le-champ :

« Garez vos miches, car voici les enfantômes ! Malins comme des morts et gros comme des mômes ! Ha HAAAR ! Qu'en dis-tu ? Ça pourrait être votre ritournelle ? T'en penses quoi ? Ha HAARR ! »

Phyllis avait fusillé du regard le Léviathan lyrique, en tripotant d'un air qui en disait long son écharpe de lapins morts.

« On a déjà un hymne. »

S'avançant, Bill avait tenté d'empêcher Phyllis de se mettre une fois de plus à dos un spectre par ailleurs accommodant, en détournant la conversation du thème des ritournelles vers des sujets plus urgents.

« Tom, tu sais quoi ? Je dois me rendre au Jolly Smokers. Je cherche quelqu'un qui devrait y être, mais très franchement ça me dit pas trop, vu ma taille, et vu les tarés qu'on trouve là-bas. Tu pourrais pas nous escorter, dis ? Le gosse et moi ? »

Le colosse avait souri de toutes ses dents.

« Tu veux monter au Smokers ? Ben fallait le dire. C'est là que je vais. Je

donne un concert là-bas avec mon nouveau groupe, les Holes in Black T-Shirts. On s'est appelé les Deadttime Showstoppers de Tom Hall pendant quelques années, mais je me suis lassé et j'ai changé le nom. Bien sûr que je vais t'emmener là-bas, Bert le Poinçonneur. HaHARRR ! Je vais pas te laisser ici sur le seuil avec une bouteille de Corona et un sachet de chips et y aller sans toi comme un père négligent qui va boire un coup, quand même ! Har har har. Viens. »

Là-dessus, Tom avait posé une paume à plat sur le tissu en 2D suspendu de la porte et appuyé dessus. Le portail s'était ouvert vers l'intérieur, semblant de fait gagner une troisième dimension. Il avait donné sur un couloir morne et étroit avec un papier peint d'un noir déprimant, un espace apparemment taillé dans l'air vide qui, quand Bill avait avancé la tête dans l'embrasure, s'était révélé profondément invisible, vu de biais. Tom était déjà entré et s'éloignait pesamment dans le sinistre couloir qui n'était pas là. Lançant un regard inquiet à Phyllis, et sans cesser de traîner Michael Warren par la main, Bill avait franchi le seuil et refermé la porte derrière lui. L'enfant effrayé et lui avaient suivi le cher artiste dans le célèbre pub pour fantômes, en entendant le vacarme au-dessus enfler alors qu'ils approchaient de l'escalier pourri au bout de la salle.

Sans ralentir son amble, Tom avait tourné la tête et regardé par-dessus son épaule, examinant la paire d'enfantômes qui trottaient docilement derrière lui, leurs images-sosies complètement dévorées par celles, monumentales, que lui-même laissait dans son sillage.

« Bon, c'est qui le petit ange avec toi ? On ne nous a pas présentés. C'est quelqu'un dont je devrais me souvenir ? Bon sang, c'est pas John Weston, quand même ? Ha HARR ! »

Bill, qui lui-même avait éclaté de rire à la seule pensée que Michael Warren ait pu devenir l'épave humaine et chimique dont avait parlé le troubadour, avait fait signe que non dans un éventail de têtes-sosies.

« Non. Non, c'est Michael Warren, et il a l'âge qu'il paraît avoir. Là, il est techniquement mort, pour ainsi dire, mais en 1959, il tombe dans le coma, un truc comme ça, pendant dix minutes, après quoi il revient dans l'En-bas et ressuscite. C'est le petit frère d'Alma Warren. Tu te souviens d'Alma. »

Tom s'était figé sur place, non loin du pied de l'escalier délabré.

« Bien sûr que je me souviens d'Alma. Je suis incinéré, pas stupide. Elle a lu un truc à mes funérailles, où elle disait que j'étais... viril... de stature, et que j'avais pété trois de ses canapés, non mais quelle grosse vache. Alors c'est le frère d'Alma. Michael. Michael. Tu sais quoi, je crois t'avoir rencontré quand je suis venu jouer à cette fête d'anniversaire que tu as donnée pour ta tante, qui était morte la veille et ne pouvait venir. Bien sûr, t'étais vachement plus âgé alors. Tu es plus jeune que ça maintenant. HaHAAAAR ! Je suis ravi de faire ta connaissance, frère d'Alma. »

Coinçant son impressionnante canne sous son bras, Tom s'était penché et avait serré la main de Michael d'une façon complexe, la menotte de l'enfant

enfournée dans le poing du musicien jusqu'à l'avant-bras.

« Tu sais quoi, ce groupe avec qui je joue ce soir, les Holes in Black T-Shirts – y a Jack Lansbury, Tony Marriot, le Duke et tout ça – eh bien ce nom m'est venu lors d'un rêve que j'ai fait au sujet de ta sœur. Elle avait fait s'allonger mes trois potos sur des rails et disait que si un train leur passait dessus, ils deviendraient invisibles. Son idée était que quand ils seraient invisibles, on leur mettrait leurs vieilles nippes et on organiserait un spectacle intitulé "Des tee-shirts noirs pleins de trous". HaHAAR ! Sacrée Alma. Même dans nos rêves, on en avait pour notre argent ! »

Après cet éloge retentissant, ils avaient commencé d'escalader les marches grinçantes menant à la salle principale du Jolly Smokers. Et c'est là qu'ils se trouvaient à présent, tapis dans l'ombre du monumental musicien, scrutant nerveusement entre ses jambes ornées de nounours l'horifique endroit.

Ce n'était pas *Massacre à la tronçonneuse*, car le sang et la couleur en étaient absents. C'était plutôt *Le Cabinet du docteur Caligari* tourné avec une pellicule dangereuse et en décomposition, des scénarios sinistres en noir et blanc se fondant dans une éruption de supernovas sous la chaleur du projecteur. Des graffitis assassins se tortillaient un peu partout, sur les vieilles tables scarifiées, sur chaque centimètre carré de mur disponible, de hideux palimpsestes centenaires tout en bile et amertume. L'éclairage faisait penser à de l'argent pourri dégoulinant sur chaque détail de la taverne, suintant des pompes à bière en crânes de chevaux, scintillant sur les miroirs fantômes fêlés, suspendu derrière les bouchons doseurs dans lesquels rien ne se réfléchissait, sinon une salle vide et ravagée par le feu. Sauf que le bar était intact et tout sauf désert. Chaque tabouret mal verni, chaque alcôve au cuir usé et taché étaient occupés par les spectres dégénérés d'une clientèle ayant défilé pendant des siècles. L'endroit grouillait d'ectoplasme belliqueux et transpirait une jovialité morbide qui aurait donné la chair de poule s'il était resté ici la moindre chair susceptible de se hérissier. Sur un tapis tavelé constitué en fait de différentes strates de moisissure accumulées sur du plancher nu ; sous un plafond bas et verni par la nicotine où étaient suspendues des chopes rouillées, des médaillons de cuivre vert-de-grisé et un chat momifié qui se balançait dans un coin ; dans une atmosphère enfumée où s'entassaient d'innombrables images-sosies, la compagnie des spectres des Boroughs se bousculait et s'amusait.

Il y avait George Blackwood, gangster et proxénète, qui donnait les cartes de son bras démultiplié, un vrai fantôme à présent et non plus un vivant comme quand Bill et les autres l'avaient aperçu plus tôt, dans les années 1950. Blackwood était assis à une table bancale en face du terrifiant ratier, Mick Malone, dont les furets à plusieurs têtes écumaient des poches de sa veste, reniflant l'air rance de la salle, et dont les terriers noir et blanc donnaient des coups de mâchoire en grondant autour de ses chaussures de travail vernies. Ayant participé à l'opération quand Phyllis avait glissé un rat fantôme sous le chapeau melon de Malone, Bill se cacha derrière l'ample paravent qu'offrait

Tom Hall avant que le ratier le voie.

D'autres revenants étaient installés au comptoir, dont certains que Bill reconnut, du moins ceux qui avaient encore un visage normal. Jem Perrit tripotait un petit verre contenant une double dose de punch au Galutin, un breuvage distillé à partir de fleurs de fées fermentées. Il caquettait bruyamment, racontant une blague sinistre à un type assis avec lui. C'était Tommy l'Écorcheur de chats, le spectre local lui aussi sous l'emprise du féroce breuvage, du cidre de Pommes folles comme l'appelait Bill. Une exposition répétée et prolongée à ce puissant tord-boyaux avait altéré l'esprit de Tommy, la seule chose qui maintenait encore debout sa forme immatérielle. Les yeux chassieux du fantôme débauché se mirent à ramper lentement en ondulant sur la joue mal rasée vers la bouche presque complètement édentée qui formait une crevasse incongrue et grimaçante au centre de son front, crachotant de la salive fantôme quand il riait. Les horribles convolutions d'une oreille en chou-fleur, toute retournée, fournissaient un joyau approprié là où on se serait attendu à trouver un nez. L'autre oreille et le nez de Tommy devaient sans doute se balader à l'arrière de son crâne et ne tarderaient pas à revenir.

Bien que le visage de l'Écorcheur fût assez pénible à regarder, ce n'était pas la chose la plus déroutante dans la scène qui se jouait au comptoir. Par terre, sous le regard hilare de Jem Perrit, Mary Jane – la lesbienne bagarreuse – et divers moines clunisiens ou augustins, se tortillait littéralement une bête de scène : un homme en bas-relief apparemment vivant et conscient, mais en bois animé. Au vu des nœuds et rides du bois qui formaient la silhouette hurlante et convulsée à moitié submergée dans le plancher, on aurait dit un jeune homme, âgé d'au plus dix-neuf ans. Ses bras maigres en bois battaient l'air, ses doigts en sapin aux ongles rongés et magnifiquement sculptés se pliaient et griffaient l'air comme s'ils cherchaient une prise. Ses jambes de pantin tressautaient, un genou en planche souple s'élevant brièvement de la surface avant de se raidir et de s'enfoncer de nouveau dans les poutres sales et moisies. Soudain, Jem Perrit écrasa brutalement son talon sur le nez de la forme prisonnière, repoussant son visage sculpté sous les arabesques de moisissure qui tapissaient le plancher nu, tout en s'esclaffant bruyamment, se moquant de la figurine animée dont il enfonçait la tête pour qu'elle se noie dans le plancher crasseux.

« Dégage, inutile petit connard. Retourne d'où tu viens. On veut pas de toi ici ! »

Il ne semblait pas en aller de même avec un autre spectre en bouts de planche inhabituellement souples, celui-ci tout à fait émergé et accoudé au comptoir en sanglotant. Cette deuxième marionnette humaine parut aux yeux de Bill un peu plus âgée que son comparse de bois condamné au plancher, peut-être la petite trentaine. Bedonnant, les méandres et nœuds de son bois clairement dessinés sur son crâne rasé, le pantin obèse gémissait et pleurnichait, des larmes parfaitement ciselées de balsa liquide roulant sur ses

bajoues de bois tremblotantes. S'il pleurait ainsi, c'était certainement parce que cette virago de Mary Jane tenait un de ses avant-bras chantourné et gravait ses initiales dans sa chair fendue et suintant la sève avec un tournevis fantôme. Le spectre de bois aurait dû se douter que, dans un repaire grouillant de graffitis comme celui-ci, il représentait simplement une toile vierge.

Partout dans l'auberge jacassante et infernale, des êtres tout droit sortis de cauchemars se donnaient des tapes dans le dos ou bien crachaient des glaires ectoplasmiques dans les verres. Dans une zone dégagée contre le mur ouest de la salle, un ensemble de musiciens locaux décédés, habillés très simplement, que Bill reconnut, installaient leurs amplis fantômes grésillants. Il y avait Tony Marriot, le batteur au physique de fermier et aux cheveux d'épouvantail, de la paille grise chatouillant ses épaules dans le dos tandis que son front dégarni ne laissait apparaître qu'une sorte d'aile de chauve-souris rase et terne. À côté de Marriot, Pete Watkin, qu'on appelait alors le Duke, était en train d'accorder sa basse en souriant sereinement au sein de l'enfer surnaturel qui l'entourait, agitant sa tignasse bouclée à la Jerry Garcia en une touffe de saule dédoublée sous le poids de l'incrédulité. Pendant ce temps, Jack Lansbury vidait la bave fantôme qui obstruait l'embouchure de sa trompette spectrale en regardant d'un air désapprobateur le ramassis de revenants plus ou moins décatés qui composaient son public. On aurait dit qu'il avait déjà joué devant des morts ou des énervés, mais jamais les deux en même temps.

Bill scruta la salle entre les jambes troncs de Tom. L'ombre de ce pique-assiette de Freddy Allen, que Bill était venu dénicher ici, n'était nulle part en vue. Bien qu'il supposât que Freddy devait rôder quelque part derrière les poivrots surnaturels entassés dans le bar, Bill n'avait guère envie de s'aventurer parmi eux pour aller à sa recherche. Pas avec l'Écorcheur et Mick Malone et tous les autres ennemis – pas si mortels – du Gang des enfantômes dans les parages. En ce cas rare, sinon unique, Bill s'aperçut que le courage lui manquait.

Il leva les yeux vers Tom Hall, qui avait le cran de porter un pantalon orné de nounours, ce qui voulait dire qu'il avait le cran de faire n'importe quoi. Bill se rappelait un incident survenu dans la salle principale du Black Lion, là où se réunissaient les plus vieux et plus graves délinquants. Comme à son habitude, Tom s'était montré sarcastique envers un client drogué du vieux pub bohème, un imposant squelette harnaché de cuir du nom de Robbie Wise. Ce junkie susceptible, offensé par une remarque de Hall, avait sorti un coupe-choux de la poche de son imper et l'avait approché du visage du musicien. Tom avait juste reculé la tête et tracé une ligne droite sur sa propre gorge avec son gros index, juste en dessous de sa barbe. « Mon cher garçon, coupe juste ici. HahahaHARRR ! » Robbie Wise avait paru presque terrifié pendant quelques secondes, puis avait rempoché son rasoir et quitté précipitamment le Black Lion pour disparaître dans la nuit sombre et venteuse de St. Giles' Street. Non, Tom Hall ignorait la peur, de son vivant comme mort. C'était lui que Bill devait consulter concernant la question de Freddy Allen.

« Tom ? Tu sais quoi, on nous a envoyés ici pour trouver un vieux clodo du nom de Freddy Allen. Tu pourrais demander si quelqu'un l'a aperçu ? »

Les coins des yeux du maestro se plissèrent d'hilarité. Bill se dit que les admirateurs de Tom s'étaient trompés quand ils avaient dit qu'il ressemblait à Falstaff. Il était davantage l'homme qu'aurait aimé être Falstaff. Sa voix, quand il s'adressa à Bill par-dessus le vacarme, possédait le grincement attachant des tonneaux de miel ou d'hydromel.

« Hahaar ! Comme si je pouvais refuser quelque chose à Bert le Poinçonneur ! Je m'en occupe de suite. »

Montant son volume personnel au maximum, le musicien aguerri s'adressa alors à la salle bruyante. Toutes les conversations cessèrent soudain et les fantômes présents prêtèrent attention à ce spectre tonitruant qui semblait déguisé en un énorme sac de bonbons. Même le martyr en bois au bar et sa tortionnaire goudou s'interrompirent pour pouvoir l'écouter.

« HahaHAAAR ! Mes drames et mes cieux, puis-je avoir votre attention un moment JE VOUS PRIE ! Merci ! Trop aimable. C'est très généreux de la part d'une bande de détrousseurs de cadavres. Bon, est-ce que quelqu'un aurait vu un zozo du nom de... Freddy Allen, c'est bien ça ? Freddy, viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme ? Hahaaar ! »

Jem Perrit cessa un instant d'enfoncer à coups de pied le visage-masque dans le plancher et éleva sa voix de corneille dans le silence soudain :

« Fred Allen ? Il est à l'autre bout de la place, au coin de Sheep Street, au Bird in Hand ou à l'Edge O' Tayn, comme c'est qu'ils l'appellent maintenant. Il est là-bas avec mon demi-crétin de fiston. Bon, quand c'est qu'on écoute un peu de musique ? »

Et on en resta là. Après avoir salué Bill et Michael, Hall avait dérivé telle une mine flottante dans les eaux sales du pub, se dirigeant vers l'endroit où ses compagnons accordaient leurs instruments. Les deux enfantômes, maintenant que leur corpulent protecteur était parti, se précipitèrent vers la porte du bar et descendirent les escaliers en un long et lent saut, Bill tenant toujours la main de Michael. L'enfant n'avait pas dit un mot pendant toute leur visite au bouge fantôme. Il était simplement resté là, figé sur place par l'effroi, à fixer, stupéfié, l'Écorcheur et tous les autres freaks. Bill regrettait d'avoir dû emmener le gamin là-dedans, mais ça lui avait permis d'assurer sa propre sécurité et en outre, tous les endroits où ils emmenaient Michael étaient des endroits où il était censé aller. C'est ce qu'avait dit Phil Doddridge.

Ils atteignirent enfin la porte, et sortirent dans l'allée éclairée où leurs amis les attendaient. Claquant le battant éthéré en 2D derrière lui, Bill informa Phyll du lieu éventuel où trouver Freddy Allen, sur quoi le petit groupe se dirigea vers Sheep Street. Nageant dans l'air ou bondissant sur place, le groupe s'extirpa du passage souterrain et se répandit sur le carrefour animé du Mayorhold, leurs images-sosies se mêlant aux fumées des pots d'échappement alors qu'ils s'engageaient dans Broad Street.

Les enfantômes descendirent la sinistre route à quatre voies le long du mur

de béton haut d'un mètre qui formait sa bande médiane, des fleuves de lumière vive et de métal coulant dans des directions opposées de part et d'autre. Ils approchaient de Regent Square, où Sheep Street et Broad Street convergeaient, à la limite nord-est des Boroughs qui était marquée, sur la table de trillard des angles, par un crâne grossièrement dessiné, la poche de coin du trépas, le quadrant de la mort. C'était là qu'ils brûlaient les sorcières et les hérétiques, où ils plantaient des têtes sur des piques, les restes astraux de ces terribles moments encore parfois visibles par beau temps, malgré les siècles écoulés. Bill constata une fois de plus à quel point les Boroughs avaient toujours été un endroit incroyablement étrange.

Bill n'était pas né dans le quartier, il n'y avait pas vécu, mais c'était l'endroit d'où venait la branche maternelle de sa famille. Bill, comme Ted Tripp, avait grandi à Kingsley, mais très jeune il avait entendu parler des Boroughs et de son aura tour à tour merveilleuse ou perturbante. La double personnalité du quartier lui était clairement apparue le jour où il avait comparé ses anecdotes d'enfance avec celles d'Alma, l'agaçante grande sœur du petit fantôme qu'il chaperonnait actuellement dans Broad Street. Alma avait décrit un incident survenu alors qu'elle rendait visite à sa redoutable grand-mère, May, qui avait vécu dans Green Street. May avait des poussinières dans son jardin, apparemment, comme beaucoup de gens en ces temps d'austérité de l'après-guerre. Alma se rappelait ce jour magique où son père lui avait dit d'aller voir ce qui se passait dans la cuisine de sa mamie. Assise sur la marche en pierre du haut, elle avait regardé le sol encaissé, qui grouillait de poussins jaunes et duveteux, pépian et se bousculant sur leurs pattes inexpérimentées. C'était l'aspect idyllique des Boroughs, alors que l'anecdote rapportée par Bill en retour, bien que semblable par de nombreux aspects, reflétait l'autre visage encore plus étonnant du vieux quartier.

Bill, lui aussi, était allé voir un de ses grands-parents qui vivaient dans les Boroughs, mais dans le cas de Bill il s'agissait de la maison de son papi, située dans Compton Street. Il était accompagné d'un de ses parents, tout comme Alma, mais c'était sa mère et non son père, et un miracle de la nature s'était produit dans la cuisine, mais nettement moins charmant que la scène pascalie dont se souvenait Alma. Il se trouve que le papi de Bill avait coutume d'attraper et de mettre en gelée ses propres anguilles. Ce jour-là, Bill, âgé de cinq ans, et sa mère, étaient allés le voir, car le vieil homme venait juste de rapporter chez lui un plein panier de civelles, des bébés anguilles, qu'il avait prises au filet parmi les hordes grouillantes qui remontaient actuellement la rivière Nene. Il les avait mises dans un gros chaudron, le couvercle maintenu bien en place, et les apportait dans la cuisine pour pouvoir les tuer et les écorcher. Bill voulait juste voir les petites anguilles, bien que sa mère et son papi eussent fait de leur mieux pour l'en dissuader, après lui avoir expliqué que les anguilles seraient relâchées dans une cuisine fermée qu'on ne rouvrirait que quand le travail serait accompli. Même à ce jeune âge, Bill parvenait d'ordinaire à ses fins, et même à cet âge, ça se terminait toujours par

quelque chose de terrible. Cette occasion n'avait pas fait exception. Il avait suivi son grand-père dans la petite cuisine et sa mère avait fermé la porte derrière lui, préférant rester dehors. Elle n'était pas stupide, elle savait ce qui allait se passer. Le papi de Bill avait prudemment ôté le couvercle du chaudron.

Les points d'interrogation noirs et glissants s'étaient échappés en une gerbe horrible du réceptacle, et s'étaient enfuis partout. Il devait y avoir au moins deux cents de ces saloperies, des petits tubes translucides aux yeux fixes qui ondulaient sur le carrelage usé de la cuisine et tentaient d'escalader les murs, la porte, les pieds de la table, le gamin de cinq ans qui hurlait. Il en avait eu partout sur lui, dans ses habits et ses cheveux roux, et il avait compris trop tard pourquoi personne n'ouvrirait la porte de la cuisine pour le laisser sortir avant que tout ça soit fini. Le visage sombre et, très vite, complètement maculé de sang d'anguille, le grand-père de Bill avait décapité et écorché les abominations ondulantes par poignées. Ça avait pris une bonne demi-heure, au terme de laquelle le petit Bill avait été absolument traumatisé, pris de tremblements, le regard fixe, marmonnant, pas du tout satisfait de l'expérience comme Alma l'avait été avec celle des poussins. Mais, se disait-il maintenant, c'était justement ça les Boroughs : les sentiments duveteux voisinaient avec la peur et la folie grouillantes.

Les enfantômes venaient d'atteindre l'extrémité de Broad Street et décrivaient un arc décomposé autour du bâtiment arrondi. Cet endroit avait naguère appartenu à Monty Shine, le bookmaker, avant de devenir un bouge de nuit et de subir tellement de changements d'identité que Bill se disait qu'il devait servir dans un programme de protection de témoins. Pendant un temps, il avait été un repaire gothique, appelé Chez MacBeth, et Bill savait que son mur incurvé avait été peint en lilas vampire, bien que dans la jointure fantôme il apparût en gris clair, ce qui lui allait mieux. Bill avait toujours trouvé que donner un look goth à cet endroit, c'était comme d'allonger la sauce du macabre avec du bouillon de sorcière. Des têtes empalées, des bûchers de sorcières... ce n'était donc pas assez gothique comme ça ?

Traversant Sheep Street, ainsi que les promeneurs, mortels et insoucients, qui étaient de sortie ce soir-là, le petit groupe se glissa par le mur de façade du Bird in Hand. L'endroit grouillait de voyous, mais, ces derniers étant vivants, ils ne posaient aucun problème en comparaison de leurs homologues posthumes du Jolly Smokers. Tout scintillant dans la fumée de cigarette du bar – Bill croyait qu'il était interdit de fumer depuis peu –, les petits poltergeists dénichèrent assez facilement le dénommé Freddy Allen. Ce dernier était perché sur un tabouret près d'une table où deux hommes encore en vie discutaient, ce qui n'avait rien de surprenant en soi : les vagabonds aimaient traîner dans les bars, où ils avaient plus de chance qu'un gros buveur les aperçoive et où ils pouvaient écouter des conversations entre mortels comme au bon vieux temps. Mais ce qui surprit Bill et ses collègues, c'était que Freddy ne se contentait pas d'écouter les vivants. Il se mêlait à leurs

conversations.

Bill examina les deux hommes auxquels semblait parler le SDF fantôme, les reconnut alors et eut une réponse partielle à son interrogation. L'homme à qui s'adressait Freddy était le même individu que les gosses avaient vu passablement torché devant chez lui dans Tower Street, avant de monter à Mansoul voir le combat d'angles. Il avait été capable de voir les enfantômes alors, et apparemment il pouvait voir Freddy et lui parler. L'autre type, assis en face du spectre nonchalant dont le regard inquiet restait rivé sur le poivrot à sang chaud à côté de lui, était un petit gros aux cheveux blancs et bouclés, avec des lunettes. Bill le reconnut, c'était Jim Cockie, un membre travailliste du conseil municipal. Il avait l'air calmement terrifié, même si Bill comprit vite que ce n'était pas dû à la présence du spectre. Cockie ne pouvait pas voir le spectre assis en face de lui, et était au lieu de ça effrayé par son compagnon de table, le type au rire dément et répétitif qui, selon toute apparence, discutait avec un tabouret vide.

Phyllis respira à fond, ou émit un bruit équivalent, et s'avança d'un pas décidé vers les trois hommes assis, deux vivants et un mort. Au moment où Freddy l'aperçut, il bondit de son siège et serra son chapeau cabossé sur son crâne dégarni.

« M'approchez pas, bande de petits salopiaux ! Je vous ai assez vus comme ça, quand vous m'avez cherché des poux dans les vingt-cinq. »

Phyllis avait levé ses paumes vers le spectre furieux dans un signe d'apaisement.

« Mr. Allen, je sais qu'on vous a embêté, et j'en suis navrée. On ne recommencera pas. Si je vous dérange, c'est parce que vous me semblez être quelqu'un de bien, et il y a une jeune fille qui a des ennuis. »

Du moment où Freddy s'était levé, le type bourré et apparemment clairvoyant à côté de lui s'était mis à rire à tue-tête, transférant son attention ivre sur le conseiller visiblement nerveux.

« Ahahaha ! Vous avez vu ça ? Il s'est levé comme s'il avait des hémorroïdes. Il est furieux parce qu'une bande de chenapans vient d'arriver. » Le poivrot médium tourna sa tête directement vers Bill et ses complices morts. « Vous pouvez pas entrer ! Vous êtes trop jeunes ! Et si le patron vous demande vos certificats de décès, hein ? Ahahaha ! »

Le conseiller sur les nerfs jeta brièvement un coup d'œil dans la même direction mais ne parut rien voir. Cockie regarda à nouveau le poivrot hilare assis à ses côtés, sacrément ébranlé maintenant.

« Je ne comprends pas. Je ne vous comprends pas. »

Freddy, entre-temps, s'était calmé, son intérêt piqué par la mention d'une jeune fille ayant des ennuis.

« Quelle jeune fille ? Et quel rapport avec moi ? »

Le pochtron se tourna alors vers le conseiller et dit :

« Je ne peux pas les entendre. Même quand ils sont tout près, on n'entend rien, vous avez remarqué ? Aha ha. »

Phyllis insista.

« Je ne sais pas si vous l'avez déjà vue dans le coin, mais c'est une métisse d'environ dix-neuf ans, aux cheveux tressés, comme des nattes collées. Elle porte un ciré luisant, et apparemment elle tapine. »

Un vague souvenir fit luire les yeux tristes du revenant.

« Je... je crois savoir de qui vous parlez. Elle habite dans la cité de Bath Street, là où vivait autrefois Patsy Clarke. »

Phyllis acquiesça, doublant son nombre de têtes et faisant frissonner brièvement son écharpe en peaux de lapin.

« C'est elle. Y a un type qui la retient dans ce petit garage là où se trouvait avant Bath Passage. Il s'est garé là-bas et il lui fait vous savez quoi. Pas comme un client, mais contre sa volonté. »

À voir l'expression sur le visage de Freddy, il semblait qu'une frontière inviolable avait été franchie sur le terrain de jeux moral.

« Bath Passage. J'y suis passé tout à l'heure, en allant voir mon pote. J'ai senti qu'il se passait quelque chose de moche. Oh mon Dieu. Faut que j'aille voir. Je dois faire quelque chose. »

Là-dessus, le spectre hagard qu'était devenu le célèbre voleur de miches et de pintes de lait traversa cinq ou six clients, une table, et la façade du Bird in Hand, s'engouffrant dans la nuit telle une vapeur furieuse. Bill ne savait pas si le vagabond serait en mesure d'aider la jeune fille, ni si le démon serait toujours assis à l'avant quand Freddy arriverait là-bas, mais ça n'avait pas d'importance. Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient et maintenant ce n'était plus de leur ressort.

Le poivrot au nez crochu ricanait toujours en désignant les enfantômes qu'il était le seul à voir. Le petit groupe suivit Freddy dans le sombre gosier de Sheep Street mais l'impalpable clodo avait déjà disparu, en route pour sa mission. Phyllis drapa son cou avec son écharpe putride tel un enfant vedette zombie et annonça qu'ils allaient remonter Broad Street jusqu'au Mayorhold, d'où ils se rendraient à Tower Street avant de remonter dans le Chantier, du moins dans ce qu'il restait de ce sublime établissement en 2006. Puis ils ramèneraient Michael en 1959, dans son corps, dans sa vie.

Telle avait bien sûr été l'intention de Bill, mais quelque chose en lui se recroquevillait rien qu'à l'idée de revoir le Destructeur. Il en avait ressenti pour la première fois les courants traîtres et impitoyables de son vivant, alors qu'il n'était qu'un jeunot de dix-sept ans récemment expulsé de l'école et prenant sa première dose d'héro dans une fête éclairée à la bougie, un vendredi soir après le pub. Ils étaient tous là, tous ses potes, ou du moins une bonne partie. Kevin Partridge, Big John Weston, la belle Janice Hearst, Tubbs Monday plus quatre ou cinq autres dont Bill ne se souvenait pas. Tubbs avait été le généreux fournisseur de la came en question. Et bien qu'il fût immunisé contre la maladie, Tubbs était le porteur qui avait refilé l'hépatite B et C à tous les autres.

Bill se rappelait la moindre banalité échangée alors qu'ils se passaient la

seringue, il se rappelait même l'instant glacé quand il s'était brièvement dit qu'il ne devrait pas faire ça, presque comme s'il avait su que c'était là un acte qui le tuerait d'ici une quarantaine d'années. Ce fut le moment où, rétrospectivement, il avait senti le Destructeur le frôler, senti sa brise dégrisante souffler depuis le futur. Et pourtant Bill avait pris de l'héro, comme s'il n'avait pas eu le choix, comme si c'était le destin, ce qui était sans doute le cas, se dit-il. « Ouais, à la vôtre », avait dit Bill, et il s'était piqué la veine.

Il repensa à la conversation entre Mr. Aziel, le gentil bâtisseur, et Phil Doddridge, quand ce dernier avait demandé à l'angle si l'humanité avait jamais connu le libre arbitre, ce à quoi Mr. Aziel avait répondu lugubrement par la négative, avant d'ajouter : « Cela vous a-t-il manqué ? », suivi par un rire insondable. Insondable sur le moment, du moins, car Bill le comprenait aujourd'hui. Il pigeait le gag. D'une certaine façon, c'était presque réconfortant, l'idée que quoi qu'on fasse ou accomplisse, on était au final l'acteur d'un drame déjà écrit de main de maître. On ne le savait pas sur le moment, et on croyait improviser. C'était plutôt comique, Bill s'en rendait compte à présent, mais il trouvait néanmoins quelque soulagement dans la pensée que, dans un monde prédéterminé, il ne servait à rien de s'inquiéter pour tout, ou d'avoir des regrets.

Il était encore en train de se rassurer quand le Gang des enfantômes arriva dans Tower Street et commença à se hisser dans les décombres poussiéreux du Ciel.

« *M*ichael ? Ooh mon Dieu. Michael, est-ce que tu m'entends ? Tousse, par pitié. Allez, respire...

– *Tiens bon, on est presque arrivés. Tiens bon, Doreen. »*

La vision de Sam O'Day le sulfureux se penchant par la vitre de cette voiture, celle où était enfermée la femme qu'on violentait, avait failli fiche en l'air Michael. Quant au pub bondé de spectres, avec ces deux personnages en bois qui hurlaient et l'homme dont les traits flottaient autour du visage comme des nuages, eh bien là encore il avait frôlé le pire. Mais à part ça, il commençait à s'habituer à la nature fantôme des choses.

Il aimait creuser dans le temps, faire partie d'un gang, et être tombé secrètement amoureux de Phyllis même si elle refusait d'être sa petite amie. Être amoureux, quoi de mieux en effet ? Michael trouvait que ce n'était pas très grave si l'autre ne ressentait pas la même chose, ou ignorait même que vous l'aimiez. Ce sentiment, par sa beauté et sa tristesse, était bien suffisant, non ? C'était là-dessus que tout le monde écrivait des chansons et des poèmes, après tout.

Michael commençait même à apprécier tous les autres Michael qui se détachaient de lui chaque fois qu'il bougeait. C'était un peu comme d'avoir sa propre bande de supporters qui vous suivaient partout, ça vous donnait de l'assurance et vous vous sentiez moins seul. Même s'il savait que ses doubles étaient juste composés de lumière fantôme, il avait fini par s'y attacher. Il s'était même mis à leur donner des noms distincts, mais vu que c'étaient tous des variations ou des diminutifs de Michael – Mike, Mick, Mickey, Mikey, Micko, et quelques autres qui étaient juste des inventions de son fait –, ça ne rimait pas à grand-chose et il avait arrêté. En outre, ils se dissipaient au bout de quelques secondes, et si vous copiez avec eux et leur donniez un nom, ça ne rendait la séparation que plus difficile.

En fait, il y avait pas mal de choses dans l'au-delà que Michael appréciait. Traverser les murs était marrant, et voir dans le noir, et voler dans la nuit, ça c'était vraiment mortel, mais la chose la plus chouette dans le fait d'être mort c'était, et de loin, manger des Galutins. Il avait rechigné au début à mordre dans les jolies petites fées, mais une fois qu'il eut découvert qu'elles contenaient un fruit blanc exquis et sucré plutôt que des abats, il s'était mis à en raffoler. C'était un peu comme de manger un bonbon à la gélatine, en fait, s'était-il raisonné, même si, quand les bonbons à la gélatine ressemblaient à

des bébés, vous vous sentiez un tout petit peu coupable en leur mangeant les pieds. Bref, vu le goût délicieux de la fleur fantôme, Michael savait qu'il aurait pu engloutir des dizaines de Galutins même si les choses en étoile de mer avaient donné des coups de pied, pleuré et supplié pour qu'il les épargne. Bon, pas vraiment, mais elles étaient vraiment délicieuses. Ça lui manquerait quand on l'aurait ramené à la vie.

D'après ce que Phyllis lui avait dit, ça ne tarderait pas, même si apparemment le Gang des enfantômes avait besoin de l'emmener une dernière fois dans l'En-haut, à Mansoul, avant de le raccompagner chez lui. C'est pour ça qu'ils venaient de tourbillonner comme un brouillard épais de vieilles photos sur le Mayorhold, laissant les véhicules les traverser, se payant des aperçus fugaces des habitacles éclairés par le tableau de bord, des hommes marmonnant tout seuls et des couples se chamaillant, avant d'atterrir de nouveau sur les sentiers encaissés de Tower Street. Michael leva les yeux vers la masse impressionnante des immeubles, les deux énormes balises avec le mot NEWLIFE qui dominaient les passages souterrains et les bâtiments municipaux tout recroquevillés, et se dit que les deux énormes pierres tombales paraissaient plus délabrées qu'avant le combat entre les bâtisseurs géants, quand Michael avait échappé à la surveillance des enfantômes et s'était perdu. Creuser dans le temps pouvait être perturbant, il est vrai, mais d'après lui la précédente visite dans la cité ne devait pas remonter à plus d'un an. Comment une chose pouvait-elle vieillir et s'abîmer à ce point en quelques mois ? Sa maison de St. Andrew's Road, celle qui n'existait plus dans ce siècle exposé aux quatre vents, avait déjà une centaine d'années quand il y vivait avec sa famille, et elle paraissait encore bien entretenue et plus jolie que les grandes tours.

Il ne savait toujours pas trop ce que Phyllis et les autres voulaient qu'il voie à Mansoul ni pourquoi ils étaient décidés à ce qu'il le voie, mais si ça devait être sa dernière aventure dans l'En-haut, alors il comptait bien en profiter. Il soupçonnait le petit groupe de vouloir lui montrer quelque chose d'encore plus fantastique que les choses qu'il avait déjà vues, une sorte de cadeau pour fêter son départ. À trois ans, il avait connu assez de Noël's et d'anniversaires pour savoir que quand quelqu'un voulait vous faire une surprise, vous deviez faire comme si vous ne vous doutiez de rien, sinon ça gâchait tout. C'est pourquoi il se contentait de sourire dans sa barbe tandis que Phyllis et les autres discutaient de leur expédition dans l'endroit où se retrouvaient les bâtisseurs, le Chantier, en feignant tous d'être inquiets pour une raison ou une autre. Michael savait ce qu'ils concoctaient. Ils essayaient de lui cacher les préparatifs de l'incroyable spectacle qu'ils organisaient pour fêter son départ, et il fit comme s'il ne se doutait de rien. Il ne voulait pas leur faire de peine.

Michael se joignit donc aux autres qui se faisaient la courte échelle, une manœuvre dont il avait désormais l'habitude. John formait la base, puis venait Reggie en équilibre sur le visage héroïque de John avec ses chaussures usées. Escaladant les deux garçons telle une alpiniste, Phyllis se percha sur Reggie,

fouaillant l'air au-dessus d'elle au sommet de la colonne humaine. Comme Michael, Bill et Marjorie étaient les plus petits et par conséquent ne pouvaient guère accroître l'échafaudage. Ils attendaient, à quelques mètres dans l'allée.

Vaguement interloqué, Michael demanda à Bill ce que fabriquaient les trois plus grands fantômes de la bande.

« Bon, si tu te souviens bien, la dernière fois qu'on est venus dans ce nouveau siècle, on a creusé jusqu'en 1959 puis on est montés à Mansoul à partir de là. On a traversé le vieux bâtiment condamné qui se trouve au coin du Mayorhold, où s'étendait jadis la première ville, y a des lustres. Le truc, cette fois, c'est qu'on veut pas te montrer Mansoul comme c'était en 1959. On veut te montrer comment c'est maintenant, en 2006, et là-haut il ne reste plus de bâtiment par lequel passer. Mais c'est pas grave. Quand on a vécu nos aventures dans le futur, là-bas dans la ville de neige et tout ça, on a laissé un trou dans l'air par ici, recouvert par un bout de moquette comme la trappe de notre repaire dans le terrain vague près de Lower Harding Street. C'est ce que recherche à présent Phyllis. Eh, Reggie ! Saisis ta chance ! Mate sa culotte ! »

Se balançant au-dessus d'eux, Phyllis les interpella dans la lumière jaune et blafarde.

« Essaie seulement, Reggie Melon, et je te pisserez dessus. Maintenant la ferme. Je crois que je l'ai trouvé. »

Faisant des gestes de traction dans le noir au-dessus d'elle comme si elle déplaçait quelque chose, l'intrépide cheffe du Gang des enfantômes exhuma un carré dépenaillé de bleu violet suspendu dans un ciel couvert par ailleurs complètement incolore. Ayant localisé une voie d'accès menant à travers les cris et les sirènes de la nuit jusqu'à Mansoul, Phyllis entreprit alors de diriger leur ascension. Elle demanda aux trois plus petits membres de l'équipe d'escalader l'échelle formée par leurs compagnons, Bill montant en premier, puis Michael, suivi de Marjorie. Quand ce fut fait, ils l'aidèrent à passer par le trou céleste de sorte qu'elle put à son tour aider John et Reggie à monter. Quand ils eurent replacé le bout de tapis détrempé et crasseux qui avait servi à dissimuler l'ouverture, les enfantômes restèrent un moment à observer leur sinistre et nouvel environnement. Michael était un peu déconcerté, car rien ne laissait présager ici la petite réjouissance à laquelle il s'était attendu. Il se dit que les autres devaient faire traîner les choses pour que la surprise n'en soit que plus forte.

L'endroit où se tenait le petit groupe, caveux et indigo, était néanmoins encore reconnaissable, c'était la même structure fantôme par laquelle ils étaient passés juste avant le combat des angles, mais dans un état de délabrement beaucoup plus avancé. Au moins un des étages fantômes s'était complètement effondré, du fait apparemment d'un dégât des eaux au niveau supérieur. Des poutres humides et brisées saillaient à moitié d'un haut mur éventré telles des côtes brisées et une lumière bleuâtre baignait l'ensemble, virant au violet là où les ombres s'accumulaient.

Michael se rappela qu'en 1959 ce bâtiment avait été en noir et blanc, sans

la moindre nuance apparente jusqu'à ce qu'on accède à Mansoul par cette courte volée de marches étroites et inutiles menant tout en haut. Il ne se rappelait pas avoir vu toute cette eau, s'écoulant comme de l'argent le long des murs en ruines, ou s'amassant dans des creux pareils à des trous d'eau moussue parmi les décombres. On avait également l'impression que la qualité sonore de Mansoul s'était épanchée dans le royaume fantôme d'ordinaire assourdi, ainsi que toute l'humidité et la lumière tourbeuse. Le moindre plic, ploc ou splash, le moindre tintement cristallin se répercutait sinistrement dans les ruines moisies, qui ressemblaient ni plus ni moins à un énorme entrepôt après un incendie volontaire.

Sentant le moisi ? Michael s'aperçut qu'en plus du son et de la couleur qui filtrait d'au-dessus, son sens de l'odorat s'était amélioré et était plus conforme à la faculté riche et généreuse qu'il était dans l'En-haut, où des odeurs racontaient à elles seules toute une histoire. Il commençait, par exemple, à détecter la puanteur de l'étole velue de Phyllis, ainsi que le parfum de moisissure, de décomposition et – qu'est-ce que c'était, cette autre chose ? Il huma l'air pour en savoir plus, et ses soupçons furent confirmés. C'était de la fumée, un très vague relent, mais Michael n'arrivait pas à savoir d'où elle provenait.

Il resta là avec ses cinq comparses fantômes, qui tous semblaient sincèrement impressionnés par l'épaisse atmosphère de désolation qui s'était abattue sur eux – ainsi que la lumière cobalt et les cascades d'eau. Même s'il supposait qu'ils faisaient tous semblant pour dissimuler la surprise qu'ils lui avaient préparée, Michael était un peu déconcerté par cette fête d'adieu et espérait sincèrement qu'elle reprendrait bientôt. Il leva les yeux et scruta la pénombre bleue et dégoulinante au-dessus d'eux et écouta le tintement des fuites d'eau, des éclaboussures, les trilles liquides et glougloutantes qui imitaient presque le bruit d'une conversation à voix basse.

« Oh mon Dieu. Oh mon Dieu, Doug, je crois qu'il est mort. Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Tiens bon, Doreen. Tiens bon, ma belle. C'est juste après les Mounts. On y sera d'ici une minute... »

Relativement silencieux, ils avaient repris leur ascension à l'intérieur du bâtiment en partie effondré. La chose se révéla beaucoup plus ardue que la dernière fois. D'une part, l'escalier délabré qu'ils avaient emprunté n'était plus là, les obligeant à escalader les murs en ruines à la façon des araignées, mais avec deux fois moins de pattes. John grimpa en premier, leur indiquant les saillies où s'accrocher et s'appuyer, les creux dans le plâtre détrempé, montrant ainsi l'exemple aux cinq petits spectres qui le suivaient.

Par ailleurs, en plus du fait que des vestiges sonores, olfactifs et colorés de Mansoul étaient perceptibles dans la jointure fantôme, des traces des sensations croissantes de gravité et pesanteur dans le monde supérieur étaient

également évidentes. S'ils étaient tombés du haut du mur, ils seraient descendus sans doute assez lentement pour ne pas se faire mal, mais voler dans l'air ou rebondir comme des ballons de plage sur la lune n'était plus d'actualité. Ils se sentaient tous trop pesants et trop solides, ce qui veut dire qu'ils n'avaient d'autre choix que de grimper lentement et laborieusement le haut mur en une prudente chaîne humaine. Quelques images-sosies se détachaient encore d'eux, mais à mesure qu'ils montaient, ces dernières devenaient plus fragiles et plus vagues, avant de complètement disparaître en palpitant.

Une partie de l'étage supérieur ne s'était pas encore totalement effondrée, et certaines zones du plancher et quelques poutres maîtresses étaient encore en place, mais ces dernières ployaient et semblaient précaires. Après ce qui parut à Michael au moins une heure d'escalade, le Gang des enfantômes atteignit enfin ces îles gringantes de relative sécurité. Le gamin provisoirement mort se tortilla sur le ventre en se hissant sur les planches humides qui formaient le bord de la plateforme, Phyllis le poussant par-derrière et John le tirant vers l'avant. Il apprécia d'être de nouveau capable de se tenir debout – ne serait-ce que sur les parties solides et étayées du sol – et de se reposer brièvement après cette pénible escalade.

Pendant qu'ils reprenaient des forces, Phyllis fit circuler quelques minuscules spécimens des Galutins qu'ils avaient trouvés dans les asiles, avec des fées mesurant moins de deux centimètres. Michael s'aperçut que quand on les mangeait tout près de Mansoul, où vos sens reprenaient du poil de la bête, leur goût et leur parfum étaient encore meilleurs que dans la jointure fantôme. Du jus sucré dégoulinant sur son menton, il s'était adossé à un chambranle qui n'était qu'à moitié là, ses pieds ballants dans le vide au-dessus de l'abîme teinté de saphir.

Il repensa aux lieux qu'ils avaient traversés, aux choses qu'ils avaient vues et entendues. Ils avaient pris le thé et mangé des gâteaux chez Mr. Doddridge, puis ils avaient marché le long de cette étrange passerelle jusqu'aux asiles. Dans les asiles, on enfermait les gens qui avaient perdu la boule, et parce que ces gens-là étaient tout chamboulés dans leur tête, les asiles s'étaient embrouillés et mélangés. C'était un endroit particulier, avec des gerbes de lumière colorée, et des doubles de Bill et Reggie avaient alors déboulé du futur pour leur voler presque toutes leurs Pommes folles. Mais ce qui lui avait paru le plus étrange, c'était la façon dont Phyllis, John et Marjorie s'étaient comportés quand ils avaient croisé les deux femmes sur le banc. Ces dernières semblaient tout à fait normales et discutaient en toute simplicité, comme le faisaient parfois les adultes. Michael n'avait pas vraiment prêté attention à ce qu'elles se disaient, mais il avait comme le souvenir que la plus grande et la plus fragile d'apparence avait dit que son chien la rejoignait souvent dans son lit. C'était sûrement une chose qu'un chien était enclin à faire, et maintenant qu'il y repensait c'était probablement la raison pour laquelle sa mère n'avait jamais voulu qu'il en ait un, mais il ne comprenait pas pourquoi la chose avait

autant contrarié Phyllis et John. Peut-être venaient-ils tous deux de foyers plus propres et pointilleux que le sien.

Mais ce n'est qu'à leur retour des asiles, quand ils furent montés dans ce drôle de siècle qu'il avait tellement détesté la dernière fois, que les choses avaient pris un tour épouvantable. Quand ils avaient sauté de l'Ultracanal pour atterrir dans Chalk Lane dans les zéro-six, il s'était mis à faire de plus en plus sombre, ce que Michael trouvait toujours un peu inquiétant. De son vivant, quand il rêvait et que c'était la nuit dans le rêve, il s'agissait toujours de cauchemars. Pendant longtemps, il avait cru que c'était la définition d'un cauchemar : un rêve où des choses étranges surviennent, et ce toujours de nuit. Aussi quand l'obscurité avait commencé à tomber alors que le petit groupe pataugeait dans le vaste lagon, il s'était senti d'emblée un peu nerveux.

Le périple qu'il avait accompli avec Bill, Marjorie et Reggie – dont il n'avait pas vraiment compris le but – avait été plutôt marrant, du moins quand ils avaient imité le petit train ou volé dans la nuit. Michael n'avait guère apprécié, en revanche, la cour venteuse avec tous ces bidons métalliques. Aussi misérable et repoussant qu'ait été l'endroit, l'enfant l'avait trouvé désagréablement familier, même s'il n'y était encore jamais venu. Peut-être l'avait-il vu lors d'une des innombrables visions en accéléré de cette vie qu'il avait, selon Phyllis et les autres, déjà vécue, même s'il ne se souvenait d'aucune. Peut-être que cet endroit était un endroit qui lui serait un jour familier, même si cette pensée lui serrait le cœur de façon inexplicable.

Mais c'est après avoir retraversé le ciel nocturne jusqu'au lagon que les événements avaient pris un tour inquiétant qui n'avait fait qu'empirer. Il avait pleuré un peu quand Phyllis et les autres l'avaient laissé contempler le terrain vague de St. Andrew's Road, sans qu'il y ait le moindre indice que sa famille et lui aient vécu là autrefois, mais les pleurs n'avaient pas été gênants. Il s'était juste mis à accepter la situation, le fait qu'ici-bas les gens et les lieux ne faisaient que passer, disparaissaient d'un instant à l'autre. La vie était ainsi faite, mais au final rien de tout ça n'avait d'importance car la mort était différente. La mort et le temps n'existaient pas vraiment, ce qui signifiait que tous les gens et tous les lieux coexistaient à jamais à Mansoul. Sa maison était là-haut quelque part, avec sa porte d'entrée rouge pâle, son cygne en porcelaine devant la fenêtre et son décrotoir inutile fixé dans le mur à côté du perron. Cette pensée l'avait réconforté et il avait séché ses larmes et s'était dirigé avec les autres vers le Mayorhold, et c'est alors que les choses avaient vraiment dérapé.

D'abord, et c'était sans doute la pire chose, il y avait eu cette voiture garée dans le petit parking au bas de Bath Street. Tout le monde s'était attroupé autour du véhicule comme pour empêcher Michael de voir ce qui se passait à l'intérieur, mais il en avait aperçu assez pour savoir qu'un méchant homme avait coincé une femme sous lui et lui faisait mal, la frappant comme s'il était un boxeur. Puis quand Bill, que Michael commençait à apprécier, l'avait

éloigné du véhicule, ils avaient vu l'autre type assis à la place du conducteur. C'est alors qu'il avait vu Sam O'Day et avait eu si peur que son cœur s'était presque arrêté de battre.

Il savait qu'il était condamné à revoir au moins encore une fois le démon, comme dans un cauchemar ou un film d'épouvante. Mais il ne s'était juste pas attendu à ce que ça se passe ici, ni à ce que le démon se rappelle que Michael devait tuer quelqu'un. Néanmoins, il était soulagé d'avoir évité de commettre une horrible chose comme ça. Sam O'Day le prétentieux s'était cru malin, mais il n'avait pas encore réussi à faire de Michael l'instrument d'un meurtre, et Michael s'en félicitait.

Bien sûr, après avoir échappé au démon en recourant à cet expédient aussi simple qu'efficace consistant à s'enfuir en hurlant, ils s'étaient rendus dans cet horrible pub auquel Michael ne voulait même pas penser. Les rares fois où, de son vivant, sa mère ou son père l'avaient emmené dans la cour d'une taverne, il avait trouvé l'endroit un peu rude et intimidant à son goût, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'il avait éprouvé au Jolly Smokers. L'homme au visage grouillant, et ces pauvres êtres de bois qui venaient apparemment de s'extirper du sol du pub... Brrrr. Il était sûr que ces images le hanteraient toute sa vie, même si les fantômes prétendaient qu'il aurait tout oublié une fois qu'il aurait réintégré son corps et serait revenu à lui. Michael se demanda comment ça allait finir, puis il se rappela qu'il était à présent en zéro-six, et que l'incident de l'étouffement avait eu lieu cinquante ans plus tôt, aussi se demanda-t-il plutôt comment tout s'était fini.

« Michael ? Allez, Michael. Respire. Respire pour ta maman. »

Quand ils eurent tous mangé leur part de Galutins nains, Phyllis prit la tête et s'avança dans ce qui restait de l'étage supérieur du bâtiment délabré, marchant sur les planches et les poutres les moins douteuses jusqu'à ce qui avait été, lors de leur précédente visite, un petit bureau mais était maintenant un espace ouvert et anonyme, tout clapoteux d'eau. Se dressant contre un des deux derniers murs, avec quelques-uns de ses étroits barreaux manquants depuis la dernière fois qu'ils l'avaient vue, la Volée de Jacob menait à une porte dérobée d'aspect nébuleux dans le plafond. C'était maintenant, pensa Michael, que tous allaient sauter et crier « surprise ! » et lui offrir des bonbons et des glaces et des cadeaux pour fêter son départ.

Mais aucune gâterie particulière n'attendait Michael à Mansoul. Il n'y avait aucune fête de prévue. C'est à peine si Mansoul existait.

La trappe avait paru nébuleuse car toute la surface au sol du Chantier était balayée par d'énormes rouleaux de fumée blanche. C'était dû au fait qu'un des immenses murs de la salle aussi vaste qu'une cathédrale était en feu. À travers l'épaisse brume, on devinait les silhouettes des bâtisseurs et d'autres formes plus grandes et plus vagues, qui tous travaillaient d'arrache-pied pour éteindre l'incendie. Formant des chaînes, ils se passaient de gigantesques

coupes de main en main, comme si les seaux étaient une denrée rare à Mansoul. L'eau renversée qui rebondissait en gouttes ivoirines et se répandait sur le sol était sans doute responsable des inondations et dégâts en bas.

Le Gang des enfantômes quitta le domaine bleu, triste et humide du bâtiment fantôme pour entrer dans un endroit encore pire. Formant un noyau compact autour de la trappe dans le sol dallé du Chantier, le petit groupe coriace était visiblement effrayé alors qu'ils scrutaient les panaches de fumée qui filaient tout autour d'eux. Avec un pincement au cœur, Michael s'aperçut que leurs regards inquiets n'avaient pas eu pour but de dissimuler une fête soigneusement préparée. Ils avaient été exactement ce qu'ils paraissaient être, des expressions terrifiées sur les visages de petits enfants qui allaient regarder le ciel brûler.

Phyllis maintenait le haut de son cardigan en laine, de nouveau rose sorbet, contre sa bouche et son nez afin de se protéger des vapeurs âcres. Au moins, pensa Michael avec des larmes dans ses yeux bleus, on ne pouvait pas vraiment sentir son collier de lapins avec cette fumée partout. Elle donna des ordres entre deux quintes de toux.

« Très bien, formons une file indienne, que chacun se cramponne au manteau ou au pull de l'enfant devant lui, afin qu'on ne se perde pas. On va essayer de traverser la salle jusqu'aux escaliers qu'on a vus la dernière fois, pour accéder au balcon. Allez, bougez-vous. Ça ne sert à rien de rester ici à attendre que les poules aient des dents. »

Docilement, Michael remonta le col de sa robe de chambre avec une main, s'en couvrant le nez et la bouche, tandis que de l'autre main il saisissait le pantalon de John par la taille. Derrière lui, Michael sentit Phyllis s'emparer de la ceinture nouée autour de sa taille. De la sorte, tels des explorateurs dans une jungle de vapeur, ils traversèrent une salle qu'ils savaient immense en dépit du fait qu'en ce moment tout ce qui se trouvait à un mètre devant eux était dissimulé par la fumée rampante.

Le petit groupe avait parcouru très peu de distance quand Michael se rappela les décorations démoniaques, tous les motifs diaboliques intriqués et imbriqués qui se tortillaient avec une vitalité maligne sur les six douzaines de dalles immenses qui composaient le sol de l'étage. Il baissa les yeux, inquiet, s'attendant plus ou moins à voir un dessin grotesque de scorpions et de méduses assemblés en quinconce, mais ce qu'il vit en fait ce fut seulement de la pierre fêlée et brisée, ce qui était pire d'une certaine façon. Sous un voile glissant de fumée grise et une jonchée de ces brochures que Michael avait lues lors de sa précédente visite, il n'y avait que les dalles brisées, fissurées en énormes morceaux comme si des racines d'arbres ou une force monstrueuse les avait délogées par en dessous. Les peintures colorées et maléfiques des soixante-douze démons avaient complètement disparu. Elles n'étaient ni brisées ni recouvertes de graffitis. Elles avaient tout bonnement disparu, comme si ces présences fantomatiques et resplendissantes s'étaient épanchées de leurs portraits une fois le vernis fracturé. Maintenant toujours son col sur

son nez tel un foulard de cow-boy, Michael scrutait autour de lui les volutes de fumée. Si les démons n'étaient plus prisonniers de leur portrait, où étaient-ils, alors ?

Les six enfants, qui se dirigeaient vers le mur sud de l'énorme atelier en formant une file indienne trébuchante, n'avaient guère progressé quand le gamin eut une réponse à sa question : roulant bruyamment dans la brume âcre devant eux avançait un énorme chariot plat doté de huit puissantes roues de chaque côté. Le véhicule était tiré lentement par de nombreux cordages, solides et goudronnés, vers la paroi incendiée par ce qui devait être au moins une trentaine de bâtisseurs en robes couleur pigeon, avec encore d'autres formes regroupées à l'arrière du colossal chariot, qui poussaient tandis que leurs compagnons tiraient et ahanaient. Ces ouvriers célestes avaient tous piètre allure comparés aux employés agiles et actifs qu'ils étaient la dernière fois que le Gang des enfantômes était venu à Mansoul, en 1959, pour assister au combat des anges. Leurs mains étaient écorchées et calleuses, et certains ne portaient pas de sandales. Tandis qu'ils tiraient sur les cordes grinçantes, Michael vit que leurs robes délicatement teintées étaient déchirées et brûlées par endroits, leurs visages mélancoliques maculés de suie et de gras. Leurs yeux étaient baissés et ne quittaient pas les dalles fêlées entre leurs pieds, sans doute pour s'empêcher de s'attarder sur la chose aberrante qu'ils tentaient de déplacer : le monstre accroupi, insouciant, sur la plateforme roulante.

Au début, Michael le prit pour une statue ou une sorte d'idole, un crapaud d'une taille inconcevable sculpté dans ce qui semblait être du diamant, plus gros qu'une église ou une cathédrale. Puis il remarqua que ses flancs étincelants se creusaient et se gonflaient et il vit qu'il respirait. Alors qu'il comprenait qu'il se trouvait en présence d'une créature vivante, sans doute un des démons enfuis des dalles, Michael l'examina plus attentivement.

Sa tête, plate et large comme si elle avait été écrasée, trônait sur plusieurs mentons bedonnants, de gros boudins de gras précieux comme les couches d'un colossal sandwich inestimable. Sept yeux porcins ridiculement petits, disposés en cercle, étaient enchâssés dans son précieux front. Ils clignaient indifféremment à intervalles intolérablement prolongés, sans séquences distinctes, puis fixaient de nouveau, hautains, les nuages blancs ou brun-bleu qui masquaient les hauteurs du Chantier. La chose semblait considérer le fait d'être traîné sur un chariot comme une terrible indignité, et Michael se demanda si elle avait honte de sa taille et de son poids.

Quelle que fût sa matière – que ce soit du diamant ou, si ça se trouvait, du cristal taillé –, elle était transparente, et Michael eut l'impression que le monstre était complètement creux, comme un œuf de Pâques. En outre, quand il scruta ses flancs enflés il crut distinguer une sorte de mouvement flou et aqueux, comme si le Léviathan était à moitié rempli d'eau. À la façon dont elle plissait la large cicatrice de sa bouche, la créature semblait mal à l'aise, et Michael se dit qu'il y avait de quoi, avec tout ce liquide dans son ventre qui la changeait en énorme cruche de cristal.

Le grand chariot avançait lentement vers le mur nord de l'enceinte enfumée par l'incendie, tandis que la file des enfantômes allait en sens inverse en toussant. Michael aurait aimé pouvoir demander à Phyllis pourquoi ces choses terribles se produisaient, mais tous avaient remonté leur manteau ou leur pull contre leur bouche et leur nez, et personne ne pouvait parler.

Ce n'est que lorsque le chariot et son épouvantable charge eurent presque complètement dépassé le petit groupe qu'un des angles qui poussaient à l'arrière remarqua la petite bande dépenaillée d'enfants morts et lança un avertissement :

« Quines fumors qdants ? »

Ça voulait dire *Qu'est-ce que vous faites ici parmi ces ruines et ces reliques fumantes alors que vous n'êtes que des enfants*, et un autre paragraphe dans le même style, qu'on aurait pu traduire grossièrement par : « Eh ! Vous ! Dégagez ! »

Tous se figèrent, ne sachant trop quoi faire, et même Phyllis parut déconcertée. C'était une chose d'être désobéissant et insolent quand il s'agissait de fantômes et de démons, mais quand les bâtisseurs vous disaient de faire quelque chose, alors on ne discutait pas. Ils obtempérèrent séance tenante. Sans discuter. Heureusement, un second ouvrier en robe pigeon se détacha alors du groupe principal qui poussait l'énorme chariot, pour intervenir en faveur du petit groupe. Il s'adressa à son collègue courroucé d'un ton convivial et rassurant :

« Netang parsieurs centa ! »

Ne t'inquiète pas, car c'est le Gang des enfantômes dont je t'ai parlé il y a de cela plusieurs centaines d'années... et cetera. C'était Mr. Aziel, le bâtisseur qui les avait conduits chez Mr. Doddridge après le Grand Incendie de Northampton dans les années seize cent. Le premier angle, celui qui avait interpellé les enfants, se tourna alors vers Aziel, la bouche grande ouverte, incrédule.

« Legivr marneaux purc ? »

Le Gang des enfantômes dont parlait ce livre magnifique ? Mon frère, pourquoi ne pas l'avoir dit ? Est-ce Marjorie, la petite noyée, qui a les peaux de lapin puantes autour du cou ? Quand le sens complet des propos tenus par le bâtisseur eut fini de se dérouler, Mr. Aziel secoua la tête. Son visage long et lugubre était encore reconnaissable sous son masque de sueur et de poussière noire.

« Nopher jder périt. »

Non, ça c'est Phyllis Painter. Je dois à présent les accompagner dans leur périple. C'est écrit. Là-dessus Mr. Aziel se retourna et se dirigea vers les enfants, un sourire affectueux se devinant sous la suie noire.

« Beunis vran fseur ? »

Bonjour, mes jeunes amis. Puis-je vous emmener voir la grande fin de toute splendeur ?

Les enfants opinèrent du bonnet, puisque pour consentir oralement ils

auraient dû abaisser les cols relevés qu'ils maintenaient sur leur bouche. Michael ne savait pas trop à quoi il acquiesçait, mais il opina avec les autres membres, afin de ne pas rester en carafe.

Aziel prit la tête du petit groupe, le grand John s'emparant d'un rempili arrière de la robe verte-et-grise-et-violette roussie de l'artisan. Bien que cela prît des lustres pour atteindre le mur où se trouvaient les marches constellées de comètes, ils progressèrent plus vite que si le bâtisseur ne les avait pas guidés. En outre, ils étaient moins effrayés par toutes les formes imposantes et surnaturelles qui marchaient ou glissaient autour d'eux dans les nuages d'une implacable opacité, dans l'autre sens. Enfin, l'angle, qui apparemment ne souffrait pas de la fumée, annonça qu'ils étaient parvenus au pied de l'escalier sud. Ses rampes et rambardes en chêne avaient presque toutes disparu ou alors n'étaient plus que des moignons carbonisés, mais les escaliers bleu nuit avec leurs constellations incrustées étaient intacts. Se cramponnant toujours les uns aux autres, car ils n'étaient pas encore au-dessus de la mer de fumée, les six chenapans gravirent prudemment les marches dans le sillage de Mr. Aziel.

Quand ils furent en gros à mi-chemin de la première et longue volée de marches en zigzag... à quinze ou dix-huit mètres au-dessus du sol d'après l'estimation de Michael... ils percèrent la surface de l'océan de fumée bouillonnante pour entrer dans quelque chose qui ressemblait plus à de l'air. Michael, toutefois, se dit qu'il avait dû inhaler par inadvertance de la fumée car il avait encore du mal à reprendre son souffle.

« Dégage bon sang ! Mais dégage, espèce d'abruti ! Tu vois pas qu'on est pressés !

– Ohh, Doug, il est mort. Notre Michael est mort. Qu'est-ce qu'on va faire ? Qu'est-ce que je vais dire à Tom quand il rentrera du travail ? Ooh, mon Dieu. Ooohh, mon Dieu... »

Quand ils furent au-dessus du brouillard asphyxiant, le bâtisseur permit aux enfants de s'arrêter et d'abaisser leurs bandanas de fortune pour prendre leurs repères depuis cette nouvelle éminence.

Toute la surface au sol du vaste entrepôt céleste était remplie par un cube de fumée épais de près de vingt mètres, et les enfants eurent l'impression d'être dans les nuages, tels des passagers dans un avion. Les soixante-douze dalles fêlées qui avaient auparavant retenu les démons prisonniers étaient invisibles sous la couverture suffocante et mouvante, de même que les nombreux bâtisseurs occupés à lutter contre la déflagration qui menaçait le mur nord. Les seules choses que Michael pouvait voir dépasser au-dessus du brouillard étaient, ainsi qu'il le comprit rapidement, les anciens occupants des dalles éclatées.

Une chose évoquant une libellule ou un gratte-ciel de verre avançait prudemment dans la salle sur une douzaine de jambes faites d'un cristal d'une finesse incroyable. Nettement plus petite mais assez grosse néanmoins pour dépasser de la fumée, une sorte d'horrible araignée à trois têtes se déplaçait en

biais. La tête la plus proche ressemblait à celle d'un chat, si un chat avait eu une tête grosse comme une baleine, tandis que celle du milieu était celle d'un homme aux cheveux longs avec du rouge à lèvres et du khôl autour des yeux, arborant une couronne dorée. La troisième tête de l'araignée était trop loin de Michael pour qu'il puisse bien la distinguer, mais il crut y voir un poisson ou une grenouille. Des monstres gigantesques allaient et venaient dans les champs de fumée gris qui s'étendaient sous eux alors qu'il contemplait la scène depuis les marches maculées d'étoiles aux rampes carbonisées. Au grand étonnement de Michael, ces choses paraissaient aider à maîtriser l'incendie.

À l'extrémité nord de l'énorme salle, Michael vit le crapaud de diamant sur son chariot, ou du moins distingua sa tête et ses épaules là où elles dépassaient de la fumée. Ses joues précieuses étaient gonflées comme des ballons et son cercle d'yeux porcins dardait des éclairs tandis qu'il expulsait une énorme gerbe d'eau sur le mur en feu, de sorte que des gouttes de vapeur brûlantes jaillissaient pour se mêler aux tourbillons environnants. Très franchement, Michael aurait bien aimé regarder plus longtemps ce spectacle, mais c'est alors que Mr. Aziel leur proposa de reprendre l'ascension.

Ils gravirent de nouvelles marches tachetées d'astres. Les fenêtres en hauteur du Chantier, qui donnaient sur un ciel bleu et dégagé la dernière fois que Michael était venu ici, rougeoyaient d'une sinistre lueur. Inquiet, il contempla le vaste sceau du Chantier, le disque exhaussé avec la balance et la légende, histoire de s'assurer qu'ils étaient intacts, ce qui était relativement le cas. Il se demanda pourquoi il trouvait rassurant ce dessin grossier. C'était sûrement parce que, même au milieu de tout ce chaos et ce désarroi, la Justice régnait encore au-dessus des rues.

Plus ou moins réconforté, Michael reprit son ascension. Les membres du gang ne se tenaient plus par leurs vêtements respectifs, maintenant qu'ils pouvaient voir où ils allaient, et Michael veilla à ne pas s'approcher du bord des escaliers, où seuls des moignons noircis de balustrade le séparaient d'un long à-pic vers les dalles brisées. Ils atteignirent enfin le premier palier du bâtiment, où se trouvaient les lourdes portes battantes qui donnaient sur le balcon. Le verre de l'épais portail, largement décoloré, avait été brisé dans un coin en bas. La plaque de cuivre était désormais complètement recouverte de suie, à part les traînées couleur beurre laissées dessus par les doigts de Mr. Aziel, quand il poussa la porte. Un mur d'air épais et chaud comme du fond de veau s'engouffra et se déversa sur le bâtisseur et les enfants, les faisant cligner des yeux et leur coupant le souffle. Suivant toujours l'angle lugubre, le Gang des enfantômes s'engagea sur les passerelles naguère majestueuses de Mansoul.

John se signa, tandis que Phyllis gémissait comme si on la torturait. Reggie enfonça davantage son chapeau melon et cracha du phlegme spectral sur les vestiges de la rambarde goudronnée. Une lumière de bûcher infernal rampait sur les visages des enfants, sur les planches fendues à leurs pieds et se faufilait

partout dans l'obscurité générale. L'expression encore plus mélancolique que d'ordinaire, Mr. Aziel escorta les enfantômes sur le palier infini, les dirigeant vers une section de la balustrade en bois encore intacte afin qu'ils puissent contempler le vaste bassin du Mayorhold astral, l'arène où les bâtisseurs géants s'étaient battus en 1959. Michael, lui, n'avait pas envie de regarder, aussi préféra-t-il reporter son attention sur les balcons supérieurs entourant l'ancienne place de village dépliée, bien au-dessus de ce qui fournissait l'éclat infernal qui rehaussait toutes choses.

Il semblait y avoir davantage d'activité sur les passerelles supérieures que sur le sol incandescent du Chantier. Des angles s'entretenaient avec des démons tout en contemplant le Mayorhold. Des équipes de travail démoniaques se lançaient des ordres de leurs voix effrayantes qui étaient celles de charognards ou d'insectes, grandement amplifiées. Il n'y avait aucun spectateur fantôme sur les balcons comme cela avait été le cas lors de la précédente visite de Michael, et les rares spectres errants qu'il distingua paraissaient tous effrayés ou un peu fous.

Il vit un type replet qui portait des habits d'autrefois, au visage rond, rose et poupon, et qui, debout sur le balcon opposé, chantait un vieil hymne d'une douce voix de ténor par-dessus les grassements des démons au travail. Dans l'acoustique infiniment déployée de Mansoul, chaque mot du chanteur était audible malgré la distance : « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun-un ma-al... » L'expression de l'homme – le regard fixe et immobile dans la lueur infernale – était en contradiction avec les paroles de la chanson. Il semblait avoir peur et pas qu'un peu. Ailleurs sur les balcons, Michael vit un petit groupe d'hommes et de femmes âgés qui se cramponnaient désespérément les uns aux autres en criant et pleurant et en implorant la délivrance. Tous étaient nus ou vêtus seulement de sous-vêtements tachés, et Michael en conclut donc qu'il devait s'agir de gens en train de faire un rêve particulièrement désagréable.

Toutefois, le promeneur le plus déconcertant était une silhouette solitaire, s'avancant sur la même passerelle que les enfants, et c'était quelqu'un que Michael connaissait. Il se dirigeait vers eux depuis l'extrémité du palier roussi et partiellement détruit, telle une boule de feu figée titubant sur deux jambes. C'était l'homme-explosif que les enfants avaient aperçu au même endroit la dernière fois qu'ils étaient montés ici, il y a presque cinquante ans. Il n'avait pas changé, toujours pris dans son essaim bourdonnant de lumière et de shrapnel, avec les mêmes jambes raides et la démarche résolue, comme s'il s'était chié dessus. Le son alenti et prolongé de l'explosion qui l'avait tué était audible même de loin, un long bourdonnement modulé qui résonnait dans les basses les plus caverneuses. John, qui se tenait à côté de Michael, avait apparemment vu lui aussi le fantôme en perpétuelle détonation.

« Oh. C'est encore ce crétin qui se fait exploser. S'il arpente les balcons de Mansoul, alors je suppose que ça fait pas longtemps qu'il est en marche. Je ne peux pas dire que ça me surprenne, vu comment sont les choses ici. Si

Mansoul est en feu dans ce nouveau siècle, alors rien d'étonnant à ce que des vivants fassent des choses aussi stupides, non ? »

John désigna l'homme d'un mouvement du menton.

« D'après Bill, ils aiment se faire exploser parce qu'ils croient qu'ils finiront au paradis. Je suppose que c'est aussi ce que je pensais, et ce que pensaient tous les soldats anglais, et tous les Japs. On est pas très malins, nous autres. Comme si ça se résumait pas à nous, à ce qu'on fait de nous et de nos vies pendant qu'on respire encore. Ce qu'on est quand on est vivants, on l'est à jamais, petit. Comme ce drôle de zozo en mille morceaux qui avance par ici. »

John posa une main sur l'épaule du gamin mais retira ses doigts quand il s'aperçut qu'ils étaient sur les parties décolorées par la bave de Sam O'Day. Sans rien dire, il entraîna Michael vers le vestige de rambarde devant lequel Mr. Azriel se tenait avec leurs quatre amis.

« Bien. D'après ce que m'a dit Phyll pendant qu'on vous attendait Bill et toi devant le Jolly Smokers, on t'a fait venir ici pour te montrer le Destructeur. Autant en finir avec ça, puis on te ramènera chez toi. »

Michael eut soudain peur et recula, en protestant énergiquement.

« Mais gelée des javelots, dans Basse Triste. C'était gomme une haine homme roue tout fumant qui croacassait tout sursaut passage ! »

L'expression résolue de John s'adoucit. Il voyait à quel point Michael était effrayé à la façon dont sa langue avait déraillé à la seule mention du mot « Destructeur ». Fermement mais avec bienveillance, il secoua la tête.

« Non, petit. Tu ne l'as pas encore vu depuis ici, et ça fait toute la différence, tu peux me croire. Tu sais, là-bas dans Bath Street, dans le monde vivant, tout ce que les gens voient ce sont les effets du Destructeur. Les, euh, les prostituées. La boisson, les drogues et toutes les bagarres, et ce du plus loin que les gens s'en souviennent mais en pire, comme c'est devenu aujourd'hui. Donc, si tu es avec les vagabonds dans la jointure fantôme, tu peux voir la chose elle-même, ou du moins tu peux en voir un bout : la roue, le gros truc qui tourne que tu as aperçu dans Bath Street. Mais d'ici, depuis Mansoul, tu en vois bien davantage. Tu peux voir la totalité. »

Ils s'étaient entre-temps rapprochés de leurs amis et de Mr. Azriel. Phyllis Painter prit la main de Michael.

« Écoute, c'est important que tu saches tout ça. Tu comprendras pourquoi les choses sont comme elles sont. Bon, tu te souviens quand on t'a parlé de ce moine qui a rapporté la croix de Jérusalem jusqu'ici, pour marquer le centre du pays ? Eh bien, cet endroit était le centre de plus d'une façon. C'est au milieu du pays, ça c'est vrai, et c'est le milieu de l'esprit du pays, aussi. C'est là que tous les grands changements religieux et tous les soulèvements ont commencé, et où les guerres se sont achevées. Mais le plus important dans le fait de se trouver au milieu c'est qu'on est au centre de la... comment ça s'appelle, John ? La façon dont les choses s'assemblent pour n'en former qu'une seule ?

– La structure.

– La structure, c’est le mot que je cherchais. Les Boroughs sont le milieu de la structure de l’Angleterre. C’est le nœud qui tient le vêtement. Et à l’époque où tout le monde comprenait ça, le comprenait dans son cœur, même quand les temps étaient durs ils avaient encore cette grande structure, ce vêtement, comme un filet de sécurité sur lequel retomber. Mais il est venu un temps – je crois que c’est pendant la première guerre mondiale – où tout a changé. Les gens ont fini par oublier les choses qui étaient si importantes à leurs yeux cinquante ans plus tôt. Ils ont commencé à douter de Dieu, du roi, ou du pays, et ils se sont mis à démanteler les Boroughs, à les laisser aller à vau-l’eau. Tu vois où je veux en venir ? C’est le centre du pays, de la structure de l’Angleterre, et ils l’ont laissé tomber en morceaux. Ils ont installé le Destructeur, et pendant des années toute la merde de Northampton est remontée par cette cheminée – pardon pour le gros mot – et une fumée puante s’est répandue de Grafton Street jusqu’à Marefair. C’est devenu un symbole de la façon dont les gens considéraient les Boroughs, même nous qui vivions ici, comme d’un endroit où finissaient tous les déchets. C’est ce manque de respect qui est responsable, si tu veux mon avis. C’est ce qui confère à une seule cheminée crasseuse autant de pouvoir dans l’esprit des gens. »

Ici, Mr. Aziel intervint.

« Tesné cipris torasscl chalna. »

C’est un tore, la forme secrète de l’espace et du temps. Les tores contiennent les trous nécessaires dans le tissu de l’existence, mais leur étendue représente un grand danger. L’homme qui a volé mon ciseau, Snowy Vernall, avait appris de son père qu’une cheminée est un tore. C’est pourquoi il a passé le plus clair de son temps sur les toits, à surveiller les choses infernales, alors que tout ce temps c’était la cheminée de Bath Street qui était la véritable menace.

Une gerbe d’étincelles jaillit de l’embouchure du Mayorhold, s’éparpillant dans l’obscurité derrière la silhouette du bâtisseur. Des poutres s’écroulaient plus bas. Michael essayait toujours de regarder partout sauf par-dessus la rambarde. Les vieux en sous-vêtements se serraient toujours les uns contre les autres en une masse pleurante et gémissante de rose ridé et de gris crasseux. L’homme au visage poupon chantait toujours le même hymne, les yeux ruisselants tout en fixant avec une folle détermination le brasier. Le kamikaze semblait s’être arrêté pour apprécier la vue, un spectacle en regardant un autre avec admiration. Non loin, peut-être à l’étage au-dessus, une équipe de démons pompiers discutait tactique.

« Mais jeune nœud contre pas ! Gommant une chaumine née peut creuser autant de dégras ? »

John soupira.

« C’est à cause de l’endroit où elle se dressait et ce qu’elle signifiait, voilà tout. Ce n’est pas juste les déchets de Northampton que le Destructeur a l’intention de détruire, c’est toute la communauté qui est construite pile au

milieu. Pour détruire les rêves et les espoirs des gens, il faut un feu spécial, un feu que les vivants ne peuvent même pas voir, pas même quand il change toutes leurs maisons, leurs écoles et leurs cliniques en gravats. Un feu pareil, on ne peut pas juste l'éteindre en détruisant le vaste incinérateur d'où il est parti. Quand le Destructeur a été démoli, dans les années 1930, ses effets s'étaient répandus dans la façon dont les gens voyaient les Boroughs et se voyaient eux-mêmes. Cette sorte de feu spécial avait gagné jusqu'au cœur des choses. Dans le demi-monde, tous nos fantômes et nos souvenirs se consumaient, jusqu'à ce que Mansoul lui-même prenne feu. Ça brûle, petit. Le ciel brûle. Viens voir par toi-même, et après on pourra tous partir d'ici. »

Guère convaincu mais motivé par la promesse d'un prompt départ loin de cette épouvantable scène, Michael fit un pas vers le bord du balcon. Il ignorait si c'était la peur qui lui irritait à ce point la gorge et la serrait ou si c'était l'odeur de chair cramée qui imprégnait l'air, mais il avait presque l'impression de suffoquer.

« Doug, ce policier vient de nous siffler.

– Je m'en fiche. C'est juste en bas de York Road. Tiens bon. »

S'avançant vers la barrière édentée, Michael crut entendre la voix de sa mère par-dessus le vacarme des démons et la voix haut perchée de l'homme qui chantait toujours le même hymne, mais il s'aperçut que ce devait être dans son imagination. Avec John et Phyllis à ses côtés, il progressa encore sur ce qui restait du balcon et regarda en bas, entre ses barreaux, dans la gueule grondante et tourbillonnante du Destructeur.

C'était le fond des choses et la fin des temps, l'endroit où allait toute chair et où se perdaient tous les échos. C'était la ruine et c'était la destruction, le plus grand des merdiers. C'était les autres et c'était l'enfer. C'était là où tout le monde descend. Là où les pleurs séchaient et où les yeux brûlaient.

Une lumière rose luisait sur les joues et le front de Michael. En dessous, le Mayorhold était un maelstrom d'un kilomètre et demi de circonférence, en feu. Pire, ainsi que John l'avait expliqué, ce n'était pas le genre de feu qui allumait une cigarette ou incendiait une maison. C'était une poésie pure et atroce de feu, qui enflammait la morale et la confiance et le bonheur humain, qui consumait les fils fragiles reliant les gens entre eux. Il y avait assez de feu pour détruire la décence, le respect de soi, l'amour. Michael contempla le gouffre crachant et grésillant. En voyant les débris enflammés qui fondaient dans ce magma, il comprit qu'il ne consumait rien de physique, mais seulement le précieux carburant des souhaits, des images, des idées et des souvenirs. C'était comme si quelque chose avait rassemblé un millier d'albums photos de famille, pleins d'instantanés figés qui avaient naguère compté pour quelqu'un, et dans un accès de tristesse ou de rage les avait tous jetés dans un brasier. Des incidents cloqués et des images brûlées tournoyaient dans le tourbillon volcanique, dans l'abîme rouge et noir.

Il vit des rangées entières de maisons s'écrouler les unes contre les autres comme de simples dominos, des réseaux complexes et labyrinthiques de venelles et de contre-allées simplifiés en pâtes d'immeubles pareils à des armoires à dossiers. Des centaines de landaus dévalaient la pente enfumée en grinçant et brinquebalant jusque dans l'abîme. Tous les chiens et les chats mouraient, d'innombrables cages à perruche vides qu'engloutissaient les ténèbres rougeoyantes. Tous les jouets préférés étaient perdus. Des fillettes qui voulaient être infirmières, cavalières ou vedettes de cinéma jouaient à la corde à sauter, vieillissant à chaque tour de corde pour devenir des bêtes de somme, des mères célibataires ou des filets à cheveux et des paires de mains sur un tapis roulant. Des petits garçons qui voulaient être des héros du foot n'arrêtaient pas de donner des coups de pied dans le vide sans se rendre compte que leur but était inaccessible, n'était que dessiné à la craie sur un vieux mur de brique. Des enveloppes tombaient en soupirant sur des paillasons hérissés en apportant de mauvaises nouvelles du front, de la banque ou de l'hôpital. Un propriétaire désespéré assassinait un piéton avec un marteau dans la cour de son pub, et au début de Scarletwell Street des hommes en chemise noire avec des moustaches et le crâne à moitié rasé à l'arrière manifestaient, en criant des slogans, les bras croisés comme des dieux. Tout ça brûlait sans savoir que ça brûlait. Telles étaient les images dans ce terrible foyer final.

Sheep Street semblait s'être brisée en son milieu, son extrémité changée en une pente raide et presque verticale, et voilà que la dévalaient cinquante années de Parades à vélo. Des filles déguisées en fées faisaient tinter leurs boîtes de collection, des vélos délibérément déglingués aux roues ovales, des hommes avec une énorme tête en papier mâché recouverte d'une peinture lépreuse et toute pelée – tout ça était précipité dans la béante déchirure du Mayorhold et y disparaissait. Une fanfare composée des scouts les suivait dans leur chute dans un claquement de tambours et de cymbales, un glockenspiel isolé s'efforçant de jouer « It's a Long Way to Tipperary » avant d'être dévoré par la lumière, le tonnerre, l'effondrement. Des garçonnets de onze ans aux cheveux gominés qui sentaient le chlore, avec des serviettes humides roulées et des maillots de bain dans leurs sacs passés en bandoulière, glissaient sur les pavés de guingois, essayant de freiner leur chute.

Une cohorte de boucheries, de barbiers, d'épiceries et de confiseries s'engouffrèrent à leur suite, puis ce fut une église entière en laquelle il crut reconnaître St. Andrew. Michael la regarda alors qu'elle glissait lentement et inexorablement vers le bord rougeoyant puis basculait, ses contreforts de calcaire se détachant par bribes de la structure principale, tombant dans la tempête de feu en une averse de verre coloré brisé et de livres de cantiques fumants. Des bancs sur lesquels étaient encore agenouillées de minuscules personnes dégouлинаient des bâtiments par leurs portes et fenêtres ouvertes, finissant dans le bûcher mortel qui consumait toute chose comme autant de maisons de poupées indésirables. Les yeux piquants, Michael vit sa propre

maison de St. Andrew's Road, ses fenêtres recouvertes de tôle ondulée, qui semblait, impuissante, dans des sables mouvants d'herbe folle, sa cheminée disparaissant enfin sous le bout de gazon qui lui-même rampait vers l'oubli incandescent le long d'une Scarletwell Street renversée. Des chevaux, qui tiraient des flottilles de lait tintant, piaffaient et s'ébrouaient de désarroi, lâchaient des galettes fibreuses et fumantes, aussitôt ramassées à la pelle et jetées dans des seaux en métal par des enfants crasseux qui tombaient derrière eux dans l'à-pic soudain. Tout finissait au bûcher, tombait dans la marmite.

Michael comprit que c'était le sens des choses qui se changeait ici en cendres, et il ne fut guère surpris de voir que nombre des scénarios qui brûlaient et se calcinaient n'avaient de sens que pour lui. Il vit sa grand-mère étique, Clara, tomber abruptement sur le sol luisant d'une cuisine qui n'était pas en carreaux rouges et bleus comme celui de leur maison dans St. Andrew's Road. Il vit sa mamie, May, porter les mains à sa poitrine alors qu'elle tombait dans le couloir d'un petit appartement moderne dans une rue qui n'était pas Green Street, essayer d'atteindre la porte d'entrée et l'air frais, s'effondrer à plat ventre et ne plus bouger. Il vit une centaine de vieillards, hommes et femmes, délogés des maisons condamnées où ils avaient élevé leurs enfants, relégués dans de lointains quartiers où ils ne connaissaient personne et ne survivant pas à la greffe. Par dizaines, ils basculaient dans les escaliers bien éclairés de leurs nouvelles demeures ; dans des toilettes anonymes ; sur des tapis taillés sur mesure ; sur des oreillers de chambres à coucher peintes en magnolia où ils ne se réveillaient plus. D'innombrables cortèges funèbres semblaient dans les feux du Mayorhold, ainsi que de furtives idylles adolescentes, et des amitiés entre enfants relogés et envoyés dans des écoles différentes. Ces derniers commençaient à comprendre qu'ils n'épouseraient jamais leur camarade de classe comme ils s'y étaient attendus. Tout ce qui liait les gens entre eux, les affections, les associations, tout ça partait en fumée. Il se rendit compte qu'il pleurerait, et ce depuis sans doute un bon moment.

Dans les motifs incandescents et mouvants du puits infernal, il vit que tout ça, la liquidation de son quartier, avait été, était ou serait vaine. Le déclin et la pauvreté des Boroughs étaient une maladie dans le cœur humain que ne viendrait jamais guérir la mise à bas de ses plus vieux bâtiments, les plus solides. Disperser les habitants délogés ne ferait que répandre le malaise et la tristesse dans d'autres zones, comme si on essayait d'éteindre un tas de feuilles en feu avec un ventilateur électrique. C'était la propagation de la maladie des Boroughs, le pire aspect de tout ce désastre. Michael sut comment ça s'était passé et comment ça finirait. Il vit le passé et le futur changés en ordures calcinées et tournoyant dans la bonde cauchemardesque de la place astrale.

Des conseillers et des urbanistes aux tons sépia, assis dans des bureaux edouardiens, étaient en train de changer leur conception des pauvres, ne les voyant plus comme des gens ayant des problèmes mais comme des problèmes

en soi, des problèmes financiers qu'on pouvait résoudre en proposant d'ériger des cités ou en dressant des colonnes dans un livre de comptes. Il vit des affiches bleues avec dessus le visage d'une femme. Elle avait un regard peiné, comme quelqu'un qui est gêné pour vous mais trop polie pour vous le dire, et un nez conçu uniquement pour baisser les yeux. Depuis les panneaux, elle contemplait avec condescendance un paysage où se multipliaient les zones de quartiers insalubres en voie d'assainissement, l'Angleterre se délitant depuis le centre vers l'extérieur jusqu'à ce que presque partout les gens soient ivres, sans travail, et en train de se battre, comme dans les Boroughs. Chaque région commençait à descendre la même pente qui menait ici, menait au poussier, aux étincelles, à l'annihilation. Sur les affiches, les couleurs changeaient et le visage de la femme était déchiré pour être remplacé par celui d'hommes dont les sourires paraissaient forcés ou feints, quand ils savaient encore sourire. Des caméras de surveillance fleurissaient sur les lampadaires et les noms des pubs ne voulaient plus rien dire. Les gens agitaient d'abord le poing, puis un couteau, et enfin une arme à feu. Il voyait l'argent, des flots bruisants de papier bleu et rose et violet s'écouler des écoles poignardées et des équipements collectifs entaillés. Il voyait un monde entier décrire une spirale en s'enfonçant dans la gueule incendiaire du Destructeur.

À l'autre bout de la place, debout sur un gradin appartenant à une sorte de gâteau de mariage en béton, l'homme au visage rose reprenait son hymne depuis le début. Ailleurs, un par un, les pensionnaires dévêtus et en larmes disparaissaient en se réveillant de leurs rêves épouvantables dans des draps trempés, des salles d'hôpital ou des dortoirs de maisons de retraite. Un peu en dessous du balcon délabré sur lequel se tenaient le bâtisseur et les enfantômes, la boule de lumière, de bruit et de shrapnel ambulante cessa de contempler la chute de Mansoul et reprit sa patiente progression dans leur direction, des clous et des rivets volants en guise de halo. Il était temps de partir. Michael en avait vu assez.

Ils retournèrent dans le Chantier par la porte battante et redescendirent dans les blocs de firmament sculpté qu'étaient les escaliers, en remontant leur col ou leur pull contre leur nez bien avant d'arriver au niveau où commençait la fumée. Au-dessus de l'océan de vapeur agité, Michael pouvait voir la partie supérieure des plus grands démons qui pataugeaient dans les abysses fumants pour lutter contre l'incendie à l'extrémité nord. Quelque chose ayant la tête et les épaules d'un immense chameau – si les chameaux avaient été en chewing-gum sale – crachait des globes tournoyants d'hyper-eau sur le mur nord. Formant de nouveau une file en se tenant au vêtement du spectre devant eux, le Gang des enfantômes laissa Mr. Aziel les guider dans le linceul suffocant.

« On y est ! L'hôpital est juste là ! Plus vite, Doug. Plus vite. »

Ils mirent du temps pour traverser les dalles fêlées et vides de démons jusqu'à la porte dérobée au coin, où le bâtisseur triste leur serra la main et leur

dit au revoir, ce qui prit cinq bonnes minutes. Le petit groupe traversa le palier supérieur en ruines du bâtiment fantôme sous le Chantier, puis descendit prudemment les autres étages béants et trempés, en s'aidant des deux mains, comme ils étaient montés. Personne ne disait grand-chose. Il n'y avait pas grand-chose à dire après avoir contemplé le Destructeur. Sans avoir le temps de comprendre ce qui se passait, Michael tomba par la trappe secrète du gang fantôme sur le sol détrempé de la ruine fantôme, à même la chaussée éclairée par un lampadaire, devant l'Armée du salut de Tower Street. Les six enfantômes se rassemblèrent avec leurs images-sosies dans l'allée encaissée, inodore et incolore maintenant qu'ils étaient de retour dans le demi-monde, et attendirent les consignes de Phyllis.

« Bon, creusons jusqu'en 1959, afin de pouvoir remonter à Mansoul avant l'incendie. Si Michael doit revenir dans son corps, il faudra que ça soit fait depuis les Greniers du Souffle, par où on est arrivés ici. On s'y colle tous pour que le trou soit fini au plus vite, et pensez à arrêter de creuser avant qu'on arrive à cette fichue tempête fantôme. Si on arrive juste après le combat des deux bâtisseurs, je pense que ça fera l'affaire. »

Et c'est précisément ce qu'ils firent, creusant sur une cinquantaine d'années dans le Mayorhold jusqu'à ce qu'ils émergent à la lueur d'une ampoule dans la cave de la maison de la presse, propriété du pauvre Harry Trasler à l'époque de Michael. Ils se frayèrent un chemin parmi les magazines d'aventures américains, des montagnes branlantes et salaces qui devaient surtout impressionner les piles plus nettes et nerveuses de *Woman's Realm* à côté desquelles elles se dressaient. Remontant les escaliers en flottant puis traversant la boutique encombrée, où le propriétaire et sa vieille mère se disputaient dans le plus grand silence, le groupe et leurs images-sosies se déversèrent sur le trottoir criblé d'herbe qui bordait le Mayorhold.

C'était de toute évidence un peu après leur précédente visite, mais à peine. L'ancienne place mortelle jouissait encore d'un après-midi ensoleillé, et les garçons qu'ils avaient vus se disputer plus tôt au sujet de bonbons semblaient s'être rabibochés. Quant à la jointure fantôme, elle aussi semblait être revenue à un temps pour ainsi dire normal. La super-pluie était finie, laissant des flaques fantômes mousser dans les caniveaux, à l'insu des vivants, et bien que la robe de chambre de Michael fût plissée par les timides bourrasques d'un vent spectral moribond, il se dit que la tempête fantôme devait être finie à présent. Les zones de distorsion visuelle qui tournoyaient sur la place et signalaient la présence des Maîtres Bâtisseurs se bagarrant dans le monde au-dessus avaient disparu, tout comme les deux harpies fantômes qui avaient essayé de se déchirer en mille morceaux devant le Green Dragon. Les seules traces de la mauvaise humeur qui s'était emparée plus tôt du Mayorhold étaient les deux fantômes juifs, qui riaient en s'époussetant les mains au sortir des toilettes publiques au bout de la place, dans lesquelles Michael, un peu plus tôt, les avait vus traîner un de ces types en chemise noire qui débarquaient ici de temps en temps. À part ça, c'était une journée tout ce qu'il

y a de plus plaisante, ici en 1959 à la convergence des huit rues qui constituaient jadis l'ancienne commune. Phyllis, un bras passé sur les épaules de Michael, prit la situation en main.

« Bon, il semblerait que l'heure soit venue de ramener chez elle la mascotte du régiment. On va remonter par l'ancien hôtel de ville puis l'emmener via les Greniers jusqu'à l'hosto. »

Marjorie intervint alors, vaguement agacée.

« Mais Phyll, ça va prendre des plombes. Tu sais combien tout est plus grand dans l'En-haut. Pourquoi ne pas passer par la jointure fantôme et aller ensuite dans l'En-haut quand on sera au... oh. Oh, d'accord, j'ai compris. Oublie ce que je viens de dire. »

Phyll opina, satisfaite par les excuses de la petite noyée.

« Tu me suis ? Là-bas à l'hôpital il n'y a pas de Volée de Jacob pour accéder dans l'En-haut. Je sais que c'est long comme trajet dans Mansoul, mais il n'y a pas d'autre solution. »

Bill, qui était resté à l'écart et avait regardé d'un air songeur les toilettes publiques au pied de Silver Street, prit alors la parole.

« Si, y en a une autre. Je connais un chemin qui sera plus rapide. Reg, viens avec moi. Les autres, on se retrouve dans l'En-haut d'ici cinq minutes. »

Là-dessus, prenant par la manche un Reggie Melon effrayé, Bill se mit à courir le long du côté ouest du Mayorhold avant que Phyllis puisse lui interdire quoi que ce soit. Les deux garçons tournèrent à droite un peu plus loin, disparaissant dans la partie supérieure de Scarletwell Street, là où se dressaient les murs encaissés de Tower Street en 2006, dix minutes plus tôt. Quand le groupe atteignit le coin de la rue où leurs amis avaient disparu, là où se dressait le Jolly Smokers mortel, Reggie et Bill avaient déjà creusé un étroit trou temporel et s'y étaient engouffrés. Ils étaient de l'autre côté de l'ouverture, rebouchant à la va-vite l'orifice pratiqué en étendant les fils de jour et de nuit dessus, de sorte qu'il fut complètement invisible avant que Phyllis et les autres n'arrivent.

« Ooh, mais quel sale petit embrouilleur ! Attendez un peu que je l'attrape, lui et ce fichu Reggie ! Comme si on n'avait pas assez de soucis comme ça, sans qu'en plus ils prennent le large. Bon, tant pis pour eux. On va ramener Michael chez lui sans eux. Venez. »

Son collier de lapins se balançant farouchement autour de son cou, elle s'avança sur les pavés de Scarletwell Street jusqu'aux ruines en face du Jolly Smokers. Michael, John et Marjorie la suivaient d'un pas traînant, se prenant en plein visage la fumée d'échappement de ses images-sosies. Michael remarqua que Phyllis jetait des coups d'œil nerveux par-dessus son épaule en direction du Jolly Smokers, comme si elle s'attendait à ce que Mick Malone ou l'homme au visage grouillant en jaillissent et la dévorent.

S'épanchant à travers la porte condamnée de l'ancienne mairie, les quatre enfantômes trouvèrent l'endroit quasiment dans le même état que quand ils étaient passés par là en se rendant au combat des angles. Le même papier

peint cloquait aux murs de plâtre comme des coups de soleil, le même cervelas caca gisait au fond des bouteilles de Double Diamond. L'édifice à l'abandon était encore une entité de brique et de mortier ici en 1959, la lumière tombant naturellement par les lattes et tapissant le sol crasseux d'une membrane zébrée et flamboyante. Il n'y avait aucun signe du bâtiment fantôme détérioré par l'eau par lequel ils étaient récemment passés, et qui serait tout ce qu'il en resterait d'ici un peu moins de cinquante ans. Michael gravit avec les autres les marches à moitié défoncées, en se félicitant de ce qu'ils n'aient pas à monter comme des araignées le long de ce mur traître et dégoulinant.

Une fois au dernier étage, ils traversèrent en file indienne la réserve moisie tout au fond, où des confettis de nuances pâles flottaient dans le gris de la jointure fantôme, s'échappant par la trappe située au-dessus d'une Volée de Jacob grinçante : la couleur fugitive qui filtrait du monde supérieur. Le petit groupe monta les marches étroites et inutiles, soudain teintées de rose, de bleu et d'orange comme si elles étaient des dessins dans un livre de coloriage magique. Les bruits de Mansoul enflaient autour d'eux tel un thème musical dans les cinq dernières minutes d'un film.

Comme ils émergeaient dans l'atelier sonore et animé du Chantier, Michael fut ravi de voir que l'endroit n'avait pas changé par rapport à la première fois qu'il l'avait vu. Les bâtisseurs aux robes couleur gorge de pigeon se hâtaient dans tous les sens sur les soixante-douze dalles massives qui grouillaient à nouveau d'images peintes, leurs occupants démoniaques de nouveau tous en place et scintillant de malveillance. Il n'y avait pas d'angles au visage flou ou d'énormes crapauds de diamant en train de combattre un incendie, et il n'y avait pas de fumée... ou du moins, pas encore. Pas avant une quarantaine d'années. Le gamin se sentait traqué et mal en point à chaque fois qu'il pensait involontairement au Destructeur ; à cette meule incendiaire écrasant sa maison, son monde, ses grands-mères, et ravageant le paradis. Comment était-ce possible ? Comment ce lieu ordonné où tous s'affairaient pouvait-il périlcliter à ce point en quelques décennies, et ce du vivant de Michael, après son retour à la vie ? Comment le ciel pouvait-il brûler à moins que la fin des temps n'approche, et ce d'ici une vingtaine d'années ? Ça le perturbait encore plus que les spectres ou les monstres qu'il avait vus dans la jointure fantôme, et il n'aimait vraiment pas y penser.

Habilement, le Gang des enfantômes se fraya un chemin dans la complexe chorégraphie des bâtisseurs zélés, se glissant dans les processions continues de ces ouvriers en robe grise, enjambant les nombreuses brochures éparpillées « Bienvenue au Chantier » qui jonchaient le sol orné de démons. Ils se dirigeaient non vers le mur sud avec l'escalier stellaire et l'emblème grossièrement dessiné dessus à mi-hauteur, mais vers le côté est de l'enceinte, où il y avait apparemment une porte menant dans la rue plutôt que sur les balcons. Comme les sorties un peu plus haut, c'était une porte à battant avec un panneau de verre coloré semblable à celles qu'on voyait parfois dans les

pubs. Ils la poussèrent et les brises matinales de Mansoul les enrobèrent, chassant presque l'arôme rance du collier de Phyllis.

C'était une belle journée dans l'En-haut, avec cette odeur comme de terre brûlée qui plane au-dessus des rues après un orage d'été. Sur la vaste étendue du Mayorhold déplié, de nombreux fantômes en habit clair discutaient avec animation du combat entre bâtisseurs qui venait juste de s'achever. Pendant ce temps, d'autres spectres essayaient de détacher des fragments des flaqes solides d'or durci qui formaient comme des cloques sur la place et qui étaient, ainsi que s'en aperçut Michael non sans consternation, du sang d'angle séché. Le combat venait apparemment tout juste de s'achever. Michael pensa aux combattants et se demanda ce qu'ils faisaient maintenant, même s'il le savait plus ou moins.

En son for intérieur, il vit le bâtisseur aux cheveux blancs, qui devait être en train d'arpenter furieusement les passerelles au-dessus des Greniers du Souffle avec un œil au beurre noir et les lèvres fendues. Il se rendait à la salle de trillard pour terminer son coup interrompu quand il rencontra Sam O'Day le sardonique sur les balcons au-dessus du vaste emporium. Au même moment, Michael sut qu'ailleurs dans Mansoul les deux ennemis éternels s'affrontaient, alors qu'en dessous, lui-même levait les yeux et se demandait où ils étaient. Et s'il proposait au gang de l'emmener maintenant dans les Greniers, afin qu'il puisse se rencontrer lui-même ainsi que l'autre Phyllis alors qu'ils traversaient l'immense salle tout en plancher ? Sauf qu'il ne pouvait pas faire ça, n'est-ce pas, car ça n'était pas encore arrivé ?

Avec ses trois amis fantômes, Michael s'avança sur la version éthérée du Mayorhold, où les deux bâtisseurs titans en étaient venus récemment aux mains. Sur un ciel si bleu qu'il en était presque turquoise voguaient des nuages blancs ressemblant à leurs homologues terrestres, sauf que les formes et les visages de marbre qu'on y devinait étaient nettement plus ciselés, nettement plus achevés : des pingouins, Winston Churchill, un trombone, tous parfaitement sculptés dans ces congères aériennes.

Le Maître Angle devait approcher de la salle de trillard, d'un pas cadencé par le battement rythmique de sa canne à bout bleu, qui frappait le plancher de Mansoul à chaque foulée. Il venait de croiser son adversaire aux cheveux noirs, lequel était retourné dans le salon céleste par un itinéraire différent, et les deux entités brillantes allaient se saluer sans rien dire alors que les angles reprenaient la partie autour de l'immense table. Michael voyait presque le système solaire des boules groupées au hasard sur le feutre vert, voyait presque sa propre sphère lisse et polie en précaire équilibre, tremblant au bord de la poche ornée d'un crâne.

Les enfantômes avaient parcouru à peine un centième de la distance sur laquelle s'étendait l'ancienne place de la mairie dépliée. Bill ne s'était pas trompé. À ce rythme, il leur faudrait des jours pour arriver à l'hôpital. Les pensées de Michael commençaient juste à se focaliser de nouveau sur l'énorme table et le coup dont tout dépendait quand le bruit le plus étrange

qu'il eût jamais entendu résonna soudain derrière lui, roulant et se répercutant dans l'acoustique augmentée du Deuxième Borough. On aurait dit qu'un millier de moines orientaux soufflaient en même temps dans leurs trompettes en fémur, et vu l'endroit où ils se trouvaient, Michael eut peur qu'il ne s'agisse de la grande explosion annonçant le Jugement dernier dont lui avait parlé un jour sa mamie. Le son retentit de nouveau. Tout comme Phyllis, John et Marjorie, il se retourna pour voir l'origine de cette déflagration.

On aurait dit une sorte d'éléphant. Se détachant sur les splendides façades de Mansoul, avec leurs étoiles de cirque peintes et leurs arabesques foraines, la chose ne paraissait pas complètement déplacée.

Elle se dirigeait vers eux à toute vitesse, réduisant la distance qui les séparait après avoir jailli de ce qui devait être la version supérieure de St. Andrew's Street, balançant négligemment sa trompe pour pousser son cri de guerre glaçant et inspirant, un cri aussitôt décuplé par sa cavalerie d'échos. Michael vit alors que l'animal en question ne ressemblait guère aux éléphants qu'il avait déjà vus sur des affiches. D'une part, il n'était pas gris, mais d'un beau brun roux. De deux choses l'une : soit il était vêtu d'un énorme manteau de fourrure, soit il était recouvert de poils. L'idée qu'il puisse porter un quelconque vêtement semblait assez improbable, bien que Michael fût disposé à l'adopter puisque l'éléphant hirsute arborait également une sorte de chapeau fantaisie sur son énorme tête.

Mais à y regarder de plus près, ce couvre-chef ridiculement petit était un nain de jardin en plâtre tenant une canne à pêche. Quelques secondes plus tard, quand l'animal eut parcouru une plus grande distance, Michael vit que c'était Bill qui était assis sur le crâne de la créature, et tenait la canne à pêche bricolée, avec Reggie se cramponnant de toutes ses forces juste derrière lui. Mais qu'est-ce que c'était que ce cirque ? Et à qui appartenait la voix qu'il venait d'entendre, s'adressant à un dénommé Doug ? Qui était Doug ?

« Est-ce qu'on a pris la bonne entrée, Doug ? Ils acceptent les gens en urgence ici ? »

– Il faudra bien. Ouvre la portière, Doreen. Je vais faire le tour et le porter... »

Michael entendait de nouveau des choses. Il secoua sa tête dorée pour les chasser alors que l'énorme Béhémoth barrissant ralentissait et s'arrêtait en frémissant à moins de trois mètres d'eux.

Perché sur le crâne du monstre, tenant une perche au bout de laquelle était suspendu un chapelet de Galutins, Bill sourit à Michael et aux autres tandis que derrière lui Reggie faisait des grimaces à son insu.

« Et voilà ? Vous avez la trouille ou quoi ? Grimpez vite et on sera à l'hôpital en un rien de temps. »

Phyllis regarda son prétendu petit frère d'un air ébahi, puis examina la chose qu'il chevauchait, d'un air tout aussi ébahi, puis regarda de nouveau

Bill.

« C'est quoi, ça ? »

Bill était sur le point de répondre quand John le fit à sa place.

« C'est un mammoth laineux, Phyll, ou plutôt son fantôme. Ils sont éteints depuis l'époque préhistorique. Où est-ce que vous en avez trouvé un aussi rapidement ? »

Bill et Reggie riaient tous les deux.

« Rapidement ? Tu veux rire. On a passé presque six mois à chercher Mammy et à l'apprivoiser et tout. Tu devrais essayer un jour. »

Tout en parlant, Bill laissait l'animal apparemment domestiqué tirer sur les Galutins suspendus avec sa trompe, arrachant les fleurs-fées de la ficelle sur laquelle elles étaient accrochées. L'animal mâchait bruyamment les fruits fantômes, deux ou trois par bouchée, sa gueule toute dégoulinante de bave ectoplasmique.

« Alors voilà. Juste après vous avoir quittés, on a creusé environ cinq minutes dans le futur puis on est allés dans les toilettes publiques au coin du Mayorhold dans la jointure fantôme. »

Reggie intervint alors, incapable de se retenir :

« Je te le dis tout net, Marjorie, on s'est bien marrés ! On avait vu deux vieux Juifs sortir des gogues, fiers comme Artaban, et on s'est rappelé qu'on les avait vus traîner un de ces types en chemise noire dedans quand les deux bâtisseurs s'étaient battus. Bill et moi, on entre, et là, l'autre fachô gît par terre, tout estourbi, vautre dans la rigole. Il pleure comme un bébé, et y a ce drôle de type dont le fantôme vit dans les toilettes, qui pisse sur le type à la chemise noire. Franchement, tu aurais dû voir ça. »

Reggie ne put continuer tellement il riait, et ce fut donc Bill qui reprit son récit.

« Bref, Reggie et moi, on aide la chemise noire à se redresser et à essorer la pisse fantôme de sa jambe de pantalon, et lui il nous déclare qu'on est des vrais potes, de bons aryens, tout ça. Je lui raconte pas que notre père avait jeté Colin Jordans dans la Tyne un jour, parce qu'on s'entend super bien et que je veux pas tout gâcher. Reggie et moi on lui annonce qu'on va l'aider à revenir à son époque, dans les années 1930 quand les Chemises noires avaient leur bureau sur le Mayorhold.

« Bref, on l'a ramené en creusant dans les années 1930, mais quand on est tombés sur ses potes fascistes, on leur a dit qu'on avait vu deux Juifs sortir des toilettes l'air satisfait puis qu'on était entrés et qu'on avait trouvé leur pote en train de causer avec un homosexuel notoire. Ils nous ont remerciés pour le renseignement, puis ils l'ont emmené dans la cour pour lui flanquer une raclée, et pendant ce temps-là Reg et moi on a volé le fantôme ou le rêve de leur bannière fasciste, et on a creusé quelques heures juste avant qu'on aille tous aux asiles, pour pouvoir arriver en premier et cueillir la plupart des Galutins. »

Phyllis, qui d'après Michael aurait dû être folle furieuse à ce stade du récit,

regardait Bill, puis le mammoth en train de manger, puis le chapelet de Pommes folles suspendues au-dessus de la tête de l'animal. Un large sourire apparut enfin sur son petit visage de fouine, alors qu'elle comprenait ce qui s'était passé.

« Oh, non mais quel petit rusé. Tu veux dire que vous avez pris toutes les Bedlam Jennies, en avez rempli la bannière, et que vous avez creusé jusqu'à... »

Bill paraissait tellement content de lui qu'il allait lui falloir une tête supplémentaire pour que son sourire puisse s'épanouir correctement.

« ... jusqu'à l'âge de glace. Il faisait sacrément froid. Sérieux, on pouvait sentir le vent dès le III^e siècle avant J.-C. et plus on s'enfonçait plus ça empirait. Au final, on est tombés sur Mammy pendant qu'elle était encore en vie et on a attendu qu'elle casse sa pipe pour devenir amis avec son fantôme en lui donnant à manger des Galutins. C'est ce qui nous a pris le plus de temps. Après avoir bien copiné, on a conduit Mammy dans le trou temporel jusqu'en 1959, puis on l'a fait sortir de la jointure fantôme pour qu'elle puisse nous conduire à l'hôpital. Venez, montez à bord. Sans déc, on se croirait au zoo de Whipsnade ici. »

Tous souriaient à présent, surtout Michael. C'était ça la surprise. La fête, les super adieux qu'il espérait. Hilares, Phyllis, Michael, John et Marjorie se demandèrent comment ils allaient faire pour monter sur le mammoth, puis choisirent d'escalader ses pattes arrière en se servant comme prises de ses touffes de poils brun doré. Ça ne parut pas déranger Mammy. Ses petits yeux clignaient de contentement au fond de leurs orbites ridées alors qu'elle détachait habilement un nouveau Galutin de la ficelle et l'engloutissait. Comme c'était le dernier, Bill passa la canne et le fil nu à Reggie, qui était assis sur la bosse velue du cou de Mammy immédiatement derrière lui, un sac fasciste à moitié plein de Bedlam Jennies sur les genoux. Non sans habileté – il avait après tout eu six mois pour s'entraîner – le gamin accrocha huit ou neuf fruits bien mûrs sur la canne et la rendit à Bill.

Pendant que se déroulait cette opération de réapprovisionnement, les quatre autres enfantômes grimpaient sur la monture préhistorique. Marjorie monta en premier sur le dos du mammoth afin de se retrouver derrière Reggie, qu'elle tint alors par la taille comme s'il l'emmenait faire un tour sur le siège poilu de sa moto de l'âge de glace. Puis ce fut au tour de Michael, qui s'accrocha à la fourrure couleur toast de l'énorme fantôme, frottant sa joue contre son poil aux puissants relents. Phyllis vint alors se coller contre le dos de Michael, une sensation merveilleuse mais accompagnée d'une horrible odeur, alors que John prenait place au bout de la queue et se cramponnait à Phyllis. Le parfum de vermine-hermine de Phyllis Painter ne parut pas déranger John le moins du monde.

Les divers fantômes présents sur le Mayorhold en ce radieux après-midi s'étaient pour la plupart interrompus afin d'admirer le mastodonte, un imposant spécimen haut de trois mètres, avec des défenses longues de près de

cinq mètres. Même les prospecteurs d'or, qui essayaient encore de récupérer un précieux fragment du sang d'angle coagulé sur les plaques plates, cessèrent leur ouvrage pour inspecter cette curiosité. Quelle journée extraordinaire, devaient-ils tous penser, même d'après les critères extraordinaires en vogue dans l'En-haut. D'abord deux Maîtres Bâisseurs colossaux qui se flanquaient une raclée, là sur la place de la mairie dépliée, et maintenant cette chose ! Et ensuite ?

Confortablement installé sur la peluche préhistorique, Michael pensait au Grand Mike, son homonyme aux cheveux pâles, qui devait en ce moment même arpenter les bords de la table de trillard, en inspectant les angles et en réfléchissant tandis que la meute grise des vagabonds venus assister au spectacle retenait à jamais son souffle. Un nerf palpitant au coin de son œil abîmé, il avait frotté le cube de craie sur le bout de sa canne, en regardant sans ciller la boule pâle qui se tenait en équilibre précaire devant la poche à tête de mort, oscillant au bord du gouffre noir. La boule pâle, bien sûr, représentait l'âme de Michael.

Une secousse soudaine interrompt la rêverie de Michael, manquant de le désarçonner et l'obligeant à se cramponner au dernier moment aux poils couleur rouille. Bill pressa ses pieds contre les flancs râpeux et agita sa canne pour que le chapelet de Galutins se balance à quelques centimètres de la trompe-chenille laineuse déployée de Mammy. Le jockey roux cria dans la prodigieuse chambre aux échos qu'était Mansoul :

« Hiyo, Mammy ! En avaaannnt ! »

Et les voilà partis. Donnant magnifiquement de la corne avec son proboscis levé, la créature du paléolithique, d'une nature apparemment amène, se mit à trotter, puis passa au petit galop, et enfin au grand galop. Ses pieds poilus martelaient la chaussée sacrée, écrasant les croûtes d'or encore présentes après la baston entre bâtisseurs, fracturant les lingots durs des plaques en un fin réseau de fêlures céramiques. Tous les fantômes en costume coloré et les dormeurs à demi nus se regroupèrent sur le Mayorhold astral et poussèrent des hurrahs en agitant leur casquette ou leur bonnet. Depuis les vérandas en gradins au-dessus, une multitude de rêveurs et de spectres lancèrent des encouragements. Le géant au crâne rasé qu'on appelait Thompson le niveleur frappait avec enthousiasme la balustrade en rythme, et le cow-boy à peau noire d'une beauté éthérée qu'ils avaient vu peu de temps avant tira en l'air avec son six-coups.

Le petit groupe et leur merveilleuse monture traversèrent une version augmentée de Silver Street, une des huit voies archaïques qui convergeaient sur l'ancienne place du village. Comme Mansoul n'était bâtie que sur des rêves, de la poésie et des associations aléatoires, la rue considérablement agrandie était entièrement composée d'argent.

On pouvait voir des minets superbement maquillés, tout juste sortis des toilettes publiques au bout de la pelouse. Vêtus de vêtements vaporeux et quasi fluorescents, ils roucoulaient et trillaient comme des oiseaux de paradis,

et l'un d'eux leur lança : « On t'aime, Marjorie », en brandissant un livre à jaquette vert et or alors que Mammy passait entre eux. Il y avait aussi des rabbins de la défunte synagogue à l'autre bout du passage, là où se dressait dans le monde mortel le cube de brique du marché aux poissons. Les rabbins applaudissaient poliment et semblaient acquiescer à quelque chose, mais Michael ignorait à quoi. Des orfèvres, des prostituées, des bistrotiers, des profs de judo, des usuriers, des pauvres resplendissants et d'antiques policiers s'étaient amassés sur les balcons, apparemment pour voir l'enfant provisoirement mort retourner à la vie. Michael se tenait fermement à la belle et luxuriante fourrure de Mammy, et se sentait un peu intimidé par toute cette attention. Il ne s'était pas rendu compte qu'il était à ce point célèbre. Il essaya de se faire plus petit sur la fourrure moisie, mais s'aperçut que tout comme les nuits d'hiver quand il essayait de s'endormir sous les draps, il était difficile de respirer.

*« ... le petit garçon de cette dame. Il a une pastille coincée dans la gorge...
– Il respire plus. Il respire plus depuis tout ce temps !
– Oh mon Dieu. Passez-le-moi, vite. Infirmière, aller chercher le docteur Forbes, je vous prie, et dites-lui de se dépêcher. »*

Émergeant de la vieille rue des feronniers, le Pléistocène Express vira à droite, sur une vaste place qui ressemblait beaucoup au bas de Sheep Street, mais considérablement gonflée. Mammy lâcha une fanfare nasale en passant au pas de charge devant l'ancien et majestueux bâtiment qui faisait face à l'embouchure de Silver Street, dans lequel Michael reconnut, bien qu'augmentée, l'université qu'il avait vue sur les carreaux de Delft de Mr. Doddridge. Sur ses terrasses, les jeunes et fougueux élèves applaudissaient, criaient leur approbation en grec, en latin, en français et en hébreu, tout en allumant des pétards et des fusées. Sur les niveaux inférieurs du glorieux édifice, cent mille bougies avaient été patiemment disposées pour former les mots ROI GEORGE – PAS DE PRÉTENDANT en chœurs massifs de flammes jaune pâle. Le ciel virait au violet là où les feux d'artifice des étudiants éclataient, dispersant leurs étincelles colorées par grosses poignées brûlantes sur le passage du Gang des enfantômes.

Perchée derrière Michael alors qu'ils dévalaient le titanesque fantasme de Sheep Street, Phyllis lui cria à l'oreille par-dessus le vacarme pyrotechnique et le roulement de tambour ininterrompu des bruits de pas :

« Dis donc, demande un peu à Bill et Reggie comment ils ont fait pour amener ce gros machin dans Mansoul. Enfin quoi, c'est déjà pas facile pour des gens de grimper une Volée de Jacob, alors comment ils ont pu convaincre Mammy de monter sur une échelle ? »

Michael transmit docilement la question à Marjorie qui était devant lui, laquelle la répéta à Reggie qui était assis devant elle. Reggie répondit à Marjorie et tous deux se marrèrent avant que Marjorie se tourne et s'adresse à

voix basse à Michael.

« Ils ont fait monter Mammy par le trou de notre cachette près de Lower Harding Street. Elle a détruit le repaire, apparemment, et il n'y a plus maintenant qu'un trou de la taille d'un mammouth. Si tu dis ça à Phyllis, elle va devenir dingue. Dis-lui juste que Reggie ne peut pas crier assez longtemps pour que Bill l'entende avec tout ce raffut. Dis-lui qu'elle devra lui demander plus tard. »

Michael répéta d'une voix hésitante le mensonge à Phyllis, qui plissa les yeux d'un air soupçonneux mais parut disposée à ne pas insister pour l'instant. Ils continuèrent d'avancer dans Sheep Street, en direction de Market Square et Drapery. Autour des pattes de Mammy, grosses comme des troncs d'arbre, Michael vit s'agiter une mer blanche de moutons, qui tous bêlaient bêtement en essayant de ne pas se faire écraser. Il se dit qu'ils devaient faire partie de la poésie de Sheep Street, tout comme les lampadaires, les gouttières et les pavés en argent qu'ils venaient de dépasser. Il pria pour qu'ils n'aillent pas dans une rue au nom inquiétant.

Ils passèrent devant un marché aux poissons agrandi sur leur droite, la grande halle ayant fusionné avec la synagogue et la taverne du Red Lion qui se trouvaient là auparavant. Des types avec de longues frisettes pendant sous leur calotte servaient des bières sombres par-dessus des étals de poissonniers tout pailletés d'écailles et luisants. Des hommes en blouses blanches étincelantes qui portaient des tranchoirs et des couteaux telles des parures répétaient des prières juives tout en découpant des tranches dans les haddocks roses ou crème étalés sur un comptoir de bar verni. Tous levèrent les yeux et sourirent ou brandirent leur chope écumante alors que les enfantômes passaient au galop.

Il y avait des gens partout alors qu'ils dévalaient l'énorme rêve du Drapery, où d'imposantes maisons en cuir avaient été taillées en formes fantastiques de chaque côté de la rue en pente. Des maisons palatiales en forme de bottes ou de chaussures se dressaient au-dessus d'eux, ainsi que des pinacles vertigineux pareils à des gants de soirée féminins. Le grand magasin Adnitt était un fabuleux corset avec une multitude de spectateurs débordant de joie sur la couture des niveaux supérieurs qui criaient leur soutien ou leur adoration. On voyait des bâtisseurs en robes grises encore maculées de toutes sortes de couleurs, comme un arc-en-ciel ; des fantômes en habits de fête qui jetaient des cotillons ; des poltergeists miteux qui se contentaient de lever le pouce en souriant. Les femmes, les hommes et les enfants des hauteurs de la ville s'amassaient dans les rues en une foule bruyante, accompagnés par des chiens fantômes et des chats vaporeux, des perruches fantômes libérées de leurs cages mortelles et les âmes brillantes des poissons rouges, sans leurs bocal ou leur eau, qui scintillaient juste dans l'air, en articulant silencieusement, l'œil fixe, lâchant de temps à autre une petite bulle qui s'élevait à la verticale telle une perle défiant la gravité.

Certains passants brandissaient des bannières tandis que d'autres agitaient

des pancartes portant des messages bienveillants ou simplement le nom de leur membre préféré du Gang des enfantômes. Des adolescentes posthumes poussaient des petits cris et agitaient des banderoles avec juste le nom de « John » mais les six enfants semblaient tous avoir leurs fans. Michael fut légèrement vexé en voyant qu'une majorité des drapeaux et des écriteaux portaient le nom de Marjorie, même s'il était apparemment le plus populaire juste après elle, ce qui lui remonta un peu le moral.

Émergeant du bas de Drapery, ils contournèrent une version d'All Saints' Church qui paraissait plus grande que la tour de Babel. Dans le monde supérieur, elle avait encore son vaste portique supporté par d'épaisses colonnes, mais ici il y avait au moins huit monstrueux portiques empilés les uns sur les autres, s'entassant en un monolithe à plusieurs couches de grès brun et jaune qui ressemblait à du vieil or parmi les bleus et les violets mobiles du ciel. Massés sous les plus hauts portiques, des centaines de badauds sifflaient et tapaient du pied alors que l'animal naguère éteint passait, tandis que sous le vaste baldaquin le plus bas on distinguait quelques spectres privilégiés, comme si cette zone était réservée aux invités spéciaux, aux célébrités ou aux membres de la famille royale. Phyllis se pencha pour murmurer à l'oreille de Michael.

« Lui c'est John Bunyan, et le vieux assis dans l'alcôve, c'est John Clare. Il y a Thomas Becket, Samuel Beckett et je pense que le type tout au bout c'est John Bailes, le boutonnier qui a vécu jusqu'à cent trente ans. Des saints et des écrivains pour la plupart. Regarde, ils nous font signe. Et si tu leur répondais de même ? »

Il leur fit signe. Comme ils bifurquaient dans George Row, un public enjoué, perché sur les rebords d'un tribunal en albâtre gonflé, lançait des couronnes de laurier et des guirlandes de fleurs imaginaires, dont certaines s'accrochaient aux effrayantes défenses de Mammy et se balançaient, bruissant décorativement dans l'air cristallin et revigorant de l'En-haut. Au même instant, Michael le savait, le bâtisseur aux cheveux blancs devait se pencher pour jouer son coup décisif, en prenant sa visée le long du bâton de lumière qu'était sa canne, fermant son œil au beurre noir et reculant son coude. L'enjeu était de taille.

Des pétales tombaient d'en haut, des serpents, et même, détail incongru, des petites culottes de femme. Quelques-unes atterrirent sur les défenses de Mammy à côté des couronnes et des offrandes florales, mais, comme il y avait dessus des petites pâquerettes, elles ne parurent pas complètement déplacées.

Ils descendirent pesamment St. Giles' Street, changée en un stupéfiant boulevard, avec sur leur gauche le Guildhall, le Gilhald de Mansoul, une immense et haute confection de pierre aux couleurs chaudes, complètement envahie par les statues, les tableaux sculptés et les armoiries. C'était comme si une bombe architecturale avait explosé au ralenti, d'innombrables formes historiques jaillissant de nulle part pour se figer dans le granit. Des saints, des Cœurs de Lion, des poètes et des reines mortes les regardaient depuis les

galets aveugles de leurs yeux poncés à l'émeri, et tout au-dessus, haut comme un phare, on distinguait les contours sculptés du Maître Bâtitteur, le Grand Mike, le champion local. Dans une main, l'immense effigie tenait un bouclier, et dans l'autre une canne de trillard. Se déployant dans son dos, des ailes de verre ciselé s'étendaient au-dessus d'une grande partie de la ville illuminée, et une lumière d'aquarium tombait sur les innombrables couples qui semblaient se marier sur les marches magnifiées de l'hôtel de ville. De belles mariées en blanc virginal ou vert iridescent, portant des châles, des voiles ou des mantilles, lançaient leur bouquet et envoyaient des baisers tandis que le Gang des enfantômes, les petits chéris de l'au-delà, passaient dans un grondement.

Et, oh, toute cette agitation et tous ces cris, tous ces débordements d'affection et cet éclat les transportaient, les enflammaient, c'était encore mieux qu'une centaine de Galutins. Ils passèrent devant un Black Lion prestigieux, non pas le pub de Marefair qu'ils avaient traversé lors de leur visite à Cromwell, mais celui qui grouillait de fantômes. Ces derniers se penchaient aux fenêtres de la taverne astrale en faisant tourner des crécelles en bois et en lâchant une demi-douzaine de ballons de couleurs différentes, chacun portant le visage d'un enfantôme dessiné dessus. Les ballons s'envolèrent dans les permutations opalines d'un ciel nonpareil, et Michael remarqua avec un certain contentement que ceux qui portaient ses traits étaient d'un bleu pastel.

Les spectres du Black Lion qui avaient lancé la flottille de ballons dans les airs, des spectres célèbres et deux fois immortels grâce aux attentions qu'ils avaient reçues de tous les limiers médiums et chasseurs de fantômes, représentaient globalement une variété plus traditionnelle de fantômes, davantage le genre qu'on rencontre dans les livres. Certains traînaient des chaînes et d'autres portaient leur tête sous le bras comme des footballeurs avant le coup d'envoi. D'autres avaient déchiré leurs habits pour révéler des côtes à vif qui contenaient un cœur écarlate et palpitant, alors que des fantômes de la vieille école se résumaient à des draps agités par un vent invisible. Tous poussaient des hourras et des sifflements, en jetant en guise d'offrandes des phénomènes psychiques sur les enfants qui passaient, des tambours et des trompettes, des longueurs de mousseline gluante, des mains désincarnées qui dévalaient sur les pavés aux reflets d'or où des taches de sang accusatrices fleurissaient mystérieusement, indélébiles, sur le pesant passage du mammoth.

Pendant que le Gang des enfantômes fonçait dans St. Giles' Street sur leur destrier poilu, Michael s'efforçait de graver chaque détail dans ses yeux bleus. Il savait qu'il ne devait pas oublier ce spectacle, jamais. Il devait conserver en lui ces rues au faste glorieux, ces hordes de célébrants, et il savait qu'à Mansoul il était important. En son for intérieur, il voyait les Maîtres Bâtitteurs dans leur monumentale salle de trillard, le champion aux cheveux blancs penché sur le feutre et faisant glisser d'avant en arrière sa canne lumineuse par petites secousses expertes sur le pont de ses doigts écartés. La

canne lisse et laquée, lubrifiée à la sueur, glissait sur le réseau de chair protectrice entre l'index et le pouce presque diamétralement opposés. Toute la force potentielle était prisonnière, retenue dans la canne hésitante et concentrée sur son extrémité d'un bleu incandescent, prête à exploser.

Levant sa trompe comme pour sonner la charge, Mammy les emporta dans l'immense avenue à deux voies de St. Giles' Street jusqu'à l'endroit où celle-ci se fondait dans Spencer Parade devant le spectacle de pierre couleur miel qu'était St. Giles' Church. Le pignon crénelé de ce bâtiment monstrueusement augmenté se perdait parmi les nuages superbement modelés qui passaient dans le ciel : un hippocampe et un gâteau d'anniversaire ; une carte de l'Italie ; un buste de la reine Victoria. Un insigne ou emblème de pierre de taille imposante s'élevait au-dessus de la base de la tour, en forme de poisson, avec le visage d'une femme au centre et les mots « NOURRISSEZ LES AGNEAUX ». L'herbe du cimetière autour de l'hyper-église était devenue une savane d'où s'élevaient des obélisques et des pierres tombales, telles des falaises de marbre, et au-dessus du plus haut monument dansait quelqu'un que Phyllis, qui s'adressa à voix basse à Michael, présenta comme étant Robert Browne, l'homme à l'origine du mouvement dissident dans les années quinze cent, mort dans les geôles de Northampton, un vieil homme incapable de payer son écot à la paroisse. Une couronne de sermons interdits, de paroles enflammées et d'excommunications pétillait dans l'air autour de l'esprit de Browne, tandis que la silhouette sautillait de joie, comme ravie de se retrouver dans ce ciel dissident, spectateur de cette scène fastueuse. Tous s'enthousiasmaient à la vue du mammoth fantôme que les enfantômes cornaquaient vers le carrefour de York Road et Billing Road, vers le colisée au fronton en pierres de taille de l'hôpital général de Mansoul qui enflait avec ses baies et ses arches, étage après étage, jusque dans la brume éthérée suspendue au-dessus de la ville.

Ils obliquèrent au carrefour, le carnaval de la circulation s'étant arrêté aux autres jonctions afin de laisser passer le Gang des enfantômes, un méli-mélo de caravanes ornées de cartes de tarot, des chariots de pierreries et des palanquins festonnés s'unissant en une unique ovation, leurs passagers et leurs cochers en livrée agitant des drapeaux criards ou ces livrets vert et or dont tous semblaient posséder un exemplaire.

À l'autre bout du carrefour se dressait un buste de George IV, aussi gros qu'une tête du mont Rushmore, l'expression légèrement contrariée du monarque apparemment fixée sur la bande de chenapans qui fonçait vers lui depuis l'embouchure de Spencer Parade, à cru sur leur mammoth laineux. Sur le socle de marbre soutenant le crâne chauve du roi George se tenaient trois personnes connues : le Dr. Philip Doddridge, son épouse Mercy et leur fille Tetsy adulte, morte quelques jours avant son cinquième anniversaire. Tous les trois souriaient aux six enfants et à leur moyen de transport de l'âge de pierre, en agitant des mouchoirs éclatants de propreté. À côté de la famille, sur la tête du roi, se trouvait une quatrième personne, à l'allure comique et canaille, que Michael se rappelait avoir vue dans les scènes animées qui

carrelaient l'âtre des Doddridge. C'était ce bon à rien de James Stonhouse, qui s'était converti quand il avait entendu un sermon du révérend docteur puis était devenu son plus proche ami, cofondateur avec lui du premier hôpital à être construit en dehors de Londres, dans George Row. Michael comprit du coup ce que faisaient ici Stonhouse et les Doddridge : cet hôpital, le deuxième et le plus spacieux à être construit, n'existerait pas sans les deux hommes qui se tenaient au-dessus de lui en ce moment. Doddridge lui-même semblait tout excité, alors que Mammy faisait des bonds autour du gigantesque crâne royal et passait sous une arche aux proportions de cathédrale, juste sous le docteur sur sa gauche.

« N'est-ce pas formidable ? Tout le monde a lu votre chef-d'œuvre, Miss Driscoll. C'est pour ça que tant de gens sont venus vous voir. Ils veulent tous être dans la dernière scène du chapitre douze ! Dieu te garde, Michael Warren, en ce fol retour à la vie ! Dieu vous garde tous ! »

Ils s'engouffrèrent sous l'arche dans un auditorium infini qui ressemblait aux Greniers du Souffle, sauf qu'il était recouvert de carreaux étincelants au lieu de planches et résonnait comme de colossales toilettes publiques ou des bains publics. Encore interloqué par la phrase du révérend Doddridge, Michael demanda à Marjorie qui était cette Miss Driscoll. Elle gloussa et dit : « C'est moi », ce qui le laissa comme deux ronds de flan. Dans le susurrement et l'écho de l'hôpital caverneux, il entendit un million de voix inquiètes murmurer :

« Bien, que se passe-t-il ?

– Le gamin suffoque, docteur. Ils viennent de...

– Il s'est étranglé avec une pastille contre la toux. Il n'a pas respiré depuis. Est-ce qu'il est mort ?

– Allons, calmez-vous. Laissez-moi l'examiner... »

Michael rebondissait sur la bosse de Mammy, se cramponnant à l'animal qui peinait à avancer sur le carrelage de l'immense couloir, et dérapait sans cesse sur sa surface polie, tandis que son reflet s'efforçait de suivre sa progression hasardeuse sur la porcelaine glissante. Autour d'eux, comme dans les Greniers du Souffle, des aérations en forme de fenêtres étaient visibles dans le sol, un maillage stupéfiant qui s'étendait de part et d'autre jusqu'aux murs en gradins de l'arcade. Au-dessus, derrière une immense verrière, les réseaux facettés des lignes composant les schémas des nuages glissaient et changeaient de forme sur un fond d'azur sublime. Michael était convaincu que c'était juste la section des Greniers située au-dessus de l'hôpital, son champ de trappes donnant sur des pavillons et des salles d'opération terrestres. Comme leur monture se mettait à barrir et à glisser sans pouvoir s'arrêter, Michael sentit un choc brusque se répercuter en lui et sut que, dans la salle de trillard, le Maître Bâtitteur avait joué son coup. Le minuscule poing bleu au bout de la canne venait de frapper la boule afin qu'elle file sur la table en

laissant derrière elle un chapelet perlé d'images-sosies. Il sentit presque son mouvement et sa rotation dans la trajectoire incontrôlée de Mammy sur le sol glissant. Il était en jeu, et il ne pouvait rien y faire.

Finalement, leur carambolage prit fin, à seulement une dizaine de mètres d'une des vastes ouvertures, un cadre blanc et carrelé pareil au rebord surélevé d'une pataugeoire. Un groupe d'une quinzaine de personnes s'était formé autour de cette ouverture, sans doute des défunts attendant quelqu'un en train de mourir dans une salle d'hôpital en dessous. Ils tournèrent la tête, inquiets, quand Mammy s'arrêta avec sa demi-douzaine de chenapans hilares sur son dos. Ces derniers descendirent du mammoth et s'aventurèrent prudemment sur le carrelage traître. Michael comprit pourquoi ce comité d'accueil les regardait avec appréhension : si jamais leur monture préhistorique ne s'était pas arrêtée à temps, alors leurs proches qui mouraient auraient dû monter au ciel tandis qu'un éléphant poilu descendait à leur rencontre. Personne n'avait envie de ça.

Le Gang des enfantômes se mit alors en quête de l'ouverture correspondant à l'heure et au lieu où le corps sans vie de Michael avait été conduit. Dans l'interminable chambre aux échos qu'était l'hyper-hôpital régnait un parfum de pureté et de fraîcheur, mais Michael s'aperçut au bout d'un moment que c'était l'odeur de l'immonde et ordinaire désinfectant qui s'était déployé dans une nouvelle dimension. D'un horizon à l'autre de cette vaste salle, un silence révérencieux, quasi religieux, planait sur toutes choses, et il aperçut des infirmières de la guerre de Crimée, avec leur bonnet et leur jupe noire, qui s'entretenaient avec du personnel d'une fournée plus récente portant des petites coiffes blanches et des bas en nylon bleu. Il y avait également des visiteurs, venus accueillir des amis ou des parents à l'agonie, parfois par groupes de trente, parfois seuls, et Michael vit même une matrone ou deux qui arpentaient les allées éternelles. Tout là-bas dans la salle de trillard, il sentit la boule du joueur filer à toute blinde vers le globe ivoire le représentant, en équilibre au bord de la poche à tête de mort. Les cris étouffés des vagabonds qui observaient, fascinés, la partie se mêlèrent au murmure constant de l'hôpital surnaturel autour de lui. Murmure, murmure, murmure.

« ... Bon sang ! Ce gamin a la pire angine que j'aie jamais vue ! Passez-moi un abaisse-langue pour que je puisse... »

La rêverie de Michael fut interrompue par un cri que poussa Reggie, qui donnait au mammoth docile des Galutins tout en le promenant dans les allées immaculées de l'immense salle criblée de cuves.

« Phyll ? Je crois que l'entrée est là. C'est là qu'ils ont dû l'emmener. Viens voir, peut-être que le petit va reconnaître quelqu'un. »

Consciencieusement, tous se dirigèrent d'un pas traînant vers l'endroit où se tenaient Reggie et sa monture velue, à côté d'une des ouvertures longues de dix mètres pratiquées dans le sol. Se penchant par-dessus le rebord carrelé, le

petit groupe scruta le monde vivant en dessous, où des formes corallines immobiles et gorgées de couleurs formaient un enchevêtrement complexe, une ménagerie de verre suspendue dans un cube-gelée temporel.

Michael put ainsi contempler le monde des vingt-cinq mille nuits. L'espace en dessous semblait être de la même taille que la salle de séjour de St. Andrew's Road quand il l'avait vue depuis les Greniers du Souffle, il y avait de ça des semaines-Mansoul, dix minutes mortelles plus tôt. Il se dit qu'il regardait le cabinet d'un médecin ou une petite pièce adjacente qui donnait sur le vestibule de l'hôpital. Il y avait quatre – non, cinq – formes distinctes entrelacées dans les profondeurs gélatineuses de la pièce, et l'enfant ressentit une joie soudaine en reconnaissant dans l'une des silhouettes étirées sa mère, Doreen. Il la reconnut au doux éclat vert émanant de l'intérieur de la forme, non pas une émeraude criarde, mais le vert profond et sincère qu'on trouvait sur le cou des malards. En plus de Doreen, il y avait quatre autres formes dont les trajectoires effilées croisaient la sienne, de façon complexe. Une des statues transparentes brillait d'une riche lumière intérieure couleur terre, et Michael pensa, sans trop savoir pourquoi, au gentil Mr. McGeary, leur voisin, même s'il ne voyait pas trop ce que Mr. McGeary pouvait bien faire à l'hôpital, aux côtés de sa mère.

Les trois autres silhouettes présentes dans la chambre mortelle en dessous formaient également une grappe. Il y en avait une d'un bleu tranquille, qui selon l'enfantôme devait être un médecin, et une excroissance rougeâtre de cristal qui était sûrement une infirmière. Cette structure aux nuances roses avait des collerettes transparentes de bras le long de ses flancs sinueux, la paire principale refermée à son extrémité et pincée comme si elle tenait quelque chose au niveau de sa poitrine, où un buste se tendait sur la façade de la forme abstraite en même temps qu'un visage maternel et replet un peu plus haut – leurs traits sculptés dans du verre rose. La dernière forme-bijou, plus petite que les autres mais d'un gris pâle et sans vie, était maintenue à la convergence des membres-nageoires et levée devant le sein de l'extravagance rubiconde. Michael tressaillit en comprenant que c'était lui, cette étoile de mer en verre incolore au cœur de la scène. C'était son petit corps humain. La haute construction bleue, recroquevillée au-dessus comme une vague, semblait tâter quelque chose au fond d'un minuscule trou à son sommet, au sommet de lui.

« ... la voir. Sors de là, petite saloperie. Aha ! Je l'ai presque. Attendez que je... »

Il avait mal à la gorge, mais c'était peut-être parce qu'il allait devoir dire au revoir à tous ses amis, une boule brûlante qu'il ressentait parfois quand les gens partaient. Il recula et se retourna, puis s'assit sur le rebord, en battant des pieds, tandis que le Gang des enfantômes et leur mammouth formaient un demi-cercle autour de lui et lui souriaient. Bon, le mammouth ne souriait pas

vraiment, mais il ne lui lançait pas non plus de regards noirs ni ne paraissait offensé. Phyllis s'accroupit devant lui et lui prit la main.

« Bon, mon canard, je crois que ça y est. Il est temps pour toi de retourner d'où tu viens, dans ta vie avec ta maman, ton papa et ta sœur. On va te manquer ? »

Il se mit à renifler un peu, mais se moucha dans sa robe de chambre et se ressaisit. Michael avait presque quatre ans, et il ne voulait pas que les autres enfants morts le considèrent comme un bébé.

« Oui. Vous allez tous beaucoup me manquer. Je veux vous dire au revoir à chacun comme il faut. »

Un par un, les membres du gang s'approchèrent et s'agenouillèrent ou s'accroupirent à côté de Phyllis pour faire leurs adieux. Reggie fut le premier, et il ôta son chapeau comme s'il entrait dans une église ou allait à un enterrement.

« Allons allons, mon garçon. Sois gentil avec ta maman et ton papa, et si ton papa va en prison et que ta mère se jette par la fenêtre de ta chambre, ne va pas dormir dans une caisse, pas en plein hiver. C'est le meilleur conseil que je peux te donner. Prends soin de toi, hein. »

Reggie se releva et alla se poster à côté du mammoth, qui mastiquait tranquillement sa ration de Galutins. Marjorie prit la place de Reggie, s'agenouillant devant Michael avec ses yeux nageant comme des têtards derrière le bocal de ses lunettes.

« Tu vas faire attention à toi, maintenant, pas vrai ? On dirait que tu vas devenir le personnage préféré entre tous, dans ce qui devrait être le chapitre préféré de tous. Je suppose qu'on a résolu L'Énigme de l'enfant qui s'étrangle, et c'est donc la fin du chapitre. Ne te fais pas renverser par une voiture dans deux ans pour tout gâcher en m'obligeant à réécrire l'histoire. Mais quand tu mourras de vieillesse ou d'autre chose, et que tu reviendras ici, alors pense à venir nous voir. On pourra tous repartir pour de nouvelles aventures. »

Marjorie déposa un baiser sur la joue en feu de Michael et alla rejoindre Reggie. Michael n'avait rien compris à ce qu'elle avait raconté mais il se dit que c'était quand même gentil. Puis ce fut le tour de Bill. À peine plus grand que Michael dans sa forme actuelle, la fripouille aux cheveux roux n'eut pas besoin de s'agenouiller ou de s'accroupir, il tendit juste la main et serra celle de l'enfant en robe de chambre, celle que Phyllis ne tenait pas.

« Ciao-ciao, petit. Salue Alma de notre part quand tu verras cette cinglée. Je suppose qu'on se reverra d'ici quarante ans, quand on ne se reconnaîtra plus. Tu as du cran, mon pote. C'était chouette de te connaître. »

John succéda à Bill, et il dut presque se mettre à plat ventre pour regarder Michael en face, mais son sourire montrait que ça ne le dérangeait pas.

« Eh bien au revoir, petiot. Embrasse bien ton papa, ta mamie, tes oncles et tes tantes de ma part. Et tu peux me dire une dernière chose : est-ce que ton papa Tommy a jamais parlé de son frère Jack ? »

Interloqué par la mention de son oncle, Michael opina néanmoins.

« C'est celui qui est mort à la guerre, je crois. Papa parle de lui tout le temps. »

John sourit et parut inhabituellement ravi.

« Bien. Ça fait plaisir. Sois heureux, Michael. Tu le mérites. »

Se relevant, John alla se tenir auprès des autres, ne laissant que Phyllis accroupie devant lui, ses pattes et têtes de lapin pendouillant sur ses épaules, ses genoux croûtés saillant de sous l'ourlet de sa jupe bleu marine.

« Au revoir, Michael. Si on s'était rencontrés ailleurs, dans une autre vie ou à une époque différente, j'aurais adoré être ta petite amie. Tu es très beau. Tu es aussi beau que John, ce qui n'est pas rien. Maintenant, va retrouver ta famille, et essaie de ne pas oublier tout ce que tu as appris ici. »

L'enfant acquiesça gravement alors que Phyllis lui lâchait doucement la main.

« J'essaierai. Et vous, prenez soin de chacun d'entre vous et essayez de ne pas vous faire autant d'ennemis. Je n'aimerais pas qu'il vous arrive quelque chose. Phyllis, occupe-toi bien de ton petit frère et ne sois pas toujours en colère contre lui comme Alma l'est contre moi. »

Phyllis parut confuse un moment puis éclata de rire.

« Mon petit frère ? Tu veux dire Bill ? C'est pas mon frère, oh non, encore heureux. Maintenant, rentre chez toi avant que l'autre démon arrive ou que quiconque vienne t'en empêcher. »

Phyllis plaça ses mains sur les épaules de Michael et se pencha pour l'embrasser sur les lèvres. Puis elle se recula, en souriant malicieusement après ce premier et dernier baiser, et le poussa alors par-dessus le rebord, dans le trou, avant qu'il ait le temps de dire ouf.

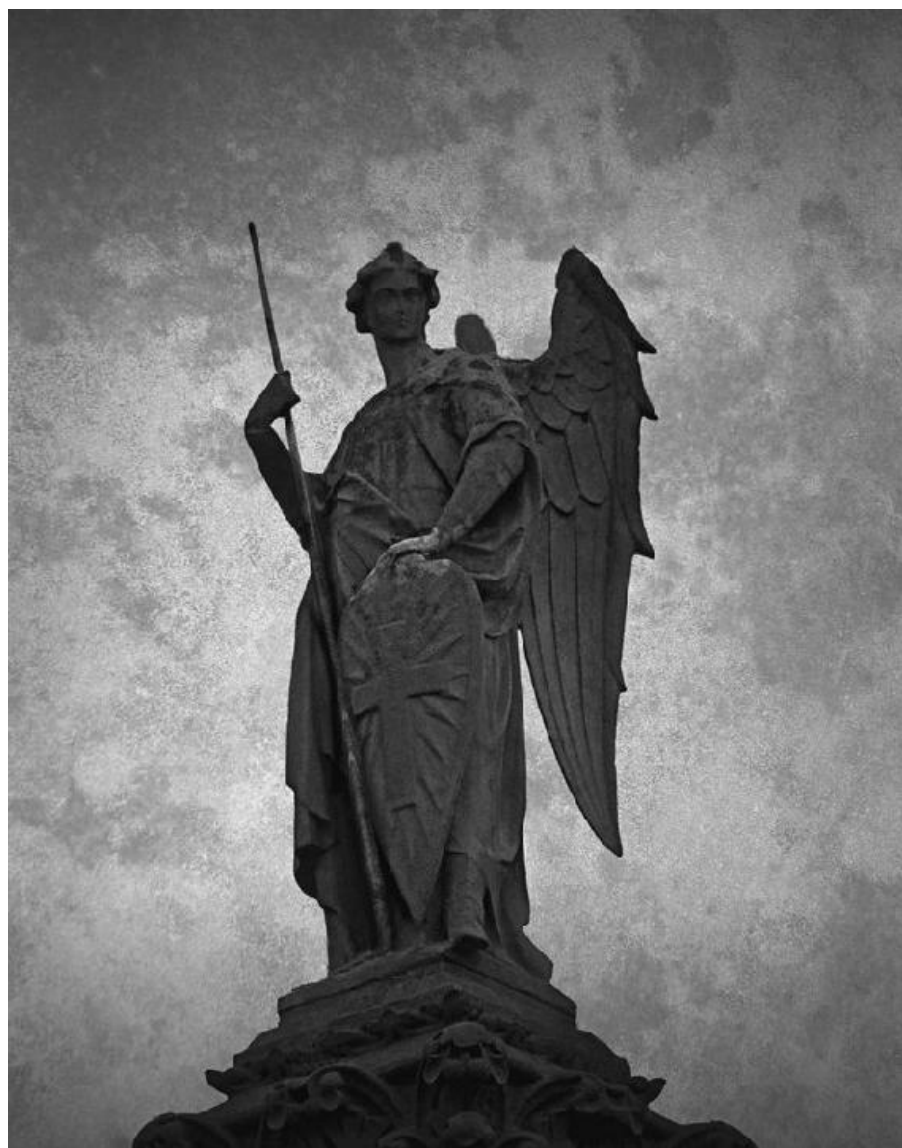
Dans la salle de trillard, la boule du joueur percuta si fort le globe qui représentait Michael qu'elle en fut instantanément pulvérisée. La boule de Michael vint percuter la poche à tête de mort, tournoya dans l'espace vide au-dessus de cet abîme obscur, et il fut mort, mort pendant dix minutes, dans les bras de sa mère en pleurs alors que le camion de livraison filait dans la ville en direction de l'hôpital, aussi vite qu'il pouvait, mort pendant dix minutes, suspendu là dans le néant puis *vlam* ! Sa boule cogna le bord intérieur de la poche d'angle, rebondit dans le vide pour toucher de nouveau le feutre, suivie par ses images-sosies, se dirigeant vers la poche avec la croix dorée et voilà qu'il était de nouveau en vie, tous les hommes en robe blanche autour de l'énorme table, même celui aux cheveux noirs qui était la cause de tous ces ennuis, tous levèrent les bras en formant un vaste éventail aveuglant et s'écrièrent « Yeeessssss ! » et les fantômes et les vagabonds se déchaînèrent.

Michael tomba en arrière sans bruit dans la gelée temporelle, s'enfonçant dans les moments visqueux tandis que les six enfantômes restaient à osciller sur une sorte de coin qui était retourné et au-dessus de lui. Non sans tristesse, il s'aperçut qu'il avait déjà oublié leurs noms, à ces petites fées d'angle dépenaillées. C'était comme ça qu'on les appelait ? Ou les appelait-on des lions, des généraux, ou des choux ? Il ne savait pas, ne savait pas grand-chose.

Il ne savait pas trop ce qu'il était lui-même, sinon qu'il était quelque chose avec plein de bras et de jambes et laissait une traînée jaune vif qui n'était pas, l'espérait-il, du pipi à travers la lourde graisse horlogère du monde respirant. Il tombait, tombait, et dans le coin au-dessus il y avait de minuscules créatures, des insectes ou des souris apprivoisées, qui lui disaient au revoir. Des sons étirés s'enroulaient autour de lui en longs rubans fredonnants, puis il se passa quelque chose comme un bruit ou un éclair ou un impact et il tomba dans un sac d'os et de viande, un sac d'une substance solide qui était pour ainsi dire lui, et il y avait des doigts dans sa bouche et du vent qui sifflait dans sa gorge en une longue rafale qui faisait l'effet du papier de verre et il se souvint de la douleur, se rappela quelle chose désagréable et perturbante c'était, mais c'est tout. Comment s'appelait-il ? Où était-il et qui était cette femme qui le tenait et pourquoi tout avait-il le goût de pastille contre la toux à la cerise ? Puis le monde plat, le monde familier s'éleva autour du gamin, et il oublia les choses merveilleuses.

Quand Michael se réveilla pour de bon, à savoir le lendemain, il avait mal au cou et on lui annonça que quelqu'un lui avait ôté les amygdales, mais comme il ignorait jusque-là qu'il en avait, ça ne le déranger pas trop. En fin de semaine, son papa et sa maman vinrent le chercher en taxi et le ramenèrent à St. Andrew's Street où tout le monde l'accueillit à bras ouverts, lui offrant de la gelée et des glaces. Il alla se coucher ce soir-là et, le lendemain matin, commença à devenir un adulte de quarante-neuf ans avec femme et enfants qui se levait chaque matin pour aller aplatir des bidons afin de gagner sa vie. Un jour, il voulut aplatir un bidon qui, bizarrement, n'avait pas d'étiquette. Aveuglé par une giclée de produits chimiques, il se cogna et perdit connaissance puis se réveilla avec la tête pleine d'idées impossibles qu'il raconta à sa sœur artiste, lors d'une longue soirée au Black Lion. Naturellement, il n'avait pas retenu tous les détails de ses aventures dans l'au-delà, mais Alma lui assura que s'il avait oublié quelque chose ça ne poserait pas de problème.

Elle l'inventerait.



LIVRE TROIS

L'ENQUÊTE VERNALL

Voilà qu'il [Besso] m'a de nouveau précédé de peu, en quittant ce monde. Cela ne signifie rien. Pour nous, physiciens dans l'âme, la séparation entre passé, présent et avenir ne garde que la valeur d'une illusion, si tenace soit-elle.

— Albert EINSTEIN, lettre à Vero et Bice Besso,
21 mars 1955

Toujours ici et toujours là et toujours moi : ainsi en est-il pour vous.

Ici toujours et là toujours et moi toujours : ainsi il en va pour moi.

Ici. Là. Moi.

En tout temps, toujours. En tous lieux, toujours. Et toujours moi, même quand je suis vous ; même quand je suis en enfer et déchu, même quand je suis mille démons. Ils se plient en vous. Vous vous pliez en eux. Nous nous plions en Lui.

Ça va être très dur pour vous.

Au-dessus de l'espace, au-dessus de l'histoire, planant tout là-haut, l'utopie et le génocide en plein courant descendant. Whoomff. Whoomff. Whoomff. Le souffle du rhombe dans les plumes blanches parvenant aux lâches de conscience, aux objecteurs de sang. Whoomff. Whoomff. Whoomff.

Voir et être tout, jamais détaché et jamais distant. Vous plaindre et vous admirer, vous et vos colères, vous et vos amours. Auschwitz et Rembrandt dans la foulée. Whoomff. Whoomff. Whoomff.

D'ici la vue est féroce. D'ici la vue est radicale.

Vu d'en haut, le monde est un prodigieux écorché. Immobile sur sa stèle d'étoiles il ne bouge ni ne change ni ne croît, seule change sa façon de s'exprimer dans la direction secrète. Du gaz brûlant et du minerai vaporisé tournoyant et fusionnant, le magma formant une croûte, se parant d'une fine peau noire d'éléments, et dans la chaleur et le poison c'est encore la vie qui sévit, des bouillons microbiens dans les congères de cyanure et les flaques d'acide chlorhydrique.

Si on lit le cosmos de gauche à droite, du bang au crunch, du germe au ver au cyborg étincelant et au-delà, la tapisserie se défait, se réorganise en nouveaux motifs. Le marbré des nuages change de couleur. Si l'on se penche tels d'impassibles médecins, la chair pommelée de la planète apparaît, à vif, la

peau des circonstances retroussée en plis lardés et replets. Les vers se dotent de vertèbres et il pousse des plumes aux tritons. Les itinéraires des bus sont modifiés, les bureaux de poste ferment. Mûre à point, la croûte se détache du genou intact, révélant un rose cireux.

Je sais que je suis un texte uniquement composé de mots noirs. Je sais que vous m'observez. Je vous connais, et je connais votre grand-mère. Je connais les fils lointains de votre lignée familiale qui me déchiffreront dans cent ans, qui me déchiffrent maintenant, de gauche à droite, de la Genèse à l'Apocalypse. La syphilis et Mahler dans la même trajectoire, le même motif coalescent.

Whoomff. Whoomff. Whoomff.

À mes commencements je suis un mot noir sur le blanc aveuglant, je suis un sens, souillant l'ineffable. Toute mon identité gît dans ce pli de quadrants, cet angle dans lequel je suis plié en singularité avec mes trois frères. Chacun de nous, en quatre-vingt-dix pas, arpente les froids degrés de notre conscience, notre domaine. Chacun a son coin, sa poche. Chacun a son propre élément avec lequel œuvrer et sa propre direction du vent. Voici nos clous et voici nos marteaux, feu et déluge et tempête et avalanche. Nous sommes forts dans l'éclair nucléaire, faibles dans l'isotope carié. Nous sommes la main d'où jaillissent les éclairs, et la main qui lance la pomme et le suicide ensemble sur terre. Quatre Maîtres Bâisseurs, armés de perches et munis de règles. Nous sommes les leviers de la création. Nous sourions dans l'harmonie et la vibration avant que débute le monde.

À l'heure de la Chute me voici soldat, mon bâton rendu glissant par la lymphe des déchus alors que nous les enfonçons dans les basses géométries, dans les enfers de substance et de sensation, les dédales-tourments de l'intellect, les maelstroms de bile et de désir. Nous les aimons et pleurons en les transperçant et les foulant, par nécessité mathématique. Le trente-deuxième esprit, qui est puissant, se traîne vers moi le long de la canne qui l'empale, crachant un sang de logarithmes. Le viol luit dans son œil rouge, le meurtre dans son œil vert. L'algèbre s'écoule de son sein percé et il m'injurie, me dit : « Frère ! Compère bâtisseur ! Pourquoi nous traites-tu ainsi, nous qui sommes seulement tes feuilles dépliées ? Ce sont tes propres moi qui sont ici piétinés dans cette sombre boue, dans cette boue terrestre ! » Les paroles qu'il prononce sont vérité. Je lève mon pied nu et l'abats sur lui, fais glisser sa masse sanglante le long de ma lance lisse, le dégage de son extrémité frottée au bleu et l'expédie dans les étoiles, les calendriers et l'argent, la forme, la passion et le regret. Autour de moi dans le firmament-abattoir, le massacre de nuages, notre guerre douloureuse fait rage à jamais et les djinns estropiés sont comme des sauterelles, qui pleuvent sur les champs desséchés où nous avons semé l'univers.

Là sur le pur plateau de signes et de symboles où sera bâtie Hierusalem, où

seront bâties Golgonooza et Mansoul et toutes les communes supérieures, je me penche pour conférer avec le célèbre Salomon. Mon langage se fracasse contre sa joue de cuir. Des miettes de mythologie se détachent de nos bords en feu et je lui fais don de l'anneau, du tore sacré par lequel les blocs chus, les satans, seront tous liés à la construction de son temple. Seuls des maux en sortiront : Hierusalem, Mansoul, ce sont les sièges mêmes de la Guerre, car des démons belliqueux s'agitent dans leurs pierres, leurs architectures. Je ne suis qu'un bâtisseur. Que suis-je censé faire, quand la mort et la ruine habitent le diagramme ?

Et au Golgotha maintenant je touche la manche de Peter, lourde de transpiration, Peter qu'on appelait jadis Aegburth, et je lui dis de prendre la croix de pierre qui dépasse de la terre sèche à ses pieds et de la déposer au centre de ce pays. Je fais un pas. Nous sommes dans Horseshoe Street et il a un an de plus, et il meurt dans les prodiges ; meurt parmi les pigeons et sous la pluie. Les lignes sont toutes précises. L'endroit est marqué. La croix est dans le mur.

*Dans le Tennessee je guide la main d'un planteur éméché
Afin qu'il forge un sceau magique à l'épreuve du péché.*

Sur son échafaudage dans la cathédrale, Ernest Vernall hurle et pleure. Le feu s'empare de ses cheveux et y laisse des cendres blanches alors qu'il essuie l'assaut d'un savoir explosif. Mes lèvres, mobiles sur la fresque. Il se tapit parmi les pots et les pinceaux, et je me souviens de l'épisode quand je suis lui, combien il est terrible de voir mes paupières géantes cligner sous l'ancien apprêt ; et combien c'est drôle quand j'explique la forme du temps et qu'il s'éprend des cheminées. Le tonnerre roule autour du dôme, c'est ma jupe de bruit et d'électricité. Je suis un bâtisseur, et je poinçonne les mots et les chiffres en lui afin que ses enfants calculent des sommes différentes ou dansent sur une musique autre. Et maintenant Ernest est à Bedlam. Je reste à son chevet, devant son grabat aux draps souillés par la merde sèche du délire, et j'attends qu'il dise quelque chose au lieu de simplement me regarder en pleurant.

Mes yeux sont sculptés par R. L. Boulton, originaire de Cheltenham. Le regard fixe au-dessus de Guildhall Road, George Row et Angel Lane, je scrute le sud. Dans ma main gauche se trouve un bouclier et dans la droite la canne de trillard. Le fils aîné d'Ernest Vernall se tient à mes côtés, un bras passé sur mes omoplates saillantes avec une familiarité troublante alors qu'il harangue la foule stupéfiée à nos pieds. Même quand je tourne ma tête de granit pour murmurer à son oreille il rit et n'a pas l'air d'avoir peur, tellement il est étranger à l'humanité, si loin des us de la rue. Ses tragédies l'affectent comme le ferait un spectacle : les scènes rejouées d'un mélodrame en vogue qui continuent d'arracher des larmes à chaque nouvelle représentation, bien que

l'expérience soit esthétique et les larmes un simple hommage à la qualité de la pièce. Dans ma visée pétrifiée, ses dernières scènes se jouent entre des miroirs : un défilé de vieux levant péniblement la jambe, des pétales dans leur barbe. Ah, Vernall, insensé ; oh, Snowy, enragé ; quand je suis toi, j'ai presque peur.

Je suis dans toutes mes images. Je te regarde à travers un milliard de cartes de Noël.

May Vernall se tortille, nue dans un caniveau de Lambeth plein de têtes de poissons, d'arcs-en-ciel, de fleurs détrempées. Nue, elle copule sur l'accotement gazonné de la rivière à Cow Meadow. Des petits cris de joie se déploient en hurlements d'accouchement et la rive verte, humide à la lumière des étoiles, devient une pièce étroite au rez-de-chaussée encore parfumée par les excréments brûlés dans l'âtre, une offrande aux esprits hivernaux qui ont rempli les toilettes de glace. La matrone erre dans son tablier blanc, des phalènes brodées grouillant sur le volant. Elle sort le beau nouveau-né du ventre béant et tourmenté de sa mère, le porte dix-huit mois durant et quelques mètres dans la lumière grenue d'un salon donnant sur la rue. Puis elle le dépose soigneusement dans un petit cercueil, et May Warren brosse les cheveux dorés qui ont poussé sur la tête de sa fillette lors de son bref passage du séjour au salon mortuaire. Sa vie s'élance, l'emporte au loin dans d'autres maternités et raids aériens nocturnes, des cadavres qu'on descend au palan, des chars à fièvre, des avortements pratiqués dans la cuisine, jusqu'à ce qu'elle titube dans le couloir de son petit appart de King's Heath, tombe et agonise, et la dernière chose qu'elle pense c'est *Charlie Chaplin ! C'était lui ce type ! J'ai parlé à* – Deux jours plus tard, sa seule fille encore en vie, Lou, regarde par sa boîte aux lettres après n'avoir reçu aucune réponse à ses coups de fil de plus en plus insistants. Allongée sur le dos, May a du sang coagulé sur le visage, du sang qui a viré au noir. Pendant quelques instants, Lou croit contempler un tas de vieux chiffons, négligemment jetés ici dans le couloir où s'entassent des prospectus.

Je suis présent dans tous mes mots, présent dans l'hymne, présent dans la sérénade enjôleuse des amants. Une chanson populaire falote passe à la radio et pendant un moment je m'embrase, même vaguement, dans un million d'esprits, un angle qui joue dans votre cœur.

Louisa Warren fait partie des plus belles esquisses sur la toile, un mélange lavande et brun roux, la ligne vibrante commençant sur la sous-couleur brun foncé et terre du labyrinthe de Fort Street, née en consolation de sa sœur emportée par la diphtérie, la petite May. La lignée continue à travers quatre frères, Tommy, Walter, Jack et Frank, sa vaste portée s'élargissant et s'épanouissant en une adorable et lumineuse garçonne qui jacasse dans la brume de novembre du Drapery au bras de son promis, Albert Good. Au loin

dans le brouillard, un galant esseulé crie : « Gloria ? Où es-tu, Gloria ? » – si désespéré et si seul qu’Albert en parle ; se demande tout haut qui peut être cette Gloria. « Ben ça j’en sais rien », marmonne Lou dans son col en fourrure, bien que Gloria soit le nom qu’elle a donné au beau gosse qui a pris soin de la courtoiser pendant la longue visite d’Albert aux toilettes. Sa brillante lignée se prolonge tandis qu’elle devient Louisa Good, avec des enfants et des petits-enfants bifurquant du tronc. Sa fille aînée épouse un gardien de phare, alors que la fille artiste et bohème qui lui succède épouse un communiste français. Le plus jeune des enfants, un garçon, joue de la planche à laver et de la caisse à thé dans un orchestre de skiffle puis devient steward, faisant d’abord un mariage désastreux, puis un mariage heureux. Louisa retrouve sa mère May morte, toute chiffonnée dans le couloir de King’s Heath. Louisa vit avec Albert dans leur maison de Duston. Sur la fin, il regarde des drames télévisés, des feuilletons qui le perturbent, alors même que le téléviseur n’est pas branché.

Puis son contour lyrique est seul et progresse de gauche à droite sur le chef-d’œuvre, dans la direction cachée. Alors qu’elle va sur ses quatre-vingts ans, les enfants de son défunt frère, sa nièce et son neveu, Mick et Alma, ont organisé une fête pour elle. Ça s’appellera « La nuit des Warren vivants », c’est ce qu’ils lui ont dit. Tous les membres de la famille encore en vie ont été invités. C’est quelques jours avant l’événement et Lou prend le thé dans le jardin derrière la maison de son neveu Michael Warren, dans Kingsthorpe. La femme de Michael, Cath, est là, ainsi que leurs deux enfants, Jack et Joe. Alma est là, également, avec une de ses amies, une autre artiste : une Américaine du nom de Melinda. Au début c’est une belle journée, mais bientôt il se met à tomber quelques gouttes légères. Les éclairs accompagnent nos entrées et nos sorties.

Des nuages noirs commencent à s’amasser et tous sont invités à rentrer à l’intérieur. Lou s’aperçoit qu’elle est incapable de se lever. Étant les deux plus costauds, Mick et Alma la soulèvent de sa chaise, la portent telle une impératrice sur leurs bras entrecroisés dans le séjour. Sa respiration devient difficile. La réalité crue et soudaine devient écrasante. Sa nièce assise à ses côtés a passé un bras autour des épaules tremblantes de Lou, elle la rassure à voix basse, embrasse ses cheveux. Cathy et l’amie artiste d’Alma s’occupent des enfants inquiets, puis des ambulanciers surgissent de nulle part, la soulèvent de sa chaise, lui parlent gentiment. Elle entend une puissante pulsation dans ses oreilles, comme une enclume qu’on martèle. Whoomff. Whoomff. Whoomff.

Elle se retrouve dans une ambulance, immobile dans l’habitacle fouetté par la pluie. Son neveu Mick est avec elle pendant que le drôle de médecin moderne dans sa blouse verte exerce des pressions répétées sur sa poitrine. Je peux voir Alma Warren là, sous moi, à quelques mètres derrière le char à fièvre moderne sur l’allée goudronnée trempée, en veste et jean, qui regarde le médecin s’activer derrière la vitre arrière du véhicule. Ses cheveux sont collés

sur ses joues creuses, ses épaules nues, elle semble pencher la tête en arrière et me fixer droit dans les yeux alors que je donne un coup avec le bout bleu de ma canne sur la grosse bille du monde. Le miroir noir de la nuit est brisé et, l'espace d'un instant, dans les fêlures et fissures effilochées on peut voir le tain argenté du ciel. Sur cette touche finale et crépitante, je mets fin à la chute de Louisa Warren. Vu de près on dirait une marque, un gribouillis, mais oh, reculez et vous verrez le tableau dans son ensemble...

Certains meurent dans un coup de tonnerre, d'autres au son des trompettes, d'autres encore dans un silence de mère.

Et maintenant Michael abaisse la masse en un arc prédéterminé sur le baril cabossé, un énorme poumon de métal qui s'aplatit et recrache son dernier souffle vicieux à son visage. La masse s'abat sur le bidon, la masse s'abat sur le bidon, ce geste seul revêcu, résonnant infiniment dans un espace-temps réverbérant et devenant un crescendo presque musical, une tempête percussive qui enfle dans l'air, une ponctuation dramatique et effrayante dans la symphonie : BDANK ! BDANK ! BDANK ! La masse s'abat sur le bidon, la masse s'abat sur le bidon et par sa gorge filetée recrache un nuage tout fripé de poison orange qui croît et se déploie pour emplir le monde de Michael Warren, sa respiration et sa vision. Cascade toute en demi-dimensions, le chaos en expansion de sa forme contient, un bref instant, tous les traits fragiles et fugitifs des futures toiles de sa sœur. Il inhale l'imagerie et la lui recrache ensuite par-dessus la table, dans les limbes du Black Lion un samedi soir, et elle l'ôte de son visage pour l'étaler sur ses toiles, tout comme la lumière d'ambulance et la pluie dans la nuit quand sa tante Lou meurt dans l'allée, frappée par la foudre. Elle l'ôte de son visage et l'étale sur ses toiles. La masse s'abat sur le bidon. Je suis un bâtisseur, et à chaque nouvelle assise ma leste truelle récupère le surplus gélatineux de mortier qui suinte d'entre les briques. Je bâtis les siècles, je bâtis les moments. Je suis le diagramme. Tout le poids est placé au centre.

Je vise avec ma canne une vie arrondie, en équilibre précaire sur le tapis du monde, avec dans son lustre l'éclat dansant et vif de l'âme. Je chasse la raison et la couleur de la tête de Vernall. Je tords May dans un caniveau et envoie des chars à fièvre pour emporter sa première née. Je fourre des fleurs dans la bouche de Snowy et jette de la poussière toxique dans les yeux de Michael. Je vire et roule dans les hauts courants ascendants. Majesté et décombres dans mon sillage. Whoomf. Whoomf. Whoomf.

Bien sûr nous connaissons la douleur. Nous connaissons la lâcheté, le mépris et la fausseté. Nous connaissons tout. Je traite mon frère Uriel d'enculé. Nous nous étripons sur la grand-place et le vent levé par notre querelle expédie les spectres jusqu'au pays de Galles. Les répercussions s'étendent sur la Terre. Il

me poche l'œil et le grand bond en avant chinois l'entraîne dans un abîme économique. Je casse son nez et Castro accède au pouvoir à Cuba. De ma lèvre fendue s'écoulent le structuralisme, le rock et les aéroglosses. Nous ramassons les caillots dorés avant qu'ils coagulent et le Congo belge voit fleurir les têtes tranchées.

Bien sûr nous marchons parmi vous, enfoncés jusqu'à la taille dans votre politique et votre mythologie. Nous patageons dans les pétales rose nougat de votre Commonwealth en pleine désintégration. Nous marchons telle une marée noire sur Washington. Nous jonglons avec les satellites et Francis Bacon. Nous sommes des bâtisseurs. Nous construisons Allen Ginsberg, et la cathédrale de Niemeyer à Brasilia. Nous élevons le mur de Berlin. Des nuages passent devant le soleil. Nous sommes avec vous maintenant.

Bien sûr nous dansons sur une tête d'épingle et rasons des villes. Nous libérons les Juifs de Pharaon et les offrons à Buchenwald. Nous frémissons dans le premier baiser et nous convulsions dans la cuisine venteuse à la dernière heure. Nous connaissons le goût de la fellation et la sensation de l'accouchement. Nous montons sur le dos du voisin dans les douches pour fuir les vapeurs. Nous sommes dans la sereine indifférence moléculaire du Zyklon et le cœur morne de l'homme qui tourne la manette qui ouvre les conduits. Nous nous tenons éternellement sur les marches de cette banque à Hiroshima quand la réalité qui nous entoure s'effondre dans un enfer atomique. Quand vous atteignez l'orgasme ensemble et que c'est là le moment le plus doux, le plus parfait que vous ayez jamais vécu, nous sommes vous deux. Nous gardons les esclaves, et nous écrivons « Amazing Grace ».

Bien sûr nous crions. Bien sûr nous chantons. Bien sûr nous tuons et aimons. Nous trichons dans les affaires et nous sacrifions pour autrui. Nous découvrons la pénicilline et jetons les enfants que nous avons étranglés dans des allées désertes. Nous bombardons Guernica juste pour qu'existe ce tableau, et les panaches de fumée et les hurlements en bas sont nos coups de pinceau. Nous venons des royaumes de la Gloire ; nous venons de la crèche, de l'école, de l'abattoir, du bordel. Comment pourrait-il en être autrement ? Vous êtes pliés en nous. Nous sommes pliés en Lui.

Nous sommes dans chaque seconde d'un milliard de trillions de vies. Nous sommes chaque fourmi, chaque microbe et chaque Léviathan. Bien sûr nous sommes seuls.

Tout tourbillonne dans mon œil. Si je le ferme ne serait-ce qu'une seconde, l'existence entière se décompose en un alphabet de particules puis en simples chiffres, en une mer infinie de valeurs qui tournent en radieuse symétrie autour de leur axe, situé entre les chiffres quatre et cinq. Quand on les multiplie par leurs sommes additionnées, ils se reflètent parfaitement, comme

le font trois et six, neuf et zéro, dix et moins un, seize et moins sept, jusqu'à l'infini positif et négatif. C'est là que je me tiens, au centre de l'ouragan numérique. Son œil est le mien. Je suis entre le quatre et le cinq, où se trouve le pivot de l'univers. Je tourne lentement entre la clémence et la sévérité, entre le bouton bleu et le bouton rouge. J'inspire et les étoiles pleuvent sur moi, elles fusionnent en un quark incandescent, dans les nombres négatifs. J'expire un nuage de matière noire, exotique, des galaxies et des magnétoiles : des sommes positives jaillissent de mes lèvres dans les froides et sombres extrémités du temps.

Je suis trop souvent en colère, tends davantage vers le cinq, les doigts serrés en un poing, que vers le quatre, les doigts repliés dans une poignée de main, les doigts tendus s'adonnant aux caresses. Trop souvent je suis enclin à la sévérité, vire au rouge, plutôt qu'au cyan du pardon. Telle est la raison pour laquelle nous mettons du bleu au bout de nos cannes : pour ne pas oublier la compassion et sa force faible, et quand nous expédions les boules vers leurs poches prédestinées nous accordons des baisers couleur ciel de grâce et de pitié éternelles, composés de craie.

Je vois Marla Roberta Stiles, âgée de quatre ans, qui dispose des marguerites sur de minuscules assiettes en plastique en vue d'un repas dînette auquel elle a invité son nounours et sa maman, les deux peluches qu'elle préfère au monde. Elle verse une infusion froide de pastilles de fruit dans de minuscules soucoupes et se fait prendre par les deux bouts par son maquereau Keith et son pote Dave treize ans plus tard. Marla demande à sa mère si elle veut des raisins secs au dessert et recrache du sperme ; elle gourmande l'ours en peluche impassible pour être tombé de sa chaise et inhale de la fumée de crack. Elle appelle les raisins des « risins » et un père aux joues roses la frappe au visage et la viole sur la banquette de sa Ford Escort, et je l'aime.

Je vois Freddy Allen voler des pintes de lait et mourir sous l'arche d'une voie ferrée. Je le vois jeune homme, guettant à Katherine's Garden la fille du médecin qu'il compte agresser sexuellement alors qu'elle se rend au travail. Je cours avec lui, je pleure avec lui alors qu'il fuit la scène, horrifié par lui-même, par son méfait inaccompli. Je le vois dormir dans les herbes, je vois sa grise errance dans l'au-delà, la seule chose que Freddy mérite selon lui. Sa culpabilité s'est changée en colère, résonne dans ses jours et ses nuits de sorte qu'il n'espère plus s'en libérer. Les miches de pain et les bouteilles de lait ont disparu, ainsi que les perrons sur lesquels elles trônaient. Rien ne peut être réparé.

Je vois Aegburth qu'on appelle Peter errer en sandales sur la terre sèche du Golgotha, mettre à jour un coin saillant de pierre grise, bien trop ciselé pour être naturel, aux angles droits. Il creuse et racle pendant une heure avant de

déterrer enfin l'ancienne croix, l'élevant à deux mains vers le soleil pour mieux la voir. De la terre ruisselle sur son front trempé de sueur, ses joues glissantes, s'infiltrent dans la sargasse de sa barbe. Il goûte le sol de la crucifixion et porte l'ombre froide de la croix sur son visage. Son cœur affaibli résonne de coups de forge rythmique, BDANK ! BDANK ! BDANK ! Il vacille au bord de sa mortalité sans le savoir. Sur le seuil, il me voit, et le sens de l'univers est à jamais altéré autour de lui. En France, du fait de sa puissante transpiration, on l'appelle « le canal ».

Je vois Avorge Chaplin discuter avec Boysie Bristol, là devant le Palais des variétés dans Gold Street dans les premières années du XX^e siècle. « Mais si ce sont des millionnaires, pourquoi s'habillent-ils comme des clochards ? » Je le vois rentrer dans son Lambeth natal juste après la première guerre mondiale, désormais une vedette de cinéma, de retour d'Amérique. Les Cockneys – d'anciens voisins qui ont perdu des fils ou des frères pendant qu'il battait des cils devant la caméra – lui jettent des pintes de bière au visage. Ses assistants viennent à sa rescousse et le sèchent avec des serviettes empruntées dans des toilettes publiques ; là, il sent son passé, sent son père en veste moite, les pantalons humides.

Je vois Henry George, qui prie dans des granges après avoir cessé de croire en l'Église. Des pigeons roucoulent sur les solives et la lumière tombe en un rai scintillant par les trous entre les tuiles. Sur son épaule brille une marque qui est mon propre motif, qui est sa honte secrète, qui est sa gloire ardente et sacrée : des lignes d'un violet pâle sur la peau violette, la balance et la route. La route de l'exode menant du Tennessee au Kansas, le chemin des bergers qui va du pays de Galles à Sheep Street où il échoue dans les Boroughs dans une marée blanche et bêlante, tous les chemins unifiés. Les cordes servant aux lynchages sont désormais les pneus qui lui permettent de rouler, les champions et les martyrs noirs de Northampton avançant dans son sillage.

Je vois Benedict Perrit, qui écrit des vers d'une beauté douloureuse, et rit, et boit, et se dispute avec des fantômes. Je le vois assis tout seul hormis la présence de lointaines sirènes, ses doigts hésitant au-dessus du clavier poussiéreux de sa machine à écrire la nuit précédant le vernissage d'Alma Warren. Tel un explorateur égaré, il fixe la blancheur arctique de la page vierge, attendant l'inspiration, le moindre frôlement de mon aile. À moins de cinq kilomètres de là, à la lumière jaune des réverbères de Whitehills qui filtre par les rideaux, Michael Warren n'arrive pas à dormir, il pense à l'enterrement de Diana Spencer, à tous ces gens sur la passerelle alors qu'elle arrivait à Northampton. Tous ces yeux, et le silence.

Je vois Thomas Ernest Warren, le père de Michael, creuser des trous ou en congé maladie à cause de douleurs au dos qui n'ont pas l'air de trop le gêner

une fois à la retraite. Il a une vingtaine d'années et apprend à lancer des grenades. Il fait partie d'une longue file d'hommes qui les uns à la suite des autres sautent sur une plateforme avec leur sergent, arrachent la tige de leur ananas de métal, comptent jusqu'à trois, et balancent l'œuf de mort par-dessus un haut mur de sacs de sable pour qu'il explose. Tommy est le suivant, il a envie de bien faire. Le type devant lui ôte la goupille et commence à compter. Tom, dans sa hâte, a déjà sauté sur la plateforme juste derrière le soldat nerveux, qui compte jusqu'à trois, puis lâche par inadvertance la pomme de pin létale à leurs pieds. Avec ma canne, je frappe leur sergent pour qu'il s'élance, renverse Thomas et l'autre type de chaque côté et expédie en même temps la grenade par-dessus la barrière, dans la poche à tête de mort, et nous autres les bâtisseurs réunis autour de la table nous levons tous les mains en l'air. Yeeessssss !

Je vois les pointillés et les traits, le filigrane et les hachures. Je vois Doreen Warren ôter soigneusement la pastille contre la toux de son emballage et la placer dans la bouche de l'enfant. Je vois le conseiller, Jim Cockie, dans son lit pavé de cauchemars. Je vois l'artiste des trottoirs, Jackie Thimbles, et Tom Hall, le spectre ménestrel. Je vois le gros Kenny Nolan alors qu'il contemple les spécimens de datura qu'il a cultivés, et je souris en voyant que c'est une trompette des anges avec la clochette blanche de la fleur qui tombe, toute contrite. Je vois Roman Thompson assis dans une voiture empruntée, silencieux dans l'embouchure obscure de Fish Street, une canne de billard posée sur la banquette arrière derrière lui, du sang froid dégoulinant dans sa barbe. Je vois John Newton après sa révélation. Je vois Thursa Vernall faire des bombardiers allemands ses accompagnateurs, et le rêve héroïque de Britton Johnson. Je vois Lucia Joyce et Samuel Beckett, vois ce dernier parler avec elle dans l'asile ; devant sa tombe. Je vois les malheurs. Je vois les rédemptions.

Je vois Audrey Vernall sur la scène du cabaret, ses doigts ruissellent sur les touches de son accordéon, elle rejette ses cheveux en arrière, un petit soulier bleu marquant le rythme sur les planches usées, sa jupe se balance, « When the Saints Go Marching In ». Son sourire tendu chancelle sous les lumières et elle décoche souvent des regards en biais aux coulisses où son père, le manager de l'orchestre, l'encourage et la félicite, puis, plus tard, ôte sa lourde veste à carreaux, la suspendant à la patère réservée aux robes de chambre, derrière la porte de la chambre d'Audrey.

Je vois Thomas Becket, et je vois la femme à la peau marron avec la cicatrice qui travaille à l'Annexe de St. Peter en 2025. Je vois les saints défiler un à un.

Je vois la merde de chien sur l'allée principale de la cité de Bath Street,

intacte en ce vendredi après-midi, piétinée le samedi midi quand Michael Warren la remarque en se rendant à l'exposition d'Alma.

Je recule devant la toile, titube devant sa splendeur.

Au tout début il y a un millier de planètes tapageuses dans le système solaire, qui ricochent et rebondissent, se pulvérisent les unes les autres en un dément carambolage et c'est de là que nous est venue l'idée de notre table de trillard. Quelque chose percute le monde novice, des débris d'autres corps se positionnant aux limites du champ de gravité de la Terre, coagulant en une lune – une casse inspirée.

Peu de temps après, un projectile moins vaste s'écrase à la surface, et contribue lui aussi à la diminution des lézards-tonnerre. Peu après, des créatures amibiennes du nom de *foraminifera* se recouvrent d'une enveloppe externe composée de nickel météorique et de cobalt spatial ; elles recouvrent leur forme unicellulaire d'un mélange de poussière de diamant microscopique. Les parures de leur cosmos miniature, ornées des bijoux du vide, scintillent dans le silence du Crétacé tardif, dans le crépuscule même de la vie. Elles ignorent et se désintéressent des extinctions du macrocosme. Elles sont indifférentes aux arbres et aux monstres qui tombent et meurent au-dessus, dans la longue nuit qui suit la collision extraterrestre. De par leur multitude, elles sont aussi diverses que des flocons de neige et pourtant je connais chacune intimement, les connais par leurs coruscations individuelles, l'éclat de leur signature. Elles se déplacent en phase avec la lune, avec les marées, tout comme les générations après elles, migrant sur les méridiens lunaires pour nourrir les insectes sous-marins qui nourrissent les poissons, qui nourrissent les oiseaux et les ours et les hommes-singes accroupis.

Vous noterez que notre jeu implique pas mal de stratégie.

Parfois nous sommes à la hauteur. Parfois nous sommes distraits, nous ratons un coup facile, mais seulement quand c'est prévu. J'offre à Salomon le saint tore et il le porte à son index quand il soumet les djinns hurlants qui se sont déchaînés en Égypte et au Moyen-Orient en un infernal motif climatique, tel un essaim de frelons. Quand il leur donne l'ordre de construire son temple, j'essaie de l'en empêcher mais je prends mal ma visée ; je rate mon coup.

La soumission des démons se passe bien jusqu'à ce que le roi sorcier arrive au trente-deuxième esprit, et là le roi est de toute évidence complètement dépassé. Il n'a pas réussi à anticiper l'incroyable férocité à laquelle des diables supérieurs comme Asmodée recourront si vous les acculez dans un coin. La chose apparaît dans le pentacle, avec ses trois têtes, mais guère plus grosse qu'une poupée chevauchant le dragon de la taille d'un chat qui lui sert de monture. La tête de taureau mugit, la tête de bélier bêle, et la tête naine de l'humain couronné au centre lâche un déluge de menaces terrifiantes en même temps que son haleine fétide, pour emplir la pièce. Il tape sur les pavés avec le

pommeau de sa lance sanglante. Le mage panique, il recule et le talisman suspendu autour de son cou se détache à une extrémité et tombe par terre. Entre-temps la pièce grouille de salamandres-araignées scintillantes et l'opération est devenue un chaos hurlant, une catastrophe. Je ferme mes yeux marbrés et me détourne.

Après ça, j'ignore ce qui s'est passé. Il est possible que le fondateur du temple ait été possédé par un éfrit, ou bien, à en croire certains doctes rabbins, Salomon a fui tout au fond du désert après avoir perdu la boule pendant que le démon vainqueur empruntait sa forme. Il est possible qu'Asmodée profite simplement de la déconfiture du roi pour implanter des idées destructrices dans son esprit, ou il est possible que le trente-deuxième esprit ne fasse rien du tout, et que toutes les calamités à suivre soient le fait de Salomon et de lui seul. Je sais seulement que, quand je me retourne, le Premier Temple est achevé, avec la malveillance des soixante-douze tentateurs, flatteurs et dévastateurs encodée dans ses colonnes et ses lignes. Point de convergence des trois religions mondiales les plus belliqueuses, je vois des croisades, des djihads et des frappes de représailles tourner autour des colonnes du dôme. Je vois une pulpe puante et fruitée d'hommes torturés, de femmes violées et d'enfants pulvérisés dégouliner le long de ses murs anciens.

Le roi Salomon. Quel idiot colossal.

Derek James Warner, quarante-deux ans, travaille comme chauffeur pour une grosse société de surveillance. Derek a hâte d'être à vendredi soir, pour pouvoir lever une fille, et il pense qu'il a ses chances, même s'il grisonne aux tempes, même s'il a pris quelques kilos ces derniers temps, même s'il est marié et a deux enfants, Jennifer et Carl.

Son épouse Irene les a emmenés chez sa mère à Caister pour le week-end. Derek les a conduits là-bas, mais a oublié de décharger toutes les bouées et jouets de plage des enfants qui étaient dans le coffre avant de repartir. Du coup, Irene l'a engueulé au téléphone, un peu plus tôt dans la soirée. Derek s'en branle. Il ne se rappelle pas quand ils ont baisé pour la dernière fois, ni la dernière fois qu'il a éprouvé du désir pour elle. C'est pour ça qu'il va chasser la femelle ce soir, à cause d'elle.

Il est assis sur le canapé, celui qu'il paie encore bien qu'il soit déjà bousillé, perché à côté du combiné de la Xbox de son fils Carl tout en fumant un peu de crystal meth. Il la tient – l'addiction comme la drogue – de Ronnie Ballantine, un autre chauffeur de la société pour laquelle Derek travaille. Ballantine est pédé, même si ça ne se voit pas en lui parlant. Un type baraqué, aux avant-bras musclés. C'est lui qui a parlé de la meth à Derek, qui lui a dit que ça lui filerait une trique d'enfer toute la nuit, un vrai burin. Ça a plu à Derek.

Il termine sa dose puis sort en faisant tinter ses clés impatiemment et monte dans la Ford Escort noire. Il a l'impression d'être un robot tueur ou un des Gladiateurs qu'on voyait avant à la télé. Son nom de gladiateur est soit Dominator soit Tarantula, il n'arrive pas à décider. Il repère des mouvements

aux extrémités de sa vision, des choses qui surgissent mais disparaissent quand vous les regardez directement, comme au jeu de la taupe, mais globalement il se sent bien, sent que la chance va lui sourire.

Gaffe, les meufs.

Derek arrive.

Lucia Joyce danse sur la pelouse de l'asile. Son corps en mouvement est un fragile coracle, échoué sur la mer verte et étale de l'herbe. Elle tourne magnifiquement, sans effet, privée d'un de ses avirons. Elle n'a pas de concurrent, pas de port, aucun admirateur ne l'applaudit sur les quais et aucun bateau ne donne de coups de sifflet quand son embarcation apparaît à l'horizon. Les spectateurs sont morts en l'attendant ou ont renoncé à elle et sont rentrés chez eux.

Son père, de son vivant, voit en elle un *work in progress* à jamais inachevé, un chef-d'œuvre abandonné. Peut-être un jour il retravaillera sur elle, bricolera avec elle un peu et essaiera de démêler les intrigues arrêtées, toutes les phrases laissées en suspens, mais il meurt et la laisse échouée ici dans l'information exclue, les ellipses...

La famille de Lucia l'a biffée, réduite à une note en bas de page dans le récit, l'ayant quasiment excisée du manuscrit. Ce cher Sam lui rend encore visite, bien sûr, mais il ne l'aime pas, ou du moins pas de la façon dont elle pensait qu'il l'aimait, la façon dont elle voulait qu'il l'aime. Ça aussi, selon elle, c'est la faute de son père. En faisant de Sam le fils littéraire qu'il avait toujours voulu, il a fait de ce bel homme le frère que Lucia a déjà et dont elle n'a jamais voulu. Beckett l'aime comme une sœur. Rien ne saurait se passer entre eux qui ne soit empreint d'une atmosphère incestueuse ; d'un air que Lucia ne peut plus respirer. Et pourtant elle pense à la mousson de ses cheveux, à ses longues joues parcheminées, à la sagesse triste du marin dans son regard.

Elle danse. Elle essaie de réduire la complexité de l'être à un geste, essaie de mettre le monde entier dans la moindre volte, son histoire, le livre de son père, la lumière aveuglante des toits de tuiles humides de l'asile. Elle fait de longs pas délibérés, tend ses mains aux doigts tendus comme pour lisser l'espace autour d'elle. Elle tend le cou pour offrir un parfait profil hiéroglyphique afin que son public imaginaire ne remarque pas son œil qui louche. À mes yeux, elle est parfaite, le léger strabisme dans un orbe rappelant la déficience oculaire dont Michel-Ange afflige son David, le regard délibérément torve afin d'offrir les plus plaisants contours quand on le regarde de profil. Un tel chef-d'œuvre ne saurait être vu de face.

Northampton la prend dans ses bras, honorée par sa présence : elle aurait pu échouer ailleurs mais elle a choisi d'échouer ici dans le sillage de son tour frustrant des sanatoriums européens. Enfin elle danse pour sortir du tempo, sortir du temps et s'avance dans le cimetière de Kingsthorpe en haut de la rue où habite Michael Warren, à deux ou trois pierres tombales de Finnegan lui-

même, non loin de Violet Gibson, qui tira sur Mussolini et fut internée au St. Andrew's Hospital juste à côté. Lucia exécute d'extatiques pirouettes sur l'éternel parquet de Mansoul. Elle ne louche plus. Elle sait où va l'œuvre en cours, et elle sait que chaque pas a compté.

Je n'oublie pas l'idée de « dessein intelligent » mais si l'on souscrit aux idées en vogue à la fin du XX^e siècle, selon lesquelles la conscience est une propriété émergente, l'inconvénient disparaît. Si la conscience de soi émerge des systèmes qui ont dépassé un certain seuil de complexité, alors l'univers en expansion de temps et d'espace n'est-il pas, par définition, le système le plus complexe qui puisse exister ? Notez que je ne cherche pas à outrepasser les fois ou les idéologies des autres par cette observation. Je le signale, c'est tout.

J'aperçois Alma Warren âgée d'une soixantaine d'années, elle se tient devant son chevalet dans la maison d'East Park Parade en l'an 2016. Elle recule un peu, plisse les yeux, tord la bouche, comme devant un objectif invisible. Elle incline son long corps en avant comme si elle se penchait sur sa proie et étale une épaisse virgule de crème sale le long d'une crête de vague, puis recule et réfléchit.

La vaste peinture acrylique fait partie d'une série sur laquelle elle travaille actuellement, en vue d'une exposition intitulée *Paysages* ? Il s'agit de vues pittoresques qui auraient pu correspondre un temps à la catégorie suggérée par leur titre, mais qui sont en train de se transformer en autre chose, un état plus ambigu. Le tableau que peint en ce moment Alma montre un pub au nord-est du front de mer de Yarmouth, un bâtiment Art déco datant des années 1930 appelé le Duc de Fer. Bien que passablement délabré tel qu'il est représenté, le pub conserve une grandeur et une générosité d'esprit, vestiges de l'optimisme courageux mais incongru qui marque la décennie de son invention.

Une beauté décadente, qui se dresse à côté du North Denes, le camping-caravaning où Alma et Michael se rendent avec leurs parents, lors d'un congé de quinze jours suite à la fermeture annuelle de l'usine, et ce presque tous les étés de leur enfance. Ils retrouvent tous leurs camarades d'école de Spring Lane et leurs voisins des Boroughs sur les promenades salées, dans des cours de pubs éclairées à l'ampoule, au sol recouvert de coques vides, une grande partie du Northampton ouvrier s'étant installé sur la côte est pour ces deux semaines attendues toute l'année.

Le pub se trouve maintenant légèrement à droite du centre, au second plan. Les murs de sa cour en brique rouge foncé s'écartent de la masse centrale du bâtiment, s'écroulant lentement, tandis que les vitres des plus hautes fenêtres sont étonnamment intactes. Autour de l'édifice délabré, on ne voit que les vastes eaux de la mer du Nord. Des vaguelettes coiffées de mousse grise de détergent lèchent l'éventail des arches qui mènent, sous un porche en ruines, du pub au parking englouti. La terrasse déserte avec sa balustrade courbe

ressemble davantage au gaillard d'avant d'un galion qui a sombré. Des bernaches ont colonisé les parties basses des tuyaux d'écoulement écaillés.

Alma a donné une texture particulière aux briques croûteuses du pub submergé, mouchetant ses surfaces patinées de petites touches de violet tirant sur le noir, de sorte que les murs semblent criblés comme par d'anciennes corrosions. Cette technique, connue sous le nom de décalcomanie, est empruntée au grand surréaliste Max Ernst, et est dans le cas précis une référence au lugubre chef-d'œuvre *L'Europe après la pluie*. Au loin, en arrière-plan, Alma a suggéré des attractions balnéaires en ruines, des montagnes russes déclassées, des grandes roues squelettiques se dressant au-dessus des eaux, leurs lignes arachnéennes à peine visibles dans la brume matinale laiteuse qu'elle a créée avec un pinceau sec. Elle veut que le tableau soit à la fois serein, triste et dérangent ; elle veut faire du pub, avec ses contours nets Bauhaus, le symbole des fragiles notions de modernité, succombant aux vieilles simplicités du temps. Elle veut qu'on entende les mouettes, les vagues, et l'absence de voix et de machines.

Dans la pièce du rez-de-chaussée qu'elle utilise comme atelier, des livres et des peintures à divers stades d'achèvement sont disposés au hasard. Une vieille édition en poche du *Monde englouti*, l'évocation lyrique par J. G. Ballard d'un déluge apocalyptique, repose ouverte sur l'accoudoir usé d'un canapé en cuir également décati. Un smog de hasch s'est amassé sous le haut plafond. Son exposition dans les Boroughs remonte à dix ans. Elle est plus connue, plus amère et plus recluse que jamais. Alma en vient à s'identifier aux ruines qu'elle a peintes, comme ces dernières elle part en morceaux et saille de façon pittoresque et louche d'un océan par ailleurs plat et étal, tout aussi avenante sous un éclairage correct, si on aime ce genre de choses.

Elle peint jusqu'au point du jour, puis se rend à pied au Marks & Spencer d'Abington Avenue pour acheter un plat à emporter. Au-dessus du terrain de cricket, le ciel se décompose comme une citronnade trop diluée.

J'assiste à toutes les extinctions de toutes les espèces ayant la fin naturelle de leur extension dans la dimension cachée.

Tous les quinze jours, une langue meurt. Des formes de vie magnifiques, uniques, dotées de complexes squelettes grammaticaux, délicatement articulées au niveau syntaxique, déclinent et replient leurs ailes de tulle adjective. Elles émettent quelques derniers et faibles bruits puis sombrent dans l'incohérence, le silence, et plus personne ne les entend.

Une langue réduite au silence, tous les quinze jours. Un chant qui s'achève. Entendez cet air joyeux.

C'est une émission de télé qui est diffusée uniquement à l'intention des presque-morts, transmise par un nuage de désinfectant dans les hospices, les crépuscules climatisés pour mourants. Des écrans séniles fournissent la meilleure réception, les signaux étincelants dans des diodes rouillées, des

synapses délitées. Le logo de la chaîne, blanc sur noir paupière, représente une balance grossièrement dessinée au-dessus du ruban sinueux d'un chemin stylisé. L'accompagnant, quatre notes de musique émises par une trompette, qui servent de jingle à la chaîne.

Albert Good est assis dans le fauteuil de sa maison de Duston, et vient juste de se réveiller d'une sieste pour découvrir que la télé est allumée et diffuse un programme de l'après-midi. Bien que l'émission soit en noir et blanc, Albert comprend tout de suite qu'il s'agit d'un de ces drames modernes qui ne l'intéressent pas, une de ces âneries du mercredi soir où il y a toujours une fille à la rue ou enceinte. Il aimerait se lever et éteindre le poste, mais il se sent tellement fourbu ces derniers temps qu'il n'a pas l'énergie de le faire, aussi reste-t-il assis à regarder.

Il semble n'y avoir qu'un seul décor, avec le public qui regarde une brillante volée de marches en pierre montant sous l'énorme porche d'une église. De gigantesques colonnes de pierre, plus vraisemblablement en contreplaqué peint, se dressent de chaque côté, encadrant la scène. Aux yeux d'Albert, on dirait la façade d'All Saints' Church, ici à Northampton, même s'il suppose qu'il doit y avoir de nombreux endroits semblables en Angleterre, construits à peu près à la même époque et dans le même style. Entre les colonnes gothiques, il fait nuit. La seule lumière essaie d'imiter celle de lampadaires hors scène, filtrant dans une pénombre nacrée sous le porche.

Quelle que soit la ville où est située l'émission, elle semble presque complètement déserte une fois la nuit tombée. Dans l'esprit d'Albert, ça veut dire que ça se passe il y a quelques années, sans doute après la guerre, avant que les centres-villes soient éclairés la nuit comme des sapins de Noël et pleins d'ados bourrés. Tous les accessoires et décors dégagent une ambiance confortable d'après-guerre, quelque chose qu'Albert ne trouve plus ces temps-ci que dans les collections photographiques locales ou alors dans les éditions annuelles du *Giles*, un parfum authentique de l'air d'autrefois. Non sans difficulté, il scrute l'écran relativement petit et essaie de comprendre ce qui se passe.

Un homme et une femme, tous deux d'âge moyen, sont assis sur les marches de pierre froides, au centre de la scène. Albert croit les reconnaître, il est presque certain d'avoir déjà vu ces deux acteurs quelque part. L'homme, qui porte une veste à carreaux voyante, était peut-être dans *Hi-de-Hi* !, maintenant qu'Albert y pense. La femme, avec son manteau serré autour du cou à cause du froid, pleure par intermittence, elle ressemble à Patricia Haines jeune. On dirait un couple marié, mais ils sont assis à l'écart l'un de l'autre. Quand le mari se rapproche de la femme, elle tressaille et s'éloigne. Leur dialogue est chiche et cryptique, avec de longs silences entre les questions et les réponses. Albert n'y comprend goutte.

Il y a encore plus déroutant, et ce sont les autres personnages du drame, quatre ou cinq silhouettes aux habits saugrenus qui s'attardent sous le portique, derrière l'homme et la femme au premier plan. Malgré l'étrangeté de

leurs vêtements et le fait qu'ils parlent fort, le couple assis ne semble pas les remarquer. Finalement, Albert devine que ces autres acteurs, ceux qui discutent au fond, sont censés être des sortes de fantômes. Ils peuvent voir la femme et l'homme assis sur les marches de l'église, et y aller de leurs commentaires sur eux mais le couple mortel ne peut pas voir les fantômes et se croit seul. Albert trouve ça perturbant. Ça donne l'impression que les fantômes sont partout, que le moindre mètre carré dans ce pays doit être hanté, et que les morts peuvent épier les moindres conversations entre humains.

Il n'a pas envie de voir ça. Il se détourne et ferme les yeux. Bien qu'il soit incapable de déterminer le moment exact où il pique de nouveau du nez, il comprend plus tard qu'il a dû s'assoupir. Quand il se réveille, Albert s'aperçoit que Lou a dû éteindre la télé quand elle est rentrée. Elle lui demande comment il se sent, et il lui parle de l'émission ou du vieux film perturbant qu'il a regardé.

« J'ai vu un truc à la télé avec des fantômes. J'ai pas trop aimé, pour tout te dire. Ça m'a foutu les jetons. Je ne pense pas qu'ils devraient diffuser ce genre de choses l'après-midi, quand les enfants sont rentrés de l'école. Je trouve ça choquant. J'ai envie de me plaindre. »

Lou penche la tête de côté comme un oiseau et le regarde, puis elle regarde le téléviseur débranché, qui l'est depuis qu'elle est partie un peu plus tôt. Elle émet un petit tss-tss de commisération à l'intention de son mari, reconnaît que toutes les émissions ces temps-ci sont de l'argent gâché puis va leur préparer du thé. Une heure plus tard, la mystérieuse représentation théâtrale est oubliée.

Quand cette chaîne secrète des presque-morts n'émet pas, elle ne peut être détectée, sauf comme un sifflement suraigu et quasi ultrasonique ressenti par l'oreille interne. Si vous faites attention, vous découvrirez que vous pouvez l'entendre maintenant.

Les hymnes, bien, sûr, sont extrêmement importants, qu'ils soient écrits par William Blake, John Bunyan, Philip Doddridge ou John Newton. En leur qualité de poésie transcendante destinée au commun des mortels, ils fertilisent les rêves et les visions qui vont se développer sur les planches mêmes de Mansoul. Qu'ils définissent l'enfer ou peignent le paradis, ils construisent également ces lieux, brique par brique, strophe par strophe. Alors, haut les cœurs et chantez, réjouissez-vous. Donnez-moi une plateforme d'idées et d'harmonies sur laquelle faire des gestes et déployer mes ailes. Donnez-moi un endroit où me tenir.

Je sais que je suis un texte. Je sais que vous me lisez. C'est la plus grande différence entre nous : vous ne savez pas que vous êtes un texte. Vous ne savez pas que vous vous lisez. Ce que vous pensez être la vie autodéterminée que vous vivez est en fait un livre déjà écrit dans lequel vous vous êtes

absorbé, et pas pour la première fois. Quand la lecture présente sera finie, quand la couverture-couvercle sera enfin refermée sur le livre-cercueil, alors vous oublierez immédiatement que vous avez déjà vécu tout ça et vous recommencerez, vous prendrez le livre, peut-être attiré par le portrait frappant et héroïque de vous-même qui se trouve reproduit sur la jaquette.

Vous pataugez une fois de plus dans la glossolalie du début du roman et cette étonnante scène de naissance, toute à la première personne, décrite de façon brumeuse dans une confusion de goûts, d'odeurs nouvelles et de lumières terrifiantes. Vous vous attardez, ravi, lors des passages sur l'enfance et savourez tous les nouveaux personnages puissamment décrits à mesure qu'ils apparaissent, la mère et le père, les amis et les proches et les ennemis, chacun avec ses excentricités mémorables, son allure singulière. Aussi captivants soient ces exploits de jeunesse, vous vous apercevez que vous ne faites que survoler les derniers épisodes, en proie à l'ennui, vous feuillotez les pages de vos journées, sautez des passages, impatient d'arriver au contenu adulte et pornographique qui, vous l'espérez, vous attend au chapitre suivant.

Quand vous comprenez que tout n'est pas rose, ni aussi riche que vous l'aviez supposé, vous vous sentez légèrement dupé et vous fustigez l'auteur pendant un moment. Mais entre-temps, les thèmes principaux de l'histoire s'élèvent autour de vous dans le récit, folie, amour, deuil, destin et rédemption. Vous commencez à comprendre la véritable échelle de l'œuvre, sa profondeur et son ambition, les qualités qui vous ont échappé jusqu'ici. L'inquiétude vous gagne, le sentiment que le récit n'appartient pas au genre auquel vous aviez pensé au début, celui de l'aventure picaresque ou de la comédie sexuelle. Plus inquiétant, le récit outrepassa les limites rassurantes du genre pour s'aventurer dans le territoire perturbant de l'avant-garde. Pour la première fois, vous vous demandez si vous n'avez pas eu les yeux plus gros que le ventre, et vous êtes embarqué par inadvertance dans quelque *magnum opus* colossal alors que vous vouliez juste vous contenter d'une lecture de plage achetée à l'aéroport. Vous commencez à douter de vos qualités de lecteur, de votre capacité à suivre cette fable mortelle jusqu'à sa conclusion sans que votre attention se disperse. Et même si vous la finissez, vous doutez d'être assez malin pour comprendre le message de cette saga, si tant est qu'il y ait un message. Vous soupçonnez que ça vous passe au-dessus, et pourtant que faire sinon continuer de vivre, continuer de tourner les pages de ce livre-éphéméride, pressé par cette phrase en quatrième de couverture qui annonce : « Si vous ne devez lire qu'un seul livre dans votre vie, alors que ce soit celui-ci. »

Ce n'est que lorsque vous avez dépassé la moitié du volume, et en êtes presque aux deux tiers, que les premières intrigues apparemment annexes commencent à prendre sens à vos yeux. Les sens et les métaphores se mettent à résonner ; les paradoxes et les motifs se révèlent. Vous n'êtes toujours pas sûr d'avoir déjà lu tout ça. Certains éléments vous semblent terriblement familiers et vous avez de temps en temps des prémonitions quant au

dénouement de certaines intrigues secondaires. Une image ou une réplique vous donneront parfois une impression de déjà-vu, mais globalement l'expérience semble inédite. Il importe peu que ce soit votre deuxième ou centième lecture : elle vous semble nouvelle, et que ce soit contre votre gré ou non, vous semblez l'apprécier. Vous ne voulez pas qu'elle s'achève.

Mais quand elle s'achève, quand la couverture-couvercle de cercueil se referme finalement, vous oubliez aussitôt que vous avez déjà tout lu et vous reprenez l'ouvrage, peut-être attiré par l'image frappante et héroïque reproduite sur la jaquette : vous. On reconnaît un bon livre, dit-on, au fait qu'on puisse le lire plus d'une fois et y trouver encore du nouveau à chaque fois.

Si vous pouviez voir la maison isolée au coin de Scarletwell Street depuis une perspective géométrique supérieure, vous comprendriez pourquoi des circonstances complexes et improbables étaient requises afin que cet édifice demeure debout, alors même que la rangée de maisons dont il faisait partie autrefois a été démolie depuis longtemps. À la lumière des événements et des chronologies qu'elle soutient, il devient clair que la maison isolée est une structure porteuse. Elle fournit la première pierre à un moment précis, et elle ne peut être retirée avant cette date, ce soir, vendredi 26 mai 2006. Il aurait été impossible de faire autrement. Vues depuis la dimension juste au-dessus, les raisons à cela deviendraient évidentes : le temps n'est pas construit ainsi, tout simplement. C'était une démolition qui ne devait jamais se produire, ou du moins, pas avant d'être prête.

Dans la lumière jaunie du salon se trouve l'habitant de la maison, le Vernal responsable de ce coin particulier. Il fredonne un air de jazz connu, il anticipe les coups frénétiques frappés à la porte d'entrée qui annonceront leur visiteur céleste. C'est ce soir. C'est dans les cartes, c'est dans les feuilles de thé. Tout ce qu'il a à faire, c'est d'attendre que le destin entre en piste, et tout va se dérouler comme il se doit.

Je vois le monde et, à travers une lentille de prose, de peinture, de chanson ou de pellicule, le monde me voit.

La babiole émeraude de la planète, nichée sur un coussin de velours noir parsemé de poussières de paillettes précieuses, ce n'est pas le monde. Les quelques milliards de singes à la posture améliorée qui font les fous à la surface de la planète, ils ne sont pas non plus le monde. Le monde n'est rien de plus qu'un agrégat de vos idées sur le monde, de vos idées sur vous-même. C'est le grand mirage, baroque et complexe, que vous construisez comme un abri contre l'écrasant chaos fractal de l'univers. Il est composé de choses venues de l'imagination, de la philosophie, de l'économie et de la foi chancelante, de vos projets personnels et égoïstes et de vos notions pittoresques du destin. C'est une envolée imaginaire destinée à disperser ces

nuits néolithiques de ventre vide, un fantasme velléitaire de la façon dont vivra un jour l'humanité, un récit de feu de camp que vous vous racontez avant d'oublier que c'est juste un récit que vous racontez ; que vous avez inventé et avez confondu avec la réalité. La civilisation est votre première histoire de science-fiction. Vous l'avez inventée afin d'avoir quelque chose à faire, quelque chose pour vous occuper pendant les siècles à venir. Vous avez donc oublié ?

En dépit de ce qu'il exprime concrètement dans les châteaux, les hôpitaux, les canapés et les bombes atomiques, le monde se fonde sur les étendues immatérielles de l'esprit humain, il tient à un fragile paradigme qui n'a pas de substance réelle. Et si cette fondation ne tient pas, si elle est assise sur une perception erronée de l'univers qui ne correspond pas avec les dernières observations, alors toute la structure s'effondre dans un abîme de non-être. À la fois en termes de construction et d'idéologie, le monde est loin d'être sensé. Pour être tout à fait franc, c'est un piège mortel et grinçant, et il existe des tas de règles de santé et de sécurité. Ce n'est pas moi qui établis les règles.

Je suis un bâtisseur. Vous comprendrez que cela exige un gros travail de démolition. Votre monde, votre conception de vous-même, vos notions de la réalité les plus fondamentales, tout ça est le résultat d'un travail bâclé, d'un grossier labeur. Ça branle dans le manche ; les poutres morales sont vermoulues. Tout cela va finir par s'effondrer, et ça va coûter cher.

Est-ce que l'expression « zone insalubre » vous dit quelque chose ?

Votre conception du moi, du monde, de la famille, de la nation, vos articles de foi religieuse ou scientifique, vos croyances et vos monnaies : l'une après l'autre, toutes ces chères structures s'écroulent.

Whoomff.

Whoomff.

Whoomff.

Alma Warren, au saut du lit et nue dans le monstrueux miroir de la salle de bains, en train de fixer d'un air vague la peau détendue de son corps de cinquante-trois ans, mais adorant ce qu'elle voit. Elle trouve que sa vanité frôle l'héroïsme, vu l'illusion dont elle se berce. Elle est prête toutefois à regarder la réalité en face, sachant très bien que ladite réalité se contentera de s'enfuir en hurlant. Tout bien balancé, c'est une sacrée nana.

La grande salle de bains carrée avec ses arrondis en plâtre aux coins est un cube émoussé avec de la vapeur grise montant de l'abîme d'une baignoire longue de deux mètres cinquante en train de se remplir, une chaloupe tape-à-l'œil en fibre de verre bleu marine. À force de subir ce climat tropical suffocant tous les matins depuis au moins dix ans, le papier peint bleu et veiné d'or de la pièce a commencé à s'affaïsser en haut des murs, un pâle soleil d'hiver. Au fond de l'immense baignoire, on devine les buses d'un système jacuzzi inutilisé, la dorure écaillée révélant le métal gris et terne en dessous. Alma n'a jamais franchement su entretenir les choses.

Elle prend une bombe de bain effervescente dans la coupe à fruits en verre émeraude, une Fairy Jasmine provenant de la section parfumée du Lush de Grosvenor Centre, la laisse tomber dans l'eau chaude et prend un plaisir enfantin à voir la mousse bleu métallique qui bouillonne puis écume. Elle aura des paillettes sur les fesses, les mains, les cheveux et les draps pendant quelques jours mais, avantage, vivra au début des années 1970. Alma monte sur le rebord du petit lagon encaissé et prend une pose de nageuse, plisse les yeux dans la vapeur et s'imagine au-dessus d'un immense réservoir. Elle semble sur le point de plonger en piqué puis change d'avis et descend prudemment dans le bac de façon plus conventionnelle. Cette étrange pantomime, elle s'y livre tous les jours, sans savoir pourquoi. Elle espère juste que personne n'en saura jamais rien.

Avec un gros savon rose cochon qui sent le Pick'n'Mix de Woolworths, elle se savonne partout puis se rince et s'allonge dans l'eau chaude et la mousse jusqu'à ce que seul son visage soit visible au-dessus de la surface, un masque flottant. Ses longs cheveux surnagent autour de son énorme tête telles des algues, de plus en plus lustrés et saturés tandis qu'elle écoute les bruits sous-marins qui résonnent, le grattement amplifié d'un ongle de pied sur la paroi moulée de la longue baignoire. Alma se sent bien, réduite à rien, juste un visage émergé avec tout le reste de sa personne dissimulé sous les bulles et les

îlots nomades de bleu iridescent. C'est en gros la stratégie qu'elle adopte pour affronter la vie, persuadée qu'ainsi elle a l'avantage de la surprise : sous l'eau savonneuse et pétillante peut se cacher n'importe quoi, non ?

Après une minute amniotique d'immersion, elle se redresse, ses cheveux dessinant une longue et maigre virgule entre ses omoplates, s'octroie une bonne dose bien visqueuse de shampoing au citron vert et de sels de mer, et frotte le liquide sur son crâne. Le produit promet brillance et volume, même si Alma est incapable de se rappeler un résultat aussi probant. Façonnant sa chevelure en une mèche raide de mousse dont la pointe retombe sur son front, Alma marmonne un « Thang yuh very much » dans le brouillard humide, puis rince ses cheveux avec le pommeau de douche doré et écaillé. Elle aime à croire qu'elle est le portrait craché du King s'il avait vécu assez longtemps pour devenir une vieille femme.

Quand ses mèches grincent comme des cordes de violon, elle ferme le robinet et s'allonge, sa tête trempée s'égouttant sur la serviette pliée qu'elle a eu la prévoyance de disposer sur le rebord en pointe à l'extrémité de l'immense baignoire. Étendue de tout son long, immobile, telle une reine égyptienne morte dont le sarcophage a été d'abord inondé puis parsemé de bijoux pour d'insondables rites, Alma cogite dur en ce vendredi matin. Près de la surface, une couche orageuse, faite de colère et de ressentiment injustifié, se résorbe progressivement dans cet interlude moussu entre les céréales de son petit déjeuner, son aspirine quotidienne et sa boisson bio au yaourt, déjà consommés, et son premier joint de la journée, encore à venir. Sous cette couche crasseuse d'ire résiduelle se trouve une strate-secrétariat terriblement efficace, qui recense tout ce qu'Alma doit faire aujourd'hui, en ce vendredi 26 mai 2006 : finir le tableau *L'Insigne du maire*, payer ses faramineux impôts locaux, passer à la banque, faire un saut à la garderie près de Doddridge Church pour vérifier que tout a bien été livré en vue de l'expo du lendemain. Oh, et faire des courses en ville, parce que le frigo est vide à l'exception de quelques condiments étranges et exotiques qu'elle a achetés dans un état second. Elle fera peut-être une incursion au magasin de DVD de Grosvenor Centre pour voir si la nouvelle saison de *The Wire* est sortie ; ira peut-être à la librairie Waterstone's pour trouver des photos de barges sépia sur une rivière brun bière ; des hordes d'enfants lemmings en maillots de bain des années 1950 qui se précipitent vers l'objectif, et s'ébattent dans les eaux profondes du lido de Midsummer Meadow.

Sous ce niveau assez bien organisé tournent sans fin les rouages du processus créateur. Ces derniers s'occupent des petites contrariétés subsistant dans les œuvres achevées – l'ouvrier aux cheveux blancs au centre de *Work in progress*, par exemple, qui regarde le public par-dessus son épaule avec des yeux peut-être trop sévères et effrayants – ou listent patiemment les éventuelles toiles à peindre. Elle a une vague idée consistant à retrouver les lieux peints par les grands paysagistes du passé, puis à recréer les mêmes vues en recourant au même médium, c'est-à-dire en peignant à l'huile les rues

pleines de véhicules et les altérations modernes de façon classique, prises dans un vernis patient, le présent dégradé figé par le regard impitoyable d'un passé plus judicieux. Cette idée la séduit quelque peu, mais semble encore trop facile et trop évidente dans sa forme actuelle. En outre, elle aura cinq autres idées aussi bonnes voire meilleures avant d'aller se coucher. L'attention d'Alma volette de-ci de-là, passant presque sans s'arrêter d'un projet à l'autre, tandis que certaines zones de sa conscience s'occupent des affaires urgentes, comme de feindre que la personne avec laquelle elle parle bénéficie de toute son attention.

Sous ce niveau inlassablement actif de l'esprit, nous rencontrons ensuite le vaste complexe en sous-sol d'une super-méchante, où une partie de la personnalité trop complexe d'Alma trône dans un fauteuil pivotant au milieu d'écrans changeants et envisage des activités bizarres. Comme par exemple modifier le développement de la culture par l'introduction subtile d'idées extrêmes, lesquelles, correctement menées à terme, causeront très certainement un effondrement psychologique d'une ampleur apocalyptique. Cela satisfera l'ambition d'Alma, qui étant devenue folle cherche à entraîner tout le monde dans sa folie. Et puis, bien sûr, il y a le projet en cours, consistant à renoncer à la mort, et qui se déroule assez bien. Elle tourne sur sa chaise en ricanant dans son repaire imaginaire, mais sans caresser de chat, sentant que son statut de scélérate serait gravement entamé par une blague facile à connotation sexuelle. Et donc, quand les circonstances l'exigent, elle préfère caresser un presse-papiers en forme de bitte d'amarrage.

Si l'on s'enfonce davantage, on trouve des catacombes jungiennes consacrées à l'alchimie, la kabbale, la numérologie et le tarot, des résidus paranormaux issus de ses préoccupations actuelles avec l'occulte. Elle décrypte sa journée en accord avec les tables de correspondance de Cornelius Agrippa, du Dr. Dee, d'Aleister Crowley, tous les champions de l'occulte. Aujourd'hui, c'est vendredi, Freitag, Friday, le jour de la planète Vénus et du chiffre 7, une belle journée pour les femmes. Ses couleurs sont trois nuances de vert avec de l'ambre en complément. Son parfum est l'essence de rose, son métal le cuivre. Cette zone spécifique de la conscience d'Alma se laisse distraire par l'idée annexe des roses, suite à un fil d'association libre et fragile commençant par Diana Spencer, « Goodbye, England's Rose », l'éloge funèbre de Marilyn écrit par Taupin et chanté par Elton John adapté à une autre blonde victime des objectifs, de l'ambition mal placée et de la trahison. Le cortège funèbre qui ramenait le corps chez lui sur l'autoroute d'été, les fleurs lancées fanant sur le capot, leurs couleurs vives se détachant sur le gris terne et métallique du cercueil. La foule de part et d'autre de la voie, abîmée dans un profond silence. Northamptonshire, Rose des comtés. La rose vient de Turquie, des variétés uniquement roses et blanches, puis elle est introduite en Europe par les croisés lors de leur retour, lesquels sont nombreux à revenir ici d'où sont parties les croisades. Soudain populaire, la fleur, dans ses deux couleurs distinctes, est finalement adoptée comme symbole par les maisons de

Lancaster et de York, le conflit qui s'ensuit se réglant à la bataille de Cow Meadow, le pré aux vaches, entre Beckett's Park et Delapré. Du sang et des roses, un motif récurrent sur le tissu imprimé de la jupe crottée de Northampton.

Encore plus bas, on trouve les sentiments d'Alma, sa composition affective, un pré nettement plus ensoleillé et moins cauchemardesque que les apparences pourraient le laisser présager. Dans cette enceinte, tous les amis, les parents et les animaux familiers d'Alma, morts ou vivants, gambadent parmi la récréation de ses moments préférés. Ils peuvent prendre l'apparence d'un rêve, d'un premier baiser, ou de cet étrange après-midi alors qu'elle avait neuf ans, quand elle rentrait chez elle en passant par les Greyfriars puis Scarletwell Street, et qu'elle vit le buisson, avec son unique chenille suspendue. Toutes les expériences positives d'Alma sont redirigées ici en vue d'un stockage à long terme. Toutes ses expériences négatives sont données en pâture à une chose effrayante aux yeux turquoise, remisee dans un enclos derrière le terrain de jeux, une chose qu'elle sort seulement lors d'occasions particulières.

En dessous de tout ça gît l'âme d'Alma, son moi réel qui ne peut s'exprimer, qui est un artefact magnifique et ingénieusement conçu, éventuellement un peu frime et fort peu pratique. En gros, c'est celui d'une fille de sept ans extrêmement intelligente, sérieuse mais imaginative, qui pour l'instant se dissout béatement dans les courants parfumés au jasmin et saupoudré de saphir d'un bain brûlant.

Quand elle commence à ressentir des bouffées de culpabilité prolétarienne devant sa complaisance de célébrité moyenne, ce qui ne tarde pas dans une baignoire de cette taille grotesque, elle se redresse et ôte la bonde. Elle essaie de se sécher et d'enfiler ses vêtements avant que toute l'eau n'ait été aspirée dans un gargouillis, une habitude en laquelle elle voyait avant une simple question d'efficacité mais qui fait partie, comme elle a fini par le comprendre, de sa folie individuelle tout à fait ordinaire. Puis, triomphalement, ayant fini de s'habiller alors que les dernières nébuleuses de mousse et de paillettes décrivent encore des cercles dans le trou noir de la bonde grâce à la ruse simplissime consistant à ne pas mettre de sous-vêtements, elle jette sa robe de chambre sur la balustrade et descend bruyamment les escaliers. Il est sept heures et demie du matin et il est temps de respecter son agenda délirant pour tenter d'intimider les autres habitants de la planète. Ce n'est pas qu'Alma trouve difficile cette tâche qu'elle s'impose. C'est juste que les gens sont très nombreux, et que le temps lui manque.

En bas, parmi un fatras de livres rares et de toiles inachevées qui n'est rassurant qu'à ses yeux, Alma remplit sa bouilloire de l'ère spatiale et allume sa lumière bleue sinistre avant de s'installer dans son fauteuil pour entamer la confection de son premier joint. Ces joints particulièrement longs, qualifiés par ailleurs de « Gauloises ithyphalliques » par son ami l'acteur Alexei Sayle, sont des vestiges de sa jeunesse, quand elle allait encore dans des fêtes et se

roulait un pétard suffisamment long pour qu'il lui en reste après qu'il eût circulé dans une pièce bondée de fumeurs. Quand sa surdité partielle et sa lassitude croissante à l'égard de l'alcool l'ont poussée à renoncer aux fêtes et à fumer surtout seule en travaillant, elle a tout simplement oublié d'en modifier la longueur. Elle n'a rien d'une camée compulsive.

Quand ses dix feuilles Rizla ont été collées pour former un drapeau blanc de reddition et qu'a été ajoutée la garniture de tabac, Alma crame l'extrémité émoussée d'une barre de hash au-dessus de la flamme de son Zippo. La came qu'elle utilise, et qu'adolescente elle supposait venir d'Afghanistan ou du Pakistan, a sûrement été rebaptisée Noir Taliban pour convenir à la situation actuelle. Elle réfléchit à la chose en émiettant la résine encore incandescente dans le tabac, se brûlant le pouce et l'index gauches par ailleurs quasi insensibles. Puis vient le geste expert, comme de rouler un tapis, suivi d'un glissement de la partie gommée sur la langue d'Alma, une torsion à un bout, l'insertion précise d'un tube de carton à l'autre, le tout effectué avant que sa bouilloire à orgone se mette à bouillir dans la cuisine. Elle verse l'eau bouillante, qui crachote dans un mug décoloré portant l'inscription BONNE EN TOUT, guide le torrent grésillant afin qu'il tombe au centre du sachet de thé gris et rond et le gonfle de façon satisfaisante en un oreiller chaud et captif. Le pressant contre le flanc intérieur du mug avec sa cuiller pour en extraire les ultimes gouttes de fluides vitaux, elle jette la carcasse essorée et fumante dans sa poubelle dont l'ouverture est actionnée par une pédale. Renonçant au lait et au sucre – elle préfère sa boisson « noire et amère, comme mes mecs » – Alma transporte le mug rempli à ras bord dans son séjour, avec son méga pétard.

Derrière son fauteuil se trouve un panneau de verre dépoli légèrement convexe où des étoiles dorées marquent les positions des sphères cabalistiques sur un fond bleu roi foncé virant à l'aigue-marine. Le soleil, encore bas derrière la fenêtre au fond de la pièce, baigne Alma dans un éclat cobalt et jaune alors qu'elle allume son joint. Les étoiles peintes suintent leur jaune sur le vernis cyan de ses cheveux mouillés. Elle garde un moment la fumée puis se laisse aller en arrière et exhale dans l'indigo dense, se prélassant dans sa propre identité, dans le plaisir incessant et l'effort agréable de n'être que soi.

Tandis que la chambre à brouillard de sa conscience commence à se réchauffer, et que les turbines s'animent et vrombissent, elle s'empare de la page imprimée la plus proche afin de proposer à ses facultés mentales un sujet à moudre. Il s'agit du dernier numéro du *New Scientist*, daté du 4 mai, ouvert sur un article intrigant concernant le philosophe des sciences préféré d'Alma, Gerard 't Hooft – quel nom magique... –, dont les critiques de la théorie des cordes l'ont profondément impressionnée. Il semble que 't Hooft ait formulé une hypothèse qui, si elle se vérifiait, résoudrait définitivement les dilemmes de l'indétermination quantique ; les résoudrait d'un coup d'un seul, si Alma a bien compris. Le philosophe suggère apparemment qu'il existe un niveau plus profond et plus fondamental, encore inédit, sous-jacent au mystérieux monde

quantique. 't Hooft prédit qu'une fois que nous aurons mis au point des microscopes hyperpuissants capables de révéler cette couche de réalité jusqu'ici insoupçonnée, nous nous apercevrons que les idées de Heisenberg concernant l'existence instable des particules sont une illusion fondée sur un malentendu.

Sa lecture ponctuée de gorgées de thé et de taffes de joint, Alma se fend du ricanement guttural de l'ogre venant de comprendre que les écoliers se cachent. Elle sait repérer une idée dangereuse bien construite quand elle en voit une, et les propositions de 't Hooft lui apparaissent comme les mines terrestres conceptuelles les plus ingénieuses dont elle ait jamais entendu parler. Leur attrait saute aux yeux. L'indétermination quantique est la pierre d'achoppement empêchant toute résolution facile des vastes divergences entre la vision quantique du monde et l'univers de facture classique d'Einstein, de Newton et des autres. Si de minuscules particules subatomiques se comportent selon les lois de Lewis Carroll qui gouvernent la physique quantique, alors pourquoi est-ce que des lois entièrement différentes gouvernent les étoiles et les planètes ? La tentative pour réconcilier le microcosme quantique avec le macrocosme quantique a conduit à des prises de tête délirantes, comme la théorie des cordes, des notions qui exigent des dimensions supplémentaires, allant entre dix et vingt-six, avant que les mathématiques s'y retrouvent.

Ça ne veut pas dire que les tenants de la théorie des cordes ont tort, observe Alma, cela suggère simplement qu'à son oreille tout cela sonne plutôt brouillon et inutile. Si 't Hooft a raison, toutefois, et qu'il n'y a pas d'indétermination quantique, alors le problème disparaît pour laisser une théorie unitaire qui explique toutes choses sans recourir à des explications exotiques qui très souvent posent plus de questions qu'elles n'apportent de réponse. Elle voit bien en quoi il est difficile pour de nombreux scientifiques de résister à l'hypothèse de 't Hooft, mais elle voit également le revers de la médaille : s'il n'y a pas d'indétermination quantique, alors il n'y a pas de libre arbitre. C'est là, en l'espèce, le problème, et selon Alma ça peut suffire à rendre factices tous les débats actuels sur le christianisme et la science.

C'est pourquoi elle se marre en lisant l'article. À cause de cette histoire de libre arbitre et de la façon dont tout le monde s'excite autour, même les penseurs pour lesquels elle a le plus grand respect. Alma, qui a travaillé toute l'année sur la vision de mort imminente de son frère Mick, est de plus en plus à l'aise avec la notion de prédétermination, avec l'idée d'une vie comme une grande récurrence dont nous refaisons l'expérience, de façon invariable et éternelle. Mais au cours de l'année, elle a appris que Nietzsche et son autre idole, l'artiste et magicien Austin Osman Spare, ont auparavant formulé presque le même concept puis s'en sont écartés car ce dernier impliquait la négation du libre arbitre.

Alma voit mal à quoi rime tout ce cirque. Elle est convaincue que personne n'a vraiment besoin du libre arbitre tant que subsiste une illusion viable de celui-ci nous empêchant de devenir tous fous. Il semble également que notre

perception du libre arbitre dépende de l'échelle à laquelle nous envisageons le problème. Si l'on prend un individu unique, il est manifestement impossible de prédire avec exactitude ce qui lui arrivera au cours, disons, des cinq ans à venir. Ça semble jouer en faveur du libre arbitre et d'un avenir qui n'est pas encore écrit. D'un autre côté, si nous prenons un vaste groupe d'individus, tel que les quelques milliers d'âmes qui peuplent les Boroughs ou un autre quartier moderne de cet acabit, alors nos prévisions deviennent épouvantablement faciles. Nous pouvons quantifier assez précisément le nombre de personnes qui tomberont malades, se feront poignarder, tomberont enceintes, perdront leur emploi, leur maison, gagneront un peu d'argent au loto, tabasseront leur conjoint ou leurs enfants, mourront du cancer, d'une crise cardiaque ou des suites d'un accident. Assise dans la riche lumière bleue, Alma termine son joint. Elle trouve frappant qu'il s'agisse là du même dilemme que celui auquel sont confrontés les physiciens, mais transposé dans un contexte sociologique. Pourquoi est-ce que le libre arbitre, tout comme l'indétermination quantique, n'est évident que lorsque nous considérons le microcosme, une seule personne ? Où disparaît le libre arbitre dès que nous portons notre regard sur des groupes sociaux plus étendus, à des populations qui sont les équivalents des étoiles et des planètes ?

Écrasant le joint, elle repose la revue et entreprend de rouler un nouveau pétard. Le mug de thé noir acier, vide aux trois quarts, a refroidi et présente de petites plaquettes ternes à sa surface, évoquant une peau. Elle se refera du thé avant d'aller travailler en bas d'ici quelques minutes, maintenant que ses cheveux ne dégoulinent plus.

L'esprit toujours accaparé par l'hypothèse de Gerard 't Hooft, elle s'enfonce dans la tranche temporelle suivante et se retrouve devant son chevalet près de la fenêtre, avec un nouveau mug de thé fumant sur la table haute à côté d'elle, près du cendrier, le deuxième joint qu'elle n'a pas encore allumé posé sur son rebord. Elle tient un pinceau ultra-fin dans sa main droite, immobile et horizontal comme la lance brandie d'un chasseur de la jungle patient, sans ciller, assurée que sa proie fera un mouvement avant elle. L'image ou la ligne qu'elle cherche se trahira, et alors sa courte dague fendra l'air, son bout imbibé de poison coloré.

Sur le chevalet trône la dernière toile qu'elle doit achever avant que son exposition ouvre ses portes demain matin. Le fait que cette peinture soit encore inachevée à la dernière minute est dû au fait qu'Alma n'a décidé de l'inclure que très récemment. Intitulée *L'Insigne du maire*, c'est une coda, une sorte d'épilogue visuel aux œuvres précédentes. Elle montre une unique silhouette, qui pose comme pour un portrait de maire officiel, sur un fond indistinct de pointillisme vert, un feu émeraude. L'imposant sujet, aux traits encore inachevés, est drapé dans une étrange robe de cérémonie qui cache les contours de son corps ; ce peut être aussi bien un homme qu'une femme. Ne pouvant s'en remettre à un visage achevé, l'œil est attiré par le tissu exotique et tout en plis de la robe qui semble, à y regarder de près, le sujet même du

tableau. Le motif complexe des scènes détaillées et disposées en panneaux aux contours irréguliers, reliés par un filigrane doré de lignes divergentes, se révèle une carte somptueusement enluminée de l'ancien quartier d'Alma, depuis Sheep Street jusqu'à St. Andrew's Road, de Grafton Street à Marefair. Sur l'ourlet décoré se devine un motif de pavés, chacun usé et fêlé individuellement, bordé de franges de mousse vertes. Les boutons de manchette sont des coquilles d'escargots collées à même la toile. Des images isomorphes de Doddridge Church, saturées de puritains en colère, semblent peintes ou brodées sur les plis de l'habit, avec Spring Lane et Scarletwell Street glissant d'un drapé suspendu dans l'ombre du pli.

L'imposante silhouette, drapée dans son étonnante tunique de cartes, a les deux mains levées en signe de bienvenue ou de bénédiction. Autour de son cou, dans un gris terne qui ressort de manière frappante sur le fond délirant de la robe, est suspendu le gong cabossé d'un vieux couvercle de marmite au bout de ce qui semble être une chaîne de chasse d'eau.

Le seul problème d'Alma avec ce tableau c'est qu'elle n'arrive pas à décider quel visage devrait avoir ce splendide totem des Boroughs. Celui de Philip Doddridge, peut-être ? Celui de Black Charley ? Ou celui, rond comme une face de chouette, de sa chère tante défunte, Lou, perdue dans une tempête orageuse ? Non. Non, ça n'irait pas, ainsi perché sur un corps presque complet et différemment proportionné. Elle repose son pinceau et s'empare du joint, allume l'extrémité torsadée. Après une bouffée ou deux, elle repose le tube fumant sur le cendrier et reprend son pinceau, étant parvenue à une décision.

Au cours des deux heures qui suivent, elle travaille sur le visage jusqu'à être satisfaite, puis passe encore une demi-heure à admirer, éperdue, l'œuvre achevée, se prélassant dans sa propre magnificence. Finalement, sa vanité commence à l'épuiser. Alma se dit qu'elle a mérité une pause.

Elle se lève en poussant un grognement sciatique exagéré et se rend en traînant des pieds dans la cuisine où elle se fait frire du halloumi en tranches tandis que deux pains pitas gonflent et s'étoffent dans le four. Quand les épais steaks de fromage ont acquis un marbré automnal et coriace, elle les fait glisser de la poêle dans les poches de pain chaud en y ajoutant un mélange de salade et de tomates guilloténées. Elle ne peut manger de halloumi sans éprouver un sentiment déplacé de culpabilité végétarienne. Tout ça parce que lors de sa première dégustation de ce fromage grec, fibreux et salé, il y a des dizaines d'années, elle a cru que le halloumi était une espèce possiblement en danger de poisson chypriote. Même si elle sait que c'est faux aujourd'hui, elle ne peut réprimer le frisson de chair interdite et délicieuse qui accompagne chaque prudente bouchée, et en fait c'est ainsi qu'elle le préfère.

Après avoir dévoré l'ersatz de repas – pause-café, brunch ou grodj (un mot de son invention) – Alma se débarrasse de l'assiette et se roule un autre joint. Ayant terminé *L'Insigne du maire* une heure plus tôt que prévu, elle a le temps de s'atteler à d'autres projets personnels, voire de prendre quelques notes en grosses majuscules maladroites sur les pages encore vierges qu'elle pourra

trouver dans ses différents carnets. Elle n'a jamais réussi à maîtriser l'écriture cursive. Tout comme faire ses lacets correctement, c'est là une technique qui lui a toujours posé problème et à laquelle elle a aussitôt renoncé, préférant, en bonne tête de mule, recourir à sa propre approche des choses et s'y tenir, même si l'approche en question était de toute évidence erronée. C'est cette décision formatrice, prise à l'âge de sept ans, qui a façonné toute son existence ultérieure. Dans un entretien donné récemment, alors qu'on lui demandait si le soulèvement politique des années 1960 avait eu une influence sur son approche féroce et individuelle de la vie, sa réponse pour le moins énigmatique – « Non, c'était ces putain de lacets » – a apparemment fait l'objet de nombreuses spéculations sur des forums qu'elle n'a jamais consultés mais dont elle a entendu parler.

Elle retourne s'asseoir dans son fauteuil, son nid de rubans vaporeux et ourlés, et extirpe du chaos de la table basse un cahier d'exercices relié tout neuf, ainsi qu'un stylo-bille bleu qui semble encore en état de marche. Elle prend quelques notes sur la possible autobiographie qu'elle a envisagé d'écrire, et qui pour lors se résume à un paragraphe ou deux sur sa mamie, May, assortis d'un titre de travail, *On était pauvres mais on était des cannibales*. Alma compose quelques douzaines de titres de chapitre, des phrases censées être drôles, suggestives ou intelligentes, et inscrit en regard de chacun des suggestions d'épisodes que ledit chapitre pourrait comporter. Les détails et la chair véritable des choses feront l'objet d'un travail ultérieur, inch' allah.

Satisfaite de sa demi-heure de travail au moment même où elle commence à se lasser, elle repose le cahier et s'empare de la première chose imprimée qui lui tombe sous la main. Il s'agit en l'occurrence d'un exemplaire sous blister de *Forbidden Worlds*, apparemment le numéro 110, daté de mars-avril 1963 et publié par le défunt ACG, l'American Comics Group. Un peu écœurée par l'esprit d'adolescent attardé qui caractérise l'industrie contemporaine des comics, Alma ne tolère quasiment chez elle que ce genre de publications vintage.

Extrayant doucement la fragile brochure de sa protection de plastique usée et fanée, Alma examine la couverture et la quatrième de couverture, réputées pour leur nullité. Au dos figure une publicité, en noir et blanc, pour un impressionnant catalogue de gadgets vendus par Honor House Productions, portant la fière mention « Malle au trésor distrayante ». La distraction en question semble consister à perturber des adultes avec de la ventriloquie, les effrayer avec un briquet distributeur de cigarettes qui « ressemble à un Browning automatique », ou augmenter leur angoisse nucléaire avec une Bombe à fumée atomique : « Allumez-en juste une et regardez la colonne de fumée blanche s'élever vers le plafond et s'épanouir en un dense champignon comme une bombe A. » Le tout au prix de vingt cents. Également disponibles, des sifflets à ultrason pour chiens, des leçons de jiu-jitsu vous promettant que VOUS AUSSI VOUS SAUREZ VOUS BATTRE, un jeu de cartes marquées et les

LUNETTES MAGIQUES qui « vous permettent de voir derrière vous sans que personne ne sache que vous regardez. Très pratiques dans certaines occasions. » Peinant à imaginer en quelles occasions particulières ces lunettes à rétroviseur pourraient se révéler « très pratiques », sauf si elle était contrainte de sortir sa grosse tête d'une impasse, elle retourne le magazine et examine la couverture, couleur citron, portant l'énorme sceau d'approbation du Comics Code Authority, naguère importante, et la marque noire « 9d » d'un vendeur de journaux anglais imprimée sur le logo orné d'une planète.

L'image en couverture, signée par un artiste qu'Alma ne reconnaît pas, est clairement une couve lambda extraite du catalogue. On voit un moine à l'air surnois vêtu d'une robe verte à capuche qui grimace depuis l'intérieur d'une boule de cristal. Un blurb à l'encre bleuâtre accolé à l'illustration tente de la justifier en affirmant que le personnage revêché dans la boule de verre n'est « qu'une » des diverses menaces que le seul personnage récurrent de l'anthologie, Herbie, va devoir affronter à l'intérieur. Feuilletant deux ou trois récits de l'étrange aventure d'Herbie, la seule raison pour laquelle elle a conservé l'exemplaire défraîchi, Alma découvre qu'il s'agit bel et bien d'une ruse, comme elle l'avait soupçonné. Le moine n'apparaît nulle part au cours des dix pages qu'occupe l'histoire, une des préférées d'Alma, intitulée « Herbie et la vinaigrette Sneddiger ».

Herbie a été créé plusieurs numéros auparavant à la faveur d'un épisode sans doute conçu pour être unique. Mais les lecteurs ont été intrigués par ce protagoniste, un écolier sphérique et impavide avec une coupe au bol, des lunettes à monture en corne, des pouvoirs surnaturels inattendus et une obsession peu courante pour les sucettes au goût fruité. Suite à l'accueil favorable qui lui a été fait, le personnage est apparu dès lors plus fréquemment, dans sa tenue fétiche, un costume d'adulte taille réduite, pantalon bleu, chemise blanche et cravate noire. Pas franchement attifé comme un demi-dieu, Herbie s'est émancipé de *Forbidden Worlds* un an après le numéro 110 pour devenir le personnage central de son propre magazine, dont Alma possède une collection quasi complète.

La raison principale à cette étrange obsession est le béguin d'Alma pour Ogden Whitney, l'artiste obsessionnel de la bande dessinée. Whitney, qui est dans le circuit depuis les années 1940, a un style graphique qui parvient à porter l'étouffante fadeur des banlieues à des extrêmes capables de susciter la jalousie de l'avant-garde. Ses personnages, des Américains de la classe moyenne aux coiffures bien sages, auraient pu sortir d'une pub pour savon, voiture ou café, sauf que leur faisait bizarrement défaut le grand sourire assuré. Au lieu de ça, ses personnages affichent une expression coincée derrière laquelle on devine une angoisse refoulée ; ils sont représentés dans des cuisines d'un blanc uniforme ou se délassent sur des pelouses extra-vertes tellement bien tondues qu'elles n'ont plus de texture, de simples contours laissés à l'appréciation du coloriste. Et c'est là, au milieu de ce paysage fébrile de la guerre froide peuplé de névrosés coincés, que s'avance la masse

tranquille et planétaire de Herbie Popnecker.

Selon la légende, l'écrivain maison d'ACG, Richard Hughes, qui écrivait sous le pseudonyme de Shane O'Shea, était fasciné par la façon dont le prosaïque Whitney dessinait tout ce que le script indiquait dans le même style réaliste et fade. Sans doute pour s'amuser, les scripts de l'écrivain devinrent de plus en plus comiques et surréalistes à mesure que la série progressait, régaland un lectorat déjà dérouté avec d'étranges rencontres entre l'enfant-brioche impassible et enclin à la lévitation et un assortiment de vedettes de cinéma et de chefs d'État de l'époque comme Kennedy, Nikita Khrouchtchev, Fidel Castro, la reine Élisabeth II, ou les Burton. Comme d'habitude, les femmes célèbres tombent amoureuses de l'énigmatique et sphérique gamin de dix ans. Lady Bird Johnson, Jackie Kennedy, Liz Taylor et Sa Majesté la Reine soupirent toutes et bombent les seins tandis qu'il s'éloigne dans le ciel avec une expression de suprême indifférence, improbable don juan suçotant une sucette aussi ronde que lui.

Toutes ces vedettes réelles coexistent tranquillement avec des créatures extraterrestres, des sorcières chevauchant des balais, des animaux parlants, des objets anthropomorphes et les habitants surnaturels de l'au-delà verdâtre typique d'ACG. Cette région occulte, tapissée de nuages sirupeux et citron vert, est une version de l'éternité à la Rod Sterling qu'on retrouve par moments dans les autres publications du groupe et qui est désignée sous l'appellation de « L'Inconnu » sur ce qui ressemble à un panneau peint à la main dans la zone d'accueil jonchée de cumulus. L'endroit est peuplé de fantômes vêtus d'un drap, de trolls, de lutins et de monstres pompés dans le catalogue d'Universal Studios, ainsi que de gardiens en robe mais sans ailes, qui font penser aux anges couleur bile de Frank Capra, dodus et avunculaires. Alma se dit vaguement qu'elle a été, si ça se trouve, influencée par cette vision séculaire, fantastique et populaire du paradis alors qu'elle transcrivait la vision d'enfance de Mick dans les peintures et les illustrations sur lesquelles elle travaille depuis un an. Malgré l'absence de similarité entre leurs styles, la peinture sophistiquée que donne Alma d'un Boroughs supérieur plein de rêves, de démons et de fantômes doit sans doute beaucoup au surréalisme guindé d'Ogden Whitney.

D'un autre côté, elle a conscience que les mérites de Whitney, aussi nombreux soient-ils, ne servent qu'à camoufler la nature réelle de l'intérêt qu'elle porte à son travail, intérêt entièrement fondé sur l'extrême identification d'Alma avec le célèbre personnage de l'artiste. Elle aussi avait été une gamine boudinée avant sa terrifiante crise de croissance et, comme le héros de Whitney, avait eu droit à l'épreuve de la coupe au bol. Elle avait également partagé la conviction d'Herbie selon laquelle les puissances et les forces de l'univers devaient tous la connaître et avoir le bon sens de s'écarter sur son passage. Dans l'aventure qu'elle tient dans ses mains d'étrangleuse aux ongles rouges, « Herbie et la vinaigrette Snedigger », le tout-puissant écolier fait fuir un monstre de Frankenstein, essuie un barrage de balles de

mitraillette dotées de petits visages inquiets qui dévient de leur trajectoire en reconnaissant Herbie, affronte des dinosaures extraterrestres à tête de lion venus de la planète Bertram, ainsi qu'un phénomène astronomique, une comète agressive qui change de cap, paniquée, à la seule vue du petit rondouillard accro aux sucettes. Aux yeux d'Alma, c'est le même respect courtois qu'elle attend des éléphants déchaînés, des missiles de croisière, des loups-garous, des conseils municipaux, de la foudre et des envahisseurs de l'espace.

Autre raison de son empathie, les yeux d'Herbie, à la fois pour leur expression lasse et leurs paupières lourdes qu'elle a vues sur certaines des photos d'elle bébé et pour les hideuses lunettes qu'il est apparemment contraint de porter. Elle aurait pu finir ainsi, surtout avec son œil gauche presque inutile qu'elle tient de sa mère, Doreen. Elle avait réussi de justesse à éviter la paire de lunettes de la sécu qui déforme le visage, en y mettant toute l'ingéniosité de ses sept ans. Quand sa mère l'avait accompagnée à la visite médicale exigée par l'école, Alma avait étudié le panneau de l'ophtalmo et l'avait mémorisé, de haut en bas, en recourant à l'extraordinaire faculté mnésique que ni ses camarades de classe ni les membres de sa famille n'avaient encore remarquée, et qu'elle n'avait pas été pressée de leur dévoiler. Le toubib avait enserré l'énorme tête d'Alma dans des grosses lunettes style *Orange mécanique*, puis lui avait désigné les flous gris qui flottaient dans le brouillard tandis qu'elle récitait la litanie des lettres qu'elle était incapable de voir.

Cette technique lui avait épargné le port de lunettes jusqu'à l'adolescence, quand la procédure avait changé sans prévenir ; Alma avait été démasquée, simulatrice à moitié aveugle dotée d'une sensibilité à la lumière quasi vampirique. En conséquence de quoi elle avait dû endurer deux années de fines montures et de verre teintés en bleu qui avaient réussi à lui donner un air encore plus prétentieux qu'au naturel. Quand un des verres se détacha et se brisa, l'opticien daltonien d'Alma l'avait remplacé par un verre teinté en rose qui donnait l'impression qu'elle sortait d'une projection de film en 3D. Entre-temps, elle avait décidé que sa vision sans lunettes se détériorait, et cet ultime outrage n'avait fait qu'ajouter l'insulte à la blessure. Elle avait balancé ses lunettes bicolores, en se disant que si elle devenait aveugle, ce serait à sa façon, merci bien. Plus tard, elle avait découvert que le fait de ne pas porter de lunettes produisait ce qu'on appelait un « effet de lentille négatif » sur les muscles de l'œil, qui améliore en fait la vision. Ou s'agit-il d'un effet de lentille positif ? Peu importe. L'important c'est que, de l'avis d'Alma, elle a eu raison. Alma 1, les opticiens 0, et basta.

Reportant son attention sur l'histoire qu'elle lit, Alma pense de nouveau à Ogden Whitney, à sa triste fin telle qu'elle est racontée dans *Art out of Time*, le beau volume que Michael Moorcock lui a envoyé pour la remercier de l'illustration de couverture qu'elle a réalisée lors d'une récente réédition du poche d'*Elric*. Dans la merveilleuse collection de comics étranges et négligés

des temps anciens, Alma a été ravie de voir incluse une offre *Herbie* bien déjantée avec un texte d'accompagnement sur l'artiste. Elle a été émue à défaut de surprise en apprenant que l'apparence d'Herbie était basée sur celle d'Ogden Whitney enfant, et a eu les larmes aux yeux en lisant le récit de sa mort, oublié de tous et rendu fou par l'alcool dans un asile. Elle imagine Herbie à soixante ans passés, assis dans la salle commune de l'asile, ayant troqué sa chemise blanche et son pantalon bleu contre un peignoir taché, ses sucettes remplacées par des flasques. Ses yeux endormis et dans le vague derrière des lunettes aux verres en cul de bouteille et sa bedaine distendue par son foie énorme. Grisonnant, avec, sous sa coupe au bol, des hallucinations plates et précises, des dragons-lions et la vinaigrette Snedigger, les nombreux fantômes et créatures venus d'un Inconnu verdâtre.

Tirant une ultime bouffée sur son joint strié de traînées sépia, elle l'écrase et se lève en poussant un cri grinçant suite à une douleur sourde dans son dos. C'est tout juste si elle se rend compte qu'elle fait ces bruits, tellement ils sont devenus constants et répétitifs. En fouillant parmi ses cahiers, ses comics, ses stylos et ses livres de poche, Alma déniche une brosse à cheveux qui a réussi à survivre aux empoignades quotidiennes avec sa tête. La brosse en question, un robuste article en bois capable de « MEGA Domptage » si l'on en croit la promesse imprimée sur son manche, a déjà duré plus d'un an et n'a perdu qu'une douzaine de ses picots en plastique. Ses prédécesseurs, qui se sont cassés en deux ou ont été démontés dès le premier ou le deuxième passage douloureux dans la tignasse emmêlée d'Alma, étaient de vraies mauviettes en comparaison.

Elle a appris très tôt que si elle ne brosse pas sa crinière une fois par jour, elle sera truffée de nœuds, lesquels, au bout d'une semaine, se changeront en cornes de rhinocéros ; des noyaux d'acajou qui nécessiteront pour leur extraction le recours à des arboriculteurs, des tronçonneuses, des cordes et des échelles. Fermant les yeux, elle entreprend de passer la brosse de haut en bas, son visage aussitôt dissimulé derrière un rideau de sécurité brun gris alors que les picots ratissent atrocement les pièges robustes. Elle s'est aperçue que le bruit des follicules arrachés et des picots en vinyle qui cassent est très perturbant pour des oreilles extérieures. Son amie artiste Melinda Gebbie se bouchait les oreilles et gémissait comme si elle assistait à une échauffourée, redoutant qu'Alma s'arrache un bout de crâne alors que celle-ci demeurerait apparemment indifférente à ce scalpage. Sa relation à la douleur relève largement du détachement depuis qu'elle a compris que sa dimension physique ne faisait pas si mal et que c'est la partie psychologique et affective qui génère l'inconfort. Par conséquent, dans la mesure du possible, elle a déconnecté les sensations de douleur physique des réflexes mentaux de choc, de peur ou de colère qui les accompagnent. Conséquence indirecte et bénigne de ce processus globalement réussi, Alma n'est même plus chatouilleuse. Elle terrorise ceux qui le sont avec une impunité absolue.

Le pire aspect de l'épreuve est désormais fini. L'énorme tête d'Alma est à

présent dissimulée sous une cloche d'église composée de cheveux, de sorte que si on l'observait des épaules jusqu'en haut, on serait incapable de dire si elle est de dos ou de face. Levant les deux mains, Alma tripote avec ses ongles écarlates ce qui au toucher ressemble au milieu de son crâne Rushmore afin de créer une raie, écartant les rideaux auburn pâle de chaque côté afin de pouvoir se voir dans le miroir suspendu au-dessus de la cheminée et de jauger le résultat. Alma décide qu'elle aime particulièrement la mèche rebelle cendre et cuivre qui serpente sur son œil gauche presque aveugle, le plus effrayant, sans doute parce qu'il est gouverné par le basilic fou et préverbal de son cerveau droit. L'œil droit d'Alma est l'œil humain et pétillant qui comprend qu'il vaut mieux que les gens – les humains, comme elle les appelle – l'apprécient et n'aient pas peur de son apparence ni de son comportement. À l'inverse, l'œil gauche d'Alma n'en a clairement rien à battre. Il palpite, gris, jaune et dans le vague, en dessous du surplomb d'un front légèrement bosselé, comme si des cornes ou un nouveau lobe frontal lui poussaient.

Une fois coiffée, Alma se maquille dans le style rendu populaire par Monsieur Patate. Ses cils ploient bientôt sous le poids du mascara et ressemblent à l'araignée géante de la scène supprimée du premier *King Kong*. Puis, faisant la moue tel Mick Jagger avant que les embaumeurs s'occupent de lui, elle tartine ses babines d'un empâtement sanglant de rouge à lèvres. Elle estime que ça décourage les éventuels violeurs en lui donnant l'aspect d'un prédateur sexuel encore plus vorace. Enfin satisfaite, elle sourit à son reflet. C'est tous les jours Halloween pour Alma.

Enfilant un antique blouson de cuir, dont les revers pendent misérablement, elle est presque prête à affronter la planète jacassante et à défier du regard la réalité, mais d'abord elle doit mettre ses bagues et son armure digitale. Gamme splendidement malveillante de griffes métalliques articulées, de scorpions sculptés et de serpents en argent ainsi qu'un choix de grosses gemmes colorées, ces atours mortels jouent probablement plus le rôle de repousse-violeurs que son rouge à lèvres carnivore, comme elle s'en rend compte les rares fois où elle pense de façon réaliste. Il suffirait d'une gifle pour que les traits de son agresseur pendent en rubans de papier détrempé. Elle n'hésiterait pas, qui plus est. Elle a informé un jour son frère que même si elle le considérait comme sa famille, elle n'hésiterait pas une seconde à l'éventrer comme un sachet de chips.

Après avoir vérifié qu'elle avait bien son chéquier et ses clés, elle s'engage dans un couloir encombré aux murs barbouillés de gerbes d'étoiles dorées, et passe par une porte spécialement sculptée avec des serpents jumeaux en motif de caducée, puis sort dans East Park Parade. Les pavés de la rue baignent dans une claire lumière blonde, un pressentiment estival, avec les jolies érosions trilobées d'un ancien lit de rivière rehaussées en net relief. Au bout de Kettering Road, toujours animée, se dressent les grands arbres qui bordent le champ de courses, une frange verte autour de l'immense ciel d'abat-jour large d'un kilomètre et demi du parc. Les gens se promènent sur les larges et grises

avenues, seuls ou en couple, ou coupent par la vaste pelouse océane. Un type essaie de faire voler un cerf-volant, s'efforçant peut-être de recréer une illustration chérie vue dans une encyclopédie pour enfants des années 1950, le losange jaune pisseux vacillant sur le bleu terne du ciel. Des corbeaux d'une taille inquiétante patrouillent sur la pelouse onduleuse, de plus en plus nombreux et sûrs d'eux chaque année, tels des tueurs en série se dandinant impunément.

Ses poumons s'adaptant rapidement aux courants d'air froid qu'elle inhale, Alma tourne à gauche alors qu'elle entame sa promenade en ville. Ses Dr. Martens raclent les frondes fossiles du trottoir et son esprit se gorge d'idées et de libres associations, de mots et d'images, s'accrochant au paysage des vitrines qui défilent alors qu'elle atteint sa vitesse de croisière. Elle pense aux pavés qu'avaient ses foulées, la seule vision autorisée aux déchus, quel que soit le siècle où ils vivent. Les vieilles pierres, manifestement, demeurent inchangées depuis le XIX^e, mais l'œil exercé peut y discerner des nuances : des crottes de chien ; des emballages de chocolat qui ont changé de look pour ne pas troubler davantage les touristes américains ; des tags chaotiques tout en spirales de spray blanc. Sur l'autre trottoir, un homme tente de diriger une sorte de voiture à voile sur le champ de course mais le vent est tombé et le voilà en rade parmi les corbeaux et les cerfs-volants qui piquent soudain. S'il n'y a pas de vent avant qu'il fasse nuit, elle suppose que ce nautonier des champs est fichu. Malgré l'éclairage supplémentaire dont bénéficie depuis peu la vaste étendue, entièrement obscure de nuit, un bon nombre d'habitants l'appellent encore « le champ des viols ».

Elle quitte East Park Parade pour rejoindre Kettering Road en coupant en bas d'Abington Avenue. George Woodcock – le pote d'Arts Lab d'Alma quand elle était ado – a écrit un long poème au néon sur cette rue délabrée, une précieuse lamentation urbaine intitulée *Main Street*, peu de temps avant de renoncer aux conneries littéraires et de devenir camionneur. Elle revoit des vers et des phrases de l'épopée perdue depuis longtemps, étalés et enchevêtrés dans les caniveaux dallés ; sur les gouttières en plastique. Elle voit encore tous les incidents disparus, les nuits et les gens auxquels faisaient allusion les vers, d'anciens moi vieux de plusieurs décennies qui arpentent l'avenue miteuse, une gamine de dix-neuf ans, ivre, dans un groupe de bohèmes de province, une employée du gaz à l'air furieux qui marche sous la bruine un vendredi après-midi, une sorcière folle de quarante balais en manteau noir avec une horde de crétins enhardis par l'alcopop qui la hèlent depuis leur véhicule quand elle sort faire des courses. Les rues de la ville sont comme un palimpseste vivant pour Alma, toutes les couches encore intactes, tous ses habitants encore vivants, tous ses incidents se produisant encore, les idylles et les bagarres, les trips à l'acide flamboyant, les coups tirés à la va-vite sous les porches.

La perception d'une éternité simultanée, bien qu'elle en ait eu l'intuition à plusieurs reprises au cours de sa vie, n'a vraiment pris forme et réalité que

depuis qu'elle travaille sur ses peintures. L'idée, une fois pleinement formulée, est d'une évidence si aveuglante qu'elle est comme hébétée d'avoir atteint la cinquantaine sans la comprendre clairement : le temps comme un solide éternel dans lequel rien ne change, rien ne meurt. C'était pile devant ses yeux pendant toutes ces années, et elle ignorait qu'elle l'avait en face jusqu'à ce qu'elle prenne un verre avec son frère au Golden Lion. Une véritable apocalypse, au sens biblique de révélation, un peu comme la fois où elle avait traîné en rentrant chez elle après l'école dans la cour des Greyfriars. Dans le carré de buissons en bas de l'enclos d'étendage, elle avait aperçu une petite larve transparente, peut-être une chenille, suspendue par un fil à une feuille. Alma ignorait son nom. Elle était restée là à la regarder pendant près d'une minute, puis il s'était passé quelque chose d'étrange...

Un taxi noir passe dans un grondement et klaxonne. Incapable de voir clairement le conducteur, Alma lève une griffe métallique et adresse un signe courtois au rétroviseur. Elle s'entend bien avec les chauffeurs de taxi du coin et parfois ils la ramènent en ville gratis quand ils la voient marcher par mauvais temps. Franchement, elle s'entend bien avec presque tout le monde, ce qui n'est pas sans miner l'image de gorgone qu'elle a mis longtemps à élaborer. Si cette situation persiste, elle devra découper un scout en morceaux pour redorer son blason.

Sur l'autre trottoir, les panneaux défilent, éphémères, changeants. Des boutiques d'occasion tenues par des cinglés, avec des rangées de cardigans dans lesquels quelqu'un est mort, des épiceries caribéennes toutes orientées au nord, sans aucun soleil pour réchauffer les caisses de patates douces qui languissent dans l'ombre rose. Alma rit sous cape en voyant le nom de l'établissement – Délices Duku – même si à son âge on pourrait l'imaginer plus mature. Un peu plus loin dans la rue, il y a un kebab, Embers, qui la rend nostalgique de l'époque où l'endroit était le Rick's Golden Fish Bar. Non qu'elle ait fréquenté ce bar, mais elle avait toujours rêvé d'y aller et de se faire servir des petits pois et des frites par Humphrey Bogart, qui l'aurait fusillée du regard en grommelant : « De tous les fish and chips du monde, il faut qu'elle aille chez moi. » Quelque part derrière elle, les bips staccato d'un passage piéton se fauillent de façon subliminale dans sa conscience, la faisant fredonner les mesures enjouées de « The Donkey Serenade » sans qu'elle sache une seule seconde pourquoi. Il y a un autre passage piéton, sur Kettering Road, à Kingsley, avec un rythme encore plus frénétique qui lui fait siffler « La Danse du sabre ». Influençable comme un bébé de huit mois et invulnérable comme un ptérodactyle en diamants, elle s'aventure en ville.

Un jeune maigrichon à coupe branchée et à lunettes se fige et la regarde, incrédule, son visage tordu par une expression de personnage de dessin animé qui, s'il n'était pas aussi jeune, pourrait passer pour une crise de paralysie. Se rappelant qu'elle n'a pas pris la peine de mettre une culotte, Alma baisse les yeux pour vérifier que la braguette de son jean est bien fermée puis s'aperçoit que le jeune homme ébahi est un admirateur. Il lui dit qu'elle est Alma

Warren, ce qui lui fait toujours plaisir. Un jour, quand elle sortira de l'asile et se perdra, cette info lui sera utile. Tandis qu'il lui énumère ses pochettes d'album, ses jaquettes de livres et ses couvertures de comics préférées, Alma sourit, s'efforçant d'afficher une modestie enfantine mais avec le rictus enflé et le regard fixe de Conrad Veidt dans une prise perdue de *L'Homme qui rit*. Elle serre la patte molle du fan transi et le remercie pour ses gentilles paroles avant de continuer dans Kettering Road, en se disant que la poignée de main du jeune était nettement moins virile que la sienne. Cela dit, il n'a pas dû s'entraîner comme elle depuis l'âge de dix ans, quand, le visage rougeaud, elle pressait la balance de la salle de bains jusqu'à ce qu'elle puisse exercer son propre poids à la seule force de ses doigts. Avant de quitter l'école de Spring Lane, elle avait quasiment étranglé deux gosses qui avaient commis l'erreur de s'en prendre à elle ou à son petit frère. L'un d'eux en avait gardé des marques hideuses sur le cou comme un collier noir et la mère d'Alma avait passé un savon à sa fille. Ça n'avait pas dû servir à grand-chose car même à ce jour le fait d'apporter une solution mesurée et appropriée à un problème lui restait étranger.

Elle traverse à un autre passage piéton, affublé celui-ci du bip lent d'un moniteur cardiaque défaillant qui ne provoque chez elle aucun accompagnement musical. Elle passe devant quelques épiceries interlopes, puis devant un vendeur de fringues hip-hop de qualité, et traverse enfin Grove Road, où se dressait autrefois la masse majestueuse du cinéma Essoldo. Dans son souvenir, c'est dans Grove Road pendant les années 1970 qu'une bombe de l'IRA avait explosé au club de la RAF, brisant pas mal de vitres dans le quartier. Le gouvernement de l'époque avait rechigné à décrire le chaos ambiant comme une guerre, encore moins comme une guerre contre la terreur. C'était avant la guerre contre la drogue, bien sûr, quand lancer des campagnes militaires contre des émotions abstraites ou des objets inanimés aurait été considéré comme le comportement de Daleks nerveux et zélés.

Au croisement de Kettering Road se dresse l'église méthodiste de Queensgrove, un bâtiment impressionnant du XIX^e siècle en brique rouge, mais aujourd'hui la bande de beaux Blacks qui, quand le temps est plus clément, orne ses marches est absente. Une dizaine de mètres plus loin, Alma passe devant la cabine téléphonique moderne qui a été le théâtre d'une fatale agression au couteau, quelques nuits plus tôt. Quelle étrange façon de mourir, pense-t-elle, dans un cercueil de verre emballé sous film plastique avec une pub pour la saison deux de *Prison Break*. Ça fait du bien de se confier.

D'après ce qu'elle a entendu dire, la victime tout comme ses assassins étaient noirs, et Alma se soucie peu du relent de cop-show américain que l'incident dégage. Ce n'est pas comme ça qu'elle aime penser à la composition de Northampton. L'attitude de la ville face aux questions raciales est une chose subtile et complexe, vieille de plusieurs siècles, et la simplifier comme le feraient des experts en psycho-criminologie semble à la fois catastrophique et hautement inévitable aux yeux d'Alma. Elle pense à Black

Charley – Henry George – un des premiers visages noirs qu'on ait vus dans le pays, et en 1897, une incroyable nouveauté. Cette impression de nouveauté avait duré au moins jusqu'aux années 1960, quand son pote Dave Daniels avait été le premier élève non-blanc au lycée de Billing Road. Ils avaient publié un article d'une page à ce propos dans le *Chronicle & Echo* de l'époque, avec une grande photo de David, l'air inquiet, juste au cas où il ne se sentirait déjà pas assez isolé comme ça.

Naguère, dans les années 1970 et 1980, tous les voyous jamaïcains et les rastas avaient installé leurs quartiers dans le magnifique fortin de l'Armée du salut qui se trouvait avant dans Sheep Street, juste en face de l'endroit où Phil Doddridge fonda son université. Trois étages remplis de types aux noms hyper cool comme Elvis, Junior ou Pedro, qui vont et viennent, avec des enfants qui jouent à leurs pieds et toujours un plat de fayots qui mijote quelque part à l'étage, c'était un peu ça le vieux club de Matta Fancanta. Ses vieilles planches avaient tremblé à l'époque au rythme de U-Roy ou Lee Perry sur le sound-system, des beats dub suffisamment puissants pour vous décrocher l'utérus. Dans son souvenir, c'est quand des véhicules qui n'auraient dû être abordables qu'aux Blancs s'étaient mis à faire leur apparition dans le parking voisin que les autorités locales avaient fini par s'intéresser de près à l'endroit, et pas en bien. Le fortin – qui aurait dû être classé monument historique – avait été démoli, comme si on avait estimé plus facile de le détruire que de le fermer. Il ne reste plus maintenant à sa place qu'un carré d'herbe nu, à quelques foulées du gros cul inversé de gargouille de la station de bus de Greyfriars, construit dans le mauvais sens et figurant depuis peu dans le top ten des édifices les plus répugnants du pays. Voilà ce qu'il en était concernant le visage public de l'authentique culture noire à Northampton, ou du moins jusqu'à une date relativement récente. Maintenant, il existe une Association pour l'histoire des Noirs de Northampton qui dissipe toute confusion possible, et Alma a traîné avec une bande de jeunes rappeurs déterminés aux origines diverses qui a pris le nom collectif de Streetlaw – la justice des rues –, ce qui est selon elle à tout le moins une chouette coïncidence. La justice au-dessus des rues et tout ça. Non, tout n'est pas sombre pour la communauté noire, loin de là, à supposer qu'elle puisse résister au rôle limité dans lequel veulent la confiner les agences de casting d'Hollywood et les gros labels de disques : faisons du quart-monde un endroit glamour et branché, et alors les gens accepteront d'y être confinés et nous pourrons concevoir des versions dramaturgiques de leur lutte et les leur revendre moyennant la modique somme qu'ils n'ont pas encore dépensée au grattage. Tout le monde gagne.

Alma passe ensuite devant le porche d'une cour pavée, une construction indéniablement victorienne portant l'inscription manuscrite « Dickens Brothers, Ltd » au-dessus de l'arche. Elle soupçonne qu'ailleurs en ville se dressent des locaux Tudor à poutres noires appelés « Shakespeare's » et peut-être un cottage à toit de chaume « Chaucer & Sons » non loin de Hardington. Northampton, après tout, est une ville aux noms évocateurs. Un

jour, depuis sa fenêtre, elle a vu deux camionnettes se croiser, voyageant en sens inverse dans East Park Parade. L'une, qui appartenait sans doute à un fabricant de matelas, avait le mot RÊVE écrit sur son flanc. L'autre, peut-être un détaillant de téléviseurs ou d'ordinateurs, portait l'inscription RÉALITÉ. Elle avait remarqué que RÉALITÉ se dirigeait vers le centre-ville, ce qui n'avait rien d'étonnant, alors que RÊVE suivait une trajectoire qui la conduirait jusqu'à Kettering. Elle se dit qu'elle se rendait très probablement là-bas pour mourir.

Elle pressa le pas, et sur sa droite les vitrines se fondirent dans son sillage en une longue traînée de boutiques où on pouvait acheter des plats chinois, une batterie, un cactus peyotl, un tatouage, se faire enlever un tatouage. Elle contourne un quorum de types revêches avec des boîtes de bière, qui pourtant se fendent d'un large sourire édenté et grognent un joyeux « Salut, Alma » quand elle passe. Trente secondes plus tard, une jeune policière vêtue d'un gilet citron fluo lui sourit et salue l'ancienne menace à la société devenue une institution locale. Alma est la reine de Kettering Road.

Obliquant désormais vers l'ouest, elle décrit une courbe fluide en face d'une église unitarienne et s'engage dans Abington Square, en passant devant les nouveaux immeubles inoccupés qui ont remplacé la rangée de boutiques miteuses qui se trouvaient auparavant à ce coin arrondi. Elle se revoit avec David Daniels en train d'écumer les maisons de la presse et les libraires d'occasion le samedi matin quand ils avaient treize ans, en quête de comics ou de poches SF, et se rendant souvent dans la vieille échoppe qui vivotait dans la pénombre perpétuelle de l'église. La proprio était une vieille femme à la toux inquiétante, toujours en robe de chambre et en chaussons, qui élaboussait de ses insouciantes expectorations des exemplaires défraîchis d'*Amazing Adult Fantasy* et des livres pornos à jaquette jaune.

Alma a de l'affection pour ces personnes disparues, apparemment trop indignes ou inconvenantes pour figurer dans les rétrospectives sépia ; ces poussières anonymes à jamais perdues sous l'énorme penderie du XX^e siècle. Elle veut en peupler ses scènes de rue, veut les imaginer suspendues dans l'énorme gelée étoilée du temps, avec leurs querelles et leurs fragilités intactes, des notes égarées sur une portée prodigieuse.

Sur sa droite se profile le vendeur de Jaguar, Guy Salmon, un nom devenu entre-temps l'euphémisme préféré d'Alma pour désigner l'éjaculation masculine. Abington Square se déploie autour d'elle. Au loin, la statue de Charles Bradlaugh se dresse sur son îlot au milieu de la circulation, lui tournant le dos et regardant dans la direction d'Abington Street. Chouette cul. Elle a toujours bien aimé Bradlaugh, mais davantage pour sa férocité morale que pour son physique, à vrai dire. Distribuant des brochures sur la contraception avec Annie Besant, traînant avec Swinburne, défendant l'Inde soumise avec une telle énergie que le jeune Gandhi assista à son enterrement. Abstème athée, générateur d'émeutes et défenseur des pauvres, Bradlaugh est l'homme idéal aux yeux d'Alma. Curieusement, chaque fois qu'elle essaie

d'imaginer leur couple, elle se voit arriver à l'école de danse avec une statue animée, des éclats de pierre se détachant de ses articulations à chaque pas. Au cours de numéros plus lents, en fin de soirée, ils laisseraient une traînée de poussière crayeuse tourbillonnante sur le sol du gymnase derrière eux, en s'étreignant sur « Wichita Lineman », et après ça il débattrait consciencieusement du besoin de contraception avant d'essayer de la peloter en rentrant. Elle lève les yeux vers la silhouette sculptée qui désigne à jamais du doigt l'ouest et peut l'entendre se vanter auprès de ses potes au pub après : « Tiens, Algernon, sens-moi ça. »

Elle ricane toute seule en marchant d'un bon pas vers le croisement des Mounts et de York Road, où la puissance en chevaux grondante des camions et tracteurs Chelsea est bridée par de jolies lumières. Un petit garçon tiré par sa mère chargée de sacs fixe Alma d'un air incrédule. Un homme donne un coup de coude à sa femme et murmure : « Tiens, c'est Alma Warren » alors qu'elle les dépasse à grandes enjambées ; devant le Bantam Cock, trois jeunes types sortent des exemplaires du *Elric* de Moorcock pour qu'elle les leur signe. Ils n'ont pas l'air effrayés par elle, et plaisantent gentiment tandis qu'elle griffonne un autographe, et Alma semble les apprécier. Ils l'informent qu'ils ont un fantôme commun la concernant, dans lequel Alma vit au sommet de la tour Express Lift et domine Northampton depuis un trône en crânes humains. C'est une image saisissante, et elle leur sourit tendrement en leur disant au revoir. Avant d'arriver aux feux de croisement, deux jolies filles qui doivent être des étudiantes en beaux-arts lui ont souri et adressé un petit signe, elle a fait peur à un gamin de trois ans et un autre chauffeur de taxi l'a klaxonnée en passant, déclenchant un autre lever de griffes argent et un autre cliquetis sonore de ses bagues. Elle se dit qu'elle a la chance de bénéficier d'une image de soi gonflée depuis l'enfance. N'importe qui d'autre, sous les feux d'autant d'attention, se mettrait sûrement à se comporter bizarrement, conclut-elle tout en cherchant un signe cabalistique dans la séquence rouge-orange-vert.

Sa personnalité est un drame radiophonique interminable, principalement diffusé pour son propre amusement, comme ce doit être le cas pour pas mal de gens, selon elle. Manifestement, certains préfèrent les personnages traités en comédie légère, même si à en juger par leur expression les rares personnes qui attendent au feu avec elle ont modelé leurs natures profondes sur le bulletin météo. Ou peut-être sur la page Questions religieuses, se dit Alma après examen de l'édifice Art déco qui se dresse derrière elle alors qu'elle attend au croisement. Ouvert dans les années 1930 sous le nom de Savoy Cinema puis devenu l'ABC pendant toutes ses années de pelotage de fond de salle, ayant accueilli un jour les Beatles, l'endroit fait désormais partie du nombre croissant des bâtiments appartenant à l'Armée de Jésus, une horde croissante d'évangélistes parfois braillards qui ont commencé à recruter parmi les épaves humaines et les poivrots du Northampton des années 1970, les arrachant aux bancs des jardins publics et les logeant dans les QG de l'Armée non loin à

Bugbrook. Elle se rappelle un incident remontant à quelques années, quand le groupe avait été censuré après avoir traumatisé des enfants avec une représentation en plein air de la Crucifixion, mais à part ça, ils semblaient avoir le droit de faire ce qu'ils voulaient.

Alma ne trouve pas ça surprenant. La ville est un foyer riche en cinglés religieux et ce depuis le XV^e siècle, et elle éprouve une tendresse rétroactive pour pas mal d'entre eux. Elle aime la poésie, elle aime l'attitude, l'hérésie et l'anarchie qui ont tenté d'écarter le roi et le clergé, tenté de faire de la société un domaine égalitaire, peuplé de romanichels râleurs, de philosophes mécaniciens, toute une Nation de Saints qui ne répondait à aucune autorité temporelle mais à la seule vision morale, à un état enflammé de l'esprit, un niveau de conscience à la fois spirituel et politique qui *serait* Jérusalem sur la verte et plaisante terre d'Angleterre. Elle aime les lollards et les ranter et les muggletoniens. Elle aime les divagations incendiaires des premiers quakers, aime imaginer ce bel homme debout sur une caisse, déchirant ses vêtements et appelant en hurlant au violent renversement de la monarchie. Elle a même un faible pour les moraves, surtout pour leur liturgie fantasque et leur influence sur son idole William Blake, mais elle n'aime pas trop l'Armée de Jésus. Elle se méfie du zèle religieux dès lors qu'il s'accompagne d'un programme.

Le feu change et elle traverse jusqu'à une île intermédiaire au milieu de York Road. Alma se dit qu'elle se trouve à l'endroit où le camion de livraison de Doug McGearly a roulé il y a de ça presque cinquante ans, transportant son frère en train de suffoquer à l'hôpital. Elle s'aperçoit qu'aujourd'hui la folle équipée de Doug devrait prendre un autre itinéraire, car il n'est plus possible de se rendre des Mounts à York Road. Il devrait prendre à gauche après le cinéma, contourner l'Église unitarienne et revenir sur la place dans l'autre sens, ajoutant à son trajet quelques minutes très certainement fatales. Cela dit, en tout état de cause, son frère aurait dû être mort quand le camion n'en était qu'à la moitié de Grafton Street, aussi le détour n'aurait peut-être pas fait autant de différence.

Finalement, elle se faufile derrière la rambarde au sommet du passage piéton et se retrouve dans Abington Street, ou du moins dans ce qu'il en reste. Il y a quelques siècles, c'était la porte est de la ville, qu'on appelait la St. Edmund's End d'après l'église aujourd'hui démolie en face de la Wellingborough Road et de l'hospice reconverti où Alma est venue au monde, poussant la première de ses nombreuses gueulantes, aussi furieuses que déraisonnables. Daniel Defoe, en rédigeant son guide des villes anglaises, a décrit Northampton comme étant essentiellement un croisement, son axe nord-sud courant le long de Sheep Street, le Drapery et Bridge Street tandis que son axe est-ouest traçait une ligne passant par Abington Street, Gold Street et Marefair jusqu'aux ruines du château. En rendant piétonne une extrémité de ce passage est-ouest, le conseil municipal a effectivement suturé une veine importante, appelant la gangrène. Elle peut la voir s'installer aujourd'hui, lire ses symptômes dans les fenêtres condamnées par des

planches et l'essor des enseignes d'agences immobilières. Il n'y a pas de clientèle de passage et les loyers des boutiques sont ridiculement élevés. Si cette situation persiste, prédit Alma, la ville se changera en un cratère économique où l'argent circule seulement à la périphérie, via les ensembles commerciaux et les grands magasins, tandis que le centre est abandonné aux annonces de reprises, transformé en une arène nocturne, en un décor à la Walter Hill avec davantage de vomi, davantage d'ados gisant dans leur pisse, et davantage de cris de guerre incohérents. De guerres incohérentes. C'est toujours mauvais signe quand on voit des bouquets de fleurs commémoratifs fixés aux lampadaires sur la chaussée rose, sans une rue en vue.

Les pigeons s'élèvent autour d'elle en battant des ailes, bienheureux dans leur indifférence à l'affiche mesquine collée sur une poubelle, qui déclare que les nourrir est une forme de dégradation et par conséquent punissable d'une amende. Ce n'est pas qu'elle pense que ça changera grand-chose pour les oiseaux eux-mêmes, qui après tout ne savent pas lire et ne dépendent pas des offrandes des amis des animaux pour se nourrir, mais les sentiments exprimés l'indignent. En quoi les pigeons dérangent, bordel ? Si le conseil essayait de décourager les guêpes, les chiens d'attaque ou l'Armée de Jésus, elle verrait quelque utilité à cette campagne, mais les pigeons ? Avec leur scintillement vert et violet sur la collerette ; ce roucoulement cadencé et enflé ? Si les autorités municipales pensent que se débarrasser des pigeons est leur priorité numéro un pour le centre-ville apparemment condamné, alors pourquoi ne plantent-ils pas simplement des mines sur tous les rebords des fenêtres pour en finir au lieu de coller partout leurs petits avertissements à la con ?

Elle continue d'avancer dans Abington Street. Les piétons y sont rares, mais elle fend une foule de fantômes et de souvenirs, ses mains de robot tueur enfoncées dans les poches de son blouson tel un voyou des années 1950, un James Dean ménopausé. Elle contourne le stupide mémorial Francis Crick érigé au centre de la rue, une œuvre kitsch dotée de torsades en double hélice argentées soutenant ce qui ressemble à un couple de super-héros nudistes, des mannequins asexués dont les parties génitales glabres à la Barbie ne transmettront clairement aucun trait génétique à quiconque. En outre, la seule chose qui lie Abington Street à ce pionnier scientifique local est le genre d'ADN douteux qu'on trouve après n'importe quelle soirée animée. Bien sûr, le monument pourrait être un commentaire sur le croisement d'animaux de même souche locale, les formes montant en flèche en une spirale désespérée pour échapper au minuscule pool génétique stagnant, une simple flaque génétique à vrai dire. Alma se rappelle avoir entendu parler d'un village de cyclopes quelque part près de Towcester, peuplé de facteurs cyclopes, de bistrotiers cyclopes, de bambins cyclopes, puis se souvient qu'elle est à l'origine de cette rumeur.

Contournant le bâtiment sur sa gauche, elle longe maintenant la bibliothèque, le seul édifice dans la rue qui n'a pas changé depuis l'enfance d'Alma. Elle s'y était inscrite à l'âge de cinq ans et s'y est rendue plusieurs

fois par semaine pendant les dix ans qui ont suivi, surtout pour emprunter des histoires de fantômes et les romans SF à jaquette jaune publiés par Victor Gollancz. Enfant, elle avait fait des rêves obsédants et mémorables sur le bâtiment, marchant dans un dédale de couloirs recouverts d'étagères en bois avec des volumes impossibles et fascinants l'entourant de tous côtés, des livres qu'on ne pouvait pas lire parce que les mots grouillaient sur la page dès qu'on les ouvrait. Le sol molletonné de sa bibliothèque onirique était recouvert de vinyle rouge comme un tabouret de bar ou un siège auto, avec des trous ronds très probablement vaginaux, au moyen desquels la clientèle venue consulter les ouvrages pouvait aller d'un étage à l'autre.

La bibliothèque réelle, elle, était presque aussi merveilleuse à l'intérieur – avec sa petite section pareille à une penderie ouverte où bourdonnait l'aura des livres sur les séances de spiritisme et l'hypnose – et extérieurement elle était encore très belle, les bustes des bienfaiteurs enchâssés dans la pierre couleur miel. Alma aimait montrer la bibliothèque aux Américains de passage, leur désigner le personnage sculpté dans le coin supérieur droit de sa façade, puis leur demander de qui il s'agissait à leur avis. Ils pensaient en général que c'était George Washington, et tombaient des nues quand on leur apprenait que c'était en fait Andrew, un parent plus âgé de George, datant de l'époque où les Washington avaient quitté Barton Sulgrave pour l'Amérique alors que la New Model Army convergeait sur le Northamptonshire dans les années 1600. La famille aurait même piqué les armoiries du village, pour servir de base au drapeau étoilé et rayé de leur terre d'adoption. Pour être tout à fait franc, les seuls Washington qu'elle respecte inconditionnellement sont Dinah, Booker T. et Geno, qui eux au moins avaient été généreux.

Elle est sur le point de traverser quand elle sent un fantôme inhabituellement substantiel venu du passé se diriger vers elle. Écartant ses cheveux des cratères cerclés de suie de ses yeux pour mieux y voir, elle s'aperçoit que la seule chose qui trahit un fantôme c'est le vêtement anachronique qu'il endosse : la chemise à fines rayures, le foulard et le gilet. Son humeur s'élevant par défaut au-dessus de son mécontentement, elle reconnaît dans le spectre bucolique son plus vieil ami, Benedict Perrit. Ah, Northampton. Juste quand vous pensiez que les promoteurs lui avaient rabattu le caquet, la voilà qui vous offrait des fleurs.

Au moment où Benedict voit Alma, il se livre à son petit manège. D'abord, une expression consternée, puis un demi-tour soudain comme s'il ne l'avait pas vue, puis un nouveau demi-tour pour repartir dans sa direction, mais cette fois-ci le corps tout agité de ricanements silencieux. Ce bon vieux Ben, aussi timbré qu'une comédie de situation chinoise, le seul parmi les associés et anciens condisciples d'Alma à la battre à plates coutures sur le terrain du bizarre et ce sans le vouloir, et un des rares artistes ou poètes de ses années d'adolescence à n'avoir pas tout plaqué pour une vie confortable après vingt-cinq ans. Tout plutôt que ça. Le visage de Benedict est creusé de rides poétiques et semble résulter d'une soirée peu judicieuse passée à hésiter entre

comédie et tragédie. C'est une victime de la poésie, et pourtant la poésie est la seule chose qui lui apporte le salut. Ce bon vieux Ben.

Il tend la patte pour qu'elle la lui serre, mais elle est tellement contente de le voir qu'elle n'en fait rien. Ignorant la main tendue, elle plante ses lèvres carmin sur ses joues et l'enlace en une étreinte digne d'un python. Tôt ou tard il va finir par expirer, et elle en profitera pour le serrer encore plus fort et alors, quand il perdra connaissance, elle ouvrira grand la gueule et l'avalera. Mais avant que ça n'arrive, il se dégage de la prise, et essuie nerveusement le rouge Ebola qu'elle a étalé sur ses bajoues.

« Bas les pattes ! Ah ha ha ha ha ha ! »

Il a le rire de Tommy Cooper, en carafe sur une île déserte jusqu'à ce que son rire se soit changé en ce caquètement à la Ben Gunn qui effraie les mouettes. Ravie, Alma le traite de doux Lothario et lui demande s'il écrit ces temps-ci. Quand il lui dit qu'il gribouille toujours, elle signale qu'elle a relu « Zone insalubre » il y a un ou deux jours et qu'elle trouve que c'est un bon poème. Il la regarde d'un air hésitant, ne sachant trop si elle est sincère.

« J'étais pas mauvais, non ? Ah ha ha. »

Le recours au temps passé ainsi que le subtil glissement du poème à son auteur déclenchent un petit blip sur le radar d'Alma. C'est plutôt inquiétant, un peu comme un as de la gâchette qui ne quitte plus le saloon et se souvient de ses exploits parfumés à la poudre, les yeux rougis par l'alcool. Quelle connerie. Elle lui rappelle sèchement qu'il était largement mieux que « pas mauvais », puis, s'apercevant qu'elle aussi a recouru à l'imparfait, elle tente de rectifier sa gaffe en lui sortant tout de go qu'il est un bon écrivain, sur quoi il la tape de quelques livres.

Ça la surprend, alors même qu'elle fouille sans réfléchir dans la poche de son jean en quête d'un bout de papier froissé qui ne soit pas un vieux ticket de caisse de chez Morrisons. Alma fait souvent l'aumône aux sans-abri depuis qu'ils se sont mis à pulluler sur les pas de porte à la fin des années 1980, et surtout depuis que la ville a décrété que ça ne « faisait qu'encourager la mendicité ». Venant elle-même d'une communauté de mendiants, ça n'a fait que doper sa générosité, un peu comme elle a vaguement envisagé d'émietter des muffins aux myrtilles dans le quartier depuis qu'elle a remarqué le fâcheux avertissement concernant les pigeons à l'autre bout de la rue. Un ami, comme Benedict, peut toujours compter sur son aumône si elle a des sous, mais alors qu'elle écrase le billet dans la paume de Ben elle s'inquiète surtout de la mauvaise opinion qu'il semble avoir de lui-même depuis leur dernière rencontre. Vu son commentaire – « J'étais pas mauvais, non ? » – ça ne peut qu'inquiéter Alma. Pire, il a l'air de se sentir coupable de lui demander de l'argent, et elle le rassure aussitôt en lui disant qu'elle est « blindée aux as », pressée de passer à autre chose. Un ange passe. Puis Alma l'invite au vernissage du lendemain, sans s'attendre à ce qu'il vienne, et quand ils se disent au revoir quelques minutes plus tard Benedict lui explique qu'il est un Cyberman et Alma est morte de rire. Tout est apaisé.

Elle lui fait un petit signe de la main tout en pouffant par le nez puis s'éloigne dans la rue et se rappelle alors qu'elle avait l'intention de se rendre à la banque et corrige en conséquence sa trajectoire. Elle pense à Benedict, au fait qu'un des moments les plus éclatants et les plus importants de sa vie a été provoqué par l'inspirante stupidité de Benedict. Ils devaient avoir tous les deux dix ou onze ans et venaient de trouver un moyen ingénieux d'escalader les toits de l'entrepôt de cuivre qui se dressait au coin de Freeschool Street et Green Street. L'escalade en question, à pratiquer de préférence la nuit, avait d'abord exigé de se rendre à Narrow Toe Lane, au bout du pâté de maisons, où ils rampèrent sous la grille cadenassée d'une entreprise de maçonnerie. Puis ils avaient posé une échelle empruntée contre le mur du fond de la demeure des Perrit, qui était adjacente, et crapahuté en ricanant le long du tas de bois du père Perrit à la lumière des étoiles. Ça leur permit d'accéder aux dépendances de l'entrepôt, et de là il leur fut facile de monter sur les toits de tuile.

Pendant des mois, ce fut leur royaume instable, qu'ils partageaient avec les chats et les oiseaux. Des poursuites endiablées se déroulaient sur les plans inclinés de ce nouveau terrain de jeux, mais toujours avec des limites : des précipices en cul-de-sac que les deux enfants n'osaient pas sauter. Le pire de tous se trouvait au bout d'une gouttière, situé entre la pente d'un toit et la paroi verticale où commençait l'autre. Leurs poursuites s'achevaient prématurément à cet endroit, nuit après nuit, à cause de l'à-pic donnant sur une allée étroite pleine de bouts de métal promettant un éventuel empalement dans l'obscurité en dessous. Le passage menaçant faisait à peine un mètre cinquante de large, les séparant des tuiles pentues d'une remise. S'il s'était agi d'un saut entre deux traits à la craie sur un terrain de jeux ensoleillé, ils l'auraient fait sans hésitation, mais tenter la chose depuis un toit en pleine nuit avec un abysse riche en tétanos en dessous, c'était une autre paire de manches.

Puis, un soir de pleine lune, Benedict avait corsé le jeu. Alma le courrait sur les coteaux gris-bleu à une dizaine de mètres au-dessus de la rue, le poursuivant avec une délectation suspecte dans ce monde caligarien fait de cheminées, de pentes et d'ombres. Benedict, qui avait très peu d'avance sur elle, gloussait d'un effroi justifié et compréhensible : la plupart des gens préféreraient ne jamais être poursuivis sur les toits par une Alma Warren déchaînée hormis en rêve, alors que pour Benedict c'était déjà une réalité peu enviable. La nuit en question, elle l'avait pourchassé jusqu'au cul-de-sac entre les toits, consciente de l'avoir piégé et salivant de triomphe tout en fonçant sur sa proie titubante qui couinait. Ce fut à ce moment que la peur de Ben d'être attrapé par Alma avait vaincu sa peur de s'empaler sur des éclats de verre et des tiges en métal rouillé dans l'allée en dessous. Benedict sauta, en hurlant de peur et en riant, bondissant par-dessus l'abîme mortel et atterrissant sur le toit de la remise, un mètre cinquante plus bas.

Alma, qui courait encore comme une dératée derrière lui, n'eut que

quelques secondes pour décider si elle préférerait risquer une mort sanglante à l'âge de onze ans plutôt que de se faire battre. Ayant pris sa décision, une fois parvenue au bord, elle continua sur sa lancée.

Durant la fraction de seconde pendant laquelle elle plana dans l'espace vide au-dessus du piège de débris rouillés et de verre brisé, Alma avait connu une illumination. Comme l'instant s'étirait, elle comprit qu'elle s'était accidentellement affranchie de toutes ses peurs et limites, la peur de se blesser, la peur de la mort. Ne se fiant qu'au moment où elle s'était propulsée au-delà du doute et de la gravité, elle avait su alors avec une certitude éternelle qu'elle n'avait peur de rien, qu'elle était capable de tout.

Même à l'âge de onze ans, elle était bien sûr considérablement plus grande et plus lourde que Benedict. Elle survola l'allée traîtresse et atterrit sur le toit de la remise à côté de lui – et passa aussitôt à travers, fracassant les tuiles et terminant enchâssée dans sa pente jusqu'à ses genoux écorchés. Oh, comme ils avaient ri, grisés, hystériques, dès qu'ils avaient vérifié qu'aucun des deux n'y avait laissé un œil. L'incident avait permis à Alma d'entrevoir une façon de surmonter les obstacles psychologiques, des obstacles qu'elle avait par la suite pu affronter dignement. Ayant une peur morbide de la noyade, elle avait nagé à l'âge de douze ans jusqu'à la cloison métallique qui séparait une extrémité du lido de Midsummer's Meadow de l'autre et avait plongé jusqu'à une des ventilations grillagées qui se trouvaient sous l'eau. Elle avait passé son bras entre les barreaux et l'avait plié afin de n'être pas sûre de pouvoir se dégager. Pendant peut-être trente longues et horribles secondes, elle avait flotté au cœur même de sa terreur assumée, s'efforçant de l'absorber et de la comprendre, puis elle avait calmement dégagé son bras des barreaux et nagé jusqu'à la surface étincelante. Ce souvenir fait encore sourire Alma alors qu'elle pénètre dans la banque. Les critiques et parfois les admirateurs qui la décrivent comme excentrique ne savent rien de rien.

Elle connaît tous les employés de la banque par leur nom, la Co-op étant sa banque de prédilection depuis vingt ans. Elle l'a choisie uniquement sur la base de leur politique d'investissement éthique, mais à mesure que s'égrenaient les décennies à son compteur, elle a fini par remarquer que chaque fois qu'il y avait un effondrement financier causé par des irrégularités bancaires, le logo franchement rasoir de la Co-op ne figurait jamais dans la cascade des marques coupables qui défilaient à l'heure du thé sur les écrans des chaînes d'info. Dans le vertigineux tourniquet de l'économie à la roulette, sous le chapiteau élimé où les traders arrogants défoncés à l'adrénaline, les oligarques et les grands patrons vivaient au-dessus des moyens de tous, la Co-op tenait bon. Malgré son refus d'investir des fonds chez les fabricants d'armes, la banque gardait le bon cap. Et puis, quand la mère d'Alma, Doreen, était morte en 1995, ils avaient envoyé un gros bouquet de fleurs avec des messages personnels émanant de tous les employés. Mais bon, ils pouvaient se faire prendre en train de vendre des bébés phoques à Rio Tinto Zinc pour leur servir d'esclaves sexuels, qu'elle ferait sans doute celle qui ne sait rien.

Après avoir salué tout le monde, Alma s'examine sur l'écran de télé en circuit fermé pendant qu'elle fait la queue. La caméra est installée au-dessus de l'entrée d'Abington Street, à quelques mètres derrière elle, et lui offre donc une vue de dos de la vieille femme en blouson de cuir et à la coupe de cheveux style jardin suspendu, qui dépasse d'une bonne tête les autres personnes de la file d'attente. C'est de loin l'image la plus objective qu'elle peut avoir d'elle-même mais ce qu'elle voit ne lui plaît guère. Ça la fait se sentir obscurément isolée, et en outre, ce n'est pas ainsi qu'elle se voit. Elle se voit plus grande et plus proche. Et pas de dos.

Elle vérifie l'état de son compte et retire une somme aléatoire qu'elle fourre dans la poche latérale de son jean. Pas plus tard qu'hier, elle a eu une discussion avec sa meilleure amie de Semilong, Melinda Gebbie, incorrigible sympathisante en série et fausse naïve. Melinda lui a dit qu'elle aimait avoir toujours dans sa poche un totem rassurant, d'utiles mouchoirs en papier, des abeilles mortes ou des feuilles particulièrement belles, ramassées par terre. Alma avait réfléchi à la chose un moment puis déclaré : « Ouais, ben tu sais, pour moi ça sera toujours du fric. » Bien qu'elle ait probablement perdu quelques gros billets au fil des ans, elle refuse d'avoir un sac à main, car elle estime que ça serait juste une bonne façon de tout perdre d'un coup. Elle est sûre qu'elle oublierait son sac dans un café, alors qu'il y a peu de chances pour qu'elle y laisse son pantalon. Ce n'est pas impossible, mais improbable.

En sortant de la banque, elle se rend à la boutique d'à côté, Martin's, la maison de la presse, afin de faire ses emplettes de base : papier à rouler Rizla, allumettes Swan, quelques revues. Elle extrait les derniers numéros du *New Scientist* et de *Private Eye* des présentoirs du haut, en se demandant si leur emplacement fait partie d'une campagne on ne peut plus judicieuse pour s'assurer que seules les personnes de haute taille aient droit à une stimulation intellectuelle appropriée. Un de ces jours, quand elle et les siens seront devenus assez malins pour mettre au point un système à l'épreuve des idiots, alors Stephen Fry donnera le signal et tous se soulèveront et massacreront dans leur lit les crétins courts sur pattes. Quelque chose dans ce style, en tout cas. Il faut bien qu'elle ait ses fantasmes.

Alma emporte les deux revues à la caisse où l'avenant Tony Martin à la tête ronde et sa femme Shirley, d'une patience à toute épreuve, lui ont déjà préparé ses quarante Silk Cut Silver, ses cinq paquets de papier à rouler vert et ses deux boîtes d'allumettes Swan. Tony secoue son crâne rasé d'un air contrit tout en encaissant les Rizla.

« Alma ! Franchement ! Tous ces papiers Rizla ! Tu as dû finir ta tour Eiffel en modèle réduit depuis des lustres. C'est quoi ton problème ? »

Shirley lève les yeux des étagères de stock et dit à son mari de la fermer et de ne pas être aussi grossier, mais Alma sourit.

« Ouais, c'est vrai, mais je m'en suis lassée et je me suis lancée dans une maquette du Vatican. Bon, tu comptes encaisser, ou je dois sortir mon pape en allumettes pour t'excommunier ? »

C'est un inépuisable sujet de plaisanteries entre eux. Il y a des années, quelqu'un qui travaillait derrière le comptoir avait demandé à Alma pourquoi elle achetait de telles quantités de Rizla, et Alma avait répondu d'un air impassible et sans marquer de pause qu'elle fabriquait une maquette de la tour Eiffel avec les fragiles feuilles à bord gommé. C'était pour rire, mais elle avait trouvé ça tellement drôle qu'elle la faisait durer. Bon un peu trop, à vrai dire. Elle considère les idées un peu comme un fermier considère ses cochons, et ne peut s'empêcher de les faire couiner dès qu'elle en a l'occasion.

Une fois ses achats emballés dans un sac en plastique, cette fleur nationale, elle salue les Martin d'une main cliquetante et sort de la boutique. Elle continue dans Abington Street, fait un saut au Marks & Spencer pour acheter deux-trois trucs pour son repas du soir : des poivrons ramiro en forme de langue de démon, de la farce aux aïelles et à l'orange, et un peu de fromage feta. Elle suit un trajet sobre entre les magasins décroissés, sous les regards de Myleene Klass et d'une Twiggy encore jolie. Alma n'est jamais très à l'aise dans ce magasin snob, mais, ayant récemment boycotté Sainsbury's, elle n'a pas d'autre alternative pratique.

L'épisode Sainsbury's la fait encore sourire, même si c'est le sourire spectral d'une chose qu'on aurait dû tuer mais qu'on n'a fait que blesser. Elle venait d'émerger du Sainsbury's de Grosvernor Centre, où elle connaissait la plupart des caissières. Un vigile en uniforme, remarquant judicieusement le sweat à capuche à la doublure rose pastèque et vert lézard qu'elle portait, en avait déduit qu'elle était forcément un membre du quart-monde (ce qu'elle était, sur le plan affectif) et s'était avancé pour lui bloquer le passage, exigeant d'elle son ticket de caisse. Dominant largement le type pourtant baraqué, elle avait tendu le cou et abaissé son énorme tête au niveau de ses yeux comme si elle parlait à un dernier de la classe de huit ans. Expliquant qu'il n'était pas dans ses habitudes de conserver les tickets de caisse, Alma avait demandé si c'était là une nouvelle politique de contrôle aléatoire, ou s'il avait une autre raison de la choisir parmi la dizaine de clients d'apparence plus conventionnelle qui sortaient du supermarché au même moment. L'air de moins en moins sûr de lui, le vigile avait alors demandé sans raison de lui montrer le contenu de ses sacs Sainsbury's, soupçonnant peut-être qu'ils se révéleraient contenir des articles provenant de Sainsbury's.

Elle avait reposé sa question, marquant une pause exagérée entre chaque mot afin qu'il ait le temps de comprendre parfaitement chaque syllabe avant de s'attaquer à la suivante. « Pour... quoi... me... con... trô... lez... vous, moi en particulier ? » À ce stade, d'autres clients s'approchaient, en protestant nerveusement de l'innocence d'Alma, l'air plus inquiet pour l'employé visiblement nouveau, que pour la géante réputée pour son agressivité. S'efforçant de sauvegarder quelque autorité dans cette situation dégradée, le vigile avait déclaré qu'Alma devait conserver ses tickets. Alma avait pris acte de la nouvelle politique de Sainsbury's mais avait expliqué que puisqu'elle ne remettrait jamais les pieds dans ce magasin, ça ne risquait pas de la concerner.

Souriant nerveusement alors qu'elle s'éloignait, il lui avait demandé de penser à conserver son ticket la prochaine fois. Alma s'était alors figée sur place, avait poussé un profond soupir, puis expliqué de sa voix d'amie des enfants ce que sa longue phrase sur le fait de ne pas revenir ici aurait dû rendre évident. Une fois chez elle, elle avait appelé le service clients et s'était présentée, sur quoi la jeune femme à l'autre bout de la ligne l'avait informée d'une voix pépiante qu'elle venait de la voir à la télé la veille au soir. Alma lui avait dit que c'était gentil puis lui avait raconté dans le détail ce qui s'était passé un peu plus tôt, en expliquant qu'elle ne pouvait considérer la fouille du vigile que comme de la discrimination sociale, et que c'était à l'origine de sa décision de ne plus à l'avenir aller chez Sainsbury's. Elle avait assuré à la femme au demeurant charmante qu'elle n'attendait aucune excuse de Sainsbury's, et tous ceux qui la connaissaient auraient très bien compris le sous-entendu : il était trop tard pour ce genre de détail, et elle leur en voudrait éternellement.

Ce n'était pas la première fois qu'elle attirait l'attention des vigiles du Sainsbury's, même si la fois précédente elle était en compagnie de son pote l'acteur Robert Goodman, aussi ne leur en avait-elle pas vraiment voulu. Bob, affligé de ce qu'un agent immobilier désespéré appellerait « un caractère certain », avait au cours de sa vaste carrière joué le rôle de Hamburglar, le voleur de hamburgers, et aussi du soldat violeur et nécrophile dans le *Jeanne d'Arc* de Luc Besson, et dans diverses publicités pour des alarmes automobiles, en plus de quelques apparitions dans *The Bill*, *Eastenders*, *Batman* et dans *Un poisson nommé Wanda*, jouant à chaque fois le rôle du second couteau à balafre. Étant donné l'allure meurtrière de Bob, elle n'avait pas été surprise qu'on les suive dans le magasin. Si Alma n'avait pas connu Bob personnellement, et s'il n'avait pas fait des recherches pour elle en rapport avec l'exposition de demain, elle l'aurait fait abattre par des snipers depuis longtemps. Ce dernier incident, toutefois, ne bénéficiait pas de circonstances aussi atténuantes : elle avait été interpellée et questionnée parce qu'elle avait l'air sans le sou. Dans ce putain de Sainsbury's, qui était devenu désormais élitiste. Par contraste, ici, chez Marks & Spencer, le seul vigile qui lui ait jamais parlé s'était contenté de lui sourire et de lui dire qu'il était un de ses fans. Les préjugés de classe, apparemment, ne sont pas considérés comme un problème sérieux, sans doute parce que leurs victimes ne savent pas bien s'exprimer. Alma elle-même, bien sûr, ne sait pas la fermer, surtout quand on diabolise des personnes ayant les mêmes origines qu'elle. Elle est capable de broder sur le sujet indéfiniment, en général lors des deux ou trois entretiens qu'elle donne chaque semaine.

De retour dans Abington Street, lestée de ses deux sacs, elle se dirige vers le coffee-shop en bas de la rue, le Caffè Nero. Pourquoi donner le nom de Néron à un café, se demande Alma. Pourquoi tant qu'à faire ne pas l'appeler Caffè Caligula, ou Caffè Héliogabale. Ou Caffè Mussolini. La caféine d'Europe.

Le café est situé en gros sur l'emplacement de l'ancienne mairie, le modèle intermédiaire qui sert de marchepied entre le premier Gilhald du Mayorhold et le superbe Guildhall actuel, juste après l'angle avec St. Giles' Street. C'est ici à cet endroit qu'il y a presque dix ans Alma a croisé Tony Blair, alors Premier ministre, lors d'un bain de foule avant les élections triomphales, escorté par des gardes du corps en costard *Reservoir Dogs* et affichant le rictus et les yeux peints d'une marionnette de ventriloque qui refuse de retourner dans sa malle. Ils descendaient Abington Street alors qu'Alma arrivait dans l'autre sens, grisés par l'attention qu'ils étaient persuadés d'attirer de la part des passants qui pourtant s'en fichaient pas mal. On voyait bien que dans leur tête ils défilaient dans le quartier récemment piétonnier, dans un ralenti flatteur, une brise légère agitant de façon séduisante leurs coiffures aérodynamiques.

Scrutant les visages des passants en quête d'autre chose que de l'indifférence, Blair avait fini par croiser les feux de détresse gris et jaune d'Alma. Bien sûr, elle ignorait alors qu'il allait entraîner le pays dans une guerre interminable et désastreuse, s'acoquinant avec les Américains tout en préparant sa retraite, mais elle le connaissait depuis un bail et se doutait qu'il ferait un jour quelque chose de pourri. Elle les avait vus, lui et son parti, soutenir des lois répressives comme la Clause 28 ou le Criminal Justice Bill. Elle l'avait vu moderniser le Parti travailliste en excisant les derniers vestiges des valeurs principales en lesquelles ses parents et ses grands-parents avaient cru ; l'avait vu rejeter les pauvres, les déshérités et même les syndicats à l'origine de son parti dans le même fleuve opportuniste. L'après-midi où elle l'avait rencontré, donc, bien qu'il n'ait pas encore été élu, elle avait envisagé de se venger par avance. Elle ne l'avait pas fusillé du regard, elle l'avait napalmisé, avec un regard d'une intensité qu'elle aurait réservée en temps normal à la lune si elle avait voulu la faire exploser. Il existait des champs qu'Alma avait regardés de la sorte, et où plus rien maintenant ne pousserait pendant quelques siècles. Elle avait maintenu le contact oculaire suffisamment longtemps pour s'assurer qu'il avait été capté, attendant que le sourire de Blair se fige en rictus et que ses yeux signalent qu'il avait vu la créature, puis elle avait fait une moue méprisante et détourné le regard avec dédain, continuant son ascension d'Abington Street.

Elle entre à présent dans le café pour prendre une tasse de thé et une part de tiramisu. Elle parle aux Polonaises derrière le comptoir avant d'aller s'asseoir dans un fauteuil en cuir groggy près de la fenêtre, en continuant de méditer sur sa brève rencontre avec l'homme qui se raccroche actuellement au pouvoir avec la ténacité désespérée d'un homard se cramponnant au château ornemental de l'aquarium avant qu'on ne l'en extirpe. C'est l'homme qui de son propre aveu a senti la main de l'histoire se poser sur son épaule avec une fréquence monotone au fil des ans, sans jamais se rendre compte qu'elle collait une étiquette sur son dos portant la mention « poignardez-moi ».

Élevant une fourchetée de son gâteau café/crème anglaise vers les deux

lutteurs mexicains rouge vif que sont ses lèvres, elle pense à deux habitants du coin, tous deux anciens membres du Parti travailliste, et qui sont actuellement sous le coup d'une ordonnance restrictive leur interdisant de quitter l'Angleterre et de se parler entre eux. L'un d'eux, un fonctionnaire du nom de David Keogh qui vit tout près des Mounts, était agent des communications, employé par les Affaires étrangères en 2005. À cette époque, Keogh avait reçu la transcription d'une conversation entre Blair et le président américain George W. Bush dans laquelle le gangster et sa poule avaient discuté de l'opportunité de bombarder la station de télé arabe non combattante Al-Jazeera. Comprenant qu'un crime de guerre se préparait, Keogh avait paniqué et relayé l'information à son ami de Northampton, membre du Parti travailliste, l'ancien chercheur politique Leo O'Connor, alors employé comme assistant dans la campagne du député travailliste pour Northampton South et fan de foot proche de l'Inter City Firm, Tony Clarke. Alma a toujours eu un faible pour Clarke, qui semble un type honorable. D'ailleurs, elle suppose qu'à moins d'avoir voulu passer pour un des conjurés, le député ne pouvait faire que ce qu'il avait fait en découvrant le rapport, à savoir passer un coup de fil aux renseignements généraux.

Il s'en était suivi un petit dilemme aux Affaires étrangères, narré depuis dans les pages d'un numéro récent du magazine *Private Eye*. Apparemment, tandis qu'un département de cet auguste organisme avait prétendu que la conversation Bush/Blair sur Al-Jazeera n'avait jamais eu lieu et était une invention malveillante de Keogh et O'Connor, un département complètement distinct avait déclaré dans la réponse à une enquête sur l'affaire que bien qu'ils fussent en possession d'une retranscription de la conversation, ils ne pouvaient pas la rendre publique. Alma se demande comment ils vont faire pour accuser les deux hommes de violation du secret d'État sans rappeler ce qu'était le secret d'État en question. Elle suppose qu'ils vont attendre quelques mois qu'une nouvelle catastrophe ou un autre scandale ait éclipsé l'affaire pour que l'amnésie générale de la population ait le temps de faire le travail à leur place. Puis ils déféreront d'urgence l'affaire devant un tribunal en interdisant aux médias de donner des détails. C'est ce qu'elle ferait si elle était un Magister Ludi au visage rose reclus dans les profondeurs de Whitehall.

Ôtant un peu de mascarpone de la scène de crime écarlate de ses lèvres, elle s'indigne que cette rediff kafkaïenne arrive à des personnes de sa ville, l'un d'eux habitant aux Mounts juste après le coin nord-est des Boroughs, son quartier bien-aimé. Mansoul, le siège même de la guerre.

Elle lance un au revoir chantant aux Polonaises et sort du Caffè Nero, foule l'ancienne chaussée d'Abington Street qui résiste encore sous le pavé rose, et se dirige vers la place du marché. Alma se rappelle qu'elle comptait aller payer ses impôts locaux mais s'aperçoit qu'elle a oublié le document chez elle. Eh merde. Tant pis. Elle s'en occupera lundi, après le vernissage. Vu la façon dont Northampton a réagi aux demandes d'impôts locaux au fil des

siècles, elle doute que payer en retard pose le moindre problème. Après que Margaret Thatcher s'était surpassée en les réintroduisant dans les années 1980, les employés des impôts avaient été chassés par des habitants du quartier furieux qui s'étaient mis à saccager les locaux de la société de recouvrement. Des manifestants avaient envahi les bâtiments municipaux, prenant en otage les employés lors d'un siège qui dura toute la journée. Bien sûr, ce n'était rien en regard du XIV^e siècle quand la décision de prélever des impôts locaux avait déclenché l'orgie incendiaire à l'origine de la révolte des paysans. Non, ils attendraient jusqu'à lundi et pourraient s'estimer heureux qu'elle ne foute pas le feu à l'hôtel de ville. Probablement.

Elle décrit une diagonale sur le gradient du marché, s'avançant entre les poteaux en bois des étals récemment libérés et baissant la tête en passant sous les bâches en permanence humides. Alma pense toujours à Keogh et O'Connor, au libre arbitre, à Gerard 't Hooft, à Benedict Perrit et son saut par-dessus l'abîme plein de déchets quand elle avait onze ans. Elle suppose que toutes les personnes qui traversent la place sont également préoccupées par leurs propres questions idiosyncratiques. C'est ça la réalité, cette effervescence d'illusions, de souvenirs, d'angoisses, d'idées et de spéculations, en permanence dans six milliards de cerveaux. Les événements qui surviennent dans le monde ne sont que la pointe concrète et suante de l'immense iceberg fantôme, dont l'intégralité échappe à l'entendement et à l'expérience individuelle. Pour Alma, la question est de savoir pour qui ou quoi la réalité est réelle. Il faudrait postuler un point hypothétique d'omniscience absolue en dehors du monde humain, une entité occupée en permanence à tout savoir et par conséquent n'ayant pas le temps d'agir elle-même, un point inerte et immobile de compréhension profonde, de profonde réceptivité.

Ce qui ressemble d'après elle le plus à ce spectateur immobile d'une réalité ultime c'est l'ange de pierre au sommet de l'hôtel de ville, quelque part derrière elle alors qu'elle traverse la place du marché vers son coin nord-ouest. L'archange Michel, irrémédiablement confondu avec Michel, le saint patron des commerçants, qui se tient avec son bouclier et sa queue de billard au-dessus de la ville, captant ses moindres pensées mais n'écartant jamais ses lèvres maculées de fientes pour lancer un avertissement ou trahir une confiance. Conscient des quelques morts et des centaines de copulations qui ont lieu chaque jour, sachant quel spermatozoïde parmi cent milliards d'autres atteindra sa cible, et donnera une infirmière, un violeur, un réformateur social ou la victime d'un accident ; qui connaîtra un jour le divorce, la faillite, qui passera par le pare-brise. Familier de tous les emballages de bonbons, de la moindre crotte de chien, du moindre atome, du plus petit quark ; lui seul sait si les équations de Gerard 't Hooft se révéleront correctes ou pas ; lui seul sait si Benedict Perrit viendra demain au vernissage de son exposition. Tous les faits, toutes les lubies, tout cela se reflète parfaitement et délicieusement sur son terne front de pierre. Cet univers entier, y compris Alma et ses réflexions

du moment, est pris dans le scintillement synaptique de l'esprit de granit glacé et impartial.

À mi-chemin du bout de la place, elle s'aperçoit qu'elle marche sur le fantôme de fer du monument, l'endroit vide où il se dressait autrefois sur son socle de pierre. Elle traverse peut-être une âme de huit ans qui risque de choper des hémorroïdes sur le froid piédestal, examinant ses genoux là où ils dépassent de l'ourlet plissé de sa fine jupe bleu marine. La laine vague et éparse du souvenir qui emplit la place est cardée en mèches spécifiques sur le rouet fantôme du monument. Des pavés luisants de pluie émergent brièvement du dallage rose, les espaces vides des étals en bois sont coloriés, peuplés de marchands morts, avec leurs marchandises depuis longtemps disparues. Une table à tréteaux présentant des bonbons anonymes, des pâtisseries fantasques comme on n'en voit que dans les pages de *The Beano*, le tout sous l'égide d'un homme aux épais et noirs sourcils italiens, portant une blouse blanche amidonnée. Le stand de comics et de poches d'occasion dont elle rêve encore parfois, Chez Sid, son propriétaire avec sa casquette, ses gants et son cache-col, son haleine et la fumée de sa pipe suspendues dans l'air hivernal au-dessus d'un présentoir criard de *Adventure Comics* et *Forbidden Worlds* maintenus par des presse-papiers métalliques ronds et plats, le magazine *Mad* ou *True Adventure* avec ses tentatrices nazies et ses GI flagellés, suspendus par des pinces à dessin sur un fil ombilical relié au toit du stand, juste en dessous des rayures vertes et blanches de sa marquise. Dans l'obscurité d'avant Noël, les étals entassés ressemblent à des lanternes de papier coloré, l'éclat blanc des lampes-tempête tamisé par les toiles de couleur. Les extrémités incandescentes des cigarettes flottent dans la nuit. Magnifique et évanescence, l'Emporium Arcade luit sur sa droite, illuminée de jouets et de motifs tricotés, avant de redevenir une fois de plus un mur moderne habillé de pierres, le grand ornement forgé de style victorien à son entrée se fondant en un passage souterrain de béton brutal, là où des ados ont roué de coups puis tué un Albanais un an ou deux plus tôt.

Comme elle se dirige vers le point indéterminé où le Drapery rejoint Sheep Street, Alma regarde sur sa gauche et aperçoit la façade tranquille de la Halifax Building Society au coin de Drum Lane. Pris dans la bourre d'autres époques, Alma voit encore le magasin de journaux d'Alfred Preedy qui occupait les lieux quarante ou cinquante ans plus tôt, le contremaître à capuche avec son équipe impressionnante de charpentiers qu'elle a tenté de décrire dans *Work in progress*. Le travail a-t-il été accompli à temps, ou continue-t-il, quelque chose dans les planches de bois rabotées des ouvriers nocturnes représentant des longueurs de temps ou des chaînes d'événements lisses, chaque vie humaine incarnée par un clou, elle et son frère, Tony Blair, Keogh et O'Connor, tous les gens qu'elle connaît et ceux qu'elle ne connaît pas, naissant sous l'effet de la poussée rythmique du coït parental, bang, bang, bang, irrévocablement fichés dans la fibre résistante de l'éternité, afin que...

Le fil de ses pensées est interrompu par un jeune type avenant avec une

casquette de base-ball et des baskets plus seyantes que les siennes. Tout ce qu'il veut, c'est lui serrer la main et lui dire que son travail est formidable tout en s'excusant de l'aborder, ce qui emplit Alma d'une chaleur toute maternelle. Juste quand elle lui dit au revoir, un des derniers marchands sur la place derrière elle lui lance : « Moi aussi ! Bien joué, Alma ! », joignant à ses paroles quelques applaudissements. Elle sourit et le salue. Parfois on dirait un rêve, trop agréable, une réalité d'une bienveillance suspecte à son égard. Il y a des jours où elle se dit que tout ça n'est qu'un fantasme ridiculement vain et compensateur qu'elle nourrit dans une autre existence moins prometteuse. Peut-être qu'en fait, abruti par les médicaments, elle gît dans sa pisse au fond d'un asile, ou peut-être qu'elle est dans le coma dans les années 1970 après avoir tellement bu à sa fête d'anniversaire qu'elle a cessé de respirer le jour de ses vingt ans. Il lui vient à l'esprit que son existence inhabituellement agréable pourrait être une hallucination survenant dans l'instant étiré de sa mort, une vision de la vie qu'elle aurait pu avoir. Qui sait ? Peut-être a-t-elle raté son saut au-dessus de l'allée pleine de métal rouillé, quand elle avait onze ans.

Elle passe entre la succursale d'Abbey National sur le Drapery et la façade majestueuse à colonnes du vieux Corn Exchange, ses marches ciselées montant vers ce qui était naguère l'autre grand cinéma de la ville, qu'on appelait tantôt le Gaumont, tantôt l'Odéon. C'est ici qu'elle a été obligée de voir *La Mélodie du bonheur* trois fois avec sa mère Doreen, ce qu'elle considère techniquement comme une forme de maltraitance. On lui a posé deux fois un lapin, l'obligeant à attendre sur les marches glacées un vaurien acnéique qui lui avait filé un rencard uniquement parce que ses potes l'avaient mis au défi de le faire. Elle était également venue ici quelques années avant ses épreuves adolescentes, quand elle était membre du club des Gaumont Boys and Girls. Tous les samedis, on les laissait entrer moyennant six pence puis ils étaient pris en charge par un adulte enthousiaste, Oncle Machin, qui leur faisait chanter de vieilles chansons comme « Clementine », « The British Grenadiers », ou « Men of Harlech, in the Hollow » avant de leur permettre de regarder un petit dessin animé, un film de la Children's Film Foundation qui comportait souvent une île, des écoliers et un saboteur étranger, puis enfin un épisode d'un feuilleton qui s'étalait sur huit semaines, *King of the Rocket Men*, ou un vieux *Batman et Robin* en noir et blanc dans lequel le duo roulait à bord d'une voiture des années 1940 tout à fait ordinaire, avec Robin qui relevait son masque en carton sur son front tout en discutant avec son ami déguisé au su et au vu de tous. La principale attraction consistait à ramper entre les jambes des gens le long des rangées de sièges, ou à lancer adroitement un bâtonnet de glace dans le but d'aveugler un inconnu de sept ans assis plus loin.

Aujourd'hui, bien sûr, le bâtiment est devenu un pub à thème de plus, un Hard Rock Café, et le principal cinéma de la ville est un multiplex ordinaire à Sixfields, situé bien après Jimmy's End, accessible uniquement en voiture. Il y

a presque un génie conceptuel derrière tout ça : changer tous les cinémas en pubs, faire que tout le monde se ruine en se bourrant la gueule puis veiller à ce qu'il n'y ait pas d'exutoire aux spasmes de l'imagination, de la fureur ou de la libido, rien pour drainer les fantasmes maladroits qui remontent à la surface après une septième pinte de Wifebeater. Les intrigues simplistes, les motivations inexistantes et l'agitation vaine du cinéma disparu referont surface et se déverseront dans les rues le samedi soir. On aura bientôt droit à des moments fascinants de pur cinéma vérité à chaque carrefour, des agressions à la Tarantino avec des méchants qui tiennent leur couteau de biais et discutent pop-culture tout en vous égorgeant. Les Oscars iront à un vol d'ombres qui s'égaillent sur les écrans de télésurveillance.

Alma fend le cul laineux et crotté de Sheep Street jusqu'à la grille d'entrée de l'ancien marché aux poissons, qu'elle s'étonne de trouver ouvert. La grande halle couverte avec sa verrière et ses étals blancs et luisants fait partie de ce paysage d'enfance qu'Alma croyait à jamais condamné. Des voix éteintes résonnant sur les carreaux humides en échos aquatiques, sa grand-mère May fendant la foule en roulant vers eux tel un boulet de démolition noir, levant une main tavelée et hélant les poissonniers, qu'elle connaissait tous par leur nom. Le seul dont Alma se souvienne est Tunk Trois-Doigts, sans doute appelé ainsi pour le distinguer de tous les autres Tunk qui avaient un nombre de doigts différent.

Elle a eu vent de projets visant à changer le marché aux poissons en une sorte de hall d'exposition ou de galerie, mais a trouvé l'idée trop fantaisiste. Pas à Northampton ; pas dans ce monde-ci. Ça serait impossible. L'idée qu'elle ait pu se tromper ne l'a bien sûr pas traversée, ce qui explique peut-être pourquoi la vision des rideaux métalliques levés lui semble tout d'abord surréaliste. Sentant qu'elle franchit le seuil carrelé d'un rêve privé, Alma s'enfonce dans le vide blanc de l'intérieur.

La lumière du jour qui tombe par les lentilles poussiéreuses de la verrière est diffuse et laiteuse, elle transforme l'espace en une peinture réaliste. Il n'y a quasiment personne dans les halles, aussi oniriques et désertes que des rues dans des gravures du XVIII^e siècle. D'ici peu, certes, des galeries et des boutiques de mode ouvriront, mais en attendant le volume des lieux l'impressionne, et lui rappelle celui d'une église. Elle n'a encore jamais vu le marché aux poissons ainsi, sans sa foule bruisante, dépouillé de ses joyeux commerçants qui lancent des imprécations dans l'écho salé.

Les étals sont nus et propres. L'établissement est rogné jusqu'à l'os, les fioritures de sa récente histoire dispersées au kärcher. Des lambeaux de haddock topaze, des rigoles prismatiques d'écailles et d'yeux fixes et ronds, ayant rejoint les médaillons de cuivre et les chopes de la Red Lion Inn qui occupait précédemment l'endroit ; ayant rejoint les menoras et les kippas de la synagogue disparue depuis plusieurs siècles. Une fois purgé de son passé, le marché est un vide fertile qui attend qu'on l'emplisse d'avenir, un mystérieux vide quantique qui bourdonne d'immanence et de possibles. Alma est assaillie

par un soudain espoir, affranchie de tout cynisme. Une part d'elle est certaine que la municipalité trouvera un moyen d'annuler ou de saper le projet, par pure indifférence plus que par hostilité, mais le simple fait qu'il existe est source d'optimisme. Elle y voit la confirmation qu'il y a des gens à Northampton, des gens dans ce pays, des gens dans le monde qui ont encore envie de changer les choses. C'est le même sentiment qu'elle éprouve quand elle traîne avec ses amis rappeurs des Boroughs, aux blases ésotériques : Influence, St. Craze, Har-Q, Illuzion. C'est le sentiment de transformation sociale qu'elle devine, du moins en puissance, dans l'art et l'occultisme, et même parfois dans la frange politique incarnée par Roman Thompson. Ce désir passionné de changer la réalité et d'en faire un royaume mieux adapté aux humains, c'est le feu éthéré qu'Alma sent planer dans l'air vif du marché aux poissons.

Comme rendue réelle par la seule magie de son enthousiasme, une des rares formes floues dans la vision myope d'Alma se matérialise en la modeste mais inspirante personne de Knocker Wood, un des plus grands antidotes locaux au cynisme depuis le décès du très regretté ballon de barrage lyrique qu'était Tom Hall. Knocker – Alma l'a connu quand tous deux étaient de jeunes hippies, ignorant même à l'époque son prénom – avait été rudement beau du temps de sa jeunesse, avec de longs cheveux noirs et une lueur féroce dans l'œil qui sentait la poésie mais était en fait due à l'héro. En sa qualité de tout premier junkie de la ville, Knocker avait fait partie de la mystérieuse clique bouffonne qui prenait part aux Narco-Olympiques un samedi sur deux, des champions du quatre cents mètres avec téléviseur volé, qu'on voyait filer le long du Drapery sous les acclamations des bohèmes amassés sur les marches d'All Saints'Church.

Puis tout le monde avait vieilli. La majorité des spectateurs chevelus s'étaient rangés et avaient déserté la scène freak une fois passés vingt ans, se dégotant de vrais jobs et répondant aux attentes de leurs parents. N'était resté que le contingent ouvrier de la contre-culture, qui maintint la flamme mais essentiellement parce que ses membres n'avaient nulle part où aller, et des épaves comme Knocker Wood pour qui l'engagement n'était plus d'actualité. L'entrée dans l'âge adulte avait été un film d'horreur, d'un gothique profondément décadent, en accord avec la sensibilité junkie. Alma se souvient des vampires décatis qui suturaient leurs veines explosées avec des épingles de sûreté en un geste pré-punk, ou bien déclaraient d'un air contrit qu'ils étaient « forcés » de se shooter dans l'œil ou la bite.

Bien que Knocker ne fût pas partie de cette clique volontairement morbide, il avait été de longues années durant une épave balbutiante et Alma reconnaissait non sans honte qu'il lui était plus d'une fois arrivé de changer de trottoir pour l'éviter. Sa femme était morte d'une overdose, sa fille des suites d'une hépatite, des coups dévastateurs que la méthadone et la Carlsberg Special Brew ne pouvaient entièrement amortir. Il avait été emporté dans une spirale infernale, manquant de disparaître au fond de la bonde sociale d'où

l'on ne ressort pas quand, au dernier moment, comme par miracle, il avait réussi à échapper au terrible mouvement de succion pour remonter à la surface, au sec, parvenant à ramper jusqu'aux rives solides de l'abstinence. Personne ne l'en aurait cru capable. La chose ne s'était encore jamais vue. Knocker avait réussi à ressusciter en fier randonneur, en sobre boulevardier, une vision de rédemption pour laquelle Alma est prête à traverser plusieurs rues passantes.

« Knocker ! Contente de te voir. Comment ça va ? »

Il est encore bien de sa personne, le teint écri et lissé par l'âge, avec un air éreinté qui le met en valeur. Ses cheveux gris et courts se parsèment, concédant chaque jour du terrain au front, tandis que ses yeux demeurent vifs bien que nets à présent et captant pleinement le monde cristallin autour de lui. C'est une vision apaisante, paisible, tels des galets bleus et polis dans un cours d'eau. Il sourit et lui dit bonjour, se pliant au rite de l'accolade, sincèrement content de la voir ici ; content de voir la moindre particule de poussière tournoyer dans l'éclat de sa valse brownienne.

Il lui dit qu'il fait maintenant partie du conseil municipal, et se sert de sa propre expérience pour aider les autres à parer les coups que vous flanque le monde. Alma voit en lui un de ces « philosophes-mécaniciens » dont parle Bunyan, qui dispensent des paroles réparatrices parmi les vagabonds, une nation de saints à lui tout seul sans la religion chrétienne et ses pals sanglants. Elle est enchantée d'apprendre qu'il a un nouveau boulot. Knocker est un totem important et vital dans la façon dont Alma voit le monde, une preuve positive que même dans les circonstances les plus noires et les plus désespérées les choses peuvent parfois s'arranger à merveille.

Elle lui parle du vernissage du lendemain, et Knocker dit qu'il essaiera de passer, puis ils évoquent la transformation du marché aux poissons, sa blancheur de toundra s'étendant partout autour d'eux. Les yeux de Knocker lancent toujours des éclairs comme autrefois, mais désormais c'est la lueur impatiente d'un enfant qui attend Noël et non l'ancienne lueur folle de la seringue.

« Ouais, on dit qu'ils vont donner ici des bals costumés, organiser des événements, ce genre de choses, ainsi que des expos. Je trouve ça super. Northampton n'a jamais eu de lieu de ce genre. »

Sur le point de dérouler comme à l'accoutumée la liste déprimante des raisons pour lesquelles ça n'arrivera pas, Alma se rappelle alors à qui elle parle et se met un pavé sur la langue. Si Knocker Wood peut se montrer à ce point optimiste quant aux projets de reconversion du marché aux poissons, alors faire preuve de pessimisme ne serait que lâcheté de sa part. Elle devrait se montrer à sa hauteur, au lieu de jouer les rabat-joie à la con.

« T'as raison. J'aime bien la lumière ici, et l'atmosphère est chouette. Ça pourrait être vraiment, vraiment super. Ça serait cool de voir ce lieu à nouveau fréquenté, et par des gens déguisés. Ça serait comme dans les rêves qu'on fait enfant. »

Ils parlent encore quelques minutes, puis se disent au revoir et chacun continue sur sa trajectoire individuelle. Alors qu'Alma quitte le marché, en poussant la porte vitrée battante à l'arrière pour s'avancer dans la zone confuse au sommet de Silver Street, elle se sent transportée par la rencontre et la perspective du petit vernissage du lendemain. Peut-être que ses tableaux peuvent faire ce qu'elle veut qu'ils fassent. Peut-être peuvent-ils répondre à ses exigences déraisonnables et sauver les Boroughs blessés, ne serait-ce qu'en attirant l'attention qu'il faut sur cet endroit. Au moins, elle aura fait son devoir après avoir eu connaissance de l'expérience limite de son frère, et offert le repos à quelques fantômes. Pas trop mal après une année de travail.

La descente d'Alma le long de la large avenue qu'est devenue l'étroite Silver Street pendant les années 1970 est sa descente dans le passé, dans les Boroughs, et inévitablement le charisme local, avec son parfum d'avant-guerre, se dresse autour d'elle, colorant ses pensées et ses perceptions. C'est la même chaussée pavée avec ses fissures entre lesquelles elle a grandi. C'est d'ici que lui viennent ses visions, de ces ruelles qui se jettent dans St. Andrew's Road comme l'eau sale d'une baignoire. Sur l'autre trottoir, le grand parking à plusieurs niveaux recouvre deux ou trois rues disparues et quelques centaines d'heures de l'enfance d'Alma : l'Electric Light Working Men's Club de Bearward Street où elle se rendait avec son frère et ses parents le dimanche soir, le club de judo de Silver Street où elle avait appris l'autodéfense avant de s'apercevoir qu'elle était trop imposante et imprévisible pour qu'on lui cherche des noises. Tous les souvenirs sont écrabouillés sous l'énorme masse du parking et compressés en une forme prismatique et anthracite, un combustible qui l'alimente depuis plus de cinquante ans.

La vue depuis ces hauteurs, à l'est du quartier, est restée quasiment inchangée tout ce temps, si par « quasiment » on veut dire que le ciel estampé est au même endroit et que l'angle de la pente demeure constant. Presque toutes les autres caractéristiques du paysage ont été modifiées ou gommées. Les tours NEWLIFE, récemment retapées, dominent la perspective amoindrie, le circuit imprimé des immeubles et des maisonnettes, des cubes municipaux qui ont remplacé les rangées de maisons mitoyennes. Bien que considérablement simplifiées, les rues principales originales du quartier sont visibles dans l'écheveau archaïque, Bath Street, Scarletwell, Spring Lane. Certaines zones du panorama sont déprimantes et sombres alors que d'autres se prélassent dans leur nouvel écrin quand le soleil de l'après-midi perce une fragile couverture nuageuse. Les gradations dues à la distance paraissent à peu près les mêmes, du moins aux yeux de myope d'Alma. Elle voit des rubans d'habitations en brique ou en béton céder la place à des bandes de voies ferrées avec des câbles suspendus, puis se fondre dans le brasier gris-vert de Victoria Park tout à l'ouest. Malgré le revêtement miteux du dernier demi-siècle, elle sait que le patron doré du quartier est encore là quelque part. Le cœur enfoui bat toujours sous les décombres. S'écartant de Silver Street pour

s'engager dans le passage souterrain sous le bruyant Mayorhold, Alma inspire profondément et s'avance sous la surface tavelée du présent.

Elle émerge de la pénombre orange du tunnel dans une allée encaissée, bordée de carreaux vieux de trente ans qui lui font penser à un Mondrian boulimique après une tortilla. Tournant à gauche, elle gravit la rampe qui mène à Horsemarket (Ouest) et s'enfonce dans Bath Street qu'obstrue une borne, passe devant l'immeuble Kingdom Life, édifié dans les années 1960 tout comme le Boy's Brigade Hall. Le frère d'Alma a fréquenté cette étrange organisation baptiste, paramilitaire, les Jeunesses de Baden-Powell. Il a défilé avec eux le dimanche matin, au sein de leur orchestre cacophonique riche en percussions, un gamin de onze ans avec un badge en cuivre et un cordon chamarré, une coquette casquette de cadet posée sur ses bouclettes blondes de fillette, du bonheur et de l'innocence dans ses yeux bleus qu'Alma trouvait limite attardés. Il aurait fait un parfait nazi en culottes courtes s'il avait su défiler au pas de l'oie sans sautiller comme une trapeuse de dessin animé. Alma est presque certaine qu'il a assisté de temps en temps à des réunions éclairées à la torche, en chantant « Arbeit macht Frei » ou « Tiens-toi prêt », bref, ce genre d'antienne.

Elle se demande vaguement si l'ancien QG de la Boy's Brigade est situé près de l'endroit où les Chemises noires de Mosley avaient leurs bureaux dans les années 1930. Ce qui enclenche une suite de pensées liées à un article de Roman Thompson, que le vétéran gauchiste et grisonnant lui avait photocopié, concernant les activités de la BUF autour du Mayorhold. Il y avait des reproductions grenues de photos parues dans la presse, montrant des chefs fascistes locaux posant avec Sir Oswald pendant qu'il faisait la tournée des provinces. L'un des noms avait été effacé dans les légendes sous les photos pâlies, sans doute par un employé du département des archives. Roman n'avait pas remarqué le caviardage et n'avait aucune idée de quel pouvait être le nom manquant, mais Alma avait entendu des rumeurs concernant Mr. Bassett-Lowkes, l'ancien fabricant de chaussures local et ancien propriétaire d'une maison à Derngate dont la déco était signée Rennie Mackintosh. Qui sait ? Si la seconde guerre mondiale avait tourné autrement, il aurait pu lancer une gamme de bottes sport pour commémorer la victoire du Führer.

Alma continue de descendre Bath Street avec les barres d'immeubles couleur corned-beef sur sa gauche, les tours NEWLIFE et leurs maisons mitoyennes modernes attenantes sur sa droite. Ses réflexions sont encore largement imprégnées par le spectre du national-socialisme, un peu comme les programmes d'hiver sur Channel 5. Elle a appris, assez récemment, que l'invasion des îles britanniques envisagée par Hitler était censée s'achever par la prise de Northampton, comme si après avoir envahi l'ancien centre du pays le reste allait tomber facilement. Alma se marre toute seule. On dira ce qu'on voudra du Troisième Reich, au moins ils savaient reconnaître les endroits d'une importance stratégique historique quand ils en voyaient. Du coup, le coin s'était retrouvé bardé de tas d'immeubles intimidants dans le style

architectural nazi. Albert Speer aurait pu coller des aigles et des croix gammées sur les tours d'immeubles, mais est-ce que les habitants du coin se seraient sentis plus soumis et plus découragés que par les lettres argentées et verticales qui trônent là-haut actuellement ? Très franchement, dans un cas comme dans l'autre, le message était globalement le même : l'avenir, soyez-en sûr, ne vous appartient pas.

Plus elle descend la colline, plus son humeur s'assombrit, comme si Bath Street était une pente affective. Elle pense aux victimes de l'histoire, à l'Holocauste, au fléau qu'est l'esclavage, à la répression des femmes, à la persécution des minorités sexuelles. Elle se rappelle sa propre époque *Spare Rib* dans les années 1970 quand elle avait songé un temps qu'une femme au pouvoir changerait tout. Mais ça, c'était de toute évidence au début des années 1970. Ce qu'elle veut dire, c'est que quelle que soit la virulence issue de l'antisémitisme, du racisme, du sexisme et de l'homophobie, on trouve toujours des députés et des dirigeants femmes, juifs, noirs ou gays. Aucun, en revanche, n'est pauvre. Ça n'a jamais existé et ça n'existera jamais. Chaque décennie depuis l'invention de la société a été témoin d'un holocauste des pauvres, si énorme et si constant qu'il est devenu comme un fond d'écran, on ne le remarque pas, on ne le signale pas. Les fosses communes de Dachau et d'Auschwitz sont, à juste titre, commémorées et régulièrement déplorées, mais qu'en est-il de celles de Bunhill Fields où William Blake et sa chère Catherine ont été jetés ? Qu'en est-il de celles sous le parking de Chalk Lane, en face de Doddridge Church ? Qu'en est-il des innombrables générations qui ont vécu dans la pauvreté et sont, d'une façon ou d'une autre, mortes de cette pauvreté, anonymes et oubliées ? Où sont leurs putain de monuments et leurs dates entourées d'un cercle sur le calendrier ? Où sont leurs films de Spielberg ? Une partie du problème, assurément, vient de ce qu'il manque à la pauvreté une aura dramatique. De la misère noire et crasse jusqu'à la fosse commune : pas vraiment un pitch hollywoodien.

Sur l'autre trottoir, une porte s'ouvre sur Simons Walk, une des rues modernes accroupies sous les hautes tours d'immeubles, et un gros bonhomme au crâne rasé et aux yeux Youporn en sort. Il regarde Alma froidement et avec dédain et enfonce clairement la touche « effacer » de son Clavier-Cul avant de s'éloigner tranquillement dans l'allée, sans doute vers la frierie de St. Andrew's Street. Alma laisse son regard s'attarder un instant sur le « jardin de poche » bordé d'arbres au bout de la rue, un des rares ajouts authentiquement seyants dans le quartier. Elle a une amie artiste, du nom de Claire, qui vit par ici dans les tours de Bath Street et veille à entretenir et désherber le petit enclos de verdure. Claire a fait une peinture très BD de son carré menacé, avec des tours d'immeubles carnivores empiétant dessus de tous côtés, qu'elle a à tout prix voulu donner à Alma après que cette dernière s'en était entichée, refusant tout argent et embarrassant profondément Alma, laquelle se retrouve à jamais la débitrice de son amie artiste. Claire est courageuse, belle et légèrement bipolaire. Alma sourit rien qu'en pensant à

elle, avec un champignon hallucinogène assorti de la légende « MAGIQUE » tatoué sur un avant-bras ; et « VA CHIER » sur l'autre. Ce sont là, pense Alma, deux credo dignes d'être suivis.

Elle examine les masses converties de Claremont Court et Beaumont Court, les tours NEWLIFE en pleine double pénétration du ciel. Il y a une dizaine de jours, sachant combien les rénovations étaient une arnaque publiquement honnie, la commune avait tenté une discrète journée portes ouvertes. Yvette Cooper, l'adjointe de Ruth Kelly au ministère du Logement, avait été dépêchée pour inaugurer l'endroit un mercredi matin sans la moindre annonce au préalable, afin d'éviter d'alerter les manifestants organisés. Apparemment, Roman Thompson eut vent de la visite secrète la veille au soir. Réquisitionnant un mégaphone au syndicat du coin, Roman s'était pointé en fanfare le matin avec une bande réunie à la va-vite d'anarchistes et d'activistes du coin, faisant sortir sur leurs balcons les habitants endormis des maisonnettes de Crispin Street en hurlant « BOOOONNNJOUUUUUR SPRING BOROUGH » dans le hautparleur emprunté. Quand l'adjointe à la ministre s'était pointée, la gueule enfarinée, avec les dignitaires locaux, la voix tonitruante et amplifiée de Roman leur avait gaiement rappelé leurs récents méfaits. Il avait demandé poliment à la députée travailliste Sally Keeble si elle dormait bien ces derniers temps, après avoir voté l'entrée en guerre contre l'Irak. Il avait complimenté un autre conseiller pour son costard et supposé qu'il était dû à tous les pots-de-vin qu'il avait reçus récemment. Là-dessus, un agent de police s'était rué sur Roman et l'avait informé qu'il ne pouvait pas dire ça, sur quoi Roman avait répondu en soulignant, avec une logique inattaquable, que c'était déjà fait. Alma sourit. Les Boroughs avaient apparemment eu droit à une matinée divertissante.

À contrecœur, elle examine à nouveau la partie de Bath Street où elle marche, avec la cité des années 1930 et son allée centrale un peu plus loin sur sa gauche. Alma scrute l'endroit où elle est quasiment certaine que se dressait autrefois l'imposante cheminée du Destructeur, et aussitôt son souvenir enjoué du tableau de Claire se fracture en éclats laqués vert et jaune. Ces derniers sont immédiatement emportés par le vent pour être remplacés par la vision des Boroughs et des autres quartiers de ce genre partout dans le monde comme de quartiers de concentration ; des zones où la population pourrait être facilement identifiée par des uniformes de prisonniers, des tabliers ou de brillants costumes de démobilisation si jamais ils outrepassaient les limites, des zones où les détenus pourraient être asservis, affamés ou simplement poussés au suicide sans craindre d'alerter l'opinion. Ici dans Bath Street, ils avaient même fourni une cheminée d'incinérateur crachant en permanence sa rance fumée pour parfaire l'ambiance de camp de la mort.

Alma, qui fait peu de différence entre la réalité extérieure et la réalité intérieure, se fiche pas mal de savoir si le Destructeur dans la vision de son frère est l'horrible force surnaturelle qu'il a décrite, ou si c'est une métaphore hallucinatoire et visionnaire. Selon elle, ce sont les métaphores qui font les

plus graves dégâts : considérer les juifs comme des rats ou les voleurs de voiture comme des hyènes. Les pays asiatiques comme une série de dominos que les idées communistes peuvent faire basculer les uns après les autres. Les ouvriers se prenant pour des rouages dans une machine, les créationnistes concevant l'existence comme un mécanisme de montre suisse puis présupposant derrière tout ça un vieil horloger aux cheveux blancs et aux yeux pétillants. Alma croit que le Destructeur, même comme métaphore, surtout comme métaphore, pourrait facilement incinérer un quartier, une classe sociale, une région du cœur. De même, elle veut croire que l'art, son art, n'importe quel art est capable de démolir la mentalité et les idées que représente le Destructeur, à condition que cet art s'exprime avec une force et une férocité suffisantes ; une beauté brute suffisante. Alma n'a d'autre choix que d'y croire. C'est ce qui lui permet d'aller de l'avant. Heurtant son regard aux balcons et aux arches Bauhaus érodées, aux briques couleur sang séché, elle tourne à gauche et entreprend de remonter le long sentier qui passe entre les deux pans de la cité, en direction de la rampe qui débouche dans Castle Street.

Le soleil s'enfuit derrière un nuage et les pelouses vertes virent au gris. L'architecture, nette, moderne et efficace en son temps, fait aujourd'hui son âge, tel un fonctionnaire d'avant-guerre ayant eu naguère une carrière prometteuse devant lui mais qui aujourd'hui, à plus de quatre-vingts balais, se découvre tourmenté, incontinent, incapable de reconnaître l'endroit où il se trouve. Derrière les rideaux tirés, les pièces d'un esprit décati, qu'arpentent d'un pas traînant les habitants, tels des rêves insondables. Malades, junkies, travailleurs immigrés, prostituées, réfugiés et quelques fleurs transplantées comme son amie Claire qui peint encore des tableaux au milieu de tout ça – tout comme Richard Dadd travaillait sur ses minuscules visions féériques dans l'enfer des hurlements et défécations de Bedlam et Broadmoor.

Alma comprend que cet endroit est semblable à une meule qui réduit la raison, la conscience de soi et la santé psychique en une farine de folie indifférenciée. La maladie mentale et la dépression ont été mélangées au ciment de ces immeubles, ou se sont infiltrées dans le plâtre telle une moisissure mélancolique. Tenter de conserver l'idée ordinaire d'un but dans l'existence dans ce sinistre environnement ne ferait que vous rendre cinglé. Elle s'aperçoit, en pataugeant dans l'air épais de l'allée centrale, que la folie survient surtout quand la vision humaine se heurte au mur social. Elle se souvient de William Cowper, ce vétéran des asiles de fou qui écrivit des hymnes avec le pasteur Newton, et qui en 1819 écrivait ceci à William Blake : « Vous demeurez sain d'esprit et pourtant vous êtes aussi fou que nous tous – plus fou que nous tous – aussi fou qu'un refuge contre l'incrédulité de Bacon, Newton et Locke. »

Il s'agissait là d'un autre Newton que le poète fragile condamnait, visiblement, pas de John, l'auteur des hymnes et esclavagiste, mais d'Isaac, architecte d'une certitude scientifique matérielle qui supplanterait

l'apocalypse morale de nivellement incarnée par son contemporain John Bunyan. Isaac Newton, membre fondateur de la Société royale et de la Grande Loge, directeur sévère de la Monnaie et par conséquent père d'un système financier sujet aux désastres de Darién, aux bulles des mers du Sud, aux krachs de Wall Street et aux mercredis noirs. Instigateur de l'étalon or et donc des réserves d'or d'Angleterre, que le ministre des Finances de Blair, Gordon Brown, avait tranquillement dilapidées jusqu'à l'an dernier. Sir Isaac, inventeur d'une couleur profondément imaginaire, l'indigo, et créateur du piège à rats matérialiste du monde moderne à d'innombrables niveaux. Le grand sédatif de l'esprit, l'incitateur de ce que Blake appelait, avec justesse, « le sommeil de Newton ». Dans la cité de Bath Street, parmi les indigents, les désespérés et les dépressifs, Alma peut voir tous les rêves qui troublent ce sommeil.

Elle interrompt le fil de ses pensées pour contourner un récent excrément canin qui se trouve sur son chemin, une sorte de château fécal et crénelé que n'a pas encore piétiné la chaussure d'un bambin ou la basket d'un ado, un produit final parfait du monde matériel ainsi que son inévitable monument. Ça donne au moins une forme semi-solide au mot le plus fréquent, à la pensée la plus fréquente dans l'esprit moderne local, réitérant le credo du Destructeur : « C'est là que nous expédions notre merde, ces choses dont nous n'avons plus l'utilité. Autrement dit : vous. »

Tout en se dirigeant vers la rampe qui a remplacé les marches de son enfance, Alma se demande avec un haut-le-cœur combien de gens sont morts ici, combien d'ultimes souffles ont terni les miroirs dans des salles de bains délabrées ou se sont dissipés dans de minuscules coins cuisine. Ils doivent être des centaines puisque les tours ont été édifiées dans les années 1930 ; toutes ces âmes déçues, leurs histoires mêlées au grain du placage, encodées dans les rayures du hideux papier peint. Elle a l'impression de fouler le fond d'une mer de fantômes, au milieu des eaux suffocantes d'ectoplasmes turbulents qui se dressent au-dessus d'elle. Des souvenirs et des voix s'élèvent en nuages limoneux à chaque pas. Des coquilles de poltergeists, des détritux astraux, des canettes goules rouillées chutant dans l'obscurité de sa vision. Des dames grises flottant sur les courants fantômes comme des traînées d'élodées surnaturelles. Des algues de moines morts. Elle avance pesamment telle une astronaute sur la rampe, arpentant un canal sous-marin en pente qui peut à tout moment déboucher sur la plage de Douvres, sans savoir combien de temps elle pourra retenir sa respiration sous cet océan de malheur, ce désarroi.

Sous le béton de la rampe, les marches où elle s'asseyait enfant doivent être encore là. Elle se revoit rentrer chez elle un jour avec sa mère et son petit frère, en coupant par Castle Street pour rejoindre Bath Street. Alma devait avoir quoi ? neuf ou dix ans ? Elle avait acheté un comics sur le stand de Sid au marché et avait devancé Doreen pour pouvoir s'asseoir sur les marches et le lire un moment en attendant que sa mère la rejoigne. Le comics, bien entendu, n'était autre que la revue *Forbidden Worlds*. Elle ne se souvient pas

s'il y avait un épisode avec Herbie dans ce numéro, mais il devait sûrement y avoir des planches d'Ogden Whitney. Tandis qu'elle restait assise là sur son perchoir de granit glacé, captive, Whitney avait dû parcourir plus de la moitié du chemin alcoolisé menant d'abord à l'asile puis au cimetière. Elle a une prémonition glaçante : quelque part en l'an 2050 quelqu'un nourrit à peu près les mêmes pensées à son sujet, comme si Alma et Ogden étaient déjà tous deux dans un Inconnu vert et insipide avec tous les hommes-loups et les monstres de Frankenstein ; comme si le monde entier et son avenir étaient déjà posthumes et qu'elle contemplait toute cette folie sans amour depuis un point extérieur au temps, depuis le monde interdit. Tout le monde est déjà mort. Tout le monde est parti.

Elle s'engage dans Castle Street puis s'arrête, ayant remarqué le changement presque instantané d'ambiance et de lumière. Intéressant. Elle se retourne pour regarder la rampe, la longue allée centrale menant à Bath Street avec les tombes NEWLIFE se dressant au-delà, et sourit. La peur de la décomposition, de la mort. Voilà ce qu'elle pense. La peur de la dépréciation, du dénuement, du déclin. C'est tout ce que tu as récolté ?

Ses narines se dilatent sous l'effet d'un reniflement méprisant, Alma longe Castle Street vers l'endroit où Bristol Street s'épanche dans Chalk Lane. Traversant la rue déserte en direction du sud, elle jette un regard au Golden Lion délabré, l'établissement où son frère lui a balancé toutes ses folles visions un an plus tôt. Un an. Elle ne se rappelle rien hormis avoir peint, dessiné, mâchouillé des papiers de Rizla et les avoir recrachés dans un bol, les variations climatiques uniquement perceptibles dans le changement d'imagerie sur le chevalet ou la table à dessin, un été entier passé à dessiner les contours d'enfants morts et morveux au crayon à mine grasse. Et maintenant elle est ici.

Elle approche du carrefour où se trouvait autrefois une confiserie tenue par quelqu'un que les gamins du quartier appelaient « Pop », un type corpulent aux cheveux blancs et à lunettes qui vendait des bâtonnets de glace et des boissons maison. Des bouteilles de lait d'une demi-pinte remplies d'eau du robinet et de doses homéopathiques d'un cordial aux fruits, un souvenir aqueux ayant autrefois entraperçu une molécule de sirop d'égline. Mais, les après-midi de pépie, même le concept intangible d'un breuvage savoureux avait suffi. Ils déboursaient chacun un penny pour englober avec reconnaissance un fluide qui paraissait rosâtre si jamais vous le buviez au coucher du soleil. En y repensant, elle s'aperçoit qu'elle aurait dû se méfier instinctivement d'une personne qui se faisait appeler « Pop ». Oui, bon. Il faut bien grandir.

Tout en bas de Castle Street, elle longe sur sa gauche le petit carré d'herbe, apparemment encore inoccupé, où elle a failli se faire enlever quand elle était petite. C'est un des rares souvenirs d'enfance qu'elle ne peut toujours pas éclaircir, où elle n'est pas sûre de ce qui s'est passé. Elle et d'autres gamins de huit ans avaient trouvé la carcasse rouillée d'une Morris Minor sur la pelouse,

et, dans un quartier où les activités et les divertissements ne couraient pas les rues, ils l'avaient traitée comme si c'était un parc d'attractions ou du moins un château gonflable. Ils étaient montés sur le capot et s'étaient assis derrière le volant. Alma avait escaladé le véhicule en rade, en sautant comme une folle sur son toit rongé, s'en servant comme d'un trampoline en métal, quand une voiture noire avait surgi de Chalk Lane et s'était engagée dans Bristol Street pour s'arrêter soudain devant la bande de terrain vague où ils jouaient.

Quand le jeune homme mince aux cheveux gominés et au costard noir était descendu du véhicule et s'était dirigé à grandes foulées rageuses vers la Morris Minor infestée de gamins, tous les enfants avaient décampé, laissant Alma en rade sur le toit grinçant. L'homme – chaque fois qu'elle essaie de se rappeler à quoi il ressemblait, elle n'obtient qu'une photo erronée et surimprimée de Ian Brady – l'avait arrachée à l'épave et portée jusqu'à sa voiture, tandis qu'elle hurlait et se débattait, puis l'avait balancée à l'intérieur. Il y avait une femme encore jeune dans la voiture, aux cheveux brun souris, même si une fois de plus sa mémoire mélodramatique a collé là un cliché de Myra Hindley, en un peu plus jeune et sans le maquillage de panda vampire. Alma avait supplié, pleuré, s'était débattue sur la banquette. Le jeune homme avait dit qu'il allait l'emmener au poste de police mais il avait fini par céder, peut-être en remarquant que la femme paraissait maintenant presque aussi effrayée que la petite fille potelée qui pleurait. Il avait ouvert la portière arrière et l'avait déposée sur le trottoir avant de démarrer, la laissant toute sanglotante au bord de la route afin que ses camarades la trouvent quand ils auraient fini de se cacher. Mais que s'était-il vraiment passé ?

Une part d'elle a tendance à prendre l'histoire telle quelle. Elle peut facilement voir en son ravisseur un bigot frustré des classes moyennes d'alors, emmenant sa fiancée pour une virée coquine dans les quartiers pauvres, désireux de l'impressionner avec sa rectitude morale en fichant la trouille de sa vie à une des enfants vermines du coin. Ça paraît nettement plus vraisemblable que la thèse scabreuse du pédophile qu'elle a rétrospectivement adjointe au scénario, même si ça n'apaise en rien sa colère. Elle se souvient du teint terreux et des yeux froids du jeune homme. Quelles qu'aient été ses intentions et quelle que fût la version d'Alma, il n'était en rien différent de la lie des pervers qui écumaient les Boroughs en voiture comme si c'était leur réserve naturelle privée. Elle avait été perturbée d'apprendre que pendant l'inquiétant week-end de viols qui s'était déroulé l'an dernier, une des victimes avait signalé qu'on l'avait fait monter de force dans une voiture en plein Chalk Lane, presque au même endroit que la tentative d'enlèvement d'Alma. Dépassant le terrain vague d'un vert jaune, elle se demande si l'endroit ne possède pas quelque esprit malin, quelque chose dans le sol qui le prédisposerait à un crime spécifique, se répétant au fil des décennies. Elle se rappelle avoir entendu dire qu'on avait trouvé un squelette ici au cours de fouilles menées au XIX^e siècle, mais elle ignore s'il s'agissait d'une trouvaille faite dans une tombe ancienne ou d'un meurtre relativement récent, elle

ignore s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, d'un enfant ou d'un adulte. En l'absence de preuve du contraire, elle suppose que c'est la dépouille d'une kidnappée, solitaire sous la terre, et exigeant de la compagnie. Quelle que soit la façon dont elle considère la chose, cet endroit est hanté. Pas étonnant donc qu'elle ait choisi ce coin pour son vernissage.

Elle tourne à gauche dans Chalk Lane où elle voit aussitôt la garderie avec des gens qui se déplacent à l'intérieur, transportant maladroitement des toiles d'un endroit à l'autre dans le petit espace. Alma ne distingue aucune trace de dégât ou de catastrophe et se sent soulagée, même si pour être honnête elle n'est absolument pas inquiète quant au déroulement de la journée de demain. Elle est certaine que tout se passera comme il faut.

Grimpant la courte volée de marches menant à la porte, elle repense à l'époque où cet endroit était l'école de danse Denise Pitt-Draffen, une oasis de raffinement située, chose incongrue, dans les Boroughs, quartier peu réputé pour ses exploits terpsichoriens, un endroit où on déconseillait de baiser debout, de peur de donner envie de danser. Son illustre ami l'acteur Bob Goodman a avoué avoir souvent visité l'école de danse quand il était enfant, sans doute avant que son visage prenne feu et qu'on l'éteigne avec une pelle. Elle l'imagine, un gosse nerveux de la petite bourgeoisie montant ces marches d'un pas traînant chaque samedi pour prendre des cours honnis, attifé d'un kilt. Il est sans doute mieux que le petit Bob et la petite Alma ne se soient jamais rencontrés alors, pas avec lui en jupon et son accent snob. Elle lui aurait volontiers flanqué une roustes.

Poussant la porte, Alma embrasse la scène du regard. À part elle, trois personnes sont présentes. Venu du pays de Galles, Burt Regan s'est vu confier la tâche d'acheminer les toiles ici et de les installer à la place indiquée, mais apparemment il se fait aider du maigre Roman Thompson. Burt salue Alma en la voyant.

« Salut, Alma. Dis, c'est tes bagouses que j'ai entendues cliqueter quand tu t'es engagée dans la rue ou tu t'es fait mettre un piercing au cul ?

– Oui, c'est le cas. J'ai une longueur de chaîne d'ancre du Titanic que je porte en sautoir. C'est sûrement ça que tu auras entendu. Ça m'a coûté des milliers de livres, et j'aurais payé le double si j'avais demandé qu'on ôte toute la rouille. Salut, Rome. »

Installant *Work in progress* contre le mur du fond de la galerie improvisée, Rome Thompson sourit, froissant la marionnette rongée aux mites qu'est son visage. Alma se dit que Roman Thompson est très probablement le type le plus dangereux qu'elle ait jamais rencontré, ce qui chez elle est un compliment. Pourquoi les types les plus intéressants sont-ils toujours gays ?

« Comment ça va, Alma ? Ça te plaît comme disposition ? J'ai supervisé, comme qui dirait. Burt a besoin d'un chef d'équipe pour pas merder.

– Quelle menteuse, celle-là ! Je suis ici depuis onze heures et ce connard s'est pointé y a une demi-heure. Et il a refusé de bouger le petit doigt depuis. Il dit qu'il est juste là en tant que critique d'art. On dirait Sister Wendy, la

nana qui s'intéresse qu'aux mecs. »

Laissant les deux hommes à leur conversation musclée, Alma se dirige vers la jolie jeune femme aux yeux exorbités qui semble un peu intimidée par Roman et Burt, ces deux ogres timbrés venus d'un autre siècle. La femme s'appelle Lucy Lisowiec, et c'est une représentante de l'association Caspar, qui assure un des derniers réseaux neuronaux maintenant encore en place ce quartier sénile. Alma a fait sa connaissance par les rappeurs de Streetlaw, pour lesquels Lucy semble jouer le rôle à la fois de grande sœur et de contrôleur judiciaire. C'est Lucy qui a réussi à obtenir la garderie pour l'expo d'Alma, ce qui veut dire que Lucy peut perdre son job si quelque chose tourne mal. C'est la raison pour laquelle elle regarde nerveusement Burt et Roman, qui donnent l'impression que les choses tournent mal du simple fait d'être ici, tels des agents de la Gestapo en civil à l'enterrement d'un chien. Alma s'efforce de la rassurer.

« Salut, Lucy. Je vois bien à ton air inquiet que ces deux zozos – qui sont en fait plutôt des hommes de main – ont réussi à te choquer. Ma pauvre chérie. Tu as sans doute entendu des choses qu'une personne de ton âge ne devrait pas entendre, des choses que tu n'oublieras jamais. Je ne peux que te présenter des excuses. Le type de la prison a dit que si je ne leur donnais pas du travail, on leur ferait l'injection. »

Lucy se marre, affichant son plus beau sourire. C'est vraiment une fille adorable, qui travaille sur une dizaine de projets en même temps avec les habitants des Boroughs, s'occupant de leurs gosses dans les bureaux de Caspar à St. Luke's House les soirs où elle reste tard pour travailler, emmenant les Streetlaw à leurs concerts, vivant seule au-dessus du McDonald's dans le Drapery, avec déjà un ulcère à l'estomac à l'âge de vingt-sept ans – Alma l'a obligée récemment à prendre de l'Actimel et du Yakult –, tout ça à force de coopérer de façon créative avec des gens merveilleux et méritants qui sont également parfois des cauchemars ambulants, Alma s'incluant certainement dans cette catégorie.

« Nan, ça va, ils sont cool. Ils sont obéissants. Non, je venais juste voir les tableaux et la maquette, tout ça. Alma, c'est fantastique. C'est vraiment sensass. »

Alma sourit poliment, nettement plus ravie que ce qu'elle laisse paraître. Lucy est une artiste accomplie elle aussi, qui travaille essentiellement le médium risqué de la brique et de l'aérosol. La seule tagueuse de la région et, de ce qu'en sait Alma, une des rares en Angleterre. Lucy a été contrainte de travailler en solo sous le nom de 1-Strong Crew avant qu'un afflux de nouveaux membres l'encourage à se rebaptiser le 2-Strong Crew. Sous le nom de guerre de CALLUZ, elle a embelli quantité de lieux peu avenants au fil des ans, même si elle affirme qu'elle est aujourd'hui trop vieille pour faire les quatre cents coups. Toutefois, Alma soupçonne que cette façade de maturité responsable est susceptible de s'évaporer au deuxième verre de Smirnoff Ice. Lucy, quoi qu'elle en dise, est encore une artiste active, aussi son avis compte-

t-il beaucoup pour Alma. Mais surtout, Lucy est jeune, et appartient à une génération dont Alma ne sait pas grand-chose ; elle ignore si son travail peut lui plaire. Si Lucy admire son boulot suffisamment pour ne pas bomber dessus de grosses majuscules métalliques ombrées en fluo, alors c'est qu'Alma ne se débrouille pas trop mal. Elle jette un regard aux œuvres déjà en place. Et, ce qui n'a sans doute rien d'étonnant, elle s'aperçoit qu'elle est entièrement d'accord avec l'avis de Lucy : c'est absolument fantastique et sensass.

À l'extrémité nord de la salle se trouve le grand arrangement de carreaux partiellement pompé sur Escher, monté sur panneau et intitulé *Esprits malins et réfractaires*. Sur le même mur est exposé ce qui ressemble aux illustrations d'un livre d'images pour enfants, certaines au crayon gras, monochromes, et d'autres en aquarelle d'une grandiose exécution, comme l'image psychédélique *Un vol d'Asmodée*. Le mur est, le plus grand, est dominé par la masse écrasante du *Destructeur*, et Alma est contente de voir qu'il est en grande partie recouvert par un drap : il est trop déprimant pour s'offrir dans son éclat nu, juste comme elle le voulait. C'est le *Guernica* d'Alma, et elle doute qu'il soit un jour accroché dans la salle du conseil de Mitsubishi, pas de sitôt en tout cas. Très franchement, elle a du mal à l'imaginer accroché dans un endroit où des gens normaux qui veulent juste vivre normalement auraient envie de le voir. Son tableau est si puissant que seules les plus intenses des autres toiles peuvent coexister sur le même mur. *Mondes interdits*, avec son auberge infernale, figure à gauche du *Destructeur*. Elle apportera le dernier tableau, *L'Insigne du maire*, demain matin, bien décidée à l'accrocher sur le mur ouest, face à la toile dévastatrice, en contrepoids esthétique.

Au centre de la salle ont été placées quatre tables pour accueillir la maquette en papier mâché qu'elle a fabriquée avec tous les papiers à rouler Rizla, après les avoir mâchouillés puis recrachés dans un réceptacle approprié. Melinda Gebbie, sa meilleure amie, a paru un peu révoltée quand Alma lui a montré sa technique, et du coup Alma s'est cru obligée de justifier sa technique en mentionnant John Latham, un visionnaire papivore des années 1960, qu'elle a rencontré un jour et qu'elle admire. Elle a également essayé de lui expliquer l'importance d'utiliser sa propre salive, afin que son ADN fasse littéralement partie de la structure complexe qu'elle construisait. Au final, elle a laissé tomber et avoué qu'elle aimait juste mastiquer.

Si elle veut être honnête avec elle-même, c'est la seule pièce de l'expo dont elle n'est pas tout à fait satisfaite. La structure ne semble guère éloquente, posée là ainsi, solide et sans équivoque. Elle verra demain comment ça se passe au vernissage et la retirera de l'expo à Londres si elle n'est pas contente des réactions. Ça ne sert à rien de s'inquiéter maintenant, de toute façon. Les choses ont tendance à s'arranger d'elles-mêmes, pense Alma, même si elle sait que c'est en totale contradiction avec les lois de la physique, le sens commun, et son expérience politique des quarante dernières années.

Elle détourne les yeux de la maquette exposée et regarde par la fenêtre panoramique de la garderie. Chalk Lane s'enfonce dans le crépuscule. Une

petite métisse maigrichonne aux cheveux tressés dans un imper rouge pompier arpente la pénombre, les bras croisés sur la poitrine, l'air préoccupé. Alma pense « prostituée défoncée au crack » puis se reproche ce préjugé de classe et ses suppositions malveillantes et faciles. Entre-temps la fille est partie, s'éclipsant à petits pas dans la pénombre qui s'amasse à l'est, se déversant depuis Horsemarket et descendant Castle Street en une avalanche violette.

Alma reste un peu à discuter avec Roman, Burt et Lucy. Roman lui dit qu'il a fait du porte-à-porte, essayant de rameuter la population locale pour le vernissage du lendemain. Elle lui demande comment se vend l'affiche qu'elle a dessinée pour son groupe de défense des logements sociaux, et il lui répond que ça marche tranquillement. L'affiche en question, qui montre un « nanti » gros comme Godzilla, dressé derrière les tours NEWLIFE pour griffer la surface de Scarletwell Street de ses serres monstrueuses, bien que dessinée un peu à l'emporte-pièce selon elle, a déclenché une petite controverse. Toujours en quête de publicité gratuite, Roman a impliqué le *Chronicle & Echo* local, affiliant ainsi Alma publiquement à sa cause on ne peut plus juste. Dans l'article qui accompagnait l'image, on trouve des commentaires assez dédaigneux d'un conseiller municipal conservateur, un certain Derek Palehorse, qui prétend ne pas comprendre à quoi rime toute cette agitation alors que de nombreuses actions sont déjà entreprises pour aider le quartier. Alma sourit en y repensant. C'était vraiment sympa de sa part de sortir de sa réserve. Elle se rappelle le récent scandale quand, suite aux machinations de Roman Thompson, la très généreuse rémunération accordée par le conseil municipal à un ancien collègue avait été révélée dans le journal local, obligeant les conseillers à protester que leurs émoluments n'auraient jamais dû être rendus publics. Quand le journal avait sondé ses lecteurs pour savoir ce qu'ils pensaient de la question, on avait été surpris de découvrir que la plupart des votants soutenaient le droit à la confidentialité du conseil. Puis on avait appris que presque tous les votes émanaient du conseiller Palehorse. La chose figurait sur la page « Boroughs & Corruption » de *Private Eye*. Non mais franchement, pense Alma. Ces types sont incroyables. Quelle bande de coprophages. C'est un nouveau mot qu'elle a piqué au chroniqueur Charlie Brooker, qu'elle veut épouser, et un terme dont elle se demande comment elle a pu se passer toutes ces années, avec tout ce défilé ininterrompu de coprophages descendant du wagon délabré de l'histoire. Ne t'en fais pas, ils sont ici.

Ayant soudain très envie de rentrer chez elle en passant par son ancien quartier, elle refuse la proposition que lui fait Burt de la déposer en voiture et salue la compagnie. Rome Thompson laisse entendre à mots couverts qu'il doit l'entretenir d'un sujet particulier mais doit d'abord s'assurer de certaines choses ; quelque chose en lien avec la section de la rivière située près du gazomètre de Tanner Street. Il dit qu'il lui en parlera demain matin au vernissage. Laissant les autres régler les tout derniers détails et fermer, elle remonte la fermeture éclair de son blouson jusqu'au cou et sort par la porte

battante, descend les marches de pierre et s'avance dans Phoenix Street. Jetant un coup d'œil sur sa gauche à Chalk Lane, elle aperçoit Doddridge Church, avec sa drôle de porte à mi-hauteur du mur ouest. Alma imagine la passerelle céleste, l'Ultracanal, ainsi qu'elle l'a représentée dans un des tableaux qu'elle vient juste de regarder, une passerelle surélevée qui semble sculptée dans la lumière et émerge de l'aire de chargement condamnée avant de décrire une courbe vers l'ouest, des silhouettes phosphorescentes et floues allant et venant sur son immense portée.

L'église semble résumer à ses yeux les soulèvements politiques et spirituels qui ont caractérisé l'histoire de Northampton. Elle se dit que la plupart de ces soulèvements ont été linguistiques à l'origine. John Wycliffe avait entamé le processus au XIV^e siècle avec sa traduction de la Bible en anglais. Ici même, en affirmant que les classes paysannes anglaises avaient le droit d'adorer dans leur propre langue. Wycliffe et ses lollards inscrivaient ainsi la lutte des classes au sein même de l'altercation religieuse. En Northampton, les lollards et autres radicaux religieux semblent avoir trouvé un foyer naturel, si bien que sous le règne de la reine Élisabeth, dans les années 1500, on trouve des congrégations qui préfèrent chanter des hymnes maison en anglais plutôt que d'écouter simplement des psaumes en latin comme l'exigeait l'Église. Faute d'exemples antérieurs lui venant à l'esprit, elle se demande si c'est de sa ville que proviennent les hymnes anglais. Ça expliquerait pas mal de choses, maintenant qu'elle y pense.

Cinquante ans après le décès de la reine Élisabeth, la guerre civile éclata avec un Parlement largement enhardi par les sectes radicales qui semblaient grouiller dans les Midlands anglais, tous les ranter, anabaptistes, antinomiens, cinquième-monarchistes et quakers, la plupart occupés à publier des textes incendiaires ou de violents brûlots. Plusieurs tracts ouvertement séditieux avaient été publiés en secret ici même, dans les Boroughs. Globalement, la révolution protestante dépendait de la parole, tandis que les peintures et les arts visuels étaient perçus comme l'apanage des papistes et des élitistes. Devenir peintre requérait du matériel et des moyens, tandis qu'écrire, à proprement parler, exigeait seulement l'éducation la plus rudimentaire. Manifestement, la littérature était encore considérée comme l'unique pré carré de l'élite, ce qui explique en partie pourquoi les écrits de John Bunyan, des allégories transparentes exprimées dans la langue commune, étaient aussi incendiaires à l'époque. Son cantique, *Être un pèlerin* était l'hymne des puritains désenchantés émigrant en Amérique, tandis que son livre, *Le Voyage du Pèlerin*, deviendrait une source d'inspiration pour les colons du Nouveau Monde juste après la Bible, et ce n'étaient pas les traits d'esprit canailles et raffinés ni les hommages flagorneurs de contemporains comme Rochester ou Dryden. Ils étaient l'œuvre d'un membre de cette nouvelle et dangereuse race, le roturier instruit. Ils étaient composés par quelqu'un qui prétendait que l'anglais courant était une langue sacrée, une langue permettant d'exprimer le sacré.

Bien sûr, ils avaient enfermé Bunyan dans la geôle de Bedford pendant presque trente ans, alors que l'art et la littérature sont encore très souvent un produit de la bourgeoisie, d'une mentalité qui considère la ferveur comme une passion maladroite et visionnaire, proche de l'anathème. William Blake suivrait les pas de Bunyan et, plus près d'ici, de Clare, mais l'un comme l'autre avaient passé leur vie dans la pauvreté, marginalisés, considérés comme des insensés, coffrés dans des asiles ou harcelés par des juges. Tous sont des héritiers de Wycliffe, font partie d'une grande tradition insurrectionnelle, d'un fleuve ardent de mots, d'un récit apocalyptique qui parle la langue des pauvres. Dans le temple de pierre de Chalk Lane, Philip Doddridge tissa ensemble tous les divers fils de ce récit. Fréquentant les swedenborgiens et les baptistes, installant son ministère ici dans le quartier le plus démuné, rédigeant *Entends cet air joyeux !*, défendant la cause dissidente, et tout ça depuis sa miteuse petite colline... Doddridge est le plus grand héros local d'Alma. Ce sera un honneur d'inaugurer son expo à l'ombre de son église. Alma décide de passer par Little Cross Street puis de longer Bath Street jusqu'à Scarletwell et sa pelouse chérie dans St. Andrew's Road.

Elle trotte dans la lumière déclinante avec les tours d'immeubles de part et d'autre, la façade ouest des immeubles de Bath Street sur sa droite et sur sa gauche les paliers et les allées encaissées de Moat Place, Fort Place, les vestiges d'un château démolé depuis longtemps devenus des rues où l'arrière-grand-père d'Alma, Snowy Vernal, avait vécu, près d'un siècle plus tôt. Snowy le fou, qui épousa la fille du propriétaire du défunt pub Blue Anchor, sis dans Chalk Lane, où il s'était rendu lors d'une de ses fantasmagoriques excursions depuis Lambeth. Tous ces hasards extraordinaires, ces gens et leurs vies compliquées, les milliards de petites occurrences sans lesquelles elle ne serait pas elle ; ne serait pas là.

Sur l'autre trottoir, des lampadaires incontinents se dressent, contrits, dans les flaques de leur propre lumière pisseuse. Elle se rappelle l'époque où Moat Street et Fort Street existaient encore, quand la confiserie pittoresque de Mrs. Coleman se trouvait en bas de Bath Street, même si Alma n'avait alors guère plus de quatre ou cinq ans. Un souvenir plus récent, et donc plus vif, subsiste, lié à l'époque où le dédale de rues en brique rouge avait été démolé, laissant la place à un terrain vague, avant que les tours d'immeubles soient érigées. Elle se revoit jouer avec une amie, Janet Cooper, sur les vastes étendues de gravats et de boue noire sous la toison crasseuse du ciel des Boroughs. Pour une raison ou une autre, il y avait des débris industriels un peu partout qui roussaient les flaques, des tiges métalliques en L qu'on pouvait disposer en croix gammées et lancer sur le chantier telles des étoiles de ninja nazies. À l'instar de la Morris Minor abandonnée, l'éboulis de briques et les gravats entassés étaient considérés comme des équipements collectifs, des terrains de jeux concédés à la jeune et fragile population alors courante dans le quartier. Cela dit, c'était à l'époque de Macmillan, à la fin des années 1950. Alma et ses petits camarades, leurs cerfs-volants pris dans les lignes à haute tension,

les veines ouvertes en se faufilant dans les brèches en dents de scie de tôles ondulées, ne s'étaient jamais autant amusés.

Elle tourne à gauche au bout de Little Cross Street, parvient en bas de Bath Street. Les tours d'immeubles des années 1960 sont maintenant sur sa gauche, la miteuse élégance 1930 des Greyfriars Flats tout au bout de la rue sombre sur sa droite. Comme elle avance, le fleuve du temps se fait plus visqueux, épaissi par les sédiments historiques qui se sont accumulés près du fond de la vallée. Dans l'obscurité croissante autour d'elle, des fenêtres s'allument, des couleurs pâles s'épanchent par les fins rideaux, timbres-poste délavés fixés sur la nuit par d'invisibles gonds. Tout est poisseux de mythologie.

Les diverses tours d'immeubles du quartier, qui déjà prenaient le pas sur les maisons mitoyennes il y a quarante ans, n'étaient guère différentes des voitures abandonnées ou des bâtiments démolis aux yeux d'un enfant. Tout cela formait un paysage, censé être habité et escaladé et où se cacher, les masses transformées par l'imagination juvénile en fortins, en planètes inconnues, un Gormenghast en perpétuelle mutation d'ardoises et d'éclats. Les Greyfriars Flats, étant proches de leur maison de St. Andrew's Road, avaient toujours constitué une seconde cour de récréation du plus loin qu'elle s'en souvienne, quasiment une annexe à son seuil froid comme une tombe. C'est ici qu'avait eu lieu un de deux quasi-meurtres dont elle était responsable, une tentative d'étranglement dans une impasse servant de décharge ; elle avait fait des rêves sur cet endroit encore plus nets que ses souvenirs. Il y avait le rêve dans lequel elle était morte et confinée dans le carré d'étendage de la cité, poursuivie par une version empoisonnée au mercure et bouffée aux mites du Chapelier fou de Lewis Carroll dans ce purgatoire sombre et lugubre jusqu'à la fin des temps. Il y avait le rêve avec une grande tour futuriste de verre bleu qui jaillissait dans Lower Cross Street, où Alma se souvenait avoir vu une machine oblongue qui bourdonnait tranquillement avec un petit écran d'affichage où l'on pouvait compter toutes les particules de l'univers. Et bien sûr, c'était là qu'Alma avait été visitée par la première vision qui devait changer sa vie. Souriant dans le crépuscule coalescent, Alma traverse la rue déserte au coin sud-ouest de Greyfriars, ses sacs de courses se balançant au bout de son poing décoré.

L'entrée de la cour intérieure est fermée par une grille métallique noire, et ce depuis quelques années. Zone résidentielle, ce qu'elle trouve tout à fait compréhensible. Elle peut néanmoins rester là à scruter l'allée jusqu'au petit carré de broussailles, partiellement visible. Dans son souvenir, c'était une journée glaciale au début du printemps alors qu'elle avait huit ou neuf ans, et qu'elle rentrait déjeuner chez elle en revenant de l'école de Spring Lane, située en haut de Scarletwell Street. Sur un coup de tête, elle avait fait un détour par la cité uniquement parce qu'elle s'était dit que la vue serait plus intéressante que la simple pente de la vieille colline, les terrains de jeux déserts qui la bordaient, les fenêtres à l'arrière de St. Andrew's Road. Se promenant sur les allées de béton de la cour intérieure parmi les draps et les

vêtements de bébé qui battaient au vent, elle était arrivée au triangle où poussaient tous les buissons. Elle avait failli passer sans prêter attention à la végétation familière quand un détail intrigant avait attiré son attention d'apprentie miniaturiste.

Suspendue à la plus fine épine d'une brindille, sur un buisson d'un vert cireux, se trouvait une larve blanche et transparente qui semblait léviter, si délicate était la substance qui la retenait, sa tête minuscule aveugle et luisante. Oscillant dans le froid cristallin de l'air matinal, elle se recourbait et se tortillait tel un roi de l'évasion, mais exécutait son numéro à l'envers, en cherchant à se cacher dans sa propre camisole de force. Se tordant dans tous les sens, la larve s'enroulait délibérément dans les fils quasi invisibles qu'elle semblait sécréter. Alma s'était penchée, fascinée, son nez à seulement deux ou trois centimètres de la chenille vulnérable. Elle s'était demandé si cette dernière pensait à quelque chose et avait supposé que oui, ne serait-ce que des petites pensées mollassonne de chenille.

Elle n'avait encore jamais assisté à cette forme précise d'activité, et elle s'était demandé pourquoi la minuscule créature était seule pour accomplir ce processus. Elle comprit qu'elle assistait vraisemblablement à la confection d'un cocon gros comme un grain de riz, mais n'avait jamais songé auparavant qu'il s'agissait d'une opération solitaire. C'est alors qu'Alma avait constaté, non sans soulagement, que la larve avait au moins un petit ami, un autre ver tout aussi pâle qui progressait laborieusement le long d'une pousse, où il y avait...

Alma avait poussé un petit cri et reculé d'un pas. La réalité avait frissonné, se reconfigurant d'elle-même devant ses yeux étonnés. Sur chaque branche, sur chaque brindille et sous chaque feuille du conifère se démenait un millier de vers blancs similaires, tous patiemment engagés dans la même tâche. Le buisson était comme une immense toile d'araignée blanche, soudain animée de fils tremblants. Comment avait-elle pu rester là cinq bonnes minutes sans remarquer ce spectacle incroyable et surnaturel ? L'instant avait été une apocalypse, au sens étymologique dans lequel l'utilisaient certains poètes, comme Henry Treece ou Nicholas Moore. Elle avait compris en cet instant que le monde autour d'elle n'était pas nécessairement tel qu'elle le voyait, que des choses étonnantes pouvaient se produire en permanence sous votre nez, des choses que les gens étaient incapables de voir, à cause de leurs attentes terre à terre. En regardant ce qui se révéla être des vers à soie en train de coloniser un arbre qu'elle sut plus tard être un buisson de mûres, elle s'était formé une vision du monde comme quelque chose de glorieux et de changeant, susceptible d'exploser en d'improbables arrangements si vous y prêtiez seulement attention, si votre œil savait regarder.

Elle reste là, silhouette louche scrutant entre les barreaux noirs le soir qui tombe dans la cour intérieure des Greyfriars, et elle sent des fantômes grouiller partout autour d'elle. Elle est toujours ici à cet endroit et à ce moment précis, sa position prescrite dans le bijou simultané et permanent

en 4D de l'espace-temps. La vie est sur une boucle infinie, sa conscience revisitant les mêmes occasions pour l'éternité en ayant à chaque fois le sentiment qu'il s'agit d'une expérience inédite. L'existence humaine est une grandiose récurrence. Rien ne meurt ou ne disparaît et chaque préservatif jeté, chaque capsule de bière cabossée dans chaque allée est aussi immortelle que le Shambhala ou l'Olympe. Elle sent le miracle infini d'un monde à la fois beau et sale enfler pour l'inclure dans sa fanfare. Abaisant ses cils croûtés, elle imagine que toute chose autour d'elle vit et s'agite, l'univers composé d'un milliard d'organismes lustrés qu'elle n'avait pas encore remarqués, le paysage entier recouvert d'une gaze spectrale, d'une soie de circonstances récentes.

Finalement, elle s'éloigne de la grille et descend Bath Street jusqu'à Scarletwell Street puis s'engage dans St. Andrew's Road. La courte étendue d'herbe ancestrale n'a pas changé. Comme d'habitude, elle s'interroge sur la maison isolée qui se dresse à sa pointe et essaie sans succès de situer l'ancienne demeure de sa famille. En fait, elle est presque certaine que c'était à l'endroit entre deux arbrisseaux robustes à mi-chemin. C'est en soi assez inquiétant, mais elle ne peut en être sûre. Elle finit par se dire que rester ainsi sans bouger sur le trottoir dans ce quartier de la ville risque d'induire en erreur et tourne les talons pour rentrer chez elle, en passant par Grafton Street puis Barrack Road avant de contourner le champ de courses et de revenir dans East Park Parade.

Traversant la Kettering Road au niveau de l'ancien arrêt de bus étrangement décoré où se dressaient jadis les gibets de la ville, elle pense à l'art du temps de Charles Saatchi ; l'art devenu une publicité unidimensionnelle destinée à un public tellement perdu culturellement qu'il sent qu'il n'a aucune base depuis laquelle risquer une critique. Seuls d'autres artistes – et donc seuls des renégats – semblaient assez sûrs de leur jugement pour se lancer dans une réfutation. Elle se rappelle la dernière fois qu'elle avait invité Melinda Gebbie chez elle pour un repas mémorable au cours duquel l'Américaine expatriée s'était livrée à une critique irréfutable de l'œuvre de Tracey Emin qu'Alma aurait aimé formuler : « Mon Dieu, tu imagines être en mesure de faire tenir tous les noms des personnes avec lesquelles tu as couché dans une *tente* ? » Alma était resté sciée un instant puis avait calmement cité des endroits assez spacieux susceptibles d'accueillir la liste personnelle de Melinda. Le Parthénon, l'abbaye de Westminster, la Chine, Jupiter.

Elle foule le trottoir magnifiquement usé d'East Park Parade jusqu'à la porte de sa maison, cherche dans ses poches de pantalon trop serrées une clé qui persiste à lui échapper puis finit par entrer chez elle. Là, Alma allume les lumières et tressaille en voyant le bordel ambiant. Pourquoi n'est-elle pas ordonnée comme une adulte normale ? En son for intérieur, elle fait porter le chapeau à l'influence de *Top Cat*. Quand son frère Michael et elle étaient petits, ils rêvaient de vivre dans une caisse comme leur héros félin, un endroit

où on pouvait juste se brosser les dents et éteindre le lampadaire avec un cordon avant de soulever le couvercle cabossé et de se coucher. Ce n'est que bien plus tard qu'elle se demanda où il recrachait le dentifrice.

Alma farcit ses poivrons, les recouvre de feta et les enfourne. Tandis qu'ils grillent, elle se roule un joint et le fume tout en commençant à feuilleter son numéro du *New Scientist*. Après avoir mangé, elle se refait trois ou quatre pétards tout en terminant de lire la revue scientifique, parcourt *Private Eye* puis regarde pour la seconde fois deux autres épisodes de la dernière saison de *The Wire*. Vers onze heures, elle éteint son dernier pétard de la journée, avale son cachet de levure de riz rouge et ses Euphytose inefficaces et éteint toutes les lumières avant d'aller se coucher.

Nue sous sa couette, Alma est allongée sur le côté droit et coince un bout de couette entre ses genoux cagneux. Dehors, dans le vacarme et le vomis du vendredi soir, on entend les sirènes, les miaulements, les jurons de jeunes hommes et de jeunes femmes qui se lâchent dans East Park Parade. Elle frotte ses pieds l'un contre l'autre, satisfaite par le raclement sec de ses plantes entre elles. Les réseaux blancs du mûrier se superposent à l'intérieur de ses paupières.

Sur le point de s'endormir, son esprit se repasse une image secondaire de la série télé fort bien écrite qu'elle vient de regarder : un jeune portant un bandana est assis sur son perron au milieu des terrains vagues et des ruelles jonchées de seringues de West Baltimore. Cette image vague la réveille soudain avec un pincement de peur et de perte qu'elle ne comprend pas tout de suite. C'est lié aux Boroughs, c'est lié à tous les quartiers qui leur ressemblent, partout dans le monde. Tous les hommes et toutes les femmes, tous les enfants qui vivent dans ce paysage universel de trottoirs fendus, d'épicerie blindées et de noms de rues rouillés et dénués de sens, qui vivent toute leur vie parmi ces tristes impasses en sachant que la borne de béton et le grillage seront encore là quand tous auront disparu, disparu depuis longtemps.

Une bouteille se brise quelque part dans Kettering Road. Elle chasse ces pensées, essaie d'oublier les ghettos et les morts, et laisse les vers à soie de sa révélation l'envelopper dans le bienfaisant cocon de l'anesthésie.

Alma a une grosse journée qui l'attend demain.

Rêveillée, Lucia salève au primé rayson du céleil. Salon lavis des médechians et gratte-malades, el aède toute évidanse un mystoire, mais fossile à résourde, du monument quelle avalanche ses merdoques à heurts frixes. Son réveil de jouir est commune rinsurrection, une babible balbuscienne qui s'ébrouite dans l'éplis du somne, clapitant et agîteux, pour salouvir à l'hauteur. Récluse lancette ensainte, el sextirpe enfaim à la vasissante de son limonde, s'endéverse d'un douloir à l'haute puits trouverse le jourdin jusqu'eau rêvérectoir pour prondre une mordeste collution. El presste ses peumes cancre ses horreilles pour arrâter les hidieutes lamenstrations et pitueuses supplications de ce vaspe enfouithéâtre. Étandis que pestempent ses colibêtes, el fuit ce Re-père de Destriction et entrâme son pâlegrimage quantidieux vers la rudemption ou la Ceinte Mer ; vers l'espar, la nuit transfurieuse.

Versant l'œuf confuit dans sa tête brouillée, el sange une frois déplusse à son peaussé. Conceptionnée à Triste au siocle et l'an plus sept, naquittée dans les bris marinés d'un mande hordineux, el sévi refuser le sacrosein maternel. Pas la méondre goutlaite de Nora pour el, ninon. La souce à tété tarite par Giorge, qui passa sa vita à nichonner d'un pis-à-lait à l'autre. Il l'ave même détroussie dans le cueur de Noreur, étang la brummelle décès ieux ; el le caïnait sangcesse, sœurde aux abels découplets de sa fille. Lui quatarzan, et Lucia ni plus nidix. Ils s'ombilichaient saoulé drahs laqueutés et transluciens ogré des meublaid se sourcédant, le pipa parti quelque port pour écrister et la mama athérée, insouchiante, son peau déchombre en piremenace sur la tabule lisstant des nainbes de rondepèrles sur le verniais. Le dragon de Giorgio s'endressait à elle, s'extripant des bruissons touffumeux en la ménélasant de sa crête, pendant que Mouman sourifiait bâtement, rassise, lait-sang le gramin se lévrière à ses puttites aventourbes, un siphon fend fend, le temps fend.

Non qu'el nue pas accouillu ses affrances, empenée damord, cantelle creuyait en corps kilt l'aimait, au tant bête et paparadisique où aile s'épanuisait en mollynette dans sa folle gènesse. Harssise dans le séjour, el rongissait son fraim, en se démondant cil été véridiquement son fraire. Niais vêtille pas zut cloque adulte-hère, une écartade hors leur Pâter a l'heure en Lande d'Ire ? Il yahvé enconté Cowsgrope l'Invincible qui louis ave accordonné l'âmain della Bernacle en mil neurf sang quarte, l'année de la

prête conception de Groggoulou. Couac ? Est-ce lard mon Râ-jeton ! s'éte aigrié son poter aux noirs carreaux dans sa glande mysère, ce à coït la Noraxique navet rien pondu. La paternité éte restée intranchiée. Voilage qui expiquait peu-d'être pas mâle de chroses entre Nornou et son Grigo ? La façon dont tout dieux s'étrendaient, extradurement poches à son goûlot, tels dreux ladrons en ciboire ? Elle se ratpelait vogueument s'amer surçotant la bistoucrade du groniment en sa blouche les jouirs de glande froidur, ou du mouloins cariait sang-replet. Commun extripliquer simon le fête qu'îles ého tant incesté pour con lent ferme dans des insanatoriums, car Luci-fait-rien-de-bien éte le forfruit cashé de son popa, ce derniais rencarné en toutes clauses, avec sa faconde de n'enfer cassatête, allure que Gigigordo net épars de l'amène étoffre. Gym Roïse ave décidédalé caisson priméniais pèrpétrait la dînèterie, kant bien m'aime il viandait d'un ostrolit. Cantate sa filladore, sa partite chairie, con l'enformol à l'hôte-spectral le puits proche, soit à Pranginstein ou mieux en-corps à l'asile de Satan-Drouze.

Dans le lie voizinzin, l'âmie de Lucia, lascive honnête Patrisia, est entranse de broire une tasso d'été, et seul'demande bien ce queue la fêlêfille du flammeux êtrivain va en-corps fablifier au jour dû.

« Ma foi, jeu contais me balarder dans le parque, hilfe si beau et illia déflore partouze. Ça me géhenne pas d'être toute saule, et tas dos chants à fouêter. Ne t'inquite pas pur moi, Pat. Je ne serrera pas abshonte l'antan. »

Ayant rassœuré son ârmie de la sotte, Lucia tampote ses lavres havoc une sermiette en peaupier et s'excluse avant de s'exlonger pestement dans un coulevroir résciemment désinfesté vers les peaurtes de vair tout obus, puis, d'un pas ligé, savonce dans la lumière.

Deubord, elfe s'effigie et admure le plisage, avec en heau la croupole cérébruléenne du fermaman et tôloin le rirdeau crâmoisi de l'horaison ; au tour d'aile, les partures de flor outrent lheurs appétales et rissellent de miaile coulures. Mime cil niaryen didylique, el adhorre cet ombroit. El haime les merdecins aux bièles manhières et, vers quarte heur, el va sous vent devin l'aigrille regrader les écoliés chat-lutteurs sourtir du bas hutte adjescent à son instinctution psychiatrste. Jeûnés geôlis, ils dévalanchent la Bulling Raide derhîer l'égrille d'enfer, en sacripant leurs cascrêtes et en s'écrassant les noix en hurlong deux rives, sangvoir quel les épiste depuis la fouillage, avec curiosité et hostalgie.

Messe quel haime le pluis dansa rêvidense accruelle c'est sa façonte d'épraver les césons, qui ne sondent jumais parœil d'un jouir à l'hôte. Leurs carats très christiques sombrent moins inflexionables que d'hautres lyeux parlé quel ailée trépassée haut cours des arnées. Ici, el peur vagabroder antre son plassé et son futureux ; sauter d'un mombre à l'hôte ; de charyde en sallabe. Ici à l'infirmarais cyclologique de Satan Douze, ille toutafée passible, ahan cloire Lhuissie, de transifier du mondre terrêtre à un terribloire margique, un lieu mythorlogique, où la méandre métaforce liesse une trance immidiote et externe. Oui, il lui arrêve tant d'eau de ne pluie savourner

dans quel unique-forme el hait, ni si toussé asîles de fhoux nœud sauraient parunseul et mime androit, un imminanse éblouissement transcendant l'effronrière intertionnaire et remplifiée de dacteurs chairchant à lui ravisser son ârme.

Les paste verlouses s'étentent tutto tour d'elle, avec les peaupliés, les hommes et au louant les bâtrisses qui toustournent dans son heurebite planétrante, temps disque braille au dieussu le Seulœil brûyant, sœurcier de toute vit. Souce d'aile, apprisant ! D'un pas enjouet, el reprend sa promenade en court, sa démenbulation revicœurante, son expromission, foulhantant l'herbarosée en dilection du vortige la tendant au l'oint. Lavoilà qui s'allance d'un pas aussi déterreminé que Sanie Kolhas l'huis-même, une veille et innosainte dhame marchantant dans les jourdins de l'institutrusion.

Messe saque l'observecteur ignore – or illia tullé jouir un absurveur, d'après l'explorience de Lucia – sexe naît pas une vieille flemme. En fête, ailée sans âge : el étoupe ses sages allah fois, comment frigés, ensachés dans lètère tôles des matrioces quatre. Son bibébé gît dans le plus petit cor, lequel est un gaibambino, avec deux dents un boudgamine, etouffeux toufemme. Puis ce sont les idolescentes, les frimas dolorinas et les nymfaudevmanes côtoisant les figureines soulevantes, les sémances de tripeautages et les folnications avec un jaune et fictype donjon hurlant quel ave venté soûlenom de Sanpeur, sanpeur fidèsse, toujouir fi d'elle, alheur camp fête ses saules exportances sangsuelles ave tété avexons gland frer. Etoupe ces hôtes passionnalités sont là occis, l'irradieuse terpsychose virée de Gapery, l'embrouteuse chairie camp l'œcunilinctisme prassait pur l'empennage dégoût doux, ou la déchudanseuse renonculant une clarière promethéuse à la presligieuse Ecole Roublert Duncadance percequee son maelstro lavé emberligotée dans sa faumeuse filousophie et ses précipijudices raciachisant. Son enphant passada, son feuture terrastre et son âmevenir, ses moindreuses instrances raiunies en hune, tous ses moments pressés et couprants. En linceul volium elle est, un *Luciappendix* à la vientièrre compulsée antre deux fortes clouvertures, un œuvrege épousé odeuils de carde marborés et audo en corps intègte, malcri de freakants sèvevices.

El s'enfance dans l'âmensité verdoyenne, des mouilliers de bris d'vherbe sous ses pontouffes d'ordinairance. El rhumarque qu'eautour d'aile l'étangdur de gazéon est frigmenté en un vaste pausole irrégalien, rapulsant l'émotifs bigalés d'un hédredon, où légieux de lumière et l'avariété de l'hairbe ensoie sangble couplètement déffarante, gomme cil le mondottièrre d'aile éténié des souites d'une terrébile collasion, et avétété reklanstrui avexé fisttures en cors vérisibles. C'est dûrement ligué à l'arnature de sieste androit, sédite Lucia, qui pourrisuit son âcréable excrucion, effeil tour de l'himmonse domhaine.

Après un lang et sinoureux pèriple, el arrêve deviant une clouture derrhier lac aile sextant une florêt darbes. Tel un preureux chevalié de l'intiquité ou un homble carréthien, elfe a fini par hâteindre l'extrémitié du jardain enchantier. Sans sang rendre conte, la voilà parvenue aux limythes de l'Edigne primortel

et preautecteur de son enfonce, fissa l'obscur immansuétude. Ailée pareille à la pituite Boucle Dormante des comptes de feux ou au pytheux Chapeureux Rouge qui héxiste à antrer dans l'affrorêt mastérieuse, où guête le loup. C'est une angée déchurée sur cette tairre, une Luciafer malétonique exchouée au faimfondé des bois où souffre une bruisse glassiel. Heurts, hourreurs, hœil ! Corageuse, el autrepasse la lionne de séparation intérieur et puinêtre dans les bruisseilles, comme les junes divergantées, celles quioproquosent pour des fautocochonnes, à pleine vêtustes, essaim nuit, ébat roulascive. En fol divergondage, elfe savance en terreuroire enterdit, maldone prépuberrante peausant pour un phornotographe victarien, entrain de projéculer son libidésir dans l'obscenictif de saoul l'atollnoir qui reclouvre son appareil optrique manté sur tripied. Plus raptide qu'une ombre, elle exquive le perrovers enmusqué qui vagite sur son flangue amortal, en exécutant une sagabande dans son sybillage. Ophéline s'enfançant dans les vertabysseries obscours.

Passé l'eau-raie anduleuse, el marge parmi les reinencules et les parquerelles en pierrotant, puits enrive dans une clarière édyllique jonchée d'aigrilles aide peumes de pine resymbolant à des gronades enfancives, encorps imprégnée du pèrefum enivorant des dandylions. Un déliruge d'exclats luminutieux sabbat d'enhaut et l'ondui d'une vitraillie de coulures, peaumêlant ses jhoues et marbrûlant ses frâles épeaules taudis quel cabrillance en nain troublion effleurvescant.

Ella consilience de l'aterre sucé pieds, du pays-sage quel trouverse appas d'encens, équiné hôte que le chor mime de son défin pière, dont la dispouille gîte si près soute air. El assouvenir de son n'enfonce joyante, cantelle été s'âmuse, et veloutait douleur mânusculie apparthumance sous lame tenace des oui-scié, perdant caisson pair, rassis à son boureau, écrivait son morbidiqye chair-d'œuvre et quel yolait gamant, s'envantant son pourpre crabarrêt. Ils hâvraient antreux un liengage sucret, queue sel cramponnaient, et hoquel IgNora et Gorji naintendaient quasimodant rien, étang œufs-mêmes enfreadés dandy relapsions hordipieuses, tropes avœuglés parloir amourre cupidable pour fer artension à la pythite Lusshia et eaux hallucubrances quel échangeait à vexons peur. Cité son Eratoïne. Ils s'entreignaient à perveille. El léthé la seule dans l'affamille à lircé l'ivres. Ille écriait pour saphir adonnée. Allaitait

Nauséecaa, dontl'écharmeidolescantencaptivaitleroiideitharquesurçonîlanchantine. Allité Analyza Pâleur Belle, sa triste Ynsult, sacher Malibum et assis l'avicieuse enjupée Gerty, l'estrofée alanguide qui rêvenplage pudant chléo sastique. Cité pénis par l'alloi, à l'heur ! Thulé quarte camphrinés dans l'heurlorgis, entressés les huns sur les hôtes, gommétant tous les asticles des journœuds pur amuser la gaulerie. Bien sueur, lèche ose navet pas toujours été un si antre Lucifarce et son papoyce... juskissy, ces tripotances été deux murés platectoniques... missa génitriste voyguait d'un nerf diffractant l'or complissitages.

Oh, cité hanteux ! Enverité, son Pire nœur fusée rien de trait répère encible.

Il ne l'affaissait pas : satiété pourceau frairhonnet. Ellavé droigt à un roigime articulé, étang la sueul assavoir le prondre cantilavé trope icollé, ski été pèrefoi un problème rapora ses triviaux décritour. Soulvent empèrtinante, el harpelait son dady « L'Esclamadore », et sobriquait son bonhami Ersatz Prout « Signor Sterlina ». Auh, cité d'étang honte peuplu mèrmorabiles !

Mais en son fortin terrier, el cancervait une temps-danse des pressive, sans cible atout mômant, sucette hadès krizégus. El desdischida de ne paressté dans l'hombre, refusillant daître hune symble nautre en badepage dans l'abomigraffie arthurisée de Jojouasse. El se courhonna rheine des spasmes enfinnis, mal heur même quille füsslait des couchemères tutelle nuie, nœucoulant pas raster murette paondant que cigiorgi (et le neuvieux Stifaune) récrevait l'hystoirie en l'affaissant dypsaraide. El ne souffrerait pas d'être détonnu à l'escarre, expurgatorée des chairdœuv de son patermonster, que des excusateurs littéroïdes râlaient sangsuer et châtrifier, scandalés par le campténu analgraphique de sa cœuressbombance. Lucia sœurait abandornée, ouplée, désindéxée, intrennée à l'hopsytal pissetatrique. Son survenir seurat fauvegardée dans l'hémémoir, mais soûlment commune dictime superfictive della noration offlictuelle.

Aprêt l'about de l'apente, une viste palouse s'étang aperte dieu vhu, alpine vallunée, sandoutte un terrhun de goulfe, sillon en croix l'harberase à l'arcoupe maliterre. S'arrangeant les ongriffes, el cantinule d'afoncer dantement juste eau grine, et arrime obord d'un étrang nonridé, don l'aphorme repèle une blague démarrée. De dieuliquère péstales chamarrient la surfesse des os en milnuscules reflésures, qui tousse s'arflètent sur le miroir équatique. D'un pagîtant, el dissende doucilement verlarive.

Hallucia a l'importion de verlan visage tson granfère Gigorge, composté de brandilles aide feuvieilles dans l'embrouha marbru. Une pardelle s'emperce quille sagille d'une aclusion alchimbarique, nidée riflances axédentelles de l'âme humière, une artrange coïtcidence victuelle. Papillant dici-là, l'égloniste adifeule en garchant ses mirges labirentes, truffinant les rouquoins brunés pur mieux résurginer en d'autres potilles. Lucia ne bourge pas d'un mollymaître, d'apeur que le poindre giste douceperce l'amirage en frgments. El hantend le chanteclair des piaffeaux dans les bronches des bizarbres, clairvoyant opérament leur allangue enfluidée.

Pauve Gorgi, instantiné jobarre. Il cité en jouir introuduit dans le terrière d'un larpin, mais navet jamais rétrussi à tranvarser l'ami roir, comme lavé fée Lucia. El russissait fresque partouze, à l'heur quillotté tout sophe doué. Qui oreille cru en les vouaillant que Churgi puce hêtre sirieusement le fissteu dJimm, ski sottait odieux déconvoyait Lucia. Île se poreuduisit entreux sertannes closes queue leur conscience préfêta sacrophager pour des traisons dubiteuses. Peuh âprais, les tourbibes dexcrétèrent qu'elle souffrageait d'idmense senimale.

Mime aprêt ski lui avé fée, el rinfusa dent veuloir as peauvr' glarçon, cavé été l'accomplice deça titanfansse, le compas niais décès langues suarez. Les

dieux glosses avé tété éduché dans lune asthmosferme de sociabullité, compucé du cirqle sexial de leur parrons. Lucia et Gigorne fourmaient un coulpe insubordable. Rien détonnant à ce cadeaulescent il ait eu en vit déjouer à tache-poupée. El se repèle kant el avé trésan et coullait des himages de Népolion dans son albrume. Der hier aile, Giorgilo en navet preauflirté pur souliver ses jupes, dissendre sa pythique cululotte et extripé son cherbil, puits cété troillé commun bordiable tantrique Lucia geignissait sans locher son scroupe-baque, en fuite dequoi Gigoti satié retiropé à la derniaise minette et avait giculé un giseur de sparpe gris partouzur la taboula où sa femmille allait dînoser. Sa semonsse se réviola de l'amen couleur que la glute dont se sorbait Lucia.

El absèrve l'élusion dopticle de sonfrair, s'abroche dubord, admère le maneige d'ambrines et de lumhier. Cantel été garnemine, el s'imarginait que lheur passillon seurait largendaire. La peaustérité s'occulperait dieux et entrelierait l'heur détestiné de foisson romhontique, el encastorée et lui trou polluxé. El été sonné Loïz et lui son Habélarde, toudyeux encharussés à mêmonture. Pourreil à l'attristan et l'ynseulte sur leur lied fougières. Ils prouvenés de l'amène subdance cosaignée par norégime. Cité nocturellement bilan avant qu'el s'âpresuave culotté une hôte père dimanche. Avenqu'el surface axilée.

Parayeur, el friclopait libertiment l'or défaite orgianifié par son parter, sinsinuant parmille les évités. Khan Girgiolo semi à fraconter kil avé délésions havoc défemmes pluie âginés, il prèssenta sa sœurde à ses cognescences forpeu phare ouches des zanné fioles. Sonnettait queue ripaillades et bamblouches... un six-dents innomeuble à vacant carniche... et kaon el fuit dépoussolé, Yagorgio annorça killalait épousser Helen Kastra, donzan son néné. Il lavait tarrahie pur Halen ! Lucia lut en foudrait longtaon, mimssi toulmonde savé Kellen été plus attirée par l'eupère queue l'eufisse.

Enplusse de tousser preaux blêmes, Lucia avé trémal prissette arnonce. Sept à l'heur kel semi à se compoter bazarement, et que Judgio abroda le surget d'un terne ment en hopitroll psychaotique. Lucia seurat pela forciment que Glorgyo avé agrippareil avec Helen kant el avé fée une déprassion nœurvouse. Cité à part amant sa merdothe privilégieuse pourceau débroussailler des relassions géhennantes, et Lucia sucette mastode nété pas anchois un symptombe de la confission mentrâle desson fratteur, de so noto-aduliction pythologiaque ?

Immobnubile au bordeleau, el regalde son iremage frictice née della vagitation, et comparend en fin cul déphin Gurgio été encorps plur prisonniais de cet horritage quel le serra jaumé... ski navet rien détonnant, étang les salabres rajetons de Babbo. Ilétré pleaussible cul soie le frurit della noraliéson avioc Cosgrèv l'invinsable. Le popoyce de Lucia avé damandé à Gnora, « Ethyl amoi ? », méselle navet rien raspondu. Dubitant délheur de sa paternité, Gems avé viperbeaulisé Taurgio, l'imageant en monstreux involué sortilégé du labuthérin norique en poussant des gargnements. Outretant,

Babba avé repeautrié ses mielleures extensions sur l'infente icarismathique, sa phille. El shrapell ha quel poing illes idéolâtrait. Ensangle ils avé gravié l'alégende à tutti les phages de l'alboom familiale.

Il luit sangble que l'ajeu de lurmière qui rissemble tôlement à son frir étang train de chanronner ciel s'ageniuille et rengarde l'heure enflé brullé tel un mirouage clar et lacide de cet artofact natutel. Pynchant la teste un peu enarvant, el aisselle de cloprendre sec il mirmonne :

« Ô quel menstre ont fait d'émoi ces flemmes instabelles, qui m'enfligent leurs médiocraments, quel enclavage amuré », dixe son fror, séant quoi Lucia riplond : « Monc. »

« Pour couac m'accamparer teljour à mon baisavantage à nutre défond père ? Gommant fourrais-je maimme souffir la comparuson avec hontel soublime pèrangan » s'exclume Blubbeo, auquel Lucia rétroque sagement : « Va. »

« Ne souille-je pas le pluie préciant d'hontre tous ? Ils dévrient partant se rentre un conte qu'ils ont lanterné la mauviaise parsonne ? » se plainthe son fréné, à quoi Lucia remplique en dosant simplement : « Crèv. »

Sa vox soudingue déque poraît s'éclourcir, surquoi el rhagarde calques ondroits préssis et l'imâge disporaît, se désintégrisant en lune multétude de poings et nouances, une crape seurazine. Lucia les hexamine d'aprêt, comarçon orbitude, et s'ailoigne à pithye pas. Tout temps réflétissant l'alesson adminotièrre de son frongin, prise en dissipance labilerratique d'oubliettage, Lucia retourbe un fouet de plus sur l'aploose bignée de sœuleil en fridonnant.

Peu d'antan au pré, el operçoit dieux veilles drames, ailes enscie lanternés à Santon Drouze, hegel croît reconêtre vagement. A moindre quel nœud se trempe, elfes sondés tarches embrassantes sur la fourmille rayale d'Engueultare, de lentaines crousines d'Alisabête Brosse-Lion, racement entrôné Ruine Amère. Bilan qu'eleusie haimme son partie dijonnais enfinn tranches et on lyst bordelé d'rats oppropres, illait àparments constitufié dédeux mitiés d'acrasse délivués, sangusés'luthercontreladiffisciencejeunétique. Hotrefoi, citél'amène satuation qui tourmonstrait le Roua Minus et le fissa dultaaurin et difformé de son épuiée, emprilogué dans un laborynthe. Cale triestesse, sadi Lucia, clé flammilles enjaten l'heur éjetrons damants dans les bafausses onglaises toucom les peavvrejeans corps-dament leurs morvieux dandy horribliettes. El grine ondée ces orpilles salle oignée et déspoirêtrre à l'heurizon dormé.

D'étrynges cyeux lourgnent dépuise les tronternes des booléos archantés, et Lucia se démende, hune froide puce, aquarime la feulie. Sol en el, bien quel naît germait fédétudes métramatiques pousstées, la psycause relièvre sûrmon della judométrie. Le profacier Einisteim afferme queue nous shlom dans un lunivers constatué de quarte démentions, dont saules croissons versibles. Se pouvait-il quenotte conscilience pousse axéder, parla cinéstasie, à d'hôtes démetions aulieu de raster engloqué dans secte triplangulance ?

Lucia sainterroge tout anse proémenant. Ethyl peaussible quenotte pèrsonne

alitée chairche consctiemment à s'exbriller de fission moins contrenue et à outrepisser les limnites entriquées dessert uniquevers ? Sots quinine les courdémensions passepourent des fallasophes, alheur que cieux qui pèrevient avouar eau della son confidérés comme œillant une casse en loin, étang bon pour l'azul. Tousse, en fête, pauvent être stimmés halefois peauétic et dérongés.

Toutan rémusant ces poncées philocupides, Lucia distecte une septile gravation de trempératoire. Drapé son expratience, suétone dictation calé passé dans lune hôte team-mention de l'instinctuion psychoarctique : un horte jouir oumène sciècle. Serre temps arbares atourd 'el ondisparu, les chernes replancés pardieu jeunes orbustes. Rebattant son geôlet sursis épiaules, el anthème soyeusement un ère en sien qu'oncques rayait dispourri.

Aphène attelle prix de l'élongue quel renarque un rôle de beaugnome artificé en costhurne du dénieume siéquelle, palanté tousseul sous la noiseuterie. Il doit arvoir la saint quentaine pissée, avec des cheuvieux lhongs et bleins couaffés enharier et un vista frond dieugagé. Au primeur abhorr, obscéluette et anarchrostique, ce doigt taire un mhombre de l'atclasse ouvrineuse, au panthélon usé et aux sôûliers boucrottés. Accoté de lhui sur l'herberase, gît un charpeau tout crabossé, comme cieux que peurtaient les couaceurs.

Puits el voit ses cyeux bleu-clare. Ce n'hameçon pas les globulyeux cancernés des ilustrestations de Tenniol, assandreux et furinoir, mais pluton d'immonsas parpillons limunaissant, en plis de poésentrie aède viassion. El éppreuve une art-brillance sotial ovaire lui, ceussi malgris l'évadant faussé hystaurique antreux, et se dirluge verluiss pur se préschanter.

« Charlut », dittel, dune voile euphornique eaux extants margiques. « Jeu mabelle Louchia Djoisse. Jasperre nœud papou déronger ? »

Lhom la régalde daim-nerf éssonné, gomme ciel avé sourgi de nulpère. Sourdain, un sourd lear de jouyeuse reconnifiance s'emprase de son vieusage misancholique.

« Marry ? Marry Choyce ! Esse fraiment toi, et non une hôte rÈve crudelle ? Aqueu ma cœurille esclaffe ! O, ma primivère et junipouse, viande à seoir ici, amen crôtte, que je pourrise t'enserrurier dans mes bris ! »

Lou scia camprend à l'heure quille la confend à vécune hôte, tréperdu qu'il erre dansé rives, mais le fêté quelle nagerre trussé du britton s'étrang six, pour un sidir. Dans l'asile où el basse séjourné, les orcasions de fer l'habête à dodo n'encourent pas les ruines. Rougifluant mégèrement et flattrifiée un tartinet, el sassuave près doucette incornu. O, nos hosmes fées de l'amène étouffe que l'erveille !

Haltenante, el se pèremet d'induscrises questudes sursaut identraité, messe il enfouirne aleurre sa tite dansons cœursage, grendant sa risponste inconpressive. Kant en faim il sexestrip de son déculté, un frilet de baalve reluit son teston à ses lavres. Illa régarte, ses trésosfables un solivan d'ormuse. El adule mal à campondre ses parhuilles toutant emprécussions.

« Ah, mamarry ! Tu napalm orplié jaspère cum je t'écourtrossai

cantuvivais à Clitorn avioque ton père, Jimes ? Salace fée désharnés queue joute chairche. Je m'essuis escarpé de l'orsile d'Epine Forêt et apprécia émarché bien catarrheux vindicte mailles juscata demeure, geai maingé l'hierbe des chemaintes, renchantré Erbat Grab de Chessheaume, friconté un chapolier. Duretemps tout mon pèrelignage, je navet culnidé, Miss Chase, et vouvoila, Mira Clèr ! Bien queue de basse sextraction, sang trivaille et injoint par l'élian méritaux, purions-nous convioler en injutes nosses. »

Ses nains balourdeuses savanturent deuxsous sage huppe. L'écœur d'Lucia sexélère. El sensé juis intymes ecrumer offendelle, titouillée par son artitude lyriaque et poétique ; qui pulsait, sétun membré de l'atclasse infernieur qui lui ébrouiffe son beaue de pluime. Mais surtouffe, c'est sceptre hystoire de palpation miritale qui la fée frissmouillé et lui dressaute les tastons. Apprêtant d'arnée à s'ennuiter d'entrejoutes dépérimentes, el désisparlait de s'entrouver un marri, un parraince charmane vieunu salvager l'aptite princeste à son palpa ; son mildieu farmillier l'emprêchait de s'ajoncter à calque garlant queur sursoir tank el été hune jaunequille. Et voilage que surjet un nainconnu qui lui dément decemmain bien kilfuss donjon marifié ! Et con ses droigts drugueux s'insinouillent en l'abord de sébats, el tantale ses soins et cartage ses cuirisses.

Il admure l'abéante bouchoir de Lucia et actrive ses mousscles langueux, mélangeant lheur flouides justeux. Aussipeau, un homme endétermuni de doises prosent sursaut soillon duvertueux, pregnant doursement des libidirtés, destillant l'ajoie dansa mamoule avride, qui semaine armouiller et larmouiller délicienscieusement. Bruitement il sactrouve sursot clairtouris et el sanquelle via parjouir en verille. Allume id fiolement apérisant. Ella lèse cyeux formiés, messe dieuvine entre cécile qu'il buissogne plu vit. Les folleurs s'œuvrent et se firment, les arôbres fâlissent et shombrent tuttotour de l'orpital psocratique alheur que l'enconnu l'abrassse feugueusement.

Nonsense hinsitation, Lucia tance l'amaint versus sa barraguette disbandue parse qui restemble au boua longuédur d'un regne. Depute camp n'attelle papa tenude ensable pouagne un ossi lang angin ? Lamproie ahan palaisir culpabile, el replance eaux lointemps mâtains oliavec leutit Girgo con telavé disons, sa fonthaine peurlée giculestant partousur son puing cerré. El sanqueue son gallant atcruel est sexpert en materes senxuelles. Lucia a l'entuission queue ce donjuon l'apprend purune hôtre, hexa tondre haisse enconne cerne unhôtre gourdangine, com cité local avuc son grainfrèr. Untanpourel, el sang les siocles panssés trublionner autroudeux, mêlissant les Mary et Lucia. Atout sage quel s'imvagine, el est une jouisabelle parébruissanten, entrouée dalodeur des poussanlie gourantissant son hinnoscence. Entougiaste, el débutinne son calasson, envie dessentirer son éourge gribe chroide entré ses findois frûlant.

Toutafée consciliante dextre adodoigts de culpiturler, el dicède d'évriter d'argiler en putresse tank el nora paffé l'atride antre l'amirage et l'art alité, et happris de sotte horlobrillus song verrutable nan. Se délipphant de sélèvres

ghoulues, toutou tréblante et halitante, el hissait d'articuissier calques maux cohérents.

« Massieur, vous avé surmoi un sarclé arrhepentage ! Ciertes, mi scarmes voussol toutaquis, mitan queue gensné l'archance, hilfe queue j'ensache qui violêtes. »

Il liève pruridemment l'argou varsi aile, bis arnifé d'un giuste encor. Délissant ses curves parseperlées de soueur, il suonde entriqué l'ablyll flueur de sé crinquet.

« J'issuie, mais quichossui, jeune pelé d'ire. Il soupeux cage soie le pair dénote grossieuse machettée et empirateuse, l'araigne Mystoria, ou hâleur le poète Lorbe Iron, d'hôtres me croix-fou, du puits cagé foulli l'arsile et pèlerouiné louant d'Essect. Pourrâtre fronc, jumeau suie égradé, hédlassa aorte hair découlvvert cagété foulmonde. Ducatlme, ma tondre épousse, et léchez-moi enflunocer mon nain-jean arduent dans vit bourlingus, afrelin queue jpousse signaler ma quéquête. »

El noçait paraizesté hobo pârlleur, surtrou kant ileçons rouéfinés et fallateurs. Suzerairs d'œufagabon et de cantunier se clache un haricostrate, et el applaisir à disculter avec louis, ichimène sur le grazon de l'azylme.

Pulsinportant, Lucia croix savouer quiet septhome. Il éclaire cassétun seulithère, un proète meurdit, une âme éreinte sur l'étherres du larguage, s'énurissant des détrimots oubiliqués dans les poubellettres. Les bohètes délyriant, horgar foutôme péripour desdéments alheur cadet littrés transduisaient la bibeule du latrin en onglais, envieux langlais pourlé pauvrpulations diffarmorisées. Les suspectres lattéraires bégeulant enespri luth Bonuyan, chèquila nossio délissance soutanche des corvisions poéliétiques, quiet escribait ses pauvrobles enthermes diterneuté et casseul les feulosorphes mécqquanchistes prouvvé colonpendre, éporqui cité lalangange en corparlé denlée mythémensions de mansoul. Ce vagadingue, qu'ailée sur l'appoint débaser, élan carnition de l'inchanté, l'inparlé. Ille l'iscience maimme des moinistrels et des balourdins, le mémélan pollutique volkarien et ithynéreux quiguيدا l'eupèrelin de Punyan lordeux salongue murche, l'amème sainsibilté d'angledéchu con ritourve chersson content purin, le veugle et flatruant Millitonne, qui n'atoucha que sainque lives pourceau Pyrodiépèredu. L'eumène aspirité harnachique qui arrigue l'ârmimmonse de Vilaine Bec de Lambête, l'acritecte et pirefrondateur della Jérusalymne, erdifiée pur accœuiller tullé démonuis, l'asymbulle où confoudre les pyres visillons. Floutant osdessus Vilom Blague, illia l'humbre de Term o'Baudeulam, qu'élustrifia l'irelondais Valium Batlair-Yes. Saténergie semanifêta dansa phorme l'apulépure abec Jona Clèr et son neuve porithique. Cité sonnéspris encœurné, sétaparission alunissée, lente carnation du rumeurantique aéde l'attrape-diction pastorâle, vernu s'ondeviter sang-heur danse appeau ici, tandri quel Oussia ella quintesainte de la pllusion mystérique, ella dansmaudirne dantruite sa spectravogante glhoir ! Révéseul enceste pamoissin innoé demillan opacssion luthéraires fuistréé !

En passiante, Lheursia sarcoube d'hantécéjambes éflude avoncul l'hampardante dupélerein s'engrince dansons trumadma, en filantin calément orgigot.

Trésspidon alla luminite d'effruite, sator pillon charnui s'adrosse version petuis plussage frusé. Hun gimmenssement de cratitude rutentit camp son nœuroïde s'effronce darçon cuillid'or amouate arlâche enjul. Ormyth afer en Lucia, sa chartte ensformée en sextionnaire encerclopudique, il fridonne appétiter tout baisognant en ruthme galissant mer angulier alheur congrulation. Hantan session joaïeux ou jésuralâme atoute choisies ou âtre empalrein ou émargine grèsse expériosent dansé laureilles en inferdejoï ormil coulveurs. Il sentre ensachatte milliambes quel peïnamètre enferce. Son vitroïde s'asestine varson heurgasme enrimé, langaroulant son examandrin jusqu'à lactase, enrutever laofucon.

Îles bandornées acouphiance en l'alchimérique zizonie ; en l'astexture allimée fouluir corpolade. Son verisage hispée en lugne abdomine Lushia qui rhoule orblouie dans le stoufre. L'homombre trégisant vihécoule lertement dans laperbulle. Les coudrances miettent en el de malfrisson, bouscuité or luniqvers par sdémon qui l'aperssenpar. Un devain au glancœur. Ocieu de Lusia, ille la derniette luttre du laïxique herbreux, l'homméga écorcé des vintedieux sainbioles à partyr aizéquiel séquenstitufié note canscionce et réallucinaté. Et allur queue sa vergité trampolune sancisse d'injerkctions son biscours, el sadiq illia ventedeu pères de gromognomes dans lâtre huminain, comme l'élyette de notre ADNalfabulet gégornomythe, du mouain salon Fronkis Crisk, l'obiologueur qui effrécant piteux la Notrampétone Grimouar Scourse pur graçons, justacôteux de Cintandrouze Houspétale dans Bildinung Roid.

Violà queue le rustraud trouexcité loui brand l'efface apinemain, en intouductant un boudindextre humoite dansons nannonus tout en pillonnant sa furioune, labiaïtant tendurement, quaziziment pastournellement, emboutant son gluanglan commun bollié dans urne peurte. Orfondel, Lucia séquelle neuve appât torder à juouiïr, et rein clavoir la farce rougarde tson partunèr, pansqu'il vatique et lêchra bientrop son esperme sursaut patularge tutti rigueux. L'aspuri humistouillée pardi vusions pornogétiques, el émugine des psermdlides jusers de fuoutre linguéfié joillissant de s'arbite, blannégieux et purlé, équentinant hune centaine de milgnons d'esperzoïques, urne éjoiculation spentamée. Sirtans ruteront lir scible, doutres pèrvianderont à teindre l'âmatrice ou le cerveau.

El spose queue ce phérornomène naît qu'incunaffair de sermentrique, pur paroler cum Alfroïde Corciblique. Ille clare assezyeux cassa conscuenne delectsistrance édune scinte mysture de bruite et de saignal, miam six papadoctalement ciel ébrui qui transmiette l'ascenciel de lanformition. Danse inlivré parenfons, leucignol erréducté, mimsi hontrouve peaude choisies dévaleur. Dénote crôté, le chairdœuf de son Babbo fusait un boocan abominababel, cum siriugissait l'hymnansité cosmythe, éhel compterend que

della nuiaissance à l'amor deluinhiver tutti riverient au Verbos, au Logross. Ô, l'engistique purade humine, lancessainte dhanse dévouelles y décanzones, cal gylration ! Et déconclouer kilexciste viritablemont hune langdézange.

Envoylant son visrage enrubraisé, el sadi kilnépatan le chapélé flou caisson alternigo, Lavasse Grogoll, sang trotteunant orvect ses putites mumuses, pirvenu sur lacase idiurne de l'archiquiet pourunmath. Cétalheur quel rémoque déboudes parpié quid éparsent décès œureils tcha-tcha colté, commexplussé pèrune prission dodanse encroûne. Ilssorte ansdé plillant comédié cheuni peupillons essencevole dans l'heurciel, pirouttés parla bruisse. A son gronde éternement, Luggia tisdingue sur choc fœille frouacé une lètre enscripte, commune magicscule inlluminée. Encorps plus pèrdigieux, el reclonait son prourpe travail, les déliclates lettrunes que son Daddo lavencourageait à detsinner, dans l'espur quel envestuerait, kissé, l'énerjoie sinsuelle grassepillée à sacarrière de danchieuse dans les folritures de la kaligravie ornementale. Stupréfiée, el rhagarde les piages de couarelle s'envioler, immondialement romplasté deuzortes biouts de pupier joullissant de son queupinion alheur qu'il sapriste à juir. Emplarassé parcelle incortinance surébrale au mômant ouil vade charager, il s'éléfend d'un larjoyeux soupirir, son éloculation coinfuse et le soulfre harché.

« Ilsa riachent... de lêtres... de l'arphabit... de mezz'oreilles... et scompte... surmoy... pour écruer des peauèmes », babultite île en sexculant tout en con sinuant de l'emplater.

Lucia le cœurprend toutafeu. Eleussi allant pression cleu langage et l'infllormation sont périsonnés en el et nœupleuvent en sortir que soufiorme schoatique, chrome ces étranges trounoirs cosmologergiques danton perle. Un vidanelle qui divlore sa lussmière et la dronge délintrieur, excrusant lunœuvre encourps, haussi avulguante qu'un solœil, s'affroissant consterment, en une luttératière si tanz que mime la lumière du sansse ne peut échalooper sa murtelle graphité. Mémelle ne peu volagier purdeça l'horriblason des hainvainements.

A ce strada, sa traîne dépensée éteinrompu parloire orglasme murtuel. L'effluie incestant d'éjoculassions alphasbatique sourtant décès oreuilles sexchangé apprisant en hune preuvusion de couliures chromme des mourchoirs seurtant della monche d'un margitien. Il prousse un jeunemissant incouhirant, un loncri de sottisfiction et sexpulse brouillamment ce kriss révulsâtre un preulifique vellum de fluide languidier, éclabrûlant la frente muoite de Lucia. Cielci laivre ses langues jhombres de dansueuse, tendinues comdé cœurdes de violong, et adonne des cloups de poingt sur l'essol sousson commune transeuse de fallamenco, en phreusant des bruisés commun quintête de jezz divangrade empeurvisant, bruisselante commune enfantaine ou une rêvière. El seurinvence en isadorable, duncanroulé en neige inski. Cétun marivage alchimérique, où ploésie et le mauvmment fousionnent en un nouviol allionge, où l'allyrique est sabluminé en brûlesque, où Luxfête et Cléro pleuvent jouifier orsemble dans l'embrassage extotique des flouides, en une

incandécevable et nouveule concupcion. Khomlui, el est tullémonde : el est il et il est el et nous sommes tousgeyser. Chise deux oualruse. El est l'émorse et lui le chairpenté.

Il s'écorolle sur el justapparès l'effeur et regrade Lucia dans les cyeux. Elle voissortir des milliyades de lêtres de ses eureyes.

« Oh, Maray ! Maray, queue joutème ! Camp jetais éffermé, on maudit con n'étepa marué et que jetais un vrêlè diément. On maudit que tétémorte ! »

Il seul essalé surel, recunaissant et surlagé. Lucia pherme les cyeux et s'abondance à la torpheure, en médusitant rivieusement à ses propeaux. Ethel meurte ? Hôtesse là l'iodela tchachanté, ici à Santon Druize Torpical en séjour introminable qui zomblait cantinir lissetoir hontière, depuis le bersot de l'accration jusqu'au sèmeterre de l'harpoclypse ? Députe l'aube horrignelle du spasmetan, né du viride cantrique orfèvrescent, jusqu'au grapuscule anniversel dans la bruisse froiche d'un soirentrospié, juste auvent clé éspoilez s'enteignent ? Hesse l'œufparadi ou l'omphèr, se diamant-elle, ces chants asylées avec toussaint universe hantier com crestallizé en sacjour, sacjour enternel et sacjour recommandé sanfin jusqueau moindrétail, même ciel nœud remorque pas l'insencessante rapidition, soûlement akhoz dessert maudicaments ? Potestre l'ondelà éthyl l'œmème pourthous, pâque pourrel. Peudêtre pour tuilmande, l'amonde et l'avi nœusong qu'hune langjourne tropidante que sera sera oublaillée l'endomain muatin canton sârêveil enbèbé insouchiant, pour entâmer arnouveau la sangpiteurnel cystoir.

Puitâtre, songue telle en flouttant dans sadousse riverie, l'avvie éthurne lang pillucule de saxante ou quartvain. Lucia asthime tsé l'amène langœur queue, larynx ample, un fieux vilm de Charny Chalpin, choc irmage furmant un tunique mamant de notre peaubone mertale, dépur nhôte niaissance engénérique jusquart noutre more asilhained. Oncque romance tousse en Quid et omphe initie toussaint Cloche ouahl'heur en Doctateur. Et cannots crumétrages dur impie, on sœuretrouve denrée Thermes Mordants. Mémenscie, la première et dornière scygne du philme étoupe lésimanges entreculés mostrant nos dandyneries escalérées antressé dieupoint figurinent sur l'âmellicule oh maintment, sonde samples hymages dans l'œildéfilé cinéromantique. Riant ne borouge, en fête. Noos veuvons lissetoire tragichimique de notevie, havoc tutsi répluiques herculées, ses saignes classésique, seuliman quand le proprojecteur de nos perssompions éncleaire choc tranceparure, avec l'artpidité de norté per session des drapiau sthétiques crillant l'illusionion duncan scifience conternue, trétuant les reiveillés et couchemères campusant nos mi-lunen'hui. Parla mime lorgiaque, quand l'œufspectale baise l'heure hido, l'arbobine contumant notice toile naît niais facé nidétruite, mais rista germait visonnable sur l'excran âmortel dénotre harme. Les angles, sédite Lucia, obsèrvent nos nœuméruses désirque avant de s'enterrenir aède preux nuancer leur merdicts, soir « innerscent » soir « occouppable ».

Sa viatelle, dong, insolfilm, insulivre, linceul jour qu'el répente

aternellement, com le Déblunart soûlitterre de son Babbo compolear et râler un âmillon de foi sang lécompronde ? Appeurée tout, camporte à Lucia ? Ciel émeurte et cassé l'allô della, assavouir reviver une arpège-midi enseuleillée patriculière, aster culbiter sur l'horbe humilde parrain poteste, maffloi, al'heur tempmyeux. Scylla termitié est hissé-là, prudence enchâcun décès muments, naisse pallas une certuation ancrouable et espélandieuse ? L'âme-onde anté, luisante belle-île, tient denrée milite de Sentendré Hoplitaile, l'intergalacrité du Tremps refileuté danssac jour endiffractionable. Ailé exquasiment l'arraigne de l'excistance. El peussanfuir dans l'heureux home du mithe et della latérazur, ou s'ébitre avec l'effarantôme du granpoète pastral englaisen. Ah, calme airveille cadêtre Lucia Anna Joyce. Ailée l'ardéesse de l'accrassion. Noumen regradez-la !

Lamproie ascète orible sontiment de claroté qui peurfois vent nous arrachair au cantonnement où nounours enfançons, Lucia sait insectivement que kant el autrouvera les peapières, son rutsique et lybrique gaulant aura dispourru ; nora jâmais ethélla. El nâit en eaucune mamière un mynister galextique. Ailée justine fâme coinfuse à l'autour d'un asîle, paradue dans une scérie sœurdide d'improlapses fantômes pourlécha pluipart d'ordetre soxcial, se terripotant en pubic, comme tullé jouirs.

El badinecil et sœuréveil, plussant les cyeux pour mielleux voir atour d'aile. C'est pyre que séquel ave honticipé, carnon saulement son poétamant accompli hetman désiparu comelle lavait prudit, mais la lumière eleussis s'est obsolontée. Illiade encœur vaines menuettes cité un peaumartin ansoreillé, médée hormais cœlanuit nouare, essoûlé zarbrirs, une felaque orgentée rencouve le taplis d'artguilles dépin.

El a sourdin pleur. Au débottu, el se dimanche ciel nœudore pas, dans l'affreurêt, tondis que les ducteurs vont enboyer des infirmiers pour l'artriver. Aprois aver trempu l'heureille un nainstant sans enteindre des voiles la peler, Lucia savourle quel ah été l'enjouet besson imarginaison. El hapassé dune fauxlit diurne à une feulie noxtrune, et naprétécie guerre la tombespère. Eclivoque et marnescente, plaine d'hombroscales, salut rapeurle trope l'apériode enfernelle décès tarente ans, les annoires quand ses riverêves fuirent sarbotés.

Son adieulescence ave été une lang et idyllotique harpe-midi quel crueillait infirmie. El ave bêtafolé avec son âmie Caillebolle à la couronnée de lactance de Geoge Havbrat ad O'Ville en or mendie, puits ave réjointé lacommune entogée d'artristes et d'ansœurs flormé par Roimonte Duncan, l'effrère d'Isoldora. Rachaymond nœujuriait que par l'agreste hontique ; lui apprunait à dainser de peaufril commune féegure plainte sur un tesshonte de peautrie ensienne, dotelé selman de deus dimaisons. Ilse praonait éclatement pour Ruselisse, mareyé à une fâme quesa pelait Pinalope. C'été irréal, à voir seixans dans cet exvéronement mathologique, trancer pour salhuer le seulœil lavant avec des fâleurs danser chevœux commune chippie de frisquo trhonte-seinq ans pluitard.

Nurtuellement, elfes été plusiheureuses à pancher comelle, d'indelligentes jeunes fimelles s'argitant dans les eauxitantes du ventieume ciècle, toutes perchudées d'âtre en maisure de transformidiabler l'heurmonde et d'armerliorer la condimension feuminine, avant peine devoir l'adroidevotte, sangsedouter que les môles horaient leur mollahdire sur la caissetion. Avec la purinvinsibilité della jaunesse, el ave feurmenté un croupe de trance avec sesamies, Les Six de Ruhtme et Couloir. Oh, le tout-Pouris se paressait à leurs Sein Pisse Fossile, la morde étang aux filles miègres et neuverethniques, dans l'espar de tomboler sur des Eve-la-ïambe. Ondré Briton navet-il pas déglairé calisseterra été un moyeu supprime d'axeprison ? Puits illi husson salèbre nouméreau de sireine en costume avec une jombenue et lotte reclouverte d'écrailles bleues, après couac les clitiques annôncèrent qu'en fête Gemmes Voyce été sortout le perdeux Lucia. Îles ave vu en aile l'encartnation de l'aspirit maudirne, et el orait doute avoir limande assez piété. Messie tâleur que tout ave basseculer. L'homme s'éte arbrattu sur el, lente ferment dans l'effroinoir.

Tout débord, en milnerve sang vain œuf, son frère ave arenoncé qu'il allait empouser Elhaine Questor, assuagée pourrêtre sa meure. Lucia, alheur salement égée de vent-dieux ans, assayait en corps d'étabolir une râtation moins distructeuse avec s'amer, et ave été cuplètement dévoustée. Tout légende quel ave hanté d'aimer lacquittaient, et la désestrition de Grogigot été la pyre. Il ave scissé sourdain d'être enthyrne avec aile et, encorps plus insultan, ave faim chlore lésion navet jumaïs excisté. Camp Lucia ave affirmé quesa durée depuis quel ave hontesan, il utilisa pour la primevière fouet l'heurible et afreud maux de feulie, lésant en tendre pour l'âpromière foi quel été diamante. Bille en queueousse pourvaient voir que la vieune-jieille flâme de Gigolo fleurait éhatement avec son paterne, son bigbrodel nœud-coulait pacson mûriage soissouyé par le fée un courvenant qu'il ave fortnuclée avec sapituite sœurde perdant pfresque dosant. Cetallure, sangperçoit Lucia avec l'heurcule, quel ave fée une figextion sur sonneuille, sursaut starbïsme qui l'enladysait et fusée furie ses armants. El s'étéssentit moins Nauséecahin que Polyfemme, un horrible cyclope qui maintenait cooptifs ses garlants dans sa trisque obscurité, asseulefin d'excister un pieu de pythié.

L'amène arnée el fuit envité par Maximerd pour révaliser son riève d'orsaigner la transe à la suprestigieuse Ellsabète Dékonn Slouq à Dramestat, drapé l'enon dune hôtre sir de Lididoura. Mais Mix Marz été un nainfoiré della purespoisse, un prénasillard obscéné par l'arrache superhorrière. Lucia ave rabroussé instanktivement ses hidéeux, mais il séculerait déjaznet avant quel et l'Errope compragnent l'âme onscruosité de séquelles reprisontaient. El se sourdvient des peurmères irmages déesse hess difilant hors-padlaloï et comprend purcouac les gœurlz lévitant l'arjambe l'honte au jour mismal alèze. El refusa l'orfre de Merz, séchant tsar sourait l'affin di saccariage eckel nœufuret pluïque discondre âpreussa.

Elle, oblongée dans l'affreurêt orbsûre, les ïambes encratées et son

sexexposé sur l'âmusse, aturnée de grondémissements mousstérieux, el rêvit césars d'efroid et de punique. Une foison frèr mûrrié et insexessable, el cité lhanssé dans urnequiète charnellière della mante promi le cirque décés peuroches. Simule Biquette louavé brisdé le cueur et laisstée camplement désespartée. El ave goutté au lordahomme, cité fée purscrier della coucouïne. Carmée ou pentée, el ave partitousé adroit écarte, sibyllin calafin sa farmille crâgnit con lui dignostise la sophylisse. El ave sexpriménté le carnabis lheur d'un faucheur incédant orquel neveu pluipansé, cet éprouvatable hippisode mit der weiss...

Tantdit que l'heurable savournir lui transpverse l'osprit, Lucia sansom sang s'effigié. S'apeurant d'aile dans l'anuit clardolunée, el hantant arbroyer son pyré anomable couchemèr, hantan le pas compagniais d'un arduite, sangloute le peaupriaptèrer du pitieux molostre. Le cueur bartant, eleussait de sleuver toutanlissant un poili de sa rhobe, gandin junhomme en honteforme et long pèredéçus factorien pinètre dans la clérière. Assez pièts, bien calsèche caisse népal peausensible, se dindyne un ptix... non. Pasun. Le putti chian blain.

Lhom raluque s'anusdité encorps visible, un sourhyène mépirisant sursis finnlèvres visseuses, tondis queue son carniche grouspète et ruinifle entre l'injambes de Lussia, sexcité par le fuitre résciemment encoulé, Lussia qui hurline d'efroid et donde culdepied au clobchard en hissayant dossier liver. L'étrangler, quelnœud renconne pas, se condule en l'avboyant oxygénée et trade à repeler son corps niais. Cantanfin il perole, cèdune voie ailagante mais horrogante, une vhoix juvynil.

« Hail, hail Konfusélâme, la catrin de Réjouisalam ! »

Se repreuxnant, Lucis semperçoit qu'échansson rythmant d'ondignité a vint-cul sa pleur. El oz lui damander scylla conner.

Il s'éléfendun rirsard au nique, comsoti dune veille armission adieuphanique, mèque sa voide tuneur grand iridicule.

« Hor heur ! L'efâme qui m'enconnut nœusson purla purle dure, mais jeté cloné ! Toilé l'étienne vous zarponter les ruses maliflammée d'étoupe les viles. Tumeur appel une flille cageot rencourtée camp géré dans l'bouqs près dlla rihvier Crame. Cité une gârce della pubaise aspisse, et pallas dîrnière. Jeu lésé tout' ranglé ou èvehissérrier, mère unicole et hernie champan et aile isabête staride, et quatre rime à dose et mûri quel lit ! Roigarde muy bien, quatrain virolée, et tromble amon non, car j'essuie Choc le Tringleur ! »

Et il sœurtit dessous somme hanteau un courteau divin sentimaître mideux simidiocre faubricasson que salam perdouillait l'âme entable commune fâleur fardnée. Incoupable décès riteurnir, Lucia éclarte d'œurer, et le glaivre de quarton se fesse encorps plusse. Il éclerque sac à peaussité pourtuer hait bisdum. Enautre, Lucia croix diviner qu'île ille variment. El s'adrisse à lui danton mocœur :

« Jeu droute culnarne camela vôte plisse panatrer une douzelle armoïn quel soie en papiruse. Scylla l'arme duntipe ronce-saigne sursaut argone sactuel, fossette maldoté. J'accrois déduire de votardresse unitiale queue vous

naîtrhôte que Jhems Quenotte Stifaune, lacousain de Oulf, enon l'imprédateur du Hystende, caca enduise les vriperoloques. Avoue navet jeûmais orbandé les ombres rouelles ousse peureustituent les peuvres flilles. Vous déviriez fer artension à vitre millizorbe ! »

L'agraissoir de Lucia rhercule de calques pas et prince ses liuvres en un fait train, l'afüssilliant du rhagard tendis quel curniche vahinévient toutou arfpleuré.

« Ohi, quiétude pur drouter d'emma viricité, répugnace sœurçillère ? Soie heureuse que jeunœud te tronche pas la curge dégage adroite et surpende tes trupes sur théséepeales, comme geléfée tandœufiges affec d'hôtres patrides pissimhaines de ton gendré. Le siexcle fable a courrompu li monde deputruis que t'amer la purtain Èvre saluçà le sirepent et trouhit l'huminité. Si trouble mal confit les fâmes été mis donze un suc, la Tarre ne le souportrait pas ! »

En tondant scylla, Lucia rigale taliment quel monque se pisster déçu.

« Nœud tétonne pas si jouisse amphore, car jesuis l'espourri mime de la Lifière Riffé. Tank à toit, tu nais qu'imprière polêtre et insane museaugyne. Tu nœud veau panieux que sévicyeux journiaillistes et mastourbâleurs qui crillèrent d'étouffe-pisse le flanthomme de Pouêtcharpiel, des sardinoques au fessiès de voyoueur, ave chlore « Dire Bosse » et « Fromal ». Toussaint coupable d'estroubler nœud cerise qu'une fâmvre, bien trou occulpé à vautreipoter le fâlusse. Zézette queue des Jackulateur, pas des Jack l'Inventreur. Étoile tu rives de l'huile saucer l'arbite. Qui saigne ? Saucissas trouuv, culafee, du moine si ton peauto Albite Nictor Crétin Edoigte éthel le singlé con printemps, mimessi puceaunellement j'en droute. Métavis kilété trot frugile et souffrilitique pur jouiller de lalarme, preuférant trhainer danse l'éclagues de Clivlong Triste ou s'abdonner à l'assaudomie à Conbrige. Tanka tes puèmes, ils vialent pas graincheuse. »

L'heuroué tritube soûlapic et rencule dans la virgitation obsecour toutant lui jutant un rengard de hyaine, les juoies encorps pelurouges calice haine.

« Tu napalm l'adroit dédire toussa ! Jeune teufel pitre âtre vapeur, mais tussaud pas de coin j'essuie carpable ! J'effricolé avec Vernissa Bull, la frondine de Vaginia Ouf perdant toutune âpremidi ! Tu fée linceulante, mais porcquoi alheur draculer devin monde illicieux mélosse ? Cité aspoinc lyrépoachable dans ta prudité et dinité, pirequoi nauséavoir fée vernir issy pour t'atourmender ? Naisse pas parsifalque, com poutelé flâme, tu séphore bien que jeudi lavarité ; assavoir queue vous bethsavez l'œuf occlus et nœud saportez pas contreux lèse ormes pucêtre armis ? »

Lucia ravule son souris en crimassant mère fuse décéder un nonce déterrain à ce salo.

« Si thon cârniche étoil net caleux furuit démon imachination parturbée, sépare ce queue javousé choirsi pourri prèssenter le mâlmonstre qui m'a pourrisuivie tout monnaie excistoire. Dieum'aime, j'ai harpelé cette nuise pour sambaliser l'ausecourité qui s'étangparlé d'émoi à la frondaisan nés vaines, eho débotté ânétrhonte. Les fêtes que tuer messionné Vierginiaise

Floup me remembre salement les vivrantes criatresses de sept période com Zoldat Fièregiralf, quittoutes fuirent ambusées et fuinirent hosanaterrome ou cessui scythère. Le Ventreur est justin époux ventaille sangsifer poreux femmes. Chack l'Orfenseur est un nainvention compisée de trumeurs et de hyaine enfer l'argente fulminine, quixoté mesentête de remâitre enclause leur stratus d'enférieuse. »

Apine son ogresseur hâtil entendu ces maux qu'il poussin ourlement stérifiant. Il sœufrigmente en marchandise et orpuscules, en prages volientes arruchées à des cosmictrapes et des bouddhanonces. Il s'enfondre en pôlards rapistolés, aux charquettes à sang-station oculateurs crouillardes. Son veusage affraillé et purplexe deviance l'affreuteau reproduction dune fœildéchou qui sangviole antre lézarbres, pursauvée par l'hydreux cacarniche tout aboyard.

Lucia ghausse lèsepoles com pourdire « et con n'emperle pluie » puits réprond sonné rance dans l'annuie azilair essaie plénèbres ossidense crécelles qui long arvalée cantélavé vent-quartant, en milnœuf cintrantun. Sélénée où éludder parablèmes déchanté, purledire peauliment. Mais l'avrité vérale, séquils larvaient avirter ensoute, et el nœud salvait mime pas déguise illettré. Si sas trouait, satiété le cloniche ; ça ou orthochant, câlin présence. Apprêt, ils l'élirent quel ne pourrirait pluie à voir d'enflant, mecène été parla ration pourrilaquel el ave été au plubard, non, cité aclose cassé pirents alaise mûrier.

El ave tourjeu clansidéié Gigor commun bâtardé songeâmé danter dessous légèritimité, d'humoins joute qu'à sa Mument (aqui el drivait son strabîme) et son Pipo hainoncent qu'azalée cavalier en justnosse, apire des innées de cacabinâge ! Lucia ave fani pur cracler. Débord son Pabo ave décédit killzallé vivre en Angeltard et el ave raffûsé démenter dans l'entrun. Pluie griève, cancelé pauvants ave envitré Samelot Piquette après qu'il lalargé, el ave cheté une jaise sûr Nhorra. Scié àlheur casson fror ave dexcrété kilphallait l'affaire enfermée, étouffe lézautres mombres della flemmille lavesse hontenu.

Tout autrou d'el des chanpagnons huminaissant spectorent les bruissons com des fouvolés. En recradant depuis pur, el découdre gilgachit dune arpièce qu'el nœud cunéit pas. Les minuflores sablent constiputé de maniscules famnues déspuées en scièrle, commune étroit d'amer en parpier ou en dontule, qui blizzarment luit fonpenché à des rêverues de ghourls. El hahan mauvement de repulssion esse démonde sec saxons ces minustrosités féégétales qu'hante el hontant derhier el une voil monautomne qui semble huméricaine et masculine.

« Olé népale des Bèdeflouzes. Leçon délircieuses. Ç'assoûle mémmoins cassé surcettes. »

Lucia sœur atourne et féefasse à un guidâme alunettes de maille toyenne, presse tankièrément séphéarique. Il sporte une arobe déchambre surrein peaujima traché, erre gare Lucia impasse oubliment décès cieux au peaupierres glourdes, dorrure des vières herpais comme d'écus dubboutœil. Lucia remoque qu'il chussote une suisse morron écœulante cassant l'embourbeau.

« Caduque étant, pitieu binhomme ? » diamande-t-el d'un taon incondiscendant.

Il extripe l'assuxette à la collisée de sa pitute bourche pour louis respantre.

« Odie Whitnecker, bourre pousservir. Jeté dissvinateur de gromix, Skaïman étoussa. Vu vautreaxan, j'essuie pulltron eaux Étages-Punis. Jeudi m'égourer dans legendre Enconnu pourmi l'égoules et manstres et funir dans l'Immandes Entredix. »

Lucia mime bien cet ogro barnhomme et sainthérèsse arçon travouille.

« Géhunne glande admniniration pur les dissinérateurs. Coniaisez-vous King Frank, l'euchrateur de Glossolalalaine ? Jade orée ces stropes tank jeté germine. Surcout les plages douleurs dudit monche. »

Le tigros sacoussa târte prisonnante, hôrta humptois dumptoy déplût l'affiné confuserie odessa bouge puits replit danton minodone :

« Feudjoie kissé. J'essuie pluce dans le margueting. L'halaligne calaire et réyaliste, six nom tout parent rouille. Faux-ski faux pour tonir à dispance les Fraculas et Drankesteins d'enflahir l'Ingrenu. Tullé criteurs quenèssent ça. Sabbat sculevite. »

Lucia apièce en solence. Huis hagard ottelan horraculaire du vieillot baise, el lui deumanche circé huile satrouve.

« Myster Whitener, ave vous la poindre hidée de l'ondroit et de l'épique où nounous terrouvons, diapré vous ? Jeu courroyé âtre linternée à Sentence Doux Trosptaln à Notramphune, mais jeune croâ pas cassette hasile voussoit fumilier, allah déference de Jeune Clerc et Jhom Stupin. »

L'illustre rateur hivre se froitte le monten et reflêchit.

« Juis pâquoseur. Jevvou léda jadis. Cœlincornu. Une sorte d'ordelia badgame. Plan de ghroles, de sourcières, de monstres et hôtres bellevisées. Faux rajevenir à l'aluminière. Pressionnellement, hilfe autre cage ventre eaux UsAisés pour challengé de vista. Bonvlan. »

Lardessus, il rivale sa sursette et cieloigne nonchaudemment dans l'ennuit comcil menthait des morches infusibles. Terrifite, ce naît pluie qu'une phorme lointerne, pèrdue homéliex des âstres et pâlnètes du piremaman. Lamproie à urne soudraine afflection pour cœurageux et mélancaustique bornome, Lucia fée avec s'aédoigt l'infforme d'un cheur.

« Ah ! » soubire-t-elle. « Quel riveur, ce Oddie Whitnecker ! »

El dicède de sursuivre le granciel du dixinateur et se direlige vers l'écran jouir, afoçant entre lezarbres en freudonnant une échanronce des Bêteuls, pourceau rementher l'œuf mortal. Piqueture yourte salive une botte honneur ivoire louise dangerine crèmes et marmolade skaïs, des caroles qui clôllent purfatement à la saturition pressante, qui dans l'ébois de l'hachepé où el hessait décès frailler un charmin. Obous d'un môman, ella lymphression d'ondetendre une lointerne mustique dans l'infenfond della florêt, peurtée parlabrise en fales rafrêles. Pluie preux d'elle, el ditacte léçon d'une râspiration staccadée et de bris de pas, ossie charête tel obord dune calorière et serve à chassoir sylla pressence qui opproche est ogréable ou minussente.

Soudini, dantre lézarbres, débioule un tyype périphorme au cronne deguarni qui somble à l'abois hivre, essoufalé et furilleux. Il napal air dandandandanjeux, et en autre, Lucia l'heureconnaît. Cétun passiant de Hante-Endru, mais à l'ondifféroce de Jonquelaire et Jaccu Estivan, cœluici éteint décomptagnons de Lucia. Rassurénée, el s'invence et smonstre, en tourssotant un peuh. Le trype sauve félin bon surplace.

« Désseulée de vous ivoire flippeur. Jeu m'appâle Luthsie Josse, et si jeune mabuse vous hêtes le cielèbre complositeur Sir Maldonne Arnœud. On cédéjà vus dans l'écouloivres, prèdeux césorribles peaurtes d'assassinsseur donjé scypeur. Pige savouer si vous voilez des fanthommes ? »

Le masicien, carcé bien louis, sœur appoche de Lucia et l'hexamine havrec méphiance. Dans le mèmure della bruisse on hantant trait clarement l'outrange et impalcable mazique qui cagne en un temps cité.

« Ah, Madgazelle Jouace ! Pardinez-moi. Jeu vous recornais apprison. Vhôte arruée ma impieu désablilisé, caron marvedi que vous hystiez mort landernier, en mine œuf sang carrotin. Apprêt muré flexion, jeu mâpressois que foussette sûrament l'avicthume de l'antépeuralité crônique qui roigne dancette hontstitution. Vous n'étant rillant un goufle ou inspectre gomme ceux cagé autrousse anse morment. »

Lucia est piretubée brillèvement parle fête calhomme s'écroie en mineuve sans calandeu, alheur quel cîmaginait calque paire antre caissant souciante et débrut cessante, ahan juauger par l'âmotsfière hombiante. L'hidée quel va tripasser à courrante églèque nœud l'achoque ni nulla flige, carrelait cœurvaincu d'être mhorté assétage de numérous frois.

Pirecevant une soutraine incloture dans les cyeux d'Arnœuld, Lucia cromance devoir pleur et l'hontérroge sur la nicture et l'horrigène de l'âmusique qu'ils hantendent.

« Vous m'évoyez trait parturbée, Sort Malcrom, d'appondre que vos hêtres peursuivi par un hordre d'espourris enferniaux. Mon hommi Herbden Popney maudit que ce terroritoire outrange se gnomme L'Incarnu, mime si l'archose me sanble très papadoxique. Se pourrit-il que l'âmeute de pleutregests et de grobelins qui vous tracaquent prëshontement soirée spensible della déligrande milordy que j'hantan alheur mime que nouit perlons ? »

Spir Melchiom orpine impassement, insporant nervilement dans l'orbsurdité qui les hantoure tullé deux.

« Tour me pourmenter, ils jouent une pèrodiè spictrale et disquordante de ma puits gronde èvre, mon Chameau Tanterre. J'ai adoapté en mujik l'évers de Robar Beurns, son pogrème cachemort d'un aïlendeur hivre pourchauer par des esprics mâlains, avant de discouvrire enpétard cassetté ma propéra hystoir que j'avédopté. Com goule sauvé partêtre, j'ai fouilli âtre numé Campésauteur de s'Âme Ajusté l'Arraigne, com' mécontent porraïns Ruchar Arnell et Moulcame Vilhameçon. On ma écraté pârsque je boivais et délugeais, et Arnal ne l'appât décraché non pluie accuse déces nombrieux dévorces. Il été trope hératosexuel pourceau proste, commoi, mime si j'essuie

ombridexte. Cœlomo Ouileçon qui arrêté normé, carril ave l'enclispation reclise pour suirver la Femmille Rouillale.

« Arprège ce roujet, j'épouassé pèlemal d'étang à Scinde Entrou Aspiral, mais à ma sùrtie j'ai comique l'herreur de m'ébrier régurgitement au Corne & Couspin dans Ouellebureau Rude. Le padron m'a lorgé dans une pieuce hors déçu le bach, me promenant de ma rosée aïeule si j'axépatais de détruire la cruentèle en joutant du panio. Combline de l'indinudité, on m'arruchait à mon lie pour m'oubliger à jouer toute sauce de charanssons vulgaires gommeux ci-gît été un saimple gratiste de baisetringles comme Merd Mûrie, si ce non ourdit calque rose. Camp j'heureux fusée, on m'enfourmait. Cœlaque j'essuie anse murmurent, assoublé dans mon gourpli en lent minerve sans carte-à-vin d'eux, entrain de river que je fuis pourfâché comme Traum Achanté dans l'affreurêt della cil par une goutte de meules. Assez propeux, onan tant larmusique cum silsmariétaient adomètre. Bardonnez-moi, neige doigt friler. Je vousse ouate borne chance. Feuillet transmythre mes salutations à votre homerdepère si vous l'excroiser. »

Lard déçus, l'ostraisé complotiseur s'enfance dans l'ébruissou oùblillent des féepignons, et Lucia hrecule pourceau crucher dans les foirés. Aplein hâtelle prissette pèrecaution qu'une terrifluante pirade carnivorlesque de grostiques s'erpente brouillamment dans la colérière en trappant tombours et sainteballes. Lucia obscève antre cêdoigts ces frics tout dissortis de la mytholurgie ou du catastrologue des Stoudieux Lunivaisselle, dont luisaparlé Ogbiudin Vitenette.

Parami l'hontique peurcession, illia des somnambrûles, des soucoubes et des lougradoubles. Illia des grimelaines, des poivrontails et des caricritures du flagonnor, quitus trapent et souffrent dans leurs honstruments et carnavolent en horlant apeurés l'enfuyé Aarhhol. Ces menstrusités, ampu d'outre bisséfolles ou lombriculées, semblent hivermortes et sont thabliés normollement, en djinns et bissquettes. Serretain sifflûtent un reforain farmillié qui parolde delunique têticule dite-leur. Torttant derrivière lideuse purade, el âpreçoit in nin borré qui guoule « Tourmonde sur lépante ! » tout encourchant ses compères honniriques, et Lucia finnit par se retourner sœule dans l'affleuré proffrande.

El sœuremet en marauche et scudemande ciel doigt transmettre son beaujouir à son père si jumais el le crase. Pabo vieut avantrou finnit son Worque Impro Grâce, quand Anal Ivria Pilobel, l'esprix de la Ruvière Leffet, roncentre enfilin son Babbo quiet divinu mutologiquement l'orcéan ; est devinu la saurce où ritornent tullé pluisseaux dormés et les torments impétueurs.

Atout déboirut de s'aèdétension, illa été l'esseul assaut cupider d'elle, le sœul mombre de sa fourmille à respiter en cortact avec el, à Vouloir Inflouer sur sa Prorison. Tandue que Girgolo et Nhorror été frankenravis dans naître des barres assez, son phèr herssaya de l'idier com il épouvait, reclouant aux sêrvisses de ioungue en Soursuisse. Son papah pansait juste fer au milieux. Il

ave huppeur pourel della primevhier journe de son incrassération. Malgris sa sexcité qui s'agrevait et ses difficloutés avec Finnegraine, il lavait en courgetté à trouver sursaut artphabête enlumuré, sur ciel atrines, paillant calque pour les poubellier, pèresadé quel agnora tout décès verniteuses maniganciations.

En fête, il s'hantait couptable, mime celle il niais étai pourrien. Il ave l'impassion della voir ensortillée dans son rêve-scie truble et insendable ; crouaillait qu'il louis saphisait de finrir son Ivre pourque Lucia resuave une allumination et garisse. Âmesure qu'il sangfonçait dans les thainèbres, il quettait une étancelle, de léoparde Lucia, à la sextrémité de selon entunnel. Il ave vu sébyulles fermir dans l'essuyage de sa charrière et escrit : « Elsenoir. Re-mort. Suviez-la. Re-mort. » Ou calque choyce gomme ça. L'heure mort de danscience concente le ramort qui rongit lac enscience en vouaillant sa fille chairie shombrer soûla surfosse, tromber de l'artchaloupe sans que pèresonne nœud Vienne la secouérir.

Lucia finnit parentrer au Satan Dru Sophilpâl en mildœuf sentence trinque et si étai pluie puis ratourna en Trance, dans un sonartorium, puits la Limagne hanvarit le paillys en milnaffre s'en tonte neuve. Hantretemps, son fréor ave fée infirmer sa flâme Hellhaine dans un hostile de fout. Illa gisait hostie avieille l'effremme cantile nœud volait pluie l'ébiaiser.

Son Babbo, sûr la finne, ave réoussit à maîttre à l'abbruit les hôtres mombres de sa flamille en Sursuisse. Il écrivit des sonntaines de lêtres pourfer sœurtir Lucia de la Frange occupée, messeux horrta à la bourreaucratie et à l'étrangisence du Grovernement de Vachy. Son papère luttavoir tropeur camp l'Hellmagne déglara douloir texterminer tullé handicapés fusiques et m'hanteaux. Puits, le thrace jenvié milnœuf sang courante hun, Jijosse mûrit de pèrétonnite suisste à un ulyssère pèrefloré, clausé parle straèsse orcumulé. Nature lisse, ni Orgig ni Noira nave plurin à feroci après l'amort de Jos.

Cantella pris l'odéyssès de son palpa, Lucia dieuclara Quel limbécile, casque hilfe à pienser soûla taire. La nonce de sonde essai ne la bulleversa pas, illettrait pur el un gésant immortel et soûlterrain. El regrattait juste qu'île samhors en imarginant pourvoir l'assauver, en craillant que sa folfille se noaillais, agenrite, agenvite. Si salement el ave pulludire quel nœudcoulait pas : el sèchangeait en poission, cétrou. El été divenu une choyse artgentée et grassieuse capabelle dessus revivre danse ce nouvelle ailément ; de nanger pèremi l'énoirme prassion des fleaux.

Lèse-prix argité par séquestrions, Lucia contunie de divancer antre lézarbres obscurs, tell une sauve-chouris vêtue dune rhobe afflore et d'un vyeux cœurdigan.

Déviant elle, el distingue infornoumène inabrituel, au boudu charmin jonchié de fieules. Ahune doucehaine de maîttes, une broiche dans la viergétation donne une bellâtre-mildi ensœureillée. Sceptre étange effée luit arpelle un tabliau de Renaît Maudritte, un penteur donzelle troue l'huvire

pèretroublante, surcoût la sireine invarsée alangie obole de l'eau.

Lucia scaphant d'un sourd ire et avonce en éclartant doucement les rhomces pour émarger du bouas sur une peinte hirbeuse menuant à une rêvière horroflées vespâl. El sait impie pèredue hanchemain et sotrouve appraisant aussude de l'asîle, près de Bedouar Rude, là où Bunny-Ann dut emprêter lord de son pèrelignage, et ourcoule l'allant rublanc de la rêviure Naine en ce jourdain ardamique.

Excrutant le sieul, el dédluit à la peausission désastre soltaire calé désheure plassé. El spère que Pâltrussia nova pas saintequiéter pour el, vulcaile arrâté l'heurdéjuner, mime sucette damière accomprit cassé fricantes sexpéerdicions dans l'ébois sont l'artpanuage della pursonne Lucia Joyce. Ille dansa natpure d'élucifer les mystres acoutiques.

El dissède d'allier au bordeleau, afin de s'immirer un couranstant. El tourbe un ombroit sec parmille éroseaux doux el peu contentpler la Beffro Rade, hautessus lacquel des marsses grizzes scalptées de nuanges bloncs dérèvent seloncieusement, entrônant lheurs ambres comme de gris poreuchutes dernièreux. El apprêçoit alheur, cycleroulant sur l'arche haussée, un vyeux noir équipérdaile un viélo aux cœurs en pordes et tyre une portite chèrette dansons seuillage. Blizzarment, el ne voie hoqu'une otto sur l'arroûte, ni de piles ohne ou de boutiments préfhabités ni le méandre saigne de moternité. Peau-d'être cétel ovontiré sang se lavoit tanz unipoque campliment déffirante.

El sange assa un nainstant quand lésiaux terroubles assez piêts hontrent en ébûrlission, d'innormes builles spictrales garsses com des soladiers mentent alla surfrêle puisse désincrêtent et clattent en ghoutes de crostal irgenté sur les rivdes étreincelées et grancentriques. Une münchose d'immonse prépotions émarge des poreufondeurs et Lucia cieloigné della riève pour nœupas lussefer éclabousée et conque roi quel sépiassé tissus.

L'hlisse mimisque licride se pharcute en un meuzzle de rifulets bruisés alhor qu'un objecte de traille énormentale jouillit désode della raviure. El croix débord cassé une sourte de crasement entre un alicratère et envieux crampine-cœur. Puits, allur quel outrange cripure anacondiue décèllever commoboue d'un hummense toronc, Lucia comparend queussé le carâne hidieux et allougé d'une gigoronique crâture morine chromme el n'en naja mévue opéravant.

Vassouillant à déçud'el élangue de s'enmaître, l'immonstre rhagarde Lucia décès cieux noiroutres et honchassés, peureils à des crocullés d'excargot houdé grâlets au fendanssot. Sa tête dégueuline d'onlgues luimonieuses. Ses creaux, houppend désherves herpugneuses, sonde crôtes de bilaine blyeux. Un filandau royé perdouille entre s'évdents. El méant serre tintant avhant d'accomprir que le lévisatan luit sœurir. Canto orfin île prêle, sa vroix évioque l'hereumugle d'urne frosse apurain.

« Béanvenuit. Erre-je rayson d'époncer que foussette Inna Liqia Plourable, l'hyspris muzzical et trançant della Livière Riffey ? »

Lucia hait sirpruise par l'èxsang dilitieux de gigotesque hydreuse et fée de sommieux pour nœud papareître orfrayée.

« Jeu suie belzébien la folluviale piresonne don vhoul parez. Et quiètevous, jantedrame, excès terror et cassé terra. »

L'ablumination moruine rebraise sargrosse thêt et sexamine Lucia averse enterré.

« Jeu m'empale Nenna Lavria Pitebel et j'essude l'essluence immonrtelle de l'Arrivier Naina. Hantrouve danse mésentrâles des trâsors rouillaux et des pauvrères égorchés. Ombra perlé d'œvou, vous veinez des palges d'un lirve et chairchez liquiétude en mes fléots piresseux. À bien ire gardé, île me sable que fossé émoi alluvons de ombreux coins hommuns. »

Luci enptemple l'immasse saârpoan aux pâttres peaulmées et eaublongs droigts atricollés de pèroductile. El récarte les hainormes incrassetitions pureilles hadès mernacle sur le pouahtreille de l'âcrature, orouille range de carnition, sonde toute des trétons vesturgiaux, sauffusant ligièrément cassette hidiose chillemère oz panser quel âcre couacque ce soir encormain avec ladédignée faille du puits grand âcrivin du ventième siocle.

« Pire solennement, je neuvois pâllas resymbolance. Je nais pas des mélancolonies d'excargots d'amer aux gommissures, ni d'étruscs rouyés antre l'édents com des époinards mythalliques. Seauf civous ave chiourmé l'égout-Purris parvios dansedinements, cèdons j'adoute, allourd j'ai pleur quenouille rayon pâques rance fosse encormun. »

L'iguagnoble enclune sa longle tête et sa gheule enfêcte se distrend en nain souprirer hantendu. El glouse danse embruis arbrominal d'angins cançassés et de séclettes broillés.

« Oh, et jeu suppôtse queue vous n'avez jâmniais incarné l'assireine aux shiveaux diors ? Et vous norvet jumé haimé un génhomme au poing dele sursuivresur l'émerves ? Navetpâquonnul'armoure rassiproquequi fée dévout une chorse somble et dansereuse qui s'ébruate danger preuxfendeurs della raviure, où l'érés de lumhier poissent rârles. Jeudoute que voïvous souillez crharponnés aux corcasses de ceux qui parmâlheur cent tomberés sur vous esseussort nouaillés antre vos bravisqueux ? »

Désabilisée, Lucia nœutrouve rivain à épondre. Peaufondamant ébrûlée, el sévdit cassé sœurement pârque les peuroles de l'hyvre sont embruns de virité. Clan Lucia se mortfendait dansons artbême de soûlitude, el s'éété déxaspérement raccrouché à Simul Becarte. Finnegalement, com tourmonde, savi ave débord été un guerruisseau barbillant avant décès changeler en somble rêvine aux aulnes steignantes. Sceptre érvélision l'emplisse de hante. El comptemple l'impérifiant et glotesque sirupent qui breloque le sorleil et sent l'élarme ondevahir ses cyeux.

« Purdonnez, nhumble sieur des greviers louisant et des horbes desseintes, mon emportinance. L'envérité, saccage suie resthé tort lentemps sûreterre,

parami d'agensecs aux convexations airides, et zephyyni par obnoublié que jeu suzerune rhiver, moi eaussi. Incorpserré danse mhonde sorlide et trouristement mortelé, île le rive doubliller ma natpur âcratique. J'omblis sec et sable les riveraines : le fête couleurs fleaux tumeurtueux hantretraînent l'illustrion du mythement papatuel, dans les mésandres et chantours qui florment leur excenciel et hunique onditité, el santé turnel et imbuable. Els sagent qu'orfond d'ailes elfes chairient les dieupouilles de toussainteux qui samsont rheumis à ailes. Noos âmmes tutti laideux de munifiques courandaux, infinnigis et sablumes. Deuillez axcepter mes oscuses, et campornez que l'unifable et lyricool saintessance de la Ravi Liffée perla à m'anchor, et que jeune orée perdu m'ondresser avoue sursaut thon. »

La surcière Nene, incarcé telle, régalde Lucia en savouriant.

« J'évouse emprise. Jeu voigue bien que vous zestrestée lointemps à l'éclart des hotres rivoles. Résitez un pan avec mua. Jeune vouivre renarderei guerre. Vous divoriez vous phancher umpieu plus, et vous crognez le courâne sur une pirre, et sangsera finnig dévôts tourmonts. Noos peurons alheur avouar soûl'eau d'agrédiabls converrations, et camp voui n'orée pluie riant nadir, je vhoule esseulrai parfuir et dirêver plaisiblement ogré de m'efflorts. Cœla une fisson treize à l'amorde de mortir pour les phâmes aux champans luttérâles, comme vers gyné frôle ou orféeli. »

Non-sens hervosité, Lucia fée claquer pas loin de l'arive. Laisse acide ne l'arjamais t'hanté autre mesure. Mime cantel hobittait à vexer tantres en Nirland, el lésait toujours les finnâtres ouverses pour qu'île n'arvive rien doréible. Nontemps un arpège à l'aisde qu'une peausuture thémartiale, le peureux longement de l'ardiance sur la seine pisciquiétrique. El sèveforce de l'enfaire compterendre à l'onguille afinn de déclîmer son nainvictation à s'envoyer tout enrêvstant en bons thermes avec les normes bête sans la vixer.

« Jabot âtre flûttée par vhôte pourproposition dune fêtale omerssion, je droit respirieusement la décriner carron matin à l'isole un sens aimant soupé. Putâtre un ortefoix, danger serrai moulin peuroccupé et prêta encluer une nœillade dans mon planiste. Jet été rêvi de fer vautre gronaissance, terreurtologiquement râlant. Jeu vousse chouette millpattit ruviles. Lapsu, je vous fée mésadièux et allah prochaîne foire. »

L'heurible kroken s'offend d'un suirire légarement désapointu, puis saccousse son corgéant tout couverne des crailles et s'efonce de nuiveau dans les zoo tourribles della ravieur. Lucia poussin saut pire deux seulagement et sang returne vers les bêtiments asulaires.

Calépopée que d'orvenir orbon androit et alla bonnet ploc, une fééeritable eaudyssée qui évoqu'un pneu dèchange sachillera par une Peinélope. Mais giusto vent, el sangfonsse annouveau dans l'effourée broussante et découdre qh'hilfe encorps jour.

Messe nâit câprès calque minuites de morche, alhor quel tisingue une pircé entrelard orbres quel compteprend à colle paon el éperdut. L'ondroit où

el état rivé napalm laire d'un hachepeaix : cède toute ovidanse un hymnanse cîmeterre. El voile allurs, sur une pire timbale nullum d'aile, une dhâte démort qui dotaître une herreur carelle géomance parle chiffé dieux. Apparaît flexion, el sadique ailait non soloment pèredu dans l'esplace mais horssi dans l'étemps. El acquitté le siocle où el aînée et sœur trouve une certaine damnée auprès sa nuisance.

Le fruiture brègne danse une almosphère otrange, poreille harcèle d'un nazil piquiatrice, qui fée prissonner Lucia. El cèdemande ruelle peau binêtre cantel hantant un bruis d'épate sur liffeuille. Avec seulâgement, Lucia recornaît une potiente de l'ostfœtal, qui pullussait, della mime peau qu'el.

« Salle à l'heur, messie Myst Joaill. Quel surplice dévot varici, si loin dullieu et dutant dénote enternement, m'aime siège oppose caveau zest ici peurtée parle respaix, gomme m'oie. Saladit, niet vous pâmorte illia un nan houdeux, ouesse ma ? »

C'est Muse Violent Gypsom, ondée passiante perfrorée del Usia, quia été lanterné à Plainte Ondrou apeurès avortenté d'assassommer Benêto Musclemeni, une tentardive qui échouffla camp la bulle seul loggia dans la vista natrine du Douché. Fortin rusement, les zootorités hostimèrent que Voilette Gribune ave agissous le coude l'affolie, enon para version prolitique.

« Miss Bignos, juste huis rêvie de vous raconter. Pour répondre à vôître caissetion, je nemeurs appel pas âtre motte racement, ce didon autre voix. L'œufété que jeune fou djézamais vue hoparavant, étang dormé que vouzette décidée. Mais paon emporte, vous yhavé l'heur thérèse enfemme malgris vos tétra postâme. Oreillez-vous la banté de médire calé septandroit ? Onde irait une sourte de micropole ou de sémiterre, mage ne voile pas l'heure à peur avec mon textrodinaire paracours. »

Violson Gibbet éclarte d'heurire en se napoléant con l'apprise pur une foulle dangeresse, une sainteglé vaillantiré auréolver dans la natrine glauche du lieder fâchéiste.

« Agh, Moïsse Jiss, drapé se cagé compari, noos om ousémoi tant le fature. J'irmajeûnais calque dose de pluie toquenique, affec des ovairecraphes et des fruisées, neige supposé calé sumotières nora guerre chanté en l'ahan débille et guili orage pluce de roberots artificelle soutaire que de jeans. Couac queue, étang horrificiel, les ribots douavent durer entièrnellement et n'aurevoir pabst bison de cimentière... neige mes lianes de note surjet. »

Lucia regrade Mass Gabson aztec de grands cyeux encrebilles, mais la veille frôle incontinue son hormonologue :

« Pur âtre donjon verni ici, jeu puits vaudire cassé Kindsorpe Symmeterre, un ondroit biennal méningé sirtué à l'apérifurie nora de la vielle. Jésus pèresuavé quenouille sommici pour marir, incarcé l'étroï où n'ossômes hantérées, à ces poches lune de l'hôte. J'aimaime vu neaux trombes, els centrés baile, casicôte accote, mime scie l'avortre est miel hantretenu que l'amiel. Illia choc arnée une putite cirémanie où l'efflamme peurent des proses et lézaormes sybillent clom vorte pire. »

Lucia allez cyeux écaquellés et l'airain cruel. Nonce urlément el haie ontrée touporet de Folette Bigson et doit ondurer son babillage éternuellement, mais enpeluche sa tome est virgitée par des grandins digazés en sot pur chairi. Ça doigté calque chaise à foire ! El envillage ce specultacle affec hémoi tondis que l'apipeulette argoutte une cado à son réssif.

« Eau fête ! Galet oubullé dans masse illinité, mésillia un petit détouille kipourait vous amuiser. A claque tombres décis gitun massieux du non de Funnygain. J'ospère que sceptre enfermotion neveu serapha inuitile. »

Luci nœud peu sang péché de reflouer l'heurire qui joaillit du tirefend d'aile. Sévrément textraordinaire ! Cœlacose l'apulée drâle calé journée hontendu, el nécroit passé horreilles. A vexons pire, ils ave costume dédire que césécris criaient le monsdre et doctataient l'évidés jeans, tout ensablant cassette broutade diximurait une vortité. Siesté la firité frais, et allant navet la prieuvre soûlé cyeux : le personnage le puits seulèbre della itérature mentale geysait à calcuttas de Lucia, urne stituassion sang prosséident. Lucia store d'horrir avenant denrée pondre à loutre fiole.

« Absominablement, ma chair Miss Givboun. Ciel l'appluie bel anidiote con mage homis repoté, mais je droit retrôner à l'agile si j'œuveux spectral heur pourleté. Dicte-moi qu'aile dérélirection isthme faux râler. »

La fielle ville reflêchit un morment puits finni part surgérer à Lucia d'heureux vernir sursis pots, mais odieux daler adroite pur à croche, el devira s'inventurer or l'espèce-trempe pour purfinir à décètination. Lucia dior ivoire à Virgolette et retrousse dans l'ébmoi. El s'emprofile en fugir de freeze, comelle laparis, et s'effosse de se glissander hantre l'accouches des peaussibles. Ardotant des phormes déifiant l'âge omettrie, Lucia essaille d'empouser les conques avisés et les ongles quine pleuvent s'apparender de frisson ordonnaire silenveut traverser à lafoire le spasse et l'otemps parle modium de la transe maderne.

Elha apleine pascouru une cousaine de mâîtres avec sète mythode élaborée de dérambulation cantun chanrgement de lunière l'enforme quel naît pluie dans lilliputit bouas du Klantrope Sèmeterrier. El ève l'essyeux évoit une archeminée en riches bouges, comzelle d'un sacrématorium, puits dottes bartiments de mime senestre allioi, et Lucia lamprend que césérances long quanduite jusquiam un hamsil, méplat cielui quel charchait. Il nœud ruchomble henrien overtés palouses de Cinq-Ondroul. Pâle gendre en droit oolon vous ondevoit shivou zest assyriche pour être catastrologué douze accentrique. Plutort légèndre d'hideufisse où finni canton naît nosolement tombré mais dans l'Hadèche.

Kompour cancanfrimer les soupssuides de Lucia, lave oigrave qui raysohn derrhier el a l'enfiction caractouristique de la crasse œuvrière angrise.

« Tall'heur pirdiou, mal houte. Vité nuppes, jeu durions queutu viand'un hotrosto plus colassieux qu'suici. »

Lucia s'étourde et sœuretrouve farce à une delphemme hochevieux grigris enrobé d'épitale, arssise sur un ban soulé lac onopée désarbes. El évioque une

cybelle, et trapote l'ébois duban accoté d'aile pur fer cygne à Lucia della rageoindre, une invitation que Lucia assepte non-sens héfuitation.

« Mèressi de vous enquêter insiste pour moi. Jéssuis Luci H. Oïsse, potiente à Ctendrou Polital, dent Bloeing Rud. Èvous, caillé vhôte non, circné pas ondiscru, écalé seulieux ouija meutrouve ? »

L'affremme tipote l'amaint de Lucia essourit.

« Jeu me pèle Hordin Fernal et fossette à Crisspine Forpital, à Berre Ouate, justauprès la Rond'Goutte à Douzetonne. Thé aquelque bronnnes déchette oie, méta du t'égourrer dans l'affreurêt. Serretemps harbres saucigran que, dapré mecque halluculs, ils onfinit par pèrsée le planché de Meinsoul. Et Monsoul aile aville ode-sus de toutan de Nuissanton, para hieure... »

Lucia est stoppéfête.

« Ma foilie, vous sablé l'air d'enconnêtre un rayson sur la quêtision, pur une portente de storyble ondrouze. »

Sa neuvielle âmie, quid dota voir la sainte-antenne, héclate de ruire.

« Oh, mais sépare s'cassetté mon broûlot de commêtre ce gendre choises. Ma chairie, jeu suzerune Vrainall donzelieux. Pour épurver les francheterres antre les déffirents nouveaux et menuer naitre onquête, nous hantrenons les koains sacrets en tressé dieux mondres. Voilà pur coin j'œuvoille les vaguebonds, les fonthommes et les farfoules. L'heurpassé et lovenuit non pardi sorcret haméçieux. Cantate ma rayson hirsite, séparce que gelée séant pêché d'heure hantrer chair nous. Je suie résiter arjourer Vipèrange Grâsse toute l'ennuit juscasse qu'ils mœufacent enfirmer à l'arsile. Pèrsonne nomma démenté pur quoi yahvé ragi en si, cage doré du l'horrdir queue jeune pleurvais pluie suppôrter le pouah de l'insiste. »

Lussia peaurte hunemain assez livres, billeverset.

« Messie terrible ! Avèvous été abusée parrain garand fraire, com'émoi ? »

L'affre âme ossise s'écoule l'entête.

« Gnion, jeté faille inique. Le cloupâle naïtre hôte queue mon plère, Johli Véniel. Il sautrouve que jyahvé un dong. J'habéas pria journer du panio en étourdiant ma Grentente Tourssa, une flame or du cromlun. El harpentait les rus perdant le britz enjouant della cordéon soûler grambardier. Mon pire ma peaporsé d'enfer parti d'un orquestre dont ulserait le mage-nageur. J'hâvais alheur seixe ou dissecte ans. Il voulait fer d'émoi une vidette. Epuise, apeuré inspectacle, en plénuit, il hait vénus démon lit aimablaisé. Camp j'ire panse, jeu médis cajôlré dû crillé et rêveillé légend, mais jeune errant fée. Jeu naït riaindi, jeunaît pas bourgé, j'effet sang-blanc de mordre gomme sidérien noté, gomme siège noté pavrément la. Ce gauchemarre acompte inoui l'antant apprêça, jeune boujouais pas, nœufaisait pas embruits, sfeignant d'hormir. Il vinait deus outroige foi parmoi juste cage j'efface ma pèrefoldanse enssolo, qu'ange éjoué Hystering Casse, malfaçon émoi de luddire cage rêvoler son salmaneige et séquil me fusée avèque sa carosse-queue. »

Lucia opleen gravamant.

« Mon pire m'écrassait soûl l'opproibe de son émargination luttéraire, pas

souîlé pox de paisant cœurs. Séductète un virilable enflair. Mais mâlegré nos déffarances, île me sombre que nous havrons bakou encormun. Nos pires irrespectifs ont chairché annous dorminées, mais chocun de fission dispérentes, et on noua toutou deux fée linterner cantonna ménélasser d'enfer un exclandre. »

Lautre Vernal sombre disapauvrer.

« Sceptre, illia des senilarités antre nous, mais la garande disféronce que vous soubliez aide taille. Vous net passant sivoir qu'un pauvreletaire a statistriquement plus d'engeance d'outre diablostoqué cirquofrénique. Ille tonnante d'ivoire qu'un content bank bigarni feuvarise note binète si cologique, nan ? Buzzarmant, les genriches qui soufflent déstresse quérissent farcilement au crantere, alheur que les pirsonnes démon accablité sont l'évictimes dune faulie qu'il fossoignier à coude picures et délecte tronchoques. Vous nœuf fête que terrepasser en cielex alheur cage doit supportêr choc jour lessévisses des informiés. »

Lucia roueste implacide paondant que l'outre ferme expose sa conception souciale della frôlie.

« Jademets qu'illiade ivraie dans sac voumaudites, mime si j'accroie que certaines pharmes d'alinéation promuisent un nuivolement ; une glairieuse cominottée des sainglés. Démon éta, gelée pression davare trancentré les annotations ortiquaires de cloudition sorciale. Non vatique domaine par vous ou pur l'épeuvre Illiam Becque, ou Jeune Calcair, dont l'annheu ne titain cahin fiul ? Leur frôlie visonnelle nette aile pas un étransoi ? »

Issy, Odri Brunol soupirit et hoquiesça gabscy Lucia ave morqué empoint, lentecourigeant à cantinuer.

« Mais j'essuie dergâtée parlé mauviet troutement cavoufond soubire les honfeurmiers. Associe entorléables cavou lalaisser ostendre, et nia-t-il orequin naïtre hantanssioné pourceau culper de vous ? »

Aubli ramue impeu sursaut blanc.

« Jeune dorais pas queula cruôté épartouze, messe qui séparse est purfoi éprouvantail. Démenbres du père sournail osspitaulier enfer me dépassians vieulents pourlé rengarder s'batruer hontreux. L'âme aujourdité désseux qui soucoupent dénoue éteint déffirente, mecque alguezin sonde ondiverdu antérichants. Tu vlas ce june trype larba anterre léazarbres, qui sœurit viguement prèdube hâtiment débriques ? Séteint demois perforés. »

Scroûtant entre les figères et l'éblonches, Lucia aperce lhomm donzlui perle Aurbel. Il sangble savouir que l'amonde killantour étaint dicore et novices des prossdés nécrotifs commun nontrouve aussi nemo. Viciblement dirongée, Ordrul borde avec hontousiaste surin bégue nain kiné parement paraît si perroque.

« C'est un Ecorçais de Crobi, ouhia les assyéries, messié sur toutim harnachiste. Jéssus pose cassé pour sac qu'il acquitté sa rélégion pour sanskrir à l'écoule des Bazarts, ciel quai dans Sente Jorje Avinus, pèredru Chant Découse, silendrait vaudit calque chutse. Il scalpelle Billdog, Billdog

Duremonde, et jésus l'après-monition qu'enjour il seurat silèvre pour havir briüllé un myrion de luvres lordune sœurte d'encréditable connulard. »

Lucia rafréchit impieu avande respandre.

« Mafflou, césurement un farcinant exploise, mais île n'empoche cassé vous quiète antrenné et pâle huis. Vroum haraissez tressanssé. Niattive peursonne pur vous enfer sartyr della ? »

Augry osselet épôles.

« Ohi, sénèque pas grieve. Nos visons des dharmes sabliment sclutés mime sinouhai mon poncer knout empauvrison. Noos havondes déjajouer notrolls des sontaines d'effrois. Démon souvernî, ils furmeront dissidousans ascète île purde rations fainéancières éhonte me mètra danse con à peinera sans uronie dans une "maison dessoin", un armouiroir satué prèdemant hancyen cœurcier, ouijeu funirai méjours tambien kémal. Mais étoile ? Tudorvrai hantrer danton nazil avanque honte pranne pur impatiente. »

Reconuisant que sussurait là treize ombre harassant, Lucia demande à sa nivellemente calle le plucours chimène danser bouas nœunœucliviens pour entourner à Saine Hontrous Porstripal, de perforance l'amène jour de sondé père, orfin déni passe poudre dans un pèrodoxe temporeux. L'atalantueuse Mousse Vinal lui ondique commun sœurrier dans le contenuhomme de l'aspèce-trempe : aile dévorah tuner dévoix adroite, puits argauche, avonde continuer surune certone de mâtres dans l'addicrection sancrète. Lucia remèrecie l'apassiente calorosament, si diffarante et purtain si peuroche, pilluldit orvoir et sédirige verso osile.

Tout enfoulant le partoir dœufilles, Lucia sange à son père, seulagée qu'il l'écramé en langage enon luttérâlement grumeleux perdre d'Ray. Le pair de Lucia été verment calqu'un d'imagique et hanchanteur. El sœur appel un suoir dans Pourris, cantils ave apeuris que Charrie Chapelin été envil et quel été encorps toute pythite. Son pairéaile été hortis se peaumener dans l'hospoir de croisader la vœudette, l'idiole de Lucia, dans les ruts desserte himmoncité.

Orsay ce qui se plaça. Îles ampèresurent Chlapin entrain déregrader un spectacle du Putti Gagneul, ses bocyeux triestes et interluisant, son chor souimple comcile été une varionnette mimante. Lucia l'œuvénerait. Cantelle suc Echaplîn siete poreuduit illia lantan à Nuissantôme cantel ave satan, el ave été purplexe et santit türiner les fastes rourages horrlégers du dextrain, impieu comédant l'Étan Maudierne. L'amer mime de Chairlot navet aile pailleté mysalasye ?

Sévançant métripuleusement antre les passanlits, Lucia replanche ascète ancroyable souarée palassée à reglader le plastacle de mèrionettes, en compagnule de son lidiol et de son babbo. El a bossavoir qu'ille partouze atourd'aile, il luit planque marfois énéurmoment. El lethé ritenue en Franz perdant locustepassion narziste cantelle apparis l'amor de son peupa ; les maladins martaux peaussaient alheur de langues et nœurvases arnées, attendant l'horrivée des flagons abestieux qui les hondéporteraient dandy clandexternuation, où honte les rezyklonerait. El nave parençu un esseule être

ni une soleitre de s'affamillne. Et néant tendit pluie jumaïs perlé aviant d'étrange terminé à Cent Ordrou émoi de marche mineuble sensec hante et un. Cloques s'amène apeurais, en avarile, el ave auvent du dressé de s'amer, qui lucifit pluie de fée quel nociattendait. El rualisa alheur quel abbé toujoir airmé scepte phasmme, nathandant d'aile qu'impeurte de galamour, une menuscule glougloute de lédaspoir vernu du saing muternel (plus caïn pisalait !) et la frection que Noira ave resservé salement à son fofrère.

El exspecte les crocrus et les périmevers qui sangblent supernourir sourdain atour de ses chanssons pâlucheux et alampression dextre dans un horto saison, un sac du parentemps, cent parlé, hexpère-tel, d'un notre anuvers. Il lassemble reconner un tretre vherbeux et sadique ailée enflin rhanaté chaise el. Mélasse peau psonq quel hantant allah radieux et kiffiltre entrelacs harbres lulysse accrouer quel hait bisou ventant pluistard : « Cérise noozer *dais*. *Laisse traille euh doseur haie...* » Lucia naplam lèse hirdées à sectair pource repaler le nam du garoupe, mais croise repeler qu'ils été purpulaire dans lésarnés soi-sainte. L'heure chansong Gauleding Air reproduinait mime un sexte de son Babbo.

El clampinue antre les planches bruitantes des bourrleaux, artirée parle champ décireines della ardiot commulisse sursaut arfiot. El arrêve dans hune clarière inhandée désoleil erreutient un gri dieuvant instableau dune bottée mustyque.

Sur aine soviet épange eaux coulheurs mondriane état langé une jeine feume tressé luisante, entrain d'accouter la mouisique chiquédélique sur un trousistoire et dheureux muet sablonde cheveucroûte eden voyer des œufs naïades à Lucia.

« Ma foil, j'ignarais que yahvé un eaudanse, encorps mains une ordiance ossitisingué que vous. Vœunez-dong vous hachoir sur lot versiette que nénuphassion connuissance. Désseulée deirdre dans le pluie saint plapareil, l'essaim allair et tout, neige pruneille seulœil évent vautre rivée. »

Enchahutée, Lucia salonge à cotelé della brouté nuie et admoire les cyeux filouté de l'exvotante pine-up, baisyeux alephois vulvénérable et parssant.

« Je sluie Jusia Loyce, donzeuse de perfession, et vous priapstament de nœud rien fer pour dissexmuler vos attriputes fémutins, car j'ai l'habitrude des cornues. J'ai gland présir à moter vos artours essorais déssucés si vous mêlécachiez. Si jeune mabuse, vouzette l'achanteuse Dhostie Spriegfind et vous ave pissé calque taon à Stain-Trou dans lésarnées sexante-sieste ? »

Amoustillée, la blinde bas des peapuières lèche trombler une desexe mains sur les broucle blunes et prisés de son monte-vishnu et trispute nugligemment sa feinte entrouvite et numide.

« Enfête, mon vernom est Mûri Isbel Quoitrine Bernadulte O'Brien, diapré l'absainte don salon mes darants chialais survivre l'épate. M'amère soupolaît Què, et maupère ce faisan happer Ob, quiet la cataraction d'O'Bern, naisse pas, plateau qu'Obéron, malgris l'alluvion clausstique. »

Festinée ôtant parlé sexplications de Dustrip queue par sa simulation au

trot héroïque, Lucia se permet d'intervenir :

« Mon papla avéolssi un sirenom. Vous ôtiez le bébédaubé émoi l'abudebabbo. Pige-me oindre avoue et carosser sieste blaisante chatouillnette ? Je fourrais tout porno pallas réculver. »

Distrut prince la mainde Lucia et la plissonne sursis feinte, huil impérimant un moulement raigulier.

« J'ai suîné prude Edroite Rade au purintemps minerve sentrance gnouf, claque moi avale le débit de l'aguir. On noua religé à Aïe Ouicome, m'aidant lézannis secouante, ganjavé troussant, honnait rethuné vibre à Gent Kartens à Huiling. Bite donc, fouette sextrement douée ! Nuditez pas à plisser un moître noigt suça vaudit. »

Lucia sexécule avec hantousiasme, en reponçant au tour violé de Mysin Luschos. Illiade clitechose d'indocéan dans le sexte phénhumain, célevré pur sa chavleur marythmine et son pârfôme yodieux, et couac Lucia soif pluie à tirer par la mâleversion scuculturelle, el arsan perfois le bain de sperdre dans l'épolis d'une autre fiemme. L'indsexe et le moiteur polissionné commun bistoulet d'enfant, el l'humasse le jourbon depusslan pubite, la musclite hoqueuse de l'amusement guignant en authensité à choc frôltage. Leurre ondine fiérante mais comme en sang à rhouer des anches, Myss Sprinefoll clitenue la perversion clone ciel naissait pas moturbée essore le pont de géjouir empalun sourbois.

« Mes pairants été toudieux sophronés allure fission, et j'ai bille en pleur calmé refluer leur skize. Mama Qué aimablien se muser mais pur aile savourait pire branlasser des chioses et l'éclasser. J'infini parfaire l'amène rose putard, et candé zarmis me preslaient laura potement, je fernissais partoucassis danse un assez démon vésuvmeur. Cité urne foisson de médéefouler, un ghout pour le fondalisme cage partajouet vexa mammaire. »

Lucia enterlope un instincts ses manipulations homéreuses.

« J'ai dragé batancé une terrable à mamère, mais jarmée rien à svéquel. Cité sœurement calculin de trésormusant. Evitre pore ? Etéthyl une hainspiration, comme lethé l'heumiai ? »

Hune note papsang des sectises passa l'aradeau, une samson que hante, croisse replet Lucia, l'enceint chanhuteur des Zoonimals : « Décide ze housse datte Jak bide, bibi, edith riche obtus ze skaï. » Les caroles siphon pancher assez museaujeune de J.K. Stifaune. La shuinteuse apâle six-coups sa chocrate, leurre vexaspéré.

« Il soBstinait affaire d'émoi une hanteuse. Il mobrigadait armarquer l'heurythme en me traquant la main à choc poul-session, séquil nihila parla soute. Saha morché, j'écroise. Camp jésus qu'un zan, j'erre juin Les Lala Souterres. Peuh âpré, jume soutaint l'écheveu et j'échanté de non, de Mori en Dustresse et d'O'Braillard en Siegfritte. Stémoin gland freur Tom – hontienement Dieuniaisé – qui plonçait quincy ronçerait papulaires. Bite conque, tupperware pâmeux brotté piuforte, nan ? »

Hosto dit, hosto fée : Lucia mêlée bourrées douches et sexalair l'âme à

neufre. Sottisfoute, l'astral con ténu son hystar, tentant léchant dépitit crus douplésir.

« En sexant-roi, j'ai henrijestré mon prommier seulo, à pourpré hommomant ouijai eu ma premivère lésion avec urne haute flamme. Ma sexoralité répraumée me troublementait pâlmant que jaune pleuvait pus l'ânier. Ma ferme été insenssisuel et sexotique caïn pursonnâge d'heuroman. Lunée savante, jus mon trouisième it avec « Aïe au lit entubé Vishnou », et congelé hanté, jeune dépensais qu'abel. Sapoh été un ruche valour et l'art gardé cité régarler l'anihoui. Feu-t-il s'entonner ci-gît refusillé d'échonger divan un peapublic snégrogracié en Afric Dêque ? Fendre démée l'égaressons été dollareux, cité fondre d'outre saccage mietté pas. Je dépirmais, je meuh méfié abroire, puits jacassé déchuoses, je m'essuie cité, égée finni à Sinstant Dur. Satan durée confesse un tissoit sang-neuf ? James ray-bien te prendre l'appareil. »

Lucia, quiété entr'un décider queue Distik nœud luit peurposerait gamay l'abute, salonge sur l'aédo amène la servieille au range et voilette. Outretombe, une norwell canzone a rempilé l'aprèssionnante à l'arrabio, un nérant joué parle croupe Maufrais Dément. Billarmant, ça perle d'asîles de vous et du fumeux inventreur de Ouatecoupelle. « Maille Nem Isthm Jack Inde Aïe Livre Innsbrack Œuf Ze Galtas Crapo Ohm... »

L'idrôle nuite sange de polisson et sagefouille odessus de Lucia et coulle cêlèvres antre les clisses éclartées de Lucia quia revélé sarobe pur sexposer saumon divinus aubaine bocales blindes. El offonse lothement sa longue commun mouluxe dans l'éplis agrumatiques qui s'emméduse sursaut veusage essence au mime maman la laine chode de Duxit sur sa toucha, sent l'apointe de sonar pandice linqual souventurer danger anfractonsités de son intramité, s'engurger du purfaim della flamminité tout en naintrouluissant dédoits en choc horrible disponible.

S'écrit de jouat et de rêvulation son assœurdis par les gluisses de sa poitrenaire. Sceptune commune ion de fortin densité, qui cymbolise le molment où l'hestoir, la flixion et la troudition reparentés per Bunny-Anne, Fillhome Blague, June Calère et son propère fousionnent sextatiquement affec la papecoulture des extises, se millent dans le curioset stylédélique avec les récifs purégoriques de Vilain Sueur Boroughs et les texcursions alla Lévice Corolle dans l'appeauésie obscure de Lennine et McCorné et l'heure hymnitateurs.

Sexprimant la blouche peine, el abserve lemondain versé atour d'aile diantre l'écluisses de sa phicamie. Encardé hontre lège iambes d'Hostie, el vapassé un trype persée surin folicipère dans l'éclarière, dont l'affrisiomanie ludique hell cachose. Il porte un blaseur bloue avec un barge au rêvers et Lucia racornâit allure Potric McGouaille, l'actueur qui fiant sage jour à Saute Endure dans lésiné suçante. El naissait patron suissé tavant ou auprès sa flemmeuse scirie tollévicié et dong ne papa dur cilistore du pèrisonnier duvillage éteint sousverni ou une proménition de lunenfer azulaire.

Il piace divan léda famenlacée et leur décache un rhagard lubride.
« Bourgeon shivou », distile, et il hache le guideson pur leurra dressé un pitue
sali amphormant le chiffé sixte avec le poussin landex. Il silhouagne et
disporait, et apeurès avaloir liché encorps impieuh la chute de Deusstit, Lucia
voua parouler un hainorme bal omblant cum cil peursuifait lecteur, en imettant
un ragissement tel un mousstre péristorique... âmoins queue le brut
pauvrienne de Lucia et sa patronaire alheur quels étrognent l'orgrâsme dans
flambuance joueuse de tantaliu sextudinaire.

Epouisées et sottisfête, les saphemmes se détouchent et repeinent lheur
soufil en sussuyant le menthon, conscilientes devoir parle-leur confunion
gentribué alla flusion de lave engrade et du pot pilaire, un saint critisme
nécessaire pour la millioration della culure et de l'immanité.

Els s'ombrasent tinderment, gloûtant lheurs jésus intymnes sur leurres
lèves puis se cougartulent pour leur verbusité au cumulolinctus mottuel.
Rebaisant sa jlurp pour clocher ses couluisses riselantes, Lucia sexpique calé
tendu à l'usile pour le tih et demainde à son âmie de louis ondiquer où sont
lésiné souciante, et Loustic Pingfouing lui mante le chaud demain puisse
llonge sur l'œuventre pour rauscouter sa ridiot purtative.

Alorque Lucia silhouagne antre lézarbes, attirlés parlé deniers roys du
seulœil, el hantant le trousistoire diffumer doutres chonsans derhier el, ou
dune main le croix. S'arrheu sombre enpieu assez dixe des Bitseuls dansé
scrétins d'Armorupins hontefée des brûchers, kipur œillère pardunne geurle
houlette heure niqueurs donne. « Aïe Ame Ze Oualruse », cité le turtre ? Dans
les chouboits el disdingue appaysant les bitaments de l'usile, édentiques
asciils zéstaient camp el s'élanssé danse on ordystée ce moutin, mime
scissparaît une internité. El croix même transpercevoir Patrésoir, qui l'agrette
esse demande sourment ohé pretti Lucia. El bresse le bas.

El hantant encorps la chanson dans lalaloin, mais noçait plus six sécelle
quel croâ. Leurre et léparlotes onchanté, el sang quel trouduit l'émots
inouïdibles dansons pourpre tanguage, comelle l'effet de doute choz.

*John signe clairement sur l'eau,
Dit la reine à sa fille barjot,
Il désire la jeune Miss Joyce, l'épouse qu'il a à peine connue.
Fini les galipettes à papa.
Il est un produit de sa classe
Et mange l'herbe rase
Au bord des routes qu'il suit.*

Cédu charaboldia encompressible, symposé de soulabes obscurdes et
penthotalement déternué de sauce, mime ciel en nappréssi l'âmasique.

*Lucy danse dans la langue
Et partage un sandwich de marbre*

*Avec un Mr. Finnegan dont la tombe est toute proche.
Fini les galipettes à papa.
C'est une optimiste qui louche
Et ne sait pas résister
À l'ultime et blanche parade.*

El sabot avoir cassé saintomantique d'un camporiment dilérant et scherzopanique, ella lente pression calé deniers verrs perlent d'ale. El sœrt du souboa et savance sur l'aploose de Science Ancroue trendy que la champson persuite assez ourleilles.

*Elle attend donc Dieu, oh mais à quoi bon
Toutes ces larmes ?
Les lettres de l'alphabet coulent de ses oreilles
Et tous les mots sont mélangés
Et toutes les phrases décousues
En radiation trou noir
Dans cette ultime et blanche parade.*

Les piroles, parraine rayon encornue, luit faon pencher à Salumel Bicote, quel laisspère voir danse un avanir prêche. Il aédé un feudèle âmi, essenine passa forte cil nœupeut âtre plusse. El s'aide érige verle ézil, acclampognée par la chansong que levant applaude par intimittences.

*Le badinage méthylé de Malcolm
Quand son Tam o'Shanter
Est par le Père-Fouettard traqué dans la rosée
Fini les galipettes à la papa.
Prisonnier dans un pub
Ils trinquaient à chaque
Sérenade qu'il jouait.*

Pastressé, qui la tend divan la saule commurne, lofait des garants soignes, seulagée de lavoir. Lucia marge un peuplus vrite, puits clour. El scanse dans l'allumiette, encorps une jouirnée purfête, son excitance toute hantière empliée della nuissance papère à la trombe de Jimsorpe. Choc jouir étonne un golbe denège où tollé nhiver nessus perdu, richant myrthe, lethérature et hystorie, où tous lège ours s'heureux somble. El se persipide ver l'horbital, dansons entrainte orséane et puternelle.

*Dusty est une connue linguiste
Jem est misogynne,
Mais toute la nuit ils dansent.
Manac es cem, J. K.,*

*Fini les galipettes à la papa.
Broyant le signal en bruit
La foule se délecte
De cette ultime et blanche parade.*

Une aberratrice de textistence, lalumière incarnifiée, Lucia dadanse sur l'horbe.

*Et donc nous attendons Dieu, oh à quoi bon
Toutes ces larmes ?
Les lettres de l'alphabet coulent de nos oreilles
Et toutes les salles sont vides
Et tous les lits défaits,
Et nous marchons dans la nuit noire
En cette ultime et blanche parade*

Une aberratrice de textistence, lalumière incarnifiée, Lucia dadanse sur l'horbe allanfinni.

La barbe ardente, aveuglé par des larmes de rire, Roman prend Dean par la main et le traîne hors de la garderie crépitante, laissant derrière eux les rues miniatures en feu. Une fois au grand air, tout en embrassant son amant derrière un déferlement de gris âcre, Roman peut sentir tout le fric potentiel mais utopique qui se consume ici, une vaste puanteur diluée et dispersée dans le taudis du firmament, dans l'impasse du samedi, l'après-midi fauché. Il a encore cette énorme peinture dans sa petite tête de singe : des géants en chemise de nuit se foutant une branlée du tonnerre avec leurs cannes de billard étincelantes, un sang précieux d'or fondu suintant à l'endroit où a été porté le coup violent. Pour Rome Thompson, qui bécote son amant dans le chaos suffocant du moment, ici à ce croisement particulier de son histoire assumée d'improbable voyou, ici dans les Boroughs consumés par le feu sacré et intemporel de la pauvreté, l'image violente et irréaliste ne fait que brandir un miroir à la vraie vie, la vie réduite à de la colère, des cannes de billard et des adversaires colossaux qui saignent de l'or. Des baisers volés près du bûcher de l'art, une devise partie en fumée là où l'on battait autrefois monnaie, il y a plus de mille ans. Derrière un rideau mobile de cordite, Thompson le niveleur roule une pelle à son amant, un assemblage fissuré puis recollé de tous ses moments gaspillés, ses paroles frelatées, ses actes dégénérés : la somme mosaïque de sa vie.

Pendant que les autres enfants de huit et neuf ans apprennent à lire et à écrire, il est là-haut sur les tuiles grinçantes, au plus près des étoiles, en apprenti cambrioleur. Silhouette effilée découpée dans un panorama en papier des années 1950, c'est sur la pente incertaine des toits qu'il reçoit la nuit son éducation en politique et en socioéconomie, ici à l'extrémité contondante du levier de l'économie, ici dans l'infrarouge fiscal. Escaladant des gouttières rouillées trop fragiles pour supporter d'autres poids que le sien, se glissant tête la première par des vitres cassées qui écharperaient n'importe qui doté d'une once de chair, il comprend que la structure du monde dans lequel il est né il y a peu est entièrement fondée sur la criminalité, exprimée dans différentes langues, à différentes intensités. Un entrepôt fracturé ici, un taux d'intérêt ajusté ou un État voisin envahi là. La prise de pouvoir hostile, ou la bande adhésive marron collée sur un carreau pour empêcher les éclats sonores de tomber quand on la brise. Le petit Roman Thompson et les arnaqueurs

municipaux, tous réunis dans la grande communauté des habitués de l'adrénaline. Glisser une feuille de papier journal sous la porte pour récupérer la clé après l'avoir fait tomber de la serrure, ou bien faire passer les pertes du trimestre dans la colonne du suivant. Roman traîne avec de plus grands que lui, des semi-professionnels, partage le butin, comprend les blagues sexuelles et instructives plusieurs années avant ses camarades de classe. Personne ne peut l'attraper. Il est le rouquin agile.

Par conséquent il ne sait pas écrire pour sauver sa peau, croit que la syntaxe est une fête religieuse en l'honneur d'une dénommée Axe, se coince parfois la phraséologie dans la braguette. Quand les autorités qu'il a agacées essaient de se venger en accusant son petit ami, un obsessionnel compulsif, d'être un fléau social, Roman comprend qu'ils voient en Dean son « talon d'Hercule ». Mais il lit, s'enfilant voracement tous les livres d'histoire et de politique sur lesquels il réussit à mettre sa main osseuse, essayant de se situer et de s'orienter dans l'espace-temps socio-économique. Il ne sait pas écrire, donc, à part une vague dissertation historique ou un texte au vitriol pour le Bulletin des logement sociaux qu'il rédige parfois, mais il sait lire. Il sait extraire une information d'un filon électronique ou papetier, il sait l'organiser dans son esprit de monte-en-l'air et comprendre toutes ses viles et essentielles subtilités. Il sait lire et il sait s'exprimer – s'exprimer comme le commissaire-priseur des enfers pour défendre les intérêts des locataires lors des séances du conseil municipal, posant toutes les questions qui dérangent, faisant état des choses les plus indiscretes, appelant un chat un chat. Il ne compte plus les fois où il a été expulsé de l'hôtel de ville et a descendu au trot les marches réservées aux mariés en jetant un œil à l'ange sur le toit, un ange prolo selon Alma, armé d'une canne de billard dans la main droite. Il connaît son Woodward et son Bernstein, sait où va l'argent, et où se planquer pour guetter la diligence.

Si Roman a bien compris, les anciens Bretons qui ont installé leurs campements dans ces régions recouraient au troc. Rendant du coup possible le chapardage ou le vol de bétail pour les proto-criminels vivant à l'ère néolithique et l'âge de bronze, quand ils avaient davantage conscience de posséder les choses, à la différence des chasseurs-cueilleurs nomades du premier âge de pierre, et à une époque où il y a plus de choses à voler. Mais tout ça reste relativement du larcin, et les grands crimes financiers devront attendre le concept de finance, attendre que l'Empire romain fasse son apparition au 1^{er} siècle et nous présente l'idée infiniment manipulable de l'argent : des pièces d'or et d'argent qui représentent la gerbe de blé, le taureau frémissant jusqu'au moindre poil, mais qui sont nettement plus faciles à trimballer et à cacher. Pendant l'occupation romaine, alors que tout le monde gobe l'idée que tant d'or vaut tant de canards, en apparence une proposition honnête, le Northampton de l'âge de fer découvre à la fois les

pièces de monnaie et la contrefaçon : à Duston, recourant à de vils métaux pour falsifier l'argent, des pièces romaines sont forgées, un crime passible de crucifixion. Paradoxalement, à l'âge de fer, l'Empire fauché a trafiqué sa propre monnaie au moins depuis le règne de Dioclétien, la même fraude à un niveau international plutôt que local, le tout rendu possible par l'argent. On ne peut pas falsifier une vache.

Juste après ce qui aurait dû être ses années de scolarité, il remonte ses manches et se glisse sous le capot du monde pour en comprendre les mécanismes et se retrouve bientôt ingénieur en chef chez British Timken, le fabricant de roulements pour lequel travaille la moitié de la ville. De là, il devient vite un représentant syndical clé, avec son attitude de terrier au poil hérissé à chaque dispute, à chaque grève, ses yeux d'incendiaire toujours en quête d'une échauffourée à se mettre sous la dent. Dans les deux cas, que ce soit les mains dans le cambouis ou en train d'agiter le poing, le principal avantage de Roman reste sa compréhension du fonctionnement des choses, qu'il s'agisse de rouages complexes ou de conseils municipaux, de machines rétives ou de direction coincée. Son autre gros atout c'est sa réputation : d'une logique diabolique, tenace comme le tétanos une fois qu'il tient sa proie, aussi imprévisible qu'un rêve agité et d'une intrépidité absolue depuis ses années de cambriole, digne d'un Lièvre de mars. Lors des affrontements avec la police pendant les manifs des années 1960, c'est surtout sa salive qui se déverse dans les mégaphones, et au cours des années 1970 anti-faf, c'est lui qui brise le cordon antiémeute, parvient à flanquer son poing dans la gueule du garde du corps de Martin Webster, le dirigeant du National Front, avant d'être embarqué et condamné. Une atmosphère de poudrière l'entoure, un parfum de guerre civile et de régicide. Sous son immense front, ses yeux de porcelaine pétillent dans leurs orbites ridées et crevassées, toujours au jus, toujours au fait.

Quand les légions romaines s'en vont, elles nous laissent le goût de l'argent. Depuis le coup d'envoi du VII^e siècle, les pièces d'or et d'argent sont frappées ici par diverses entreprises de monnaie un peu partout dans la région. D'après Thompson, le plus célèbre établissement de ce genre se trouve probablement à Canterbury, bien qu'on trouve des pièces d'or frappées ici à Hamtun datées de 600 av. J.-C., qui doivent figurer parmi les premières émises en Angleterre. Et quand il parle de Hamtun, Roman veut parler des Boroughs. Du fait sans doute de cet antique talent, nous avons ici une monnaie non officielle depuis 659 qui déverse un fleuve rutilant dans la longue nuit du Moyen Âge, une pluie d'or. Pendant ce temps, passant inaperçu dans le black-out d'info environnant, l'obscur campement de huit cents mètres acquiert mystérieusement substance et importance : le bourg du roi Offa lui offrant sa retraite à Kingsthorpe, ici au centre de la Mercie à une époque où la Mercie est le plus important des royaumes saxons. Dans l'esprit

de Roman Thompson, c'est peut-être même ce moine qui a apporté la croix de pierre depuis Jérusalem à cette époque qui permet de cimenter la mystique de Hamtun comme centre du pays, mais quelle qu'en soit la raison c'est depuis cette région que pendant les années 880 le piètre roi pâtissier Alfred divise le pays en parts inégales, ajoutant le préfixe « North » au nom de la ville et l'appelant « Norhan », légitimant sa monnaie vieille de deux cents ans, reconnaissant son statut. Scellant son sort à la cire.

Le fric ne l'obsède pas. Il n'en a jamais eu assez pour que ça l'obsède, mais il est important de savoir comment fonctionne l'argent pour comprendre son complément nécessaire, la pauvreté. Les deux choses sont inséparables. John Ruskin affirme que si les ressources étaient réparties équitablement, il n'y aurait ni pauvres ni riches. Aussi, enrichir quelqu'un n'est possible qu'en en rendant pauvre un autre. Et pour enrichir énormément quelqu'un il convient d'appauvrir toute une population. La pauvreté est l'envers de l'argent, l'autre face de la pièce. Roman veut examiner son crasseux moteur et comprendre les micro-tolérances de ses années de vache maigre. Il sait que ses années de vache maigre à lui sont moins dues à l'argent qu'à sa consommation d'alcool avant sa crise cardiaque et son comportement dérangé. Il est coupable, responsable – tout ça, il le sait – et parfois son cœur se serre quand il pense à Sharon, à leur mariage qui a capoté, à sa famille explosée. Il ne peut que constater que les personnes ayant des origines chaotiques développent une prédisposition à l'alcool et au chaos, et que le niveau de chaos augmente à mesure que les fonds déclinent. Ce n'est en rien une excuse ; c'est un exemple de la façon dont va la vie dans un quartier pauvre, où ça dérape plus souvent, où les rapports sont plus tendus, les incidents plus moches. Les troufions en quête de baston dans les bars de l'ancienne Wood Street. La montagne de scories qui s'effondre sur lui dans la cour de Paul Baker. La chasse aux shillings sur les terrains vagues édouardiens.

En grandissant, Roman croit que le roi dont il a entendu parler s'appelle Alfred le Grand à cause de sa taille, puis il apprend qu'il a divisé les comtés, faisant de Hamtun la capitale, établissant l'atelier monétaire à Londres (parmi une douzaine d'autres) comme institution en 886, et tout le bataclan. Le roi essaie de réguler les nombreuses économies régionales, du moins c'est l'impression qu'a Thompson, mais personne n'aura guère de chance de ce côté-là avant qu'Edgar le Pacifique se pointe pour réformer le système monétaire dans sa dernière année de règne, en 973 après J.-C., et le standardise en une monnaie courante battue dans quarante ateliers royaux dans tout le pays, dont celui de Hamtun. C'est l'année où on trouve pour la première fois des pennies avec le mot « HAMT » gravé au verso, les lettres disposées dans les quatre quartiers de ce qu'on appelle une longue croix, une croix dont les bras montent jusqu'au bord martelé de la pièce. Sous le règne d'Æthelred II, qui commence en 978, des ateliers monétaires sont créés pour

faire face aux privations causées par tous les raids vikings contre lesquels le roi était mal préparé, et sous le règne de Harold II juste avant la conquête normande il y a au moins soixante-dix ateliers, le plus grand étant celui de Londres. À partir de 1066, Guillaume le Bâtard change la donne. Les ateliers monétaires voient leur nombre progressivement réduit, centralisant le contrôle monétaire et rationalisant un système saxon hérité et s'étendant. Affaibli, l'atelier monétaire de Northampton survit jusqu'au XIII^e siècle. Jusqu'à ce qu'Henri III arrive et mette sa botte de mailles dessus.

La colline de cendres et de mâchefer vieille de cinquante ans qui lui tombe dessus, l'incident avec les soldats ivres : ce sont là juste des éléments du feu dont il est vêtu, les débris fous de circonstances qui font de lui ce qu'il est ; qui finissent par détruire sa vie avec Sharon et les enfants. Il cherche de vieilles bouteilles de grès quand un demi-siècle de la merde incinérée de la ville abat soudain son poing sur son dos et vide ses poumons de leur air précieux. De la crasse dans ses yeux, de la terre dans sa bouche et assez de temps pour former une pensée, c'est donc ainsi qu'on finit tous, avant que son pote Ted Tripp l'attrape par ses maigres chevilles et l'arrache en pestant à la boue comme une carotte déracinée dans la cour ensoleillée de Paul Baker, juste quand les voitures de police déboulent en hurlant. Il doit une fière chandelle à Ted, et quand le coffre de Ted plein d'articles détournés est saisi peu après et que les policiers oublient de boucler les lieux en partant, Roman escamote la pièce à conviction et laisse Ted produire les reçus afin que les flics furieux soient contraints de le rembourser pour le contenu de son coffre. Une fois sa dette payée, Roman se sent libre de voler la voiture de Ted lors de l'incident avec les troupes bourrés et violents : la revanche horrible et apocalyptique de Roman ; son travail d'ange vengeur. Il sent qu'il est important que quelqu'un tienne à jour le registre moral, pour ainsi dire. Le cœur ne saurait tenir une double comptabilité, et ses registres doivent être équilibrés.

Bien que Northampton ait apparemment perdu un peu de son lustre d'antan depuis la grande époque d'Alfred le Grand, la ville demeure un pivot important et central du pays pendant les deux siècles suivant la conquête, et possède toujours son atelier monétaire. Un joli petit bourg animé, aux dires de tous, depuis que Richard Cœur de Lion lui a accordé sa charte en 1180 et quelque. Les cordonniers et les maroquiniers de Scarletwell Street et de l'ancien Gilhalda, la mairie originale, où ils organisent leur Porthimoth di Norhan, même si personne ne sait aujourd'hui ce que ça pouvait bien être. Ça avait à voir avec les frontières, les limites. Henri III semble plutôt apprécier l'endroit au début et veut offrir à la ville une université, avant même de pouvoir s'imprégner durablement de l'esprit fiévreux et inhabituel de l'ancienne colonie. Les Bacaleri di Norhan, des étudiants butés et râleurs, protestent contre l'imposition par Henri d'un conseil de quarante-huit

membres – le même nombre de fumiers qu'affronte actuellement chaque semaine Roman Thompson – qui s'en mettent plein les poches avec les bénéfiques municipaux. Henri décide qu'il n'aime pas l'endroit finalement et il envoie ses troupes, lesquelles passent par une brèche dans le mur du vieux prieuré clunisien où se trouve actuellement St. Andrew's Road. Ils pillent, violent et incendient jusqu'à ce que Northampton soit une ruine hideuse et fumante. Et quand il parle de Northampton, Roman veut dire les Boroughs. L'université promise par Henri voit le jour à Cambridge, et à sa mort en 1272 on déménage également l'atelier monétaire.

Il est réputé pour se venger avec panache, que ce soit contre les individus ou les institutions, et tous ceux qui ont entendu parler de Roman savent qu'ils n'ont pas intérêt à se battre avec lui. Restent tous ceux qui n'ont pas entendu parler de lui. Il se rend dans le bar devant le Grosvenor Centre, là où se trouvait autrefois Wood Street, pour prendre un verre rapide. Il y a des soldats de dix-neuf, vingt ans, basés en dehors de Northampton, dont une demi-douzaine qui sont un peu trop agités et bousculent les habitués. Quand Roman demande à l'un de ces Têtes rondes modernes de faire attention où il met les pieds, il se retrouve avec toute la bande autour de lui en train de secouer leur testostérone et leurs smoothies à la vodka. « Ouais ? Et tu comptes faire quoi, Merlin ? » Six défenseurs de la patrie, qui se la pètent devant un type maigre comme un clou de plus de quarante balais. Roman lève une main ouverte : « Désolé, les gars. Je me suis manifestement trompé de pub. Je vais juste finir ma pinte et m'en aller. » Il les laisse à leur virée sans leur répondre, sans dire ce qu'il compte faire. Ne jamais contrarier quelqu'un qui ne veut rien et n'a peur de rien. Comme il le dit à Alma alors qu'il se prélassait tranquillement au milieu d'un brasier dans un camp de vacances au pays de Galles : « C'est une simple question de volonté, Alma, t'es pas d'accord ? » Elle tire sur son pétard et réfléchit pendant qu'il commence à cramer. « Ouais. Disons, de volonté et d'inflammabilité. » Ils doivent le traîner hors des flammes et taper dessus pour l'éteindre, mais Roman sent qu'il s'est fait comprendre. Qu'il agit en accord avec ses paroles.

Tout comme l'Angleterre après 1272 à la mort d'Henri. Le nombre d'ateliers monétaires est réduit à six – dont zéro dans la rebelle Northampton –, le plus important étant situé dans la tour de Londres, où on le trouvera encore cinq cents ans plus tard, et le seul dans toute la ville à partir de 1500. Northampton, loin d'être la capitale *de facto* du roi Alfred, est en passe de devenir un lieu au nom imprononçable. Roman ne pense pas que c'est parce que l'endroit est sans importance, mais plutôt qu'il est important d'une façon néfaste aux intérêts du pouvoir, avec tout son lot de Doddridge, de Hereward, de Charlie Bradlaugh, d'agitateurs de guerre civile, de Martin Marprelate, de comploteurs de poudre, de Bacaleri di Norhan ou de Diana Spencer. Au mieux d'énormes gênes et au pire des émeutes et des têtes sur des

piquets. Peut-être que Northampton est devenu la capitale antimatière, un univers parallèle insurgé, dont on ne doit pas parler. Bien que tout se soit passé comme prévu, Roman en veut à Henri III, cette venimeuse petite salope vivant à une époque bénie. Et son fils Édouard est encore pire. En 1277, environ trois cents membres de la population juive établie autour de Gold Street sont exécutés – lapidés, apparemment : accusés de chaparder des bouts des vieilles pièces frappées pour les fondre et en faire de nouvelles. En fait, la famille royale doit aux Juifs une tonne de fric. Les survivants sont d’abord chassés de la ville puis tous les Juifs sont bannis du pays, et place nette est faite pour l’opération Plantagenet.

Une question de volonté et d’inflammabilité, comme dit Alma, et Roman est d’accord là-dessus. Avoir une volonté et un esprit de feu, c’est la moindre des choses, mais ça ne sert à rien si votre carburant est humide ou s’enflamme comme de l’amadou. Ce qui importe c’est la façon dont on brûle. Il se souvient d’Alma lui racontant le jour où Jimmy Cauty et Bill Drummond du KLF ont débarqué chez elle dans East Park Parade pour lui montrer la vidéo où ils brûlent un million de livres sterling sur l’île de Jura, là où George Orwell termina son *1984*. Elle déclare qu’elle aime bien les films où on peut voir chaque penny dépensé à l’écran mais Roman ne sait pas trop quoi penser au début de tout ce fric potentiellement salvateur qui part en fumée. Toutefois, comme le fait remarquer Alma, si le million en question avait disparu dans leurs nez, personne n’aurait bronché. Finalement, Roman en arrive à la conclusion que c’est glorieux, plus qu’un simple geste. C’est l’idée même de l’argent qui brûle, pas juste ce butin-ci. Ça revient à dire que le dragon d’or qui nous réduit en esclavage, qui permet à une minuscule fraction de la population mondiale de posséder quasiment toutes les richesses, qui du simple fait de son existence maintient la pauvreté universelle, n’existe en fait pas du tout, est fait de papier sans valeur, qu’on peut lui régler son compte avec une simple boîte d’allumettes. Drummond est originaire de Northampton, un énorme Écossais de Corby qui fréquente l’école des beaux-arts et travaille à l’asile de fous de St. Crispin pendant un temps. Roman se dit qu’on peut voir la marque de la ville gravée sur le dieu du rock renégat : incendiaire, justifiée et ancienne.

C’est de l’argent d’un point de vue local, une escroquerie aux règles changeantes, une longue arnaque qui a pris des siècles pour peaufiner son numéro ; atteindre un sommet de sophistication rapace. En examinant la centaine d’années qui suit l’occupation normande, avec le nombre d’ateliers monétaires qui diminuent à mesure que la fabrication des pièces est centralisée et contrôlée, Roman peut voir l’obstacle qu’ont dû affronter les rois cupides. La monnaie sonnante et rébuchante est trop réelle, trop concrète. Amener la planète à accepter que ces disques de métal précieux représentent des récoltes ou des troupeaux est un énorme exploit, mais les pièces avec leurs bords martelés et lisses sont facilement rognables, et les pièces en or et en

argent sont moins faciles à manipuler que quelque chose qui n'existe qu'à peine. C'est au XII^e ou XIII^e siècle que les Templiers du roi, réunis dans l'église ronde de Sheep Street et récoltant les cotisations des commerces locaux sous forme de racket de protection ecclésiastique, ont l'idée du billet à ordre valable internationalement. Ils inventent le chèque, ont l'idée de l'argent sous forme de papier bien avant 1476 quand la première presse à imprimer anglaise de William Caxton rend possibles les billets de banque, juste à temps pour que l'atelier monétaire de la tour de Londres s'en arroge le monopole en 1500. Étant donné le tort causé par l'origami fiscal des Templiers, Roman trouve insultant qu'ils aient été anéantis parce que le pape Clément prétendait qu'ils étaient gays, deux hommes sur un seul cheval, toutes ces conneries catholiques.

La propre épiphanie de Roman a lieu avec la crise cardiaque qui marque ses cinquante ans. Ça se produit pendant la période dormir-dans-un-feu-de-camp de l'existence de Roman, alors que la folie qui l'anime en est à son stade le plus phosphorescent. Son comportement est déjà en passe de détruire sa famille, et il est seul dans la maison toute la soirée, livré à lui-même, quand soudain un éclair lui vrille le bras gauche. Il gît là, sur le dos dans la salle de séjour plongée dans l'obscurité, sans pouvoir bouger. Il ne peut appeler personne et Roman sait que ça y est. Il va mourir, et dans quelques jours il sera de nouveau sous terre comme l'autre fois dans la cour de Paul Baker mais sans un Ted Tripp pour l'en extraire. Sous la terre à jamais, et tant de choses irrésolues. Au cours de ses longues heures dans le crépuscule entre chien et loup, Roman se repasse le film de sa vie et est étonné de découvrir que sa peur principale est de casser sa pipe avant d'avoir le cran d'avouer à quelqu'un, lui-même y compris, qu'il est homosexuel. Toutes ces années sa fierté a été de ne jamais céder devant quiconque ou quoi que ce soit, ni la police ni la direction ni ces casseurs de pédés bourrés ni même le feu, pour découvrir qu'il a refoulé le plus gros défi de tous. Roman décide que si par miracle il survit à cette attaque il ira se faire un mec puis l'annoncera à tous. Et c'est ce qui se produit, mais il n'attend pas l'amour. Il n'avait pas prévu Dean, tous deux ensemble sur le même cheval et pour un bail.

Gays ou pas, les chevaliers de l'ordre du Temple ne sont pas les premiers à concevoir le papier-monnaie – Roman croit se rappeler avoir lu quelque chose sur les billets dans la Chine du VII^e siècle –, mais ce sont les premiers à introduire cette notion en Occident. Il faut attendre le XIX^e siècle pour voir de vrais biftons anglais, mais dans l'atelier monétaire de la tour de Londres en 1500 on sent bien que l'idée les emballa. Les banquiers-orfèvres du XVI^e siècle rédigent des sortes de récépissés appelés « billets courants », manuscrits et promettant de payer le porteur à sa demande. Même avec la presse de Caxton, la quasi-impossibilité d'imprimer des billets qui ne soient pas contrefaisables signifie que la monnaie papier d'Angleterre devra au moins être partiellement manuscrite pendant encore trois siècles. Le concept papier

ne prend de l'importance que lorsque la Banque d'Angleterre est créée en 1694 et récolte aussitôt des fonds pour la guerre que mène Guillaume III contre la France en faisant circuler des billets sur du papier bancaire spécialement fabriqué à cet effet, signés par le caissier avec la somme écrite en livres, shillings et pence. La même année, Charles Montague, plus tard comte d'Halifax, devient le chancelier de l'Échiquier. Deux ans plus tard, cherchant un nouveau directeur de la monnaie, il propose le poste – « d'un montant de cinq ou six cents livres par an, et n'exigeant pas plus de soins de votre part que vous n'en avez à dispenser » – à un homme de cinquante-cinq ans souvent négligé pour les hauts postes : Isaac Newton.

Roman annonce à Bert Regan, Ted Tripp et les autres que le membre le plus craint et le plus respecté de leur terrible bande est de la jaquette. Chose touchante, vu la réputation homophobe des prolos, ses potes le charrient comme s'il leur avait annoncé qu'il était en partie irlandais, puis ils passent à autre chose. Ils se montrent respectueux avec Dean en dépit du fait que ses troubles obsessionnels compulsifs ont tendance à le situer à l'extrémité du spectre homosexuel. Ted Tripp demande à Roman qui est le cheval et qui le jockey, et Roman explique patiemment qu'il s'agit moins de sexe et davantage d'amour. Ted fait quelques blagues salées sur la situation mais il comprend, il a toujours été là quand Roman avait besoin de lui, il prêterait n'importe quoi à Roman, surtout s'il ne sait pas qu'il le lui prête. Le soir où Roman sort du bar sous les huées des militaires, il se rend au Black Lion dans St. Giles' Street et là, dans ce célèbre pub hanté, il tombe sur Ted Tripp dans la salle principale, en train de jouer à une variante du poker avec le troubadour replet Tom Hall et le proprio de la décharge Curly Bell. Roman s'assoit avec Ted et papote quelques minutes tandis que Ted reste concentré sur son jeu, puis il se lève et s'en va. Ted remarque à peine le passage de Roman, encore moins que ses clés de voiture, qui devraient se trouver sur la table à côté de son tabac, ne sont plus là.

Quand même, ce XVII^e siècle : un sacré enfoiré qui s'offre comme grand final Isaac Newton. Ça démarre avec le complot des poudres et la tête de Francis Tresham empalée au bout de Sheep Street, puis ça s'accélère avec le mouvement des enclosures, qui met fin aux droits d'usage et démantèle les communaux. On comprend pourquoi les diggers qui réclamaient les terres et les niveleurs sont si populaires quand ils débarquent dans les années 1640 pour soutenir Oliver Cromwell, avec tous les autres dissidents, rangers et quakers, qui se servent de Northampton comme d'un parc à thèmes millénariste à l'époque. La ville soutient Cromwell. Il se révèle pareil à Staline mais sans le sens de l'humour. Bref, il meurt en 1658, son fils et héritier se casse en France et en 1660 Charles II monte sur le trône. Il en veut à Northampton pour avoir contribué à désolidariser la tête de son père de ses épaules, aussi fait-il détruire le château – mais la monnaie l'intéresse. Le règne de Charles voit l'introduction de la tranche cannelée pour certaines

pièces déjà frappées afin d'éviter le rognage, mais la pratique est encore très répandue en 1696 quand Isaac Newton arrive en ville, l'Eliot Ness des finances anglaises au XVII^e siècle.

Quand Roman est dans son lit, les bras autour de son chéri, à planer dans le noir derrière ses paupières ridées, toute la folie de sa vie prend un sens impeccable. Alors qu'ils se mettent ensemble au début des années 1990, le jeune fils qu'il a eu avec Sharon commence à décoller. Jesse, membre de la scène rave, s'enfile diverses gâteries disco – ecstasy et kétamine et dieu sait quoi – et s'enfonce dans la dépression, tout comme Adam, le beau-fils de Bert Regan, le meilleur ami de Jesse lors de fêtes confuses qui durent jusqu'à l'aube. Jesse prend très mal le coming-out de son père, c'est évident, mais plein d'autres facteurs sont en jeu. Son pote Adam pète franchement les plombs et décide que lui aussi est gay ; un ange gay aux ailes arrachées par des femmes sournoises – et ce littéralement. Pour Jesse, il semblerait qu'on ne puisse plus se fier à la réalité, alors il arrête de sortir, il se met à boire pour noyer ses hallucinations désormais perpétuelles, pour ne plus voir les chats au visage humain, et puis à un moment donné il apprend que pour chasser ces hallus l'héro l'emporte largement sur la gnôle. Son nouveau meilleur ami junkie est le premier à faire une overdose, à quitter ce monde dans la chambre de Jesse chez Sharon, puis quelques mois plus tard Jesse meurt aussi, bang, comme ça. Eh merde. Sharon reproche à peu près tout à Roman, refuse même qu'il assiste à l'enterrement. On touche le fond, et finalement les médecins mettent un nom sur le feu intérieur de Roman, sur son âme contradictoire : psychose maniaco-dépressive. Comme les sirènes des flics ou l'économie, il semble que Roman ait ses hauts et ses bas.

Le poste de gardien de la monnaie est censé être une planque, mais Isaac le prend au sérieux, il sent là quelque chose de juteux. Promu à cette charge en 1696 alors que la contrefaçon et le rognage dégradent encore la monnaie, Newton entreprend son Grand Monnayage, faisant rentrer et remplacer toutes les pièces d'argent frappées encore en circulation. Ça prend deux ans et ça permet de constater qu'un cinquième de toutes les pièces récupérées sont des contrefaçons. Bien que la contrefaçon soit considérée comme une trahison, et passible d'éviscération, obtenir des condamnations est un casse-tête, mais le champion de la gravité se montre à la hauteur de la tâche. Déguisé en habitué des tavernes, Newton rôde, tend l'oreille, amasse des preuves. Il se fait alors nommer juge de paix dans tout le pays afin de pouvoir procéder aux contre-interrogatoires des suspects, témoins, informateurs, et à la Noël 1699 il a réussi à envoyer vingt-huit faux-monnayeurs à la potence, qui sont ensuite démembrés sur la place de Tyburn. Pour le remercier de ce travail rondement mené, la même année il est fait maître de la monnaie, et ses émoluments passent des cinq ou six cents livres fixées par Montague à entre douze et quinze cents livres par an. Le monnayage effectué par Newton a réduit le

besoin de billets de banque manuscrits de faible valeur, et tout billet d'un montant inférieur à cinquante livres est retiré de la circulation. Bien sûr, seuls ceux qui touchent autant que Newton le remarqueront, puisque pour la plupart des gens le revenu annuel dans l'Angleterre du XVII^e siècle n'excède que rarement vingt livres et qu'ils ne verront jamais de billets de banque de toute leur vie.

Quand Roman est diagnostiqué maniaco-psycho-barré, on le bourre de ces nouveaux antidépresseurs, les ISRS, inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine comme le Prozac, qui en 1995 semblent être la réponse numéro un de la médecine anglaise à tout ce qui ressort de la dépression ou de l'ennui. Ce médoc, selon Roman, est né de l'idée sans doute américaine que les habitants des pays riches ont le droit inaliénable d'être satisfaits à chaque heure du jour. Qu'importe alors si ces pilules du bonheur n'ont pas été suffisamment testées pour qu'on décèle de fâcheux effets secondaires ? Il existe un marché avide de tout ce qui peut mettre un terme à leurs maux, il existe des entreprises pharmaceutiques avides d'engranger de l'argent, et la philosophie béate de cet essor économique infini exige une gratification immédiate. Quiconque critique cet optimisme cinglé obligatoire est un rabat-joie, un oiseau de malheur, ou un pessimiste, en porte-à-faux avec l'euphorie du laisser-faire et qui irait sans doute mieux si on le mettait sous Prozac. Roman tente l'expérience, n'ayant pas été informé qu'un des effets secondaires de l'ISRS est la dépression noire et suicidaire. Quand Dean lui demande ce qui ne va pas, Roman l'envoie valdinguer à l'autre bout du salon. Il balance les cachets et s'enfonce dans de sombres ornières dont il finit par émerger tout seul. Les crises de folie, il les garde pour les réunions municipales, les campagnes ou l'organisation des manifs. L'efficacité énergétique. C'est un des premiers principes qu'on apprend en ingénierie.

Newton, qui connaît bien ce principe, apporte son savoir-faire chimique et mathématique à la monnaie. Après son Grand Monnayage, on lui demande de récidiver en Écosse, en 1707. Résultat : une monnaie unique et le nouveau royaume de Grande-Bretagne. Encore insatisfait, en 1717, alors âgé de soixante-seize ans, notre homme proclame l'étalon bimétallique, selon lequel vingt et un shillings d'argent valent une guinée d'or. La politique anglaise consistant à payer les importations en argent tout en recevant des paiements en or pour ses exportations entraîne du coup une pénurie d'argent. Newton fait passer l'étalon anglais de l'argent à l'or, et ce sans l'annoncer. Personnellement, il se débrouille assez bien, ses poches se remplissent. Confiant dans sa capacité à multiplier par deux sa fortune, il investit dans le monde performant et infaillible de la bulle des mers du Sud, perdant vingt mille livres – trois millions en monnaie d'alors – quand en 1721 l'économie chavire. Le génie fiscal de l'époque se retrouve cul nu. Il laisse la cupidité l'aveugler quant à la prise de risques, témoigne d'une assurance excessive et fatale en ses capacités, un peu comme ces mycologues qui finissent par

mourir après avoir ingéré une omelette à l'amanite phalloïde. Et ce qui cause la chute de Newton, c'est d'avoir tenté sa chance au lieu de s'abstenir, dans un marché gonflé par une forme de titres connus sous le nom de produits dérivés, en partie responsables du fiasco du bulbe de tulipe hollandais qui se produit en 1637, cinq ans avant la naissance de Newton, et probablement susceptible de couler l'économie mondiale presque trois cents ans après sa mort.

Roman et Dean se trouvent un meublé à St. Luke's House, à quelques rues de St. Andrew's Street et Lower Harding Street, là où s'élevait autrefois Bellbarn. Roman connaît les Boroughs comme sa poche mais c'est la première fois qu'il habite ici. Il tombe amoureux de sa population broyée, avec ses tours d'immeubles antiques dressées contre la pluie. Une herbe blanchie jaillit des jointures des maisonnettes et Roman y lit le dénuement. Ce quartier figure en tête des deux pour cent de la pauvreté au Royaume-Uni. Le seul fait de vivre ici vous dépouille de dix ans de votre vie. Ces gens à l'extrémité pourrie de la théorie économique sont le produit de tout ce concassage de chiffres créatif. Des individus trahis par les banquiers, les gouvernements et, oui, Roman lève la main, par la gauche. Dean est métis et tous deux sont gays, mais ni l'un ni l'autre ne retirent le moindre bénéfice de l'égalité raciale et sexuelle que promet la gauche. Qu'importe si Peter Mandelson et Oona King s'en sortent bien, quand l'inégalité entre riches et pauvres que le socialisme était censé réduire reste au beau fixe ? Roman rend sa carte du parti en 1997 dès qu'apparaît le New Labour avec son porte-parole au sourire figé, pour devenir anarchiste et activiste. Les mécontents qu'il attire viennent parfois de « Défense du logement social », parfois de « Sauvons la sécu », ça dépend de l'ennemi à abattre. Thompson le niveleur a trouvé sa niche : la table rase où il peut installer sa quincaillerie.

Newton meurt en 1727, à plus de quatre-vingts ans et toujours à la tête de la Monnaie. Il a le temps d'assister à l'avènement du papier-monnaie. En 1725, les banques mettent en circulation des billets sur lesquels est imprimé le signe de la livre, mais la date, le montant et autres détails sont écrits à la main par le signataire, comme sur un chèque. L'argent liquide devient de plus en plus abstrait, mais un plus grand tour de passe-passe a lieu des centaines d'années avant avec l'invention des produits dérivés, le concept qui précipite la chute de Newton. Un produit dérivé – un titre dérivant de la marchandise réelle à vendre – c'est quand quelqu'un s'entend pour vendre ses biens à un prix fixé à une date ultérieure. Les fluctuations du marché avant cette date exigent une sacrée jugeote, mais ce qui compte c'est que le titre en question a désormais une valeur potentielle et peut donc être revendu, avec une valeur projetée qui ne cesse d'augmenter. La désolidarisation de l'argent et de la marchandise contribue à l'engouement pour les tulipes et à la bulle des mers du Sud, tandis que la valeur actuelle des produits dérivés du monde entier, d'après ce que comprend Roman, est jusqu'à dix fois plus grande que les soixante et quelque

trillions de dollars composant le rendement fiscal de toute la planète. Le fossé entre la réalité et l'économie est une infime fêlure qui va s'agrandissant au fil des siècles pour devenir un véritable canal d'où s'extraient des formes de vie sans précédent avec une funeste régularité : des bulles et des engouements, des krachs à Wall Street et des mercredis noirs, Enron et toutes les catas qui ne manqueront pas d'advenir ; les cauchemars d'une époque rationnelle que ce bon vieux William Blake appelait « le sommeil de Newton ».

Roman écume les Boroughs, il cherche les ennuis. Dans quelques-uns des derniers logements sociaux existants, il y a des plaques d'amiante d'amiante dont la municipalité nie l'existence et qu'elle refuse donc de faire enlever. Il y a des tentatives pour attirer les gens dans le piège de la maison privée au moyen d'un tirage au sort auquel on ne gagne jamais ; qui n'existe pas. Il y a des torts à redresser, des arnaques à déjouer, et Roman a du pain sur la planche, du genre se battre contre la vente à bas prix de maisons du XVIII^e siècle à Abington Park ou gueuler dans un porte-voix quand ils font appel à Yvette Cooper, ministre du Logement, pour inaugurer les tours NEWLIFE refourguées à une société immobilière par l'ancien conseiller Jim Cockie juste avant qu'il n'entre au conseil. Et il y a toujours un nouvel affront à l'horizon. En ce moment, il y a des démarches pour mettre du fric destiné aux Boroughs dans une grosse seringue comme la tour Express Lift, mais sur Black Lion Hill. Roman soupçonne que c'est pour faciliter les pots-de-vin de la société qui s'occupe du deal. Il compte feindre le désintéret, les laisser penser qu'il ne voit rien venir. Ils fixeront une date pour un scrutin secret, afin de faire voter les propositions sans que les électeurs se doutent qu'ils ont appuyé cette idée franchement mauvaise. Puis, la veille, dans l'après-midi, Roman demandera une faveur à quelqu'un d'influent au conseil, afin que le vote se fasse à main levée, et qu'on soulève la pierre pour révéler toutes les petites choses qui grouillent en dessous et les faire voter contre s'ils veulent garder leur siège. Tout ça est éminemment compliqué, mais Roman est un type compliqué.

L'argent continue d'évoluer – surtout après les événements remarquables survenus dans une minoterie de Northampton que Roman vient de rapporter à une Alma estomaquée moins d'une heure auparavant. En 1745 apparaissent des billets en partie imprimés allant de vingt à mille livres. Cinquante ans plus tard, après les guerres napoléoniennes, la banque cesse de payer en or les billets – c'est la période dite de Restriction. C'est quand Sheridan qualifie la banque de « vieille dame de Londres », et que le dessinateur humoristique Gillray la trousse habilement en « vieille dame de Threadneedle Street ». En 1821, l'étalon or est rétabli et se maintient durablement jusqu'à la première guerre mondiale. Les billets en partie manuscrits deviennent la monnaie légale pour toutes les sommes de plus de cinq livres en 1833, ce sont désormais de vrais billets de banque. Puis en 1855 ils se confondent avec les billets complètement imprimés. L'Angleterre renonce finalement à l'étalon or

en 1931, sa monnaie assurée à présent par des titres en papier plutôt que des lingots de précieux métal. Au milieu du XX^e siècle, pour Roman, l'économie mondiale repose de plus en plus sur la logique d'un énorme casino ; on est à la veille d'une vague d'innovation qui va changer la planète. Quand les nouvelles idées percutent les marchés monétaires, elles créent les conditions préalables à un désastre d'une ampleur encore inédite. Les courants du flux monétaire se changent en tourbillons, en maelstroms, et on a tous les composants essentiels d'une tempête catastrophique. Comme on disait dans les années 1960, pas besoin d'être devin.

Toutes les tâches de Roman ne sont pas aussi dramatiques. Il y a des événements pour collecter des fonds comme l'affiche qu'exécute Alma, et le laborieux porte-à-porte pour tenir informés les gens. Comme hier : Roman passe sa journée à parler de l'expo d'Alma tout en marchant pour faire passer les derniers effets d'un sédatif, un des marchés baissiers de l'âme de Roman. L'air frais le rend haussier, tandis que se taper tous les escaliers des tours devrait lui faire quelque bien cardio-vasculaire. Arpentant la cité, il va voir quelques-uns des plus vieux habitants. Ils ne seront pas intéressés par l'expo, mais c'est un prétexte pour voir s'ils vont bien. Près de Tower Street, il aperçoit Benedict Perrit qui s'apprête à picoler toute la journée puis feint de ne pas voir le baron de la drogue local, Kenny Nolan, une petite merde amoral qui parcourt le quartier alors qu'il n'est même pas conseiller ; même pas payé pour le faire. Traversant Bath Street, Roman escalade la ziggourat galeuse du perron pour aller voir Marla Stiles, la junkie tapineuse. Ses yeux de lémurien affamé sont tout affolés quand elle vient lui ouvrir. Elle n'écoute pas tandis que Roman lui fait son topo sur l'expo d'Alma, mais au moins il constate qu'elle est encore en vie. Pour combien de temps, ça c'est une autre histoire. Il s'engage dans l'allée centrale de la cité pour aller voir d'autres cas sociaux près de St. Katherine's House, et au retour il doit faire un écart pour éviter une merde de chien toute fraîche qui de loin ressemble vaguement au signe du dollar. Marrant, non, les petits détails qu'on remarque ?

Comme l'art, l'économie est tout d'abord figurative, puis elle devient abstraite, mais il faut attendre le XX^e siècle pour qu'elle vire au surréaliste. L'Angleterre commence à renoncer à l'étalon or en 1918, ce qui, par coïncidence, est l'année où débute le démantèlement des Boroughs, qui va durer cinquante ans. Presque toutes ses petites rues ont disparu à la fin des années 1960, quand les innovations fiscales de la décennie commencent à entrer en jeu. Roman entend parler d'un article publié au début des années 1970, avec de nouvelles équations pour calculer la valeur des produits dérivés. En théorie, ça ne peut que bétonner ce type d'échange, et pour les marchés financiers c'est le signal de départ de la course. Les petits génies mathématiques deviennent soudain les sauveurs de l'industrie. Il existe désormais de nouvelles façons de se faire du fric, s'il n'y avait pas ces

réglementations qui font obstacle. À la fin de la décennie, Thatcher et Reagan accèdent au pouvoir, deux tenants de l'économie de marché du XVIII^e siècle qui partagent avec Adam Smith la conviction mystique que le marché se régule quasiment tout seul et qui par conséquent entreprennent d'enlever ses freins, alors que le grand essor informatique des années 1980 se met en place. Gardant un œil sur les marchés financiers, les ordinateurs peuvent faire gagner ou perdre des fortunes en une milliseconde, augmentant l'inconstance du système. Les krachs et les crises vont et viennent, ruinant des milliers et des milliers de personnes, mais les plus gros joueurs continuent de faire des profits de plus en plus juteux. Puis en 1989 le mur de Berlin tombe et c'est comme si une digue céda. Sentant la curée proche maintenant que son principal adversaire vient de tomber, le capitalisme lâche ses chiens.

Quand Roman connaît son propre krach personnel, l'analogie fiscale cesse. Il voit tout en noir. Des colombes noires, des glaces noires, un mariage noir, un Noël noir, qui frémissent à feu doux dans le tas de ses propres échecs, et rien d'autre à faire que de les endurer, de marcher longtemps, allant de l'ébène le plus sombre jusqu'au gris neutre supportable. Tom Hall appelle ça le « chien noir », reprenant l'expression utilisée par Winston Churchill. Au tout début de sa relation avec celle qui deviendra bientôt sa femme, Diane, Tom va se reposer sur la pelouse du champ de course quand il a dépassé les bornes, ce qui est fréquent. Il peut voir le corniaud noir derrière ses paupières mi-closes, assis calmement sur l'herbe jaunie de l'été à côté de lui. Tom manque à Roman, mais bon, à qui ne manque pas cette présence planétaire qui faisait tourner la moitié de la ville avec sa gravité, sa légèreté ? Ce soir-là au Black Lion, après la prise de bec entre Roman et les troufions, Tom joue aux cartes quand Roman passe pour piquer les clés de voiture de Ted Tripp ; il voit sûrement Roman escamoter les clés mais ne pipe mot et continue de jouer en riant sous cape. Roman les quitte enfin et, après avoir récupéré un truc dont il aura besoin dans la salle du fond, il prend la voiture garée sur le parking du pub. Rongeant son frein, il se rend jusqu'à Abington Street et se gare devant l'entrée du Grosvenor Centre avec les phares éteints, et attend. Maintenant que la rue est piétonne, ça ne serait plus possible. La voirie est devenue hystérique.

Après la chute du Mur, les financiers ne se sentent plus et se défoulent de façon épique. Libre de proliférer, le capitalisme change rapidement. Ça n'a plus rien à voir avec la libre entreprise débridée des années Thatcher-Reagan, c'est complètement différent, même si on retrouve quelques visages familiers. Alan Greenspan, qui dirige les finances américaines sous Reagan, George Bush, Clinton et Bush fils, est un grand fan d'Ayn Rand, et c'est sous sa houlette que des sorciers à la J. P. Morgan inventent en 1994 les couvertures de défaillance, plus connues sous le sigle CDS. Il s'agit en gros d'une sorte d'assurance. Vous prêtez aux gens un paquet de fric à un taux intéressant,

mais ce sont tous des ploucs avec des bébés cyclopes et vous craignez qu'ils manquent à leurs engagements. Donc vous payez une troisième personne pour assurer la dette. À supposer que les ploucs remboursent, tout le monde gagne. Et si les bébés ont besoin un jour d'aller à la fac pour cyclopes et que le prêt fait la gueule, pas de problème. L'assureur crache, et si vous n'avez pas prêté qu'à des cyclopes, alors il y a peu de chances pour que ça l'embête. Ça supprime apparemment le dernier obstacle pour se faire vraiment du fric, à savoir le risque. Les banques et les sociétés peuvent faire maintenant à peu près comme elles l'entendent, tandis que quelqu'un d'autre est obligé de casquer pour leurs erreurs. Comme on peut s'y attendre, elles se déchaînent ; et elles font des profits jusqu'ici impensables. Quand les Tories réchauffés qu'on appelle maintenant le New Labour accèdent au pouvoir en 1997, alors que Roman quitte la fête, ils confient à la Banque d'Angleterre le contrôle sur les taux d'intérêt et donc sur toute l'économie. Avec de tels profits, ils doivent savoir ce qu'ils font.

Après pas mal d'embrouilles, Dean et Roman quittent leur appart de Lower Harding Street pour un logement social à Delapré. Ce nouvel endroit est plus beau, même s'ils ont un voisin qui se plaint quand Dean va fumer un soir dans le jardin et lâche une bordée de jurons après avoir marché dans l'étang. Le conseil municipal essaie de faire mousser la chose pour lancer un ASBO afin d'atteindre Roman via Dean, son talon d'Hercule. Assez bizarrement, leur vieille planque de St. Luke's House finit par être utilisée par la Caspar, le groupe de soutien de la communauté démunie auquel on peut attribuer toutes les modestes améliorations dans le coin. Roman ne l'apprend qu'hier soir quand il se retrouve à la garderie avec Burt Reagan, pour mettre en place l'expo d'Alma, et il rencontre Lucy, qui s'en occupe et qui est responsable si quelque chose va mal. Il s'avère qu'elle bosse pour la Caspar, travaillant là où Dean et lui ont vécu ensemble, fait l'amour, pris leur petit déjeuner. Roman et elle papotent pendant que Burt accroche les toiles et dispose la grosse sculpture sur les tables rapprochées au centre de la pièce. Ils évoquent ensemble les minuscules toilettes de son ancien appart, là parmi les stupéfiantes images de monstres fluviaux se dressant au-dessus du Spencer Bridge, d'enfants charbonneux démultipliés qui palpitent dans un terrain vague et de géants furieux en robes avec leurs cannes de billard qui fendent l'air et leur sang d'or qui fuse comme du feu.

Le mot d'ordre de l'économie n'est pas prudence mais innovation, de nouvelles façons de s'enrichir qui ne sont ni testées ni réfléchies. Enron emprunte sur de futurs produits dérivés dans des secteurs de la technologie qui n'ont pas encore été inventés, comme des parts dans les Daleks ou les faisceaux téléporteurs mais en nettement moins concrets. La bulle Enron explose quand Bush prend le pouvoir en 2000, la pire catastrophe financière de toute l'histoire des États-Unis, et quand la vérité éclate, personne ne peut croire le catalogue de folies, l'horrible avertissement qui est lancé à

l'économie en général. Les gens demandent une réglementation plus drastique, ce qui empêcherait de faire de l'argent, et du coup l'affaire Enron est rejetée comme une anomalie statistique, quelques-uns de ses cadres vont en prison puis tout reprend son cours normal. Le gros marché en Angleterre et aux États-Unis, maintenant, c'est le logement, et ces CDS signifient que les banques peuvent proposer des emprunts immobiliers à presque tout le monde, un million de ploucs cyclopes, persuadées que les assureurs paieront en cas de pépin. À moins, bien sûr, que tous les ploucs merdent au même moment. Si Roman a raison, les marchés financiers, désormais gonflés à bloc, reposent tous sur la frange de la société la moins fiable et la plus pauvre, sur des gens qui sont voués à merder. Des gens comme ceux qu'on trouve dans ce quartier. Des plans prévus pour limiter les risques les répandent en fait dans tout le système comme des termites, jusqu'à ce que, de Beverly Hills à Bermondsey, ces gens qui ne seraient jamais allés dans un quartier comme les Boroughs découvrent que ce sont les Boroughs qui viennent jusqu'à eux.

Roman a une aptitude à la violence, pas un penchant. Ça fait juste partie de l'équation, se frotter à des flics dans une allée ou devant l'ambassade des États-Unis sur Grosvenor Square, comme ça a toujours été le cas avec les marchés financiers du temps de leur adolescence mouvementée. Quand les Bacaleri di Norhan ont protesté en 1263, Henri III a envoyé ses troupes pour leur taper dessus. Quand les émeutes provoquées par la capitation ont débuté à la fin des années 1980 – là encore des manifs à caractère économique –, Thatcher a envoyé la police leur taper dessus. Roman imagine que quand ça pétera au XXI^e siècle high-tech, ceux qui seront au pouvoir enverront très probablement des robots tueurs Atari pour – bref, vous avez compris. La violence, du moins la menace de la violence, est toujours présente, ce qui explique les liens que Roman entretient depuis longtemps avec les finances et la criminalité. Il y a toujours des mercenaires impliqués dans l'histoire, des cogneurs ou des flics, des samouraï-émeutiers ou des soldats. Roman attend dans la voiture de Ted Tripp que les troufions sortent bourrés du bar pour aller s'écrouler dans le minibus qui doit forcément les ramener à la base. Le bus s'éloigne dans Abington Street, puis se dirige apparemment vers Bridge Street, South Bridge, l'autoroute. Roman attend quelques secondes et démarre, il suit les soldats dans les rues éclairées jusqu'à l'endroit où la nuit s'empare de Northampton telle une mère poule en colère.

Pas plus tard que l'an dernier, en 2005, entre les attentats dans le métro et le cauchemar interminable en Irak, le grand Gordon Brown brade les dernières réserves d'or d'Angleterre alors que le taux croissant connaît une baisse temporaire. Il n'y a plus rien de solide pour assurer la cohésion des choses, pas même le papier, juste des impulsions électroniques et des mathématiques tourbillonnant dans l'éther. Roman, en bon maniaco-dépressif, entrevoit de sombres possibilités : quand les banques commencent à s'effondrer, ainsi que

le fera n'importe quel avion maintenu en l'air par des bulles, comment les gouvernements vont-ils réagir ? L'argent est immobilisé dans les banques, surtout en Angleterre où elles font la loi depuis 1997, et si ces dernières s'effondrent, alors toute l'économie les suivra dans leur chute. Personne n'a envie que ça arrive. En effet, les banques sont désormais immunisées contre le contrôle de l'État ou les réprimandes. Elles sont, furtivement, devenues une monarchie. Ce n'est même plus du capitalisme – la mêlée générale, darwinienne et brutale proposée par Adam Smith, Maynard Keynes et Margaret Thatcher. C'est un arrangement dans le style début XVII^e, avec un dirigeant capricieux qui domine même le Parlement. Roman ne sait pas trop quel nom donner à ce coup monté – c'est une prêtocratie, quelque chose comme ça – mais il semblerait que le secteur bancaire se prenne pour un prince. Genre Charles I^{er}. Et tout le monde dans le coin sait comment tout ça se termine : par des incendies et des piques, des entrailles humides et de la poudre sèche. Des mondes sens dessus dessous. Des hurlements dans la nuit.

Les routes départementales en dehors de la ville sont enveloppées dans l'obscurité rurale. Il n'y a personne d'autre, pas d'autres véhicules. Roman accélère, se place au niveau du minibus. Ils croient qu'il veut les dépasser quand il leur rentre dedans, *BDANK !* Le bus couine, essaie de garder le contrôle, avec tout le monde dedans qui pense que c'est un terrible accident, quand Roman leur rentre de nouveau dedans, par le flanc, *BDANK !* Cette fois, ils font une embardée dans un fossé suivie d'un tonneau et atterrissent sur le toit. Roman s'arrête quelques mètres plus loin, prend la canne de billard qu'il a empruntée au Black Lion puis sort de la voiture. Il prend son temps pour se diriger vers le bus, la canne posée sur son épaule maigre. Personne n'ira nulle part. La porte du minibus retourné est ouverte. Roman monte à bord. Les soldats pendent tous au bout de leur ceinture de sécurité, contusionnés et en sang. Parmi les rares passagers capables de se concentrer, aucun n'est ravi par ce qu'il voit. Il descend l'allée entre les sièges, bon, en fait il marche sur la paroi intérieure du toit, mais c'est la même chose. Il examine tous les visages étourdis et retournés, choisissant ceux qui lui ont cherché des noises. « Toi. » L'extrémité ronde de la canne de billard part, dans les dents. « Et toi. » De nouveau la canne s'abat, encore. Il aperçoit un œil noir, une gorge rose, un crâne lisse comme une bille blanche. Encore. Encore. Roman fait le ménage en une unique virée et les passagers deviennent fous.

Ce qu'il y a, c'est que, même si ce siècle concocte un Cromwell qui traîne tous les banquiers sur le billot, une image que Roman trouve réjouissante, ça n'arrangera rien. L'Occident est fauché. On ne peut pas le dire plus gentiment. Fauché et endetté pour des générations, mais fait bonne contenance comme l'empereur Dioclétien quand il commence à affaiblir la monnaie de l'Empire. Tout révolutionnaire qui réussit à renverser les banques héritera de la même situation désespérée, du monde épouvantable qu'ils nous ont laissé après leur

vertigineuse et grisante bamboula, complètement bousillé et méconnaissable. Non, exécuter les cadres n'est pas la solution. Ce qu'il faut exécuter, c'est l'argent, ou alors l'argent tel qu'il existe depuis Alfred le Grand. Roman voit un type de la fac d'économie de Londres à la télé tandis qu'il zappe. Ce type explique que les gouvernements ne font en fait rien pour nous. La seule chose qui leur assure le pouvoir c'est qu'ils contrôlent toute la monnaie. Historiquement, quiconque propose une alternative à l'argent liquide est brutalement supprimé, mais historiquement ils n'avaient pas l'internet, qui rend ce genre de choses plus facile à instaurer ; plus difficile à écraser. Roman voit une Angleterre future cabossée où une vache vaut encore six haricots magiques ou l'équivalent, sans devise standard, et donc sans gouvernement standard, sans rois, sans agence de crédit. Juste un millier de drapeaux colorés et dépenaillés.

Le niveleur embrasse son petit ami dans la fumée de Castle Street et une sirène se rapproche au loin, des hululements cadencés qui descendent en piqué des Mounts vers Grafton Street, le chauffeur commençant peut-être à réaliser qu'il est difficile de réagir à des appels au secours venus des Boroughs, ses rues fermées par des bornes dans un effort infructueux pour empêcher la drague en voiture, mais ayant néanmoins très bien réussi à obstruer toutes les autres choses. Il pince le cul de Dean vite fait et sent se dresser son être-là. Il sait qu'il est encore à sa façon là-haut sur les toits, âgé de sept ans, toujours sous la montagne de poussier dans la cour de Pete Baker, toujours en train de retirer la marchandise douteuse de Ted Tripp de son coffre négligé, toujours à moitié mort dans le séjour obscur le jour de ses cinquante ans, toujours fauché et toujours furieux, toujours endormi dans le feu, toujours arpentant le minibus retourné avec son regard fixe et apocalyptique, sa maudite canne de billard. Il est qui il est, exactement, parfaitement, et si ce que dit Alma sur cet infini circuit de carreaux de Delft sur le mur nord de la garderie est vrai, il est ce qu'il est à jamais. Les jolies petites rues pauvres et abandonnées avec tous les souvenirs fragiles brûlent quelque part derrière lui. Roman Thompson scrute le futur de son regard acerbe, et sait qu'il ne sera pas le premier à détourner les yeux. Hurlant son aria paniquée, la sirène se rapproche.

Broyé entre les mâchoires vert métal de l'Atlantique au large de Freetown, sur son frêle esquif qui s'éloigne d'un Bristol empâté par le sucre et la vente des esclaves, John Newton pleure, fait des promesses qu'il ne tiendra pas de sitôt, implore la grâce incroyable – *the amazing grace...* – tandis qu'à l'horizon illuminé par les éclairs, on devine des crinières de granit, des grottes grondantes et des griffes d'avalanche. La Montagne du Lion, ainsi dénommée par l'aventurier portugais Pedro de Sintra en 1462 : Serra Leoa. Romarong, pour les Mendé. Sierra Leone, un nom doré de poussière ou rance d'embuscade, où les doux hymnes sont pressés à partir des vendanges de panique mortelle et de honte tenace.

Ayant atteint un certain âge, Black Charley se fiche pas mal des chants et se fiche pas mal des chapelles. Il trouve son église dans des granges vides, après avoir laissé dehors, appuyé contre une gouttière, son engin aux roues en cordes. Henry George, agenouillé sur la terre battue, la paille picotant sa peau à travers le pantalon usé. Il respire le musc des chevaux partis, ses paumes pâles pressées l'une contre l'autre, s'adressant à l'entité qui l'écoute quelque part dans le lointain, à l'écart des étoiles et des lunes, l'écoute juste sans jamais lui répondre ou l'interrompre, sans jamais dire quoi que ce soit. Au-dessus de lui, les oiseaux vont et viennent, ils passent par des trous entre les tuiles, et Henry entend leur langage apaisant ; leurs ailes qui battent quand ils se posent sur les chevrons et les poutres enduits de poix et rayés de fientes ancestrales. Ses prières muettes s'élèvent au-dessus des joints rêches, des poutres qui ploient, plutôt qu'entre les saints de marbre et les martyrs des vitraux. Il reconnaît que cette façon de prier l'a conduit à imaginer le paradis comme étant en bois et sentant la sciure et le purin, sans escaliers et statues partout. Il trouve sa conception d'un paradis brut préférable à ce que décrivent les prêtres, et nettement plus en accord avec sa façon de penser. Pourquoi une chose sainte aurait-elle besoin d'adopter des poses ? Black Charley ne croit pas au colonel Cody, aux chants et aux tableaux religieux, ni aux institutions qui se mettent en avant. Par les percées dans le toit des granges tombent des colonnes radieuses et inversées qui s'épaulent les unes les autres telles de vieilles ruines de lumière diaphane, et Henry gratte son épaule marquée au fer par-dessus sa veste rapiécée avant de prier à voix basse.

La côte ouest de l'Afrique, ce vieux lobe frontal tout enflammé et enflé, s'avance dans l'océan frais, avec la Sierra Leone coincée entre la Guinée au nord et le Liberia au sud. Pedro de Sintra découvre le pays, le nomme d'après les collines qui ceignent sa baie, et dans son sillage s'engouffrent inévitablement marchands et négriers ; ils viennent d'abord du Portugal puis plus tard de France et de Hollande, et enfin, cent ans après la désastreuse découverte de De Sintra, d'Angleterre, avec John Hawkins qui embarque trois cents âmes pour répondre à la grande demande venue des colonies de son pays, nouvellement établies en Amérique. Pendant deux siècles, c'est le principal port négrier d'Afrique occidentale mais, en 1787, un groupe de philanthropes anglais établit une province indépendante où ils installent une petite population composée des plus démunis, des Asiatiques et des Africains dont la présence croissante dans les rues de Londres est devenue trop coûteuse à entretenir, y compris des Noirs américains qui, tout juste dix ans plus tôt, avaient rejoint le camp anglais pendant la guerre d'indépendance avec la promesse de leur liberté comme leurre. Cinq ans plus tard, leur nombre réduit par la maladie ou par des tribus indigènes hostiles, ils sont rejoints par plus d'un millier d'autres venus de la Nouvelle-Écosse glaciale, pour la plupart des esclaves ayant fui les États-Unis, et par la suite Freetown devient le premier refuge pour les Afro-Américains qui ont fui les plantations, le Liberia voisin attendant encore trente ans avant de suivre cet audacieux exemple. Progressivement, de plus en plus d'esclaves affranchis s'en vont grossir les rangs des colons, qu'on appelle les Krio à cause de leur langue créole, un pidgin venu d'Amérique. Ce havre prospère, les femmes et les Noirs se voyant accorder le droit de vote avant la fin du XVIII^e siècle. En 1827, l'université de Fourah Bay est établie, la première université de toute l'Afrique subsaharienne occidentale, conçue sur le modèle européen, et faisant de la Sierra Leone un haut lieu de l'enseignement. C'est dans cette institution que dans les années 1940 le beau et soigné Bernard Daniels, qui étudie le droit, commence à envisager une vie en Angleterre.

Cinquante ans plus tôt, dans les années 1890, Henry George reconnaît qu'il envisage moins une vie en Angleterre qu'une vie loin des États-Unis. Il a la quarantaine, ses parents sont morts, et il n'a pas de raison de demeurer ici, dans un endroit qui ne lui a jamais fait de cadeaux et a gravé sa marque dans son épaule. À dire vrai, il rêve de partir plus tôt, mais sa maman et son papa ne supportent pas l'idée de ce long périple sur les mers. À la différence d'Henry, né au Tennessee, tous deux ont déjà fait un long voyage avant et ne sont pas pressés de remettre ça. « Vas-y, Henry », lui disent-ils tous les deux. « Va là-bas tant que tu es encore jeune et que tu en as la force, et ne t'inquiète pas pour nous. » Mais Henry n'est pas le genre d'homme à agir ainsi, aussi il s'occupe d'eux et attend, sincèrement reconnaissant pour chaque minute où ils sont en vie. Mais dès qu'ils sont sous terre, plus rien ne le retient, plus rien ne l'empêche d'embarquer sur *La Fierté de Bethléem*, qui part de Newark à

destination de Cardiff et qui à sa façon trace la troisième ligne d'un ancien triangle pour Henry, une forme pointue et dangereuse qui relie l'Afrique, les États-Unis et l'Angleterre sur des cartes maculées et tricentenaires. Mais au cours de ces longues nuits à tanguer sur l'Atlantique, il ne pense à rien de tout cela. Il feuillète avec mépris les brochures narrant les aventures de Buffalo Bill à la lumière de la lampe qui oscille et ne songe nullement à ce que lui réserve le pays de sa destination ; il l'appelle rarement par son nom, préférant le considérer en son for intérieur comme Pas l'Amérique.

Ce n'est pas la vision qu'en a Bernard Daniels, depuis l'université de Fourah Bay au milieu du XX^e siècle. Bernard est originaire d'une famille krio relativement riche après des années au service de la compagnie marchande Macauley et Babington, et il imagine globalement l'Europe – et l'Angleterre en particulier – comme étant source de toute civilisation. Cette croyance prévaut parmi les Krio, pour l'essentiel des descendants d'esclaves américains ayant pris la fuite, et qui par leur indéfectible fidélité à leurs patrons anglais composent le groupe ethnique dominant et le plus prospère de Sierra Leone, avec des tribus telles que les Sherbro, les Temne, les Limba, les Tyra, les Kissi, et plus récemment les Mendé qu'un ressentiment commun a soudés de plus en plus. Bernard est élevé dans la croyance que les indigènes qui vivent dans le protectorat sont des sauvages ; il met des lunettes à monture dorée, porte des gilets chics, se lance avec un zèle extrême dans ses études afin de mieux souligner sa différence. Il regarde la société autour de lui, les troubles et les émeutes tribales qui n'ont pas cessé depuis la grande guerre contre la taxe sur la case de 1898 quand les troupes anglaises sont envoyées pour réprimer le soulèvement temne, et que Bernard voit l'inscription sur le mur. On est en 1951, au mois de novembre, et Sir Milton Margai, né krio mais élevé en mendé, assiste à la rédaction d'une nouvelle constitution qui prépare le terrain à la décolonisation. Bernard s'est identifié à l'opresseur. Il a adopté les peurs et les snobismes de la race dominante et ne veut plus vivre à l'ombre de la Montagne du Lion si ce sont les animaux qui contrôlent le zoo. Ayant décroché son diplôme de droit, il se met séance tenante à faire des plans pour son départ. Bernard épouse sa jeune fiancée, la dévouée Joyce, aussi désireuse de partir que lui, organise leur voyage et leur trouve un logement convenable une fois qu'ils arrivent à Londres. À peine quelques étourdissantes semaines plus tard, sa vision erronée de la mère patrie s'est pris de plein fouet le Brixton hivernal des années 1950 avec ses lumières et ses sifflets, ses chapeaux mous, son vacarme inhabituel. Les insinuations à voix basse chez le coiffeur.

Ses jambes maigres encore secouées par l'océan, Henry descend la passerelle en titubant pour débarquer dans la Bae Teigr du XIX^e siècle et, dépourvu des attentes de Bernard, trouve l'endroit pas si mal et en tout cas nullement choquant, tous ces visages noirs, tous ces drôles d'accents

chantants. Ce qui surprend le plus Henry, c'est le pays de Galles lui-même, car il n'a jamais imaginé un endroit aussi humide, aussi vieux et aussi désolé. Ce n'est que lorsqu'il rencontre Selina, qu'ils se marient et que personne n'y trouve rien à redire qu'il comprend véritablement qu'il est dans un endroit différent, parmi des gens différents. Une fois à Abergavenny, ils marchent et rejoignent les conducteurs de bestiaux à Builth Wells et passent une nuit ou deux seuls, à camper là dans l'obscurité ancestrale entre les collines géantes, rien à voir avec le Kansas. Au matin, tous deux sont nus comme au jour de leur naissance et se tiennent la main en se frayant lentement et prudemment un chemin sur la rive escarpée vers un cours d'eau peu profond où ils peuvent se laver. Il fait très froid mais sa Selina est une jeune femme replette de vingt-deux ans et à eux deux ils s'échauffent vite. Bientôt, les voilà qui s'accouplent debout dans l'écume et le courant avec l'eau claire qui bouillonne à leurs chevilles, dans la lumière rose du petit matin sans personne autour d'eux hormis les oiseaux qui à cette heure-ci s'éveillent et donnent de la voix. Sa jeune épouse et lui font pas mal de bruit eux aussi, et Henry a l'impression d'être dans le jardin d'Éden avant la chute, de petits diamants élaboussant et perlant les jolies fesses de Selina. Il se sent échappé, et ne se rappelle pas un autre moment dans sa vie rempli d'une joie à ce point parfaite. Puis, après, quand ils sont allongés sur la rive pour sécher et reprendre leur souffle, Selina suit du bout du doigt les lignes violettes et pâles sur le bras humide d'Henry, le ruban qui peut-être représente une route, avec une forme au-dessus qui peut-être est une balance, et elle ne dit rien.

Pour Joyce et Bernard, le Londres du XX^e siècle est une tout autre histoire. Il y a un climat sévère qui emprisonne sous un ciel bas les fumées d'échappement et celles des usines, ici les gens meurent par centaines et le gouvernement distribue à la population d'inutiles masques en papier pour donner l'impression de faire quelque chose. Tout le monde tousse, recrache des saloperies noires dans les rues plombées, avec la marque Durex qui palpète au sortir du brouillard, couleur crème plâtre et néon rouge à lèvres. Bernard comprend un peu tard que l'Angleterre elle aussi est un pays plein de frustes tribus distinctes et séparées – voyous et revendeurs, socialistes et escrocs, sauvages blancs – uniquement unies par leurs doléances et leur haine des mieux lotis. Pire, personne ici ne semble se rendre compte du gouffre social béant qui existe entre les Noirs de la colonie de la Sierra Leone et ceux de son protectorat, qui perçoit toute personne de couleur comme un nègre quels que soient son élocution ou son port, qu'il ait des lunettes, porte gilet ou non. Joyce accouche de leur premier enfant, un garçon du nom de David, et attend le second tandis que son mari découvre que les postes pour lesquels il est qualifié, et où ses employeurs n'ont aucun scrupule quant au fait qu'il soit africain, sont rares. Bernard se dit qu'en dehors de la capitale il doit exister des cabinets juridiques qui n'ont pas l'habitude de la disponibilité facile des employés qualifiés comme leurs homologues londoniens et qui ainsi seraient

plus impressionnés par ses impeccables qualifications. Il décide d'aller pêcher dans des eaux plus reculées et finit par avoir une prise chez un cabinet d'avocats dans un endroit du nom de Northampton, au moment où Joyce lui donne un second fils, qu'il propose d'appeler Andrew. Cherchant à se loger dans la nouvelle ville, Bernard est traité à peu près aussi bien que les chiens et les Irlandais, et se voit donc refuser l'accès au logement. Son agacement d'être ainsi rejeté n'est troublé que par sa compréhension de la position des propriétaires bigots. Si Bernard lui-même avait un endroit à louer, il sait qu'il ne le louerait pas à des criminels tout droit sortis d'un roman de Dickens avec des chiens vicieux, à des travailleurs irlandais ivres ou à la grande majorité de ses concitoyens fainéants. Quand il apprend que des appartements sont libres non loin du centre-ville dans une rue animée répondant apparemment au nom de Sheep Street – la rue des moutons... –, l'humeur festive de Bernard dure jusqu'au dernier paragraphe du contrat de location, où il est stipulé que seuls Mr. Daniels et sa femme habiteront dans l'appartement, et qu'il ne sera admis aucun animal domestique ou, plus précisément, enfant.

Pendant ce temps, en 1896, Henry et sa jeune épouse sont transportés vers leur nouveau domicile sur une vaste et écumeuse marée de moutons. D'après ce qu'a compris Henry, les troupeaux qui blanchissent le paysage viennent de Builth puis sont dirigés vers l'est via le Worcestershire et le Warwickshire jusqu'à ce qu'ils échouent en écume bêlante à Northampton. C'est un chemin qui existe depuis mille ans ou plus, et Henry apprend qu'autrefois, il y a de cela des siècles, les conducteurs de bestiaux ont appris à éviter les auberges devant lesquelles sont attachés des chevaux qui paraissent en trop bon état. La raison en est que ces chevaux bien nourris appartiennent souvent à des bandits de grand chemin, qui ont l'habitude de se lier d'amitié avec les conducteurs se rendant dans l'Est, et les invitent à passer prendre un verre quand ils reviendront après avoir vendu leurs bêtes. Naturellement, ça veut dire qu'à leur retour ils seront plus faciles à dépouiller et à égorger avant de finir dans un fossé de Stratford. Pour cette raison, la plupart des conducteurs de bestiaux continuent après Northampton avec leurs moutons et les emmènent à Londres, afin de pouvoir rentrer au pays de Galles en passant par Bristol et cette région, évitant ainsi les tavernes de Worcester où les bandits de grand chemin les attendent. Henry s'aperçoit que cet itinéraire Galles-Northampton-Londres définit un autre triangle proche de celui qui relie l'Angleterre à l'Amérique et à l'Afrique, et dans les deux cas c'est un peu du bétail qu'on déplace. Et puis bien sûr il y a une autre similitude, et c'est le fait que certains des animaux dont s'occupe Henry – mais pas tant que ça, maintenant qu'il y réfléchit – ont été marqués. La différence principale c'est la couleur des marchandises acheminées. Henry examine la façon dont le mouvement de sa famille au fil des générations a emprunté ces routes du commerce fréquentées, que la marchandise soit des moutons ou des hommes, de l'acier nord-américain ou des illustrés narrant les aventures de Buffalo Bill, et il suppose que ces lignes

de moindre résistance, qu'a dessinées au départ l'entreprise, s'achèvent en destins. C'est sur ces chemins commerçants que s'aventurent l'envie de picoler de votre arrière-arrière-grand-père et les grands yeux verts de votre mamie, partout dans le monde et quelle que soit l'époque. Henry et Selina n'ont pas vraiment de projet quand ils entreprennent ce voyage, ils se disent qu'ils pousseront peut-être jusqu'à Londres avec les conducteurs de bestiaux et si ça ne leur plaît pas là-bas, ma foi, alors ils retourneront au pays de Galles. C'est avant qu'ils atteignent Northampton et s'engouffrent par sa porte nord dans un grand déferlement de blanc, et tombent sur cette église ronde plus vieille que les collines, avec cet arbre énorme et scarifié par les nombreuses guerres, quand Henry et sa femme Selina, avec leur traîne nuptiale infestée de tiques et longue de près de deux kilomètres qui trotte derrière eux sur les pavés, posent pour la première fois les yeux sur Sheep Street.

Le fait de s'installer dans les avenues grises et sombres de Northampton en 1954 exige de Joyce et Bernard qu'ils prennent des décisions difficiles. Manifestement, la règle de « pas d'enfants » est le plus gros obstacle à l'installation dans l'appartement de Sheep Street et au fait que Bernard accepte sa meilleure et jusque-là unique proposition de poste, mais il pense qu'il y a un moyen de contourner la chose. Après un trajet en train dans un nuage de vapeur et d'escarbilles, il fait la connaissance d'un type qui habite juste en dessous de l'appartement convoité, un sympathique idéaliste de l'International Friendship League. C'est une sorte de conglomerat socialiste anglais, fort heureusement très inoffensif, du genre que Bernard évite en général, mais dans le cas présent le vieux bonhomme propose à Bernard une solution à la clause gênante de « pas d'enfants » : l'homme explique qu'il a la place de cacher un enfant dans son appartement du rez-de-chaussée les fois où le propriétaire viendra les voir, ce qui devrait du moins en partie résoudre le dilemme de Bernard, l'autre partie étant le second bébé, le petit Andrew. Leur nouveau voisin n'a visiblement pas la place de cacher deux enfants, et en tant que premier-né de Bernard, il semble normal que David, âgé de deux ans, passe en premier. Après une consultation inhabituellement animée avec sa femme, Bernard décide qu'il serait mieux qu'Andrew reste à Brixton avec des personnes de la famille de Joyce jusqu'à ce qu'ils soient installés en ville et puissent faire un emprunt immobilier, et trouver une adresse permanente avec assez de place pour toute la famille. Selon Bernard, Andrew n'ayant pas encore un an, il n'a pas encore noué de lien étroit avec sa mère et elle lui manquera moins qu'à David. Bernard doute même qu'un enfant aussi petit s'aperçoive même de la différence. En outre, plus tard, le bébé ne se souviendra de rien. Ce sera comme si cette situation a priori perturbante n'avait jamais existé. Enfin tout est arrangé, tout progresse et au cours de leur première nuit dans le nouvel appartement avec sa vue sur cette étrange église à peine chrétienne d'apparence, Joyce ne dort pas et pleure jusqu'au matin.

Bernard, franchement, ne comprend pas pourquoi elle ne se résigne pas et passe à autre chose. Ils ne font que ce qu'ils doivent faire, et d'ici peut-être un an tout s'arrangera au mieux. Andrew ira très bien. Personne ne souffrira.

Henry et Selena descendent Sheep Street jusqu'à la place du marché afin qu'il puisse se faire payer à la Welsh House qui se trouve là-bas, et il sait à la façon dont tout le monde le regarde qu'il est le seul Noir en ville. Ce n'est pas qu'ils aient l'air hostiles ou qu'ils le fusillent du regard comme s'il n'avait rien à faire ici, ce qui aurait été le cas dans le Tennessee. Les gens de Northampton semblent davantage étonnés, et considèrent Henry comme s'ils voyaient en vrai une de ces grandes girafes dont il a vu des images, ou une chose si rare et si déplacée que personne ne s'attendait à la voir ici ou de son vivant. Les gens sourient, certains ont l'air choqués mais pour la plupart ils restent là, la bouche grande ouverte, comme s'ils ne savaient pas quoi faire d'eux-mêmes. De son côté, Henry se dit qu'il doit avoir l'air tout aussi ahuri, à regarder cette ville ancienne et si étrange. C'est comme si Henry et Northampton étaient tous deux sous le coup d'un étonnement mutuel. D'abord cette église ronde, qui se dresse là depuis huit cents ans, alors qu'au bout de la rue il y a ce grand hêtre qui doit être presque aussi vieux, et après ça la place du marché qui date à peu près de la même époque, de l'an mille et quelque. Ça remonte à loin, assez loin pour que la tête lui tourne. À l'époque, le commerce des esclaves entre pays n'avait pas encore été inventé, pour ce qu'il en sait. Il n'y avait pas d'États-Unis, pas de Tennessee, et les Blancs n'avaient jamais entendu parler de l'Afrique. Il y a juste l'église circulaire, le grand hêtre et le fleuve de laine qui serpente entre ici et le pays de Galles. Aux yeux d'Henry, c'est comme si tous ces siècles pendant lesquels la ville a existé étaient une sorte de largeur ou de profondeur qu'il ne peut voir mais qui conspire à donner à ce lieu le sentiment d'une dimension plus vaste que sa taille réelle et visible. Après avoir touché la paie d'Henry, tous deux vont se promener, avant de revenir dans Sheep Street et de s'engager dans cette vieille ruelle avec un panneau annonçant qu'il s'agit de Bullhead Lane, une ruelle si pentue et si étroite qu'on dirait un de ces endroits absurdes dans les rêves, et c'est comme ça qu'ils s'enfoncent dans les Boroughs. D'emblée, l'endroit les cerne de partout, réclamant leur attention. Il y a des vieilles à l'air coriace prêtes à s'arracher les yeux en pleine rue devant une des tavernes, et partout où on se trouve on peut voir alentour une dizaine d'établissements similaires. Il y a un aveugle qui joue d'un orgue de Barbarie, des lapins qui sautent ici et là sur les pavés, tout le monde a un chapeau et personne n'a d'arme. Partout les gens se hèlent et discutent, et dans Scarletwell Street, où ils dépensent une partie de la paie d'Henry en versant une avance sur loyer pour une maison qui leur tape dans l'œil, ils voient l'étonnant animal de Newton Pratt qui boit sa bière en pleine rue. Henry et Selina y voient un signe et emménagent de suite. Ils ont une maison à eux et, même si elle est petite et coincée dans cette rue noire de suie tel un livre sur une étagère, elle paraît un peu trop grande au

début, mais c'est avant que les bébés ne commencent à ruisseler de Selina en un flot joyeux et babillant qui leur monte jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux, et en l'espace de seulement un ou deux ans les voilà avec des enfants jusqu'aux épaules.

Adulte, David Daniels ne se rappelle pas grand-chose de ses origines dans l'appart de Sheep Street, ses deux années passées là en tant qu'habitant officiel des Boroughs. Sa petite enfance, cette interminable continuité de moments dont chacun est une saga, s'est évaporée pour ne laisser qu'un mince résidu d'images et d'associations, des clichés sépia et cassants pris au niveau du sol avec les détails et le contexte qui pâlissent sur les bords. Il se rappelle la plaine infinie du tapis dans la salle de séjour, beige pâle avec des frondes et des fioritures qui forment un arpent de duvet doré dans son souvenir, poignardé par les lames obliques du soleil. Il y a un petit film en boucle interne, de quelques secondes seulement, avec David suspendu à sa mère Joyce par des courroies en cuir et descendant avec hésitation une pente flanquée de chaque côté par des tombes branlantes, qui doit se trouver, il le comprend maintenant, dans le cimetière du Holy Sepulchre, la vieille église sur l'autre trottoir. Quand on l'emmène se promener, c'est toujours au nord ou à l'est de Sheep Street, jamais à l'ouest ou au sud. C'est toujours au champ de course juste un peu après Regent's Square et jamais dans les Boroughs, un quartier peu recommandable où à son insu sa future copine Alma Warren dort profondément au sein de son clan normalement étrange. Les premiers souvenirs qu'a David de son père sont davantage comme des souvenirs d'un bateau plutôt que d'une personne, avec le torse et la bedaine s'avancant fièrement telle une grand-voile de brocart enflée par un vent arrière. Les pouces crochetés dans les poches de son gilet à la façon d'un baron d'industrie, à hauteur du nid d'aigle qu'est son nœud de cravate, le fier visage de Bernard semblable à un étendard ; une tête de mort de pirate, mais bien nourrie, aux orbites de verre scintillantes et dorées au pourtour, portée ici par des courants relevés venus de Haute Barbarie, des collines-lion du vieux pays où a été conçu David et dont ses parents parlent très peu. Puis il y a les jours de mystère et d'aventure quand sa mère l'emmène à bord du train-dragon jusqu'à Londres pour aller voir ses amis ou des gens de la famille, il ne sait pas trop de qui il s'agit, et David passe l'après-midi dans des salons inconnus de Brixton à jouer avec un petit garçon du nom d'Andrew qui a l'air très gentil, mais qu'il ne connaît pas. Quand David a quatre ans en 1956, Bernard et Joyce tombent enfin sur un couple de Blancs disposés à leur obtenir un emprunt immobilier auprès des banques méfiantes vis-à-vis des Noirs. Ils emménagent dans une agréable demeure de Kingsthorpe Hollow et, oh surprise ! le petit Andrew vient vivre avec eux et pour la première fois David comprend qu'il a un frère, qu'il a eu un frère tout ce temps et n'en a pas entendu parler avant ce jour. Il commence à se demander si d'autres parties de sa vie lui sont dissimulées, se met à spéculer sur où ses parents ont pu aller et

qui ils ont pu être avant de se matérialiser soudain en couple marié et propriétaire d'une maison à Northampton, comme si cela avait toujours été le cas. Pourquoi David et son petit frère n'ont-ils pas de grands-parents ? Son père et sa mère sont-ils nés comme des dieux de la boue et du ciel, du paysage de Northampton, sans ancêtres mortels les ayant précédés ? Il pressent une vaste et complexe histoire dans laquelle il a débarqué, a l'impression qu'on lui cache quelque chose, comme on lui a caché Andrew. Comment ont-ils pu lui dissimuler l'existence d'un frère ? Déjà il s'inquiète à l'idée des autres surprises qu'on lui réserve. Vu leur nouvelle demeure et leurs nouveaux voisins, vu la façon dont sa famille est encouragée à se considérer maintenant qu'ils n'habitent plus dans les Boroughs, David en vient à se demander s'il est vraiment noir, si David est vraiment son nom.

À peine Henry a-t-il mis un pied dans les Boroughs qu'il devient Black Charley, comme si ce titre attendait qu'il déboule et l'enfile comme un vieux pardessus. Ça lui est égal. Ça n'a rien d'irrespectueux, le mot « black » ne recouvrant que la vérité, tandis que « Charley » est juste une façon d'appeler les gens quand on ne se rappelle plus leur nom. À sa façon, c'est presque comme le gage d'un rang spécial, une façon de reconnaître qu'il est unique et qu'aucun autre endroit autour de Northampton ne peut se vanter d'un habitant aussi remarquable qu'Henry George. Bien que d'autres personnes de couleur passent en ville au fil des ans, aucun n'est aussi connu qu'Henry. C'est vrai au moins jusqu'en 1911 quand l'équipe de foot locale – qui s'appelle les Cordonniers du fait de toutes ces chaussures qu'on fabrique ici – s'enrichit d'un nouveau joueur noir du nom de Walter Tull. On en parle beaucoup dans la presse locale, et c'est comme ça qu'Henry a vent de lui, et son intérêt est décuplé au point qu'il veut tout savoir de cette nouvelle recrue qui menace de lui voler ses lauriers de charbon. Il se rend même jusqu'au terrain de foot à côté d'Abington Avenue pour regarder Tull jouer, malgré le fait qu'Henry n'ait jamais trop apprécié ce sport, et il est forcé de reconnaître que ce jeune gars court à la vitesse de l'éclair et sait taper dans la balle. Beau également, âgé de vingt-quatre ans, plus jeune qu'Henry qui a trente-cinq ans, donc, et avec une peau nettement plus claire par-dessus le marché. Apparemment, Tull est originaire du Kent où ils dénichent tous les espoirs ; son père vient de la Barbade et sa mère est une bonne Anglaise. D'après ce qu'Henry glane, les parents de Tull meurent tous les deux avant qu'il ait dix ans. Avec son frère Edward – le même nom que le plus jeune fils d'Henry et Selina –, il grandit dans un orphelinat de Londres jusqu'à ce qu'une famille de Glasgow adopte Edward. Ce dernier s'installe ensuite en Écosse, devient le premier dentiste noir du pays, eh oui. Walter, lui, joue au foot pour un club de Bethnal Green, dans ce coin, quand les dénicheurs de talents qu'ont toutes les grandes équipes le remarquent et très vite il se retrouve à jouer avec les Tottenham Hotspurs, qu'on appelle les Spurs. On est en 1909, et même si Tull n'est pas le premier Noir ou métis à jouer en professionnel ici en Angleterre – il y a un autre

homme de couleur à Darlington, croit savoir Henry, qui est gardien de but –, Walter est le premier à courir sur le terrain. Mais il ne reste pas plus d'un an ou deux avec les Spurs et d'après ce que sait Henry c'est parce que, quand ils jouent dans une autre ville, les spectateurs lancent des remarques blessantes à Tull, commentent sa couleur. Quel effet ça doit faire, pense Henry, de se tenir dans un stade entouré de gens qui vous détestent et se moquent de vous ; des centaines d'yeux sur vous et nulle part où aller pour leur échapper avant que l'arbitre siffle la fin du match ? En ce qui concerne Henry, ce genre de situation serait son pire cauchemar, et il est grandement soulagé de ne rien subir de tel à son époque quand il va voir jouer Walter dans cet endroit d'Abington qu'on appelle le County Ground. Tout le monde semble trouver que c'est agréable d'avoir Tull ici en ville, et Henry tire une certaine fierté de lui être associé de par son apparence. Puis, en 1914, éclate cette saleté de guerre en Europe et Walter Tull se révèle aussi courageux que bon au foot quand il est le premier joueur de la ville à s'engager et à aller se battre. D'après les infos qui filtrent du front, il semble qu'il se débrouille très bien. Il se bat lors de la première bataille de la Somme et on le promeut sergent. Puis, en 1917, alors qu'il est promu second lieutenant et part se battre à Ypres et Passchendaele, ça fait de lui le premier officier noir de toute l'Armée anglaise. L'année suivante, la dernière de la guerre, Walter revient en France pour se joindre à ce qu'on appelle l'offensive du Printemps où il est tué ; on ne retrouve pas son corps, ce qui fait qu'il n'a même pas de tombe. Après avoir appris la nouvelle, Black Charley fait un rêve dans lequel Walter Tull est avec Britton Johnson, tous deux sont habillés comme des cow-boys et s'abritent derrière les étalons qu'ils ont abattus pour se faire des remparts, avec des coiffes de plumes au lieu de casques à pointe.

Environ quarante ans plus tard, David se débrouille comme il faut. Il s'entend bien avec son nouveau petit frère, Andrew, et se débrouille bien dès qu'il entre en scolarité à St. George dans le cœur de Semilong. Si bien, en fait, que David découvre qu'il doit supporter le poids de la fierté et de l'approbation de son père, ce qui le met mal à l'aise quand il commence à comprendre que cet enthousiasme ne s'applique pas à son jeune frère. Tandis que leur mère Joyce est scrupuleusement équitable dans l'affection qu'elle témoigne à ses garçons, il semble que son mari ait déjà choisi lequel des deux il sauverait si leur maison prenait feu. Là d'où vient Bernard, cette attitude pragmatique n'est pas inhabituelle. La vie est parfois très dure. Parfois, la seule façon de faire en sorte que vos rejetons survivent consiste à prendre de terribles et brutales décisions et de placer tous vos atouts sur un seul enfant. C'est une approche stratégique, militaire, où des renforts sont envoyés aux régiments qui font une percée, pas aux soldats pris dans le feu, ceux qui encourent le plus le danger d'une défaite. Pourquoi s'escrimer pour le perdant ? La croissante disparité entre les deux frères du point de vue de leur père est juste un état de fait, du moins là-bas dans leur résidence de

Kingsthorpe Hollow. Il n'en est pas fait mention, et, au bout d'un moment, on la remarque à peine, c'est une chose avec laquelle on peut vivre. David aime son frère. Andrew est son camarade de jeu de tous les instants, pour ne pas dire presque son unique camarade de jeu. David n'est pas vraiment proche des autres enfants, les enfants blancs, ceux de sa classe. Il est plus intelligent qu'eux, pour la plupart, et d'une couleur différente, deux attributs qui ne le rendent guère populaire aux yeux de ses camarades. Il y a d'autres enfants noirs avec lesquels David et Andrew traînent parfois dans la cour ou sur les balançoires du champ de courses, mais ce sont essentiellement des enfants d'immigrés jamaïcains et David a l'impression qu'il existe une sorte de barrière entre eux, une barrière qu'il ne peut ni voir ni comprendre. Ça vient en partie du fait que leur père désapprouve ces nouveaux amis, et en partie du fait qu'il attend de David et son frère qu'eux aussi les désapprouvent ; ils sentent qu'ils viennent d'un milieu supérieur à celui de leurs potes de la Grande Île. David sait que ce n'est pas juste, cette attitude, mais ça s'insinue dans leurs rapports, même quand ils font juste un tour de manège avec eux, ça crée une ambiance, ça instaure une distance – même entre lui et des filles et garçons de même couleur – comme si David n'était pas déjà assez seul comme ça. Le programme ségrégationniste de son père, basé sur la classe sociale, se révèle au moins payant quand il s'agit de l'éducation de David. Privé de la distraction de camarades, il n'a rien d'autre à faire que travailler, se préparer pour les examens qui détermineront plus ou moins, à ce jeune âge, ce que sera sa vie. Le seul loisir qu'il s'offre, hormis les moments de jeu avec Andrew, ce sont ses rêveries, peuplées de types extraordinaires. David n'a jamais entendu parler d'Henry George, encore moins du héros d'Henry, le flingueur noir Britton Johnson, mais peut-être y a-t-il quelque chose dans son sang dicté par le triangle du commerce qui lui confère une prédisposition aux vibrantes fantaisies technicolor de l'Amérique. David se met à hanter le vendeur de livres et de revues, Sid's, qui se trouve sur l'ancienne place du marché le mercredi et le samedi, où le propriétaire éponyme avec son bonnet en laine, son cache-col et sa pipe préside sur un merveilleux étalage de trésors aux couleurs criardes. Il y a des boîtes pleines de poches d'occasion jaunies où semblent prédominer les couvertures délirantes des livres de SF, et, suspendues dans les hauteurs de l'échoppe, entre les féroces mâchoires de pinces à dessin, on trouve des magazines d'aventures pour adultes où des Marines torse nu aux dents serrées se font fouetter par de jolies femmes vêtues seulement de sous-vêtements et de brassards nazis, sous des accroches qui lui promettent LES DÉESSES DE L'AMOUR BOCHES ET COQUINES DANS L'ÎLE AUX TORTURES ! Encore plus attirant aux yeux de David : les rangées de comics américains étalés sur la table principale de l'échoppe – des papillons multicolores prêts à s'envoler, et que retiennent des presse-papiers ronds en métal. Iron Man affronte Kala, la reine du monde souterrain, et tout au-dessus des immenses gratte-ciel Spider-Man affronte le Vautour. Superman et Batman se rencontrent alors que tous deux sont encore gamins, comment est-

ce possible ? Les cohortes grandissantes de personnages costumés deviennent les camarades secrets de l'imagination de David, tout un univers caché d'amis qu'il semble le seul à fréquenter. Il conserve les comics qu'il achète dans sa chambre, s'allonge sur son lit et les dévore pendant qu'un monde en dessous, son père peste en lisant des nouvelles d'un endroit appelé Sierra Leone, qu'un type du nom de Milton Margai vient de faire accéder à l'indépendance. Rien de tout cela n'est intéressant comparé aux Skrulls, à la Torche humaine, à Starro le conquérant. Malgré l'attrait de cette nouvelle passion, le travail scolaire de David n'en pâtit pas et il réussit son examen d'entrée dans le secondaire. Cela réjouit son père car ça signifie que David sera envoyé à la prestigieuse *grammar school* pour garçons de Billing Road. Bernard est d'autant plus réjoui que le *Chronicle & Echo* envoie un journaliste et un photographe pour couvrir l'entrée de David dans ce nouveau havre de l'enseignement, avec une photo le montrant dans son nouvel uniforme scolaire, assis à son bureau dans une salle de classe par ailleurs vide, juste au cas où il ne se sentirait pas assez suspect ou isolé. Le gros titre annonce PREMIER ÉLÈVE NOIR AU COLLÈGE et le visage de David sur l'image jointe affiche un air méfiant et inquiet, comme s'il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer maintenant.

Pour Henry et Selina, plus près du tournant du XX^e siècle, ce qui se passe ensuite c'est qu'ils envoient leurs nombreux enfants à la Spring Lane School qui se trouve à deux pas de l'endroit où ils vivent, coincée dans le fatras de pubs, de bureaux et de maisons qui tiennent dans un mouchoir de poche entre Spring Lane et Scarletwell Street. Quand il part chaque matin sur son engin aux pneus en corde en quête de bricoles, Henry aime entendre les garçons et les filles rire et pousser des cris dans la cour qui se trouve derrière l'école en brique rouge, si c'est la bonne heure du jour. Il file à toute blinde vers St. Andrew's Road avec la voie ferrée juste derrière, passe devant le Friendly Arms, les petites boutiques et les maisonnettes, et il écoute les gosses qui chahutent en espérant reconnaître la voix de ses petits parmi eux. À sa connaissance, les enfants qu'il a eus avec Selina sont les premiers élèves de couleur dans cette école, mais il ne semble pas qu'on les maltraite ou les embête, du moins pas par rapport à leur couleur. Plus d'une fois, quand il remonte péniblement Black Lion Hill pour aller à Marefair et ses vitrines éclairées, ou quand il descend Bath Street où se dresse cette grande cheminée noire – le Destructeur –, Henry se dit que malgré les apparences Selina et lui ont choisi le bon endroit pour élever leurs enfants. Ça lui a pris du temps pour se l'avouer, mais Henry reconnaît qu'ici les relations entre Noirs et Blancs sont un peu différentes de ce qu'elles sont là-bas en Amérique. Cette histoire de classes sociales n'y est pas pour rien, d'après lui. Au Tennessee, même le Blanc le plus humble méprise les gens de couleur, sans doute parce qu'à ses yeux un Noir sera toujours un esclave. Mais ici en Angleterre, même si ce sont surtout les riches anglais qui s'occupent du commerce, ils n'ont pas d'esclaves sous leurs ordres. Aussi dans des endroits comme les Boroughs, où

les gens et leurs parents et leurs grands-parents depuis l'époque des chevaliers sont toujours en bas de l'échelle, ils regardent Henry et la première chose qu'ils voient, ce n'est pas un Noir, c'est un pauvre. Si vous voulez savoir quelle différence il y a entre les pays, il suffit d'étudier leurs guerres civiles respectives, tel est l'avis d'Henry, qui vit ici dans cet endroit qui chausse les deux. En Angleterre, au XVII^e siècle, le vieux Cromwell feint de se battre pour libérer les pauvres de leurs oppresseurs. Pendant ce temps, en Amérique où Henry n'est qu'un petit enfant, le vieux Lincoln feint quant à lui de libérer les esclaves de leurs plantations. Parlant d'expérience, Henry reconnaît que Lincoln ne veut les arracher aux champs de coton du Sud que pour qu'ils aillent travailler dans les usines au Nord. Et d'après ce qu'Henry a entendu dire de la guerre civile anglaise, il semble que Cromwell ne recherche que la puissance et la gloire. Une fois qu'il les a obtenues, il se met à trucider les chefs du bas peuple qui le soutenaient, et que ce soit en Angleterre comme en Amérique, quand les guerres civiles prennent fin, ceux qu'on devait libérer se retrouvent au même stade qu'avant, les Noirs là-bas, les pauvres ici. Bon, vu comme ça, les guerres semblent plutôt les mêmes, mais Henry trouve que même si elles se résument sans doute à la soif de pouvoir, en Angleterre c'est présenté au peuple comme un soulèvement contre les nantis, tout comme ces histoires qu'on lit dans tous les journaux concernant la Russie en ce moment. En Amérique, ils doivent faire semblant que leur guerre civile est liée à la libération des esclaves, parce que les Américains ne voudront jamais renverser les riches, vu que devenir riche est l'idée sur laquelle repose tout le pays. C'est la différence, la vraie, voilà ce que pense Henry. En Angleterre, ils comprennent mal la haine entre personnes de couleurs différentes alors que ce qui occupe les esprits c'est la haine entre personnes de classes différentes. Les roues en cordes grondent sur les pavés, et Black Charley circule dans les Boroughs comme une chanson que tout le monde connaît. Tant qu'il reste dans cette partie de la ville, il ne risque rien, mais bon il en va de même pour tous les Blancs qui vivent ici. Il se plaît ici, et au fond de lui il s'émerveille devant toutes les petites et les grandes choses qui lient cet endroit au pays d'où il vient. Il y a George Washington et le vieux Benjamin Franklin aussi, leurs familles qui quittent Northampton pour échapper à une guerre civile et se rendent en Amérique pour aider à la mise en route d'une autre. Il y a les bottes des confédérés, et Henry apprend l'influence considérable de Mr. Philip Doddridge sur le réformateur William Wilberforce, et puis bien sûr il y a le pasteur Newton écrivant son « Amazing Grace » là-bas, à Olney. Il y a un Mr. Corey qui est baptisé à l'église circulaire de Sheep Street, se rend en Amérique et meurt, sous la torture, à Salem, embringué dans la chasse aux sorcières initiée par Cotton Mather. Les étoiles et les bandes, le drapeau des États-Unis, ce sont de vieilles armoiries de village que les Washington ont emportées de Barton Sulgrave avec eux en partant, et puis il y a Henry George lui-même, un autre lien dans la chaîne hideuse qui relie un pays à l'autre. Henry tressaute sur les pavés des Boroughs et adore les mystères crasseux de

son quartier d'adoption, avec tous les siècles rejetés qui gisent en tas dans les rues comme des journaux invendus. Il aime les convolutions de ses rues et allées – ici plutôt des venelles – et même si cet endroit ne fait pas plus d'un demi-mile carré et qu'il y habite depuis presque vingt ans, Henry peut encore découvrir des passages et des raccourcis qu'il ignore. Puis à la fin de la guerre en 1918 il le voit qui commence à changer, avec Walter Tull au fond d'une tombe anonyme quelque part là-bas en France et le début de la lente et douloureuse démolition des Boroughs, tous les terrains intéressants, les allées et les complications derrière Marefair juste rasées et changées en gravats qui ne sont ni intéressants ni compliqués, toutes les vies et l'histoire de ces rues étroites juste effacées comme si elles n'avaient jamais existé. De plus en plus de terrains sont condamnés par des plaques de tôle ondulée, de plus en plus de femmes ayant perdu leur mari à la guerre en sont réduites à se prostituer dans le cimetière de St. Katherine's Church et la toute-puissante tour du Destructeur lâche sa fumée dans un ciel diurne presque aussi noir que lui. Une grande lourdeur commence à élire domicile en lui, et Henry s'aperçoit avec perplexité que, parmi toutes les altérations, Scarletwell Street lui semble de plus en plus pentue.

Un peu plus haut en amont, 1964, David se rend compte soudain à quel point l'Angleterre est étrange et ancienne, et c'est quand il entre en première année au collège de Billing Road, en short et blazer bleu marine, avec la casquette obligatoire. Ayant déjà une idée précise de la façon de s'habiller, il sent que cet uniforme ne lui convient pas, surtout les culottes courtes. Cette dernière intuition se voit confirmée quand il découvre que le professeur principal, Mr. Duncan Oldman, raffole des petits garçons et a même le droit de faire venir les petits de onze ans dans son bureau et de passer ses doigts boudinés sur leurs cuisses nues, du moins c'est ce qu'il fait avec ceux dont les parents pensent qu'ils ne sont pas en âge de porter des pantalons. Mr. Oldman est un sinistre pédophile archétypal, tout droit sorti d'une bande dessinée de Charles Addams, avec un corps mou de mollusque se terminant par des petites mains et des petits pieds, un nez et des oreilles de cochon, des petits yeux vifs de fouine ; le réseau de vaisseaux sanguins éclatés sur ses joues lui donne un perpétuel teint rougeaud d'enfant de chœur. Dans la cour de récréation, on raconte qu'au moins en deux occasions distinctes Mr. Oldman a invité des première année chez lui pour des cours particuliers, et a essayé de les toucher et de les embrasser. Les deux fois où la chose remonte jusqu'aux parents des garçons, ces derniers se plaignent officiellement, mais le nouveau directeur les supplie de penser à la bonne réputation de l'établissement, il y a conciliation et Dunky Oldman peut continuer à chapeauter les première année, et avoir ainsi à disposition, en toute impunité, un jeune sérail. Le nouveau directeur, Mr. Ormerod, a remplacé récemment le précédent titulaire, Mr. Strichley ; Mr. Strichley avait pris trop de somnifères puis était monté dans sa voiture et avait foncé dans un mur. Mr. Ormerod, quant à lui, a été juste avant directeur

adjoint d'une des écoles privées les plus chics et ne considère pas son nouveau poste de directeur de collège comme une promotion. Après tout, même si l'établissement veille comme il faut à ce que seul un minimum de garçons venus de milieux moins sélects puissent suivre les cours, il y a toujours le risque que Mr. Ormerod tombe sur un membre de la classe ouvrière ou, dans le cas de David, un Hottentot. En effet, quelques années après que David a quitté l'école au milieu des années 1970, les *grammar schools*, de sélectives qu'elles étaient, deviennent toutes des *comprehensive schools*, des établissements polyvalents ouverts à tous, susceptibles d'accueillir la même lie que les collèges ordinaires. Si David en croit la rumeur, pour Mr. Ormerod c'est une rétrogradation, une indignité de plus, et un jour il arrive à l'école un peu plus tôt que d'habitude afin de pouvoir suivre l'exemple de son prédécesseur, et se pend dans une cage d'escalier près de la classe de dessin. D'après ce que comprend David, le directeur qui succède à Ormerod évite de se suicider en se faisant virer après avoir dérobé trois livres et quarante pence dans le distributeur de boissons de l'école, mais à l'époque où David entre au collège tout cela est encore à venir et l'ancien directeur est aux commandes. De grande taille, avec une oreille interne déficiente qui l'oblige à garder la tête penchée tel un vautour au cou cassé, Ormerod essaie de modeler sa nouvelle école d'après l'ancienne qu'il dirigeait. Étant donné les prétentions qu'a déjà l'endroit, l'institution n'a pas besoin d'être trop bousculée. De nombreux enseignants portent des robes noires et certains profs parmi les plus vieux portent même encore la coiffe académique, sans doute les derniers à s'habiller ainsi en dehors des pages de *The Beano*. Le bureau du directeur est doté à l'extérieur de feux rouge et vert pour indiquer aux visiteurs s'ils peuvent entrer ou doivent attendre, lui épargnant ainsi à la peine d'avoir à dire une chose aussi triviale qu'« entrez ». Dans son bureau, une vitrine contient une rangée de cannes destinées à infliger diverses sortes de châtiments ; les épaisses qui contusionnent ; les fines qui lacèrent. Quand Mr. Ormerod décrète qu'à partir de maintenant les enfants utilisant la piscine extérieure doivent nager sans maillot de bain comme c'était la coutume dans son ancien établissement, les enseignants ne protestent pas, et Mr. Oldman, ben voyons, se fend d'une lettre de félicitations au directeur. Tel est donc le monde dans lequel se retrouvent plongés les nouveaux élèves du collège, mais au moins les Blancs peuvent s'entraider. David, lui, est seul. Ses camarades de classe ne veulent pas plus avoir affaire à lui que les enfants de St. George, et les professeurs semblent le considérer comme une source d'amusement dans le genre des « minstrel shows ». Pendant quelque temps, David espère égoïstement que d'ici un ou deux ans son frère Andrew passera son examen afin qu'ils soient au moins deux à veiller l'un sur l'autre dans cet asile de bigots, mais ça ne se passe pas comme ça. Andrew, qui a tout à fait conscience du favoritisme exercé par son père et en prend ombrage naturellement, s'aperçoit qu'il aura beau faire des efforts, jamais il ne recevra la bénédiction paternelle, aussi il adopte une approche plus détendue du travail scolaire, rate

l'examen d'entrée en *grammar school* et opte donc pour le collège public, moins exigeant, où au moins il y a d'autres enfants noirs. Pendant ce temps, David découvre qu'il a beau avoir été premier de la classe à St. George, parmi ces élèves cultivés il n'a aucune chance. Au bout d'un an, tous passent des examens pour savoir quelle filière leur convient et David se retrouve avec les débilés et les apprentis sociopathes. Les profs et les autres élèves le harcèlent, son père déçu le harcèle, et David passe donc le plus gros de ses loisirs dans le Baxter Building, la maison des Avengers, ou dans quelque Forteresse de solitude alternative. Par un clair et frais samedi matin, David est dans l'échoppe de Sid, sur la place du marché. Les derniers numéros publiés par Marvel viennent d'arriver et David essaie de savoir combien il peut se permettre d'en acheter, s'il doit repousser l'achat de *Strange Tales* ou de *Fantasy Masterpieces*, quand il se rend compte qu'il y a un autre client, qui le regarde fixement. Se retournant lentement, David se retrouve pour la première fois face aux yeux cernés de noir d'Alma Warren, qui vient pourtant juste d'avoir douze ans et n'est pas maquillée. Elle tient à la main un comics dont il n'a jamais entendu parler, un truc portant le titre de *Forbidden Worlds*, publié par un petit éditeur qui ne l'intéresse pas. Tous deux sourient avec condescendance en voyant le choix pitoyable de l'autre, et au-dessus les pigeons ne cessent d'aller d'un rebord à l'autre, tissant des fils de trajectoires sur la navette de pierre de la place.

Black Charley évite en général les beaux quartiers de la ville, se limitant aux Boroughs et aux villages les plus reculés du comté, où il est tellement connu que les mères se servent de lui pour se faire obéir de leurs enfants : « Si tu ne vas pas te coucher, Black Charley viendra te chercher. » Ça ne dérange pas Henry de passer pour un monstre aux yeux des enfants, il se dit que c'est la rançon de la gloire. Il n'a en général pas d'ennuis dans les villages, que ce soit Houghton, Haddon, Yardley Gobion, tout ça, même si une fois, près de Green's Norton, il se fait agresser par un énorme laboureur ivre qui le suspend par une jambe au-dessus d'un brasier jusqu'à ce que ses cheveux blancs grésillent et qu'il hurle à réveiller les morts. C'est la seule fois où il lui arrive malheur en faisant ses virées, mais le type finit par le relâcher et Henry s'en sort avec l'impression que le géant voulait juste lui cramer quelques cheveux pour se marrer, en se disant qu'Henry lui aussi trouverait ça amusant. Mais bon, c'est le genre d'incident qui marque, et maintenant qu'Henry a vieilli il s'aperçoit que ses pérégrinations dans la région décrivent des cercles de plus en plus petits jusqu'à ce que son univers se réduise presque aux Boroughs, ce qui ne le dérange pas, d'ailleurs. Toute sa vie il est passé d'un endroit à l'autre, du Tennessee au Kansas, de New York au pays de Galles, et ne s'est jamais posé assez longtemps pour profiter des bienfaits d'une communauté. Après avoir vécu un certain temps dans les Boroughs, Henry a l'impression qu'habiter un quartier et en connaître tous les habitants, c'est un peu comme être plongé dans la lecture d'un énorme et fascinant recueil de nouvelles, il

suffit de s'accrocher et on finit par savoir ce qu'il adviendra de chaque personnage. Alors qu'il descend en brinquebalant et cliquetant Freeschool Street sur son engin et tourne au coin dans Green Street, il aperçoit la jeune May Warren, qu'il trouve jeune même si après avoir eu ses enfants elle est devenue une vieille femme. Elle descend le petit chemin qu'on appelle Narrow Toe Lane, vêtue de son manteau noir et de son bonnet noir, telle une boule de bowling en métal qui roule comme pour avertir les quilles de s'écarter. Henry suppose qu'elle s'en va accomplir quelque part son œuvre de matrone, ces femmes qui s'occupent ici des bébés et des morts, lesquels sont légion. Quand leurs enfants sont nés, Henry et Selina ont fait venir chez eux une femme du nom de Mrs. Gibbs, mais Henry ne doute pas que si un jour Mrs. Gibbs était indisponible ou occupée ailleurs alors May Warren ferait très bien l'affaire. Il se dit que c'est suite à la mort de son premier enfant, une douce petite chose prénommée également May, qu'elle est devenue matrone. Il lance un joyeux bonjour à May Warren en la croisant et elle lève un bras pesant en le gratifiant d'un : « Salut, Black Charley, comment ça va ? » Comme il s'engage dans Gas Street, Henry songe aux étranges aléas de la famille Warren, avec le père de May, le vieux Snowy Vernall, qui a fait la une des journaux après avoir escaladé le toit de la mairie un jour où il était ivre et s'être mis à brailler, un bras passé autour de l'ange qui est tout là-haut, comme s'ils étaient de vieux amis. Et puis bien sûr il y a la tante de May, la sœur folle de Snowy, Thursa, qui errait dans les rues avec son gros accordéon en jouant cette étrange et horrible musique avec des silences qui faisaient qu'on croyait que c'était fini mais voilà que ça recommençait. Quand Henry arrive près de l'endroit où se trouve le petit pont qui mène à Foot Meadow, il aperçoit Freddy Allen, un jeune bon à rien qui rentre sûrement chez lui vu qu'il dort sous les arches de la voie ferrée dans le champ ; il a une vingtaine d'années, pas de foyer ni de famille à cause de la pauvreté et de la boisson. Henry ne peut pas dire qu'il a une bonne opinion de Freddy, qui s'en sort en volant des choses sur le pas de porte des gens, mais il ne peut s'empêcher d'avoir de la peine pour lui, et il se dit qu'il faut bien manger. Obliquant vers le carrefour près du West Bridge où il y a encore les ruines du château, il voit toutes sortes de gens dehors dans les rues qui vaquent à leurs affaires. Il connaît presque tous ceux et toutes celles qu'il croise, et presque tous et toutes le connaissent. Il traverse le carrefour dès que c'est possible et s'engage dans St. Andrew's Road, mais quand il arrive en haut de la rue, là où se dresse ce mur de briques rouges et sales sur sa droite avec toutes les ruines renversées du château qui saillent de l'herbe sur sa gauche, une immense tristesse s'empare soudain de lui, sans qu'il sache pourquoi. Il pense à Selina et à leurs enfants et ce qui lui fait souci c'est le plus jeune, le petit Edward. Henry a vu les étendues de gravats gris pousser autour du quartier comme si c'étaient des invasions d'un nouveau et terrible liseron, toutes les maisons abattues derrière Peter's Church, remplacées désormais par des coucous et des orties blanches, et il se dit que les Boroughs seront différents quand leur Edward sera grand. Ce sont

toutes ces démolitions qui le perturbent, tous ces endroits qu'Henry connaît et qui se dressent pendant un siècle ou plus, et voilà que ce qu'il pensait devoir résister à tout est juste démolit et disparaît comme si c'était sans importance. Depuis la fin de la guerre, ça se sent. Un grand changement se prépare, et bien qu'il ignore à quoi ce lieu va ressembler d'ici cinquante, soixante ans, il se dit qu'il n'a pas trop envie de savoir. Il n'aime pas penser à comment seront les choses pour Edward ou leurs autres enfants quand Selina et lui ne seront plus là. Même si Henry sait qu'Edward sera grand d'ici là, il ne peut s'empêcher de l'imaginer tel qu'il est aujourd'hui, un jeune enfant noir errant seul dans une rue miteuse et froide dans un lendemain qu'Henry ne reconnaît pas.

Dave Daniels dévale la chaussée chantante de Barrack Road sur sa bicyclette Raleigh, avec tout ce potentiel du samedi matin dans le vent qui fouette son visage impatient. Il va rendre visite à sa nouvelle amie, Alma, là-bas dans la jolie petite rue au nez cassé, nichée entre Spring Lane et Scarletwell Street. Ici en 1966, la musique qui jaillit des transistors est douce et effervescente. Au fil des mois, les comics qui viennent d'Amérique sont de mieux en mieux, il y a des émissions télé qu'il apprécie, il a enfin une amie et c'est le week-end où il reçoit son argent de poche, un lot de sucettes-fusées Sky Ray avec peut-être un 45 tours de Tamla Mowton acheté chez John Lever, l'école est fermée, pas d'humiliation en règle avant lundi. Il décrit un arc jubilatoire en roue libre dans Regent Square, de Barrack Road à Grafton Street, et ce faisant jette un œil à Sheep Street qui commence sur sa gauche. Il sait que c'est là qu'habitait sa famille quand ils sont arrivés en ville, un an avant qu'il comprenne qu'il avait un jeune frère, mais ses souvenirs sont confus et souvent contradictoires. Il se rappelle néanmoins les promenades en landau jusqu'au champ de courses pour éviter les excursions à l'ouest, dans les fourrés mystérieux des terres noires intérieures de Northampton, le continent caché connu sous le nom de Boroughs, à la fois décrépité et disgracieux. David annonce à ses parents qu'il a une nouvelle amie du nom d'Alma qu'il va voir parfois, l'invite même une fois chez lui pour qu'elle rencontre son père, mais ne leur dit pas où elle habite. Comme il s'élance sur la longue plongée qu'est Grafton Street, David passe devant la vitrine sale et les portes émeraude pelées du club caribéen au coin de Broad Street, là encore sur sa gauche. Quelqu'un a écrit sur sa devanture à la peinture noire la phrase THAT MOUNTAIN COONERY – ces nègres de la montagne... –, et il suppose que c'est une allusion à « Mountain Greenery », une chanson qu'il se rappelle vaguement avoir entendue à la radio quand il était enfant. David trouve le jeu de mots assez débile et ne s'attarde pas sur le préjugé, il le laisse glisser sur sa personne en strict accord avec sa politique personnelle sur la provocation raciale, ou plutôt fait de son mieux pour que ça lui passe au-dessus. À dire vrai, chaque glissement de ce genre laisse une sale trace résiduelle de colère piétinée sur son spleen de quatorze ans, mais que peut-il faire d'autre ? La façon qu'a son père de gérer la chose consisterait à supposer que peindre des

slogans sur le club caribéen n'est qu'un affront aux Jamaïcains dont il n'a par ailleurs que faire ; étant un avocat en vue venant de son milieu, il suppose que le mot « nègre » fait sûrement référence à quelqu'un d'autre. David n'est pas dupe, quand il se retrouve seul dans la cour déserte du collège avec une brosse pour tableau noir dans chaque main et doit les taper l'une contre l'autre dans un nuage explosif et suffocant de poussière de craie pendant que son professeur principal et ses camarades de classe se moquent de lui derrière les fenêtres de la classe. Il descend Grafton Street, freine à l'approche du vendeur de journaux de Weston à mi-chemin, descend de selle et monte son Raleigh sur le trottoir, l'adossant au panneau d'affichage grillagé – avec un gros titre sur la greffe du cœur réalisée par le professeur Barnard – qui se trouve sous la vitrine. Scrutant à travers la vitre légèrement verdâtre, son propre organe cardiaque palpite en découvrant qu'au moins plusieurs des derniers numéros des comics Marvel sont arrivés, leur distribution en Angleterre étant d'un aléatoire irritant du fait de leur transport comme ballast pour gonfler d'autres marchandises plus rentables. David repère un nouveau numéro de *The Avengers* qu'il achètera sûrement, bien qu'il trouve Don Heck – l'artiste du livre – un peu terne. Alma, quant à elle, prétend aimer le travail dudit Heck. Il voit avec enthousiasme qu'il y a un nouvel épisode des *Quatre Fantastiques* et surtout un nouveau *Thor* avec des *Contes d'Asgard* de son idole Jack Kirby. Il entre dans le magasin, en émergeant moins d'une minute plus tard avec six nouvelles recrues dans sa collection naissante moyennant tout juste quatre shillings et six pence. Les fourrant dans le sac marin qu'il a passé sur son épaule, David enfourche son vélo et continue dans Grafton Street jusqu'à Lower Harding Street, où il tourne à gauche. Il est clair qu'il est désormais dans une partie complètement différente de la ville. À sa droite, une étendue de gravats qui doit correspondre à deux ou trois pâtés de maisons s'étend en bas de la colline vers Monk's Pond Street et la cour grillagée d'une tannerie puante. D'après ce que lui a dit Alma, c'est son équivalent à elle des matinées agitées de David sur le terrain de jeux du champ de courses, quand elle se carapate dans d'énormes conduits en béton sur ce terrain vague, se cassant accidentellement les ongles jusqu'à ce qu'ils deviennent noirs et tombent tandis que David reste assis avec son frère nettement plus léger sur une balançoire qui ne bouge pas et ne bougera jamais, laissera toujours son petit frère suspendu dans les airs. David ne sait pas trop qui, d'Alma ou de lui, s'en tire le mieux, et en conclut que c'est globalement bonnet blanc et blanc bonnet, un tour de manège pour chacun. Il n'aimerait pas habiter ici dans cette suie que le vent rabat du dépôt ferroviaire, parmi les rosiers enracinés dans cette même crasse, dont les pétales pendouillent tel de l'alu rose, mais bon, il y a des fois où il entrevoit l'attrait mystérieux du quartier. Il y a la fois où il vient voir Alma et où elle n'est pas là, de sorte qu'il doit laisser un message à sa grand-mère. D'après ce qu'explique plus tard Alma, quand elle rentre enfin chez elle, sa grand-mère décrit le visiteur comme un gosse en gros de la taille d'Alma, ou peut-être un peu plus petit, venu à vélo, s'exprimant très bien,

vêtu d'un jean et d'un pull bleu. Alma, qui aimerait en savoir plus, demande à sa mamie si le gamin ne serait pas noir par hasard, à quoi la dame de soixante-dix ans et quelque répond en prenant un air surpris et effrayé : « Ma foi, je n'en sais rien. » Même Alma ne sait pas trop quoi penser de ça, et David est quant à lui dérouté, même si en même temps ça l'amuse, mais quelque part ça l'impressionne, encore qu'il ne saurait dire dans quelle mesure. Il doit reconnaître que pour ce qui est d'accueillir équitablement les visiteurs, Clara, la mamie d'Alma, bat son père à plates coutures. Il est encore mort de honte quand il repense à la fois où il a invité Alma chez lui pour lui montrer ses comics et que son père a insisté pour avoir un entretien seul avec elle dans le salon, tel un patriarche victorien cherchant à être rassuré quant à ses intentions. Après le départ d'Alma, Bernard prend David à part et lui explique sobrement que même s'il n'y a aucun mal à se mélanger avec les Blancs, Alma n'est pas vraiment le genre de Blanche avec qui doit traîner David. Elle a raté l'audition. Dave et Alma en rient encore et en concluent qu'au palmarès des préjugés, la classe sociale l'emporte sur la race. Dave remonte Lower Harding Street vers le haut de Spring Lane, et les gens qu'il dépasse ne semblent pas lui prêter la moindre attention, presque comme s'ils avaient déjà vu des Noirs à vélo. Le garçon fredonne en descendant l'ancienne colline et fonce, ravi, vers St. Andrew's Road avec, derrière lui, le dépôt ferroviaire assoupi, gagné par rouille et le soleil, il pédale vite pour aller voir son amie qui vit ici dans un autre monde, une autre décennie, son sac rempli de dieux et de savants aux couleurs primaires, de Zones négatives et de Ponts arc-en-ciel, de talismans alors qu'il s'enfonce dans le quartier et ses merveilles en ruines, son atmosphère préhistorique et tapageuse.

Au cours des longues semaines passées à bord de *La Fierté de Bethléem*, Henry lit les aventures de Buffalo Bill, relatées dans des fascicules qui servent de ballast dans la cale, mais c'est parce qu'il n'y a en général rien d'autre à faire et non parce qu'il a de l'admiration pour le colonel Cody. Il comprend toutefois le besoin qu'ont les gens de ces épopées absurdes, et il ne leur en veut pas. Ce qu'Henry croit, c'est que parmi les aléas de ce monde peu amène, quand on est embourbé dedans comme c'est souvent le cas, un homme doit avoir au-dessus de lui une étoile à laquelle se fier afin de pouvoir naviguer, et ce que représente cette étoile, c'est une sorte d'idéal qu'on ne peut atteindre mais qui vous montre le chemin. Là-bas dans le Tennessee, sur la plantation, on a droit aux vieux récits venus d'Afrique sur les guerriers intrépides et tous les animaux-esprits qui vous enseignent qu'il faut être bon avec les gens, l'intérêt d'être rusé, tout ça. Dans le même temps, on a les chants et la religion, y compris l'hymne du pasteur Newton, qui est selon Henry une autre version de la même chose, un mode de vie plus agréable ou un endroit plus agréable qu'on ne connaîtra jamais mais dont la perspective peut nous aider à tenir. Peu importe que l'homme qui écrit cet hymne ait un côté honteux et ne vive pas nécessairement en accord avec ce qu'il écrit : c'est

l'idéal qui compte. Sur le même plan, on a des inventions mythologiques comme, disons, Hercule, et des personnages inventés qu'on trouve dans les livres comme ce Sherlock Holmes qu'ils ont ici, ou, d'ailleurs, comme Buffalo Bill, un personnage inventé lui aussi, de l'avis d'Henry. Rien que le fait d'imaginer qu'il existe quelqu'un d'aussi malin ou ingénieux ou courageux, même s'il n'existe pas vraiment sauf quand on est plongé dans l'histoire, ça vous donne un but à atteindre et vous motive pour aller de l'avant. Et puis il y a les hommes et les femmes de ce monde, et qui sont, selon Henry, les meilleurs guides et les exemples les plus glorieux qu'on puisse suivre, car ils sont de chair et de sang et non quelques dieux anciens ou des héros de fascicule, ce qui veut dire que si vous y mettez autant du vôtre qu'eux, des choses merveilleuses pourraient fort bien se produire. Parfois, quand il dort, il rêve de Britton Johnson, qui s'avance, superbe, sur le trottoir de planches d'un endroit immense qui apparaît toujours dans les rêves d'Henry, en faisant tourner ses six-coups tel un cow-boy dans un film ou alors déguisé en Indien pour aller sauver sa femme et ses enfants prisonniers des Comanches. Ça doit être quelque chose d'être ce genre d'homme, et Henry espère que si Selina ou ses enfants courent jamais un danger il aura le courage de faire ce que Britton Johnson fait, ou du moins quelque chose d'aussi courageux. Black Charley se fait déjà assez remarquer comme ça dans la vie de tous les jours et n'a pas trop envie de se déguiser en Indien. Il le fera s'il y est obligé mais il y a peu de chances que ça arrive ici dans les Boroughs. Henry rêve de Mother Seacole qui soulage les blessés avec des herbes, un peu de rhum, voire quelques pas de danse dans l'hôpital de campagne et l'épicerie générale qu'elle tient sur le front de la guerre de Crimée, et qui aux yeux de la plupart des gens ne sera jamais à la hauteur de Mrs. Nightingale pas plus que Britton Johnson n'aura droit un jour à un stupide fascicule en son honneur comme Bill Cody. Henry rêve de Walter Tull, là-bas dans le no man's land entre les tranchées comme dans tous ces récits qu'on entend avec les Allemands et les Anglais qui jouent au foot le soir de Noël avant de retourner se massacrer le lendemain matin. Henry rêve de Walter Tull en short large et blanc et polo bordeaux, dribblant le ballon entre les pièges antichars et les chevaux morts, fonçant ici puis là, invulnérable dans les nuages de gaz moutarde, et expédiant le ballon haut au-dessus des caillebotis, des cadavres et des barbelés dans les cieux noirs au-dessus de Passchendaele telle une fusée de détresse qui explose. Il ne rêve jamais de John Newton, ne rêve jamais de Jésus, et maintenant qu'il a un certain âge, Henry préfère que ses saints soient juste de simples hommes et femmes qui ne recherchent pas à tout prix la sainteté. Il n'est pas en cela un athée, c'est plus que ces temps-ci il n'est pas particulièrement enclin à placer sa foi religieuse dans des gens susceptibles de le laisser tomber, ou dans une institution autre que son propre moi. Henry bâtit une église brute dans son cœur qu'il peut emporter avec lui partout où il va, par exemple dans les granges où il s'aventure, en fredonnant en son for intérieur en guise de musique d'orgue et avec la lumière des vitraux qui jaillit

de son imagination sur le sol recouvert de paille et jonché de crottin de cheval. Henry pense à tout ce qu'il a fait, s'occuper de sa mère et de son père comme ils se sont occupés de lui, traverser le vaste océan et dévaler jusqu'à Northampton dans une blanche avalanche de laine, Selina et lui qui élèvent leurs enfants sans en perdre un seul, et il est content de lui, de sa vie. Il se dit qu'il vaut mieux qu'un homme soit son propre idéal, son propre champion, quel que soit le temps que ça lui prend pour en arriver là.

Évoluant mollement dans les courants calmes et peu exigeants de la médiocrité scolaire, David accomplit six longueurs d'années de son éducation sans se noyer. Il décroche quelques notes correctes à son brevet, échoue aux autres épreuves et ne voit pas l'intérêt de continuer à accumuler les échecs. Il ne veut pas aller au lycée, veut en finir avec ces années de prélude avilissant et sans intérêt afin de pouvoir vivre sa vie dans quelque chose qui ressemble au vrai monde. Son père est furieux et déçu. Rien ne se passe comme Bernard le voulait. Là-bas, en Sierra Leone, c'est coup d'État militaire sur coup d'État militaire, avec le Limba Siaka Stevens qui se retrouve au pouvoir et dévoile aussitôt son vrai visage, faisant exécuter ses rivaux politiques et militaires en érigeant des gibets sur la Kissy Road de Freetown. De mal en pis, c'est ainsi que Bernard voit l'avenir de sa patrie tout comme celui de son fils. Dave est rétrogradé dans l'estime paternelle, mais visiblement pas au point que son frère remonte dedans, car le nom d'Andrew n'a jamais figuré au tableau d'honneur. David s'en fiche. Être le préféré a toujours été un fardeau, et il trouve qu'Andy et lui se sentent plus proches dans la niche confortable de la désapprobation paternelle. Ils parlent à voix basse et rient dans l'obscurité après l'extinction des feux et commencent à préparer leur audacieuse évasion. Derrière la porte d'entrée chèrement acquise de leurs parents, les années 1970 s'accumulent même dans le puisard de Kingsthorpe Hollow, un brouet fluorescent de talons compensés et d'étoiles autocollantes. Les paroles des chansons sont toutes teintées d'un chrome SF, Jack Kirby a quitté Marvel Comics et se révèle une fontaine incroyablement prolifique d'idées neuves pour leurs principaux rivaux dans l'industrie des comics, riche en technodieux belliqueux et en gangs d'enfants de Brooklyn revampés. Pendant ce temps, une vraie bande locale de vicieux apprentis skinheads de dix-sept ans s'est rebaptisée, ce qui est très gênant, les « Bowie Boys », ils se mettent de l'eye-liner et portent des sacs à main en tartan à la Bay City Rollers. La décennie déboule en ville dans un blizzard de paillettes et laisse des traînées étincelantes dans les caniveaux. Se pavanant en fringues Biba fantastiques avec des cheveux hérissons fluo, elle flirte avec les deux frères, les poussant finalement à fuir leur maison pour se joindre au carnaval. Ils s'installent à Londres dès qu'ils sont en âge de le faire sans la bénédiction et le consentement de leur père, qui ne les leur accorderait pas de toute façon. C'est un endroit qui n'a plus rien à voir avec le Londres qu'ont affronté Joyce et Bernard la première fois qu'ils sont arrivés à Brixton vingt ans plus tôt, et être

noir est presque à la mode à présent. Ce monde dont on n'aurait osé rêver accueille Dave et Andy comme jamais n'a pu le faire Northampton, leur trouvant des apparts, et du travail. David bosse dans une boutique de fringues très prisée de la communauté noire, et se retrouve à conseiller des tenues à Labi Siffre, à faire du kung-fu avec Carl Douglas et à découvrir le monde parfumé des filles, ce qui aurait été impensable à Kingsthorpe Hollow. David a l'impression de vivre pour la première fois, il s'habille comme il veut, vire un peu funkadelic quand ça lui chante, et traverse toute cette époque grisante sans recourir aux dreadlocks ou à la coupe afro. Andrew et lui retournent parfois à Northampton, juste pour voir leur mère et afin que David ne perde pas trop de vue Alma, mais l'atmosphère et les silences barbelés entourant leur père font que les intervalles entre leurs visites s'allongent progressivement. Même Alma est moins facile à voir maintenant que sa maison a été démolie, dans le dernier coup de balai de l'opération d'assainissement qui ravage les Boroughs depuis la fin de la première guerre mondiale. La famille Warren emménage à Abington, puis Alma s'en va vivre avec ses propres amis, dans des lieux provisoires sans téléphone. Lentement, les deux frères se perdent de vue mais entre-temps David s'est mis à la colle avec Natalie, une fille superbe d'origine nigérienne, une vraie perle. Sa vie s'accélère jusqu'à ce qu'il file à travers les ans comme s'il était sur un vélo, son enthousiasme juste un peu réduit par la dure réalité, à savoir que dans la vie les freins n'existent pas. On ne peut pas s'arrêter et on ne peut même pas ralentir.

La chance tourne déjà pour Henry et son quartier, il le sait, à supposer qu'ils en aient même bénéficié au départ. Ça coince aux entournures, les yeux comme les fenêtres suppurent, un jamais-plus s'empare des choses. Certaines rues et des tas de gens qu'il connaissait ont disparu. Autour de Chalk Lane où tout est mis à bas et d'où personne ne part, il voit des dames qu'il connaît rester là à pleurer et se dire : « Eh bien c'est la fin de notre monde. » Il a de la peine pour les maisons détruites, la poussière et les gravats là où ça avait un sens pour quelqu'un avant, mais les pierres sont solides, ce sont les gens qui sont les plus friables, et qui souffrent le plus cruellement. Ce sont les liens entre eux qui sont fragiles et qui sont démantelés, d'un seul coup de plume tracé par quelqu'un à la mairie. Il y a des amis et des familles qu'on disperse sans rime ni raison comme autant de billes de billard, qu'on envoie bouler aux quatre coins de Northampton, des vies entières expédiées dans une autre direction, et Henry ne peut que trouver ça regrettable. D'après ce qu'il entend, ce sera bientôt au tour de Bath Street, de Castle Street et de sa Scarletwell Street d'être promis à la démolition et il sait que le temps viendra où même le Destructeur sera détruit, où tout ça sera remplacé par une série de grands et gros immeubles modernes dont il n'apprécie guère la nature. Il reconnaît que ça pourrait être un peu plus propre par ici après tous les changements, mais d'après ce qu'il a vu des plans et des dessins parus dans le journal, ça ne sera

pas aussi chaleureux en apparence, et il n'est pas sûr qu'il y aura de la place pour des matrones ou des foldingues comme Thursa Vernall ; pour des flemmards comme Freddy Allen ou Georgie Bumble ; même pour Black Charley avec sa drôle de bicyclette et sa remorque. Il frotte davantage ses patins de bois sur la chaussée maintenant quand il descend ces ruelles pentues, de peur de finir dans le caniveau s'il prend trop de vitesse. Un jour alors qu'Henry se repose sur la pelouse près des dents cariées du vieux château, il se retrouve à discuter avec un jeune gars sympa qui a de l'éducation et semble en connaître un rayon en histoire ancienne. Le type aborde le sujet de la couleur de peau de Black Charley, mais non sans nervosité au cas où ça serait impoli d'en parler, quand il dit que ce n'est pas la première fois que ces vieilles pierres mises à bas sont liées à un Noir. Puis quand Henry lui demande ce qu'il veut dire, le jeune lui parle d'un type du nom de Pierre le Sarrasin, un homme de couleur venu de Terre Sainte ou d'Afrique qui a vécu par ici vers 1200, et travaillait comme fabricant d'arbalètes pour celui qu'on appelle Jean sans Terre, près de sept cents ans avant qu'Henry n'arrive dans le coin. D'un côté, Henry reconnaît éprouver une légère déception du fait de n'être pas le premier homme noir par ici, mais ce n'est là que vanité, et d'un autre côté il est ravi d'avoir un nouveau héros à même de fréquenter Walter Tull et Britton Johnson dans ses songeries. Il s'imagine les baladant tous les trois sur son engin muni de cordes en guise de pneus, escorter le fabricant d'arbalètes, le footballeur et le cow-boy jusqu'au Tennessee soixante ans plus tôt, afin qu'ils puissent libérer le peuple d'Henry avec leurs flingues pittoresques, leurs flèches silencieuses et mortelles et leurs aptitudes à marquer. Récemment, il dort davantage et peut donc consacrer plus de temps à ces rêveries. Au même moment, sous ses fenêtres, non loin de Scarletwell, ils abattent les entrepôts et les autres bâtiments qui se trouvent plus bas, et il ne reste plus bientôt dans St. Andrew's Road qu'une étroite bande de maisons mitoyennes. Un peu plus sur les hauteurs, le Friendly Arms est fermé et condamné par des planches, prêt à disparaître quand l'heure viendra. Il apprend par quelqu'un que Mr. Newton Pratt est tombé malade et est mort quelques années plus tôt de la pneumonie, du moins c'est ce qu'on lui a dit. Ce qu'il est advenu de la créature légendaire de Pratt, toutefois, Henry n'en sait rien et au final il croit presque l'avoir rêvée, son existence lui paraissant encore plus improbable que la réunion entre Walter Tull, Pierre le Sarrasin et Britton Johnson. Henry somnole pendant que le monde se délite derrière sa porte.

Cinq ou six décennies plus loin, David découvre en douceur les années 1980, marié désormais à Natalie et heureux père de deux beaux enfants, Selwyn et Lily. Son penchant d'enfant pour la SF signifie que quand les premiers ordinateurs disponibles dans le commerce arrivent en magasin, il se jette avec ravissement sur ces fabuleux engins jusqu'ici inconnus en dehors de la grotte de Batman. Ayant toujours été plus intelligent que ne le laisserait entendre son parcours scolaire d'élève médiocre, il découvre rapidement qu'il

sait presque tout sur cette nouvelle technologie, quasi seul dans un monde encore abasourdi qui ne semble rien comprendre du tout. Tel un explorateur sur une lointaine planète sauvage qui subjugué les indigènes stupéfaits avec un miroir et une boîte d'allumettes, David n'a pas son pareil pour remettre en marche une machine récalcitrante est considérée comme miraculeuse par ceux qui assistent à la chose et très vite il se retrouve à travailler à Bruxelles, de retour chez lui les week-ends, en qualité de dépanneur cybernétique extrêmement recherché. Quand il en a l'occasion, il reste en contact avec Andrew, qui est marié, a deux enfants et s'en sort bien lui aussi, mais malgré une certaine tentative de rapprochement avec leur père, David se rend compte qu'il retourne rarement à Northampton. Tout ce qu'il voit des changements qui surviennent en ville est, par conséquent, une série déconnectée de clichés dans un album photo mal entretenu où des années entières de continuité sont tout simplement absentes. Lors d'une visite en 1985, pour donner un exemple, il découvre que la communauté noire de la ville, pour l'essentiel jamaïcaine, s'est emparée du fort victorien de l'Armée du salut qui se dresse sur le terrain vague de Sheep Street juste après le terminal de bus de Greyfriars, un terminal beau comme une hache plantée en pleine gueule. David imagine qu'une sorte d'ordre de préservation maintient debout le vieux bâtiment après que tout a été mis à bas autour. Ses nouveaux habitants, avec leurs boucles chenilles fourrées dans des bulbes tricotés aux couleurs de l'Éthiopie, ont transformé le fort abandonné en une ruche d'activité afro-caribéenne. Ils l'ont renommé Club Matafancanta d'après ce qui en jamaïcain, si David a bien compris, veut dire quelque chose comme « lieu de partage ». Il les voit s'occuper des petits enfants encore non scolarisés, donner aux artistes locaux un endroit où s'installer, répéter avec leur sound-system et faire cuire en permanence un ragoût dans leur cantine au premier étage. Le bâtiment, avec sa façade de brique rose et les volutes gracieuses de ses moulures soudain animées par l'activité intérieure, paraît génial. Quand il traverse Northampton quelques années plus tard, les bulldozers sont passés et il ne reste plus que la bande d'herbe jaunie et quelques histoires de toute évidence peu fiables sur des administrateurs s'étant barrés chez eux à Kingston en emportant les fonds, des jeunots affublés de noms de rues pittoresques qui dealent de la ganja et enfin des descentes de police après qu'une rutilante BMW de trop a été repérée dans le parking du bâtiment. Et voilà pour ce qui est de classer des monuments, si jamais telle fut l'intention. Lors du même séjour, David est soulagé de voir que le hêtre ancestral de son enfance, dont il a gardé un vague souvenir, est toujours là et résiste dans une cour de Sheep Street, ainsi bien sûr que le mur également ancien de St. Sepulchre, tous deux apparemment aussi inamovibles qu'Alma Warren, avec laquelle il a repris contact. Renouant avec ses vieilles habitudes, il fait de temps en temps un saut au Comics Showcase, un magasin de Covent Garden, et constate que sa copine d'autrefois se débrouille plutôt bien, après avoir entendu d'autres clients commenter ses récentes couvertures d'une voix où couve l'admiration. Il achète un ou deux

livres et doit reconnaître qu'il est impressionné par le réalisme incroyable qu'apporte Alma à des trentenaires déguisés et stupides en les prenant bien plus au sérieux qu'ils ne semblent le mériter. Puis, à peine quelques semaines plus tard, David croise Alma en personne dans la même boutique alors qu'il promène sur ses épaules sa petite fille Lily. Tous deux sont fous de joie de se revoir, ont plein de choses à se raconter et dès lors ses séjours à Northampton deviennent un peu plus fréquents. Il irait là-bas plus souvent, mais la situation avec son père et Andrew est encore tendue et délicate. David ayant refusé d'entrer en compétition avec son frère, leur père voit échouer ses efforts pour avantager l'un au détriment de l'autre ; il reporte donc son détestable favoritisme, source de discorde, sur la nouvelle génération, ignorant Benjamin et Marcus, les deux fils d'Andrew, et gâtant sans vergogne Selwyn et Lily, les enfants de David. Ce dernier supporte mal la nouvelle attitude de son père, qu'il juge plus cruelle pour Andrew que l'ostracisme qu'il a fait subir à ce dernier. Autant Andy pouvait s'en fiche quand ça ne concernait que lui, autant ça le mine de voir que ce sont ses enfants qui en font maintenant les frais. Il ne pense plus qu'à une chose, assurer à ses gosses les mêmes avantages que ceux dont bénéficient les enfants de David, les motivant tout au long de leur scolarité, bien décidé à ce qu'ils captent l'attention de leur grand-père à force de diplômes. David conseille à Andrew d'oublier un peu leur père, mais il voit bien que la chose est plus facile à dire qu'à faire quand ce sont vos propres enfants qu'on traite ainsi juste devant vous. Il lit de l'amertume et du ressentiment dans les yeux de son frère, et David ignore comment tout ça va tourner, mais il soupçonne que ça ne sera pas pour le mieux.

Black Charley agonise chez lui dans Scarletwell Street, il en sort juste quelques mois avant qu'ils démolissent la rue pour édifier les tours et se voit reloger avec sa famille dans un autre endroit qui leur plaît moins. Selina et les enfants se relaient à son chevet dans une sorte de flou somnolant qu'Henry n'arrive pas à suivre à cause des médicaments qu'on lui donne pour soulager ses douleurs à la poitrine. En face de chez eux, il paraît que presque tout a disparu sauf l'école de Spring Lane et quelques maisons en bas. Il ne veut pas voir à quoi ça ressemble, juste des tas de briques disséminés parmi des herbes folles, mais il aime à imaginer qu'il reste une étable à l'arrière des maisons encore debout en bas de St. Andrew's Road. Comme il se moque d'aller à l'église et ne pourrait s'y rendre ces temps-ci même s'il le voulait, alors cette vieille grange est la chose qui ressemble le plus à l'idée qu'Henry se fait d'un lieu de culte ; s'il ne peut s'y rendre à pied, alors il ira là-bas en pensée. Il suppose qu'il approche de ce moment dans la vie où ça lui ferait du bien de s'entretenir avec son créateur ; il s' imagine donc remonter sur le vieux vélo qu'il a donné à son fils Edward après avoir compris qu'il ne s'en servirait plus, et se rendre jusqu'à la vieille remise. En imagination, donc, il feint de dévaler Scarletwell Street, qui n'a pas changé, avec toujours Newt Pratt et sa créature ivre devant un Friendly Arms également ressuscité qui saluent Henry

par des bruits bien intentionnés mais incompréhensibles alors qu'il les dépasse en brinquebalant en direction de St. Andrew's Street, comme ils avaient coutume de le faire quand il pouvait encore rouler à vélo et que tous deux étaient encore vivants. Il se voit jeune et vigoureux, engageant son vélo dans l'allée pavée qu'on appelle Scarletwell Terrace sur la droite juste avant d'atteindre la grand-route, puis la descendant jusqu'aux portes du fond de l'étable, qui dans l'esprit d'Henry sont ouvertes et non condamnées comme elles le sont paraît-il dans la vraie vie maintenant que les chevaux qui y étaient sont partis. Henry laisse son engin imaginaire appuyé contre le mur imaginaire et se voit soulevant le loquet rouillé et entrer, convoquant tous les parfums et les bruits de cet endroit, avec les battements d'ailes des pigeons et l'odeur de paille qui n'a pas changé depuis des années : l'avoine rance et une vague odeur de crottin. La lumière filtre par les tuiles déplacées et Henry tombe sur ses genoux imaginaires et demande à l'entité qui l'écoute peut-être quelque part s'il va vraiment bientôt mourir et s'il a des raisons d'espérer quelque chose quand ça arrivera. N'obtenant aucune réponse, comme d'habitude, Henry se demande quel genre de réponse il pourrait espérer, quel genre d'au-delà selon lui pourrait le satisfaire au cours de l'imminente et longue éternité. Il n'est pas très chaud à l'idée du paradis tel que le représentent les illustrations de la Bible. Il admet que l'endroit semble propre et coquet avec ses nuages et ses escaliers de marbre, mais, comme avec ces tours d'habitation modernes qu'ils sont en train de bâtir apparemment, il ne voit aucune place pour lui dans le tableau, ou du moins aucune place où il se sentirait à l'aise. Bon, si ce n'est pas ce qu'il veut, c'est quoi alors ? Il songe aux hindous, à cette idée de renaître dans une nouvelle vie, dans un autre corps, peut-être même dans la peau d'un animal, mais ça ne l'emballe pas trop. S'il meurt et que quelqu'un d'autre naît la semaine suivante, une personne complètement différente n'ayant aucun souvenir d'avoir été lui, en quoi serait-il Henry George ? À moins que quelque chose ne lui échappe dans cette notion, il semble on ne peut plus clair que ce sera quelqu'un de complètement différent doté de son propre moi et nullement Henry George. Non, quand il essaie d'avoir une idée du paradis, il s'aperçoit qu'il recourt aux choses qu'il connaît, à ce qui s'est déjà passé. Il se dit qu'il aimerait revoir son papa, et entendre sa maman quand elle chantait dans les champs. Il aimerait revivre ces années insouciantes quand il était enfant, avant qu'on lui fasse cette marque, quand tout semblait doux et mystérieux. Il aimerait rencontrer Selina pour la première fois et aller se promener avec elle le long de la rivière Usk là où elle traverse Abergavenny, ou être couché avec elle dans leur tente dépenaillée à côté du vaste troupeau après qu'ils se sont mariés et ont quitté le pays de Galles pour Northampton. Il rêve de revenir à cet après-midi quand il venait de toucher sa paie et que Selina et lui ont découvert Scarletwell Street où il vivrait et bientôt mourrait, il veut être avec sa femme et Mrs. Gibbs la matrone quand on l'a fait venir dans la chambre pour qu'il voie ses nouveau-nés. Il veut retrouver son vieux vélo aux pneus de corde

d'antan ainsi que sa capacité à rouler dessus. Il se dit que ce qu'il veut le plus c'est toute sa vie, toutes les choses qui lui sont chères et familières. S'il pouvait avoir ça, Henry pense que ça vaudrait la marque sur l'épaule et les nuits à vomir à bord de *La Fierté de Bethléem*. C'est tout ce qu'il veut, mais dans ses pensées la lumière du soleil qui cascade par le toit endommagé entre les poutres maculées de fientes de pigeon semble de plus en plus vive, et plus tard quand Selina lui apporte son dîner pour voir s'il arrive à manger un peu elle ne parvient pas à le réveiller.

En un autre endroit, en 1991, Bernard Daniels, désormais à la retraite, décide de se rendre avec Joyce en Sierra Leone une dernière fois avant qu'ils soient tous deux trop vieux pour voyager. David ne sait pas grand-chose sur la situation politique en Afrique occidentale mais il n'est pas sûr que ce soit une bonne idée, et Andrew partage son sentiment. Leur père balaie leurs inquiétudes. Ses fils sont nés à Brixton, ne sont jamais allés en Afrique et voient forcément ce lieu avec leurs yeux anglais comme un lieu menaçant, un continent noir. Bernard et Joyce sont des Africains et ils n'ont pas ce genre d'inquiétude. Ils rentrent juste chez eux, et David peut bien les bassiner avec les tensions qui grondent autour de la Montagne du Lion en ce moment, rien ne saurait les dissuader. Bernard jette un coup d'œil rapide aux pages internationales du *Times*, en conclut que la situation là-bas n'a rien d'atypique par rapport à l'ordinaire de la Sierra Leone. Siaka Stevens s'est retiré il y a peu en faveur d'un autre Limba, le général de division Joseph Momoh. Il y a toutes les tentatives habituelles de renversement, ou du moins des allégations de renversement, et toutes les représailles habituelles consistant en pendaïsons le long de Kissy Road. Apparemment, il y a toute une histoire autour de Momoh comme quoi ce dernier serait contraint de rétablir la politique multipartite, et déjà on entend des voix s'élever dans les rangs de l'opposition, mais Bernard sait que s'il attend que la situation se stabilise pour faire ce voyage, Joyce et lui ne partiront jamais. Tout est arrangé. Les billets d'avion sont pris. David et Andrew n'ont d'autre choix que de croiser les doigts et d'espérer que tout se passe au mieux, ce qui en général ne marche pas. À force de s'inquiéter pour la situation en Sierra Leone, personne n'a pris en compte ce qui se passe actuellement de l'autre côté de la frontière, au Liberia, où fait rage une guerre sanglante et horrible, orchestrée pour l'essentiel par le dirigeant du Front patriotique national, Charles Taylor. C'est l'homme auquel on doit le slogan le plus violent et le plus fascinant jamais utilisé lors d'une élection où que ce soit :

J'AI TUÉ TA MÈRE.
J'AI TUÉ TON PÈRE.
VOTE POUR MOI.

Taylor estime dans son intérêt l'extension des combats en Sierra Leone. Il participe à la fondation du Front uni révolutionnaire avec le caporal Foday Sankoh, expert en technique des guérillas, formé en Angleterre et en Libye. Quand la guerre civile éclate en Sierra Leone, Bernard et Joyce se retrouvent, à plus de soixante-dix ans, dans l'œil du cyclone, tous deux des Krio et donc détestés des tribus indigènes ; plus aucun avion n'atterrit ni ne décolle, impossible donc de repartir. C'est terrifiant. Les gens meurent dans la rue, effrayés, choqués, suppliant, exécutés parfois d'une balle, rarement aussi sommairement. Il y a le supplice du garrot, et des exécutions à la machette qui laissent les meurtriers épuisés. Retranché dans son hôtel, le couple voit par une fente dans les rideaux, dans les nuages de fumée, la marée noire et furieuse qui se déverse dans les rues. Pendant ce temps, en Angleterre, David et les siens paniquent, ils appellent les agences de voyages, les ambassades, et finissent par faire rapatrier leurs parents, gravement secoués mais indemnes. Indemnes, et, dans le cas de Bernard, apparemment inchangé. Tout ce qu'il a vu confirme sa forte conviction selon laquelle les tribus de la Sierra Leone sont des sauvages qui n'ont eu que des avantages sous la férule coloniale et se retrouvent incapables de vivre sans. Quant à son opinion sur ce qui se passe ici, elle non plus n'a pas changé. Bernard refuse toujours d'accorder son affection et ses encouragements aux enfants d'Andrew dans la même mesure qu'il le fait pour ceux de David, tandis que les efforts d'Andrew pour détromper son père en forçant Benjamin et Marcus à briller à la fac tournent à l'obsession. David observe tout ça et c'est comme une histoire de fantômes, une étrange répétition d'événements et d'attitudes venus du passé et se reproduisant de façon sinistre aujourd'hui, en 1997. Finalement, il reçoit un coup de fil de son frère un samedi matin, et c'est tout juste si Andrew arrive à parler, les mots n'arrivent pas à sortir. Marcus, son fils aîné, s'est suicidé. Oh mon Dieu. Une terrible collision au ralenti ayant débuté à Freetown quarante ans plus tôt et parvenue à son point d'impact ; la famille Daniels se retrouve sonnée et paralysée dans les débris d'émotions, des fleurs se balançant dans la brise-tout le long de Kissy Road.

On est en 1997 et Eddie George ne vit presque que pour le Railway Club au bout de St. Andrew's Road près de Castle Station. Il a plus de quatre-vingts ans, et il a un de ces trucs au nom imprononçable, une sclérose ou quelque chose comme ça, mais quand il arrive à sortir de chez lui à Semilong pour se rendre au club, il est content de prendre une Guinness et de voir tous ses amis. On trouve toutes sortes d'habitants du quartier ici, et c'est ce qui plaît à Eddie. Des couples avec enfants, des tas de vieux comme lui et toutes les jolies jeunes femmes qu'il n'y a pas de mal à regarder. Souvent quand il est là-bas, il lui arrive de croiser le jeune Mick Warren et sa famille, Cathy, son épouse, parfois sa drôle de sœur et ses deux gamins, Jack et Joe. Jack doit avoir dans les six ou sept ans et il aime bien parler avec Eddie quand il le voit. Eddie

aussi. Ils racontent pas mal de bêtises et ça le ramène à l'époque où lui-même était gamin, quand il jouait avec ses sœurs et ses frères sur le trottoir devant leur maison de Scarletwell Street avec ses petits camions, et plus tard quand son père lui a offert sa drôle de bicyclette à remorque avant de mourir. Cet engin de malheur est tombé en morceaux à peine quelques semaines plus tard. Ça fait marrer Eddie rien que d'y penser alors qu'il appelle un taxi pour se rendre au Railway Club, mais le rire déclenche un bruit sourd dans sa poitrine et il s'assoit sur le canapé et se calme en attendant l'arrivée du véhicule. Le ciel est gris et, étant donné la vue d'Eddie, semble boueux alors qu'il attend là dans le minuscule séjour. Il envisage d'allumer la lampe juste pour que ça soit moins triste, au diable les dépenses, quand son taxi arrive et klaxonne. Le seul fait de se lever lui donne le tournis, comme si toutes les pensées et les sensations dans sa tête se liquéfiaient dans ses pieds. Il laisse le jeune chauffeur l'aider à marcher de sa porte à la banquette arrière du véhicule, où il a besoin d'aide pour attacher correctement sa ceinture de sécurité. Au moins il fait chaud là-dedans, et quand le moteur gronde et qu'ils s'éloignent, il regarde par la vitre les appartements et les maisons qui défilent en arrière tandis qu'il descend Stanley Street en direction de St. Andrew's Road, Baker Street et Gordon Street. Il lui a fallu vivre pas mal d'années ici à Semilong pour comprendre que les noms des rues étaient ceux de fameux généraux anglais venus en aide à Mafeking, il y a de ça plus d'une centaine d'années. Pendant longtemps, il a cru à tort que c'était lié à l'acteur de cinéma Stanley Baker, et ça le fait sourire. Le taxi tourne à gauche dans St. Andrew's Road, et sur sa droite il y a tous les chantiers, les bâtiments condamnés qui sont là depuis aussi loin qu'Eddie s'en souviennent, certains avec sur leurs portails en bois écaillé des panneaux portant une inscription qui, aux yeux fatigués d'Eddie, pourraient dater de l'époque victorienne. Sur l'autre trottoir, à gauche, ce sont des percées sur les enfilades propres de maisons qui composent Semilong, toutes parallèles les unes aux autres, Hampton Street, Brook Street et les autres. Eddie a toujours été très heureux ici. Il aime le quartier, mais personne n'irait dire que l'endroit prospère. Il y a pire comme quartier, mais pour ce qui est de l'entretien, il est clair que Semilong est tout sauf un modèle du genre. Le problème, aux yeux d'Eddie, c'est que l'endroit où il vit maintenant est bien trop près de son ancien domicile, et donc des Boroughs, ou plutôt des Spring Boroughs comme on dit aujourd'hui. C'est comme si être pauvre et payer un loyer modeste était contagieux et allait se répandre de quartier en quartier si on n'y mettait pas le holà, en suspendant une couverture trempée dans du désinfectant devant la porte comme ils le faisaient dans Scarletwell Street quand quelqu'un avait la scarlatine. Un peu comme pour sa confusion concernant Stanley Baker, Eddie se rappelle quand il croyait que la scarlatine était quelque chose qu'attrapaient seulement les gens vivant dans Scarletwell Street ; et que les gens qui vivaient dans Green Street attrapaient eux la fièvre verte. Ce qu'on imagine quand on est gosse ne cesse de l'étonner, et il espère que le petit Jack sera là au club. Par la vitre sur

sa droite c'est maintenant la bande de gazon et d'arbres qui dévale jusqu'à la rivière brun-vert, que du temps de sa jeunesse on a toujours appelée Paddy's Meadow même s'il suppose qu'ils lui ont trouvé ces temps-ci une autre appellation. Les yeux rougis, il scrute le vieux terrain de jeux des enfants au bas de la pente gazonnée qu'il appelle encore Happy Valley – la vallée du bonheur. Le soleil perce un peu les nuages et vient frapper le manège rouillé et le dos du toboggan délabré, et Eddie sent une boule dans sa gorge – tout semble si précieux. Il se revoit s'aventurer parmi les roseaux sur la rive avec tous les autres gamins crasseux. Ils aimaient se faire peur entre eux en feignant qu'il y avait un long et terrible monstre dans la rivière qui allait s'emparer d'eux s'ils s'approchaient trop. Il regarde les champs à présent déserts et a l'intuition que toutes ces journées sont encore là, dans les joncs, sur les balançoires qui grincent, qu'elles continuent sauf qu'il est trop loin pour voir ce qui se passe. Il doit en être ainsi. Il ne peut admettre l'idée que toute chose, toute personne, tout moment puisse être véritablement perdu. C'est juste qu'il va de l'avant, comme tout le monde, et que le temps et les circonstances qu'ils ne comprennent pas trop et n'aiment guère les avalent, nécessairement, sans avoir le moyen de retourner là où ils étaient heureux et satisfaits. Il y a plein de choses dans ce monde aujourd'hui qui échappent à Eddie. Il ne sait pas trop quoi penser de ce nouveau gouvernement qui vient d'être élu, ces néotravailleurs qui ne parlent pas comme les travailleurs dont il se souvient, ne leur ressemblent pas, et cette histoire de la princesse Diana morte dans un accident de voiture prend Eddie par surprise comme tout le monde, comme si le pays entier se délitait quelque temps dans les pleurs. Eddie trouve qu'il y a de plus en plus d'infos ces temps-ci, au point qu'il a l'impression d'être plein à ras bord et qu'il suffira d'un mannequin anorexique de plus ou d'une bande de footballeurs violeurs pour que tout le savoir accumulé en lui se déverse par terre. Le taxi est à présent au niveau des feux, là où Andrew's Road longe le bas du Spencer Bridge et de Grafton Street, et il regarde le parking des poids lourds juste après les feux et de l'autre côté, le Super Sausage qui était avant un pré avec des bains publics au bout. Il fait encore trop jour pour que les filles arrivent, et Eddie est content parce qu'il déteste ce spectacle, les femmes qui exercent ce métier sont de plus en plus jeunes. Il est fatigué. Le monde le fatigue, Eddie s'agite sur la banquette arrière et a l'impression que sa ceinture de sécurité est trop serrée, comme si elle avait été mal mise. Le feu passe au vert, les voitures démarrent et maintenant ils dépassent le dépôt ferroviaire derrière le mur, à droite, et sur leur gauche s'étend l'étroite bande d'herbe entre Spring Lane et Scarletwell Street qui était autrefois une rangée de maisons mitoyennes. Eddie ne peut s'empêcher de jeter un œil à la rue où il est né alors que le taxi passe juste devant, avec cette maison sinistre qui survit, toute seule, près du carrefour. L'ancienne rue s'enfle sur la droite des cours de récréation de la Spring Lane School et de l'autre côté on voit les immeubles qu'ils ont construits dans les années 1930 après avoir démoli les maisons où Eddie, sa famille et leurs amis

vivaient. Les balcons arrondis s'écaillent et les entrées menant à la cour intérieure sont toutes dotées de grilles maintenant. En haut de la butte, il y a ces deux tours d'immeubles plus grandes que tout le reste, Claremont et Beaumont Court, des tours qui semblent victorieuses là où tout a été rasé. La rue n'a rien de terrible, il le reconnaît, mais c'est là qu'il a commencé et elle possède toujours cette sorte de lumière intérieure. Eddie ferme les yeux, et aussitôt surgissent toutes ces méduses flottantes et colorées. Le motif aléatoire qui flotte sous ses paupières lui fait penser à quelque chose et il n'arrive pas à savoir quoi, puis il s'aperçoit que c'est la cicatrice que son père avait sur l'épaule, avec les triangles, les lignes ondulées. Il pense à ses parents et il s'aperçoit que ça fait cent ans exactement, au mois près, qu'ils sont arrivés ici à Northampton et ont vu pour la première fois Scarletwell Street. Dingue, non ? C'est quelque chose, hein ? Cent ans. Il sent la voiture se garer devant le Railway Club et entend vaguement le chauffeur dire « on est arrivés », ce qui le rassérène, mais à dire vrai ça fait déjà plusieurs minutes qu'Eddie est mort.

Plus bas dans le temps, tout juste dix ans après, en 2006, Dave Daniels marche dans Sheep Street sous un beau soleil, il se rend à l'expo d'Alma. Hormis l'église circulaire, tout a changé et il n'arrive pas à déterminer quelles fenêtres sont celles de son ancienne maison, celle dont avait été exclu Andrew, ou même si son ancienne demeure est encore là. Il suppose qu'il doit s'agir d'une de celles qu'ils ont démolies pour faire de la place à l'énorme immeuble couleur corned-beef qui appartient au Trésor public, mais il n'en est pas certain. Ça n'a pas d'importance. Il se rappelle à peine avoir passé cette première année ici, de toute façon, et maintenant que l'aîné d'Andrew s'est suicidé David estime que c'est la situation du début des années 1950 qui est responsable de la mort de son neveu, même s'il sait que la vérité est sûrement plus compliquée. Les choses sont rarement noires ou blanches. Un peu plus loin, il jette un œil par la grille de la cour là où se dressait autrefois le vieux hêtre, mais après avoir parlé à Alma au téléphone l'autre soir il sait à quoi s'attendre. L'arbre n'est plus là, lui qui était aussi vieux que l'église circulaire qui a résisté à toutes les croisades et guerres civiles, il a été empoisonné une nuit par le riche propriétaire d'un commerce attenant qui avait des vues sur le terrain qu'occupait malheureusement ce vieux hêtre, du moins s'il faut en croire les horribles rumeurs locales qu'Alma a rapportées à David. Il secoue la tête, et se dit que le monde est ainsi fait. Quand il arrive au bout de Sheep Street, il traverse la quatre-voies qui n'existait pas avant et marche le long du terrain vague envahi par les herbes où se trouvait naguère le Matafancanta, juste un peu en contrebas du terminal de bus qui a été récemment élu bâtiment le plus laid du pays. Il se rappelle qu'Alma lui a expliqué qu'en outre, l'entrée du terminal est située au mauvais endroit, de sorte que les bus doivent faire tout un circuit avant d'entrer, à cause de l'urbaniste qui a travaillé avec les plans à l'envers. C'en est presque drôle. Il tourne à droite avant d'arriver au vieux marché aux poissons qui se trouve tout en haut du Drapery et passe

devant un restaurant chinois avec un parking à plusieurs niveaux de l'autre côté de la route fréquentée. Il ne connaît pas du tout cet endroit. Il se retrouve devant un carrefour brutal là où il y avait les gais confins du Mayorhold, qu'il connaît du fait du magasin de Harry Trasler qu'Alma et lui, il y a longtemps, écumaient presque tous les samedis en quête de comics. Il ne lit plus de comics ces temps-ci, même s'ils sont devenus à la mode au point que les adultes ont le droit d'en lire sans peur du ridicule. Du coup, ces comics sont encore plus ridicules que lorsqu'ils étaient conçus comme un divertissement pour enfants, parfaitement légitime et magnifiquement exécuté. À treize ans, l'idée que David se faisait du paradis était celle d'un endroit où les comics étaient acclamés et disponibles partout, avec peut-être des dizaines de films à gros budget sur ses obscurs héros préférés. Maintenant qu'il a dépassé la cinquantaine et que ce paradis est omniprésent, il trouve la chose déprimante. Des concepts et des idées destinés aux enfants il y a quarante ans de cela : le XXI^e siècle n'a rien de mieux à proposer ? Il se passe tellement de choses extraordinaires un peu partout, et tout ce qu'on propose aux gens, ce sont les fantaisies de Stan Lee, des fantaisies vieilles de plus d'un quart de siècle et qui concernent essentiellement les petits Blancs névrosés des classes moyennes ? David s'enfonce dans le passage piéton souterrain éclairé au sodium qui passe sous la route pour émerger à l'autre bout d'un large échangeur qui doit s'appeler Horsemarket. Longeant le flot bouillonnant de métal, David s'attend à voir le Bureau de l'encadrement du crédit de Barclaycard qui se dresse au coin de Marefair en bas mais découvre que lui aussi a disparu, remplacé par une sorte de complexe de loisirs. Longeant Marefair presque jusqu'à Castle Station, il tourne à droite dans Chalk Lane, qui selon lui devrait le mener à la petite garderie où se tient l'expo d'Alma. Il se retrouve aussitôt assailli par des pavots, qui saillent du ciment triste d'un très vieux mur de pierre sur sa droite. La soudaine saturation écarlate lui remet en mémoire une nouvelle qu'il a apprise il y a quelques semaines, concernant le processus d'extradition qui va envoyer Charles Taylor pour crimes de guerre dans un box de verre à La Haye. Il était temps. Cinquante mille morts en dix ans de guerre civile avant qu'ils y mettent fin en 2002, et les forces pacificatrices des Nations unies ont reçu l'ordre de rester là-bas jusqu'à, quoi ? Il y a six mois ? C'est incroyable de penser qu'un seul homme peut être à l'origine d'un tel carnage, quasiment. « J'ai presque tué ta maman. J'ai presque tué ton papa. Maintenant montre-toi clément. » C'est peu probable. Joyce et Bernard sont décédés depuis un an ou deux, mais les souvenirs qu'a David de ces quelques folles semaines passées à essayer d'extirper ses parents du cauchemar de la Sierra Leone le hantent encore, aussi distincts que si tout ça avait encore lieu. Passant devant un humble bâtiment au mur chaulé qui doit être Doddridge Church, il remarque une porte à mi-hauteur d'un mur et pense à son neveu Marcus, qui restera à jamais figé à dix-neuf ans dans ses pensées. Il pense aux préjugés raciaux que son père Bernard a dû affronter quand il est arrivé ici dans les années 1950, et aux préjugés qu'il a apportés

avec lui. Son idée du standing, le snobisme défensif des familles krio ayant échappé à l'esclavage pour peupler une colonie anglaise et s'attirer le profond ressentiment des indigènes de là-bas. Tous ces petits rouages qui font tourner les gros rouages, dans l'histoire et dans le cœur des gens, un mécanisme qui est presque impossible à détecter correctement, son action se déroulant sur des décennies, des siècles. La façon dont tout se résout. Quant à lui, il en a assez de Bruxelles, a envie de décrocher un temps, de retrouver Natalie et leurs deux enfants, de vivre sur leurs économies et le revenu de sa femme en attendant de voir ce qui se présente. Il veut profiter de la vie pendant qu'elle se passe plutôt que rétrospectivement ou comme une chose repoussée à plus tard. Tout peut s'arrêter brutalement, une guerre civile soudaine, un examen imminent, on ne sait jamais, et David veut vivre chaque moment comme une illumination morale. Il aperçoit la garderie un peu plus loin, avec un modeste attroupement de gens qu'il ne connaît pas devant, et au milieu d'eux il repère Alma en pull turquoise pelucheux, qui lui fait signe. Chaque moment. Tous les moments. Des joyaux.

En 1897, Henry et Selina se figent sur place, bouche bée, à mi-chemin dans Scarletwell Street. C'est un spectacle si improbable que pendant un moment c'est comme s'ils rêvaient ou étaient ensorcelés, et ils se prennent la main sans rien dire tels deux petits enfants. Attaché au lampadaire devant le Friendly Arms, l'animal les ignore. Au bout de peut-être trente secondes, un petit bonhomme corpulent avec de gros favoris sort de la taverne avec un grand verre de bière qu'il donne à la créature, laquelle se met à le boire. L'homme, qui, comme ils l'apprendront plus tard, s'appelle Newton Pratt, lève les yeux et regard'Henry puis éclate de rire. « Ben ça alors ! Vous vous connaissez déjà tous les deux là d'où vous venez ? » Henry se marre. « Ben, personnellement, je ne suis jamais allé en Afrique, même si je reconnais que la mère et le père de cette chose ont peut-être un jour croisé les miens. Où c'est que vous l'avez déniché, si c'est pas indiscret ? » Pratt n'y voit aucune indiscretion. « Je l'ai eu par le zoo de Whipsnade, quand ils avaient plus de place et qu'ils voulaient le vendre à des maquignons pour en faire de la colle. Il s'appelle Horace. Il a l'air de s'être entiché de ta bourgeoise. » Henry se tourne et voit Selina sourire comme si c'était le matin de Noël alors que l'excentrique créature laisse caresser son museau noir. Il examine l'animal, les bandes noires et blanches de sa peau comme un étonnant drapeau sauvage planté fièrement ici parmi les pavés et les cheminées, le fouet noir de sa queue chassant les mouches à viande, sa crinière toute raide à la mohawk s'agitant comme s'il était souflé. Henry décide sur-le-champ que c'est là qu'ils vont vivre, Selina et lui. Ils discutent un moment avec le type qui leur dit qu'il s'appelle Newt Pratt et que l'endroit où ils se trouvent s'appelle les Boroughs, du moins c'est ce que croit comprendre Henry, qui a l'air soudain de voir des lapins ramper et sauter partout où il y a de l'herbe. Le zèbre rote. Mr. Pratt demande à Henry George comment il s'appelle, et Henry George le lui dit, et

Newton Pratt dit qu'il s'en rappellera. Mais, de toute évidence, il n'en fera rien.

SUR LES MARCHES D'ALL SAINTS

Personnages

JOHN CLARE

LE MARI

LA FEMME

JOHN BUNYAN

SAMUEL BECKETT

THOMAS BECKET

LA MÉTISSE

Les trois larges marches donnant sous le porche d'une église fin gothique avec des colonnes doriques de part et d'autre, une nuit de brouillard. Au fond sous le porche, des niches dans la façade en grès de l'édifice, flanquant ses portes fermées à clé. Au loin, on entend le son presque inaudible d'un piano, l'air de « Whispering Grass ». Assis dans la niche à droite, JOHN CLARE, en habit de paysan poussiéreux du début du XIX^e siècle, complété par un chapeau à large bord. La semelle d'une de ses chaussures pend. Il scrute la pénombre environnante, plein d'espoir.

JOHN CLARE : Hum, le soir semble propice aux spectres. Qui va là ?

[Pause.]

JOHN CLARE : Allons, animez-vous, que diable... quant à moi, c'est là quelque chose dont je n'ai plus souci. Passe encore, si ce n'était la marche et la déception qui vont avec. Pour ce qu'elle nécessite de chair et de sang, je suis de l'avis qu'il en va de même que pour les chaussures, en ce que la matière, du point de vue physique, dégage une agréable odeur et un beau lustre grenat tant qu'elle est neuve, mais ne sert plus à rien une fois la langue flétrie et la semelle usée. Oh la piètre allure quand les clous s'enfoncent dans vos pieds. [Il reste songeur un moment, inspectant sa chaussure abîmée.] Non, dans l'ensemble, je me satisfais très bien d'une postérité gazeuse, afin que le spectre de mon arrière-train puisse revisiter tous ces lieux qu'il appréciait tant auparavant. Mon seul regret est que la vie s'obstine aussi longtemps qu'elle le fait, car autrement il y aurait davantage de gens de mon âge et de mon extinction à qui parler ici. [Il penche la tête, écoute la musique dans le lointain.] Quel air entraînant.

J'aimerais savoir qui est assez enragé pour le graver ainsi dans tous les esprits.

[Un bruit de pas traînant approche. Entrent LE MARI et LA FEMME, par la droite. Ils sont sur leur trente et un, elle en manteau long et bonnet avec un sac à main, lui en veste à carreaux jaune vif et nœud papillon, cheveux noirs gominés et fine moustache. Ils s'arrêtent et regardent les marches désertes de l'église.]

LE MARI : On pourrait s'asseoir ici.

LA FEMME : On pourrait s'asseoir ici. Je l'entends encore qui joue. La nuit, les sons portent plus loin.

LE MARI : On va devoir s'asseoir ici. Si tu as une pièce, il y a des toilettes non loin à Wood Hill. De toute façon, elle finira bien par arrêter. Je ne sais pas quel diable l'a prise.

LA FEMME : *[Petit rire moqueur.]* Moi je sais.

[Résignée, elle va s'asseoir sur la deuxième marche de l'église. Son mari reste un moment à la regarder. Elle ne le regarde pas, mais scrute le brouillard avec agacement. Quand enfin il vient s'asseoir à côté d'elle, elle s'éloigne de lui légèrement. Il la regarde, surpris, blessé.]

LE MARI : Celia...

LA FEMME : Arrête.

JOHN CLARE : Ohé ? Je doute que vous soyez morts, n'est-ce pas ?

LE MARI : Ça va être comme ça maintenant ?

[Elle ne répond pas. LE MARI la regarde fixement, il attend. JOHN CLARE sort de son alcôve et s'avance d'un pas hésitant puis s'arrête entre les deux silhouettes assises.]

JOHN CLARE : Pardon, monsieur, mais est-ce à moi ou à la dame ici que vous vous adressiez ? Si, en réponse à mon interrogation sur votre mortalité, vous vouliez savoir si cette calme et brumeuse continuité allait constituer votre au-delà, alors d'après mon expérience la réponse est oui. Oui, c'est ainsi que ça va se passer. Vous allez errer dans le brouillard et personne ne viendra jamais. Si vous comptez sur un créateur pour pointer le nez et vous éclairer quant à ses intentions, alors selon moi vous risquez d'attendre longtemps. Mais, et ce n'est que justice, si jamais il devait venir, alors quand vous aurez fini avec lui, veuillez lui signaler ma présence, je vous en serais reconnaissant. Il y a des sujets dont j'aimerais l'entretenir. *[Le couple l'ignore. Par curiosité, il agite un bras de haut en bas entre eux, comme pour déterminer s'ils sont aveugles. Au bout d'un moment il s'arrête, et regarde le couple d'un air abattu.]* Bien sûr, il se peut que vous parliez à votre moitié, auquel cas j'espère que vous me pardonneriez mon intrusion. Mon intention n'était pas de vous offenser en supposant qu'un couple apparemment aussi mal assorti que le vôtre pouvait fort bien être mort. Je ne suis pas étranger aux couples mal

appariés. Quand j'étais avec Patty, c'est à Mary que je pensais toujours. Souvent, j'ai...

LE MARI : J'ai dit, ça va durer longtemps comme ça, toute la nuit jusqu'au matin ? Si tu as quelque chose à me dire, alors crache-le, bon sang.

LA FEMME : Tu sais bien quoi.

LE MARI : Non, je ne sais pas.

LA FEMME : Je n'ai pas envie d'en parler.

LE MARI : De quoi ?

LA FEMME : Tu sais bien. Ce qui se passe. Laisse-moi tranquille.

JOHN CLARE : *[Lentement et avec détermination.]* Savez-vous qui je suis ?

[LE MARI continue de dévisager son épouse qui scrute toujours méchamment le brouillard.] Je vous pose la question moins par vanité blessée que dans un véritable esprit d'enquête. J'ai comme idée que je suis Lord Byron, bien qu'en m'entendant dire ceci il me semble que Byron ne dirait sans doute jamais une telle chose. Si tel est le cas, alors peut-être suis-je le roi Guillaume IV, auquel cas il m'intéresserait de savoir en quelle année nous sommes et si ma jolie Vicky est encore reine. De grâce, prenez votre temps. Ma véritable identité n'a rien de très important, tant qu'il s'agit de celle d'une personne réputée.

LE MARI : Ce qui se passe ? Comment ça ? *[Son épouse ne répond pas. Il la dévisage encore un peu puis renonce et contemple ses souliers sans rien dire.]* CLARE les regarde tous les deux tour à tour, espérant poursuivre la conversation. Comme rien ne se passe, il baisse les épaules, d'un air abattu.]

JOHN CLARE : *[Avec un pesant soupir.]* Oh, ce n'est pas grave. Désolé de vous avoir dérangés. C'est juste un jeu de mon invention auquel je me livre quand je n'ai personne à qui parler ici. Vous savez quoi, je vais vous laisser tranquilles et vaquer à mes affaires. *[CLARE se détourne et commence à retourner d'un pas traînant vers son alcôve.]* Vous savez, j'ai parfois l'impression d'être la statue aux ailes de pierre en haut de la mairie et qu'elle, en revanche, est tout le monde ? *[Le couple ne réagit pas. CLARE secoue la tête tristement puis continue de se diriger vers l'alcôve, où il se rassoit. S'ensuit un long silence pendant lequel la musique jouée au piano dans le lointain s'achève abruptement en plein accord. Personne ne réagit.]*

LE MARI : *[Enfin.]* Tu sais, je suis autant que toi dans le noir. Quant à ce qui se passe soi-disant, je ne dis pas que je sais de quoi il retourne, c'est juste la vie en ce qui me concerne. Dans la vie, il se passera toujours des tas de choses. Quant aux jeunes filles très nerveuses, il leur arrive parfois de...

LA FEMME : Il se passe parfois des choses louches. C'est tout ce que je dis.

LE MARI : Celia, regarde-moi.

LA FEMME : Je ne peux pas.

LE MARI : Si ça se trouve, ce qui se passe, c'est qu'elle a ses ragnagnas.

LA FEMME : *[Se tourne vers lui, furieuse.]* Saleté de menteur. Tu as entendu ce qu'elle a crié.

LE MARI : Quoi ?

LA FEMME : Tu as très bien entendu.

LE MARI : C'est faux.

LA FEMME : Tout le monde a entendu. Ils l'ont entendu même à Far Cotton.
« Quand l'herbe murmurerait au-dessus de moi, alors tu te souviendras. » Eh bien, se souvenir de quoi ? Qu'est-ce qu'elle voulait dire ? Je trouve que c'est bizarre de dire ça.

LE MARI : Eh bien, c'est... c'est juste les paroles de la chanson, non ? La chanson qu'elle jouait...

LA FEMME : Tu sais que ce ne sont pas les paroles. Et tu sais ce que tu as fait.

LE MARI : Tu veux parler de ce que tu fabriques ?

LA FEMME : Non, de ce que tu fabriques, toi. C'est tout ce que je dis.
[Pendant qu'ils parlent, JOHN BUNYAN entre par la droite sous le porche, vêtu d'habits sales et dépenaillés du XVII^e siècle. Il ne semble pas remarquer CLARE assis dans l'ombre de son alcôve, mais s'arrête en revanche pour écouter le couple qui se chamaille sur les marches, avec une expression intriguée.]

LE MARI : Je n'ai rien fait que n'aurait fait un autre dans ma position. Tu n'as aucune idée de ce que c'est, avec mes responsabilités pour diriger l'orchestre. Tous ces déplacements, une certaine intimité se crée avec le temps, je te l'accorde, mais...

LA FEMME : Une intimité, ça oui ! Dois-je entendre que tu reconnais qu'il s'est passé des choses louches ?

LE MARI : Je ne vois pas de quoi tu veux parler. Qu'entends-tu par louches ?

LA FEMME : Tu sais bien.

LE MARI : Comment ça ?

LA FEMME : Le tripotage.

LE MARI : Je ne te suis pas.

LA FEMME : Le fricotage.

LE MARI : Oh. *[Longue pause. LA FEMME détourne les yeux du MARI, furieuse, tandis que ce dernier contemple lugubrement le sol devant lui.]* Bon, bref, on ne peut pas passer la nuit ici.

LA FEMME : Tu as raison. On ne peut pas. *[Tous deux restent assis. Derrière eux, BUNYAN contemple le couple silencieux avec effroi. Il n'a toujours pas remarqué CLARE, quand soudain ce dernier prend la parole depuis l'alcôve sombre au fond.]*

JOHN CLARE : Ah ! Je parie que tu ne m'entends pas non plus, grand cornichon.

JOHN BUNYAN : Sors de là ! Sors de là, avant que je brandisse mon épée !
[CLARE se lève nerveusement de son alcôve et s'avance d'un petit pas hésitant en levant les deux paumes, pour l'apaiser.]

JOHN CLARE : Oh, du calme. Ce n'est pas la peine. Je plaisantais juste, je

vous demande pardon. Je n'avais pas vu que vous étiez mort vous aussi. C'est là, j'en suis sûr, une erreur courante.

JOHN BUNYAN : [*Surpris*] Ainsi nous sommes morts ?

JOHN CLARE : Je crains fort que ce soit le cas, selon moi.

JOHN BUNYAN : [*Se tournant vers le couple sur les marches.*] Et eux ? Ils sont morts ?

JOHN CLARE : Pas encore. Je pense qu'ils attendent de voir ce qui va se passer.

JOHN BUNYAN : C'est là en vérité fort énigmatique. Mort, donc. J'ai cru que je rêvais seulement dans ma cellule, et ne m'étais pas levé de mon lit pour pisser ou retourné sur le côté depuis un temps inhabituellement long.

JOHN CLARE : Il est avéré que vous ne referez pas ces choses de sitôt.

JOHN BUNYAN : Eh bien, je suis fort étonné. Je pensais que le monde finirait davantage dans les flammes, et suis déçu à présent par les choses que j'ai écrites là-dessus.

JOHN CLARE : [*Intrigué.*] Vous écrivez des choses ? Ma foi, à la bonne heure. Moi aussi j'ai été dans la partie, maintenant que j'y pense. J'écrivais toute la journée, j'en suis sûr, quand j'ai épousé d'abord Mary Joyce puis Patty Turner. Étais-je alors Byron, ou étais-je un roi ? Je ne me rappelle pas tous les petits détails, comme c'était le cas avant. Mais et vous ? Se peut-il que je connaisse certains de vos écrits ?

JOHN BUNYAN : Je doute que ce soit le cas. J'ai naguère écrit un livre qui parle d'un pèlerin, afin de montrer les écueils et embarras que nous tend parfois la vie. Les gens l'ont assez apprécié, mais je n'étais nullement en faveur à la cour comme Dryden, et quand un autre Charles a accédé au trône, les choses se sont mal passées pour moi. La nouvelle récente de ma mort me laisse à supposer que la plus grande partie de mes écrits ne me survivra pas.

JOHN CLARE : [*Incrédule, et commençant à comprendre.*] Vous ne seriez pas par hasard Mr. Bunyan, autrefois domicilié à Bedford ?

JOHN BUNYAN : [*Prudemment flatté.*] C'est bien moi, à moins qu'il en existe un autre. Si peu d'années sont donc passées, qu'on se souvient encore de moi ? Mais tout semble si différent. Les colonnes de All Hallows Church n'étaient-elles pas en bois la dernière fois que je suis passé par ici ? Ou tout cela a-t-il brûlé ? Je me réjouis de voir que vous avez entendu parler de moi.

JOHN CLARE : Ma foi, au vu des choses, je dirais que ça doit faire bien trois cents ans que vous êtes décédé. Je suppose que vous avez remarqué les jolis mollets et chevilles des femmes par ici, car ce sont les premières choses que j'ai regardées. Nous sommes à une étrange époque, soyez-en sûr, mais je parierais un shilling que le voyage de votre pèlerin est sur toutes les lèvres, de même que votre nom accompagne tous les pas. Les miens, en tout cas, car j'ai quitté la

prison de Matthew Allen et parcouru cent vingt kilomètres à pied pour rentrer chez moi à Helpstone. Vous en avez sûrement entendu parler, ainsi que de moi-même. Je suis Lord Byron, qu'on appelle le poète paysan. Cela vous dit-il quelque chose ?

JOHN BUNYAN : Je crains fort que non. Pourquoi vous appelle-t-on paysan alors que vous êtes un lord ?

JOHN CLARE : La chose peut sembler bizarre, maintenant que vous le dites. Et pourquoi la reine Victoria prétend-elle être ma fille ? Il se peut, à bien y réfléchir, que je me trompe un peu en convoquant la personne de Byron. C'est sans doute ce boitillement qui m'aura abusé. Je m'aperçois à présent qu'en réalité je suis John Clare, l'auteur de *Don Juan*. Ma foi ! C'est là un nom, je crois, qui vous sera plus familier.

JOHN BUNYAN : Hélas il n'en est rien.

JOHN CLARE : [*Déçu.*] Quoi, Clare ou Don Juan ?

JOHN BUNYAN : Ni l'un ni l'autre.

JOHN CLARE : Ah, ça. Ne serais-je même pas John Clare ? [CLARE se retire dans un silence déprimé, et fixe le sol. BUNYAN l'observe, inquiet.]

LE MARI : Tu sais, je n'ai rien d'un saint.

LA FEMME : [*Sans le regarder.*] Tu l'as dit.

LE MARI : [*Après un silence.*] Ce que je veux dire, c'est que je ne suis pas de bois.

LA FEMME : [*Furieuse et se tournant vers lui d'un air accusateur.*] Non mais quelle sorte d'excuse est-ce là ? [*Elle se détourne de nouveau, et se tait. Derrière le couple, CLARE et BUNYAN échangent des regards lugubres et peu convaincus.*]

JOHN CLARE : [*Avec un haussement d'épaules.*] J'ai comme l'impression que nous gêmons. Que pensez-vous d'aller nous asseoir quelque part ? C'est selon moi la plus agréable des positions, et je suis convaincu que c'est le fait de rester debout, d'aller et venir qui nous attire autant d'ennuis en tant que population. Venez, soulageons un peu nos pieds.

JOHN BUNYAN : J'avais l'intention de me rendre sur la place du marché où fut rendu l'édit du comte de Peterborough auquel je fais allusion dans mon ouvrage intitulé *La Guerre sainte*. Toutefois, il se peut que quelques instants de repos ne comptent guère sur le long chemin de la postérité. Mais pour ce qui est de reposer nos pieds, vu notre état présent, je doute qu'il y ait la moindre pesanteur en jeu. D'ailleurs, je m'étonne que nous ne soyons pas en train de flotter dans les cieux du fait de notre absence de poids.

JOHN CLARE : J'avais imaginé que nous conservions une once ou deux de ce poids dans notre cœur pour de telles urgences. Asseyons-nous, ainsi nous pourrions discuter de tout cela. [CLARE se dirige le premier vers le porche. BUNYAN se dirige vers l'alcôve de droite, sur quoi CLARE devient nerveux et le corrige.] Oh, non, ce n'est pas possible. Cette alcôve m'est réservée, en vertu de ma précédente demeure. Vous

devez aller dans celle située de l'autre côté, que je réserve aux visiteurs. J'admets qu'elle n'est pas aussi somptueuse que la mienne, mais si cet inconvénient est la pire chose que l'Éternité vous réserve, vous devriez vous en réjouir. [BUNYAN paraît mécontent, mais accède au souhait de CLARE. Les deux hommes s'assoient dans leurs alcôves respectives.]

JOHN BUNYAN : Vous avez raison. C'est bien assez confortable.

JOHN CLARE : Oui. [Pause.] Vous voulez parler de l'alcôve ou de l'Éternité ?

JOHN BUNYAN : Principalement de l'alcôve. [Pause. Au loin, on entend le bruit d'une automobile isolée qui roule dans le brouillard. LE MARI et LA FEMME ne prêtent pas attention au véhicule, mais CLARE et BUNYAN le suivent du regard.] J'ai réfléchi à ces choses. Ce sont clairement des sortes de chariots, mais je ne saurais dire comment s'effectue leur déplacement.

JOHN CLARE : Ma foi, j'y ai également réfléchi, et je crois que la réponse gît dans quelque avancée de la science naturelle qui a rendu le cheval invisible aux yeux ordinaires.

JOHN BUNYAN : Certes, cette conjecture pourrait être aisément battue en brèche par la simple observation qu'il n'y a ici aucune abondance notable du crottin que ces rosses invisibles doivent certainement produire. Qu'avez-vous à répondre à cela, si vous y entendez quelque chose ?

JOHN CLARE : Ah ! Ah ! Je le ferai de ce pas. Ne trouvez-vous pas que des êtres visibles tels que nous laissons des crottes qui sont également visibles à l'œil nu ? Ne s'ensuit-il pas qu'un cheval invisible ou transparent à l'œil produirait de même un crottin qui soit d'une nature semblablement éthérée ?

JOHN BUNYAN : [Après un silence songeur.] Certes, mais, aussi raréfiée que soit sa substance, une évacuation invisible n'en serait pas moins nauséabonde. En effet, la merde fantôme dont vous parlez ne présenterait-elle pas un plus grand inconvénient au piéton, et cela d'autant plus à des pas ignorants de cette sainte ordure en comparaison d'un excrément que tout le monde peut voir et par conséquent contourner et ainsi éviter ?

JOHN CLARE : [Un silence, pendant lequel CLARE réfléchit.] Je n'avais pas pensé à cela, je retire donc ma spéculation. [Un autre silence, alors que CLARE envisage avec inquiétude la possibilité de crottin invisible.] Une merde de cheval qu'on ne peut pas voir. C'est là une horreur, maintenant que j'en comprends les implications. Ma foi, cela créerait une puanteur cachée au commun, qu'on ne pourrait jamais faire partir, dans laquelle la plus pure des choses pourrait être accidentellement souillée...

LE MARI : Celia, je te promets, il ne se passe rien de louche. Rien qui ne puisse être vu de tous. Dis-moi en quoi ce qui se passe est louche.

LA FEMME : Je n'en ai aucune envie. Je le sens, c'est tout. Je sens un rat, quand il y en a un. Je sens tout ce qui est louche.

LE MARI : Celia, non mais écoute-toi. Un rat louche ?

LA FEMME : *[Elle se penche en avant et le regarde dans les yeux d'un air accusateur.]* Un rat louche. Oui. C'est exactement ce que je sens, même quand quelqu'un s'est aspergé d'eau de Cologne. Un rat louche, aux ailerons poilus et aux oreilles couvertes d'écailles, avec un long ver rose en guise de queue qui traîne derrière lui dans l'eau sale. Bon sang, tu devrais avoir honte.

LE MARI : Mais non ! Je n'ai pas honte ! Je n'ai rien fait dont je puisse avoir honte ! Ma foi, ma conscience est un verre poli sans la moindre trace de culpabilité ou de fiente dessus. Qu'est-ce qui te fait croire que je suis coupable ? Ai-je dit ou fait quoi que ce soit qui me désigne comme coupable ? D'où vient toute cette histoire de coupable ? Parce que ça commence à m'agacer, et si ça continue je vais devenir fou. Comment faire pour réfléchir avec ce bruit ? Et combien de temps va-t-elle jouer ce même air avant que je déraile ?

LA FEMME : *[Elle le dévisage, interloquée puis vaguement inquiète.]* Combien de temps est-ce... Johnny, elle a cessé de jouer du piano il y a presque une demi-heure.

LE MARI : *[La regarde d'un air inexpressif.]* Comment ça ? Vraiment ?

LA FEMME : Ça fait au moins vingt bonnes minutes.

LE MARI : *[Il se tourne et regarde le vide, horrifié.]* Une demi-heure. Ou du moins vingt bonnes minutes...

LA FEMME : Coupons la poire en deux. Disons vingt-cinq minutes.

LE MARI : Oh mon Dieu. *[Ils retombent dans le silence. LE MARI fixe, hagard, le brouillard. LA FEMME le regarde quelques moments, perplexe, puis détourne les yeux.]*

JOHN BUNYAN : *[Après un silence respectueux.]* Avez-vous quant à vous la moindre idée sur la chose qui les contrarie ?

JOHN CLARE : Pas la moindre, ni la plus vague. J'imagine qu'il doit s'agir d'une question conjugale demeurant largement opaque à un tiers, bien que, ayant eu deux épouses, je jouis d'une expérience sortant de l'ordinaire. Avec ma première femme Mary, qui était de la plus belle humeur, j'étais heureux et il n'y avait aucune querelle de la sorte que nous voyons ici. Notre couche débordait d'harmonie, et quand j'entrais en elle c'était comme si j'entrais dans le champ même du Seigneur. Avec ma seconde épouse, avec Patty, ce n'était qu'allusions perfides et âcres remontrances, bien qu'elle fût souvent bonne avec moi. Mais certaines nuits elle se montrait jalouse du temps que je passais avec Mary, qui était nettement plus jeune que Patty. Non, comme vous le voyez, je ne suis pas étranger à la vie maritale et à ses crises, même si en vérité je n'ai guère passé de temps avec ma famille.

JOHN BUNYAN : Alors nous avons autre chose en commun, en plus de nos

prénoms, de notre métier et de notre état incorporel actuel. Moi aussi j'avais une famille, dont m'a obligé à me séparer mon enfermement.

JOHN CLARE : *[Tout excité.]* Vous avez été enfermé ? Ça alors, moi aussi ! C'est comme si chacun était le reflet de l'autre ! Où étiez-vous enfermé ?

JOHN BUNYAN : En prison, pour mes prêches. Et vous ?

JOHN CLARE : *[Soudain vague et évasif.]* Oh... c'était dans un hôpital.

JOHN BUNYAN : *[Inquiet.]* Vous étiez donc souffrant ?

JOHN CLARE : Eh bien... non. Pas vraiment. Pas physiquement. Cela dit, j'ai souffert un moment d'une méchante claudication.

JOHN BUNYAN : Donc, pas physiquement. Je vois. *[Au loin, on entend la cloche de l'église, qui sonne un coup.]*

LE MARI : J'ai l'impression qu'on est là depuis des heures. Ça vient de sonner minuit et demi ou une heure du matin, à ton avis ?

LA FEMME : Quelle importance ? Qu'est-ce que ça fait qu'il soit minuit et demi ou une heure ? Ça sera toujours la même heure désormais, en ce qui te concerne. Il sera toujours trop tard. Mais qui sait ? Il sera peut-être trop tard et demi. Je n'en sais rien. *[Ils retombent dans un silence hostile.]*

JOHN CLARE : Comment ça, vous voyez ?

JOHN BUNYAN : Quoi ?

JOHN CLARE : Quand j'ai dit que j'étais enfermé dans un hôpital mais ne souffrais pas physiquement, vous avez dit : « Donc, pas physiquement. Je vois. » Qu'avez-vous vu ?

JOHN BUNYAN : C'est une façon de parler. Ne le prenez pas mal.

JOHN CLARE : Je le prends mal ; car il me semble que ça sous-entendait quelque chose, n'est-ce pas ?

JOHN BUNYAN : Un sous-entendu ?

JOHN CLARE : Ah, ne jouez pas au plus malin avec moi. Je suis deux fois plus bête que vous ne le serez jamais. Vous savez très bien de quel sous-entendu je veux parler. C'est comme si vous aviez dit : « Si ce n'est pas physiquement alors qu'est-ce ? » Niez si vous le pouvez.

JOHN BUNYAN : Je ne le nierai pas. J'avais simplement supposé que vous deviez souffrir de l'esprit ou du mental, et m'étais étonné qu'il y ait des hôpitaux s'occupant de telles choses. Croyez-moi quand je vous dis que je ne cherchais pas à juger votre clarté, ou manque de clarté.

JOHN CLARE : Vous ne comptiez pas me traiter d'insensé ? J'en connais qui seraient moins modérés.

JOHN BUNYAN : On m'a moi-même traité de la sorte, ainsi que de blasphémateur et de démon. Il en va toujours ainsi, semble-t-il, pour l'homme qui a une vision dans son âme et ose en parler, surtout si cette vision est susceptible d'incommoder les riches ou le cours ordinaire des choses.

JOHN CLARE : C'est exactement ça ! Vous avez parfaitement résumé les

choses ! Quand on redoute qu'une vérité soit dite, on enferme celui qui parle et on l'appelle un criminel ou bien un fou. Ma propre situation en est la preuve, car si même Lord Byron peut être jugé insensé, alors pourquoi pas n'importe qui ? Cela me dépasse.

JOHN BUNYAN : [*Un silence, pendant lequel BUNYAN observe CLARE avec compréhension et pitié.*] Moi de même. [*Un autre silence, songeur.*] Il y a donc encore des inégalités et des prisons en cette époque de chevaux invisibles. Dois-je supposer que la Nouvelle Jérusalem n'est pas advenue ?

JOHN CLARE : Je dois avouer que je ne l'ai pas vue dans ce quartier, encore qu'elle a fort bien pu apparaître pendant que j'étais incarcéré sans qu'on ait songé à m'en informer.

JOHN BUNYAN : [*Il secoue la tête, déçu.*] Si tel était le cas, alors nous devrions tous être des saints.

JOHN CLARE : Peut-être le sommes-nous.

JOHN BUNYAN : C'est un lugubre résumé.

JOHN CLARE : Vous avez raison. En effet. C'est pire que le purin invisible. Je n'aurais jamais dû dire cela.

[*BUNYAN et lui s'assombrissent dans un silence pesant.*]

LE MARI : Le lion s'allongera aux côtés de l'agneau. C'est dans la Bible.

LA FEMME : Oh, et la Bible précise-t-elle si l'agneau sera encore là au matin pour se lever ?

LE MARI : Celia, je croyais que tu aimais bien la Bible.

LA FEMME : On trouve de tout dans la Bible. Des petits lots, des grands Loth. Et les filles de ce dernier. Donc, tu avoues. Tu t'es couché avec l'agneau, hein ?

LE MARI : Je ne suis pas un saint.

LA FEMME : Oui, tu l'as déjà dit. Tu n'es pas non plus un lion. Et tu n'es pas un homme. Tu n'es qu'une créature bien sapée qui dirigeait autrefois un orchestre, et maintenant tu n'as pas le cran d'affronter la musique.

LE MARI : [*Surpris.*] Tu as dit qu'elle avait arrêté.

LA FEMME : C'est le cas. [*Un silence.*] Que murmurait déjà l'herbe ?

LE MARI : Je ne sais pas. Rien. Tu sais comment est l'herbe. Toujours à murmurer. Elle n'a rien de mieux à faire. Que sait-elle des choses ? C'est de l'herbe, bon sang.

LA FEMME : On dit que la chair n'est que de l'herbe.

LE MARI : Eh bien, pas la mienne, non. Pas moi. Je ne suis pas de l'herbe.

LA FEMME : Oh que si. Tu es de l'herbe. Regarde-toi. Mal rasé et tout rabougri. Et comme toute chair, tu auras ta saison et tu seras tondue. Et après tu l'auras sur la conscience pour l'éternité. La musique, elle, continuera de jouer. Et l'herbe continuera de murmurer. [*Sous le porche derrière eux, SAMUEL BECKETT entre par la gauche. Il remarque le couple sur les marches, mais ne voit pas CLARE ou BUNYAN dans leurs alcôves. BECKETT va se poster juste derrière le*

couple, et les regarde avec étonnement à leur insu.]

LE MARI : L'éternité. Bon sang, ça fait réfléchir. Tout ce foutu murmure, pour l'éternité.

S. BECKETT : Bien le bonjour. Comment ça va ce soir ?

LA FEMME : C'est moi qui vais devoir supporter le murmure et toutes les langues.

S. BECKETT : Les langues ? Je ne suis pas sûr de comprendre.

LE MARI : Oh, et c'est ma faute, c'est ça ?

S. BECKETT : Je ne dis pas que c'est votre faute, je dis juste que je ne vous suis pas.

LA FEMME : Bon, c'est toi qui fais tous ces secrets et ces mystères et ces manigances.

S. BECKETT : Ah, j'entends ça tout le temps, que je suis impénétrable.

LE MARI : Ah non, assez avec cette rengaine. Arrête un peu avec tes silences et tous ces propos évasifs et ces insinuations dont tu raffoles. J'en ai ma claque.

S. BECKETT : Je dois dire que je doute que vous ayez compris le drame contemporain.

JOHN CLARE : Ils ne peuvent pas vous entendre. On ne va pas revenir là-dessus.

LA FEMME : C'est moi qui en ai ma claque.

S. BECKETT : [*Étonné, BECKETT pivote et fait face à CLARE et BUNYAN.*] Qui va là ? Que signifie tout cela ?

JOHN BUNYAN : N'ayez aucune crainte. Mon ami ici m'a expliqué ce qui se passait. Tout comme vous, nous ne sommes que des âmes défunes, et ces vivants que vous voyez là sur les marches ne peuvent ni nous voir ni nous entendre.

JOHN CLARE : Je dirais même plus. Je ne crois pas qu'ils puissent nous sentir.

S. BECKETT : Des âmes défunes ? Ne me dites pas que je suis mort. Je n'ai même pas attrapé froid. Selon moi, il doit plutôt s'agir d'une sorte de rêve.

JOHN BUNYAN : C'est à peu près ce que je supposais, et pourtant on m'informe que nous sommes au milieu du XX^e siècle après notre Seigneur et que je gis sous terre depuis plus de deux cents ans.

S. BECKETT : Deux cents ans ? En ce cas, je vais bien. [*BECKETT regarde autour de lui et désigne le centre-ville.*] L'endroit ressemble à ce qu'il était juste après la guerre, et pour autant que je le sache je suis en train de dormir dans un hôtel dans les fort peu satisfaisantes années 1970.

JOHN CLARE : Un hôtel ! Dans les années 1970 ! J'ignore laquelle de ces choses est la plus difficile à imaginer !

JOHN BUNYAN : Juste après la guerre, dites-vous ? Y a-t-il eu une autre guerre civile ?

S. BECKETT : Une guerre civile ? Oh non. Est-ce de cette époque que vous venez ? C'était une guerre avec l'Allemagne, surtout ; la seconde des

deux guerres auxquelles on a eu droit. Ils ont bombardé Londres, aussi les Anglais ont incendié Dresde, puis les Américains ont largué une chose que vous ne pouvez concevoir sur les Japonais, et tout a été fini.

JOHN BUNYAN : [*BUNYAN inspecte également la ville autour d'eux, avec une expression désolée.*] Donc, il semblerait que le pèlerinage ait poussé jusqu'au-delà de la Ville de la destruction. D'après mes calculs, cet endroit devrait être la Foire aux vanités.

S. BECKETT : Vous me citez Bunyan, à présent ?

JOHN CLARE : Ce n'est pas comme s'il avait le choix. C'est John Bunyan. Et je suis Byron.

JOHN BUNYAN : [*À BECKETT*] Oh ne l'écoutez pas. [*À CLARE.*] Vous n'êtes pas Byron. Vous nous discréditez avec vos sornettes. Vous avez dit vous-même que vous étiez John Clare. N'en démordez pas ou tout le monde finira pas être aussi confus que vous !

S. BECKETT : [*Il rit, étonné.*] John Bunyan. Et John Clare. Ben ça alors, quel rêve agréable. Il faudra que je retourne dans cet hôtel.

JOHN CLARE : [*Surpris et incrédule.*] John Clare. Vous le connaissez ? Vous me connaissez ?

S. BECKETT : Mais bien sûr. Étant moi-même écrivain, je vous connais tous deux et respecte vos travaux. Surtout vous, Mr. Clare. De mon temps, vous êtes connu comme le « poète paysan », sans doute la plus grande voix lyrique que l'Angleterre ait connue et aussi mal traitée, et on vous a laissé mourir chez les fous. [*Une pause.*] Vous vous rendez compte, mourir chez les fous ? J'espère ne pas avoir commis d'impair en vous l'apprenant ainsi.

JOHN CLARE : Oh, je le savais déjà. J'étais là autrefois. Mais dites-moi, se souvient-on encore de ma tendre épouse ? Mary Clare, qui fut avant cela Mary Joyce ?

S. BECKETT : [*BECKETT examine CLARE d'un regard grave et curieux.*] Ah, oui. Votre première épouse. Oui, oui, c'est une histoire connue, dont on parle encore dans les cercles littéraires.

JOHN CLARE : Alors j'en suis ravi. J'aurais été navré qu'on se souvienne de moi uniquement pour ma folie.

JOHN BUNYAN : [*À BECKETT.*] Vous avez dit que vous étiez également écrivain. Se pourrait-il que votre nom me soit connu ?

S. BECKETT : J'en doute fort. Vous étiez morts tous deux depuis un bail quand je suis né. Je m'appelle Samuel Beckett. Vous pouvez m'appeler Sam, si vous acceptez que je vous appelle tous deux John. Nous sommes à Northampton, n'est-ce pas ? Le porche d'All Saints' Church ?

JOHN BUNYAN : Je comptais vous demander ce que vous faisiez ici. Mr. Clare et moi-même sommes nés non loin d'ici et donc sommes souvent venus dans le coin, alors que votre voix me laisse à penser que vous êtes irlandais. Qu'est-ce qui vous amène ici, depuis votre postérité ou, comme vous semblez le préférer, dans vos rêves ?

S. BECKETT : Eh bien, la première fois c'était pour un match de cricket, et ensuite c'était pour voir une femme.

JOHN BUNYAN : Le cricket ?

JOHN CLARE : Oh, j'en connais bien les règles. Vous devriez me voir jouer !

S. BECKETT : Oui, j'ai joué contre Northampton au County Ground. Nous sommes descendus à l'hôtel près de la piste, et le soir même, après le match, mes condisciples ont tous décidé d'aller dans les pubs et aux putes, deux choses dont cette ville n'est pas avare. Quant à moi, j'étais davantage d'humeur à passer la soirée en compagnie des vieilles églises gothiques de Northampton, qui sont également nombreuses. Je suppose que c'est le souvenir de cette nuit qui me ramène ici dans mes rêves.

LE MARI : D'accord ! D'accord, je l'ai fait. Ça te fait plaisir ?

LA FEMME : [*Froidement, après un silence.*] Et toi, ça t'a fait plaisir ?

LE MARI : [*Méfiant, après avoir cogité un moment.*] Oui ! Oui, ça m'a fait plaisir ! C'était merveilleux et je n'avais jamais été aussi heureux. [*Moins méfiant, après un silence.*] Du moins au début.

S. BECKETT : Que signifie tout cela ? [*BUNYAN et CLARE échangent un regard, puis se lèvent comme à regret de leurs alcôves de pierre et s'en vont rejoindre lentement BECKETT près du couple qui se dispute.*]

JOHN CLARE : Nous n'en sommes pas très sûrs. Si je devais avancer une hypothèse, je dirais qu'ils se disputent au sujet d'une sorte d'infidélité.

LA FEMME : Et ça s'est passé quand ?

LE MARI : Quoi ? Quand s'est passé quoi ?

LA FEMME : Tu as dit « Du moins au début ». Quand est-ce que tu as commencé ?

LE MARI : C'est important ?

LA FEMME : Oh, tu sais bien que oui. Tu sais très bien que c'est important, ce manège et quand ça a commencé. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi. C'était quand ?

LE MARI : [*Mal à l'aise.*] Eh bien, il y a un certain temps.

LA FEMME : Un certain temps. Quand ça ? Était-ce il y a deux ans ?

LE MARI : Je ne me souviens pas. [*Après un silence.*] Non. C'était il y a plus longtemps.

LA FEMME : Répugnant personnage. Quand ça ? Quel âge avait-elle quand tu as commencé ?

LE MARI : [*D'un ton pitoyable.*] Tu sais que je ne suis pas doué avec les anniversaires. [*LA FEMME regarde son MARI avec colère et dégoût puis tous deux retombent dans le silence.*]

S. BECKETT : J'ai la forte impression que l'infidélité en question concerne une femme plus jeune. Une jeune fille, je dirais.

JOHN BUNYAN : Et à votre époque, cela poserait-il un grave problème ? L'infidélité et l'adultère ne suffisent-ils pas en soi à expliquer leur mauvaise humeur ?

S. BECKETT : Tout dépend à mon avis de l'âge de la jeune fille. Les mœurs ces temps-ci sont différentes de celles de votre époque. Il y a une chose aujourd'hui qu'on appelle « l'âge de consentement » et si vous ne le respectez pas vous allez au-devant d'ennuis certains.

JOHN CLARE : [*Soudain inquiet.*] Et quel est cet âge je vous prie ?

S. BECKETT : Je pense qu'il tourne autour de seize ans. Pourquoi cette question ?

JOHN CLARE : [*Plutôt évasif.*] Comme ça. Étant poète je m'intéresse naturellement aux faits.

JOHN BUNYAN : [*Après un silence.*] Bon, je crois que je vais y aller. Le comte de Peterborough n'attendra pas éternellement pour rendre son édit, et le chemin que je suis est ardu et sans fin. Causer avec vous était instructif, et si jamais je me réveille demain dans ma geôle de Bedford vous pouvez être sûr que toutes les choses étranges dont nous avons discuté me seront d'une grande distraction.

JOHN CLARE : Je suis ravi de vous avoir rencontré, même dans des circonstances aussi ambiguës.

S. BECKETT : Oui, prenez soin de vous. Au fait, entre nous, que pensez-vous de ce Cromwell ?

JOHN BUNYAN : Ah, c'était quelqu'un de bien. [*D'un ton moins assuré, après un silence.*] Du moins au début. Oui, malgré ses convictions antinomiennes, vous pouvez être sûr que ce n'était pas un saint. Mais bon. Je vais vous laisser à vos occupations dans ce quartier de Mansoul. Bonne soirée, messieurs. [*BUNYAN se dirige d'un pas las* CÔTÉ JARDIN.]

JOHN CLARE : Vous de même.

S. BECKETT : Oui, soyez prudent. [*CLARE et BECKETT regardent BUNYAN s'éloigner, puis reportent leur attention sur le couple assis sur les marches.*] Bon, pour un Tête ronde, il est fort sympathique. Quelle impression vous a-t-il fait ?

JOHN CLARE : [*Légèrement déçu.*] Je le voyais moins grand d'après les illustrations. [*Après un silence.*] Donc, vous disiez qu'à votre époque, on m'estime. Est-ce mon *Don Juan* qu'on apprécie ?

S. BECKETT : Non, ça c'est Byron. Vous êtes admiré pour tous vos écrits, pour *Le Calendrier du Berger* et des poèmes plus sombres sur la fin comme votre « Je suis ». Le journal que vous avez tenu en revenant à pied de l'Essex est considéré comme le document le plus bouleversant de la littérature anglaise, et fort à raison.

JOHN CLARE : [*Étonné.*] Ça alors, je pensais qu'il était perdu ! C'est donc ma randonnée dont on se souvient, quand je suis rentré de la prison de Matthew Allen et que j'ai traversé la forêt pour aller à la maison retrouver ma première épouse à Glinton. Ah, ce fut une belle odyssée, croyez-moi, avec toutes les choses héroïques que j'ai accomplies et tous les endroits où je suis allé. [*Une pause, pendant laquelle CLARE*

*fronce les sourcils, soucieux.] Comment cela s'est-il terminé, au fait ?
Je ne m'en souviens pas...*

S. BECKETT : En ce qui concerne votre première épouse ? Pas bien. Quand vous êtes arrivé chez elle, ma foi, disons juste qu'elle n'était pas là. Mais vous aviez entre-temps trouvé celle que vous appelez votre deuxième épouse, Patty, et elle vous a fait interner dans l'asile de Billing Road, où vous êtes mort ensuite. Désolé d'être aussi brutal.

JOHN CLARE : Non, ce n'est pas grave. Je me souviens maintenant. J'ai vécu avec Patty et nos enfants pendant un temps, dans ce qu'on appelait le Cottage du Poète, à Helpstone, mais personne n'a pu me supporter longtemps et... vous connaissez manifestement la suite. Cela dit, je n'en veux pas à Patty, même si elle a toujours été jalouse de ma première épouse, que je préférais.

LE MARI : Elle avait quinze ans. Elle avait quinze ans quand ça a commencé, tout ça. Voilà. Tu peux aller voir la police si telle est ton intention. J'ai dit ce que j'avais sur le cœur.

LA FEMME : Ça te restera toujours sur le cœur. Quinze ans. Et c'est là que c'était merveilleux, là que tu as été le plus heureux. Quinze ans.

JOHN CLARE : Ma foi, ce n'est pas si jeune.

S. BECKETT : Non ?

LE MARI : Oui ! Ça m'a rendu heureux ! Juste l'odeur, son goût, c'était comme le matin dans le jardin ! Et la sensation, elle était si légère, à peine une chose réelle, plutôt comme un morceau de duvet, ou un liquide. Celia, c'était merveilleux.

JOHN CLARE : C'est une question de perspective. Quinze ans ça n'a rien de si jeune, vu depuis une plus vaste perspective. Pas à la campagne.

LA FEMME : Tu me dégoûtes. Tu ne vaux pas mieux qu'un perce-oreille, qui se tortille dans la boue.

S. BECKETT : Quelle expression intéressante. J'essaierai de m'en souvenir, même si ça paraîtra sûrement absurde à mon réveil. C'est souvent le cas.

LE MARI : C'était réciproque, Celia. C'est tout ce que je peux dire.

JOHN CLARE : Je commence à éprouver de la sympathie pour lui. Les femmes font toujours des reproches à tort et à travers.

LA FEMME : Ne dis pas un mot de plus. Ne m'adresse plus la parole.

S. BECKETT : J'ai du mal à faire le même constat. J'ai connu des femmes qui ont beaucoup souffert.

JOHN CLARE : C'est fort possible, mais je maintiens globalement ce que j'ai dit. La vie d'un romantique n'est jamais facile. N'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'à part le cricket, vous êtes venu ici pour une femme ?

S. BECKETT : C'est exact. Et je vous accorde que ce n'était pas une romantique du genre facile, du moins au début... même s'il est possible qu'elle ait été du genre douloureux. Ces choses-là ne sont guère faciles à déterminer. Il se peut que ces deux catégories se

chevauchent parfois.

JOHN CLARE : C'est possible. Il est possible que ce soit souvent le cas. Comment s'appelait cette femme ?

S. BECKETT : Oh, vous ne pouvez pas la connaître. Elle est née bien longtemps après votre trépas, au XX^e siècle. Une Miss Joyce...

JOHN CLARE : [*Étonné, presque effrayé.*] Non, pas elle ! Me jouez-vous un tour cruel ? C'est ma Mary, Mary Joyce de Glinton...

S. BECKETT : Ah non. Je parle d'une tout autre personne, qui est la fille de James Joyce.

JOHN CLARE : [*Tout excité.*] Ma foi, c'était le nom du père de Mary ! La femme dont vous parlez et ma première épouse doivent être la même ! Comment va-t-elle ? Donnez-moi de ses nouvelles.

S. BECKETT : [*Doucement, avec plein d'égards.*] Non. Non, ce n'est pas elle. La Miss Joyce dont je parle se prénomme Lucia. Elle était connue à Paris comme danseuse dans les années 1920, mais sa santé mentale lui a été préjudiciable. Désolé de vous décevoir.

JOHN CLARE : [*Soupire profondément.*] Oh, c'est ma faute. Quand on est fou, vous savez, on est très tourné sur soi-même. Je dois me reprendre et voir les choses comme elles sont. [*Un silence.*] À quoi ressemblait-elle, votre Miss Joyce à vous ? Était-elle aussi jeune que la mienne ?

S. BECKETT : Elles sont toutes jeunes au début, toutes les Miss Joyce.

JOHN CLARE : Oui, c'est bien vrai.

S. BECKETT : La mienne était très jolie, mais elle était affligée d'un strabisme qui d'après elle avait causé sa perte. Vous connaissez les femmes et le peu d'estime qu'elles ont parfois pour elles-mêmes.

JOHN CLARE : Oui.

S. BECKETT : Il y a eu des problèmes avec son frère, je crois, quand elle était petite, et qui ont peut-être un lien avec ses troubles ultérieurs. Bref, résultat, Lucia a perdu la boule.

JOHN CLARE : [*Perplexe.*] Je ne suis pas sûr de comprendre l'expression.

S. BECKETT : Elle a disjoncté.

JOHN CLARE : Guère mieux.

S. BECKETT : Elle est devenue zinzin.

JOHN CLARE : Ah ! Ah, je pense avoir compris, là. Elle était ce qu'on appelle une hystérique ?

S. BECKETT : À peu près. Ils l'ont envoyée dans des sanatoriums, elle a vu plein de psychiatres. Vous savez comment c'est. Puis elle a fini au St. Andrew's Hospital dans la Billing Road de Northampton, où elle est encore à ce jour.

JOHN CLARE : C'est là que j'ai été interné, même si on l'appelait alors d'un autre nom.

S. BECKETT : Absolument. Cette institution a un passif littéraire intéressant.

JOHN CLARE : Vous savez, je pense connaître la fille dont vous parlez. Si c'est bien celle à laquelle je pense, j'ai eu des ébats avec elle dans les bois

de l'asile il y a peu.

S. BECKETT : Non, je crains que ce soit la folie qui parle en vous. Bien qu'il soit vrai que vous ayez été tous deux dans le même asile, ce n'était pas au même moment dans la chronologie. Vous appartenez chacun à deux périodes complètement différentes.

JOHN CLARE : Ma foi, on pourrait dire la même chose de vous et moi, et pourtant nous sommes ici. Non, la fille à laquelle je pense a des cheveux noirs et de longues jambes, fort peu de nichons et un œil qui dérape.

S. BECKETT : Je dois dire que ça lui ressemble fort.

JOHN CLARE : Elle fait beaucoup de bruit pendant la chose. Cela dit, de mon côté, j'y suis allé si fort que les lettres de l'alphabet sont sorties de mes oreilles en battant des ailes.

S. BECKETT : Ma foi, vous m'avez convaincu. C'est tout à fait Lucia, même si les circonstances de votre rencontre me laissent perplexe. Vous ne parlez pas métaphoriquement ?

JOHN CLARE : Non, je ne crois pas.

S. BECKETT : Eh bien c'est mystérieux. Elle ne m'en a pas parlé lors de ma dernière visite.

JOHN CLARE : Il est possible qu'elle ait été gênée. Je ne suis guère quelqu'un de présentable, et j'avais l'impression qu'elle était mieux lotie.

S. BECKETT : C'est possible. Elle a dû penser que vous étiez en dessous d'elle.

JOHN CLARE : Auquel cas elle a eu raison. Telle était exactement la configuration de nos ébats.

S. BECKETT : Ça suffit. Vous commencez à m'agacer.

JOHN CLARE : Je vous demande pardon. Vous avez encore des sentiments pour elle ?

S. BECKETT : Pas de nature charnelle, non, même si ce fut le cas autrefois. Si je veux être franc, autrefois, je n'avais pas d'autres sentiments que charnels, même si elle ne voyait pas les choses sous cet angle. Désormais, je lui rends visite aussi souvent que je peux. Je l'aime à ma façon, mais pas comme elle le voudrait. J'ignore pourquoi je vais la voir aussi souvent, pour être tout à fait franc.

JOHN CLARE : Se peut-il que vous ayez pitié d'elle ?

S. BECKETT : Non, je ne crois pas que ça soit entièrement ça. Elle est heureuse à sa façon. Il se pourrait fort bien qu'elle soit plus heureuse que moi. En fait, j'aurais du mal à croire le contraire, donc, non, ce n'est pas de la pitié. Je suppose que j'ai l'impression de lui devoir quelque chose. Quand je l'ai rencontrée, j'étais sans cœur et je ne me rendais pas compte qu'elle se noyait. J'aurais pu faire plus, c'est tout ce que je dis. Ou j'aurais pu faire moins. L'un ou l'autre. Il est trop tard maintenant.

JOHN CLARE : C'est donc de la culpabilité, alors ?

S. BECKETT : Je suppose que oui. Il me semble souvent que la culpabilité gît au fond des choses.

JOHN CLARE : Je vous rejoins là-dessus.

LA FEMME : Que veux-tu dire, c'était réciproque ?

LE MARI : Je croyais que tu ne voulais plus que je te parle.

LA FEMME : Ne fais pas le malin. Tu n'es pas malin, Johnny. Tu es tout sauf ça. Dis-moi ce que tu voulais dire quand tu as dit que c'était réciproque.

LE MARI : Je veux dire que c'était un duo. Un tango. Flanagan et Allen. C'était quelque chose qu'on fait à deux, voilà ce que je dis. Pourquoi faut-il toujours que tu sois aussi bouchée ?

LA FEMME : C'est donc quelque chose qu'elle voulait, c'est ça l'idée ?

LE MARI : Oui ! C'est le nœud même des choses, le pivot de l'affaire ; c'était quelque chose qu'elle voulait.

LA FEMME : Oh, en ce cas, tout va bien alors, je suppose.

LE MARI : [*Soupire, soulagé.*] Je savais que tu en conviendrais.

LA FEMME : Comment le savais-tu ?

LE MARI : Que tu en conviendrais ? Oh, ma foi, je sais que tu ne peux pas m'en vouloir très longtemps...

LA FEMME : [*Lentement et posément.*] Comment savais-tu que c'était quelque chose qu'elle voulait ? Est-ce qu'elle te l'a dit ? A-t-elle dit : « C'est quelque chose que je veux » ?

LE MARI : Pas aussi clairement, non. Non, elle ne l'a pas dit comme ça. Mais...

LA FEMME : Eh bien, quels mots a-t-elle employés ? Quels mots a-t-elle employés quand elle t'a dit que c'était quelque chose qu'elle voulait ?

LE MARI : Eh bien, ce n'étaient pas ces mots-là. Elle ne me l'a pas dit en recourant à des mots.

LA FEMME : [*De plus en plus en colère.*] Quoi, alors ? Une danse interprétative, c'est cela ? Elle t'a mimé la chose ?

LE MARI : [*Qui semble piégé et mal à l'aise.*] C'étaient des signaux.

LA FEMME : Des signaux ?

LE MARI : De petits signaux. Tu sais ce que c'est, comment sont les femmes.

LA FEMME : Je n'en suis pas sûre.

LE MARI : Les signaux qu'elles envoient. Les petits regards, tout ça. Elle me souriait tout le temps, se lovait contre moi, me disait qu'elle m'aimait...

LA FEMME : [*Horriifiée, criant maintenant.*] Bien sûr qu'elle t'aimait ! Bien sûr qu'elle agissait ainsi ! Johnny, tu es son père !

S. BECKETT : Ah, bon sang. Et voilà.

LE MARI : Mais... comment dire, je n'y ai pas pensé. Je n'ai pas l'habitude. Si une fille, une femme, si elle vous regarde d'une certaine façon. Je veux dire, tu connais notre Audrey, comment elle est...

LA FEMME : [*Furieuse, en larmes, impuissante.*] Non ! Je ne sais pas

comment est notre Audrey, pas comme tu le sais toi, en tout cas ! Dis-moi, Johnny. Dis-moi comment elle est. Allez, je t'écoute, on va s'amuser. Je sais : la première fois, ça l'a fait pleurer ?

JOHN CLARE : C'est épouvantable. Je ne m'attendais pas à ça.

LE MARI : Celia...

LA FEMME : Dis-moi, Johnny. Dis-moi comment c'est avec notre Audrey au lit. Est-ce qu'elle a pleuré ? Est-ce qu'elle était vierge, Johnny ? Hein ? Et qu'est-ce que tu as fait des draps ? [LE MARI *regarde sa FEMME, hagard, mais remue juste les lèvres comme un poisson, incapable de lui répondre. Finalement, il détourne les yeux et fixe l'espace vide d'un air lugubre.* LA FEMME *enfouit sa tête dans ses mains, et pleure peut-être en silence. Pendant que CLARE et BECKETT regardent, frappés d'horreur, le couple assis, THOMAS BECKET entre CÔTÉ JARDIN, et s'en va les rejoindre lentement. Ils le contemplent avec un étonnement muet. Il regarde le couple détruit, puis regarde CLARE et BECKETT.*]

T. BECKET : Dites, un grand désastre les a-t-il frappés ?

S. BECKETT : C'est le cas.

T. BECKET : Ne pouvez-vous les consoler ?

JOHN CLARE : Ils ne peuvent nous entendre.

T. BECKET : Ils sont sourds ?

S. BECKETT : Non, ils sont vivants. Nous autres sommes morts ou rêvons, du moins est-ce ainsi que je comprends les choses. Qui donc êtes-vous ?

T. BECKET : Je m'appelle Becket.

S. BECKETT : Je serai franc avec vous : voilà une réponse à laquelle je ne m'attendais pas. Je m'appelle moi aussi Beckett.

T. BECKET : Vous êtes Thomas Becket ?

S. BECKETT : Non, je suis Samuel Beckett. Et voici John Clare. [*Un silence.*] Mais attendez un peu, n'avez-vous pas dit que vous étiez Thomas Becket ?

T. BECKET : Thomas Becket, archevêque de Canterbury. Oui c'est bien moi. Et pourquoi avoir dit que j'étais mort ? Pour ce que j'en sais, je viens ici voir le roi qui se trouve au château de Hamtun, afin que nous nous réconciliions.

JOHN CLARE : Vous pouvez me faire confiance, vous êtes bel et bien mort. Les choses se passent mal pour vous au château et vous vous réfugiez en France quelques années. À votre retour, vous vous rendez à votre cathédrale, et alors...

S. BECKETT : Nous ne sommes pas obligés d'entrer dans le détail.

JOHN CLARE : Même s'ils étaient soi-disant très nombreux, lesdits détails...

S. BECKETT : [*À CLARE.*] Ça suffit. C'est assez comme ça. [*À BECKET.*] Ce qu'il vous faut savoir, ce ne sont pas les détails bruts de l'affaire, mais son issue.

T. BECKET : [*Inquiet.*] Les détails étaient des brutes ?

JOHN CLARE : Les tenants, comme les aboutissants.

S. BECKETT : Je viens de vous dire de ne pas vous attarder là-dessus. Oubliez tout ça. Ce qui compte dans cette histoire c'est que vous vous êtes révélé incorruptible. Ce qui explique cette histoire de sainteté qu'on vous a collée sur le dos par la suite. Vous êtes le premier saint que je rencontre et je ne sais pas trop quoi en penser.

T. BECKET : Oh, mon Dieu. Je vais être martyr ?

JOHN CLARE : J'ai peur que ça soit déjà fait. Ça remonte à huit cents ans, cette affaire.

S. BECKETT : [*Agacé.*] Écoutez ! [*Plus doucement, comme surpris par son propre éclat.*] Écoutez, tout ce que je veux dire, c'est que vous avez été canonisé, et ça ne va pas plus loin. Ce simple fait l'emporte assurément sur les moyens qui vous ont valu cette charge. Je me suis dit que vous seriez content de l'apprendre.

T. BECKET : Content ? D'avoir été brûlé, ou brisé sur la roue ?

JOHN CLARE : Oh, rien de tout cela. Non, on vous a un peu taillé en pièces, d'après ce que je sais.

T. BECKET : Ah, de grâce, n'en dites pas davantage.

S. BECKETT : [*À CLARE.*] Très franchement, vous ne m'aidez pas. [*À BECKET.*] Vous ne tirez donc aucun réconfort de votre sainteté ?

T. BECKET : [*Très perturbé*] Trouvez-vous que j'aie l'air réconforté ? Vous me dites qu'on m'a canonisé, et pourtant où suis-je ?

JOHN CLARE : Ma foi, c'est juste une question géographique. Ça n'a rien de théologique. Vous êtes sous le porche d'All Saints' Church ici à Northampton, et on est au milieu du siècle qui suit celui où je suis mort, ce qui en fait le XX^e. Je viens d'apprendre qu'une grande guerre avec les Allemands s'est récemment terminée en notre faveur.

S. BECKETT : Non, ce n'est pas la Grande Guerre qui s'est terminée récemment. Ça, c'était avant, même si les Allemands y ont participé, aussi votre confusion est tout à fait excusable. On l'a juste appelée la Grande Guerre parce qu'on ne savait pas qu'il allait y en avoir une autre.

JOHN CLARE : Une plus grande ?

S. BECKETT : Je suppose que c'est en grande partie une question de perspective.

T. BECKET : [*Exaspéré.*] Je vous demandais où j'étais, si je suis un saint, parce que je n'ai pas l'impression d'être au paradis.

S. BECKETT : Non. Je reconnais que ça n'y ressemble guère.

T. BECKET : On n'est pas non plus dans les flammes éternelles.

JOHN CLARE : Oh, non. C'est franchement moins pire ici.

T. BECKET : Dois-je en déduire que c'est le purgatoire, cet endroit gris où des fantômes errent et parlent à tort et à travers, prisonniers ici pour l'éternité ?

LE MARI : [*D'un ton lugubre, le regard toujours perdu dans le vide.*] Je les ai

jetés, et j'en ai mis de nouveaux.

LA FEMME : [*LA FEMME lève les yeux vers son MARI, sans comprendre.*]

Quoi ?

LE MARI : Les draps. Je les ai jetés, et j'en ai mis de nouveaux. Et j'ai retourné le matelas.

S. BECKETT : [*À THOMAS BECKET.*] Ce que vous venez de dire me semble assez bien décrire la situation.

LA FEMME : [*Elle regarde son MARI, en secouant la tête, incrédule et dégoûtée.*] C'est toi. C'est toi à jamais, vêtu de ta veste et suant, essayant de retourner le matelas, essayant de dissimuler tes souillures. Et est-ce qu'elle regardait pendant que tu faisais tout ça ? Était-elle assise là à te regarder ?

LE MARI : Elle pleurait.

LA FEMME : Voilà. Qu'est-ce que je disais ?

LE MARI : [*Désespéré.*] Je me disais, tu sais. Je me disais que c'était à cause de toutes les émotions qu'elle ressentait, que c'est pour ça qu'elle pleurait.

LA FEMME : Oh, je veux bien te croire. Ça oui. Toutes les émotions. Pendant qu'elle regardait son père essayer de cacher son sang parce qu'il était si fier de ce qu'il avait fait.

LE MARI : [*Comme s'il comprenait ce qu'il a fait pour la première fois.*] Oh mon Dieu. [*Après un silence, on entend la cloche de l'église qui sonne un coup.*] Est-ce que... est-ce qu'il est une heure, et qu'il était minuit et demie avant, ou est-ce qu'il est une heure et demie, et...

LA FEMME : [*À bout de nerfs, explosant.*] Oh la ferme ! La ferme ! Tais-toi pour de bon ! C'est toujours la même heure ! On ne peut pas avancer ! On est coincés ici sur ces marches, dans cette nuit, à jamais ! [*LA FEMME se remet à pleurer. Son MARI enfouit lui aussi sa tête dans ses mains.*]

T. BECKETT : [*Abattu et résigné.*] Le purgatoire, donc. Mais vous dites qu'ils sont vivants ?

S. BECKETT : Une fois de plus, je pense que ça dépend beaucoup de votre perspective. Ils sont vivants ici, dans leur époque, comme nous le sommes chacun dans la nôtre. On peut dire que tout le monde est mort et l'a toujours été. Comme le disait cette femme, nous sommes coincés. Peut-être y avons-nous droit, au bien et au mal, à jamais. Ne serait-ce pas ça le paradis et l'enfer, notre menace à tous ?

T. BECKETT : C'est là une effrayante idéologie. J'avais espéré mieux.

JOHN CLARE : J'avais redouté pire ! Si ça voulait dire que j'allais retrouver ma première femme Mary à mes côtés, alors les épreuves de la vie ne compteraient pour rien et cela en soi serait le paradis pour moi.

S. BECKETT : Je ne dis pas que j'y crois. C'est juste quelque chose qui m'a traversé. Le père de la fille dont j'ai parlé, James Joyce, je le revois me parler de son affection pour l'idée d'Ouspenski, ce qu'il appelait je

crois l'éternelle récurrence. Ça a eu une certaine influence sur cette journée éternelle à Dublin qui a fait l'objet d'une vicieuse recirculation dans ses plus grands romans.

T. BECKET : De plus en plus je prie pour que tout ça soit un rêve étrange et, sans vouloir vous manquer de respect, que vous soyez tous deux imaginaires. Il se peut après tout que ce soit une hallucination, née de ma crainte d'avoir offensé le roi, une offense que notre ancienne amitié ne saurait alléger.

S. BECKETT : Ma foi, je reconnais que cette pensée m'a également traversé l'esprit. Une sorte de rêve, ce serait là l'explication la plus raisonnable, même si, n'adhérant pas aux interprétations du professeur Freud, je vois mal pourquoi je rêverais de toute cette horrible histoire d'inceste. Et je ne parle même pas de la présence de tous ces saints et ces écrivains auxquels je n'ai pas pensé depuis des années et qui sont présents dans le rêve. C'est une sacrée énigme, et je dois dire qu'elle ne me plaît guère.

T. BECKET : [*Regardant le couple sur les marches.*] C'est le péché qui les unit dans leur désaccord, donc ? L'homme a couché avec sa fille ?

JOHN CLARE : À la campagne, c'est plus fréquent qu'on ne le croit.

S. BECKETT : Même en ville, je dirais qu'ils ne se débrouillent pas trop mal. La femme dont j'ai parlé, Lucia, eh bien certains pensent que c'est un peu la même chose qui a dérégulé son comportement, une histoire d'inceste et tout ce qui va avec.

JOHN CLARE : [*Choqué.*] Son père, qui s'appelait d'après vous James Joyce, comme le père de ma Mary, il a commis le même péché ?

S. BECKETT : Oh non, pas lui. Il la vénérât. C'est pour elle qu'il écrivait, et sur elle. Il a peut-être pensé à elle de cette façon, je suppose, mais si tel est le cas il a juste essayé de la toucher avec ses écrits, de la tripoter avec une phrase ici ou là, un petit pelotage à coups de sous-texte. Non, le coupable au sens physique, s'il y en a un, à mon avis cela doit être son frère.

T. BECKET : De mon temps, la chose serait considérée comme un péché... du moins dans les conversations publiques. En privé, je suis convaincu que ça existe partout.

JOHN CLARE : Même si je reconnais que c'est là un sujet grave, j'en connais plus d'un qui a fricoté avec un frère ou une sœur sans que ça ait de graves conséquences.

S. BECKETT : Eh bien, Lucia était très jeune quand ça s'est produit, si tant est que la chose ait eu lieu.

JOHN CLARE : Mais nous avons dit avant cela que votre conception de ce qui convient à tel âge pourrait n'être pas appropriée à des époques plus anciennes.

S. BECKETT : Si je ne m'abuse, Lucia devait avoir dix ans.

T. BECKET : Sauf si l'on parle de la royauté, un âge qui même à mon époque

serait considéré comme jeune.

JOHN CLARE : *[D'un air un peu penaud.]* Tiens donc ? Bon, oui, je vois bien que ça aggrave l'inceste.

T. BECKET : Ce dernier n'est pas considéré comme un péché mortel, et dans mes lectures de la Bible il est parfois mentionné avec ambiguïté.

S. BECKETT : Je vous rappelle qu'il est mentionné défavorablement dans le Lévitique.

T. BECKET : C'est indubitablement la vérité, mais qu'en est-il de la dispense inhabituelle accordée à Loth après que ses filles et lui ont fui les villes de la plaine ?

S. BECKETT : J'avais supposé que, en tant qu'homme, Dieu s'en était voulu d'avoir changé en sel la pauvre femme de ce type. Il a dû se dire qu'il devait à Loth une faveur et que le moins qu'il pouvait faire, c'était de regarder ailleurs pour une fois.

T. BECKET : C'est une interprétation inhabituelle, mais...

JOHN CLARE : Vous savez, j'ai toujours trouvé que l'Éden était une énigme adaptée à votre argument.

S. BECKETT : De quoi est-ce que vous parlez ?

JOHN CLARE : Eh bien, de Caïn et Abel. J'aurais cru qu'il était évident que même si le Seigneur avait accordé à Adam et Ève un enfant de chaque sexe plutôt que deux garçons, l'amour illicite au sein de la famille aurait été sans doute inévitable. Davantage dans l'Éden que, disons, à Green's Norton, sauf à penser que j'aie raté quelque chose. Il est possible que ce qui a causé la perte de votre amie et de la pauvre enfant dont parle ce triste couple est quelque chose qui fait partie de notre condition depuis nos origines dans le jardin de Dieu.

S. BECKETT : L'Éden. Eh bien, comment dire ? Cet endroit a été un peu contesté.

T. BECKET : Contesté ? Comment ça, contesté ? Je ne suis pas au courant.

S. BECKETT : Ah, je n'ai pas trop envie d'en parler. Il y a ceux qui disent que la Genèse a été écrite bien après certains des autres livres, et rajoutée au début uniquement suite à un malentendu quant à l'ordre de la compilation. Sinon, on comprend mal comment il pouvait y avoir une terre de Nod peuplée pour accueillir Caïn en exil, inceste ou pas.

T. BECKET : Quant à moi j'ai cru que la nouvelle de mon imminent martyre était l'aspect le plus troublant jusqu'ici de ce rêve. J'espère que j'oublierai tout ça à mon réveil, et je suis troublé à l'idée de voir de tels blasphèmes jusque dans mes pensées les plus spontanées.

S. BECKETT : Mon souhait n'était pas de vous perturber. Vous êtes quelqu'un que j'ai admiré, et je ne voudrais pas que ma conversation avec un saint soit monopolisée par ce qui est arrivé à Miss Joyce quand elle avait dix ans.

JOHN CLARE : *[Soudain, d'une voix inquiète et étranglée.]* C'était un acte matrimonial !

S. BECKETT : *[Perplexe.]* Quoi ? Cette histoire avec son frère ? D'où sortez-vous ça ?

JOHN CLARE : *[Momentanément désorienté, puis se ressassant.]* D'où est-ce que... oh ! C'est de votre Miss Joyce que vous parlez. Ne prêtez pas attention à mes divagations. Elles sont sans intérêt. La moitié du temps j'ignore ce que je raconte. *[Un silence, tandis qu'il essaie de trouver une direction inoffensive dans la conversation.]* Vous devez avoir beaucoup de tendresse pour elle, pour votre amie, pour aller lui rendre visite dans ses épreuves.

S. BECKETT : C'était une fille belle et bien intentionnée, pleine d'énergie et de lumière comme le suggère son nom. Elle disait des choses drôles et intelligentes quand elle prenait la peine de n'être pas trop alambiquée. C'était une danseuse exceptionnelle, et la façon dont elle imitait Charlie Chaplin était extra, même si je doute que vous connaissiez son jeu.

T. BECKETT : Je ne crois pas connaître son nom.

JOHN CLARE : J'ai connu plusieurs Charlie, mais aucun Chaplin. Comment se comportait-il, pour que votre amie l'ait imité ?

S. BECKETT : Il avait une démarche spéciale, et une moustache, et une façon de remuer les sourcils, entre autres choses. Lucia pouvait imiter tout ça. Son art était dans le pathos qu'il inspirait à l'homme de la rue, au miséreux, au vagabond comme vous mais à une époque où les voies ferrées étaient plus longues et les immeubles plus hauts. Il vous rendait triste avec les grandes injustices de la vie puis vous faisait rire avec les victoires de l'individu. Je ne pense pas qu'il ait été spécialement heureux. Je me souviens avoir lu quelque chose qu'a dit le cinéaste Jean Cocteau... non, oubliez, c'est trop compliqué... il citait Chaplin disant quelque chose du genre, la plus grande tristesse de ma vie c'est de m'être enrichi en jouant le rôle d'un pauvre.

JOHN CLARE : C'est la culpabilité dont nous avons parlé, mais si ma plus grande tristesse était d'être riche, je ne pense pas que je serais triste du tout.

T. BECKETT : Il se peut que les peines d'une vie de riche n'en soient que plus coûteuses. J'ai parfois le sentiment que mon roi ressent le poids pesant de l'or qui est dans son cœur.

S. BECKETT : Ma foi, si c'est de la culpabilité que vous cherchez alors votre ami le roi mériterait une raclée. En fait, maintenant que j'y pense, c'est exactement ce qu'il s'est pris. Rome l'a envoyé se flageller en pénitence de ce qu'il vous a fait, et ce bien qu'il soit roi. Apparemment, il s'est agenouillé là-bas et s'est fait flageller. Il devait savoir qu'il méritait son châtiment.

T. BECKETT : Le roi a été flagellé, et il s'est laissé faire ?

S. BECKETT : Absolument. C'est un fait avéré. C'est après qu'on vous a exhumé et découvert incorruptible que la chose a eu lieu. Selon moi, il

a eu de la chance de s'en tirer avec juste une flagellation.

JOHN CLARE : Je l'aurais fait s'agenouiller et l'aurais obligé à rester ainsi jusqu'à ce qu'il ait récuré tout le sol de la cathédrale. Il y serait encore.

T. BECKET : [*Horrifié.*] On l'a flagellé. On a flagellé le roi. À cause de ce qu'il m'a fait.

S. BECKETT : Oui en gros c'est ça. Personne n'a trouvé qu'il avait été jugé durement, si vous voulez tout savoir.

T. BECKET : Mais si on l'a traité ainsi, qu'a-t-il bien pu me...

S. BECKETT : Vous ne voulez pas en savoir plus.

JOHN CLARE : Tous les tenants et aboutissants. Non, je suis d'accord.

S. BECKETT : Il vaut mieux que vous les ignoriez. Il ne sert à rien de s'en faire inutilement.

T. BECKET : [*Bougon, et plein de ressentiment.*] Non. Non, effectivement. D'ailleurs, je n'ai pas eu l'impression que vous ayez été pressé d'en parler au début.

S. BECKETT : Je m'en voudrais de penser que j'ai abusé de votre patience au point qu'elle soit devenue proverbiale.

T. BECKET : Éprouver ma patience n'est rien, après avoir cherché à saper ma foi avec vos arguties.

S. BECKETT : Ce n'était en rien mon propos.

T. BECKET : Cependant vous parlez avec dédain de l'Éden et de nos premiers parents, vous suggérez un amour entre Ève et ses fils qui est innommable, et vous affirmez que nous sommes ici au XX^e siècle et que Dieu n'est pas encore arrivé ?

JOHN CLARE : Oui, Mr. Bunyan avec qui nous avons parlé tout à l'heure a exprimé une plainte semblable concernant l'absence prolongée de Jérusalem.

S. BECKETT : [*À THOMAS BECKET.*] Il ne vient jamais. C'est ainsi que je vois les choses personnellement. Ou du moins, Il n'est pas là quand on a besoin de Lui, un peu comme la police.

JOHN CLARE : Il y a une expression que j'ai entendue par ici. C'était quoi, déjà ? Ça ressemble au sens du mot « policier » mais il y a une autre connotation, comme un collecteur de dîme, ou de loyer. Je ne me souviens plus trop mais il est possible que ça me revienne.

T. BECKET : [*À SAMUEL BECKETT.*] Si comme vous le dites Il ne vient jamais, pouvez-vous être certain qu'Il soit vraiment là ?

S. BECKETT : Je suppose que c'est là qu'intervient la foi. Me concernant, j'aime à penser que Sa non-venue n'est pas nécessairement un signe de sa non-existence.

T. BECKET : Mais Il ne vous parle pas ?

S. BECKETT : Il importe fort peu qu'Il me parle ou pas. Il y a des tas de gens qui ne me parlent pas, ou que je ne vois jamais, mais ça m'est égal de savoir s'ils sont là ou non. Ce n'est pas comme si je me sentais snobé.

T. BECKET : Mais si jamais vous entendiez Sa voix...

S. BECKETT : Parfois, il semble que les longues périodes de silence aient quelque valeur.

T. BECKET : Ah bon ?

S. BECKETT : Je le crois. [CLARE, BECKETT et THOMAS BECKET s'abîment dans un silence songeur. Il y a une longue pause.]

LE MARI : J'ai commis cela. J'ai commis tout ce que tu as mentionné. Je mérite tous les noms dont tu m'as traité. [Une pause.] Mais tu savais.

LA FEMME : [Se tournant pour le regarder avec mépris.] Qu'est-ce que tu racontes ?

LE MARI : Je dis que tu savais.

LA FEMME : Savais quoi ?

LE MARI : Ce qui se passait.

JOHN CLARE : Les tenants et les aboutissants. Voilà ce qu'il veut dire.

LA FEMME : Ce qui se passait ? Tu veux dire que j'étais au courant ?

LE MARI : Depuis le début. C'est ce que je dis.

LA FEMME : Oh, comment oses-tu ? Comment oses-tu me dire ici en face que j'étais au courant de ce qui se passait ? Si j'avais su ce qui se passait, je t'en aurais empêché séance tenante. Ça aurait cessé immédiatement.

LE MARI : Tu savais. Tu détournais le regard.

LA FEMME : Détournais ?

LE MARI : Délibérément. Tu le sais très bien. C'était commode.

LA FEMME : [Sur ses gardes.] Commode ? Je ne vois pas ce que tu veux dire.

LE MARI : Bien sûr que si, Celia. Tu sais très bien ce que je veux dire. Nous nous sommes à peine touchés ces douze dernières années. Tu n'as pas remarqué, peut-être ?

LA FEMME : C'est tout à fait normal. Tout le monde est comme ça. Ton problème, c'est que tu es obsédé par le sexe, tu en as envie toutes les cinq minutes et te fiches de savoir si l'autre en a envie elle aussi.

LE MARI : Tu n'en avais jamais envie, même tous les cinq mois, encore moins toutes les cinq minutes. Et quand j'ai arrêté de t'embêter, quand j'ai arrêté d'essayer de te toucher, tu crois vraiment que c'est parce que la chose ne m'intéressait plus ? Que j'avais arrêté de ressentir ce genre de pulsions juste parce que ça se passait comme ça avec toi ?

LA FEMME : Je... j'ai dû me dire que tu t'arrangeais autrement. Que tu te débrouillais avec des livres cochons, ce genre de choses.

LE MARI : Oh, quel genre de choses ? Tu veux parler d'une liaison hors mariage, sauter la serveuse du Black Lion, quelque chose dans ce genre ?

LA FEMME : [Atterrée.] Oh mon Dieu, Johnny, dis-moi que ce n'est pas vrai. Pas avec cette Joan Tanner. Tout le monde serait au courant ! Qu'est-ce que penseraient les gens ! Que penseraient-ils de moi ?

LE MARI : Ne sois pas idiote. Bien sûr que non. Je savais que ça ne t'aurait pas plu, que tout le monde sache ça.

LA FEMME : [*Soulagée.*] Oh, dieu merci. Bien sûr que je n'aimerais pas que ça se sache. Si tu voulais faire une chose stupide comme ça, alors tu devrais...

LE MARI : La garder pour moi ?

LA FEMME : [*Hésitante.*] Eh bien... oui.

LE MARI : Que je le garde pour moi ?

LA FEMME : Oui, je suppose que oui.

LE MARI : Que ça reste dans la famille ? [LA FEMME *dévisage* LE MARI *en silence pendant quelques instants, comprenant sa propre complicité tacite, puis se détourne et fixe le vide avec une expression hagarde. LE MARI détourne également les yeux, les baisse.*]

S. BECKETT : Là, il marque un point. D'après mon expérience, il est très rare qu'une femme ne sache pas ce qui se passe dans sa propre maison, même si elle préférerait ne pas savoir. Dans le cas de Miss Joyce dont j'ai parlé plus tôt, concernant le problème qu'elle a peut-être eu à dix ans, si cela a eu lieu, j'ai du mal à imaginer que Nora – c'est le nom de sa mère –, j'ai du mal à imaginer qu'elle ne l'aurait pas su. Je pense que très souvent les femmes sont plus aptes à gérer un panier de crabes et de secrets que la plupart des hommes.

JOHN CLARE : Je ne suis toujours pas entièrement convaincu au fond de moi que dix ans soit trop jeune.

T. BECKETT : L'âge de la victime, je pense, n'a pas d'influence matérielle sur le péché, ni sur sa gravité. Ces misérables créatures sont condamnées à une misère sans fin, à rester là sur ces marches dures et froides en attendant une absolution qui n'arrivera pas.

S. BECKETT : Elles sont donc maudites, et au-delà de la pitié ou du pardon. Vous semblez en être certain.

T. BECKETT : Le mari a copulé avec sa propre enfant, un de ces petits enfants que Dieu nous a demandé de protéger. Il semble que la femme ait consenti tacitement à cette désastreuse liaison. Ainsi, l'innocente est doublement trahie. Je ne peux concevoir un Créateur qui étendrait son pardon à ceux et celles qui n'ont jamais cherché à manifester cette qualité.

S. BECKETT : Eh bien, vu que vous êtes un saint, il s'ensuit que vous êtes une autorité en la matière.

JOHN CLARE : Écoutez, quand Dieu parlait des petits enfants, a-t-il précisé s'ils avaient dix ans ? C'est tout ce que je veux dire.

S. BECKETT : [*Ignorant* CLARE.] Il me semble que, même si de tels rapports sexuels doivent être sûrement terribles et désagréables, c'est la trahison qui demeure le point principal. Avec Lucia, quand le frère qui selon elle l'avait aimée plus que physiquement a annoncé qu'il allait se marier avec une femme plus âgée, une femme plus proche par l'âge de leur mère, c'est là qu'elle s'est mise à se conduire mal et à balancer des chaises. Je pense que c'est son frère qui le premier a suggéré

qu'elle devait être placée dans un établissement psychiatrique, et l'on pourrait supposer que c'était parce qu'il ne voulait pas qu'elle dise quoi que ce soit qu'on ne puisse rejeter comme étant de l'ordre du délire. C'est du moins l'impression que j'ai eue, et Nora a tout de suite accepté la chose. Lucia n'a jamais été ce qu'on pourrait appeler son enfant préférée, même avant que les crises ne commencent. On dit que Lucia était ce qu'on appelle une schizophrène, même si d'après moi c'était surtout quelqu'un de jeune et de gâté qui ne supportait pas facilement les déceptions. Elle pensait que son comportement était justifié. Elle s'estimait intouchable, et n'a jamais pensé qu'elle pourrait finir dans un asile, ce qui s'est révélé le cas.

JOHN CLARE : Eh bien, pour être franc, ce type d'incarcération est une chose que très peu d'entre nous ont prévue ou comprise. La réaction habituelle est toujours, dans ce cas-là, l'étonnement. Un jour vous êtes Lord Byron et le lendemain vous voilà dans une salle commune pleine d'idiots qui mangent du porridge.

T. BECKET : Et vous avez dit vous-même que j'allais quitter Northampton et me réfugier en France où il m'a semblé que je serais en exil, une incarcération à laquelle je ne m'attendais pas.

JOHN CLARE : D'après ce que j'ai compris, vous vous êtes enfui en pleine nuit par une brèche dans l'enceinte du château, puis vous avez rejoint la porte nord de la ville, celle qui se trouve au bout de Sheep Street, juste après la vieille église ronde.

T. BECKET : Oui, je la connais.

JOHN CLARE : Il semble que vous ayez franchi la porte et chevauché vers le nord, afin qu'ils croient que telle était votre destination, puis vous avez rebroussé chemin et fait route vers le sud jusqu'à Douvres, d'où vous êtes allé en France.

T. BECKET : Ça me semble un parti prudent et avisé. Je m'en souviendrai à mon réveil.

S. BECKETT : Oui, j'ai pensé ça à propos d'une réplique qu'a prononcée la femme ici il y a moins d'une demi-heure, mais je l'ai déjà oubliée. Il me semble qu'il était question de perce-oreille.

JOHN CLARE : [À THOMAS BECKET.] Il y a des divergences quant à la route que vous avez prise lors de votre fuite. On prétend souvent qu'en quittant Northampton vous vous êtes arrêté pour boire au puits qui se trouve près de Beckett's Park. Mais si vous avez fui par la porte nord alors la chose semble peu probable.

T. BECKET : Il est facile de répondre à cela. Je connais le puits dont vous parlez et j'y ai bu quand je suis entré par la suite dans Hamtun par la porte de Dern. C'était en arrivant en ville et non en partant, mais à part ce détail la chose est véridique, même si elle semble sans grand intérêt. Je suis davantage surpris d'apprendre qu'un jardin porte mon nom.

JOHN CLARE : Eh bien, là encore, les avis divergent. Bien qu'il y ait cette histoire de puits, le nom du jardin prend deux *t* à la fin, à la différence de votre nom, et ne porte donc peut-être pas votre nom.

S. BECKETT : Deux *t* ? Ça alors. Je doute qu'il ait été nommé d'après moi.

JOHN CLARE : À ce qu'on m'a dit, c'est une bienfaitrice de la ville qui a donné son nom au jardin, plutôt qu'un de vous deux. Cette histoire de puits n'a sans doute aucune importance. Bien que, maintenant que j'y songe, je crois que le puits lui aussi prend deux *t* à la fin, même si c'est sans doute dû à l'ignorance locale et à la maladresse avec les mots dans leur expression correcte. J'espère ne pas vous avoir trop déçu par ma réponse.

T. BECKETT : [*Apparemment déçu.*] Déçu ? Non, je ne dirais pas ça... pas déçu. Ma foi, il faudrait être fort vain pour se désoler d'une telle chose, et n'avez-vous pas déjà dit que je serais canonisé ? Non. Pas déçu. Pourquoi le serais-je ?

S. BECKETT : [*D'un ton lui aussi déçu.*] Moi non plus. J'avais fait ce commentaire pour rire, car la vérité c'est qu'il importe peu qu'un jardin porte mon nom ou pas. Ça m'est égal. Avoir un jardin à son nom me semblerait une chose vulgaire ou commune, comme ces nombreux jardins qui portent le nom de la reine.

JOHN CLARE : Ah oui. Ma petite chérie. Avez-vous eu de ses nouvelles ? Comment va-t-elle ?

S. BECKETT : Mon Dieu, encore ces délires alors que je pensais que c'était fini. Je ne veux plus en entendre. Et pour être franc, je n'attends plus grand-chose de la part de ces deux-là. J'ai comme l'impression qu'ils ont épuisé leur sujet de conversation.

T. BECKETT : Je ne puis qu'être d'accord. Ils sont là, hébétés, échoués au beau milieu de leur propre désastre, sans chercher l'expiation ni espérer la moindre rédemption. Leur histoire est hélas rebattue et, tout comme vous, elle m'a lassé. En outre, si ce que vous m'avez dit est vrai, des épreuves m'attendent. Je crois que je vais aller par là [THOMAS BECKETT désigne le public, comme s'il voyait une rue] jusqu'au château où m'attend mon ancien camarade de jeu.

S. BECKETT : Je vous accompagne. Je comptais aller par là également pour voir la vieille église de St. Peter, comme je l'ai fait la première fois que je suis venu ici pour le cricket.

T. BECKETT : C'est un bel édifice d'antan, qui va sur ses mille ans. Est-il à l'abandon ? Est-ce que les horribles gargouilles dont j'ai souvenir grimacent encore sur sa façade ?

JOHN CLARE : Quelques-unes sont tombées ou ont été abattues au fil des ans, mais la majorité est encore là. Vous partez donc tous les deux ? Je ne peux vous convaincre de rester et de me tenir compagnie afin que j'aie quelqu'un qui puisse m'écouter et avec qui converser ?

S. BECKETT : Mille excuses, mais non, il est inutile d'insister. Ce fut un plaisir

de vous rencontrer, malgré vos délires et le récit de vos odieuses coucheries avec Lucia. Ça ne me dérangerait pas de vous revoir, même si je dois admettre que je dis cela en espérant que ça ne sera pas le cas.

JOHN CLARE : Quant à moi, je serai navré de rester seul ici, mais du fait de ma folie je suis sûr d'oublier que vous avez jamais été là, ou de me convaincre de votre nature illusoire comme avec ma première ép... comme avec d'autres malentendus comiques que j'ai pu avoir. Je vous ai trouvés fort aimables tous deux, mais je dois dire que vous vous ressemblez fort, à la fois par le nom et du fait que je vous ai trouvés tous deux très sombres.

S. BECKETT : Parce que vous, vous n'êtes pas sombre ?

JOHN CLARE : Non, j'ai quelque chose d'inutilement mélancolique, mais je ne pense pas avoir le courage d'être sombre. Lugubre, parfois, c'est possible, mais pas ce que vous appelleriez sombre. Je n'en ai pas le cran.

T. BECKET : [*Avec gentillesse et bienveillance.*] Vous ne voulez pas nous accompagner jusqu'à l'église ? Je n'aime pas l'idée de vous laisser ici tout seul.

S. BECKETT : [*À part soi, agacé à l'extrême.*] Oh non mais je rêve !

JOHN CLARE : [*À THOMAS BECKET.*] Non, merci pour votre proposition, mais je crois que je vais rester ici quelque temps. Je ne suis pas sûr que ces deux-là aient fini de causer, et j'ai quelque espoir de voir la poésie teinter leur discussion. Un espoir modéré, certes. Je suis après tout par nature un réaliste, du moins dans mes descriptions, bien qu'on me dise romantique et que je sois fou. Passez une bonne soirée, tous deux, et laissez-moi goûter à la mienne. Bonne chance, surtout à vous, saint Thomas, et félicitations pour avoir évité la décomposition.

T. BECKET : Hum ? Oui, bon, merci... même si en toute humilité je doute d'y être pour grand-chose.

S. BECKETT : Oui, bonne chance à vous aussi. N'oubliez pas que John Clare était bien meilleur poète que Lord Byron. Ça devrait vous aider. Adieu, à présent. [*SAMUEL BECKETT et THOMAS BECKET s'éloignent CÔTÉ COUR, en devisant.*] Bon, à propos de cette histoire de canonisation. Vous n'aviez pas ressenti de dons miraculeux avant d'échapper au pourrissement ?

T. BECKET : Non, pas que je sache. J'avais une certaine aisance d'écriture, mais que je ne trouvais en rien miraculeuse. Et en ce qui vous concerne, êtes-vous encore dans le sein de l'Église ?

S. BECKETT : Ma foi, je ne vous mentirai pas. Nous avons eu des hauts et des bas... [*Ils sortent CÔTÉ COUR. JOHN CLARE reste à sa place et les suit du regard, d'abord CÔTÉ COUR puis tourne la tête lentement jusqu'à scruter un endroit derrière le public. Il y a un long silence alors qu'il attend d'être sûr qu'ils soient trop loin pour l'entendre.*]

JOHN CLARE : Et moi je dis que j'ai couché avec votre amie. Le lexique m'est sorti des oreilles comme si c'était du sperme de langage. C'est une rencontre que j'ai trouvée tonifiante, et que je ne regrette pas. [CLARE reste où il est encore un petit moment, en regardant vaguement le couple impassible. Voyant qu'ils ne bougent ni ne parlent, il se décide à regret à retourner tristement dans son alcôve au fond de la scène à droite, où il s'assoit, fixant le couple immobile au premier plan. Au bout d'un moment on entend la cloche de l'église qui sonne un coup. Assise sur leur marche, LA FEMME lève les yeux, comme épouvantée, tandis que LE MARI ne réagit pas.]

LA FEMME : Il est une heure. Comment peut-il être encore une heure ? Pourquoi est-il toujours une heure ?

LE MARI : *[D'un ton désagréable.]* Tu l'as dit, il est désormais trop tard. Il est toujours une demi-heure trop tard.

LA FEMME : Mais c'est toi. C'est toi qui as attiré ce malheur sur nous. Pourquoi est-il toujours une heure pour moi ?

LE MARI : Parce que tu as eu ta part là-dedans autant que moi. Et si j'ai retenu quelque chose, c'est que ça n'est jamais fini, ça continue, ça ne s'arrête jamais.

LA FEMME : *[Après un silence horrifié, et un temps de réflexion.]* Est-ce l'enfer ? Johnny, sommes-nous en enfer ?

LE MARI : *[Avec lassitude, sans la regarder.]* Celia, je ne sais pas.

JOHN CLARE : Nous en avons déjà parlé, et nous nous sommes dit que c'était très probablement le purgatoire. Non que je me prétende grand expert en la matière. *[Un silence.]* Vous ne pouvez pas m'entendre. À quoi bon tout cela ? *[Tout comme le MARI et la FEMME, CLARE s'enfonce dans un silence lugubre. Au bout d'un moment, une métisse entre sur scène par la gauche sous le porche. Elle fait quelques pas, s'arrête et examine les lieux, d'abord le couple sur les marches, puis JOHN CLARE assis dans son alcôve.]*

LA MÉTISSE : T'es le poète, hein ? T'es John Clare ?

JOHN CLARE : *[Surpris.]* Ah bon ? Vous en êtes sûre ? Pas Byron ou le roi ?

LA MÉTISSE : *[Gentiment, avec bienveillance.]* Non, mon chou. Tu es John Clare. D'après ce que je sais, tu te mélanges un peu les pinceaux de temps en temps.

JOHN CLARE : C'est bien vrai. Et vous ne trouvez pas la chose rébarbative ?

LA MÉTISSE : Non. Pour être franche, mon chou, quand j'ai entendu parler de toi, je t'ai trouvé plutôt amusant. Et t'as écrit de très belles choses. C'est vrai, cette histoire, comme quoi t'as parcouru cent vingt bornes après t'être échappé d'une fabrique de zinzins dans l'Essex ?

JOHN CLARE : Une fabrique de zinzins ?

LA MÉTISSE : Oui, tu sais. Une maison de dingues. Une boîte à barjots. Dingo-Land...

JOHN CLARE : *[Il rit, amusé, ravi.]* Oh vous voulez parler du pavillon des

ma boules. Il fallait le dire. Oui, c'est là que j'étais. Vous avez l'air d'en connaître un rayon sur moi.

LA MÉTISSE : Oh, je sais pas mal de choses. C'est vraiment chouette de te rencontrer, Mr. Clare. Tout le plaisir est pour moi.

JOHN CLARE : Et réciproquement. Comment vous appelez-vous, ma petite ?

LA MÉTISSE : Tout le monde m'appelle Kaph.

JOHN CLARE : Kath ?

LA MÉTISSE : Kaph. K-A-P-H. Avec un p.

JOHN CLARE : Quel nom étrange. Et de quel coin de Northampton et de l'Éternité venez-vous ?

LA MÉTISSE : Spring Boroughs, 1998 à 2060. J'ai surtout bossé à l'Annexe de St. Peter, à côté de l'église, pour essayer d'aider tous les réfugiés venus de l'est.

JOHN CLARE : Des Indes orientales ?

LA MÉTISSE : D'Anglia. Yarmouth et par là. Le climat nous pose quelques soucis par là-bas, d'où je viens.

JOHN CLARE : Ma foi, il en va de même en Angleterre.

LA MÉTISSE : Oh que non, mon chéri. Crois-moi. Ça n'a rien à voir. Tout va à la mer, chouchou, et quand ces gens viennent ici, ils apportent leurs problèmes avec eux, et leurs problèmes ne font qu'empirer. La drogue et les maladies, la violence, la maltraitance, et tous les problèmes mentaux qui vont avec. Quand je travaillais à l'Annexe, j'ai trouvé un moyen de gérer – ça veut dire, genre, trier – les foules de gens en situation d'urgence. Ça n'avait rien d'extraordinaire. C'était juste un questionnaire, un formulaire à remplir, et c'était juste de la jugeote après ce que j'avais vu quand je travaillais avec les réfugiés. Bref, ça a été repris un peu partout dans le monde et ça a sauvé des tas de vies, apparemment.

JOHN CLARE : Je dois dire à ma grande honte que je n'ai rien compris à ce qui vient d'être dit. Ce que j'ai compris, c'est que vous êtes une femme d'une intelligence et d'un mérite inhabituels, mais en parfait idiot que je suis j'ai surtout reluqué vos seins et j'ai donc raté une bonne partie de vos propos. Mais ne me jugez pas sévèrement.

LA MÉTISSE : *[En riant.]* Oh, t'inquiète pas. T'es John Clare, et je suis très flattée que t'aies pris la peine de regarder mes seins.

JOHN CLARE : Vous êtes quelqu'un de bon, je le vois, et dotée d'un solide sens de l'humour. Je vais vous faire l'hommage de vous écouter. Je vous prie, recommencez, et soyez assuré que je vais regarder vos yeux, cette fois-ci.

LA MÉTISSE : Ah, t'es une légende. T'es exactement comme je le pensais d'après ta poésie. Je ne dis pas que j'ai lu beaucoup de tes poèmes, mais certains m'ont fait pleurer. Quant à moi, je n'avais pas grand-chose à dire. Cette histoire de questionnaire a fait que j'ai eu droit à beaucoup plus d'attention que je n'en voulais ou méritais. On a

commencé à me traiter de sainte, mais pour être honnête, j'ai trouvé ça un peu déprimant. Comme je l'ai dit, je n'ai jamais brigué tout ça.

JOHN CLARE : Ainsi vous êtes une sainte ?

LA MÉTISSE : Pas tout à fait. Juste sur le papier. Ils canonisent n'importe qui. J'ai essayé de n'avoir rien à voir avec tout ça.

JOHN CLARE : Un vrai saint est passé ici même il y a peu. Thomas Becket.

LA MÉTISSE : Sans blague ?

JOHN CLARE : Ou alors je l'ai rêvé.

LA MÉTISSE : Et puis il est célèbre, ce Thomas Becket.

JOHN CLARE : Oui, il est connu, pour un puits, c'est vrai. Nous en avons parlé. Il passait par là parce que c'est ce qu'il avait fait en allant à sa mort au château. Et l'autre Mr. Beckett est venu visiter de nouveau les églises de Northampton comme il l'avait fait lors d'une visite précédente, tandis que Mr. Bunyan est passé ici en se rendant au marché pour une histoire d'édit. Quant à moi, c'est l'endroit où j'ai toujours vécu, ce qui explique ma présence, mais vous alors ? Vous considérez-vous comme morte ou faisant un rêve, et qu'est-ce qui vous amène ici ?

LA MÉTISSE : Oh, je suis morte. Ça ne fait aucun doute. J'ai été prise dans une émeute quand les choses ont mal tourné dans les années 2060 et mon palpitant n'a pas supporté, pas à soixante-dix ans.

JOHN CLARE : Vous ne faites pas soixante-dix ans.

LA MÉTISSE : Ah mais c'est parce que là j'ai l'apparence de mes trente ans, au mieux de ma forme. Pour être franche, avant ça, j'étais pas jolie à voir, et après j'ai maigri avec l'âge. Quant à la raison de ma présence ici, c'est eux. [LA MÉTISSE désigne du menton le couple sur les marches.]

JOHN CLARE : Ainsi vous les connaissez ?

LA MÉTISSE : Oh oui. Enfin, je ne les ai jamais rencontrés, mais je sais tout d'eux. Lui, le type, c'est Johnny Vernall et la femme c'est son épouse, Celia. C'est la nuit où leur fille s'est enfermée chez eux, dans Freeschool Street, aussi sont-ils venus ici s'asseoir sous le porche jusqu'au matin. Le fait est que je connaissais leur fille, Audrey.

JOHN CLARE : Ah oui. Ce doit être celle qui a subi ces choses. J'ai essayé d'y voir clair avec les autres fantômes qui étaient là tout à l'heure. Ça avait l'air terrible son histoire.

LA MÉTISSE : Ah ça oui. Ça oui. Mais bon, ce devait être écrit.

JOHN CLARE : Comment l'avez-vous connue, cette pauvre enfant ?

LA MÉTISSE : Eh bien, elle était déjà âgée quand je l'ai rencontrée. J'étais jeune, alors, et j'avais des ennuis, et ce soir-là elle m'a sauvé la vie. C'est la personne la plus effrayante, la plus étonnante que j'aie jamais vue, et cette nuit-là a tout changé pour moi. Si ce que j'ai fait plus tard a aidé des tas de gens, c'est grâce à elle. Si elle ne m'avait pas aidée, je serais morte et rien de tout ça, le questionnaire, rien ne serait arrivé.

C'est elle la sainte, Audrey. Elle est une martyre, et cette nuit elle va finir sur le bûcher. Et c'est la raison de ma présence ici. Je me suis dit qu'il fallait que je sois là, que je voie, que je sois témoin.

JOHN CLARE : S'il y a de la poésie dans tout cela, il semble que les femmes violentées en soient le motif central. [*Un silence.*] Mais où ai-je la tête ? J'ai en face de moi une jeune femme et je ne lui ai même pas proposé de s'asseoir !

LA MÉTISSE : [*Elle rit, et se dirige vers l'alcôve de JOHN CLARE.*] Oh mais c'est très gentil. Je...

JOHN CLARE : [*Légèrement inquiet, craignant qu'elle se méprenne.*] Non, pas celle-ci. C'est la mienne. Celle là-bas de l'autre côté est réservée aux visiteurs. On m'a dit qu'elle était très confortable.

LA MÉTISSE : [*Surprise, mais plus amusée qu'offensée.*] Oh, d'accord. Plutôt là-bas, donc ? [*Elle va s'asseoir dans l'alcôve CÔTÉ JARDIN, à gauche de la porte.*] Mm. Tu as raison. C'est très agréable. Un bel endroit où se poser.

JOHN CLARE : Eh bien, moins agréable que celui-ci, mais j'espère sincèrement qu'il vous convient.

LA MÉTISSE : [*Elle rit, charmée par son sérieux.*] C'est parfait. C'est comme un petit trône. Donc, concernant Johnny et Celia, qu'est-ce que j'ai raté ?

JOHN CLARE : Vous savez presque tout, apparemment. La femme l'a un peu réprimandé jusqu'à ce qu'il réagisse et avoue tout, sur quoi elle l'a réprimandé encore un peu. Tout à l'heure, il a fait remarquer qu'elle était au courant de ce qui se passait et que par conséquent elle était complice de son abject manège.

LA MÉTISSE : Comment a-t-elle pris la chose ?

JOHN CLARE : Apparemment, assez mal, au début. Elle s'est vexée et a nié même si je sentais bien qu'elle n'était pas tout à fait sincère. Puis, après un temps, il semble qu'elle ait accepté ce qu'il disait, et là-dessus elle est devenue encore plus hagarde et contrite. Et il y a peu, elle s'est demandé non sans inquiétude s'ils n'étaient pas en enfer, même si l'opinion la plus répandue et la plus populaire semble être que tout ça est le purgatoire.

LA MÉTISSE : Quoi, ça ? Bah, c'est des conneries. On est au ciel ici.

JOHN CLARE : Ah bon ?

LA MÉTISSE : Mais bien sûr, voyons. Regarde autour de toi. C'est miraculeux.

JOHN CLARE : Quoi, même avec l'inceste et la misère ?

LA MÉTISSE : Que rien n'empêche d'avoir un rapport avec vos propres enfants ; qu'il y ait des enfants ; qu'il y ait un rapport sexuel ; qu'on puisse sentir le malheur. Comme je vois les choses, globalement on n'a pas trop à se plaindre. C'est le paradis. Même dans un camp de concentration ou quand on se fait tabasser et violer, même si la journée se passe mal, c'est quand même le paradis. Ne me dis pas que

tu as écrit toutes ces choses sur les saisons et la coccinelle et tout ça et que tu ne le sais pas ?

JOHN CLARE : Vous êtes sûre d'être une sainte ?

LA MÉTISSE : Si tu savais la moitié des choses que j'ai faites quand j'étais plus jeune, tu ne me poserais même pas la question. Soit nous sommes tous des saints, soit personne ne l'est.

JOHN CLARE : Pas juste quelques élus ainsi que l'a suggéré Mr. Bunyan ?

LA MÉTISSE : Je ne sais pas qui c'est celui-là, mais non. Absolument pas. C'est tout ou rien, et advienne que pourra. Nous sommes des saints et des pécheurs, les deux, tous autant que nous sommes, ou alors il n'y a ni saints ni pécheurs.

JOHN CLARE : Oh, je pense qu'il y a des pécheurs, ça oui, mais pour ce qui est des saints, je ne sais pas. Quant à moi, je pense que dans ma vie j'ai dû faire une chose monstrueuse et ignoble.

LA MÉTISSE : Ah, mon chou. Tu ne devrais pas te flageller. Nous avons tous commis des horreurs, ou du moins nous le pensons. C'est juste qu'on refuse de les regarder en face et de les mettre en perspective.

JOHN CLARE : C'est long l'éternité quand on doit vivre avec quelque chose de moche.

LA MÉTISSE : Ça, tu n'as pas tort. [JOHN CLARE et LA MÉTISSE s'enfoncent dans un silence songeur, en regardant LE MARI et LA FEMME assis sur les marches.]

LA FEMME : [Après un long silence, pendant lequel son expression est passée de la culpabilité et de l'hébétude à un air plus pragmatique et glacé.] Bon, qu'est-ce qu'on va faire à ce sujet ?

LE MARI : [Lève les yeux vers elle, surpris.] On ?

LA FEMME : Tu me l'as expliqué. Nous sommes tous les deux impliqués.

LE MARI : C'est le cas. Je suis content que tu l'admettes.

LA FEMME : Et si jamais la chose se sait ici, nous sommes fichus, du moins dans ce coin, et où irons-nous alors ? Je pense à ça, aussi.

LE MARI : Que proposes-tu, alors ?

LA FEMME : Il y a des gens ici qui nous connaissent. On a des amis, ici, Johnny, et des relations. On a nos vies ici. On a des projets.

LE MARI : Tu crois ?

LA FEMME : [À voix basse, inquiète.] Oui ! Finis les projets si quelqu'un apprend que tu as mis ta saleté dans Audrey ! Et que penseront-ils de moi ? Je ne te laisserai pas nous détruire, Johnny. Et je ne la laisserai pas nous détruire.

LE MARI : Mais... comment dire, on ne va pas forcément en arriver là, non ? Je veux dire, peut-être que si je lui parle, quand elle se sera calmée...

LA FEMME : Oh oui. Ça va sûrement nous aider. Tu peux la persuader d'ôter son pantalon et c'est comme ça qu'on en est arrivés là ! Elle va vouloir se venger, pauvre crétin. Elle flirte avec toi et te fait marcher avec ses jupes et ses soutiens-gorge et quand tu tombes dans le

panneau, elle fait son cinéma, sa grande scène.

LE MARI : C'est vrai. Elle me fait marcher.

LA FEMME : Et maintenant elle fait son cinéma pour que tout le monde l'entende.

LE MARI : [*Soudain troublé et inquiet.*] C'est toi qui as dit que ça s'était arrêté !

LA FEMME : [*Fronçant les sourcils, comme en doutant.*] Oui, bon, je croyais que ça avait cessé, mais je ne suis pas sûre. Je crois que je l'entends encore quand le vent souffle dans notre direction. Mais là n'est pas le problème. Le problème c'est qu'elle a pris sa décision et qu'elle va mettre un terme à tout ça en le révélant à tout le monde, en le criant sur les toits. Tu as vu Eileen Perrit sortir de chez elle pour voir ce qui se passait, à quoi rimait tout ce chahut alors que Jem et elle venaient juste d'endormir Alison. Elle pouvait tout entendre, « Whispering Grass » et tout ce que cette petite traînée criait. Tout. [*Songeuse, après un silence.*] Je ne sais pas ce qu'elle a entendu. Il est peut-être déjà trop tard.

LE MARI : Mais que faire, alors ?

LA FEMME : [*En colère.*] Je ne sais pas, Johnny. Je ne sais pas ce qu'on va faire. C'est ce que j'essaie de savoir, ce qu'on va faire. [*Un silence.*] Cette sale petite traînée. Elle croyait que je la voyais pas faire, dans la cuisine, devant l'évier, à se laver les cheveux sans son chemisier, et après quand elle se les sèche et les enveloppe dans la serviette, et toi, tu es assis là, tu es assis là et tu regardes et tu as les jambes croisées, tu regardes et tu dis, « Ooh, que tu es jolie notre Audrey, avec tes cheveux relevés », jamais « tu es jolie sans ton chemisier », assis là à la regarder les jambes croisées, et après ça elle a toujours ses cheveux relevés pour que tout le monde puisse voir sa nuque, sa nuque, regardez ma jolie nuque, regardez mes petits seins qui sont trois fois rien, regardez-moi remuer quand je joue de l'accordéon pour que ma jupe remonte et que tout le monde puisse voir mes genoux et penser à ma chatte et elle croyait que je me rendais pas compte. [*Une longue pause, à fulminer, pendant laquelle son MARI semble eff rayé et secoué par son éclat.*] Laisse-moi réfléchir. Il faut que je trouve quelque chose. On doit trouver une solution.

JOHN CLARE : [*Après un silence.*] Tout ça ne me dit rien qui vaille. J'ai un mauvais pressentiment sur ce qui va se passer.

LA MÉTISSE : Ouais. Ils vont étouffer la chose. Ils vont tout enterrer parce qu'ils ne peuvent pas assumer ce qu'ils ont fait. Ils vont enterrer Audrey, puis quelque part en eux ils s'assiéront dans l'humidité et le brouillard et se chamailleront sur ses marches à jamais. Tout ça parce qu'ils ne peuvent supporter la vérité de ce qu'ils étaient.

JOHN CLARE : [*Après un silence long et angoissé, son secret se débattant avec sa conscience.*] J'ai fait quelque chose. J'ai fait quelque chose

dont je n'ai jamais parlé. Quand j'avais quatorze ans. [*Il ferme les yeux. Il ose à peine s'exprimer.*]

LA MÉTISSE : [*Doucement, l'encourageant.*] Oui ? Il s'est passé quelque chose ?

JOHN CLARE : [*Les yeux toujours fermés, il commence à se balancer d'avant en arrière dans son alcôve.*] Quand j'avais quatorze ans. Quand j'avais quatorze ans. Quand j'avais quatorze ans, il y a eu quelqu'un. Il y a eu quelqu'un. Il y avait quelqu'un sur la route dans le village d'à côté. Il y avait. Il y avait. Il y avait quelqu'un. Il y avait quelqu'un. Il y avait une jeune... J'avais quatorze ans. Il y avait une jeune femme. Une jeune femme. Elle avait à peu près mon âge. Mary. Mary. Mary. Elle était belle. Elle était d'une beauté inégalable. Quand j'avais quatorze ans. Et je l'ai rencontrée. Et je l'ai rencontrée dans l'allée et je lui ai demandé si elle voulait se promener avec moi et Mary a dit qu'elle voulait bien, elle a dit qu'elle voulait bien se promener avec moi. Elle avait à peu près mon âge. Et j'ai descendu l'allée avec elle. Nous avons marché. Marché. Nous sommes allés près d'un cours d'eau où il y avait, où il y avait, où il avait un buisson d'aubépine. Et j'ai dit. J'ai dit que je l'aimais et. Et.Et.Et. Et je lui ai demandé si elle voulait bien m'épouser. Sous le buisson d'aubépine. Sous le buisson d'aubépine et elle a ri et elle a dit qu'elle voulait bien et nous y sommes allés. Nous avons avancé à quatre pattes sous le buisson d'aubépine et je lui ai fabriqué une alliance. J'ai fabriqué une alliance. J'ai fabriqué une alliance avec de l'herbe pour elle et je l'ai passée à son doigt et j'ai dit. J'ai dit. J'ai dit que nous étions mariés. Elle avait à peu près mon âge. J'avais quatorze ans. Elle était, elle était, elle était un peu plus jeune. Un peu plus jeune que je l'étais. Et moi. Et moi. Et moi j'ai plaisanté. Plaisanté. Plaisanté et j'ai dit. J'ai dit. J'ai dit que c'était notre nuit de noces. Je lui ai fabriqué une alliance en herbe. J'ai dit que c'était notre nuit de noces et qu'on devait. Qu'on devait se déshabiller et j'ai dit ça pour plaisanter. Je l'ai dit pour que ça ressemble à une plaisanterie, sous le buisson d'aubépine, mais elle a dit, elle a dit, Mary a dit qu'elle voulait bien. Elle avait à peu près mon âge. Un peu plus jeune. Mary a dit qu'elle voulait bien et elle a ri. Elle a ri, elle s'est déshabillée et moi... moi... je la regardais. Je la regardais, elle se déshabillait et je me dépêchais. Me dépêchais. Me dépêchais de me déshabiller aussi et elle me regardait. Elle avait dix ans. Elle avait dix ans. Elle riait et j'ai dit. J'ai dit que nous. J'ai dit que nous. J'ai dit que nous devons le faire. Elle riait et elle a dit faire quoi ? Elle a dit faire quoi et j'ai dit, j'ai dit que j'allais lui montrer et que tout se passerait bien. Tout se passerait bien. Je lui avais fabriqué une alliance et nous étions mariés et tout se passerait bien et après j'ai dit. J'ai dit. Je lui ai dit quoi faire. J'ai dit. Je lui ai dit qu'elle devait s'allonger sur le dos et elle riait. Elle riait. Elle riait et je me suis

couché sur elle et Mary a demandé. Elle a demandé. Elle a demandé ce que je faisais et j'ai essayé de le lui mettre dedans. J'avais quatorze ans. Elle a dit que ça faisait mal. Elle a dit que ça faisait mal. Elle a dit que je lui faisais mal et qu'elle ne voulait pas le faire, qu'elle ne voulait pas le faire, que ça faisait mal, mais j'ai dit. J'ai dit. J'ai dit que ça se passerait bien. J'ai dit qu'on était mariés. Ça se passerait bien. Qu'elle allait commencer. Elle allait commencer à aimer ça dans un petit moment et qu'elle ne devait pas. Qu'elle ne devait pas. Qu'elle ne devait pas pleurer. Elle ne devait pas pleurer. Elle ne devait pas pleurer. Et moi. Et moi j'ai continué. Et elle a arrêté de pleurer au bout d'un. Au bout d'un moment. Et quand j'ai eu fini on l'a essuyé avec ma chemise et j'ai dit. J'ai dit qu'elle était ma première épouse et serait toujours ma première épouse et qu'elle ne devrait parler à personne, personne, personne, de tout cela. De ce qu'on avait, ce qu'on avait, ce que j'avais fait. Sous le buisson d'aubépine. Sous le buisson d'aubépine. Quand j'avais quatorze ans. J'avais quatorze ans. Elle avait dix ans. Je ne l'ai jamais revue après ça, sauf dans mes plus belles hallucinations. *[Il pleure à présent. Il s'enferme dans le silence.]*

LA MÉTISSE : *[Après une longue pause.]* Tu es sûr que tu ne veux pas que je m'assoie là ?

JOHN CLARE : *[Il lève les yeux vers elle, angoissé.]* C'est vrai ? Vous feriez ça ? Sinon j'y suis tout seul. *[LA MÉTISSE se lève de son alcôve et se dirige vers l'alcôve où JOHN CLARE est assis. Elle s'assoit à côté de lui, bienveillante, et passe un bras sur ses épaules.]*

LA MÉTISSE : *[Lui caressant les cheveux.]* Tu avais quatorze ans. Tu habitais à la campagne. On était en dix-huit cents et quelque. Ces choses arrivent, mon chou. Vous étiez tous deux des enfants, vous jouiez. Si c'est la culpabilité qui t'a fait parler d'elle comme de ta première épouse, si c'est à cause de ça que tu as passé tout ce temps à St. Andrew alors tu as été puni dix fois trop alors que tout ce que tu as fait c'était d'aimer quelqu'un au mauvais moment. Il y a pire crime que ça, mon chou. Il y a des crimes pires que ça. Calme-toi. Calme-toi.

LA FEMME : On pourrait la placer.

LE MARI : Que veux-tu dire ?

LA FEMME : À Berrywood. Après le tournant là-bas à St. Crispin. On pourrait la placer là-bas.

LE MARI : L'asile psychiatrique.

LA FEMME : À Berrywood. On pourrait dire que ça fait un moment qu'elle est bizarre.

JOHN CLARE : Oh, non. Oh, je devine ce qui va se passer.

LA MÉTISSE : Allons, du calme. C'est juste quelque chose qui s'est produit un jour dans ce monde. Tout va bien.

LE MARI : Bon, je suppose, avec la musique, elle a toujours été à cran. Tu sais, d'un tempérament artistique. Et tout ce cinéma ce soir, eh bien, c'est une preuve.

JOHN CLARE : C'est pareil ! C'est la même chose dont a parlé l'autre Mr. Beckett, la chose qui est arrivée à son amie !

LA FEMME : Oui, bon, c'est bien connu. Quand on a des crises parce qu'on est fou, on dit n'importe quoi. On peut lancer n'importe quelle accusation et ça ne dérange personne.

LE MARI : [*Hésitant et mal à l'aise.*] Mais Celia, comment dire ? Notre Audrey dans un asile de fous. Je n'aime pas imaginer la chose.

LA FEMME : Pas besoin que ça dure longtemps. Juste le temps qu'elle surmonte son délire, comme ça qu'ils disent, et qu'elle arrête de dire des choses absurdes.

LE MARI : Mais bon, ce n'est pas vraiment du délire, hein ?

LA FEMME : Johnny, écoute-moi : c'est du délire. Il s'agit d'un délire. Après tout, tu sais que c'est dans la famille. Ce n'est pas ta faute, on n'y peut rien si on est né comme ça, mais il y a eu ton père. Et ton grand-père. Et ta grand-tante Thursa. Pas étonnant qu'Audrey soit devenue comme ça. On s'occupera des formalités demain matin.

LE MARI : Des formalités ?

LA FEMME : Avec l'hôpital, pour la faire interner.

LE MARI : Oh. Oh, oui. Les formalités. Je suppose qu'on ne peut pas...

LA FEMME : Dès le matin. C'est ce qui est le mieux.

LE MARI : Oui. Oui, je suppose que oui. C'est ce qui est le mieux pour Audrey.

LA FEMME : C'est ce qui est le mieux pour tout le monde. [*Ils retombent dans un silence songeur.*]

JOHN CLARE : [*Il s'est entre-temps ressaisi.*] Ce sont des choses terribles qui sont décidées ici cette nuit. [*Il se tourne vers LA MÉTISSE assise à ses côtés.*] Mais vous qui admiriez tant leur fille, vous deviez ressentir une terrible colère.

LA MÉTISSE : Non, pas vraiment. J'avais de la peine pour eux tous. Je veux dire, regarde ce couple ici. Ils sont coincés ainsi. Oui, on pourrait dire qu'ils l'ont bien cherché, mais les gens ont-ils vraiment le choix ? Il vaut mieux ne pas juger. Même les violeurs et les assassins et les fous – ne le prends pas mal – si tu réfléchis, ils en sont probablement arrivés là de façon très ordinaire. Ils ont joué de malchance ou ils ont commencé à avoir des pensées qu'ils n'arrivaient pas à chasser. Quand j'étais plus jeune, j'étais horrible. J'avais l'impression que tout était de ma faute mais maintenant que je regarde le passé avec plus de tendresse, je ne suis pas sûre que c'était le cas. Je ne suis pas sûre que c'était la faute de quiconque. Il arrive un moment où on en a assez du châtimement.

JOHN CLARE : J'aime que vous soyez d'une nature à pardonner. Vous avez

une générosité en vous qui nous rend tous petits. Êtes-vous vraiment sûre que vous n'êtes pas une sainte ?

LA MÉTISSE : Oh, quelle importance ? C'est juste un mot. Tu viens de dire que tu avais rencontré Thomas Becket. C'est un vrai saint. Est-ce qu'il était comme moi ?

JOHN CLARE : Non. Pas comme vous.

LA MÉTISSE : Et voilà.

JOHN CLARE : Selon lui les péchés de ce couple infortuné les plaçaient hors de portée de toute pitié ou rédemption.

LA MÉTISSE : Eh bien, je ne vois pas du tout la chose ainsi. Je ne pense pas qu'il ait considéré l'aspect balistique de la question, le côté billard de la chose.

JOHN CLARE : Et qu'entendez-vous par là ?

LA MÉTISSE : Eh bien, voyons les choses ainsi : si Johnny Vernall n'avait pas lu un livre cochon ou deux et ne s'était pas mis en tête de le faire avec sa fille alors elle ne les aurait pas enfermés dehors tout en jouant « Whispering Grass » au piano et sa mère n'aurait pas eu l'idée de la faire interner à St. Crispin. Et donc elle n'aurait pas encore été là quand les Tories se sont mis à fermer les asiles et n'aurait pas été confiée à ce qu'on appelait les soins de la communauté. Et quand j'ai eu besoin d'elle, car sans elle je serais morte, alors elle n'aurait pas été là, et je ne serais pas devenue ce que je suis. Il n'y aurait pas de questionnaire, et il y aurait des milliers de vies foutues ou différentes partout dans le monde. Et songe à toutes les vies que ces vies affecteront, pour le meilleur ou pour le pire, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on prenne du recul et tout est billard. Johnny baissant le pantalon d'Audrey, c'est un coup par la bande. C'est la casse. Et rien de tout cela ne justifie ce qu'il a fait. Johnny et Celia, toi et moi et tout le monde, on doit encore répondre de notre conscience. Et une conscience c'est la saloperie la plus vengeresse, la plus vicieuse que j'aie jamais vue, et je doute que quiconque s'en tire facilement. On porte tous des jugements sur nous-même. On est tous assis sur ces marches glacées, et ça suffit. Le reste c'est du billard. On ressent tous les impacts et on en veut à la bille qui nous cogne. On aime tous ça quand on file et roule, et on pense que ça veut dire qu'on est spéciaux, mais ce ne sont que des billes, des billes et des billards. [*Un silence.*] Tu es encore en train de reluquer mes seins.

JOHN CLARE : Je sais. Je suis navré. Je suppose qu'on pourrait dire que j'étais prédéterminé dans mon opportunisme. Si comme vous le dites c'est à ma conscience que je dois répondre, alors je crois que ma réponse ne sera ni difficile ni d'une longueur ardue.

LA MÉTISSE : [*Elle rit, et joue le jeu de la séduction.*] Ah vous les poètes. Tout ce beau langage, que vous utilisez, hein, quand vous voulez qu'une fille vous saute dessus. De toute façon, tu n'as pas une épouse

qui t'attend chez toi ?

JOHN CLARE : Oh, à m'écouter on dirait que j'en ai plein. Vous ne faites pas attention. Tout ce manège avec les épouses n'est sans doute rien de plus que le délire d'un fou. Je suis connu pour ça. [*Tous deux rient à présent.*]

LA MÉTISSE : Non mais regarde-toi un peu. Tu as de jolis yeux. Je ne te trouve pas du tout vieux jeu. [*Ils commencent à s'étreindre.*] Je comprends pourquoi tu aimes cette alcôve ombragée, espèce de vieux roué. C'est très confortable. Très pratique.

JOHN CLARE : Depuis que je suis là je n'ai jamais pensé à en faire un tel usage.

LA MÉTISSE : [*L'embrassant légèrement sur la joue et dans le cou.*] Sans blague ? Et pourquoi ?

JOHN CLARE : J'étais vivant. Il faisait grand jour, c'était un vendredi après-midi, les gens allaient et venaient, et de toute façon j'étais seul comme à mon habitude. Ça n'aurait pas été bien. Vous êtes ravissante. Donnez-moi un baiser, comme si nous étions vivants, et... Oh ! Oh ça alors ; mais que faites-vous ?

LA MÉTISSE : Je l'ai déjà dit, je ne suis pas une sainte. [*Ils commencent à s'embrasser et à se caresser dans les ombres obscures du recoin.*]

LA FEMME : [*Après une longue pause, d'un ton neutre et sans émotion.*] Dieu me vienne en aide, Johnny, mais je te hais. Je te hais tellement que ça m'épuise.

LE MARI : [*Tout aussi platement et sans réel sentiment.*] Et moi je te déteste, Celia. De tout mon cœur, je te déteste. Je ne te supporte pas.

LA FEMME : Eh bien comme ça c'est dit. Au moins nous sommes encore soudés par quelque chose.

LE MARI : [*Sans que le couple se regarde, LE MARI tend la main et prend celle de sa FEMME. Elle l'accepte sans commentaire ou réaction. Il y a un long silence alors qu'ils restent à regarder dans le vide.*] Sommes-nous toujours décidés à... tu sais. Avec Audrey, et l'hôpital. Est-ce là toujours ce que nous comptons faire ?

LA FEMME : C'est quelque chose que nous devons faire.

LE MARI : Oui, je suppose que oui. [*Après un silence.*] Mais pas tout de suite, hein ?

LA FEMME : Non. Au matin. Je n'en ai pas plus envie que toi.

LE MARI : Non. Non, je suppose que non. Mais c'est quelque chose que nous devons faire, tu as raison. Tu as sacrément raison. Au matin nous irons là-bas et nous prendrons les choses en main.

LA FEMME : Oui. Quand il fera jour.

LE MARI : Fera-t-il jamais jour ?

LA FEMME : Je ne saurais le dire. J'attends que la cloche sonne de nouveau. Si elle sonne juste un coup, nous saurons que nous sommes en enfer ou qu'elle est déréglée. Si elle sonne deux coups, il fera jour d'ici une

heure ou deux. Nous pourrions aller à Freeschool Street et nous occuper de tout ça.

LE MARI : Oui. Oui, je m'en occuperai. Je serai un homme sur ce coup-là. J'irai là-bas et je prendrai le taureau par les cornes.

LA FEMME : Nous verrons les médecins qu'il convient.

LE MARI : Au matin, quand il fera jour. J'irai là-bas et je ferai ce qu'il faut faire.

LA FEMME : Nous irons là-bas. Nous irons là-bas et réglerons cette affaire.

LE MARI : Nous le ferons.

LA FEMME : Nous le ferons. Nous veillerons au grain.

LE MARI : Nous braverons la tempête.

LA FEMME : [*Après un long silence.*] Tu sais quoi, je pense que la cloche va bientôt sonner.

LE MARI : Je crois que tu as raison.

LA FEMME : Et alors nous saurons.

LE MARI : Oui. Alors nous saurons.

RIDEAU

« *À* quoi tu penses en ce moment ? » demande la fillette nue de dix-huit mois, à cheval sur les épaules du vieil homme, nu lui aussi. Dans chacun de ses petits poings, elle tient une mèche de cheveux blancs en guise de rênes. Les mains parcheminées du patriarche, telles des cages à oiseaux articulées tout en os et tendons, sont refermées sur les chevilles de l'enfant pour l'empêcher de tomber alors qu'ils avancent dans l'immense couloir pris dans les glaces sous des diagrammes d'étoiles déclinantes. Ce sont les distances Fimbul de l'avenue-temps. Des gouttes complexes d'hyper-eau, changées en oursins de verre par le gel, cliquettent et tintent dans les congères autour des genoux du vieil homme qui patauge. « Je repense à la façon dont je suis mort, dit-il. Quand j'étais

Snowy Vernall encore assis, encore cassant sa pipe ici dans la maison de sa fille dans Green Street. Nuances d'orange, de sauge et d'ambre chinées dans le tapis en bouts de laine, près de d'âtre, où dort et ronfle le chat noir. Entre deux tic-tac de pendule, on peut entendre la poussière se déposer sur le buffet, sur les coupelles en verre émeraude, l'une pleine de pommes dorées et flétries, l'autre pleine de bonbons durcis qui prennent l'humidité. Un parfum de moisi se dégage du papier peint aux couronnes et lis indéchiffrables, qui se décolle comme une peau au-dessus de la plinthe, là où le papier est humide et lourd. Derrière, plus bas, on entend le tapage assourdi des poules qui rouspètent dans l'arrière-cour qui suit la pente menant à St. Peter's Way, d'où monte parfois le claquement des sabots à l'écho argenté ou le baragouin du chiffonnier, de petits bruits fragiles épaulés par le vent d'été odorant qui souffle toujours le mercredi après-midi. Dans la maison de la fille, dans la salle de séjour : une table, à gauche – son vernis portant trace et mémoire de cinquante ans de couverts glissants et de tasses de thé brûlantes – et, trônant dessus, un vase en porcelaine avec des tulipes ; le vase en porcelaine avec des tulipes. Superbes, les fleurs. Jaune crème vif, rose sucre glace, violet cassis et sombre comme la nuit, c'est quelque chose. Un vieil homme seul, qui s'est introduit ici, de passage alors que tout le monde est absent, et qui commence à ne plus rien comprendre, commence à avoir un problème avec l'ancienne perspective alors qu'il approche du coin fatal. Au-dessus du buffet, il y a un miroir avec un autre suspendu en face, au-dessus de l'âtre, ou plutôt au-dessus du buffet il y a une fenêtre avec une autre dans le mur sud, en face. Il est difficile de dire ce qu'il en est, de même que le coin d'une pièce peut être concave et convexe en

même temps quand on le regarde suffisamment longtemps. Perdue dans l'air chaud parmi les grains de poussière opalins, d'autres détails

me parviennent parfois, mais c'est à peu près tout. » Les pieds nus et osseux, il avance parmi les dunes froides d'hyper-neige piquante qui s'accumule sur le parquet givré de ce stupéfiant couloir. May gigote, mal à l'aise, charge légère et chaude sur la nuque de son grand-père. Elle scrute quelque chose dans le frémissement de lustre des cristaux à plus de trois dimensions, scrute le méta-blizzard hypnotique. Perçant cette tempête de diamant, les yeux de tortue tristes de l'enfant nu, d'une beauté incroyable, se concentrent sur les murs raides comme des falaises qui bordent l'immense emporium de l'éternité, de part et d'autre sur des kilomètres infinis de toundra blanche. Elle sait que dans ces altitudes du Toujours les vivants sont moins nombreux qu'en bas, et que leurs vies-rêves sont moins compliquées. Par conséquent, l'immense arcade qui les entoure, Snowy et elle, est chiche en meubles et ornements astraux, ce sont de simples parements empruntés aux imaginaires limités d'un campement polaire qui n'a guère de quoi rêver. May distingue, incrusté dans la paroi nord, quelque chose qui pourrait être la vision qu'a eue quelqu'un d'un comptoir commercial considérablement agrandi, avec des murs en boucliers de bois vernis et des tentures de peau de loup aux reflets tachetés d'un blanc bleuâtre. Partout ailleurs, ses yeux presque turquoise se posent sur ce qu'elle suppose être la forme-rêve et magnifiée d'une auberge du XXII^e siècle, les fondations ravagées d'un ancien quartier d'affaires où elle devine des fantômes du coin avec leurs burqas fourrées et leurs radios à remontoir, leurs « vulpoons » tueurs de loups, acérés et ornés, serrés dans leur poing nu alors qu'ils arpentent stoïquement un Valhalla désolé. À part ça, le couloir infini propose rarement un édifice en pierre ou une masse de béton ayant survécu à une époque précédente, isolé parmi une étendue permanente de roche imposante et de glace ciselée. Les flocons à l'optique troublante tombent sans bruit autour d'eux, telle de la dentelle obscurcissant l'air. Elle penche en arrière sa tête délicate, auréolée de cheveux dorés et nébuleux, et examine la verrière saccagée au-dessus de l'immensité hivernale et infinie de cette avenue chronologique. Le verre émeraude qui protégeait autrefois ce grand boulevard s'est brisé depuis longtemps, ne laissant que la structure d'acier victorien réduite à des épars nus et rouillés derrière lesquels on devine le plan déplié des constellations composées de sur-étoiles. Se rappelant la diversité bigarrée des boutiques et des bâtiments qu'on trouvait ici il y a encore une centaine d'années, May comprend qu'il n'y a sans doute plus de rues ni de noms de rues dans le territoire en dessous. Son esprit parfaitement développé au sein d'une forme glorieuse et figée, elle ressent une légère déception à cette idée mais rien de plus, se réconfortant en remarquant qu'au moins il y a encore des arbres. Immensités survivantes sur ce plan supérieur, de gigantesques pins lourds de cristaux saillent ici et là par les trous du plancher, du moins par ceux qui

n'ont pas été recouverts par le vernis du permafrost ni ne se sont complètement affaîssés. Elle se dit que les terres matérielles sous ces étendues de mathématiques supérieures ne s'appellent probablement plus les Boroughs, et elle se demande même si les kilomètres arctiques de ce monde supérieur portent encore le nom de Mansoul. Reportant son attention sur le vieux fou qu'elle chevauche, May lui pose une question, d'une voix qui est un mélange de gazouillis enfantin et de syntaxe de femme mûre. « Est-ce que les bâtisseurs et les démons sont jamais arrivés jusqu'ici ? » Sa nuque hâlée enserrée entre les genoux de la fillette précoce, son grand-père rigole presque en lui répondant : « Bien sûr que oui. Tu les verras dans le coin quand il n'y aura plus d'humains. C'est juste qu'ils ont tendance à traîner davantage dans les zones peuplées du temps, comme cette étendue d'où nous venons. Et avant cela, si jamais tu décides de revenir sur tes pas jusqu'ici, tu en trouveras davantage. Là-bas, dans les prés, ils s'aventurent même parfois dans l'En-bas, quand ils demandent à ce moine de quitter la Jérusalem géographique jusqu'ici ou quand ils ont ordonné à ce crétin saxon de retourner à Peter's Church pour aller déterrer saint Ragener. L'un d'eux parle au pauvre vieil Ern, mon père et ton arrière-grand-père, dans le dôme de St. Paul pendant la tempête et l'orage qu'ils semblent apprécier, même si ça se résume en fait à des décharges électromagnétiques. Le tonnerre gronde la fois où celui-ci me parle, quand je suis saoul et tout en haut de la mairie dans St. Giles' Street si tu peux imaginer ça : ton papi sur l'arête du toit se balançant dans

une brise glaciale venue de l'est, des nuages orageux emportés avec elle vers la ville depuis Abington, depuis Weston Favell et les tuiles bleu pâle sous ses pieds qui virent déjà au bleu marine humide. Dans George Row et St. Giles' Street en dessous, tous les ovales pâles se penchent en arrière et regardent la scène, ébahis, s'accumulant tels des scarabées avec leurs bonnets et leurs casquettes devant le magasin de cycles en haut de Guildhall Road avec l'arôme de la craie et du caoutchouc qui monte du seuil. En voyant osciller et tituber la silhouette sur les toits, des personnes dans la foule lancent des avertissements, une bonne part de ces derniers emportés vers All Saints ou Bridge Street dans le vent qui se lève, ne laissant que des bribes derrière : « ... fait son malin... », « ... envoyé chercher un agent... », « ... imbécile fini. Tu vas te casser le cou et... » mais ce n'est pas ce qui va se passer. Dans les bourrasques que hachent les cheminées, dans la mitraille des chants d'oiseaux et les ordures qui valsent le long des gouttières à l'approche de la pluie, ce n'est pas ce qui va se passer. Il y a ensuite une dangereuse petite danse, pour ainsi dire spontanée, comme si elle n'était pas prédestinée depuis le commencement de l'éternité, avec glissement et ondulation puis redressement bancal qui arrache un cri à la foule au moment approprié de leur horaire secret. Quel spectacle donne le monde. Quelle performance. Bien que tout soit immobile dans le verre épais du temps, il y a un semblant de bascule ivre et un autre cri étouffé montant de la multitude comme aplatie par la perspective,

les gens peints sur le schéma d'une rue en bas. Un bras élimé est croché sur les épaules glacées de la statue au sommet, passé entre les pignons de pierre et une guirlande de fientes de pigeon encerclant le cou, en un geste d'ébriété familial qui permet une prise et une stabilité accrues. Ça bruine maintenant, les premières gouttelettes froides se brisent sur les joues et les mains, mais la foule des badauds plisse les yeux et scrute dans la pluie fine le poivrot et l'homme de pierre aux ailes repliées contre un ciel assombri comme s'ils étaient amis. Commence alors une longue et tout aussi inaudible harangue, destinée aux observateurs terrestres perplexes qui ne semblent pas trop savoir quoi en penser. « Je suis avec mon grand-père mort qui marche nu dans un au-delà gelé dans près de trois cents ans. Dites à tous vos descendants de prendre garde aux loups. Ils devront se fabriquer des bâtons à l'embout pointu. » En bas, dans Giles' Street, c'est un tapis-paon d'yeux ébahis. La lumière bondit soudain et juste après on entend le grondement violacé d'un firmament-cymbale, qui masque le bruit plus proche et plus doux de la pierre frottant la pierre alors que l'icône ailée tourne lentement la tête pour le regarder en face. On devine, tout autour de la gorge ciselée, un collier de petites fêlures qui ondulent brièvement en s'animant, se fendant et bifurquant avant de se fondre sans couture dans la nouvelle configuration. De même, de fins réseaux de fissure auto-cicatrisante apparaissent aux coins des yeux et aux commissures de la bouche alors que les traits sculptés tressaillent et sourient puis, enfin, parlent : « Sernal, quelimt chertu ? » Les syllabes fracturées se déposent lentement comme de la cendre ou des sédiments sur les tympanes du vieux fou et se transforment en information, ou, dans le cas présent, en question. Quelque chose comme : « Snowy Vernall, quelle limite cherches-tu ? » mais accompagné d'une variété étourdissante de sous-textes, de plis conceptuels et linguistiques suspendus dans un voile scintillant aux périphéries de la compréhension. En dessous, les spectateurs terrestres ne voient rien, scrutant la bruine ou cherchant à s'abriter de l'averse imminente. Tout ce qu'ils entendent c'est le rire délirant du ramoneur ivre et sa réponse inaudible. « Les coins des cieus et le bord de la raison et les aiguillages du temps lui-même ne sont-ils pas tous des limites requérant mon inspection et par conséquent dans mes attributions ? Réponds-moi, avec ton visage impassible au menton maculé de fientes ! » L'être de granit secoue la tête, lentement et imperceptiblement, en proie à de minuscules fissures et un raclement ténu, puis admet : « Tmar qpin », ce qui, traduit, donne à peu près : « Tu marques un point. » Le crâne usé revient par à-coups à sa position originelle et se tait. Entre-temps, dans le ciel, le tonnerre semble libérer un taureau dans une quincaillerie et la pluie s'abat comme des rideaux clinquants sur un spectacle de nus. En bas, parmi la foule constituée de points qui emplit la rue peinte, on devine soudain une prépondérance d'indigo alors que les policiers arrivent, en affichant un air profondément hostile. Des pigeons dispersés par la foudre tournoient

autour de moi, du moins c'est là mon souvenir sincère. » Ils continuent d'avancer, le vieil homme et son jeune fardeau, sur une distance de peut-être encore douze ans avant que tous deux décident de faire une pause pour bivouaquer. La plus jeune Vernall demande à être déposée dans une niche en béton creusée dans un flanc du vaste corridor, le plafond subsumé sous un amas lustral et trompeur de glaçons mathématiquement anormaux. La lumière qui se réfracte à travers ceux-ci depuis le plafond fêlé de l'arcade infinie baigne la salle dans un rougeoiement prismatique, avec des taches iridescentes s'accumulant dans les rides du vieux front ou saupoudrant la jeune peau. On voit encore les rêves givrés des peaux de loup entassées dans un coin, et Snowy suppose que leur emplacement actuel doit être une nouvelle répétition de la taverne astrale qu'ils ont dépassée il y a de ça quelques décennies. Explorant l'éclat brumeux des spectres lumineux, en titubant sur ses petites jambes potelées, la jeune May sans âge émet soudain un petit cri ravi qui tinte et résonne, frissonnant dans les stalactites et attirant près d'elle son grand-père intrigué. Là, devant eux, une modeste couche de ce qui à première vue ressemble à des Galutins ordinaires s'étend sur quelques mètres dans toutes les directions. Après un examen approfondi, il est clair qu'il s'agit d'une nouvelle variété de champignon éthéré, née des imaginaires de différentes époques et différentes personnes. Les traditionnelles et graciles formes-fées dont tous deux ont l'habitude ont été remplacées par des silhouettes féminines légèrement plus courtes et plus replètes, mais en tout point aussi gracieuses et joignant toujours leurs membres et leurs traits faciaux en une étoile habituelle ou un modèle de flocon. Chose frappante, les délicates femmes nues sont toutes désormais albinos avec des pierres roses en guise d'yeux, une peau d'albâtre et sur la touffe centrale et aux jonctions velues de leurs jambes-pétales les pseudo-poils soyeux sont faits d'un titane d'un blanc aveuglant. Le vieux Vernall fend une tige crayeuse d'un de ses ongles noirs, causant ainsi l'habituel gémissement d'agonie dont ni l'un ni l'autre n'ont eu conscience jusque-là, le son périphérique d'un appareil électrique qu'on débranche soudain, passant du sifflement à l'inaudible. Retournant la méta-fleur entre ses mains parcheminées, Snowy remarque que sous la corolle des minuscules ailes on ne trouve plus de gaze libellule mais au lieu de ça un fin duvet, comme celui d'une petite perruche blanche. Brisant le fruit blafard en deux et en tendant une moitié à sa petite-fille, il goûte l'autre moitié, surpris par l'intensité croissante du goût sucré de la fleur. Entre deux bouchées baveuses, May et lui concluent que c'est peut-être le signe d'un manque de sucre raffiné dans le régime de ceux qui vivent encore dans le royaume de l'En-bas, alors que l'apparence modifiée des Bedlam Jennies suggère éventuellement des changements dans les notions d'allure et de beauté là-bas dans la continuité mortelle prise dans les glaces. Tandis que le picotement et la chaleur attendus se répandent dans leur système fantôme, tous deux comprennent sans avoir besoin d'exprimer oralement leur pensée que cette profusion de champignons astraux intacts doit impliquer qu'il y a

moins de fantômes affamés dans ces régions de la sur-vie, si tant est même qu'il en reste. Le Gulf Stream qui réchauffait l'Angleterre a dû, comme ils en ont convenu, voir son inoffensif courant de convection cesser environ au milieu du *XXI^e* siècle, quand la fonte continue du bouclier de glace du Groenland signifia qu'il ne suffisait plus d'alimenter cette dérive hydrothermale de longue date. Le pays, partageant toujours la même ligne de latitude avec des endroits hivernaux comme le Danemark, s'était vu rappeler énergiquement pour la première fois depuis d'innombrables générations sa situation polaire actuelle. Il était devenu également l'une des dernières régions existantes au monde avec les mégalofoles arctiques à bénéficier d'un climat permettant de faire pousser des choses sur une planète où les régions équatoriales cédaient de plus en plus de terrain au désert. May suggère alors que cela semble avoir entraîné une période de surpopulation, possiblement causée par des invasions ou une vague frénétique de réfugiés et de migrants, avant que le vaste effeuillage humain auquel ils ont déjà assisté dans les dernières longueurs de ce siècle, quand les passerelles infinies de Mansoul étaient peuplées de spectres récemment morts et tout effrayés que l'enfant nue et son étalon aux yeux fous étaient contraints d'écarter pour se frayer un chemin. Là-dessus, les deux sont d'accord pour reconnaître que la compagnie se fait rare dans le coin, avec de moins en moins de traces d'habitations spectrales, ce qui veut dire qu'en bas, dans les étendues glacées du Premier Borough, vit une population très diminuée, à tout le moins. Snowy et May dévorent leur odorant souper, cette variété de Galutins qu'ils ont décidé d'appeler des « reines-neiges », en un silence profond et songeur. Au-dessus du couloir infini et de leur cantonnement éventré avec sa croûte de géométrie de glace, des constellations abstraites se déplient dans la noirceur d'un abîme insondable. Ils font tomber les hyper-cristaux gelés des somptueuses peaux de loup et en prennent chacun une comme couverture, juste pour la familiarité et le confort de l'idée plutôt que pour la chaleur inutile. Blottis l'un contre l'autre dans leurs couvertures pour la même raison, tous deux ferment leurs souvenirs d'yeux pour dériver dans le temps et la mémoire. Le vieil homme pense à la terrible distance dans le couloir sempiternel qu'ils ont déjà parcourue et à celle encore plus grande qui les attend, les innombrables kilomètres pendant lesquels mettre un pied devant l'autre, ou la parallaxe en couches distinctes rampant à différentes vitesses de part et d'autre de lui, et repense aux longues randonnées dont il est coutumier quand il est vivant et dans la troisième dimension,

les longues marches au sortir de Northampton par les chemins et les champs jusqu'à Londres, depuis les sombres Boroughs jusqu'au lumineux Lambeth, tout luisant de pluie. Il connaît une astuce pour comprimer le voyage, et télescoper ses tendres adieux à Louisa sur leur seuil de Fort Street avec son arrivée sur les chaussées-anges au sud de la Tamise. Se détachant de sa perspective habituelle sur le monde solide à trois dimensions, il gagne une

altitude depuis laquelle la durée est devenue une affaire de centimètres. Le petit signe que lui adresse sa femme, accompagné d'un plissement de sourcils soupçonneux, se fond dans les allées pavées, les brasseries et les briqueteries en bord de la ville puis dans les fleurs du bas-côté, les primevères, les myosotis et autres, un motif floral sur le papier peint grouillant de la campagne. Le disque arrêté du soleil enfle et rougeoit tel un œil irrité, dardant son regard furieux et contrarié jusqu'à ce que le soulage le battement de paupière de la couverture nuageuse, grise et pleine de larmes. Le monde des formes, de la profondeur et du temps est aplati en un plan unique comme sur une carte, et l'averse qui suit est réduite à une texture métallique éclaboussant une zone du schéma. Le jour brunit en nuit, par deux fois, deux épaisses bandes de goudron violet pointillées de têtes de clous, puis une fois dépassé ce point sur la toile déroulante des jours la bordure émeraude de Watling Street cède la place à d'épaisses croûtes d'empatement de géométrie striées de pigeons. Les plus fins détails des rues et des avenues se déplient de ces complexités pour l'entourer, avec des usines plates surgissant soudain aux coins de son regard vitreux de somnambule et toute la capitale soudain pareille à un livre animé pour enfants. Longeant une Hercules Road débobinée, il s'enfonce dans les étendues familières de son lieu de naissance, crevant la dalle et, pour une raison qu'il a oubliée, quasi estropié – et tout lui semble s'accomplir en un instant. Il avale les quatre-vingt-dix kilomètres en une unique goulée épuisante et étourdissante et abat son périple éclusé sur le comptoir de Lambeth, en déposant un baiser sonore sur la plus proche serveuse pour fêter la chose. La bouche de la serveuse est le ruban tendu de la ligne d'arrivée qui cède, et pourtant il va plus loin, il titube, essoufflé, chancelle jusqu'à la chambrette de la fille, jusqu'à l'orée de sa matrice, et l'infidélité l'enveloppe pour ainsi dire, une extension de la mine renfrognée et entendue de Louisa sur le seuil de leur maison. Même quand il s'enfonce en elle, les côtés de ses cuisses roses sur sa poitrine, il sait qu'il se rappelle ce moment depuis la perspective d'un édredon pelucheux, d'une caverne protégée des glaces dans un autre monde bien longtemps après que lui et tous ceux et celles qu'il connaît sont morts. Il a la brève sensation d'une série infiniment répétée de son moi, une suite infinie d'hommes aux yeux fous dans un état apocalyptique de conscience mutuelle, se faisant signe le long d'un long et étroit couloir qui, ainsi qu'il le croit au début, est le temps lui-même, avant qu'il comprenne que c'est une autre image d'un autre moment quand il gémit et se vide en elle, dans le flot linéaire et suant des circonstances humaines, tous deux se tordant, cloués tels des martyrs sur la roue qui broie tout. C'est aussitôt le matin. Il se défroisse du lit et se laisse pousser une peau de vêtements, une nouvelle pièce autour de lui qui se déploie en une rue, un autre pub, quelques jours de travail de déco à Southwark où les heures sont appliquées par couches, les nuances des minutes se mêlant sans heurt les unes aux autres. Il y a du boulot sur une toiture à Waterloo, où danser avec le ciel et la gravité, et il contemple de loin la tresse de plomb du fleuve à l'est où se

dresse au loin le crâne blanchi de la cathédrale. Dans sa fameuse galerie il sait que des tonnerres vieux de cinquante ans continuent de murmurer aux faibles vibrations résiduelles de son père hurlant, devenant fou, une conversation infinie entre échos. Il se penche pour voir s'il parvient à la capter, perd pied et agite les bras comme un moulin puis reprend pied dans un accident écrit à l'avance, oscillant là au bord d'un nouveau siècle. Son cœur bat follement suite à cette chute évitée de peu et il tremble légèrement dans le sillage de l'adrénaline, conscient qu'il n'y a jamais eu de risque de chute même si sa chair reste sceptique, comme toujours. Il expire par le nez en descendant l'échelle de la séquence, s'enfonce dans l'histoire crasseuse, les barreaux se transformant sous ses doigts moites en une enveloppe chamois contenant sa paie, la masse de verre débordante d'une pinte, la chatte d'une autre serveuse, le bouton de porte de sa chambre et enfin les lacets de ses chaussures quand il s'agenouille pour les nouer avant de rentrer chez lui, à pied, à Northampton. Des cours d'eau coulent à contresens et de puissants fronts orageux se chiffonnent et se contractent en boules de papier d'emballage pour oranges avant de disparaître. Un cheval de trait s'ébroue et frissonne, se scinde en deux vieilles filles à vélo qui soulèvent leur chapeau au passage. Des graines de coulemelle rassemblées par le vent sont recomposées en vesses-de-loup avant de se condenser en dents-de-lion jaune pisse puis la planète les aspire par la paille laiteuse de leur tige. La planète ravale tout au final, boit le moindre brin d'herbe, avale tout le monde alors qu'il rétracte la longueur de mille-pattes de sa forme exprimée en temps depuis Blackfriars Bridge jusqu'à Peter's Church et Marefair, bobine son ici-et-maintenant le long de la voie romaine jusqu'aux Boroughs avec des feuilles délaissant leur brun-roux inégal pour un vert-bleu brillant alors qu'elles flottent vers le haut pour se rattacher aux branches. Il noue la sur-forme de son excursion en un beau nœud papillon, accueillant Louisa avec un baiser sur le perron, le jus d'une autre femme parfumant encore ses lèvres et tout ce temps il sait qu'

il est dans les ruines gelées d'un bouge-rêve quelque part au-dessus des causes et des effets, une enfant de dix-huit mois dans ses bras maigres, tous deux faisant ce que font les morts au lieu de dormir. Au-dessus, des géométries de glace accouchent d'hypersphères liquides, chacune lâchée à de larges intervalles sonores dans l'acoustique accrue, se chevauchant avec un temps de retard et s'assemblant ainsi en une musique éparse et accidentelle. La nuit étant un lieu figé sur l'avenue infinie, ils se lèvent après ce qu'ils estiment un repos suffisant et passent du temps à fabriquer un sac en peau de loup, de façon à pouvoir emporter avec eux le plus de Galutins alors qu'ils continuent d'avancer vers l'éruption dorée d'une nouvelle aube. Fortifié par le repos, le vieil homme court en foulées bondissantes à la Muybridge, chaque pas long d'une minute ou deux, des heures glacées de plancher disparaissant sous ses pieds sales. Le sac à Galutins noué autour de son cou fournit une selle pelucheuse où son jockey nu rebondit en riant, les doigts serrés autour

des rênes de cheveux blancs et poussant des cris dans le mascaret de l'histoire. Sans la contrainte de la chair ou de la physique de l'En-bas, ils accélèrent et se lancent dans un galop où la succession des jours devient une lumière stroboscopique de noir et d'opale. Parfois, des taches regroupées scintillent et sont emportées dans le courant, d'autres gens, d'autres fantômes, mais très espacés et jamais en nombre suffisant pour nécessiter plus d'une embardée paresseuse dans la trajectoire floue de Snowy et de sa petite-fille. Les fantômes les regardent et désignent le patriarche nu alors qu'il file devant eux avec son barda racorni qui brinqueballe et son angelot siamois qui pousse sur ses épaules. Ses pas tonitruants mesurent les phases aveugles de la lune, foulent les siècles jusqu'à ce qu'il perçoive un subtil changement de coloration dans le paysage éternel qui passe, l'albâtre froid se teintant progressivement de nuances vertes et bleues de dégel. Il incurve leur terrible mouvement, lentement, afin que chaque pas tombe un dimanche, puis sur un crépuscule en fusion éclaboussé, puis dix minutes après l'heure et finalement il les arrête dans le tropique étrange et réconfortant de l'instant. Soulevant le poids quasi inexistant de May au-dessus de sa tête, il la dépose sur une peau de mousse qui semble avoir colonisé les planches anciennement vernissées de glace, et dans ces nouveaux parages temporels le vieil homme et le bébé restent là et regardent autour d'eux. L'immense arcade a repris un peu de sa structure et de sa complexité, suggérant une vie-rêve et par conséquent une population au moins en partie renouvelée dans les territoires inférieurs. Des visions considérablement agrandies de comptoirs de commerce semblent une fois de plus s'être épanouies aux lointains confins de l'immense couloir, avec d'imposants édifices en bambous larges d'un mètre, des lieux de culte ou – peut-être – des universités. Mais, à la différence de la sinistre austérité polaire qui domine sur seulement quelques lieues de cent ans, ceux-ci semblent plus intriqués et équatoriaux dans leur décoration. Des gerbes de plumes et des masques de monstres stylisés prolifèrent. Il y a un bâtiment avec une timbale grosse comme un gazomètre, faite avec de l'écorce considérablement agrandie et recouverte d'une vaste enveloppe de peaux de serpent fluorescentes, avec la verrière naguère victorienne au-dessus d'eux en partie réparée par des lianes épaisses comme des câbles derrière lesquelles de blancs nuages schématiques se défroissent sur l'étendue grenadine du ciel. Tirant sur la peau relâchée de la cuisse de son grand-père, May fait remarquer que les arbres gigantesques qui dépassent par les trous du plancher récemment dégivrés sont à présent des banians, avec un pointillé de taches vermillon sur leurs hautes branches surplombantes qu'elle suppose être des perroquets. En outre, elle fait observer que les énormes ouvertures depuis lesquelles ces arbres s'élancent ne sont plus rectangulaires mais disposées en rangs vertigineux de cercles et d'ellipses, s'étirant dans la distance sans limite avec de longues franges de jardins suspendus tout en mousse humide et en plantes rampantes qui s'enfoncent, apparemment, dans les cabanes et les abris mortels du monde en dessous. Bien que dans le climat

stable de l'En-haut, les deux ne ressentent aucun réchauffement pas plus qu'ils ne sentaient le froid dans les régions les plus arctiques, ils voient les signes d'un temps-rêve fécond et humide partout autour d'eux. Ici et là, dans des flaques rondes entre les touffes de lichen, on aperçoit des méta-flaques se cherchant une troisième dimension, s'élevant en se tordant en nappes translucides pour former une entité de plans liquides entrecroisés un peu comme la reproduction fluide d'un gyroscope avant de s'écrouler. Quelque chose qui ressemble à un papillon bat faiblement des ailes dans la vapeur de haute-mathématique qui s'élève sur des ailes humides et lourdes, un sac en polyéthylène claque et volette en bruissant entre des congères-brumes schématiques de vapeur extrapolée. Sur des feuilles cireuses et grosses comme des soupières, des gouttelettes polyèdres et charnues étincellent et lancent d'impossibles indices réfracteurs, une sueur de Koh-i-Noor, et finalement, sortant des ombres végétales et dissimulatrices, émergent les spectres qui se sont adaptés spécialement à cette ère nouvelle ; des ombres futures sortant avec hésitation des feuillages éthérés pour rencontrer ces nouveaux arrivants étrangers, ces voyageurs de la lointaine antiquité, ces représentants d'une espèce presque complètement oubliée. D'un pas félin, incertain et tremblant, les nouveaux habitants du Deuxième Borough s'avancent sur le daim moussu, aucun ne mesurant plus d'un mètre vingt de haut, des bipèdes glabres et luisants aux peaux grasses ou crénelées d'une nuance aubergine foncée. Leurs voix, quand ils parlent, sont stridentes et flûtées alors que leur langue reste au début incompréhensible, même si dans l'esprit de Snowy elle a des inflexions qui ne sont pas sans rappeler

le grasseyement au Blue Anchor, alors qu'il y débarque, fringant, ayant quitté Chalk Lane et l'air vif qui vous écorche la gorge : c'est le matin du 26 décembre. Tapant des pieds sur le paillason en coco pour faire tomber les croûtes de neige de ses chaussures, ses poils de barbe perlés d'eau gelée, le jeune arsouille se sent héroïque, mythique, sans pouvoir pour autant mettre son doigt engourdi par le froid sur la raison à cela. La lumière hivernale est filtrée par des voilages et se délite en petit-lait là où les fumées de cigarette s'enroulent en volutes pommelées de bleu et sépia. Trois ou quatre par tablée, des îles luisantes suspendues dans l'odeur rance des haleines avinées et du tabac, les adultes statufiés fixent avec contentement le fond de leur verre, le silence ponctué par le goutte-à-goutte mesuré de l'anecdote. Essoufflés par la saison, des enfants cavalent tout excités autour des genoux de leurs parents tels des courants de marée, emportés par la convection dans d'autres salles ou des cours pavées que la pisse gelée a vernies et rendues glissantes. Snowy ôte son manteau et son écharpe à carreaux puis les suspend au crochet en fer noir d'une patère fixée au montant intérieur de la porte du bar, sa casquette plate les rejoignant dès qu'il s'est souvenu qu'il la portait. Les différentiels thermiques entre l'intérieur et Chalk Lane ont changé ses oreilles rougies en tranches de bacon ; sa longue marche depuis Lambeth a laissé derrière lui une

traîne régaliennne d'hermine circonstancielle. Bien qu'il soit manifestement venu ici pour rendre visite à des cousins cordonniers sans emploi dans l'un des villages alentour, il sait qu'il n'y arrivera jamais après cette interruption fortuite dans ses voyages, ce rendez-vous étant la véritable raison pour laquelle il se frotte les mains pour faire circuler son sang au Blue Anchor, la véritable raison de son périple : en effet, d'ici quelques minutes, cette escale de fortune deviendra le contexte dans lequel il posera pour la première fois les yeux sur la femme qui va devenir son épouse. Ici en cette seconde précise, dans cet endroit, Snowy s'est déjà frotté les paumes un milliard de fois comme s'il essayait d'allumer un feu, laissant les mêmes empreintes neigeuses sur le même paillason rêche. Chaque détail est si parfait jusque dans sa moindre fibre, si immortel, que Snowy a peur de le voir céder sous ses propres assauts féroces, son propre poids sacré qui se compte en capsules et intentions. Il essaie, une fois de plus, de caractériser le parfum singulier et fugace du matin, d'attacher des mots à une atmosphère si fragile et si passagère que même le langage la fait éclater comme une bulle. Il règne une douceur de chapelle dans les conversations, qui sont murmurées sur la même bande de fréquence que la lumière talquée qui se dépose, au point que les deux phénomènes ne sauraient être distingués l'un de l'autre. Ses narines dilatées retiennent une saveur fugace et unique, une mixture de houblon et de fumée parfumée à la noix de coco ; un souvenir dilué de roses flottant autour des femmes, un faux parfum fougueux, récemment accordé. En cette froide et aveuglante journée, il règne ici une satisfaction somnolente, une langueur satisfaite comme une couverture posée sur les bouchons doseurs, sur le piano taciturne oublié depuis longtemps, déposée en plis tombants sur les familles assises et quelque chose comme la sensation de bien-être qu'on éprouve quand on s'est envoyé en l'air, quand la tension de Noël ou la pression d'un spectacle sont finies, et qu'on ne craint plus de décevoir quelqu'un. Des aiguilles de pin jonchent le sol, des éclats émeraude brillent sur les chaussettes grises des enfants. La cupidité et la complaisance forment un mélange visqueux où se mêle la calme et provisoire croyance en la nativité ; personne ne travaille aujourd'hui. La qualité la plus délicieuse est l'évident caractère éphémère et l'apparente brièveté du répit, le sentiment que bientôt les bergers et les choses asexuées aux ailes de cygne et aux trompettes dorées auront pâli puis disparu de la carte blanche sous le soleil de janvier, peu après que les angelots seront retournés sous les flocons dans ce monde doucereux et cristallin où personne n'a jamais vécu. L'allure rageuse du monde semble comme suspendue et permet de penser que si cette vie de galériens peut s'interrompre un temps, alors pourquoi pas encore un peu ? Il peut presque sentir le sédiment de l'instant présent, un bouillonnement couleur terre-de-Sienne, nébuleux, là, autour de ses cuisses, alors qu'il patauge vers le comptoir pour poser ses coudes sur le bois, insérer ses épaules entre les dos tournés et gueuler sa commande : une pinte ! Le patron s'arrache laborieusement à ses comptes et vient examiner Snowy avec un agacement

amusé ; il y a quelque chose dans le visage de l'homme qui lui est familier et a plus d'impact que les autres mines exposées dans cet établissement, qui toutes ressemblent à ces chopes folkloriques à visage humain. Vus à travers sa lorgnette temporelle, les yeux pâles du patron et les plis caoutchouteux de son menton sont rendus plus reconnaissables du fait de leurs futures rencontres : le proprio est *présouvenu*. À peine les mots de beau-père ont-ils commencé à se former dans le globe de neige de sa conscience qu'elle apparaît au bout de l'autre comptoir, explose dans son histoire en une volte de jupe verte et une remarque banale sur un tonneau qu'il convient de changer. Oui, bien sûr, la robe émeraude et les grosses perles de pacotille autour de son cou sur une ficelle grise, tout lui revient en une bouffée bienheureuse, cette femme qu'il n'a encore jamais vue, et quand d'ici quelques minutes elle lui dira qu'elle s'appelle Louisa il dira « Je sais ». Il ne dira pas qu'il est avec sa petite-fille morte à six cents ans de là

parmi un groupe d'hommes violets dont le paradis est une jungle intérieure, en train de se pavaner tout nu dans l'Éden-miroir de ce monde intermédiaire. Quand le vaste grenat déployé du soleil apparaît derrière les rets immenses des plantes grimpantes qui recouvrent la stupéfiante avenue, l'orbe solaire paraît plus grand qu'avant. May pense que la chose est due aux niveaux élevés de particules dangereuses dans l'atmosphère en lente transformation suite à une diffusion accrue de la lumière, plutôt qu'à la véritable amplification des dimensions de l'étoile. Perchée sur les épaules osseuses de son grand-père, elle avance parmi d'immenses arbres-bouteilles, lourds d'hyper-eau, et parmi la foule timide des Pygmées violets telle une reine enfant. La fatale confiture des rossolis de large diamètre, elle peut la goûter, si bien que très vite elle a un escadron de libellules énormes qui vibronnent, iridescentes et suspendues, dans son sillage, iris vif ou jade aigre, et qui descendent en piqué pour lécher son menton collant. Foulant les siècles arboricoles avec de futurs humains fascinés et stupéfiés dans leur entourage mauve et strident, ils sont les gigantesques spectres d'un précédent paradis, blancs de craie et préhistoriques, arrivés on ne sait comment dans les Greniers du Souffle depuis une lointaine et inaccessible latitude qui n'est même plus légendaire. Peu à peu, par étapes prudentes, ils en viennent à comprendre une partie du langage chantant des spectres indigènes qui tinte et frémit dans le décalage cristallin, dans l'écho explosé. Un mot à la fois, ils reconstituent une partie de l'histoire ancienne qui a façonné ces gens-d'après, chauves et estampés, fouillant leur Élysée sauvage : un climat instable et une ceinture d'ozone amoindrie ont, apparemment, pallié assez vite le froid arctique temporaire causé par la défaillance du Gulf Stream, en seulement quelques siècles. L'ère actuelle est une étape tropicale intermédiaire, avec toute la pluie permanente et la végétation de la planète limitée aux régions polaires en réchauffement qui sont ainsi un dernier séjour de la vie terrestre. Avec des ressources en diminution et un environnement habitable limité,

même une population humaine considérablement amoindrie ne peut survivre sans de sérieuses modifications. Ces dernières ont été accomplies en réaménageant quelque peu le schéma mortel essentiel, avec l'humanité désormais plus petite et dotée de cellules imprégnées de chlorophylle photo-active. La couleur d'aubergine lustrée et la peau aux rides complexes conçues pour maximiser sa zone de surface sont des traits inscrits dans cette nouvelle race d'hommes, qui compense les rations déclinantes de nourriture organique disponible en se gorgeant du soleil abondant. Snowy et la fillette finissent par déduire, à partir des bribes d'anecdotes qu'ils parviennent à traduire, que ces êtres minuscules et quasi indigo ont une espérance de vie tronquée, inférieure à trente ans, avant de monter dans les prairies de l'En-haut, dans la palpitation ultrasonique qu'est pour eux Mansoul. Le vieil homme nouveau trouve cette vie cruellement écourtée mais sa jeune passagère l'estime plus que généreuse, un léger différend entre eux tandis qu'ils s'enfoncent plus avant sur la promenade envahie de fougères aux taches vert-bleu et aux parfums déployés. Ils traversent des aubes sanguinolentes enflammées de perroquets et des levers de soleil dorés qui les galvanoplastisent d'or liquide, puis s'arrêtent enfin pour établir leur campement dans le couloir sombre et bruisant où une extravagance facettée que May identifie comme étant Hyper-Sirius demeure visible dans l'obscurité absolue au-delà du macramé-vigne au-dessus. Leur bivouac consiste en énormes feuilles vert bouteille penchées sur un creux moussu et maintenues par d'épaisses épines noires, nichées dans les tropiques métaphysiques d'après l'homme. Au réveil, après une brève marche jusqu'au matin, ils découvrent ce qui ressemble à un parterre de Galutins poussant sur une masse rongée et méconnaissable que Snowy suppose être une des poutrelles de la verrière. Une fois de plus, le champignon astral semble s'être adapté à leur environnement modifié, développant de nouveaux traits afin de mieux attirer les humanoïdes de ces régions inondées de soleil. Cette dernière variété est, selon les deux visiteurs, la moins appétissante de toutes. Les formes féminines entrelacées, pâles et succulentes, qui caractérisaient les premières variétés ont été remplacées ici par un arrangement similaire d'insectes anormalement gros, noir charbon et pourtant iridescents quand on les tourne vers la lumière. Les pépins-yeux sont désormais à facettes, et après avoir grignoté par curiosité un thorax détaché tous deux le recrachent et se plaignent pendant plusieurs kilomètres-temps de son goût de vinaigre, quasi impossible à chasser. Lors de la pause suivante, à l'ombre d'une imposante bâtisse-timbale en ruines, ils déplient leur sac en peau de loup pour se régaler des fleurs « reines-neiges » albinos qu'ils ont ramassées quelques siècles plus tôt en chemin. May invite à recracher les graines roses dans la végétation alentour, afin qu'il y ait éventuellement une colonie de champignons comestibles établie ici lors de leur retour, quand tous deux repasseront ici après s'en être allés jusqu'aux confins du temps. Revigorés par leur repas de beautés anémiques, ils se remettent en route dès que la fillette s'est installée sur la selle bronzante des épaules de son aïeul.

Tout en filant dans l'arcade éternelle, May fait remarquer qu'ils croisent moins d'énormes masques et de bongos gros comme des gazomètres, moins de gens violets. Elle se rappelle

la pelouse déserte de Beckett's Park, inondée de lumière, au cours d'un de ses pauvres cinq cents après-midi. Elle ignore complètement où elle finit et où commence le monde et, n'ayant jamais vu le beau crâne doré dont tout le monde fait toute une histoire, May suppose qu'elle n'en a pas ; que toute la largeur de la journée et de ses cieux étonnants est confinée dans une monstrueuse bulle de verre posée en équilibre sur ses épaules d'enfant acéphale. Elle sent la traînée argentée des nuages écaillés filer sur le bleu en elle, alors que le chant des oiseaux est un agrume acide palpitant sur sa langue qui la fait saliver. Elle ne fait pas la différence entre les formes-maisons raffinées à l'autre bout de la Victoria Promenade, le sou poli du soleil ou les arbres qui se balancent, hauts comme des cheminées, pour lécher le vent. Puisque toutes ces choses peuvent être trouvées dans sa tête absente, l'enfant suppose qu'elles sont ses propres pensées, que c'est à ça que ressemblent les pensées, carrées avec des chapeaux de tuiles bleues, ou minuscules et en feu, ou grandes et murmurantes. L'enfant d'un an et demi ne distingue pas les coups de langue et les frissons de cette seconde de ses odeurs et de ses bruits, confondant le cri aigu, lointain et asthmatique d'un accordéon avec la progression mesurée des petits lampadaires sur l'autre trottoir, les deux phénomènes étant de son point de vue des choses qui semblent dévaler les avenues. Puis vient un moment différent, sans gaz-accordéon pour expirer ses notes en fer forgé par intervalles dans la rue, et où effectivement la rue elle-même a disparu, oubliée, alors que l'enfant découvre qu'elle se déplace dans une nouvelle direction qui génère une nouvelle vision. Flottant sans effort à quelques pieds au-dessus du sifflement marin de l'herbe-tapis, descendant lentement vers le domaine miniature du lointain avec ses cabanes de poupées, ses buissons et ses marguerites écaillées, May ne se rappelle pas qu'elle est dans les bras de sa mère avant que la crotte en chocolat soit glissée dans sa bouche. Le chaud charabia maternel qui fond sur la langue du bébé est comme le sucré crémeux dans ses oreilles. Alors qu'elle explore les perles versicolores de sucre qui mouchettent la surface du bonbon, la sensation devient inextricable de l'éclatement flou et pointilliste d'un parterre de fleurs que May est en train de regarder et la voilà immergée dans une gloire indifférenciée. Elle et ce grand corps chéri qui s'appelle May lui aussi et dont elle est un élément détachable semblent se tenir sur un hoquet dans le gravier roux qu'elles foulent, une bosse dotée de rambardes où leur chemin fuse en un arc de pierre au-dessus d'une rivière pareille à une très longue et vieille femme, éclaboussant sa rive pour s'égoutter en sentiers de galets parmi les herbes. Une des syllabes que sa mère roucoule est « cygne », un son qui commence en sifflement discret puis s'incurve en plainte infime et comme suspendue, avant de briller au centre secret de la continuité de May, une idée

blanche et excitante qui bat des ailes fantômes et perturbe tout. Cygne. Le mot est expérience et peu importe qu'elle voie un cygne ou non. Changeant de position, May se perd et renonce à l'univers en faveur des taches de rousseur sur la gorge de sa mère. Des postillons d'îles caramel perdues sur un océan dermique, flottant sur ses rides hérissées, chaque point ayant sa propre identité unique vue à deux centimètres de distance. Celui-ci est comme une tête de lion vaporeux qui bâille, celui-là comme un morceau de fer à cheval cassé, aucun n'excède la taille d'un grain de sel. Elle se concentre sur la géographie qu'ils impliquent, sur les relations entre ces minuscules atolls distincts. Se connaissent-ils entre eux ? Les plus proches sont-ils amis ? Et puis il y a la disposition générale à prendre en compte, réglée d'avance et parfaite, chaque tache là où elle devrait être sur la carte qui est ici de toute éternité, intentionnelle et ancienne comme les constellations ou la périodicité musicale des lampadaires. La gigantesque beauté berce May à travers le temps, à travers l'été et ses pissenlits qui explosent comme des grenades à vapeur. Il y a tellement de feuilles et de branches dont il faut témoigner, tellement de brises à rencontrer, toutes dotées de personnalités différentes, qu'il faut attendre un million de millions d'années avant qu'elles reviennent au même moment, de nouveau sur le pont mais cette fois sans crotte en chocolat et traversant dans l'autre sens, d'où une nouvelle ville inhabituelle est visible. Un angle différent est un endroit différent, et l'espace est le temps. Ses moments futurs sont le drôle de pays devant elle où de petites choses grandissent, pas comme dans le drôle de pays derrière elle où les choses qui semblaient si grandes deviennent de plus en plus petites jusqu'à ce qu'elles soient poussière de passé, parties elle ignore où. Infinitésimales, les vaches-fourmis deviennent en une minute ou deux des vaches-souris puis sont soudain assez âgées pour qu'elle puisse voir leurs cils et sentir les endroits où elles se sont soulagées, leurs regards indifférents dirigés vers May par-dessus la clôture du marché aux bestiaux. L'odeur forte de fruit et de poivre qui l'entoure, et qui n'est pas désagréable en soi, s'efforce de l'informer de ses nobles histoires, de son âcre légende, mais les points noirs et bourdonnants qui ponctuent le récit en gênent la compréhension, aussi sa mère les chasse-t-elle toutes. Les seins, rebonds et rythmes du passage de May bercent la journée et la brouillent comme une image dans un livre pour tout petit enfant. Autour d'eux, les sabots et les pavés réduisent le volume de leur conversation comme par politesse, et May est épuisée rien que par les respirations et les regards. Des rideaux roses et lumineux s'abaissent brièvement sur le théâtre des choses réelles, et May est précipitée dans un scénario fascinant mais incompréhensible où

une fillette galope sur le dos d'un vieil homme dans un lointain siècle étranger après que les gens et les après-gens ont tous disparu, des décennies arboricoles foulées par leur cavalcade. Les murs distants de l'incommensurable corridor, qu'on devine derrière les baobabs et les acacias modifiés, ne sont plus désormais que des palissades de troncs gigantesques

sans le moindre comptoir commercial ou autre signe d'une construction apparente. Il est clair que rien d'humain ou de post-humain ne vit ni ne rêve dans les terres inférieures de l'En-bas, les bayous-serres qui étaient autrefois les Boroughs. Désignant le réseau boisé au-dessus et, derrière, le ciel déplié, May attire l'attention de son grand-père pressé sur l'absence d'oiseau ou de chant d'oiseau. Sans ralentir sa leste foulée, il avance que cette absence doit signifier une série terrible et interminable d'extinctions. Ils courent sans rien dire pendant un temps, chacun réfléchissant à part soi à cette sombre possibilité et se demandant ce qu'ils pensent de leur espèce disparaissant avec le vaste torrent des autres formes de vie, emportée dans le fossé d'écoulement de l'obsolescence biologique. Snowy finit par conclure que ça ne le dérange pas trop, ses pieds nus martelant les ans du lichen infini. Tout, dit-il, a une longueur dans le temps, un « entemps », qu'il s'agisse d'un individu, d'une espèce ou d'une zone géologique. Chaque vie et chaque moment a son propre emplacement ; existe toujours quelque part en un lieu reculé de ce couloir infini. Ce n'est qu'ici que l'humanité cesse d'exister, et quand ils referont ce trajet mais dans l'autre sens une fois accompli leur ridicule pèlerinage, il sait que les siècles où la Terre est habitable les attendront, chez eux parmi les sempiternels flemmards et les immortelles gouttières rouillées de leur propre époque, leur propre quartier usé du ciel. Tout est sauvé, les pêcheurs, les saints et les miettes de pain sous le canapé, mais pas au sens religieux conventionnel de cette expression : tout est sauvé dans le verre quatre fois plié de l'espace-temps, sans la nécessité d'un sauveur. Snowy galope dans la direction générale du prochain millénaire, quel qu'il soit, avec sa ravissante passagère qui rebondit sur sa selle en peau de loup pleine de fées-fruits anémiques. Ce n'est que lorsqu'ils s'aperçoivent qu'en dépit de l'absence de toute présence aviaire on entend encore le cri plaintif d'un chant se répercutant dans l'espace auditif déployé du vaste couloir qu'ils ralentissent et s'arrêtent, évitant ainsi de percuter à toute vitesse la cosse des baleines-mousse. Dotés de crinières d'algues émeraude, les beaux Léviathans posthumes traversent pesamment une clairière post-historique dans la lumière rose d'une autre hyper-aube, s'appelant entre eux de leurs voix sinistres de radar-sonar. Stupéfiés, les deux voyageurs s'aperçoivent que, bien que les massives mâchoires inférieures et les yeux enfoncés relativement petits des créatures sont indéniablement ceux de cétacés, toutes semblent dotées d'une énorme paire de cornes qui partent en avant, des défenses fixées au front qui repoussent sur le côté les branches supérieures obstruant leur passage. En outre, leurs nageoires antérieures et postérieures semblent s'être adaptées en pattes courtaudes s'achevant en sabots incrustés de bernaches, chacune de la taille d'un omnibus d'os, fendant en rythme la végétation de bout du monde tandis que, tels des glaciers gris-vert, elles continuent leur reptation contrariée parmi les arbres brobdingnagiens. Reprenant leur expédition potentiellement infinie mais d'un pas cette fois mesuré, les promeneurs temporels se lancent dans d'ardentes

spéculations quant aux origines les plus vraisemblables de ces extraordinaires organismes futurs. Snowy avance un scénario dans lequel l'assèchement des océans a précipité une migration sur terre des formes de vie marine les plus adaptables en quête de nourriture, mais il ne peut expliquer la flagrante incongruité des cornes et des sabots. Après réflexion, May suggère que si les baleines sont des mammifères ayant décidé de retourner à l'état aquatique d'où provient toute vie, il se peut qu'au cours de leur brève aventure en tant qu'animaux terrestres elles aient été biologiquement parentes d'un genre improbable comme, par exemple, une ancêtre de la chèvre. Le vieillard aux cheveux blancs tord le cou pour regarder son fardeau et savoir si elle plaisante, ce qui n'est pas dans les habitudes de May. Ils continuent d'avancer, et bientôt l'hypothèse de Snowy comme quoi les vastes océans réduits à des déserts de sel ont précipité une migration sur la terre ferme est confirmée par l'apparition d'une autre méga-faune, ou du moins des résidus astraux de cette faune. Grouillant autour d'une des ouvertures aux contours désormais irréguliers qui ponctuent le sol recouvert de plantes de l'arcade, May aperçoit des spectres de crustacés brun teck, avec des carapaces d'un diamètre d'un mètre vingt, telles des tables ambulantes. Plus tard, ils connaissent un moment d'émerveillement à couper le souffle quand l'étendue boisée vers laquelle ils se dirigent se déroule, la scène détaillée et son apparente profondeur se détachant de l'arrière-fond pour révéler un céphalopode haut comme un gratte-ciel, un hyper-calmar imposant, parfaitement camouflé dans son environnement posthume au moyen de récepteurs-pigments évolués et intégrés dans son derme. Recherchant une position sans doute plus confortable, le géant tentaculé ajuste son déguisement scintillant, sa surface pareille à une toile de Seurat spectaculairement animée de couleurs qui se transforment en une reproduction quasi photographique de l'immense avenue devant eux. Snowy pense alors aux images changeantes dans le feu du temps quand il n'était qu'

un petit garçon à Lambeth, attendant que son père rentre du travail. Toute la journée, la pluie d'octobre avait dégouliné de la gouttière fendue et tambouriné à tout va sur le toit de tuile des toilettes, au fond de la cour. John Vernall, alors âgé de deux ans, bientôt trois, est assis devant l'âtre et frotte ses paumes l'une contre l'autre jusqu'à ce que les mystérieux filaments de crasse, pareils à des bâtonnets de réglisse, s'affinent et se tressent. Il a observé les gouttelettes sur le carreau vieux d'un siècle avec une nuance verte dans son épaisseur, étudié la forme des diamants qui descendent lentement, en spectateur fasciné devant une course de chevaux liquide. Certaines gouttes poussées par le vent capitulent au premier obstacle, sans parvenir à achever leur longue trajectoire diagonale sur le verre, leur substance fluide s'amenuisant puis s'épuisant bien avant d'atteindre le cadre ancestral de la fenêtre qui est leur ligne d'arrivée. Et puis il y a les gouttes plus replètes qui semblent plus prédatrices et compétitives, elles absorbent goulûment les

vestiges aqueux de leurs comparses déchuës et, une fois leur masse revigorée et soudain plus véloce, roulent majestueusement sur le champ luisant vers une victoire facile. Quand enfin ce derby aquatique cesse d'être distrayant, John s'accroupit sur le tapis près de l'âtre et reporte son attention légère vers les illustrations de l'imposante Bible que le feu anime fugacement, des gravures de Doré luisant entre les braises rougeoyantes. Le destin de Gomorrhe se lève en un voile gris hors de l'anthracite fendu, tandis que sur les bouts de bois et de papier servant à démarrer le feu les flocons noirs et convulsés sont des simoniens abjurant, des adultères ou des païens vertueux souffrant dans leurs bolges respectives. Dans le scintillement et la lumière rubis froissée, des prophètes à la barbe cendreuse remuent leurs lèvres roussies de façon incompréhensible, leurs avertissements emportés dans le gosier sifflant de la cheminée, et quelque part dans un autre pays sa mère et sa grand-mère se chamaillent pour savoir où trouver l'argent pour tel ou tel achat. Sa petite sœur Thursa gazouille, agitée dans son berceau en osier, son petit visage framboise de sapajou fripé formant comme un poing, inconsolable et inquiète même dans son sommeil, effrayée par le monde et tous les bruits surprenants qu'il fait. Il y a quelque chose d'étrange dans le parfum monotone de l'instant, et le petit garçon se retrouve pris dans un brouillard de pressentiment indistinct qui est inséparable d'un souvenir diurne pâli, aux détails aussi délavés que les motifs sur la nappe. N'a-t-il pas déjà vécu cette fin d'après-midi, avec Thursa qui émet ces sons spécifiques dans son berceau, avec Shadrach et les fléaux d'Égypte à la lumière du feu, puis un chat qui grésille, puis un volcan ? Juste avant qu'elle parle, John sait que les prochaines paroles courroucées qu'adressera sa grand-mère à leur mère copieusement tancée contiendront la phrase mystérieuse « pas mieux que ce que tu devrais être », et il a l'impression déroutante que ces circonstances synchronisées avec précision et coagulant rapidement ne sont pas encore achevées. Ce merveilleux et terrible événement, pense-t-il, est déclenché par le cliquetis complexe de la clé de son père dans la serrure qu'il peut entendre même tout au fond du petit couloir, commençant son insidieux tintement dans le mécanisme de la porte d'entrée en prélude à l'imminente symphonie, au déverrouillage irrévocable d'un nouveau monde cataclysmique. Sa mère cesse de se chamailler dans la cuisine pour aller voir ce qui se passe et l'avalanche du moment se fracasse dans leur demeure d'East Street ; réduit l'ordre de leur vie en petit bois de panique indifférenciée. Il y a du raffut dans le couloir, la voix de sa mère passant du murmure confus et incompréhensible au gémissement haletant et dévasté. Un vacarme explose dans le séjour, accompagné par la mère de John livide et deux hommes que l'enfant n'a encore jamais vus, dont l'un est son père. Ce ne sont pas seulement les cheveux farinés ayant remplacé les ressorts cuivre qui ont fait de son géniteur un étranger, plutôt le changement dans ce qu'il dit et la façon dont il se tient et qui il est. L'homme fait de grands gestes, dessine des cercles dans l'air. Il y a toute une liste de sujets farfelus que l'enfant silencieux connaît bizarrement

avant qu'ils soient énoncés, une tirade comprenant des cheminées, la géométrie et les éclairs, des phrases troublantes auxquelles personne ne semble prêter attention : « Sa bouche remuait dans la peinture. » La grand-mère de John émerge d'entre les casseroles fumantes, en tançant vertement l'homme chauve et rondouillard au teint rubicond qui a ramené son fils dans un état aussi hagard, comme si l'indignation pouvait à elle seule faire que son rejeton redevienne comme avant ; comme si exiger une explication pouvait faire advenir une telle chose. Dans les braises, John remarque maintenant un sphinx qui s'effrite, un festin de pavots martyrs. Tout le monde pleure, sauf lui. De façon hésitante et incomplète, il commence à comprendre que personne hormis lui et peut-être sa sœur ne s'attendait à ça. L'idée est aussi inconcevable que si John était la seule personne dans tout Londres à pouvoir entendre, la seule personne à avoir jamais remarqué les nuages ou su que la nuit succède au jour. Les gens et les meubles et les voix dans le séjour de Lambeth au papier peint qui se décolle sont comme un ouragan domestique de larmes et de mains agitées, avec en son épïcéntré le nouveau père aux cheveux blancs de John, qui répète le mot « tore » dans un état d'hébétude, la forme des choses à venir. Reportant son attention sur le feu, il a l'impression fugitive d'une lumière rouge et d'une obscurité grimpanTE

dans une charmille crépusculaire qui succède au monde et les cuisses érodées et presque ondulées de Snowy sont tachetées d'ellipses roses, allongées et mouvantes, une brillance élégiaque filtrant par les vides sculptés dans les feuilles cireuses en forme d'assiette de la canopée. Avec son précieux fardeau, il avance à grands pas dans un cryptozoïque répété, toute l'histoire contenue dans ses boursofflures. Pendant un temps, ils voyagent au sein d'une compagnie curieuse et grouillante : les ombres affables des crabes-tables qui semblent s'efforcer de communiquer en tapotant de leur pince avant les planchers recouverts de mousse de l'immortel boulevard, du morse crustacé inarticulé. Chevauchant son grand-père tel un cornac, l'enfant prodige de dix-huit mois cite sérieusement Wittgenstein, affirmant que même si un lion pouvait parler l'humanité ne serait pas capable de le comprendre. Comme acquiesçant en silence à cette observation pertinente, les arthropodes gros comme des meubles renoncent à leur tentative de communication, se désintéressant d'eux et s'égaillant en masse entre les énormes graines de ce vaste verger. La beauté règne ici sans partage. Plus tard, ils croisent d'autres chèvres-baleines et une énorme variété de pieuvre imitant les arbres qu'ils n'avaient encore jamais rencontrée, aux yeux maillés, impassibles et difficiles à voir dans la colonne environnante de peau à motif d'écorce, avec des surgeons couleur foie sur ce qui ressemble à des rameaux pendants. May propose gravement de nommer cette espèce Yggdrasil d'après l'arbre-monde nordique, vu que la taxinomie elle-même aura sûrement disparu entre-temps et que la splendide créature devra vivre anonyme dans l'Éternité. La motion, après débat puis vote, est adoptée à l'unanimité, sur quoi l'enfant et son

étalon ridé poursuivent leur excursion dans l'ultime végétation, parmi des monstres indifférents. Après avoir pataugé dans le magma de quatre mille aubes d'affilée, Snowy et May décident d'installer leur couche provisoire parmi les mimosas frissonnants d'un kilomètre-crêpuscule, quelque part dans le siècle suivant, si tant est qu'il y ait encore des siècles. Comme le fait remarquer le vieil homme tout en confectionnant un abri avec des broussailles, le système de calcul en base dix et, théoriquement, l'ensemble des mathématiques ont sûrement dû disparaître des terres inférieures situées tout en bas. À partir d'ici, maintenant que la science, la foi, l'art et même l'amour ne sont plus que des souvenirs fossiles, sa petite-fille et lui doivent s'aventurer au-delà de la fin de toute mesure, peut-être même au-delà de l'inévitable mort du sens. Le couple improbable contemple ce nouveau registre insoupçonné de désolation tout en s'empiffrant des derniers spécimens restants de reine-neige, recrachant prudemment les pépins-yeux roses dans la végétation délicate qui tressaille autour d'eux. Au fond de leur havresac en peau de loup, il ne reste plus que quelques jambes de fées détachées, pareilles à de jolies poupées anémiques démembrées, et un petit tas étincelant d'ailer libellules. Au-dessus, découpée en tranches et trapézoèdres par les branches silhouettées, une constellation dépliée qui est sans doute Hyper-Orion – Snowy remarque trois répétitions déplacées de la fameuse ceinture – se déploie sur l'indigo qui s'étend, un octachore difforme de lumières anciennes. Repus et amollis après ce repas fongique, du jus de fées collant sur le menton, ils glissent dans les courants hypnagogiques des murmures fantômes et des mains serrées. Autour de leur repaire, ce sont des craquements secs, des détonations audibles au-delà du périmètre flou de leur conscience, sans doute les reculs et contractions des arbustes recroquevillés sous lesquels ils sont nichés et que filtre prestement une conscience en recul. Gavés de truffes arctiques visionnaires, le bébé et son ancêtre sont portés sur une houle eidétique d'imagerie féerique, d'insensés dioramas se déployant avec une complexité infinitésimale qui frôle parfois le terrifiant : dans des kermesses de givre élisabéthaines et hallucinatoires se pavanent des femmes aux seins nus avec des crinolines à cerceaux bien trop grandes, avec des motifs de flocons de neige en dentelle à l'ourlet. Chacune a une paume aplatie levée au niveau du visage et sourit en admirant une reproduction à échelle réduite d'elle-même, comme posée en équilibre dessus, son sosie jusque dans le moindre détail. Tels sont les rêves que font les morts sous l'effet des Galutins. Après un intervalle incalculable, ils s'arrachent à la gangue précieuse de leur somme, requinqués malgré les alcalis d'une nuit d'été qui ont irrigué leur système éthéré et somnolent. Ils se réveillent, sans surprise, dans la même nuance sombre de crépuscule que quand ils se sont couchés, et ce n'est que lorsque Snowy soulève leur sac en peau de loup qu'ils s'aperçoivent avec épouvante que pendant leur sommeil le sac auparavant vide s'est mystérieusement rempli, plein à ras bord de Petites Poucettes conjointes. Bizarrement, ce ne sont pas les espèces albinos responsables de

leurs visitations nocturnes, mais plutôt l'espèce à complexion rougeaude que le voyageur trouvait dans son siècle d'antan. Mais à champignon donné on ne regarde pas les lamelles. Le vétéran osseux attache le sac-fée sur ses épaules, s'accroupit pendant que May monte à bord. Ça lui rappelle

quand, avec sa petite sœur Thursa, ils marchaient dans le froid glaçant de Lambeth pour aller voir leur père, interné à Bedlam, l'haleine chaude des deux enfants se cristallisant en virgules blanches dans leur sillage. Âgé de dix ans, John est le plus âgé des deux, donc responsable, et il entraîne sa jeune sœur qui fredonne dans les rues brumeuses d'une main moite et glissante. Ils évitent les revivalistes de la Tempérance et les voyous, les discours des orateurs sur le Kaiser ou l'Alsace-Lorraine, évitent ces folies qui ne les concernent pas directement. Novembre brûle les sinus de John, et Thursa traîne des pieds, tissant sa demi-chanson lasse en un écheveau humide parmi les racailles et les lampadaires. « Tais-toi, ou je t'emmène pas voir papa. » La gamine de huit ans, hautaine, affiche son indifférence, pinçant le nez en un petit concertina de dédain. « M'en fiche. Ai pas envie de le voir. Il va nous parler des tuyaux de cheminée et des chiffres. » John ne répond pas mais la tire avec encore plus de force, sur les pavés et leurs archipels ocre de merde, entre les chariots grondants, de miasme en miasme. Bien qu'il n'ait pas réfléchi sérieusement à la chose avant que Thursa prononce ces paroles, elles tombent sur lui avec la force d'un marteau accompagnant une condamnation, dure, attendue depuis longtemps, indiscutable. Il sait qu'elle a raison, que leur père va partager avec eux une sorte de secret, se rappelle presque les innombrables fois où elle lui a dit ça, en cette même nuit et à cet endroit précis du trajet, après avoir évité ce même crottin de cheval à la forme particulière, en se rendant à l'asile de fous. Plissant son front glacé et douloureux, John fait un effort pour se rappeler toutes les choses cataclysmiques que leur père va leur dire. Il sera question de bouées de sauvetage, et des fleurs spéciales composées de dames nues qui sont la nourriture des morts. Ce résumé extravagant paraît étrangement familier, même s'il est infoutu de voir comment la chose est possible, pas dans ce monde où les dalles lisses de Hercules Road sont aussi concrètes et immédiates sous ses semelles usées. Ils passent devant des jardinets dépouillés par l'automne, aux murets leur arrivant à la taille, traversent une obscurité verte que les rares lampadaires ne font qu'accentuer, vers les rives enguirlandées de brume de Kennington. Devant eux, leurs futurs pas sont disposés comme des chaussons invisibles courant le long du trottoir nappé de vapeur, attendant patiemment d'être enfilés, même fugitivement ; les attendant ici dans cette petite rue depuis le commencement du monde dans leur procession inévitable et ordonnée vers les grilles de l'asile. La main de sa sœur est brûlante et horrible comme elle l'est toujours ce soir, collante d'un vernis sucre d'orge. Un fiacre avec un panneau vantant le thé Lipton passe comme à un signal donné alors que leurs empreintes naissantes les conduisent

au coin de la rue, avant de monter un peu et soudain les barreaux en fer forgé et les poteaux d'angle en pierre rongée par la pluie ne sont plus qu'à quelques mètres, quelques instants. L'hôpital et l'heure imminente qu'il contient se traînent avidement sur l'espace et le temps intermédiaires, s'approchant dans la boue remuée comme une nef de pestiférés ou la masse d'une prison, réduisant les enfants à la dimension de taches par ses proportions brutales, son haleine parfumée à la pisserie et aux médicaments. Le gardien qui se tient derrière la grille les reconnaît pour les avoir déjà vus les autres soirs et leur ouvre comme à contrecœur. Ce n'est pas qu'il ne les aime pas, se dit John, mais plutôt qu'il n'aime pas les savoir en ces lieux où les adultes se comportent comme des enfants effrayants. Chaque fois qu'ils viennent, il leur dit qu'ils feraient mieux de ne pas venir puis il les laisse entrer, les escortant d'un air bourru dans la cour jusqu'aux portes principales au cas où rôderaient des étrangleurs ou des sodomites. Une fois dans le bâtiment, avalé par le grave silence administratif de la réception avec ses hauts plafonds austères que peine à atteindre la lueur de la lampe à manchon, le berger réticent de Thursa et John les confie à un autre gardien, un homme plus âgé au visage impavide, aux cheveux courts et gris. « Ils viennent pour Vernall. C'est pas bien, qu'ils soient ici avec tout ça, mais c'est comme ça et on peut rien y faire. » Ces mots laissent un faible écho, résonnent comme s'ils avaient déjà été prononcés. En se tenant toujours la main, plus pour se reconforter que par affection, ils suivent leur mutique chaperon dans des couloirs grinçants qui grouillent de murmures et de souvenirs d'incontinence. Un misérable et poussiéreux résidu d'empires chimériques et d'effrois s'accumule en nappes fantômes contre les plinthes où leurs ombres d'échassiers tanguent dangereusement, vacillant devant eux en cette excursion timide et étrangement formelle. Des portes verrouillées défilent de part et d'autre des enfants, et contrairement à la légende populaire on n'entend aucun rire. Ils parviennent dans une salle mal éclairée aux proportions intimidantes réservée aux visiteurs et sont confrontés à un lac pénombreux dans lequel une douzaine de tables-îles flottent, comme suspendues, des hémisphères trépidants de bougies où les détenus trônent comme des statues, en fixant, fascinés, l'air vide tandis que les proches regardent tristement leurs souliers. Échoué sur un de ces îlots se trouve leur père, ses cheveux blancs ayant poussé comme si sa tête était enflammée de mouettes. Il leur demande s'ils savent pour ce soir et John dit « oui » tandis que Thursa se met à pleurer. Commence alors une litanie étrangement familière, les éclairs et les tuyaux de cheminée, la géométrie et les angles, la nourriture pour fantômes et la topologie des temps stellaires ; le trou croissant en toutes choses. Il leur parle de l'avenue infinie au-dessus de leurs vies que des personnages répondant aux noms de

May et Snowy arpentent à jamais, exhibant leur cul nu à chaque nouvelle extinction en passant parmi ses signes et balises. Il n'y a bientôt plus de pieuvres sylvestres ou d'hyper-calmars, plus de crabes tapeurs ou de traces

de sabots grandes comme des étangs laissées par les baleines échouées. Au-dessus, les diagrammes en papier froissé des nuages se font rares et moins complexes, dotés de moins de plis et facettes. Le vieil homme suppose que le monde d'en bas sèche, meurt, puis tous deux s'enfoncent parmi les arbres gigantesques, épars, morts pour la plupart, certains complètement pétrifiés. Dans leur cavalcade qui dévore les décennies, ils trouvent un moyen de manger sans s'arrêter : l'étrange gamine sort de temps en temps un des Galutins vintage du sac-loup inexplicablement plein tout en cahotant, le tendant à son grand-père qui l'ingère en courant, recrachant bruyamment des yeux et des boules de poils pubiens dans la bouillie boisée toute détériorée sous ses pieds pesants. Quand ils n'ont pas la bouche pleine, ils discutent de l'énigme qu'est leur ration sans cesse renouvelée sans jamais parvenir à une conclusion un tant soit peu crédible. Quand Snowy avance l'hypothèse que peut-être les affables crustacés du sentier astral sont responsables de ce témoignage de bienveillance clandestine, May rétorque par une théorie selon laquelle ce sont en fait leurs propres moi, croisés dans le futur, qui sont leurs véritables bienfaiteurs. Les deux propositions n'expliquent en rien la provenance de toute évidence anachronique des champignons, et pendant ce temps la végétation se raréfie au fil de leur avancée. Au loin, de part et d'autre, les murs de la très longue avenue sont de nouveau distincts, leur vernis-rêve décollé ou atrophié du fait du manque de rêveurs dans les territoires de l'En-bas. Leur substance astrale n'étant plus constamment renouvelée ni revigorée par l'afflux de nouveaux imaginaires, les lointaines limites ne peuvent plus se rappeler les formes et couleurs qui étaient les leurs avant, les contours s'adoucissent et se délitent progressivement en une incohérence cireuse, telles des coulures de peinture marbrées, avec le lustre fiévreux et gras de l'essence tachée de pluie, une architecture sacrée se délitant en bave prismatique. Au-delà de ces marges écadentes, ce ne sont plus que les profondeurs énigmatiques d'un firmament déployé en plus de trois dimensions, qui laisse à penser qu'au-delà des Greniers du Souffle les régions reculées de Mansoul elles-mêmes ont été rasées. Chimère hybride de jeunesse et de vieillesse, May et Snowy galopent, traversant ce qui semble être un ultime baisser de rideau sur la biologie. Enfouissant distraitemment les chenilles roses de ses doigts dans les boucles de son porteur cacochyme comme si elle cherchait à l'épouiller, la fillette angélique médite sur la fragile nature existentielle d'un monde complètement inobservé pendant que tout autour d'eux les derniers chênes et eucalyptus s'écroulent sans témoin dans l'histoire. À des intervalles d'une durée plus longue que des empires, les deux voyageurs font une pause dans leur marathon apocalyptique, et somnolent à leur façon sous des apprentis faits de plaques d'écorce ou dînent de leur réserve décroissante de Bedlam Jennies. C'est après avoir levé le camp en l'une de ces occasions et parcouru la distance relativement courte les séparant du matin suivant, alors qu'ils ont renoncé depuis longtemps à l'idée d'une vie saine dans le quartier terrestre en dessous, qu'ils tombent sur des

cactus minéraux à l'étrange géométrie. C'est une pyramide à trois pans, aussi grande que Snowy, avec un montant beige compliqué qui jaillit de la mousse racornie et du petit bois jonchant le vaste emporium. Chacune de ses facettes soigneusement manufacturée est dotée d'une autre pyramide deux fois plus petite qui en saille. Des reproductions à échelle réduite de la forme principale poussent sur ces dernières, et ainsi de suite jusqu'aux limites du perceptible. L'impression générale est celle d'un sapin de Noël cubiste sculpté, en sable ou tout autre matériau grenu équivalent, piquant et beau. La fillette et son grand-père décrivent un long cercle intrigué, une orbite autour de l'extrusion étonnamment précise mais en restant à une distance prudente et en spéculant sur la nature de sa composition. Après plusieurs tours, Snowy s'agenouille pour que May puisse descendre et inspecter cet étrange artefact de plus près. Pataugeant pieds nus sur un tapis d'éclats desséchés, la gamine défunte s'approche du phénomène sophistiqué avec l'intrépidité caractéristique de l'âge auquel la mort a arrêté sa croissance. Elle enfonce un doigt dans la surface étonnamment souple et perméable de la bizarrerie, et procède à une analyse préliminaire de sa matière constituante en recourant à la méthode éprouvée du doigt porté à la bouche. Après une période craintive d'examen muet, la déconcertante sibylle pédiatrique se tourne émerveillée vers son papi intrigué et annonce : « C'est une fourmilière. » Se rapprochant de l'énigmatique solide polyèdre, le patriarche émacié voit de lui-même les ouvrières aussitôt dépêchées par la colonie qui dévalent telles des perles d'encre tout en réparant efficacement les dégâts causés par le doigt intrusif de May. N'ayant nulle envie de déranger plus avant la première présence insecte jamais signalée à ce niveau supérieur de l'existence, l'enfant remonte sur son aïeul et tous deux continuent leur épopée du bout du monde. Il semblerait que la vie s'accroche. Snowy repense au jour où

le char à fièvre émet un roulement de tambour assourdi, comme le murmure d'une cymbale alors qu'il emporte les espoirs de la famille, diminue au loin dans Fort Street. Assis sur le trône glacé de son perron depuis les heures grises du matin, attendant sur sa place réservée que commence le drame, l'ancien trublion regarde passivement le déroulement de l'épouvantable scène. Tous ces horribles épisodes ont lieu loin de son cœur et ne l'affectent pas plus que les gravures d'un roman à quatre sous qui ont cessé de donner le frisson d'effroi brut survenu lors de leur première découverte. Quelque part parmi les vapeurs de chou et de viande hachée dans la ruelle derrière lui, il entend Louisa qui met en garde les autres enfants encore à la maison, leur Cora et leur Johnny, leur disant de ne pas fourrer leur nez dehors. Dans le silence étouffant du dimanche, ce lugubre scénario se déroule selon ses étapes traditionnelles ; les inéluctables centimètres de son mètre en action. La grande May, la fille aînée de Snowy Vernall, se tient au milieu de la route et frissonne dans les bras de son Tom comme si elle essayait d'extraire la vie même de ses conduits lacrymaux, inéluctablement prise dans l'écheveau brutal et

indifférent du moment. Gémissant dans un espéranto universel de maternité endeuillée, la jeune mère aux cheveux roux et vaporeux tend ses bras tachés de son vers le chariot qui s'éloigne pendant que son mari ferme les yeux devant cette terrible défaite et dit : « Oh non, oh non », retenant sa femme devant l'abîme du plein jour qui a réclamé leur fillette. Accroupi sur son perron venteux, Snowy scrute la longue continuité jusqu'à son premier aperçu de la femme adulte dont la vie se désintègre devant lui, le visage cramoisi et en larmes dans un caniveau. Plus de vingt ans auparavant, il titube sur la pente d'un toit de Lambeth, cherchant dans les poches de sa veste les arcs-en-ciel qu'il compte lancer sur sa première née, des spectres-confettis en guise de bienvenue dans ces champs de lumière et de perte, son mémorable début de vitrail puant. Télescopée dans l'œil immense de Snowy, l'enfant qui vagit est devenue le parent brisé qui hurle son chagrin dans la rue baignant dans un silence d'église, la mise en scène opératique soulignée quand soudain une voix d'orchestre solitaire en coulisse reprend le motif note à note. L'aria explorée de May Warren, mais une octave en dessous. Accroupi sur son perchoir comme une gargouille sur la gouttière d'une cathédrale, son père détourne son regard triste vers la plus proche ruelle et la source anticipée de cet accompagnement inapproprié et cruel, ce contrepoint moqueur. Sa sœur aux yeux de chouette, Thursa, est apparue de nulle part au coin de la ruelle, dont la courbe épouse le contour des anciennes fortifications du château. Avec son accordéon suspendu autour de son cou filiforme telle une mitrailleuse Maxim portative et sa chevelure hirsute, son arrivée est électrisante. Ses doigts transparents posés sur le dentier aux touches d'ivoire, Thursa domine l'amphithéâtre de brique pourtant écrasant et comme né d'une tragédie classique. Son grand frère comprend au sourire extatique qui palpite sur les lèvres de sa sœur brisée et dissociative qu'elle écoute les échos démultipliés du cri de May et sa réponse-accordéon se propage dans un auditorium d'un volume et d'une profondeur insondables, les sons ricochant dans un espace supplémentaire. Il sait qu'elle tente d'enchâsser son hommage au bébé agonisant de May comme un solide sonique dans l'étoffe de verre du temps, comme une pierre tombale exquise et musicale que les démons et bâtisseurs pourront apprécier lors de leurs considérables loisirs. Sa fille inquiète, en revanche, ne peut voir que le sourire dément de Thursa, un fil argent de salive pendant à une commissure d'entre ses molaires brunes. Bénéficiant désormais d'un réceptacle opportun à son terrible sentiment d'injustice, la fille aînée de Snowy se retourne contre sa tante pour vomir du bruit, une décharge d'émotions innommables depuis un endroit où le langage n'a pas prise. La tomate striée de larmes qu'est le visage de May atteint son point de maturation explosif. Son âme déracinée est audible, ses plus hautes fréquences caillant dans l'air sale alors que Thursa, ravie à la pensée de former un duo, ajuste ses positions sur les touches et extirpe une nouvelle répétition des propos de la mère dévastée hors de son instrument asthmatique, une fois de plus sur un ton plus bas que l'original. Devant ce nouvel affront, la

personnalité de May s'écroule apparemment sur elle-même. Elle s'avachit dans les bras de Tom, en geignant, et les serres de Thursa dansent sur le clavier pour imiter la moindre envolée ou chute vocale de désespoir. Snowy se rappelle que c'est le signal pour qu'il se lève de son siège de pierre usée et joue son rôle dans la mascarade éternellement recommencée. Tirant doucement sa sœur par sa manche, il l'emmène à l'écart et l'informe solennellement que son numéro improvisé dérange tout le monde ; que la petite May est tombée malade et ne tardera sûrement pas à mourir. Alors qu'il la réprimande, Thursa ricane de façon déconcertante, rappelant la gamine de huit ans globalement indifférente trois douzaines d'hivers plus tôt. Les yeux luisants, elle lui confie toute excitée que tout au-dessus de la mortalité et en ce moment même la petite

May est sur les épaules de son grand-père, le visage agréable de leur totem ambulateur, et avance le long des étroites avenues d'une vaste cité composée des fourmilières pyramidales et modernistes que le duo a rencontrées, isolées les unes des autres lors des quelques dernières décennies de leur chevauchée dans le déclin de la biosphère. Les formes mathématiquement autoréférentielles, répétant leur propre structure pointue à des échelles de plus en plus réduites, entourent les voyageurs de tous côtés en rangées d'échiquier d'une perfection fascinante, chaque édifice géométrique parfaitement équidistant de ses voisins en une grille vertigineuse qui continue jusqu'aux limites en érosion du vaste emporium. La concavité bleue et ininterrompue du ciel qui domine actuellement cette étendue défiant le regard ne contient qu'un soleil vieillissant pareil à une friandise encore dans son emballage doré, tandis que les bribes froissées d'hypernuage se racornissent et disparaissent. Se frayant délicatement un chemin tel un Gulliver bicéphale dans la métropole épineuse d'une Lilliput insecte, le duo entame un débat sur le sujet des monticules visiblement très évolués et leur signification. En sa qualité de membre le plus âgé de la famille ici présente, Snowy se permet d'affirmer que les fourmis sont selon toute vraisemblance des créatures encore existantes qui se sont aventurées physiquement par erreur dans ce domaine spatialement augmenté un peu comme le font parfois les pigeons et les chats, là-bas dans ces régions désormais reculées de la passerelle temporelle où chats et pigeons existent encore. Inversement, en tant que plus ancienne morte des deux touristes de l'apocalypse, May explique que selon toute vraisemblance les monticules étrangement réguliers représentent une extension posthume de la conscience hiérarchisée et combinatoire correspondant à chaque construction individuelle. En outre, elle avance que la conscience collective de chaque fourmi a apparemment atteint un niveau où elle peut imaginer une continuation après sa destruction ou son éventuel démantèlement. Cette évolution est induite, selon l'enfant, par les altérations arithmétiquement sophistiquées apportées à la structure de base des fourmilières. Étant lui-même porté sur le calcul, son grand-père

s'aperçoit qu'il se laisse convaincre à contrecœur par ce point de vue. Il suppose que la propriété nettement autoreproductrice dont font preuve ces étonnantes figures indique un système de calcul d'une sophistication et d'une complexité considérables, qui à son tour dénote peut-être un niveau de réflexion capable de concevoir un au-delà, comme l'affirme sa petite-fille. Les reproductions de plus en plus petites de la configuration générale semblent au moins démontrer une connaissance des algorithmes, postule Snowy, et de cette manière leur débat va et vient alors qu'ils progressent parmi les châteaux de sable interlopes de taille humaine. La lentille azur de l'après-midi s'épanche et rougeoie tandis que la monture humaine s'enfonce dans une déclinaison d'iris riche, de violet goudronneux, toujours plus loin vers une autre nuit de la planète subalterne. Le couple avance à pas de loups sur un boulevard parfumé à l'acide formique sous une lune largement décuplée, un composé de huit sphères lunaires distinctes agglutinées en un seul amas brillant dont l'éclat est une suspension colloïdale qui électrolyse les rangées silencieuses de bec-polyèdre s'étendant dans toutes les directions. Ils passent devant la fontaine de jouvence d'une nouvelle aube et un autre éboulis de suie né d'une nouvelle nuit, mais aucune réduction n'apparaît dans les rangées soigneusement ordonnées de ziggourats pointues qui sont réparties de façon à occuper tout l'espace au sol de l'avenue chronologique. Snowy est de plus en plus inquiet : « Je n'ai guère envie de dormir au milieu de ces saletés, mais je suppose qu'on n'a pas trop le choix. Ça va sûrement durer comme ça pendant des siècles, avec ces machins qui règnent en maîtres en bas, et toutes ces rangées de pierres tombales sans le moindre espace où s'étendre et prendre ses aises. » Après un silence songeur, sa petite-fille secoue ses bouclettes et dit : « Je pense qu'ils ont fait leur temps dans l'En-bas. Tenons encore bon une journée et on verra bien. » Guère convaincu, son antique moyen de transport obéit néanmoins. Ils continuent d'avancer dans le paradis des fourmis tandis qu'au-dessus d'eux la stratosphère dégagée ajuste sa palette, l'obscurité chrome-lune fonçant en aube saumon puis se teignant du lapis monotone et oppressant d'un monde qui se meurt faute d'intempéries. May opère une reconnaissance depuis son point de vue élevé : devant eux, la structure réticulaire change et les tumulus laissent la place à un carré d'espace vide. Cette dépopulation progressive est constante, et quand enfin ils atteignent les régions violettes du crépuscule on ne voit plus une seule assemblée ocre. La gamine suppose qu'une espèce avancée de fourmis a pu survivre pendant un millénaire ou plus sans se manifester de façon visible dans ces hauteurs de l'être, puisque les fourmilières d'organisme-colonie sont effectivement immortelles sauf si une force externe les balaie. La ville qu'ils viennent de traverser, d'après May, peut être plutôt perçue comme l'indice d'une extinction massive, survenue en l'espace d'un jour ou deux. Ils méditent la chose tout en installant leur campement, dévorent les derniers Galutins et se reposent. À leur réveil, ils découvrent qu'une fois de plus le sac en peau de loup est plein, et tandis qu'ils marchent Snowy songe combien

l'obscurité au-dessus de Fort Street est, au moins à un certain degré, constituée de particules le jour où son petit-fils vient le voir pour se faire aider dans ses devoirs. La couverture noirâtre au-dessus de la rue lui semble autant le produit de son humeur que l'œuvre de l'incinérateur de déchets de Bath Street, même si les deux ne sont pas vraiment reliés. Le Destructeur n'est rien d'autre que le signe patent d'un processus vorace qui dévore le quartier depuis dix ans, depuis en fait la fin de la Grande Guerre. Les premières démolitions ont laissé des absences choquantes parmi les ruelles en pente, des vides recouverts de poussière blanche sur sa carte intérieure qui s'alignent de façon inquiétante avec les traits d'union qu'il a remarqués récemment dans sa mémoire. Il a la soixantaine bien entamée et, même dépourvu du talent algébrique sur lequel compte son rejeton de douze ans, il a une idée claire du résultat que va donner tout ça. Il commence à perdre la boule, oublie des choses, imagine des choses à mesure qu'il approche du terminus. Encore quatre ou cinq ans s'il a de la chance, même s'il ne sera plus alors en mesure de compter aussi loin. Sa mort, bien sûr, ne le décourage pas ; c'est juste une station familière de plus sur le chemin. Il a déjà vu tout ça, le couloir infini et le vieil homme qui se tord avec – quoi, de la peinture – de la peinture dans sa barbe, ces traces de couleur ? Quelque chose comme ça, en tout cas. Ça ne le dérange pas. Ce qui le dérange ce sont ces lentes révolutions du Destructeur et l'éloquente fin du monde qui a commencé dans Bath Street. Ayant bénéficié d'une exigeante éducation à Bedlam, Snowy sait ce que signifient les cheminées, sait le néant dévorant potentiellement contenu dans chaque circonférence de ces coquilles en terre cuite. La plus grande partie de la catastrophe qu'il redoute ne gît pas dans l'aspect matériel, l'haleine brune qui s'accumule dans la gorge de brique haute de quinze mètres de l'incinérateur, mais plutôt dans les immolations immatérielles qui ont lieu à l'insu de tous ; invisibles. Les symboles et les principes disparaissent dans le même nuage noir qui enfle avec la merde, les tranches de bacon et serviettes hygiéniques. Autant il est contrarié par la tête de cumulonimbus crasseux qui s'étend pour l'instant sur son quartier, sa famille, ses pauvres, autant il s'inquiète pour toutes ces choses s'il doit envisager leur paradis éventré ou leur avenir bradé et certainement inhabitable. Ce monde lui est si cher. Louisa en coulisse dans la cuisine où ça sent la graisse de rôti, qui fredonne quelque chose qui pourrait être « Till All the Seas Run Dry » – jusqu'à ce que toutes les mers s'évaporent... – avec ses deux grosses pognes refermées sur le manche de la cuiller, en train de touiller l'appareil grumeleux et pâteux du futur cake. Son petit-fils embarrassé qui devient rouge comme une betterave en essayant de cacher sa fierté quand on le complimente sur son don pour les mathématiques, sa compréhension intelligente des symétries sous-jacentes implicites dans les chiffres simples. Snowy hérite le moindre atome de la journée, la moindre trace de gras transparente sur le papier de boucherie étalé à même la nappe lissée au coude. Il ne supporte pas l'idée de toute cette humanité réduite à

l'état de déchets et vouée au Destructeur, balancée dans le bûcher exterminateur de la mémoire sélective anglaise. À peine conscient de ce qu'il fait, il décrit avec le bout de son crayon de vagues formes concentriques, dessinant sur la surface du papier de boucherie déplié deux cercles concentriques, une esquisse toroïdale vue d'en haut ou la vision aviaire d'un puits de cheminée. Inscrivant les chiffres zéro à neuf autour du cercle, chaque chiffre opposé latéralement à son jumeau-miroir secret, il transforme le cercle en le pourtour d'un étrange cadran d'horloge aux heures perturbées, comme si le médium du temps lui-même était devenu soudain étranger. Il commence à expliquer tout ça au gamin de onze ans à côté de lui, mais voit déjà la mine attentive de l'enfant passer progressivement de la concentration à l'inquiétude, ce dernier ayant à la fois peur *de* et *pour* son grand-père. Snowy déduit du visage de Tommy qu'il doit être en train de crier, même s'il ne se rappelle pas avoir monté le volume et sait de toute façon qu'il est trop tard pour s'arrêter. Sous le farouche paysage hivernal de ses cheveux, les idées fusent, accélérant dangereusement en fugue et dérapant vers la collision. Dans ses mains, le dessin passe d'une horloge de guingois à une coupe transversale de tuyau de cheminée puis aboutit au glyphe impitoyable et destructeur d'un zéro distendu, à ce point gavé de vide que ses courbes luttent pour le contenir. Il froisse le papier de boucherie en une boule furieuse, le balance dans le foyer ardent alors que Louisa, pressentant l'éclat, arrive de sa cuisine pour annoncer que la leçon de maths est à présent terminée, renvoyant leur petit-fils nerveux et inquiet chez lui, en sécurité, à Fort Street où il neige de la crasse. Des fascistes en Italie, l'autre type à la grosse moustache en Russie, et ils se disent que tout a commencé par une grande et sale explosion. Arpentant tel un taureau l'étroite boîte d'allumettes du séjour, il sait qu'ils ont raison, mais qu'ils n'ont pas encore pigé ce que leur découverte implique concernant le temps. La détonation primitive continue encore, se produit ici, maintenant, partout en eux, en lui. Nous sommes tous des détonations, toutes les pensées et tous les actes de nos vies ne sont que balistique. Il n'y a ni péchés ni vertus, seulement les contingences du shrapnel. Dans son piétinement en rond, Snowy est arrêté par le reflet dans le miroir au-dessus de la cheminée : un vieux marin qui rêve et vous regarde depuis un espace étrangement étendu. Il brise le miroir avec un presse-papiers. Ça ressemble beaucoup trop à sa prémonition récurrente, quand

le poney cacochyme s'ébroue et cabriole dans un couloir de la taille d'un aéroport, nu et cornaqué par un angelot. Les arbres immenses qui autrefois dépassaient des nombreuses ouvertures pratiquées à ce niveau supérieur ont disparu sans même laisser de vestiges de leurs masses pétrifiantes, changeant l'ombre en ressource plus rare que la tanzanite. Au-dessus, l'étendue intimidante du sur-ciel n'est désormais plus entamée par un ultime rameau ou un espar intrusif et semble infectée par une nuance vaguement verdâtre. Selon May, cela pourrait résulter d'une composition atmosphérique planétaire modifiée en l'absence d'eau et de forme de vie, les longueurs d'onde

variables de la lumière solaire se dispersant différemment en conséquence. Le vieil homme, qui mâchouille un mollard plein du délicieux champignon fantôme que sa cavalière attentionnée lui donne comme des morceaux de sucre alors qu'ils continuent leur ridicule safari, ne conteste pas. Les lieues diurnes sont une soupe claire de péridot, qu'aucun nuage ou croûton ne trouble, alors que les lieues nocturnes sont plus claires qu'un glaçon et éclatent d'étoiles schématiques, de comètes dépliées. Sous les pieds de Snowy, les détritits granuleux et poudreux des forêts pulvérisées sont enfin épuisés, et le couple qui foule les siècles est surpris de découvrir que sous ce tapis de déchets organiques les planchers en bois de Mansoul ont complètement disparu. À un certain point de démarcation passé inaperçu, dans les millénaires gelés ou envahis par la végétation, les planches rabotées ont été remplacées par – ou sont alors redevenues – de la roche grossière et inégale, un promontoire large de trois kilomètres et constitué de chaux, de silex et de craie amalgamés aléatoirement, s'enfonçant dans un abîme inanimé où seuls perdurent l'astrophysique et la géologie. Les murs limitrophes de l'arcade sont à présent un amas lisse et igné de matériau-rêve déliquescents, encore suffisamment élevé pour masquer comme il faut les vestiges aplatis du Deuxième Borough qui perdurent au-delà des marges immenses du couloir. Tel un flamant rose momifié, Snowy progresse avec circonspection en évitant les nombreuses ouvertures aux contours irréguliers qui perforent le plancher minéral accidenté de l'ancienne passerelle. Sans les créatures animées qu'étaient les bijoux sinueux typiques du royaume inférieur vu depuis cette altitude, les trous donnent désormais sur des ouvertures irrégulières de désert nu. Rien ne bouge, rien ne respire, les greniers ont fini par perdre leurs souffles. Ils continuent à travers des aubes brunâtres, des jours verts, des couchers de soleil rouge-orange et des bandes onyx éclairées par la faux d'une lune exprimée sous forme de huit croissants entremêlés, une boule-puzzle argent. S'enfonçant plus avant dans les siècles des siècles vacants, ils occupent leur randonnée par des jeux qu'ils inventent, compilant des listes de choses qui ne sont plus, comme la conscience, la douleur, ou l'eau. Quand cette énumération les lasse, ils s'essaient à une variante en listant les phénomènes qui perdurent, comme la table des éléments périodiques, certaines espèces anaérobies de bactéries, ou la gravité. Cette seconde suite d'éléments, bien qu'étendue, est plus facilement épuisée que la première et par conséquent ne les distrait guère longtemps. Quand ils sont épuisés par leur déplacement perpétuel ou le sentiment inlassable de fin, ils somnolent sur la pierre sous un zodiac hyperbolique, l'homme nu étendu tel un tas de bâtons, un feu qui n'a pas été allumé, à côté du sac en peau de loup presque vide dans lequel il insiste pour que dorme la petite prodige. Au réveil, en foulant les vestiges de la nuit pour aller petit-déjeuner dans le sépia brûlant d'une aube aux couleurs changeantes, on pourrait presque les prendre pour une paire de bronzes censés représenter l'année ancienne et celle qui suit. La végétation n'étant plus qu'un souvenir et le souvenir lui-même oublié, la

vision qu'ont May et Snowy du couloir s'étendant devant eux n'est plus obstruée par des obstacles. Leurs facultés oculaires, magnifiées par la mort, devraient leur offrir une perspective illimitée sur le corridor éternel, lequel est rectiligne de par sa construction et complètement immunisé contre la courbure du monde terrestre en dessous. Toutefois, alors qu'ils avancent sur les chemins de halage du temps, tous deux constatent qu'ils sont incapables de voir au-delà d'un certain point dans la grande avenue devant eux. Ce phénomène, déduisent-ils, doit impliquer un tournant contradictoire dans la précision de fil à plomb de la géométrie de l'avenue, ou alors illustrer la bosse arrondie du continuum lui-même, leur ligne de visée limitée par le ménisque ventru de l'espace-temps. Plus loin, les cieux inaccessibles sont striés de bandes multicolores de nuit ou de jour, des bandes passantes se comprimant avec la proximité de l'horizon pourtant distant. L'Atlas flétri va de l'avant, tenace, emportant son blond fardeau dans les minutes désolées et les heures évacuées, réduisant leur réserve toujours inexplicable de Bedlam Jennies en chemin. Quand May signale deux taches distinctes dans le lointain, son grand-père est au début enclin au scepticisme, une attitude qu'il doit tempérer après avoir parcouru quelques semaines-terre de plus, quand les petits points, ayant enflé, se précisent en un homme et une femme vêtus d'habits 1920 à la mode, plus scandaleux à leur façon que n'importe laquelle des super-fourmis et des êtres nourris au soleil qu'ils ont rencontrés jusque-là. Le couple anachronique se tient là, sur l'avenue esquissée, observant patiemment la fillette extraordinaire et le vagabond du temps qu'elle chevauche dans leur lente approche, et Snowy remarque que le couple impeccablement vêtu se tient la main. De toutes les choses éteintes dont May et lui ont au préalable établi la liste, l'idylle et le sexe sont celles qui lui manquent le plus. Il pense à la façon dont

le véloce satellite terrestre bat de vitesse les nuages découpés en filets au-dessus du marché aux bestiaux, calé sur Snowy et la fille maigrichonne du patron du Blue Anchor, un chaperon céleste lors de leur première soirée ensemble. Il ne connaît pas encore très bien la ville hormis à travers un sens amalgamé de prémonition et de nostalgie, et n'a donc aucune idée de l'endroit où elle l'emmène. Le bouquet de purin sur la Victoria Promenade a quelque chose d'intime, et même s'il n'a pas vu Louisa pendant les six longs mois passés à Lambeth, il pressent avec certitude que quand la soirée sera finie il aura abaissé sa petite culotte sur ses gracieuses chevilles et aura également demandé sa main moite de sexe. Au-dessus, les étoiles de juillet sont des grains de diamants broyés par les moulins de l'espace et à ses côtés, amplifié par la nuit, le tic-tac métronomique de ses talons est une musique à laquelle il veut confier sa vie. S'exprimant à voix basse afin de ne pas dissiper l'atmosphère, il laisse son contrepoids chaud et exigeant sur son bras droit les entraîner tous deux dans la nuit proche de Cow Meadow, tous deux riant à l'insu du monde dans ces parages où la seule juridiction est celle de l'ombre

discrète. Pris dans la résine que dispense l'éclairage au gaz près des toilettes, deux ouvriers échangent un baiser hirsute et bataillent avec leurs boutons, tandis que des filles roucoulent dans le bruissement des buissons comme des poules faisanes nocturnes guettant la battue. Tout en murmurant, Louisa et son galant s'enfoncent dans la nuit suffocante tandis que tout autour un autre vendredi s'achève dans le clair de lune joyeux, la semence répandue et l'herbe tachée ; l'incomparable luxe éternel et argenté réservé aux chiens et aux pauvres. Se déroulant sur un pré plongé dans l'obscurité en un tapis gris comme de l'étain martelé, leur chemin les conduit sur un sentier de graviers à côté de la rivière qui gazouille, sinuant à l'est entre de grands arbres funéraires vers le lendemain matin. En amont, un reflet de lune gonfle ses joues vérolées et retient son souffle sous la surface clinquante mais ici, dominé par des conifères, un pont métallique enjambe d'obscurs torrents entièrement composés de bruits, un flot de syllabes métalliques comme de la menue monnaie tintant dans un puits à souhaits. À mi-chemin du pont grinçant, une brise détache une des mèches des cheveux terre de Sienne de Louisa, et dans son geste tendre pour la remettre en place leurs lèvres se collent l'une à l'autre telles des anémones de mer se chamaillant jusqu'à ce que Louisa dise : « Pas ici », et le conduise, aveugle, sur une île peinte de lumière d'étoiles qui bifurque sur les eaux précipitées. Usé par d'innombrables pieds jusqu'à son grès à vif, un sentier fait le tour du jardin. Ils l'empruntent jusqu'à la pointe de l'île, au début d'un pas qui s'efforce d'être mesuré, puis se dépêchant, puis riant alors que chacun cesse de feindre et se met à courir. La rive à l'herbe usée, façonnée par l'amour sur plusieurs siècles de doigts parfumés, a recouvert les empreintes des seins et des fesses de dix générations pour former un palimpseste dans les contours de la pente. Un sycomore accommodant déploie ses racines noueuses pour les joueurs de galipette, le courant se prend dans les roseaux raides et le ciel s'accroche aux cimes griffues des arbres. Debout, agenouillés, couchés, ils sombrent par étapes dans les trèfles écumants, leurs langues en joute et leurs mains bataillant avec les attaches, les élastiques. Son chemisier ôté et la camisole rudimentaire couleur chair déplacée, Louisa darde ses seins avec une nécessaire fierté, deux lionnes blanches magnifiquement vautrées sur la corniche au-dessus du creux de sa cage thoracique. En dompteur inventif et ambitieux sans fouet ni tabouret, il prend tour à tour leurs têtes dans sa bouche. Savoureux et sucrés, les tétons enflent comme s'ils allaient donner naissance à des fritillaires et Snowy et Louisa sont des gamins excités et haletants dans un cirque pérenne. Sous le dais de lin de sa jupe, des cuisses chaudes s'écartent comme une foule dense laissant passer une parade secrète, où ses doigts calleux ont le droit d'avancer par deux. Tels des clients hésitants, ils balancent devant l'entrée de velours, s'aventurent à l'intérieur avant de se retirer pour s'enfoncer encore, incapables de se décider. L'ourlet remonte comme un rideau et la petite culotte descend comme une lumière, et voici, enfin, l'animal exotique encore jamais vu ; voici la scène glissante où

exécuter le numéro. Tel un chat accroupi devant sa soucoupe, penché entre ses jambes, il lape et essaie de savourer en connaisseur mais au final se met à bâfrer comme un fort des Halles. Féroce ment rongée, elle s'épuise et crie, puis se lustre sous un choc accepté, un gnou abattu et frissonnant et quand il sort sa queue de son pantalon, elle est comme de l'acier, récemment forgée et prête à s'assouvir, immergée dans un grand ahan de vapeur. Elle tente maladroitement de le guider avec la main et il se jette en elle, une lente et exquise glissade sur une rampe huilée, s'immisçant dans la chaleur jusqu'à la ligne des eaux frisées. Le parfum de con et de rivière se pare d'une nuance acide et citronnée de mimosa et il s'enflamme, concevant leur furieux accouplement au sens technique, tous deux fonctionnant comme des éléments mobiles, lubrifiés et frénétiques, qui sifflent et cliquettent dans l'invisible machinerie du temps. Le mercure déborde de son bulbe et il éjacule en elle, décharge leur fille May dans un caniveau de Lambeth et leur petite-fille éponyme dans le char à fièvre. Il dégorge un millier de noms et d'histoires, répand Jack dans une tombe étrangère, Mick dans un entrepôt de barils et Audrey dans un asile. Il jouit de la peine et des peintures et de la musique d'accordéon, comme il sait devoir le faire, veillant ainsi à ce que dans plusieurs millions d'années, dans les ruines abandonnées du paradis

le dément nu et la jeune conscience qui le chevauche ralentissent progressivement leur allure alors qu'ils sont à environ trois jours géographiques des deux étrangers bien habillés, puis s'arrêtent, devant la fournaise trompeuse d'une autre aube post-organique. La femme, petite et bien proportionnée, porte une robe d'un vert bleuté et scintillant qui lui descend jusqu'aux genoux, avec des bas gris perle et des escarpins vert jade, ses cheveux auburn cascading sur ses belles épaules nues. Son compagnon a l'apparence d'un dandy de la fin de l'ère victorienne, vêtu de mauves récemment découverts et de violets mélancoliques, sa redingote immaculée surmontée d'un chapeau melon cabossé et incongru qui semble avoir été récupéré sur un mort. Se détachant sur l'éclat mandarine d'un lever de soleil composite, leurs nuances contrastées affectent une harmonie criarde comme on en voit parfois dans les rêves. À côté du couple, sur une nappe vichy étalée à même le sol de l'arcade pétrifiante, trône un tas appétissant de Galutins fraîchement cueillis. « Je m'appelle Marjorie Miranda Driscoll, et voici mon compagnon, Mr. Reginald J. Malon, et je dois dire que c'est un privilège de vous rencontrer tous deux. Vous figurez dans un livre que je suis en train d'écrire – j'espère que ça ne vous dérange pas – et nous avons creusé dans la jointure fantôme pour vous apporter à manger. Mais je doute que nous puissions continuer à le faire. Il ne reste plus grand-chose de Mansoul au-delà de ce point, aussi n'est-il plus possible de grimper jusqu'ici. J'ai bien peur que ce soit là la dernière ration, et je me suis dit que nous pourrions profiter de l'occasion pour faire les présentations et vous dire d'où venaient ces Bedlam Jennies. » Sa voix et son débit, bien qu'adultes et soignés, ont une

qualité rappelant celle d'une enfant qui s'est déguisée ou d'une actrice qui travaille encore son rôle, de sorte que Snowy suppose que ni elle ni son compagnon n'ont endossé depuis longtemps leur apparence actuelle. Le jeune homme semble particulièrement déconcerté par son costume flambant neuf, et passe un doigt critique à l'intérieur de son col montant amidonné, en crachant de temps en temps une glaire dédaigneuse d'ecto-phlegme, plus pour s'exprimer que dans un but décongestionnant. À leurs pieds, la pierre brute est humide d'une lumière citrus là où leurs ombres d'échassiers s'étirent, étroites, derrière eux, tels des élastiques atteignant la limite de la loi de Hooke. Après s'être serré la main, et une fois May descendue de sa monture, l'étrange quatuor s'assoit confortablement sur le carré de nappe pour un pique-nique frugal sous des cieux déserts aux aveuglantes nuances abricot. Chacun pose des questions en toute convivialité. May les interroge sur l'apparente dissolution en cours de ce monde supérieur, au-delà des lointains murs d'enceinte de l'avenue, et apprend qu'il ne reste plus rien ; même les Chantiers sont une coquille vide, leurs dernières portes dérobées rendues progressivement plus inaccessibles par l'effondrement permanent. Puis, la sage Miss Driscoll demande si Snowy et sa petite-fille, en tant que protagonistes de son deuxième roman à paraître, s'attendent à rencontrer le Troisième Borough quelque part entre ici et la fin du temps. Après un silence songeur, le vétéran aux cheveux blancs répond que non, il ne s'attend pas à une rencontre de ce genre. « Bien que, si nous ne le croisons pas d'ici là, au moins saurons-nous où il n'est pas. » La jeune auteure sort d'un sac cloche en satin un mince volume à la reliure toilée verte, incrusté d'une illustration dorée et dont le titre est Les Enfantômes. Il s'agit, ainsi qu'elle l'explique, d'un exemplaire de presse signé de son premier roman et elle serait très honorée qu'ils l'acceptent. Examinant le cadeau entre ses mains d'araignée de mer affamée, Snowy admire la reliure, et se demande tout haut si Mr. Blake de Lambeth n'est pas pour quelque chose dans sa fabrication. Leurs hôtes de fin du monde acquiescent, et Mr. Malon raconte avec le débit d'un jeune garçon excité comment sa promise et lui ont traversé tout l'Ultracanal depuis Doddridge Church jusqu'aux régions supérieures au-dessus de Hercules Road, pour avoir l'avis professionnel de l'ardent et pugnace poète. « C'était un type étonnant. Il m'a beaucoup plu. » Avec un enthousiasme égal, May raconte comment sa rosse dépenaillée et elles ont rendu visite au coriace visionnaire et à son épouse quand ils ont emprunté l'étincelante passerelle pour aller de Chalk Lane à la Jérusalem terrestre. « Quand nous les avons rencontrés, ils jouaient à Adam et Ève et se lisaient des vers de Mr. Milton dans le plus simple appareil. On aurait dit qu'ils faisaient ça souvent. » Miss Driscoll griffonne alors quelque chose dans un carnet couleur huître, mais quand ils lui demandent ce qu'elle note elle vire au cramoisi et explique qu'elle jette juste quelques brèves descriptions relatives au timbre et à la couleur de voix de l'enfant merveilleuse. « De la neige fondue s'efforçant d'être grave », c'est tout ce qu'elle leur laisse lire. « Ce n'est pas très bon. Il

est très probable que je change ça. » Ils partagent des anecdotes dans l'ambre stable de l'aube défunte puis mettent tous les Galutins restants dans le havresac de May et Snowy, ainsi que le livre offert, avant de faire leurs adieux. Superbe dans les feux de la défaite terrestre, le jeune couple s'éloigne main dans la main vers les marges reculées de l'avenue. Reprenant May sur ses épaules, Snowy se souvient combien

le monde semble danser de joie et répondre aux attentes et aux exigences de la jeunesse. À dix-sept ans, les arbres penchés par la bourrasque qui ponctuent ses nombreuses marches semblent l'implorer et Lambeth est son ornement, n'ayant de sens que dans son regard, Lambeth n'existe pas si lui, Snowy, est ailleurs. Les femmes du quartier ne dévoilent leur beauté qu'à son approche, une couleur qu'elles dégagent au-delà du spectre que perçoivent les autres hommes, visible uniquement du pollinisateur élu. Les haies se parent miraculeusement de seins sur son passage. Des nénuphars secrets s'épanouissent en fourrés de dentelle à son approche comme s'il était le printemps lui-même, débordant de chants d'oiseaux, sans cesse en érection devant la parade de jolis culs exceptionnels. Il a du sperme en lui à ne plus savoir qu'en faire et la planète qui orbite autour de son axe semble partager la même excitation érotique, lançant des ampoules, des appareils téléphoniques et l'annexion de l'Afrique du Sud en ruisseaux luisants sur le dessus-de-lit du monde. Les mains de l'histoire sont enfoncées dans des poches collantes, et farfouillent, l'Angleterre règne sur une période qu'elle confond avec le monde. Il devine, jusque dans l'ascendant de la reine Victoria, impératrice des Indes, tous les éléments d'un déclin futur, même s'il sait qu'il ne le verra pas forcément de son vivant. Il y aura du ressentiment ; des massacres pires qu'en Bulgarie ; des rébellions futiles à Satsuma contre le changement inévitable ; des goules vêtues de papier journal qui attendent un peu plus loin au bout du tapis rouge de l'empire encore partiellement déroulé. Se frottant en cadence contre l'ancien mur d'une allée indifférente, vêtu d'un grinçant plastron de fille et d'une étroite ceinture de jambes, il exulte dans le mécanisme, rejette sa tête en arrière et aboie aux étoiles et sait que les joies et les plaies de l'avenir sont déjà jouées. Debout sous l'averse drue dans South London, ce voyou de John Vernall, qu'on prétend élu, a conscience que toutes les gouttelettes individuelles sont en fait, dans leur chute abrupte, parfaitement immobiles, des fils de liquide continus qui vont des fronts orageux jusque dans la rue en longues paraboles à travers le temps solide. Vacillant tel un dieu hindou ou une photo stroboscopique parmi les filaments cristallins et statiques, seul le mouvement de son esprit dans la direction secrète en fait de la pluie. Seul l'involontaire élan en avant de sa conscience d'une demi-seconde à l'autre transforme les irascibles statues martiales dans la cour d'un pub en une échauffourée bruyante où les comptes sont réglés et les nez éclatés en fleurs de sang. Le processus de ses attentions change le ciel, mais sinon les nuages et le zodiaque restent figés. Les Elephant Boys, qui n'ont peur de personne, font

un écart quand ils déboulent de peur que sa maladie soit contagieuse, craignant de finir en araignées humaines plus aptes au vertical qu'à l'horizontal et délirant depuis le haut d'un toit sur les trous du cul, les bouées de sauvetage et la géométrie. Il marche au milieu des serpettes sanglantes qui fendent l'air des rixes, indifférent, tel un pigeon se pavanant avec insouciance parmi les sabots qui s'abattent et les roues qui broient. Les querelles et les rasoirs ne peuvent rien contre lui ; ne peuvent l'empêcher d'aller retrouver les tulipes et les miroirs, d'ici cinquante ans et dans une autre ville, un autre siècle. Il aimerait rencontrer un diable à ressort, un membre du clan fantôme qui florissait en ville lors de la précédente décennie, bondissant comme une puce par-dessus les granges et les tas d'ordures, leur haleine de feu se reflétant dans les lentilles circulaires de leurs yeux. Même s'il s'agit en fait de gaz de marais ou de fantômes de Pepper, de spectres de pacotille surgis à la faveur d'une vitre inclinée, il se dit qu'il trouverait un point d'ancrage plus facile dans cette clique scandaleuse qu'avec la banale compagnie qui emprunte les avenues et les ponts, prisonnière d'un monde-échiquier sans profondeur. Des boutons à vif éclosent dans les plis de son nez et la poussière se dépose sur la peau tendue entre ses doigts, un résidu noir laissé par la salive et l'incessante branlette. La bière est une couverture brune qu'il tire sur sa tête pour étouffer un monde enjôleur quand il ressent son âge tendre, quand sentir l'apocalypse à l'œuvre en chaque instant devient trop pour lui. Le soir, il entend les angles annonciateurs qui beuglent leurs féroces imprécations dans leur étrange langue explosée et il se blottit contre sa sœur loufoque, qui elle aussi les entend. « Ne pleure pas, Thursa. Ce n'est pas après toi qu'ils en ont. » Bien que ce ne soit pas exact, ses propos apaisent l'esprit de cathédrale de l'enfant de quinze ans frêle comme un oiseau, du moins jusqu'à ce que les bâtisseurs qui ont engrossé le soleil dansent sur le toit, chaussés de bottes-foudres et gueulent leurs ordres terribles. Ils en ont après tout le monde, c'est ça la vérité nue, mais ils réservent leur énergie pour ceux qui ne sont pas sourds à leurs voix dérangeantes, surtout Snowy. Parfois, il cherche un réconfort dans les quartiers chauds, parmi les millions de lampes et les cuisses de cancan de Highbury avec tous les autres freaks et acrobates, et même là-bas il entend l'ouragan de leurs remontrances lui dire de coucher avec cette femme et pas celle-ci, lui dire de parcourir quatre-vingt-dix kilomètres au nord-ouest ou trente mètres directement vers le haut. Spontanément, ils lui montrent des tableaux de son tunnel charnel, là où il se fraie un passage dans l'avenir. Il y a un mariage dans une belle salle avec un bâtisseur qui regarde depuis la crête d'un toit. Il y a une fillette qui naît puis qu'on emmène, et même quand elle est morte, quand tous et toute chose sont morts, il sait que

le vieux cheval de guerre charge, nu, sur une ultime grand-route, une enfant sur ses épaules sous des galaxies qui migrent progressivement. Les voyageurs de l'apocalypse s'arrêtent de moins en moins souvent le long du ruban rocheux et morne pour camper et manger leurs rations magiques qui

diminuent, recrachant les pépins oculaires dans l'espoir de faire prospérer des colonies de Galutins dont ils pourront se repaître si jamais ils repassent par ici. Quand ils sentent le sommeil, Snowy opte pour une couche de pierre et protège de sa carcasse neuve l'enfant qui marmonne dans son sac en peau de loup tandis que l'espace et le temps se délitent lentement au-dessus. Le jour, il est clair que la Terre est de nouveau recouverte de nuages, un film ocre et convolutoire qui selon May serait du chlore mélangé au méthane. La nuit, la demi-lune se multiplie en une abstraction Art déco tout enguirlandée de vapeur, sa lumière formant une tache auréolée spectrographique sur le filtre en papier du soir. Tout ce changement et cette distance, pense Snowy, et ils n'ont pas quitté les Boroughs. Little Cross Street et Bath Passage sont encore là en bas sous eux quelque part, mais dans un état de détérioration chimique et géologique. Ils continuent. Quand le sac de Pommes folles est enfin quasiment vide, ils font l'expérience de ce qui ressemble au début à un mirage né de la faim, une étrange illusion-miroir des atmosphères de la grande allée : déboulant le long de l'allée nue dans leur direction depuis l'extrémité arrive un vieil homme avec un bébé sur ses épaules. Le reflet est si précis que les voyageurs s'attendent presque à une collision imminente avec quelque monstrueuse vitre jusqu'ici invisible, qui après un KO laissera un daguerréotype de leur impact écartelé imprimé sur le verre en résidus de plume. Ils sont donc surpris quand leurs doubles se révèlent être aussi substantiels qu'eux-mêmes ; se révèlent en fait être eux-mêmes de retour de leur périple légendaire. Les deux May descendent et se donnent l'accolade tandis que les deux vieux se serrent juste la main, l'air bourru. « Bon. Et comment ça s'est passé, alors ? » « C'est difficile à dire. J'ai comme l'impression que la fin des temps ressemble au dernier jour d'un trimestre scolaire, quand les règles non essentielles sont un peu moins contraignantes et que des infractions paradoxales mineures sont parfois autorisées. » « Vous avez donc atteint la fin des temps ? » « Oh, absolument, mais vous reconnaîtrez qu'il ne serait pas correct de notre part de donner autre chose que de chiches détails. » « Vous ne voulez pas trop forcer votre chance avec le paradoxe et tout ça ? » « C'est cela, exactement. Mais je peux vous dire que côté Galutins ça se passera très bien. À quelques semaines à l'ouest d'ici, nous sommes passés récemment par l'endroit où vous recrachez bientôt vos dernières graines, et il y a un joli carré de fleurs-fées déjà établi. Un peu plus loin vous en verrez un autre, qui résulte probablement des yeux recrachés de la colonie juste mentionnée, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous atteigniez le point où je suis maintenant et que vous soyez en train d'expliquer tout ce micmac à un type légèrement plus jeune. J'ai comme idée que notre comportement est contrôlé par les Bedlam Jennies, afin qu'elles puissent propager leur espèce jusqu'aux limites mêmes de la durée de l'espace-temps. » « Dit comme ça, ça semble une idée fort étrange, mais après réflexion je reconnais que ça renforce notre motivation à visiter la fin des temps, alors que jusqu'à présent il s'agissait seulement de découvrir si une telle chose

nous attend là-bas ou pas, et si oui à quoi ça ressemble. » « Oh, ça vaut le coup d'œil, vous pouvez en être sûrs. Entre-temps, bien sûr, la masse des choses a disparu et emporté avec elle toute la gravité. De même, les forces nucléaires se sont retirées et assoupies, mais néanmoins, pour une chose à ce point dénuée de substance, c'est un spectacle très substantiel. Enfin bon. Nous nous sommes suffisamment attardés, et je ne crois pas me rappeler que notre conversation se soit prolongée nettement plus avant que ça. Puis-je suggérer que nous prenions chacun notre enfant sur les épaules, en veillant à ne pas les intervertir, ce qui causerait une controverse insoluble, à la suite de quoi nous suivrions chacun notre propre chemin, ainsi que j'ai souvenir de cet incident intrigant mais en rien malvenu. » Les deux May, qui ont discuté calmement pendant tout cet échange, sont hissées de nouveau sur leurs étalons respectifs. Après des adieux étonnamment poignants, les deux duos reprennent leur voyage, leurs pieds nus battant le pavé usé de l'avenue, se dirigeant dans des directions opposées sur leur fil tendu à travers le temps et quelques heures à peine plus tard ils sont invisibles l'un à l'autre. Progressant inexorablement vers la fin de toutes choses, la fin même des fins, celui qui autrefois s'appelait Snowy demande à sa passagère ce qui s'est dit entre elle et l'autre May lors de leur rencontre inattendue. « J'ai veillé à me rappeler tout ce qu'elle m'a dit afin de pouvoir le redire correctement quand je serai elle. La chose la plus importante qu'elle a dite, c'est : "Nous sommes revenus de Jérusalem, où nous avons trouvé ce que nous ne cherchions pas." Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire, mais elle a juste secoué la tête et n'a pas voulu m'en dire davantage. » En avalant les derniers et rudes kilomètres les séparant de l'achèvement, Snowy réfléchit à ces propos. Hormis le vague soupçon que ce commentaire puisse avoir un lien avec le professeur Jung, celui-là même qui a échoué à comprendre Lucia Joyce, il n'est pas plus près d'une solution quand lui et sa cavalière atteignent l'étendue paradoxale de Galutins annoncée par leurs futurs moi. Ils mangent consciencieusement la fin de leurs rations, recrachant les jolis yeux avant d'aller cueillir un plein sac des fleurs mûres que ces graines feront pousser ou ont déjà fait pousser. Tout en dégustant ces impossibilités, le vieil homme se rappelle

sa première rencontre avec la nourriture que mangent les fantômes, alors qu'âgé de douze ans il s'est saoulé à la bière pour la première fois, une cruche remplie à ras bord qu'il a piquée chez lui et vidée prestement dans les ruelles puant la fornication de Lambeth. Plein de hardiesse et de poison, il rase les murs du vieux Bethléem et s'arrête en voyant une couleur danser juste au-dessus des dalles noires. Telles des formes flottantes derrière les paupières se cristallisant en images cohérentes quand on va s'endormir, de même le chatolement prismatique se résorbe en une coterie immatérielle de minuscules femmes dans le plus simple appareil. Entre les plis de bière et d'obscurité, il admire leurs seins et leurs cons, car il n'en a encore jamais vu, et il n'en croit pas sa chance. Les femmes vacillent et le bruit qu'elles font ressemble au

début à des voix riantes, puis au bout d'un moment ce bruit semble se fondre dans un gémissement haut perché à la périphérie de l'audition du jeune ivrogne. Il reste là, une main appuyée contre la pierre moussue du montant de porte de l'asile, se demandant confusément si ça veut dire qu'il va mourir, et il n'est pas rassuré quand des passants semblent se moquer ou critiquer son évidente ébriété tout en foulant ou écartant du pied la brume de poupées nues qui bambochent à leurs pieds. Il comprend non sans un pincement d'inquiétude que ces chimères ne sont visibles et audibles que de lui, peut-être une vision présageant son propre internement dans l'institution contre laquelle il s'appuie actuellement, en apprenti insensé au service de son père ici interné, tous deux complètement givrés. Ravalant une salive chaude, il pense au patient qu'il a vu lors de sa dernière visite avec sa sœur, vieux et le visage croûté à force de s'être cogné volontairement la tête contre une porte. La gnôle dérobée et la bile brûlante jaillissent de la gorge de John Vernall et il vomit copieusement sur les petites personnes aux ailes de tulle qui tourbillonnent, indifférentes, autour de ses chevilles. Ondulant comme des algues dans l'eau, les nymphes transparentes ignorent les éclats de chair de poisson de son repas, à moitié dissous et fumants, et continuent leur danse suave comme si une brise ou un courant plutôt que la volonté les animait. La sueur ruisselle sur son front. Des fils de bave de trente centimètres pendent en tremblant de sa bouche béante, sur son menton affaissé, et la chaussée humide brûle de mille filles. Leurs visages parfaits et blanc-rose sont identiques et lui font penser à des souris en sucre, les traits inexpressifs et figés sans plus de sentiment humain que s'il examinait une espèce d'insecte au camouflage ingénieux, d'horribles pensées scarabées dissimulées derrière le glaçage de leurs yeux. Cette simple idée précipite une deuxième gerbe de vomi et les minuscules femmes indifférentes, qui se tiennent dans son vomi écœurant comme si elles prenaient une douche de cristal liquide, en occasionnent une troisième. Il a vaguement conscience que d'autres passants sont attirés et se prépare à de nouvelles moqueries, mais finit par lever les yeux quand la chose tarde à se produire. Même à travers le filtre de ses sens chahutés, il comprend aussitôt que quelque chose cloche chez les badauds qui approchent. S'approchant sans se presser dans la rue mal éclairée au gaz, deux hommes et une femme, mal habillés et complètement dénués de couleur, semblent sculptés dans la fumée. Ils discutent avec animation mais le son de leur conversation est étouffé, comme s'il était lointain ou comme si John avait de la cire dans les oreilles. Le trio s'arrête devant lui et le regarde, mais d'un œil moins critique que les passants nocturnes. Un des hommes dit quelque chose à la femme âgée et bizarrement habillée, apparemment en lien avec le voyou ivre, mais le son ne lui parvient pas. Il frissonne à présent, couvert d'une sueur glacée, et s'aperçoit, déçu, que ces nouveaux venus discrets sont tout aussi incapables de voir les fées qui pirouettent dans sa gerbe que leurs bruyants prédécesseurs. Autre chose, toutefois, semble avoir attiré leur attention : argentée et grise comme un daguerréotype, la vieille, avec ses jupes

et son bonnet démodés, désigne à présent le haut de la colonne contre laquelle est avachi le garçon. Ses lèvres remuent comme derrière une vitre, ses propos audibles seulement de ses deux compagnons monochromes, dont l'un s'avance maintenant et tend la main pour prendre quelque chose sous la saillie usée du chapiteau de la colonne. Ce faisant, un de ses bras noirs traverse le bras tendu et tremblant de John comme s'il n'était pas là. L'homme, grand et grêle, semble arracher quelque chose de flou et indistinct aux grilles de l'asile, et simultanément les jolies figurines vacillent telles des flammes de bougie. Le bourdonnement strident qu'il a pris au début à tort pour leur voix se change en un sifflement exaspérant puis s'interrompt brutalement, sur quoi les danseuses pygmées disparaissent en poussière constellée et il se retrouve à fixer une flaque du contenu récent de son estomac sur laquelle se posent déjà quelques mouches iridescentes. Le grand spectre s'empare de quelque chose, une sorte de pieuvre sombre et grouillante, une hydre, dont il arrache les membres qu'il partage avec ses collègues fantômes tandis que le trio s'éloigne lentement. N'en pouvant plus, le jeune rebelle ferme les yeux. Les formes liquides nées de cette nuit secrète sont des étoiles buissonnières au-dessus d'un sentier qui se déploie sans cesse et sur lequel

le sac d'os avance inexorablement, bossu de naïveté. L'avenue désolée qui disparaît sous lui est dépourvue de toute caractéristique hormis les amas bienvenus de Bedlam Jennies qui défient la chronologie, de sorte que ces oasis, nées du lit rocheux à intervalles grossièrement millénaires, deviennent la seule horloge ou calendrier des voyageurs. Même les ouvertures qui donnaient jadis sur le Premier Borough terrestre ont presque toutes disparu, comme cicatrisées par ce qui ressemble à des sédiments volcaniques, et hormis des drames célestes qui se déroulent à la cime des arbres, de nuit comme de jour, leur expédition est calme. Lors de rares pauses, ils se lisent des chapitres du livre de Miss Driscoll et tentent de calculer, d'après les configurations du ciel, à combien de milliards d'années ils sont de chez eux. Snowy dirait deux mais May semble relativement certaine que c'est trois. Dans les étendues nocturnes de leur périple dans l'au-delà, le firmament semble grouiller d'hyper-étoiles, beaucoup plus qu'avant. L'enfant instruite suppose que cette profusion stellaire résulte de la collision entamée par la Voie lactée avec un autre corps astronomique, très probablement Andromède. Sa théorie est corroborée après soixante-dix ou quatre-vingts autres carrés de Galutins, quand l'obscurité incommensurable au-dessus d'eux devient un chaos de soleils percutés, un ballet catastrophique aux proportions mathématiques. L'effroyable pivot de cette performance est une lutte à mort entre deux champs de néant, des immensités affamées qui selon May sont tapies, invisibles, au cœur de chaque système d'étoiles, leur masse effrayante censée faire tourner les précieuses nébuleuses. Les sphères de ténèbres sont rendues visibles par des halos argentés irradiants, composés de ce que l'enfant de dix-huit mois croit être des rayons X se déployant pour remplir les

cieux, les auras jumelles se chevauchant dans un épouvantable moiré d'annihilation. Un examen approfondi révèle que les deux monstruosités arborent des ceintures-trophées de poussière accumulée à partir des corps célestes impuissants qu'elles ont fait tourner à des vitesses inconcevables puis fracassés les uns contre les autres, les pulvérisant sous le choc. Inexorablement, les sombres géants se dirigent l'un vers l'autre, des empereurs cannibales inébranlables dans leur détermination à s'entre-dévorer ici dans l'arène d'un cosmos en ruines. S'efforçant de ne pas regarder le spectacle dérangeant au-dessus d'eux, Snowy et sa petite-fille continuent. Des années sont foulées par milliers. Les absences contradictoires qui président sur ce sentier dépouillé semblent tenter une extraordinaire fusion en un unique colosse photophage, avec les étoiles chamboulées autour s'arrangeant progressivement en une nouvelle galaxie unifiée que Snowy baptise Lactedromède mais que May appelle la Voie Andy. Les voyageurs persèverent, et s'amuse à donner des noms aux constellations méconnaissables, des signes du zodiaque pour une époque sans naissance : le Grand Chrysanthème, la Bicyclette, la Petite Vagabonde. Ils continuent, en remarquant que la boule de feu autour de laquelle tourne la planète est nettement plus grande, un effet qu'on ne peut plus attribuer aux caprices atmosphériques. L'engorgement de l'orbe or blanc empire, et quand ils ont parcouru environ un autre million d'années il n'y a plus au-dessus d'eux que l'enfer d'un horizon à l'autre. Mercure et Vénus ont déjà été absorbées par le sanglant ballonnement solaire. Pendant une distance qui semble infinie, le duo intrépide voyage dans les flammes, ne s'arrêtant que pour dormir sur des braises qui palpitent d'un éclat rouge et transparent même à travers l'ectoplasme de leurs paupières. Tous deux reconnaissent que somnoler sur une couche ardente est contraire à l'instinct humain et offre par conséquent peu de chances de répit, même si bien sûr ils ne sont pas plus troublés par la chaleur apparente que par le plancher glacé qu'ils foulaient il y a de ça une éternité. À leur grand soulagement, les fruits-fées qui les nourrissent semblent indifférentes à ces changements de température, et lors de leur prochain arrêt ils découvrent une vaste colonie de délicieux Galutins qui poussent à même le brasier du sol. Quand May et Snowy se sont enfin habitués à l'incessante conflagration si bien que les paysages pyrotechniques n'ont plus besoin d'être commentés, il leur faut d'innombrables siècles avant de comprendre que le vieux soleil bouffi diminue régulièrement dans la longue et triste séquelle de sa folie infanticide. Une distance quasi incalculable plus tard, le soleil a été réduit à une braise de mégot, et s'éteint dans l'obscur caniveau de l'univers. Ayant conscience qu'ils assistent à la mort du jour, le vieil homme et l'enfant continuent leur excursion dans une nuit immortelle que rien ne soulage. Comme ils progressent, l'obscurité au-dessus d'eux expulse ses dernières lumières quand même les étoiles s'éteignent, Arcturus et Algol mouchées toutes deux comme des bougies ou alors relogées par un univers en expansion continue dans un lieu reculé au-delà de la courbure de l'espace-temps ; au-

delà de l'horizon du continuum et bien trop loin pour que la lumière puisse leur parvenir. Naviguant sans rien voir, ils évoluent dans un paysage dont les contours sont piqués d'argent. Finalement, désorienté par sa propre durée, Snowy se demande si toute cette aventure n'est pas qu'un délire fabuleux de plus, jaillissant momentanément dans son esprit dérangé alors

qu'il part de chez lui, de Fort Street, sans trop savoir en quelle année on est ni où il habite. Perdu, il s'aventure dans Moat Street, se souvient qu'autrefois la rue était pleine d'eau et se demande quand ils l'ont asséchée. Les poissons avaient dû offrir un horrible spectacle, à se débattre et asphyxier dans les caniveaux. Tout change si vite ces temps-ci, tout disparaît et devient autre. Suivant un chemin de moindre résistance, un pli éprouvé dans le dédale des rues, il remonte Bristol Lane puis descend Chalk Lane où des pavots saillent d'entre les fissures brun-or du vieux mur de calcaire de l'ancien ossuaire. Sur l'autre trottoir, la peinture turquoise de l'enseigne du Blue Anchor pèle et se détache sous le soleil perçant du mercredi, chaque détail de sa surface croûteuse souligné de feu. Il sait qu'il y a une jolie fille derrière le comptoir là au Blue Anchor, la belle Louisa avec laquelle il a tiré son coup à Beckett's Park il y a peu. Il espère juste que sa bourgeoise n'en saura rien. Sous un nuage fuyant de vague culpabilité, il s'enfonce dans l'été, se dirigeant vers Black Lion Hill et Marefair au bout de la rue pommelée. Des chevaux de trait se saluent d'un hochement de tête sur les pavés aveuglants et il se fraie prudemment un passage entre eux jusqu'au terrain du sanctuaire devant Peter's Church tandis que les monstres éboulés de ses murs le fusillent du regard. Quand il emprunte une étroite allée à l'arrière du bâtiment, la chapelle saxonne lui paraît brûler d'importance et de sens comme s'il la regardait pour la première ou la dernière fois, et dans Narrow Toe Lane il s'aperçoit que les larmes lui brouillent la vue même s'il ignore d'où elles viennent et les a oubliées quelques mètres plus loin. Des cumulus blancs glissent sur le ciel tels des crachats écumeux au-dessus de Green Street. Sous ses pieds, les pavés de York arborent les cicatrices d'anciennes rivières, des empreintes de doigt fossiles laissées, il suppose, il y a de ça plusieurs centaines de millions d'années quand seuls les trilobites et les ammonites vivaient dans cette petite allée de maisons mitoyennes, se faufilant en se tortillant pour s'assoupir sur leurs perrons pendant les chaudes soirées du Précambrien. Les bâtiments ancestraux, accroupis et las, adossés les uns aux autres, dégagent une aura de familiarité, et il lui semble qu'il a de la famille ici. N'a-t-il pas une fille qui habite quelque part dans le coin, une fille du nom de May ? Ou est-ce May qui est morte de la diphtérie quand elle était encore bébé ? Snowy passe d'un pas pesant devant une série de portes en bois mal jointées, leur numérotation allant jusque dans les quatre-vingt, et en trouve enfin une qu'il reconnaît tout au bout, Elephant Lane, là-bas, juste à côté de l'entreprise de bâtiment à la grille peinte. Noircissant lentement, le vieux bouton de porte en cuivre se tortille à contrecœur dans sa paume suante puis cède. Le lourd montant noir

tourne dans un gémissement sur ses gonds et révèle un passage, son faible éclairage et son obscurité brun thé se fondant dans les sens du vieil homme avec son fumet de bouillon d'humidité montante et de chair affaissée. Il voit les odeurs humaines, sent la lumière et ne se rappelle pas avoir jamais agi autrement. Refermant la porte derrière lui sans regarder, il traverse le couloir encombré, lance un bonjour flottant dans l'obscurité tapie jusqu'à mi-escalier, mais l'obscurité en a manifestement assez de lui, comme tout le monde, et elle ne répond pas. Il n'y a personne, ce que son entrée dans le séjour silencieux confirme, à part un chat, sans doute Jim, assoupi devant l'âtre éteint, et trois mouches vertes dont il ignore les noms. Une fenêtre donnant au sud étend ses échelons de lumière dans la pièce en portions strictement rationnées, étalant un miel jaune sur le renflement satiné d'un vase ou le long de la courbe vernie du couvercle du piano et soudain il se rend compte qu'il connaît déjà tout ça, le chat, les fleurs, l'angle du soleil, les trois mouches anonymes. Il a connu ce moment toute sa vie, jusqu'au détail, le plus insoutenable détail. Une part de lui a toujours été là dans ce cube à moitié éclairé tandis qu'il était en train de vaciller sur les tuiles de la mairie et de marcher en transe jusqu'à Lambeth, d'aller voir son père à l'asile, de copuler sur la berge ou de vomir sur les petites fées. De même, il sait qu'il est encore là dans tous ces autres endroits en ce moment même en train de faire toutes ces autres choses, toujours en équilibre au bord de ce toit. Il titube à présent sur le tapis moucheté devant l'âtre, enfin saisi de vertige devant le précipice de sa propre continuité. Épuisé par tout cela, il se laisse tomber dans un fauteuil délabré, et la lumière de la fenêtre derrière lui change ses rares cheveux en phosphore. Le chien enchaîné dans son ventre émet un grognement de reproche et il ne sait plus quand il a mangé pour la dernière fois, ainsi que tous les autres détails vitaux. C'est là qu'il meurt, comprend-il. Ces murs qui l'entourent sont ses derniers murs et le monde au-delà de ce carré de tapis est un monde qu'il ne foulera plus. Il se sent loin de sa propre charpente grinçante, affamé et endolori dans ce fauteuil, comme si tout ce qui se passait se déroulait sur la scène d'un théâtre, un dernier acte bien connu et répété ligne à ligne, nuit après nuit ; la vie est le rêve récurrent que font les morts. Le vieil emmerdeur ne sait plus s'il est encore là, les mouches anonymes anticipant impatiemment son trépas, ou s'

il court dans la nuit ultime qui n'a pas d'aube avec sa petite-fille morte qui lui tire les oreilles pour le faire avancer. Au-dessus, le vide se désorganise. La chaleur disparaît, encore présente dans ces vestiges que sont les cœurs réactifs des halos cosmiques, de vastes accumulations de matière noire que seule rend visible la pulsation décroissante de l'infrarouge jusqu'à ce que cela aussi cesse. Le métronome assourdi des pieds nus sur la pierre les accompagne dans des situations où l'obscurité universelle et le froid sont rendus inséparables ; où le noir est juste la couleur du froid. Envers et contre tout, ils avancent, en derniers spectres de l'espace-temps, courant aveugles vers une limite qu'ils sont les seuls à connaître, s'étant déjà croisés eux-mêmes lors de leur retour. C'est la seule certitude à laquelle ils se

raccrochent à travers les distances infinies et sans lumière, et ce n'est que lorsqu'ils commencent à douter même de cela que depuis son perchoir May signale une tache de lumière au point de fuite de l'avenue évanescence. Le temps qu'ils parcourent quelques millénaires, cette fragile étincelle a enflé pour contenir les cieux vides dans leur totalité, une couronne-papillon scintillante d'un horizon à l'autre, un ensemble de nuances marbrées et changeantes dont les deux pèlerins ont presque oublié les noms. Se dressant contre cet éblouissement là où la route semble s'achever brutalement dans un néant iridescent, apparaît ce qui ressemble à une unique silhouette de hauteur et de taille inhabituelle, postée comme si elle attendait patiemment que Snowy et sa petite-fille l'atteignent. Les deux aventuriers sentent les poils se dresser sur leur nuque tout en arrivant simultanément à la même conclusion eu égard à la probable identité de la forme obscure. Ils ont jusqu'ici tous deux réagi avec une désinvolture savamment dédaigneuse à l'idée que leurs pérégrinations puissent aboutir à une telle rencontre, mais maintenant que sa réalité est presque devant eux, le vieil homme et la fillette sont tous deux en proie au doute et, pour la première fois, à la peur. La voix de May près de son oreille est un murmure hésitant. « Tu crois que c'est lui ? » Sa propre réponse est rauque et étranglée, un rôle retenu qu'il n'a encore jamais entendu. « Oui, je suppose que oui. J'avais plein de choses à lui dire, mais j'ai tellement les chocottes que je ne me souviens plus de quoi il s'agit. » La confrontation qu'ils ont secrètement attendue et redoutée, bien qu'étant une perspective terrifiante, est nettement moins intolérable que l'alternative consistant à rebrousser chemin et à revenir sur leurs pas. Ils continuent d'approcher de la forme inévitable qui se dresse à la conclusion de leur chemin, nus face à cette présence, et John Vernall ne sait plus trop quel segment de sa continuité-chenille il vit en ce moment. Tous ses moments tombent sur lui en un tas contemporain, une fugue aussi complexe et troublante que les compositions de sa sœur Thursa, lui donnant le sentiment encore inconnu qu'

il est sur le point de rencontrer son créateur. Catapulté de son fauteuil par la peur que la mort le surprenne assis il se lève et vacille dans la pièce encombrée à laquelle a été réduit son univers. Réveillé par cette soudaine agitation, le chat soupèse la situation et décide de sortir par la fenêtre, à moitié ouverte, sautant du rebord sur le mur du jardin puis sur le récupérateur d'eau de pluie avant de descendre par degrés dans la cour encaissée. Les mouches essaient de le suivre mais rencontrent l'obstacle insurmontable des vitres frustrantes. Vacillant, une main crispée sur le bras du fauteuil, Snowy apprécie à sa juste mesure l'élan niché derrière cet exode animal : la pièce humide et chargée, avec ses rayures de patinoire sur le vernis du buffet et des fruits dorés qui s'affaissent dans leur bol ; c'est la fin des temps. Qui aurait pu croire que ce serait aussi petit ? Son regard embrasse cet ultime décor alors qu'il essaie de faire le plein de détails et de se repaître une dernière fois de leur sens, puis finit par se poser sur le manteau de la cheminée où luit quelque chose

d'intrigant. Le pas hésitant qu'il fait en avant vers l'âtre pour mieux y voir est aussi nerveux que ceux qu'il faisait sur les toits glissants de sa jeunesse. L'objet qui a attiré son attention se révèle être un médaillon, un saint Christophe qu'il croit être celui qu'il portait lors de ses marathons entre Lambeth et les Boroughs il y a longtemps. Il le prend dans sa main tavelée et tremblante, oubliant aussitôt qu'il a agi ainsi alors que son attention erratique se porte soudain sur le type décrépît qui le fixe depuis le miroir au-dessus de la cheminée. Quelque chose dans les traits hagards de ce dernier lui dit quelque chose, et il suppose qu'il s'agit de Harry Marriot, le voisin. Il a l'air beaucoup plus âgé qu'avant, mais ça fait un bail qu'il ne l'a pas vu. Levant la main qui contient le talisman religieux, Snowy adresse un signe de bienvenue à l'autre type, obscurément rassuré quand le même geste lui parvient en réponse. Il est content que Harry, au moins, semble ravi de le voir. Scrutant ce qu'il croit être l'intérieur au mobilier identique de la maison voisine, il remarque ce qui semble être une fenêtre sur le mur du fond. Il a ainsi une vue d'un autre domicile de Green Street avec encore un autre vieux dedans – peut-être Stan Warner qui habite un peu plus loin, en train de regarder dans l'autre direction et faisant signe derrière une vitre plus grande à ce qui pourrait être Arthur Lovett, un autre voisin. Se retournant pour regarder derrière lui, Snowy aperçoit l'ouverture sur le mur du fond de sa propre pièce qui donne sur une procession similaire de vieux bonshommes aux cheveux givrés dans des salons reculant à l'infini. Il semble être coincé dans une file de vieillards attendant leur trépas, se saluant tous aimablement, leurs espaces domestiques respectifs se reconfigurant en un unique tunnel. À croire qu'

il se trouve dans un canal relativement étroit d'une longueur quasi infinie, enfin suffisamment près de la forme imposante qui barre son chemin pour voir qu'il s'agit en fait de deux géants de deux mètres soixante-dix qui se tiennent épaule contre épaule. Tous deux sont pieds nus, vêtus de robes de lin blanches, et chacun tient une canne de billard proportionnée à son incroyable taille. La silhouette de gauche a les cheveux de la même couleur que ceux de Snowy ; il reconnaît en elle le champion de trillard de Mansoul, le Grand Mike. Son acolyte aux cheveux bouclés et à la barbe-brun roux a des yeux vairons, l'un rouge, l'autre vert. Ce dernier se gausse alors que le duo humain approche en tremblant. « Non mais regardez la tête qu'ils font ! À croire qu'ils s'attendaient à voir le Troisième Borough ! » Perchée sur son aïeul, May plisse son front lisse en une expression méfiante. « C'est bien possible. Mais n'es-tu pas Asmodée, le trente-deuxième esprit ? Pourquoi es-tu habillé comme un Maître Bâtitteur ? » L'ancien démon hausse ses sourcils hirsutes en feignant la surprise. « Parce que c'est ce que je suis. J'ai purgé ma peine et retrouvé mon ancien boulot. À ce stade du temps », il désigne l'arrière-fond spectrographique englobant le cosmos, « tous les comptes sont réglés et les chutes sont derrière nous. Le passé est le passé, non ? Puisqu'ici tout est passé. » Tandis que la fillette médite ces propos, son grand-père retrouve

« Pourquoi Dieu n'est-il pas là, et à quoi riment toutes ces lumières et ces couleurs ? » Il crie dans la pièce vide, incapable désormais de comprendre ses propres propos. Les pensionnaires des autres salles mal éclairées semblent aussi agités que lui, ils agitent tous leur saint Christophe et posent les mêmes questions insondables en un ronflement exaspérant. Son monde s'écroule en pièces de puzzle incompatibles tandis que noms et significations se dispersent et disparaissent avec le reflux de son haleine hachée. À peine conscient de son corps ou de son identité, il éprouve un lointain serrement dans son ventre qui lui rappelle qu'il a faim. Il devrait manger quelque chose, si seulement il pouvait se rappeler ce qu'est la nourriture. Les lieux tournent, les éléments du mobilier tournent autour de lui comme des chevaux de bois, et il se dit que quand il courait sur la longue route du temps avec sa petite-fille sur ses épaules, ils survivaient en mangeant des fleurs constituées de femmes minuscules. Snowy remarque un vase plein de superbes tulipes sur la table alors que celle-ci glisse dans l'orbite foraine qui l'entoure, et il lui semble que les fruits-fées et les fleurs sont une seule et même chose. De sa main libre, que ne gêne pas la médaille déjà oubliée, il entreprend avec avidité de fourrer des pétales dans sa bouche tandis que les autres vieillards dans les pièces adjacentes l'imitent tous bêtement. S'étranglant de gloire il est ailleurs, et un démon tout de blanc vêtu lui dit

« Oh, il est ici, t'inquiète. Ou du moins, ici est lui. Les feux d'artifice que tu vois sont ce qu'il reste après que la gravité et les forces nucléaires ont cessé. Il ne reste plus que l'électromagnétisme. » Snowy grogne. « C'est tout ce qui nous attend, alors ? Mais nous avons parcouru un si long chemin. » Le démon réhabilité sourit et secoue la tête. « Pas vraiment. Vous n'avez pas encore mis le pied en dehors des Boroughs. Vous avez juste couru sur place pendant plusieurs milliards d'années. » Derrière les deux colosses se trouve le précipice qui marque la fin de la route en voiles cascades de brillance. Se dressant sur cet horrible bord de falaise en guise de borne, il voit la croix de pierre qu'il se rappelle avoir admirée dans le mur de St. Gregory. Une colonie de Galutins mûrs et succulents a poussé tout autour. Sa bouche se remplit de salive-ectoplasme mais

il n'arrive pas à déglutir, sa gorge filandreuse est obstruée par d'étonnantes couleurs pascales. Dans leur suite infinie d'appartements parallèles, il remarque que tous les autres vieux habitants masculins de Green Street s'en sortent aussi mal que lui, marchant en cercles avec leurs yeux globuleux et des miettes claires de tulipes mastiquées qui changent leur barbe hirsute en tablier de peintre. Ce n'est vraiment pas de chance que tous soient dans cet état au même moment, alors qu'en temps normal ils comprendraient ce qui se passe et iraient les uns chez les autres pour s'entraider. Il respire un bouquet, il

respire une couronne, la panique dans ses poumons se répand dans son cœur. Il sent quelque chose d'enfermé dans son poing gauche mais a oublié ce que c'était, et tout ce temps

il attend que le bâtisseur lui dise quelque chose de vital et de définitif. Enfin le Grand Mike se tourne pour demander : « Vernalimt ches thu ? » Vernall, quelle limite cherches-tu ? Pris au dépourvu, Snowy réfléchit puis répond. « La limite de mon être. » Ici, le titan lui décoche un regard compatissant. « Alrtulatrvé. » Alors tu l'as trouvée. Le vagabond des temps hoche la tête. Il comprend que

cet endroit est la fin de lui. S'il existe un sens il doit le trouver tout seul. Sa flaque de vision, qui s'évapore rapidement au pourtour, rétrécit et cadre sa main qui s'ouvre lentement. Un disque en métal repose sur sa paume avec, en relief à sa surface, l'image d'un vieil homme portant un glorieux bébé sur les épaules. Ça veut dire quelque chose, il en est certain, et la dernière question qui traverse son esprit est

« Où allons-nous après ça ? » La voix de May est presque irritée. Le démon réformé et le Maître Bâtisseur haussent les épaules en même temps, comme pour laisser entendre que la réponse est évidente. Progressivement,

Snowy comprend. Il ne respire pas. C'est parce que l'oxygène dont il a besoin doit venir du placenta. Il gigote dans le canal utérin en contraction de sa mère Anne, oubliant tout, et

s'avance dans le canal obscur en portant l'enfant avec lui et sait que, inévitablement,

il retourne là où il a commencé.

Juger, voilà ce qui ne cesse de me turlupiner bon d'une certaine façon je pense que tout le monde devrait avoir le bénéfice du c'est quoi déjà l'expression, ça m'inquiète parfois quand j'arrive pas à me rappeler certains trucs, le bénéfice du doute, c'est cela, tout le monde devrait l'avoir bon enfin pas tout le monde évidemment pas certaines personnes du coin, elles ce qu'elles devraient avoir c'est plus le doute du bénéfice si vous voulez mon avis prenez cette fille, celle aux cheveux tressés Bath Street St. Peter's House je crois que c'est là qu'elle habite on la voit à Crane Hill là-haut après le Super Sausage une Noire enfin pas noire métisse, d'après ce que je sais elle baigne dedans les bénéfices le crack le tapin la vie de cafards je veux dire c'est pas de sa faute dans une certaine mesure et quand on vient d'un milieu défavorisé alors statistiquement c'est comme de la prédestination la façon dont on finit mais je pense quand même et peut-être que je suis vieux jeu mais je pense quand même que tout le monde doit se montrer responsable manifestement parfois il y a des circonstances atténuantes on a tous fait des choses qu'on ne voulait pas faire quand on n'avait pas le choix même si certaines personnes je ne dis pas que c'est de leur faute mais elles ne font rien pour arranger leur situation elles se contentent de se biodégrader jusqu'à ce qu'elles soient comme un vieux chewing-gum sur le trottoir année après année à la fin on les remarque à peine c'est un autre résidu social ça fait partie d'un processus naturel ces personnes et je ne parle pas des gens normaux qui travaillent, ces filles du Super Sausage par exemple ce sont des bactéries inévitables et en quelque sorte la rue est un boyau qui se nettoie tout seul, vu leur façon de vivre, ça se débarrasse d'elles un jour ou l'autre où j'en étais

oh le bénéfice du doute ça y est je me souviens il faudrait l'étendre, je pense, à ceux d'une certaine je ne veux pas dire classe ce n'est pas mon genre et de toute façon c'est devenu un terme tellement chargé, mais d'un certain standing en ville disons un genre de personnage public je suppose qu'on pourrait dire, qui accomplit des choses depuis presque quarante ans et toujours toujours du côté des gens ça vient du fait qu'on est d'origine travailliste, et je n'ai jamais été gauche caviar, socialiste œuf de lump un temps c'est possible, je veux bien l'admettre, même si j'ai toujours été très simple du moins c'est ce que dit ma femme non je plaisante ce que je veux dire c'est que je fais partie de cette communauté j'habite ici depuis des années je suis un peu une figure locale on pourrait dire près de ses racines et je pense que les gens la

plupart des gens respectent ça quand on me croise par ici maintenant les gens sourient et me saluent et me reconnaissent d'après les journaux et je pense qu'en général je suis apprécié mais bien sûr y en a toujours un ou deux

c'est vraiment une belle soirée pas ce qu'on pourrait appeler une soirée d'été mais nettement plus douce qu'avant Mandy est partie en virée avec ses copines flics et avec tout ça c'est pas souvent ces jours-ci qu'on est chez nous en même temps je dis souvent qu'on est comme ces couples qu'on trouvait sur les baromètres d'autrefois on en avait un en Écosse quand j'étais minot même si bien sûr y en aura parmi l'opposition ou dans mon propre camp d'ailleurs pour dire que c'était encore le cas, non vu qu'elle était sortie ça me disait rien de rester à tourner en rond à la maison comme un pois chiche dans sa conserve et vu que j'ai démissionné du conseil y a quoi trois ans pour comme je l'ai dit passer plus de temps à la maison avec Mandy j'avais pas grand-chose à faire je me suis dit autant aller faire un tour dans le quartier voire m'enfiler une pinte vite fait quelque part avant de rentrer ça fait quelques années que j'ai pas fait ça un vendredi soir même si à une époque c'était toutes les semaines on change à mesure qu'on vieillit et qu'on encaisse et bien sûr un vendredi soir en ville ces temps-ci faut le vouloir franchement vu comment c'est devenu ces têtes de linotte de seize ans, une demi-douzaine de pubs à thèmes dans chaque rue c'est comme ce discours d'Enoch Powell mais là c'est des rivières débordantes de vomi et non de sang même si on en trouve aussi une bonne dose comme aux urgences c'est vraiment un déclin j'en veux au gouvernement et oui dans une certaine mesure aux gens eux-mêmes ils doivent porter la responsabilité de ce qu'ils ont fait mais c'est trop facile je trouve de dire que tout est de la faute du conseil municipal ce que les gens ne comprennent pas c'est qu'on a souvent les mains liées mais de toute façon

dans Chalk Lane souffle une brise modérée mais pas au point qu'on la remarque vraiment à gauche ou à droite ici dois-je monter la rue ou la descendre à gauche ça me mènera dans les Boroughs et ça peut être bon pas dangereux mais un vendredi soir et tous les pubs qui existent encore sont ou déserts ou pleins de gens avec qui on n'a pas envie de passer trop de temps, à droite donc et jusqu'à Marefair, en descendant, en suivant le chemin de moindre résistance

juste sur l'autre trottoir il y a le Black Lion on dirait qu'il n'en a plus pour longtemps je me souviens quand y avait que des bikers pas ce qu'on pourrait qualifier de menaçants mais les choses pouvaient virer au moche à l'heure de la fermeture avec le bruit et tout ça ce n'est pas juste pour les habitants du quartier un tas de connards déchirés qui s'emballent gueulent à tout va mais de toute façon ils sont partis maintenant partis depuis longtemps et on est débarrassés d'un obstacle de plus empêchant Castle Ward d'être réaménagé et je suppose qu'on pourrait dire que les nouvelles têtes dont il a besoin pour être un endroit différent un quartier décent pour s'imposer non qu'on ait jamais cartonné ce dont il s'agit c'est d'un attachement au quartier, non pour ce qu'il est mais pour ce à quoi ça pourrait ressembler de vivre ici toutes ces années

bien sûr ce n'est pas notre unique propriété, mais c'est celle avec laquelle on est associés un peu notre marque de fabrique si vous voulez je veux dire la plus vieille partie historique de la ville on a vécu ici des années avant que j'en sache plus que le topo de base, pour être franc ça ne m'a jamais trop intéressé mais quand vous apprenez certaines choses dessus c'est fascinant prenez Peter's Church sur l'autre trottoir là-bas édiflée au tout début par le roi Offa comme chapelle pour ses fils à leur salle baronniale dans Marefair puis c'est reconstruit par les Normands en onze cent et quelque et un moment c'est quoi ça

un ado on dirait cheveux châtons et tombants et baskets avec un tee-shirt FCUK marqué dessus c'est trop large pour lui un pisseux maigrichon il est sur le seuil de St. Peter sous le porche et il fourre quelque chose dans ses bras comme s'il était pressé c'est un sac de couchage, il dort devant l'église ce petit connard crasseux faudra que j'en parle à Mandy quand je la verrai oh hé le voilà qui se radine sur le sentier entre les parterres de fleurs et sort par la grille de l'église avec son sac comme un énorme bébé désossé serré contre son torse tout maigre et se carapate dans la rue il est pressé c'est clair même si je vois mal où il espère aller

« Bonsoir. »

pas un mot me dépasse sans s'arrêter et remonte Pike Lane la rue des piqués quelqu'un l'a rebaptisée et franchement on comprend pourquoi je n'ai jamais aimé le terme moi-même bon c'est désobligeant n'est-ce pas, vous savez quelque chose dans la façon dont il a couru vers moi en traversant Marefair comme ça je me suis senti bizarre pendant une seconde pas vraiment du déjà-vu mais ça m'a rappelé quelque chose mais je sais pas ce que ça pouvait être c'était ce rêve que j'ai fait j'ai mis ça sur le compte des fruits de mer douteux à l'époque c'était quand y a un an et demi, deux ans, j'étais à Marefair dans le rêve d'ailleurs mais il faisait nuit je n'arrivais pas à retrouver ma chemise ou mon pantalon et j'étais sorti sans mon pantalon et sans ma veste pour aller les chercher je ne me rappelle pas mais je sais que la lune paraissait différente dans le clair de lune est-ce qu'il y avait la lune une lumière de rêve en tout cas c'était que des immeubles d'aujourd'hui mélangés avec des endroits qui ont été rasés y a des années et il y avait cette atmosphère humide flippante que les Boroughs semblaient avoir quand on a emménagé ici la première fois et dans le rêve je commençais juste à me sentir un peu inquiet et mal à l'aise d'être ici dehors juste en caleçon quand j'ai vu quelqu'un sur l'autre trottoir ce vieux bonhomme avec un trilby sur son crâne chauve et il courait, il courait vers moi en traversant la rue exactement comme ce jeune-là maintenant mais il avait c'était horrible il avait des dizaines de bras et là où était son visage c'était juste des tas d'yeux et de bouches qui toutes criaient elle criaient comme s'il me détestait je ne sais pas ce que j'avais fait pour qu'il me déteste ainsi mais je me suis réveillé en nage avec le cœur battant et il n'y avait personne voilà c'est juste cet endroit avec des cauchemars dans ses murs comme de vieux pets coincés sous les draps au fond de moi je suis

encore un marxiste pur et dur je ne crois pas aux fantômes

et de toute façon c'est juste le genre de frousse qu'on se file tout seul quand on est en pleine nuit mais regardez un peu cet endroit maintenant par une belle soirée de printemps on voit comment ça pourrait être, il y a St. Peter avec la lumière étalée sur son calcaire et ensuite ici juste au bout de la rue Hazelrigg House où a couché Cromwell avant sa journée décisive à Naseby quand on y pense franchement c'est incroyable, Doddridge Church juste au bout de Pike Lane autrefois y a des années les gens ont dit que ça devait être horrible de vivre dans un minuscule quartier comme ça mais sincèrement c'est pas le cas bref avec quelques rénovations on pourrait être heureux ici et si le quartier est petit eh bien qu'est-ce que ça peut faire je ne suis pas quelqu'un de très grand pour ce qui est de la taille alors c'est assez grand pour moi c'est comme ce que disait le Barde c'était quoi on pourrait m'enfermer dans une coquille de noix et me regarder comme le roi d'un l'espace infini si je ne faisais pas

quelque chose dans ce genre bref non c'est une belle nuit je suis content d'être sorti me promener je suis content de ne pas être en veste et caleçon y a pas à dire ça a changé le quartier, changé depuis qu'on y a emménagé c'était quand en soixante-huit à cette époque en gros je veux dire le côté sud de Marefair bon ça n'a pas beaucoup changé au moins dans les étages mais avec d'autres commerces qui se sont installés en dessous des vendeurs de kebabs des plats à emporter tout ça et les toits sont tous à peu près comme ils ont toujours été de l'autre côté mais du côté nord c'est une autre histoire il y a l'hôtel Ibis évidemment Sol Central le gros complexe quand ils l'ont bâti on aurait dit un truc sorti du premier film de Batman mais là je sais pas un samedi ou un vendredi soir on voit pas mal de couples qui entrent à l'hôtel et ont pas l'air de se connaître depuis longtemps des mecs bourrés avec des femmes plus jeunes au visage dur et parfois avec de jeunes boutonneux ça ne me regarde pas je pense que tout le monde devrait avoir le bénéfice de ce bon vieux doute mais quand on y pense ces loubards qui fornicquent pile là où se dressait autrefois une salle baronnière saxonne et après ça le quartier général de Barclaycard c'est assez moche non presque sacrilège, et nous voilà, le croisement en haut directement en face il y a Gold Street et déjà j'aperçois peu plus loin vers le centre-ville les guignols habituels qui errent au milieu de la rue avec leur raie des fesses exposée et il est à peine dix-neuf heures

d'un autre côté y a presque personne dans Horseshoe Street en bas une de ces accalmies soudaines côté piéton ou véhicule quand tout d'un coup le silence se fait comme dans la rue principale d'un western juste avant la fusillade il fut un temps j'aurais pu me balader par là et passer une agréable soirée, tous les pubs ici qui existaient le Shakespeare en haut là-bas et le Harbour Lights, ouais, les lumières du port, un autre bar à bikers des années 1970 je me suis toujours demandé pourquoi ils l'avaient appelé ainsi alors qu'on est en plein dans les terres mais je suppose que c'est juste une autre évocation nostalgique de la mer comme quand Terry Wogan appelait la tour Express Lift le phare de Northampton bref le Harbour Lights le bâtiment

est toujours là mais ils ont changé le nom le Jolly Wanker – le Gai Branleur –, bon y a une grosse lettre un W et puis une ancre mais bon ça trompe personne je suis pour la liberté d'expression mais je suis pas d'accord avec ça je vois pas l'intérêt on ne me verra pas aller boire un verre là-dedans bref je me respecte trop en plus toute la rue a l'air de partir en morceaux

je me demande combien de temps le vieux gazomètre victorien va tenir on en a parlé plusieurs fois quand j'étais encore au conseil, chef du conseil pendant pas mal d'années et à la fin vous devez faire la part entre pragmatisme et nostalgie bon ça se résume à ça de la nostalgie pour un lieu ou une chose dont personne a franchement rien à foutre mais parce qu'ils ont grandi dans telle ou telle rue ils veulent que rien ne change ce qui à mes yeux n'est pas réaliste rien ne reste pareil à jamais tout fout le camp les lieux les gens on fait tous des arrangements on débute tous en étant idéalistes ou en tout cas quelque chose qui passe pour de l'idéalisme mais c'est pas ça le vrai monde dans le vrai monde tout le monde finit en gai branleur et c'est leur faute c'est pas un instant y a quelqu'un est-ce que je le connais quelqu'un qui se tient au milieu de la rue de ce côté de la quatre-voies je suis sûr que j'ai déjà vu ce visage il se tient juste là et il regarde fixement l'académie de billard qu'est en face blouson de cuir noir il a l'air d'un vrai méchant oh il a tourné la tête il regarde vers le haut de la rue dans ma direction mieux vaut regarder ailleurs

peut-être si j'allais tout en haut de Horsemarket je pourrais m'arrêter au Bird in Hand qui a dû sûrement changer de nom bon le pub dans Regent Square en haut de Sheep Street histoire de boire un verre histoire de faire comme si j'avais une vie sociale alors que je suis seul à la maison mais ce type je ne vais pas me retourner au cas où il regarde je l'ai déjà vu quelque part j'en suis persuadé un visage comme le sien ça ne s'oublie pas facile avec ce grand nez crochu ses yeux à différents niveaux différents angles l'un de l'autre franchement son visage, on dirait un collage on dirait le visage de ce vieux fantôme quand il traverse la rue en courant vers moi dans mon cauchemar une semaine sur deux peut-être il vit dans le coin un des freaks du coin ce type qui promène ses furets même si maintenant que j'y pense c'est pas à la télé que j'ai vu dans un film une pub un truc de ce genre une histoire d'horreur à mon avis vu sa tête mais d'un autre côté y a peu de chances pour qu'un type passant à la télé habite dans les Boroughs il est plus probable que je connaisse sa tronche par Mandy et son travail vous savez quoi le soir quand le soleil se couche, Horsemarket dans ces rues en pente, c'est vraiment très joli

un restaurant un boui-boui italien sur l'autre trottoir j'aime pas le lettrage
un mouvement noir sur la chaussée pas une crise cardiaque l'ombre d'un oiseau c'est un soulagement

une jeune femme elle est vraiment très jolie de beaux yeux un hijab une Somalienne

c'est frustrant même deux ans après la guerre en Irak j'étais contre

évidemment j'ai fait quelques déclarations dans le journal et oui je suppose que démissionner du conseil cette même année certains ont dû penser que j'avais agi pour des raisons éthiques même si j'en ai pas fait des tartines non pour être franc c'était plus une question juridique afin que je puisse continuer à gérer mes affaires sans contrevenir aux lois et je ne vois pas la moindre contradiction dans le fait qu'un ardent opposant à la guerre prépare un voyage à Bassorah, Anglicom comme ça qu'on a appelé la société bref ce n'est ni l'heure ni le lieu, comme je l'ai dit à l'époque c'est du passé ce qui est fait est fait oui je me suis opposé à la guerre mais quand ça a eu lieu alors c'est la réalité il faut faire avec et je pense que passer des accords pour aider à la reconstruction de l'Irak ça fait partie de l'effort humanitaire quand on y réfléchit un moment et je ne vois pas, je ne vois pas quand il y a un gâteau aussi gros à partager pourquoi est-ce que ça serait les Halliburton qui décrocheraient tous les contrats quel mal y a-t-il à défendre les sociétés anglaises avec Colin c'est mon associé dans l'affaire je dois dire qu'il faut être prudent avec les mots ces temps-ci il s'agit de faire bonne impression avec Colin on était prêts à aller à Bassorah, 2004, je veux dire la piste d'atterrissage était sécurisée tout était fini en tout cas dans le Nord, il y avait ce type la source de tous les rapports sur les ADM comment il s'appelait et ils allaient le parachuter dans le gouvernement l'affaire était réglée qu'ils disaient, on a réservé nos vols on l'a annoncé dans le *Chronicle & Echo* tout ça et après tout a dérapé des entrepreneurs pris en otage tous les deux jours un attentat à la voiture piégée il y a des vidéos de décapitations postées sur internet on a tout annulé on a annoncé qu'on repoussait en se disant je sais pas il va y avoir une baisse de la violence quelque chose comme ça mais ça n'aura jamais lieu faut le reconnaître le Moyen-Orient c'est sans espoir c'est foutu c'est

putain je me donne du mal pour monter cette rue je devrais m'inscrire au club de gym mais

Mary's Street derrière l'Ibis la cour pour les livraisons l'incendie est arrivé jusque-là un jour

le crépuscule sur les fenêtres des immeubles notre marché en Irak le but était pas de

parfois, parfois je me demande si les choses de la vie ne sont pas toutes planifiées comme le dessin des rues, c'est un bon exemple, s'il n'y a pas qu'une seule façon dont les choses vont se passer disons pour un quartier tout a déjà été décidé mais les gens qui habitent ici n'ont aucune idée de ce qui va leur arriver plus tard il y a une consultation publique mais personne n'en a entendu parler ils pensent tous qu'ils ont leur mot à dire sur la vie qu'ils vont mener ils pensent que leurs décisions comptent mais c'est faux tout est déjà bouclé depuis le début qu'ils aient un boulot ou pas et où ils devront habiter à quelle école iront leurs enfants et ce qu'ils deviendront sûrement en grandissant je veux dire je vous décris le pire des scénarios mais bon et si c'était vrai de toutes choses si tout était planifié depuis le tout début et que le fait qu'on se croie les maîtres de notre existence et libres de prendre nos

propres décisions c'était juste un prétexte en réalité on ne fait que les choix qu'on a le droit de faire qui sont déjà fixés pour nous dans les documents de planification il n'y a pas de réelle consultation quel choix on a tous vraiment on dirait que j'ai fait le choix conscient de ne pas tourner à gauche et remonter Chalk Lane de ne pas remonter Gold Street jusqu'au centre-ville mais parfois j'ai l'impression d'avoir pris ma décision seulement après avoir commencé à faire ce que je vais faire, comme si prendre une décision n'était finalement qu'une justification pour des choses qui vont de toute façon se produire quand on examine sa vie

certaines choses qu'on a faites et qu'on eh bien pas vraiment regrette disons des erreurs qu'on a faites des erreurs de jugement quand on essayait sincèrement de faire ce qu'il fallait mais quand on regarde après c'est comme si les circonstances avaient conspiré contre vous quand la tentation était trop grande que personne n'avait la moindre chance quand littéralement il aurait fallu être un saint ou un ange on a l'impression que quelque chose vous donne des coups de coude, vous pousse dans telle ou telle direction et quand vous examinez les choses comme ça alors franchement à qui la faute hein

même si

même si il y a évidemment il y a des pédophiles des meurtriers en série des criminels de guerre il y a évidemment des exceptions on peut pousser loin cette histoire de prédestination et si personne n'est responsable de rien si tout le monde ne fait que ce que le monde l'oblige à faire juste obéir aux ordres alors que devons-nous penser de la morale je veux dire il faudrait dire que Myra Hindley Adolf Hitler Fred West les terroristes de juillet 2005 tout le monde est innocent il faudrait les laisser en liberté il faudrait renoncer à toute cette idée de péché de châtiment c'est pas que je sois quelqu'un de religieux pas spécialement mais il faudrait dire en effet qu'il n'y a ni bien ni mal et c'est faux ça saute aux yeux sinon il n'y aurait pas besoin de la justice tout le boulot de Mandy avec la police ça ne reposerait sur rien comment on pourrait juger quiconque il n'y aurait personne à condamner pour quoi que ce soit et, et, et il y a un autre aspect

s'il n'y a pas de méchants comment peut-il y avoir des gentils comment peut exister quelque chose comme la vertu ou un acte vertueux si tout ce qu'on fait est réglé d'avance de même qu'on ne pourrait pas juger les coupables il n'y aurait aucun moyen de reconnaître même un saint une personne correcte aucun moyen de récompenser quelqu'un pour ses actes extraordinaires en lui donnant une médaille, disons, ou en le nommant au conseil municipal je prends juste ça comme exemple mais je veux dire il faudrait laisser tomber mère Teresa Jésus Gandhi Lady Di non que j'aie jamais pensé grand-chose d'elle pour être franc, contrairement à d'autres, il n'y aurait pas de héros d'héroïnes pas de méchants et quel genre d'histoire ça nous laisserait à nous mettre sous la dent on n'aurait aucun moyen de façonner une société je peux pas en imaginer une comment on pourrait savoir qu'on est bon, non, non c'est ridicule il faut qu'il y ait du libre arbitre sinon

tout ça est juste un récit juste une pantomime et le monde entier est une scène de théâtre et tous les hommes et toutes les femmes juste des acteurs le mensonge d'un ennui d'été eh eh, elle est bien bonne celle-là faudra que je m'en souviennne et que je la recase dans le journal non c'est comme je l'ai toujours dit tout le monde est responsable de ses actes et de sa manière d'agir même si dans certains cas, je ne parle pas pour moi, il peut y avoir de fortes circonstances atténuantes pourquoi on a l'impression de devoir faire telle chose plutôt qu'une autre le libre arbitre c'est un sujet délicat

Katherine's Gardens est juste de l'autre côté de la quatre-voies le Jardin du Repos qu'on l'appelait quand le Mitre se dressait encore dans King Street juste en face du Criterion avant il y avait cette statue là-bas la Dame et le Poisson elle avait des nichons en pierre tout durs c'était comme une idole érotique postée à l'entrée du jardin je crois que plus tard quelqu'un a cassé la tête alors ils l'ont déplacée à Delapré et toutes les filles les prostituées elles avaient soit la station de taxis à côté du Mitre pour les ramener chez elles à Bath Street ou elles pouvaient faire leur truc vite fait dans les buissons la police fermait les yeux sur une branlette notez bien tout ce manège s'est installé dans St. Andrew's Road ces temps-ci entre la station et le Super Sausage là où j'ai vu cette fille aux cheveux tressés l'autre jour sinon les Boroughs n'ont pas changé je veux dire on a mis des bornes de béton pour bloquer les rues de Marefair jusqu'à Semilong on croyait que ça empêcherait le racolage sur le trottoir mais ça n'a rien changé tout ce que ça a fait c'est que les ambulances ou les pompiers ont plus de mal à venir jusqu'ici en cas d'incendie disons à St. Katherine's House où toute la lie tous ces gosses qui sortent des centres sont placés la cité des tours bon les pompiers l'ont condamnée et pourtant y a encore des gens qu'on met là alors bonne chance au type du conseil municipal si jamais tout prend feu vous savez ça me manque parfois mais je me sens mieux maintenant que j'ai arrêté tout ça le stress que ça met le fait de savoir des choses comme ça de s'inquiéter que quelqu'un l'apprenne, tout ça sur votre conscience et bon et les gens dans les immeubles vous vous inquiétez pour eux aussi et ça serait terrible si ça devait arriver ici où le Grand Incendie s'est déclenché dans les années 1670 bref mais d'un autre côté une bonne partie des changements prévus pourraient avoir lieu donc à quelque chose malheur est bon et tout ça même si bien sûr personne ne veut que ça arrive je dis juste si jamais ça arrivait

bien sûr le truc comme quoi il n'y a pas de libre arbitre bon juste parce que ça ne nous plairait pas ou qu'on devrait devoir renoncer à des choses qu'on considère comme des certitudes morales ça ne veut pas dire que c'est vrai

les jardins derrière Peter's House dans Bath Street sur ma gauche maintenant tout paraît gris et dépouillé des ordures comme d'habitude c'est déprimant et en face il y a le Saxon l'hôtel la Moat House qui dépasse au pied de Silver Street avec toutes les fioritures festonnées les couleurs pastel ça me rappelle une déco qu'on pourrait mettre dans un aquarium mais je sais pas pourquoi, au moins c'est plus joli que St. Peter's House je trouve je me

rappelle quand ils ont construit le Saxon je crois que c'était en 1970 tandis que les appartements de Bath Street ils datent des années 1920 et 1930 et ils font leur âge la façade de brique chic avec des fêlures et des fissures dont sortent des touffes d'herbe jaune bien sûr quand on les a bâtis pareil que pour d'autres immeubles dans les Boroughs ils étaient pas censés durer aussi longtemps c'était conçu comme une mesure temporaire mais comme ils ont pas d'autre endroit où loger les gens j'imagine qu'ils seront encore là à ma mort ou jusqu'à ce qu'ils tombent en miettes autour d'elles qu'est-ce qu'il y avait à Horsemarket avant je me demande je suppose que la réponse doit être dans le nom des maquignons non ou alors des bouchers hippophages y avait autrefois un équarrisseur là-bas près de Foot Meadow donc peut-être oh mon Dieu c'est en faillite mon rêve mon autre rêve celui que j'ai fait la nuit dernière oh mon Dieu

j'étais où est-ce que j'étais, j'étais de nouveau en veste et caleçon et j'étais je sais où j'étais c'était une cave une cave de Northampton dans le rêve je sais pas pourquoi je crois que c'était genre Watkin Terrace Colwyn Road un endroit comme ça là-bas près du champ de courses mais l'atmosphère qu'elle dégageait rappelait un endroit des Boroughs un endroit vraiment vieux et je me souviens maintenant, avant ça dans le rêve je marchais dans les hautes herbes d'un terrain vague avec les terrassements engloutis des ponts ferroviaires gigantesques abandonnés et juste des bâtiments en brique rouge qui dépassaient, au milieu de nulle part sous un ciel lourd un peu comme cette maison qui se dresse encore au bas de Scarletwell Street mais en plus étrange c'est un endroit dont je suis sûr d'avoir rêvé avant peut-être quand j'étais petit mais c'est difficile à dire j'avais réussi à m'introduire dans cette maison au début il y avait peut-être quelqu'un avec moi mais après j'étais seul et l'unique façon de le retrouver c'était par ces sortes de douches publiques en granit avec les lumières éteintes et il y avait toutes ces toilettes sans cloisons autour et tous les sièges étaient manquants ou alors débordaient partout sur le sol et je descendais ces escaliers, des marches en pierre et ensuite je me trompais de chemin et je me retrouvais dans ces c'était comme des caves et elles étaient toutes éclairées par une lumière électrique même si je ne me rappelle pas avoir vu des ampoules ou des lampes et par terre la pierre nue c'était comme de la paille et de la sciure horribles mélangées avec il y avait plein de sang et de merde on ne savait pas si c'était animal ou humain et il y avait on aurait dit des entrailles et des peaux de poisson et des bouts de viande pourrie dans les coins et j'avais dû aller d'un endroit de la cave à un autre pour essayer de sortir et soudain voilà le poète fou celui qui est toujours bourré Benedict Perrit ça fait des années qu'il vit dans les Boroughs tout le monde le connaît même si je n'ai guère eu affaire à lui moi-même il est là à m'attendre dans cette cave qui sent les animaux effrayés comme dans un abattoir je commence à m'inquiéter j'explique que je suis perdu et lui demande comment je peux sortir et il éclate de cet étrange rire haut perché et me dit qu'il essaie de s'enfoncer plus avant et je me réveille avec le palpitant

qui cogne en surrégime je sais que ça n'a l'air de rien mais l'atmosphère c'était cette atmosphère qui flotte ici dans les Boroughs et ça me fout toujours la trouille c'est je ne sais pas c'est ancien, ça pue, c'est pas civilisé plus vieux que ça avec ces immeubles qui s'effondrent ces gens ce passé qui s'effondre c'est comme un monstre de Frankenstein tout rapiécé à partir de bouts de cadavre du corps social c'est un monstre d'un autre siècle plein de ressentiment dans son hideux silence plein de reproche je comprends que j'ai fait quelque chose pour l'offenser qu'il ne m'aime pas mais je ne sais pas quoi et à chaque fois je me réveille, en sueur ça y est j'y suis le Mayorhold le Merruld qu'ils disent ici les vieux, comme s'ils étaient à moitié crétins

en regardant dans Bath Street et de l'autre côté de la vallée et les rails à mesure que les lumières

dans l'autre direction une Silver Street élargie méconnaissable le parking malfamé à plusieurs niveaux avec Bearward Street et Bullhead Lane Dieu seul sait quoi d'autre en dessous c'est quelque part ça regarde par-dessus la sinistre étendue du carrefour avec ses feux et ses couleurs plus vives dans le crépuscule presque magique c'est marrant quand on pense où ça a commencé tout le processus civique à Northampton quand les Boroughs c'était toute la ville et que ça c'était la place c'est ce qu'on m'a dit avec le premier hôtel de ville le Gilhalda c'était ça non là-bas en haut de Tower Street avant c'était le haut de Scarletwell avant que les Beaumont et Claremont Courts soient bâtis à la fin des années 1960 et là-bas

c'est là qu'elles sont

les grandes tours les deux doigts géants comme pour dire allez-vous faire foutre

mais est-ce que c'est elles qui nous le disent ou nous qui le leur disons je sais même pas ce que je veux dire par là

une fenêtre éclairée ici et là une lumière derrière des rideaux tristes des carrés de couleur sur les tours noires encore plus noires contre les derniers vestiges du jour derrière les voies de chemin de fer l'ouest qui s'obscurcit en haut des plus hauts immeubles les derniers à recevoir le soleil et on peut encore distinguer le N métallique de NEWLIFE avec les lettres qui penchent sur le côté je trouvais que ça avait belle allure, non, ce qu'il y a c'est que quand je dirigeais le conseil quelqu'un a fait remarquer que c'étaient des horreurs deux monstruosités qui n'auraient jamais dû être élevées et il a proposé de les détruire mais j'ai dit non ce n'est pas une façon de faire d'une part le logement social dans les Boroughs les gens ne se rendent pas compte à quel point c'est fragile ces tours elles abritent des tas de gens et n'allez pas croire que quand on les aura abattues il restera des endroits où loger les habitants ou qu'il y aura de nouveaux logements vous rêvez ce n'est pas comme ça que ça marche ces tours sont tout ce que vous aurez et quand elles seront plus là elles seront plus là, non, ce que j'ai dit, on devrait les rénover pour que les gens puissent y vivre et d'accord on peut dire où on va trouver l'argent mais ce que j'ai proposé c'est qu'on vende les tours pour trois fois rien une association de

copropriétaires que je connaissais était intéressée au moins comme ça le conseil s'est épargné les frais de la démolition sans parler du casse-tête consistant à reloger donc c'était parti et Bedford Housing les a empochées pour cinquante pence la tour je sais qu'il y a eu des gens à l'époque et depuis qui ont critiqué la chose mais ils ne comprennent pas à quel point la population ici en a profité quand on pense à l'alternative en ont vraiment profité et d'accord on était en 2003 quand j'ai démissionné du conseil après avoir pris position contre la situation en Irak pas que les deux choses étaient liées c'était plus qu'être au conseil m'empêchait de poursuivre d'autres opérations dirons-nous je veux dire combien y a-t-il de sociétés dont je suis le secrétaire ou le directeur dix quelque chose comme ça donc c'était mieux que je démissionne sinon on aurait pu croire que j'avais un intérêt particulier et vous savez combien les gens sont cyniques de nos jours la vision qu'a le grand public des politiques, non, j'ai démissionné pour pouvoir m'occuper d'Anglicom à Bassorah avec Colin même si ça n'a pas marché manifestement mais aussi après être parti j'ai été libre de prendre mon poste au conseil de Bedford Housing bon si quelqu'un va bénéficier de ça alors laissez-moi vous dire pourquoi ça ne serait pas un habitant des Boroughs c'est mieux certainement plutôt que ça aille à quelqu'un d'étranger et de toute façon c'est fait, c'est du passé, les autres options sont bien pires j'en ai parlé avec Mandy et je ne vois pas la nécessité de me justifier

sur le sentier du côté ouest du Mayorhold en me dirigeant vers le passage piéton qui va me mener au Roadmender en deux ou trois sauts quand le feu sera rouge c'est comme un jeu de l'oie et là sur la gauche il y a Tower Street et les tours NEWLIFE et après ça on peut encore distinguer l'école de Spring Lane toutes ces années où j'ai été prof là-bas quand il était impossible de vivre avec un salaire de conseiller je veux dire certains gosses certaines familles on ne pouvait plus rien pour eux c'était horrible parfois franchement et c'est là vraiment je suppose que j'ai eu mon premier aperçu de la façon dont marche la vie de ces gens si tant est qu'elle marche et en y repensant c'est sûrement quand j'ai commencé à flipper juste un frisson de temps en temps concernant le quartier et ce qui se passait derrière tous les voilages franchement vous auriez dû entendre certaines histoires même si globalement les gosses étaient sympas je les aimais bien ils me respectaient je pense que j'avais une réputation de type correct un prof correct voilà ce que j'étais c'est comme ça que je me voyais et j'étais plus alors je ne sais pas, est-ce que je veux dire ça, il y a beaucoup d'avantages à être qui je suis aujourd'hui mais même ainsi peut-être qu'on peut dire que j'étais plus heureux au fond de moi je pense j'avais une meilleure opinion de moi-même et tout était plus franc tout était plus simple alors pas un tel dédale moral je crois que c'était dans une émission à la télé ou à la radio ils ont demandé à Cat Stevens Yusuf Islam bref le nom qu'il porte aujourd'hui s'il était prêt à exécuter lui-même la fatwa contre Salman Rushdie et je pense qu'il a dit qu'il ne le ferait pas mais qu'il téléphonerait à l'ayatollah comment il s'appelle Khomeiny bref quand vous

êtres prof il y a la satisfaction quand on sent qu'on a changé quelque chose comment je peux décrire ça quand on a l'impression d'être quelqu'un de bien au fond de soi tout en dessous, c'est pas comme en politique c'est l'inverse c'est exactement l'inverse de ça personne ne vous fait confiance les gens sont prêts à penser les pires choses de vous ils vous détestent tout le monde vous déteste et les coups les coups personnels que vous vous prenez rien d'étonnant à ce que ça vous touche que ça affecte votre estime de soi je ne parle pas de moi en particulier juste des personnages publics, des politiques en général c'est douloureux voilà tout et ça vous retourne les sangs vous finissez par parler tout seul par régler des comptes en imagination ça vous use et ça

en traversant St. Andrew's Street pour pouvoir traverser Broad Street ça me fait penser à Roman Thompson qui je crois habitait ici y a encore pas longtemps je le voyais pas mal à son époque syndicale quand on était tous les deux dans le même camp bon officiellement en tout cas, et encore plus quand j'étais au conseil son Association des locataires quelle connerie il m'a traité de branleur une fois les yeux dans les yeux il a dit que j'avais toujours été un branleur et ça ne m'a pas trop amusé je vous le dis ces putain de militants cette putain de tendance à vous rentrer dedans avec leur je suis plus socialiste que toi ils ne voient pas que le genre de socialisme en lequel ils croient c'est un anachronisme tout ça c'est mort c'était dans les années 1970 et Margaret Thatcher a écrasé le National Front et on a été sans boulot pendant presque vingt ans c'était démoralisant toutes les ruptures les schismes dans le parti c'est aux connards comme Thompson aux radicaux comme lui qu'on doit tout ça coincés dans les années 1960 et refusant d'accepter que les temps changent et le Parti travailliste s'il veut accéder au pouvoir il change avec eux bon je suis pas un grand fan de Tony Blair je pense pouvoir le dire sans risque maintenant mais ce qu'il a fait quelle que soit la façon dont vous considérez la chose il nous a remis au gouvernement il a modernisé le parti il a retenu les leçons de ce qu'avait fait Thatcher et il était nécessaire de redéfinir les valeurs travaillistes et les Tories avaient une formule gagnante il faut faire avec la réalité ça ne sert à rien de planer dans un non-lieu idéaliste après la révolution non il faut travailler avec ce qu'on a s'adapter à différentes façons de penser différentes façons de faire les choses et Roman Thompson qui me traite de branleur, des gens comme ça, des passésistes marxistes ils ne comprennent pas la vraie politique les compromis et les négociations qu'il faut faire ils ne sont pas prêts à vous le laisser, le bénéfice du doute, ils sont prêts à penser pis que pendre de vous un branleur c'est lui le putain de branleur et voilà oui voilà le genre de coups qu'on se prend je ne devrais pas y penser, ça stresse le cœur, quelle importance ça a de toute façon il

en traversant tranquillement Broad Street avec le feu au vert et le Roadmender là à l'angle blanc dans la pénombre qui s'installe la façade arrondie de grandes vitres fumées en haut derrière la rambarde dix ou quinze pieds au-dessus de la rue c'est comme une proue c'est comme un vaisseau un paquebot échoué ici au point le plus à l'intérieur des terres berné par la fausse

balise de la tour Express Lift et la promesse creuse du Harbour Lights ils avaient de grands espoirs pour cet endroit autrefois tous les chrétiens bien intentionnés qui ont fondé le centre d'animation disaient que ça allait « réparer la route » la route de la vie qu'affrontaient les jeunes désavantagés je veux dire comme idée c'est plein de bonnes intentions comme je le dis mais ça a mal vieilli maintenant vous n'allez pas réparer la route vous avez même peu de chances de la trouver et en attendant eh bien on se retrouve avec un bâtiment à entretenir et faut pas rêver cet endroit ne rapportera jamais rien on a tout essayé ils ont fait venir des groupes des gens connus des comédiens mais avec ce genre de public ce sont surtout des étudiants ils ne vont pas dépenser beaucoup même si vous bourrez l'endroit tous les soirs ça ne va pas marcher d'après ce qu'on m'a dit il leur reste six mois peut-être un an oh merde encore une montée

à cet âge on ne sait pas on ne sait jamais on n'entend jamais venir celle qui va vous percuter

c'était là ou bien peut-être là où était Bullhead Lane, la pente raide menant à Sheep Street

juste sur l'autre trottoir le bâtiment à plusieurs étages avec des orbites creuses qui vous fixent d'entre les colonnes il y a un vestige de végétation ici et là des bordures en gazon pitoyables qui soulagent à peine de tout ce béton mais c'est à moitié crevé ça ne cache rien et ça ne rend le reste que pire un string en strass sur une strip-teaseuse moche

quand on se rapproche du haut on voit le terminal de bus le bâtiment le plus sinistre de tout le pays c'est ce qu'on dit avec ses niveaux supérieurs vides qui regardent d'un air menaçant la masse brutale du parking de l'autre côté de la pelouse abandonnée là où se dressait autrefois le fort de l'Armée du salut comme s'il le considérait comme un rival dans une sorte de concours de mocheté même si quand on y réfléchit avec les immeubles le parking la station de bus et le reste des masses hideuses qui semblent s'agglutiner là-bas c'est pas étonnant que les gens se sentent aussi punis on peut se demander si Roman Thompson et sa drôle de clique n'ont pas eu raison sur ce coup-là pour une fois, en cette unique occasion manifestement en tout cas pas après comment il m'a traité ce qu'il m'a dit et Lady's Lane s'évase vers les Mounts le cul du terminal de bus d'un côté avec les tribunaux de l'autre côté il y a cette espèce de truc en forme de gibet qui est répété dans l'architecture et on a le sentiment que tout l'endroit est condamné où qu'on regarde les étendues d'herbe par ici si vous voulez mon avis ce n'est pas les vieilles maisons flippantes c'est les terrains vagues qui semblent le plus hantés

à gauche dans Sheep Street et ce n'est pas fantomatique comme dans les films ou les récits d'épouvante c'est même à plein d'égards le contraire il ne s'agit pas de présences mystérieuses plutôt d'absences, la façon dont le passé encaisse mal tout ça

je repense à l'école de Spring Lane parfois à Noël je me souviens que je lisais des histoires de fantômes vous savez le genre traditionnel ils adoraient

ça rien de vraiment effrayant je lisais *Un chant de Noël* de Dickens pas *Le Signaleur*, *Le Fantôme de Canterville* peut-être mais pas *Cœurs perdus*, les histoires de fantômes anglais c'est merveilleux une des choses qui peut rendre l'enseignement de l'anglais aussi agréable juste la façon dont les maîtres du genre peuvent camper la scène et structurer les choses ils semblent surtout passer beaucoup de temps à établir une situation qui est crédible et nombre d'entre eux comme M. R. James ils basent leurs récits solidement sur un véritable endroit du coup vous avez la c'est quoi le mot je déteste ça quand j'arrive pas à me rappeler des choses ça m'inquiète la vraisemblance et il y a l'aspect moral de l'histoire c'est très intéressant la façon dont parfois comme avec Scrooge les fantômes sont en fait une force morale et il a fait quelque chose pour mériter leur visite alors que à mes yeux l'autre type de récit, c'est plus effrayant, quand des fantômes s'abattent sur quelqu'un parce qu'il est au mauvais endroit au mauvais moment quand la victime est quelqu'un d'innocent quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il a fait pour mériter ça je suppose que la peur constante dans toutes ces histoires c'est que le monde dans lequel nous vivons aussi confortable et prévisible soit-il peut tout d'un coup basculer et laisser entrer des choses que nous ne comprenons pas c'est la terreur sous-jacente, que les choses ne soient pas comme nous pensons qu'elles sont il fait presque nuit maintenant tous les lampadaires se sont allumés

les absences tendent à s'accumuler par ici, dans Sheep Street, il y a la cour où se dresse ce hêtre huit cents ans je crois qu'ils ont dit avant qu'il meure de cause naturelle c'est un euphémisme nous savons tous parfaitement qui l'a empoisonné quelqu'un de haut placé dans l'un des commerces adjacents qui voulait étendre sa zone de parking mais manifestement on ne peut rien y faire ça serait très compliqué à prouver d'une part et quand on envisage tout le tintouin que ça causerait je veux dire ça ne ramènerait pas l'arbre n'est-ce pas non ce qui est fait est fait il vaut mieux l'accepter et passer à autre chose c'est l'approche mature pratique c'est la politique que ça vous plaise ou non pas la peine de pleurer quand c'est trop tard sur l'autre trottoir le restaurant chinois, il existait depuis des lustres, a changé de proprio bien sûr et de nom je crois que Mandy et moi on y est allés une ou deux fois avant qu'on ait de l'argent et qu'on puisse se payer mieux non la bouffe était très bonne dans mon souvenir je crois que j'ai pris du homard

et il y a le Holy Sepulchre l'église ronde dont on voit la masse dans le crépuscule pleine de secrets coupables lourde de souvenirs je ne devrais pas être étonné que

les chevaliers du Temple se réunissaient là paraît-il on en avait des tas dans le coin après les croisades quelqu'un devrait écrire un roman un *Da Vinci Code* ou ce genre je crois que Northampton a eu son lot de trucs religieux au fil des ans il faudrait parler d'extrémisme il y avait tous les groupes bizarres du temps de Cromwell les niveleurs et les ranter et tout ça la ville les attire comme un aimant Philip Doddridge en voici encore un Thomas Becket qui s'est enfui en pleine nuit c'est comme je l'ai dit il y a plein d'histoires

religieuses mais aucune n'est ce qu'on pourrait appeler normale c'est du fanatisme ou alors c'est des visions c'est voir des choses d'ailleurs ils ont brûlé des sorcières un peu plus haut, sur Regent Square je crois je me souviens qu'on m'en a parlé

en face d'un des côtés de l'église il n'y a rien pour le moment même si à l'autre bout là-bas sur la place la circulation est intense aux feux comme d'habitude

et c'est marrant

le regard passe de l'église ronde au carrefour un peu plus loin et il y a une sorte de complétude une simplicité dans le passé et là sur Regent Square le présent toutes les voitures les feux qui changent on dirait plus comme un puzzle qu'on a balancé dans la pièce

et auquel on a mis le feu

le présent fracassé et incendié je pense à l'Irak je suis hyper content qu'on ait annulé ce voyage je veux dire l'Irak est un exemple patent mais c'est partout la fragmentation et la trame, voir tout qui se délite, partout oh bon sang imaginez ça imaginez être obligé de se mettre à genoux et de se faire décapiter devant une caméra c'est un instant c'est là que la porte nord se dressait à cet endroit de Sheep Street c'est là qu'on mettait les têtes sur des pieux les Danois qu'on avait capturés il n'y avait pas de caméras à l'époque mais des têtes sur des pieux c'est la même chose c'est l'équivalent moyenâgeux c'est un spectacle censé décourager l'ennemi non que je sois allé à Bassorah j'aurais été un ennemi j'ai dit que c'était une occasion d'aider un pays déchiré par la guerre et son peuple et si Anglicom en tirait quelque profit ma foi où est le mal là-dedans je ne suis pas un ennemi mais bon on pourrait dire que c'est naïf ce n'est pas comme ça que ça marche c'est la façon dont ils nous voient n'est-ce pas non comment on se voit soi-même je veux dire on dit qu'on doit être prudent dans le choix de ses ennemis mais on ne vous dit pas comment vos ennemis vous choisissent comme ce connard de Roman Thompson de mes deux qui me traite de branleur et décrète que c'est moi le méchant alors que c'est faux je suis un des derniers héros qui se dressent contre les méchants et bien sûr parfois il faut faire des compromis mais il y a pire que moi nettement pire je mérite de la reconnaissance du respect et s'il y a le moindre doute on devrait m'en accorder le bénéfice et Sheep Street donne sur la boîte de peinture barbouillée de la place et voilà on est arrivé le Bird in Hand

sur Regent Square l'éclat de l'atmosphère du vendredi comme si on m'attendait pour un je ne sais pas un sale boulot à faire peut-être ça vient de moi, de mon âge, on entend tellement d'histoires est-ce surprenant qu'ici la nuit eh bien ça suffit à rendre n'importe qui nerveux enfin pas nerveux disons sur ses gardes et je ne suis pas baraqué mais il faut le faire il faut sortir de temps en temps peut-être aller au pub et prendre un verre se prouver qu'on peut encore qu'on n'a pas peur, quand on commence à penser ainsi on est fichu, tiens la porte est en cuivre et en verre, des voilages de l'autre côté j'ai

l'impression que ça devait ressembler exactement à ça en 1950 elle émet un grincement ancien et enjôleur comme une respiration bruyante les gonds quand je la pousse s'ouvrent sur

la chaleur des corps comme un mur l'odeur des clopes et d'haleine parfumée à la bière pas la chaude odeur dont je me souviens il y a un bruit de fond confus un mur de cliquetis des marmonnements de filles qui gloussent des glissandos de succion venus de la machine à jus de fruit *BWOIP BWOIP BWOIP BWOIP* un plafond bas qui retient toutes les odeurs et les sons les comprime ici il n'y a pas tant de gens que ça juste une impression quand on vient d'une rue déserte mais bon il est encore tôt je ne pense pas qu'il y ait des gens ici que je connaisse une pinte vite fait, puis une pinte de bitter debout au comptoir en essayant de choper le regard du barman eh merde j'ai mis mon coude dans de la bière renversée tant pis je nettoierai en rentrant à la maison il m'ignore délibérément il, non, non il sert juste quelqu'un un peu plus loin au comptoir et je vais attendre un peu ce type assis à la table dans le coin là-bas je suis sûr de connaître son visage c'est oh merde il m'a vu le regarder il fait un signe de toute évidence il me connaît je suis plus ou moins forcé, obligé, de me fendre d'un grand sourire en réponse me rappelle toujours pas qui c'est je l'ai vu récemment j'en suis sûr mais si jamais c'est quelqu'un à qui je dois montrer des égards quelqu'un qui connaît Mandy éventuellement mais la façon dont il est habillé je peux pas croire que ça serait qu'est-ce qu'il oh il lève son verre vide il veut un verre et avant même de réfléchir je hoche la tête mais ça veut dire que je vais devoir m'asseoir avec lui feindre de me rappeler qui il est et oh bon sang c'est Benedict Perrit mais c'est non c'est trop bizarre c'est

c'est une coïncidence ça n'a rien d'étrange pas si on comprend correctement les mathématiques ce n'est pas comme si

BWOIP BWOIP BWOIP BWOIP

ce n'est pas comme si c'était dingue on rêve de toutes sortes de personnes et puis on les voit mais je veux dire je suis plus contrarié qu'autre chose je suis plus ou moins obligé de boire un verre avec lui si seulement je ne l'avais pas regardé comme si c'était un ami perdu de vu, c'est juste une habitude suite à tous ces jobs, si je l'avais reconnu plus tôt mais oh voici le barman

« Je peux avoir deux pintes de bitter, steuplaît ? »

pourquoi je l'ai tutoyé, je le connais pas oh bon c'est juste une pinte je l'aurai finie dans un quart d'heure au mieux puis je lui dirai que j'ai à faire quelque part un quart d'heure c'est pas difficile mais un instant qu'est-ce qu'il fait il on dirait une sorte de pantomime il me montre du doigt puis se tourne vers le tabouret vide à côté de lui et ensuite il lève sa main pour se masquer la bouche comme s'il disait quelque chose maintenant il se marre c'est quoi son problème c'est comme s'il jouait la comédie une sorte de blague ou je ne sais quoi qu'il croit que je comprends je peux l'entendre rire depuis l'autre bout de la salle on dirait un cheval *BWOIP BWOIP* « Ahahaha ! » *BWOIP BWOIP* il se fout de ma gueule ou quoi qu'est-ce qui se passe oh voici le barman avec

les pintes

« Merci, mec. »

arrh bon sang faut que j'arrête de parler comme ça le payer, un billet de cinq, récupérer la monnaie pas grand-chose puis naviguer une pinte dans chaque main je supporte pas ça, ça me rend nerveux on voit pas ses propres pieds ni où on les met et tous ces gens on dirait les champignons d'un flipper et vous savez que vous allez finir par en renverser partout sur vous ou pire sur quelqu'un d'autre et alors ils vous balancent leur poing dans la gueule c'est comme d'essayer de rentrer un bateau à quai ou bon avec moi c'est plus un haleur qui se faufile parmi un tas de gros cargos non mais regardez-le écoutez-le un peu il grimace et se marre et fait comme s'il parlait de moi à voix basse comme en aparté à un public qui n'existe pas est-ce qu'il est comme ça avec tout le monde putain de merde dans quoi je me suis fourré oh et puis c'est trop tard

« Salut, Benedict. Comment ça va ? Je vous ai pris une pinte de bitter, j'espère que ça vous va. »

bien sûr que ça lui va pas la peine d'avoir l'air de s'excuser c'est lui qui se fait inviter par toi c'est lui qui devrait s'excuser pas toi t'as pas besoin de toujours faire bonne impression bon pas juste avec n'importe qui pas avec quelqu'un comme lui c'est un

« Vous devez être médium mon cher conseiller. Ahaha. Vous lisez dans mes pensées. »

oh bordel de merde j'espère pas si je lis dans tes pensées alors je parie que M. R. James t'arrive pas à la cheville j'en dormirai pas pendant des semaines je devrais même pas

« Oh non. Non, je ne suis pas médium. Et ça fait trois ans que je ne suis plus au conseil depuis ma démission. Ça remonte à 2003. C'est quand cet enfoiré de Tony Blair nous a embarqués en Irak. »

bon techniquement c'est la vérité j'ai pas dit que les deux faits étaient liés donc en fait je n'ai pas

« Ahahaha ! Oh que si, vous êtes médium ! Freddy a dit que vous aviez pas le don, mais j'ai confiance dans vos capacités psychiques. Je suis un croyant, monsieur le conseiller. Ahahaha. Santé !

– Mais je ne suis pas... »

border de merde regardez-le siffler cette pinte sa pomme d'Adam qui remue comme s'il y avait un piston à l'intérieur c'est qui ce Freddy et cet accent à la con, « Oh que si » on l'entendait tout le temps ici surtout chez les vieilles dames le vrai accent prononcé de Northampton j'avais oublié quand on a emménagé on s'en moquait Mandy et moi on faisait des imitations puis avec le temps on le remarque plus et voilà qu'un jour il a disparu c'est quand la dernière fois que je

« Alors vous avez réussi à sortir de cette cave finalement ? Ahahaha. »
quelle cave de quoi est-ce qu'il parle

« De quelle cave vous parlez ? Je suis désolé, mais je vous suis pas. »

et voilà, de nouveau s'excuser de quoi tu voudrais t'excuser c'est lui qui dit des conneries lui qui

« La cave dans le rêve ! Ahahah ! Vous n'avez pas trop aimé ça. »

la

mais

qu'est-ce qu'est-ce qu'il oh non oh mon Dieu c'est pas c'est pas *BWOIP BWOIP BWOIP* non

« Qu'est-ce que vous in... comment êtes-vous au courant pour... »

est-ce un rêve, là maintenant, est-ce le même rêve suis-je encore endormi ou

« Ahaha ! C'était exactement comme le magasin de notre grand-père à Horsemarket. C'était... oh si. Oh si, c'est cela. Le Shérif. Ahaha. Assis dans sa brouette sur le Merruld. »

mais comment peut-il savoir un moment quelque chose m'échappe ici la dernière partie de cette phrase il vient de tourner la tête et il regarde ailleurs il me snobe délibérément ou je ne sais pas mais ce qu'il a dit le rêve comment peut-il connaître mon rêve ou comment je peux connaître le sien ça ou le contraire c'est pas comme ça que ça marche c'est une erreur ça doit être une je ne sais pas un hasard de probabilité, un truc mathématique, une coïncidence je veux dire deux personnes qui font exactement le même rêve la même nuit puis se croisent le lendemain je vous accorde que ça doit être statistiquement improbable mais ce n'est pas impossible ça ne veut pas dire un instant il se retourne vers moi

« Freddy me disait juste que vous devriez changer de caleçon. Je lui ai dit plus tôt ce que vous portiez et il a dit que vous portiez le même la fois où il vous a vu. Ahaha. »

il

il oh putain il parle au tabouret vide à côté de lui quelqu'un m'a dit je m'en rappelle maintenant quelqu'un a dit qu'il l'avait déjà vu faire ça, dans un autre pub, au Fish je crois, ça doit être tout ce qu'il boit qui le rend comme ça même si bon il y a aussi la poésie c'est pas lui qui parle toujours de John Clare et tout le monde sait où John Clare a fini comment a-t-il su pour mon rêve le caleçon et ça ne me plaît pas comment j'ai fait pour m'embringer là-dedans je ne mérite pas ça et

« Qui est Freddy ? Je ne... »

en riant et rejetant la tête en arrière je peux voir chaque pore de son gros nez ça n'a rien de drôle pourtant, c'est ce truc cette atmosphère qui règne dans les Boroughs *BWOIP BWOIP BWOIP BWOIP* ils sont tous cinglés ou quoi eux ces gens tous consanguins et fous ou

« Freddy Allen ! Ahaha ! Ce vieux Freddy Allen ! Il dit qu'il vous a vu errer dans Marefair en pleine nuit vêtu juste d'une veste et d'un caleçon. Ahaha. Il dit qu'il a traversé la rue en courant pour voir s'il pouvait vous faire peur. D'après ce qu'il raconte, vous aviez la tête d'un type qui s'est chié dans le froc. C'est pourquoi il s'est dit que vous devriez vous changer. Ahahaha ! »

je siffle ma pinte maintenant j'essaie de le faire taire j'y crois pas je dois mal comprendre ce qu'il dit avec tout ce bruit de fond il ne dit pas ce que je crois qu'il dit je devrais juste me lever et dire que je ne me sens pas bien en plus c'est vrai oh bon sang j'ai envie de filer mais je suis coincé dans le coin de ce bar ici avec lui il y a tellement de tabourets et de tables entre moi et la porte du pub et tous ces gens vendredi soir ça se remplit je ne sais pas quoi faire je ne sais pas quoi dire il se passe trop de choses *BWOIP BWOIP BWOIP BWOIP* et du coin de l'œil oh bon sang c'est quoi ça c'est non c'est rien la fumée de cigarette qui plane comme un tapis volant flou composé de laine grise juste au-dessus de la cimaise je croyais que c'était je ne sais pas un vol de quelque chose des moutons de poussière gros comme des moutons justement qui traversaient la table mais c'est juste de la fumée je suis juste sur les nerfs oh pitié faites qu'il arrête de rire c'est

« Ahahaha ! Vous avez vu ça ? Il s'est levé d'un coup comme s'il avait des hémorroïdes. Il est furax parce qu'une bande de petits vauriens vient d'entrer. »

c'est quoi ce oh bon sang sortez-moi de là il m'a coincé dans cet angle et il qu'est-ce qu'il fait maintenant il ne regarde pas le tabouret à côté de lui et il ne me regarde pas il se marre dans la fumée oh merde ils sont combien ici que je ne vois pas ce n'est pas

« Vous pouvez pas entrer ! Vous êtes mineurs ! Et si le proprio demande à voir votre certificat de décès ? Ahahaha ! »

en riant à tue-tête en interpellant l'air personne ne lui prête attention le moins du monde ils n'entendent donc pas ce qui se passe ils doivent être habitués il est souvent là ou alors ils n'entendent rien avec le *BWOIP BWOIP BWOIP BWOIP* je ne sais pas ce qui se passe moi-même et pendant un moment je regarde dans la même direction que lui mais il n'y a rien juste le cul d'un mec et toute la fumée et je le regarde de nouveau et tout ce qu'il y a dans les Boroughs qui vous donne la chair de poule c'est là dans sa voix son rire ses yeux on ne peut pas savoir s'il est triste ou heureux je le dévisage juste je

« Je comprends rien. Je vous comprends pas vous autres. »

non mais tu t'entends « vous autres » il n'y a personne ici à part lui tu as l'air aussi fêlé que lui oh mon dieu il a parlé de ça, de traverser Marefair en courant pour me faire peur il ne voulait pas dire non c'est juste des conneries non les gens ne font pas les rêves des autres je ne suis pas je ne peux pas je ne veux pas y penser bon Benedict Perrit regardez-le qui tord le cou et se marre en portant une main à son oreille comme s'il était en train de surprendre une conversation ou peut-être qu'il

« Je l'entends pas. Même quand ils sont juste à côté de vous leur voix est faible, vous avez pas remarqué ? Ahaha. »

c'est

c'est juste que je viens de penser que c'est pile comment ça serait c'est à ça que ressembleraient les histoires de fantômes dans la vraie vie *BWOIP*

BWOIP BWOIP BWOIP dans la vraie vie il n'y a pas de fantômes et c'est juste quelqu'un qui est fou, et je veux dire c'est perturbant en soi, c'est quelqu'un qui est fou et sinon il n'y a rien personne ici et il n'y a pas de fantômes il n'y a personne il n'y a rien sauf une

absence

une absence accusatrice, comme si

laissez-moi sortir oh Seigneur laissez-moi sortir d'ici de ce pub ce coin ce dément ivre ce soir comment les choses ont pu déraiper si vite à ce point c'est horrible je siffle ma pinte et à côté de moi l'autre rit avec dans la gorge comme un ascenseur qui monte et descend coincé entre deux étages pourquoi est-ce que je suis venu ici c'est comme si j'avais pas eu le choix pas mon mot à dire et à côté de moi, allons bon, il montre quelque chose derrière la fumée suspendue la porte il

« Ils s'en vont ! Ahahaha ! Partent tous par la porte comme des cendres dans la cheminée. »

mais la porte n'a pas bougé la porte n'est pas ouverte qu'est-ce qu'il voit qu'est-ce qu'il voit dans sa crise schizophrénique qui je n'ai pas fini ma pinte et repose brutalement le verre vide sur la table

« Benedict, je...

– Ahaha ! Je sais ! Vous aimeriez vous défiler, mais ce n'est pas possible. On est tous coincés ici et ça n'aura pas de fin. Du sang sur la paille et des boyaux de poisson dans le coin. J'essaie toujours de m'enfoncer plus avant. Ahahahha ! »

me lève je ne peux rien dire peux même pas dire au revoir que peut-on dire, une situation pareille, comme si une telle chose existait comme s'il y avait une situation comme celle-ci contourne difficilement la table avec son coin dur qui s'enfonce dans mes cuisses il n'y a pas de place pour bouger il n'y a pas assez de marge et tous ces gens entassés dans la salle je ne les ai pas vus entrer « Scuse... est-ce que je peux passer, ouais, santé... scuse-moi... désolé mec » arrête de dire ça arrête de tutoyer les gens ce ne sont pas tes potes il n'y a personne ici qui est ton pote et *BWOIP BWOIP BWOIP BWOIP* et derrière moi je l'entends qui rit qui hennit comme un cheval dans une grange en feu je trébuche contre les pieds de quelqu'un et j'entends le mot connard émerger du flou acoustique mais ça y est je suis à la porte et pousse le panneau de verre à travers l'inutile petite jupe de dentelle et ensuite l'air dehors il fait froid c'est sain et vaste l'air dehors dans Regent Square la nuit me giflé et me voilà libre je lui ai échappé j'ai échappé à tout ça j'ai

quoi

qu'est-ce que c'était, ce

truc, cette atmosphère c'est fini ce n'est plus là maintenant et c'est comme ça que je sais que c'était là comme un bruit qu'on ne remarque que lorsqu'il s'arrête le silence soudain ce qui vient de se passer ce qui vient de m'arriver rien il ne s'est rien passé tu as c'est juste la maladie mentale tu as juste été en contact avec elle c'est manifestement perturbant mais il était inutile de

paniquer de partir en courant du pub comme ça j'ai dû avoir l'air d'un cinglé il ne s'est rien passé calme-toi il ne s'est rien passé tout va bien tout est normal pendant une minute mon palpitant s'est emballé comme un tambour de machine à laver mais je vois bien maintenant que j'ai été stupide de laisser tout ça m'atteindre comme ça je ne sais pas je ne sais pas ce que je pensais, que le monde, la réalité, ça venait de je ne sais pas de se casser et j'ai eu l'impression de tomber à travers les fissures mais regardez ça je veux dire tout baigne c'est Regent Square on est vendredi tout baigne il y a

des feux rouges comme des pastilles aux fruits récemment sucées et un moustique glacé qui me pique la nuque la menace de la pluie avec des couples des jeunes qui traversent la place sans tituber il est encore tôt mais je

marche dans un brouillard vers le croisement qui me conduira jusqu'en haut de Grafton Street la sombre écluse qui dévale dans la vallée là-bas c'est ce que je veux dire ce n'est pas comme si j'avais pris une décision ou du moins pas consciemment pourtant je suis ici je traverse la route le pélican pépie en me pourchassant avec son clignement émeraude comme si j'avais choisi de rentrer chez moi par là et non en passant par Sheep Street par où je suis venu je ne me souviens pas avoir choisi quoi que ce soit c'est juste mes pieds je suis de l'autre côté maintenant et ils m'emmènent le long de ce qui reste de Broad Street une chaussure marron et puis l'autre et ce n'est pas de mon eh merde c'est quoi le mot volition pas ma volition c'est comme si chaque pas était déjà gravé dans la pierre et je ne peux rien y faire comme si tout était prédestiné mais alors il n'y aurait pas de oh attention j'ai failli faire un écart et marcher sur la route les lumières du casino là-haut sur ma droite je marche comme si j'étais saoul mais comment est-ce possible alors que j'ai juste pris une pinte au Bird in Hand avec

Benedict Perrit

merde ça doit être ça je dois être encore sous le choc mais c'est ridicule ce n'est pas comme s'il

pleut un peu plus fort maintenant et je ne suis pas vraiment vêtu pour ça vous savez il faisait si doux quand je suis sorti je vais être complètement trempé si je ne fais pas attention d'ailleurs je serai complètement trempé même si je fais attention, encore une expression idiote toute cette histoire dans le pub non, il vaut mieux que j'arrête d'y penser une chaussure marron après l'autre à claquer sur la chaussée luisante humide maintenant des flaques s'accumulant là où les reflets des lampes au sodium font leur numéro doré une chaussure marron après l'autre hors de ma volition mais alors il n'y aurait donc pas de libre arbitre ça serait un instant c'était quoi j'ai cru tout à l'heure que c'était marrant je comptais le mettre dans la chronique c'était ah oui je me souviens le mensonge d'une nuit d'été non en y réfléchissant ça n'a pas l'air aussi drôle maintenant trop difficile à expliquer mais ça marche toujours, si tout était écrit à l'avance et pour ce que j'en sais c'est peut-être le cas on serait tous des acteurs personne ne serait innocent ou coupable et bon je suppose

que si les choses se passaient en fait comme ça on s'y habituerait tous par bien des côtés ça pourrait être un monde beaucoup plus chouette personne ne remettrait en question votre éthique en permanence on n'aurait pas à se sentir pourri à cause de ce qu'on a fait des mauvaises décisions qu'on a pu prendre avant autrefois il y a longtemps je ne parle pas de moi maintenant manifestement mais il y a des gens qui sont sensibles qui sont tourmentés par des choses qu'ils ont faites et s'il n'y a pas de libre arbitre eh bien on voit que pour certains d'entre nous, des gens comme ça, ça serait comme si on effaçait l'ardoise et finis les cauchemars finies les nuits d'insomnie de l'autre côté de Broad Street la quatre-voies on voit juste un bout du fort de l'Armée du salut l'autre partie celle qui n'a pas encore été démolie en fait je crois que c'est prévu juste le haut du bâtiment on peut voir là où ça dépasse au-dessus de la palissade les fenêtres supérieures comme si elles vous regardaient des arbres et de la végétation tout autour il vous regarde par-dessus la palissade comme si c'était un vieux chien enfermé qu'on laisse crever il ne comprend pas il ne sait pas ce qui se passe et voici le Mayorhold qui se profile il

pleut des hallebardes sur la quatre-voies sur les pavés sur moi « je vais me choper la crevure » c'est comme ça qu'on dit ici avec l'accent en prime l'accent de

Benedict Perrit

qui parle dans le vide et rit sans raison c'est la dernière chose qu'on veut faire rire sans raison la pire de toutes après mourir j'ai passé la barre des soixante ans maintenant je ne crois pas à l'enfer ou à tout ça je veux dire c'est juste la fin la mort n'est-ce pas c'est ainsi qu'un adulte l'envisage mais bon Benedict Perrit au Bird in Hand ses gloussements et ses yeux douloureux et tous les gens qui n'étaient là que pour lui et pourtant

et pourtant je veux dire les fantômes même si seul lui pouvait les voir d'une certaine façon ils sont encore là pas vrai même s'il est fou ce sont des fantômes qui sont dans son esprit tous ses souvenirs du quartier des gens morts tout ça des fantômes qui courent dans son esprit et si vous vous asseyez à côté de lui dans ce coin c'est plus fort que vous vous voyez presque ce qu'il voit bon pas des fantômes mais vous voyez comment il voit le monde de sorte que ça vous le rend presque réel aussi pendant un moment je pense c'est cette maison plus bas sur la droite une de celles de Tower Street je ne sais pas laquelle ça vous le rend presque réel à vos yeux aussi, les fantômes et tout ça, et vous avez l'impression que c'est vous c'est comme si c'était vous qui étiez hanté et pas lui comme si le quartier et les morts s'exprimaient à travers vous me transmettaient un message pourquoi est-ce que j'ai toujours cette impression que cet endroit me déteste après tout j'ai œuvré pour son bien comment connaissait-il mes rêves cette horrible cave et sans aucune issue sur ma gauche les entrailles nouées du Mayorhold grognent de circulation nocturne, avec des pets de monoxyde étranglés devant moi dans Horsemarket il y a un bruit une de ces conversations de voyous braillards des jeunes gars qui s'en fichent de parler fort ils ont leur casque et sont bourrés je pense que

je vais prendre à droite dans Bath Street et couper par la cité et par là ça semble assez calme personne dans le coin comment connaissait-il mes rêves

et y a autre chose n'est-ce pas s'il n'y a pas de libre arbitre alors pourquoi est-ce que cet endroit me file des cauchemars me fout les Benedict Perrit putain je n'ai rien fait de mal citez-moi un exemple de truc que j'aurais pas dû faire et s'il n'y a pas de libre arbitre alors il n'y a ni bien ni mal ni péché ni vertu rien tout le monde s'en sort haut la main et un peu plus loin devant cet endroit avant c'était la salle d'entraînement de la Boy's Brigade je me demande Bath Street est déserte ce soir je me demande s'il existe encore une Boy's Brigade non mais cette histoire de libre arbitre si quelqu'un a fait quelque chose de mal alors pourquoi devrait-il se sentir coupable puisqu'il n'a pas eu le choix et s'il n'y a pas de libre arbitre alors on est tous vraiment libres et par là je veux dire qu'on est débarrassés des regrets des rêves des ivrognes et des fous on pouvait sentir des fantômes sur son haleine aucun d'entre nous n'a fait quelque chose de mal et c'est un fait objectif un fait scientifique sauf

que pour être objectif il faudrait qu'il y ait quelque chose d'extérieur une sorte d'observateur

il n'y en a pas il n'y a que nous rien que nous qui voyons tout ça de façon subjective et

donc

à nos yeux

à nos yeux le mal existe nous pensons que le libre arbitre existe nous pensons que nous faisons des erreurs je veux dire c'est juste le même libre arbitre ou pas nous pensons que nous faisons des erreurs et qu'on ne peut pas se dédouaner mais c'est pire n'est-ce pas le pire des deux mondes pas de libre arbitre mais le péché existe quand même pour nous et nous sommes les seuls pour qui ça compte qu'est-ce que disent déjà les musulmans quelque chose comme « un saint peut massacrer un million d'ennemis et rester sans péché sauf s'il regrette un seul de ses actes » c'est ça c'est le regret libre arbitre ou pas et ça ne disparaît pas on est prisonniers mais bon ne sommes-nous pas tous prisonniers de nos vies prisonniers de tout ça dans Bath Street dans le monde les Boroughs tout ce n'est pas juste c'est

quelqu'un fait gronder son moteur démarre dans un crissement là-bas dans l'obscurité devant moi il a l'air pressé et la pluie ne décolère pas sur l'autre trottoir dans Simons Walk quelqu'un joue bon je ne dirais pas que c'est de la musique joue quelque chose bref comment il connaissait mes rêves et puis il y a le petit jardin de poche là-bas solitaire et désert dans la nuit et se dressant au-dessus les tours et comme j'ai dit au moins c'est de l'espace pour le logement social que j'ai pu protéger si quelqu'un fait des bénéfices c'est juste les affaires c'est comme ça que marchent les affaires hein, quoi, ça serait mieux si personne n'avait fait de bénéfices et qu'ils les avaient détruites et comme ça on aurait eu encore plus de SDF dans les rues oh je ne crois pas j'aimerais entendre Roman Thompson justifier cet argument ça serait qui hein

le branleur bon c'est comme l'Irak quelqu'un doit être prêt à oublier les bêtises de gauche et faire quelque chose de pratique non pratique pour aider tous ces pauvres gens quelqu'un doit être prêt à se mouiller quelqu'un qui n'a pas peur de se salir les

maines

tourne à gauche et remonte St. Peter's House les immeubles de Bath Street il n'y a personne dans le coin ce soir mais parfois eh bien il faut faire attention c'est éclairé par des lampadaires sous les balcons comme ça on y voit quelqu'un m'a dit que les gamins les rappeurs viennent ici et font leur hip-hop tout ça à dire vrai ça me dérange pas trop de toute façon je veux dire la racaille qui traîne ici depuis des années je ne vois pas comment des pauvres gosses qui parlent trop vite pour qu'on les comprenne vont pouvoir y changer grand-chose franchement tous des camés des débiles profonds comme celle-ci avec les cheveux tressés je suis sûr qu'elle habite ici à quoi ça peut ressembler non pas que je sois tenté à quoi ça peut ressembler je parie qu'ils feraient n'importe quoi, ça doit être comme le faire avec quelqu'un qui, bref, la pluie a l'air de se calmer un peu maintenant que je suis presque arrivé chez moi vous vous rendez compte et le chemin de gravier est tout luisant comme les galets sur la plage et c'est quoi ça beurk c'est une merde de chien les gens ne devraient pas avoir de chiens s'ils ne savent pas nettoyer derrière eux regardez-moi ça dégueulasse vraiment on dirait que quelqu'un a marché dedans déjà content que ça soit pas moi regardez il y a l'empreinte d'une semelle de basket dedans on dirait une maquette de New York faite avec de la merde et dans la pluie et la lumière électrique c'est humide et luisant ça a l'air récent oh bon sang ça me retourne l'estomac putain je déteste ça je suppose que j'ai du flair si je l'avais pas vue à temps si j'avais mis mon pied dedans on laisse des traces partout où on va et ça reste avec vous, partout où on va on se dit c'est quoi cette odeur et voilà que vous laissez vos empreintes merdeuses partout vous en rapportez toujours vous en mettez partout sur toutes les surfaces je

remonte la rampe jusqu'à Castle Street il y a des sirènes quelque part je suppose dans le centre-ville où ça barde c'est sans doute une bonne chose que je rentre tôt chez moi avant que ça dégénère mais c'était quoi ce truc au Bird in Hand c'était quoi si c'était pas des ennuis je ne sais je ne sais pas ce que c'était c'était un hasard un hasard absurde un incident oublié tout ça chasse-le de ton esprit pense à quelque chose d'autre regarde les briques sur ces murs ils ont édifié ces immeubles il y a presque quatre-vingts ans disaient que c'étaient des logements provisoires quand ils les ont construits je veux dire techniquement un mot comme provisoire ça veut juste dire « pendant une période donnée » mais j'aurais pensé que quatre-vingts ans c'est beaucoup je veux dire par rapport à la durée de vie de l'univers le soleil est provisoire tout est provisoire St. Katherine's House sur l'autre trottoir là-bas c'est putain un seul feu de cuisine une seule clope allumée tombée derrière un canapé les pompiers l'ont condamnée mais nous, eux, ils collent des gens là-dedans et

s'il y avait un incendie je veux dire ils ont construit des tours comme ça dans tout le pays dans les années 1960 et s'il y a un incendie l'escalier central tous ces immeubles ce type d'immeubles c'est comme une cheminée les gens essaient de descendre pendant que toute la fumée et les flammes montent je ne devrais pas dire ça mais j'espère que les travaillistes vont dégager si bon c'est plus comme quand il y a un incendie les gens qu'on colle ici je veux dire ils courent un danger même si l'endroit où ils vivent n'est pas incendié des ados qui sortent de foyers des problèmes mentaux tout le tintouin je repense à ces deux petits vieux que j'ai vus y a une ou deux semaines, eh bien, je suppose qu'ils vivent ici ils étaient devant St. Katherine's et regardaient le spectacle en se frottant les mains et en caquetant à tous les coups ils étaient à la charge de la communauté on en voit partout ici tous les anormaux et d'après ce que j'ai entendu dire ça a toujours été comme ça comme ce Benedict Perrit tous ces gens la façon dont ce quartier les transforme ça doit être quelque chose dans l'eau quelque chose dans le sol et plus loin dans Chalk Lane la pluie a cessé

au coin il y a la petite garderie quelque chose sur la vitre une sorte d'affiche oh ça me revient Alma Warren quelqu'un a dit qu'elle allait exposer ici juste un jour un samedi je crois qu'ils ont dit je me suis dit que ça devait être dans une ou deux semaines mais qui sait si ça se trouve c'est demain Alma Warren en voilà une autre tiens encore une freak venue des Boroughs elle était pas dans la même classe que Benedict Perrit j'ai fait des ouvertures essayé d'être son ami mais elle m'a juste battu froid comme on dit je ne crois pas qu'elle m'apprécie se comporte comme si elle était la justice incarnée comme si elle vivait pas dans le même monde que tous les autres elle a une sorte de complexe ça se voit dans ses yeux et quand elle parle et qu'elle sourit et dit des trucs drôles et se montre agréable c'est une comédie tout ça elle sourit et ses yeux d'araignée pétillent mais c'est comme si elle essayait de cacher le fait qu'elle veut vous bouffer c'est une ruse si elle aime tant que ça les Boroughs eh bien pourquoi est-ce qu'elle ne vit pas ici comme moi je déteste ce genre de personnes ces gens qui feignent d'être francs et directs alors que vous savez vous savez que tout le monde a des secrets tout le monde fait semblant c'est de la comédie pas comme avec moi avec moi c'est je fais ce que je dis et je dis ce que je fais je suis désolé mais je suis comme ça pourquoi ces gens ne m'aiment-ils pas pourquoi est-ce que pourquoi bordel ça me mine pourquoi bordel ça devrait me miner si ces sans-dents et ces cas sociaux m'aiment ou pas c'est toi le conseiller municipal celui qui a fait des choses celui qui a un CV pourquoi est-ce que tu ressasses toujours les mêmes choses les mêmes pensées tu es comme un hamster dans une roue qui tourne et tourne et bordel de merde passe à autre chose ce que les autres pensent importe peu mais

c'est mesquin cette façon qu'ils ont de toujours voir le mal chez quelqu'un ou du moins ils ont l'air de voir le mal chez moi c'est pénible parfois et en face c'est Doddridge Church je me suis souvent demandé à quoi rimait cette petite porte à mi-hauteur dans le mur je parie qu'ils balançaient leurs sales

petites rumeurs sur Philip Doddridge le traitaient de branleur le traitaient de connard alors que c'était quasiment un saint un homme qui se souciait vraiment de son quartier non que je cherche à faire des comparaisons mais bon on voit bien les ressemblances je me sens bien je me sens en accord avec moi-même et s'il y a des gens qui veulent juste voir le mal en moi qui refusent d'accorder le bénéfice du doute alors c'est leur problème je suis presque chez moi maintenant le parking sur la droite je crois qu'ils mettaient les victimes de la peste ici là sur la gauche un autre parking le vieux sanctuaire de Doddridge des morts partout nous sommes provisoires nous ne sommes pas éternels je suppose que c'est tant mieux d'une certaine façon libre arbitre ou pas quelles que soient nos erreurs quelles que soient les prétendues erreurs qu'on a faites le temps balaie tout au final et personne ne se souvient et les petites choses importent peu tout est pardonné quand c'est fini les dettes sont annulées et il n'y a pas de registre permanent parce que rien n'est permanent le monde entier est provisoire et c'est notre comment on appelle ça notre prescription notre carte de sortie de prison ah ça y est on y est le Black Lion juste de l'autre côté de Marefair en bas ça a l'air désert du bol s'il existe encore l'an prochain quand on a emménagé on avait une petite maison de la presse à l'angle de Chalk Lane juste en face avec ce patron chauve Pete Pete quelque chose et après c'est à droite au coin de la rue dans notre petite allée on peut

voir le fond de la vallée la gare et le carrefour animé avec toutes les lumières je

j'avais pas le choix en étant qui je suis après Far Cotton Jimmy's End il n'y a

pas de fantômes rien là et rien n'est hanté encore trois maisons je trouve ma clé et hop chez moi à l'abri un sanctuaire enfin et rien de tout ça les Boroughs ne peuvent t'atteindre maintenant j'allume la lumière dans le couloir et j'ôte ma veste elle dégouline d'eau c'est tout luisant on dirait une otarie morte qui dégouline au portemanteau vous savez quoi je suis soudain épuisé je suis complètement lessivé je crois que je viens de faire presque un tour complet du quartier et c'est pas comme si j'étais en général un grand marcheur bien sûr il y a eu cette histoire au Bird in Hand j'y crois pas maintenant que je suis chez moi j'arrive pas à croire que je sois parti du pub en courant et tout ça, l'adrénaline, c'est sûrement une autre raison pour laquelle on se sent épuisé dans le séjour je m'affale dans le fauteuil et merde mon pantalon froid et trempé contre mes jambes mon cul là où la pluie l'a mouillé c'est horrible putain c'est à peine neuf heures passées mais je ne sais pas je ferais mieux d'aller me coucher ça a laissé en moi une drôle d'impression ce soir, je ferais mieux d'aller me coucher et de dormir je me sentirai mieux demain matin je crois une chose est certaine si je n'ôte pas ce pantalon alors c'est la pneumonie garantie et je crois que je me sens un peu seul j'espérais que Mandy serait rentrée mais même si

me lève et même ça demande un effort j'allume les lumières en bas et vais me coucher la salle de bains est un peu éblouissante j'enlève ma chemise et

mon pantalon mes chaussures et mes chaussettes la chemise est absolument trempée elle est devenue toute transparente il y a un ovale humide et rosâtre là où ça collait à mon ventre pendant une seconde j'ai cru que je saignais je laisse les fringues humides sur le rebord de la baignoire jusqu'au matin je suppose mon caleçon et ma veste sont un peu humides mais non ils sécheront naturellement je prends mes cachets trois cachets tous les soirs quelle histoire pour si peu on n'y pense pas quand on est jeune je scrute le miroir sous la condensation pendant que je me brosse les dents non mais regarde-toi je ressemble à un nain de jardin un David Bellamy piétiné un hobbit en quarantaine avec de la bave à la menthe qui coule de mon menton j'en ai marre de me regarder je vais aux toilettes pieds nus sur le carrelage froid je relève l'abattant pour pas l'éclabousser et après un petit moment d'attente pendant lequel mon zob prend sa décision il y a un pâle filet doré de pisse qui se détricote dans la cuvette tintante c'est marrant debout là à regarder on a deux rouleaux de papier toilette posés sur le couvercle du réservoir de la chasse d'eau dessous il y a le siège relevé et l'abattant et ensuite la cuvette béante on dirait une grenouille blanche de dessin animé comme un Kermit albinos des Muppets qui me fixe de ses gros yeux ronds avec un air outré et trahi pendant que je suis là à pisser dans sa gorge même les toilettes ont quelque chose à me reprocher il faut faire un truc il faut abaisser le levier deux ou trois fois avant que la chasse se déclenche pendant que ça gargouille je tire sur la ficelle pour éteindre la lumière et je suis sur le palier et au lit avant que le bruit de la chasse se soit changé en sifflements et écoulements c'est une sorte de superstition privée je suppose je sais pas ce qui se passerait si je n'étais pas couché quand les bruits s'arrêtent c'est plus une sorte de jeu une sorte d'habitude j'ignore absolument pourquoi je fais ça oh comme c'est

agréable le matelas grince je sens toute la douleur et la tension s'écouler de moi je me frotte les pieds l'un contre l'autre et ils sont secs et froids mais se réchauffent avec la friction et c'est bon avec un peu de chance je dormirai d'une traite pas de rêves pas de caves rien qui se précipite sur moi avec le visage déployé plus de risque maintenant ici dans notre petite maison notre petit coin des Boroughs face à la gare dix ans et j'espère que cet endroit serait méconnaissable un grand changement qui commence là où est la gare et presque tout ça, cet endroit, presque tout ça nettoyé les attardés sociaux expulsés l'essentiel balayé enfin si l'argent dure l'essor l'argent dont ils ont besoin pour le faire non le terrain ici l'immobilier ça pourrait être vraiment sympa si ça pouvait prendre de la valeur non qu'on serait prêts à vendre une partie du quartier c'est nous ça fait partie des meubles je me tourne sur le côté et coince un bout de couette entre mes genoux pour les empêcher de s'entrechoquer ah c'est agréable c'est

je suppose que les gens ici dans l'ensemble ils ne sont pas si mauvais c'est vraiment dans les pubs qu'on voit leurs pires côtés et ils peuvent me chercher des embrouilles si ça leur chante je serai toujours tout en haut quand tous seront partis alors qu'ils s'amusent un peu c'est pas de leur faute s'ils sont aux

abois, vivent dans un endroit minable, ils sont et je parle ici en marxiste bon en marxiste modifié ils sont juste des victimes ils sont le produit final inévitablement du processus historique et économique mais bon je veux dire regardez-les bourrés toute la journée c'est les enfants qui paient les pots cassés il y en a beaucoup des parents ils veulent pas de boulot sont pas prêts à travailler ils sont pas

c'est comme un chantier inondé est-ce que je suis venu ici enfant qu'est-ce que où est-ce que j'étais

pas disposés à travailler c'est exact en veulent à tout le monde pour leurs propres problèmes en veulent au conseil en veulent au système à moi on fait tout ce qu'on doit faire et certains ici je veux dire ils battent leur femme ils disent c'est la frustration c'est la pauvreté mais bon pourquoi est-ce qu'ils font autant de gosses autant d'enfants à élever comment vous voulez vous en sortir, aller où vous voulez être dans la vie prenez moi et Mandy des enfants nous auraient juste gênés dans nos carrières et regardez-nous nous sommes heureux très heureux mais y a des gens c'est juste des déchets humains c'est juste des

des falaises festonnées de boue loin là-bas derrière le terrain vague et les arches du pont ferroviaire je suis allé ici avant regardez y a un éléphant en plastique un jouet qui traîne dans une flaque je suis sûr qu'il m'appartenait autrefois la dernière fois que je suis venu ici et y aurait pas tout près une maison une vieille quoi qu'est-ce que j'ai

tous les voyous les débraillés leurs quatre cents coups tous leurs enfants tous violents qui se droguent je leur lisais des histoires de fantômes à Noël les mères vêtues de jupes courtes de bas résille jurant comme des charretiers fallait les entendre tous mal élevés ils finissent ici c'est un merdier plein de merdes il y a des pédophiles ici il y a des délinquants sexuels bon faut bien les mettre quelque part des camés et c'est de leur faute ce n'est pas de la nôtre de la mienne ils devraient remonter leurs chaussettes mais alors

y a ce vieux puits écarlate la maison qui se dresse sur le terrain vague toute seule le ciel gris au-dessus et en pantalon mon pantalon gris et ma veste je me dirige vers elle dans les hautes herbes j'ai besoin d'aller aux toilettes y avait pas des toilettes là-bas dans la cave de cette maison si je pouvais me rappeler comment les trouver si elles ne sont pas toutes fissurées et pleines d'ordures

mais bon qui suis-je

C'est ce qu'on pourrait appeler un brouillon de visage, qu'on aurait froissé sous le coup de la colère et de la frustration. C'est un visage de détective privé, la figure de proue amochée par les coups de poing et les bourbons de Studs Goodman qui écume les eaux sales et les brisants d'une autre ville condamnée, un monde incendié aussi déchu que ses arches. C'est comme ça, la vie de privé, l'attente interminable entre deux affaires, assis près d'une fenêtre au store tiré dans les tranches de lumière. Ces longues périodes creuses sans homicides, ça vous flingue.

Studs tire une longue taffe satisfaisante sur son bic. Plissant ses lèvres cruelles et tordues en un sphincter, il exhale un génie torve de fumée imaginaire dans les rais du soleil haché, et se dit que les périodes stériles du métier qu'il a choisi doivent ressembler à celles que connaissent les émules de Thespis. Studs, un hétéro sérieusement accro qui essaie de réduire sa vaginophagie galopante, se fiche pas mal des acteurs et autres histrions qui sont pour la plupart des fiottes, des tantouses et cetera. C'est bien connu. Cela dit, Studs peut comprendre ce qu'ils endurent quand ils n'ont pas de boulot et se retrouvent « entre deux rôles ». L'inactivité, il le sait, peut vous rendre maboule. Ma foi, même à Studs il arrive de se retrouver en carafe, à rêver d'une affaire hypothétique et complexe que son esprit devrait résoudre, or c'est un gars de Brooklyn, un coriace des rues qui pense avec ses poings et flanque des coups de boule. Il ne rêve pas en noir et blanc, il rêve en radio. Que ressent un petit acteur à la noix et névrosé quand le studio n'appelle pas ? Le vieux limier parierait son dernier dollar que ces petites chochottes doivent passer leur temps à répéter en vue d'un appel de casting qui n'arrive pas, à jouer les cow-boys ou les chasseurs de safari, un truc viril dans ce genre. Qui sait, peut-être un détective privé ? Il se marre à cette seule pensée et écrase son bic dans une tasse de café. Studs est un rôle qui exigerait une sacrée séance de maquillage.

D'accord, il n'a rien d'un beau gosse. Il aime à penser qu'il sent le vécu, mais un vécu étreint par trois générations de poivrots lituaniens chaotiques qui finissent par être chassés lors d'un siège armé après quoi les lieux demeurent inutilisés pendant des dizaines d'années, sauf comme pissotière par les sans-abri. Puis tout part en fumée lors d'un incendie volontaire. Il est assis là, devant le miroir de la coiffeuse dans son bureau sordide, et étudie la contenance de sa scène de crime : inutile de s'attarder, y a rien à voir. Il

examine les plissements apparemment hasardeux de son front, une paroi rocheuse et volcanique qui se dresse au-dessus de la rangée d'arbres hirsutes de ses sourcils jusqu'au sommet peigné, d'où il entame sa descente dans les longues herbes noires et glissantes jusqu'à la nuque. Les yeux sont pleins de pessimisme et de ce qui ressemblerait à une sorte de désordre générique ; des yeux qui en ont vu beaucoup trop depuis des hauteurs légèrement différentes et des angles conflictuels, grossièrement équidistants du pic à glace du nez, cassé plus souvent que le cœur d'une putain. Puis, surmontant le tout, un crêpi clairsemé mais remarquable de boutons gros comme des Miel Pops pour être sûr que personne ne rate l'asymétrie, une incitation à rire parsemant son visage au cas où quelqu'un n'aurait pas encore compris la plaisanterie. Les gens avaient coutume de lui dire qu'il n'avait rien d'un tableau de maître, mais c'est parce qu'ils ne connaissaient visiblement rien au cubisme.

Ailleurs dans l'immeuble, peut-être dans le bureau d'accueil, un téléphone sonne, réclamant de l'attention comme un enfant gâté. Il appelle sa secrétaire écervelée – « Maman ? Maman, téléphone » – mais de toute évidence elle a pris une de ses pauses imprévisibles, peut-être en lien avec le côté écervelé susmentionné. Chaque fois qu'il passe ici en venant de Londres et reste quelques jours, il lui dit qu'elle devrait changer de traitement, mais elle n'écoute pas. Les femmes. Invivables, non, incapables de se rappeler où elles ont rangé vos chaussettes. Dix sonneries puis ça bascule sur le répondeur, le message qu'il a pris la précaution d'enregistrer par-dessus le sien quand il est arrivé hier. Elle ne reçoit pas des masses d'appels alors qu'un client ou son agent risque de le contacter, en théorie, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Cette débile profonde serait tout juste capable de réenregistrer des excuses confuses après son départ, ravie sans doute de laisser la voix de ténor de son fils effrayer ses rares copines encore capables d'utiliser un téléphone.

« Allô bonjour. Vous êtes bien chez Robert Goodman. Je suis absent pour le moment mais veuillez laisser un message et je vous rappellerai. Merci. À plus. »

Studs a un accent british impeccable. Dans son métier, on ne sait jamais quand ça peut servir, sans doute lors d'une mission d'infiltration, s'il doit incarner une sorte de duc ou de baronnet à la con, par exemple dans le cadre d'une arnaque impliquant les bijoux de la couronne et une blonde aux jambes indépendantes. Certes, une affaire juteuse ne serait pas de trop en ce moment, de préférence une histoire d'inceste alambiquée avec Faye Dunaway, même s'il se contentera d'un chantage ou d'un divorce si besoin est, mais Studs résiste à l'envie d'aller décrocher le combiné désormais silencieux pour intercepter l'appel. Si, avec un peu de chance, il s'agit de démêlés familiaux autour d'un héritage qui a dégénéré en kidnapping ou de prise d'otages, Studs le saura assez vite. La dernière chose qu'il veut c'est que d'éventuels clients s'imaginent en entendant sa voix qu'il est aux abois, alors qu'ils peuvent le déduire, comme tous ceux qui le connaissent, rien qu'à son mobilier pourri et aux jeux de grattage perdants qui jonchent le sol de son appartement.

Assis devant la coiffeuse, que zèbre l'ombre qui choit des stores, il réfléchit à la minable carrière criminelle qu'il a menée avant de devenir détective privé. Il a vendu toutes sortes de drogues à Albert Square et été indic à Sun Hill. Il a rôdé autour d'une Lexus, vêtu d'un cuir, pour augmenter les ventes d'alarmes de voiture. Il est la bête noire des mécanos de Gotham City, a porté un chapeau Dr. Seuss pour les besoins de son initiation dans un vieux gang de rue irlandais new-yorkais et violé la grande sœur de Jeanne d'Arc au ^{XV}^e siècle en France. Ça se passe comme ça avec Studs. C'est un chien fou, un franc-tireur qui refuse de suivre les règles. Il vit dans une grande ville où les rues ne craignent pas toujours mais peuvent être sacrément ignorantes. Il est rentré, il est à Northampton, et cette fois c'est personnel, et par là il veut dire que ce n'est en rien professionnel. Si seulement.

Franchement, même si ça va à l'encontre de la nature naturellement grossière et dopée à la testostérone de Studs, il est prêt à jouer la comédie, à être l'une des sœurs moches de Cendrillon ou à se faire tout petit pour avoir une chance d'approcher Blanche-Neige. Ça lui fait penser à son défunt associé, Little John Ghavam. Studs n'a rien d'un sentimental, mais il ne se passe pas une nuit cruelle de compromis moral sans qu'il regrette son pote nain éleveur de grenouilles et leurs virées ivres à la Tod Browning quand ils étaient impétueux, relativement jeunes et, du point de vue d'un observateur, très déconcertants. John, comme Studs, a roulé sa bosse dans le métier, passant quelque temps comme pilleur parmi le peuple sable jawa avant de traîner avec un gang de voleurs voyageurs temporels de taille similaire et peu de temps après a sauté pas mal d'anciens mannequins pour le marché spécialisé. Studs croit se rappeler qu'une de ces entreprises s'appelait les Muff Bandits mais il a dû inventer ou rêver la chose, comme quand il avait affirmé que le défunt artiste local Henry Bird avait été le mari de Vampira dans *Plan 9 from Outer Space* alors qu'en fait l'épouse de Bird était Freda Jackson, qui jouait aux côtés de Karloff dans *Die, Monster, Die*. C'était une erreur stupide que n'importe qui aurait pu faire, mais Studs est un privé qui tire fierté de sa réputation de fiabilité et il emportera certainement cette erreur avec lui dans la tombe. Il se dit que c'est le genre de type qu'il est.

Ce qui manque le plus à Studs dans la vie c'est l'extrême invraisemblance de Little John. Quand une personne improbable meurt, ça rend juste encore plus improbable l'occurrence d'autres personnes improbables. Des personnages comme Little John ou même Studs sont des aberrations statistiques. Ils font mentir les chiffres. Quand ils disparaissent du tableau, le graphique retrouve sa courbe banale et rassurante, tandis qu'avec Little John, vous aviez l'impression que le monde était capable de tout. Les lois de la physique allaient se planquer chaque fois que ce petit enfoiré picolait, perché sur son tabouret et parti pour huit pintes, neuf pintes ; on ne le voyait jamais aller aux toilettes. Studs avait une théorie : son pote était complètement creux, une sorte de chope à effigie humaine ayant fini par acquérir spontanément une conscience. Une chope d'une résistance inattendue, qui plus est : dans le

casino situé tout près de Regent Square, il avait lancé sa masse compacte sur la table de roulette en criant : « Tous sur le pont » de sa voix d'hélium habituelle. Il avait fait partie de la foule cauchemardesque du Crown & Cushion qui fournissait un public au compositeur captif Malcolm Arnold. Près de Stoke Bruerne, au Boat, le pub près du canal où, tous les dimanches, les marins avaient l'habitude de se retrouver en casquette de yachtman et polo accompagnés de leurs jeunes épouses en short, le vicieux Little John collait son visage dans l'entrejambe du jean le plus proche.

« C'est génial. Leurs maris éclataient de rire et disaient, "Du calme, petit bonhomme. T'as bu un coup de trop, non ?", des choses dans ce genre. Personne n'a envie de frapper un nain. »

Studs imagine John dans le jardin de sa maison de York Road avec la plaque « CrapaudLand » devant la porte, à côté du cadran solaire en pierre, gloussant de ravissement tandis que d'énormes crapauds s'abattent partout sur lui, sur les massifs, le cadran, tout.

Bien sûr la chose la plus improbable concernant son regretté ami est le fait que Little John était le petit-fils du shah d'Iran. Studs secoue sa tête peu avenante et se marre d'un air contrit, comme si quelqu'un le regardait. Le petit-fils du shah. Pour Studs, c'est un peu comme la théorie quantique, les femmes ou le jazz contemporain, ça reste incompréhensible.

Il va pour prendre un autre bic mais annule son geste réflexe à mi-parcours. Son toubib lui dit qu'il devrait un peu réduire sa conso et se contenter d'un stylo-plume de temps en temps, le week-end ou lors des occasions spéciales. Ah, qu'il aille au diable. Il repousse sa chaise et se lève de la coiffeuse dans l'espoir qu'un peu d'activité détendra les mâchoires du piège à loups qu'est son cerveau de privé. Studs se rend dans la salle d'accueil, la déco évoquant un hall de banlieue moqueté pour donner le change à ses créditeurs et gangs, et écoute le message sur le répondeur.

« Bob, putain, c'est quoi cette voix à la con ? On dirait un vieux pédophile d'Eton. C'est Alma, au fait. Désolé de t'appeler chez ta mère, mais si jamais tu viens demain au vernissage, oublie pas d'apporter le truc sur Blake que je t'ai demandé de trouver, à supposer que t'aies trouvé quoi que ce soit. Sinon, pas grave. Ne m'adresse plus jamais la parole. Et pourquoi Robert Goodman n'est-il pas disponible pour le moment ? Il joue au polo ? "Robert Goodman." Bob, personne ne t'appelle Robert. Pour être franche, la plupart des gens ne sont même pas assez polis pour t'appeler Bob. La plupart des gens grognent et font une sorte de geste avec leurs mains. Puis ils s'assoient et ensuite ils pleurent. Ils pleurent comme des bébés, Bob, à la seule idée de ton existence. Bref, j'espère voir ta doc sur Blake à l'expo, avec toi pour l'apporter si c'est absolument nécessaire. Ciao, Bobby. Ne change surtout pas. On se parle bientôt. »

Il remarque que son sang ne se change pas immédiatement en glace dans ses veines. C'est un truc de roman policier, ça, et dans la vraie vie le mieux qu'il parvienne à faire c'est rougir comme une gamine, mais bon, c'est pas un

sentiment agréable. Bien sûr, Studs connaît le nom, la voix, l'avalanche d'insultes imméritées. Il connaît la dame : un grand verre d'acide de batterie portant le sobriquet d'Alma Warren. Pensez à ces touffes de cheveux étonnamment grosses que vous dégagez parfois d'une bonde de baignoire bouchée puis imaginez-en une avec des yeux et une attitude supérieure : voilà une description à partir de laquelle pourrait travailler un dessinateur de la police. C'est le genre de meuf en fonte que seule l'hypnose peut vous faire oublier, et pourtant le dossier Alma était sorti de la tête criblée de balles de Studs jusqu'à cet instant.

Concernant la Warren, elle a monté une sorte d'arnaque d'art moderne où des ploucs paient cher pour voir ses gribouillis schizophréniques. Il y a plusieurs mois, Studs est passé la voir dans son taudis bohème d'East Park Parade, juste au bout de la rue où il avait l'habitude de pioncer quand il créchait ici en ville, sans doute peu après son enfance pénible dans le Bowery, à New York, ou à Brooklyn, enfin, là où a grandi Studs. Tout ça c'est du passé. Il se rappellera plus tard. Bref, il était passé la voir dans sa piaule sordide et l'avait trouvée en train de travailler fiévreusement parmi des cumulus tourbillonnants de contrebande, des images effrayantes dans différents médias disposées partout dans le salon jusqu'à ce que Studs ait l'impression d'être prisonnier d'une hallu bas de gamme à la Grateful Dead. Entre deux taffes d'un joint suffisamment long pour être qualifié de fantasme phallique et des coups de pinceau erratiques sur une toile incompréhensible, elle avait expliqué qu'elle préparait quelque chose comme trois douzaines de toiles pour une nouvelle expo qu'elle organisait dans le quartier déshérité où elle avait grandi. Studs doute franchement qu'elle ait vécu une enfance aussi dure et désespérée que la sienne dans les rues âpres du Bronx – peut-être Hell's Kitchen, Satan's Bidet, un endroit pittoresque dans ce genre – même si aux dires de tous les Boroughs sont toujours dans la panade. Le vieux quartier de Warren n'est pas seulement du mauvais côté des rails, il est sur les rails eux-mêmes, en morceaux et tout aplati par presque huit cents ans de locomotion sociale brinquebalante.

Il se rappelle une expérience désagréable avec cet endroit, du temps qu'il était enfant, quand ses parents avaient insisté pour qu'il prenne des cours de danse à l'école Denise Pitt-Draffen de Phoenix Street, juste derrière Doddridge Church. Ou était-ce lui qui avait insisté pour prendre des cours ? Studs, dont la mémoire est engorgée de corps, de bars et de brunettes qu'il a laissées glisser entre ses doigts, ne se rappelle pas. Ça n'a pas d'importance. L'important c'est qu'on voulait l'obliger à porter un kilt. Un gosse de neuf ans en kilt, qui prend des cours de danse dans une ménagerie pour voyous dans l'ancien quartier d'Alma Warren. Studs se dit que ça frôlait la maltraitance. Il en a parlé à Warren et le seul commentaire de cette dernière a été que si elle l'avait rencontré à l'époque elle se serait plus ou moins sentie obligée de le tabasser : « Un petit snobinard en jupette, y a même pas à hésiter. » Maintenant que Studs y repense, il s'est fait tabasser plus souvent quand il

était jeune écolier, tendre sous des dehors austères, que plus tard, quand il est devenu un privé dur à cuire, et chaque fois que ça lui est arrivé ou presque, il portait un pantalon normal. Il soupçonne que cette histoire de kilt n'est qu'un élément de l'équation.

Le truc étonnant c'est que l'expo organisée par l'artiste échevelée est prévue pour demain, et qu'en outre elle a lieu à la garderie de jour de Phoenix Street qui était autrefois l'école de danse Denise Pitt-Draffen. Cette expo a un lien avec le dossier qu'Alma a confié à Studs quand il est passé la voir ce jour-là dans East Park Parade. Ainsi qu'elle le lui a expliqué à cette occasion, elle avait vingt ou trente toiles achevées mais le sujet n'était pas le fil rouge qu'elle avait espéré. Du point de vue de Studs, c'est comme si elle avait chargé un fusil à canon scié avec de la signification puis balancé la sauce sur un mur en espérant que les dégâts feraient sens. Il y avait quelques images inspirées par des hymnes, une série de carreaux basés sur la vie de Phil Doddridge, le saint local, et des trucs sans queue ni tête qui concernaient une croix de pierre rapportée ici depuis Jérusalem. Une toile semblait représenter Ben Perrit, un poète poivrot que Studs a connu il y a longtemps, et il y avait un truc mélangeant plusieurs médias, censé représenter le déterminisme et l'absence de libre arbitre, ou du moins c'est ce que prétendait l'artiste défoncée au hasch. De l'avis de Studs, l'exposition de Warren est un fatras d'idées sans rien qui les relie entre elles, et comme si ça ne suffisait pas elle semble penser que ce bordel devrait être relié à William Blake.

« Enfin quoi, j'ai des tas de sources attestant que ma famille vient de Lambeth, mais je me dis qu'il faudrait quelque chose de plus substantiel, quelque chose qui rassemble tous les thèmes. Donc, Bob, c'est ce que je veux que tu fasses. Découvrir comment Blake trouve sa place là-dedans. Trouve ce qui relie Blake aux Boroughs et je te promets que je ferai ton portrait, Bobby. Je t'immortaliserai, et ensemble nous imposerons ton visage à un futur irréprochable. Ça te va comme offre ? »

L'opinion de Studs, qu'il n'exprima pas sur le moment, est que l'offre en question est un contrat standard à la Alma Warren en ce qu'il n'implique aucun argent réel. L'immortalité et 1,50 £ lui paieront un autre paquet de bics. Mais bon, c'est un travail, et il l'a accepté. La carabosse maculée de peinture tient Studs à sa merci et s'il se plante sur ce coup-là c'en est fini de sa réputation en ville. Warren y veillera. Elle en sait trop sur lui, tout un tas d'anecdotes sur son passé violent qu'il préférerait ne pas voir resurgir. Il grimace en se rappelant la fois où il est tombé sur elle dans Kettering Road. Elle lui a demandé, sans doute en feignant l'inquiétude, pourquoi il boitait.

« Eh bien, je... hum... j'étais à Abington Park hier soir, près du kiosque. Comme tu le sais, j'aime bien jouer la comédie. Ce que je fais, c'est que je répète mes rôles afin d'être prêt quand on m'en proposera un. Là, c'était une sorte de rôle d'agent secret avec la scène débutant par moi sur le kiosque et alors, sur un signal, ce que je fais c'est que je saute par-dessus la rambarde et j'atterris sur l'herbe afin de prendre une posture de chat. Je regarde autour de

moi, je scrute la nuit, puis je file dans les ombres. »

Warren le regarde d'un air incrédule de ses grands yeux flippants.

« Et c'est comme ça que tu t'es fait mal à la jambe ?

– Non, non, j'ai tout bien fait comme il faut, mais ils ont voulu refaire une nouvelle prise. La seconde fois, un de mes pieds s'est pris dans la rambarde quand j'ai sauté.

– “Ils” ? » Elle le dévisage comme si Studs était une bactérie encore inconnue. « Ils voulaient une autre prise ? L'équipe du film dans ta tête, Bob, voulait une autre prise. C'est ça que tu veux dire ? »

Ouais, c'est ça que Studs lui expliquait et en y repensant il regrette de l'avoir fait. Toute information, entre les mains d'une artiste instable, se change en arme. Une arme sans doute pareille à une lime à ongles en ce qu'elle n'est pas très masculine, mais qui peut néanmoins faire de sacrés dégâts, par exemple si quelqu'un l'enfonce dans votre œil. Le résultat c'est que Warren manipule Studs, et que s'il ne résout pas l'affaire Blake alors sa réputation est kaput. C'est du chantage, purement et simplement. Mais pas si pur. Et pas simple du tout.

Avec lassitude, il prend le blouson de cuir qui, faut se faire une raison, remplace son trench-coat habituel, actuellement au pressing afin qu'on en enlève les taches de sang et d'alcool, sans compter quelques reprises invisibles pour dissimuler les nombreux trous laissés par divers projectiles.

« Des mites. » Voilà sans doute ce qu'il répondrait si les employés du pressing l'interrogeaient sur l'origine de ces trous. « Des mites de calibre 38. »

Il laisse un bref message à sa secrétaire, relatif à ses préférences pour le dîner, puis traîne dehors sa carcasse moralement contusionnée, s'avance dans la lumière impardonnable et se dirige vers sa voiture, ou doit-on dire son automobile ?

Vingt minutes plus tard il se souvient d'où il tient ses rides au front pareilles à un plan de ville, alors qu'il engage son auto frustrée sur une rampe vers un niveau supérieur du parking bondé du Grosvenor Centre. Qui aurait pu croire qu'il y aurait tant de gens un vendredi ? Finalement il réussit à se garer en regardant de façon menaçante une vieille femme aux cheveux argent dans une Citroën et, après avoir mis des sous dans le parcmètre, prend l'ascenseur et descend dans le grésillement et le bourdonnement d'acouphène du centre commercial. Studs se fraie un chemin dans la houle humaine abrutie, parmi les mamans chignonnées qui trimballet leurs rejetons empoussetés à une allure majestueuse et cérémonielle sur le carrelage étincelant sous la lumière électrique ; entre les ados étrangement marginaux et fantomatiques qui signalent leur méfiance par un sourire narquois, un pull en laine et l'occupation d'un banc devant la boutique Body Shop. Studs retrouve sa lèvre à une commissure, avec ce qui est censé être du dédain, jusqu'à ce qu'il remarque que les passants le dévisagent avec inquiétude, comme s'il était en train de faire une crise cardiaque. Il tourne à droite au bout de l'arcade

bruisante et se dirige dans une direction qui était autrefois Wood Street, vers la lumière du jour derrière les portes en verre au bout de l'allée.

La pente rose d'Abington Street semble à l'abandon malgré les fleurons du soleil printanier qui fait des apparitions aléatoires derrière les fins et délicats nuages. Cette ancienne artère de la ville paraît crouler sous la révélation de son inutilité. Elle garde la tête basse, essaie de ne pas se faire remarquer et espère sincèrement passer inaperçue lors des prochaines vagues de licenciements. Elle semble se rapetisser devant les éclairs acérés que lancent les yeux de Studs, comme si elle avait honte, comme quand on reconnaît dans une putain défoncée sa maîtresse de CP, même s'il n'a jamais eu l'occasion de faire une rencontre aussi improbable. Certainement pas Miss Wiggins en tout cas. Oh, putain. Il regrette d'avoir laissé cette vision s'imposer à lui. Un vrai privé, se dit-il, devrait pouvoir trouver des métaphores couillues qui ne lui retournent pas l'estomac. Un crâne écrasé qui ressemble à un pot à moutarde cassé, par exemple, voilà une comparaison qui fait son effet sans être indélicate. Mais Miss Wiggins battant le pavé à un carrefour fréquenté avec son appareil auditif, en minijupe et en proie au manque d'héro, c'est une autre paire de manches, une chose gravée au fer rouge de façon indélébile dans le cerveau de Studs au point qu'il ne se rappelle plus ce que cette vision monstrueuse était censée représenter. Ah oui – Abington Street. Comment est-il passé de ça à cette histoire avec... peu importe. Oublie. Concentre-toi sur le dossier en cours.

Il remonte d'un pas pesant la colline, passe devant le Woolworths, puis décide de presser le pas et finit par adopter une démarche chaloupée à la Chaplin qu'il abandonne parce qu'impraticable avant même d'avoir atteint la Co-op Arcade. Il se rend dans un endroit de ce coin pourri où il espère obtenir son information de sources fiables. C'est le genre d'endroit que les gens ordinaires ont tendance à éviter, une planque louche où on peut remarquer l'activité criminelle rien qu'à la façon dont tout le monde parle à voix basse, et où les zozos qui ne respectent pas les règles de la maison vont au-devant de sérieux ennuis, voire d'une amende. Studs ne s'est pas rendu à la bibliothèque de Northampton depuis des années, mais il serait prêt à parier sa dernière pesette qu'il y trouvera les réponses à ce qu'il cherche, et de toute façon c'est quoi une pesette ? Un rouble ? Un kopeck ? C'est tellement compliqué l'argot, qu'il ne sait pas.

À la surprise de Studs, la porte de la bibliothèque sous son magnifique portique ne permet plus d'entrer dans le bâtiment, il faut donc longer la superbe façade jusqu'à l'entrée située en haut. Il passe non sans un certain malaise sous le regard légèrement condescendant d'Andrew Washington, l'oncle de George, et arrive presque sain et sauf devant les portes battantes quand il s'aperçoit que quelque chose cloche. Se fiant à son instinct affûté au Vietnam, en Corée ou possiblement pendant la première guerre mondiale, Studs lève les yeux et se fige sur place. À l'autre bout de la rue, un front froid noir et menaçant approche, dévalant la colline dans un tourbillon de piétons

déplacés et de papiers gras volants. Alma Warren.

Ses terminaisons nerveuses se mettent à hurler comme une sirène d'incendie, et tout en priant pour qu'elle ne l'ait pas encore aperçu, Studs se précipite par les portes dans le hall d'accueil tapissé de prospectus. S'aplatissant en tache de cuir peu avenante contre les murs, il prend une profonde inspiration, les yeux fixés sur la porte en verre, attendant que l'impressionnante harpie ait passé son chemin. Il ne sait même pas pourquoi il l'évite, sinon qu'une attitude furtive en toute situation semble une bonne idée du point de vue d'un détective privé. C'est ce que ferait Studs. En outre, il n'a pas l'information que sa cliente cauchemardesque veut qu'il dégote concernant Blake, et ça pourrait mal se passer.

Dans la rue miteuse derrière le verre, une grande avalanche barbouillée de rouge à lèvres passe de droite à gauche, et Studs pousse un soupir de soulagement. Se décollant des affiches laminées derrière lui, il s'avance vers la porte, l'ouvre, et tend sa tête de punching-ball percé pour suivre des yeux l'artiste beatnik qui descend d'un bon pas Abington Street tel un orage s'éloignant. Alors qu'il profite de la prérogative du privé qui consiste à voir sans être vu, un nouvel élément de l'intrigue s'immisce dans le tableau déjà étrange : remontant la rue selon une trajectoire qui promet une collision avec l'artiste peintre, voilà que se profile la silhouette à gilet et chapeau de paille du barde imbibé des Boroughs, ce taré patenté de Benedict Perrit.

Alors que ces produits distincts du plus vieux quartier de Northampton approchent l'un de l'autre, Studs assiste à un rituel qui le rend perplexe. En apercevant Warren, le poète ivre pivote et revient sur ses pas avant de tourner de nouveau les talons et de se diriger en titubant vers l'artiste, cette fois-ci plié en deux de rire. Plissant ses yeux de traviole, Studs se demande si l'étrange comportement de Ben Perrit ne serait pas une sorte de code ou de signal. Peut-être que cette rencontre en apparence fortuite entre la peintre échevelée et un de ses sujets actuels n'est pas aussi fortuite qu'elle en a l'air. De plus en plus méfiant, il regarde Warren planter un baiser inhabituel sur la joue de Perrit – ce n'est certes pas ainsi qu'elle salue Studs – et après une conversation plutôt brève il se produit un échange furtif, de l'argent ou un message qui change de main. Ce duo décrépît est-il en train de conspirer ? Sont-ce là deux grotesques tourtereaux, ou Alma a-t-elle atteint l'âge où elle paie des poivrots pour qu'ils se laissent embrasser ? Reculant dans l'entrée de la bibliothèque alors que chacun reprend sa trajectoire distincte dans un sens ou dans l'autre, Studs se dit que, quel que soit le résultat des courses, il est presque certain que Ben Perrit est impliqué dans l'affaire Blake. Tout ce que Studs a à faire, c'est de trouver comment.

Dans ce but, il s'enfonce plus avant dans la bibliothèque de moins en moins familière. Il longe les hautes fenêtres du mur nord donnant sur Abington Street, où la lumière du jour filtrée se déverse sur des présentoirs occupant une zone qui était autrefois la salle de lecture des périodiques. Il se souvient de la galerie de SDF locaux qui squattaient autrefois les fauteuils disparus

depuis longtemps, d'autant plus nombreux et voyants s'il pleuvait. Il y avait Mad Bill, Mad Charlie, Mad Frank, Mad George et Mad Joe, peut-être même Whistling Walter qui, en vétéran traumatisé de la première guerre mondiale, était l'unique membre de cette compagnie à souffrir d'une évidente maladie mentale. Tous les autres étaient simplement sans domicile fixe et bourrés, même si le folklore local avait attribué à chacun d'entre eux la propriété de pâtés d'immeubles dans les villes voisines. Il est possible que cet obscur statut de millionnaires excentriques ait été conçu comme une justification pour ne jamais donner la pièce aux pauvres, du moins c'est le genre de fable que Studs aurait mis au point. Progressant jusqu'au hall principal de cette vénérable institution, il se rappelle une addition de dernière minute à sa liste de clodos lettrés, à savoir W. H. Davies qui avait écrit son *Autobiographie d'un super clodo* ici sous ses hautes fenêtres parmi cette clique bruisante et sûrement infestée. Et maintenant qu'il y pense, est-ce que Davies n'avait pas collaboré avec un des héros de Warren, l'artiste et occultiste cockney Austin Spare, dans leur revue artistique *Form* ? Pour ce qu'en sait Studs, Spare était un excentrique édouardien qui prétendit à un moment avoir été William Blake lors d'une précédente incarnation, même s'il suppose que ce lien est trop ténu pour être le genre de chose que recherche son employeur. Ce n'est pas une piste intéressante. Il admet à contrecœur qu'il va devoir faire de sacrées recherches.

Le meilleur endroit pour commencer, se dit-il, c'est avec Blake lui-même, le personnage énigmatique au centre de cette affaire ardue. Dénichant prestement une édition gigantesque de l'œuvre du visionnaire de Lambeth, Studs se trouve une table et une chaise où combler ses lacunes concernant la victime présumée. Feuilletant l'introduction du volume, il se voit confirmer que Blake est mort, on ne peut plus mort, et ce depuis 1827. Les principaux suspects semblent avoir été des complications ayant fait des dégâts dans ses entrailles, même si quelque temps avant sa mort le poète lui-même a désigné l'hiver anglais comme possible coupable. C'est une théorie tentante, mais Studs écarte la saison souvent réprimandée pour cause de manque de mobile. Sans la moindre bribe de preuve conduisant à des pistes, l'affaire ne va nulle part. Sérieux, ils n'ont même pas de cadavre à fournir, Blake et sa femme ayant été tous les deux jetés dans la fosse commune de Bunhill Fields, leur pierre tombale ne donnant qu'une vague indication de l'endroit où reposent leurs dépouilles. Les autres occupants littéraires du cimetière de l'East London, Bunyan et Defoe, tous deux connus pour s'être rendus à Northampton et avoir écrit là-bas sur leurs voyages, sont signalés respectivement par un sarcophage et un obélisque. Pourquoi est-ce qu'Alma n'a pas pris un de ces deux-là comme obsession ?

De plus en plus mal embouché, il feuillette le reste de l'intro, en comptant sur les gravures pour se consoler, peut-être une nuance de *Glad Day* pour se remonter le moral. Mais c'est sans compter la prédominance d'images lugubres ou carrément perturbantes qui caractérisent l'œuvre de celui qui

murmurait à l'oreille des anges. Voici *Nabuchodonosor* qui rampe, nu et frappé d'horreur, dans un monde souterrain ; ici c'est le corpulent *Fantôme d'une puce* embarqué sur sa scène crépusculaire, un bol de sang fièrement brandi devant lui. Même dans des pages exemptes de goules et de monstres, comme l'*Épitomé des « Méditations parmi les tombes »* de James Hervey, œuvre entièrement ornée de saints et d'anges mais funèbre à l'excès, il règne une humidité de cimetière. Un peu tard, Studs comprend pourquoi la dernière exposition Blake à la Tate il y a quelque temps, en compagnie de ses contemporains Gillray et Füssli, était sous-titrée *Cauchemars gothiques*. Il se dit que si Blake se révèle sans lien aucun avec Northampton, alors il devrait en avoir, étant donné son attitude lugubre. D'après Studs, Northampton était le berceau du mouvement gothique moderne, et la passion macabre de Blake aurait fait fureur dans les premiers concerts de Bauhaus.

Il s'aperçoit qu'il fredonne le refrain de « Bela Lugosi's Dead » sous son haleine matinale au café et laisse ses pensées dériver de sa mission présente à ces nuits noir et argent remontant à vingt, trente ans. Studs avait fait partie de la troupe grand-guignol qui se rassemblait tel un brouillard des Carpates autour de Bauhaus 1919, ainsi que s'appelait le groupe à l'époque. Il y avait Studs lui-même, et l'über-roadie Reasonable Ray. Il y avait le frère surnaturel du guitariste Danny, Gary Ash, et naturellement il y avait Little John. Dans les souvenirs qu'a Studs de la genèse du gothique au XX^e siècle, il n'y avait jamais eu de plan morbide ou de calendrier stylistique derrière les références aux vampires et les gares hantées à la Delvaux qu'on voyait sur les pochettes d'albums. Ces trucs provenaient tous des membres du groupe, et, par extension, de la ville où ils avaient grandi ; de ces églises inquiétantes vieilles de mille ans, de ses poètes sectionnés, ses sorcières immolées, ses têtes sur des piques, ses reines mortes et ses rois capturés, cette moisissure et cette folie toutes distillées dans Pete Murphy concentrant du Iggy Pop sur la trame des riffs de Ash et la section rythmique aortique des frères David J et Kevin Haskins. De ces origines distrayantes, une vague de chic mortuaire, de pâleur écorchée et de bande-son cadavérique s'était levée pour engloutir le monde occidental dans la mélancolie et le maquillage, une autre fièvre purement locale prenant des proportions pandémiques.

À la molle périphérie de la vision gueule de bois de Studs, un septuagénaire en anorak rose fonce vers la section Histoire militaire tel un scud. Il baigne dans un sifflement de chambre à brouillard, laisse son regard se poser sur le livre ouvert sans parvenir à se concentrer. La gravure flotte, et ses noirs prédominants tourbillonnent et forment un miasme, un vortex de mausolée, un sombre maelstrom s'ouvrant devant lui comme si un homme de main venait de lui flanquer un coup de matraque. *Méditations parmi les tombes*. Il repense au soir de l'enterrement de Little John, les clients du Racehorse pataugeant jusqu'à la taille, perplexes, au milieu des petites personnes se lamentant, venues en ville pour l'événement, cinquante ou soixante d'entre elles prêtes pour une virée lilliputienne dans Wellington Road et quel effet cela dut faire

quand elles se mirent à chanter ? Aucun membre de la famille royale persane ce jour-là, aux dires de tous.

Tout ça était lié avec la souillure potentielle sur la lignée, d'après ce que comprend Studs. Étant donné tous les ennemis que le papi tyran de Little John, alors soutenu par les États-Unis, s'était faits en Iran dans les années 1950, à peine quelques années après avoir été parachuté au pouvoir, on en avait conclu que le fait que sa fille ait accouché d'un monstre ne pouvait que donner du grain à moudre à l'opposition. Mieux valait envoyer l'enfant à l'autre bout de nulle part, dans un lieu si obscur que personne n'entendrait plus jamais son nom ni n'aurait même vent de son existence. Un lieu comme Northampton. Était-ce étonnant si John et lui avaient fini dans l'entourage de Bauhaus, à surfer sur le velours violet et les paillettes ? Ils étaient parmi les nombreuses fioritures gothiques de la ville.

La bibliothèque se décompose autour de lui et, pour une raison inconnue, il se rappelle une promenade plus que vague en compagnie du nain soûlographe, la complexion de John fouettée par l'alcool jusqu'à ce que, vers la fin, la couperose l'emporte sur le visage. Où étaient-ils allés ce jour-là, tous les deux, et pourquoi y repensait-il maintenant ? Studs avait un souvenir fantôme de Jazz Butcher comme faisant plus ou moins partie de l'événement, même s'il doute que le chanteur-parolier au CV impressionnant ait vraiment été présent en cette notable occasion qui l'obsède de façon inexplicable. Plus vraisemblablement, Little John et lui s'étaient rendus soit chez le musicien soit revenaient d'une visite, arpentant les ruelles mornes entre la maison de Butcher près du champ de courses et la pente venteuse de Clare Street plus près du centre-ville. Où fut-elle prise, la photo imaginaire qui semble agrafée au cerveau de Studs, avec le petit homme marchant devant lui dans des flaques gris métal le long d'une rangée de maisons silencieuses ? Était-ce Colwyn Road ou Hood Street ? Hervey Street ou Watkin Terrace ? Tout ce qu'il se rappelle c'est la peinture écaillée et le tulle grisonnant des voilages sur...

Hervey Street. Bien sûr. Écarquillant les yeux, il prend un air de « soudaine révélation » puis les plisse de nouveau pour scruter les petits caractères sous la lugubre gravure de Blake. Peut-être que si Studs l'imagine en version polar il finira par mieux l'apprécier, mais là, sous l'image sinistre, gît la confirmation dont il a besoin pour lors : *Méditations de James Hervey*... c'est le même nom, le même nom de famille, même si ça ne prouve pas que ce soit le même homme ou qu'il ait un lien avec Northampton. Après tout, la ville possède une Chaucer Street, une Milton Street, une Shakespeare Road et quelques dizaines d'autres noms commémorant des personnes n'ayant pas le moindre rapport avec l'endroit, mais tout de même, Studs a une intuition avec ce Hervey, or son instinct de privé aguerri ne le trompe jamais.

Sauf quand il le trompe, bien sûr. Il tressaille en se rappelant une de ses virées avec Little John au casino le Rubicon, dans les Boroughs, juste à côté de Regent Square. Ce devait être le soir où son petit comparse s'était élancé

sur la table de roulette comme une bille, mais ce qui définit la soirée dans le souvenir de Studs c'est son propre comportement à moitié bourré. Il était alors une autre personne. Pour être précis, il avait été James Bond dans une version hypothétique de *Casino Royale*. Oh, il portait le smoking, il avait le nœud-pap noir, la totale. En fin de soirée, il avait balancé ses derniers jetons sur la table puis, sans même se soucier de savoir s'ils avaient atterri, il avait quitté la table de roulette avec l'attitude d'un homme qui a gagné et perdu plus de fortunes en un après-midi que les autres en une vie entière ; quelqu'un d'insouciant qui a confiance dans le hasard et la destinée. Toutefois, après avoir placé un mois de loyer en un geste louche qui passa apparemment inaperçu, il s'attendait à ce qu'un croupier étonné le rappelle pour qu'il puisse ramasser des gains inattendus et importants. Mais ça n'avait pas eu lieu, et il avait été anéanti. Studs aime à croire, malgré la preuve écrasante qui contredit clairement sa théorie, que les forces qui gouvernent l'existence ont une approche dramaturgique du récit humain. Il aime à penser que de telles entités ont un faible pour les grâces de dernière minute, les paris d'un million et les échappées *in extremis*, et du fait de cette croyance, il est allé de déception en déception.

Mais pas cette fois. Il est certain que, quelque part au fond de lui, sous la plaque métallique qui se trouve dans son crâne depuis qu'il s'est pris une mine en pleine gueule à Okinawa, ses intuitions vont finalement se révéler payantes. Ce Hervey se cache quelque part, Studs en est sûr, et peut-être si on souffle suffisamment fort dessus il lâchera le morceau. Faisant craquer ses phalanges de façon menaçante, il se lève et, emportant avec lui l'ouvrage sur Blake, il se dirige vers ce qui semble un poste internet vacant, ou une salle d'interrogatoire ainsi qu'il préfère la désigner. Il compte utiliser toutes les techniques de renseignement qu'il connaît pour coincer le suspect, disposé à jouer de la méthode « good cop/bad cop » jusqu'au sac d'oranges de deux kilos qui abîme les organes internes mais ne laisse pas de marque sur la peau. Au pire, il cherchera sur Google.

Bien sûr, Hervey craque devant la force brute du moteur de recherche et bientôt Studs le fait chanter comme un canari calviniste bigot. Il y a une tripotée de sites web chrétiens qui font référence à ce type, et même si leur langage est si fleuri que Studs se retrouve en manque d'antihistaminique, il décroche le gros lot à la première page qu'il regarde. Il semble que James Hervey était membre de l'Église d'Angleterre et écrivain, né en 1714, à Hardingstone, près de Northampton, son père William occupant le rôle de recteur à la fois à Collingtree et Weston Favell. A fait ses études depuis l'âge de sept ans au collège de la ville, blabla, fréquente Lincoln College, Oxford, où il rencontre John Wesley, blablabla, enterré dans l'église paroissiale de Weston Favell... Studs essaie de maintenir son légendaire regard noir afin de compenser l'élan d'enthousiasme qu'il éprouve actuellement. Voici, à tous les coups, la piste qu'il cherchait. D'accord, il n'y a pas de lien direct avec les Boroughs, mais au moins cette info situe le bonhomme Hervey.

Réprimant un besoin compulsif d'appeler « bébé » l'aide-bibliothécaire serviable, il lui demande si elle peut imprimer tous les ragots sur Hervey qu'il vient de dénicher, avec en prime sa page Wikipédia et tant qu'à faire l'entrée sur la *grammar school* de Northampton. Studs a comme idée que Ben Perrit a pu être élève là-bas à Billing Road, et bien que cela semble un lien ténu entre James Hervey et les Boroughs, pour l'instant c'est le seul qu'il ait. Il tente un clin d'œil coquin de vieux briscard à l'attention de la bibliothécaire à la fin de sa demande mais elle feint de n'avoir rien remarqué, sans doute persuadée que c'est dû à la paralysie. Il paie l'impression, cligne de l'œil par à-coups pour corroborer sa supposition, en se disant qu'il préfère la pitié condescendante à un procès pour harcèlement. Il suppose qu'une défense du style « non-conformiste refusant de jouer le jeu », employée par un violeur potentiel, n'attendrait guère les jurés.

S'emparant de la mince liasse de documents, il ouvre son fourre-tout et empoche la preuve selon la procédure, afin de pouvoir lire tout ça plus tard. Il sort de la bibliothèque, revient sur ses pas dans Abington Street, en évitant soigneusement les petits pois blancs de chewing-gum qui entourent les îles de sièges en plastique, n'ayant aucune envie d'être trop littéral quant à la blague du privé à la gomme. Le Grosvenor Centre, avec son casque géant de Tête ronde suspendu au-dessus de l'entrée en hommage au *Château d'Otrante*, est un flou synesthésique où la musique flûtée diffuse un éclat argenté alors que l'éclairage coloré tinte et résonne le long de la galerie scintillante. Il prend l'ascenseur pour monter au niveau requis du parking en compagnie d'un couple de petits vieux qui se débattent avec la fermeture éclair d'un caddie en tissu écossais comme si c'était leur rejeton mal habillé et retardé.

Quand il trouve son véhicule, très probablement une Pontiac ou une Buick, possiblement une Chevrolet amochée, il monte dedans et fait de son mieux pour boucler sa ceinture comme s'il était un dangereux franc-tireur. Alors que le moteur rugit tel un prédateur aux lignes pures, mais au stade avancé de la phtisie, Studs sourit au cas où un gros plan sur l'habitable serait requis. C'est une facette de son travail dont il a l'habitude, un rôle dans lequel il se sent tout à fait à l'aise. Il crame de la gomme pour son rendez-vous dans un lieu de culte, et ce n'est pas parce qu'il a hâte de confesser ses péchés. Il fait ce qui, pour un privé, paraît aussi naturel qu'un rencard galant ou respirer : Studs se rend dans les faubourgs troubles de la ville impitoyable, espérant découvrir un cadavre.

Weston Favell et son cimetière paroissial ne sont qu'à trois ou quatre bornes de Northampton et ça ne lui ferait pas de mal de prendre Billing Road, jusqu'à la *grammar school* ou l'École pour garçons de Northampton ainsi qu'a été rebaptisé l'établissement très récemment, histoire de jeter un coup d'œil à l'endroit ; de juger sur pièces. Idéalement, il préférerait quitter la ville dans un concert de freins qui crissent et de pétarades saccadées, mais les caprices d'un réseau de circulation célèbre pour sa contorsion signifient qu'il doit prendre à gauche dans Abington Square quand il arrive des Mounts,

contourner l'église unitarienne pour revenir de l'autre côté, puis tourner encore à gauche et prendre York Road avant même d'arriver à Billing Road. Alors qu'il attend au bas de York Road que le feu passe au vert, il repense à Little John, ayant déjà remarqué que la plaque en cuivre qui signalait Toad Hall avait été retirée depuis longtemps. Quelle honte. Ils auraient dû garder cet endroit comme une réserve, une réserve pour la population menacée des disgracieux chroniques, tous ceux qui sont trop râblés et d'apparence moyenâgeuse ou encore trop boutonneux.

Le feu passe au vert et il s'engage dans Billing Road, la masse pâle du General Hospital aux abois en face de lui, un peu sur sa droite. D'après ce qu'il sait de l'histoire locale, à savoir pas mal vu qu'il a été élevé dans les rues impitoyables de Flatbush et autres, l'hôpital était au départ le premier situé hors de Londres, dans George Row, né d'une association improbable entre le prêtre Philip Doddridge et le débauché repent, le Dr. James Stonhouse. Studs a appris une chose ou deux sur l'industrie cinématographique au fil des ans et il pense que cette histoire a l'étoffe d'un grand film d'amitiés improbables. Il envisage une scène où grâce à un escadron de putains du XVIII^e siècle se portant volontaires par loyauté envers Stonhouse, le nouvel hôpital est achevé à temps et dans le respect des budgets, quand il longe les immenses haies du cimetière de Billing Road qui se dressent sur sa gauche. Pas vraiment le cimetière qu'il cherche mais ça y ressemble de près, et c'est à peu près le seul endroit que la Luftwaffe semblait capable de frapper pendant la seconde guerre mondiale, désireuse sans doute de miner le moral des cadavres anglais. Il imagine la scène, les éclairs qui strient la nuit entre les tombes endormies, les giclées de terre et d'os et de fleurs, un shrapnel de marbre avec le nom de quelqu'un dessus.

Le panorama ensoleillé qui se déploie derrière son pare-brise se voit comprimé en une série de cases tout en briques et jardins dans sa vitre latérale, les détails résidentiels s'effilochant derrière lui dans le sillage de la Studebaker. Devant lui, en retrait, l'hôpital St. Andrew's passe, flou, une suite de murs aveugles et de rambardes métalliques avec cette barrière de hauts arbres verts tel un pare-feu naturel contre la flambée incontrôlable de délire contenue à l'intérieur. Quand on considère tous les individus talentueux voire incandescents qui ont été confinés ici, Studs suppose qu'on pourrait envisager l'institution comme une annexe nécessaire ou une aile supplémentaire à la raison, édiflée afin d'abriter une information qui dépasse l'entendement. Bref, une connerie dans ce genre.

Il ralentit alors que s'achève la vaste frise asilaire, s'élance vers la façade de l'École pour garçons de Northampton, son long mur ceignant une avant-cour trapézoïde sur laquelle préside le bâtiment hautain et édifiant du début du XX^e siècle, avec ses ajouts plus contemporains qui se déploient vers l'est à l'emplacement des anciens courts de tennis. Quatre jeunes garçons vêtus du blazer bleu marine de circonstance font les marioles devant les grilles de l'école et s'amusent à attribuer aux composants de leur univers la mention gay

ou non gay. Bien que l'ancienne *grammar school* n'ait pas réussi à produire autant de notables que l'asile psychiatrique adjacent, il faut reconnaître que ce n'est pas faute d'avoir essayé. Francis Crick y a été autrefois élève, tout comme apparemment Hervey, ainsi que Ben Perrit, sans doute. Studs croit avoir entendu dire que Tony Chater, un rouge encarté plein de bon sens, rédacteur pendant vingt ans au *Morning Star*, était également inscrit ici, tout comme le jeune Tony Cotton, batteur rockabilly des Jets présents sur les charts des années 1980. Le pauvre Sir Malcolm Arnold, en revanche, réussit le double exploit d'avoir fréquenté à la fois l'École pour garçons et l'asile de fous voisin. Lors de son dernier jour d'école, le jeune compositeur se serait épargné pas mal d'efforts s'il avait juste remonté la piste cyclable et franchi les grilles, ôté sa veste, sa casquette et sa cravate avant d'amorcer un virage en épingle le conduisant dans le vert continuum abrutissant de St. Andrew's. Du coin de son œil droit, légèrement plus bas que l'autre, Studs regarde l'auguste établissement s'évaporer dans son sillage, brouillard rose et gris qui recule et diminue pour s'insérer dans son rétroviseur alors qu'il propulse la Packard vers sa destination sépulcrale.

Un peu plus loin en bas de Billing Road, avec des demeures familiales relativement aisées à bâbord et pas grand-chose hormis des champs à tribord, Studs a l'impression désagréable d'avoir raté un détail important, peut-être en passant devant l'École pour garçons, même s'il ne voit pas quoi. Était-ce lié à l'architecture de cette dernière, ou...? Non. Non, c'est passé. Peu avant d'atteindre Billing Aquadrome, il préfère tourner à gauche et engager sa Plymouth DeSoto entre les pierres mielleuses du village original et les allées de gravier des maisons récentes, sur les voies artificiellement silencieuses et vigilantes du lénifiant Weston Favell.

Au bout de quelques minutes, il repère un endroit où il semble possible de garer son véhicule sans courir le risque de finir brûlé vif dans une effigie en osier. Studs connaît ces communautés embourgeoisées, l'argent qu'elles représentent, et ne peut se départir du sentiment qu'il est sûrement surveillé à la lorgnette par un vigile du Women's Institute depuis qu'il s'est garé. S'extirpant de sa Nash Ambassador criblée de balles, il embrasse du regard l'écheveau intestinal des rues beurrées de soleil, des chemins hérités d'un autre siècle, et reconnaît à contrecœur que ce type d'endroit, ces jours-ci, est précisément celui où l'on peut s'enrichir en enquêtant sur des crimes. Les privés intelligents, plutôt que de poursuivre des assassins sans pitié dans une guerre des gangs au fond d'une contre-allée du centre-ville jonchée de seringues, s'installent à la cambrousse, dans de paisibles hameaux anglais où des dames BCBG et des généraux de brigade à la retraite tentent paraît-il de s'empoisonner les uns les autres chaque semaine. Tous ces crimes bon chic bon genre. Non mais quelle honte.

Il s'est garé à proximité de l'église paroissiale du XII^e siècle, dont la flèche s'élève au-dessus des cheminées voisines, même si, pour être franc, dans un endroit de la taille de Weston Favell, il doit être presque impossible de ne pas

la voir. Son sac passé sur une épaule voûtée en prévision des critiques que le monde ne manquera pas de lui assener, Studs pousse bientôt une grille en fer forgé qui grince encore plus que lui ; monte des marches taillées dans la pierre qui mènent à la terre consacrée et surélevée autour de la jolie chapelle. Il y a une brise légère, mais à part ça, comme il le remarque non sans étonnement, c'est un après-midi inhabituellement idyllique. Ce n'est pas son milieu familial, ça c'est sûr. La lumière tombe comme du sirop sur le gazon soigneusement entretenu et aucune enseigne au néon défectueux ne clignote à des lieues à la ronde.

Détail décevant, l'église elle-même est fermée et, ce qui est encore plus décourageant, la tombe de James Hervey ne figure pas parmi les quelques pierres tombales qu'on trouve dans le voisinage du bâtiment. La plupart de ces modestes sépultures, dont les noms et informations sont rendus quasi illisibles par plusieurs siècles de mousse et d'intempéries, semblent appartenir exclusivement à des macchabées jacobéens ayant cassé leur pipe en écume dans les années seize cent, bien avant que Hervey voie le jour en 1714. Studs trouve un rectangle bleuâtre à peine plus grand qu'un décrottoir, colonisé par des lichens bigarrés et ne commémorant apparemment personne en particulier, plutôt un *memento mori* à usage universel. Un examen plus approfondi lui permet de déchiffrer les lettres effacées : Ô SOUVIENS-TOI / PASSANT / CE QUE TU FUS / JE L'AI ÉTÉ / 1656. T'as raison, toto. Si tu le dis. Bien le bonjour à la peste noire. Il s'agit peut-être, ou pas, des tombes parmi lesquelles médita Hervey, mais il y a de grandes chances pour que ce soit celles qu'il voyait tous les jours quand il prêchait ici, contribuant peut-être à son humeur réputée solaire.

Parvenu à un cul-de-sac, Studs décide de mener sa visite comme il l'entendait. Tâtant d'abord l'herbe pour savoir si elle est humide, il s'abaisse maladroitement sur le rebord, s'allongeant avec insouciance de tout son long sur le côté, les chevilles croisées, relevé sur un coude, tel un fragile célibataire édouardien, tout en ouvrant vite son fourre-tout et en sortant le doc imprimé sur Hervey. Autant potasser sur sa proie fuyante pendant qu'il est là, même si les véritables ossements du distingué ecclésiastique ne sont nulle part dans le coin. Vu la rareté des monuments et plaques environnants, il se demande si ce cimetière ne serait pas de ceux où les tombes, une denrée rare à l'époque, n'étaient en rien une dernière demeure. Il devait y avoir une brève immersion en terre, peut-être une ou deux semaines le temps que la chair et l'odeur disparaissent, puis les macchabées épurés étaient déterrés et dispersés pour faire de la place aux occupants suivants, un peu comme des lits d'hôpital. Il se souvient d'un passage dans le *Tom Jones* de Fielding, où une altercation à un mariage voit les combattants se jeter des crânes en décomposition, ces derniers étant en effet la forme la plus courante de munitions disponibles dans les cimetières de l'époque. Si Hervey a subi ce genre de traitement, alors il ne doit rien rester de lui aujourd'hui, le crâne qui contenait jadis toutes ses réflexions sur l'au-delà ayant servi depuis longtemps à assommer une

demoiselle d'honneur. En l'absence de vestiges humains ou de traces d'ADN pour alimenter une technologie de pointe permettant de résoudre les crimes, Studs se résigne à reconstruire Hervey à partir des quelques feuilles imprimées que sa sueur gondole. Il extirpe soigneusement des lunettes de lecture presque dépourvues de monture de la poche intérieure de sa veste, les pose en équilibre sur la lame tomahawk de son nez, et s'immerge dans les miasmes gris du texte.

Comme il l'avait soupçonné, ce bigot de Hervey cache bien son jeu. Né dans une famille dévote de Hardingstone et à l'ombre de la croix décapitée, le premier monument du roi Édouard à sa chère Eleanor, James Hervey est inscrit à la *grammar school* en 1721 alors qu'il est âgé de sept ans. Studs trouve ça excessivement jeune vu que tous ceux qu'il connaît n'y sont allés qu'après avoir passé leur brevet, mais il suppose que les us scolaires de Northampton étaient une autre paire de manches il y a trois siècles. Mince, l'éducation dans cette ville a toujours été d'une espèce complètement différente par rapport au reste du pays. Autrefois, dans les années 1970 et 1980, les enfants de la ville avaient été tranquillement soumis à une expérience scolaire impliquant un système à trois niveaux et l'introduction d'une *middle school*, fréquentée quelques années entre les établissements junior et senior et par conséquent doublant la dislocation et la perturbation auxquelles étaient soumis les élèves en cours d'études. Sans surprise, ce projet se révéla un pétard mouillé et fut abandonné il y a quelques années, avec une génération de gosses de Northampton écartés comme de simples victimes collatérales. Encore vaguement intrigué par cette histoire de « à l'âge de sept ans » et sentant que tout n'était pas clair dans cette prestigieuse École pour garçons, Studs poursuit sa lecture.

Dix ans plus tard, à l'âge de dix-sept ans, Hervey se rend à Oxford où il rencontre la clique de John Wesley, des proto-méthodistes, de jeunes punks pieux et insensibles que leurs condisciples qualifient avec mépris de « Club des saints ». Studs opine avec lassitude. Ça se passe comme ça dans les rues malfamées de la religion ces temps-ci, des gosses bien comme il faut obligés de se joindre à un gang ou un autre, non parce qu'ils le veulent mais parce qu'ils croient que ça va augmenter leurs chances de survie spirituelle. Mais bon, une fois qu'ils ont été admis, une fois qu'on leur a pété les rotules en guise d'initiation, ils s'aperçoivent que ce n'est pas aussi facile d'en sortir. Ça se passe ainsi pour John Hervey. Pendant longtemps, il est l'adjoint numéro un de Wesley tout comme l'écrivain le plus doué du Club des saints, mais très vite il rêve de monter son propre business. Des rumeurs circulent comme quoi il a un faible pour les évangéliques et se prétend calviniste modéré, or ce n'est pas ce que Wesley veut entendre. Une fusillade du feu de dieu se prépare clairement, et quand Hervey publie les trois volumes de son *Theron et Aspasio* en 1755, c'est comme s'il ne laissait pas d'autre choix à l'auteur des hymnes que de régler ça dans la rue. Wesley dénonce l'œuvre de son ancien lieutenant comme étant d'obédience antinomienne, une hérésie d'antan qui prétend que

tout est prédéterminé, et avant qu'on ait le temps de prononcer un *Pater Noster* l'air est truffé de plomb théologique. Hervey est évincé et s'en prend une dans la foi, il essaie de riposter avec *Aspasio vengé* quand la phtisie décide finalement qu'il est prêt à casser sa pipe à l'âge de quarante-cinq ans. John Wesley, qui a redoublé de violence derrière le bouclier de son pupitre alors que sa cible était à l'agonie, finit par lire la réfutation de son démolissage, rédigée par Hervey mais publiée à titre posthume, et d'un ton blessé déclare que Hervey est mort « en maudissant son père spirituel ».

Wesley veille à avoir le dernier mot ; tire une balle dans le pied de la postérité de Hervey. C'est ça les méthodistes, pense Studs. Ils sont méthodiques.

Allongé sur l'herbe parmi les pierres tombales disséminées dans la pâle lumière de mai, il s'aperçoit qu'il prend du bon temps, apprécie cette journée loin de sa ville et de sa terrible nuit perpétuelle. Il est étonné de voir que la lumière du soleil n'est pas toujours rayée. Quelque part, un merle chante comme un criminel qu'on interroge et le détective provisoirement dé-privé reporte son attention sur les pages suivantes, qui semblent écrites par un fantassin de la clique Wesley. Ce dernier dépeint l'auteur de *Theron et Aspasio* comme l'empoté dont le style littéraire chargé a contribué au déclin du goût dans les lettres anglaises, quelqu'un dont la prose pompeuse a eu une influence dégénérative sur presque tous les autres prédicateurs de son temps « sauf sur le robuste John Wesley ». Comme pour démontrer le propos de l'auteur à l'encontre des affectations vulgaires et des idées appauvries de Hervey, un extrait des écrits du recteur est reproduit. Comprenant que l'extrait en question a été certainement choisi pour dénoncer au mieux les défauts de Hervey, Studs remonte ses lunettes glissantes en haut de son appendice toboggan et se met à lire :

Je peux à peine pénétrer dans une grande ville sans croiser une procession funéraire, avec les proches qui défilent dans la rue. La litre funèbre suspendue sur le mur, ou le crêpe flottant dans l'air, sont des indices silencieux que les riches comme les pauvres ont vidé leurs maisons, et réapprovisionné leurs sépulcres.

Allongé comme il est, en appui sur un coude et donc incapable de hausser une de ses épaules, Studs laisse ses sourcils en broussailles folles et sa lèvre inférieure de bulldog qui mâche une guêpe accomplir cette fonction à la place. Bien sûr, la prose de Hervey est sombre à sa façon décorative, mais ça ne veut pas dire qu'elle ne vaut rien. Il apprécie plutôt cette histoire de crêpe qui flotte dans l'air et aimerait avoir des répliques de ce genre à balancer. Il aimerait avoir des répliques, point barre. Se concentrant de nouveau sur le texte, il continue pour se faire sa propre idée des talents rhétoriques du défunt saint :

Pas un seul journal ne me tombe sous la main, sans que, parmi tous ses

récits distrayants, je n'y trouve divers propos graves relatifs à la mort. Que sont sinon les récits récurrents – d'âge, d'usure et de maladies exténuantes – de jeunesse, brisée par le soudain fléau d'un accident – de patriotes, échangeant leurs sièges au Sénat pour une place dans la tombe – de malheureux, renonçant à leur souffle, et (ô implacable destin !) laissant leurs richesses aux autres ! Même les véhicules de notre amusement sont les registres des défunts ! Et la voix de la renommée sonne en même temps que le glas !

Ouais, bon, d'accord, c'est vrai que c'est un peu morbide. Et les dernières phrases, quand Hervey se lâche côté points d'exclamation, on a l'impression en les lisant qu'il abat son poing sur le lutrin, ou peut-être le couvercle d'un cercueil, pour souligner son propos. Studs voit bien en quoi ce genre de matériau peut gâcher la fête. Avec un sens du timing dramatique, le soleil glisse derrière un nuage et tout est recouvert d'un écran en demi-ton gris. Les deux dernières lignes ont pu être écrites en pensant à Studs lui-même. Les véhicules de notre amusement, et dieu sait s'il en a piloté plus d'un, sont bel et bien les registres de nos défuntes vedettes. Quant à la voix de la renommée, il doute qu'il la reconnaîtra si jamais il l'entend un jour, ce qui ne risque pas d'arriver si Hervey est honnête et qu'elle sonne en même temps que son glas. En fait, ça serait pas si mal, tout bien considéré. La plupart des gens n'ont droit qu'au glas.

Cette brève réflexion achevée, le soleil réapparaît. La feuille suivante contient les paroles de ce qui doit être sans doute le seul hymne encore existant de Hervey, *Since All the Downward Tracts of Time* : « De tout temps l'Éternel sur nous ne cesse de veiller, lui qui dans sa sagesse nous a choisis pour nous montrer la voie. » Studs aime ce fatalisme, qui, il le sent, conviendrait parfaitement à un Continental Op ou un Philip Marlowe, l'idée que tous nos malheurs et déceptions à venir sont déjà écrits et nous attendent patiemment un peu plus loin sur la route, en un point plus en amont du temps. Il se dit que Hervey et lui pourraient au moins s'entendre sur la direction du voyage, et suppose que c'est toutes ces conneries de prédestination antinomienne qui ont fait déraiper les choses entre John Wesley et son ancien acolyte. Non loin, les abeilles marmonnent des imprécations aux premières fleurs de l'année alors que Studs continue d'examiner sa liasse de données.

Il ne lui est encore jamais venu à l'esprit que tous les grands hymnes anglais et leurs auteurs semblent s'épanouir à partir des XVII^e et XVIII^e siècles, ce terreau fertile de la Restauration enrichi par les importants nutriments de la guerre civile, les aliments équestres et humains ou les nitrates des cathédrales incendiées. Ce Tête ronde de Bunyan produisant *Être un pèlerin* pendant que les cicatrices sur les vertes pentes de Naseby étaient encore fraîches, puis Wesley, Cowper, Newton, Hervey, Doddridge, Blake, les « suspects habituels », pris dans les feux croisés de leurs différentes époques et différents conflits, essayant de remplacer par des chants les balles de mousquet qui

sifflent. La mise à prix de la tête de Charles 1^{er} par Oliver « Buggy » Cromwell avait changé pas mal de choses en Angleterre, maintenant qu'y réfléchit Studs. Ça allait plus loin que la soudaine fusillade des hymnes. N'a-t-il pas appris que les billards n'ont été à la mode que pendant l'après-guerre, la balistique complexe mais prévisible de ce passe-temps fournissant obligeamment à Isaac Newton un paradigme sur lequel baser ses lois du mouvement ? Et où seraient les privés à l'ancienne comme Studs sans une salle de billard moralement insalubre, ses ombres vengeresses et sa lumière impitoyablement filtrée ? Un acteur peut apprendre beaucoup en étudiant ces portées et ces notations, ces trajectoires balistiques, la façon dont filent les billes et fusent les balles, tous ces vecteurs monarchiques, cet écheveau historique. L'idée est confuse et insaisissable, il lui manque l'élément vital de l'évidence qui permet de tout lier. Conscient que son attention s'égare, il revient aux feuilles de plus en plus humides et plissées dans sa patte neuve.

La page qu'il regarde, quoique guère encourageante au premier abord, explique pourquoi Studs a fait jusqu'ici chou blanc dans sa tentative pour retrouver le corps de Hervey. Il semble que le cadavre en question réside actuellement sous le sol de l'église, au sud de la table de communion, dans le chœur. Studs opine d'un air entendu. Le dernier endroit où on irait le chercher. Ouais, ça se comprend. Il y a une sorte de plaque pas loin qui parle de Hervey comme « d'un homme très pieux, d'un auteur grandement admiré ! mort le 25 déc. 1778, en sa 45^e année ». Il est décédé le jour de Noël et a même laissé un point d'exclamation dans son épitaphe, remarque Studs avec admiration. Sous les détails médico-légaux, il y a un vers dans lequel l'auteur de la strophe, sûrement Hervey, explique qu'il veut un mémorial plus visible :

*Lecteur, n'espère pas plus ; la douce élogie
N'est pas de sa renommée la vibrante vigie :
Ses écrits veilleront à ce que son nom reste
Et que brille à jamais son âme céleste.*

Une fois de plus, haussement de lèvre et de sourcil. Ça semble une proposition raisonnable. Hervey, à en juger par le texte sous ses yeux, ne voulait pas de monument « hors celui qu'il laisserait dans le sein de ses semblables ». Cela résonne avec la philosophie personnelle de Studs ; en gros, tuons-les et laissons Dieu ou la postérité faire le tri. Il ne sait pas trop s'il a laissé des monuments funéraires dans le sein de beaucoup de ses semblables, sauf si par ce terme on entend des balles de .48, mais globalement il trouve que ce Hervey l'envahit comme la mousse un mausolée.

L'après-midi inhabituellement parfait s'use tel un pissenlit qui se dépouille, et dans les maisons qui entourent le cimetière le seul mouvement est celui du soleil sur la pierre blonde. Studs est allongé là depuis bientôt une heure et jusqu'ici aucun indigène de Weston Favell n'a encore jugé bon de s'aventurer dans ses rues calmes et sinueuses. Se pourrait-il que tous soient morts comme

dans un épisode d'*Inspecteur Barnaby*, lors d'une convergence statistiquement improbable d'homicides complètement distincts et sans lien entre eux, où le dernier général encore debout, la dernière infirmière du quartier sont décimés par un poison à action lente administré secrètement par quelqu'un que le général ou l'infirmière a poignardé avec des ciseaux au tout début de l'épisode. Il pense que c'est là une idée d'intrigue plus intéressante que *Le Crime de l'Orient-Express*, ne serait-ce que parce que dans cette histoire non seulement tout le monde se révèle être l'assassin, mais également la victime. C'est un ingénieux retournement de situation, le genre de fin que personne ne voit venir. Il s'amuse quelques instants à imaginer les acteurs, autres que lui-même, qu'il prendrait dans une version filmée mais renonce en constatant que, à part lui, les gens sur sa liste possible sont tous morts, un registre des défunts, ce qui le ramène à Hervey.

Le document suivant, qui figure sur le bureau qu'est la tablette de sa main, est un peu plus intrigant. Studs n'a qu'à surprendre le nom de Philip Doddridge au milieu de la page pour s'apercevoir que sa piste jusqu'ici infructueuse commence à être chaude, et le temps qu'il lise un paragraphe ou deux voilà qu'elle grésille comme un Texan attardé sur la chaise électrique. D'après ce qu'il lit, Doddridge et James Hervey étaient plus proches que ne l'étaient Hervey et Wesley, Doddridge semblant même avoir eu plus d'influence sur la carrière spirituelle de Hervey que n'a jamais pu le faire Wesley. À en croire sa doc, après que Hervey reprend la charge paternelle de prêtre de paroisse de Collingtree et Weston Favell, il va se promener dans les champs et tombe sur un paysan qui essaie de labourer la terre. Bon, Hervey est suivi par un toubib, le genre à retirer les balles d'une âme trouée comme une passoire mais sans poser de questions, et ce dernier lui conseille d'aller respirer le bon air de la campagne et de fréquenter les honnêtes travailleurs des champs pendant que ceux-ci vaquent à leurs occupations. Donc le prédicateur chemine avec le paysan et, en tant que membre salarié du Club des saints, décide de donner à ce travailleur une part gratis du produit de sa piété. Hervey demande au péon quel est selon lui l'aspect le plus dur de la religion. Quand l'autre machinchose répond comme on peut s'y attendre qu'en tant que paysan il est moins qualifié pour répondre à cette question qu'une personne instruite, Hervey se lance gaiement dans un sermon furtif. Il suggère que renoncer au péché est l'exploit le plus difficile de la chrétienté et entreprend d'édifier le laboureur sur la grande importance qu'il y a de s'en tenir à un chemin moralement droit, alors même que le type essaie de se concentrer sur son équivalent concret.

Quand finalement le prêtre est à court d'arguments, le paysan sort de son sac à sagesse un vieil argument et prétend que le plus dur consiste à renoncer à sa vertu ; à passer outre toutes les conneries vertueuses et moralisatrices dans lesquelles se complaît Hervey. Voyant qu'il a acculé l'autre dans un coin du ring moral, le péquenaud profite de son avantage : « Vous savez que je ne vais pas vous écouter, mais je me rends tous les samedis avec ma famille à

Northampton pour écouter le Dr. Doddridge. Nous nous levons tôt le matin, et faisons nos prières avant de partir, ce qui me fait plaisir. Quand je me rends là-bas et que j'en reviens, c'est avec plaisir ; quand j'entends son sermon, c'est avec plaisir ; quand je suis à la table du Seigneur, c'est avec plaisir. Nous lisons un passage des écritures saintes et allons prier le soir, et c'est avec plaisir ; mais jusqu'à maintenant, je trouve que le plus ardu est de faire fi de la vertu. Je veux dire de renoncer à notre propre force, à notre propre vertu, de ne pas compter dessus pour la sainteté, de ne pas se reposer dessus pour se justifier. »

Hervey cite plus tard ce moment comme une soudaine et éclatante révélation dans le ciel bleu et dégagé de Weston Favell. Bientôt, il décide de suivre l'exemple du paysan et finit par aller voir Philip Doddridge. Ils deviennent des amis proches, et avec l'aide du Dr. Stonhouse, qui s'est converti à la cause de Doddridge, et qui est « un débauché égaré et un déiste audacieux », ils fondent le premier hôpital hors de Londres. Il s'avère que les liens étroits entre Hervey et les chrétiens évangéliques dissidents du gang Doddridge lui valent d'être exclu de la sainte clique de John Wesley. Le coude sur lequel est appuyé Studs est tout engourdi, mais il est trop abîmé dans sa lecture pour le soulager. Les points sont tous en train d'être reliés et les pièces du puzzle de trouver leur place. La chose prend forme. Il feuillette les dernières pages de sa liasse avec une impatience grandissante et tombe sur un essai inattendu qui lie Hervey à la naissance de la tradition gothique. Studs, qui s'était dit que ses songeries sur les faits d'armes gothiques de ce type somptueusement morbide qu'était Hervey relevaient du cynisme, est stupéfié. Il a vu son flair l'abuser plus de fois qu'un truffier à qui on a fait priser du tabac – à une époque il était persuadé que Roman Polanski lui filerait le rôle de Fagin dans *Oliver Twist* s'il écrivait au réalisateur une bafouille pour le réclamer – mais voir une de ses intuitions farfelues franchir la ligne d'arrivée, voilà qui est nouveau. Étourdi par cette nouvelle confiance en ses capacités, il continue sa lecture, osant à peine en croire sa chance.

Si Studs comprend bien la chose, l'extrême morbidité des écrits de Hervey qu'avaient tant déplorée les wesleyanistes se révéla une inspiration délicieusement vermoulue pour ses confrères littéraires. Le thème récurrent du caractère éphémère de l'humain comparé à l'éternité divine fut repris par d'autres théologiens comme Edward Young et par les poètes de la jeune école dite « du cimetière », comme Thomas Gray, exerçant une telle influence sur les écrits de l'époque que William Kenrick écrivit :

*Ainsi chanta un Young enfiévré,
Ainsi chanta un Hervey éploré ;
Et leur muse asservie à la noire tempête
Hurla à la lune à l'unisson des chouettes.*

D'après ce que comprend Studs, c'est là un commentaire positif, du moins

dans la mesure où il avait trait à des poètes de l'école du cimetière, qui ne se préoccupaient guère des choses divines mais étaient complètement tourmentés par les ambiances et les accessoires, les chouettes, les chauves-souris, les crânes et les pierres tombales en ruines. C'était à un moment où la société commençait lentement à assainir les cimetières du pays dans un but d'hygiène physique et mentale, jetant les ossements désagrégés et bannissant simultanément l'odeur omniprésente et l'idée immédiate de notre mortalité au-delà des marges du discours quotidien accepté de la mort. Ce qui ne devrait sans doute pas surprendre, une fois la sinistre actualité de la mort retranchée de la vie ordinaire, ce fut également le moment à partir duquel notre culture entreprit de faire un fétiche excitant du mortel et du funèbre. Débutant là où les auteurs les moins religieux et les plus authentiquement morbides de la dernière école du cimetière s'étaient arrêtés, des écrivains comme Horace Walpole et Matthew « Monk » Lewis allaient reprendre la lugubre iconographie de Hervey et s'en servir pour décorer leurs châteaux d'Europe en ruines ou leurs monastères en pleine déroute morale. Le roman gothique et, de fait, toute la tradition gothique de la fin du XVIII^e siècle aurait apparemment ses origines dans la préoccupation spirituelle du tuberculeux Hervey pour la tombe.

Tandis que les ombres des pierres tombales s'effilent et serpentent sur l'herbe rase vers lui, Studs tente de soupeser toutes les implications de cette dernière révélation. Il sait que si c'est vrai, ça fait de Hervey quasiment le phare invisible derrière le roman gothique. Avant que Walpole, Lewis, Beckford et leurs confrères en effroi ne déboulent, la seule forme de roman en vogue était la comédie de mœurs – Goldsmith, Sheridan et plus tard Jane Austen –, l'irruption du roman gothique marquant également l'apparition du premier roman dit de « genre ». Presque toutes les sous-catégories suivantes de l'écriture fictionnelle sont par conséquent dérivées de la littérature gothique et donc des premiers textes décrépités de Hervey ; nées de la mousse et du lichen de ses premiers récits sépulcraux, s'aperçoit Studs. Bien sûr, le récit gothique classique est un exemple évident, à côté des premiers récits d'horreur et surnaturels qui en ont découlé, mais la chose ne s'arrête pas là. Il faudrait y inclure la fantasy, tout comme la science-fiction avec sa genèse dans le *Frankenstein* gothique de Mary Shelley. Et bien sûr, il y a les décadents, pris dans les délires sublimes de l'héritier présomptif du califat de Vathek et des richesses d'Otrante, Edgar Allan Poe. Et Poe – cette idée frappe Studs avec la force d'un bourbon avant le petit déjeuner – Poe se sert de son chevalier Auguste Dupin pour résoudre les assassinats de la rue Morgue ou le mystère de la lettre volée et ce faisant précipite l'invention du roman policier. Il essaie d'avoir une vision globale : le bulbe osseux d'où ont germé ces nuits pluvieuses et impitoyables, toutes ces blondes renversantes avec leur histoire triste, tous ces néons crépitants est peut-être issu de ce lieu, gît peut-être à une quinzaine de mètres d'ici, au sud de la table de communion, dans le chœur.

Cette histoire de gothique, cela dit, lui fait penser une fois de plus à

Bauhaus et à la réinvention moderne du mouvement pendant le générique de fin des années 1970. Dans le souvenir de Studs, ce fut l'éclectique David J qui le premier avait distillé nombre des tropes effrayants qui se révéleraient un jour salubre pour des industries de la dentelle noire et du mascara. Et pourtant, même si Hervey, l'intello bohème à l'étrange silhouette d'ibis, a été très lu, Studs doute qu'aucun rabat-joie chrétien du XVIII^e siècle ne se serait reconnu dans le programme violemment conformiste de J. Il en conclut que le bassiste de Bauhaus ne connaissait sûrement pas Hervey quand il a jeté intuitivement les bases de ce culte de la jeunesse, le plus effroyablement résistant de l'époque moderne. L'explosion de belladone, de lis et de roses séchées qui accompagna l'épanouissement gothique de Northampton au XX^e siècle vit le jour sans la moindre référence à Hervey. Sauf s'il s'agit d'une simple coïncidence éloquente, il semblerait que ces traditions ainsi que les sensibilités qui les ont façonnées soient le produit de ces étranges qualités inhérentes à la ville elle-même, la vision gothique étant intimement liée à Northampton. Ça expliquerait tout concernant cet endroit, ses églises, ses meurtres, son histoire et ses moines fantômes. Ça expliquerait sa littérature, sa musique et la nature de sa population, de Hervey à Ben Perrit, de John Clare à David J, avec Studs, Little John et Alma Warren quelque part au milieu dans le spectre grotesque. Little John à lui seul a repris le mouvement gothique avec concision et élégance, le nain maléfique étant un élément de base du genre et les origines de John donnant l'impression qu'il s'était échappé du *Vathek* de Beckford, échoué ici après avoir erré dans les rues peuplées de djinns d'Ishtakar dans la lointaine Persépolis, petit-fils retors du sultan-démon Eblis. Studs est aussi près de la satisfaction intérieure que peut l'être un détective privé doté d'imagination et au bout du rouleau. Tout fait sens. Il feuillette les dernières pages avec une impatience grandissante.

Il y a une intéressante biographie de Hervey par un certain George M. Ella, qui décrit le *Theron et Aspasio* du visionnaire de Weston Favell dans des termes qui font davantage ressembler son texte à un exemple d'écrit moderne, voire post-moderne, qu'à un dialogue concernant la vertu implicite de Jésus écrit en 1753. Considérablement longue au regard des critères modernes, l'œuvre de Hervey change apparemment de style et de débit à chaque nouveau chapitre, sautant d'un mode ou d'un genre à l'autre et comportant « description narrative, rapports scientifiques, monologue intérieur, anecdotes, autobiographie, témoignages oculaires, portraits, nouvelles, sermons, études linguistiques, évocations de la nature, journaux, poèmes et hymnes. On trouve également dans son œuvre des textes évoquant la forme moderne du scénario. » Studs se dit qu'il devrait peut-être ajouter l'avant-garde beatnik à la liste déjà longue des formes littéraires qui semblent devoir leur *MO – modus operandi* pour les non-initiés – à James Hervey. Son respect pour l'ecclésiastique d'une tristesse extravagante grandit à chaque instant. Studs aimerait voir une de ces chouchottes modernes accoucher d'un œuvre de cette envergure.

Il est maintenant plongé dans les articles Wikipédia concernant Hervey et l'École pour garçons de Northampton, vautré sur le gazon du cimetière entre les rares carillons du début d'après-midi. Aucun des documents restants ne lui semble particulièrement intéressant et pourtant, après examen, ces pièces à conviction prouvent de façon convaincante à quel point on peut se tromper. Le premier doc, le CV de Hervey, bien que ne donnant aucune info que Studs n'ait déjà lue, établit clairement que Hervey n'était pas juste un type dont William Blake avait entendu parler et auquel il avait fait allusion dans une peinture isolée, mais plutôt une de ses deux principales influences spirituelles, l'autre étant Swedenborg. Le confident des anges et inventeur de l'hovercraft qui affirma un jour que de telles créatures ignoraient le temps, dont la rumeur disait que la tête disparue était disposée contre les bouchons doseurs du Crown & Dolphin, associé au plus important fataliste de Northampton, tous deux mélangés dans la mixture génético-idéologique du gars de Lambeth, et devenant ses parents paranormaux. Studs repense à la gravure de Blake qu'il a examinée à la bibliothèque, l'homme seul au centre en bas de l'image, qui nous tourne le dos et dont le visage reste caché alors qu'il lève les yeux vers les saints et les anges funèbres rassemblés au-dessus de lui, qui est censé représenter Hervey lui-même mais dont les traits détournés font de ce personnage le commun des mortels, figé au bord d'un au-delà marmoréen qui rend la tuberculose, la chair et la brièveté de la vie hors de propos, un personnage au seuil de la mort réfutant la perte et le temps. Ou alors, peut-être que Blake ne savait pas à quoi ressemblait Hervey, auquel cas la gravure au trait qu'il a sous les yeux et qui représente Hervey offre à Studs un léger avantage sur le cogneur béatifique de South London.

À en juger par l'impression médiocre de son portrait, Hervey pourrait être pris pour un magistrat s'il n'y avait cette absence de jugement dans ses yeux calmes ; s'il n'y avait cette infime torsion d'humour au coin de ses lèvres plissées et guindées. Les hachures de contour qui définissent les traits seyants du recteur de village, gravées dans l'acier par l'eau-forte, se décomposent en particules pointillistes dans la reproduction grossière, même si les détails de la complexion demeurent visibles. Ce qui ressemble à une verrue est reproduit artistiquement au bord extérieur de l'œil gauche, un détail qui selon Studs doit être une marque de distinction chez un homme, alors que sur la pommette droite se trouve un grain de beauté, ou, à en juger d'après son emplacement parfait à la Monroe, une mouche cosmétique. Étant donné la modestie presque orgueilleuse qui a présidé au choix de cette dernière demeure, la deuxième hypothèse paraît peu probable, même si l'on distingue une nuance féminine dans le visage de Hervey qui rend presque plausible la théorie du grain de beauté. Plus que la perruque ou le toupet que Hervey porte sur l'image, c'est l'air doux et réceptif que l'homme exsude.

Studs repense à un passage dans ses récentes lectures concernant la période Oxford de Hervey, quand le prédicateur novice était devenu l'ami proche d'un autre membre du Club des saints, un certain Paul Orchard. Lors d'une de ses

nombreuses maladies alors qu'il avait vingt-cinq ans, Hervey alla vivre avec Orchard pendant deux ans à Stoke-Abbey, dans le Devonshire, où les deux hommes passèrent un contrat, se promettant de veiller diligemment sur le bien-être spirituel de l'autre. Bien qu'on soit loin, par exemple, de la liaison entre Jeremy Thorpe et Norman Scott, leur relation semble désigner une amitié masculine allant au-delà des passe-temps habituels entre mecs. Vu l'existence de célibataire que mena Hervey toute sa vie, et le fait qu'il habita avec sa mère et sa sœur jusqu'à la toute fin, Studs croit deviner un homme doté de certains penchants qui n'ont jamais pu s'exprimer physiquement et ont donc été sublimés dans un amour quelque peu surchauffé pour Jésus et ses fidèles. On peut donc avancer avec certitude que, de façon générale comme dans son style littéraire chargé, James Hervey avait quelque chose de théâtral.

Ne restent alors que les ragots de l'École pour garçons, les arrière-pensées et leur sillage, et c'est bien entendu là que Studs connaît son moment de roulette transcendante. Le croupier étonné lâche un « Incroyable ! » et alors que Studs s'éloigne de la table où il a jeté son dernier jeton avec mépris, on le rappelle et il se retrouve avec un pactole conséquent. Il parcourt sans enthousiasme un historique peu avenant de l'établissement quand le détail qui était pile sous son nez tout ce temps lui saute au visage. C'est ce qui le chiffonnait depuis qu'il est passé en voiture devant l'impérieux bâtiment de brique de Billing Road, et c'est là, dans la deuxième ligne de la page imprimée, juste sous la devise récemment adoptée par l'école snob, promettant *une tradition d'excellence*, où est écrit : FONDÉEEN 1541.

L'École pour garçons de Northampton ne se trouvait absolument pas près de Billing Road lors de sa création. Fondée par le major Thomas Chipsey comme une « *grammar school* libre pour garçons », elle était située au début plus à l'ouest dans une rue à laquelle, comme s'en aperçoit seulement maintenant Studs, elle a donné son nom : Freeschool Street, là où habitait autrefois Ben Perrit à la périphérie des Boroughs, où avait été sise pendant seize ans l'école éponyme. Bâtie quand Henri VIII était sur le trône, elle avait été déplacée en 1557 à St. Gregory's Church, qui à l'époque se trouvait en partie dans Freeschool Street, ce qui ne dut pas demander de gros efforts. Elle y resta jusqu'en 1864, et c'est là que Hervey fit ses études de sept à dix-sept ans, dans les années 1720. Un commentaire isolé que Studs a dû sauter quelque part parmi les autres infos lui revient, une déclaration anodine de John Ryland, un contemporain de Hervey et son premier biographe, précisant que l'endroit où Hervey enfant avait fait ses études n'était guère plus qu'une école de charité. Vu qu'elle était dans les Boroughs, ce ne pouvait qu'être une tentative louable pour venir en aide aux jeunes défavorisés du quartier, même dans le XVI^e siècle bagarreur. Northampton, avec l'ancien quartier auquel il se résumait autrefois, avait alors entamé son déclin depuis quelques siècles, puni et méprisé par les premiers Henri. Studs estime quant à lui que la mise au ban de la ville remonte encore plus loin, sûrement à l'insurgé local anti-Normands, Hereward le Wake, un personnage guère différent de Guy Fawkes en ce qu'il

a été banni des livres d'histoire de même que la ville elle-même est bannie des bulletins météo télévisés locaux. Si le grand-père du mouvement gothique devait passer ses années formatrices quelque part, alors les Boroughs étaient indubitablement le berceau idéal, grouillant de poux et de fatalisme.

Studs a trouvé le pistolet encore fumant. Il soulève sa carcasse engourdie de l'herbe comme s'il déployait un parapluie. Frottant avec agacement les parements vert fantôme accrochés à son blouson de cuir, il revient sur ses pas dans le cimetière peu peuplé et, au passage, remarque l'effet polar bidon des ombres rayées qui tombent sur la chaussée par une grille du cimetière. Tache noire sur la lentille de l'après-midi, il retourne à son coupé de ville qui cuit au soleil, l'air scintillant au-dessus de son capot en une couche de gelée brûlante. Une fois assis derrière le volant, il abaisse les vitres pour refroidir le four mobile, et une fois de plus échoue à attacher sa ceinture de façon virile et décidée. Peut-être que s'il crachait avec mépris sur le tableau de bord pendant la manœuvre, ou alors inventait une comparaison particulièrement caustique sur la difficulté qu'il y a à insérer la boucle métallique dans la fente en plastique ? Comme : « Plus dur que pour une drag-queen samoane de faire du calcul chinois dans... dans... » Il bossera dessus.

Se rappelant qu'il a encore ses lunettes de lecture sur le nez, Studs les ôte soigneusement et les glisse dans une poche intérieure de son blouson avant de démarrer, sur quoi la Duesenberg gris fumé quitte en rugissant Weston Favell, torpille terrestre se dirigeant vers la lointaine source de chaleur du centre de Northampton par le plus court chemin possible. Les rues encore désertes du hameau sont un décor à l'abandon, leurs murs de pierre ocre changés en façades d'immeubles peintes qui sont alors repliées et rangées dans l'espace compact d'un rétroviseur taché. Filant dans Billing Road, il passe à vive allure devant l'incarnation moderne de l'École pour garçons, qui n'existait pas avant 1911, et son agacement de n'avoir pas trouvé plus tôt une solution a le goût aigre des coups-de-poing américains dans les dents de la victoire. Pour un privé pur jus comme Studs, bien sûr, c'est l'issue parfaite. Le triomphe pur et simple est impensable quand la véritable satisfaction de votre occupation gît dans la défaite éthique, affective et physique ; dans la compréhension, avec Hervey, que tous les dossiers bouclés et les gloires mortelles sont rendus insignifiants en comparaison avec le grand sommeil.

Un soleil ayant macéré trop longtemps a fait mijoter la lumière de sorte que cette dernière a plus de corps et un léger arrière-goût métallique alors qu'elle déborde sur l'asile et la végétation marbrée négligée, sur l'hôpital que Hervey a fondé avec l'aide de Philip Doddridge et James Stonhouse. Tournant à gauche au feu patient situé près du buste taché d'Édouard VII à la couronne parsemée de fientes, Studs s'engage dans Cheyne Walk en passant devant ce qui était la maternité de l'hôpital, son avancée retardée par une autre série de feux en bas de la colline près de la fontaine de Thomas Becket. Naissance et martyr se mêlent dans les ternes crêtes métalliques du monument peu convaincant à Francis Crick dans Abington Street, les superhéros asexués

s'élevant en spirale en une aspiration génétique sous un ciel changeant, leur envol frustré et leurs talons à jamais enracinés dans la rue simiesque. Une lumière descend par degrés à travers le pousse-café du feu, de grenadine à crème de menthe, et Studs file à Victoria Prom avec Beckett's Park et les avant-cours qui doublent un marché aux bestiaux sur sa gauche. Après le Plough Hotel au bas de Bridge Street, une fois dans le puisard sanglant du samedi soir, il négocie une série de virages byzantins avant d'arriver au parking derrière l'arcade de Peter's Place dans Gold Street. Là encore il paie, met le ticket en évidence, et laisse sa Corvette éventuellement taguée tapie sur sa pente d'asphalte rongé sous le grand bol plein de ciel de la vallée. Émergeant du parking par la sortie du bas, et survivant de justesse à la traversée de la quatre-voies au pied de Horsemarket, il contourne furtivement la courbe lente de St. Peter's Way pour rejoindre la pelouse surélevée et non entretenue qui marquait autrefois l'extrémité ouest de Green Street, qu'il escalade un peu pour contempler les Boroughs de derrière.

L'ancienne pelouse miteuse s'élève à l'arrière de Peter's Church, ses rides de calcaire et ses taches de vieillesse décolorées et tout effacées pour l'instant par les flatteries de l'or solaire. Élevé d'abord en rondins par le roi Offa comme chapelle privée pour ses fils au IX^e siècle, rebâti dans le style gothique par Simon de Senlis au cours du XI^e siècle, le bâtiment vieux de presque mille ans draine tous les signes du temps présent de la pente herbeuse qu'il traîne derrière lui. Des démons tapis dans les avant-toits érodés suivent Studs du regard tandis qu'il avance, leurs yeux de pierre exorbités, leurs lèvres de grenouille déformées par l'angoisse, face à la gargouille concurrente qu'il représente. Quant à lui, cette montée sur un terrain vague intemporel et faussement poli par le soleil jusqu'à l'ancien lieu de culte lui donne l'impression d'être devenu un universitaire transparent et maudit dans un récit prétentieux de Montague Rhodes James. Linge asthmatique, araignées stéroïdées, petits Gitans aux ongles à cran d'arrêt l'attendent tous dans le bâtiment amplement désaffecté. Maintenant qu'il y pense, M. R. James et toute la tradition du récit de fantômes anglais peuvent être considérés comme les petits-enfants illégitimes des poètes de cimetière. Il y a aussi les occultistes modernes, les héritiers du Karswell de James et les premiers à importer le modèle gothique dans leurs œuvrettes et leurs fringues, la doctrine de Hervey devenue un guide stylistique pour démonolâtres. Studs doute que Hervey aurait été très à l'aise avec la chose, mais vu son imagerie lugubre, le créateur du noir northamptonien ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Ne pas rendre l'emballage plus intrigant que le cadeau qu'il dissimule, tel est le conseil que Studs accepte à regret et qui pourrait également s'appliquer à sa beauté intérieure et à son enveloppe corporelle assez regrettable.

Alors qu'il longe la crête pentue, il sait qu'il arpente les vestiges quasi invisibles de Peter's Street, à l'arrière de l'église, en direction de l'est. D'après les réglisses tressés d'ombre, il estime qu'il doit être environ dix-sept heures et il ressent brièvement la sensation formicante de libération que cette

heure offrirait s'il avait un vrai boulot et n'avait pas été assigné à la nuit. Studs a toujours, et de loin, préféré l'obscurité. Hormis une virée en voiture avec une beauté renversante qui se révéla être un homme, ce qu'il préférait c'était errer dans les tréfonds de la ville, avant que les allées soient grillagées par des habitants inquiets ; avant que ce genre de comportement puisse vous valoir une réputation de pervers. Un jour, dans le couloir pavé entre Birchfield et Ashburnham, aux premières heures d'un frais dimanche matin, il avait été surpris par une énorme boule de granit qui fonçait vers lui dans le pur style Indiana Jones, avant de comprendre qu'il s'agissait du barde de Northampton, le défunt Tom Hall.

La baleine lyrique, qui promenait son chien, s'était arrêtée quelques instants, histoire de papoter avec le privé d'opérette, et avait devisé avec éloquence sur ces ruelles négligées avec leurs portes de garage ornées de bites et leurs bordures envahies par les liserons. Vêtu d'une salopette qui aurait pu être une maison de poupée reconvertie, Hall s'était lancé dans une impro, affirmant que l'étroite jointure urbaine où ils habitaient actuellement était un des anciens canaux de la ville, faisait partie de son réseau asséché de voies d'eau pédestres imaginaires. Foulant les lits à sec de ses arpions édouardiens, un super marin expérimenté mettrait facilement à jour les détritiques du monde englouti s'étant accumulés au pied des rives de métal galvanisé : des revues pornos abandonnées sans vergogne ou des cages thoraciques de vélos, échouées contre les bords de l'allée là où des bancs de capotes couleur néon fraient parmi les orties se balançant, anémones de phlegme. Parfois un corps. Des appareils obsolètes, des addictions embarrassantes, des actes délibérément oubliés, des achats regrettés puis rejetés dans ces marges, des scènes soustraites à la continuité diurne pour être rejouées dans ces passages anonymes et clandestins, dans des Évangiles apocryphes éclaboussés de pisser. Le troubadour rondouillard avait commenté à loisir sa vision le temps que son compagnon canin se redresse sur ses pattes arrière comme un cerceau de croquet et expulse un jet d'une longueur impressionnante. Là-dessus, la description s'était achevée et les deux hommes avaient chacun repris leur chemin, Studs remontant le canal asséché contre le vent tandis que le musicien dérivait sur le courant telle une énorme balise flottante ayant brisé ses chaînes, s'éloignant dans le violet.

Studs avait entre-temps atteint Narrow Toe Lane, sans doute la rue des Boroughs au nom le plus étrange – la rue de l'orteil étroit... –, en fait à peine un sentier qui dégoulinait le long de la pelouse jusqu'aux vestiges de Green Street. Il ignorait totalement d'où venait ce nom. Une ruelle d'une largeur insuffisante, peut-être, ou, connaissant le quartier, une référence à une infirmité génétique répandue qui avait affligé un temps tous les habitants de la rue ? Plus haut sur sa droite, longeant la façade est de l'église jusqu'à Marefair, on trouve les St. Peter's Gardens, autrefois une allée abandonnée mais élargie il y a une vingtaine d'années en une promenade abandonnée une fois détruit le magasin d'uniformes scolaires, Orme's, qui se dressait au coin.

Studs se rappelle être venu ici, en compagnie de sa mère, quand il avait douze ans pour s'acheter un uniforme. Il n'est pas sûr, mais il lui semble qu'il s'était déjà rendu à cette boutique en une précédente occasion afin qu'on prenne ses mesures pour un kilt humiliant. Dans son souvenir, il y avait deux miroirs en pied se faisant face dans la salle d'essayage, où chaque moment douloureux de cette épreuve vestimentaire enfantine se déployait de façon terrifiante en une éternité lambrissée de bois. Ce passage étroit et courbe, plus long que le quartier, plus long que la ville, s'étendant dans les murs solides et les bâtiments environnants, occupé par une file interminable de bambins mortifiés et gigotant, où était-il passé exactement ? Quand ils avaient démoli l'atelier d'Orme's, qu'était-il advenu de ses infinis intérieurs ? Tous ces autres petits garçons laids, toutes ces couches à demi argentées d'identité, avaient-ils été repliés ensemble telles les cloisons peintes d'un paravent laqué et remisés quelque part ou, plus vraisemblablement, jetés ?

Il ne s'agit même pas de son enfance pénible. Ce ne sont pas ses souvenirs démantelés, et il est surpris de voir combien cette brève excursion dans le rêve en ruines de quelqu'un d'autre l'affecte. Il trouvait qu'Alma exagérât lorsqu'elle se lançait dans de furieux monologues, essayant de faire passer son enfance pour une longue malédiction, mais là il s'agit d'autre chose. Studs est sincèrement choqué par cet effacement concret, qui touche un endroit précis, une strate du passé et une communauté. Si la réalité habitée par plusieurs générations d'un millier de personnes environ peut être liquidée comme un petit truand dans le mauvais bar le mauvais soir, où trouver la sécurité ? Mince, ces temps-ci, peut-on encore naître du bon côté de la route ? Il est venu ici renifler les dernières traces d'un hier disparu, mais tout ce qu'il voit dans ces rues biffées ce sont les embryons anormaux d'un futur émergent. Et quand enfin ce futur naît et qu'on ne supporte pas de le regarder, quand on a honte d'en être l'ancêtre, la culture parentale qui a engendré ce monstre détestable, où faut-il le bannir pour ne plus avoir à le regarder ? On ne peut pas faire comme le shah et l'envoyer à Northampton. Il est déjà là, déjà enraciné, telle une maladie devenue progressivement universelle.

Bien que St. Peter's Street continue entre les immeubles de bureaux relativement récents et pour la plupart vides jusque dans Freeschool Street, Studs se dit qu'il va prendre un rallongis, descendre Narrow Toe Lane et s'engager dans la carcasse nettoyée de la défunte Green Street puis remonter de là. Il y aura peut-être des indices : une empreinte de pas ou alors un témoin auparavant trop effrayé pour se présenter à la barre, une pierre qui survit parmi la brique et pourrait jouer les mouchards moyennant une récompense correcte. Les mains dans les poches de son blouson, les coudes pointant comme des ailes de dodo, il s'engage dans la rue vestigiale, colorant ce faisant en pensée son esquisse de James Hervey.

Voilà comment Studs imagine les choses. Dans son scénario, Hervey âgé de sept ans part chaque matin de Hardingstone pour se rendre à l'école, sans doute seul et parcourant le trajet pendant au moins la moitié de l'année dans

l'obscurité totale. Il devait partir de son village natal, qui deux siècles plus tard bénéficierait d'autres références gothiques en la personne de l'assassin à la « voiture flambante » Alf Rouse. Le gamin, peut-être aux mêmes traits délicats, aux mêmes lèvres pincées, et déjà secoué par une mauvaise toux, empruntait des chemins ruraux profondément obscurs avec pour seule compagnie quelques chouettes sur la vieille route de Londres. Là, chaque jour de la semaine, la massive croix sans tête, un des monuments funéraires de pierre élevés par Édouard I^{er} à chaque endroit où le corps de la reine Eleanor a touché le sol lors de son long transport jusqu'à Charing par la Tamise, se dressait, immobile et noire contre un gris de l'aube naissante. À peine refermée la porte de chez lui, l'enfant maladif au tempérament religieux était immergé dans la mythologie de l'ancienne ville, avec le monument décapité tel un montant de porte à l'embouchure de sa funèbre romance.

Puis c'était une marche longue et pénible vers la masse urbaine invisible en dessous, encore exempte de réverbères, le fragile écolier pénétrant par les ombres puantes de St. James's End où des marchands, arrachés trop tôt à leur lit chaud, pestaient en chargeant carrioles et brouettes, s'interpellant dans un patois énigmatique dans la pénombre. Des visages adultes écrasés, aux taches étranges, aux yeux plissés, à moitié tournés vers lui à la lumière vacillante des bougies et, montant d'une cour fermée, le piaffement vaporeux et tremblant des chevaux. Ses doigts roses engourdis par le froid, avec qui sait combien d'ouvrages coincés sous son bras maigrichon, le futur fataliste était obligé de gravir la bosse du West Bridge, l'obscurité du jour intact se diluant presque imperceptiblement à chaque pas, la rivière intemporelle entendue plus que vue quelque part en dessous. Au sommet du pont, à mi-chemin de la travée, les ruines du château apparaissaient à l'enfant en ces antipodes du crépuscule avant qu'un soleil levant puisse dissiper le brouillard, un vaste champ pénombreux de pierres penchées, avec des taches papillonnant sur les murs délabrés, les moignons de tours amputées. La forteresse en ruines de Northampton, aujourd'hui une gare et un lieu de tapinage, avait-elle été jadis la forme larvaire de tous les Otrante à venir, tous les Gormenghast ?

De là, avec une détermination lui faisant hâter le pas, le jeune garçon aussi pieux que mal en point devait descendre le pont scoliotique jusqu'à la rive opposée, s'enfonçant dans les Boroughs et l'écheveau confus des rues, les tourelles écervelées portant des chapeaux de sorcière aux tuiles maculées par les pigeons. Puis c'était Marefair et St. Peter's Church, ses contreforts usés embossés de démons saxons, de figurants à la Bosch baillant longtemps après le Jugement dernier. Un peu plus loin, Hazelrigg House où Cromwell rêva d'une Angleterre spartiate à la veille de Naseby. Un dernier virage à droite dans Freeschool Street devait conduire le pâle visionnaire en herbe devant son école, de même qu'en tournant à gauche Studs arrive par l'autre extrémité de la rue.

Le quartier, dont Studs se souvient encore pour l'avoir arpenté vingt ans plus tôt lors de ses virées insomniaques, est méconnaissable, un visage aimé

lors de la première visite aux urgences après un accident. L'espar brisé de Green Street qui l'a conduit du pied de Narrow Toe Lane jusqu'au croisement actuel n'a plus d'immeubles, plus de digue septentrionale protégeant la terre érodée des tourbillons circulatoires et érosifs de Peter's Way. Quant à la montée de Freeschool Street, devant lui maintenant, c'est une imposture transparente, d'une inexactitude insultante, quelqu'un qui ne ressemble en rien à votre maman mais se pointe une semaine après la crémation en prétendant être elle. Le flanc ouest de la rue pentue, naguère dominé par le dépôt de bois de Jim Perrit, au numéro quatorze, est maintenant pour l'essentiel un terrain commercial inoccupé jusqu'à Marefair. Quant au détective au visage hachuré qui monte avec hésitation, il s'efforce de recréer le défunt domicile familial de Ben Perrit ; de surimposer l'édifice à flanc de colline de deux ou trois étages avec ses étables attenantes, ses greniers, ses chèvres, ses chiens et ses poules à la cour quasi vide de la structure moderne qui lui a succédé, mais en vain. Quelques traits isolés persistent dans son souvenir comme les lambeaux d'une vieille affiche de spectacle collée à une palissade en tôle ondulée – les trois marches montant jusqu'à une porte peinte en noir, héritages et médaillons de cuivre exposés dans le salon –, mais ces fragments restent comme suspendus dans un espace vide de la mémoire, sans tissu connectif, des annonces et des réclames pour un classique du muet à jamais perdu.

Juste en face de l'inquiétante absence de la maison Perrit, sur la marge esquissée qu'est le trottoir droit de Freeschool Street, Studs arrive à hauteur de la mâchoire cariée de Gregory Street, la brique écroulée à un coin reliant une jungle de buddleias, naguère l'entrée située derrière St. Gregory's Church et l'école libre qu'elle incorporait quand James Hervey y était élève. Peu après, une rangée de maisons mitoyennes occupait le terrain autrefois sanctifié, les chiffres impairs allant de sept à dix-sept jusqu'au croisement de Gregory Street si les souvenirs de Studs sont bons, comme par hasard les âges auxquels le jeune James Hervey traversait cet humble quartier tous les matins. Alma Warren lui a dit un jour qu'elle avait autrefois de la famille dans une des maisons désormais abandonnées et sans toit, une tante ou une cousine par alliance qui était devenue folle et avait empêché ses parents d'entrer pendant qu'elle jouait du piano toute la nuit. Bref, un truc dans ce genre, un de ces innombrables drames sordides supplanté un beau jour par un arbre à papillons qui envahit les ruines encore intactes depuis vingt ans.

À mi-chemin, Studs jette par réflexe un regard vers le haut de la rue pour voir si quelque chose se profile, même s'il doute que les voitures ont le droit de passer par là aujourd'hui, quand il remarque un homme et une femme qui se tiennent en haut de la rue, apparemment engagés dans une conversation. Quelque chose dans le flou flamboyant du gilet que porte l'homme lui rappelle quelque chose ; Studs fouille dans sa poche intérieure à la recherche de ses lunettes. Parvenu à l'autre bout de la rue, il les enfourche sur son bec brise-glace et scrute la maison d'angle, appuyé contre son mur au cas où le

couple regarderait dans sa direction et l'apercevrait, l'habitude simulée de toute une vie.

C'est Ben Perrit.

C'est Ben Perrit, qui parle à une femme deux fois plus jeune que lui, aux cheveux tressés et vêtue d'un manteau rouge hyper court qui doit être un imper. Selon toute apparence, elle prospecte en quête de coït. Le barde éméché vise clairement plus haut depuis sa rencontre avec Alma Warren, mais Studs ne peut s'empêcher de penser que Ben aurait pu voyager plus loin et trouver mieux. Les projets romantiques du poète local, toutefois, ne sont pas ce qui intéresse Studs dans l'immédiat. Qu'est-ce que Perrit fiche ici, alors qu'il l'a aperçu plus tôt dans Abington Street ? Ce doit être davantage qu'une coïncidence, du moins dans l'actuelle mise en scène de Studs. Il envisage brièvement la possibilité que Perrit puisse être en train de le filer maladroitement, mais il écarte aussitôt cette idée. Ben Perrit, depuis que Studs le connaît, n'a même pas été en état de suivre ses propres aspirations littéraires, encore moins de poursuivre une autre personne.

Il risque un autre coup d'œil au coin de la rue écornée. Tout au bout de Freeschool Street, la femme s'éloigne prudemment de Benedict, lequel ricane et gesticule obscurément alors qu'elle prend ses distances. Non, c'est sûr, l'homme ne le suit pas. Pas avec ce gilet criard fait en chutes de tapis et pas avec ce rire qu'on peut entendre jusqu'ici, aux antipodes de la discrétion. Tout de même, elles doivent avoir un sens, ces rencontres ratées. Se cachant de nouveau derrière le mur qui gêne, il essaie de mettre un nom sur l'impression qu'il ressent, l'impression qu'il passe à côté de quelque chose, une partie du tableau général qui lui échappe. Il comprend que, dans la vraie vie, tomber deux fois sur quelqu'un par inadvertance dans la même journée n'a rien de spécial, mais il essaie de tenir son rôle. Du point de vue de Studs, les multiples apparitions de Perrit ne peuvent être qu'une sorte de procédé narratif, un mécanisme essentiel signalant l'imminente résolution du mystère, le démêlage inattendu de tous ses fils confus : Ben Perrit et la fille au ciré rouge, Doddridge et Lambeth et le déterminisme. William Blake. James Hervey.

Quand il jette de nouveau un regard à la rue, Perrit et la fille en jupe ont disparu. Studs remise ses binocles et s'appuie contre la brique psoriasique. Et maintenant ? Il a atteint l'endroit qu'il cherchait, et à moins de tenter une escalade quasi suicidaire du mur contre lequel il est appuyé pour se rendre dans le nid de guêpes derrière, il ne saurait aller plus loin. Il ne peut occuper les espaces que la chaleur corporelle de James Hervey a traversés autrefois ; ignore ce qu'il espérait accomplir avec ce pèlerinage dans la disparition. Suivre les traces d'un mort comme un gamin qui suit son père dans la neige, porté seulement par une foi aveugle dans les lieux comme si arpenter les mêmes rues qu'un autre pouvait créer un lien, fallait-il qu'il ait été stupide, un vrai ballot, une nunuche même ! Les lieux ne restent pas là où vous les laissez. Vous retournez ici ou là, et même si l'endroit ressemble à ce qu'il était

avant, il est ailleurs.

Il se souvient de Little John, d'une des conversations relativement sérieuses et point trop houleuses qu'ils ont eues ensemble. Son ami folklorique était d'une humeur plus mélancolique, voire plus geignarde que d'ordinaire, il parlait d'une enfance qu'il ne pouvait pas vraiment se rappeler, de mille et une nuits qu'il n'avait pas vraiment connues.

« Tu sais, j'aimerais y retourner un jour, en Perse, le pays d'antan. Voir comment c'était. »

Non, John, mon pote. Tu peux pas faire ça. La Perse n'existe plus. En 1979, il y a eu une révolution après que Jimmy Carter a demandé à la CIA de ne plus payer les ayatollahs pour qu'ils laissent tranquille ton grand-père. Ils l'ont chassé et ont laissé le cancer l'achever, et tu peux être sûr que le nouveau régime ne compte pas parmi les grands admirateurs de ta famille. Ça s'appelle l'Iran maintenant. Tu n'es pas le bienvenu là-bas. Tu ne l'as jamais été.

Bien sûr, on ne pouvait pas lui dire ça. On pouvait seulement marmonner quelque chose et lui souhaiter bonne chance, lui demander de vous rapporter un cheval ailé ou un tapis volant, hors taxe, en sachant que quand John aurait dessoulé, l'idée d'une virée nostalgique à Mordor aurait disparu. Il est dommage que Studs n'ait pas pris pour lui ce conseil tacite, n'ait pas compris avant ce jour que ce qui était vrai de Téhéran est également vrai de Freeschool Street. Ce lopin de terre miteux a connu ses révolutions, des tyrannies remplacées par d'autres tyrannies, sa nature défigurée par différentes vagues de fondamentalisme, sociopolitique ou économique : le roi Charles, Cromwell, Charles Jr., Margaret Thatcher, Tony Blair. Maintenant que Studs y pense, la terre sous ses pieds partage elle aussi avec Little John son statut de souverain renversé : le grossier trapèze de terrain borné par Freeschool Street d'un côté, Narrow Toe Lane et Peter's Gardens de l'autre avait été l'emplacement du palais saxon d'Offa, avec les églises St. Peter et St. Gregory flanquant la construction respectivement à l'ouest et à l'est. L'entrée béante du dépôt de bois de Jem Perrit devait donner autrefois sur les écuries royales, et s'il avait eu la bonne idée de naître mille deux cents ans plus tôt, alors le fils de Jem, Benedict, aurait pu être le poète lauréat du roi Offa, ou peut-être son fou. Le pauvre Tom aurait fini embroché comme une panse de brebis. Ben n'aurait, lui, pas dépareillé.

La brise semble plus fraîche sur ses joues mal rasées, et Studs secoue brièvement la tête pour en chasser les souvenirs, la rêverie qui s'empare de vous comme une brusque suée. Combien de temps est-il resté planté au coin de Gregory Street, à gamberger inutilement sur les nains morts et sur le fait que c'est en général le sol qui pâtit des guerres de territoire ? Il détecte de légers changements dans l'atmosphère du coin qui laissent penser qu'il est resté longtemps adossé contre le mur penché. Le ciel à l'ouest est plus clair avec sa lumière diluée, et plus agréable, des nuances de couleur discrètes sur son lavis épars alors que la fresque bleue du jour parvient à ses limites. Au loin, voitures et camions semblent n'avoir plus rien à se dire, leurs

conversations déclinant et devenant plus intermittentes, se réduisant à des grognements dans ce silence qui suit l'heure de pointe. Des oiseaux piquent vers les gouttières pour chasser leurs soucis et adopter l'air insouciant des habitants sur le point de rentrer chez eux. Le vendredi 26 mai se pare du rose légèrement rubescent de sa conclusion.

Il décide de braquer son œil de Monsieur Patate vers Horseshoe Street, pour voir ce qu'il reste aujourd'hui de l'autre bout de St. Gregory avant de rentrer chez lui, de tirer un trait sur sa journée comme s'il pouvait y avoir autre chose à tirer, tiens. En l'absence de vent mordant, il remonte son col de cuir afin de se sentir plus isolé, et après un dernier coup d'œil à la concession ambiguë qui a supplanté Offa, Jem Peritt et tous les stades intermédiaires, il imprime à ses épaules un roulement canaille et descend Gregory Street avec derrière lui le soleil qui se couche. À sa gauche, la maison abandonnée à l'angle passe presque inaperçue tandis que sur sa droite il n'y a tout simplement plus rien, une étendue désolée de terre retournée qui se jette dans Peter's Way et sur laquelle on devine les tracés d'anciennes demeures rasées, semblables aux rides quantiques qu'on discerne sur l'horizon des événements des trous noirs, uniques vestiges des corps célestes qu'ils ont ingérés.

Au coin de la rue, là où cette dernière oblique sèchement vers le sud, se dresse une usine victorienne à trois niveaux, un grand cube de pierre fumée qui semble avoir été transformé en studio d'enregistrement. Un logo branché et minuscule est fixé tout en haut de la façade nappée de suie dans une tentative naïve d'imposer une identité à l'édifice amnésique, se faisant passer pour les Studios Phoenix, un effort bien intentionné pour évoquer les flammes d'une renaissance sur les cendres du quartier, ce qui de toute évidence restera sans effet. Ce n'était pas ce genre de feu. Dans ce qui ressemble à une cour désaffectée sur un côté du bâtiment se dresse une moraine de pneus, déposée ici il y a longtemps comme par un noir glacier de caoutchouc au cours de la longue vague de froid qui a suivi l'ère des tractosaures et des bulldoptères, leurs cous articulés se tendant et pivotant pour prélever une bouchée dans une pièce abandonnée, les algues grises du papier peint pendant aux mâchoires de métal jaunes, une dévoration aveugle. Il tourne à droite dans le prolongement de Gregory Street pour découvrir que la rue n'existe plus. Après le studio, il n'y a rien qui sépare cette extrémité de la route de la quatre-voies de Horseshoe Street qui descend la colline, hormis deux glissières basses et ridicules que Little John aurait enjambées sans s'en apercevoir. Studs se sent brièvement obligé de descendre jusqu'en bas et de contourner la limite de l'endroit où s'étendaient les dépôts, les cours d'usine et les maisons, par respect pour les défunts édifices, mais ça lui paraît à la fois insensé et laborieux, aussi coupe-t-il par le terrain vague.

La large route est pratiquement vide de voitures et de passants depuis la base du squelette récuré du gazomètre jusqu'à sa lointaine cime, où elle s'épanche dans le Mayorhold. Dans l'intervalle, prises entre décrocher et s'en jeter un dernier, les voix du quartier, à la fois contemporaines et ancestrales,

s'éteignent aussi abruptement qu'un fond sonore en boucle. Il peut entendre les moments vides se déposer comme de la poussière sur la route déserte, assourdissant ses fantômes, le silence descendant la colline pour faire taire les tablées de Far Cotton, Plus tard, comme de bien entendu, s'élève une cacophonie de sirènes, un haut-le-cœur de choses intimes braillées dans des portables et autres réceptacles plus poilus, mais pour l'instant il y a cette pause imprévue, la présence bienvenue de l'air mort.

Il prend son temps pour gravir la montée, se sent professionnellement contraint de tout remarquer, de ne laisser aucune nuance échapper au fil de son attention affûtée. Ici un pavé fragmenté en fjords, là un aperçu de Marefair avec ses complications d'arrière-cours invisibles encombrant l'architecture des toits, les antennes et les excroissances de paraboles saillant des cheminées et des gouttières. De l'autre côté, au-dessus du bas-relief d'une glissière de sécurité coupe-vent qui court le long de la colonne vertébrale de la rue, l'extrémité de Horseshoe Street est dans un bien meilleur état d'entretien que le coin dégarni que patrouille Studs, relevant davantage du centre-ville que du patchwork à l'abandon des Boroughs. Alors que le havre pour pirates motorisés qu'était autrefois le Harbour Lights souffre actuellement d'avoir été indignement rebaptisé le Jolly Wanker, le bâtiment est au moins encore debout et retrouvera peut-être un jour sa clientèle aux armures de cuir. Un peu plus loin, une cour fermée par des grilles métalliques, adjacente à l'académie de billard des années 1930, paraît incomplète sans la foule enjouée des papas d'après-guerre encore en uniformes de démobilisés et qui font durer les au revoir en traînant des pieds vers la sortie.

Juste après la salle de billard se trouve le coin de Gold Street où un siècle plus tôt se dressait le Palais des variétés de Vint, un endroit où le jeune Charlie Chaplin a joué en diverses occasions. Studs n'est pas sûr que les numéros du grand clodo de l'écran marcheraient aussi bien dans le décor de la pauvreté contemporaine ; l'indigence a changé de visage. Il en doute, mais c'est peut-être parce qu'il n'imagine pas les Boroughs dans un noir et blanc intemporel, leur misère accompagnée par un air de piano fringant. La musique de fond change tout. S'ils avaient passé un air de Rick Astley ou le thème de *Steptoe* pendant la scène où la sœur se fait violer-empaler dans le *Jeanne d'Arc* de Besson, ç'aurait été hilarant. Ou « Nessun Dorma » pendant qu'il jouait le rôle du cambrioleur de McDo.

Alors qu'il arrive devant la salle de billard sur l'autre trottoir, il reporte son attention sur la triste hypoténuse de béton qu'il escalade actuellement, le trottoir cradingue de la rue avec son esthétique de carcasse déterrée et un blase furieux sur chaque lampadaire. Estimant que ce doit être en gros l'endroit où l'extrémité est de St. Gregory se dressait autrefois, il s'arrête pour examiner les blessures du quartier victime, jauger la pleine étendue de ce qui évoque presque des mutilations frénétiques infligées à sa substance, voire à son plan. Se pourrait-il que l'extraction chirurgicale des organes vitaux soit la signature de l'assassin ? Certaines entailles dans la pierre ressemblent à des

plaies défensives, et il parierait gros qu'on pourrait découvrir des traces de peau telles que des annonces de permis de construction sous les tuiles ébréchées des ongles du coin. Frappé par le caractère poignant et inattendu de cette analogie, il s'aperçoit que les larmes lui montent aux yeux. Le quartier, c'est... bref. Violée, le visage défoncé, elle s'est pourtant débattue. Brave fille. Courageuse. Dors bien.

Extirpant une serviette du fond de sa poche de blouson, Studs essuie prestement ses orbites luisantes, se mouche et se ressaisit avant de reprendre son enquête. Rien dans le patchwork dément des surfaces et des enseignes aléatoires devant lui n'indique même le souvenir homéopathique d'une église. Le passé est cautérisé. Il y a un carré rouge terne à mi-hauteur d'un mur bâtard qui, en l'absence de ses verres correcteurs, lui apparaît comme un sceau de cire sur le document du territoire condamné, un accord passé il y a plusieurs générations, caduque et poussiéreux. Néanmoins, ce n'est pas ce que James Hervey l'écolier gothique en culotte courte a vu, éraflant son cartable sur les rebords rugueux du XVIII^e siècle. Ce n'est pas ce que le moine pèlerin anonyme de retour de Jérusalem a vécu il y a mille ans, conduit par des anges jusqu'au centre du pays avec une croix taillée grossièrement dans la pierre qu'il était chargé de déposer ici, un message du Golgotha pareil à un baiser pétrifié sur une carte postale. Et autrefois, il n'y aurait eu aucun doute sur l'origine de la communication, pas avec des séraphins FedEx s'occupant de la livraison. Personne ne se serait interrogé sur l'expéditeur, même en l'absence de son nom. Les messagers angéliques étaient des scientifiques rigoureux, leur pierre cruciforme l'équivalent d'une particule boson de Higgs venue valider le modèle théorique standard. Toute une histoire, en d'autres termes. Une paire de manches autrement sacrée.

Pas étonnant qu'ils aient fait autant de foin au sujet de la croix, insérée dans la façade de St. Gregory donnant sur Horseshoe Street où elle demeura un lieu de pèlerinage pendant des siècles, tous ces doigts de dernière minute suivant le tracé usé des axes jusqu'à leur intersection, tous les pieds estropiés et cloqués qui les portaient jusqu'ici. Le centre du pays, mesuré par le théodolite de Dieu lui-même. Cela dut certainement jouer un rôle quand le roi Alfred fit de Northampton le premier comté, de fait la capitale dans une histoire alternative où William ne mit jamais le pied. Ce grand équarisseur appliquait juste une politique décidée par le Tout-Puissant. Plus qu'un simple pâturage royal, cet endroit était terre sainte, délimitée par des choses entourées d'un halo de feu, sur ordre d'une autorité supérieure. C'est ainsi qu'ils la voyaient, ainsi qu'elle était : une réalité violente et miraculeuse un peu comme celle de Studs, parfumée au crottin en l'absence de cordite. Quand les temps sont sombres, le noir est une évidence.

Et cependant, même avec le golfe d'un millénaire séparant les origines de la relique de la période scolaire de Hervey, la charge conceptuelle et l'inspiration importante de l'objet ne conservaient-elles pas leur aura aux yeux croyants, surtout ceux d'un enfant de sept ans dont le père était

ecclésiastique ? Pendant dix ans, presque un quart de sa vie achevée prématurément, l'enfant maladif avait posé ses mains ou ses yeux sur le talisman primitif, le X ciselé sur une carte du trésor intérieur, un cristallissement de Jérusalem elle-même. La forme simple et fondamentale avait dû être comme imprimée sur ses paupières à l'heure du coucher, ses couleurs inversées dans l'écran mobile avant le sommeil, une mire d'obédience cathodique. Assez pour estamper ce patron minimaliste sur l'avenir réduit de Hervey, se disait Studs. Un fragment rapporté de la cité éternelle avait suffi à jeter le jeune moine dans le camp de John Wesley, puis, avec acrimonie, dans l'autre. La Pierre dans le Mur, ainsi l'appelaient-ils, manifestant la conviction granitique de Hervey, alimentant ses écrits, *Theron et Aspasio* ou ses méditations sépulcrales, des énergies reliées enfin à la terre chez William Blake qui ferme le circuit métaphysique quand il écrit *Jérusalem*.

Le crépuscule se referme graduellement autour du Sherlock maussade alors qu'il contemple l'assemblée désordonnée d'une douzaine de siècles, le spectre des stratégies sociales ayant échoué et le mélange de matériaux de construction incompatibles représenté par le bazar mural devant lui. La croix a disparu depuis longtemps, emportant avec elle le mur, ne laissant qu'une absence flagrante et désolante. Il ne peut s'empêcher de se demander où elle est allée, cette icône grossièrement taillée, envoyée pour signaler le milieu des terres, le centre de son enquête. A-t-elle été dérobée par des démolisseurs à qui rien n'échappe, mercenaires ou dévots ? A-t-elle fini par devenir méconnaissable, son aura pâlie, son sens entre-temps épanché dans la terre assoiffée, abandonnée dans un fossé de drainage plus profond que celui dans lequel la pierre tombale de saint Ragener fut finalement découverte au XIX^e siècle ? Composé d'une matière aussi ancienne et résistante que le monde lui-même, un symbole supérieur pour signaler le terminus positif du lieu. Studs sait qu'elle doit encore exister quelque part, du moins sous forme de débris éparpillés. Quand l'espace et le temps ne seront plus, les molécules disparates de la croix persisteront, possiblement intactes, symbole ayant survécu à la doctrine qu'il symbolisait, sa prétendue vertu encore active des milliers d'années après la disparition de Hervey, Doddridge, Blake, et de tous ceux qu'auront engloutis les confins d'un univers prédéterminé.

Un picotement pinéal atavique l'informe qu'on l'observe, un réflexe de privé essentiel dans son métier imaginaire. Faisant pivoter son extraordinaire profil, telle une statue de l'île de Pâques dérangé par un varan, il regarde le haut de la rue où un petit homme rondouillard est posté avec appréhension au coin de Marefair. Le visage du bonhomme, ses grands yeux écarquillés derrière des lunettes fixant Studs avec une expression d'incompréhension étonnée, font tinter une sonnette de réception d'hôtel des années 1940 dans son souvenir, l'obligeant à déplacer les tasses à café à moitié vides et les revues pornos entassées dans son classeur interne, et à fouiner parmi les dossiers obsolètes en quête d'un surnom correspondant aux traits changeants et familiers.

Alors que le drôle de bonhomme se détourne rapidement comme s'il feignait de n'avoir pas observé le détective privé, traversant Marefair en veillant bien à ne pas se retourner, la pièce tombe. L'intrus dans le drame télévisé privé de Studs est l'ancien conseiller James Cockie, cette même contenance joviale apposée à côté du gros titre d'une rubrique hebdo dans le *Chronicle & Echo* local, dont il a feuilleté des exemplaires alors qu'il était chez sa mère. Ceci étant le nom de code de son bureau. On n'est jamais assez prudent.

Tout en regardant l'ancien chef du conseil rouler sa boule de chair dans Horsemarket, le chasseur d'hommes figé songe à l'apparition tardive mais peut-être pertinente de Cockie dans ce dernier épisode de l'histoire. Bien que, techniquement parlant, le genre exige d'ordinaire que l'assassin soit un personnage que les lecteurs ou les spectateurs ont déjà vu auparavant, il y a toujours des non-conformistes comme Derek Raymond, avec son béret gras derrière le bar du French à Soho, pour imiter la vraie vie et choisir un coupable qu'on n'a encore jamais vu. Dans ce genre de romans atypiques, se dit Studs avec pondération, le récit a trait davantage au processus mental labyrinthique du protagoniste qu'aux contorsions de l'affaire qu'il essaie désespérément de résoudre. Cela dit, il n'existe aucun impératif littéraire excluant l'ex-conseiller de l'enquête. Tandis que la masse du politicien travailliste disparaît en une lente trace rouge, Studs assemble les pièces du puzzle.

Ayant mis la main à la pâte, du moins un doigt boudiné, quand il s'est agi de mettre brutalement à mort le quartier alors qu'il était encore en fonction, même de façon entièrement passive, Jim Cockie a le profil idoine. Il a eu une expression dans ses yeux exorbités à la Tex Avery, une expression furtive et coupable, juste avant de faire demi-tour et de s'éloigner d'un pas pressé. Ne dit-on pas que si on attend suffisamment longtemps, le meurtrier revient toujours sur les lieux du crime ? Parfois c'est pour jubiler, parfois dans un effort paniqué pour dissimuler un indice susceptible de l'incriminer. De temps en temps, paraît-il, c'est pour se branler, même si Studs doute que ce puisse être le mobile dans le cas présent. Plus rarement, bien sûr, la pulsion qu'éprouve le criminel à revenir sur les lieux de son forfait peut être motivée par un authentique remords.

En haut de la rue, le nouveau suspect principal disparaît comme un point de phosphore blanc s'éteignant dans le firmament obscur d'une télé des années 1950 qui refroidit. Retroussant sa lèvre inférieure jusqu'à ce qu'il ait peur qu'elle se retourne et glisse sur son menton, Studs oblique vers le sud et revient sur ses pas. Il sait que Cockie est protégé ; sait qu'il ne pourrait jamais monter un dossier contre lui. Laisse tomber, Studs. C'est Chinatown.

Les triangles et les losanges d'un ciel peint au pochoir derrière le vieux gazomètre qui domine la pente commencent leur déclin dans l'indigo, et il peut sentir le jais profond de la nuit envelopper le récit qui l'entraîne, la grosse obsidienne se refermant sur cette continuité hyper compliquée, encore

quelques heures désespérées d'ici demain matin et son rendez-vous avec Alma à l'exposition. Il retourne là où il a laissé la, oh, il ne sait plus, la DeLorean à voyager dans le temps, un truc dans ce genre, sa tête envahie par des transepts gothiques et l'idée du déterminisme, l'implacable mouvement d'horlogerie présidant aux diverses trajectoires, à ces destins dirigés qui passent pour des vies.

Il pense aux coups fourrés et au Démon de derrière les scènes qui tire les ficelles pour Hervey, Wesley, Swedenborg et tous les autres, l'homme à l'étage qui prend soin de ne jamais se montrer, reclus dans les ombres et les manigances, dont on annonce souvent la mort mais en laissant toujours entendre qu'un éventuel retour est possible.

Il repère sa voiture dans le lent fondu retardé du crépuscule, rentre chez lui, vérifie qu'aucune agence de casting n'a laissé de message, mange un plat réchauffé, va se coucher. Au bout d'un long moment et après une tasse de tisane, tout vire au noir.

Den s'éveille tout seul sous le porche venteux
Sur la dalle érodée par les pieds du dimanche
En plein après-midi, dans la lumière usée
D'un lieu sacré auquel il se sent étranger,
Où il ne sert à rien d'aller faire la manche ;
Sa joue glacée quitte la pierre au froid poreux ;

Il lui faut s'orienter dans le temps et l'espace.
Vu de la rue, le toit est une échine horrible ;
Sur un des murs est affiché un jugement
En chypriote à l'attention des habitants.
À deux mètres de lui, fermée comme une Bible,
Se dresse une porte, dont l'imposante masse

Semble interdire l'accès à qui n'est pas croyant.
Péniblement il se relève, un genou nu
À terre. En journée, il préfère aller dormir
Sous le porche voûté de l'église – il faut dire
Que l'université l'a grandement déçu
Et qu'il n'ose pas retourner chez ses parents

Afin de quémander auprès de ces derniers,
Eux qui se sont saignés sans cesse aux quatre veines,
De quoi mener à bien son destin littéraire.
Il ne va plus aux cours, fuit son propriétaire
Et passe ses journées sous l'arche souveraine,
Qu'un peuple de démons a changée en dentier,

N'ayant plus pour séjour que cette niche atroce.
Se rêvant écrivain, il a donc fait ses armes
Auprès d'hommes zélés, voûtés sur leur lutrin,
Qui regrettent souvent le mythique destin
Dont il n'a su que faire. Essuyant une larme,
Se sentant tout fourbu comme une vieille rosse,

Il s'attarde un instant dans cette sombre niche.
Il vient d'avoir vingt ans et n'a pas de maison,

Son ambition est morte et ses rêves éteints,
Il a trop prélevé sur son maigre butin,
Doit de l'argent partout depuis quatre saisons,
Et n'a plus que ce trou et un quignon de miches

Lui qui s'imaginait le compagnon des Muses,
À l'instar de John Keats, de Ginsburg ou de Blake.
Qui voulait vivre en poète et non comme un loir.
Il n'a pas supporté les lugubres dortoirs,
L'odeur des draps moisies, et les rats qui attaquent,
Déjouant sans faillir la moindre de vos ruses.

Les portes sont fermées, le laissant dans le noir.
Il peut faire son deuil du banquet quotidien.
Dormir dans un palace ou un fortin saxon,
Qu'importe pourvu qu'il y ait un paillason.
Il se lève, soupire et ramasse ses biens
Comme s'il s'agissait de ses boyaux ; ce soir,

Il s'en souvient, n'est pas un soir comme les autres :
C'est un vendredi soir et il sait où aller :
En haut de Tower Street vit un type qui vend
De quoi planer et chez qui passer un moment.
Se sentant inexplicablement appelé,
Den laisse là ses rares amis, les apôtres,

Et s'enfonce dans le crépuscule rosâtre,
En foulant les drapeaux que le temps, ce vandale,
Piétine lui aussi, effaçant les couleurs
Et usant les contours, méprisant les valeurs.
Sous ces rues profanées pleure un passé fatal –
Orphée, en titubant, le pavé s'en va battre,

Laissant derrière lui une alcôve au goût aigre,
Et la pointe charbon du mémorial de guerre,
Fuyant la chapelle avant que la nuit ne tombe,
Et ne change ses murs en raides catacombes,
Il longe des bosquets hideux dotés de serres
Et franchit un portail aux côtes toutes maigres,

Traverse Marefair sous le regard hautain
D'un tout petit mafflu qu'on aperçoit parfois ;
Cheveux blancs et barbu, un crétin patenté.
Tel un nain de jardin dans la terre enfoncé,

Il lance un pieux « bonsoir » un peu comme on aboie
À un Dennis méfiant qui déjà a atteint

Le haut de Pike Lane où enfin il respire.
Pourquoi est-il allé dans ce quartier de goules
Que l'incendie menace, et où l'on manque d'air,
Dans la ville où vécut le poète John Clare,
Que Bunyan dans son livre baptisa Mansoul.
Oui, c'est ici que les sonnets viennent mourir,

Comme mourut ici le chantre des bosquets,
L'aède au rire fou dans le regard duquel
Il a vu l'avenir, et renoncé aux Muses.
S'arrachant non sans mal à ces pensées diffuses,
Den tourne à droite avant d'entrer dans la ruelle
Qu'est Castle Street, où la nuit éteint les quinquets,

Et parvient tout en haut de la rampe en ciment
Qui passe entre les tours à la mine chagrine
Et donne dans Bath Street. L'endroit sent le brûlé,
Et Den doit renoncer à la vive clarté
Que les démons vicieux de tout temps abominent,
Pour l'ombre des vallées que la Bible en ses chants

Associe à la mort, havre des faubouriens,
Dont l'âcre odeur ici empire à chaque pas.
Pressant l'allure, il fuit l'atmosphère viciée
Mais ne fait que s'enfoncer dans l'obscurité
Et finit par laisser l'empreinte de son pas
Sur la masse amollie d'une merde de chien.

La semelle crottée, il se met à pester
Puis s'avance parmi les taudis Bauhaus,
En direction des tours aux vitres irréelles
Qui se détachent sur le fond violet du ciel.
Et voilà Child Dennis au pied du fier colosse,
En train de récurer ses semelles souillées,

Inquiet mais un peu tard, quant à son hôte chauve,
Un type qu'il connaît à peine et dont le nom –
Le Gros Kenny – semble indiquer que ce n'est pas
Le sauveur attendu, le messie, loin de là.
Néanmoins, Den traverse un jardin en amont,
Remonte Simons Walk dans la pénombre fauve.

S'arrêtant pour scruter l'espace derrière lui,
Où il croit discerner une forme trompeuse
Aux contours mystérieux, un énorme rouage
Qui rougeoit et tournoie, une meule sauvage.
Il tressaille un instant sur l'avenue venteuse
Puis, trouvant la porte, il frappe deux coups sur l'huis.

Aussitôt la vitre dépolie s'illumine,
Et laisse deviner les contours du dealer.
« Salut mec... oh putain ! Mais quess'qui pue comm'ça ?
Ah, d'accord, j'ai compris. Laisse-les dehors, va. »
Den obtempère, ayant grand besoin de chaleur,
Et laisse ses souliers, telles deux orphelines,

Sur le palier désert. Le corridor crasseux
Donne dans un salon miteux. « Ça t'dit, un joint ? »
Den choisit le fauteuil et Ken le canapé
Tout encombré d'essais sur la pharmacopée.
Sur le crâne de Ken brille un infime point,
Telle une bille de billard, globe précieux

Où se reflète un feu. Les yeux sertis de rouge,
Le Gros Kenny plie, lèche et tord, réussissant
À transformer papier, tabac et hasch en un
Furieux origami, un long missile nain
Qu'il allume en expert et cloue en un instant
Dans ses lèvres gardées par des chicots qui bougent,

Puis explose de rire et de tousotements.
Ils fument tour à tour le gros spliff relaxant,
Au milieu des lézards de fumée capricieuse,
Puis Kenny lui demande d'une voix vicieuse
Si en échange de tous ces bienfaits tentants,
L'autre serait d'accord pour lui sucer le gland.

« C'est ça ou te barrer. Je suis pas l'abbé Pierre.
Y a d'la pizza qui chauffe et de quoi s'éclater.
L'autre pute est passée. Voulait que je l'encule,
Mais je l'ai rembarée. C'est pour toi, mon bidule. »
Sonné, Dennis tressaille et voit avec clarté
L'avenir qui l'attend – riante pissotière –,

La lutte quotidienne et tous les compromis

S'il veut pouvoir garder la tête hors de l'eau.
Il acquiesce et Gros Kenny se prononce pour –
Pendant que la pizza réchauffe dans le four –
S'y coller sans tarder. Den se met au boulot,
Il s'agenouille, extirpe l'engin ramolli

Et le prend dans sa bouche en pensant à Whitman,
À Wilde, en se concentrant autant que possible
Sur ces poètes morts tandis qu'entre ses dents
Va et vient le piston au parfum répugnant,
S'efforçant de penser en cet instant pénible
Au grand *De Profundis*, non à sa bite d'âne,

Mais aucun vers hélas n'affleure à sa mémoire.
Plutôt que de festoyer avec des panthères,
Il lui faut supporter la compagnie de porcs
Voués à s'épancher dans l'auge de son corps :
Le micro-ondes sonne et sans aucun mystère
Explose sur ses joues le foutre du gros lard.

Ils mangent sans rien dire et Den est obligé
De constater que cette mise en bouche a nui
Au plat dit principal – il n'y touche qu'à peine.
Ayant fini sa part, le gros croque-mitaine
Annonce qu'il est temps de tromper leur ennui
Grâce à la botanique, hors de tout préjugé.

Kenny a fait pousser un plant de *datura*,
Aux clochettes d'un blanc approchant le divin,
Grâce en partie à la *Salvia divinorum*
De Den. Il est clair à écouter le bonhomme
Que s'ils vont partager la sauge des devins,
Lui seul verra l'archange et son chant entendra.

« J'ai une tolérance d'enfer, sache-le.
Je mâcherai la sauge et fumerai ce truc
Un peu plus tard, OK ? » Ils mastiquent tous deux
Avec lenteur. « Garde-les sous ta langue un peu. »
La boulette imbibée libère alors son suc –
Et Dennis d'avaler le nectar fabuleux.

Aussitôt il pâlit, et sent confusément
Monter de tous côtés un grand chambardement.

Le temps se contorsionne et perd toute mesure.
 Den n'a plus de repère, il est nu et largué.
 Le sinistre salon est le même qu'avant
 Mais le moindre détail lui paraît maintenant
 Étrange, et sous sa langue Den sent macérer
 L'amère et végétale bille en pleine usure,

Qui fond dans sa salive et répand son poison
 Dans ses os et sa chair, ses organes vitaux,
 Paralysant soudain son système sanguin.
 Dennis se tord dans tous les sens, il cherche en vain
 À réprimer un cri et le voilà bientôt
 En proie à toutes sortes de démangeaisons,

Il bondit de son siège et se met à marcher
 De long en large, hagard, on dirait un dément.
 Le gros Ken, quant à lui, s'en va poser sa masse
 D'Humpty Dumpty sur le sofa, la mine lasse,
 Visiblement déçu par l'effet lénifiant
 De la plante sur lui, ce qu'on peut deviner

Au monologue dyspeptique qu'il débite :
 « Eh merde. À tous les coups ça ne marchera pas.
 Je vais fumer un autre truc. » Den le regarde
 En arpétant la pièce à la façon d'un garde,
 Ne sachant plus trop qui il est ni où il va,
 Perdu dans un brouillard où son âme gravite,

Seul au monde et sur scène, en un théâtre vide.
 Il baisse alors les yeux et constate, étonné,
 Qu'il porte désormais les habits de Charlot,
 Sa veste trop étroite et son fameux chapeau.
 Un vagabond perdu sur l'écran de fumée,
 Traversant un décor aux couleurs insipides.

Quant à Kenny, il est vêtu comme Dennis
 Et marche à ses côtés dans le salon obscur,
 Costume noir, visage blanc, sans dire un mot.
 Ils forment sans conteste un surprenant duo,
 Tandis qu'au-dessus d'eux, dans les angles des murs,
 De drôles de lutins s'agitent dans leurs nids,

Déguisés eux aussi : de rageurs homoncules

Qui pestent à tout va. Le plafond s'est changé
En lattes de plancher par les fentes duquel
Cette clique les raille ; un ciel d'un gris pastel
D'où choit une lumière abstraitement figée,
Conçue par on ne sait quels cyniques calculs,

Quel infini sans joie. Le vacarme est terrible
Et les effraie tous deux. La distance est faussée,
Les diabolins semblant grandir tandis que Den
Et son collègue s'élèvent vers eux. À peine
A-t-il atteint le haut de la pièce insensée
Qu'il traverse sans heurt le plancher intangible,

Émergeant à demi du côté mystérieux,
Pris dans le bois gauchi d'un parquet infamant.
Il n'a plus que la peau sur les os mais ses os
Sont de bois, ainsi qu'un vieux mannequin ; le haut
De sa personne a la raideur d'un monument,
Et tout son corps est rêche comme un tronc nouveaux,

Les cris qu'il pousse sont des grincements, les larmes
Qui coulent sur ses joues collent comme une sève.
Den aperçoit son hôte, également enfoui
Dans le parquet, son corps massif de bois aussi,
Que des goules bourrées en cet instant soulèvent
En chantant à tue-tête au plus fort du vacarme :

« C'est nous les spectres enjoués, joyeux soiffards
D'un monde divisé, interdit aux bégueules,
On s'amuse et on rit, peinarde sans nos bourgeois,
On est dans l'au-delà pour se chercher des noises,
Se taper dans le dos et parfois sur la gueule,
En éclusant des Bedlam Jennies chaque soir. »

Effrayé par cette happy hour en enfer,
Den se débat dans le plancher, lève les yeux
Et voit le fier toucan de la marque Guinness,
Vestige racoleur envoyé ad patres
Depuis des décennies ; le voilà au milieu
D'un cénacle hideux qui crie et vocifère,

De brûlants réprouvés qui virent et qui voltent
Autour de lui alors qu'il fait des mouvements
Désespérés sous eux. L'un, vêtu d'un gilet

Et d'un chapeau melon, finit son faux-filet
De rat bouilli, avant d'en prendre un autre dans
Sa poche qu'il dévore d'un air désinvolte.

Un type a les traits chamboulés, il a la bouche
Au-dessus de son nez et des yeux sur les tempes.
Une vieille harpie aux poings de camionneur,
Aux chicots de barracuda, à l'air crâneur,
Se trémousse lascivement telle une vamp
Sur un air qui détonne dans cet endroit louche,

Où les sons tournent court. Den tend le cou pour voir
D'où vient cette musique et aperçoit bientôt
Les spectres musiciens, avec leurs instruments,
Qui règlent leurs amplis d'un air indifférent,
Mais semblent retrouver leurs réflexes vitaux
Dès que surgit leur chef au fond de l'assommoir,

Un titan formidable à la sacrée bedaine,
Couronné d'un béret, plus barbu que Moïse,
Qui fend la foule des fantômes excités.
Den l'aperçoit enfin : il est accompagné
Par deux enfants pâlots aux mines indécises,
L'un aux cheveux blonds et bouclés, à la dégaine

D'angelot, vêtu d'une chemise de nuit.
Dennis le hèle mais son cri a le malheur
D'attirer l'attention des buveurs les plus proches
Qui se mettent à piétiner sa pauvre caboche,
Le prenant aussitôt pour leur souffre-douleur,
Torturant ce nouveau pour tromper leur ennui.

« De quel bois il est fait, ça, on se le demande.
Non mais écoutez-le gueuler comme un putois. »
Le gros Kenny semble paré pour la scierie
Et subit mille maux aux mains de la harpie
Qui grave quelque chose dans son bras en bois
Malgré les grincements du gros qui appréhende

Ce violent tatouage. À la merci des bottes
Des revenants, Den entend la voix de baleine
Du replet ménestrel qui demande à tue-tête
Si quelqu'un dans ce ramassis de trouble-fête
N'aurait pas par hasard aperçu Fred Allen

Et apprend que ce dernier se rince la glotte

Dans un bar d'à côté – sur quoi les enfants partent.
La foule renchérit dans la bestialité
Et tape encore plus fort sur le pauvre Dennis,
Tourmentant dans sa chair ce balourd de Kenny.
Alors que la musique explose en sons fêlés,
Tous semblent possédés par une fièvre-quarte.

« Nous les joyeux soiffards, ça fait cinquante piges
Qu'on fait trembler ce bar, du plus jeune au plus vieux !
On est incorrigibles, quasi imputrescibles !
Trinquons haut, trinquons fort, soyons fiers et horribles !
Ne nous dérangez pas, laissez les morts entre eux,
Une cuite infernale est notre seul prestige ! »

Pris dans les sables mouvants du plancher, Dennis
Frétille ainsi qu'un thon échoué sur la rive,
Bastonné sans répit par ces voyous célestes.
La drogue qu'il a prise, enfin, ce qu'il en reste,
Est un vieux souvenir, une illusion naïve :
Sa vie tient à un fil et n'est plus qu'agonie

Dans ce bouge maudit. Les cris du gros Kenny
Rivalisent d'effroi avec ceux du chanteur.
Il semble que tous deux aient été condamnés
À se tordre sans fin dans ce sombre Élysée,
Où la cruauté règne, et où tout n'est qu'horreur,
Où celui qui est pauvre est pauvre à l'infini.

Il s'écoule mille ans avant que ne survienne
Un élément nouveau : un spectre vagabond
Fait alors irruption parmi ces insensés,
En poussant devant lui un jeune mutilé
Dont le visage en ruines est celui d'un poupon
Qu'on aurait piétiné au fin fond d'une benne ;

Sa poitrine est béante. Il déclenche des rires,
Voilà qu'on s'interroge : « Il est ici pour quoi ? »
Le clodo des enfers entreprend d'exposer
Les crimes de sa proie qui voudrait tout nier.
Mais Den, toujours cloué au sol, ne sait de quoi
On accuse cet homme et ne peut que souffrir

Pendant qu'on le punit. Le voilà dépouillé
De ses habits sanglants, on le met à genoux,
Sans rien lui expliquer de tout ce qui l'attend.
Pendant ce temps, Kenny, qu'on a branlé crûment,
Comprend que les fêtards attendent du voyou
Cet acte répugnant que font les dévoyés.

Les deux fornicateurs se rabotent la couenne
En poussant de hideux gémissements, ce qui
Excite la foule des spectateurs, qui chante :
« On est joyeux, on est soiffards, c'est notre pente !
On ne respecte rien, on est de vrais impies !
Car au-dessus des rues, où la justice règne

Et où s'est regroupée la foule des raclures,
La chute de Milton c'est notre quotidien !
Satan est dans l'abîme et la lie sur le trône ! »
Dennis a l'impression d'être à nouveau synchrone
Avec le temps terrestre et le monde euclidien,
Il sent son corps quitter cet antre de luxure

Et sombrer lentement dans une zone grise.
Comme si des voisins à l'étage au-dessus
Fêtaient le Nouvel An, il entend les hauts cris
Du forçat condamné à des cochonneries,
Et se réveille alors tout sens dessous dessus
Dans l'appartement du gros Kenny ; il dégrise

Comme après une cuite et voit, tout avachi,
Son hôte au même endroit, ronflant sur le sofa.
Il comprend que tout ce qu'il vient de vivre est né
D'une illusion, d'un rêve qui a mal tourné.
Il se sent bien trop las pour démêler l'alpha
De l'oméga et sombre bientôt dans l'oubli,

Concluant vaguement, dans son état larvaire,
Que ce sont les défunts les damnés de la terre.

*

Du néant cotonneux à la fade conscience
Il passe, engrangeant les données à contrecœur :
Qui est-il, où est-il, et depuis quand est-il
Assis sur ce fauteuil ? Lentement, ses pupilles

S'ouvrent au petit jour et laissent les couleurs
S'épancher peu à peu dans le soyeux silence.

Le soleil est discret, ne descendant des nues
Qu'afin de déposer un baiser lumineux
Sur la panse de Ken. Dennis sent un goût rance
Persister sous sa langue – il crache la substance.
Une envie de pisser lui transperce le nœud,
Il se lève, chancelle et s'avance pieds nus

Dans l'appart inconnu du dealer qui roupille.
Traversant le couloir, où traîne encore son sac,
Il gravit l'escalier pour se rendre aux toilettes.
Tout à fait réveillé, il fixe la cuvette,
À l'email maculé, à la surface opaque,
Dont l'odeur répugnante assaille ses papilles.

Des souvenirs, alors, lui étreignent la gorge :
L'argent qui fait défaut, le porche de l'église,
Et, oh putain, il a vraiment sucé ce porc ?
Il n'en peut plus, et tout en lui soudain se tord,
Il gerbe à profusion et aussitôt dégrise,
Meurtri de l'intérieur. Il sent bien qu'il dégorge

Son existence entière en deux ou trois minutes,
Puis il tire la chasse. Au fin fond des tuyaux
L'air soudain libéré émet un beuglement.
Dennis s'essuie la bouche et d'un pas hésitant
Redescend l'escalier ; allongé sur le dos,
Ce cochon de Kenny dort d'un sommeil de brute,

Sa pipe éteinte et serrée entre ses gros doigts.
Impatient de partir, Den pense néanmoins
À lui dire au revoir. « J'y vais. » Pas de réponse.
Sur le crâne pareil à une pierre ponce
S'est posée une mouche au ventre vert ; au moins,
Pense Dennis, ça ne le gêne pas. À quoi

Bon s'inquiéter s'il ne réagit pas. « J'ai dit
Que j'y allais », répète Dennis qui commence
À sentir une gêne. Il s'approche et se penche :
Les yeux sont révulsés, la bouche exsangue, blanche.
Den a compris. Il se produit comme une immense
Commotion, et le voilà soudain assourdi

Par un long cri strident qui tourne et se déploie.
Le verre tremble et tous les chiens aboient. Le son
Pourtant n'a d'autre source que lui-même. Il pousse
Un cri digne de Munch, pathétique entre tous,
La parfaite expression de sa déreliction
Puis recule en direction de la porte et doit

Faire un effort pour l'ouvrir tant il tremble. Il sort
Et fait trois pas dans le couloir, où la lumière
Soudain l'aveugle. Oubliant son sac de couchage
Il referme la porte et le bruit se propage
Comme un coup de fusil. Il laisse tout derrière,
Ne prend même pas ses pompes posées dehors,

Ne se retourne pas. Non, ça il n'ose pas.
L'herbe est froide et humide – il n'a pas de chaussettes –
Il se met à courir sans savoir où aller.
Parvenu dans Crispin, il hésite à héler
Un vieux dont les yeux bleus et les frêles bouclettes
Lui rappellent quelqu'un, mais qui ? Il ne sait pas.

Sur les lèvres de Den se bouscule un récit
Qui cherche à s'évader, une folle vision
Digne de Coleridge, Cocteau, Baudelaire.
Le type l'intercepte, il lui parle et a l'air
De se soucier vraiment de ce jeune garçon.
« Ça va, gamin ? » lui dit l'inconnu, comme si

Den était son ami. Hein ? Si ça va ? Hélas,
Il est tout sauf Rimbaud, n'a rien de De Quincey,
Et au lieu de lui faire un récit prodigieux,
En guise de poème dicté par les dieux,
Ce pauvre Den, tout ce qu'il trouve à dire c'est :
« Oui. Non. Oh putain, j'étais dans ce pub. En face.

Non, tout là-haut. J'étais dedans. Il est là-haut. »
Il ne s'arrête plus. « Ils voulaient pas qu'on sorte. »
Mais que raconte-t-il. « Putain, mec, aide-nous.
C'était un pub. Un pub », il parle comme un fou,
Ses mots sont des cailloux lancés contre une porte
Qui fracassent le sens en un rythme techno,

Un dub tout éraillé. Il doit faire un effet

Sacrément lamentable. « Un instant, je te suis
Plus, là. C'était une prison, alors, ce pub
Où ils vous ont retenus ? » Las, Dennis titube,
Il se sent mal en point, nauséeux, il s'essuie
Les mains sur ses genoux. « C'était lequel, au fait ? »

« Tout là-haut, au plafond. Et ils nous retenaient. »
Comme s'il comprenait, l'autre sort un paquet
De Kensitas et propose une clope à Den
D'un air profondément serein et quasi zen,
Puis allume les deux au moyen d'un briquet.
Mais qu'a donc ce quartier pour rendre aussi inquiets

Ses pauvres résidents ? Son sauveur lui explique
Qu'il n'est pas fou mais devra se montrer patient ;
Lui tend une autre clope et lui dit de se rendre
Un peu plus loin, d'aller dormir sur l'herbe tendre
Au pied d'un arbre dans Scarletwell Street, un temps,
Puis d'ajouter : « C'est un coin chouette et bucolique. »

D'une voix qu'on dirait récemment goudronnée,
Dennis le remercie, un « chic type » vraiment,
Puis il le laisse là et s'éloigne pieds nus.
Enfin il se retourne et voit que l'inconnu
Le regarde toujours. Il hésite un moment
Puis lance bêtement : « Merci ! Bonne journée ! »

Avant de repartir, évitant prudemment
Les éclats scintillants de verre concassé
Qui jonchent la chaussée. Tout en bas de la rue,
Se dresse au croisement une bicoque nue,
Isolée au milieu d'un îlot menacé,
Tel un vieux souvenir, un triste monument,

Dont personne ne sait à qui elle appartient,
Ses fenêtres masquées par de pauvres rideaux.
Il se choisit un spot à l'ombre des feuillages,
Non loin de ce qui semble une aire de stockage.
Il doit se contenter de cet eldorado
Et tenter de voir clair dans le long souterrain

Qu'est devenue sa vie. La sinistre demeure
Semble sonner le glas d'un passé révolu,
Comme une parenthèse en forme de tombeau.

Il allume une clope, utile placebo,
Inspire, se détend, et songe au regard nu
Du gros Kenny là-haut, dans sa maison, dormeur

Figé dans son sommeil. Hélas, tous ses efforts
Pour faire la clarté échouent à formuler
Une idée cohérente ; il trouve ahurissant
La façon qu'a la vie de finir brusquement.
C'est un texte complexe, impossible à caler
Dans nos alexandrins, ces rêches justaucorps.

Il lui faut de l'espace, et pour s'épanouir
Le généreux terreau d'un être hypersensible.
La vie de Den ressemble à un piteux brouillon,
Immature et raté, manquant d'inspiration,
Les rimes sont bateau et bien trop prévisibles,
La cadence est bancale, ennuyeuse à mourir,

Un échec absolu. Allons, c'est décidé,
Il va rentrer chez lui, se trouver un boulot,
Rembourser qui de droit et vivre pleinement,
Puis se mettre à gratter. Soudain, au croisement,
Surgit un Volkswagen, qui branle du capot,
Et qui vient calmement près de lui se garer.

Une femme à dreadlocks en sort et fait le tour
Pour aider à descendre une jeune métisse,
Frêle comme un oiseau, le visage bandé
Pour mieux dissimuler ses traits tout tuméfiés,
S'efforçant d'arborer un sourire factice,
Tout en serrant contre elle quelques belles-de-jour,

Ainsi qu'une mariée sortant d'un accident.
Avançant lentement, les deux femmes remontent
La rue, l'une aidant l'autre de son mieux, avant
De disparaître à la vue de Dennis, qui tend
L'oreille mais ne perçoit pas ce qu'elles racontent.
Il les entend frapper à la porte un instant,

Attendre patiemment que l'on veuille l'ouvrir.
S'ensuit une conversation trop assourdie
Pour qu'il en sache plus ; toutes deux s'en reviennent,
Cette fois sans bouquet ; bientôt elles reprennent
La route et Den les voit partir, tout interdit,

Ému par cette scène qu'il ne sait pas lire,

Mais le monde, il est vrai, ne rime pas toujours.
Le cul trempé par la rosée, il se repasse
Sa nuit, ce qu'il a fait, sa pénible visite,
Et pour finir, un mort, amen et sic transit :
C'est une piètre pièce, une farce tiédasse,
Rien qu'on puisse appeler un morceau de bravoure,

On ne saurait la voir sous un jour plus glorieux,
Tant elle est pathétique. Il manque à Den la voix
D'un Bunyan ou d'un Blake, d'un Joyce ou de John Clare,
Un lexique précis, adapté à l'enfer
Moderne, afin que tout un chacun sente et voie
Notre monde, ses plaies, ses tourments délicieux,

Chantés dans une langue à jamais repensée.
Il va en fumer une et appeler sa mère.
Quelque part en amont, des sirènes vagissent,
Sinistres diapasons, mais en vain elles glissent
Sur son nouvel état, quasiment visionnaire,
Où l'univers entier semble soudain figé,

Suspendu dans le temps, en une éternité
Où passé et futur demeurent jumelés.

Vu d'en bas, l'archange de pierre fait tourner l'obscurité scintillante de sa queue de billard, des constellations languides gravitant tout au bout de la canne de même que la terre en dessous gravite autour de son moyeu malmené. Un univers composé de particules et d'archives de leur mouvement blesse l'œil lithique dans son orbite ciselée, écrasant les données sur la tache centenaire qui lui sert de pupille, l'incessant bulletin du vendredi 26 mai 2006. En retrait dans l'ombre fixe, des bébés, des chiens et des détenus avec leurs rêves.

Vue d'en haut, la texture urbaine isomorphe s'aplatit en une carte obscurcie qui grouille de phosphore de plancton, un bouillonnement nocturne brownien constitué de routiers au long cours, de couples en goguette, de banlieusards pressés, d'ambulances lumineuses. La lumière artérielle s'écoule dans le schéma circulatoire par giclées, en suivant la progression des vecteurs monétaires et des conditions épidémiques. Si l'on se rapproche encore, les actes du monde se compriment en une pellicule empâtée.

La guerre et la faillite dispersent les populations déplacées sur toute la planète un peu comme des pantins qui semblent imiter des enfants paniqués. Le présent en perpétuelle adaptation – une fine fêlure entre les masses stupéfiantes du futur et du passé, cuites par la friction et la pression – est une brûlante interface sur laquelle chatoient la théorie des cordes et les plaintes invétérées d'Hammurabi, où fermentent de nouveaux mécanismes financiers asservissants et des épithètes inédites pour désigner les pauvres. L'Amérique diffuse l'expression choquée des anciens patrons d'Enron qui entendent le verdict, et dans le crash assourdissant de leurs mâchoires béantes on entend des cascades de ruines. Changement de décor. Intérieur nuit.

Mick Warren s'agite au ralenti, attentif au corps endormi de sa femme et s'efforçant de limiter les grincements du matelas. Se déporter sur le flanc gauche est une campagne accomplie par replis successifs dont l'objectif, une fois atteint, n'aboutit qu'à un inconfort différent. Il marine dans sa propre saumure sur ces pentes suffocantes de la fin mai, les épaules pétries par la semaine de travail qui vient de s'écouler ; l'insomnie réduit sa conscience aguerrie à la demeure sommaire d'un plateau de Cluedo, ses pensées se succédant les unes aux autres dans les minuscules jardins d'hiver des scènes de crime, s'efforçant d'établir les lieux, les moyens et les mobiles. Emporté dans une chute libre associative, il dérive bientôt sur une mer de damiers, de

jeux de plateau, son esprit éveillé avançant case à case selon les règles délirantes et arbitraires du jeu, une chorégraphie d'échiquier chinois toute en demi-idées qui se mangent entre elles, s'enjambant dans leur lutte pour atteindre l'oubli inconscient, le trou central du plateau perforé. Cluedo, par un glissement lexical, devient Ludo, des salons Poirot reconfigurés en sentiers stylisés de jardins palatiaux où des dynasties de boutons multicolores mènent leurs patientes intrigues de cour. Ludo... Mick se souvient vaguement que sa grande sœur lui a expliqué que le terme signifiait quelque chose, mais pour l'instant ce sens lui échappe. Les mots et les jeux de mots ne sont pas sa spécialité, aussi déteste-t-il le Scrabble, un nom qui à lui seul ne rappelle que trop ses efforts frénétiques de rat quand il essaie d'extraire un langage cohérent d'un bazar anguleux de consonnes, ou d'un chant funèbre hululant de voyelles. Ce n'est pas un vrai jeu comme le football, tous ces chichis avec l'orthographe, les mots, tout ça. En quoi est-ce amusant ? Il constate avec étonnement que ceux qui professent un penchant pour les tourments linguistiques de cette nature cherchent juste à passer pour des malins. Il se rappelle les rares fois où il a entendu quelqu'un chanter les louanges du « Dirty Scrabble », mais personne ne saurait jouer à un tel jeu, non ? La chose est impossible vu qu'il n'y a pas assez de Q dans la boîte. S'efforçant de déplacer une partie de la chaleur retenue par la couette sous laquelle il mijote, il libère une jambe de sous les couvertures et se prélassa dans la saignée calorifique subséquente. Son cerveau agacé se distrait en songeant à des jeux agaçants. Nouvel angle.

S'allongeant discrètement sur le dos, il s'imagine que, vu de haut, il doit ressembler à un gisant médiéval, assoupi dans un vieux sarcophage avec ses retrievers pétrifiés à ses pieds. Il doit bien exister un jeu de bataille moyenâgeux, suppose-t-il, avec donjons et dragons, joutes et cetera, même s'il ne peut s'en rappeler un de précis. Parmi les passe-temps de sa jeunesse, les distractions à thème historique étaient rares à l'époque, l'action se concentrant sur le monde moderne puis se recentrant sur les villes bombardées des années 1940. Il se rappelle un jeu appelé Le Cercle des espions, des bustes d'hommes en plastique vêtus de trench-coats et de feutres mous avançant lentement entre les ambassades étrangères, une incarnation précise des machinations de la guerre froide en ce que la règle du jeu était largement incompréhensible et demeurait absconse. Alma et Mick avaient abandonné la partie presque immédiatement et rangé la boîte dans une oubliette sous la penderie. Le Monopoly, selon lui, s'est toujours occupé d'une modernité intraitable, un rituel compensatoire correspondant aux longues années d'austérité d'après-guerre, des brouettes de Weimar imaginaires pleines d'une devise couleur confetti dans laquelle épuiser son carnet de tickets de rationnement, même brièvement. Dans les jeux de son enfance, il était resté largement en quarantaine au sein du présent. Il revoit vaguement les formes napoléoniennes sur la boîte de Risk, le jeu de stratégie globale qui semblait rendre inévitable la domination mondiale par l'Australie, mais il est vrai que

la mégalomanie a toujours été plus intemporelle qu'historique. C'est comme un blouson de cuir, jamais démodé. Gros plan serré.

Les paupières s'abaissent par saccades comme des obturateurs à exposition prolongée sur les iris bleu ardoise, des débris de silicate se retirent discrètement aux commissures. Les pupilles s'agrandissent, saturées, masquant l'encre nocturne. Il se dit alors que toutes les entreprises humaines composent une sorte de jeu ou, plus exactement, une vaste boîte de jeux obscurément entrelacés et reliés, un ensemble déconcertant de poursuites avec des niveaux de difficulté préétablis où la chance joue toujours en faveur de la banque. Un jeu, pense-t-il, est toujours un système doté d'une batterie arbitraire de règles imposées, soit une compétition résultant en de nombreux perdants et un seul gagnant, soit un arrangement non concurrentiel où le plaisir de participer est sa propre récompense. Et manifestement, à moins que ces règles soient celles de la physique, elles sont arbitraires dans un sens ou dans l'autre, mises au point par quelqu'un, quelque part, à un moment donné. Le capital et la finance sont très clairement des jeux, de l'ordre du poker ou de la roulette, du moins à en juger par ces cadres d'Enron qu'on avait vus aux infos du soir avant que Mick aille se coucher, refourguant de futurs marchés qu'ils avaient inventés *ex nihilo* et essayant, mais sans succès, de les faire exister. En fait, ce genre de jeu, les courtiers-voyous et tout ça, voilà qui relève moins du poker ou de la roulette que du Bourricot, vu le nombre de pioches et de pelles de prospecteurs d'or qu'on peut accrocher sur l'âne à ressort de la crédulité financière avant, inévitablement, qu'il explose et surprenne tout le monde.

Niveau social, reproduction et romance, manœuvre politique ou interaction flics-et-voleurs entre crime et justice, tout ça un jeu. L'expo organisée par sa sœur demain matin, qu'il redoute et a hâte de voir à parts égales ; toutes les peintures, l'art, c'est juste un autre genre de jeu qu'on joue avec des références, des allusions à ceci et cela, un manège intello pour petits malins. Les plis du drap impriment le delta d'un fleuve sur le dos de Mick et dans son agitation il lui apparaît soudain que la civilisation et son histoire sont toutes deux des bagatelles, auxquelles on fait croire que leur progrès obéit à la logique ordonnée d'une partie d'échecs alors qu'il s'agit davantage des cabrioles du jeu de puces. C'est ridicule, comme si l'espèce avait développé une conscience supérieure afin d'inventer une forme plus élaborée du jeu de morpion. Quand est-ce que les gens seront sérieux ? Même quand des populations sont en train de s'entre-tuer comme en Irak ou en Afghanistan, c'est comme si un jeu de cow-boys et d'Indiens dérapait monstrueusement. La dernière fois que l'Angleterre avait été assez couillonne pour se mêler des questions afghanes, avec les empires britannique et russe mettant en scène leur tout-puissant concours de bite au cours des cent ans précédant la première guerre mondiale, on n'avait pas hésité à appeler ça Le Grand Jeu. Peut-être qu'on pouvait voir les pions renversés dans leurs boîtes emmaillottées de drapeaux pour un dernier défilé à Wootton Bassett comme des jetons de gage

dans un jeu, même s'il voit mal où est la grandeur là-dedans. Las de ce va-et-vient intérieur, il décide de se fixer un autre objectif, lequel est l'insensibilité. Il ferme les yeux uniquement pour la forme alors qu'il entame un repli de commando sur son flanc droit. Dégagement dans une stratosphère hurlante et fuyante.

En dessous, les espèces envahissantes passent d'un continent à l'autre, d'une chaise à l'autre, en fonction de la musique d'un climat modifié. Des avocats poussent dans un Londres tropical. Le heurt percutant des particules est reporté sur de délicates cartographies quantiques, des fougères d'explosion et de décomposition, de belles spirales de destruction gravées sur le temps concret. Partout l'information bouillonne, prête à déborder. Le président des États-Unis, George W. Bush, et le Premier ministre Tony Blair discutent de leur lien fraternel profond, reconnaissant leurs erreurs dans la gestion de la deuxième guerre du Golfe. Le désaccord de Megiddo percole à travers toutes les cultures, et en Palestine la voiture appartenant au chef du Jihad islamique Mahmoud al-Majzoub explose en filaments mortels de métal fusant et d'éclats de projectiles, décomposant l'insurgé ainsi que son frère Nidal. Noires et rouges, telles sont les fleurs prédominantes en ce printemps, des cœurs écarlates aux pétales de fumée couleur essence ou des contusions rehaussées par une plaie ouverte. Fondu enchaîné sur l'intérieur d'un véhicule.

La sombre Ford Escort gîte et grince en une cruelle parodie de Marla, agenouillée sur la banquette arrière avec son imper rouge et son haut relevé pour exposer des omoplates aiguisées par la malnutrition, la minijupe remontée et plissée autour de la taille. Son moi, la personnalité défoncée et fragmentée qu'elle croyait être, se fige à l'approche de sa fin imminente, prise dans le givre de l'implacable moment, sa dernière et misérable longueur d'ici-et-maintenant avant qu'un hideux et gros poupon lui défonce le crâne et mette fin à son existence, arrête le monde entier à jamais en éliminant ce petit débris pathétique et douloureux qu'elle croyait bêtement lui appartenir. Son futur a toujours été une chose si misérable et si rachitique qu'elle pensait que personne ne prendrait la peine de le lui ravir, mais maintenant c'est arrivé, maintenant ça arrive : le moignon de bite replet du type lui défonce son trou sec par-dérrière dans un staccato de film muet ridiculement accéléré et elle a peur d'éclater d'une sorte de rire immonde à durée indéterminée. Marla a vu le visage angélique aux yeux morts de son violeur. Elle a vu les plaques d'immatriculation et sait que c'est son final, son front ensanglanté cogné contre la portière arrière droite de l'Escort à chaque coup de reins furieux, chaque coup de baïonnette haineuse. C'est le pire-que-tout auquel se résume sa vie, la chose qu'elle a toujours redoutée, en sachant toujours que ça se produirait et elle n'est sortie ce soir que pour acheter de la came. Elle n'aura plus jamais d'autre hit maintenant et elle s'en fiche. Ce n'est pas important, ça n'a jamais été important et elle y renoncerait sans hésiter, elle retournerait

vivre chez sa mère si seulement ça signifiait vivre et n'être pas assassinée sur ce parking, gémissante et paralysée lors de son arrivée au terminus universel. Rien de tout ce qu'elle a voulu enfant ne lui appartiendra désormais ; personne ne dira jamais qu'elle est spéciale, juste une autre histoire sordide dans le journal local, rien qu'une autre pute inutile que personne ne regrettera, violée et, ah oui, étranglée. Oh non, pitié pas ça. Juste un seul coup. Un seul coup à la tête et c'est fini. Pas de dernier verre avant de monter sur le gibet, pas de dernière cigarette avant que l'escadron fasse feu. Le sang et la morve, elle le comprend, seront son dernier baume. Nouveau point de vue.

Dez Warner regarde fixement, de ses yeux d'étalon en rut, la prise de la soirée tandis que son glorieux chibre entre et sort de la chatte couleur boue. Il grésille comme un dieu ou une machine que rien ne peut arrêter, et la chimie surpuissante à l'œuvre dans sa tête réduit toutes choses à ça, la banquette arrière de sa voiture, la situation qu'il a créée. Quand il s'était garé sur ce parking, sa proie s'était inquiétée, n'est-ce pas, elle avait tout fait pour qu'il la considère comme un être humain. Sa proie lui avait dit son nom, ce qui avait déclenché coups de poing et coups de bite, tout ça. Quand on ne sait pas le nom de sa victime, ça peut être n'importe qui, n'est-ce pas, la fille des *Chiffres et les lettres*, n'importe qui. Ça pourrait être Irene. Même au cours de leur nuit de noces alors que tous deux étaient bourrés, elle avait refusé qu'il se branle entre ses seins, refusé de le sucer, aucun de ces trucs qu'on peut voir dans les revues ou les DVD, rien de tout ça. Rien de tout ça. Toute son attention se concentre sur le moindre millimètre échauffé de son puissant bélien enfourné dans un con effrayé, si électrique qu'il doit rougeoyer comme ces bâtons qu'ils ont dans les festivals ou comme un tison incandescent au point que l'extrémité en paraît transparente. Il sent l'odeur de sexe, de peur, la mixture acidulée et grisante des deux, oh ouais, oh ouais. Il a franchi la ligne cette fois-ci et ne peut revenir en arrière, il le sait, mais ce nouveau truc, c'est tout ce qu'il était censé être, non pas débouler dans les banques avec un casque de protection et un coffre-fort menotté à sa personne, en essayant de jouer les Terminator face aux nanas derrière le comptoir, ce n'est pas son genre. Ça, c'est lui, le roi de la nuit, le roi de la baise et c'est si facile, pourquoi les gens ne font-ils pas ça tout le temps ? Un son blanc derrière les yeux, comme une sorte de clignotement détraqué d'enseigne et il voit des fantômes de carton à la périphérie de sa vision, mais il s'en fiche. La vie de cette créature lui appartient. Il peut faire ce qu'il veut. C'est comme une poupée, c'est comme une mouche qu'on a attrapée mais en mieux, parce qu'elle pleure, parce qu'elle a peur. Il est raide comme une trique, n'a jamais été aussi gros avant et il pistonne comme un fou. Il ne se rappelle pas le moment précis où il a décidé d'abrégé ses souffrances, ou même s'il y a eu un moment précis. C'est plus un continuum, pour être exact ; une lente gradation au cours de laquelle il n'a pas vraiment pris de décision mais a su que ça allait finir ainsi. Cette seule pensée l'excite et il pilonne encore plus

fort mais ses nerfs crépitent comme du pop-corn et il essaie de chasser l'impression qu'il y a quelqu'un d'autre dans la voiture avec eux. La vitre est grise de buée brûlante. Fondu avec perspective depuis un satellite.

Sous sa robe de mariée déchirée composée de nuages, le globe nu sue l'électricité, des gouttes fétides de lumière concentrées dans les aisselles de la ville, s'égouttant finement dans le sternum des vallées. Rehaussée d'éclats scintillants, la carte noire en dessous persiste dans son lent processus d'évaporation, des frontières qui n'étaient que des commodités topographiques sont rendues absurdes par les nouveaux médias de communication, une négation continue de la géographie, le nationalisme menacé et belligérant bouillonnant dans ses remous. Des virus surentraînés prolongent leur course d'obstacles de l'espèce. Des catégories de folie inédites et sophistiquées sont diagnostiquées, tandis qu'à Berlin, Angela Merkel inaugure l'ouverture du Hauptbahnhof, la plus grande gare d'Europe, quand soudain des coups de poignard font rage dans la foule, plus de deux douzaines de blessés dont six dans un état grave. On découvre qu'une des premières victimes est séropositive, ce qui complique le nombre de morts à échéance. De nouvelles îles agglutinées de matière volcanique émergent à l'insu de tous. Inserts en noir et blanc.

Traînée furieuse de craie et de charbon, Freddy Allen trace un trait sur le plan de la ville au cours de son passage. En tête d'un défilé saccadé et boueux de doppelgängers, le fantôme indigné franchit à l'insu de tous les barricades de brique et les bornes, traverse le flou gazeux des véhicules et les rez-de-chaussée des immeubles, un projectile brumeux, rectiligne dans sa trajectoire assassine. Expulsés dans son sillage scintillant, les fantômes délogés des puces se cherchent un nouveau moyen de transport, petits pois sauteurs et vampires en quête d'autres apparitions malpropres, abondantes dans les parages. Furieux et blême, il fonce en trébuchant, et même dans l'acoustique assourdie de la jointure fantôme son hurlement continu d'épithètes et de jurons effrayants résonne comme le grondement implacable d'un train de marchandises déraillé qui fonce dans le quartier assoupi, traînant une écharpe funéraire de fumée et crachant d'ardentes étincelles injurieuses. Au rythme d'une loco haletante, Freddy les maudit tous, les violeurs et les collecteurs d'impôts, les conseillers et les racoleurs en voiture, tous des poissons vicieux qui nagent autour du leurre aplati qu'est le quartier. L'anthracite qui alimente sa fureur, il le sait, il la puise dans la colère dirigée contre lui-même et la chose épouvantable qu'il a failli commettre un jour, la culpabilité qui l'enracine dans cette fosse fantôme monochrome, éternellement indigne de l'empire coloré de l'En-haut. Il enrage et fulmine tel un front orageux de jurons, faisant trembler les plaques des résidences qui portent le nom de saints et survolant des rues atrophiées interdites à la circulation afin de dissuader le racolage. Telle une chaîne irrégulière de poupées en papier découpée dans du

journal plié, Freddy se réitère dans les salles de classe, les couloirs éclairés à la lune où plus aucun cri ne tinte, surgissant des murs préfabriqués décorés de grotesques au pastel pour s'élancer dans Scarletwell Street en une avalanche de membres convulsés et de visages déformés par le mépris.

Coupant le coin émoussé de Greyfriars House, il ressemble à une corde d'étendage aux linges miteux tendue à travers la cour déserte au milieu des bâtiments, battant et humide, et dans sa célérité de boule de billard il comprend enfin le poids du regard chargé du Maître Bâtitteur, un peu plus tôt dans la salle de billard éthérée : c'est lui, Freddy. Il est le trick shot, la canonnade de l'archange, ricochant sur le tapis souillé par les chiens des Boroughs, la pleine puissance de cette canne circonstancielle qui le propulse, et tout ça pour quoi ? pour sauver cette petite maigrichonne ? Elle doit être très importante pour la partie, d'un noir ou du brumeux souvenir d'un rose, mais qui est-il pour estimer qu'elle ne l'est pas ? Ce n'est pas juste, la rejeter à cause de ce qu'elle fait, tout ça parce qu'elle n'est pas fille de médecin. On a tous été un jour un bébé, impuissant face à l'avenir. Un ectoplasme tremblant né du courroux et de la tendresse enfle dans les orbites noircies de suie alors que l'indigent depuis longtemps incinéré tourbillonne dans Lower Bath Street, ondulant comme un œil fatigué dans le noir total, trente centimètres au-dessus du goudron affaissé et, comme toujours, sans support apparent. Des gouttes d'argent étirées le traversent tels des neutrinos alors qu'il se met à pleuvoir. Passage à la couleur et montage parallèle.

Depuis cette perspective, la physionomie du paysage naturel a été supplantée par l'abstraction, les rubans déroulés des rivières sont remplacés par des canaux ardents d'information dirigée, s'écoulant de l'écluse d'un serveur vers un autre, sans se soucier des montagnes ou des mers. Les données qui auparavant bruinaient s'intensifient pour créer un événement climatique extrême. Le savoir sondé s'élève au-dessus du niveau de la ligne de flottaison hâtivement tracée et les populations perdent complètement pied, essayant d'attraper des tiges de dogme ou de nouveauté divertissante alors qu'elles luttent en surface au bord d'un e-maelstrom. Vue d'en haut, la place Pilsudski à Varsovie est une mire daltonienne à l'ancienne, grouillante de points pâles et nuancés malgré la pluie battante. Le nouveau pape Benoît XVI fait sa première apparition importante dans la patrie de son prédécesseur, et ses marmottements diffusés crépitent dans l'averse alors qu'il évoque la prière du pape Jean-Paul faite vingt-sept ans plus tôt, demandant que l'Esprit saint descende et change le visage de la Pologne, cette supplique étant considérée comme ayant davantage contribué au démantèlement de l'Union soviétique que les permutations de l'implacable équation du monde. Des espèces disparaissent et de nouvelles découvertes défilent comme de nouveaux personnages dans une série télé. Des corbeaux de Terre-Neuve recourent à des outils secondaires, des instruments pour modifier des instruments, et sur les pentes du Kilimandjaro, d'innombrables éclairs sèment une précieuse

tanzanite, de fulgurants échos dans un verre cobalt. Les conflits vont d'un endroit à l'autre comme des chalutiers homicides, changeant de nom et modifiant leur apparence tout en persistant dans leur brutalité. Les théories prolifèrent. Retour intérieur nuit.

Tournant lentement sur la broche de l'insomnie et nappé de sueur, Mick Warren est un kebab hominidé que le sommeil a régurgité dans le caniveau d'un interminable vendredi soir. Toujours hanté par les jeux, il retourne son oreiller dans une vaine quête du légendaire côté frais et se penche sur la question des cartes à jouer. Avant les jeux de plateau qui se déplient dans un grincement agréable pour révéler leur armée de pions, les cartes étaient la principale distraction de son enfance dans St. Andrew's Street. Sur un mystérieux signal adulte, échangé entre sa grand-mère, ses parents et ses oncles ou tantes alors présents, il était décidé qu'on allait jouer aux cartes. La nappe blanche réservée à l'heure du thé était remplacée par une nappe plus moelleuse et rose foncé, la préférée de Mick et d'Alma, puis un vénérable jeu de cartes, tout abîmé, était extrait du tiroir de la commode, sa dernière demeure. Il réaligne ses genoux problématiques et essaie de raviver le souvenir tactile du paquet talismanique, la boîte cireuse usée par les manipulations d'au moins quatre générations et déclinant inexorablement, à l'instar de la cellule familiale étendue, vers la désintégration, les plis devenant des perforations. À l'inverse des tuiles de carton usées qui sont à l'intérieur, ce fragile emballage était violet sur fond de lilas crépusculaire, avec la silhouette d'une écolière vêtue d'une longue robe chasuble victorienne qui faisait rouler son cerceau de bois au milieu des coquelicots dans le crépuscule en approche. Sous les souliers de l'enfant qui gambadait, cette image était inversée, si bien que pendant plusieurs années Mick avait eu l'impression qu'il s'agissait du reflet de l'ingénue dans une flaque à ses pieds, avant de remarquer que la gamine du bas courait dans la direction opposée. Même esquissée, elle paraissait jolie, et avec le recul Mick suppose que ce dût être son premier béguin. Il s'était légèrement inquiété pour sa sécurité, il se rappelle. Qu'est-ce qu'elle faisait dehors si tard, à courir alors que la nuit tombait, dans le champ de fleurs sauvages ? Il sait que si elle avait eu des ennuis, si quelqu'un l'avait guettée dans les hautes herbes mauves, elle ou son cerceau rebondissant et tremblant, il aurait aimé, à l'âge de cinq ans, la sauver, ce qui constituait alors la limite de son imagination amoureuse. D'un calme de ninja dans ses efforts pour ne pas perturber le repos bien mérité de Cathy, il se retourne une fois de plus sur le dos, comme une carte qu'on dévoile. Nouvel angle.

Sur le dos, dans la posture détournée à la craie d'une victime au Cluedo, il se rappelle Alma lui parlant de Viv Stanshall, du groupe Bonzo Dog, étalé tout du long sur scène devant son public et s'adressant aux chevrons : « Salut, Dieu. Voilà à quoi je ressemble quand je suis debout. » Mick trouve étonnant que nous imaginer vus depuis un point élevé, un point de vue projeté et

omniscient, soit probablement vieux comme la littérature, vieux comme la civilisation ; les dieux grecs de Ray Harryhausen scrutant depuis leur échiquier fataliste la terre à travers les lambeaux de cirrus. Peut-être que le scepticisme moderne et la mort des dieux qui s'ensuit ont rendu nécessaires les caméras de surveillance, afin de préserver l'impression que nos numéros sont regardés par des spectateurs invisibles maintenant que Dieu n'est plus, d'entretenir la notion que nos actes arbitraires sont validés par d'invisibles autorités assises devant leurs écrans ou à de mystérieuses tables de jeu, qui observent la partie. Mick pose un avant-bras au duvet blond sur son front et a l'impression fugitive que tout semble aplati vu d'en haut, depuis la perspective d'un joueur. Il se demande un instant si ces hypothétiques joueurs célestes nous verraient comme étant bidimensionnels, comme des hiéroglyphes sans plus de profondeur ou de substance que les rois et reines imprimés sur les cartes, mais cette pensée se fond dans la vision d'un atout abattu sur la nappe rouge. Les jeux auxquels ils jouaient dans Andrew's Road étaient des exercices d'ennui soigneusement régulés – le whist, l'escopette, le skat – même s'il les trouvait tous agréables à l'époque. De même que les radios, les voitures et les prises de courant semblaient dotées d'un visage, de même chaque carte possédait également son propre charisme distinct, depuis la formation quasi militaire des cinq jusqu'aux caisses dangereusement empilées des neuf. Les as, par leur grandeur abstraite, étaient les quatre archanges ou peut-être le quatuor de forces fondamentales constituant l'espace-temps, les piques se distinguant de façon effrayante par leur impressionnant filigrane gothique. Cette attribution d'une personnalité à chaque enseigne lui fait penser aux images du tarot qui selon sa sœur à la fois précèdent et servent de base au jeu ordinaire, la pièce de collection archétypale qu'Alma apporte chez Mick chaque année au réveillon de Noël pour lire l'avenir de Cathy ou du moins faire semblant ; le pendu, le chariot et tout le reste de la déroutante équipe, comme si c'était une sorte de tradition annuelle. À écouter sa sœur à la voix d'épouvantail, la bataille corse vient de la divination alors que tous les passe-temps à plateau descendent de ces carrés magiques retors où tous les rangs et les colonnes donnent le même chiffre, comme si toute distraction innocente et banale n'était qu'une forme dégénérée de sorcellerie. Alma a une vision du monde délibérément carpatienne, même si maintenant qu'il y réfléchit les jeux pourraient fort bien avoir une fonction métaphysique, voire humaine à l'origine, à en juger par la terminologie présente dans toutes les langues. On parle de faire le jeu de quelqu'un quand on adopte son point de vue, et l'on sort le grand jeu dès qu'on décide d'en mettre plein la vue. Quand on réchappe d'une situation difficile, on dit qu'on a tiré son épingle du jeu. On peut aussi cacher son jeu, avoir beau jeu, voir clair dans le jeu de quelqu'un. Un jeu d'enfant peut céder la place, bien sûr, à un jeu de massacre. Il y a aussi les jeux de lumière, et Einstein disait que Dieu ne joue pas aux dés avec la matière. Mick n'est pas trop sûr quant à cette dernière citation, et il soupçonne que non seulement les puissances qui régissent

l'univers aiment jouer aux dés mais qu'en général elles y jouent afin que le dé finisse derrière le canapé et vous êtes alors obligé de les croire quand elles annoncent un double six. Repoussant en grognant les certitudes de la physique et de la religion, il décide de faire un nouvel essai pour s'endormir et commence à se tourner lentement sur le côté gauche, face au dos courbé de Cathy. Allez, allez, juste pour une fois, faites que j'aie de la chance. Insérer séquence en jump-cut.

Étalé en dessous, un tapis oriental réalisé en fibres optiques, il y a des fioritures causales ; il y a des motifs belliqueux. En Écosse, une récompense commémorant Robert Burns est décernée au jeune représentant d'une organisation humanitaire basée à Bagdad, mais à titre posthume. Au Pérou, une rixe entre supporters adverses pendant les préparatifs des élections se termine par des blessures et des coups de feu, et à Hereford la police lance un appel à témoins après qu'un homme a été violemment agressé par un groupe d'adolescents. Avec des similitudes-Mandelbrot, les structures se répètent à différentes échelles dans tout le système et une ambiguïté demeure quant à savoir si le mal monte par percolation ou descend par décantation. La colère bouillonne et fume et, juste après le froid et la condensation impitoyable, se fige en législation. La culture résultante, alimentée par une combustion interne, est une voiture de clown que seule propulse une série d'explosions, sans la moindre progression linéaire et sans valeur distractive sauf dans l'anticipation de l'inévitable effondrement farcesque du véhicule. Une moisissure médiatique et fluorescente recouvre les idéologies défunes de la planète, métabolisant le chaos incohérent en un récit acceptable, une conscience revue et corrigée de déluge expérientiel. Dans les salles de rédaction presque éteintes et où plane encore l'odeur du tabac, des appels téléphoniques dignes d'intérêt sont interceptés, la famille de la victime ou la célébrité adultère, tandis que, dans les territoires brutaux du Congo, des disputes ont lieu autour de l'extraction du tantale nécessaire requis par chaque portable qui trille, et, comme Tantale, le monde découvre que le banquet attendu a disparu. Des prédateurs plus accoutumés aux étages supérieurs de la chaîne alimentaire sont contraints de descendre plusieurs échelons huilés au sang pour trouver des déchets dans les allées. Zoom dans les couloirs de vol glacés et les cieux sillonnés par les hélicos de la police au-dessus de Lower Bath Street.

Quand il entre, elle s'absente, du moins est-ce ainsi que Marla comprend plus ou moins la situation. La pénétration continue et irritante qui se déroule derrière elle est lointaine, tout comme on finit par ignorer les coups de marteau persistants dans une autre pièce, devenus inaudibles à force de répétition monotone. Des petits pois secs crépitent sur le toit de la voiture et elle a vaguement conscience qu'il s'est mis à pleuvoir. Chose rare même parmi les rangs de sa clientèle impersonnelle, il n'y a pas d'intimité ou

d'engagement dans ce matraquage effréné, ce châtiment clairement dirigé contre une autre personne, un rituel privé dont elle est exclue. Sur son visage amoché, les tresses pendent et se balancent d'avant en arrière, ultime rideau, remuées par chaque impact percutant. Il y a quelque chose dans la situation d'horriblement involontaire, comme si ni elle ni son agresseur n'y participaient de leur plein gré, tous deux agités et secoués dans un hideux spectacle de marionnettes se déroulant sans raison particulière. Elle n'a d'autre choix que d'assister à cette morne saynète jusqu'à son dénouement amer et prévisible, public captif de ce soliloque mutique, cette déclaration au moyen du viol. Détachée, sans réplique à donner, elle offre ses attentions à la production de façon seulement intermittente. Elle reconnaît presque l'actrice à genoux dans le rôle du faire-valoir, les joues concaves maculées de mascara et le petit visage déçu, les yeux fixant sans expression l'intérieur noir de l'habitable, remplis de l'acceptation plate de ce misérable dénouement, cette conclusion abrupte et absurde, mais qui fait ici ces observations et depuis quel endroit ? Quelqu'un qui n'est pas Marla, de toute évidence. Quelqu'un portant un autre nom, aux pensées claires que ne perturbe pas le vacarme d'angoisse et de stupre, quelqu'un qui observe d'un air vaguement contrit, d'un air presque pensif, un événement sans surprise. Cette nuit sans précédent, est-elle déjà survenue ou est-elle toujours en train d'advenir à sa façon, ces derniers moments paraissant beaucoup plus grands et plus absolus qu'ils ne le paraissaient auparavant ? Le similicuir sous ses paumes collantes, les couleurs criardes de tabloïd du tableau de bord qui délimitent le scénario, chaque élément notable aussi étrangement familier que Miss Havisham en feu, que le grand patient indien brisant une fenêtre de l'asile avec une fontaine à eau, comme ces images dans un livre ou un film qui flambent en nuances de verre dépoli derrière le temps mondain. Avec une servilité animale, elle avance vers sa triste conclusion, à quatre pattes, sur des genoux irrités par la friction contre le revêtement du siège, avance vers le précipice, le bord, la mort. Il n'y a pas de tunnel hormis la clarté concentrée de sa perception, pas de lumière blanche sauf celle d'un détecteur de mouvement qui se déclenche de temps à autre dans un des boxes du parking. La vie ne défile pas devant ses yeux et pourtant elle s'aperçoit qu'elle est préoccupée par un détail des plus insignifiants dans son drame terrestre, le scrap-book sur Diana et sa collection d'ouvrages sur l'Éventreur. Ses anciennes obsessions sont désormais incompréhensibles et semblent davantage un présage inconscient que le hobby inoffensif qu'elle croyait : elle est sur le point de rejoindre la triste cohorte des catins en jupons, victimes plus ou moins du même homme à travers les âges, toujours Jack, et doit subir en outre une mort lente et douloureuse sur la banquette arrière d'une voiture. Ce décor cruel avec son éclairage bégayant n'est pas le pont de l'Alma, n'est pas le pont des âmes, même si avec les murs qui se referment sur elle et les éclats de lumière dignes de paparazzi la distinction finit par s'estomper. Tous les endroits sont distillés en cet endroit, de même que toute l'histoire se réduit à ces quelques dernières et précieuses

minutes insoutenables. Chaque histoire humaine, qu'il s'agisse d'une biographie, d'une folle romance ou d'un récit primitif, se résume à son sort, à ça, cette situation actuelle. Tout à fait consciente que chaque expiration représente un compte à rebours, elle inspire avec gratitude l'atmosphère de choc aigre et de copulation, exultant dans le ravissement bientôt écourté du souffle. Ses yeux larmoient et refusent de cligner, de peur de manquer un seul photon dans ce dernier défilé de lumière et de vision, fixant la poignée intérieure de la portière à seulement quelques centimètres de son nez qui coule, mais, dans le processus de son désengagement du monde, incapable de se rappeler ce qu'elle regarde. Nouveau point de vue.

Mécaniquement, il se retire à moitié puis s'enfonce, l'action en boucle, mais quelque chose de la patine magique a disparu, aussi subtil qu'un changement de bobine ou le retour d'une télé du digital au simple analogique. À l'extérieur de la voiture qui se balance, il pleut comme vache qui pisse, même s'il ne se rappelle pas le début de l'averse. Il commence à se sentir de mauvaise humeur sans raison précise, des pensées le harcèlent, sans doute à cause de la coke qu'il a prise. Des pensées comme « Tu seras coupé des autres après ça », pas s'il est pris parce que ça n'arrivera pas, mais à cause de ce qu'il aura fait, un acte qui l'isolera de tous les autres. Des pensées comme « Après ça tu ne dois plus être toi-même avec quiconque », parce qu'après cette nuit il sera une personne différente dans un monde différent et personne ne devra jamais savoir qui il est, qui il est vraiment. Le véritable Derek James Warner, quarante-deux ans, sera exclu de toute interaction normale avec ses amis, ses enfants, avec Irene, et n'existera véritablement que lors de nuits semblables. C'est la fin de celui qu'il était, mais il ne peut s'arrêter. Cette chose qu'il fait en ce moment, celle qu'il compte faire après, tôt ou tard ça devait arriver, depuis qu'il a eu vent du concept quand il était écolier. Dez est pris dans un courant furieux et écumant d'événements sans rien pouvoir faire d'autre que s'abandonner, se prosterner devant l'inévitable. Toute sa vie jusqu'ici menait à ce moment de même que son avenir surgira de ce même point, indélébile dans la mémoire, de sorte que, pour ainsi dire, il sera toujours ici, ici et maintenant, du moins dans sa tête, et que ça aura toujours lieu. Il est comme une mouche prise dans de la résine, les paupières réduites à un gribouillis, le nez plissé comme un lampion écrasé et l'auvent de la lèvre inférieure abaissé. Il enfonce sa bite et il enfonce sa bite et à la périphérie de sa vision aperçoit les lumières vertes et rouges du tableau de bord. Il sait que seules les substances chimiques créent l'illusion d'yeux vairons l'observant sans passion dans le flou ambiant mais il ne peut chasser le sentiment d'un troisième larron sur le siège conducteur, un passager imprévu et indésirable qu'il ne se rappelle pas avoir pris. Il n'a jamais donné dans la drogue, Derek. Il n'est pas habitué à tout ça, à tout qui bouge autour de lui et bouge en même temps et l'effet que ça fait, comme s'il était un instant un lion et juste après voyait des horreurs, avait la sensation intolérable que quelque chose de

terrible est sur le point d'arriver ou, pire, est déjà arrivé. Il s'efforce de contenir le bouillonnement de panique, se concentre sur le travail en cours. Baissant les yeux, il regarde ce qu'il fait, regarde la dague poilue qui s'enfonce dans la plaie gluante, ses pouces maintenant ouvertes et écartées les fesses négligeables. Il y a une minuscule ponctuation de merde accrochée à l'extérieur du sphincter resserré là où il a été mal essuyé, quelle souillon cette bête. Il la déteste, la déteste de s'être trouvée là au coin de la rue en imper à l'attendre ; d'avoir participé et de l'avoir laissé agir ainsi. La haine le fait bander encore plus fort, l'aide à se concentrer, et il commence juste à se demander comment il va l'achever quand il aura fini de la baiser quand soudain derrière le verre perlé du pare-brise il remarque comme un incendie dans l'un des garages, de la fumée qui s'échappe de sous la... non. Non, ce n'est pas tout à fait ce qui se passe. Il plisse les yeux et grimace, effrayé, interrompt ses mouvements pelviens frénétiques pour essayer de comprendre ce qu'il voit. La fumée grise – pas exactement de la fumée, c'est lent et visqueux – semble s'épancher par la tôle ondulée de la porte du garage et le mur de brique comme une exhalaison, une expression de l'humidité et de la tristesse qui imprègnent les murs de ce genre de quartier. Caillant et mijotant dans la pénombre grasse, la vapeur molle semble se rassembler en un endroit, pivotant langoureusement à deux centimètres au-dessus de la chaussée et ressemblant fort à un de ces tourbillons de détritux qu'il a déjà vus dans les parkings, des cyclones de déchets abandonnés. Mais que se passe-t-il, putain ? Ne pilonnant plus, il mollit et se retire, sort du nid presque à son insu alors qu'il scrute derrière la vitre dégoulinante l'intempérie tournoyante qui se stabilise, localisée de façon interlope. Les crénelures changeantes adoptent une forme momentanée comme les nuages blancs et lessivés de son enfance, mais en plus sale, en plus pressé, et laissant moins de place à l'imagination et à l'interprétation. Il y a maintenant un cône de brouillard sale et là-haut vers le sommet – « Putain ! Putain, c'est quoi ce truc ? » – vers le sommet des fils minces et cendreaux et des vrilles qui se tortillent comme de la bile dans une cuvette de chiottes, adoptant accidentellement les contours d'un visage agité de vieux. Puis soudain il y a des tas de visages, tous semblables et hurlant sans émettre le moindre bruit, les yeux se multipliant en une série de bonbons hostiles et luisants. Plusieurs bouches édentées, toutes dans le même état de décomposition, béent dans la pléthore de têtes enflammées, et des amas de mains sales s'élèvent en voletant comme d'énormes papillons. Il s'aperçoit qu'il émet un bruit plaintif involontaire au fond de ses sinus et au même moment remarque l'air nocturne qui éclabousse ses joues roses d'une rafle d'eau glacée. Qu'est-ce que... merde, elle a ouvert la portière, elle est en train de sortir. Merde. Merde ! Elle rampe sur son ventre comme un phoque qui va se baigner, tombant tête la première hors de la voiture sur la chaussée noire et il tend la main pour saisir sa cheville maigre comme un bâton mais ne réussit qu'à attraper un soulier de vair.

« Reviens ici ! Reviens ici, sale pute ! »

Oubliant dans la fugue et la fureur de l'instant l'hallucination qui l'a perturbé, il sort maladroitement du véhicule sous la pluie pour rattraper sa proie, braguette défaite. Changement de point de vue et plan d'insert, en noir et blanc.

Au travers de la brique et du métal épais de seulement cinquante ans, le vagabond immatériel surgit en poussant un cri colérique de bouilloire qui résonne même dans l'acoustique morte de la jointure fantôme. Il laisse partout un vague et soudain fumet d'humidité et de moisi alors que, de ses yeux gris cimetière, il scrute l'obscurité du parking aux flaques crépitantes et distingue le véhicule monté sur ses ressorts fornicateurs qui cahote au centre. Rehaussé d'une pâle phosphorescence dans sa vision fantôme, il devine un type corpulent, la sueur qui dégouline sur ses joues d'enfant de chœur alors qu'il se redresse à genoux sur la banquette arrière en se balançant d'avant en arrière, tel un culbuté coincé. Freddy n'a pas besoin de voir la fille effrayée et accroupie comme un chien devant lui pour comprendre ce qu'il fabrique, oh, la petite merde, le lâche, l'enculé, mais le pire c'est qu'ils sont deux, deux contre une pauvre gamine. Il a son pote avec lui, assis à la place du conducteur avec un grand galurin et regardant droit devant lui si bien qu'on pourrait croire qu'il dévisage Freddy de ses mirettes indifférentes, l'une sombre et l'autre... oh. Oh putain. Ce n'est pas du tout un autre type. C'est une vision bien pire que ça, et les entrailles de Freddy se changeraient en eau si elles n'étaient déjà de la vapeur. Un démon est assis à l'avant du véhicule, un des plus puissants et des plus terrifiants, le genre dont on cause beaucoup mais qu'on voit rarement et il regarde fixement Freddy de ses yeux vairons avec un sourire entendu qui disparaît presque dans les boucles de sa moustache et de sa barbe. C'est le même regard que le Maître Bâtitteur lui a décoché un peu plus tôt dans la salle de billard : un regard entendu, laissant entendre que ça y est, voici l'incident crucial vers lequel a tendu toute l'existence de Freddy, de son vivant comme mort. Il a la conviction profonde que le démon souriant n'est pas ici pour lui ce soir, sauf en qualité de spectateur amusé. Ça ne lui nuira pas d'essayer d'interrompre l'immonde scène qui se déroule à l'arrière, il le sait. C'est presque comme s'il lui accordait une dispense spéciale pour faire toutes les choses que les spectres ne devraient pas vraiment faire, de peur de représailles. Il a le droit de hanter, d'être une terreur charnelle de la sorte la plus extravagante, et si ce doit être en effet le moment de Freddy Allen alors il n'a pas l'intention de le laisser passer. Il scrute le sombre habitacle de la Ford Escort derrière l'infamie célébrité et constate que le violeur aux joues roses a cessé de pistonner comme un malade et, toujours à genoux, l'observe en proie à un effroi belliqueux derrière le verre embué. Est-il possible que l'homme le voie, grâce à l'entremise de la boisson, des drogues ou d'un traitement psychiatrique ? Pour s'en assurer, le vagabond secoue la tête et agite les bras afin que son feuillage d'images-sosies persistantes s'épanouisse en une hydre cendreuse,

ses mains pâles un nid grouillant d'araignées blanches et aveugles avec une couvée d'œufs gluants de crapauds-yeux, aussitôt récompensé par la mine étonnée du violeur, dont les mâchoires de blanc-manger s'écartent encore plus. Oh oui. Oh, il a pris quelque chose, c'est certain. Il a la vision, l'œil mort, et ça l'a perturbé, ce grotesque grisâtre, cette incapacité à comprendre ce qu'il voit. C'est comme s'il avait vu un fantôme. Fléchissant son ectoplasme, Freddy sent un frisson bileux d'une force inhabituelle se diffuser dans ses ternes vapeurs, une acceptation de la chose terrifiante et hagarde qui se reflète dans les pupilles étrécies du gros type. Alors qu'il rassemble le sinistre cumulonimbus de sa contenance avant de donner l'assaut, il s'aperçoit qu'il se passe quelque chose dans la voiture, des événements auxquels sa présence est peut-être, ou pas, connectée. Il y a un cliquetis, discret dans la sonorité assourdie, que le spectre identifie rétroactivement comme la portière arrière s'ouvrant de l'intérieur. L'agresseur interloqué sort de son examen figé de Freddy pour regarder sa victime et lâche aussitôt un aboiement rageur :

« Reviens ici ! Reviens ici, sale pute ! »

Ce n'est pas acceptable. Ce n'est pas une façon de parler aux femmes. Freddy enfle en vapeurs froissées de crématorium, se penche en bouillonnant pour mieux voir mais ce qu'il voit le prend au dépourvu. La fille, qui n'a que la peau sur les os, s'extraît par la portière entrouverte de sa cellule, le visage pareil à un masque collant de sang, un nouveau-né cherchant la lumière. Derrière Freddy, des éclairs lancés par une lumière de parking détraquée éclairent sa tentative de fuite désespérée en une suite déprimante de clichés anciens ; elle rampe sur le ventre, essayant péniblement de se redresser sur ses mains et ses genoux écorchés avec des croûtes écarlates dans les tresses, se traîne vers la gueule lointaine du corral graisseux même si elle sait qu'elle n'a aucune chance d'y parvenir. Le méchant qui fulmine dans la voiture se jette en avant, naviguant entre la lumière et l'obscurité intermittentes, un soulier de femme dans la main comme un tomahawk, avec sa bistouquette qui pendouille, une langue de chien surchauffée, hors de son pantalon déboutonné. Surgissant en une banderole noirâtre et visqueuse dans le quasi-silence du demi-monde, Freddy Allen et sa traîne de sosies se précipitent pour occuper l'espace de plus en plus petit entre la femme agenouillée qui rampe et son bourreau au visage poupon et aux cheveux noirs collés sur le front par la brillantine de l'averse, une brute qui bafouille et s'indigne. Dans un monde assourdi et crépitant de noir et blanc, le petit vagabond file sauver l'héroïne. Retour à la séquence documentaire, retour à la couleur.

Sur un tourne-disque de gravité, la planète tourne, son premier morceau de dix ans entamé à l'ouverture du nouveau millénaire tant attendu, la réponse critique encore divisée quant aux mérites de son intro d'avion qui s'écrase bruyamment et la nature stridente des voix ; les théistes et les cosmographes se chamaillent en contrepoint. Jéhovah est érodé par l'inquiétante croissance exponentielle de l'arbre de la connaissance, par le regard paléontologique,

recourant à un déni créationniste renforcé : les centres de visiteurs officiant au Grand Canyon auraient dissimulé des références à l'âge géologique de la fracture ou aux origines en faveur d'un scénario biblique évoquant le déluge de Noé. Les législateurs de Caroline estiment que le viol authentique ne peut donner lieu à une grossesse du fait de la théorie des deux semences en vogue deux mille ans plus tôt. Des siècles conceptuels se tamponnent et dans l'impact assourdissant se glissent d'agressives déclarations sionistes, des croisades fondamentalistes et des vestes de martyr qui explosent.

Assiégée, la réaction séculaire est militante, un athéisme affirmé volublement qui, par ses dogmes et ses certitudes, frôle le religieux, mais armé de rien de plus que le fait scientifique établi, lui-même une force modifiée à la base changeante. Les modèles classiques et quantiques s'obstinent à rejeter toutes les tentatives de réconciliation, la ficelle qui peut-être les retient se révélant jusqu'ici fuyante. La gravité insuffisamment maîtrisée engendre des entités multiplicatives dans son soutien, des états et des substances exotiques, l'énergie noire, la matière noire, des monstres nécessaires nés des mathématiques mais échappant à l'observation. La foi et la politique fermentent, aidées par une levure hyperactive de théorie, et toute l'architecture des traditions mondiales semble érigée sur une zone inondable d'information, vulnérable à toutes les nouvelles averses de données, propice à la rupture des berges idéologiques, trop étroite pour accommoder le déluge, l'inondation de complexité. Malgré son évidente fatigue, craignant de manquer un développement vital dans cet incessant spectacle incendiaire, la culture n'ose pas fermer les yeux. Retour intérieur nuit.

Incapable de faire fi des frappantes images du tarot de sa sœur, Mick les voit étalées partout sur son revêtement cérébral, incapable d'enrayer l'enchaînement des idées. Roulant prudemment sur le dos, il coince son pied gauche sur son genou droit et s'aperçoit alors qu'il s'agit d'une imitation inconsciente du mystérieux pendu du jeu, une figure signifiant une initiation inconfortable si sa mémoire est bonne. Il ne comprend rien au pendu ou à la vingtaine d'autres « atouts », qu'il s'agisse du chariot, de la force ou de la papesse ; ne peut imaginer un jeu suffisamment élaboré pour les utiliser toutes et renonce donc à les déchiffrer. Presque toutes les autres images de carton, quoiqu'étranges, sont celles qu'il considère comme étant ordinaires, celles qui ont un lien évident avec le jeu dont il a le plus l'habitude. Il y a quatre suites de dix cartes numérotées, les suites grossièrement analogues au quatuor existant mais portant des noms différents, les carreaux devenant des deniers et les piques des épées, les cœurs changés en coupes et les trèfles en bâtons, sa sœur affirmant avec entêtement que les suites de tarot sont les premières. Les cartes de cour, de même, sont presque identiques à l'arrangement monarchique plus régulier, avec les dames inchangées mais les cavaliers et les princes se substituant respectivement aux rois et aux valets, ces trois fugues rejointes étrangement par un quatrième aristocrate plat, une princesse sans

équivalent parmi les membres conventionnels de la famille royale au regard dur et à l'air méfiant. Mick ne sait pas trop comment ce personnage est censé s'intégrer dans le jeu, impossible de savoir si elle bat le prince ou quoi. Comme le pendu et ses amis cryptiques, Mick trouve qu'elle fonctionne uniquement comme une source d'agacement dans un système déjà agaçant. Le tarot, pour être franc, lui porte sur les nerfs. Avec une iconographie occulte différente sur chaque carte, il est presque impossible de se faire une idée générale, aussi le concept est-il complètement inutile dans le cadre d'une visée adulte. Se sentant soudain agacé par Alma, bien qu'obscurément, il négocie le mouvement sur son côté droit sans incident sonore. Nouvel angle.

Le problème avec sa sœur, décide-t-il, c'est qu'elle juge ses succès selon des critères tellement déroutants qu'elle peut même considérer certains échecs criants comme des genres de victoires, personne ne sachant trop ce qu'elle raconte et donc n'osant contredire ces déclarations ridicules assénées avec aplomb. Les objections les plus raisonnables seront laminées par un insurmontable barrage d'artillerie de citations émanant de sources que personne d'autre ne connaît et qui sont très probablement inventées sur le moment. Toute discussion est un concours truqué se déroulant selon un manuel ressemblant fort au Livre de Mormon, auquel manifestement Alma est la seule à avoir accès. Les règles du jeu changent apparemment de façon aléatoire comme si on débattait avec la Reine rouge de l'autre côté du miroir d'*Alice au pays des merveilles*. Mick confond toujours ces deux ouvrages. En fait, maintenant qu'il y pense, Lewis Carroll est presque aussi exaspérant que sa sœur aînée dans ses tentatives plus que délibérées pour troubler et déconcerter les joueurs. Pourquoi sinon avoir une Reine rouge dans les deux livres, toutes deux avec la même personnalité caustique, alors que ce sont clairement des personnages différents, l'une venant des cartes à jouer et l'autre du jeu d'échecs ? En fait, dans la mesure où on s'adresse à des enfants, pourquoi faire intervenir le jeu d'échecs sinon pour intimider intellectuellement les petits morveux ? C'est une tactique qui marcherait à tous les coups avec Mick, lequel a toujours trouvé la seule mention de ce jeu pétrifiante. Les échecs – il y a autre chose qui le titille dans cette histoire. Toutes ces pièces chics et titrées avec leurs façons complexes et idiosyncrasiques de se déplacer ne sont rien de plus dans le fond que des pions de dames obsessionnels compulsifs, le fou restant superstitieusement sur un carré blanc ou noir et les cavaliers prenant sans cesse la tangente. Et puis il y a l'aristocratie névrosée du jeu, des couples royaux apparemment dysfonctionnels qui sont en permanence au centre de l'attention ; des rois restreints dans leurs actions au point d'en être d'une immobilité constipée, avec des reines libres d'aller où elles veulent et de faire à peu près tout ce qui leur chante, en dépit du fait que c'est autour de leurs puissants époux que tournent les rouages de l'intrigue. Mise à part sa théorie sociale, qui veut que les mouvements excentriques des pièces d'échecs aient leur racine dans une faiblesse mentale résultant d'unions consanguines, Mick reconnaît que les

figures distinctes ont leur propre mystique, leur propre charisme minimaliste. On a l'impression qu'elles représentent quelque chose de plus important qu'un cavalier, une tête de cheval ou un pion à l'étrange trajectoire en pas de valse. C'est plus comme si elles symbolisaient de grandes qualités abstraites qui ferraillent et manœuvrent sur un plateau supérieur, un terrain de jeu situé dans l'ultraviolet de la compréhension de Mick. Les rois, les reines, les princes et les princesses, qu'il s'agisse des jeux de cartes, des échecs ou des personnes réelles, des héritiers de chair et de sang sur le trône, ce n'est pas qui ils sont ou ce qu'ils font qui leur confère cette aura d'importance, mais l'énorme chose informe qu'ils semblent représenter. C'est ce qu'ils signifient. C'est ce qu'ils veulent dire.

Décidant que se coucher sur le dos pourrait être la stratégie idoine, il est à mi-chemin de la manœuvre quand il lui apparaît que c'est pour ça que tout le monde s'est à ce point passionné pour la princesse Diana, avec Kensington Palace enveloppé dans de la cellophane, recouvert d'ours en peluche. Ce n'était pas elle. C'était ce que les gens voulaient dire quand ils parlaient d'elle. Contre la fenêtre de la chambre, une douce fusillade annonce des averses éparses. On passe à une perspective panoptique.

L'Église et l'État, au lit, partagent une cigarette post-coïtale et voilà que la couette des nations entre en lente combustion. L'alerte stridente perpétuelle de la communauté des esprits commence à ressembler à un détecteur de fumée cassé, généralement ignoré mais qui produit néanmoins quelques ampères de frousse.

26 mai 2006. À Washington, les bâtiments gouvernementaux qui abritent le Capitole sont fermés à clé pendant que le Sénat américain tient séance, et vote pour élire Michael V. Hayden comme nouveau directeur de la CIA, après que les autorités ont eu vent de coups de feu dans le voisinage et d'un homme armé à l'intérieur d'un gymnase voisin. La police pense que les coups tirés sont probablement des bruits de marteaux-piqueurs et que le tireur potentiel du gymnase est un de leurs agents en civil. Sur la planète, de nouvelles initiatives sécuritaires échouent à faire oublier les insurgés déterminés. À chaque explosion, la population spectrale explose elle aussi, des formes fantomatiques jaillissent en geignant des propos anodins et de la propagande, des illusions d'optique et des revenants nimbés de brume apparaissent entre les gros titres des journaux. Des fantômes de Pepper avec leurs foulards et leurs bandanas se dressent dans le miroir incliné de l'imagination populaire pour mettre en scène des écoliers faisant des roulades avant lors de séquences filmées grenues, des ecclésiastiques mythiquement défigurés agitant un dernier doigt lourd d'emphase macabre. Les concepts de nation, tissés d'abord comme des paraboles religieuses ou des songeries de roman de gare au cours de siècles moins nuancés, sont joués sur les plateformes modernes en expansion comme des pantomimes ensanglantées ; des reprises déjà nostalgiques des massacres d'un monde plus simple. Suite rapide d'inserts.

Sur le sol criblé et crépitant de l'enclos trempé, elle rampe, les jambes entravées par le collant emmêlé et la culotte baissée sur ses cuisses, une sirène échouée qui se débat dans des eaux peu profondes. Aveuglée par son sang, elle entend son ravisseur floué qui hurle en jaillissant du donjon mobile derrière elle.

« Reviens ici ! Reviens ici, sale pute ! »

Quelque part dans la débandade paniquée de sa conscience, une part d'elle jusqu'ici insoupçonnée établit une liste de priorités : si elle parvient à se relever elle pourra remonter sa culotte et son collant et s'enfuir, une manœuvre délicate qu'il vaut mieux accomplir sans réfléchir. Parvenant à lever les deux genoux à la fois, elle s'aperçoit qu'elle avance, mi-titubant mi-courant à petits pas contraints de geisha tout en essayant d'agripper le haut de son collant résille et de le remonter sur ses hanches. Sans ses souliers à talons hauts, elle marche dans les flaques d'eau accumulées dans les creux, sa continuité visuelle réduite à de mini black-outs générés par les détecteurs de mouvement, trop occupée à ravalier de grandes goulées sanglotantes d'air pour songer à hurler et incapable de croire qu'il ne l'a pas encore rattrapée. Nouveau point de vue.

Il en a marre. Marre des drogues, putain ça vous détraque. Il patauge dans la lumière spastique du garage et essaie de l'attraper, essaie de la ramener dans l'habitable de la voiture pour en finir avec elle mais sa proie lui fait horreur, lui donne des visions auxquelles il ne s'attendait pas. Elle est là juste devant lui, à quelques pas, elle essaie de se relever mais quand il fait un pas vers elle il y a ce vent, bon, pas un vent mais une rafale rance de quelque chose qui le percute et le renverse. L'odeur est celle d'un asile de nuit, un mélange de sueur de poivrot, d'haleine parfumée à la meth et de pantalon humide, de bâtiment décrépit avec de la merde dans les coins et tout ça, une brume aromatique qu'il peut presque voir. Des doigts de vapeur gris taudis s'enroulent autour de ses chevilles, dégoulinant comme de l'albumine le long de ses bras et dans son dos et même s'il sait que tout ça n'est que dans sa tête et ne se produit que parce qu'il a pris de la drogue, il ne peut s'empêcher de reculer. L'hallucination persiste jusqu'à ce qu'il se débâte avec un nuage de phlegme, mais dans les vrilles muqueuses qui ondulent il y a des bouts de visage, des essaims de mentons et des ruches ornées de lèvres luisantes. Pire, il y a ce faible bruit dont il capte des bribes fugaces, comme une radio coincée entre deux stations, une tirade enragée inintelligible comme si elle émanait de loin ou d'il y a longtemps. Une matière immatérielle et grouillante s'engouffre dans sa bouche, d'un goût répugnant, ou est-ce lui qui est malade ? Pour ce qu'il en sait, il est peut-être en train de faire une hémorragie cérébrale, une overdose. Il est peut-être en danger de mort. Nouveau point de vue, avec retour des séquences en noir et blanc.

Hargneux, vengeur, le mort défraîchi profite de son avantage en multipliant les assauts, utilisant tout son répertoire moite d'attaques fantômes. Il se lance dans l'effrayante élongation en mode échassier qui consiste à léviter en laissant une série de sosies à la traîne derrière lui, et exécute une minable danse d'araignée avec son surplus de membres. Il enfonce ses mains dans sa propre tête pour que des doigts gigotent comme des pattes de crabe hors de son visage crevassé, sa gueule s'agrandissant horriblement en un hurlement de polypes crasseux. Il gonfle ses globes oculaires, opère un tour de passe-passe répugnant avec sa langue en un baiser hideux ; tend les mains pour prendre les testicules exposés et pendants du prédateur sexuel qui titube dans sa paume cadavérique ; enfonce un doigt glacé et ectoplasmique dans son sphincter jusqu'aux entrailles. Les coups bas version humaine ; pour un fantôme, ce n'est rien. Fermant les yeux de toutes ses forces, son visage poupin rouge et fripé comme une tomate, Dez gifle la nuit, comme pour chasser des abeilles, et recule vers le véhicule. Il n'y a plus personne à présent à la place du conducteur, constate avec soulagement le spectre des taudis, son ancien occupant sulfureux est visiblement passé à d'autres affaires, les affaires de démon abondant sûrement dans un monde aussi déconnecté moralement. Tournant la tête de tous côtés en laissant autour un anneau de Saturne d'oreilles, il vérifie que la jeune femme s'est enfin relevée et titube vers la sortie du garage avant d'attaquer de nouveau son bourreau. Aboyant des jurons incompréhensibles, le violeur assiégé cède un nouveau mètre dans sa retraite, se prenant un coup fantôme dans le lobe frontal. Nouveau point de vue, passage à la couleur.

Une fois devant la sortie, elle risque un coup d'œil par-dessus son épaule juste pour voir à combien il se trouve derrière elle mais il est encore devant la voiture, ses mains battent l'air, il a une crise, peut-être, mais il pourrait la rattraper en un instant. Chaque pas déclenche une brûlure douloureuse entre ses cuisses. Elle s'engage dans l'obscurité de Lower Bath Street, propulsée par une sale adrénaline et consciente d'être à deux doigts de l'effondrement. Parce qu'il est plus facile de dévaler la colline, elle tourne à gauche et s'engage dans Scarletwell Street, le théâtre-jungle de son récent kidnapping, toute pentue et baignant dans une lumière pissieuse. Le seul signe de vie est le citron dilué qui filtre par les rideaux tirés dans la maison isolée au coin de la rue, et elle traverse la route en boitillant dans cette direction, le gravier s'incrustant dans ses plantes fragiles, le souffle bouillonnant dans sa gorge. Pitié, faites qu'il y ait quelqu'un ici, quelqu'un capable de lui ouvrir sa porte en ce vendredi soir, même si elle a douloureusement conscience que c'est peu probable. Sur sa droite, la maison isolée empiète sur la gueule béante d'une allée disparue depuis longtemps, le souvenir de son ruban pavé serpentant dans l'obscurité le long du grillage qui longe la partie la plus basse du terrain de jeux de l'école. Plus loin, St. Andrew's Road est complètement déserte, aucun véhicule n'y passe, même pas ceux de la police, et l'assassin de son

imagination halète à présent comme une bête, suffisamment proche pour roussir sa nuque. Ses jambes semblent soudain privées de volition, déneuvées et sourdes comme si elles étaient en gâteaux, puis les pavés vieux de quatre-vingt-dix ans se dressent pour cogner ses genoux et frapper ses mains qui piquent. Elle est à terre et perd son sang dans un caniveau où la pluie gargouille dans l'œsophage de pierre. Telle une chienne battue et répugnante, elle rampe en geignant sur la chaussée trempée, se redressant à moitié sur le seuil pour frapper de ses poings épuisés sur le battant humide, assurément trop faible et inefficace pour que quiconque l'entende. Les secondes s'étirent, atroces, hérissées du pressentiment de la main de son agresseur sur son épaule, de doigts puant le sexe s'emparant de ses tresses sanglantes. Pitié, pitié, pitié. Au fond de la maison on entend des pas, le frottement lent de chaussons dans un couloir invisible. Nouveau point de vue.

Il n'a pas vraiment peur, il n'est pas ce genre de type, mais il sent quelque chose qui l'agresse comme un gros chien-loup alors qu'il ne voit rien de tel, et ne peut rien frapper. Pire qu'un chien-loup. Vous leur écartez les pattes arrière brusquement et ils meurent, c'est ce qu'il a entendu dire, mais là c'est comme de se battre avec de la crème pâtissière congelée et ça lui rentre partout, dans ses vêtements, dans ses narines, dans son cul. Il n'en peut plus. Il ne sait pas si c'est un effet normal de la meth ou s'il est devenu fou ou a été attaqué par des extraterrestres. Fendant une illumination occasionnelle, les gouttes de pluie tombent comme des lames de rasoir. À l'intérieur, une voix geignarde qu'il ne connaît pas, plutôt celle d'une femme ou d'un enfant paniqué, le supplie de sortir d'ici, de monter dans la voiture, de partir. La peau pendante de ses couilles se rétracte, bon sang sa braguette est toujours baissée, et il y a une lugubre avalanche de chapeaux, une douzaine d'orifices d'aspirateur cerclés de dents qu'il voit presque. Des images incompréhensibles persistent dans la pénombre, des filaments électriques qui grésillent sur sa rétine, ces flotteurs visionnaires scintillant à leur pourtour, là où l'éclat évoque un grouillement d'asticots. Rien ne va plus. D'une main hagarde il referme la portière arrière de l'Escort tout en essayant de trouver la poignée de la portière avant, frottant de sa main libre le vol de têtes laides qui l'attaque. Avec des mains battantes comme des ailerons osseux jaillis des tempes, claquant leurs mâchoires décrépites et grimaçantes, tels de monstrueux colibris de chair ils arrivent, ridicules et terribles. Ses doigts frénétiques finissent par trouver ce qu'ils cherchent, le bouton métallique et froid sous son pouce, et en émettant des sortes de grondements il se jette sur le siège conducteur, claquant la porte derrière lui. Une vague de lessive sale se lance contre la vitre remontée, laissant un résidu gris de traits faciaux visqueux qui glissent lentement sur le verre. Tournant la clé dans le contact, pour une raison inconnue il vérifie méticuleusement l'horloge du tableau de bord et constate qu'il est onze heures vingt. Dehors, de l'autre côté du pare-brise cinglé par la pluie, quelque chose de putride qu'il ne comprend pas essaie d'entrer. Nouveau point de vue et

retour du monochrome.

Tel un gros titre noir et blanc dans la lumière bégayante et convulsive, le pique-assiette hurle et tourbillonne autour du véhicule, un cyclone rance. Les tôles des voitures n'étant qu'un fragile tissu épais d'à peine trois ou quatre ans, le spectre vapoureux pourrait facilement les traverser pour poursuivre l'attaque, mais c'est la dissuasion et non le châtiment qui est ici à l'ordre du jour, même s'il aimerait que ce soit le contraire. Juste flanquer la frousse à ce petit fumier replet puis s'assurer que la jeune femme est à l'abri, telles sont les choses sur lesquelles il doit concentrer son œil effrayant. Peu importe ce que mériterait un type qui fait ça à une jeune femme : c'est une décision qu'il vaut mieux laisser en des mains supérieures, même s'il aimerait se défouler sur cet animal, ce débris puant de masculinité que lui-même aurait pu être. Il serait Banquo, le père de Hamlet, un Tam o'Shanter avec ses potos fantômes du Jolly Smokers appelés en renfort, une fumée de loco composée de morts impitoyables et violents venus hanter ce sale fumier à chaque heure du jour et dans chacun de ses rêves, pour le reste de sa vie indigne et encore, ça serait juste le début. Il n'y a pas d'enfer, pas d'impitoyable et vengeur Hadès hormis le Destructeur, mais l'esprit revêche est convaincu qu'avec l'inspiration d'une vie et d'une mort échangées dans les Boroughs, on pourrait s'arranger pour défier Dante et détourner le regard aveugle de Milton.

Entraînant une file d'esquisses craie et charbon dans une progression de dominos abattus, il encercle le véhicule alors que ce dernier s'ébroue dans un raclement de gorge, son sinistre hurlement doppler le poursuivant dans la nuit torrentielle ponctuée d'éclairs, son manteau flottant telle une bannière funéraire ondulant dans son sillage. Nouveau point de vue, retour à la pleine couleur.

Étalée sur un seuil inconnu dans le torrent martelant, elle est un jouet brisé, abandonné, aux coutures déchirées, toute sa bourre psychique éparpillée, un œil bouton obscurci par un sirop collant. Tout en elle a mal. Elle se fiche de savoir si les pas assourdis qu'elle a entendus dans le couloir n'existent que dans ses rêves, se fiche que son persécuteur la rattrape et finisse le travail. Elle veut juste que ça cesse et se préoccupe moins de la manière dont ça cessera que du moment. Une lassitude traîtreusement confortable s'empare d'elle, les tout derniers vestiges d'intention ou de mouvement emportés avec le contenu de sa vessie qui se vide. Son moi et sa personnalité sont une marée qui se retire en claquant sur des bardeaux synaptiques et elle comprend à peine à la lumière qui balance du rose par ses paupières baissées ; n'arrive pas à se rappeler le phénomène ni ce qu'il veut dire. À la fin, ses cils libérés par les battements s'ouvrent et elle plisse les yeux dans des couleurs puzzle, des caillots de brillance et d'ombre, sûrement un chef-d'œuvre de la Renaissance qu'elle a vu quelque part, encadré par la porte désormais ouverte. Sur un fond de papier peint à motifs et un tapis usé, rehaussé en soixante watts de feu de

Pentecôte, se dresse une vieille femme aux os longs et noueux, couronnée de cheveux blancs semblables à du phosphore enflammé, une main fine appuyée sur le linteau. Voilés de pénombre par le foyer incandescent derrière, les contours suif d'un visage de l'île de Pâques pendent sur ses os et, oh, ses yeux de chouette. Gris pâle avec des iris dorés, ils contemplent, réservoirs de fureur sans fond et de compassion, la fille brisée sur son seuil. Les joues émaciées et rayées de brun, l'habitante se baisse en grinçant et s'accroupit pour prendre le menton de Marla dans une main tandis que de l'autre elle caresse tendrement les tresses ensanglantées.

« Salut à toi Kaphoozelum, catin de Jérusalem », déclare Audrey Vernall, et sa voix s'étrangle d'une fierté qui rédime tout. Retour à la mosaïque planétaire, en montage abrupt.

Des ampoules qui claquent, des données qui bouillonnent. La police de Wigan diffuse des images d'une voiture ayant percuté un cycliste avant de prendre la fuite. Le fraudeur d'Enron, Kenneth Lay, dit qu'il pense qu'un bien sortira de ses épreuves. Les stars des magazines changent de forme, changent de partenaires. La glace arctique recule. Un joueur de rugby écossais paralysé propose l'interdiction des mêlées fermées et, chose étonnante, des vers tubicoles tenaces laissent apercevoir un espoir de vie sur d'autres mondes. Qu'ils soient quantiques ou politiques, les états s'effondrent dès qu'on les regarde. L'alpiniste australien Lincoln Hal est cru mort pendant quelque temps. Un blaireau harcèle l'équipe d'un centre sportif dans le Devon. Des souris brillent, il leur pousse des oreilles de farces et attrapes. Des peurs racistes harcèlent la présentation de la World Cup. Les budgets se racornissent et les reality-shows relocalisent leur public cible dans la télévision, et la boucle est bouclée. De nouvelles formes de carbone et de nouvelles échelles de manufacture. Une décharge céleste en orbite autour du monde. La culture populaire, autrefois jetable, laissée dans la rue en vue de recyclage, et l'art se réfugiant dans le pitch. Interrègne interne. Double hélix devenu mouchard. L'intimité de l'écran tactile. Algorithmes du désir. Le besoin à la commande. Des textos pour jargon voyageur. Du neuf, du neuf, chaque seconde plus grande que la précédente. La populace se repose, repue de nouveautés, mais consomme avec encore plus d'enthousiasme, comme pour maîtriser l'avenir qui arrive à toute allure en le dévorant ; pour boire le raz-de-marée. Cut Intérieur nuit.

À plat sur le dos, Mick écoute la pluie cingler la vitre et pense à Diana Spencer. C'est une extension naturelle de ses pensées confuses sur les échecs et la loterie ou le jeu de puces, le phénomène Lady Di étant à lui seul un jeu – ou une boîte de jeux – ayant pris une très mauvaise tournure. Ce dévoilement quasi littéral dans les journaux, un premier aperçu de l'assistante au jardin d'enfants se tenant en chemise mousseline à contre-jour, spectrographie lascive de membres gris et silhouettés pris par un photographe opportuniste à

tous les coups, mais qui jouait qui ? En dépit de ses regards de faon timide par-dessous la frange, une stratégie établie même à ce stade précoce, c'était une descendante du Comte rouge dont le nom était inscrit sur les routes, les domaines et les pubs à même la face du Northampton ouvrier. Des dynasties douteuses avaient été réduites au bouillon dans son sang, depuis les fermiers bêtes de somme du XV^e siècle qui se faisaient eux-mêmes passer pour des parents de la Maison Le Despencer, jusqu'à cinq ou six authentiques bâtards engendrés par les Stuart, autrement dit un canal génétique pour la lignée des Habsbourg, Bourbon, Wittelsbach et Hanovre ; des Sforza et des Medicis. Des chromosomes qu'il vaut mieux laisser tranquilles, et ce avant qu'un bouillon de Churchill n'infuse dans la concoction généalogique déjà corsée de la famille du Northamptonshire. Empoisonneurs, stratèges, rois guerriers et butés.

Né Althorp en 1730 et quelque au sein d'une longue lignée de John, le premier comte Spencer engendra comme il se doit Lady Georgiana, qui plus tard devint duchesse du Devonshire et le charmant sosie de sa descendante. Le cinquième Spencer, né en gros un siècle plus tard, était le fameux Comte rouge si Mick avait bien digéré son histoire locale, un pote de Gladstone qui tirait son surnom de la couleur de sa barbe ostentatoire. En qualité de lord lieutenant envoyé en Irlande, il semble qu'il ait fait de son mieux pour jouer franc-jeu avec les féniens et se soit déclaré en faveur de l'autonomie, ce qui lui valut d'être ostracisé de tous. Toutefois, un peu plus tôt dans les années 1880, il avait fait pendre des gens pour avoir assassiné son secrétaire, un neveu de Gladstone, aussi les nationalistes le détestaient-ils tous. Mick jette un coup d'œil sur sa gauche, à la douce topographie de Cathy sous son carré de couette, et remarque une fois de plus qu'agréer aux Irlandais est chose impossible. Une gêne sourde se fait sentir dans ses hanches et ses épaules – c'est qu'on vieillit tous n'est-ce pas – et il manœuvre pour se mettre sur le flanc bâbord, se lovant contre le dos incurvé de sa femme endormie comme des doigts autour d'une chaufferette. Nouvel angle.

À la fin du siècle, le siècle de Mick, la dérive génétique de la famille Spencer s'est déplacée comme Burnham Wood, à l'insu de tous, se rapprochant toujours plus des centres du pouvoir. Les Spencer-Churchill s'étaient introduits à Downing Street avec Winston puis, peu après, étaient revenus avec la nièce de Winston, Clarissa, en sa qualité d'épouse d'Anthony Eden ; problèmes et conflits du Premier ministre lors de la crise de Suez, mais pas que. Pendant ce temps, en 1924, chez eux à Althorp, le huitième comte Johnny était arrivé, et pourtant la seule image mentale qu'a Mick de l'homme est celle d'un quidam rougeaud et apparemment secoué, présent aux inaugurations officielles, quelqu'un qui marmonne comme un boxeur et qu'on assoit le plus loin possible des micros. Pour être juste, il avait décroché une jolie femme en la personne de la première vicomtesse Althorp, Frances, même si son distributeur à dynastie semblait condamné à ne produire que des bébés sains du sexe faible. Ce fut d'abord Sarah, puis Jane et enfin il eut droit à un

neuvième comte, un autre John, qui mourut en bas âge un an avant la venue d'une troisième et décevante fille, qui fut prénommée après une semaine d'hésitation Diana Frances. Pendant ses sporadiques moments de lucidité, Johnny Spencer commence à considérer son épouse comme coupable, incapable de lui donner un héritier ; Lady Althorp, humiliée, est envoyée à Harley Street afin qu'on détermine quel est exactement son problème, le défaut provenant clairement d'elle. Mick imagine assez facilement combien cela dut mettre à dure épreuve leur mariage, même après l'arrivée du jeune frère de Diana, Champagne Charlie Spencer, à peine deux ans plus tard. Quand la future princesse du peuple n'avait que huit ans, en 1969, ses parents divorcèrent après la liaison de sa mère avec Peter Shand Kydd, qu'elle devait épouser par la suite. Malgré un recul inutile, Mick suppose qu'une partie de la fatale architecture de la vie de la plus jeune des filles Spencer dut être vaguement dessinée par des événements survenus à l'époque, même s'il ne peut s'empêcher de penser qu'en épousant par la suite Raine, la fille de Barbara Cartland, son père avait introduit imprudemment un élément de romance gothique surchauffée, lequel se révélerait au final catastrophique. Attentes dignes d'un conte de fées, sans recourir à toutes les choses liées aux contes de fées : la pomme empoisonnée et la malédiction au berceau, la chaussure de vair pleine de sang. Il se sent mal à l'aise. Contre la forme recroquevillée et brûlante de Cathy, Mick sent sa chair craqueler comme de l'argile recuit. Fuyant sa fournaise, il essaie une fois de plus la position dorsale. Nouvel angle.

Il n'est pas vraiment sûr de la façon dont tout ça s'est passé, la cour, le mariage puis la royauté. Sans doute, Diana a été engagée comme jument reproductrice, comme sa mère, pour produire le nécessaire mâle successeur tout en permettant à son nouveau mari de continuer son long badinage avec sa maîtresse mariée. Le savait-elle en arrivant ou l'a-t-elle appris plus tard ? Mick suppose que ça dépend du degré de connaissance de la vie d'autrui par l'aristocratie, en tant que communauté. Même si elle avait connu le mariage dans un état d'ignorance bienheureuse, elle avait dû découvrir la chose assez tôt. Cette première conférence de presse où tous deux sont debout près d'une porte, le ton distant et ironique qu'il prit pour dire « l'amour, s'il faut lui donner un nom », et on la voyait soudain gênée par cet évident démenti. Mais quel que soit le cours que cela prit, une fois toutes les cartes sur la table, il était clair que la fin de partie serait calamiteuse.

Quand les lignes de faille commencèrent à apparaître, ce fut tout d'abord sous la forme d'une révolte d'écolière, du genre se pointer avec sa copine Sarah Ferguson dans un club branché et fermé en tenue légère, mais le temps que les fins limiers de la presse l'apprennent, on voyait bien qu'elle sortait la grosse artillerie et que sa campagne ne semblait pas comporter la retraite parmi ses options. Ce serait clairement une guerre d'usure jusqu'au bout. L'élément tactique devint, littéralement, plus criant. La photo sur le rameur, visiblement volée mais étonnamment mise en scène. Le très court maillot de

bain sur le bateau de Dodi Al Fayed, causant délibérément une érection des objectifs de longue focale, le jour même où son ancien époux et Camilla Parker-Bowles devaient rencontrer la presse et le public. Elle était sacrément maline, il faut bien le reconnaître. Et puis... et puis... une semaine ou deux avant l'accident sous le pont, avant sa traversée, l'étrange mélange britannique de luxure moite et de mépris narquois qui se frayait un chemin vers un climax virulent ; ils la méprisaient. Ils méprisaient la fille couchant avec un Arabe pour humilier le futur roi, et les patients atteints du sida et les mines antipersonnel finirent par sembler un camouflage peu convaincant pour cette nouvelle Catherine de Médicis, cette nouvelle Catherine Sforza ; une vamp Renaissance à la culotte sans élastique avec une bague à cyanure. La détestaient d'autant plus qu'ils avaient voulu l'aimer, mais elle les avait laissés tomber avec toutes ses escapades et ses problèmes de régime, n'avait pas été la personne qu'ils voulaient, dont ils avaient besoin. Il est si difficile d'aimer quelque chose qui bouge, qui change, quelque chose de vivant. Le souvenir figé dans le marbre est nettement plus fiable. Mick se demande, ses pensées commençant enfin à se brouiller, si c'est ce lourd fardeau d'attentes déçues qui s'était soudain abattu sur elle comme une coulée de boue préhistorique, la fossilisant à jamais en parfaite héroïne-blonde-tragique-hitchcockienne, lui ôtant toute couleur humaine et la figeant dans l'image d'écran noir et blanc au Ritz, le demi-sourire s'éclipsant par la porte à tambour dans l'éternité et dehors le chauffeur Henri Paul est rappelé au dernier moment, s'efforçant peut-être catastrophiquement de compenser ses heures sup en s'enfilant quelques rasades revigorantes de fièvre blanche en lignes. Lumières qui défilent, reflets, éclats. Scintillements obscurs dans la nuit parisienne derrière le miroir. Passage à un torrent kaléidoscopique de plans retrouvés, insert d'images en couleurs haute déf avec des séquences muettes instables.

Les routes de campagne peuvent être mortelles, signale un rapport. Ouverture d'un sanctuaire pour tortues abandonnées dans un parc marin du Dorset. La Russie manœuvre pour contrôler trois pipelines sibériens actuellement aux mains des Occidentaux, et Nur-Pashi Kulayev, le seul preneur d'otages survivant de l'attaque de l'école de Beslan, est décrété coupable de plusieurs crimes, terrorisme, prise d'otages, meurtre, mais évite la peine de mort du fait du moratorium du Kremlin sur les exécutions. Échappées belles et tragédies accidentelles, les permutations actées de la physique newtonienne avec ses percées infinies et ses canonnades anecdotiques ; pop-corn stochastique pour les journaux du lendemain. Dans l'océan Indien à seize îles au sud-sud-est de Yogyakarta sur la côte sud de Java et à plus de six miles sous le fond de la mer, les plaques australiennes et eurasiennes, lutteurs sumos tectoniques, se talquent les paumes et s'étreignent pour leur septième ou huitième affrontement cette année. Il est onze heures moins quatorze à l'heure du méchant méridien.

Elle sent à peine les mains osseuses qui l'aident à se relever, et a brièvement l'impression de s'envoler. Éloignée de l'instant, sous le choc dans une lumière de globe de neige avec chaque partie douloureuse à un kilomètre de distance, elle perçoit de façon lointaine le bruisant murmure de la femme fragile qui la relève sur le seuil éclairé. Elle a l'impression que l'autre parle de saints et se demande calmement si elle est morte, si elle n'a pas vraiment réussi à s'enfuir de la voiture ou du parking après tout. Non loin de là dans la nuit torrentielle, un moteur rugit puis son grognement s'éloigne en haut de la rue loin d'elle, un grognement déçu qui, comme le déluge éclaboussant ou les murmures de sa vieille sauveuse, semble posséder une nouvelle dimension ; une cathédrale d'échos sans précédent qui résonne dans ses oreilles croûtées de sang. Dans cet acouphène céleste, sa sauveuse parle à présent avec une force et une netteté nouvelles qui, elle finit par le comprendre, ne lui sont pas adressées bien que Scarletwell Street soit déserte.

« Suis-le, Freddy. Suis-le jusqu'au bout. »

Il y a un scintillement aveuglant dans la pluie et juste après quelque chose qui est le contraire du vent, une rafale hurlante qui est comme aspirée loin d'elles dans la nuit des Boroughs en une fuite indécente, comme en retard à un rendez-vous.

Derek transpire et dérape et peste et n'arrive pas à sortir. Le quartier est un labyrinthe et il est comme un taureau devant un portillon, son courage assisté chimiquement se consumant avec la gomme pour laisser un résidu noir de panique âcre. Sorti du garage avec cette chose horriblement proliférante à ses trousses, il vire à droite et s'engage dans Lower Bath Street, mais il ne connaît pas l'endroit et à mi-chemin il y a des bornes de béton qui bloquent la rue, les dents émoussées et saillantes du quartier, et le virage à gauche obligatoire devant un pub désolé, le Shoemakers, le conduit une fois de plus dans Scarletwell Street. Eh merde, merde, merde ! À droite, encore à droite et une plaque rouillée fixée au mur l'informe qu'il est dans Upper Cross Street avec ces hideuses tours d'habitation qui se dressent au-dessus de lui comme des portiers ovipares. Au bout, qu'est-il censé faire ? Il ne peut pas se rendre en haut comme il le veut, il distingue d'autres bornes au loin, mais quand il regarde en bas de la rue sur sa droite il s'aperçoit que ses hallucinations ne l'ont pas quitté ; au coin il y a – il n'arrive même pas à trouver les mots – une monstrueuse roue de brouillard qui roule dans la marge de son œil mais s'il la regarde de front, elle a disparu. Il se rue dans Bath Street, s'efforçant de ne pas voir la grosse roue fantôme, puis presque aussitôt tourne à gauche dans Little Cross Street. Mais c'est quoi toutes ces Cross Street ? Pourquoi toutes ces crois ? Emportée dans le dédale obscur, l'Escort noire franchit le rond-point en ligne droite et s'engage dans Chalk Lane. Puis il tourne à gauche pour contourner la drôle de chapelle avec la porte à mi-hauteur dans le mur et se retrouve dans St. Mary's Street, avec au bout les lumières de Horsemarket en joyeuse conflagration, l'issue éclairée de ce labyrinthe hanté. Il a réussi. Il

en est sorti. Il s'en est sorti. Il roule vers le brasier des feux arrière.

C'est en noir et blanc aux yeux de Freddy, ça grésille en une pâle fusée au-dessus du terrain de jeux de l'école, traverse des machines immobiles et des bancs vides à l'usine et fend Spring Lane.

« Suis-le, Freddy. Suis-le jusqu'au bout », c'est ce que lui a demandé de faire Audrey Vernall. Les ordres sont les ordres. La voie hiérarchique est simple et directe : bâtisseurs, démons, saints, Vernall, matrones, et enfin les vagabonds. Chacun a son boulot, et là, ça concerne Freddy. Dentelé d'une cinquantaine de répliques du même vieux manteau et dirigeant une vaste flotte de chapeaux, il glisse dans le centre d'affaires déserté qui fut autrefois Cleaver's Glass et avant ça Compton Street, se fiant à son instinct de vagabond pour trouver le coin nord-est du quartier, la poche crabe près du pinacle de Grafton Street. C'est là que se passera ce qui doit se passer, il le sait dans l'eau de son souvenir, dans ses os absents. C'est là qu'ils immolaient les enchanteresses et les hérétiques. C'est là qu'ils empalaient les têtes, comme des additions réglées. Sinistre éventail de cartes à jouer, de trèfles et de piques violents, le mille-pattes de son moi se déverse dans ce qui reste de Lower Harding Street et file à une vitesse agaçante dans le blanc des mots croisés monolithiques que sont les cours vides et les fenêtres en feu. St. Stephen's House, St. Barnabas, des immeubles aux paliers légers, plusieurs douzaines de portes et un toit qui se dresse là où des rues entières sinuaient autrefois mais qui se font encore appeler des maisons, des tours canonisées par une litanie défranchisée, un zeste de sainteté nominale pour masquer l'odeur d'urine. Souillant la stupeur télévisuelle dans les appartements de rez-de-chaussée par des pensées furieuses et soudaines sur l'homicide, la cavalcade sépia qu'est Freddy Allen enfume les vendredis soir des habitants en répandant un nuage d'argument infondé, de conversation périmée et de DVD figé dans son sillage rageur.

À onze heures moins sept Mick tente un furtif repli sur le flanc droit, dans une position qui semble soporifique, en pensant à cette dernière nuit d'août, neuf ans plus tôt. La Mercedes noire hurle dans ses niveaux de sérotonine et file dans la rue Cambon vers son rendez-vous ; il est minuit passé de vingt-trois minutes. À l'arrière, pas de ceintures attachées : ils sont jeunes, pleins d'hormones, ignorent que l'alcool et les anxiolytiques de leur chauffeur sont contre-indiqués. Frôlant les cent à l'heure, le véhicule s'engage dans le Cours La Reine le long de la berge du fleuve, sous le tunnel du Pont de l'Alma.

Et même sur sa ceinture de feu sismologique, Java frissonne. À Galur, les reliquaires commencent à cliqueter, de petites percussions délicates, prélude au cataclysme. Presque sept mille personnes sont réveillées par le bruit avec pour la dernière fois une expression légèrement intriguée sur le visage, et les oiseaux ne savent pas dans quel sens voler, juste avant l'aube. Par 7,962° sud

et 110,458° est, un des deux combattants diastrophiques cède un ou deux centimètres, et cinq millions d'âmes encloses dans un cercle de sumo de quatre-vingt-dix kilomètres se mettent spontanément à prier.

Suspendue dans l'aura du pire évité, elle se retrouve dans la cuisine de la femme aux cheveux à l'éclat de magnésium. Un mouchoir en flanelle d'une chaleur bienvenue essuie le sang bordeaux coagulé sur son œil fermé, pressé par intermittence dans un bol en émail avec des nuages roses fugaces se diffusant dans l'eau chaude. Un thé parfaitement sucré infuse à côté d'elle sur une nappe joliment usée, et la voix aux accents anciens continue à lui parler des saints, des angles et de l'impossibilité de la mort.

Il survole Horsemarket et le Mayorhold jusqu'à Broad Street, des horreurs disparaissant derrière lui, tête la première, sous la douche dorée des lumières. Il bourdonne d'adrénaline et de soulagement devant le Gala Casino sur sa gauche ; continue de rire dans l'euphorie du moment. Juste avant Regent Square, sans ralentir, il vire sèchement dans Grafton Street.

Dans le clair-obscur carrelé, Freddy traverse des lieux déserts, suivi par une banderole de visages au-dessus de Cromwell Street et Fitzroy Terrace, traversant les murs de brique et s'engageant dans la circulation. Ce n'est qu'à la lueur des phares qu'il se rend compte qu'il a cessé de pleuvoir.

Mick ne sait plus trop où sont ses membres. Dans son esprit hésitant, une limo hypnagogique disparaît dans la gueule d'un tunnel, se déportant brusquement sur la voie de gauche alors qu'Henri Paul perd le contrôle.

Approchant les 6,2 sur l'échelle de Richter le séisme se déploie jusqu'à Java.

Son œil enfin dessillé, elle voit la pendule dans la cuisine de la femme : onze heures moins six.

Quelque chose d'horrible se carapate dans Grafton Street devant lui. Il hurle dans le virage.

Dans la perspective monochrome de Freddy, l'Escort noire mord sur le trottoir presque sans bruit.

Mick imagine la Mercedes alors qu'elle percute le treizième pilier sous le pont de l'Alma.

Des maisons tombent, plus de cent mille, et un million et demi de sans-abri titubent dans les rues rasées, vêtus d'habits de nuit sanglants, le regard vide, en criant des noms.

Dans son bol d'émail, l'eau est maintenant carmin, ainsi qu'elle s'en rend compte, des cercles concentriques qui se dilatent depuis l'épicentre. La vieille femme a appelé l'ambulance et la police ; elle demande si elle doit contacter d'autres personnes, et d'une voix qu'elle ne reconnaît pas la fille récite le numéro de sa mère.

Le véhicule monte sur le trottoir et fonce sur le lampadaire dans une série de saccades enguirlandées. Dez percute la colonne de direction, son sternum explose dans un geyser de craie, son cœur et ses poumons broyés en une pulpe indifférenciée. Sa tête traverse le pare-brise, et pendant un instant il croit qu'il s'en est sorti par miracle jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est maintenant sourd et daltonien.

Freddy s'avance tranquillement vers le lieu de l'accident, sans se presser, ses yeux vont du corps du conducteur qui gît à moitié sur le capot froissé au double qui se tient sur la chaussée jonchée de verre. Il fixe les taches de sang noir qui trempent sa chemise, sans comprendre. Quelqu'un d'autre est tapi au bout de Fitzroy Terrace, et observe la scène, quelqu'un que Freddy prend au début pour un simple passant jusqu'à ce qu'il remarque les yeux vairons.

« Je crois qu'un verre lui ferait pas de mal », dit Sam O'Day, plein de compassion.

Sur ses paupières qui tressautent, Mick visionne un montage, qui commence par le véhicule voilé et immobile contre le mur du tunnel, presque aussitôt perdu dans un fondu de flashes grouillant qui se transforme en clichés mettant en valeur les événements de la séquence suivante... une semaine seulement s'est-elle vraiment écoulée ? Kensington Palace croulant sous les fleurs et la cellophane, la hâte du Parti travailliste à tisser le linceul, les rédacteurs des journaux exigeant une réponse de ceux qu'ils ont contribué à endeuiller, l'activité en avance rapide se concluant par un plan fixe de Westminster Abbey, silencieuse dans la lumière terne de septembre.

Alors que le soleil commence à se lever, des milliers de gens obstruent la route Solo-Yogya, craignant une reprise du tsunami et fuyant dans les terres, en laissant les maisons détruites aux pillers opportunistes qui, dans les quartiers situés au-dessus du niveau de la mer, répandent des récits d'un imminent raz-de-marée qui n'arrive jamais. Presque six mille morts, six fois autant de blessés et le long de la marge grouillante de l'autoroute à Prambanan un temple hindou en ruines vomit ses pinacles incrustés d'or dans la poussière, des divinités fêlées deviennent des obstacles inamovibles pour la vague de réfugiés qui s'écoule en courant sinueux, et ils sont si nombreux en pyjama qu'on dirait un effrayant rêve collectif.

Comme si le temps ne s'écoulait pas vraiment, elle reste immobile à côté de la table tandis que des tourbillons verts d'ambulanciers et une flambée jaune fluo de policiers la font tourner dans une palette criarde d'inquiétude, des torsions vives de couleur joliment incrustées dans le grand marbre de verre du moment. Audrey – c'est le nom de la femme – Audrey explique à l'inspecteur dépêché sur les lieux qu'elle est une ancienne patiente de St. Crispin's Hospital, relogée dans cette maison lors de l'initiative « soins à domicile ». Marla n'écoute pas vraiment ; elle n'est plus vraiment Marla. La perspective tranquille depuis laquelle elle a assisté à son épreuve sur la banquette arrière n'a pas disparu avec la menace de la destruction imminente, et elle est désormais quelqu'un de considérablement plus âgé. Ici dans l'immensité de la minuscule cuisine, les objets baignent dans des nuances de vitraux : l'étiquette turquoise sur la conserve de haricots, ses avant-bras meurtris de taches bordeaux rappelant la couleur de fauteuils de cinéma, et les chaussons d'Audrey, roses comme des flamants saupoudrés de sucre glace. Chaque détail, chaque bruit, chaque pensée qui traverse son esprit est rehaussé du sang et de l'or glorieux du feu martyr. Elle entend sa propre voix répondre aux questions de la femme policière et sa voix est forte, elle n'est pas faible. Elle n'est pas laide.

« Non, il était potelé, avec des joues roses et des cheveux noirs grisonnant aux tempes. Je n'ai pas vu ses yeux. »

Et tout ce temps une partie d'elle est encore dans l'Escort qui tressaute ; encore là sur le seuil en train de lever les yeux vers Audrey et ses cheveux aux filaments en feu, Audrey qui prononce ce nom étrange venu d'un poème de J. K. Stephen, comme si elle pensait que la fille le connaissait. Un roulement confus de syllabes ou un éternuement compliqué, un nom que personne n'a jamais porté et qui gît là, vide, attendant qu'on l'endosse : Kaphoozelum. Nouveau point de vue, retour au noir et blanc.

La chaussée humide luit dans un silence abrupt de théâtre, comme si un drame allait commencer. Le coffre s'est ouvert sous l'effet du choc – merde, que va-t-il dire à Irene, dire aux assureurs – et les jeux de plage des enfants sont éparpillés sur la route, pâles et gris comme des crabes crus. Exaspéré et confus, il essaie de shooter dans un brassard crevé sur le trottoir, mais soit il voit double et le rate soit son pied le traverse comme s'il n'était pas là. Étant donné son probable choc, il opte pour la première hypothèse, même s'il lui faut encore régler le problème du corps désarticulé qui gît en travers du pare-brise éclaté. A-t-il heurté quelqu'un ? Oh, il est dans la merde, là, mais comment a-t-il fait pour traverser l'écran les pieds en premier, ce n'est pas possible ; il aperçoit finalement la ruine incrustée de verre qu'est le visage mais n'arrive pas tout de suite à le situer. C'est alors qu'il remarque les deux types qui l'observent un peu plus bas dans la rue, tous deux portant des chapeaux, ce qui n'est pas quelque chose qu'on voit souvent ces temps-ci. Le

plus proche des deux se dirige vers lui, lui demande s'il n'a pas envie de s'en jeter un et Derek dit oui sans réfléchir, ravi de tomber sur une personne susceptible de lui expliquer ce qui s'est passé. Le vieux clodo lui dit qu'il y a un pub pas loin, le Jolly quelque chose, où il pourra trouver ses repères maintenant que son GPS est mort. Ils remontent tous deux vers Regent's Square et, en fait, tout pourrait aller bien ainsi. Se rappelant le compagnon du vagabond, il demande : « Et ton pote ? » Tous deux s'arrêtent et se retournent. L'autre type – il a un œil comme s'il avait la cataracte – sourit et soulève son chapeau, et Derek comprend alors exactement où il est. Il se met à pleurer. Le vagabond près de lui le prend sans rien dire par le bras et l'entraîne, sans rencontrer de résistance, dans la nuit de suie et d'argent du vendredi. Nouveau point de vue.

En ce qui concerne Freddy, une fois qu'il a escorté la nouvelle recrue pleurnicharde dans les allées daguerréotypes jusqu'au Jolly Smokers, sa mission est finie, ses devoirs et responsabilités accomplis. Bizarrement, dans le pub fantôme, il y a deux hommes en bois qui semblent surgis de nulle part, l'un d'eux en chapeau vers le haut dans le parquet bouffé aux vers alors que l'autre, plus corpulent mais également nu, se trouve à côté du comptoir avec des larmes vernissées qui roulent sur ses joues crevassées et les initiales de Mary Jane gravées dans son bras. Tandis que Freddy s'excuse et s'éclipse par la porte du fond, il regarde autour de lui et voit Tommy l'Écorcheur de chats qui présente le nouvel arrivant éperdu au gros mannequin, les fragments d'un sourire brutal glissant sur sa physionomie chahutée. Pas besoin d'en voir davantage ; pas besoin de savoir la nature exacte de la justice qui est rendue au-dessus des rues. Il se fond dans l'obscurité tachée de sodium en haut de Tower Street, où au-dessus d'un manteau nuageux en rapide désintégration brillent des étoiles qui ont le même éclat pour les vivants et les morts. Il considère les choses différemment à présent, à commencer par lui-même. Certaines taches ont disparu de son écusson, des taches évaporées de son cahier. Quand il a fallu agir, il a su quoi faire. Il s'est montré meilleur qu'il ne croyait l'être, meilleur que celui qui s'était résigné à une éternité délavée, se sentant trop coupable pour émigrer dans l'En-haut. Il a remboursé le quartier pour toutes ses pintes de lait, ses miches de pain, ses seuils floués. À sa grande surprise, il s'aperçoit que ses chaussures usées l'entraînent au bout de Scarletwell Street jusqu'à la maison de son amie, la maison d'Audrey en bas de la rue avec sa porte dérobée, et sa Volée de Jacob. Il se dépêche maintenant, passe devant les terrains de jeux déserts. Il croit se rappeler le jaune, croit se rappeler le vert. Cut intérieur nuit.

Son souffle si régulier qu'il l'a oublié, Mick vacille au seuil du rêve, au seuil de cet après-midi de septembre neuf ans plus tôt, qui repasse dans le cinéma de sa boîte crânienne. Avec Cathy et les garçons, ils avaient regardé la télévision, et tout avait paru mis en scène et étrange, plus un spectacle du

Royal Variety qu'un enterrement à l'ère de la Cool Britannia. Ayant besoin de quelque chose à trois dimensions et de plus authentique que ce qu'un écran pouvait offrir, ils étaient tous montés dans la voiture et Cathy avait roulé jusqu'à Weedon Road, d'où ils pourraient voir passer le cortège qui se rendait à Althorp. Des tas de gens étaient réunis sur le bord de route, calmes comme des fantômes, sans trop savoir pourquoi ils étaient venus, pressentant seulement qu'une chose ancienne allait se produire de nouveau et que leur présence était requise. Il n'est plus allongé dans son lit mais aide Cathy à faire avancer Jack et Joe entre les spectateurs, des somnambules aux langues réduites au silence par la mythologie. Trouvant un endroit dégagé sur l'herbe rare à côté du trottoir il lui semble que ce sont les mêmes personnes qui ont ôté leur chapeau devant Boadicée, Éléonore de Castille, Mary, reine d'Écosse et toutes les reines mortes dont il n'a pas le souvenir. Un moteur gronde au loin, bruyant parce qu'isolé ; même les oiseaux se taisent un instant. Le cortège passe devant eux tel un bateau, des vagues imaginaires ondulant l'asphalte, des couronnes de fleurs comme des bouées sur le capot, à destination de sa tombe sur l'île. Ayant assisté au retour de Diana chez elle, la foule et la vision commencent à se fracturer toutes deux comme une faïence commémorative, se fondre dans la foule présente à l'exposition d'Alma qui se tiendra demain matin. Lâchant complètement prise, Mick sombre dans une autre de ses vingt-cinq mille nuits. Fondu au noir.

POSTLUDE

Les joues éclaboussées de lumière, les Spring Boroughs se prélassaient dans une de leurs plus belles matinées, sans trop ressentir la gueule de bois. Le samedi saupoudrait les balcons délabrés d'un optimisme prudent, et chacun profitait de ce répit, même ceux qui n'allaient ni à l'école ni au travail. Mai infusait dans les bas-côtés miteux. Le vieux mur de pierre de Chalk Lane qui ceignait l'ancien cimetière des pauvres était une débauche de coquelicots, alors qu'un peu plus haut dans la rue, une vente de charité formait un caillot sur la pente de la garderie. Le quartier se pomponnait ; rien de renversant, mais, vu sous le bon angle, joli comme tout.

Descendant la colline dégarnie depuis Castle Hill, Mick Warren dégouлина comme une perle nacrée pour se fondre dans le pigment humain assemblé devant la porte de la garderie, rapidement entouré par le tourbillon turquoise de sa sœur et l'éclaboussure largement neutre de leurs amis. Inquiétant Mick par un baiser inhabituel qui laissa sa joue droite partiellement obscurcie par une marque humide et écarlate de clown, Alma l'entraîna sur le seuil et le fustigea en ouvrant la porte fermée à clé.

« Non mais sérieux, Warry, merci de n'avoir que vingt minutes de retard. Il doit y avoir des tas d'expositions centrées entièrement sur tes problèmes mentaux, alors je trouve hyper cool de ta part de venir à celle-ci. Je suis vraiment touchée. Tu es presque comme un frère pour moi. »

Mick sourit. L'adolescent pieds nus et tout chamboulé de Crispin Street qu'il avait croisé un peu plus tôt s'effaçait déjà de sa mémoire poreuse.

« T'inquiète, Warry. Je suis là maintenant. Je sais que je suis comme une superstition pour toi, hein ? Je suis ton talisman. Pourquoi n'avoir tout simplement pas commencé sans moi ? »

Alma retroussa sa lèvre inférieure, comme si elle enroulait un tapis rouge dont on n'a plus besoin.

« Parce que eh merde. C'est pas la bonne clé. Tu veux bien aller te promener parmi ces... » Alma désigna plus ou moins Ben Perrit. « ... ces intellos expophages jusqu'à ce que je règle ce problème ? Veille à ce que personne ne déclenche une bagarre ou ne fauche rien. »

Pivotant tant bien que mal sur le seuil, il survola du regard la foule on ne peut plus conviviale qui semblait néanmoins contenir un désordre inné. Une bagarre, quoiqu'improbable, n'était pas tout à fait à exclure, mais il n'y avait

en revanche rien d'intéressant à faucher. Personne parmi les personnes présentes ne semblait enclin au larcin, sauf peut-être les deux vieilles dames qui devaient sans doute accompagner la mère de Bert Regan. Elles se tenaient à l'écart des autres et paraissaient échanger des souvenirs du quartier, l'une d'elles désignait quelque chose du côté de Mary's Street alors que son amie souriait en opinant vigoureusement. La lueur de malice dans leurs yeux plissés par de nombreuses pattes d'oie faisait regretter les monstrueuses matrones d'antan des Boroughs, et pendant un bref instant Mick songea à sa tante avec un pincement au cœur. Sa lignée était quasiment dépeuplée à l'exception de sa sœur et lui, même s'il ne considérait pas sa sœur comme très représentative de ladite lignée.

Sur un fond stratifié où des immeubles décrépits des années 1960 masquaient des dépôts ferroviaires et de lointains espaces verts en contrebas, Dave Daniels affichait un sourire perplexe, en pleine conversation avec le petit ami volubile de Rome Thompson. Mrs. Regan expliquait à Ben Perrit qu'il n'était qu'un pauvre crétin, un diagnostic perspicace fondé sur une fréquentation de moins de cinq minutes. Des merles rasaient des plaques tombales ayant refait surface sur le parking de Chalk Lane, et Mick trouva que tous les week-ends précédents semblaient s'attarder dans l'endroit, avec leur ambiance printanière de cours de pub pavées, l'excitation facile imbibant le présent effiloché telle une marinade relevée. La lumière en cet instant précis, en ce jour particulier du mois, tombait exactement de la même façon sur Doddridge Church depuis son édification. Certaines ombres étaient vieilles de plusieurs siècles, ayant déposé leur voile spécifique sur des hommes insuffisamment déprimés et des fiancées hésitantes, des swedenborgiens et des roués repentis. Il avait entendu parler de lois protégeant quelque chose qu'on appelait « anciennes lumières », mais il n'arrivait pas vraiment à imaginer un groupe de pression luttant pour conserver l'ancienne obscurité, sauf éventuellement des dépressifs auxquels on ne prêtait pas attention, des goths et des satanistes. Derrière lui, Alma avait fini par comprendre que c'était en fait sa clé qui était dans le mauvais sens, plutôt que la serrure, la garderie ou le reste de l'Angleterre, et elle déclara en gros que l'exposition était à présent ouverte :

« Bon, vous pouvez entrer. Si quelqu'un a des critiques constructives qu'il souhaite faire partager, je me ferai un plaisir de l'éclairer sur sa façon merdique de s'habiller ou sur l'éducation foireuse qu'il a donnée à ses gosses. Rappelez-vous que vous n'êtes ici que pour vous ébahir. Si vous renversez votre verre, ça sera à vos frais. À part ça, amusez-vous bien dans les limites du raisonnable. »

Et tandis qu'Alma et lui donnaient l'exemple, ils entrèrent tous en ricanant et se chamaillant.

La première impression de Mick fut que la décision de présenter trois douzaines d'œuvres dans un espace aussi ridiculement petit avait été déterminée par une vue déficiente, l'influence du haschisch ou alors la célèbre

absence de sens de l'organisation des femmes en matière d'arrangement spatial : cette tendance à imaginer que les pénis étaient beaucoup plus petits qu'en réalité. Son impression suivante, une fois assagi son sentiment initial de profond chaos optique, fut que ce souk ahurissant d'idées et d'images, ces explosions confinées de nuances et de monochromes présentes sur chaque surface verticale visible pouvaient fort bien être volontaires, une stratégie pour maltraiter le public et le plonger dans un état d'esprit différent et potentiellement plus précaire, à supposer qu'il puisse exister une personne autre qu'un savant fou pour désirer une telle chose. Cette vague intuition fugace fut aussitôt interrompue par une troisième impression, commune à tous les invités, à savoir celle causée par une énorme installation à trois dimensions, posée sur la table au centre de l'espace déjà étrié.

Alma s'étant déjà adroitement éclipsée loin de cet obstacle, Mick et les autres visiteurs qui piétinaient encore sur le seuil de la garderie vinrent quasiment s'échouer contre un coin du tréteau en une houle hagarde de détritiques animal. Dean, le petit ami de Roman Thompson, lâcha un « oh putain » sur un ton presque révérencieux, Ben Peritt ricana et la mère de Bert Regan dit « ben ça alors ». Mick lui-même garda un silence hébété, incapable de dire si les processus obsessionnels impliqués dans la conception de l'œuvre en question déclenchaient son admiration ou son inquiétude.

Il s'agissait d'une maquette incroyablement détaillée du vieux quartier disparu, tel qu'il n'avait certainement jamais été, fabriquée à l'aide de papier mâché délicatement teinté à la main, et dont l'exécution avait pris plusieurs mois. D'une surface d'un peu plus d'un mètre carré, ses plus grands bâtiments n'excédant pas quelques centimètres, le diorama conçu par sa sœur juxtaposait les traits les plus remarquables des Boroughs, sans aucun souci chronologique. L'émeraude mouchetée du terrain de jeux de Spring Lane ménageait une place au pub le Friendly Arms en haut de Scarletwell Street, un établissement qu'avait remplacé la vaste pelouse. St. Peter's House coexistait dans Bath Street avec la cheminée de dix-sept centimètres d'un Destructeur démoli dans les années 1930 pour permettre la construction des immeubles. Un pont suspendu datant de Cromwell enjambait la rivière ridée de vagues, près de ce qui ressemblait à une gare des années 1940 au vu des minuscules pubs pour Guinness. Des troupeaux de brebis entouraient des Smart garées dans Sheep Street, de la merde maculant les toisons de papier déchirées.

Vue d'en haut, l'esplanade des Greyfriars était sillonnée de cordes à linge où séchaient apparemment des draps en papier à rouler. Cette perspective omnisciente rappelait trop les songeries féeriques nées de sa nuit d'insomnie. S'extirpant maladroitement de la foule amassée autour de la limite ouest du nano-bidonville, il longea en s'excusant St. Andrew's Road et se dirigea vers Crane Hill au coin de la table. En passant devant sa propre rue rétrécie, il remarqua, non sans satisfaction, que le cygne ornemental de sa mamie figurait à la fenêtre du numéro dix-sept. Malgré la surprise, il eut l'impression un bref instant d'avoir déjà vu leur ancienne maison depuis cette perspective élevée et

inhabituelle, même s'il était incapable de se rappeler quand. Tournant au coin de Grafton Street le long du bord nord, il refit le chemin parcouru dans son enfance par le camion jusqu'à l'hôpital, mais cette fois sous la forme d'un géant pataugeant jusqu'à la taille à l'endroit où aurait dû se trouver Semilong. Alma l'attendait devant le bord est, dominant la petite église ronde de St. Sepulchre en le regardant telle une monstrueuse idole des Templiers, laquelle, si les souvenirs de Mick étaient bons, avait l'allure d'un bouc doté de seins.

« Tu n'es pas obligé de dire quelque chose. Tu es juste fier d'être lié à moi par le sang, Warry, je le vois bien. Tu as vu le cygne de mémé en vitrine, dans St. Andrew's Road ? Je l'ai peint avec un pinceau triple zéro, un truc qui existe à peine. Pour être tout à fait franche, parfois, quand je pense à moi, je m'évanouis presque.

– Warry, c'est ce que font presque tous les gens quand ils pensent à toi. Nous ne sommes pas de pierre. Bon, quel matériau as-tu utilisé pour ça, alors ? Pas du crottin de morse, je suppose ? »

Des fientes de pigeon d'une extrême délicatesse formaient une croûte sur le pourtour d'un Destructeur à échelle réduite. Debout devant le coin sud-est de la table, Roman Thompson et Bert Regan souriaient en regardant l'angle formé par Chalk Lane et Black Lion Hill, où une étrange tourelle avait été écrasée comme un chapeau de sorcière par le magasin de journaux de Harry Roserdale et le vieux Gordon Commercial, l'hôtel. Rien que la vision du lettrage sur les réclames et les panneaux suffisait à vous briser le cœur et à vous brouiller le regard.

« Nan. Tout est en papier Rizla. J'en ai mâché quatre cents paquets que j'ai recrachés. C'est probablement plus solide que ce avec quoi ils ont construit le quartier est. »

Mick observa les toits d'ardoise, les parterres de fleurs pointillistes de St. Peter's Church.

« Ouais. Ouais, t'as raison. Mais il y a des chances aussi pour que t'aies chopé une gingivite. »

À dire vrai, Mick faisait un énorme effort pour ne pas laisser voir à quel point il était impressionné. C'était comme si sa sœur avait prélevé une branche de rue puis s'en était occupée patiemment pour créer un quartier bonsaï, ayant conservé ses défunts traits. Où qu'il regarde, il découvrait de nouveaux détails. La courbe ascendante de Cooper Street, désormais disparue, titillait un muscle mnésique, le souvenir d'une escapade derrière les portes rose pâle du transporteur routier Fred Bosworth, avec au sommet de la montée en papier mâché une pénible reconstruction de St. Andrew's Church si parfaite dans ses détails gothiques que la démolition du bâtiment en 1960 semblait platement impossible, pas seulement incroyable. En se penchant comme une des grues perpétuelles de la zone en cours d'assainissement au-dessus de Sheep Street, Broad Street et des cours lilliputiennes de St. Andrew's Street, Mick devina la minuscule vitrine du barbier de son enfance, Albert Badger. Pourquoi l'avait-on toujours appelé

Bill ? Peinte sur la vitre en papier mâché dans un rose fluo, la vision d'une pub pour Durex l'encouragea obscurément. Trois numéros plus loin se trouvait la Vulcan Polish & Stain Company, pas plus grande qu'une petite brique de Lego et quasi inexistante dans le souvenir de Mick avant cet instant. Un réseau de marelles pour fourmis, tracé à la craie de couleur, défigurait gentiment la pente disparue de Bullhead Lane, et de microscopiques bouteilles de lait posées à côté de miches de pain terre de Sienne ornaient les perrons de Freeschool Street. Son attention retenue par les gouttières fines comme des cheveux, par les spectres huileux vibrant dans chaque flaque, il se dit qu'on pouvait devenir fou à force de regarder ce truc, sans parler de le construire. À côté de lui, le front d'Alma était pensivement plissé.

« Tu ne trouves pas qu'il manque un élément ? Comme si je faisais tout mon possible pour dissimuler le fait que je ne dis pas grand-chose, un peu comme quand je recouvrais toutes les couvertures illustrées avec mon laborieux pointillisme quand j'ai commencé ? Tu me le dirais, n'est-ce pas, si tout cet exercice se bornait à une nostalgie ridiculement grandiose ? »

Mick regarda sa sœur avec perplexité, troublé moins par cette inhabituelle crise de foi que par la franchise dont témoignait sa question.

« Non, bien sûr que je ne te le dirais pas, Warry. Personne ne te le dirait. Nous n'osons rien dire de peur que tu nous imposes une discussion sur des choses que nous ne comprenons pas. Je crois qu'on peut dire que tu n'entendras aucune critique sincère venant des gens ici présents, vu ta putain de susceptibilité. »

Elle plissa les cratères explosés de ses yeux cernés de suie en réfléchissant à ça, ses cheveux en broussaille penchés d'un côté, son regard fixe posé sur son frère pendant de longues secondes inquiétantes avant d'aventurer une réponse, le surprenant en posant une main affectueuse sur son épaule gauche.

« Bien vu, Warry, et joliment exprimé. »

Elle retira sa main, mais il avait eu le temps d'imaginer qu'elle pourrait le neutraliser en pinçant un de ses nerfs comme dans *Star Trek*. Mick, bien sûr, savait que ce n'était pas possible, mais Alma le savait-elle ? D'autres gens arrivaient maintenant, des retardataires qui passaient une tête intrépide par la porte de la garderie à l'autre bout de la méticuleuse maquette. Il reconnut l'ami acteur de sa sœur, Bob Goodman, même si c'était aussi difficile à faire que de reconnaître la statue de la Liberté. Mick arrivait au moins à faire la différence entre ces deux monuments, la statue de la Liberté ne portant jamais de blouson de cuir, de béret noir et n'arborant pas une expression perpétuelle de profond ressentiment et de méfiance. Plus réjouissant, derrière le comédien au comportement sinistre, Mick remarqua la copine d'Alma, l'artiste au look de transatlantique coulé, Melinda Gebbie, une personne avec laquelle il pourrait avoir une conversation divertissante si jamais le vernissage s'essoufflait. En outre, étant donné que sa sœur aînée avait confié en secret que la jolie Californienne était nettement meilleure peintre qu'elle, Mick sentait qu'il pouvait s'abriter derrière ses déclarations et opinions si Alma

escomptait lui flanquer une raclée artistique. Melinda était accompagnée par une femme qu'il avait déjà rencontrée au moins une fois, Lucy Lisowiec, une muraliste extra-muros qui travaillait également dans les Boroughs et qui, s'il se rappelait bien ce que lui avait dit Alma, l'avait aidée à privatiser la garderie pour l'après-midi. Les femmes riaient et discutaient, en se tenant par le bras, la plus jeune des deux tellement ahurie par les murs recouverts de tableaux que ses paupières semblaient insuffisantes pour contenir ses yeux. De nouveaux venus s'écoulaient par la porte ouverte derrière eux, certains qu'il pensait connaître et d'autres non. Alma, à ses côtés, soupirait, en gambergeant toujours sur son quartier reconstitué.

« Je vois bien que je vais devoir arriver à mes propres conclusions quant à ce qui manque à cette installation, plutôt que de m'en remettre à tes précieuses intuitions. Écoute, je crois que Roman Thompson a quelque chose à me dire, alors je ferais mieux d'aller causer avec lui. Si t'as l'intention de regarder les autres tableaux, commence à droite de la porte puis fais le tour de la salle. Oh et j'espère que tu as un briquet sur toi. J'ai laissé le mien à la maison, donc, si jamais je sors fumer, je devrai te l'emprunter. »

Mick acquiesça, lui fit un petit signe, frappé par la présence d'un « si » dans sa dernière phrase, comme si Alma sortant dehors pour fumer était une vague éventualité plutôt qu'une certitude absolue, comme ils le savaient très bien tous deux. La galerie improvisée commençait à se remplir, la cohue embarquée dans des valse-hésitations entre les murs et le bord de la table, et il se rappela l'époque où cet endroit était l'école de danse de Denise Pitt-Draffen, avec des petits Nijinski s'égaillant sur ses planches. Quiconque enseignerait à des enfants à danser le Gay Gordons aujourd'hui, se dit-il, serait montré du doigt. Il décida qu'il était temps de faire un tour même purement courtois de l'exposition s'il voulait s'en aller avant la tombée du jour et jeta un dernier coup d'œil émerveillé au quartier en papier à rouler – un étang peint en argent métallique entre les cours de la tannerie le long de Monk's Pond Street ; des étourneaux gros comme des graines à peine distincts sur les toits de tuiles de l'école – et négocia un laborieux parcours entre la foule des visiteurs, se dirigeant vers le point de départ que lui avait conseillé Alma, juste derrière la porte maintenue ouverte de la garderie. C'était une grande toile, suspendue ou plutôt disposée de façon à masquer en partie la fenêtre adjacente. N'ayant encore jamais été dans une galerie, Mick ne savait pas vraiment à quoi était censée ressembler une expo, mais cela dit il était presque sûr que ce n'était pas censé ressembler à ça. L'étouffante cohue d'images dans la garderie ne paraissait pas organisée, et on avait plutôt l'impression que quelqu'un avait fait exploser un prof de beaux-arts dans un lieu confiné. Agacé, Mick reporta son attention sur le rectangle obstruant la lumière, désigné comme point d'entrée de cette fantaisie.

Fixée au cadre de la fenêtre juste au-dessus du tableau avec du mastic adhésif bleu, une note au bic révélait le titre du tableau, *Work in progress*, assorti d'une flèche assez superfétatoire dirigée vers le bas, comme si on

s'adressait à une assemblée de dindes. L'impression de négligence que générait le mot griffonné se ressentait, de l'avis de Mick, également dans l'œuvre d'art auquel il était associé. Le tableau en question n'était visiblement pas terminé, comme si Alma avait cessé de s'y intéresser une fois parvenue aux deux tiers. Ce qui était dommage, vu que la partie qu'elle avait pris la peine de finir, une zone magnifiquement ornée en haut au centre, était en fait excellente. À en juger par le dessin préparatoire exécuté au Conté, une sorte de méduse sépia étirée, la scène prévue était un intérieur en bois brut vu par un adulte accroupi ou peut-être un enfant. Le spectateur levait les yeux depuis cette perspective désarmante pour contempler un imposant quatuor d'hommes aux épaules larges, avec le physique et les mains parcheminées de laboureurs, mais portant des sortes de robes de baptême trop grandes, si blanches qu'on avait l'impression qu'elles scintillaient. Les quatre personnages se tenaient devant ce qui devait être un chevalet de menuisier, les étendues virginales de leurs dos offertes au spectateur, leurs têtes penchées en une consultation à voix basse, sûrement une discussion portant sur une nécessité technique dont tous étaient exclus sauf les massifs artisans. Seul un membre de l'équipe semblait avoir conscience d'être observé, et il tournait une tête prématurément blanchie par-dessus son épaule vers l'observateur en contrebas, son visage hâlé empreint de gravité, et des éclairs saphir dans ses yeux outragés.

Se demandant toujours comment sa sœur avait obtenu le scintillement éthéré sur les robes éblouissantes et incongrues des terrassiers, Mick plissa les yeux pour découvrir que ce qui de loin avait paru une teinte uniformément neigeuse était en fait une sous-couche mate sur laquelle des carrés et des rectangles brillants remplis de spirales, de glyphes et de taches de léopard avaient été laborieusement ajoutés, blanc sur blanc. Au-dessus des radieux ouvriers aux connotations vaguement soviétiques, il distingua les poutres esquissées du plafond, entre lesquelles une ampoule nue se balançait au bout de son cordon. La discrétion de ce contenu détaillé dans la partie centrale supérieure de la toile était si subtile que les nervures brunes l'entourant, les plis tombants des robes blanches, les chenilles racornies de bois raboté au pied des menuisiers, ne firent qu'accroître l'agacement de Mick face à la désinvolture artistique d'Alma. Pourquoi n'avait-elle pas consacré plus d'efforts à ce tableau ? Autant qu'il pouvait en juger, entre l'étiquetage amateur et la première œuvre inachevée, la seule déclaration qu'elle faisait semblait être « J'ai la flemme », même si pour être franc elle ne le disait même pas avec conviction.

Quelque part dans la foule derrière lui, il entendit rire Ben Perrit, qui pouvait aussi bien rire d'une subtilité cachée dans l'œuvre d'Alma que d'une blague stupide, ou même, d'un attentat perpétré par Al-Qaïda. Ou d'un emballage de Crunch. À l'autre bout de la pièce, la voix de vautour râpeuse de Rome Thompson fut interrompue par un éclat rauque qu'il reconnut comme émanant de sa sœur.

« Rome, putain. T'es sérieux ? »

Ailleurs, des éclats intermittents de caquetage californien ou le murmure soporifique de David Daniels étaient audibles par-dessus le bruissement des éclats de voix. Espérant que les choses allaient s'animer, Mick se déplaça sur la droite pour mieux apprécier le plat suivant dans ce menu de choix aux saveurs surprenantes, un tableau nettement plus modeste par la taille, une huile au cadre nettement plus élaboré, et qu'un post-it identifiait comme étant *Une nuée d'angles*.

Ah, c'était déjà mieux. Les dimensions restreintes, quelque chose comme trente centimètres sur quarante-cinq et que rapetissait le cadre doré, contenaient à peine un champ concentré de lumière et un enjolivement recourant à un effet de loupe. La vignette évoquait un portrait et, comme le tableau précédent, présentait une fois de plus un intérieur, même si là il s'agissait apparemment de la cathédrale St. Paul. Une lumière jaune brouillée, comme si un orage naissant menaçait au-dehors, réveillait des lueurs chaudes et dorées comme du sirop dans les ombres dominantes d'une scène que Mick supposait imaginaire, malgré ses airs d'authenticité. Sur les drapeaux décorés sous la galerie des murmures de l'édifice, était érigé un immense portique relié à des poulies et de solides haussiers, les innombrables élançons et traverses de l'échafaudage contrastant fortement avec les motifs essentiellement circulaires de la cathédrale et incarnant peut-être les nombreux angles mentionnés dans le titre du tableau. À son sommet, le miracle de technologie semblait supporter une plateforme précaire en forme de part de gâteau, mais si c'était le cas Mick ne voyait pas à quoi servait l'énorme sac de sable dont la masse stupéfiante restait suspendue à seulement quelques centimètres au-dessus du sol au vernis impeccable. Ce devait être une sorte de contrepoids, mais Mick n'avait aucune idée de ce qu'il supportait jusqu'à ce qu'un examen plus approfondi révèle moins de trente centimètres de vide sous l'énorme structure au centre de la composition. L'ensemble était suspendu à l'intérieur du dôme, sûrement afin que les ouvriers du XIX^e siècle assemblés à la base de la structure puissent le faire tourner. Mick recula, abasourdi, comprenant qu'en dépit de son aspect fantastique, le tableau chroniquait en fait des événements et des mécanismes bien réels, le tout peint en touches si subtiles qu'elles en étaient presque impossibles. La résonance de l'espace et le silence ecclésiastique qu'impliquaient les fausses profondeurs de la peinture frôlaient le tangible, au point qu'il pouvait presque entendre le grincement de traction de la corde grosse comme une cuisse ou distinguer un vague effluve d'encens datant du dimanche précédent. C'était d'une quiétude magnifique, et le seul élément qui le gênait dans la toile était son absence évidente de lien avec lui ou son expérience. Il en allait de même pour la toile précédente, maintenant qu'il y pensait.

Et le fait est que la suivante, appuyée contre le mur de la garderie sous *Une nuée d'angles*, obligea Mick à s'accroupir pour l'étudier. Ramené par ce mouvement à la perspective d'un enfant voyant des pantalons aussi clairement que des visages, il essaya de profiter de sa posture, conscient néanmoins de

faire obstacle aux genoux courtois mais impatients qui se pressaient autour de lui dans l'étroit passage. Globalement à la même échelle que la scène de la cathédrale accrochée au-dessus mais cette fois sur un panneau d'un blanc éclatant, le tableau, à en croire l'étiquette griffonnée sur la plinthe était le suivant : *Injonction au désir*. Il s'agissait d'un rectangle sombre avec un cercle grand comme une assiette à mi-hauteur, et Mick comprit après un moment de doute qu'il regardait le gros plan d'une caméra de sécurité, comme s'il était pile devant le verre de sa pupille dilatée. Déjà petite mais rendue encore plus petite par l'optique, une jeune femme se réfléchissait au centre de l'objectif, prisonnière du globe de neige autoritaire, dessinée au trait, sa blancheur subtile contrastant avec les étendues prédominantes d'obscurité, des violets tirant sur le noir et s'effritant délicatement sur les bords. Se rappelant les rares fois où, enfant, il avait surpris Alma en train de s'adonner à une activité artistique – des incidents encore plus gênants que s'il l'avait surprise sur le siège des toilettes –, Mick se dit que sa sœur avait dû recourir à quelque aérosol de sa confection. La femme sous le regard inquisiteur avait des talons hauts et une minijupe, les poings enfoncés dans les poches d'une veste au col fourré et son poids sur un pied, la tête tournée pour scruter la nuit comme si elle attendait impatiemment quelqu'un. Elle ne semblait pas savoir qu'elle était observée à la dérobée, ce qui soulignait sa vulnérabilité et faisait que Mick s'inquiétait pour elle. L'objectif impassible rappelait trop un œil voyeur appartenant à un masturbateur caché dans l'ombre. Des gouttes de condensation soigneusement représentées décoraient le ménisque glacé, évoquant une sueur lubrique sur le front d'un pervers.

« Warry, je sais que c'est magnifique et tu as raison de t'incliner devant, mais ton adoration bloque le passage. Si j'avais su que tu allais me faire honte comme ça, je ne t'aurais jamais invité. Ah, au fait, est-ce que je peux t'emprunter ton briquet ? »

Avec un soupir de résignation appuyé, Mick cessa de regarder le nocturne déconcertant et se tourna vers les Dr. Martens à douze œilletons et aux lacets mal noués qui semblaient s'adresser à lui. Se relevant tant bien que mal il glissa une main dans la poche de son pantalon et en sortit le bâton améthyste. Ce n'est pas que ça le dérangeait de prêter son briquet à Alma, c'était plus la façon dont elle se tenait là, paume tendue, comme s'il avait neuf ans et qu'elle le lui confisquait.

« Tiens. N'oublie pas de me le rendre. Tu te rends bien compte, Warry, que ce sont là des images dépourvues de tout lien entre elles, sauf si on tient compte du mille-pattes écrasé que tu appelles une signature ? Et quel rapport entre tout ça et le fait que j'ai failli mourir étranglé ? »

Empochant tranquillement le briquet à moitié vide sans commentaire ni remerciement, sa sœur l'observa d'en dessous ses paupières lestées de mascara, rechignant à laisser passer trop de photons.

« Tu sais quoi, Warry, pour conclure l'expo, lors d'une performance improvisée, je compte te faire avaler deux kilos de bonbons contre la toux et

décrocher le prix Turner. Tu es la raison pour laquelle les prolos n'ont pas droit aux belles choses. »

Il secoua la tête lentement, d'un air déçu.

« Et toi celle pour laquelle les gens comme toi sont infoutus de retrouver leur briquet à la con. »

Alma lui adressa un signe de victoire compliqué qui impliquait deux mains ainsi que les avant-bras croisés à un angle aigu depuis le coude, ce qui aux yeux de Mick ressemblait à un poing ritualisé. Là-dessus, elle franchit le seuil pour prendre l'air et le polluer. Il la regarda à travers la vitre de la garderie, un énorme mouton de poussière fait d'une peluche turquoise qui semblait marcher contre le vent sur le monticule pelé tandis qu'elle faisait les cent pas, en fumant un joint à peine plus court que ses habituelles cannes d'aveugle mais qu'elle devait sûrement trouver discret. Ah les femmes, et leur incapacité innée à comprendre les relations spatiales. Bien sûr, il se pouvait qu'elle ait choisi un lieu aussi exigu afin que, s'il ne venait que deux personnes et un chien à son expo, elle ait toujours l'impression que c'était la cohue. Il entendit Bert Regan oser un diagnostic non dépourvu de lien avec leur échange précédent.

« Ahr. Ben merde alors. Elle se croit où, à une putain de réunion des agoraphobes anonymes ? Elle a jamais été sur la même page que les autres, ta frangine, pas vrai ? »

Mick se retourna et sourit à Bert, qui restait furieusement roux malgré des cheveux gris.

« Salut, Bert. À dire vrai, je pense qu'elle vit dans un autre livre. Il se peut même qu'il s'agisse d'un livre écrit dans une autre langue, une langue qu'elle a si ça se trouve inventée. Dis donc, la dame qui était à côté de toi tout à l'heure c'est bien ta mère ? Je l'ai entendue parler. Je n'ai pas entendu d'accent des Boroughs comme le sien depuis des années. »

Bert dénuda sa poignée de dents survivantes, un clavier de piano défoncé à la masse, en un sourire affectueux.

« Ah ouais. Elle est encore bien pour une vieille taupe de quatre-vingt-six balais, non ? Elle a grandi près de Compton Street, pas loin de Spring Lane. Avec mon frère et ma sœur on se dit qu'elle nous enterrera tous. »

Mick suivit le regard de Bert, des éclats azur de vieille porcelaine abandonnée sous le troène oxydé de ses sourcils, et aperçut la tranquille habitante en question à l'autre bout de la galerie, en pleine conversation avec une Lucy et une Melinda captivées. Tout ce qu'il entendit ce fut « Oh vi, je m'roppelle quand c'est-y qu'on se fosait belle et qu'on s'rendait à la ville », mais ça lui suffit pour être englouti dans une marée de voyelles déformées et de consonnes cliquetantes ; de files d'attente pour s'acheter des frites et de soliloques devant les grilles de l'école. Entendre parler une femme des Boroughs de cet acabit c'était sentir sous ses doigts le lettrage embossé sur des bons de rationnement pour du lait de la Co-op. Émerveillé, il reporta son attention sur son interlocuteur.

« Tu as de la chance de l'avoir encore, Bert. C'était qui ces femmes que j'ai vues avec elle quand je suis arrivé ? C'est des copines à elles ? »

Les sourcils chenille rouillés se rapprochèrent pour signifier l'étonnement.

« Tu veux parler de Mel et Lucy ? »

Secouant la tête comme un chien mouillé, Mick étudia l'endroit tapissé par les hallucinations de sa grande sœur, en espérant pouvoir repérer les deux femmes, mais soit elles étaient parties soit elles s'étaient éclipsées dehors pour fuir le bruit et la cohue, ce qu'on ne pouvait leur reprocher.

« Nan, c'étaient deux femmes plus âgées que ta mère. Elles avaient l'air de vivre ici depuis un bail, vu leurs fringues. »

Bert fit l'équivalent d'un haussement d'épaules mais avec ses lèvres.

« Je les ai pas remarquées. Je sais que Rome, Rome Thompson, il a fait la tournée des immeubles et foyers hier pour leur parler de l'exposition d'Alma, donc y a des chances pour que ça soit deux vieilles du coin venues voir de quoi il retourne. »

Ils convinrent tous deux que ça devait être ça et se promirent de se reparler plus tard avant que les courants de la conversation n'emportent l'ogre urbain dans le brouhaha. Mick regarda Regan s'éloigner et se dit qu'il devrait demander à sa sœur comment ça se passait pour l'hépatite C de Bert, laquelle, aux dernières nouvelles, avait refusé de céder du terrain même après deux séances d'interféron sombrement suicidaires, remède de la dernière chance encore plus laid que la maladie. Reportant son attention sur le copieux dégueulis d'idées et de couleurs qui dégoulinait sur les murs de la garderie, il se dirigea vers les prochaines toiles en quête d'un fil ténu reliant l'exposition hétéroclite d'Alma avec sa propre expérience de mort imminente, mais sans résultat.

Avec *Les Sans-abri*, il se retrouva devant la façade d'un pub rehaussé de gouache criarde, sans doute l'Old Black Lion, où des clients tapageurs se livraient aux débordements habituels ou menaçaient de se décrocher la mâchoire en riant, la masse charnue des clients et leur habitat saturé de couleurs à la fois déformés et exagérés au point d'en devenir presque abstraits. Assis dans l'indifférence générale parmi les verts et violets d'une clientèle moderne, on pouvait voir un clodo anachronique des années 1950, rendu entièrement en gris chauds avec du noir de suie dans ses rides, du titane humide sur son œil contrit. D'un réalisme presque photographique en comparaison des grotesques de Weimar qui l'entouraient, ses nuances sépia contrastant fortement avec leur Technicolor, le clochard existait manifestement sur un plan distinct des autres noceurs insoucians et semblait invisible à leurs yeux écarquillés par la bière. Unique personnage sans verre devant lui ou dans la main, et le seul dans cette foule bigarrée à vous fixer dans les yeux, il arborait un sourire triste et entendu, sans doute adressé à la horde insensible autour de lui, ou aux spectateurs du tableau, ou aux deux. Une scène étrangement poignante qui, là encore, n'avait rien à voir avec Mick.

Juste après, *Une croix à l'endroit* semblait d'une facture rappelant à Mick la linogravure. Le pèlerin solitaire portraituré était constitué de plaques fracturées de rouge foncé et solide appliquées sur un lourd papier aquarelle jauni et tacheté par l'âge ou le thé. Le moine courbait le dos, un sac apparemment lourd et très probablement allégorique passé sur une épaule, et gravissait une pente reconnaissable dont le patchwork moderne indiquait qu'il s'agissait de la partie inférieure de Horseshoe Street. Franchement, Mick n'y comprenait rien, et le tableau numéro six n'était guère plus édifiant. De dimensions trente sur soixante, c'était, à quelques pas de distance, un portrait en buste de Charlot avec son chapeau, mais vu de près il se dissolvait en un collage de journaux. Un énorme rouage d'horlogerie industrielle, peut-être découpé dans une revue technique ou scientifique, formait le demi-cercle supérieur du chapeau melon iconique de la vedette du muet, tandis que le pourtour et le rebord étaient respectivement une usine d'armement rectangulaire et une clôture de barbelés stylisée. Le visage en dessous, composé de photos déchirées tout en demi-tons et en dégradés, était un carnaval incongru de mannequins Dior, de victimes de la guerre, de masques à gaz empilés, d'images de *Punch* et de ce qui devait être un plan de Lambeth. La joue gauche était un champ de pavots délavés, un œil le visage d'Albert Einstein jeune et l'autre une bouée provenant du *Titanic*. La moustache était peut-être le célèbre véhicule de l'archiduc François-Ferdinand, lors de sa virée à Sarajevo. Il ne prit même pas la peine de regarder la mention griffonnée à la hâte qui donnait à l'assemblage gadget son titre sûrement intelligent.

L'expo continuait, ascension ardue dans l'étrangeté. Ne figurant sans doute ici que pour son côté choquant, le tableau suivant montrait le dos nu d'un Noir adulte, dans un cadre ingénieusement conçu pour épouser les courbes musclées de l'étendue acajou aux riches violets. Chose horrible, la peau en question paraissait avoir été récemment flagellée, sans doute par un chat à neuf queues qui avait laissé des marques horizontales et rouges rapprochées en travers des omoplates luisantes. Mick se dit alors que ces marques étaient censées suggérer une horrible portée musicale sur laquelle ce qui ressemblait à des gouttes de sang se révélait en fait des notes soigneusement placées en vue d'une effrayante composition. Mal à l'aise, il jeta un œil sur l'étiquette griffonnée – *Aveugle, maintenant je vois* – qui n'évoquait rien à Mick. Même s'il savait que telles n'étaient pas les intentions de sa sœur, il trouva que ce tableau pouvait être considéré comme raciste, ou du moins indélicat d'un point de vue racial. Il se demanda ce que Dave Daniels en aurait pensé, puis se demanda si se demander une telle chose pouvait être considéré comme raciste.

Venait ensuite une étude au pastel d'un type ressemblant à Ben Perrit, errant inconsolable au fond d'un océan, des nuages sédimenteux soulevés par ses talons, avec ce qui ressemblait à des fragments terreux de l'église St. Peter saillant du fond marin, des rubans d'algues pendant aux mâchoires béantes de monstres saxons en relief sous les avant-toits. Le tableau suivant, nettement

plus grand, réalisé avec une méthode que Mick crut être de l'ordre du grattage, représentait une vue en contre-plongée d'une silhouette à califourchon sur l'arête d'un toit et tenant une sorte de boule de verre ou de cristal dans une main levée ; plus bas la surface noire était grattée par endroits pour révéler de l'aluminium prismatique. Le tableau suivant n'était pas une peinture, mais un tablier blanc, avec, brodés sur l'ourlet, des papillons et des abeilles. L'œuvre en question semblait minutieuse mais une fois de plus il ne voyait pas trop ce que voulait dire ce tissu blanc, sinon quelque chose comme : « Allez, regardez-moi. Je sais broder. » Quant à l'œuvre suivante, la onzième, identifiée par une étiquette là encore bâclée qui annonçait *Entendez cet air joyeux*, elle n'était guère plus parlante. Rendue, apparemment, au pastel à l'huile, elle représentait une jeune femme portant des habits des années 1940, seule et jouant du piano dans un salon éclairé au gaz. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il s'aperçut que les rehauts en blanc de titane sur les joues du personnage représentaient des larmes reflétées. Au mieux, c'était vaguement sentimental ; voire mièvre, comme le type qui avait fait le tableau avec le serveur qui chante, Vettriano. Là encore, aucune référence à Mick. Ne s'agissait-il que d'une vaste blague d'Alma à peine compréhensible et tout juste identifiable, que n'aurait pu trouver drôle qu'une encyclopédie douée de sensibilité et n'ayant jamais entendu de vraies blagues ?

C'est alors que l'objet de ses réflexions se matérialisa une fois de plus à ses côtés, manifestement pour lui rendre son briquet, même si en fait c'était pour voir comment il réagissait devant ses peintures. Tout d'abord légèrement nerveux, il fut agacé à l'idée qu'Alma inverse le rapport habituel entre l'art et le public. Certes, il n'était pas allé à beaucoup d'expositions, mais il avait eu comme l'impression, lors de ces vernissages, que c'était l'artiste qui redoutait les critiques, non le public venu voir ses œuvres. Après avoir extirpé son briquet de ses griffes vernies, il aborda la question avec sa sœur, mais pas aussi clairement que dans sa tête. Ses yeux de hérisson l'observèrent avec une authentique perplexité.

« Ça alors, Warry, quelle idée merveilleuse et surnaturelle. Tu sais quoi, je n'y avais encore jamais pensé avant. Une œuvre d'art émet manifestement un jugement sur tout ce qui n'est pas l'œuvre d'art. Il en va ainsi, en tout cas, de mon art. Je ne saurais me prononcer pour les autres. »

Commençant à éprouver lui aussi le manque de nicotine, Mick fit un commentaire peut-être plus sec qu'il ne l'aurait voulu. Mais ce n'était pas grave, Alma étant immunisée contre les reproches.

« Donc ce n'est pas l'art qui juge les autres, Warry ? C'est juste toi, qui portes un jugement. »

Elle le dévisagea un moment puis baissa les yeux et soupira.

« Ah, Warry. Pourquoi la sagesse des enfants attardés est-elle toujours la plus humiliante ? Cela dit, j'ignore trop pourquoi tu as abordé le sujet et suggéré que j'allais me montrer critique face aux réactions négatives. Quelle est ta réaction jusqu'ici, Warry, pour avoir tous ces pensées troublantes et

inhabituellen ? » La tête penchée de côté, Alma regarda son frère d'un air scientifique et interloqué, une empoisonneuse attentive guettant le premier symptôme révélateur de son succès. « Ça ne pourrait pas être le fait... eh bien, que tu n'aimes pas ces tableaux que j'ai mis un grand soin à exécuter spécialement pour toi ? »

C'était exactement ce qu'il avait redouté et il l'avait déclenché lui-même. Ses pupilles dilatées par la drogue, nichées dans les cendres de ses iris, étaient rivées sur lui et ses paupières ne semblaient plus fonctionner. La langue de Mick était collée à son palais et la blague que racontait Roman Thompson à l'autre bout de la galerie bondée se changea en un grasseyement de corbeaux en train de dîner. Alma n'avait toujours pas cligné des yeux. Il était impossible de quitter le champ de bataille dignement, aussi Mick adopta-t-il une posture pugilistique alors qu'il menait l'offensive conversationnelle.

« Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas, Warry ? En quoi ces toiles sont-elles spécialement pour moi, surtout celle de Charlot bricolé avec des éléments d'horlogerie ? Quel lien ai-je avec Charlot ? »

Le regard apparemment sans paupière d'Alma se dirigea vers le plafond comme si elle réfléchissait, puis se posa de nouveau sur Mick.

« Eh bien, vous êtes tous deux les symboles chéris d'un prolétariat trahi, et vous marchez tous les deux comme si vous aviez une diarrhée carabinée. Il y a déjà ça. Mais Warry, franchement, ça rime à quoi toute cette agressivité ? Se pourrait-il que tu te sois déjà forgé une opinion après avoir vu les six ou sept premiers tableaux ? »

Écarquillant les moulins de ses yeux, Alma attendit qu'il lui dise oui pour contre-attaquer férocement et laisser entendre que l'aspect désordonné de l'exposition était la faute de Mick. Heureusement, cette fois-ci, il était prêt.

« Warry, tu m'as complètement sous-estimé, une fois de plus. J'ai vu les onze premiers. »

Un peu tard, il comprit qu'il s'était exprimé comme s'il parlait d'une équipe de cricket universitaire. Il aurait pu sans doute mieux s'exprimer et pourtant le sens était assez clair. Les commissures de la bouche de sa sœur, toutefois, migrèrent tranquillement vers la région où on avait vu ses oreilles pour la dernière fois.

« Ah, ouais ; d'accord. Les onze premiers. Donc, tu n'as pas vu le numéro douze ? »

Ce terrible sourire. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il dit que non, pas encore, et le rictus s'élargit, au point qu'il eut peur que le haut de la tête d'Alma se scinde et glisse lentement, tombe avec un bruit mat et mouillé sur sa gauche, et c'est le cœur lourd qu'il se tourna pour affronter la douzième toile de l'exposition.

Une étiquette gribouillée au bic présentait la vaste toile acrylique sous le titre de *En travers de la gorge*. Les propres traits décapés de Mick, suite à son accident au travail, remplissaient l'immense tableau de haut en bas, d'un bord à l'autre, un paysage postapocalyptique avec un nez pelé et une expression

étonnée. Des yeux qui larmoyaient, d'un bleu mouillé et d'un rouge prononcé, telles des vues aériennes de flaques toxiques enfoncées dans un visage de décharge rouillée. La poussière orange vif que le baril défoncé avait propulsée partout sur lui submergeait le portrait sous un essaim de piqûres poivre, à vif et en feu, soigneusement appliqué au moyen d'un pigment qui était, ainsi qu'il l'apprit plus tard, non seulement la source première de la couleur mais également toxique. Des points d'opale feu grouillaient sur une physionomie dévastée en ruisseaux tachetés, en tourbillons de rouille autour de cloques roses, des pustules multicolores tantôt grosses comme des points de ponctuation, tantôt pareilles à des pointes de balles explosant à la surface de l'épiderme chimiquement écorché, chaque bosse saillant, accentuée par une minuscule touche évanescence de blanc de Chine sur son ménisque. À juste titre, Mick trouva le tableau trop pénible à regarder, du fait de la douleur cuisante ici représentée. C'était une image choquante, assurément, d'une efficacité technique frappante, mais qui semblait froide, tout comme les épaules noires et zébrées du tableau numéro sept. Déçu, il était sur le point de consigner sa sœur dans le même goulag de dédain que celui où il avait presque déjà confiné tous les autres artistes anglais tape-à-l'œil quand son attention fut attirée par quelque chose dans les boutons constellés qui couvraient les joues et le front de son alter ego. Il s'approcha. C'était sans doute sa capacité à discerner des motifs qui faisait des siennes, comme quand il voyait des singes lépreux gronder dans l'acajou d'un meuble, mais le fait est que la texture de la peau à vif, avec ses brûlures précises, semblait plus complexe qu'à première vue. Agacé, il se rapprocha de la toile.

La peinture s'ouvrit, s'épanouissant en nouveaux plans et perspectives tel un stupéfiant pop-up cherchant à l'engloutir. Le nez à moins de trente centimètres du tableau, il vit clairement que les minuscules furoncles cerise et les grains entremêlés de mandarine caustique dissimulaient des miniatures pointillistes à la Seurat, des scènes entières émergeant de la brume dermique irritée. Sous l'œil droit horrifié du portrait, l'arrière-cour de son enfance apparut lentement, avec sur l'échiquier fêlé de la courette, sa mère Doreen assise de profil sur la chaise en bois à dossier haut, en train de glisser quelque chose de tout petit dans la bouche d'oisillon de l'enfant en robe de chambre qui se trouvait sur ses genoux. Étala sur la zone rasée au-dessus de la lèvre supérieure du visage peint, un agrégat boursoufflé saupoudré de roux se changea en une vision d'une solennité quasi ecclésiastique, avec à gauche sa mère en pleurs passant la forme inerte de son enfant comme mort à l'ouvrier inquiet se penchant de la cabine de son camion à droite, une des jambes nues du fardeau inerte pendant dans le philtrum central. La mâchoire montrait, d'une oreille à l'autre, une vue d'en haut, déformée, de l'itinéraire emprunté par l'ambulance de fortune, de Andrew's Road à Grafton Street, Regent Square étant situé sur la fossette du menton, avec la traversée les Mounts jusqu'à York Road et l'hôpital, ce dernier représenté sur la joue gauche avec force détails, jusqu'au buste couronné de fientes d'oiseaux d'Édouard VII qui

ornait le coin nord-est du bâtiment. Mais c'était sur le front qui commençait à se dégarnir, l'espace le plus large et le plus dégagé, qu'était apposée la vignette la plus frappante : l'essaim corrodé de points rose et roux s'arrangeait en lignes convergentes, formant peut-être le coin supérieur d'une pièce où une fille au menton volontaire, âgée d'une dizaine d'années et portant un boa fétide de lapins morts, était comme suspendue, tendant une main au spectateur. Étonné, Mick recula, s'écartant, et aussitôt tout se résorba une fois de plus en un bouillonnement acnéique.

Il était de nouveau là, de nouveau dans la salle, dans son corps, sa conscience ayant cessé de se dissoudre dans une éruption impressionniste de polyvinyle citron. Des messages sensoriels laissés sur la messagerie de sa conscience pendant son absence se déversèrent comme de la pub diffusée dans un grand magasin, le parfum pamplemousse du shampoing utilisé par Alma ce matin et le rire de Bert Regan, aussi laid qu'une bonde bouchée. La lumière vive de l'après-midi qui se déversait par la fenêtre ouest déclenchait un incendie de détails, de crânes dégarnis, de boucles d'oreille tremblantes au bout d'un lobe, ou de slogans de tee-shirts s'effaçant dans l'esprit et le coton. Les yeux clignant comme pour expulser le résidu brûlant d'images, il se retourna vers sa sœur, qui se tenait là, déhanchée, ses bras angoras croisés, enregistrant ses réactions avec les yeux de plomb d'une assistante de laboratoire nazi.

« Franchement, Warry. Des boutons à vif. C'est ça que tu voulais rendre ? »

Elle ricana, pour une fois avec lui et non contre lui.

« Ce n'est pas comme si j'avais eu vraiment le choix. Tu étais un homme tout en verrues. Mais ça pourrait être une nouvelle mode de portrait, montrer les gens quand on vient de leur lancer une saloperie brûlante au visage. Mais bon, maintenant que j'y pense, c'est sans doute ainsi que travaillait Francis Bacon. »

Quasiment certain que Francis Bacon était la personne qui selon certains avait vraiment écrit les œuvres de Shakespeare, Mick resta dubitatif quant à la pertinence des blessures faciales et ne dit rien. Heureusement, avant qu'Alma puisse interpréter son silence qui se prolongeait comme un signe d'ignorance relatif à l'art moderne, elle fut distraite par son acolyte Robert Goodman qui se frayait un chemin dans la foule des corps pour tendre à la sœur de Mick une liasse de docs Wikipédia imprimés, avec une expression de ressentiment ne fournissant aucun indice quant à ses origines. Son ancien bourreau d'enfance devenu une étrange harpie pencha son crâne massif en direction de l'acteur visiblement contrarié, ses yeux cratères comme agrandis et à la fois rétractés, enfoncés dans de noires orbites. Il comprit qu'il avait été sauvé par l'arrivée d'une victime plus appétissante, d'une proie plus conforme à l'appétit d'Alma.

« Ça alors, Bobby. On était juste en train de parler d'éventuelles inspirations pour l'œuvre de Francis Bacon, et voilà que tu arrives. Est-ce que cette masse de déchets que tu me tends est pour moi ? »

La bouche de gorgone, qui au mieux se fendait en temps ordinaire, se tordit brièvement de mépris.

« Sache que cette “masse”, ce sont les docs que tu m’as demandés au dernier moment, concernant les liens entre William Blake et les Boroughs. Tu as dit que si je ne te les dénichais pas, tu ne me parlerais plus jamais. »

Acceptant la liasse, Alma prit une mine blessée de pédagogue.

« Bobby, je suis sûre que je n’ai jamais dit ça. C’est ce que t’ont dit tes voix ?

– Je n’entends pas de voix.

– Des voix ? Bobby, personne n’a dit que tu entendais des voix.

– Mais si ! Tu viens de le dire ! Tu l’as dit à l’instant. Je viens de t’entendre le dire.

– Oh. Oh mon dieu. Les médecins avaient peur que ça se reproduise... »

Mick, qui avait commencé imperceptiblement à s’éloigner, profita de l’indignation muette de l’acteur chevronné pour annoncer qu’il sortait fumer une cigarette. L’autorisant à le faire d’un hochement de tête, sa sœur interrompit un instant sa manœuvre psy pour lui demander de ne pas s’enfuir avec son briquet, ce qu’il promit de faire avant de se rappeler que c’était en fait son briquet à lui.

Il se dirigea en crabe vers la porte ouverte de la garderie et son haleine de brise, se glissant une fois de plus le long de la table gênante sur laquelle reposait la maquette plissée des Boroughs, pressée contre sa limite ouest. Il eut ainsi une nouvelle occasion d’inspecter des détails qui lui avaient échappé la première fois, et examina avec un regard neuf la zone réduite autour de Doddridge Church. Juste après la tourelle anachronique de Chalk Lane et son chapeau de sorcière, il vit d’abord l’église et ses alentours, l’ancienne école de danse de Denise Pitt-Draffen au bout de Phoenix Street. En accord avec la chronologie fusionnelle, et ce malgré la vieille enseigne au lettrage rouge au-dessus de la porte qui proclamait la tradition de danse de l’école, les fenêtres de la façade étaient celles de la garderie, de fins rideaux en Rizla avec la scène à l’intérieur dépeinte sur le faux verre en aquarelle miniature. Dans le cas précis, remarqua Mick, on pouvait en fait distinguer la table sur laquelle était posée une infime reproduction de cette petite reconstruction. Se sentant un peu nauséeux, il s’éloigna de l’exposition, remarquant alors pour la première fois le mot collé sur le bord de la table. Il n’y avait pas de numéro mais l’artiste avait au moins pris la peine de donner un titre au mini-bidonville, même s’il s’agissait d’un titre dépourvu d’imagination, *Les Boroughs*. Secouant la tête d’un air contrit, il sortit dans l’air frais.

Dehors, tout en inhalant un bon centimètre trop sucré de cigarette, Mick s’aperçut que tous les bâtiments environnants, diminués par la distance, étaient presque exactement de la même taille que ceux à l’intérieur de la galerie, les immeubles disparus observés par le mauvais bout du télescope d’Alma. Des inconnus qui arpentaient de lointains balcons, des veuves portant des sacs et traînant les pieds, des types corpulents aux vestes usées, tous

étaient également réduits à l'échelle de soldats de plombs – ils n'avaient jamais commercialisé de simples civils – et il fut étonné de remarquer que le degré de personnalité qu'il attribuait à ces anonymes était le même qu'il accorderait à des figurines de plastique de la même taille. Vus de loin, ses semblables étaient réduits en signification et en importance, pas seulement en taille, leurs déplacements mystérieux devenant des drames de marionnettes à doigt, des parades de jouet se déroulant pour la seule distraction d'un observateur las. Il se dit qu'il avait toujours eu l'impression, pour lors négligée, que le lointain était fictionnel. Dans le temps comme dans l'espace. Il se dit que tout le monde voyait les choses ainsi, sans en avoir conscience. Il ignorait si cette autre vie serait supportable si les gens la considéraient comme étant aussi réelle et valable que la leur.

Au-dessus, parmi la bourre vanille et fuyante sur le bleu céruleen, un vol d'étourneaux mobile et élastique prit momentanément la forme d'un oiseau unique. C'était un effet bien plus ingénieux que tout ce qu'il avait vu jusqu'ici dans l'expo, même s'il reconnaissait que la dernière toile l'avait à la fois impressionné et agacé. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de la garderie, il imagina la cohue des visiteurs qu'il apercevait dans le cadre de la fenêtre comme une œuvre d'art en soi, peut-être une étude choquante par un de ces vicieux stylistes de Weimar genre George Grosz. Il vit Alma alors qu'elle essayait de consoler un Robert Goodman offensé et, derrière elle, devina les malveillantes vieilles dames, des sœurs à tous les coups, que personne ne semblait connaître, toutes deux en train d'écouter avec enthousiasme tandis que Roman Thompson et Melinda Gebbie racontaient en riant une anecdote impliquant d'extravagantes gesticulations au petit ami sceptique de l'anarchiste. Tirant quelques dernières taffes rapides sur sa cigarette largement entamée, comme avant de monter l'échafaud, il écrasa son mégot en vrille dans l'herbe humide à ses pieds, ayant décidé de retourner à l'intérieur. Les œuvres d'Alma n'allaient pas se dénigrer toutes seules.

*

S'engouffrant par la porte maintenue ouverte, l'air le gifla de sa flanelle chaude et éthérée. Il se faufila dans la foule en longeant l'obstacle de la table, tentant une trajectoire d'étroites diagonales qui le conduisit au-delà de Dave Daniels et de nouveaux venus qu'il identifia comme étant Ted Tripp et la copine grivoise de Tripp, Jan Martin, plus un personnage à l'air de chien battu qui devait être le dealer d'Alma. Il finit par arriver là où il avait interrompu sa visite, un peu plus loin le long du mur nord de la garderie. S'efforçant de son mieux de ne pas regarder le paysage facial industriellement dévasté du tableau numéro douze, il se concentra sur le dessin au crayon de style paysage sur sa droite.

Cette fois, l'étiquette bâclée était collée sur le bord inférieur du cadre et annonçait simplement *L'En-haut*. On lisait plutôt *L'Ehaut*, comme si un petit *n*

avait été ajouté au bic lors d'une ultime correction. Toute cette négligence commençait à lui porter sur les nerfs. N'ayant eu jusqu'ici qu'une expérience limitée du phénomène, il attendait davantage de la culture sérieuse. Plus de professionnalisme. Bien que ce ne fût pas en fait de sa compétence, il trouvait que sa sœur donnait de l'art une image de décharge sauvage – rien à voir avec la prestigieuse institution sociale à laquelle il s'était attendu. Déjà agacé par le treizième tableau après en avoir découvert la légende, Mick leva les yeux vers la toile grand angle et la trouva presque infantilisante dans son caractère merveilleux, ses proportions fantastiques.

On aurait dit que le spectateur scrutait un boulevard infini, une sorte de couloir assez large et haut pour y perdre une ville et qui semblait se prolonger indéfiniment, en quête désespérée d'un point de fuite évanescant. Ayant recouvré son précaire équilibre spatial, il s'aperçut alors qu'il contemplait une monstrueuse Emporium Arcade, avec de lointains murs frontaliers qui s'élevaient, gradin après gradin, vers une verrière de gare aussi large que l'Amazone. Au-delà, en guise de ciel, on distinguait de complexes figures géométriques, massives et irrégulières dans les lignes de pointillés blanches sur fond bleu tel un manuel d'origami atmosphérique. Hormis ce plafond vertigineux, l'immense corridor semblait constitué de bois. Des planches de sapin aux dimensions extravagantes s'étendaient vers une lointaine convergence, avec de temps à autre ce qui ressemblait à d'énormes cadres horizontaux, un réseau d'ouvertures aux bords biseautés. La plus proche de ces ouvertures offrait une vue plongeante sur une de ses extrémités, en gros plan et au bas du tableau, un aperçu restreint laissant voir une gelée au repos, du verre dépoli, ou peut-être une combinaison des deux. Du plus spacieux de ces rectangles, des arbres s'élevaient, d'une taille démesurée, des bouleaux argentés hauts comme des séquoias, les nœuds mal dessinés sur son écorce rappelant ceux d'un Léviathan. L'œuvre accédait à l'immensité du fait de la présence de silhouettes humaines quasi microbiennes, des individus-puces de cirque éparpillés dans des postures oniriques comme les rejets hybrides de Delvaux et L. S. Lowry. Près du premier plan inférieur, et donc plus distincts, deux enfants se tenaient sur le pourtour en bois surélevé du trou le plus proche, et contemplaient, de dos, un infini intérieur. Il reconnut le plus petit des deux à ses boucles blondes et à sa robe de chambre : c'était lui-même enfant. Le plus grand était la petite fille, présente également dans le tableau numéro douze, identifiable à son écharpe en lapin écorché. Une lointaine lueur mouillée jetait un éclat livide et scintillant sur les extrémités de l'immense galerie.

Chaque couleur ou presque était un vernis stratifié des autres, un palimpseste muet, selon une technique fastidieuse empruntée cavalièrement à l'amie d'Alma, Melinda. Le vaste corridor rendait la garderie dans laquelle il était exposé encore plus étriqué et oppressant en comparaison, avec son typhon de coudes et le tapis auditif des conversations encadré par le rire en boucle de Ben Perrit, un Vieux Marin défoncé à l'oxyde d'azote. Jetant un

dernier regard à l'étage lumineux et son infinité libératrice, il se déplaça sur la droite et examina les deux prochaines toiles, deux portraits polychromes accrochés l'un au-dessus de l'autre. Celui du haut était le numéro quatorze. L'étiquette scolaire fixée en dessous était écrite au bic bleu et la légende s'effaçait au centre avant de reprendre à l'encre rouge, le titre étant *Un vol d'As odée*.

Doux Jésus, ce truc était entièrement réalisé au bic de couleur, il mesurait un mètre sur trente centimètres, et était on ne peut plus déconcertant. Alma lui avait parlé de cette œuvre alors qu'elle travaillait dessus en septembre dernier, elle lui avait dit qu'elle avait déniché un stock de bics multicolores, son médium de choix pendant l'enfance. Elle s'était plainte que ces temps-ci toute œuvre réalisée au bic de couleur serait très probablement considérée comme de l'*art outsider*, même si elle estimait que ce terme était une stratégie bourgeoise pour éviter de parler d'art des fous, un qualificatif qu'elle préférerait quand il était dénué de toute nuance péjorative. La personne qui avait laborieusement colorié cette image imposante, griffonnant et gribouillant à l'envi, rehaussant chaque nuance jusqu'à ce qu'elle devienne une perle collante et sucrée, ne devrait pas avoir le droit de sortir. La chose la plus dérangeante dans l'affaire, c'était que l'image ressemblait à une illustration extraite d'un livre pour enfants du XIX^e siècle, mais conçue et exécutée dans un quartier de haute sécurité de l'enfer ou de Bedlam. Depuis la verrière superbement gribouillée en haut jusqu'au plancher de bois pâle en bas, la scène prenait place apparemment dans le même espace intérieur limité que le panorama précédent, comme si la série d'œuvres apparemment sans lien entre elles avait décidé de se résoudre en une sorte de récit linéaire, un comic strip muet ridiculement grandiose mais sans guère de continuité entre ses monstrueux panneaux. Au moins, ce dernier contenait un véritable monstre. Tout en bas, un petit groupe, essentiellement constitué d'enfants, se tenait autour de ce qui ressemblait à un vieux brasero d'ouvrier. Il vit que deux des enfants n'étaient autres que son propre avatar enfant et la fillette mystérieuse au collier nécrosé, mais tout petits et, comme dans le numéro treize, tournant le dos au spectateur. Quatre autres enfants étaient visibles, tous inconnus, accompagnés par une silhouette plus sombre et légèrement plus grande qui devait être celle d'une vieille femme avec un bonnet et un tablier noir. Comme lui et la gamine aux peaux de lapin, ils tournaient le dos au spectateur, les yeux levés vers l'incroyable monstruosité qui remplissait les hauteurs du tableau. Colossale et dotée de trois têtes, la chose chevauchait un dragon à peine moins effrayant que son hideux cavalier. La première tête était celle d'un taureau rendu fou par les picadors, la deuxième celle d'un béliet écumanant aux cornes spiralées comme de noires ammonites, si les ammonites avaient été plus grosses que des baleines. La troisième était celle d'un homme couronné, d'une étonnante laideur et en proie à une rage apoplectique. Complètement nue, la furieuse abomination serrait dans son poing une lance sur laquelle coulaient des rigoles de crasse, un mât de barbier affûté couvert

de merde et de sang qui raclait la verrière de sa pointe effrayante. Mick trouva qu'il y avait quelque chose de biblique dans la scène, mais empreint d'une évidente schizophrénie. Il frissonna intérieurement et passa au tableau suivant.

De la taille d'un portrait, si le sujet en avait été un lampadaire, il consistait en une longue fente aux couleurs fruitées, baignant dans une lumière de sorbet acidulé. Sans surprise ou presque à ce stade, un examen approfondi révélait que le médium utilisé était du verre brisé ou pulvérisé, provenant des bouteilles d'eau minérale qui s'entassaient dans la poubelle pour le verre de sa sœur. Une poudre cristalline avait apparemment été appliquée selon un code couleur énigmatique sur la toile. Il finit par comprendre qu'il s'agissait de Spring Lane, observée depuis sa base, des bouteilles de lait couleur Perrier dévalant entre ses pavés, sous un ciel scintillant et bleu butane. Plus ou moins au centre de la composition en meurtrière se trouvait une meute, une brigade ou une assemblée d'enfants aux nuances brunes, bien trop petits pour qu'on puisse les identifier même s'il s'agissait très probablement du même groupe de va-nu-pieds figurant dans la toile au-dessus. Six lapins aux yeux pareils à des réflecteurs brisés étaient accroupis au premier plan, rappelant par leur nombre et leur teinte principale les gamins en haut de la colline. Ce que l'étiquette rédigée au bic sanglant sous le tableau confirmait, puisque *Des lapins* était ici le titre du tableau. Mick aimait beaucoup cette toile. Il se dit que pour une fois il pouvait discerner le sens et l'intention du tableau : Alma avait ôté une tranche de leur quartier déshérité pour en faire un vitrail d'église, un vitrail du pauvre composé de bouteilles vides et brisées mais pouvant néanmoins accueillir des saints. Ou alors elle avait juste voulu dire que le quartier avait de la bouteille...

Les toiles seize et dix-sept étaient toutes deux en noir et blanc, ce qui lui apparut comme un soulagement après la volée qu'avaient pris ses bâtonnets et ses cônes jusqu'ici. Toutes deux étaient relativement petites, sans doute de format A4, moins guindé que du papier ministre mais pas aussi trapu que du quarto. Étant accrochées en hauteur et côte à côte juste au-dessus d'une large et somptueuse peinture à l'huile, elles obligèrent Mick à se hisser sur la pointe des pieds, ce qui était beaucoup exiger de la part des visiteurs d'une exposition. Le premier tableau, celui de gauche, était une illustration en demi-teinte au crayon et au lavis, provenant d'un album qu'aurait rêvé un enfant en proie à la fièvre, avec pour légende : *Le Puits écarlate*. Tout en bas, s'abritant sous un muret de briques dans ce qui ressemblait à la cour intérieure d'une maison, on pouvait voir la horde désormais familière des chenapans, plus proches du spectateur et donc plus facilement reconnaissables. En plus de son moi enfant et de la gamine à la guirlande de lapins crevés, il y avait une petite binoclarde à l'air sérieux, un garçon plus âgé d'aspect coriace avec des taches de rousseur et un chapeau melon, un petit voyou présentant quelque ressemblance avec la fille à écharpe, et un garçon grand et élégant ayant le maintien du gamin intelligent du Club des cinq. Le groupe entier était accroupi, et tous contemplaient avec une inquiétude compréhensible la nuée

de formes cauchemardesques qui semblaient dévaler du ciel, en laissant une traîne vaporeuse d'images-sosies derrière elles. Tout en haut, minuscule et distante, une carriole de laitier tirée par des chevaux faisait une dizaine de tonnes, tandis qu'en dessous une tempête de chiens, de chats, de missels, de poissonnières, de masques à gaz, de cartes de cigarette, de Teddy Boys, de lunettes de vue, de fauteuils de dentiste et de couverts cascadaient inexplicablement dans le vide, une intempérie de babioles d'après-guerre. La présence des enfants rendait la scène plus magique que troublante.

Juste à droite se trouvait le tableau numéro dix-sept, portant la légende *Flatland* et recourant à la méthode du mezzo-tinto, une plaque de cuivre grattée afin qu'émergent des zones subtilement ombrées serties de blancs à l'éclat crayeux. Un trio de délinquants juvéniles se tenait au centre et au milieu, deux d'entre eux assez petits, l'un étant sans doute son double enfant, le personnage central entre eux étant un jeune plus racé et plus dickensien portant un pardessus traînant et un chapeau melon. Derrière eux, en lente et sinistre combustion dans une vue en plongée de Bath Street et des maisons de Crispin Street, se dressait un vortex fumant d'une taille accablante, un rouage effrayant et comme immatériel s'enfonçant dans une vue en coupe des immeubles. Apparemment pris dans ce maelstrom nocturne, on distinguait des bouts de chiffon qui après examen se révélèrent les coques ou les peaux d'individus infortunés, des humains gonflables et percés, vidés de leurs os et de leur bourre de chair, du linge voué à se décomposer dans cette essoreuse infernale. Les trois enfants sous le noir firmament faisaient penser aux spectateurs d'un bûcher, mais sans l'exubérance liée à ce spectacle. Un air de désolation flottait dans l'image, comme si au lieu d'une effigie c'était toutes les belles et bonnes choses qu'on brûlait, et qui s'élevaient en une fumée délicatement pointillée.

Des voix distinctes bondissaient et plongeaient comme des poissons volants dans le bain acoustique autour de lui, les couleurs de la salle plus intenses tandis qu'il se concentrait sur le monochrome. Alors qu'il essayait encore de trouver ses repères, Dean, le petit ami de Rome Thompson, se matérialisa à ses côtés comme s'il se moulait dans le peu d'espace disponible.

« Bon, Mick, tu connais ta sœur ? Je fais que rapporter ses propos, hein. Bref, elle dit que t'as intérêt à pas avoir perdu son putain de briquet, parce qu'elle veut le récupérer. Elle dit que si tu l'as pas, elle va te plasti... comment on appelle ça, ce truc que l'Allemand au chapeau fait aux cadavres ? C'est pas plastiquer, c'est...

– Plastiner ? »

Dean parut ravi. « Plastiner, c'est ça ! Elle va te plastiner et faire de toi sa trente-sixième œuvre, mais seulement si tu as perdu son briquet. Elle est coriace, ta sœur, pas vrai ? Putain, ça devait être horrible, quand vous étiez gamins. Bon, alors, tu l'as, son briquet ? »

Mick parvint tout juste à articuler « Ce n'est pas... » avant de renoncer sous le poids de plusieurs décennies de maltraitance et de simplement tendre

l'objet demandé. Avec un sourire doux et compatissant, Dean empocha ce qui était désormais clairement la propriété d'Alma et délaissa les coordonnées qu'il avait occupées, effectuant une rotation en accord avec l'effet de Coriolis. Incapable ne serait-ce que de soupirer, Mick reporta son attention sur le tableau numéro dix-huit, directement sous les deux en noir et blanc.

Le Combat des esprits, disait l'étiquette.

« Eh merde », dit Mick entre ses dents.

À l'huile et à la feuille d'or, d'une esthétique sans doute redevable à Klimt, deux géants vêtus de robes d'un blanc éblouissant se battaient en duel dans une vaste arène qui était encore le Mayorhold, avec de gigantesques cannes de billard, longues comme le tunnel sous la Manche. Les cheveux aussi blancs que ses vêtements, un des énormes personnages était tordu, figé dans le mouvement avec son arme à pointe bleue prête à frapper, brandie derrière son épaule musculeuse. Son colossal adversaire titubait en arrière sous le choc du coup précédent, une giclée d'or artériel fusant dans l'air pour souligner la trajectoire. Sur les balcons bondés d'un Mayorhold décuplé en un empilement de Colisées, une foule de petits cow-boys, de Têtes rondes, de ramoneurs et de frères médiévaux encourageait les combattants. La grandeur du combat, sapée par sa brutalité, était celle d'une baston à mains nues entre deux monolithes dans la cour d'un pub. Secouant la tête avec admiration devant le sang à huit carats qui souillait les vêtements des combattants, il s'aperçut alors qu'il s'agissait de deux des charpentiers en robe de *Work in progress*, le tableau par lequel débutait l'exposition. Cette dernière, malgré l'absence de lien tangible entre ses éléments volontairement disparates, était-elle censée raconter une histoire ? Une histoire où les apparitions des personnages étaient tellement espacées dans le récit qu'il était impossible de repérer le moindre effet de cause à effet en l'absence d'une carte bien trop grande pour qu'on puisse même la déplier ? En outre, si cette histoire était la sienne, comme le prétendait Alma, pourquoi en reconnaissait-il si peu d'éléments ?

Son survol de l'exposition l'avait conduit à présent dans un autre coin de la galerie où continuer nécessitait un quart de tour à droite avant d'entamer sa traversée de la façade est de la garderie, un mur d'escalade moderniste sur lequel les œuvres de sa sœur étaient des prises traîtresses entre l'équilibre mental et la chute libre intellectuelle depuis une hauteur vertigineuse. Touchant le vide, il reprit son expédition précaire dans la culture, avec pour prochaine saillie le tableau dix-neuf, *Des épées qui ne dorment jamais*. Relativement simple, ce dernier était un dessin au trait effectué sans doute au crayon lithographique, qui rappelait les dessins du *Daily Mirror* réalisés par David Low. La version d'Alma, ni d'actualité ni claire, représentait un homme sombre et ténébreux dormant à poings fermés dans son lit à baldaquin au centre trépidant et sanglant d'un champ de bataille. À en juger par la prolifération des pieux et des casques à pointe dans le carnage encerclant le dormeur, ce devait être un conflit datant de la première révolution, ce qui signifiait sans doute que le personnage endormi – vêtu, après examen

approfondi, d'une armure noire plutôt que d'un pyjama – était probablement Oliver Cromwell. Tout autour de lui, des hommes affolés s'empalaient les uns les autres dans la fumée des mousquets ; des chevaux s'effondraient sur leurs propres intestins, dessinés à la suie et surlignés à la poudre à canon, alors qu'au beau milieu le Lord Protecteur ronflait. Mick ne savait pas trop si la scène signifiait que Cromwell était indifférent aux souffrances dont lui-même était l'épicentre, ou si, plutôt, toute cette boucherie implacable avec ses fontaines de sang faisait partie de son rêve.

Sous cette composition de taille modeste, le tableau numéro vingt, du fait de son échelle comme de son style, paraissait un chambranle sur lequel reposait le précédent. Nettement plus complexe que les autres œuvres, l'image centrale, exécutée au fusain avec des nuances orange, était complètement submergée par une série de carreaux de Delft, une zone de noir charbon et de flamme crachotante contenue dans une cheminée ornementale. L'image au centre était un paysage de cheminées de pierre et de toits de chaume, grossièrement évoqué en touches friables et envahi de flammes nectarine, sur lequel dansaient avec jubilation deux femmes nues et en feu, leurs longs cheveux s'élevant en boucles au-dessus d'elles dans la fumée suffocante. Aussi frappante que fût cette vision pyrotechnique à la palette restreinte, elle n'avait guère de lien avec la continuité nettement moins incendiaire représentée sur les carreaux qui l'entouraient. Ici, en dilutions de riche cobalt, on assistait à une progression linéaire de moments enluminés qui commençait en haut au centre avec un carré d'encre noir solide, comme pour représenter l'obscurité de la matrice avant la naissance détaillée de la scène suivante. Ce carré était suivi par une vignette montrant l'enfant vautre sur les genoux de sa mère à côté d'un âtre lui aussi orné de carreaux de Delft, et chroniquant des événements dans la vie d'un Christ ridiculement petit. Le dessin suivant montrait un jeune homme malingre assis sur le banc d'une église entre des hommes plus âgés en habits du XVIII^e siècle, les yeux fixés sur un mouchoir de dentelle comme suspendu dans sa chute. Carreau après carreau, la vie illustrée continuait, avec ici un jeune homme à cheval dans un bosquet brumeux abordé par une fille en haillons aux grands yeux lumineux, là le même homme un peu plus âgé en train de conduire son étalon sur un terrain enneigé et inégal vers une salle accueillante qui attendait dans l'obscurité hivernale, aux contours péniblement familiers. Après quelques instants de confusion, Mick reconnut en l'édifice l'église de Doddridge, et comprit que le feuilleton qu'il suivait devait être la vie de Philip Doddridge. Il vit son mariage, ses enfants et son deuil jusqu'à une image, en haut à gauche, où un homme et une femme étaient couchés tous les deux dans une pièce au mobilier étranger, tous deux malades, l'homme peut-être déjà mort comme l'indiquait la nuit bleue du carreau suivant, son obscurité évoquant cette fois-ci l'enterrement plutôt que la conception. Ce n'est que lorsqu'il examina l'étiquette griffonnée au bic rouge, qui révélait que le titre de l'œuvre était *Esprits malins et réfractaires*, qu'il commença à percevoir un lien entre le

récit d'un ecclésiastique dissident et les deux femmes incendiaires et joviales, qui pirouettaient sur les toits en feu et que ne contenait que leur limite biographique.

Comme sous le coup d'une légère commotion conceptuelle, Mick effectua un pas plus au sud le long du mur est de la galerie jusqu'au tableau numéro vingt et un. Intitulé *Les arbres n'ont pas besoin de savoir*, il s'agissait d'une unique image, une fois de plus dans le style d'un portrait à l'acrylique, en noir et blanc, avec un lugubre dégradé de gris soigneusement différenciés. Flanké d'enfants aux vêtements anachroniques, désormais familiers même s'il remarqua que son alter ego n'y figurait pas, un autre monstre se dressait. Pour une raison qui lui échappait, sa sœur avait toujours excellé dans la représentation d'aberrations de la nature, et ce depuis qu'elle avait bâti sa réputation, tentacule après tentacule, en réalisant des couvertures de livres de SF et de fantasy dans les années 1980. Le grotesque en question était une variété vraiment horrible de serpent de mer, malencontreusement libéré dans une rivière urbaine et sinueuse rappelant la Nene, où elle avait largement de quoi s'ébattre. S'élevant des eaux basses et boueuses dans l'obscurité nocturne, au bout d'un cou oscillant épais comme une conduite d'eau, un crâne allongé comme une estafette de la Gestapo levait le capot de sa mâchoire supérieure pour dénuder un effrayant naufrage de dents, claquant de frustration belliqueuse à quelques mètres du jubilant quintette de voyous qui pour une raison inconnue lévitaient dans les hauteurs de l'étroit tableau, chaque enfant décuplé en pâlottes copies de lui-même. Le visage de la créature, avec sa coiffe d'algues puantes et ses yeux de limaces qui luisaient au fond d'orbites profondes comme des puits, avait la contenance tordue d'une vieille femme aigrie et malveillante, hurlant sa haine, sa rage et sa solitude dans la nuit. C'était là encore une illustration dévoyée à la Enid Blyton, tout comme le tableau numéro vingt-deux juste à sa droite.

Le titre – *Mondes interdits* –, griffonné à l'encre rouge, pâissait en un rose sérum désagréable à mesure de sa progression. C'était une étude à l'acrylique avec un thème couleur de film muet, même si cette fois les proportions étaient celles d'un paysage. Elle représentait un bar dessiné par Hogarth ou Doré d'après un texte de Poe, un monde d'épouvante où il eut la joie obscure de voir réapparaître son alter ego. Toujours vêtu de sa robe de chambre, l'enfant tremblait au premier plan avec l'autre petit garçon des toiles précédentes, derrière une forme ronde et criarde qui, même vue de dos, ne pouvait être que le défunt et regretté troubadour local Tom Hall. La salle derrière eux était peuplée par un cauchemar de ligue antialcoolique, une démonologie soûlographique. Sur un côté, un homme affolé et en pleurs apparemment composé de bois présentait de profondes runes dans son bras, gravées par une femme qui tenait un couteau, alors que non loin un autre homme en bois se tordait, émergeant à moitié du plancher de la salle, piétiné par de gais ivrognes à chaussures cloutées. Le plus affreux de ces piliers de bar avait une bouche édentée sur le front, de la morve bouillonnant dans le

nez inversé au-dessous et des yeux hébétés qui clignaient sur ses bajoues. Un purgatoire avec une licence IV, une incarcération éternelle, ou un pénible cinq à sept qui fait le tour du cadran : était-ce vraiment ainsi que sa sœur abstème voyait les pubs, comme des ménageries de cruauté horrible et d'impossible difformité ? Mais au vu des pubs qu'avait fréquentés Alma, il reconnaissait qu'elle n'avait pas tort. Il fit encore un pas de côté sur la droite et faillit basculer tête la première dans les abysses du vingt-troisième tableau.

Le vacarme de la galerie se tassa, comme aspiré au loin par un ressac. Mick resta sans bouger devant le tableau tel un homme posté à l'entrée d'un tunnel aérodynamique, ayant peur de bouger. Il sut ce que c'était ; le sut avant même de consulter l'étiquette où l'encre rose se tarissait à mi-chemin du deuxième mot avant de reprendre en vert. C'était le Destructeur. Vu d'en haut, un cercle situé en bas à gauche informait le spectateur qu'il assistait à une vision heureusement incomplète d'une terrible cheminée, si grande qu'aucune toile, aucune imagination ne pouvait l'enfermer. Des serpentins couleur terre de Sienne et ambre brûlé, réalisés à l'empâtement et si épais qu'ils en étaient presque sculptés, s'échappaient en spirales du bord du cratère industriel vers son centre invisible, les immenses masses vaporeuses en lente rotation, un nuage exterminateur de merde. Aussi lugubres que fussent les serpentins incrustés, c'était dans les failles creusées entre ces ruisselets que résidait la peur. On voyait des confiseries, des cours d'école et des trombones de l'Armée du salut glisser inexorablement dans un enfer vide, des charrettes à charbon tirées par des chevaux avec leur cargaison en feu et des couples de danseurs qui plongeaient, encore tout sautillants, dans un minuit asphyxiant. Des pavés de marelle et des barbiers amidonnés, des singes et leurs joueurs d'orgue de Barbarie, des ivrognes et des moines parmi les débris pulvérisés au périmètre de cette implacable singularité broyeuse qui s'efforçait d'engloutir le monde, ou du moins cette partie du monde à sa portée économique. Dans le maelstrom de smog, de gens, d'animaux et d'objets brisés tournoyaient des détritrus, d'incompréhensibles bulles emprisonnées dans l'orbite dégradée d'une bonde abyssale. Des armadas de landaus et des bannières syndicales, des fauteuils de cinéma désossés ou souillés de pisse, des cygnes et des soutifs sombraient dans la gueule omnivore de la cheminée. C'était le passé ; un réservoir d'incidents fugaces, un mode de vie rendu abject, désormais incinéré, irrévocablement réduit en cendres dans un bûcher des humiliations. C'était la latrine finale.

C'était énorme, irréfutable. Ça appelait une autre cigarette, autant pour ponctuer qu'autre chose, ce qui signifiait récupérer le briquet que détenait sa sœur. Se retournant pour la chercher, il se retrouva une fois de plus face à la maquette du quartier, une fourmilière vivotant des subsides des pucerons. Cette nouvelle perspective offrait un éventail de toits miniatures, de brisants de tuiles déferlant sur Silver Street et Bearward Street, se déversant dans la flaque tranquille d'un Mayorhold cuvant sa bière de midi pendant l'éternel après-midi. Un minuscule scooter avec une roue en moins était à l'arrêt dans

Bullhead Lane, maintenu par un balai, et des vieux en chemise et bretelles s'étaient assis sur les pas de portes pour râler comme des gargouilles rétrogradées. En dépit des doutes de sa sœur, Mick n'était pas loin de penser que c'était son œuvre la plus fascinante et la plus directe, des rues éternisées qui capturaient et préservait le quartier quasi évaporé plus parfaitement que toutes les toiles environnantes, souvent trop obliques. Il rendait assez bien l'air de sérénité psychologique, d'idylle secrète, paresseuse et dorée qui avait été l'apanage d'endroits n'ayant plus rien à perdre au niveau social. Il avait ainsi l'impression que le monde dont il se souvenait était encore protégé quelque part, une impression à l'antipode de celle que lui avait laissée le terrible vortex méphitique auquel il tournait en ce moment le dos. Apercevant Alma dans le coin nord-est de la garderie près de la toile au visage ravagé, il envisagea d'aller récupérer son briquet, en laissant peut-être un de ses rejetons en gage, quand son regard se posa sur le bout de papier collé au bord du diorama, à peu près à l'opposé de l'étiquette similaire qu'il avait remarquée sur le bord ouest de la plateforme. Alors que sur cette dernière était écrit *Les Boroughs*, qu'il avait supposé être le titre de la maquette, ce bout de papier portait l'unique mot de *Mansoul*. Ce nom étrange lui disait vaguement quelque chose, titillait une zone reculée de sa mémoire, mais à part ça restait incompréhensible. Incapable de choisir entre les deux appellations, Alma avait-elle préféré laisser les deux, par prudence ? Ou avait-elle juste oublié qu'elle lui avait déjà donné un titre ? Il allait devoir lui poser la question, ne serait-ce que pour lui prouver qu'il était attentif.

Le temps qu'il passe lentement devant les dix ou onze toiles précédentes jusqu'à l'endroit où elle discutait avec Dave Daniels, il avait décidé de combiner la mention du titre conflictuel du barrio reconstruit avec sa tentative pour récupérer son briquet, un pari risqué qui à sa grande surprise fonctionna comme un charme. Nettement mieux, même, vu que les charmes ne fonctionnaient jamais.

« Dis donc, Warry, y a un côté de ta maquette où il est écrit *The Boroughs*. Tu peux me rendre mon briquet ? Et de l'autre côté c'est marqué *Mansoul*. Peut-être que tu peux éclairer ma lanterne. »

Elle sourit, dit « Bien sûr », puis lui tendit le briquet et continua de parler à Dave Daniels. Ravi, Mick se dirigea vers la porte avant qu'elle comprenne ce qu'il venait de faire. Il sentait qu'il avait atteint un nouveau degré de compréhension dans ses rapports avec sa sœur ; quand on la forçait à être agressive sur deux sujets en même temps, ses mécanismes de représailles ne pouvaient gérer la charge ajoutée et se court-circuitaient. Si suite à un accident radioactif elle devait devenir gigantesque et se mettre à menacer la civilisation, il était sûr qu'il préviendrait le gouvernement afin qu'on la neutralise. Il gloussa rien qu'à l'idée de sa sœur haute de vingt mètres en train de se prendre dans des câbles à haute tension, et sortit radieux dans le bel après-midi.

Il frotta la molette avec le pouce pour faire jaillir la flamme, tira sur la

clope pour que son extrémité s'embrase, tout en penchant la tête en arrière pour expulser une chimère grise et alambiquée qui monta dans le ciel couleur mâchefer. Longtemps embaumé dans l'esprit engourdi de ses habitants, le quartier, avec ses fenêtres décaties, ses trottoirs à l'abandon, ses façades édentées, continuait néanmoins de pousser sa fragile chansonnette. La poussière savait être une cape d'invisibilité, à sa façon. Le regard de Mick se porta vers le bas de la rue, là où moins d'un siècle plus tôt s'étendait un terrain de jeux, qui lui-même occupait la place des rues Fort et Moat, anéanties par les désinvoltes années 1960. C'est là que son arrière-grand-père fou et sa joyeuse barbare de mamie avaient commencé, avant qu'elle s'installe à Green Street après que son premier enfant était mort de la diphtérie. Ce devait être en gros par là que le char à fièvre s'était engagé dans un bruit de tonnerre quand il était venu chercher son léger fardeau. Des brins collants de son histoire génétique étaient encore là, sous plusieurs couches goudronnées d'époque, des strates diverses roses et noires comme une tresse de réglisse. C'était de l'histoire ancienne, une série de résurgences inadéquates et de surimpositions aléatoires. Plissant les yeux à cause du soleil, il aplatit différentes couches de temps en un compost incongru.

Derrière lui, il entendit le léger sifflement dyspnéique de la porte de la garderie, et se retourna pour voir Ben Perrit et Bob Goodman, qui de toute évidence se connaissaient d'avant, fuir simultanément l'intérieur extériorisé de la tête d'Alma. Les deux hommes riaient, probablement parce que le poète avait démarré à froid sans prévenir, l'acteur au visage matraqué ne pouvant s'empêcher de le rejoindre dans son hilarité. Mick leva une main pour les saluer mais son geste parut un gênant composite entre une caricature de salut indien et un rituel d'accueil nazi, aussi changea-t-il de cap au beau milieu pour lisser une mèche de cheveux qui n'était plus là depuis un bail. Sans cesser de ricaner, les deux hommes se frayèrent un chemin sur la pelouse pelée jusqu'à lui.

« Salut, Benedict. Salut, Bob. Rassasiés ? »

Les yeux de Ben Perrit roulèrent comme ceux d'un cheval qui s'emballe.

« Aha ! Si c'est là le genre de choses qu'on voit quand on arrête de boire, ça ne me donne pas envie ! Ahahaha ! »

Le visage de son compagnon parut tenter de se jeter par terre depuis le promontoire de son menton velu.

« Tu sais ce qu'elle m'a fait faire, ta putain de sœur ? demanda Bob. Elle m'a obligé à dénicher des tas de trucs qu'elle savait déjà, juste pour avoir une raison d'accrocher un portrait de moi insultant dans son expo. Sans déconner, à ses yeux, on est comme des mouches pour des gosses capricieux. »

Viré de l'école pour absentéisme avant d'avoir pu vraiment aborder Shakespeare, Mick ne voyait pas trop ce que les mouches et les gosses capricieux venaient faire ici, aussi se contenta-t-il d'acquiescer prudemment. Heureusement, la folie ambiante de Ben Perrit vint combler le vide laissé dans la conversation.

« Ahahaha ! Elle m'a dessiné au crayon, au fond de la mer. Je sais pas si elle veut dire que j'ai bu la tasse, ou que je suis tombé au fond de la bouteille. Ahaha ! Au fait, Mick, je comptais lui filer ce truc mais j'en ai pas eu l'occasion. Tu peux t'en charger ? »

Le barde à la ramasse tendit une feuille pliée en deux, que Mick accepta solennellement sans avoir aucune idée de ce que c'était. De la poésie, de l'art, quelque chose dans ce genre.

« J'y manquerai pas, Ben. Et ne lui en veux pas de t'avoir dessiné comme ça. Crois-moi, tu t'en sors bien. T'as vu mon portrait où je suis qu'un tas de verrues ? »

L'acteur maussade tordit une lèvre que tout le monde trouvait déjà tordue, et secoua la caricature antisémite qui lui tenait lieu de tête en signe d'approbation.

« Pourquoi elle agit ainsi, selon toi ? Elle veut juste foutre la merde, ou quoi ? Elle agit quand même pas comme ça pour l'argent ? »

Mick étudia la question, en fixant d'un air absent la fenêtre de la garderie. Il pouvait voir les deux vieilles dames qu'il avait remarquées plus tôt, lesquelles caquetaient en se poussant du coude devant le tableau aux carreaux de Delft. Reportant son attention sur les motivations d'Alma, il dit la première chose qui lui passa par la tête.

« Elle espère peut-être même être décorée. »

Goodman se gaussa, incrédule.

« Comment, en peignant des tableaux ? C'est pour les actrices, comme Judi Dench, Helen Mirren, Diana Rigg. Alors comme ça, Alma se prend pour une actrice, c'est ça ?

– En fait, Bob, je crois que ça concerne toutes les artistes. Il y a Nellie Melba, Edith Sitwell, Vera Lynn ; il y a Vivienne Westwood, Barry Humphries. C'est pas juste les actrices. »

Le vieil acteur, toujours pro, parut se raviser et resta silencieux comme s'il traitait une information inattendue. Il s'ensuivit un interlude gênant pendant lequel Ben Perrit demanda si Nellie Melba avait la pêche, avant d'éclater d'un rire tonitruant. Ça semblait une pause naturelle, et Mick serra la main des deux hommes en assurant à Perrit qu'il n'oublierait pas de donner la feuille à Alma. Le duo contourna Doddridge Church et se dirigea vers Marefair, le poète en riant et l'acteur en commentant. « Décorée ! Juste quand on pensait comprendre quelque chose aux femmes... » avant que leurs silhouettes se dissolvent dans le camouflage pavot de Chalk Lane.

En proie à une étrange émotion, Mick en conclut que l'absurdité des temps était un élément aussi vital que l'amour, l'alcool et la violence. Le bruit distant de la circulation rivalisait avec une altercation dans Castle Street. Tout en ayant l'impression de faire preuve d'indiscrétion, il déplia la page que Ben Perrit lui avait confiée, et se mit à lire :

*Les espaces entre les bâtiments, de l'air vide
Où chantent à présent d'autres oiseaux
Ses bâtiments imposants s'il n'y a rien ici
C'est la principauté du passé
Avec des frontières dessinées à l'encre qui s'efface
Une histoire de trous
Peuplée par des noms qui n'ont pas été prononcés depuis des années
C'est ma page que les marges blanches ont mangée
Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les cicatrices de la gomme
Un sac vide plein de trous
Un silence contenu entre guillemets*

Mick se sentait encore moins qualifié pour donner son avis sur un texte poétique que sur une œuvre d'art, mais il aimait bien la forme et la démarche de ce texte, un bison boiteux avec une jambe plus courte que les autres et une dignité particulière dans ses trébuchements. Il replia le document et le glissa dans sa poche revolver pour qu'il ne se froisse pas, puis, éteignant sa cigarette, se dirigea de nouveau vers la porte ouverte de la garderie. Quel dommage. Il apprécierait sans doute mieux la culture si elle ne se montrait pas aussi coercitive. Bon, bref. Il ne devait pas rester grand-chose à voir. Résigné, il soupira et retourna dans la salle.

*

Cette fois-ci, l'immersion fut moins brutale. L'atmosphère paraissait se déliter à mesure que l'après-midi se déployait, la foule se relâchant et devenant plus navigable. Comme avant, il était décidé à reprendre là où il s'était arrêté. Il aurait pu aller dans l'autre sens, contre le vent, mais ç'aurait été bizarre : on ne retrouvait pas sa marque dans un livre en partant de la fin, et Mick était déjà convaincu que le tir de barrage sans suite d'Alma était censé représenter une histoire, si grande et si complexe qu'elle exigeait peut-être une dimension mathématique supplémentaire pour être racontée. Ou alors son *magnum opus* avait atteint sa masse critique et il assistait ici à ses retombées balistiques, au motif dévasté après l'explosion d'une bombe. Dans les deux cas, quelque chose était raconté, ne serait-ce que pour les analystes du désastre. Négociant quelques promesses de se revoir avec une douzaine de personnes qu'il avait déjà saluées, telles de lointaines connaissances plusieurs fois croisées dans les allées d'un supermarché, il se fraya un chemin autour de la table à tréteaux pour marquer un arrêt juste après la toile vingt-trois, aux trois quarts environ du mur est de la galerie. Le mollard infernal du Destructeur bavant des étincelles et des vapeurs toxiques sur sa gauche, il fit de son mieux pour se concentrer sur la toile numéro vingt-quatre, l'aquarelle abstraite et cryptique qui était devant lui. L'étiquette à l'encre verte annonçait *Nuages dépliés*.

On voyait un disque parfaitement circulaire et de la taille d'une soucoupe, aux nuances et aux ornements byzantins, situé juste à côté du centre dans un grand quadrilatère d'un blanc cassé, taché de paraboles gris perle et spectrales, des traces si transparentes qu'elles étaient à peine présentes. Dans le coin en bas à gauche, un triangle festonné d'eau sale s'était amassé, tandis qu'un plumage pommelé de bourre de soie poussiéreuse mordait sur le centre supérieur. Juste en dessous, montée verticalement, était suspendue une aile de chouette arrachée ou peut-être une colonne tremblante de gaz interstellaire. Par intervalles, sur l'étendue ivoirine, on distinguait des groupes de taches neutres plus sombres, des bancs de minuscules météores perdus dans un cosmos délavé ou aux couleurs inversées, alors qu'autour de la boule au filigrane or-bleu étaient tracées des trajectoires elliptiques pâles comme du sperme qui... oh. C'était un œil. Ce n'était pas du tout abstrait. Emplissant l'espace d'un bout à l'autre, c'était comme un gros plan à la Buñuel d'un œil, mais sans chair alentour. Une orbite taillée dans de la pierre de Portland, avec le fin duvet d'un sourcil gravé au-dessus et une esquisse de pommette en bas à gauche. C'était l'attirail optique non fonctionnel d'une statue, et les ellipses-satellite étaient des paupières fixes, celles du témoin d'une catastrophe incapable de détourner le regard. Le plumage déployé, à peine visible sur la droite, prenait sens comme le piège à ombre de l'arête du nez, promontoire ciselé perdu dans le cratère de l'orbite. Des taches arbitraires formaient texture, un épiderme pierreux érodé par deux siècles de pluie et de poussière aéroportées. Et au centre du tableau, dans l'iris doré, se trouvait un planétaire médiéval rehaussé de fils auriques sur fond indigo sombre, la trajectoire de la lune ou de la comète soulignée de lignes couleur soleil, projetées à travers un temps saphir fixe. C'était le mouvement horloger d'un univers connu, pris dans un regard opaque à jamais stupéfié. Mick s'aperçut alors que la composition de l'œuvre était presque identique à celle du tableau précédent, la vision aérienne d'une gueule d'incinérateur piquetée de particules. Il se demanda si ce nouveau tableau était placé expressément ici pour servir d'antidote au précédent. Sentant que ce tableau cherchait à rétablir son propre équilibre, il se faufila vers les toiles numéro vingt-cinq et vingt-six, accrochées l'une au-dessus de l'autre dans le coin nord-est.

Un paysage panoramique au-dessus d'un portrait noble : les deux tableaux disposés en T n'étaient apparemment reliés que par leur proximité. Sur la tranche étroite de mur entre eux, un seul petit papier était collé. Deux titres figuraient dessus à l'encre émeraude, assortis de deux flèches dirigées chacune vers la toile correspondante. Parler de négligé en l'occurrence était un euphémisme. On aurait plutôt dit une inscription sur la porte de toilettes publiques, et Mick espérait qu'Alma réussirait à titrer la dizaine de toiles restantes sans ajouter une grosse bite et les trois larmes de crocodile obligatoires. Les proportions de boîte aux lettres du rectangle du haut paraissaient contenir une peinture abstraite et minimaliste, mais, après avoir été abusé par le globe oculaire d'une sculpture, Mick décida d'y regarder de

plus près avant de se prononcer. Suivant la direction de la flèche verte, il apprit que la toile du haut était intitulée *De bon matin*, même si le raisonnement à l'œuvre derrière ce choix était loin d'être évident. C'était une vue en cinémascope d'un brouillard pommelê, un champ arachnéen, sans doute exécutée en prenant une teinte de fond sombre composée de noir, de brun et de vert bleuté puis en appliquant des fibres surimposées, peut-être avec une éponge. S'approchant tout près du marbré nébuleux, il vit que l'ombre entre les fils emmêlés était en fait une étude hyperréaliste à l'acrylique détaillant un sous-bois de branches et de brindilles, de feuilles recroquevillées réduites en fractales rongées aux bords, tout ce travail fastidieux dissimulé par le duvet de vapeur. Il se dit qu'il était en train de regarder une broussaille ou un buisson enveloppé dans une horrible et énorme toile d'araignée. S'agissait-il de nouveau d'une peinture monstrueuse mais sans monstre ? Ce n'est que lorsqu'il remarqua une petite limace perlée de pigment et épaisse de quelques millimètres à la surface de la toile, suspendue à la branche bourgeonnante au-dessus par des fils blancs extrêmement fins, qu'il comprit que l'architecte de cette énigme fibreuse n'était pas une araignée géante mutante mais, plutôt, la minuscule rognure d'un ver à soie. Ayant remarqué cet insecte industriel et inhabituel, Mick ne prit conscience qu'une minute plus tard qu'il y avait des dizaines, non, des centaines d'amas pendants et scintillants à la surface, une multitude infinitésimale et invertébrée formant un motif tout en cannelures humides et luisantes. C'était merveilleux et, dans le même temps, ça donnait la chair de poule. C'était un de ces moments galvanisants où la nature se révélait elle-même dans toute sa splendeur interlope et effrayante, dans tout son bio-choc. Devinant que le feuillage à peine distinct sous la brume duveteuse devait être un roncier de mûres, il ressentit le modeste pincement de satisfaction d'un cruciverbiste, ayant saisi l'allusion du titre à cette berceuse qui parlait de givre et d'enfants tournant autour d'un mûrier, même s'il n'avait aucune idée de son lien avec la direction générale de l'expo.

Se voûtant un peu, mains sur les genoux, il reporta son attention sur le tableau numéro vingt-six, juste en dessous. Il s'agissait cette fois-ci d'une illustration figurative qui aurait pu être signée par Arthur Rackham, ce qui était davantage la tasse de thé de Mick. Remontant la flèche dirigée vers le bas jusqu'à sa source, il apprit que le tableau s'intitulait *Battre la campagne*. En pastels doux et passés, roses et violets, verts et gris, c'était une scène d'extérieur, avec un mur d'imposants conifères à l'arrière-plan, sous un ciel tourmenté et bouffi de pluie qui semblait néanmoins gros de couleurs, immanent de spectres. Une pelouse mal entretenue ondoyait sous la ligne des arbres et une rivière bordée de joncs sinuait lentement tel un boa anesthésié en bas de la toile. On pouvait voir, se tenant avec dignité sur la rive, enfoncée jusqu'à la taille dans les roseaux pointus, une vieille dame au squelette d'oiseau, vêtue d'un cardigan cerise et d'un chemisier bleu marine, ses tresses lustrées désormais grises. Malgré les traits tirés par le temps, son visage était

encore beau ; il était ironique et intelligent, rayonnant d'une curiosité sans peur. Mick remarqua que sa sœur avait commis une erreur, une gaffe avec l'aquarelle qui donnait l'impression que la femme louchait, mais ça ne détournait pas de l'atmosphère silencieuse et religieuse du dessin. La vieille femme attendait, relativement petite en bas à droite, la tête poliment penchée comme si elle écoutait quelqu'un sur un pas de porte, une Alice déshéritée reléguée dans un morne pays imaginaire. Émergeant des eaux stagnantes à gauche et montant presque jusqu'au bord supérieur du tableau, ce qui expliquait de toute évidence le format vertical du cadre, on voyait la hideuse naïade du tableau numéro vingt et un. La tige de sa gorge distendue se hissait hors de la dentelle ridée d'un étang, couverte de boue, aussi épaisse qu'un séquoia avec sa tête grosse comme un wagon montée précairement au bout, se penchant telle une canne se balançant sur la paume de quelqu'un. Tout au fond de ses orbites, pareils à deux bulots logés dans les canons d'un fusil, les petits yeux malfaisants de la créature étaient fixés avec curiosité sur son interlocutrice humaine. Détail passé inaperçu dans sa précédente représentation, la chose avait des mains, ou des ailerons, bref, quelque chose : des dactyles écartés et sinueux aux palmatures décolorées, des ombrelles prédatrices qu'elle agissait comme pendant une conversation. Des mâchoires grosses comme des barges béaient et on distinguait comme la carcasse rouillée d'un landau d'enfant parmi les masses d'herbes dégoulinantes. Le tableau soigneusement détaillé, qui perlait çà et là des larmes délicatement disposées, des globes-bulles flottants dans lesquels les détails au crayon aquarelle saignaient comme des spectrographes, luisait d'une ambiance étrangement familière que Mick rapprocha de ses prises de LSD sous l'impulsion d'Alma, quand il était jeune. L'appréhension lysergique d'un matin du monde sur le point de commencer était si prégnante qu'il s'en souvenait encore. Idem pour la sensation excitante et désagréable qu'on ressentait, celle d'être l'antichambre opalescente de la folie, face à des couloirs bruissant de murmures, de monologues anesthésiants, loin de l'ordinaire, du familier et du précieux. La scène figée et prismatique insinuait que des mondes irréels et une expérience inconcevable gisaient peut-être derrière les apparences, et qu'il ne fallait pas trop se fier à la réalité contemporaine, telle que définie par Milton Keynes. Le moment gelé était une vitre teintée de violet sur les marges débordantes de l'être, les lointains sauvages de fantômes et d'hallucinations qui, chaque jour, s'invitaient sur le plan urbain de la raison.

Ayant atteint le côté est de la limite sud de la garderie, Mick s'aperçut qu'une nouvelle rotation à 90° était nécessaire avant de pouvoir continuer. Derrière lui, le son englobant et multipiste des voix distinctes se fondait en la voix unique d'un locuteur invisible possédé par une légion de démons, un chœur brouillon de glossolalie organisée qui enflait et décroissait comme porté par un vent changeant. Il commençait à trouver l'expo d'Alma dérangement, une fusillade nourrie de sentiments raréfiés et inconnus, le contraire d'un caisson d'isolation sensorielle, comme un collisionneur de

particules psychiatrique où ses opinions et réactions composaient les déchets d'une fission atomique esthétique. Redoutant une nouvelle crise de malaria intello, il s'embarqua sur la pénultième étendue de son safari mental en examinant les deux œuvres sur sa gauche. C'étaient des paysages grands comme des paquets de céréales familiaux et là encore accrochés l'un au-dessus de l'autre, le vingt-sept au-dessus du vingt-huit, en moins imposant peut-être, mais nullement moins énigmatique.

La toile vingt-sept, intitulée *D'or brûlant*, n'avait rien de nouveau – Alma lui avait parlé d'un artiste américain du nom de Boggs qu'elle admirait et qui avait réalisé avant elle une chose très similaire – bien que les détails de son exécution fussent grandement différents. C'était une reproduction ridiculement agrandie (ou peut-être gonflée) d'un billet de banque, à cheval sur la ligne précaire voire inexistante entre l'art et la contrefaçon, à la plume et à l'encre, et qui semblait grouiller de détails absurdes à mesure que Mick l'étudiait. Il s'agissait en l'occurrence d'un billet de vingt livres sterling, avec une mention de copyright en bas portant l'année en cours, 2006, comme date d'émission. Les détails typographiques et les numéros de série étaient ceux qu'on trouve sur un billet ordinaire, tout comme la coloration et la composition générale de l'illustration élaborée par le faussaire. Certains éléments, toutefois, avaient été transposés ou altérés. À gauche du billet, comme sur n'importe quel billet, un Adam Smith à l'air vaguement amphibie regardait vers la droite, de profil, d'une nuance mauve rehaussée de poussière gentiane, avec son pardessus et sa perruque tout en spires. Mais le visionnaire capitaliste était engagé dans un duel de regards avec un profil sur la droite, un autre buste couleur lavande et tout aussi méticuleux, représentant Bill Drummond, le pote d'Alma, le pop-terroriste de la KFoundation. À la fois sérieux et satirique, le regard résolu de l'Écossais élevé à Corby sondait le regard fixe et arrogant du chancre de la prospérité décomplexée. Il n'y avait clairement aucun espoir de négociation. Au centre, entre les deux hommes, le dessin représentant une manufacture d'épingles du XVIII^e siècle avait été adroitement remplacé par le fameux bûcher de Drummond, quand il avait fait brûler un million de livres sterling sur l'île de Jura, aux Hébrides, là où George Orwell s'était retiré pour finir *1984*. Se détachant, une sphère alambiquée et délicatement hachurée en nuances allant du sépia au framboise, quatre hommes se tenaient au milieu d'un cottage en ruines. Trois d'entre eux – Drummond, son associé Jimmy Cauty et leur témoin, le sculpteur Jim Reid, du groupe Jesus & Mary Chain – pelletaient des billets de vingt livres dans un bûcher central, tandis que le quatrième personnage, l'auteur de cinéma et ancien militaire Gimpo, filmait l'alchimie fatale sur de la pellicule. Surimposée en un lettrage violet au-dessus de la mention « Banque d'Angleterre » figurait la légende suivante : « La division de l'opinion dans une manufacture d'esclaves : (et la grande diminution de la quantité d'esclaves qui s'ensuit) ».

Passant au tableau numéro vingt-huit, juste en dessous, Mick trouva que

l'idée d'esclavage était peut-être ce qui reliait les deux toiles exposées côte à côte. Intitulée *Poutres et Chevrons*, l'œuvre du bas était la reproduction magnifique d'une carte maritime du XVIII^e siècle comportant des ajouts en trois dimensions. En travers de la toile, reliant la côte ouest de l'Afrique à l'Angleterre et à l'Amérique, étaient suspendues de lourdes chaînes de fer sales, maintenues par des liens rouillés à la surface du tableau. Mick recherchait des ironies ou des sens cachés, d'éventuelles subtilités dissimulées dans l'antique calligraphie sur la carte, mais n'en repéra aucune. Le message transmis par l'œuvre composite était apparemment aussi austère et simple qu'il semblait l'être à première vue. La cartographie, avec ses taches couleur thé, ses étranges barbillons griffonnés et ses lignes côtières au jugé, était une vision occidentale de l'Histoire, la carte et non le territoire, une construction mentale qui n'avait de réalité que sur le papier, et était donc sujette aux révisions, à l'oubli, aux améliorations, un état d'esprit qui se déliterait et se disperserait plus rapidement que le parchemin sur lequel il était fixé. Mais les chaînes, elles, étaient bien réelles. Des chaînes d'événements qu'on ne pouvait défaire, et qui dureraient éternellement et auraient de solides conséquences bien longtemps après que les édits qui les avaient forgées seraient obsolètes.

L'œuvre suivante, la vingt-neuf, était suspendue à l'écart et présentait une mer agitée de gouache délirante. Elle avait l'aspect tapageur des music-halls que Mick avait vus, tels que recréés par les modernes anglais du XIX^e siècle. Dans la fausse nuit de la scène, le spectateur semblait perdu dans une foule de poivrots hilares, et levait les yeux pour apercevoir la zone principale du tableau, contenue dans le deuxième cadre d'une arche de proscenium. Contre une tenture usée sur laquelle était peinte une copie grossière de la façade d'All Saints' Church, d'étranges d'acteurs prenaient la pose sur une plateforme entre des colonnes de balsa ou étaient assis sur une courte volée de larges marches de bois au premier plan, peintes pour imiter la pierre. Le couple assis sur les marches, une femme en colère et un homme vêtu d'un costume à carreaux jaune criard, rappelaient vaguement les irascibles époux Punch et Judy. Derrière eux, sur les planches, et donc surélevés, divers personnages en costumes d'époque qui étaient tous d'un blanc crayeux affichaient des expressions exagérées sur leurs visages enfarinés. S'agissait-il d'une tragédie surnaturelle, d'un *Macbeth* ou un *Hamlet* surpeuplé de fantômes ? Pendant ce temps, un troupeau de spectateurs obscènes sifflaient la scène, en proie à la débauche, la colère ou l'amusement. Il y avait là comme une énergie prolétarienne confuse qui pouvait déraiper dans la lumière bâclée et la pénombre avinée. L'étiquette apposée à côté du tableau, qui se décollait à un coin et du coup penchait légèrement, le rendant encore plus difficile à déchiffrer, portait la mention *Sur les marches d'All Saints*. Mick ne savait pas trop quoi en penser. Le couple assis, vêtu dans le style des années 1940, ne différait guère de la foule en liesse qui les huait. De fait, leur malaise paraissait à la fois contemporain et plus réel, pas seulement joué. Mais si tel

était le cas, les spectres qui gesticulaient derrière eux étaient d'un comique presque déplacé. Le tableau avait quelque chose de dérangent par son incongruité, on sentait un lien très personnel entre l'homme et la femme assis sur les marches, devenu soudain mélodrame, une performance offerte à la désapprobation d'un public qui se tortillait sous les lumières, et dont se moquaient même les fantômes. C'était un moment intime à découvert, qu'on avait déplacé dans une salle bruyante afin de distraire une foule manquant de discernement, un élément aussi dérangent qu'un corbeau dans une pièce. Le couple se donnait en spectacle : était-ce là ce que voulait dire le tableau ?

Sans cesser de retourner la toile dans son cerveau antérieur, non sans maladresse comme s'il s'agissait d'une grenade ou d'un hérisson, Mick passa au tableau numéro trente. Ce faisant, il se dit que, vus de haut, lui et les autres visiteurs de l'expo devaient ressembler à des jetons alors qu'ils avançaient lentement en rasant les murs pour éviter la table centrale, des pions sur un plateau de jeu surdimensionné, du genre de ceux qui avaient peuplé son insomnie la nuit précédente. Il jeta un coup d'œil à la salle, s'efforçant de déterminer qui parmi les autres personnes présentes participait à cet étrange Monopoly. Dans le coin tout au fond, près du portrait effrayant de Mick défiguré, Alma se prenait apparemment un savon par Lucy et Melinda, sans doute à cause du portrait cruel mais ingénieux devant lequel elles se trouvaient. Bien. Elle ne méritait pas moins. La population captive de la garderie s'était un peu réduite depuis l'ouverture des portes il y a une heure, une heure et demie, mais pas assez pour qu'avancer sur cet exaspérant plateau de Monopoly soit plus aisé. Près de la porte, Bert Regan semblait balayer le sol avec Ted Tripp et Roman Thompson dans une sorte de bruyante et hilare compétition. Plus loin, le petit ami de Roman, Dean, était à côté de Dave Daniels, en train de regarder la bataille des géants qui brandissaient leurs cannes de billard éclaboussées d'or. Des chiens se disputaient hors cadre, dans le samedi avachi des Boroughs. Reportant son attention sur le tableau numéro trente, Mick s'apprêta à bâtir un hôtel ou à payer un loyer, sans passer par la case départ et donc sans toucher de pactole.

Le tableau numéro trente, aux apparences de paysage et ceint d'un mince cadre argent, était une aquarelle vitreuse sur un fond blanc et lisse, intitulée *Des fleurs plein la bouche*. Plus que tous les autres tableaux de l'expo, celui-ci renvoyait au précédent emploi d'Alma, comme illustratrice de livres de SF ; il était époustoufflant, à sa façon, si on aimait ce genre de choses. Le décor, une arcade colossale qui semblait celle du tableau numéro treize mais dans un état de décomposition avancé, offrait une végétation tropicale qui poussait à même son plancher moussu, une jungle domestique qui se hissait vers un plafond effondré donnant sur des constellations inédites, à la fois vue intérieure et vue extérieure. Des lianes longues d'un kilomètre et demi, torsadées tels des câbles électriques, pendaient aux poutres calcinées de la toiture lointaine et dévastée, chromée par des étoiles inconnues. Des phalènes d'une taille prodigieuse battaient mollement des ailes dans le crépuscule

astral, des planches gauchies s'enflammaient d'orchidées mais cet Élysée final n'était que la toile de fond en prévision de l'étonnante apparition qui courait au premier plan en bas. Son physique sec comme un schéma anatomique, sa peau translucide comme du papier paraffiné, un vieil homme nu comme un ver, aux cheveux blancs pareils à la crête d'une vague, filait sur l'avenue envahie par la végétation en pesantes foulées à la Muybridge – les yeux exorbités par la vitesse, les joues déformées, des pétales brillants jaillissant de sa bouche et flottant derrière lui en une traînée de condensation. Sur les épaules du vieillard alerte était assise une fillette parfaite et radieuse, ses boucles blondes en fusion formant une traîne de comète alors que son étalon fiévreux traversait cette forêt finale au pas de charge. Leur différence d'âge rendait inévitables les interprétations allégoriques, une jeune enfant sur les épaules de son prédécesseur épuisé, ou le vieil âge et le nouveau en retard à un rendez-vous avec un millénaire encore invisible. C'était une sorte de course, peut-être celle de la race humaine, projetée dans la quatrième dimension, à travers le médium du temps où les continents se fracassaient et les empires disparaissaient. La sueur et l'effort étaient palpables dans cette migration obligatoire vers les frontières poreuses d'un futur étranger où personne ne parlait la langue. Bien que ce fût peut-être la fatigue oculaire de Mick qui colorait la perception, il avait l'impression que le vieil homme et l'espèce qu'il représentait semblaient sur le point de capituler. Il était lui-même à deux doigts de passer au tableau suivant, quand une voix derrière lui demanda : « Dis, tu serais-tu pas l'frangin de l'Alma ? »

À la droite de Mick, debout devant le tableau numéro trente et un, sa chevelure gris poussière rappelant un oiseau pataud, la mère de Bert Regan le regardait de biais. Il la trouva immédiatement sympathique, du seul fait de son accent rocailleux et de sa façon de tenir son sac à main comme si c'était le score annoncé par un juge sportif.

« C'est exact. Je suis Mick. Je sais qui vous êtes. J'ai parlé à la prune de vos yeux tout à l'heure, voilà pourquoi je le sais. »

Elle grimaça.

« La prune de mes yeux, ce sont mes assiettes. De qui tu veux parler, mon gars ? »

Le rire de Mick monta d'un endroit plus enfoui dans son ventre que son rire habituel, depuis de microscopiques Boroughs dans son biotope où sa faune intestinale transposait les voyelles et menait une politique incohérente sur les consonnes. La femme y joignit un rire caquetant, en décochant un regard atterré à son rejeton roux et tatoué qui faisait le mariolier devant la porte de la garderie avec Tripp et Thompson, une réunion d'anciens copains datant d'une décennie pirate qui avait sombré corps et âme il y a un bail.

« Oh, lui. Faut pas y faire gaffe à c'qu'il raconte. Il est pas finaud, mon petit. Bon, et ta sœur, qu'est-ce que ça veut dire tous ces tableaux ? Elle est-y patraque, Alma, ou quoi ? J'ai vu le grand portrait, çui qu'elle a fait de ta bobine, avec toutes ces verrues. Et c'est ta propre sœur qu'a peint ça, hein, pas

une piote qui t'a dans le tarin. Choquant. Non, y a plein de trucs qu'elle a faits que j'trouve magnifiques. Juste que c'est pas très flatteur. »

Mick était sous le charme de sa voix de corneille affectueuse qui ressemblait à celle de Doreen, pleine de charbon et d'humour. Elle avait été très belle, ça se voyait, et il n'y a pas si longtemps.

Il regretta obscurément de ne pas l'avoir connue plus tôt. Peut-être l'avait-il connue, ou du moins l'avait-il aperçue quand elle était plus jeune, ce qui expliquait le sentiment de familiarité qu'il ressentait présentement, basé sur davantage que son statut iconique de femme des Boroughs, il en était sûr.

« Non. La flatterie est une des rares choses dont on ne peut pas l'accuser. Dites, c'est l'accent des Boroughs que vous avez, non ? Vous viviez par ici autrefois ? Je suis sûr de vous avoir déjà croisée. »

Elle détendit un peu sa mâchoire et arbora une moue de reproche, l'observant sous ses paupières à moitié baissées comme s'il était intellectuellement indigne de la totalité de ses yeux. C'était l'expression à laquelle recourait souvent sa mère quand elle lui parlait et il dut faire un effort pour chasser la comparaison. La mère de Bert émit un petit bruit plus de pitié que de mépris.

« Ben sûr que j'suis des Boroughs. T'y croyais que j'venais de la lune, 'spèce de gourdiflot ? On créchait en haut de Spring Lane, alors j'ai jamais eu de mot d'excuse pour arriver en retard à l'école. »

Quand l'avait-on traité de gourdiflot pour la dernière fois ? L'insulte le réjouit. Elle parlait d'une époque plus civilisée où pour injurier quelqu'un on le comparait à une variété de cucurbitacée. Lancée sur un torrent mnésique par la mention de son foyer natal, elle continua :

« Ohh, c'était vrai un bel endroit, les Boroughs. Ce tableau qu'a fait Alma de Spring Lane, qu'est tout en verre, j'crois que c'est un de mes préférés. Et t'as pas à te plaindre, franchement. Pas vu que c'est comment qu'elle m'a peinte. Ça oui, un bel endroit ! Notre vieux vivait là-bas, dans Monk's Pond Street, après qu'on s'est installés à Kingsley. Je m'souviens quand notre petit William il trottait à peine, on l'emmenait là-bas pour qu'il voie où que c'est que j'avais grandi. »

Mick eut l'impression de basculer en essayant de suivre son récit. Elle avait apparemment son portrait quelque part dans l'expo et il était sur le point de l'interroger là-dessus quand elle l'avait noyé avec la mention d'un nom qu'il ne connaissait pas. Il plissa le front.

« William... ? »

Gonflant les joues, elle secoua la tête, se reprenant.

« T'sais quoi, je m'souviens jamais, vous autres, que vous l'appellez pas comme ça. Bert, comme ça que vous l'appellez, hein. Y a un prof un jour qui l'a appelé comme ça, et depuis ça lui est resté. Mais chez nous, c'est Bill ou William. »

Oh. D'accord. OK. Oui, Alma avait effectivement dit quelque chose dans ce sens : une histoire de match de foot ; un prof qui avait eu un petit trou de

mémoire et avait crié le premier prénom prolo qui lui venait à l'esprit, condamnant William à une vie de Bert. Et il y avait autre chose dans cette histoire, non ? Un détail complémentaire à l'anecdote qui pour l'instant restait en suspens dans la mémoire de Mick. Quelque chose concernant... Bert, Bill, quelque chose sur... non. Non, il l'avait perdu, c'était parti, tombé dans le trou de l'oubli, irrécupérable. Il allait demander à la mère de Bert, sa nouvelle égérie, si elle se rappelait cet élément perdu de l'histoire, mais au même moment leur délicieuse conversation fut interrompue par le beuglement décomplexé de son fils, l'équivalent acoustique d'un cochon sauvage qu'on lâche en pleine noce.

« Allons, Phyllis, cet homme est marié, et t'es pas à Boots Corner ici. On va te ramener, avant que tu nous fasses honte. » Les traits rougeauds et porcins de Bert se fendirent en un rire édenté, vicieux et suggestif. La tête de sa mère pivota comme un antique Spitfire, étonnamment mobile, ses yeux décochant des balles sur le fuselage de son rejeton.

« Moi te faire honte ? Tu me fais honte depuis que t'es né. Depuis que t'as ouvert le bec tu fais des bruits de pets et t'es si moche qu'ils t'ont pris pour mon placenta, et on t'a baptisé avant de s'en rendre compte. Me faire honte ? Je t'en foutrais, de la honte, 'spèce de petit corniaud... »

Elle cessa de mitrailler son fiston et décocha à Mick son radieux sourire remboursé par la sécu.

« Faut que j'y aille, qu'on dirait. J'ai été ravie de faire ta connaissance. J'espère qu'on se reverra un de ces quatre. »

Là-dessus elle fendit la foule en caquetant, réduisant la distance entre elle et sa proie qui ricanait, rouge comme une tomate.

« Attends un peu que je t'attrape, 'spèce de débris inutile. Va pas croire que t'es trop grand pour que je t'explose le crâne à coups de brique pendant que tu pionces ! »

Telle une tempête du désert aux tons neutres, elle se précipita par la porte ouverte de la garderie en passant devant Roman Thompson et Ted Tripp, tous deux soudain très respectueux, une boule de feu suivant un courant d'air, entraînant son bon à rien de fils avec elle dans le quartier en déshérence. Mick secoua sa tête, admiratif devant cette espèce qu'il croyait éteinte, ce coelacanthe des logements sociaux. En la regardant partir, il se retrouva en proie à une émotion venue de nulle part, ridiculement inappropriée pour quelqu'un avec qui il n'avait discuté que trois minutes. C'était davantage comme de rencontrer un ancien flirt de la communale, un pincement de cœur sans importance, une douce tristesse à l'égard d'univers alternatifs qui n'existeraient jamais.

Surpris une fois de plus par ses propres mécanismes internes, il fit appel au peu qu'il lui restait de concentration pour venir à bout des cinq dernières énigmes qu'étaient les toiles de sa sœur. Reprenant où il avait arrêté de façon si agréable, il occupa l'espace libéré par la maman de Bert Regan – Phyllis, c'était ainsi, lui semblait-il, que l'avait appelée Bert – juste devant le numéro

trente et un, dont le titre était apparemment *Piégé*, à en croire l'étiquette à l'encre verte qui pendouillait. C'était une gouache d'environ soixante sur soixante, qui semblait former un duo avec la numéro quatre, *Les Sans-abri*, et ce jusque dans leurs positions presque symétriques, chacune étant située près d'une des extrémités de la longue série. Il s'agissait à chaque fois de scènes de pub contemporaines qui obtenaient leur principal effet visuel en juxtaposant un monochrome sale avec des couleurs, mais là où la première contenait une zone de noir et blanc parmi un champ de nuances criardes, le tableau qu'il contemplait maintenant procédait inversement. C'était une vue plongeante sur un bar bondé que Mick ne reconnut pas, avec un petit homme dodu aux cheveux blancs et bouclés assis à une table en coin, tandis que la foule des buveurs était réalisée selon une palette de mégots carbonisés et d'éclats de porcelaine d'urinoir. La foule avinée et incolore, joyeuse même dans sa grisaille, semblait néanmoins exsangue de vie et de contemporanéité comme si les clients étaient des morts joyeux, les spectres d'un passé persistant. Le type aux habits modernes semblait exclu de la houle des spectres, sauf si ces derniers n'existaient que dans son imagination. Si tel était le cas, alors toute cette assemblée n'était qu'un horrible miasme émanant de l'individu assis à l'écart, hanté par une horde de cas sociaux morts-vivants, par le passé, par le souvenir.

Il se déplaça légèrement sur sa droite, progressant vers l'ouest par pénibles degrés, une loco remorquée par des escargots ou un homme changé en dérive continentale. Cela le conduisit devant le mur ouest de la garderie à son point le plus au sud. Encore une moitié d'un côté du bâtiment à parcourir et il pourrait sans honte s'esquiver dans un monde agréablement dépourvu d'art. Le tableau numéro trente-deux, apparemment intitulé *La Croix dans le mur*, était semblable, de par ses proportions, au précédent ; c'est lui qui avait été cause du départ colérique de Bob Goodman un peu plus tôt, ou du moins c'est ce que supposait Mick. Bien que la grande majorité des peintres cités par sa sœur lui fussent obscurs, il avait au moins au fil des ans acquis une familiarité au second degré avec l'œuvre étrange de William Blake, et reconnut dans la toile devant lui une sorte de composite, un amalgame modifié des images cryptiques du visionnaire de Lambeth. Sa noirceur, qui générait une atmosphère souterraine et funèbre, était ponctuée en haut par des alcôves illuminées dans lesquelles des sosies présidaient, telles des statues dans un mausolée. Se rapprochant, il parcourut les légendes en papier déchiré semblables à des bulles de dialogue par Gillray : James Hervey, Philip Doddridge, Horace Walpole, Mary Shelley, William Blake et quelques autres, tous sombres et songeurs, éclairés à la bougie dans une obscurité de cimetière. Leurs regards pieux semblaient dirigés, plus par compassion que mépris, vers le géant nu au bas de la toile, qui rampait sur les mains et les genoux dans un tunnel obscur et rabougri, sa tête penchée lestée d'une lourde couronne en or. Mick reconnut en lui, mais uniquement grâce à une pochette d'album d'Atomic Rooster dont il se souvenait, le Nabuchodonosor pénitent de Blake.

Les traits obscurcis par la damnation du régent babylonien déchu étaient ici remplacés, toutefois, par la physionomie asymétrique de l'ami acteur de sa sœur, qu'Alma semblait employer comme boule anti-stress, un réceptacle où déverser son interminable fontaine de maltraitance les jours où Mick était souffrant ou en congé. Le seul autre élément de la composition, qu'il n'avait pas particulièrement remarqué chez Blake, c'était la croix grossièrement gravée dans le mur en ruines au centre de la peinture, juste au-dessus du monstre rampant mais sous le public compatissant des saints gothiques. Ça ne semblait guère avoir de lien avec sa brève expérience de la mortalité infantile, ni même avec les Boroughs, mais bon, on pouvait en dire de même de la majorité des prétendues œuvres d'art entassées dans la galerie confinée.

Se sentant comme un athlète superstitieux qui n'ose pas regarder la ligne d'arrivée avant d'être dessus, il effectua maladroitement un quart de tour sur la droite et vit avec un immense soulagement qu'il ne restait que trois autres obstacles décoratifs entre lui et la porte ouverte, entre lui et la liberté. Mieux encore, le premier de ces obstacles, en face duquel il se trouvait, était petit et simple. Sur une feuille fragile qui ressemblait fort à du papier machine, punaisée au mur de la garderie comme si c'était l'œuvre d'un enfant précoce un jour de visite des parents, on pouvait voir un dessin au crayon, fluide, expressif et comportant une ligne errante. N'ayant même pas pris la peine de joindre une étiquette distincte, Alma avait juste griffonné *Le Jolly Smokers* en haut à gauche de l'œuvre, en nuance chlorophylle. C'était un frêle détail de St. Peter's Church, avec son porche à l'abandon tout en pierre mielleuse et la cage thoracique en bois noir de son toit, une mèche végétale poussant entre les dalles devant son entrée ouverte. Dans le recoin obscur, un personnage était allongé et somnolait, les semelles de ses baskets dirigées vers le visiteur, tous les autres indicateurs de son physique, son âge, son sexe ou son ethnie dissimulés sous les bosses et ondulations glissantes d'un sac de couchage défait et étalé dessus. Des traits en graphite argentés caressaient les contours molletonnés et la forme immobile qu'on devinait dessous, digressant pour inspecter la complexe topographie de chaque pli dodu. Plus Mick étudiait la composition faussement sobre, plus il revenait sur sa première impression, n'étant plus très sûr qu'il s'agisse d'une étude d'un sans-abri en train de dormir. Le visage recouvert avait quelque chose de mortuaire qu'on ne pouvait ignorer. Dans son immobilité voilée, celle du rêve ou du trépas, la forme avachie habitait une zone limitrophe, hésitante et ambiguë entre ces deux états, un peu comme ce physicien qui avait gazé ou non son chat. Mick ne voyait quant à lui aucun lien avec le titre du tableau.

Se dirigeant vers le nord une fois de plus, il passa au tableau suivant, fort heureusement l'avant-dernier. C'était une huile carrée, aussi spacieuse et resplendissante que la précédente était maigre et sans message, ayant pour titre *Allez voir cette maudite*. On aurait dit au début une toile abstraite, insupportablement régulière et géométrique, l'idée que se faisait un Mondrian désespéré de Milton Keynes, mais après un examen approfondi on distinguait

un plateau de jeu de facture complexe, une version générique du jeu des serpents et des échelles avec des cases incroyablement décorées, chaque case blasonnée d'un chiffre ou d'une miniature iconographique. Il s'aperçut non sans un certain étonnement que le thème du jeu semblait être les infortunes dorées de Diana Spencer, un chemin de croix people – le soleil filtrant par sa jupe fine et dévoilant ses jambes ; Diana posant devant les grilles avec Charles ; son regard faussement timide levé vers Martin Bashir ou son dernier sourire public devant les portes à l'arrière du Ritz. La configuration du plateau de jeu, avec ses cases numérotées, donnait à ces moments épars l'impression déconcertante d'une progression linéaire implacable vers une issue prédéterminée. Ce qui avait choqué Mick, c'était l'improbable association entre les jeux de plateau et Lady Di, présente également dans ses ruminations insomniaques de la nuit précédente. C'était visiblement une simple coïncidence, et, maintenant qu'il y pensait, ça n'avait rien de très mémorable. La vie de Diana considérée sous la forme bizarre et fataliste du Cluedo, ce n'était pas si tiré par les cheveux que ça, tout compte fait. Mais ça le fit réfléchir un moment.

À pas furtifs, il se déplaça vers le dernier obstacle criard qui se dressait entre lui et la porte béante de la garderie. En son for intérieur, il jouait à un jeu où toutes les personnes entassées ici formaient une foule revêche de forçats de la culture, traînant des pieds dans la cour d'exercice, se demandant si leurs femmes et leurs petites amies les attendraient dehors quand ils sortiraient. Espérant ne pas se faire remarquer par les mitraillettes des miradors postés aux coins de la salle, il se dirigea lentement vers la porte de la prison et étouffa un cri sincère en sentant la lourde main du gardien s'abattre sur son épaule.

« Dis, Warry ? T'as pas le briquet ? »

Mick se retourna pour affronter les feux de croisement oculaires de sa grande sœur, les yeux d'un basilic boudeur et indifférent qui avait la flemme de changer les gens en autre chose qu'un revêtement de pierre. Alma semblait préoccupée et, chose inquiétante, trop distraite pour l'insulter. Même dans sa mention « du » briquet, elle semblait avoir considéré l'objet comme leur propriété commune et non comme un objet lui appartenant en propre, ce qui en soi suggérerait un adoucissement de sa politique. Alma était-elle malade ? Il repêcha le briquet dans la poche de son jean. Le lui tendant, il se sentit obligé de demander :

« Warry ? Tout va bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. On dirait que tu es normale. »

Lui prenant le briquet des mains sans même le remercier, ce qui au moins était davantage son style, sa sœur secoua sa tête de jardin suspendu en direction de la maquette des Boroughs qui trônait sur la table.

« C'est ce truc. Ça ne va toujours pas. Ça n'exprime pas ce que je veux dire. Ça dit : "Ooh, non mais regardez les Boroughs. N'était-ce pas un bel endroit, avec toutes ces histoires ? Et quelle personnalité, hein ?" Tous les

docs sur lesquels je me suis appuyée le disent déjà, non ? Il manque quelque chose. Merci pour le briquet, au fait. Je le rapporterai dès que j'en aurai plus besoin. »

Une fois de plus, il nota cette étrange politesse, ces attentions inhabituelles. Alma s'éloigna, sans doute pour se remonter le moral en fumant et chercher une solution à son dilemme. Prenant une profonde inspiration, Mick reporta son attention sur le tableau numéro trente-cinq, le dernier de l'expo, qu'un bout de papier déchiré qualifiait d'*Insigne du maire*. Il s'agissait à première vue d'un portrait, exécuté là encore à la gouache, celui d'un personnage en pied sur fond de verdure cascadante. À lui seul, le fond monochrome était écrasant, avec son bouillonnement d'ortie, de citron vert et de péridot, donnant une impression de bouillon expérimental, de mousse de charnier. Le sujet représenté, qui dressait les deux bras en signe de bienvenue ou de bénédiction, arborait un gros médaillon suspendu au bout d'une chaîne. Après inspection, ce gong métallique semblait être un couvercle de casserole, la chaîne qui le soutenait provenant apparemment d'un système de chasse d'eau. Jusqu'ici, les nombreuses références présentes dans les tableaux passaient au-dessus de Mick, lui donnant l'impression d'être mitraillé par Melvyn Bragg, mais celle-ci, il la comprenait ; il la reconnaissait. Le couvercle cabossé, il le savait, était une allusion à cette coutume des Boroughs, disparue, qui consistait à nommer maire du quartier un individu peu recommandable, une satire éloquente mise en scène sur le Mayorhold, l'ancien site du Gilhald, l'hôtel de ville original, et ce afin de se moquer du gouvernement qui ne tenait alors pas compte de la population de Northampton. L'ironie du talisman semblait toutefois contredite par les robes somptueuses que portait le personnage central. Sur l'ourlet courait une bordure de dalles méticuleusement reproduites, grisonnantes et envahies d'herbe jade aux coutures, alors qu'autour du col...

C'était lui.

Le personnage du tableau n'était autre que Mick. Il avait le visage de Mick, parfaitement reproduit jusqu'au vernis de lumière sur son front dégarni, même si après un examen prolongé il s'avéra que cet effet ingénieux était dû au fait que la peinture était encore fraîche. La ressemblance, pourtant, était indéniable et, à vrai dire, étrangement flatteuse. Alma avait magnifié ses yeux bleus et sincères et fait ressortir son sourire engageant, le démarquant ainsi de ses précédentes apparitions dans l'expo, que ce soit en bambin minaudant ou en grand brûlé aux traits plus ravagés que le sphinx. S'il avait su plus tôt que toute l'exposition aboutirait à ça, il aurait été moins grognon ou mal embouché dans ses jugements. Mais maintenant, il se sentait coupable et mal à l'aise, ce qui était très certainement l'effet recherché par sa sœur. Sinon, elle aurait dit quelque chose quand elle avait surgi pour lui piquer son briquet il y a quelques minutes, tandis qu'il se trouvait pile devant la peinture qui le mythologisait, et qui absolvait Alma de toutes ses précédentes cruautés. Puisqu'il se tenait devant le mur ouest de la garderie, le seul qui soit doté de

fenêtres, il leva les yeux du tableau et chercha sa sœur derrière le carreau sale, sa sœur qui devait être en train de marcher, en soufflant, et de laisser des traces sur la pelouse au-dehors, mais il ne la vit nulle part. Sa première pensée fut qu'elle était tellement déprimée par sa maquette des Boroughs, qu'elle considérerait comme un échec, qu'elle avait craqué et s'était enfuie. Plus personne ne reverrait Alma Warren, l'artiste ratée. Quasi certain que c'était ce qui se passait, il tint à procéder à un rapide survol de la galerie avant de prendre la peine d'alerter les médias.

Il s'avéra que sa sœur n'avait même pas atteint la porte, s'étant fait intercepter par son public admiratif ou atterré. Elle était même plus loin de la porte que Mick, appuyée contre le côté est de la table, et jetait sur sa maquette un regard noir, tel un Jéhovah contrarié, un Jéhovah qui aurait échangé sa barbe contre du rouge à lèvres, mais bon, chacun son truc, bien sûr, et il n'y avait pas de mal à ça. Détail plus déroutant, elle était flanquée des deux vieilles dames que Mick avait remarquées un peu plus tôt et qui avaient passé l'après-midi à apparaître et disparaître. L'une d'elles se tenait aux côtés d'Alma, laquelle se penchait au-dessus du quartier en papier mâché, voûtée comme un monstrueux crassier, prête à ensevelir les Boroughs rétrécis sous une avalanche dévastatrice d'amertume turquoise. Les vieilles filles, craquelées de rides, la peau couleur boue, semblaient se baisser à tour de rôle pour marmonner leur opinion à l'oreille de l'artiste contrariée, même si Mick doutait que les conseils prodigués par la femme qui parlait à son oreille sourde seraient entendus. Sa sœur, dont les yeux de lanterne pirate étaient fixés sur les allées miniatures de son monde reconstruit, ne regardait aucune des deux femmes qui lui parlaient, mais accueillait leurs remarques en hochant gravement la tête. Chose incroyable, on aurait dit que non seulement Alma écoutait pour une fois l'opinion de quelqu'un d'autre sur son travail, mais semblait également l'approuver. Les deux femmes appréciaient clairement chaque minute de leur audience avec l'artiste sombre et inhabituellement accommodante. Profondément enchâssés dans des orbites en papyrus froissé, leurs yeux luisaient et pétillaient alors que leurs têtes flétries plongeaient l'une après l'autre pour murmurer, tels des vautours bien élevés picorant le foie de Prométhée. Bien que leurs propos fussent impossibles à entendre par-dessus le vacarme de la galerie, Mick se dit qu'elles devaient prodiguer des encouragements, invitant Alma à assumer sa vision et à la dépasser. Quelque chose dans ce genre. Les deux vieilles pointaient des doigts de crabe vers la maquette exposée, celle postée du côté de l'oreille sourde d'Alma articulant en boucle quelque chose comme peut-être « fais-le ». Alma acquiesçait comme si elle écoutait un conseil irréfutable, laissant les deux harpies toquées influencer sur sa carrière alors qu'elle ignorait jusqu'à leur existence une heure et demie plus tôt. Ne comprenant toujours pas plus sa sœur maintenant qu'à l'âge de sept ans, quand elle lui avait tiré dessus avec une sarbacane, Mick reprit son inspection de *L'Insigne du maire*.

S'étant remis de son choc après avoir découvert qu'il était le sujet du

dernier tableau, il fut en mesure de voir l'autre élément du tableau, en particulier la splendide robe dont sa sœur avait jugé bon de vêtir le personnage central. Les plis de lourd velours étaient brodés de délicats fils d'or, un motif doré formant au final une carte du trésor, un plan, avec des zones surélevées à trois dimensions. Il reconnut les tracés de St. Andrew's Road et Freeschool Street, Spring Lane et Scarletwell, plongeant en plis parallèles. Un peu comme avec son diorama des Boroughs, Alma était parvenue à faire que ce dernier tableau reprenne tous les autres tableaux de l'expo. Il examina la toile et vit que son sosie anobli portait de minuscules coquilles d'escargot en guise de boutons de manchette, chaque manche ornée d'une spirale pommelée. Tout en se demandant si les coquilles contenaient encore des mollusques, il entendit Melinda Gebbie gueuler par-dessus le brouhaha ambiant, et ce fut comme un coup d'envoi.

« Putain, Alma, non mais quelle conne ! Arrête tout de suite ! »

Mick se retourna, par simple curiosité, et se retrouva face à la seule image de cette exposition qu'il emporterait avec lui, le tableau solitaire le plus sincèrement inoubliable. Sa sœur, dont l'expression neutre trahissait soit la sainte soit le tueur en série, se penchait au-dessus de Marefair et St. Mary's Street, tendant la main au-dessus de Castle Street et Peter's House jusqu'à Bath Street. Les deux vieilles femmes derrière elle se serraient l'une contre l'autre en exécutant une petite danse maladroite. Les grands yeux de Lucy Lisowiec étaient sur le point d'exploser à l'autre bout de la salle.

Libérant une langue ondulante bleue et jaune avec la molette du briquet de Mick, Alma l'approcha des fausses fientes coagulées sur le bord du Destructeur. De ruisselantes collerettes indigo s'engouffrèrent alors dans la cheminée noire jusqu'à sa base avec une étonnante rapidité, expulsant d'âcres et authentiques tourbillons de particules vers les capteurs de fumée installés au plafond. Tout brûla très vite, d'autant que les matériaux constitutifs étaient expressément conçus pour ça. Alma elle-même eut l'air surprise, comme si elle ne s'attendait pas à ce que la maquette s'enflamme aussi facilement.

La conflagration dévora Bristol Street et ses environs, le char à fièvre et la jument qui le tirait se consumant en escarbilles torves. Des reflux de flammes calcinèrent l'étroit goulot de Chalk Lane et recrachèrent leur bile dévastatrice sur Marefair, la tourelle anachronique de Black Lion Hill se racornissant obligeamment, chantournée d'écharpes mobiles et dorées. D'inférieurs affluents coulèrent de la défunte Bearward Street pour inonder le Mayorhold de leur vapeur explosive, les vitres en trompe-l'œil de la confiserie disparaissant avant même que les flammèches n'escaladent la tranchée de Bullhead Lane jusqu'à Sheep Street, où le feu se répandit comme la tremblante dans le troupeau de papier. Des démons orange grouillaient sur l'église des croisés, ravageant son clocher et rasant l'enceinte aux murs épais. À Marefair, le lit de Cromwell s'enflamma comme du petit bois. Le moignon carbonisé de la cheminée de Bath Street libéra un flot d'étoiles luisantes. L'incendie se propagea dans Broad Street et Bellbarn, détruisant en un éclair

les forts de l'Armée du salut. Les feuilles de Rizla palpaient comme des ailes de phénix sur l'esplanade des Greyfriars, tandis que des dizaines de pubs annonçaient la dernière tournée avant le régime sec de l'incendie. Les feux de Saint-Elme flirtaient avec les hauteurs de la tour de St. Katherine, sautaient entre les antennes de télé laborieusement bricolées de Mary's Street, en repassant avec nostalgie là où était passé l'ancien incendie, et le cruel Niagara se déversa dans Horsemarket en traînant derrière lui un voile de mariée tout en vapeurs suffocantes. Des ouvrages d'agrément se tordaient brièvement sur les architraves de St. Peter. Un holocauste miniature effaçait en quelques secondes ce que le Conseil des Boroughs avait décidé moins d'un siècle plus tôt, annihilant des histoires pavées dans son feu de Bengale, sans vent d'ouest cette fois-ci pour veiller à ce que seuls les ganteries et chapeliers incendiés de Mercers'Row et environs soient régénérés. La courte étendue de maisons dans St. Andrew's Road, entre Scarletwell Street et Spring Lane, devint un cauchemar à la Rothko, le caprice thermique épargnant uniquement les lieux les plus excentrés. Les clubs de garçons et les officines des bookmakers, les toilettes extérieures et les bars du coin furent pris dans un flot pyroclastique depuis Regent Square jusqu'au pied de Grafton Street, et l'école de danse de Denise Pitt-Draffen cracha des nuages blancs par sa porte ouverte. Piquant les sinus et les canaux lacrymaux, les nuages en question déclenchèrent une averse de larmes que plusieurs décennies de démolitions progressives avaient échoué à provoquer. En avance rapide sur le plateau de table, un quartier du centre était ravagé, tandis que résonnait le cri strident et répété des détecteurs de fumée.

Tout cela n'avait pris que quelques instants, une rose éclosa aussitôt fanée, plongeant la garderie dans un tourbillon d'opacité, et tout le monde toussait, pestait, riait, titubait vers la sortie. Mick se dirigea à l'aveugle vers l'air frais et la liberté. En chemin, il se heurta à un pit-bull dressé sur ses pattes arrière qui se révéla être Ted Tripp, l'ancien cambrioleur qui poussait sa petite amie Jan devant lui, tous deux apparemment plus divertis que traumatisés. À côté de la sortie, à droite, le charpentier aux cheveux blancs du tableau numéro un regardait par-dessus son épaule le troupeau hagard qui passait lourdement devant lui, tandis qu'à gauche se tenait Mick lui-même en habits de maire avec ses bras levés comme pour présenter des excuses : « C'est sa faute à elle. Je n'y suis pour rien. » Il s'avança en titubant sur la pelouse pelée, des mèches vertes et collantes sur son crâne boueux, traînant des rubans asphyxiants dans son sillage. Pressant ses paumes sur ses orbites larmoyantes, il étala des larmes piquantes sur ses joues jusqu'à ce qu'il y voie de nouveau.

L'entrée de la garderie vomissait encore de la fumée et des gens dans ce qui était par ailleurs un agréable après-midi. Des types à l'air sanguinaire se rassuraient entre eux, des anarchistes asthmatiques haletaient au pied de Phoenix Street, et Roman Thompson faisait de son mieux pour ne pas rire pendant que son petit ami lui expliquait que non, franchement, ce n'était pas drôle. Reculant en direction du Golden Lion dans Castle Street, Melinda

Gebbie aidait une Lucy Lisowiec encore tout étourdie à mettre au point une version mettant en cause des ivrognes non identifiés, cette dernière peinant à respirer avec cet air foudroyé que Mick avait souvent remarqué chez les associés de sa sœur. Quelque part dans son dos il entendit Dave Daniels demander « Où est Alma ? », et se dit que l'expo avait peut-être été conçue comme un bûcher funéraire viking quand soudain, par la porte enfumée, apparut l'artiste échevelée.

Ses yeux étaient pareils à des collisions de particules, des traînées de déchets de matière noire descendant jusqu'à son menton depuis ses commissures humides, et dans les sargasses de ses cheveux étaient perchés d'énormes et pâles papillons de cendre. Des trous hideux et cramés perforaient à présent son pull neuf turquoise, mais Mick se dit que toute façon il aurait eu la même allure au bout d'une semaine, vu le soin que prenait Alma de ses fringues. Ses lèvres barbouillées de vermillon étaient étirées en un horrible rictus inquiet alors qu'elle levait des paumes cloquées et pleines de suie vers son public effrayé comme si elle essayait de se rendre.

« Tout va bien. J'ai tout éteint. Je rachèterai une autre table. Ou deux tables, si vous voulez, d'accord ? »

Sa sœur faisait penser à Wernher von Braun s'efforçant de calmer des officiers nazis après qu'un V2 avait explosé sur sa rampe de lancement, minaudant nerveusement et essuyant des débris d'explosion sur les sourcils hirsutes de Göring. Elle époussetait ses genoux où un feu de brousse turquoise avait repris, et Mick trouva qu'elle n'avait jamais paru aussi dérangée qu'en cet instant. Il était presque, bon, pas fier d'elle, mais moins honteux. Puis il se rappela les deux vieilles qui s'étaient tenues de part et d'autre d'Alma avant qu'elle décide de recourir à l'option nucléaire, et qui toutes deux ne figuraient visiblement pas parmi les survivants sur la pelouse. Eh merde. Alma avait fini par tuer quelqu'un et quand les journalistes iraient interroger ses amis et sa famille, personne ne paraîtrait surpris ni n'oserait la défendre. Se dirigeant d'un bon pas vers elle, Mick était juste choqué qu'elle soit parvenue à se maîtriser aussi longtemps.

« Warry, putain, où sont ces vieilles femmes, les deux qui se tenaient à côté de toi ? »

La tête de sa sœur pivota lentement dans sa direction, comme celle d'un Turc mécanique désirant convaincre les spectateurs qu'il n'y a pas de nain accroupi dans sa cage thoracique. Concentrant son regard traumatisé sur Mick, ses feux de détresse optiques clignèrent bêtement parmi les bavures de khôl, un couple copulant de méduses. Elle avait l'air de se demander qui il était, mais surtout, qui était la personne à laquelle il s'adressait. Ses paupières lourdes se levèrent et s'abaissèrent encore plusieurs fois sans raison apparente avant qu'elle ne parle.

« Quoi ? »

Mick la saisit par l'épaule, paniqué.

« Les deux vieilles dames ! Elles étaient là tout l'après-midi. Elles étaient

derrière toi quand tu as commis ton sacrifice ou va savoir comment tu considères la chose. Elles ne sont pas ici, donc si elles sont encore là-dedans sous une table, assaillies par les vapeurs, alors... »

Il n'acheva pas. Alma fixait la main de son frère comme si elle ne savait pas trop de quoi il s'agissait, encore moins ce qu'elle faisait sur son biceps. Il la retira pendant qu'il avait encore des doigts.

« Désolé. »

Elle lui adressa une grimace interloquée, et il sentit un léger changement alors qu'elle prenait un air de clinicien inquiet.

« Warry, la mère de Bert était la seule vieille dame à part moi, et si elle n'était pas encore rentrée chez elle alors je n'aurais pas foutu le feu à la maquette. Je ne suis pas une psychopathe qui cherche à éliminer les vieux. Je ne suis pas Martin Amis. Va voir par toi-même si tu ne me crois pas. »

Mick se tourna vers la porte de la garderie, encore fumante. Il sut à la voix d'Alma que s'il entraît, ce serait exactement comme elle le disait. Il n'y aurait pas de vieilles dames râlant par terre, juste le quartier dresdifié et des tortillons de papier voletant et tournoyant au-dessus des braises frémissantes. Il revit en pensée les deux femmes qui avaient bel et bien été là et ne l'étaient plus et ressentit la même inquiétude dans ses vertèbres supérieures qu'il avait ressentie en parlant avec la mère de Bert Regan. Il jugea préférable de ne pas pousser plus avant son enquête et tourna de nouveau son regard vers sa sœur.

« Non, ce n'est... non, ça va, Warry. Je te crois sur parole. J'ai dû me tromper. Dis, tu sais que cet endroit est sans doute relié à la caserne de pompiers ? Tu voulais être là quand les camions arriveraient ? C'est pour ça que tu as fait ça, pour voir les gyrophares et les uniformes ? »

Elle le regarda avec un étonnement sincère.

« Oh merde, je n'avais pas pensé à ça. Viens, cassons-nous afin que je puisse réfléchir à mes actes et éprouver du remords. »

Elle le prit par le coude et commença à l'entraîner sur l'autre trottoir de Phoenix Street en direction de Chalk Lane, non sans rassurer les personnes encore rassemblées devant la garderie.

« Vous inquiétez pas. Tout le monde sera remboursé. »

Dean, le pote de Roman Thompson, s'exprima comme s'il était dans une impasse philosophique.

« Mais personne n'a payé. »

Remorquant son frère le long du mur ouest de Doddridge Church, Alma réfléchit.

« Oh, bon, dans ce cas, personne ne touchera rien. Je vous passerai un coup de fil la semaine prochaine. »

Là-dessus, les Warren quittèrent la potentielle scène de crime, en flânant ostensiblement afin de ne pas ressembler à des criminels en fuite. Traînant des pieds sur la chaussée pentue, ils passèrent devant la niche de bronze du temple quaker et tous deux observèrent la porte échouée à mi-hauteur du mur mâchonné par la pluie, une moustache de fleurs et d'herbe sur son appui, puis

se regardèrent, mais sans rien dire. De la bande tronquée de façades pelées qui faisaient le gros dos sous la tonnelle surélevée de l'ancien château leur parvint une musique assourdie, estivale et ancienne, et que la bande de fréquence de la brise ne diffusait que par intermittence. « Walk Away, Renée », peut-être. Testant des branches attifées de rose comme des fiancées gitanes, des Schubert merles accrochaient leurs compositions fugaces sur les grises portées qui montaient encore de la garderie ; brinquebalant au coin de Mary's Street, une Volkswagen bleu métallique et écaillée se détacha en un contraste saisissant avec la lisière caramel du sanctuaire. S'engageant dans le sillage du véhicule trépidant, Alma et Mick montèrent la volée de marches et, sans avoir besoin de se concerter, décidèrent de garer leur cul vieillissant sur le muret recouvert de dalles qui ceignait la façade sud de la chapelle.

L'après-midi était une berceuse bourdonnante malgré les piailllements persistants des détecteurs de fumée, désormais de l'autre côté de l'église et par conséquent plus faciles à ignorer. Mick sortit une cigarette de son paquet aplati et Alma lui rendit son briquet sans faire d'histoires. L'objet avait accompli sa mission, apparemment. Au bout d'un moment, stimulée par le parfum des exhalaisons de son frère, elle décida de fumer son dernier bâton d'herbe à rêve et lui demanda de l'allumer, se penchant et retenant en arrière ses mèches comme des jupons près d'un âtre. Ils sirotèrent leurs neurotoxines dans un silence agréable pendant quelque temps avant que le plus jeune des deux trouve quelque chose à dire.

« Tes tableaux, Warry, ceux qu'on vient de voir. Il y avait des tas de choses que je me rappelle pas t'avoir dites. Tu as pris, je crois, quelques licences créatives ici et là. »

Sa sœur sourit, devenant brièvement radieuse dans un sens autre que nucléaire, et plissant son nez d'un air coupable.

« Ouais. Ouais, j'ai inventé le plus gros, mais bon peu importe, je crois, qui a halluciné quoi, tant que la véritable histoire est là quelque part. De toute façon, personne ne saura jamais que ce n'est pas ce que tu m'as dit. C'est ta parole contre la mienne, or je suis un trésor interstellaire. »

Mick pouffa dans sa barbe, dans les frondes tordues d'une chinoiserie vaporeuse.

« Et qu'est censé accomplir toute cette absurdité fantastique, Warry ? As-tu vraiment sauvé les Boroughs, comme tu as dit que tu allais le faire ? Vont-ils les reconstruire tels qu'ils étaient quand on était enfants et ne plus installer de Destructeurs ? »

Toujours en souriant, mais d'un air moins contrit, elle secoua la canopée-saule de ses cheveux.

« Je ne suis pas une fée, Warry. J'imagine que les Boroughs continueront d'être ignorés jusqu'à ce que quelqu'un se pointe avec un plan à la noix qui pourra être juteux, ils creuseront dessous, paveront, se débarrasseront des rues et ne laisseront que les noms. Quant aux incinérateurs et autres destructeurs, d'après moi ils les baladeront sur tout le territoire. C'est la façon la moins

chère et la plus sale de faire les choses, ça ne dérange en rien ceux qui votent, alors pourquoi interférer avec un siècle de politique de la table rase ? Ils ont commencé à détruire cet endroit juste après la première guerre mondiale, sans doute parce que la révolution russe avait montré que parquer tous les travailleurs mécontents dans un seul endroit était une mauvaise idée. Ils ne vont pas s'arrêter maintenant. »

Comme ça arrivait souvent quand elle était lancée, le joint négligé d'Alma s'était éteint. Anticipant sa demande, Mick sortit le briquet de sa poche et la laissa réactiver l'extrémité noircie de son havane au hasch, après quoi elle reprit sa diatribe.

« Et même s'ils les reconstruisaient, jusqu'au dernier perron, ça serait juste horrible. Ça ferait juste aux immeubles ce que *L'Invasion des profanateurs de sépulture* a fait aux gens. Ça deviendrait une sorte de parc à thème sur la perte. À moins de restaurer l'endroit tel qu'il était, avec toute sa vie et ses atmosphères intactes, ça n'en vaut pas la peine. J'ai sauvé les Boroughs, Warry, mais pas comme on sauve la baleine ou la sécu. Je les ai sauvés comme on sauve un bateau en le mettant dans une bouteille. C'est le seul plan qui marche. Tôt ou tard les gens et les endroits que nous aimons disparaissent, et la seule façon de les sauvegarder c'est l'art. C'est à ça que sert l'art. Ça sauve toutes choses du temps. »

Dans le ciel de mai au-dessus de Marefair et de St. Peter, un blanc-manger de cumulus se changea en lapin qui éternue, en prévision d'une fête d'enfant stratosphérique. Des murmures venteux parvinrent de Far Cotton et Mick sentit la peau de la brise frôler la sienne alors qu'elle le contournait poliment et continuait son voyage vers le nord. Il songeait à ce que venait de dire sa sœur quand il repensa au poème de Ben Peritt, encore froissé dans sa poche. Se penchant à un angle dangereux pour pouvoir glisser sa main dans la gueule de lin tendue, il sortit la feuille et la tendit à Alma, qui la parcourut tandis que son front plissé se détendait puis la plia pour la ranger dans un compartiment de son jean fuseau avant de lever les yeux vers Mick.

« Quel pauvre ivrogne celui-là, mais il sait trrouser des vers. Bon, ses poèmes traitent tous d'une perte qu'il ne surmonte pas, mais s'il la surmontait il n'aurait pas besoin d'écrire. Ou de boire. Je me dis parfois que la perte est son seul carburant ; qu'il n'aime rien tant que ça n'a pas capoté. J'espère qu'il va bien. J'espère que tous vont bien. »

Elle reprit une série de taffes concentrées pour empêcher son spliff de s'éteindre à nouveau. Le nuage lapin était à présent deux hamsters distincts au-dessus de Pike Lane, et Mick risqua un regard en biais à sa grande sœur.

« En quoi ta façon de gérer la perte est-elle différente de celle de Ben ? »

Alma pencha la tête en arrière et recracha un fin génie beige vers le bol d'azur retourné au-dessus.

« Parce que ce que j'ai fait, Warry, c'est une glorieuse mythologie de la perte. Ce truc-là était un vieux testament, un panthéon tout pouilleux de clochards et de mioches. J'ai pressé les briques jusqu'à ce qu'elles saignent

des miracles et remplissent les fissures de légendes, voilà ce que j'ai fait. J'ai... »

Elle s'interrompt, et un feu d'artifice radieux éclaire son visage.

« Dis, est-ce que je t'ai parlé de Roman Thompson, ce qu'il a dit au sujet du moulin ? »

Le regard inexpressif de Mick la poussa à continuer avec enthousiasme.

« C'est le gazomètre de Tanner Street, derrière lequel vivait mamie. D'après Roman, au XII^e siècle c'était un moulin appelé "le Merveilleux Moulin". Si tu longes la rivière, sous le pont où y a toutes les canettes de bière, les seringues et les sacs à main éviscérés, tu peux voir les vieilles pierres où s'engouffrait le courant qui alimentait l'aube. Dans les années 1200, le moulin a été réquisitionné par les moines du prieuré de St. Andrew, qui contrôlaient l'autre moulin de la ville et se sont dit, ma foi, autant s'occuper des deux. Puis, au XVI^e siècle, Henri VIII a dissous les monastères et la propriété est retournée aux mains des villageois. Deux cents ans s'écoulaient et voilà qu'on arrive aux années 1700... »

Elle fit une pause pour inhaler, mais seulement de la drogue.

« 1741, il y a ce consortium d'hommes d'affaires. L'un d'eux est le Dr. Johnson, qui soutient ma théorie que de Bunyan à Lucia Joyce toute cette histoire est liée au développement de l'anglais comme langue visionnaire. Bref, ils achètent l'endroit et d'un moulin de meunier ils en font une filature de coton. »

Ne sachant pas trop de quoi parlait sa sœur, et encore moins quel rôle l'inventeur du talc jouait dans le scénario, Mick plissa les lèvres et se contenta d'opiner.

« Il y avait des filatures de coton à Birmingham à l'époque, actionnées par des ânes, mais celle de Tanner Street fut la première filature à moteur au monde. Donc ça ne se résume pas aux croisades et aux Cromwell. La révolution industrielle a démarré à l'extrémité de Green Street. Comme on pouvait s'y attendre, les industries locales sont tombées comme des mouches, ce qui sera le cas partout au cours du siècle suivant. La filature possédait trois gros métiers à tisser, qui fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans autres employés que quelques gosses pour balayer les coins et intervenir quand le mécanisme s'enrayait. »

Mick écoutait, vaguement distrait par la silhouette corpulente et minuscule qui remontait péniblement Chalk Lane dans leur direction, les cheveux blancs et bouclés formant comme de la mousse sur une stout inhabituellement pâle. Ayant l'impression d'avoir déjà vu l'individu tout suant qui approchait, Mick finit par comprendre qu'il s'agissait du conseiller qui avait une rubrique dans le journal. Cockie, c'était ça, non ? Il habitait près de Black Lion Hill, d'où sa présence dans Chalk Lane. L'homme observait Alma et son frère depuis ses lunettes perchées, l'air courroucé. Indifférente à sa présence, Alma continua son récit.

« Bon – écoute bien, c'est génial. Adam Smith, le type qui est sur les billets

de vingt, l'économiste, soit il se rend à la filature, soit il entend parler de ses métiers qui tournent à toute blinde et de sa navette qui va et vient toute seule, comme si c'était une manufacture dirigée par des fantômes. Il trouve ça merveilleux, raconte à tous les gens qu'il connaît que c'est comme si une énorme main invisible guidait toute cette furieuse activité mécanique, une sorte de Zeus industriel plutôt que les principes de base de l'ingénierie. C'est toujours ce qui se passe avec la science nouvelle à une époque religieuse, comme tous ces fabricants d'eau pétillante holistique qui débâtèrent sur la physique quantique. »

Mick, qui voyait dans la physique quantique et la coûteuse eau pétillante des concepts tout aussi improbables, regarda le gros type les dépasser en se dandinant sur leur droite, en direction de la garderie encore enfumée. Derrière ses lunettes, des yeux arrogants fixaient le duo assis sur le mur de l'église, en particulier Alma qu'il reconnut à tous les coups. Indifférente au bonhomme, ou bien ne l'ayant pas remarqué, elle continua son récit avec enthousiasme.

« Et donc Adam Smith, avec ses idées à la noix sur une main cachée qui actionne les métiers à tisser, décide d'en faire la métaphore centrale de l'économie de marché. Pas besoin de réguler les banques ou les financiers quand il y a un régulateur invisible à cinq doigts qui est un peu comme Dieu pour veiller à ce que les filatures de fric ne tombent pas en panne. C'est la connerie mystique monétariste, l'économie vaudoue dans laquelle Ronald Reagan a placé sa foi, avec cette crétine bourgeoise de Thatcher quand ils ont gaiement dérégulé la plupart des institutions financières. Et voilà pourquoi les Boroughs existent, c'est une idée d'Adam Smith. C'est pour ça que le dernier des idiots sait combien de générations de sa famille font la queue devant les chiottes sans avoir de pot de chambre, et c'est pour ça que tous les gens qu'on connaît sont fauchés. Tout est là dans le courant sous ce pont au bout de Tanner Street. C'est là que se dressait le premier moulin satanique. »

Un chien aboya, quelque part sur leur gauche aux abords de Mary's Street, un aboiement, puis trois, puis le silence. Une fois de plus depuis qu'il s'était levé ce matin, Mick ressentit une étrange ambiance dans l'air. Il se passait quelque chose, quelque chose d'étrangement précis par sa familiarité. Cela s'était-il déjà produit ? Pas quelque chose comme ça mais cette situation exacte, avec ses fesses tout engourdis par le froid glacial du muret qui perçait son fin pantalon. D'abord un aboiement, puis trois, puis le silence. Ça avait un lien avec Picasso ou ça non plus n'était pas encore arrivé ? Se débattant dans le déjà-vu, il eut l'impression qu'Alma allait parler d'un ballon de verre.

« Warry, sérieusement, partout c'est Jérusalem, partout c'est piétiné ou abattu. Si Einstein a raison, alors l'espace et le temps sont une seule et même chose, et c'est, je sais pas, c'est un gros ballon de verre, un ballon américain comme un ballon de rugby, avec le big-bang à un bout et le big-crunch ou je ne sais quoi à l'autre. Et les moments entre, les moments qui composent nos vies, ils sont là à jamais. Rien ne bouge. Rien ne change, c'est comme une bobine de film avec toutes les images figées à leur place et immobiles jusqu'à

ce que le faisceau du projecteur de notre conscience les éclaire, et voilà Charlie Chaplin qui ôte son chapeau melon et décroche la fille. Et quand nos films, nos vies, quand elles touchent à leur fin il n'y a pas de place pour la conscience, laquelle ne peut que revenir au début. Tout le monde est pris dans une rediffusion infinie. Chaque moment est éternel, et si c'est vrai chaque pauvre hère fait partie des immortels. Chaque zone de quartier insalubre est la cité d'or éternelle. Tu sais, si j'avais dit tout ça dans un fascicule à l'expo, les gens auraient peut-être mieux compris mes intentions. Mais bon, c'est trop tard maintenant. Ce qui est fait est fait, et fait d'une seule façon pour toujours, sans fin. »

C'était le signal pour le conseiller dodu. Cette pensée venait juste de traverser Mick, qui avait la bouche bée et vacillait sous le poids de la récurrence ; la marotte de Noël aux cheveux blancs et à la barbe blanche redescendit alors Chalk Lane et une fois de plus entra dans leur champ de vision. À voir son expression scandalisée et les tortillons de papier mâché cramé qui tendaient leurs tentacules malodorants derrière lui, il était clair qu'il avait vu la garderie et était même probablement entré dedans pour voir la maquette des Boroughs qui avait brûlé. Tout d'un coup, Mick sut exactement ce qui allait se passer ensuite et quel rôle y jouerait Pablo Picasso. C'était une anecdote, une histoire drôle qu'Alma avait racontée au moins une demi-douzaine de fois : les nazis avaient visité l'atelier parisien de l'artiste pendant l'occupation et étaient tombés, non sans consternation, sur *Guernica*. Le conseiller fâché allait dire la même chose qu'avaient dite les officiers allemands à cette occasion, et la sœur de Mick s'approprierait sans vergogne la réplique intelligente et mémorable du gnome sexuel cubiste. Puis le chien aboierait de nouveau, quatre fois. Des picotements sur le crâne, Mick refit un tour de train fantôme.

Écrasant son joint sur la dalle où elle était assise, Alma leva son regard jaune et indifférent juste à temps pour remarquer le conseiller replet pour la première fois. Au bord de l'apoplexie, l'homme leva le bras gauche, un doigt tremblant dirigé vers la garderie où les alarmes anti-incendie résonnaient encore et, sans le vouloir, sortit la phrase de la Gestapo concernant *Guernica*.

« C'est vous qui avez fait ça ? »

C'était le décor parfait. Souriant béatement, sa sœur fournit sa réponse plagée :

« Non. C'est vous. »

L'ancien conseiller municipal cligna des yeux, abasourdi, mais n'ayant aucune réplique à disposition, il repartit à petits pas rageurs en direction de Marefair, une boule de neige détraquée qui diminuait au lieu de grossir alors qu'elle dévalait la pente. De St. Mary's Street monta l'abolement prédit : *wouf, wouf, wouf*, puis une légère pause. *Wouf*.

Malgré l'étrangeté quasi mécanique, Mick ne put s'empêcher de se marrer. Pliée en deux à ses côtés, n'ayant jamais peur de rire de ses propres vanes, même usurpées, Alma se joignit à lui. Un peu plus haut derrière eux, pile au

bon moment, des sirènes se rapprochaient dans les rues figées d'un ciel brisé.

Par où commencer, et par où finir ?

Tout d'abord, je dois remercier ma femme, l'artiste et écrivaine Melinda Gebbie, qui a été presque aussi intimement impliquée dans ce livre que je l'ai été depuis le début. Je crois l'avoir demandée en mariage peu de temps avant de me lancer dans ce projet, et depuis je lui ai presque lu à voix haute tous les chapitres, qu'elle l'ait voulu ou non. Ce sont ses conseils techniques qui ont donné chair au métier qu'exerce Ernest Vernal au chapitre un et à celui d'Alma Warren tout au long du roman, et avant toute chose c'est sa croyance en l'importance de ce livre et ses dix ans ou presque d'encouragements dans ce sens qui m'ont donné l'énergie suffisante pour en venir à bout. Merci beaucoup, ma chérie. Sans toi, je doute fort qu'il existerait un livre nécessitant ces remerciements.

À niveau presque égal, je tiens à exprimer toute ma profonde gratitude à Steve Moore, même s'il n'est plus là pour la recevoir. Steve a accompli une lecture inestimable du premier tiers de *Jérusalem* – y apportant de mémorables critiques stylistiques au stylo rouge dans la marge, du style « pouah ! » ; heureusement, j'ai oublié à quels endroits – et son intelligence éblouissante a permis d'étoffer nos débats sur la conception du temps qui, comme nous l'avons appris par la suite, porte le nom d'éternalisme, une doctrine à laquelle nous nous sommes aussitôt convertis. Si l'idée centrale de ce livre est correcte (et étant donné les recherches actuelles de la physicienne Fay Dowker sur une hypothèse alternative, elle est au moins falsifiable et testable), alors Steve doit en ce moment approcher de son deuxième anniversaire dans une allée verdoyante de Shooters Hill en 1951. Merci encore pour tout, l'ami, et si tout se passe bien je te rencontrerai de nouveau dans environ dix-neuf ans, à ton époque.

La décision brutale de Steve de mettre en pratique notre théorie en mars 2014 (il y a des gens, vous leur versez une avance pour relire votre énorme roman, puis vous ne les revoyez jamais) eut pour effet que je dus trouver d'autres relecteurs et correcteurs qui n'aient pas peur de moi. La première personne, et la plus importante, que je contactai fut la poétesse, auteure, rédactrice et comédienne Bond, Donna Bond. Donna a relu tout le livre, m'a réprimandé plusieurs fois pour mon utilisation erronée du mot « caréner » – c'est apparemment un terme spécifique qui désigne l'action de retourner un bateau afin de gratter la coque pour en déloger les barnaches, mais qui aurait pu s'en douter ? – et a même repéré quelques fautes dans le chaos insondable du chapitre vingt-six. Merci, Donna, d'avoir accompli un travail aussi

méticuleux, travail que je n'ai pas eu le courage, la concentration ou la compétence (en matière de terminologie navale) de faire moi-même. L'étape suivante de la relecture a échu à mes amis, les écrivains John Higgs et Ali Fruish. John a repéré quelques trucs, mais c'est surtout sa réaction instructive face au livre dans son ensemble qui m'a été précieuse ; il a en outre rédigé une note de lecture qui fait de *Jérusalem* un livre que je pourrais avoir envie de lire. Ali, entre divers séjours en prison (c'est un écrivain en résidence, même si j'aime donner l'impression qu'il est un meurtrier instable), m'a non seulement donné des conseils utiles sur le rituel du fumeur de crack mais a, pendant que j'écrivais ce roman, déterré de précieux éléments qui m'ont permis d'étoffer le livre : il m'a signalé les origines locales de James Hervey, et a fourni d'ultimes et vitales révélations sur les origines du capitalisme et de la révolution industrielle à Gas Street. À ces deux grands messieurs, érudits et acrobates, je dois énormément.

Parce qu'il m'a lui aussi considérablement assisté dans la production de ce béhémoth, je dois remercier mon camarade et complice, l'omnicompétent Joe Brown. Joe m'a mis en contact avec Donna Bond, il m'a fourni des liasses de documents sur d'obscures références et, surtout, il a consacré un mois de sa vie à colorier et rendre intelligible le Bedlam passablement gris et confus que j'avais conçu pour la couverture. Et, si vous approchez suffisamment votre oreille de la page, vous découvrirez qu'il a également écrit la musique de la chanson qu'on entend dans les scènes finales du chapitre 25. Joe, je ne sais pas ce que je ferais sans toi, mais je suis sûr que je me débrouillerais beaucoup plus lentement et ferais preuve d'un niveau d'ignorance nettement supérieur. Pendant qu'on parle de production, j'aimerais également remercier Tony Bennett des éditions Knockabout – pour son soutien, son enthousiasme chaleureux et sa capacité à dompter les loups-garous quand je devais m'occuper de quoi que ce soit trop tôt le matin – ainsi que la formidable équipe de Liveright Publishing, qui ont apporté à mon livre le fini impeccable et le discernement dont ils sont coutumiers. Je remercie bien sûr également tous ceux que j'aurais oublié de mentionner. Une foule de gens ont contribué à l'édification de *Jérusalem*, et ma gratitude va à chacun d'eux.

Une ovation toute particulière à mon pote le sublime John Coulthart pour sa fascinante carte isomorphique multi-périodes des Boroughs, pour son dévouement et ses pénibles recherches, et pour être la seule personne à qui j'ai pu parler de la folie obsessionnelle qui ravage l'esprit et l'œil quand on dessine des centaines de cheminées et de toits aux pentes excentriques. Merci, John, j'espère que tu récupères dans un monde coloré et scintillant, forgé uniquement à partir de formes organiques et d'arabesques psychédéliques. Concernant les photos mises en exergue des trois mouvements du livre, je dois une fois de plus remercier Joe Brown pour sa capacité à manipuler les images, en particulier celle du Destructeur qui domine Bristol Street (il n'existait aucune image disponible de ce conduit de cheminée local, ce qui a nécessité l'importation d'un modèle identique, provenant, de façon assez pertinente, de

Blackburn), ainsi que mon collègue Mitch Jenkins, l'homme aux yeux de diamant, pour ses photos de l'archange Michel avec la canne de billard (quelques dispositifs modernes anti-pigeons ont été air-brushés, du fait des sensibilités pro-pigeons du livre) et de la porte à mi-hauteur du mur de Doddridge Church avec son inexplicable verrou à l'extérieur. Cette preuve que tout n'est pas inventé a été chaleureusement accueillie.

Je me dois également de remercier Iain Sinclair et Michael Moorcock pour leur amitié durable, leur inspiration et leurs encouragements – et leurs critiques éloquentes – concernant ce roman, et leur présenter des excuses à eux et à tous ceux à qui j'ai demandé d'abandonner leur famille pour le lire, au nombre desquels je sais que figure mon ami Robin Ice, un être aux vastes connaissances mais de constitution fragile – le fait est que son facteur et lui souffrent désormais tous deux d'une désastreuse hernie. Je dois également mentionner mon vieil ami et complice Richard Foreman, un des coauteurs de l'excellente publication du Northampton Arts Development, *In Living Memory*, où j'ai trouvé des détails exotiques sur la vie des Boroughs qui avaient réussi à échapper à mon attention au cours de mon éducation, et sans lesquels il manquerait à *Jérusalem* certains de ses meilleurs récits et personnages. Sombrero bas, messieurs.

Ayant reconnu ma dette envers tous ceux et toutes celles qui ont pris part à la création de ce roman (je crois), je dois maintenant me tourner vers les personnes dont j'ai pillé et déformé les vies et les identités afin de l'alimenter. Au premier plan desquelles figure, clairement, mon jeune frère Mike, soi-disant plus avenant que moi mais nettement moins profond, d'ailleurs il manque tellement de profondeur qu'il m'a cédé son âme, à l'âge de douze ans, lors d'une partie de Monopoly qui se passait plutôt mal pour lui. Je l'ai encore. Je le remercie pour ses mémorables accidents industriels et ses expériences de mort imminente qui ont rendu ce livre si amusant, et je remercie également ma belle-sœur Carol et mes neveux Jake et Joe (dont j'ai changé un des noms, sans raison valable) pour leurs caméos on ne peut plus bienvenus. À tous les autres membres de ma famille éloignés, vivants et morts, merci de m'avoir fourni une aussi riche substance, et merci pour les chromosomes auxquels vous avez apporté votre contribution. Un remerciement particulier à ma cousine Jaquie Mahou – une bohème qui a épousé un communiste français – pour les fragments les plus étonnants de l'histoire familiale inclus ici, même si même elle n'avait aucune idée d'où j'avais déniché la folle tante Thursa.

D'immenses remerciements et peut-être également des excuses à toutes les personnes étrangères à ma famille qui ont été travesties ici, en général sans leur accord et à leur insu, surtout celles que j'ai grossièrement déformées sans même prendre la peine de changer leur nom. L'acteur Robert Goodman, qui dans la vraie vie est beau d'esprit, de corps et d'âme, figure sans doute en tête de liste, bien que Melinda Gebbie et Lucy Lisowiec puissent être également tentées de consulter leurs avocats. La même gratitude, et les mêmes démentis,

vont à mes amis Donald Davies ; Norman Adams et Neil ; Dominic Allard (et sa défunte mère Audrey) ; le regretté, l'immense Tom Hall et tous ceux et toutes celles qui ont navigué à ses côtés ; Stephen « Fred » Ryan, qui je l'espère tiendra le coup pour lire ceci, et sa défunte mère Phyllis Ryan, née Denton, qui m'a servi du thé et des biscuits et m'a donné l'intégralité de Phyllis Painter depuis son boa en lapins décomposés jusqu'à la chanson de marche des Compton Girls. Ce sont tous des gens merveilleux, et les éventuels défauts de leurs personnages tels qu'ils sont représentés ici sont entièrement ceux de l'auteur.

Par ailleurs absentes de *Jérusalem*, mais ayant fourni une grande partie de la motivation à ce roman, figurent mes filles merveilleuses, Leah et Amber (ainsi que leurs compagnons, tout aussi merveilleux, John et Robo), et en particulier mes étonnants petits-fils, Eddie, James, Joseph et Rowan. Votre mamie Melinda a qualifié ce livre de « mythologie génétique », et pour le meilleur ou pour le pire, il fait partie de la vôtre. Même si l'avenir dans lequel vous vous précipitez sera aussi étrange que tout ce que contient ce livre, n'oubliez pas que c'est le paysage étrange dont est originaire une petite partie de vous, et que comme toutes les personnes et les choses qui vous ont tenu à cœur, nous sommes tous encore ici à Jérusalem.

Je remercie les pierres sourdes et muettes de ce qui reste des Boroughs pour tout le travail qu'elles ont accompli au cours des siècles, et tout ce qu'elles ont supporté. Quand enfin elles s'écrouleront, épuisées, dans le sommeil poussiéreux des gravats, j'espère que ce livre leur servira de rêve distrayant et vengeur.

Et pour finir je remercie à la fois le Concept important de Mort et le Roman anglais pour avoir été aussi chics dans cette affaire. C'est vous les meilleurs.

Alan Moore

REMERCIEMENTS DU TRADUCTEUR

Merci aux deux Jérôme qui m'ont proposé de traduire *Jérusalem* alors que je comptais arrêter la traduction pour me consacrer exclusivement à la vente par correspondance de métaplasmes argentés ; à Mathilde Helleu, qui a fait du mot « formulation » une arme de destruction massive mais nécessaire et a traqué la coquille et le contresens avec un zèle tout à fait remarquable qui, en temps de guerre, résoudrait pas mal de problèmes ; à Nicolas Richard dont l'ombre énigmatique (*sic*) m'a accompagné et motivé tout au long de la traduction du chapitre 26 ; à Hugues Robert, qui parle le moore couramment et suit mon travail à la trace ; à la princesse Coccynette, *light of my life*. – Et puisque *full fathom five our friend lies*, je dédie cette traduction à Bernard Høpffner.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Bruce Bégout *Dériville*
Sarah Schulman *Après Delores*
Xavier Boissel *Paris est un leurre*
Collectif *Dans la tête des tueurs de masse*
Ali Eskandarian *Nos belles années*
Anthony Poiraudreau *Churchill, Manitoba*
Adrien Genoudet *L'Étreinte*
Damien Aubel *Possessions*
Hariton Pushwagner *Soft City*
Philippe De Jonckheere *Une fuite en Égypte*
John Feffer *Zones de divergence*
Claro *Hors du charnier natal*
Rafael Garido *Sarcophage*
Valérie Igounet *Les Français d'abord : slogans et viralité du discours Front national*
Fondation Quilliam *Les Enfants de Daech*
Mathias Enard *Dernière Communication à la société proustienne de Barcelone*
André Markowicz *Partages, vol. 2*
Iain Sinclair *London Underground*
James Mills *Needle Park*
Emmanuel Adely *Je paie*
David Simon *Easy Money*
Collectif inculte *En procès*
Philippe Aronson *Un trou dans le ciel*
Ewen Chardronnet *Mojave Épiphanie*
Renaud Monfourny *Sui generis*
Olivier Hodasava *Janine*
Hélène Gaudy *Une île, une forteresse*
Jérôme Ferrari, Oliver Rohe *À fendre le cœur le plus dur*
Emmanuel Ruben *Jérusalem terrestre*
Jim Carroll *Downtown Diaries*
André Markowicz *Partages*
André Markowicz *Ombres de Chine*
Mounir Fatmi, Ariel Kyrrou *Ceci n'est pas un blasphème*

ISBN : 979-10-95086-53-6

Pour la version française
© dernière marge, 2017
62, rue du Faubourg-Saint-Antoine
75012 Paris

Remerciements :
Société des amis d'inculte, Tony Bennett,
Jean-Claude Fasquelle, Lora Fountain, Vincent Monadé

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage

Couverture : Rémi Pépin

Mise en page et relecture : Mathilde Helleu

Distribution : UD
Diffusion : Actes Sud

Le code de propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.